DICTIONNAIRE UNIVERSEL DE MEDECINE,

DE CHIRURGIE, D'ANATOMIE,
DE CHYMIE, DE PHARMACIE,
DE BOTANIQUE, D'HISTOIRE NATURELLE, &c.

Traduit de l'Anglois de M. JAMES,

Par Mrs Diderot, Eidous & Toussaint.

Revu, corrigé & augmenté par M. Julien Busson, Docteur-Régent de la Faculté de Medecine de Paris.

TOME SIXIEME.





A PARIS, RUE SAINT JACQUES,

Chez { Briasson, à la Science & à l'Ange Gardien.
David l'aîné, à la Plume d'Or.
Durand, à Saint Landry & au Griffon.

M. DCC. XLVIII.

AVEC APPROBATIONS ET PRIVILEGE DU ROI.

APPROBATION DE LA FACULTE' DE MEDECINE DE PARIS.

NOUS Commiſſaires nommés par Décret de la Faculté de Medecine de Paris, pour l'examen d'un Livre intitulé *Dictionnaire Univerſel de Medecine, de Pharmacie, de Chirurgie, &c.* traduit de l'Anglois de M. JAMES, revu, corrigé & augmenté par M. BUSSON notre Confrere; renouvellons pour les deux, trois, quatre, cinq & ſixieme Volume, l'Approbation que nous avons déja donné lors de la publication du premier Volume. Nous reconnoiſſons que l'Auteur a été guidé dans ces derniers par le même eſprit de diſcernement dans le choix des Auteurs qui lui ont fourni la principale matiere de ſes articles, & que les notes & les additions de l'Editeur donneront à ces Volumes le même mérite qu'elles avoient donné au premier. Fait à Paris ce 16. Mai 1748.

Signés, H. T. BARON, Ancien Doyen de la Faculté de Medecine de Paris. LE ROY DE S. AIGNAN. BOUVART. FERRET, Ancien Profeſſeur en Chirurgie Françoiſe. BARON, Fils.

APPROBATION DU CENSEUR ROYAL.

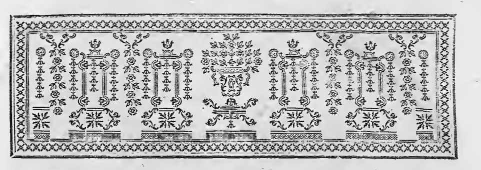
JE ſouſſigné Docteur en Medecine de la Faculté de Paris, de l'Académie des Sciences, ai lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le quatrieme, le cinquieme & le ſixieme Tome du *Dictionnaire de Medecine; Traduit de l'Anglois de M. JAMES*, avec des corrections & des additions : l'Impreſſion n'en peut être qu'utile au Public. A Paris ce 27 Juin 1748. *Signé*, LASONE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos Amés & Feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes Ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra; SALUT : Notre bien Amé ANTOINE-CLAUDE BRIASSON, Libraire à Paris, ancien Adjoint de ſa Communauté, nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour Titre, *Dictionnaire de Medecine, Traduit de l'Anglois*; s'il Nous plaiſoit de lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer l'Ouvrage ci-deſſus, en un ou pluſieurs Volumes, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de *quinze* années conſécutives, à compter du jour de la date deſdites Préſentes; Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre Obéiſſance; comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait ſous quelque prétexte que ce ſoit d'augmentation, correction, changemens ou autres, ſans le conſentement expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, & de trois milles livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la date d'icelles; Que l'Impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon Papier & beaux Caracteres conformement à la feuille imprimée attachée pour modele ſous le contre-ſcel deſdites Préſentes; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725. qu'avant que de les expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de Notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Dagueſſeau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Dagueſſau, Chancelier de France, le tout à peine de nullité des Préſentes; du contenu deſquelles, vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant ou ſes Ayans-cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons que la Copie deſdites Préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos Amés & Féaux Conſeillers & Secretaires foi ſoit ajoutée comme à l'Original : Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettre à ce contraire : CAR tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Paris le huitieme jour de Mai l'An de grace mil ſept quarante-quatre, & de notre Regne le vingt-neuvieme. Par le Roy en ſon Conſeil. SAINSON.

J'ai cédé un tiers au préſent Privilége à Monſieur David, fils aîné, & un autre tiers à Monſieur Durand, ſuivant les conditions faites entre ces Meſſieurs & moi. A Paris ce 11. Mai 1744. BRIASSON.

Regiſtré enſemble la preſente Ceſſion ſur le Regiſtre onze de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 311. fol. 262. conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28. Fevrier 1723. A Paris ce 15 Mai 1744. *Signé*, SAUGRAIN, *Syndic.*



DICTIONNAIRE UNIVERSEL DE MEDECINE.



SUDOR, *Sueur.*

Il y a sous la peau, au-dessus de la graisse, dans toutes les parties du corps, des glandes que nous appellons miliaires ; elles sont étroitement unies les unes aux autres, ont chacune une artere, une veine & un nerf, & forment un canal excrétoire qui passe par une ouverture du corps réticulaire, & déposent à l'aide d'un orifice assez large, la *sueur* sous l'épiderme. Ce canal est couvert d'une valvule creuse, élevée, d'une figure ronde, & située sous la peau. La fonction de cette valvule est d'arrêter ou de laisser passer l'humeur. Ce canal est, avec les petits vaisseaux de Ruysch, le principal organe de la *sueur*.

La *sueur* ainsi séparée, varie selon l'air, le climat, le sexe, l'âge, le tempérament, les émonctoires, la diete, la maniere de vivre, & le tems de la coction ; enfin il en est de cette humeur à peu près ainsi que de l'urine.

Les personnes saines ne suent presque jamais, ou du moins que rarement, & par l'abus des choses non-naturelles. Les effets principaux de la *sueur* sont toujours pernicieux : cette évacuation n'est bienfaisante que par accident.

De la transpiration, selon SANCTORIUS.

Outre les vaisseaux excrétoires dont nous venons de parler, il y a encore sous les écailles de l'épiderme, des vaisseaux perspiratoires, qui s'ouvrent obliquement, & qui sont si déliés, que selon le calcul de Leeuwenhoeck, 125000 de ces vaisseaux n'occuperoient pas plus d'espace qu'un grain de sable ordinaire. Il s'échape continuellement de ces vaisseaux distribués à tous les points du corps, une humeur subtile qu'on appelle la matiere perspirable de Sanctorius, qui s'est illustré par cette découverte, & par le point de perfection, où il a poussé la partie importante de la Medecine qui concerne la transpiration.

L'évacuation de cette humeur se fait dans tous les points de la surface extérieure de l'épiderme, ainsi qu'à la surpeau de la bouche, des narines, de la gorge, du larynx, des poumons, de l'œsophage, de l'estomac, des intestins, de la vessie & de la matrice : ainsi elle surpasse en quantité la somme de toutes les autres excrétions. En Italie, dans la force de l'âge, dans un état aisé, & après avoir bu & mangé modérément, il s'échappe par la peau, par la bouche & par les narines, cinq huitiemes des alimens qu'on a pris.

Lorsque cette évacuation est uniforme, subtile, non suspendue, abondante, & s'augmente après le sommeil, c'est un signe de bonne santé ; & c'est en même-tems un des moyens principaux de la conserver.

L'altération des qualités que nous venons d'exiger dans la perspiration, est un des premiers & des plus certains avant-coureurs de quelque maladie ; peut-être même en est-ce la cause.

La transpiration se fait, s'entretient, s'augmente & se restitue par l'état vigoureux des viscеres, des vaisseaux & des fibres ; par l'exercice, & un mouvement capable de provoquer doucement cette évacuation ; par un usage modéré des femmes, auquel on soit porté par la force & la santé du corps, & non par la passion & le caprice de l'esprit ; par un sommeil de sept ou huit heures, pendant lequel le corps sera bien couvert, mais non-surchargé de couvertures ; par une gaieté modérée, par la jeunesse ; par des alimens solides, mais légers, fermentés, non gras, & assaisonnés très-modérément d'épices ; & par un air pur, serein, sec, pesant & froid.

Le contraire de toutes ces conditions, ainsi que l'acroissement de toutes les autres excrétions, marquent la diminution, l'obstruction, & l'altération de la perspiration.

Cela nous apprend quels sont la matiere, la cause, les effets, la nécessité & les usages de cette évacuation. Elle sert à la fléxibilité, à la mollesse des parties, à la réparation des pertes de substance : elle dispose les mamelons ou papilles humides & nerveuses, à recevoir

avec facilité l'impression des objets, & à transmettre cette impression à l'ame.

On voit aussi que la transpiration diminue nécessairement, & que ses vaisseaux sont comprimés, lorsque la *sueur* est augmentée, & que ses vaisseaux sont aggrandis.

Que le mouvement violent & la chaleur excessive tournent la transpiration en *sueur*; mais que cette évacuation est facilitée, par un mouvement & par un degré de chaleur modérés.

Que rien ne contribue davantage à rendre la perspiration libre, qu'un frottement doux & continué.

Que les *sueurs* longues & copieuses la répriment & l'affoiblissent considérablement, & que ces sortes de *sueurs* affligent constamment & nécessairement les personnes foibles, maigres, atteintes de fievre hectique, celles qui tombent en foiblesse, de même que les moribonds.

Voici les questions à résoudre sur ce sujet.

D'où vient qu'immédiatement après avoir mangé & même long-tems après, la transpiration insensible est très-petite dans les personnes qui se portent bien?

Pourquoi la perspiration est-elle plus grande entre la cinquieme & la douzieme heure après les repas? Pourquoi cette même perspiration augmente-t'elle lorsqu'on va à cheval, en carosse ou en bateau, mais particulierement quand on fait beaucoup d'exercice sur la glace ou sur la neige?

Sudor Anglicus, *Sueur Angloise* ou *Suette*.

Cette maladie a reçu son nom de l'Isle où elle parut pour la premiere fois, lorsqu'en 1483. Henri VII. débarqua avec son armée au Havre de Milford, dans la Principauté de Galles. Elle se répandit de-là dans la Ville de Londres, & y fit un ravage extraordinaire depuis le 21 de Septembre jusqu'à la fin d'Octobre. Elle a reparu cinq fois dans la même Ville, & toujours en Eté; savoir en 1485. en 1506. & 1517. Elle fut cette année-là si violente qu'elle emportoit les malades au bout de trois heures, & si générale qu'elle n'épargna personne; de sorte que la moitié des habitans de plusieurs Villes d'Angleterre fut la victime de sa fureur. Elle reparut pour la quatrieme fois en 1548. emportant ordinairement les malades dans l'espace de six heures; elle revint aussi en 1529. & ce fut cette fois-là seulement qu'elle se répandit dans les Pays-Bas, & dans plusieurs Provinces d'Allemagne, où elle causa des ravages infinis. On la vit reparoître à Londres pour la cinquieme fois en 1551. mais avec tant de furie, qu'elle emporta dans un seul jour cent vingt bourgeois de Westminster. Shrewsbury, séjour du célebre Caius ou Kaye, à qui nous devons l'Histoire de cette maladie, ne fut pas épargné, & la *suette* y déploya tellement sa fureur, que ce canton fut presque entierement dépeuplé. Elle ôta la vie à plusieurs voyageurs, & à un grand nombre d'habitans, dont les uns mouroient étant éveillés & les autres durant leur sommeil, de sorte que pas une famille n'en fut exempte, & dans celles mêmes qui étoient les plus nombreuses, il y en eût peu qui échaperent à cette maladie. Parmi ceux qui en furent attaqués, les uns mouroient sur le champ & d'autres une, deux, trois ou quatre heures après avoir commencé à suer; de sorte que ceux qui avoient dîné avec le plus d'apétit mouroient souvent avant le souper: mais de tous ceux qui survécurent à la *suette*, il n'y en eut aucun qui fût hors de danger avant que les vingt-quatre heures fussent passées. Ses progrès furent si rapides, que la terreur s'empara de l'esprit de tous les habitans du Royaume, & ce qu'il y eut de plus fâcheux fut que la fuite, qui dans les autres maladies contagieuses est le plus sûr de tous les préservatifs, ne servit de rien dans celle-ci; car elle attaqua non-seulement ceux qui avoient abandonné les Villes & s'étoient retirés aux champs, mais encore ceux qui s'étoient refugiés en France, en Hollande & en Ecosse, & ce qu'il y a de plus extraordinaire, elle épargna les étrangers qui étoient établis en Angleterre. Ses commencemens ne furent pas les mêmes daos tous les malades; elle étoit annoncée dans les uns par une douleur dans le cou, dans les épaules, dans les jambes ou dans les bras; dans d'autres par une espece de vapeur chaude qui parcouroit ces parties. Ces symptomes étoient tout à-coup suivis d'une *sueur* copieuse dont on ne pouvoit deviner la cause. Les parties internes commençoient par s'échauffer, & étoient aussi-tôt saisies d'une chaleur incroyable qui se répandoit jusqu'aux extrémités du corps. Une soif insupportable, des inquiétudes & une indisposition du cœur, du foie & de l'estomac faisoient place à un mal de tête excessif, & à un délire durant lequel les malades ne cessoient de parler, & qui étoit suivi d'une espece d'assoupissement & d'une envie de dormir à laquelle il étoit impossible de résister.

La *sueur* cessoit dans les uns dès le commencement, & faisoit place à un refroidissement médiocre: mais lorsqu'on venoit à rappeller cette évacuation, la matiere étoit d'une odeur désagréable & d'une couleur conforme à la nature des humeurs, tantôt plus & tantôt moins abondante, & d'une consistance très-épaisse. Les uns étoient saisis de nausées, & d'autres d'un vomissement: mais ces symptomes n'arrivoient qu'à ceux dont l'estomac étoit surchargé d'alimens. Tous sans exceptions avoient une respiration fréquente & difficile. L'urine n'avoit rien d'extraordinaire, à la reserve qu'elle étoit plus épaisse & plus pâle que de coutume; le pouls étoit aussi plus vif & plus fréquent. Ceux qui avoient respiré un air moins corrompu & qui étoient d'un bon tempérament furent beaucoup moins incommodés que les autres, & tous les symptomes de la maladie se réduisirent à une chaleur & à des *sueurs* plus fortes qu'à l'ordinaire.

Ray conclut des symptomes que nous venons de rapporter, que la *suette* est une fievre éphémere, contagieuse & pestilentielle, & il appuye sa définition des raisonnemens suivans.

La *sueur* copieuse qui accompagne la *suette*, est occasionnée, de même que dans les autres fievres, par l'anxiété & la chaleur excessive dont le malade est affligé; car, comme ceux qui s'occupent à des travaux pénibles, ont tout le corps couvert de *sueur*, de même ceux qui sont affligés de maladies internes violentes, sont sujets à des *sueurs* copieuses dont la nature se sert pour emporter la cause de la maladie. Lorsque cette évacuation est assez forte pour produire cet effet, le malade recouvre sa santé: mais lorsqu'elle est foible & languissante, il succombe infailliblement sous la violence du mal; car si la *sueur* est spontanée & continue, elle ne manque pas de procurer du soulagement, au lieu que lorsqu'elle vient à cesser tout-à-coup, ou à diminuer considérablement, elle est ou mortelle ou extremement dangereuse; pour preuve de quoi l'Auteur en appelle à l'expérience de ses Compatriotes.

Le savant Auteur, qui me fournit cet article, continue à montrer,

1°. Pourquoi cette fievre est éphémere.
2°. Les causes dont elle procede.
3°. D'où vient que les Anglois seuls y sont sujets.

Il résout sa premiere question par la nature particuliere du poison, qui, suivant lui, est de l'espece putride. La seconde par la situation de l'Angleterre & la qualité de l'air qu'on y respire, & qui est imprégné de vapeurs propres à prod..re des maladies putrides. Il satisfait à la troisieme, en faisant voir la disposition particuliere qu'ont les tempéramens Anglois à recevoir ce poison & en ê..e affectés. Comme les rech..ches de notre Auteur sur ce sujet, ont beaucoup d'étendue & ne

font pas entierement satisfaisantes, je me dispenserai d'en grossir cet article, & je passerai aux méthodes qu'il prescrit, tant pour prévenir cette maladie, que pour la guérir.

Le préservatif consiste, selon lui, dans la tempérance & le choix des alimens & des boissons qu'on juge les plus salutaires. Il veut qu'on s'abstienne des herbes potageres crues de quelque nature qu'elles soient, à cause de la mauvaise qualité que l'air peut leur avoir communiquée; ou, si l'on en use, qu'on les lave auparavant dans l'eau chaude.

On saupoudrera les alimens avec la poudre suivante.

Prenez *de macis*, & *de clou de girofle*, } *de chaq. deux parties*;
de zédoaire, *de racine de dictame*, } *de chaque, une partie*;
des trois especes de sandaux, de chaque, demi-partie;
de corail rouge, *de roses rouges*, } *de chaque, une partie*;
de canelle, trois parties;
de perles, une partie;
de sucre, une quantité suffisante.

Pilez & pulvérisez.

On rendra l'air le plus pur qu'il est possible, en éloignant tout ce qui est capable de le corrompre, comme peuvent être les cadavres des animaux, les eaux croupissantes & autres choses semblables, & en corrigeant sa mauvaise qualité à l'aide des feux continuels qu'on fera surtout le soir & le matin, & en brûlant, dans l'appartement où l'on loge, des substances odoriférantes. On sortira du logis le plus rarement qu'il sera possible, & supposé qu'on ne puisse se dispenser de le faire, on se munira de la préparation suivante, & on la flairera le plus souvent que faire se pourra.

Prenez *de noix muscade*, *de macis*, *de clous de girofle*, *de safran*, *de canelle*, *de mastic de Chio, bien trituré*, } *de chaque, une partie & demie*;
de storax, deux parties & demie;
de labdanum, quatre parties;
quelques grains d'ambre & de musc.

Faites-les dissoudre dans du vin de senteur, & faites-en une pâte de consistance convenable.

Rien n'est meilleur pour se garantir de la maladie dont nous parlons, que de humer avant que de sortir, la vapeur du scordium & de la vervene, & de tenir continuellement dans la bouche un morceau de racine de zédoaire ou d'énula campana, qu'on aura fait macérer durant une nuit dans du vinaigre rosat.

On ne doit point sortir à jeun, parce que le corps est plus sujet à être infecté dans ce tems-là que dans aucun autre. Il est donc à propos de prendre avant que de sortir, une dose convenable de thériaque, seule, ou dans un verre d'eau distilée, d'oseille ou de scabieuse. Les trochisques de vipere & plusieurs autres choses semblables servent au même effet: mais l'Auteur préfere le préservatif suivant à tout autre.

Prenez *d'oseilles*, *de roses rouges*, *de sandal citrin*, *de spicnard*, *de canelle*, *de safran*, *de semences de citron*, } *de chaq. une partie*;
de bol d'Arménie, une partie & demie;
de terre sigillée, *de perles préparées*, } *de chaq. demi-partie*.

Triturez ces drogues avec quelques feuilles d'or, & prenez-en dans une petite quantité de vinaigre.

Lorsque le malade est une fois attaqué de la *suette*, le mieux qu'on puisse faire est d'entretenir la *sueur* pendant quelque-tems; car cela suffit pour emporter la maladie. Pour cet effet, on le tiendra chaudement, en prenant garde qu'il ne s'expose à l'air. On entretiendra la *sueur* pendant vingt-quatre heures, en lui procurant tous les soulagemens dont il pourra avoir besoin, parce qu'au bout de ce tems-là, la maladie se termine pour l'ordinaire d'une maniere heureuse. Il faut pendant tout ce tems que le malade s'abstienne de tout aliment & de quelque espece de boisson que ce soit, au moins durant cinq heures, à moins que l'épuisement de ses forces n'oblige à suivre une méthode contraire, ce qui est extremement rare. Supposé que la *sueur* ait de la peine à sortir, on employera les frictions avec des linges médiocrement chauds, en prenant garde de ne point laisser refroidir le malade; si ces moyens produisent leur effet on n'en employera point d'autres, sinon on aura recours aux potions sudorifiques. On l'empêchera de se livrer au sommeil, en l'appellant à haute voix; & le secouant jusqu'à ce qu'il ait perdu l'envie de dormir. Il doit bien se garder, lorsqu'il sera guéri, de s'exposer tout d'un coup au froid, à moins qu'il ne veuille être emporté par un flux de ventre, comme cela est arrivé à bien d'autres. Caius, *de Ephemer. Britannica*.

SUDORIFERA, le même que *sudorifica*.

SUDORIFICA, *sudorifiques*, ou *sudoriferes*; remedes qui provoquent la sueur. Voyez *Diaphoretica*.

SUF

SUFFERSURÆ, éruptions pustuleuses que la chaleur fait élever sur le corps des enfans. Forestus.

SUFFIMENTUM, *Parfum*.

Les parfums different des substances odoriférantes, en ce que celles-ci répandent leur odeur sans le secours du feu, au lieu qu'ils ont besoin de l'action médiate ou immédiate de cet élément pour produire leur effet.

Il y a deux sortes de parfums; les uns servent pour le plaisir, & les autres pour la santé: mais les uns & les autres sont secs ou liquides. Les premiers sont aussi appellés θυμίαμα, au lieu que les seconds reçoivent le nom de fumée ou de vapeur. Les *parfums* qu'on employe pour le plaisir & le luxe, sont composés avec des drogues odoriférantes, & l'on peut leur donner la forme de poudres, de trochisques ou de chandelles médicinales. Les matieres des premiers sont le storax, le benjoin, la racine d'acorus, le bois d'aloës; les feuilles de marjolaine, l'écorce d'orange & de limon, le macis, le clou de girofle, la canelle, le camphre; l'ambre, le musc, la civette, en quantité suffisante, & pulvérisés. On peut préparer les seconds avec la poudre précédente, incorporée avec la gomme adraganth; fondue & paitrie avec quelque eau convenable. A l'égard des premiers, on les fait avec de la gomme odoriférante fondue, à laquelle on ajoute quelques gros de la poudre précédente, de la gomme adraganth; ou du labdanum fondu, ou une quantité convenable de musc ou d'ambre. Quoique cette espece de *parfum* soit principalement destinée pour le plaisir, elle ne peut manquer, à cause des ingrédiens céphaliques & cordiaux qui entrent dans sa composition, de fortifier le

cerveau, de réjouir les esprits, & d'empêcher qu'ils n'acquierent une qualité maligne. Les *parfums* humides sont faits avec le storax & le benjoin, ou si l'on veut, avec une petite quantité de la poudre précédente qu'on fait dissoudre dans quelque eau odoriférante, telle que celle de roses.

Les *parfums* destinés pour la conservation de la santé, sont ou corroboratifs, & comme tels, composés à-peu-près des mêmes ingrédiens que ceux dont nous venons de parler; ou altérans & propres à dessécher le cerveau, à purger les poumons, à provoquer les regles, & à prévenir la suffocation hystérique. Il entre dans la composition des *parfums* secs de cette espece, des substances odoriférantes, telles que le labdanum, le storax & le benjoin, & quelquefois du galbanum, de l'asa fœtida & du castoreum, qui sont extremement propres dans certaines maladies de l'uterus. On peut aussi les employer sous la forme d'une poudre composée des drogues ci-dessus mentionnées, ou sous celle de trochisques, dont la préparation est la même que celle des précédens. Il suffit quelquefois pour purger le cerveau & débarrasser l'estomac des matieres pituiteuses & bilieuses qui s'y sont amassées, de jetter du tabac dans le feu & d'en recevoir la fumée à l'aide d'un entonnoir ou de quelqu'autre instrument convenable. Cette espece de *parfum* sert à fortifier ou à attirer, à dessécher le cerveau, à empêcher les catarrhes & la pituite qui s'engendre dans la poitrine dans certaines maladies. La fumée du tabac, du pas d'âne & du soufre, est extremement salutaire pour dessécher les ulceres des poumons & pour plusieurs autres maladies semblables.

Les *parfums* liquides pour la santé, consistent en une simple liqueur, telle que le vinaigre, le vin, l'eau de vie ou l'eau rose; mais quand il s'agit de résoudre quelque tumeur œdémateuse, on éteint un caillou ou une brique dans du vinaigre, & l'on en reçoit la vapeur; on pratique souvent la même chose dans les tems de contagion: on peut aussi se servir pour le même effet, d'une décoction faite avec des ingrédiens convenables. Cette préparation est principalement d'usage dans les maladies de l'uterus, dans la suppression ou l'écoulement immodéré des regles, dans les dyssenteries, dans les maladies du fondement, des oreilles & des yeux. On employe cette espece de parfum pour dessécher, resserrer, relâcher, amollir, atténuer & résoudre. MORELLI *de Formul. Remed.*

SUFFIMENTUM CATARRHALE,

Parfum pour les catarrhes.

Prenez *d'oliban*,
d'ambre,
de benjoin,
de storax,
de gomme de gayac, &
de baume de Tolu. } *de chaque, deux scrupules;*

Pulvérisez grossierement & brûlez.

Lorsque l'humeur est extremement ténue, & que la fluxion est causée par la trop grande humidité des glandes; ces moyens peuvent produire de très-bons effets, en resserrant les parties & répercutant l'humeur, de façon qu'elle soit obligée à sortir par un couloir plus convenable: mais ils ne valent rien, lorsque le malade est asthmatique, & qu'il a les poumons foibles, parce qu'ils épaississent l'humeur & retardent son cours dans les vaisseaux pulmonaires. Il vaut donc mieux se servir du *parfum* suivant, dont on se contentera de recevoir la fumée avec le bonnet, avant que de se mettre au lit.

Prenez *de gomme de gayac*,
de gomme de genevrier,
de mastic & de myrrhe, } *de chaque, un gros;*
de clou de girofle, deux gros;
de baume du Pérou, seize gouttes:

Réduisez-les en poudre grossiere.

La fumée de cette poudre étant reçue dans un gros bonnet, peut quelquefois être utile pour fortifier les fibres & surtout les glandes situées autour de la tête; au moyen de quoi elles ne seront plus si sujettes à ces épanchemens de lymphe, qu'on doit évacuer par d'autres voies, surtout par les urines.

SUFFIMENTUM HYSTERICUM,

Parfum contre les vapeurs hystériques.

Prenez *d'asa fœtida*, *une once;*
de bon vinaigre blanc, une livre;

Faites-les bouillir dans un pot dont l'orifice soit étroit, & faites-en recevoir la vapeur à la malade par la bouche.

Ce remede est assez mal imaginé, & on ne peut l'approuver que dans le cas où l'on ne sauroit employer d'autres moyens. Il y a cependant certaines convulsions hystériques qui cedent à ces sortes de vapeurs quand on les fait recevoir à la malade par le nez.

SUFFIMENTUM ODORIFERUM,

Parfum odoriférant.

Prenez *de benjoin, une once;*
de storax, demi-once;
de labdanum, deux gros;
de musc, &
d'ambre gris, } *de chaque, cinq grains;*

Faites-en une poudre que vous mêlerez avec la cire dont on fait les bougies.

Ce *parfum* est non-seulement agréable, mais encore très-propre à purifier l'air des endroits qu'on soupçonne être infectés de la contagion, ou de vapeurs nuisibles.

AUTRE.

Prenez *de racines de cyprès*, &
de calamus aromaticus, } *de chaque, une once;*
de romarin, une poignée;
de storax, &
de benjoin, } *de chaque, deux gros;*
d'encens, deux onces;

Cette poudre est utile pour chasser la mauvaise odeur d'un appartement, de quelque cause qu'elle vienne; il est même à propos dans les tems de contagion, d'en brûler tous les matins pendant une heure ou deux dans tous les appartemens du logis, ou dans quelque endroit, qu'elle puisse entierement remplir de sa fumée. Ce n'est qu'à l'aide de cette précaution, qu'un grand nombre de familles de Londres se sont garanties de la peste qui y fit dernierement de si grands ravages.

SUFFIMENTUM AD PROCIDENTIAM ANI,

Parfum pour les chutes du fondement.

Prenez *d'encens*,
de mastic,
d'ambre, &
de clou de girofle, } *de chaque, un gros;*
de feuilles de roses rouges,
&
de balaustes, } *de chaque, deux gros;*

Faites-en une poudre grossiere.

On jettera cette poudre dans un rechaut, & l'on en fera recevoir la fumée au malade, en le plaçant sur une chaise percée, la partie à découvert, après que l'intestin est sorti ; au moyen de quoi le sphincter recouvrera à la fin assez de force pour le contenir dans sa place. Ce parfum est aussi d'usage dans le ténesme.

SUFFIMENTUM AD PROCIDENTIAM UTERI,

Parfum pour les descentes de matrice.

Prenez *de myrrhe*, *de mastic*, *de canelle*, & *de spic-nard*, de chaque, un gros ;
de mente, & *de roses rouges* ; de chaque, deux gros ;
de clou de girofle, *de zédoaire*, & *de piment*, de chaq. demi-gros ;

Faites une poudre grossiere pour brûler.

On doit s'en servir de la même maniere que du précédent. Ces remedes sont fort aisés à faire, & peuvent avoir leur utilité dans plusieurs maladies de l'uterus, lorsque les sujets ont de l'aversion pour les autres médicamens, ou s'en trouvent incommodés. Les vapeurs qui s'élevent des liqueurs chaudes aromatiques, & qu'on employe quelquefois pour le même effet, sont beaucoup moins efficaces que les fumées qui s'élevent des ingrédiens qu'on brûle à sec, à cause que leur humidité diminue leur astringence.

SUFFITUS, le même que *suffimentum*.

SUFFO. Ruland & Johnson rendent ce mot par *Panis Porcinus*.

SUFFOCATIO UTERINA, *suffocation hystérique*, ou *de matrice*, Voyez *hysterica*.

SUFFRUTICES, en termes de Botanique, sont des petits arbrisseaux dont les branches sont à peine ligneuses & les feuilles petites.

SUFFUMIGATIO ; le même que *suffimentum*.

SUFFUSIO, *suffusion*. Voyez *Cataracta*.

SUFFUSIO AURIGINOSA, *jaunisse*.

SUFUFF. Poudres composées auxquelles on donne le nom d'Especes dans les Boutiques. CASTELLI, d'après *Libavius*.

S U G

SUGILLATIO ; *sugillation*, meurtrissure. Voyez au mot *Contusio*, la différence qu'il y a entre la *sugillation* & l'*ecchymose*.

SUGITIVA ; on donne ce nom aux remedes qui consument les sérosités des hydropiques. CASTELLI.

S U L

SULPHUR, *soufre*.

Le *soufre* des Boutiques que les Grecs appellent θεῖον, comme s'ils disoient *chose sacrée*, parce qu'ils s'en servoient dans toutes leurs expiations, est un suc minéral, concret, solide, sec, friable, qui se fond au feu, & s'enflamme aisément. Il jette, étant allumé, une flamme bleue & une odeur forte, pénétrante, acide, & très-nuisible aux poumons.

Il y a différentes sortes de *soufre*. Par rapport à son origine, on le divise en naturel, que les Grecs appellent ἄπυρον, parce qu'il n'a point passé par le feu ; & en factice ἐμπυρώμενον, qui a été dépuré par le feu. Par rapport à sa couleur, l'un est citrin, l'autre jaune, l'autre rouge, l'autre de couleur de cendre, & l'autre blanchâtre. Par rapport à sa substance, l'un est pur & l'autre impur.

Le *soufre* naturel, appellé en Latin *sulphur vivum*, soufre vif, est encore de deux sortes. L'un est transparent & l'autre opaque. Le premier est comme une pierre précieuse, de couleur d'or citrin, ou tirant sur le verd. On le tire de plusieurs endroits, particulierement des mines d'or du Pérou, de l'isle de Milo & de la Suisse auprès de Bex dans le Canton de Berne. On trouve le second en masses dures & solides, citrines ou un peu vertes, & brillantes, ou sous la forme de mottes de terre ou d'argile de couleur de cendre, tirant sur le blanc ou le jaune. On trouve cette espece aux environs de Pouzzol, au pié des Volcans, & même dans quelques terres ou fontaines sulphureuses de l'Europe & de l'Amérique.

Le *soufre* factice, ou qui a passé par le feu, se prépare de différentes manieres. Dans quelques endroits on le retire de certaines eaux qu'on fait bouillir, comme auprès de Bude, selon le témoignage d'Agricola. Aux eaux chaudes d'Aix-la-Chapelle, à la source des Bains de César, le *soufre* s'éleve avec les vapeurs de l'eau, & il s'en attache des morceaux un peu durs sous la forme de fleurs de *soufre*, à l'ouverture du puits & à la voute : on en retire tous les ans une grande quantité.

On le retire quelquefois d'une terre argilleuse blanche ou grise : ainsi dans la Campagne de Rome, près du Château de Braccian, il y a une mine de *soufre* sous la forme d'une terre grasse argilleuse, blanche & parsemée de quelques veines noires. Quand on l'a tirée, on la met dans de grands vaisseaux de terre propres à la distilation, & on distile à force de feu. Le *soufre* étant fondu coule par le bec de la cornue dans le récipient, & y forme bientôt de grosses masses. Après que la distilation est faite, il reste au fond du vaisseau une certaine terre rouge qui ne sert à rien & que l'on jette. On retire souvent le *soufre* de certaines pyrites, surtout dans le Pays de Liège, où l'on tire de la terre des pyrites semblables à la mine de plomb, qu'on casse en petits morceaux, & qu'on met dans des creusets, ou plutôt dans des cucurbites de terre assez grandes, de figure quarrée, dont l'orifice est étroit. On place ces vaisseaux dans des fourneaux, & on les panche afin que le feu étant allumé, la partie sulphureuse de la mine qui est fondue, coule dans l'eau froide qui est dans des récipiens de plomb où elle se durcit aussi-tôt. La matiere dure qui reste dans ces cucurbites, après la séparation du *soufre*, contient beaucoup de vitriol ; qu'on retire de la même maniere. Si le *soufre* qu'on a tiré de la mine n'est pas encore bien purifié, on le fond de nouveau dans des vaisseaux de fer, & on y ajoute un peu d'huile de lin. Ensuite, ou l'on en forme de grosses masses, qu'on appelle communément *soufre en masse*, ou bien on le coule dans des tuyaux de fer qu'on a frottés d'huile pour lui donner la forme de bâtons, & pour lors on l'appelle *soufre en canons*.

Le *soufre* ainsi purifié s'appelle *soufre commun*, qui est encore de deux sortes, ou jaune ou un peu verd. On préfere ce dernier pour retirer l'huile ou l'esprit de *soufre*, parce qu'il contient une plus grande quantité de sel vitriolique. Le *soufre* commun se fond au feu & s'enflamme aisément, il répand une flamme légere & bleue, & un acide très-subtil qui frappe les narines & les poumons & fait tousser. On découvre aussi une vertu d'électricité dans le *soufre* : il ne se dissout point par les acides, mais on le résout très-facilement par les sels alcalis & par l'huile. Lorsqu'on le brûle à l'air, il se dissipe presqu'entierement, & il ne laisse qu'une très-petite portion métallique. Si l'on ramasse avec soin la vapeur du *soufre* brûlé à l'air, on a une liqueur semblable à l'esprit de vitriol, sans qu'il reste aucun vestige d'huile ou de bitume. Mais si l'on fait la distilation du *soufre* dans un vaisseau fermé, par exemple, dans un alembic, la vapeur qui s'éleve au haut du vaisseau, ne

se résout pas en différens principes ; mais elle prend la forme d'une suie & d'une poussiere jaune qu'on appelle *fleur de soufre*, & qui est de même nature que le *soufre* même. Geoffroy.

Examen du Soufre.

On trouve le *soufre* dans les mines, sous différentes formes ; car tantôt il est lisse & sombre, & tantôt jaune & presqu'aussi transparent que l'ambre, quelquefois rouge & presque transparent comme un rubis, mais plus souvent d'une couleur grise opaque. Toutes ces différentes especes se fondent aisément dans le creuset, & paroissent d'un rouge transparent : mais elles ne sont pas plutôt refroidies qu'elles reprennent leur opacité. Le *soufre* s'enflamme aisément lorsqu'il est fondu pour peu que l'air en approche, & jette une flamme bleue ; sa vapeur suffoque tous les animaux dans les poumons desquels elle pénetre. Il se dissipe entierement, & ne laisse aucune féce après lui : lorsqu'on le fait fondre sur le feu, sans l'allumer, il répand une odeur acide très-forte, qui n'a rien de suffoquant. Il n'est pas plutôt fondu qu'il s'évapore en partie, & si on le tient longtems en fusion, sans s'allumer, il se volatilise & se dissipe peu à peu. Il est extremement friable lorsqu'il est froid ; il ressemble à de la poix quand il est fondu, & ne se mêle jamais avec l'eau sous quelque forme qu'on le réduise. L'alcohol pur ne peut le dissoudre, & sa poudre ne fermente ni avec les acides ni avec les alcalis, par où il paroît qu'il ne produit l'effet ni des uns ni des autres. Etant pris intérieurement en petites doses souvent réitérées, il nettoye puissamment les premieres voies, il purge à la fin avec beaucoup de violence, & par-là il devient propre à guérir certaines maladies cutanées, de même que celles qui proviennent des vers ou des vapeurs du mercure.

REMARQUES.

On voit par-là quelle est la nature du *soufre* naturel ; & d'où vient que les Chymistes l'ont appellé *Résine terrestre* ; car excepté qu'il ne se dissout ni dans l'esprit de vin ni dans l'alcohol, il a toutes les propriétés de la véritable résine.

Fleurs de Soufre.

1. Prenez *de soufre commun, six onces ;*

Mettez-les dans une cucurbite de terre de *Hesse*, adaptez-y un grand chapiteau de verre, luttez les jointures avec un mélange de parties égales d'argille & de cendre paîtries avec de l'eau ; mettez au feu de sable, de façon que la cucurbite soit presque enterrée jusqu'au bord inférieur du chapiteau ; inclinez le bec de l'alembic & même le corps de la cucurbite, pour que l'humidité puisse couler avec plus de facilité dans le récipient. Poussez le feu lentement & par degré, jusqu'à ce que vous voyiez l'alembic s'obscurcir d'une vapeur jaune ; il s'élevera quelque peu d'eau dans le récipient ; continuez ce même feu, pour que le *soufre* se sublime, sans cependant que la chaleur fonde les fleurs jaunes qui s'élevent du *soufre* dans l'alembic. Continuez ainsi l'espace de huit heures, en augmentant tellement le feu vers la fin, que le bord inférieur de l'alembic sente le *soufre* ; celui-ci se sublimera en une poudre jaune, légere & subtile, à laquelle on donne le nom de *fleurs de soufre.*

2. Cette expérience suffit pour notre dessein : mais ceux qui préparent les fleurs de *soufre* pour en faire commerce, ont des fourneaux faits exprès, & divisés en deux chambres, dont l'une sert à la sublimation, & dont l'autre qui communique avec la précédente est toujours tenue froide. On les bouche toutes deux exactement, afin que l'air n'y puisse point entrer. Le feu fait élever le *soufre* de la chambre chaude dans la froide. Lorsque l'opération est faite, & que tout est refroidi, on ouvre les fourneaux, & l'on ramasse les fleurs, ce que l'on réitere autant de fois qu'on veut. Cette maniere de préparer les fleurs de *soufre* est facile & peu dispendieuse, & comme on en retire une grande quantité à la fois, on ne les vend gueres plus cher que le *soufre* brut.

REMARQUE.

Cette opération atténue & purifie le *soufre*, sans altérer ses qualités ; il en devient au contraire plus propre pour les usages internes. Car étant ainsi divisé, il déploye ses vertus d'une maniere plus avantageuse pour le corps, & devient plus propre aux usages de la Chirurgie, surtout quand on le mêle avec des baumes, des onguents & des linimens. On voit par-là quelle est sa nature, puisqu'étant si souvent sublimé, il demeure toujours le même sans souffrir la moindre altération : il ne peut donc jamais se convertir en métal, ni entrer dans la composition des métaux. Ce n'est donc point là le *soufre* des Philosophes, & l'on ne sauroit même jamais l'obliger à le donner, puisqu'il n'est autre chose qu'une huile mêlée avec un acide. Tant qu'on a soin de le garantir de l'air extérieur, on peut le chauffer jusqu'à le fondre, sans qu'il reçoive la plus légere altération : mais on ne donne pas plutôt entrée à l'air, qu'il s'enflamme & se sépare en différentes parties. Paracelse sublime ces fleurs avec la chaux rouge du vitriol, & les prescrit pour les ulceres des poûmons. J'en ai fait l'expérience : mais je n'ai point trouvé que ces fleurs, dont il fait si grand cas, aient plus de vertu que les fleurs de *soufre* ordinaires.

Esprit acide de Soufre.

1. *Faites* fondre par un tems froid & humide des fleurs de *soufre* dans un vaisseau de terre cylindrique, haut & large de trois pouces. Le *soufre* étant entierement fondu, sans être enflammé ; mettez le vaisseau sous une cheminée qui ne soit point sujette à fumer. Allumez le *soufre*, & couvrez-le avec une cloche de verre dont le centre réponde à celui de la flamme. Il faut auparavant exposer cette cloche à la vapeur de l'eau chaude, pour humecter sa surface interne, & la poser sur des briques placées en triangle, pour qu'elle n'éteigne point la flamme : au reste, plus elle en est proche, & mieux l'opération réussit. Dès que la flamme commence à s'éteindre, on doit avoir un autre vaisseau pareil, rempli de *soufre* fondu & allumé, qu'on place de la même maniere en continuant ainsi tout le jour. Il s'amassera dans la cloche une vapeur acide qui s'exhale du *soufre*, surtout durant la nuit ; appliquez à la cloche une petite phiole de verre pour récipient, en la disposant de façon que la liqueur puisse couler dedans. On aura par ce moyen, en continuant l'opération & augmentant le nombre des cloches, une liqueur agréablement acide, jaune, pésante, quelquefois rouge, & tellement fixe dans le feu, qu'elle demande presque le même dégré de chaleur que l'huile de vitriol pour s'élever. Elle attire aussi l'eau avec beaucoup de force, aussi augmente-t'elle insensiblement de poids quand on n'a pas soin de bien boucher le vaisseau. L'opération réussit presque toujours quand on observe tout ce que je viens de dire : mais il faut bien se garder de la vapeur qui s'éleve du *soufre.*

2. M. Homberg trouvant cette méthode trop longue,

en a imaginé une autre plus aisée, au moyen de laquelle on peut obtenir cinq onces d'acide de *soufre* dans l'espace de vingt-quatre heures. Il prend le plus grand récipient de verre qu'il puisse trouver, y fait un trou au fond, de huit ou dix pouces de large. On cherche pour cet effet le centre de la base, au moyen d'un plomb qu'on laisse tomber à travers l'orifice du vaisseau, jusqu'à ce qu'il touche le fond & qu'il soit également éloigné des parois, & on le marque avec la pointe d'un diamant; on expose ensuite la pointe d'un compas sur ce point, & l'ouvrant à la distance de cinq pouces, on trace un cercle avec de l'encre. Après que la ligne est sèche, on la coupe avec un diamant le plus avant qu'on peut, & prenant un anneau de fer de même diametre que le cercle qu'on a tracé, on le fait rougir au feu & on l'applique exactement sur la ligne, au moyen de quoi le morceau se détache, & l'ouverture se trouve faite. On bouche le cou de la cloche avec un morceau de grosse toile, en y ménageant une ouverture, pour pouvoir la suspendre avec un cordon. On remplit une terrine cylindrique, de six pouces de large, de *soufre* fondu, on l'allume, & après avoir posé le vaisseau sur un pié de terre vernissée qui doit être placé au milieu, & sur la partie saillante d'un grand plat de même matiere, on suspend la cloche directement au-dessus de la flamme, en l'éloignant de façon qu'elle ne puisse l'éteindre. On entretient le *soufre* toujours également allumé en y en ajoutant de nouveau à mesure qu'il se consume, & en enlevant la crême avec une spatule de fer, après qu'elle est durcie; & par ce moyen on n'interrompt jamais la distilation. On ne doit point négliger les autres particularités dont on a parlé ci-dessus, comme d'humecter le dedans de la cloche à la vapeur de l'eau chaude, de choisir un tems froid & humide, & de chercher une cheminée qui ne soit point sujette à fumer.

REMARQUES.

Le *soufre* ainsi sublimé en fleurs est tout-à-fait débarrassé de sa terre & de sa partie métallique. Si on l'allume après l'avoir fait fondre, le feu ne prend qu'à la partie de sa surface qui est contiguë à l'air, & donne une flamme bleue qui est composée de la partie huileuse inflammable du *soufre*, que le feu agite, & d'un acide minéral, qui est l'autre partie constituante du *soufre*, & qui est maintenant agitée, atténuée, rendue caustique & volatile par la flamme. Ainsi la matiere grasse combustible est consumée par le feu, & l'acide pésant qui s'étoit dissipé se condense aussi-tôt après par son propre poids, après qu'il s'est débarrassé de la flamme qui l'a mis en mouvement. Ce qui rend cette vapeur si mortelle, est, que l'acide caustique, qui est ainsi agité, affecte les nerfs qui meuvent les muscles distribués dans les interstices des anneaux cartilagineux du larynx, des bronches & des vésicules pulmonaires, & y cause des contractions spasmodiques qui obligent les poumons à des efforts pour tousser, en même tems que ceux-ci souffrent une contraction totale de la part de l'air qui pese dessus, malgré la dilatation laborieuse du thorax. Cette même vapeur arrête la fermentation des liqueurs avec lesquelles on l'enferme, & garantit de la putréfaction les corps qui ont le plus de facilité à se corrompre. C'est ce qui la rend un préservatif excellent contre le venin pestilentiel, aussi-bien que contre la contagion qui s'échape des hardes, ou qui s'y fixe au point de les infecter.

On voit par là d'où vient que la flamme du nitre & du *soufre* unis ensemble, mais surtout celle de la poudre à canon, donne une fumée si salutaire dans le fort de la peste; car la vapeur acide & élastique du nitre & du *soufre* corrige l'air, & tue les insectes qu'elle trouve dans un lien enfermé. Cet esprit de *soufre* qu'on appelle *oleum sulphuris per campanam*, ou huile de *soufre* par la campane, n'est autre chose que l'huile de vitriol qui étoit logée dans les pyrites vitrioliques, & dont l'union avec l'huile du charbon constitue le *soufre*. Cela est confirmé par tous les différens essais, aussi-bien que par la pression qu'exige l'esprit de *soufre* qu'on prépare avec les fleurs de ce minéral. Il paroît par la supputation de M. Homberg, que le *soufre* contient un dixieme d'acide; & c'est peut-être ce qui fait que l'alcohol ne produit aucun effet sur lui; car son huile est saoulée d'acide. Peut-être est-ce pour la même raison qu'il se dissout dans l'alcohol après qu'on l'a mêlé avec une dixieme partie d'alcali; car ce dernier étant alors employé à absorber l'acide fixe, il laisse à l'huile la liberté de se dissoudre dans l'alcohol. De-là vient encore que le *soufre* ne se résout point par les acides, & qu'étant une fois dissout avec le sien il n'en admet plus aucun: qu'il corrode les métaux qu'on fait fondre ou calciner avec lui; car l'acide du *soufre* abandonnant son huile, s'insinue dans les métaux & les convertit en une espece de vitriol. Que les Chymistes apprennent donc une bonne fois pour toutes, que c'est envain qu'ils travaillent à fixer le *soufre*, qui n'est qu'un acide fossile uni avec une huile inflammable; & qu'ils ne s'opiniâtrent pas d'avantage à fixer, par son moyen, le mercure & à le rendre métallique; car des substances aussi hétérogenes ne sauroient jamais se pénétrer, ni acquérir la pésanteur, la solidité, la simplicité & la malléabilité nécessaires. Cet esprit étant purifié par le repos, & mêlé avec les juleps, leur donne une acidité agréable, & les rend extremement salutaires dans toutes les inflammations & les maladies chaudes qui sont accompagnées d'altération & de corruption. Van-Helmont l'estime propre à prolonger la vie.

Dissolution du soufre dans un alcali fixe.

Prenez neuf dragmes de fleurs de *soufre* fondues dans un creuset; ajoutez-y deux dragmes d'alcali fixe très-sec bien broyé: le *soufre* prendra aussi-tôt une odeur nouvelle, & une couleur rouge; remuez bien ce mélange sur le feu avec une pipe, & quand le tout sera bien mêlé & bien fondu, versez-le sur un marbre froid, vous aurez une masse rouge très-friable, qui se dissout aisément dans l'eau, & se fond de même à l'air, au lieu que le *soufre* ne pouvoit auparavant se résoudre ni par l'air, ni par l'eau.

REMARQUES.

L'alcali fixe étant poussé par le feu s'unit intimement avec le *soufre* fondu, attire son acide, & se joint avec lui, de sorte que le *soufre* se résout en ses deux principes séparés, tandis que l'huile s'unit intimement avec l'alcali & le sel acide, & produit un savon d'une nature surprenante, composé d'un acide, d'un alcali & d'une huile; c'est ce qui fait que le mélange de l'acide fossile, de l'alcali & de l'huile, qui entrent dans la composition du *soufre*, altere la nature de l'huile; au lieu que l'acide ne souffre aucun changement par cette résolution: par où l'on voit quel est le pouvoir de l'alcali fixe dans la métallurgie. Le *soufre* se trouve souvent mêlé avec les métaux, & les rend fragiles: mais lorsqu'on les fait fondre avec un alcali fixe, celui-ci attire à lui le *soufre*, & flotant sur la surface en forme de savon léger, il laisse précipiter le métal, qui est pour lors dégagé de son *soufre*, sous la forme d'un régule, sans produire aucun effet sur lui. Lors donc qu'on veut s'assurer si une terre ou mine fossile contient du *soufre*, il n'y a qu'à la broyer & à la fondre avec un alcali fixe; car ce dernier ne manquera pas d'en prendre la couleur & l'odeur.

Solution du soufre dans un alcali volatil.

Mêlez avec des fleurs de *soufre* un esprit alcalin, tel que celui de sel ammoniac, de corne de cerf, d'urine, de sang, ou tel autre qu'il vous plaira ; faites-en ensuite la dissolution & la cohobation ; le *soufre* ne manquera pas de se dissoudre. Mais si l'on garde long-tems ce mélange dans un vaisseau fermé, & qu'on le remue souvent, on aura enfin une teinture de couleur d'or.

REMARQUES.

Ce procédé sert à montrer le pouvoir que l'alcali volatil a sur l'acide du *soufre*, & le changement qu'il produit sur lui. Je doute cependant que la teinture possede les vertus qu'un fameux Chymiste lui attribue, surtout dans les maladies de la poitrine.

Solution du soufre dans l'alcohol.

Prenez du *soufre* développé par un alcali fixe, & pendant qu'il est encore bouillant, & par conséquent très-sec, broyez-le bien dans un mortier chaud & sec; mettez-le ensuite dans un vaisseau de verre sec & bien rinsé; versez dessus de l'esprit de vin rectifié, de façon qu'il surnage de cinq pouces; vous aurez aussi-tôt une liqueur de couleur d'or, grasse, onctueuse, & qui s'épaissit encore davantage quand on la remue; décantez la teinture; versez de nouvel alcohol sur le résidu; séparez-le lorsqu'il sera teint, & réitérez l'opération jusqu'à ce que l'alcahol ne se teigne plus. Mêlez toutes ces teintures ensemble, vous aurez une liqueur odorante, d'un gout aromatique, échauffant & pénétrant. Il restera dans le fond du vaisseau des cendres salines terrestres.

REMARQUES.

L'alcohol ne touche jamais le *soufre* naturel quelque tems qu'on les laisse en digestion ensemble : mais le *soufre* n'a pas plutôt été pénétré par l'alcali, qu'il se dissout aussi-tôt dans l'alcohol, avec une promptitude que rien n'égale. On voit par là que les alcalis sont très-propres à faciliter la solution du *soufre* dans l'alcohol. Il est sûr que la plûpart des fossiles, & surtout des mines, renferment du *soufre* ; & de là vient qu'on a souvent vendu, même à des Souverains, une simple teinture de *soufre* pour une teinture métallique très-rare. Je me souviens d'avoir vû vendre, à très-haut prix, une teinture tirée de l'or de la maniere qu'on vient de dire, pour de l'*or potable*. Elle étoit faite avec de l'or, de l'antimoine cru & l'alcali de tartre, ou l'alcahest de Glauber, fondus ensemble. Le tout étant broyé & réduit en poudre donne une teinture d'or avec l'alcohol : mais, comme j'ai déja dit, ce n'est qu'une simple teinture de *soufre*; car l'or ne souffre aucune altération : mais l'antimoine contient une grande quantité de *soufre*, & dans la fusion, l'alcali attire ce *soufre*, le sépare de la masse métallique, & le pénetre ; après quoi l'alcohol qu'on ajoute à la masse après l'avoir pilée, n'extrait que la partie sulphureuse qui a été pénétrée par l'alcali ; & ne touche aucunement à l'or, ou à la partie métallique de l'antimoine. Cette observation est d'un usage infini dans l'examen de plusieurs autres teintures semblables; car dès qu'un Artiste s'apperçoit qu'elles ont été préparées avec un alcali fixe, il ne doit plus douter qu'elles ne proviennent du *soufre* ; à cause que la partie métallique, ou mercurielle, pour parler le langage des Chymistes, ne se dissout jamais par un alcali végétal. Au reste, notre teinture de *soufre* fournit un remede extremement chaud & d'une efficacité surprenante pour supprimer les rapports, résister aux acides & incisér le phlegme. On en prend quelques gouttes à jeun dans des alimens, dans du vin d'Espagne, ou tel autre sirop convenable, qu'il blanchit sur le champ, ce qui lui a fait donner le nom de lait de *soufre*. Je ne me suis jamais apperçu de la propriété que Willis lui attribue de prévenir la phthisie, & de guérir les ulcérations des poumons; ce qui me fait croire que ces sortes de préparations ne méritent pas toutes les loüanges que les Medecins lui donnent.

Sirop de Soufre.

Prenez *une dragme de soufre développé par un alcali.*

Délayez-le dans le triple d'eau, il s'y dissoudra presque entierement.

Ajoutez à ce mélange,

de sucre un peu cuit, le double ou le triple ;

Ou, ce qui est plutôt fait,

six fois autant de sirop de réglisse, ou autres semblables.

Vous aurez le sirop de *soufre* qui possede toutes les vertus du *soufre* développé, & qu'on peut employer utilement pour les différens usages de la Medecine.

REMARQUES.

J'ai fait voir ci-dessus, en examinant la teinture de *soufre*, l'opinion que les Medecins doivent avoir de cette composition. Ce sirop est chaud, dessiccatif & irritant, & par conséquent peu propre pour les toux & les maladies de consomption, surtout lorsque le corps est affoibli par des sueurs continuelles. Au reste, on voit par ce procédé jusqu'à quel point les propriétés des fossiles peuvent demeurer cachées dans quelque substance que ce soit ; car si on lave un fossile, & qu'après l'avoir pulvérisé & calciné avec un alcali fixe, on le fasse dissoudre dans de l'eau, du sirop, du vin, de l'alcohol, ou telle autre liqueur semblable, la partie alcaline sulphureuse ne manque pas de se dissoudre, sans pour cela qu'il soit possible de la découvrir; & la liqueur reçoit par ce moyen une vertu particuliere, dont il est bon d'avoir connoissance avant que d'en user intérieurement.

Maniere de faire le soufre avec de l'huile & un acide.

Prenez *quatre onces d'huile de térébenthine rectifiée ;*

Mettez-les dans une cornue; versez dessus goutte à goutte d'excellente huile de vitriol, & remuez bien la cornue à chaque fois pour que le tout se mêle comme il faut. La liqueur s'échauffera, fumera, deviendra rouge, & exhalera une odeur variable. Après avoir laissé ce mélange en digestion pendant huit jours, adaptez un récipient à la cornue, lutez les jointures & distilez au feu de sable, il s'élevera une liqueur nouvelle toute particuliere. Vous trouverez au fond une matiere bitumineuse liquide qui s'épaissit insensiblement. La liqueur exhale une odeur fétide, sulphureuse & suffocante.

Si l'on fait la distilation avec prudence, en n'augmentant le feu que par degrés, il s'élevera à la fin du vrai *soufre* dans le cou de la cornue, comme il est aisé d'en juger par sa forme & par la maniere dont il brûle.

REMARQUES.

Ce procédé nous fournit le moyen de préparer le bitume &

& le *soufre*. Il nous aprend en même-tems que l'acide vitriolique fixe, qui est le même dans l'alun & le *soufre* inflâmable, sout la base incombustible du *soufre*, l'autre partie est l'huile pure combustible; & toutes deux étant intimement unies, composent le *soufre*. La partie huileuse de ce *soufre* factice, s'enflamme sans jetter de fumée, & l'autre partie donne en brûlant, une vapeur acide, caustique & suffocante, qui est un préservatif, & qui ne peut s'élever à cause de sa pesanteur; de sorte qu'étant ramassée sous une cloche, elle se convertit en une huile vitriolique tout-à-fait semblable à celle du *soufre* naturel. L'huile pure inflammable seule paroît composer ce soufre qu'il seroit difficile d'obtenir autrement; tandis que la matiere grossiere, incombustible, terrestre ou saline, est exclue de cette combinaison : il n'est point d'autre acide, soit naturel ou artificiel, dont le mélange avec de l'huile produise du *soufre*. L'acide vitriolique, en quelque endroit qu'il se trouve caché, s'unit avec toute sorte d'huile inflammable, & forme du *soufre*. Le tartre vitriolé, le sel admirable de Glauber, le sel marin & le nitre non-dépurés, le sel de vitriol, l'alun brûlé & les autres substances où cet acide se trouve, donnent par son moyen du vrai *soufre*, quand on les mêle avec une huile inflammable. Cet acide est donc le seul qui ait la propriété de produire ce minéral, différent en cela des huiles inflammables, qui sont toutes également propres pour cet effet; & l'on ne sauroit jamais s'en passer. Ceci peut servir à éclaircir un grand nombre d'obscurités qu'on rencontre dans l'histoire des fossiles & des métaux : c'est pourquoi on doit se souvenir de ce que je viens de dire, lorsque l'occasion s'en présentera.

Voici un exemple que j'emprunte de Becher.

Faites fondre du sel admirable de Glauber sur le feu; jettez dessus du charbon de bois pulvérisé, il s'élevera une flamme sulphureuse, & il restera au fond une masse noire, qui étant dissoute dans l'eau & précipitée, donnera du vrai *soufre*.

Il paroît ici évidemment que l'huile vitriolique contenue dans le sel admirable s'unit à la partie inflammable du charbon, & se convertit en *soufre*. C'est pourquoi, avant que de déterminer l'effet de quelque opération chymique que ce soit, il faut examiner avec soin si quelqu'une des matieres qui ont été employées ouvertement ou en cachette, ne contient point de l'huile de vitriol, de l'alun ou du *soufre*, & si l'on ne s'est point servi de quelque substance inflammable; car si cela est, le *soufre* ne manque pas d'agir.

Autre façon de faire le soufre avec de l'alcohol & un acide.

Mettez dans une cucurbite de verre fort haute,

huit onces d'alcohol très-pur préparé avec un alcali;

Ajoutez-y *de l'huile de vitriol rectifiée.*

Mêlez exactement à chaque goutte que vous verserez, & arrêtez un moment; car autrement il s'éleveroit une grande chaleur & une vapeur suffocante. Continuez de verser toujours goutte à goutte jusqu'à une once d'huile de vitriol. Le mélange répandra une odeur d'aurone fort agréable : mais il faut s'en garantir avec soin, de peur d'être suffoqué; car elle fait tousser avec violence, en quelque petite quantité qu'elle pénetre dans les poumons, & elle peut même causer la mort par son excès; vous aurez une liqueur rougeâtre. Laissez-la digérer pendant cinq jours, distilez-la ensuite à petit feu dans des vaisseaux bien lutés, il s'élevera un esprit très-subtil & suffocant, d'autant plus dangereux qu'il est d'une odeur attrayante.

Continuez la distilation jusqu'à ce que la matiere commence à noircir, il s'élevera un esprit très-doux & très-pénétrant, & il commencera à paroître quelque chose d'acide qu'on n'avoit point senti dans la premiere liqueur. Changez le récipient, faites un feu doux, mais continu; car si l'on venoit à le pousser trop fort, ne fût-ce que pour un instant, la matiere se raréfieroit tout d'un coup, & montant tout à la fois dans le vaisseau, troubleroit l'opération : vous aurez par ce moyen une liqueur aqueuse & fétide, & il s'élevera avec elle une liqueur pesante, pure & limpide qui reste séparée du phlegme.

Après que toute cette liqueur sera montée, & que vous aurez distilé environ la moitié de ce qui est contenu dans la cucurbite, changez le récipient & continuez la distilation en augmentant insensiblement le feu jusqu'au plus haut degré, il sortira une liqueur fétide qui ne se mêle point avec la précédente; & il restera au fond une matiere noire, friable, qui n'est point inflammable, mais qui d'ailleurs est d'une nature assez semblable à celle du *soufre*. Il s'éleve donc par ce moyen trois liqueurs distinctes de ce mélange & une vapeur suffocante, & il reste un *caput mortuum* fixe d'une nature tout-à-fait particuliere.

REMARQUES.

L'acide fossile qui est extrêmement fort, en se mêlant ainsi avec l'huile végétale subtile ou avec l'alcohol, excite une chaleur si violente, que le mélange s'enflammeroit, si on n'y prenoit garde, & fermenteroit considérablement. A l'instant même qu'on mêle ces deux liqueurs, il s'éleve une odeur agréable qui se répand au loin, mais qui dégénere par la suite en une odeur d'ail.

On obtient par ce procédé,

1°. Une liqueur spiritueuse, odorante, suffocante, inflammable & aigrelette; au lieu que l'huile de vitriol étoit auparavant fixe & sans odeur.

2°. Une liqueur fétide, sulphureuse, aqueuse, inflammable & acide, quoique l'alcohol ni l'huile de vitriol ne contiennent pas beaucoup d'eau.

3°. Une liqueur limpide & pesante, d'un gout & d'une odeur aromatique, qui ne se mêle point avec les deux autres, mais qui après avoir été dissoute dans l'alcohol, extrait une espece de teinture de l'or qui a été calciné, & passe pour cet effet pour l'huile philosophique de vitriol.

C'est-là sans contredit l'huile de vitriol dulcifiée; touchant laquelle on peut consulter. Isaac le Hollandois, Gesner, M. Boyle, mais surtout M. Hoffman. Le marc noir étant délayé dans l'eau, se convertit presque tout en huile acide de vitriol. Combien de phénomenes ne résulte-t'il pas d'un simple mélange? Peut-être avons nous ici l'esprit de vin philosophique dont la bonne odeur, à ce que dit Lilly, attire les voisins. Peut-être est-ce l'esprit de vitriol odorant que Paracelse vante si fort pour le mal caduc; même que la teinture qu'on tire de l'or par son moyen, est cette espece d'or potable, dont la digestion se fait, suivant Paracelse, dans l'estomac de l'autruche. Au reste, cette opération mérite que les Curieux se donnent la peine d'examiner si elle ne cacheroit point quelqu'un de ces secrets admirables. Elle ne donne point le vrai *soufre*, mais quelque chose qui en approche. BOERHAAVE, *Institut. de Chymie*

Comme on ne peut réduire le *soufre* à ses principes dans des vaisseaux fermés, il étoit difficile d'en faire l'analyse, & elle seroit peut-être encore imparfaite aujour-

d'hui, si M. Homberg n'eût trouvé le moyen de la perfectionner.

Voici la méthode de ce savant homme, telle qu'il l'a donnée dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences, Ann.* 1703.

Prenez *de fleurs de soufre, quatre onces;*
d'huile de térébenthine, une livre.

Faites-les digérer ensemble dans un matras au bain de sable pendant huit jours, jusqu'à ce que tout le *soufre* soit dissous, & que la liqueur paroisse d'un rouge foncé. Mettez-la dans un lieu froid; quand le vaisseau est refroidi, environ les trois quarts du *soufre* forment des crystaux citrins, & l'autre quart reste dissous dans la liqueur. Séparez la teinture des crystaux, & versez dessus encore une livre d'huile de térébenthine. Faites digérer & séparez la teinture, & versez de l'huile de térébenthine jusqu'à ce que les fleurs de *soufre* soient entierement dissoutes. Mêlez toutes ces teintures ensemble, & distilez-les à un petit feu dans une grande cornue de verre. La plus grande partie limpide de l'huile de térébenthine sortira avec quelque portion d'une liqueur blanchâtre & fort acide. Dès qu'il paroîtra dans le cou de la cornue des gouttes d'une liqueur rouge, changez de récipient, & augmentez le feu par degrés jusqu'à ce qu'il ne sorte plus rien. Il s'élevera sur la fin de l'opération une huile épaisse & obscure, avec quelque portion d'une liqueur blanchâtre & acide. Après que la distilation est faite, il reste au fond de la cornue un *caput mortuum*, ou une terre noire, peu serrée, spongieuse, foliée, brillante, insipide, & qui demeure fixe dans le feu le plus violent. Mettez l'huile épaisse, rousse & bitumineuse dans une nouvelle cornue de verre, & retirez par la distilation à une chaleur très-douce ce qui peut rester d'huile de térébenthine, & de liqueur acide & blanchâtre; & lorsqu'il commencera à paroître des gouttes rouges, retirez le feu, & versez sur la matiere bitumineuse qui reste dans la cornue, de l'esprit de vin très-rectifié, que vous retirerez ensuite par une chaleur douce, & qui sera très-puant. Versez de nouvel esprit de vin sur le résidu, & réitérez la distilation jusqu'à ce que cet esprit n'ait plus d'odeur désagréable. Alors il restera au fond de la cornue une matiere bitumineuse, noirâtre, d'une odeur qui n'est pas désagréable, & qui est la partie bitumineuse & inflammable du *soufre*.

Il faut observer qu'il n'y a qu'une partie de cette substance bitumineuse qui se dissolve dans l'esprit de vin, & qu'il en reste une partie, que ni cet esprit, ne les liqueurs lixivielles ne peuvent dissoudre, mais seulement les huiles essentielles distilées des plantes. Cette substance, qui est presque indissoluble, est un puissant purgatif à la dose de deux ou trois grains: mais celle qui est soluble dans l'esprit de vin, est un baume excellent pour les poumons.

Par cette analyse on retire du *soufre* à peu près une égale quantité de trois substances entierement différentes par leur nature; l'une acide, l'autre bitumineuse, & la troisieme terrestre & fixe. La liqueur acide ne differe en rien de l'esprit de vitriol; & si l'on y mêle du sel de tartre jusqu'à parfaite saturation, il se forme des crystaux entierement semblables à ceux du tartre vitriolé. D'où l'on peut conclurre que le *soufre* commun est composé d'une égale portion de sel vitriolique, d'huile bitumineuse & de terre subtile. C'est ce que l'on prouve encore par la composition artificielle de ce minéral, soit qu'on la fasse par une nouvelle union des substances qu'on en a retirées, soit par le mélange de celles qui leur sont parfaitement analogues.

Dioscoride nous apprend que le *soufre* est bon pour la toux, quand on le prend dans un œuf. Hippocrate l'employoit dans les maladies hystériques, accompagnées de la toux, en forme de fumigation, quelquefois seul & quelquefois mêlé avec d'autres substances. Les Medecins modernes recommandent l'usage interne du *soufre* dans les maladies des poumons, dont il est appellé le *Baume*; à cause qu'il procure l'expectoration, & qu'il purge & fortifie les poumons: aussi est-il fort utile dans la phthisie, l'asthme, & le catarrhe. Pris intérieurement, ç'a été dans tous les tems un remede célebre pour les maladies cutanées, telles que la gale & le psora. Appliqué extérieurement, il discute les tumeurs dures, mûrit & digere les bubons. Mais tout remede préparé avec le *soufre* passe pour être préjudiciable aux femmes enceintes, parce qu'ils procure aisément l'avortement. Pris intérieurement, il est laxatif, & excite la transpiration insensible, comme on peut le reconnoître à l'odeur sulphureuse des personnes qui en ont pris, & à la couleur brunâtre ou noire que prennent l'or ou l'argent qu'elles ont sur elles. C'est pourquoi il se répand avec beaucoup de promptitude & de facilité dans tout le corps, & par ses parties balsamiques il émousse & enveloppe les sels acres dont les fluides sont chargés dans les maladies; & rétablit ainsi leurs qualités naturellement douces, molles & huileuses, au moyen de quoi il guérit aisément les petits ulceres aux poumons & à la peau.

Quoique le *soufre* puisse être donné intérieurement, même en poudre grossiere; cependant on ne l'ordonne gueres sans quelque préparation. On le peut purifier de plusieurs manieres. Quelques-uns le mettent dans l'eau avec de la cire fondue, qui nage sur la surface; tandis que le *soufre* tombe au fond; & réitérant ce mélange jusqu'à ce que le *soufre* commence à prendre une couleur rouge, on le juge alors épuré. Quelques-uns le font bouillir dans l'eau pendant plusieurs jours, changeant l'eau de tems en tems, après quoi ils le mettent pendant deux heures sur la cendre chaude pour en faire exhaler quelques vapeurs; & ce qui reste de *soufre* pâle & jaunâtre, ils le regardent comme purifié. D'autres font des laits & des magisteres de *soufre*: mais toutes ces préparations ou changent la véritable nature du *soufre*, ou sont du moins inutiles. La meilleure maniere de le purifier est de le sublimer ou de le réduire en fleurs: car par cette méthode commune on le décharge de toutes les parties terreuses ou métalliques qu'il peut avoir. On peut ordonner le *soufre* ainsi préparé dans les maladies ci-dessus spécifiées de la maniere suivante.

Prenez *fleurs de soufre, quatre onces;*
sucre de roses, une once;
sirop de capillaire, une quantité suffisante pour faire un opiat mou.

On en prendra trois dragmes ou une demi-once, le matin à jeun, & le soir, long-tems après avoir mangé; pendant bien du tems de suite, pour la gale & pour l'asthme.

Prenez *fleurs de soufre, une once;*
sucre blanc, quatre onces;
eau de roses, une quantité suffisante.

Faites bouillir selon l'art; & faites-en des tablettes ou losanges, que vous ferez prendre long-tems devant & après les repas, pour les toux, les consomptions & les asthmes.

Prenez *fleurs de soufre, deux dragmes.*

Mêlez-les bien dans un œuf poché, que vous ferez avaler de bon matin à jeun; vous ferez la même chose le soir, pour la gale; & vous froterez le corps avec l'onguent suivant.

Prenez *racines de patience sauvage à feuilles pointues*, *d'énula-campana*, de chaq. deux onces;
de beure frais, quatre onces;
de fleurs de soufre, une once & demie.

Mêlez ensemble & faites un onguent.

Comme le fort acide que contient le *soufre* est très-préjudiciable aux poumons; les Chymistes, pour en rendre l'usage plus sûr sans lui rien ôter de son efficacité, ont tâché d'adoucir ou d'engluer ce sel acide, par la préparation appellée baume de *soufre*, qu'ils font en versant sur une quantité quelconque de fleurs de *soufre*, autant d'huile qu'il faut, de quelque sorte qu'elle soit pour qu'elle les surmonte de trois ou quatre travers de doigt, après quoi ils mettent ce mélange en digestion à un feu de sable, jusqu'à ce que l'huile commence à paroître rouge ou brune. On sépare cette liqueur des feces, quand elle est froide, & on la garde pour l'usage. On prépare de cette maniere les différens baumes de *soufre*, tels que le *baume anisé*, le *baume fenouillé*, le *baume térébenthiné*, le *baume genievré*, le *baume succiné*, lesquels prennent ces différens noms de l'huile qu'on emploie à leur préparation. La dose est depuis dix gouttes jusqu'à trente dans l'asthme, dans les toux immodérées, dans les ulceres aux poumons, dans les douleurs néphrétiques, & les ulceres aux reins & à la vessie. C'est de ce baume que sont faites les pilules balsamiques de Morton, qui sont fort salutaires dans la phthisie lente, scorbutique ou scrophuleuse, accompagnée d'une petite fievre, & lorsque la matiere expectorée est visqueuse, comme dans l'asthme; & cela tant dans le commencement que dans les degrés subséquens de la maladie.

Prenez *de poudre de cloportes, trois dragmes*;
de gomme ammoniaque bien purifiée, une dragme & demie;
de fleurs de benjoin, deux scrupules;
d'extrait de safran, *de baume du Pérou*, *de chaque, dix grains*;
de baume de soufre térébenthiné, une quantité suffisante.

Mêlez & faites des pilules que vous dorerez ou roulerez dans de la poudre de réglisse. La dose est de quinze ou dix-huit grains, qu'il faudra réitérer trois fois par jour aux heures convenables.

Mais le meilleur *soufre* qu'on ait jamais préparé est assurément celui de M. Homberg, qui se fait en extrayant une teinture avec de l'esprit de vin, de la partie bitumineuse du *soufre*, dégagée de toutes ses parties étrangeres & terreuses. Cette teinture évaporée sur un feu doux, jusqu'à consistance de sirop, est le vrai baume de *soufre*, & est d'un excellent usage, non-seulement dans les maladies des poumons; mais dans toutes celles où les fonctions animales sont troublées par des sels acres répandus dans les fluides. On en prend quelques gouttes dans un sirop, ou sur le creux de la main.

L'esprit de *soufre* est propre dans les fievres brûlantes, malignes & pestilentielles; il appaise la soif, prévient la putréfaction des fluides, & calme l'effervescence du sang & de la bile, non pas en coagulant toute la masse des fluides, comme font les autres liqueurs minérales acides; mais seulement en enveloppant les parties sulphureuses. Car suivant l'observation de Borelli, une dragme ou deux d'esprit de *soufre* injectée dans la veine jugulaire d'un chien, ne le tua point: au lieu que la même quantité d'eau forte, quoique noyée dans de l'eau, fait tomber un chien dans une convulsion terrible, dont il meurt bien-tôt: & lorsqu'on vient à l'ouvrir, on trouve tout le sang de ses veines & de son cœur coagulé en grumeaux. De plus, l'esprit de *soufre* atténue les humeurs grossieres, visqueuses, & leve par-là fort souvent des obstructions; raison pour laquelle quelques Praticiens le recommandent dans l'asthme. Cependant je ne le crois pas bon dans la phthisie, parce qu'ainsi que les autres liqueurs acides, il excite la toux. On n'en donne que quelques gouttes à la fois, qui suffisent pour donner une acidité gracieuse au véhicule, dans lequel on juge à propos de les verser; & souvent, en réitérant cette dose au commencement de chaque paroxysme, on vient à bout de guérir les fievres intermittentes.

L'esprit de *soufre* ou seul ou mêlé avec le miel rosat, guérit les aphthes simples en fort peu de tems, pourvu qu'il n'y ait point d'inflammation, en ne faisant que toucher ces petits ulceres avec l'esprit ou le mélange, au moyen d'un brin de coton ou de charpie qu'on en a imbibé. Riviere le regarde comme un excellent remede dans les fievres putrides, & le donne comme un remede éprouvé, pour rafraîchir, désobstruer, résister à la putréfaction, prévenir l'inflammabilité des fluides & appaiser la soif. Mais il ne faut jamais le donner dans les pleurésies, les péripneumonies, le crachement de sang, la phthisie & les autres maladies des poumons; si ce n'est que l'obstruction provienne d'une matiere épaisse & pituiteuse, dans les inflammations de l'estomac, la dyssenterie, l'urine sanguinolente, & les ulceres des reins & de la vessie. GEOFFROY.

SUM

SUMA, *tartre.* RULAND.

SUMACH, nom du *Rhus, folio ulmi.*

SUMEN, le même que *Hypogastrium.*

SUMMITATES, *sommités des Plantes.*

SUP

SUPERBA, nom du *Caryophillus, tenuifolius, plumarius, flore pleno purpurascente.*

SUPERBUS MUSCULUS, nom de l'*elevator oculi*, le releveur de l'œil.

SUPERCILIA, *sourcils.*

SUPERCILIUM ACETABULI; les bords de la cavité cotyloïde. Voyez *Acetabulum.*

SUPERCOMPOSITIVA SECTA; Secte entre les anciens Medecins, qu'on appelloit l'*Episynthétique.* Voyez la Préface.

SUPEREXCRETIO, le même que *Hypercrisis.*

SUPERFICIES, *blanc d'œuf.* RULAND.

SUPERFŒTATIO, *superfétation.* Voyez *Epicyesis.*

SUPERGEMINALIS ou EPIDIDYMIS, *épididyme.* On donne quelquefois à cette partie le premier de ces noms.

SUPERGENUALIS. Voy. *Patella.*

SUPERHUMERALIS. Voy. *Epomis.*

SUPER-IMPREGNATIO. Voy. *Epicyesis.*

SUPERLIGULA. Voy. *Epiglottis.*

SUPERMONICUM, *énigmatique*, selon Dornæus.

SUPERPURGATIO. Voy. *Hypercatharsis.*

SUPERSCAPULARIS SUPERIOR. Voy. *Supra spinatus musculus.*

SUPERSCAPULARIS INFERIOR; le même que *Musculus infra spinatus.*

SUPERVACUATIO; le même que *Hypercrisis.*

SUPIM; nom d'une espece de pommier Chinois, dont on ne fait aucun usage en Medecine, que je connoisse.

SUPINATOR LONGUS SIVE MAJOR, *le long ou grand Supinateur.*

C'est un muscle long & plat, couché sur le condyle externe du bras, & sur toute la convexité du rayon depuis un bout jusqu'à l'autre.

Il est attaché par des fibres charnues au ligament intermusculaire externe, & à la crête du condyle interne de l'humérus, trois ou quatre travers de doigt au-dessus du condyle externe, entre le muscle brachial & l'anconé externe. De-là il va tout le long de la convexité ou face convexe du rayon, & se termine par un tendon plat & étroit, un peu au-dessus de l'apophyse styloïde, à l'angle commun de la face concave & de la face plate de l'extrémité de cet os.

On l'avoit toujours borné au mouvement de supination, jusqu'à ce que M. Heister lui a à propos attribué encore l'usage de pouvoir fléchir l'avant-bras. Et pour peu qu'on examine ses attaches & sa situation particuliere, on le trouvera plus disposé pour cette derniere fonction que pour l'autre. Car pour agir de la premiere maniere, il faut que la main soit entierement dans l'attitude de pronation; & alors il ne feroit gueres plus que remettre le rayon dans son attitude naturelle, sans achever la supination, à moins que cela ne se fasse par secousse. C'est pour cette raison que le nom de long radial lui conviendroit mieux, que celui du *supinateur.*

A l'égard de la flexion de l'avant-bras, par le moyen de la connexion du rayon avec l'os du coude, ce muscle la peut faire dans plusieurs attitudes; c'est-à-dire, soit que l'avant-bras en général soit entierement étendu, soit que le rayon soit en mouvement de pronation, de supination, ou en situation moyenne.

A cette occasion il est à propos d'avertir, qu'en examinant dans un cadavre l'usage des muscles, surtout des muscles longs, la méthode de les tirer pour mouvoir les os auxquels ils sont attachés, est fort sujette à erreur, à moins que l'on n'observe scrupuleusement de les tirer selon leur vraie direction naturelle, qui n'est pas toujours celle qui paroît, après qu'ils sont disséqués, mais celle qu'ils ont par leurs connexions latérales, par leurs brides & par leurs racines.

La supination que l'on fait avec l'avant-bras tout-à-fait étendu, est communément attribuée en partie à la rotation de l'os du bras dans l'articulation de cet os avec l'omoplate, comme si la supination faite avec l'avant-bras étendu, étoit plus grande qu'avec l'avant-bras fléchi. Mais cette augmentation particuliere, est très-peu de chose dans le mouvement de supination, au lieu qu'elle est très-sensible dans celle de pronation.

Supinator brevis sive minor, *le court ou petit Supinateur.*

C'est un petit muscle charnu & mince, qui embrasse obliquement & immédiatement une bonne partie du tiers supérieur du rayon.

Il est attaché par un bout au bas du condyle externe de l'os du bras, au ligament latéral externe de l'articulation de l'os du coude avec l'os du bras, au ligament annulaire ou circulaire du rayon, & à la partie voisine de l'éminence latérale de la tête de l'os du coude.

De-là il passe obliquement sur la tête du rayon, & en couvre une partie. Il s'avance ensuite sur le cou, qu'il embrasse en quelque maniere, en se contournant au-dessous de la tubérosité bicipitale, où il s'attache à côté du ligament inteross̃eux, le long du premier quart de la face interne de l'os & au-delà. On voit dans quelques sujets des traces obliques du premier trajet de ce muscle sur la face externe de l'os. Il fait un angle comme un V Romain avec le pronateur rond.

Il paroît effectivement tout-à-fait borné à l'usage dont il porte le nom. Il est très-foible par son peu de volume en longueur & en épaisseur. C'est principalement l'obliquité de ses fibres motrices qui favorise son usage. D'ailleurs, ni l'un ni l'autre ne réussiroient dans les grands efforts de supination, s'ils n'étoient aidés par le biceps, que l'on peut justement regarder comme le plus fort supinateur de tous, & même comme le principal acteur de ce mouvement. Winslow, *Anat.*

SUPPEDANEA ou SUPPLANTALIA; topiques qu'on applique aux piés.

SUPPOSITORIUM, *Suppositoire*; c'est une sorte de préparation médicinale en cone ou en boule, qu'on introduit dans l'anus, pour lâcher le ventre. Les *suppositoires* sont ordinairement faits de savon, de sucre, d'alun, ou d'un bout de chandele de suif d'environ un pouce de long, & d'un travers de doigt de large: mais on en fait de plus petits pour les enfans, & de plus gros pour de grandes personnes, lorsqu'il en est besoin. Les *suppositoires* sont quelquefois faits d'ingrédiens, appropriés à la maladie, ou à quelques circonstances particulieres à la personne du malade; comme de miel, de sel, de poudre d'aloès, de coloquinte, & autres drogues semblables. Si un *suppositoire* ne provoque pas les selles, il lui en faut substituer un plus fort; & si celui-ci ne fait encore rien; il faut persister jusqu'à ce qu'il opere. Quelquefois on le lubrifie avec de l'huile ou du beure, pour le pouvoir introduire plus facilement. Quelques-uns se servent d'un losange de sucre ou d'un petit morceau de linge roulé, avec du beure salé un peu ferme, qui relâche considérablement. Pour les ulceres du rectum, les meilleurs *suppositoires* sont de miel rosat, de mastic ou de myrrhe ou de colophone. On emploie avec succès les plus forts *suppositoires*, composés d'ingrédiens acres & stimulans, pour faciliter les accouchemens laborieux, si l'enfant est dans une situation naturelle; & pour expulser l'arriere-faix, lorsqu'il est étroitement attaché dans la matrice. Pour le placer, il faut faire tenir le malade dans la même posture que s'il étoit question de lui donner un clystere, & l'enfoncer doucement dans l'anus avec le doigt.

SUPPRESSIO, *Suppression*, ou rétention. Ce terme s'emploie singulierement en parlant de l'urine ou des regles.

SUPPRESSIONIS IGNIS, *feu de suppression*, terme de Chymie. C'est quand un vaisseau, qui contient les ingrédiens sur lesquels il s'agit d'opérer, est couvert de sable, sur lequel on met des charbons allumés; ensorte que la matiere, contenue dans le vaisseau, reçoive de la chaleur par dessus & par dessous.

SUPPURANTIA, (*Medicamenta*) remedes *suppuratifs.*

SUPPURATIO, *Suppuration.*

Si une inflammation pour avoir été négligée, ou parce qu'on a trop différé d'y employer les remedes indiqués à l'art. *Inflammatio*, ou parce que ces remedes n'ont pas réussi, tourne à la *suppuration*, ce qui se connoît par les signes spécifiés dans cet article, les indications seront:

1. De mûrir l'humeur crue le plutôt qu'on pourra, au point qu'elle se convertisse en une substance uniforme.
2. D'amollir la partie enflammée & les parties adjacentes.
3. D'attirer l'inflammation en-dehors.
4. De procurer une issue au pus lorsqu'il sera formé.
5. De déterger l'abscès.
6. De conduire le reste de la cure, comme dans le cas d'une plaie.

Le mot abscès, ἀπόστασις, ἀπόστημα, *abscessus*, dans les anciens Medecins a différentes significations. Hippocrate, *Epidem. I.* donne ce nom à la transformation d'une maladie en une autre, dans l'endroit où il dit:

ἐξ ἄλλων πυρετῶν καὶ νοσημάτων ἀποστάσιες ἐς τεταρταίους ἐγένοντο; « les autres fievres & maladies se changeoient « en quartes. » Le nom d'abscès a été aussi donné à ces efforts de la nature, par lesqnels une matiere vicieuse est séparée dn sang, & chassée hors du corps, ou déposée snr quelque partie. C'est pourquoi les Anciens distinguoient les abscès en ceux qui sont formés κατ᾽ ἔκρουν, « par écoulement, » (Voyez *Ecroe*) & ceux qui sont formés κατ᾽ ἀπόθεσιν, par déposition, Galien, *I. Comm.* 2. *in I. Epidem.* Ainsi, par exemple, dans la péripnenmonie, on voit que la matiere morbifique trouve une issue par le crachement, par le flux bilieux du ventre, ou par une grande abondance d'urine épaisse avec beaucoup de sédiment : dans ces cas, il y a abscès par écoulement. Mais lorsqu'il ne se fait pas d'excrétion pareille, & que cependant par les signes favorables qui paroissent, il y a lieu de prévoir que le malade en réchapera, Hippocrate avertit, *Lib. Prognost.* qu'il faut s'attendre à un abscès vers les oreilles, ou sur les parties inférieures du corps, en conséquence de ce que la matiere morbifique s'est deposée dans ces parties. Mais à présent l'usage a déterminé le mot abscès à signifier la *suppuration* qui se fait à l'occasion d'une inflammation, & l'amas du pus qui s'est engendré en conséquence, dans quelque partie du corps. C'est dans ce sens que l'abscès est défini par Galien, *M. M. ad Glauc. Lib. II. cap.* 21. « une affection « par laquelle des corps qui étoient auparavant con- « tigus, s'éloignent l'un de l'autre, d'où doit s'ensui- « vre un espace vuide au milieu, qui contiendra « quelque matiere flatueuse ou humide, ou l'un & « l'autre tout ensemble. Il y a des inflammations & « quantité de tumeurs éréspélateuses & phlegmoneu- « ses qui se changent en abscès. » Car les extrémités obstruées des vaisseaux enflammés, séparées par la force du fluide vital, qui les pousse par derriere, se mêlent avec les humeurs qu'elles contenoient; & fomentées par la chaleur de la partie, elles se tournent en pus, qui se fait place, en écartant l'une de l'autre des parties, qui, naturellement étoient contiguës. Mais comme un vrai phlegmon est presque toujours logé dans le pannicule adipeux; cette membrane, qui prête aisément, peut quelquefois par l'amas considérable de pus qui s'y est fait, former une fort grosse tumeur. Or ce qui fait voir qu'il se forme de ces cavités contre nature par l'amas du pus, après qu'un phlegmon a tourné en *suppuration*, lesquelles n'existoient pas auparavant, c'est que si l'on fait une incision avec une lancette dans la partie enflammée, avant que le pus s'y soit formé, il se fera une éruption de sang, ou de quelque fluide ténu & ichoreux, & toute la tumeur paroîtra solide : au lieu que si on fait l'incision, lorsque la *suppuration* sera consommée, il paroîtra une cavité très-sensible après l'effusion du pus, occasionnée par le retirement des parties qui étoient auparavant contiguës.

La meilleure cure de l'inflammation, est sans difficulté, celle qui se fait par résolution : mais quand il n'est pas au pouvoir du Medecin ou du Chirurgien d'y parvenir, comme il arrive souvent, il n'en reste pas d'autre que la *suppuration*; attendu que les autres changemens ou suites de l'inflammation, qui sont la gangrene ou le skirrhe sont de fâcheuses terminaisons. Si donc par les signes décrits dans l'article *Inflammatio*, on connoît que l'inflammation est d'une nature à ne pouvoir se résoudre; ou si, quoiqu'on eût pu l'obtenir au commencement, on s'est mis hors d'état d'opérer cette résolution pour le présent, soit à cause du peu d'effet qu'ont produit les topiques dont on s'est servi, ou parce qu'on a négligé ou employé trop tard les remedes convenables, le fluide vital ayant consolidé par une pression de plusieurs jours les molécules obstruantes, & les ayant mises hors d'état de pouvoir être résoutes en exprimant les parties les plus fluides, si l'on voit, dis-je, que la résolution soit absolument impossible, il faut tellement diriger les indications curatives, qu'on puisse, à l'aide d'une *suppuration* procurée sans délai, séparer toutes les parties solides & fluides que l'inflammation a mises hors d'état d'obéir aux lois de l'œconomie animale; pour pouvoir ensuite rétablir la substance perdue, & rendre aux particules qui ont été séparées, l'union qu'elles doivent avoir naturellement.

1. Tant que la cause matérielle est disposée à exciter ou à augmenter la maladie, on lui donne l'épithete de *crue*; mais lorsque par les forces vitales, par sa propre nature, ou par le moyen de remedes convenables, elle a acquis une qualité plus conforme aux lois de la santé, & moins injurieuse aux fonctions naturelles, on dit qu'elle est *cuite*; & cet état de la maladie dans lequel la cause matérielle souffre une altération qui la rend moins pernicieuse, est désigné par les termes de *maturité* ou de *coction*. Au reste cette *crudité* peut avoir lieu dans les fluides aussi-bien que dans les solides, & l'on peut en dire autant de la maturité. Quand il s'agit d'un phlegmon, on donne l'épithete de *crue* à toute matiere qui cause une obstruction qu'on ne peut résoudre, aussi-bien qu'à tout vaisseau qui est ainsi obstrué. On ne peut donc rétablir la santé qu'en séparant ce vaisseau obstrué, aussi-bien que la matiere qu'il contient, de ceux qui ne le sont point, & qu'en le convertissant avec les liqueurs épanchées, en une humeur homogene qu'on appelle *pus*. En effet, tant que la cohésion de l'extrémité obstruée avec les autres portions du vaisseau qui sont encore ouvertes, subsiste dans son entier, le fluide vital qui agit sur la partie obstruée, augmente tous les symptomes de l'inflammation; au lieu qu'ils ne manquent pas de diminuer dès que la séparation est faite, & que les humeurs ont la liberté de s'éconler par les extrémités lacérées des vaisseaux. Il s'ensuit donc que l'irritation des symptomes est une marque de *crudité*, & leur rémission un signe de *maturité*. On ne peut rien voir de plus élégant que la description que Celse donne de tout ceci, *Lib. V. cap.* 28. où il traite des abscès.

« Le *cru*, dit-il, est ce qui a en soi un grand mouvement « des veines, accompagné de pesanteur, de chaleur, « de distension, de douleur, de rougeur & de dureté; « & si l'abscès est d'une grosseur considérable, il y a « frisson & fievre continue légere. Lors au contraire « que la *suppuration* est profondément située, au lieu « de ces symptomes qui affectent la peau, le malade est « incommodé de picotemens incommodes. Lorsqu'il « y a rémission de tous les symptomes dont on vient « de parler, & qu'on sent des demangeaisons à la peau, « & que celle-ci devient blanchâtre, & quelque peu li- « vide, c'est une preuve que l'abscès est tout-à-fait « mûr.

2. La dureté & la rénitence de la partie enflammée, proviennent de la compaction des fluides & des solides (Voyez l'Article *Inflammatio*) & l'on dit que la maladie est *crue* tant que l'une & l'autre subsistent. Mais la *maturité* ne peut se procurer qu'on ne sépare les extrémités obstruées des autres parties des vaisseaux; d'où il suit que cette séparation doit être d'autant plus prompte qu'on amollit & qu'on fane pour ainsi dire davantage les parties. Lors au contraire que la partie est affectée d'un phlegmon violent, on remarque pour l'ordinaire que quoique le milieu de l'endroit malade commence à s'amollir, toutes les parties des environs conservent leur dureté, & c'est ce qui fait qu'on doit les traiter avec des émolliens, ainsi que Celse le conseille dans le Chapitre que nous avons déja cité.

« Lors, dit-il, que les parties qui entourent le phlegmon, « sont plus dures que de coutume, on doit les ramollir « par des fomentations faites avec de la mauve pilée,

« ou de la semence de fœnugrec, ou de lin, cuite dans « du passum. »

3. Lorsque le pus occasionné par la *suppuration* de la partie enflammée, s'arrête sous la peau, il ne manque jamais de former une tumeur, surtout si l'on applique sur la partie des remedes émolliens & propres à relâcher. Lors au contraire que le pus est logé plus profondément, il est à craindre qu'il ne forme des clapiers dans le pannicule adipeux; ou s'il est caché dans les parties intérieures, qu'il ne communique sa qualité purulente aux visceres. Aussi-tôt donc qu'il paroît par les signes que j'ai décrits au mot *Inflammatio*, que l'inflammation est prête à suppurer, il faut tâcher par tous les moyens possibles, d'attirer le pus en dehors. Celse, *Lib. IV. cap.* 6. traitant de la cure de la pleurésie, prescrit la saignée pour les douleurs violentes & récentes: mais il ordonne en cas qu'elle ne produise aucun effet, ou qu'on ne soit plus à tems de l'employer, de « recourir aux ventouses ou aux scarifications. Il veut « aussi qu'on applique un sinapisme préparé avec le vi- « naigre sur la poitrine, & qu'on l'y laisse jusqu'à ce « qu'il fasse lever une empoule, sur laquelle on met en- « suite un remede capable d'attirer les humeurs. »

Voici encore comment il s'explique, *ibid. cap.* 7. lorsqu'il traite de la péripneumonie qui est arrivée à son plus haut période :

« Il convient d'appliquer sur la poitrine un cérat mêlé « avec du sel pilé bien menu, pour corroder la peau & « attirer au-dehors la matiere qui offense les poumons. « Il n'est pas inutile non-plus d'appliquer sur cette mê- « me partie un cataplasme attractif. »

L'inflammation n'a rien de dangereux lorsque le pus étant totalement formé, on peut l'attirer sur les parties extérieures; car dans la pleurésie, par exemple, qui vient à *suppuration*, le malade meurt ou d'une suffocation occasionnée par la compression que les poumons souffrent de la part de la vomique, ou d'un épanchement de pus dans la cavité de la poitrine, lequel est immanquablement suivi d'un empyeme, de la phthisie & de la mort. Lors au contraire que l'abscès qui s'est formé dans les parties intercostales, se porte en-dehors & forme une tumeur, il suffit pour sauver le malade, d'y faire une incision & de procurer l'écoulement de la matiere. C'est dans cette vûe que les anciens Medecins irritoient les parties externes avec des synapismes, ou appliquoient dessus des cataplasmes ou des fomentations émollientes, pour attirer le mal au dehors.

4. Lorsque les extrémités des vaisseaux obstrués avec le fluide qu'elles renferment, viennent à se convertir à l'aide de la chaleur, du mélange des humeurs & du long séjour qu'elles font dans un lieu enfermé, en une liqueur onctueuse, blanche & homogene, on dit que le pus est formé. On indiquera ci-dessous les signes par lesquels on peut s'assurer de sa présence. Lors au contraire que le pus reste trop long-tems enfermé dans la partie, il devient insensiblement plus ténu & plus acrimonieux; & comme les petites veines absorbantes ont leurs orifices distribués sur toute la superficie de la cavité où le pus est enfermé, elles ne manquent pas de le repomper; & le portant dans la masse du sang, elles occasionnent une cacochymie purulente, qui peut être suivie de la fievre hectique & de la phthisie. Ajoutez à cela que le pus devenant plus acrimonieux, ne peut manquer de corroder les parois du lieu où il est enfermé, outre qu'étant en même tems atténué, il s'insinue dans le pannicule adipeux, & y cause souvent des sinus & des fistules, qui proviennent du peu de soin qu'on a eu d'en procurer l'écoulement dans la saison convenable.

On voit clairement par-là quelle différence il y a entre résoudre une inflammation & la faire venir à *suppuration*; car la résolution consiste en ce que la matiere morbifique est altérée par le moyen des forces vitales & des remedes convenables au point de devenir semblable à celle qui est d'une qualité louable & salutaire, & de pouvoir circuler avec les autres humeurs sans léser les fonctions, ce qui fait qu'il est inutile de l'évacuer. Lors au contraire qu'à l'aide de la *suppuration*, il s'est fait une séparation des fluides & des solides que l'inflammation a corrompus, les uns & les autres se convertissent en un pus louable, tout-à-fait différent des humeurs de notre corps; & qui venant à se mêler avec elles, dérange le corps & excite des fievres qui durent jusques à ce qu'on l'ait évacué, ou séparé de la masse du sang par translation, & attiré dans quelque partie, d'où on est de nouveau obligé de le chasser, avant de pouvoir rendre la santé au malade. Il est donc évident qu'on doit évacuer le pus qui a atteint sa maturité le plus promptement qu'il est possible, puisque le séjour qu'il fait dans le corps ne sert qu'à le rendre plus acrimonieux. Il suffit de consulter les Observations que les Médecins nous ont laissées, pour se convaincre que la détention du pus dans un abscès suffit, lorsqu'elle est trop longue, pour causer plusieurs accidens fâcheux.

Une fille de quarante ans eut un abscès dans la glande parotide gauche, qui devint au bout de quatorze jours aussi gros que le poing ; comme cet accident n'étoit accompagné d'aucune fievre, elle vaqua comme auparavant à ses affaires domestiques; mais ayant négligé de procurer à tems l'écoulement du pus, elle fut saisie d'une fievre accompagnée de plusieurs symptomes fâcheux, comme de nausées, de défaillances, d'insomnies & autres accidens semblables, qui la mirent en peu de jours au tombeau. Il est vrai que l'abscès s'ouvrit quelques jours auparavant, mais il n'en sortit presque point de pus. HILDAN. *Obs. Chirurg. Cent.* I. *Obs.* 39.

Un enfant de trois mois eut un abscès à l'épaule droite, que les parens ne voulurent jamais permettre d'ouvrir. La tumeur commença néantmoins à diminuer d'elle-même; mais le pus qui avoit été réabsorbé s'étant jetté sur les parties naturelles, y causa une gangrene funeste au malade. *Ibid. Obs.* 81. Il paroît par plusieurs observations semblables, qu'il est extremement dangereux de laisser séjourner trop-long-tems le pus dans une vomique.

Tant que l'abscès demeure fermé, on l'appelle *vomique fermée*; mais après que le pus a trouvé une issue, soit naturelle ou artificielle, on lui donne le nom de *vomique ouverte*; mais comme toute la superficie de la cavité qui renfermoit le pus, a été ramollie par cette liqueur, elle ne peut manquer d'avoir reçu une lésion plus ou moins grande, surtout si le pus a acquis une acrimonie considérable par son séjour & par la chaleur qu'il a soufferte. On ne peut donc réunir & consolider les parties qui ont été séparées, ni rétablir celles qui ont été détruites, qu'on n'ait entierement détergé cette superficie. Il faut donc séparer les extrémités à demi mortifiées des vaisseaux, aussi-bien que les portions à demi pourries du pannicule adipeux, & se conduire pour tout le reste de la même maniere que dans les plaies ordinaires. Voyez *Vulnus*.

« Les ulceres, dit Hippocrate, *Lib. de Ulcer.* ne se con- « solident jamais qu'après qu'ils ont été parfaitement « détergés, encore qu'on rapproche leurs levres : ils « ne se cicatrisent jamais non plus d'eux-mêmes. Ceux « dont les environs sont enflammés ne se ferment ja- « mais tant que l'inflammation subsiste. Que si les par- « ties qui entourent les ulceres sont noires, s'il s'y « trouve du sang corrompu, ou une varice qui four- « nisse continuellement du sang, pour lors on ne peut

« les fermer qu'après avoir rétabli & détergé les parties « environnantes. »

6. La dépuration faite, l'ulcere acquiert la nature d'une plaie, mais avec perte de substance. C'est pourquoi il reste à procurer la régénération de ce qui a été perdu, & la réunion de ce qui est divisé.

Pour faire venir un abscès à maturité, il faut,

1. Augmenter le mouvement de la partie affectée, en la fomentant, en l'irritant, en l'échauffant avec des remedes actuellement ou potentiellement chauds, qui produisent le même effet dans tout le corps, en excitant une petite fievre.

Toute transformation d'une matiere crue inflammatoire en pus loüable, doit être effectuée par le moyen des forces vitales; car dès que celles-ci viennent à être détruites ou à languir, la formation du pus cesse. De-là vient qu'Hippocrate, *Lib. de Ulcer* met au nombre des signes qui présagent la mort, le dessechement d'un ulcere, soit qu'il ait été formé avant ou durant la maladie; c'est ce qui fait encore que les crachats diminuent & cessent souvent tout-à-fait dans la phthisie, lorsque la maladie est arrivée à son plus haut degré.

On apprécie le principe de vie par la circulation des fluides dans les vaisseaux. Puis donc que les extrémités des vaisseaux obstrués avec les liqueurs qu'elles contiennent, doivent être séparées par l'action du fluide qui agit sur elles par-derriere, le moyen le plus court de hâter cette séparation, est d'augmenter la force & la vitesse du mouvement des fluides dans les vaisseaux de la partie qui doit venir à suppuration; car dans ce cas, le fluide qui circule dans les vaisseaux agira plus souvent & avec plus de force sur les extrémités obstruées dans un tems donné, & rompra leur union. C'est ce qui fait qu'on a mis au mot *Inflammatio* l'augmentation du mouvement des fluides au nombre des conditions nécessaires pour faire aboutir un phlegmon à *suppuration*. Il faut cependant observer que la trop grande rapidité des fluides dans les vaisseaux cause la rupture soudaine des vaisseaux capillaires, au lieu d'une séparation successive; d'où il résulte une gangrene au lieu d'une *suppuration* loüable. Il faut donc faire ensorte que ce mouvement soit plus fort que dans l'état de santé, sans être pourtant excessif. Au reste, la chaleur de la partie enflammée, si elle est superficielle, ou le degré de la fievre, si la maladie a son siége dans les parties internes; feront connoître s'il faut augmenter ou diminuer le mouvement. Supposé que ce dernier soit trop languissant, il sera facile de l'animer par des topiques, ou par l'usage des remedes internes.

On a observé à l'article *Inflammatio*, que le phlegmon est toujours accompagné d'une fievre générale ou particuliere; c'est pourquoi il faut augmenter le mouvement dans la partie enflammée seule, si cela est possible, ou dans tout le systeme, en excitant une petite fievre. En effet, on remarque dans la phthisie, où il s'engendre du pus tous les jours, que le malade n'est jamais exempt d'une fievre hectique lente, qui augmente tandis que le pus se forme, & qui diminue à mesure que l'expectoration s'en fait; ce qui a fait dire à Hippocrate dans l'endroit que nous avons cité au mot *Inflammatio*.

« Que les douleurs & les fievres sont plus fréquentes « pendant que le pus se forme, qu'après qu'il est entierement formé. »

Les substances propres à satisfaire à l'indication dont on a parlé, sont les gommes aromatiques, ammoniac, galbanum, opopanax, &c. qui possedent une qualité irritante médiocre, & une ténacité suffisante pour s'attacher aux parties sur lesquelles on les applique. Ces sortes de drogues interceptant la transpiration, entretiennent la partie comme dans une espece de bain de vapeur, & relâchant en même-tems les vaisseaux, y insinuent leur principe aromatique irritant; & de-là vient que ces sortes de remedes ont une efficacité extraordinaire dans toutes les inflammations où le défaut de mouvement fait appréhender un skirrhe. Tous les remedes qui augmentent le mouvement dans la partie affectée sont actuellement ou potentiellement chauds, à cause, comme on la dit au mot *Inflammatio*, que la chaleur est toujours la suite du mouvement augmenté des fluides. Les remedes actuellement chauds ont encore une efficacité singuliere dans le cas dont nous parlons, pourvu que leur chaleur ne soit point assez forte pour dissiper la partie la plus fluide, & convertir le reste en un skirrhe. La meilleure chaleur est celle qui est accompagnée de quelque peu d'humidité, comme lorsqu'on applique des fomentations & des cataplasmes sur la partie malade, & qu'on a soin en même-tems de la tenir enveloppée dans des morceaux de flanelle pour lui conserver sa chaleur. Car « quoique la *suppuration* chaude ne soit pas également bon« ne dans toutes sortes d'ulceres, elle ne laisse « pas d'être d'un bon présage, en tant qu'elle ramollit « la peau, qu'elle atténue & qu'elle calme la douleur. » Hippocrate, *V. Aph.* 22.

Galien explique dans son *Commentaire* sur cet Aphorisme, d'où vient qu'Hippocrate n'admet pas tous les ulceres sans exception, c'est, dit-il, parce que la chaleur nuit aux ulceres putrides & rhumatiques, en augmentant la putréfaction & attirant des fluxions.

2. Concentrer dans la partie le mouvement & la chaleur qu'on a produits, & empêcher la trop grande dissipation & exhalaison, par des matieres glutineuses qui bouchent les pores, & par des remedes qui adoucissent la trop grande acrimonie.

La partie enflammée est toujours plus chaude que lorsqu'elle est en santé; & comme tous les symptomes de l'inflammation augmentent lorsqu'elle est sur le point de suppurer, il s'ensuit que la chaleur doit aussi être plus forte avant que l'abcès soit formé. Mais comme la chaleur ne peut augmenter qu'elle ne dissipe la partie la plus fluide des humeurs, il convient d'appliquer sur la partie des substances propres à l'humecter, & à réparer ce que la chaleur a dissipé. On doit donc préférer les remedes qui contiennent beaucoup d'eau, & qui ne la laissent pas échapper aisément; & entre autres toutes les substances gluantes qui se réduisent en une pâte quand on les mêle avec de l'eau, aussi-bien que les matieres farineuses; surtout la farine de semences de lin qui absorbe une grande quantité d'eau. On en forme des cataplasmes extremement émolliens, dont on trouve un grand nombre de formules dans la matiere médicale.

Si l'on a soin d'envelopper jour & nuit la partie qu'on veut amener à *suppuration*, comme je viens de dire; & surtout de l'entretenir dans une chaleur douce, il sera facile de mûrir & de convertir en pus toutes les inflammations qui ne peuvent se résoudre. Et comme tous les remedes dont on vient de parler ont une qualité émolliente & humectante, & relâchent toutes les parties solides du corps, ils ne peuvent manquer de calmer la douleur dont la *suppuration* est accompagnée, & qui pour l'ordinaire est extremement aiguë, & de déployer leur vertu lénitive, en émoussant toute sorte d'acrimonie; & par-là ils deviennent d'une utilité admirable; puisque, comme on l'a observé au mot *Inflammatio*, la bénignité des humeurs est une des conditions nécessaires pour la *suppuration*. Et comme la stagnation des fluides dans les vaisseaux, jointe à l'excès de la chaleur, donne lieu de craindre une putréfaction, on a soin de choisir des topiques propres à acquérir en peu de tems à l'aide de la chaleur de la

partie, une qualité opposée à la putréfaction, & à devenir acescens. De-là vient que nos Chirurgiens ajoutent à leurs cataplasmes maturatifs de la farine de seigle qui s'aigrit, en très-peu de tems, du vinaigre, de l'oseille & autres choses semblables. Ils y font aussi entrer du beurre frais, de l'huile de lin, ou d'autres substances molles & onctueuses, tant pour empêcher la dissipation de l'humide radical, que pour entretenir plus long-tems l'humidité des cataplasmes.

Les suppuratifs ou remedes propres à convertir les humeurs, sont,

1°. Les gommes aromatiques simples, telles que la gomme ammoniac, bdellium, élémi, galbanum, opopanax & sagapenum.
2°. Les émolliens, les relâchans & les humectans.

On peut voir à l'article *abscessus* les formules qui conviennent dans ces circonstances.

3. Un troisieme moyen de hâter la *suppuration*, est de si bien régler le cours de toute la masse du sang & sa constitution, qu'il ne circule ni trop lentement, ni trop vîte.

L'observation de cette regle est extremement importante dans la pratique, tant pour la cure des maladies internes que pour celle des externes.

Tout mouvement accéléré des humeurs, dispose le phlegmon à suppurer; un mouvement excessif détruit sur le champ la contexture délicate des vaisseaux capillaires, & produit la gangrene: mais celui qui est modéré procure la résolution de l'inflammation. Aussi long-tems donc qu'on espere de pouvoir résoudre un phlegmon, on ne doit point appréhender de modérer l'impétuosité du fluide vital par les remedes dont on a parlé au mot *Inflammatio*, ne fût-ce que pour empêcher la lésion ultérieure des vaisseaux enflammés. Lors au contraire que le Medecin s'apperçoit que la résolution est impraticable, il doit se souvenir qu'il est besoin d'un plus grand degré de mouvement que dans l'état de santé, pour procurer la séparation des extrémités obstruées des vaisseaux, & les convertir avec les humeurs extravasées en un pus loüable; & que les remedes qui moderent l'impétuosité de la circulation, peuvent souvent devenir très-préjudiciables. Il doit donc dans un pareil cas, soit à l'aide des remedes internes, ou des topiques, régler tellement le cours des humeurs dans les vaisseaux, qu'il en résulte une augmentation de chaleur & de mouvement dans la partie qui doit venir à *suppuration*, fort supérieure à celle que la santé exige; sans la pousser pourtant à un degré capable de détruire les vaisseaux capillaires, d'interrompre le cours des humeurs dans la partie, & de causer une gangrene. On connoît que le mouvement des humeurs est tel que je viens de dire, lorsque la chaleur de la partie enflammée excede celle qui lui est naturelle en état de santé, sans être pour cela excessive; lorsqu'on y sent une douleur supportable & une pulsation modérée, & que la tumeur, la rougeur & les autres symptomes de l'inflammation augmentent, mais successivement & par degrés. On connoît aux signes que fournit la partie affectée, si l'on doit augmenter ou diminuer le mouvement du fluide vital. Mais lorsque l'inflammation est si considérable qu'elle dérange tout le corps, pour-lors la violence de la fievre, la soif, la secheresse de la langue montrent assez ce qu'il faut faire pour régler ce mouvement de la maniere convenable.

Au reste, il n'y a point de suppuratif universel, & l'on doit se servir de différens remedes suivant que le mouvement des humeurs a besoin d'augmenter ou de diminuer. Si le malade est jeune & d'un tempérament chaud, on appliquera sur la tumeur un cataplasme fait avec de la farine d'orge, du lait & du beurre frais: mais s'il est âgé & d'un tempéramment froid & mélancolique, il faudra y ajouter des oignons cuits sous la cendre, du galbanum, de la gomme ammoniaque & autres semblables irritans, afin d'animer le mouvement des fluides; de hâter la *suppuration* & de prevenir le skirhe qui se forme dans ces sortes de cas, lorsque l'inflammation s'empare des parties glanduleuses. On observera la même méthode dans les inflammations internes. Par exemple, une saignée copieuse & continuée jusqu'à défaillance, arrête souvent les suites d'une pleurésie qui ne fait que commencer. Mais lorsque pour avoir trop long-tems différé les secours nécessaires, la résolution n'a plus lieu, il ne reste plus qu'à digérer la matiere morbifique & à l'évacuer par l'expectoration, les selles ou les urines, ou à la convertir en abscès. On doit pourtant bien se garder, dans pareilles circonstances, d'employer la saignée, ou les autres évacuans; car ce seroit vouloir affoiblir le principe de vie, & nuire par conséquent au malade, puisque la matiere inflammatoire a besoin d'une fievre modérée pour se mûrir. La décoction indiquée au mot *inflammatio* sous le titre de *Liqueur tenue aromatique qu'il faut boire chaude*, suffit pour exciter un mouvement suffisant dans les humeurs.

4. Un quatrieme moyen de hâter la maturité du pus, est de tenir le lieu fermé jusqu'à ce que la matiere enflammée, qu'on n'a pu résoudre, ait suppuré; car c'est par ce moyen qu'il se forme un pus loüable dans la partie.

Il arrive souvent dans de gros abscès que le milieu est mou & cede au touché, tandis que la plus grande partie de la tumeur enflammée qui est éloignée du centre conserve sa dureté. Mais comme le trop grand soin qu'on prend de tenir la partie enfermée après que le pus est formé, occasionne un grand nombre de maladies, le Chirurgien doit tenter souvent de l'ouvrir, dès qu'il apperçoit la moindre fluctuation.

Toutes les suites fâcheuses que cause le délai de l'évacuation proviennent de l'acrimonie que le pus acquiert par son séjour, & qui est cause, que venant à augmenter, il se fraye un passage dans le pannicule adipeux, & y produit des sinus & des fistules; ou de ce qu'après avoir été atténué il est repompé par les petites veines absorbantes, au moyen de quoi il infecte le sang d'une cacochymie purulente; ou enfin de ce que la partie la plus ténue venant à se dissiper, le reste s'épaissit & forme des tumeurs skirrheuses, surtout dans les parties glanduleuses. Mais tant que l'endroit demeure fermé & à couvert de l'air, la corruption ne peut s'en emparer; & aussi long-tems que le pus est enfermé dans une cavité dont les parties environnantes sont toutes dures, il ne sauroit s'insinuer aisément dans le pannicule adipeux, ni être repompé, après avoir été atténué, puisque les vaisseaux artériels se trouvant distendus par la matiere inflammatoire qu'on n'a pu résoudre, compriment les veines adjacentes. De plus, le pus qui est logé dans cet abscès ainsi fermé, fournit un bon remede pour la résolution des parties voisines qui sont encore crues & dures, en y causant par sa chaleur & son séjour une *colliquation*, pour me servir de l'expression dont se sert Hippocrate, *Lib. de Cap. Vuln.* où il dit, ἀνάγκη γὰρ τὰς σαρκὰς τὰς φλασθείσας καὶ κοπείσας πῦον γινομένας ἐκτακῆναι; « car la chair « contuse & lacerée doit être nécessairement conver- « tie en pus & consumée. » En effet, le pus qui s'engendre dans les plaies résout les parties qui sont à moitié déchirées, aussi bien que les extrémités enflammées des vaisseaux & les liqueurs qu'elles contiennent. Par où l'on voit de quelle utilité il est de tenir la partie qu'on veut faire venir à *suppuration* bien fermée, jusqu'à ce que la matiere crue inflammatoire ait acquis sa maturité; car on imite en cela la nature qui procure d'autant plutôt la *suppuration*, que l'endroit est plus couvert

couvert. C'est ainsi que dans une plaie récente où les parties ont été divisées, après que l'hémorrhagie a cessé, il se forme une croûte sur la cavité de la plaie au-dessous de laquelle la surface de la plaie se déterge à l'aide d'une *suppuration* légere. De-là vient qu'Hippocrate, qui prend toûjours la nature pour guide, établit pour maxime dans la pratique, *VI. Epid.* « de tenir fermé tout ce qui a besoin de coction, & de laisser à découvert ce qui n'en demande aucune. »

Lorsqu'on a le soin d'observer les méthodes qui ont été prescrites dans cet article, il ne manque jamais de se former un pus loüable dont on peut voir les qualités au mot *inflammatio.*

A moins que la matiere de l'inflammation ne soit ainsi changée, c'est avec danger & sans aucun fruit qu'on ouvre un abscès.

Lorsqu'on ouvre encore une tumeur inflammatoire avant qu'elle ait atteint sa maturité, il n'en sort point de pus, mais du sang pur, ainsi qu'on l'a observé au mot *inflammatio*; ou, si une partie de cette liqueur se convertit en pus, elle n'a pas plutôt été évacuée, que le reste se durcit & ne parvient à maturité qu'avec des peines infinies. De plus, lorsqu'on perce des tumeurs dont la matiere est encore crue, la douleur est beaucoup plus aiguë, & l'on court bien plus de risque d'offenser les parties qui sont dessous. Car lorsque l'abscès est mûr, le pus fait élever la peau & donne la facilité de l'ouvrir avec la lancette sans que le malade coure aucun risque, puisque la pointe de l'instrument rencontre, après avoir percé la peau, une espece de matiere purulente, ce qui fait qu'on n'a point à craindre d'offenser les vaisseaux ni les fibres musculeuses.

De-là vient que Celse, *Lib. VII. cap.* 2. traitant des abscès qui se forment dans les parties nerveuses, dit « qu'on peut ouvrir les abscès qui n'ont point encore « acquis toute leur maturité, pourvû qu'ils ne soient « point situés parmi les nerfs : mais qu'à l'égard de « ceux-ci, il faut attendre que la matiere soit tout-à-« fait mûre, la peau exténuée, & si voisine du pus « qu'on n'ait pas la moindre peine à l'ouvrir. »

On observera la même précaution à l'égard des endroits où il se trouve des gros vaisseaux, les aînes, par exemple, & les aisselles, où il se forme souvent de pareilles tumeurs inflammatoires qui ont besoin de venir à *suppuration.* En effet, un Chirurgien, qui fait son métier, ne se hasardera jamais à ouvrir de pareilles tumeurs, qu'elles ne soient tout-à-fait mûres, n'ignorant point qu'il s'expose à ouvrir les gros vaisseaux ou quelques-unes de leurs grosses branches au grand préjudice du malade; outre qu'une pareille conduite ne fait que retarder la cure & augmenter les douleurs.

Un homme de condition eut une tumeur inflammatoire sous l'aisselle, ensuite d'une fievre, laquelle lui causoit des douleurs très-cruelles. Le Chirurgien qui en prenoit soin, méprisant l'avis des personnes les plus prudentes, n'eut pas plutôt apperçu de la fluctuation dans la tumeur, qu'il y fit une profonde incision avec la lancette, par où il causa des douleurs très-cruelles au malade. La tumeur rendit à la vérité une petite quantité de pus : mais cet écoulement, loin de soulager le malade, ne fit qu'augmenter l'inflammation & la fievre. A force pourtant d'appliquer des cataplasmes émolliens sur la partie, il vint à bout de la consolider: mais il eût épargné bien des douleurs & bien de l'ennui au malade, s'il ne se fût pas trop hâté d'ouvrir la tumeur.

M. de la Motte dans son *Traité complet de Chirurgie, Tom. I.* confirme la certitude de cette observation par un grand nombre d'exemples. J'ai quelquefois vu précipiter l'ouverture des poulains par la crainte d'une vérole : mais qu'est-il arrivé de-là, c'est que la cure a été prolongée de plusieurs mois, & que le Chirurgien a été obligé de consumer avec des corrosifs ce que le pus n'eût pas manqué de résoudre en peu de jours s'il eût resté dans sa poche.

Il faut cependant observer que le bord extérieur des abscès conserve souvent une certaine dureté quoique leurs autres parties soient parfaitement mûres. Mais après que ces sortes de tumeurs se sont ouvertes d'elles-mêmes, & que le pus s'est écoulé, ces duretés se dissipent ordinairement au bout de quelques jours; de sorte qu'on eut pû les ouvrir sans craindre aucune fâcheuse suite, puisqu'ils étoient déja mûrs dans presque toutes leurs parties.

La mollesse de la partie, la fluctuation qui se fait sentir dans la tumeur lorsqu'on la presse, sa blancheur, la cessation de la douleur, de la chaleur, de la rougeur, de la tension, de la pulsation, de la fievre, la tumeur élevée en pointe, la pésanteur qui succede à la douleur, font connoître que le pus est formé & en état d'être évacué.

Comme il est dangereux d'ouvrir un abscès avant qu'il ait acquis toute sa maturité, & que d'un autre côté on a tout à craindre du trop long séjour du pus dans un lieu fermé, il faut donner toute l'attention possible aux signes qui font connoître que le pus est déja formé & accumulé dans l'abscès, de façon qu'on ne risque rien à l'évacuer. On déduit ces signes de l'altération des symptomes qui surviennent dans la partie affectée, tandis que la matiere inflammatoire qu'on n'a pu résoudre tend à sa maturité.

La mollesse de la partie. On a démontré au mot *inflammatio*; que le phlegmon est accompagné d'une dureté extraordinaire, laquelle provient de la compaction étroite des solides & des fluides, à cause que le sang après s'être condensé s'arrête dans les vaisseaux, qui sont encore entiers nonobstant leur obstruction. Mais quand les vaisseaux distendus viennent à se rompre lors de la *suppuration* du phlegmon, les fluides épanchés & les parties les plus délicates des solides se broyent, se résolvent & se convertissent en pus, au moyen de quoi la mollesse succede à la dureté, ou la matiere inflammatoire qui séjourne sous la peau, & qui étoit auparavant dure & crue, acquiert de la fluidité. Il peut fort-bien arriver que les corps soient extremement durs, quoique composés en grande partie de fluides, si ceux-ci sont enfermés dans différens vaisseaux & n'affluent pas tous dans un même endroit; témoins les pommes, les poires, les navets & quelques autres fruits, qui, quoique remplis d'une grande quantité de suc, ont une dureté extraordinaire. Mais on ne les a pas plutôt pilés ou approchés du feu, qu'ils se convertissent en une chair extremement molle; ce qui vient de ce que l'air qui est enfermé dans ces fruits, étant rarefié par la chaleur, rompt ces vaisseaux & fait épancher leur suc, au moyen de quoi la pomme la plus dure peut, au bout d'un quart d'heure, devenir presqu'entierement fluide. Il arrive la même chose lorsque la continuité des vaisseaux distribués dans ces fruits vient à être détruite par la putréfaction.

La fluctuation qui se fait sentir dans la tumeur lorsqu'on la presse. Lorsqu'un Chirurgien veut s'assurer si la partie enflammée est également mûre dans toutes ses parties, il presse doucement la tumeur de tous côtés; & si tandis qu'il appuie les doigts d'un côté, il sent fluctuer l'humeur dans le côté opposé, il ne doute plus que la tumeur ne soit suffisamment mûre dans toutes ses parties. Tant qu'on ne sent point de pareille fluctuation, la tumeur a beau être molle de tous côtés, il reste toujours, dans le milieu quelque peu de matiere inflammatoire capable d'empêcher que l'impression ne se communique d'un côté à l'autre. Il ne faut que

consulter les Observations que différens Auteurs nous ont laissées pour être convaincu qu'il se trouve des abscès qui sont comme partagés en deux par la matiere crue qui reste dans le milieu, quoiqu'ils soient parfaitement mûrs à l'extérieur.

Hippocrate fait la même observation dans le *VIe Livre des Epidémiques*, où il dit « que les tubercules qui saillent en-dehors, qui sont élevés en pointes, également mûrs dans toutes leurs parties, qui n'ont aucune dureté à leurs bords, qui pendent en bas, & qui ne sont point partagés en deux; sont d'une bien meilleure espece que ceux qui ont des qualités opposées. »

Galien, dans son Commentaire sur ce passage, dit « que les abscès fourchus ne sont jamais sans défaut dans le milieu, étant cruds (ἀνεκπύητον) vuides de matiere & durs. »

Il est vrai qu'un abscès qui a atteint sa maturité a cette fluctuation commune avec les anevrismes, outre quelques ampoules remplies d'humeur: mais il est aisé de le distinguer par l'inflammation dont il est toujours précédé. On sent assez, qu'on ne peut appercevoir la fluctuation d'une tumeur que lorsqu'elle est élevée; car tant que l'abscès est caché dans le pannicule adipeux, ou situé parmi les muscles, il n'est pas facile de le distinguer à cette fluctuation.

Sa blancheur. On a démontré au mot *Inflammatio*, que cette maladie est accompagnée de rougeur, à cause que les vaisseaux obstrués & dilatés sont remplis d'un sang rouge & épais. Mais après que toute cette matiere inflammatoire épaisse avec les extrémités obstruées ont été converties en un pus blanc & uniforme, la rougeur disparoît. Au reste, tandis que le pus de dedans & les fomentations & les cataplasmes émolliens de dehors macérent la peau, elle dépérit en quelque sorte, & prend une couleur blanche; car lorsqu'on applique une emplâtre sur la partie, la peau qui est continuellement fomentée par la vapeur du fluide qui s'exhale, devient tout-à-fait blanche en peu de jours, & s'amincissant peu-à-peu, elle prend la couleur du pus qui est dessous. On voit par-là d'où vient que la blancheur est regardée comme un signe de la maturité d'un abscès. Celse, *Lib. V. cap.* 28. dit à ce sujet « que les abscès qui se ramollissent tout d'un coup sont d'une espece très-favorable; qu'il en est de même de ceux qui perdent leur rougeur & qui deviennent blancs; parce que c'est une preuve que le pus se forme actuellement, ce qui n'arrive que long-tems après que la tumeur & la rougeur ont paru. »

La cessation de la douleur, de la chaleur, de la rougeur, de la tension, de la pulsation & de la fievre. Tous ces symptomes de l'inflammation sont occasionnés par la vitesse avec laquelle le sang circule, & par la force avec laquelle il agit sur les extrémités obstruées des vaisseaux, comme on peut le voir au mot *Inflammatio.* Lors donc que les extrémités obstruées des arteres viennent à se détacher à l'aide de la *suppuration*, la cause de ces symptomes cesse, & par conséquent les symptomes eux-mêmes disparoissent, ou du moins diminuent considérablement. Cette observation n'a pas échappé à Hippocrate, qui nous assure, *II. Aph.* 47. « que la douleur & la fievre sont beaucoup plus fortes dans le tems que le pus se forme, qu'après qu'il est tout-à-fait formé. » Il faut néanmoins observer que la douleur ne laisse pas d'être quelquefois extremement aiguë, encore que l'abscès soit tout-à-fait mûr, à cause que le pus qui augmente tous les jours, distend la peau qui le couvre, & la déchire de plus en plus; il est évident que cette douleur provient d'une autre cause: mais l'abscès n'est pas plutôt ouvert, soit naturellement, ou à l'aide de la lancette, qu'elle cesse comme si elle n'avoit jamais existé. De-là vient que Celse, dans le passage que nous avons déja cité, après avoir rapporté les symptomes auxquels on connoît qu'un abscès n'est point encore mûr, ajoute: « mais lorsque ces symptomes cessent, qu'on sent des demangeaisons dans la partie, & qu'elle devient blanche & quelque peu livide, c'est un signe que le pus est entierement formé. » Il faut observer ici que quoique la peau soit ordinairement blanche lorsque l'abscès a atteint sa maturité, les vaisseaux cutanés ne laissent pas quelquefois d'être distendus par le pus à un tel degré, que les humeurs ne pouvant plus circuler, la peau commence à se gangrener, & acquiert une couleur quelque peu livide. Les signes que Paul Eginete, *Lib. IV. cap.* 18. donne de la maturité d'un abscès sont les mêmes; car faisant le dénombrement des signes qui indiquent que l'inflammation tend à *suppuration*, il ajoute: « Après que l'abscès a acquis toute sa maturité, la plupart de ces symptomes s'appaisent, on sent des demangeaisons & un engourdissement dans la partie, la tumeur s'éleve en une pointe molle qui cede au toucher, & la peau qui couvre son sommet, se détache par feuilles (ἀποσύρεται.) » Il remarque fort bien que la peau qui couvre la pointe d'un abscès qui a atteint sa maturité, se détache par couches (*per strata*) par une espece d'excoriation.

La tumeur élevée en pointe. Lorsque le phlegmon commence à venir à *suppuration*, on sent dans le milieu une mollesse & une fluctuation presque continuelle, quoique les parties extérieures conservent leur dureté. Car, comme on emploie les cataplasmes les plus émolliens pour hâter la *suppuration*, les tégumens se relâchent, cedent au pus à mesure qu'il augmente, & s'élevent au-dessus de la surface de la tumeur, la dureté des autres parties les empêchant de s'étendre. De-là vient que la pointe de la tumeur domine sur les autres parties; & les tégumens s'allongeant & s'affoiblissant dans cet endroit, l'abscès s'ouvre de lui-même ou ne fait aucune résistance à la lancette.

La pesanteur qui succede à la douleur. Nous avons observé ci-dessus, que la douleur augmente pendant tout le tems que la partie enflammée suppure; car les extrémités des vaisseaux obstrués se détachant par degrés, il faut nécessairement que la douleur devienne plus aiguë lorsque les fibres nerveuses distribuées dans les tuniques des vaisseaux sont sur le point de se rompre, & qu'elle cesse lorsqu'elles sont tout-à-fait rompues. Mais l'abscès ne peut se former qu'il ne se fasse un amas de pus hors des vaisseaux, soit dans une cavité contre nature, soit dans une poche qui augmente naturellement, & ce pus étant extremement pesant, doit nécessairement comprimer les parties dans lesquelles il se fixe. On remarque en effet que quoiqu'une personne qui se porte bien, ne sente point le poids de son corps, il ne s'est pas plutôt formé un amas d'humeurs dans quelque partie, qu'elle s'apperçoit de leur pésanteur. Lorsque les vaisseaux sont rompus par une contusion violente, & qu'il s'amasse du sang dans le pannicule adipeux au-dessous de la peau qui est encore dans son entier, on sent dans la partie une pésanteur qui n'y étoit point auparavant. Lorsque les jambes viennent à être distendues par un amas de sérosité dans l'anasarque, les malades ont autant de peine à les remuer, que si elles étoient chargées d'un fardeau. Mais cette pésanteur ne se fait sentir que dans le cas où la *suppuration* est considérable, comme on peut aisément l'imaginer; & le principal signe qui dénote un abscès caché dans les maladies internes, est une pésanteur sourde, qui succede à la douleur aiguë qui se faisoit sentir dans la partie affectée; comme il arrive dans la pleurésie, la péripneumonie & autres maladies semblables.

Si on laisse alors ce pus long-tems enfermé, il s'atténue, devient acrimonieux, se putréfie, s'accumule,

ronge & détruit les lieux voisins, & forme par son volume, par son poids & son mouvement des sinus & des fistules qui varient selon leurs différens siéges; mais qui sont surtout extremement dangereuses au rectum; ou bien ses parties les plus fluides venant à se dissiper, le reste se durcit, & produit des tumeurs dures, principalement dans les parties glanduleuses; ou enfin étant absorbé par les veines lymphatiques ou sanguines dont il a rongé les orifices, il se mêle avec le sang, l'infecte, corrompt les visceres, trouble leurs fonctions, & produit par-là une infinité de maux très-dangereux.

Dès qu'il paroît par les signes qu'on a décrits ci-dessus, que toute la matiere crue inflammatoire est convertie en un pus louable, il faut l'évacuer le plutôt qu'il est possible, parce qu'après avoir acquis la blancheur, la consistance, la douceur, & l'homogénéité dont il est capable, & avoir perdu son odeur, il commence à dégénérer & à acquérir tous les jours une plus mauvaise qualité. En effet, il croupit hors des vaisseaux sans pouvoir suivre les lois de la circulation, & la chaleur du lieu ne tarde pas à le faire corrompre. Car, quoique les parties animales aient plus de difficulté à se corrompre quand elles sont enfermées & à couvert des impressions de l'air, elles ne laissent pas de se putréfier au bout d'un certain tems. On observe de plus que la ténuité de nos humeurs augmente par la putréfaction; car le sang qui s'est figé immédiatement après être sorti des veines, se dissout entierement dès que la corruption commence à s'en emparer. La bile est d'une consistance épaisse tant qu'elle est enfermée dans la vésicule du fiel: mais elle se dissout & devient extremement ténue à mesure qu'elle se corrompt. De même, lorsque le pus reste trop long-tems enfermé dans un abscès, il perd cette onctuosité & cette viscosité balsamique par laquelle il ressemble à la crême, & se convertit en un fluide ténu & ichoreux; & cette ténuité qui augmente à proportion que la liqueur se corrompt, est toujours accompagnée de beaucoup d'acrimonie. Pour lors toute la surface de la cavité dans laquelle ce pus ténu & acrimonieux est enfermé, trempant continuellement dans un fluide ichoreux ténu & corrosif, les extrémités délicates des vaisseaux dont les orifices sont distribués sur cette surface, ne manquent pas d'être détruites, & les humeurs épanchées venant à se corrompre, rongent les parois de la cavité, au moyen de quoi la capacité de l'abscès augmente, & le pus s'accumule à l'aide des humeurs que les vaisseaux corrodés laissent échapper. Au reste, il paroît par plusieurs exemples que les parties solides peuvent être corrodées par le pus, lorsqu'on le laisse séjourner assez de tems pour qu'il se corrompe. Nous lisons dans Schenckius, *Observ. Medic. Lib. II.* qu'une personne eut les poumons tellement consumés par un empyeme, que lorsqu'on vint à l'ouvrir après sa mort on ne trouva presqu'aucune trace de ce viscere. Ce même Auteur rapporte un autre exemple où non-seulement le péricarde, mais encore la substance du cœur, toute dure qu'elle est, fut entierement corrodée par le pus; & les Chirurgiens observent tous les jours que les os se corrodent & se carient dans les *suppurations* profondes. C'est ce qui a fait dire à Hippocrate, *VII. Aph.* 47. « que ceux qui ont un empyeme, & qui rendent dans « l'opération un pus blanc & pur, échappent; mais « que leur mort est inévitable lorsque le pus est sangui- « nolent, féculent ou fétide. » Il assure dans l'Aphorisme suivant: que « ceux qui ont un abscès au foie, & « qui rendent dans l'opération un pus semblable à de « l'*amurca* ou marc d'huile, meurent de leur maladie; « parce qu'un pareil pus indique la corrosion de la substance des visceres, ce qui ne peut manquer d'être « funeste au malade. »

De plus, comme l'inflammation a son siége ordinaire dans le pannicule adipeux (voyez *Inflammatio*) il s'ensuit que l'abscès doit être logé dans le même endroit. Or la délicatesse de cette membrane est telle que le pus doit infailliblement la corroder par son acrimonie, & même la distendre par sa pésanteur au point d'y former des sinus & des fistules extremement dangereuses. On a démontré aux mots *Caput* & *Thorax*, que l'entrée de l'air dans le pannicule adipeux le fait enfler au point d'occasionner une distension extraordinaire dans tout le corps, ce qui prouve que toutes les parties de cette membrane communiquent avec presque tous les points de sa circonférence. J'ai encore observé que la glande parotide étant venue à *suppuration*, & le Chirurgien ayant négligé de procurer une issue au pus qui s'y étoit amassé, cette liqueur se fraya un passage dans le pannicule adipeux, descendant par le cou, les épaules & le bras jusqu'au pli du coude, dont elle corrompit si fort les ligamens qu'il en résulta une ankylose incurable. Une inflammation qui s'étoit formée près de l'articulation du fémur ayant été suivie d'un abscès, & le pus qui étoit logé sous les gros muscles n'ayant pu s'écouler, il prit sa route par bas, produisit un ulcere sinueux qui s'étendoit tout le long de la cuisse & de la jambe, causa à la fin une cacochymie purulente, à laquelle il fut impossible de remédier, & termina les jours d'un jeune Gentilhomme dont on avoit conçu de grandes espérances. Au reste, si l'on fait attention que le pus qui s'amasse dans la membrane cellulaire, étant atténué par la chaleur & le long séjour qu'il fait dans la partie, se jette souvent sur des gros muscles, on comprendra sans peine qu'étant pressé par le mouvement de ces mêmes muscles, il doit s'insinuer dans toutes les parties voisines, & y former des sinus profonds & des fistules dangereuses, surtout, lorsque pénétrant à travers le pannicule adipeux, il vient à s'insinuer dans les interstices des muscles. Ces sinus formés par la rétention du pus, sont d'autant plus mauvais que le pannicule adipeux est plus épais, & les couches des muscles plus nombreuses; & c'est ce qui fait que le bas-ventre dont la graisse est abondante & entremêlée de différentes couches des muscles épigastriques est si sujet à ces sortes de sinus & de fistules.

De tous les sinus & de toutes les fistules que le séjour du pus occasionne dans les différentes parties du corps, les plus dangereuses sont celles du rectum; car cette partie étant destinée à servir d'égout aux excrémens les plus grossiers, il falloit nécessairement qu'elle pût se distendre dans toute son étendue, & c'est pour cela que la Nature l'a environnée d'une grande quantité de graisse molle; mais en revanche, lorsque le pus séjourne trop long-tems dans les abscès qui s'y forment, il ne manque pas d'y creuser des sinus profonds. « Car la « matiere putride (σηπόμενον) corrode les parties mol- « les, dit Hippocrate, *de fistulis, cap.* 1. & comme l'in- « testin *rectum* est humide & composé d'une chair mol- « le, elle le ronge jusqu'à ce que le tubercule ait crevé, « & que les parties situées près du fondement soient « pourries. » Que si le rectum lui-même vient à être corrodé, le pus peut fort bien s'insinuer dans la membrane cellulaire & dans les cavités mucilagineuses de l'intestin, & occasionner des maladies extremement opiniâtres, qui augmentent par la corruption que les excrémens communiquent à tout ce qu'ils rencontrent dans leur passage. Hippocrate qui n'ignoroit pas le danger dont ces sortes d'accidens sont accompagnés, ordonne dans le Livre que nous venons de citer, d'ouvrir les abscès qui se forment dans ces endroits avec toute la promptitude possible, même sans leur donner le tems de mûrir.

Ou bien ses parties les plus fluides venant à se dissiper, le reste se durcit & forme des tumeurs dures, principalement dans les parties glanduleuses. Ce sont là quelquefois les suites du trop-long séjour du pus, surtout lorsqu'on traite l'abscès avec des remedes trop-chauds, sans y joindre les émolliens & les humectans. C'est assez la coutume des femmes qui ont des abscès aux mamelles, & qui ne veulent point en souffrir l'ouver-

ture avec la lancette, de les exposer à la chaleur des charbons ardens. Qu'arrive-t'il de-là, c'est que la partie la plus ténue de la matiere s'évapore, & le reste forme un skirrhe qui les tient dans la crainte perpétuelle d'un cancer, dont il est rare qu'elles échapent. Il reste souvent une pareille dureté lorsqu'on ouvre les poulains avant qu'ils aient atteint leur maturité, ou qu'on les traite avec des remedes trop chauds. Le mieux qu'on puisse faire dans ces sortes de cas, est de suivre l'avis de Galien, *M M. Lib. XIV. cap.* 4. qui traitant de la cure des érésipeles & des phlegmons, ensuite desquels on appréhende un skirrhe, s'exprime en ces termes :

« Quiconque entreprend de les vuider par des attractifs « & des discussifs violens, au lieu de les amollir & les « résoudre avec des remedes chauds & humectans, « peut bien se flatter dans les premiers jours, que le malade est sur la voie de sa guérison : mais la maladie a « des suites irrémédiables, parce que les parties les « plus fluides de la matiere morbifique venant à se « dissiper, le reste se convertit en une espece de concrétion pierreuse. »

Ou enfin étant absorbé par les veines lymphatiques ou sanguines dont il a rongé les orifices, il se mêle avec le sang, &c. On observe à l'Article *Vulnus*, que le pus qui s'y engendre est produit par les humeurs qui suintent par les extrémités des vaisseaux, par l'épaississement que leur séjour occasionne, & par la résorption ou dissipation de leurs parties les plus fluides. En effet, si on nettoye la plaie toutes les heures, on n'y trouve point de pus, mais seulement une humeur ténue qui se convertit en matiere purulente dans l'espace de douze heures. La partie la plus fluide des humeurs épanchées, paroît plutôt être absorbée par les orifices des veines, que dissipée au dehors ; car il est rare qu'il s'engendre du pus, à moins qu'on ne couvre parfaitement la plaie avec des emplâtres & des onguens ; & les orifices des veines & des arteres distribués sur toute sa surface, absorbent les humeurs contigues avec la même force, que les petits tubes de verre attirent les liqueurs ; les versent dans les grosses veines & les mêlent avec le sang. De même, le pus qui séjourne long-tems dans un abscès, s'atténue de luimême, devient acrimonieux par la dissipation de ses parties balsamiques, & étant absorbé par les orifices contigus des veines, infecte le sang d'une cacochymie purulente, qui ne manque jamais de produire une phthisie. On est convaincu par une infinité d'exemples que le pus qui s'amasse dans les cavités du corps, peut être absorbé par les orifices des veines ; & se mêler par ce moyen avec le sang.

Un Gentilhomme reçut en combatant un coup de mousquet dans le coude, qui lui fracassa l'os, & fut suivi d'une fievre continue accompagnée de plusieurs symptomes fâcheux & d'un abscès considérable qui occupoit l'endroit de la plaie & toutes les parties voisines. Tout étoit déja préparé pour l'ouverture de l'abscès lorsque le malade fut saisi d'une dyarrhée violente qui lui fit rendre par bas une grande quantité de pus, & ensuite de laquelle la tumeur disparut entierement. La plaie n'étoit pas plutôt remplie de pus, que la diarrhée le prenoit, de sorte qu'il guérit sans autre secours d'une blessure qui n'étoit pas exempte de danger. BELLOSTE, *Chirurg. d'Hôpital.*

Scultet, *Armament. Chirurg. Observ.* 61. rapporte qu'un homme ayant reçu une blessure au bas-ventre, rendit par les urines une grande quantité de pus, dont l'excrétion fut incontinent suivie de la rémission de tous les symptomes. Galien, *de Loc. affect. Lib. VI. cap.* 4. a vû un abscès aux poumons détergé & vuidé par les urines, & un autre dans le thorax, dont la matiere s'évacua par les selles. Une vomique aux poumons accompagnée de la contorsion de l'épine fut guérie par une dyssenterie purulente de plusieurs jours, quoiqu'une foiblesse excessive, & une infinité d'autres mauvais symptomes eussent banni toute espérance de guérison ; & ce qu'il y a de plus surprenant, la malade, qui étoit une jeune femme, échapa par ce moyen au danger dont elle étoit menacée, & eut l'épine remise dans son état naturel. *Mémoires de l'Acad. Royale des Sciences, An.* 1731.

On observe dans la petite vérole que la résorption du pus excite ordinairement des fievres de très-mauvaise espece, ensuite desquelles il se forme souvent des abscès dans quelque partie du corps, qui étant ouverts, rendent du véritable pus & dégénerent quelquefois en ulceres malins. Une infinité d'exemples de la certitude desquels on ne sauroit douter, prouvent que le pus qui séjourne trop long-tems dans un lieu fermé, peut être absorbé par les veines, se mêler avec la masse du sang, & former ensuite un dépôt dans différentes parties du corps, dont l'évenement est d'autant plus douteux, qu'il dépend de la nature des parties sur lesquelles le pus se jette après s'être séparé de la masse du sang. Car quoique dans les exemples que nous venons de citer, le pus ait pris son cours par les selles & les urines, les visceres ne laissent pas de courir risque d'être infectés par quelque amas de matiere purulente, ou bien il est à craindre que la masse du sang avec laquelle il se mêle, ne s'altere au point de produire une infinité de maladies incurables. Car le pus qui est enfermé dans un abscès, ne peut être absorbé qu'après avoir acquis une ténuité & une acrimonie considérable ; mais après s'être mêlé avec le sang, il devient beaucoup plus acrimonieux, ce qui suffit pour corrompre ce fluide, & pour exciter des fievres & une infinité d'autres maladies. Aussi arrive-t'il souvent dans la petite vérole que lorsqu'on croit le malade hors de danger, il est tout-à-coup saisi d'une phrénésie qui le met en peu de tems au tombeau, ce qui vient de ce que le pus après s'être mêlé avec le sang, se porte au cerveau.

On trouve à ce sujet, dans Hippocrate, *VII. Epid. Ægrot.* 30. l'exemple d'une personne qui ayant un abscès interne, paroissoit, à en juger par le râle qui se faisoit entendre dans sa poitrine, & par la difficulté qu'il avoit de respirer, avoir un grand amas de pus au-dedans. « Vers le sixieme jour, dit cet Auteur, il se forma une tumeur indolente sur l'œil gauche, & peu de « tems après, une autre sur le droit, les prunelles de« vinrent blanches & séchées, & le malade mourut sept « jours après avoir perdu la vûe, dans le râle & le dé« lire. »

Il y a toute apparence que le pus qui avoit été absorbé, se porta par une métastase malheureuse aux yeux & ensuite au cerveau où il devint funeste au malade. Les maladies que ces collections purulentes occasionnent, varient selon les visceres où elles fixent leur siége, & selon que comprimant les parties & les corrodant par une acrimonie plus ou moins grande, elles troublent ou détruisent totalement leurs fonctions. Il paroît encore par ce qui précede, qu'on ne sauroit agir avec trop de précaution dans ces sortes de cas ; car on peut causer un très-grand préjudice au malade par l'ouverture d'un abscès qui n'a pas encore atteint toute sa maturité ; comme d'un autre côté on l'expose à plusieurs maladies fâcheuses, en laissant séjourner trop-longtems le pus dans la partie. On a indiqué dans cet Article les signes auxquels on peut connoître qu'un abscès est mûr.

Cette résorption de pus devient souvent funeste à ceux qui, par l'amputation d'un membre ou l'opération d'un anevrysme, ont reçu une grande plaie qui engendre tous les jours beaucoup de pus ; car si on enleve souvent la matiere qui s'amasse sur la surface de la plaie, toute la nourriture que le corps reçoit, se perd par cet endroit, & le malade tombe dans le

marasme. Au contraire, si le pus reste trop-long-tems attaché à la surface de la plaie, il ne manque pas d'être absorbé par les vaisseaux & d'occasionner une cacochymie purulente avec toutes ses suites, à moins qu'on n'évacue par le moyen des décoctions vulnéraires, détersives, une grande partie du pus qui s'est mêlé avec le sang. Il arrive quelquefois que le malade n'ayant pas assez de force pour supporter une quantité suffisante de ces décoctions, tombe dans une hydropisie dont il échape rarement.

C'est par l'usage des remedes avec lesquels on hâte la maturité du pus, qu'on amollit en-dessus & en-dessous, qu'on atténue, & qu'on relâche les tégumens, aussi-bien que les parties voisines.

Lorsqu'une inflammation ne peut être guérie par une résolution bénigne, on doit tâcher d'en procurer la *suppuration* en satisfaisant aux six indications curatives, dont on a fait mention au commencement de cet Article. La premiere est de mûrir la matiere inflammatoire, & de la convertir en une seule humeur. Nous en avons déja parlé, sans oublier les signes qui annoncent une maturité parfaite, non plus que les accidens qu'on a à craindre, lorsque le pus séjourne trop-long-tems dans un abscès. La seconde indication est de ramollir l'endroit qui a besoin de venir à *suppuration*, aussi-bien que les parties voisines.

L'inflammation a son siége ordinaire dans la membrane à laquelle on donne le nom de pannicule adipeux, ou de membrane cellulaire : voyez *Inflammatio*. Cette membrane est couverte dans presque toute la surface du corps, de la peau & de l'épiderme, & le pus n'a la liberté de s'écouler qu'après la rupture naturelle ou artificielle de l'un & de l'autre : d'où il suit qu'on doit commencer par ramollir & relâcher ces tégumens avec les remedes que nous avons indiqués comme propres à mûrir la matiere inflammatoire ; car toutes les substances gluantes & emplastiques qui servent à cet usage, ont aussi la vertu de relâcher & de ramollir les parties solides du corps. L'application de ces sortes de cataplasmes ou fomentations sur la partie, macere & consume, pour ainsi-dire, les tégumens, tandis que le pus qui agit sur la surface interne de la peau, l'humecte & la macere de son côté, en quoi il est extrêmement secondé par la chaleur qui réside dans la partie. Il n'est besoin de rien de plus ponr satisfaire à la seconde indication.

La résistance des tégumens étant ainsi diminuée par l'usage des remedes dont on vient de parler, le pus formé est poussé ou attiré au-dehors à l'aide des suppuratifs.

Le pus qu'on suppose maintenant formé & logé dans un lieu clos, augmentant tous les jours & étant comprimé par les parties voisines, ne manquera pas de suivre la loi des fluides, & de se porter vers l'endroit où il trouve le moins de résistance. Si donc les tégumens se trouvent affoiblis par l'application des remedes émolliens, au point de céder aisément au pus, celui-ci ne manquera pas d'élever les tégumens & d'agir au-dehors, au lieu de creuser des sinus dans le pannicule adipeux. De-là vient que tous les remedes dont on se sert pour mûrir la matiere inflammatoire attirent le pus formé au-dehors ; car l'on a démontré à l'article *Obstructio*, que le propre des remedes attractifs est de diminuer la résistance de la partie dans laquelle on a dessein d'attirer l'humeur.

Il faut alors appliquer des matieres émollientes un peu acres & un peu grasses, mêlées les unes avec les autres, afin que les tégumens morts puissent s'ouvrir plus aisément & sans douleur.

Il faut procurer une issue au pus qui s'est amassé sous les tégumens qui sont encore entiers ; ce qui ne peut se faire que par la division des parties, soit qu'elle ait été opérée par le pus qui les distend & les déchire peu-à-peu, ou à l'aide de la lancette. Pour que cette séparation se fasse le plus aisément & avec le moins de douleur qu'il est possible, il faut appliquer sur la partie des matieres émollientes & quelque peu grasses, qui consument & flétrissent les tégumens au point de les rendre en quelque sorte morts & insensibles. Lors donc qu'un abscès commence à s'élever en pointe, le Chirurgien doit en oindre le sommet avec une plume trempée dans l'onguent basilicon ou tel autre émollient semblable, pour ramollir les tégumens & relâcher les fibres le plus qu'il est possible, & appaiser par ce moyen la douleur (voyez *Vulnus*) qui est pour l'ordinaire très-aiguë dans cet endroit. On mêle quelquefois ces émolliens avec des substances acrimonieuses, telles que le levain, le savon de Venise, le miel & autres semblables qui produisent une espece de mort dans les tégumens, & en facilitent la rupture. En effet, on remarque que les blanchisseuses qui ont continuellement les mains dans l'eau de savon, ont les tégumens des doigts blancs, presque morts & très-sujets aux excoriations. On trouve à l'article *Abscessus* plusieurs formules propres à diminuer l'épaisseur & la sensibilité des tégumens.

Les remedes qu'on vient d'indiquer ayant produit l'effet qu'on desire, le Chirurgien, après avoir pressé le pus, comme il convient, dans l'endroit le plus éminent de la tumeur, introduira le bistouri dans la partie inférieure la plus blanche & la plus molle, jusqu'à ce qu'il en voie sortir le pus. Ensuite sans pénétrer plus avant, il dilatera la plaie par haut en élevant le bistouri ; ou bien enfonçant la pointe de l'instrument dans le côté opposé, il coupera les tégumens qui sont entre-deux, évitant les fibres & les vaisseaux. Cela fait, il exprimera le pus doucement & peu-à-peu, observant de garantir la plaie de l'impression de l'air, & de n'y point mettre de tente.

Lorsque la partie qui doit venir à *suppuration* est parfaitement ramollie, & qu'on est assuré par des signes convenables que la matiere a atteint sa maturité, il faut, si les tégumens ne se déchirent point d'eux-mêmes, se servir de moyens que l'art fournit pour procurer un écoulement au pus, afin de prévenir tous les fâcheux accidens dont on a parlé.

On précipite moins l'ouverture des abscès qui se forment dans les parties glanduleuses que celle des tumeurs qui viennent dans les autres endroits du corps, à cause qu'il s'y forme plus aisément des skirrhes, lorsque la matiere n'a pas atteint toute sa maturité.

De-là vient que Celse, *Lib. VII. c. 2.* parlant de l'ouverture des abscès, conseille « de ne jamais ouvrir autant qu'on « peut ceux qui viennent aux aines ou sous les aisselles, « encore que leur matiere soit tout-à-fait mûre. Il « veut qu'on observe la même regle à l'égard de ceux « qui sont d'une grosseur modérée, superficiels ou lo- « gés dans les chairs, à moins que la foiblesse du mala- « de n'oblige au contraire ; assurant qu'il suffit dans ces « sortes de cas de procurer l'écoulement du pus par le « moyen des cataplasmes, parce que la partie qui n'a « point senti la main du Chirurgien se cicatrisera pres- « que sans escarre. »

On voit par-là que Celse préfere l'ouverture naturelle des abscès à celle qu'on procure par les secours de l'art, non-seulement dans les glandes, mais encore dans les autres parties, à cause, à ce qu'il semble, qu'elle expose moins à la difformité qui accompagne les cicatrices. Il est pourtant certain qu'une plaie faite avec la lancette, est beaucoup plus aisée à consolider qu'une ouverture à la peau procurée par l'acrimonie du pus ; & si l'opération, du tems de Celse, a été tant

de fois suivie de cicatrices difformes, on ne doit s'en prendre qu'à la maniere dont on la pratiquoit. En effet, il veut, lorsque le pus est profondément situé, qu'on ouvre l'abscès avec un fer rouge; & dans les cas où la peau est considérablement exténuée, qu'on coupe tout ce qui couvre la matiere. Il pratique la même chose lorsque la peau est pâle, dans la persuasion que la peau est morte, & qu'elle ne peut plus être d'aucune utilité.

Lorsqu'on s'est une fois déterminé à procurer une issue au pus qui est enfermé dans un abscès, il faut avoir égard, autant qu'on peut, à la commodité du malade, aussi-bien qu'à la sûreté des parties subjacentes; & pour cet effet, il convient de n'incifer que les tégumens communs sous lesquels le pus est logé, & qui sont élevés & distendus. Les Chirurgiens ont coutume dans un pareil cas de presser doucement la tumeur tout autour, pour éloigner le plus qu'il est possible les tégumens des parties subjacentes; & comme la tumeur est ordinairement élevée en pointe dans l'une ou l'autre de ses parties, ainsi qu'on l'a observé ci-dessus, c'est dans cet endroit principalement qu'il faut enfoncer le bistouri, parce que les tégumens étant considérablement exténués & en quelque sorte mortifiés, ont moins de peine à céder à la lancette, surtout lorsqu'on a eu soin d'appliquer auparavant sur la pointe de la tumeur les remedes acres & quelque peu gras qui ont été indiqués ci-devant. On doit, autant qu'on peut, faire l'incision à la partie inférieure de la tumeur, pour que le pus s'écoule par sa propre pesanteur, en observant cependant la situation dans laquelle la partie doit être après l'ouverture.

« On doit faire ensorte, dit Celse, dans le passage que « nous avons cité, que le fond du sinus puisse se vuider « de lui-même, pour qu'il ne reste dedans aucune hu« meur capable de corroder les parties voisines, & d'y « former des fistules. »

Que si la pointe de l'abscès est dans la partie supérieure, & que les tégumens paroissent mous & blancs dans le même endroit, on le choisira préférablement à tout autre pour y faire l'incision, même sans en excepter la partie inférieure, où la peau étant enflammée & extremement sensible, ne peut être incisée sans causer des douleurs cruelles, & quelquefois des accidens très-fâcheux au malade. Car l'ouverture étant une fois faite, il est aisé en changeant la situation de la partie, ou en la comprimant légerement avec des compresses & des bandages, d'empêcher que le pus qui est resté dans l'abscès ne cause des sinus & des fistules dans le pannicule adipeux.

Le bistouri n'a pas plutôt pénétré dans les tégumens, que le pus sécoule le long des côtés de l'instrument, surtout si l'on a soin de comprimer légerement les parties voisines, pour que la matiere distende les tégumens. Lorsque la quantité de pus est considérable, il vaut mieux plonger le bistouri à une bonne profondeur, pour pouvoir, en conduisant sa pointe de bas-en-haut, dilater suffisamment la plaie. Il faut aussi, supposé qu'on puisse le faire avec sûreté, percer la pointe de l'abscès d'outre en outre, couper d'un seul coup les tégumens qui sont entre-deux, & dilater la plaie le plus qu'il est possible, pour que le malade s'en trouve mieux. En effet il arrive souvent, lorsque l'ouverture n'est pas assez grande, qu'une portion considérable de la membrane cellulaire qui est presque gangreneuse, sort en même-tems que le pus, & bouche le passage; ce qui oblige à une nouvelle incision. De plus, le pus n'est pas plutôt évacué, que les tégumens qui étoient auparavant tendus, se contractent d'eux-mêmes, & diminuent considérablement l'ouverture. On doit donc tenir pour maxime générale de faire l'ouverture la plus grande qu'il est possible, en observant pourtant de ne point offenser les parties. Lorsque le pus est logé immédiatement sous la peau, il n'est pas nécessaire de plonger le bistouri bien avant. Il arrive pourtant quelquefois que le pus est profondément situé dans la partie; & c'est alors qu'il faut user de beaucoup de précaution; car outre qu'on court risque de faire une incision inutile, on s'expose souvent à offenser la partie avec la pointe du bistouri. Le Chirurgien ne sauroit trouver une occasion plus favorable pour montrer son savoir & sa dextérité; car à moins qu'il ne soit parfaitement instruit de la situation des parties, il tombera toujours dans une crainte mal fondée, ou il agira avec une témérité aussi funeste à sa réputation qu'au malade. En effet, l'inflammation ayant presque toujours son siége dans le pannicule adipeux, ainsi qu'on l'a déja observé; & s'insinuant de côté & d'autre dans les muscles, il est évident que le pus peut être profondément logé, encore qu'on ne découvre aucun vice dans les tégumens. Les signes qui précedent l'inflammation, joints à ceux qui annoncent une *suppuration*, avec la fluctuation du pus qui se fait sentir quand on presse la partie, pourront être de quelque utilité dans ces sortes de cas.

La Motte, *Traité complet de Chirurgie, Tom. I.* rapporte à ce sujet un exemple, qui mérite d'avoir part ici.

Une femme fut obligée, ensuite d'une suppression de ses vuidanges, de rester neuf mois au lit dans la posture la plus incommode, ne trouvant point d'autre moyen pour calmer les douleurs qui la tourmentoient, que de demeurer couchée jour & nuit le visage appuyé sur ses genoux & les talons repliés contre les fesses. Comme la douleur se faisoit principalement sentir dans l'hypogastre entre le nombril & le pubis, la Motte jugea à propos d'examiner avec soin la partie. Il y apperçut une espece d'ondulation qui n'étoit accompagnée d'aucune dureté & d'aucun changement de couleur dans les tégumens. Comme un long usage l'avoit rendu expert dans les diagnostics de ces sortes de maladies, il conclut que celle-ci étoit causée par un abscès, & il résolut contre l'opinion de quatre autres Chirurgiens qui avoient traité la malade avant lui, d'ouvrir la partie; ce qu'il exécuta avec d'autant plus de précaution, qu'il s'agissoit de pénétrer dans la cavité du bas-ventre. L'opération faite, il ne sortit pas la moindre goutte de pus, quoiqu'on eût eu soin de comprimer le bas-ventre, que la malade eût retenu son haleine, & changé de posture pour faciliter l'écoulement de la matiere. Le Chirurgien confondu par l'évenement, prit congé de la compagnie, non sans essuyer les brocards de ses Confreres; ce qui lui fut si sensible, qu'il passa toute la nuit sans dormir. Etant revenu le lendemain matin pour changer l'appareil, il trouva le bandage couvert d'une grande quantité de pus, dont il lui fut impossible de découvrir la source; ce qui lui causa beaucoup de joie. Cet écoulement continua tous les jours pendant environ six semaines, au bout desquelles la malade fut si parfaitement guérie, qu'il ne lui en resta d'autre incommodité que celle de rester quelque peu panchée sur le côté droit où avoit été le siége de la maladie. Elle continua aussi à avoir des enfans. Ce cas n'est pas unique; & j'ai vu moi-même un Chirurgien ouvrir un abscès qu'une femme avoit au sein, sans qu'il en sortît une goutte de pus, quoique le bistouri eût pénétré environ un pouce & plus dans la partie. Mais au bout de quelques heures le pus s'écoula de lui-même par la plaie. Ces exemples doivent nous apprendre à ne point changer inconsidérément d'opinion à l'égard du diagnostic dans le cas où l'on s'est une fois déterminé, après une mûre délibération, à ouvrir une partie affectée, ou à pratiquer quelque autre opération; car encore que la pointe du bistouri ne pénetre pas d'abord jusqu'au siége du pus, ce dernier ne tarde quelquefois gueres à prendre son cours par la plaie, à cause du peu de résistance qu'il rencontre.

Evitant les fibres & les vaisseaux. Si le pus est logé immédiatement sous les tégumens, &, comme Celse

s'exprime, *Lib. VII. cap.* 2. contigu à la peau, il est évident que les vaisseaux ou les fibres ne courent aucun risque dans l'opération, à cause que le pus sépare la peau des parties sousjacentes; on ne s'est même pas apperçu jusqu'ici qu'une vraie *suppuration* ait jamais affecté la substance des muscles, & l'on a toujours observé qu'elle ne fixe son siége que dans le pannicule adipeux. Car quoique Paul Eginete, *Lib. IV. cap.* 18. définisse l'abscès « une corruption & une altération de « la chair ou des parties charnues, comme des mus« cles, des veines & des arteres; » on éprouve cependant tous les jours qu'encore que le pannicule adipeux ait été consumé par la *suppuration* & même par la gangrene, les muscles ne laissent pas de demenrer sains & entiers. Mais lorsqu'on vient à ouvrir ces sortes de tumeurs il n'en sort point de pus, mais une liqueur tout-à-fait différente, par où il semble que ces sortes d'affections sont distinctes de la *suppuration.*

On trouve dans les *Essais de Medecine d'Edimbourg, T. I.* un exemple assez remarquable d'une pareille maladie. Une femme eut pendant quelques mois une tumeur à la partie extérieure de la jambe, laquelle étoit élevée dans le milieu, molle & accompagnée d'une fluctuation sensible quand on la pressoit avec les doigts. La peau étant devenue rouge dans cet endroit, la malade fut attaquée d'une fievre hectique, accompagnée de sueurs nocturnes, & d'une diarrhée qui revenoit tous les trois jours, avec d'autres symptomes. On prit enfin la résolution d'ouvrir la partie: on appliqua dessus pendant deux jours des maturatifs; & lorsqu'on apperçut les tégumens suffisamment exténués, & une fluctuation manifeste, on fit à la tumeur nne incision profonde d'un pouce & demi de long, par laquelle il sortit, au lieu du pus qu'on attendoit, deux ou trois onces de mucosité. Il parut le lendemain un fungus dans la plaie, qui revint aussi-tôt après qu'on l'eut extirpé. Après avoir levé une grande quantité de pareille substance, on introduisit une sonde dans la plaie; & elle pénétra jusqu'au côté opposé. La malade étant morte peu de jours après, on trouva la peau de la jambe affectée tout-à-fait saine: mais le pannicule adipeux, aussi-bien que les muscles, avoient dégénéré en une substance fongueuse au point d'être tout-à-fait méconnoissables, outre que le périoste s'étoit entierement détaché de l'os. On voit par là que les muscles peuvent être transformés par la violence de la maladie en une masse tout-à-fait différente, sans qu'il se forme une seule goutte de pus, ce qui mérite une attention toute particuliere. C'est une question si Hippocrate, *Lib. de Articulis.* a voulu parler de ces sortes d'abscès lorsqu'il dit, « en un mot, tou« tes les tumeurs muqueuses, qui rendent de la mu« cosité & qui paroissent gluantes au toucher, glissent « sous les doigts; ce qui est cause que les Chirurgiens « les trouvent plus profondes qu'ils ne pensoient. » Il parle dans cet endroit de la fracture de l'oreille & de la *suppuration* dont elle est accompagnée, & il conseille, en cas qne l'incision devienne nécessaire, de la faire très-profonde, parce que le pus est logé plus profondément qu'on ne l'imagine. Il avoit déja dit un peu plus haut, que les cataplasmes sont nuisibles dans les fractures des oreilles, à cause des abscès, des mucosités abondantes & des suppurations incommodes qu'ils engendrent. Il semble qu'on risque moins d'offenser les fibres lorsque l'abscès a atteint sa maturité, & par conséquent on peut se dispenser de toutes les précautions que Fabricius ab Aquapendente, *de Chirurg. Operat. cap.* 107. veut qu'on observe dans presque toutes les parties du corps: la principale est de faire l'incision suivant le cours des fibres musculeuses subjacentes.

Ce même Auteur avoue, cependant dans le même chapitre, qu'on trouve tous les jours des personnes très-ignorantes dans l'Anatomie, qui ne laissent pas de réussir dans l'ouverture des abscès, « parce que le pus « fait enfler l'endroit & met les parties de dessous à « convert de l'instrument. »

Cela fait, on évacue le pus doucement & peu à peu. Il est quelquefois dangereux, lorsque les abscès sont gros & qu'ils contiennent beaucoup de pus, d'en procurer l'écoulement tout à la fois, parce que toutes les parties qui entourent la poche étant tout à coup délivrées de la pression qu'elles souffroient auparavant, deviennent flasques & admettent une grande quantité de sang dans leurs vaisseaux, au moyen de quoi il en passe beaucoup moins au cerveau & au cervelet, ce qui suffit pour occasionner des syncopes, & quelquefois même la mort du malade. Il arrive la même chose lorsque les parties, qui étoient comprimées par un amas d'humeurs, viennent tout à coup à se relâcher: ce qui a fait dire à Hippocrate, *VI. Aph.* 27. « que les « personnes qui ont un empyeme ou une hydropisie, « & qui souffrent l'opération, sont emportées par un « flux copieux & violent de pus ou d'eau. » Lors, au contraire que l'abscès est situé dans une partie qu'on peut comprimer après l'ouverture avec un bandage, les plus grandes évacuations n'ont rien de dangereux, comme il paroît par le succès avec lequel les eaux de l'ascite s'écoulent après la paracentese. Voyez *Hydrops.* On peut même laisser une partie du pus dans l'abscès sans craindre qu'il nuise au malade; car les parois de la poche sont nourries & dépurées par un pus louable & couvertes de cette liqueur comme d'un baume naturel qui leur convient admirablement, les extrémités à demi-mortifiées des vaisseaux se séparent, & tout tend à une consolidation favorable, ainsi qu'on peut le voir plus au long à l'article *Vulnus;* il faut seulement prendre garde que la quantité de pus qu'on laisse, ne soit pas assez grande pour pouvoir distendre les parties, & creuser des fistules dans le pannicule adipeux; ce qu'il sera facile de prévenir, en laissant la plaie à découvert & dans une telle situation que le pus puisse s'écouler par son propre poids. On aura donc soin, après avoir ouvert l'abscès, de le « garantir de l'impression de l'air & de ne point mettre « de tente dans la plaie. » Quoique tout le pus s'écoule après l'onverture de l'abscès, il ne laisse pas de s'en former de nouveau dans l'espace de vingt-quatre heures, & quelquefois plutôt, qu'on est obligé d'évacuer de la même maniere. De-là vient que les Chirurgiens, qui craignoient que la plaie ne se fermât trop tôt, y introduisoient des tentes par forme de précaution. Mais comme ces tentes sont faites avec de la charpie seche, elles absorbent les humeurs contigues & deviennent beaucoup plus grosses, outre qu'étant de figure conique, elles ne tardent pas long-tems à sortir de la plaie; ou, si on les assure avec des emplâtres & des bandages, elles se dilatent & bouchant l'orifice, elles empêchent le pus de s'écouler, au moyen de quoi cette liqueur ne manque pas de creuser des sinus dans le pannicule adipeux, qui est extremement sujet à se dilater. D'ailleurs, ces tentes grossissant insensiblement à cause des humeurs qu'elles absorbent, elles dilatent & déchirent insensiblement les parois de l'orifice, ce qui cause souvent une nouvelle douleur & une nouvelle inflammation. Il est donc évident que l'usage des tentes est, ou inutile, ou préjudiciable dans ces sortes de cas, à quoi l'on peut ajouter qu'après qu'on les a ôtées & que le pus s'est écoulé, l'air qui vient à s'insinuer dans la cavité qui se trouve vuide, ne manque pas de nuire considérablement aux orifices des vaisseaux qui sont extremement minces & délicats, ainsi qu'on le fait voir aux mots *Vulnus* & *Caput.*

Le mieux, donc qu'on puisse faire, est de couvrir la plaie d'un simple plumasseau pour laisser au pus la liberté de s'écouler, en prenant garde que l'orifice ne soit point trop pressé par les emplâtres & le bandage. On doit, au contraire, comprimer légérement les parties voisi-

nes avec des compresses ou un bandage, pour que le pus prenne son cours par l'orifice, qui doit-être tenu ouvert & exempt de toute pression.

Il y a long-tems que Celse, *Lib. V. cap.* 28. paroît avoir révoqué en doute l'utilité des tentes dans les cas dont nous parlons. « Si l'abscès, dit-il, est situé dans l'aine « ou sous l'aisselle, il ne faut point mettre de tente dans « l'ouverture qu'on y a faite. L'usage des tentes est « également superflu dans les autres parties du corps, « lorsque le fond de la plaie a peu d'étendue, que la « *suppuration* est modérée & ne pénetre pas bien « avant, & que le sujet est robuste & exempt de fie- « vre. On peut s'en servir dans les autres cas, pourvu « que ce soit avec précaution, & que la plaie soit con- « sidérable. » Voyez au mot *Thorax* les autres dommages qui résultent de l'usage des tentes.

On finit la cure avec des mondificatifs, des suppuratifs, des digestifs, des balsamiques, des détersifs & des dessiccatifs, qu'on pourra varier selon les circonstances, suivant les instructions qu'on donne au mot *Vulnus*.

Il nous reste à parler des indications curatives comprises dans les deux derniers numeros du premier paragraphe de cet article, qui sont de mondifier l'ulcere & de le réduire à l'état d'une simple plaie. Toute la surface interne de la poche ayant long-tems trempé dans le pus, il est impossible qu'elle n'en ait été extremement offensée. On doit donc la mondifier & en séparer toutes les particules fluides & solides, dont la corruption est capable d'empêcher la réunion des parties qui ont été divisées. Les parois d'un abscès acquierent une impureté bien plus considérable lorsque le pus a perdu sa qualité balsamique par son trop long séjour; car pour lors il corrode & détruit la peau qui le couvre, aussi-bien que les parties voisines du pannicule adipeux, ce qui fait qu'on ne peut la consolider qu'après les avoir parfaitement détergées. Telle paroît être l'opinion de Galien, *M. M. ad Glaucon*, *Lib. II. cap.* 9. « lors, dit-il, que la peau est tellement détruite par « la *suppuration* qu'elle ressemble à une étoffe déchirée « par lambeaux (ὡς ῥακώδης γενέσθαι), elle se réunit « difficilement avec les corps de dessous, de sorte « qu'on est obligé de dilater la plaie pour pouvoir « mondifier l'ulcere. » On peut voir au mot *Vulnus* les méthodes & les remedes dont on se sert pour déterger un ulcere sordide & le réduire à la condition d'une plaie simple.

Supposé que le malade, effrayé de la vue du fer, ne veuille point se soumettre à l'opération, on appliquera un caustique sur la partie, on séparera l'escarre après l'avoir ramollie avec du beure, & on achevera la cure de la maniere qu'on a dit ci-dessus.

La meilleure méthode d'ouvrir un abscès est de se servir du bistouri; mais l'on a quelquefois affaire à des malades d'un tempérament si timide, qu'il suffit de leur en parler pour les faire tomber en foiblesse. Il faut dans ce cas avoir recours à la ruse & percer l'abscès dans le tems que le malade s'y attend le moins. On a inventé différens instrumens pour cet effet: quelques-uns cachent une petite lancette dans un anneau qu'ils portent au doigt index, ou se servent d'une lancette attachée à une plaque de métal, dont ils couvrent la pointe avec une emplâtre ou un cataplasme qu'ils appliquent sur la partie, après quoi, appuyant légerement dessus, ils exécutent l'opération qu'ils désiroient.

On trouve dans Paré, *Lib. VII. cap.* 10. & dans plusieurs autres Auteurs, un grand nombre d'artifices semblables. Supposé qu'on ne puisse ouvrir l'abscès par aucun de ces moyens, il n'en reste point d'autre, que d'appliquer sur sa pointe le cautere que les Chirurgiens appellent potentiel, dont on trouve plusieurs especes dans les Boutiques. On peut en voir la description & l'usage au mot *Caustica*. La pierre infernale, ou le caustique ordinaire des Chirurgiens, qui est préparé avec la chaux vive & la soude, est le plus en usage. On met sur la partie une emplâtre dont le centre, qui est percé, répond à l'endroit sur lequel on veut appliquer le caustique. On pose ce dernier sur le trou, on le couvre d'une autre emplâtre & on l'y laisse une heure ou deux, jusqu'à ce qu'il ait formé une escarre d'une épaisseur suffisante. Cela fait, on sépare l'escarre des parties vivantes, par le moyen de l'onguent basilicon, du beure frais ou de tel autre émollient, ce qui forme une ouverture par laquelle le pus s'écoule, après quoi on acheve la cure de la maniere qu'on a dit ci-dessus. Il est pourtant vrai de dire que cette méthode est beaucoup plus douloureuse que celle où l'on se sert du bistouri; car l'ouverture d'un abscès, qui a atteint sa maturité, est faite dans l'instant avec le bistouri, au lieu que le caustique a besoin d'une heure & plus pour agir. Cette premiere douleur n'est pas plutôt passée, que le malade est obligé d'essuyer celle que cause la séparation de l'escarre; d'ailleurs l'application des caustiques laisse presque toujours après elle une cicatrice extremement difforme. WANSWIETEN, *Comment. in Boerhavii Aphorism.*

Prognostics qu'on tire de la suppuration des poumons.

« Ceux, dit Galien, *Com.* 2. *in Prognost.* qui ont un amas « de pus au-dedans du corps, ou dans quelqu'autre par- « tie affectée d'inflammation, peuvent être assez pro- « prement appellés, même après l'éruption du pus, « *empyi*, » c'est-à-dire, affligés de purulence ou de *suppuration*: mais les Médecins ne donnent aujourd'hui ce nom qu'à « ceux qui ont une pareille affection dans « la poitrine ou dans les poumons. » Dans ce cas, le pus s'amasse après l'éruption entre le thorax & les poumons, & s'il ne s'en fait pas une prompte expectoration, le malade meurt d'une consomption accompagnée d'une fievre lente, de chaleur & de plusieurs autres symptomes qui augmentent constamment pendant la nuit.

Les Anciens qui donnoient le nom d'empyeme (*empyema*) à tout amas de pus dans quelque partie du corps qu'il fut, appelloient par la même raison, les suppuratifs, les uns *empyemata*, & les autres *diapyemata*. Les uns donnent le nom d'*empyi*, à tous ceux qui ont un amas de pus dans quelque viscere: & d'autres, comme on l'a déja dit, n'affectent ce nom qu'à ceux qui ont cet amas entre le thorax & les poumons, ce qui arrive après que cette partie a été affectée d'une inflammation; l'empyeme est donc toujours la suite de l'épanchement du pus dans la poitrine.

Le pus s'engendre toutes les fois que la matiere du phlegmon n'est ni résoute ni dissipée; car la chaleur venant à cuire la matiere stagnante, la convertit en pus.

Voici comment Hippocrate en parle, *VII. Aph.* 38.

« Les fluxions de poitrine (ἐς τὴν ἄνω κοιλίην) viennent à « *suppuration* au bout de vingt jours. » Et plus clairement, *V. Aph.* 8. « Lorsqu'il y a pleurésie; si la matie- « re peccante n'est pas évacuée dans quatorze jours, il « y aura *suppuration*. » En effet, si la pleurésie n'est pas emportée, soit par l'expectoration, soit par les purgatifs, soit par la saignée, soit par la diete, soit par d'autres remedes, il y aura *suppuration*, ou le malade sera suffoqué. C'est ce que Galien a fait entendre fort clairement, *in Prognost. Comm.* 11. *T.* 55. « Toutes les « maladies, dit-il, qui attaquent la poitrine dans l'en- « droit où les poumons sont situés, doivent causer la « *suppuration*, si elles résistent aux remedes, s'il ne « survient aucune autre maladie, & s'il ne paroît au- « cun symptome funeste. » Lors donc qu'une inflammation est venue à *suppuration*, & que les humeurs sont converties en pus, il faut absolument que l'abscès s'ouvre,

s'ouvre, qu'il y ait effusion de pus dans la cavité de la poitrine & des poumons, & qu'il se forme un empyeme, à moins que le pus ne soit évacué par les crachats. Hippocrate observe, *V. Aph.* 15. qu'un malade dans cet état sera suffoqué, à moins que par une expectoration libre il ne vienne à se débarrasser du pus dans l'intervalle de quarante jours. « Toutes les fois, « dit-il, que la pleurésie sera suivie de l'empyeme, si « le malade parvient à se débarrasser du pus dans l'in« tervalle de quarante jours depuis son éruption, il « guérira, sinon il tombera en consomption. » Galien ajoute dans son Commentaire sur cet endroit, « qu'à « moins que le pus ne soit entierement évacué par l'ex« pectoration dans le tems fixé par Hippocrate, il se « corrompt, acquiert une qualité corrosive & cause la « consomption, » qui n'est autre chose qu'une exténuation de tout le corps, produite par des ulceres incurables aux poumons, & un amaigrissement accompagné de fievre lente; affection que les Grecs, mais surtout les Athéniens, ainsi que Galien nous l'apprend, appelloient *phthoe*, & Hippocrate *phthisis*. Lorsque le malade est réduit à l'extrémité & qu'il n'y a plus à espérer pour sa vie, les cheveux tombent de sécheresse, le ventre se lâche, & ce relâchement provient, selon l'expression de Galien, de l'imbécillité des facultés, les crachats sont aussi retenus. Quelqu'exténués que soient les malades, ils continuent de vivre tant qu'ils sont en état de débarrasser leurs poumons par la toux & les crachats: mais dès que la matiere qui devoit être évacuée par l'expectoration, reste dans le corps, il survient une obstruction dans les conduits de la respiration, & le malade meurt suffoqué.

Pour établir un prognostic assuré dans l'empyeme, & en annoncer les suites avec connoissance de cause, il faut s'assurer premierement si l'empyeme ou la formation de l'abscès & son ouverture dans la poitrine, sont des suites de la pleurésie, de la péripneumonie ou de l'esquinancie: il faut savoir quels sont les signes qui caractérisent les différentes causes; il faut s'instruire du tems auquel l'effusion du pus s'est faite, & se déterminer à traiter ceux dont on peut se promettre la guérison, s'efforçant dans ce cas de remédier aux symptomes funestes qui se manifesteront.

Hippocrate nous apprend dans ses *Prognostics*, quels sont les cas où nous devons nous attendre à une *suppuration*. « Quelle que soit la maladie qui attaque la région des « poumons, si on ne peut en venir à bout ni par l'ex« pectoration, ni par la purgation, ni par la saignée, « ni par la diete, ni par d'autres remedes, il faut s'at« tendre à une *suppuration.* » Le même Auteur dit, *II. Aphoris.* 47. « que les douleurs & la fievre se faisant « sentir plus vivement lorsque le pus se forme, que « quand il est tout-à-fait formé, ces symptomes doi« vent nécessairement augmenter lorsque la matiere « tend à *suppuration.* » Hippocrate nous ordonne dans le Livre que nous venons de citer « de compter le com« mencement de l'empyeme, du jour que le malade a « été attaqué de frisson & de fievre, & qu'il a senti au « lieu d'une douleur un poids dans l'endroit où la dou« leur étoit auparavant; car, ajoute-t-il, ces choses ne « manquent point d'arriver vers le commencement de « la *suppuration*, & dès-lors vous devez vous attendre « à une éruption de pus vers la fin du terme que j'ai « marqué ci-dessus. » Galien dit dans son Commentaire sur cet endroit, « qu'une sensation de pesanteur, « qui succede à la douleur, le froid, le frisson & l'ir« ritation des symptomes sont des signes de la *sup« puration.* » Hippocrate ajoute au sentiment de pesanteur, la chaleur dans les deux côtés, ou dans l'un d'eux, si la *suppuration* ne se fait que d'un côté.

Voici comment il s'exprime dans le Livre que nous avons déja cité.

« Si la *suppuration* ne se fait que d'un côté, on fera tour« ner le malade, & l'on examinera s'il a de la douleur « au côté, & si ce côté est plus chaud que l'autre; lors« qu'il sera couché sur le côté sain, on ne manquera « pas de lui demander s'il se sent affecté d'un senti« ment de pesanteur; s'il répond affirmativement, « on pourra assurer qu'il y aura *suppuration* du côté, « quelqu'il soit, où cette sensation se fait apperce« voir. »

Voici donc, selon Hippocrate, les symptomes par lesquels on s'assurera de la *suppuration*; ce sont le frisson; que Galien dit être excité par l'acreté du pus qui irrite les parties enflammées, l'irritation de la fievre, la sensation de pesanteur dans les côtés ou dans l'un d'eux; si l'amas du pus ne se fait que d'un côté; à quoi il faut ajouter la chaleur aux côtés ou à un côté seul, si le pus ne s'amasse que d'un côté. S'il arrive que le pus cuit par la nature soit évacué par l'expectoration & à la faveur de la toux, après son éruption, le malade guérira de l'empyeme: mais si la foiblesse des parties empêche l'évacuation de la matiere, le malade sera suffoqué ou périra de consomption. C'est par cette raison qu'Hippocrate nous dit dans ses *Prognostics* « que « l'empyeme est beaucoup plus dangereux dans les « vieillards que dans les jeunes gens; » car, ajoute Galien, « la vieillesse est infirme, & la nature n'a pas la « force nécessaire pour que l'évacuation se fasse par la « toux & le crachement: mais il n'est pas possible de « guérir, à moins que ces deux moyens ne procurent « une excrétion abondante de pus. » Le dernier des Auteurs que nous venons de citer, dit, *de Locis affectis, Lib. V. cap.* 3. avoir vu des malades attaqués d'un empyeme ou d'un amas de pus dans la poitrine, guérir de cette terrible maladie, par une expectoration de quinze hemines ou demi-pinte de pus; d'où il suit que le crachement abondant dans l'empyeme, est un heureux symptome, comme Hippocrate le fait entendre; *V. Aph.* 15. Lors, au contraire, que l'expectoration ne peut se faire, le malade meurt suffoqué. C'est la viscosité & la grossiereté du pus, aidée de la densité & de la force du tissu des membranes qui environnent les poumons, & de la foiblesse de la faculté employée à les mouvoir, qui donne lieu à la suffocation. Cette foiblesse de la faculté se manifeste par celle de la respiration, dans laquelle toute la région de la poitrine est élevée, sans toutefois qu'il se fasse d'expectoration. Nous lisons dans Galien, *Lib. IV. de Locis affectis*, *cap.* 3. « que ceux qui sont attaqués d'un empyeme, en « conséquence d'un amas de pus logé entre le thorax & « les poumons, & en qui toute la région de la poitrine « se trouve élevée dans la respiration, ne font que « donner des marques de la foiblesse des parties & « de l'impuissance où ils sont d'expectorer le pus; » & qu'en cas qu'ils échappent à la suffocation, ils périssent d'une consomption accompagnée de tous les symptomes dont on a parlé au commencement de cet article.

Voici les signes auxquels on reconnoîtra, selon Hippocrate, que la consomption succede à l'empyeme.

« Premierement, dit-il, la fievre ne quitte point le ma« lade, elle est seulement moins forte pendant le jour « que pendant la nuit, il survient des sueurs abondan« tes accompagnées de la toux, & de fortes envies d'ex« pectorer, mais presque sans aucun effet; les yeux « sont creux, les joues rouges, les ongles des doigts re« courbés, les doigts chauds surtout aux extrémités, « les piés enflés, l'appétit se perd, & il s'éleve des pustu« les sur tout le corps. »

Galien ajoute dans son Commentaire sur cette description.

« Que la fievre ne cesse point, parce que les parties soli« des du corps sont échauffées; que c'est par la même

« raiſon que la fievre garde la même teneur ; qu'il en « eſt de la matiere qui la cauſe ainſi que de la chaux, « qui eſt toujours chaude au toucher; que cette chaleur, qui eſt le vrai diagnoſtic de la fievre hectique, « augmente après que le malade a bu & mangé, de la « même maniere que celle de la chaux augmente quand « on jette de l'eau deſſus; de ſorte qu'il faut néceſſairement que la chair devienne alors plus chaude au « toucher qu'auparavant. Qu'il faut attribuer les « ſueurs continuelles à la foibleſſe du malade, à la « corruption & à la diſſipation des alimens; que ſi le « malade a des envies de touſſer, fait des efforts pour « expectorer, ſans toutefois ſe procurer aucune éva« cuation conſidérable, c'eſt que le pus eſt groſſier & « viſqueux, la membrane qui enveloppe les poumons « fort épaiſſe, & la faculté qui les met en mouvement « extremement affoiblie; que l'enfoncement des yeux « eſt un ſymptome commun à toutes les fievres de lon« gue durée, & qu'il provient de l'amaigriſſement du « corps; que la rougeur des joues eſt cauſée par la cha« leur des poumons & par la toux, les efforts de celle« ci favoriſant la communication de celle-là au viſage « & à toute la tête; d'ailleurs, que les vapeurs qui s'é« levent de la fluxion qui accable les poumons, doi« vent naturellement ſe porter en très-grande abon« dance dans ces parties; que les ongles ſe recourbent « parce que la chair qui devroit les ſoutenir eſt entie« rement conſumée; que les doigts ſont ſenſiblement « chauds dans toutes les fievres hectiques, ſurtout « au-dedans des extrémités, parce qu'ils ſont plus char« nus & plus abondans en humeurs dans cet endroit « que partout ailleurs; que les piés s'enflent, parce « que ces parties étant plus éloignées de la chaleur « naturelle, c'eſt-là qu'elle doit commencer à s'étein« dre; que l'appétit ſe perd, parce qu'il eſt impoſſible « que cette faculté ne participe pas au déſordre qui « regne dans toutes les autres; enfin, qu'il y a érup« tion de puſtules, parce que la ſanie corrodante qui « s'engendre dans cette maladie ſe porte à la peau. »

Tels ſont les ſignes de la conſomption qui ſuit l'empyeme; tels ſont les ſymptomes qui attaquent les malades tant qu'ils peuvent cracher & rendre le pus. Voyez *VII. Aphor.* 16.

Une remarque importante que Galien a faite dans ſon *Commentaire* ſur le troiſieme Livre des *Epidémiques*, c'eſt que dans les conſomptions déſeſpérées il n'y a aucun veſtige de coction; le crachement ceſſe, le dévoiement prend, les piés s'enflent, & il ſurvient d'autres accidens qui convainquent les malades que leur état eſt ſans reſſource.

Lorſque la matiere peccante, qui étoit la cauſe de la pleuréſie ou de la péripneumonie, n'eſt point évacuée, elle ſe convertit en pus, ſe corrompt, perce & demande à être expectorée par la toux. Mais cet amas de pus fait pour l'ordinaire ſon éruption dans la poitrine & dans les poumons dans un tems déterminé; ce tems eſt ordinairement de vingt jours; elle ſe fait quelquefois un peu plutôt ou un peu plus tard.

Voici la maniere dont Hippocrate, *Lib. Prognoſt.* décrit les ſignes prognoſtics d'une éruption.

« On connoîtra, dit-il, aux ſignes ſuivans ſi un empye« me percera tôt ou tard. Si la douleur qui s'eſt fait « ſentir dès le commencement, la difficulté de reſpi« rer, la toux & le crachement continuent, on peut « s'attendre à une éruption au vingtieme jour ou mê« me plutôt : mais ſi la douleur eſt foible, & ſi tous les « autres ſymptomes ſont proportionnellement modé« rés, l'éruption ſera moins prompte à ſe faire : mais « qu'elle ſe faſſe tôt ou tard; elle ſera toujours précé« dée de la douleur & de la difficulté de reſpirer, & du « crachement. »

D'où Galien conclut, que la douleur, la difficulté de reſpirer & le crachement ſont des avant-coureurs de l'ouverture d'un abſcès; & que ſi ces ſymptomes ſont violens & continuels, l'éruption ſe fera promptement; lentement au contraire, s'ils ſont foibles & modérés. Mais comme la partie qui renferme le pus, eſt rongée par ſon acrimonie, il s'enſuit qu'il doit y avoir néceſſairement douleur, toux & crachement, parce que les parties les plus ſubtiles de la ſanie pénetrent la ſubſtance qui les environne, & paſſent à travers; que la difficulté de reſpirer eſt inévitable, relativement à l'état du corps & au ſiége de la douleur.

Quant à l'éruption, il en faut chercher la cauſe dans la force motrice de la nature, dans la quantité du pus & dans ſa mauvaiſe qualité, qui irritant les parties, provoque l'expectoration.

L'éruption arrive avant le tems, c'eſt-à-dire, avant la coction du pus, en conſéquence de la corroſion du ſac qui contient le pus, par une bile pure qui n'eſt point mêlée de crachats, & n'eſt point parvenue à cette qualité tempérée, néceſſaire dans l'état naturel : de-là la douleur, la toux, la difficulté de reſpirer & le crachement qui précede cette éruption, ſoit en conſéquence de l'abondance du pus ou de la léſion cauſée par la putréfaction qui irrite la faculté expulſive. Cette éruption qui ſe fait avant le mûriſſement du pus, eſt ſymptomatique & n'eſt pas bonne : mais celle qui ſe fait par la nature & quand le pus eſt cuit, eſt critique & bonne; le pus qui vient alors eſt blanc, pur, égal & doux; au lieu que dans l'éruption qui arrive avant le tems, & qui eſt ſymptomatique, le pus eſt acre, coloré en partie, fétide & jaune, ou mêlé de bile. L'Auteur des *Coac.* 392. parle d'une éruption de cette ſorte, lorſqu'il dit, que « ceux qui rendent par l'expec« toration des crachats purulens ou bilieux, ou puru« lens & bilieux tout enſemble, meurent pour l'ordi« naire le quatorzieme jour. »

Après ce détail ſur les *ſuppurations*, il s'agit à préſent d'examiner les prognoſtics qu'elles fourniſſent.

Et, premierement, quant aux ſignes ſalutaires qui annoncent que le malade réchappera après une éruption de pus, nous trouvons de quoi aſſeoir nos jugemens dans les *Prognoſtics* d'Hippocrate, à l'endroit où il décrit les ſymptomes qui promettent une heureuſe iſſue.

« Les bons ſignes, dit-il, ſont de ſe bien porter d'ail« leurs, de reſpirer librement, de n'avoir point de « douleur, de cracher avec facilité à l'aide de la toux, « d'avoir le corps mollet & chaud dans toutes ſes par« ties, de n'avoir point d'altération; d'avoir les uri« nes, les ſelles, le ſommeil, les ſueurs bien réglés & « bien conditionnés. Au moyen de ces ſignes, on peut « haſarder de prédire que le malade ne mourra pas. »

Et un peu après il ajoute :

« Les malades qui réchappent ſont pour l'ordinaire ceux « qui ſont quittes de la fievre le jour même que l'érup« tion ſe fait; qui recouvrent bien-tôt leur appétit, & « ſont délivrés de la ſoif; dont les ſelles ſont médiocres « & ont de la conſiſtance; qui rendent un pus blanc, « uni, d'une même couleur & ſans phlegme, & qui « crachent ſans fatigue & ſans toux violente. Le mala« de dans ces cas, eſt bien-tôt & parfaitement quitte « de ſa maladie; & plus les ſymptomes qu'il éprouve « ſont approchans de ceux-là, plus il y a lieu d'eſpérer « qu'il en échappera. »

Le même Auteur détaille les ſymptomes qui préſagent la mort dans le Livre ci-deſſus cité, dans les termes qui ſuivent.

« Au contraire, dit-il, (oppoſant aux ſignes ci-deſſus dé« taillés, ceux qui ſuivent,) ſe mal porter, avoir la « reſpiration courte & oppreſſée, ſouffrir de la douleur « ſans relâche, expectorer difficilement, être altéré;

« avoir le corps travaillé par une fievre anomale ; sentir une chaleur extraordinaire dans le ventre & dans « les côtés ; avoir le front, les piés & les mains froids ; « l'urine, les selles, le sommeil & les sueurs mauvais « & désordonnés, sont tous signes qui prognostiquent la « mort du malade avant le quatorzieme jour, soit le « neuvieme ou le onzieme, & cela dans une quinte de « toux. »

Et un peu plus bas :

« La maladie devient, dit-il, mortelle après l'empyeme, « quand la fievre ne cesse pas ; ou si elle revient aussitôt après une cessation apparente ; si le malade est « altéré, n'a point d'appétit, ou est dévoyé ; si le pus « qu'il expectore est d'une couleur verdâtre, d'un verd « pâle, livide ou pituiteux & écumeux : si tous ces « signes concourent, le malade ne réchappera pas. »

Car toutes ces sortes de crachats sont condamnées, *Coac.* 390. & nous trouvons des exemples de leur qualité funeste, *IV. Epid. T.* 4. dans la femme de l'aveugle Meandre, qui expectora tout d'un coup une matiere verdâtre & purulente ; & dans le fils d'Amphipbrades, *VII. Epid. T.* 24. qui rendit d'abord des crachats purulens & pâles, & ensuite verdâtres ; & dans Euryptoleme, *ibid. T.* 16. dont les crachats étoient pâles. On peut encore rapporter à ce sujet ce que dit Hippocrate, *VII. Aphorism.* 44. « que si ceux qui ont un empyeme, « & que l'on cautérise ou qu'on incise pour l'ouvrir, « rendent un pus pur & blanc, ils en réchappent : mais « que s'ils le rendent sanguinolent, féculent & fétide, « ils en meurent. »

En voilà assez touchant les prédictions qui se peuvent tirer de l'empyeme ; & ce que nous en avons dit, peut ici être d'une grande utilité pour ceux qui étudient la Medecine. Prosper Alpin, *de Præsag. Vit. & morte Ægrotorum.*

SUPRA-COSTALES MUSCULI, *les sur-costaux.*

On les appelle *releveurs des côtes*, après Stenon, qui leur a donné ce nom, sans prétendre les avoir trouvés le premier. Ils sont inégalement triangulaires, placés obliquement sur les parties postérieures des côtes attenant les vertebres.

Chacun de ces muscles est attaché par un bout tendineux à l'extrémité de l'apopbyse transverse qui est au-dessus de l'articulation de chaque côte, & au ligament voisin ; de sorte que le premier est attaché à l'apopbyse transverse de la derniere vertebre du cou, & le dernier est attaché à l'apophyse de l'onzieme vertebre du dos.

De-là les fibres charnues descendent obliquement, & forment un plan qui s'élargit en descendant, & s'attache à la partie postérieure de la face externe de la côte suivante. Quelques-unes de ces fibres passent souvent la côte voisine, & s'attachent à une ou plusieurs côtes inférieures par autant de digitations, qui s'éloignent des vertebres à mesure qu'elles descendent. Ces digitations sont plus considérables vers les côtes inférieures qu'aux supérieures. Winslow, *Anatomie.*

Supra-scapularis musculus, le même que *Supra-spinatus* qui suit.

Supra-spinatus musculus, *le sur-épineux.*

C'est un muscle fort épais, peu large, & en quelque façon penniforme, qui occupe toute la cavité ou fosse *sur-épineuse*.

Il est attaché à toute la moitié postérieure de la cavité ou fosse *sur-épineuse* de l'omoplate, & quelquefois davantage, même jusques vers le cou de cet os : de-là les fibres quittent la surface de l'os ; & étant comme soutenues de la graisse ou d'un tissu cellulaire, passent entre l'acromion & le cou de l'omoplate, sous la voûte on arcade faite par l'acromion & l'extrémité de la clavicule, & sous le ligament qui est entre l'acromion & le bec coracoïde. Elles vont ensuite s'attacher à la facette supérieure de la grande tubérosité de la tête de l'os du bras, tout proche de la gouttiere osseuse. Ce muscle est couvert par le trapeze.

On le regarde pour l'ordinaire comme un releveur du bras avec le deltoïde ; & on prétend que c'est le *sur-épineux* qui commence l'élévation du bras, & que le deltoïde la continue ou l'acheve. Ce muscle ; outre qu'il est petit, paroît trop près de l'articulation de la tête de l'os du bras, & trop petit à proportion de toute l'extrémité supérieure qui est pesante & longue, pour qu'on puisse être sûr de cet usage. Je trouve deux autres usages du *sur-épineux* également nécessaires, quand on leve le bras pour l'écarter du côté du thorax, & le porter vers la tête par l'action même du deltoïde.

Pour comprendre ces usages, il faut se souvenir,

1°. Que la convexité de la tête du bras a beaucoup plus d'étendue que la cavité glénoïde de l'omoplate.

2°. Que la partie supérieure de cette convexité est hors de la cavité & sans appui, quand le bras est en-bas, c'est-à-dire, près les côtes.

3°. Que le ligament orbiculaire de cette articulation est large, & proportionné à la distance qui est entre le bord de la convexité de la tête du bras, & le bord de la cavité glénoïde de l'omoplate, de sorte qu'il ne bride aucun des mouvemens du bras.

On voit par-là que le puissant muscle deltoïde ; dans le premier instant de son action de lever le bras, en pousseroit la tête hors de la cavité glénoïde par en-haut, si rien ne suppléoit au défaut d'un appui osseux ou d'une bride ligamenteuse. La voute de l'acromion ne sert à rien dans cette action. Ce seroit une espece de luxation, si la tête de l'os alloit jusques-là ; & alors par ce mouvement il arriveroit aux parties voisines un frottement nuisible, & même une meurtrissure.

On voit de plus, que le ligament orbiculaire étant très-large entre son attache au bord de la cavité glénoïde & son attache au bord de la tête du bras, seroit exposé à glisser intérieurement & à se froisser par l'approche de ces deux bords, quand on leve le bras, s'il n'y avoit rien qui pût prévenir cet inconvénient. Car le ligament n'a pas par lui-même assez d'élasticité pour se rétrécir proportionnément à l'approche des deux bords osseux.

Le muscle *sur-épineux* prévient l'un & l'autre de ces inconvéniens. En se racourcissant, son tendon qui passe par-dessus la convexité de la tête du bras pour s'attacher à la facette supérieure de la grosse tubérosité, comprime fortement la tête, & par cette pression lui sert d'appui, qui l'empêche de monter pendant les premiers efforts du deltoïde. Le tendon du *sur-épineux* est même secouru dans cette action par un cordon ligamenteux, annulaire.

Je trouve dans le même muscle *sur-épineux* un artifice singulier, qui obvie au second des deux inconvéniens dont je viens de parler. Le tendon de ce muscle est comme une espece de bande, à la surface interne de laquelle est fortement collée & adhérente la surface externe du ligament orbiculaire. En examinant de près la structure de cette bande tendineuse, il paroît qu'après son attache à la tête de l'os du bras, plusieurs fibres de sa surface interne ne vont pas si loin, mais s'attachent par degré à la surface externe du ligament orbiculaire. Ces fibres tendineuses sont une continuation de la portion du muscle la plus proche de l'os, ou du fond de la fosse *sur-épineuse* de l'omoplate.

Selon ce partage, une portion du muscle est comme un muscle particulier qui n'appartient qu'au ligament orbiculaire, quoique très-unie avec l'autre portion qui

s'attache avec l'os du bras. On en peut même faire une nouvelle espece de muscle, sous le nom de muscle articulaire, qui est attaché aux ligamens de certaines articulations; tels que sont les ligamens orbiculaires ou capsulaires des articulations dont le mouvement est fort ample. Il y a plusieurs exemples de ces muscles articulaires.

La mécanique de cette espece de muscle, consiste en ce que l'extrémité tendineuse est en général fort obliquement attachée à la surface du ligament, de sorte que les extrémités des filets tendineux en particulier occupent beaucoup plus d'espace que n'en occupe l'épaisseur du tendon. Cette espece de muscle n'est pour l'ordinaire que la portion la plus interne ou profonde, & la plus courte d'un muscle ordinaire, dont l'attache est près de l'articulation. Il y en a plusieurs exemples.

L'usage de cette espece de muscle ou portion de muscle, est de tirer uniformement le ligament orbiculaire ou capsulaire, de maniere qu'il ne fasse pas de plis irréguliers, & ne s'engage pas entre la cavité d'un des os qui composent l'articulation & la tête de l'autre. WINSLOW, *Anatomie.*

SUR

SURIANA.

Voici ses caracteres:

Elle a des fleurs en forme de roses, composées de plusieurs pétales placés en rond, du godet desquels s'éleve le pistil qui devient dans la suite un fruit, qui ordinairement consiste en quatre capsules, où sont enfermées quatre semences à peu près rondes.

Nous ne connoissons qu'une espece de cette plante, qui est la

Suriana, foliis portulacæ angustis, Plum. Nov. Gen.

Le P. Plumier qui découvrit cette plante dans les Habitations des François en Amérique, la nomma ainsi en l'honneur du Docteur Joseph Surian de Marseille, qui étoit un curieux Botaniste.

La graine de cette plante a été apportée de la Havane par le Docteur Guillaume Houstown, qui trouva la plante fort commune sur le rivage de ces Isles, dans les lieux humides, que l'eau salée a coutume de mouiller. Il en vient aussi quantité dans quelques endroits de la Jamaïque.

SURRECTORIUM, instrument dont parle Paré, qui sert à tenir le bras dans une situation élevée, lorsqu'il est blessé.

SUS

SUSINUM. Voyez *Ægyptium oleum.*

SUSPENDICULUM, nom du muscle crémaster.

SUSPENSOR TESTICULI, autre nom du crémaster.

SUSPENSUM. Voyez *Enaorema.*

SUSPIRIUM. Voyez au mot *Asthma.*

SUT

SUTORIUM ATRAMENTUM, *Vitriol.*

SUTRATAR, dans Paracelse, est un remede splénique, ou préparé avec de la rate de quelque animal.

SUTURA, *suture*, en Anatomie, est une articulation particuliere aux os de la tête. Voyez *Caput.*

SUTURA, en terme de Chirurgie, est la réunion qui se fait des levres d'une plaie en les cousant.

Or il y a deux manieres de fermer les plaies par la voie de la *suture*: l'une est de les coudre avec une aiguille, & c'est ce qu'on appelle vraie *suture*, ou *suture* sanglante; l'autre est d'y appliquer des emplâtres adhésives, & c'est ce qu'on appelle *suture* seche, ou *suture* fausse. Il ne faut pas pratiquer les *sutures* indifféremment pour toutes sortes de plaies, mais, 1°. dans le cas où les compresses & les bandages ne suffisent pas pour approcher les levres au point qu'elles se touchent: telles sont les plaies obliques, transversales & angulaires, quand elles sont récentes, quand on a eu bien soin d'en faire sortir le sang & les matieres étrangeres qui pourroient s'y être logées; 2°. dans les cas où il n'y a pas de contusion, d'abrasion ni d'amputation; à moins que les parties blessées ne soient considérablement relâchées. Les *sutures* sont fort utiles dans ces sortes de plaies, non-seulement parce qu'elles sont, par cette méthode, fermées beaucoup plus promptement qu'elles ne seroient autrement; mais aussi parce qu'elles procurent une cicatrice beaucoup moins large & moins difforme. L'emplâtre adhésive ou la *suture* seche est avantageuse dans les plaies qui ne sont, ni très-profondes, ni très-larges, surtout au visage; quoique même pour celles-là quelques Praticiens aiment mieux la *suture* avec l'aiguille: mais le Chirurgien doit se décider pour le choix de l'une ou de l'autre de ces deux méthodes par la nature de la plaie; car si une emplâtre avec un bandage peuvent suffire pour tenir l'une contre l'autre les levres de la plaie, il est inutile d'employer l'aiguille qui ne serviroit qu'à causer de nouvelles douleurs au blessé, & à faire de nouvelles plaies & de nouvelles cicatrices. Mais d'un autre côté quand la plaie est large & profonde, & que conséquemment les emplâtres & les bandages ne suffisent pas pour tenir les levres bien unies, ou que la partie est presque entierement séparée, comme dans des blessures au nez, aux oreilles, aux joues, au front, au menton, ou aux doigts, il faut se servir de l'aiguille.

Il est à propos d'observer ici, 1°. que quand on veut se servir d'emplâtres adhésives pour unir les levres de la plaie, il faut d'abord commencer par bien raser la partie si elle a du poil: 2°. que si une seule emplâtre ne suffit pas, il y en faut mettre davantage & les appliquer en croix, comme on le voit représenté dans la *Planche II. Figures* 4, 5, 6. 3°. que la *suture* vraie ou sanglante est de deux sortes; simple ou composée. La *suture* simple se fait avec une aiguille & du fil, & comprend la *suture* nouée, la *suture* du pelletier; la *suture* entortillée & celle des tendons. La *suture* nouée, est ainsi appellée parce qu'on y fait en effet plusieurs nœuds; la *suture* du pelletier tire son nom de sa ressemblance avec la couture du gand; & l'entortillée, de ce qu'après que les levres de la plaie ont été percées par l'aiguille, on tourne le fil à l'entour pour tenir les levres de la plaie plus étroitement unies, comme on fait pour coudre un bec de lievre (Voyez *Pl. II. Figures* 21, 22.) La *suture* des tendons se pratique quand les tendons sont divisés. Outre ces différentes *sutures*, il y en a encore quelques autres que pratiquoient les anciens qu'ils appelloient *sutoria*, *Sartoria*, *Celsiana*, (Voyez *Pl. II. Fig.* 19.) & la *clavata* chevillée qui se faisoit avec des tuyaux de plume, ou de petits morceaux de bois cylindriques. Mais il y a long-tems que ces sortes de *sutures* ne sont plus en usage, si ce n'est la derniere, *futura clavata*, que Palfin & Garengeot ont fait revivre avec un petit changement; qui est qu'au lieu de tuyaux de plume, ils recommandent des cylindres de soie cirés. 4°. Il faut encore faire attention, qu'avant de faire les *sutures* des plaies profondes, on doit laisser une petite tente au fond de la plaie, jusqu'à ce qu'elle soit parfaitement nettoyée, afin que la consolidation de la plaie commence dans le fond.

Pour les *sutures* seches, il les faut faire d'une longueur

suffisante, & proportionnée à la partie blessée, ensorte qu'elles couvrent une grande partie de la plaie, mais qu'elles ne la couvrent pourtant pas toute entiere, de peur que la circulation du sang n'en soit retardée, & qu'il n'en arrive des tumeurs ou autres accidens. Il faut de plus, que l'emplâtre soit bien collée : & pour cet effet on pourra se servir de l'emplâtre d'André de la Croix, de l'emplâtre styptique de Crollius, de l'emplâtre diachylon, ou de diapalme mêlée avec de la térébenthine, & étendue sur un morceau de bonne toile. Après que le sang qui sort de la plaie sera arrêté, & que la plaie sera détergée, on pourra instiller dans la plaie quelques gouttes d'un baume vulnéraire, tel que l'essence de mastic, l'ambre ou le baume du Perou, ou le baume du Commandeur, ou quelque autre composition balsamique de l'espece gommeuse, qui formera une espece de croûte balsamique consolidante, fermera l'entrée à l'air, & procurera l'agglutination. On appliquera ensuite une emplâtre suffisamment longue & large : on en mettra même deux ou un plus grand nombre, s'il en est besoin, soit sur la même ligne, ou en détournant; mais observant toujours de laisser quelque espace de l'une à l'autre. D'abord appliquez l'emplâtre toute chaude, par un bout sur un des côtés de la plaie, appuyant légerement avec la paume de la main pour la faire tenir; approchez ensuite les deux levres de la plaie de maniere qu'elles se touchent & soient bien de niveau; & en cet état rabattez l'autre bout de l'emplâtre sur le côté de la plaie opposé au premier; mettez pardessus un linge trempé dans quelqu'un des baumes que nous avons dit plus haut, & assurez le tout avec des compresses & des bandages convenables.

M. Petit veut que les emplâtres agglutinatives aient un trou au milieu ou même davantage, selon la grandeur ou la figure de la plaie, (Voyez *Pl. VIII. Vol. I. Figure* 11. & *Planche I I. Figure* 7.) afin que par ces ouvertures on puisse voir si les levres de la plaie sont bien réunies, & y introduire les médicamens nécessaires.

On applique ces emplâtres de la même maniere que nous venons de le dire, & on les laisse sur la plaie jusqu'à ce qu'elle soit presque consolidée. On peut aussi faire la *suture* seche de la maniere qui suit.

Faites deux emplâtres de quelqu'une des sortes ci-dessus énoncées, sur de bonne toile, d'une grandeur proportionnée à la largeur, la longueur & la profondeur de la plaie; car selon que la plaie est plus ou moins profonde, il faut que l'emplâtre soit plus ou moins longue. Attachez au bord de chaque emplâtre trois ou quatre cordons de fil, selon la largeur de la plaie; & après avoir chauffé les emplâtres, mettez-en une sur chaque côté de la plaie, distantes l'une de l'autre d'un doigt, ensorte qu'il y ait jour entre deux pour appliquer des médicamens, ainsi qu'il est représenté, *Planche I I. Figure* 8. Ensuite on approchera les levres de la plaie, & on les pansera comme il a été dit; & tandis qu'un Aide tiendra les levres bien appliquées l'une contre l'autre, le Chirurgien attachera les cordons des emplâtres les uns aux autres, faisant d'abord un premier nœud, puis un nœud coulant; & par ce moyen les levres de la plaie tiendront appliquées l'une à l'autre. Sur chaque emplâtre on mettra une compresse oblongue, & par dessus une quarrée & un bandage pour tenir le tout en état. Le lendemain on visitera la plaie; & si les cordons paroissent s'être lâchés on les serrera : sinon on les laissera sans y toucher. On appliquera ensuite un morceau de linge imprégné de quelques gouttes de baume consolidant; & par-dessus, des compresses & des bandages, comme il a été dit ci-dessus. Quelques-uns, au lien de cordons de fil, se servent d'agraffes de fer ou de cuivre attachées à des courroies, telles qu'elles sont représentées, *Planche I I. Figures* 9. & 10. Ces emplâtres sont collées sur les levres de la plaie, comme celles dont on a parlé plus haut, & ensuite avec les rubans ou des courroies attachés aux côtés opposés, on tire les deux levres l'une à l'autre, de maniere qu'elles se touchent. Mais comme ces deux dernieres sortes de *sutures* seches sont plus longues & plus difficiles à faire, elles sont aussi moins usitées que celle de la premiere sorte.

Si la plaie est large ou profonde ou transversale, comme il arrive souvent à la cuisse. Voyez *Pl. IV. Vol. I. Figure* 1. *Lett.* H. ou à l'abdomen, ou aux fesses, ou aux bras; ou s'il pend quelque portion de la partie blessée, comme il arrive quelquefois lorsque ce sont le nez, le front ou la joue, le nez, le menton ou les oreilles qui sont blessés; ou lorsque la blessure est angulaire ou cruciale, comme dans la *Planche I I. Figures* 12, 13, & 17. la *suture* qu'il convient de pratiquer est la véritable ou sanglante. Ces sortes de *sutures*, comme nous l'avons déja observé, sont simples ou composées. La *suture* entortillée, qui est une des simples, est rarement d'usage, si ce n'est pour le bec de lievre. Le point de pelletier se fait pour les plaies aux intestins; & la *suture* nouée pour toutes les autres plaies qui requierent une véritable *suture*. La *suture* composée s'appelle ainsi, parce qu'il y faut autre chose qu'une aiguille & du fil.

La meilleure méthode que je sache pour faire une *suture* nouée ou intertompue est celle qui suit.

Prenez un fil double bien ciré, on six petits fils de toile, & les passez dans une forte aiguile courbe. (Voy. *Planche II. Vol. II. Fig.* T. 5.) Percez avec cette aiguille, tout d'une fois, les deux levres de la plaie (que nous supposerons avoir deux pouces de long) vers le milieu, en avançant de la partie extérieure de la levre inférieure, vers le fond, & remontant par la partie intérieure de la levre supérieure, ensorte que les deux perforations externes, par lesquelles le fil est entré & sorti, soient distantes, d'environ un travers de doigt, des levres de la plaie, ou plus ou moins, selon que la plaie est plus ou moins grande. Otez alors l'aiguille, & appuyant doucement sur les levres de la plaie, liez les bouts du fil, en faisant d'abord un premier nœud, puis un nœud coulant, ensorte que les levres de la plaie soient retenues contiguës l'une à l'autre; faites ensuite les pansemens comme pour une *suture* seche. Si la plaie étoit plus longue, & qu'une seule *suture* ne fût pas suffisante, il en faudroit faire deux ou trois, ou davantage, (Voyez *Planche I I. Figures* 11. & 16.) de la maniere que nous venons de dire, en laissant un pouce de distance entre chaque. Et de peur que la partie blessée ne soit offensée par les nœuds, il faut, après le premier nœud, mettre pardessus une petite compresse de linge ou d'étoffe de soie cirée, (Voyez *Pl. VIII. Vol. I. Fig.* 22.) & faire par-dessus un nœud qui soit coulant, afin de le pouvoir dénoüer ou lâcher plus aisément s'il survenoit de la douleur ou de l'inflammation.

Voilà la méthode qui est à suivre quand les plaies sont obliques ou transversales : mais quand la plaie est angulaire, ou triangulaire, comme celle représentée (*Planche I I. Figure* 13.) il faut d'abord faire la *suture* à l'angle *A*. ensuite il en faut faire de pareilles vers le milieu des côtés de la plaie, comme en *B*. & en *C*. Si la plaie a deux angles formans la figure de la lettre Grecque Π, comme celle qu'on voit, (*Planche I I. Figure* 14.) ce qui arrive souvent au visage, surtout au front : alors il faut faire une *suture* à chacun des angles *A*, *A*. Si ces deux *sutures* ne suffisent pas à cause de la grandeur de la plaie, il en faudra faire encore deux au milieu des côtés en *B*, *B*, ou même davantage. Si la plaie est

cruciale, c'est-à-dire, de la forme de la lettre X comme celles représentées, *Figures* 6. & 22. qu'on ne puisse pas, par le moyen des emplâtres, en rapprocher assez les levres pour qu'elles se touchent; il faut introduire l'aiguille, comme dans la *Fig.* 12. premierement en *A*, & la conduire de là en *B*, puis la faisant entrer en *C*, l'amener jusqu'en *D*. Ensuite il faut approcher doucement les deux levres l'une de l'autre, & faire le nœud entre *A* & *D*.

Au lieu de cette simple *suture*, quelques anciens Chirurgiens se servoient, pour les grandes plaies, d'une *suture* composée, ou clavelée (*clavata*) qui est celle que nous appellons vulgairement *suture enchevillée*. Ils préféroient cette *suture* aux autres, parce qu'il arrivoit quelquefois qu'elles déchiroient la plaie, ce qui non-seulement empêchoit l'agglutination, mais même causoit quelquefois d'autres inconvéniens considérables. Mais quoique la *suture* enchevillée ne soit plus usitée depuis plusieurs années, & que Dionis décide en termes exprès qu'elle est sujette à des inconvéniens; il y a cependant quelques modernes, (tels que Palfyn) qui la recommande dans sa *Chirurg. cap. 6. de suturis*, & Garengeot dans sa *Chirurg. cap. de suturis & gastroraph.*) qui l'ont fait revivre, & qui la préferent en plusieurs cas à la *suture* nouée; mais avec cette différence qu'au lieu de deux morceaux de bois dont se servoient les anciens, les modernes prennent deux petites pieces de toile ou d'étoffe de soie cirée, qu'ils roulent en forme de cylindre de la longueur de la plaie, & de la grosseur d'une plume d'oie: (Voyez *Planche II. Figure* 17.) par où ils empêchent le déchirement des levres de la plaie, & obvient en même-tems aux inconvéniens qu'entraînoit avec soi l'usage des deux morceaux de bois qu'employoient les anciens, à savoir les tumeurs, la douleur & l'inflammation qui en résultoient souvent.

Voici comme Palfyn faisoit cette opération pour les plaies profondes des parties musculaires.

Il prenoit une grosse & forte aiguille crochue, dans laquelle il passoit un bon fil en double, ciré, comme dans la *Planche II. Figure* 15. & y faisoit un nœud, après avoir passé l'aiguille dans les deux levres de la plaie de la maniere qu'il a été dit plus haut; & après avoir enfilé & passé de même une seconde & une troisieme aiguille, comme dans la *Fig.* 17. il passoit un cylindre ou un rouleau ciré dans les nœuds, comme en *BB*, ensuite, ôtant les aiguilles, il plaçoit un autre cylindre entre les bouts des fils sur l'autre côté, & approchant les levres de la plaie, de maniere qu'elles se touchassent, il tiroit doucement & également les bouts des fils, & les lioit par-dessus le cylindre *BB*, faisant d'abord un premier nœud, & ensuite un nœud coulant, comme en *CCC*. S'il y avoit trois fils, il commençoit par lier celui du milieu, & les deux autres ensuite.

Garengeot pratiquoit cette *suture* à peu près de même, mais avec cette différence, qu'au lieu d'un fil double, il se servoit d'un sorte de petit cordon fait de six ou huit fils blancs, ciré, & plus ou moins fort, selon la grandeur & la profondeur de la plaie, observant toûjours de proportionner tellement la grosseur du cordon à l'aiguille, qu'il pût la suivre aisément, pour épargner au blessé les vives douleurs qu'il lui auroit causées sans cette précaution. Lorsqu'il avoit introduit de cette maniere autant de cordons qu'il en falloit, il faisoit un nœud à l'extrémité de chaque cordon qu'il laissoit pendre de la levre supérieure de la plaie; alors il écartoit les fils qui composoient le cordon entre les nœuds & les levres de la plaie, en laissant de chaque côté un égal nombre; & en cet état il les nouoit après avoir passé dedans, le rouleau cylindrique; ensuite mettant les doigts sur la levre inférieure de la plaie près des piqures de l'aiguille, il tiroit doucement les cordons avec l'autre main, commençant par celui du milieu s'il y en avoit trois, jusqu'à ce que les levres de la plaie se touchassent; puis séparant en deux parties les fils de chaque cordon, qui étoient à la levre inférieure de la plaie & servoient pour lier l'autre rouleau, il faisoit d'abord un simple nœud avec le cordon du milieu; après avoir eu soin de bien réunir les levres de la plaie, il en faisoit autant avec les autres cordons, observant de ne pas serrer trop fort, de crainte d'occasionner une inflammation, après quoi il arrêtoit ces premiers nœuds par un nœud coulant, qu'il faisoit par-dessus les nœuds simples.

Du reste on panse la plaie avec quelque baume vulnéraire, & singulierement le baume du Commandeur, qu'on applique avec de la charpie; au moyen de quoi il se forme bien-tôt une espece de croûte balsamique, qui empêche que l'air ne s'introduise dans la plaie & hâte conséquemment la cure. On y met aussi une compresse imbibée de quelque liqueur chaude, succulente & digestive, & par-dessus un bandage convenable.

Les premiers jours, de quelque maniere que la *suture* ait été faite, il faut lever la compresse & le bandage avec beaucoup de précaution, pour voir en quel état est la plaie. Si tout paroît aller bien, qu'il n'y ait point de douleur, ou du moins qu'elle soit légere, il faut laisser les *sutures* comme elles sont, six ou sept jours, ou davantage, & continuer les pansemens jusqu'à ce que la plaie soit conglutinée. Si en levant l'appareil pour la premiere fois, on trouve les *sutures* trop lâches, il faudra défaire les nœuds pour les refaire plus serrés; si au contraire elles sont trop serrées, il les faudra lâcher. Quand on voit des marques de contusion aux levres de la plaie, il faut exciter la suppuration avec quelque onguent digestif, ou avec le baume d'Arcéus, & continuer pendant quelques jours; moyennant quoi on fera cesser ce désordre ou tous autres symptomes menaçans. Mais quand l'inflammation paroît violente & que la fievre survient, il faut un peu relâcher les *sutures* & panser la plaie avec un onguent digestif ou avec le baume d'Arcéus; on saignera le blessé; on tâchera de procurer du relâchement à tout le corps par des clysteres; on recommandera une diete aqueuse avec tous les autres remedes propres dans l'inflammation & la fievre. Après la cessation de ces accidens on resserrera les *sutures*, & on pansera la plaie, comme il a été dit plus haut. Mais si tous ces remedes restent sans effet, & que non-seulement les mauvais symptomes continuent, mais qu'ils aillent de jour en jour en augmentant, & paroissent d'une conséquence dangereuse, il faut couper les *sutures*, & traiter la plaie comme s'il y avoit perte de substance.

Si la plaie est conglutinée, ce qu'on connoît par la concrétion des levres & par la laxité des fils, on introduira s'il le faut entre les levres de la plaie & les *sutures* une sonde canelée; & on coupera les *sutures* proche des nœuds avec des ciseaux; puis soutenant la levre inférieure d'une main, & de l'autre prenant le nœud, on tirera le fil bien doucement. Quant aux petites plaies causées par les piqures de l'aiguille, on les guérira aisément en y injectant quelque eau vulnéraire, comme l'eau d'arquebusade, l'eau de chaux ou l'esprit de vin, & y appliquant des compresses trempées dans ces mêmes liqueurs. Mais si la plaie est grande, il faut y mettre du baume d'Arcéus ou quelque autre de même nature, & tenir les levres collées l'une à l'autre par une emplâtre adhésive, jusqu'à ce qu'il y ait une bonne cicatrice de faite.

Dans les plaies considérables à l'abdomen, quelques Chirurgiens préferent la *suture* enchevillée à la *suture* nouée ou interrompue; parce que les muscles de cette partie sont considérablement agités par la respiration, les éternuemens, la toux, la tension où ils sont, lors-

qu'on est droit ou debout; mouvemens qui par leur violence, ont été cause quelquefois que les petits fils ont déchiré les levres de la plaie, & causé de grands accidens.

Garengeot recommande cette *suture* même pour les plaies qui pénetrent dans la cavité de l'abdomen; & décrit ainsi la maniere de la faire. Après avoir enfilé l'aiguille, représentée *Planche VI. Vol. I. figure 6.* le Chirurgien la prend de la main droite près de son ouverture; & introduisant le ponce de la gauche dans la plaie, il applique les doigts de la même main sur la partie extérieure de la levre supérieure de la plaie qu'il eleve; alors il fait entrer la pointe de l'aiguille dans l'abdomen, la passe à travers le péritoine, les muscles, la graisse & la peau, à la distance de deux travers de doigt de la levre de la plaie; il retire ensuite l'aiguille & y passe le bout du fil. Alors introduisant le doigt *index* & celui du milieu dans la plaie au-dessous de la levre inférieure, & tenant son pouce sur la partie externe, il leve cette levre inférieure, & la perce avec l'aiguille de la maniere qu'on a déja dit. Si la plaie est longue de plus de quatre travers de doigt, il faut faire deux points également distans l'un de l'autre & des extrémités de la plaie; ou même davantage, si la plaie est encore plus large. On y introduit les rouleaux de la maniere que ce même Auteur l'a prescrit, & on panse la plaie avec du baume d'Arcéus. Pour l'abdomen on le fomente avec de l'huile de roses chaude, mêlée avec un peu d'esprit de vin, spécialement autour du nombril & des parties voisines de la plaie; & on applique sur la partie une compresse imbibée du même remede, & si l'on veut, par-dessus celle-là une seconde trempée dans de l'oxycrat chaud. On couvrira le tout d'un morceau de flanelle trempé dans une décoction émolliente, & on assurera tout l'appareil avec le bandage appellé serviette, auquel on ajoutera pour l'empêcher de glisser le scapulaire représenté *Pl. IV Volume I. figure 1. C.* qui doit aussi descendre plus bas que la serviette.

Quand les levres de la plaie paroissent être bien agglutinées, il faut couper les points de *suture*, l'un après l'autre, avec des ciseaux, ou tout de suite ou à différens jours, selon que les circonstances l'indiquent. Alors, après qu'on aura retiré les fils de la maniere qu'on a dit plus haut, il faudra achever la cure de la plaie avec un baume vulnéraire & des emplâtres adhésives. Mais il faut avoir grande attention de ne pas retirer les fils trop-tôt, de peur que les levres ne se r'ouvrent, ce qui pourroit causer de grands accidens.

Voyez la méthode de Celse pour les *sutures* de l'abdomen à l'article *Abdomen*.

Pour la *suture* des intestins, voyez encore le même article *Abdomen*.

Pour la *suture* du bec de lievre, voyez *Labia leporina*.

Pour la *suture* du *trichosis*, voyez la fin de l'article *Alcali*.

Maniere dont se pratique la suture des tendons.

Les Chirurgiens modernes font cette opération aux tendons des mains, pour les réjoindre quand ils sont coupés, & empêcher qu'ils ne perdent leur flexibilité & leur mouvement. Cette *suture* est pratiquable quand le tendon n'est pas situé profondément, mais qu'il est près de la peau: tels sont les tendons du pouce, les tendons extenseurs des doigts sur le dessus de la main, les tendons fléchisseurs des doigts; & des extenseurs & fléchisseurs de la main situés près du carpe; tels sont aussi à la jambe, les extenseurs du tibia sous le genou, le tendon d'Achille au-dessus du talon, & quelques autres. Au contraire, les tendons de la paume de la main sont si profondément situés, & la *suture* en est si difficile à former, que je n'ai jamais eu connoissance qu'on l'ait tentée. Les Anciens étoient formellement déclarés contre cette sorte de cure, parce qu'Hippocrate dit en effet « qu'un nerf divisé (or par nerf il « entend tendon) ne reprend jamais. » Et véritablement une simple piquure dans un tendon cause quelquefois les plus violens désordres. Il y a apparence que cette opération se pratiquoit du tems de Galien, parce qu'il s'éleve contre avec force; & son sentiment a été suivi par le très-grand nombre des Praticiens, & singulierement par Ambroise Paré. Mais elle a eu pour approbateurs Avicene, Guy de Chauliac, Salicet, Roger, Lanfranc, Brunet, Chalmet, André de la Croix, & plusieurs autres anciens Chirurgiens. Pour leurs successeurs, il paroît ou qu'ils n'ont pas connu cette opération, ou qu'ils l'ont jugée trop dangereuse; jusqu'à ce que dans le dernier siecle Veslingius, Severin, Felix Wurtz, & autres Praticiens fameux, entre autres Maynard & Bienaise, tous deux de Paris, Purman & plusieurs autres, l'ont fait revivre avec succès. Et en effet, elle réussit assez ordinairement quand la plaie est récente: souvent même il est encore tems de l'entreprendre le second, le troisieme ou le quatrieme jour, ou même encore plus tard, après que la blessure a été faite, quelquefois même, mais à la vérité, avec de bien plus grands inconvéniens, après que la plaie a été consolidée.

Avant que d'entreprendre cette opération, il faut commencer par examiner si le tendon blessé exige une *suture*: car quelquefois la *suture* est impratiquable, & d'autres fois elle ne se peut faire qu'avec un extreme danger. Quelquefois elle seroit pratiquable, mais n'est pas nécessaire, comme dans les cas où la cure peut se faire par de simples pansemens. S'il y a une partie considérable de tendon coupée, & que les extrémités en soient perdues dans les muscles, ensorte qu'on ne puisse pas les rapprocher au point qu'elles se touchent; on tenteroit alors vainement la voie de la *suture*. S'il y a aux extrémités du tendon une violente contusion; qui y cause de la douleur & une inflammation considérable, laquelle empêche les parties de se réunir & de reprendre; la *suture* ne feroit qu'irriter & accroître ces symptomes dangereux. C'est pourquoi il sera peut-être plus à propos en ce cas, comme le conseille Garengeot, de procurer une légere suppuration; & lorsque l'inflammation sera calmée, on tentera la *suture* si elle est nécessaire. Le même Auteur observe d'après Solingen, que les tendons des extenseurs situés sur le dessus de la main, se peuvent pour l'ordinaire unir sans *suture*; en étendant la main & rejettant les doigts en dessus, afin que les parties divisées du tendon, puissent plus aisément se rapprocher au point de se toucher. J'ai, dit Heister, employé plusieurs fois cette méthode avec succès; & entre autres sur un jeune homme qui avoit tous les tendons des extenseurs des doigts, sur le métacarpe, divisés. C'est pourquoi dans ce cas, aussi bien que dans celui où les fléchisseurs des doigts & des mains ou les extenseurs des orteils sont blessés, la *suture* me paroît superflue; pourvu qu'on tienne les parties si bien bandées & serrées par des éclisses, des compresses & des bandages, que les extrémités divisées puissent être maintenues dans un état de contact. Mais quand les tendons ne sont que piqués ou perforés par quelque instrument menu, ou qu'ils ne sont coupés qu'en partie, ou qu'il y a une violente inflammation, si les symptomes sont violens au point d'occasionner des convulsions; & que ces symptomes ne cedent pas aux remedes qu'on a coutume d'employer utilement en pareil cas; tels que l'huile de térébenthine, ou seule ou mêlée avec quelques gouttes d'huile d'ambre distilée; ou de lavande; il faudra diviser entierement le tendon blessé; & le recoudre quand les symptomes seront calmés.

La *suture* des tendons peut être formée de la maniere qui suit:

D'abord, le membre étant ou plié ou étendu, on com-

menceta par examiner soigneusement la partie blessée. Si la partie supérieure du tendon, comme il arrive souvent en pareil cas, est retirée en en haut par ses muscles, & cachée sous la peau, ensorte qu'on ne puisse pas en attrapper l'extrémité pour y passer l'aiguille, il faut faire dans la peau & les autres tégumens, une incision aussi grande qu'il sera besoin pour découvrir le tendon, qu'on tirera doucement en embas, avec des pincettes; & alors on réunira le tendon divisé par le moyen d'une *suture*. Ou si le tendon est à découvert, Garengeot, qui trouve trop de dureté à le tirer avec la pincette, conseille de tirer le tendon en embas, en y passant une aiguille & un fil ciré: mais l'usage de la pincette en ce cas ne tire point à des conséquences dangereuses.

Il y a deux manieres de faire cette opération: la premiere, est de la faire avec une aiguille, & la seconde avec deux.

Voici comment elle se fait avec une:

On enfile une petite aiguille, droite, d'une forme ordinaire, ronde ou platte par la pointe, (voyez *Planche III figure* 2. *AA.*) avec un fil de soie ou de chanvre, fin, mais assez fort, que l'on cire; comme on voit en *BB*, on fait un gros nœud au bout du fil, comme en *C*, & l'on tire l'aiguille & le fil qui la suit, à travers un morceau de cuir, comme en *D*, ou comme celui qui est représenté *fig*. 3. *A* & *B*, afin que le nœud ne puisse pas échapper de dedans le tendon (voyez *fig*. 4. *A*, ou *fig*. 7. *DD*.) alors il faut étendre la main blessée, dont le dessus est en quelque maniere représenté, *fig*. 14. à plat sur une table, ou sur une planche mince ou sur un carton épais, afin que les parties divisées du tendon puissent se réunir plus aisément; ensuite opposant la cannule représentée *Pl. VIII. Vol. III. fig*. 6. *lett. c*, ou le bout du doigt index à l'extrémité du tendon divisé, qui est à l'opposite de l'aiguille, on passe l'aiguille par le milieu du tendon supérieur, à la distance d'un travers de plume ou de deux lignes, de l'extrémité, introduisant l'aiguille par dehors & la poussant jusques aux parties internes, comme on le voit représenté *Planche III. figure* 4. *A*. Après cela il faut passer de même l'aiguille dans la partie inférieure du tendon, représentée par *B*, & la conduire des parties internes aux externes: ensuite, appliquant, comme dans la *suture* nouée, ou une petite compresse, ou un morceau de linge, plié comme dans la *Planche VIII. Vol. I. fig*. 22. ciré ou non ciré, ou un morceau d'étoffe de soie aussi ciré, & plié de la même maniere, ou un morceau de cuir; on fera un nœud simple au-dessus de la petite compresse, & ensuite un autre qui soit coulant & facile à défaire. On trouvera toutes les parties de cet appareil représentées à la *lett. B*. Alors après avoir bien nettoyé la plaie, on y appliquera de l'huile chaude de térébenthine ou du baume de Copaü, ou quelque autre baume vulnéraire, avec de la charpie & des compresses; on adaptera aussi une éclisse ou morceau de carton taillé selon la figure de la main (voyez *Planche III. figure* 5.) avec des compresses, pour tenir les doigts ouverts, & on assurera le tout avec un bandage convenable. Au lieu d'une aiguille droite, le Chirurgien peut aussi se servir d'une petite aiguille courbée, telle que celle qui est représentée *fig*. 6. pointue par le bout *A*. Si les doigts ne suffisent pas pour passer commodément l'aiguille, il faut se servir d'une aiguille qui ait un manche, telle que celle qui est représentée *Planche VI. Vol. I. fig*. 2. & 3. Si la plaie a déja quelques jours, & que les extrémités blessées du tendon paroissent endurcies, circonstance qui rendroit leur agglutination difficile, avant de les réunir par la *suture*, il faut en rafraîchir les bouts avec des ciseaux; ou si la plaie est en grande partie ou même entierement fermée, il la faut r'ouvrir en y faisant une incision, avoir soin de séparer le tendon des parties auxquelles il est adhérent, & procéder ensuite comme dans un autre cas.

Garengeot compte avoir remis cette méthode en vogue: mais il défend très-expressément de laisser les tendons découverts, ou d'en rapprocher les extrémités pour qu'elles se touchent, avec des pincettes; à cause des symptomes dangereux qui peuvent s'en ensuivre, & qu'on n'a point à craindre en cousant, comme il a été dit plus haut, la peau extérieure avec le tendon qu'elle couvre, & tenant la main & les doigts ouverts par un appareil propre à cet effet. Mais afin que toute l'opération se puisse faire plus commodément, Garengeot conseille, au lieu de ne se servir que des mains, comme on fait d'ordinaire, d'y employer l'instrument représenté *Pl. VIII. Vol. III. fig*. 6. *lett. c*, à travers lequel, après avoir posé le doigt sur la peau à l'opposite, pour la tenir en état, on passe l'aiguille & le fil: & lorsqu'on a passé l'aiguille à travers ces parties, on retire l'instrument; alors on retire tout-à-fait l'aiguille, & on tire le fil autant qu'il est nécessaire; après quoi on applique encore l'instrument pour percer de même la partie inférieure du tendon, & l'amener à un même point de contact avec la supérieure. Les aiguilles courbes sont préférables pour cette opération aux droites; & les plattes qui ont une côte seulement à la courbure interne, comme celles de la *figure* 6. sont préférables à celles qui sont en côte sur les côtés, comme *Planche II. Volume deuzieme*, *lett*. S. T. V. parce que celles-là ne divisent pas tant de fibres que les dernieres. Quand la plus grande partie du fil double est passée dans les tégumens & les tendons, on y engage, comme dans une gance ou une boutonniere, une compresse de soie, cirée & roulée en cylindre, pour tenir la ligature en état sur les levres de la plaie, de la maniere qu'on le voit représenté, *Planche troisieme*, *figure* 4. *lett. C*. Quand le fil est passé de même dans la partie inférieure du tendon, qu'on a ramené les deux extrémités au point de se toucher, & qu'on a engagé une compresse cylindrique dans le fil comme en *D*, il faut assurer le tout avec deux nœuds, l'un simple & l'autre coulant. Mais il paroît surprenant que Vaugion, Verduc, Charriere, plus récemment Dionis, & Garengeot même, conseillent d'amener les deux extrémités à être l'une sur l'autre, sans alléguer aucune raison pour justifier cette méthode, tandis qu'il est visible qu'elle est capable d'empêcher l'agglutination, comme l'a remarqué le célebre Cowper, qui aussi a réuni le tendon d'Achille à un blessé, sans s'assujettir à cette méthode singuliere. Mais si les parties divisées du tendon son déja devenues calleuses, la plaie n'étant plus récente, les célebres Chirurgiens que nous venons de nommer, conseillent de séparer le tendon des parties auxquelles il touche, de retrancher les extrémités qui sont durcies & de procéder quant au reste à la *suture* comme dans un autre cas.

On peut aussi fort bien faire cette *suture* en appliquant un morceau de cuir quarré, comme celui qui est représenté, *fig*. 3. *AB*, sur la partie supérieure & sur l'inférieure de la plaie, de la maniere qu'on le voit exécuté, *fig*. 7. faisant un nœud par dessus une compresse qu'on a engagée sous le fil.

La maniere la plus simple de faire cette opération est celle que propose Dionis, dont voici la description.

Passez avec une aiguille convenable un fil simple ciré, dans une des deux extrémités du tendon, de dehors en dedans; passez-le ensuite dans l'autre extrémité de dedans en dehors, & cela tout de suite: alors retirant l'aiguille, liez le fil par-dessus une compresse ronde, ensorte que les extrémités du tendon blessé puissent se joindre. Mais les méthodes précédentes sont préférables à celles-ci.

Nuck est le premier, si je ne me trompe, qui a décrit la *suture* des tendons avec deux aiguilles: & voici de quelle maniere.

Enfilez

Enfilez deux petites aiguilles d'une forme ordinaire, d'un fil de soie ciré, suffisamment fort, mais point trop gros; passez les deux aiguilles dans la partie supérieure du tendon, (*Figure 4. E*) en dedans, & dans la partie inférieure de l'autre extrémité du tendon, comme en *F*, en dehors, ensorte que les deux perforations à chaque partie du tendon, soient faites vers les côtés du tendon, & près des extrémités: alors ôtant les aiguilles, liez les bouts des fils, mettant un morceau de cuir ou une compresse cylindrique sous le nœud, & les tirez autant qu'il faudra, pour que les deux bouts du tendon divisé se touchent. Par cette méthode, dit Nuck, les extrémités du tendon ne sont pas si sujettes à être déchirées que dans les opérations où l'on ne fait qu'une seule perforation à chaque extrémité du tendon, & les levres divisées sont plus aisément contenues dans un état de contact. La *suture* étant finie, il met dessus de la poudre de térébenthine bouillie, & panse la plaie avec du baume d'Arcæus ou un digestif commun, ayant la précaution de tellement disposer les compresses & les éclisses, qu'on tient le tendon dans un état d'immobilité.

D'autres cependant préferent la méthode précédente avec une seule aiguille, principalement, si c'est à la main qu'il est question de faire une *suture*; parce qu'elle est plus aisée à faire de cette maniere, & qu'elle cause moins de douleur au blessé. Je ne crois pas néanmoins qu'il faille absolument rejetter la méthode de Nuck. Quand il y a plusieurs tendons de coupés, il faut faire une *suture* à chacun séparément.

Dès que la *suture* est faite, il faut tout de suite mettre l'appareil, ce qui se fera de cette maniere.

Mettez dans la plaie de la charpie imbibée d'huile de térébenthine, ou de baume du Pérou, ou de baume de Copaü, & par-dessus une compresse trempée dans de l'esprit de vin chaud, & exprimée ensuite. On étendra la main du blessé sur un morceau de carton ferme & épais (*Fig. 5.*) avec des compresses, pour empêcher la main & les doigts de se plier en-dedans: on assurera le carton avec un bandage, & l'on enveloppera le carton avec des linges trempés dans de l'esprit de vin, ou de l'oxycrat chaud. Quelques-uns oignent le bras avec de l'huile de vers de terre; & cette méthode n'est pas mauvaise. Il faudra réitérer ces pansemens, jusqu'à ce que les parties divisées du tendon aient repris; ce que l'on connoîtra par la laxité des fils qui les retiennent; qu'il faudra alors couper & retirer. Si les morceaux de cuir, la charpie ou la soie cirée ne tombent pas d'eux-mêmes: il faudra les détacher doucement. On pansera la plaie avec du baume vulnéraire & de la charpie, & l'on tiendra la main blessée, étendue sur du carton, pour hâter l'agglutination.

Garengeot décrit une machine particuliere, pour contenir la main & le bras dans une posture convenable, les doigts allongés, mais tant soit peu courbés. Mais, quoique à la vérité cet instrument puisse être de quelque utilité, le même effet peut être produit par la méthode qui a été indiquée plus haut.

S'il y a de la roideur ou de la distension au tendon après qu'il est agglutiné, il sera à propos de frotter la partie tous les jours avec de l'onguent de guimauve, de l'huile de vers, de millepertuis ou d'amande, jusqu'à ce qu'il ait recouvré sa flexibilité naturelle. Il est étonnant que non-seulement les Anciens, mais même quelques-uns des Modernes, tels qu'Arcéus, Marchetti, Genga, Pecceti, & autres célébres Praticiens d'Italie, se soient déclarés contre cette méthode, & ne balancent pas à assurer, comme font quelques uns, que tout ce qu'on rapporte du succès de ces *sutures* est fabuleux; tandis qu'il y en a quantité d'exemples avérés, rapportés par des Auteurs dignes de foi, parmi lesquels on peut consulter Kisnerus, *Dissertatio de tendinum læsionibus*; la Chirurgie de Valentini, & Goelicke, *de tendinum affectibus*.

Les tendons des jambes ne sont pas moins sujets à être coupés que ceux des bras, singulierement le tendon d'Achille, & le tendon des extenseurs du tibia, immédiatement au-dessous de la rotule. Par le tendon d'Achille, on entend un tendon large & fort, qui sert à étendre le pié, & qui vient du milieu de la jambe au talon. Ce nom lui vient de celui d'Achille, un des plus fameux héros de la Grece, qu'on dit être mort à la guerre de Troie, d'une blessure à ce tendon. La destruction de ce tendon emporte avec elle celle de la faculté naturelle qui produit le mouvement du pié; & à moins qu'il ne soit bien repris, le blessé en demeurera estropié pour toujours. Je n'ignore pas à la vérité que Garengeot parle d'un Chirurgien de Paris qui guérit un homme d'une fracture au calcaneum, en divisant le tendon d'Achille avec un bistouri, le laissant en cet état, sans y faire de *suture*; & se contentant de retirer l'esquille d'os qui étoit séparée; & que le malade n'en fut pas pour cela boiteux, ni aucunement estropié. Mais bien loin de recommander à qui que ce soit d'imiter cette méthode, je conseille tout le contraire, & ne vois point pourquoi, pour une simple fracture au calcaneum, un Chirurgien s'aviseroit de couper le tendon d'Achille, ni pourquoi l'ayant fait, il s'abstiendroit de la *suture* de ce tendon. Je voudrois que Garengeot, qui souvent explique des circonstances moins importantes, nous eût aussi expliqué ce cas singulier; de maniere à nous le rendre intelligible.

Borelli rapporte qu'un Chirurgien extirpa un gros tendon de la cheville du pié: c'étoit apparemment le tendon d'Achille, qu'un ulcere avoit corrompu; & qu'après que la plaie eût été guérie, le malade ne laissa pas de marcher comme un autre, le tendon détruit ayant été remplacé par un nouveau, ou par une substance analogue.

Les plaies de ce tendon peuvent être de différentes sortes: s'il n'est que piqué, perforé ou coupé seulement en partie, le malade se trouve affecté de symptomes très-dangereux, qui sont d'autant plus terribles, que ce tendon est plus gros que les autres. C'est sans doute pour cette raison que les Anciens Medecins ont regardé les blessures de ce tendon; qui est le plus gros de tous, comme mortelles, ou tour au moins, comme extrêmement dangereuses, confirmés sans doute dans cette opinion, pour avoir lu ou entendu dire; qu'Achille mourut d'une pareille blessure. Les symptomes qu'éprouve le blessé, lorsque le tendon est entierement blessé, sont moins cruels & plus supportables; c'est pourquoi lorsque ce tendon n'étant que piqué ou coupé en partie seulement, le désordre est si violent & si opiniâtre qu'il ne cede à aucuns remedes, il faut achever de le couper; & alors la douleur & les convulsions cessent; & l'on n'a point à craindre que ces symptomes se renouvellent, lorsqu'on travaillera à réunir le tendon par la voie de la *suture*. Quant à cette particularité singuliere, qu'une piqure accidentelle au tendon cause des symptomes si dangereux, tandis que les perforations qu'on fait avec l'aiguille, n'en causent point ou presque point; je n'en saurois rendre raison, quoique bien persuadé par l'expérience que le fait est constant. C'est pourquoi il n'y a pas lieu de s'étonner que Paré & d'autres Praticiens, qui dans d'autres cas n'étoient pas si timides, n'aient cependant jamais osé entreprendre cette opération: & Weslingius qui vir un Chirurgien Africain réunir par la voie de la *suture* le tendon d'Achille & les extenseurs du tibia, au-dessous de la rotule, avouoit que la témérité de pareils Chirurgiens le faisoit frémir, quoique la facilité & le succès de cette cure condamnât ses craintes. Cependant il faut convenir, qu'il n'est pas impossible de réunir sans *suture* le tendon d'Achille, aussi-bien que d'autres tendons offensés, si l'on peut bander le pié de ma-

niere que les deux extrémités du tendon soient maintennes dans un état de contact.

La maniere dont se fait la *suture* de ce tendon, n'est guere différente de celle dont se fait la *suture* des tendons de la main, (Voyez *Planche troisieme, figure* 7. & 10.) si ce n'est qu'il fant que pour ce tendon, l'aiguille soit plus grosse & plus forte, soit qu'elle soit droite, comme celle de la *figure* 8. *Lett. A*, ou platte & courbée, comme celle de la *figure* 9. Il faut aussi que le fil soit plus fort, comme celui de la *figure* 8. *B B.* Veslingius, si je ne me trompe, est le premier qui ait enseigné la maniere de faire cette opération. Il rapporte un exemple d'une *future* faite au tendon d'Achille, & d'une autre à celui des extenseurs du tibia, dont il a été témoin en Afrique. M. Cowper, fameux Chirurgien à Londres, la fit, & nous en a laissé une Description détaillée, que nous allons donner ici un peu plus claire & plus intelligible qu'il ne l'a donnée lui-même.

Le blessé avoit trente ans; le tendon d'Achille de sa jambe gauche, étoit coupé entierement, à la distance de trois travers de doigt du calcaneum; la partie supérieure étoit retirée en en-haut, d'environ deux pouces. Voyez *Figure* 10. *A B.* M. Cowper commença par découvrir par la voie de l'incision les tégumens *a b*, pour pouvoir parvenir aux extrémités du tendon. Garengeot & quelques autres Modernes défendent cette incision, à cause des mauvaises suites qu'ils pensent qu'elle peut avoir. Mais le succès de l'opération faite par Cowper, fait bien voir que ces craintes sont vaines, joint à ce que ceux-mêmes qui défendent cette incision à la jambe, l'ont recommandée à la main. Et singulierement, si les bouts du tendon sont retirés l'un de l'autre considérablement, comme dans le cas que l'on vient de rapporter, il n'est pas possible de faire l'opération sans cette incision. Cowper se servit de deux aiguilles droites & menues : mais Garengeot veut qu'on en employe deux grosses & courbées. Du moins paroît-il par cet exemple, que l'opération peut se faire très-bien avec des aiguilles petites & droites, quoique peut-être de plus grosses qui seroient courbes, seroient plus commodes. On en peut inférer aussi que le porte - aiguille (*acutenaculum*) n'est pas si nécessaire que Garengeot le prétend; car Cowper n'en fait pas mention, & vraissemblablement ne s'en est pas servi. Il introduisit au moyen de la premiere aiguille *C*, un fil de soie ciré dans la partie supérieure du tendon *A* à un demi-pouce du bout. La *figure* montre qu'il fit entrer l'aiguille en-dehors du tendon, & la conduisit endedans, quoiqu'il ne fasse pas ce détail : mais elle ne fait pas voir exactement, quelle partie de chaque extrémité du tendon fut perforée par l'aiguille *C*; c'est-à-dire qu'on ne voit, ni à quel endroit de l'une ou l'autre partie du tendon elle est entrée, ni à quel endroit elle est sortie. Avec une autre aiguille, *D*, enfilée aussi d'un fil de soie, il perça de même la partie supérieure du tendon, la faisant entrer un peu plus bas que la premiere; ensuite il passa les deux aiguilles dans la partie inférieure du tendon, *B*. Il étendit le pié du malade, & fit approcher les deux extrémités du tendon, au point qu'elles se touchassent, en tirant les deux bouts de fil l'un à l'autre, lesquels il lia de maniere que les extrémités du tendon fussent maintenues en état de contact, faisant toujours tenir au blessé son pié allongé; puis il coupa les bouts des fils. Ni le détail de son opération, ni la *figure* ne nous apprennent point de quelle maniere les bouts des fils furent liés; si *C* le fut avec *D*, ou *C* avec *C*, & *D* avec *D*. Mais il y a lieu de croire, à ce qu'il me semble, que *C* fut attaché avec *C*, & *D* avec *D*. Il pansa ensuite la plaie avec de la charpie qu'il trempa dans de l'huile de térébenthine, & y appliqua une compresse & un bandage. De plus, afin que le pié fût toujours comme il le falloit, dans un état d'extension, & que les extrémités du tendon continuassent de se toucher; il fit une espece d'arc de carton fort & épais qu'il appliqua tellement à la partie antérieure du pié & de la jambe, que le pié ne pût point avoir de mouvement, ni la *future* se rompre. Il observe que le blessé se plaignit de douleurs aiguës, lorsqu'il lui perça avec l'aiguille la partie supérieure du tendon; mais qu'il n'en sentit point lors de la perforation de la partie inférieure. Ensuite après avoir fait mettre le malade au lit, il lui tira du bras quatorze onces de sang, pour obvier aux accidens qui pouvoient survenir; & lui fit prendre sur le soir une once de sirop de méconium, pour lui procurer du repos. Le lendemain le malade se trouva assez bien : il avoit dormi : seulement il se plaignit que pendant la nuit il avoit senti des douleurs lancinantes au gras de la jambe, lorsqu'il lui étoit arrivé de s'éveiller. Le troisieme jour il pansa la plaie de même que le premier, y ajoutant seulement une fomentation d'absinthe, de sauge, de romarin & de feuilles de laurier. Le quatrieme jour la plaie parut humectée d'une humeur séreuse, appellée *synovie*; le six cette matiere étoit épaissie; le huit, elle l'étoit encore davantage, après quoi elle disparut d'elle-même. Pendant tout ce tems-là, les deux extrémités du tendon ne s'écarterent point du tout : mais il parut à l'endroit de leur conjonction une substance blanche, sur laquelle M. Cowper appliqua du baume de térébenthine & de la teinture de myrrhe. Bientôt après, cette substance se dissipa, & alors les deux extrémités parurent couvertes d'une autre substance, fongueuse & charnue. M. Cowper ne mit plus rien alors que de sec sur la plaie, tantôt de la charpie séche, & tantôt de la poudre de térébenthine. Le dixieme jour un des fils parut lâche. M. Cowper le coupa & le retira. Deux ou trois jours après, l'autre fil étant lâche aussi, il le coupa & le retira de même : pendant tout ce tems, le pié étoit toujours étendu, au moyen du carton qui étoit attaché par-dessus. Voilà ce qui fait voir, qu'ainsi que je l'ai conjecturé, les bouts de fil *CC* étoient liés ensemble, & pareillement les bouts *DD*; puisqu'un des fils s'étant relâché, M. Cowper le coupa & le retira, sans que l'autre cessât de rester serré; car si *C* eut été lié avec *D*, en coupant l'un des deux, l'autre se seroit lâché aussi. M. Cowper differe des autres Praticiens en une circonstance considérable; car il ne paroît pas par son récit, qu'il se soit servi de compresses de peau, de linge, ou de fil de soie, ou de chanvre ciré. Il nous apprend aussi comment il faut retirer les fils de la *future*, circonstance qu'avoient négligée les autres Auteurs; & le carton dont il se sert, est encore une précaution, sans laquelle il seroit difficile de tenir le pié étendu. Les autres Auteurs ne font point mention non plus de fréquentes applications de corrosifs, pour faire tomber ou diminuer les chairs spongieuses qui surabondent. Au bout de trente jours le malade fut en état de marcher un peu, mais en boitant. Petit-à-petit il marcha plus aisément, & sur la fin du second mois, il recouvra entierement l'usage de son pié.

Mais Paré rapporte un exemple où le tendon d'Achille ayant été coupé d'un coup d'épée, & n'ayant point été rejoint par une *future*, non seulement la cure fut longue & difficile, mais même la cicatrice qui s'étoit formée se rouvrit dès que le malade sortit du lit.

Veslingius rapporte d'une maniere assez vague les *futures* de cette espece, dont il a eu connoissance.

« J'ai vû, dit-il, dans l'*Amanuensis* de mon pere, que « des Chirurgiens ont réuni par le moyen de quelques « *futures*, le tendon d'Achille coupé un peu au-dessus « du calcaneum. J'ai vû aussi, ajoute-t'il, le tendon « des extenseurs du tibia, qu'un Arabe avoit eû cou« pé d'un coup de cimetere, être réuni de la même « maniere par un Chirurgien de Tunis. » Ce passage de Veslingius nous apprend qu'on faisoit plus d'une *future* : mais il ne nous dit point comment se faisoient les pansemens, ni comment on procédoit à la cure.

Kisner dans sa Dissertation *de Tendinum læsionibus*, a décrit une autre maniere de faire la *suture* du tendon d'Achille, que j'ai représentée *Planche troisieme figure* 7. qui est si claire, qu'elle n'a pas besoin d'être expliquée. Mais quoique le plus grand nombre des Auteurs conseillent de faire la premiere perforation à la partie supérieure du tendon, il commence par l'inférieure en *D E*, & fait à la partie supérieure le nœud coulant que les autres font à la partie inférieure. Mais sans prétendre que la méthode proposée par Kisner, ne puisse pas réussir : je préfere cependant celle de Cowper & des autres.

Je ne sache pas qu'aucun Auteur ait encore décrit jusqu'à présent la maniere de faire la *suture* du tendon des extenseurs du tibia : mais j'imagine qu'on la peut faire comme la précédente. Mais comme ce tendon est fort considérable, une seule piqure à chaque partie du tendon peut n'être pas suffisante. Il faudra donc dans ce cas, après avoir bien fait étendre la jambe du blessé, se servir d'un fil avec deux aiguilles,& faire deux perforations à chaque partie du tendon de la maniere que Nuckle prescrit, & qu'il est indiqué *Planche III. figure* 4. *lett. E F*, comme nous l'avons déja observé plus haut. Il faudra ensuite gouverner la plaie de la maniere que nous l'avons prescrit pour les tendons de la main, ou suivant la méthode proposée par Cowper. On aura soin aussi de bander le jarret avec des éclisses de bois ou de carton fort & épais, comme pour la fracture de la rotule; ensorte que le genou ne puisse pas plier ni cesser d'être dans un état continuel d'extension. Mais en observant de tenir continuellement la jambe dans cette posture, je ne doute pas que le tendon ne puisse reprendre sans *suture*, parce que la partie supérieure du tendon divisé ne se retirera pas tant que feroit celle du tendon d'Achille, à cause de la connexion de la rotule avec le tibia : c'est pourquoi il n'est pas bien difficile d'amener les deux extrémités l'une contre l'autre, & de les retenir par des bandages convenables dans un état de contact.

De la suture des ligamens.

Comme les ligamens consistent en une substance similaire à celle des tendons, il y a tout lieu de croire qu'on peut parvenir à les faire reprendre par la même méthode, s'il leur arrive d'être coupés. Or, la meilleure maniere de pratiquer cette *suture*, est d'y employer un fil avec deux aiguilles, & de se conformer à la méthode que Garengeot recommande pour la *suture* des tendons, & que nous avons déja décrite. Les pansemens & tous les autres procédés seront les mêmes que dans les cas précédens. Heister, *Chirurg.*

SYA

SYALITA, H. M. *Arbor Indica, flore maximo, cui multæ innascuntur siliquæ.*

C'est un grand arbre haut de quarante ou cinquante piés, qui croît au Malabar, dont la fleur est fort belle & très-odoriférante : elle fait place à un fruit fort gros, assez semblable à une pomme, & qui a à peu près le gout de nos pommes subacides ou vineuses, avec leur odeur & leur pulpe. Son acidité est cependant un peu trop grande pour en faire un manger délicat. Cela n'empêche point les naturels du pays d'en faire usage, surtout dans leurs bouillons.

Ils tirent de ses feuilles une lessive dont ils se servent pour nettoyer la graisse des cheveux, ôter la crasse de la tête, ainsi que pour dissoudre & dépurer l'argent. Le suc exprimé de ses racines, & appliqué par le moyen d'un linge qu'on en humecte; résout les tumeurs inflammatoires & œdémateuses. Le suc exprimé de son fruit, lorsqu'il est encore tendre, & mis en sirop avec du sucre, divise & chasse le phlegme, guérit les aphthes & les inflammations à la gorge. Le fruit mûr relâche le ventre, excite fréquemment la diarrhée. L'écorce de l'arbre broyée dans une infusion de riz, ce que les naturels du pays appellent *ambata consja*, dissipe les douleurs de la goutte : pour cet effet il en faut frotter la partie affectée. Ray, *Hist. Pl. p.* 1707.

SYC

SYCAMINOS, *la mûre.*

SYCE, σύκη, *figue.*

SYCIA, par corruption de *Sicya*. Voy. *Sicya*.

SYCION, συκιὸν, décoction de figues sechées.

SYCITES, συκίτης; épithete que l'on donne au vin dans lequel on fait infuser des figues.

SYCOMA. Voyez *Sycosis*.

SYCOMORUS, Offic. J. B. 1. 124 Ger. 1326. Emac. 1509. *Sycomorus, sive ficus Ægyptia*, Park. Theat. 1492. *Ficus folio mori, fructum in caudice ferens*, C. B. P. 459. Raii Hist. 2. 1439. *Sycomore d'Egypte.*

Cet arbre croît en Egypte & dans d'autres contrées. Son fruit & sa larme sont d'usage : son fruit est rafraîchissant & humectant, relâche l'estomac, & guérit les tumeurs dures. Sa larme résiste au poison & à la peste.

Le fruit du *Sycomore* est bienfaisant au ventre : mais il nourrit peu, & est pernicieux pour l'estomac. Il passe pour rafraîchissant & humectant. On lui attribue la vertu de relâcher, d'où l'on a conjecturé qu'on pouvoit l'appliquer avec succès, mêlé avec l'huile de rose, sur l'estomac, dans les maladies fiévreuses. Galien fait un grand éloge de l'emplâtre *diasycomorum* pour la cure d'une tumeur causée par un esprit grossier & vaporeux. La larme a la vertu d'amollir, d'agglutiner les plaies, & de discuter ce qui mûrit difficilement. On la prend intérieurement, & l'on s'en sert à l'extérieur en liniment; contre la morsure des serpens, les duretés skirrheuses de la rate, le refroidissement & les douleurs de l'estomac. Les Anciens tiroient du fruit, un vin qui dégénéroit facilement en un vinaigre très-fort. Ray, *Hist. Plant.*

SYCOSIS, σύκωσις, en Latin *Marisca*, *figue*; tumeur à l'anus, qui ne differe du thyme que par sa grosseur,

Σύκωσις signifie dans Celse, *Lib. VI. cap.* 3. un ulcere, ainsi appellé par les Grecs, dit-il, par sa ressemblance avec une figue, que lui donnent les chairs dont il est couvert. Il distingue ensuite deux especes de *sycosis*. Le *sycosis* dur & rond, le *sycosis* humide & inégal. Il sort du *sycosis* dur & rond, une petite quantité de substance glutineuse; celui qui est humide & inégal en rend une plus grande quantité, & d'une odeur fétide: ils attaquent l'un & l'autre les parties couvertes de poils; mais celui qui est rond & calleux vient ordinairement dans la barbe, & celui qui est humide à la tête, dans les cheveux. Voilà ce que nous lisons dans Celse. Quant à la cure de ces deux especes d'ulceres, le même Auteur conseille l'usage de l'*elaterium*, ou la graine de lin broyée & mise en pâte avec de l'eau, ou les figues bouillies dans de l'eau, ou l'emplâtre Tétrapharmaque faite avec le vinaigre, ou la terre Eréthryenne dissoute dans du vinaigre, & appliquée sur l'endroit affecté.

Sycosis est encore synonyme à *sycoma* ou *sycon*: alors il signifie une éminence ou tumeur aux paupieres accompagnée d'aspérité : on dit dans ce cas que la paupiere est *ficosa*. Paul Eginete donne le nom de *sycosis* à une excroissance inégale de la partie intérieure de la paupiere, qui devient si considérable, qu'il s'y fait des crevasses; ce qui la distingue du *trachoma*. L'Auteur de l'*Isagoge* dit que le *sycosis* est une espece d'excroissance charnue située à la partie intérieure de la paupiere, où elle est suspendue, & d'où elle sort, de maniere que l'œil en est fort incommodé dans son mouvement. Aëtius définit le *sycosis*, une éminence consi-

dérable, & qui a, pour ainsi dire, des crevasses, *Tetrab. II. serm.* 3. *cap.* 45.

Galien conseille, *Comm.* 2. *in VI. Epid.* de traiter les rumeurs avec exulcération, & les éminences aux paupieres, avec des remedes acres & corrosifs qui puissent agir profondément. Il nous assure avoir fait usage en pareil cas de la peau rude de baleine, de l'os de seche & de la pierre-ponce. Nous lisons dans le même Auteur, *Lib. II. de Simpl. Med. fac.*, que le *sycosis* est une éminence inégale & considérable aux paupieres; &, *Lib. IV. de C.M.S.L.* qu'on appelle *trachomata* les petites éminences inégales aux paupieres, & qu'on donne le nom de *sycosis* à celles qui sont considérables.

SYCOTA, συκωτά, de σῦκον, *figue*; espece de mets délicat fait de *caryca*, dont la douceur, à ce que dit Galien, *Comm.* 3. *in Lib. de Rat. Vict. in Acut.* est très-amie des visceres, surtout du foie; mais très-pernicieuse dans les fievres & dans les inflammations intérieures, parce qu'il se tourne aisément en bile.

SYCOTON, συκωτὸν; c'est ainsi qu'on appelle, selon Aëtius, *Tetrab. II. serm.* 2. *cap.* 127. le foie d'un cochon de lait engraissé de *caryca*.

SYD

SYDIA, *laine*. Ruland.

SYL

SYLETUM. Le *syletum* de Paracelse est un remede composé de trois sels, *de Tartaro, Tract. II. cap.* 5.

SYLO, l'*Univers*. Ruland.

SYM

SYMBOLISMUS. Ce terme signifie dans les écrits de quelques Chymistes, l'analogie, la conspiration ou la sympathie des élémens.

SYMBOLOGICE; la partie de la Pathologie qui traite des signes & des symptomes des maladies.

SYMPARATAXIS, συμπαράταξις, de σὺν, qui marque union ou mélange, & de παρατάττω, qui vient de τάττω, ranger, & qui signifie mettre une armée en bataille. C'est proprement le conflict de deux armées. Hippocrate s'en sert, *Lib. de Prisca Medicina*, pour désigner celui de la nature, de la maladie & des médicamens entr'eux.

SYMPASMA, σύμπασμα; le même que *Catapasma* & *Diapasma*.

SYMPATHETICUS PULVIS, *Poudre de sympathie*.

Prenez du meilleur vitriol, par exemple, du vitriol de cuivre; purifiez-le par deux ou trois dissolutions, filtrations & crystallisations. Exposez les crystaux au soleil, dans un vaisseau bien net, pendant les mois de Juin, de Juillet ou d'Août, jusqu'à ce qu'ils soient calcinés & blancs. Lorsqu'ils seront calcinés d'un côté, tournez-les de l'autre, & en très-peu de jours ils tomberont en poudre. S'ils résistent, il faudra les broyer, les exposer au soleil & les remuer trois ou quatre fois par jour. On en fera ensuite une *poudre* très-fine, qu'on exposera derechef au soleil, observant de la remuer deux ou trois fois par jour pendant deux ou trois jours. Ce tems suffira pour la rendre fort blanche. Prenez cette *poudre* pendant que le soleil brûlant donnera dessus à plomb; enfermez-la bien dedans un vaisseau de verre, & tenez-la dans un lieu sec pour l'usage.

Vous aurez en elle un styptique tempéré & énergique, dont vous ferez usage avec succès dans les effusions de sang, soit par le nez, soit par des blessures: elle fera renaître les chairs & guérira, si l'os n'est point attaqué. On a fait sur l'efficacité de ce remede une infinité d'histoires romanesques: on lui a attribué des guérisons singulieres, auxquelles elle doit le nom de *poudre de sympathie*. Personne n'a enchéri sur l'éloge qu'on en trouve dans M. Kenelme Digby: mais les Praticiens d'aujourd'hui ne donnent point dans ces relations chimériques.

La *poudre de sympathie* est, selon l'Auteur que nous venons de citer, une *poudre* qui guérit naturellement & sans magie, les blessures, sans qu'il soit besoin de les toucher, ni même de voir le malade. C'est ainsi qu'il en parle dans un Discours dont ce remede étoit le sujet, & qu'il prononça dans une assemblée de Personnes de qualité & de Savans, à Montpellier.

La maniere dont on faisoit d'abord la *poudre de sympathie*, c'étoit de prendre un peu de vitriol commun, & tel qu'on le trouve chez les Droguistes, sans aucune préparation ni addition, & de le dissoudre dans de l'eau de fontaine ou de pluie, en quantité telle qu'en y jettant un morceau de fer poli, ce fer en reçût la couleur de cuivre.

Voici maintenant l'usage qu'on faisoit de cette eau,

On y trempoit un morceau de linge sec, & teint du sang de la personne qu'on vouloit guérir. Si le sang dont le linge étoit teint, étoit récent & fluide, il ne s'agissoit que de répandre un peu dessus de la poudre de vitriol, de maniere qu'elle en fût imprégnée, & qu'elle prît le sang répandu sur le linge, & de garder l'une & l'autre dans un lieu où la chaleur fût tempérée. On mettoit, par exemple, la poudre dans la poche: quant à l'eau qu'on ne pouvoit point porter de cette maniere, on la tenoit dans une chambre où la chaleur fût tempérée. Toutes les fois que l'on versoit de cette eau, ou qu'on répandoit de la poudre sur du linge ensanglanté, le malade se sentoit soulagé, comme si on eût appliqué sur la blessure quelque remede souverain. C'est pourquoi l'on réitéroit ce pansement singulier soir & matin.

La plûpart de ceux qui se servent aujourd'hui de la *poudre de sympathie*, tâchent de se procurer du vitriol de Rome ou de Chypre, & le font calciner & blanchir au soleil. Il y en a qui y ajoutent de la gomme adraganth; car il n'est pas difficile d'ajouter aux remedes inventés. L'énergie de cette poudre est démontrée, dit M. Digby, non-seulement par un fait dont les circonstances ne laissent point de lieu au doute, mais encore par la qualité des personnes intéressées. Quant aux circonstances, elles furent examinées soigneusement par un des Rois les plus grands & les plus intelligens que l'Angleterre ait eus, Jacques premier, qui avoit un talent particulier & une sagacité merveilleuse, pour découvrir les choses naturelles; par son fils le Roi Charles, & par le Duc de Buckingham leur premier Ministre. Ce fait fut d'ailleurs mis entre les observations que l'illustre Chancelier Bacon prétendoit que l'on ajoutât par forme d'appendice à son *Histoire naturelle*.

Voici le fait que M. Digby regarde comme la preuve la plus claire, la mieux avérée & la plus évidente qu'on puisse avoir de l'efficacité d'un remede.

M. Jacques Howell, bien connu par les Ouvrages qu'il a donnés, & surtout par ses *Dendrologiques*, se trouva entre-deux de ses amis qui se battoient en duel; pour les séparer, il saisit avec la main gauche la garde de l'épée d'un des combattans, & la lame de l'autre avec sa droite. Comme ils étoient furieux l'un & l'autre, ils firent tous leurs efforts pour rendre ceux de leur ami commun inutiles; & l'un d'entre eux tirant brusquement la lame de son épée qui étoit dans la main droite de M. Howell, lui coupa les nerfs & les muscles jusqu'à l'os. L'autre dégageant la garde de sa

main gauche, & saisissant le moment que son adversaire étoit tourné du côté de M. Howell, lui lâcha un coup de son épée sur la tête : M. Howell levant alors sa main pour parer ce coup, fut blessé sur le dos de la main, non moins dangereusement que dans la paume. Les deux combattans se séparerent enfin, à la vue de leur ami commun dont le visage étoit tout couvert du sang qui couloit de sa main blessée dans les mouvemens qu'il faisoit. Après l'avoir embrassé, ils examinerent ses blessures, & banderent la main avec leurs jarretieres pour arrêter l'effusion de sang qui se faisoit en grande abondance par les veines coupées : ils le conduisirent ensuite chez lui, & envoyerent chercher un Chirurgien ; mais cette affaire étant parvenue aux oreilles du Roi, qui honoroit M. Howell de sa bienveillance, Sa Majesté lui envoya un de ses Chirurgiens.

J'étois alors logé à côté du blessé ; quatre ou cinq jours après cet accident, comme je me disposois à l'aller voir, il vint lui-même chez moi, & me pria d'examiner ses blessures. J'apprend, me dit-il, que vous avez des remedes extraordinaires pour mon mal ; & mes Chirurgiens craignent que la gangrene ne s'y mette, & qu'il ne faille me couper la main. En effet il n'étoit pas difficile de lire sur son visage, qu'il souffroit des douleurs insupportables ; aussi trouvai - je que l'inflammation étoit extreme, je lui fis offre de mes services ; mais je jugeai à propos de le prévenir sur la maniere singuliere dont je le traiterois ; peut - être, lui dis-je, aurez-vous de la peine à accorder quelque confiance à un homme qui prétend vous guérir sans vous voir & sans vous toucher, & serez-vous tenté de me regarder comme un superstitieux, & de traiter mes remedes de chimeres. Il me répliqua que les choses surprenantes qu'il en avoit entendu dire, ne lui permettoient pas de douter de leur énergie. Je lui demandai donc, s'il n'avoit rien qui fût teint du sang qu'il avoit répandu, & il m'envoya chercher une des jarretieres qui avoit servi d'abord à bander sa main. Je me fis apporter un bassin d'eau, comme pour me laver les mains ; j'avois du vitriol dans mon Cabinet, j'en pris une pincée, que je fis dissoudre dans l'eau. Cependant on apporta la jarretiere teinte de son sang ; je la mis dans le bassin, observant en même - tems ce qui se passoit dans M. Howell, qui étoit en conversation avec une autre personne dans un des angles de ma chambre, & qui ne donnoit aucune attention à ce que je faisois. Je le vis tressaillir subitement, comme s'il se passoit quelque chose d'extraordinaire en lui ; je lui demandai comment il se portoit, je n'en sai rien, me répondit-il, mais je ne souffre plus ; je viens de sentir une fraîcheur douce se répandre sur toute ma main, comme si on y avoit appliqué une serviette mouillée, & l'inflammation qui me tourmentoit ne subsiste plus. Puisque vous avez quelque sujet de bien espérer de mes remedes, lui dis-je alors, jettez-moi vos emplâtres, & tenez seulement vos blessures nettes, & dans un état moyen entre le froid & le chaud.

Ce fait ne tarda pas d'être raconté au Duc de Buckingham qui en fit part à sa Majesté, & ils furent bien aises, l'un & l'autre, de savoir exactement la maniere dont il s'étoit passé. Je tirai, l'après-midi, la jarretiere de l'eau, & je la fis sécher devant un grand feu ; à peine fut-elle seche, que je vis arriver le domestique de M. Howell, qui me dit, tout hors d'haleine, que son Maître se sentoit brûler la main, ni plus ni moins que s'il l'avoit entre des charbons, & avec une violence qu'il n'avoit jamais éprouvée. Je dis à ce domestique que je le savois, que cela ne me surprenoit point, que je connoissois la raison de cet accident ; que j'allois y pourvoir sur le champ, & que je comptois que son Maître seroit soulagé avant son retour : mais toutefois, que si les choses n'étoient pas comme je m'en flatois, il revînt promptement, & qu'au contraire il restât si son Maître ne se sentoit plus brûler. Il partit, & je remis sur le champ la jarretiere dans l'eau, aussitôt la douleur cessa. Enfin il ne ressentit aucune douleur dès le jour ; & il s'en étoit à peine écoulé cinq ou six, que ses blessures cicatriserent, & qu'il fut parfaitement guéri.

Le Roi Jacques, bien informé de ce qui s'étoit passé, parut inquiet de la raison de ce phénomene & curieux du secret ; il me fit l'honneur de me le demander ; mais je me contentai de lui répondre, ce que la personne de qui je tenois ce secret dit au Grand Duc de Toscane en pareille occasion. C'étoit un bon Carme qui avoit voyagé aux Indes & dans la Perse, qui avoit parcouru la Chine, & qui vint à Florence, après avoir fait un grand nombre de cures singulieres avec sa poudre. Le Duc de Toscane lui demanda son secret ; le Carme lui répondit, qu'il l'avoit appris aux Indes Orientales, qu'il ne croyoit pas qu'il y eût en Europe quelqu'autre que lui qui le possédât, & qu'il lui paroissoit assez important pour n'être point divulgué ; ce qui, toutefois, ne manqueroit pas d'arriver, si son Altesse en faisoit jamais usage, dans la nécessité où elle se trouveroit, sans doute, de se servir d'un Chirurgien, ou de quelque personne de sa maison, qui suppléât à ce qu'elle ne pourroit point faire de ses propres mains. L'occasion se présenta quelques mois après de rendre un service important à ce Moine ; & ce fut à sa reconnoissance, que je dus la connoissance de son secret ; il retourna en Perse la même année, ensorte que j'en demeurai seul possesseur en Europe. Sa Majesté me répliqua que je ne craignisse aucune indiscrétion de sa part, qu'elle ne s'en rapporteroit à personne dans les essais qu'elle en feroit ; & qu'elle exécuteroit tout de ses propres mains. Elle me demanda ensuite un peu de la poudre dont je me servois ; j'eus l'honneur de lui en présenter, & de l'instruire de tout ce qu'elle désiroit savoir sur sa composition, son usage & ses propriétés. Sa Majesté en fit ensuite des essais, qui tous réussirent d'une maniere surprenante.

Le Docteur Mayern, son premier Medecin, que les effets de mon remede avoient rendu curieux de sa composition, parvint à savoir que le Roi se servoit de vitriol. Il m'acosta un jour, & me dit, je n'aurai point la témérité de vous demander un secret que vous avez fait quelque difficulté de découvrir au Roi : mais je sai quelle est la matiere dont on se sert, & j'espere que vous ne me refuserez point de me communiquer la maniere de l'employer ; je lui répondis que s'il se fût adressé plutôt à moi, je lui aurois confié mon secret d'autant plus volontiers, qu'assurément je ne craignois point qu'il le prostituât. Ce Docteur passa quelque tems en France, pour y voir quelques terres qu'il avoit achetées aux environs de Geneve, il eut occasion dans son voyage de voir le Duc de Mayenne, qui l'honoroit de son amitié & de sa protection. Il communiqua son secret au Duc, qui en fit un grand nombre d'expériences sur lesquelles on n'auroit pas manqué d'accuser de sortilége & de magie tout autre qu'un Prince.

Après la mort du Duc de Mayenne, qui fut tué au siége de Montauban, le Chirurgien qui l'avoit aidé dans les cures qu'il faisoit avec la *poudre de sympathie*, en vendit le secret à plusieurs personnes de qualité, & s'enrichit des sommes considérables qu'il en tira. C'est ainsi qu'elle passa d'une main dans une autre, qu'elle cessa d'être un secret, & que sa préparation devint si commune ; qu'à peine y a-t-il, dans quelque contrée que ce soit, un Barbier qui ne la sache.

L'Auteur de cette narration passe des faits aux raisons ; & s'efforce de donner des preuves de la possibilité naturelle des cures symptomatiques. Il montre dans sa maniere de raisonner beaucoup d'esprit, & une grande connoissance pour son tems, des choses de la nature ; d'ailleurs son discours est égayé de relations singu-

lieres & surprenantes; cependant je doute que ses raisonnemens soient aussi démonstratifs qu'il le croit, pour des personnes imbues des principes & des découvertes de la Philosophie moderne, & accoutumées à ne tabler que sur des nations claires & vraiment méchaniques. Quelques attestations que cette poudre & ses effets aient en leur faveur, j'en abandonnerai donc entierement le jugement au Lecteur.

SYMPEPSIS, *Coction*, ou *digestion*.

SYMPHONOS, σύμφωνος; Epithete que Galien donne à un remede qu'il recommande dans la toux & dans la fievre, *Lib. VII. de Comp. M. S. L. cap.* 2.

SYMPHORANEUROS; terme particulier à Forestus, par lequel il entend une tremblement violent qui prend dans les fievres aiguës, & qui est accompagné de l'affoiblissement des sens.

SYMPHYSIS, *Symphyse*, σύμφυσις, de σύν, avec ou ensemble, & de φύω, croître. La *symphyse* en Anatomie est une espece d'articulation; en Chirurgie c'est la réunion des passages naturels, tels que l'anus, le vagin, les narines, &c.

SYMPHYTUM, *Grande consoude*.

Voici ses caracteres.

Son calyce est divisé jusqu'à la base en cinq segmens longs & foibles. Sa fleur est monopétale, pendante, cylindrique, tant à sa partie inférieure qu'à sa partie supérieure. Celle-ci est divisée par les bords en cinq endroits & ressemble à une cruche. Dans la partie intérieure de la base, & tubuleuse des fleurs, où elle commence à s'épanoüir, sont placées cinq étamines, & autant de stylets pointus & inclinés, placés alternativement. Ses semences sont unies, luisantes, & ressemblent à celles du *lithospermum*.

Boerhaave en compte les six especes suivantes.

1. *Symphytum, consolida major, mas; flore purpureo*, Boerh. Ind. A. 195. C B. P. 259. *Symphytum, consolida major*, Offic. Tourn. Inst. 138. *Symphytum, magnum*, J. B. 3. 593. Raii Synop. 3. 230. *Symphytum majus vulgare*, Park. Theat. 523. *Consolida, major*, Ger. 660. Emac. 806. Raii Hist. 1. 505. *La grande consoude*.

La *consoude* a la racine large, divisée en plusieurs branches, noire au-dehors, blanche au-dedans, & pleine d'un suc épais & ténace. Ses feuilles les plus basses sont assez larges, longues, étroites, pointues par le bout, velues, & rudes. Ses tiges sont anguleuses, s'élevent à deux ou trois piés de haut, sont couvertes de petites feuilles, & portent à leur sommet des épis inclinés de fleurs blanches, qui s'ouvrent par degrés. Chaque fleur est creuse, en godet, divisée dans sa partie supérieure en cinq segmens obtus, & placée dans un calyce fort velu, où l'on trouve quatre semences anguleuses, après que la fleur est tombée. Cette plante croît au bord des rivieres, & dans les lieux aqueux, & fleurit en Juin.

Il y a une autre espece de *grande consoude*, qui porte des fleurs purpurines, mais qui est moins commune que la *consoude* à fleurs blanches.

Ses racines, ses fleurs & ses feuilles sont d'usage.

La *consoude* est un bon vulnéraire; ce nom lui vient de la propriété qu'elle a de consolider les plaies. Elle est bienfaisante dans le crachement de sang, les contrecoups, & dans les cas ou des humeurs âcres & corrosives offensent les intestins. On fait de ses racines broyées un cataplasme, qui calme les douleurs de la goute.

Le sirop de *consoude*, est la seule préparation officinale qu'on en tire. Miller, *Bot. Offic.*

Les feuilles de *consoude* sont insipides, glutineuses & donnent une foible teinture de rouge au papier bleu; ses racines en donnent une un peu plus forte, & ont beaucoup de suc visqueux. Cette plante contient un sel qui ressemble beaucoup au sel de corail, dissous dans un phlegme glutineux dans lequel il y a un peu de soufre & très-peu de sel ammoniac: car,

Par l'analyse Chymique, il donne plusieurs liqueurs acides, une grande quantité de terre, un peu de soufre, point de sel volatil concret, mais un peu d'esprit urineux. Il n'y a qu'une très-petite quantité de sel fixe, ensorte que vraissemblablement elle agit surtout par son suc visqueux, que le feu détruit.

Dioscoride dit que ses racines sont vulnéraires, qu'étant écrasées avec des feuilles de seneçon, elles calment l'inflammation des hémorrhoïdes; que leur suc est bon pour le crachement de sang; & qu'enfin, quand on en fait boüillir avec la viande, elle fait prendre les morceaux les uns avec les autres. Les Modernes trouvent que ses racines incrassent & lénifient. Elles sont bonnes dans les hémorrhagies & les crachemens de sang, causés par des sels âcres qui le rendent trop fluide, & dans les fluxions de poitrine causées par des sérosités salées & corrosives. On en confit les racines & on en fait aussi des losenges. Le sirop de *consoude* de Fernel est fort composé. Tel est aussi celui de Dodonée: mais il est plus lénitif.

Prenez *de racine de consoude, deux onces;*
de reglisse, une once;
feuilles & racines de pas d'âne, deux poignées;
pepins de pommes de pin, une once & demie;
vingt jujubes;
graine de mauve, & *têtes de pavot blanc*, } *deux dragmes.*

Faites boüillir le tout dans une livre & demie d'eau. Passez la décoction dans un tamis; faites un sirop, en ajoutant six onces de sucre & autant de miel de Narbonne.

Les racines de *consoude* broyées & appliquées en cataplasme; appaisent beaucoup le picotement des tendons; les douleurs de la goute, & arrêtent le progrès des ulceres qui gagnent aux environs. Simon Pauli conseille de ne pas les employer seules pour la goute, de crainte qu'elles ne repoussent l'humeur. Il prescrit d'après Sennert le cataplasme suivant, comme un remede incomparable:

Prenez *de racines de consoude, trois onces;*
de racines de guimauve, deux onces;
de racines d'hieble, une once & demie;
de feuilles d'aurone, une poignée;
d'herbe de saint Jean, deux poignées;
de fleurs de camomile, trois poignées;
de sureau, quatre poignées;
de semence de fœnugrec, deux onces;
de graine de lin, trois onces.

Faites boüillir le tout ensemble dans l'eau de sureau, pour faire un cataplasme, ce remede est fort composé. Je mêle quelques gouttes d'huile fétide avec la racine de *consoude* bien broyée, & je l'applique sur les parties affectées de la goute. Tournefort.

On emploie la *consoude* particulierement dans toutes sortes de flux, dans ceux du ventre surtout, dans l'exulcération des poumons, & de la phthisie. Quant à moi, dit Bauhin avec lequel Caspard Hoffman est d'accord, je ne voudrois point employer la racine de la *consoude*, dans toutes les maladies de la poi-

trine; je ne la crois bienfaisante que dans celles qui proviennent d'une humeur claire, subtile & chaude.

Ses feuilles bouillies dans du vin rouge, & prises deux fois par jour, sont selon Camerarius, un remede excellent contre le pissement de sang. Parkinson dit que ses racines, mises en petits morceaux, pilées & appliquées, calment les douleurs de la goute, répriment les ulceres phagédéniques, & arrêtent même les gangrenes.

Prenez des racines de *consoude*, autant que vous le jugerez à propos; battez-les dans un mortier, & faites-en une pâte que vous étendrez sur de la peau, & que vous appliquerez sur la partie affectée.

Ce cataplasme sera bien-faisant, non-seulement dans la goute & la sciatique, mais encore dans les douleurs des bras, accompagnées d'immobilité, & dans quelques especes de maladies vénériennes, où on l'a fait succéder avec avantage à un grand nombre d'embrocations, auxquelles on avoit eu recours inutilement.

Pulvérisez la racine seche de *consoude*; jettez cette poudre dans de l'eau de fontaine, chaude; remuez jusqu'à ce que vous apperceviez que l'eau devienne épaisse comme la glue, ou comme du suc de *Consoude*.

Les Chirurgiens les plus habiles préferent ce remede simple, à beaucoup d'autres qui sont fort composés, dans les hémorrhagies, les fractures & les luxations. Une personne fut attaquée d'un ulcere malin, que les Chirurgiens traitoient de cancer, & qu'ils ne purent guérir: on consulta un Charlatan, qui prit de la racine de *grande consoude*, la dépouilla de sa peau noire, broya le reste, l'étendit sur un linge, en appliqua deux fois par jour sur l'endroit affecté, & guérit le malade. Ce cancer étoit à la vérité récent & n'avoit pas plus de huit ou dix semaines. RAY, *Hist. Plant.*

2. *Symphytum, consolida major fœmina, flore albo, vel pallide luteo*, C. B. P. 259.

Cette *consoude* a les propriétés de la précédente.

3. *Symphytum, consolida, major, mas, flore purpureo; cæruleo*, C. B. P. 259.
4. *Symphytum, consolida, major, mas, flore coccineo.*
5. *Symphytum, majus, tuberosa radice*, C. B. P. 259.
6. *Symphytum echii folio, angustiore, radice rubra, flore luteo*, T. 138. *Ancusa lutea minor*, C. B. P. 255. BOERH. *Ind. alt. Plant.*

Symphytum vient de συμφύω, agglutiner; & l'on a donné ce nom à cette plante, à cause de la propriété bien connue, qu'elle a d'agglutiner ou consolider les plaies.

La premiere espece, a le suc visqueux & glutineux; elle est bienfaisante dans les plaies, & les ulceres malins accompagnés d'hémorrhagies, dans le crachement & le pissement de sang, & dans la phthisie. Sa racine est insipide, mais très-adoucissante. Son suc est très-bon dans le crachement de sang, causé par l'excessive ténacité des humeurs, & dans les hernies. Le sirop de *consoude* de Fernel est bon dans les catarrhes des poumons: mais il est pernicieux dans la toux des vieillards; il augmente leur mal, loin de les soulager. Le cataplasme de ses racines produit d'heureux effets dans la piqure des tendons. Son herbe est salutaire dans la dyssenterie, & l'exulcération des reins & de la vessie, par l'usage des cantharides. On l'emploie dans les mêmes occasions que la mauve, mais en plus petite dose, parce que sa mucosité est plus grossiere. Ses fleurs broyées & bouillies, avec une addition de sirop de guimauve, sont un excellent cataplasme pour consolider les plaies récentes. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

SYMPHYTUM; nom commun à plusieurs sortes de pulmonaire.

SYMPHYTUM MINIMUM. Voyez *Bellis minor*. C'est encore le nom de l'*omphalodes, pumila, verna, symphyti folio*, dans Boerhaave.

Outre les especes précédentes de *consoude*, Dale fait encore mention de la suivante.

SYMPHYTUM PETRÆUM, Offic. *Symphytum Petræum, foliis thymi*, C. B. P. 280. *Coris Cærulea maritima, ejusd.* Raii, Hist. 1. 882. Tourn. Inst. 652. *Coris Cærulea Monspeliaca*, Ger. Emac. 544. *Coris Monspeliensium*, Park. Theat. 571. *Coris Monspessulana purpurea*, J. B. 3. 434.

Cette Plante croît dans les lieux maritimes & fleurit en Mai. Son herbe dont on fait usage est dessicative, astringente, & agglutinante; c'est un vulnéraire. Il y a un grand nombre de plantes sous le nom de *symphytum petræum*; comme la prunelle, la sanicle, la *virga aurea*, le *coris monspessulana*, l'*hyssopus vulgaris*, le *polyum vulgare montanum*, les *trachelia & consolidæ species aquosa* & quelques autres.

Voici la description que Dioscoride donne du *symphytum petræum.*

Il croît, dit-il, sur les rochers, a les branches comme l'origan, mais les têtes plus petites, & les feuilles minces comme le thym. Toute la plante est ligneuse, odoriférante, douce au gout, & provoque la salivation. Sa racine est longue, rougeâtre & à peu près de la grosseur du doigt.

En examinant avec attention cette description, je ne puis me persuader qu'on ait raison de confondre avec Thalius, le *symphytum Petræum*, & le *caryophyllus Saxatilis*, ou de le prendre avec Lobel, pour une espece de prunelle, ou avec Tabernæmontanus, pour le *virga aurea.* DALE.

Dioscoride dit que sa racine bouillie dans de l'hydromel & prise en boisson, nettoye les poumons de particules excrémentitielles; qu'avec l'eau, elle arrête le vomissement de sang, & qu'elle calme les douleurs néphrétiques; que bouillie dans le vin, elle guérit la dissenterie, & les pertes dans les femmes, & qu'avec l'oxymel elle est bienfaisante dans les ruptures, & les convulsions; qu'un mâchée, elle calme la soif, & dissipe l'âpreté de la gorge; & qu'en cataplasme, elle fait agglutiner les plaies récentes, & guérit l'entérocele. DIOSCORIDE, *Lib. IV. cap. 9.*

SYMPLESIASMOS, συμπλησιασμὸς, en Latin *Conjunctio* ou *Appropinquatio*; terme honnête dont les Anciens se servoient au lieu de *coitus*, & que nous rendons par l'action de connoître une femme; ou travailler à la génération. CASTELLI.

SYMPTOMA, σύμπτωμα, de σὺν, qui marque union ou liaison; & de πίπτω, tomber avec ou arriver en même-tems; *symptomes* ou *accidens*. Le terme de symptome est bien connu en Medecine. Il a, selon Galien, *Lib. de Diff. Sympt. cap.* 1. 2. plusieurs acceptions différentes. Il se prend généralement ou strictement: en général il signifie tout ce qui arrive contre nature dans l'animal, la maladie, la cause morbifique, & toutes ses suites, pris strictement, il n'a que la troisieme signification, & ne s'entend que des suites des maladies & de leurs causes, à l'exclusion des maladies & des causes mêmes. En-sorte que le *symptome* pris strictement est une affection contre nature, qui suit la maladie, comme l'ombre suit le corps. GALIEN.

On appelle *symptome* d'une maladie, ce qu'une maladie produit comme cause, de choses non-naturelles dans un sujet malade; en sorte qu'on peut cependant distinguer cet effet de la maladie même, & de sa cause prochaine. Mais lorsque cet effet dérive d'un autre *symptome* précédent, comme de sa cause, on l'appelle *symptome* de *symptome* : quant aux accidens qui surviennent dans une maladie, & dont l'origine est différente des précédens, on les appelle ἐπιγενήματα (*epigenemata*) ἐπιγινόμενα (*epiginomena*) & συμβεβηκότας (symbebecotes.)

D'où il suit que ces mêmes premiers *symptomes* sont en effet de nouvelles maladies, & fort différentes des précédentes, tant en nombre, qu'en variété & en effet. Cependant il a plu aux Anciens (& c'est une division assez commode, de les rapporter aux actions lésées, aux vices des choses retenues & évacuées, & au changement des qualités des corps.) On met dans la premiere classe, les actions diminuées, abolies, augmentées, dépravées, & l'on fait d'abord mention des *symptomes* de l'appétit, de la *dysorexie*, ou de la diminution de l'appétit; de l'*anorexie*, ou de son abolition; de l'*apositie*, ou du dégout & de l'aversion pour les alimens; de la *boulimie*, ou de la faim augmentée, canine, ou bovine; & de là *malacie*, qui est un appétit presque insatiable de choses qui ne peuvent se changer en nourriture. Nous traiterons dans les articles convenables des *symptomes* particuliers aux vices des choses retenues & évacuées, que nous considérerons comme causes des maladies. Quant au troisieme chef, ou à ce qui concerne le changement des qualités des corps; un corps passe pour altérer ou vicier, lorsqu'il blesse les sens; & l'on a particulierement égard à sa couleur & à son odeur; son odeur, par exemple, peut être fétide, & sa couleur pâle, jaune, verte, livide, rouge ou noire : quant aux parties changées, ce sont la peau, la surpeau, la cornée, les levres, &c. Boerhaave, *Instit.*

SYMPTOSIS, σύμπτωσις, qui a la même étymologie que le mot de l'article précédent; est l'affaissement ou la contraction des vaisseaux, comme il en arrive après des évacuations, & est opposé à *dioncosis*, qu'on peut voir à son rang. La *symptose* a lieu non-seulement après des évacuations, & un ῥύσις, (*Rhysis*) « flux, » mais aussi dans la στέγνωσις, « constriction ou constipation, » & la suppression des regles; la *dioncose* peut provenir, non-seulement de la suppression des excrémens, mais aussi des écoulemens, & des excrétions. La *symptose* se prend aussi quelquefois pour un affaissement & une contraction du corps & des membres, lorsqu'il est accablé de lassitude & de foiblesse; & est, selon Hippocrate, *Lib.* περὶ χυμῶν, un signe de la violence & de la malignité de la maladie. Ce mot signifie encore l'abattement des membres, & est alors synonyme à *dialysis* « résolution, » & à *paresis*, « rémission, » *Lib. IV. Epid. T.* 37. *Symptosies*, συμπτώσιες, peut aussi s'entendre de l'affaissement & de la compression des vaisseaux, appellé, *I. Aphoris.* 2. κενεαγγείη, *ceneangia*, « inanition des vaisseaux. » On l'emploie aussi pour signifier l'abattement du visage, des yeux & des autres parties. Foesius.

SYN

SYNACTICOS, συνακτικός, de συνάγω, contracter; qui possede une qualité contractive. Castelli.

SYNÆSTHESIS, συναίσθησις, de σὺν & αἴσθησις; signifie le sentiment que le malade a de sa maladie; comme qui diroit le sentiment de tension d'une partie enflammée. Galien, *de M. M. Lib. XIII. cap.* 1. En parlant du cerveau, on dit qu'il a non pas seulement l'*æsthesis*, mais aussi la *synæsthesis*. Castelli.

SYNÆTION, συναίτιον, de σὺν, avec, & αἰτία, cause; est la même chose que *concausa*. Voyez ce mot à son rang.

SYNAGELASTICOS, συναγελαστικός, de σὺν, avec, & ἀγελάζω, assembler; épithete qu'on donne aux poissons qui nagent en bandes.

SYNAGMA, σύναγμα, de συνάγω, assembler, entasser; assemblage, mélange, concrétion. C'est dans ce sens, qu'Hippocrate, *Epid. VI. Sect.* 3. *Aphor.* 11. dit que τὸ μετ' οὔρησιν σύναγμα παιδίοισι μᾶλλον; « il arrive assez « souvent après que les enfans ont rendu leur urine, « qu'il se fait une concrétion. » Or par cette concrétion il entend sans doute un amas de matiere calculeuse, qui produit la pierre dans la vessie. Galien sur cet endroit rend le τὸ σύναγμα, par τὴν σύστασιν καὶ πῆξιν; « un amas & une concrétion; » & dans son *Exegesis*, il dit que « le *Synagma* est une concrétion, ou un énéo« reme, ou une hypostase, ou un tophus; & c'est, « ajoute-t'il, vraissemblablement dans ce dernier sens « qu'il faut l'entendre dans le *VI. Epid.* »

SYNANASTOMOSIS, συναναστόμωσις, concrétion de différens vaisseaux sanguins.

SYNANCHE, σύναγχη. Voyez *Angina*.

SYNARTHROSIS, συνάρθρωσις. Voyez *Articulatio*.

SYNCAMPE, συγκαμπή, de κάμπτω, plier, dans Hippocrate signifie la jointure où le pli, où la partie supérieure du bras est jointe à l'inférieure. Castelli.

SYNCAUSIS, σύγκαυσις, de σὺν avec, & καίω, brûler, en Latin, *combustio*, signifie dans Hippocrate, *de R. V. I. A.* la torrefaction des excrémens par la chaleur fébrile interne.

SYNCHONDROSIS, *Synchondrose*, συγχόνδρωσις, de χόνδρος, cartilage, est la connection de deux os, par le moyen d'un cartilage: c'est ainsi que les côtes sont attachées au sternum, les corps des vertebres l'un à l'autre, & même les différentes portions de l'os pubis.

SYNCHRISMATA, συγχρίσματα, de χρίω, oindre; sont des onguens de la classe des *acopa*, ainsi appellés par Paul Eginete, *Lib. VII. cap.* 15. Gal. *de Antidot. Lib. XI. cap.* 6. met aussi au nombre des antidotes, certains onguens qu'Asclepiade appelle συγχρίσματα.

SYNCHYSIS, σύγχυσις, de συγχύω, brouiller, confondre; confusion, mélange. Σύγχυσις ὅλων, *in VI. Epid. Sect.* 3. *Aphor.* 1. est le mélange & la confusion de toutes les humeurs dans la coction, en conséquence de la débilité de l'estomac. *Synchisis* signifie aussi en particulier une maladie des yeux, consistant dans la confusion des humeurs, qui procede ordinairement d'un coup violent; quelquefois de l'inflammation de l'uvée, qui a occasionné la rupture des vaisseaux & l'éruption des humeurs. Castelli.

SYNCIPUT, par corruption pour *sinciput*. Voyez ce dernier.

SYNCLEISIS, σύγκλεισις, de σὺν, avec, & de κλείω, fermer; cloture ou fermeture. Hippocrate s'en est servi en ce sens, en parlant des veines, dans le passage suivant, *Lib. de Morbo sacro* : φλέβες ἐς αὐτὴν συντείνουσι, καὶ συγκλείσιας ἔχει, ὥστε αἰσθάνεσθαι ἤν τις πόνος ἢ σύστασις γίνηται τῷ ἀνθρώπῳ: « les veines y aboutissent (au cœur), « & y ont leur embouchure fermée; ce dont le malade « s'apperçoit par une douleur ou nn serrement qu'il « éprouve. » Mais peut-être qu'ainsi que Foesius l'a observé, & que la structure de la partie semble l'indiquer, il faut entendre par-là que le cœur, qui est ce dont Hippocrate vient de parler, ἔχει συγκλείσιας, « a « des *synclefes* » ou contient des embouchures qui sont les extrémités de ces vaisseaux par où les humeurs & les esprits sont portés à la partie, qui reste immédiatement après affectée d'une certaine douleur ou impression désagréable, qui se commnnique ensuite à tout le corps.

SYNCOMISTOS, συγκομιστός, de σὺν, qui marque un mélange d'une chose avec une autre, & de κομίζω, qui veut dire entre autres significations avoir ou contenir; une chose dont toutes les parties sont mêlées ensemble. Ainsi, *Lib. II.* περὶ διαίτης, συγκομιστὰ, appliqué aux alimens, designe ceux, qui sont pris tels qu'ils

qu'ils sont avec leurs sucs, par opposition à ceux qui sont pris secs (ξηρὰ); & le pain, ἄρτος, appellé συγκομιστὸς, est celui ou tout entre, la farine & le son. Voy. *Artos*.

SYNCOPE, συγκοπὴ, de σὺν, & de κόπτω; couper ou frapper, *syncope* ou *défaillance*.

S'il y a quelque partie dans la science de la Medecine, qui mérite d'être expliquée clairement, & d'être mieux entendue qu'aucune autre, c'est certainement celle dans laquelle il s'agit des forces du corps humain & de leurs causes; car toute la puissance & l'énergie de la nature d'où dépendent la continuation de la vie & la santé, tant de l'ame que du corps, par lesquelles les maladies sont prévenues & guéries, & qui éloignent & empêchent la mort, consistent, ainsi que toutes les observations concourent à le démontrer, dans ces forces qui s'exercent d'une maniere certaine & déterminée. Si l'on peut dire qu'une personne est d'un tempérament ferme & robuste, lorsqu'elle jouit de toutes ses forces, & d'une santé parfaite, sans que les causes extérieures l'incommodent & la dérangent, ou lorsqu'en ayant été incommodée & dérangée, elle se rétablit, & revient dans son premier état, par le secours seul de la nature, & sans celui de l'art; au contraire, on peut dire que la nature & le tempérament sont foibles en elle, lorsqu'elle a perdu de ses forces, que ce qui lui en reste languit, qu'elle est sujette à différentes maladies, & qu'elle retourne rarement en santé, sans l'assistance du Medecin. De plus, si nous examinions les maladies dans leurs différens périodes, nous trouverions toujours que l'espérance de la guérison est fondée sur les forces du malade. S'il lui arrive de les perdre subitement, & pour un tems considérable, il est constant que sa vie est en danger. Nous nous appercevrions même, que cette malignité qui accompagne si souvent les maladies, ne consiste pour la plupart du tems, que dans la diminution des forces; & que c'est par l'état de foiblesse, que passe le malade, pour arriver à la mort, qui n'est elle-même qu'une cessation entiere des forces, d'où dépendent les mouvemens vitaux.

Puisque le besoin des forces est si absolument nécessaire dans le malade, que la Medecine ne peut rien sans elles, soit pour conserver, soit pour rétablir la santé, je me suis souvent étonné qu'entre un si grand nombre de grands Auteurs, & dans un tems, où l'art de guérir les maladies, fait tous les jours de nouveaux progrès, presque personne n'ait tenté de mettre la partie la plus importante de la Medecine, dans le jour qui lui convient. On trouve à la vérité quelques propositions éparses dans les écrits des Medecins sur les causes des forces. Il y en a qui rapportent tous les mouvemens du corps tant mécaniques, que vitaux, tant volontaires qu'involontaires, à un principe fort élevé, à l'ame, dont ils les considerent comme des effets. D'autres déduisent l'énergie, & la force motrice des solides, par laquelle les fluides sont dirigés d'une matiere très-subtile, d'une nature aëréo-éthéréene, élastique, contenue dans le sang, & font tous leurs efforts pour établir leur opinion, par des raisonnemens contraires à ceux que les premiers apportent. Cependant comme nous ne pouvons pas supposer que ce sujet soit épuisé; & que nous n'imaginons point que l'exposition des différens sentimens & des différentes autorités dont ces sentimens sont appuyés, suffise pour y jetter toute la lumiere qu'il mérite; nous nous sommes engagés dans cette dissertation sur la *syncope* & la *défaillance*, à condition que nous aurions la liberté de porter notre jugement, & d'expliquer ce qui nous paroîtroit de plus exact & de plus sensé, sur ces deux effets.

Mais avant que d'entrer dans un détail particulier, nous croyons qu'il est à propos d'examiner d'abord, quel doit être l'état des forces, pour qu'on puisse dire que la nature est forte ou foible. Pour cet effet, nous remarquerons, que quoique toutes les fonctions du corps animales, vitales & naturelles, se fassent seulement par le mouvement des solides & des fluides; nous ne devons point raisonner ici; ainsi que dans tout autre cas mécanique; & conclurre de l'énergie & de la force motrice des solides & des fluides, celle de la machine entiere, & la perfection de la santé, qui dépend de la vigueur de la machine. La sagesse infinie du Créateur, a construit le corps humain, de maniere qu'il n'y a qu'une certaine quantité ou mesure déterminée de mouvement qui constitue les forces nécessaires pour la santé; d'où il s'ensuit que le seul cas dans lequel nous puissions dire que la nature est ferme & robuste; c'est celui dans lequel nous appercevons, que cette quantité ou mesure de mouvement est uniforme & modérée, & ne peche ni par excès ni par défaut; & qu'au contraire, nous devons traiter de corps foibles, ceux en qui cette quantité de mouvement péchant par excès ou par défaut, il se passe du désordre, à l'occasion de la cause extérieure la plus légere. Rien n'est plus capable de démontrer cette proposition que l'examen des agitations irrégulieres, & même des convulsions du cœur, des arteres & des autres membres. Quoique la quantité de mouvement soit alors prodigieuse; il seroit ridicule de la prendre pour une mesure exacte & salutaire des forces, pour le dégré de vigueur qui convient à la conservation de la santé. C'est au contraire un prognostic de l'anéantissement des fonctions vitales, & souvent de la mort même.

Après avoir fait précéder ces réflexions, nous allons maintenant passer à la diminution subite des forces naturelles: nous distinguerons dans cette diminution trois degrés principaux.

Le premier consiste dans un affoiblissement sensible de tous les membres, & s'annonce particulierement par une lassitude extraordinaire de tout le corps, par l'inertie & l'inaptitude des membres aux mouvemens volontaires, par l'engourdissement, par l'affoiblissement des sens, par la perte de l'appétit, par l'inquiétude, par l'anxiété des parties précordiales, par la foiblesse & la lenteur du pouls, & par le refroidissement & l'inaction des extrémités. Le second degré qui consiste dans une diminution plus grande des forces; & dans un plus grand abattement des esprits, s'appelle *lipothymie* ou défaillance. La défaillance commence par la pâleur du visage, des levres, & des joues, & par la perte de tous les sens; ensorte que le malade ignore absolument ce qu'il est devenu, & ce qui se passe autour de lui; sa vue s'obscurcit, son pouls est très-petit, il tombe à terre; & ses extrémités refroidies sont privées de leur chaleur naturelle. Le troisieme & le plus dangereux des degrés est la *syncope*. Dans cet état, le malade est privé de toutes les forces du corps; il ne jouit plus de son esprit; il paroît mort; il tombe à terre, il perd la parole, il est comme enseveli dans un profond sommeil; il est sans mouvement; on ne lui remarque ni convulsion, ni tremblement. Son pouls & sa respiration sont suspendus; ses membres sont refroidis & affaissés; sa face devient hippocratique, & ses tempes sont couvertes d'une sueur froide & abondante.

Lorsque l'accès de la *syncope*, ou de la lipothymie est passé, le malade recouvre peu à peu l'usage de ses sens; il pousse de profonds soupirs; son cœur se remet en mouvement, conséquemment son pouls foible, & presqu'insensible auparavant, devient plus prompt & plus fort; les anxiétés cessent, la chaleur revient aux extrémités; le visage qui étoit pâle & tiré, se colore & se développe; toutes les fonctions que la défaillance suspendoit, se font peu à peu, & le malade qu'on croyoit mort la veille, jouit le lendemain d'une parfaite santé. Il ne lui reste de tous ces symptomes

qu'une laſſitude extraordinaire, & qu'une imbécillité dans les membres & dans tout le corps, dont il ſe plaint encore.

Quoique tous ces accidens terribles viennent bruſquement, & lorſqu'on s'y attend le moins; il y a pourtant quelques ſymptomes qui pourroient faire prévoir leur approche. Les plus marqués de ces ſymptomes ſont, une langueur de tout le corps, une foibleſſe inaccoutumée, le vertige, le tintement d'oreille & l'altération ſubite de la couleur du viſage. Il y en a en qui la *ſyncope* eſt précédée de bâillemens, de pandiculations, d'anxiétés aux environs des parties précordiales, d'inégalités dans le pouls, & de friſſons accompagnés quelquefois d'une diſtenſion & d'un murmure dans l'abdomen, causés par des flatulences.

Après ce que nous venons de dire, il ne ſera pas difficile de diſtinguer la *ſyncope* & la lipothymie des autres maladies; c'eſt à ces caracteres que le Medecin pourra toujours les reconnoître.

D'abord la *ſyncope* differe de l'épilepſie, en ce que la défaillance légere qui précede celle-ci, & dans laquelle ſe trouve le malade, avant que ſon corps ſoit agité de contractions & de mouvemens convulſifs, n'eſt pas de la force de la lipothymie. Elle differe de l'apoplexie, dans laquelle les ſens, tant intérieurs qu'extérieurs, ſont à la vérité abolis; mais où le battement des arteres eſt toujours fort, & où il y a de la reſpiration, avec embarras, & ronflement; phénomene qu'on ne remarque point dans la ſimple lipothymie. On ne pourra la confondre avec la ſuffocation hyſtérique; car dans cette derniere maladie, les ſens ne ſont pas ſeulement dans une agitation extraordinaire: mais la gorge eſt en même-tems extremement reſſerrée. Elle paroît comme retrécie par une corde; les arteres ſont dans une agitation violente, le viſage eſt fort rouge; ſymptomes contraires à ceux de la lipothymie, même lorſqu'elle ſe joint à l'affection hyſtérique; alors le concours de ces deux maladies altere ſubitement les ſymptomes dont nous avons parlé ci-deſſus.

Venons-en maintenant aux perſonnes les plus ſujettes à cette affection. L'expérience nous apprend que ce ſont celles d'un tempérament languiſſant & phlegmatique; celles en qui le tiſſu des fibres & des vaiſſeaux eſt foible, dont l'habitude de corps eſt ſpongieuſe, & qui ſont pleines de ſuc & de ſang; celles qu'on a élevées dans l'oiſiveté & dans la molleſſe, qui ne peuvent ſupporter de travaux, & que les cauſes extérieures les plus légeres dérangent facilement, comme un air plus chaud ou plus froid qu'à l'ordinaire, les remedes, les alimens mêmes, ou qui plus eſt, une odeur déſagréable. Les plus habiles d'entre les Medecins s'étant bien apperçus, qu'il y a une harmonie, & une conſpiration ſurprenante entre les fonctions du corps & celles de l'eſprit; nous ne manquerons pas de compter entre ceux qui ſont le plus ordinairement attaqués de *ſyncope*, les perſonnes coleres, expoſées à de violentes agitations d'eſprit, comme l'impatience, la crainte, & les imaginations confuſes, & ſe ſuccédant rapidement. C'eſt par cette raiſon qu'ayant égard ſeulement à l'âge, les enfans & les vieillards, & au ſexe, les femmes, ſont plus expoſés que les adultes & les hommes, aux *ſyncopes* & aux défaillances. Les femmes groſſes, ou celles d'entre elles qui ſont affoiblies par des hémorrhagies, à la ſuite d'un écoulement immodéré des regles, des vuidanges, ou des fatigues de l'accouchement, tombent très-facilement en *ſyncope*.

Si l'on ſe jette maintenant dans l'examen des cauſes de la *ſyncope*, il n'y a perſonne qui ait aſſez peu de connoiſſance des choſes de la Medecine, pour ne pas l'attribuer au vice, ſoit dans le tiſſu, ſoit dans le mouvement du ſang. Comme la circulation libre & uniforme d'une quantité de ſang bien tempéré dans chaque partie du corps, & la diſtribution du fluide ſpiritueux dans les nerfs, qui ſe fait d'une maniere convenable, en conſéquence de l'uniformité de la circulation du ſang, conſtituent toutes les forces d'où dépendent la viguenr des fonctions, ſoit animales, ſoit naturelles; toutes les fois que nous remarquerons une diminution conſidérables dans les forces; toutes les fois que cette diminution s'annoncera par l'affoibliſſement des fonctions, nons ne riſquerons rien à conclurre qu'il y a quelque vice dans le fluide artériel, & dans le fluide nerveux. Nous avons démontré pleinement ailleurs que la circulation de tous les fluides dans le corps, & leur influx dans ces différentes parties, & dans ces différens organes, dépendent entierement du cœur, qui eſt le *primum movens*, & l'*ultimum moriens*, ou qui ſe meut & vit le premier, & meurt le dernier, & qui eſt l'inſtrument principal de tous les mouvemens qui ſe paſſent dans les autres parties. Il n'y a donc aucun doute qu'il ne faille déduire la cauſe de l'abbattement du corps & de la défaillance, de la diminution ou de la ſuſpenſion totale des mouvemens du cœur. Ce qui acheve de nous confirmer dans cette opinion, c'eſt que le ſigne eſſentiel & caractériſtique de la lipothymie, eſt la foibleſſe, ou le défaut du pouls; car le pouls indique exactement quel eſt le mouvement du cœur.

Dans la néceſſité où nous ſommes, à tout moment, de recourir aux mouvemens du cœur, pour expliquer la plûpart des choſes qui ſe paſſent en nous, ſinon tout; il ne ſera pas inutile d'expliquer brievement, mais exactement les cauſes naturelles de ce mouvement. Que la ſubſtance du cœur ſoit muſcnleuſe, c'eſt ce qu'Hippocrate qui vivoit il y a tant de ſiecles, a aſſuré, & ce qu'aucun des plus fameux Anatomiſtes de notre tems, n'a contredit. En effet, ſi nous examinons, quelles ſont les propriétés, & quel eſt le tiſſu qui conſtitue un muſcle; nous trouverons que ce tiſſu & ſes propriétés conviennent à la ſtructure du cœur. On y remarque un tendon aſſez fort, qui environne les vaiſſeaux de ſa baſe, & auquel commence & ſe termine le mouvement, ainſi que dans tous les autres muſcles; c'eſt avec raiſon qu'on ſuppoſe que la veine-cave, & ſurtout la grande artere en ſont produites. Ce tendon eſt composé de deux eſpeces de fibres, dont l'arrangement eſt tel qu'il en réſulte viſiblement un muſcle à deux ventres; car les fibres extérieures qui tournent autour du cone, & font une eſpece d'écrou, s'inſerent dans le tendon, au côté opposé, tandis que les fibres intérieures, tournant en ſens contraire, s'y inſerent dans un ordre renverſé. Outre ces fibres communes, il y en a de particulieres à chaque ventricule; & les intérieures ſont toujours dans une direction contraire aux extérieures. Elles ſont plus robuſtes & plus nombreuſes dans le ventricule gauche, parce que c'eſt delà que le ſang eſt porté dans les parties les plus éloignées du corps. Au lieu que ce fluide ne ſortant du ventricule droit que pour aller dans les poumons qui lui ſont adjacens, il faut moins de force, & par conſéquent les fibres peuvent être là plus rares & plus flaſques. Mais ce n'eſt pas tout, le mouvement même de ces fibres, ne differe en rien de celui des fibres des autres muſcles. Elles ont leur contraction dans laquelle elles ſe raccourciſſent. Dans ce raccourciſſement elles acquierent en largeur ce qu'elles perdent en longueur; par ce moyen la longueur du cone diminue, ſon ſommet s'approche de ſa baſe; & il ſe fait un gonflement ſenſible à l'extérieur; mais beaucoup plus intérieurement. Il s'enſuit de-là, que lorſque les oreillettes des ventricules ſont en contraction, leurs côtés ſe touchent, & que le fluide contenu doit être chaſſé. Les nerfs qui donnent la vie & la vigueur à tous ces muſcles, s'inſerent à la baſe du cœur, & à l'origine des vaiſſeaux que nous avons remarqué plus haut être les tendons du cœur, & ſont des branches de la huitieme paire & de l'intercoſtal. Je m'en tiendrai-là, & je ne parlerai point des veines & des arteres coronaires qui ſont diſperſées en grand nombre dans le tiſſu muſculeux du

cœur, & qui contribuent considérablement à son mouvement.

La construction du cœur s'accorde donc avec le témoignage de nos sens, pour nous convaincre de son mouvement : mais ce mouvement est de deux especes. Il y a une dilatation que les Grecs ont appellé *Diastole*, dans laquelle les ventricules du cœur sont étendus, & ses fibres allongées vers les côtés, pour permettre l'influx du sang qui vient des oreillettes ; il y a une contraction, que les Anciens ont appellé *Systole*, dans laquelle les fibres sont rétrécies, & le sang contraint comme dans une machine hydraulique, à passer dans la capacité des arteres, de-là dans celle des veines, & des veines dans l'oreillette droite, ce qui constitue la circulation.

Il naît de cette exposition Anatomique une difficulté importante ; c'est de savoir, si l'influx abondant du sang, qui distend le cœur, contribue à sa diastole. Nous pensons que cette dilatation simple & spontanée, ne dépend pas seulement du sang ; il n'est pas possible d'imaginer que ce fluide soit la cause de cette pression qui se fait sentir à la main à l'extérieur, avec autant de violence qu'intérieurement dans la systole ; d'autant plus que nous observons que les cœurs des poissons qui sont vuides de toutes liqueurs, lorsqu'ils sont arrachés de leur corps, conservent leur diastole & leur systole, pendant un tems considérable. Il est beaucoup plus vraissemblable que la diastole, naît de la distribution différente des fibres de ce muscle singulier, & de l'influx d'un sang spiritueux, & du fluide élastique & subtil qui est porté dans les nerfs. L'influx d'un fluide nerveux dans les fibres du cœur, se trouve démontré par l'expérience bien connue de Willis & de Lower, dans laquelle les nerfs du cou qui appartiennent à la 8. paire étant coupés ; ceux qui partent du plexus intercostal étant liés, & par ce moyen l'influx du fluide nerveux, dans la substance musculeuse du cœur, étant intercepté, ce viscere est privé de tout mouvement. Il n'est pas moins certain, que le sang ayant de la chaleur, & un mouvement & une agitation intestine, & portant avec lui, ainsi que le fluide nerveux, des particules élastiques aëréoéthéréenes, entre pour beaucoup dans la dilatation du cœur. Ce fait est même d'expérience ; car on a remarqué qu'on pouvoit par le moyen de la chaleur, & des fomentations, faites au cœur avec de l'eau chaude, restituer à ce muscle ses pulsations, après qu'elles ne subsistoient plus.

Quoique ce que nous venons de dire, soit d'une clarté & d'une évidence qui ne permette gueres le doute ; il se trouve cependant des incrédules qui objectent contre notre sentiment sur le mouvement du cœur, & contre la supposition que nous avons faite, qu'il étoit le *primum movens*, qu'on remarque dans un embryon un point saillant, qui est pour ainsi-dire le premier germe de ce viscere, & qui se meut long-tems avant que sa structure soit parfaite. Je réponds à cela, que nous devons avoir des notions bien différentes, d'un animal imparfait encore, & se formant, & d'un animal actuellement formé, parfait dans toutes ses parties, & mis au monde. Je crois qu'on ne peut rien conclurre de certain de l'un de ces états à l'autre. Dans le germe, ou dans cet abrégé de l'animal, on ne peut nier qu'il ne réside un esprit qu'on en peut regarder comme l'architecte, qui suffit, sans le secours d'un grand nombre d'organes, pour mouvoir, agiter, étendre, & conduire les parties à leur destination ; ce qui n'a plus lieu dans l'animal parfait, en qui les mouvemens ne se font plus qu'à l'aide des organes.

Après avoir exposé le mécanisme & la constitution naturelle du cœur, & examiné quels étoient ses usages réels & ses fonctions ; il ne nous sera pas difficile de nous former des notions de son état contre nature, & de définir clairement la *syncope* & la lipothymie, qui consistent, de l'aveu des Medecins de tous les siecles, dans une altération du mouvement du cœur. La *syncope* est une suspension subite du mouvement du cœur, accompagnée de la perte des forces, & de la cessation des fonctions du corps & de l'esprit, & précédée d'une obstruction, ou d'un grand obstacle à l'influx du fluide spiritueux dans les nerfs, & d'un sang bien tempéré dans les vaisseaux coronaires de la substance musculeuse du cœur. La définition de la lipothymie, qui est une autre espece de privation de sens, ne sera pas fort différente de la définition de la *syncope* ; car ces deux maladies sont du même genre ; il n'y a que le degré qui les distingue. La lipothymie n'exige pas une suppression totale du mouvement du cœur ; il suffit que ce mouvement soit plus foible & plus bas que dans l'état naturel.

Cela posé, cherchons maintenant quelles sont les causes éloignées qui concourent à la production de ces deux maladies terribles. Les causes prochaines, soit de l'interruption totale, soit de l'affoiblissement du mouvement du cœur, consistant dans la suspension, ou dans le défaut & l'irrégularité de l'influx du fluide nerveux, & d'un sang louable, ainsi que nous l'avons suffisamment démontré plus haut ; il s'ensuit que ce sont là les deux points qui doivent fixer principalement notre attention. Il est certain en effet, par l'expérience générale, que les personnes en qui la tête & le systême nerveux sont foibles, & qui sont fréquemment attaqués d'oppressions, de vertiges, de tintement d'oreilles, de rhumes froids, de pésanteur de tête, d'affoiblissement de la vue, & d'inquiétudes pendant le sommeil, sont extrémement sujettes à l'abbattement des esprits, à la perte des forces, & en même tems à la *syncope* & aux défaillances.

Mais de toutes les causes qu'on peut apporter de ces maladies, il n'y en a point qui la produisent plus promptement & dans un degré plus violent, que les grandes agitations d'esprit, surtout les terreurs paniques, les craintes & le chagrin. Quoiqu'on ne puisse dire que les mouvemens mécaniques & vitaux, de la nature desquels sont ceux du cœur, des arteres, des autres canaux destinés à la sécrétion & à l'excrétion des humeurs, de l'estomac & des intestins, dépendent immédiatement & directement du principe intelligent & pensant qui réside au-dedans de nous, que nous appellons ame, & dont une des fonctions est plutôt de régler & de diriger, d'une maniere qui nous est à la vérité inconnue, les mouvemens volontaires ; cependant l'expérience & les observations les plus exactes, sur l'harmonie admirable & intime qui est établie entre les fonctions volontaires & les involontaires, ne nous permettent pas de nier, que les affections & les passions de l'esprit, n'aient une influence prodigieuse sur les mouvemens vitaux & mécaniques, & qu'ils n'en puissent être troublés & interrompus. Si nous examinons avec attention la maniere dont la terreur ou l'effroi, de toutes les passions la plus nuisible à l'économie des mouvemens vitaux, produit son action ; nous trouverons que sa nature est de causer de la contraction dans les parties extérieures, de donner lieu à un amas excessif de sang au cœur, & dans les vaisseaux adjacens ; & par conséquent d'occasionner le refroidissement des extrémités, de la langueur & de l'engourdissement dans les membres, de l'anxiété dans les parties précordiales, de la palpitation dans le cœur, de l'embarras & de la difficulté dans la respiration, & de la foiblesse dans le pouls ; tous symptomes qui surviendront d'autant plus sûrement, que la surabondance de sang au cœur sera plus forte. Les effets de la crainte d'un danger prochain, ne sont pas moins surprenans, par la diminution dans l'influx du fluide nerveux dans les différens organes qui servent au mouvement, dont ils sont précédés ; le mouvement uniforme du sang, en est considérablement retardé ; la circulation & la distribution convenable de sa partie la plus spiritueuse en est troublée ; il n'est donc pas étonnant que la perte des

forces soit grande & subite ; que les fonctions animales & vitales soient brusquement suspendues, & que les suites soient d'autant plus fâcheuses, que les personnes seront plus foibles ; soit que cette foiblesse soit naturelle, ou qu'elle provienne d'une maladie, ou de quelque autre cause.

Il y a encore dans ce que nous appellons les non-naturels, une infinité de causes qui concourent à la production de la *syncope* & de la lipothymie. Nous pouvons compter entre celles qui méritent d'abord notre attention, le mauvais régime. Si les alimens qui abondent en sucs loüables, pris en quantité convenable, sont propres à former un sang lymphatique & bon, & par conséquent à entretenir les forces ; ceux au contraire qui sont cruds, qui nourrissent peu, contribueront aux *syncopes* & aux lipothymies, si on en fait un long usage. Mais ce n'est pas les nourritures seules, qu'il faut regarder, comme des causes procathartiques de ces maladies : la température de l'air n'est pas indifférente ; si l'air est trop humide & trop froid, ou trop sec & trop chaud ; s'il est chargé d'exhalaisons impures, les forces & la vigueur du corps en seront affectées. On peut ajouter à ces causes, les veilles & les travaux excessifs, qui tenant les solides & les fluides dans une action continuelle, occasionnent la dissipation des parties subtiles & spiritueuses, la dépravation de la masse entiere du sang, & la langueur dans toutes les fonctions, ainsi que l'expérience journaliere nous le fait voir.

La lipothymie est encore une des suites funestes fréquentes du sphacele, soit intérieur, soit extérieur, & de toutes les maladies qui attaquent avec quelque violence, l'œconomie des mouvemens vitaux. La vérité de cette proposition, est constatée non-seulement par ce qui se passe dans les maladies malignes & contagieuses, comme les fievres pétéchiales, pestilentielles, la dissenterie, mais encore par ce qui arrive dans les maladies chroniques, mais particulierement dans le scorbut, la cachexie & l'hydropisie, ou à mesure que la putréfaction ou la corruption augmentent, les forces de la nature & le mouvement du cœur s'affoiblissent & diminuent. Il en est à peu près de même des effets des opiats & des narcotiques ordonnés imprudemment. Ces remedes portent dans la substance des fluides leurs parties sulphureuses & nuisibles, la dépravent & lui ôtent son aptitude au mouvement, & par conseqnent celle aux fonctions auxquelles la nature a destiné les fluides. Outre les causes dont nous venons de faire mention, il y en a une assez surprenante ; ce sont les odeurs fortes. Quelque amies de la nature que soient ces odeurs en tout autre tems, & dans quelqu'autre conjoncture que ce soit, on a remarqué qu'elles étoient nuisibles aux personnes hystériques, à celles dont le corps étoit affoibli par quelque maladie violente ; on a remarqué, dis-je, qu'elles irritoient tous les symptomes, & qu'elles jettoient le malade dans une *syncope*, où on le prendroit pour mort. La raison de cet effet prodigieux, consiste, à ce que je crois, en ce que les substances odoriférantes & fortes suspendent par leurs qualités vaporeuses l'action & la force élastique du fluide nerveux, que la violence de la maladie qui avoit précédé, avoit déja affecté. De-là vient que les préparations de castoreum produisent des effets tantôt bons, tantôt mauvais, selon la constitution des fibres & des fluides nerveux qui varient à l'infini.

Entre les causes de la *syncope* & de la lipothymie, nous n'avons garde d'omettre les poisons, les cathartiques violens, les émétiques caustiques. Ces substances excitant des spasmes violens dans le systeme général des parties nerveuses, avec des crispations & des distorsions dans le canal des intestins, interceptent l'influx uniforme du sang, troublent celui du fluide nerveux, & occasionnent une *syncope* toujours terrible & quelquefois mortelle. On remarque quelquefois la même cause, donner lieu immédiatement à une lipothymie violente, & peu différente de la *syncope*. Cette lipothymie succede ordinairement aux maladies accompagnées de douleurs très-aiguës. Elle provient aussi très-fréquemment d'un accès furieux de colere. C'est par cette raison que les anciens Medecins lui ont donné le nom particulier de *Cardia*. Quoiqu'il soit de sa nature d'exercer sa qualité destructive, particulierement sur les conduits biliaires ; telle est la conspiration singuliere que la nature a établie entre ces parties & l'estomac, les poumons & le cœur, par le moyen de la huitieme paire de nerfs, ou de la paire vague commune, que toutes ces parties seront en mêmetems affectées, seront attaquées de spasmes cruels, & partageront la mauvaise disposition des conduits biliaires.

Les personnes dont les forces ont été épuisées par des hémorrhagies considérables, ou quelques autres excrétions immodérées, seront sujettes à la lipothymie. Je ne peux me dispenser de remarquer ici, que j'ai vu plusieurs fois des personnes être attaquées de cette maladie, & même tomber en *syncope*, pour s'être livrées avec intempérance à l'acte vénérien. Rien n'est plus ordinaire que de voir des évacuations abondantes, soit par les sueurs, soit par les selles, une saignée faite mal-à-propos, une perte de sang par des plaies ou des blessures, ou quelque autre effusion excessive, conduire à la défaillance, surtout lorsque les préservatifs, qu'on auroit pu employer contre cet accident, n'étoient point à portée. La raison de cet effet n'est pas éloignée ; il est évident qu'alors la partie la plus subtile du sang, qui est le fondement des forces, se trouve épuisée, que la quantité même des fluides est diminuée, & qu'il ne faut point s'étonner si la diastole du cœur & des vaisseaux, qui doit toujours répondre exactement à leur systole, est troublée, suspendue, & par conséquent le mouvement du cœur arrêté : or, c'est dans le repos de ce viscere que consiste essentiellement la lipothymie ; maladie qui attaque plus fréquemment les personnes d'une constitution foible, & celles qui ont demeuré long-tems droites ; situation de corps dans laquelle le sang se porte plus difficilement en la tête qu'en tout autre endroit.

Le mouvement du cœur peut être affoibli, & une perte considérable de forces occasionnée, par une surabondance de sang épais & visqueux, qui ne pouvant circuler librement dans les canaux étroits des vaisseaux, s'y acumule, & diminue la systole du cœur & de ses vaisseaux. Il est démontré par une infinité d'exemples, que les concrétions polypeuses d'humeurs adhérentes aux cavités du cœur & des vaisseaux contigus, jettent dans des *syncopes* mortelles. Ces concrétions interceptant par leur volume la circulation du sang, détruisent nécessairement le mouvement vital, si elles ne sont promptement emportées.

Passons maintenant des causes de la *syncope* & de la lipothymie, à leurs prognostics ; & examinons quels sont les signes sur lesquels nous en devons augurer bien ou mal.

Il est à propos de remarquer d'abord, que le danger en pareil cas, est relatif à l'état de la nature dans le malade, & à la diversité des causes. Nous lisons dans Hippocrate, *II. Aph.* 41. que « ceux qui sont attaqués « fréquemment de défaillances violentes, sans aucune « cause manifeste, meurent subitement. » C'est qu'alors il y a ordinairement quelque *coagulum* polypeux fortement arrêté dans les vaisseaux du cœur & des poumons, & qu'on ne découvre que dans la dissection. La *syncope* qui suit un accouchement laborieux, dans lequel une femme a été extremement fatiguée par une Sage-Femme ignorante, qui aura imprudemment irrité ses douleurs, & dans lequel elle aura perdu beaucoup de sang par la matrice, est ordinairement mortelle. Dans cette *syncope* la malade est couverte d'une

sueur abondante & froide; ses extrémités sont sans chaleur, sa respiration est froide, son visage pâle, & tous les remedes qu'on emploie ne la raniment point. L'espece de *syncope* qui saisit les personnes hystériques, n'est pas non plus sans danger : elle est quelquefois si violente, qu'on a pris des femmes de ma connoissance pour mortes, & qu'elles ont été mises dans le cercueil comme telles.

Lorsque la perte des forces est excessive, & qu'il y a disposition à la défaillance, dans le commencement des maladies malignes & dans les grandes fievres, surtout lorsque le malade est droit, on peut prognostiquer que sa vie est en danger. Un plus grand abbattement d'esprit qu'à l'ordinaire, le désespoir de guérison, quand bien même les esprits seroient d'ailleurs tranquiles, sont de mauvais augure, surtout dans une fievre aiguë; & lorsque ces symptomes seront accompagnés de délire, d'une respiration & d'un mouvement de pouls, tremblant & petit. Si dans la petite vérole confluante, le malade est attaqué dans le tems des douleurs violentes, & de la chaleur de la suppuration, de lipothymie ou de défaillance, surtout lorsqu'il est droit, ce qui arrive assez fréquemment, on en pourra conclurre qu'il est en danger éminent de perdre la vie; car tout le corps venant à se refroidir dans la défaillance, & la peau à se resserrer, les pustules disparoissent, & il survient des convulsions mortelles. Si un malade que d'autres causes ont déja affoibli, tombe en *syncope* dans quelque accès violent de colere, ou après avoir pris un cathartique ou un émétique fort, cette *syncope* sera mortelle, si on ne se hâte d'y remédier. Le même accident causé dans l'enfance par des vers qui piquent les tuniques nerveuses de l'estomac, n'est pas moins funeste. Nous avons vu plusieurs fois des enfans morts rendre des vers par la bouche.

La lipothymie ou la *syncope*, qui accompagne les affections hystériques & hypocondriaques, & qui est occasionnée par le régorgement du sang vers le cœur & vers les poumons, causé par la distension prodigieuse où des flatulences tiennent l'estomac, se peut guérir. Une défaillance subite amenée par quelque cause extérieure, comme la chaleur immodérée d'une étuve, d'un bain, une saignée trop copieuse, n'aura point de suite fâcheuse, surtout pour les femmes & pour les enfans. On peut dire en général, que moins la cause de ces maladies est considérable, moins elles sont dangereuses.

Voici les deux indications principales auxquelles il faut satisfaire dans la cure.

La premiere, c'est de rendre au cœur son mouvement par les remedes les plus convenables, dans le paroxysme même, parce que ce viscere est la source de la chaleur vitale & le principe des forces.

La seconde indication exige d'employer, immédiatement après que le paroxysme est passé, les remedes capables de détruire les causes de la lipothymie & de la *syncope*, & de prevenir les rechûtes pour l'avenir.

Pour satisfaire à la premiere indication, on observera dans le tems de l'accès de tenir le malade dans une posture convenable, ni trop panché, ni trop droit, & dans un lieu serein, spacieux & tempéré. On tentera de restituer l'influx des esprits, & de les ranimer en irritant les parties sensibles avec des remedes d'une nature pénétrante appliqués extérieurement. Pour cet effet, on répandra de l'eau froide sur le visage; on frottera les levres avec du sel commun ; on portera aux narines du vinaigre fort avec du baume de vie ou du sel volatil Anglois, qui n'est autre chose que du sel volatil de sel ammoniac, imprégné d'huile céphalique de rue, de mente ou de lavande. On pourra frotter aussi les paupieres avec quelques gouttes d'une eau spiritueuse, surtout du baume de vie. On fera des frictions fortes sur toute la région de la poitrine, & l'on fomentera les extrémités du corps avec des linges chauds, mouillés de quelque eau corroborative.

Lorsque l'usage de ces remedes commencera à rappeller le malade à lui-même, on travaillera à lui rendre des forces par quelques médicamens pris intérieurement. On lui ordonnera du vin, surtout du vin vieux du Rhin, qui l'emporte en pareil cas sur tous les autres. On peut attendre aussi de fort bons effets des eaux aromatiques & spiritueuses, surtout de celles de canelle, de lis des vallées, de roses, de baume, de fleurs d'orange, d'écorce de limons, faites avec du vin ou sans vin.

Tout Medecin qui veut guérir radicalement ces maladies & en prévenir le retour, commence par acquérir une connoissance exacte de leurs causes, & par conformer ses remedes à cette connoissance. Ainsi s'il s'apperçoit que la *syncope* provienne de douleur violente, de quelque accès de colere, il ordonne sur le champ des anodyns doux ; pour en augmenter l'effet, il les mêle avec des eaux analeptiques, qui ne soient point trop spiritueuses, mais qui soient aussi tant soit peu anodynes. Il a recours à la liqueur minérale anodyne, comme à un remede souverain : il lui allie quelques gouttes d'huile de macis; ou lui ajoute une quantité double d'essence de castoreum. Il ne néglige point le laudanum de Sydenham, ou les poudres analeptiques, comme la poudre du Marquis, avec un ou deux grains de castoreum ou de thériaque céleste. L'expérience m'a démontré à moi-même l'efficacité de ces remedes. Si une *syncope* cardiaque a son principe dans une humeur acide & bilieuse logée dans les premieres voies, & corrodant les parties nerveuses, comme il arrive fréquemment dans les affections hypocondriaques, il ne manquera pas d'employer les poudres absorbantes, comme celles de coquillage, de nacre de perles, de corail, d'yeux d'écrevisses, d'unicorne fossile, & de crystal des montagnes, avec quelques gouttes d'huile de cedre, ou avec quelques grains purifiés de nitre pour chaque dose, s'il y a chaleur contre nature qui l'exige. Dans la *syncope* hystérique & hypocondriaque, on ne parviendra jamais à une cure parfaite sans le secours des clysteres, & des remedes composés de galbanum, de castoreum, d'*asafœtida*, de sagapenum & de myrrhe prudemment ordonnés.

Si la lipotbymie doit être attribuée & succede à une évacuation immodérée, produite par quelque émétique ou cathartique violent ; alors la qualité adoucissante des thériaques, des anodyns, des analeptiques, du lait chaud, de l'eau d'orge avec des amandes, du jaune d'œuf & du safran, pris en quantité suffisante, produira des effets surprenans. Les mêmes remedes seront salutaires, ou du moins soulageront considérablement, dans les cas même où la présence d'un poison caustique, menaceroit d'un très-grand danger: mais il faut alors y mêler beaucoup d'huile exprimée d'amandes & d'olives. Les mélanges analeptiques & bésoardiques sont très-convenables dans les maladies malignes; où la lipothymie & autres symptomes semblables, proviennent d'une putréfaction occulte. On peut compter entre ces remedes, tous ceux qui sont composés des eaux de chardon-béni, de scordium, de canelle sans vin, de roses, de baume & de cumin ; le *mixtura simplex*, le vinaigre, le sirop de jus de citron, y ajoutant en proportion convenable, la poudre bésoardique de Sennert. Si les forces ont été épuisées par une perte de sang excessive, il ne faudra pas s'en tenir aux analeptiques les plus doux, il faudra fortifier & ranimer le malade avec des nourritures capables de remplacer promptement des sucs perdus. Les alimens dont on se trouvera le mieux en pareil cas, sont les gelées de veau, de bœuf ou de vieux coqs, faites avec une décoction de râpure de corne de cerf,

des tranches de limon, un peu de macis, & une petite quantité de vin, dans un vaisseau couvert. Le chocolat est aussi fort bon en pareil cas; & pour ne pas entrer dans un plus grand détail, le vin vieux & généreux donné avec œconomie, contribuera plus que tous les remedes au rétablissement du malade.

Il est certainement de la derniere importance dans les cas dont il s'agit, de ne pas confondre une lassitude, une pesanteur ou une oppression causée par la plénitude & l'expansion des humeurs, avec une vraie défaillance occasionnée par le manque de sang loüable & de fluide nerveux. Ces deux maladies sont fort différentes, quant à leurs causes, & ne se traitent point par les mêmes remedes. Dans le cas de réplétion, ou dans le premier cas, la saignée est salutaire: dans le second au contraire, où il y a disette de sang, & où par conséquent il faut travailler à en augmenter la quantité, elle seroit pernicieuse. Il faut aussi bien distinguer la foiblesse & la perte des forces qui suivent quelques passions de l'esprit, un long chagrin ou une haine cachée, & la même maladie causée par quelques principes matériels: les remedes moraux, & tout ce qui est capable d'égayer & de tranquiliser l'esprit, suffisent dans le premier cas.

Quant à la saignée qu'on ordonne quelquefois par précaution, il est à propos de savoir, que si le mouvement du cœur est suspendu par une congestion excessive de sang, que les spasmes violens des intestins occasionnent quelquefois, & que quand il y a orgasme dans les humeurs qui circulent dans les vaisseaux des parties supérieures, on ne peut disconvenir que ce remede ne soit très-convenable: cependant il n'y faut jamais recourir pendant l'accès; car il ne manqueroit pas d'augmenter la langueur & de prolonger la défaillance. C'est aussi inutilement & avec autant de danger qu'on versera dans la bouche des personnes qui sont en défaillance, des liqueurs spiritueuses, parce qu'elles passent facilement dans la trachée-artere, & peuvent suffoquer le malade.

Si la lipothymie provient de la suppression totale ou de la diminution des regles, on n'aura recours, qu'avec la derniere circonspection, aux emmenagogues, surtout ceux qui sont capables de produire une grande agitation, comme les bains imprégnés de sel & de safran, ou d'autres ingrédiens semblables. Ils augmenteroient le mal, en augmentant la raréfaction des humeurs.

La perte des forces qui suit les grandes maladies, annonce ordinairement une terminaison fâcheuse, surtout lorsque le malade est naturellement infirme & foible. On ne peut donc trop hâter les secours en pareil cas. C'est bien alors que cette maxime a lieu,

Principiis obsta, serò Medicina paratur,

Si les remedes sont d'autant plus salutaires, qu'ils sont promptement apportés.

Il faut s'interdire particulierement dans ces maladies aiguës, surtout au fort de leur paroxysme, tous les remedes capables de stimuler, ou de provoquer les selles & d'autres excrétions; on s'exposeroit en les ordonnant à troubler & à irriter la nature. D'ailleurs ils acheveroient d'épuiser les forces qui sont ici absolument nécessaires pour subjuguer la maladie. Car si l'on consume, & si l'on terrasse le malade; tout l'art & tous les efforts du Medecin, ne suffiront pas pour le relever. Il seroit donc à souhaiter que tout Medecin suivît une regle que j'ai lûe avec beaucoup de plaisir dans Fernel, *Lib. II. cap.* 10. « tant que le malade sera vi« goureux, & qu'il aura des forces, faites hardiment « toutes les évacuations qne le mal exigera: mais si « les forces lui manquent entierement, ou s'il en a « peu, n'entreprenez rien de cette nature. »

On faisoit jadis grand cas dans les défaillances, & dans les *syncopes*, des cordiaux les plns forts, & des spécifiques analeptiques; on préféroit, je ne sai par quelle superstition, les perles, les pierres de bezoard d'Orient, l'os du cœur du cerf, les pierres précieuses, & autres, & une infinité de remedes, qui assurément, loin de surpasser en vêrtu les autres diaphorétiques fixes, ou les autres absorbans, leur étoient bien inférieurs. Si l'on regarde, d'un œil équitable, les préparations d'or, on conviendra qu'elles sont plus précieuses qu'énergiques; que la qualité analeptique & cordiale qu'on attribue à ce métal, est purement chimérique, & l'on aura en cèla une preuve singuliere de la crédulité du peuple, des Medecins & des malades. On pourroit encore leur reprocher la facilité qu'ils ont eue les uns & les autres, à croire que l'or pouvoit être réduit par la Chymie en essence douce & en quintessence.

Surtout le vin vieux du Rhin, que son acidité spiritueuse me fait préférer à tout autre, peut être ordonné intérieurement, & appliqué extérieurement aux narines, & sur la région des parties précordiales: mais de quelque façon qu'on l'emploie, il soulagera sur le champ dans la *syncope*: un coup de vin modéré, suffira pour prévenir les défaillances, auxquelles quelques personnes d'un tempérament foible & délicat sont sujettes après la saignée.

Il y a même dans l'eau froide toute simple une propriété très-analeptique dont les effets sont salutaires dans la défaillance ou la lipothymie, occasionnée par une chaleur soit intérieure ou extérieure, & par la raréfaction du sang. C'est ce que Celse a reconnu il y a long-tems. Aussi recommande-t-il, *Lib. IV. cap.* 5. l'eau froide dans les maladies d'estomac. Pline le jeune, qui avoit naturellement l'estomac foible, & qui étoit sujet à des ardeurs & à des commotions intérieures, assure, *Lib. VI. Epist.* 17. avoir été souvent & considérablement soulagé par l'eau froide. FREDERIC HOFFMAN.

SYNCRIMATA, *συγκρίματα*, de *συγκρίνω*, ramasser ensemble, mot usité par Galien, *de S. F. Lib. V. cap.* 25. pour signifier des mélanges & des concrétions de corps, & la confusion des élémens. Il applique le même terme, *Lib. de different. morb. cap.* 5. aux corps des animaux, comme consistans en un mélange d'atomes.

SYNCRISIS, *σύγκρισις*, *concrétion*, *conformation*, de *συγκρίνομαι*, verbe usité par Hippocrate, *VI. Epid. Sect.* 2. *Aphor.* 31. pour signifier la procréation ou conformation du mâle; & par Galien, *M. M. Lib. IV. cap.* 4. où il est opposé à *διακρίνεσθαι*, « être dis« sous. » La *sincrysis*, chez les Chymistes, est une concrétion ou coagulation, opérée par la réduction spontanée ou violente d'une substance liquide, en une solide, par le retranchement de l'humide. CASTELLI.

SYNCRITICA, *Syncritiques*; nom que donnoient les méthodiques aux remedes qui étoient d'une nature coërcitive ou astringente, (& non pas aux relâchans, comme le veut Blancard.) GALIEN, *de Anat. adm. Lib. III. cap.* 2.

Le même Auteur, *de Met. Med. Lib. I. cap.* 2. observe que Thessalus écrivit un volume entier sur les *syncritiques*. Voyez le mot précédent.

SYNCYRIA, *συγκυρία*, de *σὺν*, avec, & *κύρω*, être, signifie un hasard, un événement fortuit; & peut-être la même chose que *συγκύρημα*, *syncyrema*. HIPPOCRATE, *de Prisc. Med. & Lib. de Hum.*

SYNDESIS, *σύνδεσις*, de *σὺν*, avec, & *δέω*, lier, *Ligature*, ou *étrécissement*; ainsi que dans ce passage des *Epid. Sect.* 3. *Aphor.* 1. *ἡ δέρματος ἀραιότης ἡ κοιλίης πυκνότης; ἡ δέρματος ξύνδεσις ἡ σαρκῶν αὔξησις*: « La « rareté de la peau cause la constipation du ventre: « mais son étroitesse (c'est-à-dire l'adstriction des po« res) cause un surcroît de chair. »

SYNDESMO-PHARYNGÆUS, (*musculus*) un des muscles du pharynx. Voyez *Pharynx*.

SYNDESMOS, *σύνδεσμος*, de *σὺν* & *δέω*, bander, lier, *Ligament*. Voyez *Ligamentum*.

SYNDESMOSIS, *συνδέσμωσις*; sorte de jonction des os, autrement appellée *synneurosis*. Voyez ce dernier.

SYNDIACRISIS, nom que l'on donne à l'opération Chymique, qui est d'usage pour la préparation du mercure précipité du cinabre de Hartman, par la séparation des principes du cinabre, & par une nouvelle composition. CASTELLI. Voyez *Schröder*, *Lib. III. cap.* 16.

SYNDROME, συνδρομή, de σὺν & δρέμω, courir, en Latin, *concursus*, *concours*. C'est un mot introduit en Medecine par la secte des Empiriques, qui employent pour exprimer le concours des symptomes. Par exemple, dans la pléthore, un Empirique juge la saignée nécessaire, sur la *syndrome* des symptomes, tels que la distension des vaisseaux, la rougeur & la pésanteur de tout le corps, l'inhabileté au mouvement, la tension des membres, un sentiment douloureux de lassitude; joignant à tous ces signes une vie passée dans l'inaction, une constitution vorace, & la suppression des excrétions ordinaires. Voilà la *syndrome* pléthorique pour un empirique. Il forme de même une *syndrome* ou un concours de symptomes dans la péripneumonie, l'esquinancie, l'épilepsie & d'autres maladies. Galien tourne en ridicule ces *syndromes*, parce que, dit-il, elles arrivent fort rarement, & en même-tems lentement; ensorte que si le Medecin vouloit attendre la *syndrome* de tous les symptomes, il lui arriveroit souvent de commencer la cure trop tard. GALIEN, *Comm. II. in I. Prorrhet. & Comm. II. in Lib. de Rat. Vict. A.* & *Lib. VI. de Met. Med. cap.* 4. & ailleurs.

SYNDYASMOS, συνδυασμὸς, de σὺν, & δύω, deux, est un mot dont se sert Hippocrate, *Lib. II. de Morb. Mul.* pour signifier le commerce entre les deux sexes.

SYNECHES, συνεχὴς, de συνέχω, joindre, tenir ensemble; continu, est une épithete d'une sorte de fievre. Voyez *Synochos*.

SYNECTICON, συνεκτικὸν, a la même étymologie que le mot précédent, & signifie *continent* : c'est une épithete, qui s'applique à la cause prochaine d'une maladie, qu'on appelle *causa continens*, ou *conjuncta*, ou *contentiva*, & qui est toujours étroitement liée avec la maladie. CASTELLI. Voyez *Causa*.

SYNEDREUONTA, συνεδρεύοντα, de σὺν & ἕδρα, un siége, en Latin, *assidentia*, *concourans*, *concomitans*; Epithete qui s'applique aux signes ou symptomes dont une maladie est accompagnée. Voyez *Assidens*.

SYNEILEMMENOS, συνειλημμένος, resserré; il signifie la même chose que constipé. CASTELLI.

SYNENDEICNYMENA, συνενδεικνύμενα, de σὺν & δείκνυμι, montrer ou indiquer, *co-indicans*, se dit de signes qui concourent avec les symptomes particuliers à la maladie; par exemple, l'âge & la force du malade, la province, la saison, la coutume, & autres circonstances semblables. GALIEN, *Lib. XIII. de M. M. cap.* 16.

SYNENOMENA, συνηνωμένα, de σὺν & ἑνόω, unir; est rendu par Galien dans son *Exegesis*, par συνόντα, *coexistans*. Mais il y a des variétés dans les différentes copies, la plûpart portent, σύννομα, qui demeure avec, ou qui mange à la même table. FOESIUS.

SYNEREPHES, συνηρεφὲς, dans l'*Exegesis* de Galien est traduit par ἐπικεκαλυμμένον, συνεσκιασμένον, enveloppé, couvert, opaque, ombragé.

SYNERGASMA, συνέργασμα, de σὺν & ἐργάζομαι, travailler, opérer, *coopération*. Libavius divise les *synergasmes* Chymiques, ou coopérations Chymiques, en ἐνεργητικὰ, énergiques, qui contiennent une vertu efficace, & en σκευαστικὰ, préparatoires.

SYNERXIS, σύνερξις, de σὺν & εἴργω, resserrer, confiner, est rendu dans Galien, *Exeg.* par σύγκλεισις, Voyez *Syncleisis*.

SYNESTECOS, συνεστηκὼς, ou ξυνεστηκὼς, de σὺν & ἵστημι, se tenir debout; qui a de la consistance : c'est une épithete qu'Hippocrate applique, *in Prognost. I. Prorrhet.* & *Coac.* aux feces, quand elles sont fermes, cohérentes & figurées, par opposition à celles qui sont coulantes, liquides, humides & aqueuses.

SYNIDROSIS, συνίδρωσις, de σὺν & ἱδρώς, sueur; c'est une sueur qui concourt avec quelque autre affection, comme la puanteur des aisselles. CASTELLI, d'après *Nonus*.

SYNISTAMENOS, συνιστάμενος, qui a de la consistance, synonyme à συνεστηκώς. Voyez *Synestecos*.

SYNIZESIS, συνίζησις, de σὺν & ἵζομαι, s'asseoir, en Latin *considentia*, est sujet à ἀποκατάστασις. Voyez *Apocatastasis*.

SYNNEUROSIS, συννεύρωσις, de σὺν & νεῦρον, nerf, est une espece d'articulation des os, qui se fait par la rencontre des ligamens. COWPER.

SYNNOMA, σύννομα, de σὺν & νέμω, manger. Voyez *Synenomena*.

SYNOCHA, le même que *syneches*, ou *febris continua*. BLANCARD. Voyez le mot suivant.

SYNOCHOS, σύνοχος, en Latin, *febris continens*.

Συνεχέες πυρετοὶ (*synechees pyretoi*,) fievres continues dans Hippocrate, sont celles qui molestent sans cesse le malade, ne lui laissant aucun relâche, comme nous en trouvons souvent dans les *Epidémiques*, à quoi il ajoute quelquefois, τὸ μὲν ὅλον οὐ διαλείποντες, « ne » laissant point du tout d'interruption; » & cela afin de marquer distinctement la différence entre ces fievres & les intermittentes. Et c'est ce qu'il fait en termes exprès, *I. Epid. Sect.* 3. où il dit : πυρετοὶ, οἱ μὲν ξυνεχέες, οἱ δὲ ἡμέρην ἔχοντες, νύκτα διαλείποντες, νύκτα ἔχοντες, ἡμέρην διαλείποντες : « il y avoit des fievres dont « quelques-unes étoient continues, d'autres ne travailloient les malades que pendant le jour, & leur « laissoient du relâche pendant la nuit; d'autres, au « contraire, étoient dans leur fort pendant la nuit; & « laissoient du relâche pendant le jour.

Voici comme Galien commente cet endroit.

Ἤ τὸ τοῦ συνεχοῦς ὄνομα, καὶ τὸ τοῦ διαλείποντος οἱ παλαιοὶ διττῶς φαίνονται χρώμενοι, &c. « Les Anciens paroissent avoir employé les mots de *syneches* (continuel- « les) & *dialipon* (intermittentes) dans un double sens. « Quelquefois ils donnent le nom de *syneches* à tou- « tes les fievres qui ne viennent jamais à apyrexie « (c'est-à-dire, à parfaite cessation); d'autres fois ils « donnent ce nom, non pas en général à toutes celles « qui ne viennent point à apyrexie, mais à celles par- « ticulierement qui ne changent point jusqu'à la crise. « De même ils appliquent quelquefois l'épithete d'in- « termittentes aux fievres qui ont une cessation com- « plete, d'autres fois à celles qui l'ont incomplete, mais « qui subissent différens changemens considérables à « différens tems des paroxysmes, comme dès le com- « mencement; lors de l'accroissement; au plus haut « période & au déclin. Mais quelques Médecins mo- « dernes appellent les fievres qui n'éprouvent pas un « changement remarquable, non pas *syneches*, mais « *synochus*, réservant le premier de ces deux termes « pour celles seulement qui ne venoient jamais à une « parfaite apyrexie, mais qui avoient seulement une « intermission après chaque paroxysme, espece de fie- « vres que les Anciens appelloient *syneches*, continues; « & quelquefois *dialipon* intermittentes. Elles tiennent « en effet une espece de milieu entre les *syneches* & « celles qui ont une parfaite cessation ou apyrexie : « c'est pourquoi comparées avec les fievres appellées « *synochus*, elles pouvoient fort bien être appellées in- « termittentes; mais comparées avec celles qui avoient « une parfaite cessation, elles méritoient le nom de « *syneches*.

Le même Auteur, *de crisibus*, *Lib. II. cap.* 2. donne le nom de *syneches* à une fievre « qui, dit-il, ne vient ja- « mais à apyrexie, avant la solution totale, quoiqu'el- « le ait une rémission sensible. »

Il paroît par ce qui vient d'être dit, qu'Hippocrate & les Anciens comprenoient les fievres appellées depuis *synochos*, sous le terme de *syneches*.

Une fievre renfermée dans un seul paroxysme depuis le commencement jusqu'à la fin, & prolongée pendant plusieurs jours de suite, est appellée, par quelques-uns, *synochus*; terme qui n'est pas proprement Grec, mais forgé à l'effet de rendre une idée pour laquelle on manquoit d'expression. Mais la nature de ces fievres n'est pas si simple que l'idée qu'on s'en est formée, & pour raison de laquelle on leur a donné le nom de *synochus*: car quelques-unes sont accompagnées d'une putréfaction manifeste; d'autres sont sans putréfaction, comme, par exemple, la fievre éphémere. Galien, *Met. Med. Lib. IV. c. 2.*

La fievre que quelques Auteurs Grecs ont appellée *synochus*, σύνοχος, & les Latins, *Febris continens*, *Fievre continente*, est accompagnée de putréfaction ou sans putréfaction. Celle-ci s'appelle *fievre continente* non-putride, & a les mêmes signes que la *synoque* putride, mais les a un peu moins évidens. Ces signes sont une douleur ou pesanteur de tête avec une chaleur & une rougeur immodérée par tout le corps, & surtout au visage, accompagnée d'un profond assoupissement; une grande pulsation dans les arteres temporales, un pouls haut, plein, fréquent & vif, avec une inaction & une lassitude dans tous les membres.

On connoît la *synoque* putride par les mêmes signes que les autres: mais ces signes sont plus manifestes dans cette espece de fievre putride; la chaleur, par exemple, est plus acrimonieuse. Le gosier & les parties voisines, sont enflées & brûlées par la chaleur, au point que le malade ne sauroit parler; les yeux sont pleins de larmes chaudes, & quelquefois le ventre s'enfle & sonne comme un tambour, quand on le frappe. Le pouls est grand, fort, vif & fréquent, comme dans l'autre *synochus*: mais dans celle-ci il est de plus inégal; l'urine est épaisse, rouge, trouble & sans sédiment. Il s'éleve souvent sur la surface du corps des éruptions exanthémateuses, qui sont pour l'ordinaire livides ou noires, & quelquefois d'autres couleurs. Ce mal dure ordinairement jusques au quatrieme jour, & s'il va toujours en augmentant, il met la vie en danger, surtout si la langue est rude & noire, si les yeux fuient la lumiere, & si l'urine paroît semblable à un vin fort couvert. Lorsqu'on ne voit pas ces symptomes; mais que la fievre va en décroissant de plus en plus, le malade n'a ordinairement rien à craindre. Lorsque la maladie se maintient dans un degré toujours égal, il y a moins à craindre que quand elle augmente; mais plus que quand elle décline, observation qui a lieu aussi dans la *synoque* non-putride.

Il est à remarquer que la *synoque* ne vient gueres qu'aux personnes d'une constitution tempérée, d'une habitude charnue & sanguine, sans que le sang soit mauvais; & que le passage se fait aisément d'une *synoque* non-putride, à une putride, & de celle-ci à une tierce continue.

Ce que les Grecs appellent *syneches*, & nous fievre continente, est une sorte de fievre continue, qui ressemble à la *synoque* putride, pour la continuité de ses paroxysmes; mais qui en differe en ce qu'elle provient ou de bile ou de phlegme, & qu'elle a ses périodes conformes à la nature & au mouvement de ses humeurs, & que sans cesser totalement, elle donne seulement au malade du relâche; au lieu que la *synoque* doit sa naissance à un sang putréfié, & ne laisse point de relâche jusqu'au tems de la crise. De plus, la fievre continente n'est point précédée par un tremblement, un frisson ou sentiment de froid; mais elle commence tout d'un coup par une chaleur; si ce n'est, comme il arrive quelquefois, que l'humeur corrompue logée vers les parties précordiales, donne quelques instans de *rigor* ou de frisson, qui sera bien-tôt surmonté & chassé par la fievre. La chaleur est toujours alors d'une qualité âpre & acrimonieuse, & surtout lors de l'accroissement & du plus haut période du paroxysme. La respiration & le pouls sont inégaux: & l'on connoît à ce dernier que la systole est vive & la diastole lente. Le pouls est aussi quelquefois vif & quelquefois lent, quelquefois fort & quelquefois foible: mais particulierement au commencement de l'accès ou du paroxysme, il est vif & petit; & au plus haut période, il est non-seulement vif, mais considérablement élevé. L'urine au commencement est épaisse, rouge & trouble, & n'a point de nuage, d'énéoreme ou d'hypostase; quelquefois elle est ténue, mais rouge & non-transparente; & toutes les excrétions, soit selles, urines ou sueurs ont une odeur rance & désagréable.

Les fievres continues, quotidienne & quarte, sont ordinairement fort irrégulieres, jusqu'à avoir un jour, deux ou trois redoublemens, n'en avoir qu'un autre jour ou quelquefois point du tout. On ne voit gueres de fievre quarte continue: mais la quotidienne continue est beaucoup plus ordinaire. Les Grecs appellent καῦσος (*causus*) & nous fievre ardente, la tierce continue. Lommius, *Med. Obs.* Voy. *Pyretos.*

SYNOCOCHE, συνοκοχὴ, est rendu dans Erotien sur Hippocrate, par συνοχὴ καὶ συνεδος, « cohérence & concours continu. » Ce mot se trouve dans le Livre, *de Ossium natura*, ou ςῆθος συνοκοχὴ, signifie la forme ou le mécanisme de la poitrine.

SYNOVIA, *synovie*, terme dont Paracelse s'est servi quelquefois pour signifier le suc nourricier approprié à chaque partie. La liqueur nourriciere qui est dans les jointures ou plutôt celle qui est dans les nerfs & fournit la nutrition aux jointures, s'appelle *synovie*; cette glue blanche des jointures s'appelle autrement *hydarthros*, *melicerta*, *ichor* des nerfs. La *synovie* dans le même Auteur se prend aussi en un sens pathologique pour la goute, ou pour les maladies de quelque partie où la corruption du suc nourricier est la cause du mal. Van-Helmont, Dornæus & Ruland, définissent la *synovie* une sorte de mucilage transparent, semblable à du sperme, ou à la liqueur qui distile des jambes du veau, quand on lui a coupé les piés. Castelli.

SYNTASIS, σύνλασις, de σὺν, & τείνω, distendre ou serrer; *distension*: il est opposé à χάλασις, *chalasis*, relâchement, comme les συνlατικὰ, *syntatica* (*medicamenta*) les remedes qui produisent la tension, sont opposés aux χαλαςικὰ, *chalastica*, médicamens relâchans. Voyez *Chalasis* & *Chalasticon*.

SYNTAXIS, σύνlαξις, de σὺν, & τάτlω, ordonner, régler, signifie dans Galien, *Lib. de Ossibus*, l'ordre ou la disposition des os en général, & est divisé en *arthron* & en *symphyse*. On l'appelle autrement *synthesis*, σύνθεσις, & *homilia*, ὁμιλία.

SYNTENOSIS, espece de *synneurose*, ainsi appellée par Spigel, lorsque deux os sont liés par un tendon, comme les os sesamoïdes aux os des orteils, & la rotule au fémur & au tibia. Castelli.

SYNTEXIS, σύνlηξις, de σὺν, & τήκω, liquéfier; *colliquation*. Voy. *Colliquatio*.

SYNTHEMA, Paracelse appelle ainsi une sorte d'épilepsie, ou d'accident apoplectique, accompagnée de tranchées & d'une douleur d'estomac, qui ordinairement est mortelle. Castelli.

SYNTHESIS, σύνθεσις, de σὺν, ensemble, τίθημι, mettre; signifie en termes d'Anatomie, *composition*, & est opposé à σύνlαξις. C'est aussi une des six parties, que comprend l'art de la Chirurgie, selon Heister; les autres sont la *diæresis*, l'*exæresis*, l'*aphæresis*, la *prosthesis*, & la *diorthosis*; dont vous trouverez l'explication à leur rang. *Synthesis* est aussi le nom d'une maladie fort semblable à la phthisie, dans Plinius secondus, *de Re Medica*, *Lib. II.*

SYNTHETISMUS, terme usité en Chirurgie par quelques Auteurs, pour comprendre sous un seul mot les quatre opérations nécessaires, pour remettre une fracture, qui sont l'extension, la co-aptation, la remise & le bandage.

SYNTHETOS, σύνθετος, de σὺν, & τίθημι, mettre ou placer; *compacte*: c'est une épithete qu'Hippocrate, *Coac.* 110. a appliquée à des excrémens d'une consistance dure.

SYNTOMOS, σύντομος, de σὺν, & τέμνω, couper; *taillé, rogné, coupé*: il signifie aussi quelquefois violent & aigu, à moins que ce mot n'ait été écrit ainsi par corruption pour quelque autre. Ainsi πόνος σύντομος, *Coac.* 160. signifie une douleur violente. Mais, Fœsius croit qu'il faudroit lire σύντονος, & observe que σύντομος a été souvent mis par corruption pour σύντονος, qui signifie aigu. L'adverbe συντόμως, signifie, bien-tôt, promptement, brievement: par exemple, *III. Aphor.* 12. καλάρροι συντόμως ἀπολλύντες, sont des fluxions qui deviennent bien-tôt mortelles.

SYNTONIA, συντονία, de σὺν, & τείνω, tendre, serrer; signifie la force & la fermeté du ton. Galien, *Comm.* 4. *in Lib. de R. V. I. A*, rend συντονίην κατὰ τὰς φλέβας, « *syntonia* des veines, » par πύκνωσις, densité ou épaisseur des tuniques des veines, qui est la cause pour laquelle le sang tombe goutte à goutte du nez: σύντονος πόνος, *Coac.* 160. est une douleur violente ou aiguë.

SYNTROPHOS, σύντροφος, de σὺν, & τρέφω; *nourri avec*, est rendu par Galien, *Comm.* 2. *in Lib.* κατ' ἰητρεῖον, par οἰκεῖος, accoutumé, assorti, convenable. Σύντροφος νοῦσος, est une maladie née & nourrie avec le malade: ainsi, *Lib. de Morbo sacro*, l'épilepsie est appellée ἡ νοῦσος ἐκ παιδὸς σύντροφος, « maladie nourrie & formée « avec la personne dès l'enfance. »

SYNULOTICON, συνουλωτικὸν, est synonyme à *Epuloticum*. Galien, *de Met. Med. Lib. XIII. cap.* 5. Voy. *Epulotica*.

SYNYMENSIS, dans Spigel est une espece d'union de deux os par le moyen d'une membrane; comme, par exemple, dans les enfans nouveaux-nés, en qui les os pariétaux sont attachés à l'os frontal.

SYP

SYPHAR. Voyez *Exuviæ*, qui est la même chose.

SYPHILIS. Voyez *Siphilis*.

SYR

SYRIACON, épithete d'un onguent, qu'on appelle encore autrement *Commagenum* ou *Comagenum*. Voyez *Commagenum*. La pierre de Judée est aussi appellée *Syriacus*. Quant à l'*ulcus Syriacum*, voyez *Tonsillæ*.

SYRICON, selon Paul Eginete & Aétius, est la même chose que *Sandix*: mais Pline prétend que c'est une composition de parties égales de *sandix* & de *sinope*. C'est aussi le nom d'un collyre décrit par Aétius, *Tetrab. II. Lib. III.*

SYRINGA.

Voici quels sont ses caracteres.

Le calyce est d'une seule piece, découpé en quatre segmens larges & étendus. La fleur est en rose & pentapétale ou tétrapétale, & garnie de seize étamines. L'ovaire au fond du calyce est orné de quatre tuyaux droits & terminés en pointe, & devient un fruit tortueux à quatre loges placé au haut du calyce, ouvert en quatre, & rempli de petites semences.

Boerhaave distingue deux sortes de *syringa*, qui sont,

1. *Syringa alba, sive Philadelphus Athenæ*, C. B. P. 398. *Frutex coronarius*, Clus. H. 55.
2. *Syringa flore albo pleno*, C. B. P. 398. Boerhaave, *Index alt. Plant.*

Le nom de *syringa* lui vient de σύριγξ (*syrinx*), tuyau, parce que les branches, quand on en a retiré la moelle, peuvent servir de tuyaux à seringue. Je ne lui connois point de qualités médicinales. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

SYRINGOTOMIA, συριγγοτομία, de σύριγξ, tuyau, & τέμνω, couper; *syringotomie*, ou amputation d'un tuyau.

SYRINGOTOMUM ou SYRINGOTOMUS, mot qui a la même étymologie que le précédent, est un instrument de Chirurgie propre pour la *Syringotomie*.

SYRINX. Voyez *Fistula*.

SYRIUS, nom d'une sorte poudre cathartique, faite de scammonée, & qui n'est autre chose que l'extrait, la résine ou le magistere de cette drogue.

SYRMA, σύρμα, le même qu'*Aposyrma*, ou *Abrasum*. Voyez l'un & l'autre.

SYRMÆA, συρμαίη ἢ συρμαία, comme l'écrivent quelques-uns, est une espece de *raphanus*, ainsi appellé de σύρω, tirer; parce qu'il est propre à provoquer le vomissement. Le συρμαία étoit aussi une espece de confiture, faite de miel & de graisse, qui étoit le prix d'un certain jeu ou exercice en usage chez les Spartiates; c'étoit aussi une portion purgative composée de sel & d'eau. Le Scoliaste d'Aristophane, ἐν εἰρήνῃ, dit que le *syrmæa* étoit le suc d'une certaine herbe, dont les Egyptiens prenoient le suc pour se purger: or il paroît que cette herbe étoit le *raphanus*, qui mêlé avec du sel, étoit le purgatif ordinaire du peuple. Varinus dit que le *syrmæa* opere par les selles & par le vomissement; d'où vient le mot de *Syrmæsmus*, qui signifie un purgatif modéré, par haut ou par bas: aussi Galien dit, *Comment. II. in Lib. de Artic.* que les Anciens appelloient *syrmæsmus*, une évacuation modérée par les selles ou par l'urine. Erotien sur Hippocrate, dit que le *syrmæa* est une sorte de *raphanus* long, qui avec de la saumure, étoit employé en aliment, pour opérer une maniere de purgation appellée *syrmæsmus*, par où il entend le vomissement. Paul, *Lib. I. cap.* 100. nous apprend, d'après Diocles, que le *syrmæsmus* dans le langage des Anciens, signifioit νήστεις ἔμετοι, des vomissemens à jeun, c'est-à-dire, excités par quelque Medecine prise à jeun, & que le verbe συρμαΐζω, exprimoit la pratique de cette sorte d'évacuation, pour la provocation de laquelle il prescrit de petites raves, du cresson de jardin, de la roquette, de la moutarde & du pourprier, qu'on prendra dans de l'eau chaude. Quelques Commentateurs glosant sur cet endroit, prétendent que *syrmæa* signifie une boisson faite d'eau & d'orge; & Diodore de Sicile, le rend par « provisions de bouche. » Ainsi par *syrmæam facere*, il entend, se pourvoir de vivres. Le *syrmæa* dans Hippocrate, paroît être quelque potion ou suc, dans lequel il veut qu'on prenne ses medecines; comme dans le *Lib. I.* περὶ γυναικ. où il ordonne de faire une masse de *conica odorata*, avec du miel & de la résine, & de la prenne dans du *vinum odoratum* ou *syrmæa*, pour chasser le fœtus & l'arriere-faix. Et, dans le même Livre, il conseille de prendre du verd-de-gris avec du miel dans du *syrmæa*.

Hérodote, dans son *Euterpe*, parlant des coutumes des Egyptiens, s'exprime de cette maniere:

« Quant à leur maniere de vivre, tous les mois trois jours « de suite, ils provoquent une évacuation avec le *syr-* « *mæa*, συρμαΐζουσι, prenant soin de se conserver la san- « té par le vomissement & par des purgations douces. » Et décrivant leur maniere de conserver les corps morts, Il dit que « la troisieme maniere de préparer les corps « & celle qui étoit usitée par les moins riches, étoit « d'abord de bien nettoyer le ventre, en y faisant pas- « ser du *syrmæa*, & de le laisser ensuite dans le sel pen- « dant soixante-dix jours. » Or en cet endroit Hermolaus Barbarus nous assure que l'Historien entend une sorte de *raphanus*. Fœsius.

SYRMÆSMUS. Voyez l'article qui précede.

SYRONES. Voyez *Sirenes*.

SYRRHŒA, σύῤῥοια, ἢ ξύῤῥοια, de σὺν, avec, & ῥέω, couler; conflux. HIPPOCRATE, *de Aliment.*

SYRUPUS, *Sirop.*

Comme il y a un grand nombre de simples, comme les herbes, les racines, les semences, les fruits, & les fleurs avec leurs sucs, qu'on n'a pas toujours, soit en hiver, soit en automne, pour en faire des décoctions, des infusions, & autres remedes nécessaires dans des cas particuliers, & comme les propriétés de ces simples s'anéantissent à la longue, & ne peuvent être conservées long-tems; & comme il y a des maladies si violentes & si aiguës, qu'elles ne laissent pas celui qui seroit nécessaire, pour les réduire sous différentes formes, & pour en extraire les vertus; on a imaginé les *sirops*, forme sous laquelle on a promptement, & l'on peut employer sans délai, dans tous les cas possibles, les propriétés des racines & des plantes, selon les besoins différens qu'on en a.

Le mot *sirop*, vient du Chaldéen *sirpi*, ainsi que nous l'avons fait voir à l'article *Silphium*.

Les Medecins Arabes sont les premiers Inventeurs des *sirops*; les anciens Grecs ne connoissoient point cette forme; car Hippocrate & Galien ne font mention que de l'oxymel & du *mulsum*. Les Maures enrichirent à l'imitation des Arabes, la Pharmacie d'un grand nombre de *sirops*.

Un *sirop* est un remede sous une forme liquide, fait de décoction, de suc ou d'infusion, qu'on conserve par le moyen du miel ou du sucre, & dont la consistance est telle, que si l'on en fait tomber une goutte sur uu marbre, elle ne s'étendra point.

Il en est des *sirops*, ainsi que de toutes les autres préparations officinales. Ils ont chacun leurs propriétés, ainsi il y en a de rafraîchissans, d'échauffans, de dessiccatifs, d'incisifs, d'expectorans, d'incrassans, de diurétiques, de sudorifiques, de lithontriptiques, d'alexitéres, & de corroboratifs: en un mot, leur nature varie, selon la différence & les propriétés des ingrédiens qu'on y fait entrer.

Les *sirops* s'ordonnent seuls, ou mêlés avec d'autres substances; ou dissous & délayés dans quelque liqueur convenable.

Les *sirops* non mêlés, ou qu'on n'a point délayés dans d'autres liqueurs, perdent beaucoup de leur qualité, pénetrent moins, & agissent plus lentement & plus difficilement sur les parties affectées ou sur les humeurs à altérer, que les *sirops* délayés & de la consistance d'un julep. La viscosité de ceux-ci étant détruite, ils s'insinuent plus rapidement, parviennent au lieu de leur destination, & s'unissent aux humeurs peccantes, ayant que d'avoir perdu leur efficacité. Mais l'on peut dire en général des *sirops* non-mélangés & des *sirops* délayés, qu'ils varient dans une ordonnance, selon la différence des parties affectées; celle des maladies, & la diversité de leur cause génératrice.

On ordonne généralement des *sirops* non-délayés,

1°. Pour prévenir & réprimer par leur consistance ténace, les fluxions sur la gorge, sur les poulmons & sur l'estomac. C'est pourquoi, il est à propos que le malade les conserve le plus qu'il peut dans sa bouche.

2°. Pour dissiper l'enrouement & l'âpreté de la trachée-artere; ce à quoi ils sont très-propres par leur viscosité. Dans ces cas, on les avale peu à peu, on les prend par cuillerées, & ils font pour ainsi dire la fonction de liniment.

3°. Pour l'expectoration & l'évacuation de qnelque matiere épaisse, ramassée & arrêtée dans les poumons, alors on les prend par cuillerées, ou avec nn bâton de réglisse.

4°. Pour calmer la toux. On les prend alors de la même maniere.

5°. Pour les maladies de l'estomac & des parties adjacentes, ou ils parviennent aisément sans véhicule.

On ordonne au contraire les *sirops* délayés ou réduits sous la forme de juleps,

1°. Dans les maladies du foie, de la rate, & du mésentere.

2°. Dans un grand nombre d'autres maladies, surtout de la tête, du cœur, des poumons, des reins, de la vessie, de la matrice & des membres, parties où la vertu des *sirops* ne peut parvenir, à moins qu'ils ne soient délayés.

Les liqueurs dans lesquelles on délaye communément les *sirops*, sont adaptées à la nature particuliére de la maladie, pour laquelle le *sirop* a été ordonné. Celles dont on use le plus communément sont les eaux distilées, les décoctions qui sont plus efficaces que l'eau pure; les bouillons faits de volailles seules, ou avec des racines & des fleurs convenables.

Pour déterminer la dose des *sirops*, il faut avoir égard,

1°. A la situation & à l'état des parties affectées: S'il est question de porter la vertu & l'efficacité du *sirop* à des parties fort éloignées, il faut en augmenter proportionnellement la dose, autrement il produira peu ou point d'effet. Ses propriétés s'anéantiront, dans la longueur de la route qu'il aura à faire.

2°. A la violence de la maladie, & aux forces de la cause morbifique.

3°. A l'âge & à la constitution du malade.

4°. A la vertu & à l'efficacité du *sirop* même.

5°. A la maniere dont il doit être pris. Comme on ne peut prendre une grande quantité de *sirop* à la fois dans les maladies de la trachée-artere & des poumons, il en faut fréquemment réitérer la dose. La même regle a lieu dans l'usage des *sirops* qu'ou ordonne pour calmer la soif.

Quant à la quantité de liqueur qu'on doit employer pour les délayer, c'est la même que les juleps. On ne l'augmente que dans le cas où il s'agit d'éteindre la soif, causée par les fievres ou d'autres maladies aiguës, surtout en été.

C'est au but qu'on se propose en ordonnant un *sirop*, à déterminer le tems le plus convenable pour le prendre. Ainsi un *sirop* destiné à préparer & à digérer les humeurs, se prendra le matin, quatre ou cinq heures avant le repas, de peur que les alimens remplissant l'estomac avant qu'il soit digéré n'en émoussent la vertu.

Ces regles sont particulierement applicables aux *sirops* altérans. Quant aux *sirops* purgatifs, on les donne dans le même tems & de la même maniere que les autres cathartiques, observant seulement en général qu'ils conviennent beaucoup mieux dans les maladies chroniques que dans les maladies aiguës. PIERRE MORELLI, *de Formulâ remediorum.*

Pour faire les *sirops* avec quelque avantage, il est bon de faire attention à quelques qualités principales des ingrédiens qu'on y doit faire entrer. Le procédé le plus simple, c'est de dissoudre dans le suc ou dans l'infusion de quelque ingrédient que ce soit, autant de sucre qu'il en faut pour lui donner une consistance qui permette de garder ce mélange. Le rapport qu'on observe communément, c'est de mettre deux fois autant de sucre qu'il y a de liqueur; & dans les cas où l'on ordonne moins de sucre, il faut avoir recours à l'ébullition pour obtenir la même consistance.

Entre les ingrédiens dont on tire des *sirops*, il est à propos de savoir que tons les acides exigent une quantité convenable de sucre pour lenr consistance, & qu'il n'est pas permis de recourir alors à la cuisson,

parce que l'action de la chaleur détruit leur acidité, & les rend sujets à se candir. Ce qui est vrai particulierement, lorsque le suc est odoriférant, comme celui d'oranges, de limons, de citrons & autres semblables, l'évaporation qui se fait dans la cuisson en anéantir l'odeur. Il faut aussi mettre sur les infusions destinées à donner aux *sirops* une couleur déterminée, autant de sucre qu'il en faut pour se passer de l'ébullition; car le feu ne manqueroit pas de détruire cette couleur. Ainsi l'on ne peut exposer sur le feu les *sirops* de violettes, de pavots rouges, de giroflées & autres, sans y préjudicier.

Les *sirops* altérans simples & composés, faits de décoctions, & sur lesquels on ne met pas autant de sucre qu'il en faut pour leur donner, sans l'ébullirion, une consistance convenable, veulent être clarifiés, ce que l'on fait communément avec des blancs d'œufs. Mais si cette opération les rend plus beaux, elle leur ôte d'un autre côté leur énergie, dans tous les cas où l'on aura besoin d'un remede visqueux mucilagineux. Cette observation n'est plus vraie d'aucuns *sirops*, que de celui de méconium. Ce que l'on tire du pavot, & qui fait seul la vertu du *sirop*, donne une décoction épaisse, laquelle deviendra foible & sans force par la clarification. Le moyen qu'on a de connoître si la clarification convient ou ne convient pas, c'est de laisser reposer la décoction, & de voir si elle dépose un sédiment, ou si elle n'en dépose point.

On a conservé dans la Pharmacopée de Londres un si grand nombre de *sirops*, dont on ne fait presque jamais aucun usage, qu'il seroit ridicule de les examiner tous. Je me contenterai d'observer seulement, que c'est avec raison qu'on a négligé, à cause de leur gout désagréable, le *sirop* simple d'absinthe, le *sirop* composé qui porte le même nom, le sirop d'armoise, de Radis, de myrte; le *sirop* altérant de pommes; le *sirop* composé de pivoine, de prassium, de stœchas, de grande consoude; & entre les *sirops* purgatifs, celui de chicorée avec la rhubarbe, le *sirop* purgatif de pommes, & le *sirop* solutif de roses avec le séné.

Entre ceux dont on fait aujourd'hui un usage fréquent, le plus vanté est le *sirop* de guimauve. Si nous examinons la nature de la plante employée sous cette forme; nous appercevrons bien-tôt la raison pour laquelle on ordonne si fréquemment la décoction de guimauve en aposemes & à grandes doses. On en fait de cette maniere un excellent émollient; les passages en sont humectés, & elle est bienfaisante dans les maladies néphrétiques. Mais si on ne risque rien à en prendre une pinte ou deux en un jour, il ne faut pas attendre de grands effets de la quantité de *sirop* qu'on fait prendre en un jour. On pourroit appliquer ce que je viens de dire du *sirop* de guimauve au *sirop* de capillaire, au *sirop* de réglisse & au *sirop* des cinq racines. On peut prendre sans danger leur décoction à grande dose. Ainsi tout ce qui entre dans les *sirops*, n'est que pour adoucir les décoctions, ou les juleps destinés aux mêmes effets, ou pour donner aux bols & aux électuaires la consistance qui leur convient.

Le *sirop* de menthe est une assez bonne composition, c'est un astringent agréable : cependant il ne faut le regarder que comme un foible auxiliaire. J'en dis autant du *sirop* de roses seches.

Le *sirop* de canelle peut passer pour un astringent : mais sa qualité aromatique & cordiale se perd nécessairement dans la longue cuisson qui se fait pour lui donner de la consistance; on ne met qu'une demi-livre de sucre sur une chopine d'eau. Les autres aromats & semences dont on fait des *sirops* de la même maniere, sont sujets aux mêmes inconvéniens. Il faut porter les mêmes jugemens des *sirops* d'écorces d'oranges, de citrons & de limons. Ce qui reste de l'odeur agréable de ces ingrédiens dans les *sirops* qu'on en fait, se dissipe promptement, parce qu'on les tient dans des vaisseaux découverts ou mal fermés. Ces ingrédiens perdent donc beaucoup de cette forme. Quelques soins que l'on prenne pour conserver an *sirop* balsamique ses parties balsamiques & odoriféranres, il éprouve la même altération. Pour pouvoir donner ce *sirop* à meilleur marché, on le fait assez souvent avec le storax, le benjoin, ou tous les deux. S'il est difficile de découvrir cette fraude, il faut avouer aussi qu'elle est de peu d'importance.

La premiere méthode connue de faire le *sirop* calybé, est presque impraticable, parce que le sel de Mars ne paroît pas dissoluble dans l'eau composée de gentiane. On n'a jamais essayé, je crois, de faire de la même maniere que le *sirop* calybé, le *sirop* altérant de pommes. Quant à celui d'acier, de vin & de sucre, on suit assez communément l'ancienne maniere de le faire: mais il est sujet à se candir. Il en est de même du *sirop* de safran, & de tous les autres où il entre une liqueur vineuse; le sucre ne s'y mêle pas si naturellement qu'avec l'eau & des fluides plus légers; ce qui fait qu'ils sont plus sujets à donner des crystaux.

Quant aux *sirops* purgatifs, celui de chicorée avec la rhubarbe a été jadis en grande vogue : mais enfin l'on a reconnu que la plûpart des ingrédiens qui y entrent en qualité d'altérans ou de purgatifs de la bile, ne produisent point ces effets; & on l'a négligé. Le sirop de rhubarbe dont la composition est beaucoup plus simple, est mainrenant plus usité : cependant je ne sai point à propos de quoi on y fait entrer les eaux de fleurs de violette, de chicorée & de fenouil.

Le *sirop* de fleurs de pêcher, dans lequel les fleurs devroient être renouvellées cinq fois, se fait communément avec une seule infusion, & autant d'eau qu'il en faut pour couvrir & échauffer les fleurs. C'est un purgatif ou émétique doux pour les jeunes enfans. Si l'on observoit de renouveller cinq fois les fleurs dans l'infusion, il seroit plus fort : mais sa préparation en seroit si considérablement allongée, que je n'ai jamais connu personne qui l'ait fait. Il faudroit suivre à peu près le même procédé dans la préparation du *sirop* solutif de roses: mais on a remarqué qu'une infusion forte de roses seches de Damas, ou ce qui reste après la distilation, le donne avec moins de peine & aussi bon; sinon meilleur, qu'on ne l'obtiendroit des infusions fréquentes ou du suc exprimé.

Le *sirop* de chien-dent est assez fort, pour que sa dose ne soit jamais de plus de deux onces. Quant aux épices qui y entrent, & avec lesquelles on lui donne de la consistance, c'est la coutume de les enfermer dans un sachet, & de mettre ce sachet dans la décoction tandis qu'elle est sur le feu. Moins on tient les *sirops* sur le feu, meilleurs ils sont. QUINCY, *Prælect.*

Voici le catalogue & la préparation des *sirops* dont la Pharmacopée du College de Londres fait mention.

SYRUPUS DE ABSINTHIO SIMPLEX.

Sirop simple d'Absinthe

Prenez *du sucre clarifié*; } *de chaque, quatre*
du suc d'absinthe commune, } *livres*.

Donnez au mélange par l'ébullition la consistance de *sirop*.

Vous préparerez de la même maniere les *sirops* simples de chicorée, de liere terrestre, de framboise, de noix, de pas d'âne, & d'autres sucs qui ne sont point acides.

SYRUPUS DE ABSINTHIO COMPOSITUS;

Sirop d'Absinthe composé.

Prenez *d'absinthe commune modérément séchée, une demi-livre*;
de feuilles de roses rouges, deux onces;

de ſpicnard, trois dragmes ;
de vin blanc, vieux & fort, & *de ſucs de coings*, } de chaque, deux livres & demie.

Faites infuſer le tout chaud dans un vaiſſeau de terre pendant un jour entier.

Faites chauffer enſuite ce mêlange modérément à une chaleur de bain-marie, & paſſez la liqueur.

Ajoutez *de ſucre blanc*, *deux livres*.

Donnez par l'ébullition la conſiſtance de ſirop.

SYRUPUS ACETOSUS,

Sirop de Vinaigre.

Diſſolvez ſur un feu modéré,

trois livres de ſucre dans une pinte du meilleur vinaigre de vin blanc.

On attribue à ce ſirop la vertu de diviſer le phlegme, d'en procurer l'expectoration. Tout autre ſirop produiroit le même effet en pareil cas, en conſéquence du ſucre qui y entre.

SYRUPUS DE ALTHÆA,

Sirop de Guimauve. Voyez *Althæa*.

SYRUPUS DE ARTEMISIA,

Sirop d'Armoiſe.

Prenez *de l'armoiſe, deux poignées ;*
du pouliot, du calament, de l'origan, du baume, du dictame de Crete, de la ſabine, de la marjolaine, de la petite centaurée, & *de la rue*, } de chaque, une poignée ;
des racines de fenouil, d'ache, & *de perſil*, } de chaque, une once ;
des baies de genievre, des ſemences de livêche, de perſil, d'ache, de cubebes, & *de racines de nard ſauvage*, } de chaque, une demi-once.

Nettoyez, coupez & broyez le tout.

Faites bouillir dans ſix pintes d'eau, que vous réduirez à quatre.

Exprimez la liqueur, & ajoutez

de la canelle, & *du ſpicnard*, } de chaque, trois dragmes ;
du ſucre blanc, ſix livres.

Faites bouillir, & donnez la conſiſtance de ſirop ſelon l'Art.

SYRUPUS BALSAMICUS,

Sirop balſamique. Voyez *Balſamum Tolutanum*.

SYRUPUS DE BERBERIS,

Sirop d'Epine-vinette.

Prenez *de ſuc d'épine-vinette, une pinte ;*
de ſucre très-fin, une livre & demi.

Mettez le tout dans un pot de terre verni, & l'y laiſſez juſqu'à ce qu'il ait la conſiſtance d'un ſirop.

SYRUPUS CAPILLORUM VENERIS.

Sirop de Capillaire.

Prenez *du capillaire, cinq onces ;*
de la racine de régliſſe, deux onces.

Faites-les infuſer pendant vingt-quatre heures dans trois chopines d'eau chaude.

Tenez-le enſuite ſur un feu modéré ; exprimez la liqueur ſur quatre chopines de cette liqueur clarifiée ; mettez

de ſucre, trois livres.

Faites un ſirop ſelon l'art.

SYRUPUS INFUSIONIS FLORUM CARYOPHILLORUM.
Voyez *Caryophillus*.

SYRUPUS CHALYBEATUS,

Sirop calybé.

Prenez *du ſel d'acier, deux dragmes.*

Diſſolvez-le dans

une once d'eau de gentiane compoſée ;

Ajoutez *neuf onces de ſirop altérant de pommes ;*

Ou,

Prenez *du vin calybé*, & *du ſucre*, } *une quantité égale.*

SYRUPUS CICOREI CUM RHABARBARO.
Voyez *Rhabarbarum*.

SYRUPUS DE CINNAMOMO,

Sirop de Canelle.

Prenez *de la meilleure canelle un peu broyée, trois onces ;*

Faites-la infuſer pendant trois jours dans une quantité ſuffiſante d'eau chaude.

Mettez ſur une livre de cette eau paſſée,

une demi-livre du meilleur ſucre.

Donnez la conſiſtance de ſirop ſur un feu modéré.

SYRUPUS E SUCCO CITRIORUM. Voyez *Citreum*.
SYRUPUS CORTICUM CITRIORUM. Voyez *Citreum*.
SYRUPUS CROCI. Voyez *Crocus*.
SYRUPUS CYDONIORUM. Voyez *Cydonia*.
SYRUPUS DE ERYSIMO. Voyez *Eryſimum*.

SYRUPUS DE GLYCYRRHIZA,

Sirop de régliſſe.

Prenez *de la régliſſe récente, nettoyée & broyée, 2 onces ;*

de capillaire blanc, une once;
de l'hyssope, une demi-once.

Versez là-dessus,

trois chopines d'eau de fontaine, bouillante.

Laissez infuser pendant vingt-quatre heures à une chaleur de bain.

Passez la liqueur, & la clarifiez.

Ajoutez *du meilleur miel, &* *du sucre le plus fin,* } *de chaque, dix onces.*

Faites un sirop selon l'art sur un feu modéré.

SYRUPUS GRANATORUM;

Sirop de Grenade.

Prenez *du sucre blanc, une livre & demie;*
du suc de grenade, une livre.

Faites un *sirop* sur un feu modéré.

SYRUPUS DE MECONIO, SIVE DIACODION.
Voy. *Diacodion.*

SYRUPUS MYRTINUS,

Sirop de Myrte.

Prenez *des baies de myrte, deux onces & demie;*
de sandaux blancs & rouges, *de sumach,* *d'épine-vinette, &* *de roses rouges,* } *de chaque, une once & demie;*
des nefles coupées par morceaux, une livre.

Faites bouillir le tout broyé dans quatre pintes d'eau que vous réduirez à deux.

Passez, & ajoutez;

de sucs acides de coings, & *de grenades,* } *de chaque, six onces.*

Faites un *sirop* avec

quatre livres de sucre, ne mêlant que sur la fin les sucs acides.

SYRUPUS DE PÆONIA COMPOSITUS;

Sirop de Pivoine composé.

Prenez *des racines des deux especes de pivoine;*

Coupez-les par morceaux, & faites-les infuser dans du vin blanc pendant un jour.

Quant à la quantité de ces racines, prenez de chaque une once & demie.

de racines de contrayerva, une demi-once;
de tordilium commun, six dragmes;
de romarin avec ses fleurs, une poignée;
de bétoine, *d'hysope,* *d'origan,* *d'ivette, &* *de rue,* } *de chaq. 3 dragmes;*

de bois d'aloès, *de cloux de girofle, &* *de petits cardamomes,* } *de chaq. 2 dragmes*
de gingembre, & *de spicnard,* } *de chaque, une dragme;*
de stœchas, & *de muscade,* } *de chaque, deux dragmes & demie*

Faites infuser le tout pendant un jour dans six pintes d'eau de fontaine, chaude.

Faites évaporer le tiers de cette liqueur à une chaleur de bain.

Passez à travers une flanelle;

Ajoutez *de sucre le plus fin, quatre livres & demie;*

Et faites un *sirop* sur un feu modéré.

SYRUPUS DE PAPAVERE ERRATICO,

Sirop de pavot sauvage.

Prenez *des fleurs récentes de pavot sauvage, deux livres*

Versez dessus quatre pintes d'eau de fontaine.

Exprimez-en le suc en les pressant, & remettez infuser dans la même eau de nouvelles fleurs.

Faites ensuite un sirop, à une chaleur de bain-marie, avec autant de sucre qu'il y a de liqueur passée.

SYRUPUS E FLORIBUS MALORUM PERSICORUM;

Sirop de Fleurs de Pêcher.

Prenez *de fleurs de pêcher, une livre.*

Versez dessus trois chopines d'eau bouillante.

Laissez macérer pendant quatre heures, pressez les fleurs; ajoutez-en de nouvelles jusqu'à cinq fois.

Passez la liqueur, & ajoutez;

de sucre, deux livres & demi.

Faites un sirop selon l'Art.

C'est un assez bon vomitif pour les enfans, il agit même un peu par bas. On en fait assez d'usage en pareil cas. Sa dose est depuis denx dragmes jusqu'à une once.

SYRUPUS DE PETO;

Sirop de Tabac.

Prenez *de suc de tabac d'Angleterre, trois livres;*
d'oxymel simple, quatre onces;
d'hydromel, une chopine.

Laissez le tout en digestion pendant quatre jours.

Passez la liqueur;

Ajoutez *de sucre, deux livres*, & faites un sirop.

On se sert de ce sirop en qualité d'émétique.

SYRUPUS DE POMIS ALTERANS;

Sirop altérant de pommes.

Prenez *de sucs de pommes odoriférantes, quatre chopines,*

de feuilles de buglosse sauvage & des jardins, & } *de chaq. une livre*;
de fleurs de violette,

Tenez le tout à une chaleur de bain marie;

Passez la liqueur;

Ajoutez, *du sucre le plus fin, sept livres*;
d'eau de roses de Damas, une pinte.

Faites un sirop.

SYRUPUS DE POMIS PURGANS,

Sirop purgatif de Pommes.

Prenez *de sucs de pommes odoriférantes, une pinte*;
de sucs de bourrache, & } *de chaque trois demi-septiers*;
de buglosse,
de feuilles de sené séparées des tiges & nettoyées, deux onces;
de graines d'anis, une demi-once;
de safran lié en paquet, une dragme;

Laissez macérer le safran & la graine d'anis dans les sucs pendant vingt-quatre heures.

Cela fait, passez la liqueur.

Ajoutez *de sucre blanc, deux livres*;

Pressez de tems en tems le paquet de safran, & faites un sirop.

SYRUPUS DE PRASSIO,

Sirop de marrube blanc.

Prenez *des feuilles récentes de marrube blanc, deux onces*;
de réglisse,
de polypode de chêne,
d'ache, & } *de chaq. une once*;
de racines de fenouil doux,
de feuilles de capillaire blanc,
d'origan,
d'hysope,
de calament,
de scabieuse, } *de chacun six dragmes*;
de sariette,
de pas d'âne,
de graines d'anis, & } *de chacun, trois dragmes*;
de coings,
de raisins secs, deux onces;
de figues grasses, N°. 10.

Laissez le tout en digestion, chaudement pendant un jour, dans quatre pintes d'hydromel léger.

Tenez le tout à une chaleur de bain marie, & sur cinq chopines de liqueur, tirée en exprimant fortement & clarifiée en la laissant reposer;

Mettez deux livres de miel clarifié, autant de sucre, & faites un sirop.

Donnez à ce sirop une odeur agréable avec une once d'iris de Florence.

SYRUPUS DE QUINQUE RADICIBUS,

Sirop des cinq racines apéritives.

Prenez *des racines de houx, deux onces*;

de fenouil,
d'asperges, } *de chaq. deux onces*;
de persil, &
d'ache,
d'eau de fontaine, trois pintes;

Mettez le tout en digestion chaudement, & le tenez à une chaleur de bain marie.

Sur deux pintes de liqueur obtenue par expression forte & clarifiée, mettez cinq livres & demie de sucre fin.

Tenez ce mêlange au même feu, & faites un sirop, ajoutant sur la fin huit onces de vinaigre.

SYRUPUS DE RHABARBARO.

Sirop de rhubarbe.

Prenez *de la meilleure rhubarbe*, & } *de chaque, deux onces & demie*;
de feuilles de sené,
de fleurs de violette, une poignée;
de canelle, une dragme & demie;
de gingembre, une demi dragme;
d'eaux de chicorée, & } *de chaque, une pinte*;
de fenouil,

Faites macérer chaudement pendant une nuit; passez, & faites sur un feu modéré un sirop avec deux livres de sucre blanc que vous ajouterez sur la fin, y mêlant deux onces de sirop solutif de roses.

Syrupus Rosaceus solutivus. Voyez *Rosa*.
Syrupus è succo Rosarum. Voyez *Rosa*.
Syrupus de Rosis siccis. Voyez *Rosa*.

SYRUPUS DE SPINÁ CERVINA,

Sirop de nerprun.

Prenez *de sucs de baies mûres & récentes de nerprun, cueillies au mois de Septembre, une chopine.*

Laissez précipiter les fœces, & mettez sur la liqueur ainsi clarifiée,

de canelle, & } *de chaque, trois dragmes*;
de muscade.

Laissez macérer le tout pendant trois jours.

Exprimez fortement; ajoutez une livre & demie de sucre blanc; & faites un sirop sur un feu modéré.

SYRUPUS DE STŒCHADE,

Sirop de Stœcas ou de lavande Françoise.

Prenez *de fleurs de lavande, quatre onces*;
de fleurs de romarin, une demi-once;
de feuilles, de thym,
de calament, & } *de chaque, une once & demie*;
d'origan,
de semences de rue,
de pivoine, & } *de chaq. trois drag.*
de fenouil doux,

Laissez le tout en digestion pendant un jour ou deux, dans une quantité suffisante d'eau de fontaine chaude.

Sur 5 chopines de liqueur obtenue par expression, ajoutez

du sucre le plus fin, cinq livres & demie.

Faites un ſirop ſelon l'Art à une chaleur de bain-marie.

Donnez une odeur aromatique à ce ſirop avec quelques gouttes d'huile diſtilée de canelle.

Syrupus de Symphyto,

Sirop de grande conſoude.

Prenez *des racines & des feuilles de grande & petite conſoude, de chacune trois poignées;*
de roſes rouges récemment cueillies,
de feuilles de bétoine,
de plantain,
de pimprenelle,
de turquette,
de ſcabieuſe, &
de pas d'âne, } *de chaque, deux poignées;*

Broyez-les, exprimez-en le ſuc, & mettez ſur chaque livre de ſuc, une livre de ſucre.

Faites cuir le tout ſur le feu; écumez, & faites un *ſirop.*

Syrupus Violarum,

Sirop de Violettes.

Prenez *de fleurs de violettes récentes, & bien nettoyées, une livre;*

Verſez deſſus deux pintes & demie d'eau chaude.

Tenez le tout bien couvert dans un pot de terre verni & neuf.

Exprimez la liqueur par le moyen d'une preſſe.

Mettez ſur chaque pinte, deux livres de ſucre fin.

Diſſolvez le tout au bain-marie, & enlevez toute l'écume qui ſe formera, pendant que ce mélange ſera ſur le feu.

Syrupus e Succo Violarum,

Sirop de ſuc de Violettes.

Exprimez le ſuc de la violette.

Mettez le double de ſucre fondu ſur un feu modéré, & continuez comme nous avons dit pour le *ſirop violat.*

Il y a un grand nombre d'autres *ſirops* qui ne le cedent en rien aux précédens, & que par conſéquent il n'importe pas moins de connoître. Les ſuivans ſont tirés de la *Pharmacopée univerſelle de Lemery.*

Syrupus anti-Asthmaticus Ant. d'Aquin,

Sirop anti-aſthmatique d'Ant. d'Aquin.

Prenez *d'orge bien mondé, deux onces;*
de racines de pétaſite,
d'énula campana,
d'ache,
de fenouil,
de regliſſe,
de raiſins de Damas bien nettoyés, } *de chaq. une once & demie;*
de dattes ſans noyaux, la quantité de douze.
de jujubes,
de ſebeſtes, } *de chaque, trente;*
de feuilles de pas d'âne, une poignée;
de pulmonaire,
de ſommités d'hyſope,
de marrube, &
de capillaire, } *de chaque, une poignée;*
de graines d'anis, &
de fenouil; } *une demi-once;*
de fleurs de pas d'âne, &
de pié de chat; } *de chaque une demi-poignée;*

Faites un *ſirop.*

Pour cet effet, vous ferez d'abord bouillir l'orge dans cinq pintes d'eau, pendant une demi-heure. Enſuite vous y ajouterez les racines coupées en petits morceaux; puis les fruits ouverts & mondés, & enſuite les feuilles, les fleurs, les ſemences & la régliſſe concaſſées. Quand la décoction ſera diminuée d'un tiers, laiſſez-la refroidir à demi; paſſez-la, & y mettez le ſucre, au poids de cinq livres. Clarifiez le mélange avec un blanc d'œuf & faites bouillir juſqu'à conſiſtance de ſirop, auquel lorſqu'il ſera froid, vous donnerez un gout aromatique, moyennant un éléoſaccharum préparé avec ſix gouttes d'huile diſtilée

d'anis,
d'huile de canelle, deux gouttes; &
de poudre de ſucre candi, une quantité ſuffiſante.

Ce *ſirop* inciſe & dégage le phlegme épais, aide la reſpiration, leve les obſtructions du poumon & du diaphragme, & eſt bon pour les aſthmes & pour les toux invétérées.

La doſe eſt depuis une demi-once, juſqu'à une once.

Syrupus anti-Epilepticus Ant. d'Aquin,

Sirop anti-épileptique d'Antoine d'Aquin.

Prenez *de gui de chêne,*
de racines & de graines de pivoine mâle, } *de chaq. deux onces;*
de racines de grande Valeriane;
d'angélique,
d'impératoire,
d'iris d'Illyrie, &
de dictame blanc, } *de chaq. une once;*
de feuilles de bétoine; &
de rue,
de fleurs de muguet,
de tilleul, &
de lavande, } *de chaque, une poignée;*
de tartre blanc de Montpellier, une once & demie.

Faites un *ſirop.*

Pour cet effet, vous choiſirez tous les ingrédiens bons; & après les avoir coupés en morceaux & écraſés; vous les mettrez dans un grand matras; enſuite vous verſerez deſſus,

de l'eau de ceriſes noires,
&
de fleurs de tilleul, } *de chaq. trois livres;*

Enſuite fermant bien le matras, vous le mettrez au bain-marie tiede, où vous laiſſerez digérer les ingrédiens pendant vingt-quatre heures; enſuite vous ferez bouillir l'eau du bain pendant deux ou trois heures, après quoi, vous paſſerez & exprimerez la décoction. Alors vous y mettrez quatre livres de ſucre. Vous ferez clarifier avec un blanc-d'œuf & vous remettrez bouillir ſur un feu lent, juſques à conſiſtance de *ſirop*, auquel vous donnerez, lorſ-

qu'il sera refroidi, un gout aromatique, au moyen d'un éléosaccharum préparé avec de l'huile distilée,

de lavande, &
de canelle,
 de chaque, trois gouttes; &
de sucre candi en poudre, une quantité suffisante.

Ce *sirop* est bon dans l'épilepsie, la paralysie, l'apoplexie & les autres maladies du cerveau.

Sa dose est depuis une once, jusqu'à une once & demie.

Syrupus anti-nephreticus Ant. d'Aquin,

Sirop anti-néphrétique d'Antoine d'Aquin.

Prenez *de racines de guimauve*,
d'arrête-bœuf,
de fraisier,
de bardane,
de nymphæa, &
des cinq racines apéritives,
 de chaque, une once & demie;
de fruits d'alkekenge,
d'églantier,
 de chaque, trois onces;
de graine de bardane,
de gremil,
de livêche,
des quatre semences chaudes, bien mondées,
des amandes de nêfles, &
de pêche,
 de chaq. une once;
de feuilles de saxifrage,
de pimprenelle,
de cerfeuil,
de verge d'or,
d'hypericum, &
de capillaire,
 de chaque, une poignée;
de tartre blanc, réduit en poudre, deux onces;

Faites un *sirop* de la maniere suivante.

Nettoyez les racines & les coupez en petits morceaux; mettez le tartre blanc en poudre grossiere. Faites bouillir le tout dans six livres d'eau distilée de pariétaire, sur un feu doux, pendant environ une heure; ajoutez après cela les fruits ouverts, ensuite les amandes & les graines écrasées, & en dernier les feuilles hâchées menu. On fera diminuer la décoction de moitié; alors on y ajoutera quatre livres de sucre; on clarifiera le mélange avec un blanc d'œuf, & on le fera bouillir jusqu'à consistance de *sirop*, auquel on donnera une saveur aromatique, au moyen d'un éléosaccharum, fait avec six gouttes d'essence d'anis, avec demi-once de poudre de sucre candi.

Ce *sirop* atténue la pierre, divise & chasse le phlegme logé dans les reins, les uréteres & la vessie; provoque l'urine & est bon dans les pâles couleurs.

Sa dose est depuis demi-once, jusques à deux onces.

Syrupus anti-Scorbuticus Ant. d'Aquin,

Sirop anti-scorbutique d'Ant. d'Aquin.

Prenez *de racine de fougere mâle*,
d'Angelique,
de panicot,
de raifort,
 de chaque, trois onces;
d'écorce d'orange,
de citron,
 de chaque, deux onces;
de feuilles de melisse,
de fumeterre,
 de chaque, trois poignées;
de scolopendre,
de cochlearia,
de becabunga,
de cresson d'eau,
de nummulaire,
de mente,
 de chaque, trois poignées,
de graines de cresson de jardins,
de chardon-béni, &
de citrons,
 de chaque, une once;
de fleurs de genêt, &
de giroflée musquée,
 de chaque, une poignée;
de tartre blanc, deux onces;

Faites un *sirop* de la maniere suivante.

Faites bouillir les racines hâchées menu, & le tartre réduit en poudre grossiere dans neuf livres d'eau calybée. Ajoutez ensuite, tandis que l'eau boût encore, les écorces & les graines écrasées, ensuite les herbes hâchées, & en dernier lieu les fleurs. Quand la décoction sera diminuée d'un tiers; laisse-la refroidir à demi, passez-la & l'exprimez. Ajoutez six livres du meilleur sucre; clarifiez le mélange avec un blanc d'œuf, & faites bouillir jusques à consistance de *sirop*, auquel quand il sera froid, vous donnerez une saveur aromatique avec un éléosaccharum fait d'huiles

de canelle, &
de clous de girofle,
 de chaque; trois gouttes; &
de poudre de sucre candi, une quantité suffisante.

Ce *sirop* purifie le sang, résiste à la malignité des humeurs, provoque l'urine, excite les regles, & est d'une grande utilité dans le scorbut, les fievres malignes, & les autres maladies où il faut accélérer la circulation des humeurs.

Sa dose est depuis une once, jusques à une once & demie.

Syrupus lientericus Ant. d'Aquin.

Sirop d'Ant. d'Aquin contre la lienterie.

Prenez *de sommités de grande absinthe*, &
de feuilles de rose rouges dont on aura ôté les onglets,
 de ch. trois poignées;
de limaille d'acier enfermée dans un nouet, deux onces;
de la meilleure rhubarbe, &
de l'écorce de myrobolam citrins,
 de chaq. une once & demie;
de poudre de tartre blanc, une once;
de sandal rouge écrasé, une demi-once.

Faites un *sirop* de la maniere suivante.

Mettez tous les ingrédiens dans un vaisseau de terre vernissé. Versez dessus de sucs de plantain & de roses rouges, de chaque deux livres. Couvrez le vaisseau, tenez-le sur des cendres chaudes pendant vingt-quatre heures; faites bouillir l'infusion doucement pendant un quart-d'heure; passez & exprimez. Ajoutez quatre livres de sucre. Clarifiez avec le blanc d'œuf, & faites bouillir jusqu'à consistance de *sirop*.

Ce *sirop* arrête les flux & singulierement les lienteries, fortifie l'estomac & les autres visceres, corrige l'acrimonie des humeurs, & est bon contre les hémorrhagies.

Sa

Sa dose est depuis une once jusqu'à une once & démie.

Comme la cause premiere de la lienterie consiste dans la foiblesse & le relâchement des fibres de l'estomac, qui en cet état n'a plus assez de force pour cuire les alimens; les ingrédiens de ce sirop y sont fort propres, attendu qu'après qu'ils ont évacué doucement l'humeur qui produit ce relâchement, ils resserrent & fortifient les fibres de l'estomac.

SYRUPUS MAGISTRALIS ASTRINGENS SEU DYSENTERICUS.

Sirop magistral astringent ou antidysentérique.

Prenez *de la meilleure rhubarbe, une once;*
de myrobolans citrins, une demi-once;
d'écorce de grenade, & / *de feuilles de roses rouges,* } *de chaq. trois dragmes;*

Faites un *sirop* de la maniere qui suit.

Coupez la rhubarbe en petits morceaux, écrasez les myrobolans & l'écorce de grenade: Mettez le tout infuser ensemble chaudement pendant vingt-quatre heures dans trois livres d'eau distilée de plantain. Faites bouillir l'infusion; passez doucement & exprimez. Mêlez-y quatre onces de suc clarifié d'épine-vinette, & deux livres de sucre blanc. Clarifiez le mélange avec un blanc d'œuf. Passez & faites bouillir jusqu'à consistance de *sirop.*

Ce sirop a passé pendant quelque tems pour un grand secret; mais il est à présent décrit dans plusieurs Dispensaires, & est toujours, au reste, regardé comme un excellent sirop: car il évacue doucement les humeurs bilieuses par les selles, fortifie les intestins, arrête les dyssenteries & les autres flux, & fortifie l'estomac.

La dose est depuis une once jusqu'à trois.

On en prend trois cuillerées, ou une once & demie, le matin à jeun, pendant huit ou neuf jours.

SYRUPUS MORORUM SIMPLEX.

Sirop simple de Mûres.

Prenez *suc de mûres de Jardin, &* / *de sucre blanc,* } *de chaq. deux livres.*

Faites un *sirop* de la maniere suivante:

Ecrasez les mûres dans un mortier de marbre; laissez digérer à froid pendant sept ou huit heures; exprimez le jus à travers un linge; & mêlez-y un égal poids de sucre fin; après quoi vous ferez bouillir jusqu'à consistence de *sirop.*

Cette préparation s'appelle dans les boutiques *diamorum cum saccharo.*

Elle est bonne pour les maux à la bouche & à la gorge, & fait un excellent ingrédient dans les gargarismes. On en prend quelquefois avec succès une cuillerée dans le rhûme.

SYRUPUS MORORUM COMPOSITUS.

Sirop de Mûres composé.

Prenez *suc de mûres de Jardins; &* / *de sucre blanc,* } *de chaq. deux livres;*
du jus de raisin encore en verjus, six dragmes;
de myrrhe, & / *de safran,* } *de chaq. deux dragmes.*

Faites un *sirop* de la maniere qui suit:

Mettez bouillir le suc de mûres, le jus de raisin, & le sucre tout ensemble. Quand le sirop sera à moitié de cuisson, vous y mettrez dans un petit nouet, la myrrhe écrasée & le safran. Faites bouillir jusqu'à une consistance raisonnable, & quand le sirop sera froid, versez-le dans un vaisseau, où vous laisserez encore le nouet.

Ce *sirop* est bon pour l'esquinancie; il guérit les ulceres du palais & de la gorge, il est d'une nature déterfive & est un très-bon ingrédient dans les gargarismes.
Que les mûres ne soient pas dans leur dernier dégré de maturité, elles en seront plus détersives.

SYRUPUS PANCHYMAGOGUS SIVE CATHOLICUS VERNUS MEYSS.

Sirop desobstruant universel.

Prenez *de racines d'asperges, &* / *de polypode récent,* } *de chaq. deux onces;*
de feuilles de mauve, / *de mercuriale,* / *de rhapontic,* / *de fumeterre,* } *de chaq. trois poignées;*
de feuilles de laitue, & / *de chicorée,* } *de chaq. trois poignées;*
de buglose, & / *de bourrache,* } *de chaq. une poignée & demie;*
d'oseille, / *de mente,* / *de sommités de fenouil,* / *de thym, &* / *d'hysope,* } *de chaq. une poignée;*
de sommitées de romarin, une demi-poignée;
de feuilles de souci, trois pincées;
de fleurs de genêt, & / *de sureau,* } *de chaq. cinq pincées.*

Faites un *sirop* de la maniere suivante:

Coupez & écrasez tous les ingrédiens, mettez-les dans un vaisseau de terre vernissé, & versez dessus des sucs dépurés de mercuriale, de fumeterre, de roses pâles & de chicorée autant qu'il en faudra. Faites diminuer jusqu'à moitié sur un feu doux; ensorte qu'après l'expression il puisse rester deux pintes. Vous ajouterez deux livres de miel; vous clarifierez le mélange, & vous ferez bouillir jusqu'à consistance de *sirop.*

Ce *sirop* est d'une grande efficacité pour lever toutes sortes d'obstructions; & purge merveilleusement bien sans tranchées.

Sa dose est depuis deux onces jusqu'à quatre.

SYRUPUS PLANTAGINIS.

Sirop de plantain.

Prenez *de racines de plantain récemment cueillies, quatre onces;*
de graine de plantain, une once.

Ecrasez & faites bouillir dans deux livres d'eau distilée de plantain, jusqu'à consomption d'un tiers: & après avoir passé,

Mêlez dans la colature,

de suc de plantain deux livres;
de sucre blanc, deux livres & demie.

Clarifiez le mêlange avec un blanc d'œuf, & faites bouillir jusqu'à consistance de *sirop*.

Ce *sirop* est propre à arrêter les flux, les hémorrhagies & les gonorrhées.

La dose est depuis demi-once jusqu'à denx onces.

Ce *sirop* enferme les qualités de toutes les parties du plantain, & est, par cette raison, le meilleur qu'on puisse faire.

Syrupus Resumptivus sive de Testitudinis, Mesues.

Sirop restauratif de Mesué.

Prenez *de chair de tortue de bois, une livre;*
d'écrevisses de rivieres, huit onces;
d'orge mondé,
de pulpe de dates, &
de raisins de damas, } *de chaq. deux onces;*
de jujubes, &
de sebestes, } *douze de chaque;*
de racines de régliffe écrasée,
des pepins de pomme de pin,
des pistaches,
de fleurs de violette, &
de nymphaa, } *de chaq. une once;*
de graine de courge,
de melon,
de concombre, &
de citrouille, } *de chaq. demi-once;*
de laitue, &
de pavot blanc, } *de chaq. deux dragmes.*

Faites bouillir dans une quantité suffisante d'eau commune; passez & exprimez. Ajoutez à la colature, trois livres de sucre. Clarifiez avec un blanc d'œuf, & faites bouillir jusqu'à consistance de sirop, auquel, quand il sera froid, vous donnerez une saveur aromatique au moyen d'un éléosacharum, fait avec six gouttes d'huile distilée d'anis, & environ une once de sucre en poudre.

Ce *sirop*, qui est fort renommé, est appellé restauratif, parce qu'il refait prodigieusement les personnes épuisées & exténuées par des maladies chroniques. Il est bon contre la phthisie; il est d'une nature humectante & corrige l'acrimonie des humeurs.

La dose est depuis demi-once jusqu'à une once & demie.

Ce *sirop* ne se peut pas long-tems garder, à cause des sucs des chairs, qui se corrompent bien vîte, quoique boüillis avec du sucre; raison pour laquelle on ne le doit préparer que dans le tems même qu'on en veut faire usage.

Syrupus corroborans.

Sirop corroboratif.

Prenez *de la meilleure rhubarbe coupée en petits morceaux, quatre onces;*
de baies de myrte écrasées, &
de feuilles de roses dépouillées de leur onglet, } *de chaq. trois onces;*
de poudre de tartre blanc, une dragme.

Faites infuser à chaud pendant vingt-quatre heures dans six livres d'eau calybée. Faites boüillir doucement, passez & exprimez la décoction; ajoutez quatre livres de sucre; clarifiez le mélange avec un blanc d'œuf; & faites bouillir jusqu'à consistance de *sirop*.

Cette préparation fortifie l'estomac & les autres viscéres, arrête les flux & les hémorrhagies.

La dose est depuis une demi-once jusqu'à deux onces. Voyez *Clarificatio*.

S Y S

SYSIRINCHIUM. Voyez *Sisyrrinchium*.

SYSSARCOSIS, συσσάρχωσις, de σὺν, & de σὰρξ, chair, espece d'articulation, qui se fait par l'intervention des chairs; ou, comme dit Monro, par des muscles communs à un os & à un autre; *Syssarcose*.

On entend encore par ce mot, la maniere de traiter les plaies, surtout celles de la tête, lorsque le crane est découvert, & l'intervalle, entre les levres, trop grand, pour pouvoir les rapprocher, & donner lieu à la reproduction des chairs, ce que les Anciens appelloient *granulatio*. Paul Eginete se sert de ce terme, *Lib. VI. cap.* 63. pour une production contre nature des chairs, autour des vaisseaux & des tuniques des testicules, qui donne lieu au sarcocele.

SYSTASIS, σύςασις, de συνίςημι; avoir de la consistance. *Consistence*. Voyez *Consistentia*; ce terme signifie dans Hippocrate, amas ou concrétion. On lit, *Coac.* 238. σύςασις ὑγρῦ περὶ τὴν ὑπερώην, amas d'humeurs aux environs du palais.

Le même Auteur s'en sert pour exprimer nne espece de contraction du corps causée par quelque sensation désagréable. C'est en ce sens qu'il dit, *Lib. de Morbo sacro*, ἢν τις πόνος ἢ σύςασις γίνηται τῷ ἀνθρώπῳ; si le malade est attaqué de quelque douleur, de *systasis*, ou de contraction douloureuse.

SYSTATHMOS, σύςαθμος, de σὺν, & de ςαθμὸς, poids; Galien rend ce terme, dans son *Exegesis*, par ἰσοςαθμὸς, équipondérant.

SYSTEMA, σύςημα, de συνίςημι, avoir de la consistance; ce terme signifie dans Hippocrate, *Epid. VII.* les concrétions ou le sédiment qne l'urine dépose, à moins qu'on ne lise avec Galien, au lieu de σύςημα, σύναγμα, ainsi qu'il fait dans son Commentaire, *in VI. Epid. Sect.* 3. *Aph. II.*

SYSTOLE, συςολὴ, de συςέλλω, se resserrer; *Contraction, systole*; c'est en Anatomie le mouvement du cœur & des arteres qui se fait par contraction, & qui est alternatif & contraire à la diastole. Voyez *Cor*.

SYSTREMMA, σύςρεμμα, ou ξύςρεμμα, de συςρέφομαι, s'amasser, se durcir, se condenser, se mettre en concrétion; ce terme signifie, dans Hippocrate, amas d'humeurs, concrétions dnres, tubercules & tumeurs; ainsi qu'il paroît dans les passages suivans.

On lit, *II. Prorrhet.* ξύςρεμματα σχέπτεςαι μὲν ἤπυ ἐν τῷ ἰσχίῳ; vous examinerez s'il n'y a point quelque concrétion de matiere à l'ischium. ξύςρεμματα, est aussi synonyme à συςροφαὶ, que Galien rend par φύματα καὶ σκληρίας, tumeur & dureté, ou collection dure, & concrétion d'humeurs, que Celse appelle *humoris coitus*. On trouve encore, pour donner un exemple de plus, *Epid. VII.* κατὰ, σπλῆνα ξύςρεμμα ἀνώδυνον, il y avoit aux environs de la rate nne dureté indolente.

SYSTROPHE, συςροφὴ; ce mot a la même étymologie & la même signification que le précédent. Voyez *Systremma*.

T

TAB

T. Voyez la signification Chymique de cette lettre dans l'alphabet Chymique.

TAB

TABACUM, *Tabac.* Voyez *Nicotiana.*
TABAISIR; terme Arabe pour *spodium.*
TABANUS, TABE, ou ASILUS, *Taon;* c'est une sorte de mouche, oblongue, menue, noirâtre, munie d'une trompe qui a la figure d'un cor de chasse, avec quoi elle pique ou mord les ânes, les chevaux & les autres animaux, pour en tirer le sang, dont elle se nourrit, elle a six piés noirs, & vole aux environs des routes, des forêts & des bois. Il y a une autre espece de *tabanus* verdâtre, qu'on appelle *tabanides.*
Ces sortes de mouches sont résolutives, & sont propres à faire pousser les cheveux, étant écrasées & pulvérisées, & appliquées sur la tête. LEMERY, *des drogues.*

TABARZET; épithete que l'on donne au sucre rafiné deux fois.

TABELLA, *Tablette, lozange.*

TABERNÆMONTANA.

Voici ses caracteres:

Sa fleur est tubuleuse, monopétale; elle va en s'évasant vers le haut; elle est divisée en plusieurs segmens; il part de son fond un pistil qui dégénere dans la suite en un fruit à deux capsules, qui s'ouvrent longitudinalement, & sont pleines de semences oblongues couvertes d'une pulpe légere.

Miller en compte les deux especes suivantes.

1. *Tabernæmontana lactescens, citrii foliis undulatis,* Plum. Nov. Gen. *Tabernæmontana* laiteuse, à feuilles de citron, ondées.
2. *Tabernæmontana lactescens, lauri folio, flore albo, siliquis rotumdioribus,* Houst. *Tabernæmontana,* laiteuse, à feuilles de laurier, blanches, & à siliques rondes.

La premiere espece est commune à la Jamaïque, & dans plusieurs autres contrées des climats chauds de l'Amérique, où elle s'éleve à la hauteur de quinze ou seize piés, & a le tronc droit, uni, & couvert d'une écorce blanchâtre: du sommet du tronc partent des branches irrégulieres, & couvertes de feuilles d'un verd luisant: les fleurs sont placées sur le pédicule des feuilles; elles sont jaunes & extremement odoriférantes; elles sont suivies de deux siliques fourchues qui contiennent les semences.
Ce genre de plantes a beaucoup de rapport à celui du laurier-rose, sous lequel quelques Auteurs de Botanique les ont rangées; cependant leurs semences n'ont point de duvet, ainsi que celles du laurier-rose; elles sont seulement contenues dans une substance molle & pulpeuse.

Le P. Plumier en a fait une classe, en l'honneur du Docteur Jacques Théodore, qu'on appelloit Tabernæmontanus, d'un village d'Allemagne où il avoit pris naissance. C'étoit un des plus savans Botanistes de son siecle; & il publia à Francfort un Volume *in-fol. an.* 1590. qui contient les figures de 2250 plantes.

TAB

On trouva la seconde espece à la Vera-Cruz; ce fut le Docteur Guillaume Houstoun qui en envoya en Angleterre des semences qui multiplierent cette plante. MILLER, *Dictionn.*

TABES DORSALIS, *phthisie dorsale.*

Hippocrate décrit cette maladie de la maniere suivante; *Lib. II. de Morbis.*

« Le *tabes dorsalis*, provient, dit-il, d'une affection de « la moelle spinale; les personnes d'un tempérament « chaud, ou celles qui sont nouvellement mariées y « sont particulierement sujettes. Lorsqu'on questionne sur leur état, ceux qui ont le *tabes dorsalis*, ils répondent qu'ils sentent pour ainsi dire des fourmis « descendre de la partie supérieure de leur corps, de « la tête, par exemple, le long de l'épine du dos. Ils « évacuent avec les urines, & en même-tems que les « excrémens grossiers, une grande quantité de semence « liquide; ce qui les rend incapables de se procurer lignée, des songes impurs leur faisant perdre avant « le coït, le fluide nécessaire à la propagation de l'espece. Ils sont ordinairement foibles; ils ont l'haleine courte, on leur remarque ce dernier vice, surtout « après qu'ils ont couru, ou qu'ils ont marché dans des « lieux escarpés. Ils ont dans la tête une sensation de « pesanteur, & un tintement importun dans les oreilles. Ils ont à la longue des attaques de différentes « especes de fievres violentes, & meurent enfin de celle qu'on appelle *lipyrie.* »

Selon Salius Diversus, Hippocrate distingue quatre especes différentes de *tabes dorsalis.*

La premiere provient d'une débauche de femmes; la seconde, d'un influx trop abondant de sang dans la moelle spinale; la troisieme, de la dessiccation de la moelle spinale; & la quatrieme, d'une chute d'humeurs peccantes sur cette partie.

On trouve, *Lib. VI. Epid. Sect.* 8. *Text.* 32. un exemple de la premiere espece dans Grypalopax, jeune homme âgé de vingt-cinq ans, qui perdoit sa semence non-seulement pendant le sommeil, mais encore pendant le jour, & qui mourut en consomption, à l'âge de trente ans.

Voici comment Hippocrate rend raison de cette maladie, dans ses Livres, *de Aere, locis & aquis,* & *de Genitura & natura pueri.*

« Elle provient, dit-il, de ce que la semence est portée « du cerveau le long de la moelle spinale, dans les parties génitales. Sans entrer dans une discussion exacte « de cette doctrine, nous pouvons assurer sur l'expérience que nous en avons, que le *tabes dorsalis* affecte tout le corps; qu'il le desseche; que le cerveau & « la moelle spinale qui n'est pour ainsi dire qu'un prolongement du cerveau, en sont attaqués, & que tous « ces effets ont pour cause la dissipation excessive de « la semence. La foiblesse du malade devient telle, « qu'il ne peut courir ou marcher dans des lieux escarpés & roides, ni se livrer à quelqu'exercice violent, « sans être tourmenté d'une difficulté de respirer. Quoique cette maladie commence ordinairement sans fie-

« vre ; cependant à la longue, lorsque les facultés vi-« tales sont affectées, il survient une fievre putride, « qui a communément de la malignité, & dans laquel-« le les parties intérieures sont brûlées de chaleur, & « les parties extérieures glacées de froid. »

Après l'usage des remedes généraux, Hippocrate ordonne pendant quarante jours le lait d'ânesse & même celui de vache, auquel il fait succéder des alimens doux.

La seconde espece de *tabes dorsalis*, naît de ce que la chaleur de la moelle spinale est détruite, ou pour le moins fort affoiblie, par la surabondance du sang dans cette partie.

La troisieme espece consiste dans la dessiccation de la moelle spinale, à laquelle l'obstruction des vaisseaux qui y portent la nourriture, a donné lieu.

La quatrieme espece a pour cause une chute d'humeurs peccantes sur la même partie ; on en trouve un exemple dans Guillelmus Fabricius, *Cent. I. Observ.* 45.

Balwinus Rosseus parle de la maniere suivante du *tabes dorsalis*.

« La maladie que les Grecs appellent *lordosis*, & les La-« tins *lumbago*, est, dit il, *Tract. de Scorbut. Epist.* 4. « fort commune, & presque épidémique en Hollande, « tant à cause des alimens, que de la nature humide « & mal-saine du pays. Dans les autres contrées, ce « mal attaque particulierement ceux qui sont livrés à la « débauche des femmes. Nous lisons dans Hippocrate, « *Lib. II. de Morbis*, que les personnes mariées, & « celles qui sont d'un tempérament chaud, y sont plus « sujettes que d'autres. On perd une grande quantité « de semence liquide ; la matrice n'en retient point ; « & cette dissipation de la liqueur séminale se fait pen-« dant le sommeil, soit que l'on ait sa femme à côté « de soi, ou qu'on soit couché seul. Cette espece de *ta-« bes dorsalis*, ne me paroît pas fort dangereuse ; car « il est vraissemblable qu'elle tire son origine d'une « matiere pituiteuse, de flatulences, ou d'une humeur « mélancolique, mêlée avec le sang, qui descend par « les vaisseaux, comme un catarrhe, de la tête sur la « moelle spinale. Comme il y a, selon Hippocrate, « *Lib. de Glandulis*, sept especes de fluxions par les-« quelles le cerveau se purge des matieres qui l'embar-« rassent & lui nuisent, & que ces matieres sont éva-« cuées par les narines, les oreilles, les yeux, le palais, « & d'autres voies, ou portées par les vaisseaux, avec « le sang, sur la moelle spinale ; il est nécessaire que la « partie sur laquelle tombe la fluxion, soit diverse-« ment affectée, selon la qualité & la quantité de la « matiere peccante. Si la matiere excrémentitielle qui « tombe du cerveau sur quelqu'autre partie, est en « petite quantité, & a peu de malignité, la nature sur-« montera facilement le mal, & ses symptomes con-« comitans ; si elle peche au contraire considérable-« ment, en quantité & en qualité ; il aura les suites les « plus fâcheuses. Mais passons sous silence les six pre-« mieres especes de fluxion, nous nous attacherons « seulement à celle dans laquelle les humeurs sont « portées par les vaisseaux de la tête, sur la moelle spi-« nale ; & nous observerons que toutes les fois que des « humeurs épaisses & froides tombent sur l'épine du « dos, elles commencent par affecter les parties adja-« centes, à moins que ces parties n'aient la force de « les subjuguer, de les discuter, & de les dissiper ; el-« les passent de-là à des parties plus éloignées ; leur in-« fluence s'étend peu à peu ; tout le systeme nerveux « s'en ressent à la longue ; tout le corps en est entre-« pris ; elles causent des douleurs violentes dont l'ori-« gine est vers les épaules, & qui s'étendent peu à peu « vers les reins, & descendent quelquefois jusqu'à l'os « coccyx. Dans cette maladie, qui est proprement le « *lordosis* des Grecs, & le *lumbago* des Latins ; le ma-« lade peut à peine se remuer & passer d'un lieu dans « un autre. Nous pourrions avec plus de raison l'ap-« peller ainsi que font les Modernes, *gutta* ; parce que « les humeurs distilent goutte à goutte du cerveau sur « la moelle spinale ; & restreindre à cette affection seu-« le le terme de *gutta*, sous lequel on comprend mal-« à-propos toutes les maladies des articulations. Le *ta-« bes dorsalis* a ceci de commun avec la fievre quarte, « qu'il prend dans toutes les saisons de l'année ; mais « qu'il est plus court en Eté, plus durable en Autom-« ne, & très-opiniâtre en hiver. S'il se fait une chute « d'humeurs acres & ténaces, qui descendent du cer-« veau avec impétuosité ; il en résultera une fluxion, « non-seulement sur la moelle spinale ; mais enco-« re sur le corps de l'os sacrum ; & cette fluxion sera « suivie d'un *tabes dorsalis* ; ou d'un *tabes ossis sacri*, « ainsi que dit Hippocrate, qui nous assure que la mort « est la terminaison la plus heureuse que puisse avoir « cette maladie ; parce que les douleurs vont conti-« nuellement en augmentant. Nous lisons dans Hip-« pocrate, *Lib. de Glandulis*, que le *tabes ossis sacri*, « provient d'une fluxion d'humeurs qui passent par les « vaisseaux ; de la tête sur la moelle spinale, d'où elles « descendent ensuite sur l'os sacrum, & affectent les « articulations des hanches. Lorsque ce mal est poussé à « son dernier période ; l'affoiblissement du malade est « tel, il est réduit dans un état si misérable, que la vie « lui devient insupportable ; il sent des douleurs dans « les jambes & dans les épaules ; & il meurt enfin, mal-« gré tous les efforts que l'on fait pour le guérir. Cet-« te maladie ressemble encore aux autres consomp-« tions, en ce qu'elle est communément plus cruelle « en automne, qu'au printems, saison plus commode « pour se médicamenter. Il y a des cas dans lesquels il « faut attribuer la dessiccation & l'exténuation de la « moelle spinale, à une obstruction formée dans les « vaisseaux qui y portent du cerveau, le sang & les « esprits. L'indication curative que l'on doit suivre « alors, c'est de lever cette obstruction, & d'évacuer « la matiere peccante. Si donc le malade est pléthori-« que, on fera ouvrir la veine humérale du bras droit, « ou la médiane du bras gauche, ou la saphene s'il en « est besoin. Si l'on s'apperçoit que les veines hémor-« rhoïdales sont gonflées, on les vuidera, en y faisant « appliquer des sangsues, ou de quelqu'autre manie-« re ; car le *lumbago* a pour cause générale, ainsi que « nous l'avons observé ci-dessus, une humeur mélan-« colique, qui quoique plus épaisse en apparence, qu'il « ne paroît qu'elle devroit être, pour être portée faci-« lement sur l'épine du dos, a toutefois la fluidité re-« quise pour cet effet, ainsi que l'expérience journa-« liere le démontre, les personnes en qui la rate est « affectée, étant fort sujettes au *lumbago*. Galien con-« firme cette doctrine, *Comment.* 3. *in Lib. I. Prorrhet. « Hipp.* il faut s'attendre, dit-il, dans les douleurs des « reins, à une évacuation par les veines hémorrhoï-« dales ; car ces douleurs proviennent quelquefois d'u-« ne suppression de l'écoulement qui se fait par les hé-« morrhoïdes ; & cette suppression est assez fréquente « dans les personnes qui sont d'un tempérament mé-« lancolique, & dans les cas où les restes du levain « d'une maladie sont portés dans ces veines, & n'en « peuvent être évacués. »

« On fera succéder à la saignée les décoctions capables de « discuter & de rendre fluide la matiere peccante ; « quant aux purgatifs, ce sera à la nature de cette ma-« tiere à en déterminer le choix. On usera dans le « commencement des plus doux, n'oubliant jamais, « que la tête est le siége de la maladie. On pourra tou-« tefois recourir aux drastiques, s'il en est besoin. Alors « Hippocrate recommande l'élatérium. Quant à moi, « j'aimerois mieux des petites pilules d'agaric mê-« lées avec une quantité convenable de turbith, & pri-« ses dans une décoction de feuilles de séné, avec un « peu de semence de fenouil, ou dans quelqu'autre

« décoction qu'indiquera l'état du malade. Je recour« rai, après les purgatifs, aux fomentations, aux fric« tions, & aux linimens, tant pour faciliter l'évacua« tion de la matiere peccante, que pour calmer les dou« leurs, & fortifier la partie affectée. J'ordonnerai des « bains d'eau douce, ou des bains artificiels préparés « de verveine, de roses, de sauge, de fenouil, d'en« cens, de camomile & de melilot, si le tems, les « lieux, & les habitudes du malade le permettoit. « Si le ventre n'est pas assez lâche, Hippocrate con« seille les clysteres. Lorsque les humeurs seront vis« queuses, fortement engagées dans les parties, co« pieuses & flatulentes, on ne se contentera pas des « remedes que nous venons d'indiquer; on tentera de « les attirer en appliquant des ventouses; à moins « toutefois qu'elles ne soient en si grande quantité, « qu'on ne puisse se flatter de les évacuer par cette « voie; & que par conséquent il n'y ait danger d'en fa« ciliter la formation, & de fournir un nouvel aliment « à la maladie. Quant au régime, il faut qu'il soit in« cisif, atténuant, mais non pas absolument foible. « Cette maladie ainsi que celles qui attaquent les arti« culations, dure jusqu'à vingt ans, quelquefois jus« qu'à quarante, & même au-delà. On ordonnera en « boisson un peu de vin, ou de la biere bien cuite. Le « sommeil sera modéré, & d'une durée suffisante pour « la coction des alimens; car son excès rend le cerveau « sujet à des catarrhes. Les exercices seront pareille« ment modérés, & proportionnés aux forces; ils ne « seront ni violens, ni poussés jusqu'à la fatigue. » SENNERT, *Vol. II.*

Le *tabes dorsalis* est une maladie considérable; les Medecins ont négligé d'en parler avec l'étendue qu'elle mérite; quoiqu'Hippocrate en ait fait une ample description, & qu'elle se rencontre fréquemment dans la pratique, ainsi que je l'ai moi-même observé. Elle cause des maux de tête aigus & violens; & l'on sent, comme des fourmis descendre des parties supérieures. Le cou & les reins avec leurs muscles, & les articulations des jambes, sont si douloureux qu'on ne peut quelquefois les fléchir. On est constipé; l'excrétion des urines est pénible; on rend en allant à la selle, ou en urinant, une grande quantité de semence liquide; cette évacuation se fait pendant le sommeil, soit que le malade ait une femme à ses côtés, ou qu'il soit couché seul. Les femmes attaquées de *tabes dorsalis*, ne retiennent point la semence dans la matrice. On ne peut marcher, surtout dans les lieux escarpés; le corps est fort affoibli; la respiration embarrassée, la tête pésante, & les oreilles importunées d'un tintement. Il n'y a point de fievre dans le commencement; le gout pour les alimens subsiste; mais le corps n'en profite point; il se consume peu à peu. Lorsque le *tabes dorsalis* est peu considérable, le malade est assez tranquile : mais à mesure que le mal augmente, les symptomes deviennent plus cruels, les jambes s'enflent comme dans l'hydropisie; il survient des ulceres aux reins, dont les uns se guérissent, tandis que d'autres s'ouvrent : il se forme des cataractes épaisses sur les yeux; on perd entierement la vue. Cette maladie attaque particuliérement les nouveaux mariés, & ceux qui se livrent avec excès au plaisir vénérien. On a remarqué qu'elle avoit des intermissions & des retours. C'étoit le cas d'un Medecin même de ma connoissance, à qui il arriva, ainsi qu'à plusieurs autres, de perdre la vue, après une intermission de sept ans. LOMMIUS, *Observ. Med.* Voyez *Gonorrhœa* & *Fluor albus.*

De la consomption qui suit la gonorrhée, & les fleurs blanches.

Cette consomption paroît avoir été connue des Anciens mêmes, sous le nom de *tabes dorsalis*, lorsqu'elle a été précédée de gonorrhée. Galien dit dans l'histoire de la maladie de la femme de Boethius, noble Romain, qu'elle tomba dans une hydropisie consomptive, à la suite d'une suppression de fleurs blanches qu'elle avoit en grande quantité & depuis long-tems, & contre lesquelles elle prit les remedes d'un Empirique.

On ne peut disconvenir que la gonorrhée & les fleurs blanches, qui ont de la malignité, & du virus vénérien, ne se terminent quelquefois par une consomption des poumons, à moins qu'on ne prévienne par des remedes convenables ces suites qui sont assez ordinaires, lorsque le virus a dépravé la masse des humeurs. Je puis assurer sur mes propres observations & sur une longue expérience, que la consomption naît quelquefois des fleurs blanches, & d'une gonorrhée simple & bénigne. Nous mettrons donc cette consomption qui n'a pour cause que la dissipation continuelle du suc nourricier des glandes séminales, au nombre des consomptions vraies & réelles. Il arrive quelquefois dans la gonorrhée & les fleurs blanches, que l'écoulement est si considérable, & dure si long-tems, que la masse des humeurs en est dépouillée de tous ses esprits, & ne peut servir à la nutrition. D'où il s'ensuit que le sang se chargeant peu à peu de parties hétérogenes & peccantes, s'échauffe; que l'habitude du corps, & ses parties solides, tournent peu à peu à la phthisie; & qu'il se forme une espece de consomption; c'est de cette espece de consomption qu'il s'agit ici.

J'ai remarqué qu'elle s'annonçoit ordinairement par les symptomes suivans.

Il y a une oppression hypocondriaque, de la mélancolie, de l'inquiétude, un air pensif, la perte des forces & de l'appétit, dans les hommes, lorsque la gonorrhée est abondante; quant aux femmes qui ont des fleurs blanches abondantes, & qu'elles ont conservées pendant long-tems; leurs chairs deviennent molles; leur embonpoint se dissipe; elles ont le visage pâle, la couleur sale, des accès hystériques, de la foiblesse; elles perdent leurs forces; & tous ces symptomes ont pour cause l'appauvrissement du sang, occasionné par le défaut d'un chyle nouveau; c'est le défaut de ce chyle qui tient les esprits dans l'abattement, & qui rendant le sang aqueux, dispose le corps à l'œdeme. Il ne faut donc pas s'étonner que les signes de la consomption dont il s'agit, soient des oppressions hypocondriaques, des affections hystériques, la perte des forces, l'abattement & le défaut d'appétit; ni que ces symptomes soient suivis à la longue, & lorsque le mal sera parvenu à son dernier période, de la soif, de la phthisie, de l'atrophie, de la perte de l'embonpoint, sans toutefois qu'il y ait de la toux, ou aucun autre signe remarquable de la consomption des poumons.

Ce mal cessera si l'on parvient à détruire sa cause antécédente, c'est-à-dire, à déraciner la gonorrhée & les fleurs blanches : mais il sera certainement incurable, si la gonorrhée & les fleurs blanches sont invétérées.

Lors donc qu'un Medecin sera appellé à tems, il travaillera de toute sa force, & par tous les moyens possibles à arrêter la gonorhée & les fleurs blanches, qui sont les deux causes antécédentes de la consomption. Lorsqu'il sera parvenu à suspendre la dissipation du suc nourricier; il s'occupera à réparer l'appauvrissement du sang, par la formation d'un chyle nouveau, huileux & bénin. Il ordonnera par conséquent au malade de prendre peu & souvent des alimens succulens, agréables au palais, bienfaisans à l'estomac, & capables de fournir une bonne nourriture : il le tiendra dans une assiette d'esprit, gaie & satisfaite, afin que son appétit soit toujours vif; car il n'y a rien qui soit plus fatal à l'appétit, & plus favorable à la consomption, que la tristesse & le chagrin. Il lui fera prendre un air sain, & salutaire, ami des nerfs & conséquemment de l'estomac & de l'appétit. Il lui prescrira quelqu'exercice journalier; & pour lui procurer des sueurs modérées, & donner lieu au levain du chyle appauvri & vieux;

dont les vaisseaux sanguins sont remplis, & la constitution surchargée, de se dissiper, il le fera frotter, si ses forces le permettent. Par ce moyen le nouveau chyle ne sera point altéré; la réparation sera plus parfaite, & l'estomac & l'appétit continueront d'être en bon état. Il lui interdira un usage excessif du vin & des liqueurs spiritueuses, qui ne peuvent qu'enflammer le sang, qui n'est déja que trop chaud. Il se gardera bien d'ordonner quelques purgatifs, ou quelques remedes capables de procurer une évacuation considérable, de mettre la nature en de nouvelles dépenses, & d'augmenter l'affoiblissement. S'il s'allume dans les parties solides, le plus petit degré de chaleur hectique, il mettra toute son industrie à l'éteindre, tant avec le lait d'ânesse, que la diete blanche, & les eaux minérales & calybées. Morton, *Phthisiolog. cap.* 4.

TABULA, *losange* ou *tablette.*

TABULATUM, ou *Tabula.*

TABUM, *sanie*, sang corrompu, ou humeur claire & putride, qui coule des ulceres malins, ou des parties mortifiées, lorsque les facultés vitales, ne sont pas en état de former une matiere ou un pus louables.

TAC

TACAMAHACA, Offic. C. B. P. 50. 3. Park. Theat. 1608. Raii Hist. 2. 1846. *Tacamahaca populo similis fructu colore Pæoniæ simili*, J. B. 1. 346. *Tacamahaca foliis crenatis, Sadelhouts lignum ad Ephippia conficienda*, Parad. Bat. Prod. 379. *Tecomahaca*, Hern. 55. *Tacamahaca.*

Voici ses caracteres :

Le *tacamahaca* coule d'un grand arbre de la grosseur d'un peuplier, dont les feuilles ressemblent à celles du rosier, sont dentelées par les bords, & sont placées jusqu'à cinq sur un même pédicule. Les fleurs de cet arbre sont petites, croissent en grappes, sont blanches, & sont suivies d'une semence triangulaire. Le *tacamahaca* croît aux Indes Espagnoles occidentales. Il y a deux sortes de gomme de ce nom, l'une en morceaux, seche, résineuse, se cassant entre les doigts, prenant de la viscosité quand on la mâche, composée de petits grains d'un jaune rougeâtre attachés ensemble, d'une odeur forte & agréable, assez semblable à celle du mastic. L'autre s'appelle *tacamahaca* en écailles; son tissu est égal & doux; elle a la couleur du galbanum dépuré; elle est plus légere que l'autre sorte, & elle a la même odeur agréable.

Le *tacamahaca* est échauffant, dessiccatif, résolutif & maturatif. On l'ordonne rarement intérieurement; il est ami de la tête & des nerfs; on l'applique quelquefois aux tempes dans les maux de tête; on le mêle souvent avec le galbanum, & l'on met de ce mélange sur le nombril, dans les affections de la matrice. Miller, *Bot. Off.*

C'est une substance résineuse, dont il y a deux sortes, l'une en écaille & l'autre en masse. La premiere est la plus estimée & est quelquefois appellée *Tacamahaca sublimis.* Elle est d'une odeur fort agréable, & à peu près semblable à celle de la lavande & de l'angelique; on l'apporte de Madagascar & de la nouvelle Espagne, où elle vient d'un arbre appellé *Tacamahaca, Populo similis fructu & colore paoniæ*, J. B. *Tecomahaca, Hernand.* On l'emploie intérieurement aux mêmes usages que la gomme *caranna*; il résout de même les tumeurs, fortifie les nerfs, & guérit le mal de tête, appliqué en forme d'emplâtre sur le crane. Geoffroy.

Les Indiens en font grand usage dans toutes sortes de maladies; mais surtout dans les tumeurs de quelque espece qu'elles soient: en effet, il est très-dissolvant, maturatif & discussif; il calme les douleurs qui proviennent d'humeurs froides & flatulentes. Si on le fait brûler sur des charbons, on qu'on l'applique aux narines, il soulage sur le champ dans les attaques hystériques. Tout le monde sait que l'emplâtre qu'on en fait, soutient la matrice dans sa situation naturelle, en l'appliquant sur le nombril. Il y en a qui ont la délicatesse d'y mêler de l'ambre & du musc. On l'étend sur du linge; & on en met derriere les oreilles, pour réprimer toutes les fluxions. Sa vapeur produit le même effet. Appliqué aux tempes en forme de cérat, il arrête tous les rhumes & toute fluxion, tant sur les yeux que sur les autres parties du visage. Si une dent gâtée cause de la douleur, on n'a qu'à la remplir de *tacamahaca.*

L'emplâtre qu'on en prépare avec une troisieme partie de styrax, & une petite quantité d'ambre, est un excellent topique pour l'estomac. Il fortifie cet organe, il excite l'appétit, il aide la coction, il discute les flatulences. Appliqué sur la tête, il produit le premier de ces effets. Il n'est pas moins efficace dans la sciatique, & dans toutes les maladies qui proviennent d'humeurs froides ou mêlées: il guérit seul les plaies aux jointures & aux parties nerveuses, en procurant une suppuration immédiate, & en prévenant les spasmes. J'y mêle, continue Monardes, une troisieme partie de cire; afin de l'étendre plus facilement.

Nous ajouterons à ce que nous venons de citer de cet Auteur, que l'emplâtre de *tacamahaca*, appliquée sur le crane, passe pour avoir la vertu de calmer le mal de tête. On lui attribue aussi celle de discuter les tumeurs & les duretés de la rate. Ray, *Histoire des Plantes.*

TACEROS, ταχερὸς, *fondu*, *dissous*, *clair* ou *fluide*, par la trop grande colliquation. Moschion.

TACHY, TACHEOS, ταχὺ, ταχέως, *prompt*, *vîte.* Outre ces significations communes, ces mots en ont encore d'autres; ils sont quelquefois synonymes à πυκνῶς, « fréquent, réitéré: » ainsi on lit, *Lib. de Rat. Vict. in Acut.* ἐπαντλήσιες ταχεῖαι, « perfusion fréquente & réitérée; » & Galien dit dans son *Commentaire* sur cet endroit, que les Anciens se servoient indistinctement de πυκνὸς & de ταχὺς, & qu'ils écrivoient πυκναὶ, ou ταχεῖαι ἐνέργειαι, « action prompte ou fréqnente. »

TACTUS, le *tact* ou le *toucher*; c'est dans l'art des accouchemens l'examen de l'état du vagin, de la matrice, de la situation du fœtus, & de tout ce qui est contenu dans l'utérus. Hippocrate s'est fort étendu sur cette partie, dans son Traité *des Maladies des Femmes*; & ses préceptes sont exacts, & comprennent presque tout ce qui appartient à cette matiere. Voyez l'art. *Obstetricatio.*

L'organe corporel qni sert au *toucher*, est formé par des papilles molles, pulpeuses, médullaires, nerveuses, pyramidales, produites par les nerfs subcutanés qui se dépouillent sous la pean de leur membrane dure, externe, & par-là deviennent très-mous, & conséquemment fort sensibles. Ce qui entretient cet organe en bon état, c'est que ces papilles sont humectées & arrosées d'une liqueur très-fluide qui y abonde sans cesse. Cette membrane fine & solide qu'on appelle épiderme, leur prête des sillons où elles se tiennent cachées, & leur sert ainsi de défense, sans altérer leur sensibilité. Mais on les trouve principalement dans les lieux propres à l'action du *tact*; tels que la langue, l'extrémité des doigts, des mains & des piés: elles s'y tiennent resserrées pour en sortir en quelque sorte dans le besoin; tel est l'organe qui touche les corps.

Ce qu'il y a ici de singulier & d'admirable en même-tems, c'est que vers l'extrémité des doigts des piés & des mains, ces papilles rampent & s'étendent suivant la longueur des doigts; au lieu que par tout ailleurs à la surface des corps elles sont perpendiculaires. Ce

sont encore ces mêmes papilles, qui renfermées au bout des doigts dans l'épiderme comme dans une gaine, compliquées entre elles, desséchées, unies & condensées avec les vaisseaux cutanés racornis, forment les ongles, dont l'usage est de veiller, pour ainsi dire, à la conservation du sentiment des papilles vives & nues, & de les empêcher de devenir calleuses.

Voici donc en quoi consiste le *tact*.

L'extrémité du doigt est appliquée à l'objet qu'on veut examiner ou toucher; les papilles présentent leur surface à cet objet, & la frottent doucement contre la sienne. Il se communique ainsi à ces papilles un certain mouvement, dont l'effet propagé jusqu'au *sensorium commune*, excite l'idée de chaud, de froid, d'humide, de sec, de mou, de dur, de poli, de raboteux, de telle ou telle figure, d'un corps mû ou en repos, proche ou éloigné, l'idée de titillation, de démangeaison, de plaisir ou de douleur.

Pourquoi l'action du *touher* est elle douloureuse quand l'épiderme est ratissé, macéré, levé ou brûlé? Pourquoi le *tact* est-il détruit lorsqu'il se forme sur la peau d'épaisses cicatrices, ou de dures callosités? Quelle est la cause de ce mouvement singulier que le trémoussement produit, & de ce mouvement désagréable & qui engourdit insensiblement, produit par la torpille? D'où vient qu'on est si sensible à la surface interne & à la racine des ongles? Pour quelle raison le sentiment le plus exquis est-il où sont les ongles, & où les sillons de la surpeau vont en lignes spirales? BOERHAAVE, *Instit.*

TÆD

TÆDÆ, (Voyez *Dais*) certaine composition Pharmamaceutique dont on usoit en fumigations, en pessaires & en trochisques.

TÆN

TÆNIA, *ténia*, ou *ver-plat*. Voyez *Vermes*. Il y a plusieurs especes de poissons plats de l'espece de la sole, qu'on appelle aussi *ténia*.

TAG

TAGENITIS, ταγηνίτις, ou TEGANITIS, τηγανίτις; espece de gâteau fait d'huile & de farine de froment.

TAGERA, H. M. *Sena spuria, Malabarica*.

Cette plante croît aux Indes Orientales, dans les lieux sabloneux, & s'éleve à la hauteur de trois ou quatre piés. Sa racine est fibreuse, ligneuse & noirâtre. Ses tiges sont rondes, ligneuses & vertes. Ses feuilles sont sur des pédicules courts, forment deux rangées, sont par paires, rondelettes, oblongues, larges, émoussées par la pointe, cannelées vers le pédicule, unies & d'un verd sale. Ses fleurs ont la couleur & la figure de celles du sapheta.

Ses feuilles broyées & appliquées sur la piqure des abeilles, en calment les douleurs. Ses semences mêlées & broyées avec le safran, sont bonnes pour les pustules & pour les ulceres; & elles guérissent le panaris, mêlées avec les sucs du *Vetla-caitu*. RAY, *Histoire des Plantes*.

WELLIA TAGERA. Voyez *Wellia*.

TAGETES, *Souci de France* ou *d'Afrique*; ou *Œillet d'Inde*.

Voici ses caracteres:

Sa racine est fibreuse & annuelle: ses feuilles ressemblent à celles de la tanesie, sont fétides & divisées jusqu'à la côte: son calyce est d'une seule piece, & tubuleux. Les barbes de ses fleurs sont plates ou tubuleuses: sa semence est anguleuse, & garnie d'une tête feuillue.

Boerhaave en compte les dix especes suivantes.

1. *Tagetes maximus, rectus, flore simplici, ex luteo pallido*, J. B. 3. 100. *Tanacetum Africanum, majus, simplici flore, pallente*, C. B. P. 133. *Caryophylli Hispanici dicti, vel caryophylli Mexican planta*, Hernand. 154. *Chrysanthemum Africanum erectum; tanaceti folio, flore simplici majore*, M. H. 3. 16.
2. *Tagetes maximus, rectus, flore maximo multiplicato*, J. B. 3. 100. *Tanacetum, sive flos Africanus, major flore pleno, aureo*, C. B. P. 132. *Chrysanthemum Africanum, erectum, tanaceti folio, flore pleno majore*, M. H. 3. 16. *Caryophyllus Mexicanus primus*, Col. 2. 47. *Cempoal xochitl, vel Giuhna xochitl. Tzneycepohual. Caryophyllus Mexicanus*, J. Hernand. 154.
3. *Tagetes Indicus, medius, flore simplici, luteo pallido*, J. B. 3. 99. *Oquichtili, cocazochitl, Caryophyllus Mexicanus*, II. Hernand. 155.
4. *Tagetes Indicus, Medius, flore luteo multiplicato*, H. L. 587. *Tlapalte, Cacayatl, caryophyllus Mexicanus*, III. Hernand. 155.
5. *Tagetes Indicus, minor, simplici flore, sive caryophyllus Indicus, sive flos Africanus*. Voyez *Africanus flos*.
6. *Tagetes Indicus minor, multiplicato flore*, J. B. 3. 99. *Macuil xochitl, seu maon, caryophyllus Mexicanus*, IV. Hernand. 155.
7. *Tagetes Indicus, flore simplici, fistuloso*, H. L. 188. *Chrysanthemum Africanum, erectum, tanaceti folio, petalis florum fistulosis, flore simplici*, M. H. 3. 16. *Caryophyllus Mexicanus, flore fistuloso, simplex*, Col. 2. 46. *Tanacetum, sive flos Mexicanus, flore fistuloso simplici*, C. B. P. 123.
8. *Tagetes Indicus, flore fistuloso duplicato*, H. L. 588. *Caryophyllus Mexicanus, flore fistuloso, alter polyanthos*, Col. 2. 46. *Tanacetum, sive flos Mexicanus, flore fistuloso pleno*, C. B. P. 133. *Chrysanthemum Africanum, erectum, folio tanaceti, petalis florum fistulosis, flore pleno*, M. H. 3. 16.
9. *Tagetes Indicus, flore aureo, simplici, minor. Caryophyllus Indicus, flore aureo, simplici minor*; H. Eyst. Æst. o. 14. T. 1. F. 3.
10. *Tagetes Indicus, minimus, flore sericeâ hirsutie obsito*: H. L. 587. *Tanacetum Africanum, minimum, sericeâ hirsutie obsitum*, C. B. P. 133. *Tlapalcocathli; Coaxochitl; caryophyllus Mexicanus*, V. Hernand. 156. *Caryophylli Hispani, dicti varietas septima & octava*, Col. 2. 47. Descr. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant. Vol. I.*

Le *tagetes*, ou l'*œillet d'Inde*, ne nous est pas venu d'abord de cette Contrée, mais de la Catalogne. Quelques Auteurs recommandent les huit premieres especes comme des plantes très salutaires, & les regardent comme des plantes atténuantes & apéritives. Ils recommandent le suc exprimé de leurs feuilles; & mêlé avec le vin, pour les estomacs froids, la suppression des regles, la fievre intermittente, la cachexie & l'hydropisie. D'autres prétendent au contraire que ces plantes sont vénéneuses. Elles sont bienfaisantes dans la Mauritanie; & l'on s'en sert dans un grand nombre de maladies.

Boerhaave remarque en plusieurs endroits, que la même plante peut être vénéneuse dans un Pays & salutaire dans un autre. Il en pourroit bien être ainsi du *tagetes*. Il est certain que la neuvieme & la dixieme espece sont mortelles: S'il arrive aux enfans d'en mettre seulement dans leur bouche les fleurs qui sont fort belles, elles causeront une inflammation, qui se communiquant à l'estomac, est suivie de la mort. Je ne voudrois donc pas qu'on crût, sans de nouvelles expériences, tout ce que l'on dit des propriétés des premieres especes. Nous avons tant de ressources dans la

multitude des plantes bienfaisantes que la Botanique nous offre, qu'on peut sans inconvénient négliger celles-ci, que Dodonée prétend & démontre par un grand nombre d'expériences être véneneuses. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

TAL

TAL, *fiente de Paon*, ou *alcali.* RULAND.
TALAGAS. Voyez *Palma.*
TALC, *Vin bouilli.* RULAND.

TALCUM, Offic. Boet. 394. Geoff. Prælect. 67. Schrod. 357. de Laet. 128. Aldrov. 685. *Talcum, aliàs stella terræ*, Charlt. Foss. 24. Worm. 57. *Talcus fossilis*, Calc. Mus. 458. *Stella terræ quibusdam. Le Talc.*

Le *talc* est une pierre luisante qui se sépare en lames très-minces, qui sont transparentes & un peu flexibles. Il ne se fond point au feu, il ne s'y calcine pas, & il y garde sa couleur: il ne s'y change point.

Le *talc* est de différente couleur. L'un est argenté, que les Chymistes appellent *Pierre d'argent*; l'autre est jaune, ils l'appellent *Solaire*; l'autre est un peu verd, & l'autre est noir.

Celui de Venise passe pour le meilleur; il tire un peu sur le verd. On s'en sert rarement en Medecine; on ne l'emploie que dans les cosmétiques. Les femmes qui ont grand soin de leur beauté, le recherchent avec empressement pour se blanchir la peau & la rendre belle. Elles le préparent de différentes manieres; elles le réduisent en une poussiere très-fine; & quoique cela soit extremement difficile, on en vient cependant à bout, en trempant chaque fois dans l'eau froide le *talc* que l'on a fait rougir au feu: par-là on le réduit sur le porphyre en une poudre très-fine, de couleur d'argent, dont les Dames se servent pour leurs pommades.

Les Chymistes n'ont pas eu moins d'empressement pour retirer une huile du *talc*, que les femmes. Celles-ci la recherchoient pour s'en parer; & les Chymistes pour s'en servir à fixer le mercure, ou pour changer le cuivre en argent. Mais leurs efforts ont été vains & inutiles. Car si l'on retire des différentes préparations du *talc* quelque chose qui ressemble à de l'huile, ce n'est pas le fruit du *talc*, mais des choses que l'on y avoit jointes dans ces opérations. GEOFFROY.

TALENTUM, *Talent*; le plus grand poids des Grecs. V. *Pondus.* Il étoit de cinquante livres, onze onces, dix-sept grains & ⅓.

TALIIR-KARA, H. M. *Arbor Indica, spinosa, flore & fructu vidua.*

C'est un grand arbre, dont le tronc est blanchâtre & gros, & l'écorce unie, poudreuse & cendrée: il porte un grand nombre de petites branches, qui s'étendent à une longue distance, & qui sont armées d'épines oblongues, dures & roides. Sa racine est blanchâtre, & couverte d'une écorce obscure. Son odeur est forte, & son gout astringent. Ses feuilles sont vertes en-dessus & verdâtres en-dessous, elliptiques, pointues, légerement dentelées par les bords, fortes, épaisses, luisantes, très-odoriférantes, & très-acres & astringentes au gout. Les feuilles tendres qui croissent à son sommet, sont pour la plûpart d'un rouge purpurin. Les Observateurs n'ont encore remarqué ni fleurs, ni fruits à cet arbre. Il croît au Malabar: il est toujours verd, & vit longtems.

On fait avec sa racine, bouillie dans de l'eau, une boisson qui pousse puissamment par les sueurs, & qui évacue les humeurs acres & salines. On prépare avec ses feuilles cuites dans de l'huile, avec le turmeric, un liniment qu'on recommande pour la gale.

TALPA, Offic. Schrod. 5. 308. Mer. Pin. 168. Schwart. Quad. 128. Aldrov. de Quad. Digit. 451. Charlt. Exer. 25. Gesn. de Quad. digit. 931. Jonf. de Quad. 118. Raii Synop. A. 236. *Taupe.*

Cet animal vit dans la terre, & se trouve dans les garennes. Son cœur, son sang, & l'animal entier sont d'usage en Medecine. Ses cendres sont bienfaisantes dans la lepre, les tumeurs scrophuleuses, & les fistules. Prises intérieurement dans la biere ou dans du vin, elles passent pour guérir les goutes ambulantes, les écrouelles. Son cœur est bon pour l'hernie, & son sang récent, pour l'alopécie. On en frotte les parties affectées dans l'un & l'autre cas. DALE, d'après *Schroder.*

TALPA; espece de tumeur athéromateuse qui vient à la tête; on l'appelle aussi quelquefois, selon Blancard, *talparia.*

TALUS ou ASTRAGALUS, l'*Astragal*; Dioscoride recommande, *Lib. II. cap.* 62. l'*astragal* du cochon, calciné, mis en poudre, & pris intérieurement, pour le gonflement du colon, & les tranchées chroniques.

TAM

TAMANDUA; nom d'un animal à quatre piés, assez semblable au renard. On le trouve dans l'Amérique. On l'appelle aussi *myrmecophagus.* Sa graisse passe pour résolutive & nervine.

TAMARATONGA. Voyez *Carambolas.*

TAMARINDI, *Tamarins.*

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont en ailes, mais sans lobes à leur extrémité. Sa fleur est tripétale, a trois étamines, & est placée dans un calyce charnu, qui se divise en quatre petites feuilles longues. Son ovaire, qui part du centre du calyce, dégénere en une silique longue, large, divisée en cellules, pleine d'une pulpe acide, & contenant des semences ovales.

Boerhaave ne fait mention que de l'espece suivante.

Tamarindi, J. B. 422. Boerh. Ind. Alt. 2. 59. *Tamarindus*, Offic. Ger. Emac. 1607. Park. Theat. 217. Raii Hist. 2. 1748. Tourn. Inst. 660. *Tamarindus Oxyphœnicum*, Mont. Exot. *Tamarindi, Lusitanis Tamaraazecla*, Marcg. 107. *Tamarindus Derelside appellata*, Alpin. Ægypt. 2. 19. 170. *Il Tamarindo, ò Derelside de gli Egittii*, Pon. Ital. Bald. 23. *Siliqua Arabica, quæ Tamarindus*, C. B. P. 403. *Hijabila Tamarindus*, Herm. Mus. Zeyl. 27. *Iutra sive Tamarindus*, Pis. (Ed. 1658.) 157. *Balam pulli, sive maderam pulli*, Hort. Mal. 1. 39. Tab. 23. *Le Tamarin.*

C'est un grand arbre, dont les branches sont couvertes de feuilles en ailes, & dont les ailes sont opposées les unes aux autres; mais jamais terminées par un lobe sur-ajouté. Ses fleurs croissent sur les rejettons, elles forment des grappes; chaque grappe est composée de huit ou dix fleurs; chaque fleur a sept feuilles, quatre jaunes & trois blanches; chaque feuille est traversée de veines purpurines. Les fleurs ressemblent à celles de l'oranger; elles ont trois étamines recourbées. Son fruit est d'un brun jaunâtre, plat, rond, long de trois ou quatre pouces; il a deux ou trois nœuds, ou éminences; il contient une pulpe acide; il est fibreux; ses noyaux sont durs & plats; ils ont la couleur de la chataigne; ce sont les *tamarins* de nos Droguistes.

Cet arbre croît dans les Indes Orientales, & Occidentales, & en Egypte. Les *tamarins* des Indes Orientales, sont d'une couleur plus obscure, plus secs; mais contiennent plus de pulpe que les autres: on les conserve

ferve fans fucre, & ils font meilleurs en Médicamens. Ceux qui viennent des Indes Occidentales font plus rouges, ont moins de pulpe, fe gardent dans du fucre, & font plus agréables à manger.

Les *tamarins* font rafraîchiffans, apéritifs, bons pour purger les humeurs cholériques, & corriger la chaleur bilieufe de l'eftomac & des inteftins; ils calment la foif, provoquent les urines, & foulagent dans la jauniffe. Miller, *Bot. Off.*

C'eft la pulpe noirâtre d'une coffe qui reffemble à peu près à nos feves ordinaires: la pulpe eft entre deux peaux ou écailles, dont une eft ligneufe, l'autre eft coriace & membraneufe. L'arbre, qui porte ce fruit, croît en Efpagne & dans les deux Indes; on en trouve la defcription, par Tournefort, dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, ann.* 1699. Nous devons la connoiffance de ce purgatif aux Arabes; car il étoit inconnu aux Grecs & aux Romains.

La dofe eft en fubftance depuis une once jufqu'à une once & demie, & trois ou quatre onces en décoction.

Quelques Medecins ordonnent du petit-lait de *tamarins*, *ferum lactis tamarindinatum*, comme un purgatif doux, dans les maladies inflammatoires, les coliques, &c.

Les *tamarins* peuvent être adminiftrés mêlés avec la caffe. On les peut auffi donner en qualité d'altérans, à la quantité d'une demi-once. On les peut mêler dans les tifanes & autres boiffons qu'on donne dans les maladies aiguës pour appaifer la foif. Geoffroy.

Les *tamarins* corrigent l'acrimonie des humeurs, purgent la bile, temperent fa chaleur & celle du fang, guériffent les fievres aiguës & la jauniffe, calment la foif, & les ardeurs contre nature, de l'eftomac & du foie, & arrêtent le vomiffement.

Nous lifons dans Bellonius, que les Turcs & les Arabes fe pourvoyent de *tamarins*, lorfqu'ils ont un long voyage à faire. Les Turcs en font un grand ufage, non en remedes, mais pour calmer la foif. Garcias & Acofta, nous apprennent que les Medecins Indiens en appliquent les feuilles fur les éréfipeles.

Les Arabes gardent, dans du fucre ou du miel, les petites filiques vertes du *tamarin*. Lorfque ces filiques font grandes & mûres; ils en mêlent la pulpe avec du fucre, & en portent toujours avec eux dans les courfes qu'ils font dans les lieux déferts de l'Afrique. Ils attribuent à ce mélange, la propriété de calmer la foif, & de rafraîchir, lorfque l'on eft brûlé par les chaleurs, & prefque épuifé par la fatigue des voyages, en chaffant par les felles une grande quantité d'humeurs chaudes.

Ils boivent dans les fievres peftilentielles, & toutes autres fievres putrides & malignes, de l'eau dans laquelle ils ont fait infufer une grande quantité de *tamarins*, & diffoudre du fucre. Cette liqueur leur paroît agréable & rafraîchiffante, dans la chaleur & la foif, dont ces maladies font accompagnées. Ils ufent auffi fréquemment de *tamarins* dans la gonorrhée, & Falloppe les recommande dans la gonorrhée bilieufe.

Les Indiens ordonnent une potion fimple de caffe en bâton, avec les *tamarins*, & le fucre, qu'ils appellent communément *jagra de canna*, dans la furabondance de la bile, la chaleur & l'ébullition du fang, la foif contre nature, les maladies cutanées, & furtout la jauniffe. Cette compofition agit doucement par les felles. On ne nous apporte point le fruit du *tamarin* en entier, il eft broyé, rendu par ce moyen plus compacte, & moins expofé à perdre fes vertus par l'action de l'air. On peut conferver les *tamarins* pendant trois ans dans un vaiffeau de verre, dont le cou foit étroit, & l'orifice bien fermé, & qui foit placé dans un lieu fain, où l'air & les vents aient un libre accès, à moins que la chaleur ou l'humidité ne les corrompent. Ray, *Hift. Plant.*

Le *tamarin*, que les Egyptiens appellent *derelfide*, eft un arbre, de la groffeur de notre prunier, fort branchu, dont les feuilles reffemblent fort à celles du myrte *fesban*, & qui porte des fleurs blanches femblables à celles de l'oranger. Il part du milieu de fes feuilles quatre filamens blancs & très-foibles, qui dégénerent en de fortes filiques. Ces filiques font d'abord vertes: mais elles prennent, en mûriffant, une couleur cendrée; elles contiennent des femences, compactes, inégales, dures & placées dans une pulpe noire & acide.

Le *tamarin* n'eft pas fort fertile en Egypte; cette contrée n'eft pas fon païs natal, il y eft tranfplanté de l'Arabie & de l'Ethiopie, & on l'y garde dans des ferres. Il croît un *tamarin* dans le défert de faint Macaire, proche le Monaftere des Affyriens, & dans un lieu où il n'y a aucune autre plante; ce que l'on regarde comme un miracle. Cet arbre eft remarquable par la propriété finguliere de fes feuilles, qui fe tournent toujours au foleil, & qui font appellées, par cette raifon, feuilles folaires; elles fe ferment au coucher du foleil, & s'ouvrent à fon lever. Ce mouvement des feuilles eft fi fenfible, que lorfque les filiques font venues, elles en font fortement embraffées, au coucher du foleil; au contraire, les feuilles s'ouvrent, s'écartent & s'éloignent d'elles-mêmes des filiques, lorfque le foleil s'éleve. Il y a en Egypte un grand nombre d'autres plantes, fur les feuilles defquelles on fait la même obfervation, telles font l'*acacia*, l'*abrius*, l'*abrus* & le *fesban*.

On fe fert des feuilles du *tamarin* pour tuer les vers des enfans. Leur infufion, ou leur décoction purge doucement. Elles font acides, & n'ont rien de défagréable au gout. Prosp. Alp. *de Plant. Ægypt. Vol. II.*

Les Arabes, qui habitent actuellement l'Egypte, appellent cet arbre avec fes filiques *tamarandi*, c'eft-à-dire, fruit Indien, parce que c'eft des Indes Orientales, que le *tamarin* a paffé dans l'Arabie heureufe, ou dans l'Ethiopie, & de l'Ethiopie, ainfi que Profper Alpin l'obferve fenfément, dans l'Egypte & l'Arabie qui confine avec l'Egypte; car Servius & d'autres ont démontré à ne laiffer aucun doute que les Anciens donnoient le nom d'Inde à l'Ethiopie. Les Indiens ne doivent donc point le *tamarin* aux Arabes, ainfi que quelques-uns l'ont prétendu; mais, au contraire, les Arabes le doivent aux Indiens. Ceux qui cherchent l'étymologie de *tamarin* dans le nom que les Arabes donnent à la datte, fe trompent encore plus lourdement. *Tamar* ne fignifie pas feulement une datte en Arabe, mais toutes fortes de fruits en général, ainfi que favent tous ceux qui font un peu verfés dans cette langue. Telle eft l'étendue de fon acception, qu'elle comprend même les rejettons des arbres & les fêtus des animaux. Ceux qui appellent le *tamarin* filique arabique, font d'affez intrépides nomenclateurs, en fe mettant dans la néceffité de trouver des noms qui diftinguent toutes les autres plantes à filiques, connues des Arabes. Le fruit du *tamarin* eft plus court que la filique de l'acacia, mais il eft plus épais & plus large. L'agréable acidité de fa pulpe l'a fait placer entre les cathartiques doux; quelque cas qu'on en faffe, il eft conftant qu'elle produit peu d'effet, s'il a été cueilli trop verd, ou fi on l'a laiffé trop long-tems fur l'arbre, ou qu'il s'y foit féché. *Veflingii Obfervationes in Profp. Alpin. de Plant. Ægypt.*

Les *tamarins* font modérément laxatifs, & foulagent dans les ardeurs de la fievre, où l'on peut employer les remedes rafraîchiffans, & les laxatifs. Ils font bienfaifans dans les fievres continues & dans les diarrhées; ils fortifient l'eftomac; on les recommande dans l'écoulement hémorrhoïdal caufé par un fang acre & hilieux. Ses feuilles étanchent la foif & font d'ufage dans les fievres ardentes. *Hiftoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

TAMARISCUS, *Tamaris.*

Voici ses caracteres.

Sa feuille est très-mince, son calyce petit; sa fleur petite, en rose, & pentapétale; & son ovaire oblong, membraneux, en capsule bivalve, & plein de semences cotonneuses.

Boerhaave en compte les deux especes suivantes.

1. *Tamariscus Germanica*, Offic. Tourn. Inst. 66. Boerh. Ind. Alt. 2. 257. Ger. 1194. Emac. 1378. *Tamariscus folio latiore*, Park. Theat. 1479. Raii Hist. 2. 1705. *Tamarix fruticosa, folio crassiore, sive Germanica*, C. B. P. 485. *Tamarix Germanica, sive minor fruticosa*, J. B. 1. 351. *Tamarix minor, sive fruticosa*, Chab. 75. *Tamaris d'Allemagne.*

On le cultive dans les Jardins, il fleurit en Juin. On se sert des mêmes parties, & ces parties ont les mêmes propriétés que celles du *tamaris* commun.

2. *Tamariscus Narbonensis*, Ger. 1194. Emac. 1378. Tourn. Inst. 661. Boerh. Ind. Alt. 2. 257. *Tamariscus*, Offic. *Tamariscus folio tenuiore*, Park. Theat. 1479. *Tamarix altera, folio tenuiore, sive Gallica*, C. B. P. 485. *Tamarix major sive arborea Narbonensis*, J. B. 1. 351. Raii Hist. 2. 1704. *Myrica sive Tamarix*, Chab. 75. *Tamaris.*

Le *tamaris* ne devient jamais en Angleterre un arbre d'une grosseur considérable : mais il n'en est pas de même dans les autres contrées. Son écorce est inégale, & d'un brun obscur; ses jeunes branches sont de la couleur de la châtaigne; elles sont couvertes de feuilles vertes très-déliées, très-tendres, assez semblables à celles du cyprès, mais plus minces, plus molles & sans aspérité. Ses fleurs forment des épis ronds, d'un pouce de longueur & davantage; ils sont placés à l'extrémité des rejettons; il y en a plusieurs à côté les uns des autres; ils sont composés chacun d'un grand nombre de petites fleurs à cinq feuilles, qui sont suivies de semences très-petites, contenues dans une substance cotonneuse. On ne le trouve parmi nous que dans les Jardins. L'Espagne & les contrées méridionales de la France sont ses lieux naturels. Son bois, son écorce & ses feuilles sont d'usage.

Ils passent pour spécifiques dans toutes les maladies de la rate, dont on pense qu'ils diminuent la grosseur. Pour cet effet il suffit de boire habituellement dans des tasses faites de ce bois. Les Anciens croyoient que les pourceaux qui mangeoient dans une auge faite de *tamaris* n'avoient point de rate. On se sert quelquefois de l'écorce de cet arbre dans la maladie des enfans appellée *rachitis*. Miller, *Bot. Off.*

On cultive le *tamaris* dans les Jardins; il fleurit en Mai & en Juin; son écorce, son bois, les sommités de ses branches, & ses fleurs sont d'usage.

Le *tamaris* est échauffant, dessiccatif, atténuant, apéritif, détersif, subastringent, diurétique, & bon pour la rate. On s'en sert principalement dans les obstructions & les tumeurs de la rate, & dans les maladies causées par la bile noire & la sérosité, comme la galle, les demangeaisons, la jaunisse, & les fleurs blanches. Appliqué extérieurement il guérit la teigne.

Ce fut Edmond Grindall, Archevêque de Cantorbery, qui avoit fait l'expérience des propriétés & de la vertu du *tamaris* dans la cure d'une dureté de rate, qui le transplanta le premier en Angleterre. Cameden, *dans la vie de la Reine Elizabeth.*

TAMARIX. Voyez *Tamariscus*.

TAMISON, τάμισον; le même que *Coagulum*.

TAMNUS. Voyez *Bryonia*.

TAMOATA, poisson que les Portugais appellent *soldido*; est un poisson d'eau douce, d'environ un pié & demi de long, de trois pouces de circonférence & d'une couleur obscure & ferrugineuse. Il passe pour un bon manger, & est dit-on, apéritif & propre pour la cure de la gravelle. Lemery, *des Drogues.*

TAMOATARANA; nom d'une plante bulbeuse qui croît au Brésil, dont on mange les bulbes comme les patates, & qui passe pour être agréable au gout. Ray, *Hist. Plant.*

TAN

TANACETUM, *Tanésie.*

Voici ses caracteres:

Sa racine est fibreuse, ses feuilles sont rangées alternativement, & divisées en segmens, en ailes, & dentelées. Ses fleurs les plus larges, sont étroitement ramassées, & forment une ombelle épaisse; son calyce est en écaille, & hémisphérique.

Boerhaave en compte les six especes suivantes.

1. *Tanacetum, vulgare, luteum, maximum.*
2. *Tanacetum vulgare luteum*, C. B. P. 132. Tourn. Inst. 461. Boerh. Ind. Alt. 124. *Tanacetum*, Offic. Ger. 525. Emac. 650. Raii Hist. 1. 365. *Tanacetum vulgare*, Park. 80. Parad. 483. *Tanacetum vulgare flore luteo*, J. B. 3. 131. *La Tanésie.*

La racine de la *tanésie* est large, pleine de fibres, & pousse plusieurs feuilles larges, d'un verd jaunâtre, en ailes, divisées en plusieurs segmens découpés, placés alternativement, & dont il y en a un qui est partagé en trois à son extrémité. Son odeur est agréable; ses tiges s'élevent environ à deux piés de haut; elles sont couvertes de feuilles semblables à celles que nous venons de décrire, avec cette différence que celles-ci sont plus petites; elles portent à leur sommet des ombelles assez larges de fleurs nues, composées seulement de bordures tubuleuses sans pétales. On trouve cette plante au bord des grands chemins & des champs; elle fleurit en Juillet.

Ses feuilles sont d'usage; elles sont chaudes & apéritives; elles levent les obstructions de la rate & du foie; elles soulagent dans la jaunisse; elles provoquent les urines & les regles; quoique les Sages-Femmes ordonnent le sirop de son suc pour prévenir l'avortement. Ses fleurs passent pour avoir la propriété de tuer les vers auxquels les enfans sont sujets. Miller, *Bot. Off.*

Cette plante est acre, aromatique, amere, & ne teint point en rouge le papier bleu. Ses racines sont d'abord insipides, après elles deviennent astringentes, mais sans amertume.

La *tanésie* contient un sel aromatique, huileux, volatil, chargé d'une grande quantité de soufre; car,

Par l'analyse Chymique, elle donne une grande quantité d'huile, une petite partie de terre, très-peu de sel urineux, & point du tout de sel volatil concret: ainsi elle est stomachique, fébrifuge, sudorifique, vulnéraire & apéritive. Césalpin dit que ses feuilles, infusées dans du vin, provoquent les regles; & que deux dragmes de leur jus bû avec de l'eau de plantain guérissent les fievres intermittentes. Saxonia employoit ce jus avec succès pour les engelures.

On l'estime très-bonne pour les dartres & la teigne. Pour le rhûmatisme mettez macérer les jeunes tiges de la *tanésie*, quelques jours dans de l'eau-de-vie, & distilez ensuite: vous aurez un esprit très-pénétrant. Bassinez souvent, avec cet esprit, les parties affligées, & les couvrez avec des linges chauds. Faites-en boire deux ou trois cuillerées, au malade, tous les jours. Elle est bonne dans l'hydropisie; & sa décoction, avec du vin, est excellente pour fomenter les jambes des hydropiques. Pour la cachexie, l'hydropisie & les pâles couleurs, buvez trois ou quatre onces du jus; ou faites infuser, en forme de thé, ses feuilles, ses fleurs & sa

graine ; couvrez le pot, & quand l'infusion sera refroidie, donnez-en à pleins verres dans les fievres malignes, & dans toutes les maladies du bas-ventre. Elle nettoye les passages de l'urine, purifie le sang, leve les obstructions & tue les vers. La conserve des fleurs est estimée pour l'épilepsie & le vertige. TOURNEFORT.

C'est la coutume, au tems de Pâques, de faire des especes de gâteaux avec des œufs, de la fleur de farine & des fleurs de *tanésie*, lorsqu'elles commencent à pousser. Ces gâteaux ne sont pas désagréables au gout ; ils sont amis de l'estomac, en ce qu'ils discutent les flatulenses, que l'usage du poisson & des légumes qu'on a mangés pendant le Carême a engendré. Les Charlatans ordonnent quelquefois avec un succès surprenant sa semence & ses sommités contre les vers. On fait de ses feuilles & de ses sommités tendres une conserve, qui résiste à la putréfaction, leve les obstructions, fortifie la rate & ranime les sens. On dit que son suc mêlé avec quelque espece d'huile que ce soit, soulage dans les douleurs & les contractions des nerfs.

Un Soldat de Montpellier attaqué d'une hydropisie opiniâtre, en guérit & recouvra parfaitement la santé, par le moyen de la décoction seule de *tanésie*. RAY, *Hist. Plant.*

La *tanésie* a la même nature & les mêmes propriétés que la matricaire ; elle est vulnéraire & bienfaisante dans les affections de la matrice & des reins : on s'en sert principalement contre les vers, dans les tranchées, dans la pierre, dans la gravelle, dans la suppression des regles, les flatulences & l'hydropisie. L'eau distilée de *tanésie* tue les vers. DALE.

3. *Tanacetum, foliis crispis*, C. B. P. 432.
4. *Tanacetum, Africanum, arborescens, foliis lavendulæ multifido folio*, H. A. 2. 201.
5. *Tanacetum Africanum, frutescens, foliis lavendulæ multifidæ longè minoribus, graveolens.*
6. *Tanacetum Africanum fruticans, multiflorum, foliis tanaceti vulgaris, decuplo minoribus*, H. A. 2. 199.

La *tanésie* est fort aromatique, pénétrante, corroborative, apéritive & échauffante. Ce sont la premiere, la seconde & la troisieme espece qui donnent le *Semen Sanctonicum Europæum*, qui ne le cede en rien pour les vers au *Semen Santlonicum Ægyptiacum*. L'infusion de ses feuilles prise en boisson ; le cataplasme de ses fleurs appliqué sur le nombril ; l'eau distilée de ses fleurs ; sa semence prise à jeun dans du vin ; trois onces de la décoction de ses feuilles, adoucie avec du sirop ou du miel, & prise en potion, produiront les mêmes effets. Toutes les especes de *tanésie* sont balsamiques, légerement ameres, & peuvent être substituées à la muscade & à la canelle. Il n'y a peut-être dans toute l'Asie aucune plante plus odoriférante. On croit que la *tanésie* est le *parthenium* des Anciens. Si l'on couvre un cadavre de ses feuilles, & qu'on en remplisse sa bouche & ses narines, elles le garantiront de la putréfaction & des insectes : c'est de cette propriété que lui vient le nom d'*athanasia*, c'est-à-dire ; de plante immortelle. Son suc agit comme les sucs d'absinthe & de matricaire, pris ensemble. La derniere espece de *tanésie* a l'odeur très-forte, & convient dans toutes les maladies froides. Nous lisons dans Césalpin, que ses feuilles infusées dans du vin provoquent les urines ; & que son suc pris dans de l'eau de plantain, guérit toutes les fievres intermittentes, la gale, les rhumatismes & l'hydropisie. Les fomentations préparées de ses feuilles sont d'un grand usage, & son suc soulage les personnes attaquées de chlorose & de cachexie. Sa conserve est bonne pour l'épilepsie, pour la colique & pour la passion hystérique : elle débarrasse les reins de gravelle & de sable. La *tanésie* a les propriétés de la sabine, de la matricaire & de l'aurone. On la fait entrer dans les bains pour la matrice. Ses fleurs mises en gâteau, possedent à un souverain degré la vertu de fortifier l'estomac. *Hist. des Plant. attr. à Boerh.*

TANACETUM ; nom commun à plusieurs especes de *Tagetes*. Voy. *Tagetes*.

TANACETUM HORTENSE. Voy. *Balsamita mas.*

TANACETUM INODORUM ; c'est le *Leucanthemum tanaceti folio, flore majore.*

TANACETUM MINUS ; le *Millefolium nobile Tragi.*

TANACETUM MONTANUM ; le *Millefolium tanaceti foliis, flore albo.*

TANGARACA, Marcgr. *Tangar.* 2. Pison. *Erva de rato Lusitanis, frutex Baccifer Brasiliensis, flore staminoso, fructu deleterio.* Arbrisseau du Bresil qui porte des baies qui sont un poison fort puissant. RAY, *Hist. Plant.*

TANGE ; ταγγὴ ; tumeur contre-nature, ou tumenr accompagnée de putréfaction. HIPPOCRATE, *Lib. II. Epid.*

Il y en a qui entendent par ce mot une tumeur scrophuleuse. Cornarius rend ταγγαὶ, par tumeur accompagnée de putréfaction, parce que le verbe ταγίζω, signifie devenir rance ou putride : en effet, ἔλαιον ταγγὸν ; c'est de l'huile rance ou corrompue. FŒSIUS.

TANI, H. M. *Prunus Indica racemosa, fructu pyriformi.*

Espece de prunier qui croît aux Indes Orientales, & qui porte un fruit en forme de poire, de la grosseur d'une bonne prune, dont la pulpe est verte, succulente, insipide & pleine de suc, qui est couvert d'une peau unie, rouge & luisante, & qui contient un noyau oblong, dans lequel il y a une amande blanche, agréable au gout, & assez semblable à celle de l'aveline.

Les amandes de ce fruit sont mangeables. Mises en poudre, elles guérissent la cachexie épidémique, que les Portugais appellent *Pituo*, ou elle réprime les maladies des yeux. Si l'on frotte la tête, de l'huile qu'on en exprime, les cheveux en seront raffermis. L'écorce de cet arbre passe pour un antidote contre le poison du *Katou Tsjerou*, & de son fruit, de quelque maniere qu'on l'ait pris. On donne cette écorce, en poudre très-fine, avec une petite quantité d'*asa fœtida*. Le suc de l'écorce & de la racine du *tani*, bouilli dans du riz & dans du lait, calme les douleurs de la colique. RAY, *Hist. Plant.*

TANTALUS ; terme énigmatique dont se servent les Alchymistes, en traitant de la pierre philosophale ; c'est le mercure ou le vif-argent. *Theat. Chym. Vol. IV.*

TAP

TAPHIUSIUS LAPIS ; quatrieme espece de *pierre ætite* dont Pline fait mention, *Lib. XXXVI. cap.* 11. & qu'il dit être ainsi appellée du lieu où on la trouve, c'est-à-dire, de Taphiusa, Isle voisine de Leucade, connue à présent sous le nom d'Isle de sainte Maure. Le *Taphiusius* nous est aujourd'hui inconnu, dit Schroder.

TAPHNEUS ; terme de Paracelse qui signifie dans cet Auteur, une espece de terre dont sont composées toutes les substances auxquelles le feu de reverbere ou la calcination n'ôte point leur essence, *Lib. de Grad. & Comp.* Il entend encore par ce terme, une drogue mondée, *Schol. in Lib. VI. Lib. de Grad. & Comp. cap.* 9.

TAPIA, *Brasil.* Marcgr. Pison. *Pomifera trifolia Brasiliensis, fructu corticoso, multis officulis pericarpio inclusis pleno.*

C'est un arbre du Bresil qui s'éleve à la hauteur du bouleau ou du chêne, & qui porte un fruit semblable à une pomme de moyenne grosseur. Ce fruit devient en mûrissant, jaune comme une orange ; il en a la peau ; il

est plein de petits noyaux fort durs, oblongs, jaunes, de la grosseur des noyaux de cerises, & contenant une amande blanche. Ses noyaux sont couverts d'une pulpe blanche, molle, douce au gout & désagréable à l'odorat. On mange le fruit du *tapia*.

Ses feuilles broyées sont un remede excellent contre une maladie commune au Bresil, qu'on appelle *richos de cu*. On les applique extérieurement, ou on les introduit dans l'anus en forme de suppositoire : elles sont rafraîchissantes & éteignent toute chaleur contre-nature : elles calment les douleurs. Si on en met dans les oreilles, elles dissiperont les maux de tête qui proviennent de chaleur.

Il y a deux especes de *tapia*. La premiere espece a le bois le plus dur & le plus pesant qu'il soit possible de trouver dans tout le Bresil : elle passe pour stérile.

L'autre espece que Pison a connue, a la feuille large, unie, & porte un fruit plus gros que l'orange, dont l'écorce est épaisse, dure, jaunâtre, marquetée de taches cendrées, & remplie d'une liqueur semblable au miel ; douce comme le sucre, & dans laquelle nage un grand nombre de petits noyaux qui font du bruit comme les têtes de pavot, lorsque la liqueur est séchée & qu'on agite le fruit.

Le *tapia* est d'usage en Medecine : on s'en sert dans les maladies de poitrine. RAY, *Hist. Plant.*

TAPIRA PECIS ; espece de *laitron* uni, dans Pison. Cette plante n'a qu'une tige, qui s'éleve à la hauteur de la jambe de l'homme. Ses feuilles sont étroites, oblongues, dentelées & velues. Ses fleurs qui croissent au sommet de la tige, sont couvertes de duvet. Cette plante est un excellent vulnéraire. RAY, *Hist. Plant. Index.*

TAPSIMEL, *miel de bouillon blanc.*

Prenez *du suc de chelidoine*, & *de bouillon blanc barbu*, } *de chaque, une chopine* ; *de miel écumé, trois parties.*

Faites bouillir le tout jusqu'à ce que les sucs soient évaporés.

Ajoutez, si vous voulez,

du vitriol, &
de l'alun calciné, avec
de la couperose.

Faites bouillir derechef, jusqu'à ce que le tout ait la consistance d'un onguent.

L'ancienne Pharmacopée du Collége de Londres, ajoute d'après l'Auteur, qu'on peut donner à cette préparation beaucoup de consistance, s'il en est besoin, & qu'on peut s'assurer qu'on a en elle un excellent onguent & un remede certain contre les demangeaisons, quelques parties du corps qu'elles affectent. Mais il me semble qu'on en fait peu d'usage aujourd'hui, & qu'on n'ordonne ni le *tapsimel*, ni le *tapsivalentia*. Nous avons pourtant jugé à propos de donner ici la maniere de préparer l'un & l'autre, quand ce ne seroit que pour donner lieu d'en faire l'essai à ceux qui le jugeront à propos, & que pour en conserver la découverte.

TAPSIVALENTIA.

Prenez *du suc de bouillon blanc barbu*, & *du lard de porc*, } *autant que vous le jugerez à propos.*

Otez du lard ses membranes & ses fibres, & le mettez en petits morceaux.

Battez-le ensuite avec le suc exprimé de bouillon blanc.

Pressez-le, & le passez.

Arrosez-le à deux reprises encore de nouveau suc de bouillon blanc, jusqu'à ce qu'il soit tout-à-fait verd.

Séparez-en toute l'humidité, battez-le derechef, & le gardez pour l'usage.

Ceux qui ont compilé la premiere édition de la Pharmacopée du Collége de Londres, nous apprennent que la préparation précédente & celle-ci, sont de l'invention de Jean Arden, Chirurgien expérimenté à Newark dans le Nottinghamshire, qui vivoit sous le regne d'Edouard III. & qui se rendit fameux parmi ceux de sa profession, il y a environ 300 ans. Jean Arden vouloit que l'on battît derechef une fois tous les mois les remedes dont nous venons de donner la composition.

TAPSUS BARBATUS. Voyez *Verbascum*.

TAPYRA-COAYNANA, *Brasiliensibus*, Marcgrav. & Pison. *Cassia fistula, Brasiliana*, C. B. P. *Solutiva Brasiliana*, Park. *Cassia siliqua Brasiliana, purgatrix compressa*, Lob. in Pharm. Rond. *Cassia fistula Brasiliana, flore incarnato*, Breyn.

C'est un fort grand arbre dont les branches s'étendent au loin, & dont l'écorce est d'un blanc cendré. Ses feuilles sont opposées les unes aux autres, placées sur des pédicules fort courts, & semblables à celles du séné. Ses fleurs forment des épis, sans branches, & ont cinq pétales, avec trois petites cornes sémi-lunaires qui s'élevent avec les étamines. Le tout est d'une très-belle couleur de chair, & s'apperçoit à une très-grande distance. Ses fleurs font place à des siliques vertes avant que d'être mûres, noires ou brunes dans la maturité, inclinées vers la terre, longues d'environ un pié, de cinq doigts de circonférence, & tant soit peu recourbées. Ces siliques sont dures, ligneuses, & ne se brisent que sous le marteau : elles sont composées d'un grand nombre de cellules, de la capacité d'une plume, séparées par des cloisons, & contenant chacune une amande, de la figure & de la grosseur de celles de l'amandier, blanches, tirant sur le jaune, unies, luisantes, dont la substance intérieure est aussi blanche, dure comme de la corne, & couverte d'une pulpe glutineuse, noirâtre, semblable au *Cassia solutiva*, amere & désagréable au gout, resserrante dans sa verdeur, & laxative dans sa maturité.

Les sommités des feuilles guérissent les plaies & les pustules. Lobel remarque qu'une once de sa pulpe, purge plus que deux onces de l'autre *cassia*, ou du *cassia* d'Egypte. RAY, *Hist. Plant.*

T A R

TARACHE, ταραχή. Voyez *Taraxis*.

TARANTISMUS ; maladie qu'on dit être produite par la piqure de la tarentule.

TARANTULA, *la tarentule*, dont on peut voir la figure dans la dissertation de Baglivi, est une araignée de la Pouille, de l'espece *octonoculaire*, c'est-àdire, de l'espece qui a huit yeux, & qui file de la toile ; elle a huit jambes, quatre de chaque côté, & trois jointures à chaque jambe. De sa bouche sortent deux dards, qui ressemblent à une paire de ciseaux courbés, ou à une patte d'écrevisse ; ils sont fermes & fort pointus ; ensorte qu'ils peuvent aisément percer la peau. Entre ces deux dards & les jambes de devant, il y a deux petites cornes, qui, à ce que j'imagine, répondent à ces corps qu'on appelle dans les mouches à cause de leur usage, *les tâteurs*, parce qu'ainsi que les mouches, cet animal

paroît les mouvoir avec plus de vivacité lorsqu'il approche de sa proie.

Cette araignée, ainsi que les autres, propage son espece par le moyen de ses œufs, dont elle fait un grand nombre; car on en trouve quelquefois dans la femelle, un cent & davantage: ils éclosent partie par la chaleur de la mere, & partie par celle du soleil, au bout de vingt ou trente jours.

Il y a aussi une araignée de même nature que la *tarentule* dans les Indes Occidentales, que François Hernandez décrit sous le nom d'*hoitztocalt*, ou d'*araignée piquante*, & dont il dit que la piqûre rend fou.

Dans les mois d'été, surtout dans les grandes chaleurs, comme dans les jours caniculaires, la *tarentule*, rampant dans les champs parmi les blés, pique les faucheurs & les passans: dans l'hiver, elle se tient cachée dans des trous; & si elle pique alors, sa piqûre n'est pas venimeuse, & n'est suivie d'aucuns symptomes funestes.

Mais lorsqu'il fait chaud, quoique la douleur de la piqûre ne soit pas d'abord plus sensible que celle de la piqûre d'une abeille, cependant bien-tôt après la partie perd sa couleur naturelle, est environnée d'un cercle livide, noir ou jaunâtre, & s'éleve en forme de tumeur enflammée; le malade en peu d'heures tombe dans une situation très-fâcheuse; il ne respire que difficilement, il se sent foible par tout le corps, quelquefois il se trouble, & a la tête pesante. Si on lui demande quel mal il a, ou il ne répond rien, ou avec une voix plaintive & un regard mélancolique, il montre sa poitrine, comme pour indiquer que c'est le cœur qui souffre.

Pendant cette lugubre scéne, c'est inutilement qu'on emploie tous les alexipharmaques & les cordiaux ordinaires. Le malade ne laisse pas de devenir toujours par degrés plus mélancolique, plus abbatu & plus craintif, & meurt peu de tems après, à moins qu'on ne le soulage par la musique, qui seule & sans le secours d'aucun autre remede, opérera la cure.

Car au premier son d'un instrument de musique, quoique le malade soit comme en apoplexie; il commence par degrés à remuer les piés & les mains, jusqu'à ce qu'enfin il se léve & se met à danser avec une vigueur étonnante; pour la premiere fois pendant trois ou quatre heures: on le met ensuite au lit pour le délasser & essuyer sa sueur; & après qu'il y est resté un tems fort court, il se remet à danser avec la même activité; & loin de s'en trouver fatigué ou affoibli, il assure que plus il danse, plus il redevient fort & vigoureux.

Il fait cet exercice douze heures dans la journée, & le continue trois ou quatre jours, au bout desquels il se trouve tout-à-fait quitte des symptomes de la maladie, si ce n'est qu'elle le reprend l'année suivante, à peu près dans le même tems; & alors s'il n'a soin d'en prévenir les suites en recourant encore à la musique; il devient jaune, perd les forces, & tout ce qui s'ensuit; symptomes qui augmentent tous les ans s'il néglige de danser, jusqu'à ce qu'à la fin ils deviennent incurables.

La musique étant le remede ordinaire, comme les gouts ne sont pas les mêmes dans tous les hommes pour les diverses sortes d'instrumens, on tire l'un de son assoupissement avec une flûte, un autre avec un tambourin; celui-ci avec une harpe, celui-là avec un violon; ensorte que les Musiciens font souvent plusieurs essais avant de rencontrer la sorte d'instrument qui est propre à soulager le malade. Mais une chose constante par rapport à tous les malades de cette nature, c'est que les tons les plus perçans & les plus aigus sont pour eux les meilleurs; & qu'une harmonie douce & lente ne feroit point d'effet sur eux.

Tandis qu'ils dansent, ils sont hors de sens & comme des hommes ivres; ils font des gestes ridicules & extravagans, tiennent des discours obscenes & font des postures indécentes, prennent grand plaisir à joüer avec des feuilles de vignes, des épées nues, des habits rouges & autres choses semblables, & ne peuvent souffrir devant leurs yeux rien de noir; de sorte que s'il paroît devant eux quelqu'un vétu d'un habit de cette couleur, il le faut faire retirer sur le champ, autrement ils retomberoient dans tous leurs symptomes avec plus de violence qu'auparavant.

Pour jetter quelque lumiere sur la nature étonnante de ce poison, il faut d'abord observer que la Pouille est la contrée la plus chaude de toute l'Italie, étant située à l'Orient, ayant des étés fort longs, & presque point de pluie pour tempérer la chaleur; ensorte que les habitans de cette Province respirent un air brûlant, comme celui qui sortiroit d'une fournaise; en conséquence de quoi leur tempérament est sec & aduste, comme on le reconnoît en ce qu'ils sont presque tous maigres, passionnés, impatiens, actifs, d'un esprit vif, fort sujets aux maladies inflammatoires, à la phrénésie, la mélancolie & autres semblables; ce qui fait aussi qu'il y a beaucoup plus de fous dans cette Province que par tout le reste de l'Italie; & ce qui ailleurs ne feroit qu'une légere mélancolie, en devient une fort considérable dans la Pouille, aussi les femmes attaquées de chlorose, y éprouvent-elles les mêmes symptomes que si elles avoient été piquées par la *tarentule*, & on les guérit de même. La piqûre du scorpion y produit aussi à peu près les mêmes effets que celle de cette araignée, & se guérit par la même voie.

Par toute cette histoire des suites de la piqûre de la *tarentule*, on voit que ceux qui ont été piqués tombent dans le délire; & pour rendre raison des prodigieux symptomes de cette maladie, il faut commencer par expliquer la nature du délire dont ils procedent pour la plûpart.

Le méchanisme du corps humain est tel, que, comme à l'occasion de l'impression que font sur les organes les objets extérieurs, & du transport du fluide nerveux vers le siége du sentiment, il s'y forme des images qui sont représentées à l'ame: aussi, en conséquence de cette représentation, l'ame, selon son bon plaisir, envoie une partie de ce même fluide dans les muscles, où se mêlant avec le sang artériel, il forme tous les divers mouvemens & actions volontaires.

Cet ordre a toujours été si constant en nous, qu'à la longue, par une sorte d'habitude naturelle, sans que le raisonnement s'en mêle, les représentations qui se font sur le champ & nécessairement à l'esprit, produisent dans les organes corporels des mouvemens conséquens. Lors donc que ces représentations sont irrégulieres, il faut bien que les actions qui s'en ensuivent le soient aussi.

Cela posé, il semble qu'on peut dire avec quelque vraissemblance, qu'un délire est la représentation confuse d'une multitude d'images offertes à l'ame sans ordre & sans liaison, avec des mouvemens de corps, au moins pour l'ordinaire irréguliers, & faits sans dessein; c'est-à-dire, un mouvement vagabond & irrégulier du fluide nerveux, par lequel plusieurs objets sont représentés à l'ame, en conséquence de laquelle représentation différens mouvemens sont exécutés par le corps; quoique ces objets n'aient point fait impression sur les organes, & que ces opérations ou mouvemens n'aient point été distinctement ordonnés par l'ame.

L'ame à la vérité, est le premier principe de tout le mouvement musculaire: mais dans des cas comme ceux-ci, sa promptitude à agir, ou son habitude étant si grande, elle est en quelque façon surprise, & ne peut pas rentrer dans son assiette, après que les esprits ont été déterminés avec violence, conformément à la représentation des images. Car comme dans le premier état l'homme est dit agir raisonnablement: cet état-ci s'appelle un dérangement dans l'ame ou un délire, quoiqu'au fond, il soit vrai de dire, que le vice n'est pas dans la partie raisonnable: mais dans la corporelle,

l'ame ayant été affectée réellement des représentations, en conséquence desquelles, par une suite de notre méchanisme, les mouvemens qui s'en sont ensuivis, devoient s'en ensuivre.

Si par exemple, la liqueur des nerfs, sans la présence d'aucun corps vulnérant, a reçu un mouvement semblable à celui qu'y causeroit une impression douloureuse, il s'en ensuivra nécessairement les mêmes actions corporelles qui sont produites par la peur, la colere, ou autre passion semblable, qui détermine les esprits vers les parties musculaires; les Assistans qui ne voyent pas la cause qui a offert cette représentation à l'ame, en concluront d'abord, que la personne agit sans raison ou avec extravagance, c'est-à-dire, est dans le délire, surtout si le trouble & la confusion des esprits sont tels, que ce ne soit pas seulement une image unique qui soit présentée à l'esprit, mais qu'il en voye un grand nombre de différentes en même-tems; car un homme alors peut paroître sans aucune raison, joyeux, fâché, effrayé, ou affecté de toute autre maniere, & cela presque dans le même moment.

En un mot les délires sont des rêves de gens éveillés: & comme, lorsque nous dormons, nos rêves sont variés à l'infini & prodigieusement composés, & toujours en conséquence de la même cause commune, qui presse diversement les orifices des nerfs, & occasionne par-là différentes répercussions de leurs fluides; & comme nous savons que cette confusion qui cause la représentation de différentes images à l'ame, ne laisse pas de se faire alors, quoique le corps paroisse actuellement en repos, & dans une parfaite inaction, en conséquence des mouvemens dans les organes, qui ordinairement sont la cause qui y détermine les esprits; il est question de trouver à présent quel changement dans le corps produit ce poison, pour qu'il puisse s'en ensuivre ce désordre & ce tumulte dans le fluide nerveux, qui excite dans la personne piquée ces représentations surprenantes & souvent tout opposées les unes aux autres.

La plûpart des symptomes qu'éprouvent ceux qui ont été piqués par la *tarentule*, sont d'abord, c'est-à-dire avant le délire formé, précisément les mêmes que cause la morsure de la vipere. Il est sans doute, comme nous l'avons observé au mot *Aranea*, en parlant de l'araignée ordinaire, qu'elle perce la chair avec ses ciseaux crochus, & avec sa trompe darde son venin liquide dans l'ouverture qu'elle a faite.

Il est assez naturel de supposer que ce poison une fois mêlé avec le sang, y étant exalté par la chaleur du climat qui est si excessive, il excite aussi-tôt une fermentation extraordinaire dans tout le fluide artériel, qui en altere considérablement le tissu & la crase, en conséquence de laquelle altération, il faut bien qu'après l'ébullition il y ait un changement dans la cohésion des parties de ce fluide, d'où il s'ensuit que ses globules, qui auparavant se pressoient l'un l'autre avec une force égale, sont pour lors poussés & dirigés tout différemment & d'une maniere irréguliere, quelques-uns étant fortement cohérens & formant des molécules ou de petites grappes; ce qui fait, qu'y ayant un plus grand nombre de globules compris dans le même espace qu'auparavant, & de plus l'impulsion de plusieurs de ces globules, lorsqu'ils sont unis ensemble, étant différente selon la diversité de leur cohésion, de leur grandeur, de leur figure & de leurs autres qualités, non-seulement l'impétuosité avec laquelle ce fluide est poussé vers les parties, sera plus forte qu'à l'ordinaire, mais la pression sur les vaisseaux sanguins sera aussi fort inégale & fort irréguliere; ce qui s'appercevra, surtout dans ceux qui se distendent facilement, tels que ceux du cerveau. De-là par une suite nécessaire, le fluide des nerfs éprouvera divers mouvemens ondulatoires, dont quelques-uns seront semblables à ceux que différens objets agissans sur les organes ou passions de l'ame produiroient naturellement, d'où doivent s'ensuivre dans le corps les actions qui sont les conséquences ordinaires des différentes impressions de tristesse, de joie, de désespoir, aux autres semblables affections; & nous ne manquerons pas de dire de quelqu'un que nous verrons en cet état, qu'il est triste, joyeux ou effrayé, & le tout sans aucune apparence de cause ou de raison; c'est-à-dire, en un mot, qu'il est dans le délire.

C'est, selon toutes les apparences, la coagulation du sang, surtout lorsqu'elle est accompagnée, comme dans ce cas-ci, d'une chaleur extraordinaire, qui produira en grande partie des effets semblables à ceux-ci; parce que les esprits séparés de ce sang ainsi enflammé & composés de particules dures, fixes & séches, auront immanquablement leur part de cette altération; c'est-à-dire, qu'au lieu que leur fluide consiste en deux parties, l'une plus active & plus volatile, l'autre visqueuse & glutineuse, servant comme de véhicule à la premiere; leur partie active sera en trop grande quantité à proportion de la visqueuse; en conséquence de quoi ils auront plus de volatilité & de force qu'à l'ordinaire, & seront par conséquent fort aisément portés en tout sens à la moindre occasion, d'où s'ensuivront des tremblemens du corps, la colere ou la peur, pour des causes fort légeres, & même sans cause; un vif sentiment de plaisir pour des riens, comme est celui que causera la présence d'une étoffe verte ou rouge; & d'une autre part, l'étonnante tristesse que causera une couleur désagréable aux yeux, comme du brun ou du noir; des ris extravagans, des paroles, des gestes obscenes & autres semblables symptomes; parce que le fluide nerveux étant constitué comme il l'est alors, la plus légere occasion en causera un reflux & une ondulation aussi réelle au cerveau; c'est-à-dire présentera une image aussi vive & aussi énergique, que la cause & l'impression la plus forte l'auroit pû faire dans l'état naturel; & dans une telle confusion, les esprits ne pourront manquer d'être précipités quelquefois, sans aucune cause manifeste, vers les organes où dans d'autres tems ils étoient le plus souvent déterminés: or on sait assez qu'elle est leur détermination dans les Pays & les tempéramens chauds.

Il faut se souvenir cependant que le fluide nerveux est sur le champ altéré par le venin. Cette théorie deviendra peut-être plus probable, par ce que rapporte Baglivi, d'un lapin tué par une *tarentule*, où il trouva en le disséquant, les vaisseaux sanguins du cerveau fort gonflés & la substance du cerveau même, c'est-à-dire le commencement des nerfs légerement enflammé, avec des taches livides çà & là: les vaisseaux & les autres visceres distendus par un sang caillé en grumeaux, de gros caillots de sang, avec des branches polypeuses dans le cœur; une grande quantité de sérosité extravasée sur le cerveau, ce qu'on remarque le plus ordinairement, comme l'observe ce même Auteur dans les sujets qui meurent d'une coagulation du sang.

Il ne faut pas non plus manquer à observer que dans la chlorose il n'y a rien contre nature qu'un engorgement des arteres, d'où s'ensuit le retard de la circulation, en conséquence d'une évacuation supprimée; à quoi se joint dans ce Pays, la chaleur excessive, qui est un commencement de coagulation, accompagnée d'une disposition inflammatoire.

Enfin Bellini a démontré fort au long que le délire, la mélancolie & la manie procédent d'un état du sang & des esprits, précisément le même que celui qui vient d'être décrit.

Mais ce qui confirme encore ces notions, c'est le genre de cure qui est propre à la maladie dont il s'agit; sur quoi il est bon de remarquer que les personnes piquées ne se trouvent pas portées à danser, avant d'avoir entendu le son des instrumens; & si on les y invite, ils répondent que cela leur est impossible, qu'ils n'en ont pas la force.

Ainsi, quant à la raison pour laquelle ils se réveillent au premier son d'instrument: nous n'avons qu'à réfléchir sur ce qui a été dit plus haut des mouvemens du corps

dans le délire, & considérer que le mouvement musculaire n'est autre chose qu'une contraction des fibres causée par le fluide artériel, qui fait effervescence avec le suc nerveux, lequel par la légere vibration, & le tremblement du nerf, est versé dans les muscles.

Et de cette maniere, nous avons la raison d'un double effet de la musique, l'un sur l'ame & l'autre sur le corps.

Pour finir l'article de ce poison, nous remarquerons par rapport au retour des mêmes symptomes l'année suivante, que la cause en est, sans doute, la chaleur excessive de la Saison, qui agit sur le peu qui reste de levain vénéneux. Ainsi Bartholin rapporte qu'un Medecin de Venise, attaqué de mélancolie, n'en étoit incommodé que pendant les jours caniculaires, au commencement desquels elle le prenoit, & à la fin desquels elle le quittoit: grande preuve d'où l'on peut inférer combien la chaleur a de part aux accidens de cette nature. MEAD, *sur les poisons.*

Baglivi qui vivoit en Italie, & qui étoit à porté de faire des observations exactes, & d'être bien informé de ce qui concerne cet insecte, en a fait la matiere d'un Traité. La plupart des Auteurs de Medecine regardent la piqure de la *tarentule*, comme une maladie dont il n'est pas permis de douter. Malgré le respect que j'ai pour toutes ces autorités, dont je connois la force, je crois qu'il y a de bonnes raisons de regarder tout ce qu'on en dit, comme une fable, & comme une erreur populaire; du moins c'est ainsi qu'en parle un Medecin Italien, dans un Mémoire inséré dans les Transactions Philosophiques; & M. Stanhope, frere du Comte Harrington qui a demeuré plusieurs mois à Tarente, & qui y étoit dans la saison même où la piqure de la *tarentule* passe pour être très-dangereuse, m'a assuré qu'il n'y avoit aucun Medecin dans le Pays qui regardât cette piqure comme cause d'une maladie. Il ajoute qu'il y avoit à la vérité parmi le Peuple, une tradition, que certaines maladies accompagnées de circonstances extraordinaires, avoient été causées par la piqure de la *tarentule*; mais que personne ne disoit en avoir fait l'expérience par soi-même; & qu'il avoit gagé des hommes pour lui chercher cet insecte dans les campagnes, & que ceux qu'on lui avoit apportés ne différoient en aucune maniere des especes d'araignées qui sont fort communes dans les Pays excessivement chauds. Une personne considérée par ses qualités & par son état, qui vit encore, qui a demeuré pendant fort long-tems à Tarente, & qui a fait les mêmes recherches que M. Stanhope, n'avoit rien appris autre chose, sinon que les plus célébres Medecins de Tarente pensoient que c'étoit une fievre épidémique dont les habitans de la campagne étoient assez fréquemment attaqués pendant la moisson, qui étoit accompagnée de quelques éruptions pétéchiales, & qui affectoit les nerfs d'une maniere extraordinaire, qui avoit donné lieu à l'erreur populaire sur la piqure de la *tarentule*, à laquelle le peuple qui aime le merveilleux, avoit attribué les symptomes de cette fievre. L'histoire des maladies auxquelles les habitans de la Pouille sont sujets, achéve de confirmer cette opinion. Frederic Hoffman dit, à propos des maladies communes en Italie, que les fievres ardentes, les pleurésies & les autres maladies inflammatoires qui proviennent de la surabondance du sang, sont très-ordinaires dans la Pouille, où les habitans vivent voluptueusement, où les terres sont d'une fertilité incroyable, & où les habitans mangent beaucoup de viande; sans compter que les vins y sont noirs odoriférants, forts, généreux, & l'air d'une chaleur excessive, ce qui non-seulement les rend d'un caractere vif & impatient, mais les dispose encore à être aisément affectés du délire.

TARAXACUM, nom du *Dens Leonis latiore folio.*

TARAXIS, ταράξις, de ταράττω, *je trouble; déréglement, trouble.* Hippocrate employe souvent ce mot, de même que le verbe dont il est dérivé, pour signifier ce désordre, ou *déréglement* du ventre & des intestins, qui est causé par un cathartique, ou telle autre cause que ce soit. Le verbe ταράττω, suivant Galien, *Comm.* 3. *in Lib de D. R. V. I. A.* indique dans ce passage une évacuation excessive par bas. C'est en ce sens qu'Hippocrate dit dans le même Livre que l'hydromel pur est beaucoup plus efficace que l'eau, εἰ μὴ ταράσσει τὴν κοιλίην « lorsqu'il ne dérange point le ventre », c'est-à-dire, qu'il n'épuise point les forces par des déjections immodérées. Dans les *Prénotions de Cos*, 342. ἐκτάραξις *(extaraxis)* κοιλίης signifie une excrétion critique, ou un dérangement de ventre qui est suivi de déjections subites, violentes & copieuses. Hippocrate employe souvent l'expression ταραχώδεες κοιλίαι pour exprimer les irritations qui obligent le ventre à se débarrasser des matieres qu'il contient, particulierement, *Coac.* 10. c'est encore dans ce sens qu'il se sert du mot ἐκτάραξις dans le second *des Prorrhétiques*, où nous lisons, αἱ κοιλίαι ἰσχυρὰς ὀδύνας ἔχουσαι ἄνευ ἐκταράξιος « le ventre est tourmenté de douleurs violentes, sans aucune irritation » qui l'oblige à laisser échaper les excrémens; & c'est conformément à ce sens que Celse, *cap.* 8. *Lib. II.* rend ἐκταραχθεῖσαν κοιλίην, *IV. Aphor.* 60. par *ventrem resolutum*, « ventre relaché. »

L'adjectif *tarachodes*, ταραχώδες, signifie aussi fort souvent, *inquiet, turbulent;* on le donne à ceux qui se mettent en colere pour le moindre sujet, ce qui est la marque d'un esprit dérangé. On l'applique aussi aux maladies, aux fievres & au sommeil qui est accompagné de rêveries.

Τάραξις, *Taraxis*, est encore une maladie de l'œil, laquelle consiste dans un dérangement de cet organe, causé par quelque compression, frottement, fumée ou autre chose semblable. L'Auteur de l'*Isagogé* met le *Taraxis* au nombre des maladies des yeux. Il le définit une rougeur contre nature, occasionnée par quelque irritation légere & superficielle. Mais Galien, *in VI. Epid. Comm.* 5. définit le *Taraxis*, une disposition morbifique de l'œil qui précede l'inflammation, & qui la commence; & Paul Eginete, *Lib. III. cap.* 22. une chaleur & une humidité de l'œil accompagnée d'une rougeur contre nature, laquelle ne procede point du corps, mais de quelque cause externe, comme du Soleil, de la fumée, de la poussiere & du vent, ce qui fait qu'on y rémedie aisément en détruisant la cause.

TARBASON ou LARBASON, *antimoine.*

TARCHON, le même que *Draco herba.*

TARDA, *Outarde.* Voyez *Otis.*

TARERIAYA, est le nom d'une espece de quinte-feuille à siliques du Bresil, qui n'est d'aucun usage en Medecine.

TARIROQUI, est le nom d'une vesce du Bresil, appellée *Metapasto* par les Portugais. Elle n'est d'aucun usage en Medecine.

TARFATI ou TARFE, mot barbare, qui signifie une ecchymose ou meurtrissure.

TARGAR, huile de genievre. RULAND.

TARICHOS, τάριχος, Lat. *Salsamentum*, poisson ou chair salée. C'est proprement du poisson assaisonné & gardé dans du sel, & surtout du thon (*Thynnus*) & de la *Cybia*, comme il paroît par le cinquieme Livre de Galien, *de C. M. S. L.* sur la fin, par Athénée, *Lib. III.* sur la fin, & par Pline, qui assure que le *pelamis* (gros poisson, voyez l'article *Cybium*) coupé par morceaux, est le même que la *Cybia*, *Lib. XXXII. cap.* 11. & *Lib. IX. cap.* 15. Suidas traduit τάριχος, par τὸ κρέας ἁλσὶ πεπασμένον, « viande saupoudrée avec du sel; » τάριχος signifie non-seulement ce qui est assaisonné & gardé dans du sel, mais encore ce qui est séché & gardé sans sel. Hippocrate, dans plus d'un endroit de son Livre, *de Internis Affect.* recommande les poissons salés, τάριχος Γαδειρικὸν, qui viennent de Cadix, comme une

nourriture excellente dans l'anasarque. Ce même Auteur, *Lib. de cap. Vuln.* décrivant un ulcere de mauvais prognostic, qui se desseche un peu avant la mort, dit, *καὶ φαίνεται ὥσπερ τάριχος*, il ressemble à du poisson mariné & salé. Il conseille, *Lib. II. de Morbis*, de manger les *tarichos* (poissons salés) les meilleurs & les plus gras. *Προταριχεύειν τοὺς ἀνθρώπους*, *Lib. de R. V. I. A.* c'est dessécher, amaigrir & exténuer les malades par la faim & l'abstinence, ce qui étoit la pratique de qnelques Medecins du siecle d'Hippocrate, qui dans le commencement des maladies, refusoient toute nourriture aux malades pendant trois ou quatre jours. Galien, *Lib. VIII. M. M.* emploie ce mot dans le même sens, & il l'applique aux *Diatritarii* de son tems. Voyez *Diatritos*.

TARITH, *mercure*. Ruland.

TARSI, nom du *Cyperus*, *rotundus*, *esculentus*, *angustifolius*.

TARSO, est une espece de marbre très-dur & très-blanc qu'on trouve dans la Toscane, au pié du Verucola de Pise, à Seraveza, à la Massa de Carara, dans l'Arne, au-dessus & an-dessous de Florence, & dans plusieurs autres lieux. On l'emploie dans la composition du verre. Ant. Neri.

TARSUS, *ταρσὸς*, *Tarse*; on appelle ainsi l'espace compris entre les os de la jambe & le métatarse.

Il est composé de sept os, dont voici les noms:

L'*Astragal*, le *Calcaneum*, l'*os Scaphoïde*, l'*os Cuboïde*, & les trois *os Cunéiformes*.

On peut les partager en trois classes; savoir, en deux grands, qui sont l'astragal & le calcaneum; en deux médiocres, qui sont le scaphoïde & le cuboïde, & trois petits, qui sont les os cunéiformes.

On donne aussi le nom de *tarse* aux bords cartilagineux des paupieres d'où sortent les cils.

TARTARHAN, nom barbare qu'on donne à l'esprit de tartre.

TARTARUS, *Tartre*.

Maniere dont le vin engendre le tartre.

Tous les vins en général, principalement ceux qui sont faits avec des raisins d'un gout acide & austere, donnent pour l'ordinaire beaucoup de *tartre*: mais il n'est parfait qu'après qu'ils ont entierement fermenté, & ils en donnent de bien plus par lorsqu'on les soûtire dans un vaisseau bien net. Le vin qui a séjourné quelque-tems sur la lie, & qui l'a en quelque sorte consumée en donne une plus grande quantité. Le *tartre* qu'on tire du vin blanc est de couleur blanche, & delà vient que le vin du Rhin en fournit d'excellent, qui est blanc & qu'on ramasse par gros morceaux pour les usages de la Medecine. On doit le choisir blanc, pesant, luisant & en gros morceaux. Celui du vin rouge est rouge aussi, moins pur, moins ferme, & les morceaux en sont moins solides & plus onctueux. Ce sel se dissout très-difficilement dans l'eau & dans le vin pur, & il s'y conserve presqu'aussi dur qu'une pierre. Lorsqu'on le fait bouillir dans une grande quantité d'eau il se dissout en partie, & donne une liqueur trouble dans laquelle flottent un nombre infini de corpuscules luisans; pendant tout le tems qu'il boût, il jette une écume qu'on ramasse avec une écumoire & qu'on conserve après l'avoir fait sécher dans une terrine sous le nom de *crême de tartre*. On peut, en continuant de faire bouillir le *tartre*, comme on vient de dire, le convertir entierement en une espece de poudre blanche & acide, à la réserve de quelques feces qui restent au fond.

Si l'on fait bouillir du *tartre* blanc bien pur dans vingt fois autant d'eau, ou plus, jusqu'à ce qu'il soit entierement dissous, & qu'on verse la liqueur toute bouillante dans un tonneau, à l'exception de la lie, il se forme sur le champ une croûte sur toutes les parties internes du vaisseau que la liqueur touche, de façon que le *tartre* se convertit presque tout en des petites masses brillantes qu'on appelle *crystaux de tartre*; on les ramasse, on les fait sécher & on les garde à part. Il reste peu de *tartre* dans la liqueur qui surnage lorsque le tout est refroidi.

On voit par ces opérations que le sel qui est produit par la fermentation du vin differe entierement de tout autre, par les propriétés qu'on vient de rapporter. On peut dissoudre de nouveau la crême ou le crystal de *tartre* dans de l'eau bouillante, & le rendre par-là plus pnr; sans pour cela que ses vertus deviennent supérieures à celles du *tartre*.

REMARQUE.

La connoissance de ce Procédé nous conduit à celle de la nature de la fermentatiou & du *tartre* qui en résulte. Elle nous donne le moyen d'obtenir ce sel merveilleux dont les usages sont si étendus. Les Teinturiers, les Orfévres, les Medecins & les Chirurgiens ne sauroient s'en passer. Ces derniers l'employent dans plusieurs préparations importantes. Etant donné en petite dose, il nettoye les premieres voies; mais il purge lorsque la quantité en est trop forte; surquoi l'on peut consulter Angelus Sala.

Résolution du tartre en eau, en esprit acide, en huile & en sel alcali fixe par le moyen de la distilation.

Remplissez de *tartre* blanc une cornue de verre jusqu'aux deux tiers, & placez-la sur le sable. Adaptez-y un grand récipient de verre, & luttez les jointures avec un mélange ordinaire de farine de graine de lin. Donnez pendant un tems considérable un feu qui excede à peine cent degrés, il s'élevera une petite quantité d'eau limpide, subtile, acide & un peu spiritueuse, qui a peu d'odeur & un gout amer. Elle est si pénétrante qu'elle transpire au travers du lut qui ferme les jointures. Retirez-la, & la mettez dans un vaisseau à part. Augmentez le feu jusqu'à la chaleur de l'eau bouillante, il s'élevera une vapeur blanche & un esprit si pénétrant qu'il s'évapore au travers du lut quelque bon qu'il soit, & si on lutoit hermétiquement les vaisseaux, il casseroit le récipient tant il a d'élasticité. Cet esprit est joint à une huile extremement subtile, jaune, d'un gout quelque peu aromatique, amere, acre, d'une odeur assez agréable, & si pénétrante, qu'encore que le cou de la cornue entrât de cinq pouces dans l'orifice du récipient, & que la jointure fût luttée avec soin, elle n'a pas laissé de passer à travers & de tomber en forme de gouttes dans un vaisseau que j'avois placé dessous, & de couler sur la surface externe du récipient: je n'ai pu même jusqu'à présent prévenir cet effet; car supposé qu'elle ne puisse se frayer un passage à travers le lut, elle brise le vaisseau en mille pieces. Je ne m'étonne donc point que Paracelse & Van-Helmont la recommandent si fort dans les maladies des ligamens, des membranes, & des tendons, d'autant plus qu'ils disent avoir éprouvé qu'elle les guérit lors même qu'ils sont contractés.

Après avoir mis à part les premieres matieres, poussez peu à peu ce qui reste par le plus haut degré de chaleur que le sable puisse donner; il s'élevera un esprit & une huile semblable à la précédente, qui sera mêlée avec une huile épaisse, noire, fétide, pesante,

pesante, visqueuse & amere : il restera dans la cornue une masse noire, acre & alcaline à tous égards, qui étant poussée par un feu de suppression très-violent, donnera toujours une huile épaisse, noire & gluante, mêlée avec une certaine vapeur, quelque violent que soit le feu, & quelque tems que vous mettiez à cette opération. La masse noire, acre, seche & alcaline qui reste, étant exposée à l'air, s'échauffe & se resout en liqueur ; on a même toutes les peines du monde à la conserver seche, quoique le *tartre* qui l'a donnée se fonde difficilement dans l'eau.

Lorsqu'on calcine cette masse noire & seche à feu ouvert & en plein air, elle prend feu, & laisse après elle une grande quantité de sel alcali blanc aussi fort, aussi igné, & aussi pur qu'aucun qu'on puisse préparer. Elle donne fort peu de terre, & se dissout aisément d'elle-même. Si on la laisse long-tems dans le feu, elle devient bleue, de couleur de marbre, quelquefois brune, & toujours plus acre.

REMARQUE.

Ce Procédé nous apprend un grand nombre de particularités, & entre autres la vertu qu'a la fermentation de séparer toutes les parties grossieres du vin, & de le rendre clair, subtil, fluide & propre à engendrer une substance presque pierreuse, qui se dissolvant difficilement dans l'eau, ne laisse point de l'impregner de ses principes. Cette masse pierreuse contient aussi de l'eau, un esprit & différentes sortes d'huiles épaisses & copieuses. Il est difficile de concevoir comment cette huile peut demeurer cachée dans le vin, d'autant qu'il ne paroît contenir que de l'alcohol. Il est encore plus surprenant que la masse entiere du *tartre* soit purement acide & fermente avec les alcalis, comme on le verra dans la préparation du *tartre* tartarisé ; & que néanmoins à l'aide d'un feu modéré & sans aucune séparation considérable d'acide, elle se convertisse presque toute en alcali. On auroit peut-être peine à trouver un autre exemple d'un sel alcali fixe produit par le moyen d'un feu modéré & sans le secours de l'air ; car dans tous les autres cas on n'obtient qu'un charbon noir & insipide. Qui eût jamais cru qu'un acide manifeste dût se convertir par ce moyen en un alcali ? Cependant si l'on verse de nouveau l'eau acide, l'esprit & l'huile, sur cette masse alcaline d'où on les a tirés, & qu'on les distile une seconde fois, à peine s'élevera-t-il quelque peu d'acide & d'huile, & toute la masse se convertira en alcali. On voit par-là qu'une grande quantité de matiere extremement acide peut se convertir aisément en une substance alcaline : mais je ne me souviens point qu'un alcali se soit jamais changé en acide ; aussi ne puis-je me lasser d'admirer la nature particuliere du *tartre* ? La premiere huile de *tartre* qui s'éleve dans la distilation, passe pour résoudre les tumeurs froides & pour ranimer les parties tendineuses des membres qui se sont contractés : mais il faut y joindre les bains, les fomentations & les frictions. Les Chymistes prétendent qu'étant rectifiée, elle peut servir à résoudre les nœuds & les concrétions que la goute occasionne. Plusieurs personnes assurent qu'elle a la vertu d'exalter les meilleurs parfums ; mais on peut aussi augmenter l'odeur du musc & de la civette en les suspendant dans la lunette d'un privé. On obtient par ce procédé une plus grande quantité de sel de *tartre*, que par aucun autre, surtout si l'on a soin de ne point précipiter la distilation. Ce sel est le meilleur, le plus acre, le plus pénétrant & le plus pur de tous les alcalis fixes, & on auroit peine à trouver une autre substance dans la nature qui donne une aussi grande quantité de matiere saline & alcaline. Si l'on met la masse alcaline noire, qui reste après la distilation dans une retorte, & qu'on la couvre d'une feuille de papier, elle donne une huile de *tartre* par défaillance extremement propre pour les usages de la Chymie & pour une infinité d'opérations particulieres. Si l'on calcine d'abord le même sel à feu ouvert, il se résout aussi à l'air, & donne une huile de *tartre* par défaillance plus acre & plus alcaline que la précédente.

Sel naturel ou tartre tiré des végétaux par la fermentation de leur suc.

1. Le suc exprimé des fruits d'Eté, qui ont atteint leur maturité, après s'être converti en vin par le moyen de la fermentation, dépose sa lie & se clarifie à l'aide du repos. Si l'on verse ce vin dans un vaisseau bien net, & qu'on le laisse reposer longtems, il produit une infinité de corpuscules pointus & brillans, qui sont dans un mouvement continuel. Ces corpuscules après s'être dispersés depuis le centre de gravité de la liqueur vers chaque point de sa surface, s'attachent à la fin aux parois du tonneau & y forment une espece de croute, qui augmente insensiblement jusqu'à ce qu'il ne reste plus de semblable matiere dans le vin. Si l'on verse ce vin ainsi purifié dans un autre vaisseau, & qu'on en mette de nouveau dans celui qui est vuide, il engendrera sur le champ une pareille matiere qui s'attachera d'autant plus aisément à la croute qui a resté, qu'elle est fortement attirée par cette derniere.

2. Telle paroît être la vraie génération des crystaux du vin ; ils different de ceux des autres liqueurs, en ce qu'ils s'attachent également aux parois des vaisseaux dans lesquels ils sont enfermés, au lieu que les autres ne se trouvent qu'au fond. Cette substance differe à plusieurs égards de la lie du vin, bien qu'elle paroisse être à peu-près de même nature : mais elle est plus subtile, plus pure, moins terrestre, moins féculente, moins onctueuse, plus difficile à dissoudre dans l'eau, & d'un gout plus acide. Le nom de *Wine-stone*, que les Allemands lui donnent, paroît lui convenir beaucoup mieux que celui de *tartre*, elle varie suivant la nature du vin ; ceux qui sont acides & austeres en fournissent beaucoup plus que ceux qui sont doux & oléagineux. Les vins dont on a interrompu la fermentation, en donnent une moindre quantité que ceux qui ont entierement fermenté, comme on en voit un exemple dans celui du Rhin. La couleur du *tartre* est la même que celle du vin qui l'a donné.

REMARQUES.

1. Tel est le moyen d'obtenir le sel naturel des végétaux, lequel est toujours huileux & acide. Il prend aisément une qualité alcaline, il ne peut se dissoudre dans l'eau, le vin & le vinaigre, qu'à l'aide de la chaleur, & sa croûte est assez forte pour souteoir le vin qui l'a produit. Il a besoin de bouillir long-tems avant de pouvoir se dissoudre entierement dans l'eau, & celle-ci ne commence pas plutôt à se refroidir, qu'il reprend sa premiere dureté : on l'appelle *crême ou crystal de tartre*. Il faut vingt parties d'eau sur une de *tartre* pour en procurer la dissolution. Il engendre une vapeur beaucoup plus élastique que celle d'aucune autre substance que l'on connoisse, & que rien ne sauroit contenir. Il est propre à corriger les substances qui contiennent une grande quantité de matiere acre, bilieuse & putride, ce qui le rend extremement propre dans les maladies aigues. Il nettoye les premieres voies, sans troubler les fonctions internes ; il perd son acidité à la rencontre d'une matiere acrimonieuse & putride, il devient facile à dissoudre, & par-là un excellent remede apéritif.

2. On voit encore par ce qui précede, quelle est la nature du sel qui réside dans les sucs naturels des végétaux : mais on verra que ces sortes de sels donnent aisément par les moyens que l'Art fournit, une vapeur extremement élastique, une eau aigrelette, un esprit acide & pénétrant, une huile beaucoup plus volatile qu'aucune que l'on connoisse, une huile grossiere & fixe, un charbon alcalin, un alcali excellent & de la terre; d'où il suit que les sels des plantes sont toûjours mêlés avec d'autres matieres. Ce procédé nous met à portée de comprendre la nature de l'analyse chymique des végétaux.

Préparation du Tartre tartarisé.

Réduisez en poudre subtile du *tartre* blanc, & faites-le bouillir dans dix fois autant d'eau, jusqu'à ce qu'il paroisse suffisamment dissous; laissez le vaisseau sur le feu pour que l'eau & le *tartre* continuent de bouillir: la liqueur deviendra acide, presque limpide & passablement pure. Versez alors peu-à-peu & d'une certaine hauteur de l'huile de *tartre* par défaillance, dans la liqueur qu'on suppose encore bouillante. Il se fait à chaque goutte une fermentation qui procede du mélange de l'acide & de l'alcali; & comme la chaleur est toujours très-forte, il s'éleve sur la surface de la liqueur, des grosses bulles sphériques qui se succedent continuellement. Les Chymistes ont crû découvrir en elles la figure d'un raisin. Continuez de verser de l'huile de *tartre*, jusqu'à ce qu'il ne se fasse plus de fermentation. Le *tartre* acide est tellement soûlé de son alcali, qu'il ne paroît ni acide ni alcali, mais neutre. Tout consiste à attraper ce point de saturation, autrement le sel est ou acide ou alcali, selon qu'on a mis trop ou trop peu d'alcali; c'est pourquoi il faut user de beaucoup de précaution sur la fin. Passez cette liqueur, tandis qu'elle est bouillante, par la chausse, jusqu'à ce qu'elle soit claire; elle sera noirâtre, amere, saline, onctueuse, mais sans odeur. Faites évaporer jusqu'à pellicule, & laissez reposer quelque-tems dans un lieu froid, vous trouverez au fond & aux côtés du vaisseau des grains de sel qui se fondent aisément dans l'eau, lors même qu'elle est froide, au lieu que le *tartre* qui les a donnés ne pouvoit se dissoudre qu'à l'aide de l'eau bouillante. C'est le *tartre* soluble.

REMARQUES.

Le *tartre* acquiert une si grande dureté, qu'il ne peut se dissoudre dans son propre vin, auquel il sert comme de vaisseau, ce qui lui a fait donner le nom de *Wine-stone* par les Allemands. Il a une acidité manifeste par le moyen de laquelle il agit sans effort sur les premieres voies; & cette acidité est cause de l'effervescence qui résulte de son mélange avec l'alcali qu'on en tire avec beaucoup de facilité. Car cette acidité n'a pas été plutôt surmontée par l'alcali, que le *tartre* devient aisé à dissoudre, & se change en une nouvelle espece de sel qui produit des effets merveilleux, quand on le prend à jeun, après l'avoir dissous dans l'eau; car il déterge, il purge & contribue à la guérison de plusieurs maladies invétérées. Employé extérieurement, il déterge les ulceres, & les dispose à se consolider. Je ne saurois dire si c'est là le remede avec lequel Paracelse se vantoit de guérir toutes les plaies récentes, au bout de quelques heures, sans suppuration; car le nom de *Samech* qu'il lui donne, paroît être dérivé d'un mot Allemand qui signifie *conglutiner*. Mais je puis assurer que sa solution dans l'eau est un des menstrues les plus efficaces que l'on connoisse dans la Chymie, ainsi qu'on peut s'en convaincre, en faisant bouillir dedans de la gomme laque, de la myrrhe & autres drogues semblables. Il s'ensuit donc qu'étant employé en forme de remede, il ne peut manquer de dissoudre les viscosités des premieres voies; il passe même pour dissoudre la matiere tartareuse du calcul qui s'engendre dans les réservoirs & les conduits de la bile & de l'urine, pourvû qu'on en augmente peu à peu la dose tous les jours. Il est bon pour le calcul, la jaunisse & les affections hypocondriaques. Enfin il paroît par ce Procédé, que la crême de *tartre* convient dans toutes les maladies, où la bile en particulier & les autres humeurs se corrompent dans les intestins à l'occasion d'une fievre ardente, ou de telle autre cause semblable, au point d'acquérir une qualité alcaline; car le *tartre*, en corrigeant cette disposition par son acidité, se convertit dans le corps en un sel soluble, bénin & apéritif, propre à ouvrir les passages sans les irriter, & à lever les obstructions.

Tartre régénéré.

Mettez du sel de *tartre* alcali dans un matras de verre bien sec; versez dessus du vinaigre distilé jusqu'à ce qu'il le couvre presque tout, il ne se fait presque point de fermentation, ce qui est d'autant plus étrange, qu'on a droit d'en attendre une très-violente du mélange de cet alcali avec un acide; il paroît d'un autre côté, qu'un acide aussi foible ne devroit causer aucune ébullition avec un alcali aussi fort. Remuez bien le tout, il se fait une légere ébullition; versez de nouveau vinaigre, il surviendra une ébullition beaucoup plus forte; & si après avoir remué le vaisseau pour la troisieme fois, on continue d'ajouter du vinaigre, il se fera une ébullition d'autant plus violente, qu'on agitera le vaisseau avec plus de force. Elle continue pendant long-tems; & plus le point de saturation approche, plus le vinaigre qu'on verse cause d'effervescence. Cette saturation est parfaite après qu'on a ajouté environ quatorze fois plus de vinaigre que d'alcali. Echauffez le mélange sur le fin, & remuez-le long-tems & fortement, pour ne pas verser plus d'acide qu'il en faut pour rendre la saturation parfaite; on l'obtiendra à la fin en continuant d'ajouter peu à peu du vinaigre distilé, & de remuer le mélange jusqu'à ce qu'il ne fermente plus, même sur le feu. On le remuera de nouveau au bout de vingt-quatre heures, & s'il ne survient aucune ébullition; on versera encore dessus quelque peu de vinaigre, & on agitera le vaisseau comme auparavant, & s'il ne se fait aucune effervescence, ce sera une marque que la saturation est parfaite. La violence de l'effervescence fait élever durant l'opération une vapeur élastique qui sort du vaisseau avec sifflement, après qu'on a retiré la main dont on bouchoit son orifice pendant le tems qu'on l'agitoit. Elle ne manqueroit même pas de briser le vaisseau en mille pieces, si on luttoit son orifice, pendant que l'effervescence continue. La liqueur qu'on obtient par ce moyen est claire, d'une odeur particuliere, sans acidité, d'un gout ni acide ni alcali, mais salin & presque sans acrimonie. Elle possede des qualités très-utiles: elle est atténuante, résolutive, purgative, diurétique & sudorifique, ce qui la rend un remede admirable dans les maladies chroniques qui sont accompagnées d'une matiere ténace, lorsqu'on la donne à tems & en dose convenable.

Cette liqueur étant décantée & distilée dans une cucurbite de verre, donne une eau insipide simple, & laisse au fond une liqueur brune & noirâtre, qui devient à la fin parfaitement noire, grasse, épaisse & extremement pénétrante, par où elle découvre sa vertu savonneuse, pénétrante & résolutive. Mêlez quelque peu de cette liqueur avec du vinaigre, si la matiere fermente, c'est une marque que l'alcali domine; c'est pourquoi il faut y ajou-

ter de nouveau vinaigre pour achever de la soûler; & comme ce cas arrive sonvent, il faut s'assûrer avec soin de la saturation.

Lorsque vous êtes sûr que l'alcali a pris autant d'acide qu'il en peut retenir, laissez reposer la liqueur & faites évaporer toute l'humidité jusqu'à ce que vous ayez au fond de votre vaisseau une masse saline d'un rouge noirâtre, d'un gout savonneux & pénétrant, à laquelle on donne le nom de *tartre régénéré*. Cette masse attire tout l'acide du vinaigre, & laisse échapper l'eau. M. Homberg a prouvé que le poids de l'alcali fixe augmente de neuf vingtiemes, eû égard à l'alcali, au moyen de l'acide qu'il absorbe; & que cet acide, par rapport au vinaigre, est dans cette liqueur environ un trente-septiéme du tout; les autres trente-six parties qui restent n'étant que de l'eau pure.

Si on calcine ce sel par un grand feu, il se volatilise & s'évapore; lorsqu'on le fait sécher à petit feu, il se rassemble en une masse qui paroît formée de plusieurs couches de sel, à-peu-près comme le talc l'est de plusieurs couches ou feuilles. Il se convertit à l'aide de la chaleur en une espece d'huile épaisse; mais on ne l'a pas plutôt exposé au froid, qu'il se met de nouveau par feuilles, ce qui lui a fait donner le nom de *terre foliée*. Tachenius a pretendu que ce n'étoit autre chose que du talc dissous, mais Zwelfer a montré la fausseté de cette opinion dans son Discours apologétique contre cet Auteur

REMARQUES.

On auroit peine à trouver dans la Chymie une expérience plus instructive que celle-ci; elle nous fait voir dans un alcali & un acide réunis par le moyen de l'effervescence, tous les différens degrés de couleur depuis la blancheur transparente de l'eau jusqu'à la noirceur, une huile grasse inflammable régénérée de l'alcali à l'aide de la calcination, & un esprit de vinaigre subtilisé & altéré; car ce sel s'enflamme, & donne par la distilation une véritable huile; par où l'on voit que les sels produits par le mélange d'un acide & d'un alcali, ne sont pas simplement faits d'un acide & d'un alcali, puisqu'on peut les séparer de nouveau, mais qu'il résulte une nouvelle substance, dont il ne paroissoit auparavant aucun signe. On voit encore la quantité d'acide & d'alcali que contient une liqueur, combien il faut d'acide pour soûler exactement un alcali, aussi-bien que la maniere de convertir un alcali fixe & igné, en un sel huileux composé, volatil & savonneux. Ce sel, lorsqu'il est préparé comme il faut, est un menstrue admirable qui convertit son sujet en se mêlant avec lui & le digérant, en une masse uniforme & soluble qui circule facilement dans le corps sans perdre ses vertus. On ne connoît point de meilleur résolutif, il est extremement utile dans les maladies chaudes & froides, & il convient à presque tous les malades. Lorsque je suis venu à considérer toutes ces particularités, j'ai été tenté de croire que c'étoit là le sel volatil de *tartre* dont Van-Helmont fait si grand cas, & qu'il substitue même à l'alcahest, d'autant plus qu'il se fond au feu comme de la cire. Il paroît être l'*acetum radicatum* des anciens Chymistes, d'autant que dans sa préparation, le vinaigre retourne se joindre avec le *tartre* calciné qui est sa véritable matrice. Quiconque entreprendra de dissoudre, de purifier, de filtrer, d'épaissir & de calciner ce sel pour le blanchir, éprouvera à ses dépens, qu'il se volatilise; & qu'il s'évapore. Si j'avertis le Lecteur de cette circonstance, c'est à cause que Sennert recommande la diligence la plus exacte dans sa purification, ce qui est un travail aussi dispendieux qu'inutile.

Teinture de tartre soluble.

Réduisez en poudre du *tartre* soluble, & mettez-le dans un matras à long cou, versez dessus de l'alcohol pur, jusqu'à ce qu'il surmonte de quatre doigts. Bouchez le vaisseau avec du papier, & mettez-le à un feu de sable très-doux pour le faire bouillir légerement pendant vingt-quatre heures. L'esprit de vin prend une couleur d'or & un gout aromatique chaud & pénétrant. Si l'on réitere l'opération avec de nouvel alcohol, il restera au fond un sel fort blanc. Faites épaissir vos teintures à petit feu, jusqu'à ce qu'il n'en reste environ que la dixiéme partie.

REMARQUES.

Cette teinture est aromatique, elle échauffe, déterge les ulceres & consolide les plaies. Le sel qui reste est plus pur & plus simple qu'il ne l'étoit auparavant, ce qui prouve qu'on peut blanchir les sels en en tirant une teinture avec l'alcohol.

Dissolution du tartre régénéré dans l'alcohol.

Mettez du *tartre* folié préparé comme ci-dessus & le plus sec qu'il sera possible dans un matras à long cou, versez dessus six fois autant d'esprit de vin, & faites bouillir doucement la matiere; le tout ne fera qu'une liqueur composée uniforme, qui dépose quelques feces au fond du vaisseau. Il faut la laisser reposer & la verser par inclination; & s'il reste du sel qui n'ait point été dissous, on remettra de l'esprit de vin, & on opérera de même que la premiere fois. Mêlez vos teintures, & faites-en distiler la moitié; ce qui restera sera la teinture de ce sel.

REMARQUES.

Nous avons ici l'alcali, l'acide & l'esprit huileux des végétaux unis ensemble; au moyen de quoi les principes les plus actifs des plantes se trouvent dépouillés de leur terre inactive, de sorte qu'on n'a plus à craindre les mauvais effets de cette union. Ce mélange paroît être le petit élixir des Philosophes que les Anciens Chymistes recommandent pour rétablir la santé; & en effet, il leve presque toutes les obstructions; il pénetre dans les vaisseaux, il ranime les facultés vitales & il guérit par les sueurs. Il dissout, en qualité de menstrue, les corps en des patticules extremement petites & actives sans diminuer leur vertu, & les rend par là extremement propres à pénétrer dans les recoins les plus cachés du corps, & à surmonter les maladies les plus opiniâtres. Il n'est pas moins efficace pour les plaies, les tumeurs & les ulceres. Les pauvres peuvent préparer cet excellent remede, en mêlant de la potasse avec quinze fois autant de vinaigre, en coulant la solution & la faisant épaissir; ce qui est une opération facile & peu dispendieuse. Ce remede n'a pas été inconnu aux anciens Romains, & Pline en parle dans sa Préface en ces termes: *La cendre de sarment dissoute dans du vinaigre, guérit les maladies de la rate.*

Teinture de sel de tartre d'Harvey.

Prenez la masse alcaline noire, qui reste dans la cornue après la distillation du *tartre*; rédnisez-la en poudre dans un mortier de fer chaud avec un pilon de même métal, & mettez-la ensuite dans un matras. Versez dessus de l'eau-de-vie jusqu'à ce qu'elle surnage de quatre doigts; faites digérer au feu de sable pendant vingt-quatre heures, vous aurez une liqueur lixivielle, noire, subtile, amere & aromatique, qui étant versée par inclination, peut se garder longtems dans une phiole bien bouchée sous le nom de teinture de sel de *tartre* d'Harvey.

REMARQUES.

L'eau-de-vie ordinaire, qui est composée d'eau, d'acide & d'alcohol, unis ensemble, venant à bouillir avec l'alcali du *tartre* qui conserve toujours sa qualité oléagineuse, donne une lessive douce & bénigne, dans laquelle l'alcali est tempéré par l'acide, l'huile & l'alcohol. On a donc un menstrue médicinal propre à dissoudre utilement les végétaux qu'on fait cuire ou digérer dedans. Les Chirurgiens s'en servent pour mondifier, déterger, dessécher & consolider les ulceres purulens, putrides, sanieux & virulens, ceux qui sont fistuleux, sinueux & qui forment des clapiers, aussi-bien que pour consumer les excroissances charnues, en le mêlant avec un peu d'huile. Etant pris intérieurement, il produit les mêmes effets dans les maladies causées par des matieres & des concrétions acides, austeres, aqueuses, muqueuses, ou terrestres, pourvu qu'elles ne soient point accompagnées d'une dissolution putride des humeurs. De-là vient qu'on l'emploie dans les obstructions invétérées des visceres, les amas d'eau, l'hydropisie, les pâles-couleurs, la jaunisse & la goute froide. Il opere en qualité de diurétique; de diaphorétique, & quelquefois comme purgatif, & l'on peut le donner en forte dose sans rien craindre. Deux ou trois gros de ce menstrue affoiblis avec une once de sirop des cinq racines apéritives & délayés avec de l'eau de fenouil, étant pris à jeun par trois ou quatre différentes reprises, produisent des effets qu'on attendroit inutilement de tout autre remede. Aussi le célebre Harvey en fait-il beaucoup de cas; & il paroît par Dioscoride que les anciens Medecins l'ont employé dans les mêmes occasions.

Teinture de tartre de Van-Helmont.

Faites calciner dans un creuset la masse noire qui reste après la distilation du *tartre*, jusqu'à ce qu'elle soit devenue toute blanche, en prenant garde qu'il ne tombe rien dedans. Lorsqu'on n'a pas cette masse, on peut prendre un morceau de *tartre* ordinaire, l'envelopper dans du papier un peu humide, & le faire calciner jusqu'à blancheur à un feu de réverbere, c'est le sel de *tartre* ordinaire. Faites une lessive de l'un de ces deux sels, filtrez-la, & faites-en évaporer l'humidité dans une marmite de fer bien nette; calcinez ensuite le sel, & reduisez-le en poudre subtile, vous aurez un sel de *tartre* très-blanc. Il faut avoir un matras qui ait l'embouchure grande, & y mettre de l'alcohol chaud à la hauteur environ d'nn tiers. Faites chauffer le cou dn matras tout autour, de peur que la chaleur du sel de *tartre* qu'on vent y verser ne le casse; adaptez-y nn entonnoir de papier, & versez la poudre de sel de *tartre* encore toute chaude dans l'esprit de vin. Si l'on observe, avec soin, toutes ces circonstances, le sel tombera dans l'alcohol avec bruit & sifflement & causera sur le champ une ébullition Après avoir mis une quantité suffisante de sel dans le matras, bouchez-le avec un bouchon de liége; lorsque la matiere sera réfroidie, remplissez le matras jusqu'aux trois quarts d'alcohol, & brouillez bien la matiere afin que le sel ne s'attache point aux bords, mais qu'il tombe toujours au fond, parce qu'autrement il prendroit l'humidité de l'air, ce qui nuiroit à l'opération. Mettez le vaisseau en digestion à une chaleur de cent dégrés, ayez soin de brouiller de tems en tems la matiere, & de boucher le vaisseau; pour empêcher que l'humidité n'y pénetre. L'esprit de vin prendra une très-belle couleur rouge, & s'imprégnera des vertus du sel alcali, comme on peut s'en appercevoir par son odeur & son gout, bien qu'il ne survienne presque point d'effervescence, surtout, si on le fait épaissir avec soin, par le moyen de la distilation; car si l'on vient ensuite à l'examiner, on le trouvera savonneux & quelque peu salin. On remarque que la moindre humidité empêche que l'esprit de vin ne tire la teinture, & l'alcohol demeure transparent sur l'alcali quelque tems qu'on le laisse en digestion; & c'est peut-être ce qui a fait dire à plusieurs Auteurs qu'il est impossible de faire cette opération; car il ne faut, pour la faire échoüer, que négliger la moindre des circonstances qu'on vient de marquer. D'autres ont prétendn que la couleur que l'alcohol acquiert par notre méthode ne vient que du tems: mais ce sentiment est démenti par l'expérience & par les marques qu'on a décrites ci-dessus: il est vrai qu'on peut aisément se méprendre dans une opération aussi laborieuse & aussi difficile. Je n'ai point trouvé la teinture alcaline, mais bien d'une nature savonneuse composée.

REMARQUES.

Il paroît par cette expérience que l'alcali fixe pur absorbe presque tons les liquides qu'il rencontre. Par exemple, il attire avidement à lui l'eau, les acides, les huiles & l'esprit de vin, mais l'eau principalement. Nous avons donc une nouvelle méthode de faire un savon extremement subtil avec un alcali & l'esprit de vin; car cette teinture est réellement savonneuse, comme on peut s'en convaincre en la frottant entre les doigts; car elle les décrasse au mieux, an lieu que l'alcohol pur étant traité de même, ne se manifeste que par sa secheresse. Sa qualité saline & ignée paroît bientôt par son gout, bien qu'elle ne fermente point avec les acides, & qu'elle ne précipite point les corps qu'on y fait dissoudre. Si l'on fait épaissir la teinture par le moyen de la distilation, elle laisse un *coagulum* salin savonneux, quelque peu alcalin, acre, d'un rouge foncé ou presque noir au fond du vaisseau. En tant que menstrue, elle dissout en peu de tems & de la maniere la plus efficace, toutes les huiles; elle tire aussi d'excellentes teintures de la gomme laque, de la myrrhe & de l'ambre. Les Chymistes la prescrivent intérieurement dans les maladies qui naissent d'une matiere tartareuse opiniâtre, mais à dire vrai, on ne peut la donner qu'après l'avoir fait dissoudre dans l'eau, dans le vin, ou dans telle autre liqueur semblable, parce qu'autrement elle brûle sur le champ les parties qu'elle touche; & quand elle est une fois affoiblie, à quoi servent toutes les peines qu'on se donne pour purifier l'alcohol, & le mêler avec l'alcali? Je suis persuadé que la teinture de *tartre* d'Harvey, est préférable à ce remede. Cette opération ne laisse pas cependant d'avoir son utilité; car elle nous apprend un grand nombre de particularités dont nous avons déja rapporté quelques-unes. J'ai long-tems pésé ce mot de Van-Helmont, que l'esprit de vin étant distilé avec du sel de *tartre* parfaitement calciné, la moitié de cette liqueur se convertit en eau. Je crois qu'il veut parler de l'esprit de vin qui n'a été rectifié qu'une seule fois, d'autant plus, qu'il dit dans un autre endroit, qu'il arrive la même chose au vinaigre. Mais comme ses principaux sectateurs assurent que cela doit s'entendre de l'alcohol pur, dont la moitié s'unit avec le sel de *tartre*, & l'autre se convertit en eau, par où il paroît que le véritable alcohol est composé de ces deux différentes parties, & que le sel de *tartre* se convertit, par ce moyen, en ce fameux baume ou *samech* de Paracelse, lequel guérit les plaies d'une façon miraculeuse sans qu'il en résulte aucun inconvénient, je me crois obligé de déclarer ce que j'ai découvert moi-même avec beaucoup de peine. Je tirai une teinture parfaite du sel de *tartre* de la maniere que je viens de dire; elle étoit extremement forte, rouge, odoriférante, d'un gout acre, igné & presque alcalin: je la mis en digestion pendant plusieurs

mois avec son alcali, & la laissai reposer durant quatre ans; le sel qui étoit au fond conserva sa sécheresse, & la teinture sa rougeur foncée : je les versai tous deux dans une cucurbite de verre bien nette & bien seche, & les trouvai extremement odorans : je distilai tout l'alcohol à petit feu, après avoir luté les jointures avec soin; l'alcobol étoit parfaitement limpide, subtil & odorant; le sel, qui restoit au fond, étoit de couleur de pourpre, quoiqu'il fût blanc auparavant : je versai l'alcohol sur ce sel & le distilai comme auparavant; l'esprit de vin s'éleva avec plus de difficulté, & il resta une masse saline de couleur rouge, l'alcohol avoit un gout igné : je réitérai vingt-une fois la cohobation, après quoi il resta une masse saline noire au fond du vaisseau, & l'alcohol, qui s'éleva, fut extremement acre. Ayant poussé cette masse saline, noire & pénétrante par la plus grande chaleur que le sable pût donner, il s'éleva de l'eau à la place de l'alcohol que j'attendois, quoique j'eusse garanti le mélange de l'bumidité le mieux qu'il me fût possible. Par où je connus qu'on pouvoit tirer de l'eau de ce sel & de cet alcohol, mais non point dans une quantité qui fût moitié de l'alcohol; il peut cependant se faire qu'elle vienne de l'air, ou qu'elle pénetre sécretement dans le vaisseau, dans les différentes distilations qu'on fait de l'alcohol. J'ai éprouvé que ce dernier étant mis en digestion pendant plusieurs mois avec le sel de *tartre*, cohobé vingt-deux fois de suite après avoir reposé durant quatre ans, ne rend point ce sel volatil, & aussi noir & aussi fixe qu'il étoit auparavant. Ayant cassé le vaisseau & retiré tout le sel, je le mis dans une cave, & il se convertit en une liqueur brune,d'un gout alcalin extremement acre, que je mis à part: je n'entrepris cette opération que pour m'assurer de la nature du sel de *tartre*, du changement de l'alcohol en eau, par son moyen; de l'union de l'alcohol avec le sel de *tartre*, en le séparant de ce dernier, par la distilation, & de la volatilisation du sel de *tartre* à l'aide de l'alcohol; par où l'on voit à quoi aboutissent les grandes promesses de ceux qui ont écrit sur ce sujet. L'alcohol, malgré toutes ces différentes cohobations, conserva sa transparence, son odeur & son gout igné, il s'enflamma sans laisser aucune fece, & ne fermenta aucunement avec les acides, & ce fut l'unique fruit que je retirai de mon travail.

Tartre vitriolé.

1. *Prenez* trois onces d'huile de vitriol très-pure; délayez-la, avec le triple d'eau chaude, dans une cucurbite de verre, haute, large, dont l'orifice soit fort étroit; versez alors goutte à goutte de l'huile de *tartre* par défaillance jusqu'à parfaite saturation, autrement il reste une acrimonie acide ou alcaline extremement pernicieuse. Il survient une effervescence violente, & il commence à s'engendrer un sel blanc au fond du vaisseau, long-tems avant la saturation. Après l'avoir obtenue, remuez long-tems la liqueur & goutez-la. Si vous ne la trouvez ni acide, ni alcaline, prenez-en quelque pen, faites-la chauffer & divisez-la en deux parties; sur l'une, versez une goutte d'huile de vitriol, sur l'autre une goutte d'huile de *tartre* par défaillance: s'il ne se fait aucune effervescence de part & d'autre, c'est une preuve que la saturation est parfaite. Si l'acide produit l'effervescence, l'alcali domine, & réciproquement. L'équilibre étant parfait, il faut dissoudre la liqueur avec tout son sel dans beaucoup d'eau chaude. Filtrez la solution tandis qu'elle est bouillante, faites évaporer jusqu'à pellicule, & crystalliser selon les regles de l'art, vous aurez un sel blanc d'un gout neutre qui ne peut se dissoudre que dans beaucoup d'eau. Il reste au fond une matiere qui ne peut jamais se crystalliser; comme il arrive à l'égard du nitre, du sel marin & de presque tous les autres sels.

2. Quelques fameux Chymistes, du nombre desquels est Tachenius, s'imaginant que l'huile de vitriol, après avoir essuyé un feu aussi violent, entraîne avec elle quelque partie métallique exaltée, qui lui communique une qualité nuisible extremement difficile à corriger, ont essayé d'obtenir cet acide naturel & simple, sans le secours du feu, & de l'unir à l'alcali fixe de *tartre*. Pour cet effet, ils font dissoudre du vitriol dans l'eau, au point d'en faire une liqueur limpide & délayée, & après l'avoir passée, ils versent dessus goutte à goutte de l'huile de *tartre* par défaillance, le liquide se trouble, & le fer se précipite au fond du vaisseau en forme d'ocre jaune. Ils continuent de même jusqu'à ce qu'il ne se fasse plus aucune précipitation. Ils mettent ce mélange à part jusqu'à ce que les feces métalliques se soient toutes précipitées. Ils filtrent la liqueur qui surmonte, & la font crystalliser & évaporer comme auparavant. Ils obtiennent par ce moyen, sans le secours du feu, un *tartre* vitriolé qui n'est point corrosif. Si cette liqueur n'est aucunement bleue ou verte, non plus que le sel qui s'en forme, l'opération est bien faite; autrement le sel ne peut être que d'un usage dangereux, par rapport aux parties de verd de gris qu'elle contient.

3. Quand par le même art on fait ce sel avec quelque alcali volatil pur, & de l'huile de vitriol, seule ou délayée avec de l'eau, on a un sel demi-volatil beaucoup plus pénétrant, au lieu que l'autre est extremement fixe. Ce sel, de quelque maniere qu'on le prépare, est considérablement pesant & solide: mais il possede une qualité apéritive très-utile.

REMARQUES.

Ce sel étant pris à jeun dans du bouillon ou du petit-lait, & secondé d'un exercice convenable, est estimé apéritif; car outre qu'il résiste à la putréfaction, il possede une vertu atténuante & irritante qui le rend propre à lever les obstructions des visceres; ce qui lui a fait donner le nom de digestif universel. Tachenius l'appelle un vitriol dépouillé de tout métal. Il paroît par plusieurs procédés chymiques que les alcalis & les acides les plus corrosifs s'adoucissent lorsqu'ils sont mêlés ensemble; d'où il suit,qu'encore qu'ils produisent l'effet d'un poison,lorsqu'on les prend séparément, ils ne font aucun mal quand on les boit ensemble ou immédiatement l'un après l'autre. On voit encore que l'eau peut demeurer cachée dans les sels, & ne s'en séparer qu'au bout d'un certain tems; car l'esprit acide du nitre contient soixante parties d'eau sur dix-neuf de véritable acide; celui de sel; cinquante-deux parties d'eau sur trente d'acide; & l'huile de vitriol, soixante d'eau sur trente-sept d'acide, lors même que ces liqueurs sont le mieux rectifiées. Le sel marin décrépité contient une pareille quantité d'eau ; d'où il suit qu'il y a très-peu d'acides fossiles simples; l'acide de l'alun, du vitriol & du soufre est le même : l'eau-forte & l'esprit de nitre ne different aucunement : l'esprit du sel marin, des fontaines salées & du sel gemme, sont aussi le même. BOERHAAVE, *Institution de Chymie.*

TARTON RAIRE, le même que la *Sanamunda.* Voyez *Thymelæa.*

TAT

TATAIIBA *Brasiliensibus*; Marg. & Pison. *Sive arbor baccifera Brasiliensis; fructu tuberculis inæquali; Mori æmulo.*

C'est un arbre du Bresil dont l'écorce est de couleur de

cendres, & le bois de couleur de safran ou rougeâtre. Ses feuilles sont pointues, dentelées & approchantes de celles du bouleau. Son fruit est gros comme une mûre moyenne, rond & composé de tubercules pâles, d'où sortent plusieurs filamens noirâtres & peu longs. On mange ce fruit, de même que les mûres, ou seul, ou avec du sucre & du vin. Sa chair contient une infinité de petits grains blanchâtres.

Le bois de cet arbre est extremement dur, il ne perd jamais sa verdure, & se conserve long-tems dans la terre & dans l'eau. Il est supérieur à tous les autres bois, même à celui du *masarandiba*, de quelque maniere qu'on l'emploie. Il donne, lorsqu'il est vieux, une teinture d'un très-beau jaune. Cet arbre croît partout dans les bois, surtout dans les lieux maritimes, & son fruit est mûr au mois de Mai. RAY, *Histoire des Plantes*.

TATARIA, *Hungarica edulis*, *Panacis Heraclei folio*, *semine Libanotidis Cachryophoræ*, J. B. *Panaci Heracleo similis Ungarica*, C. B. *Panaci Heracleo similis*, *Tataria Ungarica dicta*, Park.

Cette plante n'est pas commune; elle donne une racine longue & épaisse, puisque Clusius dit en avoir vu d'aussi grosses que le bras d'un homme, & d'une coudée ou plus de longueur. Elles lui avoient été données par Balthasar de Bathyan, qui en avoit fait venir de Hongrie d'au-delà du Danube pour les planter dans le jardin qu'il avoit à Vienne. Ses feuilles ressemblent assez à celles du navet par leurs dentelures: mais elles sont plus courtes, & d'une figure plus approchante de celles du panais. Elles sont couvertes d'une substance rude & lanugineuse, & d'un verd extremement pâle. Il leur succede d'autres feuilles aussi rudes, mais plus finement dentelées, du milieu desquelles s'éleve une tige cannelée, creuse, noüeuse, haute d'une coudée au plus, grosse comme le poing, aussi rude que les feuilles, & couverte d'autres feuilles plus petites, découpées en plusieurs segmens, & pareillement couverte d'une substance rude & lanugineuse. Le sommet de la tige porte une ombelle pareille à celle du *Panax Heracleus*, composée de fleurs de même figure & de même couleur, auxquelles il succede quelques semences, (car toutes les fleurs ne sont point fertiles,) fort grosses, & approchantes de celles du *Libanotis Cachryophora*. Clusius fut deux ans à attendre que la racine qu'il avoit plantée dans son jardin produisît des tiges & des semences: mais ce tems passé, elle se pourrit & répandit une si mauvaise odeur, qu'il fut obligé de la jetter.

Les Hongrois qui habitent aux environs d'Agria, de même que ceux qui confinent à la Valachie & à la Moldavie, usent de cette racine dans le tems de disette faute de meilleur pain, ainsi que Clusius dit l'avoir appris du Gentilhomme dont on a parlé, & de quelques autres personnes de qualité. RAY, *Histoire des Plantes*, 424.

TATI, est le nom d'un petit oiseau de l'Amérique, que je crois être le même que le *murmure*. Je ne sache pas qu'il soit d'aucun usage en Medecine.

TATURA, le même que *Datura*.

TAU

TAUROCOLLA; *colle de taureau*, faite avec les oreilles & les parties génitales de cet animal, & qui est fort estimée.

TAURUS, *Taureau*. Voyez *Bos*.

TAX

TAXUS, *If*.

Voici ses caracteres:

Ses feuilles sont plus larges, plus épaisses & plus émoussées que celles du genevrier, & disposées comme les dents d'un peigne. Sa fleur est à chaton & composée d'un calyce écailleux, du centre duquel s'éleve un pistil muni d'une infinité de testicules aux sommets, qui ont la figure d'un champignon. Le fruit croît sur la même plante que la fleur, mais dans des endroits différens: il est charnu, ventru, creux comme un pot, ou fait en forme de gland, & ne renferme qu'une semence.

Boerhaave compte trois especes de *Taxus*, savoir,

1. *Taxus*, Offic. Ger. 1187. Emac. 1370. Raii Hist. 2. 1416. Synop. 3. 445. J. B. 1. 241. C. B. P. 505. Tourn. Inst. 589. Boerh. Ind. A. 2. 208. L'*If*.

Cet arbre croît aux lieux montagneux & pleins de rochers, & il est commun dans les Provinces occidentales & méridionales de l'Angleterre. Nos Ancêtres avoient coutume de planter des *ifs* dans les cimetieres, regardant leur verdure comme un symbole de l'immortalité, à laquelle ils espéroient que les corps parviendroient au jour de la résurrection universelle. Les Anciens & la plûpart des Modernes assurent que le fruit de cet arbre est un poison mortel. Dioscoride écrit qu'il cause le flux de ventre; & que l'*if* étant pris intérieurement, éteint la chaleur naturelle, & cause une suffocation mortelle. César, *Lib. VI. de Bell. Gall.* rapporte que Cativulce, Roi des Eburons, s'empoisonna avec du suc d'*if*, dont il croît beaucoup dans les Gaules & en Allemagne. Quelques-uns assurent, dit Pline, que les sucs venimeux avec lesquels les Barbares frottent leurs dards, ont été appellés *taxica*, du nom de cet arbre, quoiqu'on l'ait changé en celui de *toxica*. Mais Vossius & Jo. Bodæus ont prouvé que le *toxicum* étoit une autre sorte de poison, ainsi appellé de *toxon*, τόξον, un *arc*. Matthiole assure que dans les montagnes du Trentin, non-seulement des chevaux & autres bêtes de somme, mais encore des animaux qui ruminent, sont morts pour avoir mangé de l'*if*, & que ses baies ont causé à des Bergers & des Bucherons des fievres ardentes & des flux de ventre très-dangereux. J. Bauhin dit avoir appris de personnes dignes de foi, que les feuilles & l'écorce de cet arbre ont fait mourir des bœufs & des vaches qui paissoient sur les montagnes de Bourgogne. Un Apothicaire de Kirchenheim nommé J. Lutz, nourrissoit une tourterelle blanche à collier noir, qui fut empoisonnée par les baies d'*if*; & dans le Village d'Oberentzingen, un âne mourut subitement après avoir mangé de l'*if*.

Je crois que c'est à tort qu'on attribue à l'*if* une qualité si malfaisante, puisque Lobel assure que les enfans mangent de ses baies en Angleterre, sans en ressentir aucun mauvais effet. Il dit qu'en ayant gouté lui-même vers la fin de l'automne, il ne leur a trouvé d'autre défaut que celui d'être un peu fades & ameres, & que les cochons les recherchent avec autant d'avidité que le gland. Gerard rapporte qu'il en a souvent mangé avec excès étant écolier, &, qui plus est, qu'il a dormi à l'ombre & sur les branches de cet arbre sans s'en trouver incommodé. Camerarius n'attribue aucune mauvaise qualité à l'*if*; il dit seulement que les oiseaux qui en mangent trop, tombent dans une espece d'engourdissement, qui les empêche de s'envoler lorsqu'on veut les prendre. Il faut donc ou que les Anciens se soient trompés dans la description qu'ils nous ont laissée de l'*if*, ou que la qualité de l'air ou du terrein ait occasionné cette différence dans les siennes. Il faut cependant avoüer que cet arbre est d'un verd fort sale, & d'un aspect qui paroît indiquer quelque malignité; il peut même se faire que dans le tems qu'il est en fleurs & qu'il contient beaucoup de suc, il nuise au bétail. Je n'oserois pourtant assurer que cela soit absolument vrai, puisque les Anciens eux-mêmes ne sont point d'accord sur les mauvaises qualités de cet arbre. Theophraste rapporte que quelques personnes ont mangé de

son fruit sans en recevoir aucun mal, & que ses feuilles ne nuisent qu'aux bêtes de somme. Plutarque prétend qu'il n'est nuisible que lorsqu'il commence à fleurir; & Dioscoride donne à entendre que le *taxus* n'est pas également mortel dans tout pays, lorsqu'il dit que celui qui croît en Italie & dans les Provinces méridionales de France, cause la mort, l'un par son ombre, & l'autre par ses baies. Il est étonnant que le fruit du *taxus* noircisse la chair des oiseaux qui en mangent; & nous lisons dans Virgile que cet arbre est préjudiciable aux abeilles. Les arcs les plus estimés chez les Anciens étoient faits avec le bois du *taxus*; & aujourd'hui mêmes nos Menuisiers, nos Tourneurs & nos autres Ouvriers en bois, en font un grand cas.

Evelyn dit avoir vu une autre espece de *taxus* dans le jardin de Pise, dont les feuilles approchent davantage de celles du sapin. L'arbre est beaucoup plus touffu, & tellement garni de feuilles & de branches depuis la racine jusqu'au sommet, qu'on le prendroit pour un buisson; il est aussi fort haut. Evelyn ne doute point que ce ne soit le *taxus* venimeux des Anciens, d'autant plus que Bellucci, Garde du jardin, l'a assuré, que les Jardiniers qui le taillent quelquefois ne sauroient continuer leur ouvrage au-de-là de demi-heure, à cause du mal de tête que leur cause l'odeur qui en sort: RAY, *Hist. Plant.*

2. *Taxus, folio latiori, magisque splendente.*
3. *Taxus, foliis variegatis*, H.R. Par. App.

Son bois est si beau, qu'on l'emploie pour en faire des cannes. Ses baies causent la dyssenterie & la fievre. Les Anciens n'ont point ignoré la mauvaise qualité de cet arbre, puisqu'ils assurent qu'elle cause la mort à ceux qui le travaillent. Mais aujourd'hui qu'on est mieux instruit de ses qualités, on le cultive partout comme un des principaux ornemens des jardins. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

TAXUS est aussi le nom du *blaireau*, que les Auteurs distinguent de la maniere suivante.

Taxus, Offic. Schrod. 5. 308. Schw. Quad. 130. Ind. Med. 115. Aldrov. de Quad. Digit. 264. Jonf. de Quad. 101. *Taxus etiam Daxus*, Charlt. Exer. 18. *Taxus suillus, meles*, Mer. Pin. 168. *Taxus, sive meles*, Raii Synop. A. 185. *Meles*, Gesn. de Quad. Digit. 686. *Blaireau.*

L'animal entier calciné, son sang & sa graisse servent aux usages de la Medecine. On donne ses cendres avec succès dans les maladies des poumons & dans le crachement de sang. Son sang pulvérisé est estimé bon pour la lepre; étant respiré, il passe pour un préservatif contre la peste. Sa graisse est un peu plus épaisse, un peu plus chaude, & par-là plus efficace que celle du pourceau: elle calme les douleurs des reins qui proviennent du calcul; elle appaise l'ardeur des fievres, & remédie aux contractions & aux foiblesses des articulations & des nerfs. SCHRODER.

TEA

TEAPHIN, ce mot qu'on trouve dans Nicolas Myrepse, *Sect.* 12. *cap.* 27. designe un ingrédient qui entre dans une fumigation pour les maladies du fondement. Il est tout-à-fait barbare, & Fuchsius, son Commentateur, avoue ingenument qu'il ne sait ce que cet Auteur veut dire.

TEC

TECMARSIS, τέκμαρσις, de τεκμαίρω, j'indique, de τέκμαρ, un signe, est un mot dont Hippocrate se sert au commencement de son Livre, *de R. V. I. A.* pour signifier un jugement fondé sur des signes nécessaires & déterminés. Cette maniere de juger est syllogistique ou rationelle, & fort en usage parmi les Philosophes & les Medecins. Elle comprend la connoissance, γνῶσις, le diagnostic, διάγνωσις, le prognostic, πρόγνωσις, & la cure, θεραπεία, & par conséquent presque toute la science de la Medecine, qui est fondée sur des conjectures artificielles, ou sur un jugement conforme aux regles de l'art, comme il paroît par le passage suivant du Livre d'Hippocrate que nous venons de citer, ὁκόταν δ' ἐς τέκμαρσιν λέγηται ὡς χρὴ ἕκαστα ἰητρεύειν; « mais puisque nous devons en venir à un jugement formé sur « des indications (*Tecmarsis*) pour le traitement de certains cas particuliers, &c. » & un peu auparavant, καὶ ἐπίκαιρα ἔνια ἐόντα ἐς τέκμαρσις, « & quelques choses « entierement conformes à une *tecmarsis.* » Galien traduit le mot de τέκμαρσις, par ἡ διὰ τεκμηρίου γνῶσις, « une connoissance qu'on acquiert à l'aide d'un signe, » c'est-à-dire, par les signes propres ou les caracteres distinctifs des choses, ou par des signes nécessaires & permanens, qu'on appelle *syllogistiques.* Erotien sur Hippocrate, rend τέκμαρσις, par σημείωσις, « connoissance acquise par le moyen des signes, » ayant égard aux passages que nous venons de citer. Il dit aussi que τέκμαρ & τεκμήριον, dans Hippocrate, signifient « proprement un signe » ἰδίως τὸ σημεῖον.

Quoiqu'Hesychius traduise τέκμαρ, *tecmar*, par τὸ πέρας καὶ τέλος, « une fin & une limite, » & qu'Ariston, *Lib. I. Rhetor.* dise que τέκμαρ & πέρας (*Peras*) signifient la même chose dans le langage des Anciens, il paroît cependant qu'Hippocrate, *Lib. II.* περὶ γυναικ. s'en sert pour signifier un signe: voici le passage ἄλλῃσι δ' ἄλλῃ πῆ τέκμαρ ἴσχεται, « dans d'autres le signe se trouve dans « quelqu'autre partie: » car il paroît vouloir dire que les signes de la maladie varient dans les différens sujets. Quelques-uns néantmoins entendent par τέκμαρ la fin, & dans ce cas le sens du passage seroit « dans quelques « femmes la fin (de la maladie) se manifeste dans une « partie différente. » Il a dit un peu plus haut « qu'un « accès hystérique est suivi d'une pésanteur & d'une « oppression de tête violente; » & il veut donner à entendre que « la maladie produit quelquefois des mau« vais effets sur une partie différente. »

TECMERION, τεκμήριον, Galien, *Com.* 3. *in Prognost.* nous apprend en quoi il differe du σημεῖον (*Semeion*,) car, dit cet Auteur, les Anciens donnoient le nom de τεκμήριον à tout *signe syllogistique* συλλογιστικὸν σημεῖον, (rationel ou sur lequel on peut raisonner.)

TECOLITHOS, τηκόλιθος, on donne ce nom à la pierre de Judée.

TECOMAXOCHITL, les Mexicains appellent ainsi une espece d'*apocynum* bâtard, nommé *Gelseminum hederaceum Indicum*, Cornuti, *Gelseminum Indicum maximum flore Phœniceo*, Ferrar. *Pseudo-Apocynum Virginianum, aliàs Gelseminum maximum Americanum flore Phœniceo*, Park. Il n'est d'aucun usage dans la Medecine. RAY, *Hist Plant.*

TEG

TEGANITES, τηγανίτης, de τήγανον, une poele à frire; Epithete qu'on donne à du pain qu'on a fait frire.

TEGULA HIBERNICA, *Ardoise d'Irlande.*

On la distingue de la maniere suivante.

Lapis Hibernicus, Offic. Mer. Pin. 213. Dongl. Ind. 50. *Lapis fissilis Hibernicus*, Charlt. Foss. 16. *Tegula Hibernica*, Full. Pharm. Ext. 281. *Ardesia Hibernica*, *Tegula Hibernica*, Ind. Med. 57.

C'est une pierre fossile de couleur noire bleuâtre & d'un gout terreux, qu'on trouve dans certaines mines d'Angleterre & d'Irlande.

On l'emploie fouvent dans les contufions à caufe de la vertu qu'elle a de réfoudre le fang. Quelques-uns l'eftiment efficace dans les fievres quartes : mais elle eft d'un ufage admirable dans les hémorrhagies, dans les flux de l'utérus, & dans le crachement de fang. DALE.

TEL

TELA ARANEI, *toile d'araignée.* Voyez *Araneus.*

TELAMONES, τελαμῶνες, on appelle ainfi la charpie qu'on met fur les plaies, ou les linges dont on fe fert pour les bandages.

TELEPHIOIDES, *Orpin bâtard.*

Voici fes caracteres.

Sa fleur eft en rofe & compofée de plufieurs feuilles difpofées circulairement. Il s'éleve du calyce un piftil qui fe change en un fruit divifé en fix loges dans chacune defquelles eft une femence de même forme que la cellule qui la contient.

Miller en compte cinq efpeces :

1. *Telephioides Græcum, humifufum, flore albo*, Tourn. Cor.
2. *Telephioides Americanum, erectum, folio ovali fubtus glauco, flore herbaceo.*
3. *Telephioides Americanum, arborefcens, fructu parvo, foliis acuminatis.* Houft.
4. *Telephioides Americanum, arborefcens, foliis latis, fubrotundis, & fubtus incanis, fructu maximo.* Houft.
5. *Telephioides Americanum, arborefcens, foliis latioribus fubrotundis, fructu majore ex longo pediculo pendulo.* Houft.

La premiere efpece fut découverte en Grece par Tournefort, qui conftitua ce genre, lui donnant un nom tiré de fa reffemblance avec le véritable orpin d'Imperatus : cette plante eft extremement rampante & fubfifte rarement plus de deux années.

La feconde efpece croît aux Barbades, dans la Jamaïque, & dans plufieurs autres endroits de l'Amérique.

La troifieme fut découverte à la Vera-Cruz, par le Docteur Houftoun, qui envoya de fes femences en Angleterre. Elle pouffe une tige ligneufe à la hauteur de huit ou dix piés. Ses feuilles font divifées en plufieurs lobes, & fes fleurs, qui font petites & d'un verd blanchâtre, naiffent fur le revers des feuilles, & font fuivies d'un petit fruit qui n'a pu mûrir jufqu'à préfent en Angleterre.

Les deux dernieres efpeces furent découvertes par le Docteur Houftoun, à Campeche, où elles croiffent à la hauteur de douze ou quatorze piés : leurs feuilles font larges & difpofées alternativement. Le fruit de la cinquieme eft gros à peu près comme une petite noix, il croît fur le revers des feuilles & eft attaché à un pédicule fort long. Celui de la quatrieme eft auffi gros qu'une chataigne, & couvert d'une coque fort dure. MILLER, *Dictionn.*

TELEPHIUM.

Voici fes caracteres :

Ses feuilles font alternes, le calyce eft à plufieurs pétales, & fes fleurs reffemblent à celles de l'héliantbemum : le fruit eft triangulaire, à une feule loge & rempli de femences prefque rondes.

Boerhaave ne compte qu'une feule efpece de *telephium*, favoir,

Telephium, Diofcoridis, Imperat. 665. *Polygonum, perenne, procumbens, folio breviore, floribus in capitulum congeftis*, M. H. 2. 592. *Sedum, procumbens, rotundifolium, glaucum, purpurafcentibus floribus*, M. H. 3. 474. BOERHAAVE, *Index Plant.*

Cette plante eft émolliente, confolidante, réfolutive & vulnéraire. Ses feuilles pilées réfolvent les tumeurs & les amenent à fuppuration ; & fa racine appliquée de la même maniere, eft efficace dans les inflammations des veines hémorrhoïdales.

TELEPHIUM, eft auffi le nom de l'*Anacampferos.* Voyez ce mot.

TELESPHORUS. Voyez *Acefius* & *Æfculapius.*

TELLINA, Offic. Jonf. Exang. 48. *Tellina fecunda*, Rondel. de Aquat. 2. 7. Aldrov. de Exang. 518. Gefn. Aquat. 940. *Tellina*, Charlt. Exang. 67, Bellon. de Aquat. 403. *Maris Italici*, Bonan. 104. n°. 57. *Tellina intus ex viola purpurafcens, in ambitu ferrata*, Lift. Hift. A. A. 190. *Subfufca anguftior intùs purpurafcens*, Ejufd. Hift. Conch. 3. n°. 217. *Telline.*

Les *Tellines* fraîches font fort bonnes pour le ventre ; mais moins cependant que la liqueur qu'elles rendent. Etant falées, calcinées, broyées & mêlées avec de la réfine, elles empêchent les poils des paupieres qui ont été arrachés de revenir. DIOSCORIDE, *Lib. II. cap.* 8.

TELMA, τέλμα, eft un lieu argilleux ou boueux dans lequel l'eau croupit, ὁ τόπος πηλώδης ὕδωρ ἔχων. Et *telmatodea*, τηλματώδεα, dans Hippocrate, *Lib.* περὶ ἀδένων, font les parties humides, moites & fpongienfes du corps, qui reçoivent les humeurs fuperflues, témoin le paffage fuivant, ὥστε ὅκου τελματώδεα ἐκεῖ καὶ ἀδένες, « là où font des parties humides & fpongieufes, là fe « trouvent auffi des glandes : » ce terme eft emprunté par métaphore d'un autre qui fignifie un lieu humide, bas & marécageux, comme il paroît par l'expreffion fuivante, καὶ γὰρ ἐν τοῖσι τέλμασι τῆς γῆς καὶ καθύγροισιν, οὐ φύεται τὸ σπέρμα, « la femence ne fauroit croître dans « des lieux humides & marécageux. »

TELON, *feu.* RULAND.

TELUM, *dard.*

Quoique la maniere dont on fait aujourd'hui la guerre femble nous difpenfer en quelque forte d'entrer dans le détail de la méthode dont on doit fe fervir pour guérir les bleffures qui ont été faites avec des fleches & des *dards*, il ne fera pas cependant tout-à-fait inutile de rapporter les moyens que les Anciens ont mis en ufage pour arracher les *dards* & guérir les plaies qu'ils avoient faites.

On a quelquefois toutes les peines du monde à arracher les *dards* & les autres armes de jet, qui ont pénétré dans le corps, ce qui vient tantôt de la nature du trait qui a fait la plaie, & tantôt de l'endroit où il s'eft logé. On arrache les *dards* ou autres armes femblables par l'endroit par lequel elles ont pénétré, ou par celui vers lequel elles tendent : dans le premier cas, le trait fe fraie lui-même une route pour fon retour ; au lieu que dans le fecond on eft obligé de lui procurer une iffue avec le biftouri, en coupant la chair qui fe trouve vis-à-vis fa pointe. Lorfque le *dard* n'entre pas bien avant, qu'il n'eft logé que dans la chair extérieure, ou qu'il ne pénetre ni dans les veines ni dans les parties nerveufes, il convient de lui faire reprendre fa premiere route. Que fi le paffage par lequel il doit retourner eft plus long que celui qui lui refte à faire, & qu'il ait déja pénétré dans les veines & les nerfs, il vaut mieux lui procurer un paffage, & le retirer par le côté oppofé. Lorfque la pointe a percé de part en part quelque gros membre,

membre, la plaie est d'autant plus aisée à guérir, qu'on a la commodité d'appliquer des remedes sur l'un & l'autre orifice. Lors, au contraire, qu'on est obligé de retirer le *dard* à reculons, il faut dilater la plaie pour pouvoir le faire avec plus de facilité, & diminuer l'inflammation, qui augmente par le déchirement que les parties souffrent lors de sa sortie. En cas qu'on ouvre une plaie à l'opposite de la premiere, on doit la faire assez large pour que le *dard* ne puisse point la dilater en sortant; en un mot, on prendra garde de n'offenser ni nerf, ni veine, ni artere; & au cas que ce malheur arrive, on saisira la partie avec un crochet émoussé, & on l'incisera avec le bistouri. L'incision faite, on arrachera le trait, en prenant garde d'offenser les parties dont nous venons de parler.

Maniere d'arracher les fleches.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que de l'extraction des traits en général: mais il y a quelques autres armes qu'on ne peut arracher que par une méthode particuliere. Rien ne pénetre si aisément & si avant dans le corps qu'une fleche, tant à cause de la rapidité de son mouvement, qu'à cause de sa figure longue & grêle. De-là vient qu'on est plus souvent obligé de l'arracher par le côté opposé que par celui par où elle est entrée; d'autant plus que les ailes, dont elle est pour l'ordinaire armée, déchirent davantage les chairs en reculant qu'en avançant. Lors donc qu'on vent arracher une fleche, il faut, après avoir fait une incision à la partie, la saisir avec un instrument d'acier fait en forme d'une *v* Greque; & supposé que le fer tienne encore au bois, il faut la repousser ou la tirer en-dehors, jusqu'à ce qu'on puisse la saisir de l'autre côté & l'arracher tout-à-fait. Au cas que le bois soit tombé, & que le fer seul ait resté dans le corps, on le saisira par la pointe avec les doigts ou avec des pincettes, & on l'arrachera. La méthode est la même lorsqu'on juge à propos de retirer la fleche par où elle est entrée; car il faut dilater la plaie, & arracher le bois, s'il y en a; ou le fer tout seul, de la maniere qu'on vient de dire. Si l'on apperçoit quelques pointes ou barbes courtes & légeres, on les brisera avec des pincettes pour retirer ensuite la fleche toute seule; ou si elles sont fortes & épaisses, on les enfermera entre les fentes d'un roseau pour empêcher qu'elles ne déchirent les parties.

Maniere d'extraire les dards dont le fer est large.

Lorsqu'un *dard*, dont le fer est extremement large, est logé dans les chairs, il ne convient point de le faire sortir par le côté opposé, parce qu'on ne feroit qu'ajouter plaie sur plaie. Il faut donc l'arracher avec l'instrument que les Grecs appellent Διοκλέιος γραφίσκος, le graphiscus de Diocles, un des plus fameux Medecins de l'antiquité. Cet instrument est composé d'une plaque de fer ou de cuivre, dont une extrémité est armée de chaque côté d'un crochet recourbé, & l'autre repliée par les côtés, avec une échancrure depuis l'extrémité jusqu'à la partie repliée, aussi-bien que celle qui est percée. On coule cet instrument le long du *dard* jusqu'à sa pointe, après quoi on tourne quelque peu pour que cette derniere pénetre dans son ouverture, ensuite le Chirurgien saisissant l'instrument par les deux crochets, il le retire avec le *dard.*

Maniere d'extraire quelques autres armes ou corps étrangers.

On est quelquefois obligé d'extraire des bales de plomb, des pierres & autres corps semblables, qui sont entierement ensevelis dans les chairs. Il faut, dans tous ces cas, dilater la plaie, & tirer le corps étranger avec des pincettes de l'endroit où il est entré.

La guérison des plaies devient beaucoup plus difficile lorsque le corps étranger est logé dans un os ou dans une jointure. Dans le premier cas, il faut le remuer doucement jusqu'à ce qu'il soit ébranlé, comme on le pratique à l'égard des dents; car pour lors il manque rarement de céder aux efforts qu'on fait pour le tirer; sinon il faut se servir de quelque instrument pour le déloger. La derniere méthode, dans le cas où les précédentes deviennent inutiles, consiste à faire une ouverture vis-à-vis le corps étranger, & à couper l'os en forme d'V en tirant vers lui, au moyen de quoi le corps ne manque pas de s'ébranler & de se détacher sans peine.

S'il arrive que le *dard* ou telle autre arme semblable ait pénétré dans les jointures, & se soit logée entre deux os, on bandera les deux membres près de la plaie, & on les tirera & poussera en différens sens pour distendre les tendons, & laisser plus d'espace entre les deux os; car, par ce moyen, on retirera le corps étranger sans peine, en observant, comme on l'a déja dit, de ne point offenser les nerfs, les veines ni les arteres.

De l'extraction des dards ou autres armes empoisonnées.

On doit se servir de la même méthode pour extraire les armes empoisonnées, mais surtout ne point user de délai, & employer les mêmes remedes que pour le poison ou la morsure des serpens. Le traitement dans ce cas & dans tous les autres, est le même que si le trait ne s'étoit jamais logé dans la plaie. Celse, *Lib. VII. cap.* 5.

Les *dards* & les autres armes de jet different par leur substance, leur figure, leur grandeur, leur nombre, leur structure & leurs effets. A l'égard de la substance, le manche peut être de bois ou de roseau, & la tête de fer, de cuivre, d'étain, de plomb, de corne, de verre, d'os, ou même de bois ou roseau, de même que le manche; car toutes ces différences se rencontrent, surtout parmi les Egyptiens. Quant à la figure, il y en a de rondes; d'angulaires, comme sont celles qui sont faites en triangle; de pointues ou de lancinées, c'est ainsi qu'on appelle celles qui ont trois pointes; il y en a de barbues & d'autres qui ne ne le sont point, & parmi les premieres, quelques-unes ont leurs barbes tournées en arriere, pour qu'elles puissent blesser les parties quand on les tire; d'autres les ont tournées en avant pour qu'elles produisent le même effet lorsqu'on les pousse; d'autres enfin ont leurs barbes disposées à l'opposite comme dans le foudre, de maniere qu'elles blessent également les parties, soit qu'on les tire ou qu'on les pousse, d'autres sont mobiles & ont leurs barbes disposées de façon qu'elles se rapprochent en entrant & s'écartent en sortant, ce qui fait qu'on ne sauroit en faire l'extraction. A l'égard de la grandeur, les unes sont longues de trois doigts, & les autres d'un seulement, ces dernieres sont appellées *micta* par les Egyptiens, il y en a enfin d'une longueur moyenne. Quant au nombre, il y en a de simples, de composées ou d'armées de petites pointes de fer qui restent dans le corps lorsqu'on vent les tirer. Pour ce qui est de leur forme ou structure, il y en a dont le bâton s'emboîte dans le fer, d'autres, au contraire, dont tout le fer est enchassé dans le bâton; dans les unes le fer tient fortement au bâton; dans les autres il y est attaché de façon qu'il reste dans le corps pour peu qu'on fasse d'effort pour les tirer.

On vient de voir en quoi les *dards* different les uns des autres, & nous allons maintenant enseigner la maniere de les tirer du corps de ceux qui sont blessés à la guerre ou autrement, soit volontairement ou involontairement, quelle que soit la nature du *dard*.

On peut extraire les *dards* du corps, ou par attraction, ou par impulsion. Lorsque la plaie n'est pas profonde, l'extraction se fait par la premiere méthode, de même

que dans les plaies profondes, où il est dangereux d'ouvrir le côté opposé, à cause des hémorrhagies ou de la corespondance des parties, (συμπαθείας). La seconde méthode est préférable lorsque le *dard* a pénétré profondément, qu'il lui reste peu de chemin à faire pour sortir par le côté opposé, & qu'il ne rencontre ni nerfs, ni os, ni autre chose semblable: lors, au contraire, qu'il est fixé dans l'os, on ne doit employer d'autre méthode que l'attraction.

Lors donc que le *dard* est visible, il faut le retirer sans délai: s'il est enfoncé & caché, il faut, dit Hippocrate, faire mettre le blessé dans la même situation où il étoit, afin de pouvoir conduire la sonde par le même chemin que le *dard* a pris; ou bien on le placera dans une posture la plus approchante de celle-là qu'il sera possible, pour pouvoir sonder commodément la plaie. Si le *dard* est enfoncé dans la chair, & que le bâton tienne encore au fer, on le tirera avec les mains, sinon on se servira des pincettes qu'on a inventées pour arracher les fers de ces sortes d'armes, en observant de dilater la plaie, supposé qu'elle ne soit pas assez grande pour recevoir l'instrument. Si le *dard* a percé la partie de part en part, de façon qu'on ne puisse le tirer de l'endroit par où il est entré, on lui ouvrira un passage avec le bistouri, & on le tirera de la maniere qu'on vient de dire, ou en le poussant par le bâton, ou si celui-ci est tombé, à l'aide de quelque instrument, en prenant garde d'offenser les nerfs, les tendons, les arteres, ou telle autre partie nécessaire; car il seroit honteux de faire plus de mal au malade que ne lui en a fait le *dard*. Si le bout du fer, qui est enchassé dans le bâton, est pointu, ce qu'il est aisé de connoître par le moyen de la sonde, on le poussera en avant à l'aide de quelque instrument femelle propre pour cet effet: que s'il est creux ou fait en forme de tuyau, on se servira d'instrument mâle. Si le fer qu'on a tiré est armé de dents, & qu'on ait lieu de soupçonner qu'il en est resté quelqu'une dans la plaie, on la sondera de nouveau pour les retirer. Lorsque le fer est armé d'une aile de chaque côté, & qu'on ne peut le retirer, il faut faire des nouvelles incisions dans les parties voisines pour pouvoir l'extraire plus commodément. Quelques Chirurgiens saisissent le fer entre les fentes d'un roseau, pour empêcher qu'il ne déchire les chairs en sortant. Si la plaie est exempte d'inflammation, on y fera quelques points de suture, & on la pansera selon la méthode ordinaire: mais si la partie est enflammée, on employera les embrocations, les cataplasmes & les autres topiques qu'on juge propres à calmer l'inflammation. Si le trait est empoisonné, on retranchera, s'il est possible, toute la chair infectée, qu'on distinguera facilement de celle qui est saine par sa couleur pâle & livide. On prétend que les Daces & les Dalmatiens frottent le fer de leurs fleches avec de l'*helenium*, qu'on appelle aussi *ninus*, & ce poison est tel, qu'étant mêlé avec le sang du blessé, il ne manque jamais de lui causer la mort, quoiqu'il ne fasse aucun mal à ceux qui en mangent. Si le *dard* a pénétré dans l'os, on sondera de nouveau la plaie, en retranchant la chair, supposé qu'elle empêche le passage de l'instrument. Si le fer pénetre bien avant dans l'os, ce qu'on connoît par la difficulté qu'on trouve à l'ébranler, on coupera l'os tout autour, ou, s'il est épais, on le percera pour faciliter la sortie du *dard*.

Si le *dard*, la fleche ou telle autre arme semblable a pénétré dans quelque partie noble, telle que le cerveau, la poitrine, la gorge, le cœur, les poumons, le foie, le ventricule, les intestins, les reins, la matrice, qu'il soit déja survenu des symptomes mortels, & qu'on ne puisse la retirer qu'avec peine, on renoncera à l'opération, tant à cause de l'impossibilité qu'on trouve à y réussir, que pour ne point s'exposer aux reproches des ignorans. Supposé qu'on ait quelque espérance de succès, on tentera l'extraction, en avertissant auparavant le malade du danger qu'il court; car il s'est trouvé des personnes qui ont guéri d'une plaie aux parties nobles contre toute espérance, à l'aide d'une suppuration; on a même quelquefois enlevé un lobe entier du foie, une partie de l'épiploon & du péritoine, & même la matrice toute entiere, sans causer la mort au sujet, & l'on pratique souvent la bronchotomie dans l'esquinancie. Dans ce cas, c'est assurer la mort du blessé, que de laisser le fer dans les parties, outre que c'est se faire passer soi-même pour cruel & inhumain; au lieu qu'au contraire on a sauvé bien des blessés en le retirant.

Il n'est pas difficile de connoître, si c'est quelque partie importante qui a été blessée; car on le peut découvrir par des symptomes particuliers, aussi-bien que par les excrétions, & par la situation des parties. Une blessure aux membranes du cerveau est suivie d'une douleur violente tout autour de la tête, les yeux sont échauffés, la langue rouge, & la raison troublée. Si la blessure a atteint le cerveau, le blessé tombe à terre, reste sans voix, vomit de la bile, il a des vertiges, il saigne du nez, & rend par les oreilles une humeur blanche en forme de bouillie, s'il y a évacuation de sanie de la partie affectée. Si le fer est logé dans la cavité du thorax, de maniere que le trou qu'il a fait reste ouvert, l'air respiré passera par cette ouverture. Si le cœur est blessé, le fer paroît près de la mamelle gauche, & non pas comme s'il avoit pénétré dans la cavité, mais fixé pour ainsi dire dans un autre endroit, & semble quelquefois avoir un mouvement de pulsation. Il se fait aussi une excrétion de sang noir, s'il y a une issue pour le laisser sortir, laquelle est promptement suivie d'un froid, d'une sueur & d'une foiblesse universels, qui se terminent par la mort. S'il y a blessure au poumon, il s'en ensuit une évacuation de sang écumeux par l'ouverture, pourvû qu'elle soit assez grande, sinon on le rend par le vomissement, les vaisseaux d'autour du cou sont élevés, la langue change de couleur, la respiration est grande, & l'on soupire après de l'eau froide. Lors d'une blessure au diaphragme, le fer paroît enfoncé dans les fausses côtes, l'inspiration est grande & accompagnée de douleur & d'un serrement général dans toutes les parties voisines des épaules. Si la blessure est à l'abdomen, on le connoît par la sortie des excrémens au cas qu'ils trouvent une issue, sinon, par le fer même lorsqu'il est retiré, ou que la pointe est rompue dedans: le blessé vomit du chyle, & rend ses excrémens. Quand la vessie est blessée, il se fait une effusion d'urine.

Quant à l'extraction, lorsque le fer est dans le cerveau ou les meninges, on retire le fer par le trou fait au crâne. S'il est dans le thorax, & que le fer résiste; on fait une médiocre incision entre les côtes, ou même on retranche une côte, plaçant le *meningo-phylax*, instrument pour garder la membrane. On suit la même méthode pour les plaies de l'abdomen, de la vessie & des autres parties situées profondément. En un mot si le fer vient aisément, il faut le tirer sans hésiter, ou bien élargir le trou, & traiter d'ailleurs la blessure, comme si c'étoit une plaie récente; si ce n'est qu'à l'abdomen il faudra une suture.

Si le fer est logé dans quelque gros vaisseau, comme les jugulaires internes, les carotides, & les grosses arteres de l'aine ou des aisselles, ou qu'on craigne une hémorrhagie copieuse en le retirant; il faudra avant de se mettre en devoir de le faire, appliquer un bandage au-dessus, & au-dessous de l'endroit.

Si le fer a attaché une partie à une autre, par exemple le bras au thorax, ou le cubitus à d'autres parties du corps, ou un pié à l'autre; & que toutes deux ne soient pas percées d'outre en outre; il le faut saisir par sa partie externe, & le tirer comme dans une simple perforation: mais s'il les a percées toutes deux, il faut couper le trait au milieu, & retirer séparément les deux morceaux.

Il arrive souvent que des pierres, des cailloux, du plomb ou autres choses semblables, lancées avec la fronde, pénetrent dans le corps, à cause de la violence de leur

mouvement, & de leors angles pointus : on s'en apperçoit par une tumeur dure & inégale, par la direction do troo qui n'eſt pas en ligoe droite, & par ſa largeur, la chair paroît cootuſe & livide, & la douleor eſt accompagoée d'uoe ſorte de peſanteur. Il faut dans ces cas retirer les corps étrangers, par le moyen d'uoe ſonde concave ou vuloéraire, ou de qnelque aotre instrument cooveoable, ou avec un davier, ſi la plaie eſt aſſez large pour qu'on l'y puiſſe introdnire, ou avec l'inſtrumeot dont on ſe ſert pour tirer des racines de dents(ὀδοντάγρας ῥιζάγρας.) Il y a quantité d'exemples de cas, où le trait eſt reſté caché dans le corps, loog-tems après la cicatriſation de la plaie, & eſt à la fin ſorti de lui-même au moyen d'un abſcès qui s'eſt formé & a percé au même endroit. PAUL EGINETE, *Lib. VI. cap.* 88.

TEMACHOS, τέμαχος, de τέμνω, *couper*; eſt nn morceau qu'on a ſéparé du tout eo le coupant. Oo l'exprime en latin par le mot *tomaculum*: c'eſt la même choſe que τομός, d'où l'on a fait le latin *tomus*. Il ſe dit plus particulieremeot des tronçons ou morceaux de poiſſon ou de gâteau : mais il ne ſe dit point de la viande. Le Scoliaſte, ſur la Comedie des Grenouilles, rend τεμάχη par κόμματα τῶν ἰχθύων, « tronçons « de poiſſons. » Ce mot, auſſi bien que ſon diminutif τεμάχιον, eſt employé dans le même ſens, c'eſt-à-dire pour un morceau, une tranche ou uo tronçon de poiſſon, dans pluſieurs endroits d'Hippocrate, *de morb. & de internis affect.*

TEM

TEMPERAMENTUM, *Tempérament.*

Les Anciens ont diviſé les *tempéramens* en chaud, froid, humide, ſec, bilieux, ſanguin, phlegmatique, atrabilaire.

Les ſignes d'un *tempérament* chaud ſont, tout le corps couvert d'une grande quantité de poils, jaunes & épais; le blanc des yeux un peu rouge, les caroncules lacrymales, le viſage, les levres, la bouche fort rouges; le corps grêle, agile, robuſte, chaud; le pouls grand, fréquent, la colere furieuſe, mais qui ceſſe promptement. Il paroît que ces perſonnes ont les vaiſſeaux robuſtes, ſerrés, les viſceres forts, les humeurs en graod mouvement, épaiſſes & acres : les délayans, les humectans, les adouciſſans leur ſont utiles ; tout ce qui échauffe leur eſt fort nuiſible.

Le *tempérament* froid a des ſignes tout contraires, qui ſont la peau liſſe & polie, des poils fins, une couleur aſſez pâle, le corps épais, lent, foible, froid, s'enflant aiſément, le pouls petit, lent, l'*anaiſteſie*, la crainte : Ceux qui ont ce *tempérament* ont les humeurs douces, aqueuſes, pituiteuſes, lentes; les ſolides lâches & flaſques. Les remedes qui fortifient & échauffent, ſont d'un bon uſage en ce cas, au contraire les matieres froides, humides, & qui relâchent, ſont nuiſibles.

Ajoutez la maigreur aux ſignes du *tempérament* chaud, vous aurez ceux du *tempérament* ſec. Les vaiſſeaux ſont alors ſerrés, les humeurs en petite quantité & aſſez acres. Les mêmes choſes nuiſent & ſervent comme dans le *tempérament* chaud. Pour l'humide, il ſe rapporte aſſez au froid, s'il eſt avec tumeur, car c'eſt la même choſe quant au reſte. On connoît le *tempérament* bilieux par une grande quantité de poils noirs, crêpus; par la dureté, la maigreur, la gracilité de la chair, par une couleur brune, par de grandes veines, par un pouls graod, prompt; par l'opiniâtreté, par la colere : ceux-là paroiſſent avoir plus de liquide. Ce *tempérament* approche du ſec & du chaud. Les matieres chaudes & sèches y ſont ouiſibles, au lieu que les humectans & les rafraichiſſans ſont d'un uſage ſalutaire.

On diſtingue le *tempérament* ſanguin par uoe petite quantité de poils jaunes, blancs ou bruns; par beaucoup de chair molle, par de larges veines bleues diſtendues par le ſang; par un teint de couleur de roſe; par la colere à laquelle on eſt ſojet; par une mobilité ſouple & flexible; évacuer & tempérer, eſt ce qui convient ici, & l'oo doit rejetter les échauffans & les irritans.

Dans les phlegmatiques, la peau eſt liſſe & polie, les poils ſont blancs, fins, croiſſent lentement, le corps eſt blanc, enflé, mou, gras; les veioes ſont étroites & profondes; les vaiſſeaux ſanguins étroits; les vaiſſeaux latéraux plus larges; ce *tempérament* eſt aſſez ſemblable au *tempérament* froid. C'eſt pourquoi il n'eſt rien de plus contraire ici que les choſes humides & froides; tout ce qui échauffe, fortifie, deſſeche, eſt indiqué.

Les ſignes du *tempérament* mélancolique, ſont la peau liſſe, & polie, le poil très-noir, une graode maigreur, uo grand deſſéchement, une cooleur partout très-ooire, des délais cootinuels, beaucoup de conſtance, la colere, la rancune, une grande pénétration. C'eſt pourquoi ces perſonnes paroiſſent avoir les vaiſſeaux ſerrés, robuſtes, maigres; les humeurs denſes, ténaces, fort mêlées, qui ſe ſéparent ou ſe changent difficilement : les ſubſtances chaudes, ſéches, acres, ſont très-nuiſibles aux mélancoliques : mais ils ſe trouvent bien de tout ce qui humecte, rafraîchit, relâche, amollit, ou diſſout doucement & ſans acreté.

Cette doctrine eſt très-utile pour connoître & même prévoir les maladies, qui étant dépeodantes de chaque *tempérament*, ſont propres à chacun; ainſi c'eſt de-là que dépend une grande partie des cauſes proégumenes. BOERHAAVE, *Inſtit.*

TEMPRRANTIA, *les Tempérans.*

La ſeconde claſſe des altérans comprend les *tempérans*, qui non-ſeulement mattent le mouvement inteſtin chaud des parties ſulphureuſes du ſang, mais les humeurs bilieuſes, bouillantes & brûlantes, qui ſe trouvent dans les premieres voies, & par ce moyen procurent un rafraîchiſſement. Cette vertu éclate dans pluſieurs mixtes du regne végétal, comme la racine, & les feuilles de la grande & de la petite oſeille, les citrons, les oranges, les grenades, les groſeilles, les fraiſes, les framboiſes, l'épioe-vinette, les ceriſes & les ſucs qu'on en tire, les ſirops qu'on en fait, & les eaux qu'on diſtile de ces végétaux frais; les quatre ſemences froides majeures, la décoction d'avoine. Le regne animal fournit le petit lait, le lait écrêmé, le ſuc des écreviſſes de riviere, la décoction de tortue, la décoction légere de rapure de corne de cerf, celle de limaçons avec l'orge ou ſans orge, la gelée de corne de cerf, & l'eau diſtilée de la rapure de corne de cerf, qui eſt recommandable à ce titre. Le regne minéral fournit le nitre, qui bien purifié, & mieux encore, étaot régénéré de l'eau forte par l'addition du ſel de tartre, mérite ſaos contredit la préférence ſur tous les autres *tempérans*. La Chymie enfin, & la Pharmacie préſentent le ſel eſſentiel d'oſeille, la crême de tartre, le phlegme de vitriol, le *Clyſſus* d'antimoine ſoufré les teintures de roſes, de fleurs de paſquerette & de violettes préparées philoſophiquement avec l'eſprit de vitriol, qui ſont de très-bons *tempérans*.

Les *tempérans* agiſſent de trois manieres différentes; car les uns, à raiſon du ſel acide qui entre dans leur compoſition, lient les parties volatiles ſulphureuſes des liqueurs, & fixent leur mouvement inteſtin & chaud de tourbillon, par la coagulation qu'ils y cauſent, & le diminuent eo quelque maniere. D'autres agiſſeot par un principe aërieo élaſtique expanſif, qui ſe trouve ſurtout dans le nitre, qui renferme uo ſel acide & un alcali, & une graode quantité de parties ſulphureuſes, & de matiere aërienne, & éthérée enveloppée, laquelle écarte la matiere chaude agitée d'un mouvemeot violent de tourbillon, & y cauſe une eſpece d'exploſion, qui la pouſſe du centre à la circonférence, pendant qu'à raiſon de ſon ſel oeutre, il atténue, réſout, raréfie la matiere épaiſſe qui eſt la matrice de la chaleur & du ſoufre, en même tems que ſon acide ſubtil arrête le

mouvement violent des parties sulphureuses. L'opération des *tempérans* de la troisieme espece est de délayer, & de désunir les parties sulphureuses, en rendant aux liqueurs l'humidité que la chaleur a dissipée, & en relâchant le ressort trop tendu des vaisseaux qui produit la chaleur; & c'est surtout l'effet des aqueux, du petit lait, de la décoction de corne de cerf, & de celle de l'avoine.

Les *tempérans* sont d'un usage très-étendu & très avantageux en Medecine, toutes les fois qu'il faut éteindre une chaleur contre nature, & par cette raison on ne peut s'en passer dans les fievres de toute espece, dans les inflammations & mouvemens spasmodiques & douleurs considérables, qui sont presque toujours accompagnés d'un mouvement trop-grand & trop-chaud du sang. Mais il ne faut pas balancer à donner aux nitreux la préférence sur les acides qui agissent en figeant, & coagulant les liqueurs. Car le nitre a non-seulement une vertu rafraîchissante, mais aussi celle de relâcher les fibres trop roides, & attaquées de spasmes; c'est-à-dire qu'il a une vertu anti-spasmodique; & d'ailleurs il excite l'excrétion intestinale, & celle de l'urine. De plus, pendant que les autres rafraîchissans & acides, agissent plutôt en condensant, & coagulant les liqueurs, le nitre fond, raréfie, atténue les humeurs épaisses & visqueuses, de sorte même que si l'on jette sa poudre, ou sa solution faite avec l'eau sur le sang noir & coagulé, il devient & plus vermeil & plus fluide. C'est pourquoi, non-seulement il vaut beaucoup mieux que les acides dans toutes les inflammations & fievres inflammatoires, que produit la stagnation d'un sang noir & coagulé: mais il est très-propre à garantir le corps de l'inflammation, en fondant & dissolvant puissament la viscosité ténace & épaisse qu'on remarque en quantité dans le sang de ceux qui sont attaqués d'inflammation.

Dans les fievres chroniques, comme la fievre lente & l'hectique, qui ont pour cause ordinaire un vice ou une espece de corruption des visceres, & quand il y a toux, ou crachement de sang, & que les poumons sont attaqués, il faut s'abstenir des acides, & employer les nitreux & les délayans, surtout tirés du regne animal, comme le petit-lait, l'eau, la décoction & même la gélée de corne de cerf. Lors encore que les diarrhées, les dyssenteries, les cholera-morbus, sont accompagnées de chaleur fébrile, il faut aussi s'abstenir des acides, & des rafraîchissans, & faire plutôt usage des délayans, des gélatineux, des mucilagineux, en ajoutant un ou deux grains de nitre aux poudres tempérantes & absorbantes. FREDERIC HOFFMAN.

Voyez à ce sujet la Dissertation de M. Hoffman sur l'usage du nitre, & celle qui renferme les observations sur son usage.

TEMPERIES. Voy. *Temperamentum*.

TEMPLUM SOSTRATI, nom d'un bandage que Galien a décrit dans son Traité des bandages.

TEMPLUM PARVUM APPOLLONII TYRII, nom d'un autre bandage décrit par le même Auteur, & dans le même Traité que nous venons de citer.

TEMPORA, *les tems, les périodes*. *Tempora morborum*, ce sont les différens périodes d'une maladie, son commencement, son accroissement, son plus haut point & son déclin.

TEMPORA, *les tempes*.

TEMPORALIS MUSCULUS, *muscle temporal*, ou *crotaphite*. Voyez *Caput*.

TEN

TENACULA, *tenettes*, instrument de Chirurgie fait en pince, propre à saisir, & à fixer en embrassant; on trouve la description de plusieurs especes de *tenettes*, dans les Auteurs de Chirurgie.

TENCHA, *tanche*. Voy. *Tinca*.

TENDO, *un tendon*. Voy. *Musculus*.

Pour les sutures des tendons, voyez *Sutura*.
Pour les blessures des tendons, voyez *Vulnus*.
Pour la maniere de traiter la piqure du tendon dans la saignée, voyez *Phlebotomia*.

TENESMUS, *ténesme*.

Le *ténesme* est une envie fréquente, pour ne pas dire continuelle, mais inutile, d'aller à la selle; puisqu'on ne rend rien, ou qu'une petite quantité de matiere mucilagineuse, visqueuse, sanguinolente ou purulente. La dyssenterie, la diarrhée, les hémorrhoïdes, l'espece de vers qu'on appelle *ascarides*; la foiblesse ou l'exulcération du sphincter de l'anus, une humeur stimulante, contenue dans le rectum, produisent quelquefois le *ténesme*. Cette maladie est ordinairement moins dangereuse que la dyssenterie, à moins qu'il n'y eût ulcere, ou chute du rectum, ou fistule à l'anus. Quant au régime à prescrire, & à la méthode à suivre dans la cure du *ténesme*; ce sont les mêmes que dans la dyssenterie. Les fomentations faites avec du lait chaud dans lequel on a fait bouillir des fleurs de sureau, les clysteres de bouillon de mouton, les clysteres émolliens, dans lesquels on a fait bouillir des vers de terre, sont d'excellens remedes dans cette maladie.

Voici ceux qu'on ordonne le plus ordinairement.

Prenez *de pulvis sanctus*, } *de chaq. un scrupule*;
de rhubarbe,
d'huile de canelle, une goutte;
de laudanum de Londres, un demi-grain.
de sirop violat, une quantité suffisante pour faire un bol qu'on prendra le matin, & auquel on reviendra selon les besoins du malade.

Sur le soir on fera prendre un parégorique, & l'un des clysteres suivans.

Prenez *du petit-lait, ou du bouillon de mouton, quatre onces*;
du vin de Canarie, deux onces;
de la gomme Arabique, une demi-once;
de la gomme adraganth, une dragme;
de l'opium cru, deux grains.

Faites un clystere.

Répétez ce clystere deux ou trois fois par jour.

Ou

Prenez *de la décoction de feuilles de mauve*; } *de chaque, trois onces*;
du vin de Canaries;
de suif imprégné de suc de melilot, une once & demie;
de blanc de baleine, } *de chaq. une dragme & demie*;
de confection de fracastor sans miel,
un jaune d'œuf;
de laudanum, quatre grains.

Faites un clystere.

Ou

Prenez *des racines de tormentille*, } *de chaq. une dragme*;
de bistorte,

de l'écorce de grenade, une dragme;
des feuilles de roses rouges, & de balaustes, } de chaque, une poignée.

Faites bouillir le tout dans une quantité suffisante d'eau de fontaine.

Sur trois onces de liqueur bien passée,

Mettez *de vin rouge, trois onces;*
deux jaunes d'œuf;
de laudanum, cinq dragmes.

Faites un clystere.

Faites succéder le remede suivant à ceux que nous venons d'indiquer.

Prenez *de la confection de fracastor sans miel, un scrupule,*
de blanc de baleine, quinze grains;
de poudre d'hyacinthe, de cachou, du corail rouge, du bol d'Arménie, } *de chaque, huit grains;*
d'huile de muscade, une goutte;
de sirop de roses rouges, une quantité suffisante pour faire un bol.

On usera de ce remede deux fois par jour, dans une petite quantité d'eau de roses rouges.

Les opiats sont le dernier refuge dans le *ténesme.*

La maladie que les Grecs appellent τενεσμὸς, & les Latins *Tenesmus*, a beaucoup de rapport à ce que nous appellons communément des tranchées, qu'il précede & suit pour l'ordinaire. Il y a dans le *ténesme* ainsi que dans les tranchées, douleur à l'anus, envie fréquente d'aller à la selle, & évacuation d'une substance mucilagineuse, pleine de phlegmes, & tant soit peu sanguinolente, à mesure que l'ulcere du rectum augmente, la matiere évacuée devient purulente. Il arrive quelquefois alors que les excrémens ressemblent à des alimens non digérés. Le *ténesme* qui survient aux femmes grosses, est assez fréquemment suivi de l'avortement. On vient aisément à bout de cette maladie. Elle cesse quelquefois d'elle-même; elle est rarement mortelle, surtout lorsqu'il n'y a point de fievre, & que l'appétit continue. Le *ténesme* d'automne est contagieux, & se termine pour l'ordinaire par des épidémique. Alors il est dangereux pour les adultes, & il emporte quelquefois les enfans. Le *ténesme* invétéré, dégénere quelquefois en passion iliaque, ou en douleur au colon, lorsqu'il est causé par du phlegme; ou en tranchées, lorsqu'il est causé par la bile. Le *ténesme* négligé peut laisser un ulcere sordide & purulent, qui dégénere à la longue en fistule, & qu'on ne guérit qu'avec une extreme difficulté. LOMMIUS, *Medic. Observ.*

TENGA. Voy. *Palma Indica, Coccigera, Angulosa.*

TENON, τένων, *tendon.* Voy. *Tendo.*

TENONTAGRA, τενοντάγρα, de τένων, tendon, & de ἄγρα, saisissement; espece de goute dont le siége est dans les tendons larges : par exemple, dans les ligamens tendineux de la nuque du cou. On trouve ce mot dans Cœlius Aurelianus, *cap.* 5. *Morb. Chron. Lib. II.* vers la fin.

TENONTOTROTI, τενοντότρωτοι, de τένων, tendon, & de τρωτὸς, de τιτρώσκω, blesser; qui est blessé au tendon. GALIEN, *de C. M. P. G. Lib. III. cap.* 2.

TENOR, τόνος. Voy. *Tonos.*

TENSIO, τάσις. Voy. *Distensio* ou *Distentio.*

TENSIVUS, τενώδης, accompagné de tension. *Dolor tensivus*, douleur accompagnée de tension, ou causée, comme dit Galien, *de Loc. Affect. cap,* 9. par des flatulences ou vents.

TENSOR DIGITORUM. Voyez *Extensor digitorum communis.*

TENTA, terme barbare, qui signifie en Chirurgie *tente.*

TENTRHENIODES, τενθρηνιώδης. Hipp. περὶ ἀνατ. épitbete que cet Auteur donne au poumon, par où il marque que ce viscere est d'un tissu singulier, ou qu'il est percé d'nn grand nombre de petits trous. Ce mot vient de τενθρήνη, insecte armé d'un aiguillon, assez semblable à une guêpe, appellé par Aristote τενθρηδὼν, & par Gaza *teredo*, tigne; aussi τενθρήνιον signifie-t-il dans le même Auteur, une ruche; & Gaza qu'on estime généralement pour son érudition rend-il τενθρήνιον par *teredinarium.* C'est en ce sens qu'Hippocrate dit que les poumons sont *tentreniodes*, c'est-à-dire, percés de trous, semblables à ceux d'un rayon de miel, & d'un tissu singulier, ou qu'ils sont, selon la description qu'en fait Galien, *de Usu Partium, Lib. VII. cap.* 9. d'une substance molle, poreuse, sulphureuse, & propre à la coction de l'air extérienr, l'aliment naturel des esprits.

TENTIGO. Voyez *Priapismus.*

TENTIO. Voyez *Tensio.*

TENTIPELLUM, de *tendo*, étendre, & de *pellis*, peau; cosmétique qui efface les rides de la peau.

TENUANS ou ATTENUANS, *attenuant.* Voy. *Attenuantia.*

TENXIS, τέγξις, de τέγγω, humecter, tremper dans quelque fluide, teindre, imprégner. Erotien rend *Tenxis* par *Diabrexis*, l'action d'humecter. On trouve ce mot, *VI. Epid. Sect.* 8. *Aph.* 15. & il est opposé à ξηρότης, dessiccation.

TEP

TEPHRICON, τεφρικὸν, de τέφρα, cendre; ce mot est synonyme à *Spodicum.* Voyez *Spodicum.*

TEPHRION, τέφριον, nom d'un collyre ainsi appellé de τέφρα, cendre, parce que sa couleur étoit cendrée. Il s'appelloit aussi *Cythion*, κύθιον. On en trouve la préparation dans Aétius, *Lib. VII.* & dans Celse, *Lib. VI. cap.* 6. mais d'une maniere différente.

TEPIDARIUM, lieu des bains publics, ou ceux qui s'y rendoient commençoient par s'y reposer, suoient modérément, pendant qu'ils se déshabilloient, & qu'ils se disposoient à entrer dans le *Caldarium.* CELSE, *Lib. I. cap.* 4.

Il paroît que le *tepidarium*, & que l'*apodyterion* étoient le même endroit. Voy. *Apodyterion.*

TEPIDUS, χλιαρὸς. Voyez *Chliaros.*

TER

TERAGONILICA, préparés ou faits avec la main. RULAND.

TEREBELLA, *foret, villebrequin*, ou *trépan*; instrument de Chirurgie dont on se sert pour percer les os.

TEREBENTHINA, *térébenthine.* Voyez *Balsamum* & *Terebinthus.*

TEREBINTHUS, *térébinthe.*

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont en ailes. Ces ailes ont une côte commune, & la feuille finit de façon singuliere. La fleur qui est sur la plante mâle est apétale, & porte des étamines en pointes. Le fruit qui est sur la plante femelle, est à une ou deux capsules pleines de semences oblongues.

Boerhaave en compte les trois especes suivantes.

1. *Terebinthus vulgaris*, C. B. P. 400. Tourn. Inst. 579. Boerh. Ind. A. 2. 173. *Terebinthus*, Offic. Ger. 1245. Emac. 1433. J. B. 1. 278. Raii Hist. 2. 1577. *Terebinthus angustiore folio, vulgatior*, Park. Theat. 1526. *Le Térébinthe.*

Cet arbre est assez grand dans les pays Orientaux : mais ce n'est qu'un arbrisseau assez considérable dans les pays Occidentaux. Ses feuilles sont larges, divisées en plusieurs ailes, ovales & arrondies par le bout, opposées les unes aux autres, & terminées singulierement. Il fleurit au commencement du printems ; ses fleurs précedent ses feuilles ; elles sont en larges grappes ; leurs étamines sont purpurines ; elles sont suivies de noix dures & longuettes, dont les amandes ont un gout visqueux & résineux. La vraie térébenthine n'est autre chose que la résine de cet arbre ; la meilleure vient de l'Isle de Chio, elle est blanchâtre, claire, presque transparente, plus épaisse & plus ténace que la térébenthine de Venise, d'une odeur agréable ; celle qui vient de Chypre est plus brune, & plus chargée de crasse. MILLER, *Bot. Off.*

Cette térébenthine est de la substance du miel, d'une odeur résineuse fort agréable, & la meilleure de toutes les térébenthines pour les usages internes. Elle donne une odeur de violette à l'urine, lors même qu'on ne l'a prise qu'en clysteres. C'est un excellent diurétique, qui est très-bon pour les ulceres des reins, de la vessie & de l'utérus. On la donne communément en bol dans les gonorrhées avec des yeux d'écrevisses préparés, ou quelque autre absorbant. On la peut prendre aussi dans un jaune d'œuf, depuis une demi-dragme jusqu'à une dragme. Toutes ces précautions ne s'employent que pour déguiser son gout qui est désagréable. On peut employer pour le même effet le suc & la réglisse en poudre. On la donne aussi fort souvent en clystere, la faisant fondre d'abord dans un jaune d'œuf qu'on mêle dans une décoction. C'est de cette maniere qu'on l'administre dans les coliques pierreuses. Mais il faut préalablement vuider les intestins par des clysteres purgatifs. La dose sous cette forme, est depuis une once jusqu'à une once & demie. Il ne faut pas donner la térébenthine non plus que tous les autres baumes dans aucune maladie inflammatoire. GEOFFROY.

Ceux qui ont compilé les *Adversaria*, me paroissent s'en être rapportés à Théophraste, & avoir regardé sur son autorité le *térébinthe*, comme un arbre qui est toujours verd : mais Bellonius, Rauwolfius, Cesalpin & Clusius, Auteurs viridiques, & témoins occulaires, nous assurent que ses feuilles tombent. Mathiole dit que le *térébinthe* aime les lieux secs & exposés au soleil. Dioscoride nous apprend qu'il y en a dans la Judée, dans la Syrie, l'Isle de Chypre, dans l'Afrique & dans les Cyclades. Nous lisons dans Clusius qu'il croît de lui-même, dans plusieurs contrées de l'Espagne, du Portugal, en Languedoc, & en Provence, où on le regarde généralement comme un arbrisseau, quoiqu'il s'éleve à la hauteur & qu'il prenne la grosseur d'un arbre. Ray remarque que Clusius auroit pu compter l'Italie, entre les Contrées où croît le *térébinthe*, & il nous assure en avoir vu dans ce pays. Clusius paroît avoir ignoré qu'on tiroit la résine du *térébinthe*, dans les lieux où il le fait croître : mais Lobel dit que dans le bois de Valene, aux environs de Montpellier, le *térébinthe* rend une grande quantité de térébenthine, par les incisions qu'on y fait. Bellonius, après avoir assuré que cet arbre est commun dans la Syrie & dans la Cilicie, ajoute qu'on en tire une gomme, qu'on porte & qu'on vend à Damas, & que celle qui vient du Caire, y a été apportée de la contrée que les Turcs appellent *Asamia*, c'est-à-dire, de la Mesopotamie, & de l'Assyrie. Le *térébinthe* fleurit à Montpellier en Avril, & Jean Bauhin recueillit son fruit en Septembre.

Ses feuilles, son fruit & son écorce, sont, selon Dioscoride, astringens, & capables des mêmes effets que ceux du lentisque, si on les prépare, & si on les prend de la même maniere. On peut manger son fruit, mais il est malfaisant à l'estomac, échauffe & provoque les urines. C'est avec raison qu'on le regarde comme aphrodisiaque. On le prend dans du vin pour la piquure du phalangium ; & nous lisons dans Pline, que sa semence prise intérieurement calme le mal de tête.

Nous lisons dans Bellonius, que l'ancienne coutume de manger la semence du *térébinthe*, subsiste encore en Syrie & en Cilicie, & il ajoute avoir trouvé un Paysan Arabe, qui conduisoit un chameau chargé de cette semence qu'il alloit vendre à Damas.

Il y a une espece de noix, de la grosseur de l'aveline, creuse en dedans, & formée par les excroissances des feuilles du *térébinthe* mâle. Les Paysans de la Thrace & de la Macédoine, en font la récolte sur la fin de Juin, & les vendent fort cher aux Teinturiers en soie, de Pruse en Bythinie. Ils observent de les recueillir aussitôt qu'elles ont acquis la grosseur d'une noix de galle, parce que si on les laissoit plus long-tems sur l'arbre, elles s'allongeroient d'un demi-pié, & prendroient la forme d'une corne. Les ouvriers dont nous avons parlé ci-dessus, en consument eux seuls six mille livres par an.

Ce que nous appellons térébenthine, est, selon la description de Cordus, une résine blanche, jaunâtre, transparente, vitrée, ou d'un blanc tirant sur le bleu, que le *térébinthe* fournit. Si on la broye, elle se divise en une multitude de petits grains, & devient bien-tôt glutineuse & visqueuse. Son odeur est acre, agréable, quoiqu'un peu forte, & tient beaucoup de celle de la résine du larix, surtout lorsqu'on l'a paitrit avec les mains ou qu'on l'a mise sur des charbons ardens : elle est amere au gout & devient visqueuse sous la dent à laquelle elle s'attache. Elle sort de l'arbre, liquide, mais elle se seche peu à peu. Il y a des Marchands assez fripons pour donner à cette térébenthine seche, le nom d'encens, & pour la vendre comme telle. Mais ils appellent oliban, l'encens vrai, ne sachant pas que le mot Grec *olibanum*, & le mot Latin *thus*, sont des synoymes.

La térébenthine l'emporte, selon Dioscoride, sur toutes les autres résines ; il lui fait succéder le mastic que Galien lui préfere.

Toutes les résines, dit Dioscoride, sont émollientes, échauffantes, discussives & déversives. Mises en eclegmes, seules ou avec du miel, elles sont bienfaisantes dans les toux & les consomptions & facilitent l'expectoration. Elles provoquent les urines, cuisent les crudités, & rendent le ventre libre. On s'en sert pour agglutiner les poils des paupieres. Mêlées avec le verd-de-gris, le vitriol & le nitre, elles guérissent la lepre. Avec le miel & l'huile, elles nettoyent les oreilles, & consument la sanie qui en coule ; elles font cesser la demangeaison qui surviennent aux parties naturelles. Elles entrent dans les emplâtres, les malagmes, & les acopa. Elles sont bienfaisantes dans les maux de côtés, appliquées seules ou en liniment.

La térébenthine, a, selon Galien, une espece d'amertume, mêlée d'un peu d'astringence, qui la rend plus digestive que le mastic. Elle en devient encore déversive au point de guérir le psora ; c'est par la même raison qu'elle relâche le ventre.

La térébenthine est pareillement utile dans la pierre & les autres maladies des reins. C'est assez la coutume dans la pratique, de calmer les symptomes qui accompagnent la gravele, & d'user ensuite de térébenthine, qu'on a soin de faire bouillir pour la rendre moins échauffante & plus astringente. On fait la même chose dans la sciatique, la paralysie & la goute. Dans les dernieres maladies, on y a recours deux fois la semaine, & on la prend lavée ou non lavée dans l'eau de chicorée. Avicene en recommande la grosseur d'une noiset-

te, tous les matins à jeun dans la goute & dans les autres maladies des articulations. Il n'est pas étonnant qu'elle soit bienfaisante dans la goute, puisqu'elle soulage dans la pierre; car la goute & la pierre sont deux maladies fort analogues. Elles ont la même cause matérielle, & on les confond quelquefois par métathese.

On peut donner la térébenthine, 1°. seule, ce qu'on appelle en substance. 2°. Dans quelques véhicules aqueux avec un peu de jaune d'œuf, ce qui forme un mêlange laiteux. 3°. Un peu épaissie & en pilules. Il faut préférer les deux premieres formes à la troisieme, à cause de l'évaporation des parties spiritueuses à laquelle elle donne lieu. SCHRONER.

Sachez d'abord que nos Droguistes ne connoissent pas la vraie térébenthine, & que celle qu'ils vendent n'est autre que la résine du larix, où celle qu'on tire des tubercules des jeunes sapins.

Secondement, que l'odeur de la vraie térébenthine, se communique à l'urine de ceux qui en prennent, & qu'elle tient beaucoup de celle de la violette. Quelqu'un m'a assuré, dit Caspard Hoffman, que c'étoit un anodyn d'une efficacité surprenante dans les douleurs aux parties naturelles.

On rompt au printems les tendres rejettons des petites branches du *térébinthe*, qui est alors en bouton, du moins c'est ainsi que cela se pratique aux environs de Montpellier dans le Languedoc, ou dans d'autres contrées. Il en sort un suc ou lait semblable à celui du figuier; on le reçoit & on le garde dans des vaisseaux convenables: il y devient limpide, ténace & résineux; lorsqu'il est récent, ou pour me servir de l'expression de Pline, lorsqu'il est en moust, il ne fait aucune tache aux draps de laine sur lesquels on le répand. On n'a qu'à les laver, pour l'emporter: mais si on l'y laisse reposer & s'épaissir, on a beau laver, on ne peut l'emporter, qu'en mêlant à l'eau un jaune d'œuf. LOB. *de Balsamo.*

La térébenthine distilée, ou huile de térébenthine a la même nature que l'huile de baume, si elle n'est un peu plus chaude. On s'en sert dans les maladies froides, surtout des nerfs.

L'huile distilée de térébenthine, prise intérieurement est d'une efficacité singuliere dans les douleurs néphrétiques. Elle est aussi bienfaisante dans les contractions, tensions & relâchemens des nerfs. Pour cet effet, on l'applique en liniment sur les parties affectées. On les en frotte pendant un tems considérable avec une main qu'on fait chauffer. On en usera avec succès, si l'on observe surtout de la mêler & de la battre avec de l'esprit de vin bien rectifié.

Il y en a, dit Schroder, qui mettent de la térébenthine & la laissent fermenter dans la biere, dont ils font leur boisson ordinaire, lorsqu'ils sont attaqués de la pierre, ou d'obstruction aux visceres.

On trouve dans Dioscoride la maniere de préparer un vin de *térébenthine*, en broyant & faisant bouillir dans du vin nouveau les branches & les baies du térébinthe. Comme ce vin n'est plus d'usage, nous n'en parlerons point. Les Anciens faisoient un si grand cas des tendres rejettons du térébinthe, qu'ils en faisoient provision pour l'hiver. RAY, *Hist. Plant.*

L'écorce & les fleurs du térébinthe sont très-astringentes; elles soulagent dans la diarrhée, poussent par les urines, & provoquent à l'acte vénérien. Cet arbre fournit la meilleure résine que nous connoissions; on l'appelle *térébenthine.* C'est une substance résineuse, transparente, molle, plus épaisse que celle du larix. On nous l'apporte de Chypre & de Chio. La *térébenthine* commune vient d'Allemagne & de Norvege; on la tire des jeunes pins & des jeunes sapins auxquels on fait des incisions, & on la dépure en la lavant à plusieurs reprises avec de l'eau.

On fait peu d'usage de la *térébenthine* de Chypre ou de Chio; on lui substitue la *térébenthine* de Venise. La *térébenthine* de Venise se tire du larix. Voyez *Larix.* C'est une substance liquide de la consistance du miel nouveau, d'une couleur jaunâtre, d'un gout acre & amer, & d'une odeur assez agréable.

Elle est bonne dans la colique néphrétique, la toux, l'asthme, les ulceres à la vessie & aux reins, la strangurie, la gonorrhée, les fleurs blanches, & les plaies tant internes qu'externes. Si on en prend une dose plus forte qu'à l'ordinaire, elle procure une selle. On l'emploie extérieurement dans les maladies des nerfs, & dans les tumeurs qu'il s'agit de discuter. Elle entre aussi dans les clysteres vulnéraires, anti-néphrétiques, & contraires à la colique, qu'on injecte dans la vessie, dans la matrice & dans les intestins. C'est un ingrédient d'un grand nombre d'emplâtres: elle hâte la suppuration, & guérit la gale & d'autres affections cutanées. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.* SCHRONER.

2. *Terebinthus peregrina, fructu majore, pistachiis simili, Eduli*, C. B. P. 400.

3. *Terebinthus Indica Theophrasti, pistachia Dioscoridis*, Tourn. Inst. 380. Boerh. Ind. A. 2. 173. *Nux pistacia*; Offic. Park. Theat. 1417. *Pistacia*, Ger. 1248. Emac. 1436. J. B. 1. 275. Raii Hist. 2. 1682. *Pistacia peregrina, fructu racemoso, sive Terebinthus Indica Theophrasti*, C. B. P. 401. *Le Pistachier.*

La pistache est le fruit d'un grand arbre dont les feuilles sont en ailes, émoussées par la pointe & semblables à celles du sapin; qui porte des bouquets de petites fleurs blanches, auxquelles succedent de longues pommes pointues, couvertes d'une écorce brune & ridée, sous laquelle on trouve une coquille blanche, fragile, contenant sous une peau rougeâtre, une amande verdâtre, douce & agréable au gout, & qui croît dans les contrées orientales de la Perse & de la Turquie.

Ce fruit passe pour nourrissant, restaurant & bienfaisant aux personnes foibles & menacées de consomption. Il leve les obstructions du foie & de la rate, & passe pour provoquer à l'acte vénérien. MILLER, *Bot. Off.*

Les pistaches sont bienfaisantes à l'estomac. Dioscoride & Pline assurent, que soit qu'on les mange seules, où qu'on les broie ou qu'on les prenne dans du vin, elles sont bonnes contre la morsure des animaux venimeux. Elles ont à tous autres égards les mêmes propriétés que les amandes de la pomme de pin.

Galien dit que les pistaches ont des particules déliées, un peu d'amertume, & une odeur agréable; d'où il infere qu'elle leve les obstructions surtout au foie; qu'elles soulagent même dans celles de la poitrine & des poumons, & qu'elles nourrissent peu. Mais presque tous les Modernes s'accordent à les regarder comme nourrissantes & aphrodisiaques; c'est pourquoi les Medecins François, Espagnols & Italiens les recommandent dans les desserts, avec d'autres ingrédiens d'une nature restaurante & corroborative. En un mot on en fait tant de cas, qu'il n'y a presque point d'analeptiques où elles n'entrent.

Matthiole dit, que l'huile de pistache prise intérieurement, appaise les douleurs internes causées par des flatulences ou par un phlegme visqueux. Le même Auteur nous assure qu'elle est bonne dans les convulsions & dans la paralysie, & que l'usage intérieur qu'on en fait, fortifie la faculté d'engendrer. RAY, *Histoire des Plantes.*

Les pistaches sont échauffantes, humectantes, atténuantes & apéritives. On s'en sert principalement dans les engorgemens mucilagineux des poumons, & dans les obstructions du foie. Elles fortifient l'estomac, dissipent les nausées, arrêtent le vomissement, réveillent

l'appétit, & font une bonne nourriture. Dale, d'après *Schroder*.

Miller fait mention de plusieurs especes de *térébinthe*.

TEREBOTIN; terme de Paracelse, par lequel, selon toutes les apparences, il veut dire térébenthine.

TEREBRA, *forêt*, *villebrequin*, *trépan*, *tireballe*; instrument de Chirurgie pour percer les os, ou pour en tirer les corps étrangers & durs, comme les balles hors des blessures.

TEREDO, Offic. Schrod. 1. 347. *La Tigne*.

Les Auteurs ne sont point d'accord entre eux sur le *teredo*; les uns en font un insecte & les autres un autre. Aldrovandus en distingue de quatre especes. La premiere s'engendre dans les bois, & retient le nom de *teredo*; il appelle la seconde *vermiculus*, la troisieme *thris*, & la quatrieme *cossus*. Johnson en ajoute une cinquieme d'après Agricola, qui est de la couleur du cuivre, & que ce dernier appelle dans sa langue *Kupfferworm*, qui est, selon toute apparence, ce ver à six pattes qui produit le *Scarabæus minor arborum*, qu'on trouve communément dans les arbres, & qui est le *teredo* de nos Droguistes.

Quant aux parties de cet insecte dont on fait usage, on n'emploie que ses excrémens farineux.

Cette poudre est dessiccative; c'est pourquoi on en saupoudre avec beaucoup de succès les ulceres humides & aqueux; & c'est par la même raison que les Nourrices en font un si grand cas; elles s'en servent pour sécher les excoriations des enfans. Dale, d'après *Schroder*.

Teredo, *carie* ou *vermoulure*, maladie des os.

TEREGAM, H. M. nom d'un figuier qui croît au Malabar, & que Commelin appelle *Ficus Malabarica, foliis rigidis, fructu rotundo lanuginoso, flavescente, cerasi magnitudine*.

C'est un grand arbre, haut de trente piés, dont la racine broyée dans du vinaigre, préparée avec du cacao, & prise le matin à jeun, passe pour rafraîchir les intestins. Son fruit est aussi très-rafraîchissant.

TERENGIBIL, ou TERENIABIN; terme Arabe; *manne*.

TERES MAJOR, le *grand rond*.

C'est un muscle longuet, épais & applati, situé un peu obliquement entre l'angle inférieur de l'omoplate & la partie supérieure du bras. On l'appelle *rond*, quoiqu'il ait plus de largeur que d'épaisseur, de même que le *petit rond* son voisin, parce qu'ils approchent un peu de cette figure, au lieu que tous les autres muscles qui meuvent le bras sur l'omoplate, en sont fort différens.

Il est attaché tout charnu par son extrémité postérieure à toute la grande facette angulaire de la face externe de l'omoplate, sur la côte inférieure de cet os, & proche de son angle voisin. De-là il s'avance par des fibres longitudinales vers le quart supérieur de l'os du bras, où il se termine par un tendon plat & large, excepté quelques fibres charnues qui se continuent jusqu'au bout du bord supérieur du tendon, en faisant un même plan avec lui.

Il s'attache par son extrémité antérieure au bas de la ligne osseuse de la petite tubérosité de la tête de l'os du bras, le long du bord de la goutiere osseuse presque vis-à-vis, & quelquefois un peu plus bas que l'attache du grand pectoral. Il revêt la cavité de la gouttiere par un prolongement tendineux qui s'y rencontre avec celui du grand pectoral, & en paroît une même continuation. Cette attache est au-dessous de celle du tendon du grand dorsal, & communique avec elle par une petite aponévrose.

Les tendons de ces deux muscles, savoir, du grand rond & du grand dorsal, se trouvent presque dans un même plan, comme j'ai dit dans l'exposition du dernier; ensorte que le bord supérieur du tendon du *grand rond* monte un peu à côté du bord inférieur de celui du grand dorsal, & ces deux bords se croisent un peu. Le tendon du grand dorsal passe derriere, & couvre celui du *grand rond*.

Ces deux tendons sont bridés proche de leurs attaches par une bandelette ligamenteuse qui descend de l'attache du muscle soûclavier, & s'insere au-dessous de l'attache du *grand rond*. Elle couvre les deux tendons, & les serre contre l'os du bras.

La portion antérieure de ce muscle est cachée par le deltoïde.

Ce muscle, par l'attache de son tendon à l'os du bras, pareille en direction à l'attache du grand dorsal au même os, est un muscle congenere de la portion postérieure-supérieure du grand dorsal. Il fait faire comme cette portion, deux sortes de mouvemens à l'os du bras. Il le tourne de la même maniere autour de son axe pour porter l'avant-bras derriere le dos.

Il sert encore, de même que la portion postérieure du grand dorsal, à tirer le bras simplement en-arriere sans le tourner autour de son axe. Mais il ne peut faire ce mouvement simple, non plus que le grand dorsal, à cause du contour de leurs attaches, qu'avec le secours de quelqu'autre muscle, qui en même-tems par maniere d'antagoniste, empêche le roulement ou la rotation de l'os. Tel est le petit rond, comme je l'expliquerai dans l'article qui le regarde.

La rencontre du tendon ou de la bande tendineuse du *grand rond*, avec la bande tendineuse ou le tendon du grand dorsal, mérite quelque attention particuliere. Ces deux tendons sont attachés par leur largeur sur une même ligne le long du bord de la gouttiere osseuse du bras, vis-à-vis l'attache du grand pectoral, à l'autre bord de la même gouttiere. Ces deux tendons se croisent par leur longueur dans un même plan, de maniere que celui du *grand rond* va obliquement de haut en-bas, & celui du grand dorsal va obliquement de bas en-haut.

Par cette rencontre & par ce croisement, ces deux tendons séparés ont à peu près la même disposition & le même arrangement que j'ai fait remarquer dans le seul tendon du grand pectoral, par son repli & par sa duplicature croisée. Ainsi le *grand rond* peut être l'antagoniste particulier de la portion supérieure du grand pectoral, & le grand dorsal peut être celui de la portion inférieure du même grand pectoral; comme aussi le grand pectoral & le grand dorsal, en agissant tous les deux en même-tems, deviennent un antagoniste commun de tout le grand muscle pectoral, quand il agit par ses deux portions en même-tems.

Ces deux tendons sont bridés proche de leurs attaches par une bandelette ligamenteuse, qui descend de l'attache du muscle sous-scapulaire & s'insere au-dessous de l'attache du *grand rond*; & elle couvre les deux tendons & les serre contre l'os du bras. L'usage de cette bandelette paroît être d'empêcher, que dans un mouvement violent de rotation ou circonvolution de l'os du bras, ces tendons ne se détachent du bord de la gouttiere osseuse.

Le *grand rond* peut aussi mouvoir l'omoplate sur l'os du bras, en tirant l'angle inférieur de l'omoplate en-bas, & en l'approchant de l'os du bras: mais il faut pour cela que le bras soit arrêté par quelque résistance, comme quand l'homme étant debout, toute l'extrémité supérieure abaissée, la main est chargée de quelque chose qui pese considérablement. Par ce mouvement particulier, le *grand rond* peut en certain cas aider à hausser l'acromion ou sommet de l'épaule, & à en empêcher l'abaissement.

TERES MINOR, le *petit rond*.

C'est un muscle fort charnu, à peu près semblable au grand rond, mais plus étroit & plus court, placé au-dessus du grand rond entre la côte inférieure de l'omoplate & la tête de l'os du bras.

Il est attaché par un bout à toute la partie moyenne de la côte inférieure de l'omoplate, & à la facette longue qui est immédiatement au-dessus de cette côte, depuis la grande facette angulaire jusques vers le con de l'omoplate. De là il va tout charnu, & se termine par un tendon plat qui s'attache à la facette postérieure on inférieure de la grosse tubérosité de la tête de l'os du bras, & même un peu au-dessous.

Il est fort collé au bord inférieur du sous-épineux, & même unit son tendon avec le sien. C'est pourquoi les Anciens l'ont confondu avec lui, & ne l'ont pas regardé comme un muscle particulier. Il est couvert par le deltoïde.

Le bras étant abaissé, il en peut faire la rotation, c'est-à-dire, le rouler, ou tourner autour de l'axe de sa longueur, & cela de devant en-dehors, comme quand ayant l'avant-bras fléchi & appliqué au bas de la poitrine; on l'en écarte sans écarter en même-tems le coude du côté. Ce mouvement est à contre-sens de la rotation que fait le sous-scapulaire, & que le grand rond peut aussi faire.

Le *petit rond* peut encore servir à tirer simplement le bras en-arriere, soit qu'il soit en même-tems abaissé, ou levé: mais il faut pour cela que le sous-scapulaire lui serve de modérateur en même-tems, pour empêcher le mouvement de rotation. La coopération proportionnée des muscles est nécessaire partout dans leurs mouvemens particuliers, dans les uns plus, dans les autres moins. WINSLOW.

TERETRON, τέρετρον; le même que *Terebra* ou *Terebella*.

TERFEZ; espece de trufle blanche, qu'on trouve dans les sables de la Numidie, on dit que grillée sur la cendre, ou cuite dans du lait, elle est fort nourrissante, qu'elle est bienfaisante à l'estomac, qu'elle répare les forces, & qu'elle régénere les humeurs séminales.

TERMINTHI, τέρμινθοι; est rendu dans l'*Exegesis* de Galien, par οἱ τῷ τῆς τερμίνθου καρπῷ παραπλήσιοι κατὰ τὸ δέρμα συνιστάμενοι παρὰ φύσιν ὄγκοι; « tumeurs contre « nature, situées sur la peau, & à peu près semblables « au fruit du térébinthe. » Il paroît que Galien a en vûe dans cette définition l'endroit du *Lib. II. Epid.* où on lit, κἄπειτα ἐν κνήμῃ τέρμινθοι ἐγένοντο; après quoi il lui vint des *termenthi* aux jambes. Hippocrate emploie encore ce terme, *Lib.* περὶ χυμῶν, dans l'endroit où il dit, οὔτε τερμίνθοισιν ἁλίσκονται, « il ne leur « vient point de *terminthi*, » termes qu'il répete, *VI. Epid. Sect.* 3. *Aphor.* 28. que Galien explique de cette maniere: καὶ τὸ τῶν τερμίνθων δ' ὄνομα μελάνων τινῶν ἐκφυμάτων, &c. « Par *terminthi* il faut entendre une sorte « de tubercules noirs, qui viennent singulierement aux « jambes, & sont à peu près de la couleur & de la « grosseur du fruit de térébinthe; » définition qu'il paroît avoir tirée de Dioscoride d'Alexandrie, que cite Paul, *Lib. IV. cap.* 24. à l'endroit où il appelle ces tumeurs *terebenthi*, τερέβινθοι.

Le *terminthus* est décrit par quelques-uns de la maniere qui suit:

τέρμινθος ἐστὶν ἀπόστημα περὶ τὴν ἐπιφάνειαν γινόμενον, μετὰ φλυκταινώσεως ἧς ῥαγείσης ἰχὼρ τις ἀποῤῥεῖ, καὶ ἡ ὑποκειμένη σάρξ κατατετρημένη φαίνεται: « le *terminthus* est un abs« cès à la peau avec une pustule, laquelle venant à cre« ver rend un ichor, qui étant évacué, laisse voir un « trou dans la chair de dessous. »

Cette définition est tirée d'une Scholie, qui est en marge d'un Hippocrate manuscrit à la Bibliotheque du Roi, & qui ressemble beaucoup à celle d'Oribase, *Synop. Lib. VII. cap.* 36. transcrite par Paul au commencement de son chapitre ci-dessus cité. « Oribase, dit-il « en cet endroit, entend par le *terminthus*, un tubercu« le, avec une *phlyctene* (*phlyctæna*, pustule) qui venant « à percer, laisse les parties subjacentes comme râclées. » Pollux, *Lib. IV. cap.* 25. définit le *terminthus*, φῦμα φλύκταιναν ἔχων, « un tubercule avec pustule. » Aétius prescrit pour la cure du *terminthus* le même traitement que pour les épinyctides. Voyez *Epinyctis*.

J'ai distingué dans la pratique que j'ai faite de la Medecine, dit Wiseman, deux especes de tubercules douloureux: les Anciens en ont fait mention sous les noms d'*epinyctis* & de *terminthus*; ces pustules incommodent, attaquent la peau, aux mains & aux cuisses. Elles different peu l'une de l'autre; elles se trouvent même souvent ensemble.

L'*epinyctis*, est de la grosseur d'un lupin, d'un rouge foncé, quelquefois d'une pâleur livide, & est accompagnée de douleur & d'inflammation considérable. Elle rend d'abord de la sanie; ensuite une matiere sanguinolente. Le *terminthus* est un peu plus petit, d'une couleur noirâtre; il s'ouvre, & rend de la sanie; au bout d'un jour ou deux, il se fait une séparation; l'escarre tombe, & la pustule se digere, & tend à guérison.

Ces deux maladies proviennent d'une chaleur excessive dans le sang; elles sont sans malignité, sans danger, & se guérissent facilement, si le Chirurgien ne commet aucune erreur dans la cure.

Elle consiste à évacuer par la saignée la purgation & le régime, comme dans le phlegmon.

Les Anciens nous ont recommandé en application extérieure les feuilles de ciguë, de dulcamere & de plantain; avec de la fleur fine, ou des raisins bien nettoyés & bien broyés. On peut aussi laver ces pustules avec de l'eau salée, pour dessécher la sanie, & prévenir l'érosion; les panser ensuite avec un mélange en partie égale de soufre naturel, de litharge d'argent, avec du vin. On ne m'a jamais appellé en pareil cas, que le mal ne fût à son dernier période. Alors j'ai trouvé que les anodyns produisoient de bons effets; & j'ai toujours achevé la guérison avec l'onguent de tuthie.

On m'envoya une fille attaquée d'une *epinyctis* au côté inférieur du bras, de la grosseur d'un lupin de la plus grande espece, livide, avec une petite pustule aiguë placée dans le milieu; l'inflammation étoit grande, & les tendons étoient affectés de dureté à la jointure. Je lui ordonnai un cataplasme de mucilage de psyllium, de guimauve & de graines de lin, & les embrocations d'huile de roses & de camomile; par ce moyen le tubercule vint à suppuration, la pustule s'ouvrit & rendit une sanie claire. Je la pansai avec un jaune d'œuf; & deux jours après le tubercule même rendit une matiere sanguinolente. J'ajoutai du basilicon au jaune d'œuf, j'appliquai le cérat de guimauve, & je continuai l'embrocation: depuis ce tems, la matiere se digéra de mieux en mieux, les douleurs diminuerent, & je terminai la cure avec l'onguent de pompholyx, & l'emplâtre de bol.

Un jeune homme fut attaqué de la même maladie, à la partie supérieure du poignet; on l'adressa à quelqu'un qui y fit une incision; depuis ce tems son *epinyctis* devint fort douloureuse, elle étoit dure & seche lorsqu'il vint à moi; la douleur s'étoit communiquée le long des tendons & des nerfs, jusqu'à l'aisselle & aux glandes. Je fis une embrocation au bras, depuis l'aisselle jusqu'au poignet, avec l'huile de rose & le vinaigre, & je mis une emplâtre de bol sur les glandes. J'appliquai le basilicon sur le tubercule, avec l'huile de roses, que j'étendis par tout en forme d'emplâtre, & je continuai ce pan-

ſement deux fois par jour; je me propoſois le lendemain de faire tirer du ſang au malade; mais je le trouvai mieux. Je ſentis dans la même ſoirée le tubercule s'amollir; & j'en vis ſortir une matiere ſanguinolente. Depuis ce tems la digeſtion alla de mieux en mieux, les accidens diminuerent, la réſolution des glandes ſe fit en quatre ou cinq jours, & je guéris l'ulcere avec l'onguent de tuthie, &c.

Une femme d'environ quarante ans, eut un *terminthus* à la jointure du premier doigt; je fus appellé auprès d'elle; c'étoit un petit tubercule enflammé tout autour de ſa baſe, dont le ſommet étoit noir, & d'où il s'étendoit de longues traces d'inflammation juſqu'à un cautere qu'elle avoit au même bras; l'inflammation avoit-elle paſſé de la puſtule au cautere, ou du cautere à la puſtule; c'eſt ce que je ne pus ſavoir. Quoiqu'il en fût, il y avoit certainement des marques de communication de l'un à l'autre, ils étoient douloureux, & la malade avoit la fievre: il y avoit dans le cautere une petite ſemence d'orange que j'en ôtai; j'y mis un pois commun; je commençai le panſement avec des linimens, & j'appliquai une emplâtre pour les arrêter, je mis ſur la puſtule du baſilicon, avec le jaune d'œuf, & du cérat de ſuif de dain. La ſuppuration ſe fit le jour ſuivant; & le ſommet du tubercule tomba en eſcarre; j'emportai des peaux molles; & j'appliquai l'onguent de tuthie; la cicatriſation ſe fit en cinq ou ſix jours; pendant ce tems la malade eut une diarrhée qui la purgea. Cette diarrhée fut ſuivie de chaleur, de rhûmatiſme & de fievre; je la fis ſaigner & elle guérit. WISEMAN, *Chirurgie.*

TERNA, le même qu'*Impetigo*, ou *Mentagra*. CASTELLI d'après *Falloppe*.

TERNATEA.

Voici ſes caracteres:

Sa fleur eſt légumineuſe, un pavillon couvre preſque entierement le baſſin, & les ailes; ſon piſtil dégénere en une ſilique, qui s'ouvre de deux côtés, & qui eſt pleine de ſemence en forme de rein; ajoutez à ces caracteres que ſes feuilles ſont en ailes, & terminées par un lobe impair.

Millet en compte les quatre eſpeces ſuivantes.

1. *Ternatea, flore ſimplici, cœruleo*, Acad. Reg. Sc.
2. *Ternatea, flore pleno, cœruleo*, Acad. Reg. Sc.
3. *Ternatea, flore ſimplici albido*, Acad. Reg. Sc.
4. *Ternatea Americana, perennis, flore cœruleo*, Houſt.

M. Tournefort a donné à cette plante le nom de *ternatea*, de Ternate, une des Iſles Moluques, d'où cette plante a paſſé en Europe pour la premiere fois.

Les fleurs de la premiere & de la ſeconde eſpece ſont d'un bleu très-foncé; ſi on les met dans l'eau, & qu'on les y laiſſe macérer, elles la teindront d'un bleu auſſi fort qu'auroit fait l'indigo.

La troiſieme eſpece ne differe de la premiere, que par la couleur de la fleur.

Le Docteur Houſtoun découvrit la quatrieme eſpece à la Jamaïque d'où il en envoya de la ſemence en Angleterre. *Dict. de Miller.*

TERNIABIN, le même que *Terengibil.*

TERRA, γὴ, *Terre*. Voyez *Analyſis*.

Γὴ κεραμικὴ, (*terra ceramica*) de κεραμεὺς, potier, dans Hippocrate, *Lib. de intern. Affect.* ſignifie de la terre à potier, *terra figularis*, ou *figulina*, *Lib. I. de morbis*, il l'appelle γὴ κεραμῖτις, & au commencement du *Livre III.* il la met au nombre des rafraîchiſſans. Galien dans ſon *Exegeſis* la rend par ἀργίλη, *argilla*, argille.

Γὴ σμηκτὶς ἢ σμηκτικὴ, *terra ſmectis*, ou *ſmectica*, de σμήχω, déterger, eſt rendu dans l'*Exegeſis* de Galien, & dans Erotien par κιμωλία, *cimolia* (*terra*). On trouve ces mots, *Lib. II.* περὶ γυναικ. & *Lib. de fiſtulis*, où il conſeille d'oindre les bras avec cette *terre*.

Γὴ μέλαινα ἡ Σαμίη, *terra melæna Samia*, « *terre* noire de « Samos. » Hippocrate, *Lib.* περὶ γυναικ. φυσ. conſeille d'en prendre intérieurement, pour déterger l'utérus.

Γὴ χαλκῖτις, *terra chalcitis*, ſelon Galien, dans ſon *Exegeſis*, ne ſignifie rien de plus que *chalcitis*. Il ſemble avoir en vûe cet endroit du *Lib. de fiſtulis*, où on lit: συμμίξας τῆ (pour γῆ) χαλκίτιδι ἴσον, « mêlant avec « une égale quantité de *chalcitis*.

Γὴ ἐρετρὶς ἢ ἐρετριὰς, *terra Eretris*, ou *Eretrias*, ou *Eretria*. Hippocrate, *Lib. III. de morbis*, conſeille d'en frotter la poitrine, pour découvrir en quel endroit du thorax, le pus eſt logé.

Γὴ ψιλὴ, *Lib. de Aer. Loc. & aq.* ſignifie un terrein nu, par oppoſition à γὴ δασεῖα, une terre couverte d'arbres & de buiſſons.

Γὴ ἐν κοίλῳ καὶ πνιγηρὴ, *terra in cœlo & camino*, « une *terre* « creuſe, enfoncée, & brûlée, » par oppoſition à γὴ μετεωρὸς καὶ ψυχρὴ, « ſol élevé & froid. »

Des différences des terres.

On entend généralement par *terre*, cette ſubſtance, qui délayée & paitrie avec quelque liqueur, forme de l'argile; car celle que l'on trouve dans les métaux, ne ſe diſſout point. J'entends par diſſolution, la ſéparation de toutes les parties dans un fluide, au lieu que par humectation, je n'entends que l'imprégnation faite à la ſurface d'un corps, ſans ſéparation de parties.

Toute *terre* eſt deſſiccative, parce que ſa ſubſtance eſt naturellement dure, & lorſqu'elle ne porte avec elle aucune particule ignée, elle deſſeche fort doucement, & ſans cauſer la moindre corroſion. On lui donnera cette qualité par des lotions; il y a quelque *terre* qu'il n'eſt pas beſoin de laver, il y en a d'autres qu'il faut laver deux ou trois fois. Si vous avez le goût fin & délicat, vous jugerez à l'acrimonie ou à l'aſtringence d'une *terre*, s'il faut la laver ou non. Mais comme il eſt impoſſible de trouver une ſubſtance abſolument ſimple & ſans mélange; nous conſidérons la *terre*, comme un tout compoſé; dont les quantités ſont différentes, & qui varient par rapport à ſa péſanteur & à ſon gout. Si une *terre* paroît aſtringente, plus ſon aſtringence ſera grande, plus elle ſera froide. Si elle décele quelques qualités acrimonieuſes, ſa chaleur ſera proportionnée à ſon acrimonie. Si elle eſt légere, la quantité d'un principe aërien, répandu dans ſon tiſſu, en eſt d'autant plus grande. Si elle eſt péſante, plus ſon poids ſera grand, plus elle contiendra de *terre* vraie. Si elle contient un principe chaud, elle échauffera. Si elle eſt aſtringente & froide, elle refroidira & répercutera. Si elle eſt déterſive & ſans chaleur ſenſible, elle deſſéchera doucement. Si elle eſt très-viſqueuſe, elle ne ſera point déterſive; elle agira beaucoup mieux en qualité d'emplaſtique, elle ne deviendra déterſive, que lorſqu'une acrimonie accidentelle aura cauſé ſa viſcoſité, comme nous voyons qu'il arrive dans l'œuf.

Ces Obſervations ſont néceſſaires, & il n'y a preſque aucune ſubſtance dans la matiere médicale, à laquelle elles ne ſoient applicables; car les uns s'imaginent que tout ce qui eſt brûlé devient plus froid qu'il n'étoit auparavant; d'autres, au contraire, penſent que la calcination augmente la chaleur; & les uns & les autres ſe trompent. Tout ce qui eſt acrimonieux perd de ſa chaleur par la calcination: mais tout ce qui n'a point d'acrimonie, devient plus chaud après avoir été

brûlé. Rien n'est parfaitement froid après la calcination; il reste toujours dans les substances calcinées quelques particules ignées & très-déliées : ce sont les lotions qui emportent ces particules; mais la substance terreuse qui reste après les lotions est parfaitement froide, & desseche sans causer de corrosion : quant à la qualité échauffante, & aux particules subtiles & ignées de l'ingrédient lavé, elles passent dans l'eau dont on s'est servi.

La maniere de laver toutes les *terres*, consiste à les paitrir dans de l'eau qui n'ait aucune qualité médicinale sensible, de précipiter le limon, de décanter l'eau & de séparer le sable & le gravier, qui occupera le fond. AETIUS, *Tetrab. Serm.* 2. *cap.* 1.

Des propriétés médicinales de la terre des champs.

La *terre* de tous les champs cultivés, qui sont gras, est bonne dans la cure de toutes les maladies où il s'agit de dessécher; c'est à cette fin, qu'on s'en sert à Alexandrie & en Egypte. J'ai vû à Alexandrie des personnes attaquées d'hydropisie, & qui avoient la rate affectée, se servir du limon de la *terre* d'Egypte. Ce limon appliqué en cataplasme au gras des jambes, aux cuisses, aux coudes, aux bras, au dos, aux côtés & à la poitrine, soulage fréquemment. Il y en a qui traitent de la même maniere les inflammations invétérées & les tumeurs molles; j'en ai connu qui étoient devenus hydropiques, à la suite d'une évacuation immodérée par les hémorrhoïdes, & qui se sont fort bien trouvées de ce remede. Il a emporté plusieurs fois des douleurs invétérées, & fixées dans des endroits particuliers. Tout ce qui précede est de Galien; ce que nous allons ajouter est de Straton.

Dans les douleurs de tête invétérées.

Prenez de la crasse des bains ou de l'eau chaude; mêlez-là avec de la *terre* noire bien lavée, ou lavez la *terre* dans une décoction de sommités de roses; ajoutez à la *terre* un tesson de vaisseau où l'on a mis du vinaigre; broyez dans une décoction de laurier; ou mêlez la *terre* avec un morceau de tuile de four, (Voyez *Clibanus*.) & versez dessus de la décoction de sampsuchus.

Pour l'éruption des pustules dans la galle & dans la teigne.

Prenez de la *terre* noire; paitrissez-la avec une décoction d'amandes ou de lupins amers; ou lavez un baril à vinaigre avec de la décoction de rue, & paitrissez ensuite la *terre* avec cette décoction; ou broyez les molécules de sel que vous trouverez au fond des vaisseaux qui contiennent le garum; mêlez ensuite ce sel avec la *terre*, & vous aurez dans ce mélange un excellent remede; ou ajoutez à la terre de la fiente de pigeon; & paitrissez le tout avec de la décoction d'*halicacabus*.

Pour la toux invétérée, avec une constitution dépravée.

Prenez de la terre, paitrissez-la avec une décoction d'eau de veau; & frottez en la poitrine, ou lavez un vaisseau où l'on aura mis du miel avec la même liqueur, & en paitrissez ensuite la *terre*; vous pouvez aussi la préparer avec une décoction de cumin, de miel & de sampsuchus, & vous vous en servirez ensuite.

Pour les maladies de la rate.

Prenez des cendres de farment, & de lie de vin en grumaux; mêlez-les avec de la terre, ou paitrissez la *terre* avec une décoction de feuilles de caprier; ou ajoutez-y des récrémens ou de la litharge d'argent, & servez-vous en; ou préparez-la avec une décoction de *serapias triteslicularis*.

Pour l'hydropisie.

Pilez de vieux fragmens d'un vaisseau qui ait contenu de la saumure; & mêlez cette poudre avec la *terre*; ou ajoutez à la *terre* le garum de porc ou de veau; ou faites bouillir du sampsuchus dans de l'eau de mer, & paitrissez ensuite la *terre* avec cette eau; ou délayez des ingrédiens salés dans une décoction de lupins amers, & la mêlez avec la *terre*; ou ajoutez de l'alun calciné, & des cendres de pouliot, & paitrissez la *terre* & ces ingrédiens avec de l'oxymel; ou prenez de la bouse de vache séchée, la broyez, la mêlez avec la *terre*, & la paitrissez, comme ci-dessus, avec l'oxymel.

Pour la sciatique, & toutes les maladies froides des parties nerveuses.

Faites bouillir du sampsuchus dans une décoction d'eau de veau : paitrissez ensuite de la *terre* blanche avec cette décoction & vous en servez. Faites cuire une anguille dans du sel & dans du nitre; mêlez-la avec de la *terre*, & paitrissez le tout avec la décoction : ou ajoutez à la *terre* de la crasse appellée *strigmentum*; (Voyez *strigmentum*.) & de la chaux vive; ou préparez-la avec une décoction d'ail & de porreaux, & vous en servez; ou prenez du costus, du casia, du jonc odoriférant, de l'aspalath, du xilo-balsamum & du sampsuchus; broyez-les, faites les bouillir dans de l'eau & de l'huile, mêlez-les avec la *terre*, & vous servez du tout, ou pilez de la fiente de bouc & de la bouse de vache, avec de la crasse de *ceratum raphaninum*; & mêlez le tout avec de la *terre*.

Pour la goute.

Faites couvrir le malade depuis la tête jusques aux aînes, avec les compositions dont nous avons parlé ci-dessus, & depuis les aînes jusqu'au bout des orteils, de celle qui suit.

Faites calciner le pié de derriere d'un veau avec sa corne; broyez-le, & le mêlez avec de la *terre*; ou broyez de la pierre *leucographis* dans de l'eau; où vous aurez éteint plusieurs fois un fer rouge, & mis une once d'alun, & préparez la *terre* avec cette eau; ou paitrissez-la avec une décoction de feuilles de *cyprus*; ou faites bouillir des noix de galle, jusqu'à ce qu'elles soient séches; & paitrissez la *terre* avec la décoction.

Voici un autre remede contre la même maladie.

Prenez *de l'alun liquide*, & *de l'alun de plume*, } *de chaq. une once*;
de la gomme arabique, *six onces*;
de la céruse, *neuf onces*;
du melanteria, *cinq onces*;
de misy, *six onces*;
d'huile de myrthe, ou *d'huile ficinum*, *vingt-quatre onces*.

Mêlez le tout ensemble, ajoutez de la *terre*, & vous servez de ce remede.

Prenez *de l'acacia*, & *de la couperose*, } *de chaque, deux dragmes*.

Broyez-les dans du vinaigre, laissez-les sécher, & les mêlez avec la *terre*.

Mij

Prenez *de l'alun,*
de la litharge d'argent, &
du misy brûlé, } *de chaque, quatre dragmes.*

Ajoutez du cérat liquide de myrte, & préparez la *terre* avec ce mêlange; ou,

Prenez *de la céruse,* &
de la litharge d'argent, } *de chaque vingt-quatre dragmes.*
d'huile de myrte, trente-quatre dragmes;
de l'eau, une quantité suffisante.

Ajoutez de la *terre* au tout, & vous servez de ce mêlange.

Autre remede par lequel le Gouverneur Philinus fut guéri.

Prenez *du suc de mûres,*
de l'alun de plume,
de troesne d'Orient,
de vitex, ou *d'agnus castus,*
de noix de galle,
de safran,
de fruits de tamaris, &
d'encens, } *de chaq. six onces.*

Réduisez le tout en une poudre très-fine; délayez cette poudre avec de l'eau s'il est nécessaire, & ajoutez de la *terre.*

J'ajouterai seulement, par rapport à cette *terre*, qu'il ne la faut pas laver, mais l'arroser seulement, & l'entretenir molle avec du suc de pêches vertes. AETIUS, *Tetrab.* 1. *Serm.* 2. *cap.* 3.

TERRA	AMPELITES,	Voyez	AMPELITES TERRA.
	ARGILLACEA,		ARGILLA.
	CHIA,		CHIA.
	CREPOLA,		SONCHUS LÆVIS ANGUSTIFOLIUS.
	ERETRIA,		ERETRIA.
	FABRILIS,		RUBRICA FABRILIS.
	GLANDES,		LATHYRUS ARVENSIS, REPENS, TUBEROSUS.
	GOLTBERGENSIS,		BOLUS CANDIDUS.

TERRA JAPONICA, *Cachou*, ou *terre du Japon.* C'est selon Monsieur Caen Docteur en Medecine de la Faculté de Paris, qui l'a décrite sur le rapport d'un de ses amis, une *terre* qui se trouve au levant où on l'appelle *masquiqui*, & qu'on ramasse principalement sur les plus hautes montagnes où croissent les cedres, & sous les racines desquels on la trouve; elle est dure & en masse. Pour ne rien perdre de cette *terre*, les naturels du pays, qu'on appelle Algonquains, ramassent avec, le sable & tout ce qui s'y trouve, & versant dessus de l'eau de riviere, ils en font une pâte qu'ils mettent sécher au soleil, jusqu'à ce qu'elle soit dure comme nous la voyons. Les naturels du pays en portent toujours sur eux, & en usent pour les douleurs d'estomac; ils l'appliquent aussi extérieurement, en forme d'onguent, sur la région de l'estomac.

Quoique cette description du *cachou* ne semble pas conforme à la vérité, attendu qu'il n'y a pas d'apparence que ce soit une terre: cependant comme la personne qui en a donné la description à M. Caen, lui a assuré que c'étoit une terre, & que d'ailleurs son nom latin, *Terra Japonica*, semble le faire supposer; j'ai cru devoir le placer dans la classe des terres, & laisser déterminer ce que c'est à ceux qui en sont plus sûrement instruits que moi. Je me contenterai de dire ici, qu'il faut choisir le *cachou* d'un rouge tanné en dehors, & d'un rouge clair en-dedans, le plus luisant & le moins brûlé qu'il se peut.

Le *cachou* est une drogue fort amere, & d'un gout fort désagréable lorsqu'on le met dans la bouche; on le met ordinairement en poudre très-fine, & on le mêle avec l'ambre gris qu'on met en pâte, en y joignant du mucilage de gomme adraganth, moyennant quoi on en fait de petites boulettes qui ressemblent pour la couleur & la figure à des crottes de souris. Plus on fait ces trochisques petits, plus ils sont estimés.

L'usage du *cachou* en substance ou préparé, est de fortifier l'estomac, & d'en adoucir les acretés. C'est peut-être une des meilleures drogues que nous ayons, & dont on fasse le moins d'usage jusqu'à présent, ce qui vient de la grande vogue où sont parmi nous le thé & le caffé, quoique le *cachou* l'emporte de beaucoup sur l'un & sur l'autre en bonnes qualités.

Comme le *cachou* est d'un goût fort déplaisant, surtout au moment même qu'on vient d'en mettre dans sa bouche, bien des gens outre l'ambre gris y mettent aussi du sucre. POMET.

La *terre* du Japon n'est autre chose, selon une autre relation, que le suc épaissi de l'*areca* ou du *faufel* (voyez *areca*) & que nos Droguistes appellent *cachou.* C'est une substance gommeuse, endurcie, rouge, tirant sur le noir, d'un gout d'abord astringent & austere, mais ensuite agréable & doux, & sans odeur. Il y en a de deux especes; l'une pure qui a peu de goût, & se fond, pour ainsi-dire sur la langue; l'autre dure, moins pure, & par conséquent de peu d'usage; c'est peut-être ce qui a trompé Schroder, & qui lui a fait prendre cette substance pour une *terre.*

Elle est astringente, elle fortifie l'estomac, dissipe les nausées, réveille l'appétit, arrête le vomissement, & suspend les flux de ventre, les regles & les hémorrhagies.

Les Naturalistes ne sont pas d'accord sur l'ingrédient exotique que nous appellons *terre* du Japon, ou *cachou.* Les uns pensent que c'est une vraie *terre*, ainsi que son nom l'indique, & la comptent entre les minéraux; d'autres que c'est une substance composée qui tient de la nature du vitriol. Il y a enfin une troisieme opinion, qui me paroît la vraie; c'est de mettre la *terre* du Japon entre les substances végétales, & de la regarder comme un suc épaissi.

Le *cachou* se dissout facilement dans l'eau, s'incorpore avec elle, & lui communique une teinture rouge, ainsi qu'un grand nombre d'extraits & de sucs de végétaux épaissis. La philtration ne l'en sépare point, ainsi qu'elle fait les *terres*; mais il passe par le philtre avec l'eau; d'ailleurs la calcination le réduit parfaitement en cendres, ce qui n'arrive point aux *terres.*

Les expériences suivantes prouvent qu'il n'a rien de vitriolique.

1°. On n'en sépare aucun sel de cette nature.
2°. Si l'on le mêle avec un alcali, il ne produit ni effervescence, ni précipitation. Enfin sa solution fait de l'encre avec une addition de quelques substances vitrioliques.

Il y en a qui pensent avec Garcias, que le *cachou* est le *lycium* de Dioscoride; mais Clusius & Veslingius ne sont pas de cet avis; ceux-ci prétendent que l'arbre qui donne le *lycium*, differe quant à sa forme, & quant à celle de ses feuilles & de ses fruits, de celui qui donne le *cachou.* Quelques-uns assurent que c'est l'extrait ou le suc épaissi du fruit appellé *anacardium occidentalium*, fondé sur l'affinité des noms; car ce fruit s'appelle ansli *Cajou*, ou *Catzu.* Cleyer est d'avis que c'est l'extrait de l'acacia oriental, plante assez semblable au tamarin. Paul Amman dit que c'est une composition

artificielle, faite d'un extrait de régliſſe d'Inde, de jonc aromatique Indien, & de ſuc d'areca qui lui donne ſa couleur purpurine. Enfin Jean-Othon Helbigius qui connoiſſoit très-bien les plantes des Indes Orientales, nous apprend que c'eſt un extrait d'un petit fruit dur, réſineux, aſtringent, qui forme des eſpeces de grappes. Ce fruit, continue-t'il, ſert dans toutes les Indes où on le mâche avec les feuilles du bétel & du limon, pour nettoyer la bouche. Ce n'eſt autre choſe, que ce que les Habitans de Java appellent *fauſel*, & ceux de Malaya, *pynang*. Dale s'eſt déclaré pour le dernier ſentiment. Ce fruit en queſtion a auſſi la propriété de guérir les écrouelles, de purifier le ſang, & d'altérer les humeurs peccantes. Il ſoulage dans les maladies du foie & de la rate, fortifie la digeſtion & amméliore la conſtitution du corps.

Il faut obſerver premierement, que ce fruit lorſqu'il n'eſt pas mûr, cauſe le vertige, & jette dans une ivreſſe ſemblable à celle du vin. 2°. Que tous nos Droguiſtes entendent par *terre* du Japon, l'extrait même tel qu'il nous vient, mais par *cachou*, une compoſition de cet extrait, de muſc, d'ambre gris & d'autres ingrédiens.

TERRA { LEMNIA, LIVONICA, MELITÆA, MERITA, } Voyez { LEMNIA TERRA. TERRA SIGILLATA LIVONICA. CRETA. CURCUMA.

TERRA NOCERIANA, Mont. Exot. 14. *Terra Bezoartia de Nocera, ſpecies de terra Lemnia.* Boccon. Muſ. di Fiſic. p. 61. *Terre de Nocera.*

C'eſt une eſpece de terre blanche qu'on trouve aux environs de Nocera; elle eſt alexipharmaque, & bienfaiſante dans les fievres malignes & les ardeurs d'urines. BOCCON.
Elle eſt adouciſſante & aſtringente. MONT.

TERRA PNIGITES. Voyez *Pnigites.*

TERRA PORTUGALLICA, *Terre de Portugal.*

C'eſt une *terre* rougeâtre, tirant ſur le couleur de roſe, ſtyptique, aſtringente, & qui s'attache à la langue; on en fait de petits gâteaux ſur leſquels on a imprimé la figure d'une roſe.
La *terre* de Portugal eſt ſtyptique, aſtringente, & bonne dans les flux de ventre.

TERRA { RUBRICA, SAMIA, SICULA. SELINUSIA, } Voyez { RUBRICA FABRILIS. SAMIA TERRA. BESOAR MINERALE. CRETA SELINUSIA.

TERRA SIGILLATA; *Terre ſigillée* :

Les Auteurs de Pharmacopées ont fait mention d'un grand nombre de *Terres ſigillées.*

1. *Terra Sileſiaca*, Offic. *Terra ſigillata vulgò, ſive terra ſtrigenſis. Terra ſigillata Germanica, lutea, Strigenſis dicta*, Schrod. 3. 317. *Sigillata Strigoniana*, Charlt. Foſſ. 5. *Terra Sileſiaca ſigillata, quæ Chymicis axungia ſolis dicitur*, Ejuſd. 6. *Terra ſigillata Sileſiaca, ſive terra ſigillata Germanica, ſigillum Strigonienſe, axungia ſolis Chymicorum*, Worm. 12. *Terra ſigillata Sileſiaca*, Hoffm. Paral. Offic. 664. *Terra ſigillata Sileſiana*, Imp. Hiſt. Nat. 128. *Terra ſigillata Strigonienſis*, Schwenck. Foſſil. 395. *Bolus Sileſianus*, Calc. Muſ. 110. *Terre ſigillée de Strigonie*, ou *de Sileſie.*

C'eſt une *terre* jaune, graſſe, viſqueuſe, luiſante, qui ſe diſſout dans l'eau & dans la bouche, comme du beurre; on la trouve dans les Mines d'or du Montaigu ou de Saint Georges, auprès de la ville de Strigonie dans le Duché de Swidnitz, parmi des rochers très-durs: on la tire de-là, on la prépare avec beaucoup de ſoin. Les Magiſtrats y veillent; on la met en petites maſſes rondes, ſur leſquelles on imprime le cachet de la ville; ce cachet porte des ſommités de montagnes, deux clés en ſautoir, un bouclier, & une étoile à droite, avec ces mots ſur les montagnes, *terra ſigillata Montis acuti.* Wormius fait mention de cette *terre* à propos des *terres* rouges.
Elle eſt bienfaiſante dans le crachement de ſang, la phthiſie, les ulceres au poumon, & toutes ſortes d'hémorrhagies; elle arrête la dyſſenterie, & les autres flux de ventre. SCHWENCKFELD.
Sennert en fait grand cas, *Lib. de Peſte.*

2. *Sigillata alba & rubra magni Ducis.* Mont. Exot. 13. *Terre ſigillée de Toſcane, rouge & blanche.*

Elle paſſe pour adouciſſante & aſtringente. MONT.

3. *Terra vitriolata ſigillanda.* M. Hoff. Flor. Altdorff.

On tire cette *terre* d'un lieu ſoûterain appellé Dakſeiklock, dans le territoire de Welden. Elle reſſemble à la *terre* de Sileſie, & Caſpard Hoffman, nous aſſure qu'il eſt démontré par un grand nombre d'expériences, qu'elle en a les propriétés dans les fievres malignes.

4. *Terra Turcica*, Offic. *Terra ſigillata Turcica*, Schrod. 317. *Paſtilli Turcicis caractericis inſigniti*, Worm. 9. *Terre de Turquie.*

Le dedans de la maſſe eſt d'une couleur cendrée & uniforme, l'extérieur eſt rouge; elle ne reſſemble point à la *terre* de Lemnos, quoiqu'on diſe qu'elle en ait les propriétés, & qu'on la vende communément pour telle.

5. *Terra ſigillata Livonica*, Offic. Worm. 12. Charlt. Foſſ. 6. *Terre ſigillée de Livonie.*

Cette *terre* eſt plus rouge que celle de Siléſie; elle eſt très-aſtringente; c'eſt par cette raiſon qu'on la recommande dans les diarrhées, les dyſſenteries, & les autres flux.

On trouve en Allemagne dans les Boutiques, quelques autres *terres* ſigillées, dont les principales ſont, la *terre* de Strigonie & celle de Lignitz. La premiere, que des Auteurs Allemands appellent *Axungia & medulla ſolis*, eſt de couleur jaunâtre, graſſe comme du ſavon, & fond dans l'eau, & dans la bouche quand on l'y garde. On la trouve dans les fentes de durs rochers, ſur le Mont Saint-George, parmi les mines d'or, près de Strigonie en Hongrie. Les Magiſtrats prennent tous les ſoins poſſibles pour la faire bien préparer. Lorſqu'on l'a façonnée en petites boules, on la marque du ſceau de la ville. On la croit imprégnée de ſoufre d'or. La *terre* de Lignitz ou de Goldberg, appellée *Axungia & medulla lunæ*, eſt d'un blanc cendré. On croit qu'elle doit ſa naiſſance à l'argent. Ces deux *terres* paſſent pour bonnes dans les fievres malignes, dans la peſte, la dyſſentérie, la diarrhée, & les morſures ou piquures d'animaux venimeux. Elles operent par les ſueurs; & la doſe eſt depuis une dragme juſqu'à deux. GEOFFROY.

TERRA { SILESIACA, STRIGENSIS, TRIPOLITANA, TURCICA, VITRIOLATA, } Voyez { TERRA SIGILLATA. TERRA SIGILLATA. ALANA TERRA. TERRA SIGILLATA. TERRA SIGILLATA.

TERRIFICATIO, assemblage de parties terreuses dans la fermentation.

TERROR, *Effroi*, ou *frayeur*; la frayeur est la cause d'un grand nombre de maladies, comme les défaillances, l'épilepsie, les convulsions & la palpitation; elle cause même la mort. C'est toutefois un remede dans quelques autres maladies, comme le hoquet, & une espece de toux. Horace dit qu'elle guérit de la létbargie.

TERTHRON, τέρθρον. Hippocrate qui étoit un Insulaire, eut souvent occasion de voyager par mer; & comme, selon toutes les apparences, il entendoit bien la navigation, il se sert quelquefois dans ses Ouvrages, de termes de marine, & emploie dans des sens métaphoriques des expressions usitées particulierement par les marins. Le mot qui fait le sujet de cet article est de cette sorte.

« *Terthron*, τέρθρον, signifie proprement, suivant Galien « dans son *Exegesis*, le bout de la vergue: aussi les cor- « des qui sont attachées aux extrémités de la voile, « s'appellent-elles *terthrioi*, τέρθριοι. Mais Hippocra- « te dans son second Livre, *de morbis muliebribus*, où « il dit, ἐπὴν ἐνθάδε τὸ τέρθρον ᾖ τοῦ πάθεος, *puisque c'est* « *là* le terthron *de la maladie*; veut dire, puisque c'est « là le plus haut période & le dernier effort de la mala- « die, & par conséquent de tous ses degrés, celui qui « mérite le plus de soin. »

On tronve par corruption dans toutes les copies d'Hippocrate, à l'endroit indiqué par Galien, τὸ στερεὸν, « la « solidité»: mais, quoique cette expression puisse être emploiée pour signifier le plus haut période de la maladie: elle n'est ni aussi énergique ni aussi élégante que l'autre. Erotien la prend dans le même sens, lorsqu'il dit, que le *terthron* d'une maladie, lui tient lieu de terminaison, ἀντὶ τοῦ τὸ τέλος; & il ajoute que les Anciens appelloient le bout ou l'extrémité d'une chose, *terthron*, & le prouve par l'autorité d'Euripide & d'Apollodore. Selon Hesychius, *terthron* est le nom de la grande voile: mais quelques-uns, dit-il, appellent ainsi le bout de la vergue, (Virgile appelle les bouts des antennes, *cornua*), & le faîte d'une maison; d'autres l'employent pour signifier l'extrémité ou le haut; & ce dernier sens s'accorde avec l'explication de Galien.

TERTIANA FEBRIS, *Fievre tierce.*

Il n'y a point de fievre qui caractérise si bien la nature & les effets de cette agitation des humeurs, qui constitue les fievres, qui agit sur les vaisseaux, & les parties nerveuses, & qu'Hippocrate & les autres Auteurs Grecs appellent, par distinction, ῥῖγος, que celle que nous appellons *fievre tierce*, qui est si commune; qui attaque indistinctement les personnes de tout âge, de tout sexe & de tout tempérament, qui revient tous les deux jours accompagnée de froid & de frisson, dans laquelle le pouls est prompt & fréquent, & qui ne va jamais sans une chaleur brûlante & incommode.

Voici les symptomes qui accompagnent la *fievre tierce.*

Lorsqu'elle est réguliere & vraie, les articulations sont foibles, on a mal à la tête; on sent aux environs des premieres vertebres du dos, une douleur de reins qui monte le long de l'échine, & qui s'étend jusqu'à l'épigastre; il y a constipation & tension douloureuse aux hypocondres. Ajoutez à cela le refroidissement des parties extérieures, surtout des narines & des oreilles, des pandiculations, des baillemens, un frisson accompagné quelquefois de tremblement dans tous les membres, un pouls petit, foible, serré & quelquefois une soif insatiable. Ces symptomes sont suivis de nausées, d'envie de vomir, de vomissemens de matieres bilieuses, pituiteuses & quelquefois verdâtres, avec une toux incommode, & une évacuation de phlegme causée par les crudités acides & visqueuses de l'estomac; alors il survient une chaleur brûlante & seche, qui s'empare de tout le corps, les joues s'affaissent, le visage devient pâle, la peau devient roide & retirée, les vaisseaux des piés & des mains s'élevent & paroissent rouges & gonflés; le pouls devient plus grand, plus plein & plus prompt; la malaise augmente; la respiration devient plus pénible; le malade peut à peine fermer les yeux; il tient des discours sans ordre & sans suite. On voit ensuite diminuer peu-à-peu ces symptomes; la chaleur se calme, la peau se relache & s'humecte; les urines sont hautes en couleur, & ressemblent à la liqueur obtenue dans la distilation de l'esprit de nitre & de l'eau forte, & sans sédiment; le pouls s'amollit, la sueur vient & le paroxysme cesse. Quant à sa durée, elle varie selon la différence des tempéramens & des causes morbifiques; il y a des malades en qui elle est de onze ou douze heures, & d'autres en qui elle est de vingt. Il y a le jour suivant intermission, le corps est languissant, quelquefois froid, & facilement saisi de frisson; le pouls qui étoit prompt & véhément dans le paroxysme, est alors lent, foible & ondoyant; les urines sont plus épaisses, déposent un sédiment, ou portent une espece de nuage, ce qui marque de la disposition à précipiter un sédiment.

Voilà ce qui se passe dans le paroxysme de cette *fievre.*

La nature de ces symptomes démontre que c'est avec raison, qu'on la regardera comme un de ces mouvemens convulsifs & spasmodiques qui affectent presque toutes les parties nerveuses. Aussi remarque-t'on que tout ce qui est capable de troubler le systeme nerveux, comme les passions violentes, les drastiques, les substances acres, caustiques & vénéneuses, prises en aliment; l'air, les ingrédiens froids, astringens & contraires aux nerfs, les clysteres acres, dans lesquels il entre des ingrédiens d'une nature drastique, contribuent non-seulement à la naissance de cette *fievre*, mais à son retour, & à son irritation.

Les Anciens s'étoient imaginé qu'une bile intempérée, séparée des autres humeurs, extravasée, & logée dans le bas-ventre, étoit la cause des symptomes des *fievres tierces*; au lieu qu'il faut les attribuer à une matiere excrémentitielle d'une nature sulphureuse, saline & active, logée dans les premieres voies, partie dans les conduits biliaires du foie, partie dans le duodenum. C'est-là que les humeurs bilieuses & salivaires, avec le suc pancréatique, se corrompant dans leur fermentation avec les crudités engendrées par de mauvaises digestions, séjournant & demeurant en stagnation, forment la matiere virulente dont il s'agit. Cette matiere passant peu-à-peu des vaisseaux lactés dans le sang, & étant portée en quantité suffisante avec le fluide dans les membranes nerveuses du cerveau, dans la moelle spinale, dans l'estomac, les intestins & autres parties employées à la sécrétion & à l'excrétion, produit un spasme général, pendant lequel le sang est contraint de se précipiter impétueusement dans les plus grands vaisseaux. D'où il arrive que le mouvement systaltique du cœur & des arteres, étant augmenté, la circulation de la masse entiere du sang & des humeurs, est accélérée, & que les obstructions formées dans les petits vaisseaux des parties nerveuses sont levées: mais le spasme venant à cesser, & les vaisseaux excrétoires à se relâcher, la matiere fébrile se porte à la surface du corps, sort par les sueurs ou par la perspiration; & le paroxysme cesse jusqu'à ce qu'une suffisante quantité de pareilles matieres excrémentitielles, portées derechef des premieres voies dans le sang, & avec le sang, aux parties nerveuses, donnent lieu à un second paroxysme.

La formation de cette matiere, & conséquemment la production de la *fievre tierce*, sont faciles dans les personnes d'un tempérament délicat & bilieux, sujettes

aux spasmes, & aux agitations de l'esprit; on y est aussi plus exposé à la fleur de l'âge, que dans l'enfance & dans la vieillesse; dans les chaleurs de l'Eté, que dans les froids, lorsque les vents d'Orient ou de midi soufflent, que dans d'autres vents. Ceux qui font un usage excessif de liqueurs froides, ou dont le corps demeure long-tems exposé à l'humidité de la nuit, ou qui vivent sous un atmosphere mal-sain & plein d'insectes, aux bords des étangs, & aux environs des lacs; ceux surtout qui ont l'estomac plein de crudités, qui se nourrissent de substances pésantes ou astringentes, qui ont fréquemment des nausées, sont aussi plus fréquemment attaqués de *fievre tierce* que les autres.

Il n'est pas moins constant par l'expérience, que les personnes d'une constitution spongieuse sont fréquemment attaquées de *fievres tierces* bâtardes, ou de fievres catarrhales, au printems, après une saignée copieuse, surtout si elles se sont exposées à un air humide & pluvieux, & si elles se sont chargées l'estomac d'alimens difficiles à digérer, & cela dans un tems où les fievres étoient déja fort communes. J'ai vu aussi une *fievre tierce*, tantôt continue, tantôt double & irréguliere, causée par la rentrée du pourpre, à laquelle le froid extérieur avoit donné lieu, par la répercussion faite mal-à-propos de la galle, avec des remedes sulphureux & mercuriels; par les eaux médicinales prises inconsidérément, & sans observer, en les prenant, le régime qui convient; & par les eaux chaudes de Carlsbad qui sont astringentes, surtout lorsque le tempérament est pléthorique, impur & plein de crudités.

Les *fievres tierces* qui naissent de ces différentes causes, ne se ressemblent pas toutes; il y a entre elles des différences considérables, qui ont donné lieu aux Medecins de les distribuer en différentes especes.

La *fievre tierce* est vraie ou bâtarde. La premiere attaque particulierement les personnes bilieuses & d'une constitution délicate, surtout pendant les chaleurs de l'été; elle est accompagnée de symptomes violens, comme de frisson, de mal de tête, de soif, de vomissement, de malaise & d'urines excessivement colorées: mais sa terminaison se fait promptement. Nous lisons dans Hippocrate qu'elle dure douze heures, & qu'elle cesse au septieme paroxysme: mais il n'y a point d'exemples dans nos contrées septentrionales humides & froides de ces fievres dont le retour périodique est exact. Aussi lisons-nous dans Jerôme Mercurialis, *Prælect. Bonon.* que la *fievre tierce* d'Hippocrate est fort rare, & que depuis quarante ans qu'il pratique la Medecine, il n'a point encore eu l'occasion d'en voir. Je puis ajouter mon autorité à celle de Mercurialis; & j'ai fait la même expérience que lui. Dans la *fievre tierce* bâtarde, les symptomes sont plus doux, la chaleur est moins grande, le vomissement moins fréquent, les urines moins colorées, & dans le jour d'intermission, la langueur des forces, la foiblesse des jointures & le défaut d'appétit subsistent toujours. Les personnes foibles, les femmes, ceux qui sont d'une constitution spongieuse, y sont particulierement sujets, surtout en automne.

La *fievre tierce* est réguliere ou irréguliere. La premiere conserve la même forme, soit dans son accès, soit dans sa terminaison; elle a toujours la même période, son paroxysme ne varie point par rapport à la durée, & elle est accompagnée des symptomes ordinaires. Quant à l'irréguliere, elle prend tantôt avant midi, tantôt après, quelquefois le soir, & d'autres fois au milieu de la nuit, les paroxysmes varient par rapport à leur durée; l'urine ne dépose aucun sédiment dans le tems de rémission ou d'intermission; les sueurs sont trop abondantes ou trop légeres, & prennent ordinairement dans le jour d'intermission. La différence des tempéramens différencie aussi les symptomes, qui sont ou des flux ou des hémorrhagies par le nez, ou de violens maux d'estomac, de tête, ou des aliénations d'esprit, ou des douleurs aux jointures, ou des tranchées. Ces fievres irrégulieres qui ne conservent aucune forme, sont communément épidémiques, proviennent de la constitution bisarre & contre-nature de l'été & de l'automne, & sont pour l'ordinaire continues. En 1727. après une grande sécheresse, & une chaleur de l'atmosphere qui avoit duré pendant plusieurs mois, la fievre irréguliere fut épidémique presque dans toute l'Allemagne.

La *fievre tierce* est quelquefois simple, quelquefois double. Dans la simple, les paroxysmes reviennent tous les seconds jours, & dans la double tous les jours, ou deux fois par jour, avec un jour d'intermission. Il faut toutefois distinguer la fievre double-tierce de la fievre quotidienne, qui prend tous les jours dans le même tems; au lieu que les paroxysmes de la double-tierce reviennent tous les deux jours.

Il y a encore une *fievre tierce* continue qui se manifestera par les symptomes suivans.

Il y aura frisson, anxiété, vomissement, chaleur & langueur excessive. Tous ces symptomes ne cesseront pas le jour suivant, ils s'affoibliront seulement; la fréquence du pouls subsistera, & sera toujours accompagnée de chaleur, de langueur & de foiblesse: mais le jour du paroxysme, tous les symptomes augmenteront derechef, après que les parties extérieures se seront un peu refroidies. Lorsque cette fievre est épidémique, elle dure deux ou trois semaines avant que de dégénérer en une vraie fievre intermittente.

Il arrive fréquemment qu'une *fievre tierce* soit continue pendant quelques jours, & devienne intermittente; ce changement est d'un heureux présage: au contraire le passage d'une fievre intermittente à une fievre continue, est de mauvais augure.

Les *fievres tierces*, tant simples que doubles, régulieres ou irrégulieres, sont ordinairement épidémiques, & naissent d'une constitution contre-nature de l'atmosphere, surtout en été. Les *fievres tierces* épidémiques sont communes, & elles sont pour ainsi dire particulieres à certains lieux. Tels sont les lieux bas, humides, voisins des lacs & des étangs, & infectés de moucherons, de cousins & d'autres insectes. Les Habitans de ces endroits sont ordinairement attaqués d'une *fievre tierce* une fois tous les ans, & les étrangers qui y viennent sont encore plus sujets à cet accident, & guérissent fort difficilement.

Toutes ces especes de *fievres tierces* sont modérées au commencement: mais elles prennent de la violence à chaque paroxysme: ce qui démontre que l'agitation des solides & des fluides qui se fait dans le fort de la maladie, déprave de plus en plus les humeurs, & que dans les jours d'intermission, les sucs acquerent peu-à-peu de la malignité par la diminution de la perspiration & de l'excrétion.

Chaque paroxysme se termine par un relâchement du tissu de la peau, par de la moiteur ou des sueurs. Les urines sont plus épaisses le jour d'intermission; elles portent comme un nuage, déposent un sédiment, dont la quantité est d'autant plus grande, que le corps abonde plus en sang & en suc. S'il arrive dans le déclin de ces fievres qu'il n'y ait point de sueurs, que les urines soient claires & aqueuses le jour d'intermission, & que le malade soit violemment constipé, comme c'est assez l'ordinaire des hypocondriaques, il y aura tout lieu de croire que la matiere de la fievre cause par son opiniâtreté des spasmes considérables dans le systeme nerveux.

Il se forme pour l'ordinaire aux environs du troisieme & du quatrieme paroxysmes de petits ulceres autour des levres, & l'évacuation des urines est accompagnée d'une espece de chaleur: alors les symptomes se calment sensiblement. La terminaison de ces fievres n'est jamais plus parfaite & plus sûre que quand l'art ou la nature parvient à procurer un flux de bile abondant, &

à augmenter la perſpiration le jour d'intermiſſion ; ce que l'on reconnoîtra à l'étendue & à la vigueur du pouls, & à l'accroiſſement des forces. Quant à ceux qui ſont attaqués de *fievres tierces* épidémiques & irrégulieres, ils recouvrent la ſanté & les forces lentement & avec difficulté ; c'eſt pourquoi il eſt à propos de leur faire garder un régime exact & convenable, long-tems après la terminaiſon de la maladie.

Il n'y a point de fievre dont la chaleur & la violence du mouvement inteſtin dans le paroxyſme deſſeche & amaigriſſe plus rapidement les malades qui ont le plus d'embompoint, & engendre une plus grande quantité de récrémens bilieux que l'on rend par le vomiſſement, les urines & les ſelles, que la *fievre tierce*, accompagnée d'une chaleur violente & opiniâtre. C'eſt par cette raiſon que les Anciens l'attribuent à l'excès & à l'intempérie de la bile. Cependant cet excès & cette intempérie ſont plutôt les effets que la cauſe de cette maladie.

Les *fievres tierces* ſont plus longues & plus opiniâtres en automne & en hiver, que dans les autres ſaiſons, ſurtout lorſque les viſceres ſont en mauvais état, les premieres voies en conſtriction ſpaſmodique & pleine de flatulence, & le malade conſtipé & vorace, ou lorſqu'il mange trop, ſurtout avant le paroxyſme ; lorſque quelque négligence dans le régime qui convient ſoit devant, ſoit après, ſoit pendant le paroxyſme, a donné lieu à la ſuppreſſion des ſueurs ; ou lorſque la cure eſt mal conduite, ce qui arrive aſſez communément aux perſonnes indigentes, & à celles qui ſont contraintes de travailler pour vivre. C'eſt le ſentiment d'Hippocrate, *ſect. 1. Aph. 9.* Les *fievres tierces* ſont plus courtes, & leur terminaiſon moins douteuſe en été, lorſque les premieres voies & les viſceres ſont bien diſpoſés, & qu'on a ſuivi le régime tant diaphorétique que diététique qui convient dans les jours d'intermiſſion.

Quoique toute fievre intermittente ne ſoit pas fort dangereuſe, toutefois je n'en connois point qui exige un régime plus ſévere, & plus de précaution dans la cure, que les tierces & quartes intermittentes. Si l'on ne prend point contre elles les meſures convenables, elles ſont ſuivies de maladies terribles & incurables, comme de fievres lentes & hectiques, d'enflures ſoudaines aux piés, d'hydropiſie, de contraction & de grandes douleurs dans les membres, de maladies flatulentes & hypocondriaques, de différentes ſortes de ſpaſmes & de convulſions, & d'épilepſie dans les enfans. Un uſage exceſſif & inconſidéré des aſtringens fait avant que d'avoir corrigé & évacué la matiere excrémentitielle, cauſeroit tous ces accidens. Auſſi Alexandre de Tralles remarque-t'il ſenſément, *Lib. XII. cap. 6.* qu'on guérit aiſément de la *fievre tierce*, mais que c'eſt quand on eſt entre les mains d'un habile Medecin ; qu'elle eſt opiniâtre, & qu'elle devient même quelquefois incurable, lorſqu'on eſt traité par quelqu'un qui n'eſt pas aſſez intelligent pour prendre les meſures qui conviennent.

La moindre faute de la part du malade ou du Medecin, peut transformer la *fievre tierce* en une autre maladie ; la tierce ſimple, par exemple, deviendra double ou triple-tierce, ou quotidienne & lente, ou même continue & bilieuſe.

Les *fievres tierces* & quartes ſont plus ſujettes à revenir que les autres maladies, ſurtout lorſqu'elles ont été arrêtées mal-à-propos. Si un malade, que les fievres ne font que de quitter, s'expoſe à un air humide & froid, ou à un vent du nord vif & pénétrant ; s'il ſurcharge ſon eſtomac d'une trop grande quantité d'alimens ou de nourriture mal-ſaine ; s'il s'abandonne à quelque paſſion violente, comme la colere ou la crainte ; ſi on lui ordonne quelque purgatif acre, on verra reparoître ſur le champ les ſpaſmes fiévreux, le mal de tête, le refroidiſſement des parties extérieures, comme les oreilles & les narines, les bâillemens, les pandiculations, la douleur aux environs de la premiere vertebre des reins, la foibleſſe des membres, la tenſion & la conſtriction pénible des hypocondres & des inteſtins, le friſſon & le refroidiſſement, avec la chaleur qui reprend alternativement. Cependant il faut obſerver qu'il en eſt du premier paroxyſme des *fievres tierces* & quartes qui reprennent, ainſi que du premier paroxyſme des fievres intermittentes qui commencent ; tous les ſymptomes ſont d'abord modérés : mais ils augmentent en force & en violence dans les paroxyſmes ſuivans.

Maniere de prévenir les fievres tierces.

Les *fievres tierces* étant ordinairement épidémiques, & leurs cauſes génératrices antécédentes conſiſtant particulierement dans un vice ou intempérie de l'air, dans la ſuppreſſion de la perſpiration, & des crudités qui ſurchargent les premieres voies : il eſt évident qu'il faut éviter dans le ravage de ces fievres un atmoſphere intempéré, impur & vaporeux, mais ſurtout l'humidité de l'air pendant la nuit ; ne point embarraſſer ſon eſtomac d'une trop grande quantité d'alimens ; n'en point prendre qui ſoient difficiles à digérer ; ſe garantir de tout excès dans la boiſſon, ſurtout de liqueurs ſpiritueuſes & aceſcentes, & ne point trop ſe livrer à ſes paſſions.

Quant aux remedes qu'on peut unir à ce régime pendant les chaleurs exceſſives de l'été, il faut recourir particulierement aux poudres qui ſont modérément nitreuſes, abſorbantes & diaphorétiques ; aux décoctions délayantes & tempérées de racines de chicorée & de vipérine, de rapure de corne de cerf & d'orge mondé, qu'on prendra en boiſſon ordinaire ; aux eaux froides de Selter, ou à celles de Wildungen : on aura ſoin de tenir en même-tems le ventre ſuffiſamment lâche, & de faciliter tous les matins, après le ſommeil, la perſpiration, par des infuſions de ces herbes qui purifient le ſang, comme le ſcordium & la véronique. Il eſt conſtant que la *fievre tierce* attaque plus rarement ceux dont le ventre eſt ſuffiſamment lâche, & en qui la reſpiration ſe fait plus librement que ceux, qui ſont exceſſivement conſtipés, & dont le corps eſt languiſſant & froid. La conſtipation, le froid & la langueur, ſont des avant-coureurs preſque infaillibles de la *fievre tierce*.

Indications curatives qu'on doit ſe propoſer dans la fievre tierce.

La principale indication curative qu'un Medecin doit ſuivre dans la cure de toutes les maladies en général, c'eſt d'en anéantir la cauſe prochaine. Or, une humeur claire, acre, errante, bilieuſe, qui ſtimule tout le ſyſteme nerveux, & les tuniques des vaiſſeaux, les met en conſtriction & y cauſe des ſpaſmes, étant la cauſe prochaine des *fievres tierces*, il eſt évident que c'eſt à elle qu'il faut d'abord s'attaquer. On ſe propoſera donc, entre autres choſes,

1°. De tempérer & corriger cette acrimonie ſubtile & cauſtique.

2°. De diſſiper & d'évacuer doucement, ſurtout par la perſpiration, la matiere peccante qui s'eſt engendrée dans le corps, en conſéquence des embarras de la perſpiration, & qui y ſéjourne : mais après qu'on l'aura corrigée & préparée,

3°. De calmer la violence des ſpaſmes dont les ſymptomes ſont terribles, ſurtout dans le froid & le friſſon.

4°. D'évacuer & d'expulſer à tems les crudités acides, viſqueuſes & bilieuſes, qui ſont logées principalement dans le duodénum, & qui ſervent d'aliment à la fievre.

5°. De rétablir les forces après le paroxysme, & de tenir les excrétions en bon état, de peur que les violens échecs & les spasmes que les parties nerveuses & musculeuses souffriront, ne détruisent le ton qui convient aux visceres, & n'en fassent languir les mouvemens; d'où il s'ensuivroit de la foiblesse dans la circulation du sang & des humeurs, dans les sécrétions & dans les excrétions; ce qui donneroit lieu à l'accroissement, & à une génération nouvelle de matiere fébrile.

6°. D'empêcher la formation de nouvelles matieres fébriles, & par conséquent le retour de la fievre; accident contre lequel il faut prendre d'autant plus de précaution, qu'il est plus ordinaire.

Pour satisfaire à la premiere indication curative, qui consiste à corriger l'acrimonie bilieuse, qui, exaltée par la chaleur, porte peu-à-peu la dépravation dans tous les sucs, rien n'est plus efficace que le nitre commun bien dépuré, qui fixant le soufre volatil, dont l'agitation intestine est l'effet, éteint la chaleur, & soulage beaucoup plus promptement que les acides, qui sont à la vérité contraires à la chaleur, mais qui épaississent en même-tems toutes les humeurs; au lieu que le nitre les entretient toujours claires & fluides. On parviendra aussi à affoiblir l'acrimonie sulphureuse & bilieuse dont il s'agit, en buvant des liqueurs humectantes & délayantes, comme des tisannes faites de racines d'orge, de vipérine, de râpure de corne de cerf, de suc & d'écorce de citron bien bouillis dans l'eau pure; de l'eau de gruau, du petit-lait doux, des eaux de Selter, de la petite biere bien cuite & d'une nature diurétique. Tous ces remedes seront bienfaisans, surtout dans le paroxysme.

On suivra la seconde indication curative, qui consiste à expulser doucement après le paroxysme, surtout par la perspiration, les humeurs claires, bilieuses, excrémentitielles qu'on aura bien préparées & corrigées, en ordonnant des diaphorétiques doux, comme la céruse d'antimoine, la corne de cerf brûlée & préparée philosophiquement, les infusions de scordium, de chardon-béni & d'écorce de citron; l'essence de scordium ou de chardon-béni, suffisamment forte, non spiritueuse, mêlée avec la liqueur minérale anodyne.

La troisieme indication curative consiste à calmer la violence des spasmes dans le paroxysme. On en viendra à bout en employant des substances nitreuses, rafraîchissantes, modérément diaphorétiques & délayantes, avec celles qui sont capables d'exciter des sueurs tempérées. Mais je ne connois point de remedes qui tendent plus directement au but qu'on se propose ici, que la liqueur minérale anodyne, ou l'esprit dulcifié de nitre bien préparé, qu'on peut substituer à la liqueur minérale anodyne; son soufre doux, anodyn & ami de la nature, réprimera les agitations excessives, non-seulement du fluide nerveux, mais encore des parties solides, nerveuses & musculeuses: pour cet effet, on le mêlera avec des poudres fixes, ou des essences diaphorétiques, & on le donnera dans les eaux sédatives, comme celles que l'on tire des fleurs de sureau, de tilleul, de primevere, de lis des vallées, de camomile commune, de roses, d'acacia, de reine des prés, & de cerises noires.

Pour satisfaire à la quatrieme indication, qui consiste à délayer les impuretés acides, visqueuses & bilieuses qui séjournent dans les premieres voies, le Medecin se proposera de corriger & d'expulser les sucs intempérés & vicieux qui sont portés dans cet endroit de toutes les parties du corps. Ainsi il tentera la cure dans ce cas, où les crudités surabondent, par les absorbans seuls, tirés de substances alcalines ou terreuses alcalines. Les plus efficaces & les plus sûrs d'entre ces remedes, sont les yeux & les pattes d'écrevisse, & les coques d'œufs, qui étant moins compactes & plus faciles à dissoudre, doivent être préférées aux coquilles de poisson qui sont dures, difficiles à dissoudre, & qui contractent avec un acide une qualité astringente.

Nous avons déja dit que rien ne l'emportoit sur le nitre dans les cas où il y avoit acrimonie bilieuse: mais dans ceux où les sucs sont épais, visqueux & tenaces, rien n'est préférable aux sels neutres, comme le tartre vitriolé, le sel digestif de Sylvius préparé du *caput mortuum* d'esprit de sel ammoniac fait de parties égales de sel de tartre & de sel ammoniac, & le sel ammoniac même dépuré. Il est constant que ces remedes agissent fortement, & sont bienfaisans dans les personnes robustes & dont la nourriture ordinaire est grossiere, pesante & tirée de la mer; tels sont les Suédois, les Hollandois & les habitans de la Westphalie, qui sont assez fréquemment attaqués de fievres tierces, & en qui elles sont très-opiniâtres. Mais il faut délayer ces sels dans une quantité suffisante de quelque véhicule aqueux. Ces remedes bien préparés ou pris à grande dose, n'inciseront pas seulement, mais purgeront & expulseront efficacement les impuretés. C'est ce double effet qui a donné de nos jours une si grande réputation aux sels tirés des eaux médicinales; tels que ceux qu'on obtient des eaux de Sedlitz & d'Egra; & les sels d'Epsom qui les imitent. Une demi-once ou plus de ces sels dissoute dans une pinte d'eau, détergera les premieres voies, les nettoyera de toutes parties excrémentitielles & visqueuses, produira d'excellens effets dans les fievres intermittentes; & soulagera dans les maladies d'estomac. J'ai découvert que les eaux ameres de Sedlitz avoient les mêmes propriétés. J'ai guéri des *fievres tierces* en faisant prendre au malade une demi-pinte de ces eaux pendant trois ou quatre jours d'intermission. Il pourroit arriver que la foiblesse de l'estomac, la fréquence de ces spasmes, & la présence de sucs acides & salins contre-indiquât, comme il arrive assez ordinairement, l'usage des sels dans les enfans, les vieillards, les hypocondriaques, & ceux qui sont attaqués de cardialgie. Alors il faut y suppléer par une once ou deux de manne avec de la rhubarbe ou sans cet ingrédient, ajoutant une dragme ou une demi-dragme de terre-foliée de tartre, & quelques gouttes d'huile de cedre.

Lorsque le duodénum est surchargé d'humeurs bilieuses, ou lorsque les conduits biliaires sont engorgés de sucs épais & corrompus, il faut tenter une évacuation avec les émétiques. C'est pourquoi, on ordonnera aux personnes foibles la racine d'ipécacuanha, & aux personnes robustes, la même racine, avec un grain ou deux de tartre émétique, le tartre émétique même; ou, ce qui vaut encore mieux, le julep émétique d'eau spiritueuse d'écorce de citron, le julep de rose; & le tartre émétique dissous. Mais comme il ne suffit pas de purger les visceres supérieurs de parties récrémentitielles, mais qu'il en faut encore débarrasser les visceres inférieurs, surtout dans les personnes intempérantes & gloutonnes, on fera ces deux choses en même-tems, & même assez commodément, avec une infusion de manne préparée avec une once ou une once & demie de manne, une dragme de terre-foliée de tartre, & un ou deux grains de tartre émétique.

Après qu'on aura corrigé & évacué de cette maniere les humeurs peccantes par les différens émonctoires du corps, on passera à la cinquieme indication curative; qui consiste à rendre les forces à toutes les parties solides, surtout à l'estomac & aux intestins, que l'opiniâtreté des spasmes & la fréquence des symptomes auront fort affoiblis. Ce point est d'une telle importance dans la cure des fievres intermittentes, que tous les altérans apéritifs & évacuans de la matiere médicale feront sans effet, & que les paroxysmes continueront tant qu'on ne recourra point aux corroboratifs. Ce n'est que par ces derniers remedes qu'on procurera la rémission, & qu'on guérira. En effet lorsque les parties musculeuses, vasculaires & nerveuses seront fortifiées, elles ne permettront plus aux humeurs d'entrer

en stagnation; c'est-à-dire, que la cause des paroxysmes spasmodiques sera détruite; que la circulation du sang & de toutes les humeurs sera plus libre, le pouls plus fréquent, la respiration plus dégagée, les sécrétions & les excrétions plus fortes, la formation d'une nouvelle matiere fébrile prévenue, l'ancien levain de la fievre expulsé, & la maladie terminée; au lieu qu'elle n'auroit fait que prendre des forces, & augmenter continuellement, si on eût laissé la respiration & le pouls dans un état de langueur pendant les jours d'intermission.

De tous les spécifiques fébrifuges d'une nature astringente qui nous soient connues, comme les écorces & les racines astringentes, les préparations d'alun ou d'acier, ou même d'autres substances un peu plus chaudes, il n'y en a point de plus tempéré, de plus sûr, qui convienne mieux à tout âge, tout tempérament & tout sexe, & qui tende plus directement au but, que le quinquina, ainsi qu'il est démontré par un grand nombre d'expériences. Lorsqu'on emploie ce remede à tems, qu'il est aidé d'un régime convenable, qui loin de supprimer, facilite les excrétions naturelles: comme il porte avec lui un principe terreux, modérément astringent & une amertume balsamique, il l'emporte sur tous les remedes. Ses effets sont quelquefois presque miraculeux; il n'en faut que quelques doses pour arrêter entierement les paroxysmes de la fievre. Il est beaucoup plus efficace en poudre & en substance, qu'en décoction, infusion, essence ou extrait. Si on le donne dans le tems d'intermission, & si le tout est égal d'ailleurs, le pouls en deviendra plus prompt, la chaleur & la respiration plus grande, le ventre plus libre, surtout dans les bilieux; toutes choses qui sont autant de signes certains de la bonté de son action.

J'ai guéri un grand nombre de *fievres tierces* avec un électuaire que je prépare de la maniere suivante.

Prenez *de rob de sureau, une demi-once;*
de quinquina, six dragmes;
de poudre de fleurs de camomile commune, deux dragmes;
d'extrait de petite centaurée, } *de chaq. une dragme;*
de clous de girofle pulvérisés, }
de sirop de suc de citron, une once & demie.

Faites un électuaire.

Il m'arrive quelquefois de faciliter la perspiration, en ajoutant une demi-dragme d'antimoine diaphorétique, de vieille thériaque, ou de sel ammoniac. J'ordonne immédiatement après le paroxysme, une demi-dragme de cet électuaire de deux en deux heures. Si l'on a affaire à des malades d'une constitution & d'un estomac foible, on réduira le quinquina sous une forme liquide de la maniere suivante.

Prenez *du quinquina, une once;*
de la cascarille, }
de la canelle, } *de chaq. une dragme;*
du sel de tartre, }
de l'eau de fleurs de camomile, } *de chaq. une chopine.*
de vin, }

Digérez sur un feu modéré, & mettez sur la liqueur passée,

de sirop d'écorce d'orange, une demi-once.

Faites une potion fébrifuge, dont vous ferez prendre une once ou deux de deux heures en deux heures.

Pour satisfaire à la sixieme indication curative, qui consiste à prévenir les retours des fievres intermittentes, & surtout des *fievres tierces*, on n'a rien de mieux à faire, que d'interdire tout ce qui tend à les engendrer, & d'user de ce que nous avons indiqué dans l'article, où nous avons parlé des préservatifs. Lorsque la fievre a artenué le corps, il est assez ordinaire qu'elle laisse en partant un appétit fort vif, quoique l'estomac & les facultés naturelles soient foibles & languissantes. Si un malade suit son appétit, il se formera de nouvelles crudités dans les premieres voies; il surviendra une fievre lente, ou celle dont on l'avoit délivré réparoîtra.

Il est donc important, que ceux que la fievre vient de quitter, soupent légerement, ne prennent que des alimens faciles à digérer, & n'épargnent rien pour fortifier leur estomac, renir les premieres voies en bon état, & détruire ce qui pourroit rester du levain de la maladie. C'est pourquoi je leur recommanderois volontiers un usage modéré, mais fréquent, des pilules balsamiques & cordiales; ils feroient bien d'en prendre neuf ou onze tous les jours le soir ou le matin. Par ce moyen les forces reviendroient, les flatulences seroient discutées, le ventre seroit suffisamment libre, le pouls deviendroit plus fort, & la perspiration plus libre. Les élixirs stomachiques & corroboratifs produisent aussi de bons effets; il faut en prendre trente ou quarante gouttes avant dîner. On tendra au même but avec l'élixir balsamique, l'élixir stomachique de Michaeli, dont on rrouve la préparation, dans le *Thesaurus Pharmaceuticus*, qui est à la suite du *clavis schroderiana*; l'essence stomachique préparée à ma maniere; l'essence de gentiane ronge, mêlée avec le sel volatil huileux, ou mon élixir viscéral.

Maniere de traiter ces fievres dans des cas particuliers.

Lorsque le poids des humeurs peccantes, est tel dans l'estomac & dans le duodénum, qu'il exige une évacuation puissante, ce que l'on conjecturera par l'intempérance antécédente, l'anxiété des parties précordiales, les nausées, & l'amertume de la bouche: on ordonnera immédiatement après le premier ou le second paroxysme, un jour d'inrermission, un des émétiques que nous avons recommandés ci-dessus. Si l'estomac est fort, & qu'on puisse tenter l'évacuation de la matiere peccante, par le vomissement & par les selles, on ordonnera le remede suivant.

Prenez *des sels de Sedlitz, ou d'Epsom, une demi-once;*
de tartre émétique, deux ou trois grains.

Réduisez le tout en poudre, & dissolvez dans une demi-pinte d'eau pure tiede, que vous ferez prendre deux heures après le paroxysme, facilitant ensuite l'évacuation, par de grands coups d'eau de gruau légere, chargée de beaucoup de beure.

Lorsque l'évacuation sera faite, & que le malade aura un peu recouvré ses forces, on lui fera prendre incontinent quelque dose des électuaires fébrifuges dont nous avons parlé ci-dessus. On coupera souvent racine à des fievres commençantes, en suivant cette méthode; & un régime convenable & modéré suffira pour en prévenir le retour.

S'il arrivoit que quelque chose empêchât les excrétions de se faire, ou qu'il restât dans le corps une grande quantité de sucs cruds & séreux qu'il fallut évacuer; on commencera la cure avec des sels déterfifs, & l'on ordonnera les remedes suivans.

Prenez *du sel de Sedlitz, une demi-once;*
de sel ammoniac, ou
de sel digestif de Sylvius, } *de chaq. deux dragmes;*
d'yeux d'écrevisses, }

de nitre purifié, une dragme.

Réduisez le tout en une poudre dont vous ferez prendre une demi-dragme de deux heures en deux heures dans une once d'eau pure, dans de la tisane, ou dans de l'eau de camomille commune ; buvant dessus, immédiatement après, un coup de thé.

S'il arrive que malgré ces précautions, & quoique j'aie purgé doucement & peu à peu les intestins pendant les jours d'intermission, la fievre continue, & ne perde rien de sa violence ; j'ordonne du quinquina & des sels en égale quantité, ou j'en coupe l'usage avec mon électuaire fenl. C'est ainsi que j'ai terminé promptement & avec succès des fievres tierces, épidémiques & d'automne.

Si le malade est hypocondriaque, s'il est d'un tempérament délicat, constipé, sujet à des gonflemens d'estomac, impatient, & se livrant facilement à des passions qui l'agitent, il faudra interdire les émétiques & les sels purgatifs ; on tirera meilleur parti des clysteres préparés de substances tempérées, carminatives & émollientes, & des pilules balsamiques prises en petite dose ; par exemple, neuf ou onze à la fois dans les jours d'intermission, ordonnant quelques heures devant ou après une poudre digestive faite avec les yeux d'écrevisses, la terre foliée de tartre, le tartre vitriolé, & le nitre dépuré.

Le Medecin n'entreprendra rien à l'approche de la fievre dans le paroxysme, & surtout pendant le frisson. Le malade se gardera bien de boire surtout des liqueurs froides, quand bien même il seroit dans l'accès froid, & qu'il seroit tourmenté de la soif. Mais à mesure que la chaleur augmentera, on lui permettra une quantité suffisante de boisson, qu'il prendra à petits coups & fréquens. Il sera donc à propos que cette boisson ne soit pas désagréable au palais. Ainsi l'on pourra faire usage des décoctions & des infusions dont nous avons parlé ci-dessus, des tisanes, de l'eau de gruau avec la vipérine, ajoutant le sirop de limon ou de framboise, l'esprit de nitre dulcifié, & l'huile de cedre. Rien n'est plus propre à éteindre la soif, qu'une poudre tempérée, faite de deux parties d'yeux d'écrevisses, & d'une partie de nitre, & prise avec de la tisane.

Lorsque la chaleur diminue & que le paroxysme est terminé ; on facilitera l'éruption de la moiteur, ou de la sueur, non-seulement par la chaleur du lit, & par le feu ; mais encore par des remedes pris intérieurement. Outre les substances dont nous avons fait mention ci-dessus, on ordonnera les infusions de racine de vipérine, de scordium, & d'écorce de citron. Lorsque la fievre aura totalement cessé, on garantira soigneusement le corps de tout ce qui le pourroit refroidir, soit intérieurement, soit extérieurement, & suspendre la perspiration perpétuelle dans laquelle il est important de le tenir. C'est pourquoi on usera de liqueurs chaudes prises fréquemment en boisson, & de quelqu'exercice convenable.

Observations & précautions de pratique.

Une cure raisonnée des *fievres tierces*, simples, doubles, ou continues, exige du Medecin, qu'il observe soigneusement entre autres choses, le commencement & la fin du paroxysme : il en jugera par le refroidissement des extrémités, les pandiculations, le bâillement, le frisson, & l'altération du pouls qui deviendra plus prompt & plus serré. Il reconnoîtra la terminaison du paroxysme, par la mollesse du pouls, la rémission de la chaleur, & la moiteur, ou sueur dont le corps se couvrira. Il n'ordonnera, soit avant, soit pendant le paroxysme, ni saignées, ni vomitifs, ni purgatifs, ni quinquina, ni aucuns autres remedes corroboratifs & astringens : mais lorsque le paroxysme sera passé, il s'occupera à provoquer la sueur, & il ordonnera dans le tems d'intermission totale, des diaphorétiques, des évacuans, ou des spécifiques, selon l'état particulier du malade.

Comme la *fievre tierce*, ressemble quelquefois en commençant à la fievre ardente & continue, surtout dans les personnes d'un tempérament chaud, il est à propos de n'user alors, que de préparations tempérantes ; délayantes, modérément salines, digestives & nitreuses, & de s'interdire les émétiques & les sudorifiques acres & chauds, du moins jusqu'à ce qu'elle soit réglée, & qu'elle ait la forme d'une *fievre tierce*.

Si la *fievre tierce* est opiniâtre, comme il arrive en automne, ou qu'elle dégénere en fievre quotidienne, on ordonnera avec succès la potion fébrifuge, décrite par Crollius, recommandée par Riviere, & composée, d'eau distilée de chardon-béni, de sel d'absinthe, & d'esprit de vitriol. On réitérera cette potion deux ou trois fois par jour, interposant des pilules balsamiques. Il est à propos d'observer qu'il ne faut pas mêler immédiatement l'esprit de vitriol, avec le sel d'absinthe ; mais se servir de l'eau pour faire ce mélange. J'ai coutume de substituer l'huile de tartre par défaillance au sel d'absinthe, m'attachant surtout à ce que la saturation soit parfaite. Cette potion a toutes les qualités des eaux médicinales, & minérales, dont nous avons parlé ci-dessus, si elle n'est pas plus énergique.

On se trouvera bien de la même potion dans la *fievre tierce* excessivement bilieuse, ou dans celle qui sera causée dans des malades pour s'être livrés à la colere. Mais il faut s'interdire absolument les amers, les sudorifiques, les alexipharmaques, les substances acres, les aromatiques, & surtout les sels volatils. Il est plus à propos de recourir aux remedes tempérés, salins, nitreux & précipitans.

Le quinquina est certainement un excellent fébrifuge, j'ai éprouvé qu'il étoit sûr & énergique dans les fievres épidémiques. Mais il ne fait jamais mieux que dans les cas où les malades sont d'un tempérament délicat, chaud & prompt, que quand l'urine dépose un sédiment, & que la perspiration n'est point embarrassée. Il est moins bienfaisant aux personnes languissantes, mélancoliques & phlegmatiques, aux femmes dont les regles sont supprimées, à ceux en qui les excrétions pechent par défaut, ou qui ont les urines crues. Il est donc à propos de prendre de l'exercice après le quinquina, & de ne boire que des liqueurs chaudes.

Il est quelquefois nécessaire d'user du quinquina & des autres spécifiques, & de réprimer le paroxysme, avant que la matiere morbifique soit corrigée & suffisamment évacuée. Un Medecin peut en être réduit là, par l'espoir de la corriger ensuite, & de l'expulser plus facilement.

J'ai vu le quinquina mêlé avec le nitre & pris en forme d'électuaire, produire d'heureux effets, dans des cas où la chaleur, & la violence des autres symptomes épuisoient les forces. Ce remede calmoit sur le champ les symptomes, & le malade se fortifioit. Mais il ne faut pas négliger ensuite de corriger & d'évacuer la matiere morbifique, à l'aide des remedes purgatifs.

Comme les purgatifs acres augmentent les spasmes, il faut bien se garder de les ordonner dans la *fievre tierce*, surtout si le quinquina ou d'autres remedes ont arrêté les paroxysmes ; ils ne manqueroient pas d'occasionner une rechute. Mais si le malade est resserré, on le relâchera avec des clysteres ou des pilules balsamiques, interposant les sels.

Si les émétiques sont indiqués par l'état du malade, & dans le commencement de la fievre, il faudra les ordonner sans délai, & ne pas attendre que la matiere soit cuite. Ce seroit lui accorder pour se répandre un tems précieux, qu'il faut employer à son expulsion. Mais si le malade conserve depuis quelque-tems sa fievre, & si la chaleur contre nature a disposé l'estomac à l'inflammation, l'émétique ne feroit que hâter cet accident. Cependant lorsque les paroxysmes sont légers, mais fréquens, & que la fievre traîne en longueur, & continue pendant quelques mois, soit par le défaut de

régime, soit par le défaut du traitement, on ordonne quelquefois un vomitif avec succès. Il faut seulement observer alors, que sa dose ne soit pas aussi grande que si la maladie ne faisoit que commencer. Ce remede fera sortir du duodénum, une si grande quantité d'humeurs bilieuses, que quoique la fievre ne cesse pas entierement, elle ne résistera point aux spécifiques fébrifuges qu'on fera succéder surtout au quinquina appuyé d'un régime convenable.

Il ne faut recourir à la saignée dans les *fievres tierces*, qu'avec beaucoup de circonspection. Dans le commencement de la fievre, lorsqu'elle ressemble à une fievre continue, que la chaleur est grande, & qu'elle est accompagnée de délire; il faut nettoyer les premieres voies, & choisir pour cela le tems de l'intermission, surtout si l'on est en Eté, & si le malade est à la fleur de son âge, d'un tempérament bilieux, porté à la colere, & livré à un genre de vie voluptueux; ensuite on ouvrira la veine. On fera prendre quelques heures avant ou après la saignée, d'une infusion de fleurs de camomile commune, remede excellent contre les fievres. Cette précaution est bonne à prendre, parce que le sang en étant atténué, circule plus librement, & que les agitations spasmodiques qui constituent la nature de ces fievres en sont un peu tempérées. Si les premieres voies étoient pleines d'ordures & de crudités, si le malade étoit pléthorique, & qu'il n'y eût point d'autres symptomes, la saignée supprimant les excrétions, & surtout la perspiration, deviendroit pernicieuse; la fievre augmenteroit & tireroit en longueur, c'est ce qui est confirmé par l'expérience.

On s'interdira absolument dans les fievres intermittentes, les opiats & les anodyns, entre lesquels je mets les pilules de cynoglosse. Quoique ces remedes calment & suspendent quelquefois le paroxysme, ils diminuent les forces, dérangent les périodes de la maladie, & troublent la crise; ensorte que le principe du mal augmentant, les paroxysmes sont ensuite plus violens. Pour les pilules de Wildegansius ou la thériaque céleste, elles sont beaucoup plus convenables.

Les préparations d'alun & de vitriol, arrêtent aussi les paroxysmes des fievres. Mais si l'on s'attache à ces remedes ordinaires, il faudra nécessairement provoquer les sueurs, par l'exercice, ou par des décoctions chaudes ou des infusions, afin de prévenir par ce moyen l'effet de leurs qualités nuisibles. J'ai vu l'usage de ces astringens & d'autres plus puissans, suivi de plusieurs accidens, surtout de la suppression totale d'une évacuation de sang salutaire dans des malades qui y étoient accoutumés.

L'écorce de cascarille qui est balsamique, sulphureuse, anodyne, terreuse, & astringente, est un remede excellent dans les fievres intermittentes. Cependant comme elle met ordinairement le sang dans une agitation contre nature, & qu'elle cause une chaleur violente, il ne faut point en ordonner aux bilieux, ni à ceux en qui les fluides sont portés à des mouvemens impétueux; ou si l'on en ordonne, il faut que ce soit à très-petite dose. Il faut réserver ce remede pour les personnes languissantes & phlegmatiques, pour les femmes; & dans ces cas, on le mêlera fort bien avec le quinquina.

Quoique les absorbans soient d'une efficacité singuliere dans la cure des fievres, il faut en user modérément, & les choisir avec jugement: car lorsqu'on les emploie à grande dose, le dissolvant ou le menstrue de l'estomac ne suffit pas pour les résoudre; ils restent entiers; surchargent ce viscere, ou forment, qui pis est, une espece de pâte, & causent des anxiétés & des nausées. Les absorbans grossiers, surtout ceux qu'on tire des substances marines, ne se dissolvent pas sans peine, & prennent ensuite de l'astringence.

Il arrive quelquefois dans le paroxysme d'une fievre commençante, aux personnes pléthoriques, de sentir en conséquence d'une congestion de sang porté à la tête, un mal violent à cette partie, accompagné de trouble dans l'esprit & dans les sens. Il ne faut pas employer contre ce symptome toutes sortes de topiques indistinctement. J'ai remarqué que les épithemes communs & les domestiques, faits d'absinthe, de rue, de cumin, de baies de genievre, de sel commun, & de pain broyé, font plus de mal que de bien à cause de la vapeur dont ils remplissent la tête. Il y auroit encore plus d'imprudence à recourir aux substances céphaliques & nervines, comme mon baume de vie. Ces remedes, salutaires par eux-mêmes, ne conviennent pas dans ces maux de tête.

Les liqueurs chaudes, comme le thé & le caffé, ne conviennent pas dans le paroxysme, parce qu'elles fouettent les parties acres & bilieuses du sang, & qu'elles causent avec excès de la chaleur & des anxiétés. Nous lisons dans Hippocrate, *Lib. III. de Morb.* que ce ne sont pas les liqueurs chaudes, mais les liqueurs froides, qu'il faut ordonner dans les *fievres tierces*. Le paroxysme passé, les potions chaudes seront bienfaisantes, surtout si le ventre est libre.

Lorsqu'on aura emporté une *fievre tierce* par le secours des spécifiques, il ne faudra pas négliger les moyens convenables d'entretenir la santé. On garantira soigneusement le corps du froid; on gardera la sobriété dans le boire & dans le manger, & l'on persistera pendant quelque-tems dans l'usage, non-seulement des pilules balsamiques, mais encore des élixirs stomachiques.

Si un usage excessif de liqueurs froides, ou celui des astringens dans les *fievres tierces*, est suivi de tumeurs œdémateuses; il ne faudra point recourir aux purgatifs acres, aux calybés, ou aux sels volatils; c'est par des sels détersifs, des pilules balsamiques, & les décoctions tempérées des bois qu'il faudra tenter la cure. Le malade sera soulagé dans l'anasarque par un émétique mêlé avec une quantité convenable de l'extrait panchymagogue de Crollius. Ce remede fera vuider une quantité d'eau considérable.

J'ai remarqué plusieurs fois que le refroidissement causoit aux personnes âgées, pléthoriques & accoutumées à la saignée, une colique violente, suivie d'une *fievre tierce*, continue, épidémique, & que la saignée les soulageoit considérablement. Quant au quinquina, je me suis apperçu que si l'on se pressoit de le donner, il étoit alors si nuisible que la *tierce* dégénéroit en une quotidienne semblable à une hectique.

J'ai ordonné avec succès à des enfans de huit ou dix ans, attaqués de *fievre tierce*, une potion émétique, suivie de clysteres fébrifuges, faits de petite centaurée, & de quinquina. Cette méthode emportoit la fievre sans retour.

Les femmes que la suppression des regles a rendues cachectiques, doivent être traitées avec beaucoup de circonspection dans la *fievre tierce*. Il faut s'interdire les drastiques, les évacuans, les corroboratifs, & même les emmenagogues; ou si on les emploie, il faut pour les rendre bienfaisans, les tempérer, & attendre que la fievre soit sur son déclin: mais on n'a que de bons effets à espérer des clysteres composés d'ingrédiens laxatifs, amers & carminatifs, & des infusions modérément laxatives, qui contiennent des ingrédiens amers, du quinquina, & de la limaille d'acier.

Les fievres intermittentes sont cruelles pour les femmes en couche; elles sont accompagnées de symptomes hystériques, à moins que les vuidanges ne se fassent bien; il faut bien se garder d'employer les absorbans tirés des substances marines, non plus que les substances précipitantes d'un tissu grossier, comme les coquillages & le corail, avec un acide ou sans acide; s'il arrivoit que les vuidanges fussent arrêtées même avec la fievre, il s'ensuivroit des accidens très-fâcheux. Les pilules balsamiques toniques, qui sont si bienfaisantes dans toutes les maladies de la matrice, produiront aussi de bons effets dans le cas dont il s'agit. FREDERIC HOFFMAN.

TERTIANARIA, nom de la *Scutellaria*. Voyez *Cassida*.

TERTIAS.

La maniere latine de s'exprimer *ad tertias*, dont on fait un usage si fréquent en Medecine, a pourtant deux interprétations différentes; lorsqu'il s'agit des décoctions, elle peut signifier un tiers ou deux tiers. Ainsi si l'on ordonne que l'ébullition soit poussée *ad tertias*, on peut entendre que la liqueur soit réduite à un tiers, & qu'il s'en évapore deux, ou que la liqueur soit réduite à deux tiers, & qu'il s'en évapore un. Mais la derniere de ces deux acceptions est la plus commune, ainsi *implere ad tertias*, ou *ad duas tertias*, ne signifie pas remplir un vaisseau au tiers, mais aux deux tiers, *Pharmacop. d'Edimb.*

TERTIUM SAL, *sel neutre.*

TES

TESSELLÆ, le même que *Rotulæ*, ou *Tabellæ*; *lozanges* ou *trochisques*.

TESSERÆ OS, *l'os cuboïde.*

TESTA, écaille de poisson, ou de limaçon, ou vaisseau de terre.

TESTES, *testicules.*

TESTICULI, *testicules*. Voyez *Generatio*.

Maniere de traiter le cancer, ou le sphacele au testicule.

Si le skirrhe au *testicule* dégénere en cancer, ou l'inflammation en sphacele, ou si cette partie est attaquée de putréfaction, quelle qu'en soit la cause, & que son extirpation soit le seul remede auquel on puisse avoir recours, pour empêcher le mal de gagner les aines, les parties intérieures de l'abdomen, & de tuer le malade, voyez l'article *Castratio*, où nous avons exposé la maniere de faire l'amputation du *testicule*.

Mais si le *testicule* n'est consumé qu'en partie par un abscès, il n'est pas nécessaire de l'extirper en entier; il faut se contenter d'ouvrir l'abscès, nettoyer ensuite l'ulcere, & travailler à la guérison. Garengeot remarque, qu'il est très-important dans toute castration de faire une incision à l'anneau de l'abdomen, séparer les vaisseaux spermatiques des parties auxquelles ils adherent, & d'y former une ligature à l'anneau, ou même au-dessus, avant que de toucher au *testicule*. Cette précaution, ajoute-t-il, soulagera beaucoup le malade, & hâtera même sa guérison. Quant aux raisons de ces effets, il s'est dispensé de les apporter. J'imagine au contraire, qu'il y auroit beaucoup à craindre que l'incision de Garengeot, n'affoiblît cette partie de l'abdomen, & ne disposât à l'hernie, sans compter la douleur que le malade ne manqueroit pas d'en ressentir, & cela sans aucune nécessité, & le danger qu'il y auroit que la ligature n'occasionnât une inflammation qui passeroit jusqu'aux parties intérieures. Si la corruption des vaisseaux spermatiques s'étendoit jusqu'à l'anneau ou au-dessus, il vaudroit mieux ne point tenter la castration.

De l'inflammation des testicules.

L'un ou l'autre des *testicules*, ou tous les deux, sont quelquefois attaqués d'une inflammation accompagnée de douleurs cruelles, surtout lorsqu'elle est un peu considérable.

Ce mal peut venir de deux causes. 1°. De quelqu'injure extérieure, comme un coup, une chûte, une contusion; ce qui arrive en montant à cheval avec précipitation, & sans prendre garde à soi. 2°. D'une maladie vénérienne, comme une gonorrhée, imprudemment & trop tôt arrêtée.

On distinguera l'inflammation des *testicules* de toute autre maladie, surtout de l'hernie au scrotum, lorsqu'il y aura l'une des causes dont nous venons de parler, que le malade se plaindra de gonflement, de chaleur & de rougeur aux *testicules*, que la tumeur & l'inflammation se manifesteront à l'examen des parties, & surtout lorsqu'en touchant le *testicule* affecté, on le trouvera d'une grosseur contre nature, & quelquefois égale à celle du poing.

Cette maladie ne veut point être traitée légérement; car souvent il survient un abscès ou sphacele; le malade en perd la virilité ou la vie, ou le mal dégénere en un skirrhe, ou en un cancer que la mort suit ordinairement, ou enfin en sarcocelle, ou hydrocele, maladies fort incommodes.

On emploie, pour résoudre l'inflammation des *testicules*, les mêmes remedes que nous avons indiqués pour l'inflammation des mamelles; Voyez *Mamma*, surtout le vinaigre de litarghe; l'eau de chaux mêlée avec l'esprit de vin camphré, la tuthie, & la pierre calaminaire. Pour le tems de la nuit, où les fomentations ne se font pas commodément, appliquez l'emplâtre de grenouilles, avec une quantité double de mercure, ou l'emplâtre de diachylon. Il ne faudra pas négliger les digestifs intérieurs. Si le mal provient de quelqu'injure extérieure, ou d'un sang épaissi, recourez aux poudres d'yeux d'écrévisses préparées, d'écailles d'huitres, de nacre de perles, & à l'*arcanum duplicatum*, au thé, & aux décoctions de racines, de bois & d'herbes. Proscrivez tout ce qui échauffera le sang, & toute nourriture de difficile digestion, ne permettez les autres qu'avec sobriété. Si la chaleur est violente, il ne sera pas hors de propos de mêler un peu de nitre avec les poudres dont nous venons de faire mention, ni d'ajouter quelques gouttes d'esprit de vitriol ou de soufre dans la boisson du malade. S'il est pléthorique, on lui tirera du sang par le bras.

Si quelque maladie vénérienne est la cause de l'inflammation, on usera de purgatifs mêlés avec le mercure doux, & de tous les remedes qui operent contre le virus vénérien. On ne négligera point les boissons chaudes de thé, & les tisannes faites de réglisse & d'anis bouillis dans de l'eau. Outre qu'elles temperent ou atténuent le sang, elles tendent encore à calmer l'inflammation.

Si l'on a appellé le Chirurgien trop tard, ou si l'inflammation est trop violente pour céder aux remedes discussifs que nous venons d'indiquer, il faut s'attendre à la suppuration ou à la gangrene, & par conséquent recourir aux remedes suppuratifs, dont nous avons fait mention à l'art *Mamma*. Si le pus est mûr, & que l'abscès tarde à s'ouvrir de lui-même, on y fera une incision, on évacuera la matiere, on nettoyera la plaie avec quelque onguent digestif, ou quelque injection spiritueuse qui résiste à la putréfaction, & l'on achevera la cure avec un baume vulnéraire. On facilitera la digestion de la matiere, & l'on diminuera les douleurs avec l'emplâtre de jusquiame, & celle de diachylon avec les gommes. Cependant on travaillera fortement à détruire le virus vénérien; quand bien même le scrotum seroit consumé, & le *testicule* exposé à la vue, si l'on fait tirer partie des remedes digestifs & balsamiques, la substance détruite du scrotum se régénérera, ainsi que je l'ai vu plusieurs fois. HEISTER, *Chirurg.*

Voyez à l'art. *Hernia* la maniere d'enlever les tubercules des *testicules*, & celle de faire la castration.

TESTICULUS MORIONUS, nom de l'*orchis, morio, mas, foliis maculatis*, ou de l'*orchis morio-fœmina*.

TESTUACEUS, ou TESTUACEUS PANIS; pain cuit sur une tuile, ou dans un pot de terre.

TESTUDO TERRESTRIS, Offic. Schrod. 5. 333. Ind. Med. 116. Bellon. de Aquat. 52. Aldrov. de Quad. Ovip. 705. Gesn. de Quad. Ovip. 107. Charlt. Exer. 30. Jonf. de Quad. 144. *Testudo terrestris vulgaris*, Raii Synop. 3. 243. *Tortue de terre.*

On prescrit le sang crud & récent de la *tortue de terre* dans les fievres hectiques, & son sang séché dans l'épilepsie.

Testudo Marina, Offic. Scbrod. 5. 333. Bellon. de Aquat. 50. Scbonef. Ichth. 74. Gesn. de Quad. Ovip. 113. Aldrov. de Quad. Ovip. 712. Charlt. Exer. 30. Jonst. de Quad. 147. *Testudo marina vulgaris*, Raii Synop. A. 254. *Tortue de mer.*

Ses parties d'usage sont les jambes, le pénis & le fiel. On porte les jambes comme un amulete souverain contre la goute; & son fiel est bon pour les yeux. Schroder, *Ligon. de Insula Barb.* en recommande le pénis pour les doulenrs néphrétiques.

Testudo Palustris, Offic. *Testudo nigra palustris*, Ind. Med. 116. *Testudo lutaria palustris*, Schw. Rept. 164. *Testudo aquarum dulcium & lutaria*, Raii Synop. A. 254. Jonst. Quad. *Testudo aquatica*, Charlt. Exer. 30. *Testudo lutaria*, Rondel. de Aquat. 2. 229. *Testudo aqua dulcis, & lutaria*, Aldrov. de Quad. Ovip. 710. *Testudo quæ in aqua dulci vivit*, Gef. de Quad. Ovip. 110. *Tortue d'eau.*

Le sang & le fiel ont les mêmes vertus que ceux des autres *tortues*. La *tortue* est ainsi nommée du mot Latin *testa*, écaille; cet animal étant couvert d'une écaille creuse d'une espece particuliere, remarquable pour sa largeur, sa solidité & sa beauté, faite à peu près comme un bouclier, & marquée de différentes couleurs. Sa tête & sa queue ressemblent à celles du serpent, & ses piés à ceux du lésard.

Il y a qnatre sortes de *tortues*: 1. les *tortues* de terre, 2. celles de mer, 3. celles d'eau douce, 4. celles de bourbe, qui vivent dans le limon & les lieux fangeux. Elles sont presque toutes amphibies: quelques-uns exceptent seulement les *tortues* de terre.

On trouve les *tortues* de terre, sur les montagnes, dans les forêts, les bois & les jardins. Elles vivent de fruits & d'herbes, de vers, de limaces & autres insectes. On les peut aussi nourrir dans les maisons, de son & de farine. En hiver elles se cachent dans des trous, comme les serpens & les lesards, & y restent sans rien manger, comme font bien d'autres animaux.

Elles vivent long-tems, se meuvent très-lentement, & ont, dit-on, une aversion naturelle pour l'aigle, qui en prend quand il peut & les emporte pour les manger. Aristote dit qu'elles se battent avec les serpens & les viperes; & qu'elles sont toujours munies d'une plante appellée *cumila*, ou sarriette, pour se guérir des piqures qu'elles reçoivent de ces animaux. Pline dit que cette sorte de *tortue* est très-commune en Afrique, & est un fort bon mets. Quelques Auteurs recommandent de la manger en Août & en Septembre, qui est le tems qu'elle est le plus grasse.

Les *tortues* de mer vont quelquefois au rivage, où elles s'endorment; & si elles y restent long-tems elles y meurent. Dans la mer elles vivent de coquillages, & à terre d'herbes. On dit qu'après qu'on leur a coupé la tête, elles ne laissent pas de vivre quelque tems, & de mordre encore bien serré.

Pline dit qu'il y a dans les Indes, des *tortues* de mer si grosses, qu'il ne faut que l'écaille d'une seule pour couvrir une petite maison; & que les habitans des Isles de la mer rouge en font des barques avec lesquelles ils vont d'un Isle à une autre, sur cette mer.

Il n'y a pas grande différence entre la *tortue* d'eau douce, & celle qui vit dans les lieux fangeux; elle mange des plantes & des insectes aquatiques, & vit plus dans l'eau que sur terre. Elle se passe de manger pendant très-long-tems.

La chair de la *tortue* est fort bonne & semblable à celle du veau. Il est étonnant que Galien & d'autres Auteurs qui ont traité des alimens, n'aient jamais parlé de la *tortue*, dont on mange fort communément.

La chair de *tortue* est très-nourrissante, & fait un aliment solide & durable; car elle contient un suc huileux, balsamique & salin. Ce suc la rend aussi restaurante & pectorale; on fait de cette chair un sirop pour les phthisiques & les hectiques, qui est très-bon pour corriger les humeurs acres de la poitrine. D'un autre côté elle est dure & visqueuse & de difficile digestion; elle engendre des humeurs visqueuses & grossieres, & rend lourd & paresseux: c'est pourquoi il faut avoir soin de la faire bien bouillir, & d'y joindre des assaisonnemens propres à aider la digestion.

Cardan nous assure dans son *IX. Livre*, que la chair de *tortue* d'Afrique, mangée avec du pain pendant plusieurs jours de suite, est un très-bon remede contre la lepre. Le sang de *tortue* desséché & donné à la dose d'une dragme, passe pour un bon remede pour le mal caduc.

Dans quelques contrées on tire de la *tortue* une huile bonne pour les brûlures. Lemery, *des alimens.*

TET

TETANUS, *Tetanos.*

Le cou est sujet à quelques accidens violens, dont aucuns ne sont plus fâcheux ni plus aigus, que celui où par un roidissement des nerfs, la tête se penche sur les épaules, sans en pouvoir être dérangée; ou celui où le menton se colle à la poitrine; où celui dans lequel le cou est droit, mais immobile. Les Grecs appelloient le premier *episthotonos*; le second *emprosthotonos*; & le troisieme *tetanos*: mais quelques Auteurs, qui ne se piquent point d'exactitude, n'ont pas laissé de confondre ces trois termes. Ces désordres deviennent mortels en moins de quatre jours; & s'ils continuent plus long-tems, il n'y a plus à craindre pour la vie.

Il passe pour constant, que ces trois différens désordres se traitent tous de la même maniere, & pour cet effet Asclepiade ordonnoit la saignée, que d'autres condamnoient; attendu que dans ces cas-là le corps n'avoit déja pas trop de chaleur, & que diminuer son sang, qui est le siége de la chaleur, c'étoit le refroidir encore. Cette doctrine est absolument fausse, par la raison que le sang n'est pas essentiellement chaud par lui-même; mais qu'il devient d'un moment à l'autre froid & chaud, selon les différens changemens qui surviennent à l'œconomie animale. Mais ce qui doit décider si la saignée est bonne ou non, ce sont les circonstances du mal & la situation du malade. Dans ces désordres, il est à propos de donner du *castoreum* avec du poivre, ou du *laser* ou *asa fœtida*. Il ne sera pas moins nécessaire de faire des fomentations seches & humides. Plusieurs Praticiens, pour cet effet, versent de tems à autres une grande quantité d'eau chaude sur le cou du malade: mais quoique cette pratique donne du soulagement sur le champ, il faut s'en abstenir, parce qu'elle rend les nerfs plus sensibles au froid qu'ils n'étoient.

Il sera donc plus à propos de commencer par oindre le cou avec un cérat liquide, & d'y appliquer ensuite des vessies de bœuf, ou de petites phioles, pleines d'huile chaude, ou un cataplasme de farine, ou de figues & de poivre battus ensemble. Mais de toutes les mesures qu'on peut prendre pour la cure de ces désordres, aucune ne vaut mieux, que de tenir le cou du malade, sur un vaisseau plein d'eau chaude, dans lequel on a mis une quantité considérable de sel enfermée dans un morceau de linge. Cela fait, on place le malade devant le feu; ou si c'est l'Eté, on l'expose à l'influence du soleil, & on lui frotte bien le cou, les épaules & l'épine avec de vieille huile; ou, si l'on n'en peut pas avoir, avec de l'huile Syriaque; ou, si l'on ne

sauroit non plus trouver de cette huile, avec la plus vieille graisse qu'il se pourra.

Les frictions sont bonnes sur toutes les vertebres, mais spécialement sur celles du cou : c'est pourquoi on en fera jour & nuit, se permettant seulement quelques intervalles, durant lesquels on appliquera un malagme composé d'ingrédiens échauffans. On aura soin que le malade ne sente point de froid; & pour cet effet on entretiendra sans cesse du feu dans sa chambre, surtout à l'entrée de la nuit, qui est le tems où l'air est le plus froid. On fera bien aussi de lui raser la tête, & de la lui oindre avec de l'huile d'iris, ou de l'huile de Chypre; après quoi on la lui couvrira d'un bonnet bien chaud. Il sera bon aussi quelquefois de lui baigner tout le corps dans l'huile, ou du moins dans de l'eau chaude, où on aura fait bouillir du fœnugrec, & ajouté un tiers d'huile. En rendant le corps soluble, il arrive pour l'ordinaire qu'on relâche aussi l'astriction des parties supérieures.

Mais si la douleur devient aiguë, il faudra appliquer les ventouses & scarifier; & brûler les incisions faites à la peau, avec des synapismes ou des instrumens propres. Quand la douleur est soulagée & que la tête commence à se mouvoir, il est sûr pour lors que le mal cede à l'efficace des remedes. Mais il faut que le malade s'abstienne encore long-tems de tous les alimens de dure digestion; qu'il n'use que de mets qui s'avalent, d'œufs pochés & de bouillons préparés de jeunes poules, & d'autres chairs molles & légeres. Si ces mesures réussissent, & que le cou du malade paroisse tour-à-fait rétabli dans son état naturel, il faudra qu'il n'use d'abord que de bouillie, ou autre mets à cuillere : mais on lui permettra l'usage du pain encore avant celui du vin; parce que cette liqueur étant fort dangereuse pour lui, il se trouvera bien de s'en abstenir plus long-tems. CELSE, *Lib. IV. cap.* 3.

Les contractions & les convulsions occasionnent plusieurs désordres différens, tels que l'*emprosthotonos*, & l'*opisthotonos* : le premier des deux, est une inflexion convulsive de la tête en-devant; & l'autre une inflexion de la tête en-arriere. Les causes accidentelles de ces désordres, sont des coups ou des contusions sur de gros tendons, d'avoir porté long-tems sur ces tendons dans la même posture, de les avoir eu long-tems pressés sur des corps durs, d'avoir bu des liqueurs fortes, d'avoir eu excessivement froid; ou, ce qui est fort ordinaire, d'avoir été blessé à des nerfs, ou à des muscles, & avoir bu du vin avant que ces plaies aient été guéries. Ces désordres arrivent aussi fort souvent par l'usage de l'eau froide, surtout lorsque ces plaies n'ayant plus de matiere solide, paroissent bien détergées; & commencent à se cicatriser. Ils arrivent encore plutôt quand les plaies sont encore gonflées ou dans leur pire état. Cette espece de contraction que les Grecs appellent spasme, est une tension & contraction involontaire de ces parties, accompagnée d'une douleur violente & aiguë, en conséquence d'une astriction excessive. Les sectateurs d'Asclepiade définissent cette convulsion, qu'on appelle *tetanos*, une extension de tout le corps ou de quelques parties du corps. Mais en donnant cette définition, ils n'ont pas pris garde que quelques parties peuvent être étendues volontairement; & que les personnes attaquées de *satyriasis* ou de goute, ont dans le premier cas une extension du pénis, & dans l'autre, une des piés, sans être affligés de cette espece de convulsion, que les Grecs appellent *tetanos*. D'autres définissent le *tetanos*, une convulsion des muscles du cou & des joues appellés *stagonita*, en conséquence de leur violente tension & de la douleur qu'elle excite. D'autres Auteurs, de la même secte méthodique, se servent dans la définition de ce désordre, du terme de *conclusio*, au lieu de celui de convulsion : mais c'est une même chose exprimée par différens noms; car ces Auteurs convenoient que la convulsion étoit la cause de ce désordre. Mais en général on peut répondre à tous ces Auteurs, qu'il y a grande différence entre un désordre & sa cause : ainsi il n'est pas question de dire ce qui est la cause des convulsions, mais ce que c'est que ces convulsions; car comme la cause est cachée & occulte, on se l'imagine telle que l'on veut. Mais les phénomenes particuliers aux convulsions ou contractions, sont visibles, manifestes & palpables : or il convient de fonder, autant qu'il est possible, notre doctrine sur des principes constans. C'est pourquoi notre secte définit cette espece de distension ou extension, que les Grecs appellent *tetanos*, une tension involontaire, roide & inflexible du cou, dans une position droite, occasionnée par l'astriction violente ou la tumeur des parties.

L'*opisthotonos* est une rétraction spasmodique involontaire du cou, produite aussi par l'astriction ou la tumeur des parties, & l'*emprosthotonos* est l'inflexion involontaire de la tête en-devant, produite par les mêmes causes. Ces désordres sont appellés involontaires, par opposition aux mouvemens de la tête, qui la tiennent dans les mêmes attitudes, en conséquence d'un ordre de la volonté. On ajoute qu'ils procedent de l'astriction ou de la tumeur des parties, pour les distinguer de ceux qui tiennent la tête dans la même attitude dans les pendus. Avant de tomber dans ces désordres, on est pour l'ordinaire attaqué des symptomes suivans : une difficulté de mouvoir le cou, un engourdissement aux environs des parties qui sont sur le point d'être affectées. Cet état est suivi de mesaise & de douleur lorsqu'on est couché; d'un peu de tension & de dureté dans les grands tendons, d'un picotement pénible & incommode, entre l'épine & l'occiput, d'un peu de difficulté à boire, d'une douleur aux tempes qui redouble singulierement lorsque les malades bâillent ou qu'ils ouvrent la bouche, d'une dureté d'ouie, d'un embarras dans la langue & d'un parler lent, d'une éjection continuelle de salive; & d'une sensation douloureuse dans les gras des jambes & dans les plantes des piés. Le malade en cet état paroît rire, sans qu'on voye le sujet qui l'y excite; & il y a dans les parties affectées une espece de pulsation. Lorsque ce mal se déclare, il y a convulsion violente & dureté dans les parties du cou & dans les muscles des joues, accompagnée d'une douleur excessive; il y a rougeur au visage, & une contraction violente aux muscles que nous venons de nommer; les deux mâchoires sont aussi fortement serrées l'une contre l'autre, le malade rombe dans une sueur copieuse, tandis que les jointures sont froides & engourdies; il a un pouls obscur, le cou tendu, une difficulté de respirer; contraction dans les jambes & dans les bras; les liqueurs qu'on lui introduit dans la bouche lui reviennent par le nez; quelques-uns ont aussi l'esprit aliéné, la respiration courte, & un râlement dans la gorge & dans la poitrine. Dans le *tetanos*, le cou est serré, roide & inflexible. Dans l'*opisthotonos*, il y a inflexion de la tête en arriere, accompagnée d'une douleur & d'une tension excessive du dos & des fesses. Ces malades ont aussi les jambes en contraction, quoique leurs bras n'éprouvent pas de mouvemens convulsifs. Leurs doigts sont en contraction, & pliés comme Hippocrate l'assure; & souvent ils tiennent leur pouce fermé entre leurs autres doigts. Ils ne peuvent demeurer dans la même posture, mais ils en changent avec une espece de palpitation, quand la douleur les prend. L'*opisthotonos* est beaucoup plus dangereux que le *tetanos*. Et tous ces désordres sont dangereux, quand ils sont accompagnés de plaies aux parties les plus nobles, & à celles qui servent le plus particulierement à la vie. Dans l'*emprosthotonos*, la tête est inclinée spasmodiquement en-devant, & le menton collé sur la poitrine; les hypocondres & les parties précordiales sont distendues, le malade a des envies continuelles d'uriner, & ne sauroit plier le doigt sans peine. Ces désordres ne se guérissent que difficilement, si les spasmes sont produits par des plaies, ou si l'épine est naturellement roide : mais si les spasmes arrivent sans fievre, la cure est facile. Une fievre, selon Hip-

pocrate, à la suite d'un spasme est salutaire: mais un spasme, à la suite d'une fievre, est dangereux. Cette opinion est rejettée de quelques-uns, qui disent que selon Hippocrate même, une fievre fait un grand tort à la constitution du corps, & produit de violens symptomes accompagnés d'une douleur excessive; car, disent-ils, une chaleur naturelle & modérée relâche la tumeur des parties; au lieu que la chaleur d'une fievre, étant forte, contre-nature & excessive, elle l'accroît & l'augmente. Ainsi une diminution dans les symptomes concomitans de ce désordre, donne lieu d'espérer une bonne issue. Cœlius Aurelianus, *Lib. III. Acut. Morb. cap. 6.*

L'*emprosthotonos*, l'*opisthotonos*, & le *tetanos* peuvent être produits par différentes causes; car ils arrivent ordinairement après les plaies, quand il y a eu des membranes, des muscles, ou des nerfs piqués, & alors ils sont, pour l'ordinaire, mortels; car les plaies des nerfs excitent des convulsions mortelles. Les femmes, après des fausses-couches, sont aussi quelquefois attaquées de convulsions, qui pour l'ordinaire sont fatales. A d'autres, ces désordres sont venus d'avoir été frappés rudement au cou: ils peuvent aussi venir de grand froid; raison pour laquelle ils sont plus communs en Hiver que dans le Printems & l'Automne, & n'arrivent presque point en Eté, si ce n'est à la suite d'une pluie, & dans un tems où ils s'est répandu des maladies étrangeres épidémiques. Les femmes sont plus sujettes aux convulsions des nerfs que les hommes, parce qu'elles sont d'une nature plus froide: mais on les guérit aussi plus aisément, parce qu'elles sont d'une constitution plus humide. Quant aux différens âges, les enfans sont plus sujets à ces accidens que tous autres: mais il n'arrive pas toujours qu'ils y succombent, parce que ce sont, pour ainsi dire, des appanages de l'enfance. Les jeunes gens sont moins sujets à ces désordres que les enfans, mais ils en sont plus fréquemment emportés. Les personnes d'un âge mûr n'y sont point du tout sujets; quoiqu'il arrive fréquemment aux vieilles gens d'en être attaqués & d'y succomber, ce qui vient du froid & de la secheresse des corps âgés, qui fait qu'ils tiennent en quelque chose de la nature & de la condition des corps morts; dans les habitudes froides & humides, les convulsions sont moins violentes & moins dangereuses.

Tous ces désordres sont accompagnés de douleur & de tension aux tendons, à l'épine & aux muscles de la mâchoire & de la poitrine; car ces muscles sont si fortement attachés aux os de la mâchoire supérieure & de l'inférieure, qu'on a bien de la peine à les séparer, même avec des leviers; & quand ils sont séparés par violence, si l'on verse quelque liqueur dans la bouche du malade, il ne la sauroit avaler, mais, ou il la retient dans sa bouche, ou il la laisse couler dehors, ou elle reflue par le nez, parce que la gorge étant comprimée & les amygdales dures & tendues, les alimens n'y sauroient passer. Le visage du malade est rouge & marqueté de différentes couleurs. Les yeux sont presque immobiles & le peu de mouvement qu'ils font, est douloureux: il y a suffocation & difficulté de respirer. Les bras & les jambes sont attaqués de convulsions, & les muscles palpitent. Le visage est contourné en différentes manieres contre nature; la mâchoire & les levres tremblent, le menton branle & les dents claquent les unes contre les autres. J'ai aussi eu occasion de remarquer dans un malade, avec étonnement, des secousses, ou un tremblement aux oreilles, accompagnés d'un bruit sensible. Il y a suppression ou flux involontaire d'urine, en conséquence de la compression de la vessie. Ces symptomes arrivent dans les convulsions de toutes les sortes: mais voici les symptomes particuliers à chaque espece.

Dans le *tetanos* tout le corps est droit, immobile & inflexible, aussi-bien que les bras & les jambes.

Dans l'*opisthotonos* le malade est courbé en arriere, sa tête est tirée postérieurement entre les deux épaules; sa gorge pousse, ses mâchoires sont pour l'ordinaire ouvertes & se touchent rarement; il ronfle en respirant; son ventre & sa poitrine sont prominens; il urine pour l'ordinaire involontairement; & son abdomen est si tendu, qu'il résonne quand on le frappe; ses bras sont tirés spasmodiquement en arriere; & ses jambes sont torses & courbées dans une direction opposée aux jarrets.

Dans l'*emprosthotonos*, le dos est vouté, les hanches sont prominentes au point d'être dirigées en ligne droite avec le dos; l'épine est droite, la tête est appliquée sur la poitrine, à laquelle le menton est collé; les mains sont fermées, & les jambes étendues. Tous les malades affligés de ce désordre sont tourmentés de violentes douleurs; leur voix est triste, & semblable à celle d'une personne qui pleure; il soupire & fait de profonds gémissemens. Si le désordre affecte la poitrine & la respiration, la mort n'est pas loin, & c'est un vrai bonheur pour le malade, qui par-là est délivré de ses douleurs, de ses distorsions, & de l'état déplorable où il étoit; de maniere que ses amis les plus affectionnés ressentent une espece de satisfaction de le voir mourir. S'il ne meurt pas & continue de respirer, quoique d'une maniere fort déplorable, il est tellement courbé en-devant, qu'il ressemble, je ne dirai pas à un arc, mais à un cercle, ayant la tête collée à ses genoux, & le dos & les jambes tellement ramenés en-devant, que la jointure du genou semble avoir repoussé par-derriere. Ce désordre est non-seulement insupportable pour le malade, & attendrissant pour les assistans, mais incurable. Ceux qui en sont travaillés, ont le visage si défiguré, que leurs propres amis les méconnoissent; & quoique dans tout autre tems c'eût été une cruauté impie que de leur vouloir la mort, c'est au contraire alors une commisération charitable que de la leur souhaiter, si cruelle qu'elle doive être. Le Medecin, quoique présent, ne sauroit ni guérir le malade, ni calmer sa souffrance, ni remettre son visage défiguré dans sa forme naturelle; ne pouvant pas lui redresser le corps & les membres, quand il le couperoit en morceaux: tout ce qu'il peut faire est d'être sensiblement touché de son état. Aretée, *de Morbis & Signis acut. morb. Lib. I. cap. 6.*

CURE.

Pour guérir le *tétanos*, il faut tenir le lit du malade mollet, uni, commode & chaud; car ce désordre rend les nerfs roides, durs & tendus. La peau aussi étant partout seche & rude, devient tendue; les paupieres, naturellement mobiles, ne roulent plus qu'avec peine, les yeux sont fixes & comme tournés en-dedans; les membres aussi sont immobiles, en conséquence de la tension des parties. Il faut tenir chaude la chambre du malade, même en été, en y faisant du feu, mais non pas cependant jusqu'au point de lui causer des sueurs & de la langueur, parce que le *tétanos* incline à la syncope. Il faut aussi user d'autres remedes sans délai. Soit donc que le *tétanos* soit produit sans aucune cause manifeste, ou qu'il provienne d'un froid excessif, de plaies, ou de fausses-couches dans les femmes, il faut ordonner la saignée du bras: mais il faut observer que la ligature ne soit pas trop serrée, & que la piqure soit légere & prompte, autrement elle causera des convulsions dans les nerfs. On ne fera qu'une saignée unique; & on ne tirera pas du sang jusqu'à occasionner une défaillance & refroidir tout le corps. On ne laissera pas le malade souffrir la faim, parce qu'elle desséche & refroidit le corps. On lui fera donc boire de bon & fort *mulsum*, & de la crême d'orge mêlée avec du miel; car ces boissons, poussées dans la gorge par les amygdales, ne causent que très-peu de douleur, s'avalent aisément, sont propres à rendre le corps soluble, & à réparer les forces. Il faut aussi tenir tout le corps enveloppé dans des étoffes de laine imbibées d'*oleum gleucinum*, ou d'*oleum crocinum*, où l'on aura fait bouillir du romarin, de l'encensiere ou de l'armoise. On

On ne lui donnera rien que de chand & d'échauffant. On l'oindra aussi avec un ongnent préparé avec l'euphorbe, le nitre & la pariétaire d'Espagne, à quoi on ajontera une bonne quantité de *castoreum*. On doit aussi bien convrir les tendons d'étoffe de laine, & bien oindre les oreilles & le menton, comme étant les parties les plus affectées & excessivement tendues. On fomentera aussi les tendons & la région de la vessie avec des substances modérément chaudes, telles que des sachets pleins de millet rôti, & des vessies de bœuf, à moitié pleines d'huile chaude, qu'on applique sur les parties affectées. Il est quelquefois nécessaire de fomenter la tête avec du millet; & quoique cette pratique puisse être préjudiciable aux sens, elle ne laisse pas d'être salutaire aux nerfs; car quoiqu'il offusque les sens jusqu'à un certain point par les vapeurs qu'il envoie, il emplit cependant les nerfs. On fomentera le malade de la maniere la plus douce qu'il se pourra, avec une matiere qui ne soit point fétide, & qu'on employera seule. Cette matiere peut être ou une huile sans odeur bouillie dans un vaisseau double, & mise dans des vessies, ou un fil fin contenu dans un sachet. Quoique le millet & la graine de lin soient gracieux au toucher, cependant il s'en exhale des vapeurs fétides.

Voici la maniere dont se doivent faire les fomentations.

Le malade placé sur le dos, on fera sur lui les fomentations jusqu'à la couronne de la tête, & non pas plus loin: mais il ne faut pas laisser agir leur influence jusques sur le devant de la tête, qui étant le siége du sentiment, est aussi la source de ces fâcheux désordres. Si on applique des cataplasmes sur les tendons, il faut tenir la partie postérieure de la côte élevée: car si on appliquoit ces cataplasmes sur les parties supérieures, elles empliroient la tête des vapeurs de la graine de lin & du fœnugrec. Après avoir fait usage de cataplasmes, il sera bon de faire usage de ventouses sur l'occiput, de chaque côté de l'épine: mais il ne faudra y employer que très-peu de feu; car la trop forte impression des bords de la ventouse exciteroit des douleurs & des convulsions: il faudra donc en retirer l'air légerement & promptement, plutôt que de le pomper subitement & avec force; car par ce moyen la peau s'élevera sans douleur & en une tumeur convexe, & l'on y pourra ensuite faire les incisions convenables. La quantité de sang qu'on pourra tirer se reglera sur les forces du malade. Voilà comme il faut s'y prendre pour le *tétanos* qui n'est point accompagné de plaies.

Mais si une convulsion des nerfs est produite par une plaie, l'état du malade est déplorable & presque désespéré. Il en faut cependant tenter la cure, attendu qu'on a sauvé des malades en cet état, en employant des remedes convenables. C'est pourquoi, outre les autres mesures qu'il conviendra prendre, il faudra oindre les ulceres avec des substances chaudes & convenables, les fomenter, y mettre des cataplasmes, & y appliquer des remedes qui excitent aisément la chaleur, & forment une bonne quantité de pus; car dans le *tétanos*, les ulceres sont secs.

Pour cet effet,

Prenez *de manne*,
d'encens,
de sommités de pouliot des montagnes,
des résines de larix, &
de térébenthine,
des racines de guimauve,
de rue, &
de jusquiame,
} *une quantité suffisante.*

Faites un cataplasme, en y mêlant ce qu'il conviendra pour le lier, & y ajoutant des poudres qu'on puisse pulvériser bien fines: mais il faudra laisser macérer quelques ingrédiens dans l'huile, & faire d'abord bouillir les racines de guimauve dans du *mulsum*.

On saupoudrera aussi du *castoreum* sur les ulceres, par la raison que ce remede est tout-à-fait propre à exciter la chaleur dans toutes les parties du corps; car les frissons qui naissent des ulceres, sont d'une nature très-maligne. On oindra aussi les narines avec du *castoreum*, ou de l'*oleum crocinum*. On pourra aussi donner par jour le poids de trois oboles d'huile de castoreum; & si l'estomac ne s'en accommode pas, on lui substituera le même poids de racines de *laserpitium*, ou moitié de ce même poids de myrrhe. On administrera l'un ou l'autre de ces remedes dans de l'hydromel. Mais si l'on peut avoir du *laserpitium Cyrenaicum*, on en donnera la grosseur d'un pois, enveloppé dans du miel bouilli, pour le rendre plus gracieux à prendre; car il est d'un gout acre, & produit des rots désagréables & fétides. Mais si le malade ne le peut pas prendre sous cette forme, il le faudra dissoudre dans de l'hydromel; car c'est de tous les remedes le plus efficace. Ces remedes sont propres pour échauffer, humecter, relâcher les convulsions & amollir les nerfs. Mais si le malade ne peut rien avaler, donnez-lui un clystere de castoreum & d'huile, avec laquelle huile, en y joignant quelque onguent convenable, ou avec le miel, vous aurez soin d'oindre l'anus. S'il y a nécessité de procurer une évacuation des matieres fécales & des flatuosités, il faudra administrer un clystere de deux dragmes d'hiera, avec une quantité suffisante d'hydromel & d'huile, qui non-seulement procurera l'évacuation nécessaire, mais aussi sera bienfaisant au bas-ventre; car l'hiera est un remede échauffant, assorti à diverses intentions. ARETÆE, *de Curat. Acut. Morb. Lib. I. cap. 6.*

TETARTÆUS, τεταρταῖος; le même que *Quartana*.

TETHALASSOMENOS; épithete qu'on donne au vin pour signifier qu'il est mêlé avec de l'eau de mer, ou simplement qu'il a passé sur la mer.

TETHYIA ou TETHÆA; c'est un petit poisson à coquille, qu'on trouve quelquefois attaché aux huîtres. Son écaille est d'une figure sphérique, rude, inégale, & moins dure que les coquilles des autres poissons. On distingue plusieurs especes de *tethæa*, qui se trouvent attachées à des rochers, parmi le varech ou sur le rivage. Sa chair est fongueuse, carminative, propre à guérir les coliques venteuses, les douleurs des reins & la sciatique. Elle est propre aussi pour faire uriner, & pour chasser la pierre des reins & de la vessie. LEMERY, *des Drogues*.

TETLATIAM, *seu arbor urens; Nieremberg*. arbre des Indes, qui a les mêmes qualités que le *Manchineel*.

TETRABIT, nom du *Sideritis, hirsuta, procumbens.*

TETRADRACHMON, le poids de quatre dragmes.

TETRAGNATHUS, τετράγναθος, de τέσσαρες, quatre, & γνάθος, mâchoire; est une espece de *phalangium* de couleur blanchâtre, avec des jambes raboteuses & deux éminences près de la tête, l'une étroite & l'autre large, ensorte qu'il semble qu'elle ait deux bouches. Elle a quatre mâchoires, d'où lui vient le nom de *tetragnathus*, & une ligne égale qui lui traverse la bouche.

Ceux qui ont été piqués par cette araignée, sont pour l'ordinaire affligés des mêmes symptomes que ceux qui l'ont été par le scorpion; & ils sont de plus affectés d'une douleur vive dans la partie blessée, laquelle devient blanchâtre. La tête & la face enflent aussi, & les parties blessées s'exténuent jusques aux articulations. Les membres ne reçoivent plus guere non plus de nourriture; & le malade, après qu'il est sorti d'affaire, est encore incommodé long-tems d'insomnies opiniâtres.

Les remedes dans ce cas sont le calament, le trefle, la rue, le panais, le polium, pris dans du vin, & tous les remedes propres à ceux qui ont été piqués par le *phalangium*. Aetius, *Tetrab. IV. serm.* 1. *cap.* 17.

TETRAGONIA; nom de l'*Euonymus vulgaris, granis rubentibus.*

TETRAGONOCARPOS.

Voici ses caracteres :

Ses feuilles sont disposées confusément. Le bout du pédicule devient un ovaire, sur l'*apex* duquel croît une fleur ou un calyce fendu en quatre, & plus rarement en cinq, ouvert & garni d'un grand nombre d'étamines qui vont au nombre de dix-huit ou vingt. L'ovaire a quatre tubes droits, & devient un fruit à quatre capsules, avec une graine simple dans chacune. Dans quelques plantes, le calyce est sous l'ovaire & la fleur.

Boerhaave compte trois sortes de *Tetragonocarpos*, qui sont,

1. *Tetragonocarpos Africana, fruticans, foliis longis & angustis*, H. A. 2. 203.
2. *Tetragonocarpos præcedenti similis, fructu rotundo, tetragono, umbilicato.*
3. *Tetragonoearpos, Afra, folio portulacæ longo, flore herbaceo*, Boerhaave, *Index alt. Plant. Vol. II.*

Je ne sai point de vertu qu'on attribue à aucune de ces trois especes.

TETRAGONON, τετράγωνον, de τέσσαρες, quatre, & γωνία, angle, dans Hippocrate, *de Intern. Affect.* paroît être un médicament pour purger la tête, dans le passage où il dit : καὶ τὴν κεφαλὴν καθαίρειν τῷ τετραγώνῳ; « & purge la tête avec le *tetragonum*. » Il conseille encore le même remede dans un autre endroit du même Traité. Galien paroît y faire allusion dans cet endroit de l'*Exesis* qui suit : τετραγώνῳ τινὲς μὲν ταῖς εὑρισκομέναις κατὰ τὸ στίμμι πλαξί· τινὲς αὐτὸ τὸ στίμμι : « quelques-uns entendent par *tetragonum*, les croûtes « qu'on trouve à l'antimoine; quelques-uns l'antimoi- « ne même. » Le même Auteur rend τετράγωνα βέλη, « des fleches triangulaires, » τὰ τέσσαρας ἔχοντα γλωχῖνας, (des fleches) « qui ont quatre pointes ou « angles. » Fœsius.

Tetragonon, dans Hippocrate, est un mot fort obscur; car on ne sait s'il signifie un remede ou un instrument : on ne le savoit pas même mieux du tems de Galien, comme il paroît par l'exemple qui vient d'être cité; & c'est encore aujourd'hui une question de savoir si Hippocrate a connu l'antimoine. Schultzius.

TETRAMYRON, τετράμυρον; nom d'un *acopon* décrit par Galien, *Lib. VII. de Comp. M. P. G. cap.* 12.

TETRAO, nom d'un grand oiseau du genre des outardes. Aldrovandus.

TETRAPHARMACON, nom d'un remede composé de quatre ingrédiens, quel qu'il soit. On le donne par cette raison à l'*emplastrum Basilicon*, & au *diatesseron.*

TETRESARIUS, *demi-once.* Marcellus Empiricus.

TETROBOLON, poids de quatre oboles.

TETRORON, τέτρωρος. Voyez *Quatrio*, qui signifie la même chose.

TETY-POTE-IBA, *vitis arbustiva Pisonis*, est, dit-on, produite par la fiente d'oiseaux appellés *tetyns*, déposée sur les orangers, avec lesquels elle s'unit étroitement; & croissant par-dessus, les fait mourir.

Avec les racines & les branches écrasées ensemble, & frites dans de l'huile commune, on prépare un excellent remede pour les enflures du ventre & des jambes, venues de froid. Ray, *Hist. Plant. Ind.*

TEU

TEUCHOS, τεῦχος. Hippocrate se sert de ce terme pour signifier tout le corps.

TEUCRIUM.

Voici ses caracteres :

Son calyce est tubulé, fendu en cinq ou en cloche, enfermant au fond des graines à peu près rondes. La fleur qui n'a point du tout de casque, sort d'un petit tube fort court, & se partage en cinq larges segmens. A la place du casque s'élevent des étamines, la barbe est fendue en cinq segmens, dont celui du milieu est creusé, & les autres opposés l'un à l'autre dans le corps de la fleur : les fleurs sortent des ailes des feuilles.

Boerhaave compte huit especes de *Teucrium*, qui sont,

1. *Teucrium, calyce tubulato, flore pallidè luteolo*, Boerh. Ind. alt. 181. *Teucrium*, Offic. C. B. P. 247. Raii Hist. 1. 526. *Teucrium multis*, J. B. 3. 290. *Teucrium latifolium*, Ger. 332. Emac. 654. *Teucrium majus vulgare*, Park. Theat. 103. *Chamædrys frutescens, Teucrium vulgò*, Tourn. Inst. 205. *Germendrée arborescente.*

Il croît en Italie & en Sicile, & fleurit en été : ses feuilles sont d'usage.

Le *teucrium* échauffe & desseche, guérit les maladies du foie & de la rate, & est bon contre les morsures de serpent. En même-tems qu'il ressemble extérieurement au *chamædrys*, il en a aussi les vertus. Dale.

2. *Teucrium calyce tubulato, flore purpureo. Chamædrys erecta teucrii folio, purpureo*, Flor. 2. 83.
3. *Teucrium Bœticum, calyce campanulato. Chamædrys, fruticosior, flore violaceo, foliis subtùs incano*, M. H. 3. 422.
4. *Teucrium Bœticum, calyce campanulato, folio eleganter variegato.*
5. *Teucrium calyce campanulato, stœchados facie*, Boerh. Ind. alt. 181. *Polium Creticum*, Offic. *Polium angustifolium Creticum*, C.B.P. 221. Park. 25. Raii Hist. 1. 523. *Teucrium frutescens stœchadis Arabicæ folio & facie*, Tourn. Cor. 14. *Rosmarinum, stœchados facie*, Alp. Exot. 103. *Polium de Candie.*

Cette espece de *polium* se trouve rarement dans les boutiques : c'est une plante plus petite, plus tendre, qui a des feuilles plus courtes & plus étroites, sans dentelures à leurs bords, mais lanugineuses comme le *polium montanum*, & ayant les mêmes têtes de fleurs, mais d'une odeur plus délicate & plus agréable. Il croît dans l'Isle de Crete ou Candie.

Il est à peu près de la nature du *polium montanum*; ou s'il en differe, c'est en ce qu'il a un peu plus de force. Si on l'avoit aisément, il seroit employé à propos dans les cas où l'on prescrit le *polium montanum* : mais comme il est difficile à trouver, on peut se servir de l'autre, qui ne laissera pas d'être bon. Miller, *Bot. Off.*

6. *Teucrium, calyce campanulato, laciniatum, flore magno subcæruleo.*
7. *Teucrium, calyce campanulato, laciniato, flore parvo subcæruleo.*
8. *Teucrium, calyce tubulato, Creticum purpureum. Chamædrys fruticosa, Cretica, purpureo flore*, T. 205. Boerh. *Ind. alt. Plant.*

TEUTHROBANON, est le nom qu'Oribase, *Collect.* donne au *Polygonum*.

TEUTLON, τεῦτλον, σεῦτλον; nom de la *poirée*. Blancard.

TEUTLOPHACE, τευτλοφακῆ, de τεῦτλον, poirée, & φακῆ, *lentille*; espece de mets fait avec de la poirée & des lentilles, qu'Héraclide de Tarente prescrit, à ce que dit Galien, *Lib. I. de Al. fac. cap.* 18. non-seulement aux malades, mais encore à ceux qui se portent bien.

TEX

TEXOCTLIFERA *Mexicana*, Nieremberg.

C'est un arbre de grandeur modérée, qui croît sans culture aux lieux montagneux. Il est garni d'une infinité de piquans & de feuilles pareilles à celles de nos pommiers, avec cette différence qu'elles sont plus rudes & dentelées. Les pommes qu'il donne ressemblent aux nôtres; elles sont de la grosseur d'une chataigne, jaunes & extrement dures lorsqu'elles sont vertes; elles deviennent en mûrissant aussi molles que de la graisse, & acquierent un gout désagréable qui ne laisse pas de plaire à un grand nombre de personnes. Les semences, qui sont au nombre de trois dans chaque pomme, sont grosses, faites en forme de croissant, distinguées par deux angles & une côte, & aussi dures qu'un caillou. Les Mexicains les laissent pourrir avant que de les porter au marché, après quoi ils les arrosent avec de l'eau de nitre pour les conserver. Les bourgeons guérissent les exanthemes, étant appliqués dessus avec de l'eau. Ray, *Hist. Plant.*

TEXTURA, *tissu, tissure*, sont proprement des termes de Franger & de Tisserand : mais on les applique métaphoriquement à la structure organique du corps, de même que celui de *contexture*.

Θ, Hippocrate, dans ses *Epidémiques*, emploie cette lettre, qui est la premiere du mot θάνατος, qui signifie la mort, comme un signe de mort; & l'Υ, qui est la premiere du mot ὑγίεια, « santé, » comme un signe de guérison. Galien, *Comm.* 1. *in III. Epid.*

THA

THACOS, θᾶκος, le même que θῶκος, *thocos*; un siége ou lieu propre pour s'asseoir. Hippocrate, *VII. Epidem.*

THAIS, θαΐς, est le nom d'un cérat propre à donner une couleur vermeille au visage. Paul Eginete en donne la description dans le vingt-cinquieme chapitre du troisieme Livre. C'est aussi le nom d'un bandage, dont Galien, *de Fasciis*, compte trois especes.

THALAME, θαλάμη; lit ou trou dans lequel le poisson fait sa demeure. θαλάμαι est rendu dans Erotien par καταδύσεις, *trou, nid, terrier de garenne*. Ce mot se trouve dans Hippocrate, *Lib. περὶ τέχνης*, où on lit ce qui suit: καὶ τέλων οὐδὲν ὅτι οὐχ ὕπαφρον ἐστὶ, καὶ ἔχον περὶ αὐτὸ θαλάμας: « il n'y a aucune de ces jointures qui « ne soit humectée par un suc écumeux, & qui « n'ait de petites cellules. » Il veut parler des cavités internes qui se trouvent à l'endroit des articulations, & qui sont remplies d'une espece d'écume ou morve, (la *synovie*.) Quelques copies portent néantmoins ὑπόφορον au lieu de ὕπαφρον; & Erotien lit ὑπόφορον, qui signifie, sans altérer beaucoup le sens du passage, « caché, caverneux ou plein de trous & « de cellules : » mais ὕπαφρον, paroît être la vraie leçon.

THALAMUS, θάλαμος, *lit*, en termes d'Anatomie, se dit du lieu où les nerfs optiques prennent leur origine. Galien, *de Usu Part. Lib. XIII. cap.* 3.

THALASSERON, θαλασσηρόν. Hermophyle appelle ainsi un un collyre de sa composition, qu'il dit être bon pour guérir les fluxions, & pour éclaircir la vue. Galien en donne la description, *de C. M. S. L. Lib. IV. c.* 7. On la trouve aussi dans Paul Eginete, *Lib. VII. cap.* 16.

THALASSITES, θαλασσίτης. Voyez *Tethalassomenos*.

THALASSOMELI, θαλασσόμελι, de θάλασσα, la mer, & μέλι, *miel*; est, à ce que dit Dioscoride, un cathartique fort efficace, composé d'une égale quantité d'eau de pluie, de mer & de miel, qu'on coule & qu'on expose au soleil durant la canicule dans un vaisseau enduit de poix. Quelques-uns mettent deux parties d'eau de mer & une de miel dans un vaisseau; & cette composition opere avec beaucoup moins de violence que l'eau de mer toute seule. Dioscoride, *Lib. V. cap.* 20.

THALEROS, θαλερός, de θάλλω; bourgeonner, pousser, jetter des boutons; *fleuri* : quand il s'agit de la respiration, πνεῦμα, ne peut signifier autre chose, à ce que dit Galien, *Com. II. in* 1. *Prorrhet.* 30. que σφόδρα μέγα, « extrement grande. » Ce même Auteur nous dit, *ibid. Text.* 92. que les Commentateurs d'Hippocrate qui lisent θαλερόν, (car lui & la plûpart des gens lisent θολερὸν avec un ο dans les deux endroits que nous venons de citer,) rendent ce mot par θάλλον, καὶ ἀμάζον, καὶ μέγα, « florissant, vigoureux & fort, » Voyez *Tholeron*. Cependant Galien, dans son *Exegesis*, traduit θαλερὸν πνεῦμα par θερμὸν ὡς ἀπὸ θάλψεως, παρὰ γὰρ τὸ θέρεσθαι γέγονε τοὔνομα, « échauffé comme par le « soleil; car ce nom est dérivé de θέρομαι, qui « signifie être échauffé. » Mais quelques copies portent θαλερὸν πνεῦμα, μέγα καὶ διεσωγμένον, « respiration « fleurie, c'est-à-dire, forte & élevée. » Tel est encore le θαλερὸν δάκρυ d'Homere, *Il. B.* v. 266. où nous lisons, θαλερὸν δ' ἐκ ἔκπεσε δάκρυ, que le Scoliaste traduit par θερμὸν καὶ ἀκμαῖον, « chaud & vigoureux, » pour dire que les larmes, qui sont toujours chaudes, sortoient en abondance comme si elles n'eussent jamais dû tarir. C'est en ce sens qu'Hesychius traduit θαλερὸν δάκρυ par τὸ πολὺ, καὶ μὴ ξηραινόμενον, ἀλλ' ἐπὶ τῶν ὀφθαλμῶν ἀεὶ θάλλον, « abondantes, intarissables, & coulant sans cesse des yeux. » Θαλερός, dans Hésychius, est encore traduit par ταχὺς, *vif*, & ἰσχυρὸς, *fort* : mais Galien, *Comm. II. in Prorrhet.* traduit θαλερὸν πρόσωπον, « un visage vermeil, » par τὸ ὄιεν εὐεκτικὸν καὶ εὔχρων, « d'une bonne couleur & d'une bonne habitude. »

THALICTRUM.

Voici ses caracteres.

La racine est fibreuse, excepté dans la derniere espece; les feuilles sont divisées en trois lobes, & ressemblent à celles des plantes ombelliferes. La fleur est nue, composée de trois ou cinq pétales disposés en rose, qui tombent au bout d'un certain tems, & munie d'une infinité d'étamines disposées en forme d'ombelle, autour de la base de l'ovaire. Ce dernier est composé d'une infinité de petites loges, quelquefois ailées & armées d'un long tuyau, dont chacune contient une semence ordinairement oblongue.

Boerhaave compte quinze différentes especes de *Thalictrum*,

Savoir;

1. *Thalictrum Canadense*, Corn. 186.
2. *Thalictrum Canadense majus, caulibus viridantibus*, Flor. 2. 9.
3. *Thalictrum Canadense, caule viridescente & purpurascente, staminibus saturatius purpurascentibus.*
4. *Thalictrum majus, florum staminibus purpurascentibus*, C. B. P. 327.
5. *Thalictrum, foliis amplissimis, rugosis, florum staminibus albis.*
6. *Thalictrum majus, siliquâ angulosâ, aut striatâ*, C. B. P. 336. Boerh. Ind. A. 44. Tourn. Inst. 270. *Thalictrum*; Offic. *Thalictrum, seu Thalictrum majus*, Ger.

1060. Emac. 1251. Raii Hist. 1. 403. Synop. 3. 203. *Thalictrum majus vulgare*, Park. Theat. 263. *Thalictrum nigrius caule & semine striato*, J. B. 3. 486.

Cette plante se plaît dans les lieux aqueux, on la trouve ordinairement sur les bords des ruisseaux, & elle fleurit au mois de Juin.

Dodonée prétend que ses feuilles sont quelque peu laxatives : mais fort inférieures quant à leur vertu, à la décoction de sa racine. On peut fort bien la substituer à la rhubarbe. D. Palmer.

Camerarius rapporte qu'on employe le *thalictrum* contre la peste dans quelques Cantons d'Italie, & qu'on s'en sert en Saxe contre la jaunisse. Ray, *Hist. des Plant.*

Cette plante cicatrise les ulceres invétérés ; elle est apéritive, incisive, purgative & bonne pour provoquer l'urine. Etant prise à la dose d'une once ou deux, elle purge aussi efficacement que la rhubarbe, ce qui l'a fait appeller *rhubarbe des pauvres*, & *rhubarbe de Tartarie par les Allemands*. Dale.

7. *Thalictrum montanum, album, altius*, C. B. P. 337.
8. *Thalictrum majus flavum, staminibus luteis, vel glauco folio*, C. B. P. 336. Boerh. Ind. A. 244 Tourn. Inst. 270. *Pseudo-Rhabarbarum*, Offic. *Thalictrum speciosissimum glaucum, semine & caule striato*, J. B. 3. 486. Raii Hist. 1. 403. *Thalictrum majus album Hispanicum*, Park. Theat. 264. *Thalictrum majus Hispanicum*, Ger. Emac. 1252.

Elle croît dans les prairies, on la cultive dans les Jardins des Curieux, & elle fleurit en Eté. Sa racine est jaune, amere, & possede les mêmes vertus que la premiere ; aussi la vend-on souvent dans les Boutiques pour de la rhubarbe. Ruppius.

9. *Thalictrum pratense, angustifolium*, C. B. P. 337. *Ruta pratensis major, angustifolia*, Tab. Germ. 121.
10. *Thalictrum pratense, angustissimo folio*, C. B. P. 337.
11. *Thalictrum minus*, C. B. P. 337.
12. *Thalictrum minimum, fœtidissum*, C. B. P. 337.
13. *Thalictrum minimum montanum atrorubens, foliis splendentibus*, Raii Syn. 100.
14. *Thalictrum Canadense minus.*
15. *Thalictrum minus, grumosâ radice, floribus majoribus*, Flor. 29. *Ranunculus Thalictri folio, asphodeli radice*, M. H. 2. 438. *Œnanthe foliis hederæ*, C. B. P. 163. Boerh. *Ind. alt. Plant. Vol. I.*

Ce nom est ancien, & on le trouve écrit de deux façons dans les copies, δάλιγθρον (*Daligthron*) & θαλίχτρον, (*thalichtron*) ; celui de *thalictrum* est aujourd'hui universellement reçu, étant dérivé de θάλλω (*thallo*) avoir des fleurs & de la verdure ; aussi l'employoit-on dans les nôces, & il servoit à orner les Jardins. Il est aussi appellé πήγανον (*Peganon*) rue, à cause que quelques Botanistes l'ont regardé comme une espece de rue.

Cette plante ne possede aucune vertu médicinale ; on doit cependant en excepter la sixieme espece, dont la racine qui est fort grosse, étant prise à tems, & à la dose d'une ou deux onces, purge aussi efficacement que la rhubarbe, & pénetre dans tous les passages du corps ; elle communique sa couleur & son odeur à l'urine, qu'elle teint, de même que la salive & les excrémens de couleur jaune. Elle est apéritive, corroborative & aussi propre que la rhubarbe, pour fortifier les intestins : mais la dose en doit être triple. Elle passe pour évacuer la bile. Ses fleurs sont bonnes pour le crachement de sang, pour les fleurs blanches & les autres maladies de l'uterus ; appliquées extérieurement, elles guérissent la gale, toutes les maladies de la peau, les plaies & les ulceres. La fleur de la treisieme espece est si petite qu'on ne peut la découvrir qu'à l'aide du microscope. Elle paroît être composée de quatre feuilles. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

THALLIA, THALLOS, θαλλία, θαλλὸς ; on appelle ainsi le bouton de quelque plante que ce soit : mais particulierement celui de l'olivier. Eginete. *Lib. V. cap. 66.* Rhod. *in Scribon.* N°. 142. veut que ce soit un rameau d'olivier dont on se paroit aux jours de fête.

THALPOS, θάλπος, de θάλπω, *échauffer, fomenter*, le même que θερμότης, *thermotes* ; *Chaleur*. Ce mot se trouve *III. Aphor.* 1. & 5.

THALPSIS, θάλψις ; ce mot qui a la même dérivation que le précédent, signifie *fomentation*. Moschion, *de Morb. Mulier. cap.* 126.

THAMAR. Les Arabes appellent ainsi les dates, *dactylus*, & c'est de-là qu'est venu le nom de la confection *diathamaron*, ou *diacamaron*. Blancard.

THAMARINDUS ; le même que *Tamarindus*.

THAMATICA. Voyez *Thauma*.

THAMES, THAMINOS, θαμὴς, θαμινὸς, & les adverbes θαμέως, θαμινὰ, *thameos*, *thamina*, signifient multitude, & se trouvent souvent dans Hippocrate.

THAMNA. Voyez *Lora*.

THAPHNEUS, Médicament mondé & purifié. Ruland.

THAPSIA, *tapsie*, ou *turbith bâtard*.

Voici ses caracteres :

La racine est ordinairement épaisse & empreinte d'un suc laiteux, mais fibreuse dans quelques plantes. Les feuilles sont pour la plûpart férulacées. La semence est longue, striée & entourée d'une grande bordure aplatie en feuillet, & échancrée par les deux bouts.

Boerhaave en compte neuf especes.

1. *Thapsia, latifolia villosa*, C. B. P. 148.
2. *Thapsia, foliis libanotidis, fœtidissima*, C. B. P. 148.
3. *Thapsia, foliis Apii fœtidissima, flore albo*, T. 322.
4. *Thapsia, foliis Apii, fœtidissima, flore luteo.*
5. *Thapsia, tenuiori folio, Appula*, T. 322. *Panax asclepium, semine folioso*, C. B. P. 158.
6. *Thapsia Orientalis, Anethi folio, semine eleganter crenato*, Tourn. Cor. 22. Boerh. Ind. A. 60. *Gingidium*, Offic. *Gingidium fœniculi folio*, C. B. P. 151. *Gingidium verum Syriacum*. Park. Theat. 190. *Anetho similis planta semine lato laciniato*, J. B. 3. 7. Raii Hist. 1. 416.

La *thapsie* croît dans l'Orient, elle fleurit en Eté, & ses feuilles sont d'usage.

Elle provoque l'urine, sa décoction dans du vin est bonne pour la vessie, & elle fait du bien à l'estomac de quelque maniere qu'on la mange. Dale, d'après *Dioscoride*.

7. *Thapsia Alpina lucida, Thalictri aut Carotæ folio, flore albo*, Bocc. Mus. p. 2. 84. Tab. 77.
8. *Thapsia, sive Turbith Garganicum, semine latissimo*, J. B. 3. 2. 50. Tourn. Inst. 322. Boerh. Ind. A. 60. Raii Hist. 1. 418. *Thapsia*, Offic. *Turpethum Garganicum*, Schrod. 4. 250.

Les racines de cette plante sont longues, peu épaisses & munies de plusieurs feuilles ailées, fort larges, approchantes de celles de la carote ordinaire, avec cette différence que leurs segmens sont opposés, quelque peu rudes & velus. Les fleurs sont petites, jaunes, à cinq feuilles ; elles croissent en forme d'ombelles aux som-

mets des tiges, & elles sont suivies de semences larges, plates, couvertes d'une peau écailleuse mince, & d'un gout acre: elle croît en Italie & en Espagne & elle fleurit au mois de Juillet.

Sa racine passe pour un poison, ce qui fait qu'on l'emploie rarement. Elle opere par haut & par bas avec beaucoup de violence, & on l'a vendue autrefois dans les Boutiques pour celle du turbith. MILLER, *Bot. Off.*

Cette plante est cultivée dans les Jardins de quelques Curieux. Sa racine est longue, acrimonieuse, noire dehors & blanche dedans, & la seule de ses parties dont on fasse usage dans la Medecine. Mesue lui donne le nom de *turbith noir*, & la prescrit pour évacuer les humeurs ténues. Clusius nous apprend que les femmes de *Salamanque* en Espagne, s'en servent pour provoquer les regles, & la mêlent avec des émolliens pour exciter les autres évacuations.

9. *Thapsia maxima, folio latissimo*, C. B. P. 148. BOERH. *Ind. alt. Plant. Vol. I.*

La *thapsie* a pris son nom de l'île de Thapsos où elle est fort abondante.

Les Anciens en tiroient par expression un suc dont ils se servoient lorsqu'il étoit besoin de purger avec violence; car le suc de la racine étant épaissi, & donné à la dose d'une once, purge par haut & par bas, avec tant de force, qu'il occasionne quelquefois une inflammation d'estomac & d'intestins, & une dyssenterie. Son acrimonie excite des convulsions très-dangereuses, qu'on n'appaise dit Clusius, qu'avec un verre de vinaigre, d'eau & d'huile, & de-là vient que je ne la prescris jamais intérieurement. Sa racine a été vendue pour le turbith des Anciens, mais aux dépens des Acheteurs; les racines de la premiere, troisieme, quatrieme & neuvieme espece, sont aussi caustiques que celle de la huitieme. On les emploie dans les onguens pour la gale & les autres maladies de la peau. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

THAPSIA, est aussi le nom du *Seseli; quæ ferula facie, Thapsia, sive turbith Gallorum.*

THAPSUS. Voyez *Tapsus Barbatus.*

THARRAS, est le nom de l'Inventeur d'un cataplasme digestif pour l'hydropisie de matrice, qu'on applique avec un linge plié en trois, & qu'on assure par le moyen d'un bandage médiocrement serré.

Celse, *Lib. III. cap.* 21. remarque qu'il étoit fort en usage dans son tems, mais il a négligé de le décrire.

THAUMA, θαῦμα, signifie proprement un miracle; mais on le prend dans un sens particulier pour un Automate, ce qui a fait donner à l'art de construire ces sortes de machines, le nom d'*Ars Thaumatica*, par corruption *Thamatica*, & celui de *Thaumaturgus*, ou *Thaumatopæus* à ceux qui les inventent ou qui les dirigent.

THE

THEA, Offic. *The Sinensium, sive Tsia Japonensibus*, Breyn. Cent. 1. cap. 52. 111. *The Sinensium, sive Tsia Japonensibus Breynii*, Raii Hist. 2. 1619. *Euonymo adsinis arbor Orientalis nucifera flore roseo.* Pluk. Phytog. Tab. 88. fig. 6. Almag. 139. *The Chinensium, sive Tschia Japonensium*, Hort. Amst. 346. *Chaa herba in Japonia*, C. B. P. 247. *Styraci & Euonymo mediæ affinis. Thé.*

Le *Thé* dont on fait un si grand usage depuis quelques années, est la feuille d'un arbrisseau qui excede rarement la hauteur de quatre ou cinq piés, branchu, couvert de feuilles de couleur verte foncée, dentelées, disposées sans ordre, quelque peu ovales, & terminées en pointe. Il s'éleve d'entre ces feuilles plusieurs grosses fleurs composées de cinq feuilles blanches, ou d'un jaune pâle, disposées en rose & de quelques étamines; auxquelles il succede un fruit composé pour l'ordinaire, d'une, deux ou trois baies ou semences rondes, couvertes d'une cosse de couleur de chataigne. On ne cueille ordinairement les feuilles que lorsque la plante a trois ans: mais on choisit toujours un tems clair & serein. Ces feuilles étant cueillies, on les étend sur des plaques de fer poli & posées obliquement sur un feu médiocre, elles s'y sechent peu à peu, s'y rissolent & s'y roulent d'elles-mêmes; on les étend ensuite sur des nattes, où on les évante pour les refroidir, après quoi on les enferme dans des tonneaux ou des corbeilles.

Il y a trois sortes de *thé*, le verd, le bou, & l'impérial; mais on croit que toutes ces especes sont les feuilles du même arbre, & qu'elles different seulement par le tems auquel on les recueille, & par la maniere dont on les prépare.

La liqueur que l'on prépare avec cette plante en la faisant infuser dans l'eau, étoit à peine connue en Europe il y a cent ans. Quelques personnes l'estiment propre pour purifier le sang, pour faciliter la digestion, pour fortifier le cerveau, pour exciter l'urine, & prévenir le calcul & la goute. Le *thé bou* est estimé balsamique, analeptique, nourrissant & bon pour les consomptions: mais il cause des tremblemens & offense l'estomac lorsqu'on en fait un trop grand usage. MILLER, *Bot. Off.*

Le *thé* est une feuille qu'on nous apporte de la Chine & du Japon, & dont on peut voir la description dans les *Amænitates Exoticæ*, de Kempfer. On prétend qu'il entête, & qu'il enivre lorsqu'il est récent: mais il perd cette qualité malfaisante, à l'aide de la préparation qu'on lui donne. Les Japonois pilent ou plutôt font moudre leur *Tschia* en une poudre très fine par le moyen d'une meule du plus bel ophite. Ils mettent avec de petites cuilleres cette poudre verte, & qui a une bonne odeur dans leurs tasses, & versent dessus de l'eau bouillante avec un petit sceau fait exprès: ils agitent ensuite cette poudre avec de petits pinceaux de roseau Indien, jusqu'à ce qu'il s'éleve de l'écume. Il paroît que le principal effet du *thé*, vu la quantité qu'on en prend, est d'empêcher que l'eau chaude ne relâche trop les fibres de l'estomac, car il est quelque peu astringent. Quant à ses autres effets, on doit les attribuer principalement à l'eau chaude qu'on prend en abondance. Étant cuit à la dose de deux gros dans une chopine de lait, & pris deux ou trois fois de suite il arrête le flux de ventre & les dyssenteries. Le *thé* verd nuit aux poumons quand on en fait un trop grand usage; il faut donc que ceux qui ont l'estomac foible mêlent un peu de lait avec l'infusion du *thé bou* pour la rendre plus relachante. GEOFFROY.

On use de six sortes de *thé* en Angleterre; savoir du *thé bohea*, dont la feuille est petite, noirâtre; & donne à l'eau une couleur brune ou rougeâtre, & un gout pareil à celui de l'infusion du séné, du *Congo*, du *Peco* & du *thé* verd, que quelques-uns nomment *Singlo*. Ce dernier est de deux especes; l'un a les feuilles étroites & oblongues; celles de l'autre sont plus petites, mais tous deux sont également bons, d'un verd bleuâtre, friables & donnent à l'eau une couleur verte pâle. La sixieme espece est appellée *Thé Impérial*, sa feuille est grande, lâche, ou moins roulée, d'une couleur verte, vive, friable & d'une odeur fort agréable. On donne à la sixieme le nom de *Heysham Tea*.

Toutes ces especes nous viennent de la Chine, on croit qu'elles sont les feuilles du même arbre, & qu'elles ne different que par le tems auquel on les recueille, & par la maniere dont on les prépare. DALE.

On doit la description suivante à M. Guillaume ten-Rhyne, Medecin de l'Empereur du Japon.

Les Chinois attribuent au *thé* la vertu de purifier le sang,

d'empêcher les songes effrayans, de garantir le cerveau de la malignité des vapeurs, & de guérir les vertiges & les maux de tête qui proviennent de crapule. Sa qualité diorétique le rend bon pour les hydropiques, il dessèche les rhumes du cerveau, il corrige l'acrimonie des humeurs, il leve les obstructions des visceres & il rétablit la vue ; car les Japonois se servent de la décoction du *thé*, qu'ils appellent *tschia*, pour remédier à la foiblesse de la vue qui provient du fréquent usage du riz chaud & de la liqueur appellée *sarqui*. Il tempere les humeurs adustes, il appaise la chaleur du foie, il ramollit les duretés de la rate, & empêche le sommeil, surtout lorsqu'on n'y est point accoutumé. Il rend le corps gai & dispos, il raoime les sens, il prévient l'engourdissement, il réjouit le cœur, il bannit la crainte, il guérit les tranchées & les flatuosités, il chasse les vents qui sont enfermés dans la matrice, il fortifie les visceres, il réveille la mémoire, il aiguise la vue & tempere la bile. Il est excellent pour briser la pierre dans les reins & dans la vessie, du moins n'ai-je jamais oui parler de cette maladie dans le Japon, malgré les recherches que j'ai faites sur ce sujet ; il excite aussi la semence.

Le *thé*, suivant Etmuler, est un spécifique pour l'estomac, il prévient le calcul & la goute, il fortifie le cerveau & prévient l'ivresse & l'assoupissement.

Il est cependant certain que le *thé* n'est pas si efficace dans nos pays, que les Chinois & les Japonois l'assurent, ce que quelques-uns attribuent à notre intempérance ou au peu d'usage qoe nous faisons de cette teinture.

Tout le monde sait qu'on tire une teinture du *thé* par le moyen de l'eau bouillante. Je ne nie point qu'elle ne puisse avoir son utilité dans plusieurs cas : mais je ne saurois croire qu'elle possede toutes les vertus que les Chinois lui attribuent, puisque la plupart de ses effets viennent principalement de l'eau chaude que l'on boit en abondance.

Cette liqueur peut cependant être pernicieuse dans plusieurs occasions, ainsi que l'exemple suivant en fait foi.

Une femme d'un tempérament fort & robuste, mais qui faisoit un grand usage de *thé*, ressentoit surtout pendant la nuit, une agitation dans les parties intérieures causée par une espece de froideur acrimonieuse, qu'elle attribuoit à cette liqueur, à cause que cette incommodité revenoit toutes les fois qu'elle en buvoit un peu trop.

Je me souviens d'avoir connu il y a quelques années un homme qni se plaignoit d'une pareille froideur acrimonieuse dans le bas ventre, qu'il imputoit, à l'usage qu'il faisoit journellement du *thé*. Le Docteur Hulse, d'après le *Podalirius redivivus de Muy*, de *Potu theæ & coffeæ*.

Dans le tems que j'étudiois à Leide en Hollande, je fus incommodé pendant un an d'un mal de tête : mais je n'eus pas plutôt commencé à prendre tous les matins du *thé*, mais surtout du caffé, que je fus délivré de cette maladie aussi-bien que de plusieurs autres qui m'avoient rendu la vie à charge pendant cinq ans. *Ibid.*

Quelques-uns de mes amis, qui étoient sujets au calcul & à la gravelle, en ont été guéris en buvant beaucoup de caffé. *Ibid.*

Ceux qui ont voyagé dans la Chine & dans le Japon, assurent que les gens de qualité préferent les boutons & les fleurs du *thé* à ses feuilles. Ray, *Hist. Plant.* V. *Purpura.*

THECA, θήκη, de τίθημι, placer ; c'est en général tout ce qui sert à serrer quelque chose : mais on appelle souvent ainsi la cassette dans laquelle les Chirurgiens serrent tous les instrumens de leur art. Rhodius s'efforce de prouver par le témoignage de Martial, que le mot de *theca* signifie aussi une espece de ceinture (*Fibula*) qui servoit autant poor la modestie, que pour s'assurer de la chasteté des femmes. Castelli.

THEE, le même que *Thea*.

THEATRICOS, θεατρικὸς, de θεάω, regarder, cootempler ; beau, bien-fait, agréable à la vue ; est une épithete qu'Hippocrate, περὶ ἰητρ. donne aux bandages, qui servent plus pour la montre & l'ostentation, que pour l'usage auquel ils sont destinés.

THEION, θεῖον ; la divinité, on la natnre divine, qu'Hippocrate, au commeocement de son Traité, *de Natura Muliebri*, regarde comme la cause priocipale, ou le principal agent de tout ce qui arrive dans le monde, μάλιστα τὸ θεῖον ἐν τοῖσιν ἀνθρώποισιν αἴτιον εἶναι, « la divinité est la principale cause de tout ce qui arrive à « l'homme. » Et un peu après δεῖ δὲ τὸν ὀρθῶς ταῦτα χειρίζοντα πρῶτον μὲν ἐκ τῶν θείων ἄρχεσθαι, « celui qui « veut gouverner ces choses comme il faut, doit re- « monter à la Divinité. » Τὸ θεῖον, signifie aussi quelque chose de divin, qui vient de Dieu, ou qui est aussi incompréhensible que lui, & dont la cause surpasse l'intelligence humaine. C'est-là la signification du τὸ θεῖον qu'on trouve au commencement du Livre, *de Morbo sacro*, & dans plusieurs autres endroits. C'est en ce sens que quelques-uns prennent l'expression dont il se sert dans les *Prognostics*, εἴ τι θεῖον ἔνεστι ἐν τῇσι νούσοισι, « s'il y a quelque chose de divin dans les maladies ; » mais Galien, dans son Commentaire sur ce passage, après avoir rejetté quelques autres interprétations, assure hardiment qu'Hippocrate entend par-là τὴν τοῦ περιέχοντος ἡμᾶς ἀέρος κατάστασιν, « la constitution de « l'air qui nous environne, » & qui cause les maladies épidémiques ; ou la connoissance des astres qni sert à prédire les maladies & la constitution des saisons pendant tout le cours de l'année.

Hippocrate exige que le Medecin soit instruit de cette partie de la Physiologie, comme il paroît par les Livres des *Epidémiques*, aussi-bien que par son Traité de l'*Air*, des *Vents* & des *Lieux*. Gorræus & Fernel, entendent par τὸ θεῖον, cette constitution de l'air qui nuit davantage par sa substance, que les qualités qu'Hippocrate, *Lib. de Nat. Humana*, appelle νοσερὴν ἀπόκρισιν, « une sécrétion morbifique, » ou, suivant l'interprétation que Galien donne au mot ἀπόκρισις, ἀναθυμίασις, une évaporation ou exhalaison morbifique. Gorræus. Fœsius.

THEKA, H. M. *Kyati seu Quercus Indica Bontii.*

C'est un grand arbre du Malabar, dont le tronc est fort gros & couvert d'une écorce rude, épaisse & de couleur de cendre. Il pousse un grand nombre de branches vertes, noueuses & quadrangulaires. Son bois est blanchâtre, dur, lisse, strié & approchant de celui du chêne. Sa racine est rougeâtre, d'un gout astriogent, mêlé de quelque amertume, & d'une odeur aigrelette. Ses feuilles naissent par paire & dans un ordre parallele ; elles sont oblongues, rondes, pointues, denses, épaisses, luisantes par-dessus, longues de deux palmes ou plus, sur un empan de largeur, d'un gout acide & quelquefois austere. Etant froissées dans les mains, elles donnent une gomme qui devient sur le champ de couleur de sang. Ses fleurs sont petites & odoriférantes, elles sortent d'entre les aisselles des feuilles en forme de pédicules longs, quadrangulaires & sillonnés, qui se déployent peu à peu en forme de parasol. Elles sont composées de cinq ou six pétales arondis, blancs & repliés en dehors, & soutenus par de petits calyces terminés en pointe. Il s'éleve d'entre les pétales un pareil nombre de petites étamines blanches, qui soutiennent des sommets jaunes, & le milieu est occupé par un pistil verdâtre & pointu. Il leur succede à la fin de grosses gousses vertes, fendues par le haut, di-

visées par une cloison ligneuse en trois ou quatre loges qui contiennent chacune un fruit presque sphérique, verd, cotoneux & velu, dont la chair est verdâtre, sans odeur, d'un goutamer & astringent, & renferme un noyau quarré, de couleur blanche tirant sur le rouge, dans lequel est une petite amande blanchâtre.

On trouve des forêts entieres de ces sortes d'arbres dans le Malabar. Les Idolâtres n'employent point d'autre bois pour bâtir & réparer leurs Temples. Ils tirent de leurs feuilles une liqueur dont ils se servent pour teindre leurs soies & leurs cotons en pourpre. Ils les mangent & en font un sirop avec du sucre qui a la vertu de guérir les aphthes. Ils font bouillir leurs fleurs dans du miel & en préparent un remede qui évacue les eaux des hydropiques. Leur racine étant séchée & pulvérisée dissout les concrétions de sang, dans quelque endroit qu'elles se forment. Leur fruit pilé fournit un onguent qui a la vertu de guérir l'herpe. RAY, *Hist. Plant.*

THELE, θήλη, le mamelon ou la mamelle.

THELYGONOS, *plante femelle.*

THELYPTERIS, *fougere femelle.*

THENAR, θέναρ; la paume de la main ou la plante du pié. C'est aussi le nom d'un muscle de la main & du pié.

Le *thénar* de la main est un muscle fort épais, charnu & en quelque maniere pyriforme, placé le long de la premiere phalange du pouce, vers la paume de la main, dont il fait principalement la grosse éminence. Le nom de ce muscle est tiré d'un mot Grec qui signifie frapper.

Il est attaché à l'os qui soutient le pouce, aussi-bien qu'à la partie voisine du gros ligament annulaire ou ligament transversal du carpe. Il est comme biceps, & divisé en deux portions qui s'écartent un peu sur la double attache dont je viens de parler; se collent ensuite le long de la premiere phalange, diminuent en épaisseur, & s'attachent ensemble par un tendon à la partie latérale interne de la tête de la premiere phalange, à la partie latérale de la base de la seconde, & au ligament voisin de leur articulation commune.

Le petit écartement de ces deux portions du muscle donne passage au tendon du long fléchisseur du pouce. La portion du thénar la plus proche du creux de la main, est la plus grosse, & son extrémité tendineuse est attachée au premier des os sesamoïdes, qui tiennent ensemble à la base de la seconde phalange.

Le *thénar* par son attache à la premiere phalange du pouce, sert à écarter cette phalange du premier os du métatarse, & cela plus ou moins directement, selon que l'une de ses portions agit plus que l'autre, ou qu'ils agissent tous deux également.

Il peut aussi par l'attache de sa grosse portion à la base de la seconde phalange, moyennant l'os sesamoïde du même côté, faire une espece de flexion latérale de cette seconde phalange sur la premiere, & par-là écarter encore davantage le pouce de l'index. Cet écartement n'empêche pas de faire en même-tems tantôt la flexion, & tantôt l'extension ordinaire de ce doigt.

Lorsque la petite portion agit seule, elle peut donner un petit mouvement de rotation à la seconde phalange sur la premiere; l'articulation de ces deux phalanges n'étant pas en charniere.

Le muscle dont on vient de parler en a un autre dans son voisinage, qui est plat, presque triangulaire, & placé entre la premiere phalange du pouce & le fond de la paume de la main. M. Winslow lui donne le nom de *Mesothenar.*

Il est attaché par une base fort large au ligament qui joint le grand os du carpe avec celui qui soutient le pouce. Il est encore attaché tout le long de la partie interne ou angulaire de l'os du métacarpe qui porte le grand doigt, & à la petite extrémité de celui qui répond au doigt index.

Ensuite les fibres s'amassent en angle, & se terminent par un tendon plat & plus ou moins étroit, qui s'attache à la tête de la premiere phalange du pouce, du côté du creux de la main, & sur la partie voisine de la base de la seconde phalange, par le moyen de l'attache au second des os sésamoïdes de cette articulation.

Le mésothénar sert à mouvoir la premiere phalange vers le creux de la main; ce qu'il fait plus ou moins obliquement, selon qu'il agit, ou seul, ou avec la grosse portion du *thénar*, ou même avec l'antithénar. Il sert aussi par son attache à la base de la seconde phalange, moyennant l'autre os sésamoïde, à faire la flexion de cette phalange sur la premiere, & par-là, seconder l'action du long fléchisseur.

Le *thénar* du pié est un muscle composé de plusieurs portions, & placé sur le bord interne de la plante du pié.

Il est attaché en arriere par trois ou quatre paquets charnus à la partie interne du calcaneum, à celle de l'os scaphoïde & du grand os cuneiforme. Il l'est aussi un peu au ligament annulaire qui est sous la malléole interne, & qui sert au tendon du grand fléchisseur du pouce.

De toutes ces attaches, les différens paquets charnus s'amassent vers le devant sous le premier os du métatarse, & s'attachent en partie à l'os sésamoïde interne, & en partie au côté interne de la premiere phalange du pouce près de sa base.

Il se trouve encore un paquet charnu, qui par un bout est aussi attaché à l'os scaphoïde & au grand os cunéiforme, & par l'autre bout à l'os sésamoïde externe, & à la partie voisine de la premiere phalange du pouce.

Le *thénar* fléchit la premiere phalange du gros orteil. La portion la plus voisine du bord interne du pié étant seule en action, ou plus en action que les autres portions, écarte le gros orteil des autres, surtout quand en même-tems il est étendu. Cet écartement se peut faire plus ou moins, selon le plus ou le moins d'action des autres portions du *thénar*. WINSLOW, *Anatomie.*

THEODORETOS, θεοδώρητος; est le nom d'un antidote dont on trouve la description dans Paul Eginete. *Lib. VII. cap* 11. & dans plusieurs autres Auteurs. L'anacarde (*anacardium*) en est la base, & il est destiné pour fortifier la mémoire. Ce mot signifie *divin.* Voy. *Anacardium.*

THEODORICON; ce mot a la même signification que le précédent, il sert d'épithete à plusieurs compositions, dont deux se trouvent dans Mesue.

THEODOTIA, θεοδότια; est le nom de plusieurs collyres dont on trouve la description dans Galien, Aétius & Paul Eginete.

THEOPEMPTOS, envoyé de Dieu. Schroder appelle ainsi un antidote, ou une teinture d'antimoine faite avec ce minéral & de l'or, dont il donne la description, *Lib. III. cap.* 17.

THEOPHILION, θεοφίλιον; est le nom d'un collyre dont Aétius donne la description.

THEOPHRASTICI; on appelle ainsi les disciples ou sectateurs de Théophraste Paracelse.

THEORIA, de θεάομαι, contempler; la partie contemplative ou spéculative de la Medecine. Voyez la *Préface.*

On a trouvé de tout tems un grand nombre de personnes d'une imagination déréglée, qui se sont efforcées d'introduire une infinité de principes de théorie extrement préjudiciables à la Medecine, comme il seroit aisé de le prouver par un millier d'exemples. C'est ainsi que Cælius Aurélianus condamne la saignée des ranules qu'Hippocrate prescrit dans l'esquinancie, sans consulter l'expérience, l'unique juge dans cette matiere, à cause que cette pratique est contraire à sa théorie favorite.

THEOXENI MALAGMA; est le nom d'un cataplasme pour les douleurs du pié, dont on trouve la description dans Celse, *Lib. V. cap.* 18.

THERÆUS, θηραῖος; épithete d'une espece de vin de Crete, dont il est parlé dans Galien, qui étoit doux, noir, épais, mais sans astringence.

THERAPEIA, θεραπεία, de θεραπεύω, je guéris, je traite, *Thérapeutique*; suivant la définition de Galien, *Com. 1. in R. V. I. A.* c'est ἡ τῶν νοσημάτων ἀναίρεσις ἤδη γεγενημένη, ἢ γινομένη ἔτι, c'est-à-dire, la cure des maladies qu'on a déja obtenue; & du succès de laquelle on ne doute plus. On la divise ordinairement en complete & en palliative. La premiere détruit totalement la maladie, au lieu que la seconde ne fait qu'appaiser les symptomes.

THERAPEUTICE, θεραπευτικὴ, *Thérapeutique*; partie de la Medecine qui donne la maniere de traiter & de guérir les maladies, ou d'en adoucir les symptomes lorsqu'elles sont incurables.

THERENIABIN; *Théréniabin*; manne Orientale, à laquelle on donne aussi les noms de *drosomeli* & d'*arbromeli*, qui sont tous deux Grecs.

THERIACA, θηριακά, de θὴρ; une bête sauvage, sont proprement des remedes qui guérissent les morsures des animaux venimeux. Ils different des *alexipharmaques*, en ce que ceux-ci résistent aux poisons qu'on a pris intérieurement, an lieu que les autres sont destinés pour chasser le venin qui s'est insinué dans les parties internes par les morsures ou piquures des bêtes venimeuses, comme on le voit dans Nicandre, qui a écrit des uns & des autres en vers héroïques. Il paroît distinguer deux sortes de *theriaca*; les uns servent à garantir des morsures ou piquures des animaux venimeux, soit qu'on les emploie en forme de fumigation, ou qu'on les applique sur les parties exposées; les autres guérissent les morsures & les piquures, & empêchent les suites qu'elles pourroient avoir. Ces remedes sont appellés θηριακὰ ἀπὸ τῶν θηρίων, des animaux sauvages & vénimeux, & non d'aucune de leur espece particuliere; quoique les Grecs distinguent la vipere, qui est proprement appellée ἔχιδνα (*echidna*), ou ἔχις (*echis*) par le nom de θηρίον (*therion*); de même qu'ils donnent quelquefois celui de θὴρ (*ther*) au lion.

THERIACE, θηριακὴ, *Thériaque*; antidote efficace contre le poison. Quoiqu'on puisse donner ce nom à tout ce qui possede la même propriété, puisque Galien appelle l'ail la *thériaque* des laboureurs, on l'a principalement affecté à un médicament composé avec la chair de vipere & une infinité de simples, qui a la vertu de résister au poison de quelque maniere qu'il ait pénétré dans le corps. Les Anciens s'appercevant qu'il étoit difficile de se garantir de la morsure des serpens & des poisons, & considérant d'ailleurs que le même remede ne produit pas le même effet sur tous les hommes, à cause des tempéramens, ils travaillerent à en découvrir un qui pût être utile dans tous les cas où il seroit question de poison, & tel est celui à qui nous donnons communément le nom de *thériaque*. Ce remede est fort ancien, & ce fut vers le tems de Néron qu'un fameux Medecin, nommé Andromachus, trouva le moyen d'augmenter l'efficacité de cet antidote, en y ajoutant de la chair de vipere. La composition de la *thériaque* qui porte le nom d'Andromachus est plus ancienne, & Galien en fait beaucoup de cas. Andromachus a dédié la description qu'il en a faite en vers à Néron, & Galien l'a insérée dans son Traité *de Theriaca ad Pisonem*. On peut la voir au mot *Andromachus*. Cet Auteur donna d'abord à cet antidote le nom de γαλήνη (*galene*), c'est-à-dire, sérénité, de même que ceux de ἱλαρὴ (*hilare*) & d'εὔδιος (*eudius*) qui signifient gaieté & sérénité d'esprit: mais Criton & d'autres qui vinrent après lui, aimerent mieux lui donner celui de θηριακὴ à cause de la chair de vipere qui entre dans sa composition. Plusieurs autres Medecins ont composé, depuis à son imitation, des antidotes contre le poison, qu'ils ont appellés du nom de θηριακαὶ, & dont je vais donner la description sous les noms de leurs Auteurs.

Θηριακὴ Αἰλίε Γάλλε, *Thériaque d'Ælius Gallus*. Il la présenta à César à son retour d'Arabie, en l'assurant qu'il avoit sauvé, par son moyen un grand nombre de personnes.

En voici la composition.

Prenez *de racines de vigne blanche, seize gros;*
de semence de trefle, & } *de chaque, huit*
d'opopanax, } *gros;*
d'aristoloche longue, douze gros;
de racine de libanotis,
d'iris d'illyrie, } *de chaque, huit*
de gingembre, & } *gros;*
d'opium,
de semence de rue sauvage, douze gros;
de cumin d'Ethiopie, seize gros;
de myrrhe,
de casia,
de castoreum,
de seseli, } *de chaq. six gros;*
de racines de panicot,
de serpolet, &
de succus Cyrenaïcus,
de medica, douze gros;
de sagapenum, six gros;
de safran, cinq gros;
de farine d'ers, vingt-quatre gros.

Faites-en, avec de l'eau, des trochisques du poids de trois oboles, que vous donnerez dans du vin.

Θηριακὴ Ἀντιόχε Φιλομήτορος; *Thériaque d'Antiochus Philometor.*

On la prépare comme il suit.

Prenez *de racines de meum,*
de serpolet, & } *de chaq. deux gros;*
d'opopanax,
de semences de trefle, un gros;
de semences d'anis,
de fenouil, } *de chaque, un*
d'ammi, & } *acetabulum;*
d'ache,
de farine d'ers, deux acetabula;
de vin vieux, autant qu'il en faut pour en composer des trochisques qu'on fera sécher à l'ombre.

La dose est de trois oboles, dans trois *cyathi* de vin.

Eudemus en a donné la composition en vers, telle qu'on la trouve dans Galien, *Lib. II. de Antidotis.*

Θηριακὴ Δημοκράτες, *Thériaque de Domocrate* fameux Medecin, qui l'a décrite en vers iambes. Galien en fait mention, *Lib. I. de Antid.* elle contient les mêmes simples que celle d'Andromachus, mais en quantités différentes; car là où celui-ci prescrit quatre gros, il n'en emploie que deux; & réciproquement, comme on peut l'observer à l'égard d'un grand nombre de simples qui entrent dans cette composition. On trouve cette *thériaque* dans Aëtius, *Tetrabib. IV. Serm. 3.*

Θηριακὴ Δημητρίε, *Thériaque de Demetrius*, premier Medecin de l'Empereur du tems de Galien. La composition de sa *thériaque* est la même que celle d'Andromachus, excepté dans la dose des trochisques de squille, encore cette différence n'est-elle pas fort considérable; car elle n'est que de deux gros.

Θηριακὴ Εὐκλείδες, *Thériaque d'Euclide* surnommé *Palatianus.*

Voici la maniere dont on la prépare.

Prenez *de castoreum, six gros;*

d'opopanax

d'opopanax, *de sagapenum*, *de seseli*, *de cachrys*, *de germandrée*, *d'ivette*, & *de marrube*, — *de chaq. seize gros*;
de styrax, *de bitume de Judée*, & *de myrrhe*, — *de chaq. sept gros*;
de suc de pavot, huit gros;
de miel, une livre.

On la donne dans du suc de frêne, ou dans du vin à la dose d'un gros ou plus, à volonté. Elle est bonne aussi pour les fievres quartes.

Θηριακὴ Ζηνῶνος, *Thériaque de Zenon de Laodicée*; elle est faite avec parties égales de cardamomes mondés, de serpolet, de semences d'ache, de racines de vigne blanche, de semences de trefle, d'anis, de persil, de racines & de semences de fenouil, d'ammi, d'aristoloche longue, de farine d'ers, & d'opopanax.

On pile ces drogues séparément, on les mêle ensuite, & on en forme, avec du vin, des trochisques qu'on fait sécher à l'ombre.

Θηριακὴ Μιθριδάτειος, *Thériaque de Mithridate*. On donne encore à cet antidote, le nom de *Mitridate*, Μιθριδάτειος, à cause que Mitridate Roi du Pont, avoit coutume d'en user pour se garantir du poison. Il s'y étoit même tellement accoutumé, que lorsqu'il fut assiégé par les Romains il tenta deux fois, en vain, de s'empoisonner, de sorte qu'il fut obligé de s'ôter la vie avec son épée. Il est composé d'un grand nombre de simples, ainsi qu'on peut le voir dans Galien, *Lib. II. de Antid.*

Nous en avons donné la composition au mot *Mithridatium*. Cette *thériaque* est la même que celle qu'Aëtius donne mal à propos pour celle d'Andromachus.

Θηριακοὶ ἅλες, *Theriaci sales*, *sels thériacaux*. On prépare ces sels de viperes de la maniere suivante.

On enferme quatre viperes vivantes dans un pot de terre enduit par dehors avec de la terre glaise, & l'on jette dessus un *modius* italique, c'est-à-dire, vingt livres, de sel ammoniac ou de sel commun, auxquelles on ajoute les trochisques suivans.

Prenez *de racines de gentiane, une livre*;
de sommités de petite centaurée, & *de marrube*, — *de chaq. six onces*;
de scordium de montagnes, *d'ache*, *de germandrée*, & *de semences de rue de jardins*, — *de chaque, une livre.*

Pilez ces drogues & faites-en avec du miel Attique des trochisques, dont vous mettrez demi-livre dans le pot avec les viperes, vous mêlerez le reste avec le sel, en y ajoutant cinq squilles récentes coupées par petits morceaux; posez ensuite votre pot sur le feu; après avoir fait cinq ou six trous au couvercle, pour pouvoir connoître à l'aide de la vapeur qui en sortira, si la calcination est faite ou non; car elle est achevée lorsque cette vapeur sort aussi brillante que la flamme.

Martianus, outre les pastilles, ajoute un autre *modius* italique de sel.

Retirez votre pot du feu, & laissez refroidir pendant vingt-quatre heures; ouvrez-le, retirez la matiere qu'il contient, & après l'avoir triturée avec soin, mettez-la dans un crible avec le mélange suivant.

Prenez *de semences de rue sauvage*, & *d'hysope*, — *de chaq. neuf onces*;
de semences de fenouil, *de nard des Gaules*, & *de stachys*, — *de chaq. six onces*;
de persil de Macédoine, quatre onces;
de sommités d'origan, & *de thym*, — *de chaq. neuf onces*;
de bayes d'amome en grappe; & *de semences d'ormin rôties*, — *de chaque, trois onces*;
de bayes de genévrier, & *de poivre blanc & noir*, — *de chaque, deux livres*;
de racines de laserpitium, dix onces;
de semences ou *de racines de satyrion*, *de pouliot*, *de seseli*, *de tordyllium sauvage*, & *de mente*, — *de chaq. six onces*;
de casia fistula, deux onces;
de canelle, une once.

Pilez ces drogues, mêlez-les avec les précédentes, & après les avoir criblées, enfermez-les dans des vaisseaux de verre, & mettez-les dans un lieu sec, pour n'en faire usage qu'au bout de quarante jours.

Je ne calcine point les viperes, dit Galien, *Lib. ad Pisonem*, mais je prens autant de trochisques thériacaux qu'en donnent quatre viperes, c'est-à-dire, suivant Martianus, environ deux onces & demie de trochisques secs, & je les mêle avec les drogues qui doivent être calcinées avec les viperes, pour qu'ils perdent leur amertume, au moyen de quoi je prépare le meilleur de tous les sels thériacaux.

Ces sels sont extremement efficaces dans les maladies de la peau, telles que la leuce, la lepre, la gratelle, & le phthiriasis; car ils chassent, par des sueurs abondantes, les humeurs excrémentitielles & morbifiques qui sont logées sous la peau.

On trouve la description de ces sels dans Galien, *Lib. de Theriacâ ad Pisonem*: mais il est bon d'avertir le Lecteur, que la copie de cet Ouvrage est extremement défigurée dans cet endroit, & qu'on peut la corriger d'après Aëtius, *Tetrabib. IV. Serm.* 1. *cap.* 97. à l'aide duquel on peut aussi rétablir le texte de Paul Eginete, qui décrit ces mêmes sels à la fin du septieme Livre.

Θηριακοὶ ἄρτισκοι ἢ τροχίσκοι, « *Pastilles* ou *Trochisques* « *thériacaux.* »

Ces sortes de trochisques entrent dans la composition de la *thériaque*, & on les prépare avec la chair de vipere de la maniere suivante.

Prenez des viperes femelles prises sur la fin du printems; ôtez-en la peau; nettoyez-les avec soin, & après les avoir lavées dans deux ou trois eaux, mettez-les dans un pot bien net avec une quantité d'eau suffisante, & faites-les bouillir sur un feu de sarment jusqu'à ce que la chair soit entierement détachée de l'épine. Exprimez ensuite la chair avec

les mains pour en faire sortir toute l'eau, & pilez-la dans un mortier, en versant dessus de tems en tems quelque peu du bouillon qu'elle a donné. Cela fait, prenez du pain blanc, nouvellement fait, sec, pilé & tamisé; savoir, trois parties pour $\frac{1}{2}$ ou au moins quatre parties pour un $\frac{1}{2}$ de chair de vipere, pilez-les ensemble avec soin, en y ajoutant de tems en tems quelque peu de la farine dont on vient de parler, jusqu'à ce que le tout ne compose qu'une masse uniforme, dont vous ferez avec quelque peu d'opobalsamum des trochisques d'une grosseur modérée, que vous mettrez sécher à l'ombre. Oignez-les ensuite avec le baume précédent, & enfermez-les dans un pot de verre; & s'il arrive qu'ils viennent à se moisir par la suite, vous aurez soin de les essuyer avec un linge.

Θηριακὰ, *theriaca*, est aussi le nom d'une emplâtre de centaurée qu'Oribase recommande pour les plaies & les piqures des nerfs & des muscles, aussi-bien que pour les morsures des bêtes sauvages & des chiens enragés, Aëtius en donne la description, *Tetrab. IV. Serm.* 3.

Theriaca Andromachi, *thériaque d'Andromachus*, qu'on appelle communément *thériaque* de Venise. Voyez *Andromachus*.

Theriaca cœlestis, *thériaque céleste*.

Prenez *de thériaque* benedicte *de Quercetan, qui est une composition peu différente de celle de Venise, une livre & demie*.

Faites-en un extrait avec de l'eau thériacale; mettez le tout dans un autre vaisseau, & extrayez jusqu'à consistance de miel. Mettez l'essence à part, & versez l'esprit que vous avez tiré sur ce qui a resté dans le vaisseau. Réitérez une seconde fois la même opération. Versez sur le résidu une quantité suffisante d'esprit de vin; extrayez l'essence qui reste; décantez de nouveau, & mêlez cette seconde essence avec la premiere. Continuez d'extraire ce qui reste dans l'eau thériacale, aussi-bien que dans le vinaigre distilé fortifié avec l'esprit de nitre; servez-vous de ces derniers extraits pour précipiter le premier, & faites évaporer celui-ci à consistance de miel.

Mêlez ensuite avec le tout,

de magisteres de corail,
de perles, } *de chaque, une once;*

de magisteres d'hyacinthe,
de rubis, &
d'émeraude, } *de chaque, six gros;*

de bézoard animal & minéral,
de sels de corail, &
de perles, } *de chaque, demi-once;*

de bézoard Oriental,
de terre sigillée,
de véritable licorne, &
d'os de cœur de cerf, } *de chaque, trois gros;*

d'ambre gris, deux gros.

Faites évaporer dans un vaisseau vernissé jusqu'à consistance d'extrait, ou d'une masse propre pour des pilules. Schroner.

Theriaca Diatesseron. On appelle ainsi un électuaire composé de quatre ingrédiens. Voyez *Diatesseron*. La *thériaque* des pauvres est la même.

Theriaca Edinensis, *thériaque d'Edimbourg*.

Prenez *de racines d'angélique,*
d'impératoire,
de contrayerva,
de serpentaire de Virginie,
de valériane sauvage,
de zédoaire, &
de baies de laurier, } *de chaque, deux onces;*

de feuilles de rue, &
de scordium, } *de chaque, une once & demie;*

de species diambræ, trois onces;

de camphre,
de safran,
de résine de gayac,
de myrrhe, &
d'opium, } *de chaque, une once;*

de miel clarifié, trois fois autant que de poudres;
de vin de Canarie, autant qu'il en faut pour dissoudre l'opium.

Mêlez & faites un électuaire selon l'art. *Dispensaire d'Edimbourg*.

Theriaca Germanorum. On appelle ainsi le rob fait avec le suc exprimé des baies vertes de genevrier.

Theriaca Londinensis, *thériaque de Londres*.

Prenez *des quatre semences chaudes petites & majeures,* } *de chaque, une once;*

de racines d'angélique,
de serpentaire de Virginie,
de tormentille,
d'enula campana,
de zédoaire,
de contrayerva,
de calamus aromaticus,
de gentiane, } *de chaque, deux gros;*

de feuilles de dictame de Crete,
de scordium,
de rue,
de laurier, &
de baies de genevrier, } *de chaque, demi-once;*

de muscade,
de macis,
de safran,
de myrrhe, &
de clous de girofle, } *de chaque, trois gros;*

de gingembre, &
d'opium, } *de chaque, deux gros;*

de sirop de pavot blanc cuit à plus forte consistance qu'à l'ordinaire, trois fois autant que du reste;
de vin de Canarie, autant qu'il en faut pour un électuaire.

Cette composition est fort différente de ce qu'elle a été jusqu'ici dans tous les Dispensaires, & possede une qualité alexipharmaque supérieure à celle de toutes les autres; car on en a rejetté un grand nombre d'ingrédiens qui répondoient foiblement à la fin pour laquelle elle est destinée, & on y a ajouté le contrayerva, qui est une des drogues les plus efficaces qu'on connoisse dans ce genre. Les Chirurgiens l'emploient dans les occasions qui demandent des cataplasmes chauds, & je ne déciderai point si le miel qu'on a substitué au sirop de meconium l'améliore autant que bien des gens le prétendent.

Quercetan attribue à cette préparation la vertu de surmonter le poison & les maladies contagieuses, d'appaiser l'agitation des esprits & des humeurs; de guérir les catarrhes, de calmer les douleurs, de procurer le sommeil, de corroborer le baume naturel & de prévenir la putréfaction. Schroner, *Pharmacopée*.

THERINOS, Θηριν☉; épithete d'une espece de vin du cru de l'Asie, qui étoit médiocrement noir & épais. GALIEN, *Lib.* περὶ εὐχυμίας.

Θήρινον est l'épithete d'un collyre dont ce même Auteur donne la description, *Lib. IV. de C. M. S. L. cap. 7.*

THERIODES, Θηριώδης, de Θὴρ, *fera*, bête sauvage, se dit des choses d'une nature féroce ou maligne, & particulierement des maladies dont le nom est tiré des animaux féroces, comme l'*élephas* & le *cancer*, ou durant lesquelles il s'engendre de gros vers ou des ascarides; ou même de la phthisie qui fait recourber les ongles de même que les serres des bêtes féroces. Hippocrate s'en sert en parlant de l'automne, qui est une saison extremement sujette aux maladies malignes. Car Galien dans son *Comment.* sur ce passage τὸ θηριῶδες φθινοπώρω, *VI. Epid. Sect. 1. Aphor. 13.* dit, que l'Auteur entend par les θηριῶδες de l'automne, des vers plats ou des ascarides; ou l'*élephas* ou le *cancer*, ou suivant quelques-uns, la phthisie, car toutes ces maladies regnent principalement en automne. Le mot Θηριῶδες peut aussi s'appliquer à cette saison à cause des maladies ferines & mélancoliques qui proviennent d'une bile extremement aduste & recuite, & qui obligent les malades à se jetter sur tout ce qu'ils rencontrent, comme s'ils vouloient le dévorer. Galien, dans son *Exegesis*, prétend que τὸ θηριῶδες se dit des vers plats ou des ascarides qui s'engendrent dans les intestins; ou des phthisiques τὸ φθινῶδες, à cause que l'automne est féconde, en conséquence de la corruption des humeurs, en un grand nombre de maladies dangereuses qui dégénerent souvent en des consomptions mortelles. Aretée, dont le style approche beaucoup de celui d'Hippocrate, donne la même épithete de θηριῶδες à l'automne. Et Erotien expliquant le τὸ θηριῶδες, *VI. Epid.* dont on a déja parlé, dit que quelques-uns entendent par-là des ulceres malins appellés θηριώματα, (*theriomata*) qui sont très-fréquens en automne à cause de l'inégalité de l'air; d'autres de petits vers qui s'engendrent principalement dans ce tems-là, & d'autres enfin la phthisie.

Θηριώδης βὴξ, *VI. Epid. Sect. 2. Aphor. 11.* toux ferine & maligne. Quelques-uns appellent ainsi, à ce que dit Galien, une toux seche causée par des vers qui grimpent vers l'orifice du ventricule & le picotent; d'autres se servent de cette expression pour désigner la toux des phthisiques, à cause, comme on l'a dit ci-devant, que leurs ongles sont recourbés. D'autres enfin rendent le mot de θηριώδης par celui de κακοήθης, (*cacoethes*) malin, & Galien lui-même est de cette opinion; de sorte que θηριώδης βὴξ est une toux maligne & dangereuse, qui n'indique aucun abscès, & ne donne aucune espérance de coction. Le même Auteur, dans son Commentaire sur le *VI. Epidem. Sect. 2. Aphor. 16.* où Hippocrate parle des toux seches qui accompagnent les fievres ardentes, qui n'alterent ni n'incommodent le malade, & ne dessechent point la langue, à cause, dit-il, qu'elles ne proviennent point d'aucuns *theriodes*, ὑπὸ τῷ θηριώδει, mais du vent ou de l'air, ἀλλὰ τῷ πνεύματι, puisque le malade ne tousse que lorsqu'il parle ou qu'il ouvre la bouche, traduit τὸ θηριῶδες comme il suit: γινομένων δὲ βηχῶν ξηρῶν κὴ διά τινα κακοήθειαν τῦ νοσήματος, &c. « Comme les toux seches proviennent de la malignité de la maladie, pour les distinguer de celles dont il parle, il dit que ces dernieres ne sont point causées par ce que signifie le mot « *theriodes*, mais par l'air. Quelques-uns prétendent « qu'Hippocrate par θηριῶδες n'entend pas toute sorte « de malignité en général, mais bien la phthisie, à « cause que ceux qui en sont attaqués ont les ongles « crochus comme des bêtes feroces; d'autres veulent « que ce mot signifie la même chose que *therioma*, qui « est proprement un ulcere aux poumons; d'autres enfin, prétendent qu'Hippocrate a voulu désigner les « vers qui grimpent vers l'orifice du ventricule, & qui « l'irritent au point de causer la toux; mais leur sentiment n'est appuyé ni de la raison, ni de l'expérience. « Il vaut donc mieux entendre par *theriodes* quelque « chose de malin, soit que la toux provienne d'une fluxion de cerveau, ou d'un ulcere dans quelqu'un des « organes de la respiration, d'un abscès dans ces parties, ou d'un empyeme. Il y a plusieurs autres sortes de toux qui n'ont aucune malignité, & qui sont « causées par la mauvaise constitution des organes de « la respiration, de la gorge, ou de la trachée-artere, « par l'acrimonie des alimens ou de la boisson, ou « quelquefois par la qualité de l'air. »

De même par θηριώδεα τὰ ἐμέμενα (*theriodea ta emumena*) *Coac.* 623. on doit entendre des vomissemens virulens, qui marquent la corruption & la malignité des humeurs, ou dans lesquels on rend des vers.

Θηριώδεις παρακρούσιες, (*Theriodeis Paracrusies*,) dans Hippocrate, *I. Prorrhet. 26. & Coac. 85. 55.* sont des maladies du cerveau occasionnées par le délire, dans lesquelles les malades agissent comme des bêtes féroces; ou, comme dit Galien, *Comm. I. in Prorrhet.* regimbent, mordent & se jettent sur ceux qui s'approchent, de même que s'ils étoient leurs mortels ennemis.

Θηριώδεα παρακρούοντα, (*Theriodea paracruonta*,) *I. Prorrhet. 123.* signifie aussi une manie féroce & sauvage, beaucoup plus violente que la mélancolie ordinaire, & d'une nature très-maligne, (voyez *Delirium*;) ou, suivant Galien, « le plus haut degré (*epitasis*) de la « mélancolie; car comme les mélancoliques & les « phrénétiques sont sujets à faire du mal à ceux qui les « approchent lorsque leur maladie est arrivée à son « plus haut période, il donne à cet état le nom de « *thériodes*, pour le distinguer de celui qui est plus tran- « quile. »

Θηριώδης δίαιτα, (*Theriodes diata*,) est un genre de vie commun aux hommes & aux brutes, tel que celui que menoient les premiers hommes, *Lib.* περὶ ἀρχαίης ἰητρικῆς.

Θηριώδεες, (*Theriodes*.) On appelle ainsi ceux qui sont incommodés des vers ou de fievres, qui, en conséquence d'une malignité & d'une dépravation d'humeurs assez ordinaire en automne, produisent une matiere propre à engendrer des vers. Ainsi, *IV. Epid.* θηριώδεες ἐν τῇσι κρίσεσι, sont ceux qui ont des vers à l'approche de la crise; ou qui, lors du déclin ou de la solution d'une fievre, rendent des vers par haut & par bas, la nature cherchant à se débarrasser de tout ce qui l'offense.

THERIOMA, θηρίωμα. Voyez le mot précédent.

THERION, Θηρίον, dans Hésychius, signifie une espece de maladie πάθος τι σώματος, qui, suivant Galien, dans son *Exegesis*, n'est autre que les vers ou un ulcere malin, (ἄγριον); suivant la signification que lui donne Hippocrate, dans son Livre de *Locis in homine*, où l'on trouve θηρίον ἐπὶ τὸ σῶμα ἐπέχει; « il « s'éleve sur le corps un ulcere malin. » Ce mot a la même signification, *Coac.* 467.

THERIOTOME, de Θηρίον, une bête sauvage, & τέμνω, je coupe, je disseque. *Anatomie des Brutes.*

THERMÆ, *Thermes*, *eaux thermales*, *eaux minérales chaudes*, *sources chaudes naturelles*, dont Frédéric Hoffman donne la description suivante dans sa dissertation sur les eaux de Carlsbatb.

Rien n'a plus embarrassé l'esprit des Savans, & partagé les sentimens des Medecins, que la chaleur actuelle & continue qui se fait sentir dans quelques sources médicinales. Mon dessein n'est point de rapporter toutes

ces opinions, la chose seroit fort difficile, mais seulement quelques-unes de celles qui ont fait le plus de bruit. Un grand nombre d'Auteurs, surtout parmi les anciens, ont attribué la chaleur de ces eaux à un feu qu'ils supposoient logé dans le centre de la terre, & qui se communique à plusieurs de ses parties à travers les fentes & les crevasses qu'il rencontre. Mais cette opinion est plutôt le fruit d'une vaine imagination, que la suite d'une théorie fondée sur des argumens solides. D'autres ont cru trouver la cause de la chaleur de ces sources dans celle du Soleil. Mais les rayons de cet astre ne sauroient pénétrer dans les entrailles de la terre; & ces eaux conservent toujours la même chaleur après qu'il a quitté notre hémisphere, lorsqu'il luit foiblement en hiver, & que la terre se trouve resserrée & endurcie par la violence du froid. En supposant même que la chaleur de ces eaux est produite par l'influence du Soleil, il seroit difficile d'expliquer pourquoi les sources qui sont également exposées à ses rayons ne sont pas également chaudes.

Quelques Chymistes attribuent cette chaleur à la fermentation qui résulte du mélange des acides & des alcalis, & de celui de la chaux-vive avec l'eau. Mais si cela étoit, on devroit nécessairement trouver dans ces sources le sel neutre qui résulte du mélange de l'acide & de l'alcali, au lieu qu'on éprouve tout le contraire.

On sait qu'il se trouve des montagnes de pierres à chaux dans la terre, cependant on ne voit pas qu'elles communiquent quelque chaleur à l'eau avant qu'elles aient été calcinées; outre qu'on trouve rarement de la chaux-vive dans les entrailles de notre globe. D'autres croient être mieux fondés, lorsqu'ils avancent que ces eaux ont reçu dès le moment de la création la chaleur qu'on y remarque: mais cette opinion paroît plus éloignée de la vérité que les autres; car si cette chaleur étoit innée, je ne vois pas qu'elle dût se perdre si-tôt: d'où l'on peut conclurre que cette chaleur dépend de la communication & de l'approche d'une substance ignée, de même que l'eau s'échauffe quand on l'approche du feu, & se refroidit quand on l'en éloigne.

On ne doit donc pas douter que ces eaux, qui sont naturellement froides, n'acquierent leur chaleur en passant par les entrailles de la terre; loin que celle-ci reçoive d'elles la chaleur qu'elle possede. Comme l'eau, après être sortie de la terre, s'échauffe par le moyen du feu, de même celle qui coule des entrailles du globe terrestre, acquiert sa chaleur à l'aide d'un feu qui s'y trouve. L'existence du feu dont nous parlons, est attestée par les volcans qu'on rencontre dans différentes contrées, par les tremblemens de terre, l'éruption subite des feux soûterrains, & la calcination des rochers & des montagnes. Il faut donc rechercher la maniere dont ce feu s'engendre & s'entretient aussi long-tems.

On ne peut expliquer un phénomene aussi difficile, qu'en tâchant de découvrir l'origine du feu & de la flamme, par les principes de la Physique & de la Chymie. J'ose donc assurer que la matiere, la matrice ou l'aliment du feu n'est autre qu'une substance grasse & sulphureuse. Ces sortes de substances sont non-seulement l'origine des flammes, elles en acquierent encore le mouvement en très-peu de tems. Les soufres se convertissent aisément en feu par l'accélération & la vitesse de leur mouvement intestin; de sorte qu'à proprement parler, le feu n'est qu'une espece de mouvement intestin extremement rapide, qui détruit l'union & le mélange des corps. De-là vient que lorsqu'on veut allumer du feu avec des corps froids, on est obligé d'employer des substances sulphureuses & de les mettre en mouvement à l'aide d'un frottement violent.

Le fer, par exemple, qui est un métal extremement sulphureux, est aussi le plus susceptible de chaleur; & de-là vient qu'étant fondu, il jette une infinité d'étincelles; & que sa limaille, quand on la souffle dans la flamme d'une chandelle, répand aussi des bluettes fort vives. Ce soufre martial étant mis en mouvement à l'aide d'un frottement violent, produit un feu manifeste & visible. C'est ce qui fait qu'un morceau de fer étant long-tems battu avec un marteau, paroît en feu, & s'échauffe à un tel point, qu'il allume le soufre. Cette origine de la chaleur & du feu est suffisamment prouvée par ce qui arrive lorsqu'on mêle de l'esprit de nitre fumant extremement concentré avec de l'huile de girofle; car cette huile qui contient une grande quantité de soufre grossier, acquiert par son mélange avec cet acide, un mouvement intestin très-rapide, dans lequel consiste l'essence du feu.

On peut donc répondre à ceux qui veulent qu'on leur découvre l'origine du feu soûterrain, aussi-bien que la cause qui l'entretient, que les substances sulphureuses, logées dans les entrailles de la terre, venant à acquérir un mouvement violent par leur frottement mutuel, produisent d'abord un feu qui se communique, & s'entretient aisément à l'aide des matieres sulphureuses, bitumineuses & inflammables, qu'il trouve dans son voisinage. Les mines de fer & de soufre sont de toutes les substances cachées dans les entrailles de la terre, celles qui s'enflamment le plus aisément. On ne peut pas même douter qu'il ne se trouve beaucoup de mines de fer dans la terre, & qu'il n'y ait des cavernes soûterraines extremement profondes, remplies de mines sulphureuses & vitrioliques, puisqu'il y a près de mille ans qu'on tire du soufre & du vitriol de la montagne de Ranulsbourg près de Goslar.

On trouve aussi beaucoup de soufre dans plusieurs endroits d'Italie; aussi n'y a-t'il point de pays où il y ait plus de Volcans, ni qui soit plus sujet aux tremblemens de terre. Monsieur Tschirnhausen, *Lib. de Medicament.* dit avoir découvert quatre sortes de substances dans le Mont-Etna & dans le Mont-Vesuve, savoir, du soufre commun inflammable, une terre poreuse, de l'air & de l'eau salée; le soufre qui s'allume dans ces montagnes, non-seulement produit de terribles éruptions; il donne encore à la terre une chaleur, qui se communique à l'eau qui circule dans ses entrailles.

C'est encore ce soufre qui brûle dans les entrailles de la terre, qui rend les sources d'eau chaude si fréquentes en Italie.

Laurentius Grullus, *in Orat. de Peregrinat. studii Medicinal. ergo susceptâ*, dit avoir trouvé plus de quinze sources médicinales à Sienne.

Et un peu plus bas:

« J'ai vu, dit-il, à Pouzol des montagnes entieres de « soufre naturel dont on fait grand cas; c'étoit autre- « fois les Monts Phlegréens. J'ai encore vu près de « Baies différens mélanges d'eaux minérales chaudes; « & dans la Baie de Naples auprès du Lac d'Averne, « les vapeurs qui s'élevent de la terre ont beaucoup « plus de vertu que les sources dont je viens de par- « ler. »

On trouve la même espece de soufre dans quelques bains d'Allemagne, surtout dans ceux d'Aix-la-Chapelle, dont l'eau non-seulement brunit l'argent, mais donne encore des fleurs de soufre très-pures dans le bain de César.

On a vu ci-dessus que le soufre est l'origine du feu, non-seulement de celui qui paroît à nos yeux, mais encore de celui qui est enfermé dans les entrailles de la terre: mais il n'est pas aussi facile qu'on le pense d'expliquer la maniere dont il s'allume de lui-même. Je crois que cela se fait par le concours mutuel & l'agitation intestine des corps sulphureux, lorsque le soufre, après avoir été dégagé, vient à agir sur les terres & les substances calybées, ou sur une terre bitumineuse.

On peut donc concevoir que la chose arrive de la maniere suivante.

Lorsque le soufre vient à se mêler dans les entrailles de la terre avec du bitume, ou avec un fossile qui contient beaucoup de sel acide, ou avec des marcassites vitrioliques calybées & sulphureuses, & que l'eau vient à approcher de ces substances, elle dissout l'acide du vitriol contenu dans le soufre, au moyen de quoi cet acide agissant sur la terre bitumineuse & les mines sulphureuses calybées, non-seulement excite une chaleur violente, mais produit encore une flamme très-vive, surtout si la terre est poreuse, & que l'air vienne à pénétrer dans sa substance.

Cette doctrine est confirmée par l'expérience suivante.

Si l'on prend une livre de soufre naturel, & qu'après l'avoir réduit en poudre, on le mette avec une égale quantité de limaille de fer dans une bouteille, & qu'on le réduise en forme de bouillie avec de l'eau, cette masse fermentera tellement au bout de douze heures, qu'elle brisera le vaisseau, & prendra une couleur noire, au lieu qu'elle étoit jaune anparavant. Cette masse étant retirée du vaisseau, brisée en petits morceaux, & exposée pendant quelque tems à l'air, non-seulement devient beaucoup plus chaude, mais jette encore une flamme accompagnée d'une fumée sulphureuse.

On peut encore démontrer l'origine des feux souterrains par une expérience très-commune, dans laquelle on voit que les marcassites & les portions terrestres sulphureuses dont se forme le vitriol, étant exposées à l'air par un tems pluvieux & humide, s'échauffent sur le champ à un point extraordinaire. Il arrive la même chose lorsqu'on expose à l'humidité de l'air les morceaux de tête-morte qui restent après la sublimation du soufre des marcassites sulphureuses; car leur chaleur est si forte, qu'on ne sauroit en approcher la main sans se brûler. C'est ce que peuvent avoir vu ceux qui ont été à Alt-Sattel, ville de Boheme à un mille des eaux de Carlesbath, où l'on prépare l'alun, le soufre & le vitriol.

Rien ne prouve mieux aussi l'origine & la cause des feux souterrains, que le phénomene qu'on observe tous les jours dans les endroits où l'on prépare l'alun, comme à Dieben dans le Marquisat de Misnie, & à Commoden dans la Boheme. En effet, ceux qui sont destinés à ce travail, tirent de la terre une espece de charbon fossile, ou une terre noire, bitumineuse & inflammable, dans laquelle le sel sulphureux & alumineux se trouve logé. Cette terre étant mise en un monceau & arrosée de la pluie, non-seulement s'échauffe à un point extraordinaire, mais jette encore de la fumée, & quelquefois même de la flamme; ce qui vient de ce que l'acide sulphureux de l'alun, après avoir été dissous, s'attache à la terre bitumineuse & sulphureuse; de sorte que l'action & la réaction mutuelle de leurs parties, jointe à l'agitation de l'air, non-seulement échauffe le soufre, mais même le convertit en feu.

Notre doctrine est aussi confirmée par une expérience fort curieuse, laquelle consiste à mêler de l'alun calciné avec quelque substance sulphureuse ou inflammable; car la masse qui en résulte étant exposée à l'air, s'échauffe, s'enflamme & brûle pendant un tems considérable.

Il n'est pas difficile, après les observations & les expériences qu'on vient de rapporter, de découvrir l'origine & les véritables causes de ce feu souterrain qui échauffe l'eau de certains bains, qui produit les tremblemens de terre & les volcans; car le soufre étant une fois mis en mouvement par l'action mutuelle des divers minéraux bitumineux, calybés, vitrioliques & sulphureux qu'il rencontre, & l'air qui est enfermé dans les entrailles de la terre venant à souffler dessus, il faut nécessairement que la chaleur & le mouvement dont on vient de parler, augmentent, & qu'il en résulte à la fin un feu très-violent, qui se communiquant d'un lieu à l'autre par le moyen des passages qu'il rencontre, ébranle souvent de vastes portions de terre, excite des éclairs & des tonnerres souterrains, & culbute quelquefois des rochers & des montagnes entieres. Ces phénomenes sont très-fréquens dans les lieux qui sont baignés de la mer, car cet élément venant à s'insinuer dans les cavités souterraines, comprime l'air qu'il y rencontre, & excite des vents. On sait que l'eau peut en se précipitant dans des cavernes obliger l'air à sortir par certains passages, qui, dans plusieurs endroits produisent le même effet qu'un soufflet. Lors, au contraire, qu'il manque du vent, & que le pays est éloigné de la mer, comme le sont la plûpart des contrées situées dans le cœur de l'Allemagne, il s'éleve, il est vrai, une chaleur violente; mais le feu enfermé ne sauroit se faire voir sous la forme de flammes. Il ne laisse pas néantmoins de répandre auprès & au loin des vapeurs qui passant à travers les pores & les fentes de la terre, échauffent l'eau qu'elles rencontrent.

On a d'abord peine à comprendre comment la chaleur qui se communique depuis tant de siecles aux eaux dont nous parlons, peut subsister sans rien perdre de sa force dans les entrailles de la terre. Mais cela n'est pas aussi difficile à expliquer qu'on l'imagine, puisqu'il n'y a qu'à supposer dans la terre une source inépuisable de soufre, de bitume & de marcassites vitrioliques. C'est ce dont on voit un exemple remarquable à Alt-Sattel en Boheme, où l'on tire de la terre depuis plus de deux siecles du soufre, du bitume & du vitriol. La même chose arrive à Pouzol en Italie, où il se trouve encore une grande quantité de mine de soufre, d'alun & de vitriol malgré la consommation qui s'en fait depuis tant de siecles. De plus, l'eau qui produit l'action & la réaction mutuelle de ces minéraux, n'a pas plutôt pénétré dans les conduits souterrains, & mis le soufre en mouvement, que ce mouvement intestin trouve bientôt à agir sur des matériaux semblables; au moyen de quoi il se perpétue & se communique aisément aux substances grasses & inflammables, dont la plus considérable est la terre bitumineuse & inflammable du charbon fossile.

On est encore convaincu par des observations fréquentes, que le feu qui est enfermé & à couvert des atteintes de l'air, ne se dissipe pas aisément, mais couve pendant un long tems sans aucune diminution considérable de sa pâture. Ceux qui se sont trouvés à des incendies peuvent avoir observé que les solives ensevelies sous les décombres brûlent pendant plusieurs jours; & il arrive la même chose au charbon fossile qu'on a soin d'ensevelir sous la cendre. Une chose qui merite encore d'être observée, c'est que dans la machine de Papin, qui est tellement fermée que l'air ni la vapeur de l'eau chaude ne sauroient en sortir, les viandes les plus dures se cuisent sans peine à l'aide d'un petit feu de charbon; & qu'on n'a pas plutôt mis cette machine dessus, qu'elle acquiert une chaleur dont elle est long-tems à se défaire. Prenons, si l'on veut, le corps humain pour exemple, on remarque que la chaleur dont les fievres sont accompagnées est beaucoup plus violente lorsque les pores sont obstrués & que la perspiration est interrompue, que lorsqu'elle est libre. De même lorsque les exhalaisons souterraines n'ont pas la liberté de se dissiper, & qu'elles sont, pour ainsi dire, absorbées en elles-mêmes après plusieurs tournoyemens réitérés, elles subsistent long-tems & ne sont pas si-tôt consumées.

Nous avons l'exemple mémorable d'un feu qui a demeuré long tems caché dans les charbons d'une montagne qui est auprès de Zwickavia dans le Marquisat de Misnie. Les habitans du voisinage rapportent que les Suédois y ayant mis le feu il y a plus d'un siecle, on fut

obligé pour l'étouffer de combler les fentes & les ouvertures qu'il avoit formées, avec de la terre. Comme on fut venu à les ouvrir il y a quinze ans, on trouva que le charbon brûloit encore, de sorte qu'on fut de nouveau obligé de les fermer. Il y a plus de cent ans que George Agricola a parlé de cette montagne dans son Traité *de Ortu & Cauſſ. ſubterran.* & voici ce qu'il en dit dans celui qui a pour titre, *de Natura eorum quæ effluunt ex terra, Lib. IV. cap.* 17.

« On trouve près de Zwickavia, dans le Marquisat de « Misnie, une montagne qui brûle continuellement; « les cavités qui se forment sur sa surface, ressemblent « à des fournaises ardentes, & les matieres combusti-« bles qu'on y jette à la profondeur de quatre piés, « s'enflamment sur le champ. »

Il rapporte encore qu'en plusieurs endroits d'Allemagne, surtout près du fleuve Moldaw qui coule dans la Misnie, dans tout l'espace de terrein qui se rencontre entre Zwickavia & Glauca, il s'éleve durant la nuit des vapeurs enflammées.

Laurent Gryllus parle aussi de cette montagne en ces termes :

« On trouve près de Zwickavia une montagne qui brûle « sans cesse de même que le Vesuve du tems de Tra-« jan, & jette une matiere sulphureuse dont on fait « usage dans la Medecine. »

On ne doit pas douter qu'il n'y ait eu autrefois de pareils volcans dans l'endroit où sont les eaux de Carles-Bath; & que ce feu, qui est maintenant caché, n'envoie des vapeurs vers la surface de la terre, qui échauffent les eaux qui descendent des montagnes. C'est ce qu'Agricola confirme dans son Traité *de Re Metallica.*

« Ces lieux, dit-il, ont été rendus arides par les feux qui « y ont autrefois régné, & qui sont aujourd'hui cachés « dans les entrailles de la terre, ainsi qu'on peut l'ob-« server dans les campagnes d'Elboh entre Lessau & « Culm; d'où l'on tire des terres testacées quelque peu « calcinées : il n'y a rien là qui doive surprendre, puis-« que la terre de ces endroits est sulphureuse, qu'on « trouve du bitume près de Sattel, & que les eaux de « Carles-Bath ne sont éloignées que de huit mille de « cette Ville, qui tire son nom de la plaine des Fau-« cons. (*Planities Falconum*) laquelle est située dans « l'endroit qu'on appelle la Montagne ardente. »

On trouve un témoignage beaucoup plus authentique de ce que je viens de dire dans Bogisl. Balbinus, *Hist. Regni Bohem. cap.* 32.

« Le district d'Elboh, dit cet Auteur, abonde en char-« bon de terre : mais comme le bois n'y est pas rare, « les habitans n'en font aucun usage. A Falkenaw Vil-« le située sur la riviere d'Egra, tout près de Konigs-« wher, où est l'Eglise de Sainte Cunegonde, il y a « une montagne, ou plutôt un gouffre qui causa au-« trefois bien du mal aux habitans du voisinage. Elle « contient une grande quantité de feux souterrains « dans ses entrailles; & lorsqu'on applique l'oreille « contre terre, ainsi que je l'ai fait, on entend un bruit « causé par les vents ou les flammes, qui donne à l'es-« prit effrayé une image du Vésuve. Cette montagne « brûle durant la nuit, & même pendant le jour, lors-« qu'il survient quelque changement considérable dans « l'atmosphere; & l'on a souvent senti aux environs, « des especes de tremblemens de terre, & entendu des « mugissemens dans les entrailles de la terre. Les ha-« bitans assurent qu'il y avoit autrefois des mines de « fer dans le même endroit. On y trouve aussi du char-« bon fossile mixte, mais noir & comme consumé par « les flammes, tel que celui qu'on rencontre, suivant « Boétius, dans quelques autres endroits d'Allema-« gne. »

Ce passage ne permet pas de douter qu'il n'y ait eu autrefois des feux souterrains dans ces contrées.

Le terrein qui est auprès des sources de Carles-Bath est aussi fort chaud, ce qui oblige les habitans à creuser leurs caves dans les montagnes voisines. Cette chaleur est cause que la neige se fond aussi-tôt après être tombée, d'où il suit que le terrein sur lequel Carles-Bath est bâti, renferme un feu qui échauffe les eaux dont il approche, & qui, lorsqu'il en est éloigné, répand des exhalaisons qui se mêlant avec elles, leur communiquent des vertus admirables. Une preuve que ces eaux reçoivent leur chaleur de la terre par où elles passent, c'est qu'il y en a plusieurs qui bien que chaudes, douces, pures & légeres ne sont imprégnées d'aucune substance minérale, comme sont celles du bain de Saint Jean à Lucque, des bains de Pise, de Sienne & de Cornello. On peut mettre encore de ce nombre les fameuses sources de Piperan dans le pays des Grisons, dont l'eau provient des neiges qui se fondent sur le sommet des montagnes, & s'échauffe en passant par les entrailles de la terre.

Comme les principes qui constituent les eaux médicinales froides & chaudes sont les mêmes, il faut nécessairement qu'ils produisent les mêmes effets sur le corps humain. Or comme les différentes indications de la Medecine se réduisent à lever les obstructions, à corriger les humeurs peccantes, à rétablir la force des fibres, & à chasser tout ce qui nuit à la constitution, on ne peut mieux y satisfaire que par l'usage des eaux chaudes, puisqu'elles ont la vertu d'incifer, de résoudre, de fondre & d'évacuer les humeurs qui croupissent, & par ce moyen de lever les obstructions, d'émousser & corriger les humeurs acides & salines logées dans les premieres voies, de résoudre la mucosité gluante du sang, de délayer les sucs crus & mal digérés, d'absorber, d'envelopper & de disperser les pointes salines avec lesquelles ils sont mêlés; de rétablir le ton des solides, & par conséquent de faciliter la circulation du sang; de hâter les excrétions de toute espece par les selles, les urines, la transpiration, la salivation & le vomissement; sans aucune irritation ni aucun abattement considérable. Elles ont aussi la vertu de guérir la phthisie & la cacochymie, & d'appaiser l'agitation des humeurs qui est la source d'une infinité de maladies; elles sont extrement propres pour les maladies de l'estomac, telles que son enflure, par exemple, qui est suivie d'anxiétés dans les hypocondres; elles éteignent la soif, elles excitent l'appétit, elles dissipent les pésanteurs de l'estomac, soulagent & arrêtent le vomissement des matieres visqueuses auquel plusieurs personnes sont sujettes à leur lever; elles remédient aux chutes du fondement, & font cesser le ténesme, en fortifiant les fibres; elles sont aussi d'une efficacité singuliere dans la cachexie, le scorbut, la jaunisse, la mélancolie, les affections hypocondriaques, l'hydropisie, les fievres quartes rebelles & autres fievres intermittentes; elles ont aussi la vertu d'arrêter les hémorrhagies excessives, soit de l'estomac, de l'utérus ou des veines du fondement; bien qu'il faille en user avec beaucoup de précaution dans ces sortes de cas; & lorsque le flux menstruel ou hémorrhoïdal vient à diminuer ou à être totalement supprimé, rien n'est plus propre pour le rétablir que les eaux minérales chaudes. Ces eaux, en nettoyant les conduits urinaires, préviennent la gravelle & la dysurie; elles levent les obstructions des vaisseaux pulmonaires, & rendent la respiration plus libre dans l'asthme humide; elles font beaucoup de bien aux phthisiques, surtout lorsque leur maladie est causée par l'obstruction des visceres; de-là vient que Morton, *in Phthisiol. Lib. II. cap.* 2. prescrit les eaux d'Islington dans la phthisie. Elles produisent encore des effets

admirables dans les maladies arthritiques, dans le rhumatisme & la goute. Etant employées extérieurement en forme de bain, elles ramollissent les tumeurs rénitentes, elles ouvrent les pores, elles fortifient les parties nerveuses & musculeuses, dont le ron est affoibli par des fluxions, & relâchent celles qui sont affectées de spasmes; ce qui les rend très-salutaires aux paralytiques & à ceux qui sont affligés de contractions, de foiblesse, de langueur, de douleurs ou de tumeurs; elles remédient aux difformités de la peau, elles guérissent la gale, la gratelle & la lepre. Mais comme les remedes les plus salutaires ne conviennent pas en tout tems, de même l'usage de ces eaux est dangereux dans les cas où les visceres sont affectés de duretés ou de skirrhes, lorsqu'il se trouve des humeurs épanchées dans les cavités de la tête, de la poitrine, ou du basventre; lorsque l'estomac, les poumons, le mésentere & les intestins sont ulcérés ou affectés d'un empyeme ou d'un abscès. L'usage de ces eaux est aussi fort préjudiciable à ceux qui ont de la disposition à l'apoplexie, à l'épilepsie, à la migraine, & à la privation de la mémoire ou des sens. Elles ne conviennent point à ceux qui sont affligés de l'asthme convulsif, d'un polype au cœur, d'une hydropisie de poitrine, d'une phthisie confirmée, d'un cancer, d'ulceres phagédéniques, ou de la gonorrhée. On doit en user avec précaution, dans les inflammations externes & internes, jusqu'à ce que la maladie ait perdu une partie de sa violence.

Avant que de tenter la cure d'une maladie par l'usage de ces eaux, il faut, si le corps est chargé de sang & d'humeurs, recourir à la saignée, afin qu'elles ne rencontrent aucune résistance, & nettoyer ensuite les premieres voies, de peur qu'elles n'entraînent avec elles dans le sang la matiere récrémentitielle, ou que celle-ci n'empêche leur effet. Comme les purgatifs drastiques détruisent le ton de l'estomac & des intestins, il vaut mieux leur substituer la manne, la rhubarbe & des sels qui operent sans affoiblir les forces. Cette évacuation est nécessaire, non-seulement au commencement de la cure, mais aussi durant & après qu'elle est achevée. On ne doit pas les boire d'abord en trop grande quantité, mais y accoûtumer l'estomac peu à peu. L'exercice & le régime sont absolument nécessaires : mais il faut surtout éviter tout ce qui est capable de troubler l'esprit, spécialement le chagrin & la tristesse, qui seule est capable d'empêcher leur effet. Quelles que soient les eaux médicinales dont on use, il convient de fortifier l'estomac avec des corroboratifs & des balsamiques, afin qu'il s'engendre dans le corps des fluides louables & salutaires, & que la distribution s'en fasse dans toutes les parties du corps.

Comme les eaux *thermales* sont actuellement chaudes & les acidules actuellement froides, il faut en faire une grande distinction, & les prescrire avec jugement, tant par rapport aux différentes maladies, que par rapport à la constitution du malade. Elles different aussi en ce que les acidules contiennent un sel volatil & les *thermales* un sel fixe. Il y a aussi plus de vitriol subtil dans les sources froides que dans les chaudes, quoique quelques-unes de celles-ci, telles que celles d'Aix-la-Chapelle, contiennent du soufre commun en substance. Les sources froides contiennent aussi une plus grande quantité d'esprit minéral que les chaudes, à qui leur chaleur le fait perdre aisément.

La connoissance de ces différences donne plusieurs regles de pratique : par exemple, pour ceux qui ont de petits vaisseaux, des fibres tendres & délicates, & le systeme nerveux foible & sujet à des spasmes fréquens, les sources chaudes sont meilleures & plus convenables que les froides. Mais pour les personnes d'une constitution plus robuste, qui ont le tissu des fibres plus ferme, & des obstructions ou des maladies obstinées, il faut des eaux plus fortes, soit des froides ou des chaudes; par la raison qu'elles les peuvent mieux supporter, que les personnes d'une habitude tendre, délicate, spongieuse, & lâche, à qui les foibles, les légeres & les subtiles sont plus salutaires. Quant à l'usage externe des sources chaudes, celles qui ont une eau dure & lourde, repoussent avec force, & par cette raison excitent aisément des fievres, des douleurs de tête & la soif, en faisant rentrer la matiere peccante, de la surface du corps en dedans, raison pour laquelle il en faut user avec précaution : au lieu que les sources chaudes dont l'eau est douce & tendre, amollissent les parties dures, ouvrent les pores, facilitent les excrétions, & tirent la matiere peccante du centre du corps à la circonférence.

Par rapport à la nature, à la différence & à l'usage de ces eaux, il faut observer que les sources froides ont une qualité plus noble & plus efficace que les chaudes par la grande quantité d'esprit minéral qu'elles contiennent. Les eaux froides sont aussi plus légeres & plus subtiles que les chaudes, qui par rapport à leur chaleur, dissolvent & emportent beaucoup de substances grossieres, logées dans les entrailles de la terre. Il est cependant certain que les froides font plus souvent de mal que les chaudes. Mais cela vient, selon moi, de ce qu'on les boit froides, surtout le matin, lorsqu'on a l'estomac vuide. C'est pourquoi je conseillerois de ne pas boire le matin, les acidules froides, comme elles sortent de la fontaine, mais tiedes. Mais comme la chaleur peut faire évaporer l'esprit subtil dont elles abondent, je voudrois, pour les chauffer, qu'on les mît dans des vaisseaux bien fermés, qu'on plongeroit dans l'eau bouillante.

Par rapport à l'usage externe des sources chaudes, on fait une grande faute, en prenant le bain trop chaud; car la chaleur externe excite dans le sang & les humeurs un mouvement violent, & une expansion contre nature, d'où s'ensuivent une palpitation de cœur, l'anxiété des parties précordiales, des douleurs de tête, des inquiétudes, & la perte des forces : & le dommage qu'elle fait est d'autant plus grand, que le corps a plus de sang & de sucs impurs, parce qu'alors l'excès de mouvement du sang agit plus fortement sur les parties & les vicie, & que la chaleur rend les matieres sordides plus subtiles & plus acres. FREDERIC HOFFMAN.

* J'ai promis dans l'Avertissement qui est à la tête du premier Volume, que je parlerois des différentes eaux minérales de France. Je vais traiter ici succintement des eaux chaudes connues sous le nom de *Thermales*, qui ne se trouvent point dans ce Dictionnaire dans un article particulier.

Je commencerai par celles de *Dax* & de *Tercis*, avertissant le Lecteur que ce que j'en vais dire est tiré de deux Mémoires de M. Dufau, Medecin du Roi à Dax, Correspondant de l'Académie de Bordeaux, qu'il a eu la bonté de m'envoyer.

Des Eaux de Tercis.

Les Eaux de *Tercis* tirent leur nom du Village qui les produit; ce Village est situé sur le confluent du Fleuve Adour, & d'une petite Riviere appellée Leüi, à une lieue de Dax, & à six de Bayonne. Le terrein d'où elles coulent est sabloneux, mais assez fertile.

Il y a deux sonrces, dont les qualités sont précisément les mêmes, ce qui donne lieu de penser qu'elles ont toutes deux la même origine, & qu'elles se sont séparées à quelque distance de l'endroit où elles s'offrent à nos besoins. Mais cette séparation, dont nous devons savoir bon gré à l'Auteur de la nature, a cela d'utile, que, par ce moyen, l'une de ces sources est seulement employée pour les bains, & autres usages extérieurs; & la seconde est uniquement destinée à l'usage intérieur.

Ces deux sources sont fort abondantes, & les plus grandes sécheresses n'y ont jamais causé la plus petite diminution : la premiere, qui est spécialement consacrée

aux usages extérieurs, est surtout si considérable, que l'eau du bassin où l'on se baigne, se renouvelle en un instant; ce qui procure cet avantage, que deux personnes différentes, à moins qu'elles ne veuillent se baigner ensemble, ne trempent jamais dans la même eau.

La seconde source, qui ne sert qu'à l'usage intérieur, est également entourrée d'un mur quarré & vouté. Il y a vingt ans ou environ que l'eau couloit au dehors par un tuyau, d'où ceux qui en faisoient usage la recevoient plus propre, plus pure & plus efficace.

Les eaux de *Tercis* sont du genre des eaux Thermales. Le degré de leur chaleur est si tempéré, que les personnes qui s'y baignent, y demeurent tout le tems nécessaire avec une espece de délice. Les Medecins expérimentés dans ces sortes de matieres, comprendront aisément l'importance de cet avantage. En effet, qui ne sait combien un bain trop chaud peut occasionner de désordres (*a*), surtout dans les sujets d'une complexion sensible, délicate & facile à émouvoir. La chaleur excessive augmente trop subitement le mouvement du sang, & le raréfie excessivement; elle remue les humeurs vicieuses, s'il y en a, & les engage violemment dans les vaisseaux, où elles sont exaltées & rendues plus nuisibles. De-là naissent souvent des foiblesses, des défaillances, ou bien des fluxions à la tête, à la poitrine, des hémorrhagies, des suppressions d'évacuations naturelles & périodiques, & mille autres incommodités très-dangereuses, que la chaleur modérée des bains de *Tercis* ne sauroit jamais occasionner.

Les principes qui entrent dans la composition de ces eaux ne sont pas moins tempérés que la chaleur. L'eau ellemême, qui dans toutes les eaux minérales est toujours le principal agent, se trouve dans celles-ci extrêmement pure. On sait que l'eau qui fait la base des eaux Thermales est communément fort fine & fort légere: mais on sait aussi qu'elle est souvent chargée d'une partie terreuse, calcarée ou crétacée, qu'elle prend dans les différens terreins qu'elle traverse, ce qui doit la rendre moins propre à pénétrer les parties, à les humecter & à les ramollir; celle de *Tercis* n'en contient pas la plus petite partie, comme je m'en suis convaincu par l'évaporation, ayant remarqué, par cette opération, qu'elle ne donnoit pas plus de sédiment terreux que l'eau de pluie. Ce qui fait qu'elle est plus pure, plus fine, plus pénétrante par conséquent, & plus délayante que ne le sont généralement les eaux Thermales.

Une autre expérience confirme encore d'une maniere bien certaine l'extreme pureté de ces eaux: les eaux, soit minérales, soit communes, pour peu qu'elles contiennent de terre absorbante, crétacée, plâtreuse, &c. blanchissent, se troublent, & déposent enfin cette partie terreuse au fond des vases, dès qu'on y verse de l'huile de tartre par défaillance: j'ai mêlé cette liqueur alcaline aux eaux de *Tercis*, sans que pour cela elles aient donné aucune sorte de précipité, ni qu'elles aient rien perdu de leur beauté & de leur transparence: preuve bien convaincante qu'elles sont parfaitement dépurées de toute terrestréité.

Les eaux qui charient du sel marin, présentent ordinairement les mêmes phénomenes, par le mélange de la même huile de tartre, quoiqu'à la vérité, d'une maniere moins sensible. Cependant ces eaux de *Tercis* renferment dans leur sein une partie de ce sel, comme nous le verrons dans la suite, & néantmoins cette liqueur n'y cause aucun changement; ce qui prouve encore que le sel qui entre dans leur composition n'est pas moins bien purifié, que l'eau qui en fait la base. Il est vrai que ces eaux ont encore une partie de sel alcali, qui peut avoir contribué à la pureté singuliere de ce sel, en faisant sur lui le même effet que nous voyons opérer au sel fixe de tartre, d'en dégager les parties terreuses, que l'eau aura ensuite déposées, en se filtrant à travers les terres grasses & les sables qu'elle parcourt.

Pour se convaincre de la présence d'un sel alcali dans les eaux de *Tercis*, il faut les mêler avec une teinture bleue, de violettes, par exemple; & l'on verra aussitôt cette teinture changer de couleur, & devenir verte, ce qui étant un effet ordinaire des alcalis, prouve évidemment qu'elles doivent participer de la nature de ce sel. Mais pour que cette expérience réussisse, il faut employer l'eau récemment puisée, & conservant encore sa chaleur naturelle, car si on la laisse quelquetems exposée à l'air, on n'y observera plus aucun vestige de sel alcali; d'où l'on doit inférer que ce qu'elles ont de sel de cette espece est très-léger & très-volatil, & qu'il seroit par conséquent inutile de l'y chercher par la voie de l'évaporation.

En réfléchissant sur la nature de ce sel, il paroît que c'est une espece particuliere aux eaux minérales, que la Chymie artificielle n'imite point; car nous n'en connoissons point de pareil dans nos Laboratoires. En effet, ce n'est pas un sel alcali, volatil, animal ou urineux: il a vraisemblablement plus de rapport avec les sels fixes: mais il est tellement divisé, atténué & subtilisé par l'eau, dans laquelle il se trouve répandu, par la longue circulation qu'il souffre dans les entrailles de la terre, & principalement par la chaleur à laquelle il se trouve trop long-tems exposé, qu'il s'envole à la premiere occasion.

Comme il est assez ordinaire de trouver dans les eaux minérales quelque principe martial ou vitriolique, j'ai voulu savoir si celles de *Tercis* contenoient quelque portion de ces minéraux: pour le connoître, j'ai ajouté des noix de galle en poudre à ces eaux, immédiatement après les avoir puisées dans la source: mais je n'observai par cet artifice aucun des signes qui manifestent la présence du fer ou du vitriol; on sait pourtant que ces substances se montrent infailliblement par une couleur rouge, brune, ou noire, que prennent les eaux où elles se trouvent, par le mélange de cette poudre.

Quand on examine cette eau par le moyen des organes du tact, on la trouve onctueuse, à peu près comme si on y avoit dissous une portion de savon; ce qui en augmentant sa qualité pénétrante, doit la rendre encore dissolvante & résolutive.

Si on la goutte, on y découvre une légere teinture de sel, & une partie bitumineuse exaltée, qu'on appelle ordinairement soufre, quoiqu'assez mal-à-propos, dans les eaux de cette espece: cette partie se manifeste encore par l'odorat, c'est ce qu'on appelle communément odeur nidoreuse ou d'œufs couvés; ou plutôt c'est une odeur approchante de celle de la dissolution du soufre commun, ou des scories d'antimoine précipitées par l'esprit de vinaigre; mais infiniment moins forte, à peine même sensible, & par-là très-supportable.

C'est vraissemblablement à ces deux derniers principes que cette eau doit cette qualité onctueuse, & pour ainsi dire, savoneuse, qu'on y remarque par le toucher, & qui fait une de ses principales prérogatives; car le savon n'étant autre chose qu'une matiere grasse & huileuse dissoute par un sel; la partie grasse du bitume mêlée avec le sel dans cette eau, devra former sans doute une espece de savon.

Car pour ce qui est du soufre qu'on lui attribue vulgairement, on ne sauroit, à quelque épreuve qu'on la mette, y en découvrir la plus petite particule; ce qui pourtant ne seroit pas difficile à quiconque auroit quelque connoissance de la véritable Chymie; car ou ce soufre seroit en substance, & simplement réduit en particules extremement fines, &c, pour ainsi dire, en fleurs;

(*a*) Voyez la Dissertation précédente de F. Hoffman, & Floyer, *de Abusu Baln. Calidor.*

ou

ou bien il feroit diffous par quelques corps alcalins. Dans le premier cas la chaleur l'éleveroit, & on en trouveroit quelque partie sublimée en fleurs contre les murs & les voutes qui la renferment, comme il arrive au bain de César à Aix-la-Chapelle; ou bien le seul repos, ou du moins l'évaporation le feroit précipiter au fond des vases. Et dans le second cas on le sépareroit infailliblement par l'addition de quelque acide.

Les Auteurs qui prétendent, à quelque prix que ce soit, trouver du soufre dans toutes les eaux Thermales, se fondent principalement sur leur odeur, qu'on appelle vulgairement de soufre; & sur la couleur noire tirant sur le jaune ou le rouge qu'elles donnent à l'argent. Mais les œufs durcis sous la braise n'ont-ils pas la même odeur, & le même gout, & ne font-ils pas aussi le même effet sur l'argent. Cependant dira-t-on qu'il y a du soufre dans les œufs? Dira-t-on qu'il y en a dans les matieres fécales, dans les substances animales & végétales pourries, qui contractent la même odeur, & qui font les mêmes impressions sur l'argent? Dira-t-on qu'il y en a dans l'eau de la mer, au fond de laquelle l'argent prend une couleur de plomb presque ineffaçable, témoin les piastres qu'on en a retirées par différens artifices devant Vigo, des Gallions qui y coulerent à fond il y a quarante-cinq ans.

Cela seul fait assez voir, je pense, combien la plupart des Ecrivains sur ces matieres s'abusent, lorsque, pour faire plus d'honneur à leurs eaux, ils leur attribuent une portion de soufre qu'elles n'ont pas, & qui d'ailleurs y feroit souvent inutile, pour ne pas dire nuisible. Le soufre en effet rendroit les eaux plus dures, plus dessechantes, plus échauffantes, moins propres à humecter, à ramollir, à relâcher & à détendre; & par conséquent inutiles ou dangereuses dans une infinité de maladies, où ces dernieres indications sont les seules qu'on ait à remplir.

Et il ne faut pas croire que cette partie bitumineuse qu'on reconnoît dans l'eau de *Tercis*, puisse jamais passer pour du soufre, quoiqu'à la vérité elle entre dans sa composition. En effet, ce minéral est composé d'une partie bitumineuse, d'un acide vitriolique, & d'une portion terreuse; ces trois substances, qui réunies forment le soufre, n'ont aucun rapport avec lui quand elles sont divisées, elles sont au contraire très-différentes, & font des effets diamétralement opposés. Ce seroit perdre le tems que de s'arrêter à prouver la vérité de cette proposition, que les plus novices même en Medecine ou en Physique, ne sauroient désavouer.

D'ailleurs le soufre dissous par des alcalis, & précipité par des acides, répand une odeur bien différente de celle de ce même soufre, qui n'est pas soumis à cette épreuve. Cette différence vient sans doute de l'exaltation de la matiere bitumineuse; la dissolution qu'en font les alcalis par le moyen du feu ne s'opere pas sans une espece de violence qui doit briser, atténuer, affiner, & diviser infiniment les matieres, & les disposer par ce moyen à se répandre dans l'atmosphere pour frapper l'odorat. Cet effet se trouve encore considérablement augmenté par l'addition des acides, parce que les alcalis qui avoient dissous & saisi les matieres bitumineuses, s'attachant à des acides qu'ils rencontrent, & avec lesquels ils ont plus d'affinité, rejettent celles-là & les repoussent avec effort, d'où vient qu'elles se répandent avec plus d'abondance dans l'air, & qu'elles frappent plus vivement l'odorat.

Cette partie grasse, ou ce bitume qui entre dans la composition des eaux de *Tercis*, est très-abondant dans les entrailles de la terre, & se trouve même fréquemment en plusieurs lieux de sa surface; on sait qu'il est non-seulement la base du soufre, du charbon de terre, de l'huile pétrole, &c. mais qu'il entre aussi dans la composition de presque tous les minéraux, &c. ainsi on ne doit point être en peine de savoir comment il a pu se communiquer à ces eaux : toute la difficulté semble se réduire à savoir comment cette matiere grasse, malgré son opposition naturelle, a pu se mêler si intimement avec l'eau, pour ne faire qu'un seul & même corps avec elle; & comment elle a pu acquérir cette subtilité, cette exaltation, d'où lui vient cette odeur fine, légere & spiritueuse qu'on lui remarque.

Pour cela, il faut considérer, 1°. Qu'une modique portion de ce bitume suffit pour en empreindre l'eau suffisamment, ce qui doit en rendre le mélange exact, moins difficile. 2°. Qu'elle est extremement divisée, raréfiée, atténuée par la violence des feux souterreins, à l'action desquels elle se trouve exposée. 3°. Qu'en circulant à travers des tuyaux exactement clos, & très-étendus parmi ces eaux, qui doivent être prodigieusement échauffées dans leur origine, puisqu'elles conservent encore une chaleur assez considérable dans le bassin, cette partie onctueuse s'affine continuellement, se mêle & se confond de plus en plus avec la partie aqueuse. 4°. Que les sels dont ces eaux sont empreintes doivent contribuer encore efficacement à ce mélange, par la dissolution de cette matiere huileuse qu'ils favorisent & qu'ils operent même parfaitement. 5°. Que tous ces moyens qui ne procurent l'union intime de cette partie grasse qu'en la subtilisant & l'exaltant, doivent en même-tems lui communiquer cette volatilité qu'on y remarque, & la propriété d'exciter une sensation particuliere dans les organes de l'odorat.

Pour connoître à fond la nature de ce sel de ces eaux, j'en fis évaporer à petit feu cinquante livres : il me resta une once & trois gros de résidu très-salé, mais impur, à cause d'une petite portion de matiere grasse & terreuse qui y étoit mêlée : je fis calciner un instant cette matiere, & après l'avoir dissoute dans de l'eau pure, je la filtrai à travers le papier gris, je fis ensuite évaporer ma dissolution jusqu'à pellicule, & l'ayant placée dans un lieu bien sec, j'eus, avec assez de patience, presque neuf dragmes de fort beaux crystaux cubes, qui pétilloient sur le feu, qui ne fermentoient ni avec les acides, ni avec les alcalis ordinaires; mais qui par l'affusion de l'huile de vitriol répandoient une vapeur blanche très-pénétrante; preuves, qui toutes réunies, démontrent manifestement la nature du sel marin.

Il resta sur le filtre environ une dragme de terre ordinaire, qui n'avoit rien de particulier; que l'esprit de vitriol ne dissous pas, & qui présentée à la pierre d'aiman, ne donne pas le moindre signe de la présence du fer. Le reste de la matiere jusqu'à la concurrence des onze dragmes se perdit, comme il arrive nécessairement dans les différentes opérations, que je fus obligé de faire.

Il résulte de cet examen, que les eaux de *Tercis* contiennent un sel alcali volatil; une portion de sel marin très-modique, puisqu'il n'arrive pas à un scrupule par livre; une partie onctueuse très-subtile; & enfin, une eau d'autant plus fine & plus légere qu'elle se trouve dans celles-ci débarrassée de cette matiere terreuse ou martiale, dont les autres sont ordinairement surchargées.

De-là vient sans doute la qualité qu'elles ont de purger très doncement & très-abondamment en même-tems. Rien en effet n'est plus propre que cette espece de sel alcali qu'elles possedent, à disposer à la purgation, en atténuant les matieres, & en ouvrant & lubréfiant les voies. Le sel marin est d'ailleurs purgatif de lui-même : mais il feroit trop vif, & par-là moins utile, s'ils ne se trouvoit heureusement adouci par la partie onctueuse, & extremement étendu dans une eau très-fine & très-légere.

Dans le fond, ces eaux sont à peu près de la nature des eaux de Balaruc, le sel qui en fait la partie la plus active est le même : mais il se trouve dans celles-ci plus tempéré, soit parce qu'il y est en plus petite quantité, soit parce qu'il n'est peut-être pas si bien adouci dans celles-là. Les sels agissent sur nos corps en picotant, en irritant les parties nerveuses. Une irritation douce & modérée excite des contractions plus fréquentes &

plus vives dans les membranes, par ces contractions redoublées, les glandes qui se trouvent exposées à leur action sont comprimées à proportion, & la liqueur qu'elles séparent en est exprimée plus efficacement, ce qui rend les sécrétions & les excrétions plus abondantes & plus faciles. Au contraire, si cette irritation est trop vive, les contractions deviennent excessives ou spasmodiques, & les liqueurs qui sont appellées en abondance, sont exprimées violemment & avec douleur; ou sont totalement supprimées, parce que les tuyaux excrétoires sont trop comprimés ou trop tendus; cependant les liqueurs, qui abordent sans cesse, engorgent la partie, la tendent de plus en plus, l'échauffent, & l'enflamment quelquefois; de-là il arrive souvent que les sels trop actifs, & les autres purgatifs trop secs & trop puissans, purgent avec excès & avec des tranchées insupportables; ou ne purgent pas du tout, mais occasionnent des douleurs violentes, des coliques dangereuses, des inflammations, des crampes, & autres contractions spasmodiques très-cruelles. Les sels répandus dans une grande quantité d'eau fine & légere ne sont pas sujets à ces inconvéniens, lors surtout, que leurs pointes se trouvent encore embarrassées dans le tissu visqueux de quelque matiere grasse. Or c'est là un avantage que les eaux de *Tercis* possedent au supreme degré; la quantité de leur sel, par rapport à l'eau est extremement modique, & ce même sel se trouve comme englué dans la partie bitumineuse, comme on l'a déja vû; par ce moyen, lorsque par l'usage de ces eaux, on fournit aux premieres voies un irritant très-léger, on leur fournit encore une lymphe très-abondante & très-fine, qui bumecte les parties & les détend; & qui, en délayant les liqueurs, les rend plus fluides, plus coulantes & plus obéissantes à l'action des solides qui les sollicitent. De-là vient que ces eaux purgent avec une douceur & une tranquilité qui n'a peut-être point d'exemple; j'ai vû plusieurs fois des personnes se vuider vingt fois dans l'espace de deux ou trois heures sans la plus petite émotion, sans la moindre incommodité; au-contraire les forces sembleut augmenter, la couleur s'animer, les yeux s'éclaircir, & l'appétit s'ouvrir à mesure que les évacuations se multiplient.

Les eaux de Balaruc ont, à la vérité les mêmes prérogatives, mais dans un dégré inférieur; on en conviendra aisément, si l'on considere qu'elles contiennent beaucoup de sel en égal volume, ce qui doit les rendre plus actives, & plus sujettes à échauffer les entrailles & à les dessécher; & par conséquent moins convenables dans tous les cas, où il est nécessaire de faire passer une grande quantité d'eau dans le corps pour humecter & détendre les parties solides; délayer, adoucir & évacner les sucs salés ou épaissis; ouvrir & débarrasser les tuyaux depuis long-tems obstrués, & rétablir, en un mot, la liberté de la circulation & des sécrétions dans les personnes tendres, sensibles & délicates.

Il est certain, que ces eaux ont des vertus admirables dans l'usage intérieur; cela paroît évident par les principes qui les composent, & l'expérience d'ailleurs l'a confirmé mille fois. Nous venons de voir qu'elles purgent avec une bénignité merveilleuse: elles passent encore par les urines avec beaucoup d'abondance & de facilité; preuve incontestable qu'elles entrent dans les routes du Sang & de la lymphe, qu'elles se mêlent avec les liqueurs, qu'elles les détrempent & les rendent plus fluides & plus douces: elles operent ces effets d'autant mieux qu'étant très-peu chargées de minéral on peut en boire presque sans mesure, ce qui fait qu'en traversant les différentes routes de la circulation, elles se chargent des matieres salines & étrangeres, qu'elles entraînent par leur torrent, & qu'elles évacuent par la voie des selles, des urines, & même de la transpiration.

Car c'est encore une propriété de ces eaux de pousser vers l'habitude de la peau, & de favoriser cette évacuation cutanée, qui, toute insensible qu'elle est, surpasse néanmoins en quantité toutes les autres prises ensemble. L'expérience & la raison s'accordent parfaitement à manifester cette propriété de l'usage intérieur des eaux de *Tercis*; car les personnes qui les prennent ont le corps plus agile & plus dispos, & leur peau, de seche & aride qu'elle étoit, devient tous les jours plus molle & plus humide, & il est bien évident qu'une grande quantité d'eau fine & légere, secondée d'une partie alcaline spiritueuse, en rendant les liqueurs plus coulantes, & les tuyaux plus souples & plus faciles à se prêter à l'abord & à l'issue des sucs, doit rendre cette évacuation plus abondante, & faciliter généralement toutes les sécrétions, surtout si l'on fait attention à sa douce chaleur, & à la partie bitumineuse exaltée qui l'accompagne; qui, en raréfiant légerement les humeurs, & accélérant médiocrement leur mouvement circulaire, doit favoriser considérablement ces opérations.

Il est aisé de juger par ce que nous venons de voir des propriétés de ces eaux, que l'usage intérieur en doit être très-salutaire dans les maladies du bas-ventre, qui sont occasionnées & entretenues par l'indigestion ou l'impureté des humeurs qui croupissent dans les premieres voies, ou dans les tuyaux capillaires des vaisseaux de cette partie; c'est par là qu'elles réussissent si bien dans les dégoûts & les indigestions invétérées, dans les appétits excessifs ou déréglés, dans les vomissemens opiniâtres, & autres incommodités semblables de l'estomac & du duodenum, où il s'agit de fondre, de délayer, & d'évacuer les matieres épaisses, visqueuses, acres & bilieuses qui incommodent les membranes intérieures fort sensibles de ces visceres, ou qui en embarrassent, par leur grossiereté, les glandes & les vaisseaux excrétoires; ou qui, par leur acreté, en irritent les parties nerveuses: dans tous ces cas les eaux de *Tercis* réussissent parfaitement. S'il s'agit, par exemple, de diviser & de délayer des sucs épais & visqueux; quoi de plus propre à les pénétrer & les dissoudre qu'une grande quantité d'eau fine, subtile & savonneuse? S'il est question de débarrasser ces visceres d'une humeur lente & glaireuse qui les relâche & les détend, qui peut mieux opérer cet effet qu'une eau légérement armée d'un doux irritant, & d'un alcali volatilisé qui en réveillant les mouvemens on les vibrations de ces parties, les excite à repousser les matieres étrangeres qui les gênent, ou qui les relâchent? S'il faut corriger, adoucir & évacuer des sels acres, ou une bile amere & mordicante qui inquietent ces organes par leur présence, que peut-on imaginer de plus convenable, que de les noyer, pour ainsi dire, dans une grande abondance d'eau fine & mucilagineuse, qui se chargeant de leurs pointes les entraîne avec elle d'autant plus facilement, qu'elles servent d'aiguillon pour solliciter plus efficacement les intestins à les évacuer?

Dans les coliques habituelles, dans les ventuosités, dans certaines diarrhées, dans la paresse du ventre, & généralement dans toutes les maladies des intestins, qui reconnoissent pour cause le relâchement & l'atonie de ces parties; ou la présence d'une matiere lente, visqueuse, saline, qui, pésant sur les parois, les incommode, qui, embarrassant les tuyaux, empêche les sécrétions, ou qui se raréfiant par un mouvement de putréfaction, les tiraille & les distend outre mesure, & cause des flatuosités importunes; ou bien une bile dégénérée devenue trop foible, ou trop piquante: rien n'est plus propre à remédier à tous ces désordres que l'usage bien réglé des eaux de *Tercis*; puisque rien ne peut plus sûrement rétablir le ton & le ressort de ces parties; disposer à l'évacuation, & évacuer en mêmetems les matieres étrangeres & vicieuses qui y séjournent; & corriger les vices de la bile en retablissant les sécrétions.

Ces eaux sont encore très-salutaires dans les pâles couleurs, dans les jaunisses, la maigreur, les langueurs,

& généralement dans les tumeurs ou les obstructions lentes du foie, de la rate & du mésentere; parce que ces désordres sont ordinairement fomentés par l'abondance ou l'épaississement des liqueurs, qui engorgent les petits vaisseaux de ces parties, ou par la débilité & l'atonie des fibres nerveuses & membraneuses de ces organes, ce qui les met dans l'impuissance d'assujettir les sucs qui circulent dans leur tissu, & de leur faire tenir les routes ordinaires; d'où vient que les vaisseaux se remplissent de plus en plus, que les liqueurs séjournent & se corrompent insensiblement, & que les sécrétions sont troublées ou interrompues, non-seulement dans ces parties, mais généralement dans tous les couloirs, parce que le désordre se communique bien-tôt par le canal de la veine-porte & des nerfs à toute la masse du sang & des solides. Les eaux de *Tercis* remédient efficacement à tous ces dérangemens; car en excitant les glandes des intestins à se dégorger plus souvent & plus abondamment, elles ouvrent une porte à toutes les immondices du corps, & leur préparent une pente qui les entraîne nécessairement vers cette sentine commune; par-là les liqueurs coulent avec plus d'abondance vers le canal intestinal, & par cette raison, elles se portent moins vers les autres viscéres, ce qui les débarrasse d'une partie du fardeau qui les accable; les liqueurs abordent, par ce moyen, plus pures & en moindre quantité dans la veine-porte, ce qui ne doit pas peu contribuer à redresser la sécrétion de la bile dans le foie.

Ce n'est pas là cependant la seule voie par où les eaux remédient à ces désordres; elles pénétrent encore dans les routes de la circulation, elles se mêlent aux liqueurs qu'elles délayent, elles humectent les vaisseaux desséchés, elles débandent ceux qui sont trop tendus, elles animent ceux qui sont affoiblis; par-là les solides reprennent leur jeu, ils se contractent & se dilatent à propos, & remettent les sucs ainsi délayés sous leur obéissance, les assujettissent aux lois de la circulation, les couloirs s'ouvrent, les sécrétions se rétablissent, & les sucs impurs ou superflus sont peu à peu rejettés par les selles, les urines & la transpiration.

Les différens accidens qui suivent ordinairement la suppression des menstrues ou des vuidanges dans les femmes, & des hémorrhoïdes dans les hommes, où les principaux désordres se passent dans les viscéres du bas-ventre, quoique de-là, par le commerce des nerfs, ils se communiquent ailleurs, sont encore du ressort de ces eaux. Le sang qui devoit couler régulierement, se trouvant retenu, est obligé de refouler sur les parties voisines, qui se trouvant surchargées, par ce moyen, s'engorgent peu-à-peu : par-là la circulation se trouve gênée, les parties gonflées & tendues, deviennent plus sensibles, les sécrétions se troublent & les infirmités se multiplient. De-là les indigestions, les dégoûts, les vomissemens, les ventuosités, la paresse du ventre, les douleurs du foie, de la rate, la mauvaise couleur, les langueurs, la tristesse, les vapeurs, en un mot, & cette iliade de maux qu'on comprend ordinairement sous ce terme. Il est aisé de rendre raison de la maniere dont ces eaux remédient à tant de malheurs, en rétablissant les évacuations supprimées, ou les suppléant par d'autres; il n'y a qu'à rappeller ce qu'on vient de voir de leur action : il est constant que ces écoulemens réglés ne peuvent être arrêtés que par l'épaississement & la lenteur du sang, ou par l'obstruction ou le resserrement spasmodique des vaisseaux; or nous avons déja vû que ces eaux étoient très-capables de rendre le sang fluide en le délayant & le fondant; aussi-bien que d'ouvrir les tuyaux obstrués ou resserrés, en les humectant & les relâchant; nous avons encore vû qu'elles facilitoient & qu'elles accéléroient merveilleusement les excrétions par les selles, les urines & la transpiration; elles sont donc très-propres à rétablir les évacuations ordinaires, ou à les suppléer, du moins pour un tems, en en substituant d'autres, qui cependant puissent décharger le corps du poids qui l'incommode.

Certaines maladies des reins & de la vessie occasionnées par la foiblesse & l'atonie des fibres motrices; par la lenteur & la grossiereté des liqueurs, ou même par la génération des sables & des graviers trouveront un secours précieux dans l'usage de ces eaux, qui en purifiant les premieres voies, & les fortifiant, rendent les digestions loüables, & par une suite nécessaire, le sang & les humeurs bien conditionnées, ce qui favorise la circulation dans ces parties, y rétablit le ressort affoibli, & s'oppose à la formation du sable & du calcul. D'ailleurs une bonne partie de ces eaux passant dans les voies urinaires les lave, les décrasse, les ouvre, & emporte, par son torrent, tout ce qui peut s'y trouver d'incommode & d'étranger.

Il faut cependant observer, que si ces conduits se trouvoient embarrassés de quelque pierre ou gros calcul; qu'on ne peut pas espérer de faire passer facilement à travers le canal des ureteres ou de l'uretre à cause de son grand diametre; ou que ces parties fussent actuellement douloureuses, tendues & spasmodiquement resserrés; il seroit plus convenable de renoncer à l'usage de ces eaux; & de mettre sa principale confiance dans celui des saignées, des anodyns, des calmans, & des émolliens appliqués, tant au-dedans qu'au-dehors.

Mais ces accidens, une fois bien calmés, on pourroit, dans certaines circonstances, recourir à ces eaux pour en prévenir, ou du moins en éloigner le retour. On sait que plusieurs Medecins, même très-sages, entr'autres Sydenham, recommandent l'usage des purgatifs très-doux, comme la manne, dans cette intention. Or ces eaux purgeant avec plus de douceur & plus sûrement que la manne même, & passant, outre cela, en partie par les reins; sans les agacer aucunement, elles peuvent non-seulement convenir comme purgatives & stomachales, mais encore comme diurétiques, en ouvrant les voies urinaires, ramollissant les calculs & relâchant les parties; ce qui rendroit celles-ci moins sensibles, & les corps étrangers moins capables d'irriter.

La goute est une maladie qui a beaucoup d'affinité avec celle-ci; & l'on voit peu de gouteux qui ne soient sujets à la colique néphrétique. Ainsi, si l'on vouloit tenter quelque secours pour se garantir des attaques violentes de la goute, on ne pourroit mieux s'adresser qu'à ces eaux. En effet les Medecins les plus célebres recommandent les purgatifs bénins ou les eaux thermales dans ces occasions, & celles-ci faisant leur opération avec une facilité merveilleuse, & redressant d'ailleurs admirablement bien les fonctions de l'estomac & des autres viscéres, on pourroit, peut-être, en espérer de bons effets, si on les prenoit avec les précautions, & dans les circonstances convenables. Mais comme la moindre erreur dans un traitement de cette maladie est sujet à des inconvéniens souvent irréparables, il est presque toujours plus sûr de ne rien hasarder de considérable sans la participation d'un Medecin sage & éclairé.

Ces eaux sont encore un secours efficace contre les maladies de la poitrine qui dépendent de l'épaississement, de la viscosité, & de la lenteur du sang, ou du désordre de l'estomac & des premieres voies. Telles sont certaines toux opiniâtres, humorales, accompagnées de difficulté de respirer, de palpitations, d'aigreurs d'estomac, & de vomissement, qui disposent à la phthisie, qui finissent souvent par cette fatale maladie; dans cette occasion importante, on ne sauroit rien employer de plus salutaire que les eaux de *Tercis*, qui, en nettoyant l'estomac des sucs lents, aigres, & vicieux qui y croupissent, rétablissent l'appétit & les digestions : le chyle, reprend par ce moyen, sa perfection, le sang & les autres humeurs acquierent une bonne

confiftance, & la circulation s'exécute plus librement dans les poumons. La qualité purgative de ces eaux fert encore utilement à débarraffer la poitrine; car par les évacuations abondantes qu'elles occafionnent très-paifiblement, elles attirent dans les inteftins les humeurs fuperflues qui oppriment le corps, & particulierement les poumons. On peut dire la même chofe; & à plus jufte titre encore de la qualité qu'elles ont de pouffer par les urines & la tranfpiration; car paffant dans le fang, elles le détrempent, le fondent, & le lavent; & entraînant, par ces différens couloirs, ce qu'il y a d'exceffif ou de vicieux qui relâche, qui affaiffe, ou qui irrite cet organe principal; elles le rétabliffent dans fes fonctions & fa vigueur naturelle, & préviennent ainfi les fuites funeftes de cette maladie.

De fages Praticiens ont depuis long-tems remarqué l'utilité des eaux Thermales de cette efpece dans ces maladies de la poitrine: mais les eaux de *Tercis* étant fans contredit les plus douces & les plus tempérées qu'on connoiffe dans ce genre; il eft conftant qu'elles méritent une préférence diftinguée, dans ces circonftances furtout, où les mouvemens trop violens feroient d'une conféquence très-dangereufe.

Ces eaux font encore d'un excellent ufage contre les douleurs de tête habituelles, les vertiges, & autres maladies de cette partie, qui font excitées par des obftacles qu'un fang déchu de fa fluidité naturelle oppofe à la libre circulation des liqueurs dans les vaiffeaux du cerveau & de fes enveloppes: or, comme ce vice du fang doit fouvent fon origine au défaut de bonnes digeftions, il eft certain qu'en évacuant les fucs indigeftes qui croupiffent dans l'eftomac & les inteftins, ce que ces eaux operent très fûrement, on remédie à la premiere caufe du mal; & ces mêmes eaux s'infinuant dans le fang le corrigent, & le rétabliffent dans fa confiftance naturelle par le mécanifme que nous avons tant de fois expliqué.

Par la même raifon elles conviennent parfaitement aux perfonnes menacées, ou déja affectées de paralyfie, d'apoplexie, ou d'autres maladies foporeufes, où il eft très-fouvent néceffaire de rétablir les digeftions; de décharger le corps d'un poids d'humeurs fuperflu, qui l'appéfantit & l'accable; de purifier & de vivifier un fang engourdi; d'établir une circulation libre & reglée, & de redreffer généralement les sécrétions: effets que ces eaux operent avec un fuccès admirable, comme l'expérience l'a déja plufieurs fois appris; & ce que la raifon autorife d'ailleurs, comme on le verra par ce que j'en ai déja dit, fans qu'il foit befoin de le répéter ici.

Les propriétés de ces eaux pour l'ufage extérieur font plus généralement reconnues.

Quoique l'effet de ces eaux appliquées extérieurement foit dans le fond le même que celui des autres eaux thermales, celles de *Tercis* ont cependant cette prérogative confidérable fur la plupart des autres, que leur partie aqueufe étant débarraffée de cette portion terreufe de la nature de la chaux dont elles font bien fouvent chargées, elle s'infinue plus aifément, & pénetre mieux dans le tiffu des parties, pour leur communiquer les impreffions falutaires qu'elles font.

Les bains de *Tercis* portent encore leur action fur les fluides; l'eau fine & favoneufe qui les forme, pénétre dans les vaiffeaux extérieurs de la peau, & fe mêle aux liqueurs qu'ils contiennent, pour les délayer & les rendre plus liquides, tandis que par fa douce chaleur & fa partie fpiritueufe elle les raréfie, elle les atténue & les divife par le peu de fel dont elle eft animée; & c'eft-là précifément ce qui rend ces eaux fi fudorifiques; car en agiffant fur les folides qu'elles relâchent & qu'elles détendent d'abord, elles ouvrent & dilatent les tuyaux excrétoires de la peau, qui admettent par ce moyen plus abondamment la matiere des fueurs, que la circulation du fang accélérée y fait aborder, & la laiffent échapper d'autant plus facilement, que fe trouvant déja délayée & fubtilifée, elle obéit mieux aux impulfions plus animées des folides qui la preffent. Auffi remarquons-nous qu'on fue après le bain avec une abondance extraordinaire fans aucune anxiété, fans chaleur importune, & fans la moindre diminution des forces. Ce qui, en diffipant les humidités fuperflues, reftitue puiffamment le reffort & le jeu des folides, rétablit la circulation des liqueurs, & généralement toutes les fonctions.

Il eft vrai que la chaleur modérée de ces eaux, auffi-bien que la modicité des minéraux qu'elles contiennent, ne contribuent pas peu, comme on l'a déja remarqué, à rendre cette opération fi tranquille & fi paifible, & à la garantir des inconvéniens fâcheux qu'on voit fouvent occafionnés, furtout dans les perfonnes d'une complexion tendre & délicate, par l'ufage des bains dont les eaux font plus chaudes, ou plus chargées de minéral.

En confidérant ces propriétés des bains de *Tercis*, on comprend aifément qu'elles doivent être d'un grand fecours contre les paralyfies, les engourdiffemens, les tremblemens, les foibleffes & autres maladies de cette efpece, occafionnées par l'inertie & la lenteur des liqueurs, ou par l'atonie & le relâchement des nerfs. Les perfonnes fujettes à ces accidens, font principalement celles qui ont paffé la meilleure partie de leur vie dans la débauche; celles, qui ayant vécu dans l'abondance, ont fouvent abufé des mêts exquis & trop apprêtés, des vins délicieux & des liqueurs fpiritueufes; celles qui étant chargées d'affaires importantes, ou qui faifant profeffion des Lettres, ont paffé les jours & les nuits dans des méditations profondes, dans des contentions d'efprit forcées, tandis que faute d'exercice, les refforts du corps s'engourdiffoient chaque jour. Celles qui fe trouvent confumées par des chagrins cuifans, ou par des travaux exceffifs; & enfin celles qui travaillent habituellement dans les mines, ou aux matieres qui participent du plomb ou du mercure. Qu'arrive-t'il dans ces occafions: les plaifirs de l'amour pris de trop bonne heure ou avec excès, épuifent le corps de la partie la plus balfamique & la plus fpiritueufe, & détruifent enfin la force & le reffort des nerfs. L'ufage exceffif des mêts trop recherchés & des boiffons trop animées deffeche les fibres de l'eftomac, les roidit & les racourcit quelquefois, d'où vient infailliblement le vice des digeftions, & par une fuite néceffaire, celui de tous les liquides & des folides même. La trop grande application d'efprit & l'inaction du corps énervent les refforts, épaiffiffent les humeurs, & les accumulent faute de tranfpiration, cette évacuation interrompue trouble les fecrétions; par-là les digeftions font viciées, le ventre eft conftipé, & toute la machine dérangée; le chagrin & le travail immodéré épuifent le corps, en expriment ce qu'il y a de plus fin & de plus liquide, & le deffechent enfin; les écoulemens qui émanent du plomb, du mercure, & de plufieurs autres minéraux fe communiquent au corps, pefent fur les parties nerveufes, en troublent l'équilibre & l'harmonie, & ruinent infenfiblement leur reffort. Or nous avons déja vû que ces bains font très-propres à purifier les humeurs, & à leur redonner la jufte confiftance qu'elles doivent avoir, auffi-bien qu'à humecter les parties nerveufes deffechées, relâcher celles qui font trop tendues, fortifier celles qui font relâchées & affoiblies, & à rétablir en un mot les folides & les liquides dans cette jufte proportion d'où dépend la libre circulation, & l'exercice parfait de toutes les fonctions.

Ces bains fourniffent encore une reffource affurée contre les rhumatifmes, & toutes fortes de douleurs occafionnées par le féjour d'une lymphe acre & piquante; effet ordinaire de l'infenfible tranfpiration arrêtée ou diminuée trop fubitement. En effet, nous voyons ordinairement ces fortes d'accidens furvenir aux perfonnes qui fe trouvant actuellement en fueur, ou du moins les pores de la peau fort dilatés en conféquence d'un exercice violent, ou d'un long féjour fait dans un lieu

bien échauffé, s'exposent imprudemment à un air trop froid ou trop humide, qui coagulant, pour ainsi dire la matiere de la sueur ou de la transpiration, & resserrant tout-à-coup les vaisseaux, excrétoires suprime ou diminue considérablement ces évacuations, dont la matiere naturellement salée & mordicante refoulant dans les vaisseaux, infecte les autres liqueurs, & leur communique son acreté. Ces liqueurs ainsi dégénérées & d'ailleurs multipliées engorgent les vaisseaux & les irritent; ceux-ci incommodés par l'excès des humeurs, & sollicités par leur acreté, redoublent leurs efforts & leurs vibrations pour se débarrasser de ce poids étranger, & par ce mécanisme, ils poussent une partie de la lymphe, dans laquelle gît la principale salure, parce qu'elle est plus propre à la dissoudre, dans quelque partie du corps, & l'y engage de plus en plus. Si elle tombe sur les parties musculeuses, elle irrite, elle distend, elle déchire presque leurs membranes, & y excite un sentiment de douleur d'autant plus insupportable, qu'elles sont plus délicates & plus sensibles. Que peut-on imaginer de plus favorable, pour remedier à des maux si pressans, que l'usage des bains de *Tercis*, dont l'eau fine & onctueuse se mêlant au sang l'adoucit, le dessale, & le rend moins propre à irriter les vaisseaux tendres des membranes, qui se trouvant imbibés de la même humidité, deviennent plus souples, moins tendus, & par-là moins sensibles au volume & à l'irritation des humeurs, tandis que par les sueurs abondantes qu'ils excitent sans violence, ils diminuent promptement le volume des humeurs, & les purifient efficacement de la sérosité piquante qui en fait le vice principal, & qui ne sauroit être évacuée plus heureusement ni plus sûrement que par les pores de la peau, qui est l'organe spécialement destiné par la nature à cette espece de sécrétion.

On pourroit rapporter un nombre infini d'exemples de guérisons opérées dans les cas qu'on vient de détailler par les eaux de *Tercis*; si l'on ne regardoit ce soin comme superflu, parce qu'il n'est pas le plus petit recoin dans ces Provinces, où l'on n'en ait plusieurs devant les yeux.

Quoique l'usage de prendre les eaux, & celui de prendre les bains paroissent affectés à des maladies différentes, il est néantmoins certain qu'il est souvent très-avantageux de les allier l'un à l'autre, dans la vue de remedier aux mêmes désordres. Par exemple, dans ces occasions, qui ne sont que trop fréquentes, où il s'agit en même tems de nettoyer l'estomac & les boyaux des matieres indigestes & étrangeres, de rétablir les fonctions viciées de ces organes, de décharger les vaisseaux du volume excessif des liqueurs, de corriger les sucs devenus trop lents, trop secs, trop salés; d'humecter, ramolir, & d'étendre des visceres desséchés, tendus, tuméfiés; dans ces circonstances, qui se trouvent ordinairement réunies dans les maladies du foie, de la rate, du mésentere, des reins & de la matrice, dans celles qui succedent à la suppression des évacuations naturelles ou habituelles; dans les menaces de paralysie & d'apoplexie; dans ces circonstances, dis-je, il est très-utile de réunir ces deux secours.

Cependant, comme les remedes les plus heureux & les plus benins pourroient nuire considérablement, s'ils étoient employés mal-à-propos; il convient, pour garantir ces eaux de ce reproche, de proposer les cas où l'usage pourroit en être inutile ou dangereux. De ce genre sont toutes les maladies aiguës, ou accompagnées de beaucoup de fievre; parce que les couloirs se trouvant généralement comprimés par la violente raréfaction des humeurs, les eaux qu'on prendroit ne pourroient être évacuées, ce qui feroit une augmentation considérable dans leur volume, qui portant les vaisseaux beaucoup au-delà de leur diametre, seroit capable d'interrompre, ou d'intercepter même leurs mouvemens, d'où naîtroit infailliblement un désordre irréparable dans la circulation des liqueurs. Les bains ne seroient pas moins funestes dans ces occasions, parce qu'en rendant la raréfaction des liqueurs excessive, ils dilateroient violemment les vaisseaux, & les feroient même s'ouvrir, d'où naîtroient des inflammations terribles, des hémorrhagies, des affections comateuses & létargiques.

La phthisie, les asthmes secs & humides invétérés, la palpitation du cœur occasionnée par des polypes, l'hydropisie: dans toutes ces maladies les eaux de *Tercis*, quoiqu'elles soient fort propres à les prévenir, ne peuvent rien, & seroient même nuisibles; la raison en est claire; ces eaux ne peuvent opérer qu'en augmentant d'abord la raréfaction & le volume des humeurs; il faut donc, pour qu'elles operent sans danger, que les parties malades puissent supporter ce changement. Et c'est là ce que les organes de la poitrine attaqués de ces maladies ne sauroient faire, sans être exposés à s'engorger, & à crever enfin.

Il est même certaines maladies du bas-ventre, où il n'est nullement question d'évacuer des matieres indigestes ou viciées; de corriger ou de purifier la masse des liqueurs dégénérées; d'ouvrir, ou animer des visceres engorgés ou détendus, mais uniquement de rafraîchir, humecter, & détendre les parties. Dans ces cas singuliers qui se présentent quelquefois dans les personnes d'un tempérament sec, vif & bilieux, qui vivant d'une maniere d'ailleurs réglée, se sont trop livrées à des soucis dévorans, à des mouvemens de colere fréquens, à des méditations sérieuses, ou qui usant d'alimens secs, n'ont pas eu soin de les détremper par une boisson aqueuse & suffisante; dans ces cas, dis-je, où toutes les indications se réduisent à restituer aux parties un véhicule lymphatique; dont elles se trouvent dépourvues, & à redresser & calmer l'érétisme ou les mouvemens déréglés du genre nerveux, les eaux de *Tercis* conviendroient bien moins que l'eau commune bien pure & bien fine, bue en quantité, pendant longtems, & les bains de la même eau souvent réitérés. Cependant comme cette grande abondance d'eau qu'il faudroit boire, avant que les parties eussent pû prendre la portion d'humidité nécessaire, pourroit par son volume & par son poids embarrasser & fatiguer les organes, si on ne favorisoit son passage, il seroit à propos de la rendre légerement diurétique; ou plutôt il conviendroit de lui substituer l'usage de quelqu'une de ces eaux minérales fraîches, des plus légeres, qui se trouvant naturellement animées d'une partie minérale spiritueuse, passent promptement par les urines & la transpiration; & sont d'ailleurs très-propres à pénétrer, humecter, ramollir & tranquiliser les parties.

Parmi les maladies où les eaux de *Tercis* seroient moins convenables, nous comprenons encore les rhumatismes secs, qui reconnoissent pour cause le resserrement & la constriction des fibres nerveuses des membranes des muscles; plutôt que l'acreté d'une lymphe surabondante & corrompue: dans ces cas, où il n'est nullement nécessaire de corriger & d'évacuer les humeurs, mais où il importe sur-tout d'humecter, de ramollir, & détendre, les bains d'eau de riviere simples, rendus émolliens & anodins, ou tout au plus mêlés aux eaux thermales de Dax, dont les eaux fines sont peu chargées de minéraux, rempliront parfaitement toutes ces indications. Ces rhumatismes chauds, dont parle Sydenham, qui sont accompagnés de fievre, de tumeur, tension & rougeur, & dont l'inflammation du sang est la cause immédiate, cederont bien mieux à la méthode de ce sage Praticien, c'est-à-dire, à des saignées fréquentes & à une diete sévere & humectante, qu'à l'usage des bains les plus temperés.

Les douleurs des parties musculeuses occasionnées par des goutes anomales ou irrégulieres, ou par des abscès profonds, & par la goute réguliere elle-même doivent encore être rangées dans la classe des maladies où les bains de *Tercis* pourroient porter un préjudice considérable. Car en raréfiant les sucs & accélérant leur

mouvement circulaire, ils feroient infailliblement rentrer dans le torrent de la circulation, les matieres étrangeres déposées dans les parties souffrantes, & les transporteroient dans quelque viscere intérieur, d'où naîtroient des désordres bien plus importans, souvent même irréparables.

Il est des maladies vénériennes qui peuvent être mises au nombre de celles où cette espece de remede seroit encore inutile ou nuisible, mais avec discernement pourtant. Celles par exemple qui sont accompagnées d'un écoulement douloureux de matiere purulente ou séminale, d'ardeurs d'urine, d'inflammation aux parties de la génération; de bubons, ou autres tumeurs abscédées, seroient plutôt irritées qu'adoucies par l'usage des eaux & des bains de *Tercis*: comme on peut en juger par ce que nous avons déja dit de leur maniere d'opérer. Les douleurs vénériennes simples & récentes sont encore du genre de celles où ces secours seroient pour le moins inutiles, puisque le seul moyen d'y remédier efficacement, consiste dans l'application sagement réglée du mercure. Mais ces douleurs antiques, invétérées & cruelles, qui reconnoissent originairement pour principe un virus vénérien, mais dégénéré depuis long-tems, contre lequel le mercure plusieurs fois employé, avec toute la prudence & l'habileté possible, a toujours été sans effet; ces douleurs, dis-je, qui souvent rendent la vie insupportable, sont très-heureusement calmées & adoucies par la boisson & les bains des eaux de *Tercis*, pourvû qu'on ait l'attention de les réitérer quelquefois, & lors principalement qu'on s'apperçoit qu'elles commencent à se réveiller. J'ai déja vû ce fait confirmé par deux observations faites sur deux personnes différentes. La raison d'ailleurs semble l'autoriser; car je pense qu'il faut considérer cette maladie, dans cette circonstance, comme dépendante du vice de la lymphe, qui, étant devenue visqueuse & corrosive, a non seulement infecté toutes les sécrétions: mais a de plus formé des obstacles & des arrêts dans les tuyaux capillaires des membranes & des ligamens, d'où suivent nécessairement, d'un côté le vice des digestions, & tous les désordres qui en dépendent; & d'un autre l'irritation des fibres nerveuses dans les parties où la lymphe trouve des obstacles à son cours circulaire. Or nous avons déja vû combien l'usage de ces eaux étoit utile pour nettoyer les premieres voyes, corriger le vice des digestions, redresser les sécrétions & purifier surtout la lymphe par la voye des urines & des sueurs; ce qui ce semble, remplit toutes les indications qu'on peut se proposer contre ces accidens.

L'usage extérieur de ces eaux ne se borne pas seulement aux bains; on les emploie aussi en douche pour ramollir & résoudre plus efficacement les tumeurs froides, lentes & difficiles, & pour ranimer les parties engourdies ou paralytiques. Pour cela on fait tomber l'eau de fort haut & par un petit tuyau dans la vûe d'augmenter sa vélocité, tandis qu'on frotte continuellement la partie malade avec la main, afin d'y réveiller le mouvement, & d'en ouvrir les pores, ce qui favorise considérablement l'introduction de l'eau minérale, la dissolution & la fonte des humeurs, le ressort & l'oscillation des fibres, & par conséquent le rétablissement de la santé.

On se sert encore de ces eaux en injection avec beaucoup de fruit, pour les porter immédiatement dans certaines parties, où elles ne sauroient parvenir autrement, telles sont les cavités des oreilles, & certains ulceres difficiles & profonds, où elles sont très-utiles: car nous remarquerons en passant, que la Chirurgie peut en retirer de grands avantages. On sait avec quel succès les Chirurgiens emploient celles de Balaruc contre les vieilles plaies & les vieux ulceres. Or celles de *Tercis* étant plus savonneuses, balsamiques & spiritueuses, seront bien aussi propres à nettoyer & à déterger les parties ulcérées, & à ranimer les oscillations & les mouvemens de vie qui languissent souvent dans les bouts des petits vaisseaux qui sont en quelque façon opprimés par le séjour des sucs lents & grossiers, qu'ils n'ont pas la force de perfectionner & de repousser, ce qui les met dans l'impuissance de former de bonnes chairs, & de moyenner une heureuse cicatrice.

Pour user des eaux de *Tercis* avec succès, il ne suffit pas de connoître les maladies où elles sont utiles ou nuisibles. Il faut encore savoir la maniere d'en bien regler l'usage; & les précautions qu'il est nécessaire de faire précéder pour en rendre l'opération plus sûre & plus heureuse. Ceux en qui le sang & les humeurs abondent, & qui ont les vaisseaux gonflés & pleins de suc, ou parce qu'ils se nourrissent d'alimens succulents & de boissons animées, ou parce que des évacuations ordinaires & périodiques, auxquelles ils étoient assujettis, sont supprimées, auront besoin de la saignée pour se disposer à l'usage des bains ou des eaux. En voici la raison; les vaisseaux trop remplis, & distendus par des sucs trop abondans, se contractent moins & plus difficilement; les liqueurs sont donc moins efficacement pressées, sollicitées, & la circulation sera plus lente, plus embarassée; or si dans ces circonstances le volume de ces liqueurs se trouve imprudemment augmenté par l'addition des eaux, & par la raréfaction des bains, il est évident que la circulation deviendra plus difficile, & qu'on exposera les malades à des fluxions, des hémorrhagies, des inflammations, &c. Au lieu que si l'on a la précaution de desemplir les vaisseaux par la saignée, les humeurs se trouveront au large, les vaisseaux se contracteront librement, & seront capables d'admettre dans leurs calibres les eaux qui leur viendront de surcroît, & de les assujettir aux lois de la circulation, dont ils seront devenus les maîtres.

Quoique les bains ne fassent pas dans le volume des hûmeurs une augmentation réelle aussi considérable; ils dilatent néantmoins également & plus violemment encore les tuyaux par la raréfaction extraordinaire qu'ils excitent fort promptement: d'où vient qu'on auroit les mêmes, ou de plus grands inconvéniens à craindre, si on ne les prévenoit par la saignée. Mais les personnes en qui ces indications ne se présenteront pas, pourront certainement, sans crainte d'aucun inconvenient, être dispensées de ce remede; d'autant plus que l'action de ces eaux tempérées n'a rien de trop fougueux & de trop violent.

La purgation, ainsi que la saignée, doit-être admise ou rebutée avec discernement dans la préparation à l'usage de ces eaux: & c'est aux differentes indications à en regler le besoin ou l'inutilité. Quand on a actuellement la bouche mauvaise, la langue pâteuse, l'estomac chargé, le ventre paresseux, &c. on feroit une faute dangereuse, si on prenoit les bains sans avoir fait précéder la purgation; car la chaleur des bains atténuant & raréfiant les sucs impurs qui se trouvent dans les premieres voies dans ces occasions, les introduiroit dans la masse des humeurs, qui en feroit infectée, d'où naîtroient des désordres, qui, tout au moins empêcheroient l'effet des bains.

Mais quand au contraire, on a la bouche bien nette & bien fraîche, l'estomac bon & le ventre libre, il est inutile & superflu de se purger; & l'on peut sans cette précaution, se livrer aux bains, & en attendre avec confiance les succès les plus heureux.

Ceux qui à l'usage des bains, doivent joindre celui des eaux, n'ont besoin d'autre préparation à cet égard, que celle de faire précéder la boisson, car ces eaux purgeant abondamment, quoiqu'avec beaucoup de tranquilité; il n'est pas de moyen plus sûr & plus efficace pour nettoyer les premieres voies, & rétablir les fonctions de l'estomac ou du ventre. Il est cependant quelquefois des cas où il est nécessaire d'user de la purgation, même avant de boire les eaux; lors par exemple, que l'estomac & les intestins se trouvent farcis de matieres grossieres & indigestes, dans des sujets lourds & difficiles à émouvoir; alors les eaux de *Tercis* n'ayant pas assez de force & d'énergie pour solliciter efficacement ces or-

ganes à se débarrasser, se trouveroient elles-même arrêtées par ces obstacles, & seroient obligées de refouler après s'être chargées d'impuretés, contre les viscères qu'elles accableroient de leur poids.

Mais quand la purgation est jugée nécessaire pour la préparation soit des bains, soit des eaux, il faut bien se garder d'employer les purgatifs violens, résineux & hydragogues, que bien des gens recommandent dans ces occasions, sous prétexte que purgeant efficacement les eaux, ils favorisent l'introduction de celles qu'on doit prendre; ou qu'ils font rendre celles qu'on a déja prises, si on les emploie à la fin. Ces raisons sont trop frivoles pour mériter qu'on les réfute. La vérité est que ces remedes violens, qui tiennent de la nature des poisons, sont très-peu proportionnés à la délicatesse de nos organes, & qu'ils excitent ordinairement des irritations, des tranchées, des superpurgations, des érétismes & des constipations; ce qui doit être un obstacle considérable au bon effet des eaux. C'est pour cela que je préfere les remedes les plus doux & les plus bénins, tels que la manne, la rhubarbe, le séné & les sels moyens, comme le sel végétal, le sel de Seignette, le sel de Glauber, ou mieux encore, les sels naturels & fort bénins qu'on tire par la voie de l'évaporation de plusieurs fontaines minérales en France, en Angleterre & en Allemagne; ou qu'on prépare artificiellement à l'imitation de ceux-là; tel est, par exemple, celui qu'on débite sous le nom de sel d'Epsom ou d'Angleterre. Il n'est rien de plus aisé que de faire avec ces seuls ingrédiens tous simples, des remedes proportionnés à la nature des différens sujets. Mais le moyen le plus propre & le plus convenable, à mon avis, pous les personnes qui vont à ces eaux, c'est de prendre demi-once, six gros ou une once de ce sel dans un ou deux gobelets de l'*eau de Tercis* même, & d'en favoriser ensuite l'effet en buvant de tems en tems quelques verrées de la même eau.

Les malades qui prennent seulement les bains, ont quelquefois le ventre paresseux ou constipé, parce que la grande dissipation qui se fait par les sueurs, laisse les excrémens à sec, dépourvus d'humidité & moins fluides par cette raison. Un moyen de remédier à cette incommodité, c'est d'user d'alimens frais & humectans, & de les détremper par une boisson abondante. Mais si cela ne suffit pas, quelques lavemens de la même eau exciteront parfaitement le ventre, & le remettront dans son devoir.

Quand on est dans le dessein de prendre les eaux & les bains de Tercis, il convient sans doute de commencer par les eaux. Par ce moyen on débarrasse les premieres voies, on rétablit les digestions, on purifie le corps; ce qui ne peut que favoriser l'effet qu'on attend des bains. Il est pourtant vrai que quand on a pris les eaux pendant deux ou trois jours, & que par-là on se trouve bien préparé pour les bains, il n'y a nul inconvénient à faire succéder alternativement les bains à l'usage des eaux: ceux même qui sont pressés de finir, parce qu'ils n'ont pas le tems ou les moyens de faire un long séjour, peuvent, pour mettre tous les momens à profit, après avoir pris les eaux dans la matinée, se baigner encore le soir, sans crainte d'aucun fâcheux accident, à moins qu'ils ne se trouvent trop foibles pour supporter dans un même jour la légere fatigue de ces deux remedes.

Quelques Medecins recommandent de purger les malades au milieu & à la fin de l'usage des eaux minérales & des bains: mais je crois cette pratique nuisible. Cela ne peut que troubler la nature, & interrompre les principaux effets qu'on attend de ces secours: cette précaution est surtout inutile avec les *Eaux de Tercis*, qui purgent elles-mêmes avec tout le succès imaginable.

Pour ce qui regarde la quantité d'eau qu'on doit prendre chaque jour, il est difficile de la déterminer, puisqu'elle doit beaucoup varier selon l'âge, le sexe & la complexion des malades. La méthode la plus sûre qu'on puisse observer à cet égard, c'est de se régler sur la capacité de son estomac, qu'il ne faut jamais violenter; & de partager en trois portions à peu près égales la quantité qui sera jugée nécessaire, pour la prendre en trois tems à demi-heure d'intervalle. On peut établir en général que les personnes délicates en ont ordinairement assez de cinq ou six livres; & que les plus robustes peuvent en prendre jusqu'à neuf ou dix. On doit régler sur les mêmes principes & avec la même discrétion le tems qu'on doit les continuer, aussi-bien que le nombre des bains, & la durée de chaque.

Le matin est le tems le plus convenable pour l'usage des eaux & celui des bains, quoiqu'on puisse renvoyer ceux-ci au soir, si la commodité l'exige, pourvu qu'on ait l'attention de n'y entrer qu'après que la digestion du dîner sera parfaite. La saison la plus opportune est sans doute le printems & l'automne; on peut néanmoins user de ces remedes pendant l'été, si l'on en excepte seulement les jours les plus chauds; & si les accidens sont pressans, & que le retardement soit dangereux, il n'est point de tems dans l'année où l'on ne puisse en attendre de bons effets.

On recommande l'exercice à ceux qui prennent les eaux. Il est effectivement utile, pourvu qu'il soit modéré, & pris seulement après que les eaux auront passé; car pendant leur opération, il convient de se tenir en repos, ou de se promener tout au plus de tems en tems; dehors, si le tems est doux & serein; ou dans sa chambre, s'il est froid ou humide. Car comme ces eaux excitent la transpiration & ouvrent les pores de la peau, il faut soigneusement éviter tout ce qui pourroit intercepter cette évacuation. Cette recommandation est surtout nécessaire à ceux qui prennent les bains; parce que les erreurs qu'on pourroit commettre à cet égard, dans ces occasions, seroient d'autant plus considérables, que toutes les évacuations se font ici par la peau.

Les personnes qui prennent les eaux ou les bains, doivent encore éviter avec soin les passions violentes, les soins trop sérieux, les méditations trop profondes, les jeux trop intéressés, & généralement tout ce qui peut troubler la tranquilité d'esprit, la gaieté & l'enjouement, qu'on doit se procurer par toutes sortes de moyens. Les alimens doivent être choisis; on doit surtout bannir des repas les mets trop assaisonnés & chargés d'épiceries, le salé, le laitage, les vins trop puissans & les liqueurs ardentes: le matin, après l'opération des eaux ou du bain, on peut prendre un bouillon, ou l'équivalent; on doit faire un bon repas à midi, pourvu qu'il n'y ait pas des raisons particulieres qui s'y opposent: mais on doit toujours souper légerement, afin de se trouver plus libre & plus préparé le lendemain pour bien recevoir & transmettre les eaux.

Il arrive quelquefois aux femmes que les regles viennent à fluer pendant qu'elles prennent les eaux ou bains; la prudence veut alors qu'elles suspendent ces remedes, pour les reprendre après la fin de ces évacuations. En suivant ces regles, j'ose assurer que les *Eaux de Tercis* rempliront parfaitement les vues des Medecins, & les espérances des malades.

Eaux de Dax.

La fontaine minérale de cette Ville, qu'on appelle communément la *Fontaine chaude*, ou la *Fontaine du bain*, est située dans l'enceinte & à l'extrémité de la Ville vers le Nord, à deux cens pas ou environ de la riviere, dans laquelle elle va se dégorger par un ruisseau qui passe sous les murs du rempart. Le bassin de cette fontaine est vaste, presque quarré, & a environ quarante piés de diametre. On y retient ordinairement environ 4 à 5 piés d'eau, au moyen d'une pelle qui ferme la décharge: quand on leve cette pelle, le bassin se vuide, à la réserve de l'endroit où sont les sources, des-

quelles on approche par ce moyen de fort près.

La quantité de ces eaux n'augmente jamais, ni ne décroît ; les secheresses les plus extremes, comme les pluies les plus abondantes & le plus long-tems continuées, n'y ont jamais apporté de changement sensible ; ce qui prouve incontestablement que le principe de cette source est très-profond, & qu'il n'a aucun rapport immédiat avec les différens accidens des saisons, qui causent souvent tant de variation dans les sources ordinaires. Ce fait est encore confirmé par le degré de chaleur qui est toujours constamment le même, & qui n'est jamais altéré, quelques continuelles que soient les pluies sur le pays ; ce qui devroit nécessairement arriver, si elles avoient quelque communication avec cette source.

Les eaux de cette source ne sont pas moins remarquables par leur chaleur que par leur abondance. Elles sont en effet si chaudes, qu'il est impossible d'y tenir la main un seul instant, sans ressentir une vive douleur. Les Boulangers de la Ville, voisins de cette source, l'employent telle qu'elle est, sans qu'il soit besoin de l'échauffer davantage pour faire le pain ; & les autres Artisans s'en servent à mille usages différens, soit parce qu'elle est naturellement assez chaude, soit parce qu'en très-peu de tems, & peu de dépense, lorsqu'il le faut, ils lui donnent le degré de chaleur qu'ils veulent ; en effet, il n'y a pas loin du degré de cette chaleur à celui de l'eau boüillante. Un Thermometre dont la liqueur, le 12 Mai 1745. à 7 heures du matin, étoit au soixante-deuxieme degré, étant plongé dans le bassin de cette fontaine, la liqueur monta au quatre-vingt-dix-septieme. J'avois projetté de faire la même épreuve dans l'eau boüillante : mais comme le Thermometre ne portoit que cent degrés, & qu'il n'en restoit que trois à remplir, je craignis que l'eau boüillante le fît éclater.

Il ne faut pas oublier une circonstance bien singuliere, & qui paroîtra merveilleuse, si l'on fait attention à la chaleur excessive de ces eaux. C'est que sous l'eau, dans le fond & contre les murs du bassin, il croît une substance herbacée, une plante véritable & réellement organisée, du genre des plantes anomales ou irrégulieres ; c'est proprement une espece d'hépatique ou de *lichen*, assez semblable à celles qui naissent dans les puits & les fontaines. Toute la surface intérieure du bassin se trouve tapissée de cette plante, qu'on prendroit presque pour une étoffe verte froncée, & plicée à peu près dans le gout de ces ornemens, dont les Dames parent leurs robes : il est vrai qu'en plusieurs endroits, la couleur de ce feuillage varie ; sans doute parce qu'à mesure que les feuilles approchent ou qu'elles arrivent au terme de leur maturité, leur verdure naturelle se mortifie plus ou moins.

Pour me convaincre que cette substance étoit véritablement végétale, j'en ramassai une quantité assez considérable, que je fis sécher, ensuite j'en brûlai une partie, dont je calcinai les cendres à feu ouvert, je les fis dissoudre dans l'eau ; la dissolution filtrée & évaporée donna un sel lixivieux, qui avoit toutes les qualités des alcalis. En brûlant elle rendoit une odeur semblable à celle des coquilles d'huîtres. L'autre partie, que je fis brûler dans un vase couvert, se réduisit en une matiere noire, qui, mêlée au nitre fondu dans un creuset, l'enflamma, & qui avoit d'ailleurs toutes les propriétés du charbon.

L'eau de cette fontaine a passé jusqu'à présent pour être très-pure, & dégagée de tout mélange étranger : il est pourtant certain qu'elle contient des principes, tels qu'on en remarque ordinairement dans les autres *eaux thermales*, mais en très-petite quantité, & extremement subtilisés. C'est pour cette raison qu'on ne sauroit la distinguer, lorsqu'elle est refroidie, de l'eau commune ordinaire, à la place de laquelle plusieurs Particuliers de cette Ville en font leur boisson, parce qu'ils éprouvent qu'elle leur est salutaire ; ce qui vient non-seulement de la finesse & de l'extreme subtilité qu'elle acquiert par la chaleur & la longue circulation dans les entrailles de la terre ; mais aussi d'une petite portion de minéraux très-affinés, qui leur reste encore après la chaleur.

En effet, ces eaux contiennent, en premier lieu, cet esprit minéral, élastique, volatil aérien, que le célébre Frédéric Hoffman, cet ingénieux Scrutateur de la nature des eaux minérales, a démontré faire l'ame, pour ainsi dire, de toutes sortes d'eaux *thermales*. Cet esprit se manifeste sensiblement lorsqu'on approche de cette fontaine, par l'odeur nidoreuse qui frappe l'odorat, & par les rapports & les vents chargés de la même odeur, que rendent les personnes qui boivent ces eaux bien chaudes. Il est vrai qu'elles ne conservent de cette partie spiritueuse qu'une quantité fort modique, parce qu'ayant un degré de chaleur considérable, & se répandant dans un bassin vaste & découvert, elle s'évapore pour la plûpart : cette partie doit même être comptée pour rien, ou pour très-peu de chose, pour les personnes qui les boivent froides, parce qu'elle se dissipe presque entierement avec la chaleur.

Mais le défaut d'une plus grande quantité de matiere spiritueuse, qui est si essentielle aux eaux minérales, & de laquelle dépendent leurs principales propriétés, se trouve en quelque façon compensée par la finesse & la légereté de ces eaux, qui ont presque acquis la délicatesse & la subtilité des esprits par la raréfaction violente & la trituration long-tems continuée qu'elles souffrent, en circulant dans les entrailles de la terre, où elles sont exposées à toute l'ardeur des feux souterrains.

Si l'on verse de la teinture bleue de violettes, par exemple, sur cette eau, immédiatement après l'avoir puisée dans le bassin, elle contracte une couleur verte, obscure, & peu sensible à la vérité ; ce qui démontre qu'elle participe de cette partie spiritueuse alcaline, qu'on remarque d'après Frédéric Hoffman, que nous avons déja cité, dans la plûpart des eaux minérales : mais par rapport à la chaleur excessive de celles-ci, & la maniere dont elles se répandent dans le bassin, comme nous l'avons déja observé, cette partie volatile s'évapore pour la plûpart dans l'air, à mesure que les eaux sortent de leur source.

De plus, si, sur cette eau, qui naturellement est claire comme le plus beau crystal, on verse de l'huile de tartre par défaillance, elle se trouble aussi-tôt, & blanchit, avec cette circonstance, que si l'eau est chaude & récemment puisée, la partie supérieure de l'eau dans le vase, à la profondeur de trois lignes ou environ, est plus blanche & plus laiteuse que l'inférieure ; & si elle est froide au contraire, elle paroît plus claire & moins blanche au haut du vase, qu'au fond : cela vient, je pense, de ce que les particules ignées, les parties spiritueuses, & les aqueuses les plus mobiles & les plus agitées, tendant vers la surface pour s'évaporer, soutiennent par cet effort les parties terreuses au haut du vase ; au lieu que dans l'eau froide, ces corps plus pesans que l'eau en égal volume, n'étant point soutenus, gagnent le fond, & se précipitent par leur propre poids. Cette expérience prouve assez la présence d'une partie terreuse très-fine & très-déliée dans ces eaux : mais nous en verrons encore d'autres preuves.

La noix de galle en poudre, mêlée aux *eaux de Dax*, n'y cause aucun changement ; ce qui fait voir qu'elles ne participent point du fer, & qu'elles ne contiennent aucune espece de vitriol.

Pour connoître plus précisément les différentes parties minérales fixes qui entrent dans la composition de ces eaux, j'en ai fait évaporer à petit feu vingt-deux livres jusqu'à environ huit onces de résidu, que je filtrai à travers le papier gris, sur lequel je ramassai, après l'avoir fait sécher, une dragme de terre blanche très-fine ; la liqueur filtrée étoit claire & salée : je la fis évaporer de nouveau jusqu'à siccité, il me resta

une masse terrense, saline & amere, qui étant dissoute dans un pen d'eau chaude, & filtrée par le papier gris, laissa sur le filtre encore demi-dragme de terre plns blanche qne la premiere. Et la liqueur évaporée pour la troisieme fois, dissoute & filtrée, déposa encore de la terre sur le papier brouillard, sans qu'il me fût possible d'avoir nn sel pur & diaphane, par le moyen de toutes ces opérations; ce qui me détermina à déposer la derniere liqueur filtrée, qui, à cela près, qu'elle avoit une couleur tirant sur la paille, étoit parfaitement claire & transparente, dans un verre, pour la laisser évaporer insensiblement, dans la vue d'avoir des crystaux, qui par leur figure, leur saveur & leurs autres qualités, me servissent à découvrir la nature de ce sel. Il se forma à la longue quelques crystaux si petits, & d'une figure si irréguliere, qu'il me fut impossible de la déterminer, & d'un gout salé amer; ce qui faisoit y soupçonner quelque rapport avec le sel d'Epsom.

Ennuyé enfin de voir la liqueur refuser opiniâtrement de prendre une forme crystalline, je la versai sur une assiette; & je l'exposai au soleil : dans moins de trois heures, j'eus par ce moyen un grand nombre de crystaux parfaitement cubes, mais dont les plus grands avoient tout au plus demi-ligne de diametre: on remarquoit très-sensiblement l'arrangement des parties qui les formoient; il paroissoit un point dans le centre, auquel s'ajustoient des petites lignes aux quatre faces, qui se terminoient en angles précisément; ensorte qu'on distinguoit dans ces cubes deux lignes qui les partageoient en quatre triangles égaux. Outre ces portions de sel ainsi figurées, il y en avoit une partie qui s'étoit condensée sans prendre de figure réguliere, ou du moins sensible : la masse pesoit en tout deux dragmes & demie.

Ce sel est, pour la plûpart, une espece de sel marin, auquel il manque cependant quelques degrés de perfection, pour être entierement semblable au sel commun. En effet, la partie crystallisée en cube a un gout salé; elle pétille sur le feu après avoir un peu bouillonné; & au moyen de quelques gouttes d'huile de vitriol, elle répand une vapeur blanche & pénétrante qui ne peut être autre chose que l'esprit de sel.

Mais la partie qui s'étoit condensée sans prendre de figure remarquable, outre qu'elle avoit un gout peu salé & légérement amer, ne pétilloit point sur les charbons ardens; elle s'y attachoit au contraire, & s'y convertissoit en une substance noire & insipide, après avoir bouillonné quelque tems. D'où l'on peut conjecturer, avec fondement, que c'est une espece de sel, à peu près semblable au sel d'Epsom ou de Glauber.

Ce qui confirme que ces sels sont moins parfaits, moins achevés que les sels ordinaires de cette espece, c'est qu'ils se décomposent plus aisément; car il est vraissemblable que toute cette portion de terre très-fine & très-blanche que j'ai retirée de ces eaux, étoit la base d'un sel de cette espece, & la matrice d'un acide qui lui donnoit la forme saline; d'où vient qu'elle nage dans l'eau sans en troubler la transparence, jusqu'à ce qu'au moyen d'un alcali plus puissant on lui enleve l'acide, ou que par une longue ébullition, on rompt les liens qui les unissoient foiblement.

Cette imperfection dans la nature de ces sels, bien loin de les rendre moins utiles, est au contraire un titre de bonté pour ces eaux, en ce que cela les rend plus doux, plns bénins & moins irritans.

Et c'est-là peut-être une des raisons pour lesquelles il est si difficile d'imiter les eaux minérales : car quoiqu'il ne soit rien de plus aisé que de communiquer à l'eau une certaine portion de ces sels, cela ne suffit pas pour lui donner les propriétés qu'elles doivent à ce sel particulier, dont la nature les munit elle-même, lequel n'étant encore, pour ainsi dire, qu'un demi-sel, anime doucement, & excite paisiblement les parties nerveuses des organes, que les sels plus parfaits irriteroient violemment, & porteroient à des contractions forcées, incommodes & spasmodiques.

Quant au soufre que le Vulgaire attribue communément à ces eaux, il est vérifié, par toutes les épreuves qui pourroient l'y manifester, qu'elles n'en contiennent pas la plus petite particule. D'ailleurs on ne l'a jusqu'ici supposé dans ces eaux, que parce qu'on a cru que cette odeur bitumineuse que l'on sent aux approches de la fontaine, ne pouvoit venir que du soufre commun, dont elle indiquoit nécessairement la presence. Mais c'est-là une erreur, un ancien préjugé. On sait assez aujourd'hui que les matieres bitumineuses exaltées, telles qu'elles sont dans les eaux minérales, se volatilisent en quelque sorte, & contractent cette odeur, qu'on remarque principalement dans les *thermales*, & qui est d'ailleurs bien différente de celle du soufre commun, quoique le bitume lui-même entre dans la composition de celui-ci.

Il paroît par ce que nous venons de dire, que ces eaux contiennent :

1°. Une partie spiritueuse, aérienne, élastique, bitumineuse, très-subtile, &

2°. Une modique portion de sel fort doux & fort bénin, composé d'un acide marin ou vitriolique léger, qui abandonne à la plus petite occasion, la terre absorbante ou alcaline très-fine qui lui sert de base ou de matrice.

Il est vrai que ces eaux se répandant dans un grand bassin, où rien ne s'oppose à l'évaporation de cette partie volatile spiritueuse, que la chaleur immense favorise au contraire, il doit leur en rester peu lorsqu'elles ont perdu une partie de cette chaleur, & qu'elles sont parvenues au point d'être potables.

Quelque considérable que soit néanmoins la quantité de cette substance spiritueuse qui se répand dans l'air, il en reste toujours quelque partie dans l'eau, tandis qu'elle conserve de sa chaleur naturelle; & les personnes qui la boivent bien chaude, la trouvent encore animée de cet esprit : puisqu'outre qu'il frappe manifestement l'odorat & le gout, les vents qu'on rend immédiatement après, sont très-sensiblement chargés de cette odeur bitumineuse.

Or, les avantages que les eaux minérales retirent de cette partie spiritueuse sont infinis; car étant très-légere, très-subtile, très-raréfiée, très-mobile, elle communique aux eaux où elle se trouve, les mêmes propriétés; ce qui fait qu'elles pénetrent avec une merveilleuse facilité les plus petits tuyaux, qu'elles en parcourent promptement les espaces, & qu'elles surmontent & détruisent efficacement tous les obstacles qui s'opposent à leur passage: de-là vient cette commodité de pouvoir boire une quantité immense de ces eaux, nonseulement sans inconvénient, mais encore avec beaucoup de fruit, rien n'étant aussi propre à délayer, à diviser, à ouvrir, à relâcher & détendre qu'une grande abondance d'eau, qui, à proprement parler, est le seul délayant de la nature; mais qui, sans le concours de cette substance élastique & animée, seroit exposée à croupir dans les visceres, qu'elle pourroit accabler de son volume & opprimer de son poids.

Il est vrai néanmoins que lorsque ces eaux sont refroidies, elles ne donnent plus aucun signe de la présence de cet esprit; & sans doute elles n'en contiennent plus alors que très-peu, ou point du tout : elles ne laissent pas cependant pour cela d'être utiles à bien des personnes qui en font leur boisson ordinaire, préférablement à l'eau commune la meilleure. Elles sont en effet plus subtilisées, plus affinées; & cette portion saline & terreuse, très-douce & très légere dont elles sont pourvues, toute imperceptible qu'elle est, les rend très-propres à ces sortes de personnes foibles ou âgées, qui ont l'estomac affoibli ou détendu.

En effet cette partie saline, toute mince qu'elle est répandue dans ces eaux extremement fines & légeres, doit y être d'une grande utilité; car par ces petites masses solides, elles sont très-propres à diviser les humeurs lentes & visqueuses, & à solliciter doucement les membranes des visceres, auxquelles elles donnent du ton & du ressort, par la partie terreuse & absorbante, après en avoir réveillé le jeu par les pointes salines, sans qu'elles puissent néantmoins jamais, à cause de leur extreme modicité & de leur foible contexture, irriter les parties les plus tendres & les plus susceptibles de spasmes.

Après ce détail sur les qualités des ces eaux, on comprendra aisément qu'elles doivent avoir des propriétés admirables contre plusieurs maladies, prises intérieurement ou appliquées an-dehors. Intérieurement elles sont employées avec une succès assuré contre toutes les indispositions occasionnées par une suppression subite de l'insensible transpiration, pourvu qu'il n'y ait point de fievre, ou qu'elle ne soit pas aiguë: il n'est point effectivement de secours plus prompt & plus sûr pour rétablir & redresser cette évacuation, que l'usage de ces eaux, bues abondamment, aussi chaudes qu'il est possible. La raison en est évidente; car une grande quantité d'eau très-fine, très-déliée, animée par la chaleur, & par la présence d'une partie spiritueuse & légérement saline, doit, presque subitement, pénétrer de l'estomac à toutes les membranes du corps, & les relâcher & détendre. Outre cela, ce liquide, subtil & animé, s'insinue promptement dans les veines lactées, d'où il est bien-tôt porté dans le torrent des liqueurs qu'il délaye, qu'il divise, qu'il raréfie; tandis que les solides, soutenus par l'augmentation du volume des sucs, sont assouplis par la partie humide. De-là l'élasticité rétablie dans les vaisseaux, leurs oscillations réveillées, la circulation accélérée, & les évacuations de la peau, & des urines considérablement augmentées.

C'est par-là qu'elles réussissent parfaitement dans les rhûmes & autres affections catarrheuses de la tête & de la poitrine, occasionnées par la suppression, ou la diminution subite de l'insensible transpiration. Ce qui arrive tous les jours, parce qu'on s'expose imprudemment au vent, au froid, ou à la pluie, au sortir d'un lieu chaud, ou d'un exercice immodéré; & par mille autres circonstances que le hasard amene, & que les précautions les plus attentives ne sauroient souvent prévoir, ou prévenir.

Les mêmes occasions, qui donnent si souvent lieu à la naissance de ces indispositions, sont encore très-souvent la cause de la suppression des menstrues, dans les personnes du sexe, & par la même raison, l'usage de ces eaux, pourvu qu'il soit fait de bonne heure, doit être très-salutaire dans ces sortes de cas; puisque pour rétablir cette évacuation, dans ces circonstances, où le mal est encore récent, il ne s'agit que de détendre, & d'ouvrir les vaisseaux de la matrice spasmodiquement resserrés, de diviser la masse du sang épaissie, & d'en faciliter la circulation; effets que ces eaux operent parfaitement, comme on vient de le voir, & qu'elles opéreront plus surement, si on a l'attention d'en faire précéder l'usage, par celui de la saignée, dans le cas de plénitude, & de le favoriser en faisant baigner les piés dans la même eau chaude, pendant l'espace d'une heure, ou environ, le soir, après avoir bu les eaux le matin.

Il est encore certaines maladies de l'estomac, où ces eaux sont très-utiles: nous avons déja vu que les personnes, en qui cet organe étoit débilité par la vieillesse, ou par les infirmités, trouvoient un secours dans l'usage de ces eaux pour boisson ordinaire. Il n'est pas aussi de remede plus efficace, & plus innocent en même-tems, que ces eaux prises chaudement le matin à jeun, pour rétablir cette partie affoiblie, & forcée, pour ainsi dire, par des excès, & des indigestions fréquentes. Ainsi les personnes, en qui les alimens les plus délicats séjournent long-tems dans l'estomac; qui ont de la peine à digérer; qui sont sujettes à des rapports, & des vomissemens de matieres aigres, ou des diarrhées séreuses, pourront en user avec confiance; puisque outre la raison qui fait voir qu'elles doivent efficacement remédier, par leur chaleur, & par leurs parties spiritueuses, salines & terreuses, aux vices qui dépendent du relâchement & de l'atonie de ce viscere; l'expérience le confirme encore tous les jonrs.

Il est même des occasions, où ces eaux, dont le propre est de resserrer le ton des membranes des intestins, d'en fortifier même le tissu, & d'arrêter, par ce moyen, les dévoiemens qui dépendent de l'atonie; deviennent cependant purgatives par accident: c'est dans le cas d'une indigestion actuelle; lors, par exemple, qu'ayant trop bû, & mangé excessivement la veille, on se trouve, le matin snivant, l'estomac & les premieres voies remplies de matieres indigestes, aigres, ou nidoreuses, alors ces organes surchargés par le volume, & irrités par l'acreté des matieres presque corrosives, cherchent à se décharger du poids qui les gêne: mais elles en sont empêchées par la contraction, & le resserrement spasmodique, occasionné par la présence de ces matieres. Ces eaux bues en quantité dans ces circonstances, détrempent, adoucissent les matieres, détendent par lenr humidité, les parties bandées, & les rétablissent dans l'état de souplesse nécessaire ponr exercer leurs mouvemens; qui se trouvent d'ailleurs excités par la présence des sucs indigestes, qni sont presque l'effet des purgatifs. C'est par cette mécanique, qu'on se trouve heureusement purgé, & débarrassé d'un fardeau incommode, & qni pourroit avoir des suites fâcheuses.

L'usage de ces eaux est encore excellent dans les fievres intermittentes, si on les prend chaudes le matin, dans l'intervalle des accès, & qu'on en fasse sa boisson ordinaire le reste du jour, après les avoir laissées réfroidir. On n'aura pas de peine à se convaincre de cette vérité, si l'on fait attention à la vertn tonique de ces eaux; puisque les remedes de cette qualité sont cenx qui réussissent le mieux dans ces maladies, comme le quinquina, les amers, les absorbans & terreux, les préparations du Mars, &c.

En général on peut dire qu'il est beaucoup d'occasions, où ces eaux peuvent être substituées, très-à-propos & très-utilement, dans l'usage intérieur, à celles de Cauterés, avec lesquelles elles ont certainement beaucoup de rapport: celles-ci ont, à la vérité, beaucoup moins de cette partie bitumineuse, qui rend celles-là plus onctueuses, plus balsamiques & plus spiritueuses; ce qui fait que celles de Dax ne sauroient souffrir le transport, & qu'elles doivent être bues à la source: mais en revanche elles ont la partie saline terreuse, qui les rend très-propres à rafermir le ton, & rétablir le ressort des parties nerveuses. Pour ce qui est du soufre, du mars, & du vitriol que l'on attribue à celles de Cauterés, il est comme assuré qu'elles n'en contiennent pas la plus petite partie. Les noix de galle n'y causent aucun changement; on n'y sauroit découvrir du soufre commun, ni par la sublimation, ni par la précipitation, & les expériences, par lesquelles on a prétendu constater l'existence de ces minéraux, n'ont pas, sans doute, été assez réfléchies: on a suivi en cela trop aveuglément la coutume, & les préjugés de plusieurs Medecins, qui, selon Fréderic Hoffman, attribuent aux eaux dont ils décrivent les vertus, le plus de minéraux qu'ils peuvent, dans la vue de leur faire plus d'honneur, & d'augmenter leur crédit; sans considérer que le soufre commun, & le vitriol ordinaire, si, comme on le prétend, elles en contenoient, s'accorderoient mal avec les qualités stomachiques, adoucissantes & pectorales de ces eaux.

Au reste cet essai n'ayant d'autre objet que l'utilité pu-

blique, il ne faut pas s'attendre à nous voir exagérer les avantages des *eaux de Dax*. Nous venons d'établir que celles de Cauterés étoient plus richement pourvues de la partie onctueuse, balsamique spiritueuse que celles-là, & pour cette raison, il est constant qu'elles devront être préférées toutes les fois qu'il sera question de les transporter; pour les prendre loin de la source; aussi-bien que dans les occasions où l'on devra se proposer d'adoucir & de corriger la saumure ou l'acrimonie, qui aura jetté de profondes racines dans le sang & dans la lymphe; d'appaiser un érétisme habituel, ou des dispositions spasmodiques dans les parties membranenses; & de consolider des vieux ulceres dans la poitrine, dans les reins, &c.

Si les *eaux de Dax* sont si salutaires dans l'usage intérieur, elles ne sont pas moins utiles appliquées extérieurement, contre les douleurs & les rhûmatismes, qui reconnoissent pour cause l'érétisme, ou le spasme des parties membraneuses, irritées par la présence d'une sérosité excessive & piquante, suite ordinaire de l'insensible transpiration arrêtée, ou diminuée; ces bains, en délayant l'humeur irritante par leur humidité, l'adoucissent, & la désarment, pour ainsi dire, & les parties solides relâchées & détendues par le même moyen, deviennent moins sensibles à l'irritation, dont elles éludent les atteintes: la sueur abondante, qui survient ensuite, & qui est puissamment favorisée par la dilation des pores, la raréfaction des liqueurs, & l'accélération de leur mouvement circulaire, évacne les sérosités superflues, & enleve la cause immédiate des accidens.

Ces bains sont encore utiles contre les paralysies, les engourdissemens, & autres maladies de cette espece, où il s'agit principalement de procurer d'abondantes sueurs, & de rétablir l'élasticité & le jeu des parties nerveuses: ces bains sont surtout convenables aux sujets sensibles & délicats qui se trouvent affligés de ces sortes d'infirmités, parce qu'ils agissent avec plus de bénignité, & moins de violence que ceux qui sont plus chargés de minéraux; & que pouvant varier les degrés de chaleur, on peut d'ailleurs les rendre aussi doux que le besoin peut l'exiger.

* J'ai averti, à quelques articles de ce Dictionnaire, que l'on trouveroit à celui-ci une exposition sommaire des eaux minérales chaudes de France, dont on n'auroit point fait un article particulier; je me sers, pour ce supplément, d'un petit Traité *des eaux minérales*, fait par M. Burette, Docteur en Medecine de la Faculté de Paris, & qu'il a dicté au Collége Royal de Paris, où il étoit Professeur.

Des eaux ou bains d'Aix-la-Chapelle.

Aix-la-Chapelle est une Ville Impériale, située entre le Rhin & la Moselle, fondée par un Sénateur nommé Granius vers l'an de salut 53, détruite ensuite par les Huns & les Goths l'an 400, & rétablie depuis par Charlemagne qui en fit le siége de son Empire. Cette Ville, qui est bâtie dans une vallée, est, de tous les côtés, à l'abri par les Montagnes & les Forêts dont elle est environnée. Elle peut aller de pair avec les principales Villes de l'Europe par la beauté & la régularité de ses bâtimens, la bonté de son air, & la ferrilité de son terroir, qui est enrichi de plusieurs mines, comme de plomb, de fer, de soufre, de vitriol, de charbon de terre, &c.

Il y a six bains d'eaux minérales dans cette Ville, qui contiennent, suivant Blondel, du soufre, & un mélange de différens sels, qui réprésentent différentes figures après l'évaporation. Elles conviennent dans plusieurs maladies. On les emploie en bains ou en boisson. Elles sont dessiccatives & échauffantes. Elles détournent les humeurs des parties supérieures vers les inférieures. Elles sont discussives & déterfives. On s'en sert utilement dans les principales affections des nerfs, telles que les spasmes, & la paralysie générale ou particuliere; dans les refroidissemens, les engourdissemens, les tremblemens & les palpitations des membres; dans les douleurs des articulations; elles soulagent dans la contraction des muscles du cou; & dans le gonflement des membres; elles ont une vertu discussive & résolutive. On les recommande à ceux qui ont les hypocondres, durs, élevés & tendus, ainsi que dans les obstructions & le skirrhe des viscères, & dans l'intempérie froide de la rate on dn foie. Elles appaisent les douleurs de côté qui sont sans fievre, & remédient aux douleurs de tête invétérées, au vertige, au tintement d'oreille, & aux coliques d'estomac & néphrétiques. Il est peu de remede plus efficace dans les maladies de la matrice, qui ont une cause froide & humide; elles rétablissent le cours des regles supprimées ou dérangées, & préviennent l'avortement. On les recommande spécialement dans toutes les maladies de la peau.

Celles qui servent pour les usages extérieurs, se puisent à une fontaine magnifique où elles se rendent, & elles sont absolument de la même nature que celles des bains dont je viens de parler plus haut.

Ceux qui voudront s'instruire plus amplement des vertus de ces eaux, n'ont qu'à consulter les Ouvrages suivans:

1°. *Description, &c. des eaux d'Aix-la-Chapelle*, par François Blondel, à Aix-la-Chapelle 1671. *in-12. p.* 223. avec fig. 2°. *Les eaux d'Aix-la-Chapelle*, par François Fabrice, à Cologne 1616. *in-octavo*, *p.* 31. 3°. *Avis au Public touchant les vertus des eaux minérales chaudes & froides, d'Aix-la-Chapelle, comme aussi les bains de Porcet*; par Tournielles, à Aix, 1696. *in-octavo*. 4°. *Nicolai Valesiii tentamina Physico-Chymica circa aquas thermales aquisgranenses*, Lugd. Batav. 1699. *in-octavo*, *p.* 28. 5°. *La connoissance des eaux minérales d'Aix-la-Chapelle, &c.* par W. Chroüet, D. M. à Leyde 1710. *in-octavo*, *p.* 88.

Des eaux d'Aix en Provence.

Les *eaux d'Aix en Provence*, le disputent, pour l'ancienneté, aux eaux minérales chaudes de France qui ont le plus de réputation. Leurs grandes vertus furent cause que le Proconsul Romain Caïus Sextius Calvinus, bâtit une Ville auprès, qui prit, de son fondateur, le nom d'*Aqua Sextienses*. Les dégats que les Barbares firent à ces bains dans leurs incursions, en firent cesser l'usage, & ce ne fut qu'en 1600 qu'on le reprit, sur la recommandation & les éloges de Jacques Fontanus, & d'Antoine Merindolus.

Ces eaux ont deux sources principales; l'une qu'on appelle *eaux des bains* ou de l'*observance*, l'autre *eaux des baignes*. La premiere est plus chaude & sert pour les bains; la seconde, comme tempérée, est employée pour l'usage intérieur.

Suivant l'examen qui en a été fait par Emeric, la chaleur de ces eaux a fait monter la liqueur du thermometre qu'on a plongé dans leur source depuis le 480 degré jusqu'au 113. Ces eaux sont plus légeres quand elles sont chandes que quand elles sont refroidies, & dans ce dernier état, elles sont plus légeres que l'eau commune. Une livre de ces eaux mises en évaporation a donné onze grains & demi d'un sédiment terreux, blanc, délié, d'une saveur salée, piquante & légérement acre. Pendant qu'elles étoient en évaporation, elles se sont recouverres d'une pellicule, qui, étant ramassée & desséchée, s'est convertie en une poudre subtile, blanche, d'une saveur styptique, fer-

mentant avec les acides, prenant une couleur noire quand on la jettoit sur charbons, & répandant alors une odeur, qui, quoique plus foible, avoit beaucoup de rapport avec celle des os que l'on brûle. Cette même poudre, étant exposée plus long-tems au feu, devient d'un blanc cendré, tombe promptement au fond de l'eau, conserve sa même saveur, à un peu d'astringence près, qu'elle acquiert, & fermente encore avec les acides. On apperçoit sensiblement dans ces eaux deux principes, dont l'un est fixe, & l'autre volatil. La partie fixe est de deux especes, l'une saline, l'autre terreuse. La saline n'est ni vitriolique, ni ferrugineuse, ni de l'espece du sel marin, ou du sel gemme, elle n'est point alumineuse, sulphureuse, bitumineuse ou mercurielle : mais elle est purement semblable au nitre des anciens. La partie terreuse est entierement alcaline; de sorte que la partie fixe de ces eaux est d'une nature absolument alcaline. La partie volatile consiste dans un mélange de soufre & de sel volatil, qui rendent ces eaux propres à purifier & à donner de la fluidité au sang. Par leur partie fixe, elles ont éminemment la vertu de se charger des acides des premieres voies.

Les eaux d'*Aix* purgent par les selles & par les urines; elles sont désobstruantes, incisives, détersives, & chassent le sable & le gravier des reins & de la vessie, ce qui les rend utiles dans les maladies de ces visceres. Elles donnent la fécondité en tant qu'elles fortifient le ton de la matrice; elles rétablissent l'évacuation menstruelle, suppriment les fleurs blanches, résolvent & discutent les tumeurs œdémateuses, skirrheuses & scrophuleuses. On s'en sert utilement dans les coliques bilieuses & dans les obstructions du foie, de la rate, du pancréas & du mésentere, ainsi que dans les fievres hectiques & le marasme qui doivent leur origine aux obstructions des veines lactées. On les emploie avec succès dans presque toutes les maladies de l'estomac, comme la dépravation ou l'augmentation excessive de l'appétit, la lienterie, la diarrhée, les nausées, les vomissemens, les rots acides, les borborygmes, &c. Elles sont encore d'usage dans la toux, l'asthme, l'hydropisie de poitrine commençante, l'enrouement, le vertige habituel, l'affection comateuse, les douleurs de tête, la disposition à l'apoplexie, ou ses suites, la paralysie, dans les ulcérations, la gonorrhée, le rhumatisme, la sciatique, & toutes les maladies de la peau.

On en fait usage en boisson, en bain, & en douche. Quand on les boit, on commence par quatre verres, & l'on monte jusqu'à dix, en augmentant de deux verres chaque jour, ce que l'on continue pendant douze jours; après quoi l'on revient en diminuant de la même maniere à la dose par laquelle on avoit commencé.

Consultez à ce sujet, 1°. Un Traité qui a pour titre, *les Eaux chaudes de la Ville d'Aix, &c.* par J. S. Pitton, D. M. à Aix, 1678. *in-8°.* p. 213. 2°. *Histoire naturelle des Eaux chaudes d'Aix en Provence*, par Honoré-Marie Lautier, Doyen de la Faculté de Medecine d'Aix, à Aix 1705. *in-8°.* p. 111. 3°. *Analyse des Eaux Minérales de la Ville d'Aix en Provence, &c.* par Antoine Emeric, D. M. à Avignon, 1707. *in-8°.* pag. 184.

Des Eaux d'Ancause.

Les eaux d'Ancause dans le Comté de Comminges, sont limpides, & d'une saveur légérement austere. Chaque livre de ces eaux mises en évaporation, donne un sédiment blanc, pesant trente-six grains, desquels, suivant l'Analyse de du Clos, on retire environ douze grains d'un sel approchant du sel marin.

Ces eaux, suivant Plantin, contiennent du soufre & du bitume, & des sels vitrioliques & nitreux. Les premiers principes se manifestent au gout & à l'odorat. On y reconnoît la présence d'un vitriol, par leur saveur austére & styptique, & par la nature du sol sur lequel elles coulent, qui est parsemé de pyrites vitrioliques. Sur ce que ces eaux se recouvrent d'une pellicule jaunâtre, & couleur d'or, on en avoit inféré qu'elles contenoient des particules de ce métal, mais il est bien plus vraisemblable de l'attribuer à la dissolution du soufre qu'elles contiennent. Le résidu qu'elles laissent après leur distilation, donne un sel vraiment nitreux, dont Plantin entreprend de prouver encore l'existence par la nature des maladies que guérissent ces eaux, soit en boisson, en bains, ou en douche.

Par le soufre ou le principe bitumineux que les eaux d'Ancause contiennent, elles sont utiles dans les convulsions, les tremblemens, & les contractions des nerfs; Elles calment les douleurs, discutent les tumeurs, & levent les obstructions du foie, de la rate, & de la matrice. Les particules d'or qu'elles contiennent, les rendent convenables dans la syncope, la passion cardiaque, & les autres maladies qui naissent de la foiblesse des organes vitaux. Le vitriol dont elles sont imprégnées, leur donnent la vertu d'évacuer le phlegme & l'humeur mélancolique, de fortifier par son astringence le tissu des chairs, & de remédier à la putréfaction. Par leur nitre, elles purgent & détergent les intestins, elles diminuent la quantité des humeurs pituiteuses, & à ce titre conviennent aux affections des nerfs, ainsi qu'aux maladies de la poitrine & de l'estomac, qui proviennent d'un amas trop abondant de sérosités.

On prend les eaux d'Ancause, après avoir fait précéder les remedes généraux, au printems & en automne, soit à la fontaine même ou dans son voisinage : on s'y rend pour cela le matin, & on partage en trois parties égales la quantité que l'on en doit prendre, observant que chaque dose ne soit pas assez forte pour surcharger l'estomac. On se promene entre ces différentes doses, afin d'en faciliter l'évacuation, & l'on observe soigneusement de ne se point livrer au sommeil de toute la journée.

Consultez à leur sujet, *Discours & Abrégé de la vertu & propriété des Eaux d'Ancause ès Monts-Pirenées, dans la Comté de Comminges*, par Pierre Gatin de Plantin D. M. à Toulouse, 1611. p. 116.

Des Eaux de Balaruc.

Les eaux de Balaruc en Languedoc, sont éloignées d'environ mille pas, en tirant du midi au couchant, de la Ville de ce nom, & de quatre lieues de Montpellier. Elles viennent des montagnes situées au nord, aux environs desquelles le sol de la terre est rouge & comme brûlé par un feu souterrain.

Leur usage devint commun vers l'an 1570. après l'examen qui en fut fait alors par Rondelet, Medecin célebre & Chancelier de l'Université de Montpellier, à la priere de quelques personnes, que l'usage de ces eaux avoit guéri de sciatiques violentes.

Il est certain que ces eaux avoient été employées longtems auparavant, ce que l'on infere d'un bassin, & de canaux qui y conduisent, que l'on voit encore sur le côteau, au-dessus de l'endroit où l'on a construit les bains modernes.

Portman reconnoît cinq principes différens dans les eaux de Balaruc, l'eau, le feu, le bitume, le nitre, & les sels, il n'y admet point de soufre. Ces eaux, selon lui, sont composées de trois parties naturelles. La premiere & la plus abondante, est de l'eau qui est naturellement chaude. La deuxieme est spiritueuse & s'éleve en forme de vapeurs dans les puits & les bains qu'elle remplit. La troisieme, est le limon épais qu'elles déposent. Il divise la séparation que l'art en peut faire en deux parties, dont l'une est l'eau distilée, & l'autre le résidu de la distilation ou de l'évaporation.

Suivant l'analyse qu'en a faite du Clos, ces eaux sont limpides, d'une saveur désagréable & légerement salée.

D'une livre on en retire soixante-douze grains d'un sel pur sans mélange de terre. Ce sel ne précipite point la dissolution du sublimé corrosif, comme le fait le nitre des Anciens, ne teint point en rouge la teinture de tournesol, comme le vitriol & l'alun, & ne fuse point sur les charbons comme le salpetre; mais il épaissit l'huile de tartre par défaillance.

Suivant le rapport de Sylvain Regis, les eaux de Balaruc exhalent une vapeur d'une odeur un peu sulphureuse. Au toucher elles paroissent chaudes à peu près comme l'eau commune prête à bouillir, mais cette chaleur se dissipe promptement. On les boit chaudes sans inconvénient, quoiqu'on les sente sur les levres presque brûlantes. Les feuilles d'oseille plongées dans ces eaux y ont conservé long-tems leur verdure, & un œuf plongé dedans pendant trois quarts d'heure, en a été retiré aussi peu cuit que si on l'eût mis dans de l'eau froide. On en peut à peine soutenir le bain un quart d'heure à cause des sueurs abondantes qu'elles procurent, elles rendent la peau plus lisse & comme onctueuse, ce qui y dénote la présence d'un principe sulphureux, quoiqu'on ne puisse l'obtenir par art à cause de sa nature trop volatile.

Il est prouvé par plusieurs expériences Chymiques, que ces eaux sont chargées d'un acide; car étant fraîchement puisées, elles rougissent la teinture de fleurs de gnimauve, ce que font les seuls acides; lorsqu'elles sont froides, ou qu'on les a fait rechauffer, elles ne produisent plus cet effet. Etant soumises à la distilation ou à l'évaporation, elles donnent un sel fixe alcali, qui teint en verd la teinture des violettes comme font les autres alcalis, qui fermente avec les acides, & ne fait aucune effervescence avec les alcalis. Ce sel n'est pas cependant tout-à-fait dépourvu d'acides, puisqu'une once exposée au feu de reverhere le plus doux a donné quarante-huit grains d'un esprit foiblement acide.

Les eaux de Balaruc sont purgatives quand on les hoit, & sudorifiques quand on s'en sert en bains. Elles conviennent dans toutes les maladies qui proviennent d'une humeur épaisse, visqueuse & pituiteuse. On les emploie dans les maladies qui attaquent le cheveux, comme l'alopécie, &c. les acores, l'hydrocéphale, dans les différentes maladies des yeux, qui naissent de la disposition précédente des humeurs, dans l'exulcération & le tintement d'oreille, dans la céphalalgie, la manie, le vertige, l'épilepsie, le cauchemar, l'apoplexie, la paralysie, les convulsions, le tremblement, les catarrhes, les toux, l'enrouement, l'asthme, les fievres intermittentes, les maladies de l'estomac, comme les nausées, le vomissement, le hoquet, &c. dans la diarrhée, la lienterie, la passion cœliaque, contre les vers, la colique, les obstructions du mésentere, la cachexie, l'hydropisie, l'ictere, le skirrhe du foie & de la rate, les maladies des reins & de la vessie, la suppression des regles, les fleurs blanches, &c.

On s'en sert à l'extérieur en bains, en fomentations ou en douche, intérieurement en boisson, en clysteres ou en injections. On les transporte dans des bouteilles bien houchées, sans qu'elles perdent de leurs vertus. L'usage est d'en prendre six livres tous les jours pendant cinq ou six jours, ayant eu soin de faire précéder les remedes généraux.

Vous pouvez consulter à ce sujet le Traité suivant.

Nicolai Portomanni Armenii de causis & affectibus aquarum Bellilucanarum Lugduni, 1579. *in-8°.* p. 218. & une Dissertation à leur sujet, à la suite du Traité *de Morbis Venereis*, de M. Astruc, D. M.

Des Eaux de Barbazan.

Les eaux de Barbazan dans les Pyrenées, sont presque insipides; elles laissent un sentiment de rudesse sur la langue après qu'on les a hues. Une livre mise en évaporation donne seize grains d'un sédiment, dont la sixieme partie seulement est saline & les cinq autres tiennent de la nature de la craie, suivant l'analyse qu'en a faite du Clos.

Des Eaux de Barege. Voyez Barege.

Des Eaux de Bourbon-Lancy.

Ces eaux à quatorze lieues au-dessus de Nevers ont sept sources dont six sont chaudes, & une seulement froide. Elles sont très-limpides & n'ont aucune odeur ni saveur sensible. Elles sont plus légeres d'un $\frac{1}{12}$ que celles de Bourbon l'Archambault, & d'un $\frac{1}{7}$ que celles de Vichi. Deux de ces sources sont plus chaudes d'un $\frac{1}{4}$ que celles de Bourbon l'Archambault, une est d'égale chaleur, une autre un peu moins, les deux autres ne sont que tiedes. Ces fontaines étoient en grande recommandation chez les Romains, qui les décorerent de bâtimens magnifiques que Henri III. fit rétablir.

Les eaux des Bourbon-Lancy, suivant Jean Baukius, sont imprégnées de soufre & de bitume, d'un peu d'alun, de nitre & de sel commun. Alberic les regarde comme sulphureuses, bitumineuses, un peu alumineuses & styptiques; leur saveur les lui fait croire nitreuses, légerement vitrioliques & ferrugineuses. Monteau y soupçonne hien un principe alumineux; mais il le croit si embarrassé dans le vitriol & le nitre dont ces eaux sont chargées, qu'il n'est pas possible de le rendre sensible. L'Analyse Chymique n'y fait voir que du nitre.

Quant aux propriétés de ces eaux, elles éteignent la soif, elles temperent les chaleurs d'entrailles, elles procurent le sommeil, réveillent l'appétit, sont utiles dans les intempéries chaudes & hilieuses, ainsi que contre les fievres tierces & quartes opiniâtres. Elles fortifient l'estomac, évacuent les humeurs superflues, divisent celles qui sont visqueuses & épaisses, augmentent les évacuations par les selles, les urines & les sueurs; elles chassent le phlegme, le sable & le gravier des reins: elles suppriment les diarrhées habituelles. Elles paroissent produire des effets contraires; car elles rétablissent les regles supprimées, & en arrêtent l'écoulement immodéré, elles fortifient les nerfs affoiblis, & remédient à leur trop grande rigidité. Monteau conclut du grand nombre de malades qu'il a vu guérir par leur secours, qu'elles sont très-utiles dans la goute sereine, la surdité, la paralysie, le tremblement des membres, l'extinction de la voix, l'asthme, le flux hépatique, l'ascite, la tympanite, la sciatique, le rhumatisme, l'ischurie, les spasmes, & les abscès des intestins & du mésentere, la stérilité, les affections hystériques, les vers, les fleurs blanches, la galle, les vieux ulceres, &c.

Consultez les Ouvrages suivans.

Les Bains de Bourbon-Lancy & l'Archambault, de Jean Aubry, Bourhonnois, Paris, 1604. *in-8°.* *De la Nature des Bains de Bourbon-Lancy*, par Isaac Catier, Paris, 1650. *in-8°.* *Traité des Eaux de Bourbon*, par Monteau, 1660. *in-8°.*

Des Eaux de Bourbon-l'Archambault, voyez *Bourbon*.

Des Eaux de Bourbonne.

Bourhonne est situé dans le Bassigni. On y trouve plusieurs sources d'eaux minérales chaudes, dont la plus élevée & la plus chaude sert pour les usages internes. Au-dessous sont les bains *des Pauvres*, du milieu desquels sortent des sources d'une eau très-chaude; mais dont la chaleur est tempérée par le mélange de celles que quelques sources froides fournissent dans le voisinage. Un peu plus bas sont les bains *du Seigneur*, qui tirent leur eau chaude de la seconde fontaine, ensuite viennent les hains *des Patrices*, dont la chaleur est la

moins forte, à cause du mélange de leurs eaux avec celles d'un plus grand nombre de sources froides.

Les eaux de toutes ces sources ne donnent pas une égale quantité de sel par l'analyse. Celles de la fontaine ou celles que l'on boit, étant mises en évaporation à la quantité de deux livres ont donné cent trente-cinq grains de sel. Celles du bain *des Pauvres* à la même quantité n'en ont donné que cent cinquante, enfin celles du bain *des Patrices* en ont fourni jusqu'à cent quatre-vingt grains sur deux livres.

Suivant l'Analyse de Gaultier, on ne distingue par les sens que quatre substances dans ces eaux, de l'eau, du sel, une odeur sulphureuse, & du feu. Du Clos, dans l'Analyse qu'il a faite des eaux de Bourbonne, dit qu'elles ont un gout un peu salé, & que d'une livre on en retire environ soixante-quatre grains de sel qui ressemble à celui qui reste après la premiere crystallisation du sel marin, sans aucun mélange de terre. Ces eaux ne donnent rien de bitumineux. Le limon qui est au fond des bains étant traité par la cornue donne une eau blanchâtre, trouble & d'une odeur légerement sulphureuse; ensuite une eau rousse chargée de sel volatil & d'un peu d'huile, il reste un *caput mortuum* qui contient un peu de sel sulphureux, mêlé avec du sel marin.

Les eaux de Bourbonne sont incisives, résolutives, atténuantes, elles chassent les humeurs épaissies & visqueuses par les selles & les sueurs, soit qu'on les boive ou qu'on s'en serve en bains. On s'en sert avec succès dans la céphalalgie ou mal de tête opiniâtre, dans le tremblement des membres, la paralysie, les convulsions, le carus, la catalepsie, les maux de dents, les toux invétérées, l'asthme, les palpitations de cœur provenantes d'une collection d'humeurs séreuses, dans les dérangemens d'estomac, la colique, l'ictere, les obstructions invétérées du foie, de la rate, du pancréas, du mésentere, & de la matrice, dans les tumeurs skirrheuses de ces parties, dans l'œdeme, la suffocation hystérique, les pâles couleurs, la goute, les rhumatismes, les maladies de la peau, & les fievres intermittentes rébelles qui ont des obstructions pour causes. Elles sont nuisibles aux tempéramens chauds & bilieux; à ceux qui ont une disposition à la phthisie pulmonaire, ainsi qu'à ceux qui sont attaqués d'hémorrhagies, d'inflammations, d'érésipeles, d'ulceres ou abscès, & fievres continues.

On en fait usage en boisson ou en bains au printems ou en automne pendant deux ou trois semaines, après avoir fait précéder les remedes généraux. Quand on s'y baigne, le malade ne doit rester dans le bain les premiers jours qu'un quart d'heure, il y demeurera davantage les jours suivans; consultant pour le tems le degré & l'état de ses forces. Au sortir du bain on le fait entrer dans un lit bien chaud, il y sue, on l'essuie, & on observe soigneusement de lui faire éviter le froid. Les malades qui les boivent commencent par trois à quatre verres, augmentant par degrés jusqu'à quinze & davantage, suivant que les eaux passent plus ou moins facilement à la quantité environ qu'on les a prises. Si le tempérament des malades l'exige, on les purgera & on les saignera après l'usage des eaux soit en bains ou en boisson.

On peut consulter à ce sujet les Ouvrages suivans.

Petit Traité des Eaux & Bains de Bourbonne, par Thibault, Langres, 1658. *in*-8°. p. 70. *Dissertation sur les Eaux minérales de Bourbonne les Bains*, par Gaulthier, Architecte, &c. Troyes 1716. *in*-8°. p. 46. avec fig. *Quæstio Medica: An plerisque morbis chronicis aquæ Thermales Borbonenses in Campania? Proposita à Jeanne-Claudio Collet, Præside Renato Charles*, D. M. Besançon, 1716. *in*-8°. p. 29.

Des Eaux de Digne.

La source de ces eaux est au pié d'une montagne qui est éloignée d'un quart de lieue vers le midi de la Ville de Digne en Provence. Les bains sont partagés en quatre parties, l'Etuve, le bain de S. Jean, celui de S. Gilles, & les bains des Vertus. L'étuve est une espece de caverne creusée dans le roc, du fond de laquelle sort une source d'eau chaude & limpide, qui se rend dans le bain de S. Jean, d'où elle passe dans celui de S. Gilles, qui est plus bas, & que l'on appelle aussi le bain *des Pauvres*. Le bain des Vertus est situé encore au-dessous, il doit son nom à son efficacité qui est supérieure à celle des autres. Il est fourni de plusieurs sources qui donnent une eau très-limpide, douceâtre au gout, & qui au toucher paroît comme grasse ou onctueuse, mais moins chaude que celle de l'étuve, qui dépose une espece de limon gras & d'un brun foncé.

Les eaux de Digne, suivant de Lautaret, contiennent du soufre, du nitre, du bitume, & du vitriol, de sorte cependant que le soufre y domine, & que l'on ne peut découvrir le bitume & le vitriol que par l'analyse Chymique.

Richard y reconnoît aussi du soufre, du nitre, du sel marin, & quelque chose d'alumineux. Le soufre se manifeste par son odeur, & le bitume par l'onctuosité du limon qu'elles déposent. Le nitre se fait voir en forme d'efflorescence aux bouches des fontaines quand il fait froid, & sa présence est très-sensible quand on jette le sédiment de ces fontaines sur des charbons ardens, car il fuse comme le salpetre & détonne comme lui. Le sel marin se reconnoît au goût & à la décrépitation; quant au vitriol & à l'alun on ne les soupçonne que sur de simples conjectures.

Du Clos, dans son Analyse de ces Eaux, dit qu'elles sont limpides, d'un gout un peu salé sans être désagréable. Une livre mise en évaporation a donné trente grains de sel approchant de celui que donne la liqueur du sel marin après la premiere crystallisation, & qui coagule l'huile de tartre par défaillance.

On emploie utilement ces eaux en forme de bains contre l'épilepsie, pour prévénir l'apoplexie & les catarrhes, dans l'incube, la douleur de tête opiniâtre, l'alopécie, le tremblement des membres, les spasmes, la paralysie, la chassie des yeux & leur larmoyement, le tintement d'oreille, le mal de dents, les écrouelles, l'asthme, la toux invétérée, la dureté des mamelles, les douleurs d'estomac, la dépravation de l'appétit, le vomissement, le hoquet, les vers, la colique venteuse, ou occasionnée par une pituite vitrée, dans l'intempérie froide & l'obstruction du foie & de la rate, contre l'ictere, l'hydropisie, l'ischurie, & la dysurie produites, soit par des amás d'humeurs muqueuses, ou par du sable & du gravier, dans les différentes especes de hernies, contre l'embompoint excessif, la stérilité soit de la part du mari ou de la femme, dans le tenesme, les hémorroïdes, l'intempérie froide invétérée, les fleurs blanches, la goute, la sciatique, la lassitude, la contraction & la rigidité des tendons & des ligamens, contre les morsures d'animaux venimeux, la galle & les autres maladies de la peau. Ces bains ne peuvent que nuire à ceux qui sont sujets à des hémorrhagies, ou actuellement attaqués de maladies aiguës & de fievres continues. L'étuve sert dans les mêmes cas que les bains & que les eaux prises en boisson, qui purgent alors par les selles. On donne la douche avec, & on en applique le limon sur les parties malades. Il faut observer dans l'usage de ces eaux les mêmes regles que l'on prescrit dans celui des autres eaux chaudes par rapport à la préparation, le tems de l'année où l'on doit s'en servir, la quantité que l'on en doit boire. &c.

Consultez par rapport aux eaux de Digne, 1°. *Les Bains de Digne en Provence*, par Sebastien Richard, à Lyon, 1619. *in*-8°. p. 239. 2°. *Les Merveilles des Bains & des Etuves naturelles de la Ville de Digne en Provence, &c.* par de Lauteret, à Aix 1620. *in*-8°. p. 129. pour la théorie, pag. 15. pour la pratique.

Des Eaux de Gaude.

Les eaux de Gaude en Auvergne sont très-limpides, d'une saveur un peu acide, vineuse & qui produit sur la langue un sentiment de sécheresse, à quelque source que l'on les puise soit à la petite, dans le champ des Pauvres, ou à Beaurepaire. Suivant du Clos, une livre de ces eaux mises en évaporation a laissé environ seize grains d'un sédiment jaune, dont la moitié est un sel vraiment nitreux.

M. Chomel, d'une livre de ces eaux, n'a obtenu par l'évaporation que treize grains d'un sédiment dans lequel, outre du nitre, ce Medecin soupçonnoit la présence de quelque chose de sulphureux qui s'évapore promptement.

Des Eaux de Martres-de-Veyer.

Les eaux de Martres-de-Veyer en Auvergne, sont ainsi que celles de Gaude, très-limpides, d'un gout un peu acide & vineux, & laissant sur la langue un sentiment de sécheresse. Par l'Analyse de du Clos, une livre mise en évaporation a donné près de quarante-huit grains d'un sédiment blanc & salé, dont on peut retirer la moitié de nitre.

Elles sont éloignées de celles de Vic-le-Comte d'un quart de lieue, & ont été découvertes en 1602. elles contiennent plus de parties minérales que celles de Vic-le-Comte; le sol par où elles coulent est plein de marcassites ferrugineuses, bitumineuses & vitrioliques. Elles sortent de deux sources, ont les mêmes vertus & conviennent dans les mêmes cas que celles de Vic-le-Comte.

M. Chomel dans l'analyse qu'il en a faite, a obtenu, par l'évaporation d'une livre de ces eaux, trente-quatre ou trente-cinq grains d'un sédiment, dans lequel, outre du nitre, il a cru reconnoître du sel ammoniac.

Des eaux du Mont d'Or.

Suivant le rapport de M. Chomel, les eaux du *Mont d'Or* sont reçues dans trois bains, dont les eaux, par rapport à l'odeur, au gout, à la couleur, & aux produits de l'analyse Chymique, sont assez semblables entre-elles. Elles paroissent ne différer que par les degrés de chaleur. Elles sont grasses & onctueuses, un peu salées; elles deviennent, en refroidissant parfaitement, insipides. Elles ont une odeur bitumineuse & sulphureuse, & contiennent un sel lixiviel. Leur usage ne convient point dans les obstructions invétérées & dans les tumeurs skirrheuses. Elles conviennent dans les maladies qui attaquent le genre nerveux, & qui demandent des remedes spiritueux propres à accélérer la transpiration. Par l'analyse qu'en a faite Duclos, les eaux du *Mont d'Or* sont insipides & d'un gout d'herbe. Une livre, mise en évaporation, donne vingt-cinq grains de sel, & six grains d'une terre blanche.

On peut consulter sur leurs vertus, le *Traité des eaux du Mont d'Or*, par la Framboisiere, Paris 1606. *in-octavo.*

M. le Monnier, Medecin de la Faculté de Paris, & de l'Académie des Sciences, a donné une analyse exacte des eaux du *Mont d'Or* dans les *Observations d'Histoire naturelle* qui sont à la suite de la *Méridienne de l'Observatoire Royal de Paris*, in-4°. Paris 1744. dont voici le précis.

Ces eaux ont un gout aigrelet, vineux, qui devient ensuite fade & désagréable, elles ont une odeur de lessive, sont claires & presque savonneuses au toucher, elles rendent plus de bulles d'air que l'eau commune, quand on les agite dans un verre.

Quoique leur gout découvre un acide minéral, cependant les différentes expériences par lesquelles on le découvre, n'ont pas pu le rendre sensible.

Elles font ébullition avec l'huile de vitriol, ce qui est arrivé avec l'esprit de nitre, celui de sel, le vinaigre distilé, & l'alun en poudre; dans ce dernier cas, il s'est précipité une terre blanche & légere.

Elles verdissent le sirop violat délayé dans l'eau commune.

Elles prennent une teinture brune avec la noix de galles en poudre; mêlées avec une dissolution claire de sucre de saturne, cette derniere est devenue laiteuse, & il s'est fait un précipité considérable.

La même chose est arrivée en versant dans un verre quelques gouttes de dissolution d'argent de coupelle par l'esprit de nitre; mais cette même expérience, faite avec l'eau minérale concentrée par l'évaporation, a été plus sensible; l'argent s'est précipité au fond en un caillé blanc, qui chauffé sur une plaque de verre, à un feu modéré, est devenu une lune cornée.

Ces eaux ont troublé la dissolution du sublimé corrosif; mais quand on s'est servi de celles qui étoient concentrées, il s'est fait un précipité couleur de brique, semblable à celui qui résulte du mélange de l'huile de tartre par défaillance avec la dissolution du sublimé; l'eau de chaux qu'on leur a mêlé les a troublées, & il s'est fait un léger précipité avec celles qui étoient concentrées.

L'ébullition leur a fait perdre leur transparence, & leur gout acidule, elles en ont pris un lixivieux & salé.

Elles sont couvertes d'une pellicule blanche, insipide, brillante en quelques endroits, difficilement soluble dans l'eau commune, & qui craquoit sous la dent; ce qui marque la sélénite. Cette pellicule augmentoit d'épaisseur, se brisoit & se précipitoit au fond. L'eau est devenue plus acre & d'une couleur plus foncée.

Cette pellicule est devenue moins fragile & moins brillante, alors M. le Monnier a versé l'eau par inclination, & en a séparé le sédiment. Remettant ce qui restoit d'eau sur le feu, il ne s'est rien crystallisé, il est resté une eau mere extremement âcre, bitumineuse & salée; il en a séparé & fait sécher le second sédiment qui avoit l'âcreté du sel alcali fixe, & qui, outre cela, étoit considérablement salé. Versant quelques gouttes d'huile de vitriol sur le premier sédiment, il s'est fait sentir une odeur d'esprit de sel marin, sans aucune vapeur; elle n'a plus eu aucune action sur le reste de la résidence.

La même huile de vitriol versée goutte à goutte sur le second sédiment a excité une ébullition très-vive, accompagnée de vapeur d'esprit de sel. Ce mélange, délayé dans l'eau commune, évaporé & crystallisé, a donné du sel de Glauber.

Le second sédiment, fondu dans l'eau commune, a donné du sel marin, quelques crystaux qui ont paru du sel de Glauber, & une terre alcaline, qui, vraissemblablement, est la base du sel marin, puisqu'avec l'huile de vitriol, elle a donné du sel de Glauber. Ce dernier se trouve naturellement dans ces eaux, mais en petite quantité, ce qui fait qu'elle ne sont pas purgatives.

Deux parties de ce second sédiment mêlées avec trois parties de salpêtre, & une de soufre, ont détonné avec explosion.

Ce même sédiment, mêlé avec une dissolution de sel ammoniac, a développé l'alcali volatil qui frappoit vivement l'odorat.

Une once de bon esprit de vin versé sur deux dragmes de l'eau mere, a précipité une matiere grumelée, saline & semblable à la seconde résidence, l'esprit de vin est devenu gras, & d'une couleur orangée.

L'huile de vitriol versée sur la même eau mere a produit des vapeurs d'esprit de sel, & s'est noircie comme de l'encre.

De toutes ces expériences, M. le Monnier conclud que ces eaux contiennent de la sélénite, du sel marin, du sel alcali minéral, un peu de sel de Glauber, & une matiere grasse & bitumineuse.

Il passe ensuite à un moyen plus sûr de connoître leur utilité, ce sont les observations qu'il a faites sur lui & sur

les autres, des effets qu'elles produisent sur le corps humain, soit lorsqu'on les boit ou qu'on s'y baigne, & il trouve qu'en général elles excitent la sueur, ou provoquent les urines; mais ne sont presque jamais purgatives.

Les bains du *Mont d'Or* sont utiles contre les rhûmatismes, les sciatiques, certaines paralysies, pour amollir & fondre les tumeurs extérieures, & déterger les vieux ulceres. On emploie la douche avec succès, pour rétablir le mouvement dans les articulations, humecter les tendons, & ranimer la chaleur dans les parties affoiblies par quelques accidens. Les eaux de la fontaine appellée la Magdelaine, ont depuis quelques années beaucoup de réputation pour guérir l'asthme, & fortifier les poitrines délicates : on y envoie des phthisiques, & souvent même avec succès: mais M. le Monnier croit que le voyage, l'usage du lait fort fréquent dans ces Montagnes, l'air qu'on respire dans ce vallon, ou le barometre n'est élevé que de vingt-quatre pouces & demi, & où la température varie à chaque instant du froid au chaud, & du sec à l'humide, contribuent plus au rétablissement de ces poitrines, que l'usage de ces eaux, qu'il ne regarde cependant pas comme inutiles.

Il finit l'énumération de leurs vertus par un exemple bien avantageux pour elles, c'est celui d'un Laboureur, âgé de soixante ans, qui y vint presque perclus d'un rhûmatisme, & d'une goutte sciatique, & qui, au sixieme bain, se trouva en état de s'habiller seul, & de marcher.

Des eaux de Plombieres.

Les eaux de *Plombieres*, en Lorraine, sont dans un Bourg qui porte ce nom, au pié du Mont-Voges, à cinq lieues d'Epinal, à deux de Remiremont, & à trois de Luxeuil en Franche-Comté. Les médailles, les inscriptions & d'autres monumens de ce genre; que l'on découvre, de tems en tems, dans les ruines des anciens bâtimens, prouvent que ces eaux étoient en recommandation chez les Romains. Les édifices qu'ils y avoient fait construire pour la conservation des eaux, & la commodité des malades, & que les malheurs des tems avoient détruits, ont été rétablis plusieurs fois par les Rois de France, les Empereurs, & en dernier lieu par les Ducs de Lorraine.

On y compte quatre bains principaux. Le premier & le plus considérable est long de huit piés, large de trois, & profond de quatre. Le second, est le bain des pauvres ou des gouteux, les eaux en sont moins chaudes que celles du précédent. Le troisieme, que l'on nomme du Chêne, dont les eaux servent principalement pour les usages internes. Le quatrieme, enfin, est celui de la Reine.

Berthemin reconnoît dans les eaux de ces bains, du soufre, du bitume, de l'alun, du plomb, & du nitre; & Rouvrois dit, qu'après l'évaporation elles laissent un résidu salin & blanc, qui a le gout du sel marin.

On s'en sert avec beaucoup de succès, tant en bains qu'en boisson, dans la céphalalgie, le vertige, l'affection hypocondriaque, l'affoiblissement de la mémoire, la paralysie, les convulsions, la contraction & le tremblement des membres, dans le rhûmatisme, la foiblesse d'estomac, le sable & le gravier des reins, & de la vessie, les obstructions du mésentere, du foie & de la rate, contre l'ictere; les pâles couleurs, les écrouelles, la sciatique, la colique & la goute provenante d'une cause froide, dans les ulceres, les fistules, la carie, toutes les maladies de la peau, les hémorrhoïdes, &c.

Lisez sur les eaux de Plombieres, *Discours des eaux chaudes & bains de Plombieres, divisé en trois Traités, &c.* par Dominique Berthemin, D. M. Nancy 1615. *in-octavo*, *p.* 167. *Petit Traité, enseignant la vraie & assurée méthode pour prendre les bains, la douche, l'étuve, & les eaux, chaudes & froides, minérales de Plombieres*, par Rouvrois, D. M. 1685. *in-octavo*, *p.* 77. *Traité des eaux de Plombieres*, par Richardot, Medecin du Duc de Lorraine, 1722.

Des Eaux de Porcet.

A peu de distance d'Aix-la-Chapelle, en sortant par la porte méridionale; il y a un village qui a pris le nom de *Porcet*, du grand nombre de porcs qu'on y élevoit autrefois. On trouve une vallée qui s'étend de l'orient au couchant, entre deux hautes montagnes, dans laquelle il y a plusieurs fontaines d'eau bouillante, revêtues de maçonnerie, comme des puits; on en compte jusqu'à quatorze, qui ont des maisons adjacentes; la quinzieme qui est abandonnée aux pauvres, est en plein air. Leurs vertus sont les mêmes que celles d'Aix-la-Chapelle, & on s'en sert de la même maniere. Voyez ce que nous avons dit plus haut de ces dernieres.

Des Eaux de Premeaux.

Les eaux de *Premeaux* en Bourgogne sont limpides, d'un gout assez agréable, légerement détersives, d'une odeur bitumineuse, approchant de celle du succin; à peine sur chaque livre, laissent-elles deux grains d'un sédiment d'un gout salé, ainsi que la trouvé du Clos par l'analyse.

Voyez le *Traité des eaux de Prissei & de Premeaux*; Dijon, 1661. *in*-12.

Des Eaux de Saint-Amand.

Les eaux ou les bains de *Saint-Amand* en Flandre, se trouvent auprès de l'Abbaye de ce nom, entre Valenciennes & Tournai. La fontaine qui les fournit se nomme *bouillons*, à cause des fréquentes ébullitions qu'on y remarque. On trouva dans cette fontaine plus de deux cens Statues antiques de bois, que les uns prirent pour des Idoles des Payens, & les autres pour des Images de Saints, que l'on y avoit cachées; pour les soustraire à la fureur des Iconoclastes. Les eaux *de Saint-Amand* sortent de deux sources. Elles sont limpides, tiedes, d'une odeur sulphureuse, presque insipides; elles ne fermentent ni avec l'acide du vitriol ou du soufre, ni avec les alcalis; elles ne prennent aucune teinture par le mélange de la noix de Galle, des feuilles de chêne ou du vitriol. Le sédiment qu'elles laissent après l'évaporation, est salin, & de couleur de brique; sur chaque livre d'eau on obtient dix grains de ce sédiment, dont huit sont une terre cendrée, & les deux autres sont très-blancs, salins, amers; & ressemblans au nitre. Ce sel exposé à l'air s'y fond, & crystallise comme le nitre: il change en verd comme les alcalis la teinture de violettes: il se fond quand on le met sur un fer rouge; sans aucune détonation: il n'altere point la dissolution du sublimé corrosif; ni la rougeur de la teinture de tournesol mêlée avec des acides. La terre est très-alcaline & un des plus forts absorbans. Les vapeurs qu'exhalent ces eaux sentent le soufre, la poudre à canon ou les œufs couvis; elles tachent & noircissent l'argent par le soufre qu'elles contiennent; aussi regarde-t'on ces eaux comme sulphureuses, nitreuses & ferrugineuses.

Ces eaux, qui sont très-légeres passent pour rafraîchissantes, laxatives, apéritives, diurétiques, &c. on les recommande contre le calcul, la cachexie, la colique, le rhumatisme, la diarrhée, les obstructions des visceres qui proviennent d'une cause acide, les dérangemens des flux hémorrhoïdal ou menstruel, les pâles couleurs, les fleurs blanches, les affections hystériques, le scorbut, la

la gonorrhée, & la plûpart des maladies de la poitrine.

On les prend le matin depuis le mois d'Avril jusqu'au mois de Novembre. On fait précéder les remedes généraux, & on en fait usage pendant 15 ou 20 jours en commençant par cinq verres & montant jusques à 12 ou 16. Si elles ont de la peine à passer, on en hâte l'évacuation, en y ajoutant quelques scrupules du sel minéral qu'on retire de la fontaine même.

On peut consulter au sujet des eaux minérales *de Saint-Amand, la Fontaine minérale de Saint-Amand*, par François de Heroguel, D. M. à Valenciennes 1690. *in-8°.* p. 167. *Traité des Eaux minérales de Saint-Amand*, par Mignot, à Valenciennes, 1699. p. 62. *Traité des Eaux minérales de la Fontaine des Bouillons-lès-Saint-Amand en Flandre*, par Brassard à Lille 1714. *in-8°.* p. 85.

Des Eaux de Vic Carlandois.

Les eaux de *Vic Carlandois* en Auvergne sont limpides & d'une saveur aigrelette. Une livre mise en évaporation laisse environ dix grains d'un sédiment muqueux & salé dans lequel suivant du Clos, il y a près de la moitié de nitre.

Chomel a retiré d'une livre de ces eaux par l'évaporation jusqu'à une dragme de sédiment qui contenoit deux scrupules d'un sel nitreux.

Des Eaux de Vichi.

Vichi est un endroit du Bourbonnois, célébre par ses eaux minérales. Celles de la source de la grande grille de fer, sont limpides, d'une odeur forte, & d'une saveur un peu nitreuse. Suivant du Clos on en retire d'une livre près de 54 grains de sel, & quelques grains de terre.

Il y a sept sources à *Vichi*, qui sont peu éloignées les unes des autres; la premiere s'appelle *le grand Puits quarré*; la seconde *le petit Puit quarré*; la troisieme, *celle de la grande grille de fer*; la quatrieme, *le gros Boullet*; la cinquieme & la sixieme, *les deux Fontaines garnies*, ou les *petits Boullets*; la septieme, *la Fontaine des Celestins*. Cette derniere est froide; la quatrieme & la cinquieme sont à peine tiedes; la troisieme est plus que tiede; la seconde est très-chaude, & la premiere l'est encore davantage.

Les eaux de ces différentes sources different, quand on les y puise, de saveur ainsi que de chaleur. Les eaux des *Puits quarrés* sont insipides; celles de la *Grille* sont d'une saveur salée qui tire sur l'amer: celle du *Gros Boullet* est plus salée, mais laisse moins d'amertume: celle des *Fontaines garnies* pique assez vivement la langue: enfin celle des Celestins est de toutes la plus salée. Toutes ces eaux quelque tems après avoir été puisées, se ressemblent & sont absolument insipides.

Le résidu que l'on obtient de ces eaux par l'évaporation, est une substance saline & légere, amere, qui se dissout promptement dans l'eau chaude, & lentement dans l'eau froide: mais très-vîte dans l'esprit de vinaigre avec lequel elle fait effervescence. Cette portion saline séparée de la terre, est d'un blanc de neige. Plus on la purifie par des lotions réitérées, plus elle perd de son goût. Ce sel dissous dans l'eau & évaporé jusqu'à pellicule, se forme en crystaux, droits, aigus & diaphanes, qui perdent leur transparence étant exposés au Soleil. Jetté sur le feu, il ne décrépite ni ne détonne. Il fermente plus ou moins avec les différens acides. Il ne fait aucune effervescence avec les sels lixiviels, sulphureux & alcalins. Sa dissolution teint en verd le sirop violat, & rend laiteuse la solution de sublimé corrosif, & fait un précipité de couleur d'orange, selon que ces eaux sont plus ou moins piquantes sur la langue, & purgatives; elles prennent une teinture plus ou moins foncée, & tirant sur le couleur de rose par l'addition de la noix de galle, des myrobolans, ou des feuilles de chêne. En hiver elles se recouvrent d'une pellicule grasse & épaisse, qui n'a aucune saveur sensible, qui n'est point inflammable, & qui étant desséchée, tombe en écailles semblables à du pain-à-chanter.

Cette substance étant dissoute dans de l'eau commune passée au travers d'un papier gris, comme une dissolution de sels, & évaporée, laisse au fond du vaisseau une terre très-subtile; d'où il est naturel de conclurre que cette terre a été élevée au haut de la source par les autres principes qui étant plus spiritueux se dissipent; & à la superficie de laquelle le froid l'a fait se réunir & surnager. La difficulté même que les parties spiritueuses ont à pénétrer l'air dans le froid, est cause qu'elles s'arrêtent au-dessus des sources, où elles troublent l'atmosphere, le rendent chargé de vapeurs, & d'une odeur très-forte, ce qui n'a pas lieu pendant l'Eté; car alors elles se répandent au loin & même jusqu'à trois lieues au-delà, où étant senties par les bestiaux qui pâturent, elles les attirent vers leurs sources, des eaux desquels ils sont très-avides.

Il résulte de tout ce qui vient d'être dit, que les eaux de *Vichi* sont chargées d'un sel alcalin approchant du nitre des Anciens.

Par l'analyse qu'en a faite M. Geoffroy, deux livres d'eaux de *Vichi* mises en évaporation à un feu doux ont donné 126 grains d'un sédiment salin, qui fermentoit avec tous les acides; & dont on retiroit un sel acre & lixiviel chargé d'un peu de soufre; ce qui paroissoit par l'éclat que rendoit cette matiere; quand dans un lieu obscur, on la jettoit sur un fer rouge; il étoit aussi accompagné d'un sel vitriolique.

Suivant le rapport de M. Burlet, l'eau des *Puits quarrés* est si chaude que la liqueur du thermometre qui étoit à 24 lignes de baut, quand on l'y plongeoit, s'éleve ensuite jusqu'à 57. Dans les puits elle est blanchâtre & trouble; elle paroît plus claire dans les verres. Elle répand une odeur forte & qui sent le soufre brûlant. Sa saveur est piquante & desagréable. Elle conserve longtems sa chaleur, elle fait effervescence avec la dissolution d'alun, & l'esprit de vitriol, elle se trouble avec l'eau de chaux; elle ne teint point en rouge le papier bleu, & à peine s'altere dans sa couleur par le mélange de la noix de galle en poudre. Elle ne produit aucun changement dans la couleur de la teinture de tournesol, elle change en verd celle du sirop violat, & de quatre livres, on en a retiré par l'évaporation deux dragmes & 60 grains.

L'eau *de la grande grille de fer* ne differe point de la précédente, sinon en ce qu'elle répand une odeur qui approche de celle du nitre fondu.

Celle du *gros Boullet* n'est que tiéde, & peu limpide; elle est d'une saveur acre & d'une odeur ferrugineuse. Elle donne en déposant un limon noirâtre, qui étant desséché & pulvérisé contient des particules de fer que le couteau aimanté attire. Elle purge plus que les précédentes, & contient sur chaque pinte 18 grains de plus de sédiment. Elle est la seule, comme la plus énergique, que l'on transporte dans les contrées éloignées.

L'eau *des Fontaines garnies*, ou *des petits Boullets*, est froide, d'une saveur un peu acide, moins salée que les superieures. L'on s'en sert avec succès dans la jaunisse, les coliques néphrétiques, &c.

L'Auteur que nous avons cité en dernier lieu, reconnoît dans ces eaux un sel qui approche du nitre des Anciens, mêlé avec du soufre ou du bitume, que l'on apperçoit en jettant le sédiment sur des charbons ardens; car après y avoir légerement décrépité, il donne dans un lien obscur une flamme bleuâtre qui sent la poudre à canon. La partie terreuse séparée de la saline, & mise en infusion dans de l'esprit de vin, donne une pellicule grasse & onctueuse qui le recouvre. Il y a de plus des parcelles ferrugineuses. Quant à la partie vitriolique, il n'est pas possible de la démontrer aux yeux à cause

de sa volatilité : mais on est fondé à la soupçonner, par leur goût piquant, & par la teinture qu'elles prennent par le mélange avec la noix de galle.

Les eaux de *Vichi* en général sont apéritives & purgatives, plus ou moins selon qu'elles sont de telle source. Les eaux des puits quarrés & celles de la grande grille, sont les moins purgatives : mais par leur qualité balsamique, elles conviennent dans les maladies de la poitrine & de l'estomac aux gens délicat. L'eau du gros Boulet est plus pénétrante, & par conséquent préférable dans les cas d'obstruction. L'eau des Céléstins, quoique froide, pousse fortement par les urines. Celle des Fontaines garnies tient le milieu entre les autres par rapport aux vertus cathartiques & diurétiques.

L'eau des puits quarrés ne purge que foiblement & rarement d'autres que ceux qu'une complexion foible rend faciles à purger. Elle nettoye les dents, du tartre dont elles se chargent, fortifie les gencives ; en désobstruant les organes salivaires, elle augmente la sécrétion de cette humeur ; elle remédie à la paralysie de la langue, en la fortifiant; elle resserre la luette trop lâche, augmente l'appétit, corrige les vices de l'estomac, soulage dans les coliques venteuses des intestins, de l'estomac, ou produites par la bile, ainsi que dans la colique néphrétique; elle leve les obstructions du foie, de la rate, des reins & du mésentere; elle soulage dans la coqueluche, l'asthme & l'hydropisie de poitrine. Elle est utile quand on la fait précéder la diete blanche, dans ceux qui sont attaqués de crachement de sang, & dans les écoulemens immodérés des regles ou des hémorrhoïdes. Elle prévient l'apoplexie, dissipe l'hydrocéphale commençante, la douleur de tête invétérée, le tintement d'oreilles & les ulceres. Elle rétablit l'odorat affoibli ou perdu, & est bonne dans plusieurs maladies des yeux.

L'eau de la grande Grille de fer a les mêmes vertus que la précédente, si ce n'est qu'elle est plus chargée d'un principe terreux ; au lieu que la premiere étant plus spiritueuse, convient davantage dans les maladies internes.

Ce qui prouve qne cette derniere est plus chargée de terre, ce sont les concrétions terreuses que l'on trouve dans les canaux, & qui fermentent avec les acides.

Celle des fontaines des gros & des petits Boulets, produit les mêmes effets que celle des sources précédentes. Cependant elle évacue plus puissamment par les selles & par les urines, suivant le tempérament des malades. Elle guérit l'ictere, les fievres quartes & doubletierces, les ulceres aux reins & à la vessie ; les abscès de l'estomac, des intestins & du mésentere. Elle remédie à la suppression des regles, à la cachexie, aux pâles couleurs, & à la leuco-phlegmatie qui en sont souvent des suites, aux fleurs blanches, à l'hydropisie, à la suffocation hystérique, à la stérilité, à la gonorrhée, &c.

On prend les eaux de *Vichi* non-seulement en boisson, mais en bains & douche. On les emploie utilement de ces deux dernieres manieres dans les tumeurs occasionnées par une matiere froide, dans le rhumatisme, la sciatique, la goute, pourvu qu'ils proviennent d'une cause froide ; dans la cachexie, la leuco-phlegmatie, le tremblement des membres, la paralysie, excepté celle qui doit son origine à la colique de plomb ou des peintres ; car l'usage intérieur des eaux est alors plus utile; de sorte qu'à peine en voit-on un seul malade qui n'y trouve sa guérison. Toutes les maladies de la matrice qui ont une cause froide, comme le relâchement de ses ligamens, &c. les maladies de la peau, telles que la gale, la gratelle, &c. sont soulagées par les bains & la douche. On se trouve bien dans les écrouelles, en particulier de se faire appliquer le limon des sources sur les tumeurs, il les discute.

Consultez sur les eaux de Vichi, *Traité des Eaux de Vichi, par Marechal*, à Moulin, 1644. *in*-8°. *Description des Eaux minérales de Vichi en Bourbonnois, contenue en une Lettre écrite à M. de Basville*, par Antoine Joli, Docteur en Medecine, Paris, 1676. *in*-12. p. 73. *Nouveau systeme des Bains & Eaux minérales de Vichi en Bourbonnois*, par Claude Fonet, D.M. Paris, 1686. *in*-12. p. 306.

Des Eaux de Vic-le-Comte.

Les eaux de Vic-le-Comte en Auvergne, puisées à la source nommée le *Cornet*, sont très-limpides, d'une saveur aigrelette, un peu vineuse, & ne laissant point de sécheresse sur la langue après qu'on les a bues. Chaque livre donne quarante-huit grains par l'évaporation d'un sédiment blanc, dont on retire trente-deux grains de sel nitreux.

Quoique par le mélange de la noix de galle & des myrobolans elles prennent une teinture noire, ainsi que font toutes les eaux acidules qui contiennent un principe vitriolique, Duclos cependant, dans l'Analyse qu'il en a faite, n'a rien pu recueillir que d'insipide ou de légerement salé, soit que ce principe vitriolique s'évapore, ou qu'il se change par le moyen du feu.

Ces eaux, suivant Villefeu, sont chargées de quatre especes de fossiles:

1°. De bitume, qu'on reconnoît à l'odeur & au gout amer, ainsi qu'à une pellicule grasse & de différentes couleurs qui les surnage, & à l'onctuosité du limon quelles déposent.

2°. De vitriol que l'on fait y être, à cause de leur gout acidulé, de la nature du sol par où elles coulent, qui contient du vitriol, & par la liqueur acide qu'on en retire par la distilation.

3°. De fer, qui se montre par leur gout austere, & par la couleur de rouille que prennent les endroits par où elles coulent.

4°. De nitre, qui se connoît par leur goût piquant & salé, & qui surnageant ces eaux en été, s'y ramasse en crystaux que l'on peut prendre, & est sensible aux yeux dans le sédiment.

M. Chomel, qui les a analysées plusieurs fois, a obtenu sur une livre, par l'évaporation, 34 à 35 grains d'un résidu, qui, outre du nitre, contenoit encore du sel ammoniac.

Quant à leurs vertus, on les emploie avee succès dans les maladies de l'estomac, dans les obstructions du foie, de la rate & du mésentere; dans les trois especes d'hydropisie, dans la céphalalgie, dans la gale & les autres maladies de la peau; dans le tremblement des membres, le vertige, le tintement d'oreilles, l'obstruction de la matrice, la stérilité, la suppression des regles, l'affection hypocondriaque, la dyssenterie, les vers, les maladies des reins & de la vessie, la gonorrhée, &c.

Lisez par rapport à ces eaux, *Hydrologie* ou *Discours de l'Eau, auquel est amplement déclarée la vertu & puissance des Eaux médicinales, principalement de celles de Vic-le-Comte, près Riom en Auvergne*, par Jean Landrai, Parisien, Medecin du Roi, à Orléans 1614. *in*-8°. p. 304. *Bref Discours des Fontaines minérales de Vic-le-Comte en Auvergne*, par François Villefeu, Vic-le-Comtois, Lyon, 1616. *in*-12. p. 115.

De quelques autres Eaux minérales chaudes.

Les eaux de la Borboule ont donné par l'évaporation un $\frac{1}{172}$ de sédiment, dont la vingtieme partie étoit une terre brune.

Les eaux d'Evasen en Combrailles, dont le sédiment

n'étoit après l'évaporation qu'nn $\frac{1}{268}$ de la liqueur, lequel étoit comme fibreux & salin.

Les eaux de Chandes-aigues en Auvergne, n'ont laissé après l'évaporation qu'un $\frac{1}{1139}$ de sédiment, dont la moitié & plus étoit saline.

Celles de Neris en Bourbonnois, ont à peine fourni par l'évaporation un $\frac{1}{1272}$ de sédiment qui étoit salin.

Celles de Sailles le Châtean-Morand, par l'évaporation, donnent une très-petite quantité de sédiment brun, folié, d'une saveur nitreuse & lixivielle.

Les eaux de Bardon proche de Moulins, n'ont donné par l'évaporation qn'une petite quantité de terre brune, foliée & insipide.

THERMOS, Θερμὸς, de θέρω, échauffer; *chaud.* Θερμὸν, neutre, se dit tantôt d'une qualité, tantôt d'une substance, comme Galien l'observe, *Com. ad I. Aph.* 14 *Thermon*, pris pour chaleur, est de deux sortes dans Hippocrate: l'une ἔμφυτον, (*emphytum*,) de naissance ou originaire; l'autre ignée, mordante & contre nature, selon Galien, *Comm. in VI. Epid. sect.* 4. *Aphor.* 23. Le θερμὸν ἔμφυτον, ou chaleur naturelle, ou innée, étoit niée par Asclépiades, par Praxagore, par Philotime & Erasistrate, qui assuroient qu'elle étoit acquise, & non pas innée. On la définit, une substance, qui de sa nature, est, la premiere, mobile dans l'animal, comme étant engendrée & innée dès le commencement; car la nature même n'est rien autre chose qu'une chaleur innée. Le mouvement de la chaleur naturelle, tant interne qu'externe, est perpétuel: c'est pourquoi elle est toujours mobile, soit lorsqu'elle est modérément allumée, ou lorsqu'elle est modérément éteinte, comme s'exprime Héraclite. La chaleur naturelle est composée de chaleur & de froid, autrement elle ne feroit pas perpétuellement mobile; car comme il est de la nature de la chaleur de se dilater de toutes parts, & de pousser en en-haut, elle seroit bien-tôt dissipée, si elle n'étoit pas retenue & repoussée en-dedans par le froid, qui l'empêche ainsi de se détruire par son expansion. GALIEN, *Lib. de Tremor. Palpit. &c.*

THERMOSCOPIUM, la même chose que *Thermometrum.*

THERMOSPODIA, θερμοσποδία, *cendres chaudes.* DIOSCORIDE.

THEROS, θέρος, l'*Eté.*

THESIS, θέσις; position, situation ou connection des parties du corps.

THESPIANA ou THESPESIANA, Θεσπιανὴ ou Θεσπεσιανὴ; nom d'un antidote ou confection décrite par Galien, *Lib. VII. de Comp. Med. S. L. cap.* 3. & par Aëtius, *Tetrab. II. Serm.* 4. *cap.* 65. Son usage est lors des suppurations dans le thorax, & des abscès internes.

THESSALICUM SEDILE, la *chaise Thessalienne*, ainsi appellée de la Province de Thessalie, où cette façon de chaise étoit usitée. Elle est recommandée par Hippocrate, *Lib. de Artic.* pour suppléer à une machine pour la réduction d'une luxation récente de l'omoplate. Le dos de la *chaise* est perpendiculaire au siége, a ce que dit Galien; ce qui la distingue des autres siéges, & la rend propre à l'opération. Voyez-en la description d'après Hippocrate, au mot *Ambe.*

THEOU CHEIR, Θεῦ χεὶρ, *Main de Dieu*; est le nom d'un antidote fait de sang de chevre, & qu'Aëtius recommande dans la pierre & la gravelle, *Tetrab. III. serm.* 3. *cap.* 12. d'après *Philagrius.*

THEXIS, θῆξις, de θήγω, percer avec une aiguille ou autre instrument semblable; ou, comme Hesychius rend ce verbe, aiguiser ou amenuiser; piqure faite avec une aiguille. De-là cette phrase greque, καλὰ θῆξιν ῥαφεῖα, pour signifier « le traitement des plaies par « la suture, » dont parle Archigene, laquelle se trouve dans Galien, *Lib. II. κατὰ τόπ.* Il y a deux autres manieres de réunir les levres des plaies mentionnées en cet endroit; l'une par ἀγκτηριασμὸς, (*ancteriasmus*,) ou par le moyen de l'*ancter*; (voyez ce mot à son rang,) l'autre par la *syssarcosis*, c'est-à-dire, en remplissant de nonvelle chair, l'espace vuide.

THI

THISMA, lits & veines soûterraines des minéraux.

THL

THLASIAS, θλασίας, *un Eunuque*; rendu tel par la compression ou la contusion des testicules.

THLASIS, THLASMA, θλάσις, θλάσμα, de θλάω, faire une contusion; contusion ou collusion par un corps émoussé ou lourd. L'Auteur des *Definit. Med.* définit le *thlasma*, « l'enfoncement du crane sans « fracture, principalement dans les enfans, dont on « peut se faire une idée par celui d'un vase d'étain « bossué. » Ce même accident est aussi appellé θλάσις, dans Galien, *Lib. II. de Causis morborum.* Le même Auteur, dans son *Exegesis*, rend θλάσιν par τὸν ἐμβρυοθλάστην, ὅπερ καὶ πίεστρον καλεῖται, « instrument inventé « pour la contusion du fœtus mort, » qui est aussi appellé *piestron*, *Lib. I. περὶ γυναικ.* Voyez *Piestron.*

THLASPI.

Voici ses caracteres:

Le fruit est à peu près rond, applati, presque toujours environné d'un bord foliacé, & pour l'ordinaire fourchu à sa partie supérieure & divisé en deux capsules, pleines de graines plates. Les feuilles ne sont pas divisées, mais entieres.

Boerhaave compte treize especes de *thlaspi*, qui sont,

1. *Thlaspi arvense, siliquis latis*, C. B. P. 105. Tourn. Inst. 212. Boerh. Ind. alt. 2. 7. *Thlaspi*, Offic. *Thlaspi Dioscoridis*, Ger. 204. Emac. 262. Raii Hist. 1. 831. Synop. 3. 305. *Thlaspi drabæ folio*, Park. Theat. 835. *Thlaspi cum siliculis latis*, J. B. 1. 923.

Cette sorte *thlaspi* a une racine petite, blanche, fibreuse, d'où s'élevent des tiges fermes à la hauteur d'environ un pié, garnies de feuilles lisses & dentelées, qui ont une base large & se tournent en pointe aiguë. Aux sommités des tiges croissent de petites fleurs blanches à quatre feuilles, suivies de vaisseaux séminaux, gros, larges, plats & ronds, qui ont des bords foliacés, partagés en deux cellules, avec une fente au haut, où est contenue une petite graine ronde, d'un rouge brun, & d'un gout chaud & mordicant. Il vient dans les blés dans quelques endroits de la Province d'Essex, & fleurit en Mai. Sa graine est sa partie d'usage.

Il est chaud & sec, & un peu diurétique. Il provoque l'urine & les regles, & soulage dans l'hydropisie, la goute & la sciatique. C'est la graine de cette sorte qu'on doit employer dans la thériaque & le mithridate: mais comme elle est fort rare, on y peut substituer, en cas de besoin, celle de l'espece suivante. MILLER, *Bot. Off.*

On la trouve dans les terres à blé, quoique rarement. Elle fleurit en Juin. Sa partie en usage est sa graine, laquelle est petite, oblongue, noire & acrimonieuse, & est détergente & dessiccative. On l'emploie principalement pour faire percer les abscès internes, pour provoquer les regles, & pour guérir les affections isciadiques & autres semblables. DALE.

2. *Thlaspi arvense, Vaccariæ folio incano, majus*, C. B. P. 206. Boerh. Ind. A. 2. 7. *Thlaspi vulgare*, Offic. *Thlaspi vulgatissimum*, Ger. 204. Emac. 262. *Thlaspi vulgatius*, J. B. 2. 261. Raii Hist. 1. 830. Synop. 3.

305. Tourn. Inst. 212. *Thlaspi mithridaticum seu vulgatissimum, Baccariæ folio*, Park. Theat. 835.

La racine de cette sorte de *thlaspi* est petite & ligneuse : il s'en éleve des tiges tout au plus à la hauteur d'un pié, uniques ou peu branchues, garnies de feuilles vertes, longues, étroites, tendres & velues, larges vers le bas, avec deux oreilles pointues, & terminées elles-mêmes en pointe. Il a de petites fleurs en très-grand nombre, portées sur de petits épis aux sommités des tiges, blanches & à quatre feuilles, suivies de petits vaisseaux séminaux ronds, beaucoup plus petits que ceux de l'espece précédente, contenant une graine d'un brun foncé. Il croît communément dans les terres à blé, & fleurit en Mai.

La graine de ce *thlaspi*, comme on l'a observé plus haut, s'emploie fréquemment en place de l'espece précédente, parce qu'il est, comme celui-là, échauffant & dessiccatif, & qu'on croit qu'il a les mêmes vertus. MILLER, *Bot. Off.*

La graine entre dans la composition de la thériaque. Employée extérieurement, elle déterge toutes sortes d'ulceres fluans. On en fait aussi usage en qualité de ptarmique ou sternutatoire, mais rarement. Elle est mauvaise aux femmes enceintes, dont elle fait périr le fruit. SCHRODER.

3. *Thlaspi spicatum, Persicum, perfoliatum, marinum, foliis inferioribus tenuiter incisis, superioribus à caule perfoliatæ modo penetratis*, M. H. 2. 294. *Nasturtium Orientale, foliis inferioribus millefolium, superioribus perfoliatum referentibus*, T. 214.
4. *Thlaspi, capitulis hirsutis*, J. B. 2. 922.
5. *Thlaspi capsula cordata, peregrinum*, J. B. 2. 927.
6. *Thlaspi, parvum, saxatile, flore rubente*, C. B. P. 107. *Lithothlaspi quartum, carnoso, rotundo folio*, Col. 1. 279.
7. *Thlaspi montanum, sempervirens*, C. B. P. 106.
8. *Thlaspi, Creticum quibusdam, flore rubente & albo*, J. B. 2. 921. *Draba, sive Arabis, sive thlaspi Candiæ*, Dod. p. 713.
9. *Thlaspi Cappadocicum, flore albo*, H. Eyst. Æst. o. 7. F. 11. fig. 3.
10. *Thlaspi, umbellatum, arvense, amarum*, J. B. 2. 925.
11. *Thlaspi Virginianum, foliis iberidis, amplioribus & serratis*, T. 213. *Iberis, humilior, annua, Virginiana ramosior*, M. H. 2. 311.
12. *Thlaspi, arvense, perfoliatum, majus*, C. B. P. 106. *Bursa pastoria foliis perfoliatæ*, J. B. 2. 938.
13. *Thlaspi, rosa de Hiericho dictum*, M. H. 2. 328. *Rosa Hierichuntina, vulgo dicta*, C. B. P. 484. BOERH. *Ind. alt. Plant. Vol. II.*

Le *thlaspi* a un gout d'ail très-fort qui se répand par toute la bouche.

La premiere & la seconde espece ont un gout d'ail plus fort & plus pénétrant que les autres : mais les autres ne laissent pas d'en avoir aussi un peu. C'est pourquoi, la graine de cette plante entre dans la composition des remedes alexipharmaques & thériacaux, auxquels elle donnent la vertu de procurer une si forte transpiration, qu'ils sont capables, par la qualité aromatique qu'elles leur communiquent, de chasser la plûpart des poisons par la sueur ou la diaphorese ; raison pour laquelle on la recommande dans la peste. Elle est aussi anti-scorbutique, diurétique & porte à l'amour.

La troisieme ressemble à la mille-feuille, & a les feuilles de la *perfoliata* ; & sans son gout, qui est désagréable, M. Tournefort la préféreroit au cresson alenois.

La dixieme espece est extrêmement amere, & celle dont le gout est le plus pénétrant ; car si on en mâche, elle provoque une grande quantité de salive : or, toutes les plantes qui ont cet effet sont de bons apéritifs, parce qu'elles agissent de même sur l'estomac.

La onzieme est aussi fort pénétrante. Deux dragmes de graine de *thlaspi* broyée, sont un merveilleux diaphorétique dans le cas du poison, prises dans du vin du Rhin ; ou, pour la peste, dans du vinaigre. C'est aussi un bon remede dans les maladies froides. On emploie aussi la graine pour faire percer les abscès internes, & pour provoquer l'urine & les regles. Mais il n'en faut donner qu'avec bien de la précaution aux femmes enceintes, de peur qu'en excitant une trop grande commotion dans l'utérus, elle ne procure l'avortement. Employée extérieurement par forme d'inspersion, elle nettoye & déterge les ulceres. On en applique aussi dans les douleurs de sciatique, & elle entre dans la thériaque.

Toutes les plantes tétrapétales à silique, depuis le *crambe* jusqu'au *cakile*, étant mâchées, affectent la bouche d'une sorte d'acrimonie mordicante, & ont toutes de la chaleur & une odeur fétide, qui n'est point celle d'une herbe, mais celle de l'oignon ; aussi pourrissent-elles de même. Conséquemment aussi ces plantes ont beaucoup plus de sel volatil que d'autres ; & sont toutes, par cette raison, anti-scorbutiques, & utiles dans les humeurs froides & visqueuses. De ce que ces plantes portent à l'amour, il s'ensuit qu'elles sont échauffantes, sudorifiques & diaphorétiques ; qualités qui font qu'elles combattent l'acide. Mais par ces mêmes raisons, il ne faut point employer ces plantes dans les maladies chaudes : aussi viennent-elles presque toutes dans des pays froids. Si les parties aromatiques de ces plantes sont d'une grande subtilité, c'est une marque qu'elles sont d'une qualité diaphorétique : si c'est leur acrimonie qui se montre le plus, c'est qu'elles sont sudorifiques. Aucunes ne sont malfaisantes : toutes sont également bonnes & utiles, lorsqu'un phlegme ou un acide indolent prédominent. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

THLASPI, est aussi le nom de plusieurs sortes d'*alysson* & de *thlaspidium*. Voyez chacun de ces mots à son rang.

THLASPI CLYPEATUM, est aussi le nom de l'*Ionthlaspi, minimum, spicatum lunatum.*

THLASPI FATUUM. Voyez *Bursa pastoris.*

THLASPI SAXATILE, nom de l'*Ionthlaspi, luteo flore, incanum montanum*, &c.

THLASPI UMBELLATUM, nom du *Nasturtium sylvestre Dalecampii.*

THLASPIDIUM.

Voici ses caracteres :

Le fruit est en quelque façon double, lisse, distingué en deux parties, séparées par une cloison, dont chacune contient une graine unique, qui pour l'ordinaire est d'une figure oblongue & plate.

Boerhaave en compte sept sortes, qui sont,

1. *Thlaspidium fruticosum, folio leucoii, semper florens*, 214. *Thlaspidium latifolium, platycarpon, leucoii folio*, Rar. 55.
2. *Thlaspidium, fruticosum, leucoii folio variegato, sempervirens*, T. 215.
3. *Thlaspidium, hirsutum, calyce floris auriculato*, T. 214. *Thlaspi bifurcatum, villosum, flore calcari donato*, C. B. P. 107. Prodr. 49. *Leucoium montanum, flore pedato*, Col. p. 2. 61.
4. *Thlaspidium Raphani folio*, T. 214. *Thlaspi biscutatum Raphani, aut Irionis folio*, Bocc. Rar. 45.
5. *Thlaspidium, Monspeliense, Hieraci folio hirsuto*, T. 214. *Thlaspi, biscutatum, asperum, Hieracifolium & majus*, C. B. P. 107. *Lunaria biscutata*, J. B. 2. 935. *Leucoium biscutatum, asperum, Hieracifolium, majus*, M. H. 2. 249.
6. *Thlaspidium, Apulum, spicatum*, T. 215. *Thlaspi bis-*

cutatum, *asperum minus*, C. B. P. 107. *Jondraba*, *Apula alyssoides spicata*, Col. p. 1. 286. *Leucoium biscutatum*, *asperum*, *minus*, M. H. 2. 249.

7. *Thlaspidium annuum*, *flore pallidè luteo*, T. 214. *Thlaspi biscutatum*, *annuum*, *asperum*, H. R. Par. Boerh. *Ind. alt. Plant. Vol. II.*

Le nom du *thlaspidium* est dérivé de celui du *thlaspi*, auquel il ressemble beaucoup. C'est une plante légumineuse, qui n'est d'aucun usage en Medecine. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

THLIBIÆ, de θλίβω, *comprimer*; ceux dont les testicules ont été écrasés.

THLIPSIS, θλῖψις, de θλίβω, *comprimer*, *compression*. Θλῖψις ςομάχε, dans l'*Isagoge pulsuum* de Galien, est une compression causée à l'estomac par les alimens, qui ne nuisent que par leur excessive quantité, sans qu'ils aient aucune mauvaise qualité. ou par l'affluence d'humeurs, sans acrimonie, sur cette partie.

T H O

THOCOS, θῶκος. Voyez *Thacos*.

THOLEROS, θολερὸς, de θόλος, limon; *trouble*, *sale*, *fangeux*. Θολερὸν πνεῦμα, « une respiration trouble, » est traduit dans l'*Exegesis* de Galien par μέγα καὶ διεδιωγμένον, « une respiration grande & élevée (on vive). » On rencontre cette même expression, *Lib. de Humoribus*, & dans plusieurs endroits du *Prorrhet.* & des *Coac.* Quant à sa signification, voici ce qu'en dit Galien, *Comment. II. in Prorreth.* τὸ δὲ θολερὸν πνεῦμα τι ποτὲ δηλοῖ τῶν ἀσαφῶν ἐςὶ, &c. « Quant au θολερὸν πνεῦμα,
« on ne voit pas bien clairement ce qu'il signifie, d'au-
« tant moins qu'il ne se rencontre nulle part dans les
« *Prognostics*, ni dans les *Aphorismes*, ni dans aucun au-
« tre Ouvrage non-suspect de supposition. Si l'on veut
« qu'Hippocrate employât le θολερὸν πνεῦμα, dans le
« même sens que θολερὸν ἔρον; urine trouble, nons sa-
« vons bien ce que veut dire ce dernier, par le sens
« que donnent aux épithetes de trouble & de sale, ceux
« qui les appliquent, à l'eau, & par Hippocrate lui-
« même, qui dit qu'elle est semblable, à l'urine dont
« le sédiment est troublé, on à l'urine des chevaux de
« charette: mais cela ne nous fait point entendre ce
« que peut signifier une respiration trouble ou sale;
« car personne n'a jamais appellé l'air trouble (θολερὸς)
« dans le même sens qu'on dit que de l'eau est trou-
« ble, à moins qu'on ne veuille dire qu'il est rempli
« de vapeurs; ce qui est, en effet, le sens que quel-
« ques-uns donnent à cette expression, disant, que
« comme dans une syncope nous observons une effu-
« sion de sueur au-dehors, de même dans la résolution
« des parties internes, il se fait un écoulement d'hu-
« meurs en-dedans, & que par cette raison il sort avec
« la respiration une grande quantité de vapeurs. »

Galien s'exprime ailleurs à peu près de même, & s'efforce de prouver qu'Hippocrate n'avoit point écrit θολερὸν πνεῦμα. Et sur la fin de son *Comment. II.* sur le *Prorreth. T.* 42. il dit, comme dans le passage que nous venons de rapporter, qne « ce θολερὸν πνεῦμα, est
« nn terme fort énigmatique, & que dans cet en-
« droit il paroît raisonnable de l'entendre de l'expi-
« ration; mais que quelques-uns ont voulu qu'il signi-
« fiât des rôts, & d'autres flatuosités. Nous avons dé-
« ja dit plus haut, ajoute-t-il, que quelques-uns ren-
« dent θολερὸν par δυσῶδες, fétide, & d'autres par ἀτ-
« μῶδες. vaporeux. » (Voyez *Thaleros.*)

Le même Auteur, *Lib. de Trem. Palpit. &c.* appelle dn nom de θολερὸν πνεῦμα, un souffle ou vent grossier, épais, sombre & nébuleux, contenu dans les muscles ou en-dedans de la peau, & qui provient de quelque cause réfrigérative, condensante & emplastique: il oppose à ce souffle grossier celui qui est ténu, pur & limpide.

Hippocrate applique aussi, fort souvent, l'épithete de θολερὸς, trouble, à l'urine, & même aux selles, aux régles & aux crachats: & ce mot, dans tous ces cas, signifie sordide, limoneux, féculent.

THOLOS, θόλος, limon. Mais Galien emploie aussi ce terme pour signifier une espece de bandage pour la tête.

THORA, nom du *Rannuculus cyclaminis folio*, *Asphodeli radice majore*.

THORACICA, remedes propres pour les maladies du thorax ou de la poitrine.

THORAX, la poitrine.

Par le *thorax* nous entendons communément toute la partie du corps qui répond à l'étendue du sternum, des côtes & des vertebres du dos, tant en-dehors qu'en-dedans.

Le *thorax* se divise en partie antérieure appellée communément la poitrine; partie postérieure qu'on appelle le dos; & parties latérales, qu'on appelle les côtés droit & gauche.

Les parties externes du *thorax*, outre la peau & la membrane adipeuse, sont principalement les mamelles & & les muscles qui couvrent les côtes, & remplissent les intervalles qu'elles laissent. Aux mamelles on voit les papilles ou mamelons, qui sont tous deux environnés d'un petit cercle coloré. Les muscles sont les grands & petits pectoraux, les soûclaviers, les grands dentelés, les dentelés supérieurs postérieurs, les très-larges du dos, & les vertébraux; auxquels on peut ajouter les muscles qui couvrent l'épaule.

Les parties internes du *thorax* sont contenues dans la large cavité de cette portion du tronc, que les Anciens appelloient le ventre du milieu, mais que les modernes nomment simplement la cavité de la poitrine. Cette cavité est tapissée d'une membrane qu'on nomme pleure, & divisée en cavités latérales par une cloison membraneuse appellée médiastin, qui est une production de la duplicature de la pleure.

Les parties contenues dedans sont le cœur, le péricarde, le tronc de l'aorte, la grande arcade de l'aorte, les troncs des arteres carotides, les arteres soûclavieres, les troncs des arteres vertébrales & axillaires, la portion supérieure de l'aorte descendante, les arteres intercostales, la veine cave supérieure, la veine azygos, les veines soûclavieres, les troncs des veines jugulaires, vertébrales & axillaires, une portion de la trachée-artere, & de l'œsophage, le canal lacté ou thorachique, les poumons, l'artere pulmonaire, les veines pulmonaires, &c.

Les arteres & les veines qui appartiennent particulierement au *thorax*, sont celles qui suivent.

Les arteres & les veines thorachiques supérieures & inférieures.
Les arteres & les veines mammaires, externes & internes.
Les arteres & les veines intercostales, supérieures & inférieures.
Les arteres & les veines spinales, avec les sinus veneux du canal de l'épine.

Les nerfs distribués au *thorax* sont ceux qui suivent.

Les nerfs sympathiques moyens ou la huitieme paire.
Les nerfs sympathiques universaux, communément appellés intercostaux.
La derniere paire cervicale.
Les douze paires dorsales.
Les nerfs diaphragmatiques.

La cavité du *thorax* est terminée en embas par le diaphragme, qui le sépare de l'abdomen.

Toute l'étendue du *thorax* est terminée dans un sujet vivant, non-seulement par le sternum, les vertebres du dos & les côtes, mais aussi par tout l'espace contenu entre les articulations des deux bras avec les épaules & la clavicule; & de cette maniere le dehors du *thorax* est plus large en haut qu'embas dans un sujet bien constitué, qui a les os garnis d'une quantité suffisante de chair.

Cette largeur de la partie supérieure de la poitrine est dûe aux grands muscles pectoraux & aux très-larges du dos vus directement par devant ou par derriere. Mais en regardant la poitrine de côté, elle paroît plus étroite en-haut qu'embas, non-seulement dans un sujet entier, mais même après qu'on en a ôté tout ce qui couvre les côtés du *thorax*, & même dans les squeletes.

Les tégumens communs du *thorax* sont une continuation de ceux de l'abdomen; & le côté convexe de cette partie du corps est aussi couvert de différens muscles. En-devant on trouve les grands & les petits pectoraux, une portion des scalenes & des obliques externes de l'abdomen. Par derriere nous avons les muscles qui couvrent les deux côtés de l'épaule, les dentelés postérieurs, & une partie des sacrolombaires, les très longs du dos, les vertébraux, &c. De toutes les parties externes du *thorax*, il n'y en a que deux dans le corps humain qui lui soient particulieres, à savoir les deux éminences, qu'on appelle les mammelles.

Les parties dures qui forment les parois de la cavité du *thorax*, sont les douze vertebres du dos, toutes les côtes & le sternum. Les parties molles qui garnissent les parois, sont la membrane appellée pleure, qui tapisse la cavité, & les muscles intercostaux, sternocostaux, & le diaphragme.

Toutes ces parties, tant dures que molles, prises ensemble, font comme une cage, à peu près de figure conique, applatie en-devant, enfoncée sur le derriere, & partagée comme en deux loges, par la figure des vertebres du dos, & terminée embas par une base en large arcade inclinée sur le derriere. Les muscles intercostaux remplissent les interstices d'entre les côtes, & garnissent ainsi les côtés de la cavité. Elle a pour base le diaphragme; & la pleure qui couvre sa surface intérieure forme de plus le médiastin, qui la divise en deux portions, l'une à droite, & l'autre à gauche.

Pour les mammelles, Voyez *Mamma*.
Pour la pleure & le médiastin, Voyez *Pleura*.
Pour le thymus, Voyez *Thymus*.
Pour le cœur, Voyez *Cor*.
Pour les poumons, Voyez *Pulmones*.
Pour l'œsophage, Voyez *Œsophagus*.
Pour le canal thoractique, Voyez l'art. *Chylus*.

M. Monro nous dit que les côtes, (ainsi nommées du Latin *costæ*, comme pour signifier qu'elles sont les gardiennes des principaux organes de la machine animale, le cœur & les poumons,) sont de longs os courbés, placés sur les côtés du *thorax*, dans une direction oblique, tendante obliquement en embas, par rapport à l'épine. Leur nombre est pour l'ordinaire de douze sur chaque côté, mais il s'en trouve souvent une de plus ou de moins. Pour moi, dit-il, je n'en ai jamais vu que douze: mais dans le squelete d'un enfant d'environ huit ans, que j'ai depuis peu à moi, j'ai trouvé la quatrieme & la cinquieme côte du côté gauche, prises ensemble à leur racine, de la longueur d'un pouce; & lorsque je les ai eu divisées, elles m'ont paru toutes semblables, aux côtes de l'autre côté, qui n'avoient rien d'extraordinaire.

Les côtes sont toutes convexes en-dehors, & concaves en-dedans, & sont lissées de ce côté par l'action des parties internes, qui par cette raison, peuvent les heurter sans danger. Les extrémités des côtes sont plus rondes près des vertebres, que sur le devant, où elles s'élargissent & s'applatissent, elles ont un bord supérieur & inférieur, qui tous deux ont des inégalités formées par l'action des muscles intercostaux, qui y sont insérés. Ces muscles étant tous à peu près d'égale force, & également tendus dans les interstices des côtes, s'il arrive que les extrémités de ces os soient rompues par une fracture, ils empêchent qu'ils ne se déplacent au point d'interrompre le mouvement des organes vitaux.

Le bord supérieur des côtes est plus obtus & plus rond que l'inférieur, qui, dans son côté interne, a une longue fosse ou rainure, où sont logés les vaisseaux & les nerfs intercostaux. Ce canal n'est pas cependant remarquable aux deux extrémités des côtes: car à l'extrémité postérieure ou à la tête, les vaisseaux n'ont point encore atteint les côtes; à l'extrémité antérieure, ils sont divisés en branches pour fournir aux parties d'entre les côtes; ce qui fait voir aux Chirurgiens qu'il est beaucoup plus sûr de faire l'opération de l'empyeme, sur les côtés du *thorax*, que près du dos ou à la poitrine, quand il n'y auroit pas d'autre raison pour se déterminer sur le choix de l'endroit.

A l'extrémité postérieure de chaque côte est formée une petite tête divisée au milieu par une ligne saillante, qui y fait deux plans ou surfaces creuses, dont l'inférieure est la plus large & la plus profonde. Les deux plans sont joints aux deux différentes vertebres, & la ligne saillante s'enfonce dans un cartilage qui la reçoit. A une petite distance en-deçà de cette tête, on trouve sur la surface externe, une petite cavité, où sont logées des glandes mucilagineuses, & l'os à sa tête paroît spongieux, à l'endroit où le ligament circulaire de l'articulation est attaché. Immédiatement au-delà, s'éleve un tubercule applati, ayant une petite cavité, & quelque aspérité autour de la racine, pour l'articulation de la côte avec l'apophyse transverse, de la plus basse des deux vertebres, avec les côtés desquelles la tête de la côte est jointe. En avançant encore un peu plus loin sur la surface externe, on trouve un autre petit tubercule, dans lequel les tendons du très-long du dos sont insérés. Bien-tôt après les côtes font une courbure considérable, que quelques-uns appellent leur angle, dans laquelle est inséré le sacrolombaire. La côte, après cela, commence à devenir large, & continue ainsi jusqu'à son extrémité antérieure, qui est creusée, à l'effet de s'adapter & de s'attacher fortement avec le cartilage, qui va de-là s'insérer dans le sternum, ou se joindre avec quelques autres cartilages. Dans les adultes, pour l'ordinaire, la cavité de cette extrémité antérieure des côtes est lisse & polie à sa surface; ce qui sembleroit faire croire que l'articulation du cartilage est faite pour le mouvement, quoique cependant elle n'en ait point.

La substance des côtes est spongieuse, cellulaire, & couverte seulement en-dehors d'une substance mince & en lame, qui est plus épaisse & plus forte près des vertebres, qu'à l'extrémité antérieure.

A chaque côte est attaché un cartilage long, large & fort, qui va de là au sternum, ou se joint à quelque autre un peu en-deçà: mais le cours des cartilages n'est pas cependant suivant une ligne droite; car ordinairement les cartilages font une courbure considérable, dont la partie concave est en en-haut. C'est pourquoi, à leur insertion dans le sternum, ils font un angle obtus en-haut, & un aigu embas: ces cartilages sont de telle longueur, qu'ils ne laissent jamais les côtes former un angle droit avec l'épine, mais les tiennent situées obliquement, de maniere qu'elles font toujours un angle obtus en-dessus, à moins qu'une force supérieure à l'élasticité des cartilages n'y soit appliquée. Ces cartilages, comme tous les autres sont plus fermes & plus durs en-dedans, qu'ils ne sont sur la surface externe; & dans les vieillards, suivant Vesale, ils deviennent osseux au milieu, tandis qu'il paroît en-dehors, une petite lame cartilagineuse mince, quoique les ossifications commencent beaucoup plus souvent à la surface

externe. Les plus grands mouvemens alternatifs des cartilages, se faisant à leur grande courbure, cette partie, comme le remarque Havers, reste souvent cartilagineuse après l'ossification du reste.

Les côtes sont donc articulées à chaque extrémité, dont la postérieure est doublement jointe aux vertebres; car la tête est reçue dans les cavités de deux corps de vertebres, par une espece de ginglyme, & le gros tubercule est articulé à l'apophyse transverse de la vertebre inférieure, par l'articulation qu'on appelle arthrodie. En considérant cette double articulation, on s'apperçoit bien que les côtes ne peuvent pas avoir d'autre mouvement qu'en en-haut & en embas; parce que les processus transverses les empêchent de s'enfoncer en arriere, & que la résistance qu'elles trouvent contre le sternum les empêche d'avancer en-devant, & chacune des deux jointures avec les autres parties qui y sont attachées, les empêchent de tourner en rond : mais il est évident aussi, que même le mouvement en en-haut & en embas, ne peut être que fort petit dans chaque côte, à l'endroit de l'articulation, quoiqu'il puisse être plus sensible à l'extrémité antérieure, qui se meut en cercle, dont le rayon est la longueur de la côte. Si en même-tems nous considérons, combien les côtes sont situées obliquement par rapport aux vertebres, nous ne pouvons nous empêcher d'être convaincus qu'elles ne sauroient s'élever sans s'écarter de l'épine; & comme le sternum oppose une résistance considérable à leur extrémité antérieure, il faut que ces os, en se mouvant en en haut tournent aussi en-dehors, comme M. Winslow l'a prouvé. L'extrémité antérieure des côtes n'a pas d'articulation mobile qui lui soit propre, si ce n'est autant que les cartilages d'entre le sternum, & les côtes y concourent; raison pour laquelle les côtes qui font de grands mouvemens trouvant de la résistance, sont communément torses vers leurs extrémités antérieures.

Jusqu'ici j'ai parlé de la structure & de la connection de la plûpart des côtes prises en général : à présent je vais les considérer d'une maniere plus particuliere & marquer en quoi chacune differe de chacune des autres & de la totalité. En examinant les côtes depuis celles d'en-haut jusqu'à celles d'embas, elles vont en décroissant, celles d'en-haut étant celles qui font le plus grand cercle. Leur obliquité, par rapport à l'épine, augmente aussi à mesure qu'on va en descendant, ensorte que quoique la différence de leur distance à l'extrémité postérieure, ne soit que fort petite, cependant à leur extrémité antérieure l'accroissement d'intervalle entre celles d'embas ne laisse pas d'être fort sensible. En conséquence de cette augmentation d'obliquité dans les côtes inférieures chacun des cartilages des côtes inférieures, fait une plus grande courbure dans son cours de la côte au sternum, & les tubercules qui sont articulés avec les processus transverses des vertebres, ont leur surface unie regardant de plus en plus en enhaut. Les côtes devenant ainsi plus obliques, tandis que le sternum avance plus en-devant en descendant vers le bas, elles forment une plus grande distance entre le sternum & l'extrémité antérieure des vraies côtes inférieures, qu'entre le sternum, & les côtes supérieures; & conséquemment les cartilages de ces côtes qui les joignent au sternum, sont plus longs dans les inférieures. Ces cartilages sont placés plus près l'un de l'autre, à mesure qu'on va vers le bas; ce qui contribue à rendre la courbure des cartilages plus grande. La longueur des côtes augmente depuis la premiere, ou la plus haute, en descendant jusqu'à la septieme, au-dessous de laquelle elle va toujours en diminuant.

La supérieure des deux surfaces planes, ou plutôt creuses par où les côtes sont articulées aux corps des vertebres, augmente par degré, depuis la premiere côte jusqu'à la quatrieme, & va ensuite en diminuant, jusqu'à la côte la plus inférieure; & la distance de leurs angles, pris depuis leurs têtes, va toujours en augmentant vers le bas, jusqu'à la neuvieme. C'est une remarque qu'a faite M. Winslow.

Les côtes sont ordinairement divisées en vraies & en fausses.

Les vraies côtes sont les sept supérieures de chaque côté, dont les cartilages sont tous par degrés plus longs, à mesure qu'on descend, & sont joints au sternum. Ainsi étant constamment pressés entre deux os, ils sont applatis à leurs deux extrémités, & sont plus épais, plus durs, & plus sujets à s'ossifier que les autres cartilages, qui ne sont pas exposés à une aussi forte pression. Ces côtes enferment le cœur & les poumons, & sont par conséquent propres à être les vrais gardiens de la vie.

Les cinq inférieures, de chaque côté, sont les fausses ou bâtardes; dont les cartilages n'atteignent point au sternum : c'est pourquoi, comme elles n'ont point à leur extrémité, cet os qui presse celle des autres, elles sont pointues : & par cette même raison de défaut de pression, la substance de leurs cartilages est plus molle. Les cartilages de ces fausses côtes sont plus courts à mesure qu'on descend. A toutes ces cinq côtes est attaché le bord circulaire du diaphragme; & ses fibres, au lieu d'être tendues immédiatement en travers, & de continuer ainsi dans une direction perpendiculaire aux côtes, sont pressées au point d'être souvent, surtout lors de l'expiration, dans une direction parallele au plan dans lequel les côtes sont couchées. On peut même juger par les attaches, qu'ont très-souvent ces fibres au côté du *thorax*, bien au-dessus de l'endroit où leurs extrémités sont insérées dans les côtes, & par la situation des visceres, qu'on connoît dans un sujet mort en le mettant sur le dos; qu'il y a constamment une large cavité formée de chaque côté par le diaphragme, en-dedans des fausses côtes, ou sont logés le foie, l'estomac, la rate, &c. qui faisant aussi partie des visceres naturels, ont fait donner le nom de côtes ou gardes bâtardes, à ces os.

On peut comprendre, par-là, la justesse de la maxime d'Hippocrate, qui veut que dans les simples fractures des fausses côtes, sans fievre, on tienne l'estomac modérément plein d'alimens, de peur que les côtes qui, sans cela, ne seroient point soutenues, s'affaissant en-dedans, la douleur & la toux n'augmentât. Paré instruit par une longue expérience confirme la vérité de cette observation : mais à présent on la néglige, ou pour mieux dire, on l'a entierement oubliée.

La premiere côte ou côte supérieure, a plusieurs particularités qui lui sont propres, dont quelques-unes même sont tout opposées à quelques-uns des caracteres généraux au reste des côtes; car elle est beaucoup plus courbée que les autres, d'où lui est venu le nom d'ἀπ[illegible], *retorta*, qui lui est commun avec la seconde. La situation de la premiere est telle que ses côtés plats sont le supérieur & l'inférieur, au lieu que ses bords sont par derriere & en-devant, ou à peu près. C'est pourquoi il reste au-dessus un espace suffisant pour les vaisseaux & les muscles soûclaviers, & sa surface large & concave est opposée aux poumons. En conséquence de cette situation, on n'y trouve point ce canal qu'ont les autres côtes pour les vaisseaux intercostaux; & les bords sont formés tout différemment de ceux des autres, excepté la seconde, l'intérieur étant arrondi & l'autre tranchant. La tête de cette côte n'est point divisée en deux surfaces planes par une ligne saillante, parce qu'elle n'est articulée qu'avec la premiere vertebre du *thorax*. Le cartilage est ossifié dans les adultes à l'extrémité antérieure de la premiere côte, & est uni au sternum à angles droits. Très-souvent la premiere côte a une ligne saillante, qui s'éleve au milieu de son bord postérieur à l'endroit où s'insere une des têtes du muscle scalene; & plus près de son extrémité antérieure, elle est applatie, ou quelquefois enfoncée par la clavicule.

La troisieme & quatrieme côtes ont été distinguées par le nom de στέρεαι, solides ; la cinquieme & sixieme par celui de στερνῖτιδες, pectorales ; la septieme & huitieme par celui de παρασύραι, *distractæ*. Mais il faut avouer que ces dénominations ne sont pas fondées sur des raisons bien solides, attendu que ces côtes n'ont presque rien de particulier, & peuvent toutes à l'exception tout au plus de deux, être comprises sous la description générale. La cinquieme, la sixieme, la septieme, ou plutôt, la sixieme, la septieme, la huitieme, & quelquefois, la cinquieme, la septieme, la huitieme, & la neuvieme côtes, ont leurs cartilages au moins contigus, & souvent même croisés ; & le plus ordinairement les cartilages de la huitieme, de la neuvieme, & de la dixieme sont joints chacun au précédent par de forts ligamens.

L'onzieme & quelquefois la dixieme côte n'a point de tubercule pour son articulation avec le processus transverse des vertebres, à quoi elle est seulement attachée lâche par un ligament. Le canal à son bord inférieur n'est pas si profond qu'aux côtes supérieures, parce que les vaisseaux s'écartent davantage dans l'interstice d'entre les côtes. Son extrémité antérieure est plus petite que son corps, & son petit cartilage court est attaché plus lâche au cartilage de la côte supérieure.

La douzieme côte est la plus courte & la plus étroite. Sa tête est seulement articulée avec la derniere vertebre du *thorax* : c'est pourquoi elle n'est pas divisée en deux surfaces. Cette côte n'est pas jointe au processus transverse des vertebres: c'est pourquoi elle n'a pas de tubercule, étant souvent nécessairement tirée en-dedans par le diaphragme, ce qu'une articulation avec le processus transverse n'auroit pas permis. On ne trouve pas de canal à son bord inférieur, parce que les vaisseaux sont dessous. L'extrémité antérieure de la derniere côte est plus petite que le milieu, & n'a qu'un petit cartilage pointu qui y soit attaché. Le diaphragme est attaché en-dedans tout le long de cette côte.

Les côtes sont toutes completes dans un enfant nouveau-né. Seulement leurs cartilages sont plus longs à proportion que dans les adultes.

Je ne peux m'empêcher de remarquer la sage providence du Créateur, dans le soin qu'il prend d'empêcher notre destruction dès que nous sommes au monde. Les extrémités par où les os des membres sont articulés, restent dans un état cartilagineux plusieurs années après la naissance, avant de faire corps avec le reste de l'os, au lieu que les condyles de l'os occipital & de la mâchoire inférieure, & les têtes & les tubercules des côtes, sont de vraies apophyses dès l'origine, & sont ossifiés avant la naissance : c'est ce qui fait que le poids considérable de la côte est soutenu ; que le tetement, la déglutition & la respiration, actions qui sont nécessaires dès qu'on est au monde, se font sans qu'il y ait risque, que les parties des os, qui sont pressées par ces mouvemens, se séparent : au lieu que si ces processus, de la tête, de la mâchoire & des côtes avoient été des épiphyses à leur naissance, les enfans auroient été exposés à un danger évident de mourir, par cette séparation, dont les conséquences immédiates auroient été la compression du commencement de la moelle spinale, ou l'impossibilité de prendre des alimens où de respirer.

Du Sternum.

Le sternum est un os plat, ou plutôt une colonne d'os, situé à la partie antérieure du *thorax*. Les Anatomistes sont partagés sur le nombre des os qu'on y doit compter, l'ayant considéré sur des sujets de différens âges. Dans les adultes d'un âge moyen, il est composé de trois os, qui se séparent aisément, après que les cartilages qui les tiennent unis ont été détruits. Ordinairement, on trouve les deux os inférieurs étroitement unis ; & souvent dans les vieillards, le sternum est une substance osseuse continue, depuis un bout jusqu'à l'autre, quoique sur sa surface on ne laisse pas de distinguer encore deux lignes transverses, & quelquefois trois, qui marquent les endroits des anciennes divisions.

En considérant le sternum comme un seul os, on le trouve très-large & très-épais en haut, & s'amincissant & s'étrécissant en descendant vers le bas. La surface interne ou postérieure de cet os, est un peu creusée pour donner de la largeur au *thorax* : mais sa convexité sur la surface externe n'est pas si sensible, parce que les côtés sont poussés en-dehors par les vraies côtes, dont les têtes rondes cartilagineuses sont reçues dans sept trous bien lisses, formés de chaque côté du sternum, & y sont tenus fermes par de forts ligamens, qui à leur surface externe sont d'un tissu radié. Souvent les fibres cartilagineuses s'enfoncent dans la substance osseuse du sternum, & y sont jointes par une espece de suture. A la partie supérieure du sternum, les creux sont plus distans l'un de l'autre, & se rapprochent en descendant, au point que les deux plus inférieurs sont contigus.

La substance du sternum est cellulaire, mais couverte surtout en-dessus, où, comme l'a observé Jacques Sylvius, on trouve souvent une croûte cartilagineuse étendue dessus. De plus, les deux surfaces sont couvertes d'une bonne membrane ligamenteuse, qui y est fortement adhérente : & les cellules de cet os sont si petites qu'il a fallu qu'il entrât un grand nombre de fibres osseuses dans sa composition. C'est pourquoi au moyen des muscles qui le défendent & des cartilages flexibles qui lui prêtent un appui mobile, il est suffisamment garanti de rupture de la part de toute violence externe ; car outre qu'il est déja fort par sa substance osseuse, ses parties sont contenues ensemble par de forts ligamens ; & il cede suffisamment pour éluder l'effet de violences externes même considérables.

Voilà ce qu'on peut dire en général de cet os : mais en entrant dans un plus grand détail, nous y examinerons distinctement les trois os, dont on convient communément qu'il est composé dans les adultes.

Le premier, est, suivant la description que tous les Anatomistes en donnent, à peu près de la figure d'un cœur, du moins de la maniere qu'on représente ordinairement les cœurs, si ce n'est qu'il n'a pas une pointe si aiguë. C'est la partie la plus haute & la plus épaisse du sternum.

La partie supérieure de ce premier os, est creusée au milieu à l'endroit où il est le plus épais, pour faire place à la trachée-artere ; quoique cette cavité soit principalement formée par les clavicules qui pressent sur un côté, & par les muscles sterno-mastoïdiens, qui tirent la surface de cet os en en-haut, actions auxquelles il cede lorsqu'il est encore tendre, & qui font qu'il s'éleve en deux tubercules, tandis que le milieu n'est point poussé par des actions semblables. Du côté extérieur de chaque tubercule est une cavité oblongue, qui, à la voir transversalement de devant en arriere, paroît un peu convexe. C'est dans ces emboîtures que sont reçues les clavicules. Immédiatement au-dessous les côtés de cet os commencent à s'amincir, & l'on voit à chaque une cavité superficielle, ou inégalité dans la surface, où les premieres côtes viennent se joindre au sternum. Au côté de l'extrémité inférieure de ce premier os, est formée de chaque côté du sternnm, la moitié du creux destiné à recevoir les secondes côtes. La partie supérieure de la face antérieure est couverte d'un fort ligament décrit par M. Weitbreicht & Winslow, qui tient les clavicules en état.

La seconde division ou partie du milien de cet os est beaucoup plus longue, plus étroite & plus mince que la premiere : mais excepté qu'elle s'étrécit un peu dans le haut, elle est du reste aussi épaisse & aussi large. A ses côtés sont de part & d'autre des creux complets pour recevoir la troisieme, la quatrieme, la cinquieme & sixieme côte de chaque côté, & la moitié du creux destiné à recevoir la septieme côte. Vers le milieu, on trouve quelquefois

quelquefois une partie de l'os non-encore ossifiée, qui dégagée de la membrane ligamenteuse ou du cartilage qui l'emplit, paroît former un creux; & en cet endroit pour l'ordinaire passe une ligne transverse, raison pour laquelle quelques Auteurs ont divisé cet os en deux. Quand le cartilage d'entre cet os & le premier n'est point ossifié, on peut lui remarquer un mouvement sensible sur le premier, lors de l'inspiration ou de l'élévation du sternum, en tirant les côtes en en-haut, dans un sujet récent.

Le troisieme os est de beaucoup le moindre, & n'a que la moitié du creux destiné à recevoir la septieme côte, ce qui seroit une raison pour ne le considérer que comme un appendix du sternum. Dans les jeunes sujets il est toujours cartilagineux, & est plus connu par le nom de cartilage xiphoïde ou ensiforme, quoique les Anciens appellassent souvent le sternum entier ensiforme, en comparant les deux premiers os à la poignée & cet appendix à la lame de l'épée. Il est rare que cet os soit précisément de même figure, de même grandeur ou situé également dans deux sujets. : car quelquefois il a une surface plane triangulaire avec un des angles au-dessous, & perpendiculaire au milieu du côté supérieur, par lequel il est attaché au second os. D'autres fois la pointe est tournée vers un côté ou vers l'autre, ou obliquement en devant ou en arriere.

Ordinairement il est dans la plupart des sujets d'une même largeur; & dans quelques-uns son extrémité fait la fourche; ce qui a fait que quelques Ecrivains lui ont donné le nom de *Furcella* ou *Furcula inferior*; & dans d'autres il est percé au milieu. Dans le plus grand nombre des adultes il est ossifié & garni d'un cartilage: dans quelques-uns il ne l'est qu'à moitié, ou est même entierement cartilagineux.

Cet os peut être disposé de bien des manieres différentes, sans qu'il en arrive aucun inconvénient: mais il en est quelques-unes qui peuvent avoir des suites très-funestes, singulierement quand l'extrémité inférieure est entierement ossifiée, & qu'elle est trop tournée en-dehors ou en-dedans, ou que l'union de cet appendix avec le second os est trop foible.

Rolfincius rapporte l'histoire d'un vieillard qui ne pouvoit pas se courber en-devant sans une violente douleur pongitive, qui provenoit de l'ossification & de la pointe aiguë de cet os. Paaw nous assure avoir vu plusieurs exemples d'une difficulté de respirer provenant de la même cause: & il parle de plusieurs maladies, telles que la phthisie pulmonaire, les obstructions de la rate, du foie ou du mésentere, qui peuvent venir du relâchement de ce cartilage, ou le causer. Borrichius rapporte des exemples en preuve de cette doctrine. Mais pour ne point allonger le présent article par des détails trop longs, je me contenterai de renvoyer le Lecteur à Bonet, qui a recueilli plusieurs exemples sur ce sujet, & a indiqué les Auteurs qui ont écrit sur la même matiere, qui a exercé la plume de bien des Ecrivains dans le dernier siecle, & qui est à présent fort négligée. Cette négligence est d'autant plus surprenante, que la connection du diaphragme en cet endroit, la situation du plus grand lobe du foie & de l'estomac, & la pression & le frottement perpétuel de nos habits sur cette partie, semblent nous porter naturellement à considérer les effets qui peuvent s'ensuivre de la mauvaise structure, ou de la mauvaise situation de cet os.

Le sternum est joint par Synchondrose aux sept côtes supérieures, si ce n'est avec la premiere, qui quelquefois est tout-à-fait incorporée avec; & il est articulé avec les clavicules, par une ginglyme de la seconde sorte.

Le sternum le plus souvent a quatre petits os ronds, environnés d'un cartilage dans les enfans nés à terme; desquels os celui d'en-haut, qui est le premier, est de beaucoup le plus gros. On trouve encore dans plusieurs enfans deux ou trois autres petites pointes osseuses. Le nombre des os croît pendant quelques années, & diminue ensuite plus ou moins vîte, jusqu'à ce que s'unissant ils ne forment plus que ceux que nous avons dit, qu'on trouve dans les adultes.

Les usages de cet os sont de fournir l'origine & l'insertion à plusieurs muscles, de soutenir le médiastin, de défendre les organes vitaux, le cœur & les poumons, par-devant; & enfin d'aider considérablement, par l'appui mobile qu'il donne aux côtes, la respiration, dont nous allons examiner à présent le mécanisme, entant qu'il dépend du mouvement des os.

Lorsque les côtes, qui sont jointes par leurs cartilages au sternum, ou aux cartilages des vraies côtes, sont poussées dessus par les muscles intercostaux, il faut nécessairement qu'elles soient toutes tirées de la position oblique où leurs cartilages les tiennent, au point qu'elles forment presque des angles droits avec les vertebres & le sternum; parce que la premiere côte est celle de toutes qui est le plus fortement attachée; & leur partie mitoyenne faite en arc se tournera en dehors, pour augmenter la distance d'entre les parties du *thorax*, & élargir cette cavité; tandis que par l'élévation des côtes presque à angles droits, la distance d'entre les lignes paralleles, qui forment leurs extrémités sont aussi augmentées: & comme les vertebres empêchent les côtes de se retirer en arriere, toute l'augmentation d'espace qui se fait est dû à l'avance des extrémités des côtes en-devant. C'est pourquoi l'appui intermédiaire qu'elles reçoivent du sternum, pressé fortement des deux côtés doit être poussé en-devant; & cela dans ses différentes parties à proportion de la longueur & du mouvement des côtes ses supports; c'est-à-dire, principalement à son extrémité inférieure, qui étant ainsi poussée en-devant, tirera concurremment avec les cartilages qui participent à cette impression, le diaphragme qui y tient; ce qui le tendra & l'aménera presque au point de faire une surface plane: & la même puissance qui fait élever cet os & les cartilages, les fixera suffisamment pour qu'ils puissent résister à l'action de ce muscle, dont les fibres se contractent en même-tems, & poussent les visceres de l'abdomen vers le bas. La partie des côtes qui est en arc, étant mûe de cette maniere en-dehors, leur extrémité antérieure & le sternum étant avancée en-devant, & le diaphragme applati, au lieu de s'élever des deux côtés, en une surface considérablement convexe dans chaque cavité du *thorax*: il est aisé d'imaginer combien doit être prodigieusement élargie, approfondie & allongée, cette cavité, dont les neuf ou dix côtes d'en-haut forment les côtés. Mais pendant cette action des côtes supérieures, les inférieures dont les cartilages ne sont pas joints ensemble, en font une bien différente, mais qui cependant concourt à la même fin; je veux dire, l'élargissement du *thorax*. Car, comme elles n'ont pas de point fixe auquel soit attachée leur extrémité antérieure, & que le diaphragme s'y insere, à l'endroit où ce muscle s'étrécit le plus vers le haut, en partant de son origine, qu'il tire des vertebres; ces côtes étant exposées d'un côté à l'action directe de ce fort muscle, & à celle des muscles de l'abdomen, lesquels résistent en même-tems à la force qui pousse les intestins, & tirent ces os en embas, tandis que les muscles intercostaux les tirent en en-haut, l'effet de l'une ou l'autre de ces deux actions, qui sont opposées l'une à l'autre, est peu de chose, pour ce qui est de mouvoir les côtes en en-haut ou en embas: Mais les muscles de l'abdomen étant poussés en même-tems en-dehors par les visceres, emportent ces côtes avec eux: & par-là le *thorax* doit être non-seulement allongée, mais considérablement élargi, à sa partie inférieure, à l'effet de fournir un espace suffisant pour contenir à l'aise les poumons lors de leur distension.

Dès que l'action de ces différens muscles cesse, les cartilages élastiques, qui se remettent d'eux-mêmes dans leur situation naturelle, abaissent les côtes supérieures,

& le sternum s'affaisse; le diaphragme est repoussé en en-haut par les visceres abdominaux, & éleve en même-tems les côtes inférieures, en quoi il est assisté par l'action des muscles intercostaux, tandis que les muscles obliques & transverses du ventre, servent en même-tems à tirer les côtes en-dedans ; lesquelles actions toutes ensemble diminuent la cavité de la poitrine dans toutes ses dimensions.

Voilà de quelle maniere le *thorax* acquiert de la largeur, de la profondeur & de la longueur; puis redevient étroit & court; mécanisme qu'on n'entend pas ordinairement assez bien. MONRO, *Osteol.*

Les désordres du *thorax* auxquels la main du Chirurgien est nécessaire, sont :

Les fractures des côtes & des clavicules, pour lesquelles, voyez *Fractura*.
Les luxations des côtes & des clavicules, pour lesquelles, voyez *Luxatio*.
Pour les bandages propres à la poitrine, voyez *Fascia*.

On connoît les plaies du *thorax*, & on sait qu'elles ne pénetrent pas dans sa cavité, par la vue, par la sonde, parce qu'il n'en sort point d'air, quoi qu'on fasse pour s'en appercevoir, par le retour de l'eau tiede qu'on y injecte, en mettant le blessé dans la situation où il étoit lors de la blessure ; quand on a des marques sûres que le poumon est collé à l'endroit percé de la pleure.

On appelle *thorax* la partie du tronc que termine le sternum par-devant, les douze vertebres du dos par-derriere, les côtes en arcade pour les côtés, les deux côtes supérieures par en-haut, & que le diaphragme sépare par en-bas de la cavité de l'abdomen. Mais comme le diaphragme fait une voûte en arc, & portée obliquement de façon qu'il s'éleve fort haut par-devant & descend fort bas par-derriere, il est évident que la cavité du *thorax* est beaucoup plus grande vers les parties postérieures. Toute cette cavité est tapissée intérieurement de toutes parts d'une membrane très-polie, qu'on nomme pleure, qui formant comme deux vessies caves, comme nous le dirons à l'article *Vulnus*, qui s'appuyent l'une sur l'autre, près du sternum, partage en deux la cavité du *thorax*. Entre ces deux pleures est logé le péricarde, dans lequel le cœur est renfermé, & qui constitue la troisieme chambre du *thorax*.

Dans toutes les sortes de plaies du *thorax*, on examine d'abord si elles pénetrent ou non dans ses cavités: lorsque l'instrument vulnérant a percé la pleure ou le péricarde, on dit pour lors qu'il a pénétré les cavités du *thorax*; ce que l'on ne dit point s'il en est autrement. Il peut arriver que plusieurs parties soient offensées, & même fort dangereusement, sans que la plaie faite au *thorax* pénetre dans ses cavités. Car la pleure de l'un & l'autre côté étant parvenue aux côtés des corps des vertebres de chaque côté, s'écarte des extrémités des côtes ; & s'élevant de-là, laisse un fort grand espace qu'occupe la membrane celluleuse par lequel passent l'œsophage, l'aorte, le canal thorachique, &c. Toutes les parties situées en cet endroit peuvent donc être offensées sans que la plaie pénetre dans les cavités du *thorax*. Il est cependant évident que cela ne se peut que fort rarement, parce que la colonne des vertebres les garantit par-derriere. On reconnoît aux signes suivans que la plaie n'a point pénétré dans les cavités de la poitrine, mais qu'elle n'a offensé que les parties extérieures.

Par la vue ; savoir si la plaie est assez large, & pénetre droit.

Par la sonde de plomb ou d'argent très-souple, que l'on introduit pour l'ouverture de la plaie, sans employer la moindre force. Mais il est visible que le changement de situation du corps, que la graisse qui obstrue la plaie, qu'un grumeau de sang, &c. peuvent aisément empêcher la sonde de passer, de façon qu'elle trouve de la résistance, quoique la plaie pénetre dans la cavité du *thorax*.

Parce qu'il n'en sort point d'air, quoi qu'on fasse pour s'en appercevoir. On verra à l'article *Vulnus*, que tant que la cavité du *thorax* est fermée, le poumon est toujours exactement contigu à la pleure, & qu'il ne se trouve point du tout d'air entre elle & le poumon : mais lorsque l'instrument vulnérant a pénétré la pleure, l'air peut entrer, le poumon de ce côté s'affaisse, & l'espace que cet affaissement a laissé libre, se remplit par l'air qui s'y introduit. Or cet air raréfié par la chaleur, ressortira en partie par la plaie ; il rentrera en sa place un nouvel air, & l'air par conséquent ira & viendra par ce passage, surtout si plaie de la pleure n'est pas trop large ; car alors il pourra se faire encore quelque dilatation du poumon, en conséquence de l'air qui s'introduit par l'épiglotte, comme on le dira plus au long dans l'endroit que nous venons de citer.

Les Chirurgiens expérimentés employent dans les plaies du *thorax*, tous leurs soins à découvrir si l'air sort avec impétuosité par la plaie, & ils s'y prennent surtout de la façon suivante.

Après que le Chirurgien a comprimé avec le pouce ou avec les doigts les levres de la plaie, de façon que l'air ne puisse entrer ni sortir, il ordonne au blessé d'inspirer l'air fortement ; & lorsqu'il l'a, de le retenir dans le poumon, en fermant le larynx ; ensuite, avant que le blessé l'expire, il approche une bougie de la plaie, il ouvre promptement les levres de la plaie ; si l'air est entré dans la cavité de la poitrine, il sortira pour lors de la plaie avec impétuosité, & agitera la flamme de la bougie ; car lorsqu'en conséquence de l'ouverture de la pleure il s'est logé de l'air dans la cavité de la poitrine, si l'on tient la plaie fermée, il se raréfiera par la chaleur du corps. Si en même-tems le poumon de ce côté peut être encore seulement un peu dilaté par une forte inspiration, l'air retenu dans les poumons, tandis que la glote reste fermée & raréfiée, par la chaleur du corps, distendra le poumon. C'est pourquoi l'air qui s'est introduit dans la cavité de la poitrine, sera d'autant plus comprimé, ce qui l'obligera à sortir avec impétuosité & sifflement, aussi-tôt qu'en ouvrant la plaie, on lui donnera une issue libre. Mais si en s'y prenant de cette façon l'air sort par la plaie, il est indubitable que la plaie a pénétré dans la cavité du *thorax* ; il peut cependant arriver que le *thorax* ait été effectivement percé, sans que pour cela il y soit entré d'air du tout ; la graisse ayant aussi-tôt bouché le passage fait par l'instrument vulnérant, surtout après que le corps a changé de situation ; ou même, quoiqu'il se soit introduit un peu d'air, il ne pourra pas ressortir par la plaie en vertu de la même cause ; & cela arrivera surtout si la plaie, qui a pénétré dans la cavité du *thorax*, est étroite. On voit donc par ce qui vient d'être dit, quelle certitude ce signe peut nous fournir.

Par le retour de l'eau tiede injectée. Cette méthode paroît la moins dangereuse & la plus sûre. Car l'examen fait avec la sonde peut souvent tromper, puisque quelquefois, en conséquence du changement de situation du corps, surtout dans les gens gras, la membrane celluleuse bouchant le passage, empêche que la sonde qu'on introduit puisse parvenir jusqu'au fond de la plaie. On pourra quelquefois aussi introduire une sonde d'une longueur considérable, sans qu'elle pénetre pour cela dans la cavité de la poitrine, l'instrument vulnérant ayant traversé la graisse par-dessus les cô-

tes, comme on en a des exemples dans les Observations Chirurgicales.

Un Etudiant, dans un combat singulier, reçut un coup d'épée dans la partie droite du *thorax*, de façon que la plaie qui avoit été faite par le côté, le corps étant situé obliquement, sortoit par la partie gauche du *thorax*, sans pénétrer la cavité de la poitrine, l'épée ayant glissé sur les côtes. On injecte doucement avec une seringue de l'eau tiede par l'orifice de la plaie. Si une grande quantité d'eau peut être ainsi introdoite sans résistance, & que l'eau sans s'amasser dans la membrane celluleuse n'occasionne aucune tumeur dans les parties voisines, nous voyons que l'eau est entrée dans la cavité de la poitrine par l'ouverture que la plaie a faite : mais si l'on sent d'abord une grande résistance, & que l'eau injectée revienne par l'orifice de la plaie, c'est nne preuve évidente du contraire. Et l'on ne doit appréhender aucun mal de ce que l'eau tiede, injectée par le moyen d'un syphon, est tombée dans la cavité de la poitrine; car on pourra l'en retirer aisément, en mettant le corps dans une situation convenable, ou en mettant en œuvre les autres moyens qu'on indiquera ci-après. Et quand bien même on l'y laisseroit, elle seroit rebue par les vaisseaux veineux absorbans, qui occupent toute la superficie du dedans du *thorax* & des poumons. Car on a appris par les fréquentes observations qu'on a faites, que les liquides contenus dans les cavités du *thorax* peuvent se dissiper par cette voie. Il est certain que le pus rebu s'est évacué quelquefois dans l'empyeme par les crachats, les urines ou les selles, de même que celui qui s'étoit introduit dans les veines & mêlé avec le sang, a été transporté par métastase dans différens endroits du corps.

Paré, *Lib. X. cap.* 32. ayant injecté dans la cavité du *thorax* un remede préparé de drogues ameres, à dessein de déterger & de mondifier ces endroits du sang extravasé & corrompu, fut surpris de ce que le blessé éprouva quelque-tems après un sentiment d'amertume, & fit des efforts pour vomir; c'est pourquoi il s'en abstint ensuite.

Par la situation du corps, &c. On verra à l'article *Vulnus* de quelle utilité il est, lorsqu'il s'agit de déterminer la nature d'une plaie, & présager les maux que l'on doit appréhender; de connoître quelle étoit la situation du corps au moment que le blessé reçut le coup; car souvent il seroit entierement impossible de découvrir par où l'instrument vulnérant a pénétré entre les parties du corps, si l'on ne remettoit le blessé dans la même situation où il étoit au moment qu'il fut blessé. Car la différente action des muscles peut changer étonnamment la situation des parties, ainsi qu'Eustachi l'a parfaitement bien exprimé dans ses tables anatomiques : on y voit à la *trentieme Planche* le bras droit élevé, le cubitus étant fléchi, & le bras gauche pendant en-bas, le cubitus étendu. Or, si l'on compare dans cette figure le côté droit du *thorax* avec le gauche, on trouvera une différence très-considérable dans la situation des parties.

Quand on a des marques sûres que le poumon est collé, &c. Quoique le poumon dans tous les instans de la vie soit contigu à la pleure, tant dans l'inspiration que dans l'expiration, comme il est avéré dans la Physiologie, cependant il est naturellement libre de toutes parts dans la cavité de la poitrine, étant attaché à l'âpre artere par ses vaisseaux aériens, & uni au cœur par ses vaisseaux sanguins, sans tenir en aucun point à la pleure. Mais la principale cause pourquoi ces parties ne se prennent point ensemble, paroît être qu'en tout point de la pleure & du poumon, il y a de petits tuyaux artériels fort menus qui exhalent perpétuellement une rosée extrement ténue, qui empêche que le poumon & la pleure ne se prennent l'une à l'autre; & c'est ce qu'Hippocrate, *de Arte, cap.* 8. a exprimé avec cette élégance & cette briéveté qui lui sont ordinaires.

« Tout ce qui n'est point endurci par la concrétion, dit-« il, soit qu'il soit couvert de peau, ou qu'il le soit de « chair, est cave, & rempli d'esprit lorsqu'il est sain, & « d'une liqueur ichoreuse lorsqu'il est malade. »

Mais lorsque les grands vaisseaux étant distendus par une inflammation, ces petits vaisseaux, qui se trouvent par-là comprimés, n'exhalent plus ce liquide ténu, les superficies desséchées se prennent ensemble fort promptement. De-là vient que l'on trouve si souvent, ensuite d'une pleurésie, d'une péripneumonie, d'un empyeme, le poumon & la pleure collés. S'il est donc assuré que le blessé ait éprouvé ces maladies, il faudra faire attention à cet inconvénient; car si la plaie a été faite dans un endroit où le poumon s'est collé à la pleure, il pourra se faire que l'instrument vulnérant ait pénétré la substance du poumon, & que cependant il ne soit pas entré dans la cavité de la poitrine. C'est ce que l'on pourra connoître, si l'eau qu'on aura injectée par le moyen d'un syphon dans l'orifice de la plaie, excite une légere toux; & si elle est chassée par la trachée-artere; car la plaie est effectivement pour lors faite dans le poumon, mais n'a pas pénétré dans la cavité de la poitrine.

Voilà les signes sur lesquels on conclut d'ordinaire que la plaie n'a offensé que les parties externes, & n'a pas pénétré dans les cavités de la poitrine. Cependant il peut arriver quelquefois que tous ces signes induisent en erreur, malgré qu'on les ait soigneusement observés, surtout si la plaie est faite avec un instrument délié; car alors l'instrument étant retiré, la graisse a pu boucher la plaie, de façon que ni l'air, ni la sonde, ni l'eau injectée ne trouvent point de passage; & cependant les vaisseaux, par exemple, du poumon étoit lésés, pourront épancher le sang dans la cavité de la poitrine; c'est pourquoi il faut en même-tems faire attention, si la respiration n'est point lésée : car si la cavité de la poitrine est rétrécie par l'air qui s'y introduit, ou par le sang qui s'y est extravasé, la respiration sera toujours difficile. Si donc on s'apperçoit de ce symptome après une blessure faite à la poitrine, c'est toujours un signe qui donne lieu de craindre que la plaie n'ait pénétré dans la cavité, quoiqu'il n'y ait aucun autre signe qui puisse l'assurer; le Medecin ou le Chirurgien doit en ces cas prendre garde à tout, de peur d'exposer sa réputation, comme il feroit, s'il traitoit comme légere & sans conséquence, une blessure qui se trouve être dangereuse, ou même mortelle.

Si elles descendent obliquement sur ou entre les côtes, il arrive souvent que le pus ayant rongé la pleure, s'insinue dans la cavité de la poitrine, surtout s'il ne peut trouver une issue en-dehors quelque moyen qu'on mette en œuvre pour lui en procurer; ce qui donne lieu à l'empyeme, & à nombre de maux qui s'en ensuivent.

Quoiqu'on soit assuré que la plaie n'a pas pénétré dans la cavité de la poitrine, il peut cependant survenir plusieurs accidens très-dangereux; car si la plaie est telle, que son orifice soit dans un endroit élevé, & qu'elle descende cependant fort bas entre les muscles, les humeurs extravasées s'y amasseront, elles deviendront plus acres par le séjour de la stagnation, formeront différens sinus, & pourront enfin, après avoir corrodé la pleure, tomber dans la cavité de la poitrine : le pus amassé découlera tous les jours de cet ulcere sinueux; ce qui augmentera la quantité des liquides contenus dans la cavité du *thorax* : le poumon macéré devenant de jour en jour plus acre, se dessechera; ce qui mettra le malade dans un état déplorable qui finira par la mort. Ce qui rend cet état le plus fâ-

cheux, c'est lorsque ces cavités fistuleuses descendent proche des côtes; car il ne reste alors presque point d'endroit propre à la dilatation ni à la compression. De plus, si la substance osseuse ou cartilagineuse du sternum & des côtes est offensée, il pourra s'en ensuivre une infinité de maux, dont la guérison sera souvent très-difficile, comme on l'a vu à l'article *Os*; & c'est ce qui nous est confirmé par l'histoire que nous rapporte Galien, *de Anatom. administr. Lib. VII. cap.* 13.

Un enfant reçut dans un Jeu de paume un coup de balle au sternum : on négligea d'abord cette plaie, & elle ne fut pas ensuite parfaitement guérie ; au bout de quatre mois, il parut du pus dans la partie affectée. Le Chirurgien incisa l'endroit, & en procura la cicatrice aussi promptement qu'il l'avoit espéré. Une nouvelle matiere étant survenue ensuite, il fit à cet enfant une seconde incision, laquelle ne put plus se cicatriser.

Galien ayant été ensuite appellé avec plusieurs autres Medecins, trouva que l'os du sternum étoit carié ; & tous ayant refusé d'en entreprendre la cure, Galien coupa la partie corrompue du sternum, trouva que la partie du péricarde, qui est située dessous, étoit attaquée de putridité, & vit le cœur à découvert, & cet enfant fut parfaitement guéri en fort peu de tems.

Il paroit en avoir encore parlé au commencement du premier Livre, *de Placitis Hippocratis & Platonis, cap.* 3. duquel Livre il ne reste plus que les quatre premiers chapitres, où il dit avoir vu le cœur d'un enfant aussi à nu que si on l'eût découvert exprès, ainsi que cela se fait dans les dissections des animaux. Il ajoute que cet enfant fut tiré d'affaire. Ces maux sont beaucoup plus à craindre, lorsque par rapport à la situation de la plaie, ou pour s'y être mal pris, le pus ne trouve point d'issue par les parties extérieures.

C'est pourquoi, au lieu de tentes, d'emplâtre, & de tout ce qui peut comprimer, il ne faut user que de mondificatifs, de balsamiques avec des plumasseaux, & d'un léger bandage, & mettre le corps dans une situation convenable.

Puisqu'il peut donc être occasionné dans les plaies du *thorax*, une infinité de maux si considérables par les humeurs extravasées, retenues dans la cavité de la plaie où elles se font souvent des passages par la membrane celluleuse ; il est évident qu'il faut tout mettre en usage pour leur procurer un libre passage. Il étoit autrefois d'un usage ordinaire, parmi presque tous les Chirurgiens, de mettre des tentes dans la plûpart des plaies, particulierement celles du *thorax*, afin d'empêcher que l'orifice de la plaie se consolidant trop subitement, ne se fermât avant sa superficie intérieure, afin que les corps hétérogenes restés dans la plaie, pussent sortir facilement, & que les remedes vulnéraires pussent parvenir jusqu'au fond de la plaie. Belloste ce savant Chirurgien (à qui l'on doit particulierement cette excellente méthode, de faire de petits trous aux os dépouillés de leur périoste, comme on l'a dit à l'Article *Caput*) s'opposa hardiment à ce torrent, il démontra par de solides argumens, que l'usage des tentes étoit nuisible, surtout dans les plaies du *thorax*, & fit voir en même-tems par une infinité de fort beaux exemples, que l'usage même confirmoit cette doctrine suggérée par la raison. Car les tentes de charpie roulées ou autres choses semblables introduites dans l'orifice de la plaie, se gonflent en absorbant les humeurs épanchées & sont promptement repoussées au-dehors, si on ne les maintient avec une ligature ou une emplâtre rénace : mais si on les assujettit de façon qu'elles ne puissent sortir en se gonflant, elles dilatent par une lente dilacération l'orifice de la plaie, non sans causer beaucoup de douleur, & sans irriter les parties; & pendant qu'elles bouchent l'orifice de la plaie, elles empêchent en même tems le pus & les autres liqueurs épanchées de sortir, en conséquence de quoi elles se formeront de nouveaux passages, & pourront convertir la plaie en une ulcere sinueux fort dangereux, & pourront même, après avoir corrodé la pleure, tomber dans les cavités de la poitrine, d'où s'ensuivront des maux bien funestes. De plus la capacité du *thorax* éprouve du changement à chaque instant de la vie : les côtes & les muscles qui leurs sont attachés sont mûs dans la respiration, même la plus douce; ainsi une telle plaie n'est jamais en repos, les tentes frottent continuellement les levres de la plaie, d'où naissent la douleur, l'inflammation, & à la fin une callosité sur les levres de la plaie, qu'il faudra nécessairement enlever ensuite, avant que d'en pouvoir procurer la consolidation. On voit assez clairement par tout ceci, que l'on ne peut attendre rien de bon de l'usage des tentes dans les plaies du *thorax*. Elles ne pourroient être de quelque utilité, que lorsqu'il seroit nécessaire de dilater l'orifice de la plaie, quoiqu'on le fasse cependant, ainsi qu'il a été dit à l'Article *Convulsio*, beaucoup plus facilement avec le bistouri; & si les tentes doivent être employées à cet usage, elles pourront produire cet effet en les laissant appliquées un jour ou deux; il n'est donc pas nécessaire de s'en servir tout le tems de la cure. De plus une tente faite d'une éponge, comme il convient qu'elle le soit, (ainsi qu'on l'a dit déja) étant introduite dans l'orifice de la plaie, pourra faire une grande dilatation en peu d'heures : on voit par-là pourquoi les emplâtres ténaces nuisent en ce cas ; c'est parce qu'elles empêchent les humeurs de s'écouler librement par la plaie. On applique donc avec succès sur les plaies du *thorax* des plumasseaux plats, imprégnés d'un baume vulnéraire, ou selon le cas des digestifs très-mous, on pose ensuite dessus une emplâtre qui ne soit pas trop rénace, percée de plusieurs petits trous, & l'on applique enfin dessus une ligature convenable, s'il paroît en être besoin, avec cette précaution d'empêcher par le moyen des compresses ou de toute autre façon, que les bandages, en comprimant l'ouverture de la plaie, ne nuisent à la sortie des humeurs extravasées.

Hippocrate a dit *dans les Prénotions de Cos*, N°. 430. « Que lorsqu'une plaie faite au *thorax*, a été guérie « par sa partie extérieure, sans que l'intérieure le soit; « il est à craindre qu'elle ne vienne à suppuration : « mais que lorsque la cicatrice intérieure est foible, « elle rompt facilement ». Ce qui nous fait voir qu'il faut se conduire avec beaucoup de précaution, pour que la superficie interne de la plaie soit consolidée avant que l'orifice externe air repris : peut-être sembleroit-il qu'on en pourroit conclurre, que la tente empêchant la concrétion de l'orifice externe, pourroit être utile.

Mais si l'on fait attention que la tente bouche la plaie, de façon que le pus ramassé dans sa cavité, n'en peut sortir : on verra que la concrétion des parties internes de la plaie est aussi empêchée, lorsque le pus retenu dans la plaie, éloigne du point du contact les parties qui doivent être réunies, & qu'augmenté en quantité, il se fera de nouveaux passages, & élargira par ce moyen la plaie interne. Mais l'on voit par un autre bel endroit du même Auteur qui explique parfaitement les *Prénotions de Cos*, que nous venons de rapporter dans l'instant, que ce n'étoit point le sentiment d'Hippocrate de boucher de tentes en pareil cas l'orifice de la plaie.

« Car, ceux, dit-il, dont les plaies deviennent purulen« tes (ce qui est expliqué par ce mot ἔμπυοι, comme dans les Prénotions de Cos, où ce mot est pris fort souvent pour ceux qui ont un amas de pus dans les cavités du *thorax*) soit qu'ils ayent été blessés intérieurement « d'une pique, d'un poignard, d'un javelot, tant que la « plaie a une ouverture en-dehors, en conséquence

« de la plaie, & que par-là elle attire à soi l'air « froid du dehors, & qu'il chasse l'air chaud qui est « en-dedans, le pus ainsi que les autres matieres qui « peuvent s'y rencontrer, sortent alors facilement : « & si les parties, tant l'interne que l'externe se gué- « rissent en même tems, la plaie se guérit entierement. « Mais, si au contraire la partie externe se guérit, & « que l'interne ne se guérisse pas, la plaie devient pu- « ruleote (ἔμπυος) & si la partie interne & l'externe se « guérissent, & que la cicatrice intérieure soit foible, « rude, & livide, la plaie se déchire quelquefois, & « devient en conséquence purulente. »

Cet endroit nous démontre fort clairement, que l'on ne doit pas entreprendre la cure avec les tentes pour consolider fortement & également les parties internes & externes : mais en mettant le corps dans une situation telle que les liquides contenus dans la cavité de la plaie, soient entraînés par leur propre poids vers l'ouverture externe ; & lorsque le fond de la plaie est plus bas que son orifice, & que l'on ne peut pas y remédier par la situation du blessé, alors on pourra par le moyen de compresses appliquées sur le fond de la plaie & d'un bandage convenable, porter les humeurs contenues vers l'orifice de la plaie, & les liquides étant évacués, réunir les parties du dedans de la plaie, de façon que devenues contigues, elles reprennent facilement. Et alors le pus sortant continuellement par l'orifice de la plaie, empêchera bien qu'elle ne se ferme en-dehors, avant que les parties internes soient guéries. Mais si la superficie interne de la plaie est devenue sordide, il est besoin qu'elle vienne à suppuration avant que l'on puisse espérer qu'elle se consolide. On continue de l'entretenir, jusqu'à ce que le pus soit blanc, doux, visqueux, léger, égal & sans odeur ; & l'on entreprend ensuite la consolidation de la plaie, lorsqu'elle est purifiée, par le moyen d'une douce compression, en montant insensiblement du fond de la plaie, vers son orifice.

On sait qu'une plaie pénetre dans la cavité de la poitrine : Premierement, en comparant sa cause avec sa largeur. Secondement, en introduisant une sonde dans le corps du malade, après l'avoir mis dans la situation qu'il avoit, lorsqu'il a reçu le coup. Troisiemement, en faisant fortement respirer le malade, pendant qu'en même-tems on ferme la plaie, les narines & la bouche ; quand on sent que l'air fait effort pour sortir, on découvre sur le champ la plaie, alors l'air en sort par l'expiration : souvent aussi on entend le bruit qu'il fait dans la capacité de la poitrine. Quatriemement, par l'injection. Cinquiemement, par l'emphyseme qui survient lorsque l'air contenu dans la cavité du *thorax*, augmenté continuellement par l'action du poumon, échauffé, & raréfié, pressé par l'inspiration, retenu dans la place d'où il ne peut librement sortir, poussé dans la membrane cellulaire aux levres de la plaie, s'y insinuant de plus en plus, produit souvent par tout le corps d'un homme, à l'exception de la plante des piés & de la paume des mains, une enflure lisse & transparente d'onze pouces d'épaisseur. Voyez *les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, 1713. pag. 15-18. Voyez aussi 14. 119. & 120. où il est fait mention d'un emphyseme mortel survenu à l'occasion d'une fracture des côtes, sans lésion de la peau. Sixiemement, par le sang écumeux qui en sort.

Il est besoin d'une grande précaution, lorsqu'il s'agit de déterminer, si la plaie, pénetre dans la cavité de la poitrine, ou non : car la cavité du *thorax* monte fort haut par-devant, & descend fort bas par derriere. Delà-vient que l'on est souvent tombé dans de honteuses erreurs ; en croyant que les plaies pénétroient dans le *thorax*, pendant qu'elles traversoient la cavité de l'abdomen. Ainsi, l'on trouve dans Ruysch, *Observ. Anatom. Chirurg. Centur. Observation* 75. qu'un Chirurgien téméraire, qui logeoit dans un fauxbourg, voulant faire la paracenthese de la poitrine, avoit ordonné qu'on appellât Ruysch, à dessein de le consulter : mais Ruysch, qui pour lors étoit incommodé, n'ayant pû s'y transporter, le Chirurgien perça le *thorax* comme il l'entendit. Quantité d'hydatides s'éleverent aussi-tôt, le Chirurgien surpris à la vûe de ces hydatides, mit une tente dans la plaie qu'il avoit faite, la femme mourut peu de tems après, & l'on vit, lorsqu'on eut ouvert son cadavre, qu'il n'y avoit point de liquide contre nature dans les cavités du *thorax* ; mais que l'ignorant Chirurgien avoit percé l'abdomen & non le *thorax* ; il avoit offensé le foie, qui attaché à cet endroit au péritoine, parut dégénérer en hydatide : on voit par-là qu'il est bien nécessaire de connoître parfaitement par l'Anatomie, la situation & la jonction du diaphragme, afin de pouvoir en pareil cas, établir quelque chose de certain.

Ou les plaies peuvent pénétrer dans les cavités de la poitrine, lorsqu'étant faites à l'abdomen, elles passent par le diaphragme : mais on n'en a aucun signe certain, & l'on ne l'a presque jamais assûré qu'après la mort, par l'inspection des cadavres. Il sera fait mention de ces sortes de cas à l'Article *Vulnus* ; où les plaies qui percent le *thorax*, proprement dit, passent dans ces cavités, dont il est question ici, & c'est ce qu'on connoît aux signes suivans.

En comparant sa cause avec sa largeur. Presque tous les instrumens qui font des blessures en piquant, étant de figure conique ; il est évident que la largeur de la plaie comparée avec la grosseur de l'instrument vulnérant, peut indiquer jusqu'où a pénétré l'instrument vulnérant. Cependant ce signe pourroit induire en erreur, en cas que la blessure eût été faite au-dessus des côtes, entre les muscles : car pour lors, l'instrument vulnérant peut être entré presque entier dans le corps, sans cependant avoir pénétré pour cela dans la cavité du *thorax*.

En introduisant une sonde. Il en a déja été parlé au commencement de cet article, & on en fera mention encore à l'Article *Vulnus*. Or on voit que les muscles placés différemment par le changement de situation du corps & la graisse comprimée dans la plaie, pourroient empêcher la sonde d'entrer librement.

En faisant fortement respirer le malade. On a aussi parlé de ce signe au commencement de cet article. Il faut surtout prendre garde ici, tandis qu'on fait cet examen, que l'air ne s'introduise dans la cavité de la poitrine ; car les levres de la plaie étant écartées & le *thorax* dilaté par l'effort de l'inspiration, l'air pourroit entrer aisément, quoiqu'il ne s'y en fût pas encore introduit jusqu'alors. Car dans les gens qui ont reçu une plaie qui pénetre dans la cavité du *thorax*, souvent la graisse lorsqu'on a retiré l'instrument vulnérant, bouche sur le champ le passage, de façon que l'air n'a point d'accès. C'est pourquoi lorsqu'on entreprend cet examen, il faut soigneusement comprimer d'abord les levres de la plaie : ensuite que le malade retienne par une forte inspiration l'air en dedans, & qu'alors il en fasse l'expiration en tenant ses narines & sa bouche fermées ; car l'air ainsi retenu, étant augmenté de volume par la chaleur, dilatera facilement le poumon. Il comprimera par conséquent l'air qui se trouve entre la pleure & le poumon, & qui est pareillement très-raréfié par la chaleur du lieu. Il n'y a point de danger pour lors en découvrant la plaie, que l'air puisse entrer dans la cavité du *thorax* par la plaie extérieure, parce que le poumon étant très-distendu se collera de toutes parts à la

pleure, s'il ne se trouve point d'air dans la cavité de la poitrine : mais s'il y est déja entré de l'air, cet air raréfié par la chaleur étant comprimé par le pomon, en conséquence de sa dilatation, l'emportera sur la pression de l'atmosphere, il sortira de la plaie avec impétuosité. Mais si la plaie est telle, que l'air puisse entrer librement dans la cavité du *thorax*, sans qu'elle soit pour cela beaucoup plus large que l'ouverture de la glotte, voyez *Vulnus*; l'air ira & reviendra avec un sifflement manifeste par l'ouverture de la plaie, & pour lors il ne reste aucun doute.

Par l'injection. On a aussi parlé de ce signe au commencement de cet article.

Par l'Emphyseme. Nous avons parlé, à l'article *Caput*, de ce symptome surprenant, comme étant quelquefois une des suites des plaies de la tête. Cependant il arrive plus fréquemment dans les plaies de la poitrine qui en pénetrent la cavité, & pour lors cette surprenante tumeur pourra en fort peu de tems gagner tout le corps; car lorsqu'il s'est introduit de l'air dans la cavité du *thorax* par l'ouverture des plaies, & que l'orifice externe en a été bouché par une emplâtre tenace, ou par la graisse, l'air raréfié, par la chaleur du lieu, se fera passage fort souvent par le pannicule adipeux. Mais ces sortes de grosses tumeurs naissent surtout de ce que les vaisseaux aériens du poumon étant offensés à l'occasion d'une plaie, ont déposé dans les cavités de la poitrine, l'air inspiré : car le mal augmente alors à chaque instant.

On tronve dans Paré, *Lib. X. cap.* 30. un cas fort singulier, qni peut avoir rapport à ce que nous disons, & dont nous avons déja fait mention à l'art. *Caput*, où l'on voit que la trachée artere ayant été blessée au cou, l'air, échappé par la blessure, s'étoit insinué dans le pannicule adipeux, & avoit tuméfié le visage, d'une façon si surprenante, que l'on ne voyoit presque plus ni le nez, ni les yeux. Et le blessé étant, pour lors, comme abandonné, nn Chirurgien expérimenté, donna passage par le moyen de profondes scarifications qu'il fit de côtés & d'autres, à l'air introduit dans le pannicule adipeux, & arracha le malade des bras de la mort.

On trouve dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, pour l'an 1713. *page* 15. qu'il s'ensuivit un emphyseme surprenant d'une plaie du *thorax*, qui pénétroit & offensoit la substance dn poumon. Un homme âgé de trente ans, d'un tempérament sanguin, & d'une constitution charnue, avoit reçu une blessure qui pénétroit dans la cavité de la poitrine, dont il mourut le cinquieme jour; avant sa mort tout son corps fut tuméfié étonnamment à l'occasion d'un emphyseme dont ne furent exceptés que la plante du pié, la paume de la main & le dessus de la tête. Cette tumeur étoit de douze pouces sur la poitrine, de neuf sur le ventre, de six au cou, mais elle n'en avoit que quatre sur le reste du corps. Les yeux, dans ce cadavre, sortoient en partie de leur orbite, distendus eux-mêmes par la grande quantité d'air logé dans la tunique cellulaire. On a observé, un cas fort extraordinaire, dans ces mêmes *Mém. p.* 154. de la même année d'un emphyseme mortel, survenu à l'occasion d'une fracture des côtes sans endommagement à la peau. Les roues d'un carosse ayant passé sur la poitrine d'un homme de soixante ans, il eut la quatrieme & la cinquieme côtes vraies du côté gauche fracturées par le milieu : peu de tems après, il s'éleva une fort grosse tumeur à l'endroit affecté, en conséquence de l'introduction de l'air dans le pannicule adipeux, qui augmenta tous les jours, en même-tems que la difficulté de respirer, jusqu'à ce que cet homme mourut le quatrieme jour après son accident. On vit dans son cadavre qu'un emphyseme occupoit toute la superficie du corps, à l'exception de la plante des piés & de la paume des mains. Ayant coupé la peau & les autres ligamens qui convroient les côtes, on trouva dans les muscles intercostaux, une ouverture fort petite, & presque imperceptible, sans ecchymose : mais ayant ouvert le *thorax* on trouva déchirée une petite parcelle de la membrane externe qui enveloppe les poumons, qui tenoit encore partie aux poumons & partie à la côte fracturée : mais on ne rencontra pas du tout de sang extravasé dans la cavité de la poitrine.

On voit assez, par tout ce qui vient d'être dit, que les plaies de la poitrine sont souvent suivies d'emphyseme, surtout si la plaie a donné à l'air la liberté d'entrer dans la cavité de la poitrine, & que quelque cause que ce soit, empêche qu'il ne ressorte librement par l'orifice de la plaie. Ces observations nous apprennent qu'il s'éleve de ces sortes de tumeurs énormes, lorsque le poumon blessé laisse échapper, dans la cavité de la poitrine, l'air qu'il a reçu par l'inspiration, surtout s'il ne survient pas une grande hémorrhagie. Car pour lors le sang étant tombé dans la cavité du *thorax*, & le remplissant, empêche qu'il ne s'amasse dans la cavité de la poitrine une grande quantité d'air capable de gonfler tout le corps. Et l'on voit évidemment, en même-tems, la raison pourquoi s'il survient un pareil emphyseme, en conséquence d'une blessure au *thorax*, on a raison d'en conclurre que cette plaie a pénétré dans la cavité de la poitrine.

Par le sang écumeux. Cet effet est un signe assuré que le poumon est offensé; car le sang s'échappant en conséquence de la lésion des vaisseaux sanguins, dans les vaisseaux aériens du poumon, devient écumeux en s'y mêlant avec l'air : ce qui fait que le blessé rend un sang écumeux par la trachée artere, ou qu'il sort par ondes de la plaie externe, un sang ainsi conditionné. Mais le poumon n'a pu être offensé, à moins que l'instrument vulnérant n'ait pénétré dans la cavité de la poitrine, ou que le poumon ne soit par hasard attaché à la pleure en cet endroit; nous l'avons déja remarqué au commencement de cet article. C'est ce que Virgile, *Æneïde, Lib. IX. v.* 100. a parfaitement bien exprimé, lorsqu'il fait la description du combat dans lequel Antiphates fut blessé par Turnus.

> ——— *Volat itala cornus*
> *Aera per tenerum, stomachoque infixa sub altum*
> *Pectus abit; reddit specus atri vulneris undam*
> *Spumantem, & fixo ferrum in pulmone tepescit.*

C'est pourquoi, si dans les maladies on rend par la bouche un sang écumeux, on conclut qu'il sort du poumon.

Voici les effets d'une telle plaie.

Premierement, il arrive souvent que l'air qui a pénétré dans la cavité du *thorax* presse les poumons; ce qui nuit à la respiration & à la circulation. Secondement, il se fait un amas de sang extravasé dans la poitrine. Troisiemement, ce sang échauffé & agité, & enfermé de toutes parts se putréfie. Quatriemement, de là suivent la mortification, l'érosion, la corruption, la puanteur de la pleure, des poumons, du médiastin, du diaphragme, du péricarde. Cinquiemement, une infinité de maux qui en résultent. Sixiemement le crachement du sang.

On a déja fait l'énumération des accidens que l'on a remarqué s'ensuivre quelquefois des blessures qui pénetrent dans la cavité du *thorax*, qui tous dépendent principalement de l'introduction de l'air, ou des humeurs extravasées.

Par rapport à la pression de l'air; On démontrera à l'article *Vulnus*, qu'il ne se trouve jamais d'air, naturellement,

dans un homme sain, entre le poumon & la pleure, & qu'il faut que cela soit ainsi, pour que le poumon, en dilatant la poitrine, puisse être distendu par l'air qui entre avec violence par la glotte. On voit par là que la libre expansion des poumons, aussi-tôt qu'il s'est introduit de l'air dans la cavité de la poitrine par les plaies du *thorax* est empêchée, & qu'elle est même tout-à-fait détruite, si la plaie est fort large. Il est constaté au même endroit, par le récit de différentes expériences, jusqu'à quel point & en quel cas, précisément, cette observation a lieu. Car, si l'air peut entrer librement par la plaie, le poumon ne pourra point du tout être dilaté. S'il entre, par une plaie plus étroite, une moins grande quantité d'air, qu'il n'en peut entrer par la fente de la glotte, le poumon se distendra, mais non pas autant qu'il doit faire en état de santé. C'est ce que Galien, dans ses *Anatom. Adminif. Lib. IV. cap.* 3. a parfaitement bien exprimé: « On sait, dit-il, « que lors de l'inspiration qui se fait par le gosier de « l'animal, il se perd nécessairement autant d'air en « conséquence de la blessure, qu'il en rentre par de- « hors dans le *thorax*, de celui qui circule à l'entour, « & qu'autant l'animal en inspire par le gosier, moins « que la quantité nécessaire, autant aussi en expire-t-il « moins, & qu'à proportion que l'expiration décroît, « la voix a moins de continuité. »

Si pour lors, l'air entré dans la cavité de la poitrine ne peut, en vertu de quelque cause, ressortir par l'orifice de la plaie, cet air raréfié par la chaleur se dilatera, & en comprimant fortement le poumon, empêchera l'inspiration & la dilatation du poumon laquelle est nécessaire dans un homme né, pour que le sang poussé du ventricule droit, puisse passer librement par les branches les plus étroites de l'artere pulmonaire. On déduit aisément la raison de tous ces effets de la connoissance des propriétés de l'air & des choses que la physiologie nous démontre être nécessaires au mécanisme de la respiration, & à la libre circulation du sang par les vaisseaux du poumon.

Quant au sang extravasé; si par exemple, les arteres intercostales ont été blessées, il pourra s'amasser une grande quantité de sang dans la cavité du *thorax*: car le cœur, qui en est voisin, chasse le sang dans ces arteres avec beaucoup de force: le mouvement, que la respiration donne au *thorax*, empêche que les arteres lésées soient en repos, & qu'elles puissent se contracter promptement. Si les vaisseaux du poumon ont été coupés, il est aisé de voir qu'il doit sur le champ s'amasser une grande quantité de sang: mais si les gros vaisseaux qui sortent du cœur sont lésés il s'en ensuivra la mort promptement. Or si le sang, ainsi épanché, ne sort pas par l'ouverture externe de la plaie, il s'amassera dans la cavité du *thorax*, & empêchera la libre dilatation du poumon; d'où s'ensuivra une grande anxiété, & la difficulté de respirer.

Quant à sa putréfaction; le sang, ainsi épanché, se trouve logé dans un lieu chaud & humide, tombe fort aisément dans une corruption putride, surtout, parce qu'il entre toujours de l'air par les plaies qui pénetrent dans la cavité du *thorax*; & la même chose arrive si le poumon, lésé dans ses vaisseaux aériens, laisse échapper l'air inspiré dans les cavités de la poitrine. Les observations Chirurgicales nous apprennent que le sang qui s'y est épanché se putréfie en fort peu de tems. A l'article *Vulnus*, où il est question des accidens qu'on voit survenir quelquefois au blessé par la négligence, ou l'erreur du Chirurgien, on rapporte l'exemple d'un Soldat blessé au *thorax*, de façon, qu'en toussant, il rendoit le sang par la bouche; à qui le Chirurgien, peu expérimenté, avoit réuni, par le moyen d'une suture, les levres de la plaie, de façon que rien n'en pouvoit sortir. Le lendemain Paré, ayant été mandé, coupa d'abord la suture, & ayant introduit son doigt dans la plaie, il écarta un grumeau de sang coagulé qui en bouchoit l'orifice, & retira huit onces de sang, déja corrompu & fétide; de la cavité de la poitrine.

Un homme de qualité reçut dans le *thorax* un coup d'épée, qui en pénétroit la cavité, & quoiqu'il eût déja perdu sept ou huit livres de sang, Belloste, sur la fin du premier jour de cette blessure, ayant levé l'appareil, en retira encore six à sept onces; mais à demi corrompu.

Hippocrate, *de Morbis. cap.* 2. *circa finem.* avoit dit que « si le sang s'étoit épanché de la plaie, ou d'une veine, « dans le ventre, supérieur, il falloit nécessairement « qu'il se convertît en pus. » Mais on démontre à l'article *Caput*, où l'on rapporte ce même passage, que l'on entend par le mot de suppuration quelque corruption de sang que ce puisse être, ainsi que Galien l'a dit dans dans l'explication de cet *Aphorisme*.

D'où s'ensuit, &c. La corruption du sang épanché qui se fait fort promptement, augmentera de moment en moment: car la chaleur est considérable en cet endroit, à cause du voisinage des visceres vitaux; c'est pourquoi le sang le convertira en une liqueur putride. Le poumon baignera dans cette liqueur gangréneuse, corrompue, se macérera & se putréfiera: ainsi que le péricarde, la pleure, &c. On a montré dans le paragraphe précédent, que le sang épanché dans les cavités de la poitrine, peut se corrompre fort promptement, mais les observations ont appris qu'il peut même acquérir le plus haut degré de corruption. Un homme ayant été blessé au dos, de façon que l'épée passant par la cavité de la poitrine, dans sa partie gauche, pénétroit la mamelle, les symptomes étant extrêmement urgens, on eut recours à la paracentese, & le sixieme jour de la blessure, il sortit une très-grande quantité de pus, mais si fétide, que personne n'eut le courage de rester dans la chambre du blessé. Dans un autre blessé, Scultet, *Armament. Chirurg. Observ.* 43. ayant dilaté la plaie le troisieme jour de la blessure, il sortit une livre de sang de la cavité du *thorax*: mais ce sang étoit si chaud, qu'en fluant il brûloit le blessé plus que n'auroit fait une bougie allumée. C'est pourquoi il n'est pas surprenant que la substance des visceres, imbibée d'une liqueur si putride, puisse être corrodée & se corrompre, puisque l'on voit dans Hildan, *Observ. Chirurg. Centur. III. Observ.* 27. que cela est arrivé au cœur même, quoique d'une substance si ferme. Une charette chargée de foin, étant tombée sur un paysan, il se plaignit d'un sentiment de douleur, en conséquence de quelque compression du cœur & d'une difficulté de respirer; cependant, quatre jours après, il reprit son travail ordinaire. Quelques jours s'étant écoulés, il fut attaqué d'une fievre ardente, d'asthme, de délire, de lipothymie, & mourut le onzieme jour de sa maladie; on trouva dans son cadavre, que le péricarde étoit plein d'un pus sanieux, dans lequel le cœur étant plongé en grande partie, paroissoit à l'endroit de ses deux oreillettes, en partie corrodé & en partie flétri, le poumon parut avoir aussi sa part de cette affection.

Par rapport aux maux qui résultent de-là; les humeurs épanchées pourront, en comprimant, ou en corrodant par leur acrimonie putride, troubler ou détruire toutes les fonctions des visceres qui sont logés en cet endroit, ce qui peut occasionner de très-fâcheuses dyspnées, de cruelles palpitations de cœur, des anxiétés insupportables, l'inflammation, l'exulcération, la gangrene de ces parties: mais il pourra se faire que le sang épanché étant atténué & putréfié par la chaleur & le séjour, repris par les veines absorbantes placées dans la superficie de ces parties, se mêle au sang & cause une cacochymie putride, très-dangereuse, d'où s'ensui-

vent des fievres aiguës, putrides, d'étonnantes métastases de cette liqueur putride absorbée en d'autres endroits du corps, la phthisie, l'atrophie, la mort; c'est pourquoi l'on a raison d'en conclurre qu'il peut naître de l'extravasation des humeurs dans les cavités de la poitrine une infinité de maladies, qui toutes sont très-dangereuses.

Quant au crachement de sang; si l'on crache le sang aussi-tôt après la blessure faire, c'est une preuve que le poumon est offensé; surtour si le sang qui sort est écumeux: c'est pourquoi le sang pourra tomber dans la cavité de la poitrine, en conséquence de la lésion des vaisseaux du poumon, à moins que le poumon ne soit, à l'endroit de la plaie, collé à la pleure: si quelques jours après que la blessure a été faire, les crachats sont sanguinolens; cela pourra provenir de ce que le sang extravasé étant arrêné par le séjour & la chaleur, aura été absorbé par les vaisseaux du ponmon. Je n'examine pas comme cela se fait: il est seulement certain que l'empyeme même a été guéri par des crachats purulens. Dans la vraie pleurésie, les crachats jaunes mêlés de stries sanguinolentes tirées du poumons, ont fort souvent procuré la guérison du malade, comme il est constaté par une infinité d'observations pratiques, ce qui nous fait voir qu'il est possible que le sang épanché dans la cavité du *thorax*, puisse produire des crachats sanguinolens.

Les signes du sang épanché sont,

Premierement, l'orthopnée. Secondement, on est plus commodément couché sur le dos, avec peine sur la partie blessée, mais il est impossible de rester couché sur le côré sain. Troisiemement, les effets décrits ci-dessus. Quatriemement, on sent une pésanteur sur le diaphragme. Cinquiemement, on sent la fluctuation de la matiere. Sixiemement, l'extravasation se manifeste par la nature & le siége de la plaie. Septiememenr, par l'extreme foiblesse, la pâleur, les sueurs froides. Huitiemement, par la violence de presque tous les symptomes qui augmentent de plus en plns.

Lorsqu'on est une fois assuré que la plaie pénetre dans le *thorax*, il reste une autre circonstance de grande importance à approfondir; savoir, s'il y a une grande quantité de sang épanché dans la cavité du *thorax*, en conséquence de la lésion des vaisseaux, c'est ce qu'il n'est pas toujours fort aisé de déterminer, plusieurs des signes que nous allons rapporter, pouvant induire en erreur. C'est pourquoi il est besoin que plusieurs signes concourent afin de pouvoir établir quelque chose de certain à ce sujet. Si le Medecin & le Chirurgien se trompent dans cette diagnose; il est évident qu'il peut en survenir beaucoup de mal, parce que le sang épanché doit être évacué ou par la plaie faite, ou par une autre ouverture: mais si l'on entreprend de le faire lorsqu'il n'y a pas de sang dans la cavité de la poitrine, l'air qui s'introduit est toujours nuisible, irrite la plaie, &c. raison pourquoi il faut user d'une grande circonspection, dans la crainte de faire essuyer inutilement au malade un traitement pénible, ou que la réputation du Medecin ou du Chirurgien n'en souffre.

Premierement. L'orthopnée est une respiration essoufflée, difficile & ronflante, qui ne se peut faire qu'en tenant la tête & le *thorax* élevé: elle indique toujours que la libre expansion du poumon par l'air inspiré est empêchée, de quelle cause que cela puisse provenir. Or le sang épanché dans la caviré du *thorax* occupant cet espace que le poumon dilaté devoit remplir, il est aisé de voir qu'il en doit provenir une respiration difficile: mais lorsque le blessé se rient debour, le diaphragme abaissé par le poids du sang épanché, augmente la cavité du *thorax*. De-là vient que le poumon pourra se dilater alors, du moins un peu plus que dans toute autre situation du corps. Mais ce signe considéré tout seul pourroit jetter dans l'erreur; car l'air introduit dans les cavités de la poitrine, empêchant la libre expansion du ponmon pourroit aussi occasionner l'orthopnée; la constriction spasmodique du poumon dans les astbmatiques, produit le même mal; c'est pourqnoi ce signe ne fourniroit aucune certitude, si le blessé étoir sujet à cette maladie.

Deuxiemement. Ce signe est d'une grande conséquence, car le diaphragme descendant fort bas vers les parties inférieures du corps, augmente considérablement la capaciré du *thorax*, ce qui fair que le sang épanché dans la cavité de la poirrine, lorsque le blessé est couché, occupe de lui-même la partie inférieure & postérieure du *thorax*, & cetre partie du diaphragme descend plus facilement: car la parrie rendineuse du milieu du diaphragme à laquelle le péricarde est collé par sa large base, ne pourra pas facilemenr être abaissé, ainsi qu'on le dira à l'article *Vulnus*, par où l'on voit que le sang extravasé est dans cetre situation du corps beaucoup plus commodémenr situé que dans toute autre. Lorsque le blessé est couché sur le côté blessé, cette situation du corps est en effer très-incommode, sans être pourtanr insupportable: mais s'il est couché sur le côté sain, le sang épanché presse par son propre poids le médiastin & le péricarde vers l'autre cavité de la poitrine; ce qui diminuera sa capacité & augmentera la difficulré de respirer; qui oblige les blessés ainsi couchés de changer aussi-tôt & même malgré eux, de siruarion, dans la crainre d'étre suffoqués.

Troisiemement. Ces suites dépendent surtout de la corruption du sang extravasé & de l'infestation des viscères que baigne cette liqueur putride. On connoît effectivement à ces signes la présence du sang extravasé, mais souvent trop tard.

Quatriemement. Lorsque le malade est debout, le sang épanché presse en embas le diaphragme par son propre poids; ce qui fait que l'on éprouve alors un senriment de pesanteur, & que l'on ressenr de la douleur aux endroits auxquels le diaphragme est attaché. Souvent il paroît aussi une tumeur dans ce côté de l'abdomen affecré, en conséquence de la pression du diaphragme. C'est ce qui fait que dans l'empyeme le diaphragme étant affaissé par la quantité de pus amassé, & distendu, enfle insensiblement de plus en plus l'abdomen, de façon que l'on prend cette maladie pour une ascite.

Cinquiemement. Lorsque l'on soupçonne qu'il y a un amas de pus dans les cavités de la poitrine, Hippocrate, *de Morbis*; *Lib. II. cap.* 16. ordonne de mettre le blessé sur un siége stable, après l'avoir baigné d'eau chaude, & pendanr qu'un Aide lui tient les mains, le Medecin en lui agitant l'humérus écoute, en quel endroit l'affection occasionne du bruit. Il employoit cette méthode afin de découvrir l'hydropisie cachée dans les cavités de la poitrine. Et, *Ibid. cap.* 24. *pag.* 576. *& de Internis Affectionibus*, *cap.* 24. *pag.* 656. de déterminer l'endroit par où il pourroit, après l'avoir ouvert, retirer la sérosité qui s'y étoit accumulée. Or il est aisé de voir que ce signe peut quelquefois nous rromper, lorsqu'il y a amas de sang extravasé dans les cavités de la poitrine: car ce sang en stagnation se mer en grumeau; & l'on s'appercoit plus difficilement par conséquent de sa fluctuation. De plus si la poitrine est remplie d'une grande quantité de sang, on n'entendra aucun son en agitant le *thorax*, précisémenr à cause de cette plénitude; c'est pourquoi, Hippocrate, *in Coacis Prænot.* n°. 432. pag. 877. a donné ce sage avis: « Le grand bruit que l'on entend dans le « corps de ceux dont la blessure est en état de suppura« tion, lorsqu'on leur agire les épaules, indique qu'ils « ont moins de pus que ceux qui en font peu, qui « respirent

« respirent plus difficilement & ont meilleure couleur. « Mais ceux dans le corps desquels on n'entend aucun « bruit, qui ont une grande difficulté de respirer, & « dont les ongles sont livides, sont pleins de pus, & se « trouvent dans un état dangereux. »

Sixiemement. Lorsque l'on connoît l'endroit de la plaie, & le passage de l'instrument vulnérant par les parties, on sait par l'Anatomie s'il y a de grandes arteres ou de grosses veines de lésées ou non. Ainsi les gros troncs des arteres intercostales passent proche du bord inférieur des côtes. Les mammaires internes sont situées près dés cartilages des côtes, aux deux côtés du sternum, à un travers de doigt de distance de ces os. La grande veine asygos est placée au côté gauche des vertebres du dos, &c. Sur la parfaite connoissance qu'on a de toutes ces choses, on détermine le plus ou moins de danger de la plaie.

Septiemement. Il se rencontre quelquefois des hommes qui ont si peu de courage, qu'ils tombent en défaillance, lorsqu'ils voyent une plaie à quelqu'un. Tous ses symptomes surviendront à des gens d'un pareil tempérament, quoiqu'ils soient légerement blessés. Mais en pareil cas ils reviennent facilement à eux, en leur jettant de l'eau froide, ou en leur faisant prendre quelques cardiaques irritans, & cette débilité qui en provient n'est pas de longue durée; mais lorsqu'à la suite d'une plaie qui pénetre dans la cavité du *thorax*, on s'apperçoit que la foiblesse est considérable, que le visage est contracté & pâle, que les yeux sont ternes & languissans, qu'une sueur froide est répandue par gouttes sur toute la peau, principalement sur le visage & la poitrine, & que le pouls est presque insensible; c'est une marque qu'il s'est épanché une grande quantité de sang, en conséquence de la rupture des vaisseaux, qu'à peine en retourne-t-il au cœur, mais qu'il est presque tout sorti du cœur, ou qu'il est amassé dans les cavités de la poitrine; auquel cas on doit avertir que les malades sont en grand danger, & bien souvent ils meurent aussi-tôt après. C'est ce dont Hippocrate, *Prorrhet. Lib. I.* Numero 130. a pris soin de nous avertir, lorsqu'il dit: « Que les plaies dont il s'ensuit « une abondante effusion de sang, accompagnées de « petites sueurs, sont malignes. Car les blessés en « cet état meurent en parlant, & presque sans qu'on « s'en apperçoive. » On trouve la même observation dans les *Prénotions de Cos*, Numero 328. outre que l'on y lit ἐπιῤῥιγῶντα, au lieu d'ἐφιδρῶντα. Il avertit ailleurs, *Prorrhetiq. Lib. I.* N°. 153. que les frissons succédent à d'abondantes hémorrhagies, & il dit que le frisson arrête le flux de sang; l'on voit dans cet endroit par ce qui a précédé, qu'il s'agit en ce cas d'une hémorrhagie par le nez. Mais lorsque dans les plaies du *thorax*, les grands vaisseaux qui sont si voisins du cœur ont été offensés, il est aisé de voir que le frisson peut s'ensuivre d'une abondante hémorrhagie, mais il n'arrête pas pour cela le sang.

Huitiemement. Les plus grands vaisseaux sanguins se trouvent placés ici fort voisins du cœur. Par conséquent ces vaisseaux étant lésés, le sang continuera de fluer dans les cavités du *thorax*: c'est pourquoi la compression des poumons, l'anxiété, la dyspnée, &c. augmenteront continuellement jusqu'à ce que le sang cesse de couler, en conséquence de la diminution des forces du blessé, ou de la contraction du vaisseau coupé. Il peut aussi en pareil cas survenir au blessé une infinité de symptomes occasionnés par la terreur qu'a eue le blessé, par la colere, &c. qui diminuent insensiblement. Mais ceux qui proviennent de l'épanchement du sang, continueront tant que l'hémorrhagie durera, & c'est avec raison que l'on a mis l'accroissement perpétuel des symptomes au nombre des signes par lesquels on connoît cet épanchement du sang dans les cavités du *thorax*. Mais lorsque les signes nous apprennent que la plaie a pénétré dans les grandes cavités du corps, & que l'on a raison de craindre en même-tems que les vaisseaux coupés n'épanchent intérieurement le sang à grands flots, quoiqu'il n'y ait point d'hémorrhagie extérieurement apparente, il est besoin d'une extreme précaution, lorsqu'il s'agit d'établir le prognostic, de crainte que la réputation du Medecin ou du Chirurgien n'eût des risques à courir, s'ils ont avancé qu'il n'y avoit rien à craindre; car souvent les blessés en cet état, meurent au moment qu'on ne s'y attend point, & ceux qui prennent la défense de celui qui a porté le coup, imputeront la mort du blessé à leur ignorance. Mais ce qui montre avec quelle attention on doit examiner tous les phénomenes pour pouvoir surement déterminer s'il y a du sang extravasé dans le *thorax* ou non, c'est que de très-habiles Praticiens s'y sont quelquefois trompés. Mery, *Mémoires de l'Académie des Sciences an.* 1713. *pag.* 159. avoue ingénuement, qu'un jeune homme ayant reçu un coup d'épée dans la partie antérieure & supérieure du bras droit, il avoit vu trois heures après la blessure, un si grand nombre de symptomes fort considérables, qu'il ne doutoit nullement que la cavité de la poitrine ne fût remplie de sang extravasé, en conséquence de quoi il pensoit sérieusement à mettre en œuvre la paracentese du *thorax*. Il apprit cependant ensuite par l'événement, qu'il n'y avoit rien de tout cela, puisque le blessé fut parfaitement guéri au bout de huit jours. Or il paroissoit très-vraissemblable que c'étoit la lésion du muscle pectoral, qui avoit occasionné une grande douleur de poitrine, la difficulté de la respiration, &c.

Il faut sur le champ ôter le sang épanché. Pour cela, premierement, on met le malade dans une situation convenable, & il doit de son côté faire les mouvemens & les efforts nécessaires. Deuxiemement, on suce le sang par un tuyau courbe, percé aux côtés, obtus à son extrémité. Troisiemement, on injecte une liqueur, délayante, dissolvante & détersive. Quatriemement, on dilate la plaie. Cinquiemement, on fait une contre-ouverture entre la seconde & la troisieme vraie côte inférieure, à quatre doigts de distance des vertebres & de l'angle inférieur de l'omoplate, le tranchant de l'instrument dirigé en embas, & l'on pratique une section parallele aux côtes, dans le milieu.

Lorsqu'il est constaté par les signes indiqués dans le paragraphe précédent, qu'il y a du sang extravasé, logé dans les cavités de la poitrine, l'indication curative est effectivement de l'en tirer promptement, de peur qu'il ne nuise, en comprimant, ou en se corrompant. Cependant il faut remarquer surtout, que l'on ne doit pas ôter le sang épanché avant que d'être assuré que les vaisseaux lésés n'en épanchent plus. Car que serviroit de retirer le sang, si les vaisseaux lésés encore ouverts, irrités par le mouvement du corps, la suction, l'injection, &c. continuent d'en épancher de nouveau. Si le pouls est pour lors assez fort & assez égal, qu'il y ait de la chaleur jusqu'aux extrémités du corps, qu'il ne paroisse ni spasmes ni hoquets, & que les forces restent en même état, l'hémorrhagie est cessée, & l'on peut en sureté avoir recours aux moyens que l'art nous fournit, & qui sont nécessaires pour ôter le sang logé dans les cavités du *thorax*.

De plus, on pourroit douter si l'on doit toujours avoir recours à l'art, pour retirer le sang extravasé, étant constaté par de fideles observations, que le sang, le pus, l'eau, &c. se sont dissipés insensiblement des cavités du *thorax*, se sont absorbés dans les veines, & sont ensuite sortis par les sueurs, les urines.

Jerôme-Fabrice ab Aquapendente en rapporte un exemple, *Opera Chirurg. Part. I. Lib. II. cap.* 22.

Son ami fut blessé au *thorax*, & la blessure étoit si étroi-

te, que les Chirurgiens ne purent point s'appercevoir avec la sonde, qu'elle pénétroit dans la cavité du *thorax*, on ne le vit qu'à la suite par le crachement de sang, par un sentiment de pesantenr sur le diaphragme, par la toux, par la fievre, par la difficulté de la respiration. Mais comme on ne pouvoit rien retirer de la plaie, les Medecins résolurent que l'on feroit le lendemain la paracentese du *thorax*, il arriva sur ces entrefaites que le blessé rendit par les urines plein un verre de sang, & il fut délivré par-là de la douleur, de la fievre & de tous les autres symptomes.

On en trouve un pareil exemple dans Belloste, *Chirurgien d'Hôpital*, page 365.

Un Capitaine ayant été blessé, la plaie qui pénétroit dans la cavité de la poitrine, avoit offensé le poumon, & étoit accompagnée de tous les symptomes ordinaires à ces sortes de blessures. Lorsqu'on lui ouvrit la veine, il en sortit du pus au lieu de sang, & il se trouva soulagé de tous ses maux. L'Auteur assure que ce fait lui a été rapporté par un Chirurgien bien expérimenté, & a été certifié par plusieurs témoins dignes de foi.

On a souvent remarqué qu'une copieuse excrétion d'urine, & qu'une sueur abondante avoient produit un merveilleux effet en pareille occasion. On rencontre plusieurs semblables observations, *Ibid. pag.* 94. 95. mais celles-ci suffisent pour prouver que la nature qui se suffit si souvent a elle-même, a guéri de ces sortes de plaies de plusieurs façons bien surprenantes. Cependant comme ces sortes de guérisons sont fort rares, il est de la prudence du Medecin d'examiner soigneusement si quelques signes indiquent que la nature tente de semblables moyens; ainsi si l'on abandonnoit tout le soin à la nature, il est certain qu'il périroit une infinité de blessés en conséquence de ce que le sang extravasé venant à se corrompre consumeroit les visceres vitaux, qu'on auroit pu tirer d'affaire en ôtant le sang avec le secours de l'art. Or on ôte le sang en employant les différens moyens qui suivent.

Premierement, *mettre le malade dans une situation convenable, &c.* Lorsque le sang qui est dans la cavité du *thorax* est encore fluide, & que la plaie est large & qu'elle ne passe pas obliquement par les tégumens, mais qu'elle pénetre droit: si pour lors on met le blessé dans une situation telle que le sang par son propre poids puisse descendre vers l'ouverture de la plaie, il s'écoulera de lui-même. C'est pourquoi les Chirurgiens expérimentés dans ces sortes d'occasions ne mettent rien pendant quelques heures sur l'orifice de la plaie, afin que le sang puisse sortir librement Dionis, *Opérations de Chirurgie*, *pag.* 295. 296. a traité de cette façon un homme qui avoit été blessé d'un coup d'épée au *thorax* au-dessous de la mamelle droite. Car ayant trouvé la cavité de la poitrine pleine de sang, il dilata d'abord l'orifice de la plaie & ordonna que le malade fût couché toute la nuit sur la plaie, & il trouva le lendemain matin que le sang étoit sorti de la cavité du *thorax*; & le blessé fut parfaitement guéri. Paré, *Lib. X. cap.* 32. pag. 251. fit mettre pareillement un homme blessé dans une posture telle qu'il avoit les piés haut & la tête basse, & ayant introduit les doigts dans l'orifice de la plaie, il en tira un grumeau de sang coagulé qui le bouchoit, fit sortir le sang épanché, & garantit le blessé d'une suffocation dont il étoit menacé. On parvient d'autant mieux à retirer ainsi le sang par l'orifice de la plaie, si l'on comprime l'abdomen par le moyen d'un large bandage ou avec les mains, & que le blessé retienne longtems l'air inspiré, & qu'en fermant ensuite la glotte, il l'expire avec effort; car le poumon étant par conséquent considérablement dilaté, & le diaphragme pressé vers le haut, le sang épanché dans la cavité du *thorax* sort par l'ouverture de la plaie.

Deuxiemement, *en suçant le sang.* Comme souvent il résulte un grand inconvénient dans quantité de plaie du *thorax* à tenir le blessé dans une situation telle que le sang extravasé puisse, en vertu de son propre poids, sortir par l'ouverture de la plaie: les Medecins avoient en conséquence imaginé une autre méthode. Ils prenoient un tube d'or, Scultet, *Armament. Chirurg. Pl. XII. fig.* 9. & 10. flexible, percé de plusieurs petits trous sur les côtés, & garni d'une sonde d'or qui remplissoit sa capacité (afin de pouvoir le courber commodément sans rétrécir sa cavité.) Ils l'introduisoient avec précaution par l'orifice de la plaie fort avant dans la cavité du *thorax*. Ils retiroient ensuite le sang extravasé, on en suçant ou en appliquant un syphon à ce tube. Il étoit nécessaire que le bout de ce tube fût obtus de crainte qu'il n'offensât le poumon. On peut préparer à ces sortes d'usages, de semblables tubes de plomb, de cuir flexible & de baleine. Scultet, *Ibid. Observ.* 42. *pag.* 248. a retiré du *thorax* une grande quantité de sang extravasé avec un semblable instrument courbé en angle, après en avoir ôté la sonde qui bouchoit sa cavité & sans avoir recours à la suction.

Troisiemement, *en injectant, &c.* Il est aisé de voir que les deux méthodes précédentes n'ont lieu que lorsque le sang extravasé est encore fluide: mais s'il est en grumeaux, il ne pourra pas sortir aisément par l'orifice de la plaie, & encore moins passer par les petits trous du tube. Il est cependant vrai que le sang coagulé se dissout de lui-même par la suite: mais en même-tems il se putréfie, ce qui seroit absolument nuisible en ce cas; outre que bien souvent, en conséquence de l'oppression du poumon, l'anxiété est si urgente, que l'on ne peut pas attendre cette résolution spontanée du sang grumelé. En pareil cas, l'on injecte dans la cavité du *thorax* de l'eau chaude, avec du miel & un peu de sel, en y ajoutant du savon de Venise.

Pour cet effet,

Prenez *du miel commun, deux onces;*
du savon de Venise, deux dragmes;
du sel marin, quatre dragmes;
d'eau de pluie, douze onces.

Mêlez le tout ensemble.

Ou,

Prenez *de sel ammoniac,* & *de nitre,* } *de chaque, trois dragmes;*
d'urine récente d'une personne saine, douze onces;
de miel commun, deux onces.

Mêlez le tout ensemble.

Ou,

Prenez *d'aloès dissous dans de l'eau, bien dépuré de ses féces, après lui avoir rendu une médiocre consistance, quatre dragmes;*
de sel ammoniac, deux dragmes;
de borax, deux dragmes;
de miel pur, deux onces;
d'eau de pluie, neuf onces;
de vin blanc de France, deux onces.

Mêlez le tout ensemble.

Ce liquide introduit est ensuite agité par le mouvement de la respiration, & comme broyé avec ces grumeaux qui se trouvent dissous, de façon qu'ils peuvent sortir par l'ouverture de la plaie avec le liquide injecté. On rend la liqueur à injecter propre aux différentes indications, en y ajoutant divers ingrédiens. L'eau chaude avec du miel & un peu de sel, suffit pour délayer

& résoudre le sang épaissi. Mais quand le sang extravasé commence à se putréfier, il faut une infusion de rue, de scordium, de myrrhe, & de semblables ingrédiens anti-septiques & un peu détergens.

Quatriemement, *par la dilatation de la plaie*. Il est parlé de cette opération à l'article *Vulnus*.

Cinquiemement, *en faisant une contre-ouverture*. Mais lorsque l'état de la plaie est tel, que les liquides amassés dans la cavité du *thorax* n'en peuvent être retirés par ce moyen; la seule ressource qui reste en ce cas, est de faire une nouvelle plaie dans un endroit du *thorax*, dans lequel ces liquides se portent d'eux-mêmes par rapport à la figure du dedans du *thorax*; ce qui est principalement nécessaire lorsque la blessure se trouve dans la partie supérieure du *thorax*: car il est pour lors impossible que le sang épanché sorte par l'ouverture de la plaie. Mais la cavité du *thorax* descendant plus bas par les parties postérieures, par rapport à la position inclinée du diaphragme, on fait par conséquent la contre-ouverture dans la partie postérieure du *thorax* à l'endroit le plus bas qu'il est possible, sans crainte d'offenser le diaphragme qui est attaché aux côtes inférieures, & qui montant de la partie postérieure du *thorax* vers les parties antérieures, forme un angle fort aigu avec le corps des vertebres. Mais cette autre ouverture du *thorax* doit se faire à quatre travers de doigts de distance des vertebres, de crainte d'offenser les gros muscles qu'on appelle le *sacrolombaire*, le *très-long du dos*, &c. qui étant situés aux deux côtés de l'épine, montent le long des lombes & du dos. On a coutume de faire cette ouverture entre la seconde & la troisieme, ou entre la troisieme & la quatrieme fausses-côtes, en comptant du bas vers le haut. L'Anatomie, suivant Albinus, *Histor. Musculorum hominis, Lib. III. p.* 300. nous démontrant que le diaphragme monte plus haut dans le *thorax* du côté droit, on a coutume en conséquence de faire la paracentese à ce côté du *thorax* entre la troisieme & la quatrieme fausse-côte : mais il seroit possible de la faire du côté gauche, entre la seconde & la troisieme, comme nous en avertit Van Solingen, *Manuale operat. Tweede Deel, cap.* 1. *p.* 118. C'est peut-être par cette raison qu'Hippocrate, *de Morbis, Lib. II. cap.* 16. sur la question de savoir de quel côté de la poitrine se devoit faire la section dans l'empyeme, souhaitoit que le pus fût logé dans le côté gauche.

Dionis, *Cours d'opérations de Chirurgie, Démonstrat. V. p.* 296. fait faire aussi cette opération entre la troisieme & la quatrieme fausse-côte. On voit par-là qu'il s'est glissé une faute dans le texte de ce paragraphe, où l'on désigne l'entre-deux de la seconde & la troisieme vraie côte, pour l'endroit que l'on doit inciser, la suite immédiate indiquant un endroit beaucoup plus bas, & l'article *Empyema*, où il s'agit de la paracentese du *thorax* dans la curation de l'empyeme, marquant pour le lieu de l'incision l'entre-deux de la cinquieme & sixieme côte, ou de la quatrieme & cinquieme, en commençant à compter par en-bas, où Paul Eginete, *Lib. VII. cap.* 44. dit, que quelques Chirurgiens ont fait la paracentese même dans la curation de l'empyeme, en observant qu'il craint que cette opération ne donne la mort sur le champ, ou ne cause des fistules inguérissables. Ce qui feroit croire que l'on devroit lire dans le texte, *entre la seconde & la troisieme fausse-côte inférieure*, à moins qu'on n'entende ici, que cette contre-ouverture dût se faire dans la partie antérieure; ce qui assurément se pratiqueroit pour lors à merveille entre la seconde & la troisieme vraie côte, en commençant à compter par en-bas, comme le prescrit Dionis, *Cours d'opérations de Chirurgie, &c. pag.* 296. qui ne donne de raison pour faire la paracentese en cet endroit, sinon que le blessé peut se panser lui-même en l'absence de son Chirurgien. Mais la plus grande profondeur du *thorax*, & l'issue naturellement inclinée du sang épanché vers l'ouverture faite, persuadent aisément que la contre-ouverture du *thorax* doit se faire dans la partie postérieure & inférieure.

Hippocrate, *Ibid. Lib. III. cap. penult.* parlant de la curation de l'empyeme, n'a pas à la vérité indiqué positivement l'endroit où se devoit faire la contre-ouverture; cependant il détermine qu'elle doit se faire dans l'endroit le plus bas, & par la partie postérieure : Car, « si, dit-il, en vertu de l'épaisseur & de « la quantité (de pus,) on n'entend aucun bruit qui « indique l'endroit, comme il arrive quelquefois, le « côté tuméfié est celui qu'il faut inciser au plus bas, « & plutôt, par la partie postérieure de la tumeur que « par-devant, afin que le pus sorte plus facilement. « Mais l'incision doit se faire toujours entre les cô« tes, &c. »

Et il dit ailleurs en parlant de la même maladie,

« Qu'il faut inciser ou brûler le plus près qu'il est possi« ble de la cloison transversale, en l'évitant cependant, « de crainte de l'offenser. »

Dans l'hydropisie de poitrine, lorsqu'il s'agit d'en tirer l'eau, Hippocrate, *de Internis affection. p.* 24. ordonne d'inciser jusqu'à l'os les tégumens qui couvrent la troisieme côte, en comptant par la derniere; la percer ensuite avec le trépan perforatif, & d'en tirer, lorsqu'on l'a percée, un peu d'eau, &c. ce qui nous démontre évidemment qu'Hippocrate a choisi l'endroit le plus bas du *thorax* pour retirer les liquides qui y sont logés, après y avoir fait incision.

Cet endroit ainsi déterminé est facile à trouver, en comptant les côtes sur le malade à nu : mais on a plus de peine à le trouver dans les gens gras, ou dans le cas où il y a empyeme. C'est pourquoi les Chirurgiens ont employé d'autres moyens pour tâcher de déterminer l'endroit où se doit faire l'incision : quelques-uns conduisoient droit un fil depuis le cartilage ensiforme, jusqu'à l'épine du dos : ils divisoient ensuite ce fil en trois parties égales, & pour lors ils déterminoient l'endroit à la distance des deux tiers de la longueur de ce fil, depuis le sternum. Voyez Van Solingen, *Manuale operation. Tweede Deel, cap.* 1. *pag.* 118.

Dionis, *Cours d'opérations de Chirurgie, Démonstrat.* 5. *pag.* 296. mesuroit quatre travers de doigt depuis le plus bas angle de l'omoplate, & il marquoit l'endroit où se devoit faire l'incision à pareille distance de l'épine du dos. Mais l'omoplate étant mobile, & l'endroit pouvant éprouver quelque changement par la différente action des muscles qui y sont attachés, il est évident que cette méthode n'est pas toujours sûre. C'est pourquoi il vaut mieux, lorsqu'on a ainsi déterminé l'endroit, tâtonner avec les doigts pour s'assurer si l'on est effectivement entre deux côtes.

L'endroit où doit se faire l'incision étant une fois connu, on le marque avec de l'encre, de crainte qu'ensuite il ne disparoisse. Mais les côtes étant mobiles, il est aisé de voir, que si le corps change de posture, les côtes changent aussi de situation. C'est ce qui a donné lieu à ce beau précepte d'Hippocrate, *de Morbis, Lib. III. cap. penult.*

« Mais lorsque vous voulez, dit-il, inciser ou brûler, « après avoir marqué l'endroit, faites ensorte que les « muscles conservent leur même figure pendant l'opé« ration, de crainte que la peau venant à descendre ou « à monter, ne vous trompe par ce changement de fi« gure. »

L'ouverture se doit faire avec un instrument tranchant, & non avec un instrument pointu, comme dans la paracentese de l'abdomen, qui se fait avec une sonde d'acier, introduite dans une cannule d'argent cave, parce qu'il y auroit tout lieu de craindre d'offenser le poumon en le perçant ainsi. Mais pour que l'instru-

ment pénetre dans la cavité du *thorax*, on doit couper la peau, le pannicule adipeux, le très-large du dos, les muscles inter-costaux & la pleure. Pour le faire avec plus de sûreté, le Chirurgien, après avoir un peu panché en-arriere le corps du blessé, afin que la peau soit lâche, tire avec les doigts tous les tégumens communs, & le plus large du dos en même-tems, s'il est possible; & ayant ainsi tout levé en même-tems & tout à la fois, il fait une assez large plaie de la longueur de trois ou quatre travers de doigt. Cela étant fait, il panche le corps du malade en-devant, & tant soit peu en même-tems du côté opposé, afin que les côtes s'écartent davantage les unes des autres, & que les muscles intercostaux se distendent : pour lors, avec un bistouri un peu courbe, sur le dos duquel on applique l'index dans toute sa longueur, & dont on couvre en même-tems l'extrémité avec le bont du doigt, on coupe la pleure & les muscles intercostaux tendus, en pénétrant par une petite plaie avec précaution dans la cavité, de crainte d'offenser le poumon. Aussi-tôt que la pleure est incisée, le poumon s'affaisse & s'éloigne des côtes; ce qui fait que l'on peut pour lors dilater la plaie en sûreté. Or, l'incision se fait parallelement aux côtes, en enfonçant entre deux, précisément à égale distance de chaque, & conduisant le tranchant du bistouri droit en embas, afin d'éviter les vaisseaux intercostaux qui sont adjacens à la partie d'embas de la côte supérieure, laquelle est creusée en forme de sillon.

Cette opération se fait sûrement en prenant toutes ces précautions. Les Auteurs donnent, outre cela, quelques avis à cette occasion qui paroissent de fort peu de conséquence. Par exemple, Jerôme Fabrice ab Aquapendente, *Oper. Chir. cap.* 45. *p.* 490. 491. a prétendu que le malade devoit expirer l'air à l'instant même que l'on perce la pleure, afin de ne pas offenser avec le bistouri le poumon, qui moyennant cela s'éloigne de la pleure. Mais nous savons aujourd'hui par la Physiologie, que le poumon est toujours contigu à la pleure, tant dans l'inspiration qne dans l'expiration, & qu'il suit la dilatation de la poitrine.

Hippocrate a dit, *Aph.* 27. *sect.* 6. que si l'on fait aux personnes attaqnées d'empyeme ou d'hydropisie, des brûlures ou des incisions, & que le pus ou l'eau sorte tout à la fois, elles meurent indubitablement. C'est pourquoi quelques uns ont prétendu qu'on ne devoit pas retirer tout le sang extravasé d'une seule & même fois, mais à plusieurs fois différentes. Dans l'empyeme & dans l'hydropisie de poitrine, le poumon ayant été longtems macéré par le pus ou la sérosité extravasée qui le baigne de toutes parts, si l'on vient à retirer d'une seule & même fois cet amas de corruption, le sang dilatant aussi-tôt les vaisseaux presque pourris du poumon, pourroit les rompre, d'où s'ensuivroit subitement la mort. Mais lorsqu'on a recours à cette opération dans les plaies du *thorax*, rarement pour l'ordinaire differe-t'on long-tems, dans la crainte de cet inconvénient; & l'on a des exemples dans quantité d'observations chirurgicales, qu'on a ainsi tiré sans inconvénient tout d'une même fois tout le sang extravasé. Il résulte une grande facilité pour cette opération, de ce que les humeurs extravasées comprimant le poumon & affaissant le diaphragme par leur propre poids, font qu'en perçant la pleure on ne blesse pas si facilement ces parties.

On a dit ci-devant que le poumon est quelquefois attaché à la pleure. Si par malheur il arrive que dans cet endroit où la paracentese a été faite, le poumon soit collé à la pleure, il est aisé de voir qu'il en naît une grande difficulté. Plusieurs Auteurs de Chirurgie qui ont traité de cette matiere, certifient que cela leur est arrivé; & ils ordonnent pour lors aux Chirurgiens d'introduire prudemment leurs doigts dans la plaie, & de séparer le poumon de la pleure à laquelle il est collé, Il n'y a assurément pas d'autres moyens que celui-là, quoiqu'il paroisse cruel de déchirer ainsi les parties réunies dans un homme vivant : car si on ne le fait point, c'est en vain que l'on met en œuvre la paracentese. On trouve à cette occasion un fort beau passage dans Hippocrate, *de Morbis*, *Lib. II. cap.* 23. où il fait la description des maux qui surviennent lorsque le poumon se jette sur le côté, (ὁ πνεύμων προσπεσὼν ἐς τὸ πλευρὸν,) lesquels ont beaucoup de rapport avec les phénomenes que l'on découvre à la suite des maladies aiguës inflammatoires de la poitrine, lorsque le poumon est adhérent à la pleure; & le remede qu'il propose pour la guérison de cette maladie, y répond assez aussi; après quoi il ajoute :

« Si cela arrive, en conséquence d'une plaie ou de l'opé-« ration de l'empyeme, (car c'en est une suite,) il « faut y appliquer une vessie à laquelle on adapte nn « tuyau; l'emplir de vent, & introduire ce vent en-« dedans, & mettre ensuite par-dessus un bourdonnet « d'étain solide, que l'on enfoncera fort avant. »

D'où l'on pourroit conclurre que c'est à dessein d'écarter le poumon de la pleure, qu'Hippocrate a introduit dans la plaie une vessie plissée, qu'il a ensuite soufflée, afin qu'étant distendue par le vent dans la cavité de la poitrine, elle détachât le poumon qui étoit collé à la pleure; du moins il paroît qu'on peut déduire de-là qu'on a anciennement tenté cette séparation du poumon collé à la pleure. Quelques-uns, dans la crainte de cette concrétion, ont prétendu qu'après avoir coupé les tégumens, on devoit inciser avec beaucoup de précaution les muscles intercostaux sans offenser la pleure, & examiner avec soin l'endroit, pour lors à nu, de la pleure, pour s'assurer, si, en conséquence de son épaisseur inaccoutumée & de sa callosité, il n'y auroit pas à craindre que le poumon fût collé en cet endroit, auquel cas il seroit plus à propos d'allonger un peu l'incision, jusqu'à ce que l'on rencontre l'endroit où cesse cette cohésion. Mais il est beaucoup plus facile de démontrer cette opération sur un cadavre que de la faire sur un homme vivant, sur qui il semble absolument cruel de tailler comme sur une étoffe. On remarque quelquefois de surprenantes especes de concrétion du poumon avec la pleure, qui rendroient cette opération entierement inutile.

Van-Swieten dit qu'il a vu dans le cadavre d'un jeune homme de condition, mort d'une apoplexie subite, ensuite d'une hémoptysie, le milieu du lobe droit du poumon collé de toute part à la pleure, de façon qu'il partageoit la cavité droite du *thorax* en deux autres cavités très-distinctes. Si donc en pareil cas il eût été fait une blessure à la partie supérieure du côté droit de la poitrine, il est évident que la paracentese n'auroit été d'aucune utilité, si on l'eût faite dans l'endroit ordinaire. Mais ces sortes de cas sont rares, & l'erreur dans laquelle on tomberoit en conséquence, devroit s'attribuer plutôt à l'Art qu'au Chirurgien, aucun signe ne pouvant donner la connoissance de ce mal caché.

Le *thorax* étant ainsi percé, on pourra mettre en œuvre tous les moyens dont il a été fait mention ci-dessus, afin de retirer le sang extravasé. Mais si l'on doit introduire des liquides propres à dissoudre le sang épaissi, l'injection s'en fait fort commodément par la premiere plaie, parce qu'elle occupe la partie la plus haute du *thorax*, & ils pourront ensuite sortir facilement par la contre-ouverture.

Quand ces plaies sont guérissables, on les guérit fort bien & en peu de tems, pourvu qu'on n'y mette aucune tente, qu'on les découvre rarement, qu'on les garantisse de l'air & du froid, & qu'on fasse sortir l'air qui a intérieurement pénétré par

un sncement artificiel, & en faisant respirer le malade aussi fortement qu'il convient.

On a exposé ci-dessus les raisons pour lesquelles on condamne l'usage des tentes dans les plaies du *thorax*, qui n'en pénetrent pas la cavité, & elles ne paroissent pas moins nuisibles dans celles qui y pénetreot : mais lorsqu'il paroît à propos de ne point rétirer tout d'un coup, mais en plusieurs fois differeotes, les liquides conteous dans les cavités de la poitrine, ce qui arrive rarement dans les plaies de la poitrine, mais qui ne laisse pas de s'observer quelquefois, selon le précepte d'Hippocrate, lorsqu'il s'est amassé du pus ou de l'eau daos le *thorax*, on introduit pour lors une tente dans la plaie, afin de pouvoir évacuer à son gré le liquide en stagnatioo dans la poitrine, Belloste, *Chirurgien d'Hôpital, Article III. chap. 6. page* 228. qui a regardé les tentes comme d'un usage fort dangereux dans presque tous les autres cas, dit que l'on doit appliquer une tente le premier jour après la paracentese faite, de crainte que la pleure, divisée par uoe plaie récente, ne se colle. Mais il paroît qu'après cela elles soot toujours nuisibles, lorsque gonflées par les humeurs absorbées, elles se dilateot, & qu'en conséquence du mouvement du *thorax*, elles frottent contre les levres de la plaie, qui étant devenu calleuse par rapport à ce frottement reod la cure très-difficile ; on a voulu par-là empêcher que l'air eût quelque accès dans les parties intérieures. Mais lorsqu'on viendra à ôter la tente, lors des paosemens, l'air entrera librement par l'ouverture, & sa sortie étant ensuite empêchée par l'introduction d'une nouvelle tente, dilaté par la chaleur, il se fera souvent d'étonnans passages, & pourra produire de dangereux emphysemes. Il est donc plus à propos de couvrir la plaie d'un plumasseau plat, & de laisser un libre passage, par la plaie, aux humeurs qu'il s'agit d'évacuer par la plaie faite, & prenant bien garde, si les plaies sont bien ouvertes, que ces plumasseaux ne tombent dans les cavités de la poitrine, ce que les Auteurs, & entre autres Tulpius, *Observ. Medic. Lib. II. cap.* 15. *page* 124. assurent être arrivé à des tentes. Un noble Danois ayant été blessé, fut traité avec tant de négligence, par son Chirurgien, que la tente tomba dans la cavité du *thorax*, & il la rendit au bout de six mois par la bouche, & joüit cependant, par la suite d'uoe parfaite santé. Un homme reçut un coup d'épé dans le côté droit de la poitrine proche l'aisselle, entre la seconde & la troisieme vraie côte, le sang sortit, par la plaie, pendant quinze jonrs, & le blessé en crachoit aussi lorsqu'il toussoit. Enfin la plaie se cicatrisa malgré ces symptomes dangereux, & une infinité d'autres. Il lui resta cependant une difficulté de respirer, une toux continuelle, & un crachement de pus fétide & verd. Trois ans après la guérison de la plaie, il rejetta, en toussant, parmi une grande quantité de pus, des plumasseaux, qui en différens tems de la cure, s'étoient trouvés perdus sous l'emplâtre ; cet exemple est d'Hildan. *Observ. Chirurg. Cent. I. Observ.* 46. *page* 41.

Il est encore nécessaire d'empêcher l'air de s'introduire par la plaie dans la cavité de la poitrine ; ou d'en faire sortir celui qui s'est introduit. Tant que les liqueurs extravasées ne sont point retirées des cavités de la poitrioe, il est impossible d'empêcher l'air d'entrer, étant nécessaire que les humeurs épanchées puissent sortir librement : mais lorsqu'il ne sort plus rien de la plaie, il faut pour lors faire sortir l'air qui s'est logé dans le *thorax*, entre la pleure & le poumon, & apporter tous ses soins pour qu'il n'en rentre plus par la suite. Car il est constaté par la physiologie qu'il est nécessaire à la libre expansion du poumon par l'air inspiré, qu'il ne reste point du tout d'air dans la cavité de la poitrine : or cela se peut faire ou en suçant, ou beaucoup mieux encore par la méthode suivante.

La plaie étant découverte on en rapproche les levres avec les doigts afin qu'il ne puisse point s'introduire d'air. Que le malade, ensuite par uoe lente & profonde inspiration, tire une grande quantité d'air & le retienne dans le poumon, aussi long-tems qu'il pourra faire sans s'incommoder. Cet air, ainsi retenu, étant raréfié par la chaleur distendra le poumon ; & comprimera l'air logé entre le poumon & la pleure. Si alors, avant que le malade expire cet air, on écarte les levres de la plaie, il sortira une grande partie de l'air cootenu dans la cavité dn *thorax* : il faudra aussi-tôt refermer les levres de la plaie, & que le malade expire pour lors ; & non aoparavant. Si l'on réitere plusieurs fois, tout l'air sera entieremeot chassé hors de la cavité de la poitrine, & le blessé sentira aussi-tôt qu'il respire bien plus commodément : tout l'air étant ainsi chassé, on applique aussi-tôt sur la plaie une emplâtre ténace au moment que le malade retient dans le poumon l'air inspiré ; car le poumon, pour lors distendu, étant contigu à la pleure bouchera le passage à l'air qui se présente pour entrer par la plaie ; on laisse cette emplâtre fort long-tems : & s'il est nécessaire de renouveller l'appareil, on applique encore une semblable emplâtre avec les mêmes précautions. S'il est quelques occasions où il soit d'un grand avantage de lever rarement l'appareil, c'est assurément dans ces sortes de plaies du *thorax*. Les expériences faites sur des animaux vivans, dont il sera fait mention à l'art. *Vulnus*, prouvent aussi l'efficacité de cette méthode. Car le poumon étant percé de part en part, à l'occasion d'une large blessure, la respiration supprimée entierement, & l'animal paroissant mort : après avoir retiré de cette façon l'air échappé dans les cavités de la poitrine, l'animal a repris vie, & la voix qu'il avoit perdue lui est revenue aussi-tôt.

Comme toutes les parties contenues dans le *thorax* éprouvent contiouellement une douce tiédeur, parce qu'elles sont voisines de la sonrce de la chaleur, qui est le cœur ; on doit prendre bien garde qu'en découvrant la plaie elle ne ressente un froid inaccoutumé. C'est pourquoi il est toujours besoin d'un air chaud dans pareille occasion, surtout lorsqu'on renouvelle l'appareil.

On a quelquefois guéri, par cette méthode, des plaies qui pénétroient le *thorax*, malgré qu'elles fussent très-dangereuses, & accompagnés de cruels symptomes : & d'étonnantes observations nous ont appris qu'il ne falloit pas désespérer facilement. On rapportera à l'article *Vulnus*, plusieurs exemples d'après quelques Auteurs fideles. Il n'y a point de doute qu'on ne doive craiodre quelque grand mal de ces sortes de plaies ; les visceres vitaux, c'est-à-dire le cœur, les poumons & les plus grands vaisseaux sanguins de tout le corps, étant situés eo cet endroit ; mais les plaies même du cœur n'étant pas toujours absolument mortelles, (quoique Pline, *Natur. Hist. Lib. XI. cap.* 37. dise de ce viscere « qu'il est le seul qui n'est point macéré par les « humeurs viciées, & ne traine point les souffrances « en longueur, mais cause la mort dès qu'il est blessé ») : il est certain qu'il y a souvent quelque espérance dans les plaies mêmes les plus dangereuses ; plusieurs personnes laissées pour mortes en conséquence de la lésion des plus gros vaisseaux, étant revenues à elles quelquefois, sans qu'on en eût pris soin, & sans qu'on les eût fait revenir avec aucuns cordiaux ; car il est constant que les plaies les plus dangereuses, non-seulement ont été quelquefois guéries, mais l'ont été même en assez peu de tems. Un Officier reçut un coup d'épée dans le côté droit de la poitrine proche l'aisselle, il perdit, en assez peu de tems, sept à huit livres de sang ; l'hémorrhagie ne s'arrêtoit même point, quoiqu'on eût appliqué sur la plaie un appareil convenable. La débilité & l'inégalité du pouls, les fréquentes défaillances, la fievre, &c. étoient d'un fâcheux prognostic. Le lendemain sans que l'hémorrhagie fût cessée, le blessé étant obligé de changer d'endroit, tout le monde crut qu'il mour-

roit en chemin. Cependant le troisieme jour, la plaie n'étant couverte que d'une seule emplâtre, il fit une si copieuse évacuation d'urine, jetta des crachats sanguinolens, & eut une si abondante sueur qu'il fut soulagé la nuit suivante, de façon que tous les symptomes disparurent, & que la plaie fut promptement guérie par le seul secours d'une emplâtre incarnative, & cinq jours après la blessure il étoit en état de supporter le mouvement du cheval, & n'étoit plus obligé de garder le lit pendant tout le jour.

On trouve dans Belloste, *Chirurgien d'Hôpital*, *Partie II. Chap.* 8. *page* 92. outre cet exemple, une infinité d'autres semblables, qui font voir que des blessures au *thorax* très-considérables, & accompagnées des plus dangereux symptomes, n'ont pas laissé d'être guéries très-heureusement & en assez peu de tems sans tentes, & en levant rarement l'appareil.

Par cette méthode, on obvie à tous ces accidens, & aux symptomes cruels qui s'en ensuivent.

Ces terribles accidens qui viennent à la suite des plaies du *thorax*, ne doivent ordinairement leur naissance qu'à l'introduction de l'air dans les cavités de la poitrine, ou à l'extravasation des liquides qui rétrécissent sa capacité, ou à leur corruption qui infeste les visceres qu'elle contient. Lorsque ces plaies ne sont point bouchées par des tentes, le sang épanché s'écoule librement, la rareté des pansemens, & les précautions, que nous avons indiquées plus haut, empêcheront l'air de s'y introduire, & l'on en pourra même chasser, par la méthode ci-dessus prescrite, celui qui s'y sera logé. D'où s'ensuit toujours une heureuse guérison, à moins que quelqu'une des parties dont l'intégrité est absolument nécessaire à la vie n'ait été offensée. Il est aisé de voir aussi que l'Histoire de la cure des plaies du *thorax*, répand une lumiere sur quantité de maladies de la poitrine, & des visceres qu'elle contient. VAN-SWIETEN.

D'HEISTER.

Les plaies du *thorax* sont de trois sortes :

1. Les unes externes; 2. celles qui pénetrent dans la cavité du *thorax*, sans offenser les parties qu'il contient; 3. celles qui offensent les parties internes.

On peut connoître qu'une plaie n'est qu'externe par plusieurs méthodes : 1. par la vue; 2. si l'on n'entend point de son sortir de la plaie lors de la respiration; 3. si on ne peut introduire, ni le doigt, ni la sonde dans les cavités du *thorax;* 4. si en en injectant de l'eau avec une seringue, elle ressort sur le champ; 5. quand on ne voit point d'accidens d'une grande violence, tels que la difficulté de respirer, les défaillances & autres symptomes dangereux. Après qu'on a examiné soigneusement toutes ces circonstances, s'il paroît que la plaie ne soit qu'externe; il la faut panser avec un onguent digestif, & un baume vulnéraire, & la traiter comme toute autre plaie légere.

Il arrive, à la vérité, quelquefois que ces sortes de plaies externes courent profondément & obliquement entre les muscles & les côtes; ensorte qu'il est alors très-difficile de nettoyer la plaie, du sang, & de la matiere qui s'y sont amassés; en conséquence de quoi la matiere peut putréfier & corroder les parties voisines, & produire des ulceres & des fistules incurables; ou, en pénétrant à travers la pleure dans la cavité du *thorax*, elle y peut occasionner un empyeme, la phthisie, ou même la mort.

Pour prévenir ces désordres, on doit prendre un soin particulier de nettoyer le fond de la plaie, du sang ou de la matiere qu'il contient, soit par la compression, ou par le sucement fait par une personne saine, ou par le moyen d'une seringue, ou en faisant, s'il est nécessaire, une incision plus loin. Le reste de la cure se fera comme nous l'avons marqué plus haut. Le bandage le plus convenable pour assurer l'appareil, est la serviette avec le scapulaire, qu'il ne faudra pas trop serrer, de peur d'empêcher la sortie de la matiere peccante.

On use en ce cas de différentes sortes de seringues pour retirer le sang : quelques-unes sont droites par le bout: d'autres sont crochues. Quelques Chirurgiens usent d'une seringue d'étain, environ deux fois aussi grosse qui celle qui est représentée, *Pl. XII. Vol. II. Fig.* 8. dont l'embouchure *B* est plus grosse que le tuyau *AA*, & peut être triangulaire, ronde ou ovale; la *Fig.* 9. la représente de grandeur naturelle. La maniere de se servir de cette seringue, est d'en adapter l'embouchure bien exactement avec l'orifice de la plaie, & d'attirer le sang, en tirant à soi le piston de la seringue. Il faut donc être fourni d'embouchures de différentes grosseurs, dans lesquelles on en choisira une qui soit proportionnée à la largeur de la plaie. Touchant l'excellence de ces seringues & la maniere de s'en servir, consultez Anel, dans son Traité intitulé, l'*Art de sucer les plaies*.

Quand la blessure a pénétré dans la cavité du *thorax ;* on le peut découvrir; 1°. par la vue, lorsqu'elle peut pénétrer dans la cavité; 2°. par le tact, lorsqu'on y peut introduire le doigt ou la sonde; 3°. par l'oüie, quand le malade fait une sorte de bruit en retirant sa respiration; 4°. par l'agitation de la flamme d'une bougie, ou de plumes, qu'on met devant la plaie, lorsque le malade respire ou tousse; 5°. par l'injection d'eau chaude, lorsqu'on voit qu'elle reste en-dedans; ou enfin par la difficulté de respirer, les défaillances & les autres symptomes violens, qui peuvent procéder de la compression des poumons, ou du sang amassé dans la cavité du *thorax*, ou de ces deux causes réunies.

Quand il y a effusion de sang dans la cavité du *thorax ;* ce qui, à la vérité, n'arrive pas toujours; la dilatation du poumon, la respiration, & la circulation du sang dans les poumons, en sont nécessairement empêchées; & le sang étant par-là épaissi dans les poumons, il faut infailliblement que la mort s'ensuive. Mais, quand même la quantité de sang logée dans le *thorax* ne seroit pas suffisante pour empêcher la respiration, ou la circulation du sang dans les poumons; il est du moins fort à craindre que ce sang ne se putréfie par degrés, & qu'alors il ne pourrisse & ne consume le diaphragme, la pleure & les poumons, ce qui causeroit des symptomes violens suivis d'une mort inévitable.

On connoît qu'il y a effusion de sang dans le *thorax* par les symptomes suivans :

1°. Quand il y a difficulté de respirer; & que le malade ne le sauroit faire que debout ou à son séant; 2°. Quand le malade ne se trouve en aucune posture mieux que sur le dos, ou couché sur le côté blessé; & qu'au contraire il est mal sur le côté sain, ou ne s'y peut point tenir du tout; 3°. Quand il se sent le diaphragme pressé comme par un poids; 4°. S'il sent, en se tournant le corps, la fluctuation & l'agitation du sang en-dedans; & enfin s'il ne coule que peu ou point du tout de sang de la plaie.

Lorsqu'on est convaincu, par ces signes, qu'il y a amas de sang dans le *thorax ;* il faut, sans différer, travailler à l'en faire sortir.

1. Si donc c'est le milieu ou la partie inférieure du *thorax* qui a été blessée; & qu'il y ait eu une large ouverture de faite; il faut que le malade se mette sur le côté blessé, qu'il retienne sa respiration avec effort, ou qu'il tâche de tousser. Dionis, dans sa Chirurgie, rapporte que dans un cas de cette sorte, il laissa le malade couché sur sa plaie, sans y avoir mis d'appareil, & acheva la cure avec succès; & la Motte, dans ses *Ob-*

servations de Chirurgie, rapporte un pareil exemple. Si le passage est obstrué par des caillots de sang, il les faut ôter avec le doigt, ou la sonde, ou les pomper avec une seringue.

2. Si le sang est déja trop épais pour couler hors de la plaie, il faut alors pratiquer une injection digestive & atténuante; qu'on peut faire avec une décoction d'orge, de miel commun, de miel rosat, à quoi on ajoutera un peu de savon, qu'on injectera à plusieurs reprises, & qu'on fera ressortir autant de fois, jusqu'à ce qu'il ne paroisse plus rester de sang dans la cavité. Pour cet effet, on pourra employer la seringue de la *Planche II. Vol. II. Fig.* 8. avec les cannules représentées, *Fig.* 10. *&* 11.

3. Si la plaie, étant étroite ou oblique, ne laisse pas une issue libre au sang, il faut l'elargir adroitement en y faisant une incision avec le bistouri ordinaire, & une sonde cannelée, ou avec les bistouris représentés *Pl. V. Vol. I. Figures* 3. 4. *&* 5. Mais il faut avoir l'attention de ne pas trop fatiguer le malade, pour vouloir lui faire rendre tout en une fois le sang qui s'est déposé dans sa poitrine: c'est pourquoi s'il est foible, on s'y reprendra à plusieurs fois, surtout s'il est sujet aux défaillances. Il sera aussi à propos, en même-tems, d'introduire dans la plaie pour la tenir ouverte, un tuyau de plomb ou d'argent, semblable à ceux de la *Pl. VIII. Vol. I.* Q, R, S; ou, si on le juge convenable, un flexible, comme celui de la *Pl. V. Vol. I. Figure* 9. Quelques-uns, au lieu de ces tuyaux, usent de tentes garnies d'un cordon, ou d'une longue languette étroite, pansant, du reste, la blessure avec des emplâtres & des compresses, assurant le tout au moyen d'une serviette & d'un scapulaire, jusqu'à ce qu'il ne paroisse plus de sang ou de matiere; & alors on peut traiter la plaie comme une simple plaie ordinaire.

Mais si la plaie a été faite à la partie supérieure du *thorax*, ou entre les côtes supérieures, alors cette méthode, d'incliner le corps sur la plaie, ne produit guere plus d'effet, pour faire sortir le sang contenu dans la cavité, que s'il étoit sur le côté sain. Si donc le pompement de la seringue ne produit point d'effet, il faudra faire une autre ouverture à la partie inférieure du *thorax*, au moyen d'une incision faite par la méthode qu'on appelle paracentese. Cette ouverture se fait ordinairement entre la seconde & la troisieme fausse-côte, si le sang est logé dans la partie gauche, ou entre la troisieme & la quatrieme si le sang est à droite, à la distance de la longueur de la main, de l'épine du dos, marquant d'avance la place avec de l'encre. On se sert ordinairement dans ces cas du trocar, qu'il faut introduire au-dessus de la côte, dans la poitrine, avec bien de l'adresse & du ménagement: ensuite retirant la partie triangulaire de l'instrument, on laisse le tuyau pour donner une issue au sang amassé dans la cavité, qu'on pourra aussi retirer en le pompant avec la seringue. Mais comme les poumons peuvent être aisément offensés par le trocar, il peut être plus sûr d'ouvrir d'abord les tégumens avec le bistouri, & de faire ensuite légérement une incision dans les muscles intercostaux, & à la fin dans la pleure même, prenant bien garde de blesser les poumons, qui sont souvent fort adhérens à la pleure. Cette opération étant faite comme il convient, procédez au reste de la cure, comme il a été dit ci-devant, & fermez le plus promptement qu'il se pourra, la plaie supérieure avec un baume vulnéraire & des emplâtres convenables.

Comme les poumons adherent fréquemment à la pleure, cette opération demande beaucoup de circonspection dans le Chirurgien. C'est pourquoi il faut ouvrir la pleure sans appuyer, & alors examiner si l'on peut avec le doigt ou la sonde écarter les poumons qui adherent: car si les poumons sont trop fortement attachés à la pleure, toute la peine qu'on a prise pour percer le *thorax*, afin d'évacuer le sang, sera inutile.

Si par ces moyens on est venu à bout de vuider le *thorax*, il n'est plus question que de panser la plaie une fois par jour, & cela avec le plus de promptitude qu'il sera possible, afin d'empêcher que l'air de dehors ne s'y introduise. Il faudra aussi, pour échauffer & atténuer l'air externe, avoir un réchaud plein de charbons allumés, près du *thorax*, pendant le tems du pansement. Il est aussi quelquefois nécessaire de retirer l'air qui s'est introduit dans la plaie, avec une seringue; pendant laquelle opération, il faudra que le malade fasse effort pour retenir sa respiration. Ensuite on pansera la plaie, sans différer, avec un baume vulnéraire, des emplâtres & des compresses; & on assurera le tout avec un bandage convenable; ce que l'on continuera de faire jusqu'à ce que la plaie soit presque entierement cicatrisée.

Quand il y a lésion à quelqu'une des parties contenues dans le *thorax*, comme le cœur, l'aorte, la veine-cave, la veine ou l'artere pulmonaire, le diaphragme, ou une portion considérable des poumons; la mort s'en ensuit trop promptement, pour que le Chirurgien ait le tems d'y apporter remede. Mais si les poumons sont seulement légerement blessés, c'est-à-dire, s'il n'y a eu de coupé que quelques petites ramifications de la trachée-artere, & de la veine pulmonaire, il y a fort à craindre à la vérité: mais le mal n'est pas toujours incurable, & c'est plutôt la force de la nature qui en opere la guérison, que l'habileté du Chirurgien.

Il y a lieu de croire que les poumons sont blessés, quand il se décharge par la bouche une grande quantité de sang écumeux, & que le malade a une toux breve; quand le sang paroît fleuri à l'endroit de la plaie, & que la respiration se fait avec une sorte de bruit. Ce que le Chirurgien a à faire dans ces sortes de plaies, c'est de retirer le sang amassé dans la cavité du *thorax*, & de traiter la plaie extérieurement, comme nous avons déja dit. Lors donc que dans ces cas l'effusion du sang cesse d'elle-même, le blessé peut réchaper; quoiqu'il arrive aussi fort souvent, qu'il se forme des ulceres aux poumons, qui sont suivis de consomption.

Mais quand il y a eu lésion de gros vaisseaux sanguins des poumons: ou la violence de l'hémorrhagie occasionne aussi-tôt la mort, ou si elle cesse un peu, elle est sujette à revenir, & à emporter le malade, à la suite d'un état de langueur. Pour obvier à cette rechute, le malade doit se tenir tranquile pendant plusieurs jours; parler peu, ou ne point parler du tout; prendre intérieurement des remedes lénitifs, propres pour arrêter l'hémorrhagie; éviter tout ce qui est acre ou échauffant; & se faire faire quelques saignées, s'il a assez de forces pour les soutenir.

Quelquefois l'endroit coupé des poumons est poussé dans la plaie du *thorax*, où il adhère fortement, comme l'ont remarqué Fontanus, Tulpius & Ruysch: & il n'est pas à propos de le repousser, de peur que le sang ne se décharge dans la cavité du *thorax*. Il sera donc plus sûr de laisser cette partie du poumon dans l'état où elle est, & de mettre simplement sur la plaie, un baume vulnéraire, de la charpie, & des emplâtres; avertissant le malade de se tenir tranquile; au moyen de quoi la partie blessée des poumons se collera petit à petit avec la plaie externe. Mais si elle étoit poussée jusqu'en dehors du *thorax*, il faudroit bien l'envelopper dans un morceau de linge doux; faire une ligature avec une forte aiguille au-dessus du linge, & couper tout ce qui passe la ligature. On renfonceroit doucement avec le doigt la partie saine des poumons qui resteroit, dans la cavité du *thorax*, laissant le fil de la ligature pendre en-dehors de la plaie externe, qu'on tiendroit ouverte au moyen d'une tente, jusqu'à ce qu'on pût défaire la ligature. On auroit grand soin de déterger la cavité du *thorax*; & du reste on traiteroit la plaie, comme il a été dit plus haut.

Hildanus, *Cent. II. Observ.* 32. rapporte un cas de cette nature, dans lequel une portion des poumons sortie en-dehors du *thorax*, s'étant noircie & corrompue, elle fut extirpée avec un bistouri rougi au feu, & la partie saine des poumons repoussée en-dedans; au moyen de quoi la plaie fut cicatrisée, & le malade recouvra la santé.

Les remedes les plus convenables après que l'hémorrhagie a été arrêtée, sont les décoctions vulnéraires propres à hâter la cure avec de fréquentes doses de baume de Lucatelli, ou de Meibomius; observant en même-tems un régime bien exact par rapport à la diete. En prenant ces précautions, un Chirurgien peut quelquefois réchapper son malade, du moins autant que la nature des circonstances le permettent.

Voyez la maniere de pratiquer la paracentese du *thorax*, à l'article *Empyema*; & les bandages propres pour cette partie, à l'article *Fascia*.

THOREXIS, θώρηξις, de θώρηξ, signifie simplement dans Hippocrate, l'action de boire du vin, ou de le boire plus pur qu'à l'ordinaire, par la raison qu'insinue son étymologie, qu'il échauffe & fortifie le thorax, & le garnit comme d'un plastron. Θώρηξις dans l'*Exegesis* de Galien est rendu par οἴνωσις ἤλοι ἡ μέθη : mais Erotien, sur le *II. Aphor.* 21. & le *VII. Aphor.* 48. le rend par οἰνοποσία, « l'action de boire du vin. » Galien dit aussi, *Comm.* sur le *II. Aphor.* qu'Hippocrate appelle d'ordinaire l'action de boire du vin *Thorexis*, & les buveurs de vin *Thoressomeni*. Et dans son Commentaire sur le *VII. Aphor.* 48. il dit que θώρηξις, τουτέστιν ἤλοι ἁπλῶς οἶνε ἢ ἀκρατέστερε. que « ce qu'Hippocrate appelle *thorexis*, est ou simplement de boire du vin, ou de le « boire plus pur qu'à l'ordinaire. » Ce mot aussi-bien que les verbes θωρήσσω & θωρήσσομαι, signifie encore souvent l'ivresse. Par exemple, *Lib. II. de Morbis*, θωρήξιων ἀπεχέσθω ἢ ἀφροδισίων, « qu'il s'abstienne de l'ivresse & des femmes. » Et, *ibid.* ἢν γε ἐκ θωρήξιων ταῦτα πάθη; « si ces désordres proviennent de l'ivresse. » Et, *II. Prorrhet.* ἢ θωρηχθῇ; « ou il sera enivré. » Ἀκροθώρηκες, d'ἄκρον, le sommet ou l'extrémité, & θώρηξ, le thorax, dans le langage des Anciens, signifioit, ceux qui n'avoient bu que médiocrement, ou qui ne faisoient que commencer à s'enivrer: & Erotien dit qu'on appelloit encore de son tems ἀκροθώρηκες, (*acrothoreces*) τοὺς μὴ ἐπιπλέον οἰνωμένους; « ceux qui n'avoient pas « pris du vin à l'excès. » Et Aristote, dans ses Problémes, *Sect.* 3. *Probl.* 2. oppose les *acrothoreces*, ἀκροθώρηκες, à ceux qui avoient beaucoup bu, τοῖς σφόδρα μεθύεσι. Hesychius & Varinus, écrivent aussi ce mot θώριξις, *thorixis*, & le rendent par οἰνοποσία, l'action de boire du vin.

THOROS, θόρος, de θορέω, éjaculer; *semence du mâle*.

THORYBOS, θόρυβος, signifie un dérangement survenu dans le corps. C'est dans ce sens qu'Hippocrate l'emploie, *Progn. & Coac.* 282. où il dit que, σφυγμὸς ἐν τῷ ὑποχονδρίῳ θόρυβον σημαίνει ἢ παραφροσύνην; « un battement dans l'hypocondre, marque quelque dérangement ou un délire. » Et, Galien sur ce passage, dit que θόρυβον μὲν σημαίνεσθαι, &c. ce terme signifie un « dérangement, qui est le symptome commun de tous « les cas dangereux, où, non-seulement les malades, « mais aussi leurs Medecins, sont dans l'embarras » (θορυβεῖσθαι συμβαίνει.) Θορυβώδεες γνῶμαι, signifie un esprit dérangé, ou fort sujet à l'être. Et, *V. Epid. T.* 94. on trouve au nombre des signes mortels d'une plaie à la poitrine θορυβώδης γέλως, « un ris immodéré ou « déraisonnable; » ce mot signifie le plus souvent dans Hippocrate, le dérangement de l'esprit. Foesius.

THR

THRACIUS LAPIS, Offic. Gæbal. 30. *Pierre de Thrace*.

Cette substance est produite dans la Riviere de Ponto, dans la Scythie, & a, selon Dioscoride, les mêmes vertus que celles qu'on attribue au jai. Les Auteurs sont partagés de sentimens au sujet de cette pierre. Matthiole d'après Galien, fait dire au Poete Nicandre, que si après avoir fait rougir cette pierre au feu, on la met dans l'eau, elle s'enflammera, mais qu'on l'éteindra en y versant sur le champ de l'huile. Mais elle n'est d'aucun usage en Medecine; & Nicandre ne lui attribue aucune vertu, si ce n'est à cause de son odeur fétide, qui si on l'emploie en fumigation; chasse les bêtes sauvages. Mais Matthiole prétend que cette pierre est fabuleuse, par la raison que ni lui, ni aucun de ses amis n'en a jamais pu trouver en Italie. Boetius de Boet, dit que quelques-uns la prennent pour le jai, & d'autres pour le charbon de terre; & Wormius croit que c'est la même chose que la terre ampelite. Elle est inconnue à présent dans les boutiques. Mais comme Dioscoride lui attribue les mêmes vertus qu'au jai, on le lui peut substituer. Dale.

THRANOS, θρᾶνος, un siége, une chaise, ou une selle. Galien, *Exeg.*

THRASI, nom du *Cyperus rotundus*, *esculentus angustifolius*.

THRASOS, θράσος. Hippocrate se sert de ce terme pour signifier une certaine hardiesse ou férocité dans le regard ou dans les yeux, qui paroît aux approches d'un délire.

THRAUSMA, θραῦσμα, de θραύω, rompre; espece de gomme ammoniaque, qui est friable, & se rompt en petits morceaux.

THRINCOS, θριγκός, est synonyme à περίβολος, περίφραγμα, circonvallation, palissade, clôture; ce mot se trouve dans Hippocrate, à l'endroit où il dit de la langue, que ὀχυροῖς ὀδόντων θριγκοῖσι πεφράχθαι; « elle est gardée par la forte palissade que forment les « dents. »

THRISSA, θρίσσα, terme synonyme à *Alosa*; l'alose.

THRIX, θρίξ, *un cheveu*.

THROMBOS, θρόμβος, un grumeau ou caillot de sang.

THRONOS, θρόνος, dans Hippocrate, *Lib.* περὶ εὐσχημ. signifie un siége haut ou placé dans un endroit élevé où il conseille d'observer les différentes attitudes du malade dans son lit; comme on le voit dans le passage suivant: οἱ μὲν γὰρ αὐτῶν ἐς θρόνες, οἱ δ' ἐς κατάγειος ἢ σκοτεινὲς τόπους; « Quelques-uns (des malades) sont « couchés sur des lieux élevés & en plein air; d'autres, dans des endroits sombres & souterrains. » Foesius.

THRONUS MARCELLIUS, nom d'une pastille dont on trouve la description dans Paul Eginete, *Lib. VII. cap.* 12.

THRYALLIS, nom de la *phlomis fruticosa salviæ folio longiore & angustiore*.

THRYMMA, θρύμμα, de θρύπτω, briser; *fragment*. Hippocrate, *Lib. I.* περὶ γυν.

Hesychius rend ce mot par κλάσμα τῶ ἄρτε, un morceau de pain; Suidas par θρύφος, *thryphus*, un fragment. Foesius.

THU

THUNNUS, Offic. Aldrov. de Pisc. 112. Schonef. Ichth. 75. Jonf. de Pisc. 4. Charlt. de Pisc. 6. *Thynnus*, Bellon. de Aquat. 106. Gesn. de Aquat. 967. Salv. de Aquat. 123. *Thynnus seu thunnus*, Raii Ichth. 176. Ejusd. Synop. Pisc. 57. *Orcynus*, Rondel. de Pisc. 1. 249. *Le Thon*.

Le *thon*, que les Latins appellent *thunnus*, est un fort gros poisson lourd & ventru, qui est fort commun dans le

la méditerranée, surtout vers les côtes de Provence & de Nice, d'où on nous l'apporte : il y en a aussi beaucoup sur la côte d'Espagne. Dès qu'on a tiré le filet de la mer, ce poisson meurt, parce qu'il ne sauroit vivre hors de l'eau : alors on le suspend en l'air, on l'ouvre, on le vuide, & on lui ôte la tête ; & lorsqu'on l'a coupé par tronçons, on les met sur de grands grils, & on les frit dans l'huile d'olives ; & après qu'on l'a assaisonné avec du sel, du poivre, des clons de girofle, & quelques feuilles de laurier, on le met dans de petits barils, ainsi préparé, pour le manger avec de l'huile d'olives nouvelle & un peu de vinaigre. On en transporte en différens endroits.

Il y en a de deux sortes, dont toute la différence est que les uns sont désossés & les autres ne le sont pas : on met ceux-ci dans de petits barils de bois, blancs, larges au fond & étroits par l'entrée ; & les autres dans de petits barrils ronds. Le bon *thon* d'une ou d'autre sorte est celui dont la chair est ferme, baignante dans de bonne huile, & blanche comme du veau. On en fait beaucoup d'usage en Europe & dans plusieurs autres endroits ; tant à cause que c'est un manger qui n'a pas besoin d'apprêts, que parce qu'il est d'un fort bon gout, à peu près semblable à celui de la chair de veau. Avec la chair de ce poisson, on en prend un autre qu'on appelle Empereur. On s'en sert aussi pour la pêche des Dauphins.

Aristote observe que ce poisson remonte aussi quelquefois dans les rivieres. Il est couvert de larges écailles bien collées les unes sur les autres, & vit d'herbes & de plantes marines. Quelques-uns disent que ce poisson voit plus clair de l'œil droit, que du gauche ; & qu'il dévore les jeunes poissons de son espece. Quelques Auteurs nous assurent qu'il ne vit que deux ans. Mais il est difficile de concevoir comment en si peu de tems il pourroit devenir si gros.

Le *thon* contient beaucoup d'huile & de sel volatil : il a la chair ferme, courte & d'un excellent gout : il fournit un aliment nourrissant, solide & durable. Il est bon contre le poison, la piquure des serpens & la morsure des chiens enragés : mais il est de dure digestion. La partie la plus délicate & la plus succulente, est la partie inférieure du ventre : mais elle est très-grasse. Elle reste long-tems sur l'estomac, relâche & affoiblit les fibres, & par cette raison n'est pas si saine que les autres. Il est bon aux personnes jeunes, bilieuses & sanguines, qui ont l'estomac bon & prennent de l'exercice. LEMERY, *des Alimens*.

La chair du *thon* marinée guérit la morsure de la vipere appellée *præster* : mais il faut que le malade vomisse à chaque fois qu'il en prend avec de grands coups de vin : on l'applique aussi sur la morsure du chien ; & l'on dit qu'elle ne manque point d'efficacité dans ce cas. DALE, d'après *Dioscoride*.

THUREÆ GLANDULÆ. Voyez *Tolles*.

THUS, *Encens*. Voyez *Olibanum*.

THUYA. Voyez *Arbor vitæ*.

THY

THYE, θύη, pluriel de θύος, de θύω, sacrifier, est rendu dans l'*Exegesis* de Galien, par θυμιάματα, ἀρώματα, « parfums, épiceries. » Hesychius en donne à peu près la même explication, si ce n'est qu'il écrit θύματα pour θυήματα : pour θυήματα, dit-il, ce sont τὰ ἐπιφερόμενα ἄλφιτα εἰς θυσίαν, des gâteaux offerts en sa« crifice. » Θύεα, dans Homere, *Il. Z.* vers. 270. signifie, selon le Scholiaste, θυμιάματα, θυσίας, « des « parfums, (de l'encens,) ou des sacrifices.

THYE, THYEIA, THYIA, θύη, θυεῖα, θυῖα, signifient aussi du mortier, *Lib. I. & II.* γυναικ. FOESIUS.

THYEMA, θύημα. Voyez le mot précédent.

THYITES LAPIS, Offic. Matth. 1386. *Thyites*, Boet. 415. De Laet. 142. Aldrov. Mus. Metal. 670. *La Pierre verte.*

Cette pierre est verdâtre ; elle ressemble au jaspe : mais quand on la délaye, elle rend une liqueur d'une couleur laiteuse. On la trouve en Ethiopie ; elle est fort poignante au goût ; & nous lisons dans Dioscoride qu'elle dissipe les taches des yeux, & qu'elle éclaircit la vue.

Nous ne connoissons point le *thyites* de Dioscoride ; & il ne paroît pas que ceux qui ont écrit les premiers de l'Histoire Naturelle, le connoissent mieux que nous. Fuchsius prétend que c'est le *Lapis Turcicus* : mais Matthiole a fort bien réfuté cette opinion. Agricole pense, *Lib. 6. de Nat. foss.* que le *thyites* n'est pas différent du *marochillius*.

THYLACOS ou THYLACION, θύλακος ou θυλάκιον, un sachet ou une bourse. On entend par *thylacion*, le sachet ou la bourse formés par les membranes du fœtus, à l'orifice des parties naturelles, peu avant l'accouchement.

THYMA, θῦμα, pustule prurigineuse, causée par la chaleur.

THYMALLUS. Voyez *Aschia*.

THYMBRA, nom commun à différentes sortes de *sarriette*.

THYMBRA HISPANICA. Voyez *Mastichina*.

THYMELÆA, le *garou*, ou *lauréole*.

Voici ses caracteres :

Sa feuille est entiere. Sa fleur est monopétale, &, pour ainsi dire, en entonnoir, & divisée en quatre endroits. Son ovaire est au centre de la fleur ; il dégénere en un fruit ovale plein de suc, sec, & contenant une semence oblongue.

Boerhaave en compte les quatre especes suivantes.

1. *Thymelæa, lauri folio, semper virens, seu laureola mas*, Tourn. Inst. 495. Boerh. Ind. alt. 2. 213. *Laureola*, Offic. Ger. 1219. Emac. 1404. Park. Theat. 205. Raii Hist. 2. 1587. Synop. 3. 465. *Laureola semper virens, flore viridi, quibusdam laureola mas*. C. B. P. 462. *Laureola semper virens, flore luteolo*, J. B. 1. 564. *Daphnoides & laureola*, Chab. 45. *Laureole.*

C'est un arbrisseau fort bas, qui s'éleve rarement à plus de trois piés de haut, dont la tige est ligneuse, grosse comme le doigt & couverte d'une écorce cendrée ; qui se diviseau sommet en plusieurs branches chargées de feuilles longues, épaisses, unies, vertes, luisantes, & placées autour des sommités des branches, dont les fleurs croissent entre les feuilles, forment des tubes oblongs & verdâtres, se divisent par les bords en quatre segmens, ont quelques étamines jaunâtres, ont une odeur assez douce, & sont suivies de petites baies ovales, noirâtres lorsqu'elles sont mûres ; qui fleurit en Mars ou en Avril, & dont les baies sont mûres en Septembre. Toute cette plante a un gout chaud, caustique, brûlant, & enflammant la bouche & le gosier. Elle croît dans les bois & dans les brossailles. On fait usage de ses feuilles & de ses baies, mais rarement.

Elles purgent avec violence, tant par haut que par bas, la bile & les humeurs séreuses & bilieuses. Quelques Praticiens hardis en font prendre dans l'hydropisie pour vuider les poumons du phlegme épais qui les remplit : mais ce remede produit si fréquemment de mauvais effets, que les Medecins judicieux l'ont presque entierement proscrit. MILLER, *Bot. Off.*

Cette plante a les mêmes propriétés que le daphnoïdes de

Pline & de Dioscoride. Ses feuilles picottent & enflamment la bouche & la gorge. Prises intérieurement, vertes ou seches, elles chassent le phlegme par les selles, & provoquent le vomissement & les regles. Mâchées, elles attirent le phlegme de la tête, & facilitent l'éruption des regles. La dose de ce purgatif est de quinze baies, ou de cinq, ou de neuf, selon Pline.

Ses feuilles prises intérieurement, sont très-malfaisantes à l'estomac, provoquent le vomissement, brûlent & offensent les parties intérieures. Quelques Empiriques font imprudemment usage de ses feuilles & de ses baies dans les hydropisies, pour évacuer les humeurs séreuses.

Quant à nous, dit J. Bauhin, nous n'userons de cette plante, ou de quelque partie que ce soit de cette plante, qu'avec une extreme circonspection, parce qu'elle est extremement acrimonieuse. Cependant, ajoute Ray, on peut corriger son acrimonie, en la faisant macérer dans du vinaigre.

On a éprouvé que ce *garou*, macéré d'abord dans du vinaigre, ensuite séché, pulvérisé & mis en poudre sur le cancer, produisoit de fort bons effets. Les remedes froids & répercussifs sont assez bons dans les cancers couverts : mais ils sont malfaisans dans les cancers ulcérés. D. Bowle. Ray, *Hist. Plan.*

Cette plante fleurit en Février. Son écorce, ses feuilles, & ses baies oblongues & noires sont d'usage.

Elle est d'une nature ardente, très-acre, stimulante & exulcérante. Elle donne la fievre, elle affoiblit la force du cœur & des parties nobles ; elle purge avec violence la bile & les sérosités bilieuses ; mais on la corrige en la faisant macérer dans les acides. Dale d'après *Schroder.*

2. *Thymelæa, lauri folio deciduo, sive laureola fœmina*, Inst. 595. Boerh. Ind. A. 2. 213. *Mezerion, chamælea*, Offic. *Chamælea Germanica, sive Mezerion*, Ger. 1216. Emac. 1402. Raii Hist. 2. 1587. *Chamælæa Germanica, sive Mezerion vulgò*, Park. Theat, 201. *Laureola, folio deciduo, flore purpureo, Officinis laureola fœmina*, C. B. B. 462. *Laureola, flore deciduo, sive Mezerion Germanicum*, J. B. 1. 566. *Mezereum* ou *Laureole femelle.*

C'est un arbrisseau bas, qui porte un grand nombre de branches flexibles, qui s'éleve rarement à plus de quatre ou cinq piés, dont les fleurs ou grapes sont rangées autour des parties supérieures des branches ; qui produit ses fleurs au Printems avant ses feuilles : ces fleurs sont de couleur purpurine, ou de la couleur de la pêche ; elles ne sont composées que d'une seule feuille tubuleuse ; elles sont divisées par les bords en quatre segmens : leur odeur est douce & agréable ; elles sont place à de petites baies rondes, longuettes & d'une couleur rouge. Les feuilles croissent toutes au sommet des branches ; elles ont environ deux pouces de long : elles portent à peine un pouce de diametre à leur extrémité, ou elles sont plus larges. La racine est fort branchue, & s'enfonce profondément en terre. On le cultive ici dans les jardins : mais il croît sans culture aux environs de Geneve, & dans les contrées montagneuses de l'Allemagne. Il fleurit en Fevrier & en Mars. Sa racine, son écorce, ses feuilles & ses baies sont d'usage.

Toutes ses parties purgent violemment les humeurs séreuses & bilieuses, & soulagent dans l'hydropisie & dans les asthmes invétérés. Cependant comme nous avons un grand nombre de remedes plus sûrs, plus doux & aussi énergiques, il faut user rarement de celui-ci. Miller, *Bot. Off.*

L'écorce, les feuilles & les baies rouges du *mezereon* sont d'usage, & ont les mêmes propriétés que celles du *garou.* Dale.

Nous faisons beaucoup de cas de cette plante, parce qu'elle est belle à voir, & que l'odeur de ses feuilles est agréable. On la cultive avec soin dans les jardins & dans les serres. Toutes ses parties, excepté les fleurs, ont une odeur forte & un gout acre, & brûlant. Ses fleurs varient beaucoup par rapport à la couleur : il y en a d'un rouge pâle, & il y en a de blanches. Ses baies sont ce que nos Droguistes appellent *Cocci Cnidii*, ou *Grana Cnidia.*

Cette espece de *thymelæa*, est, ainsi que la précédente, d'une nature très-caustique, & exulcérante. Mâchée dans la bouche, elle brûle la gorge & l'œsophage.

Lobel nous assure, d'après sa propre expérience, que l'impression violente & la sensation incommode qui la suit, durent long-tems. On la corrige en la faisant macérer durant vingt-quatre heures dans du vinaigre, ainsi que l'hellébore & l'*elusa*, ou dans du suc de grenade, ou de coing, ou de pourpier, ou dans du mucilage de graine de psyllium. Il y en a qui la corrigent en la faisant infuser dans du vin, & la séchant ensuite ; d'autre en la laissant macérer pendant trois jours dans du vinaigre, observant de l'arroser chaque jour de nouveau vinaigre, & la mettant enfin à une forte lessive avec de l'eau.

Mais quelques soient les précautions que l'on prenne pour corriger & préparer ses feuilles, son écorce & ses baies, on en fait rarement usage à cause de leur malignité. Comme nous ne manquons pas de remedes aussi efficaces & aussi sûrs, il ne faut les ordonner que dans les cas désespérés, & avec la derniere circonspection. Ray, *Hist. Plant.*

3. *Thymelæa, lauri folio deciduo, flore albido, fructu flavescente.*
4. *Thymelæa Alpina, linifolia, humilior, flore purpureo, odoratissima*, Tourn. Inst. 594. Boerh. Ind. alt. 2. 213. *Cneoron niger*, Offic. *Cneoron Matthioli*, Ger. Emac. 1596. *Cneoron Matthioli suffrutex*, J. B. 1. 570. *Thymelæa minor, sive Cneoron Matthioli*, Park. Theat. 201. *Thymelæa affinis facie externâ.* C. B. P. 463. Raii Hist. 2. 1589. *Petite thymelée.*

C'est un fort bel arbrisseau ; il est bas ; il porte un grand nombre de branches foibles, flexibles, qui, plantées en terre, y reprennent racines, repoussent & se répandent. Ses feuilles ne conservent point d'ordre entre elles ; elles sont fort semblables à celles du *thymelæa vera.* Leur gout est d'abord désagréable, il devient ensuite amer, mais sans aucune acrimonie sensible. Ses fleurs croissent au sommet des petites branches ; elles sont rassemblées au nombre de six, de sept, ou même davantage ; elles sont tétrapétales, d'un rouge tirant sur le pourpre, presque entierement semblables à celles de la petite centaurée, ameres & désagréables au gout, mais fort belles à l'œil, d'une bonne odeur, mais qui affecte la tête, si on y est long-tems exposé. Elles sont suivies d'un petit fruit, peu différent de la baie du *garou*, quoiqu'il ne soit pas rouge, mais blanc, un peu oblong, contenant une semence enveloppée de membranes cendrées, rond, & de la grosseur de la baie du *garou.* Sa racine est longue, grosse ordinairement comme le petit doigt, quelquefois noirâtre ; mais plus souvent jaunâtre, compacte, flexible, foible à sa partie supérieure, d'où partent des branches flexibles, qui se dispersent dans la terre, & des tiges jaunâtres assez grosses.

Cette plante croît sur la plûpart des montagnes qui sont autour de Vienne en Autriche ; elle y est si commune, que les femmes de la campagne cueillent ses fleurs à poignée, & les portent au marché, où on les achete pour orner les salles à manger. Elle fleurit ordinairement en Avril, & son fruit est mûr en Juin. Elle pousse des fleurs jusqu'à trois fois dans la même année. Ray, *Hist. Plant.*

Elle a les mêmes propriétés que le *chamælea.* Dale.

Les Anciens se servoient des feuilles du *thymelæa* pour évacuer les humeurs séreuses. C'est un cathartique très-violent qu'on corrige avec le sucre. *Hist. des Plantes attribuée à Boerhaave.*

Outre les especes précédentes de *thymelæa*, Dale fait mention des deux suivantes.

1, Thymelæa, Offic. Ger. 1217. Emac. 1403. Park. Theat. 201. Raii Hist. 2. 1588. *Thymelæa, foliis lini*, C. B. P. 463. Tourn. Inst. 594. *Thymelæa Monspeliaca*, J. B. 591.

C'est un arbrisseau dont la tige est quelquefois de la grosseur d'un pouce, qui s'éleve à une coudée de haut ou davantage, & qui se divise en un grand nombre de branches étroites, foibles, mais belles, couvertes de feuilles toujours vertes, assez semblables à celles du lin, mais plus larges, & non arrondies par l'extrémité comme celles du *chamalea*, moins fragiles, mais pointues, épaisses, & tant soit peu gommeuses au toucher & sous la dent. Il porte beaucoup de fleurs tétrapétales, blanches, assez semblables à celles de l'olivier, en grappes, & placées à l'extrémité des branches. Son fruit est quelquefois de la grosseur des baies de myrte, mais un peu plus long, verd d'abord, ensuite d'un rouge de corail. Sa pulpe est succulente comme celle des cerises, & couvre une semence enveloppée d'une membrane noire & déliée : la substance de cette semence, est une moelle d'un gout brûlant. Sa racine est dure, ligneuse, & couverte, ainsi que toute la plante, d'une écorce épaisse, forte & ténace.

Cette plante croît en Italie, dans la Provence & dans le Languedoc ; elle est fort commune dans ces contrées. On l'y trouve parmi d'autres arbrisseaux dans les lieux bas. Clusius dit qu'elle croît dans les lieux escarpés de toutes les Provinces de l'Espagne.

Les plus habiles d'entre les Botanistes regardent le fruit de cette plante comme le *Coccus Cnidius*, ou le *Granum Cnidium* des Anciens : mais nos Droguistes nous vendent les baies du *Mezereon* pour les *Grana Cnidia*.

Le *Coccus Cnidius* est d'une nature très-caustique, & brûle la gorge : or, il seroit étonnant que le *Coccus Cnidius* fût la même chose que les baies du *garou* ; car il est certain que les perdrix & les petits oiseaux se nourrissent de ces baies. Peut-être que le *Granum Cnidium* n'est pas la baie entiere, mais seulement la semence qu'elle contient, & qui peut être bonne à manger. Les Paysans de l'Espagne se servent de cette plante pour attirer les petits oiseaux qu'ils prennent en grand nombre, soit au trébuchet, soit à la glu ; c'est ce que nous lisons dans Amatus & dans Clusius. Camerarius nous avertit de ne point manger sa racine, parce qu'elle tne en peu d'heures. Ray, *Histoire des Plantes*.

Les Curieux cultivent cette plante dans leurs jardins. Ses baies sont caustiques, & l'on s'en sert sous le nom de *Grana Cnidia*. Nos Droguistes & la plûpart de nos grands Botanistes, regardent son fruit comme le *Coccus Cnidius* : mais Cordus & Schroder sont d'un autre avis, & prennent les baies du mezereon, pour les *Grana Cnidia*. Dale.

2. Sanamunda, Offic. *Sanamunda prima Clusii*, Ger. Emac. 1595. Park. Theat. 203. *Thymelæa, foliis chamælæa, minoribus subhirsutis*, C. B. P. 463. Tourn. Inst. 594. *Thymelæa, foliis candicantibus, serici instar mollibus*, Raii Hist. 2. 1538. *Tarton-raire Massiliensium*, Park. Theat. 199. *Tarton-raire Gallo-Provinciæ*, Ger. 408. Emac. 506. *Tarton-raire Massiliensium, Sanamunda prima Clusii*, J. B. 1. 523.

C'est un arbrisseau qui s'éleve à la hauteur d'une coudée, & qui est très-branchu. Sa racine s'enfonce très-profondément en terre ; elle est couverte d'une écorce pliante, visqueuse, & qui se divise en un grand nombre de petits filets, & en floccons qu'on prendroit pour de la laine. Ses branches sont couvertes de la même écorce : mais cette écorce porte sur elle une substance dense, blanchâtre & argentée. Ses feuilles sont semblables à celles du myrte de Tarente ; elles sont seulement un peu plus larges vers le bout, & se terminent en une pointe plus arrondie ; elles sont tout-à-fait couvertes de duvet, douces au toucher, blanchâtres ou argentées, & luisantes. Ses fleurs sont placées au milieu de ses feuilles ; elles ressemblent à celles de l'olivier, sont jaunes, oblongues & tétrapétales.

Nous lisons dans Clusius que son fruit est assez semblable à celui du *garou*, mais qu'il est noirâtre. Le même Auteur dit, que ses feuilles sont charnues, gommeuses, d'abord ameres au gout, mais ensuite acrimonieuses & brûlantes.

Cette plante croît aux environs de Marseille, sur les côtes voisines de la mer : mais elle n'est nulle part plus commune que sur une montagne seche, mal-propre & pierreuse appellée *Mont rond*.

Ses feuilles sont caustiques, ainsi que nous l'avons dit, Les Paysans de l'Espagne en font un grand usage en qualité de cathartique : mais elles purgent si violemment, dit Lobel, qu'elles causent souvent des flux & des dyssenteries immodérés ; c'est pourquoi il est d'avis qu'on ne s'en serve qu'avec circonspection, & qu'on ne les permette qu'aux personnes robustes. Ray, *Hist. Plant.*

Thymelæa, est encore le nom de l'*Empetrum*. Voyez *Empetrum*.

THYMIAMA, θυμίαμα, *fumigation aromatique*.

THYMION, θύμιον ; caroncule ou tubercule formé aux parties naturelles, à l'anus, au gland ou au prépuce. Galien. *M. N. Lib. XIV. cap.* 13. & *Lib. de Tum. præter nat.*

Les Latins disent *thymion* & *thymus*. Nous lisons dans Hippocrate, *Lib. de Ulceribus*, que le *Parthenium tenuifolium* guérit le *thymion* au prépuce.

Ce qu'on appelle *acrothymium*, dit Celse, s'éleve à la surface de la peau comme une verrue, est foible & étroit à la base, large au sommet, tant soit peu dur, fort inégal, de la couleur des fleurs du thym, d'où vient le nom d'*acrothymion*, se fend facilement, saigne & rend une petite quantité de sang, est communément de la grosseur d'une feve d'Egypte, quelquefois plus gros, quelquefois plus petit, tantôt seul, tantôt en grand nombre, situé dans la paume de la main ou sous la plante des piés : mais l'espece la plus dangereuse & la plus sujette à saigner, est celle qui attaque les parties naturelles. Celse, *Lib. V. cap.* 28.

Les *thymi*, θύμοι, sont dans Paul Eginete, *Lib. VI. cap.* 58. des tubercules charnus, qui se forment tantôt au gland, tantôt au prépuce. Le même Auteur dit, *cap.* 71. que le *thymus* est une éminence de la peau rouge ou blanche, ordinairement indolente, & de la figure des touffes ou sommités du thym.

Celse recommande pour la cure de l'*acrothymion* ou du *thymium*, un caustique fait avec de la lie de vin, ou une figue bouillie dans de l'eau.

THYMITES, θυμίτης ; épithete que l'on donne au vin imprégné de thym. Dale, *Lib. V. cap.* 59.

THYMOXALME ; préparation de vinaigre, de thym, de sel, & de quelques autres ingrédiens. Dioscoride en fait mention, *Lib. V. cap.* 24. Voyez *Acetum*.

THYMUS, θύμος, *thyme*. Le *thyme* est en Nosologie un petit tubercule indolent, charnu, semblable à une verrue, qui se forme à l'anus ou aux environs des parties naturelles de l'un & de l'autre sexe, & qui ressemble à la fleur du thym.

Thymus, en Anatomie, est la partie qu'on appelle *ris* dans les veaux, les agneaux, & d'autres petits animaux.

Le *thymus* est un corps oblong, glandulaire, rond à sa partie supérieure & divisé en-bas en deux ou trois lobes, dont celui qui est à gauche est le plus long. Il est fort gros dans le fœtus, plus petit dans les enfans, & moins gros encore dans les adultes. Dans les enfans il est blanc, & quelquefois mêlé de rouge: mais dans les personnes formées, il est ordinairement brun.

La plus grande partie du *thymus* est située entre la duplicature de la portion supérieure & antérieure du médiastin, & les gros vaisseaux du cœur, d'où il monte un peu au-dessus du haut des deux pleures; ensorte qu'il y en a une partie hors de la cavité du thorax; & dans le fœtus & les enfans, il est autant en-dehors qu'en dedans du thorax.

Sa structure interne, & les sécrétions auxquelles il est destiné, ne sont pas encore assez connues, pour qu'on puisse déterminer ses usages. Il semble cependant qu'il sert plus dans les enfans, que dans les adultes. Il a des vaisseaux qui lui appartiennent, & qu'on appelle par cette raison, arteres & veines thymiques. Winslow.

Thymus en Botanique, *le thym.*

Cette plante est fort connue.

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont courtes, étroites & roides; ses tiges ligneuses, petites & droites; son casque droit & communément divisé en deux parties, & sa barbe en trois; ses fleurs forment de petites têtes; la levre inferieure est à quelque distance de la supérieure.

Boerhaave en compte les cinq especes suivantes.

1. *Thymus vulgaris, folio latiore*, C. B. P. 219.
2. *Thymus vulgaris, folio tenuiore*, C. B. P. 219. Tourn. Inst. 196. Boerh. Ind. alt. 155. *Thymus*, Offic. *Thymum durius*, Ger. 458. Emac. 573. Raii Hist. 1. 521. *Thymum durius vulgare*, Park. Theat. 7. *Thymum vulgare rigidius, folio cinereo*, J. B. 3. 263. *Thym.*

Le *thym* commun s'éleve rarement à plus d'un demi-pié de haut. Il pousse ordinairement un grand nombre de tiges, foibles, rondes & tant soit peu velues, portant des petites feuilles rondelettes, un peu pointues par les extrémités, & placées en opposition à chaque jointure. Ses fleurs forment des épis lâches au sommet des branches, & des guirlandes entre les feuilles, sont purpurines, en casque, labiées & placées dans de petits calyces velus; ses feuilles & ses fleurs ont une odeur forte assez agréable, & un gout chaud. Sa racine est un amas de fibres. On le cultive dans les jardins: mais il croît sans culture en Italie & en Espagne; il fleurit en Juillet; toutes ses parties sont d'usage.

Le *thym* est échauffant, atténuant, bon pour débarrasser les poumons de phlegmes visqueux; c'est pourquoi il est bienfaisant à ceux qui sont enroués & qui ont l'haleine courte; il est pareillement céphalique, & produit de bons effets dans toutes les maladies de la tête & des nerfs.

La seule préparation officinale qu'on en tire, est l'*oleum thymi distillatum*, l'huile de *thym* distilée. Miller, *Bot. Off.*

Il n'y a peut-être pas dans la Provence & dans le Languedoc, une plante plus commune que le *thym*. On lui suppose les mêmes propriétés qu'au serpolet. Voyez *Serpyllum*. Il est bienfaisant particulierement dans les affections tartareuses des poumons & des jointures, leve les obstructions des visceres, excite l'appétit, &c. Dale, d'après *Schroder.*

3. *Thymus capitatus, qui Dioscoridis*, C. B. P. 219. Raii Hist. 1. 519. Tourn. Inst. 196. Boerh. Ind. A. 155. *Thymum verum*, Offic. *Thymum Creticum*, Ger. 459. Emac. 574. *Thymum Creticum sive antiquorum*, J. B. 3. 262. *Thymum legitimum capitatum*, Park. Theat. 6. *Hyssopus capitata minor, Thymi odore*, Hist. Oxon. 3. 360. *Vrai Thym.*

Le vrai *thym* est fort commun aux environs de Seville & de Cadix, où l'Isle est jointe au continent par un pont, & dans toute l'Andalousie, sur toutes les montagnes voisines de la mer, & qui sont exposées au soleil, en Crete, en Sicile, à Corfou: mais à Cythere, aujourd'hui Cerigo, il y en a une autre espece dont les feuilles sont plus petites, & attachées les unes aux autres par parcelles. Bellonius dit, que le *thym* croît dans toute la Grece, & qu'il n'y a point d'herbe plus commune sur les montagnes, où la couleur de sa fleur varie, selon le sol, étant tantôt blanche, tantôt bleuâtre, purpurine ou mêlée.

Ce *thym* mêlé avec le vinaigre & le sel, purge le phlegme par les selles; sa décoction est bienfaisante dans l'asthme & dans l'orthopnée; elle chasse du corps les petits vers appellés *tineæ*, provoque les regles, & la sortie du fœtus & de l'arriere-faix, & est un bon diurétique. En éclegme avec le miel, il facilite l'expectoration, discute les tumeurs, résout le sang coagulé, & emporte les verrues: pour cet effet, il faut les en frotter avec du vinaigre, avec du vin où il a bouilli; il soulage dans la sciatique. Pris en aliment, il éclaircit la vue; & les personnes saines & d'une bonne santé, peuvent en faire assaisonner leurs mets. Dioscoride.

Pline lui attribue les mêmes propriétés; & il ajoute qu'on s'en sert pour tirer les personnes épileptiques du sommeil léthargique où elles ont coutume de tomber; qu'on l'ordonne pour les gonflemens, le flux de ventre & les douleurs aux testicules & à la vessie; que broyé, & mis avec de l'huile sur de la laine, il soulage dans la goute & dans les luxations; qu'on en prend même intérieurement pour la goute, & que sa dose est de trois oboles, dans trois cuillerées, de vinaigre & de miel.

Nous lisons dans Clusius que les habitans de Seville se servent de la décoction du *thym*, pour laver leurs tonneaux, parce que son odeur est fort agréable; ils l'employent encore pour communiquer la même odeur aux vaisseaux dans lesquels ils conservent leurs raisins. Ray, *Hist. Plant.*

4. *Thymus vulgaris, folio tenuiore, candido & graveolente*, C. B. P. 219.
5. *Thymum legitimum, cephalotes, angustifolium*, Salvad. Boerh. *Ind. alt. Plant.*

Cette plante est excellente en fumigation pour ranimer les esprits; son odeur est très-amie du cerveau & réjouit le cœur. Son infusion dans du vin, à froid guérit la morsure de tous les animaux venimeux, & on la recommande contre celle du chien enragé. Elle est fort salutaire dans les maladies froides & pituiteuses, surtout dans l'asthme & dans la toux. La conserve qu'on fait de ses feuilles avec du sucre, & qu'on garde dans des vaisseaux de verre ou de porcelaine, n'est pas la seule préparation qu'on en tire; elle fournit un vin médicamenté, & une eau qui a les mêmes propriétés que la plante dans toutes les maladies de la poitrine, qui surviennent aux personnes âgées & phlegmatiques. Nous observerons que cette plante & ses semblables, ne sont d'aucun usage dans les maladies chaudes & inflammatoires. Un peu de *thym* mis dans du vin lui donne une odeur très-agréable. Cette plante est fort pénétrante, soit à l'adorat, soit au gout. Elle est sudorifique, incisive & apéritive; on s'en sert dans les coliques venteuses, elle réveille l'appétit; on y a recours dans les accouchemens laborieux, & elle provoque les regles supprimées. Quant à ses usages extérieurs, on dit qu'elle soulage dans la goute, & qu'elle discute

les tumeurs froides. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

Thymus cephalotes, nom de la *Satureia Virginiana.*

Outre les especes précédentes de *thym*, Dale fait mention de la suivante.

Thymus sylvestris, Offic. *Thymus Narbonensis Zygis dictus serpyllum Creticum*, Ger. 456. Emac. 571. *Serpyllum Narbonense*, Park. Theat. 7. *Serpyllum folio Thymi*, C. B. P. 220. Raii Hist. 1. 523. *Serpyllum sylvestre, Zygis Clusio, Thymo vulgari rigidiori simile*, J. B. 3. 271. *Thymbra Hispanica coridis folio*, Tourn. Inst. 117. *Thym sauvage.*

A juger de ce *thym*, par la description que Clusius en fait, il a les branches, les racines, la hauteur & la forme du *thym* commun, à cela près que ses feuilles sont un peu plus larges & moins odoriférantes, mais son odeur plus forte & moyenne entre celle de l'aurone & du stœchas. Ses fleurs forment des guirlandes sur des petites branches, & sont d'un blanc tirant sur le pourpre, ce n'est qu'à l'arrangement de ses fleurs & à son odeur, qu'on peut le distinguer du *thym* commun, son gout est toutefois moins acrimonieux, en ce qu'il est mêlé d'un peu d'astringence. Ray, *Hist. Plant.*

On en trouve en Espagne dans la vieille Castille, & dans les mêmes endroits où croît l'autre *thym*. Les Curieux le cultivent ici dans leurs jardins. Il passe pour avoir la même propriété que le *thym* commun. Dale.

THYNNUS. Voy. *Thunnus.*

THYROARETHENOIDEI MUSCULI, ce sont deux muscles du larynx. Voy. *Larynx.*

THYROIDEÆ GLANDULÆ, *glandes thyroïdes.*

Il y a à la partie inférieure du larynx aux côtés du cartilage annulaire, & du premier anneau de la trachée, deux glandes lymphatiques, qu'on appelle *thyroïdes*, qui ont la forme d'une poire, dont la couleur est rouge, & qui ont des veines, des nerfs, & des arteres communes avec le larynx. *Anatomie de Keill.* Voy. *Larynx.*

Ces glandes séparent un fluide destiné à humecter & à lubrifier les cartilages & les muscles du larynx. *Institut. de Boerhaave.*

THYROIDES, *thyroïde*, θυρεοειδὴς, de θυρεὸς, bouclier, & de εἶδος, forme; nom d'un cartilage du larynx. Voy. *Larynx.*

THYROPHARYNGÆI MUSCULI, deux muscles du pharynx; *thyropharyngiens.* Voy. *Œsophagus.*

THYROSTAPHILINI MUSCULI, deux muscles de la luette; *thyrostaphylins.* Voy. *Palatum.*

THYRSUS. Voy. *Acanthus.*

THYSSELINUM.

Voici ses caracteres.

Sa racine est vivace, large & pleine d'un suc laiteux ainsi que toute la plante; il a la feuille du *ferula* ou du *phellandrium*. Sa semence est ovale, platte, large, cannelée, bordée, & se sépare quelquefois de la membrane qui l'enveloppe.

Boerhaave en compte les deux especes suivantes.

1. *Thysselinum Plinii.* Voyez *Apium.*
2. *Thysselinum palustre*, T. 319. *Seseli palustre lactescens, acre, foliis ferulaceis, flore albo, semine lato*, J. B. 3. 2. 188. *Seseli palustre lactescens*, C. B. P. 162. Prodr. 85. Ic. *An & Pyrethrum umbelliferum?* C. B. P. 148. Boerh. *Ind. alt. Plant.*

Thysselinum, vient de θύω, être chaud, & de σέλινον, ache; c'est-à-dire, *ache chaude.*

C'est une plante très-acre; m'étant arrivé de la goûter la premiere fois que j'en trouvai, elle m'enflamma la bouche & la gorge. Elle croît dans les fossés; nous la mettons au nombre des plantes acrimonieuses; si elle a son usage dans la Medecine, il ne faudra l'employer qu'avec beaucoup de circonspection. Ses racines sont apéritives & pénétrantes, provoquent les urines & les regles. Elle aime les lieux aqueux. Son suc est de la nature de celui de la scammonée & peut lui être substitué. *Hist. des Plantes attribuée à Boerhaave.*

TIB

TIBERIANUM TORMENTUM, *la colique.*

TIBIA, le plus gros os de la jambe. Voyez *Crus.*

TIBIÆUS, le même que *Tibialis.*

TIBIALIS, épithete que l'on donne à différens muscles. Tel est le *Tibialis anticus*, *le jambier antérieur.*

C'est un long muscle, charnu à sa partie supérieure, & tendineux à son inférieure, situé sur le devant de la jambe, entre le tibia & le long extenseur des orteils.

Il est attaché en haut, par des fibres charnues, à la troisieme partie supérieure de la levre externe de la crête du tibia, & en dedans de l'aponévrose tibiale ou de cette expansion ligamenteuse, qui avance entre la crête du tibia & l'angle antérieur du péroné. Il est aussi attaché obliquement aux deux tiers de la partie supérieure externe du tibia, ou à celle qui est voisine du péroné.

De-là il descend & se termine en un tendon, qui d'abord passe sous l'anneau du ligament commun annulaire; & ensuite sous un autre ligament séparé, situé au-dessous. Après cela le tendon est attaché en partie à la partie supérieure & interne de l'os cuboïde, & en partie en dedans du premier os du métatarse.

Le jambier antérieur plie le pié, c'est-à-dire, ramene la pointe du pié vers la jambe; mouvement qui est formé par l'articulation ginglymoïde de l'astragale, avec le tibia & le péroné. Il plie pareillement la jambe sur le pié, ou empêche son extension. Le premier de ces usages est généralement connu: & nous avons un exemple du second lorsque nous sommes debout ou que nous marchons. Quand nous sommes debout, le pié étant tourné directement en-devant, ce muscle comme une bride tient la jambe en équilibre, & l'empêche de tomber en arriere. Cet usage est encore plus évident, quand nous marchons à reculons.

Par ses insertions latérales dans le grand os cunéiforme, il meut cet os en particulier sur l'extrémité antérieure de l'os du talon; au moyen de quoi la plante du pié se tourne en-dedans vers l'autre. Cette situation latérale de son insertion, est la raison pourquoi il ne peut pas plier le pié directement, sans le secours du péronier antérieur, & ne sauroit tenir seul, la jambe en équilibre, quand on est debout sur un pié. Winslow.

Tibialis gracilis. Voyez *Plantaris.*

Tibialis posticus, *le jambier postérieur.*

C'est un long muscle charnu, pénniforme, plus large au-dessus qu'au dessous, situé entre le tibia & le péroné, sur le côté postérieur de la jambe, & couvert du long extenseur des orteils.

Il est attaché en haut par des fibres charnues, immédiatement au-dessous de l'articulation du tibia & du péroné, aux parties les plus voisines de ces deux os, principalement au tibia, touchant aux parties latérales de ces

os, au-dessus du ligament interosseux qui manque en cet endroit.

De-là son insertion s'étend au-dessous de la ligne oblique, ou impression qui est dans le tibia, sur toute la partie voisine du ligament interosseux, & à plus de la moitié supérieure de l'angle interne du péroné.

Dans tout cet espace il est charnu, pénniforme, & couvert par le long extenseur des orteils, qui quelquefois communique avec lui par un tendon mitoyen, & y envoye une aponévrose, qui fait l'office d'une bride.

Après cela il forme un tendon, qui descend derriere la malléole interne, le long d'une rainure cartilagineuse, & sous le ligament annulaire qui est sous la malléole, & s'insere dans la tubérosité de la partie inférieure de l'os scaphoïde. Ce tendon est quelquefois divisé en deux parties, dont l'une croisant un peu par-dessus celui du long péronier, s'attache à l'os cuboïde.

Quand le jambier postérieur agit seul, il étend le pié obliquement en-dedans. Quand il agit concurremment avec les gastrocnémiens & le soléaire, il change la direction droite de leur mouvement en une oblique. Quand il agit avec le *tibialis anticus*, le pié est tourné plus ou moins directement en-dedans ou vers l'autre pié. WINSLOW.

TIBURO.

C'est un gros poisson, de l'espece cétacée qu'on trouve dans la mer des Indes, qui quelquefois a vingt piés de long, & dix de large. On trouve dans sa tête, trois ou quatre os pierreux, insipides, dont on fait aisément une poudre en les râpant. On les recommande pour la pierre & la difficulté d'uriner, & ils passent pour dissoudre la pierre, dans les reins & dans la vessie. LEMERY, *des Drogues*.

TIF

TIFACOUM, *vif-argent*. RULAND.

TIFATUM, *soufre*. RULAND.

TIG

TIGALA, épithete que les Arabes donnent au sucre. CASTELLI.

TIGILLUM, une *tuile*, ou, selon Blancard, un *creuset*.

TIGRIS, Offic. Aldrov. de Quad. Digit. 101. Gesner. de Quad. Digit. 936. Jonſ. de Quad. 84. Charlt. Exer. 14. Schw. Quad. 130. Raii Synop. A. 165. *Tigre*.

La graisse de cet animal est la seule partie dont on fait usage en Medecine. On croit qu'elle a les mêmes propriétés que celle du chien. DALE.

TIL

TILIA, *Tilleul*.

Voici ses caracteres.

Son calyce est pentaphylloïdal, sa fleur est en rose, polypétale, & garnie d'un grand nombre d'étamines. Son ovaire contient un long tube, dont l'apex est en globe, & qui dégénere en une silique rondelette, qui n'a qu'une capsule dans laquelle sont enfermées des semences oblongues.

Boerhaave en compte les cinq especes suivantes.

1. *Tilia fœmina, folio majore*, C. B. P. 426. Tourn. Inst. 611. Boerh. Ind. Alt. 2. 230. *Tilia*, Offic. *Tilia fœmina*, Ger. 1298. Emac. 1483. *Tilia fœmina major*, Park. Theat. 1407. *Tilia vulgaris platyphyllos*, J. B. 1. 131. Raii Hist. 2. 1694. Synop. 3. 473. *Le Tilleul.*

Cet arbre qui est assez connu a le tronc assez beau, l'écorce unie, les branches étendues circulairement, & assez régulierement, les feuilles larges, rondelettes, pointues & découpées par les bords, du pié desquelles il part au printems des filamens minces, fenillus, jaunes, qui ont une côte, sur le revers de laquelle croissent des pédicules d'un pouce de long, qui se divisent en quatre ou cinq autres plus petits, dont chacun porte une fleur jaune, à cinq feuilles, odoriférante, & suivie d'un petit fruit grisâtre, de la grosseur d'un pois. Les maisons des Seigneurs, sont assez souvent ombragées de *tilleuls*; & on en orne les parcs. Il fleurit en Juillet.

On ne se sert gueres que de ses fleurs, qui passent pour céphaliques, nervales, & bienfaisantes dans l'apoplexie, l'épilepsie, le vertige & la palpitation de cœur. Elles entrent dans l'eau de pivoine composée, & dans l'esprit de lavande. Il y a une eau à laquelle elles donnent nom, & qu'on appelle eau de fleurs de *tilleul*. MILLER, *Bot. Off.*

Les feuilles séminales du *tilleul* sont ordinairement divisées en cinq, comme en autant de doigts, ainsi que l'a fort bien observé J. Bauhin: mais ce qu'il y a de singulier, c'est que les segmens du milieu sont plus longs que les autres.

Thalius a trouvé une excroissance ou une tumeur semblable à la noix de galle, aux racines des vieux *tilleuls*. RAY, *Hist. Plant.*

On se sert du *tilleul* pour ombrager les promenades, & border les allées. Il fleurit en Juin; ses feuilles & ses fleurs, sont d'usage en Medecine; ses feuilles sont dessiccatives & répercussives, & provoquent les urines & les regles. Ses fleurs sont échauffantes, dessiccatives, discussives, céphaliques, & les particules en sont fort déliées. DALE.

2. *Tilia fœmina, folio minore*, C. B. P. 426. Tourn. Inst. 611. Boerh. Ind. A. 2. 230. *Tilia*, Offic. *Tilia folio minore*, J. B. 1. 137. Raii Hist. 2. 1695. Synop. 3. 473. *Tilia*, Offic. *sive fœcunda pseudopiperifera*, Hoff. Cat. Altorff. *Petit tilleul.*

Il croît dans les bois, & on le plante dans les hayes; ses fleurs sont d'usage; elles ont les mêmes propriétés que celles du précédent.

3. *Tilia foliis molliter hirsutis, viminibus rubris, fructu tetragono*, Raii Synop. 316.
4. *Tilia folio subtiùs glauco populi.*
5. *Tilia folio magno, ramis erectissimis*, BOERH. *Ind. Alt. Plant.*

L'écorce & les feuilles du *tilleul* sont dessicatives & répercussives; le mucilage de son écorce est d'un grand usage pour les plaies & pour les brûlures; il faut, selon Dodonée, mâcher l'écorce & l'appliquer. Ses feuilles broyées & arrosées d'eau, discutent les tumeurs des piés, & sont un excellent remede pour les aphthes, & les spasmes venteux auxquels les femmes grosses sont sujettes. Le suc qu'on en exprime, mêlé avec du vin, & appliqué chaud sur les jointures, est bienfaisant dans quelques affections spasmodiques.

Les particules de ses fleurs sont déliées, l'odeur en est fort douce, & l'eau qu'on en tire est céphalique. On la recommande dans les palpitations de cœur, les douleurs de matrice, la pierre dans les reins, & les concrétions de sang occasionnées par des contusions. Il y en a qui la mêlent avec de la poudre des charbons du *tilleul*.

Sa dose est d'une once ou d'une once & demie. On en fait prendre contre les tranchées. Les femmes s'en servent en cosmétique.

Ses baies réduites en poudre, sont fort recommandées dans la dyssenterie, & les autres flux du ventre. Broyées dans du vinaigre & appliquées aux narrines, elles arrêtent

le faignement par le nez. On dit que si on en avale quelques-unes, elles produiront le même effet.

Les Anciens se servoient de l'écorce intérienre du *tilleul*; ils l'appelloient *phylira*, & ils écrivoient dessus lorsqu'elle étoit récente, RAY, *Hist. Plant. p.* 1694.

L'eau distilée de fleurs du *tilleul* est bonne dans les maladies épileptiques des enfans, & dans les affections hypocondriaques & céphaliques. Quant aux usages extérieurs de ces fleurs, on les recommande en cataplasme dans le ténesme. *Hist. des Plantes attribuée à Boerh.*

On tire du *tilleul* quelques remedes assez bons. Ses fleurs infusées dans de l'eau, comme le thé, & prises pendant long-tems, peuvent guérir l'épilepsie invétérée; j'en ai vu un exemple. L'eau de ses fleurs est un spécifique dans dans toutes les maladies, où les douleurs & les convulsions prédominent; ainsi ce n'est pas sans raison qu'on lui a donné le nom de polychreste. Le milieu de l'écorce de l'arbre, réduit en un mucilage avec de l'eau, possede au souverain degré, la vertu de calmer les douleurs, les ardeurs, & les inflammations. Ce remede procure encore un prompt soulagement dans la goute, tant aux jointures, qu'aux piés & aux mains. FREDERIC HOFFMAN.

TILMATA, τίλματα, plurier de τίλμα, dérivé de τίλλω, arracher; *déchiremens*. Galien, *Comment. III. in Lib.* κατ. ἰητρ. dit que les spasmes affectent les fibres des muscles, qui sont distendues, à un tel degré, qu'il s'ensuit la rupture de quelques-unes; & que ces spasmes sont appellés, par les Medecins modernes, τίλματα, *déchiremens.*

Τίλματα synonyme à τιλμάτια & τίλτα, Hippocrate, *Lib.* περὶ ἐυχυμ. signifie aussi des linges déchirés, ou de la charpie. Ainsi Archigene, Galien, *Lib. II.* τῶν κατὰ τόπων, entend par ce terme, une sorte de linge déchiré, propre pour les plaies de la tête, autrement nommé μοτὸν τιλτὸν, ou simplement τιλτὸν, & distingue cinq sortes de μοτὸς ou charpie.

Hippocrate, *Lib.* περὶ χυμῶν, & *I. Epid. Sect.* 3. entend par τιλμοὶ, les mouvemens des malades qui arrachent la laine de leurs couvertures, ou les poils de leurs habits, ou qui veulent prendre sur la muraille de petits corpuscules qu'ils croyent y être, & autres actions semblables, qu'on fait ordinairement dans le délire, lorsqu'on est affligé de maladies aiguës, comme la phrénésie & la péripneumonie.

Quelquefois τιλμοὶ se prend encore pour des *déchiremens*, ou élancemens dans quelques parties du corps, causés par des humeurs acrimonieuses, ou un pus corrosif; quelquefois aussi pour des *déchiremens* que se font les malades eux-mêmes, dans le délire, comme nous l'apprend Galien, *Comment. III. in I. Epid.*

T I M

TIMÆI COMPOSITIO AD IGNEM SACRUM, ou CANCRUM; nom d'une composition dont Celse fait mention, *Lib. V. cap.* 22.

TIMARTIRI; ce mot se trouve dans Nicolas Myrepse, *Sect.* 1. *cap.* 150. Fuchsius, son Commentateur, avoue qu'il en ignore la signification, à moins que son Auteur n'entende par là de la soie brûlée.

TIMBO. Voyez *Guaiana.*

T I N

TIN, *Soufre.* RULAND.

TINA, bain-bienfaisant dans la colique.

TINCA, Offic. Schrod. 5. 334. Aldrov. de Pisc. 645. Bellon. de Aqnat. 324. Gesn de Aquat. 984. Charlt. de Pisc. 43. Mer. Pin. 190. Jonf. de Pisc. 114. Rondel. de Pisc. 2. 157. Salv. de Aquat. 90. Raii Ichth. 251. Ejusd. Synop. Pisc. 117. Schonef. Ichth. 76. *La tanche.*

C'est un poisson plein de mucilages & de parties excrémentitielles, qui se plaît dans les eaux bourbeuses & limoneuses; quant à ses usages, on le coupe par morceaux, & on l'applique au poignet & à la plante des piés pour calmer l'ardeur de la fievre, & faire diversion au venin pestilentiel. On l'applique pareillement dans les maux de tête & de jointure. Les *tanches* vivantes appliquées l'une après l'autre sur la région ombilicale & sur celle du foie, où on les laisse jusqu'à ce qu'elles meurent, passent pour un remede contre la jaunisse; & en effet elles semblent prendre une couleur jaune. Nous lisons dans Schroder, que les cendres de la *tanche*, mais surtout de ses tégumens, sont bienfaisantes dans les fleurs blanches; & il nous assure avoir éprouvé ce remede.

TINCAR. Voyez *Borax.*

TINCONES, *Bubons.* FALLOPE; *de Morb. Gall.*

TINCTORIA ARBOR, J. B. c'est un arbre qui croît dans le Royaume de Jenago en Ethiopie, de la force de nos chênes, & qui porte un fruit semblable à la datte, dont on tire une huile dont les propriétés sont admirables. Cette huile donne à l'eau avec laquelle on la mêle, la couleur du safran; les habitans en teignent leurs vaisseaux & leurs chapeaux, qui sont tissus de paille & de jonc. Elle a l'odeur du *viola martia*, & le goût de notre huile; c'est pourquoi on s'en sert pour assaisonner le poisson, le riz & d'autres alimens. RAY, *Hist. Pl.* 1794. d'après *Thevet.*

TINCTORIUS FLOS; nom du *Genista tinctoria Germanica.*

TINCTURA, *Teinture.*

La distilation, & l'extraction des *teintures* ne different qu'en ce que l'on n'obtient par la premiere opération, que les parties les plus légeres, & les seules qui soient capables de s'élever en vapeurs; au lieu qu'on a par la seconde toutes celles qui peuvent demeurer suspendues dans un menstrue.

La maniere de procéder dans l'extraction des *teintures*, dans la composition des élixirs, des vins médicamentés, des vinaigres, des décoctions, des infusions, est fondée sur les mêmes principes. Toutes ces formes ne different que par le plus ou moins de capacité qu'ont les substances, de demeurer suspendues dans des fluides de différente consistance, & que par le menstrue qui convient le mieux à chacune d'elles; la loi principale qu'il faut observer, c'est que la liqueur qui sert de véhicule ou de menstrue, soit plus ou moins spiritueuse, selon que les ingrédiens, qu'on doit y mettre, sont d'une nature plus ou moins légere. C'est aux mêmes circonstances qu'il faut avoir égard pour déterminer la durée de la digestion, & pour la choisir froide ou chaude.

On comprend généralement sous le nom de *teinture* & d'élixir, toutes les choses d'une nature volatile & d'un tissu léger, qui communiquent facilement leurs propriétés aux liqueurs spiritueuses. On compte entre les *teintures*, celles de safran, de castor, de myrrhe, de soufre, de serpentaire, & de roses rouges; il faut approprier, à chacune de ces substances, les liqueurs qui conviennent à leurs propriétés & à leurs tissus. On met le safran dans de l'eau thériacale, pour avoir un alexipharmaque: mais si l'on a besoin d'un cordial, & que l'on exige que la *teinture* conserve long-tems sa couleur; au lieu d'user d'un acide dans lequel elle se faneroit promptement, on prendra, ou du vin de Canarie, ou de l'eau-de-vie de France. On obtient la *teinture*

de castor, par le moyen de l'esprit de vin, & sans presque aucune difficulté; parce qu'il en est du castor, ainsi que du safran; l'on & l'autre sont d'un tissu lâche, & qui se résout facilement dans ces véhicules. Pour la myrrhe: comme elle est ténace, il lui faut un mélange de sel de tartre, & il est à propos de la laisser infuser pendant quelque-tems dans l'esprit de vin: on détruit, par ce moyen, sa ténacité, & on la prépare à s'unir plus aisément ensuite avec l'esprit. On traite à peu près de la même maniere la serpentaire de Virginie; on procede sur elle avec la *teinture* de sel de tartre, à moins qu'on ne la broye fort menue dans un mortier; dans cet état, elle communiquera toute sa chaleur à différens esprits. Il y en a qui préferent cette derniere méthode, à la *teinture* de tartre; parce que cette *teinture* lui donne une odeur urineuse & désagréable, & la rend d'une chaleur presque insupportable à l'estomac; vice que les acides corrigent assez fréquemment, lorsque l'on suit un procédé contraire. On n'emploie sur les roses rouges, que de l'eau chaude acidulée avec de l'huile de vitriol, qui contribue, non-seulement a donner à la *teinture* une très-belle couleur rouge, mais encore à augmenter sa vertu astringente. Il ne faut ajouter qu'un peu de muscade à la *teinture* de pavot, pour la rendre composée. Elle a ceci de commun avec celle de rose, que les acides embellissent beaucoup sa couleur, qui deviendroit d'un verd fort sale, si le sel de tartre, ou quelques matieres alcalines y entroient; phénomene dont il étoit à propos de faire mention.

Il ne faut faire entrer dans toutes ces *teintures* ou élixirs composés, obtenus par le moyen d'un esprit, & dont la dose est si petite, qu'elle se détermine toujours en gouttes; que des ingrédiens qui soient tous de la même force; il faut même observer d'en bannir ceux qui tendroient au même but, s'ils avoient moins d'efficacité que les autres. Car il n'en est pas ici ainsi que dans la distilation, ou un ingrédient inutile ou foible, ne nuit à rien. Dans la *teinture*, tout tend à soûler le menstrue; il se charge indistinctement des particules de tous les ingrédiens; & conséquemment le mélange est d'autant plus foible, qu'il y aura plus d'ingrédiens inefficaces. Ainsi dans l'élixir de vitriol de Mynsicht; quoique la mente convienne certainement dans un stomachique, & qu'on en puisse dire autant de la sauge; cependant ces deux ingrédiens seroient fort mal placés dans un remede, dont la dose n'excederoit jamais vingt ou trente gouttes. Car, outre qu'ils empêcheroient le menstrue de se charger de particules plus efficaces, dont ils tiendroient la place; si l'on vient à considérer la quantité qu'elles font dans la dose totale, on la trouvera si petite, qu'on pourra la compter pour rien. Il n'entre qu'une demi-poignée, tout au plus, de ces plantes dans une quantité destinée à faire des milliers de dose: mais l'expérience journaliere nous apprend qu'on en peut prendre, & qu'on en prend fréquemment, sans aucun inconvénient dans les alimens, plus qu'il n'en entre dans la totalité de la composition dont il s'agit. Il en est de même du sucre candi; on ne devine gueres à quoi il est bon dans l'élixir de Mynsicht. Quant à l'huile de vitriol, elle paroît y entrer en trop grande quantité; son acreté doit rendre les doses si petites, que les épices y entrent pour peu de chose. Mais le plus grand défaut de ce remede fameux, consiste dans la maniere même de le faire. En faisant digérer ensemble tous les ingrédiens, il arrive nécessairement que l'huile de vitriol les brûle entierement, & les durcit; ensorte, que non-seulement ils sont moins en état de se dépouiller de leurs propriétés, mais qu'ils donnent encore au tout, une couleur sale & noirâtre, deux inconvéniens qu'on éviteroit en faisant infuser les épices dans l'esprit seul; passant ensuite, & ajoutant enfin l'huile de vitriol, qui augmenteroit seulement la consistance, & releveroit un peu la couleur.

Il faut raisonner de même de l'acide dans cette espece d'élixir de propriété qu'on en compose. Si on le met sur les ingrédiens avec l'esprit; il leur ôte la facilité de se dépouiller de leurs vertus, & nuit à la couleur & à la consistance; deux effets qu'il ne produiroit point, si l'on ne s'en servoit qu'après s'être servi de l'esprit.

Ces observations nous conduisent naturellement à d'autres qui ne sont pas moins importantes, & qui concernent l'extraction des *teintures* composées. Ainsi lorsque la contexture des ingrédiens est différente, ensorte que les uns se résolvent, & soûlent le menstrue plus promptement que les autres; il faut en obtenir des *teintures* séparées, partageant proportionnellement entre eux le menstrue; car sans cette précaution, la *teinture* composée ne contiendroit presque aucune particule des ingrédiens qui se dépouillent le plus difficilement de leurs propriétés. Ainsi dans l'élixir commun de propriété, quoiqu'il n'y ait que trois ingrédiens; cependant ces trois ingrédiens different tellement entre eux par le plus ou moins de facilité qu'ils ont à se résoudre, que si on les exposoit ensemble au même menstrue, le plus dur, qui est la myrrhe, ne serviroit presque de rien; l'esprit se soûlant très-promptement des deux autres, & conséquemment n'extrayant d'elle aucune partie. Si, au contraire, on les fait infuser séparément, chacun dans une portion d'esprit proportionnée, ils se dissoudront beaucoup plus facilement, & l'addition d'un acide donnera ensuite à leur mélange une très-belle couleur, & presque la consistance d'un sirop. Il faut s'assujettir particulierement à cette regle, en faisant l'élixir de propriété, de Van-Helmont, dissoudre ensemble l'aloès & le safran qui sont d'un tissu lâche, & séparément de l'un & de l'autre, la myrrhe dont le tissu est plus ténace, & mêler ensuite les *teintures*.

Pareillement dans la *teinture* composée de myrrhe; si l'on commence par dissoudre la myrrhe, l'aloès ne s'en dissoudra pas moins facilement ensuite; au lieu que si on les expose en même-tems aux menstrues, l'esprit se soûlera promptement de l'aloès & la myrrhe en sera beaucoup plus long-tems à se dissoudre. Dans tous les laudanum liquides, si l'on procede d'abord sur les épices, l'opium se dissoudra ensuite facilement: mais si l'on procede sur les épices & sur l'opium en même-tems; ces ingrédiens se dépouilleront moins bien de leurs propriétés. Il en sera de même de l'élixir de santé, si l'on ajoutoit les semences, la réglisse, & les raisins, après que les ingrédiens plus durs, auroient séjournés pendant quelque tems dans les esprits, le remede n'en feroit que meilleur: mais la plûpart de ceux qui se mêlent de composer des remedes, ne s'assujettissent gueres à ces observations.

Les remedes que l'on met le plus communément sous la forme de *teinture*, dans la pratique ordinaire, ce sont les céphaliques, les stomachiques, ou les cathartiques. Les céphaliques sont composés de simples aromatiques & oléagineux, & l'on s'en sert dans les affections des nerfs. Les stomachiques admettent les mêmes simples, auxquels on ajoute les amers. Il n'entre, dans les cathartiques, que ce qui est capable de favoriser leurs propriétés purgatives. Dans toutes les affections des nerfs, ce que l'on peut choisir de mieux pour obtenir la *teinture* des plantes aromatiques, ce sont les liqueurs spiritueuses ou vineuses, auxquelles elles communiqueront promptement leurs propriétés. Ces liqueurs seront froides, où s'il est à propos qu'elles soient chaudes, on se servira de vaisseaux bien fermés, pour empêcher l'évaporation & la perte des particules les plus déliées. Les *teintures* stomachiques se feront très-bien sans chaleur & dans des liqueurs spiritueuses, telles que les vins blancs ordinaires. Les cathartiques résineux ou salins, n'exigeront dans les occasions extemporanées que de l'eau chaude; on les traitera comme le thé; & il n'en faudra pas davantage pour en obtenir des propriétés. C'est à l'expérience & aux forces du

du malade, à déterminer dans tous les cas, le rapport des ingrédiens. Mais une loi générale, à laquelle il faut se soûmettre dans la préparation des stomachiques & des céphaliques, c'est de ne jamais soûler une liqueur à un point où elle deviendroit désagréable au palais: un cordial, ou un stomachique, révoltant pour le goût, est presque un remede absurde; à moins que ce ne soit dans les affections hystériques, où l'on est forcé, quelquefois, d'employer des simples fétides.

Quelles que soient les *teintures* officinales, & quelque but qu'on se propose en les ordonnant; toutes celles qui seront tellement soûlées de simples résineux, ou gommeux, qu'elles deviendront laiteuses dans l'eau commune, s'ordonneront beaucoup mieux dans le vin, pourvu que l'état du malade le permette. Les amers, traités avec une liqueur vineuse, se prendront entre le déjeuner & le dîner, ou une heure avant le dîner, & non à jeun, ainsi qu'on l'observoit jadis; ils affectent moins la tête, lorsque l'estomac n'est pas entierement vuide.

On peut préparer promptement, & se servir dans toutes les occasions extemporannées, d'une *teinture* cordiale & céphalique faite avec la poudre d'ambre, & quelques vins généreux. La racine de l'hellébore noir, & autres de la même nature, s'ordonnent convenablement dans les maladies histériques & hipocondriaques, avec l'eau composée de bryonne, ou l'eau de pouliot. On fera, des fleurs de centaurée, de la racine de gentiane, du galanga, de l'écorce d'orange de Séville, & des autres ingrédiens qui auront les mêmes propriétés, un stomachique avec le vin blanc. C'est encore sur la force de la liqueur, la quantité de la dose, & l'état dans lequel se trouve le malade, qu'il faut déterminer le rapport des ingrédiens. *Pharmacop. de Quincy.*

TINCTURA ANTIMONII ACRIS SIMPLEX.

Teinture acre simple d'Antimoine.

La Pharmacopée de Brandebourg, veut que l'on fasse la *teinture* acre, simple d'antimoine, en digérant les scories du régule martial d'antimoine récent & chaud, dans de l'esprit de vin bien rectifié.

On prépare une autre *teinture* acre d'antimoine, appellée la *teinture* de régule, en digérant des parties égales de régule martial d'antimoine détonné, & de nitre, dans de l'esprit de vin bien rectifié.

On prétend qu'aucun de ces remedes ne contient guere d'antimoine, & qu'ils tirent leurs propriétés du nitre qui devient acre & alcalin, par sa fusion avec l'antimoine.

Ces *teintures* données dans un véhicule convenable & à grandes doses, passent pour évacuer les humeurs séreuses dans la cachexie.

TINCTURA ASTHMATICA.

Teinture pour l'asthme.

Prenez *de racines d'enula campana,*
d'iris de Florence,
de graine d'anis,
de carvi,
de la reglisse, } *de chaque, deux dragmes;*
de feuilles de chardon-béni, deux poignées;
de raisins broyés, une livre;
de séné, six onces;
d'eau de graine d'anis, six pintes.

Laissez digérer le tout pendant quatre jours, passez la liqueur, & la conservez pour l'usage.

Le chardon-béni donne un gout désagréable à ce remede, & ne contribue guere à son efficacité; il seroit donc à propos de l'en bannir. On prendra deux ou trois cuillerées de cette *teinture* avant de se coucher, & autant le matin, selon les forces du malade. Si les pléthoriques persévèrent long-tems dans son usage, on dit qu'ils en ressentiront de bons effets.

TINCTURA AURI. Voyez *Aurum.*
TINCTURA BENZOINI. Voyez *Benzoinum.*

TINCTURA BEZOARTICA.

Teinture bézoartique.

Prenez *des racines d'enula campana,*
d'angélique,
de zédoaire,
de serpentaire de Virginie, } *de chaque, une once & demie;*
de safran, une once;
de myrrhe,
de canelle,
d'écorce de citron séchée, } *de chaque, six dragmes;*
de feuilles de scordium,
de rue, } *de chaque, une demi-poignée;*
de thériaque de Venise, trois onces;
d'opium, deux dragmes;
d'esprit rectifié de tartre, quinze onces;
d'esprit de vitriol, trois onces;
d'esprits de sureau, &
de baies de genievre rectifiés, } *de chaq. dix-huit onces;*

Laissez le tout en digestion, au bain de sable, dans un vaisseau bien fermé.

Filtrez & dissolvez dans la liqueur,

du sel d'ambre, une once;
de camphre, deux dragmes.

Gardez le mélange pour l'usage.

Vous aurez un alexiphatmaque admirable, que vous ordonnerez avec succès dans toutes les compositions extemporanées, depuis deux dragmes jusqu'à une once: on ne peut choisir rien de mieux, lorsqu'il s'agit d'un cordial ou d'un céphalique, & par conséquent dans les cas où un malade a été presque épuisé par la fievre, & où les nerfs sont languissans. Il sera aussi propre qu'aucun autre remede, à procurer une sueur dans le commencement d'une maladie aiguë, si on l'unit à quelque délayant convenable. Le camphre & le sel d'ambre sont des ingrédiens admirables, & qui n'entrent presque dans aucune autre préparation médicinale; on fait cependant de ce dernier quelque usage dans des occasions accidentelles. Il seroit à souhaiter que cette *teinture* fût mieux connue de nos Apothicaires; elle mérite des éloges, & il n'y a presque aucun remede de la même nature auquel elle ne soit préférable.

TINCTURA CANTHARIDUM. Voyez *Cantharides.*
TINCTURA CASTOREI. Voyez *Castor.*

TINCTURA CINNAMOMI.

Teinture de Canelle.

Prenez *de la canelle, deux onces;*
de l'esprit de vin rectifié, une pinte.

Laissez en digestion pendant quatre jours, & ajoutez,

de sucre, une demi-livre;
d'eau rose, une pinte;

d'ambre gris, un demi-scrupule;
de musc, quatre grains.

Cette *teinture* abonde en parties astringentes & acres, est préférable à l'esprit de vin seul imprégné de canelle dans tous les flux & dans tous les relâchemens; d'ailleurs elle est agréable au goût. De plus, les ingrédiens qui y entrent, la rendent cordiale.

Sa dose est depuis demi-once, jusqu'à deux ou trois onces.

Tinctura Coralii. Voyez *Corallium*.

Tinctura Corticis.

Teinture de Quinquina.

Prenez *de l'écorce du Pérou en poudre, quatre onces.*

Mettez-les dans un alembic.

Ajoutez *de l'esprit de vin rectifié, douze onces.*

Procédez par voie de circulation, sur un feu de sable modéré, pendant quatre ou cinq jours, remuant le tout de tems en tems.

Décantez l'esprit, & le tenez dans une phiole pour l'usage.

Cette *teinture* se prend dans du vin rouge, depuis vingt gouttes jusqu'à cent, de quatre heures en quatre heures, ou plus souvent, entre les accès, & selon la violence des symptomes.

Tinctura Croci. Voyez *Crocus*.

Tinctura Euphorbii.

Teinture d'Euphorbe.

Mettez dans une phiole, la quantité qu'il vous plaira d'euphorbe pulvérisé.

Versez dessus de l'huile de tartre par défaillance, à la hauteur de quatre doigts.

Fermez la phiole, mettez-la en digestion au bain de sable; laissez-l'y pendant deux jours, & vous aurez une *teinture* d'un jaune foncé ou rougeâtre.

Passez-la, & la gardez pour l'usage dans une bouteille de verre. Elle est atténuante, incisive, propre à nettoyer les ulceres sordides & invétérés, les os cariés, & les bords calleux des plaies; on s'en sert aussi pour résoudre les tumeurs scrophuleuses, & les duretés invétérées des glandes.

Tinctura ferri. Voyez *Mars*.
Tinctura Guaiaci. Voyez *Guaiacum*.
Tinctura Hellebori. Voyez *Helleborus*.
Tinctura hyeræ picræ. Voyez *Hyera picra*.
Tinctura Gummi lacca. Voyez *Jujuba Indica*.
Tinctura martis Aurea. Voyez *Mars*.
Tinctura martis Glauberii. Voyez *Mars*.
Tinctura martis Mynsichti. Voyez *Mars*.
Tinctura martis cum spiritu salis. Voyez *Mars*.
Tinctura Melanpodii. Voyez *Helleborus*.
Tinctura mellis. Voyez *Mel*.

Tinctura Metallorum.

Teinture des Métaux.

J'ai déja donné à l'article *Metallum*, une maniere de préparer cette *teinture*, tirée des *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences.*

Je vais donner ici celle de Quincy qui est différente.

Prenez *du régule de Mars, une demi-livre;*
de la poussiere qui se détache des plaques de cuivre rouge lorsqu'on les éteint dans l'eau; ou de caput mortuum d'esprit de verd-de-gris, quatre onces;
de salpêtre, deux livres;
de tartre, une demi-livre.

Réduisez en poudre, mêlez, & jettez ce mélange par cuillerées dans un creuset chaud.

Laissez le tout en fusion pendant une demi-heure, écartez le feu, & pulvérisez dans un mortier chaud & net.

Mettez cette poudre dans un matras avant que l'air ait eu le tems d'agir dessus, & ajoutez,

d'esprit de vin tartarisé, deux livres.

Faites du matras un vaisseau circulatoire; & laissez le tout en digestion pendant deux jours.

Décantez la liqueur, lorsqu'elle sera froide & reposée.

Cette *teinture* passe pour un altérant excellent dans toutes les maladies chroniques.

Sa dose est depuis vingt gouttes jusqu'à cent.

Tinctura Myrrhæ. Voyez *Myrrha*.

Tinctura Nitri.

Teinture de Nitre.

Prenez *du nitre fixé à la maniere de Quincy, une livre.*

Tenez-le dans un creuset sur un feu violent pendant trois ou quatre heures.

Jettez-le de-là dans un mortier chaud, pulvérisez & versez dessus,

une demi-livre d'esprit de vin tartarisé,

Mettez ce mélange dans un matras, au bain de sable; augmentez le feu peu-à-peu, jusqu'à ce que l'esprit de vin bouillonne, & continuez ainsi pendant deux ou trois heures. Pendant ce tems le nitre communiquera sa *teinture* à l'esprit de vin.

Décantez, remettez de l'esprit, digérez & continuez ce procédé tant qu'il vous viendra de la *teinture*.

Cette *teinture* opere par les sueurs & par les urines, mais surtout par cette derniere voie. On la regarde comme un excellent anti-scorbutique, & on lui attribue la vertu de dépurer le sang très-efficacement. Sa dose est depuis vingt gouttes jusqu'à soixante.

Tinctura Paralytica.

Teinture contre la Paralysie.

Prenez *des cantharides d'Espagne en poudre, deux onces;*
de graine de poivrette, six dragmes;
d'esprit de vin rectifié, trois chopines.

Laissez le tout en digestion pendant quelques jours au bain de sable.

Décantez, ou séparez la liqueur des autres ingrédiens.

On use de cette *teinture* en embrocation, dans l'engourdissement ou la paralysie des membres; elle stimule puissamment; elle reveillera les fibres les plus insensibles, & procurera aux fluides la dérivation qui convient; si on en frotte les parties, elle est assez acre pour les excorier; on ne peut l'ordonner intérieurement, sans exposer un malade à des strangnries & à d'autres maladies de la vessie.

Tinctura Papaveris composita.

Teinture de Pavot composée.

Prenez *des fleurs de pavot sauvage, une livre;*
de muscade rapée, trois dragmes;
de sucre blanc, deux onces;
de l'eau-de-vie de France, quatre livres.

Tirez une *teinture* sur un feu modéré.

Tinctura Regalis.

Teinture Régale.

Prenez *des petits morceaux de cuivre, deux onces;*

Mettez-les dans un creuset, & ce creuset sur un fourneau.

Lorsqu'ils seront rouges, ajoutez,

de régule d'étain en poudre grossiere, quatorze onces.

Laissez le tout en fusion pendant un quart d'heure, & versez ensuite ce mélange dans un cone chaud & graissé.

Lorsqu'il sera froid reduisez-le en poudre, & le mettez par cuillerée dans le double de son poids de sel de tartre fondu.

Cela fait, fermez le fourneau, & allumez un très-grand feu que vous entretiendrez pendant deux ou trois heures.

Ecartez ensuite le feu. Jettez le mélange dans un mortier chaud & net; réduisez-le sur le champ en poudre, & le mettez dans un matras, avant qu'il ait pu attirer l'humidité de l'air.

Versez dessus une pinte d'esprit de vin tartarisé. Lutez comme dans la préparation de la *teinture* d'antimoine, & continuez de même.

Il y a des gens qui font tant de cas de cette *teinture*, qu'ils la regardent presque comme un remede universel. Il faut convenir qu'elle est excellente, & qu'elle produit de grands effets dans toutes les maladies chroniques. Elle est sudorifique & diurétique. Sa dose est depuis dix gouttes jusqu'à cinquante & soixante. On peut substituer à deux onces de cuivre, deux onces & demie de scories de cuivre, & la *teinture* n'en sera que plus belle. Il y en a qui prétendent que la qualité émétique du cuivre n'est pas si parfaitement détruite, qu'elle ne se régénere : mais l'expérience ne confirme point cette opinion. On a beau garder cette *teinture*, elle ne devient point émétique.

Tinctura Regia.

Teinture Royale.

Prenez *du musc, un demi-scrupule;*
de la civette, cinq grains;
du baume du Pérou, douze gouttes;
de l'huile de cloux de girofle, }
d'huile de bois de roses, } *de chaque, deux gouttes;*

Versez ces huiles sur une demi-dragme de sel de tartre; & mêlez bien le tout.

Versez sur ce mélange,

d'esprit de vin rectifié, deux onces.

Tenez-le pendant plusieurs jours dans un vaisseau fermé, à une chaleur égale à celle du soleil, & décantez ensuite l'esprit.

Cette *teinture* n'est propre qu'à donner une odeur agréable aux cordiaux. Elle est aussi propre à cet effet qu'aucune autre composition. Il n'en faut qu'une goutte sur plusieurs onces de liqueur. Le Mort en est l'inventeur.

Tinctura Rhabarbari.

Teinture de Rhubarbe.

Prenez *de la rhubarbe, une once & demie;*
de semences de petit cardamome, & }
de safran, } *de chaque, deux dragmes;*
de racines de reglisse, une demi-once;
d'eau-de-vie de France, une pinte.

Faites une *teinture.*

Cette *teinture* s'emploie dans les mêmes circonstances où l'on se sert de la rhubarbe.

Tinctura roris solis.

Teinture de Ros solis.

Prenez *de ros solis, quatre poignées;*
de canelle, }
de muscade, }
de macis, } *de chaque, une once;*
de cloux de girofle, }
de gingembre, }
de musc, cinq grains.
d'esprit de vin, deux pintes.

Laissez le tout en digestion pendant vingt jours.

Dissolvez ensuite dans la *teinture* que vous aurez passée, une livre de sucre.

Renfermez-la ensuite dans un vaisseau pour l'usage.

C'est un cordial très-chaud; on peut aussi l'ordonner comme un bon céphalique, aux personnes d'un tempérament froid. Elle fouette le sang & l'échauffe, & ranime les esprits animaux. C'est par cette raison qu'on s'en sert en aphrodisiaque & dans les cas d'impuissance.

Tinctura Rosarum rubrarum.

Teinture de Roses rouges.

Prenez *de roses rouges bien séparées de leurs parties blanches, une demi-once;*
d'huile de vitriol, vingt gouttes.

Versez ce vitriol sur les feuilles, que vous mettrez dans un vaisseau de terre verni.

Ajoutez *d'eau de fontaine bouillante, deux livres & demie.*

Passez la liqueur, & ajoutez

de sucre candi fin, trois onces.

Dans cette préparation, il faut laisser tomber goutte à goutte l'huile de vitriol, avant qu'on ait versé l'eau sur les roses.

Tinctura sacra. Voyez *Hierapicra.*

Tinctura Salis tartari Harveyana. Voyez *Tartarus.*

Tinctura Salis tartari Helmontiana. Voyez *Tartarus.*

Tinctura Scammonii. Voyez *Scammonium.*

Tinctura serpentariæ Virginianæ.

Teinture de serpentaire de Virginie.

Prenez *de serpentaire de Virginie en poudre, deux onces; de teinture de sel de tartre, seize onces.*

Laissez le tout en digestion jusqu'à ce que vous ayez une *teinture.*

Elle est bonne pour ceux qui ne peuvent prendre la serpentaire en substance. Sa dose est depuis une dragme jusqu'à trois dans quelque véhicule convenable.

Tinctura stomachica amara.

Teinture stomachique amere.

Prenez *de la racine de gentiane,*
de l'écorce d'orange séchée & mise en petits morceaux, } *de chaque, une livre.*

Versez dessus dans un vaisseau de terre,

de l'esprit de vin rectifié, trois pintes.

Tenez ce vaisseau couvert pendant quelques jours à une chaleur modérée.

Exprimez fortement l'esprit, & gardez pour l'usage.

Il faut que les écorces soient d'orange de Séville les plus odoriférantes, bien séparées du blanc & bien desséchées. Il ne faut pas distinguer cette *teinture* de celle dont les Empiriques font des éloges si outrés: elles ne different point entre elles; & tout cet appareil d'ingrédiens qu'ils y font entrer, ne sert qu'à en imposer aux ignorans. La centaurée & une infinité d'autres choses qu'on y ajoute, l'abâtardisent plutôt qu'elles ne relevent ses vertus. Nos Apothicaires font bien de l'avoir toute prête; on a par ce moyen une potion amere extemporanée, avec du vin ou un autre véhicule. Il suffit d'en mettre quinze ou seize gouttes sur une dose de deux ou trois onces. On la marie fort bien au vin calybé, ainsi que les autres amers, dont elle a les propriétés ordinaires. Elle échauffe & fortifie l'estomac: mais elle ne produit jamais mieux cet effet que quand on la joint avec un peu d'acide; il en résulte alors un subastringent, qui differe peu de l'élixir de vitriol. Une once d'esprit de soufre par la cloche, mise sur une pinte de cette *teinture*, lui communiquera une très-belle couleur, & la rendra très-agréable à prendre.

Tinctura succini. Voyez *Ambra.*

Tinctura sulphuris.

Teinture de soufre.

Prenez *du foie de soufre tandis qu'il est chaud, quatre onces.*

Broyez-le dans un mortier, & le mettez sur le champ dans un matras, ajoutant

d'esprit de vin, une pinte.

Laissez le tout en digestion pendant vingt-quatre heures, & vous aurez une *teinture* très-rouge, que vous garderez pour l'usage.

Il n'y a point de meilleur véhicule pour cette *teinture*, que le vin de Canarie. Sa dose est depuis dix gouttes jusqu'à quarante.

Tinctura tartari tartarizati. Voyez *Tartarus.*

Tinctura theriacalis.

Teinture alexipharmaque.

Prenez *de l'eau-de-vie de France, & du meilleur vinaigre,* } *de chaque, une pinte.*
de la thériaque de Venise, & du mithridate, } *de chaque, une demi-livre.*

Laissez le tout en digestion sur un feu modéré, & passez la *teinture* que vous garderez pour l'usage.

Elle a toutes les propriétés de la thériaque; elle procurera quelquefois une diaphorese lorsqu'il en sera besoin, & cela par le moyen du vinaigre. C'est un des meilleurs alexipharmaques qu'on puisse employer dans la pratique. Sa dose est depuis deux dragmes, jusqu'à une once, seule ou dans un véhicule approprié. On l'ordonnera avec un sirop, ou en éclegme, aux enfans, à qui on ne pourra la faire prendre sous une autre forme. La dose pour eux sera depuis une dragme jusqu'à une demi-once. On y reviendra de quatre heures en quatre heures, ou de six heures en six heures, selon l'exigence des cas, jusqu'à ce qu'on ait provoqué la sueur dans les fievres, lorsqu'on s'en tiendra à ce remede, & qu'on n'en prendra point d'autres qui tendent au même but.

Tinctura terræ Japonicæ.

Teinture de Cachou.

Réduisez en poudre très-menue,

de cachou, quatre onces;
de canelle, une once;
de quinquina, une once & demie;
de musc, & d'ambre gris, } *de chaque, 6 grains.*

Broyez les deux derniers, avec

de sucre candi, une once.

Mettez le tout dans un matras, & versez dessus,

d'esprit de vin, 24 onces.

Faites du matras un vaisseau circulatoire; lutez-bien la jointure, & tenez en digestion au bain de sable pendant quatre ou cinq jours, secouant le vaisseau deux ou trois fois par jour.

Laissez ensuite reposer, & décantez doucement la liqueur dans une phiole pour l'usage.

Cette *teinture* est bienfaisante dans les fluxions, les catarrhes, les flux de ventre, la dyssenterie, l'écoulement immodéré des regles, la gonorrhée & les ulceres invétérés, lorsque le virus est déja subjugué. On la substitue fort bien au quinquina dans la cure des fievres intermittentes. Sa dose est depuis une demi-cueillerée jusqu'à trois ou quatre, dans du gros vin, ou dans quelque autre véhicule approprié.

TINCTURA VENERIS.

Teinture de Cuivre.

Prenez *du verd-de-gris, une dragme ;*
d'esprit de sel ammoniac, & *d'esprit de vin rectifié,* } *de chaque, une demi-once.*

Laissez le tout en mélange, jusqu'à ce qu'il soit d'un bleu céleste foncé.

Cette *teinture* ne se donne point intérieurement ; elle offense l'estomac & provoque le vomissement : mais elle produit de bons effets en injection dans la gonorrhée. Lorsqu'on pourra s'assurer que l'infection n'est que dans l'urethre, elle guérira parfaitement & infailliblement le malade : mais il est à propos de recommander à ceux qui ne sont pas encore extremement versés dans la cure des maladies vénériennes, d'en user discretement.

TINCTURA VIPERARUM COMPOSITA.

Teinture de Viperes composée.

Prenez *de fleurs de soufre, une livre ;*
d'antimoine cru, quatre onces.

Mettez le tout en une poudre fine.

Etendez cette poudre sur un plat de terre, & la soûlez d'huile de soufre faite à la cloche, ou d'huile de vitriol, quatre onces suffiront.

Jettez-la ensuite dans une retorte, & versez dessus peu-à-peu,

d'esprit de nitre dulcifié, une livre.

Mettez la retorte au bain de sable, & tirez l'esprit.

Mettez sur une livre de cet esprit,

de viperes séchées, deux onces.

Coupez ces viperes par petits morceaux, & laissez le tout en digestion dans un matras pendant quarante-huit heures.

Lorsque le mélange sera froid, passez-le au tamis.

Remettez le menstrue dans le matras.

Ajoutez *de cochenille,*
de safran, &
de serpentaire de Virginie, } *de chaque, deux dragmes.*

Laissez le tout en digestion pendant vingt-quatre heures, & décantez la liqueur.

Cette *teinture* passe pour un excellent diaphorétique. Elle produisit de fort bons effets dans la maladie épidémique à Londres en 1665. Sa dose est depuis dix gouttes jusqu'à cinquante ou soixante dans du vin de Canarie, ou dans de l'eau d'arquebusade.

TINCTURA VIRIDIS.

Teinture verte.

Prenez *du verd-de-gris, une demi-once ;*
de l'arsenic jaune, six dragmes ;
d'alun, trois dragmes ;

Faites bouillir le tout dans une livre de vin blanc, jusqu'à réduction de moitié.

Ajoutez au reste lorsqu'il sera froid,

d'eau-rose, &
de plantain, } *de chaque, six onces.*

Cette *teinture* n'a paru que dans la derniere édition de la Pharmacopée du Collége de Londres ; & on a substitué l'eau de plantain à celle de dulcamere, parce que celle-ci n'est plus au nombre des eaux simples.

TINDA PARVA, H. M. *Arbor Malabarica, baccifera cortice albicante, glomerato flore,* D. Syen.

C'est un grand arbre qui croît dans les lieux sabloneux au Malabar.

Sa racine broyée & employée en liniment, est bienfaisante dans l'épilepsie : on l'applique aussi avec succès sur les abscès : on se sert de ses feuilles en décoction, en fomentation ou en cataplasme pour toutes sortes de douleurs : elles sont bienfaisantes aux femmes en couche. RAY, *Hist. Plant.*

TINCA. Voyez *Achor.*

TINEARIA ; nom du *Stœchas citrina angustifolia.*

TINIARIA ; nom du *Polygonum* dans Marcellus Empiricus, *cap.* 17.

TINKAR, *Borax.*

TINNITUS AURIUM, *tintement d'oreilles,* ou bruit qui se fait dans les oreilles, & qui ressemble à celui d'une cloche.

TINNUNCULUS ; espece d'oiseau de proie, dont Aldrovandus a fait mention.

TINTINNABULUM, *la luette.* VESALE.

TINUS, *Laurier-tein.*

Voici ses caracteres :

Il a un double calyce : l'inférieur est divisé en trois parties, le supérieur en cinq, & ils sont l'un & l'autre d'une seule piece. Sa fleur est monopétale, en roue, divisée en cinq segmens, un peu tubuleuse par sa partie inférieure, & ornée de cinq étamines qui s'élevent du fond de la partie tubuleuse. Son ovaire est au fond du calyce ; il est garni d'un long tube triangulaire, inégal, & dégénérant en un fruit semblable à l'olive, qui a un nombril, & qui contient une seule semence en poire.

Boerhaave en compte les trois especes suivantes.

1. *Tinus prior Clusii,* Tourn. Inst. 607. Boerh. Ind. A. 2. 225. *Laurus-tinus,* Offic. Ger. 1224. Emac. 1409. *Laurus tinus Lusitanica, cærulea bacca,* Park. Theat. 206. *Laurus sylvestris, corni fœminæ, foliis subhirsutis,* C. B P. 461. *Lauri tini sylvestris primum genus,* J. B. 1. 418. *Laurier sauvage.*

Ce *laurier* est originaire de Portugal ; il fleurit en Juillet & en Août. Ses baies dont on fait usage, prises intérieurement, purgent par les selles, & causent dans tout

le corps de l'agitation & du désordre. DALE, d'après *Parkinson.*

2. *Tinus II. Clusii*, H. 49. Lugd. 204. *Laurus sylvestris, foliis venosis*, C. B. P. 461.
3. *Tinus III. Clusii*, H. 49. Lugd. 204. *Laurus sylvestris, folio minore*, C. B. P. 461. BOERHAAVE, *Index alter Plant.*

Le *tinus* est une plante vénéneuse : si l'on tient de ses baies dans la bouche, elles enflamment promptement le gosier : on les a quelquefois ordonnées avec succès dans l'hydropisie ; car c'est un puissant cathartique : mais je n'en conseillerai jamais l'usage. *Hist. des Plant. attr. à Boerhaave.*

TIP

TIPI ; espece d'*alliaria* en arbrisseau qui croît au Bresil, dont la fleur est blanchâtre, & le fruit noir & rond comme une prune. PISON, RAY, *Hist. Plant. Index.* On ne lui attribue aucune propriété.

TIPIOCA ; espece de crême que l'on prépare avec le *Manihot.* Voyez *Manihot.*

TIPSARIA, *eau d'orge*, de *ptisana.* Ruland & Jonhson écrivent *tapsaria.* CASTELLI.

TIPULA, sorte de mouche d'eau qui ressemble à une araignée. Elle a six longues jambes qu'elle étend sur l'eau, au moyen de quoi elle marche sur la surface sans enfoncer. Son corps est d'une forme ovale, & de couleur blanchâtre. Ses ailes sont argentines, ses yeux noirs & sa queue pointue.

Appliquée extérieurement, c'est un remede discussif. LEMERY, *des Drogues.*

TIR

TIRUCALLI, H. M. nom du *Tithymalus Indicus, frutescens.*

TIT

TITANOKERATOPHYTON, de τίτανος, chaux, & de *Keratophyton.* Voyez *Keratophyton.*

Nom que Boerhaave donne à une très-grande plante marine, qu'on trouve aux environs des côtes de la Norwege, & qui ressemble au *keratophyton*, avec cette différence qu'elle est chargée d'une substance claire, ou d'un plâtre, dont elle est, pour ainsi dire, incrustée.

Boerhaave en compte vingt-quatre especes, dont aucune n'a des propriétés médicinales connues.

TITANOS, τίτανος, *chaux.* Erotien rend ce terme par κονία, *chaux*, ou lessive préparée de *chaux.* Le τίτανος, ἡ ἀνάσβεστος, est la *chaux* vive qu'on appelle communément ἄσβεστος, & que Galien met au nombre des dépilatoires secs de *C. M. S. L. Lib. I. cap.* 4.

Le *titanos*, selon Ruland, est la *chaux* du plâtre. FŒSIUS. CASTELLI.

TITHYMALOIDES.

Voici ses caracteres :

C'est une espece de *tithymale.* Sa fleur est monopétale, irréguliere, & ressemble à un soulier.

Boerhaave en compte les deux especes suivantes.

1. *Tithymaloides frutescens, folio myrti amplissimo*, T. 654. *Tithymalus Curassavicus, myrtifolius, flore coccineo mellifero*, Par. Bat. H. R. D.
2. *An tithymaloides frutescens, foliis nerii*? Plum. T. 654. BOERH. *Ind. alt. Plant.*

On ne lui attribue aucune propriété médicinale que nous connoissions.

TITHYMALUS, *Tithymale.*

Voici ses caracteres :

Sa racine est fibreuse ou tubéreuse. Ses feuilles, entre lesquelles il y en a quelques-unes de sphériques, sont rangées alternativement, oblongues & entieres. Le pédicule se termine en un gros corps, creux comme un calyce, au sommet des lobes duquel croissent quatre ou cinq pétales irréguliers, tantôt sémi-lunaires, tantôt creusés, représentant une fleur tétrapétaloïde, à segmens presque lunaires, & environné de deux feuilles qui lui servent de calyce. Il s'éleve du fond du calyce, au côté du pistil, quatre, cinq ou un plus grand nombre d'étamines, tantôt longues, tantôt courtes avec leurs testicules. Le pistil est au centre du calyce; il est long, & porte un ovaire triangulaire ou exagonal, à trois capsules, qui porte au centre un triple tube, long, avec un *apex* divisé en deux parties, & inégal. Ce tube est si long, que l'ovaire paroît être placé presque au milieu du pistil. Toute cette plante est pleine d'un suc laiteux.

Boerhaave en compte les quarante-quatre especes suivantes.

1. *Tithymalus latifolius, catapucia dictus*, Tourn. Inst. 86. Boerh. Ind. alt. 255. *Catapucia minor, lathyris*, Offic. *Cataputia minor*, Raii Hist. 1. 866. *Lathyris major*, C. B. P. 293. *Lathyris major, hortensis*, Theat. 191. *Lathyris, sive cataputia minor*, Ger. Emac. 503. J. B. 3. 880. *Esula major*, Rivin. Tet. Irr. Rupp. Flor. Gen. 219. *L'Epurge des Jardins.*

Ce tithymale est commun dans les jardins. Ses parties dont on fait usage, sont ses semences, rondes, oblongues, plus grosses qu'un pois, & couvertes d'une pellicule ou cosse blanche, au-dedans de laquelle il y a un noyau ou amande grasse, douceâtre, acre, désagréable au gout, & qui est un cathartique violent : mais l'on emploie rarement ses semences, ainsi que celles des autres especes de *tithymale.*

Douze ou quatorze semences broyées & prises dans du vin, suffisent pour mettre tout le corps en mouvement, purger le ventre, évacuer le phlegme, provoquer puissamment le vomissement, & précipiter la bile, le phlegme & l'humeur mélancolique.

Cette plante s'éleve à peine à deux piés de haut, dans la premiere année où elle a été semée. Sa tige est forte, rougeâtre & couverte de feuilles longues étroites, & d'un verd bleuâtre ; elle demeure dans cet état jusqu'à l'année suivante sans pousser des branches. Elle s'éleve alors successivement à trois ou quatre piés, & pousse un grand nombre de branches vers le sommet; il paroît à chaque division des feuilles larges, à peu près triangulaires, & sans pédicules. Ses fleurs sont petites, jaunes, placées sur des feuilles rondes, concaves, qui environnent la tige comme un calyce ; elles font place à trois vaisseaux séminaux quarrés, qui contiennent trois semences oblongues. Cette plante abonde tellement en un suc laiteux, que si vous en coupez une branche, il en sortira par gouttes une assez grande quantité. Ce suc est chaud, brûlant, acre, & enflamme la bouche & la gorge pour long-tems. L'*épurge* croît dans les jardins ; elle naît de sa graine, & meurt lorsque sa semence est mûre.

Elle paroît être de la même nature que le *cataputia major* : mais elle agit plus violemment ; aussi n'y a-t'il que quelques Empiriques imprudens qui osent l'ordonner. Son lait est bon pour emporter les verrues. MILLER, *Bot. Off.*

Toute cette plante abonde en un suc laiteux fort acre,

& qui purge violemment par le vomissement & par les selles. On la met au nombre des poisons, dont l'acrimonie & la vertu caustique est évidente, qui produisent la gangrene & la putréfaction, & dont il faut prévenir les effets par des remedes aqueux, tiedes, tant soit peu acres & gras, & par des préparations de miel. Voyez Boerhaave, *Instit.* 1137. Forestus, *Obs. Med. Lib. I. Obs.* 23. Joël. *T.* 2.

Le meilleur antidote que l'on puisse employer contre elle est la tonte-saine. Voyez Kircher, *Mund. Subt. T.* 2. Bauhin dit d'après Matthiole, que si quelqu'un veut faire tomber les poils des sourcils, & se dégager le front de cheveux, il n'a qu'à mêler le suc de cette plante avec de l'huile, & s'en frotter au soleil, mais de maniere que ce liniment ne touche ni ses yeux ni son visage, car ces parties s'enfleroient sur le champ, deviendroient rouges, & paroîtroient couvertes de lepre. L'*épurge* des jardins guérit le mal de dents. Pour cet effet il en faut mettre dans la cavité de la dent affectée & garantir les gencives de son action, en les enduisant de cire rouge. Il faut aussi prendre la même précaution lorsqu'on l'emploie pour enlever les poils superflus, les verrues & le *lichen*. Les Mendians s'en servent ordinairement pour se défigurer la peau, & émouvoir par ce moyen la compassion de ceux qui les voyent. Nous lisons dans Bauhin, que Fernel ordonnoit trois ou quatre feuilles d'*épurge* des jardins dans du bouillon gras, pour purger par les selles. Dioscoride remarque que les feuilles de cette plante, cuites avec des légumes ou une volaille, produisent le même effet. Si l'on repand dans les étangs & dans les lacs de sa graine & de ses feuilles, les poissons en sont affectés, & viennent à la surface de l'eau, couchés sur le flanc comme s'ils étoient morts, ensorte qu'on peut les prendre à la main : mais ils ne tardent pas à sortir de cet assoupissement dès qu'on les a changés d'eau. BAUHIN, d'après *Houllier*.

Douze ou quatorze semences d'*épurge* des jardins broyées & prises dans du vin, mettent le corps en mouvement & purgent par les selles, chassent le phlegme & la bile, excitent puissamment le vomissement, & procurent une expectoration de phlegme, d'humeurs bilieuses & mélancoliques. Morison assure d'après Tragus, que les pilules faites du lait de tithymale, de vinaigre & de substances aromatiques, sont bienfaisantes aux hydropiques. Dioscoride nous apprend que six ou sept graines d'*épurge* prises en pilules dans des figues ou des dattes, purgent par les selles, & évacuent la bile, le phlegme & l'eau, à moins que le malade ne prévienne cet effet en buvant immédiatement après beaucoup d'eau froide. « Vingt graines d'*épurge* des jardins, prises dans de l'eau pure & dans de l'hydromel, guériront les hydropiques, & évacueront la bile. Ceux, dit Pline, qui voudront se purger violemment, les prendront avec leurs enveloppes : mais comme elles sont pernicieuses à l'estomac, on a jugé à propos de les prendre avec du poisson, ou dans du bouillon fait de volaille. ». Bauhin nous apprend avec Matthiole, que dix ou douze de ces graines dépouillées de leurs enveloppes, s'ordonnent avec succès, dans les cas où il s'agit de faire rendre par le vomissement quelques philtres amoureux, ou quelqu'autres potions ou ingrédiens malfaisans. Mais comme la matiere médicale nous fournit un grand nombre d'émétiques & de purgatifs sûrs, il y auroit de l'imprudence à leur préférer la graine de tithymale, avec laquelle les Charlatans, dont la manie est de faire les entendus en Medecine, tuent tous les jours des malades. Ceux à qui il est arrivé par hasard de prendre de ces semences, sans en être incommodés, sont redevables de ce bonheur à la petite quantité de la dose; aux sucs acides dont leur estomac abondoit, à l'usage antérieur des liqueurs oléagineuses, aux secours qu'ils ont tiré des substances qu'ils ont prises, immédiatement après, à la bonté naturelle de leur tempérament, & non à la qualité innocente de ce remede. Si elles agissent dans les uns en les purgeant par bas, & dans les autres, en les purgeant par haut; il faut expliquer la différence de ces effets, par celle du tempérament & de la constitution des personnes qui s'en servent; car il est constant, qu'entre les corps les uns sont plus disposés à une espece d'évacuation qu'à une autre; d'ailleurs le vomissement est quelquefois facilité, par la grande quantité d'alimens que ce cathartique rencontre dans l'estomac. C'est apparemment ce qui a donné lieu aux contes de vieilles que l'on fait sur le tithymale, savoir, que si ces semences sont dépouillées de leurs enveloppes de haut en bas, elles purgent par les selles; & qu'au contraire elles purgent par le vomissement si on les dépouille de bas en haut. « La semence d'*épurge* des jardins, dit Etmuller, est purgative; si on en donne, par exemple, douze ou quinze broyées dans un œuf poché, elles purgeront violemment & sur le champ par les selles. Il faut les avaler entieres, si l'on veut qu'elles agissent par haut, & les mâcher seulement si l'on veut qu'elles agissent fortement par bas. » Voyez Bauhin, 3. P. Moris. 3. Ray, 1. Diosc. 4. Pline, 27. Bodæus, *in Theophrast.* Schrod. *Pharm.* Etmuller, 1. Dale, Conig. R. U. Boecler. 1.

2. *Tithymalus Characias, amygdaloides*, Boerh. Ind. A. 255. *Tithymalus characias*, Offic. *Tithymalus characias Monspeliensium*, Ger. 405. Emac. 499. Park. Theat. 186. Raii Synop. 3. 312. *Tithymalus characias, rubens, peregrinus*, C. B. P. 290. Tourn. Inst. 85. *Tithymalus amygdaloides, seu characias*, J. B. 3. 672. Raii Hist. 864. *Esula characias rubens*, Rivin. *Epurge des bois.*

Cette espece croît dans les lieux pierreux, en France & en Italie. Sa fleur est noire, & non pas jaunâtre ou pâle comme dans les autres especes.

Sa racine, ses feuilles & sa semence, sont acrimonieux & caustiques; & son suc, dit Dioscoride, est un violent cathartique.

3. *Tithymalus characias, amygdaloides, foliis eleganter variegatis*, Flor. 2. 115.
4. *Tithymalus, characias, folio serrato*, C. B. P. 290.
5. *Tithymalus Afer arborescens, folio hyperici majore, in summitate ramorum confertim nato.*
6. *Tithymalus arborescens folio glauco, angusto, acuto, densè congesto*, Boerh. Ind. A. 256. *Tithymalus paralius*, Offic. J. B. 3. 674. Ger. 401. Emac. 498. Raii Hist. 1. 865. Synop. 3. 312. *Tithymalus paralius, sive maritimus*, Park. Theat. 184. *Tithymalus maritimus*, Park. Theat: 184. *Tithymalus maritimus*, C. B. P. 291. Tourn. Inst. 87. *Esula marina, linariæ folio*, Rivin. Irr. Tet. *Epurge de mer.*

Elle croît dans les lieux sabloneux, au bord de la mer; elle pousse quelques branches rouges & ligneuses, d'un pié ou d'une coudée de hauteur, & couvertes de haut en bas de feuilles assez semblables à celles du lin, mais épaisses, grisâtres, & pleines d'un suc laiteux très-acre. Sa racine est assez forte, oblongue, ligneuse & vivace.

On garde toute cette plante pour l'usage, & on lui attribue les mêmes propriétés qu'aux autres épurges.

7. *Tithymalus myrsinites, latifolius*, C. B. P. 290. Boerh. Ind. alt. 256. *Tithymalus myrtites*, Offic. *Tithymalus myrsinites*, J. B. 3. 674. Park. Theat. 187. Raii Hist. 1. 865. *Tithymalus myrtifolius*, Ger. 402. *Tithymalus myrtifolius, latifolius*, Ger. Emac. 499. *Esula foliis myrti*, Rivin. Irr. Tet. *Epurge à feuilles de myrthe.*

Cette espece pousse des tiges branchues, de la longueur d'un empan, assez fortes, qui s'étendent pour l'ordinaire sur la terre, & qui sont couvertes de feuilles rangées régulierement, semblables à celles du myrte,

grasses, pointues & bleues. L'extrémité des branches pousse de petits rejettons, qui passent à travers des feuilles rondes, en forme de boîtes & rangées en ombelles; c'est sur ces feuilles que croissent ces fleurs qui sont de couleur d'herbe. RAY, *Hist. Plant.*

Elle croît dans la Calabre & dans la Sicile, & fleurit en été. Sa racine, sa fleur & sa semence sont d'usage. Dioscoride dit qu'ils ont les mêmes propriétés que dans le *tithymalus characias*, ou épurge des bois.

8. *Tithymalus myrsinites, angustifolius*, C. B. P. 290.
9. *Tithymalus arboreus, caule corallino, folio hyperici, pericarpio barbato.*
10. *Tithymalus characias, radice repente*, H. R. Par.
11. *Tithymalus salicis angusto folio glabro.*
12. *Tithymalus tuberosa pyriformi radice.* Voyez *Apios.*
13. *Tithymalus palustris, fruticosus*, C. B. P. 292. Tourn. Inst. 87. Boerh. Ind. alt. 256. *Esula major*, Offic. *Esula major Germanica*, Ger. 404. Emac. 501. *Tithymalus palustris, sive esula major Germanica*, Park. Thear. 188. *Tithymalus magnus multicaulis, sive esula major*, J. B. 3. 671. Raii Hist. 1. 864. *Epurge d'Allemagne.*

Cette espece de *tithymale* a la racine large, épaisse, & quelquefois plus grosse que le bras; elle pousse un grand nombre de branches ou de tiges fortes qui s'élevent à deux ou trois piés de haut, rougeâtres & couvertes de feuilles unies, longues, vertes, assez étroites, mais plus larges par le bout que partout ailleurs. Ses fleurs qui croissent au sommet des tiges, sont petites & jaunes, ainsi que dans les autres épurges; elles sont suivies de vaisseaux séminaux triangulaires, qui contiennent trois semences rondelettes. Toute la plante est pleine d'un suc caustique, ardent, qui cause à la bouche & aux gencives, une inflammation qui dure long-tems. Elle croît en différens endroits de l'Allemagne, & fleurit en Juin. On ne fait usage que de l'écorce de sa racine.

C'est un cathartique violent, qui agit fortement par haut & par bas, mais qui est pernicieux à l'estomac & aux entrailles, à cause de son acrimonie corrosive; & dont par conséquent il ne faut user qu'avec une extreme circonspection; le faire macérer dans du vinaigre, & le corriger par d'autres ingrédiens convenables, on dit qu'alors il évacue les humeurs séreuses & bilieuses, & qu'il soulage dans l'hydropisie, la goute, & d'autres maladies opiniâtres. Il entre dans les *Pilulæ Mechoacannæ* & *fœtidæ*. MILLER, *Bot. Off.*

Ce *tithymale* est fort commun dans les contrées supérieures de l'Allemagne, & dans les contrées basses, voisines du Rhin, en Silesie, où on le trouve sur les bords sablonneux, & les descentes vers les rivieres. Nous le cultivons dans nos jardins. On fait usage en Medecine de sa racine; elle purge très-violemment le phlegme par les selles; on fait avec sa racine, son herbe & son suc laiteux, un onguent particulier qui ne manque pas d'efficacité dans la gale contagieuse de la tête.

14. *Tithymalus arboreus, altissimus, folio salicis, caulibus rubentibus.*
15. *Tithymalus arvensis, latifolius, Germanicus*, C. B. P. 291. *Esula minor vulgò.*
16. *Tithymalus amygdali folio angustiori, montis Pollini.*
17. *Tithymalus amygdali folio breviori, latiori, hirsuto, montis Pollini.*
18. *Tithymalus subrotundis foliis majoribus, crenatis*, Boerh. Ind. alt. 256. *Tithymalus*, Offic. *Helioscopius*, Ger 313. Emac. 498. Park. Theat. 189. C. B. P. 291. Raii Hist. 1. 869. Synop. 3. 313. Tourn. Inst. 87. *Tithymalus helioscopius, sive solsequius*, J. B. 3. 663. *Esula solisequa*, Rupp. Flor. Jen. 219. *Epurge helioscope.*

Cette espece a un goût d'herbe, paroît tant soit peu salée, & teint d'un rouge foncé le papier bleu. TOURNEFORT.

Cette plante n'a qu'une seule racine blanche qui s'enfonce droit & profondément en terre; il en part quelques fibres; & elle pousse une seule tige haute d'un demi-pié ou d'un pié, ronde & garnie de quelques filamens. Les feuilles sont fort serrées sur cette tige; elles ne conservent entre elles aucun ordre; elles ressemblent à celles du pourpier ou du *peplis*; elles ont un doigt, & quelquefois un doigt & demi de longueur, & sont arrondies par le bout, & finement découpées par les bords. Le sommet de la tige se divise en rejettons; ces rejettons sont ordinairement au nombre de cinq; ils forment une espece d'ombelle; ils portent un pareil nombre de feuilles larges, plus rondes que celles qui sont sur la tige, & chaque rejetton se divise en trois autres chargés d'un même nombre de feuilles. Les fleurs sont dispersées sur la tige; elles naissent aux séparations des rejettons; elles sont petites, herbacées, tétrapétales; les pétales sont rondelets, mais ne sont pas tout-à-fait ronds. Il part un pistil du milieu de la fleur, dont l'apex est gonflé, & porte un vaisseau séminal triangulaire, à trois loges & incliné vers les côtés de la fleur.

Elle fleurit, & sa semence est mûre en été; mais elle périt en hiver; elle croît dans les potagers, dans les champs gras & labourés, mais plus communément dans des décombres & autres lieux semblables. RAY, *Hist. Plant.*

Elle a les mêmes propriétés que les autres épurges, mais on la recommande particulierement contre les verrues. DALE.

19. *Tithymalus rotundis foliis, non crenatis*, Tourn. Inst. 87. Boerh. Ind. alt. 256. *Peplus*, Offic. *Peplus, sive esula rotunda*, C. B. P. 292. Ger. 406. Emac. 503. J. B. 3. 669. Raii Hist. 1. 869. *Esula rotunda sive peplus*, Park. Theat. 194. *Tithymalus parvus annuus, foliis subrotundis non crenatis, peplus dictus*, Raii Synop. 3. 313. *Epurge appellée peplus.*

C'est une plante haute d'un empan, pleine d'un suc laiteux, semblable au *tithymale* helioscope, mais plus petite, sans quoi on la prendroit pour une de ses especes. Ses tiges sont rougeâtres. Ses feuilles petites, oblongues & sans découpure; ce qui la distingue particulierement du *tithymale* helioscope, dont les feuilles sont crenelées; ces feuilles sont encore larges vers le bas de la plante, & plus petites vers le haut. Les sommités de ses tiges sont arrondies en ombelles. Sa racine est foible, fibreuse & annuelle. Elle croît dans les jardins & les vignobles, & on la cultive quelquefois dans les champs; elle fleurit en été, & dure jusqu'à l'hiver. RAY, *Hist. Plant.*

Prise dans de l'hydromel; elle évacue la bile & le phlegme; mêlée dans les mets, elle émeut le ventre. DALE d'après *Dioscoride.*

20. *Tithymalus annuus, folio rotundo, & caule viridi.*
21. *Tithymalus maritimus, folio linariæ*, Boerh. Ind. A. 256. *Tithymalus amygdaloides angustifolius*, Tourn. Inst. 86. *Tithymalus characias angustifolius*, Ger. Emac. 500. Park. Theat. 187. *Tithymalo maritimæ affinis, linariæ folio*, C. B. P. 256. *Esula folio amygdali angusto*, Rupp. Flor. Jen. 220. *Alypum Matthioli, tithymalo affinis*, J. B. 3. 676. *Epurge des bois à feuilles étroites.*

Elle croît dans les bois parmi les ronces & les joncs; ses feuilles font d'usage & passent pour avoir les mêmes propriétés que celles des autres especes de *tithymale.*

22. *Tithymalus Ragusinus, flore luteo pentapetalo*, M. H. 3. 342.

23.

23. *Tithymalus exiguus erectus*, H. L. *Esula exigua Tragi*, Lob. Icc. 357.
24. *Tithymalus foliis pini, forte Dioscoridis Pityusa*, C. B. P. 292. Tourn. Inst. 86. Boerh. Ind. alt. 257. *Esula minor Pityusa*, Offic. *Tithymalus pineus*, Ger. 402. Emac. 499. *Pityusa, tithymalus pineus sive esula minor*, Park. Theat. 192. *Tithymalo Cyparissiæ similis, Pityusa, multis*, J. B. 3. 665. Raii Hist. 167.

La racine de cette espece est beaucoup plus petite que celle du *Tithymalus palustris fruticosus*, & pousse un grand nombre de tiges peu branchues, haute d'un pié au plus, couvertes de feuilles longues & étroites, de même que dans la linaire, mais plus arondies à leurs pointes. Les extrémités de ces tiges se divisent en plusieurs especes de parasols, composés d'un grand nombre de feuilles faites en forme de calyce, & traversées de part en part par les pellicules des fleurs, qui sont petites & jaunes. Le fruit est triangulaire.

Cette plante croît en plusieurs endroits d'Allemagne, & de France : mais elle ne vient en Angleterre que dans les jardins.

On lui attribue les mêmes vertus qu'au *tithymalus palustris fruticosus*, elle purge de même violemment par haut & par bas, ce qui fait qu'on les prescrit rarement l'une & l'autre. Miller, *Bot. Off.*

Sa racine, l'écorce de celle-ci, & ses feuilles sont d'usage en Medecine. Sa racine est oblongue, plus grêle que celle de la grande ésule, de couleur brune pardehors, d'un jaune blanchâtre en-dedans, & d'un gout extremement acre.

Elle brûle la langue & la gorge par son acrimonie, lors même qu'on ne fait que la gouter : mais étant prise intérieurement, elle vuide les eaux des hydropiques par haut & par bas, avec tant de violence, qu'on ne sauroit en user avec trop de précaution. On la corrige de même que l'*esula major*, en la faisant macérer dans des acides. Dale.

L'*esule* purge le phlegme avec beaucoup de violence, surtout par les selles, ce qui l'a fait appeller la rhubarbe des paysans. Elle est d'une nature acre, caustique & corrosive, & par là fort propre aux mendians, qui se servent de son suc pour s'ulcérer la peau, afin de paroître affligés de la gale, & autres semblables maladies, & exciter par là la pitié des passans. Schroder.

C. Hoffman dit qu'il n'a jamais osé la donner, & qu'il a souvent admiré la hardiesse de certaines personnes qui en ont pris par cuillerées. Si cependant ou jugeoit à propos de l'éprouver, on pourroit se servir de l'*esula præparata* des boutiques, qu'on a mise infuser, pendant vingt-quatre heures, dans du vinaigre, & qu'on a fait sécher ensuite.

La dose en est depuis deux scrupules jusqu'à un gros.

Voici la maniere dont Casp. Dornavius la corrige.

Prenez *d'esule préparée, quatre onces ;*
de macis, & *de galanga*, } *de chaque, deux gros ;*
de spode préparé, un gros ;
de gomme adraganth, & *de bdellium*, } *de chaque, trois gros.*

Réduisez en une poudre, dont vous donnerez depuis demi gros jusqu'à un. Ray, *Hist. Plant.*

25. *Tithymalus, cyparissias*, Prosp. Alpin. Exot. 65. M. H. 3. 338.

La racine de cette espece de *tithymale* est épaisse, longue de quatre travers de doigts, & imprégnée, lorsqu'elle est récente, de même que le reste de la plante, d'un suc laiteux. Elle pousse un grand nombre de tiges minces, approchantes du jonc, & garnies d'une infinité de capillamens minces & courts, faits comme les feuilles du tilleul, (ce qui a fait donner à cette plante le nom de *cyparissa*,) nues près de la racine ; parsemées de petites taches noirâtres. Chacune de ces tiges porte, à son sommet, une ombelle composée de trois ou quatre jets ; & à l'endroit où celle-ci commence, une petite feuille oblongue, terminée en pointe, & pareille à celle du myrte, avec cette différence qu'elle est plus petite & plus mince. Chaque jet de l'ombelle forme, à commencer vers le milieu, une espece d'epi composé de feuilles toutes tournées du même côté, mais plus courtes & plus larges que les autres ; & porte de petites fleurs pareilles à celles du *leucoium*, avec un petit fruit de figure triangulaire, qui renferme trois semences blanches, rondes, plus petites qu'un grain de poivre. Il s'éleve quelquefois d'entre les tiges longues & minces, dont on a parlé ci-dessus, une ou deux autres tiges grosses comme le petit doigt, qui se divisent pareillement en plusieurs jets, dont chacun porte une ombelle : ces tiges, avant que de se diviser, sont nues & tachetées, de même que les autres.

Toutes la plante, lorsqu'elle est fraîche, est imprégnée d'un suc laiteux, dont les naturels du pays se servent pour évacuer les humeurs pituiteuses & les sérosités. Prosper Alpin, *de Plantis exoticis.*

26. *Tithymalus, exiguus, procumbens, Chamæsyce dictus*, Boerh. Ind. A. 257. *Chamæsyce*, Offic. Ger. 407. Emac. 504. Park. Theat. 195. C. B. P. 293. J. B. 3. 667. Raii Hist. 1. 869. *Tithymalus exiguus glaber, Nummulariæ folio*, Tourn. Inst. 87. *Esula minima Chamæsyce dicta*, Volck. Flor. Nor. 155.

La racine de cette espece est petite, grêle, longue d'environ un empan, & garnie de quelques fibres très-minces. Ses tiges croissent à la hauteur de trois pouces jusqu'à douze, & se divisent en plusieurs petites branches ; elles sont de couleur rougeâtre, quelque peu velues, & disposées circulairement. Il sort de leurs jointures de petites feuilles conjuguées, arrondies, rougeâtres par-dessous, vertes par-dessus, & marquées d'une tâche rouge dans le milieu ; quelques-unes de celles qui sont aux extrémités des jets, ont leurs deux faces d'un rouge extremement foncé. Les fleurs sont purpurines, & naissent parmi les feuilles à l'endroit de la division des tiges.

Cette plante croît dans les vignobles d'Italie, de Sicile, du Languedoc, & de la Provence, & fleurit en Eté.

Elle est estimée cathartique ; son suc possede, à ce qu'on croit, la même qualité, & guérit les piquures des scorpions lorsqu'on en frotte la plaie. Dioscoride.

27. *Tithymalus, Americanus, arborescens, folio cotini*, H. A. 1. 29.
28. *Tithymalus, Indicus, frutescens*, Raii Hist. Plant. 1710. *Tiru Calli*, H. Malabar, H. A. 2. 85.
29. *Tithymalus, Indicus, vimineus, penitus aphyllos*, H. R. D.
30. *Tithymalus, arboreus*, Park. Theat. 187. Alpin. Exot. 63. Raii Hist. 1. 864. Tourn. Inst. 85. Boerh. Ind. A. 257. *Tithymalus dendroides*, Offic. J. B. 3. 375. *Tithymalus dendroides ex Codice Cæsareo*, Ger. Emac. 501. *Tithymalus myrtifolius arboreus*, C. B. P. 290. *Tithymalus myrsinites, arborescens*, Ger. Emac. 499. *Esula caule crasso*, Rivin. Irr. Tet.

Le *tithymalus arboreus* croît dans l'Isle de Candie, à la hauteur d'un homme au plus. Ses racines sont nombreuses, longues, minces, blanchâtres, elles s'étendent de côté & d'autre en droite ligne dans la terre, & vont toutes aboutir au commencement du tronc,

ou pour mieux dire, elles en sortent. Le tronc, qui est gros, rond, & de la hauteur d'un homme, pousse plusieurs branches droites, minces, & visqueuses disposées en forme de parasol, & convertes de longues feuilles disposées sans ordre, & plus minces que celles du *tithymalus characias*. Leurs sommités portent des fleurs disposées en ombelles, auxquelles il succede une petite semence ronde & blanche.

Toute la plante contient une grande quantité de suc laiteux.

On le donne en qualité de cathartique, au poids d'un demi obole, pour évacuer la bile, le phlegme & les sérosités. Il est chaud & sec au-delà du troisieme degré, il excite des inflammations & des ulceres. P. Bellonius dit avoir vu, sur le sommet du Mont Ida, un *tithymalus dendroides* deux fois aussi haut qu'un homme, & gros comme la cuisse. PROSPER ALPIN, *de Plantis exoticis*.

Cette plante croît dans les montagnes du Royaume de Naples, & dans plusieurs autres contrées. Ses feuilles, ses semences & son suc sont d'usage, & possedent, suivant Dioscoride, les mêmes vertus que la plûpart des autres especes de *tithymalus*. DALE.

31. *Tithymalus, Orientalis, salicis folio, caule purpureo, flore magno*, T. Cor. 2.
32. *Tithymalus, annuus, erectus, folio oblongo, acuminato*, T. 87. *Peplis, annua, foliis acutis, flore mucoso*, Bocc. Rar. 23.
33. *Tithymalus, Africanus, tuberosus, folio myrti.*
34. *Tithymalus, Americanus, folio & facie hyperici.*
35. *Tithymalus, folio longo, glauco, caule rubro, capsulis verrucosis, elatior, Siculus*, Rai H. 852.
36. *Tithymalus, Creticus, characias, angustifolius, villosus & incanus*, T. Cor. 1.
37. *Tithymalus, Sylvaticus, lunato flore*, C. B. P. 190. Tourn. Inst. 85. Boerh. Ind. A. 257. *Tithymalus, lunato flore Columnæ*, Park. Theat. 187. Raii Hist. 1. 871. *Tithymalus, Sylvaticus, toto anno folia retinens*, J. B. 3. 671.

La racine est petite en comparaison de la plante, & noire par-dehors; elle pousse plusieurs tiges à la hauteur d'un pié, rougeâtres d'un bout à l'autre, lisses, mais garnies, depuis le milieu jusqu'à l'extrémité, de plusieurs feuilles disposées circulairement, d'un verd éclatant & velues, & couvertes de feuilles presque rondes, courtes & disposées alternativement. La tige est dépouillée de feuilles vers le bas, de même que le *characias*. Il s'éleve du sommet des feuilles, quelques lobes qui soutiennent d'autres feuilles rondes & creuses, d'où il en sort deux autres qui sont soutenues par des queues & faites en forme de bassin. Il s'éleve, d'entre ces feuilles, une fleur de couleur d'herbe tirant sur le jaune, composée de quatre pétales, qui représentent la figure d'un croissant, dont les cornes sont tournées en-dehors & le dos en-dedans. Elles sont munies de quatre étamines jaunes, du milieu desquelles s'éleve un pistil d'où pend un fruit triangulaire.

Cette plante croît dans plusieurs endroits d'Italie, elle se plaît aux lieux hauts, humides & découverts; ses vertus n'ont rien de singulier. RAY, *Hist. Plant.*

38. *Tithymalus, folio lini, major, Italicus*, Barr. Obs. 60. Ic. 821.
39. *Tithymalus, marinus, folio retuso, Terracinensis*, Barr. Obs. 50.
40. *Tithymalus, palustris, villosus, mollior, erectus*, Barr. Obs. 41. Ic. 885.
41. *Tithymalus, folio salicis tenuissimè serrato & villoso*, T. 86.
42. *Tithymalus, Lugdunensis, laureolæ folio*, D. Goiffon. H. R. D.
43. *Tithymalus, annuus, lini folio acuto*, Bot. Monsp. M. H. 3. 339.
44. *Tithymalus, exiguus, villosus, nummulariæ folio*, T. 87. *Chamæsyce villosa, major, cauliculis viridibus*, Schol. Bot. 122. M. H. 3. 340. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant. Vol. I.*

Toute la plante, en quelque endroit qu'on l'ouvre, rend une grande quantité de suc laiteux, fort blanc, qui brunit au solei. Ce suc est d'un gout extremement acre, chaud & pénétrant, qui ne se perd qu'avec peine, & quand on en prend trop, il enflamme la gorge, & produit une esquinancie. Etant appliqué sur la peau pendant quelque tems, il y cause d'abord une rougeur qui est bien-tôt suivie de la corruption de la partie, & cette qualité caustique le rend très-propre pour extirper les verrues, les cancers & les tumeurs. La plante étant séchée & prise à la dose de quatre grains, évacue la sérosité, mais non sans causer des tranchées violentes, & provoque puissamment l'urine. Ses racines étant séchées & cuites dans du petit lait, conviennent dans l'hydropisie, ainsi que Ruland nous l'apprend dans son Livre des cures faites par des Empiriques. On tire de la premiere espece le suc de *catapútia* des boutiques, & une huile qui nous vient des Indes Quelques gouttes de ce suc enveloppées dans quelque matiere tenace purgent beaucoup plus puissamment que l'*esule*. Ce suc approche beaucoup de la scammonée, mais il est infiniment plus acrimonieux. Lorsqu'on fait cuire cette plante dans du vinaigre de vin du Rhin, elle perd toute sa force, & c'est la seule méthode dont les Medecins François se servent pour la corriger, mais pour lors elle devient inutile pour la guérison des maladies.

Hippocrate dit que l'*esula*, l'hellebore, & les graines de Cnide (*grana Cnidia*) guérissent l'hydropisie: mais ces remedes possedent une qualité alcaline & ignée. Le *tithymale* n'est presque plus en usage, depuis la découverte de la racine de jalap. *Hist. des Plantes attribuée à Boerhaave.*

Dale ajoute les especes suivantes à celles qui précedent.

1. *Tithymalus Myrsinites fructu verrucæ simili*, C. B. P. 291. Tourn. Inst. 84. *Tithymalus verrucosus*, J. B. 3. 673. Raii Hist. 1. 871. Synop. 3. 312. *Tithymalus verrucosus Dalechampii*, Park. Theat. 187.

Elle croît dans les champs, elle est d'usage en Medecine, & possede les mêmes vertus que les autres especes de *tithymale*.

2. *Tithymalus platyphyllos*, Offic. Ger. 404. Emac. 500. Raii Hist. 1. 870. *Tithymalus latifolius Hispanicus*, C. B. P. 291. Tourn. Inst. 86. Park. Theat. 188.

Elle croît en Espagne & fleurit en été. Sa racine, son suc & ses feuilles sont d'usage, & possedent les mêmes vertus que les autres especes. Dioscoride assure qu'étant pilée & jettée dans l'eau, elle tue les poissons.

3. *Pityusa*, Offic. *Tithymalus foliis brevibus, aculeatis*, C. B. P. 292. *Tithymalus Cyparissias vulgaris*, Park. Theat. 193. quoad. icon.

Elle croît en Italie. Sa racine est d'usage, & on la met au rang des cathartiques.

4. *Peplis*, Offic. Ger. 406. Emac. 503. Park. Theat. 194. J. B. 3. 668. Raii Hist. 1. 869. *Peplis maritima folio obtuso*, C. B. P. 291. *Tithymalus maritimus supinus annuus peplis dictus*, Raii Synop. 3. 313. *Tithymalus maritimus folio obtuso, aurito, rubro perinde ac caule.* Tourn. Inst. 87.

Cette espece croît sur le bord de la mer, parmi le sable, &

fleurit en été. Elle possede les mêmes vertus que la plupart des autres.

La cinquieme est l'*hippophaes*, qu'on peut voir sous ce titre.

La sixieme est le

Tithymalus cyparissias, Offic. C. B. P. 291. J. B. 3. 663. Raii Hist. 1. 867. Tourn. Inst. 86. *Tithymalus cyparissias vulgaris*, Park. Theat. 193. *Tithymalus cupressinus*, Ger. 402. Emac. 499. *Esula officinarum*, Volck. 154. Cæsalp. 374.

Caspard Banhin range sous cette derniere espece le *Tithymalus cupressinus II. de Tabernæmontanus* : mais ceux qui considereront bien cette figure & celles du *Tithymalus cyparissias*, & du *Tithymalus cupressinus I.* du même Auteur, conviendront que J. Bauhin a eu raison de croire que ces trois figures représentoient la même plante en différens états. On la trouve souvent dans le printems à plusieurs tiges, sans branches, garnie de feuilles plus larges qu'à l'ordinaire, surtout vers le sommet, où elles sont marbrées de taches couleur d'ocre. C. Bauhin en a fait une espece différente. Thalius l'appelle *tithymalus* γιτεόφυλλος, & l'a prise pour une plante non décrite. J. Bauhin croit que c'est un avorton du *tithymalus cyparissias* ordinaire.

J'ai observé plusieurs fois dans le Bois de Boulogne, que la même plante avoit des tiges & des feuilles telles que Thalius les a marquées ; ces tiges mêmes étoient mêlées parmi d'autres tiges bien conditionnées : les premieres périssent dans peu de tems, & ensuite la même racine en produit de plus saines.

Les feuilles du *tithymalus cyparissias* ont le gout des amandes dont on a tiré le lait par émulsion : elles sont styptiques, mais sans acrimonie ni amertume, & rougissent assez le papier bleu : les racines le rougissent beaucoup plus. Elles ont d'abord le même gout que les feuilles, mais sur la fin elles laissent une acrimonie très-considérable dans le fond de la gorge. Il y a beaucoup d'apparence qu'il y a dans les racines de cette plante un sel approchant de la nature de l'alun, mais enveloppé d'une fort grande quantité de soufre résineux ; ce mélange blanchit le phlegme du *tithymale*, à peu près comme il arrive au magistere de jalap ou à celui de scammonée. Le *tithymale* dont nous parlons, est un bon hydragogue. On a raison de le corriger par la macération dans le vinaigre, ou dans la solution de crême de tartre : car pour peu qu'on avale de cette racine, elle laisse une acreté considérable & une impression de feu, qui se fait sentir non-seulement dans la gorge, mais tout le long de l'œsophage, & quelquefois même dans le ventricule. On donne en substance l'écorce des racines de cette plante depuis un scrupule jusqu'à un gros, & en infusion depuis un gros jusqu'à deux. Ce purgatif est propre pour les hydropiques, pour les cachectiques & pour ceux qui ont la fievre intermittente.

On peut s'en servir dans toutes les maladies où il faut emporter des méchans levains, qui résistent aux purgatifs ordinaires, il faut le donner en bolus de la maniere suivante.

Prenez *de la racine de tithymale, demi-gros ou deux scrupules* ;
de crême de tartre, demi-gros ;
de mercure doux, vingt grains.

Mêlez le tout avec une quantité suffisante de marmelade de fleurs d'orange, ou avec de la conserve d'absinthe parfumée de cinq ou six gouttes de baume du Pérou.

On peut faire aussi le magistere de toute la plante pilée, & digérée dans l'esprit de vin.

Douze, quinze ou vingt fruits de ce *tithymale*, purgent bien : on l'appelle ordinairement *petite esule* ; *esula minor officinarum.*

Fernel s'en est servi comme de base pour les pilules qu'il appelle *Pilulæ ex esula*, dont la dose est de deux scrupules. On emploie les racines de cette plante dans les compositions appellées *Benedicta laxativa*, *hydragogum eximium Renodai*, *extractum eximium*, & *cholagogum Rolfincii*, &c. TOURNEFORT, *Histoire des Plantes.*

TITHYMELÆA, le même que *Thymelæa*. BLANCARD.

TITIANOS, τιτιανὸς, nom d'un pessaire émollient, décrit par Aétius & Paul Eginete, *Lib. VII. cap.* 24.

TITILLARES VENÆ, les *veines iliaques.*

TITILLICUM, l'*aisselle.*

TITTHOS, τιτθὸς, la *mamelle.* Voyez *Mamma.*

TLA

TLACHICHINOA PATLAHOAC, nom de l'*heliotropum, Mexicanum, mali limonii foliis.*

TLA-ALLI, nom du *mayz, granis aureis.* Voyez ce mot.

TLAPALCOCATLI, nom du *tagetes, Indicus, minimus flore sericea hirsutie obsito.*

TLAPALTE, nom du *tagetes, Indicus, medius, flore luteo, multiplicato.*

TLATLANCUAYE, nom du *piper longum.* Voyez ce mot.

TLE

TLEON, est le nom d'un serpent du Brésil, dont la morsure est extremement dangereuse. On la guérit de même que celle de la vipere.

Il est estimé sudorifique & propre pour résister au venin.

TLI

TLILZOCHITL. Voyez *Vanilia.*

TMO

TMOLITES, τμωλίτης, est le nom d'un excellent vin pareil à celui de Falerne, dont il est parlé dans Galien.

TOD

TODDA-PANNA, nom de la *Palma, Japonica, spinosis pediculis, polypodii folio.*

TOE

TOETICA, suivant Blancard, sont des remedes atténuans.

TOL

TOLLES, TOLES ou TOLÆ, les *Amygdales.* On appelle encore ainsi les abscès qui se forment dans les glandes. CASTELLI, d'après *M. Aur. Severini.*

TOLUTANUM BALSAMUM, *Baume de Tolu.* V. *Balsamum.*

TOM

TOMAHUACTLI COPATLI, Hernandez ; est le nom d'une espece d'*aristoloche* du Mexique.

TOMEION ou TOMEUS, τομεῖον, ou τομεὺς, instrument tranchant propre pour les usages de la mécanique ou de la Chirurgie, de τέμνω, je coupe.

TOMINEIO, est un petit oiseau du Brésil, qu'on dit être bon pour l'épilepsie, soit qu'on le mange ou qu'on le prenne en poudre. LEMERY, *des Drogues.*

TOMOTOCIA, de τέμνω, je coupe, & τόκος, un fœtus. *Opération Césarienne.*

TON

TONDI-TEREGAM, H. M. P. 4. T. 69, pag. 123. *Arbor flore tetrapetalo odorato, fructu nullo.*

Eſt un arbre qui croît à la hauteur de ſoixante piés, & dont le tronc, qui eſt extremement gros, pouſſe une infinité de branches droites, longues, vertes, lanugineuſes, rudes, & pleines d'une moelle ſpongieuſe. Les feuilles ſont diſpoſées par paires dans un ordre parallele, elles ſont portées par des queues qui tiennent aux petites branches, de figure oblongue, terminées en pointe, dentelées, épaiſſes, ſouples, liſſes, vertes, luiſantes par-deſſus, verdâtres & cotonenſes par-deſſous, d'une odeur douce & d'un gout aromatique. Les fleurs naiſſent trois à trois & même en plus grand nombre, d'entre les aiſſelles des feuilles, elles ſont compoſées de quatre pétales pointus, de couleur purpurine, & répandent une odeur agréable lorſqu'on les froiſſe entre les doigts. Il s'éleve d'entre les pétales quatre étamines purpurines au centre deſquelles eſt un piſtil d'un très-beau rouge dont le ſommet eſt blanchâtre. Les habitans du Malabar aſſurent que cet arbre ne donne aucun fruit, mais on a peine à les croire.

Ses feuilles étant cuites dans du petit-lait compoſent un gargariſme excellent pour les aphthes; on prépare avec la décoction de ſa racine & de ſon écorce dans de l'eau, un apoſeme propre pour appaiſer l'ardeur des fievres, pour lever les obſtructions du foie, & pour guérir l'herpe, la galle & autres maladies ſemblables. Ray, *Hiſt. Plant.*

TONICOS, τονικὸς; Galien donne cet épithete aux applications externes qui augmentent la force, la vigueur & l'élaſticité des parties. On la donne auſſi aux remedes internes qui produiſent le même effet.

TONITRU, *tonnerre;* l'explication de ce météore appartient beaucoup plus au Phyſicien, qu'au Medecin. Il a paſſé quelquefois pour la cauſe de l'épilepſie, & j'ai connu certaines perſonnes ſur leſquelles il produiſoit l'effet d'un purgatif, ce que j'attribue à la frayeur qu'il inſpire.

TONOS, τόνος, de τείνω, tendre, roidir, eſt un *nerf* dans Hippocrate; ſoit qu'il vienne du cerveau, ou de la moelle épiniere. Galien, *Lib. I. de Mot. Muſc.* dit que le même organe eſt appellé de deux noms, νεῦρον, & τόνος, à cauſe qu'on peut le conſidérer dans deux états différens; ſavoir, comme lâche & pendant νεύειν, & comme tendu τείνειν. Il dit auſſi, *Com. 1. in VI. Epid.* qu'il y a dans tous les animaux trois ſortes de corps ſimilaires qui n'ont ni ſang ni cavité; les premiers procedent des os, les ſeconds du cerveau & de la moelle de l'épine & le troiſieme des muſcles. Hippocrate donne aux premiers le nom de ligament συνδεσμὸς (*Syndeſmos;*) aux ſeconds celui de νεῦρον, & de τόνος, & aux troiſiemes, celui de tendon τένων. Ruffus Epheſius décrit l'origine des nerfs τόνοι, leſquels procurent le ſentiment, l'action & le mouvement à tout le corps. On trouve ſouvent ce mot employé dans le même ſens dans Hippocrate, par exemple, *Lib. II. Epidem.* où il dit, δύω δὲ τόνοι ἀπ' ἐγκεφάλου ὑπὸ τὸ ὀςέον τοῦ μεγάλου σπονδύλου. « On trouve deux nerfs qui procedent du « cerveau ſous la grande ſpondile ou vertebre. » Il répete la même choſe, *Lib. de Oſſium natura,* & *Lib. de Articul.* en ces termes, τοῖσι γὰρ ἐπικαιροτάτοισι τόνοισι γειτονεύονται, « car ils ſont voiſins des princi« paux nerfs. » Sur quoi Galien, dans ſon Commentaire, fait la remarque ſuivante: ὑποκεῖσθαι τῷ ὑπὸ τῇ μασχάλῃ φησὶ τόνους ἐπικαίρους, &c.

« Hippocrate dit qu'il y a quelques τόνοι conſidérables; « c'eſt ainſi qu'il appelle les nerfs, ſous les aiſſelles. « C'eſt donc à tort que quelques Medecins modernes « ont avancé qu'il ne donne ce nom qu'à ceux qui pro« cedent par paires du cervean, à cauſe qu'il dit dans « l'un de ſes Epidémiques, qu'il y a deux nerfs τόνοι, « &c. Tous les Anatomiſtes qui ont quelque répnta« tion, aſſurent que les nerfs qui paſſent ſous les aiſſel« les, tirent leur origine de la moelle épiniere près du « cou, dans les parties voiſines du thorax: Hippocra« te les appelle ici τόνοι, de même que dans deux autres « paſſages, ſavoir, un peu plus bas, & dans celui où il « traite de l'épine. » Il emploie le mot de τόνοι, dans pluſieurs autres endroits du même Traité pour déſigner les nerfs. Galien décrivant ceux qui paſſent ſous les aiſſelles & qu'Hippocrate appelle ἐπικαιροτάτους τόνους, dit « que ce ſavant homme donne ordinairement ce « nom aux nerfs qui ont beaucoup de force, & que « ceux-ci en ont une très-conſidérable à cauſe de leur « groſſeur, & du voiſinage de la moelle épiniere. »

On lit encore dans le même Traité d'Hippocrate, ἧσιν ἂν κοινωνήσωσιν οἱ τόνοι οἱ σύνεγγυς, « qui communiquent « avec les nerfs voiſins. » Quoique Galien entende ici par τόνος, les nerfs dn dos & des vertebres; il y a plus d'apparence qu'il eſt queſtion des ligamens, qui, en conſéquence de leur force & de leur communication, dérangent plus aiſément les vertebres d'où ils tirent leur origine, que les nerfs qui ſont plus petits, plus mous & plus foibles. Dans le même Livre, τόνοι νευρώδεες, ſont les nerfs qui accompagnent les vertebres d'un bout à l'autre; & Galien dans ſon *Commentaire* ſur ce paſſage, traduit νευρώδεες par ἰσχυροί, « forts. »

Voici la maniere dont Erotien traduit le mot τόνοι, qu'on trouve dans les paſſages qu'on vient de citer, & dans quelques autres.

Τὰ περιτεταμένα σώματα τοῖς σαρξὶν, οἷον φλέβας, καὶ τὰ ὅμοια, τόνους ὀνόμαζεν, ἀπὸ τοῦ περιπετάσθαι. ἐνίοτε δὲ τὰ νεῦρα μόνον, ἔνιοι δὲ τοὺς ὑμένας ἔφασαν.

« Il appelle les corps qui s'étendent le long des chairs, « comme les veines, les nerfs, &c. τόνοι, du verbe περι« τετάσθαι, (*être étendu;*) quelquefois il ne donne ce « nom qu'aux nerfs: mais d'autres l'ont employé pour « déſigner les membranes. »

Τονὸς, ſignifie non-ſeulement un nerf, mais encore ſa tenſion, auſſi-bien que celle des autres patties, comme il paroît par Aretée, *cap. 4. Lib. I.* ὀξ. παθ. & Hippocrate, *de Glandulis.*

TONSILLÆ, les *amygdales*.

On les a décrites au mot *Saliva*, ſous le nom d'*Amygdale.*

Maniere de ſcarifier les amygdales en cas d'inflammation & d'eſquinancie.

L'inflammation des *amygdales*, ſurtout lorſqu'elle eſt jointe à l'eſquinancie, eſt une des maladies les plus violentes que l'on connoiſſe. Pour prévenir la gangrene & les autres accidens qui peuvent en réſulter, il faut appaiſer l'inflammation par les remedes les plus efficaces. Outre ceux qui ont été indiqués pour celle de la luette, (voyez *Uvula*,) il eſt bon de réïterer les ſaignées du bras, du pié, des jugulaires, des ranules, & de ſcarifier les *amygdales* pour évacuer le ſang épais & ſuperflu. Les Chirurgiens de l'antiquité avoient coutume d'appliquer les ventouſes & les ſcarifications ſur les parties extérieures du con près des *amygdales*; & j'ai éprouvé moi-même l'efficacité de cette méthode dans la maladie dont nous parlons. Les François & les Anglois ſcarifient la ſubſtance même des *amygdales*; & cette pratique eſt la plus prompte & la plus sûre, pourvu qu'on employe en même-tems les remedes internes & convenables, les liqueurs légeres aqueuſes & les clyſteres rafraîchiſſans. On pratique commodément cette opération à l'aide de l'inſtrument repréſen-

té dans la *Pl.I. Vol. II. figure* 9. qui sert à baisser la langue & à cacher le Scarificateur. On peur l'appeller pharingotome, *peristhmiotomus*, du mot Grec *peristhmiæ*, qui signifie *amygdale*, & le faire un peu plus long qu'il n'est représenté par la figure.

Maniere d'ouvrir les ulceres qui viennent aux amygdales.

Il arrive quelquefois, par la négligence du Medecin ou du malade, que l'inflammation des *amygdales* ne peut se résoudre, & dégénere en un abscès ou skirrhe. Il faut dans ce cas hâter la suppuration par les gargarismes & les cataplasmes, non-seulemenr pour soulager le malade, mais ponr le garantir encore de la suffocation donr il est menacé. Il y auroit de la folie à attendre que la matiere perçât d'elle-même, & il vaut mieux ouvrir l'abscès avec le bistouri dès qu'on s'apperçoit par la vue & le toucher que le pus est formé.

Voici la maniere de pratiquer cetre opération.

Prenez une longue lancette, entourez-la d'un linge ou d'un morceau de peau, de façon qu'il ne reste qu'un travers de doigt de sa pointe de découvert. Abaissez la langue avec la spatule représentée dans la *Planc. II. Vol. II.* par la lettre P. ou avec le manche d'une cuillere. Plongez votre lancette dans la partie de l'*amygdale* que vous jugerez la plus convenable, la douleur s'appaisera dès que la matiere sera sortie. On peut pratiquer beaucoup plus commodément cette opération avec le pharingotome, *paristhmiotomus*, ou instrumenr dont on se sert pour scarifier les *amygdales*, (voyez *Pl. I. Vol. II. figure* 9.) car outre qu'il sert à contenir la langue, il cache encore la lancette, donr la vue intimide souvent le malade. On l'introduit dans l'ascès en ponssant le bouton *B* avec les doigts. Il est donc très-propre pour les enfans & les personnes timides.

Les *amygdales* étant ainsi ouvertes, le malade se gargarisera plusieurs fois par jour, jusqu'à ce qu'il soir parfaitement guéri, avec une décoction de plantes vulnéraires, dans laqnelle on délayera quelque peu de miel rosat, ou avec du vin trempé, ou avec une infusion de thé & de miel rosat. Il s'abstiendra de toures les substances acres & salées, qui s'attachant à la plaie, feroient capables de renouveller l'inflammation, & de lui faire perdre la vie.

Maniere de dissiper les duretés des amygdales.

Les *amygdales* restent quelquefois tellement enflées & endurcies à la suite d'une inflammation, qu'elles bouchent presque entierement l'œsophage, surtout si les deux *amygdales* sonr affectées en même-tems. Comme il est difficile de résoudre une pareille dureté, il vaut mieux l'extirper soir avec des corrosifs, soit avec le bistouri ou la ligature.

En cas qu'on se détermine pour les corrosifs, il faut bien se garder d'employer les escarotiques trop violents, de peur que tombant dans l'estomac, ils ne causent bien du mal au malade. Je suis d'avis qu'on se serve de l'huile de rartre par défaillance, ou, à son défaut, d'un mélange d'eau-forte & de vif-argent, à la quantité qu'elle peut en dissoudre sur le feu. On touchera une ou deux fois par jour avec ces remedes, ou telsautres semblables, la partie des *amygdales* qui paroît la plus dure, jusqu'à ce qu'elle ait suffisamment diminué, en observant les deux précautions suivantes:

1°. De ne point appliquer les escarotiques sur les parties saines.

2°. De ne manger ni boire que quelque tems après l'application du remede, de peur qu'il n'en glisse quelque partie dans l'estomac.

Il est donc à propos que le malade tienne la tête baissée pendanr l'espace de demi-heure, pour que l'escarotique puisse sortir avec la salive, & qu'il se lave la bouche avec de l'eau tiede avanr de prendre de la nourriture.

On persistera dans l'usage de ce remede jusqu'à ce qu'il puisse avaler librement. Il est inutile de consumer entierement les *amygdales*; car cette méthode rendroit la cure plus longue, & causeroit beaucoup de préjudice au malade.

Les Anciens extirpoient les *amygdales* par l'incision: pour cet effet, ils ouvroient la bouche du malade avec un crochet pareil à ceux qu'on voit représenrés dans la *Pl.VIII. Vol.III. fig.* 2 *ou* 3, & achevoient l'opération avec le bistouri.

On a entierement abandonné cette méthode, tant à cause de sa cruauté, que de la difficulté qu'on trouve à s'en servir.

Enfin la ligature a lieu lorsque les *amygdales* ne tiennent au gosier que par une queue mince, quoiqu'on puisse les extirper aussi commodément avec le bistouri ou des ciseaux. On applique la ligature à l'aide de l'instrument représenté dans la *Planche I. Vol.II.fig.* 7. Il faur la renouveller rous les jours, jusqu'à ce que la portion corrompue de l'*amygdale* soit tombée; ce qui arrive, suivant quelques Medecins, au bout de deux ou trois jours, supposé que la ligature ait été faite comme il faut. On attache les bouts du fil ou de la ligature sur la joue avec une emplâtre, de peur qu'ils ne glissent dans la gorge. Cheselden se sert d'une sonde pour faire cette ligature: mais lorsque la racine de l'*amygdale* est fort grosse, il la perce avec une aiguille particuliere, & il en fait l'extirpation en la liant des deux côtés. HEISTER, *Inst. de Chyr.*

Des ulceres des amygdales.

Les *amygdales* sont sujettes à des ulceres, dont les uns sonr bénins & naturels à ces parties, & les aurres étrangers, malins & mortels. Les premiers sont purs, petits, peu profonds, exempts de douleur & d'inflammation; au lieu que les seconds sont larges, creux, sales & pleins d'une humeur blanche, livide, noire & épaisse: on donne à ceux-ci le nom d'*aphthes*. Si la concrétion est profonde, la maladie a une escarre ou croûte, & elle en porte le nom. Cette escarre est bordée d'un cercle rouge & enflammé, accompagné d'une douleur qui se fait senrir dans les veines, de même que dans le charbon, & d'une infinité de petires pustules qui paroissenr les unes après les autres, & ne forme à la fin qu'un ulcere fort large. Lorsque cet ulcere perce en en-haut, il consume la luette, ensuite la langue, les gencives, les ligamens des mâchoires, (χαλινὸς,) & les dents, qu'il ébranle dans leurs alvéoles & rend extremement noires; l'inflammation gagne le cou, & pour lors le malade succombe en peu de jours sous la violence de la fievre, de l'inflammation, de la puanteur & de la faim. Que si l'ulcere gagne la trachée-artere en rirant vers la poitrine, il suffoque le malade dès le même jour; le cœur & les poumons ne pouvant supporter la puanteur de l'ulcere, ni la sanie qui en sort.

Rien n'affecte plus les *amygdales* que l'usage des substances froides, acres, chaudes, acides & astringentes; ces parties servent à la poitrine pour la voix & la respiration, au ventre pour la transmission des alimens, & à l'œsophage pour la déglutition. Que s'il survient quelque maladie dans le bas-ventre, l'estomac & la poitrine, elle se communique, par le moyen des rapports, au gosier, aux *amygdales* & aux parties voisines. De-là vient que les enfans qui n'ont pas encore atteint l'âge de puberté, sont extrememenr sujets à cette maladie; car leur tempérament étant très-chaud, ils ont besoin d'humer une grande quantité d'air froid; à quoi l'on peut ajouter leur voracité, leurs criailleries, lorsqu'ils jouenr ou qu'ils sonr en colere. Les fil-

les ressentent aussi très-souvent les atteintes de cette maladie avant que d'être réglées. ARETE'E, περὶ αἰτ. κ̀ σημ. ὀξ. παθ. *Lib. I. cap.* 9. Voyez le restant de cet article, où l'on indique les contrées les plus sujettes à cette maladie, & les différentes manieres dont elle cause la mort, au mot *Ægyptia ulcera*.

Du traitement des ulceres malins qui viennent aux amygdales.

Le traitement de cette espece d'ulceres, est en partie commun aux autres affections des *amygdales*, & en partie propre à la maladie en question. Les remedes généraux qui servent pour l'inflammation & la suffocation, sont les lavemens, la saignée, les embrocations, les cataplasmes, les fomentations, les ligatures & les ventouses.

On doit aussi employer les linimens les plus énergiques; car l'ulcere ne demeure jamais dans le même état, & il ne se forme aucune croûte sur sa superficie; & lorsqu'il survient un écoulement intérieur de sanie, les parties saines sont bien-tôt ulcérées; & le mal se communiquant aux parties internes, met en peu de tems le malade au tombeau.

Il seroit donc à propos, si la situation des parties le permettoit, de cautériser celle qui est affectée: mais comme une pareille opération est impossible, il faut user de remedes équivalens au cautere, pour arrêter le progrès de l'ulcere, & en faire tomber la croûte. Les meilleurs dont on puisse se servir, sont l'alun mêlé avec du miel, la noix de galle, les balaustes sechés mêlées avec de l'hydromel, qu'on peut aussi souffler avec un petit roseau, une plume ou un chalumeau (καυλῷ) sur l'ulcere.

On peut encore employer avec succès la calcite calcinée, la cadmie triturée avec du vinaigre; ou deux parties de cadmie sur une de racine de *rheum* dans quelque liqueur convenable. Il faut cependant observer de ne point comprimer l'ulcere; car on augmenteroit par-là son humidité & ses progrès. Il vaut donc mieux appliquer les poudres avec une plume, & rendre les remedes liquides assez épais pour pouvoir les verser sur la luette. Si la croûte est déja consumée, & que l'ulcere paroisse rouge, le malade court risque de tomber en convulsion; car les nerfs ne manquent pas de se contracter à mesure qu'ils se dessechent. Il faut donc ramollir & humecter les parties avec du lait & de l'amydon, les sucs ou les crêmes de tisane, de Tragus, de graine de lin ou de fœnugrec. La luette est quelquefois corrodée jusqu'au palais, & les *amygdales* avec l'épiglotte consumées jusqu'à la racine; ce qui forme une cicatrice si considérable, que le malade ne peut ni boire, ni manger, & rend tout ce qu'on lui donne, par le nez; & pour lors il faut nécessairement qu'il meure de faim. ARETE'E, περὶ θεραπ. 'Οξ. παθ. *Lib. I. cap.* 9.

TONSORIS EMPLASTRUM. Voyez *Emplastrum*.

TOP

TOPAZIUS, *Topase*. Voyez *Chrysopasius*.

TOPHUS, *Tuf*; espece de substance qui se forme indifféremment dans toutes les parties du corps, & qui tient de la craie ou de la chaux.

TOPICA, de τόπος, lieu; *topiques*. On appelle ainsi les remedes qu'on applique extérieurement sur diverses parties du corps.

Galien assure que les meilleurs remedes peuvent devenir utiles ou pernicieux suivant l'usage qu'on en fait. Cette maxime est véritable non-seulement par rapport aux remedes internes, mais encore par rapport aux *topiques* ou applications externes. Quoique les premiers soient plus efficaces & d'un usage plus universel que les seconds, néantmoins ceux-ci sont si nécessaires dans quelques cas qu'on ne sauroit absolument s'en passer; ce qui m'oblige à relever quelques erreurs que l'on commet dans leur usage & application.

On comprend généralement sous le nom de *topiques* tout ce qu'on applique sur quelque partie du corps, en cas de blessures, d'ulceres, ou de telle autre affection semblable, soit que cette application se borne aux divers instrumens de Chirurgie, soit qu'elle ne consiste que dans l'usage des onguens, des emplâtres, des injections & des tentes. Je me bornerai aux *topiques* dont on se sert dans les maladies qui naissent d'une cause interne, & qui par conséquent sont plutôt du district de la Medecine que de celui de la Chirurgie.

Je dis donc qu'il se trouve souvent des personnes ignorantes qui prescrivent les bains d'eau simple, ou préparés avec une lessive ou du vin dans lequel on a fait bouillir des herbes céphaliques ou émollientes dans les maladies de la tête, sans songer qu'ils sont généralement préjudiciables dans toutes les maladies de la tête, aussi-bien que dans les foiblesses du cerveau ou des nerfs, mais surtout dans les achores, les catarrhes, le tintement d'oreilles, la surdité, & l'inflammation des yeux. J'ai souvent vu des enfans tomber dans l'épilepsie pour en avoir usé; & je suis d'avis qu'on s'en abstienne entierement, & qu'on emploie les frictions de la tête, & des substances seches & corroboratives; car les maladies dont on vient de parler sont produites par un transport d'humeurs des parties inférieures à la tête, aussi-bien que par un sang pur ou séreux qui s'engorge & croupit dans ses vaisseaux. Or rien ne dispose plus le cerveau à céder à l'impétuosité des humeurs & à retenir les parties séreuses du sang que ces sortes de bains, dont l'humidité chaude ou tiede relâche les fibres, & empêche les humeurs de rentrer dans les veines. Il vaut donc mieux dans les maladies de la tête ou des parties supérieures baigner & relâcher les piés & les jambes pour prouver une révulsion & une dérivation des parties supérieures vers les inférieures.

Je condamne aussi l'usage des emplâtres céphaliques, lors, par exemple, qu'on en couvre entierement la tête après l'avoir rasée, ainsi qu'on a coutume de le pratiquer dans les hémorrhagies violentes, les épilepsies & autres symptomes qui proviennent généralement de causes externes, comme peuvent être un coup, une contusion, &c. Et quoique dans ces sortes de cas l'on mette une différence entre les emplâtres préparées avec des baumes & des gommes, & ceux qui sont faits avec des matieres visqueuses & gluantes, je ne laisse pas de les estimer beaucoup plus nuisibles qu'utiles, sans en excepter même la fameuse emplâtre de bétoine. Je me fonde sur ce que la cure réussit toujours à proportion que la transpiration de la partie affectée est plus libre, & que plus les parties sont éloignées du cœur, qui est la source de la chaleur, ou moins le sang y circule, plus il importe d'en faciliter la transpiration.

On doit donc se souvenir une fois pour toutes, que ces sortes d'emplâtres ne peuvent que devenir préjudiciables en obstruant les pores de la tête.

J'ai éprouvé que les poudres seches produisent de meilleurs effets, soit qu'on en saupoudre la tête, ou qu'on les applique dessus après les avoir enfermées dans un sachet, parce qu'elles fortifient les parties nerveuses ou froides par leur qualité subtile, douce & sulphureuse, & entretiennent la transpiration. Supposé qu'elles soient contraires à l'indication, on pourra leur substituer des sachets remplis d'ingrédiens céphaliques cuits dans du vin, ou des linimens faits avec des substances qui possedent une qualité pénétrante, un sel volatil huileux, & une résine balsamique, dont les plus considérables sont le baume du Pérou, le camphre, l'esprit de vin rectifié, le sel ammoniac, ou le sel volatil de vers de terre aiguisé avec les huiles de lavande, de marjolaine, de romarin ou de macis, & impregné avec l'essence de castoreum. Ces linimens

soulagent beaucoup dans tous les maux de tête, soit qu'ils tiennent de la nature des convulsions & de l'épilepsie, ou qu'ils soient accompagnés de douleur & de la suspension de tous les sens. Mais mon intention n'est pas de décrier l'usage des emplâtres, qui en certains cas sont bienfaisantes, quand on les applique sur le devant de la tête, ou sur la nuque du cou : je parle seulement des emplâtres qui couvrent la totalité ou du moins toute une moitié de la tête. Il faut observer aussi qu'il peut y avoir du danger à se poudrer les cheveux, surtout avec de l'empois broyé. Et en effet un homme de qualité m'a raconté que par le fréquent usage qu'il avoit fait de cette sorte de poudre dans sa jeunesse, il gagna une foiblesse d'yeux qui à la fin se termina en une cataracte parfaite. Et il n'est pas difficile d'en dire la cause, qui est que ces substances ténaces bouchent les pores de la tête, arrêtent la perspiration, si nécessaire pour la santé & la force de cette partie.

C'est une erreur fort ordinaire dans la pratique, d'appliquer différens baumes & linimens dans la plûpart des maux de tête, & spécialement dans le vertige, la douleur de tête accompagnée d'un sentiment de pesanteur, dans le carus, l'apoplexie, l'engourdissement des sens, & la migraine. Par exemple, on a coutume non-seulement d'oindre les mains & les tempes, mais aussi le sommet de la tête & le cou avec des baumes odoriférans préparés de musc, d'ambre, de civette & d'huile de roses, parce qu'on les croit fort efficaces contre les maux de tête. Mais cette pratique n'est pas si innocente qu'on se l'imagine, parce que ce sont des médicamens vaporeux, qui par leur élasticité s'insinuent dans les pores des vaisseaux, les distendent à l'excès, & arrêtent en partie le mouvement impétueux du sang, & disposent ainsi à l'assoupissement par leur qualité sédative anodyne. On voit par-là qu'il faut user avec bien de la précaution de ces sortes de remedes, qui ne sont point propres dans des maladies où la tête & les vaisseaux sont déja engagés & distendus par l'impétuosité du sang & par sa quantité. En ce cas comme ils augmentent l'expansion des humeurs, & conséquemment le danger qu'elles ne restent en stagnation : on sait par l'expérience qu'ils produisent des maux de tête, des vertiges, des tintemens d'oreilles, un profond assoupissement, & une grande oppression & engourdissement de l'esprit & des sens. On peut appliquer à ces remedes-ci ce que dit Hippocrate, *Aphor.* 28. *Sect.* 5. par rapport aux fumigations : qu'elles seroient capables de produire plusieurs bons effets, si ce n'étoit qu'elles causent une pesanteur de tête. C'est pourquoi nous préférons à ces remedes les linimens balsamiques, préparés simplement avec de l'esprit de vin bien rectifié, où l'on a joint des huiles de marjolaine, de lavande & de rue, non-falsifiées avec de la térébenthine : car ces substances operent plutôt en discutant & en ouvrant les pores, qu'en remplissant la tête de vapeurs : raison pourquoi elles sont toujours plus salubres dans les céphalalgies, & les violens accès d'apoplexie.

Passons à présent aux *topiques* qu'on employe ordinairement dans les maladies des yeux.

On peut assurer bien affirmativement à ce sujet, que les fautes que les Medecins & Chirurgiens commettent par la mauvaise application de ces remedes, ont fait perdre la vue à plus de personnes, que les maladies mêmes des yeux pour lesquelles on les appliquoit. Par exemple, c'est une erreur très-répandue, que les substances froides sont amies des yeux ; & que les chaudes au contraire leur sont préjudiciables. Cette maxime est vraie par rapport aux yeux sains, qu'il vaut mieux bassiner avec de l'eau fraîche qu'avec de l'eau chaude ; parce que celle-ci, en relâchant les fibres, dispose les yeux aux fluxions ; au lieu que l'eau froide, en fortifiant les pores des tuniques, & les parois des vaisseaux, prévient le flux excessif du sang & des humeurs, & entretient les yeux sereins, vifs & sains. Mais il n'en est pas de même dans une affection des yeux contre nature, surtout dans l'ophthalmie, où l'usage des substances froides est extremement dangereux. Et en effet Forestus, *Observ. Chirurg. Lib. II. Observ.* 19. rapporte l'exemple d'une femme, qui incommodée d'une ophthalmie, se servit d'un collyre de talc & d'eau distilée ; en conséquence de quoi bientôt après, ses yeux furent attaqués d'une douleur & d'une chaleur aigue, qui fut suivie d'un ulcere.

Après que les yeux ont été affectés d'une chaleur inflammatoire, je les ai souvent vu devenir troubles, & l'inflammation augmenter si considérablement, qu'au bout de quelques jours la vue en avoit été non-seulement obscurcie, mais quelquefois même entierement détruite, faute d'y avoir apporté les secours nécessaires : car tandis que d'habiles Medecins blâment avec juste raison, dans toutes les inflammations, l'application des substances froides, astringentes & incrassantes, je ne vois pas pourquoi on en admettroit l'usage dans les inflammations des yeux, dont les vaisseaux capillaires sont beaucoup plus tendres que ceux des autres parties. Car la cause & l'origine de toute inflammation est toujours l'engorgement causé à de grands vaisseaux, par le sang & les humeurs qui s'y arrêtent, en conséquence de l'obstruction des petits vaisseaux adjacens : or les obstructions ne sauroient être plus sûrement confirmées que par des substances actuellement froides, qui privent les sucs de leur fluidité & les rendent épais & incapables de circuler.

Dans les maladies inflammatoires des yeux, nous rejettons non-seulement les collyres qui sont actuellement froids, mais aussi ceux qui sont incrassans & épaississans, ou qui attirent une plus grande affluence d'humeurs sur la partie affectée, tels que sont toutes les eaux ophthalmiques, l'eau de frai de grenouille, par exemple, celle de rose, celle de plantain, celle de sucre de plomb, celle d'alun, le blanc d'œuf, le bol rouge, & toutes les substances mucilagineuses. Aussi Forestus, *Lib. II. Observat.* 26. observe que les substances huileuses & grasses, sont nuisibles aux yeux ; en preuve de quoi il rapporte qu'un Barbier traita un ulcere avec de l'huile chaude, jusqu'à ce que venant à crever dans la cornée & l'uvée, il dégénéra enfin en cataracte. On a plus à espérer de l'efficacité des substances, qui sans beaucoup d'acrimonie ou de chaleur, ne laissent pas d'être discussives ; parmi lesquelles le camphre tient le premier rang, parce que dans toutes les inflammations & spécialement dans celle-ci, il procure un soulagement soudain. Si donc l'inflammation n'est que légere & superficielle, vous pourrez employer avec beaucoup de succès de l'eau de fleur de sureau, dans laquelle vous aurez fait dissoudre un peu de safran, y ajoutant quelques gouttes d'une solution bien soûlée de camphre, que vous appliquerez tiede. Si l'inflammation est accompagnée d'une lymphe acre & saline, un excellent remede pour ce cas sera un mucilage de graine de coings, ou d'eau de rose, mêlée avec du safran & du camphre ; car quand l'inflammation est violente, profonde & dangereuse, que les yeux sont presque privés de vue & de sensibilité, j'ai vu produire de merveilleux effets à l'esprit de vin camphré, donné tiede, avec une addition de baume du Pérou ; & rétablir par dégrés la sensation, le mouvement, le ton & la couleur des yeux.

On sait assez que le vitriol, à cause des parties de cuivre qu'il contient, passe parmi les Praticiens pour un grand spécifique dans les maladies des yeux : mais, comme il arrive à tous les collyres, il produit quelquefois de grands désordres. Il sera donc prudent de s'abstenir de l'usage du vitriol dans toutes les inflammations, & dans les fluxions salines chaudes & acres, accompagnées de rougeur & de demangeaison, parce

que le vitriol augmente tous ces symptomes par son acrimonie. Mais les cas où on peut l'employer, c'est lorsque les humeurs sont épaisses & sordides, ou qu'elles commencent à former de petites membranes dans la tunique albuginée; ce qui arrive souvent après la petite vérole on la rougeole; maladies qui épaississent la lymphe. Alors vous verrez produire des effets étonnans à un grain de vitriol de Chypre dissous dans une once d'eau d'éclaire, dans laquelle on trempera une plume pour en appliquer sur la partie affectée; ce qu'on réitérera fréquemment. Mais quand on voit à n'en pas douter, qu'il y a une matiere corrosive & brûlante, il y faut employer des substances tempérantes, adoucissantes & mucilagineuses; parmi lesquelles les meilleures de toutes sont les mucilages de graine d'encensiere, & le *sief* blanc sans opium, aussi-bien que la poudre de sarcocolle.

Par rapport à la graisse de vipere & celle de l'espece de poisson appellé *umber*, dont on fait tant de récit pour les plaies des yeux, & pour le désordre qui arrive à leurs angles & qu'on appelle *pannus*, il est à observer qu'il faut que ces graisses soient récentes; par ce que quand par leur vetusté elles ont contracté une qualité rance, elles sont préjudiciables non-seulement dans cette sorte de mal d'yeux, mais dans toutes les autres.

De plus, l'usage des collyres est déplacé & même nuisible, quand par la discrase de la lymphe & du sang, qui arrivent souvent dans le scorbut & la vérole, les yeux sont rouges, douloureux, troubles & dégouttans. Dans ces cas-là aucuns *topiques* ne sont de saison : il faut commencer par corriger les fluides par des remedes internes; ce qui se fait singulierement avec les décoctions des bois & des plantes qui adoucissent le sang. Il arrive aussi quelquefois qu'en conséquence d'une tumeur invétérée des glandes du cou, de la suppression d'une évacuation par les oreilles, de l'application de cosmétiques sur le visage, ou de la répercussion d'un *achor* dans la tête, la matiere peccante se jette sur les yeux : auquel cas il ne faut pas se fier aux *topiques* seuls, mais il en faut seconder l'action par des remedes internes, & dissiper totalement la cause du mal.

Par rapport aux maux d'oreilles, on fait aussi des fautes sans nombre; car il n'y a rien de plus mal à propos, que de mettre dans les oreilles, pour une dureté d'oüie, ou des huiles tirées sans feu, comme l'huile d'amandes douces, ou mêlées avec des huiles céphaliques. Quoique cette méthode soit fort du gout de bien des praticiens, cependant je ne lui ai guere vu produire de bons effets. Car la dureté d'oüie vient, ou du trop grand relâchement du tympan, ou de l'humidité excessive de la membrane, qui environne l'organe de l'oüie, c'est-à-dire, le labyrinthe & la coquille : ensorte que les huiles, en produisant un plus grand relachement, ne font qu'augmenter le mal, & que celles qui sont chaudes, acres & trop spiritueuses produisent une douleur aiguë, dans cette membrane nerveuse & sensible, qui environne le passage auditif. De plus, si nous avons recours aux observations des plus habiles praticiens, nous trouverons que les topiques, bien-loin d'être avantageux dans la dureté d'oüie, ou le bourdonnement d'oreilles, sont plutôt contraires & préjudicables. D'ailleurs je ne vois pas comment les vertus de ces remedes, onctueux, huileux, ou spiritueux, pourroient pénétrer jusqu'au siége du désordre, qui est en-dedans du cerveau, ou dans les recoins les plus éloignés de l'os pierreux : aussi dans ces cas, j'ai toujours vu mieux réussir les remedes apophlegmatisans & céphaliques.

Il y a cependant des cas où les *topiques* sont bons dans les maux d'oreilles; par exemple, quand la cire des oreilles est tellement endurcie qu'elle ressemble a du plâtre pour sa consistance & ses qualités, & qu'elle empêche considérablement l'oüie; car alors de l'huile d'amandes douces, tiede, amollit cette cire endurcie, au point qu'on peut ensuite la retirer, sans peine, avec un cure-oreille. Je me souviens qu'il y a quelques années, un certain Charlatan se vantoit d'avoir un merveilleux remede pour la surdité, qui consistoit à injecter dans l'oreille, avec une seringue, de l'eau de fenouil, dans quoi il avoit mêlé quelques gouttes d'huile de tartre. Il faisoit cette injection, bien adroitement, plusieurs fois par jour; & réussit assez bien sur quelques malades en qui le passage auditif étoit bouché de cire des oreilles. On réussit quelquefois aussi-bien avec une injection tiede, d'eaux minérales dans l'oreille : mais ces remedes ne sont bienfaisans que quand la dureté d'oüie provient d'ordures qui offusquent la membrane du tympan.

Comme il vient quelquefois des abscès dans l'oreille interne, il est bon d'observer qu'ils demandent un traitement particulier, faute de quoi ils se terminent souvent en des ulceres putrides & carieux, accompagnés de la perte totale de l'oüie : il est donc fort mal à propos alors d'user d'onguens digestifs & huileux, que ces parties froides, seches, nerveuses & sensibles, ne pourroient pas supporter. Mais un moyen de consolider ces abscès & de les empêcher de dégénérer en ulceres, c'est plutôt de mettre dans l'oreille une petite touffe de coton, imprégnée de balsamiques chauds, tels que les essences de myrrhe, d'opobalsamum, & d'ambre.

Il y a aussi pour les narines des *topiques* particuliers, qui, autant qu'ils sont utiles lorsqu'on les applique à propos, autant sont-ils préjudiciables, lorsqu'on les applique à contre-tems : nous en voyons la preuve dans dans cette variété de substances qu'on applique aux narines pour arrêter des hémorrhagies excessives, & dont il n'y a que très-peu qui servent à cet effet, ou qui même ne soient pas préjudiciables. Car comme l'hémorrhagie procede ordinairement d'une cause interne, qui, le plus souvent, est un spasme, une violente constriction ou obstruction de quelques parties éloignées des narines, & comme le sang est porté avec impétuosité aux vaisseaux de la tête, quand il s'est trop acumulé, il distend les orifices des vaisseaux, & rompt à la fin les tuniques des narines. On voit par-là, qu'il est non-seulement inutile, mais dangereux en ce cas, d'user de styptiques & de répulsifs externes; car en bouchant les orifices des vaisseaux par des astringens, nous transporterons le mal aux autres parties de la tête, & quelquefois à la poitrine, sans faire cesser l'impétuosité interne du sang. Mais si les orifices ouverts, des vaisseaux d'où coule le sang, sont situés si avant dans le gosier que l'efficacité des styptiques ne puisse y atteindre, & que les narines soient en même-tems si bouchées qu'elles ne permettent point la décharge du sang, il tombe de la gorge sur la trachée artere; accident qui peut causer la suffocation du malade. De plus, les styptiques étant naturellement ennemis des substances nerveuses & glandulaires, ils ne peuvent manquer, lorsqu'on les introduit dans les narines, de faire beaucoup de tort à ces parties.

Ainsi les *topiques*, pour les narines, ne sont que rarement utiles, si même ils le sont jamais, à moins qu'on ne commence par faire dériver le sang de la tête, par le moyen des saignées, des frictions, & de l'immersion des piés & des mains dans du vin, ou de l'eau chaude; comme aussi par le secours des diaphorétiques, qui, sans causer beaucoup de mouvement & de chaleur, poussent le sang du centre à la circonférence du corps; & alors on n'a pas besoin des répulsifs froids & styptiques, puisque l'essence de cachou seule, reçue dans les narines leur est de beaucoup préférable, pour cet effet. C'est un usage parmi le peuple, lors d'un saignement de nez considérable, d'appliquer une piece d'argent trempée dans de l'eau froide, ou sur le front ou sur la nuque du cou; ou de mettre sur l'une ou l'autre de ces deux parties, un linge imbibé d'eau fraîche : mais on expose à tomber en apoplexie celui à qui on le fait, surtout au commencement de l'hémorrhagie. Cependant je ne désapprouve

ve point l'usage des épithemes d'une qualité discussive & corroborative ; tels que le vinaigre de roses mêlé avec le nitre, le camphre & l'huile de bois de rose ; mélange, qui, appliqué tiede sur les tempes & sur le cou, est d'une efficacité singuliere, & préférable à tous autres.

Passons à présent aux *topiques* qu'on emploie ordinairement dans les ulceres putrides, & accompagnés de carie aux os écailleux, auxquels on est sujet dans la vérole & le scorbut. Les *topiques* qu'on emploie d'ordinaire dans ces cas, sont les eaux de rose, de plantain, & la joubarbe, mêlées avec le bol rouge, le sucre de plomb, ou le magistere de plomb; ou si les ulceres pénetrent aux os du palais, ou qu'ils corrodent & consument la substance de la luette, on pratique alors plus communément des injections & des gargarismes: mais toutes ces préparations froides ne peuvent jamais être utiles, n'étant point propres à arrêter le progrès de la corruption. Il faut, pour ces sortes de désordres, des remedes plus pressans, tels que l'huile de clous de girofle, qui est un excellent préservatif pour les os, surtout mêlée avec le baume du Pérou; l'élixir de propriété préparé sans l'addition d'aucun acide; l'essence d'ambre ou l'esprit de vin camphré, injecté adroitement dans les narines, par le moyen d'une seringue; tous ces remedes sont excellens pour guérir ces sortes d'ulceres fétides & malins. Dans la théorie j'ai jugé cette méthode bonne; & la pratique m'en a toujours confirmé la bonté. Bien des vérolés, par l'ignorance de leurs Chirurgiens, & l'application des remedes employés à contre-tems, gardent long-tems de ces ulceres sordides, qui, à la fin, leur corrodent & leur consument toute la structure interne des narines, la luette & les os du palais, au grand détriment, non-seulement de la voix, mais aussi de la santé, attendu que les gargarismes, préparés des matieres les plus efficaces, deviennent alors inutiles, parce qu'ils ne sauroient atteindre jusqu'à la racine du mal, & jusqu'à la partie affectée, qui est au-dessus des os du palais.

On compte aussi une infinité de *topiques*, recommandés ou par les Medecins mêmes & les Chirurgiens, ou par le peuple, pour les maux de dents: mais la plûpart font plus de mal que de bien, & quoiqu'après l'usage d'astringens & d'anodyns modérés, dont le meilleur est à mon avis le cachou, la douleur soit effectivement soulagée, elle ne l'est que médiocrement, pour un tems seulement, & ne le seroit pas une seconde fois. Et comme le mal de dents est souvent épidémique, & vient de rhûmatisme, ou d'une fluxion acre éréfipélateuse, qui infeste la dent cariée, & est accompagnée, pour l'ordinaire, d'une fievre catarrhale; il est aisé de voir, combien est frivole & inefficace l'usage des remedes qu'on applique immédiatement sur les dents. Si, dans ce cas, on peut attendre quelque bon effet de remedes appliqués extérieurement, les meilleurs, dont on puisse user, sont les sachets parégoriques, faits d'ingrédiens discussifs, carminatifs & anodyns: & quoique les huiles de clous de girofle & d'origan, soient d'excellens spécifiques pour la carie des dents, accompagnée de douleur; cependant lorsqu'à l'occasion d'une dent cariée, il y a distension excessive à une membrane nerveuse, ou qu'elle est corrodée par un fluide aqueux, logé entre les interstices étroits de l'os, je préfere le baume apoplectique liquide, ou le baume de vie reçu dans les narines, ou une décoction tiede de lait avec des fleurs de sureau, qu'on garde dans sa bouche: ces remedes soulageront plus efficacement la douleur, aucune autre application externe. Et je puis assurer après l'expérience que j'en ai, que les diaphorétiques seuls, tels que la teinture de besoard, le soufre d'antimoine, préparé de la maniere que je l'ai prescrit, ou de l'esprit de corne de cerf succiné, mêlé avec l'esprit dulcifié de nitre, employés dans les violens maux de dents avec un régime sudorifique, à la suite des remedes qui rendent le corps soluble, produisent de très-excellens effets; ce qui fait assez voir, combien l'usage des *topiques* est déplacé dans les maux de dents, du moins pour l'ordinaire.

Il se commet aussi-bien des fautes dans la cure des maladies cutanées du visage & de la tête. Par exemple, rien n'est plus ordinaire parmi le peuple, que d'employer pour la cure des achores & des gales écailleuses à la tête, différentes lotions, lessives, décoctions & onguens, préparés avec du soufre, de l'huile d'olive, & autres substances onctueuses. Mais l'expérience m'a appris que cette méthode a de très-mauvaises suites, à savoir des épilepsies, des inflammations, & des suppurations d'yeux, l'épiphore, la goute serene, de violentes péripneumonies, des asthmes, & d'autres désordres de même nature. Il faut donc, en ce cas, user, avec bien du ménagement, des applications externes, de crainte de supprimer la transpiration dans les parties affectées; & ne jamais prescrire, sans administrer, en même-tems, des remedes internes, pour corriger les humeurs peccantes. Il ne faut, non plus, jamais appliquer en-dehors, des substances humides, huileuses & astringentes; & si les *topiques* sont indiqués, le plus efficace sera le baume de soufre antimonié, dissous dans l'esprit de vin camphré, & mêlé avec de l'huile d'amandes douces, parce qu'il amollira, discutera & résistera puissamment à la putréfaction. Dans les pustules vénériennes & dans les boutons à la peau, il faut aussi user, avec bien de la précaution, des répulsifs & des remedes qui resserrent les pores de la peau; attendu qu'ils sont cause souvent que la sérosité acre & saline, se jette sur les tuniques des yeux, & y produit une ophthalmie. Il est aisé d'imaginer combien est souvent abusif l'usage des *topiques* dans la cure de l'épilepsie; car, assurément, ce mal demande bien de la circonspection dans l'application des remedes externes, surtout quand il est près du cerveau & de l'origine des nerfs; & l'abus qu'on en fait peut avoir des suites funestes, surtout dans les scorbutiques; comme le savent, assez les Medecins praticiens.

Les Auteurs, qui ont pratiqué, nous fournissent des exemples sans nombre, des mauvais effets des *topiques* dans la cure de l'éréfipele. Rolfinckius, entre autres, dans sa *Method. curand. affect. cap.* parle d'une esquinancie que produisirent des répulsifs employés mal-à-propos, dans la cure d'une éréfipele à la tête. Aquapendente, dans son *Lib. de tumoribus*, défend expressément, dans l'éréfipele au visage ou à la tête, d'employer des *topiques*, soit devant ou après la purgation; car les substances froides peuvent repousser la matiere au cerveau, d'où s'ensuivra une phrénésie; ou la dériver à la gorge, ce qui produira une esquinancie. Dans ces cas-là on risque toujours en faisant usage de cataplasmes, & de substances onctueuses humides & aqueuses. Il est bien plus à propos d'user uniquement de substances seches, telles que des sachets préparés de plantes émollientes & discussives, afin de laisser la transpiration libre. Quelquefois, cependant, on tirera du secours de l'esprit de vin camphré, mêlé avec de l'essence de castor, ou de l'huile de muscade mêlée avec du sel volatil de vers de terre, du nitre & un peu d'opium, employé en forme d'onguent. C'est une très-fausse pratique, que d'user pour les boutons à la peau & les pustules, de mercure sublimé, ou d'une solution foible de mercure précipité, parce que ces substances, une fois reçues dans les pores, produisent de violens maux de tête, des migraines & la perte des dents. Mais l'indication sera mieux remplie par l'essence de Benjoin, mêlée avec du magistere de plomb, du camphre, du sucre de plomb, de l'eau de frai de grenouilles, & de l'eau de fleurs de sureau.

Quand la chair des gencives est tellement corrodée, que les racines des dents soient dépouillées, on croit,

avec raison, que ce désordre vient du relâchement des fibres. C'est pourquoi il est ordinaire de prévenir cet accident, par l'usage des astringens, appliqués extérieurement, tels que sont les essences de mastic, & de tormentille, l'alun & l'essence de terre du Japon, qui, loin d'être avantageuses, sont préjudiciables; car le désordre, qu'il s'agit de guérir, est une atrophie, & procede du défaut de sucs nourriciers, en conséquence de l'obstruction d'un grand nombre d'arteres fines & déliées des gencives. Si donc cette obstruction est confirmée par des astringens, les gencives perdront, de plus en plus, leurs sucs nourriciers les plus déliés. Dans ces cas, rien ne fait plus de bien que les décoctions de vin avec la sauge, l'origan, le camphre, le nitre, & une petite quantité de sel ammoniac. En lavant souvent la bouche & les gencives avec ces décoctions chaudes, les vaisseaux sont ouverts, le sang & les sucs attirés, les fibres des gencives fortifiées, & l'usage & la vigueur de ces parties rétablis.

Considérons à présent l'abus des *topiques* dans les maladies du thorax. Dans les tumeurs inflammatoires des poumons, communément appellées pleurésies ou péripneumonies, rien n'est plus ordinaire, que l'usage externe des onguens huileux, appliqués à l'effet de soulager la douleur. Mais je n'en ai guere vû arriver de bons effets; par la raison que quand le mal pourroit être dissipé dans le commencement, par des diaphorétiques & des discussifs internes, les *topiques* empêcheroient la discussion, & disposeroient à la suppuration, précisément, comme dans les autres maladies érésipélateuses des parties externes, parce que ces onguens, en obstruant les pores & en relâchant les fibres, causent une plus grande fluxion d'humeurs, & disposent la partie à la suppuration & à l'exulcération. Si donc, comme il arrive souvent, la pleurésie est fausse, c'est-à-dire, s'il séjourne une sérosité acre & saline entre les membranes des muscles intercostaux, auquel cas c'est plutôt une espece de rhûmatisme, les *topiques* que nous avons nommés plus haut, seront bien plus nuisibles que bienfaisans, en empêchant la transpiration & l'excrétion de la matiere stagnante, qui, cependant est absolument nécessaire pour la guérison du malade. Quelques-uns pour soulager l'excès de la douleur, ajoutent, à ce que nous avons dit plus haut, de l'huile de jusquiame, ce qui, en effet, calme la souffrance, mais cause, en même-tems, un assoupissement, un abattement & une difficulté d'expectorer, qui, surtout dans des vieillards, peuvent avoir des suites dangereuses. Bien des gens encore, dans ces désordres, appliquent des emplâtres, telles que l'emplâtre de Vigo avec du mercure, du baume de soufre & du camphre. Mais ce que j'en ai toujours vu arriver, c'est que quand la pleurésie étoit fausse, & affectoit les membranes & les muscles intercostaux, sans offenser les poumons, la douleur avoit été en effet dissipée, mais que la matiere s'étoit portée à d'autres parties, & souvent même s'étoit jettée sur les poumons, où elle avoit produit des apostumes chroniques & dangereux.

C'est pourquoi ma maxime est, qu'on doit s'abstenir absolument de tous *topiques* dans toutes ces maladies inflammatoires du thorax; ou que si on en emploie quelques-uns, il faut que ce soit par préférence à tous autres, de l'esprit de vin camphré, mitigé, & rendu anodyn par une addition de castor, de safran & d'huile de muscade distilée, employé sons la forme d'onguent. Il y a cependant quelques désordres à cette partie où les onguens gras, ceux qui possedent une qualité anodyne, & ceux qui relâchent les fibres, produisent de fort bons effets; mais où cependant il ne faut même les employer que rarement. Un désordre de cette espece, par exemple, est la coqueluche, où non pas tant la quantité que la qualité peccante d'une matiere acre & ténue, excite dans les nerfs pneumoniques & le thorax, des mouvemens convulsifs & des secousses, auquel cas il faut appaiser ces mouvemens, & relâcher les parties contractées du thorax, sans négliger, en même-tems, d'appaiser & de corriger l'humeur acre & ténue. Cette espece de toux est ordinairement fort obstinée, elle court surtout dans certaines saisons, & s'attaque principalement aux petits enfans. J'ai vu souvent arriver de fort bons effets d'avoir oint toute la poitrine avec un onguent fait d'onguent de minium, de blanc de baleine, de graisse de blaireau, d'onguent de peuplier, d'huile d'anis & de camphre.

Ajoutons encore quelque chose, par rapport à l'usage des *topiques*, dans la véritable phthisie ou l'exulcération des poumons. Nous avons des exemples de phthisiques, à qui l'usage des emplâtres & des onguens fait du bien; tandis qu'il fait du mal à d'autres. Il faut donc étudier la nature de chaque phthisie en particulier, & sa cause principale. Les *topiques* ne sont pas inutiles, quand les poumons sont pleins de tubercules durs, qui, pour la plûpart, viennent par degrés à suppuration. Pour cet effet, on doit composer l'emplâtre de substances qui ne soient pas trop chaudes, ni d'une espece trop ténace & trop onctueuse; car celles-là augmenteroient la douleur & l'inflammation, & celles-ci empêcheroient la libre transpiration. La meilleure de tous, est l'*emplastrum diasulphuris* de Ruland, sans colophone, qui se prépare avec du baume de soufre, de la myrrhe, de la terre de vitriol, de la cire & de la térébenthine, à quoi on peut ajouter du bdellium. Cette emplâtre, par sa qualité corroborative, détourne l'impétuosité des humeurs, de la poitrine, & discute la stagnation des fluides. Mais il est à observer que dans les désordres des poumons, il ne faut pas appliquer les emplâtres sur le sternum, à travers duquel elles ne pourroient pas pénétrer; mais plutôt sur le dos & sur les côtés, parce que ces parties-ci ont les pores plus ouverts, le sang plus abondant, & les vaisseaux plus nombreux; en conséquence de quoi les parties subtiles & salutaires de l'emplâtre, y sont plus facilement admises & introduites.

Passons à présent à quelques désordres de l'estomac, où les *topiques* sont bienfaisans, pourvu qu'ils soient appliqués convenablement. Il n'y a pas de douleur plus cruelle que celle qui se loge dans les deux orifices de l'estomac, le droit & le gauche, lesquels sont extrement sensibles, & qu'on appelle cardialgie. Dans ce désordre il est assez ordinaire de prendre intérieurement différens remedes pour appaiser la douleur, & d'oindre par dehors la région de l'estomac avec quelque liniment spiritueux, ou un onguent préparé d'ingrédiens carminatifs & anodyns. Mais cette méthode ne produit pas l'effet qu'on en attend; car comme la douleur est logée dans de très-petites parties, à savoir dans ces orifices nerveux que nous avons dit, il est palpable qu'il y faut appliquer un remede qui soit pénétrant & efficace. Ainsi en appliquant une emplâtre, un liniment ou un onguent, qui couvre toute la région de l'estomac, il ne pourra pénétrer de ces substances qu'une très-petite portion, aux orifices de l'estomac. Et l'Anatomie nous apprend de plus, que l'orifice supérieur de l'estomac est bien plus proche du dos & des vertebres, attendu qu'il est situé tout près de la trachée artere : d'où il s'ensuit qne les remedes qu'on applique sur le creux de l'estomac ne sauroient pénétrer jusqu'à cet orifice. Il vaut donc mieux appliquer ces remedes sur le dos, vers la huitieme ou la neuvieme vertebre. Si c'est l'orifice droit qui est affecté, il faut appliquer les remedes sur l'estomac, vers le côté droit. Mais dans ces sortes de cas, il ne faut point se servir de substances trop volatiles, telles qne les esprits; ni d'onctueuses & d'emplastiques, qui opéreroient trop lentement, mais d'un liniment bien épais sous la forme d'emplâtre, & préparé avec de la thériaque, du safran, de l'huile de muscade, du camphre, du baume du Pérou & de l'huile de jusquiame. J'ai souvent vu cette

préparation soulager le malade; & si elle ne fait rien, on ne doit pas espérer d'avantage des autres *topiques*.

Les Praticiens savent que dans la débilité d'estomac, les vomissemens & les nausées, rien n'est plus commun, que d'appliquer des onguens, ou des emplâtres stomachiques ovales sur le sternum. Mais par la dissection des cadavres, nous trouvons qu'il n'y a en cet endroit qu'une petite portion de l'estomac, & que les parties qui y sont logées sont l'intestin colon & les grêles. L'estomac est plus incliné à gauche sous les côtes, du moins à l'endroit où les trois quarts de ce viscere sont proche de l'épine. Si donc nous appliquons des remedes bien actifs sur les fausses côtes du côté gauche, en approchant du dos, ils agiront bien plus efficacement sur l'estomac.

La douleur violente qui est causée par une pierre arrêtée dans le commencement ou au milieu des uréteres, demande aussi l'usage des *topiques*, mais avec bien de la prudence : car on sait assez qu'une grosse pierre logée dans la substance tubulaire des reins, cause une douleur sensible, quand elle tombe dans les uréteres, qui sont bien plus étroits & plus sensibles. On doit conclurre de-là, que ce n'est pas à l'endroit des lombes où les reins sont situés, qu'il faut appliquer les *topiques*, mais dans la direction des uréteres, qui est depuis les reins, jusqu'aux aines. Mais même dans ce cas on tombe communément dans une erreur qui est de grande conséquence, lorsqu'avec les onguens on mêle des substances d'une chaleur outrée, telle que l'huile d'ambre, l'esprit de térébenthine & l'huile de genievre, pratique qui produit de très-mauvais effets. On prétend par l'usage de ces substances chaudes forcer la pierre de passer dans les uréteres, mais on l'y fixe bien plutôt, & l'on occasionne par-là les plus violens symptomes, tels que la suppression de l'urine, les vomissemens & les convulsions. Car l'engagement de la pierre dans les uréteres ne vient pas seulement de son volume, mais aussi du spasme douloureux de l'uretere; & comme les aspérités de la pierre irritent ordinairement les fibres, il s'y fait une affluence d'esprits, & une douleur accompagnée de spasmes & de constrictions; & plus la douleur est aiguë, plus le passage se serre & s'étrécit. Si donc on applique en ce cas des substances chaudes & spiritueuses, on excite par-là l'influx du sang & des esprits, on fixe de plus en plus la pierre dans la partie, on augmente la douleur, & l'on occasionne de terribles symptomes. On ne peut pas nier que quand il n'y a ni douleur ni spasmes, ou lorsqu'il y a une certaine laxité, ou défaut de ton, dans les fibres nerveuses & membraneuses des reins, ces substances appliquées extérieurement, en fortifiant le ton des parties, ne provoquent la décharge de l'urine : mais on n'en doit pas faire usage, quand il y a douleur ou spasmes; car alors il vaut mieux user d'huiles émollientes, parégoriques & anodynes, telles que les onguens de peuplier, de jusquiame, de graine de pavots & de lis blancs, de graisse de blaireau, & de camphre, qui leur donnent une qualité pénétrante. On en frotte fréquemment la région des uréteres, & on les y étend avec la main qu'on a fait chauffer; car ces substances, en réprimant l'impétuosité des esprits, & en relâchant les fibres resserrées des uréteres, hâtent & facilitent la sortie de la pierre. Pour cette même raison, il est avantageux de baigner le malade; & il en ressent quelquefois du soulagement à l'instant même.

Dans le flux excessif des regles, & l'effusion involontaire de semence dans les hommes, on a coutume d'appliquer sur la région lombaire, à l'endroit où sont situées les grosses ramifications des vaisseaux sanguins, des remedes qui répriment jusqu'à un certain point l'impétuosité du sang vers les parties génitales : mais il importe beaucoup quels remedes on emploie en cette occasion, & en quel tems on les applique; car j'ai sû une femme à qui, à l'âge de quarante ans, les regles étant venues avec une abondance excessive, on mit sur les reins une emplâtre faite de frai de grenouille avec du sucre de plomb & de l'huile de jusquiame; mais ses regles ne revinrent plus depuis, au grand détriment de sa santé. Il faut singulierement s'abstenir de toutes les substances actuellement froides, & bien plus encore des narcotiques; parce que toutes arrêtant le cours du sang, il se porte tout vers les parties voisines & produit une cure palliative, suivie de quantité d'accidens funestes, tels que des inflammations des reins, des coliques convulsives & des désordres dans l'abdomen. C'est pourquoi la plus sûre méthode, surtout dans les évacuations de sang, est de s'abstenir totalement des *topiques*, & de leur substituer l'usage des remedes internes.

Nous allons considérer à présent quelques désordres qui procedent du relâchement, de la résolution ou du défaut de ton & de force dans les ligamens, comme la chûte du fondement dans les enfans, & celle de la matrice dans les femmes. Les Medecins & les Chirurgiens, en conséquence du relâchement, traitent ordinairement ces désordres avec des astringens; & pour cet effet fomentent & bassinent les parties affectées avec des décoctions astringentes. Mais comme la chûte de l'un ou de l'autre ne provient pas tant du relâchement de l'utérus ou de l'intestin rectum, que du relâchement de leurs ligamens, en conséquence de la congestion & de l'amas des fluides, il est aisé de sentir que cette méthode est mauvaise & inefficace, parce que ces astringens externes ne sauroient pénétrer jusqu'aux ligamens mêmes. C'est pourquoi au lieu d'appliquer ces *topiques*, il vaut mieux bassiner la région inguinale avec des linimens & des emplâtres balsamiques & pénétrantes, qui n'ayant pas autant de stypticité terreuse, qu'ils ont de vertu spiritueuse, corroborative, rétablissent la vigueur, le mouvement & le ton des parties humides & relâchées. Mais on doit observer qu'en tous autres cas, comme dans ceux-ci, les *topiques* seuls ne sont pas suffisans; mais qu'il faut toujours joindre des remedes internes, non-seulement dans les maladies internes, mais même aussi dans les externes. Je ne condamne pas cependant les fumigations & les fomentations faites avec du vin préparé d'herbes aromatiques, qui ont un sel volatil huileux, & un certain principe huileux, qui peuvent affecter immédiatement ces parties, attendu que la force des fumigations aussi-bien que les émanations qui s'élevent des bains, peuvent y pénétrer en effet.

Par rapport aux hémorrhoïdes aveugles, on sait assez que cette tumeur des veines hémorrhoïdales provenante de la trop grande affluence, & de la stagnation du sang ou d'un *serum* visqueux, produit une douleur incommode. Pour la cure de ce désordre, les Medecins & les Chirurgiens ont imaginé une infinité de remedes, surtout de *topiques* : mais les malades ne savent que trop combien tous ces remedes ont peu d'efficacité; car les astringens ne font qu'engager de plus en plus les humeurs qui produisent la tumeur : & au contraire les substances émollientes & anodynes, relâchent les parties & y attirent une plus grande affluence d'humeurs; tandis que les remedes acres corrodent les parties, & les disposent le plus souvent à des ulceres malins, & même à des fistules. Aussi l'habileté du Medecin consiste à distinguer l'usage de ces différens remedes, suivant les circonstances, & à discerner ceux qu'il doit employer ou ne pas employer; car si la douleur est excessive, les substances anodynes & émollientes seront les plus salubres. En ce cas l'huile de graine de lin seule, appliquée en une quantité suffisante, calmera beaucoup la douleur. Si la tumeur est incommode par son volume, alors on peut employer, par préférence aux styptiques terreux, les corroboratifs, tels que les fomentations de vin préparées avec le mastic, l'ambre, les fleurs de rose, les balaustes, l'encens, & le millefeuille. On ne risquera rien non plus de faire usage de fumigations, surtout de celles qui sont préparées avec des substances imprégnées d'un sel volatil

huileux, dont la nature & les vertus font de s'infinuer profondément; de fortifier les pores, & de diffiper l'humidité exceffive. Et le rat de mer (forte de poiffon à coquille, dont on vante beaucoup les vertus,) n'agit pas autrement que toutes les autres fumigations imprégnées d'un certain fel volatil huileux. On voit par ce qui vient d'être dit, combien ce feroit une pratique mal réfléchie, que de faire ufage, lorfque la douleur eft grande, de fubftances froides ou acres; ou d'appliquer quand il y a une tumeur confidérable, fans douleur, des fubftances émollientes anodynes & relâchantes.

Il fe préfente ici une queftion à réfoudre, qui eft de favoir, fi pour des effufions exceffives de fang ou de lymphe par l'utérus, on peut employer les injections; attendu que l'expérience nous apprend qu'on les emploie avec beaucoup de fuccès dans les flux exceffifs de femence. Mais quoiqu'on foit dans l'opinion qu'on ne doit arrêter des flux que par des aftringens: cependant rien n'eft plus dangereux que de tenter de réprimer ces fortes d'évacuations exceffives par des injections externes d'une qualité aftringente. Je me fouviens d'une femme qui incommodée d'un flux exceffif de regles, prit des injections d'une décoction de millefeuille imprégnée d'alun, qui lui cauferent un ulcere accompagné d'une confomption & d'une fievre hectique, qui lui donna la mort. Il faut donc ufer de ces injections avec bien de la précaution, attendu qu'elles font ordinairement plus de mal que de bien.

Confidérons à préfent les défordres des articulations. Affurément fi les *topiques* font jamais mal employés, c'eft dans les douleurs arthritiques & dans la goute: car, comme ces défordres réfident dans des parties externes, bien des gens font perfuadés qu'il faut appliquer le remede immédiatement fur la partie affectée, afin qu'il atteigne plus promptement à la caufe du mal. Mais en cela ils fe trompent lourdement: car les *topiques* ne font pas tellement néceffaires dans ces fortes de maladies, qu'on ne les puiffe bien appaifer fans cela. En effet, l'expérience nous apprend que fans le fecours d'aucuns *topiques*, par les feuls remedes internes oppofés à la caufe morbifique, on peut avec le tems non-feulement appaifer la violence de ces douleurs, mais les guérir totalement. Mais il faut avoir foin fur toutes chofes, de ne pas employer des répercuffifs, furtout au commencement de la maladie; car ces fortes de remedes troublent le mouvement naturel du centre à la circonférence, repouffent la matiere peccante en-dedans, & excitent de violens fymptomes. Voyez Drabizius, *de Scorbut. Tit. de Arthrit.*

J'ai vu dans un commencement de goute, l'application d'une emplâtre compofée de blanc d'œuf & d'alun, produire dans un homme pléthorique en une feule nuit, une attaque de léthargie, qui après lui avoir ôté la vigueur de l'efprit & de la mémoire, l'emporta à la fin.

Hagendorn, *Cent. I. Hift.* 28. nous rapporte un exemple mémorable d'un Marchand, qui, incommodé d'une tumeur fcorbutique, ufa d'un épitheme préparé d'eaux diftilées, de cerufe & de camphre, qui foulagea fa douleur: mais il perdit la parole & l'ufage du bras gauche. Il n'y a pas moins d'inconvénient à la méthode qui eft actuellement en vogue, d'oindre les parties externes avec de l'efprit de vin camphré. On ne finiroit pas fi l'on vouloit détailler tous les accidens que peut produire ce remede, employé fans aucun égard pour le tempérament du malade, & les circonftances de fa maladie. Ainfi, pour s'en être fervi fur des piés gouteux, j'ai vu fouvent s'en enfuivre des cardialgies, des mouvemens convulfifs & épileptiques dans les membres, des paralyfies & d'autres fymptomes terribles. Il eft auffi conftaté par l'expérience, que tous les remedes ne font pas bons à tous les malades; & qu'en conféquence les *topiques* font ceffer la douleur dans les uns, & l'augmentent dans d'autres; que quelques-uns font foulagés par des linimens fpiritueux, d'autres par des emplâtres anodynes, & d'autres par des cataplafmes préparés avec du lait & de la crême de pain, tandis que tous ces remedes font fans effet fur d'autres.

On ne fait pas affez d'attention ni de recherches fur la caufe de ces effets particuliers, quoique les Chirurgiens fachent bien que les mêmes traitemens ne conviennent pas à différentes perfonnes, même dans des plaies externes. Mais la caufe de cette variété n'eft pas tant la difpofition particuliere des humeurs peccantes, que la conftitution tenfive & tonique des fibres, des pores & des vaiffeaux de la peau; car toutes les parties, & furtout les émonctoires & les couloirs ont leur force, leur ton, leur tenfion & leur dilatation particuliere, & le mouvement qui leur eft propre, & qui eft fi néceffaire aux fécrétions & aux excrétions, dépend furtout de l'influx des efprits animaux, & de la tenfion des membranes nerveufes. Il faut donc que les Medecins, lors de l'application des *topiques*, examinent avec foin de quelle forte font dans le malade cet influx des efprits animaux & la tenfion des membranes nerveufes, dans toutes les maladies & dans leurs différens périodes; car on voit bien que quand les pores font ferrés par la douleur & par les fpafmes, les fubftances chaudes & fpiritueufes ne conviendroient pas; mais qu'il faut plutôt y employer des remedes qui relâchent modérément les parties refferrées. Au contraire, s'il y a un grand relâchement après la douleur, ce qui paroît par la tumeur & par la diminution même de la douleur, tous les remedes humides, onctueux & anodyns feroient nuifibles; il faut plutôt ufer alors de linimens fpiritueux & nervins. Et quoique les *topiques* foient quelquefois propres à foulager la douleur & modérer la fievre, cependant ils ne produifent pas toujours ces heureux effets dans le même malade. En un mot, plus la nature eft forte pour repouffer, & plus le corps a de force & de mouvement interne, moins les *topiques* appliqués à propos font dangereux. Mais fi la vigueur des mouvemens eft affoiblie, fi le malade eft vieux ou affligé de cachexie, il faut abfolument s'abftenir de *topiques*; car la principale intention du Medecin en adminiftrant les *topiques*, n'eft pas d'empêcher l'évaporation de la matiere peccante, mais au contraire de la provoquer: & comme il faut pour cet effet beaucoup de jugement, le plus fûr eft de ne point fe fervir du tout de *topiques*, de confier toute la cure aux remedes internes, & de tenir les parties affectées bien chaudement.

J'ai auffi remarqué que la génération des *tophus*, qui arrive principalement dans la goute fixe, vient le plus fouvent d'une application inconfidérée de *topiques*, furtout de ceux qui engourdiffent & refroidiffent. Ainfi Wedelius, dans fon Traité, *de Medicament. Facultat.* nous apprend, « qu'à bien des perfonnes attaquées de « douleurs arthritiques, la goute errante s'eft convertie en goute fixe, & qu'il s'eft formé des *tophus* par « l'ufage d'emplâtres onctueufes & graffes. » C'eft ce qui a fait dire à Galien, *Method. Med. Lib. IV. cap.* 3. que dans la goute les *tophus* font produits par une humeur épaiffe & glutineufe, qui n'eft pas digérée par degrés, mais fubitement defféchée par de violens remedes. Et Fernel, *Confil.* 12. obferve que les douleurs de goute font produites par la même caufe. Mais je ne penfe pas cependant qu'il faille rejetter tous les *topiques* dans les douleurs externes des articulations. Car quand la douleur eft invétérée & accompagnée d'un certain engourdiffement, & d'infenfibilité, ce qui arrive fréquemment aux vieillards, alors, après avoir réprimé l'ébullition interne du fang, on pourra fortifier les nerfs par des linimens balfamiques, & attirer le fluide nerveux fur les parties affoiblies.

Je ne pafferai point ici fous filence la pratique commune d'appliquer des vers de terre vivans fur les parties

affectées, dans la goute scorbutique errante. Les Medecins praticiens, surtout Wier, donnent de grands éloges à ce remede. Il est certain qu'à cause du sel volatil, déterfif, & nitro-sulphureux que ces animaux contiennent, ils sont d'une qualité merveilleusement discussive & sédative, qui se manifeste non-seulement intérieurement, mais aussi extérieurement dans les différentes sortes de douleurs, & dans la vérole même. Cependant il faut user de beaucoup de prudence dans l'application de ces animaux; car quoique dans des douleurs cruelles, lorsque les fluides sont en mouvement, que les forces ne sont point altérées & que le malade est jeune, ces substances actuellement froides produisent d'heureux effets, elles en produisent aussi de tous contraires dans la goute fixe invétérée.

J'ajouterai encore quelques mots par rapport à l'éréfipele, pour la cure de laquelle la plupart des Medecins & Chirurgiens ont recours aux *topiques*, quoique les inconvéniens de cette pratique aient été bien des fois démontrés. Mais une maxime générale que je crois qu'on peut regarder comme vraie, c'est qu'une éréfipele qui vient d'une cause externe doit être distinguée de celle qui vient d'une interne. Dans la premiere qui est causée par des contusions ou d'autres blessures, les *topiques* n'ont rien de préjudiciable : mais quand elle provient de l'orgasme des humeurs & d'un mouvement fébrile, il s'éleve à la surface du corps, une matiere hétérogene, qui ordinairement est d'une nature acre & corrosive; auquel cas il faut se comporter avec bien de la prudence; parce que la matiere rentre aisément, & que ces *topiques*, qui dans d'autres cas seroient salubres, peuvent causer au malade un dommage irréparable, en repoussant la matiere peccante vers les parties internes, où elle acquiert alors la nature d'un poison. Voyez Fréderic Hoffman, *Dissertat. de conversione morbi benigni in malignum.*

Rien n'est plus commun que de fixer & de faire rentrer par des astringens, tels que le blanc d'œuf avec l'alun, des éréfipeles légeres, & d'exciter par-là des ulceres malins: on en voit tous les jours des exemples dans la pratique. C'est donc agir prudemment que de traiter toutes les éréfipeles avec des remedes internes, appliquant seulement en-dehors des sachets pleins d'herbes parégoriques, qui par leur douce influence, tiennent les pores ouverts, les relâchent s'ils sont resserrés, & garantissent d'accidens les parties affectées.

Il faut aussi observer que les Chirurgiens font une faute d'une terrible conséquence, en appliquant alors des cataplasmes chauds faits de farine de feves, de racines de régliffe, de plantes émollientes & discussives, & d'eaux pareilles; car, comme la chaleur desseche l'humidité, & que la matiere s'en trouve bien plus embarrassée dans la peau & dans ses pores, ensorte que le bistouri ne la peut plus faire sortir, la transpiration en souffre un très-grand préjudice; & une éréfipele, qu'on auroit pu discuter, se convertit en un abscès ou un ulcere. Nous devons donc tâcher de laisser libre la transpiration dans les parties affectées; ce qui ne se peut faire dans un air très-froid ou très-chaud, ou parce qu'on est excessivement couvert dans le lit; mais au moyen d'une chaleur modérée qui excite doucement la transpiration.

Il faut aussi appliquer les *topiques* avec circonspection sur les bubons; parce que les répulsifs les rendent malins. On en doit bien moins appliquer, & qui soient d'une qualité astringente & réfrigérative, sur des bubons malins & critiques, parce que c'est une pratique très-dangereuse. On connoît les bubons critiques lorsque les humeurs sont portées aux glandes, par la continuation des forces du malade, parce qu'ils arrivent à des jours critiques, & sont précédés de signes de coction dans l'urine. Dans ce cas, tous les répulsifs sont préjudiciables : car, comme Hippocrate l'observe avec raison, dans une crise parfaite, il ne faut pas se mettre en devoir de changer l'état du malade, mais il faut laisser faire la nature. Quelquefois la rédondance du sang cause un bubon, auquel cas, Avicenne, Oribase & d'autres, défendent absolument les répulsifs. Mais quand un bubon tend à suppuration, rien n'est mieux que d'y appliquer l'emplâtre de Diachylon avec les gommes, à quoi on joint de l'opopanax.

On doute, avec raison, si les *topiques* conviennent dans la petite vérole; seulement on assure en général, que comme ce désordre est une évacuation critique, il y faut apporter bien des précautions. Cependant si le malade, avant l'éruption, est attaqué d'un délire, ce sera très-bien fait que de lui appliquer sur le front de l'esprit de roses avec du camphre: mais pendant l'éruption & la suppuration, je crois qu'on doit s'abstenir de tous linimens. Dans le déclin, vers le tems du dessechement de la maladie, quand la force du désordre est surmontée, je n'empêche pas qu'on n'employe l'huile d'amandes douces, mêlée avec le camphre & le blanc de baleine, pour prévenir la difformité de la peau, & corriger l'acrimonie, qui ordinairement séjourne très-avant dessous. Voyez Fréderic Hoffman, *Dissertat. de Variolis epidemicè grassantibus.* Pour cette raison, nous devons user avec précaution de *topiques*, tels que l'esprit de vin imprégné de myrrhe, & le sucre de plomb mêlé avec de l'eau-rose.

La gale, qui est une exulcération de la peau plus ou moins humide, passe généralement pour incurable, sans l'usage des *topiques*. C'est pourquoi, négligeant tous remedes internes, on a d'abord recours à différens linimens sulphureux & mercuriels, qu'on applique sur toute la surface du corps, ou seulement sur les jointures, aux risques souvent de la vie ou de la santé du malade; car il y a toujours du danger à traiter avec des *topiques*, des maladies externes qui proviennent d'une cause interne : mais comme la nature chasse la matiere hétérogene & morbifique, le Medecin doit faire la même chose, & ne jamais contrarier son intention, comme il feroit en appliquant en-dehors des répulsifs. C'est pourquoi je pense que la cure de ces maladies cutanées doit non-seulement commencer, mais aussi finir par les remedes internes capables de corriger la matiere peccante, de la disposer à l'excrétion, & en même-tems de la chasser. A cette classe de remedes appartiennent non-seulement les diaphorétiques émolliens & les infusions laxatives, mais aussi dans le cas où la gale est invétérée ou maligne, des préparations de mercure & d'antimoine. Ensuite pour bien consolider la peau & lui rendre sa beauté, usez de bains & d'onguens discussifs, sulphureux avec le plomb: mais abstenez-vous toujours de linimens mercuriels externes, qu'on ne sauroit employer sans danger, comme le démontrent une infinité d'observations pratiques.

Quant aux linimens mercuriels & aux fumigations qu'on employe pour exciter la salivation dans la vérole, on fait quels violens symptomes ils produisent, & combien le succès de ce traitement est incertain. Je suis assuré qu'on pourroit parfaitement guérir la vérole, par des préparations convenables de mercure & d'antimoine, & par des décoctions des bois prises intérieurement sans aucune application mercurielle externe, & le plus souvent sans exciter de salivation, ni aucuns de ces accidens fâcheux qu'on provoque.

Par rapport aux *topiques* qu'on applique sur des parties paralytiques, quoiqu'ils aident merveilleusement l'opération des remedes internes, cependant on les doit choisir avec discernement & les appliquer avec prudence. On se trompe beaucoup, à mon sens, de croire qu'il ne faille appliquer que des graisses, du lard & des linimens onctueux, ou immédiatement sur les parties affectées, ou sur l'épine du dos; car ces substances obstruent les pores, & relâchent encore davantage les fibres, dont le ton est déja détruit; ce qui dispose les parties à se tuméfier. D'un autre côté les huiles spiri-

tueuses, chaudes & éthérées, seules, ne produisent pas les mêmes effets qu'on en attend, attendu que la plûpart d'elles, en conséquence de la subtilité de leurs parties, s'évaporent, & laissent dans un état de roideur excessive les fibres nerveuses & musculaires. L'indication est mieux remplie par des onguens faits de graisse d'animaux & d'huiles distilées, telles que celles de riz, de marjolaine, de lavande, de genievre, de clous de girofle & de romarin; car il est question de rendre naturel le ton des parties nerveuses, ensorte qu'il n'y ait ni trop de relâchement, ni trop de constriction, ni trop d'humidité, ni trop de sécheresse. De plus il est encore à observer, que dans la paralysie qui naît du désordre de la moelle spinale & de l'origine des nerfs, il ne faut pas appliquer ces remedes sur les parties destituées de sensation & de mouvement, mais à la source du désordre qui est fixé dans la moelle spinale. Mis il en est tout autrement dans cette espece de paralysie, où le mouvement de la partie est détruit sans que la sensation le soit, ce qui arrive ordinairement aux mineurs; car alors ce n'est point la moelle spinale qu'il faut oindre: mais il faut fomenter souvent, & ranimer la partie affectée avec les remedes ci-dessus mentionnés.

Par rapport aux tumeurs œdémateuses qui viennent souvent aux piés, il faut encore n'user de *topiques* qu'avec bien de la circonspection; & ceux qui y employent les bains, font une lourde méprise. J'ai vu des cachectiques, en plongeant leurs piés dans l'eau chaude, gagner en une nuit de tems une tumeur considérable aux piés, qui fut après cela bien difficile à guérir. La raison en est palpable; car ces bains, par leur humidité, que la chaleur s'insinue dans les pores, rendent les fibres, déja foibles, beaucoup plus lâches, ensorte que les humeurs y affluent, & ne sont plus reçues dans les veines & les vaisseaux lymphatiques. Les mêmes effets sont aussi produits lorsqu'on tente de dissiper ces tumeurs par des onguens & des emplâtres, & cela pour les mêmes raisons que nous venons de dire.

Quelques-uns ont coutume de lier des herbes discussives autour du pié, telles que la grande éclaire, la fumeterre, l'absinthe & la rue: mais si les piés sont humides & froids, elles augmentent plutôt la tumeur, que de la dissiper. Il vaut donc mieux s'abstenir de toutes ces sortes de remedes, & faire autour du pié un bandage convenable, surtout sur le soir, lorsqu'on s'apperçoit que la tumeur augmente, afin d'enforcir par-là les fibres. Des fomentations de vinaigre fort, mêlé avec de l'essence d'ambre, & versé sur des briques rougies au feu, ont souvent produit de très-bons effets.

On a coutume dans différens désordres, d'appliquer des épithemes & des emplâtres au pouls, sur le poignet. Sans vouloir absolument rejetter cette pratique, on peut dire néanmoins qu'elle est sujette à des abus, surtout de la part des nourrices & du peuple, qui, sans examiner si le désordre est d'une nature froide, ou chaude, ont communément recours à la fameuse eau appellée *Aqua carbunculi*, qu'ils estiment d'une efficacité incroyable pour rétablir les forces. Mais il est aisé de sentir qu'elle n'est point du tout propre dans les fievres brûlantes ou aigues, ou dans la chaleur des fievres intermittentes, où les acides pénétrans, tels que le jus de citron & le vinaigre de roses, conviennent beaucoup mieux.

On applique aussi des épithemes & des emplâtres sur le poignet, pour écarter les paroxysmes fébriles dans les fievres intermittentes; & pour cet effet, on mêle de l'alun, du vinaigre, de la rue, de la grande joubarbe, & des toiles d'araignées. On fait aussi une emplâtre de térébenthine, d'alun & de poudre d'araignée, qui souvent sont d'une grande utilité pour appaiser les paroxysmes, & même pour les empêcher tout-à-fait de revenir, si la plus grande partie de la matiere fébrile est déja évacuée.

La maniere dont operent ces sortes de remedes, est difficile à concevoir; & une expérience de cette nature, jette, à mon sens, de la lumiere sur la génération de cette sorte de fievre; car le cœur & les arteres, qui ont leurs nerfs propres, & des mouvemens systaltiques & diastaltiques, sont les instrumens qui forment le mouvement fort des fluides. Ainsi les substances, qui peuvent jusqu'à un certain point réprimer & empêcher le mouvement excessif des esprits sur ces parties, appliquées aux arteres, doivent nécessairement appaiser pour quelque tems le mouvement & la chaleur excessifs des fluides. Frederic Hoffman.

TOPINARIA, espece de tumeur à la peau de la tête. Voyez *Talpa*, qui est la même chose.

TOR

TORCULAR HEROPHILI, *pressoir d'Herophile*; terme d'Anatomie, est l'endroit où se rencontrent les sinus de la dure-mere.

Torcular, en Chirurgie, signifie *tourniquet*.

Le *tourniquet* est une sorte de bandage très-nécessaire pour la suppression des hémorrhagies abondantes, surtout après l'amputation des membres. Voici les parties dont cet instrument est composé.

1. Une bande d'un doigt de large & d'une aulne de long.

2. Un petit morceau de bois cylindrique.

3. Une compresse roulée, d'environ deux doigts de large, & quatre de long.

4. De longues compresses d'environ quatre doigts de large pour entourer la jambe ou le bras, à quoi doit être appliquée la bande graduée.

5. Un morceau quarré de gros papier ou de cuir ferme, de quatre doigts de large.

Décrivons à présent la maniere d'appliquer le *tourniquet*.

Il faut mettre la compresse roulée sur le tronc de l'artere blessée, en long, & placer les compresses dans une direction contraire, de maniere qu'elles embrassent la jambe ou le bras comme un anneau; ensuite on fera faire par-dessus deux tours à la bande, qu'on liera, mais si lâche, que la main puisse aisément passer entre la bande & le membre. On glissera avec bien du soin le morceau de cuir ou de papier, par-dessous la bande, sur le côté externe de la jambe ou du bras. Ensuite on introduira le petit morceau de bois cylindrique sur le morceau de cuir ou de papier, & l'on roulera la bande autour, jusqu'à ce qu'on ait suffisamment serré pour arrêter l'écoulement du sang. Alors on arrêtera le cylindre de peur qu'il ne se lâche; on traitera la plaie de la maniere qu'il convient, & l'on procédera à la suppression de l'hémorrhagie par des astringens, par une ligature, ou par le cautere actuel, ou par d'autres instrumens convenables au même effet, dans les amputations. Cette indication étant remplie, on relâchera ou en ôtera le *tourniquet*, aussi-tôt qu'on croira le pouvoir faire sans risque.

Quand c'est au bras qu'on applique le *tourniquet*, on placera la bande roulée près de l'aisselle, dans la partie interne de l'humérus, la situation de l'artere le demandant ainsi; & l'on introduit le cylindre avec quoi le tout est arrêté sur la partie externe. Voyez *Planche IV. Vol. I. fig. 1. lett. K.*

Quand c'est à la jambe qu'il y a hémorrhagie à supprimer, on appliquera le *tourniquet* sur la partie supérieure de la cuisse, ou un peu au-dessus du jarret, selon les circonstances. Voyez *lett. L, M, N.* Mais pour avoir une idée distincte de ce *tourniquet*, on n'aura qu'à consulter

la *Planche IV. Vol. I. figure* 2. où il est représenté.

On a préféré à cet instrument le *tourniquet* de M. Petit, qu'il inventa en 1718. & qui est préférable, en ce qu'on peut l'appliquer sans le secours d'aucun aide; au lieu qu'il en faut un pour maintenir l'autre dans sa situation. On le peut aussi laisser sur le membre si longtems qu'on le juge nécessaire, sans arrêter la circulation du sang dans la partie affectée; au lieu que l'autre l'arrête, & qu'il le faut retirer bien vîte par cette raison. Mais la description qu'il en donne est si courte & si abrégée, surtout par rapport aux parties qui ne sont pas décrites séparément, que je n'en saurois entendre la construction. Garengeot en a donné une autre représentation, mais qui n'est pas beaucoup plus claire.

J'ai donc tâché d'y suppléer de la maniere qu'on trouvera *Planche V. Vol. I. figure 6.*

A A représente la partie supérieure, *B B* l'inférieure, *C* l'écrou, d'une grandeur convenable, & fait d'un bois fort. A l'extrémité *D D*, sont attachés deux petits écrous de fer, à quoi on attache un fort ruban de soie, de la même largeur que l'instrument, & d'environ vingt pouces de long, afin qu'il puisse faire le tour des plus gros membres, l'autre bout étant attaché à des crochets en *E E*. Les extrémités *F F F F* doivent être un peu creusées, afin que la bande puisse être arrêtée sans qu'il y ait à craindre qu'elle ne glisse. *G* représente une platine de fer qu'on y met pour enforcir le bois. Après donc qu'on a pansé la plaie, la partie du *tourniquet B B* contenue par une compresse épaisse, doit être appliquée sur le côté opposé à la plaie; on serre bien fort la bande autour du membre, & on l'attache aux crochets *E E*; ensuite en tournant l'écrou *C*, on presse suffisamment pour arrêter l'hémorrhagie, & on laisse l'instrument aussi longtems qu'il est nécessaire.

Garengeot a décrit & représenté un autre *tourniquet* de cette sorte, inventé par M. Morand, qui en beaucoup de choses est semblable à celui de M. Petit, dont il differe seulement en ce qu'au lieu d'un simple écrou, M. Morand en met un composé, afin de rendre l'opération plus prompte, parce qu'avec un seul tour il serre davantage la bande, & conséquemment comprime plus promptement la plaie ou l'artere, que ne feroient deux ou trois tours de l'écrou du *tourniquet* de M. Petit. Cependant Garengeot fait quelques objections contre cet instrument, & lui préfere celui de M. Petit.

J'ai vu une fois un *tourniquet* de fer fort lourd, qui en beaucoup de choses étoit conforme à celui de M. Morand, mais différent en quelques autres. Il est représenté *Planc. V. Vol. I. figure.* 7. *A A* est la platine inférieure avec beaucoup de petits trous vers les bords, au moyen de quoi on y peut attacher un coussinet ou une compresse. *B* est le barillet qui reçoit l'écrou. *C C* est la platine supérieure. *D* est un autre barillet placé sur la platine supérieure, pour recevoir l'écrou. *E E* représente les extrémités de la platine supérieure, l'un garni de crochets, & l'autre ayant, outre des crochets, une sorte d'arcade pour arrêter la bande, à l'effet de comprimer le membre, comme on le voit dans le *tourniquet* de la *figure* 2. & dans celui de la *Planche VI. Vol. I. figure* 1. *F* est une sorte d'anneau qui environne le barillet dans la platine supérieure. *G* est un corps quarré ou cubique, semblable à un écrou femelle, pour la réception du petit écrou *H*; & ainsi le plus gros écrou *I, K*, est tenu en état dans la boîte *D*, sans quoi il glisseroit & se lâcheroit aisément. *L* est un cylindre de fer qui est fortement attaché dans la platine inférieure, mais qui est lâche dans l'autre, afin que la platine supérieure puisse joüer librement en montant & en descendant, selon que l'occasion le demandera. Il sert aussi à retenir les platines dans la même situation, l'une par rapport à l'autre.

Pour perfectionner cet instrument, j'en ai fait faire un de cuivre, semblable à celui qui est représenté *Planche VI. du premier Volume, figure* 1. où la platine supérieure est plus courte que l'inférieure, & a à une extrémité un rouleau, lequel étant arrêté à une extrémité de la platine supérieure, tourne autour du membre, & s'attache à des crochets par l'autre bout. Il faut aussi passer une courroie par les ouvertures faites à chaque extrémité de la platine inférieure pour cet effet. L'instrument ainsi construit, reste en état & ne change pas de situation, suivant le mouvement de l'écrou. Le Lecteur peut choisir celui de ces instrumens qui lui plaira le plus. Tous répondent à l'effet qu'on en attend: seulement l'un l'opere plus promptement que l'autre.

Il est à propos d'observer ici que les remedes astringens, pris intérieurement, n'ont que peu ou point d'effet pour arrêter les hémorrhagies qui proviennent de blessures à de grosses arteres; & que non-seulement ils produisent des obstructions dans les vaisseaux lactées des intestins, les glandes du mésentere & autres parties, mais qu'ils excitent des douleurs, des inflammations, des fievres & autres maladies dangereuses; & qu'ainsi il vaut bien mieux s'en abstenir qu'en user. HEISTER, *Chirurg.*

TORDYLIUM.

Voici ses caracteres:

Sa racine est annulaire & fibreuse, ses pétales sont inégaux, formés en cœur, & découpés en deux très profondément. La graine est orbiculaire & plate, avec un bord élevé, qui pour l'ordinaire est dentelé & déposé sa cosse.

Boerhaave compte sept especes de *Tordylium*, qui sont,

1. *Tordylium maximum*, T. 320. *Caucalis maxima, spondilii aculeato semine*, C. B. P. 152. *An & seseli majus?* C. B. P. 161.
2. *Tordylium minus, limbo granulato, Syriacum*, M. U. 37. 40. *Gingidium, foliis pastinacæ latifoliæ*, C. B. P. 151. *Caucalis Syriaca, cum maximo semine*, J. B. 3. 2. 86.
3. *Tordylium Narbonense minus*, Tourn. Inst. 320. Boerh. Ind. A. 68. Raii Synop. 266. *Seseli Creticum*, Offic. Ger. 894. *Seseli Creticum minus*, C. B. P. 161. Ger. Emac. 1050. *Tordylium, sive seseli Creticum minus*, Park. Theat. 906. Raii Hist. 1. 412. *Caucalis minor, pulchro semine, sive Bellonii*, J. B. 3. 84.

On la cultive dans les Jardins des Botanistes, & l'on fait usage de sa semence, quoique rarement.

La graine de cette plante est anti-néphrétique, utérine & pulmonique. Ses principaux usages sont dans la strangurie & la suppression d'urine. Elle calme la douleur, provoque les regles & facilite l'expectoration dans les catarrhes. SCHRODER.

Dans le catalogue des simples du Dispensaire du Collége de Londres, cette plante est, je ne sai pourquoi, confondue avec le *Seseli Massiliense*.

4. *Tordylium Apulum minimum*, Col. 1. 124. M. H. 3. 316. *Seseli Creticum minimum*, C. B. P. 161.
5. *Tordylium album, facie tordylii lutei*, Col. H. C.
6. *Tordylium folio longo, angusto flore albo, magno, semine elegantissimè & profundissimè crenato, albo.*
7. *Tordylium Orientale, secacul Arabum dictum Rauwolfio*, Boerh. Ind. alt. 68. *Secacul*, Offic. *Sisarum Syriacum*, C. B. P. 155. Raii Hist. 1. 443. *Sisarum alterum Syriacum*, Park. Theat. 945. *Pastinaca Syriaca & secacul Arabum quibusdam*, J. B. 3. 66. *Pastinaca Syriaca Rauwolfii, secacul Arabum & Maurorum*, quo-

rumdam, Chab. 390. *Apium Syriacum radice ampla eduli*, Hist. Oxon. 3. 292.

C'est une racine tendre, lisse, grise en-dehors & blanche en-dedans, cassante, grosse comme le doigt, mais deux fois aussi longue, & garnie de nœuds ou de tubercules de place en place, comme des poireaux; elle a un gout agréable comme celui de la carotte. De cette racine naissent une multitude de feuilles, découpées & dentelées très-menu, comme celles de la carotte. Ses tiges sont couvertes aux jointures de pareilles feuilles, & ont leurs sommités ornées d'une ombelle de fleurs, comme celles de la carotte, mais d'un jaune pâle. Elle croît d'elle-même au Grand Caire en Egypte, & à Alep dans la Syrie. Ray, *Hist. Plant.*

La racine du *tordylium*, par rapport à ses usages médicinaux, produit à peu près les mêmes effets que le *siser* commun, ou le chervis. Dale.

TORI, les nœuds des tiges des plantes.

TORMENTILLA, *tormentille.* C'est le nom du *Quinquefolium minus*, *repens luteum*, *flore tetrapetalo.*

TORMENTUM, douleur en général, colique ou passion iliaque; c'est dans ce dernier sens que ce terme est employé par Cœlius Aurelianus.

TORMINA, *tranchées.*

TORNA SOLIS, *tournesol.* Voyez *Heliotropium.*

TORNATA *urina*, urine épaisse, limoneuse & non transparente. Joannes Anglicus.

TORNESOL. Voyez *Heliotropium.*

TORNEUMATA, τορνεύματα, sciures ou raclures. Dioscoride, *Lib. I. cap.* 108.

TORPEDO, Offic. Aldrov. de Pisc. 415. Rondel. de Pisc. 1. 358. Jonf. de Pisc. 18. Charlt. Pisc. 9. Salv. de Aquat. 142. Bellon. de Aquat. 89. Gesn. de Aquat. 988. Raii Ichth. 81. Ejusd. Synop. Pisc. 28. *La torpille.*

On la prend dans la Méditerranée.

Appliquée sur la tête dans les maux de tête invétérés, elle en calme la violence. Elle empêche aussi la chûte de l'anus ou y remédie, en l'appliquant de même sur la partie. Dioscoride.

TORPOR, *engourdissement* ou défaut de sensation.

Voici quels sont les prognostics qui se tirent du *torpor* ou de la paraplégie.

Par *torpor* nous entendons un désordre de la faculté animale, accompagné d'une difficulté de sentiment & de mouvement, & quelquefois d'une sorte de pesanteur ou d'hébétation dans le sentiment ou le mouvement d'une partie.

La cause du dernier, à ce que nous enseigne Galien, *de Caus. simp. Lib. I. cap.* 5. est l'obstruction, l'incrassation, ou l'inertie des nerfs, qui fait que les esprits sont gênés & embarrassés dans leur mouvement, car les nerfs sont émoussés par les humeurs froides ou grossieres, comme l'air est obscurci par la poussiere, l'eau ou les nuages; ou bien ce désordre est occasionné par quelque qualité froide interne ou externe. Les causes de cette sorte de *torpor* peuvent être aussi une fievre, un phlegmon, un skirrhe, & une luxation des vertebres en-dedans, qui en comprimant les nerfs obstruent & retrécissent leurs canaux.

Les causes du *torpor* dans le premier sens, ou entant qu'on le définit une affection de la faculté animale, accompagnée de difficulté dans le sentiment & le mouvement, est un refroidissement du cerveau, ou positif, comme on l'appelle, ou provenant de l'extinction de la chaleur naturelle.

Ayant ainsi assigné la cause du *torpor*, il nous reste à examiner ce qu'il présage dans les maladies; car dans les personnes en santé, il menace d'apoplexie, selon les *Coac.* 476. où il est dit que « le *torpor* & le *stupor* sont « les avant-coureurs d'une apoplexie. » Et un peu après T. 478. nous lisons que « les refroidissemens & le *torpor* dans les désordres apoplectiques sont de mauvais « signes. »

Dans les fievres continues, le *torpor* perpétuel est mauvais, surtout s'il est de la premiere sorte, ou s'il affecte l'esprit, auquel cas on l'appelle *stupor*. Le *stupor* dans les fievres aiguës est tout-à-fait pernicieux, comme procédant du refroidissement du cerveau, ou de l'extinction de la chaleur naturelle, qui l'un & l'autre sont mortels. L'Auteur des *Coac. T.* 14. dit qu'il y a de la malignité dans le *torpor* qui procede du *rigor*, en ces termes: τὰ πολλὰ νωθρώδεα ῥίγεα κακοήθεα; « Il y a plusieurs *rigors torporifiques* qui ont de la malignité. » Et ibid. 91. il dit que le *torpor* de l'esprit ou le *stupor* dans la phrénésie est mortel, & cela parce qu'il est occasionné ou par le refroidissement du cerveau, qui est un symptome funeste dans la phrénésie, ou par une extinction de la chaleur naturelle. *Ibid. T.* 208. 234. il condamne le *torpor* & la surdité qui sont suivis d'une distilation de sang par le nez. Et l'on peut assurer non-seulement que ce symptome est fâcheux & embarrassant, comme il s'en explique, mais même qu'il est fatal.

Le *torpor* de l'esprit n'est pas moins pernicieux dans un phlegmon interne, étant occasionné par une chaleur enflammée, qui a pris la place de la chaleur naturelle qui est dissipée. C'est peut-être de cette sorte de *torpor* qu'il est dit dans les *Coac.* 315. « que la douleur qui a « son siége dans la poitrine, & est accompagnée d'un « *torpor*, est un mauvais symptome dans une fievre. » Et en effet c'est un mauvais signe quand le malade est accablé d'un *torpor* provenant d'une inflammation interne, qui ne souffre ni résolution, ni suppuration, ni expectoration. C'est peut-être par rapport à ce cas, que nous trouvons dans les *Coac.* 374. que « dans l'esquinancie, une douleur d'hypocondre non critique, « accompagnée de perclusion & de *torpor*, devient mortelle sans qu'on s'en apperçoive, le malade paroissant « simplement être dans un état tranquile & de repos. » Ainsi le *stupor* ou le *torpor* de l'esprit dans les maladies aiguës est toujours fatal.

Le *torpor* dans l'autre sens affectant quelque partie du corps, & y produisant l'hébétation ou la diminution du sentiment & du mouvement, ne peut être que mauvais, à moins que ce ne soit un symptome de crise, & que la maladie ne soit dans un état de coction; car il n'est pas impossible que les humeurs soient transportées par la crise, des veines sur les nerfs, & qu'il s'en ensuive sur les parties où régnent ces nerfs, comme il s'en ensuit quelquefois, un tremblement critique: (voyez le mot *Tremor*) mais c'est ce qui n'arrive guere; & s'il arrive, on le distingue aisément des autres signes critiques.

On doit porter le même jugement de la paralysie, de la paraplégie ou apoplexie partielle, qui sont quelquefois salutaires à certains égards dans quelques maladies; l'humeur étant poussée des veines à la moelle spinale, ou aux nerfs de quelque partie du corps, d'où s'ensuit la paralysie de cette partie. Mais quand ces maladies procedent du désordre du cerveau dans des maladies aiguës, elles sont absolument pernicieuses. C'est pourquoi, si dans des plaies récentes il arrive la résolution de quelque partie, c'est un signe qui indique une mort prochaine.

Il n'y a pas tant de danger lorsqu'après une apoplexie quelque partie est privée de mouvement, ce qu'Hippocrate appelle d'ordinaire du nom de παραπληξία ou παραπληγίη, *paraplexie* ou *paraplégie.* Il arrive quelquefois que la matiere qui est cause de la paraplégie, produit dans son cours impétueux, d'une partie à l'autre, une résolution paraplectique de ces parties, qui est suivie de convulsions. L'Auteur des Prorrhétiques parle de ces changemens à l'endroit où il dit, *T.* 118. « La « matiere morbifique communiquée, en conséquence

« de son abondance, au cou & à la tête, & y causant « une résolution en forme de paraplégie, menace de « convulsions & de délire. Le malade pendant ces dé-« sordres est long-tems affecté de divers symp-« tomes. » Ces changemens sont occasionnés par les différens mouvemens des humeurs, & sont conformes aux observations de Galien, qui dans son Commentaire sur cet endroit, dit « avoir connu une personne « en cet état, & observé qu'elle éprouvoit différens « symptomes qui se succédoient l'un à l'autre. Après « des douleurs aux lombes, au cou & à la tête, le ma-« lade se vit privé de sentiment & de mouvement dans « une des mains, qui lui resta comme paraplectique, « sans que ce fût pourtant une paraplégie complete. « Mais une convulsion qui suivit bien-tôt rendit la « partie plus sensible & plus capable de mouvement; « & quand la convulsion eut cessé, la partie retomba « par dégrés dans un état pire que le précédent. Après « cela le malade eut encore de nouvelles douleurs aux « reins, au cou & à la tête, la paralysie revint sur sa « main avec plus de force qu'auparavant; ce qui fut « suivi de nouvelles convulsions très-violentes. » Tout cela peut être très-vrai, sans qu'on puisse rien en conclurre de certain: car une attaque de convulsion n'emporte pas la paralysie, ni la paralysie les convulsions; & de quelque maniere qu'il arrive à un malade de devenir paraplectique dans des fievres aiguës, c'est toujours un mal.

Mais ce que les personnes ou saines ou malades ont le plus à craindre de la paraplégie, c'est l'apoplexie. Nous trouvons la confirmation de cette vérité dans Hippocrate, *VI. Aphor.* 51. « Ceux, dit-il, qui dans « un état de santé sont attaqués tout-à-coup d'une dou-« leur de tête, perdent la parole, tombent dans un ron-« flement, & meurent en sept jours de tems, à moins « que la fievre ne leur vienne. » PROSPER ALPIN, *de Præsagiendâ vita & morte.*

TORQUILLA, le *torcou*, sorte d'oiseau.

TORQUES ou TORQUIS, *collier*, ornement de cou. Galien, *de simpl. Medicament. Facult. L. IX.* nous apprend qu'il a éprouvé les vertus d'un *collier* fait de jaspe; dont l'efficacité avoit amené des pierres à la région de l'orifice de l'estomac, dans des désordres à cette partie. Les Auteurs d'entre nos modernes les plus fertiles en idées absurdes ont aussi attribué de grandes vertus aux *colliers* faits de différens matériaux, dans un grand nombre de maladies.

TORREFACTIO, la *torréfaction*, l'action de rôtir ou de griller des médicamens. En Métallurgie, c'est l'opération qui consiste à mettre au feu de la mine pour en détruire le soufre volatil, à l'effet d'en tirer plus aisément les métaux.

TORSIONES, *tranchées.*

TORTA, *pâté*, *tourte* ou *tarte.*

TORTIO, entorse aux jointures.

TORTUALIS FACIES, visage cadavéreux, ou face Hippocratique. Cœlius Aurelianus donne à cette sorte de visage, l'épithete de *mortuosa.*

TORTURA, spasme, distorsion, singulierement du visage & de la bouche. CASTELLI d'après *Valescus de Tarente.*

TORUSCULA, une goutte. RULAND.

TORYBETHRUM ou THORITHRON; nom qu'Oribase, *Collect. Medicin. L. II.* prend pour le *leontopetalon.*

TORYNE, τορύνη, sorte de manche ou spatule, avec quoi on remue quelque chose sur le feu, tandis qu'il cuit.

TORYNETOS, τορυνητὸς, terme dérivé du précédent. C'est une soupe ou panade, qu'on fait en mettant bouillir du pain, & remuant pendant qu'il cuit, avec une spatule, une cuillere ou quelque autre instrument semblable.

Cœlius Aurelianus, *Chron. Lib. I. cap.* 1. l'appelle *ex panis pulticula confectâ.*

TOS

TOSTIO. Voyez ci-dessus *Torrefactio*, qui signifie la même chose.

TOT

TOTA BONA. Voyez *Bonus Henricus.*

TOTANUS, nom d'un oiseau aquatique noir & blanc; dont parle Johnson, & de qui la graisse est, dit-on, anodyne ou résolutive.

TOTOCIFERA ARBOR *Orellanensium*, *indigenis ademanie totocke*, de Laet.

C'est un arbre gros & branchu dont les feuilles sont à peu près faites comme celles de l'orme. Il ne porte point de fleurs, mais une sorte de boutons de la même couleur que les feuilles, c'est-à dire, d'un verd foncé, qui croissent par dégrés & deviennent à la fin un fruit, quelquefois aussi gros que la main, presque rond, mais tant soit peu comprimé en-devant, d'une écorce ligneuse, dure & fort épaisse, strié & tubéreux en-dehors, & d'un brun foncé presque noir. Il est divisé par certains espaces en six régions, où sont contenues, huit, dix & quelquefois douze noix, fortement attachées les unes aux autres, & couvertes chacune d'une écorce ligneuse, dure & épaisse, de différentes formes, mais pour l'ordinaire triangulaires, convexes d'un côté, avec trois especes de rejettons, raboteuses & ridées, moins pourtant que l'écorce entiere, longues de trois pouces & larges d'un & demi, & d'une couleur roussâtre, & quelquefois brune ou cendrée. Le dedans est garni d'un noyau oblong semblable à une amande, couvert d'une peau rouge, & consistant en une chair blanche & solide, qui est aussi un peu huileuse; mais quant au gout ressemblant plutôt à une aveline qu'à une amande. On le peut néanmoins substituer aux amandes même dans les confections, comme le pratiquent les Européens. Les naturels du pays lui attribuent la faculté de provoquer à l'amour.

Les arbres qui portent ce fruit sont si hauts, & le fruit lui-même si lourd & si pesant, que les naturels du Pays n'osent pas entrer dans les bois quand le fruit est mûr, sans se mettre du moins la tête à l'abri par un fort bouclier, ou par quelque autre chose, qui les rassure contre la chûte de ce fruit, qui, sans ces précautions leur casseroit la tête, comme une pierre. RAY, *Hist. Plant.*

TOX

TOXICODENDRON, dérivé de τοξικὸν, poison, & de δένδρον, arbre.

Voici ses caracteres.

Ses feuilles viennent trois ensemble, comme celles du trefle. Le calyce est fort petit, dentelé, fendu en cinq & d'une seule piece; la fleur est en rose & pentapétale. L'ovaire au fond du calyce, se transforme en un fruit à peu près rond, sec, strié & rempli de semences plates.

Boerhaave parle de deux sortes de *toxicodendron*, qui sont:

1. *Toxicodendron, triphyllum, glabrum*, T. 611. *Edera trifolia Canadensis*, Corn. 96. *Vitis sylvestris trifolia*, Park. Theat. 1556. *Apocynum trifolium Indicum, vulgò epimedium*, Stap. in Theop. 364.
2. *Toxicodendron, triphyllum, folio sinuato pubescente*, T. 611. *Hederæ trifoliæ Canadensi affinis planta, peregrina, arbor venenata quorumdam*, H. R. Par. 84. *Arbor trifolia venenata Virginiana, folio hirsuto*, Raii Hist. 1799. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant.*

Cette espece differe de la *vitis Virginiana* par ses feuilles velues & leurs pédicules, leurs côtes & leurs fibres rouges. Ray, *Hist. Plant.*

Aux deux especes précédentes, Miller, dans son Dictionnaire des Jardiniers, ajoute cette troisieme.

Toxicodendron Carolinianum, foliis pinnatis, floribus minimis herbaceis, vulgò. Carline empoisonnée.

Cette plante est vénéneuse à un tel point, qu'on dit qu'elle tue toutes sortes d'animaux : c'est pourquoi les insectes n'en mangent point, & on n'en trouve jamais dessus. *Hist. des Pl. attribuée à Boerhaave.*

Le bois de ces arbres quand on le brûle donne une fumée dangereuse capable de tuer les animaux qui seroient renfermés dans la chambre où on le brûle. On en trouve un exemple dans les Transactions Philosophiques, rapporté par le Docteur Guillaume Sherard, qui le tenoit de M. Moore, qui le lui avoit écrit de la Nouvelle Angleterre; où on lit que quelques personnes qui avoient coupé de ce bois pour brûler perdirent en peu de tems l'usage de leurs membres, & devinrent stupides; ensorte que si un voisin ne fût venu par hasard ouvrir leur porte, il y a apparence qu'ils n'en seroient pas rechappés. Miller, *Dictionn.*

TOXICON, τοξικὸν, de τοξὸν; une fleche ou un arc; c'est l'espece particuliere de poison que les anciens employoient pour empoisonner leurs traits & leurs dards. Mais on s'en sert pour signifier toute sorte de poisons.

Toxicon est aussi une espece de labdanum qu'on trouve dans la Syrie & dans l'Afrique.

TRA

TRACHEA ARTERIA, la trachée-artere ou l'âpre artere. Voyez *Pulmones.*

TRACHELAGRA, la goute dans le cou.

TRACHELIUM, espece de *campanula.* Voyez ce dernier.

TRACHELO-MASTOIDÆUS, nom d'un muscle ainsi décrit par Douglas.

Il naît de l'apophyse transverse de la premiere & de la seconde vertebre du dos, & de la troisieme ou quatrieme du cou, en descendant, par autant de tendons menus, lesquels en s'unissant forment un petit ventre charnu épais, qui passe sous le splénius, & s'insere au milieu, du côté postérieur de l'apophyse mastoïde, par un tendon menu.

Son usage est d'assister le complexus.

Nota. Ce muscle reçoit souvent du très-long du dos une prolongation charnue à peu près ronde.

TRACHELOS, τραχηλὸς, le cou.

TRACHEOTOMIA, la Bronchotomie. Voyez *Angina.*

TRACHOMA, τραχῶμα, de τραχὺς rude, raboteux; âpreté ou rudesse des paupieres, surtout des parties internes.

Les paupieres sont sujettes à des gratelles qui different entre elles, par la largeur plus ou moins grande des ulceres prurigineux qui se forment autour de leurs bords, & par le plus ou moins de malignité de l'humeur qui les cause.

On connoît cette maladie par une pésanteur sur l'œil, par l'enflure des paupieres, accompagnée de cuissons & de demangeaisons incommodes, de rougeur aux angles des yeux, & même à la conjonctive. Il découle une humeur gluante des ulceres, mêlée de larmes cuisantes, & suivant qu'elle est plus ou moins épaisse, elle colle plus ou moins les paupieres pendant la nuit. Quelquefois elle n'occupe qu'une partie de la paupiere, & d'autrefois elle l'occupe toute entiere. Lorsque cette maladie a duré long-tems, principalement dans les vieillards, la paupiere inférieure grossit considérablement, & se renverse, ce qui fait paroître le cartilage comme un bourlet charnu.

La dartre qui s'attache aux paupieres, a beaucoup de rapport avec ces galles, excepté le bourlet. Ces signes sont presque semblables; & en renversant les paupieres, on voit qu'elles sont rouges en-dedans, & qu'il paroît des inégalités, semblables à ces petits grains que l'on trouve dans les figues.

Les causes de toutes ces maladies dépendent d'un sang chargé d'une humeur salée & mordicante, qu'il dépose sur les paupieres, lesquelles en sont plus ou moins affectées, suivant la malignité de l'humeur. Pour ce qui est de la cause prochaine, c'est le plus souvent l'ulcération des vaisseaux glanduleux qui fournissent la chassie sur le bord des paupieres, lesquels étant enfin ulcérés, laissent suinter une humeur épaisse, qui entretient & agrandit de plus en plus leur ulcération.

Quoique cete maladie soit difficile à surmonter, on trouvera cependant une guérison prompte dans des remedes qui adoucissent & temperent le mouvement du sang, pourvu que l'on joigne à leur usage celui des remedes suivans.

Pour guérir l'ulcération des paupieres, lorsque c'est la galle qui la cause, je me sers de la pierre infernale qui la cicatrise en peu de jours. On peut abbattre la violence du caustique aussi-tôt après qu'on l'a appliqué sur l'œil, en lavant la partie dans un verre d'eau tiede. On doit faire ensorte que la partie des paupieres qui a été touchée de la pierre infernale, ne porte point sur le globe de l'œil, que la douleur n'ait entierement cessé. On peut toucher la paupiere une ou deux fois par semaine, jusqu'à ce qu'on s'apperçoive que le caustique est inutile, & appliquer ensuite soir & matin sur la partie de la tuthie, réduite en poudre très-fine, pour cicatriser la plaie.

Je me sers, avant d'appliquer la pierre infernale, de l'eau suivante.

Prenez *foie d'antimoine, deux dragmes;*
tuthie préparée, demi-once;
camphre, demi-dragme;
clous de girofle, vingt grains.

Faites infuser ces drogues pendant huit jours,

dans de l'eau d'*eufraise,*
de fenouil,
de grande chelidoine, &
de rue,
} *de chaq. quatre onces.*

On mettra de cette eau trois fois le jour dans l'œil, en se servant, en même-tems, de la pommade suivante.

Prenez *de beure fondu purifié & lavé plusieurs fois dans l'eau rose & l'eau de plantain, une once;*
de tuthie préparée, une dragme.

Mêlez.

On en mettra, tous les soirs en se couchant, entre les paupieres, ensorte qu'il en passe une partie sur l'œil.

Ces sortes d'ulceres sont plus difficiles à guérir lorsqu'ils sont en-dedans des paupieres, que ceux qui sont accompagnés d'une chair fongueuse.

Quant aux dartres des paupieres, elles ne demandent pas des remedes si forts, parce qu'à peine les ulcéra-

tions qu'elles causent en-dedans de la paupiere, y paroissent.

Je me sers avec succès du remede suivant:

Prenez *sucre de saturne*, & *du sel ammoniac*, } *de chaq. quat. grains.*

Faites les dissoudre,

dans *de l'eau de rose*, & *de plantain*, } *de chaque, quatre onces.*

On en lave les yeux & les paupieres, quatre ou cinq fois par jour.

Ce remede appliqué avec l'usage des internes propres à corriger la disposition morbifique du sang, & à dissiper l'humeur acre, dont il est chargé, procure bientôt la guérison de cette maladie. S. Yves, *Traité des Maladies des yeux.*

TRACHOMATION, τραχωματικόν; est le nom d'un collyre décrit par Galien, *Meth. Medendi, Lib. XIV. cap.* 19.

TRACHSAT, le métal qui n'est point encore séparé de sa mine.

TRACHURUS, τράχουρος; nom d'un poisson dont il est parlé dans Aldrovandus.

TRAGACANTHA.

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont par paires, elles sont conjuguées, partagées par une côte roide & pointues par le bout. Leur cosse est bicapsulaire, partagée dans toute la longueur, & pleine de semences pointues, assez semblables à des haricots.

Boerhaave fait mention de quatre sortes de *tragacantha*, qui sont,

1. *Tragacantha*, Offic. C. B. P. 388. Boerh. Ind. A. 2. 53. *Tragacantha vera*, Park. Theat. 995. *Tragacantha Massiliensis*, J. B. 1. 407. Raii Hist. 1. 933. Tourn. Inst. 417. *Tragacantha, sive spina hirci*, Ger. 1147. Emac. 1328. *Astragalus aculeatus fruticosus Massiliensis Tragacantha dictus*, Pluk. Almag. 60. *Barbe-Renard*, ou *Epine de Bouc.*

La racine de la véritable *épine de bouc* est longue, épaisse, crochue, ligneuse & très-fibreuse. Elle pousse plusieurs branches posées près à près, d'où sortent un grand nombre de petites feuilles divisées par lobes; rondes, blanchâtres & cotoneuses, opposées deux à deux, terminées par une épine, qui, après que les feuilles sont tombées, ce qui arrive tous les ans, devient plus dure & plus roide; à mesure qu'il sort de nouvelles feuilles, les vieilles tiges se changent en épines. Les fleurs croissent aux extrémités des branches, elles sont blanches, faites comme celles du genêt, mais plus petites; il leur succede, dans leus pays natal, des gousses courtes & plates, qui renferment deux ou trois petites semences rondes.

Cette plante croît dans les Provinces méridionales de France & d'Italie: mais elle ne donne sa gomme que dans les pays Orientaux.

On tire de sa racine la gomme adraganth des boutiques; elle nous vient de Turquie, en morceaux de différentes grandeurs, entortillés comme des vers, quelquefois blancs, & quelquefois jaunâtres: mais on doit choisir les plus blancs & les plus transparens. Elle n'a presque ni odeur, ni gout, & elle se gonfle si considérablement, dans l'eau, qu'il n'en faut qu'un petit morceau pour faire une grande quantité de mucilage.

La gomme adraganth est d'une nature gluante, elle est bonne pour corriger l'acrimonie des humeurs, & par conséquent pectorale & propre pour la toux, l'enronement & les catarrhes; elle appaise l'ardeur & l'acreté de l'urine; & guérit les dyssenteries causées par des humeurs acres & corrosives, qui ulcerent les intestins. On l'emploie dans les collyres pour appaiser l'inflammation des yeux. Miller, *Bot. Off.*

La gomme adraganth possede une qualité emplastique très-propre pour boucher les pores, & émousser l'acrimonie des humeurs. On l'emploie dans les remedes ophthalmiques, aussi-bien que pour la toux, l'enrouement, la perte de la voix & les catarrhes; on en fait des éclegmes avec du miel, ou bien on la fait fondre dans la bouche. Pour les douleurs des reins, & les ulcérations de la vessie, on en fait macérer un gros dans du *passum*, & on le prend avec de la corne de cerf calcinée & lavée, & quelque peu d'alun de plume. Dioscoride, *Lib. III. cap.* 23.

On l'emploie efficacement, dit Schroder, dans les lavemens pour la dyssenterie; étant dissoute dans du lait, ou de l'eau-rose, elle dissipe la rougeur & les fluxions qui tombent sur les yeux, aussi-bien que la rudesse des paupieres. Dissoute dans l'eau chaude, elle compose un mucilage convenable pour la formation des trochisques & autres remedes semblables.

Elle est humectante, adoucissante, emplastique, incrassante, & bonne pour corriger l'acrimonie des humeurs; & par-là d'une efficacité admirable pour l'enrouement, le crachement de sang, la rudesse de la trachée-artere & la strangurie. Dale.

Cette plante est appellée *tragacantha*, de τράγος, (*tragus*) & ἄκανθα (*acantha*) épine, comme qui diroit *épine de bouc*, à cause que sa gousse ressemble à la barbe de cet animal.

La gomme adraganth est un remede aussi doux qu'efficace, dans toutes les maladies accompagnées de la rupture des vaisseaux capillaires, soit qu'elles proviennent de leur foiblesse naturelle, ou de l'acrimonie des humeurs. Etant prise à la dose de quatre ou six grains dans du lait ou de l'eau, elle est efficace pour le pissement de sang; pour les inflammations & les aspérités des yeux, on en délaye deux grains dans de l'eau-rose. Elle est adoucissante, propre pour épaissir la lymphe & diminuer son acrimonie, & de-là vient qu'on l'emploie pour l'enrouement & la toux qui est causée par le rhume, pour la strangurie, l'acrimonie & l'ardeur d'urine; la décoction de ses feuilles possede une qualité corroborative. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

2. *Tragacantha, foliis incanis, minoribus, minusque villosis.*
3. *Tragacantha, humilis, Balearica, foliis parvis, vix incanis, flore albo*, Salvador.
4. *Tragacantha, foliis minimis viridibus.* Boerhaave, *Ind. Alt. Plant. Vol. II.*

Dale ajoute aux especes qu'on vient de décrire, celle qui suit:

Poterium, Offic. *Spina hirci minor*, Ger. 1147. Emac. 1328. *Tragacantha altera, seu minor, poterion forte Dioscoridis*, Park. Theat. 996. *Tragacantha altera Poterium forte Clusio*, J. B. 1. 408 Tourn. Inst. 417. Raii Hist. 933. *Tragacantha affinis lanuginosa sive Poterium*, C. B. P. 388.

Elle croît dans le Royaume de Grenade, & elle fleurit en

Eté. Sa racine, qui est d'usage en Medecine, étant pilée & appliquée sur la partie, conglutine les plaies dans lesquelles les nerfs ont été divisés; sa décoction est aussi fort efficace dans les affections des nerfs. Dioscoride, *Lib. III. cap.* 17.

TRAGANOS; nom de l'*Ephedra, maritima, major.*

TRAGASIUS, τραγάσιος; épithete d'une espece de sel qu'on tire d'une certaine eau cronpissante, & qui differe peu du sel marin. Galien, *de Simpl. Facult. Lib. XV.*

TRAGEA, est une espéce de poudre préparée avec du sucre, qu'on applique extérieurement sur le corps, comme sur la région de l'estomac; qu'on fait infuser dans du vin, ou qu'on réduit en forme d'électuaire. Schroder décrit plusieurs poudres sous ce nom, *Lib. II. cap.* 77.

TRAGELAPHAS; est un animal qui tient du bouc & du cerf. Il en est parlé dans Aldrovandus.

TRAGEMA; le même que *Tragea.*

TRAGI, TRASI, ou TRASSI; noms du *Cyperus, rotundus, esculentus, angustifolius.*

TRAGIA.

Voici ses caracteres.

Sa fleur est faite en forme d'entonnoir, & composée d'une seule feuille divisée, pour l'ordinaire, en trois segmens & stérile; les embryons sont placés à quelque distance les uns des autres sur la même plante, qui deviennent ensuite un fruit à trois loges, dans chacune desquelles est une semence sphérique.

Miller en compte deux especes.

1. *Tragia alia scandens, urticæ folio*, Plum. Nov. Gen.
2. *Tragia scandens, longo Betonicæ folio*, Plum. Nov. Gen.

Ces plantes ont été découvertes, dans l'Amérique, par le Pere Plumier, qui leur a donné ce nom en l'honneur de Jérôme Bock, fameux Botaniste, communément appellé Tragus.

La premiere espece est fort commune dans les fondrieres de la Jamaïque, & dans les autres contrées de l'Amérique; elle s'attache à toutes les plantes & à tous les arbres qu'elle rencontre; elle croît à la hauteur de sept ou huit piés, & pousse des tiges fortes & ligneuses. Ses feuilles ressemblent à celles de l'ortie ordinaire, & toute la plante est couverte de piquans qui la rendent très-difficile à manier.

La seconde espece a été découverte à Campeche par le Docteur Houstoun, & c'est de lui que nous tenons ses semences. Miller, *Dictionn.*

TRAGIUM.

Dioscoride fait mention de deux especes de *tragium*; mais ce qu'il en dit est si obscur, que les Botanistes ont été partagés de sentiment au sujet de la premiere, dont ils donnent le nom à plusieurs plantes. Gesner veut que ce soit le *polygonum bacciferum*; Dodonée dans son *Historia Gallica*, l'*Atriplex olida*, qu'il appelle *tragium Germanicum*; Péna & Bellus la prennent pour l'*Androsæmum fœtidum*, que Bellonius appelle *tragium Creticum*. Lobel assure que le *tragium* de Dioscoride est notre *fraxinella*, & j'ai d'autant moins de peine à le croire, qoe cette plante est, la seule de toutes celles, dont on vient de parler, qui ressemble au lentisque par sa semence, sa feuille & ses branches, excepté qu'elle est plus petite.

Rauwolfius fait de l'autre *tragium* une espece de *stœchas*, dont on peut voir la description ci-dessous.

TRAGIUM ALTERUM, Offic. *Tragium alterum Dioscoridis quibusdam, foliis trichomanis*, J. B. 3. 279. *Stœchadi serratæ Affinis*, C. B. P. 216. Raii Hist. 1.514. *Secudus, vel sucudus Avicennæ*, Ranwolf. *faux Dictame.*

Dioscoride le décrit avec les feuilles du *scolopendrium*, & la racine du raifort sauvage. Ses feuilles ont une odeur de bouc en Automne, & c'est ce qui lui a fait donner le nom de *tragium.*

Il croît sur les montagnes & les précipices; & Ranwolf l'a trouvé aux environs d'Alep, surtout dans les lieux humides.

Ses feuilles & sa racine sont d'usages; Discoride assure que les premieres sont bonnes pour la dyssenterie, soit qu'elles soient cuites on crues.

TRAGOCEROS; Brunfelsius nous apprend que c'est l'anemone, & que Dioscoride donne ce nom au *tragium alterum*, aussi-bien qu'à l'aloès. Mais il faut qu'il se trompe ou que sa citation soit fausse; car je n'ai jamais pu trouver le passage.

TRAGOPOGON, *Barbe de bouc.*

Voici ses caracteres:

Ils sont absolument les mêmes que ceux de la scorzonere, excepté que le calyce est oblong sans écailles, & que ses segmens débordent les fleurs qu'ils environnent en forme d'étoile; les fleurons se roulent & se déployent d'eux mêmes au soleil.

Boerhaave compte neuf especes de *tragopogon.*

Savoir;

1. *Tragopogon, alter, gramineo, folio, suaverubens*, Col. 1. 232. Descr. 231. Ic.
2. *Tragopogon, flore ob sole purpureo*, Flor. 2. 20. *An. Tragopogon, porri folio, dilutè ianthino flore*, H R. P. 2.
3. *Tragopogon, pratense, luteum, minus*, M. H. R. Blæs.
4. *Tragopogon, pratense, luteum, majus*, C. B. P. 274. Tourn. Inst. 477. Boerh. Ind. A. 90. *Tragopogon*, Offic. Park. Parad. 514. *Tragopogon luteum*, Ger. 595. Emac. 735. Raii Hist. 1. 252. Synop. 76. *Tragopogon flore luteo*, J. B. 2. 1058. *Barbe de Bouc.*

Cette plante croît dans les prairies & les pâturages, & fleurit au mois de Juin & de Juillet.

Ses racines sont extremement nourrissantes, & bonnes par conséquent pour les personnes qui tombent en consomption. Elles passent aussi pour guérir les maux de poitrine, la toux, la difficulté de respirer & la pleurésie; effets que C. Hoffman ne sait comment expliquer, à cause qu'elles sont douces. On les estime aussi fort bonnes pour la strangurie & pour chasser le calcul; ce qui a fait donner à cette plante le nom de *sassifica* par les Italiens, comme qui diroit *saxifraga*. On l'applique encore avec succès sur les plaies. Le suc exprimé de la racine, de même que l'eau qu'on en tire par la distilation, produisent les mêmes effets. Ray, *Hist. Plant.*

Cette plante croît dans les prairies & les lieux humides. Sa racine est aussi douce que le lait, & extremement nourrissante; elle lâche le ventre, elle purifie le sang, elle adoucit l'acreté des humeurs, elle augmente le lait, elle provoque l'urine, elle chasse la gravelle, elle est bonne aussi pour les oppressions de la poitrine & des poumons, pour la toux, la consomption & les points de côté.

Quelques personnes prescrivent sa racine, & le sirop que l'on prépare avec son suc, dans les consomptions causées par des ulceres aux poumons. Son suc exprimé guérit les plaies récentes. Son eau est estimée ex-

cellente pour arrêter le crachement de sang. Zorn. *Botanologia.*

On l'estime bonne pour les ardeurs & les douleurs lancinantes de l'estomac & de la poitrine. Dale.

5. *Tragopogon, luteum, foliis gramineis, caule purpurascente*, Rand.
6. *Tragopogon, purpuro-cæruleum, crocifolium*, C. B. P. 275. M. H. 3. 80. 8.
7. *Tragopogon, coronopi folio*, C. B. P. 274.
8. *Tragopogon, purpuro-cæruleum, porri folio, quod artifi vulgo*, C. B. P. 274. *Barbula hirci, purpura cærulea*, Tab. Ic. 599. *Gerontopogon, sive sassifica Italorum*, Lugd. 1079.
9. *Tragopogon, caule circa caput tumido*, Vaill. Boerh. *Ind. alt. Plant. Vol. I.*

Tragopogon vient de τράγος, (*tragos*,) bouc, & πώγων, (*pogon*) barbe, comme qui diroit *barbe de bouc*, à cause que les aigrettes des semences de cette plante, sortant de leurs calyces, forment une brosse semblable à la *barbe d'un bouc*.

Elle possede les mêmes vertus que la scorsonere, mais dans un moindre degré; elle est fort nourrissante, & propre par conséquent pour les divers usages de la cuisine. Elle est estimée spécifique pour la pleurésie & le calcul des reins & de la vessie; elle ouvre & ramollit les passages, & agit sur eux par sa qualité adoucissante; elle est aussi fort bonne pour cuire le phlegme, & par là d'une utilité admirable dans l'asthme & la disnée. *Histoire des Plant. attr. à Boerh.*

Tragopogon Hispanicus, nom de la *Scorzonera, latifolia, sinuata.*

Tragopogon, laciniatum; nom de la *Scorzonera, laciniatis foliis.*

TRAGOPYRUM; le même que *Fagopyrum.*

TRAGORCHIS. Voyez *Orchis.*

TRAGORIGANUM, Offic. *Tragoriganum Creticum*, C. B. P. 223. Park. Theat. 16. Raii Hist. 1. 523. *Tragoriganum Cretense*, Ger. Emac. 668. *Tragoriganum quibusdam nigrius, folio duro, flore purpureo*, J. B. 3. 261.

Cette plante croît dans l'Isle de Crete ou de Candie, & fleurit au mois de Mars.

Elle possede une qualité chaude & acrimonieuse, & elle sert aux mêmes usages que le thym, la sarriette, l'hysope & autres plantes semblables, c'est-à-dire, pour les affections du poumon, comme la toux & autres maladies pareilles; pour provoquer l'urine & les regles, pour les crudités de l'estomac, les rapports acides & autres affections de cette partie.

Tragoriganum alterum, Offic. *Tragoriganum Clusii*; Ger. 543. Emac. 668. *Tragoriganum Hispanicum*, Park. Theat. 16. *Tragoriganum angustifolium*, C.B.P. 223. Raii Hist. 1. 523. *Tragoriganum tenuioribus foliis, flore candido*, J. B. 3. 261.

Cette plante croît dans le Royaume de Valence en Espagne, & elle fleurit dans le mois de Mars. Elle est d'usage en Medecine, & possede les mêmes vertus que la précédente.

On donne aussi le nom de *tragoriganum* à plusieurs especes de *satureia*. Voyez ce mot.

TRAGOSELINUM, *boucage.*

Voici ses caracteres:

Sa racine est la même que celle du chou; elle possede dans quelques plantes une qualité acrimonieuse: ses feuilles sont ailées comme celles de la *pimpinella sanguisorba*: les pétales des fleurs sont déconpés en deux parties, & inégaux dans plusieurs plantes; & ses semences oblongues, arondies & canelées.

Boerhaave compte neuf especes de *Tragoselinum*; savoir,

1. *Tragoselinum majus, umbella candida*, Tourn. 309. Boerh. Ind. A. 54. *Pimpinella saxifraga*, Offic. Ger. 887. Emac. 1044. Raii Hist. 1. 445. Synop. 3. 213. *Pimpinella saxifraga, majus, umbella candida*, C.B.P. 109. *Saxifraga hircina, major*, Park. Theat. 947. J. B. 3. 109.

La racine de cette plante est aussi grosse que la tête d'un homme; & pousse plusieurs branches qui pénetrent fort avant dans la terre, de couleur blanchâtre, & d'un gout chaud & acrimonieux, d'où naissent plusieurs feuilles ailées, divisées en six ou huit lobes, opposées & terminées par une seule feuille; elles sont qnelque peu dures au toucher, plus larges & plus étroites, & plus profondément dentelées que celle de la pimprenelle ordinaire. Les tiges croissent à la hauteur d'environ trois piés; elles sont noueuses & pleines de branches cou ertes de feuilles plus étroites; leurs extrémités soutiennent des ombelles de petites fleurs blanches, auxquelles il succede de petites semences noires foncées, & canelées. Elle croît dans divers endroits d'Angleterre, surtout de la Province de Kent, mais plus rarement aux environs des Villes; ce qui fait que les Herbiers ne vendent que les racines de la petite espece; ou la *Pimpinella saxifraga, minor, foliis sanguisorbæ*; Raii Synop. qui croît dans les lieux graveleux; & qui est beaucoup plus petite, & pousse des feuilles moins grandes & plus arrondies. On se sert aussi dans la composition du sirop *de Althæa* de la pimprenelle ordinaire, ou de celle dont nous parlons, aussi-bien que de la saxifrage des prés à sa place.

Les racines de la *boucage* sont chaudes, seches, carminatives, & bonnes pour chasser les vents; elles guérissent la colique & la foiblesse d'estomac; elles sont aussi diurétiques. & on les emploie pour le calcul, la gravelle & le scorbut: elles entrent dans la composition de la *poudre d'arum composée.* Miller, *Bot. Off.*

2. *Tragoselinum, majus, umbella rubente*, T. 309. *Pimpinella saxifraga, major, umbella rubente*, C. B. P. 159.
3. *Tragoselinum, alterum, majus*, Tourn. Inst. 309. Boerh. Ind. A. 54. *Pimpinella, saxifraga, minor*, Offic. *Pimpinella saxifraga, minor, foliis sanguisorbæ*, Raii Hist. 1. 445. Synop. 3. 213. *Pimpinella saxifraga, major, altera*, C. B. P. 159. *Pimpinella saxifraga major nostras*, Park. Theat. 946. *Saxifraga hircina, minor, foliis sanguisorbæ*, J. B. 3. 111.

Elle croît dans les pâturages secs, & elle fleurit dans le mois de Juin. Elle possede les mêmes vertus que le *tragoselinum, majus, umbella candida*; & l'on peut s'en servir à son défaut.

4. *Tragoselinum, minus*, T. 309. *Pimpinella, saxifraga, minor*, C.B.P. 160. *Saxifraga, hircina, minima, pimpinella crispa Tragi*; J. B. 3. 2. 113. *Saxifraga parva*; Dod. p. 315.

Tragus assure que cette plante est excellente pour briser & chasser le calcnl, étant d'une nature plus chaude que toutes les autres especes d'*apium*. Sa racine desséchée tient lieu de poivre; car elle en a le gout & la force, si bien qu'on pourroit lui donner le nom de *Poivre d'Allemagne.* L'expérience m'a même appris qu'elle est beaucoup plus saine que le poivre. Ses feuilles, sa racine & ses semences ont les mêmes vertus que le persil;

(*petroselinum* :) mais elles appaisent plus efficacement les douleurs. On peut préparer avec ses racines des trochisques excellens pour échauffer l'estomac, & évacuer les humeurs grossieres & visqueuses, dont il est surchargé.

Cette racine, soit qu'on la prenne en forme de poudre, de potion ou d'éclegme, est efficace pour résister au poison, pour appaiser les coliques; pour chasser le calcul des reins, & pour exciter l'urine & les regles. Sa semence & son eau distilée, produisent les mêmes effets : mais cette derniere efface encore les taches du visage & endurcit la peau. La chaleur & l'acrimonie qu'elle possede donnent lieu de douter qu'elle soit vulnéraire; il se peut faire cependant qu'elle soit bonne pour guérir les ulceres putrides. Sa racine, suivant Fuchsius, est d'une efficacité extraordinaire pour prévenir & guérir la peste, aussi-bien que les autres maladies contagieuses; & il la prescrit avec du vinaigre dans ces sortes d'occasions. Quelques personnes font grand cas de l'électuaire qu'on prépare avec sa racine pilée menu, & du sucre rosat, dans la phthisie : mais J. Bauhin a peine à croire qu'une plante aussi chaude & aussi acrimonieuse puisse convenir à ceux qui en sont attaqués. D'autres la prescrivent pour la colique : mais j'ignore si c'est avec succès. On l'employe extérieurement en forme de véficatoire pour appaiser le mal de dents, en évacuant le phlegme; pour mûrir les bubons & les cancers, pour augmenter le lait & pour quelques autres usages.

5. *Tragoselinum, majus, degener; umbella alba. Pimpinella, saxifraga, major, degener, seu foliis longius dissectis*, M. H. 3. 284.
6. *Tragoselinum, quæ pimpinella. saxifraga, minor, crispa*, M. U. Ic. T. 5.
7. *Tragoselinum, parvum, folio Apii; umbella alba.*
8. *Tragoselinum, folio Apii, minimum.*
9. *Tragoselinum, perenne, folio Apii, majus.* BOERH. *Ind. alt Plant.* Vol. I.

Tragoselinum vient de τράγος, (*tragos*) *bouc*, & σέλινον, (*selinon*) *apium*, *petroselinum*, parce que les feuilles de la petite espece de *boucage* ressemblent à celles du persil, & que les boucs en mangent. Le nom de *saxifrage* lui a été donné, à cause qu'elle croît parmi les rochers. D'autres disent qne c'est à cause qu'elle brise le calcul : mais cette opinion est mal fondée; car les plantes qui naissent parmi les rochers, possedent une qualité acre & aromatique.

Elle n'est presque d'aucun usage dans la Medecine. On donne aux trois premieres especes le nom de *poivre*, parce qu'elles brûlent la bouche, aussi sont-elles propres dans les cas où il est besoin de substances chaudes, par exemple, dans l'hydropisie aqueuse. La seconde espece opere avec force, & peut servir avec succès pour chasser le calcul; mais non pas dans toutes sortes d'occasions. En un mot, cette plante est apéritive, emménagogne, diurétique & diaphorétique. La quatrieme espece est beaucoup plus acrimonieuse que le poivre, aussi en porte-t'elle le nom. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

TRAGUS, τράγος, (*hircus*, *bouc*,) est un mot Grec par lequel on désigne cette affection qui fait grossir la voix à la jeunesse vers l'âge de quatorze ans, qui est le tems où le visage & le pubis commencent à se convrir de poil, que l'on se sent une inclination pour les femmes, & que les testicules se tuméfient, de même que dans le bouc, *tragos*, d'où cette maladie a pris son nom; car cette enflure est surtout remarquable dans le tems que cet animal est en rut. Hippocrate se sert du mot *tragos*, plutôt pour désigner cette tuméfaction des testicules, que l'artération de la voix dont on vient de parler.

Voici la maniere dont il s'exprime, *VI. Epidem. sect.* 4. *Aph.* 28.

Τράγος ὁκότερος ἂν φανῇ ἔξω ὄρχις δεξιὸς, ἄρσεν εἰ δὲ εὐώνυμος, « θῆλυ : Cette tuméfaction du testicule, *tragos*, désigne « un mâle, si elle est du côté droit, & nne femelle, si elle « est du côté ganche. » Il veut qu'on observe de qnel côté est l'enflure, & il donne à cette affection le nom de τράγος.

Galien a égard à ce passage, lorsqu'il dit :

ὥστω δὲ καὶ τῶν ὀρχέων, &c. « De même, lorsque le testi- « cule droit est plus enflé que le gauche dans le *tragus*, « (πρῶτος μὲν ἐν τῷ τραγᾷν διαφυσηθεὶς) on doit engendrer « des mâles : mais il arrive tour le contraire lorsque « l'enflure affecte le gauche. Le verbe τράγον paroît « marquer ici le gonflement des testicules auquel les « animaux sont sujets la premiere fois qu'ils commen- « cent à sentir les aiguillons de l'amour. »

Ce même Auteur, *Lib. XIV. de Usu Partium*, s'exprime en ces termes.

Ὁ δὲ ὄρχις ὁ δεξιὸς ὅταν ἀσθενέστερος ἀπεργασθῇ θάτερε, &c. « Lorsque le testicule droit est d'une construction plus « foible que le gauche, ce dernier est affecté de ce « qu'on appelle *tragus*, d'où l'on peut conjecturer que « l'animal engendrera des femelles; comme, au con- « traire, si le testicule gauche reste dans son état na- « turel, & que le droit s'enfle de même qu'il arrive « au bouc (*tragus*) c'est une preuve qu'il aura des « mâles. »

Néantmoins Galien, dans son Commentaire sur ce passage du sixieme Livre des Epidémiques que nous avons cité, paroît joindre dans la phrase ἐν τῷ τραγᾷν les deux affections dont on a parlé, savoir, l'altération de la voix & le gonflement des testicules, car voici comme il s'exprime.

οὕτως ἂν κἀκεῖνα πρὸς Ἱπποκράτους ἐλέγετο, τράγος ὁπότερον ἂν φανῇ ἔξω, &c. « Hippocrate dit à ce sujet : on doit ob- « server quel est celui des testicules qui est enflé, car « l'on a des mâles ou des femelles, selon que l'enflure « affecte le droit ou le gauche. Car lorsque la verge « commence à se roidir, & la voix à s'altérer, ce qui « est une affection à laquelle on donne le nom de *tra-* « *gus*, (τοῦτο γάρ τὸ τραγᾷν ἐστὶ) Hippocrate veut « qu'on observe laquelle de ces parties est la plus ro- « buste, car celle qui s'enfle la premiere par la quan- « tité de matiere qui y afflue, l'est certainement beau- « coup plus que celle qui reste dans son état natu- « rel. »

Et de-là vient, je crois, qu'Alexand. Aphrodis. dans ses *Questions naturelles*, exprime cette altération de la voix, non point par les verbes τραγᾷν ou τραγίζειν, mais par βράγχει τραγᾷν, pour désigner la rudesse de la voix causée par cette altération.

Hippocrate, *VI. Epid. Sect.* 3. *Aph.* 18. emploie le verbe τραγίζειν, qui est dérivé de τράγος, pour exprimer l'âge où l'on commence à user des femmes, car dans ce tems-là la voix devient plns rude, plus inégale & plus rauque, & l'on est snjet à des saignemens de nez, à cause que la chaleur du sang augmente. Tels sont les symptomes qui affectent ceux qui, pour me servir de l'expression d'Hippocrate, *III. Aph.* 27. πρὸς τὴν ἥβην προσάγουσι, sont parvenus à l'âge de puberté; ou, suivant Alexand. Aphrod. *Lib. I. quæst.* 123. qui ont atteint l'âge de quatorze ans.

Quelques-uns veulent qn'Hippocrate se serve des mots τράγος & τραγίζειν pour désigner un jeune homme qui a usé des femmes, & qui par sa lasciveté aussi-bien que par l'odeur qui s'exhale de son corps, & que les Latins appellent *hircum olere*, ressemble au *bouc*. Ces sortes de jeunes gens étoient appellés par les anciens *hircosi* & *hirquitalli*, & l'acte dont il s'agit *hirquitallire*, ce qui exprime le Grec τραγίζειν. *Hirquitalli*, dans

Festus, sont ceux qui approchent de l'âge de puberté; & ce nom, à ce qu'il dit, leur a été donné, à cause de leur lasciveté, qui tient de celle du *bouc*. De-là vient qu'on se sert aussi du mot τράγος pour exprimer cette odeur désagréable des aisselles, à laquelle nous donnons le nom de gousset, & dont Horace a dit :

——— *Gravis hirsutis cubat hircus in alis.*

Τράγος est aussi une espece d'aliment préparé avec de l'épeautre (ζεα) suivant Galien, *Comm. I. in Lib. de Rat. Vict. in Morb. Acut.* ou avec de l'*olyra*, *Lib. de Alim. Fac.* que Pline, *Lib. XVIII. cap.* 10. appelle *tragum*.

Τράγος est mis aussi au nombre des grains & des légumes.

Τράγος est aussi une maladie à laquelle les vignes sont sujettes, & qui fait qu'elles portent moins de fruit que de feuilles, comme il paroît par Aristote, *Lib. V. c.* 18. *de Gen. Animal.* & par Theophraste, *de Caus. Pl. Lib. V. cap.* 10. 13.

Tragus, nom de l'*Ephedra, maritima, major*, & de l'*Ephedra, maritima, minor*.

Tragus, en termes d'Anatomie, est une partie de l'oreille externe. Voyez *Auris*.

TRAGUS SPINOSUS, nom du *Kali, spinosum, foliis longioribus & angustioribus*.

TRAMIS, τράμις, est traduit par ὄῤῥος, (*orrhus*) appellé ἱππόπουρις, (*hippopuris*) c'est-à-dire, la ligne qui partage le scrotum en deux, & s'étend le long du périnée (*taurus*) jusqu'à l'anus. Mais Ruffus Ephesius décrivant les parties naturelles de l'homme, appelle celle qui pend, pour me servir de ses termes, καυλὸς & σῶμα, & celle qui est fixe ὑπόστημα & κύστεως τράχηλος, le cou de la vessie, & la ligne qui la traverse τράμις; au lieu que d'autres, à ce qu'il dit, la désignent par le nom d'ὄῤῥος. Hesychius veut que τράμις désigne l'ouverture du fondement; & en effet ce mot, dans Aristophane signifie τὸ τρῆμα τῆς ἕδρας, l'ouverture de l'anus, c'est-à-dire, le podex ou le sphincter, σφιγκτὴρ, suivant Lysimachus, ainsi qu'Erotien nous l'apprend. Pollux dit que la ligne qui traverse le *scrotum* par le milieu en forme de couture, & la partie nommée *taurus*, ταῦρος, est appellée περίναιον, (*perinaum*) τράμις, (*tramis*) & ὄῤῥος, (*orrhus*.)

TRANSFUSIO, *transfusion*.

On peut mettre la *transfusion* & l'infusion au nombre des opérations qui appartiennent à la Chirurgie, puisqu'elles consistent toutes deux dans l'ouverture de la veine de même que la saignée. L'infusion consiste à injecter des remedes dans le sang; & la *transfusion* à faire passer le sang d'une personne ou d'un animal dans les veines d'une autre.

Ces opérations sont beaucoup moins pratiquées aujourd'hui qu'elles ne l'ont été depuis 1660. jusqu'en 1680. & voici les raisons qui y ont donné lieu.

C'est le sentiment de beaucoup de Medecins, que les maladies tirent presque toutes leur origine du vice du sang; quelques personnes crurent que la maniere la plus sûre & la plus facile de le corriger étoit d'y injecter des médicamens, ou de faire passer par le moyen de la *transfusion* le sang d'une personne ou d'un animal qui se porte bien dans les veines du malade. Car les remedes que l'on prend par la bouche changent non-seulement de nature dans l'estomac & les intestins, mais perdent encore une partie de leur force avant que d'avoir pu se mêler avec la masse du sang. Il y a aussi des cas où l'on ne sauroit avaler aucun remede, comme dans l'apoplexie & l'esquinancie, à quoi l'on remédie par le moyen de l'infusion. Ces Medecins penserent qu'une pareille méthode ne pouvoit manquer de guérir les maladies invétérées qui proviennent de la lepre, de la goute, de l'épilepsie, de l'apoplexie, de la consomption, de la vérole, du scorbut, des fievres malignes & opiniâtres; & des hémorrhagies excessives, & qu'elle pouvoit même rajeunir le corps & rétablir les tempéramens les plus délabrés. Mais malgré le succès qu'on se promettoit de ce remede, l'épreuve qu'on en fit sur divers malades eut des suites extremement funestes; car la plûpart devinrent stupides, foux, furieux, mélancoliques, ou moururent subitement, ce qui obligea le Parlement de Paris à défendre sous de rigoureuses peines de pratiquer ces sortes d'opérations.

Voici la maniere dont se fait l'infusion.

On ouvre pour l'ordinaire la veine du bras de même que dans la saignée, & l'on y injecte le remede avec une seringue ou une vessie armée d'une cannule, comme on voit dans la *Pl. XII. Vol. I. Fig.* 10. qu'on dirige vers le cœur pour que le remede y arrive plutôt, après quoi l'on bande la plaie à l'ordinaire. Je ne déciderai point si cette opération est aussi condamnable qu'on le prétend, ou, si l'on peut, l'employer avec succès dans l'apoplexie ou l'esquinancie pour injecter du lait chaud ou du bouillon dans les veines d'un malade, puisque ce n'est qu'à l'expérience seule qu'on peut s'en rapporter. Purman, *Chirurg. Part. III. chap.* 31. assure qu'il a non-seulement rendu la santé à plusieurs malades par ce moyen, mais qu'il s'est encore délivré d'une gale & d'une fievre très-opiniâtre.

La *transfusion* se fait comme il suit.

On ouvre une des veines du bras du malade, ainsi qu'on le voit dans la *Figure* 13. *Planche I. Volume II.* ou une de celles de la main, comme dans la *Figure* 12. *Planche XII. Volume I.* & l'on y introduit un tuyau d'argent, de cuivre ou d'ivoire, en observant que son extrémité soit tournée vers le cœur : on pratique la même chose sur la personne saine, mais de façon que le bout du tuyau qui entre dans la veine soit tourné vers la partie inférieure du vaisseau, on introduit le plus petit tuyau dans le plus grand, & l'on tire autant de sang de la personne saine qu'on juge à propos d'en faire entrer dans la veine de celle qui est malade, après quoi l'on panse la plaie. Que si le malade ne guérit pas, on réitere l'opération au bout de quelque tems. Mais avant que de pratiquer cette *transfusion* il faut avoir soin de tirer quelques palettes de sang au malade, pour que celui qu'on introduit ait la liberté de circuler. Quelquefois on saigne le malade des deux bras, afin qu'il sorte autant de sang vicié d'un côté qu'il en entre de l'autre. On peut consulter sur cette opération Lamsweerde dans ses Notes sur Scultet, & Junken dans sa *Chirurgia Germanica*, p. 487. Supposé qu'on veuille faire passer le sang d'un animal, d'un veau, par exemple, ou d'une brebis, dans les veines d'un malade, on ouvrira une des veines ou des arteres du cou, de la jambe ou de la cuisse de l'animal, & l'on se conduira pour tout le reste de la même maniere à peu près que ci-devant. Voyez *Figure* 13. & Lamsweerde, *in Append. ad Sculteti Armament. Chirurg.* & Purman, *Chirurg. Part. III. cap.* 31. Comme on s'est apperçu que les tuyaux de métal & d'ivoire blessent quelquefois les malades, on en a inventé de plus flexibles faits de l'artere carotide, ou de l'uretere d'un bœuf, d'un veau ou d'une brebis, ou de la trachée-artere d'une poule, que l'on place entre les deux dont on a parlé, au moyen de quoi on évite la douleur & l'incommodité dont la *transfusion* pourroit être suivie.

Le Docteur Lower dans son Traité *de Corde*, dispute à Dionis la gloire de cette invention, qu'il s'attribue

dans une de ses Lettres. Ce dernier en fit plusieurs épreuves à Paris, mais elles n'eurent point le succès qu'il s'en étoit promis. Sturmius, fameux Mathématicien d'Altorf, & Vebrios, Professeur à Francfort, l'attribuent à Manrice Hoffman, Medecin à Altorf. Mnys prétend cependant que Libavius l'a décrite fort au long en 1615. mais sans indiquer l'onvrage. On attribue généralement cette découverte à un fameux Medecin Anglois nommé Wren: mais je crois que cette méthode a été décrite avant lui par Major, Professeur en Medecine à Kiel, dans un Traité qu'il publia en 1664. car on n'en avoit point entendu parler jusqu'alors en Allemagne. Ceux qui voudront s'instruire plus à fond sur ce sujet peuvent consulter Major, *Lib. de Chirurgia infusoria*; Etmuller, *Disputat. de eod.* Eltshozius, *Clysmat. nov.* & Purman, *Chirurgia.* Les Auteurs qui ont le mieux écrit sur la *transfusion* du sang sont Lower, *de Corde*, Santinelli, *in Confusione transfusionis*, Manfredus, *de Sanguinis transfusione*, Sturmius, *in Philosophia eclect. Diss. X.* Mercklin, *de Ortu & occasu transfusionis sanguinis*, & Lamsweerde, *in Appendice ad Scultetum, pag.* 29. On peut voir plusieurs exemples de l'usage de la transfusion dans des cas désespérés dans les *Mélanges des Curieux de la nature, Ann. IX. & X.* HEISTER, *Chirurg.*

TRANSLATIO. Voyez *Metastasis.*

TRANSPIRATIO, *transpiration* ou *perspiration.* Voy. *Cutis* & *Perspiratio.*

TRANSPLANTATIO, *transplantation.* Paracelse, dans plusieurs endroits de ses Ouvrages fait mention d'une méthode de guérir les maladies qu'il recommande beaucoup. Elle consiste à faire passer une maladie d'un sujet à un autre, soit végétal, soit animal. C'est une rêverie digne de Paracelse qui ne mérite point qu'on s'y arrête.

TRANSVERSALES MUSCULI, *Muscles transversaires* ou *transverses.* On donne ce nom à plusieurs muscles du corps humain.

Tels sont les

TRANSVERSALES ABDOMINIS, les *transverses de l'abdomen.* Voyez *Abdomen.*

TRANSVERSALIS ANTICUS PRIMUS, le *premier transversaire antérieur.*

C'est un muscle tout charnu, médiocrement gros, large environ d'un travers de doigt, situé entre la base de l'os occipital & l'apophyse transverse de la premiere vertebre. Il est attaché par nn bout à la partie antérieure de cette apophyse. De-là il monte un peu obliquement, & s'attache à une empreinte particuliere entre le condyle de l'occiput & l'apophyse mastoïde du même côté, derriere l'apophyse styloïde, & sous le bord de la fossette jugulaire.

Pour l'usage de ce muscle & du suivant, voyez *Rectus anticus.*

TRANSVERSALIS ANTICUS SECUNDUS, le *second transversaire antérieur.*

C'est un petit muscle situé entre les apophyses transverses des deux premieres vertebres du cou. Il est attaché par un bout presque sur le milieu de l'apophyse transverse de la seconde vertebre du cou, & par l'autre bout inférieurement à la racine ou base de l'apophyse transverse de la premiere vertebre du cou. Ainsi il est plutôt un muscle du cou que de la tête.

TRANSVERSALIS COLLI MAJOR, le *grand transversaire du cou.*

C'est un muscle long & menu, rangé le long de toutes les apophyses transverses dn cou, & des quatre, cinq ou six supérienres des apophyses transverses du dos, entre le grand & le petit complexus, & comme couché sur les attaches dn grand complexus.

Il est composé de plusieurs petits trousseaux musculeux, qui vont directement d'une ou de plusieurs apophyses transverses s'attacher tantôt à l'apophyse voisine, tantôt à quelques autres plus éloignées, en se croisant les uns les autres entre les attaches du grand & du petit complexus, avec lesquelles ils se croisent aussi. Il a quelquefois des fibres de communication avec le long dorsal; mais qui ne sont pas uniformes.

Le grand transversaire, le transversaire grêle & les petits transversaires ne peuvent gueres avoir d'autres usages que d'aider dans les inflexions latérales du cou, quand ils n'agissent que sur un côté, & d'empêcher le cou de faire ces inflexions quand ils sont en action sur les deux côtés. Les petits transversaires en particulier peuvent aussi servir à garantir les membranes capsulaires des articulations, & à empêcher qu'elles ne soient pincées ou autrement blessées dans les mouvemens des apophyses obliques.

TRASVERSALES COLLI MINORES. Voyez *Inter Transversales.*

Pour les usages de ce muscle, voyez *Transversalis colli major.*

TRANSVERSALIS DIGITORUM, *le transversal des orteils.*

C'est un petit muscle couché transversalement sous les racines ou bases des premieres phalanges, & qui ne paroît d'abord être qu'un simple corps musculeux, attaché par un bout à la racine du gros orteil, & par l'autre à celle du petit orteil.

En l'examinant avec soin, on trouve qu'il est attaché par un tendon commun très-court, au côté externe de la base de la premiere phalange du gros orteil, conjointement avec l'antithenar, & par trois différentes portions, comme par autant de digitations, aux trois ligamens interosseux, qui font la connexion latérale des têtes des quatre os du métatarse après le pouce. Ces trois portions charnues sont grêles, & se couvrent les unes les autres par degrés.

On pourroit regarder ce muscle comme un second antithénar.

TRANSVERSALIS DORSI MAJOR. Voy. *Longissimus dorsi.*

TRANSVERSALES DORSI MINORES, *les petits transversaires du dos.*

J'en ai trouvé, dit M. Winslow, de particuliers attachés aux extrémités des trois dernieres apophyses transverses du dos. Au reste, ils sont pour la plûpart une espece de continuation des portions du grand transversaire. Ceux qui se trouvent ainsi indépendans & bornés à l'intervalle de deux apophyses transverses, sont assez bien nommés *inter-transversaires.*

Pour les usages de ces muscles, voyez *Spinales.*

TRANSVERSALIS GRACILIS, OU COLLATERALIS COLLI, *le transversaire grêle*, ou *transversaire collatéral du cou.*

C'est un muscle long & menu presque semblable au grand transversaire, excepté en volume, placé à côté du grand. Il est ordinairement regardé comme une portion ou continuation du sacro-lombaire. Diemerboek l'en a distingué sous le nom de *cervical descendant.* On l'appelle aussi d'après Sténon l'accessoire du sacro-lombaire. Voyez ses usages au mot *Transversalis colli major.* WINSLOW.

TRANSVERSALES LUMBORUM. Voyez *Spinales.*

TRANSVERSO-SPINALES COLLI. Voyez *Semi-spinalis*.
TRANSVERSO-SPINALIS LUMBORUM. Voyez *Sacer*.

TRAPESIUS MUSCULUS, *le trapese*. Voyez *Cucullaris*.
TRASI. Voyez *Tragi*.
TRAUMA, τραῦμα, *blessure*. Voyez *Vulnus*.
TRAUMATICA, *traumatiques*; remedes vulnéraires. Voyez *Astringentia*.
TRAUMATICUM DECOCTUM; *décoction vulnéraire*.

Prenez *de sarsepareille*, *de grande consoude*, *racines de réglisse*, — *de chaque, six dragmes*;
dictame blanc, deux dragmes;
raisins secs, deux onces;
rapure de corne de cerf, demi-once.

Faites bouillir ces drogues dans une quantité suffisante d'eau de fontaine, pour qu'il reste quatre livres de la colature; y ajoutant sur la fin

feuilles de millepertuis, *d'aigremoine*, *de plantain*, & *de liere terrestre*, — *de chaque, demi-poignée*;
fleurs de grande pâquerette, une poignée;
semences d'ortie, deux dragmes.

Coulez la liqueur pour l'usage.

Autre décoction vulnéraire.

Prenez *sommités de mille-pertuis*, & *véronique*, *bétoine*, *pervenche*, *aigremoine*, — *de chaque, deux poignées*;
racines de squine, *consoude*, *santal blanc*, *bois néphrétique*, — *de chaque, une once*;
dattes coupées, trente;
réglisse, une once & demie.

Mettez ces drogues en infusion pendant douze heures dans une quantité suffisante d'eau de chaux, & ajoutez à quatre livres,

de la colature de suc de piloselle, & *de véronique*, — *de chaque, deux onces*;

Mêlez & gardez la liqueur pour l'usage dans un lieu froid.

TRE

TRECHON, τρέχων, *mercure*, ou *vif-argent*. NICOLAS MYREPSE, *Sect.* 3. *c.* 97.
TRECHYSMA, τρήχυσμα, le même que *Trochoma*. V. ce mot.

TREMATE, *Brasiliensibus*, Marcgrav. *Treimae*, Pisoni, *Frutex Brasiliensis flore composito, in pappos abeunte*, Raii 1783.

Cet arbrisseau a la figure du grenadier; son écorce ressemble à celle du sureau; son bois est blanc & plein de moelle. Ses feuilles sont d'un verd foncé & ont l'odeur du storax quand on les écrase. Les Brasiliens les emploient pour dissiper la douleur & les rougeurs des yeux. RAY, *Hist. Plant.*

TREMOR, *tremblement*. Voyez *Pyretos*.

TREPANATIO, l'opération du trépan. Voyez *Caput*.
TREPANUM. Voyez *Terebella*.
TREPONDO, *poids de trois livres*.

TRI

TRIANGULARIS, *triangulaire*; est le nom que l'on donne à plusieurs muscles. On appelle le muscle deltoïde le *triangulaire de l'humérus*.

Il y a aussi le

TRIANGULARIS STERNI. Voyez *Sterno-costales*.

TRIANGULUS. Voyez *Trigonos*.

TRIBADES. Voyez *Malthacos*.

Quoique le clitoris soit ordinairement caché au-dedans des levres des parties naturelles des femmes; on en trouve néantmoins certaines dans lesquelles il déborde si fort, que les personnes ignorantes croyent qu'elles ont été transformées en hommes. Celles qui abusent de cette conformation avec d'autres femmes, sont appellées par les Grecs τριβάδες, & par les Latins *Fricatrices*; & Cœlius Aurelianus, *Lib. IV. Tard. Pass. cap.* 9. assure que les femmes qui ont ce défaut ont beaucoup plus de passion pour les personnes de leur sexe, que pour les hommes.

Une entre autres nommée *Henriette Scuria* étant ennuyée du genre de vie que menent les personnes de son sexe, s'habilla en homme & fût servir pendant quelque tems sous le Prince d'Orange Frédéric-Henri, qui faisoit pour lors le siége de Bois-le-Duc. Lorsqu'elle fut de retour chez elle, on l'accusa d'avoir un commerce criminel avec d'autres femmes, & de pratiquer avec elles ce commerce lascif, que les Grecs appellent κλειτοριάζειν; à cause que le clitoris lui débordoit hors des levres, d'une maniere extraordinaire. Elle pouvoit exécuter ce que les Grecs appellent τρίβειν avec tant de force & de vigueur qu'elle gagna le cœur d'une veuve dont elle devint à son tour si éperdument amoureuse, que si les lois du pays le lui eussent permis, elle l'eût épousée, avec plus d'ardeur peut-être qu'elle n'avoit eu pour son mari dont elle avoit six enfans.

Cette femme avoit à l'extérieur la même configuration de parties que ses semblables, excepté, comme le déclarerent trois Sages-femmes, qu'un peu au-dessus du conduit urinaire, on appercevoit une certaine caroncule glanduleuse, appellée *clitoris*, longue de la moitié du doigt, & aussi grosse que la verge d'un enfant de dix ans, quoique dans les autres femmes elle excede à peine la grosseur d'un petit clou.

Ce clitoris lui sortoit quelquefois hors des levres, surtout lorsqu'elle urinoit avec difficulté, ou qu'elle étoit dans les transports de sa passion; car pour lors cette partie s'allongeoit de la longueur de la moitié du doigt, & quelquefois plus, à proportion que sa passion étoit plus fortement excitée. Jean Poponius, célebre Jurisconsulte, *Lib. XXII. Tit.* 7. *Arrest.* 11. est d'avis qu'on deoit punir ces femmes, de mort. Mais Henriette Scuria fut jugée moins sévérement, & ne fut condamnée qu'au fouet & au bannissement, sa Complice fut aussi punie, mais on ne la bannit point. TULPIUS, *Observ. Lib. III. cap.* 31.

TRIBE, τριβὴ (de τρίβω, qui outre sa signification littérale, à savoir frotter, froisser, & autres semblables, signifie encore dans un sens métaphorique, exercer & occuper;) se prend pour pratique, usage, exercice. Τριβὴ μετὰ λόγου, est un exercice ou une pratique fondée sur la raison, & opposé à λογισμὸς πιθανὸς, « persua« sion fondée sur un simple raisonnement. » Hippocrate, *Lib. Præcept. propè initium.* Dans le même Traité, sur la fin, τριβὴ, & δογμάτων ἱστορίη, c'est-à-dire, l'exer-

cice ou la pratique & la connoissance des regles sont mis en opposition ; comme le sont aussi ces mots δογμάτων πολυσχεδίη, « une connoissance réfléchie des préceptes, » & χειροτριβίης ἀτρεμίοτης, « la routine ou l'habitude dans « les opérations, & la pratique manuelle. Τριβὴ en ce sens est exprimé par Hippocrate, dans le même Traité, & *Lib.* περὶ εὐσχημ. par πρήγματα, actions, pratique. Quintilien, *Lib. II. cap.* 16. rend τριβὴ par *usus*, usage. Fœsius.

TRIBOS, τρίβος, de τρίβω, frotter, signifie dans Hippocrate, une route bien fréquentée & bien battue : mais dans un sens métaphorique, il se prend pour un endroit usé par un long froissement, ou devenu calleux, comme dans Galien, *Comm.* 1. *in Lib. de Art.* Ainsi la tête de l'humérus quand elle est restée long-tems dans une place étrangere, soit qu'elle ait été dérangée par une luxation, ou qu'elle se soit pratiquée d'elle-même par un froissement continu, une emboîture particuliere, est dite par Hippocrate, *Lib. de Art.* τρίβων ποιέεσθαι, « faire un *tribos*. » Et dans le même Traité nous lisons ὅταν μὲν ἐν τρίβον λάβῃ τὸ ἄρθρον ἐν τῇ σαρκὶ, « quand la « jointure aura acquis un *tribos* (un emboîture par le « froissement) dans la chair ; » & il ajoute que τρίβος est pris métaphoriquement en ce sens, par allusion à des sentiers usés & battus par les piés des voyageurs. Et dans le *Mochlic.* on trouve : τὸ ἔθος τρίβον ποιέει, par où il faut entendre que le tems forme un calus aux articulations disloquées. Mais dans le *L.* κατ' ἰητρεῖον, c'est la partie d'un membre qui agit, lorsqu'il est fléchi, étendu, ou qu'il porte sur un côté. Τρίβος, signifie aussi la partie du corps qui est frottée, ou avec laquelle on agit, ou sur laquelle on porte, ou qui supporte quelque poids, soit que la personne soit debout, qu'elle marche, qu'elle soit assise ou couchée : comme la plante des piés quand on est debout ou quand on marche, les fesses quand on est assis, le dos & les parties postérieures de la tête, quand on est couché. Quelques-uns appellent la partie qui supporte un poids, *mora*, « le « repos, » parce qu'elle reste en quelque façon en repos sous ce poids : d'autres l'appellent *semita* ou *callis*, route ou sentier, parce qu'elle est de même sujette à des impressions continuelles.

TRIBULUS, *Chausse-trape.*

Voici ses caracteres :

Sa racine est annuelle ; ses feuilles ressemblent à celles de la lentille & du pois. Sa fleur est en rose & pentapétale ; son fruit est cannelé & pyramidal, & composé d'une multitude de petites particules pointues, disposées en *chausse-trappe*, & formant une tête ; elles contiennent chacune des semences oblongues, renfermées dans des cellules.

Boerhaave ne fait mention que de l'espece suivante.

Tribulus folio Ciceris, fructu aculeato, C. B. P. 450. Emac. Boerh. Ind. A. 291. *Tribulus terrestris*, Offic. Ger. 1066. Emac. 1246. Park. Theat. 1097. Raii Hist. 2. 1344. J. B. 2. 352. *Chausse-trappe.*

La *chausse-trappe* croît en Italie, & fleurit en Juillet ; son herbe & sa semence sont d'usage.

Elle rafraîchit & épaissit, & guérit les inflammations, les ulceres à la bouche & la putréfaction des gencives. On recommande sa semence contre les poisons ; cette semence soulage dans la morsure des serpens. Dale.

Cette plante est rafraîchissante, apéritive, astringente, & vulnéraire, si on la prend intérieurement ; c'est pourquoi, elle est bienfaisante dans les pertes & dans la diarrhée. *Hist. des Plantes attribuée à Boerhaave.*

Tribulus aquaticus, nuces aquaticæ, Offic. Ger. 676. Emac. 874. C. P. B. 194. J. B. 3. 775. Raii Hist. 2. 1321. *Tribulus aquaticus major*, Park. Theat. 1258. *Tribuloides vulgare aquis innascens*, Tourn. Inst. 655. *Chausse-trappe aquatique.*

La racine de cette plante croît au fond des eaux, elle a des nœuds, à chacun desquels elle est garnie de fibres. Ses feuilles ont quelque ressemblance avec celles du peuplier ; elles sont rondelettes, dentelées par les bords, & placées sur de longs pédicules. Ses fleurs partent immédiatement de la racine ; elles sont petites & blanches, & ont chacune leur tige ; elles sont suivies de grosses têtes rondes, épineuses, noirâtres lorsqu'elles sont mûres, & contiennent une amande assez grosse & qu'on peut manger. Cette plante croît dans les étangs dont les eaux sont croupissantes, & dans les lacs, en Italie & en Allemagne, mais non en Angleterre.

On mange son fruit, ainsi que la noix dans les lieux où croît cette plante : mais comme elle est fort rare dans ce pays-ci, je ne l'ai jamais vu employer à des usages de Medecine. Miller, *Bot. Off.*

Tribulus aquaticus, nom commun dans Boerhaave à plusieurs especes de *potamogiton*. Voyez *Potamogiton*.

Son fruit récent est bon contre la pierre. Son herbe a les mêmes propriétés que le *tribulus terrestris*. Dale.

TRICA LUMBORUM, espece de *Plica Polonica*. Blancard.

TRICAUDALIS. V. *Triceps auris*.

TRICEPS, ce sont trois muscles fort charnus, différemment longs & plats, situés entre l'os pubis & toute la longueur de l'os de la cuisse. Le premier & le second se croisent de maniere que celui qui est le premier sur l'os pubis, est le second à l'os de la cuisse, & celui qui est le second au pubis, devient le premier à la cuisse. Le troisieme garde son rang.

Le premier Triceps.

Il est attaché en haut par un tendon court à la tubérosité ou épine de l'os pubis, & à la partie voisine de sa symphise. Il confond un peu ses fibres avec celles du pectiné. De-là il descend en s'élargissant par en-bas, & s'attache par ses fibres charnues intérieurement le long de la partie moyenne de la ligne âpre ou raboteuse du fémur.

Au bas de cette attache, il s'en separe une portion, dont il part en particulier un tendon long, lequel conjointement avec un pareil tendon détaché du troisieme de ces muscles descend vers le condyle interne de l'extrémité du fémur & s'y attache.

Le second Triceps.

Il est attaché en-haut par des fibres charnues au-dessous de l'attache supérieure du premier *triceps*, à toute la face externe de la branche inférieure de l'os pubis, jusqu'au trou oval ; mais rarement jusqu'à la branche de l'ischion. Cette attache est plus large que celle du premier.

De-là il descend & s'attache à la partie supérieure de la ligne âpre du fémur, entre le pectiné & le précédent ou premier *triceps*, en se confondant un peu avec l'un & l'autre. Cette attache paroît quelquefois séparée en deux.

Le troisieme Triceps.

Il est attaché en-haut par des fibres charnues à la partie antérieure de toute la petite branche de l'ischion, & un peu à la partie voisine de la tubérosité du même ischion. Cette attache couvre un peu le tendon du demi-membraneux, & elle est couverte par le tendon du demi-nerveux.

De-là le troisieme *triceps* descend & s'attache par ses fibres charnues à la même ligne raboteuse du fémur, depuis un peu au-dessous du petit trochanter jusqu'à la partie moyenne du fémur : mais il va plus bas que le premier *triceps*, & fait là un détachement à-peu-près comme le premier *triceps*.

Ce détachement particulier du troisieme *triceps* & celui du premier s'unissent ensemble & forment un tendon commun, qui descend vers l'extrémité inférieure du fémur, & s'attache en arriere à la tubérosité du condyle interne de cet os. Quelquefois ce détachement est si étendu, qu'on le pourroit prendre pour un quatrieme muscle. Ce seroit alors plutôt un *quadriceps* qu'un *triceps*.

Dans tout ce trajet ce muscle est joint au muscle vaste interne par une aponévrose percée qui donne passage aux vaisseaux sanguins.

Les trois muscles du *triceps* concourent à une même fonction; savoir, à porter la cuisse en-dedans, c'est-à-dire, vers l'autre cuisse, & à approcher les deux cuisses à la fois l'une de l'autre; par exemple, quand on est à cheval, & qu'on le serre avec les cuisses; qu'étant assis on tient quelque chose entre les deux genoux, ou qu'on croise les cuisses; qu'étant debout on serre les jambes pour faire un saut à piés joints.

Leur usage est aussi d'empêcher la cuisse ou les deux cuisses de s'écarter au-delà du degré déterminé selon le besoin, surtout quand on fait des mouvemens avec effort ou avec secousse. Cela peut arriver, par exemple, quand pour monter à cheval, ou pour enjamber une hauteur, on leve rapidement & latéralement une des cuisses, pendant qu'on est appuyé sur l'autre. Cela peut encore arriver par le seul poids du corps, en écartant les deux jambes à la fois pendant qu'on est debout, ou en sautant de côté à grands pas.

Cet usage d'approcher la cuisse, & d'en empêcher l'écartement, a lieu dans toutes les attitudes possibles, soit qu'on soit debout, assis ou couché; soit qu'on ait les cuisses étendues, fléchies, portées en arriere ou en dehors; ce qui marque la grande utilité de cette fonction, & la nécessité non-seulement d'une grande puissance ou force mouvante, mais encore de la distribution de cette puissance par presque tous les degrés d'une même espece de levier, & d'un levier très-long.

La derniere & la plus longue portion du troisieme *triceps* étant attachée sur le côté du condyle interne du fémur, paroît contrebalancer les autres portions qui sont attachées plus en arriere sur la ligne âpre de cet os. WINSLOW, *Anatomie*.

TRICEPS AURIS, voyez *Auris*.

TRICHIASIS, τρίχίασις, de θρὶξ, cheveu ou poil, est une maladie des yeux, consistant dans l'irritation qu'y causent des poils rentrans en-dedans; ou, selon l'Auteur des *Definitiones Medicæ*, βλεφάρων πτῶσις ϗ τῶν ἐν αὐλοῖς τριχῶν γένεσις παρὰ φύσιν; « la chûte des paupie- « res & la formation des poils contre nature en-de- « dans. » Il distingue trois sortes de *trichiasis*, auxquelles il donne les noms de φαλάγγωσις (*phalangosis*) πτῶσις (*ptosis*) & ὑπόφυσις, (*hypophysis*); auxquels quelques-uns ajoutent encore διστιχία. Voyez ces différens noms à leur rang. *Lib. de Rat. Vict. I. A.* cette maladie est appellée *trichosis*. Actuarius l'appelle aussi de ce nom.

TRICHIASIS, est encore une affection de de l'urine dans laquelle on voit flotter de petits corpuscules semblables à des poils. C'est en ce sens que Galien prend ce terme, *Comm. ad IV. Aphor. 76.* où il dit « que les « Medecins modernes appellent du nom de *trichiasis*, « une maladie dans laquelle on voit dans l'urine du « malade, des especes de poils, qui pour l'ordinaire « sont blancs. » Quelques-uns appellent cette affection *pilimiction*, « pissement de poils. » C'est pourquoi dans les additions, au Livre *de Natura humana*, ces sortes de poils sont appellés, τριχοειδέα σαρκία σμικρὰ ἐν τῷ οὔρηματι ξυνεξερχόμενα, « de petits filets de chair, « semblables à des cheveux, mêlés avec l'urine. » On trouve la même chose, *XIV. Aphor. 76.*

Erotien rend *trichiasis*, par abscès au sein des femmes; à l'endroit où il traduit le τριχιῶσι d'Hippocrate; ce qui me persuade qu'il lit ce passage du *Lib. II. περὶ γυναικ.* de la maniere qui suit :

ὁκόταν γυναικὶ, ὁ μαζὸς τριχιάσηται, « quand les femmes « sont affectées d'un *trichiasis*; » au lieu de quoi on lit par tout τρηχὺς γένηται, deviendra inégal; » ensorte que le *trichiasis* est une sorte d'aspérité au sein, lorsqu'il est affecté de fissures capillaires; ou d'inégalités accompagnées de rides semblables à de petites déchirures, auquel sens *trichiasis* ou *trichismos*, signifie une espece de fissure fine, qui ressemble à un cheveu; en conséquence de quoi il paroît plus naturel de lire dans Erotien ἀπόστασις, qu'ἀπόστασις, « un abs- « cès. »

Trichiasis signifie en dernier lieu, le *pilare malum*, ainsi que le rend Gaza, comme qui diroit le mal de cheveu, qu'Aristote, *Hist. Animal. Lib. VII. cap. 11*: appelle τριχία, à l'endroit où il fait cette description : « tout le sein est d'une substance si fongueuse, que s'il « arrive à une femme d'avaler un cheveu en buvant, « elle est affectée d'une douleur au sein, qui ne cesse « qu'après que le cheveu est sorti, ou de lui-même, « ou en l'exprimant, ou le tirant avec le lait. » Foesius.

Peu de Medecins ont eu l'occasion d'observer le *trichiasis*, ou l'évacuation de cheveux avec l'urine, & bien moins encore le retour périodique de ce désordre. Pour moi j'en ai vu cependant un exemple mémorable, dans le fils d'un homme de distinction, qui fut affligé pendant plus de quatre ans d'un *trichiasis*, lequel revenoit tous les quinze jours, avec difficulté d'uriner, & d'une si grande mésaise pour tout le corps, qu'il avoit de la peine à demeurer dans le lit.

Chaque cheveu étoit quelquefois de la longueur d'un demi-doigt, & quelquefois aussi de la longueur d'un doigt entier : mais ils étoient si couverts, & si enveloppés de mucosité, que rarement les voyoit-on à découvert. Chaque paroxysme lui duroit environ quatre jours; & quoique dans ce tems il rendît toujours son urine avec peine, il passoit les jours intermédiaires sans douleur, & sans rendre de cheveux avec les urines, jusqu'à ce qu'il revînt un nouveau paroxysme. TULPIUS, *Observat. Medic. Lib. II. cap. 52.*

TRICHOMANES, *Polytric.*

Voici ses caracteres :

Ses feuilles sont composées de lobes rondelets, & en quelque façon, conjuguées, & son fruit ressemble à celui de la fougere.

Boerhaave en compte les deux especes suivantes.

1. *Trichomanes sive Polytrichon Officinarum*; C. B. P. 356. Tourn. Inst. Boerh. Ind. Alt. 25. *Trichomanes*; Offic. *Capillus Veneris*, Pharmacopolis. *Trichomanes*; Park. 1051. Rai Hist. 1. 140. Synop. 46. *Trichomanes mas*, Ger. 985. Emac. 1146. *Trichomanes sive polytrichum*, J. B. 3. 754. *Trichomanes Polytricum*, *Callitrichum*, Chab. 556. *Capillaire noir d'Angleterre.*

La racine de ce capillaire est composée de petites fibres, d'où partent plusieurs feuilles longues d'un empan; avec de petites tiges noires & luisantes, garnies des deux côtés de petites feuilles rondelettes, quelquefois un peu dentelées par les bords, & d'autrefois sans den-

telures, & dont le dessous est couvert en tout tems de petites particules poudreuses, qui sont la semence de la plante.

Elle croît dans les sentiers creux & couverts, & dans les vieux bâtimens de pierre; on la cueille en Septembre & en Octobre.

Nos Droguistes s'en servent communément au lieu du vrai capillaire, qui n'est pas, à beaucoup près, si commun, & dont il passe pour avoir les mêmes propriétés. Il est pectoral, bon dans la toux, dans la consomption, la pierre, la gravelle & la rétention d'urine, & on le substitue en toute occasion au vrai capillaire. Miller, *Bot. Off.*

Les Droguistes le substituent, en Angleterre, à l'*adianthum verum*, ou au *capillus veneris*, qu'on est obligé d'y cultiver, dont il a les propriétés, & qui ne produit pas d'autres effets, selon Tragus. La décoction de son herbe dans du vin ou dans de l'hydromel, leve les obstructions au foie, guérit la jaunisse, dégage les poumons, facilite la respiration, chasse la bile noire par les urines, amollit les tumeurs dures de la rate, résiste au poison, pousse la pierre, & provoque les régles. La même décoction, la poudre de l'herbe, l'éclegme, le sirop qu'on en prépare, ou son eau distilée, arrête toutes sortes de flux de ventre, & temperent les inflammations au foie. La lessive de ses feuilles arrêtent la chûte des cheveux, si on en lave la tête, & guérit la morsure des serpens & d'autres animaux vénimeux. Quelques Fermiers & Marchands de bestiaux, font un usage singulier du *polytric*; ils s'en servent pour guérir les maladies des porcs. Je laisse à d'autres, dit J. Bauhin, le soin de décider si le *polytric* est astringent, froid & dessiccatif, & peut produire les effets qu'on lui attribue. Ses propriétés principales, celles qu'on ne lui dispute point, sont de soulager dans les fievres pulmoniques, dans la gravelle des reins & dans la strangurie.

2. *Trichomanes, foliis eleganter incisis*, T. 537. *Adianthum mas*, Tab. Ic. 797. Boerhaave, *Ind. alt. Plant.*

Polytrichum, vient de πολὺς, beaucoup, & de θρὶξ, cheveu, comme si l'on disoit *capillaire*; c'est en effet une des plantes qui porte ce nom.

Ces plantes ont leurs vaisseaux séminaux, sur le revers de leurs feuilles. Le *politric* a toutes les propriétés du polypode, à cela près qu'il n'est pas cathartique. Il est apéritif, pectoral, & bienfaisant dans les maladies de la rate, & dans la suppression des regles. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

TRICHOPHYES, τριχοφυὲς, de τρὶχος, cheveux, & de φυω, croître; qui fait croître les cheveux.

TRICHOPHYLLON, plante dont les feuilles sont petites, & ressemblent à des cheveux, selon Blancard. Il y a toute apparence que ce mot signifie ce que les Botanistes entendent communément par *capillaire.*

TRICHOSIS, τριχωσὶς. Voy. *Trichiasis.*

TRICHOTON, τρὶχωτὸν; *le Péricrane.*

TRICOCCOS, *la Nesle.* Blancard.

TRICOR, *Or.* Ruland.

TRICOTYLOS, τρικότυλος; mesure de trois cotyles.

TRICUSPIDES VALVULÆ, *Valvules tricuspidales*; on donne ce nom à trois valvules placées à l'orifice du ventricule droit du cœur, dans l'endroit où il se joint à l'oreillette. Voyez *Cor.*

TRIDACTYLES; nom que Boerhaave donne à différentes especes de saxifrage.

TRIENS, *trois onces.*

TRIFOLIATA PALUDOSA, nom du *menyanthes palustre*, *latifolium triphyllon.*

TRIFOLIUM, *le trefle.*

Voici ses caracteres.

Sa fleur est en papillon ou à peu près, enveloppée, ainsi que l'ovaire, d'une gaine frangée, & forme des épics. Son ovaire dégénere en une capsule cachée dans le calyce & pleine de semences, qui sont pour la plûpart en forme de rein, & qui sont fortement attachées à la capsule, lorsqu'elles sont mûres. Ses feuilles sont trois à trois, rarement quatre à quatre ou cinq à cinq.

Boerhaave en compte les trente-six especes suivantes.

1. *Trifolium, montanum, purpureum, majus*, C. B. P. 328.
2. *Trifolium Hispanicum, angustifolium, spicâ dilutè rubente*, C. B. P. 328. *Lagopus angustifolius Hispanicus*, Clus. H. 247.
3. *Trifolium montanum, spicâ longissimâ rubente*, C. B. P. 328. *Lagopus major alter*, Dod. p. 578.
4. *Trifolium Lagopoïdes, hirsutum angustifolium, Hispanicum flore ruberrimo*, M. H. 2. 141. *Lagopus minore flore ruberrimo*, Park. Theat. 1107.
5. *Trifolium montanum angustissimum spicatum*, C. B. P. 328.
6. *Trifolium arvense humile, spicatum sive lagopus*, C. B. P. 328. Tourn. Inst. Raii Synop. 3. 330. Boerh. Ind. alt. 2. 31. *Lagopus pes leporinus*, Offic. *Lagopus vulgaris*, Park. Theat. 1107. Raii Hist. 1. 948. *Lagopus trifolius quorundam*, J. B. 2. 377. *Lagopodium sive pes leporis*, Ger. 1023. Emac. 1193. *Pié de lievre.*

Cette plante ne s'éleve gueres; elle pousse un grand nombre de branches foibles, qui ont, à chaque jointure, de petites feuilles velues & en *trefle*, & au sommet desquelles il croît des têtes courtes & rondes, composées de petites fleurs purpurines en papillon, placées chacune dans un calyce mou & ligneux, ce qui rend les têtes molles & cotoneuses. Sa semence est petite, & placée au fond du calyce. Sa racine est foible & annuelle.

Cette plante croît ordinairement dans les blés & dans les jachères. Elle fleurit en Juin & en Juillet. On fait usage de toutes ses parties, quoique très-rarement.

Le pié-de-lievre est dessiccatif, resserrant, bienfaisant dans la diarrhée & dans la dyssenterie, & bon dans l'écoulement immodéré des regles & des fleurs blanches, & dans le crachement de sang. Il soulage dans l'exulcération de la vessie, la strangurie, la difficulté d'uriner & l'ardeur des urines. Nos Herboristes la substituent à l'*hispudula.* Miller. *Bot. Off.* & Dale.

7. *Trifolium pratense, flore monopetalo*, Tourn. Inst. 404. Boerh. Ind. alt. 2. 31. *Trifolium, lotus, herba agrestis*, Offic. *Trifolium pratense*, Ger. 1017. Emac. 1185. *Trifolium pratense purpureum*, C. B. P. 327. Raii Hist. 1. 943. Synop. 3. 328. *Trifolium pratense purpureum vulgare*, Park. Theat. 1110. *Trifolium purpureum vulgare*, J. B. *Triphylloïdes pratensis flore purpureo*, Pont. Anth. 241. *Trefle commun.*

Le *trefle* commun purpurin a trois feuilles ovales, qui croissent sur des pédicules velus, assez longs, d'un verd léger en-dessous, mais plus formé en-dessus, & marquetées chacune d'une tache blanche. Ses tiges s'élevent à un pié de hanteur & davantage; elles sont peu couvertes de feuilles, & ses feuilles sont courtes; on en remarque une paire de petites au fond des fleurs, qui forment des épics ronds de petits fleurons purpu-

rins, en papillon, & placés chacun dans un calyce velu à cinq segmens pointus, où croissent ensuite de petites siliques, qui contiennent deux ou trois semences, rondes, petites & jaunâtres. Sa racine est longue, foible & rampante.

Il croît partout dans les champs & dans les prés. Il fleurit en Mai & en Juin. On fait usage de ses feuilles & de ses fleurs, mais rarement.

Elles sont dessicatives, resserrantes & bienfaisantes dans toutes sortes de flux, dans la strangurie, & dans l'ardeur des urines; pour cet effet, on en compose un cataplasme avec du lard. Elles passent aussi pour produire de bons effets dans les tumeurs & les inflammations. Miller. *Bot. Off.*

8. *Trifolium purpureum majus, foliis longioribus & angustioribus, floribus saturatioribus*, Raii Syn. 194.
9. *Trifolium pratense, album*, C. B. P. 327.
10. *Trifolium quadrifolium, Hortense album*, C. B. P. 327. Boerh. Ind. alt. 2. 31. *Trifolium purpureum*, Offic. *Trifolium Phæum fuscum luxurians quaternis, quinis & senis foliis*, Tourn. Inst. 406. *Trifolio affine quadrifolium, Phæum Lobelii*, J. B. 2. 380. Raii Hist. 1. 942. *Quadrifolium fuscum*, Park. Theat. 1112. *Lotus quadrifolia*, Ger. 1028. Emac. 1198.

On trouve ce *trefle* dans les prés, d'où on le transporte dans les Jardins, où on le cultive avec soin; il fleurit en Eté. On fait usage de son herbe.

Son suc chasse des intestins les humeurs phlegmatiques, guérit les ulceres à la bouche & à la langue, garantit de la petite vérole, & passe vulgairement pour un remede excellent, dans la fievre pourpreuse des enfans.

11. *Trifolium frugiferum, Frisicum, folio cordato, flore rubro*, M. H. 2. 144.
12. *Trifolium semen sub terram condens*, H. R. P.
13. *Trifolium pratense, luteum, capitulo lupuli, vel agrarium*, C. B. P. 328.
14. *Trifolium pratense hirsutum, majus flore albo sulphureo, seu ὀχρολευκῳ*, Raii Synop. 193.
15. *Trifolium flosculis albis, in glomerulis oblongis, asperis, cauliculis proximè adnatis*, Raii Synop. 295.
16. *Trifolium lupulinum, alterum minus*, Raii Synop. 195.
17. *Trifolium stellatum*, C. B. P. 329. Prod. 143.
18. *Trifolium siliquis ornithopodii, nostras*, Raii Synop. 175.
17. *Trifolium pratense folliculatum*, C. B. P. 129. Prodr. M. H. 2. 144.
20. *Trifolium globosum repens*, C. B. P. 329. Prodr. 143.
21. *Trifolium elegans, flore inverso*, Barrell. Obs. 73. Ic. 872.
22. *Trifolium alpinum, flore magno, radice dulci*, C. B. P. 328.
23. *Trifolium Africanum fruticans, flore purpurascente*, H. A. 2. 211.
24. *Trifolium bitumen redolens*, C. B. P. 327. Tourn. Inst. 404. Boerh. Ind. Alt. 2. 32. *Trifolium bituminosum*, Offic. Ger. 1019. Emac. 1187. Rai Hist. 1. 943. *Trifolium asphaltites sive bituminosum*, Park. Theat. 716. *Asphaltites sive bituminosum odoratum, & non odoratum*, J. B. 2. 366. *Trifolium asphaltites sive bituminosum*, *Oxytriphyllum*, *& menianthes dictum*, Chab. 160.

C'est une plante en arbrisseau, qui s'éleve à la hauteur d'une coudée ou d'une coudée & demie, & dont les tiges sont roides, velues, noirâtres & cannelées. Ses feuilles sont d'abord rondes, mais elles deviennent, peu à peu, longues & pointues; elles sont grisâtres & velues; elles ont l'odeur désagréable du bitume, & sont glutineuses au toucher. Ses fleurs ne sont pas tout à fait ramassées en un tas, mais forment une tête longuette, sont d'un violet purpurin, & placées dans des calyces veloutés, oblongs & cannelés. Sa semence est noire, inégale, velue, & se termine en une pointe feuillue. Cette semence a la même odeur que le reste de la plante, & un gout médicamenté.

J'ai cultivé pendant long-tems, dit Ray, une plante qui ressembloit, à tous égards, à celle que je viens de décrire, à cela près que ses feuilles n'avoient point d'odeur, & que les fleurs n'avoient qu'une odeur foible, mais douce. Caspard Bauhin a rendu raison de ce phénomene, en nous apprenant que la semence du *trefle* qu'on apporte d'Italie, produit en Allemagne une plante bitumineuse, & que la semence du *trefle* semé en Allemagne, ne donne plus qu'une plante sans odeur & sans gout, d'où il est vraissemblable que le *trefle* transplanté d'Italie en Allemagne, va toujours en dégénérant, jusqu'à ce qu'il ait perdu son odeur & son gout.

Le *trefle* puant est commun en Italie, en Sicile, dans le Languedoc & en Provence. On le trouve sur les rochers voisins de la Mer; on le cultive dans les Jardins; il fleurit en Août. Sa racine, ses fleurs & sa semence sont d'usage.

On fait grand cas de l'huile qu'on exprime de sa semence pour la paralysie. D. Soam. Ray, *Hist. Plant.*

Sa semence & ses feuilles prises dans de l'eau, sont bienfaisantes dans la pleurésie, la dysurie, l'épilepsie, l'hydropisie, les maladies des femmes; elles provoquent les regles, & guérissent la morsure des serpens. Sa racine est alexipharmaque. Dale, d'après *Dioscoride.*

25. *Trifolium bitumen redolens, angustifolium.*
26. *Trifolium stellatum glabrum*, Raii Synop. 194.
27. *Trifolium flosculis albis, in glomerulis oblongis, asperis, cauliculis proximè adnatis*, Raii Synop. 194.
28. *Trifolium, capitulo oblongo aspero*, C. B. P. 329.
29. *Trifolium Epithymi capitulis inter genicula, annuum.*
30. *Trifolium minus supinum, capitulis densiori lanugine candicantibus*, Triumf.
31. *Trifolium minus supinum, flore flavescente, capitulis globosis, parvis, tomentosum.*
32. *Trifolium foliis parvis, lanuginosis, flore pallidè rubello, capitulo globoso, lanuginoso, molli.*
33. *Trifolium capitulo spumoso, lævi*, C. B. P. 329. Prodr. 140.
34. *Trifolium, cum glomerulis rotundis ad caulium nodos*, Raii Synop. 194.
35. *Trifolium clypeatum argenteum*, Prosp. Alp. Exot.

C'est une petite plante fort belle, presque rampante, assez semblable au *trefle* des prés, que j'ai dans mon Jardin de Botanique à Padoue, & dont on m'a envoyé la semence de Candie; elle porte des fleurs argentées, sans odeur, mais un peu acres au gout; les fleurs forment des especes de têtes argentées, & sont suivies de semences noires, oblongues, larges, minces, feuillues, & d'une figure assez semblable aux anciens boucliers des Vénitiens.

Elle est annuelle; sa semence est mûre en Eté, & elle vient assez bien à Padoue.

Ses fleurs, ses feuilles & sa semence, sont modérément échauffantes, dessiccatives, détersives & digestives; on en fait une décoction, qui est un puissant anodyn dans les douleurs causées par des flatulences. Prosper Alpin, *de Plant. Exot.*

36. *Trifolium Alopecuron*, *spicâ globosâ*, Bar. Ic. 497. Boerh. Ind. alt. Plant. Vol. *II*.

On l'appelle *trefle*, à cause de ses trois feoilles, & *lagopus*, de λαγὼς, lievre, & de πῶς, pié; *pié de lievre*; de la ressemblance des épics que ses fleurs forment, au sommet des branches, avec un pié de lievre.

Cette plante, mais surtout les septieme, hoitieme & neuvieme especes, fournissent beaucoup de fourrage pour les bestiaux; elles valent mieux que le gazon; & les bestiaux qui s'en nourrissent, en deviennent plus forts, parce qu'elles séjournent plus long-tems dans l'estomac. On dit que les vingt-quatrieme & vingt-cinquieme especes sont bitumineuses, parce qu'elles ont l'odeur d'une espece de bitume Judaïque: aussi donnent-elles, par infusion, une huile très-pénétrante. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

Trifolium, oom commun à plusieurs especes de *melilotus medica*; & de *lotus*. Voyez *Melilotus* & *Lotus*.

Trifolium acetosum. Voyez *Acetosella*.

Trifolium album, nom du *Dorycenium*, *Monspeliensium*.

Trifolium arborescens, nom du *Cytisus glabris foliis*, *subrotundis*, *pediculis brevissimis*.

Trifolium frutescens, nom du *Medicago trifolia*, *frutescens incana*.

Trifolium fruticans, nom du *Jasminum luteum*, *vulgò dictum bacciferum*.

Trifolium halicacabum, nom de la *Vulneraria pentaphyllos*.

Trifolium hepaticum, nom de l'*Hepatica trifolia*, *cæruleo flore*.

Trifolium Lusitanicum, nom du *Sinapistrum lusitanicum*, *triphyllum*, *flore rubro*, *siliquis corniculatis*.

Trifolium palustre, nom du *Menianthes palustre*, *latifolium*, *triphyllon*; & du *Menianthes palustre angustifolium triphyllon*.

Trifolium siliqua falcata, nom du *Medicago annua*, *trifolii facie*.

TRIGLA, τρίγλα, le mulet.

TRIGLOCHINES, τριγλωχῖνες, le même que *tricuspides*.

TRIGONA, τρίγωνα, nom de certains remedes narcotiques composés dont Galieo fait mention.

TRIGONOS, τρίγωνος, nom d'un trochisque dont on trouve la description dans Galien, *de C. M. S. L. Lib. VII. cap.* 5. & dans Paul Eginete, *Lib. VII. c.* 12.

TRIMESTRIS, *trimestre*; épithete que les Auteurs de Medecine donnent fréquemment au fromeot, à la farine & à l'orge, parce que ces grains demeurent trois mois dans la terre. Je n'imagine point, non plus que Columella, & J. B. Porta, que le *trimestre* soit une espece particuliere de froment; je pense que c'est celui que les Fermiers recueillent, lorsqu'ils en ont fait la semaille après un mauvais automne, ou que les Peuples qui habitent les contrées voisines des Alpes ne sement qu'au commencement du printems, parce qu'il ne supporteroit point les pluies & les rigueurs de l'hiver. Si on ne cultive pas ce grain, ainsi que celui qu'on seme dans des contrées plus tempérées, & dans les autres lieux de l'Italie, ce n'est pas qu'il soit d'une espece particnliere, mais c'est qu'il ne viendroit pas bien. Il y a beaucoup d'endroits où l'oo ne connoît point le *trimestre*. Celui qu'on seme au printems constitue à la longne, & après plusieurs aonées, une espece particuliere, car il dégénere totalement; pour le *trimestre*, il ne differe du froment ordinaire, qu'en ce qu'il est moins fort. Ray, *Hist. Plant.*

TRINCIATELLA, oom du *Sonchus lævis angustifolius*.

TRINITAS, nom du *Trifolium*, ou de la *Viola tricolor*, selon Blancard.

TRIOBOLON, τριώβολον, poids de trois dragmes.

TRIOMPHYLLON, nom d'un remede composé dans Mesué. Castelli.

TRIOPHYLLUS ANTIDOTUS, nom d'un antidote dont on trouve la description daos Nicolas Myrepse, *Sect.* 1. *cap.* 212.

TRIORCHIS, τρίορχις, qui a trois testicules. Ces exemples ne soot pas rares.

Triorchis, c'est encore une espece d'oiseau de proie qu'on appelle *buse*.

TRIOSTEOSPERMUM, plaote du Docteur Tinkar, ou faux ipecacuanha.

Voici ses caracteres.

Sa fleur est tubuleuse, & n'a qu'une feuille divisée en cinq segmeos roodelets; son calyce est à cinq pieces; elle en a un second, placé sur l'embryon; celui-ci dégénere en un fruit rondelet, charnu, & contenant trois semences dures, larges à leur partie supérieure, & étroites par le bas.

Miller n'en compte que l'espece suivante.

Triosteospermum latiore folio flore rutilo, Hort. Elth.

Cette plante est originaire de la Nouvelle Angleterre, de la Virginie & de quelques autres contrées septentrionales de l'Amérique, où l'on s'eo sert fréquemment en émétique. On l'y appelle communément ipécacuanha. Le Docteur Tinkar fut un des premiers qui l'introduisit dans la pratique; & c'est de-là que la plûpart des habitans lui ont donné le nom d'herbe du Docteur Tinkar. Ses feuilles ressemblent beaucoup à celles du vrai ipécacuanha: mais ses plantes ont des racines fort différentes; elles different aussi quant à la fleur & quant aux fruits, si oous en croyons les relations les plus authentiques.

Le *triosteospermum* est commun dans les lieux bas & marécageux, aux environs de Boston dans la Nouvelle Angleterre. Les habitans de ce lieu recueillent ses racines tous les ans, & cootinuent d'en faire usage. Miller, *Diction. Vol. II.*

TRIPALE. Voyez *Kandel*.

TRIPETALI FLORES, *fleurs tripétales*, ou à trois feuilles, qu'on appelle pétales pour les distinguer des feuilles des plantes. Miller, *Dictionn. Vol. I.*

TRIPHYLLON, *trefle*. V. *Trifolium*.

TRIPLOIDES, nom d'un instrument de Chirurgie dont on se servoit, selon Blancard, pour relever des parties considérables du craoe enfoncées. Voyez *Caput*.

TRIPOLIS ou TRIPOLITANA TERRA. Voyez *Alana terra*.

TRIPOLIUM, Offic. *Tripolium majus & minus*, J. B. 2. 1064. *Tripolium vulgare majus*, Ger. 333. Emac. 413. *Tripolium majus sive vulgare*, Park. 673. *Tripolium majus cæruleum*, C. B. 267. *Aster maritimus cæruleus*, *tripolium dictus*, Raii Synop. 80. *Aster maritimus purpureus tripolium dictus*, Raii Hist. 1. 270. *Aster maritimus palustris cæruleus*, *salicis folio*, Tourn. Inst. 481. *Espargoute de mer.*

Cette plante s'éleve à la hauteur d'une condée ou d'une coudée & demie, sa racine est fibreuse, ses feuilles soot assez semblables à celles du *limonium majus*; elles sont plus étroites, mais à peu près de la même longueur, traversées de côtes, comme celles du plantain, unies, épaisses, grasses, tirant quelquefois sur le bleu, & placées irrégulierement autour de la tige & sur les

branches. Ses fleurs croissent au sommet branchu de la tige; elles sont attachées à l'extrémité des rejettons, purpurines ou bleues; ou plutôt de petites feuilles purpurines environnent une touffe jaune placée dans le milieu; elles tombent en duvet.

Nous avons uni les *tripolium majus* & *minus*, parce qu'ils ne different qu'en grandeur. Le *tripolium flore nudo*, est fort commun aux environs de Bristol.

Lobel a remarqué que cette plante croissoit sur les bords de la mer, tant en France qu'en Angleterre, & sur ceux des rivieres où le flux & reflux se fait sentir. On en trouve une petite espece dans des marais salés, non loin de Montpellier. RAY, *Hist. Plant.*

Deux dragmes de sa racine qui est blanche, odoriférante & chaude au gout, chassent l'eau ou les sérosités par les selles; elle entre aussi dans les compositions alexipharmaques. DIOSCORIDE, *Lib. IV. cap.* 135.

TRIQUETRA OSSA, *Os triangulaires* ou sesamoïdes, qu'on trouve dans quelques cranes. V. *Caput.*

TRISCA, TRISCHA ou TRISSIA, nom d'un poisson. Voyez *Mustela.*

TRISPASTUM APELLIDIS, *seu* ARCHIMEDIS, nom d'une machine Chirurgicale qu'Oribase a décrite dans son Traité *de Machinamentis*, *cap.* 26.

TRISPERMUM, nom d'un cataplasme composé des graines de cumin & d'ache, & de baies de laurier.

TRISSAGO. Voyez *Chamædris.*

TRISTITIA, *chagrin*. Le chagrin n'a de rapport à la Medecine, qu'en ce qu'il relâche les fibres, & qu'il devient par-là la cause de plusieurs maladies.

TRISTO; c'est, selon Paracelse, le feu matériel contenu dans les quatre élemens, & qui produit les effets particuliers à chacun d'eux.

TRISULCÆ. Voy. *Tricuspides*, qui est la même chose.

TRITÆOPHYES, τριταιοφυὴς, de τριταῖος, tierce, & φύω, être de même nature ou de même origine; épithete d'une sorte de fievre qui ressemble beaucoup à la fievre tierce, d'où elle tire son origine. Elle vient le troisieme jour, & arrive presque à son plus haut période; ensorte qu'on la distingue de la tierce proprement dite, de la tierce allongée & de la demi-tierce, & qu'elle tient une espece de milieu entre toutes celles-là, comme nous l'apprend Galien, *Comm. II. in VI. Epid.* où il dit aussi que τριταιοφυὴς peut encore s'employer comme une épithete commune à toutes les fievres qui ont leur accès ou leur retour périodique le troisieme jour. Mais dans son *Comment.* 1. *in I. Epid.* quoiqu'il distingue la *tritæophyes* de la demi-tierce quant au nom, il semble les confondre quant au fond; ainsi que dans son *Lib. de Temp. morb.* Car c'est de ces sortes de fievres qui tiennent des tierces & des demi-tierces, qu'Hippocrate semble parler, *I. Epid.* où il dit que, τὸ μὲν ὅλον οὐκ ἐκλείποντες, παραξυνόμενοι δὲ τριταιοφυέα τρόπον; « elles ne sont pas tout-à-fait intermit« tentes, mais elles ont leurs paroxysmes ou leurs ac« cès, comme une *tritæophyes*; & encore *ibid.* οἱ δὲ δὴ ξυνεχέες, &c. « Les fievres étoient continues, & jamais « intermittentes, mais elles avoient des paroxysmes, « comme la *tritæophyes.* » Ici Galien à l'endroit cité, rend le mot τριταιοφυὴς, par un concours ou assemblage de tierce & de demi-tierce.

Erotien, expliquant ce que c'est que les fievres appellées τριταιοφυεῖς dans le *VI. Epid.* dit qu'il croit que quelques-uns employent le mot τετραφυεῖς, au lieu de τριταῖοι, par élégance & pour l'oreille : mais il semble être plutôt de l'opinion de Philonides Siculus, qui prétendoit que la *tritæophyes* est une fievre qui donne des signes des approches de ses paroxysmes, & dont les intervalles sont réguliers, & qui n'arrive jamais à sa perfection; elle tire son nom de la ressemblance qu'elle a avec la fievre tierce : on l'appelle aussi demi-tierce. On lit dans le *VI. Epid. Sect.* 2. *Aphor.* 15. que la nuit qui précede un accès de *tritæophyes* est mauvaise. Dans le *IV. Epid.* il est parlé de la *tritæophyes* à l'occasion de l'*épialodes*; & on lit, *Coac.* 33. que la *tritæophyes* accompagnée d'anxiété est mauvaise. *Ibid.* 37. Il est encore parlé d'une *tritæophyes* vague & incertaine. Et *ibid.* 26. nous lisons : τριταιοφυέα ῥίγεα, « des *rigors* ou « frissons tels qu'il en arrive dans la *tritæophyes.* »

TRITÆOS, τριταῖος, *tierce.*

TRITARII, le même que *Diatritarii.* Voyez *Diatritos.*

TRITICOSPELTUM, nom du *Triticum spica hordei Londinensibus.*

TRITICUM, *Froment.*

Voici ses caracteres.

Ses fleurs sont hermaphrodites, apétales, à étamines simples & males, avec leurs testicules propres, foibles & minces, dans lesquels l'ovaire est placé, garnis d'une paire de tubes skirrheux & recourbés, enveloppés de deux feuilles pétaloïdales, quelquefois barbues, avec un appendice, long, aigu, foible, tantôt uni, tantôt velu; & de plus avec deux feuilles concaves qui tiennent lieu de calyce. Ces fleurs sont placées sur un pédicule, & forment sur un même axe, un épi fort serré. La semence est oblongue & large.

Boerhaave en compte les onze especes suivantes.

1. *Triticum Hibernum, aristis carens*, C. B. Pin. 21. Theat. 351. Tourn. Inst. 512. Boerh. Ind. alt. 2. 155. *Triticum*, Offic. *Triticum spica mutica*, Ger. 58. Emac. 65. Park. Theat. 1120. Raii Hist. 2. 1236. Synop. 3. 386. *Triticum sive siligo spica mutica*, Merc. Bot. 1. 75. *Triticum vulgare, glumas triturando deponens*, J. B. 2. 407. *Frumentum, triticum*, Chab. 173. *Froment.*

C'est le grain le plus commun que nous semions; il y en a de deux sortes, le blanc & le rouge. Ils viennent également bien, ils ont la tige creuse; cette tige a ordinairement quatre nœuds, elle est plus grande que celle de l'orge, mais moins que celle du seigle. Ses épis ont trois ou quatre pouces de long, sans barbe, & contiennent un grain longuet, rond, blanc ou rouge, qu'on sépare aisément de l'épi. On seme le *froment* en automne, & on en fait la recolte en Juillet ou Août.

L'usage du *froment* est général. C'est le meilleur grain que nous ayons; il n'y en a point dont on fasse du pain plus agréable au palais & plus nourrissant. On s'en sert plus en aliment qu'en remede. Cependant la bouillie qu'on en fait avec du lait, calme les douleurs & fait mûrir les tumeurs & les abscès. Un morceau de pain grillé, trempé dans du vin & appliqué sur l'estomac, peut arrêter le vomissement. Le son entre quelquefois dans les cataplasmes. On en remplit des sachets qu'on applique chauds dans les maux de côté.

On trouvoit jadis dans les Boutiques une emplâtre appellée *Emplastrum de crustâ panis*: mais il y a longtems qu'on ne s'en sert plus. MILLER, *Bot. Offic.*

Plus le *froment* est pesant, meilleur il est, tout étant égal d'ailleurs. C'est pourquoi nos Marchands de blé l'achetent quelquefois au poids. Il est tant soit peu visqueux & obstruant. Ses qualités principales sont d'être nouveau, bien mûr, compacte, pesant, de se renfler promptement & beaucoup, lorsqu'on le fait macérer dans de l'eau, de rendre une grande quantité de farine, de n'être mêlé d'aucune mauvaise graine, comme l'ivraie, le blé noir, & de n'être point gâté de rouille.

Le *froment* est le meilleur de tous les grains, en aliment: outre qu'il est nourrissant, il y a un grand nombre de maladies dans lesquelles il produit de bons effets, soit qu'on en fasse usage intérieurement ou extérieurement. Le meilleur pain se fait avec de la fleur de *froment* bien

fermenté. Pline dit qu'on en tire aussi l'amydon. Il n'y a point de bouillie plus convenable pour les enfans, que celle qu'on en fait avec de l'eau ou du lait; c'est un fort bon mets & qu'on recommande dans la faim canine & dans l'impuissance. Il est aussi bien-faisant dans les maladies de la gorge & de la poitrine, les ulcérations des reins, les flux de ventre, surtout la dysenterie, soit qu'on le prépare comme nous venons de dire, soit qu'on se serve de bouillon ou de beure. Le *froment* mangé cru gonfle le ventre & se digere difficilement. Galien recommande en aliment le *froment* bouilli. Si on l'assaisonne avec du beure & du sucre, on en pourra manger, sans en être incommodé.

La méthode de préparer, selon Caton, les *Grana triticea*, qui ne sont autre autre chose qu'une espece de tisane faite avec le *froment*, ne differe presque en rien de la maniere dont nous préparons notre *froment* mondé & bouilli.

« Mettez, dit-il, une demi-livre de *froment* bien pur, « dans un mortier net, lavez & séparez-le soigneuse- « ment de l'enveloppe; mettez-le ensuite dans un pot « avec de l'eau pure, & faites-le bouillir. Lorsqu'il aura « bouilli, mettez-y du lait peu-à-peu, jusqu'à ce que « le tout ait la consistance de la crême. »

Quant aux usages extérieurs du *froment*, on fait un collyre pour enlever les taches & les excroissances aux yeux, & pour éclaircir la vue, dans lequel on fait entrer le *froment*. Le suc qu'on en exprime produit les mêmes effets. Sa fleur dissoute dans de l'eau de feves chaudes, efface les rides du visage.

Galien fait mention d'un remede que Crispus préparoit avec du *froment*, pour le *lichen* récent au menton, & à d'autres parties du visage.

Mettez un bon nombre de grains de *froment* sur une enclume; faites chauffer une plaque de fer ou de cuivre; appliquez-la sur tous ces grains de *froment*; ramassez la liqueur chaude qui en sortira, & frottez-en le *lichen*.

On a guéri plusieurs personnes avec ce remede; & l'expérience a démontré qu'il étoit bien-faisant non-seulement dans le *lichen*, mais encore dans toutes sortes de teignes. On peut aussi s'en servir dans les ulceres sinueux, & les crevasses aux piés & aux mains dont le froid est la cause, ainsi que pour embellir la peau & en enlever l'aspérité.

La fleur du *froment* mêlée avec l'huile, ou plutôt avec l'eau bouillie & l'huile, & appliquée en cataplasme, dissipe la dureté des mamelles, & mûrit les abscès aux differentes parties. Bouillie dans du vinaigre & appliquée pareillement, elle est bienfaisante dans les contractions des nerfs, pour raffermir la gorge. Le *froment* cru mâché & appliqué sur la morsure du chien enragé, passe pour un excellent remede; il mûrit aussi les abscès aux yeux.

S'il s'agit de provoquer l'excrétion par les selles, faites une pâte d'une partie de fleur de *froment* & de deux parties de sel, avec un blanc d'œuf, donnez-lui la forme d'un suppositoire, endnisez-la d'huile ou de beure, & l'introduisez dans l'anus. On sera considérablement soulagé dans la goute, si l'on se met, dit-on, les piés & les jambes dans du *froment*. Pline raconte que Sextus Pompeïus en guérit subitement par ce remede. Il seroit plus énergique, si l'on commençoit par agiter le *froment* dans un vaisseau, & à le faire chauffer sur le feu.

On prépare un cataplasme de la maniere suivante, pour toutes les douleurs aux jointures quelles qu'elles soient.

Prenez *de froment*, *de farine d'orge*, *de fleurs de camomile &* *de roses*, } *de chaque*, *deux onces*.

Faites bouillir le tout dans de l'eau.

Ajoutez ensuite,

d'huiles de camomile, & *de roses*, } *de chaque*, *une once*.

Appliquez chaud.

Le levain de farine de *froment* est échauffant, attractif & maturatif; il consume les callosités à la plante des piés; mêlé avec du sel il mûrit & fait percer les clous, & autres sortes de tubercules.

Le son a plusieurs usages; mêlé avec l'eau, on s'en sert au lieu de savon pour se nettoyer les mains; il les rend douces & blanches. L'eau chaude dans laquelle on l'a laissé infuser pendant un jour & une nuit, est bonne pour nettoyer la teigne; sa décoction prise en gargarisme calme l'enrouement & les douleurs de gorge.

Si on le fait bouillir dans l'eau, qu'on le comprime jusqu'à desficcation, qu'on l'enferme dans un sachet, & qu'on l'applique chaud, il calmera les douleurs pongitives de la pleurésie; lorsque le sachet est froid, il faut rechauffer le son, le presser, l'appliquet, & réitérer plusieurs fois la même chose.

Il est constant que le son a une qualité détersive, qui stimule les intestins à l'excrétion; c'est pourquoi j'estime que le pain fait de fleurs dont on n'a pas entierement séparé le son, est plus sain & plus agréable au gout, que celui qui est fait de la fleur la plus pure, pourvû toutefois qu'il soit bien fermenté. La mie de pain peut s'employer aux mêmes usages extérieurs que la farine. Galien dit que le cataplasme fait de pain, est plus digestif que celui de *froment*, parce que le pain porte avec lui du sel & du levain. L'expérience a confirmé ce sentiment, qui paroît d'ailleurs fort conforme à la raison.

Il y a deux especes de *far*, le naturel & le factice. Le naturel est une espece de *froment*. Il paroît par ce qu'on lit dans Pline, que le factice n'est autre chose que la farine ou le grain mondé du *far*. Il nous dit, d'après Verrius, que les Romains n'eurent pour tout aliment, pendant les trois premiers siecles, que le *far* fait de *froment*. Le *far*, selon Aétius, n'est autre chose qu'une espece de *froment* mondé, broyé & séché.

L'*athera*, la bouillie & le *gluten*, se faisoient avec le *froment*, & ne différoient qu'en consistance

Quant à ce qni concerne l'*athera*, voyez *Athera*.

Le *gluten* se faisoit avec la fleur de *froment*, étoit plus épais & plus solide que l'*athera*, servoit à coller, & s'employoit dans le crachement de sang, parce qu'on le regardoit comme un agglutinant. La bouillie est une préparation moyenne, entre l'*athera* & le *gluten*, plus épaisse que l'*athera*, plus liquide que le *gluten*, & par conséquent moins obstruante que celui-ci, & tenant plus des qualités de celui-là. Il y a une espece d'*athera*, ou plutôt de bouillie, dont Galien fait mention comme d'un mets préparé avec la fleur de *froment* détrempée avec du lait. Ce mets est fort commun aujourd'hui dans les contrées basses de l'Allemagne, & c'est, je crois, ce que nous appellons proprement de la bouillie. Il est bien-faisant & nourrissant; mais il ne faut pas en faire un usage journalier, car Galien nous avertit qu'il cause des obstructions au foie, & qu'il engendre des pierres dans les reins. J. Bauhin.

Le *tragus* est une composition; il se faisoit avec différentes sortes de grains, ainsi qu'il paroît par la comparaison de ce que Dioscoride, Galien & Pline en ont dit. Il ne differe du *chondrus* & de l'*alica*, que par la maniere

maniere de le préparer. Le *chondrus* s'affinoit avec du plâtre & du sable; l'*alica* avec de la chaux; & le *tragus* avec de l'eau seule dans laquelle on faisoit macérer le *froment*. RAY, *Hist. Plant.*

Il n'est pas hors de propos de compter entre les préparations de *froment*, le vermichel de Gêne, ainsi appellé de sa ressemblance avec de petits vers filamenteux; il y en a de deux sortes, du blanc & du jaune. Les personnes aisées s'en servent dans leur potage, en bouillon & en soupe; ils passent l'un & l'autre pour analeptiques. DALE.

Quant aux autres préparations de *froment*, à leurs propriétés & à leurs usages, voyez *Artos*, *Panis*, *Alica*, *Amylum*, *Furfur* & *Farina*.

2. *Triticum spica multiplici*, C. B. P. 21. Theat. 371. M. H. 3. 175.
3. *Triticum spica hordei Londinensibus*, Raii Synop. 3. 387. Tourn. Inst. 512. Boerh. Ind. alt. 2. 155. *Zeopyrum*, Offic. *Zeopyrum seu triticospeltum*, C. B. P. 22. Theat. 423. Park. Theat. 1123. *Hordeum nudum*, Ger. 66. Emac. 72. *Hordeum nudum sive gymnocrithon*; J. B. 2. 430. Raii Hist. 2. 1908. *Orge nu.*

L'épi de ce grain est barbu, comme celui de l'orge, mais son grain est rougeâtre, pointu par les deux bouts, sillonné dans le milieu, & s'allongeant par l'une de ses extrémités en pointe, couvert d'une simple enveloppe, & plus facile à monder que le *froment*; en l'examinant de fort près, les rangées de grain paroissent être quadruples. Ses feuilles sont larges & enveloppent fortement la tige. RAY, *Hist. Plant.* 1098.

On le cultive en Allemagne, où l'on en fait du pain & d'autres mets. Son usage n'est pas moins étendu que celui de l'orge.

Le *gymnocrithos* est rafraîchissant, ainsi que l'orge, si on le prend en boisson.

4. *Triticum siligineum*, C. B. P. 21. Theat. 355.
5. *Triticum spicâ & granis rubentibus, culmo rubro.*
6. *Triticum spicâ & granis rubentibus, culmo luteo.*
7. *Triticum majus, longiore grano, glumis foliaceis incluso*, M. H. 3. 175.
8. *Triticum spicâ quadratâ, villosâ, breviori.*
9. *Triticum spicâ quadratâ, villosâ, longiori.*
11. *Triticum aristis circumvallatum, granis & spica rubentibus, glumis lævibus & splendentibus*, Raii Synop. 244.
10. *Triticum spicâ albicante, granis rufescentibus, sive triticum mixtum*, M. H. 3. 175.

Boerhaave met entre les *fromens* les plantes suivantes.

1. *Gramen caninum, spica triticea aliquatenus simile.* Voyez *Agrostis*.
2. *Gramen latifolium, spica triticea, latiore, compacta*, C. B. P. 8. Prodr. 17. Ic. J. B. 2. 477.
3. *Gramen caninum, longius radicatum majus*, C. B. P. 1. Theat. 12.
4. *Gramen caninum, longius radicatum minus*, C. B. P. 1. Theat. 13.
5. *Gramen caninum, maritimum spicatum*, C. B. P. 1. Theat. 14.
6. *Gramen caninum, maritimum, spicâ foliaceâ*, C. B. P. 2. Theat. 15.
7. *Gramen maritimum, vulgari canino simile*, Park. Lob. M. H. 3. 178.
8. *Gramen geniculatum, parvum, arenosorum aggerum maritimorum Zelandiæ, longius radicatum*, Lob. M. H. 3. 178.
9. *Gramen angustifolium, spica tritici muticæ simili*, C. B. P. Prodr. 17. Theat. 132. BOERHAAVE, *Index alter Plant.*

TRITICUM INDICUM; nom du *Mayz, granis aureis.*

TRITICUM TEMULENTUM; nom du *Lolium verum, Gesneri, lolium album.*

TRITICUM VACCINUM; nom du *Melampyrum, comâ purpurascente.*

TRITIO, *broyement; trituration.*

TRITOMA; instrument de Chirurgie, dont on se sert dans les maladies de l'oreille. CASTELLI, d'après *Albucasis.*

TRITORIUM, *Entonnoir*; instrument de Chymie ouvert par les deux bouts, assez étroit à sa partie supérieure, large au milieu, & plus étroit encore à sa partie inférieure. On s'en sert pour séparer des liqueurs spécifiques de différentes pesanteurs : lorsque la plus pesante est sortie, on applique le doigt sur l'orifice supérieur, & la plus légere demeure dans le vaisseau.

TRITURA, *broyement* ou *trituration.*

TRITURATIO, *broyement* ou *trituration.*

C'est l'action de réduire en poudre des substances dures. Cela se fait en les battant dans un mortier, ou en les porphrisant sur un marbre. Cette opération est plus fatigante que difficile.

La porphyrisation augmente ou diminue l'efficacité des substances. Lorsque les corps n'agissent que par la forme & par les pointes de leurs parties compactes, plus on les broie, plus on les divise, moins ils agissent. Ainsi on rendra le mercure doux moins actif, & on pourra le donner en plus grande dose, seulement en le broyant dans un mortier de terre. Le *broyement* produit sur cet ingrédient le même effet qu'une sublimation réitérée; c'est-à-dire, qu'il détruit ses aiguillons salins, & qu'il le rend presque aussi uni que le mercure. Il n'en est pas de même des substances résineuses, surtout de celles qui sont purgatives, comme le jalap, la scammonée, &c. Plus la poudre dans laquelle on les réduit est fine, plus elles ont d'énergie. Comme elles agissent d'autant plus sur l'estomac & sur les intestins, que la surface sur laquelle elles peuvent s'appliquer est plus grande, il est évident qu'elles opereront d'autant plus qu'elles seront divisées; car c'est par la division plus ou moins grande, qu'elles se répandront plus ou moins, & qu'elles stimuleront un plus grand nombre & une plus grande étendue de fibres; ou, ce qui revient au même, qu'elles agiront davantage.

TRIUMFETTA.

Voici ses caracteres :

Sa fleur a plusieurs pétales rangés circulairement & en roses; il s'éleve de son calyce un pistil qui dégénere en un fruit sphérique, & contenant quatre semences anguleuses.

Miller en compte les deux especes suivantes.

1. *Triumfetta, fructu echinato racemoso*, Plum. Nov. Gen.
2. *Triumfetta, fructu echinato racemoso, minor*, Miller.

La premiere de ces plantes est fort commune à la Jamaïque, & dans plusieurs autres contrées de l'Amérique. La seconde est rare, & ne se trouve qu'en quelques endroits. Ce fut M. Robert Miller qui la découvrit au Septentrion de la Jamaïque, & qui en envoya de la graine en Angleterre.

Les fleurs de ces plantes sont petites, jaunes, assez semblables à celles de l'aigremoine; & c'est par cette raison qu'on les a mises dans la même classe. Ces fleurs croissent en branches aux extrémités des rejettons; elles ne sont pas fort belles : aussi ne les cultive-t'on que dans les jardins où l'on se propose de répandre de la variété.

La premiere s'éleve à six ou sept piés de haut. Sa tige est ligneuse; elle se divise vers le haut en plusieurs branches, dont chacune produit un épi ou un bouquet de fleurs. Ses feuilles sont assez larges, & ressemblent à celle de la *Malvinda major*.

La seconde espece s'éleve rarement à plus de trois piés. Ses feuilles sont plus petites que celles de la premiere. Sa tige est ligneuse, mais non branchue; & la plante entiere est à tous égards plus petite que la précédente. MILLER, *Dict.*

TRIXAGO ou TRISSAGO. Voyez *Chamædrys*.

TRO

TROCHANTERES, *trochanters*; ce sont deux apophyses de l'os de la cuisse, dont l'une s'appelle le grand *trochanter*, & l'autre le petit *trochanter*.

TROCHILODES, τροχιλώδης; épithete que l'on donne à la partie rude de l'os du bras. GALIEN, *de Usu part. Lib. II. cap. 5.*

TROCHISCI, *Trochisques.*

Quelques Auteurs qui ont commenté les Pharmacopées Officinales, ont blâmé les *trochisques* à tous égards: outre ces Auteurs, Saffenus va jusqu'à s'étonner qu'on ait pu imaginer cette forme. Il s'en faut toutefois beaucoup qu'elle soit aussi absurde qu'elle lui paroît. Il y a des ingrédiens qui conservent long-tems en *trochisques* leurs propriétés, qu'ils perdroient en poudre, sans compter la commodité qu'on a de les prendre, en les laissant dissoudre peu-à-peu dans la bouche.

Les *trochisques* hystériques sont une composition uniforme & énergique: on leur substitue cependant ceux de myrrhe qui tendent au même but, mais qui leur sont préférables par deux endroits. 1°. En ce que tous les ingrédiens qui y entrent ont la même destination; 2°. En ce qu'on les prépare plus promptement dans les occasions extemporanées. Cependant ils se font plus promptement, & sont plus agréables qu'aucun autre de la même nature: ainsi je les crois meilleurs que ceux de Gordon & de terre de Lemnos. Les *trochisques* béchiques blancs & noirs conviennent dans les mêmes cas; il faut les laisser se dissoudre peu-à-pen dans la bouche: les blancs sont plus agréables à prendre, les noirs sont plus efficaces. Ce seroit ici le lieu de faire mention de ceux d'Alhandal: mais ils sont extrement négligés; on ne les emploie qne dans quelques compositions Officinales. Je ne sai si la réduction de la dose de la coloquinte, de six onces à six dragmes, est une erreur qui s'est glissée dans la derniere édition de notre Pharmacopée du Collége de Londres, ou si ce n'en est point une. Les *trochisques* blancs de Rhasès, sont d'usage dans les lotions rafraîchissantes: on les dissout avec de l'eau-rose ou de l'eau de plantain, dans les inflammations & les fluxions chaudes sur les yeux. Leur dose est d'environ une dragme sur deux onces d'eau. Cette quantité suffit pour rendre la solution blanche comme du lait. Les *trochisques* de lait ont les mêmes propriétés: mais ils sont plus grossiers; & il est rare qu'on les ordonne.

Il y a beaucoup d'ingrédiens qu'on pourroit mettre sous cette forme, & qu'on employeroit dans les occasions extemporanées. Mais à quoi bon multiplier le nombre des tablettes? Les ingrédiens qui entrent dans la plûpart d'entre elles, agissent plus sûrement sous d'autres formes; & la plûpart des Praticiens en font si peu de cas, qu'ils les ont presque bannies de leurs ordonnances.

Ce n'est pas que nous nous rétractions; nous convenons ici, comme nous avons fait plus haut, qu'il y a des substances qui conservent fort bien leurs propriétés sous cette forme, témoins les *trochisques* de myrrhe, & quelques autres de la même nature. QUINCY, *Pharmacopée.*

TROCHISCI ALBI RHASES.

Trochisques blancs de Rhasès.

Prenez *de la céruse lavée dans de l'eau-rose, dix dragmes;*
de la sarcocolle, trois dragmes;
de l'empois, deux dragmes;
de gommes Arabiques & adraganth, de chaque, une dragme;
du camphre, une demi-dragme.

Faites du tout des *trochisques*, avec

d'eau-rose, une quantité suffisante.

On les dissout dans du vin blanc, de l'eau-rose, ou quelque autre liquide, & l'on a un collyre. Ils calment les inflammations, & répercutent quelquefois les humeurs chaudes & corrosives: on s'en sert quelquefois en injections dans les gonorrhées, pour rafraîchir l'urethre, & la garantir des corrosions des humeurs corrompues. La dose est de deux dragmes sur deux onces de liquide: on en lave fréquemment la partie affectée.

TROCHISCI ALEXITERII. Voyez *Alexiteria*.
TROCHISCI ALHANDAL. Voyez *Alhandal*.
TROCHISCI ALIPTÆ MOSCHATÆ. Voyez *Alipte*.
TROCHISCI ALKEKENGI. Voyez *Alkekengi*.

TROCHISCI APOPLECTICI.

Tablettes contre l'apoplexie.

Prenez *de l'ambre gris, une demi-dragme;*
de l'huile de romarin, de canelle, de muscade, } *de chaque, 2 gouttes;*
d'huile de clous de girofle, & de marjolaine; } *de chaq. une goutte;*
d'esprit de lavande, 80 gouttes;
de sucre fin, quatre onces.

Faites des tablettes avec

une quantité suffisante de gomme adraganth.

Il faut les mâcher, les remuer fréquemment dans sa bouche. On les ordonne aux apoplectiques, parce que les aromatiques chauds qu'elles contiennent pénetrent plus immédiatement les fibres, en se dissolvant peu-à-peu sous cette forme, que si on les faisoit descendre tout à la fois dans l'estomac.

TROCHISCI BALSAMICI.

Tablettes balsamiques.

Prenez *de baume de Tolu, de racine d'Iris,* } *de chaque, une once;*
de gommes adraganth, & Arabique, } *de chaque, une demi-once;*
de fleurs de benjoin, deux dragmes;
de sucre candi blanc, une livre.

Réduisez le tout en une poudre fine, & faites-en une pâte avec le mucilage de graines ou de semences de coings, & l'eau-rose.

Mettez cette pâte en tablettes.

Ces tablettes sont agréables à prendre, & n'en sont pas moins efficaces dans toutes sortes de rhumes, mais sur-

tout dans ceux où il y a de la toux & fluxion d'humeurs acres : elles sont aussi bienfaisantes au poumon ; & on peut les ordonner aux personnes qui sont au dernier degré de consomption. Il n'y a rien qui puisse les empêcher de produire de bons effets, dans quelque conjoncture que ce soit. On peut même en user par goût.

Trochisci Bechici albi. Voyez *Bechica.*

Trochisci Bechici nigri. Voyez *Bechica.*

Trochisci de Benzoino.

Trochisques de Benjoin.

Prenez *de sucre candi, une livre.*

Faites-le fondre sur le feu.

Dissolvez-y ensuite,

de styrax dépuré, une once.

Remuez-bien ce mélange ; & lorsqu'il sera froid, répandez dessus,

de poudre menue de benjoin, six dragmes ;
de bois d'aloès, une demi-once ;
de racine d'Iris, une once ;
de musc, un scrupule.

Faites une pâte avec

une quantité suffisante de gomme adraganth, & d'eau-rose.

C'est un balsamique admirable, & qui soulageroit considérablement ceux qui sont sujets aux maladies de poitrine & qui tendent à la consomption, s'ils en usoient souvent. D'ailleurs il rend l'haleine agréable. On peut s'en servir à discrétion. Si on bannissoit le bois d'aloès, il seroit plus flatteur pour le goût, & n'en seroit pas moins énergique. J'ai tiré ces *trochisques* de la Pharmacopée Royale de Londres.

Trochisci de Carabe.

Trochisques d'Ambre.

Prenez *de succin, une once ;*
de la corne de cerf brûlée,
de la gomme Arabique,
du corail rouge,
de la gomme adraganth,
de l'acacia,
de l'hypocyste,
des balaustes,
du mastic,
de la gomme laque lavée, &
de la semence de pavot noir, } *de chaque, 2 dragmes & 2 scrupules ;*
de l'encens, &
du safran, } *de chaque, 2 dragmes ;*
de l'opium, une dragme.

Faites des *trochisques* avec une quantité suffisante de mucilage de psyllium fait avec de l'eau de plantain.

Cette composition est de Mésué, & paroît être destinée pour les hémorrhagies, & sur-tout pour le crachement de sang.

Trochisci cephalici.

Tablettes céphaliques.

Prenez *de poudre de guttete,* &
de cinabre naturel, } *de chaque, demi-dragme ;*
d'huile de romarin, &
de muscade, } *de chaque, deux gouttes ;*
de sucre fin, deux onces ;

Faites des *trochisques* avec

de mucilage de gomme adraganth, une quantité suffisante.

Trochisci Cyphæos pro Mithridatico. Voyez *Cyphi.*

Trochisci ad emulgendum salivam.

Tablettes sialagogues.

Prenez *de l'impératoire en poudre menue, une demi-once ;*
du mastic, deux dragmes ;
de l'huile de clous de girofle, &
de marjolaine, } *de chaq. 2 gouttes ;*

Faites des tablettes, avec

de cire jaune odoriférante, une quantité suffisante.

Ces tablettes sont bonnes pour ceux dont les glandes de la bouche ne se vuident pas convenablement, & qui ne peuvent se résoudre à fumer du tabac. L'humidité qui s'accumule dans ces parties, expose à un grand nombre d'inconvéniens : il est donc à propos de recourir à quelque chose qui les irrite, & les contraigne à verser ce qu'elles contiennent.

Trochisci Gordonii.

Trochisques de Gordon.

Prenez *des quatre semences froides majeures, blanchies,*
de graines de pavot blanc,
de mauve,
de cotton,
de pourpier, &
de coings,
de baies de myrte,
de gommes adraganth, & *arabiques,*
de pistaches, &
de pommes de pin mondées ;
de sucre candi,
de réglisse,
d'orge,
de mucilage de semences de psyllium, &
d'amandes douces blanchies, } *de chaq. 2 dragmes ;*
de bol d'Arménie,
de sang de dragon,
de spodium,
d'ivoire, &
de fleurs de roses rouges, } *de chaque, une demi-once.*

Faites des *trochisques* selon l'art, avec

une quantité suffisante de gomme adraganth.

Ces *trochisques* sont de l'invention de Gordon, *de Passio-*

nibus renum, cap. 10. Cet Auteur les destinoit à quelques maladies des reins & des passages de l'urine: mais la composition en ayant toujours été peu connue, on n'en a jamais fait grand usage.

Trochisci Hedychroi Galeni ad Theriacam. Voyez *Hedychroi*.

Trochisci hæmoptoici.

Tablettes pour le crachement de sang.

Prenez *du cachou, deux dragmes;*
de safran de Mars astringent, une dragme;
du sucre de plomb, & } *de chaque, demi-*
de l'empois, } *dragme;*
de sucre fin, quatre onces.

Faites des tablettes selon l'art, avec

une quantité suffisante de mucilage de gomme adraganth.

On peut user de ces tablettes à discrétion quand on est sujet au crachement de sang: elles sont aussi bienfaisantes dans toutes sortes de flux, soit de ventre, soit d'autres parties.

Trochisci hysterici,

Trochisques hystériques.

Prenez *d'asa fœtida*, & } *de chaque, deux drag-*
de galbanum, } *mes & demie;*
de myrrhe, deux dragmes;
de castor, une dragme & demie;
de racine d'asarum,
d'aristoloche longue,
de sabine, } *de chaq. une dragme;*
de matricaire,
de calament,
de dictame, une demi-dragme;

Délayez les gommes dans du suc ou de la décoction de rue.

Passez & donnez par ébullition la consistance du miel.

Ajoutez les autres ingrédiens réduits en poudre, ensorte que le tout puisse faire des *trochisques* selon l'art.

Ces *trochisques* tendent assez bien au but qu'on s'est proposé en les composant; ils sont bienfaisans dans toutes les affections de la matrice; ils calment les vapeurs & les convulsions, hâtent les regles, facilitent l'accouchement, & tendent à la guérison de toutes les maladies auxquelles ces parties sont sujettes. On les réduit en poudre dans toutes les occasions extemporanées, & leur dose est depuis cinq grains jusqu'à un scrupule.

Trochisci de ligno aloes,

Trochisques de bois d'aloès.

Prenez *de bois d'aloès,* } *de chaque, deux drag-*
de roses rouges, } *mes;*
de mastic,
de canelle,
de clous de girofle,
de spicnard Indien,
de muscade, } *de chaque, une dragme & demie;*
de semence de carottes,
de grands & de petits cardamones,
de cubebes,
de lavande,
d'écorce de citron,
de macis,

Faites des *trochisques* avec de la pulpe de raisins, un demi-scrupule d'ambre-gris, & du musc à discrétion.

Trochisci de myrrha.

Trochisques de myrrhe.

Prenez *de myrrhe, trois dragmes;*
des feuilles de rue,
de mente,
de dictame de Crete,
de graines de cumin,
d'asa-fœtida, } *de chaq. deux dragmes;*
de sagapenum,
de castor de Russie,
d'opopanax,

Faites dissoudre les gommes dans de la décoction d'armoise.

Ajoutez le reste, & faites des *trochisques* avec une quantité suffisante de suc d'armoise.

Rhases ordonna le premier ces *trochisques, cap.* 9. *ad Almanzorem*, contre l'obstruction des regles. On fait assez de cas de ce remede pour l'ordonner fréquemment; & on le préfere aux *trochisques* hystériques qui tendent au même but.

Trochisci odorati.

Tablettes parfumées.

Prenez *du musc,* } *de chaque, six grains.*
de l'ambre-gris,

Broyez-les menus, avec un peu de sucre candi blanc.

Ajoutez *d'esprit de roses, dix gouttes.*

Ensuite *de poudre d'iris, quatre onces;*
d'empois, deux onces;
de sucre fin, quatre onces;
de gomme adraganth, une quantité suffisante.

Ces *trochisques* sont peu d'usage; & il n'y a gueres que ceux qui aiment le sucre, ou qui ont une haleine à corriger, qui s'en servent.

Trochisci paralytici.

Tablettes contre la paralysie.

Prenez *du sucre en poudre fine, une once;*
d'esprit composé de lavande, soixante gouttes,
d'huile de romarin, quatre gouttes;
de mucilage de gomme adraganth, une quantité suffisante.

On peut ordonner ces tablettes indifféremment à tous ceux qui sont sujets aux affections des nerfs.

Trochisci Peruviani,

Trochisques du Pérou ou de *Quinquina.*

Prenez *du quinquina, une once.*

Et le réduisez en une poudre très-fine.

de baume de Tolu, deux dragmes;
de Judée, une demi-dragme;

de sucre, une demi-livre;
de mucilage de gomme adraganth, autant qu'il en faut pour faire des tablettes.

Ceux qui pourront prendre ces tablettes, en éprouveront de bons effets, dans toutes les maladies hectiques, & dans les consomptions commençantes.

Trochisci, ou sief de plumbo. Voyez *Sief de Plumbo.*

Trochisci de Rhabarbaro.

Trochisques de Rhubarbe.

Prenez *de la rhubarbe choisie, dix dragmes;*
de suc d'eupatoire épaissi, c'est-à-dire, *d'ageratum de Mesué, une demi once;*
de roses rouges, trois dragmes,
de racines d'asarum,
de garence, &
de spicnard,
de feuilles d'absinthe,
de graine d'anis, &
d'ache, } *de chaq. une dragme.*

Faites des *trochisques* avec le suc dépuré d'eupatoire.

Trochisci Restringentes,

Tablettes resserrantes.

Prenez *du cachou en poudre fine, une once;*
de gomme adraganth, trois onces;
d'huile de canelle, une dragme;
de suc de roses, deux livres;

Faites des *trochisques* avec le mucilage de semences de coings.

Ces tablettes fortifient l'estomac & les intestins, & sont bienfaisantes à ceux qui sont sujets aux indigestions & au flux, ils en peuvent prendre à discrétion, & en continuer l'usage jusqu'à ce qu'il soient guéris. Il n'y a gueres de remedes plus agréables à prendre, ni plus efficaces, pour les personnes du sexe qui ont des fleurs blanches, & d'autres maladies de la même nature; elles sont aussi fort bonnes pour les ulceres invétérés, lorsqu'il ne reste plus de malignité.

Trochisci de Scilla ad Theriacam. Voy. *Scilla.*

Trochisci Stomachici.

Tablettes Stomachiques.

Prenez *de la racine d'angelique d'Espagne en poudre fine, une dragme;*
d'huile de canelle,
de muscade,
de clous de girofle. } *de chaq. deux gouttes;*
d'huile de mente, &
d'absinthe, } *de chaque, une goutte;*
de sucre fin, quatre onces;
de mucilage de gomme adraganth, fait avec l'eau de fleurs d'orange, une quantité suffisante.

Elles sont bonnes pour échauffer l'estomac, & chasser les flatulences, dont l'influence se communique quelquefois des parties éloignées; c'est par cette raison qu'elles sont aussi bienfaisantes dans les maux de tête.

Trochisci de Terra Japonica,

Trochisques de cachou.

Prenez *de cachou, deux onces;*
de sucre blanc, seize onces;
du mucilage de gomme adraganth, fait avec l'eau de plantain, une quantité suffisante.

Ces *trochisques* n'ont encore paru dans aucune Pharmacopée, ils ne sont ni aisés à conserver, ni agréables à prendre; mais ils agissent en qualité de resserrans, plus efficacement qu'aucun autre.

Trochisci de Terra Lemnia;

Trochisques de Terre de Lemnos.

Prenez *de la terre de Lemnos, ou sigillée,*
de bol d'Arménie,
de la terre du Japon,
de l'acacia,
de l'hypocyste,
de la gomme Arabique brûlée,
du sang de dragon,
de l'empois brûlé,
de l'antora, ou à sa place
de la semence de roses rouges,
de la pierre sanguine,
du corail rouge,
de l'ambre,
des balaustes,
du spodium d'ivoire,
de la semence de pourpier un peu grillée,
de l'oliban,
de la corne de cerf calcinée,
de la pomme de Cyprès,
du safran, } *de chaq. deux dragmes;*
des semences de pavot noir,
de la gomme adraganth,
des perles, } *de chaque, une dragme & demie;*
de l'opium, une dragme.

Faites des *trochisques*, avec une quantité suffisante de suc de plantain épaissi.

Ces *trochisques* ont la même propriété que ceux d'ambre, & que les *trochisques* de Gordon, c'est-à-dire, d'arrêter les hémorrhagies, mais surtout le crachement de sang.

Trochisci sive sief de Thure. Voyez *Sief de Thure.*

Trochisci e violis solutivi,

Trochisques solutifs de violettes.

Prenez *des fleurs de violettes modérément seches, six dragmes;*
de turbith gommeux, une once & demie;
de suc de réglisse,
de la scammonée,
de la manne, } *de chaq. deux dragmes;*

Broyez les fleurs de violettes avec la manne & le suc de réglisse.

Ajoutez le turbith & la scammonée en poudre fine.

Mêlez bien le tont & faites des *trochisques*, avec un peu de sirop violat.

TROCHISCI DE VIPERA AD THERIACAM.

Trochisques de viperes pour la Thériaque.

Prenez *de la chair de viperes dépouillées de leur peau, & auxquelles vous aurez ôté la graisse, les entrailles, la tête & la queue, huit onces;*
de pain blanc le plus beau, ou plutôt de biscuit réduit en poudre & tamisé, deux onces.

Faites de petits *trochisques* en vous oignant la main avec de l'opobalsamum, ou de l'huile de muscade par expression.

Exposez-les sur le fond d'un tamis en quelque lieu où l'air ait un libre accès, & retournez-les jusqu'à ce qu'ils soient parfaitement secs.

TROCHITES, nom d'une pierre dont la figure est semblable à la toupie ou au sabot des enfans; elle est d'une couleur cendrée au-dehors, & blanche au-dedans.

TROCHLEA, espece de poulie cartilagineuse, sur laquelle passe le tendon d'un des muscles de l'œil. Voyez *Oculus.*

TROCHLEARIS MUSCULUS, est le muscle de l'œil qui passe par cette poulie. Voyez *Oculus.*

TROCHOIDES, τροχοειδὴς, de τροχὸς, roue; épithete qu'on donne à l'articulation d'un os emboîté dans la cavité d'un autre, comme l'aissieu dans une roue: telle est l'articulation de la premiere & de la seconde vertebre du cou.

TROCHOS, τρόχος, de τρέχω, courir, signifie une course; mais dans Hippocrate, c'est une course, en ligne courbe ou circulaire, laquelle il oppose à celle en ligne droite qu'il appelle *dromos*, δρόμος. C'est en ce sens qu'il est employé, *Lib. de Insomn.* où nous lisons: δεῖ δὲ ἀμφοτέρως τὰς ἀντισπασίας ποιεῖσθαι, καὶ τοῖσι δρόμοισι τᾶσι τε καμπτοῖσι χρῆσθαι: « il faut faire des révulsions en deux « sens; les unes en ligne droite, les autres en ligne « courbe ou circulaire. » Dans le même Traité, il conseille de pratiquer τοῖσι τρόχοισι ὀξέσι, « des courses « rapides, circulaires ou en rond; » & répete encore la même chose ailleurs dans le même Livre. Et, *Lib. I.* περὶ διαίτης, nous lisons δρόμους ὀξέας καὶ καμπτοὺς, « des « courses rapides & en rond. » Et, *Lib. II.* il paroît opposer l'un à l'autre τοὺς δρόμους μακροὺς, « de longues « courses, » & καμπτοὺς τοῖς τρόχοις, « & courbées en « maniere de *trochus.* » Τροχὸς dans l'*Exegesis* de Galien, est rendu par δρόμοι, « courses droites » qui est le sens auquel ce mot paroît employé, *Lib. II. & III. de Diæta.*

TROCHUS, nom d'un coquillage qui a la figure de la toupie des enfans. Il est alcalin & absorbant, comme les autres.

TROCTOS, τρωκτὸς, de τρώγω, manger, est la même chose que τρώξιμος, *troximus*, mangeable; mais ce terme s'applique ordinairement aux alimens qui se mangent crus; par exemple, ceux qui se mangent en salades, & qui se servent en dessert, comme les raisins secs, les figues & autres semblables; on les appelle aussi *tragemata.* Galien, dans son *Exegesis*, rend τρωκτὰ, par ὠμὰ ἐσθιόμενα, « des alimens crus. »

TROGLE, τρώγλη, est une caverne ou cavité formée par érosion. Hesychius rend τρῶγλαι par τρύπαι, *trupæ*, perforation, & τρώγαι par τρῶγλαι, trous minés. Dans Moschion, *cap.* 126. les incisions faites par le moyen des sangsues, sont appellées, τρῶγλαι. Hippocrate, *Lib. de Carn.* appelle, les passages, les trous, ou autres cavités, qui contiennent des humidités, *trogla*, τρῶγλαι, à l'endroit où il dit: τὸ δὲ κοιλῶδες τρῶγλαι ἐγένοντο, ἐν δὲ τῇσι τρώγλῃσι ταύτῃσιν τὸ ὑγρὸν, ὥσπερ καὶ ἐν τῇσι φλεψὶν τῇσι μεγάλῃσιν: « il s'insinuoit une substance glu« tineuse dans les trous, où étoit contenue une humi« dité, comme dans de gros vaisseaux. »

TROGLODITES, τρωγλοδύτης, le roitelet s'appelle *passer troglodites.* Voy. *Passer.*

TROGLODYTICA MYRRHA, c'est ainsi qu'on appelle la meilleure espece de myrrhe, de la contrée où elle est produite.

TROLLUS FLOS, nom de l'*helleboro-ranunculus, flore luteo globoso.*

TRONOS ou TRONOSSA, la meilleure espece de manne. PARACELSE. RULAND.

TROPHIODES, τροφιῶδες, dans l'*Exegesis* de Galien est rendu par ἔχον ἐμφερόμενα τινα πεπηγότα, « conte« nant quelques matieres d'une substance compacte, » emportées avec l'urine, car ce terme s'applique à l'urine, *VII. Epid.* dans un passage que Galien avoit sans doute en vue, où on lit: ἐκταίῃ ἔρησεν ἄθροον πολὺ τροφιῶδες; « le six elle urina librement & abondamment, rendant « parmi son urine, quelque chose d'une substance com« pacte. » En cet endroit par τροφιῶδες; & dans le même Livre par ἔρησε τροφιώδεα & ἔρα τροφιώδεα, il faut entendre l'urine, dans laquelle nageoit quelque chose de dense & de compacte, ou des corpuscules épais & condensés comme un énéoreme, (voyez ce terme) ramassé en une forme sphérique, comme on l'observe lors d'une grande abondance de crudités, & dans des fievres d'une espece mauvaise; ce qui indique un grand feu en dedans, & une violente agitation de la nature, avec un mélange extraordinaire de flatuosités, de quoi nous avons plusieurs exemples dans les *Epidémiques.* Nous trouvons aussi τροφιῶδες οὖρον, *Coac.* 578. mais à consulter les *Prorrhétiques*, il paroît que c'est une faute. Et, *Coac.* 604. on lit τροφιώδεα διαχωρήματα, par où il faut entendre des excrétions d'une substance dense & concrete. Mais le passage me paroît suspect, & les *Prorrhétiques* me font croire qu'il faut lire, ἐν στροφώδεσι (& non pas τροφιωδέων) ὑπόστασις ὑπόπελιος, « un sédiment à peu près livide dans les excrétions, « avec tranchées, circonstances qui accompagnent sou« vent les selles liquides; » surtout si l'on considere que le sédiment bourbeux & tant soit peu livide, vient d'un grand feu en-dedans, & d'une espece de torréfaction, comme Galien l'observe, *Prorrhet.* 156. ce qui indique une affection morbifique au foie; & que ces excrétions sont ordinairement accompagnées de tranchées.

Τροφιώδες, est, selon Galien, un de ces termes obscurs & dont l'usage est rare; il le fait venir de τρέφομαι, qu'il rend par πήγνυμαι, être compacte. Eustathe rend τρέφεσθαι par πήγνυσθαι, & Hesychius τρέφειν par πήγνυναι, & τρέφεσθαι ὁμοίως, par πήγνυσθαι. Galien lui-même, *Comment.* 3. *in Prorrhet.* où il fait στροφώδεα ἔρα, synonyme à τροφιώδεα, qu'on rencontre dans son *Exegesis*, rend διαστρέφεσθαι par πήγνυσθαι, & dit que dans Homere διαστρέφεσθαι κυκλωδῶς, signifie περιπήγνυσθαι, faisant διαστρέφεσθαι & περιστρέφεσθαι, synonymes à διατρέφεσθαι & περιτρέφεσθαι, comme dans Homere, *Odyss.* ξ. où on lit, καὶ σακέεσσι περιστρέφετο κρύσταλλος, Hesychius lit περιτρέφετο, & le rend par περιεπήγνυτο. Et dans l'*Il.* ε. à l'endroit qui porte, μάλα δ' ὦκα περιστρέφεται κυκλῶντι, Herodien lit περιτρέφεται, & Eustathe approuve cette leçon. Erotien dit que τρέψαι chez les Attiques est synonyme à πῆξαι, à l'endroit où il rend τετραμμένον par πεπηγότα, & observe de plus que τροφαλὶς, est la même chose que πεπηγὼς τυρὸς, & est dérivé de τρέφω: mais Hesychius le dérive avec plus juste raison de τρέφω, & dit qu'il signifie τὸ πεπηγμένο. Le même Auteur rend τραφέσθαι par πάχυνεσθαι, épaissir, grossir.

TROPHOS, τροφὸς, nom d'une espece de liniment dont Paul Eginete fait mention, *Lib. IV. cap.* 40.

TROPICUS MORBUS, *maladie chronique.*

TROXIMOS, τρώξιμος, le même que *Troctos.*

TRU

TRUNCULI; les extrémités des animaux, comme les piés, les oreilles & la tête.

TRUTTA, *Truite.*

Il y a plusieurs especes de *truites* qui different par le lieu où elles habitent, par leur couleur & par leur grandeur. Les unes se trouvent dans les rivieres profondes & rapides, les autres dans les lacs. Les unes ont une couleur noirâtre, & les autres sont rougeâtres, ou plutôt d'une couleur dorée; ce qui fait qu'elles sont appellées en Latin *aurata*. Enfin il y en a une autre espece plus grande que les autres, appellée *truite* saumonée, parce qu'elle a beaucoup de ressemblance avec le saumon, par la figure de ses parties externes & internes. Elle n'est pas tout-à-fait si grande que le saumon, & elle est plus estimée, pour son gout exquis, que les autres especes de *truites*. Ces dernieres ont aussi beaucoup de rapport avec le saumon en plusieurs choses; mais elles n'en ont pas tant que la *truite* saumonée. Les *truites* doivent être choisies grasses, bien nourries, d'une chair rougeâtre, ferme, friable, savoureuse, exempte de viscosité. Elles doivent aussi avoir été prises dans une eau claire, pure & limpide.

Elles fournissent un bon suc; elles se digerent facilement, & elles augmentent l'humeur séminale.

Elles se gâtent & se corrompent aisément; c'est pourquoi elles ne doivent être gardées au sortir de l'eau que le moins qu'il se pourra.

Elles contiennent beaucoup d'huile, de sel volatil, & médiocrement de phlegme.

Elles conviennent en été à toute sorte d'âge & de tempérament.

Elle est d'un gout excellent, elle est couverte de petites écailles marquetées pour l'ordinaire de taches rouges, comme on le peut voir par ce vers:

Purpureisque salar stellatis tergora guttis.

Ce poisson nage avec beaucoug d'agilité & de vitesse. On prétend que quand il entend le tonnerre il en est tellement épouvanté qu'il demeure comme immobile. Il mange des vers, de l'écume de riviere, des limaçons & d'autres insectes. Il se nourrit aussi de petits poissons, & il les poursuit avec tant de force & d'avidité, du fond de l'eau jusqu'à la surface, qu'il se jette quelquefois dans de petits bateaux qu'il rencontre à son passage.

La *truite*, outre qu'elle est agréable au gout, comme nous l'avons déja remarqué, produit un bon suc, & plusieurs autres effets semblables; la raison en est, qu'elle est presque toujours en mouvement, qu'elle vit de bons alimens, & qu'elle habite ordinairement dans des eaux claires & limpides: ce qui fait que sa chair est peu chargée d'humeurs grossieres & visqueuses, qu'elle est friable & facile à digérer. Cependant cette même chair se gâte & se corrompt très-aisément, parce qu'étant peu resserrée en ses parties, elle cede facilement à l'effort de l'air, qui y excite une fermentation, & qui détruit en peu de tems le premier arrangement de ses parties.

La *truite* est en été plus délicieuse qu'en toute autre saison: mais en hiver, elle perd presque tout son bon gout; on l'accommode & on la cuit de plusieurs manieres différentes, on la fait, ou bonillir, ou frire, ou rotir. On la met aussi en pâte, où elle est excellente. Quelques-uns la salent pour la conserver plus long-tems, & pour la transporter d'un lieu dans un autre.

La graisse de la *truite* est adoucissante, résolutive, propre pour les hémorrhoïdes, pour les autres maladies de l'anus & pour les crevasses du sein.

La *truite*, en Latin *trutta*, *à trudendo quasi trusilis*, c'est-à-dire, qui repousse avec force, parce qu'elle nage souvent contre le courant de l'eau, & qu'elle repousse les vagues avec une force incroyable.

Il y a une autre espece de *truite* peu différente de celle dont nous avons parlé. Elle se nomme en François *ombre*, & en Latin *thymallus*, *à thymi odore*, parce qu'elle a une odeur de thym. Sa chair est délicieuse, facile à digérer, d'un bon suc, & si salutaire, qu'en quelques endroits on en permet l'usage aux malades. Elle a assez de ressemblance par sa figure aux *truites* ordinaires. Elle habite comme elles dans des eaux pures & nettes. Elle vit des mêmes alimens; & on l'estime davantage en quelque pays pour son bon gout, que les autres especes de *truites*. Sa graisse est propre pour les taches de la petite vérole; pour la surdité, pour les bruissemens d'oreilles, pour les taches & les cataractes des yeux.

La graisse de cette espece est d'une nature lénifiante & dissolvante, bonne pour les hémorrhoïdes & les autres maladies de l'anus, les ulceres au sein, & les fissures aux mamelons. Lemery, *des Alimens.*

TRY

TRYBION, τρυβίον, dans Hippocrate περὶ γυναικ. φυσ. est rendu dans les traductions par *glandula*, pessaire: mais ce passage τρυβίον ποιήσας, « en ayant fait un pessaire, » me paroît suspect & corrompu, comme semble le confirmer une astérisque dont il est accompagné dans le manuscrit d'Asolo; & au lieu de τρυβίον ποιήσας, je voudrois qu'on lût τρίβων λεῖον ποιήσας, « triturant & « polissant » les médicamens qui ont été nommés plus haut, lesquels doivent être enveloppés dans de la laine fine en forme de pessaire. Foesius.

TRYBLION, τρυβλίον, dans Hippoc. L. περὶ ἀφόρων, signifie, le plat, le bassin où la chaudiere dans laquelle est la matiere destinée à servir à des suffumigations. Quelques Auteurs le font synonyme à ὀξύβαφον, *oxybaphon* ou *acetabulum*. Ce terme est souvent employé par Hippocrate, *Lib.* περὶ τῶν ἐντὸς παθῶν. Dans les additions apocryphes du *Lib. I.* περὶ γυναικ. on lit ἁλὸς τρυβλίον πλεῖον, que les traducteurs rendent par « une « hemine ou un acetabulum de sel, » Foesius.

TRYCHOS, τρύχος, est un lambeau d'étoffe déchirée, qu'on appelle autrement ῥάκος. Dans Aristophane, *Acharn.* un des personnages appelle un fragment de tragédie τὰ ῥάκια, « des lambeaux » de tragédie, & ῥάκιον, « un lambeau » d'un vieux Poëme; τὰ ποῖα τρύχη, « une espece de *tryché*; » sur quoi le Scoliaste observe que τρύχη est un terme de Tragédie pour ῥάκη. Le personnage qu'on fait parler en cet endroit, raille & se moque des habits usés & déchirés de la vieille Comédie, & des vêtemens délabrés de la Tragédie moderne, dans laquelle Euripide fait paroître ses héros vêtus mincement & mesquinement.

Τρύχος ὀθονίς μακρόν, dans Théophraste, *Histoire des Plant. Lib. III. cap.* 9. signifie le long panicule de l'ægilops, & est la même chose que ces substances que Pline, *Lib. XVIII.* appelle *panos arentes muscoso villo canos*, « des panicules secs, & garnis d'une espece de « chevelure blanche semblable à de la mousse; » car tout ce qni est oblong, Pline l'appelle *paniculus* & *panus*, aussi-bien que ce qui pend des branches du *picea* & du *rubus*.

Τρύχιον est un diminutif de τρύχος, & signifie la même chose que ῥάκιον, un petit lambeau. On trouve ce terme bien des fois dans le Traité d'Hippocrate; *de morb. mul.* & il est souvent exprimé par ῥάκιον & ὀθόνιον, qui tous deux signifient un morceau de linge fin, propre à envelopper des médicamens sous la forme de pessaire.

TRYGE, τρύγη, est entendu dans Hésychius par ὁ πυρός, καὶ ἡ κριθή, καὶ πᾶς ἄλλος καρπός, καὶ ποῖα βοτάνη, « froment ou orge, & toute autre sorte de fruits & de simples. » Eustathe rend τρυγή par ὁ δημήτριακός καρπός, « blé ou grain à faire du pain. » De-là τρυγαβόλιον signifie un grenier ou endroit à serrer du blé.

TRYGEPHANIOS, τρυγηφάνιος οἶνος, vin du marc, où qu'on exprime des grappes après en avoir tiré la premiere liqueur.

TRYGIS, τρύγις; Hippoc. *Lib. II.* περὶ διαίτης. C'est le *tragus* ou l'*olyra*, ou de la semence en général, selon Calvus.

TRYGODES; espece de collyre dont Galien fait mention, *de C. M. S. L. Lib. XIV.*

TRYPANON, τρύπανον, *trépan.* Voyez *Terebella.*

TRYPHEROS, τρυφερὸς, tendre, mou, délicat ou doux. On trouve dans les Auteurs de Medecine un grand nombre de médicamens sous ce nom. Scribonius Largus, N°. 230. fait mention de deux cauteres doux, qu'il appelle *tryphera* ou *triphera*. Galien décrit un collyre, une pastille ou un trochisque, auquel il donne l'épithete de *trypheros*, *Lib. IV. cap. 7. de C. M. S. L.* & *Lib. VII. cap. 4.* du même Ouvrage.

Je trouve dans la Pharmacopée d'Ausbourg plusieurs médicamens à l'article *Tryphera.*

On prépare de la maniere suivante le *tryphera persica* de Mesué.

Prenez *du suc de la meilleure endive, trois livres;*
des sucs d'ache, & de houblon, } *de chaque, deux livres;*
de suc de dulcamere, neuf onces;
de suc d'épine-vinette, trois onces;

Mettez ces sucs sur

des roses & des violettes séches ou récentes, de chaque trois dragmes.

Ajoutez,

de feuilles de séné, deux onces;
d'agaric, une once;
de prunes de Damas, cinquante;
de cuscutes, une demi-once;
de myrobolans citrins, Chebule & Indien, arrosés d'huile d'amandes douces récemment exprimée, de chaque, deux onces;
de spicnard Indien, trois dragmes.

Faites bouillir le tout sur un feu modéré, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que deux pintes de liqueur.

Ajoutez,

de cuscute de thym, quarante dragmes.

Faites bouillir derechef le tout; ôtez le vaisseau de dessus le feu, passez la liqueur, & prenez-en la moitié, dans laquelle vous dissoudrez,

de tamarins, trois onces;
de manne, une once & demie;
de pulpe de cassia, quatre onces;
de conserve de violettes, une livre.

Passez le tout, & séparez-en les ordures.

Ajoutez à l'autre moitié de la liqueur passée,

du sucre blanc le plus fin, trois livres;
de vinaigre de vin, une livre.

Mettez le tout sur un feu modéré, & versez cette partie sur l'autre dans laquelle on a mis les sucs dissous.

Mêlez bien le tout, & lui donnez la consistance du miel.

Ajoutez alors les ingrédiens suivans en poudre.

de la meilleure rhubarbe, deux onces;
de mirobolans citrins, une once & demie;
de mirobolans Chébules, Indiens, de mirobolans bellerics, & emblics, } *de chaque, une once;*
de graine de fumeterre, de trochisques de roses, de macis, de mastic, de cubebes, de spodium d'ivoire, & de sandal jaune, } *de chaque, deux dragmes;*
des quatre semences froides majeures, de chaque, deux dragmes & demie;
de graines d'anis, une demi-once;
de spicnard Indien, deux dragmes.

Faites un électuaire en forme d'opiat.

Ce remede passe pour être bien-faisant dans les fievres aiguës, dans les intempéries chaudes de l'estomac & du foie, & dans toutes les maladies qui proviennent d'une chaleur contre nature des humeurs. Il calme la soif, il guérit la jaunisse accompagnée de chaleur; il discute ces épanchemens d'humeurs qui sont causés par des vapeurs bilieuses, & qui nuisent à la vue. Il purifie le sang. C'est par cette raison que George Agricola & d'autres, le recommandent si fort dans les fievres pestilentielles & dans la peste.

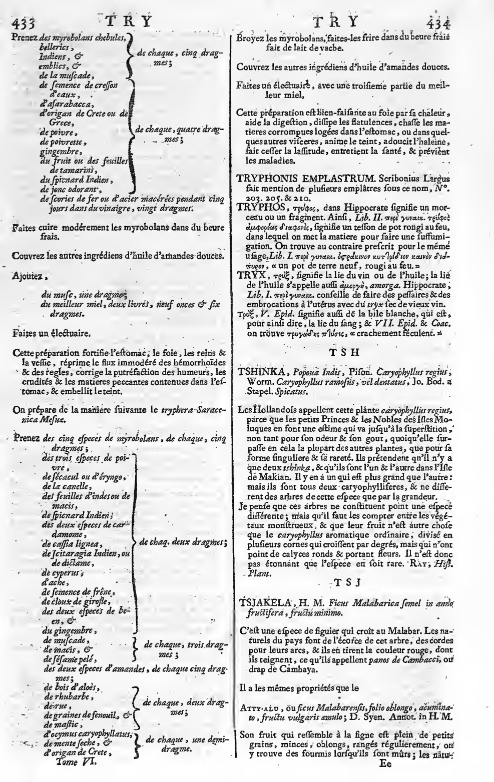
On prépare de la maniere suivante le *tryphera magna Nicolai.*

Prenez *d'opium, deux dragmes;*
de la canelle, des cloux de girofle, du galanga, du spicnard Indien, de zédoaire, du gingembre, du costus, du styrax calamite, du cyperus, du jonc aromatique, de la racine d'iris d'Illyrie, de peucedanum, de l'acorus ou du grand galanga, d'écorce de mandragore, des roses rouges, du spicnard Celtique, du poivre, de l'anis, de l'ache, du persil, du fenouil, de la carotte, du sinonus, de jusquiame, d'hysope, de la graine de basilic, } *de chaque, une dragme;*
du meilleur miel, dix onces & demie.

On donne à ces préparations le nom de *tryphera*, parce qu'elles embellissent la couleur du corps, qu'elles adoucissent l'haleine, & qu'elles sont elles-mêmes d'une très-belle couleur; elles corrigent la putréfaction des humeurs, remettent le corps en embonpoint, & contribuent, ainsi que les autres cosmétiques, à l'embellir. Le *tryphera* que nous venons de décrire est surtout bien-faisant dans les maladies des femmes, qui proviennent de la froideur de leur constitution. On peut aussi en injecter dans la matrice avec de l'huile de muscade.

On prépare de la maniere suivante le *tryphera minor Phanonis Mesue.*

Prenez



Prenez *des myrobolans chebules,*
bellerics,
Indiens, &
emblics, & } *de chaque, cinq dragmes;*
de la muscade,
de semence de cresson d'eaux,
d'asarabacca,
d'origan de Crete ou de Grece,
de poivre,
de poivrette,
gingembre, } *de chaque, quatre dragmes;*
du fruit ou des feuilles de tamarins,
du spicnard Indien,
de jonc odorant,
de scories de fer ou d'acier macérées pendant cinq jours dans du vinaigre, vingt dragmes.

Faites cuire modérement les myrobolans dans du beure frais.

Couvrez les autres ingrédiens d'huile d'amandes douces.

Ajoutez,

du musc, une dragme;
du meilleur miel, deux livres, neuf onces & six dragmes.

Faites un électuaire.

Cette préparation fortifie l'estomac, le foie, les reins & la vessie, réprime le flux immodéré des hémorrhoïdes & des regles, corrige la putréfaction des humeurs, les crudités & les matieres peccantes contenues dans l'estomac, & embellit le teint.

On prépare de la maniere suivante le *tryphera Saracenica Mesuæ.*

Prenez *des cinq especes de myrobolans, de chaque, cinq dragmes;*
des trois especes de poivre,
de fécacul ou d'éryngo,
de la canelle,
des feuilles d'indes ou de macis,
de spicnard Indien;
des deux especes de cardamome,
de cassia lignea, } *de chaq. deux dragmes;*
de scitaragia Indien, ou de dictame,
de cyperus,
d'ache,
de semence de frêne,
de cloux de girofle,
des deux especes de ben, &
du gingembre,
de muscade,
de macis, & } *de chaque, trois dragmes;*
de sésame pelé,
des deux especes d'amandes, de chaque cinq dragmes;
de bois d'aloès,
de rhubarbe,
de rue, } *de chaque, deux dragmes;*
de graines de fenouil, &
de mastic,
d'ocymus caryophyllatus,
de mente seche, & } *de chaque, une demi-dragme.*
d'origan de Crete,

Broyez les myrobolans, faites-les frire dans du beure frais fait de lait de vache.

Couvrez les autres ingrédiens d'huile d'amandes douces.

Faites un électuaire, avec une troisieme partie du meilleur miel,

Cette préparation est bien-faisante au foie par sa chaleur, aide la digestion, dissipe les flatulences, chasse les matieres corrompues logées dans l'estomac, ou dans quelques autres visceres, anime le teint, adoucit l'haleine, fait cesser la lassitude, entretient la santé, & prévient les maladies.

TRYPHONIS EMPLASTRUM. Scribonius Largus fait mention de plusieurs emplâtres sous ce nom, *N°.* 203. 205. & 210.

TRYPHOS, *τρύφος*, dans Hippocrate signifie un morceau ou un fragment. Ainsi, *Lib. II.* περὶ γυναικ. τρύφος ἀμφορέως διαφανὲς, signifie un tesson de pot rougi au feu, dans lequel on met la matiere pour faire une suffumigation. On trouve au contraire prescrit pour le même usage, *Lib. I.* περὶ γυναικ. ὀστράκινον κυτρίδιον καινὸν διάπυρον, « un pot de terre neuf, rougi au feu. »

TRYX, τρὺξ, signifie la lie du vin ou de l'huile; la lie de l'huile s'appelle aussi ἀμοργὴ, *amorga.* Hippocrate, *Lib. I.* περὶ γυναικ. conseille de faire des pessaires & des embrocations à l'utérus avec du *tryx* sec de vieux vin.

Τρὺξ, *V. Epid.* signifie aussi de la bile blanche, qui est, pour ainsi dire, la lie du sang; & *VII. Epid.* & *Coac.* on trouve τρυγώδης πτύσις, « crachement féculent. »

T S H

TSHINKA, *Popoua Indis*, Pison. *Caryophyllus regius*, Worm. *Caryophyllus ramosus, vel dentatus*, Jo. Bod. à Stapel. *Spicatus.*

Les Hollandois appellent cette plante *caryophyllus regius*, parce que les petits Princes & les Nobles des Isles Moluques en font une estime qui va jusqu'à la superstition, non tant pour son odeur & son gout, quoiqu'elle surpasse en cela la plupart des autres plantes, que pour sa forme singuliere & sa rareté. Ils prétendent qu'il n'y a que deux *tshinka*, & qu'ils sont l'un & l'autre dans l'Isle de Makian. Il y en a un qui est plus grand que l'autre: mais ils sont tous deux caryophylliferes, & ne different des arbres de cette espece que par la grandeur.

Je pense que ces arbres ne constituent point une espece différente; mais qu'il faut les compter entre les végétaux monstrueux, & que leur fruit n'est autre chose que le *caryophyllus* aromatique ordinaire, divisé en plusieurs cornes qui croissent par degrés, mais qui n'ont point de calyces ronds & portant fleurs. Il n'est donc pas étonnant que l'espece en soit rare. RAY, *Hist. Plant.*

T S J

TSJAKELA, H. M. *Ficus Malabarica semel in anno fructifera, fructu minimo.*

C'est une espece de figuier qui croît au Malabar. Les naturels du pays font de l'écorce de cet arbre, des cordes pour leurs arcs, & ils en tirent la couleur rouge, dont ils teignent, ce qu'ils appellent *panos de Cambacci*, ou drap de Cambaya.

Il a les mêmes propriétés que le

ATTY-ALU, ou *ficus Malabarensis, folio oblongo, acuminato, fructu vulgaris æmulo*; D. Syen. Annot. in H. M.

Son fruit qui ressemble à la figue est plein de petits grains, minces, oblongs, rangés régulierement, on y trouve des fourmis lorsqu'ils sont mûrs; les natu-

rels en mangent, mais ils ne mangent point du fruit des autres especes.

La décoction de sa racine, ou le suc qui coule, d'une incision faite au tronc, & qu'on reçoit dans un vaisseau attaché au-dessous de cette incision, purifie le sang, soulage dans les maladies du foie, guérit les crévasses & les gersures, aux mains, à la bouche & à d'autres parties. La décoction de son écorce produit les mêmes effets; on la broye, on l'applique sur les ulceres, & sur les parties affectées du *morbus sacer*, que les Portugais appellent *cobrella*. Son fruit resserre le ventre, & corrige le phlegme, & l'intempérie des humeurs.

Nous allons faire mention d'une autre espece de figuiet des Indes, que nous avions omis, ainsi que le précédent, à l'article *Ficus*, où il faut le rapporter; c'est le

Are-alu, H. M. *Ficus Malabarensis, folio cuspidato, fructu rotondo, parvo, gemino*, D. Syen.

C'est un grand arbre, dont les feuilles sont épaisses, qui croît dans les lieux montagneux & sablonneux, comme le *itty-alu*, & qui a la racine comme le *per-alu*. V. ci-dessous, les différentes sortes d'*alu*.

Ses feuilles sont moins épaisses que celles de l'*itty-alu*. Ses fruits croissent deux à deux, fortement unis, à l'origine des feuilles; ils sont petits, ronds, ont un petit ombilic au sommet, ne contiennent point de fourmils, sont pleins de grains semblables à ceux de l'*atty-alu*, & donnent une petite semence noirâtre.

Les autres sortes d'*alu*, dont Rai fait mention, sont

L'Itty-alu, H. M. *Ficus Malabarensis, folio densiusculo nitente, fructu parvo, rotundo, coronato.*

C'est un grand arbre, mais plus petit, toutefois, que les autres especes d'*alu*; il se multiplie par des fibres, qui partent des branches, & qui descendent à terre. Ses feuilles ont un gout astringent ou amer. Ses fruits sont séparés, ou croissent deux à deux, ou trois à trois, & sont placés, tantôt hors des feuilles, tantôt çà & là, le long des branches; ils sont petits & ronds; ont un ombilic prominent au sommet, sont jaunes lorsqu'ils sont mûrs, & ont des grains semblables à ceux de l'*atty-alu*.

On fait prendre pour le vertige, une infusion de son écorce broyée dans du lait, après l'avoir passée. La décoction de ses feuilles dans l'huile est bienfaisante, pour les ulceres, il faut en frotter fortement les parties affectées.

Itty-are-alou, H.M. *Ficus Malabarica, folio mali cotonei, fructu exiguo plano, rotundo sanguineo*, D. Commelin. *Arbore de Raiis minor Lusitanis.*

C'est un grand arbre qui pousse beaucoup de branches, & qui, lorsqu'il a vécu quelque tems, pousse de ses branches des especes de fibres ou des filamens, qui descendent à terre, s'y attachent, prennent racine, & produisent de nouveaux arbres, qui se multiplient de la même maniere, par d'autres fibres qui descendent de leurs branches, ainsi de suite, sans fin, ainsi on a trouvé quelquefois, qu'un arbre seul occupoit un mille d'Italie, en circonférence, par la propagation successive de ses fibres; il étoit difficile de connoître le premier de cette espece de famille, si ce n'est par la force du tronc, que trois hommes embrassetoient à peine. Ce ne sont pas simplement les branches les plus basses qui poussent des fibres; il en part des plus hautes qui prennent racines, d'où il arrive, qu'après un certain nombre d'années, un arbre seul forme une espece de forêt.

Les habitans des lieux se pratiquent des passages & des habitations sous ces arbres; ils y ouvrent des allées qui sont bien couvertes, & sous lesquelles, le tissu serré des branches, garantit des ardeurs du soleil; l'*itty-are-alou* occupe un si grand espace, qu'il peut mettre à l'ombre mille personnes; ses feuilles sont semblables à celles de l'*itty-alu*, mais elles sont plus petites. Son fruit est petit, oblong, verd d'abord, rouge ensuite, tant au dedans qu'au dehors, plein de grains, semblables à ceux de la figue commune, doux comme elle, mais moins agréable; ensorte qu'il sert plus de nourriture aux oiseaux qu'aux hommes.

Cet arbre croît dans toutes les parties du Malabar; il est toujours verd & couvert de fruit. On fait un baume vulnéraire avec sa racine, ses feuilles & son écorce bouillies dans de l'huile; on prépare, avec son écorce bouillie dans du lait de beure, un gargarisme pour la bouche, qui déterge les aphtbes, guérit les gencives flasques & corrodées, & raffermit les dents. Cet arbre ne differe gueres du précédent que par sa grosseur.

Tsjerou-meer-alou; cet arbre est plus petit, & plus bas que le précédent; il croît & se multiplie de la même maniere, il lui ressemble par les feuilles & le fruit qu'il a seulement plus petit; quant à ses propriétés, elles sont aussi les mêmes que celles de l'*itty-are-alou* à cela près que l'on fait de la racine, bouillie dans de l'eau avec de la chaux & du turméric, un bain pour l'épilepsie & la lepre.

Per-alu, H. M. *Ficus Malabarensis, folio crassiusculo majori, fructu gemino intensè rubente*, D. Syen.

La liqueur des filamens, qui descendent des branches, prise dans de l'eau, ou en décoction, calme l'ardeur des fievres, soulage dans les maladies du foie, & purifie le sang. Son écorce broyée, & appliquée sur la partie affectée, guérit la jaunisse.

Atty-meer-alou ou *Alu*, H. M.

C'est un arbre très-gros, dont le tronc est fort; il en part quelques fibres qui descendent à terre, qui s'attachent à l'arbre même, le rendent très-vaste, & le multiplient en prenant racine.

Cet arbre prend naissance dans le tronc de quelqu'autre arbre, dans un rocher, ou dans les ouvertures de quelque vieux mur, ou il croît comme une espece de *convolvulus*; son tronc & sa racine poussent ensuite quelques filamens minces, qui contribuent considérablement à le grossir; ces filamens s'insérent dans la terre, y prennent racine, & s'étendent au loin, tandis que l'arbre qui les a produit, meurt: c'est le plus grand de tous les arbres qu'on ait encore découvert aux Indes; il vit plusieurs siecles.

Il y a à Kandanat, Province de Cochin, proche le Temple de Beikan, un arbre de cette espece, qui a cinquante piés géométriques de tout, & que les naturels du pays disent avoir deux mille ans.

Le suc de ses feuilles guérit les fievres ardentes, & son fruit arrête toutes sortes de flux de ventre.

Hondiralu.

C'est un grand arbre, qui se multiplie comme les précédens. Le suc exprimé de ses feuilles tendres, est un excellent remede pour la corrosion des gencives, & pour les autres maux de la bouche; dans ces cas, on en use en gargarisme; on en fait, avec du beure frais, un digestif, qui nettoye & consolide très-efficacement les ulceres.

On prépare avec ses racines & ses feuilles bouillies dans de l'eau, un bain qu'on dit être bien-faisant dans la lepre & l'épilepsie. RAY, *Hist. Plant.*

TSJAMBOU. Voyez *Jambos*.

TSIAPANGAM. Voyez *Lignum Campescanum*.

TSIELA, *Ficus Malabarica, fructu ribesii formâ & magnitudine.*

C'est un arbre qui a soixante & dix piés de haut, dont le tronc est très-fort, ou à une très-grande circonférence, & pousse un grand nombre de branches qui s'étendent circulairement. Son fruit croît sur les branches, entre les feuilles, sans pédicule; il a la forme & la grosseur de la groseille, & il est plein de petits grains rougeâtres, comme tous les fruits de l'*alu* & du *teregam*; il n'a ni gout ni odeur.

L'écorce de sa racine, bouillie avec du poivre long dans de l'eau commune, guérit les toux invétérées, & les autres maladies du poumon. Le suc laiteux qu'on exprime de sa racine & de son fruit, est un remede efficace dans les maladies des yeux. RAY, *Hist. Plant.*

TSJEM-TANI, *Myxa pyriformis, ossiculo Trispermo.*

C'est un très-grand arbre qui croît au Malabar; son écorce est échauffante, incise les humeurs visqueuses & pituiteuses, les atténue, fortifie les parties affoiblies & évacue les eaux dans l'hydropisie: si on la réduit en poudre avec la pulpe de son fruit, elle produira de bons effets dans les fievres intermittentes. L'amande de ce fruit relâche ceux qui en mangent. RAY, *Hist. Plant.*

TSJERIAM-COTTAM, H. M. *Frutex Indicus bacciferus, fructu racemoso, cuspidato, ribium simili Monopireno.*

C'est un arbrisseau toujours verd, qui croît au Malabar, & dont le fruit ressemble assez à notre groseille. Si l'on fait bouillir ses feuilles dans l'eau, on aura un gargarisme, qui dissipera le gonflement des gencives, & les raffermira. On préparera de son écorce bouillie dans du petit lait avec de la graine de cumin, un autre gargarisme, qu'on dit être un puissant remede contre les aphthes. RAY, *Hist. Plant.*

TSJEROM-CARA *Malabarensibus*. H. M. *Baccifera Indica, flosculis ad foliorum exortum confertis, fructu dicocco.*

C'est un petit arbre fort bas, ou un arbrisseau qui s'éleve à la hauteur de sept ou huit piés, qui croît au Malabar, dont le tronc est assez fort, & qui pousse un grand nombre de petites branches de couleur cendrée, armées d'épines droites & rangées circulairement. Sa racine est rougeâtre odoriférante & amere; ses fleurs sont petites, verdâtres, sans odeur, & placées dans un petit calyce verd, divisé en cinq lobes pointus; elles sont suivies de baies plates, rondes, à deux panneaux couronnées d'un ombilic assez large, & pleines d'une pulpe verte, humide & amere, dans laquelle sont logées deux semences oblongues, placées à quelque distance l'une de l'autre.

Si l'on fait bouillir ces feuilles dans de l'eau, on aura un gargarisme pour les aphthes; la décoction de sa racine dans de l'eau, leve les obstructions au foie, dépure le sang, & réjouit le malade. RAY, *Hist. Plant.*

TSJEROE-KATOU, *seu Cheru*, H.M. *Prunifera Malabarica, fructu racemoso parvo, aoric succo tinctorio.*

C'est un arbre très-grand & très-beau, dont le tronc est fort, & dont les branches, qui sont en grand nombre s'étendent très-loin; son bois est blanchâtre, compacte, & couvert d'une écorce obscure & lanugineuse; qui rend par les incisions qu'on y fait, une larme rougeâtre, glutineuse, odoriférante, très-acre & très-caustique, que la chaleur du soleil noircit. Sa racine est blanchâtre, couverte d'une écorce obscure, sans odeur & d'un gout onctueux, acrimonieux & caustique. Il en est de même de ses feuilles, dont on exprime un suc rougeâtre acrimonieux & brûlant, qui exulcere la peau, ainsi que celui du *ranunculus*. Ses fleurs sont pentapétales, assez belles, blanches, tendres, odoriférantes, acres & chaudes au gout; elles sont suivies d'un petit fruit rond, oblong, assez semblable aux grosses grappes bleues que les Grecs appellent βέμαςοι; il en a la forme & la grosseur; il est d'abord verd, il devient bleu & lanugineux, à mesure qu'il mûrit; il est d'un bleu noir lorsqu'il est mûr, uni & plein d'une pulpe brunâtre, succulente, glutineuse, acre & caustique, au milieu de laquelle il y a un noyau qui contient une amande blanchâtre, onctueuse, qui a de l'amertume & de l'acreté, & qui ressemble à celle de l'aveline.

Cet arbre croît dans toutes les contrées du Malabar. On le cultive ordinairement dans les champs semés de riz ou de blés, pour en écarter les oiseaux, par ses qualités pernicieuses.

Les Teinturiers se servent de la larme de son écorce, ou du suc acre & glutineux de son fruit, mêlé avec de la chaux, pour teindre leur coton; cette couleur ne s'efface jamais. La décoction du fruit, prise en boisson, guérit la gale, la lepre, les maux de tête qui ont un principe froid, le vertige, les douleurs aigues de la colique, & d'autres maladies, qui naissent d'humeurs visqueuses, pituiteuses & flatulentes. Le suc exprimé des fruits, & l'écorce appliquée, guérissent le mal de dents, & font ouvrir les tumeurs froides, en corrodant la peau, & faisant lever une ampoule.

Il y a des contrées dans l'Inde, où le poison de cet arbre est si violent, qu'il fait enfler partout, ceux qui ont seulement le malheur d'en être touchés. Mais ce symptome terrible se calme assez promptement, en prenant du lait, du beure ou de l'huile. RAY, *Hist. Plant.*

TSJEROE-POEAM, H. M. *Baccifera, Malabarensibus, racemosa, tripetala, fructu oblongo, tricocco, calyce excepto.*

C'est un petit arbre fort bas, dont le tronc est foible, blanchâtre, couvert d'une écorce noirâtre, verd audedans, & d'où part un grand nombre de branches noueuses. Sa racine est jaunâtre, couverte d'une écorce rougeâtre, d'une odeur & d'un gout désagréable; il en est de même de ses feuilles, qui sont rondes, pointues, oblongues, unies, d'un verd obscur, luisantes endessus, verdâtres & lanugineuses en-dessous, ses fleurs sont tripétales. Il en part un pistil foible, oblong, d'un verd tirant sur le jaune, avec un *apex* rond. Ses fleurs sont suivies de baies rondes, oblongues, à trois panneaux, vertes, placées dans des calyces, & pleines de semences d'un verd blanchâtre, & dont les cellules sont séparées par des pellicules membraneuses. On fait des fleurs du fruit, & de l'écorce bouillies dans de l'huile, un liniment qui guérit le mal de tête. Ses feuilles récentes, broyées & appliquées, dissipent les éréfipeles. RAY, *Hist. Plant.*

TSJOCATTI, H. M. *Frutex Baccifer Malabarensis, fructu calyculato, tetracocco, umbellato.*

C'est un arbre assez bas, qui ne s'éleve qu'à douze piés de haut, dont le tronc est foible, & qui pousse un grand nombre de petites branches ligneuses. Son bois est blanchâtre, & couvert d'une écorce rougeâtre.

Sa racine est blanchâtre, amere & aromatique. Ses feuilles sont rondes, oblongues, pointues, légérement dentelées, épaisses, fortes, unies, d'un verd noirâtre en-dessus, & verdâtre en-dessous. Ses fleurs sont jaunâtres, sans odeur, & placées au sommet des branches, en forme d'ombelles. Ses baies sont à trois panneaux, & quelquefois davantage; d'abord verdâtres, mais rouges & luisantes, lorsqu'elles sont mûres, fixées dans nn calyce rouge & noirâtre; d'un goût acide & amer; & contenant ordinairement quatre semences blanchâtres en forme de rein,& d'une amertume agréable au gout.

La décoction de ses feuilles dans du petit lait, est fort recommandée dans la cardialgie. La décoction de ses feuilles, de ses fleurs & de son fruit, guérira l'exulcération des gencives, & raffermira les dents. On fait de sa racine bouillie dans du lait, avec de la graine de cumin une boisson qui est un puissant anti-émétique; portée en amulette sur le ventre, elle passe pour avoir la vertu de guérir la colique. Ray, *Hist. Plant.*

TUB

TUBA, *Trompette, cornet*; instrument acoustique, pour remédier à la dureté de l'ouïe. Voyez *Auris.*

TUBÆ FALLOPIANÆ, *Trompes de Fallope*; Ce sont des parties dépendantes de la matrice. Voyez *Generatio* & *Uterus.*

TUBEL, *squama æris*, *Batiture de cuivre.*

TUBELECH, le même que *Duelech.*

TUBERA, *Fungus*, ou *Mousseron.*

On entend encore par ce mot, des tubercules, ou tumeurs rondes qui se forment sur le corps.

TUBERARIA MAJOR, *Myconi*, J. B. espece de *cistus* que Caspard Bauhin appelle *cistus folio Plantaginis.*

TUBERCULUM, *Tubercule*, ou petite tumeur. Voy. *Nævus* & *Tumor.*

Tubercules dans le conduit auditif. Voyez *Auris.*

Tubercules aux paupieres & aux yeux. Voyez *Oculus.*

Tubercules au vagin. Voyez *Vagina.*

TUBEROSA, la *tubereuse.*

TUBULARIA.

Voici ses caracteres.

Elle ressemble au *madrepora*; elle est composée d'un grand nombre de petits tubes placés élégamment à côté les uns des autres.

Boerhaave ne fait mention que de l'espece suivante.

Tubularia purpurea, T. *Coralliis affinis*, *Alcyonium fistulosum rubrum*, J. B. 3. 808. Boerhaave, *Ind. alt. Plant.*

On ne lui attribue aucune propriété médicinale.

TUBULI, *Arundinacei ad asthma*, C. B. *Tabaci haytinorum quos Mexicani vocant Pocylt*, Fr. Hernandez.

Les Mexicains donnent le nom de *tabacos* à des morceaux de roseaux creux & percés, longs d'un empan & demi, enduits à l'extérieur de charbons, & remplis d'*hyeli*, c'est-à-dire, de tabac, d'ambre liquide, de kochicozetl, & quelquefois d'autres plantes chaudes, & d'épices. Ils allument ces roseaux par l'extrémité; & ils attirent la fumée par l'autre; cette fumée les endort, & leur ôte toute sensation de travail & de lassitude; c'est encore un remede contre un grand nombre de maux, mais surtout contre les maux de tête; il facilite l'expectoration du phlegme, soulage les asthmatiques, fortifie l'estomac. Il n'en faut cependant pas faire un usage excessif; car il est capable de produire une intempérie chaude au foie, la cachexie, & d'autres maladies incurables. Ray, *Hist. Plant.*

TUBULUS MARINUS, le même qu'*Antalium.*

TUBUS, *conduit*, *canal*; il se dit d'un grand nombre de passages du corps humain.

TUC

TUCUM, espece de palmier qui croît au Malabar.

TUI

TUINAMTIIBA, nom du *Corallodendron, tryphillon, Americanum, spinosum, flore ruberrimo.*

TUL

TULIPA, la *tulipe.*

Voici ses caracteres.

Sa fleur est en forme de lis, exapétale, en godet, nue, seule au sommet de la tige, droite, garnie de six étamines, & embrasse l'ovaire qui dégénere en un fruit oblong, plein de semences plattes, couchées les unes sur les autres, formant un double rang; ce fruit est garni d'un tube sensiblement velu. Sa tige est environnée de feuilles larges; sa racine est bulbeuse, & revêtue d'une tunique; & sa partie fibreuse se divise en filets.

Boerhaave en compte les douze especes suivantes.

1. *Tulipa præcox rubra, flavo per oras discurrente*, C. B. P.
2. *Tulipa præcox alba, varia*, C. B. P. 59.
3. *Tulipa præcox, lutea, varia*, Clus. Hist. 140.
4. *Tulipa præcox lutea*, C. B. P. 57. Tourn. Inst. 373. Boerh. Ind. alt. 2. 138. *Tulipa*, Offic. *Tulipa præcox, tota lutea*, Ger. 117. Emac. 138. *Tulipa præcox flava*, J. B. 2. 666. *tulipe.*

Elle croît dans les Jardins, elle fleurit au Printems; sa racine est d'usage; quelques Auteurs assurent qu'elle a les mêmes propriétés médicinales, que les patates, ou la *pastinaca latifolia.*

5. *Tulipa præcox, rubra*, C. B. P. 50.
6. *Tulipa præcox, purpurea*, C. B. P. 57.
7. *Tulipa præcox, flore amethystino*, T. 373. *Lilio-narcissus, purpuro-violaceus*, Lob. Ic. 129.
8. *Tulipa præcox, alba.* C. B. P. 57. *Lilio-narcissus, niveus, totus*, Lob. Ic. 131. J. B. 2. 666.
9. *Tulipa, flore pleno, centifolia, præcox.*
10. *Tulipa pumilio præcox.*
11. *Tulipa serotina.*
12. *Tulipa dubia.* Boerh. *Ind. alt. Plant.*

Tulipa est un mot Turc, qui signifie *turban*. Cette belle plante, que Gesner a décrite le premier, fut apportée de Constantinople en Europe en 1590. Les Hollandois, mais surtout les habitans de Harlem, ont donné jusqu'à cent ducats pour un oignon de tulipe. De toutes les plantes, il n'y en a point dont la couleur soit plus variable que celle de la tulipe & du pavot. La transplantation suffit pour l'altérer. Les semences de *tulipes*, semées, produisent des *tulipes* de toutes sortes de couleurs.

Il en est de cette plante, ainsi que des autres bulbeuses. Ses particules sont déliées & doucement émollientes: mais son prix n'a pas permis qu'on en fit usage. Elle ressemble à quelques égards à l'oignon: mais son bulbe est moins aromatique. On dit que cuit, c'est un

bon aliment, & qu'il est aphrodisiaque. *Hist. des Plant. attr. à Boerh.*

Tulipa Capensis; nom de l'*Hemanthe Africanus.*

TULIPIFERA, de *tulipa*, tulipe, & de *fero porter*; le *tulipier.*

Voici ses caracteres:

Ses fleurs sont composées de plusieurs feuilles, rangées, à ce que quelques Auteurs disent, comme dans la tulipe. Son pistil part du centre; il est environné d'un grand nombre d'étamines, & il dégénere en un fruit écaillé, ou en cone droit. On peut ajouter à ces caracteres, que ses feuilles sont pour la plûpart angulaires, concaves dans la partie supérieure, & terminées par deux pointes, comme si l'extrémité avoit été divisée avec des ciseaux.

Miller en compte les deux especes suivantes.

1. *Tulipifera, arbor Virginiana,* H. L. *Tulipier de Virginie.*
2. *Tulipifera Virginiana, laurinis foliis, aversa parte rore cæruleo tinctis condi-baccifera,* Pluk. Phyt. *Tulipier à feuilles de laurier.*

La premiere espece est fort commune en Amérique, où elle s'éleve à une grande hauteur: mais de tous ceux qu'on cultive en Angleterre, il y en a très-peu qui aient pris quelque force; on le tient dans des caisses, & l'on serre les caisses avec beaucoup de soin pendant l'hiver: malgré tous ces soins, il profite peu, & ne produit point de fleurs. Il y a une cinquantaine d'années qu'on en planta un dans un lieu champêtre, au milieu des Jardins du Comte de Peterborough, à Parsons-green, proche Fulham; les progrès prodigieux qu'il fit en quelques années, détromperent les Curieux sur la maniere dont ils cultivoient cet arbre: il ne tarda pas à produire des fleurs: il subsiste encore, & en produit tous les ans en grande quantité. Si quelques-unes de ses branches commencent à se secher, il y a tout lieu de croire que cela provient de ce qu'il est trop serré par d'autres arbres qui l'environnent, dont les racines s'entrelacent avec les siennes, & qui le privent d'une partie de sa nourriture. Il donne aussi des cones, mais qui ne sont pas assez parfaits, pour que les semences qui y sont contenues soient fécondes.

Il y a encore quelques autres *tulipiers* qui ont produit des fleurs pendant plusieurs années: mais ils ne sont pas devenus fort gros; le plus haut de tous ceux que j'ai vus, excepté à Parsons-green, n'avoit pas plus de vingt-cinq piés; au lieu que celui de Milord Peterborough s'est élevé à cinquante piés, & a le tronc d'une grosseur proportionnée à sa hauteur. Ce tronc est nu; ce n'est qu'au-dessus de quarante piés qu'il commence à pousser, ce qu'il faut peut-être attribuer, ainsi que je l'ai dit, au voisinage des autres arbres dont il est trop serré; car j'ai remarqué, que par-tout où le *tulipier* avoit la liberté de s'étendre, il poussoit promptement des branches, & s'élevoit moins. Il en est de cet arbre, ainsi que du plane: il part de son milieu un rejetton droit qui croît à peu près de la même maniere dans l'un & l'autre de ces arbres.

Il ne faut pas s'imaginer que ses fleurs soient fort semblables à la tulipe, comme ont fait quelques personnes peu attentives, & surtout les Habitans de l'Amérique qui ont nommé cet arbre, auquel les Européens ont conservé le nom qu'ils lui ont trouvé. Je n'ai point entendu dire que le *tulipier* fleurisse en aucune contrée de l'Europe qu'en Angleterre.

M. Catesby dit dans son *Histoire Naturelle de la Caroline*, qu'il y a des *tulipiers* en Amérique qui ont jusqu'à trente piés de tour; que leurs branches sont inégales, irrégulieres, & font un grand nombre de coudes; ce qui rend cet arbre reconnoissable à une grande distance, même lorsqu'il est dépouillé de ses feuilles. On le trouve dans la plûpart des contrées de l'Amérique méridionale, depuis le Cap de Florida, jusqu'à la Nouvelle Angleterre, où son bois est d'un grand usage.

Le *tulipier* à feuilles de laurier, est maintenant très-rare en Angleterre. Il y avoit jadis plusieurs de ces arbres dans les Jardins de l'Evêque de Londres à Fulham, &. dans ceux de la Duchesse de Beaufort à Chelsea: mais ils sont tous péris; ensorte qu'il n'en reste plus qu'un dans les Jardins de M. Pierre Collinson à Peckam: il a donné les trois dernieres années un grand nombre de fleurs.

Quoique j'aie fait un article particulier du *tulipier*, nom qu'il avoit lorsqu'on l'apporta en Angleterre, j'avoue, qu'à proprement parler, il eût fallu en parler ailleurs, & qu'il y a un genre établi par le P. Plumier, sous lequel il devoit être rangé. C'est le genre des *Magnolia*, ainsi nommé en mémoire du Savant Botaniste P. Magnole, Professeur en Botanique & en Medecine dans l'Université de Montpellier. On trouvera une fort bonne figure de cette plante dans la troisieme partie de l'*Histoire Naturelle de la Caroline* de M. Catezbi, sous le nom de *Magnolia, lauri folio subtus albicante.* Il dit que c'est un petit arbre qui s'éleve rarement à plus de seize piés de haut; que son bois est blanc, spongieux, & couvert d'une écorce blanche; que ses feuilles ressemblent à celles du laurier commun; qu'elles sont d'un verd pâle en-dessus, & blanches en-dessous; que ses fleurs commencent à paroître en Mai; qu'elles sont blanches & odoriférantes; qu'elles durent pendant la plus grande partie de l'été, & remplissent les bois de leur odeur; qu'après la chûte des fleurs, leur pistil dégénere en un fruit conique, de la grosseur d'une bonne noix, tout couvert d'éminences, & plein de semences grosses comme des feves Françoises, qui ont une amande couverte d'une peau mince & rouge; que ces semences sortent de leurs cellules sans tomber à terre; qu'elles demeurent suspendues par de petits filamens blancs d'environ deux pouces de long. Ce qui forme un fort beau spectacle; que son fruit, qui est verd d'abord, devient rouge en mûrissant, & finit par être brun; que cet arbre naît dans des lieux humides & des terres bourbeuses: mais ce qu'il y a de singulier, ajoute-t'il, c'est que si on le transplante dans des lieux secs, il devient plus beau, plus régulier, & donne plus de fleurs & de fruits; qu'il se dépouille ordinairement de ses feuilles en hiver, à moins qu'il ne soit fort doux, & que quelques-uns l'appellent *laurier odoriférant.*

Il nous est venu tout nouvellement une autre espece d'arbre, que le P. Plumier appelle *Magnolia amplissima, flore albo, fructu cæruleo.* C'est, à ce qu'on dit, un des plus beaux arbres qu'il y ait dans l'Amérique; où il croît dans les lieux humides & marécageux: il s'éleve quelquefois à la hauteur de soixante piés & davantage: ses feuilles sont beaucoup plus larges que celles du laurier commun; elles sont d'un verd léger. On m'a dit que ses feuilles sont fort larges, blanchâtres & odoriférantes. Son fruit ressemble à celui de la premiere espece de *tulipier*; mais il est plus grand: il porte ses semences de la même maniere, ensorte que cet arbre n'est jamais plus beau à voir que depuis le mois de Mai jusqu'au mois de Décembre. Cependant comme il est toujours verd, il forme un assez bel aspect, même en hiver. Ses feuilles croissent promptement, & sont placées sur des pédicules droits; ce qui les fait paroître avec avantage. Notre climat n'étant pas trop froid pour lui, je ne doute point que dans quelques années nous ne le voyions avec plaisir chargé de fleurs dans les Jardins de quelques Curieux où on le cultive, où il a supporté le froid des trois derniers hivers, & où il profite admirablement tous les ans.

TULOS, τύλος, *calus.*

TULPBOOM; nom de l'*Epido-carpodendron, foliis angustis, brevioribus, salignis, calicis squamis elegantissime ex roseo, aureo, albo, atro, rubro variegatis, florum plumis albis.*

TUM

TUMBABA, ou TUMPABAR, *Soufre vif.* Ruland.

TUMBALUM, ou TUBEL, *squama, Ecailles des métaux.*

TUMBIL, *terre.* Ruland.

TUMOR, *tumeur.* Les Medecins entendent par le terme de *tumeur*, toute partie du corps grossie ou enflée contre nature. On en peut connoître la situation & l'état par la vue & le toucher. Quoique souvent on mette dans la classe des *tumeurs* les excroissances, telles que les poireaux & les cors, & autres semblables pustules aux narines & aux parties naturelles : cependant comme ces excroissances ne viennent pas sous la peau, mais en-dehors ou dessus, on les doit distinguer des *tumeurs*.

Les *tumeurs* sont de différentes sortes, & prennent divers noms, selon les causes d'où elles procedent, & les endroits où elles sont situées. Quelques-unes sont appellées chaudes, & d'autres froides & aqueuses; quelques-unes venteuses, d'autres skirrheuses; les unes bénignes, d'autres malignes. Il y a des *tumeurs* enfermées dans un sac membraneux, qui leur fait une tunique particuliere, & qu'on appelle par cette raison, *tumeurs enkystées*. Si la *tumeur* est aux arteres, on l'appelle *anevrysme*; si elle est aux veines, *varice*; si elle est aux veines de l'anus ou de l'intestin rectum, *hémorrhoïdes*; si elle est au scrotum, en-dedans des cuisses, ou au nombril, *hernies* ou *ruptures* : mais si c'est du pus ou de la matiere qui forme la *tumeur*, on l'appelle *abscès*; & *exostose*, quand la *tumeur* est aux os.

Toutes ces différentes sortes de *tumeurs* sont en général subdivisées en plusieurs autres especes. Ainsi les *tumeurs* chaudes & brûlantes, qui sont de même nature que les inflammations, lorsqu'elles sont violentes & externes, s'appellent *phlegmon*; si elles sont petites & bénignes, on les appelle *furoncle*. Quand l'inflammation n'est pas située profondément dans la chair, mais qu'elle s'étend superficiellement sur la peau, on la nomme communément *érésipele*. Une *tumeur* ou inflammation aux extrémités des doigts s'appelle *panaris*, ou mal d'aventure; au-dedans des cuisses, à l'aine ou sous les aisselles, *bubon*; près des oreilles, *parotide*; provenant d'inflammations violentes causées par le froid aux piés ou aux mains, on l'appelle *engelure*. D'autres inflammations prennent différentes dénominations, suivant les différentes parties du corps qu'elles affectent. Ainsi dans les Auteurs de Medecine, nous rencontrons des inflammations de poitrine, d'yeux, d'amygdales, de testicules, aux bras & aux jambes.

La méthode de traiter les tumeurs enkystées.

S'il s'éleve des *tumeurs* ou tubercules renfermés dans des poches particulieres, on les appelle *tumeurs* enkystées; elles sont ordinairement douloureuses, de même couleur que le reste de la peau, quelquefois plus dures, mais aussi quelquefois plus molles. Cette espece de *tumeur* est produite par de certaines obstructions dans les glandes ou dans la graisse, & produisent souvent d'horribles difformités dans la plûpart des parties, surtout à la tête, au visage & au cou; Voyez *Pl. VIII. Vol. I. figure* 13. La tunique ou poche, qui souvent est fort épaisse, est faite de la glande même obstruée, ou de la cellule de la membrane adipeuse. Ces *tumeurs* sont d'abord petites & ordinairement mobiles : mais elles augmentent par degrés, & deviennent quelquefois d'une grosseur énorme : leur substance est tantôt plus ténue & plus molle, & tantôt plus dure & plus épaisse. Leur figure varie; quelques-unes ressemblent à des avelines, des glands, des balles, des noix ou des œufs; d'autres ont la forme d'une poire, & semblent une excroissance charnue pendue par une espece de queue; d'autres ont une large base, & ressemblent les unes à un poing fermé, les autres à une tête; d'autres ont d'autres formes. Il y en a d'une grosseur si considérable, qu'elles pesent jusqu'à plusieurs livres. Quelques-unes sont fortement adhérentes aux parties adjacentes, & deviennent à la fin entierement immobiles. D'autres ressemblent à un calus ou un cartilage pour la dureté; il y en a au contraire qui restent toujours mobiles, & quelques-unes toujours molles.

On distingue aussi les *tumeurs* enkystées par la variété de la nature & de la consistance de la matiere qu'elles contiennent. Quand la matiere de la *tumeur* ressemble à de la bouillie, on l'appelle *atherome*; quand elle ressemble à du miel, *meliceris*; quand elle ressemble à de la graisse, du suif ou du lard, *stéatome*; quand elle ressemble à une glande durcie, *skirrhe*; & quand elle paroît une substance charnue, *sarcome*. On en trouve quelquefois, comme Celse l'observe, qui ressemblent à des paquets de cheveux. On nomme diversement ces *tumeurs*, selon leurs différentes situations. Quand elle vient sur la tête, on l'appelle *talpa*, *testudo* ou *lupia*, taupe, tortue ou loupe; au cou, *struma* ou *scrophula*, écroüelle; & *ganglion*, si elle vient à la main ou au pié, surtout près des tendons des muscles.

On peut aisément distinguer des autres, les *tumeurs* enkystées, par la vue & par le toucher : mais on ne les distingue pas aisément l'une de l'autre, à moins qu'on ne puisse par le toucher discerner le plus ou le moins de consistance de la matiere, & découvrir si elle est dure, épaisse & ténace, ou molle, ténue & liquide; car comme la peau ne souffre que peu ou point du tout d'altération dans sa couleur par ces sortes de *tumeurs*, elle ne fournit aucun moyen d'en juger. Au reste, il n'est pas fort important de connoître la nature de la matiere enfermée dans la *tumeur*, avant de commencer à la traiter, pourvu qu'on sache seulement si elle est dure ou molle; car quelque que soit la matiere qu'elle contient, on procede à la cure à peu près de même.

Il est cependant nécessaire d'observer que le skirrhe & le sarcome sont les especes de *tumeurs* les plus dures; & après celles-là, le stéatome; les autres sont plus molles, & se traitent un peu différemment les unes des autres, selon le degré de leur consistance.

Les *tumeurs* du cou qu'on appelle scrophuleuses, sont, suivant l'opinion commune, des glandes endurcies : mais j'ai cependant vu souvent des stéatomes & d'autres *tumeurs* enkystées venir de la graisse du cou; car il ne paroît guere possible que ces petites glandes situées à côté du cou, acquierent un volume assez prodigieux pour pendre jusques sur le ventre, comme il arrive aux Habitans du Tirol, qui sont sujets aux affections scrophuleuses; au lieu qu'on en conçoit bien mieux la possibilité, si l'on suppose que ce désordre soit logé dans la graisse. Mais outre ces especes de *tumeurs* au cou, il y en a d'autres plus dures qui proviennent de l'endurcissement des glandes, & qu'on doit par cette raison ranger dans la classe des skirrheuses.

Si la douleur des *tumeurs* enkystées n'est pas violente, & que leur volume & leur dureté ne soient pas considérables, on ne les regarde point comme dangereuses. Ainsi il n'est pas étonnant de voir des gens, surtout dans la classe des pauvres, en garder toute leur vie, plutôt que de se soumettre à des opérations chirurgicales. Mais si, comme il arrive souvent, leur grosseur augmente considérablement, jusqu'à peser des dix & vingt livres, & quelquefois même davantage, si elles commencent à causer de la douleur, comme il arrive ordinairement aux *tumeurs* skirrheu-

ses, non-seulement elles produisent une difformité monstrueuse, mais même elles causent une incommodité insoutenable; & à moins qu'on ne les extirpe lorsqu'il est encore tems, elles produisent une consomption, une extreme foiblesse ou un cancer, & peuvent même donner la mort. Or pour la cure de ces *tumeurs*, l'usage du bistouri est presque toujours nécessaire; car il n'est pas aisé de les faire digérer ou de les amener à suppuration. Lorsqu'elles sont encore récentes, molles, mobiles & petites, on les peut aisément & sans danger extirper avec le bistouri: mais on ne le peut pas de même, si elles sont grosses, dures, & qu'elles résistent au toucher, surtout si elles sont situées près de grosses veines ou arteres, ou vers les nerfs, les tendons ou les articulations; on si la personne, qui est incommodée, est d'ailleurs abattue par d'autres infirmités, ou par le grand âge. Ainsi le Chirurgien doit se régler par rapport à la cure, sur la nature du désordre & sur la situation du malade.

Les divers Praticiens s'y prennent différemment pour la cure de ces *tumeurs*. La plûpart des Chirurgiens conseillent de les extirper tout d'abord avec le bistouri: mais je voudrois, suivant le conseil d'Hippocrate, qu'on commençât par essayer toutes les méthodes plus douces. Car, quand la *tumeur* est récente, & que le malade est d'une habitude lâche & délicate, il paroît plus à propos de tenter la résolution ou la suppuration avant d'appliquer le bistouri. Mais quand la *tumeur* est dure & invétérée, on ne doit point appliquer des remedes externes, qui bien loin de procurer la digestion, surtout dans le skirrhe ou le stéatome, ne feroient qu'augmenter la *tumeur* & la faire dégénérer en cancer; au lieu que sans topiques, le malade auroit pu garder son mal bien des années. Dans ces cas-là il faut donc avoir recours d'abord au bistouri. Mais si la timidité du malade l'empêche de se résoudre à l'opération du bistouri, & qu'il ne veuille souffrir que des remedes externes, on peut lui appliquer des emplâtres digestives, telles que l'emplâtre d'ammoniac, de galbanum, de grenouilles avec du mercure, de diachylon avec du mercure, l'*emplastrum oxycroceum*, l'emplâtre diaphorétique de Myosicht, l'*emplastrum diasaponis sive miraculosum*, & autres semblables. Scultet assure qu'il a guéri différentes *tumeurs* de l'espece melicereuse avec le *ceratum diasinapios*: mais avant d'appliquer de ces sortes d'emplâtres, il faut oindre la *tumeur* avec du baume du Pérou, de l'huile de savon ou de pétrole. Par ces moyens quand les tumeurs ne sont pas invétérées, ni d'un trop grand volume, on les peut discuter; & pour en venir mieux à bout, il seroit à propos de frotter souvent la partie avec un onguent mercuriel, surtout si la tumeur est de l'espece skirrheuse.

Quand on ne peut rien opérer par les emplâtres ou par les médicamens digestifs, il faut tenter la suppuration, surtout si la *tumeur* est encore molle, comme sont l'athérome ou le meliceris. L'emplâtre de diachylon avec les gommes & les cataplasmes digestifs & émolliens, appliqués fréquemment sur la tumeur, répondent merveilleusement à cette intention, surtout si l'on bassine plusieurs fois, tous les jours, le milieu de la partie affectée avec de fort esprit de sel ammoniac; & que, dès qu'on s'appercevra que la matiere est mûrie, on ouvre la tumeur au moyen d'une large incision, & qu'on en fasse sortir le pus. Après cette opération il faut emporter le reste de la *tumeur* avec son sac, par le moyen de forts digestifs ou de corrosifs doux; car s'il reste une partie de la poche, après que l'abscès est consolidé, il faudra qu'il s'ensuive une rechûte; c'est pourquoi il est extremement nécessaire d'appliquer de jour en jour une emplâtre de diachylon, jusqu'à ce que la plaie soit entierement détergée: de cette maniere la substance contre nature qui pourroit être restée dans la plaie, sera promptement amollie, & la plaie bien-tôt consolidée.

Mais si on ne peut obtenir ni discussion, ni suppuration, & qu'au contraire la *tumeur* augmente par degrés, il la faudra extirper sans délai, de peur qu'elle ne grossisse à l'excès & ne s'attache aux parties voisines, ou ne dégénere en cancer, à quoi ni les médicamens ni l'opération ne pourroient peut-être plus remédier. Or il faut différentes méthodes pour extirper ces *tumeurs* enkystées, conformément à leur nature particuliere. Pour celles qui ont une racine menue & qui pendent, pour ainsi dire, par une queue, telles que les poireaux ou autres excroissances, on ne sauroit mieux s'y prendre pour les retrancher, que d'y faire une ligature; au moyen de laquelle elles tombent comme d'elles-mêmes au bout de quelques jours. On peut aussi les extirper avec le bistouri, & panser la plaie & la consolider comme d'autres blessures. Mais si l'incision vient à blesser quelque grosse artere, on arrêtera l'hémorrhagie avec quelque remede styptique; ou par le moyen du cautere actuel; ou on liera l'artere avec une aiguille & du fil. Enfin on peut encore détruire ces *tumeurs* avec des remedes corrosifs appliqués tous les jours autour de la racine, qu'on y fera tenir avec des emplâtres jusqu'à ce que la *tumeur* tombe; ou, lorsque la plus grande partie de la racine sera consumée, on pourra couper le reste.

Quand la racine de la tumeur est large, on pourra avoir recours à l'incision, ou aux escarotiques, & surtout aux derniers, qu'on préfere pour l'ordinaire.

Voici comment il faudra faire l'incision.

On coupera la peau longitudinalement par le milieu de la *tumeur*: mais si cette plaie n'est pas suffisamment large, on en fera une autre transversalement en forme de croix: ensuite avec le bistouri & les doigts, on détachera la *tumeur* & sa poche, de la peau & des chairs, observant de ne point crever la poche afin d'emporter la *tumeur* toute entiere. Pour le faire plus commodément, il faudra qu'un Aide tienne les levres de la plaie ouvertes avec des crochets, & qu'il essuie avec une éponge le sang qui en sort, de peur qu'il ne nuise à l'opération. Dès que le Chirurgien verra la poche de la *tumeur*, qui pour l'ordinaire est blanchâtre & tendre, il la tiendra élevée avec la main gauche, si elle est petite; ou si elle est trop grosse pour la tenir avec les doigts, un Aide la tiendra élevée avec un crochet, comme dans la *Pl. VIII. Vol. III. Fig.* 2. ou avec la pince représentée *Pl. II. Vol. I. Fig.* 1. ou avec une aiguille crochue & un fil: au moyen de quoi la tumeur étant séparée avec circonspection des parties voisines, elle pourra être emportée toute entiere. Ce ne sera pas une chose difficile, si la *tumeur* est mobile: mais si elle est fixe, l'opération demande du soin & de l'habileté. Il faut apporter une attention particuliere à ne blesser aucune des parties principales situées autour de la *tumeur*; & si c'est au bras qu'il faille faire cette opération, & qu'on soit obligé pour cet effet, de couper de grosses veines ou de grosses arteres, il faudra avoir un tourniquet tout prêt. En prenant toutes ces précautions, on peut extirper de ces sortes de *tumeurs*, même du poids de plusieurs livres, non-seulement des parties charnues, mais même des os & des mâchoires.

La *tumeur* étant bien emportée si la plaie est petite & l'hémorrhagie légere, il faut rapprocher les levres de la plaie avec les doigts au point qu'elles se touchent, y appliquer de la charpie & des compresses, & assurer le tout avec un bandage; au moyen de quoi la plaie sera consolidée en peu de jours. Mais si l'hémorrhagie est considérable, il faudra l'arrêter comme dans les autres plaies, surtout en y appliquant de la charpie, des compresses & des bandages, par le moyen d'astringens, d'une ligature ou d'un cautere actuel. Mais si dans l'opération, soit par négligence ou par accident, on a blessé la poche qui enfermoit la *tumeur*, surtout dans le cas où elle seroit molle, comme il peut arriver quelquefois, par le soin qu'on prend de ne point offenser l'œil, quand la *tumeur* est à la paupiere, ou par l'attention qu'on apporte à éviter la rencontre des grosses veines ou des grosses arteres dans quelque partie

du corps que ce soit, il faut bien prendre garde à ne pas laisser une partie de la tunique, autrement la *tumeur* reviendroit aisément. Dans un skirrhe, un sarcome ou un stéatome où la substance glandulaire, charnue ou graisseuse est dure, quoique la poche soit blessée, la matiere ne s'échappera pas pour cela. Quoi qu'il en soit il faut toujours avoir soin d'emporter toute la *tumeur* avec son sac, comme nous l'avons déja dit. Dans les autres *tumeurs* où la matiere est molle & fluide, si la tunique est blessée ou déchirée, ce qu'elle contient se vuidera aussi-tôt: alors il faut retirer tout ce qu'on pourra de ce qui reste du sac avec le bistouri & des ciseaux; & même s'il en reste de petits fragmens qu'on n'ait pas pu extirper de cette maniere, il le faudra faire avec des médicamens corrosifs, tels que le précipité rouge, l'alun brûlé, ou l'onguent Ægyptiac mêlé avec un digestif; & alors on pourra consolider la plaie, comme on feroit toute autre, sans appréhender de rechute.

Lorsqu'on préfere les escarotiques au bistouri pour l'extirpation de *tumeurs* enkystées, on peut y employer la pierre infernale, le beure d'antimoine ou autres semblables: mais, pour moi, je crois que quand les *tumeurs* sont grosses, dures, cancéreuses, invétérées & douloureuses, l'usage des escarotiques est dangereux, parce qu'ils sont sujets à convertir le skirrhe en cancer. Et dans les autres cas elles ne peuvent être tout-à-fait consumées sans une douleur aiguë, sans une grande effusion de sang, d'où s'ensuit une foiblesse extreme & quelquefois même la mort. Il est donc plus sûr d'extirper les *tumeurs* grosses & dures par l'incision, quoique quelquefois on en vienne à bout par les escarotiques.

Mais dans le cas de *tumeurs* d'une nature plus molle, telles que l'athérome ou le mélicéris, voici comme je m'y suis pris souvent.

J'ouvrois les tégumens & la poche avec un caustique ou avec un bistouri au milieu de la *tumeur*, & j'évacuois la matiere; ensuite par le moyen de la suppuration & par l'usage des corrosifs, j'extirpois la poche même; & je détergeois & incarnois comme dans les autres plaies. Cette méthode est, je crois, plus douce que de couper toute la tunique par la voie de l'incision. HEISTER, *Chirurgie*.

Pour le phlegmon, voyez *Inflammatio*.
Pour les abscès, voyez *Abscessus*.
Pour les tumeurs & les inflammations du sein, voyez *Mamma*.
Pour les tumeurs & les inflammations des testicules, voy. *Testiculi*.
Pour les tumeurs érésipélateuses, voyez *Erysipelas*.
Pour les furoncles, voyez *Furunculus*.
Pour les bubons, voyez *Bubo*.
Pour les charbons, voyez *Carbunculus*.
Pour les angelures, voyez *Pernio*.
Pour la gangrene & le sphacele, voyez *Gangræna*.
Pour les brûlures, voyez *Ambustio*.
Pour les tumeurs skirrheuses, voyez *Scirrhus*.
Pour les tumeurs cancéreuses, voyez *Carcinoma*.
Pour les tumeurs œdémateuses, voyez *Œdema*.
Pour les tumeurs fongueuses & aqueuses des jointures, voyez *Fungus*.
Pour les tumeurs charnues, voyez *Nævus*.
Pour les tumeurs des glandes parotides, voyez *Parotis*.

TUN

TUNA, nom de l'*Opuntia*, figue d'Inde.
TUNETANUS FLOS, nom du *Flos Africanus*.
TUNICA, nom du *Caryophyllus altilis major*.

TUP

TUPA-IPI, espece de gros oignon, qui croît dans le Bresil, & que les Portugais appellent *cebola albarra*.

TUPHUS ou TUFUS. Voyez *Typhos*.
TUPI-EWA, nom de la *Scoparia*.

TUR

TURAS, effet secret de l'eau, comme *thonus* est celui de la terre, & *famies* celui de l'air. PARACELSE.
TURBEDON, nom Arabe du *turbith*.
TURBINATA OSSA, *les cornets* du nez.
TURBINATUM, la glande pinéale.

TURBITH & TURPETHUM, Offic. *Turbith Alexandrinum officinarum*, Ger. 335. Emac. 415. *Turbith officinarum*, Park. Theat. 1610. *Turpethum repens, foliis altheæ, vel Indicum*; C. B. P. 149. *Convolvulus Indicus alatus, maximus, foliis Ibisco nonnihil similibus, angulosis*, Raii Hist. 2. 1882. Tourn. Inst. 84. *Convolvulus Zeylanicus, alatus, maximis foliis, Ibisco nonnihil similibus, angulosis, Tirastawalu. Turbith Arabum legitimum, & officinarum*, H. Mus. Zeyl. 26. *Turbith*.

C'est une racine grosse comme le doigt, brune en-dehors, blanchâtre & tant soit peu résineuse en-dedans, & d'un gout chaud.

Herman, dans son *Catalog. Hortens. Lugd. Batavor.* en donne la figure & la description. C'est, dit-il, une racine longue & serpentante, qui, quand elle est rompue donne un suc laiteux, qui bien-tôt se durcit en une substance résineuse. Elle pousse des branches longues, traînantes & rampantes, qui s'entortillent les unes dans les autres, comme la *volubilis*. Les feuilles sont tendres, couvertes de duvet, & semblables pour la forme à celles du grand convolvulus, dont le *turbith* est une espece. Il croît abondamment aux Indes Orientales, dans l'Isle de Ceylan & dans le Malabar, d'où nous viennent ses racines qui sont la seule partie en usage.

Le *turbith* est un cathartique très-fort, qui purge les humeurs ténaces & séreuses des parties les plus éloignées; ce qui fait qu'il soulage dans la goute & le rhumatisme. On le met au rang des plus puissans purgatifs.

Le *Pulvis diaturpethi compositus* prend son nom de cette racine. MILLER, *Bot. Offic.*

TURBITH *Gallorum*, nom du *Seseli quæ ferulæ facie, thapsia*.

TURBOTHUS, *turbot*. Voyez *Rhombus*.

TURCHOIS, Offic. Worm. Mus. 106. Charlt. Foss. 39. Boet. 265. de Laet. de Lap. 87. *Turchesia*, Aldrov. Mus. Metall. 902. *Turquoise*.

C'est une pierre précieuse opaque, & marquetée de raies vertes, blanches & bleues. Il y en a deux especes, l'Orientale & l'Occidentale. La premiere est plus bleue que verte, & se trouve en Perse & dans les Indes Orientales, & celle-ci est encore de deux especes, dont l'une retient toujours sa couleur & s'appelle *turquoise* de vieille roche; & l'autre qui perd un peu de sa couleur, devient verdâtre & s'appelle *turquoise* de nouvelle roche.

La *turquoise* Occidentale est partie verte & partie blanche. On la trouve en Espagne, en Allemagne, en Boheme & en Silesie.

On trouve des *turquoises* de la grosseur d'une noix ordinaire: mais celles-là sont rares: elles ne sont pas ordinairement plus grosses qu'une noisette.

On croit que cette pierre est bonne pour fortifier la vue & les esprits du cerveau: mais il s'en faut de beaucoup que cette vertu soit bien avérée. Réduite en une poudre fine & donnée intérieurement elle opere comme les autres substances alcalines, absorbe les acides & arrête les flux, les hémorrhagies & le vomissement. Sa dose est depuis six grains jusqu'à un scrupule. LEMERY, *des Drogues*.

Les vertus de cette pierre sont fort grandes dans les chûtes; & Boece en rapporte un exemple mémorable, qui lui est arrivé à lui-même. Scylla a prétendu que c'étoit une espece de dent de poisson. Woodward pense que les pierres que les Jouailliers appellent *turquoises*, ne sont que des fragmens d'os teints en bleu, dans des mines de cuivre où on les trouve. Les Lapidaires polissent ces pierres & les montent en fin. Woodwar, *Attempt. F.* 2. Brown, *dans ses Voyages*, Dale.

TURCHOSA. terme synonyme à *Turchois*.

TURDUS, Offic. *Turdus vulgaris*, Mer. Pin. 176. *Turdus viscivorus minor*, Bellon. des Ois. 326. *Turdus simpliciter dictus*, Aldrov. Ornith. 2. 600. *Turdus minor alter*, Gesn. de Avib. 690. *Turdus musicus*, Schw. A. 361. *Turdus simpliciter dictus, sive viscivorus minor*, Raii Ornith. 188. *Mauvis* ou *Grive*.

Ces oiseaux, quand ils ont été nourris de baies de myrte, sont, dit-on, bons rôtis, pour ceux qui sont incommodés de flux. Pline. Bellon.

Alexandre Bened. dit qu'en tems de peste, ils sont très-salutaires quand on les a fait macérer dans le vinaigre. Gainier recommande la poudre de ces oiseaux contre les effets de l'aconit ou capucine. Dale.

Turdus est aussi le nom d'un poisson que les Auteurs distinguent de cette maniere.

Turdus, Offic. Charlt. Pisc. 13. Bellon. de Aquat. 258. Mer. Pin. 186. *Turdus vulgatissimus*, Raii Ichth. 319. Ejusd. Synop. Pisc. 136. *Turdus primus*, Rondel. de Pisc. 174. Aldrov. de Pisc. 21. Jonf. de Pisc. 26. *Turdus primus*, Gesn. de Aquat. 1016. *Grive, poisson*.

Cet animal se trouve dans le grand Océan & dans la Méditerranée. Alexandre de Tralles le recommande comme très-bon dans l'épilepsie & la pleurésie. Dale.

TURNERA.

Voici ses caracteres.

Elle a une fleur en entonnoir, composée de cinq feuilles qui sont attachées au calyce, qui est monopétal & divisé en cinq parties à sa sommité: sous la fleur sont deux feuilles qui se joignent au fond, & environnent le godet; du centre de la fleur s'éleve un pistil divisé en trois parties au fond & environné de cinq étamines. Ce pistil devient par la suite un fruit à peu près sphérique, divisé en trois parties & plein de semences à peu près rondes attachées au placenta par des filets déliés.

Miller compte deux sortes de *Turnera*, qui sont:

1. *Turnera frutescens ulmifolia*, Plum. Nov. Gen. 15.
2. *Turnera frutescens folio longiore & mucronato*.

Ces plantes sont toutes deux originaires des contrées chaudes de l'Amérique. La premiere espece a été trouvée par le P. Plumier à la Martinique, & a pris son nom de *Turnera* de celui du Docteur Turner, célebre Medecin Anglois, qui vivoit sous le regne de la Reine Elisabeth, & qui a écrit un Herbier, où il a dessiné & décrit surtout les plantes d'usage.

L'autre espece a été découverte par M. Hans-Sloane, Chevalier Baronet, qui l'a dessinée dans son Histoire naturelle de la Jamaïque sous le nom de *Cistus urticæ folio, flore luteo, vasculis trigonis*. Mais ces deux sortes ont été observées par le Docteur Guillaume Houstoun, dans plusieurs parties de l'Amérique. Miller, *Dictionnaire, Volum. II*.

TURNESIUM, τυρνέσιον, nom d'une sorte de poids dont parle Nicolas Myrepse, *Sect.* 8. *cap.* 116. Mais on ne sait quel étoit ce poids.

TURPETHUM, *turbith*.

Turpethum minerale, *turbith minéral*. Voyez *Mercurius*.

TURREIS, nom d'une pierre, qui, dit-on, empêche les os de se casser dans les chûtes.

TURRITIS.

Voici ses caracteres.

Sa cosse est fort plate, sa graine est sans bords; mais à d'autres égards elle ressemble au *leucoium* & à l'*hesperis*; ses cosses se terminent en pyramide.

Boerhaave compte quatre sortes de *turritis*, qui sont:

1. *Turritis, foliis inferioribus cichoraceis, cæteris perfoliatæ*, T. 224. *Brassica sylvestris, foliis circa radicem cichoraceis*, C. B. P. 112. *Sinapi album*, Lugd. 1688.
2. *Turritis quæ Barbarea muralis*, J. B. 2. 869. *Erysimo similis, hirsuta, alba*, C. B. Prodr. 42.
3. *Turritis vulgaris ramosa*, T. 244. *Bursa pastoria, sive pilosella siliquosa*, J. B. 870.
4. *Turritis folio leucoii*, Tourn. Inst. 224. Boerh. Ind. A. 215. *Camelina*, Offic. Ger. 213. Emac. 273. *Camelina sive myagrum alterum amarum*, Park. Theat. 868. *Myagrum siliqua longa*, C. B. P. 109. *Myagro affinis planta siliquis longis*, J. B. 2. 894. Raii Synop. 3. 298. *Erysimum Gal. no & Theophrasto*, Raii Hist. 811.

On en trouve dans des endroits putrides; elle fleurit en Juin & en Juillet. On emploie la plante même: elle tue & chasse les vers, fortifie l'estomac, pousse le poison en-dehors, est salubre aux paralytiques & aux épileptiques, & guérit les ulceres de la bouche. Dale.

Outre les quatre especes précédentes de *turritis*, Dale fait mention de la suivante.

Turritis, Offic. Ger. 212. Emac. 272. Raii Hist. 1. 799. Synop. 3. 293. Tourn. Inst. 223. *Turritis vulgatior*, J. B. 2. 836. Park. Theat. 852. *Lobelio Brassica sylvestris hispida, non ramosa*, C. B. P. 112. *Leucoium flore albo, siliquis uno versu dispositis & reflexis*, Ejusd. 243.

On la trouve sur des buttes sablonneuses, elle fleurit en Juin. On fait usage de la plante, dont quelques-uns recommandent le suc pour la cure des ulceres de la bouche, & pour faire mourir les vers. Dale.

TURSIO, *le marsouin*.

TURTAS, τύρτας, sorte de tarte faite de dattes, de farine & d'eau, & cuite sous la cendre.

TURTUR, Offic. Schrod. 5. 324. Mer. Pin. 175. Bellon. des Ois. 310. Aldrov. Ornith. 2. 505. Gesn. de Avib. 277. Schw. A. 362. Charlt. Exer. 85. Jonf. de Avib. 64. Raii Ornith. 183. Ejusd. Synop. 61. Will. Ornith. 134. *La Tourterelle*.

On emploie cet oiseau & sa graisse. Il a les mêmes qualités que le pigeon, singulierement pour arrêter les dyssenteries & le flux immodéré des regles. La graisse qu'on en retire après l'avoir fait rotir, est bonne, selon Schroder, employée en onction dans les maladies des reins, de l'abdomen, des mamelles & des aines. Dale.

TURUNDÆ, *tentes*.

On se sert quelquefois de tentes dans le pansement des plaies. Elles sont faites de linge écharpi, artistement roulé, avec une large tête, semblable à celle d'un clou.

Elles sont plus ou moins longues ou grosses, selon la largeur des plaies auxquelles on les destine. V. *Pl.VIII. Vol. I. let. K. L. M. N.* On s'en sert spécialement dans les plaies & les ulceres profonds. Leur utilité est que, 1°. par leur moyen les remedes sont portés jusques dans le fond & dans les recoins les plus éloignés de la plaie; 2°. qu'elles empêchent les parties externes de la plaie de reprendre avant que le fond soit bien guéri & bien sain; 3°. qu'elles servent à nettoyer la plaie de sang & d'autres matieres sordides. Mais il faut non-seulement les proportionner à l'ouverture de la plaie: il faut aussi les faire extremement molles, de peur qu'elles n'augmentent la douleur. Pour ne point empêcher la consolidation de la plaie, lorsqu'elle paroît suffisamment détergée, & pour procurer par degrés le rapprochement des cavités, il faut mettre des *tentes* de plus petites en plus petites, & en cesser même l'usage dès qu'il sera possible. Et il y a tout lieu de croire, que c'est l'inobservation de cette précaution, qui a fait blâmer en général l'usage des *tentes* par plusieurs célebres Chirurgiens tant anciens que modernes, du nombre desquelles sont Magatus & Belloste.

On fait aussi des *tentes* de morceaux de linge non écharpi, mais entiers & roulés sur eux-mêmes en forme de cone, avec un fil attaché à leur base: mais il faut du moins qu'elles soient un peu effilées ou écharpies par le bout, afin qu'elles en soient plus mollettes, & ne causent point de douleur. On attache un fil à la base, afin de pouvoir retirer la *tente*, s'il arrivoit par malheur qu'elle s'enfonçât dans la cavité de l'abdomen ou du thorax. Voy. *Pl. VIII. Vol. I. let. O.* On se sert surtout de ces sortes de *tentes* pour les plaies qui pénetrent dans la cavité de l'abdomen ou du thorax, de peur qu'elles ne se referment avant que le sang ou les autres matieres purulentes en aient été évacuées.

On fait aussi une troisieme sorte de *tente* pour dilater l'orifice d'une plaie, si elle paroît trop étroite pour que le sang, la sanie, ou autre substance étrangere logée dans la plaie, puissent en être aisément retirées, ou pour que les remedes convenables puissent y être introduits. On fait ordinairement ces *tentes* d'un morceau d'éponge préparé d'une maniere particuliere, de racines desséchées de gentiane, de navet, de calamus aromaticus ou de consoude; de maniere qu'elles soient propres à s'imbiber de la matiere qui y aborde, & que, s'enflant par ce moyen, elles dilatent l'orifice de la plaie. Il y a quelque rapport entre ces *tentes* & ces tubes ou tuyaux de plomb ou d'argent, qu'on emploie quelquefois pour faire sortir le sang ou le pus des plaies ou des ulceres étroits, & pour évacuer les eaux dans l'hydropisie & l'urine. Leur grosseur & leur figure varient suivant la nature de la plaie. Voyez *Planche VIII. Vol. I. let. P. Q. R. S. T. V. X.* Magatus & Bellosie désapprouvent l'usage des *tentes* dans la fistule.

On a examiné & discuté à l'article *Abdomen*, les objections de Garengeot contre l'usage des *tentes*, dans les plaies de l'abdomen.

Pour l'usage des *tentes* dans la cure des hernies inguinales, voyez *Bubonocele*.

On a vu à l'article *Lithotomie*, quels peuvent être les inconvéniens de l'usage des *tentes* lors de cette opération & après.

TURUNDULA, *une petite tente.*

TUS

TUS, la même chose que *Thus*.

TUSAI, nom de différentes especes de *corona imperialis*.

TUSSEDO, *toux*. Voyez *Tussis*.

TUSSICULARIA, remedes qui excitent la toux. CŒLIUS AURELIANUS.

TUSSILAGO, *tussilage* ou *pas-d'âne*.

Voici quels sont ses caracteres.

Sa racine rampe au loin; sa fleur consiste en un grand nombre de petites barbes, portées sur une même tige, & enfermées dans un calyce fendu à sa base en beaucoup de parties.

Boerhaave compte deux sortes de *tussilage*, qui sont:

1. *Tussilago vulgaris*, C. B. P. 197. Tourn. Inst. 487. Boerh. Ind. alt. 101. *Tussilago*, *farfara*, Offic. *Tussilago*, J. B. 3. 563. Ger. 666. Emac. 811. Park. 1220. Raii Hist. 1. 259. Synop. 78.

Les racines de *tussilage*, sont grosses vers la tête, & de cette tête partent plusieurs filets. Les fleurs naissent dès la fin de Fevrier ou au commencement de Mars, sur des queues de trois ou quatre pouces de long, écaillées & terminées en une pointe aiguë: elles sont jaunes, radiées & semblables pour la forme à la dent-de-lion, & par le duvet qui s'y forme. Les feuilles croissent après les fleurs, d'une figure à peu près ronde, mais angulaires & dentelées par les bords, un peu creuses près de la tige, comme le glouteron, mais plus petites, blanches en-dessous, vertes en-dessus, mais couvertes d'une peau cotoneuse, qu'on fait aisément tomber. Elle croît dans les lieux humides & aqueux, & fleurit de bonne heure dans le printems, on fait usage des feuilles & des fleurs.

Les unes & les autres sont pectorales, & bonnes pour les maladies de la poitrine & des poumons, comme les toux, les consomptions, la respiration courte, & souvent on les emploie en aposèmes pectoraux; on fume en guise de tabac, la plante seche, hâchée menu, pour les toux & les autres affections des poumons. MILLER, *Bot. Off.*

Les feuilles de *tussilage* sont ameres, glutineuses & un peu styptiques: elles ont le gout de l'artichaud & donnent une foible teinture de rouge au papier bleu. Il paroît y avoir dans cette plante, un sel semblable à celui du corail, enveloppé dans du soufre & dans une grande quantité de phlegme visqueux. Les feuilles & les fleurs sont fort adoucissantes, modérément apéritives, & consacrées, pour ainsi dire, aux maladies de poitrine, qu'occasionnent des sérosités acres & salines. On prescrit la fumée des feuilles aux asthmatiques en guise de tabac. M. Boyle conseille de mêler aux fleurs de *tussilage*, de la fleur de soufre, & un peu d'ambre pulvérisé; & il assure que ce remede a guéri plusieurs phthisiques. Du tems de Dioscoride, on faisoit recevoir la fumée des feuilles de cette plante, par la bouche, aux personnes affligées de cette maladie. On fait des fleurs & des feuilles, des décoctions pectorales & des loochs pour faire cracher. On fait aussi des fleurs un sirop & une conserve. La tisane suivante est fort bonne pour la toux:

Versez *quatre pintes d'eau bouillante sur des feuilles de pas-d'âne, quatre poignées;*
& de fleurs, trois pincées;
de sommités d'hysope, deux poignées;
de raisins secs, une once;
de miel de Narbone, trois cuillerées.

Faites jetter quelques bouillons, retirez le coquemar du feu: couvrez & passez la tisane lorsqu'elle sera refroidie. TOURNEFORT.

Hillier nous apprend qu'il a rétabli plusieurs enfans malades d'atrophie; uniquement avec des feuilles de pas-d'âne, qu'il faisoit hacher menu comme des herbes à mettre au pot, & dont il faisoit une bouillie farineuse frite dans du beure comme de la sauge, laquelle il faisoit prendre pendant un long-tems. On trouve la même

chose dans le Docteur Same, d'après les *Observations* de Jerome Reusnerus. RAY, *Hist. Plant.*

2. *Tussilago Alpina, rotundifolia, glabra*, C. B. P. 197. M. H. 3. 130. BOERH. *Index alt. Plant. Vol. I.*

Cette plante s'appelle *tussilage*, sans doute, du mot *Tussis*, parce qu'elle est bonne pour la toux. On l'appelle aussi *bechion*, du mot Grec βὴξ, qui répond au Latin *tussis*. On l'appelle encore *ungula caballina* ou *calceum equinum*, à cause de la forme de sa feuille qui ressemble au pié d'un cheval. On lui donne le nom de *farfara* ou *farfarella*, parce que ses feuilles ressemblent à celles du peuplier blanc, ou qu'il semble qu'on ait saupoudré de la farine dessus. Le nom de *de filius antepatrem*, lui vient de ce que dès le mois de Fevrier ou au commencement de Mars, avant qu'il ait paru aucunes feuilles, elles pousse des fleurs, qui rarement durent-elles plus de deux jours.

Les fleurs, la racine, les tiges, les feuilles & le fruit sont d'usage en Medecine : elles sont d'une qualité pénétrante, échauffante & lénitive, raison pourquoi elles incisent les humeurs grossieres & pituiteuses contenues dans les poumons, & sont bonnes dans les toux, les consomptions & les pleurésies. Ses feuilles récentes, broyées dans un mortier, & bouillies avec le double de sucre, sont excellentes dans la phthisie, dans l'exulcération des reins, dans une gonorrhée ulcéreuse, qui dure depuis long-tems, & dans les désordres de l'estomac, qui naissent du phlegme. Le *pas-d'âne* est regardé comme alexipharmaque, parce qu'il excite la sueur. Ses feuilles récentes, appliquées en-dehors sont bienfaisantes pour la cure des ulceres & pour les inflammations. Leur suc, bû pendant quelques jours, est, diton, bon pour la cure des fievres quartes. *Histoire des Plant. attrib. à Boerhaave.*

TUSSIS, *toux*.

La *toux* & l'asthme ont tant d'affinité l'un avec l'autre, & sont si souvent compliqués, que l'un ne va gueres sans l'autre. Or la *toux* est une violente expulsion d'une matiere étrangere hors des bronches des poumons, par le moyen de l'augmentation de leur contraction, ou de leur force convulsive, accompagnée d'une violente expiration.

Comme j'ai dessein de donner l'histoire & la pathologie de cette maladie, je commencerai par la description des parties, qui concourent le plus immédiatement à la production de la *toux*; afin qu'ainsi nous puissions découvrir la véritable essence de ce mouvement convulsif, & concevoir les causes de ses différentes variétés. Le principal siége de la *toux* est ce large canal par le moyen duquel nous respirons, & qui est divisé en deux parties, la trachée-artere & les bronches : celles-ci sont distribuées dans la substance des poumons, & l'autre regne depuis les poumons jusqu'au gosier. L'origine de l'âpre-artere ou trachée-artere, qu'on appelle le *larynx*, est un canal qui commence au gosier, & est formé de cinq cartilages attachés par trois membranes dont l'extérieure est nerveuse; celle du milieu, charnue; & l'interne, glanduleuse. L'ouverture supérieure de ce canal s'appelle *la glotte*, laquelle est fermée d'un couvercle cartilagineux, qu'on appelle *épiglotte*. Le larynx est suivi d'un tuyau cartilagineux & membraneux, appellé l'*âpre-artere*, qui plus étroit à son embouchure, & se rétrécissant vers le bas à mesure qu'il approche des poumons, se divise tout près d'eux, en deux ramifications qu'on appelle *les bronches*. Ces ramifications sont divisées en une infinité d'autres, qui se distribuent dans la substance des poumons, & consistent en segmens cartilagineux, & en membranes capables de contraction, & se terminent en petites vésicules, qui adherent à ces petites ramifications des bronches, & constituent la partie la plus considérable des poumons.

Tous ces petits canaux pneumoniques depuis le commencement jusqu'à la fin, sont environnés d'une membrane, composée de fibres longitudinales & annulaires, garnies de quantité de canaux & de glandes excrétoires, dont le nombre, la situation & la figure, ont été merveilleusement bien marqués par Morgagni, *Advers. Pl. XI. fig.* 1. Ces glandes versent dans les canaux qui servent à la respiration, une humeur ténue, semblable à de la rosée, douce & lymphatique, qui, selon toutes les apparences dégoutte de ces glandes, qui adherent extérieurement à l'épiglotte, aux cartilages arytenoïdes, & aux extrémités des bronches. Ces glandes sont représentées par Heister, *A. N. C. Cent. VII.* & *VIII. Observ.* 63. La sage Nature a donné à ces conduits, des vaisseaux de différentes sortes, surtout des artériels, qui partent de l'artere bronchiale. Cette artere bronchiale tire son origine du tronc de la grande artere descendante, au-dessus de l'arcade des arteres intercostales supérieures, & est divisée en trois ramifications, dont l'une s'avance en dehors par-dessus la trachée-artere, tandis que les deux autres distribuent plusieurs ramifications dans toute la substance des membranes de la trachée, & des bronches pulmonaires. Ces canaux reçoivent aussi des vaisseaux veineux de la veine bronchiale, dont les ramifications étant propagées de la même maniere que les arteres, se terminent enfin par une grosse ramification au tronc de la veine-cave descendante & de l'azygos : ces deux especes de vaisseaux ont été découverts & exactement décrits par M. Ruysch, *Ep.* 4. Enfin les conduits qui servent à la respiration reçoivent des nerfs de la paire vague & du nerf intercostal.

L'usage originaire & la fonction de ces canaux, est de procurer une entrée commode à l'air dans les poumons, & ensuite une libre sortie, à l'effet de faciliter la circulation du sang, si nécessaire à la vie & à la santé. C'est pour cela que ces canaux sont munis, premierement d'un grand nombre de glandes, non pas pour la sécrétion & l'excrétion de liqueurs excrémentitielles, mais pour fournir une lymphe ténue, qui par une lubrefaction douce & continue fomente les membranes de la trachée & des bronches, de peur qu'elles ne se sechent par l'action continuelle de l'air dans l'inspiration; & quand cette lymphe a fait sa fonction, elle se résout en exhalaisons, & est emportée par l'air qu'on expire, de même que la perspiration cutanée; c'est pour la même fin que les canaux qui servent à la respiration, sont aussi garnis, non-seulement de tuniques nerveuses extremement sensibles, mais aussi de tuniques musculaires, qui ont des fibres longitudinales & annulaires par le moyen desquelles elles sont capables non-seulement de contraction, mais aussi de dilatation, qualités que la nature a données à tous les conduits du corps nerveux & membraneux, comme nous le voyons dans les uréteres, les conduits biliaires, l'estomac & les intestins. Or ces deux sortes de mouvement ont leurs avantages particuliers : car ils contribuent beaucoup non-seulement à procurer l'entrée & la sortie de l'air, mais aussi à la sécrétion de la lymphe par les glandes que nous avons dit, & à la circulation du sang dans les vaisseaux bronchiaux. Enfin, quoique ces conduits membraneux ne soient pas seuls suffisans pour le mécanisme de la respiration; ils sont cependant si nécessairement unis avec les autres parties qui servent au même effet, telles que les poumons, la pleure, le diaphragme, & les muscles intercostaux & abdominaux, qu'il est presque impossible que quand une partie agit, toutes les autres n'agissent pas aussi.

Quand ces parties sont en bon état, la respiration se fait d'une maniere naturelle: mais si quelqu'une d'elle cesse d'y être, la respiration en est offensée & troublée. Sans toucher ici aux autres désordres de la respiration, je ne parlerai que de la *toux*, qui a toujours pour cause un dérangement dans la constitution naturelle des canaux pneumoniques que nous avons décrits. Je ne balancerai point à assurer que la même cause qui dans l'estomac

produit le vomissement, se trouvant dans les bronches, cause la *toux* : or cette cause est le dérangement de leur mouvement tonique. Car je pense que dans la *toux*, les conduits bronchiaux étant contractés depuis leurs parties inférieures jusqu'à leurs supérieures, ils chassent en en-haut, avec violence & impétuosité, l'air qu'ils contiennent, comme s'il étoit question d'expulser quelque matiere étrangere. Or, comme il faut nécessairement, quand ils sont dans un état contre nature, que les autres parties de la poitrine destinées à la respiration, & intimement unies avec celles-là, participent en conséquence de leur sympathie, à leur dérangement; on voit pourquoi, plus la *toux*, qui est une expiration contre nature, est violente, plus sont aussi violentes les secousses que reçoivent la poitrine, l'abdomen & tout le corps. En conséquence de ce concert des parties, il arrive aussi fort souvent, que quand l'estomac, le diaphragme, l'œsophage, les nerfs précordiaux & ceux qui tirent leur origine de ceux-là, ou la membrane pituitaire du nez, sont tiraillés par quelque cause que ce soit, les conduits qui servent à la respiration, étant en même-tems affectés, il s'en ensuit la *toux*.

Si donc la cause éloignée de la *toux* est un désordre spasmodique & convulsif dans ces canaux, c'est indubitablement leur tiraillement qui est la cause immédiate de ce désordre convulsif, & conséquemment de la *toux*. C'est pourquoi la *toux* a toujours son siége dans la poitrine, quoique les causes qui l'ont produite soient quelquefois logées ailleurs. Et cette diversité de causes éloignées qui concourent à produire la *toux*, en constitue aussi bien des especes différentes.

Je n'ai pas dessein de traiter ici de ces especes de *toux* funestes, qui sont les symptomes concomitans de différens désordres : telles que sont la *toux* phthisique, qui a pour cause la colliquation des vésicules & des vaisseaux bronchiaux, produite par un ulcere des poumons, & dont le principe est par conséquent une solution de continuité. Lors de cette espece de *toux*, la matiere ulcéreuse & étrangere n'est point portée dans les glandes pulmonaires, mais dans les cavités corrodées, déchirées & entr'ouvertes des bronches, & c'est cette matiere qui produit la *toux*, par le tiraillement des membranes nerveuses. C'est dans cette classe de *toux* symptomatiques qu'il faut aussi ranger, celle qui accompagne l'asthme, la péripneumonie, la pleurésie, le skirrhe, les apostumes aux poumons, & les inflammations du diaphragme & du foie. Il y faut encore ranger celles qui ont pour cause une plaie faite à un nerf ou à un tendon du cou; celles qui sont à la suite de convulsions, d'épilepsie & de désordres hystériques; car ces especes de *toux* sont pour la plupart produites par le tiraillement des bronches qu'a produit le concert des parties, la cause du désordre étant logée dans un lieu plus ou moins distant des parties précordiales.

Nous ne nous arrêterons pas non plus à cette espece de *toux* occasionnée par la chûte d'un corps solide ou étranger dans la trachée-artere, par l'ouverture de la glotte. Ces accidens sont terribles & souvent mortels, parce qu'ils produisent une suffocation subite; comme on en voit des exemples rapportés par Marcel Donat, *Hist. Med. Mirab. Lib. III. cap.* 7. A cette espece de *toux* appartiennent aussi celles qui sont causées par des tumeurs, des pierres & autres corps étrangers adhérens à la trachée-artere & aux bronches. Des Auteurs dignes de foi, assurent qu'on a quelquefois poussé dehors par la *toux*, de ces pierres & autres petits corps semblables à des grains de grêle. Voyez Alexandre de Tralles, *Lib. V.* Paul Eginete, *Lib. III. cap.* 28. & 31. & Pierre Borelli, *Observat. Centur. I. Observat.* 67.

Nous ne parlerons non plus qu'en passant des *toux* qui sont produites par les vapeurs du plomb, des autres métaux, & spécialement des acides minéraux, respirées pendant long-tems avec l'air; auxquelles sont sujets les mineurs, les affineurs, les pottiers, qui usent beaucoup de litharge, les maçons, ceux qui préparent souvent de la chaux vive; parce qu'il est aisé d'en entendre la cause; car lorsque les parties métalliques, & presque corrosives entrent dans les conduits qui servent à la respiration, lesquels sont doués d'une sensibilité exquise, ils s'y insinuent intimement, & y produisent une violente constriction, qui cause une *toux* seche accompagnée d'asthme.

Il n'est pas non plus question de traiter fort au long de cette *toux* légere & courte, qui vient à des personnes, d'ailleurs en santé, en conséquence de la suppression de la transpiration. Ces *toux* arrivent, surtout aux personnes d'une constitution pituiteuse, qui lors d'une douce transpiration, se sont exposé la tête ou la poitrine au froid; en conséquence de quoi la sérosité acre, répoussée de la surface de la peau, tombe sur la trachée artere & sur les bronches. Ces sortes de *toux* arrivent aussi aux personnes âgées, lorsqu'elles dorment dans des endroits frais, surtout pendant la nuit, ou qu'elles s'exposent à l'air par un tems froid. Cette espece de *toux* accompagne aussi le *coriza*, & se guérit promptement, ou en se tenant chaudement, ou peut-être plus vîte encore, en prenant des diaphorétiques convenables. A cette espece de désordre appartient aussi la chûte d'une sérosité provenante des narines, sur le gosier & le larynx. Mais on la chasse aisément le matin par l'expectoration.

Nous traiterons plus au long de cette espece de *toux*, qui est une maladie par elle-même, qui affecte violemment tout le corps, & tourmente le malade, non-seulement par sa véhémence, mais aussi par sa longue continuité. Nous appellerons celle-ci, *toux* rhûmatique; car elle a pour cause un dérangement dans le mouvement des humeurs qui circulent de la circonférence du corps vers les poumons, & la congestion de ces mêmes humeurs dans ce viscere. Elle est souvent accompagnée de frissons & d'un sentiment de fievre, dont on s'apperçoit surtout le soir. Cette espece de *toux* est ou seche, ou humide, selon le tempérament du malade. La *toux* humide est celle des personnes sanguines & phlegmatiques, de celles dont les parties nerveuses, fibreuses, musculaires sont molles, de celles qui abondent en sucs séreux & pituiteux, telles que sont les femmes plutôt que les hommes, les enfans & les vieillards, plutôt que les adolescens & les hommes faits : mais la *toux* seche est celle des hypocondriaques, des scorbutiques, & des cachectiques, dont l'habitude du corps est roide, de ceux qui ont le systeme nerveux foible & disposé aux mouvemens spasmodiques, & de ceux qui abondent en sérosité acre.

Le plus haut degré de la *toux* rhûmatique est, ce qu'on appelle la *toux* convulsive, ou la *toux* appellée vulgairement quinte. Elle est si furieuse & cause de telles secousses au malade, que souvent il paroît prêt d'être suffoqué. Quelquefois, & surtout au commencement, elle est seche, & on ne rend par l'expectoration, que très-peu de sérosité ténue, plus ou moins acre. D'autres fois elle est humide; & alors après quelques efforts, on vient à bout d'expectorer une mucosité un peu livide & extremement ténace. Lors de cette espece de *toux*, les extrémités du malade sont froides, il est constipé, son urine est claire, & les sucs vitaux se portant avec trop d'abondance & d'impétuosité aux parties supérieures, lui remplissent la tête & la poitrine : c'est ce qui fait que, lors du paroxysme, son visage est rouge, ses veines gonflées, son pouls fort & vif, qu'il a les yeux prominens & arrosés de larmes, que ses paupieres sont enflées, & quelquefois même, quand il éternue, le sang lui sort par les narines. Quelquefois aussi il se rompt des petits vaisseaux

au poumon, ce qui cause un crachement de sang. Cette espece de *toux* est souvent accompagnée de hoquets & de vomissemens incommodes : il y a des malades, qui dans cet état rendent involontairement leurs excrémens & leur urine; d'autres, surtout les enfans, qui en toussant contractent des descentes, ou deviennent bossus, comme le remarque Hippocrate, *Aphor. 46. Sect. 6.* On lit dans les *M. N. C. Cent. I. Observ.* 1. un exemple mémorable d'une *toux* de cette espece qui fit rompre par le milieu un des corps des vertebres du dos. Il faut aussi observer que la violence de la *toux* peut causer une apoplexie; & Boyle remarque qu'il est arrivé quelquefois qu'elle a fait perdre la mémoire, & rendu paralytiques les mains & quelquefois d'autres membres.

La cause matérielle d'une *toux* convulsive, ou qui prend par quintes, réside dans une humeur ténue, acre & presque caustique, déposée sur les tuniques extremement sensibles des conduits destinés à la respiration. Cette humeur est logée, ou dans le larynx & la trachée artere, auquel cas elle produit un chatouillement continu & désagréable dans le gosier, ou elle est située plus profondément dans les bronches pulmonaires; & alors elle cause une *toux* accompagnée des plus terribles efforts. Cette humeur est engendrée par des matieres sordides, acres & impures, qui ne sont pas suffisamment expulsées vers la surface du corps; ou qui en ont été repoussées par quelque cause, comme le froid, qui est la plus ordinaire, & se sont conséquemment amassées dans le poumon. C'est là ce qui fait que la suppression de la gale, de la teigne, des achores de la tête, des boutons, comme aussi la consolidation trop précipitée d'ulceres, ou la répulsion de la goute, sont suivies de *toux* violentes. C'est aussi la raison pourquoi la rougeole est précédée, accompagnée & suivie de longues *toux* de cette sorte, la matiere acre de la rougeole affectant les conduits qui servent à la respiration, & les tiraillant violemment. Voyez *A. C. N. Dec.* 3. *Obs.* 11.

La *toux* rhûmatique & convulsive, provenant d'une cause commune, comme un vice dans l'air, par exemple, est souvent épidémique. Elle court surtout en Automne & en Hiver, mais surtout quand, après un vent du midi & un tems doux, le froid prend tout à coup, & qu'il commence à souffler un vent piquant du Nord. Mais cette cause n'excite une *toux* rhûmatique que dans des habitudes impures, au lieu que dans les autres elle n'en produit pour l'ordinaire qu'une, de nature catarrheuse. Aussi remarque-t'on, pour l'ordinaire, que la cause de ces *toux* épidémiques est un air rempli de brouillards fétides, ou imprégné d'autres particules acres & souvent empoisonnées, qui causent aussi des fievres exanthémateuses : ces particules respirées avec l'air, produisent, non-seulement une *toux* violente, mais aussi des aphthes, qui rendent la *toux* bien plus difficile à guérir. Ces *toux* sont aussi quelquefois épidémiques dans le Printems, & alors elles viennent d'exhalaisons salines & acres, contenues dans l'air, que le soleil a élevées de terre après l'Hiver, & qui s'insinuent dans les glandes des conduits qui servent à la respiration. Voyez Hippocrate, *Epidem, Lib. VI. Sect.* 8. Sennert, *de Febribus, Lib. IV. cap.* 17. & les Œuvres de Sydenham.

C'est en avoir dit assez sur le plus haut degré de la *toux* rhûmatique, dont les causes sont ordinairement externes. Mais il y a d'autres *toux* qu'on appelle plus proprement rhûmatiques, qui procedent d'une cause interne, & qui non-seulement durent très-long-tems, mais qui sont aussi fort incommodes, attendu qu'elles sont compliquées avec des douleurs rhûmatiques de la poitrine & de la tête, des migraines, des maux de dents, des points de côté, qui ressemblent a une pleurésie, des fluxions de matiere acre qui coule de la tête dans le gosier. Ces sortes de *toux* arrivent principalement aux cachectiques & aux scorbutiques, en conséqueuce d'une suppression d'enflures œdémateuses aux piés, ou de toute autre tumeur; ce qui cause une *toux* si violente, & une telle difficulté de respirer, que le malade paroît en danger d'être suffoqué. Ces sortes de *toux* sont fort ordinaires aux vieillards, qui abondent en sucs impurs; & elle est produite dans ces personnes par un froid externe, surtout au dos, à l'endroit où se trouvent la premiere vertebre des lombes, & le grand plexus mésentérique des nerfs, en conséquence de quoi une sérosité acre a été transportée des parties externes du corps au poumon. Cette espece de *toux*, dans les personnes pituiteuses & âgées; qui vivent délicatement, qui menent une vie sédentaire, & ont négligé de se faire saigner dans des tems qu'ils avoient coutume de le faire, est pour l'ordinaire de l'espece humide, & produit un effet critique, attendu qu'elle purge d'une surabondance de *serum* impur, toute la masse du sang & des humeurs, sans que le malade en soit considérablement incommodé; ensorte qu'après la *toux* cessée, ils recouvre les forces, son sommeil, son appétit & sa santé.

Il faut aussi ranger dans la classe des *toux* rhûmatiques; la stomachique & l'hypocondriaque; dont la premiere a sa cause dans l'estomac; & l'autre, plus avant, dans les hypocondres & les intestins. Ces deux especes de *toux* sont produites, partie par le concert des nerfs, & partie par une fluxion rhûmatique de matiere séreuse sur les poumons. La *toux* stomachique se manifeste par des signes particuliers, tels que la nausée, la cardialgie, la perte de l'appétit, de mauvaises digestions, un sentiment de pésanteur dans l'estomac; & c'est dans le creux de l'estomac qu'on sent ce qui excite à tousser. La *toux* hypocondriaque, au contraire, est accompagnée de flatulences, de spasmes dans les intestins, & d'autres symptomes hypocondriaques. La *toux* stomachique est produite par des matieres sordides, bilieuses, acres & acides, logées dans l'estomac, surtout dans son orifice supérieur, & dans l'œsophage, lesquelles tiraillent les membranes nerveuses de ces parties, qui ont une étroite affinité avec les conduits qui servent à la respiration. C'est ce qui fait que cette espece de *toux* est accompagnée de fréquens vomissemens. Elle est fort incommode quand l'estomac est vuide, & est ordinaire dans la fievre tierce, surtout si elle est en même-tems continue, comme nous l'apprend Hippocrate. *Epidem. Lib. II.* La *toux* hypocondriaque est produite par des humeurs grossieres, impures & séreuses, portées par la force des spasmes & des flatulences abdominales, à la poitrine & aux poumons; & elle est plus violente si elle a eu pour causes occasionnelles qui l'aient précédé, un froid excessif ou des passions fortes. Mais il faut observer que cette *toux* si elle est périodique, tire son origine de matieres sordides logées dans l'estomac, ou plutôt dans le *duodenum.*

Il faut aussi considérer ici, une sorte de *toux* habituelle, qui mérite d'avoir sa place parmi les catharrheuses & les rhûmatiques. Cette espece surtout dépend d'un relâchement des glandes situées dans le gosier, dans le palais & le larynx, & dure quelquefois plusieurs années, accompagnée d'expectorations continuelles. Il s'y joint de mauvaises digestions & une lente consomption de tout le corps. Les personnes les plus sujettes à cette sorte de *toux*, sont celles qui ont beaucoup de sérosités, qui menent une vie sédentaire, qui sont dans l'habitude de veiller ou de boire beaucoup de vin.

Quant aux prognostics des *toux*, la *toux* seche se change ordinairement en une humide, qui, lorsqu'elle dure long-tems, devient habituelle, rend les digestions mauvaises, & produit la cachexie & une fievre lente. Si une *toux* humide devient seche, & laisse un sentiment de pesanteur dans la poitrine, elle donne lieu de craindre qu'il ne s'ensuive une fievre putride ou hectique, à ce que prétend Lommius, *Observat. Medicin.*

Lib. II. Les *toux* convulsives & qui prennent par quintes, sont dangereuses dans les enfans, parce qu'elles peuvent aisément les suffoquer, surtout lors de la pousse des dents & dans la rougeole. Elles peuvent aussi causer aux enfans des distorsions à l'épine du dos, & des hernies; aux femmes grosses l'avortement, & aux hommes un crachement de sang & la phthisie. Ces *toux* causent aussi quelquefois une suffocation subite, suivant le rapport de Willis, *Pharmacop. ration. P. I. Sect. 1. cap. 6.* & d'Hildan, *Cent. II. Observat. 68.* Les *toux* suivies d'un skirrhe au poumon ou à quelque autre viscere, sont ordinairement incurables, quelque remede qu'on y porte. Et les *toux* qui sont produites par la répercussion d'une matiere exanthémateuse, cessent quand l'éruption est revenue. Lommius, à l'endroit que nous venons de citer, nous apprend que toute *toux* qui ôte au malade le sommeil, est mauvaise; & que celles qui durent long-tems, qui sont ordinaires, violentes & accompagnées de fluxion, c'est-à-dire, les *toux* rhûmatiques habituelles, ont de mauvaises suites. La *toux* dans l'hydropisie est un mauvais signe selon Hippocrate, *Sect. VI. Aphor. 35.* Au contraire, une chaleur modérée pendant la nuit, une sueur ou moiteur égale par tout le corps, une évacuation abondante d'urine, un degré convenable de solubilité dans le corps, un sommeil tranquile & une expectoration facile, sont des signes d'où l'on peut conclurre avec certitude, que la *toux* est en bon train de cesser.

CURE.

Dans la cure de la *toux* rhûmatique, il y a quatre objets à remplir: premierement, de corriger la matiere peccante, la disposer à sortir du corps, & provoquer, s'il le faut, l'expectoration; secondement, faire dériver la sérosité qui afflue sur les parties précordiales, & l'attirer aux émonctoires qui lui conviennent; troisiemement, réprimer les commotions excessives du corps; quatriemement, rétablir la force des parties affoiblies.

Si donc les bronches sont obstruées par une mucosité ténace & coagulée, il faut inciser, résoudre & amollir cette mucosité. On remplira merveilleusement bien cette indication par des racines résolutives, dont les meilleures sont, la racine d'iris de Florence, la racine d'arum; &, ce qui est d'une grande efficacité pour fondre les humeurs crasses & ténaces, cinq ou six grains de racines de squilles avec un peu de nitre, aussi-bien que l'oxymel de squilles, l'essence de gomme ammoniaque, l'esprit anisé de sel ammoniac, le lait & les fleurs de soufre, & le blanc de baleine.

On dispose à sortir du corps, l'humeur excessivement ténue, acre & saline, par des remedes incrassans, & par ceux qui corrigent l'acrimonie de la lymphe. On remplit ces indications par des décoctions d'orge, de rapure de corne de cerf, de racines de vipérine & de régliffe; par de la crême d'orge & de l'eau de gruau, préparée avec des amandes douces & des raisins de Corinthe; par une décoction de navets préparée avec du sucre; par des gelées de corne de cerf & autres animaux, par des bouillons de viande & de lait, par des bouillons de fressure de veau; par les sirops de pavot, de pas-d'âne & de diacod; par du blanc de baleine administré avec du lait; & mieux que tout cela, par de l'huile d'amandes douces, récemment tirée sans feu, & administrée, ou seule, ou avec du sirop de capillaires, ou du julep de roses.

Par exemple:

Prenez *d'huile d'amandes douces*, & *de sirop de capillaires*, } *de chaq. une once;*
de blanc de baleine, trois dragmes;
de safran, quinze grains.

Mêlez le tout ensemble & l'administrez.

On remplira encore très-bien la même indication par des infusions de véronique & d'hysope; des fleurs de mauve, de sureau, de pavot rouge, de sauge & de marguerite; des racines de réglisse; de la graine de fenouil, & de l'écorce de sassafras. Quand une *toux* catarrheuse est devenue habituelle, & qu'elle est accompagnée de la perte de l'appétit & de la consomption, il faut tenter la cure par du lait d'ânesse ou du petit lait, ou par les eaux de Seltz mêlées avec une égale quantité de lait.

Quand il y a un amas, une affluence & fluxion excessive de sérosité dans la poitrine, comme il arrive dans la *toux* humide, pituiteuse & invétérée, il faut faire dériver cette sérosité de dessus les parties précordiales & les vaisseaux pulmonaires, partie par l'anus, qui est l'émonctoire spécial des matieres sordides muqueuses, & partie par la peau qui est le philtre naturel des humeurs ténues & subtiles. Dans toutes les *toux*, mais singulierement dans les convulsives, & les rhûmatiques, il est fort avantageux de tenir le corps dans une solubilité convenable: or pour cet effet, aussi-bien que pour corriger l'acrimonie, & évacuer les sérosités sordides, doucement, & cependant abondamment, & sans causer aucun dérangement ni affoiblissement au malade, je ne sai point de laxatifs plus efficaces que la manne, qu'on donnera à la dose de deux onces, dans une infusion ou décoction convenable, réitérant l'usage de ce remede, si la situation du malade le permet. Ordinairement j'en fais dissoudre deux onces dans huit onces d'eau de bétoine de Paul, ou de fleurs d'épine d'Egypte, à un feu modéré, y ajoutant ensuite une dragme de terre foliée de tartre, & quelques gouttes d'huile de cedre, d'anis ou de macis. Gabelchoverus recommande aussi, *Cent. IV. Observat. 7.* d'administrer plusieurs onces de manne pour guérir la *toux.* On peut aussi donner ce même laxatif dans une infusion de bétoine de Paul, ou dans du lait. On remplira encore la même intention avec le sirop solutif de roses, la casse récente, les décoctions laxatives & les raisins secs imprégnés de rhubarbe: & si l'estomac ne peut pas supporter ces laxatifs, on fera usage des clysteres pour évacuer l'excès de sérosité & de mucosité, par les émonctoires convenables.

En rétablissant la circulation égale du sang par tout le corps, & spécialement en amenant la sérosité aux glandes subcutanées, on empêchera qu'elle n'afflue sur les parties précordiales. On peut satisfaire à cette indication par des infusions pectorales chaudes, de fleurs de mauve & de violettes; de feuilles de sauge, de graine de fenouil, d'anis & de cinnamome. On boira ces infusions le matin dans le lit, observant un régime convenable, & tenant toujours son corps dans un degré de chaleur égal. On répondra encore à la même intention par des poudres diaphorétiques & bésoartiques, faites d'yeux d'écrevisses, de poudre du Marquis, d'ambre préparé, d'antimoine diaphorétique, ou au lieu de ce dernier, l'anti-hectique de Poterius, la corne de cerf calcinée, & le cinabre, à quoi on ajoutera quelques gouttes d'huile d'amande ou de safran, tirée par expression. A ces poudres on peut ajouter des fleurs de soufre, si la toux est causée par une répercussion des achores ou de la gale.

Le troisieme objet est de réprimer les commotions excessives du corps: mais il s'y faut prendre dès les premiers commencemens, de crainte d'augmenter le mal au lieu d'y remédier. Parmi les remedes propres à cet effet, le meilleur est le safran, qui est extremement ami de la poitrine, & son extrait avec les poudres bésoartiques. Quelques-uns veulent qu'on ajoute de la mousse de chêne, soit aux poudres, ou aux décoctions. On remplira la même indication avec les pilules de styrax mêlées avec les pilules aloéphangines, & prises le matin, en y joignant des expectorans, tels que l'hui-

le d'amandes douces & le blanc de baleine. On pourra encore employer, au même effet, la liqueur minérale anodyne, ou le landanum liquide de Sydenham marié avec l'esprit de corne de cerf, dont Boyle fait un grand cas. Si la *toux* ne cede point à ces remedes, on aura recours aux plus puissans anodyns, tels que les pilules de styrax, celles de Starkey, celles de Wildegansius & les préparations de thériaque.

Je ne condamne point non plus l'usage des topiques, à l'effet de soulager la véhémence de la *toux*, attendu qu'on peut apporter un grand soulagement dans une *toux* phthisique, par l'application de l'*emplastrum diasulphuris* de Ruland sur la poitrine. Dans la *toux* convulsive, ou qui prend par quintes, on produit de très-bons effets en oignant les parties précordiales avec l'*unguentum potabile rubrum*, mêlé avec de l'esprit de vin. En oignant les côtés du thorax avec l'onguent pectoral de la Pharmacopée d'Ausbourg, on soulage considérablement la *toux*, on appaise les douleurs de la poitrine, & on provoque l'expectoration. L'expérience m'a appris que l'emplâtre suivante est très-salutaire dans toutes les *toux* rhumatiques.

Prenez *de la meilleure myrrhe*,
du bdellium, } *de chaque, une demi-once*;
de l'ambre,
de blanc de baleine;
de graisse humaine,
de cire, } *de chaque, 2 onces*;
de blanc de bétoine;
de savon de Venise, trois dragmes;
de safran, une dragme;
de camphre, une demi-dragme.

Mêlez pour une emplâtre, que vous appliquerez sur la poitrine, le cou ou l'épine du dos.

Dans le déclin de la maladie, il est question de songer à remplir le dernier objet, & de fortifier les parties affoiblies, parce que sans cette précaution la *toux* pourroit revenir aisément. Pour cet effet, je recommande l'essence d'ambre & l'esprit de corne de cerf mêlé avec la teinture de tartre, & la liqueur anodyne, y ajoutant quelques gouttes d'huile de bois de sassafras, aussi-bien que de l'essence de cascarille. J'ai souvent vu produire de très-bons effets à quelques gouttes de baume de vie, administré avec l'extrait ou la teinture de safran. Sur la fin de la maladie, j'ordonne pour fortifier l'estomac l'électuaire suivant.

Prenez *de conserve de roses rouges, deux onces*;
de conserve de romarin, une once;
d'ambre préparé, &
de muscade, } *de chaque, deux dragmes*;
de sirop d'écorce d'orange ou de citron, ce qu'il en faudra.

Craton, *Lib. XXXVII. Consil* recommande fort l'ambre avec une décoction de raisins secs; & avec raison, parce que ce remede possede une vertu corroborative, & en même-tems laxative. Mais la véritable essence d'ambre est de beaucoup préférable à l'ambre même. L'estomac est aussi merveilleusement fortifié par le vieux & généreux vin de Falerne, dont les Anciens, & singulierement Pline, faisoient de grands éloges. Hippocrate, *Lib. de Vict. acut.* recommande fortement l'usage d'un vin moelleux pour les vieillards. L'eau de Bétoine de Paul Eginete, & d'hysope distilée avec du vin, & édulcorée, y ajoutant un peu de safran, est propre pour le même effet. Pour fortifier les glandes du gosier & des bronches, d'où l'humeur découle continuellement sur le larynx & la trachée-artere, j'ai toujours vu saupoudrer la tête avec succès, avec une poudre composée d'ambre, de benjoin, de mastic, des fleurs de camomile Romaine, & des clous de girofle. On aura soin aussi de gargariser la bouche avec de l'eau-de-vie de France, ou avec une décoction de sauge, d'hysope & de fleurs de roses rouges dans du vin.

Pour prévenir & guérir toutes sortes de *toux*, le régime est un point fort important. Il faut d'abord choisir un air qui ne soit ni trop chaud, ni trop froid, mais qui tienne le corps seulement dans une petite sueur continue. C'est la nuit que l'air est toujours dommageable, & qu'il produit les plus mauvais effets, soit par la fraîcheur, les brouillards & la pluie, ou par la chaleur excessive, mais surtout par les vents du nord. Ceux qui sont sujets aux *toux* & aux catarrhes, doivent s'abstenir aussi des alimens de haut goût, de ceux qui sont durcis à la fumée, qui sont excessivement épicés, ou qui sont d'un goût acide & austere, parce qu'ils rendent le sang & son *serum* acre & impur. Ils ont aussi du choix à faire dans leurs boissons: les liqueurs maltacées, par exemple, ne leur sont point propres, & moins encore les vins acides; ils doivent plutôt boire de l'orge, de la tisane, ou une décoction de racine de squine, de raisins secs & de vipérine, ou de l'hydromel, que Gabelchoverus prescrit de la maniere qui suit.

Prenez *de miel écumé, quatre onces*;
d'eau de fontaine, trois pintes;
de réglisse, cinq dragmes;
six figues;
de graine de fenouil,
de racine de pimprenelle, } *de chaque, deux dragmes*;
de fleurs de mauve, une poignée;
de fleurs de sauge, &
de violettes, } *de chaque, une pincée*;
de canelle, deux scrupules.

Mêlez, & faites bouillir jusqu'à consomption de demi-quart.

Les scorbutiques incommodés d'une *toux*, peuvent user d'eau de fontaine, qui ne soit pas trop fraîche, ou seule ou corrigée avec des amandes douces ou du pain blanc de froment. Le peuple a une méthode qui n'est pas mauvaise dans les *toux* épidémiques violentes; c'est de verser de l'eau bouillante sur du son de froment, & d'en boire l'infusion lorsqu'elle est refroidie.

C'est en grande partie par l'usage des choses non-naturelles qu'on peut prévenir les *toux*. Les personnes qui au sortir d'une *toux*, boivent du vin ou s'exposent au froid, ou se livrent à de fortes passions, retombent dans une *toux* beaucoup plus violente que n'étoit la premiere. Les vieillards doivent se garder du froid des piés, & encore plus particulierement de celui du dos; & comme dans l'hiver les maladies rhumatiques se gagnent aisément, il faut qu'ils se garantissent du froid, la tête, le cou, les régions précordiales, les reins, & même les piés, s'ils sont sujets aux *toux*; avec des linges chauds & du coton, afin de se conserver une transpiration modérée & égale; car quand une de ces parties nerveuses est affectée & pénétrée par le froid, surtout par les vents du Nord, toutes les autres, en conséquence de leur concert mutuel, se trouvent aussi affectées contre-nature. Il faut aussi tenir le corps suffisamment soluble, & la transpiration libre; & pour cet effet, l'exercice pris par un beau tems, sera salutaire. Les pléthoriques doivent à de certains tems réglés, & surtout vers les équinoxes, se faire saigner ou scarifier. Quand la *toux* est épidémique, il faut pour s'en préserver, user d'alimens légers, & conserver soigneusement la liberté & la continuité des excrétions.

Dans toutes les *toux* on doit user modérément d'expectoratifs, de substances douces & de décoctions incrassantes, de peur que comme il arrive assez souvent parmi le peuple, lorsqu'on les donne seules & en trop

grande quantité, elles ne relâchent de plus en plus les poumons, & n'y excitent une plus grande affluence d'humeurs ; & dans les *toux* stomachiques & hypocondriaques, il faut s'abstenir de tous ces médicamens, parce qu'ils dépravent les digestions, & par ce moyen disposent à la cachexie & à l'hydropisie.

La *toux* qui prend par quintes, naissant de la répercussion d'éruptions exanthémateuses, indique qu'il faut rappeller la matiere peccante à la surface du corps. Pour cet effet rien n'est plus efficace que l'æthiops minéral, ou les fleurs de soufre prises intérieurement avec de l'antimoine diaphorétique, & de la poudre bésoartique, surtout au soir ; &, si ce n'est les frictions & les bains, il n'y a pas non plus de remede plus efficace pour tirer le *serum* de la poitrine, que les véficatoires, pourvu que la personne ne soit pas d'un âge encore trop tendre pour les souffrir. Dans les *toux* des enfans qui prennent par quintes, il est très-bon de leur oindre la plante des piés avec du lard de porc.

Dans les *toux* qui proviennent de la répercussion de tumeurs œdémateuses aux piés, outre les clysteres, les médicamens incisifs & diaphorétiques, & ceux qui détournent le mouvement des humeurs de dessus la poitrine, & les diurétiques doux, sont d'une utilité singuliere, tels que la teinture tartarisée d'ambre, & l'élixir viscéral mêlé avec l'élixir pectoral. Mais les substances acres, salines & les diurétiques drastiques ne conviennent point dans ces cas, parce qu'elles emportent le *serum* bénin ; au lieu que les autres n'emportent que le *serum* acre, & cela par les passages de l'urine.

J'ai souvent vu une *toux* qui duroit depuis long-tems, & provenoit de l'état scorbutique des humeurs & du sang, guérie avec du petit lait & la poudre d'yeux d'écrevisses, la poudre du Marquis, l'ambre préparé, l'antimoine diaphorétique, l'extrait de safran & l'extrait aqueux de cascarille, donnant dans les intervalles un laxatif fait de rhubarbe, & ordonnant pour boisson commune de l'eau froide, corrigée avec des amandes douces ; ou des eaux de Seltz, mêlées avec du vin de la Moselle ; ou une décoction dans de l'eau, des especes tempérées qui sont propres à dépurer & à adoucir le sang. J'ai aussi donné sur le soir les pilules aloéphagines mêlées avec les pilules de storax, & ordonné l'application de l'emplâtre ci-dessus décrite sur la poitrine.

Si la *toux* est excitée par des matieres sordides, acides & bilieuses logées dans l'estomac, rien n'est plus efficace que les absorbans, tels que les yeux d'écrevisses & l'ambre préparé, mêlé avec l'*arcanum duplicatum*, à quoi on joindra quelques gouttes d'huile de macis. Il y faudra joindre aussi des laxatifs doux préparés de manne & de rhubarbe. On pourra emporter la *toux* stomachique des enfans par un émétique doux, s'il n'y a point de contre-indication qui l'interdise.

Dans la *toux* provenante de l'obstruction des visceres de l'abdomen, & qu'on appelle *toux* hypocondriaque, les médicamens les plus convenables sont ceux qui rétablissent les excrétions de sang qui ont été supprimées. On produira aussi de fort bons effets avec les anti-spasmodiques & les bains des piés : mais rien n'est si efficace que les eaux minérales tiedes, mêlées avec le lait ou de chevre ou d'ânesse, en accompagnant cette diete d'un régime convenable.

Le meilleur moyen pour guérir une *toux* qui dure depuis long-tems & qui tend à la consomption, c'est de faire prendre au malade le lait d'ânesse, observant d'y préparer le corps. Cette méthode a un heureux succès, si on y joint des voyages, le changement d'air & des remedes corroboratifs. Si la *toux* est humide, rien n'est mieux que de s'abstenir d'alimens, & surtout de viande.

Il est toujours à propos d'employer les anodyns, tels que les pilules de cynoglosse & les pilules de styrax, avec égale quantité de laxatifs, tels que les pilules aloéphangines, ou les pilules *de succino* de Craton, & de les donner conjointement dans le lit : car quand on donne les pilules anodynes seules, j'ai observé que la *toux* est supprimée, & qu'il s'en ensuit un asthme par la trop grande congestion d'humeurs, & par le poids dont la poitrine se trouve opprimée.

Le froid piquant & la chaleur excessive, sont également préjudiciables aux personnes incommodées d'une *toux* ; c'est pourquoi les infusions trop chaudes aigrissent la *toux*, raison pour laquelle il ne faut donner que tiedes les boissons qu'on administre au malade.

La saignée est salutaire aux pléthoriques, dont les veines sont gonflées & prominentes comme des cordes, ou en qui les excrétions sont supprimées : elle est aussi très-essentielle aux personnes âgées qui ont passé soixante-dix ans. C'est encore le cas de la pratiquer par rapport aux enfans & aux jeunes gens tourmentés d'une *toux*, si excessivement violente, qu'elle donne lieu d'appréhender la rupture de quelques vaisseaux. Sydenham assure avoir guéri une *toux* convulsive épidémique, seulement par la saignée, les purgatifs réitérés & les vésicatoires.

Celse, *Lib. IV. cap.* 4. traitant de la cure de la *toux*, donne les préceptes qui suivent :

« Le malade boira tous les jours une décoction d'hysope, « & lira à haute voix ; la *toux* d'abord l'interrompra « souvent : mais en continuant de lire, il surmontera « la *toux* ; de plus le malade se promenera, fera de « l'exercice, se fera faire long-tems des frictions à la « poitrine, & mangera des figues grasses. Dans la *toux* « humide, de fortes frictions, surtout à la tête, faites « avec des substances chaudes, seront salutaires : le « malade pourra prendre aussi des œufs pochés, avec « un peu de soufre ; & pour boisson, de l'eau tiede. »

Pour moi, j'avouerai que j'aimerois mieux suivre, par rapport à la *toux*, l'opinion de Galien, qui dit qu'il vaut mieux y employer des choses légeres, simples & naturellement appropriées à notre nature, que les remedes forts & composés qu'on prépare dans les boutiques. Ainsi je me souviens d'avoir vu parmi le peuple une *toux* chronique obstinée, non-seulement soulagée, mais même radicalement guérie, par une décoction de navets séchés, ou de tiges de choux rouges, ou de son de froment avec du sucre. Si la matiere de la fluxion est ténue, copieuse & acre, ce que l'on connoît par la rougeur des yeux, par une espece de chatouillement & grattement dans le gosier, & par un goût salé dans la bouche, on se procurera un soulagement prompt avec le jus de réglisse d'Espagne, le miel écumé, une pâte épaisse faite de gelée de corne de cerf, de décoction de réglisse ; & d'huile d'amandes douces, mêlée avec du sirop de pavot, qu'on n'avallera que petit à petit. Un remede qui est encore fort ordinaire & très-bon, c'est un jaune d'œuf frais avec du sucre candi & du safran, par-dessus lequel on boira une tasse ou deux de thé-bou, ou bien du beure frais, avec du sucre & du miel dans une infusion de bétoine de Paul, & de fleurs de pavot rouge.

Lorsque l'épiglotte, qui est le premier & le principal instrument de la voix, est tellement relâchée & destituée de son ton naturel, que la voix en soit enrouée, il est à propos de se gargariser fréquemment la bouche avec un gargarisme fait d'ingrédiens nervins, tels que les fleurs de romarin, de lavande & de camomile commune, les sommités de thym & d'origan, la sauge & la myrrhe bouillies dans du vin ; & de plus on appliquera avec succès en-dehors sur le larynx, un sachet des ingrédiens que je viens de nommer, à quoi on ajoutera de l'ambre & du styrax calamite. Hippocrate, *Lib. de Vict. acut.* ne veut pas qu'on purge les personnes d'une taille épaisse, mais seulement qu'on corrige la froideur & l'humidité de leur tempérament, en séchant leur

leur tête & leurs autres parties affectées par l'usage des topiques. HOFFMAN.

En 1675. l'Eté ayant été très-chaud, & prolongé jusqu'à la mi-Octobre, mais ayant été suivi tout-à-coup d'un tems froid & humide, il y eut des *toux* plus que je n'en ai jamais vu en aucun autre tems; car presque personne ne l'échappoit, de quelque âge & du quelque tempérament qu'il fût; & des familles tout entieres en étoient incommodées à la fois: & elle n'étoit pas remarquable seulement par la quantité des personnes qu'elle attaquoit; car dans tous les hivers il y a bien du monde d'enrhûmé; mais aussi par le danger dont elle étoit accompagnée. Comme le froid survenu après un automne chaud, étoit propre à produire une fievre épidémique, & qu'alors il n'y en avoit point d'autre qui pût en quelque façon par son contraste en diminuer la violence, la *toux* lui fit place, & dégénéra bien-tôt en fievre. Et comme la *toux* concouroit avec la saison pour produire la fievre, celle-ci attaquoit les poumons & la pleure, comme elle avoit affecté la tête avant la *toux*; changement de symptomes, qui fit prendre cette fievre à quelques Praticiens, faute d'y faire une attention suffisante, pour une pleurésie ou péripneumonie essentielle, quoiqu'elle fût toujours la même qu'elle avoit été pendant la constitution d'air que j'ai dit.

Car elle commença alors, comme elle fait toujours, par une douleur à la tête, au dos & à quelques-uns des membres, qui étoient les symptomes de toutes les fievres dépendantes de la saison, excepté seulement que la matiere fébrile, lorsqu'elle s'étoit déposée en abondance sur les poumons & la pleure, par la violence de la *toux*, occasionnoit des symptomes propres à ces parties. Mais néanmoins, autant que j'ai pu l'observer, la fievre étoit précisément la même que celle qui se manifestoit dès le premier jour de la *toux*; ce qui fut encore confirmé par la nature des remedes qui la subjuguerent. Et quoique le point de côté, la difficulté de respirer, la couleur du sang qu'on tiroit, & les autres symptomes ordinaires dans la pleurésie semblassent caractériser une pleurésie essentielle, cependant la maladie ne demandoit pas d'autre traitement que celui qu'exigeoit la fievre dépendante de la saison, & eût été mal traitée par les remedes qu'on emploie dans la pleurésie vraie. Ajoutez à cela, que quand la pleurésie est la maladie originaire, elle vient ordinairement entre le Printems & l'Eté; au lieu que la maladie dont nous parlons commença dans un tems bien différent, & n'étoit qu'un symptome de la fievre dépendante de la saison, & l'effet d'une *toux* accidentelle.

Or, pour procéder d'une maniere convenable à la cure que l'expérience nous apprend être nécessaire dans cette *toux*, & dans celles qui arrivent dans d'autres années, pourvu qu'elles procedent des mêmes causes, il faut remarquer que les corpuscules que la masse du sang a coutume de chasser par la transpiration insensible, sont alors retenus & jettés sur les poumons par l'obstruction des pores causée par le froid; & que de l'irritation des poumons naît la *toux*. Or les exhalaisons chaudes & excrémentitielles étant par ce moyen retenues dans l'habitude du corps, il s'éleve aisément une fievre dans la masse du sang, quand les vapeurs sont tellement abondantes que les poumons ne sauroient les expulser, ou que l'inflammation est augmentée par la chaleur adventice qui procede de remedes trop échauffans, ou d'un régime trop chaud, capable de faire venir la fievre à une personne qui y a déja une disposition prochaine. Mais de quelque sorte que soit la fievre stationaire qui regne pour lors, cette fievre accidentelle prend bien-tôt sa nature, & devient de la même espece, quoique retenant d'ailleurs quelques symptomes particuliers du principe d'où elle tire son origine. C'est pourquoi, dans toutes les *toux* qui procedent de cette cause, il paroît qu'on doit avoir égard non-seulement à la *toux*, mais aussi à la fievre qui ne tarde pas à l'accompagner.

Raisonnant sur ces principes, voici comment j'ai cru devoir traiter ceux qui s'adressoient à moi.

Si la *toux* n'avoit pas encore occasionné la fievre & les autres symptomes, qui, comme nous l'avons dit, l'accompagnent d'ordinaire, je croyois qu'il suffisoit d'interdire l'usage de la viande & de toutes les liqueurs spiritueuses; je conseillois un exercice modéré, de prendre l'air dans un lieu découvert, & d'avoir pour boisson une tisane pectorale rafraîchissante. Ces précautions suffisoient pour soulager la *toux*, empêcher la naissance de la fievre & des autres symptomes qui l'accompagnent d'ordinaire. Car par l'abstinence de la viande & des liqueurs spiritueuses, & l'usage de remedes rafraîchissans, le sang étoit tempéré au point de ne pas pouvoir aisément recevoir une impression fébrile; & par le moyen de l'exercice, les émanations du sang, qui, retenues en-dedans par le froid subit qui avoit resserré les pores, occasionnoient la *toux*, étoient exhalées commodément & par une voie naturelle, au grand avantage du malade. SYDENHAM.

TUT

TUTENAG, *Zainc*.
TUTIA, *tuthie*. Voyez *Cadmia*.

TYL

TYLLI GRANA, semences du petit *Ricinus*. CASTELLI, d'après *Gregor. Hymman*.
TYLOMA, *τύλωμα*, *cal*.

TYM

TYMPANIAS, *τυμπανίας*. Voyez *Tympanites*.

TYMPANITES, *Tympanite*.

Il n'est aucune partie du corps humain aussi sujette aux maladies que causent les vents, qui ne sont autre chose que des vapeurs & des exhalaisons douées d'une vertu élastique, que les cavités du ventricule & des intestins, où étant détenus comme en prison, ils distendent avec violence les conduits qui ont du sentiment & du mouvement, détruisent leur ton, produisent des douleurs & des anxiétés, & dérangent par ce moyen les différentes fonctions du corps.

Lorsque le ventricule est surnaturellement distendu par les vents, il survient des symptomes très-violens, comme des inquiétudes insupportables dans la région des hypocondres, accompagnées de la difficulté de respirer, d'une oppression de poitrine, d'inquiétudes, du refroidissement des extrémités & d'un abattement considérable. Dans cet état le visage du malade se retire & devient livide, le gosier se resserre quelquefois à un tel point qu'on ne peut presque plus rien avaler, il survient des palpitations de cœur, des rougeurs au visage, des éblouissemens, des vertiges & d'autres symptomes semblables. Ces sortes de vents se manifestent par une tumeur dans le creux de l'estomac en tirant vers le côté droit que l'on découvre souvent au toucher, aussi-bien que par des éructations violentes & fréquentes qui appaisent considérablement les symptomes.

Voici quelles sont les causes des symptomes qui résultent de l'enflure de l'estomac.

On sait par l'Anatomie que le ventricule est une partie extrémement nerveuse, & que les ramifications qui viennent de la huitieme paire & celles des nerfs intercos-

taux se distribuent dans sa tunique nerveuse; & comme ces dernieres ramifications communiquent aussi avec presque toutes les parties nerveuses du corps qui servent au sentiment & au mouvement, on ne doit pas trouver étrange, vu cette communication, qu'il survienne alors des maladies violentes dans toutes les parties sensibles du corps. Ces symptomes sont accompagnés de la dilatation de l'estomac, laquelle interrompt la dilatation & la contraction du diaphragme sans laquelle la respiration ne peut se faire. Il arrive de-là que la cavité de la poitrine se rétrécit, & que les poumons ne pouvant plus se dilater autant qu'il est nécessaire, la circulation du sang d'un des ventricules du cœur dans l'autre est interrompue.

Les intestins, qui ont les mêmes tuniques & les mêmes ramifications vasculeuses & nerveuses que le ventricule, sont également sujets à ces distensions; & lorsque tout le conduit intestinal vient à être distendu par des vents, non-seulement le bas-ventre s'enfle extraordinairement, mais il survient encore une douleur violente dans la région du nombril, où les intestins grêles sont situés, accompagnée d'une constipation opiniâtre, d'anxiétés, du refroidissement des extrémités & d'un affaissement considérable; & pour lors on donne à la maladie le nom de colique flatueuse. Lorsque cette distension dure des mois ou des années, il se forme une tumeur dans le bas-ventre qui raisonne comme un tambour lorsqu'on la frappe, & qu'on appelle à cause de cela du nom de *tympanite*. Cette maladie est extremement difficile à guérir, surtout lorsqu'elle est accompagnée d'un *ascite* & de l'exténuation des parties supérieures.

Il y a deux causes prochaines de ces sortes de flatuosités. L'une est matérielle & consiste dans la génération copieuse & facile de ces flatuosités par le moyen des alimens visqueux, moisis & propres à engendrer des vents, tels que les herbes potageres, les différentes especes de raifort, les pois, les feves, le poisson sec, les fruits d'été, les substances douces & sujettes à fermenter, les préparations du miel, l'aile faite avec du froment, les alimens farineux, la bouillie, surtout celle qui est faite avec du millet, la graisse de mouton, particulierement lorsqu'on boit par-dessus des liqueurs froides. Mais on observera que ces alimens, soit qu'ils soient secs ou humides, nuisent à proportion de la quantité qu'on en prend.

L'autre, je veux dire la cause formelle de ces flatuosités, consiste dans une foiblesse considérable du mouvement péristaltique des intestins, laquelle provient de ce que le fluide nerveux & le sang artériel n'affluent plus à leur ordinaire dans ce viscere. Car comme ce mouvement péristaltique, quand il est dans son état naturel, non-seulement résiste aux vapeurs qui s'engendrent dans les intestins, en conséquence de leur humidité, mais les chasse encore hors du corps; de même lorsque le ton & la force des visceres & de leurs membranes viennent à se relâcher & s'affoiblir, ce mouvement ne sert plus aux usages pour lesquels la nature l'a institué. De plus, les alimens venant à séjourner un tems considérable dans l'estomac avant que de se rendre dans les intestins, ils se convertissent en vapeurs, & occasionnent par leur acrimonie dans le duodénum & le jejunum un spasme qui resserre l'orifice droit du ventricule ou le pylore, aussi-bien que le gauche, de façon que les vapeurs ne pouvant sortir, elles déploient leur force élastique sur les tuniques nerveuses de ce viscere; & après que cette distension a été dissipée par l'affluence du suc nerveux, & que le ventricule a repris son ton pour un tems, les vents sortent avec beaucoup d'impétuosité par la bouche.

Cela étant, il est aisé de comprendre que la même cause qui altere le mouvement péristaltique des intestins doit aussi contribuer à la génération des vents; & que les personnes d'une habitude lâche, spongieuse & phlegmatique, les femmes, les vieillards & les enfans, doivent être extremement sujets à la maladie dont nous parlons. Et comme lorsque le mouvement de contraction & de dilatation des intestins est dérangé, les vapeurs qui s'engendrent continuellement dans ces visceres ne peuvent plus sortir avec la même liberté, & produisent une infinité de désordres, il est facile de deviner pourquoi lorsqu'on prend du froid, soit en marchant nus piés, soit en plongeant ses mains dans l'eau froide, ou en buvant des liqueurs glacées tandis qu'on est extremement échauffé, on est souvent attaqué de coliques flatueuses & de tranchées de bas-ventre; car toutes ces choses sont très-capables d'affoiblir le ton des intestins.

D'autres causes plus efficaces concourent aussi à engendrer des vents en détruisant le ton des intestins; & c'est une chose démontrée par l'expérience, que la *tympanite* affecte principalement ceux dont les forces ont été affoiblies, & le sang & le fluide nerveux appauvri par une dyssenterie, par la petite vérole, par une fievre aiguë, ou intermittente, chronique, par des hémorrhagies trop abondantes, par des blessures, par un flux hémorrhoïdal excessif, par des fausses-couches, par des accouchemens laborieux, ou par l'écoulement immodéré des regles ou des vuidanges, surtout si les malades ont mangé au-delà de ce que leurs forces permettoient. On voit par-là quel jugement on peut porter de ces distensions d'hypocondres accompagnées de borborygmes & de flatuosités dans le bas-ventre, qui surviennent vers les jours de crise dans les maladies aiguës & dangereuses; car elles sont pour l'ordinaire un signe de mort, non-seulement parce qu'elles indiquent une foiblesse excessive, mais parce qu'elles interrompent la respiration. Ces enflures de bas-ventre, qui proviennent d'un épuisement total des forces, augmentent tellement à l'aide des liqueurs & des remedes que le malade a pris pendant qu'il étoit en vie, qu'on est obligé après sa mort de comprimer la partie de peur qu'elle ne creve.

L'expérience montre encore que les spasmes violens & continus des premieres voies sont suivis de l'atonie & du relâchement des intestins, de l'affoiblissement de leur mouvement péristaltique, & d'enflures violentes. De-là vient que la colique spasmodique est souvent suivie d'une colique flatueuse, qui, lorsqu'elle est mal traitée, & qu'on donne au malade des potions anodynes pour calmer ses douleurs, dégénere aisément en une paralysie.

Les expériences rapportées par Wepfer dans son Traité *de Cicuta aquatica*, pour démontrer les effets du poison, peuvent servir d'éclaircissemet à ce que j'avance. Cet Auteur rapporte qu'ayant donné de l'arsenic à un chien, l'animal fut d'abord attaqué d'un vomissement violent & de contractions spasmodiques d'estomac, & que ce viscere après être devenu extrement flasque fut distendu par les vents à un point extraordinaire. On remarque encore, lorsqu'on vient à ouvrir le corps de ceux qui sont morts d'un poison acre, qui opere en causant des spasmes violens, qu'on n'a pas plutôt enfoncé le scalpel dans le bas-ventre, que les intestins sortent avec tant de violence qu'il est presque impossible de les replacer. Ceux qui auront soigneusement examiné ce que je viens de dire, comprendront sans peine d'où vient que les purgatifs acres, les émétiques, les dyssenteries & les coliques spasmodiques & hémorrhoïdales laissent pour l'ordinaire une foiblesse dans les premieres voies qui est suivie d'enflure de bas-ventre.

Il arrive souvent que les intestins sont affectés tout-à-la-fois de spasmes & de flatuosités, & que tandis que les premiers resserrent leurs tuniques, les vents renfermés dans leurs cavités travaillent à les distendre considérablement. Cela arrive surtout lorsque la matiere flatueuse possede une acrimonie bilieuse, ainsi qu'il arrive dans les enfans qui tetent, car ces derniers sont sujets à des tranchées & des borborygmes qui se manifestent extérieurement par des rapports violens, outre que leurs excrémens deviennent verds par leur mélan-

ge avec une substance acide & corrosive, qui, semblable à l'eau-forte, brûle le linge sur lequel elle tombe. C'est ce qui paroît encore par les matieres ténaces & visqueuses qui sortent mêlées avec la bile & qui ressemblent à du jaune d'œuf. Les humeurs épaisses & gluantes que les enfans rendent à l'aide d'une toux humide & mucilagineuse, & qui, étant avalées, obstruent l'estomac & les intestins, engendrent souvent des vents qui sont suivis de coliques.

Après avoir parlé des flatuosités qui distendent également tout le conduit intestinal, il nous reste à traiter des spasmes & des enflures particulieres qui n'affectent que certaines parties des intestins, ainsi que j'ai eu occasion de l'observer plusieurs fois.

On remarquera donc que ces sortes de maladies affligent principalement les personnes hypocondriaques & hystériques, lors, par exemple, que l'estomac est enflé sans que les intestins soient distendus; ce qui arrive surtout lorsque les spasmes s'emparent du *duodenum* ou de l'origine du *jejunum*. L'*ileum* est encore sujet aux vents & aux dilatations dans les enfans sans que l'estomac soit enflé; on le trouve même souvent distendu & affecté de douleurs très-vives aux environs du nombril. Dans les personnes hypocondriaques & sujettes aux hémorrhoïdes lorsque le rectum & la partie inférieure du colon, en conséquence de la stagnation du sang & de la difficulté qu'il trouve à sortir par les veines hémorrhoïdales, sont resserrés par les spasmes, la partie supérieure du colon, & surtout sa courbure dans le côté gauche & vers la région des lombes, se dilate à un point extraordinaire; ce qui occasionne une douleur & une pression qu'on attribue à tort à quelque maladie de la rate. Il arrive encore quelquefois que la courbure du colon dans l'hypocondre droit, aux environs du foie & de l'estomac s'enfle extraordinairement, & produit des symptomes très-fâcheux, dont la cause, à ce que je crois, réside dans l'origine du colon, qui est située dans le voisinage de l'os des îles, dans les valvules du colon & dans le cæcum, puisque cette partie du colon est privée de son ton & de sa systole, au moyen de quoi les excrémens remontent vers l'estomac, ce qui contribue beaucoup à la génération des vents; outre qu'une certaine portion des intestins est affectée d'une contraction spasmodique & d'une enflure passagere, qui est suivie de symptomes très-violens; il survient encore quelquefois dans certaines parties du conduit intestinal un retrécissement, une dureté ou un calus, qui renverse leur mouvement péristaltique & donne lieu à plusieurs symptomes violens. On ne peut découvrir ces sortes de causes que par la dissection des cadavres. V. *Waltheri Dissert. de Angustia intestinorum.*

Nous allons maintenant examiner cette espece de flatuosité qui cause une enflure permanente & continuelle du bas-ventre, & qu'on appelle *tympanite*. Celse, *Lib. III. cap.* 12. la définit, « une tumeur & une distension violente du bas-ventre, accompagnée de borborygmes fréquens, occasionnés par le mouvement « de ces flatuosités. » Cette maladie se manifeste par les signes suivans:

Il survient d'abord des douleurs & une tension dans la région des lombes & une constipation opiniâtre, ensuite de laquelle le bas-ventre reste ordinairement distendu à un point extraordinaire. Le malade est sujet aux rapports: le pouls est inégal, l'appétit languissant, & la soif excessive; l'on sent dans les hypocondres & dans la région du nombril, une douleur poignante, mordicante, & une tension accompagnée d'une espece de chaleur. On ne peut demeurer couché sur les côtés, & la tumeur ne diminue jamais lors même qu'on est couché sur le dos.

Willis, Baglivi & plusieurs autres Auteurs modernes attribuent cette enflure continuelle & dangereuse du ventricule & des intestins, à une contraction spasmodique des tuniques intestinales, laquelle obstrue & resserre les pores & les conduits des intestins qui laissent sortir les vapeurs qui s'engendrent dans leurs cavités; au moyen de quoi ces vapeurs retenues venant à se raréfier, distendent les intestins à un point extraordinaire. Hippocrate donne clairement à entendre que la véritable cause de cette maladie consiste dans la contraction dont on vient de parler; car voici comment il s'explique dans le 11. *Aph. de la quatrieme Sect.* « Ceux « qui ont des tranchées & des douleurs violentes dans « le nombril & les reins, qui ne cedent ni aux remedes, « ni à aucun autre moyen, tombent dans la *tympanite* « ou dans une hydropisie seche. »

Cette maladie est regardée par les Anciens & les Modernes, comme une espece d'hydropisie, à cause qu'elle est souvent compliquée avec l'ascite, surtout en qualité de symptome; il faut pourtant avoüer qu'elle en est tout-à-fait différente, & qu'elle n'est accompagnée d'aucun épanchement d'eau dans le bas-ventre. Dolæus, *in Encycloped. Lib. III. cap.* 9. rapporte qu'ayant disséqué une fille qui mourut à l'âge de neuf ans, d'une *tympanite*, il ne trouva aucune goutte d'eau, ni de sérosité dans le bas-ventre. On lit aussi dans *M. N. C. Decur.* 1. *Annot. Obs.* 85. qu'un jeune garçon étant mort d'un *tympanite*, on lui trouva le ventricule extraordinairement distendu, & quelque peu d'humeur visqueuse dans sa cavité. Ses intestins étoient transparens & s'affaissoient par tout où on les piquoit sans laisser sortir une seule goutte d'eau. Valesius, *Comment. in Lib. IV. Hippoc. de Vict. rat. in acut.* & Colladus, *in Adverf. Lib. II. cap.* 40. rapportent qu'à l'ouverture d'un pareil cadavre, il sortit très-peu d'eau, mais qu'après que les vents eurent été évacués, le bas-ventre s'affaissa tout-à-coup. Platerus, *Obs.* 53. nous apprend aussi qu'un jeune garçon, dont il fit l'ouverture, avoit les intestins tellement distendus dans quelques endroits, qu'ils égaloient la grosseur de la cuisse, & qu'on ne les eut pas plutôt crevé, en les comprimant, que les excrémens en sortirent avec beaucoup d'impétuosité. Ils étoient tellement entortillés dans d'autres endroits que les vents ni les matieres ne pouvoient descendre. On trouva aussi dans leur cavité une grande quantité de vers oblongs.

Les femmes sont extremement sujettes aux *tympanites*, surtout après avoir accouché, lorsque leurs vuidanges ne coulent pas en assez grande quantité, ou viennent à être totalement supprimées par le froid ou l'influence de quelque passion. Il arrive la même chose lorsque le bas-ventre n'ayant point été comprimé & bandé comme il faut après l'accouchement, elles commettent quelque erreur dans le régime, ou que les premieres voies n'ont pas été purgées comme il faut aussi-tôt après leurs couches. Car dans ces cas, elles sont sujettes, pendant un tems considérable, à une enflure & une dureté de bas-ventre, accompagnées d'inquiétudes considérables, d'une respiration laborieuse, d'anxieté, & d'une constipation opiniâtre. J'ai souvent vu arriver les mêmes symptomes après un accouchement laborieux, lorsque l'arriere-faix n'a pas été entierement enlevé, ou qu'on a blessé la matrice en le tirant. Une fausse couche mal traitée dispose souvent aux *tympanites*, ce qui vient, je crois, de ce que le sang ne circule plus dans le même ordre qu'auparavant dans les vaisseaux de la matrice & des intestins: car lorsqu'en conséquence de quelque maladie de l'utérus, il survient du dérangement dans le mouvement naturel ou dans l'écoulement critique de ce fluide, il se forme des stagnations qui interrompent son cours dans les visceres du bas-ventre, surtout dans les intestins, & la portion de sang ou de sérosité qui y séjourne tiraille & resserre leurs fibres délicates & sensibles, les tend plus dures & plus tendues, au moyen de quoi la pers-

piration qui se fait à travers les intestins n'est plus aussi libre ni aussi abondante qu'anparavant. Lorsque cela arrive, ces flatuosités sont plutôt l'effet que la cause de la *tympanite*.

Les enfans & les jeunes gens sont aussi fort sujets aux enflures du bas-ventre, surtout pendant qu'ils ont des vers, aussi-bien qu'après la rougeole & la petite vérole; & lorsqu'on néglige d'y remédier à tems, les parties supérieures se dessechent, & il survient une fievre hectique qui met le malade au tombeau. La grande quantité de nourriture qu'ils prennent dans le tems que le ton de leur estomac est affoibli, occasionne aussi très-souvent de pareilles tumeurs; & plusieurs autres causent peuvent également coucourir à leur production; car comme la rougeole, la petite vérole & les fievres continues affoiblissent considérablement le mouvement péristaltique par l'épuisement des forces & la dissipation d'esprits dont elles sont suivies; & qu'en conséquence de la dyscrase que le sang & les humeurs ont contractées durant la maladie, les tuniques des intestins & du péritoine, sont spasmodiquement contractées par une sérosité acre qui empêche la sortie des vents, il peut aisément survenir une *tympanite*. Il se forme aussi quelquefois des engorgemens dans les glandes mésaraïques & dans les vaisseaux lactiferes, qui empêchent la circulation du chyle, au moyen de quoi il s'amasse des impuretés dans les premieres voies qui engendrent des vents, & dont une partie s'évacue par les selles.

Les femmes hystériques, les enfans & les jeunes gens qui ont des vers, ou dont les forces ont été épuisées par des maladies, ne sont pas les seuls qui soient sujets à la *tympanite*; cette maladie attaque encore ceux qui ont de la disposition à l'hydropisie ascite; ce qui vient, je crois, de ce que les visceres de l'abdomen, & entre autres le foie, ne s'acquittant point comme il faut de leurs fonctions, la bile perd les qualités qui la rendent propre à la digestion des alimens; car la bile est un préservatif naturel dont le principe alcalin, sulphureux & savoneux, facilite la dissolution & la digestion intime des alimens, & dont l'amertume balsamique & médiocrement sulphureuse, en irritant & fortifiant les tuniques des intestins, entretient leur mouvement péristaltique; & ce mouvement n'est pas plutôt troublé ou renversé, que toute l'œconomie des mouvemens vitaux, aussi-bien que les excrétions qui entretiennent la santé, se ressentent de cette altération, ainsi qu'on l'observe généralement dans les hypocondriaques.

Cette doctrine est confirmée par le cas suivant, que je tire des *Transactions Philosophiques de la Société Royale de Londres*, *Ann.* 1730. *N°*. 414.

Un soldat reçut une blessure, dont il mourut le septieme jour, après avoir été affligé de différens symptomes. On l'ouvrit & on trouva toutes les parties internes en bon état, à l'exception de la vésicule du fiel, qui étoit légerement percée au fond, & totalement affaissée à cause de l'épanchement de la bile. Quoi que les visceres parussent tout-à-fait exempts d'inflammation, les intestins ne laissoient pas que d'être considérablement enflés, distendus, & imprégnés de la couleur jaune de la bile qui s'étoit épanchée dans la cavité du bas-ventre. La plaie extérieure étoit seche & exempte d'enflure, on n'y avoit même jamais apperçu d'inflammation, de sorte qu'il y a lieu de s'étonner qu'une blessure aussi légere en apparence, exempte de fievre & de tout autre symptome, soit devenue mortelle en si peu de tems.

Entre tous les symptomes qui affligerent ce malade, le plus considérable fut l'enflure du bas-ventre, qui survint aussi-tôt après la plaie reçue, & qui subsista dans le même état jusqu'après sa mort, de maniere qu'il paroissoit avoir été affecté d'une ascite ou d'une *tympanite*. Cependant malgré cette distension des intestins, qui occasionnoit l'enflure au bas-ventre, il ne laissa jamais échapper aucun vent, ni par haut, ni par bas; il fut affligé d'une constipation si opiniâtre durant le cours de sa maladie, nonobstant la nourriture qu'il prenoit, qu'on ne put jamais venir à bout de la faire cesser. Son urine étoit peu abondante, d'un jaune de safran, & ne déposoit aucun sédiment. Il fut toujours exempt de fievre, & l'on remarqua de la force & de l'égalité dans son pouls, si ce n'est un peu avant sa mort, qu'il devint inégal. Sa langue n'étoit ni noire, ni dure, ni rude, comme c'est l'ordinaire dans les fievres inflammatoires, elle étoit seulement seche par le défaut de salive. Il ne tomba jamais dans le moindre délire, nonobstant l'insomnie, dont il fut affligé durant tout le cours de sa maladie, & qui, malgré l'opium qu'on mit en usage, ne lui permit de reposer tout au plus que par des intervalles d'une demie heure; & la mort le surprit dans cet état, après avoir été annoncée le jour précédent, par un hoquet & une légere envie de vomir.

La description qu'on vient de voir me fournit plusieurs observations importantes pour l'établissement de ma doctrine. On voit en premier lieu, que rien ne contribue plus à la conservation de la santé, qu'une sécrétion louable du suc bilieux, & que rien, au contraire, n'est plus capable de causer des maladies violentes, surtout une *tympanite*, que le défaut ou la mauvaise qualité de cette liqueur. En effet, on ne doit attribuer l'enflure des intestins, dont on a parlé ci-dessus, qu'à l'épanchement ou à la dissipation totale de la bile; car ce viscere ayant été distendu au-delà de sa sphere d'élasticité, & ayant perdu par-là son mouvement péristaltique, la circulation du chyle dans les vaisseaux lactiferes a été interrompue, & les sécrétions qui se font dans les autres visceres ayant diminué & cessé tout-à-fait dans la suite, il a fallu nécessairement que le malade mourût.

On a raison de regarder la *tympanite* comme une maladie extremement dangereuse, puisqu'il est rare qu'on en guérisse; aussi Puerarius, *in Additam. ad Burnetti Thesaur. Med. Tom. II. Lib. VIII.* avance-t-il ingénuement qu'il n'a jamais vû échapper personne de cette indisposition, qui indique un resserrement opiniâtre des pores, un emprisonnement tout-à-fait insurmontable des flatuosités, & une distension violente des parties, accompagnée de leur atonie. La *tympanite* est absolument incurable lorsqu'elle accompagne, ou qu'elle suit l'hydropisie, à cause que la distension violente des intestins & des muscles épigastriques, en comprimant les veines, retarde la circulation du sang, produit la constipation, supprime la perspiration. La *tympanite* simple, lorsqu'elle est invétérée, & qu'on n'a pas soin d'y remédier sur le champ, dégénere dans les femmes & les enfans en une maladie chronique opiniâtre, dont la mort est toujours la suite.

La distension du bas-ventre à laquelle on donne le nom de colique flatueuse, n'est point dangereuse par elle-même, & cede facilement aux remedes qui rétablissent le ton des intestins: mais lorsque les vents sont occasionnés par des spasmes, ainsi qu'il arrive pour l'ordinaire dans les femmes qui ne sont point réglées, ou dans ceux qui ont un calcul dans les uréteres ou dans les conduits biliaires, ou que les efforts que le sang fait pour sortir par les veines hémorrhoïdales sont suivis de symptomes spasmodiques; pour lors la cure devient un peu plus difficile, à cause que les mêmes remedes doivent servir à appaiser les spasmes, & à rétablir le ton des intestins, deux indications qui paroissent incompatibles.

Tout Medecin qui entreprend de guérir les flatuosités du ventricule & des intestins, doit travailler principalement à les chasser par le fondement, & à atténuer & à évacuer par les selles la matiere épaisse & visqueuse qui les engendre. Pour cet effet, il doit avant toutes choses employer les lavemens dérivatifs, résolutifs &

purgatifs, comme sont ceux que l'on prépare avec l'hysope, l'orvale, les fleurs de camomile Romaine & commune, les sommités de mille-feuille, les baies de genevrier, & les semences carminatives majeures avec le bouillon de veau, dans lequel on mettra une quantité suffisante de sel gemme, de sel ammoniac ou de sel d'Epsom, & de l'huile de camomile. Mais on observera qu'un ou deux lavemens ne suffisent point pour emporter la maladie, & qu'il faut les réitérer fréquemment.

On joindra à ces lavemens des laxatifs doués d'une vertu carminative & quelque peu anodyne, tels que les pilules balsamiques préparées suivant ma méthode, ou celles de Becher & de Stahl. Lorsque le malade est d'un tempérament robuste, & que l'enflure est une véritable *tympanite*, je lui donne deux parties de l'extrait panchymagogue de Crollius, avec une partie des pilules de Wildegansius, ou de celles de Starckey ou de storax, dans quelque liqueur carminative peu spiritueuse.

On employera ensuite les remedes qui contiennent un principe médiocrement balsamique, & un sel volatil, oléagineux & aromatique, communément appellés carminatifs. Mais on ne doit pas s'imaginer que ces remedes agissent en atténuant avec leur sel volatil la matiere qui engendre les vents; les bons effets qu'ils produisent viennent plutôt de ce qu'ils fortifient le ton & la systole des intestins, au moyen de quoi ils empêchent la stagnation des flatuosités, les chassent de leur siége, les disposent à être évacuées, ou empêchent qu'il ne s'en forme de nouvelles. Car comme les vents sont occasionnés par la destruction du mouvement péristaltique des intestins, il s'ensuit que les remedes qui ont la vertu de fortifier ces parties doivent être plus propres que les autres à guérir la maladie dont nous parlons.

Les meilleurs de cette espece sont les poudres préparées avec les racines

de galanga,
de zédoaire, &
de pimprenelle blanche,
le sel digestif de Syvius,
ou *le tartre vitriolé*,
les semences de cumin,
les sommités de petite centaurée, &
l'écorce d'orange seche,
} *de chaque, une dragme*;

six gouttes d'huile essentielle de camomile, ou
d'huile de cedra, ou
d'huile d'écorce d'orange;

Auxquels on ajoutera les yeux d'écrevisses si l'on soupçonne un acide dans les premieres voies.

On peut ranger les compositions liquides suivantes sous la même classe.

Prenez *d'essence d'écorce d'orange*, &
d'essence carminative de zédoaire de Wedelius,
} *de chaque, demi-once*;
d'esprit de nitre dulcifié, ou
de ma liqueur anodyne,
& *d'esprit* de Tribus,
} *de chaque, deux gros*;

Mêlez & donnez à la dose de quarante gouttes.

Prenez *d'eau carminative de Dornerellius*,
d'eaux de camomile ordinaire, &
de zédoaire préparées avec le vin,
} *de chaque, une once*;
d'esprit de nitre dulcifié,
d'huile pure de carvi,
} *de chaque, huit gouttes*;

Mêlez avec deux gros de sucre.

On ne doit point négliger les remedes externes, tels que les linimens appliqués en forme d'onguent sur toute la région de l'épigastre. Les principales drogues pour les faire sont les huiles distilées de camomile & de rue; l'huile de muscade & le baume du Pérou, qu'on mêlera, si l'on veut, avec les huiles de genievre, de carvi, d'anis ou de cumin: on peut substituer aux autres le baume de vie liquide, qui étant mêlé avec trois parties d'eau de la Reine de Hongrie, & appliqué sur le bas-ventre en forme d'onguent, ou sur un linge chaud, produit des effets admirables.

Supposé que la distension flatueuse du bas-ventre provienne en partie de la contraction spasmodique des tuniques intestinales, & en partie de leur tension & de leur dureté excessive, & que ces dernieres soient entretenues par la stagnation & l'acrimonie bilieuse des humeurs, on usera avec beaucoup de précaution de carminatifs chauds, aromatiques, volatils & sulphureux, tels que les huiles distilées de genievre & de carvi, qui en augmentant l'élasticité des vents & la turgescence des humeurs, rendent l'enflure plus opiniâtre & les symptomes plus dangereux; car elles excitent une chaleur extraordinaire accompagnée d'une soif insatiable, d'anxiétés & d'une très-grande difficulté de respirer. Ficnus, *in Lib. de Flatibus, cap.* 12. rapporte qu'une jeune fille affligée d'une *tympanite*, ayant usé d'un électuaire chaud qui lui avoit été prescrit par son Medecin comme très-propre à chasser les vents, fut attaquée d'une nouvelle espece d'enflure, qui après lui avoir distendu la poitrine à un point extraordinaire, la mit en peu de jours au tombeau.

Van-Helmont, *Lib. de Flatibus*, dit à ce sujet:

« Que supposé que les vents ne soient autre chose que des « vapeurs & des exhalaisons, l'usage des substances « chaudes doit nécessairement les augmenter, occa- « sionner des douleurs & distendre les parties, puis- « qu'elles engendrent une plus grande quantité de va- « peurs, & qu'elles multiplient les douleurs & les dis- « tensions. »

On s'abstiendra généralement des purgatifs, sans en excepter les préparations de séné & d'aloès, parce qu'ils dessechent les intestins, & qu'ils tendent, resserrent & durcissent leurs fibres. Ils sont beaucoup plus dangereux lorsqu'on les réitere à dessein de chasser les vents. Je suis plutôt d'avis qu'on employe les préparations de manne avec la crême de tartre dissoute dans du petit-lait, ou dans de l'eau de Sedlitz, pourvu qu'on seconde leur effet avec des lavemens émolliens & résolutifs.

Lorsque les vents sont occasionnés par des spasmes, ce qui arrive souvent dans les jeunes gens & les adultes, dans le tems que les vaisseaux hémorrhoïdaux souffrent une pléthore; il vaut mieux employer les préparations de nitre conjointement avec des sels détersifs & rafraîchissans, la liqueur minérale, le jus de citron avec le sel d'absinthe, l'huile d'amandes douces, les émulsions faites avec les quatre semences froides, les pilules de Sylvius & de Starckey produisent de bons effets: la saignée est aussi fort salutaire dans quelques cas. Charles de la Font, Professeur dans l'Académie d'Avignon, *in Dissert. de Hydrope tympanite*, dit avoir guéri une personne de la maladie en question, avec la teinture de roses imprégnée de quelques gouttes d'esprit de vitriol, & un julep composé avec les eaux de pourpier, de chicorée, de nénuphar, les sirops de nénuphar & de pavot, le sel de prunelle & l'esprit de soufre; auxquels il joignit de tems à autre une émulsion tempérée, ou une décoction d'orge avec le sirop de limon & le sel de

prunelle, & un opiat fait avec le crystal minéral, les yeux d'écrevisses, le vitriol de Mars & la conserve de roses.

Lorsque ces distensions violentes & obstinées du bas-ventre surviennent après un accouchement laborieux, au sortir d'une maladie, ensuite d'un avortement ou d'un écoulement irrégulier des regles, on ne peut rien employer de plus efficace que les pilules faites à l'imitation de celles de Becher, avec des extraits résineux, des gommes résineuses tempérées, & quelque peu d'aloès, pourvu qu'on les donne à tems & en doses convenables. Les élixirs balsamiques tempérés, préparés avec les mêmes ingrédiens, produisent d'aussi bons effets; & cela en rétablissant par leur vertu sulphureuse & balsamique le ton & la force du ventricule & des intestins, surtout lorsque la bile est trop foible ou trop peu abondante, pourvu qu'on ne les donne pas en trop grandes doses. Cependant lorsqu'on fait un trop grand usage de ces remedes ils dessechent les tuniques des intestins & les resserrent en plusieurs endroits à un tel point, qu'il en résulte souvent des symptomes funestes.

Les clysteres sont d'une utilité admirable, non-seulement pour prévenir les flatuosités, mais encore pour les dissiper : mais comme ils ne suffisent point lorsque les spasmes exercent leur tyrannie dans les intestins grêles, il faut avoir recours aux préparations de manne, à la casse, aux sels d'Epsom & de Sedlitz, & au petit-lait de chevre préparé avec la crême de tartre ou le tartre vitriolé. Les eaux minérales froides & chaudes sont aussi fort salutaires dans les maladies hypocondriaques compliquées avec des flatuosités.

Les remedes externes les plus propres à dissiper les enflures du bas-ventre, sont, au rapport des Anciens, les fomentations seches, & surtout le sable séché au soleil ou au feu. Aussi recommandent-ils ce remede dans plusieurs endroits de leurs Ouvrages. Voyez Celse, *Lib. III. cap.* 21. Pline, *Histor. Natural. Lib. XXI. cap.* 6. nous apprend « que le sable de mer, surtout « quand il est fin & échauffé par le soleil, est admira- « ble pour dessécher les eaux des hydropiques. Cœlius Aurelianus, *Lib. III. Tard. Pass. cap.* 8. est d'avis qu'on employe les fomentations avec le sable chaud dans l'hydropisie. Cette méthode a eu le même sort que la plupart des autres remedes dont les Anciens se servoient avec tant de succès, & elle est aujourd'hui abandonnée malgré les bons effets qu'elle semble devoir produire : car le sable chaud non-seulement comprime l'enflure, mais atténue encore par sa chaleur les humeurs peccantes & stagnantes, au point de rétablir la circulation des fluides. Il ouvre aussi les pores de la peau & facilite la perspiration. On applique aujourd'hui des sachets remplis d'avoine toute chaude sur la région de l'estomac & du nombril, à cause que ce grain possede une vertu résolutive & dissolvante. L'emplâtre de savon imprégnée avec du camphre, & humectée avec de l'huile de jusquiame, produit aussi de très-bons effets quand on l'applique sur le bas-ventre : celle de galbanum a la même efficacité. FREDERIC HOFFMAN.

TYMPANUM ; le *tambour* ou le *tympan* de l'oreille. C'est aussi la partie d'un instrument de Chirurgie, dont on trouve la description dans Oribase, *de Machinamentis, cap.* 4.

T Y P

TYPHA, *masse*.

Voici ses caracteres :

Cette plante ressemble au roseau. Sa fleur est mâle, & composée seulement d'étamines nues & poudreuses, qui forment un épi fort mince. Les ovaires forment un second épi extremement serré, qui est logé sous le premier : ils sont d'un tissu fort mince, & garnis d'un grand nombre de filamens. Les deux épis, joints ensemble, forment une espece de massue.

Boerhaave compte trois especes de *Typha*.

Savoir ;

1. *Typha, palustris, major*, C. B. P. 20. Theat. 335. J. B. 2. 539. Tourn. Inst. 540. Boerh. Ind. A. 2. 167. *Typha*, Offic. Ger. 42. Emac. 46. Raii Hist. 2. 1312. Synop. 3. 436. *Typha, palustris, maxima*, Park. Theat. 1204.

Cette plante croît dans les marais & sur les bords des ruisseaux. Sa fleur est seule d'usage ; & lorsqu'on la mêle avec du sain-doux bien lavé, elle guérit les brûlures.

2. *Typha, palustris, clavâ gracili*, C. B. P. 20. Theat. 340.
3. *Typha, palustris, minor*, C. B. P. 20. Theat. 341. BOERH. *Ind. alt. Plant.*

TYPHA AROMATICA. Voyez *Acorus verus*.

TYPHLINIDIA, τυφλινίδια ; espece de poisson salé dont il est parlé dans Oribase, *Collect. Medicinal. Lib. II. cap.* 58.

TYPHODES, τυφώδης πυρετὸς ; le même que *Typhos*.

TYPHOMANIA, τυφωμανίη, de τύφος, & μανία, dans l'*Exegesis* de Galien, est traduit par μικτὸν ἐκ φρενίτιδος καὶ ληθάργου πάθημα, « maladie composée d'une phré- « nésie & d'une léthargie. » Mais on lit dans quelques copies de Galien, τυφλομανίη ; & dans le quatrieme des *Epidémiques*, ἀληθεῖ τυφλομανίη ; & Galien paroît avoir ce passage en vue dans son *Exegesis*, quoique ce mot y soit employé au nominatif. On lit néantmoins τυφωμανίη dans tous deux, & l'on entend par-là une maladie composée d'une phrénésie & d'une léthargie, dans laquelle les malades sont dans la rêverie & affligés d'un *coma somnolentum*, en conséquence d'un mélange de bile & de phlegme.

Voici comment Galien, *Comm.* 1. *in Prorrhet.* s'exprime sur ce sujet.

Ἐγὼ μὲν οὖν ὅταν ἄχρι τέλους ἤτε παραφροσύνη καὶ τὸ κῶμα διαμείνη μικτὸν, &c. « Lorsque le délire & le coma conti- « nuent jusqu'à la fin, j'appelle cela une complication « de phrénésie & de léthargie, à laquelle quelques « Auteurs, &, entre autres Hippocrate, *de Morbis*, « donnent le nom de τυφωμανίη. »

Ce passage donne lieu de soupçonner, que les Livres *de Morbis*, tels que nous les avons aujourd'hui, ne sont point entiers ; & que Galien, dans son *Exegesis*, a eu en vue quelque passage qui ne s'y trouve plus ; car il n'est fait aucune mention de la *typhomania* ni dans ces Livres, ni dans celui *de Morbis internis*. On peut appeller cette affection ainsi composée d'une phrénésie & d'une léthargie, une manie ou un délire léthargique, ou une léthargie folle & insensée, selon l'Auteur des *Definitiones medicæ* ; quoique la copie porte τυφωνία, (*typhonia*,) pour τυφωμανία, & que le Traducteur ait suivi cette leçon. Galien, *Lib. de Comate, cap.* 4. & *Comm.* 1. *in Prorrhet.* dit que cette maladie est appellée *typhomania* : mais il nous apprend dans son *Isag. Puls. & Lib. IV. de Caus. Puls.* qu'elle n'a point de nom ; ce qui l'oblige à la définir par quelques-uns de ses caracteres ; quoiqu'il blâme cette méthode dans son *Lib. de Comate, cap.* 4. comme digne d'un ignorant. Les différentes opinions qui ont été avancées touchant ce nom & la maladie qu'il signifie, ont sans doute obligé Hippocrate, *IV. Epidem.* de l'appeller

ἀληθὴς τυφωμανία, « vraie *typhomania*, » pour prévenir toute méprise à ce sujet.

THYPHONIA; le même que *Typhomania*.

TYPHOS, τύφος. Hippocrate comprend sous ce nom cinq différentes especes de maladies.

La premiere est une fievre continue légitime qui affoiblit les forces, & qui est accompagnée de tranchées & d'une ardeur extraordinaire dans les yeux: elle empêche le malade de regarder fixement les objets, & le met hors d'état, par la violence des douleurs qu'elle lui cause, de répondre aux questions qu'on lui fait: mais il commence à parler & à regarder fixement les objets un peu avant que de mourir.

La seconde espece de *typhus* commence par une fievre tierce ou quarte, qui est suivie d'un mal de tête. Le malade rend une grande quantité de vers avec sa salive: il sent de la douleur dans les yeux, il a le visage pâle, ses piés & quelquefois tout son corps se couvrent de tumeurs qui cedent à l'impression des doigts; il sent de la douleur tantôt dans la poitrine & tantôt dans le dos, il est sujet à des borborygmes, il a les yeux hagards, il crache sans cesse, & la salive qui s'attache à sa gorge, rend sa voix foible & tremblante.

La troisieme espece de *typhus* se manifeste par des douleurs aiguës dans les articulations, & quelquefois dans toutes les parties du corps. Le sang infecté par la bile, s'échauffe & croupit dans les membres, tandis que la portion de bile qui s'est arrêtée dans les articulations, devient aussi dure que du gravier, & ôte au malade l'usage de ses membres.

La quatrieme espece de *typhus* se manifeste par une tension, une enflure & une ardeur extraordinaire dans le bas-ventre, laquelle est suivie d'une diarrhée qui dégénere en une hydropisie, & qui souvent est accompagnée de la fievre.

La cinquieme espece de *typhus* se manifeste par la pâleur & la transparence de tout le corps, qui ressemble à une vessie pleine d'eau, quoique sans aucune enflure. Au contraire le corps est exténué, sec & dénué de forces, surtout aux environs des clavicules & du visage. Le malade a les yeux creux & le corps quelquefois noir; il cligne rarement les yeux, & il arrache le duvet qui tient à sa couverture. Il est beaucoup plus difficile sur le manger que lorsqu'il se portoit bien, il prend plaisir à l'odeur d'une lampe éteinte, & il est sujet, soit qu'il veille ou qu'il dorme, à des pollutions fréquentes.

TYPOS, τύπος, la *forme* ou le *type* d'une maladie. On entend par-là l'ordre qu'elle garde dans sa rémission & son accroissement.

T Y R

TYRANNIS, τύραννις, est le nom d'un antidote dont on trouve la description dans Galien, *Lib. II. de Antidot. cap.* 10.

TYRBE, τυρβὴ, trouble ou confusion; ainsi, *Lib. de Fract.* πᾶσαν γὰρ ἂν τυρβὴν παράχοι τῇσιν ἐπιδέσεσιν, « cela « dérangeroit toute la disposition du bandage. » Erotien traduit τυρβὴ par trouble ou confusion. Ce mot est employé dans le même sens par Lucien, Polybe & Aristophane dans les Guêpes.

TYRIA, le même qu'*Ophiasis* dans les Auteurs Arabes. Voyez *Alopecia*.

TYRIASIS, τυρίασις, l'éléphantiasis ou lepre.

TYRIUM EMPLASTRUM, nom d'une emplâtre dont on trouve la description dans Aétius, *Tetrabib. IV. Serm.* 3. *cap.* 12.

TYROS, τυρός, *fromage*.

TYROSIS, maladie de l'estomac causée par un lait caillé.

TYRRHENICUM EMPLASTRUM, nom d'une emplâtre dont il est fait mention dans Aétius, *Tetrabib. IV. Serm.* 3. *cap.* 14.

TYRUS, mot barbare, qui signifie serpent ou vipere.

V

V. Voyez *Alphabetum Chymicum*.

VACCA, *vache*. Voyez *Bos*.

VACCARIA, nom du *lychnis, segetum, rubra, foliis perfoliata*.

VACCINIA. Voyez *Vitis idæa*.

VACCINIA NIGRA, nom du *vitis idæa, foliis oblongis, crenatis, fructu nigricante*.

V A G

VAGINA, *le vagin*. On appelle ainsi le conduit qui aboutit depuis l'orifice externe des parties naturelles, jusqu'à celui de la matrice. Voyez *Uterus*. On donne le même nom à quelques autres parties du corps, & entre autres à la capsule de Glisson, qu'on désigne par le nom de *vagina porta*.

Des maladies qui affectent le vagin.

Maniere de diviser les cohésions contre nature des parties naturelles des femmes.

Quelques filles viennent au monde avec les orifices des parties naturelles tellement fermés qu'elles ne peuvent uriner, ce qui leur cause pendant les premiers jours des douleurs continuelles qu'elles manifestent par leurs cris. Il faut dans ce cas que l'enfant périsse, à moins qu'on ne le soulage promptement par l'opération. Les unes ont l'urethre assez ouvert pour donner passage à l'urine, les autres n'ont qu'une petite ouverture, par laquelle cette liqueur sort goutte à goutte & avec des difficultés infinies, ce qui vient ou de ce que le *vagin* est fermé par l'hymen ou telle autre membrane semblable, qui, lorsqu'elles ont atteint l'âge de puberté, s'oppose à l'écoulement des menstrues & au passage de la verge; au moyen de quoi le sang venant à s'amasser dans le *vagin* leur cause des douleurs violentes, des enflures de bas-ventre, des syncopes, des délires & d'autres symptomes semblables. Plusieurs Medecins ont eu connoissance de cette maladie, & désigné les filles qui y sont sujettes par l'épithete d'*atreta* ou de *bouchées*. Aristote nous apprend que « quelques filles ont « la vulve bouchée depuis leur naissance jusqu'au tems « que leurs regles commencent à paroître, & que pour « lors le sang qui cherche à sortir leur cause des dou- « leurs violentes, qui ne cessent qu'après qu'il s'est « frayé de lui-même un passage, ou qu'on le lui a pro- « curé par le secours de l'art. Cet état n'a même quel- « quefois cessé que par la mort de la malade, soit à « cause de la violence avec laquelle ce passage s'est fait, « soit par l'impossibilité qu'on a trouvé à l'ouvrir. »

D'autres ont la vulve bouchée par une membrane qui permet bien aux menstrues de sortir, mais qui s'oppose au passage de la verge, ce qui fait qu'elles ne s'apperçoivent de leur maladie qu'après qu'elles sont mariées. Ces sortes de cas ne sont pas rares dans Roonhuysen, *Lib. II. de Clausura uteri, Observ.* 1. Benevenius,

de Abdit. Morb. Cauff. cap. 28. Cabrol, *Obfervat. Anatom.* 23. Fabricius ab Aquapendente, *in Operat. Chir. de Hymene imperforato.* Hildan, *Cent. III. Obf.* 60. Schenck. *Lib. IV. de Part. Genital.* Solingen, *in Obferv.* 5. Meeckren, *Obferv. Chirurg.* 55. Mauriceau, *Obferv. fur les Maladies des Femmes groffes.* Ruyfch, *Obferv. Chir.* 32. & Saviard, *Obf. Chirurg.* 4.

Cette maladie varie felon les fujets: on apperçoit dans les uns l'orifice du conduit urinaire, auffi-bien que celui qui conduit au *vagin* & à l'utérus. Il y en a d'autres en qui on ne fauroit le déconvrir à caufe de l'épaiffeur de la membrane obftruante, ou de l'union étroite du *vagin*, qui rend la cure ou impraticable, ou extremement difficile. Il arrive quelquefois, ainfi que la plupart des Auteurs qu'on vient de nommer, l'ont obfervé, que les enfans ou les adultes ont les levres des parties naturelles tellement diftendues par l'urine ou le fang qui fe font amaffés dans le *vagin*, qu'on peut aifément diftinguer les conduits de l'utérus & de l'urethre. Ces fortes de cohéfions précedent quelquefois la naiffance, ainfi qu'Ariftote & Celfe l'ont obfervé; quelquefois auffi elles fe forment dans les adultes enfuite de l'ulcération que l'orifice du *vagin* a foufferte, furtout dans un accouchement laborieux, par la violence avec laquelle les parties ont été déchirées, enflammées & ulcérées, de maniere que fes parois fe joignent tout-à-fait, ou ne laiffent qu'une petite ouverture pour l'écoulement des menftrues, mais qui n'eft pas fuffifante pour donner paffage à la verge. Cette maladie produit dans les enfans nouveaux-nés une rétention d'urine, mais dans les adultes elle empêche, 1°. l'écoulement des menftrues, 2°. la copulation, 3°. la conception, 4°. l'accouchement, ce qui fait qu'on ne fauroit différer d'y apporter remede.

Elle fe manifefte dans les premiers par la rétention d'urine qu'elle leur caufe dans les premiers jours de leur naiffance; & dans les adultes, lorfque le *vagin* eft obftrué par une membrane, par la fuppreffion des regles, par des douleurs dans la région du pubis, par des coliques, par la pâleur du vifage, & par l'enflure du basventre: on la découvre auffi, dans l'un & l'autre cas par l'infpection & le tact. A l'égard de celles dont l'hymen eft fuffifamment percé pour laiffer fortir les menftrues, on juge qu'elles ont la même incommodité, lorfque la *verge* rencontre des obftacles dans fon paffage, qui rendent la copulation impoffible ou extremement difficile. Pour ce qui eft du prognoftic, lorfque la membrane obftruante eft mince, elle fe déchire ordinairement dans le coït; ou fi ce remede ne fuffit pas, il eft aifé d'y fuppléer avec le biftouri. Lors au contraire que l'union des parties eft forte & profonde, ou que l'obftruction eft caufée par une fubftance charnue fort épaiffe, la cure devient extremement douteufe, tant à caufe du danger que l'on court d'offenfer la veffie ou l'inteftin, comme cela eft arrivé à Roonhuyfen, qu'à caufe qu'il eft difficile d'entretenir le paffage fuffifamment ouvert.

Il faut pour réuffir dans la cure de cette maladie, examiner d'abord avec foin fa nature & fon fiége; & fuppofer que l'urethre ou le *vagin* ne foit obftrué que par une membrane, la percer avec le biftouri, en cas qu'elle bouche ces deux paffages à la fois, y faire une incifion longitudinale de haut en bas, ou bien, comme Celfe le confeille, une incifion cruciale proportionnée à l'ouverture que la partie doit avoir naturellement. Que s'il refte une petite ouverture au haut ou au bas des orifices de ces conduits, on incifera la membrane avec des cifeaux, ou avec un biftouri courbe, que l'on dirigera avec un conducteur, pour n'offenfer ni la veffie ni l'urethre, après quoi on l'extirpera tout-à-fait s'il eft néceffaire. On introduira pendant quelques jours dans la plaie une tente imprégnée de bafilicon ou de tel autre digeftif femblable, qu'on affurera par le moyen d'un bandage: on lui en fubftituera enfuite une autre imprégnée de quelque onguent defficatif, tel que celui de cerufe ou de diapompholyx, dont on continuera l'ufage jufqu'à ce qu'on n'ait plus de nouvelle cohéfion à craindre. Que fi la membrane eft épaiffe, ou que l'obftruction foit caufée par une fubftance charnue, de maniere qu'il ne refte aucune trace du *vagin*, il faut tâcher de le découvrir avec le doigt, & y faire une incifion longitudinale, ainfi qu'on l'a dit ci-devant; & après en avoir faifi les extrémités avec des pinces ou des crochets, l'extirper entierement pour qu'il refte une ouverture fuffifante. On fe conduira pour tout le refte de la même maniere que ci-deffus, excepté qu'on aura foin d'introduire dans la plaie, lorfqu'on s'appercevra qu'elle commence à fe fermer, une cannule de plomb enduite d'un remede propre à la cicatrifer, qu'on y laiffera jufqu'à ce qu'elle foit tout-à-fait fermée.

Il fe trouve des femmes, non-feulement parmi les nouvelles mariées, mais encore parmi celles qui le font depuis long-tems, qui ont la vulve tellement rétrécie, foit par une ulcération ou telle autre caufe femblable, qu'on ne fauroit avoir commerce avec elles, quoique le fang menftruel ait la liberté de s'écouler. Il faut dans ce cas, ainfi que je l'ai pratiqué plufieurs fois avec fuccès, dilater l'ouverture par des incifions profondes dans fes parois & dans fa partie inférieure, auffi-bien que par l'amputation des extrémités fupérieures des levres; & introduire dans la plaie une groffe tente avec un tampon de charpie feche. On appliquera dans les panfemens fuivans, qui doivent être renouvellés deux fois par jour, excepté celui de l'opération, de peur que la matiere & les impuretés n'engendrent de la mauvaife odeur, fur les parois de la plaie, un baume vulnéraire, auquel on joindra un peffaire fait avec un morceau d'éponge ou de racine fpongieufe, pour dilater fuffifamment la partie, en continuant ce traitement jufqu'à ce que la plaie commence à fe fermer. Alors on introduira tous les jours dans la plaie une cannule de plomb enduite de quelque defficatif, jufqu'à ce qu'il n'y ait plus aucune cohéfion à craindre. Lorfque ce refferrement de l'orifice du *vagin* ne vient point de naiffance, mais de quelque caufe externe, on fe fert avec fuccès de la méthode que je viens de prefcrire, & dont j'ai moi-même éprouvé les bons effets. Saviard, *Obferv. Chirurg.* 32. rapporte un cas tout-à-fait femblable au précédent.

Cabrol rapporte qu'une jeune fille de dix-huit à vingt ans, avoit l'urethre tellement bouché par une membrane, que l'urine ayant vraiffemblablement pris fon cours par l'ouraque, venoit fortir par le nombril, qui pendoit environ de la longueur de quatre pouces comme la crête d'un coq d'Inde, & jettoit une odeur prefque auffi infupportable que fi elle eût été corrompue. Pour remédier à cette incommodité, il fit d'abord une incifion à la membrane dont on vient de parler, après quoi il introduifit une cannule de plomb jufqu'à la veffie, pour entretenir le paffage de l'urine ouvert. Il fit le lendemain une ligature avec un gros fil ciré, comme on le pratique communément dans l'amputation des hernies, à la partie faillante du nombril par où l'urine avoit pris fon cours jufques alors, & il l'extirpa audeffous de la ligature. Il appliqua enfuite deffus le cautere actuel, & après que l'efcarre fut tombée, il détergea l'ulcere & le cicatrifa avec des defficatifs, ainfi qu'on le pratique pour les autres ulceres; au moyen de quoi la cure fut achevée au bout de douze jours. On peut fe fervir de la même méthode dans pareils cas, à l'exception du cautere actuel qui n'eft point néceffaire, & qui intimide le malade auffi-bien que les affiftans.

Maniere d'ouvrir le vagin lorfque l'obftruction eft profonde.

Les maladies dont on vient de parler ne font pas les feules auxquelles les femmes foient fujettes, il leur arrive quelquefois d'avoir le *vagin* fi fort obftruée par une membrane,

membrane, on par l'union de ses parois que les menstrues ne peuvent prendre leur cours, ce qui leur cause des douleurs violentes daos le bas-ventre & les cuisses, des enflures d'abdomen, des nausées, des exténuations, des insomnies & tous les autres symptomes dont on a parlé ci-dessus, & quelquefois même les rend sujettes à la folie. Cette maladie vient quelquefois de naissance, & souvent d'une cause externe, surtout d'un accouchement laborieux, lorsqu'ensuite d'un déchiremeot & d'uoe inflammation violente, le *vagin* vieot à s'ulcérer. Ces sortes de cas soot assez fréquens dans Roonhuysen. Benevenius rapporte un cas de cette nature occasionné par une maladie vénérienne ; & Becker un autre dont la petite vérole fut la cause. La membrane obstruante est souveot située près de l'orifice du *vagin*, quelquefois vers le milieu, & quelquefois près de la matrice.

Quelquefois le *vagin* est entierement fermé ou obstrué par une grosse substance charnue, qui, lorsqu'elle est profondément située, rend la cure extremement difficile & dangereuse, par le risque qu'on court, ainsi qu'on l'a dit ci-dessus, d'offenser la vessie & le rectum. Quelquefois la membrane ne bouche pas eotieremeot le *vagin*; quelquefois aussi il reste entre les parois de ce conduit une petite ouverture pour l'écoulement des menstrues. Les femmes qui ont une pareille incommodité, ne sauroient cependant satisfaire qu'imparfaitement aux devoirs du mariage ; ce qui fait croire aux persoones nouvellemeot mariées, surtout lorsqu'elles ont du penchant à la superstition, qu'on a jetté quelque charme sur elles ; ou bien, le mari regardant sa femme comme impuissante, en vient à un divorce dont il eût pû se passer, parce qu'il arrive souveot que ces sortes de femmes deviennent enceintes.

Becker rapporte l'histoire d'une jeune fille lubrique, qui étant née avec le *vagin* bouché, & s'étant plusieurs fois convaincue de l'impossibilité qu'il y avoit de la dépuceler, sollicita plusieurs jeunes hommes vigoureux de coucher avec elle, & qui après les avoir frustrés de leurs espérances, & les avoir dépouillés de leur argent, ajoutoit la raillerie à l'insulte ; & les traitoit d'impuissans. Elle s'adressa pourtant à la fin à un Chirurgien, qui leva si completement cet obstacle, qu'elle accoucha de deux jumeaux au bout de neuf mois.

La cure de cette maladie n'a rien de difficile dans les jeunes filles, lorsque la membrane qui cause l'obstruction est extremement mince & peu éloignée de l'orifice du *vagin*, & qu'on l'incise avec précaution. Cette opération est beaucoup plus difficile à pratiquer sur les femmes, à moins que la membrane ne soit distendue par le sang menstruel, ainsi qu'il est arrivé dans les cas rapportés ci-dessus.

Amyand rapporte dans les *Transactions Philosophiques*, *N°* 422. qu'une femme eut le *vagin* tellement obstrué après ses couches, par des caroncules qui s'y formerent, que le sang menstruel ne pouvant pluss'écouler, s'arrêta dans le *vagin*, comprima l'urethre & occasionna une suppression totale d'urine.

Tous les Auteurs qu'on vient de nommer, attestent, qu'immédiatement après l'incision faite, non-seulement il sort une grande quantité de sang épais & de liqueur fétide, mais que la malade est aussi-tôt délivrée des maux qu'elle a soufferts, aussi-bien que du danger dont elle étoit menacée ; & qu'on cicatrise la plaie sans autres remedes que les tentes, les pessaires de cire & les cannules de plomb. Lors au contraire que la membrane est épaisse, & située bien avant dans le *vagin*, il faut, soit qu'elle soit percée ou non, opérer de la maniere que ci-dessus, en prenant garde de ne point offenser la vessie ni le rectum ; agir pour tout le reste de la cure, de même que dans les cas précédens; & observer surtout de laisser une ouverture suffisamment grande. Il convient même de se servir du *speculum uteri* pour pouvoir mieux découvrir les parties, & pratiquer plus aisément l'opération.

Au cas que les femmes viennent à être affectées de cette incommodité, soit durant leur grossesse ou dans le tems de l'accouchement, il faut y remédier sans délai, de peur que la difficulté qu'elles auroient à accoucher ne fût suivie d'accidens plus violens. Si c'est une femme grosse qui soit ainsi affectée, il faut extirper la membrane avant qu'elle soit à terme ; parce qu'on risqueroit pour lors de blesser le fœtus qui est derriere. S'il arrivoit qu'on eût différé la cure jusqu'au tems de l'accouchement, soit par ignorance ou autrement ; il faudroit également recourir à l'opération, & preodre garde de ne poiot blesser le fœtus. Pour cet effet, on commencera par faire une petite incision à la membrane avec un bistouri armé d'un bouton, (Voyez *Planche V. Vol. I. figure* 4. 5. ou bien on se servira d'un conducteur, d'une pincette convenable ou du bistouri ordinaire ; pourvu qu'on le ménage avec circonspection.

Mauriceau ordonne aux Sages-Femmes de déchirer cette membrane avec les doigts : mais comme une pareille méthode peut avoir des suites fâcheuses, il vaut mieux employer l'incision.

On remarquera enfin, que lorsque le *vagin* n'est point obstrué par une membrane, mais par une substance charnue située bien avant dans sa cavité, ou par l'uoion étroite de ses parois, l'opération devient extremement difficile & dangereuse ; & pour lors il convient d'y renoncer, ainsi que Benivenius l'a pratiqué.

Dans les cas même où l'on a reconrs à l'opération, à moins qu'on n'ait soin de tenir long-tems la partie distendue avec des morceaux d'éponge, des canoules ou des pessaires, elle se ferme de nouveau, de maniere que la verge ne peut plus y entrer ; ce qni oblige de réitérer l'opération, ainsi qu'il m'est arrivé à moi-même & à Roonhuysen, qui conseille pour cet effet aux Chirurgiens de peser atteotivement ces circonstances. Lors également que l'obstruction est formée par l'union des parois du *vagin*, ainsi que je l'ai une fois observé dans la femme d'un Boucher, en qui cette incommodité provenoit de la difficulté avec laquelle elle avoit accouché, l'incision est extremement dangereuse; aussi y renonçai-je dans ce cas, malgré les instances réitérées de la malade & du mari, qui souhaitoient tous deux avoir des enfans.

Lorsque le *vagin* est obstrué par un corps charnu fort épais, l'incision n'empêche pas que la chair n'augmente considérablement ; elle devient même si dure & si calleuse, qu'on est non-seulement obligé d'extirper une partie des levres, lorsqu'il n'y a point de danger à le faire, ce dont il faut s'assurer par l'inspection, le toucher & le *speculum uteri*; mais encore de consumer les fongosités avec des remedes dessiccatifs & corrosifs, & de les contenir avec des tentes & des cannules, juqu'à ce que le passage ait une ouvertore convenable, & que ses parois soient parfaitement consolidés ; autrement le *vagin* se referme de nouveau, & rend la premiere opération inutile. On peut consulter dans ces sortes de cas Roonhuysen & Becker, qui ont éclairci cette matiere par un grand nombre d'observations & d'exemples. Le premier donne la méthode d'ouvrir l'orifice interne de la matrice, lorsqu'il est fermé : mais outre que la difficulté qu'on trouve à approcher de cette partie rend l'opération presque impraticable & extremement dangereuse, il ne paroît pas qu'il soit possible de conserver l'ouverture qu'on a pratiquée. HEISTER, *Chirurg.*

Méthode d'extirper les tubercules, les caroncules, & les autres excroissances qui se forment dans le vagin.

Il se forme quelquefois au-dedans, au-dehors, à l'entrée & dans le fond du *vagin* des excroissances de différentes grandeurs & figures, dont les unes ressemblent à un champignon, les autres à une figue, d'autres à une poire, & d'autres enfin au battant d'une cloche ; & qui croissent quelquefois à un point si extraordinaire, qu'elles descendent jusqu'aux genoux ; ce qui empê-

che non-seulement la copulation & l'accouchement, mais cause encore des douleurs violentes, qui, lorsqu'on differe d'y apporter remede, sont souvent suivies d'un cancer. Quelques Auteurs appellent les plus grosses, *sarcomes de la matrice*. Celse & Tulpius leur donnent simplement le nom de *fungi*: mais Solingen les distingue par le nom de *fics*, (*fici*,) auquel il ajoute l'épithete de *chancreux*, à cause, dit-il, qu'on ne peut guérir. Mais on les extirpe aisément quand elles sont près de l'orifice du *vagin*: l'opération devient extremement difficile lorsqu'elles sont situées plus avant; de sorte que Tulpius la regarde comme extraordinaire. Quelques-uns confondent mal-à-propos ces excroissances avec les descentes.

Le traitement est ici le même que pour les tubercules, les sarcomes ou excroissances charnues; c'est-à-dire, qu'on emploie le bistouri ou les corrosifs. Mais il faut prendre garde de ne pas confondre les descentes de matrice avec ces sortes d'excroissances.

Comme ces maladies du *vagin* ont beaucoup de rapport avec le polype du nez, & sont quelquefois situées si avant près de l'utérus, d'où elles tirent souvent leur origine, qu'on ne peut les extirper par les méthodes proposées ci-dessus. Fabricius ab Aquapendente & Dionis veulent qu'on emporte l'excroissance avec les mêmes pinces dont on emporte les polypes; (voyez *Pl. VII. Vol. II. fig.* 9. 10. 11.) Il convient cependant, avant de recourir à cette méthode, de voir si la malade ne souffrira point trop de l'opération.

Voelters, Chirurgien Allemand, dit avoir extirpé plusieurs de ces excroissances avec un bistouri rougi au feu: mais cette pratique est trop cruelle & trop dangereuse pour mériter d'être suivie.

Solingen, *Obs.* 29. rapporte qu'il vint à bout d'extirper une excroissance chancreuse qui s'étoit formée dans le *vagin* d'une femme avec tant de succès, qu'elle en guérit en peu de tems. Mais il a négligé de nous apprendre la maniere dont il s'y prit pour faire l'opération, ni pourquoi il a donné à cette excroissance l'épithete de *chancreuse*. HEISTER, *Chirurg*.

Maniere de remédier aux descentes ou chûtes de matrice.

Quelques Auteurs du dernier siecle, entre autres Meeckren, Roonhuysen, Van-Horne, Barbette, Vander Beeke, Kerkringius, Verduc & plusieurs autres, ont prétendu sans fondement que les descentes de matrice étoient absolument impossibles. Mais les observations de plusieurs autres qui ont eu le plus de réputation chez les Anciens & les Modernes, d'Aétius, d'Eginete, de Rosset, de Fabricius ab Aquapendente, de Berenger, de Paré, d'Hildan, de Solingen, de Mauriceau, &c. ont manifestement fait voir la fausseté de ce sentiment. Le fameux Ruysch, dans ses *Obs.* 1. 7. 9. & 10. a éclairci au mieux cette matiere; & c'est de lui que nous avons emprunté les *figures* 2. & 3. *de la Planche II. Vol. V.* Saviard, Chirurgien à Paris, rapporte aussi dix cas dont il dit avoir été témoin; J. Maur. Hoffman, Medecin à Altorf; Schacherus, Medecin à Leipsic; Slevogtius, Vaterus & Buggravius, attestent l'existence de cette maladie par une infinité d'histoires dont ils ont été témoins oculaires; & j'ai eu moi-même occasion de me convaincre de la vérité de ce qu'ils avancent. Lorsque la matrice ne tombe que dans le *vagin*, on donne à cette maladie le nom de *descensus uteri*, descente de matrice: mais lorsqu'elle en sort, on la désigne par celui de *prolapsus* ou de *procidentia uteri*, chûte de matrice.

Cette derniere est de deux especes; l'une arrive sans aucun renversement de la matrice, de sorte que son orifice interne paroît à l'extrémité de la partie qui est tombée, comme dans la *figure* 2. *lettre C.* Dans l'autre au contraire la matrice se renverse, & pour lors on ne peut découvrir son orifice interne, (*fig.* 3.) ainsi que les Auteurs nommés ci-dessus l'attestent.

Il est aisé de distinguer si la matrice est renversée ou non, par la situation de son orifice, qui paroît lorsque cette partie n'est point renversée, comme dans la *Planc. II. Vol. V. figure* 2. *C.* Le même signe peut encore servir à nous faire distinguer cette maladie de la descente ou de l'excroissance fongueuse du *vagin*.

Widemann a eu soin de décrire & de représenter avec toute l'exactitude possible, une chûte singuliere de toute la tunique ridée interne du *vagin*, dont l'orifice ressembloit si parfaitement à celui de l'utérus, qu'on les eût infailliblement confondus avant l'ouverture du cadavre; car on découvrit, après qu'elle eût été faite, que la matrice n'avoit point bougé de sa place, & que la descente n'étoit causée que par la tunique interne dont on vient de parler.

Pour que les Medecins distinguent plus aisément ces maladies, & ne confondent point la chûte du *vagin* (*prolapsus vaginæ*) avec la chûte de matrice (*procidentia uteri*,) je vais donner la figure que Widemann a fait insérer dans les *Ephem. Nat. Cur. Cent. VIII. Obs.* 98. qui en représente une, mais d'une grandeur beaucoup moindre que la naturelle. Voyez *Pl. II. Vol. V. figure* 4.

La vue de l'orifice dans une pareille chûte, (*prolapsus*,) voyez la *lettre F*, n'est pas une marque infaillible que la matrice soit sortie de sa place, ainsi qu'on l'a cru communément; il faut, pour s'en assurer, examiner avec soin la partie, jusqu'à ce qu'on soit assuré si c'est du *vagin* ou de l'utérus que ce mal provient. Widemann ne produit aucun signe pathognomique qui puisse servir à distinguer le *vagin* de l'utérus; il dit seulement qu'ayant introduit la sonde dans l'ouverture *F*, qui ressemble si parfaitement à l'orifice de l'utérus, elle pénétra plus loin que la cavité de cette derniere partie, c'est-à-dire, environ six pouces: il reste à savoir si ce signe se manifeste toujours. Cette observation mérite d'être lue avec tout le soin & l'attention possibles.

Il est aussi difficile de connoître que de distinguer la chûte de l'utérus de celle du *vagin*; témoin l'exemple rapporté par les Medecins & les Chirurgiens de Toulouse, & plusieurs de ceux de Paris, qui prirent une fille d'environ trente ans qui étoit affligée depuis son enfance d'une descente de matrice, pour une hermaphrodite, & déclarerent publiquement que le sexe féminin dominoit en elle; sur quoi le Parlement de Toulouse rendit un Arrêt, par lequel il fut enjoint à la réputée hermaphrodite de quitter l'habit de femme & de prendre celui d'homme, sous peine de châtiment en cas de refus. Saviard l'ayant examinée avec soin à Paris, trouva qu'elle étoit véritablement fille; & lui ayant replacé l'utérus, il lui rendit son propre sexe, dont elle prit l'habit par ordre du Roi. Le jugement du Parlement de Toulouse fut d'autant plus inconsidéré, qu'il paroît par l'*Obs.* 15. de Saviard, que cette fille n'avoit ni verge, ni testicules; appanages absolument nécessaires, selon moi, pour la génération; outre qu'elle avoit les mamelles extremement grosses, & le visage féminin & dénué de barbe.

Cette maladie provient du relâchement & de la foiblesse des ligamens de l'utérus & du *vagin*; aussi remarque-t-on qu'elle est souvent la suite d'un accouchement laborieux, quoique les filles y soient quelquefois sujettes.

Une autre espece de chûte, est celle dans laquelle le fond de la matrice est absolument renversé, pour lors son orifice est caché dans le *vagin*, de maniere qu'on ne peut l'appercevoir, (voyez *figure* 3. *C.*) On peut en voir un exemple dans Genselius. Dans ce cas, l'utérus a la figure d'une mole ou d'une excroissance charnue, sanguinolente & difforme; de sorte qu'on ne doit pas être surpris que les Chirurgiens & les Sages-Femmes aient souvent méconnu cette incommodité, & mis la malade à deux doigts du tom-

beau, par les efforts qu'ils ont employés pour extirper la matrice. Cette maladie arrive dans les cas où l'on amene l'utérus avec l'arriere-faix, aussi-bien qu'après un accouchement laborieux, dans lequel l'orifice interne s'est suffisamment dilaté pour laisser sortir le corps de la matrice; ou enfin lorsque les douleurs que la malade a ressenti durant & après l'accouchement lui ont fait faire des efforts capables de faire glisser la matrice hors des levres.

Mais de quelque cause qu'elle provienne, il faut la replacer sur le champ, de peur, comme les Auteurs qu'on vient de nommer l'ont observé, que la malade ne meure subitement.

Le Chirurgien ou la Sage-Femme qui entreprennent de réduire une pareille descente, doivent, avant toutes choses, faire uriner la malade, de peur que la plénitude de la vessie n'apporte un obstacle à l'opération. La malade étant ensuite couchée sur le dos, les fesses élevées & ses cuisses écartées, on détachera l'arriere-faix avec les doigts, supposé qu'il tienne encore, avec toute la précaution possible, & l'on replacera la matrice avec la main dans sa premiere situation. Cette opération s'exécute en faisant rentrer doucement avec les trois premiers doigts la partie inférieure de l'utérus qui est sorti, dans le *vagin*, *fig.* 3. *C.* & ensuite avec la main entiere dans la cavité du bas-ventre; après quoi fermant le poing, on le tient dans la matrice jusqu'à ce qu'elle ait repris sa figure naturelle. Ceci est beaucoup plus facile à pratiquer immédiatement après l'accouchement, tandis que l'orifice de la matrice & du *vagin* sont encore distendus. L'utérus ainsi replacé, & réduit à sa premiere figure, la malade doit rester sur le dos les cuisses fermées, & se tenir en repos; car on peut par ce moyen rendre la cure aussi complete qu'elle puisse être, sans recourir à d'autres remedes. Il convient même d'appliquer sur l'orifice du *vagin* des compresses & un bandage, de peur que les douleurs qui suivent l'accouchement, la toux ou l'éternuement ne fassent de nouveau sortir la matrice. A l'aide de ces précautions, l'orifice de l'utérus se resserre peu-à-peu, de maniere que son corps ne peut plus descendre, & la malade reste parfaitement guérie.

Hildan, Stalpart, Ruysch, Saviard & quelques autres assurent que les descentes en question peuvent occasionner une mort subite lorsqu'on néglige de les réduire; parce que l'orifice de l'utérus est tellement pressé par la partie supérieure de la matrice, qu'il en résulte une inflammation, au moyen de quoi la réduction devient absolument impossible; & le sphacele qui résulte de la corruption du sang met infailliblement la malade au tombeau. Que si le cas admet encore du remede, le Chirurgien doit tout en arrivant appaiser l'inflammation, & réduire la partie dans sa place naturelle. Pour cet effet, il commencera par saigner la malade, & la faire uriner pour prévenir l'obstruction qui pourroit naître de la plénitude de la vessie. Après l'avoir faite coucher dans la même posture que ci-dessus, il fera une embrocation avec du lait & de l'eau tiedes sur la partie, il l'oindra avec du beure ou de l'huile chaude, ou bien il appliquera dessus des fomentations ou des cataplasmes digestifs & émolliens, autant de tems qu'il sera nécessaire pour ramollir la partie & la réduire de la maniere qu'on vient de dire; car la mort de la malade devient inévitable lorsqu'on differe cette réduction, & l'extirpation de l'utérus par la ligature ou l'amputation ne peut l'en garantir. Ruysch rapporte un cas dans lequel un Chirurgien extirpa une matrice avec la ligature sans aucun succès, la malade étant morte peu de tems après.

Je ne doute pas que les scarifications ne puissent produire d'aussi bons effets dans les cas où l'utérus est enflé & enflammé, que dans les autres inflammations violentes qui sont à la veille de dégénérer en cancer, ce qui mérite d'être mûrement considéré.

Comme les descentes dans lesquelles l'utérus n'est point renversé, & qui laissent voir son orifice interne, ne proviennent pas toujours d'un accouchement laborieux, mais souvent de la foiblesse des ligamens, elles n'ont pas des suites aussi fâcheuses. Cette espece de descente est facile à distinguer des excroissances fongueuses ou des tubercules du *vagin* dont on a parlé ci-dessus; elle est aussi moins sujette à l'inflammation & au sphacele que la premiere. Elle affecte non-seulement les femmes qui ont un accouchement laborieux, mais aussi les filles les plus chastes & les plus jeunes, ainsi que Mauriceau, Saviard & d'autres l'ont observé. Lors cependant qu'on la néglige, elle cause des inquiétudes insupportables, des rétentions d'urine, des douleurs violentes dans les hanches, des ulcérations à la partie tombée, & une inflammation qui est bien-tôt suivie d'un sphacele, d'un skirrhe ou d'un cancer. La réduction de l'utérus devient d'antant plus difficile qu'on a différé plus long-tems les remedes qui conviennent dans pareil cas, parce qu'il s'enfle & grossit au point qu'on ne peut le retenir en place sans le secours des instrumens; outre qu'on ne peut éviter une rechute, soit que l'on marche, qu'on agisse, qu'on tousse ou qu'on éternue, surtout si l'on n'a pas soin de le soutenir avec un bandage ou un pessaire. Lorsque la matrice est affectée d'un cancer ou d'une gangrene, on ne doit point tenter de la réduire; car Ruysch nous apprend dans sa neuvieme Observation, que cette opération est toujours suivie de douleurs plus violentes & de symptomes plus dangereux.

Dans les cas où il n'y a ni gangrene ni sphacele, les indications se réduisent, 1°. à remettre l'utérus dans sa place; 2°. à empêcher qu'il en sorte de nouveau. A l'égard de la premiere, si la descente n'est point invétérée & que l'utérus n'ait point augmenté de volume, on peut aisément le replacer par la méthode que je viens d'indiquer. On fera coucher la malade à la renverse, les fesses plus élevées que la tête, & les cuisses écartées, & l'on repoussera doucement la matrice avec les doigts ou une grosse bougie. On a vu des femmes faire cette réduction elles-mêmes sans aucune difficulté. Lors, au contraire, que la maladie est invétérée, & l'utérus d'un volume à ne pouvoir être réduit aisément, il faut appliquer dessus des fomentations émollientes, faire uriner la malade & lui donner un lavement, s'il est nécessaire, pour faciliter la réduction. Mais comme l'utérus ne peut être soutenu par les tuniques du *vagin*, ni par ses ligamens, à cause de leur foiblesse & de leur relâchement, il faut mettre tout en usage pour empêcher qu'il ne retombe.

Il convient pour cet effet que la malade reste au lit pendant quelques jours, & qu'elle dirige la vapeur de quelque fumigation corroborante dans la matrice à l'aide d'un entonnoir & d'un chalumeau. On doit aussi seringuer dans la partie des fomentations aromatiques & astringentes faites avec l'esprit de vin; appliquer une compresse sur l'orifice externe du *vagin*, & l'assurer avec le T. Lorsque la matrice est considérablement enflée, on doit la fomenter avec des digestifs jusqu'à ce qu'on puisse en faire la réduction. Si elle est ulcérée, ainsi qu'il arrive souvent, il ne faut pas différer de la réduire, puisque, suivant l'observation de Saviard, les ulceres sont beaucoup plus faciles à guérir lorsqu'elle est rentrée dans sa place naturelle. Cet Auteur dit avoir traité une fille qui avoit une descente de matrice compliquée avec un calcul dans la vessie. Il commença par replacer l'utérus, il tira ensuite la pierre & la guérit si parfaitement de ces deux maladies, qu'elle en fut quitte pour porter un pessaire. Voyez l'*Obs.* 15. Si la maladie est si opiniâtre & si invétérée que les méthodes précédentes ne suffisent point pour contenir l'utérus dans sa place, il ne reste d'autre ressource que de repousser le *vagin* en-dedans avec un pessaire. Les meilleurs sont faits avec du buis, du frêne, &c. ou du liége qu'on couvre avec de la cire, de maniere qu'il reste une ouverture dans le milieu. (Voyez *Planche II. Vol. V. Figure* 6. 7. 8. 9.) La cire empêche le buis

de s'enfler & de se pourrir, & prévient plusieurs inconvéniens, dont le moindre seroit la difficulté qu'il y anroit à le retirer entier. Ceux qui sont en état de faire de la dépense se servent de pessaires d'ivoire, d'nr ou d'argent creux. On introduit le pessaire avec le doigt dans le *vagin* jusqu'à l'orifice de l'utérus pour qu'il sorte moins aisément, & l'on y attache un cordon (voyez *Planche II. Vol. V. Fig. 6.* & 10.) ponr pouvoir le retirer lorsqu'on veut. Ce cordon doit encore tenir à la ceinture, afin que s'il venoit par hasard à sortir en marchant, il ne tnmbât pnint par terre. Un pessaire, pour être bien fait, doit entrer d'abord avec quelque peine, parce qu'il en tient mieux & qu'il cnntient l'utérus avec plus de fnrce. Il y a cependant des cas où l'on est obligé d'employer des pessaires une fois plus gros. Le trou qu'on y laisse sert à donner passage aux menstrues & autres impuretés qui s'engendrent dans la matrice; & de-là vient qu'on doit rejetter ceux d'une figure ovale ou pyramidale, dont on trouve la description dans Paré, Hildan, Scultet, Roonhuysen & quelques autres. Cette ouverture a encore cela de cnmmode, qu'elle laisse passer la semence, aussi-bien que les injections & les fumigations qui snnt si nécessaires dans ces sortes de cas. Ces sortes de pessaires ne causent aucune incommodité après qu'on les a pnrtés quelque tems. On a vu des femmes qu'une grossesse a guéri de pareilles descentes à cause de la dilatatinn que la matrice a snufferte. V. Pechlin, *Obs.* 20. & Saviard, *Obs.* 12. Mais Mauriceau, Schelhammer, Hunerwolf, Saviard & autres, attribuent cette guérisôn à une cause toute différente, & ils se fondent sur ce que l'orifice de l'utérus & la tête du fœtus se font quelquefois voir hors du *vagin*.

Saviard se sert d'un pessaire d'acier élastique préférablement à tout autre : mais cnmme il n'en dnnne aucune descriptinn, il est impnssible de savoir ce que c'est. Goelicke, dans une Dissertation publiée à Hall en 1710. donne une nouvelle méthnde de guérir les descentes de matrice à l'aide d'un pessaire de fil d'archal fait en fnrme de cnne, dont il donne la figure sans spécifier les dimensions qu'il doit avoir. Je l'ai représenté tel qu'il doit être, dans la *Planche II. Volum. V. Fig.* 11. Il veut qu'on le couvre par dedans avec de la charpie, & par dehors avec un morceau de cuir souple, & qu'on attache un cordon à chaque côté de sa base pour pnuvoir le retirer aisément. On le presse quelque peu lorsqu'on veut l'introduire, afin que venant à s'étendre après qu'il est placé, il soit moins sujet à tomber. Il avnue qu'il n'en a jamais fait usage, mais persuadé qu'il a toutes les qualités nécessaires pour être bon, il ne craint point d'en garantir l'effet. Comme le lieu pour lequel cet instrument est destiné est fort humide, & que le fer est extremement sujet à se rouiller, je ne dnute pas que son pessaire ne soit bientôt rongé par la rouille; & de-là vient que j'ai tnujnurs préféré les pessaires de bois représentés par les *Figures* 6. 7. 8. HEISTER, *Chirurg.*

Maniere de remédier aux chûtes du Vagin.

Il est souvent arrivé, nnn-seulement à des Sages-femmes ignorantes, mais encore à des Medecins & des Chirurgiens expérimentés, de confondre les chûtes du *vagin* avec les descentes de matrice, & de leur donner en conséquence le même nnm. On peut cependant les distinguer à l'aide de l'Anatomie, aussi-bien que par les signes diagnostics dont on a parlé ci-dessus. On dit que le *vagin* est tombé, lorsqu'étant relâché en tnut ou en partie, comme dans la *Planche II. Vol. V. Figure* 4. il vient à sortir hnrs des grandes levres. Quelquefnis le *vagin* sort tnut entier snus la fnrme d'un mnrceau de chair crue & sanglante, qui a la figure d'un anneau plus ou moins enflé, selon les causes & les circnnstances de la maladie. Lorsque cette partie vient à s'enfler & à s'enflammer, ainsi qu'il arrive quelquefois après un accouchement laborieux, le sphacele ne tarde pas à s'y mettre. Au contraire, si la partie qui fnrme la descente n'est pas beaucoup enflée, ou que la tumeur ne soit accnmpagnée d'aucune inflammation, la maladie peut durer long-tems sans être incommnde ni dangereuse. Le *vagin* est quelquefnis pnussé hors des levres par les efforts qu'on fait pnur lever un fardeau, ou pour accnucher, ou par l'amas d'une matiere peccante, snus la forme d'un gros fungus ou d'une descente de matrice. Ces snrtes d'exemples ne sont pas rares, & Meeckren en rapporte un dans le cinquantequatrieme Chapitre de ses Observations, qu'il a eu snin d'éclaircir par un discours & des figures. Cette maladie peut être prise non-seulement pour une chûte de matrice; mais plutôt encnre pnur une tumeur, comme un *fungus*, un *ficus*, un sarcome, ou une excroissance charnue : c'est pourquoi il est des cas où il peut être nécessaire de la retrancher, ou par le moyen d'une ligature, ou avec le bistouri. Or pnur distinguer ce désordre, de la chûte de l'utérus, & d'un tubercule au *vagin*, il est bnn d'observer que l'utérus ne tombe jamais renversé, qu'immédiatement après qu'une femme a été délivrée : mais il a pn naître des tubercules au *vagin* dans un tems autre que celui de l'accouchement, & croître petit à petit, &, pour ainsi dire, imperceptiblement. Cependant j'ai assisté en 1720. une Dame de qualité, dans un travail difficile, à qui, le fœtus étant encore dans la matrice, une partie du *vagin* tomba tout-à-coup; ensuite depuis il parut dans les vingt-quatre heures un fungus ou tubercule, de la grosseur des deux poings, qui devint bien-tôt sphacélenx; & quoique l'enfant fût venu bien vivant, la mere ne laissa pas de mourir dans la huitaine. Ainsi il n'est pas surprenant que quelques Medecins, faute d'avoir suffisamment examiné les signes, par nù on peut distinguer la chûte de l'utérus de celle du *vagin*, ont assuré non-seulement que quelquefois l'utérus peut être extirpé entierement sans que la personne en meure, mais encore que plusieurs femmes même après cette extirpation n'ont pas laissé de concevnir & de mettre des enfans au monde. On n'a jamais nié qu'après l'extirpatinn d'un tubercule au *vagin*, tel que celui qui est représenté *Figure* 5. nu même après la chûte de la tunique interne ridée du *vagin*, tombée comme tombe quelquefnis la matrice, une femme pourroit concevoir & mettre des enfans au monde : mais il est absolument impnssible, qu'après l'extirpation de l'utérus une femme conçoive; & par conséquent les histoires qu'on fait à ce sujet snnt de pures fables.

On a déja expliqué ci-dessus, comment on peut enlever les tubercules qui ressemblent à une chûte du *vagin* : mais quand le *vagin* parnît tombé, avec un gros anneau sanguin, dur & enflammé; à moins qu'on ne le remette à tems, il est fnrt à craindre que la partie tnmbée ne snit attaquée de gangrene ou de sphacele : mais le danger est mnindre si la partie tombée est flasque & non pnint enflammée. Si l'on ne voit pas des signes d'inflammation, on rétablira le *vagin* dans sa situatinn naturelle avec les doigts, ou avec une grnsse bougie; & on le fortifiera ensuite avec des médicamens corrobnratifs & digestifs. Ensuite on fera tenir la malade tranquile dans snn lit pendant quelques jours, les jambes proches l'une de l'autre ou crnisées. On fnmentera en même tems la partie avec des décoctinns d'herbes corroboratives, digestives, arnmatiques & astringentes, auxquelles on ajnutera du vin rnuge, ou avec de l'eau de chaux mêlée avec de l'esprit de vin. On fera aussi des suffumigations de mastic, d'oliban, de myrrhe, d'ambre ou autres substances semblables, dont on conduira la vapeur dans le *vagin* avec un tuyau & un entonnoir fait exprès, ensuite on tiendra la partie bien bandée avec un bandage en forme de T. On pourra de cette maniere lui rendre au *vagin* sa vigueur naturelle, surtout si le désordre est récent & qn'on ait mis en œuvre en même tems les remedes internes, comme feront

principalement les eaux médicinales, les bains chauds & les eaux calybées. Mais si le désordre est trop invétéré pour céder aux remedes que je viens de proposer, il faudra du moins le pallier, & faire porter perpétuellement à la malade un bandage en forme de T, qui servira du moins à empêcher le skirrhe ou la gangrene.

Mais si la partie tombée est attaquée d'inflammation, il faudra remédier à l'inflammation, non-seulement par l'application de fomentations & de cataplasmes discussifs, mais aussi en administrant des remedes internes convenables, sans oublier la saignée, avant de pouvoir procéder en sûreté à rétablir le *vagin* tombé, dans sa position naturelle; autrement il pourroit s'en ensuivre une gangrene qui causeroit bien-tôt la mort à la malade. Si l'inflammation n'est que médiocre, on pourra replacer la partie tombée sans danger, la chaleur naturelle du corps contribuant beaucoup à discuter la tumeur. Mais s'il paroît déja un sphacele ou un fungus sur le *vagin* tombé, ce qu'on peut connoître par sa noirceur & sa fétidité; il faudra scarifier la partie qui en est affectée, y appliquer des fomentations digestives & des cataplasmes, & tout ce qui est nécessaire pour la cure d'un sphacele. HEISTER, *Chirurg.*

VAGINALIS TUNICA, *tunique vaginale.* On appelle ainsi la tunique qui embrasse les testicules; celle de l'œsophage & celle de la moelle spinale.

VAGITUS, signifie les cris ou les plaintes des enfans lorsqu'ils souffrent quelque incommodité.

VAL

VALENTIA SCABIOSÆ, *vertus de la Scabieuse.*

Prenez *du suc de scabieuse verte, tiré par expression & passé dans un linge, & de lard de porc, dont on aura ôté les membranes, la quantité que vous jugerez à propos.*

Ecrasez le lard dans un mortier de pierre, & versez dessus de tems en tems un peu de votre suc, pour rendre le mélange mieux conditionné & lui donner une teinture. Versez ce mélange dans un vaisseau, que vous exposerez au soleil, de maniere que le suc puisse couvrir le lard. Neuf jours après mettez dans un mortier comme auparavant, & jettez la partie humide, ténue & sans couleur, qui se sépare en écrasant, & remettez le mélange dans le vaisseau, où vous le laisserez quatre ou cinq jours, au bout desquels vous le remettrez dans le mortier, & y ajouterez de tems en tems un peu de nouveau suc de *scabieuse*; & après l'avoir remis au soleil pendant quinze jours, vous épaocherez encore sa partie humide & aqueuse. Vous le laisserez encore exposé quinze jours & y ajouterez de nouveau suc; & après l'avoir un peu battu, vous le garderez pour l'usage dans un vaisseau de terre ou de verre.

Cette composition, à ce que nous apprennent les premiers compilateurs du Dispensaire du Collége de Londres, fut imaginée par Jean Arden, savant Chirurgien de Newark, dans la Province de Nottingam, qui vivoit sous le regne d'Edouard III. Les Compilateurs, après avoir rapporté cette formule qu'ils ont tirée d'un ancien manuscrit, recommandent de réitérer les procédés avec de nouveau suc, jusqu'à ce que le lard paroisse d'un verd foncé; car c'est là ce qui doit régler le nombre de fois qu'il sera nécessaire de réitérer.

VALERIANA, *Valériane.*

Ses feuilles, sont conjuguées, sa tige porte des fleurs & est divisée comme les plantes ombelliferes. Sous les ombelles, tant les grosses que les petites, sont deux petites feuilles longues. L'extrémité du pédicule pousse deux petites feuilles semblables, qui tiennent la place d'un calyce. Du centre de l'aire du pédicule, en-dedans de ces feuilles, sort un ovaire oblong, dont les *apex* frangés portent une fleur nue, monopétale, en forme d'entonnoir, & garnie de trois étamines qui partent des côtés internes de la fleur. Le tuyau de la fleur, depuis sa partie gauche où il admet l'ovaire, pousse souvent de côté un éperon mousse. La graine est oblongue, plate, étroite sur sa longueur, & couverte de duvet. Du centre des *apex* de l'ovaire s'éleve un long tube.

Boerhaave compte treize especes de *valériane*, qui sont:

1. *Valeriana major hortensis*, Boerh. Ind. alt. 74. *Phu majus, sive Valeriana major*, Offic. Park. 119. *Valeriana hortensis*, Ger. 917. Emac. 1075. *Valeriana hortensis, Phu, Olusatri folio, Dioscoridis*, C. B. P. 164. Tourn. Inst. 132. *Valeriana major, odoratâ radice*, J. B. 3. 209. Raii Hist. 1. 388. *Valériane des Jardins.*

La racine de la *Valériane* des Jardins, est environ de la grosseur du doigt, d'une couleur brune, & n'entre pas profondément, mais jette à fleur de terre quantité de gros filets qui se croisent & s'entrelacent, ce qui fait paroître ses racines semblables à la grande scolopendre, ou à une chenille qui a un grand nombre de piés; son odeur est forte, surtout quand elle est seche. Elle pousse plusieurs tiges creuses hautes de deux ou trois piés, ayant ses feuilles inférieures longues & terminées par une pointe arrondie, quelques-unes entieres & d'autres coupées comme celles de la scabieuse, si ce n'est qu'elles ont leur surface lisse. Les feuilles qui croissent sur les tiges sont bien plus découpées. Les tiges sont divisées vers leurs sommités en plusieurs branches, ayant à chaque jointure une longue feuille étroite: aux extrémités croissent des fleurs sur des especes d'ombelles; elles sont chacune petites, longues, ont un tuyau étroit, & se divisent à leur sommité en cinq segmens, avec autant d'*apex* blancs; elles sont portées sur les origines des graines, lesquelles, lorsque celles-ci sont tombées, acquierent de la grosseur, & de la longueur, deviennent striées & se couvrent de duvet à leurs sommités.

Cette plante croît dans les Jardins: mais il en vient aussi de sauvages aux Alpes. C'est la racine qui est la partie dont on se sert le plus.

Cette racine est alexipharmaque; sudorifique & céphalique, elle est estimée utile dans les fievres malignes, & dans les maladies pestilentielles; elle soulage la tête & les nerfs, provoque l'urine, & facilite le flux menstruel.

C'est un des ingrédiens de la thériaque & du mithridate. MILLER, *Bot. Off.*

La racine & la plante sont alexipharmaques, sudorifiques & diurétiques. Leur usage est dans l'affoiblissement de la vue, la peste, l'asthme & la toux invétérée: la maniere de les employer, est de les faire bouillir avec de la réglisse, des raisins & de l'anis; on les emploie aussi sous cette forme, dans la pleurésie, les obstructions au foie & à la rate, la jaunisse, l'obstruction des uréteres, l'hernie & autres cas semblables. Employées extérieurement, elles fortifient la vue, détergent les taches des yeux & les cataractes, bouillies dans du vin, & versées par gouttes dans l'œil. Employées en bains, elles soulagent le mal de tête, provoquent les regles & la sueur. Employées en suffumigations, elles sechent les rhûmes, corrigent la malignité des bubons & des charbons, font sortir les balles ou les fleches, & nettoyent les ulceres invétérés. Voilà les vertus que Schroder attri-

bne à cette plante : & c'est en avoir bien assez dit. Ce qu'il y a de certain, c'est que c'est un puissant diurétique.

La poudre de la racine, cueillie avant d'avoir poussé sa tige, & prise une fois ou deux à la quantité d'une demi-cuillerée, dans du vin, de l'eau, du lait, ou quelque autre suc convenable, guérit l'épilepsie ; & elle purge par haut & par bas. Sylvins croit plus de vertus à cette plante, qu'à la pivoine, à cause de l'abondance de son sel volatil. On a coutume, en Angleterre, d'en appliquer les feuilles écrasées, sur les plaies qui ne sont que légeres ; raison pourquoi on l'y appelle *cutfinger*, qui signifie coupure au doigt. RAY, *Hist. Plant.*

2. *Valeriana sylvestris major*, Ger. 917. Emac. 1075. Park. 122. C. B. P. 164. Raii Hist. 1. 388. Synop. 3. 200. Tourn. Inst. Boerb. Ind. alt. 74. *Valeriana sylvestris*, Offic. *Valeriana sylvestris magna aquatica*, J. B. 3. 209. *Phu Dioscoridis verior*, Col. Ecph. 1. 210. *Grande valériane sauvage.*

Nous avons deux especes de cette plante : la premiere a une racine divisée en plusieurs gros filets, qui poussent en embas, & sont plus longs les uns que les autres. Elle n'a pas grande odeur au moment qu'on la tire de terre : mais elle sent très-fort lorsqu'elle est seche. Les tiges s'élevent environ à la hauteur d'une verge, elles sont creuses & ont plusieurs feuilles longues, ailées, dont les ailes sont longues, taillées en pointes aiguës, dentelées par les bords, parsemées de grosses veines & un peu velues. Les feuilles qui croissent plus haut sur les tiges, sont plus étroites & moins dentelées. Les fleurs ressemblent, pour la forme, à celle de la *valériane* des Jardins, sont d'un pourpre foible, & ont la graine semblable. Elle croît dans les bois & dans des lieux plus secs que ne fait l'autre, qui est plus grosse & plus haute, & dont la racine s'étend plus au loin ; les feuilles sont plus larges, plus lisses, & d'un verd brillant plus foncé, & ont des ailes plus larges, elle pousse des tiges plus fortes ; les fleurs sont à peu près semblables. Celle-ci croît dans des lieux aqueux & près des fossés ; toutes deux fleurissent en Mai. La racine de celle-ci a une odeur plus forte que l'autre ; on les emploie toutes deux indifféremment, quoique la premiere semble approcher davantage de la figure & de la description qu'en donne Columna, dans son *Phytopinax*.

Les feuilles de cette plante n'ont point d'odeur, mais un gout herbeux, salin & amer, elles teignent, d'un rouge foncé, le papier bleu : les racines le teignent aussi un peu ; elles sont ameres, styptiques, d'une odeur pénétrante & aromatique, & un peu désagréable. Cette plante a un sel volatil aromatique, huileux, chargé d'une partie de l'acide du sel ammoniac ; au lieu que le sel volatil, huileux & artificiel de cet acide est retenu par le sel de tartre.

Ainsi la *Valériane* sauvage est anti-épileptique, sudorifique, hystérique & emménagogue ; elle soulage beaucoup dans l'asthme & les vapeurs. Camérarius la recommande fort pour la jaunisse ; & Fabius Columna, pour l'épilepsie, dont ce dernier dit avoir été guéri lui-même par la racine, & en avoir guéri plusieurs autres. Il conseille de la cueillir avant qu'elle pousse ses tiges, de la mettre en poudre, & d'en prendre une demi-cuillerée dans du vin, de l'eau, du lait, ou quelque autre liqueur. On la peut donner aux enfans & à toutes les personnes qui ont des accès convulsifs. Je lui ai souvent vu produire des effets merveilleux dans la passion hystérique, & dans les plus violens paroxysmes de l'asthme.

Versez une pinte d'eau bouillante sur une once des racines de cette plante ; ôtez le pot du feu ; couvrez bien l'infusion, & donnez en à boire par verrées.

L'extrait de ces racines est bon pour les mêmes maladies : on en donne un scrupule avec un grain de laudanum ; ou bien on mêle du laudanum avec un demi-scrupule de la poudre de ces racines. TOURNEFORT.

Elle est bonne dans les convulsions, les hernies, les coups qu'on s'est donnés en tombant, les inflammations & les exulcérations de la bouche & des gencives, & les aphthes, *Hist. Ox.* & guérit la fievre tierce. SCHW. DALE.

Une dragme de la poudre des racines séchées prise dans du vin, purge par haut & par bas. Le Docteur Mead, dans son *Lib. de Imperio solis & lunæ*, recommande fort la racine de cette plante contre l'épilepsie.

3. *Valeriana major, sylvestris montana*, C. B. P. 164.
4. *Valeriana foliis calcitrapæ*, C. B. P. 164.
5. *Valeriana foliis calcitrapæ magis dilectis.*
6. *Valeriana palustris minor*, C. B. P. 164. Tourn. Inst. 132. Boerh. Ind. alt. 74. *Phu minus & valeriana minor*, Offic. *Valeriana minor*, Ger. 916. Emac. 1075. Raii Hist. 1. 388. *Valeriana sylvestris minor*, Park. 122. Raii Hist. 3. 200. *Valeriana minor pratensis vel aquatica*, J. B. 3. 211. *Petite valériane.*

Les racines de cette *valériane* sont longues, menues & rampantes, & jettent de petits filets blancs. Les feuilles qu'elles poussent, avant que les tiges soient en fleurs, sont presque rondes, mais un peu pointues. Les feuilles qui viennent sur les tiges, sont comme celles de la *valériane* des Jardins, mais plus petites. Nous avons deux especes de cette *valériane*, dont l'une monte plus haut que l'autre, & a ordinairement trois paires de feuilles, opposées les unes aux autres. Les ombelles des fleurs sont fermées, & beaucoup plus petites que celles de l'autre. Elles viennent indifféremment dans les lieux marécageux & les prés humides, comme à Battersea près de la Tamise, & fleurissent en Mai.

Je ne connois pas de vertu particuliere à cette espece de *valériane*, attendu que les Auteurs en ont dit très-peu de choses, & qu'elle ne se trouve point dans les boutiques. MILLER, *Bot. Off.*

Les parties dont on fait usage, sont les racines & les feuilles ; qui, en même-tems qu'elles ressemblent, quant à la forme, à la grande *valériane* sauvage, ont aussi, à ce qu'on prétend, les mêmes vertus, quoique dans un degré inférieur & plus doux. DALE.

7. *Valeriana sylvestris, vel palustris altera, flore minore, densius stipata*, Raii Synop. 98.
8. *Valeriana tuberosa*, J. B. 3. 2. 207.
9. *Valeriana rubra*, C. B. P. 165.
10. *Valeriana marina latifolia, major, alba*, M. V. 50.
11. *Valeriana rubra, angustifolia*, C. B. P. 65.
12. *Valeriana maxima Pyrenaica, cacalia folio*, Fagon. T. 131.
13. *Valeriana Lusitanica, latifolia, annua, laciniata*, T. 132. BOERH. *Ind. alt. Plant.*

La premiere est le vrai *phu* de Dioscoride & des Anciens, & prend son nom du verbe Grec φύω, naître, ou de *phy*, nom d'une herbe du Pont, qui annonce l'odeur pénétrante de sa racine. Mais on a tort de la confondre avec l'*herba Saracenica* pour la guérison des plaies, attendu que son gout fait voir le contraire ; car elle est d'un gout aromatique pénétrant, & tant soit peu désagréable, comme on dit, qu'étoit le nardus des anciens, ce qui montre qu'elle est d'une qualité apéritive, & qu'on la doit compter parmi les remedes aristolochiques, emménagogues, & anti-scorbutiques ; elle égaye aussi le cœur & le cerveau, & est efficace dans tous les désordres qui proviennent d'humeurs froides, visqueu-

ses & aqueuses. Un célèbre Auteur lui a prêté de grandes vertus contre les sortileges & les enchantemens; sans doute à cause de l'efficacité extraordinaire dont elle est dans les maladies spasmodiques, hystériques, épileptiques & mélancoliques. On appelle ces désordres *lunatiques*, & ils sont accompagnés d'étonnans symptomes, raison pourquoi les Anciens les appelloient *morbos sacros*, maladies sacrées, ou maladies envoyées par les Dieux. Mais comme les Anciens ne mettoient pas une grande différence entre leurs Dieux & leurs démons, c'est peut-être là ce qui a donné lieu à l'opinion de l'Auteur dont je viens de parler. Aussi Hippocrate dit-il fort bien, en parlant de ces maladies sacrées, qu'il y a des maladies fort étonnantes, & que pour cette raison on appelle sacrées ou divines, non pas précisément parce qu'elles viennent des Dieux; car sur ce pié toutes les maladies mériteroient le même nom, mais à cause de leurs effets surprenans: voilà pourquoi cette plante a été appellée antidémoniaque, quoique la rue guérisse aussi les mêmes maladies. Il y a des Auteurs qui conseillent de porter la racine en amulete pour la fievre quotidienne. Fabius Columna, homme de la premiere qualité, & employé dans des affaires d'Etat, tomba en épilepsie. Ne trouvant point de soulagement de la part des Medecins, & fatigué par la longueur de la maladie, il entreprit de se mettre à lire lui-même les anciens Auteurs, pour voir s'il n'y trouveroit point quelque plante désignée nommément pour la cure de l'épilepsie; & à la fin il eut le bonheur d'y trouver cette plante, dont la racine le guérit. Depuis ce tems, il devint un savant Botaniste, & il nous assure avoir guéri, avec cette plante, quantité d'épileptiques. Il conseille, pour cet effet, d'en cueillir la racine avant qu'elle ait poussé des tiges, & de la donner en poudre au malade, pendant six jours de suite, le matin à jeun, dans de l'eau, du vin ou du lait. Ce remede provoque la sueur, & procure ordinairement au malade une selle ou deux, ce qui est un fort bon signe. Les racines sont odoriférantes, acrimonieuses & pénétrantes, & ont un gout balsamique & tant soit peu huileux. Ainsi la *valériane* a les mêmes vertus que nous observons dans les plantes ombelliferes. C'est un ingrédient convenable dans les remedes pour les maladies pectorales, stomachiques & utérines, & très-efficace pour arrêter l'écoulement excessif des regles: si l'on broye une once ou deux de la racine, qu'on en fasse une infusion en forme de thé, & qu'on l'édulcore avec du miel, c'est un excellent remede pour les enfans, contre les vers & les accès épileptiques. Camerarius recommande contre la jaunisse & l'asthme violent, l'infusion de la racine dans l'eau, ou la poudre de la même racine, administrée avec un grain de laudanum. Cette plante est bonne contre toutes sortes de contusions, si l'on en broye les feuilles dans du vin, & qu'on les applique sur la partie affectée. Elle déterge aussi les tumeurs skirrheuses avec suppuration, & cicatrise promptement les plaies, raison pourquoi les paysans appliquent les feuilles de cette plante sur les ulceres sordides. On en emploie la racine dans tous les antidotes. Mais cette premiere espece est la plus célebre; & je me crois en droit de la recommander après cent expériences que j'ai faites de ses vertus. On cultive dans les Jardins la huitieme espece, la neuvieme, la dixieme & les suivantes, parce que ce sont de belles plantes qui restent long-tems fleuries. *Histoires des Plantes attribuée à Boerhaave.*

VALERIANA, est aussi le nom de plusieurs especes de *valerianella*. Voyez ce dernier.

VALERIANA GRÆCA, nom de plusieurs sortes de *polemonium*. Voyez ce dernier.

VALERIANA URTICÆ FOLIO, nom du *l'eupatorium, urticæ foliis, Canadense, flore albo.*

VALERIANÆ RUBRÆ SIMILIS, nom du *limonium maritimum majus.*

VALERIANELLA, *Mâche.*

Voici ses caracteres.

Sa racine est annuelle & fibreuse; ses feuilles sont conjuguées, sa tige & ses branches sont divisées en deux, & soutiennent des ombelles à leurs sommets. Le calyce est d'une seule piece, petit, découpé en cinq parties & fermé. La fleur est monopétale, de diverses figures dans différentes plantes, & munie de deux, trois ou quatre étamines qui naissent des parois internes de la fleur, laquelle porte sur le sommet de l'ovaire. Celui-ci est posé au centre du calyce, muni d'un pistil, & devient un fruit de diverses formes, qui contient une seule semence.

Boerhaave compte six sortes de *Valerianella.*

Savoir;

1. *Valerianella, arvensis, præcox, humilior, semine depresso*, Raii Synop. 3. 201. Tourn. Inst. 132. Boerh. Ind. A. 75. *Lactuca agnina*, Offic. Ger. 242. Emac. 310. Park. 812. *Valeriana campestris in-odora major*; C. B. P. 165. Raii Hist. 1. 392. *Locusta herba prior*, J. B. 3. 323. *Locusta herba, pes locustæ*, Chab. 437.

La *mâche* (*valerianella*) est rafraîchissante; & quelque peu humectante; elle possede les mêmes vertus & les mêmes qualités que la laitue, à laquelle elle supplée en Hiver & au commencement du Printems, on la mange en salade de même que les autres herbes potageres, entre lesquelles elle tient le premier rang. Les agneaux en sont avides, & l'on a remarqué que ceux qui en mangent en deviennent plus gras & plus succulens; & c'est, sans doute, ce qui l'a fait appeller *lambs-lettuce*, laitue d'agneau, par les Anglois. RAY; *Hist. Plant.*

Elle croît dans les Jardins & parmi le blé, & elle fleurit au Printems. DALE.

2. *Valerianella, arvensis, præcox, humilis, foliis serratis*, T. 132. *Pseudo-valeriana, erecta, serotina, semine umbilicato, hirsuto, pyramidali*, M. H. 3. 104. *Locusta, altera, foliis serratis*, J. B. 324.
3. *Valerianella, semine stellato*, C. B. P. 165. *Pseudo-valeriana, annua, semine coronato major, Lusitanica*, M. H. 3. 104.
4. *Valerianella, Cretica, fructu vesicario*, T. Cor. 6.
5. *Valerianella, cornucopoïdes, rubra, vel indica*, M. V. 53. *Pseudo-valeriana, cornucopoïdes, annua, purpurea, semine solido*, M. H. 3. 104. *Valeriana, peregrina, purpurea*, C. B, P. 164.
6. *Valerianella, Africana, foliis angustis, flore macula rubente notato*, H. A. 2. 217. BOERHAAVE, *Index alt. Plant.*

Cette plante est appellée *valerianella*, c'est-à-dire, *petite valeriane*, à cause qu'elle ressemble beaucoup à la *valeriane*. Elle croît dans les pays chauds. Les deux premieres especes sont appellés par les Auteurs Anglois *lambs-lettuce*, parce que les agneaux sont extremement avides du suc laiteux qu'elles contiennent. Le nom de *locusta* lui a été donné parce que ses branches ressemblent à une sauterelle qui saute.

Les deux premieres especes sont charnues, succulentes, douces, agréables au palais & fort nourrissantes, & par-là fort propres à ceux qui ont l'estomac foible. La *valerianella* convient dans les cas où il est besoin de lénitifs, de laxatifs ou de lubrifians, comme dans la pleurésie & les douleurs néphrétiques, elle provoque aussi le sommeil. Son suc crud, ou ses feuilles cuites dans du bouillon sans sel, sont excellentes dans la phthisie, où il est besoin de substances extremement douces & nourrissantes. Cette plante est aussi fort ano-

dyne, & on l'emploie avec succès dans la strangurie, le pissement & le crachement de sang, les aspérités des ponmons, la toux, les douleurs des reins & la goute. Elle produit le même effet soit qu'on la fasse cuire dans du petit-lait, ou qu'on en prenne le suc en sorte dose. Elle procure un soulagement extraordinaire dans les maladies hypocondriaques. Sa semence est apéritive & d'un usage admirable dans le scorbut & dans toutes les maladies où l'on se sert de la racine du *Bulbocastanum*. On la prescrit aussi dans la gonorrhée & la dyssenterie. *Hist. des Plant. attrib. à Boerhaave.*

VALERIANELLA ZEYLANICA, nom de l'*hydrocotyle, zeylanica, asari folio.*

VALERIANELLOIDES.

Voici ses caracteres.

La racine est fibreuse, vivace, & le produit d'une semence de couleur cendrée oblongue, pointue, petite & semblable à celle du petit cumin. La tige est rameuse, cendrée, couverte d'un petit duvet & fertile. Les feuilles sont conjuguées, arrondies, inégales, dentelées & soutenues par un pédicule long & sillonné. Il sort d'entre leurs aisselles d'autres feuilles conjuguées, semblables aux précédentes & au nombre de quatre. Les sommets des tiges & des branches sont terminés par un épi long & mince, entouré de calyces d'une seule piece, longs, découpés en cinq parties, minces, faits en forme de tuyau, & fortement attachés aux côtés de l'épi. Ces calyces soutiennent une fleur d'une seule piece faite en forme d'entonnoir, découpée en cinq parties & d'un bleu pâle, du dedans du pistil de laquelle s'élevent deux étamines. L'ovaire est au centre du calyce, & rempli d'une semence longue & cylindrique, d'où sort un long tuyau qui soutient un sommet demi-sphérique. Cette plante croît dans l'Amérique. BOERH. *Ind. alt. Plant.*

VALERIANTHEMUM, nom du *rapunculus, valerianoïdes, cæruleus, umbellatus.*

VALGUS, *cagneux.*

Maniere de redresser les jambes des Enfans.

Quelques enfans viennent au monde avec les jambes tortues, quelquefois aussi ils ne contractent cette incommodité que par la faute des nourrices, qui ont voulu les faire marcher trop-tôt. Les uns ont le tibia tortu, d'autres les genoux, d'autres ont les piés tournés en dedans dans l'endroit où le tibia est articulé avec le tarse, & l'on donne à ceux-ci le nom de *vari*. Il y en a d'autres au contraire dont les piés sont tournés en dehors, & ceux-là sont appellés *valgi*. Cette maladie demande différens traitemens, selon les diverses situations des parties. 1°. Le moyen le plus sûr de la prévenir est d'empêcher que les enfans & ceux qui sont sujets au rachitis, ne marchent & ne demeurent debout, il faut au contraire les tenir couchés ou assis, les porter dans les bras, ou les traîner dans un chariot, jusqu'à ce que les os aient acquis une force suffisante. Supposé que le mal augmente, ou que l'enfant l'ait apporté en naissant, il faut, suivant le conseil d'Hildan, appliquer sur la partie des drogues émollientes, & se servir d'une espece de botes dont on trouve la description dans Paré (Voyez *Planche III. fig.* 14. & 15.) lesquelles sont faites avec du gros cuir, du bois, ou des plaques de fer minces, dont on proportionne la grosseur à celle des jambes; au moyen de quoi la partie reprend peu à peu la figure naturelle, mais il faut ne les quitter ni nuit ni jour. Néantmoins comme l'usage de ces bottes peut être suivi de plusieurs inconvéniens, surtout lorsqu'elles sont mal faites, les Chirurgiens ont imaginé d'autres instrumens pour cet effet, dont on peut voir la figure dans la *Planche XIII. Vol. II. fig.* 16. *AA.* sont les deux côtés faits d'un gros cuir, ou d'un gros carton, ou de deux lames de fer ou de cuivre fort minces, tellement jointes par la piece *BB*, qu'on peut commodément les appliquer aux deux côtés de la jambe, comme dans la *fig.* 17. on les attache de façon avec le cordon ou la courroie *cc*, qu'elles réduisent peu à peu la partie dans son état naturel, sans qu'on soit obligé de les remettre. Si la maladie n'a point son siége dans le tibia, mais dans les chevilles, & que les piés soient tournés en-dehors ou en-dedans, on pourra se servir des instrumens qu'Hildan a inventés, & qu'on voit représentés par les *fig.* 16. & 17. Mais s'il arrivoit qu'on ne pût réduire la partie à cause de son inflexibilité, on employeroit pendant quelques jours les fomentations émollientes, les linimens, les bains, &c. après quoi l'on appliqueroit l'instrument dessus. Ces instrumens deviennent inutiles lorsque la maladie est légere, car outre qu'ils incommodent beaucoup, ils peuvent encore empêcher la partie de croître; & j'ai souvent observé, qu'encore que les jambes soient considérablement courbées, elles ne laissent pas de se remettre d'elles-mêmes, lorsque les sujets sont jeunes & qu'on les empêche de marcher. Hildan a décrit divers instrumens propres pour les différens cas qui peuvent se présenter, & l'on peut le consulter là-dessus, de même que Solingen, & le Clerc. HEISTER, *Chirurg.*

VALIGA, c'est ainsi qu'on nomme l'infusion du jalap, appellé par quelques-uns *rhabarbarum nigrum*, dans l'esprit de vin, ou ce qui vaut mieux, dans celui de citron. On la coule & on la colore au bout de quelque tems avec un peu de safran, de maniere qu'on a peine à la distinguer de la *phalaia* de Rolfinkius. CASTELLI.

VALLI, *Noel-valli* & *Panni valli*, H. M. *Siliquosa Indica flore papilionaceo, siliquis planis brevibus duo aut tria semina isthmia continentibus.*

C'est un arbrisseau des Indes, qui s'attache à tous les arbres du voisinage. Ses feuilles ressemblent à celles du frêne, & ont quelque acrimonie. Ses fleurs sont en papillon & sans odeur. Ses gousses ont un pouce de long sur un pouce de circonférence, elles sont plates, & contiennent deux ou trois semences séparées par une cloison étroite. Ses feves, après que le soleil les a séchées, sont de couleur de cendre & d'un gout extremement désagréable. Cette plante fleurit au mois d'Août, & son fruit est tout-à-fait mûr dans ceux de Décembre & de Janvier.

Les feves, quand on les mange crues, causent une diarrhée accompagnée de coliques. Les feuilles étant employées en forme de cataplasme, guérissent l'érésipele, & l'on file son écorce pour en faire des cordes. RAY, *Hist. Plant.*

VALLUM, ce nom est commun aux sourcils & à une espece de bandage.

VALRAT, *une feuille.* RULAND.

VALVULA, *valvule.* Le corps humain est muni de différentes especes de *valvules*. On trouve dans les intestins les *valvules conniventes* & celle du *colon*, voyez *Cœlia.* Les orifices du cœur ont aussi leurs *valvules.* Voyez *Cor.* Et les Anatomistes ont découvert des *valvules* dans les veines & les vaisseaux lymphatiques.

VAN

VANELLUS, *le vaneau.* Voyez *Pluvialis.*

VANILIA, *Banilia*, Offic. *Vaynillus, vayniglia*, Mont. Exot. 9. *Vanillias piperis arbori Jamaicensis innascens*, Pluk. Almag. 301. *Volubilis siliquosa Mexicana foliis plantaginis*, Raii Hist. 2. 1330. *Lathyrus Mexicanus siliquis longissimis, moschatis, nigris*, Ammon. Char. Plant.

Plant. 436. *Aracus aromaticus*, *Tlilxochitl*, *seu flos niger*, Hern. 38. *Lobus oblongus aromaticus*, Cat. Jam. 70. *Lobus aromaticus subfuscus terebenthi corniculis similis*, C. B. P. 404. *Lobus oblongus aromaticus*, *odore fere belzuini*, J. B. 1. 428. *Vanille.*

Ce sont des gousses brunes, plates, longues de cinq ou six pouces sur un de large, ridées par dehors, remplies de graines noires presqu'aussi menues que du sable, & d'une odeur approchante de celle du baume du Pérou. La plante qui les porte s'accroche aux arbres voisins; ses feuilles sont lisses, larges & ressemblent à celles du plantain, mais sont disposées alternativement; ses fleurs sont noirâtres. Elle croît dans la Nouvelle Espagne & dans plusieurs autres endroits de l'Amérique.

La *vanille* entre dans la composition du chocolat, & sert à lui donner une odeur agréable. Hernandez, dans sa *Descriptio rerum Medicarum Novæ Hispaniæ*, *Lib. II. cap.* 15. l'estime propre pour fortifier l'estomac & le cerveau, pour chasser les vents, pour exciter l'urine & les regles, pour chasser l'arriere-faix, pour résister au poison, & guérir les morsures des bêtes venimeuses. Miller, *Bot. Off.*

VAP

VAPORES, *vapeurs.* Voyez *Hysterica.*

VAPORARIUM, *bain de vapeur.*

VAPORATIO, *fomentation* avec la vapeur ou fumée des liqueurs chaudes.

VAPPA, vin poussé, éventé ou privé de toutes ses parties spiritueuses. Les Medecins modernes comparent assez proprement cette corruption du vin à celle qui prive le sang de ses particules spiritueuses, comme il arrive à ceux dont les esprits ont été épuisés par un travail immodéré, aux personnes qui ont la fievre quarte, aux cachectiques & aux scorbutiques. Castelli.

VAR

VARENI, VARI, sont les noms qu'on donne à une affection scorbutique, autrement appellée *goute vague*, *arthritis vaga*, laquelle consiste dans une douleur vague dans les parties nerveuses qui sont autour des jointures, causée par l'acrimonie acide & maligne du fluide nerveux ou de la lymphe, aussi-bien que par la dissipation de ses parties les plus subtiles & les plus spiritueuses.

Vareni, signifie dans quelques Auteurs, une affection différente de celle qu'on nomme *vari*, & la même que l'*Ambulo*, voyez ce mot.

VARICIFORMES PARASTATÆ, *Parastates variqueux.* Les Anatomistes appellent ainsi des vaisseaux contigus aux *épididymes*, à cause que semblables aux varices, ils forment plusieurs circonvolutions pour que la semence ait le tems de se mieux préparer.

VARICOSUS, κιρσοειδής, *variqueux*, est une épithete qu'on donne à des assemblages de vaisseaux situés autour des parties naturelles des deux sexes, surtout de l'homme. Castelli.

VARICULA, diminutif de *Varix*, est le nom que M. A. Severinus donne au gonflement des veines de la conjonctive, occasionné par un sang noir & épais. Castelli.

VARIEGATIO, *variété*, se dit en termes de Botanique du différent mélange de couleurs qu'on remarque sur les feuilles & les fleurs des plantes.

VARIOLÆ, *Petite-vérole.*

Depuis le tems d'Hippocrate jusqu'à celui où nous sommes, il n'est peut-être jamais rien arrivé de si remarquable dans la Medecine, que la naissance de cette nouvelle & surprenante maladie. Il est certain qu'on peut en rechercher l'origine dans les Auteurs Arabes, & plus haut même qu'on ne se l'imagine communément, & qu'on pourroit remonter jusqu'à la fameuse époque de Mahomet au commencement du septieme siecle. La rougeole, qui, selon les apparences, est née dans le même tems que la *petite-vérole*, & qu'Avicenne appelle avec assez de raison *variola cholerica*, est regardée par ces Auteurs comme lui appartenant de si près, qu'ils traitent généralement de toutes les deux ensemble, comme si la plus grande renfermoit toujours la moindre. C'est une maladie qu'on ne peut pas douter qui ne fût absolument inconnue aux Grecs, quelque chose que certains modernes aient dit pour prouver le contraire. Elle a paru en premier lieu parmi les Arabes: & les Mahometans sont ceux qui en ont donné les premieres descriptions. C'est une maladie si extraordinaire dans ses symptomes, si réguliere dans son cours, & à laquelle le genre humain est si généralement sujet, qu'il seroit à souhaiter que M. le Clerc nous eût donné du moins quelque petit abrégé de ce que ces Auteurs originaux en ont dit; surtout puisqu'il est vrai que nous trouvons une description exacte de cette maladie, même dans son enfance, & la méthode de la traiter, fort clairement expliquée dans tous leurs Ouvrages. Le seul Traité de Rhazès, intitulé *Discours sur la Peste*, peut nous faire voir parfaitement quelles étoient leurs idées sur cette maladie, & nous montrer qu'ils n'ignoroient point du tout la différence qu'il y a entre l'espece qu'on nomme *Discrete*, & celle qu'on nomme *Confluante*. Selon les histoires les plus anciennes que nous ayons de la *petite-vérole*, nous trouvons qu'elle parut d'abord en Egypte du tems d'Omar successeur de Mahomet; puisque les Grecs n'en avoient aucune connoissance, il falloit que les Arabes l'eussent apportée de leur propre pays, & peut-être l'avoient-ils eux-mêmes reçue originairement de quelques autres régions orientales plus éloignées. Car leurs plus anciens Auteurs n'en parlent point comme d'une maladie qui fût nouvelle & dont on pût trouver l'origine en ne remontant qu'à très-peu d'années. Mais comme ces peuples étendirent leur religion & leur empire en moins de trente ans, il en fut de même de cette maladie jusques-là inconnue aux peuples qu'ils avoient conquis; & elle ne se répandit pas seulement dans toute l'Egypte, mais encore dans la Syrie, la Palestine & la Perse, & fort peu après le long des côtes d'Asie, dans la Lycie & dans la Cilicie; & enfin au commencement du siecle suivant, on la vit s'étendre dans les Provinces maritimes de l'Afrique, & même bien-tôt après passant la méditerranée se jetter dans l'Espagne.

Nous voilà à présent dans un nouveau point de vue que nous offre la Medecine: je ne ferai néantmoins qu'un récit fort abrégé de tout ce que je trouve sur cette matiere dans les Auteurs de cette nation, & particulierement dans Rhazès, le plus ancien & le meilleur de tous, & le premier, comme il le dit lui-même, qui ait écrit aucun Traité sur ce sujet avec tant soit peu de clarté ou d'exactitude. Pour suivre sa méthode, je dirai que comme le mal avoit été jusqu'alors inconnu, il lui a donné une cause absolument nouvelle & inoüie jusques-là en Medecine, à savoir une sorte de contagion innée. Cette contagion est une espece de levain dans le sang, semblable à celui qui est dans le vin nouveau, lequel levain fermente & se purifie après cela ou plutôt ou plus tard, en rejettant hors de soi les matieres peccantes par les glandes de la peau; ce qui est une hypothese que plusieurs modernes ont depuis appliquée avec assez peu de fondement à toutes sortes de fievres en général. Il suppose que ce levain vient de la mere dans la matrice, ce qui fait que tout le monde est si universellement & si égalemenr sujet à cette maladie. Elle est beaucoup plus épidémique dans le prin-

tems qu'en automne, particulierement si l'hiver a été chaud, ou l'été pluvieux. Les enfans & les adultes y sont les plus sujets; les vieillards en sont rarement attaqués, à moins que la saison ne soit fort contagieuse. Les gros corps dont les chairs sont mollasses, qui abondent en humeurs, qui ont souvent fait des excès de vin, ou qui se sont trop accoutumés à user du lait en quantité, prennent l'infection beaucoup plutôt que les autres : mais ceux qui sont naturellement secs & d'un tempérament bilieux, sont plus sujets à l'espece qui attaque avec le plus de violence. Le Traducteur Grec qui a traduit sur le Syriaque, qui étoit proprement la langue dans laquelle Rhazès a écrit, a donné à cette sorte de *petite vérole* un nom tout-à-fait inconnu, qui est Ευλογία, & qui, à ce qu'il dit, répond au terme Syriaque *Chaspe.* (a) Il est vrai que ce mot dans cette langue-là, aussi-bien que dans l'Hébreu & dans l'Arabe, signifie Ἐξάνθημα, « une pustule inflammatoire; » c'est pourquoi N. Machelli qui nous a donné une élégante traduction du Grec, rend assez proprement ce mot là par celui d'*incendium* : mais le Grec, dit-il, se sert de Ευφλογία. Allons encore un peu plus loin, & supposons qu'il faille lire Εκφλογία, le sens de l'Auteur n'en souffrira nullement, & il n'y aura que très-peu de variation dans la maniere de lire.

Les symptomes qui précedent cette maladie sont une fievre aiguë, un mal de tête fort violent, de grandes douleurs dans le dos, qui en sont en particulier un signe indubitable; la peau paroît fort seche; on est appésanti; on a de la peine à respirer; les yeux deviennent rouges; on sent des picotemens partout le corps; on est agité durant le sommeil de songes effrayans; on bâille, on s'étend; on sent des battemens & de la pésanteur à la tête; enfin on a des maux de cœur continuels avec des envies de vomir. Si les douleurs dans le dos sont violentes, les maux de cœur insupportables, si l'inquiétude & l'ardeur se répandent partout le corps, si la couleur est haute & enflammée, surtout autour de la gorge, ce sont des signes d'une mauvaise espece. Il nomme les pustules tantôt *sublimia*, qui sont sans doutes les plus distinctes, & qui s'élevent en pointe, & tantôt *lata*, larges & plates, comme dans la *petite vérole* confluente. Plusieurs de ces symptomes sont communs à la rougeole. Si la chaleur est plus forte, la difficulté de respirer & l'oppression extremement violentes, & particulierement s'il survient une toux & une demangeaison aux oreilles & au nez, ce sont plutôt là des signes de cette derniere maladie, qui est quelquefois plus dangereuse que la *petite vérole* même.

Notre Auteur s'étend beaucoup lorsqu'il parle des différences & des prognostics de la *petite vérole*.

Si, dit il, l'éruption se fait aisément, que les pustules viennent bien à maturation, & que la fievre cesse, il n'y a point de danger : mais si après l'éruption la fievre continue encore, c'est tout le contraire. On peut juger que l'espece est la plus favorable lorsque la respiration est aisée, le pouls réglé, la tête dégagée, & que le malade peut prendre de la nourriture & dormir. Lorsque les pustules qui contiennent une matiere blanche sont larges, distinctes, en petit nombre, & qu'elles viennent à maturité sans beaucoup de fievre, ou quand même elles seroient en grand nombre & confluantes en quelques endroits, si nonobstant cela elles sont pour la plupart larges, & qu'elles continuent leur cours doucement; de sorte que les forces du malade n'en soient point diminuées, & qu'il n'y ait ni oppression, ni chaleur immodérée, on ne doit pas regarder cette espece de *petite vérole* comme une des plus mauvaises. Mais si les pustules sont pressées & cohérentes, de sorte que plusieurs n'en fassent qu'une en se confondant; si la circonférence des grains unis en forme de grappe est fort grande; si elles sont comme de la graisse ou du suif; si elles se répandent comme des herpes, ou ce qu'on appelle *formica*, ce qui corrode la peau, l'ulcere & la contracte; si les pustules s'élevent comme des verrues, & qu'elles ne contiennent point de matiere, on doit conclurre de tout cela que c'est une espece très-maligne, particulierement lorsqu'après l'éruption elles ne font pas des progrès favorables, & que le malade n'en est pas soulagé. De même si la fievre augmente après l'éruption de l'humeur, c'est un fort mauvais signe; & si des pustules nouvelles viennent à sortir, ce qui arrive quelquefois, cela marque une grande plénitude d'humeurs. L'espece est bien meilleure lorsqu'elle n'est pas accompagnée de grandes rougeurs : mais s'il y a beaucoup de pâleur elle est dangereuse. Si l'éruption se fait le premier jour de la maladie, cela marque trop d'impétuosité dans les humeurs; si elle n'arrive que le troisieme jour, leur mouvement est plus modéré & plus languissant; si cela n'arrive qu'aux jours de crise, par où je crois qu'il entend le quatrieme & le septieme jour, la maladie est encore moins dangereuse. Si le malade sent une grande douleur à quelque partie, que cette partie devienne verdâtre ou noire, & que les forces manquent, c'est un signe fatal. Si les pustules sont fort petites & dures, de couleur violette, vertes, d'un rouge foncé ou de couleur noire, & qu'elles ne viennent pas à maturation, c'est un fort mauvais présage. Si elles continuent dans cet état durant tout le cours de la maladie; si la fievre ne diminue pas, & qu'elle soit accompagnée de syncopes, de maux de cœur ou palpitations, on n'en doit rien attendre qu'une prompte mort. Voilà ce que dit notre Auteur quant aux symptomes de cette maladie & aux différens jugemens qu'on doit former sur l'événement.

La cure vient ensuite : mais pour en juger plus sainement, nous devons toujours avoir devant les yeux que Rhazès a vécu & écrit dans l'ardent climat de la Perse.

Il saigne d'abord, ou applique les ventouses, même aux enfans : & si les symptomes sont violens, il saigne jusqu'à la syncope; s'ils sont plus modérés, il modere aussi la quantité de sang. Si la veine du bras ne se peut pas trouver aisément, on peut ouvrir la poplitée. La chambre doit être tenue fraîche, & tout le régime de vivre consister dans des choses rafraîchissantes. La tisane d'orge doit être la nourriture, & pour remedes on doit principalement user des trochisques de *spodium*, qui est un bon absorbant, de jus de grenades, & d'autres plantes acides & astringentes. La regle qu'on doit observer dans ce régime rafraîchissant, c'est de le proportionner à l'ardeur plus ou moins grande de la maladie, & de le menager avec tant de modération qu'on n'éteigne pas la chaleur naturelle. Il commence par l'eau glacée jusqu'à ce que le malade vomisse & sue; ensuite il lui fait recevoir la vapeur de l'eau chaude. Il assure que cette méthode est la plus efficace pour faire sortir les pustules. Ainsi pour précaution, il ordonne qu'on se fasse saigner, qu'on se réduise à une diete acide & la plus rafraîchissante, qu'on use de verjus & de salade, qu'on se baigne & qu'on boive souvent de l'eau glacée. Il donne un remede composé d'acides & de *spodium* fort en vogue parmi les Indiens, qui assuroient, à ce qu'il paroît, que quiconque en useroit n'auroit pas en tout dix pustules. Si le ventre est resserré, il faut le tenir libre au moyen de quelques infusions qu'on doit prendre deux fois par jour. Cela rendra encore le nombre des pustules bien moindre, & on doit le faire surtout si le mal est violent. Après l'éruption, il faut éviter les purgatifs violens, particu-

(a) *Caphe* ou *Capheph* en Arabe signifie une éruption de pustules. *Castelli*, *Lexicon sub voce* חפף.

lierement vers le tems de la crise, de peur de jetter le malade dans une dyssenterie; & l'on doit toujours empêcher toute sorte de flux trop abondant. Si l'on a omis de faire saigner le malade au commencement, il faut tâcher de le faire suer doucement pour aider l'éruption. S'il sent de l'ardeur, & que les pustules ne sortent pas bien, on doit le faire user d'une décoction de figues, de raisins, de lentilles, &c. Si le mal est léger, qu'il n'y ait pas beaucoup d'oppression, & que la *petite vérole* soit bien sortie, on ne doit pas donner beaucoup de rafraîchissans, de peur de retarder l'éruption : mais il faut continuer l'usage de la décoction, & y ajouter un peu de safran. Lorsque les pustules sont toutes sorties, il faut faire recevoir au malade les vapeurs de l'eau. Pour délayans, il faut se servir d'eaux d'orge, de grenades, de melons & autres semblables liqueurs tempérées. Toute autre chose qui dissoudroit davantage les humeurs, seroit moins utile, surtout dans la rougeole. Si l'oppression est fort grande, & prête à causer la syncope, on prendra le bain d'eau tiede, & on usera de frictions pour faire sortir la rougeole. Mais il faut bien prendre garde qu'il ne se fasse pas une trop grande dissolution des fluides, & que la sueur ne soit pas trop abondante. Après le cinquieme jour, en comptant celui où le malade a été attaqué, si les pustules ne sortent pas, il faut user de remedes qui les fassent sortir. Cependant il faut toujours agir avec circonspection, & avoir égard aux symptomes, particulierement à la fievre, dont on jugera beaucoup mieux par la respiration & le pouls, que d'aucune autre maniere. Que si les pustules sont dures, raboteuses comme des verrues, & que le malade soit abattu, c'est en vain qu'on penseroit à en tenter la maturation; on ne viendra jamais à bout de la procurer; cet état est funeste. Les opiats surtout sont excellens lorsque le malade ne peut pas dormir, ou qu'il a une diarrhée qui arrive ordinairement sur la fin de la maladie, surtout lorsque c'est de la plus mauvaise espece qu'on est attaqué.

On ne doit pas purger devant la crise : mais s'il en est besoin, & que le corps soit sec, il faut le faire dès le commencement, & avant que le mal décline; d'abord pour abattre la chaleur & diminuer le battement que le malade sent dans la tête, & ensuite pour décharger la nature de son fardeau, & emporter avec lui la matiere morbifique. On peut juger de la nécessité de recourir à ce remede soit avant, soit après la saignée, par la constitution du corps, comme, par exemple, s'il est foible, & cependant bouffi & rempli d'humeurs; s'il y a une espece de fievre lente & cachée, & si le pouls est onduleux. Dans ce cas il vaut mieux purger: mais si la bouche est amere, s'il y a vomissement & grande inflammation, si la gorge est si embarrassée qu'il y ait danger de suffocation, il faut saigner. Les autres avis qu'il donne, soit pour les gargarismes, les collyres, &c. soit pour prévenir les ulceres ou les marques que cette maladie pourroit laisser, sont fort circonstanciés.

Telle est la description que Rhazès donne de la *petite vérole.* On peut dire qu'elle est fort fidele, quoiqu'il n'entre pas dans toutes les plus petites circonstances; on l'a crue même si complete pendant plus de cinq cens ans, que les Auteurs qui ont écrit ensuite y ont à peine rien ajouté. Mais enfin on en est venu à présent jusqu'à distinguer les différens périodes de cette maladie, & à observer même les jours dans chacun de ces périodes avec la derniere exactitude. Cependant depuis ce tems-là jusqu'au nôtre, quoique les Auteurs modernes soient descendus dans un détail plus exact des signes & des symptomes qui accompagnent cette maladie, nous voyons dans notre Auteur, quant à ce qui peut regarder la pratique, le fondement de tout ce qu'ils ont écrit.

J'en vais donner quelques exemples.

Les Arabes ont parfaitement bien marqué les deux especes de la *petite vérole*, & la différence qu'il y a entre chacune d'elles & la rougeole. Ils ont non-seulement décrit les especes régulieres, mais ils ont aussi parlé des anomales. Ils ont aussi observé les cas où des nouvelles pustules succedent aux premieres.

Dès le commencement, & même quelque tems après l'éruption, ils prescrivent les évacuations tant par la saignée que par la purgation. Ils étoient persuadés que le bon ou le mauvais succès de la maladie dépendoit si fort de la maniere dont on traitoit le malade aussi-tôt qu'il étoit attaqué, ou tout au moins dans les premiers jours, qu'on voit qu'ils sont extremement exacts & soigneux à l'égard du régime, lequel, selon ce qu'ils ordonnent, doit être fort rafraîchissant, comme étant le plus convenable pour le climat brûlant où ils vivoient. Il n'y a point de doute que cette méthode n'eût de bons fondemens, quoique d'autres l'aient suivie d'une maniere ridiculement scrupuleuse, & qu'on l'ait même poussée plus loin parmi des Nations où ni la nature du mal, ni la température de l'air ne la demandoient. Il n'y a pas eu jusqu'à Sydenham, qui n'ait porté les choses jusqu'à l'extrémité là-dessus, dans les premieres éditions de ses Ouvrages. Mais il a eu la sagesse de rétracter dans la suite beaucoup de ce qu'il avoit dit auparavant, & de revenir à une méthode plus modérée, comme étant sans contredit plus conforme à la raison & à la température de notre climat.

Nous pouvons remarquer que toute la conduite des Arabes pour ce qui regarde soit le régime, soit les remedes dans ce période de la maladie, consiste à détremper, ce qu'ils croyoient être le moyen le plus efficace de produire une éruption bénigne, & d'empêcher que les pustules ne rentrassent; car quant à ce dernier article, quelque rafraîchissant que fût en général leur régime, ils ne faisoient aucun scrupule de donner des cordiaux actifs, lorsque la nature sembloit demander d'être assistée, ou lorsqu'ils appréhendoient que les pustules ne vinssent à s'affaisser. C'étoit pour la même fin, que, lorsqu'il y avoit un désordre considérable & trop de fermentation dans les humeurs, ils avoient recours aux remedes calmans; & lorsqu'il paroissoit quelque symptome terrible qui empêchoit les pustules de venir à suppuration, ils avoient recours à ce souverain & divin remede, l'Opium; remede dont ils se servoient souvent dans ces occasions, quoique Sydenham paroisse avoir été le premier qui nous ait donné la premiere idée de cette pratique parmi nous.

On trouvera ici, que sur le déclin de la maladie, après que la nature s'est déchargée autant qu'elle a pu, & qu'elle est prête à succomber sous le poids de la matiere morbifique, ils prenoient les moyens les plus propres pour la secourir par art. C'est pourquoi ils nous enseignent à nous servir tant de la saignée, que de la purgation, dans ces cas d'extrême nécessité. FREIND, *Histoire de la Medecine.*

Histoire de cette maladie.

Lorsque la *petite vérole* est épidémique, bénigne & réguliere, elle commence ordinairement vers l'équinoxe du Printems : mais quand elle est non-seulement épidémique, mais irréguliere & dangereuse, elle se fait voir vers le mois de Janvier. Il y a deux especes de *petite vérole*, l'une discrete, & l'autre confluente; & encore qu'elles ne different pas essentiellement, il est aisé de les distinguer par des symptomes considérables qui sont propres à chacune d'elles.

La *petite vérole* discrete commence,

1. Par un frisson & un tremblement qui est immédiatement suivi, 2. d'une chaleur très-forte, 3. d'un mal de tête violent, & de douleurs dans le dos; 4. de vomissement, &, 5. de sueurs abondantes dans les adultes; 6. de douleurs dans les parties situées immédiatement

an-dessous du creux de l'estomac, quand on le presse avec la main; 7. d'assoupissement & de stupeur, surtout dans les enfans, & quelquefois de convulsions, qui, lorsqu'elles surviennent après la pousse des dents, annoncent toujours la *petite vérole*; & en effet les éruptions qui surviennent au bout de quelques heures, confirment ordinairement le prognostic. J'ai même souvent observé, que la *petite vérole* qui succede à ces sortes d'accès, est très-abondante, bénigne & rarement confluante. Il est bon de remarquer, que dans ceux dont le sang est d'une contexture lâche & susceptible d'altération, la séparation se fait par degrés sans qu'aucune maladie précede l'expulsion de la matiere, & l'éruption des pustules.

La *petite vérole* discrete se déclare pour l'ordinaire le quatrieme jour inclusivement, à compter de celui où le malade s'est trouvé mal, & quelquefois un peu après, mais rarement plutôt; & pour lors les symptomes diminuent, ou même disparoissent tout-à-fait, de maniere que le malade se trouve passablement bien: on observe seulement que les adultes peuvent à peine s'empêcher de suer, si légeres que soient les couvertures; & cette disposition continue jusqu'à ce que les pustules commencent à se mûrir, après quoi elle disparoît d'elle-même.

L'éruption se fait à peu près de la maniere suivante:

D'abord il s'éleve de petites pustules d'un rouge pâle, & aussi grosses que la tête d'une épingle sur la face, le cou, la poitrine, & ensuite sur tout le corps. Pendant ce tems-là, le malade est saisi d'un mal de gorge qui augmente à mesure que les pustules grossissent; & celles-ci devenant tous les jours plus grosses & plus pointues, causent une rougeur & une inflammation qui se communique de la peau à la chair des parties voisines.

Ceci arrive vers le huitieme jour, à compter depuis le commencement de la maladie, à quoi je fais toujours une attention particuliere; car pour lors l'intervalle que les pustules laissent, & qui auparavant étoit d'un blanc pâle, commence à devenir rouge, & à s'enfler à proportion du nombre des pustules: on y sent de la douleur, & comme une espece de déchirement qui augmente de plus en plus, accélere l'inflammation & l'enflure, si bien qu'à mesure que la maladie fait plus de progrès, les paupieres se distendent au point que le malade ne peut plus joüir de la lumiere: elles deviennent luisantes & semblables à une vessie enflée. Les yeux se ferment quelquefois plutôt, à cause de la quantité de pustules qui s'y fixent dès le commencement de l'éruption; le visage, les mains & les doigts s'enflent ensuite proportionnellement au nombre des pustules. Celles du visage, qui, jusqu'à ce jour avoient été lisses & rouges, deviennent rudes & blanchâtres, ce qui est le premier signe qui annonce la suppuration: elles rendent aussi une matiere jaune qui tient de la couleur du miel. L'inflammation des mains & du visage étant parvenue à ce point, les espaces que laissent les pustules, deviennent de couleur de rose incarnate, & cela à proportion que la maladie est plus bénigne & plus légitime. A mesure que les pustules du visage deviennent plus rudes & plus jaunes en mûrissant, celles des mains & des autres parties paroissent plus unies & plus blanches.

Le onzieme jour l'enflure & l'inflammation diminuent considérablement; & les pustules du visage & des autres parties du corps, ayant atteint leur maturité & la grosseur d'un pois, se dessechent & tombent par écailles. Dans cette espece de *petite vérole*, elles disparoissent pour l'ordinaire le quatorzieme & le quinzieme jours. Les éruptions des mains sont communément plus opiniâtres que celles des autres parties, & ne se sechent qu'un ou deux jours après les autres. Celles du visage & du corps tombent par écailles: mais celles des mains s'ouvrent & disparoissent. Les pustules de la peau sont suivies d'une espece de croûte ou écailles farineuses, qui laissent quelquefois après elles des petites fosses ou marques; car on n'apperçoit aucune inégalité sur la peau un peu après que les pustules sont tombées: mais à mesure que les croûtes dont on vient de parler se détachent, elles laissent des marques qui subsistent long-tems après que le malade est guéri: il est cependant rare qu'on reste marqué de la *petite vérole* discrete. Le malade est tout-à-fait constipé, & ne va que rarement à la selle durant tout le cours de sa maladie.

La *petite vérole* confluante est accompagnée des mêmes symptomes que la discrete; ils sont seulement plus violens, & c'est par-là qu'on peut la distinguer de celle-ci, même avant l'éruption. Néantmoins le malade ne sue pas aussi aisément dans la *petite vérole* confluante que dans l'autre; l'éruption est quelquefois précédée d'une diarrhée qui dure un ou deux jours; ce qui est un symptome que je n'ai jamais observé dans la *petite vérole* discrete.

La *petite vérole* confluante se déclare pour l'ordinaire dès le troisieme jour, quelquefois plutôt, mais rarement plus tard; au lieu que la discrete paroît le quatrieme jour au plus tard, mais rarement plutôt: les pustules sont d'autant plus serrées, qu'elles sortent plus vîte avant ce tems-là. Néantmoins, quoique cela soit vrai, généralement parlant, & que la *petite vérole* confluante attende rarement le quatrieme jour pour paroître, l'éruption est quelquefois retardée jusqu'au quatrieme ou cinquieme jour par quelque symptome violent.

Par exemple,

1. Par une douleur aiguë dans les reins, qui tient de celle du calcul;
2. Par un point de côté, de même que dans la pleurésie;
3. Quelquefois par des douleurs dans les membres, comme dans le rhûmatisme; ou enfin,
4. Dans l'estomac, avec maux de cœur & vomissement.

Ces sortes de cas ne sont pas à la vérité fort communs: mais j'ai observé que la *petite vérole* sort pour lors plus tard qu'à l'ordinaire, étant retardée par la violence des symptomes, qui indique, quand elle se fait sentir dès le commencement de la maladie, une *petite vérole* confluante très-dangereuse.

Les premiers symptomes de la *petite vérole* discrete s'évanoüissent aussi-tôt après l'éruption: mais dans la confluante, ils affligent le malade plusieurs jours après la sortie des pustules.

L'espece dont nous parlons paroît tantôt en forme d'érésipele, & tantôt en forme de rougeole, dont il est difficile de la distinguer, à moins qu'on n'observe avec soin les différens tems de l'éruption dans ces maladies, & plusieurs autres circonstances par lesquelles elles different extremement. A mesure que la maladie augmente, les pustules, surtout celles du visage, ne grossissent point comme dans la *petite vérole* discrete, mais elles se joignent ensemble, & ne forment qu'une seule pustule rouge continue qui couvre entierement le visage, & le fait plutôt enfler que dans la discrete, tant qu'à la fin elles paroissent comme une pellicule blanche & mince qui tient fortement à cette partie, & s'éleve un peu plus haut que la superficie de la peau.

Après le huitieme jour, cette pellicule devient insensiblement plus rude au toucher, & tire sur le brun, & non sur le jaune, comme dans la *petite vérole* discrete. La peau devient tous les jours plus rude & plus colorée, & la pellicule se détache à la fin par écailles: mais lorsque la maladie a été violente, elle ne se sépare entierement qu'au bout de vingt jours. Plus la maladie a été forte, plus les pustules deviennent noires en se mûrissant, & plus elles tardent à tomber; au lieu qu'elles se détachent bien-tôt par écailles lorsqu'elles sont écartées & extremement jaunes. Après

que la pellicule, ou croûte qni couvroit le visage, est tombée, il ne reste aucune inégalité sur la peau: mais il se forme sur le champ des écailles farineuses d'une nature très-corrosive, qui non-seulement laissent des marques beaucoup plus profondes que celles qui restent après la *petite vérole* discrete, mais encore des escarres qui défigurent le visage.

Il arrive même quelquefois, lorsque la maladie a été violente, que la peau des épaules & du dos se détache par écailles, & laisse la chair à nu.

Au reste, on ne doit point appercevoir le danger de cette maladie par le nombre des pustules répandues sur le corps, mais bien par celles qui couvrent le visage; car si elles sont fort pressées, quoiqu'en petit nombre & de l'espece discrete, le danger est aussi grand que si tous les membres en étoient couverts. Le malade a beaucoup moins à craindre lorsque les pustules sont peu nombreuses sur le visage, encore que les autres parties du corps en soient couvertes. C'est par-là qu'on doit juger de l'espece.

J'ai toujours remarqué dans la *petite vérole* confluante, que les éruptions des mains & des piés sont beaucoup plus larges que celles des autres parties, & qu'elles diminuent à mesure qu'elles approchent du tronc.

La *petite vérole* confluante est accompagnée de deux autres symptomes considérables.

1. De la salivation dans les adultes.
2. Du flux de ventre dans les enfans.

Le premier est tellement inséparable de cette maladie dans les adultes, que je n'ai jamais vu un malade qui en ait été exempt: le second est un peu plus rare. L'évacuation qui se fait par ces symptomes, est aussi nécessaire que l'éruption ou l'enflure du visage & des mains.

La salivation commence quelquefois en même-tems que l'éruption, & quelquefois un ou deux jours après: la matiere est pendant quelque tems ténue, abondante & facile à expectorer. Cette salivation ressemble à celle que le mercure excite; elle est seulement moins fétide. Vers le onzieme jour, la salive devient plus gluante, elle sort avec peine, le malade est altéré, & tousse en buvant; il rend la boisson par le nez; la salivation cesse pour l'ordinaire dès ce jour-là même: mais elle revient quelquefois, bien que rarement, un ou deux jours après. En même-tems l'enflure du visage commence à diminuer: mais les mains s'enflent, ou, pour le moins, doivent s'enfler.

La diarrhée, à laquelle les enfans sont sujets, survient plus tard que la salivation: mais en quelque tems qu'elle arrive, elle ne cesse qu'avec la maladie, à moins qu'on ne l'arrête.

Dans ces deux especes de *petite vérole* la fievre est dans sa plus grande force depuis le commencement jusqu'au tems de l'éruption, elle diminue ensuite jusqu'à ce que la suppuration commence à se faire, & après que celle-ci est finie elle cesse tout-à-fait. J'ai toujours observé, lorsque la maladie a été violente, que le malade a eu une espece de paroxysme vers le soir, durant lequel les symptomes, les plus dangereux, ont déployé toute leur furie.

Symptomes irréguliers qui résultent d'un mauvais traitement.

Les symptomes particuliers qui surviennent le huitieme jour dans la *petite vérole* discrete, & le onzieme dans la confluante, à compter toujours depuis que la maladie a commencé, influent extremement sur la guérison ou la mort du sujet; car la plûpart de ceux qui périssent de l'une & de l'autre espece, meurent dans l'un des jours dont on vient de parler.

Comme les adultes suent pour l'ordinaire copieusement dans la *petite vérole* discrete, ils croyent leur guérison d'autant plus sûre, qu'ils s'imaginent que la malignité de la maladie s'exhale par les pores de la peau, ce qui fait qu'ils excitent la sueur à l'aide d'un régime chaud. Mais les particules, qui auroient servi à faire grossir les pustules & enfler le visage le huitieme jour, venant à la fin à s'épuiser par les sueurs, le visage devient flasque, & les intervalles des pustules, au lieu de s'enflammer, paroissent blancs ou pâles, au lieu que les pustules restent rouges & élevées, après même que le malade est mort. La sueur, qui avoit coulé abondamment jusqu'à ce jour, cesse d'elle-même tout à coup, & il n'y a point de cordial qui puisse la rappeller. Le malade tombe en même-tems dans le délire, dans des inquiétudes & des foiblesses, il urine souvent & en petite quantité, & il meurt au bout de quelques heures. On observe que lorsque les éruptions sont peu nombreuses, que la maladie survient en Hiver, que le sujet est âgé, & qu'on a mis la saignée en usage avant que la *petite vérole* se soit déclarée, ce régime chaud n'est point aussi dangereux que lorsque les pustules sont en petit nombre, les malades jeunes, & qu'on a négligé de leur tirer du sang.

Le danger est beaucoup plus grand dans la *petite vérole* confluante, & la plûpart des malades meurent le onzieme jour; car comme la salivation qui avoit jusqu'alors conservé le malade, cesse ordinairement d'elle-même vers ce tems-là, le malade ne peut manquer de mourir, à moins que l'enflure du visage ne dure plus long-tems, & que celle des mains, qui commence pour lors, ne prenne sa place. Car il faut observer que dans cette espece de *petite vérole*, où les éruptions sont fort petites, non-seulement la salivation, mais encore l'enflure du visage & des mains, est absolument nécessaire pour procurer l'évacuation de la matiere morbifique, & que lorsque l'une & l'autre manquent, ou cessent trop-tôt, le malade meurt infailliblement. Mais il arrive souvent dans cette maladie inflammatoire, que la contexture du sang est si appauvrie, tellement détruite & enflammée par la chaleur du régime, qu'il est hors d'état de procurer l'expulsion des particules inflammatoires successivement & par degrés, pour ne rien dire du dommage qui résulte des sueurs qu'on a excitées à contre-tems; d'où il arrive que le visage & les mains ne s'enflent point du tout, ou se désenflent lors de la cessatinn de la salivation. Il est bon que l'enflure du visage diminue quelque peu ce jour-là: mais elle ne doit disparoître tout-à-fait qu'au bout d'un jour ou deux, en même-tems que celle des mains continue & augmente, ce qui est un signe certain de guérison, au lieu que le contraire en est un d'un danger imminent.

La salive devient ce jour-là si gluante & si épaisse, qu'on court risque d'être étouffé; & les liqueurs que le malade boit tombant sur la trachée artere, la toux l'oblige de les rendre de nouveau par le nez. L'enrouement, la stupeur & l'assoupissement se joignent aux symptomes dont on vient de parler, & le malade étant entierement opprimé par la violence du mal, meurt ordinairement ce jour-là.

Il survient dans les différens degrés de la maladie d'autres symptomes, communs aux deux especes de *petite vérole*, dont on parle. Par exemple, la fermentation excessive du sang jette quelquefois le malade dans le délire, & la chaleur est si insupportable, qu'on a toutes les peines du monde à le contenir dans le lit. La même cause produit quelquefois nne espece de *coma*, & le malade est tellement assoupi, qu'on est obligé de le réveiller sans cesse.

Quelquefois aussi, de même que dans la peste, le sang est tellement dissous par la violence de l'inflammation, qu'il survient dans les intervalles que laissent les pustules des taches pourprées, qui annoncent presque toujours la mort du malade. Cette circonstance est beaucoup plus fréquente lorsque la constitution de l'air favorise cette maladie épidémique. Il s'éleve quelquefois sur le sommet des pustules des taches noires, grosses à peu près comme des têtes de petites épin-

gles, & enfoncées dans le milieu, qui, à l'aide d'un régime rafraîchissant, car elles proviennent de chaleur, deviennent de couleur brune & à la fin jaune, de même que dans la *petite vérole* réguliere. Plus ces éruptions approchent de cette couleur, dans le tems de la suppuration, plus les symptomes perdent de leur violece, & réciproquement.

Le sang des personnes jeunes & robustes, est quelquefois si enflammé dans cette maladie, surtout lorsqu'elles ont été adonnées au vin ou aux liqueurs spiritueuses, qu'il s'épanche dans la vessie, & occasionne un pissement de sang, qui est un des plus dangereux symptomes de cette maladie.

La même cause produit aussi quelquefois, mais moins fréquemment, une hémorrhagie de sang des poumons: mais ces deux especes d'hémorrhagies ne surviennent jamais après l'éruption, que la *petite vérole* ne soit confluante.

Les jeunes gens sont encore quelquefois sujets à une suppression totale d'urine, soit dans l'état ou le déclin de la *petite vérole* discrete.

Il survient d'autres symptomes lorsque le malade a été incommodé; 1°. par un froid excessif; 2°. par une saignée trop copieuse & faite à contre-tems, ou 3°. par une purgation trop forte. Les pustules s'affaissent tout-à-coup, & il survient une diarrhée extremement dangereuse pour les adultes; car elle fait rentrer la matiere morbifique en-dedans, de maniere qu'elle ne reparoît plus: l'enflure du visage & des mains est supprimée aussi tout-à-coup.

Les symptomes qui procedent du froid sont plus rares que ceux qui sont causés par la chaleur du régime; & comme la maladie est de l'espece inflammatoire, il est plus facile de se tromper à cet égard qu'à l'autre.

La maladie dont il s'agit, paroît consister dans une inflammation du sang & des fluides, fort différente des autres inflammations, & c'est pour l'appaiser que la nature travaille durant les deux ou trois premiers jours à corriger & cuire les particules enflammées, à les jetter sur la surface du corps, à les mûrir & les chasser enfin totalement sous la forme de petits abscès. Il faut donc pour se conduire méthodiquement dans la cure distinguer deux différens degrés dans cette maladie, celui de la séparation & celui de l'expulsion.

1°. La séparation est ordinairement accompagnée d'une ébullition fébrile, & finit au bout de trois ou quatre jours, & durant ce tems-là la nature travaille à rassembler les particules enflammées qui agitent le sang, & à les jetter sur les parties charnues, ce qui n'est pas plutôt fait, que le calme retourne. 2°. L'expulsion vient ensuite, & elle s'opere durant le restant de la maladie, à l'aide de petits abscès qui s'élevent sur la chair, & qui, de même que les autres abscès se mûrissent, suppurent & se dessechent; & si cela se fait d'une maniere convenable, le malade échappe, sinon il périt. L'expulsion est plus long-tems à se faire que la séparation; car celle-ci s'exécute dans un corps ténu & fluide, & l'autre dans une substance compacte & fort éloignée du cœur.

Les indications se réduisent donc, 1°. à entretenir la fermentation du sang dans un tel état qu'elle ne hâte ni ne retarde trop la séparation par sa violence ou sa foiblesse; 2°. à ménager les abscès ou les pustules, de telle sorte, qu'elles puissent à la fin venir à suppuration & s'évanoüir.

Quant à la premiere indication, il faut avoir soin, surtout durant la suppuration, de ne point trop augmenter l'ébullition, soit en couvrant trop le malade, en échauffant excessivement l'air, en faisant un trop grand feu dans sa chambre, ou en lui donnant des cardiaques trop chauds, surtout s'il est dans la fleur de l'âge, & qu'il ait été fort adonné aux liqueurs spiritueuses, si l'on est au Printems, ou au commencement de l'Eté; car autrement la séparation, dont le cours successif & graduel contribue extremement à la dépuration du sang, se fera trop vîte, de sorte qu'il ne s'amassera pas un nombre suffisant de particules, ou bien il s'en séparera quelques-unes dont la nature n'eût point procuré la sécrétion, si on ne l'y eût forcée, & qu'on ne l'eût point obligée à se nuire à elle-même. Car la séparation de ces sortes de particules retarde le mouvement de celles qui auroient dû se séparer; outre que se mêlant avec elles, elles les rendent moins propres à être chassées hors du corps.

Il est raisonnable de croire, que plus la nature emploie de tems à effectuer la séparation dont nous parlons, plus aussi elle doit être parfaite, bien entendu que l'ébullition ne cesse point entierement; & que c'est de là que dépend principalement le succès de la cure. Car, comme un fruit prématuré n'a jamais la perfection requise, de même un régime trop chaud ne fait jamais de bien, & produit souvent des délires ou des sueurs copieuses, qui procurent la séparation de certaines particules, qui n'ont point encore acquis la nature du pus, & dont, par conséquent, la sécrétion n'eût point dû se faire. Ou bien les pustules étant poussées trop-tôt dehors par les cardiaques & la chaleur du régime deviennent confluantes au grand préjudice du malade.

Je ne me suis jamais apperçu que l'autre méthode ait causé aucun préjudice, car la nature laissée à elle-même, acheve son ouvrage à tems, d'une maniere convenable, sans avoir besoin d'être secourue, au moins dans les sujets jeunes & robustes.

Il est aussi dangereux d'augmenter l'ébullition par un régime trop chaud, que de la diminuer par les émétiques, les lavemens & autres semblables évacuans: car outre qu'en diminuant trop l'ébullition, ils empêchent la séparation des parties dont le sang a besoin de se débarrasser, ils détruisent la matiere qui a servi à entretenir la sécrétion, après qu'elle a une fois commencé: au moyen de quoi il arrive souvent que les pustules qui sortoient au commencement sans violence, & peut-être mieux qu'elles n'auroient dû faire, à cause de l'usage qu'on a fait des remedes précédens, s'affaissent tout-à-coup, faute de matiere, & arrêtent la séparation.

On verra ci-dessous, que la saignée & les émétiques sont souvent nécessaires dans la *petite vérole*. Passons à la seconde indication.

On a vu qu'il est extremement dangereux de tenir le malade trop chaudement durant le tems de la séparation, lorsque la fievre subsiste & que les éruptions commencent à paroître; & cette erreur est également dangereuse dans quelque tems que ce soit de la maladie, surtout au commencement de l'expulsion, & tandis que les éruptions sont encore dans un état de crudité. Car, quoique le mouvement tumultueux du sang diminue considérablement après que la matiere s'est séparée & jettée sur les parties charnues; néanmoins, comme il est toujours foible, que son état & sa contexture n'ont presque souffert aucune altération, il est aisément affecté par la chaleur immodérée qui s'éleve de toutes les parties, de sorte qu'à la moindre occasion il s'enflamme & devient tout de nouveau disposé à fermenter, sans que cela favorise en rien la séparation qui est déja finie, bien au contraire cet accident produit des symptomes très-dangereux, interrompt l'éruption, & devient préjudiciable au malade par l'agitation qu'il cause dans la matiere des pustules; au moyen de quoi les particules qui se sont déja séparées & jettées sur l'habitude, étant entraînées par le mouvement rapide & violent du sang, sont absorbées par ce fluide; ou bien les parties charnues étant échauffées

au-delà de ce que la suppuration exige, celle-ci ne se fait plus aussi parfaitement; ou bien, enfin, à l'approche de cette nouvelle maladie, la contexture du sang & le ton des parties charnues souffrent une si grande altération, qu'elles ne peuvent surmonter la matiere séparée, ni la mûrir à la maniere ordinaire des abscès.

On ne doit point tant s'attacher à prévenir l'ébullition immodérée du sang, qu'à empêcher que le froid n'arrête l'éruption des pustules. Le degré de chaleur le plus propre pour faciliter leur sortie, est celui de la chaleur naturelle, & c'est celui qui convient le plus au tempérament des parties charnues. Tout autre degré de chaleur plus grand ou moindre que celui-là est également dangereux.

Supposé que les pustules rentrent, ou que l'enflure du visage & des mains cessent tout-à-coup, soit à cause d'une saignée faite à contre-tems, ou parce que le malade s'est exposé au froid, il faut avoir recours aux cardiaques les plus chauds, en observant cependant de ne les point donner en trop forte dose, de peur d'exciter tout d'un coup une nouvelle effervescence dans le sang, qui est encore foible & sujet à recevoir les impressions de la chaleur.

Dès que la maladie commence à se déclarer, je fais garder le logis au malade, je lui interdis l'usage du vin & de la viande, & ne lui permets pour toute boisson que de la petite biere modérément chaude avec une rôtie, le laissant quelquefois maître de la quantité; je lui prescris aussi le gruau à l'Angloise, l'orge mondé, les pommes cuites & autres semblables alimens qui ne sont ni trop chauds, ni trop froids, ni trop difficiles à digérer. Je souffre même qu'il prenne du lait dans lequel on a pilé des pommes rôties, pourvu qu'il soit chaud & qu'il n'en fasse point excès. Je lui défends principalement tout régime trop chaud, aussi-bien que l'usage des cardiaques.

Le pissement de sang, le pourpre & les autres symptomes dont on a parlé ci-dessus ne viennent que de ce que le malade se met au lit de trop bonne heure, surtout s'il est jeune. Aussi ne lui permets-je de se coucher que le quatrieme jour; & si l'éruption ne se fait pas comme il faut, je lui donne quelque cardiaque, au moins une fois, pour aider les pustules à sortir. Entre les remedes qui produisent cet effet, ceux à qui on donne le nom de parégoriques ou d'opiats, tels que le laudanum liquide, le diascordium & autres semblables, pris en petite quantité & dans quelque eau cordiale convenable, sont les plus efficaces. Car ils appaisent l'effervescence du sang, au moyen de quoi la nature chasse plus commodément & plus aisément la matiere morbifique. Je ne suis point d'avis cependant qu'on les prescrive avant ce tems-là, quand même le malade auroit la diarrhée; car celle-ci s'arrête d'elle-même, aussi-bien que le vomissement, lorsque la matiere vérolique se jette sur la peau.

Lorsque le sujet est jeune, robuste, adonné au vin ou aux liqueurs spiritueuses, je le saigne du pié, ne croyant pas qu'il suffise pour appaiser l'effervescence du sang, de lui défendre le lit & les cordiaux; car le sang s'enflamme à un tel point & entre dans un mouvement si rapide, qu'il brise les vaisseaux & s'épanche dans la vessie, ou occasionne le pourpre & d'autres symptomes malins qui mettent le malade au tombeau.

Dès que les pustules paroissent, j'examine avec soin si elles sont de l'espece *discrete* ou *confluante*, car il y a beaucoup de différence entre elles : s'il paroît aux symptomes dont on a parlé ci-dessus, qu'elles sont *discretes*, je rafraîchis le malade avec de la petite biere, du gruau, de la tisane d'orge, ou autres choses semblables, ainsi que je l'ai dit ci-devant. Si l'on est en Eté, que le tems soit extremement chaud & les pustules en petit nombre, je ne vois pas qu'il soit besoin que le malade garde le lit, il vaut mieux au contraire qu'il se leve quelques heures par jour, pourvu qu'on ait soin de le garantir du froid ou du chaud; car par ce moyen la maladie se termine plus promptement que s'il s'étoit toujours tenu au lit; ce dernier non-seulement prolongeant la maladie, mais augmentant encore la chaleur fébrile, & occasionnant une inflammation douloureuse lors de la sortie des pustules. Que si le malade est obligé de rester au lit, soit à cause de la froideur de la saison, ou de l'abondance des pustules, je ne lui laisse pas plus de hardes qu'il n'a coutume d'en avoir lorsqu'il se porte bien, & me contente de faire un petit feu soir & matin dans sa chambre, à moins que ce ne soit en hiver. Je ne l'oblige pas non plus à rester toujours couché dans la même place, de peur de lui causer une sueur qui est toujours très-dangereuse.

S'il arrive lorsque la maladie est dans son déclin, que la sécheresse & la dureté des pustules empêche l'évaporation des particules qui s'élevent de la matiere qui se trouve convertie en pus, je donne au malade cinq ou six cuillerées de vin de Canarie, ou tel autre cordial, pour empêcher que ces émanations putrides ne retournent se mêler avec le sang. On peut lui permettre pour lors, & pas plutôt, l'usage des cardiaques & des alimens plus chauds & plus cordiaux, comme la soupe à la biere, assaisonnée de sucre, le gruau d'avoine avec la boisson cordiale à l'Angloise, & autres choses semblables. Il n'est pas besoin d'autre chose dans la *petite vérole* distincte, pourvu que le malade s'assujettisse à ce régime, à moins que des inquiétudes, des insomnies, ou d'autres symptomes avant-coureurs du délire, n'obligent de recourir aux opiats.

Telle est la véritable méthode de traiter cette espece de *petite vérole* : mais s'il arrivoit que les préjugés ou l'opiniâtreté des amis du malade, ou la méfiance de celui-ci empêchassent le Medecin d'employer ce régime, il faudroit employer la saignée, qui bien que préjudiciable par elle-même dans cette occasion, puisqu'elle interrompt la séparation & diminue la matiere qui entretient les pustules & l'enflure, corrige en quelque sorte les dommages qui résultent de la chaleur du régime dont on doit se servir, & rend cette méthode, que je n'employerois jamais à moins d'y être forcé, beaucoup moins dangereuse.

La *petite vérole* confluante qui provient de l'inflammation excessive du sang est beaucoup plus dangereuse: c'est pourquoi il faut plus de précaution pour ne pas échauffer le malade. Mais quoique cette espece demande un régime plus rafraîchissant que l'autre, il convient cependant pour faciliter l'enflure du visage & des mains, sans laquelle le malade court risque de la vie, aussi-bien que l'élévation & l'augmentation des pustules, & pour lui éviter les douleurs qu'il ne manqueroit pas de ressentir s'il restoit assis, à cause des ulceres dont il est couvert, il convient, dis-je, qu'il se tienne au lit les mains sous la couverture, pourvu qu'on ne le charge pas trop de hardes, & qu'on lui permette de changer de place toutes les fois que l'envie lui en prendra. Il faut non-seulement lui accorder cette liberté sur le déclin de la maladie & à l'approche de la fievre de la suppuration, mais lui ordonner encore d'en faire souvent usage tant la nuit que le jour, pour modérer la chaleur excessive qu'il ressent, & prévenir les sueurs qui dissipent l'humeur qui sert à délayer & adoucir la *petite vérole*.

Comme la salivation qui accompagne constamment cette espece de *petite vérole*, est une des principales évacuations que la nature opere, & tient lieu de celle qui eût dû se faire par les pustules, car cette derniere ne se fait pas si bien que dans l'autre à cause de leur peu d'élévation, il faut tâcher de l'entretenir par tous les moyens possibles, & empêcher qu'elle ne cesse tout-à-coup, soit en donnant au malade des remedes capables de l'échauffer, ou en lui interdisant l'usage de la petite biere ou de telle autre liqueur semblable. Comme la salivation commence suivant l'ordre naturel aussi-tôt que les pustules paroissent, diminue le onzieme jour, & ne s'arrête entierement que le douzieme ou le treizieme; de même lorsqu'elle cesse avant ce tems-

là, le malade court risque de perdre la vie. Car comme l'enflure du visage qui procure l'évacuation d'une partie de la matiere morbifique, cesse aussi ce jour là, si la salivation s'arrête en même tems le malade est infecté par la matiere variolique, qui est pour lors corrompue, comme par un poison, & comme elle ne trouve aucune issue pour s'écouler, elle le met à deux doigts de sa perte, à moins, comme il arrive quelquefois, que l'enflure des mains ne soit assez considérable pour l'arracher des bras de la mort. On peut exciter cette salivation par l'usage de la petite biere, ou de telle autre liqueur qui n'échauffe, ni ne provoque la sueur.

Les opiats sont plus propres que tout autre remede pour appaiser l'effervescence du sang & exciter la salivation ; & quoiqu'ils paroissent devoir empêcher en quelque sorte l'expectoration par leur qualité incrassante, je les donne avec succès dans cette maladie, pourvu que le malade ait passé quatorze ans. Car comme le sang des enfans & des jeunes gens, qui dorment passablement bien durant le cours de cette maladie, fermente avec moins de violence, il n'a pas besoin d'un pareil sédatif, outre que cette espece de remede arrête la diarrhée dont la nature se sert pour purger les enfans, au grand préjudice du malade.

Les opiats procurent les avantages suivans aux adultes :

1°. Ils leur envoyent un sommeil modéré qui calme l'orgasme du sang & les garantit du délire. 2°. Ils facilitent l'enflure du visage & des mains. 3°. Ils l'entretiennent jusqu'à ce qu'elle soit arrivée à son période naturel. 4°. Ils excitent la salivation, & quoiqu'ils la puissent arrêter pour quelques heures dans certains sujets par leur qualité incrassante, néantmoins comme les forces augmentent à l'aide de ce nouveau secours, la nature reprend une nouvelle vigueur & acheve heureusement son ouvrage. 5°. J'ai observé que la salivation, qui cesse pour l'ordinaire vers le onzieme jour, & quelquefois plutôt, au grand préjudice du malade, reprend de nouveau son cours à l'aide de quelques doses d'opiat, & continue sans interruption jusqu'au quatorzieme. Je donne pour l'ordinaire aux adultes tous les soirs, à commencer depuis la cessation de l'éruption jusqu'à la fin de la maladie, environ quatorze gouttes de laudanum liquide, ou une once de sirop de pavot blanc dans quelques cuillerées d'eau de primevére, ou telle autre eau distilée ; & pour prévenir la fievre, les anxiétés, les inquiétudes & les autres symptomes qui surviennent sur le soir dans la *petite-vérole* de mauvaise espece, une dose d'opiat sur les six ou sept heures du soir.

Comme la diarrhée est aussi inséparable de la *petite-vérole* confluante dans les enfans, que la salivation dans les adultes, j'ai un soin tout particulier de ne point l'arrêter ; je les fais tantôt coucher & tantôt lever, & leur prescris, s'ils sont sevrés le même régime qu'aux adultes.

Le visage a coutume de se couvrir dans le déclin de la maladie d'une croute qui rend sa peau roide, dure & seche : aussi ai-je soin de l'oindre avec de l'huile d'amandes douces, tant pour calmer la douleur, que pour faciliter la dissipation des émanations que la chaleur fait sortir. Je ne me sers ici de pommades, ni de linimens ni d'autres choses semblables pour empêcher les marques que la *petite-vérole* laisse, car ces sortes de moyens retardent la chûte des croûtes & laissent après eux des cicatrices tout-à-fait désagréables. Les malades ne sont point sujets à être marqués lorsque le régime a été assez tempéré pour empêcher l'irritation des pustules & la qualité caustique qu'elles eussent pu acquérir.

Quoique cette méthode suffise, quand on sait l'approprier aux circonstances particulieres qui se présentent, pour adoucir la maladie & la rendre tout-à-fait exempte de danger, on est cependant obligé dans certains cas d'employer un traitement tout-à-fait différent.

Premierement, s'il arrive dans la *petite-vérole* discrete, que la chaleur extraordinaire du régime, & la continuité des sueurs empêchent le visage de s'enfler le huitieme jour, que cette partie demeure flasque, que les pustules soient abondantes, & les espaces qu'elles laissent entre elles d'un blanc pâle ; je tâche d'appaiser l'effervescence du sang à l'aide d'un régime plus tempéré, & je prescris une opiat à mes malades, qui en leur procurant le sommeil, à moins qu'ils n'aient le cerveau plus échauffé qu'il ne faut, & en calmant l'agitation du sang, le dirige de même que la chaleur, vers le visage, ainsi que la nature de la maladie le demande.

Que si le dommage que cette espece de régime a causé est si considérable que la sueur, qui avoit été jusques alors abondante, cesse tout-à-coup d'elle-même, qu'il survienne un délire, des inquiétudes excessives, & que le malade urine souvent & en petite quantité, sa mort n'est pas éloignée, & je ne crois pas qu'on puisse le sauver autrement, qu'en lui donnant une grande quantité d'opiat, ou en lui tirant beaucoup de sang & l'exposant au froid. On ne trouvera pas cette méthode déraisonnable, si l'on fait attention que plusieurs malades n'ont échapé du danger qui les menaçoit qu'à l'aide d'un saignement de nez copieux qui leur a pris tout-à-coup ; & si l'on considere que dans cette extrémité dangereuse la mort n'est point causée par la rétropulsion des pustules, qui paroissent rouges & élevées, dans le tems même que le malade expire ; mais à cause que le visage ne s'enfle point. Or tout ce qui tend à calmer la chaleur du sang, & je crois que rien n'est plus propre pour cet effet que la saignée & un régime modérément rafraîchissant, doit nécessairement faciliter l'enflure du visage aussi efficacement que l'usage des opiats, pour les raisons qu'on a alléguées ci-dessus.

Je ne suis pas d'avis cependant que l'on saigne le malade toutes les fois qu'il tombe dans le délire, vu qu'il n'y a point de symptome plus fréquent que celui-là : mais seulement, 1°. lorsqu'il est causé par la difficulté que le visage trouve à s'enfler, je veux dire, dans la *petite-vérole* discrete, supposé que les pustules soient nombreuses ; ou 2°. lorsque le mouvement du sang est devenu si violent & si excessif à cause de la chaleur du régime & des cardiaques dont on a usé, qu'il est dangereux d'attendre qu'on l'ait calmé par les opiats & autres remedes semblables. J'ai souvent éprouvé qu'il suffit dans pareil cas pour sauver le malade, de le faire lever pendant quelque tems, & je pourrois citer un grand nombre de personnes qui n'ont dû leur salut qu'aux moyens que je propose. Car il est souvent arrivé que des malades qui étoient dans le délire étant tombés du lit à l'insu de leurs gardes, ont demeuré toute la nuit par terre sur le pavé, & que d'autres ont obtenu par ruse ou par prieres un verre d'eau froide qui leur a sauvé la vie dans le tems même qu'on desespéroit de leur guérison.

Voici à ce sujet une histoire que je tiens de la personne même à qui elle est arrivée.

Un jeune homme étant venu à Bristol pour quelques affaires, y fut attaqué vers la mi-Eté d'une *petite-vérole* qui ne tarda pas d'être suivie du délire. La garde qu'on avoit chargée de le soigner étant allée en ville, laissa quelques autres personnes en sa place : mais étant restée plus long-tems dehors qu'elle n'avoit cru, le malade tomba dans une syncope qui le fit passer pour mort, si bien que ceux qui étoient restés auprès de lui appréhendant qu'il ne sentît mauvais vu sa corpulence & la chaleur excessive de la saison, le mirent tout nu sur une table, se contentant de le couvrir d'une serviete. La garde étant revenue, & croyant appercevoir quelques signes de vie sur son visage, le remit au lit, où il reprit ses sens, & d'où il sortit parfaitement guéri au bout de quelques jours.

Supposé que la salive ait tellement été épaissie par la chaleur qui a précédé, que le malade courre risque d'être suffoqué, comme il arrive pour l'ordinaire le onzieme jour, on aura soin de lui seringuer nuit & jour dans la gorge un gargarisme fait avec la petite biere, ou la tisane d'orge mêlée avec du miel rosat, ou avec celui que voici :

Prenez *d'écorce d'orme, six gros ;*
de racine de réglisse, demi-once ;
de roses rouges, deux pincées.

Faites cuire ces drogues dans une quantité d'eau suffisante, de façon qu'il en reste une chopine & demie ; & faites fondre dans la colature,

d'oxymel simple, &
de miel rosat, } *de chaque, deux onces.*

Mêlez pour un gargarisme.

Ce remede devient inutile lorsque le malade a été bien traité ; car la salivation continue jusqu'à la fin, encore qu'elle ait commencé à diminuer. En effet, il est dangereux de le mettre seul en usage lorsque le malade est à tout moment à la veille d'être suffoqué, & que la stupeur & la difficulté de respirer se joignent à ce symptome. J'ai quelquefois employé avec succès dans un pareil cas, un émétique composé d'une once & demie de *Crocus metallorum*, une dose moins forte n'étant point suffisante pour dissiper la stupeur ; outre qu'en agitant les humeurs qui ne peuvent être expectorées, elle met le malade en danger de perdre la vie. Ce remede n'est pourtant pas infaillible ; & ce qu'il y a de fâcheux, c'est qu'on n'en connoît point de plus propre pour surmonter ce dangereux symptome, qui seul fait périr la plûpart de ceux qui meurent le onzieme jour de cette espece de *petite vérole*.

On prévient & l'on appaise les autres symptomes dont cette maladie est accompagnée, à l'aide d'un régime tempéré. Par exemple, les mêmes remedes qui font cesser le délire qui provient de la trop grande chaleur du cerveau, en rafraîchissant le sang, dissipent aussi le *coma*, bien que ce soit un symptome tout-à-fait différent.

J'ai souvent dissipé le pourpre par ce moyen : mais je n'ai jamais pu arrêter jusqu'ici le pissement de sang, ni les hémorrhagies par la bouche : j'ai même observé que ces sortes d'hémorrhagies annoncent une mort prochaine.

Dans la suppression d'urine à laquelle les malades, jeunes & vigoureux, sont quelquefois sujets, à cause du désordre & de la confusion, dans laquelle la chaleur & l'agitation immodérées du sang & des humeurs jettent les esprits qui servent à cette sécrétion, j'ai employé toutes sortes de diurétiques : mais rien ne m'a si bien réussi que de faire faire à mon malade trois ou quatre tours par la chambre ; car son urine a coulé sur le champ en abondance ; ce qui l'a extremement soulagé.

On remédie aux symptomes qui proviennent de la rétropulsion de la matiere vérolique par le froid, ou les évacuations procurées à contre-tems, à l'aide des cordiaux & d'un régime convenable, qu'il ne faut cependant continuer qu'autant de tems que ces symptomes subsistent. Les principaux dans la *petite vérole* discrete, sont l'affaissement des pustules & le cours de ventre : mais l'un & l'autre n'ont rien de dangereux dans la confluante, l'affaissement des pustules convenant à la nature de la maladie, & la diarrhée facilitant la guérison des enfans qui en sont attaqués. Il convient dans ces deux cas de donner au malade une potion cordiale faite avec quelque eau distilée, dans laquelle on aura dissous du diascordium, du laudanum liquide ou autres drogues semblables, non-seulement pour calmer les symptomes dont on vient de parler, mais encore pour dissiper les cardialgies & les anxiétés qui l'affligent dans tout autre tems. Je suis persuadé que l'opinion du fréquent affaissement des pustules provient de ce qu'on a cru qu'il étoit causé dans la *petite vérole* confluante par la rétropulsion de la matiere vérolique, au lieu qu'il n'est que l'effet de la maladie, & que souvent on ne soupçonne le même accident dans la discrete, qu'à cause qu'on anticipe le tems de l'éruption & de l'accroissement des pustules ; faute d'avoir observé celui où la nature acheve ordinairement la suppuration de cette espece de *petite vérole*.

Lorsque la santé revient, & que les pustules commencent à tomber par écailles, il faut, si le malade a mangé de la viande pendant quelques jours, par exemple, le vingt-unieme, & si sa maladie a été violente, le saigner du bras : car l'inflammation que la *petite vérole* a communiquée au sang, soit des adultes ou des enfans, indique également la saignée, de même que les impuretés qui se sont amassées dans l'habitude, indiquent la purgation, comme il paroît suffisamment par la couleur du sang que l'on tire après une *petite vérole* violente, & qui est exactement la même que celle des pleurétiques, aussi-bien que par l'inflammation qui affecte les yeux après qu'elle a cessé, & par les autres effets pernicieux qui résultent de la chaleur excessive du sang & du vice qu'il a contracté par ce moyen. C'est ce qui fait encore que ceux qui joüissoient auparavant de la meilleure santé, sont sujets pour le reste de leur vie à une fluxion d'humeurs acres sur les poumons ou sur quelque autre partie. La saignée est inutile lorsque les pustules ont été peu nombreuses : mais dans le cas où je l'emploie, je purge trois ou quatre fois le malade après lui avoir tiré du sang.

Il arrive quelquefois long-tems après que le malade est guéri de la *petite vérole* confluante, que ses jambes sont affectées d'une enflure incommode, qui se dissipe d'elle-même après la saignée & la purgation, ou à l'aide de fomentations faites avec des herbes émollientes & discussives, telles que les feuilles de mauve, de bouillon, de sureau, de laurier, & les fleurs de camomile & de mélilot cuites dans du lait. SYDENHAM.

Ces especes de *petite vérole*, ajoute Sydenham, regnerent en 1667. 1668. & une partie de 1669. Il leur donne le nom de *légitimes* ou de *régulieres*, pour les distinguer de celles qui parurent en 1670. 1671. & 1672. qu'il appelle *anomales* ou *irrégulieres*, & dont il donne la description suivante.

Cette espece de *petite vérole* irréguliere fut introduite par la rougeole, (Voyez *Morbilli*,) & commença à paroître au commencement de Janvier 1670. & quoique bien moins épidémique, elle dura tout autant de tems que la rougeole, & ne discontinua qu'avec cette constitution. Elle céda néanmoins à la dyssenterie qui survint en Automne : mais elle reparut l'Hiver suivant, après que le froid eut fait cesser la dyssenterie. C'est ainsi que ces deux maladies se succéderent l'une à l'autre pendant toutes les années de cette constitution, à l'exception de l'Automne de 1672. Elle reparut l'année d'après, la constitution étant pour lors sur son déclin, & peu favorable à la dyssenterie, qui commençoit aussi pour lors à diminuer : elle régna aussi, contre sa coutume, en même-tems que cette derniere ; & cela avec tant d'égalité, qu'on avoit peine à décider laquelle des deux prédominoit sur l'autre ; il me parut cependant que la dyssenterie avoit pris le dessus. La *petite vérole* dont je parle fut très-violente au commencement, de même que toutes les autres maladies épidémiques : elle augmenta tous les jours ; & après être parvenue à son état, elle diminua peu-à-peu, tant par rapport à la violence, que par rapport au nombre des symptomes.

Je vis avec étonnement qu'elle différoit dans plusieurs

accidens considérables, de celle dont j'ai donné la description ci-dessus. Je vais décrire ces nouveaux accidens, sans parler de ceux qui étoient communs à toutes deux.

Voici les symptomes qui distinguerent l'espece discrete de cette *petite vérole* de la discrete ordinaire de la constitution précédente :

1. L'éruption se fit communément le troisieme jour, de même que dans la confluante ; au lieu que les pustules ne commencerent à paroître que le quatrieme dans la discrete de la premiere constitution.
2. Les pustules grossirent moins durant le cours de la maladie, que celles de cette derniere espece.
3. Elles furent plus enflammées, & devinrent souvent noires, après avoir suppuré.
4. Quelques malades eurent un flux de bouche, de même que dans la *petite vérole* confluante, quoique les pustules fussent en petit nombre. En un mot, la *petite vérole* de cette constitution eut beaucoup de rapport avec la confluante, & elle fut de plus accompagnée d'une inflammation beaucoup plus violente que celle de la discrete ordinaire.

L'espece confluante de cette constitution différa à plusieurs égards de celle des autres années ;

1. L'éruption se fit tantôt le second & tantôt le troisieme jour, sous la forme d'une enflure rougeâtre qui couvroit également tout le visage, & qui étoit beaucoup plus épaisse que dans l'éréfipele ; les pustules ne laissoient presque aucun espace entre elles.
2. Tout le reste du corps étoit couvert d'une infinité de pustules rouges, enflammées & continues.
3. Il s'éleva dans les espaces qu'elles laissoient entre elles, surtout sur les cuisses, des petites vessies pareilles à celles que les brûlures occasionnent, remplies d'une sérosité limpide, qui s'épancha dans la suite ; la chair de dessous parut aussi noire que si elle eût été gangrenée. Ce fâcheux symptome ne se fit voir que le premier mois : mais la mort en fut toujours la suite.
4. Il se forma le onzieme jour sur plusieurs endroits du visage une pellicule blanche & luisante, qui s'étendit ensuite sur tout le visage.
5. Cette pellicule laissa sortir peu de tems après une matiere crustacée, luisante, de couleur rouge foncée comme celle du sang caillé, qui devenant de jour en jour plus noire, rendit à la fin tout le visage aussi noir que de la suie.
6. Il y eut cette différence entre cette espece de *petite vérole* & la confluante dont on a parlé, qu'au lieu que dans celle-ci les malades mouroient tous le onzieme jour ; ils allerent dans celle-là jusqu'au quatorzieme, & même quelquefois jusqu'au dix-septieme, après quoi ils furent hors de danger, à moins qu'on n'abregeât leurs jours par la chaleur du régime.
7. Ceux dont les vesicules étoient mortifiées, moururent peu de jours après l'éruption.
8. La fievre & les symptomes dont cette espece de *petite vérole* fut précédée ou suivie, furent beaucoup plus violens que dans l'espece précédente, & l'inflammation beaucoup plus sensible.
9. La salivation fut plus fréquente.
10. Les pustules furent plus petites & plus enflammées, de maniere qu'on eut d'abord peine à les distinguer de l'éréfipele ou de la rougeole.
11. Les croûtes ne tomberent que long-tems après que l'éruption fut achevée, & laisserent des cicatrices beaucoup plus difformes. On observa que durant les trois dernieres années de cette constitution, dans lesquelles la dyssenterie fut si épidémique, la *petite vérole* dégénéra quelquefois en cette derniere maladie, lorsque le régime fut trop chaud.

La *petite vérole* dont je parle ne fut point toujours compliquée avec des symptomes aussi funestes ; car après avoir duré pendant 2 années, elle commença à diminuer en 1672. les éruptions ayant perdu leur noirceur, devinrent peu-à-peu jaunes comme de la cire, ainsi qu'il arrive durant la suppuration de la *petite vérole* réguliere ; de sorte que la derniere année de cette constitution, elle fut très-douce & très-bénigne. On doit néanmoins la rapporter à une espece toute différente, à cause,

1. De la petitesse des pustules ;
2. De la salivation qui survient, &
3. Des autres symptomes dont elle fut accompagnée.

Comme cette espece est compliquée avec une inflammation plus considérable que l'autre, toute l'indication curative se réduit à appaiser plus efficacement la fermentation violente du sang, à l'aide d'un régime tempéré, des opiats dont on a parlé ci-dessus, & de quelque liqueur capable de calmer la chaleur dont la maladie est accompagnée, surtout pendant la suppuration des pustules. La décoction blanche faite avec du pain, & une petite quantité de corne de cerf calcinée, cuite dans beaucoup d'eau & édulcorée avec du sucre, est fort salutaire dans le cas dont il s'agit. Il faut pourtant convenir que le lait cuit avec le triple d'eau, est beaucoup plus agréable à boire & plus propre à rafraîchir. L'usage abondant de la liqueur dont je parle, est non-seulement propre à diminuer la chaleur dont la fievre est accompagnée, elle excite encore la salivation, & l'entretient beaucoup plus long-tems que si l'on avoit usé d'un régime excessivement chaud. J'ai même observé que ces liqueurs rafraîchissantes, bues en grande quantité, ont rendu discretes des *petites véroles* qui avoient paru d'abord avec les signes d'une confluante de très-mauvaise espece ; & que les pustules, qui en se mûrissant, n'auroient pas manqué de rendre une matiere d'abord rouge & ensuite noire, sont devenues extremement jaunes, & de petites & enflammées qu'elles étoient, d'une espece tout-à-fait favorable.

Le flux menstruel dont cette maladie est souvent accompagnée, ne doit point proscrire l'usage des liqueurs dont on vient de parler, mais plutôt le rendre plus fréquent, surtout s'il survient à contre-tems ; car le danger auquel les femmes sont exposées, ne vient que de ce que le sang étant trop atténué s'échappe par où il peut, surtout lorsque des Gardes ignorantes entretiennent sa chaleur par celle du régime. Il s'ensuit donc que tout ce qui délaye & rafraîchit le sang & arrête cet écoulement, doit nécessairement, quoiqu'indirectement, entretenir l'enflure du visage & des mains dans leur état naturel ; au lieu que les remedes échauffans, quoique plus propres en apparence pour cet effet, sont fort éloignés de le produire à cause de la propriété qu'ils ont d'exciter cet écoulement, bien qu'on mêle des astringens avec les cardiaques.

Je traitois dernierement une Dame de cette espece de *petite vérole noire* ; & quoique je lui eusse interdit dès le commencement tout ce qui pouvoit mettre le sang en mouvement, néanmoins comme elle étoit d'un tempérament sanguin, dans la fleur de son âge, d'un naturel fort vif, & que le tems étoit extremement chaud, elle fut tout-à-coup saisie le troisieme jour après l'éruption, d'un flux menstruel si copieux & si inopiné, qu'on soupçonna une fausse-couche. Ce symptome subsista plusieurs jours ; mais loin d'interrompre l'usage du lait coupé, je le continuai durant tout le cours de la maladie, surtout à l'approche de la fievre de suppuration. Elle avoüa souvent que cette liqueur lui étoit agréable, qu'elle facilitoit la salivation & qu'elle la fortifioit & la rafraîchissoit en même tems. Lorsque le visage commença à se couvrir de croûte, de peur qu'elle ne fût infectée par les vapeurs putrides qui s'élevoient de la matiere purulente des éruptions, je lui donnai une fois par jour, ou lorsqu'elle sentoit des soulevemens d'estomac quelques cuillerées de vin d'Espagne brûlé avec du sucre. Au moyen de ces re-

medes & d'une potion somnifere qu'elle prit tous les soirs, elle guérit sans avoir été attaquée du délire ni d'aucun autre symptome dangereux, si on en excepte l'hémorrhagie dont on vient de parler. Le visage & les mains s'enflerent autant qu'il falloit; les éruptions furent aussi grosses que cette espece de *petite vérole* pouvoit le permettre; la salivation devint facile & abondante sur la fin; & les pustules, si l'on en excepte celles du visage, qui resterent noirâtres, prirent une couleur jaune en mûrissant.

Quelque excessive qu'ait été cette espece de *petite vérole* en comparaison de celles des autres constitutions, eu égard à la chaleur & l'inflammation dont elle étoit accompagnée, néantmoins l'expérience a fait voir que lorsque les éruptions étoient discretes & en petit nombre, il étoit inutile de faire un si grand usage des liqueurs dont on vient de parler; & qu'il suffisoit au malade de boire de la petite biere autant que sa soif l'exigeoit, de manger du gruau & de la panade, & quelquefois une pomme cuite à la braise, & de prendre lors de la suppuration une dose de diacod lorsqu'il étoit incommodé, ou dans le délire, faute de pouvoir dormir. Ce furent là les seuls remedes que j'employai lorsque les pustules furent en petit nombre, mais j'obligeai le malade à garder le lit.

Ce même Medecin dans une Lettre au Docteur Cole, datée du 20 Janvier 1681-2. fait plusieurs autres observations sur la *petite vérole*, qu'il dit être le résultat d'une longue expérience.

J'observerai, dit-il, avant toute chose, que les fievres intermittentes qui régnerent en 1677. reparurent de nouveau en 1681. & que semblables aux autres maladies épidémiques, elles déployerent principalement leur fureur dans les signes qui convenoient le plus à leur nature; & qu'à l'approche d'une autre saison elles firent place aux épidémiques que le tems favorisoit le plus; par exemple, elles céderent pendant l'hiver à la toux, à la péripneumonie & à la *petite vérole*; mais elles reparurent de nouveau lorsque le printems fut de retour. De même en 1680. ces fievres intermittentes après avoir régné partout durant l'automne, firent place en hiver à une *petite vérole* qui fit de très-grands ravages; elles revinrent en 1681. mais l'épidémie fut moins générale, à cause qu'elles avoient beaucoup perdu de leur violence; de sorte qu'elles furent compliquées en plusieurs endroits avec la *petite vérole*. Celle-ci augmenta journellement au commencement de l'été, & devint à la fin épidémique.

Je jugeai d'autant moins à propos de faire garder constamment le lit à mes malades avant l'éruption totale des pustules, qu'il avoit régné pendant le printems & l'été une sécheresse excessive, de sorte que le sang se trouvoit par-là privé de la plus grande partie de l'humidité que l'air a coutume de lui communiquer. Aussi la *petite vérole* qui régnoit pour lors fut-elle accompagnée d'une inflammation plus violente, & de symptomes beaucoup plus dangereux qu'à l'ordinaire. Cela fut cause, je crois, que le pourpre précéda souvent l'éruption totale des pustules; & que l'inflammation violente qui les chassoit, en dissolvant la contexture du sang, tua subitement le malade avant que la matiere morbifique eût eu le tems de s'évacuer entierement. Les ravages que fit cette maladie ne vinrent que de l'éruption trop subite des pustules, l'intempérie de l'air causant pour lors un dommage pareil à celui qui résulte d'un régime trop chaud & de l'usage des cardiaques au commencement de la maladie. Le danger dont la *petite vérole* est accompagnée est toujours proportionné au nombre des pustules; quoique le pissement de sang & le pourpre tuent le malade avant qu'elles soient entierement sorties. Il n'est pas difficile d'expliquer pourquoi le risque que le malade court est toujours proportionné au nombre des pustules; car comme chaque pustule forme au commencement un petit phlegmon qui vient en peu de tems à suppuration, il s'ensuit que la fievre qui dépend de la formation de la matiere, doit être plus ou moins violente dans l'état de la maladie, suivant que la suppuration est plus ou moins forte. Celle-ci s'acheve pour l'ordinaire dans la *petite vérole* confluante la plus bénigne, le onzieme jour, le quatorzieme dans la moyenne; & le seizieme dans la plus mauvaise.

Maintenant on sait que tout phlegmon qui vient au bras ou sur telle autre partie du corps cause la fievre dans le tems qu'il suppure, le sang étant enflammé par les particules virulentes qui se rendent dans sa masse par les veines suivant les loix de la circulation. Le Medecin est donc fondé à prédire la mort du malade dans l'un des jours dont on vient de parler, lorsque le visage se couvre dès le commencement de la maladie d'une infinité de petites pustules semblables à de la limaille d'acier, & cela à cause de la violence excessive de la fievre qui survient, & qui doit nécessairement être proportionnée à la quantité de matiere qui passe de ces pustules dans le sang. Il est même aisé de prédire la mort du malade plusieurs jours avant qu'elle arrive, bien qu'il se croye hors de danger.

Lors donc que le risque que le malade court, ne vient que de la trop grande abondance des pustules, je tâche d'en diminuer le nombre, & c'est là l'unique moyen de le soulager, toute autre méthode étant dangereuse lorsque cette espece de maladie est confirmée; de sorte qu'en cas que le malade réchappe, c'est plutôt à l'aide de quelque saignement de nez ou de tel autre accident qui survient dans le cours de la maladie, que par le savoir & la prudence du Medecin. Cette éruption extraordinaire des pustules provient de l'assimilation trop prompte de la matiere vérolique, & celle-ci, à ce qu'il semble, de la constitution chaude & spiritueuse du malade, ou de la fermentation excessive dans laquelle on a jetté le sang par la chaleur anticipée du lit, par l'usage des cardiaques ou des liqueurs spiritueuses.

Rien n'est plus capable de hâter l'assimilation immodérée de la matiere vérolique que de se mettre au lit à contretems, je veux dire avant le sixieme jour à compter de celui où la maladie a commencé, ou le quatrieme inclusivement, à compter de l'éruption, lorsque toutes les pustules sont sorties, & qu'on n'en attend plus aucune: & quoique la chaleur moderée du lit, après même que ce tems-là est passé, suffise pour causer des délires, des insomnies & autres symptomes semblables, ceux-ci sont néantmoins d'une nature à céder aux remedes, au lieu qu'il y en a peu qui puissent garantir le malade du danger dont il est menacé le onzieme jour par la grande abondance des pustules lorsqu'il a trop tôt gardé le lit.

Il faut donc, pour prévenir cet accident, que le malade ne se mette au lit que le soir du sixieme jour: mais passé ce tems-là, si les pustules sont en grand nombre, il sera forcé de se tenir couché à cause de la douleur qu'elles causent, & des défaillances auxquelles on est sujet lorsqu'on se leve; ce qui me fait croire que la nature a pris soin de marquer elle-même le tems auquel il étoit nécessaire de garder tout-à-fait le lit.

En effet l'essence de cette maladie paroît consister dans une inflammation particuliere du sang; durant laquelle la nature est employée pendant les premiers jours à préparer & atténuer les particules enflammées, pour qu'elles aient plus de facilité à se jetter sur les parties externes; comme dans ce tems-là le sang est extremement agité, il n'est pas étonnant qu'il survienne une fievre. Et les particules circulant avec impétuosité dans les vaisseaux doivent nécessairement causer des maux d'estomac, des migraines aiguës, & tous les autres symptomes qui précedent l'éruption, selon les parties sur lesquelles elles se jettent. Mais après que l'éruption est achevée, la chair devient le siége de la maladie, & comme la nature n'a point d'autre méthode pour chasser du sang la matiere peccante qui l'incommode &

pour l'atténuer que la fievre, de même elle se sert de la suppuration pour débarrasser les parties charnues des substances étrangeres qui s'y sont fixées. C'est ainsi, que lorsqu'il vient à entrer quelque épine ou tel autre corps pointu dans la chair, les parties qui sont autour s'apostument en peu de tems, à moins qu'on n'ait soin de le retirer sur le champ ; de même, lorsque les particules enflammées, dont on vient de parler, se fixent dans la chair, elles commencent par occasionnet dans l'endroit où elles séjournent des petits phlegmons, qui, augmentanr d'heure en heure & devenant toujours plus enflammés, viennent enfin à suppuration, au moyen de quoi une partie de la matiere se mêle avec le sang qui retourne au cœur par les veines; & s'il en passe une trop grande quantité dans la masse, non - seulement elle l'infecte, mais elle occasionne encore une fievre sous laquelle le malade succombe. Ajoutez à cela que la chaleur excessive de la fievre durant les derniers jours de la maladie, arrête la salivation qui est inséparable de la *petite vérole* confluante plutôt qu'il ne faudroit, au moyen de quoi le malade meurt infailliblement. Que si la quantité de pus qui a passé dans le sang, est peu considérable, la violence de la fievre diminue à mesure que les forces de la nature augmentent, les pustules se dessechent peu à peu, & le malade ne tarde pas à recouvrer la santé.

Il suit de-là qu'en animant ces particules chaudes & spiritueuses par des remedes de même nature, & surtout par la chaleur continuelle du lit, on ne peut qu'augmenter infailliblement la vertu assimilante qu'elles possedent déja à un trop haut degré. D'ailleurs, le sang & les autres liqueurs venant par-là à s'échauffer, cedent plus aisément à l'impression des particules, au moyen de quoi les éruptions deviennent plus abondantes qu'elles ne devroient. Au contraire, un régime modérément rafraîchissant, & l'usage fréquent de l'air renouvellé abattent non-seulement la force de ces particules chaudes & agitées, mais ils épaississent & fortifient encore les liqueurs, qui deviennent par là plus en état de résister à la violence des esprits morbifiques; au moyen de quoi il ne se forme pas plus de matiere vérolique qu'il n'en faut pour cette maladie.

La chaleur du lit, lorsqu'on s'y met de trop bonne heure, produit, outre l'assimilation d'une trop grande quantité de matiere morbifique, & l'exaltation immodérée du ferment de la maladie, le pissement de sang & le pourpre, surtout en Eté & dans les sujets qui sont dans la vigueur de l'âge. Je suis persuadé que ces deux symptomes proviennent de la chaleur & de l'agitation que causent dans le sang les particules chaudes & spiritueuses; car ces dernieres l'agitent & l'atténuent de telle façon qu'il brise les vaisseaux, ce qui cause un pissement de sang, lorsqu'il se jette sur les reins, & des taches pourprées, quand il suinte par les extrémités des arteres qui vont aboutir aux muscles & à la peau, qui ressemblent à autant de mortifications dans les parties où le sang extravasé vient à se fixer. On peut aisément prévenir ces symptomes, à l'aide d'un régime & d'une diete rafraîchissante : mais les remedes deviennent tout-à-fait inutiles lorsqu'ils existenr actuellement.

Non-seulement il est dangereux de faire garder le lit au malade durant les premiers jours de sa maladie, mais il convient même quelquefois de lui faire renouveller l'air, principalement en Eté, s'il est jeune & accoutumé aux liqueurs spiritueuses, & surtout si sa maladie provient de débauche.

J'ai remarqué jusques ici que la saignée, quoiqu'employée de très-bonne heure, n'arrête pas aussi efficacement la trop prompte assimilation de la matiere variolique, que la fraîcheur que l'on procure au sang par le secours de l'air, surtout si le malade s'est mis au lit immédiatement après l'opération, & a usé de cardiaques chauds ; car le sang devient par là plus disposé à recevoir l'impression de la chaleur, qu'il ne l'étoit avant la saignée. Je n'ai jamais vu de cas plus funeste, dans la *petite vérole* confluante, que celui qui arriva à une jeune femme ensuite d'un rhûmatisme, car on la saigna si copieusement & si souvent, qu'on la mit au tombeau le onzieme jonr. J'ai appris, de cet exemple, que la saignée ne contribue pas autant que je l'avois crû à contenir la *petite vérole* dans les bornes qu'il convient: mais j'ai souvent observé que la purgation réitérée, tant que le sang n'est point infecté, rend la *petite vérole* discrete & d'une nature beancoup plus bénigne.

On objecte à cette méthode que rien ne tetarde plus l'éruption des pustules, & ne prolonge plus long-tems la maladie & les autres symptomes, que de demeurer levé durant les premiers jours de la maladie; & j'avoue que ce sentiment est conforme à l'expérience. Mais je demande lequel des deux est plus dangereux, ou de réprimer quelque peu la matiere vérolique, & de prolonger la maladie en répercutant les éruptions, ou d'exalter le ferment de la maladie; & d'assimiler une si grande quantité de matiere, que le malade courre risque de mourir de la fievre. On verra, je m'assure, si l'on considere mûrement la chose, que peu de personnes sont mortes purement à cause que la *petite vérole* a poussé trop tôt ou trop tard, à la réserve d'un petit nombre dont le sang, étant enflammé par la chaleur & le mouvement, circuloit avec une vitesse qui ne permettoit pas à la matiere morbifique de sortir aussi lentement qu'il eut convenu; ce qui est un argument favorable à mon opinion.

Car on doit être assuré, encore qu'on n'employe aucun remede, que la matiere vérolique ne manquera pas d'être à la fin surmontée par la nature, & de se jetter sur la peau, d'autant plus que la constipation du malade dans ce tems-là, garantit l'éruption des pustules par la suite, quoiqu'elle doive être tardive.

Entre les symptomes dangereux qui accompagnent l'éruption trop prompte de la *petite vérole*, les plus considérables sont,

1°. Le nombre excessif des pustules, & l'augmentation de la fievre qui survient dans le tems de la suppuration. 2°. Le pissement de sang & le pourpre. 3°. L'exaltation immodérée du ferment, qui augmente souvent la force de la matiere vérolique à un tel point que le malade meurt dès les premiers jours, la matiere morbifique ne pouvant se dégager & sortir, à cause du mouvement confus & irrégulier du sang.

On demandera d'où vient que la séparation de la matiere vérolique ne peut pas si bien se faire au commencement de la maladie par le moyen de la chaleur du lit, que sans elle. Je demande, moi-même par forme de réplique, si une personne modérément couverte, en hiver, dans son lit & sans aucun feu dans la chambre, n'a pas plus chaud que lorsqu'elle est levée & accablée d'une grande quantité de hardes ? Que si cette différence est remarquable, je demande, de nouveau, laquelle de ces deux méthodes est plus propre à calmer le mouvement immodéré du ferment vérolique ?

Cette objection est principalement fondée sur la remarque qu'on a faite que les malades ont une grande disposition à suer tant qu'ils restent au lit, & que ces suenrs appaisent la fievre tout autrement que dans ceux qui ne suent point. Mais d'où vient est-on si empressé à calmer la fievre, puisque la nature s'en sert pour chasser toutes les matieres nuisibles qui se trouvent mêlées avec le sang ? Il est certain qu'en provoquant la sueur à dessein d'appaiser la fievre, on pousse au-dehors une matiere indigeste & qui n'a pas encore atteint sa maturité, & l'on allume la fievre; la sérosité du sang qui sert à délayer cette liqueur, aussi-bien que les particules véroliques chaudes qui ont été engendrées de-

puis peu, s'évacue avec la sueur, au moyen de quoi les particules ainsi dépouillées de la sérosité, acquierent plus de violence & d'activité qu'elles n'en avoient auparavant.

Si j'enjoins au malade de quitter le lit, ce n'est que dans la supposition que la *petite vérole*, qui approche, est de l'espece confluante; car si l'on pouvoit prévoir qu'elle fût discrete, il seroit indifférent de rester levé ou couché, puisque les pustules sont en trop petit nombre pour mettre sa vie en danger.

Une fréquente expérience m'a appris que ceux qui restent levés pendant le jour lorsque la maladie commence, qui s'abstiennent des viandes & des liqueurs fortes, courent beaucoup moins de risque que ceux qui se mettent aussi-tôt au lit, & qui prennent des cardiaques spiritueux. L'air, qu'ils respirent toutes les fois qu'ils se levent, leur procure un soulagement considérable, comme tous ceux que j'ai traités de même l'ont avoué. D'où il suit qu'il faut avoir plus égard aux envies & aux appétits du malade, à moins qu'ils ne soient déréglés ou immédiatement destructifs, qu'à certaines regles, qui sont souvent douteuses & incertaines.

Quelque avantageux qu'il paroisse en général de défendre le lit au malade, lorsque la *petite-vérole* commence, il y a cependant des cas où il doit s'y tenir tout-à-fait avant l'éruption. Par exemple, lorsqu'un enfant à qui les dents ont poussé vient à être saisi de convulsions, c'est un signe que la nature s'efforce de pousser dehors les éruptions de la *petite-vérole*, de la rougeole, ou du pourpre, bien qu'elles ne paroissent point encore. Comme ce cas est extremement dangereux, il convient de lui appliquer aussi-tôt un vésicatoire sur le cou, de le mettre au lit, & de lui donner un cordial avec quelque peu d'opiat, pour chasser plus promptement la cause de la maladie, & appaiser les convulsions qui l'ont fait naître. Ainsi, je donne à un enfant de trois ans cinq gouttes de laudanum liquide dans une cuillerée d'eau vulnéraire ou autre semblable. Je suis persuadé qu'on a tué un millier d'enfans & autant d'adultes, faute d'avoir considéré que les convulsions dont on vient de parler, ne sont que les avant-coureurs de la *petite-vérole*; d'où il est arrivé que des Medecins prenant inconsidérément ces accès symptomatiques, pour des maladies essentielles, & tâchant de les appaiser par de fréquens lavemens & autres semblables évacuations, ont retardé l'éruption de la *petite-vérole*, & prolongé des accès qu'ils s'efforçoient d'appaiser, & qui sans cela eussent infailliblement cessé lors de la sortie des pustules. Ajoutez à cela que la *petite-vérole* qui est précédée de convulsions dans les enfans est ordinairement discrete, de maniere qu'on court moins de risque à les faire coucher dès le moment qu'ils tombent malades.

J'ai observé que la *petite-vérole* qui succede immédiatement à des affections léthargiques, est confluente au plus haut degré, & pour lors j'aime mieux prescrire le vésicatoire & l'opiat dont je viens de parler, que de faire garder le lit au malade avant l'éruption. J'ai cependant vu quelquefois, mais rarement, les accès des fievres intermittentes précédés de semblables mouvemens convulsifs, & commencer & finir par un *coma* aussi-bien dans les enfans que dans les adultes. Ces deux especes de symptomes ne demandent aucun traitement particulier, & il suffit de s'opposer à la fievre qui est la maladie essentielle & principale. Car s'il falloit avoir égard à ces affections léthargiques qui accompagnent la fievre, & les surmonter par la saignée, la purgation & des lavemens réitérés, on ne feroit qu'augmenter la fievre & par conséquent le *coma*, & le convertir en une léthargie funeste; au lieu que la fievre n'est pas plutôt emportée que les autres symptomes s'vanoüissent d'eux-mêmes.

On vient de voir que le malade peut quelquefois quitter le lit durant le jour: mais il faut en excepter les cas où la maladie est extreme, & la fievre violente, le vomissement excessif & compliqué avec des vertiges, des rhumatismes dans les membres & autres maladies semblables, ces symptomes indiquant une méthode toute contraire. En effet, leur violence, surtout lorsque le sujet est jeune & d'un tempérament sanguin, indique la génération d'une grande quantité de matiere vérolique dans le corps, & menace le malade d'une éruption tumultuaire & confluante dont il est rare qu'on échappe. Il faut dans ce cas appaiser la fermentation par tous les moyens imaginables: mais comme la chaleur continuelle du lit ne sert qu'à l'augmenter, & que cependant le malade ne peut le quiter vu la foiblesse où il se trouve, il convient de le saigner d'abord du bras, & de lui donner quelques heures après un émétique préparé avec une infusion de *crocus metallorum*, non-seulement pour chasser la matiere qui occasionne cette maladie extraordinaire, mais aussi pour le mettre en état, à l'aide du soulagement que ce remede lui procure, de quitter le lit pour quelque-tems. Il faut aussi pour affoiblir la force du ferment lui donner une forte dose d'esprit de vitriol dans chaque verre de petite biere qu'il boira, jusqu'à ce que l'éruption soit faite. Ces évacuations ni l'usage de la potion rafraîchissante dont on vient de parler n'empêchent pas que le malade ne doive se lever pendant le jour; car ces remedes généraux n'arrêtent point la trop prompte assimilation de la matiere vérolique avec autant d'efficacité, que la fraîcheur qu'on respire tout d'un coup en prenant l'air; & j'ai souvent éprouvé qu'elle suffit seule pour appaiser la violence des symptomes. Cette méthode n'a lieu qu'à l'égard de ceux qui sont dans la fleur de leur âge, qui se sont échauffés le sang par l'usage du vin & des femmes, ou (j'en excepte toujours les jeunes enfans) qui avec la *petite-vérole* ont à combattre les symptomes dont on vient de parler. Car lorsque le sang est moins enflammé & les symptomes moins violens, on n'a point à craindre que l'assimilation de la matiere vérolique se fasse trop-tôt, c'est pourquoi on peut se passer des évacuations précédentes aussi-bien que de l'esprit de vitriol.

L'éruption achevée, ce qui arrive le sixieme jour, à compter du moment que la maladie a commencé, ou le quatrieme inclusivement depuis la premiere apparition des pustules, il faut que le malade se couche, car il lui seroit impossible de rester plus long-tems levé, si la *petite-vérole* est confluante. Je ne parle maintenant que de cette espece; car le danger est beaucoup moins grand lorsque les pustules sont discretes & en petit nombre.

Les pustules commencent à grossir dès ce moment-là, & occasionnent une inflammation par tout le corps, surtout à la tête, qui est suivie d'inquiétudes & d'insomnies dans ceux qui sont hors de l'enfance. C'est à quoi l'on doit faire une attention toute particuliere dans cette maladie; car plus le mouvement du sang est calme, plus les pustules grossissent & se remplissent, comme au contraire, plus il est violent plus elles sont petites & lentes à sortir : de sorte que l'expulsion de la matiere peccante est non-seulement gênée; mais l'ordre & le progrès naturel de chaque phlegmon interrompu; au moyen de quoi les pustules ne viennent point à suppuration dans le tems convenable, ou ne se remplissent que d'une matiere ichoreuse & ne rendent à la fin qu'une humeur noire ou telle autre liqueur contre nature bien différente de la matiere jaune qui s'engendre dans la *petite-vérole* ordinaire. Ces circonstances me donnent lieu de croire que les opiats sont aussi nécessaires dans la *petite-vérole* qu'aucun remede particulier dans telle autre maladie que ce puisse être, puisqu'ils calment le mouvement tumultueux du sang & des esprits, qui est toujours inséparable de la *petite-vérole* confluante. C'est donc ignorer la nature de cette maladie, que de croire que ces symptomes ne viennent que d'insomnie; car tout ainsi qu'il peut arriver, dans les insomnies les plus opiniâtres, que les esprits soient calmes & rassis, surtout si l'on use de lau-

danum ; de même il peut fort bien se faire, malgré le repos dont le malade jouit, qu'ils soient agités au point de retarder l'éruption des pustules, ce qui mérite une attention particuliere.

Quoique j'aie employé le laudanum avec succès durant plusieurs années de suite dans le cas dont je parle, je ne laisse pas de préférer le sirop de pavot comme moins capable d'échauffer le sang ; ces deux drogues ne laissent pas cependant de produire le même effet. On proportionnera la dose de ce sirop à l'âge du malade aussi-bien qu'à la violence des symptomes ; car il peut fort bien se faire que la même dose qui seroit trop forte pour un sujet dont les esprits sont tranquiles, ne le soit pas assez pour une autre qui les a extremement agités. Six gros de ce sirop suffisent en général pour une dose ; lors cependant qu'on est obligé de l'employer dans la *petite-vérole*, on peut aller jusqu'à une once, si l'on veut qu'il produise son effet, & continuer de même durant tout le cours de la maladie. Je ne parle ici que des adultes ; car lorsqu'on a des enfans à traiter, il faut diminuer cette dose proportionnellement à leur âge. Ces derniers ont moins besoin de ce remede que les autres, à cause de la facilité qu'ils ont à dormir ; je ne laisse pas cependant de le leur prescrire lorsque j'ai lieu de craindre pour leur vie. La dose des opiats n'est pas aussi facile à fixer qu'on le pense ; car soit qu'on les prescrive pour appaiser le mouvement tumultueux des esprits, pour arrêter un vomissement ou une diarrhée excessive, ou pour calmer des douleurs violentes, trois maladies qui obligent nécessairement de recourir à ce remede, il faut les donner de façon qu'on puisse, en cas que la premiere dose ne produise aucun effet, la réitérer dans des intervalles convenables, jusqu'à ce qu'elle réponde à l'intention du Medecin ; ayant moins égard à la dose qu'à l'effet qu'elle produit. L'indication une fois remplie, on les donnera moins souvent & en moins grande quantité. Il convient même de ne réitérer la dose qu'après avoir vu l'effet que la premiere a produit, & lorsqu'on est une fois satisfait de son opération, il faut la diminuer durant tout le cours de la maladie selon l'exigence des cas.

Je vais éclaircir cette méthode par le cas suivant.

Un de mes voisins vint me prier le 13 Avril 1681. les larmes aux yeux, de vouloir bien visiter son fils qui étoit tombé malade depuis quatre jours, & qu'il croyoit être attaqué de la *petite-vérole*. La mere avoit donné à cet enfant, qui étoit âgé d'environ dix ans, la poudre de la Comtesse de Kent, avec quelques autres cardiaques semblables, & non-contente de ce premier essai, elle l'avoit enseveli sous une prodigieuse quantité de hardes, à dessein de lui causer une sueur, que les femmes regardent comme un remede infaillible dans cette maladie. Elle lui avoit aussi fait boire plusieurs grands verres de posset, dans lequel elle avoit fait bouillir des fleurs de souci & de la corne de cerf, ce qui avoit allumé la fievre à un tel point, & jetté les esprits dans une agitation si extraordinaire que le malade en étoit tombé dans le délire. Les pustules ne paroissoient point encore, du moins visiblement, mais demeuroient cachées sous la peau, l'éruption ayant été manifestement retardée par la méthode dont on s'étoit servi pour l'accélérer. Je le fis lever sur le champ, & ne permis plus qu'on le recouchât, si ce n'est le soir, qu'après que le sixieme jour fut passé. Je lui fis prendre aussi demi-once de diacod ; & voyant que la premiere dose ne produisoit aucun effet, je la réitérai une heure après, mais inutilement ; car le sang étoit si violemment agité, que je fus obligé pour le calmer, de lui en tirer six onces & demie ; je laissai ensuite un assez long intervalle entre chaque dose, pour pouvoir m'assurer de l'effet que la premiere avoit produit. Je me bornai par la suite à demi-once tous les soirs, ce qui suffit pour entretenir un calme que j'avois été auparavant obligé de procurer par des doses souvent réitérées de ce remede ; au moyen de quoi je le tirai d'affaire.

Lorsque le sang & les esprits sont extraordinairement agités & échauffés au commencement de la maladie, la plus forte dose d'opiat ne produit son effet qu'après que le malade a quitté le lit ; car la chaleur de ce dernier augmente à un tel point la violence de la maladie, qu'on est obligé d'employer l'opiat en plus forte dose que la nature ne semble le permettre.

Il convient d'employer ce remede le soir même du jour que le malade s'est tout-à-fait alité, c'est-à-dire, le sixieme, à compter de celui où la maladie a commencé ; & de le réitérer tous les soirs jusqu'au seizieme, ou du moins jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de danger. Car les parties charnues s'enflamment le sixieme jour ; & les humeurs qui participent à cette inflammation, envoyent au cerveau des vapeurs qui le dérangent.

Il faut avoir soin de donner l'opiat de meilleure heure dans cette maladie-ci que dans les autres, parce qu'il survient tous les soirs une espece d'accès de chaleur & d'inquiétude, qui, à moins qu'on ne donne ce remede de bonne heure dans le déclin de la maladie, appesantit le malade, lui cause une chaleur & des syncopes qui terminent bien-tôt ses jours, au grand étonnement de ses amis, qui, un peu auparavant, commençoient à bien espérer de sa guérison. Peut-être auroit-on prévenu ce malheur, si on lui eût donné l'opiat sur le champ; & de là vient que ces jours-là, & surtout le onzieme, je lui fais donner l'opiat de meilleure heure, comme sur les cinq ou six heures du soir, réitérer même la dose, s'il le faut, de peur que le malade ne tombe subitement en syncope.

Puis donc qu'il est également dangereux de donner l'opiat trop tard, ou de le prescrire de si bonne heure qu'il acheve son effet avant que le tems de le réitérer soit venu, il vaut mieux dans cette incertude fixer l'heure à laquelle il faut le prendre matin & soir dans le déclin de la maladie, qui est le tems où le malade court le plus de risque. On ne doit pas s'imaginer qu'une once de diacod suffise dans ce tems-là ; car cette dose ne produit pas plus d'effet lorsque le sang est excessivement enflammé, & les esprits animaux dans une agitation extraordinaire, que demi-once dans une maladie moins violente. En effet, l'expérience m'a appris qu'il n'en faut pas moins d'une once & demie, lorsque les sujets sont jeunes & d'un tempérament sanguin, pour appaiser la violence des symptomes dont ils sont attaqués : on peut même réitérer cette dose matin & soir jusqu'à la fin de la maladie, sans craindre qu'il en résulte aucun mauvais effet.

J'ai même été quelquefois obligé sur le déclin d'une *petite vérole* confluante de mauvaise espece, de donner l'opiat trois fois en vingt-quatre heures, je veux dire, toutes les huit heures, pour remédier aux accidens que l'agitation excessive des esprits occasionne. S'il arrivoit cependant que l'usage trop fréquent du diacod dégoûtât le malade, ce qui est assez ordinaire dans les jours qu'on vient de nommer, il faut lui substituer le laudanum liquide, à la dose de seize grains pour une once de diacod.

Je prevois bien que ceux qui sont d'un sentiment contraire, ne manqueront pas de m'objecter, qu'une dose aussi forte & aussi souvent répétée d'opiat, ne peut manquer de fixer la matiere peccante, & de diminuer la salivation. Il est vrai que le ptyalisme diminue quelque peu : mais il s'en faut bien qu'il cesse au point de ne plus recommencer après que l'opiat a produit son effet. D'ailleurs les forces que le malade reçoit de l'usage de ce remede, le mettent plus en état d'expectorer le phlegme ; la salive, quoique moins abondante, se cuit mieux ; & le défaut de salivation est abondamment réparé par l'enflure des mains & du visage, qui devient beaucoup plus sûre & plus considérable, au moyen de l'usage réitéré des opiats dans les jours où ces parties ont coutume de s'enfler, c'est-à-dire, de-

puis le huit jusqu'au onze pour le visage; car ce tems passé, elle commence à diminuer; & pour les mains, depuis le onze jusqu'à ce que les pustules, qui se sont élevées sur ces parties, soient tout-à-fait mûres; & le malade court beaucoup plus de risque lorsque ces parties ne s'enflent point aux jours marqués, que si la salivation venoit à cesser entierement.

On doit pourtant bien se garder de donner journellement le diacode, quoiqu'en dose convenable, aux enfans qui ont une *petite vérole* confluante, à moins qu'il n'y ait du risque pour leur vie; car les enfans sont d'un tempérament bien moins chaud que les adultes, outre que la foiblesse de leur âge les met hors d'état de résister à l'usage continué des opiats. D'ailleurs les enfans ayant plus de facilité à dormir, supportent beaucoup plus aisément l'ennui insupportable de cette maladie. Lors cependant que les éruptions sont de mauvaise espece, ou qu'ils viennent à tomber dans le délire, il faut absolument recourir aux opiats; ces symptomes ne permettant plus de douter du mouvement irrégulier du sang & des esprits animaux.

La cure de la *petite vérole* se réduit à deux points; savoir, à prévenir la trop prompte assimilation de la matiere vérolique dès le commencement de la maladie, & à calmer le mouvement tumultueux des esprits que l'inflammation des parties externes occasionne. Car tous les accidens qui proviennent du mépris de ces regles, donnent lieu aux symptomes qui terminent les jours du malade.

Supposé qu'on ait besoin d'un vésicatoire, il faut le faire large, suffisamment fort, & l'appliquer sur le cou; en observant de ne point l'employer trop-tôt, de peur qu'il n'ait achevé son effet avant le onzieme jour, qui est le plus dangereux de tous, ni de ne point le différer jusqu'à ce tems-là, parce qu'il deviendroit extrement préjudiciable en augmentant la chaleur du sang, qui a pour lors beaucoup de peine à résister à la fievre de la suppuration. Le plus sûr est de l'appliquer la veille de la grande crise, un peu après que le malade a pris son opiat; car par ce moyen la douleur qu'il cause a le tems de s'appaiser avant que la crise se fasse; & lorsqu'elle est venue, il procure une évacuation de matiere peccante, qui sert beaucoup à calmer la violence des symptomes dont elle est accompagnée. Car l'enflure du visage commence déja pour lors à diminuer, & la salivation à devenir moins copieuse qu'elle ne l'étoit auparavant; l'humeur qui la causoit étant épaisse & moins disposée à s'élever. D'ailleurs le vésicatoire répare en quelque sorte la diminution de l'enflure du visage & de la salivation, & sert en même-tems à appaiser la fievre de la suppuration, qui est alors à son plus haut période, le sang étant pour ainsi dire totalement accablé & infecté par le pus qui se rend dans la masse, de cette multitude infinie de pustules dont le malade est alors couvert; de sorte que j'ai remarqué, que le pouls des malades que j'ai traités de cette maladie, étoit presque imperceptible ce jour-là, quoiqu'il se fît extremement sentir la veille & le lendemain.

Je ne connois point de remede plus propre à occasionner une dérivation ou révulsion de la tête, que d'appliquer de l'ail sur la plante des piés. La révulsion qu'il produit paroît aux vessies qu'il fait élever, & aux douleurs insupportables qu'il excite quelquefois en attirant les humeurs sur ces parties, même sans faire élever des vessies; de maniere que j'ai souvent été obligé de les calmer avec un cataplasme de mie de pain cuite dans du lait. Lors donc que je traite des adultes affligés de la *petite vérole* confluante, je leur applique le huitieme jour sur la plante des piés des gousses d'ail coupées par tranches, & enfermées dans un linge, que je renouvelle tous les jours jusqu'à ce qu'il ne coure plus aucun risque.

Le malade doit s'abstenir de viande durant tout le cours de la maladie, & ne boire que de la petite biere. Il fera même bien de ne vivre que de gruau, de pommes cuites sur la braise, & d'autres choses semblables. Mais il convient à l'approche de la suppuration, qui est le tems où les particules purulentes rentrent dans le sang & infectent sa masse, de lui faire boire soir & matin quelques cuillerées de bon vin. Il ne doit avoir d'autres couvertures que celles dont il se servoit avant sa maladie, & il faut lui laisser la liberté de changer de place toutes les fois qu'il lui plaira pour les raisons alléguées ci-dessus. Le cas suivant servira d'éclaircissement à ce que je viens de dire.

Je fus appellé cet hiver chez un Gentilhomme d'un tempérament sanguin, qui étoit encore dans la fleur de l'âge. Il avoit été attaqué la veille de mon arrivée d'une fievre violente, accompagnée d'un vomissement debile & de douleurs violentes dans le dos. Il se mit au lit à dessein de calmer ces symptomes; il tâcha même de se faire suer en se couvrant de hardes, & en bûvant des liqueurs chaudes, mais inutilement; la disposition qu'il avoit à vomir, & la diarrhée qu'il avoit, ayant rendu les sudorifiques inutiles, & augmenté la fievre. Je ne doutai point qu'il ne fût bien-tôt attaqué d'une *petite vérole* confluante, tant à cause de sa jeunesse & de l'inflammation qu'il avoit allumée dans son sang par les moyens dont il s'étoit inutilement servi pour se faire suer, & qui, si c'eût été en Eté, eussent immanquablement occasionné un pissement de sang & une fievre pourprée, qu'à cause que j'ai toujours vu les jeunes gens qui ont eu de pareils symptomes attaqués d'une *petite vérole* extremement confluante. Ces raisons m'ayant fait juger qu'il étoit à propos de prévenir la trop prompte assimilation de la matiere vérolique, je l'empêchai de se coucher plutôt qu'il n'avoit coutume de le faire; & comme je vis le lendemain, qui étoit le troisieme jour de sa maladie, que la *petite vérole* ne paroissoit point, je lui fis tirer huit onces de sang du bras droit. Le sang étoit bon & vermeil, n'ayant point encore été infecté du virus vérolique, ni corrompu par la continuité de la maladie. Je lui donnai le jour même sur les cinq heures du soir, une once de *Crocus metallorum* qui opéra selon mes souhaits; car elle calma les douleurs, & soulagea si fort le malade, qu'il n'eut plus de peine à rester levé; ce qu'il n'avoit pu faire jusqu'alors, à cause des douleurs & des vertiges dont il étoit affligé. Le quatrieme jour au matin les pustules sortirent en si grande quantité, malgré les soins que je m'étois donnés pour qu'il arrivât le contraire, que je fus très en peine pour sa vie. Je l'obligeai donc à rester levé tout ce jour-là, & lui conseillai de boire de la petite biere, dans laquelle j'avois mis quelques gouttes d'esprit de vitriol. Il suivit mes ordres jusqu'au sixieme jour: mais malgré le soulagement que la fraîcheur de l'air lui avoit procuré, il ne laissa pas d'aller quelquefois à la selle, & de se mettre au lit sur le soir, où il resta par mes ordres jusques à la fin de la maladie, l'éruption étant pour lors achevée.

Quoique les pustules fussent en plus petit nombre, que je ne les avois jamais observées dans quelques-uns de ceux qui étoient morts de cette maladie, elles ne laissoient pas d'être plus abondantes qu'elles n'ont coutume de l'être dans ceux qui en échappent. Je commençai par lui donner ce soir-là même une once de diacode dans de l'eau de primevere, dont je réitérai la dose tous les soirs. Je lui conseillai aussi de ne pas plus se couvrir qu'il n'avoit coutume de le faire auparavant, & de ne prendre pour toute nourriture que du gruau, de l'orge mondé, des pommes cuites & de la petite biere. Je lui fis appliquer le huitieme jour sur la plante des piés, des gousses d'ail coupées par tranches & empaquetées dans un linge, avec ordre de les renouveller jusqu'à ce qu'il n'y eût plus rien à craindre pour sa vie. Les pustules mûrirent doucement jusqu'au dixieme jour; & comme je vins le visiter le matin, je le trouvai en très-bon état. Mais comme j'apperçus quelques signes de fievre avec des espe-

ces de rougeur, je jugeai à propos de prévenir le danger dont il étoit menacé, par le moyen de l'opiat dont j'ai parlé ci-dessus, lequel appaisa tous les symptomes. Je lui donnai le même soir une once & demie de diacode. Le lendemain matin, qui étoit le onzieme jour, (l'opiat qu'il avoit pris la veille ayant achevé de produire son effet,) il commença à devenir de nouveau inquiet; ce qui m'obligea à lui en donner la même quantité sur le champ & le soir d'ensuite, continuant de même jusqu'à ce qu'il fût entierement guéri. Le malade exécuta ponctuellement mes ordres, & il n'eut aucun symptome dangereux dans la suite, si l'on en excepte une suppression d'urine à laquelle les jeunes gens sont assez sujets dans cette maladie, mais qui lui permettoit cependant d'uriner agenouillé dans son lit. Un aussi fréquent usage d'opiats arrêta quelque peu la salivation : mais il ne laissa pas de rendre de tems en tems du phlegme bien digéré; son visage & ses mains s'enflerent aussi dans le tems convenable. Il quitta le lit le dixieme jour; & après avoir vécu pendant quelque tems avec du bouillon de poulet, il reprit peu-à-peu sa premiere façon de vivre. Je lui fis tirer le vingtunieme jour, huit onces de sang du bras droit qui ressembloit à celui d'un pleurétique, & qui différoit très-peu du pus. Je le purgeai aussi quatre fois en différens tems.

On observera que partout où je parle de tel ou tel jour, à compter depuis celui auquel la maladie a commencé, par exemple, le sixieme, le onzieme, &c. je ne prétens point insinuer que la *petite vérole* confluante paroisse régulierement le troisieme jour, puisqu'il y a des cas, même dans l'espece la plus mauvaise, où les pustules ne sortent qu'après le troisieme jour.

Cependant il est vrai, généralement parlant, que l'éruption se fait le troisieme jour inclusivement à compter du moment que la maladie a commencé. Par exemple, si une personne vient à être attaquée le lundi de la *petite vérole* confluante, les pustules paroissent le mercredi suivant, & le second jeudi après le premier lundi, qui est le onzieme, le malade court grand risque pour sa vie, à moins que le Medecin n'y apporte remede. J'avertis encore une fois le Lecteur que ces observations ne regardent que la *petite vérole* confluante.

L'Auteur qui m'a fourni ce qui précede, a publié une autre Dissertation dans laquelle il fait plusieurs remarques sur la fievre putride ou seconde qui survient dans la *petite vérole*.

J'ai montré ci-dessus la différence qu'il y a entre la *petite vérole* discrete & la confluante, & l'on a pu s'appercevoir que la premiere est si peu dangereuse qu'elle ne demande presque point de remede, à moins que le malade ne se fasse suer au commencement en se tenant au lit. Au contraire, la plupart des jeunes gens meurent de la *petite vérole* confluante, & il arrive souvent lorsqu'on les croit hors de danger, qu'ils sont attaqués le onzieme jour d'une fievre violente accompagnée d'inquiétudes & d'une difficulté de respirer qui les met en peu de tems au tombeau, quoiqu'on eut jusqu'à ce tems là conçu les espérances les plus flateuses de leur guérison. On observera que la fievre accidentelle qui survient dans la *petite vérole* confluante est une maladie tout-à-fait différente de la *petite vérole*, & de cette fievre qui précede l'éruption ou qui provient quelquefois au commencement de l'inflammation des pustules : car à proprement parler, elle n'est autre chose qu'une fievre putride occasionnée par le transport des particules purulentes des pustules qui suppurent pour lors, dans le sang, lesquelles étant préjudiciables à la nature, infectent le malade, & occasionnent une fievre extremement maligne.

Il faut donc dans ce cas employer des remedes capables d'appaiser cette fievre seconde ou putride, & surtout la saignée, qui, lorsqu'elle est forte, débarrasse le sang des particules morbifiques qui entretiennent la maladie. Cette méthode n'a, selon moi, rien de contraire à la maladie, vu l'état présent des éruptions, puisque quand même le malade viendroit à mourir dans cet état, les pustules n'en conserveroient pas moins leur grosseur, restant couvertes de croûtes. Et en effet, on n'a maintenant rien à faire avec la *petite vérole*, & l'on ne doit s'attacher qu'à la fievre putride, qui est une maladie tout-à-fait différente.

Lors donc que la violence extraordinaire des symptomes menace le malade d'une mort prochaine, soit que ce soit le onzieme ou le douzieme jour, je lui fais tirer dix ou douze onces de sang du bras où les éruptions sont les moins nombreuses, comme étant le plus propre pour l'opération; car quoique les opiats & le soin qu'on a de tenir le malade levé puissent suffire au commencement de la maladie sans la saignée, pour surmonter l'accès qui survient vers le soir; il n'y a cependant que la saignée sur laquelle on puisse faire fond dans ces jours de fievres, tous les autres remedes étant inutiles pour calmer l'agitation présente. Il faut après donner une forte dose d'opiat au malade sur le soir, ainsi qu'on l'a dit ci-dessus, & la réitérer matin & soir, & quelquefois même plus souvent, selon l'exigence des cas. Car il faut observer, que les symptomes en question ont quelquefois une telle violence, que la plus forte dose d'opiat ne sauroit les appaiser en moins de douze heures; ce qui oblige indispensablement de la réitérer toutes les six ou huit heures.

Comme il arrive souvent dans le déclin de la *petite vérole*, partie par la nature de la maladie, & partie par la vertu de l'opiat, que le malade est quelquefois constipé au point de courir risque d'être suffoqué, & que la fievre s'allume de façon à faire désespérer de sa vie, il faut proportionner le remede à l'exigence présente, & le purger sans délai; car le danger qui accompagne cette méthode n'est rien en comparaison de celui dont la fievre le menace. J'ai coutume pour cet effet de donner au malade une once & demie d'électuaire lénitif dans quatre onces de quelque eau distilée, par exemple, de chicorée, ou d'eau de lait alexitere; car quoique cette potion ne produise pas ses effets sur le champ à cause de la constipation inséparable de cette maladie, & du long usage des opiats, elle ne laisse pas, lorsqu'on la donne le matin, de produire une partie de ses effets avant la nuit; & supposé que cela n'arrive pas, il faut, en cas qu'on apperçoive quelque risque, réitérer l'opiat le soir, & même de très-bonne heure, nonobstant le purgatif, de peur que le malade ne meure avant que le remede ait produit son effet. Un purgatif aussi léger ne sauroit causer aucun mal, quand même il n'opéreroit point du tout; & de-là vient qu'on peut le réitérer le lendemain supposé qu'il ne produise aucun effet la premiere fois qu'on le donne. Supposé qu'il procure une évacuation suffisante, & que le malade se trouve soulagé, on pourra différer la seconde dose à un autre tems.

C'est ainsi qu'on réitérera la saignée & la purgation par intervalles, selon que la fievre & les inquiétudes l'exigeront, jusqu'à ce que le malade soit hors de danger. Mais on se souviendra que la purgation ne doit avoir lieu que dans le déclin de la maladie, je veux dire, le treize ou le quatorze, & jamais plutôt, à moins qu'on n'ait saigné le malade dès l'instant que la fievre seconde a paru.

Quoiqu'on puisse dissiper le pourpre en rafraîchissant comme il faut le sang; le pissement de sang, & les hémorrhagies violentes par la bouche ne laissent pas d'annoncer pour l'ordinaire une mort prochaine. On peut cependant surmonter ce danger & conserver le malade. Car comme ces deux symptomes proviennent de la violence de l'inflammation, aussi-bien que de la ténuité ou de la dissolution du sang, les remedes qui rafraîchissent & épaississent le sang par leurs qualités astringentes

astringentes & incraffantes arrêtent efficacement ces sortes d'hémorrhagies.

Il faudra donc après avoir faigné copieusement le malade lui donner l'opiat suivant.

Prenez *d'eau distilée de coquelicot, deux onces;*
de laudanum liquide, quatorze gouttes;
de vinaigre distilé, trois gros;
de diacode, demi-once.

Mêlez pour une potion.

On usera ensuite des remedes suivans, ou de tels autres semblables jusqu'à ce que l'hémorrhagie cesse.

Prenez *de trochisques de terre de Lemnos, & de bol d'Armenie,* } *de chaque, un gros;*
de terre sigillée,
de pierre hématite,
de sang de dragon, &
de corail rouge préparé, } *de chaque, demi-gros;*
de mastic, &
de gomme arabique, } *de chaq. un scrupule.*

Faites-en une poudre, dont vous donnerez demi-gros au malade de trois en trois heures dans une cuillerée de sirop de consoude, & par-dessus quatre ou cinq cuillerées du julep suivant.

Prenez *d'eaux distilées de plantain, & de boutons de chêne,* } *de chaque, trois gros;*
d'eau de canelle tirée sans esprit, deux onces;
de sirop de roses seches, une once;
d'esprit de vitriol, autant qu'il en faut pour procurer à la composition une acidité modérée.

Mêlez pour un julep.

Il faut en même tems donner sur le soir au malade l'opiat qu'on a prescrit ci-dessus.

Les émulsions faites avec les quatre semences froides majeures & les semences de pavot blanc sont aussi fort salutaires. Mais après que l'hémorrhagie aura cessé, on traitera la maladie de la maniere qu'on a dit ci-dessus.

Lorsque je prescris le laudanum liquide, j'entends parler du mien, que je prépare simplement de la maniere suivante.

Prenez *de vin d'Espagne, une chopine;*
d'opium, deux onces;
de safran, une once;
de canelle, &
de cloux de girofle réduits en poudre, } *de chaque, une gros.*

Faites infuser au bain de sable pendant deux ou trois jours, jusqu'à ce que la teinture ait acquis une consistance suffisante; coulez ensuite & gardez pour l'usage.

Voici comment je voudrois qu'on préparât le sirop de pavot, ou de diacode.

Prenez *des têtes de pavots blancs bien seches, quatorze onces;*

Faites-les infuser pendant vingt-quatre heures dans deux pintes d'eau de fontaine.

Faites-les ensuite bouillir, exprimez fortement le résidu, & ajontez à la colature,

vingt-quatre onces de sucre.

Après quoi faites-les cuire en consistance de sirop.

Ces deux préparations, surtout le diacode, sont les meilleures que je connoisse. Une once de celle-ci produit plus d'effet que deux de celle qui est faite avec des têtes de pavots verds, (sans exprimer la liqueur aussi fortement) & quelquefois avec une grande quantité de têtes noires de coquelicots, qui ont très-peu de vertu. Conséquemment, toutes les fois que je ne suis point satisfait de la force de ces opiats, je prescris en leur place un grain & demi ou deux de laudanum solide de Londres, dissous dans quelque eau distilée, au moyen de quoi j'évite les méprises qui pourroient devenir préjudiciables au malade.

M. Helvétius admet, comme les autres Auteurs, deux sortes de *petites véroles*, la discrete & la confluante. La premiere est, suivant lui, de deux sortes, ou simple, ou compliquée & maligne.

Il divise la *petite vérole* confluante en simple & en maligne, & celle-ci en quatre especes.

De la discrete simple.

Elle differe de l'autre, en ce que tous les accidens qui la devancent, cessent aussi-tôt après l'éruption. Ces accidens sont, pour l'ordinaire, un grand abbattement, une fievre vive, un assoupissement considérable, des rêveries, des mouvemens convulsifs, des maux de tête, des douleurs dans la région des reins, des envies de vomir & des vomissemens. Le Medecin doit d'abord faigner le malade du bras en cas qu'on l'ait mis à portée d'agir dans les premiers momens: mais si l'on a eu plus tard recours à ses conseils, il prescrira la faignée du pié sans aucun délai. Il prescrira aussi au malade une grande quantité de tisane légere faite avec la racine de scorsonnaire, le chien-dent & la réglisse, & lui fera donner des lavemens, ou d'eau simple, si la fievre est vive, ou composés d'une décoction émolliente avec le lénitif, ou la casse mondée, en cas qu'il faille les rendre purgatifs. Il le nourrira de bouillons faits avec le veau & la volaille.

Lorsque le redoublement sera sur sa fin, & que l'ardeur de la fievre sera diminuée, on profitera de ces momens pour purger le malade, & ce sera d'abord en lui faisant prendre un vomitif. Supposé que le vomitif n'ait pas causé par embas des évacuations suffisantes, on aura soin de le sontenir par quelque purgatif doux, qu'on réitérera même, s'il en est besoin. Au reste, on ne doit pas craindre de purger le premier ou le second jour de l'éruption; soit qu'on n'ait pu le faire plutôt; soit que quelque symptome pressant en indique la nécessité.

Dans cette espece de discrete simple, on doit soutenir les malades par une nourriture plus forte & plus abondante que dans les autres especes. On rendra leurs bouillons plus succulens en y ajoutant du bœuf; on y mêlera du riz passé, & on leur permettra même l'usage des potages, lorsqu'il n'y aura point de fievre. On aura soin de leur faire prendre deux ou trois fois par jour une potion absorbante composée de trois ou quatre onces de liqueurs appropriées, telles que les eaux distilées de scorsonere, de chicorée sauvage, de bourrache, de fleurs d'orange. Il faudra mêler dans chaque potion un demi-gros de poudre absorbante, à laquelle on pourra joindre des extraits, des confections ou autres remedes semblables. Les poudres absorbantes, que nous estimons devoir être employées préférablement aux autres sont le corail, les yeux d'écrevisses, les perles pulvérisées, les especes de la confection d'hya-

cinthe, celle de la Comtesse de Kent & l'antimoine diaphorétique. En traitant les enfans qui sont sujets aux vers, aux mouvemens convulsifs, ou ceux dont les évacuations du bas-ventre sont verdâtres ou glaireuses, on préférera la poudre de guttette, & les écailles d'huitres, ou les coquilles d'œuf calcinées aux autres poudres indiquées ci-dessus.

Si l'on voit que les boutons ne se remplissent pas comme ils le devroient; si le cercle de la base devient d'une couleur pâle, & le pouls petit & fréquent, il y aura lieu de croire que le sang s'est épaissi. Ce qu'on doit faire dans cette conjoncture pour augmenter l'activité des potions, est d'y ajouter par surcroît de dose, ou le diaphorétique minéral, ou la poudre de la Comtesse de Kent, ou quelques grains, soit de safran, soit de thériaque. Supposé que le ventre ne soit pas libre, on fera prendre quelques lavemens au malade, surtout s'il est d'un âge déja mûr. En cas qu'il se trouve fatigué par une insomnie, qui ne dépende que de la douleur ou de l'inquiétude causée par les boutons de la *petite vérole*, on pourra recourir sans crainte au sirop de diacode, pris en petite dose; ou à quelqu'autre narcotique doux, mêlé dans une eau distilée & propre à cet usage. Ces narcotiques perdroient beaucoup de leur vertu, s'ils venoient à s'aigrir dans l'estomac. Pour prévenir cet inconvénient, on y joindra quelques grains de poudre absorbante. Dès que la suppuration commencera, il faudra retrancher les potages au malade. Cependant s'il a besoin de nourriture solide, il usera de crême de riz dans ses bouillons. On pourra même lui permettre les potages lorsque la fievre ne sera que médiocre & exempte d'accidens. Mais quand elle sera violente, outre qu'on sera obligé de faire cesser l'usage des potions absorbantes, il faudra réduire le malade aux bouillons simples. Il boira beaucoup, & fera toute sa boisson d'une tisane fort légere. Dans les intervalles on lui ordonnera quelque aposeme convenable & fait avec une décoction de feuilles de bourrache, de buglose, &c. le sirop de capilaire, de pas-d'âne, &c. Ces remedes calment le mouvement du sang, facilitent la transpiration & font couler les urines plus abondamment, sans néantmoins resserrer le ventre. Après que la suppuration sera finie, le malade pourra passer à des nourritures plus fortes, supposé qu'il n'y ait point de fievre. Il continuera l'usage de sa tisane: il ne prendra des potions absorbantes qu'en plus petite quantité, & se fera donner tous les jours des lavemens. Quand les croûtes seront tombées, on se gardera bien de différer la purgation. Il faudra même la réitérer deux ou trois fois, sans attendre trop scrupuleusement que le vingt-unieme soit passé.

De la discrete maligne.

Dans la seconde espece, qui est celle des *petites véroles* discretes malignes, les accidens sont en très-grand nombre & très-dangereux. Le malade est agité d'une fievre ardente & continue; il tombe dans un extreme accablement, sa peau devient seche & brûlante. On lui trouve un battement considérable dans les arteres carotides, & beaucoup de roideur dans les tendons. Ses yeux sont animés, brillans, & l'on apperçoit sur la conjonctive plusieurs vaisseaux lymphatiques qui paroissent être remplis de sang. Il souffre une douleur considérable dans les reins, un mal de tête, ou violent, ou médiocre; le plus souvent sans rêverie, sans assoupissement & sans envie de dormir. Tels sont les symptomes, qui, dans cette espece de *petite vérole*, naissent ordinairement avant l'éruption. Ces symptomes cessent ordinairement après l'éruption: mais la fievre, dont l'ardeur avoit paru d'abord se modérer, se ralume bien-tôt après, & est marquée, surtout en tierce, par des redoublemens violens. Elle ne discontinue point, elle entretient les accidens les plus considérables, & en attire souvent de nouveaux. En effet, les malades éprouvent alors des insomnies cruelles, des rêveries légeres, des inquiétudes, des saignemens de nez, principalement dans les redoublemens, & souvent des sueurs très-abondantes, qui n'empêchent pas néantmoins sa peau d'être toujours brûlante & d'une chaleur âpre & seche.

On observe souvent sur la peau dans l'espace qui sépare les boutons quelques vaisseaux lymphatiques pleins de sang. Ils produisent une espece d'inflammation universelle, pareille à la rougeole, ou à un érésipele miliaire & pourpré.

La fievre & les autres accidens augmentent dans le tems de la suppuration: & pour lors les malades tombent souvent dans de grandes agitations, dans des rêveries violentes, & dans des mouvemens convulsifs. Cependant les grains ou boutons ne laissent pas de rester toujours élevés, & de conserver un bon caractere. Comme la fievre inflammatoire ou maligne qui se fait sentir pendant tout le cours de cette espece de *petite vérole*, est tout ce qui en fait le danger, l'objet principal doit être de la calmer, ou de la diminuer de maniere qu'elle ne puisse faire naître d'accidens funestes, ce quon a lieu de craindre, surtout pendant la suppuration. Le tems en est toujours très-périlleux par lui-même, puisque la fievre & les autres accidens ont coutume d'augmenter alors considérablement. Pour remplir ces vues, le Medecin commencera sa curation par la saignée du bras, s'il est appellé dans les premiers momens de l'éruption & avant l'éruption même: mais si l'on a eu plus tard recours à ses conseils, il prescrira sans délai celle du pié. Car cette derniere, outre l'avantage qui lui est commun avec celle du bras, qui est de diminuer la plénitude générale des vaisseaux, possede encore celui de pouvoir seule causer la révulsion, si nécessaire en ces conjonctures par rapport aux vaisseaux de la tête. Mais elle n'opere jamais pleinement que quand les vaisseaux sanguins de tout le corps ont été suffisamment desemplis. Il faut en même-tems avoir soin de détremper les humeurs par des boissons abondantes & convenables. On fera boire au malade d'une tisane faite avec la racine de chicorée sauvage, le chien-dent & la réglisse. On lui fera prendre, de trois en trois heures, des aposemes délayans, & l'on débarrassera les intestins par quelques lavemens convenables. La principale attention sera cependant d'observer les mouvemens de la fievre, & d'épier attentivement le tems de sa diminution & la fin du redoublement; pour saisir sans délai cette occasion propre à placer quelque purgatif. Il doit passer pour constant que dans les fievres malignes, les humeurs sont indigestes & glaireuses: que les premieres voies en sont farcies, & que les glandes sont engorgées. Ce principe, une fois reçu, fait aisément concevoir la nécessité d'avoir recours aux vomitifs, qui dégorgent les glandes & qui évacuent sans irritation. Celui que nous préférons ordinairement à tous les autres est le tartre stibié soluble, dont on fera prendre au malade une dose proportionnée à son âge, à ses forces & à sa maladie. Nous jugeons qu'on ne doit jamais l'ordonner qu'après avoir eu soin de désemplir les vaisseaux sanguins; après quoi, si l'évacuation n'est pas assez abondante, on soutiendra l'action du vomitif par le secours d'un purgatif doux, & quand l'action de ce dernier aura cessé, on fera prendre au malade, de trois en trois heures, quelque potion absorbante. Mais si l'on découvre qu'il y ait encore nécessité de provoquer le vomissement, on réitérera le vomitif, ou mêlé d'un purgatif, ou seul & fondu dans l'eau pour calmer ou diminuer les redoublemens de la fievre, & éviter des sueurs abondantes & colliquatives, des hémorrhagies, des suppressions d'urine, & d'autres accidens, qui surviennent souvent dans cette premiere espece de *petite vérole* maligne. M. Helvetius s'étant apperçu que les redoublemens de

la fievre étoient quelquefois marqués à certaines heures par des froids & des bâillemens, s'est servi avec succès d'une tisane fébrifuge faite avec le quinquina & les feuilles de bourache & de Buglose, observant cependant de ne la donner que quand la peau n'étoit point ardente ni la langue seche, & de ne la continuer que jusqu'au quatrieme jour.

On se trouve assez souvent dans l'obligation de faire saigner le malade deux ou trois fois dans un même jour, & de le purger dès le lendemain. Quelquefois même, on est contraint de lui faire prendre un purgatif ou un vomitif quelques heures après la derniere saignée. La violence des accidens, la vitesse avec laquelle on les voit augmenter, l'ardeur excessive de la fievre & la proximité des redoublemens, lorsqu'ils ne laissent entre eux que peu d'intervalle, sont les motifs qui doivent déterminer le Medecin à une manœuvre plus ou moins rapide. Ces différens secours, quelque efficaces qu'ils soient, pour prévenir l'inflammation du cerveau, n'operent jamais plus sûrement que quand ils ont été mis en œuvre avant que l'éruption se fasse. S'il arrive cependant que le malade n'ait pu dès-lors se les procurer, il ne peut se dispenser d'y recourir dans la suite; & ce doit être du moins au commencement, & pendant les trois premiers jours même de l'éruption. Il est vrai que l'effet de ces remedes devient alors beaucoup plus douteux, mais il ne nous a jamais paru qu'ils aient eu des suites désavantageuses, quoique pratiqués fort tard & dans ces dernieres circonstances. Nous avons seulement observé que quand les saignées, les purgatifs & les vomitifs étoient placés après l'éruption commencée, il arrivoit que le cercle des boutons étoit d'une couleur plus pâle pendant les premiers jours, & l'éruption plus lente. Il est heureux que l'éruption ne se fasse que lentement & par degrés. Lorsqu'elle se fait trop brusquement, & que les boutons s'élevent & grossissent tout-à-coup, le mouvement trop grand de toutes les liqueurs, & la trop grande quantité des humeurs qui se développent toutes à la fois, menacent toujours d'une inflammation dans quelque partie interne. Quand les évacuations faites par les purgatifs auront été suffisantes, & que le caractere des redoublemens ne demandera par l'usage de la tisane fébrifuge indiquée ci-dessus, il faudra tenir une autre conduite. L'objet principal sera de délayer le sang; d'entraîner par les glandes des reins une partie des sels dont il est chargé; de soutenir une transpiration douce & abondante, & d'entretenir la liberté du ventre, afin de vuider par différens couloirs la quantité d'humeurs contenues dans la lymphe. Pour y parvenir, on fera prendre au malade de quatre en quatre heures, ou de trois en trois heures, entre ses bouillons, quatre ou cinq onces d'une légere décoction de plantes délayantes, telles que la bourache, la buglose, la scolopendre & la chicorée sauvage. On mêlera dans chaque aposeme douze ou quinze grains de diaphorétique minéral; & pour en rendre le gout moins désagréable, on y ajoutera un peu de sirop de capilaire, d'œillet ou autre semblable. Ce diaphorétique est un excellent remede. Il brise & divise la partie lymphatique trop crue & trop grossiere, sans causer d'ardeur ni d'agitation. Il rend la transpiration plus abondante, sans diminuer le cours des urines. Il entretient le ventre libre, & ne produit point d'évacuations crues ni séreuses. Les expériences que nous avons faites de ce remede, nous ont souvent engagés à nous en servir dans les *petites véroles* discretes simples, lorsqu'étant appellés trop tard pour pouvoir purger avant l'éruption, nous n'avons découvert aucun accident qui dût nous déterminer à la purgation. Si ces aposemes ne lâchent pas assez le ventre, on y pourra joindre l'usage des lavemens purgatifs. Nous avons néanmoins observé que la méthode la plus efficace, étoit de faire fondre dans quatre prises des aposemes de trois ou quatre onces chacune, deux ou trois grains de tartre stibié soluble, selon les forces du malade, & selon le besoin de purger plus ou moins abondamment. On peut en user dès les premiers jours de l'éruption, & le continuer jusqu'à ce que la suppuration commence. Nul sujet de craindre alors qu'il arrête ou suspende la sortie des boutons, & le progrès qu'ils doivent faire. Nous avons même remarqué qu'il diminuoit la fievre de la suppuration.

Si le dévoiement commence après l'éruption, ou immédiatement avant la suppuration, ou dans tout le tems qu'elle durera; s'il fait rendre des matieres crues, séreuses & verdâtres, il faudra l'arrêter doucement en corrigeant le caractere des humeurs qui le causent. Rien ne conviendra mieux alors que les absorbans proposés ci-dessus, auxquels on pourra joindre le cachou, ou un peu de thériaque, pourvu que la tête ne soit nullement frappée. La poudre de la Comtesse de Kent, le besoard oriental & la tisane faite avec les lentilles sont également utiles. Le dévoiement paroît quelquefois avant l'éruption, ou dans les premiers jours qu'elle se fait. Si les matieres sont alors crues ou séreuses, on s'abstiendra de mettre d'abord les absorbans en usage. Ce ne sera qu'après avoir fait prendre au malade un purgatif propre à vuider les levains qui seroient dans les premieres voies, & qui entretiendroient opiniâtrément le flux de ventre. Au contraire, si les matieres ou évacuations sont bilieuses ou de bon caractere, si elles n'empêchent pas l'éruption de se faire & les boutons de grossir; enfin si la fievre ne devient pas plus vive, on ne doit rien appréhender du dévoiement. Loin d'être dangereux, il ne sera que salutaire, quand même il surviendroit dans le tems de la suppuration. On pourra néanmoins modérer les évacuations, en cas qu'elles soient trop abondantes. Mais si elles viennent dans la suite à être supprimées trop brusquement, on sera obligé de les rappeller par le secours des aposemes & des autres remedes convenables. Nous estimons au reste, que dans tous les tems de la *petite vérole* discrete maligne, & pendant la suppuration même, lorsque le malade a le ventre bouffi, qu'il sent des grouillemens & qu'il est ou inquiet ou agité, on doit lui ordonner des lavemens, ou d'eau simple, ou faits avec des décoctions convenables. On pourra, s'il est nécessaire, les rendre purgatifs, avec la casse, ou le lénitif fin, ou le catholicon double. Dans cette espece de *petite vérole*, la boisson doit être très-abondante. La trop grande agitation du sang, l'éruption des boutons, la douleur qu'on ressent étant couché dessus, enfin la suppuration, causent souvent des insomnies, des inquiétudes, &c. Pour calmer ces accidens, on peut ordonner quelque petite dose de sirop de diacode. Ce ne sera néanmoins que quand le malade n'aura pas la tête embarrassée, quand il n'éprouvera ni délire, ni mouvemens convulsifs, qu'il ne tombera point dans une espece d'ivresse ou d'assoupissement, & quand l'insomnie ou l'agitation ne seront point causées par la violence de la fievre. Dans ces dernieres circonstances, on s'abstiendra des narcotiques, & l'on tentera seulement l'effet du sirop de nénuphar. Enfin si l'insomnie outrée oblige d'avoir recours à quelque narcotique plus fort, nous croyons qu'on doit employer par préférence la thériaque ou le laudanum de Sydenham, ou quelqu'autre composition chargée d'aromates, qui corrige l'action de l'opium. Car nous avons souvent remarqué que l'opium ou le sirop de diacode, étant pris seuls & sans mélange, jettent dans des assoupissemens très-fâcheux & ne font qu'augmenter le délire.

Lorsque la suppuration commencera, il faudra retrancher le diaphorétique minéral, ou en diminuer beaucoup la quantité. On continuera les aposemes pris simplement & sans y rien ajouter. Si l'on craint qu'ils ne s'aigtissent dans l'estomac, on y ajoutera quelques absorbans terreux, tel que le corail, &c. C'est principalement dans le tems de la suppuration que la boisson doit être très-abondante. Quant aux bouillons, ils seront toujours les mêmes que ceux qui ont été prescrits.

Il est à remarquer que le délire, les mouvemens convulsifs & les autres accidens qui surviennent dans le tems de la suppuration, sont ordinairement mortels quand ils sont poussés à un certain degré. On aura pour lors sujet de craindre que dès le commencement de la maladie il ne se soit formé quelque embarras dans les glandes, ou dans les vaisseaux lymphatiques du cerveau. Quand on est assez heureux pour prévoir ces accidens, il n'y a point de remede plus efficace pour les prévenir ou en arrêter les suites funestes, que les emplâtres vésicatoires. Il faudra les appliquer douze ou quinze heures au moins avant que ces symptomes soient devenus considérables. Dans ces occasions nous avons tenté plusieurs fois les saignées & les vomitifs: mais nous avons éprouvé que le succès en étoit très-rare. Si les redoublemens de la fievre, ou les autres accidens continuent après que la suppuration sera finie, ou dans le tems que les boutons commenceront à se sécher, on pourra mettre en usage les remedes indiqués. Les vomitifs ou les purgatifs nous ont toujours très-bien réussi contre ces différens accidens, qu'on doit s'attacher à combattre uniquement & sans avoir égard à la *petite vérole*. On n'a plus lieu de la craindre dès que la suppuration est finie; car l'humeur qui est renfermée dans les boutons est alors ou desséchée, ou tellement épaissie, qu'elle ne peut plus rien fournir dans la masse du sang. Lorsque la matiere purulente des boutons est trop claire & trop fondue, ils ne se sechent que très-lentement; ce qui prolonge la fievre de la suppuration. Cette fievre, qui n'a point de redoublement marqué, dépend du caractere trop liquide & trop salé de cette matiere, dont quelques parties se mêlent avec le sang. Pour lors il faut faire couper les boutons partout le corps, afin d'en faire sortir l'humeur purulente, ce qui suffit ordinairement pour faire cesser la fievre. On doit cependant mettre en usage les purgatifs & les adoucissans pour calmer le sang & évacuer les sels grossiers dont il est encore chargé.

La deuxieme espece de *petite vérole* discrete maligne est celle dans laquelle la fievre, qui est très-forte, se joint à une espece de rougeole pourprée. On apperçoit sur différentes parties du corps, principalement sur la poitrine, une multitude innombrable de petites vésicules remplies d'une sérosité très-claire, & qui rendent la peau rude & raboteuse. On doit la traiter de même que les fievres malignes.

De la petite vérole confluante simple.

La *petite vérole* confluante simple est celle dans laquelle la fievre & les autres symptomes cessent tout-à-fait, ou diminuent considérablement après l'éruption, mais reviennent avec violence dans le tems de la suppuration & quelquefois avec inflammation. Quelque difficile qu'il soit de connoître dès le commencement de la maladie s'il se fait quelque engorgement dans les vaisseaux lymphatiques, voici cependant quelques signes qui peuvent le faire conjecturer.

Si le malade n'a pas d'abord été saigné suffisamment, & s'il a pris des cordiaux vifs & brûlans.

Si après l'éruption il est plus assoupi qu'il ne devroit l'être.

S'il sent un bourdonnement & un bruit continuel dans les oreilles.

Si pendant ses assoupissemens il lui survient des rêveries légeres & fréquentes.

S'il est fort inquiet & fort agité.

Si le ventre est bouffi & gonflé, quoiqu'on l'ait débarrassé par des lavemens.

Si la langue est fort seche.

Si les urines coulent en très-petite quantité & si elles sont fort colorées.

Si les boutons ne s'élevent point assez, c'est-à-dire, s'ils sont plats ou enfoncés dans leur centre.

Quand même il y auroit lieu de juger qu'il ne se seroit point formé d'engorgement dès la naissance de la maladie, on ne laisseroit pas d'avoir tout à craindre dans le tems de la suppuration, où la raréfaction des liqueurs devient très-vive. S'il est permis de se rassurer contre les tristes événemens qui leur succedent presque toujours, ce ne peut être que par rapport à la conduite qu'on aura tenue dans la cure dès le commencement & pendant le cours de la maladie. Les mouvemens convulsifs, le transport, &c. sont des accidens funestes, & lorsqu'ils surviennent tout-à-coup dans les derniers jours de la suppuration, & après même que le malade a été d'abord évacué, tant par la saignée que par les purgatifs, ils annoncent presque toujours une mort prochaine & inévitable. Au contraire, si le malade n'a été ni saigné ni purgé les premiers jours de sa maladie, ces accidens deviendront moins terribles, & il ne sera pas impossible d'en prévenir les suites par les saignées, les purgatifs, &c.

Cette espece de *petite-vérole* est beaucoup moins à craindre que la discrete maligne. Elle ne laisse pas néanmoins de mettre souvent le malade en grand danger, surtout dans le tems de la suppuration. En effet, lorsque l'humeur contenue dans une multitude infinie de boutons, vient à se tourner en pus, le sang se gonfle & se raréfie prodigieusement. Il s'engorge assez souvent dans les vaisseaux lymphatiques de la tête, & y forme une inflammation violente. Quelquefois même il les dilate si violemment, qu'il les force de se rompre & de s'ouvrir. Et pour lors le sang s'épanchant tout-à-coup, cause une apoplexie qui tue le malade en un instant. La premiere précaution dont on doit s'armer contre ces accidens terribles, est de faire saigner plusieurs fois le malade dès le commencement. S'il est d'un tempérament fort sanguin, & qu'il ait passé vingt ou vingt cinq ans, on lui ordonnera d'abord une ou deux saignées du bras pour en venir ensuite à celle du pié. Il ne faudra pas même hésiter à la réitérer, par rapport à l'excessive dilatation que doivent souffrir les vaisseaux de l'intérieur de la tête.

Les purgatifs & les vomitifs doivent ensuite trouver leur place, car ils ne sont pas moins néceSsaires que la saignée dans cette espece de *petite-vérole*, où il est important d'évacuer une partie de cette quantité d'humeurs qui abondent dans les vaisseaux & dans les glandes. Il sera très-utile de purger une seconde fois, si les circonstances de la maladie l'exigent & le permettent. On doit néanmoins observer qu'on n'a point alors à combattre une fievre distincte & indépendante, ainsi que dans les *petites-véroles* qui ont un caractere de malignité. Par conséquent les évacuations doivent être moins abondantes. Après avoir suffisamment désempli les vaisseaux sanguins par le secours des saignées, & enlevé par celui des purgatifs & des vomitifs les crudités glaireuses du sang & des premieres voies, on se proposera trois vues principales. La premiere sera de détremper le sang & de le rendre très-fluide, pour empêcher qu'il ne se gonfle extremement dans le tems de la suppuration. La seconde, de faire couler abondamment les urines; afin de suppléer par cette évacuation au défaut de la transpiration, qui pour lors est toujours fort imparfaite. La troisieme de diviser, d'atténuer la bile, & de lui donner la fluidité qui lui est nécessaire, pour se séparer aisément par les glandes du foie. Car il n'y a point de parties aussi sujettes à s'embarrasser que ces glandes, ce qui cause souvent dans le tems de la suppuration des mouvemens irréguliers de fievre, des hémorrhagies, des vomissemens, des foiblesses, &c. Pour satisfaire à ces différentes indications, dès que le malade aura été purgé, on lui fera prendre entre chaque bouillon des apozemes délayans faits avec la décoction de feuilles de bourache, de buglose, de scolopendre & de chicorée sauvage. On mêlera dans quatre onces de cette décoction quinze ou vingt grains de diaphorétique minéral, & un demi-grain ou un grain de sel stibié soluble. Lorsque la suppuration commen-

cera, on retranchera le sel stibié & le diaphorétique minéral, & l'on n'usera plus que de la seule décoction des plantes marquées. Si l'on craint néanmoins qu'elle ne s'aigrisse dans l'estomac, on y ajoutera le corail, les perles, &c. & l'on observera cette conduite jusqu'à ce que la suppuration soit finie.

Il arrive quelquefois dans les premiers jours de l'éruption, c'est-à-dire, avant la suppuration, que les boutons sont moins élevés qu'ils ne devroient l'être, ou qu'ils sont enfoncés dans le centre. Pour lors, au lieu de sel stibié soluble, on n'employera que le seul diaphorétique minéral. S'il ne suffit pas pour faire acquérir aux boutons assez d'élévation, on y joindra le kermès minéral en très-petite dose, ou la poudre de la Comtesse de Kent, ou les especes de la confection d'hyacinthe. Lorsque les urines seront épaisses, d'un jaune ardent ou foncé, & ne couleront qu'en petite quantité, on aura recours au sel admirable de Glauber. La maniere de s'en servir doit néanmoins être distinguée. Si dans le tems qu'on veut mettre ce sel en usage, l'état de la maladie permet de supprimer les cordiaux absorbans, on le mêlera dans les aposemes. Mais si pour lors ces absorbans sont nécessairement indiqués, il vaudra mieux le faire fondre à part dans quelqu'autre liqueur, telle que le bouillon ou la tisane. Les lavemens sont très-utiles dans la *petite-vérole* confluante simple. Bien loin de suspendre la transpiration, ou d'exciter des dévoiemens, nous avons observé qu'ils étoient très-propres à les prévenir. D'ailleurs, c'est une nécessité d'évacuer alors les matieres : car quand elles séjournent dans le canal intestinal, elles s'y échauffent, elles y bouillonnent & causent des coliques, des flux de ventre & d'autres symptomes dangereux. A l'égard du régime, il doit tendre, ainsi que les remedes à détremper & adoucir le sang. C'est pourquoi pendant tout le cours de la maladie, on ne nourrira le malade que de bouillons faits avec le veau & la volaille ou le poulet. On y pourra mêler quelques cuillerées de crême de riz. La boisson ordinaire sera d'une tisane faite avec les racines de chicorée sauvage ou de scorsonere. Telle est la méthode qu'on doit suivre dans le cours ordinaire des *petites-véroles* confluantes simples ; & lorsqu'il n'est point interrompu par des accidens étrangers. Mais on voit souvent survenir sur la fin de la suppuration une fievre vive, des hémorrhagies, des mouvemens convulsifs, un profond assoupissement, des foiblesses ou syncopes, des envies de vomir, &c. Pour lors on ne peut se dispenser de tenir une conduite différente. Si les malades n'ont pas été suffisamment purgés & saignés dès les premiers jours ; si ces symptomes n'ont point encore paru, ni au commencement ni dans la suite de la maladie, on ne pourra les attribuer qu'à la raréfaction du sang, causée par la violence de la fievre, ou par la suppuration. Il sera donc absolument nécessaire de faire saigner du pié & sans aucun délai ; quand même les boutons suppureroient encore. Ce sera l'unique moyen d'empêcher que le sang qui se gonfle, ne s'engorge dans les vaisseaux lymphatiques du cerveau, & ne vienne à les distendre & à les rompre, ce qui rendroit le secours de la saignée très-inutile. Sur ce fondement, on doit la réitérer sans difficulté si les accidens le demandent. On ordonnera en même-tems des aposemes délayans ; qu'on pourra rendre, s'il en est besoin, légerement purgatifs.

Lorsque ces symptomes ont été précédés d'un frisson bien marqué, il faudra mettre en usage une tisane fébrifuge faite avec le quinquina & les feuilles de bourache ; mais ce ne sera qu'après la saignée, & lorsque l'accès sera fort diminué, de peur que le quinquina ne donne trop de mouvement au sang. En cas que le malade ait des envies de vomir ou des foiblesses, qu'il rende des vents par la bouche, ou qu'il ait l'estomac gonflé, on lui fera prendre un vomitif après la saignée ; observant de ne lui donner ce remede que quand la diminution de la fievre & la fin du redoublement le permettront.

Au contraire, si les symptomes ont été calmés par la saignée & les délayans ; on attendra pour placer les purgatifs ou les vomitifs, que la suppuration soit entierement finie.

Les mêmes accidens ne paroissent quelquefois que lorsque les boutons sont desséchés & ne suppurent plus. Pour éviter alors le redoublement de la fievre, & la faire même cesser absolument ainsi que les autres symptomes qui s'y joignent, il faudra purger ou faire vomir le malade immédiatement après la saignée. Cette pratique nous a toujours parfaitement réussi. Nous remarquerons néanmoins qu'elle deviendroit très-inutile, si les symptomes s'étoient manifestés dans les premiers jours ou dans le cours même de la maladie. On n'en doit pas attendre plus de succès, si l'on a lieu de craindre que les glandes ou les vaisseaux du cerveau n'aient été sourdement engorgés dès les premiers momens, malgré le secours même des saignées & des purgatifs. Dans de pareilles circonstances on tenteroit en vain de faire baigner le malade, il n'en recevroit aucun soulagement. Les emplâtres vésicatoires seroient alors les seuls remedes dont on pourroit se servir avec quelque espérance, cependant ils n'agissent efficacement que quand on les applique douze ou quinze heures au moins avant que les accidens soient dans leur force. Les saignées qu'on est quelquefois obligé d'ordonner après la suppuration réussissent plus souvent que dans les *petites-véroles* malignes.

De la petite-vérole confluante maligne appellée crystalline.

Toutes les quatre especes de *petite-vérole* confluante maligne ont ce symptome commun que la fievre ne cesse ni dans les unes ni dans les autres pendant tout le cours de la maladie. La premiere espece se connoît par le caractere des grains qui sont clairs, transparens, & pleins d'une sérosité très-limpide, ce qui l'a fait nommer *petite-vérole crystalline*.

Elle est assez difficile à distinguer dans les premiers jours, parce que les grains ne sont pas encore assez élevés.

Voici cependant les symptomes qui l'ont devancée dans les malades que nous avons traités.

Une fievre assez vive, un dévoiement séreux très-considérable, des maux de tête, une très grande altération, la peau d'un blanc pâle, & toutes les parties légerement bouffies. Quand l'éruption commence, les boutons paroissent d'un rouge plus pâle ; ils s'élevent plus vîte & plus haut, ils deviennent plus gros que dans les autres especes. Le cercle qui est à la base de chaque bouton conserve toujours une couleur plus pâle. La pellicule qui renferme l'humeur est très-mince. Plusieurs grains se joignent souvent ensemble, & forment une grande vessie remplie de sérosités. Lorsqu'on la perce & qu'on en fait sortir l'humeur séreuse, la peau qui est dessous paroît pâle, ainsi que le cercle des boutons. Toutes les parties en général se gonflent extraordinairement, & leur enflure participe de l'oedeme. Enfin la fievre maligne qui survient quelquefois se manifeste, ou par les accidens qui lui sont propres, ou par un érésipele miliaire pareil à celui que nous avons remarqué dans la *petite-vérole* discrete maligne. Comme le sang dans cette espece est trop fluide & trop fondu, il n'est pas besoin de saigner aussi abondamment que dans les autres, attendu que l'engorgement des vaisseaux & l'inflammation sont beaucoup moins à craindre. Mais comme la tête du malade est toujours frappée, notre usage est, dans la vue de la dégager, d'ordonner d'abord la saignée du pié, que nous ne réitérons point pour l'ordinaire.

Un des principaux accidens qui paroissent dès le commencement des *petites véroles* crystallines, est un dévoiement où les matieres sont crues, séreuses, & d'une couleur ou verdâtre ou blanchâtre ; c'est pourquoi

on doit commencer par faire vomir le malade.

M. Helvetius recommande une potion faite avec une once de sirop Magistral, & dix ou douze grains d'ipecacuanha, le tout mêlé dans quelques onces d'eaux spiritueuses & cordiales. Lorsque le malade aura été suffisamment évacué par ce vomitif, on lui fera prendre entre ses boüillons des bols faits avec le corail, les perles, les yeux d'écrevisses, les especes de la confection d'hyacinthe, la corne de cerf philosophiquement préparée, la craie de Briançon, &c. ils absorberont les aigres qui pourroient être restés dans les premieres voies, & diminueront l'abondance des déjections. Le lendemain, ou le jour suivant, on ordonnera s'il est nécessaire, quelque purgatif doux & astringent, tel que le sirop de chicorée composé de rhubarbe, ou le sirop Magistral, ou le catholicon double, ou autre, avec quelques grains d'ipecacuanha, pour corriger l'aigreur & la crudité des humeurs, & rétablir le ressort des glandes. Quelques heures après que le malade aura pris ce purgatif fortifiant, on lui fera commencer l'usage des potions faites avec les eaux de planain, de centinode, de canelle orgée, & les absorbans indiqués ci-dessus. Si ces potions ne suffisent pas pour modérer les évacuations, on y pourra mêler l'écorce de grenade, le cachou ou autres astringens, mais en petite dose; car il faut se garder d'arrêter absolument le dévoyement, qu'il suffira de calmer. On ne doit point le regarder comme un mal, pourvu néantmoins qu'il ne soit pas trop violent, qu'il n'empêche point les boutons de s'élever & de grossir, les parties de se gonfler, & qu'il ne fasse point naître d'autres accidens. S'il venoit à cesser tout-à-fait, ou à diminuer même considérablement, ensorte que le ventre devînt bouffi, il faudroit le rappeller par des lavemens doux, & retrancher tous les remedes qui pourroient lui faire obstacle. Supposé que la violence des symptomes obligeât de procurer au malade des intervalles plus paisibles par l'usage de quelque narcotique, on s'abstiendra d'en employer aucun autre que le sirop *de Nymphæa*.

C'est ainsi qu'on se conduira dans les *petites véroles* crystallines jusqu'au tems de la suppuration, & pendant même qu'elle durera. Mais lorsqu'elle sera sur sa fin, si la fievre paroît, ou si le dévoyement continue, on aura recours aux purgatifs convenables. Il faudra cependant les différer plus long-tems que dans les autres especes de *petites véroles*, parce que dans celle-ci l'humeur renfermée dans les boutons s'épaissit toujours plus lentement. Enfin, pour empêcher qu'elle n'entretienne la fievre en se mêlant avec la masse du sang, on aura soin, dès que la suppuration sera tout-à-fait achevée, de couper les boutons des bras, des mains & de tout le corps, hors du visage. En observant cette méthode, on ne perdra pas un moment de vue, depuis le commencement jusqu'à la fin de cette maladie, la fonte ou la dissolution où les liqueurs sont menacées de tomber. Pour la prévenir, il faut s'appliquer à empâter les liqueurs, à leur donner plus de consistance, & à brider leurs parties salines, sans néantmoins risquer ou de supprimer, ou de diminuer les urines & la transpiration. On ne doit jamais permettre aux malades des boissons laiteuses ou émulsionnées en même-tems qu'on leur fait prendre des acides ou aigres, soit en potion ou autrement.

Seconde espece de petite vérole confluante maligne.

Cette seconde espece de *petite vérole* confluante maligne est devancée par les mêmes accidens que ceux de la premiere espece de discrete maligne, & se déclare par des symptomes presque semblables: mais la fievre y est ordinairement plus vive, & ses redoublemens sont plus longs & plus violens. Elle n'est pas néantmoins toujours accompagnée de vomissemens, d'envies de vomir, d'assoupissemens, de rêveries & d'autres symptomes effrayans. Les premiers qui s'y joignent, & qui ne peuvent être découverts que par un Medecin attentif, sont le battement des arteres carotides, la rougeur des yeux & la roideur des tendons.

L'éruption totale s'y fait souvent en fort peu de tems. La figure des boutons y est plus irréguliere que dans toutes les autres especes. D'ailleurs ils sont souvent applatis dans le milieu, ont leur cercle d'un rouge foncé: ils ne grossissent que médiocrement, surtout au visage, qui se gonfle & se bouffit dès le premier jour de l'éruption. Tout l'épiderme de cette derniere partie s'éleve, & paroît ne former qu'un seul grain plat & d'une surface très-unie. Les intervalles que les boutons laissent entre eux, sont marqués de taches érésipélateuses, & souvent pourpreuses. Tantôt il ne se fait aucune transpiration sensible, & la peau paroît très-aride & très-ardente. Tantôt les sueurs sont abondantes, quoique la peau reste toujours brûlante & d'une chaleur âpre & seche. Les urines ne sortent ordinairement qu'en petite quantité, & sont d'un jaune foncé. Le pouls est ou dur & petit, ou fort gros & fort élevé; les yeux sont quelquefois rouges, étincelans & incapables de souffrir la lumiere; quelquefois ils sont mornes & sans vivacité, & pour lors la prunelle est plus dilatée qu'elle ne le paroît ordinairement. Les malades souffrent des maux de tête violens, surtout lorsqu'il n'y a ni assoupissement, ni rêverie. L'inflexibilité des tendons, les mouvemens convulsifs & le délire, sont plus fréquens & plus considérables que dans les autres *petites véroles* Ces symptomes doivent déterminer à saigner & à purger les malades le plus promptement qu'il sera possible. Ce ne sera néantmoins qu'en observant les mêmes précautions que nous avons marquées, lorsque nous avons traité de la *petite vérole* discrete maligne. On sera également attentif à proportionner les évacuations aux forces du malade & à la violence de sa maladie, ayant toujours en vue l'état où il peut tomber dans le tems de la suppuration.

Après l'avoir suffisamment évacué, si la fievre qui l'agite est très-forte & très-ardente, on se contentera de lui faire prendre des aposêmes délayans, seuls & sans mélange d'absorbans ou d'autres remedes. Si elle est vive, mais moins violente, on y ajoutera le diaphorétique minéral, & le sel stibié soluble. Mais si elle n'est que médiocre, si les boutons ne s'élevent pas suffisamment & demeurent enfoncés dans leur centre; enfin, s'il est nécessaire de rendre la transpiration plus abondante, on retranchera le sel stibié, pour y substituer un demi-grain ou un grain de kermès minéral. Supposé que le ventre soit trop ouvert, il faudra supprimer le diaphorétique minéral, & lui substituer les poudres de la confection d'hyacinthe & de kermès, pour les substituer aux aposêmes. S'il y a lieu de craindre qu'elles lâchent trop le ventre, on fera boire au malade un verre de tisane immédiatement par-dessus les poudres, qu'on fera prendre séparément de ces aposêmes. Si malgré ces soins & ces remedes, ces accidens renaissent pendant que les boutons suppurent, les saignées & les purgatifs deviendroient absolument inutiles, & même funestes. Il ne reste donc d'autre ressource que les vésicatoires.

Ce fut sur la fin de l'Automne de l'année 1719. qu'une pareille espece de *petite vérole* se répandit abondamment à Paris, où elle fit des ravages inconcevables. Quelques remedes qu'on pût mettre en usage pour secourir les malades qui en étoient attaqués, il étoit impossible d'empêcher que ces symptomes ne parussent, ou ne se renouvellassent brusquement dès les premiers instans de la suppuration. Au lieu qu'elle n'arrive ordinairement que le cinquieme jour de la maladie, ou à la fin du quatrieme, elle commençoit souvent dès la fin du troisieme. Rien n'étoit capable d'arrêter le cours rapide des ces accidens, & très-peu de malades étoient assez heureux pour échapper à leur violence; soit qu'on les conduisît selon la méthode que nous avons proposée, soit qu'on les traitât d'une maniere différente. On étoit frappé d'étonnement & de douleur en les

voyant périr tous également le cinquieme ou le septieme jour de l'éruption, ou quelquefois même dès le commencement de la suppuration. La seule différence que nous remarquâmes alors, est que les malades qui avoient été saignés & purgés d'abord, sembloient être plus tranquiles ou moins agités pendant les premiers jours; calme trompeur, dont les suites étoient toujours terribles, & dont l'apparence n'imposoit qu'à ceux qui n'avoient point eu lieu de voir & d'observer nombre de ces maladies! Le transport & les autres symptomes étoient moins violens : mais la mort n'étoit pas moins certaine.

En méditant sur ces évenemens funestes qui ne peuvent manquer de toucher un Medecin sensible à l'honneur, & surtout à l'humanité, voici ce qui nous parut les avoir causés.

Nous comprîmes que l'ardente chaleur & l'extreme secheresse qui s'étoient fait sentir continuellement depuis le milieu du Printems, avoient altéré le sang, & l'avoient dépouillé de sa sérosité : & c'est ce qui peut fort aisément arriver dans un pays tel que le nôtre, où l'on néglige assez ordinairement de se précautionner contre l'ardeur du soleil, & de tempérer le sang par des alimens convenables.

Le caractere & l'opiniâtreté des autres maladies qui couroient alors, nous firent encore concevoir, que toutes les liqueurs, & surtout la lymphe, étoient devenues fort grossieres, & manquoient de ce véhicule aqueux, si nécessaire pour faciliter la circulation. Nous observions dans ces *petites véroles* confluantes malignes, que l'humeur qui sortoit par les crachats au tems du ptyalisme, étoit beaucoup plus épaisse & plus glaireuse qu'elle n'a coutume de l'être. Le cou, le visage, les bras & les mains de ces malades se gonfloient prodigieusement, & ces parties étoient alors beaucoup plus fermes & plus dures qu'elles ne le sont dans les enflures ordinaires. Lorsque le gonflement étoit poussé jusqu'au dernier point, & que la fievre de la suppuration s'allumoit, les crachats s'épaississoient de plus en plus : ils ne sortoient plus en même quantité, & venoient enfin à cesser entierement : symptome qui menace toujours d'une mort prochaine.

Toutes ces observations nous firent juger,

1. Que les accidens si terribles & si fréquens dans les *petites véroles* confluantes malignes de cette année, dépendoient de l'épaississement de la lymphe, laquelle étant dépouillée de sa sérosité ne couloit plus que lentement & difficilement dans les vaisseaux, surtout dans ceux de la tête.

2. Que cette lymphe étoit d'un caractere à devoir se raréfier considérablement, & fort disposée à s'engorger, ce qui interrompoit la circulation des liqueurs, & mettoit en peu de jours le malade à l'extrémité.

Quant aux remedes dont ont peut se servir en pareille situation, nous reconnûmes que les cordiaux spiritueux, & les autres remedes qui paroissent propres à diviser une lymphe trop épaisse, y excitoient une trop grande raréfaction, & donnoient à toutes les liqueurs un mouvement trop violent. Ils augmentoient la fievre, ils jettoient toutes les parties solides dans une roideur funeste, & loin de donner plus de fluidité à la lymphe, ils la desséchoient davantage, & avançoient souvent la mort.

Les remedes aqueux & délayans ne faisant que glisser sur cette lymphe, étoient incapables de la pénétrer & de la rendre plus fluide : ils ne pouvoient par conséquent dompter les accidens; ce qu'on ne devoit pas non plus attendre des autres remedes tempérés, qui étoient trop foibles pour atténuer & pour fondre cette lymphe grossiere. Ce fut donc aux emplâtres vésicatoires que nous crûmes devoir recourir pour remplir les indications qui se présentoient. Le peu de succès que ces emplâtres avoient eu lorsque nous les avions employées, ne nous rebuta point. Nous jugeâmes qu'il ne pouvoit être imputé qu'à ce que nous les avions fait appliquer trop tard. En effet, la raison nous persuade & l'expérience nous confirme, que les vésicatoires ne peuvent, pour l'ordinaire, évacuer qu'une quantité médiocre de sérosité : qu'ils agissent bien moins en l'attirant, que par leurs sels âcres, qui se mêlent avec le sang & divisent puissamment la lymphe sans y exciter des mouvemens violens. Il faut donc les appliquer dès les premiers jours, pour prévenir, s'il est possible, l'engorgement des glandes & des vaisseaux. Car s'il est une fois formé & poussé jusqu'à certain degré, les vésicatoires n'operent point efficacement, quand même ils feroient sortir une assez grande abondance de sérosités.

Ces raisons nous déterminerent à les mettre en usage dès le premier, le deuxieme, ou le troisieme jour de l'éruption, & nous n'avons point reconnu qu'il soit alors survenu de nouveaux accidens. Mais de peur de causer trop d'irritation, nous avons toujours différé l'application des vésicatoires jusqu'à ce que l'effet du purgatif fût entierement fini; précaution d'autant plus nécessaire qu'ils seroient en danger d'être déplacés par les mouvemens que le malade ne peut éviter de se donner pendant l'opération de la medecine. Pour empêcher que ces emplâtres ne communiquent quelque ardeur aux urines, il faut en même-tems ordonner au malade, pour toute boisson, une tisane faite avec la guimauve ou l'orge.

L'usage des vésicatoires ne doit point faire supprimer celui des aposemes simples; on peut même y mêler le diaphorétique minéral, ou les absorbans, ou le tartre stibié selon le besoin.

Mais il est nécessaire de tenir le ventre libre, sans quoi l'on auroit à craindre des irritations sur la vessie & quelques autres accidens. Ils seroient cependant beaucoup moins dangereux que ceux qu'il est question de réprimer par le secours des vésicatoires.

On doit faire attention que dans les *petites véroles* les emplâtres vésicatoires s'attachent plus difficilement, & agissent avec plus de lenteur, à cause de l'inflammation que les boutons causent à la peau. Il faut donc n'employer ces emplâtres que nouvellement faits. Il faut les charger de poudre de cantharides, les humecter suffisamment avec le vinaigre, & les assujettir sur la partie avec une bande qui les empêche de se déranger. On doit les y laisser environ vingt-quatre heures sans les lever, ensuite de quoi l'on coupera non-seulement toutes les vessies qui se seront élevées, mais même tout l'épideme qui se sera séparé de la peau.

Le pansement se fait à l'ordinaire avec le beure frais & la poirée.

Il arrive assez souvent que l'endroit de la peau dont l'épiderme a été enlevé, se dessecbe en très-peu de tems : marque évidente du peu d'effet que les vésicatoires ont produit sur la lymphe.

Pour y remédier, au lieu des feuilles de poirée on appliquera sur les mêmes endroits une emplâtre faite avec une once de suppuratif, & deux scrupules ou un gros de poudre de cantharides. Lorsque la partie suintera suffisamment, on aura soin de lever l'emplâtre, & on se servira du beure & de la poirée pour panser le malade.

Si les vésicatoires ont été appliqués dès les premiers jours & ont eu le tems d'agir sur la lymphe, ce sera par les symptomes suivans qu'on pourra s'assurer de leur parfaite opération.

Les crachats couleront plus abondamment & surtout beaucoup plus fluides.

Les boutons enfoncés ou applatis s'éleveront & se rempliront.

Les parties extremement gonflées seront moins fermes, & obéiront plus aisément au toucher.

Quelque utile que puisse être l'usage de ces emplâtres, il est néantmoins sujet à deux inconvéniens. 1°. L'humeur contenue dans les boutons reste trop claire & trop fluide, ce qui les empêche de se dessécher assez promptement. 2°. La fievre de la suppuration se prolonge, de sorte que souvent elle continue long-tems après le dixieme jour de l'éruption. Ces accidens, qui dépendent de la fonte des liqueurs causée par les vésicatoires, font voir qu'elle est la maniere dont ces emplâtres agissent. Pour les prévenir il faudra, dès que la suppuration sera finie, couper tous les boutons, excepté ceux du visage. On empêchera par-là que cette humeur trop fluide ne puisse plus rien fournir au sang, qui soit capable d'entretenir la fievre. Cette seule précaution suffit fort souvent pour faire cesser la fievre, ou du moins pour la faire diminuer considérablement. S'il arrive cependant qu'elle ne s'éteigne pas, on purgera le malade plusieurs fois de suite avec des purgatifs très-doux, qui évacueront les sels des vésicatoires qui auront pénétré dans les vaisseaux. Ils vuideront les parties salines du sang & de la lymphe que ces remedes auront développées dans la fonte salutaire qu'ils y auront causée. Une attention très-essentielle pour le malade est d'observer un régime fort empâtant, & d'user de beaucoup de riz, d'orge, de lentilles, &c. On peut, sans courir aucun danger, se servir des emplâtres vésicatoires, même en traitant les femmes qui auroient actuellement leurs regles.

Troisieme espece de petite vérole confluante maligne.

La troisieme espece de *petite vérole* confluante maligne est précédée des mêmes accidens que les autres especes où il entre de la malignité. Mais on découvre bientôt par l'éruption, qui commence souvent dès le second jour, combien elle en est différente. Les grains y sont de couleur noire, & ne sont pas fort élevés. Lorsqu'on les ouvre il en sort un sang noir & très-livide, & le fond en paroît gangrené. Les malades urinent ordinairement du sang; plusieurs en rendent par le fondement, quelques-uns par les urines, & d'autres par la bouche, soit en crachant, soit en toussant, soit en vomissant. On en voit même à qui le sang sort par les yeux. Les intervalles qui séparent les boutons sont d'un noir obscur, la fievre est assez vive, les redoublemens en sont violens & presque toujours mortels.

Si l'on est appellé assez à tems, on commencera par faire saigner le malade plusieurs fois, soit du bras, soit du pié. C'est par les symptomes qui se découvriront, qu'on se déterminera sur le choix de l'une ou de l'autre de ces saignées. Celle du bras doit être préférée, lorsque le malade crache ou vomit du sang, & qu'il en évacue beaucoup avec les urines. Au contraire, quand même il rendroit du sang par les voies qui viennent d'être marquées, il faudra nécessairement le saigner du pié, si l'on voit qu'il en jette encore par le nez, qu'il soit tourmenté de maux de tête très-aigus, & qu'il tombe dans des mouvemens convulsifs, des assoupissemens, des rêveries, &c. Car pour lors il s'agira principalement de détourner l'embarras de la tête, accident le plus pressant & le plus à craindre pour le malade. On le purgera le plutôt qu'il sera possible. On lui donnera même des vomitifs, supposé néantmoins qu'il n'y ait point eu d'évacuation de sang, ou par le vomissement, ou par les selles; mais on évitera d'exciter des efforts trop violens. Si l'on se sert des purgatifs, il faudra se borner uniquement à ceux qu'on auroit employés hors de ces accidens pour soutenir l'action du vomitif. Immédiatement après l'effet de chaque purgatif, & souvent même dans l'intervalle qui reste de l'un à l'autre, on fait prendre au malade des potions acides composées d'une décoction de laitue, de ponrpier, de piloselle, dans laquelle on aura mêlé les sirops de limon ou de berberis, l'essence de Rabel, l'esprit de soufre ou de vitriol, &c. Ce sont les acides qui nous ont paru réussir le plus. Sydenham préféroit l'esprit de vitriol à tous les autres. Il témoigne s'en être servi avec beaucoup de succès dans les *petites véroles* d'une espece fort approchante de celle-ci, qui furent très-fréquentes à Londres en 1674. Si l'on peut, à la faveur des remedes & du régime que nous avons indiqués, conduire le malade jusqu'à la fin de la suppuration, (ce qui n'arrive que très-rarement) on s'attachera à vuider promptement, & par le moyen des purgatifs doux, les sels acres dont le sang pouroit être encore chargé. Après quoi, dans la vue d'en adoucir le caractere, on ordonnera pendant quelque tems l'usage des alimens doux & incrassans. Enfin pour achever de le rembaumer, & procurer son entier rétablissement, on employera le secours de quelques antiscorbutiques.

Quatrieme espece de petite vérole confluante maligne.

Cette *petite vérole* tient de la confluante & de la discrete maligne. Mais elle a beaucoup plus de rapport à cette derniere espece: elle n'en differe presque point, & doit être traitée de la même maniere.

Voici les symptomes qui sont favorables dans les petites véroles malignes.

Le ralentissement de la fievre après l'éruption, & la diminution de tous les symptomes qui l'avoient précédée.

L'éruption graduée dans laquelle les boutons sortent insensiblement.

L'élévation des boutons & la rougeur du cercle qui est à la base.

La blanchenr & la consistance de l'humeur contenue dans les boutons.

Une mollesse dans la peau & dans les tendons.

Une transpiration douce.

Une chaleur humide.

Des urines assez abondantes & bien colorées.

Nul embarras dans la tête, dans la poitrine & dans le bas-ventre.

Enfin l'absence de tous les symptomes qui accompagnent ordinairement la fievre maligne jointe à la *petite vérole*.

Les symptomes fâcheux & souvent funestes sont en bien plus grand nombre, & demandent un détail beaucoup plus exact.

Nous les rangerons sous trois classes par rapport aux trois tems différens où ils surviennent.

La premiere renfermera ceux qui paroissent avant l'éruption.

La seconde, ceux qui se manifestent pendant que l'éruption se fait.

La troisieme, ceux qui viennent à éclater dans le tems de la suppuration.

Symptomes contraires avant l'éruption.

L'inflammation des yeux.

Le battement des arteres carotides.

Une peau seche, dure, ardente & douloureuse.

Symptomes fâcheux dans le tems de l'éruption.

L'éruption trop brusque pendant laquelle la plus grande partie des boutons sort dans l'espace de vingt-quatre heures.

Le gonflement très-considérable du visage & de la tête.

La simple roideur des tendons, sans ancnn mouvement convulsif.
Les sueurs abondantes.
L'enfoncement & le peu d'élevation des boutons.
L'inflammation éréfipélateuse des intervalles que les boutons laissent entre eux.
La trop petite quantité & la consistance épaisse & trouble des urines.
La trop grande abondance & la crudité des urines.
L'écoulement involontaire de quelques larmes, ou de l'un des yeux, ou de tous les deox, sans néantmoins que la paupiere soit considérablement enflammée.
Il n'a point ordinairement d'aotre cause qu'une inflammation qni s'est faite dans l'intérieur du cerveau près de l'endroit où est l'origine des nerfs de cette partie. Le même accident est encore à craindre, lorsqu'un œil clignote ou se ferme plus fréquemment que l'autre, ou lorsque le malade ne peut absolument supporter la lumiere.
Le visage est quelquefois si généralement couvert, & les boutons sont tellement confluans qu'ils ne paroissent y former qu'un seul grain.
Le péril n'est pas moins grand lorsque le ptyalisme ou le crachement qui survient les premiers jours de l'éruption, ne fournit que des crachats épais & fort gluans.

Symptomes dangereux pendant la suppuration.

Si ceux qui avoient disparu après l'éruption se renouvellent tout-à-coup dans le tems de la suppuration, si leur violence est encore considérable, le malade sera dans un extreme danger.
Quand l'humeur renfermée dans les boutons est trop claire, il est à craindre qu'il ne se soit fait une pareille dissolution dans les liqueurs. Ce symptome, qui est ordinairement fort contraire, l'est cependant beaucoop moins dans la *petite vérole* confluante maligne de la premiere espece.
La noirceur des boutons est le plus souvent un signe très-funeste: on ne peut néantmoins s'en assurer qu'après en avoir ouvert quelques-uns pour examiner d'où cette couleur leur vient. Si l'hnmenr qu'ils contiennent est mêlée de quelques grumeaux de sang, si la peau qui est dessous paroît d'un rouge vermeil, la noirceur des boutons ne sera d'aucune conséquence.
Quand les boutons s'applatissent inopinément.
Dans les dévoiemens qui surviendront, si les évacuations sont fort séreuses & verdâtres, on n'en peut tirer qu'un prognostic peu favorable. Mais si elles sont épaisses, bilieuses & semblables à une espece de purée, elles ne sont que salutaires, pourvu néantmoins qu'on ne voie pas alors les boutons s'applatir.
Quand le ptyalisme ou crachement s'arrête brusquement, & qu'en même tems les glandes de la gorge s'embarrassent & grossissent, il n'y a plus rien à espérer pour la vie du malade.

Pommade pour la petite Vérole.

Prenez *deux onces d'huile des quatre semences froides; de blanc de baleine bien choisi, deux gros, & de cire vierge, trois gros.*

Faites fondre le tout au bain-marie, & le passez.

Ensuite vous le râclerez avec une cuilliere de bois, & vous le mettrez par petits morceaux très-minces dans un mortier de marbre.

Battez le tout pendant trois ou quatre heures avec un pilon de bois, en y versant de tems en tems un peu d'eau de fontaine bien claire; ajoutez-y ensuite quelques gouttes d'huile de citron, ou quelques cuillerées d'eau de fleur d'orange.

Lorsqu'il sera tems d'employer cette pommade, il faut en prendre au bout d'une plome, & en graisser légérement tous les boutons du visage. On doit en commencer l'usage dès que la plus grande partie des boutons ayant achevé de suppurer, paroîtra toote blanche; ce qui arrive ordinairement à la fin du septieme jour. Cependant il n'y aoroit aucun danger de s'en servir avant la fin même de la suppuration. Ce liniment se réitere plusieurs fois par jour, & doit être appliqué toutes les fois que le visage redeviendra sec. On est pour lors nécessairement obligé de le renouveller, pour empêcher, autant qu'il est possible, que la pellicule extérieure du bouton, ne se desseche & ne se durcisse trop vîte.
Le soin le plus essentiel pour bien préparer cette pommade, est de la battre très-long-tems, dans la vue de bien incorporer toutes les drogues qui la composent, & de la rendre très-blanche & très-légere.
Elle peut se conserver plusieurs jours sans se corrompre; pourvu qu'on la tienne dans un lieu frais. Supposé qu'elle vînt à se trop épaissir, il faudra la battre une seconde fois dans le mortier, observant d'y mêler de tems en tems quelques gouttes d'eau. Mais si elle devient jaune, & qu'elle contracte quelque mauvaise odeur, on ne pourra se dispenser d'en faire de nouvelle, pour en user ainsi que de la premiere. HELVETIUS.

La *petite vérole* est nne maladie à laquelle les enfans sont fort sujets; & quoique Sydenham en ait donné une description qui mérite d'être lue avec toute l'attention possible, je ne laisserai pas d'y ajouter quelques remarques pour faire voir qu'on peut réduire cette maladie à la même simplicité que les autres, & qu'il y a encore quelque chose à désirer dans la maniere de la traiter.

Ce mal est le plus souvent épidémique; il commence d'abord au printems, prend des forces l'Eté, languit durant l'automne, disparoît presque l'hiver suivant, & reparoît une seconde fois au printems selon le même ordre. Plus il commence promptement dans l'hiver, plus il est violent; plus il paroît tard, plus il est doux ou bénin; par où l'on voit clairement en quel tems de l'année il est le plus dangereux.
Il attaque tous les âges & tous les sexes, mais surtout les enfans & ceux qui n'en ont point encore été affectés. Plus l'âge a dissipé de l'humidité & raffermi les solides, plus il est violent: ainsi il est moins à craindre dans les enfans, dans les femmes, dans les personnes d'un tempérament mou & lâche, que dans les hommes, dans ceux qui ont fait de l'exercice, & dans les vieillards.
Ce mal, quoiqu'épidémique, se communique par la contagion d'un homme qui en est attaqué. Ce miasme contagieux paroît passer d'abord de l'air qui en est le véhicule, dans la bouche, dans les narines, dans les poumons, dans l'œsophage, dans le ventricule, dans les intestins, & par conséqnent contenir en soi pour lors peu de matiere venimeuse.
Cette matiere contagieuse est à peine mêlée dans nos humeurs, qu'elle produit certains effets qui se succedent mutuellement par ordre, tels que l'horripilation, le frisson, une fievre aigue, une chaleur forte & continuelle, les yeux brillans d'une liqueur fine & chaude dont ils sont arrosés, une grande douleur à la tête, dans le dos, dans les membres, mais surtout vers les parties situées sous le creux de l'estomac, des vomissemens, des nausées, nne grande inquiétude, l'engourdissement, l'assoupissement, & des attaques d'épilepsie dans les enfans.
Le sang tiré des veines au commencement de cet état de la maladie, est beau, & ressemble parfaitement au plus sain: mais le deuxieme, le troisieme ou le quatrieme jour, il paroît déja comme pleurétique & enflammé, d'autant plus, qu'il y a plus de tems que le mal a commencé & qu'il a été plus violent.

Ce période dure selon la différente nature de la cause épidémique, la violence du mal, le tempérament du malade & les différentes saisons de l'année. Plus il dure, plus la maladie est douce & au contraire.

D'où il paroît que le mal dans cet état consiste en ce que la vélocité du sang est augmentée par le miasme irritant inflammatoire qui s'est mêlé avec toute la masse des humeurs.

Ce mal a donc tant d'affinité avec toute maladie inflammatoire, qu'on a de la peine à l'en distinguer dans cet état. La connoissance de l'épidémie dominante, du malade disposé à tomber dans cette maladie, de la contagion qui a précédé, & des symptomes qui doivent s'ensuivre, manifeste la présence de ce mal, & fait prévoir qu'il sortira des pustules dans l'autre état que nous allons décrire dans un moment.

Ce période de la maladie étant connu, voici d'abord l'indication qui se présente.

On doit ôter l'irritant inflammatoire pour guérir l'état présent, l'empêcher de faire de plus grands progrès, & prévenir par ce moyen la suppuration & la gangrene qui peuvent arriver.

On peut ôter le germe stimulant inflammatoire, en le corrigeant par des spécifiques ainsi nommés, ou par une méthode anti-phlogistique générale.

La correction spécifique ne peut se faire que par un remede opposé à ce venin contagieux, lequel admis dans nos liquides en si petite quantité, produit tous les autres symptomes de la *petite vérole*.

Qu'un tel remede puisse se découvrir, c'est ce que la comparaison de l'histoire des antidotes & la nature de ce mal font espérer, & ce qui engage fort à le rechercher c'est la grande utilité qui en reviendroit au genre humain.

Le chercher dans l'antimoine & le mercure réduits par le secours de l'art à une grande pénétrabilité, sans cependant qu'ils aient une acrimonie saline trop corrosive, mais bien unis; c'est à quoi l'on est invité par quelques succès que l'usage de ces remedes a quelquefois procurés.

Prenez *d'antimoine diaphorétique non lavé, six gros;*
de mercure doux, demi-gros;
de sel polychreste véritable, un gros.

On en fera une poudre par une longue trituration, qu'on divisera en vingt-quatre doses égales, dont le malade prendra une toutes les heures en buvant sur chaque prise quatre onces de petit-lait frais.

Ou bien,

Prenez *de fleurs de soufre, un gros;*
de cinabre d'antimoine, un scrupule;
d'antimoine diaphorétique nitré, & } *de chaque, un gros & demi.*
de sel polychreste, }

Mêlez pour en faire une poudre très-fine qu'on divisera & qu'on prendra comme la précédente.

La méthode générale qu'on peut employer ici, & qui doit se perfectionner par des expériences, est celle qu'on a trouvée assez efficace dans toute maladie inflammatoire pour empêcher l'inflammation de dégénérer en pus ou en gangrene, puisqu'elle réussit dans toutes les autres, que rien ne répugne ici, & qu'on voit souvent la fievre variolique sans *petites véroles*.

Voici en quoi cette méthode consiste.

1. Il faut tirer une quantité suffisante de sang au malade.

2. Relâcher toute la peau, la bouche, l'œsophage, les intestins, par des lavemens & des fomentations fréquentes.

Par exemple,

Prenez *de fleurs de mauve,* }
de guimauve, }
de pissenlit, }
de bouillon blanc, } *de chaque, demi-once.*
de passerose, }
de saponaire, }
de farine de lin, deux gros.

Mettez en décoction dans douze onces d'eau, & faites un clystere, qu'on injectera de douze en douze heures.

On appliquera des morceaux de flanelle mouillés de cette décoction, & ensuite exprimés pour en faire sortir une partie de l'eau sur la moitié inférieure du corps, sur les piés, les jarrets, les aines, les cuisses & les jambes: on s'en lavera, humectera & gargarisera la bouche, la gorge & les narines.

3. Boire beaucoup d'eau légerement farineuse, aigrelette, nitrée; prendre du nitre stibié, ou du sel polychreste, ou de l'hydrogale légere.

Ainsi,

Prenez *de fleurs récentes de pavot rouge, &* } *de chaq. une once;*
de sureau, }
d'avoine avec son écorce, demi-once.

Mettez en décoction dans une quantité suffisante d'eau, sur vingt onces de laquelle vous mettrez,

de nitre stibié, c'est-à-dire, séparé de l'antimoine diaphorétique par la lotion & la crystallisation, demi-once;
de suc de citron récent, une once;
de sirop violat, une once & demie.

Le malade en boira à discrétion.

4. Observer un régime léger, respirer un air un peu froid, avoir le corps bien couvert & disposé à transpirer. Pour les alimens, voyez au mot *Fibra*.

Car quoique dans cette maladie on pense rarement à cette indication, & encore moins à cette méthode, cependant le hasard a souvent produit aux yeux du Medecin qui ignoroit la maladie, des succès qui justifient cette curation.

Aussi-tôt que ce mal a fini son premier état, que j'appelle l'état de contagion, il entre dans un second, dont voici le cours.

La peau de la tête & du visage, premierement, aussi-tôt après des bras & des mains, ensuite du tronc & des parties inférieures se couvrent de petits points rouges, semblables aux morsures des puces; bien-tôt après les symptomes s'appaisent, le nombre des pustules augmente à toute heure; elles grossissent, rougissent, s'élevent sans cesse de plus en plus, s'enflamment, la peau est tendue; on sent de la douleur & de la chaleur; la circulation, la transpiration sont empêchées: de-là les humeurs sont repoussées plus fortement en-dedans, succedent la fievre, l'anxiété, la difficulté de respirer, le mal de gorge, l'esquinancie, la diarrhée, la dyssenterie, le pissement de sang & l'hémoptysie; il survient une inflammation rouge, douloureuse, chaude aux espaces de la peau, que les boutons laissent;

ces boutons suppurent entierement au bout de quatre, cinq ou six jours, & se convertissent en autant de petits apostumes : j'appelle cet état jusqu'à la suppuration, le cours de l'inflammation ; il dure ordinairement quatre ou cinq jours, selon la diverse qualité de l'épidémie, le tempérament, la grandeur des pustules, le régime qu'on a suivi, la différente saison où l'on est, de sorte que la suppuration se fait le huitieme jour depuis le commencement de la maladie. Si l'état de la contagion est violent, s'il paroît un grand nombre de pustules, proches les unes des autres & comme confondues ensemble ; si tous les signes de l'inflammation sont violens ; si le malade est d'un tempérament salin, huileux, dans la vigueur de l'âge ; s'il a toujours fait bonne chere ; s'il a usé de remedes & observé un régime qui ayent beaucoup augmenté la circulation ; si l'on est dans un Eté très-chaud, dans ce cas on voit paroître à la fin de l'inflammation de petites vessies remplies d'une lymphe rougeâtre qui les distend, & annonce une disposition gangréneuse.

La peau devenue par-là impropre à la circulation & à la transpiration, fait refluer intérieurement les humeurs, d'où naissent une salivation très-abondante, & une enflure considérable des mains & des piés.

Suivant cela, on connoît le diagnostic & le prognostic du second état, dans lequel on trouve la raison de la maladie & de tous les symptomes conformément aux regles suivantes.

Moins l'état de la contagion est violent, moins celui de l'inflammation est à craindre.

Plus les pustules sont lentes à sortir, & par conséquent plus l'état de la contagion dure long-tems, moins le mal est à craindre.

Moins on a de pustules, plus elles sont séparées, grandes, éloignées du visage, blanches & ensuite jaunes ; & plus elles sont lentes dans leurs progrès, meilleures elles sont.

Plus il y en a, plus elles sont confondues ; plus elles sont petites, charnues, plus elles sont profondément incrustées au visage ; plus elles sont brunes, noires & rapides dans leurs progrès, plus elles sont mauvaises.

Plus la matiere des pustules ressemble à l'icorosité gangreneuse, plus elle est d'un mauvais présage ; & au contraire,

Plus l'espace qui est entre les pustules est rouge, chaud, tendu, enflé vers le tems de la suppuration, plus on a d'espérance, à cause de la circulation qui continue de se faire en cet endroit.

Plus ce même espace devient pâle ou brun, plus on doit craindre ; cela annonce une esquinancie mortelle, ou la péripneumonie, qui ne manquent pas d'arriver, à moins qu'il ne survienne une salivation liquide, ou une tumeur prodigieuse aux mains ou aux piés ; & la raison de cela, c'est que les liqueurs ne pouvant circuler en cet endroit, sont par conséquent plus fortement repoussées vers les parties internes.

S'il paroît des taches pourprées dans les espaces qui sont entre les pustules, c'est une marque d'une gangrene mortelle.

Dans cet état de la maladie, l'indication est différente, selon ses divers degrés & le tems de sa durée ; car dès que l'inflammation commence à paroître au-dehors, il faut prendre garde qu'elle ne dégénere en suppuration, ainsi qu'on l'a déja dit. Ou si l'on s'en embarrasse peu, il faut tâcher qu'il ne s'en fasse qu'une très-petite, loin de la tête & avec lenteur.

On réussit dans ce cas,

1°. Par des alimens très-légers, & qui résistent à la putréfaction. Voyez *Fibra*.

2°. Par une boisson délayante, douce & aigrelette, pareille à celles dont on a parlé ci-dessus.

3°. Par des médicamens désopilatifs, apéritifs, délayans, pris sans cesse en grande quantité.

Par exemple ;

Prenez *de suc nouvellement exprimé de chicorée,*
de laitue,
de pissenlit, &
de fumeterre, } *de chaque, 2 onces ;*
de racine de scorsonere, quatre onces ;
de nitre pur ; un gros & demi.

Mêlez, & faites en boire une once au malade chaque heure du jour ;

Ou ;

Prenez *de racines de sarsepareille,*
de squine, &
de chien-dent, } *de chaq. deux onces ;*
de racines de scorsonere ; huit onces ;
de fleurs de sureau, une once.

Mettez en décoction dans de l'eau pendant une heure dans six pintes, dont le malade boira cinq onces d'heure en heure.

4°. En se baignant les piés deux fois par jour ; en les fomentant sans cesse avec de l'eau tiede ; en appliquant des épispastiques à la plante des piés, & sous les jarrets.

Ainsi,

Prenez *d'emplâtre de mélilot,*
de galbanum, &
de sagapenum, } *de chaque, une once*

Mêlez & appliquez-les étendues sur de la peau aux plantes des piés ;

Ou bien,

Prenez *du levain de pain, six onces ;*
de rue, une poignée ;
de semences de moutarde écrasées, six gros ;
de sel, quatre gros.
de vinaigre, quatre onces.

Mêlez & appliquez le tout à la plante des piés & aux cavités des jarrets, jour & nuit.

5°. En suivant un régime un peu froid, principalement en respirant un air pur & froid, pourvu qu'en même-tems on ait les parties inférieures à l'abri du froid ; mais ces choses doivent se pratiquer aussi-tôt & dès le commencement.

6°. Si le mal est extremement violent, il faut user d'opiat, qu'on prend vers les cinq ou six heures du soir ; en observant les autres circonstances prescrites.

Prenez *de sirop de pavot blanc, une once.*

Faites une potion ;

Ou,

Prenez *de laudanum pur ; un grain.*

Faites une pilule.

Ou,

Prenez *de laudanum pur, un grain ;*
d'eau distilée de mente, demi-once.

Mêlez pour une potion.

Après avoir passé par cet état, il reste encore à en subir un troisieme, qui est celui de la suppuration, qui a son commencement & sa fin. Dans celui-ci les boutons qui suppurent augmentent tous les jours, mûrissent, blanchissent, jaunissent, & s'ouvrent le troisieme ou quatrieme jour de cet état. Alors toute la peau & la graisse se remplissent d'un pus mobile, se dessechent extérieurement, & s'enflamment dans les espaces qui restent vuides. De-là la circulation subcutanée, & la transpiration étant empêchée, les membranes & les nerfs irrités, le pus absorbés par les veines, il survient une fievre d'un très-mauvais caractere, accompagnée des symptomes les plus fâcheux. Si cette matiere purulente, mêlée avec le sang, est long-tems agitée, elle se putréfie, &, selon les différentes parties du corps sur lesquelles elle se jette, elle produit de cruels effets auxquels on peut à peine remédier, des délires, des esquinancies, des péripneumonies, des pleurésies, des vomissemens, des dyssenteries, l'hépatite, des apostumes, des antbrax, des tumeurs, des abscès aux articulations, leur immobilité, la consomption, la phthisie, & une infinité de maux semblables.

Que si la matiere est plus ténue, plus acre, & le mal plus violent, la peau, la graisse & la chair sont rongées par des ulceres cacoëthes, larges & fort mauvais, qui pénetrent souvent jusqu'aux os, & laissent d'horribles cicatrices.

Il faut tâcher dans cet état de chasser le pus du dedans, & lui ménager une issue au-dehors; ce qui se fait en relâchant la peau par des fomentations émollientes, tiedes, renouvellées sans relâche, en lavant & gargarisant sans cesse la bouche & le gosier, ou buvant abondamment des liqueurs chaudes, cardiaques, déterfives, apéritives & anti-septiques; & prenant tous les jours des clysteres doux, délayans, émolliens, laxatifs, que l'on gardera long-tems; en faisant usage de boüillons de viande assaisonnés de sel & d'acide; en buvant quelquefois du vin pur avec modération, & prenant en même-tems de l'opium pour résister aux énormes fureurs du mal.

On a indiqué ci-dessus les liqueurs & les remedes qui satisfont à ces intentions.

Si la maladie est très-violente, & qu'il paroisse, au lieu de pus, une ichorosité gangréneuse qui infecte toute la peau, il est aisé de concevoir pourquoi elle a des suites si funestes, & cause même une mort inévitable, surtout si l'on fait attention à ce que l'Anatomie nous apprend; savoir, que les yeux, les membranes du nez, ce qui tapisse la bouche, la trachée-artere, les bronches, l'œsophage, l'estomac, les intestins, le foie, la rate, les poumons sont remplis de ces pustules; car on voit par-là la raison de ce qui a été dit; on voit ce que la curation exige, & combien le danger de ce mal, la perte de tant de malades, après même qu'on leur a procuré tous les secours nécessaires, doivent exciter l'industrie d'un bon Medecin à tout tenter dès le commencement; car aucun n'échappe par la méthode commune, si ce n'est par la force de son tempérament. L'inoculation est une cure prophylactique, qui paroît assez certaine & assez sûre. Boerhaave.

Ce que dit Boerhaave de la méthode ordinaire de traiter la *petite-vérole* est tout-à-fait remarquable. *Vulgata quippe methodo*, dit-il, *nullus nisi sponte emergit*. « Si quelqu'un échappe par la méthode que l'on suit ordinairement, c'est plutôt à la nature qu'il en est redevable, qu'aux efforts de celui qui le traite. » Je ne prendrai point sur moi de déterminer jusqu'à quel point ce sentiment est vrai; cependant j'y acquiescerois plutôt dans cette maladie que dans aucune autre que l'on connoisse, persuadé que j'aurai pour garant tous les Medecins qui voudront parler de bonne foi. Il s'ensuit donc que quiconque propose une méthode plus certaine & moins sujette aux exceptions, mérite au moins qu'on examine ses sentimens sans aucune partialité; & que, s'ils se trouvent conformes à l'expérience, que tous les hommes lui sachent gré d'une découverte aussi importante.

Ayant oui parler du succès qu'a eu depuis quelques années la méthode proposée par le Docteur Thompson dans le traitement de la *petite-vérole*, j'ai cru qu'il étoit de mon devoir de m'en instruire de l'Auteur même; & ce Medecin a eu assez d'amour pour moi & pour le genre humain, pour satisfaire sans réserve à mes demandes. Sa politesse est même allée jusqu'à me permettre de publier le Traité suivant, qui plaira, je m'assure, à tous ceux qui regardent la vérité comme la fin de leurs recherches, & qui préferent le bien du genre humain & l'avancement de la Medecine à toute autre considération particuliere.

La *petite-vérole* est une maladie qui est aujourd'hui répandue dans tont le monde connu, & qui saisit tôt ou tard toutes sortes de personnes, sans avoir égard au climat, à l'âge, au sexe ni au tempérament du malade; & que cela vienne de la violence qui lui est propre, ou des mauvaises méthodes dont on se sert pour la traiter, elle est devenue dans ce tems-ci plus universelle que la peste, sans lui être inférieure par les ravages qu'elle cause. Le grand nombre d'Auteurs qui ont écrit expressément sur cette maladie, les révolutions qui sont arrivées dans la théorie & dans la pratique de la Medecine, les controverses qui subsistent encore, les points importans qui font le sujet de leurs débats, & la diversité de leurs opinions, la certitude, que quiconque entreprend de traiter cette maladie sans avoir des principes assurés, court plutôt risque de tuer le malade que de le soulager, sont autant de motifs qui m'ont porté à publier les observations que j'ai eu occasion de faire sur la *petite-vérole*, qui après avoir été inconnue jusqu'au septieme siecle, a jetté depuis lors de si profondes racines, qu'on peut la regarder à juste titre, comme une maladie héréditaire.

On a tout lieu de présumer que la *petite-vérole* a été inconnue aux Grecs & aux Romains, puisqu'aucun Medecin de ce tems-là ne nous en a laissé la description. Des Auteurs tels qu'Hippocrate, Arétée, Celse & Cœlius l'Africain, ou plutôt Soranus d'Ephese, qui réussissoient si bien dans les descriptions des maladies, qu'on peut les regarder plutôt comme des peintures achevées, que comme des histoires (car les anciens n'excelloient pas moins dans les Descriptions que dans la Poesie, la sculpture & la peinture) n'auroienr point sans doute négligé de nous parler de la *petite-vérole*, si elle eût existé de leur tems. Il peut cependant se faire qu'elle ait été connue dans quelques autres parties du monde; & il s'est trouvé des Medecins qui l'ont fait naître dans les Indes pour la transporter de-là dans l'Arabie. On sait seulement que les Arabes l'apporterent en Egypte lorsqu'il en firent la conquête sous le Calife Omar, qu'elle se répandit avec eux dans tous les lieux où ils porterent leurs armes, leur religion & leur commerce, savoir, dans l'Egypte, dans la Syrie, la Palestine, la Perse, la Lycie, le long des côtes de l'Afrique, & de-là en Espagne, d'où elle passa avec les Européens dans toutes les autres parties du monde connu. Rhases, Syrien de naissance, Arabe d'origine, & Mahometan de Religion, qui vivoit dans le neuvieme siecle, est le premier de tous les Auteurs qui nous restent, qui ait traité de cette maladie.

Nous avons au moins un millier d'Auteurs qui ont écrit sur la *petite-vérole*; mais l'on ne voit pas qu'ils se soient fort éloignés les uns des autres dans la méthode de la traiter, ni qu'il ait paru aucun ouvrage de controverse parmi les Medecins jusqu'au tems de Sydenham. Ceux qui vivoient un ou deux siecles auparavant suivoient tous la même route à l'égard de la pratique, également attachés à quelques folles hypotheses ou à des recettes empiriques. Ils visoient surtout à faciliter

l'éruption à l'aide des cordiaux & d'autres semblables remedes, s'imaginant qu'elle étoit causée par le transport d'une espece de venin des parties vitales à la circonférence. Ils persistoient dans cette méthode durant la maturation, de peur que le venin ne retournât de nouveau dans les parties nobles.

Voici, je crois, les raisons qui les obligeoient à agir ainsi :

Ils voyoient leurs malades dans le premier état de la maladie, c'est-à-dire jusqu'au dernier jour de l'éruption, affligés d'inquiétudes & de symptomes excessifs, qui diminuoient aussi-tôt que la *petite-vérole* étoit entierement sortie ; & de là vient qu'ils s'imaginoient en accélérant l'éruption, ce qu'ils croyoient ne pouvoir faire qu'à l'aide de la chaleur & de remedes chauds, chasser le venin & appaiser les symptomes ; ce qui, selon eux, étoit une preuve de l'expulsion de la matiere morbifique. Peut-on s'empêcher d'admirer Sydenham, lorsqu'on voit les motifs qui l'ont conduit à une pratique qui détruit entierement celle qui avoit été jusqu'alors en usage ? Il prit la nature pour guide, se fondant principalement sur l'observation & l'expérience qui est appuyée du raisonnement. Il avoit remarqué parmi le bas peuple, qui n'emploie aucun remede dans la *petite-vérole*, que plus les pustules tardent à paroître, plus la maladie est favorable ; & de-là vient qu'il établit pour aphorisme, que la *petite-vérole* qui paroît dès le premier jour de la maladie, peut être regardée comme une espece de peste ; qu'elle est extremement dangereuse lorsqu'elle se fait voir le second jour ; qu'elle l'est beaucoup moins le troisieme ; & que si elle survient le quatrieme elle est discrete, & ordinairement exempte de danger. D'où il conclut avec beaucoup de raison, que les Medecins avoient tort d'accélérer une éruption qui étoit accompagnée de tant de danger avant le quatrieme jour.

Sydenham eut des sectateurs : le peuple qui s'imagine être en droit de donner son avis en fait de Medecine, distingua deux sortes de régimes, savoir, le froid & le chaud, fondé sur ce que plusieurs Medecins font coucher immédiatement leurs malades & leur donnent les remedes les plus chauds qu'ils puissent imaginer, à dessein de faciliter l'éruption de la *petite-vérole* ; & que d'autres au contraire abandonnent pour ainsi dire ce soin à la nature, & tirent quelque peu de sang au malade, conformément à l'avis de Sydenham. Je ne dirai rien de cette variété infinie de remedes que les Charlatans avoient mis en usage, soit pour accélérer l'éruption, ou pour l'amener à suppuration après qu'elle étoit faite, & qui étoient presque tous chauds & irritans, d'autant plus que je n'admets d'autre vertu particuliere dans les remedes, que celle qui résulte de la juste application qu'en fait le Medecin. Toutes les autres découvertes que Sydenham a faites sur la *petite-vérole*, si l'on en excepte la description élégante qu'il en a donnée, ne regardent que le premier état de cette maladie, je veux dire, le tems qui s'écoule jusqu'au sixieme ou septieme jour, auquel la fievre de la suppuration commence. Il observe que vers la nuit du septieme jour, les symptomes étant entierement appaisés, le pouls devient tout d'un coup régulier, & la *petite-vérole* se jette entierement sur la surface du corps ; que l'urine est haute en couleur, que les yeux sont beaucoup moins étincelans qu'auparavant, & que la tempête qui agitoit le malade dans le premier état de la *petite-vérole*, s'appaise tout-à-fait. Il observe encore, & peut-être cette observation est-elle une des plus importantes qui aient été faites dans la Medecine, qu'à l'approche de la fievre secondaire, qui ne vient pas par degrés, mais comme un violent ouragan, le malade tombe tout d'un coup dans le délire, que ses yeux s'enflamment & laissent couler des larmes ; que l'urine est pâle, le pouls vîte & dur, & la gorge embarrassée. Il abandonne ici de nouveau la méthode des Medecins qui l'avoient précédé. Il fait lever le malade pour qu'il air plus frais, il lui fait baigner les piés dans de l'eau chaude, & il lui donne des opiats de tems en tems, jusqu'à ce que cette espece de phrénésie & tous les autres symptomes soient appaisés. Il suit pour lors la pratique des autres Medecins qu'il condamnoit auparavant, je veux dire, qu'il donne quelques cordiaux au malade, pour entretenir, comme ils disent, les pustules en état. Mais le 10e ou le 11e jour, qui est le tems que le visage commence à se désenfler, les crachats à s'épaissir & ne plus couler à la fin, il donne avec les autres dans la méprise la plus funeste, s'imaginant que le malade ne peut échapper, si la salivation ne recommence, & si les mains ne s'enflent, c'est pourquoi il s'efforce de remplir ces deux indications par l'usage des remedes les plus chauds & les plus énergiques ; erreur qui doit son origine à l'hypothese dont étoient entêtés dans ce tems-là tous les Medecins, sans en excepter Sydenham. Ils admettoient un venin essentiel particulier à la *petite-vérole*, qui ayant été dissipé jusqu'à ce tems-là par la salivation & l'enflure du visage, retournoit de nouveau dans les parties nobles ; ils croyoient que la nature se trouvant affoiblie & épuisée par la violence du mal, & hors d'état de se débarrasser de cette matiere morbifique, succomboit à la fin, & que le malade mouroit. Quoiqu'il fût hors d'état d'obvier à ce malheur, & qu'il raisonnât & agît de la même maniere que ses Confreres, il ne laissoit pas, semblable à un Pilote qui a fait un grand nombre de découvertes, & à qui il en manque d'autres pour achever son voyage, de prédire les dangers qu'il étoit incapable d'éviter, & d'indiquer les écueils où lui & les autres avoient échoué. Il prétend & l'on peut assurer que sa description surpasse dans cette partie toutes celles que les Grecs nous ont laissées, que si les crachats viennent à s'épaissir & à s'arrêter entierement, le visage, qui étoit auparavant bouffi & enflé, à s'affaisser tout-à-coup, sans pour cela que les mains s'enflent, que la mort du malade est infaillible : mais que sa guérison est certaine lorsque l'enflure du visage & la salivation continuent au delà de ce tems.

On peut comparer, à cet égard, Sydenham avec le Lord Verulam, un des plus exacts observateurs de la nature qui ait jamais été. Non content des découvertes surprenantes qu'il avoit faites, il marqua le plan que ceux qui viendroient après lui devoient suivre pour continuer avec succès l'histoire naturelle, étant impossible à un homme seul, vu la briéveté de la vie, de récueillir tous les matériaux que la nature fournit pour en composer un corps d'Histoire. Le fameux Boyle commença où l'autre avoit fini, & vint à bout d'exécuter le plan que le premier Philosophe avoit laissé.

Sydenham qui avoit déja fait tant de découvertes sur la *petite vérole*, regardoit cette maladie comme une vraie fievre inflammatoire, & chaque pustule comme un phlegmon ; il gouvernoit très-bien son malade jusqu'à l'approche de la fievre secondaire : mais lorsque celle-ci venoit à augmenter ; que la matiere étoit mal digérée, que le visage se désenfloit ; que les crachats s'épaississoient & s'arrêtoient, alors semblable à un Prophete, il annonçoit le danger dont le malade étoit menacé, sans pouvoir le prévenir malgré toute l'étendue de son savoir.

Sydenham étant mort, les Medecins en demeurerent là jusqu'au tems d'Helvétius, qui s'étant apperçu que les cordiaux dont on s'étoit servi pour calmer les symptomes funestes qui accompagnent la fievre secondaire de la *petite vérole*, & dont Sydenham avoit eu connoissance, ne produisoient aucun effet, introduisit la purgation, méthode aussi différente de celle qui étoit alors en vogue, dans le dernier état de la *petite vérole*, que celle de Sydenham l'étoit par rapport à celle des

Medecins qni l'avoient précédé. Ceux-ci attifoient une fievre qui n'étoit déja que trop violente, au lieu qn'Helvétius s'efforce de la réprimer par le moyen des purgatifs. Cependant comme sa méthode, quoique boune, n'est fondée chez lui que sur une hypothese, il n'est pas étonnant qu'il soit souvent demeuré dans l'impossibilité de surmonter les difficultés qui accompagnent cette maladie. Il divise la *petite vérole* en plusieurs especes, & quoique persuadé qu'elle est une inflammation *sui generis*, il s'en faut de beaucoup qu'il la traite toujours comme telle. Je ne trouve rien de remarquable dans tout son systeme, si ce n'est la purgation qu'il prescrit dans la fievre secondaire, ou le changement de la *petite vérole*. Le Docteur Freind admit sa méthode, & se donna toutes les peines imaginables pour l'introduire en Angleterre: mais ce ne fut qu'avec beaucoup de difficulté qu'il en vint à bout. Quelle différence en effet entre cette méthode & celle qu'on avoit depuis plusieurs siecles de faciliter l'éruption à l'aide des cordiaux, en augmentant la dose à mesure que le malade s'affoiblissoit, jusqu'à ce qu'il fût entierement brûlé. Telle étoit la doctrine des Medecins d'alors, & elle ne manqua pas d'être bien-tôt suivie par le peuple. Les gardes, surtout, en sentirent bien-tôt toute la force; elles virent qu'elle ne consistoit qu'à tenir le malade au lit dans un lieu chaud, & à le garantir de l'air par tous les moyens possibles, & tout cela de peur que les pustules ne rentrassent; & à lui donner sans cesse des cordiaux pour fortifier & entretenir la maladie, & l'éloigner du cœur. Ce jargon plut au peuple, qui s'étant apperçu que la plus grande partie de ceux qui échappoient en étoient redevables aux soins de leurs gardes, s'arrogea bien-tôt le droit de traiter cette maladie. Doit-on s'étonner, après cela, que le Docteur Freind, ayant voulu introduire la purgation dans un tems où l'on jugeoit les cordiaux absolument nécessaires pour garantir le malade du danger qu'il couroit le onzieme jour, ait trouvé tant d'opposition à une méthode qui étoit si contraire à la leur, & qu'on régardoit comme capable de tuer le malade sur le champ. Ce Medecin écrivit en faveur de cette nouvelle pratique, & il attira bien-tôt dans son sentiment les Docteurs Mead, Frewin & Cade. Woodward & quelques autres s'en déclarerent les défenseurs, & s'opposerent fortement à toute innovation contraire; & les Medecins qui sont venus après eux ont continué dans les cas où les malades courent risque de la vie dans le dernier état de la *petite vérole*, de leur donner une dose de quelque purgatif, & quelquefois de leur tirer un peu de sang. Mais comme Freind raisonnoit aussi sur une hypothese, & régardoit cette évacuation comme nécessaire pour évacuer le virus qu'il supposoit exister dans le corps; il n'avoit recours à ce remede que dans le cas où l'enflure & la salivation venoient à cesser. Il attendoit même, à s'en servir, que le malade fût à l'agonie, aussi mouroit-il avant que le remede eût produit son effet. D'ailleurs cette hypothese le retenoit dans une profonde ignorance de la nature, & de la cure de la maladie; car voici comme il raisonnoit.

Tant que la matiere morbifique trouve moyen de sortir par la suppuration & par la salivation, il est inutile de purger le malade, parce que cela ne serviroit qu'à les faire cesser l'nne & l'autre, la matiere prenant alors son cours par bas: il considéroit le malade dans un accablement dont il ne croyoit pas que la violence de la fievre fût cause; car s'il eût considéré ce cas comme celui d'une pleurésie ordinaire, dans laquelle le malade est abattu par la violence de l'inflammation, il eût évité de tomber dans cette erreur. Il craint que le malade ne meure pendant que le purgatif opere, & pour éviter ce malheur, il le fortifie par le moyen des cordiaux.

C'est ainsi qu'il s'égare & qu'il s'embarrasse lui-même, faute d'agir de la même maniere que dans les inflammations connues, telles que la pleurésie, où les Medecins regardent l'abaissement & l'ondulation du pouls, les sueurs glnantes, & les foiblesses excessives, comme l'effet d'nne inflammation excessive, & le malade comme accablé par la violence de la fievre: au reste, peu leur importe que la diarrhée survienne ou non, tout leur but est d'appaiser l'inflammation, à l'aide des évacuations qu'ils procurent au malade, ne doutant point que le pouls ne devienne plus fort, plus plein & plns distinct, ce qui arrive infailliblement, à moins que le cas ne soit tout-à-fait désespéré. Freind & ses sectateurs raisonnoient donc tout autrement dans la *petite vérole* que Sydenham dans la pleurésie; l'expulsion de la matiere morbifique l'occupoit uniquement, & l'hypothese sur laquelle il se fondoit, pour agir ainsi, lui cachoit la véritable nature de cette maladie. Et quoiqu'il employât la purgation de même qn'Helvétius, dans le dernier état de la *petite vérole*, ce qui, selon moi, est un des meilleurs moyens dont on puisse se servir pour appaiser la fievre; néantmoins, comme il agissoit plutôt par supposition que par raisonnement, sa conduite ne mérite aucune loüange, l'hypothese qu'il avoit embrassée l'empêchant de connoître le tems auquel il convient de donner ce remede; combien de fois il faut le répéter; l'espece de purgatif qu'on doit préférer, non plus qne les plus propres à s'opposer à une fievre, qui ne manque pas de tuer le malade, lorsqu'on n'a pas soin d'y remédier à tems. Admettre la purgation dans la *petite vérole* sans savoir ponrqnoi, qu'est-ce, sinon agir en Empirique? Car c'est le propre de ces sortes de gens de se fier snr la vertu spécifique des remedes qu'ils employent. Il se seroit apperçu, s'il eût vouln faire usage de sa raison, qu'il ne s'agissoit uniquement que d'appaiser la fievre, & qu'on peut en venir à bout par différens moyens. Car tout remede, qui produit cet effet, contribue également à prolonger la salivation & l'enflure du visage; deux objets auxquels le Medecin doit avoir principalement égard dans le dernier état de la *petite vérole*. Car ces deux points une fois obtenus, le malade n'a plus rien à craindre pour sa vie.

Boerhaave est le second Auteur qui ait écrit expressément sur cette maladie. Il joignoit l'érudition la plus profonde à l'expérience la plus étendue, & il avoue, après avoir parcouru un milier de volumes sur cette matiere, que Sydenham, qu'il honore du titre glorieux de second Hippocrate, est le seul qui mérite d'être lû.

Cet Auteur a beaucoup mieux connu la nature de cette maladie & le traitement qui lui convient, qu'aucun de ceux qui l'ont précédé: il la regarde comme une véritable inflammation; & sur ce principe, il défend non-seulement d'en précipiter la sortie, n'ignorant point qu'elle est d'autant plus dangereuse que l'éruption est plus prompte; il veut encore qu'on la retarde par tous les moyens imaginables. Il conseille même au Medecin d'en tenter la guérison tandis qu'elle est encore dans son premier état, & de prévenir la suppuration des pustules.

Voici son raisonnement:

Le principal but du Medecin dans la pleurésie, l'esquinancie & les autres fievres inflammatoires, est de résoudre les tumeurs, & d'empêcher la génération de la matiere, pourquoi donc souffrirons nous qu'il s'en forme dans la *petite vérole*? pourquoi négligerons-nous de résoudre ces sortes de tumeurs par la voie des remedes, puisque c'est d'elle que dépend la guérison de ces maladies?

Malgré la justesse de ce raisonnement, Boerhaave n'a pu

exécuter ce projet, soit par sa faute, ou par l'impossibilité, dont il est de surmonter cette maladie sans le secours de la suppuration. On tire cependant cet avantage de ses réflexions, & des efforts qu'on emploie pour prévenir l'éruption, qu'on ne sauroit ordinairement retarder au-delà du quatrieme jour, que la fievre est beaucoup moins violente, l'éruption plus tardive, & les pustules en plus petit nombre; ce qui rend la suppuration plus douce & la maladie par conséquent moins dangereuse.

Je m'étonne qu'un homme qui raisonnoit avec tant de justesse, & qui pratiquoit avec tant de jugement, n'ait point entierement connu la nature de cette maladie.

Dès qu'il s'apperçoit que la fievre de la suppuration augmente, que les crachats s'épaississent, & que l'enflure du visage diminue, il abandonne sa premiere méthode, & ne néglige rien pour faciliter la salivation. Il ne doute même pas qu'on ne puisse trouver un remede capable de l'exciter, & il le cherche dans l'antimoine, persuadé qu'il est plus propre que tout autre remede à produire cet effet. Il ne parle d'aucune matiere morbifique, mais il donne à entendre, par ce qu'il propose, qu'il est persuadé de son existence. Il suppose que la salivation entraîne un venin contagieux, ou une matiere morbifique, ce qui est une vertu que le peuple lui attribue dans les maladies vénériennes.

Il donne ici dans une hypothese qui le conduit à l'usage d'un remede empirique. S'il eût raisonné avec autant de justesse sur cet état de la maladie que sur le premier, il se fût apperçu que rien n'est plus propre à exciter la salivation, que d'appaiser la violence de la fievre, par les mêmes remedes dont il s'étoit servi dans le premier état de la maladie, lesquels calmant l'inflammation, avoient fait grossir les pustules & facilité la suppuration.

Comme les Auteurs qui sont venus depuis n'ont fait que copier ceux que je viens de nommer, je me dispenserai de rapporter leurs sentimens, pour passer à l'histoire de cette espece de maladie universelle.

La *petite vérole* en général est une maladie inflammatoire qui a les mêmes signes que les autres inflammations, quoiqu'elle differe essentiellement de ces maladies par ses especes.

Pour mieux convaincre le Lecteur de cette vérité, je vais fixer la véritable signification du mot *inflammation*, & en donner une notion aussi claire que la nature de la chose l'exige. Je trouve même à propos de suivre ici la méthode des Mathémaciens, & d'en faire une espece de Théoreme, parce qu'ayant une fois une notion parfaite de l'inflammation en général, il nous sera facile de traiter par forme d'analogie, de la nature & de la cure de cette espece particuliere de fievre inflammatoire.

Toute tumeur, quelle qu'en soit la cause, qui survient au corps humain avec douleur, pulsation, chaleur, perte de couleur dans la partie, épaississement du sang, augmentation de couleur dans l'urine, dureté & vitesse de pouls, vient à suppuration, lorsqu'on néglige d'y apporter remede, ou dégénere en une mortification ou corruption totale de la partie affectée. Les Chirurgiens donnent à cette espece de tumeur le nom de *phlegmoneuse*, terme que nous avons adopté dans notre langue, & qui signifie brûlant ou inflammatoire. Les fievres inséparables de ces tumeurs sont appellées *inflammatoires*; & comme le sang s'épaissit proportionnellement à l'état de ces sortes de tumeurs, on peut, avec raison, lui donner aussi le même nom. Comme l'état du sang est un des signes les plus distinctifs de l'inflammation, il ne sera pas inutile de marquer les divers changemens qui arrivent dans ce fluide durant le cours de ces sortes de tumeurs. Soit qu'une tumeur provienne d'une contusion, d'une fracture, de la morsure d'un serpent, de contagion, ou de quelque qualité ou cause interne ou externe, dès le moment qu'elle commence à se former, dans cet instant là il commence à se faire un changement dans le sang. Supposons que l'on saigne un millier d'hommes, & qu'on n'apperçoive dans leur sang aucun signe de coagulation, & qu'un moment après quelque chose produise en eux une tumeur inflammatoire, le sang s'épaissira sur le champ, & à mesure que la tumeur vient à suppuration ou tend à dégénérer en sphacele; cet épaississement augmente selon les progrès & l'état de la tumeur; de maniere qu'au tems de la suppuration la viscosité du sang est beaucoup plus grande que le jour précédent, & celui-ci beaucoup plus qu'elle ne l'étoit au commencement. Mais dans l'état de mortification la quantité de la couëne est toujours en proportion égale à cet état fâcheux de l'inflammation. La couleur de la couëne donne encore lieu à quelques observations. La couleur jaune marque plus de chaleur, ou de feu, ou d'inflammation, que la pâle; la verte plus que la jaune, & la noire infiniment plus qu'aucune autre. La consistance de la couëne qui flote toujours sur la surface de la partie rouge qui nage dans la sérosité, indique d'autant moins de feu, qu'elle est plus épaisse & plus tenace; plus au contraire elle est dissoute, (elle ressemble quelquefois à de la gelée demi-cuite) plus le danger est grand.

Car lorsqu'elle est dans cet état de dissolution, les parties enflammées ne manquent jamais de tomber en mortification, & pour lors, les parties inférieures de la partie rouge coagulée se convertissent en une sanie noire & putride, & sont pareillement dans un état de dissolution. Ce que je viens de dire au sujet du sang est le fruit de plus d'un millier d'observations que j'ai faites sur toutes sortes d'inflammations.

C'est là la notion la plus claire que je puisse donner de l'inflammation; & j'ose dire, qu'il n'y a rien dont il soit plus aisé de se convaincre dans la pratique de la Medecine. J'ai jugé d'autant plus à propos de la fixer, qu'elle sert de fondement à tout ce que je vais dire, & que j'en ferai continuellement usage pour appuyer mes raisons.

Je dis donc que la *petite vérole* répond en général à ces signes de l'inflammation; c'est pourquoi on doit la regarder & la traiter généralement comme telle. Mais comme elle differe encore spécifiquement de toutes les autres maladies, elle demande aussi une histoire & un traitement tout particulier.

La *petite vérole* étant une maladie inflammatoire, il s'ensuit que le corps doit être disposé à recevoir une inflammation; & que tout ce qui est capable de produire celle-ci peut aussi occasionner l'espece dont nous parlons. Elle peut donc être produite par un exercice violent, par le changement d'air, par la nature du climat, aussi-bien que par l'usage des liqueurs spiritueuses. Car ces causes productives d'inflammation dans ceux qui ont eu cette maladie, produisent aussi la *petite vérole* au lieu d'autres sortes d'inflammations dans ceux qui ne l'ont point eue. La vérité de ce que j'avance est confirmée par l'histoire, aussi-bien que par l'observation journaliere. Il n'est personne qui n'ait pu observer que l'excès de vin, le changement d'air, la violence de l'exercice, occasionnent des *petites véroles*, des pleurésies, des esquinancies, ou d'autres semblables inflammations: mais je ne saurois expliquer pourquoi ces causes produisent la *petite vérole* dans certains sujets plutôt que dans d'autres, & peut-être d'autres que moi ne viendront pas mieux à bout d'en rendre raison. La constitution particuliere de l'air qui cause les inflammations en général, produit aussi la *petite vérole* dans les mêmes saisons; & les premieres ne sont jamais épidémiques que les secondes ne le soient aussi. Ceci sert

à rendre raison pourquoi la *petite vérole* commence à régner dans les saisons de l'année, que les Medecins appellent *irrégulieres*; je veux dire, dans l'hiver, au commencement du Printems & même en Automne; car on doit naturellement s'y attendre depuis le milieu du Printems jusqu'à la fin de l'Automne, qui est le tems où les fievres inflammatoires sont les plus fréquentes. On observe que les contrées où la peste & les fievres malignes fixent leur séjour à cause de la nature du climat & de la disposition de l'air, sont aussi très-sujettes à des *petites véroles* épidémiques & funestes. Il peut même se faire que la peste y regne quelquefois sous l'apparence de la *petite vérole*.

Sydenham & Prosper Alpin ont tous deux fait cette observation, celui-ci en Egypte, & celui-là en Angleterre. Un grand nombre de Medecins ont tâché d'expliquer ce phénomene, & de découvrir ce qui dispose l'homme à être infecté de cette maladie, qui ordinairement ne revient plus quand on l'a une fois eue. Les raisons Physiques & Mécaniques que Fuller, Drake, Helvétius & plusieurs autres ont osé assigner, sont de telle nature, que ce seroit manquer au respect dû à leur caractere, que de les rapporter. Ce que nous venons de dire nous met en état de prévoir les saisons & les constitutions les plus capables d'occasionner cette maladie, & de discerner ceux à qui la *petite vérole* est ordinairement le plus funeste.

Puisque quiconque est affligé de la *petite vérole*, sans que son sang ait été auparavant enflammé, doit être nécessairement pour lors dans un état d'inflammation, qui commence à se manifester dès le second ou troisieme jour; il s'ensuit que tous ceux qui sont d'une habitude inflammatoire, soit héréditaire ou acquise, doivent avoir cette maladie à un plus haut dégré que ceux d'une disposition contraire.

Les personnes affligées d'une maladie inflammatoire, doivent par la même raison courir beaucoup de risque; car si la *petite vérole* survient avant que cette maladie ait cessé, leur mort est inévitable, puisqu'elles ont à luter contre deux maladies à la fois. Car le second ou le troisieme jour, le sang qui avoit été déja enflammé par la maladie précédente, commence à acquérir un nouveau degré d'inflammation particulier à la *petite vérole*, & qui produit le même effet que si l'on ajoutoit feu sur feu. On trouve pourtant des gens qui courent un bien plus grand risque de perdre la vie, à cause des parties du corps qui étoient dans un état d'inflammation avant que la *petite vérole* ait commencé; je parle de ceux qui ont les poumons, le cerveau ou la gorge enflammée dans l'instant même que cette maladie les saisit. Car comme personne ne meurt d'une inflammation que celle-ci n'ait affecté la gorge, les poumons ou le cerveau, & qu'aucun n'a la *petite vérole* que ces parties nobles ne soient plus ou moins enflammées d'une maniere toute particuliere, il s'ensuit que ces sortes de malades doivent être exposés au plus grand danger, puisqu'outre la *petite vérole*, ils ont à essuyer en même tems une vraie péripneumonie, une vraie esquinancie, ou une véritable phrénésie; c'est-à-dire, qu'ils ont une *petite vérole* compliquée avec une inflammation de gorge, de poumon ou de cerveau. Je suis même persuadé que jamais personne n'est mort de la *petite vérole* qu'on ne puisse en attribuer la cause à l'une ou l'autre de ces maladies.

Les tumeurs phlegmoneuses sont beaucoup plus difficiles à résoudre dans les vieillards, ou dans ceux en qui les contusions, les fractures, les luxations & les ulceres, sont sujets à s'enflammer; ce qui prouve que la *petite vérole* doit être en eux extremement violente. De-là vient que les femmes l'ont beaucoup plus favorable avant la cessation de leurs regles qu'après; elle est aussi moins dangereuse pour les femmes que pour les hommes; & moins pour les enfans que pour les uns ni les autres. Cette regle, quoique générale, ne laisse pas de souffrir des exceptions dans quelques cas particuliers.

Les genres de vie qui assujettissent au travail, aux veilles, aux fatigues, aux campemens, aux siéges, au mauvais air, à la mauvaise nourriture, aux accidens inséparables de la guerre, enflamment en échauffant; & si la *petite vérole* afflige ces sortes de constitutions dans ce tems-là, elle ne peut manquer d'être très-mauvaise. Les saisons, les climats, les constitutions de l'air qui engendrent des fievres malignes, rendent aussi la *petite vérole* qui survient en même tems extremement dangereuse.

Sydenham remarque, ainsi que j'ai dit ci-dessus, que ceux qui eurent la *petite vérole* durant que les fievres malignes régnoient à Londres, en moururent presque tous. Et Prosper Alpin rapporte que la *petite vérole* qui regne au Grand-Caire en Egypte en même tems que la peste, est ordinairement accompagnée de taches pourprées & livides qui ne different en rien de celle-ci quant à l'inflammation & à la putréfaction. D'où l'on peut conclure que les personnes sujettes aux maladies qui ne sont accompagnées ni de l'épaississement, ni de l'inflammation du sang, comme aux fievres intermittentes, aux affections hystériques ou flatueuses; de même que celles qui ont perdu beaucoup de sang par les blessures, les regles, les hémorrhoïdes & les fausses-couches, ou dont le sang est apauvri par l'abstinence, ne sauroient avoir une *petite vérole* violente, pourvu que ces causes la précedent immédiatement.

Nous allons maintenant indiquer les symptomes & l'état de la maladie qui précedent l'éruption.

J'appelle la fievre qui précede l'éruption *variolique*, car jusqu'alors on ne peut proprement lui donner le nom de *petite vérole*. Elle naît de l'infection communiquée par l'air ou l'attouchement d'un sujet affecté de la même maladie, de frayeur ou de quelqu'autre cause capable de produire cette espece d'inflammation qui commence ordinairement avec frisson, tremblement, pâleur des levres, lividité des ongles & autres symptomes inflammatoires. Cette maladie naît quelquefois de quelqu'autre maladie qui s'est changée en celle-ci, d'un refroidissement ordinaire, d'une légere pleurésie ou d'une esquinancie, de la rougeole, de la *petite vérole* volante; & quoiqu'elle survienne avant que ces maladies aient cessé, on ne laisse pas de découvrir l'origine de la fievre variolique.

Supposons qu'une personne soit affligée durant quelques jours de l'une ou de l'autre des maladies dont on vient de parler, nonobstant la continuation des symptomes qui leur sont propres, principalement de la chaleur, & de l'agitation fébrile du pouls, le malade est tout-à-coup attaqué d'un tremblement, d'un frisson, ou d'un violent accès de froid pareil à celui d'une fievre intermittente. Les levres & les ongles deviennent pâles ou livides; & quoique les mains & les piés soient froids & transis, le pouls ne laisse pas de devenir plus fort qu'il ne l'étoit auparavant, de maniere qu'on n'a pas de peine à s'appercevoir qu'il est survenu une nouvelle fievre.

Les symptomes qui présagent l'éruption de la *petite vérole*, sont le mal de tête, la lassitude, la crampe, les douleurs, les pesanteurs, la soif, les nausées ou le vomissement. Si c'est une femme ou un enfant, la matiere évacuée est ordinairement verte, de même que dans l'affection hystérique; les yeux deviennent étincelans, les paupieres s'enflamment tout-au-tour, de même que dans ceux qui ont bu avec excès; le malade ne peut plus supporter la lumiere; le visage est en feu; il survient une chaleur & une sécheresse excessive par tout le corps; & ces symptomes sont compliqués avec une constipation opiniâtre. A mesure que l'inflammation augmente, le malade se vuide, ses déjections sont ordinairement noires & fétides; il sent des douleurs dans les reins à travers les lombes, une pesanteur extraordinaire, & une oppression vers le creux de l'estomac.

Ces derniers symptomes, lorsqu'ils sont accompagnés de nausées & d'assoupissement, sont les signes *patagnomiques* qui distinguent essentiellement la fievre de la *petite vérole* de toute autre, si l'on en excepte la rougeole & la *petite vérole* volante, dont les symptomes sont quelque peu équivoques. Mais la violence & la durée particuliere de ces symptomes distinguent toujours la *petite vérole* des maladies précédentes.

Sydenham a observé un autre symptome qui est propre aux enfans; savoir, le mouvement convulsif: mais s'il est précédé d'un assoupissement extraordinaire, & d'un brillant plus qu'ordinaire dans les yeux, un pareil accès annonce une éruption prochaine. Les sueurs dont le malade est affligé durant la fievre, présagent une *petite vérole* discrete: mais on ne doit pas faire fond sur ce symptome, parce qu'il a quelquefois été suivi d'une *petite vérole* confluante.

Tels sont les symptomes qui précedent l'éruption, & qui augmentent de plus en plus, jusqu'à ce que la *petite vérole* soit tout-à-fait sortie: le pouls est considérablement plus vîte le pénultieme jour de l'éruption, que dans aucun autre tems.

Il n'est point de maladie qui oblige le Medecin à observer avec tant d'attention, le tems, les circonstances & les différens périodes du mal, que celle dont nous parlons. C'est de-là qu'il tire les indications les plus certaines soit pour agir ou ne point agir. Une pareille attention le met aussi en état de prognostiquer avec certitude le sort du malade, soit en bien ou en mal.

Le tems auquel la *petite vérole* commence à paroître, est le plus important; aussi doit-on y faire une attention toute particuliere: & je m'étonne, vû cette importance, que les Auteurs l'ayent supputé avec si peu de soin.

La *petite vérole* qui paroît le premier jour, est mortelle; elle n'est pas moins à craindre le second jour. Elle est dangereuse le troisieme: mais si elle se manifeste le quatrieme, ou un peu plus tard, elle est ordinairement discrete, & tout-à-fait exempte de danger.

Un exemple suffira pour enseigner au Medecin la maniere de calculer le tems de l'éruption.

Un homme est attaqué d'une fievre variolique sur les trois, cinq, six ou huit heures du matin, à midi, sur les six heures du soir, ou dans tel autre tems compris entre midi & minuit. Je suppose le jour naturel, ou de vingt-quatre heures. Si la *petite vérole* commence à paroître à dix heures du soir, & que le malade soit tombé malade sur les trois, cinq ou huit heures du matin, on dit que la *petite vérole* a paru le premier jour; au lieu que si le sujet est tombé malade à midi, sur les six ou onze heures du soir, & que la *petite vérole* ait commencé à paroître le lendemain matin à six heures, à midi, ou à onze heures du soir, on dit qu'elle a paru le second jour. Si le sujet tombe malade, par exemple, le premier Avril sur les trois heures du matin sur les six ou onze heures du soir, & que la *petite vérole* paroisse le troisieme à une heure du matin, ou à quatre heures après midi, ou sur les dix heures du soir, on dit aussi que la *petite vérole* a paru le troisieme jour. Si le sujet tombe malade le lundi sur les deux heures du matin, à une heure après midi, ou sur les onze heures du soir, & que la *petite vérole* se manifeste le Jeudi sur les deux heures du matin, sur les cinq heures après midi, ou sur les dix ou onze heures du soir, nous fixons l'éruption au quatrieme jour.

Il n'est personne qui ne voie combien ces sortes de calculs sont équivoques; aussi est-il arrivé aux Medecins, faute d'avoir fixé assez exactement le tems de l'éruption, de présager une *petite vérole* bénigne qui ne l'a point été, ou d'annoncer une *petite vérole* confluante qui a quelquefois été discrete. Comme donc la certitude où l'on est du tems de l'éruption est une des indications les plus sûres qu'on ait dans la pratique, aussi arrive-t-il souvent, faute de l'avoir fixé avec précision, que l'on commet des fautes tout-à-fait irréparables.

Je vais montrer l'incertitude de cette méthode vague de supputer l'éruption, & fixer le tems auquel elle se fait avec autant d'exactitude que la chose peut le permettre. Je trouve même à propos, pour rendre ce calcul plus facile, de compter par heures.

Une personne tombe malade à deux heures du matin; la *petite vérole* paroît vers les onze heures du soir; elle sort le premier jour, le sujet ayant été malade pendant vingt-une heures avant l'éruption, & non davantage. Supposons de nouveau qu'il tombe malade sur les six heures du soir, & que la *petite vérole* paroisse le lendemain matin à cinq heures; des Medecins nous diront, que l'éruption s'est faite le second jour, & cependant le sujet n'a été malade que onze heures avant l'éruption, d'où il suit que l'éruption s'est faite dix heures plutôt dans ce cas que dans l'autre, où elle avoit paru le premier jour. De même un homme est attaqué de la *petite vérole* vers les onze heures du soir, le Lundi, par exemple; elle commence à paroître le Mercredi matin sur les deux heures, la *petite vérole*, si l'on s'en tient à la façon ordinaire de compter, a paru le troisieme jour, & cependant ce sujet n'a été malade que trois heures au-delà du jour naturel. Supposons encore qu'une personne tombe malade de la *petite vérole* le Mardi sur les deux heures du matin, & qu'elle commence à paroître le Jeudi à onze heures du soir, on dit que l'éruption s'est faite le troisieme jour: dans ce cas le malade a été affligé de la fievre variolique pendant soixante-neuf heures, & dans le premier vingt-sept seulement, ce qui fait une différence de quarante-deux heures. On voit par-là combien le prognostic que les Medecins tirent de cette maniere de supputer le tems de l'éruption doit être sujet à erreur.

On peut établir pour regle générale, que la *petite vérole* est d'autant plus bénigne & plus discrete, qu'elle tarde plus long-tems à paroître, & que la premiere maniere de compter les jours, est trop équivoque pour pouvoir s'y fier. C'est souvent sur ce calcul que l'on se regle pour savoir si la *petite vérole* a paru trop tôt ou trop-tard. Si la maladie paroît avant que les premieres vingt-quatre heures de la maladie soient expirées, on peut compter qu'elle sera aussi funeste que la peste: si elle se manifeste trente ou trente-cinq heures après la premiere indisposition, elle sera extremement dangereuse: elle l'est beaucoup moins lorsqu'elle paroît au bout de quarante, quarante-sept ou quarante-huit heures; l'on doit cependant s'attendre qu'elle sera de l'espece confluante: elle est pour l'ordinaire discrete, quand elle ne se manifeste qu'au bout de soixante-dix ou quatre-vingts heures.

Après avoir fixé le tems de l'éruption, & indiqué les signes & les symptomes qui précedent cet état, nous allons décrire ceux qui subsistent pendant tout le tems qu'il dure.

La violence plus ou moins grande de la fievre variolique, fait que les éruptions paroissent plutôt ou plus tard; qu'elles sont discretes ou confluantes, c'est-à-dire, plus ou moins nombreuses; ou répandues en petite quantité sur toute l'habitude, comme autant de grains de froment clair-semés, & qui croissent éloignés les uns des autres, ou en tas ou monceau, les racines étant mêlées ensemble. Les grains de la *petite vérole* confluante sont extremement petits lorsqu'ils commencent à paroître: mais leurs bases augmentent peu-à-peu, de maniere que les pustules qui étoient discretes le jour précédent, se joignent ensemble comme

autant de grains de mercure répandus sur une table, & dont les globules venant à se raréfier & à s'étendre, ne forment à la fin qu'un seul corps continu. C'est ainsi que les grains de la *petite vérole* se réunissent; ce qui fait qu'on la distingue en discrete & en confluante: & comme il est impossible qu'il s'éleve un aussi grand nombre de pustules sur la surface du corps sans qu'elles se joignent à la fin, puisque leurs bases augmentent au bout de quatre ou cinq jours, elles doivent occuper un bien plus grand espace qu'auparavant. On peut conclurre que la confluante n'est que l'effet d'un grand nombre d'éruptions. Il est cependant besoin d'admettre ici une distinction; car on ne sauroit être trop exact dans la description de cette maladie. Quoiqu'on doive avoir principalement égard au nombre des pustules, cela n'empêche pas que la maniere dont elles sont distribuées sur le corps, ne mérite quelque attention. Il y a des sujets dans qui les pustules peuvent être extremement nombreuses, & cependant discretes les unes des autres par la situation. D'autres au contraire peuvent en avoir fort peu, sans que cela les empêche de se joindre, de s'unir ou de devenir confluantes, de même que dans un champ semé par un habile Laboureur, les épis, quoique très-nombreux, naissent écartés les uns des autres; au lieu que dans celui qu'on a semé avec peu de soin, ils croissent par tas, & extremement écartés les uns des autres. Lors donc que la *petite vérole* vient sur le corps ou sur le visage de cette maniere, on lui donne le nom de *confluante*. On doit encore avoir égard à la nature des parties qu'elle affecte, aussi-bien qu'au plus ou moins d'infection qu'elle leur communique. La *petite vérole* dont la confluance se fait principalement remarquer au visage & à la tête, est extremement dangereuse, quand même les autres parties du corps en seroient exemptes; que si le corps & le visage en sont entierement couverts, le danger est infiniment plus grand. On ne doit point être surpris que la *petite vérole*, qui affecte le visage & la tête, expose le malade à perdre la vie; car les Medecins sont parfaitement convaincus, que le gonflement des vaisseaux du cerveau ne présage rien que de funeste.

Après avoir donné une idée de la *petite vérole* discrete & confluante, je vais décrire ces éruptions depuis le moment qu'elles paroissent jusqu'à ce qu'elles soient entierement achevées & répandues sur toute la surface du corps.

On a prétendu jusqu'aujourd'hui que tout cela s'achevoit dans l'espace de trois jours: mais ceci ne demande pas une recherche moins scrupuleuse que celle que nous avons déja faite sur la fievre variolique: par exemple, les pustules commencent à paroître aujourd'hui à trois heures du matin; des Medecins prétendent qu'elles seront tout-à-fait sorties le troisieme jour, prenant le premier jour auquel elle commencent à mûrir, pour le quatrieme après l'apparition de la *petite vérole*; d'où il suit qu'ils comptent trois jours pour l'éruption.

L'exemple suivant fera voir manifestement la fausseté de ce calcul, aussi-bien que le besoin qu'on a d'une Histoire plus exacte de l'éruption de la *petite vérole*. Supposons qu'un Medecin visite son malade le Lundi vers les onze heures du soir, & qu'il s'apperçoive que la *petite vérole* commence à paroître; il retourne le Mercredi, n'importe à qu'elle heure du matin ou du soir; il assure que l'éruption est entierement achevée, se fondant sur ce qu'elle a commencé le Lundi, & qu'elle doit être finie ce jour-là, qui est le troisieme. Quelle équivoque par rapport au tems! Ne sembleroit-il pas que c'est la même chose que la *petite vérole* paroisse à une heure du matin, à deux heures après midi, ou sur les onze heures du soir, & qu'il visite son malade le Mercredi de très-grand matin, ou bien avant dans la nuit? Il est cependant certain qu'on retranche vingt-trois heures du premier jour, & autant du second, ce qui, pris ensemble, fait quarante-six heures: assurer par conséquent que la *petite vérole* est trois jours à sortir, c'est calculer de même que si soixante & douze heures, & vingt-six heures formoient un espace égal. Au reste, rien n'est plus impossible que de fixer au juste le tems que la *petite vérole* met à sortir; car cet effet émane d'une cause particuliere, qui varie continuellement, d'où il suit que l'éruption doit varier à proportion. Cette cause n'est autre que la fievre inflammatoire, qui augmente plus ou moins, & agit avec plus de force dans une constitution que dans une autre. On feroit aussi-bien fondé à demander le tems qu'un arbre sera à bourgeonner, à donner des fleurs, ou du fruit dans sa parfaite maturité. Car quoiqu'il doive nécessairement y avoir un tems fixe pour cela, ce tems ne laisse pas de varier selon le climat, le terrein, la culture & le savoir du Jardinier. Comme la violence de la fievre variolique accélere l'éruption des pustules plutôt ou plus tard, selon le degré de l'inflammation, aussi la même cause la procure successivement, ou tout-à-coup. Par exemple, il s'éleve quelques pustules dures sur le front, le nez, les joues, ensuite sur l'estomac, les hanches, les cuisses, sur le tronc, & enfin sur les jambes, principalement près des piés. Ou cette cause agit avec plus d'énergie, & pour lors ces pustules s'élevent généralement sur tout le corps; ou bien la fievre venant à augmenter à un point extraordinaire, soit à cause de la disposition du corps, de la qualité pestilentielle de l'air, ou de l'usage qu'on a fait des cardiaques, il arrive tout le contraire, les pustules sont en petit nombre, & forment plutôt une espece de rougeur sur le visage; la peau est seche & aride, & on découvre en examinant attentivement la chose, qu'il y en a une infinité qui ne sauroient se faire jour à travers la peau; le corps se couvre de taches pourprées ou livides, surtout aux environs de l'estomac, du cou, des reins & des hanches plutôt qu'ailleurs: le malade est souvent affligé d'un pissement de sang, & ces deux symptomes sont annoncés par un autre, savoir par une douleur excessive dans les reins.

Comme la fievre est plus forte dans certaines constitutions que dans d'autres, & procure par conséquent une éruption, plus ou moins prompte, de la *petite vérole*; de même il se trouve certaines parties du corps où cette inflammation agit avec plus de violence, ce qui est cause que les éruptions paroissent plus ou moins vite, en plus ou moins grande quantité, selon l'endroit où ce feu ou cette inflammation fixe son séjour. On ne peut mieux comparer le tems & le cours de l'éruption qu'à un champ où l'on a semé du blé; car quoique le grain ait été jetté en terre dans le même-tems, il ne laisse pas de croître & de mûrir plutôt ou plus tard, suivant l'exposition, la culture & les qualités du terrein.

C'est sans aucun fondement que des Medecins ont fixé indistinctement le cours de l'éruption à trois jours, dans toutes sortes de constitutions; car, quoiqu'elle ait besoin d'un certain espace de tems fixe pour être parfaite, ce tems ne laisse pas de varier selon la violence de la fievre, ce qui n'empêche pas qu'on ne puisse venir à bout de le calculer; faire cette supputation par jours, ce seroit rendre cette partie de l'Histoire de la *petite vérole* aussi obscure qu'équivoque, ainsi qu'il est arrivé à l'égard du tems qui s'écoule depuis le premier accès de la fievre jusqu'au moment que la *petite vérole* commence à paroître.

L'éruption s'acheve dans la *petite vérole* confluante dans l'espace de cinq à six jours, à compter de celui où la maladie a commencé; la *petite vérole* discrete est six jours naturels à pousser. Il arrive cependant quelquefois que la *petite vérole* tarde à sortir, ou qu'il survient une seconde éruption occasionnée par quelques accidens, ou par les mauvaises méthodes qu'on a suivies dans le traitement. La fievre & les autres symptomes dont la violence étoit extreme avant l'éruption, & qui a tou-

jours été en augmentant jusqu'à ce qu'elle ait été là moitié faite, commencent à diminuer, & cessent entierement après que la *petite vérole* est tout-à-fait sortie; c'est de l'espece confluante dont je parle, & la même chose arrive dans la discrete, lorsque le Medecin s'acquite de son devoir. L'égalité que le pouls conserve le sixieme jour, de même que dans l'état de santé, est ce qui distingue ce second état, qu'on peut regarder comme le plus remarquable de la *petite vérole* : le mal s'arrête ici; le malade paroît tranquile & à son aise pour quelque tems; la premiere fievre, qui n'avoit aucune intermission, cesse pour le présent, ce qui n'arrive que cette seule fois pendant tous le cours de la maladie; on peut regarder cet état comme une bonace qui survient entre deux tempêtes; mais qui annonce une orage plus furieux que jamais. Le malade repose pendant six, dix ou vingt heures, & ensuite, ceci arrive plutôt ou plus tard, selon la violence de la maladie, la fievre secondaire survient par degrés successifs, supposé qu'elle soit de l'espece bénigne; on bien elle éclate tout-à-coup comme un ouragan, si l'inflammation est violente; les yeux s'enflamment, ou laissent échapper des larmes, le pouls augmente, la gorge s'embarrasse, l'urine est crue, pâle ou de couleur de paille; le malade est agité & inquiet, l'ardeur qui le consume le force à quitter le lit, & à chercher la fraîcheur de l'air, il s'efforce de la calmer par tous les moyens possibles; il tombe dans le délire & souvent même dans la phrénésie.

Ce dernier symptome est le plus violent & le plus obstiné qui survienne durant tout le cours de la maladie : la fievre secondaire, qui est celle de la maturation, commence ainsi que je l'ai dit, vers le sixieme ou septieme jour; & selon la violence & l'état de l'inflammation, les pustules commencent à s'étendre, s'enflamment, s'élevent en pointe, viennent à maturation plutôt ou plus tard; la matiere est bénigne, bien digérée, ou sanieuse, ou aqueuse de même que dans les vessies que le feu fait élever; elles laissent sortir du sang, ou, enfin, si l'inflammation augmente au plus haut degré, ces petites tumeurs ou éruptions, vont au-delà de l'état de suppuration; elles se roussissent à leurs sommets de même que si on avoit appliqué un fer rouge dessus; la peau, ou les espaces qui restent entre deux, perdent leur couleur vermeille, deviennent bruns, pourpres, ou noirs, ou se couvrent d'une infinité de petits boutons érésipélateux; la peau se desseche, se resserre ou se distend comme un morceau de parchemin; ou il s'éleve une tumeur considérable couverte d'une infinité d'éruptions, qui ressemble à un anthrax ou à un furoncle pestilentiel. Je ne suis point surpris que Sydenham ait regardé chaque éruption comme un petit phlegmon, puisqu'elle est effectivement telle, & que tous les symptomes sont les mêmes à tous égards que ceux qui accompagnent cette espece de tumeur.

Les éruptions dans la *petite vérole*, naissent, prennent leurs cours, & sont sujettes aux mêmes variations, aux mêmes apparences & aux mêmes terminaisons que les tumeurs inflammatoires en général. Au reste ces changemens & ces variations sont purement l'effet de la cause dont j'ai parlé ci-dessus, je veux dire de l'ardeur, de l'inflammation ou du feu de la fievre.

Des Medecins n'ayant point compris que l'inflammation occasionne les divers changemens & les diverses apparences des symptomes qui surviennent dans cette maladie, ni découvert que ces sortes de phénomenes indiquent seulement une différence plus ou moins grande dans la maladie par rapport à la chaleur, à l'inflammation, ou au feu, mais non point dans ce qui concerne sa nature ou son espece, ont divisé, pour ainsi dire, la *petite vérole* en différentes maladies. Helvétius, par exemple, la divisa en plusieurs especes; dont l'une est accompagnée d'une fievre pourprée, l'autre d'une esquinancie ou d'une fievre anomale, &c. Il leur est arrivé faute d'avoir connu la nature de la *petite vérole*, pour l'avoir divisée en différentes classes, & pour l'avoir crue compliquée avec d'autres maladies, dont elle differe essentiellement, de suivre une pratique extremement dangereuse, & souvent funeste. Mais la plus grande faute qu'ils aient faite a été de ne point distinguer la nature de la *petite vérole* : car quoique plusieurs aient connu que cette maladie n'est autre chose qu'une inflammation, ils n'ont pas laissé, par une prévention inséparable des hypotheses auxquelles on se laisse entraîner, de regarder la pleurésie, ou l'esquinancie symtomatiques comme des maladies tout-à-fait différentes de la *petite vérole*; & ce seul exemple suffit pour nous convaincre de la fausseté de leur théorie, aussi-bien que du danger inséparable de leur pratique. Supposons qu'un de ces Medecins traite un malade d'une *petite vérole* compliquée avec une inflammation de gorge, des poumons ou de la pleure; s'avisera-t'il, en cas que l'éruption soit achevée, de traiter cette inflammation par la méthode ordinaire? Non, sans doute : car il croiroit, en saignant ou purgeant le malade, repousser la matiere morbifique de la circonférence vers les parties nobles, ce qui est une preuve qu'il ignore entierement la nature de la maladie.

Il s'ensuit donc que la *petite vérole* est une maladie purement inflammatoire, qui ne differe des inflammations ordinaires que relativement aux tempéramens des sujets, l'air & le climat où elle regne. Je vais en donner l'Histoire, & considérer tous les accidens & les symptomes qui en sont inséparables, comme l'effet d'une inflammation plus ou moins violente, de même que s'il s'agissoit d'une pleurésie ou d'un inflammatoire ordinaire.

Voici en quoi consiste toute la différence de cette derniere.

Si l'inflammation est excessive, la tumeur est extremement difficile à résoudre, & plus disposée à tomber en mortification qu'à suppurer. Je vais sur ce principe décrire la *petite vérole*, & donner la méthode de la traiter. Je considérerai chaque pustule comme un phlegmon ordinaire, sujet à passer par les mêmes états que ces sortes d'inflammations; car ce sont là les seules distinctions que cette maladie admette.

Je suppose que nous voici enfin arrivés à l'éruption totale de la *petite vérole*; car dorénavant nous regarderons les progrès de l'éruption, & les divers changemens qui lui arrivent, comme les signes pathognomiques les plus distinctifs & les plus propres à nous faire prévoir le sort du malade, soit en bien, soit en mal.

Je vais d'abord décrire la *petite vérole* discrete, dans laquelle l'inflammation est médiocre, & dont les pustules viennent peu à peu à maturation. Comme elles ne sortent point toutes à la fois dans celle-ci, de même elles croissent & viennent à suppuration dans la même succession de tems; celles du visage mûrissant deux ou trois jours plutôt que celles des piés. Lorsqu'elles ont une fois atteint toute leur maturité, elles commencent à se dessécher, & tout de suite à diminuer; celles du visage viennent à cet état vers le neuvieme ou le dixieme jour, à compter de celui où la maladie a commencé; celles des piés & des jambes n'y arrivent que vers le onzieme, douzieme ou treizieme. A quoi donc les Auteurs ont-ils pensé jusqu'à présent de fixer un jour pour ce changement? Puisque la *petite vérole* est tout le tems que je viens de dire à pousser & s'en aller.

Ce période de la maladie auquel on donne le nom de *changement*, est un point de la derniere importance, puisque c'est dans ce tems-là que les malades meurent pour l'ordinaire, à moins qu'il ne survienne un pissement de sang, car dans ce cas ils meurent générale-

ment le ſeptieme jour : mais on ne ſauroit fixer un jour pour le changement de la *petite vérole*, à moins que les puſtules ne ſortent toutes à la fois le même jour : mais voici une autre circonſtance qui altere cette révolution, & qui met le Medecin hors d'état de fixer le jour auquel elle arrive, non plus que celui de l'éruption : c'eſt que les puſtules paroiſſent plutôt ou plus tard ſelon que la fievre eſt plus ou moins violente, & changent de même ſelon la force de l'inflammation.

L'ordre & les différens états par leſquels ces éruptions paſſent, s'entendront mieux par la deſcription ſuivante, qui ſervira en même tems à éclaircir ce période de la *petite vérole*, auquel on donne le nom de *changement*, & qu'on a décrit d'une maniere plus équivoque & plus incertaine qu'aucun autre état de la maladie. Pour cet effet je vais décrire les divers états par leſquels les puſtules paſſent, car il ſeroit impoſſible de les décrire toutes à la fois, les unes commençant à paroître tandis que les autres commencent à mûrir ; quelques-unes étant dans leur entiere maturité, tandis que quelques autres ſe deſſechent ; les unes ſe deſſéchant tandis que les autres ſe détachent & tombent par écailles.

La puſtule eſt d'abord petite, rouge, aqueuſe & dure ; plus aisée à ſentir qu'à appercevoir ; ce qui eſt un ſigne pathognomique qui ſert à la diſtinguer de la rougeole, qui n'eſt qu'une ſimple efflореſcence. Elle groſſit enſuite, elle s'éleve en pointe, & s'étend à ſa baſe, faiſant ſi peu de progrès durant les deux ou trois premiers jours, qu'on ne s'en apperçoit preſque point : mais le quatrieme jour après qu'elle a paru, elle commence à blanchir, à groſſir & ſouvent à s'applatir à ſon ſommet : elle devient plus groſſe, plus blanche & plus enflammée à ſa baſe, & la peau qui eſt autour auſſi vermeille qu'une roſe : ce jour là, qui eſt le ſixieme, à compter depuis le moment que la *petite vérole* a commencé, la matiere paroît entierement convertie en un pus blanc & ténu ; la puſtule augmente enſuite & s'enflamme à un point extraordinaire. La matiere commence à s'épaiſſir & à jaunir, dans le milieu de la puſtule, & forme à la fin une croûte jaunâtre, l'inflammation continuant toujours à la baſe de l'éruption ; tout ceci arrive dans l'eſpace de trois jours ; la croûte une fois formée, l'inflammation ceſſe, l'enflure diminue, & la maladie finit.

La fievre ſecondaire, qui commence avec la maturation de l'éruption, augmente peu à peu, & n'eſt pas moins inséparable des différens états des puſtules, que celles-ci le ſont de la fievre. On n'a qu'à ſuppoſer toutes les éruptions en général ſemblables à celle que je viens de décrire, & l'on aura l'idée d'une *petite vérole* diſcrete & bénigne.

Dans cette eſpece de diſcrete-ci, la fievre ſecondaire s'allumant vers le ſeptieme jour, la *petite vérole* commençant auſſi à groſſir dans le même tems, la fievre augmentent toujours à meſure que les éruptions viennent à maturité, il s'enſuit que la fievre parviendra au plus haut degré de violence dans le tems que le plus grand nombre de puſtules auront atteint une maturité parfaite ; de ſorte que ſi les éruptions ſortoient toutes en même tems, & que les différentes parties du corps euſſent une chaleur égale, les puſtules ne manqueroient pas d'être le neuvieme jour dans le plus haut point de maturité, je veux dire, qu'elles commenceroient toutes à ſe deſſécher en même tems ; & dans ce cas on pourroit fixer le jour du changement : mais comme il arrive tout le contraire, il eſt impoſſible de déterminer au juſte le jour, ni encore moins l'heure à laquelle il ſe fait, quoique quelques-uns prétendent le contraire. Comme la *petite vérole* eſt deux ou trois jours à paroître au viſage ; de même quelques-unes de ces puſtules commencent à ſe deſſécher deux ou trois jours avant les autres, j'avertis donc le Lecteur pour toujours, qu'auſſi-tôt que quelques-unes des éruptions commencent à ſe deſſécher, je dis que la *petite vérole* commence à changer ; que ce changement continue durant deux, trois ou quatre jours ; & qu'il eſt dans ſon état environ un jour & demi après qu'il a commencé ; & dans ce tems-là la fievre acquiert le plus haut degré de violence.

L'hiſtoire que je viens de donner de la *petite vérole* diſcrete nous met à portée de pouvoir fixer le tems du changement & de l'éruption, même dans la confluente : car l'éruption eſt deux ou trois jours à ſe faire, & il faut le même tems pour le changement : mais l'éruption, la maturation & le changement dépendent de l'inflammation, du feu ou de la chaleur qui eſt naturelle au tempérament, ainſi qu'il paroîtra par l'hiſtoire de la *petite vérole* confluante.

Je vais maintenant décrire celle-ci pour qu'on puiſſe connoître toutes les variations, les changemens & les diſtinctions qui ſont propres à la *petite vérole* en général.

La fievre n'étant point extremement violente, quoiqu'elle le ſoit aſſez pour occaſionner une *petite vérole* confluante, les ſymptomes inséparables de l'état de maturation, dans ce cas, par rapport aux éruptions & à la fievre, ſont exactement les mêmes que ceux de l'eſpece diſcrete (ſi ce n'eſt que les puſtules commencent à changer plutôt ſur le viſage, à cauſe de la fievre ou de l'inflammation, parce que les éruptions ſont en beaucoup plus grand nombre) ſi l'on en excepte la diarrhée dans les enfans, & la ſalivation dans les adultes.

La ſalivation eſt un ſymptome tout-à-fait extraordinaire : elle commence ordinairement avec la fievre ſecondaire, & quelquefois avant que l'éruption ſoit achevée : elle eſt plus fluide & plus copieuſe durant les deux ou trois premiers jours, que par la ſuite ; car à meſure que la maturation ſe fait, la fievre augmente, & les crachats deviennent plus épais, plus viſqueux & diminuent de jour à autre : mais ſi la fievre ſecondaire devient exceſſive, la ſalivation ceſſe & le malade meurt. Lors au contraire que la fievre de la maturation n'eſt pas plus forte qu'il ne faut pour produire une ſuppuration loüable & bénigne, la ſalivation continue juſqu'au treizieme, quatorzieme, quinzieme, quelquefois même juſqu'au vingtieme jour ; c'eſt-à-dire, juſqu'à ce que la *petite vérole* ſoit entierement deſſéchée par tout le corps.

Je trouve à propos de donner ici les hiſtoires de trois différens ſujets attaqués de cette maladie, depuis le moment que la fievre ſecondaire commence à s'allumer, & de décrire le commencement, le progrès, l'état & la déclinaiſon de l'éruption.

La premiere regarde la *petite vérole* diſcrete & bénigne ; la ſeconde, la confluante bénigne ; la troiſieme, la confluante la plus funeſte, avec les divers accidens & les différentes variations qui lui ſont propres.

La fievre ſecondaire commence à s'allumer vers le ſixieme jour de la maladie, dans l'eſpece diſcrete ; le pouls devient plus fréquent & plus dur ; le viſage plus rouge & plus vermeil, l'urine plus haute en couleur avec un nuage ſuſpendu dans le milieu, ou qui demeure au fond. Cette nuit là même, qui eſt la premiere de la maturation, le malade devient inquiet & a beaucoup plus de peine à dormir que dans aucun autre tems de la maladie ; ſes yeux s'enflamment ou laiſſent couler des larmes. Le ſeptieme ou le huitieme jour le viſage s'enfle beaucoup plus que dans aucun autre tems, les paupieres s'enflent, deviennent bourſouflées, luiſantes comme une veſſie, & ſe ferment pour l'ordinaire dans ce tems-là.

Les puſtules du viſage ſont extremement groſſes, & com-

mencent à blanchir à leurs sommets; les interstices, je veux dire, la peau comprise entre les pustules, se distend, s'enflamme & devient d'une couleur vermeille; quelques-unes des pustules du front, du nez, & des joues, commencent à se sécher; le pouls devient plus fréquent & plus dur; la voix s'altere de même que si le malade étoit enrhumé, le malade a l'esprit abattu, & laisse quelquefois échapper des soupirs; l'urine devient plus pâle & moins trouble: les éruptions de la poitrine, qui sont beaucoup moins nombreuses qne dans aucune autre partie du corps, sont aussi grosses & aussi serrées que celles du visage; celles des bras sont extrement grosses, blanches au sommet & enflammées à leurs bases; celles des mains & des piés sont beaucoup plus lentes à paroître dane cet état. Le neuvieme jour le visage paroît aussi enflé qu'il puisse être; les éruptions sont beaucoup plus grosses, la matiere plus blanche, & les interstices plus rouges & plus enflammés, la plupart de celles du visage se sechent ce jour là; il arrive la même chose à quelques-unes de celles de la poitrine; les paupieres sont d'un rouge foncé; le pouls est extremement vîte & dur; l'urine plus pâle, plus ténue & plus claire qu'en tout autre tems; les pustules des bras sont excessivement enflammées, & les interstices qu'elles laissent presque aussi rouges que ceux du visage; &, si les éruptions sont nombreuses, les bras paroissent entierement enflés. Le malade sent dans ce tems-là quelques légers frissons qui reviennent par intervalles.

Le dix, les symptomes sont les mêmes que le jour précédent; le pouls est aussi fort & aussi vîte; l'urine aussi claire, le visage aussi enflé, à la reserve des paupieres, dont l'enflure commence à diminuer quelque peu; la plupart des pustules du visage se dessechent & se couvrent d'une croûte jaune. Le visage se désenfle quelquefois un peu ce jour-là, & pour lors, les mains commencent à grossir & à s'enfler sur le dos. Le onze, le visage commence à se désenfler, surtout autour des joues & des yeux, l'enflure des mains augmente; les pustules qui les couvrent sont tout-à-fait vertes, mais aussi mûres que l'étoient celles du visage le huitieme & le neuvieme jour; le pouls commence à devenir plus régulier, moins fréquent & moins dur qu'il ne l'étoit deux jours auparavant; l'urine est moins ténue & moins pâle, il s'y forme un nuage, elle se trouble & dépose un un sédiment. Le visage continue à se désenfler, à se dessécher, & à se couvrir de croûte. Le douzieme jour, les yeux restent fermés, moins à cause de l'enflure, qui paroît être alors dissipée, qu'à cause de la matiere qui colle les paupieres; à mesure que l'enflure du visage diminue, celle des mains augmente; les interstices perdent une partie de leur rougeur, la peau est moins tendue, moins dure, & cede plus aisément à l'impression des doigts; c'est-à-dire, que l'inflammation diminue autour de la base de chaque pustule; celles des mains sont toujours aussi blanches & aussi remplies, mais la matiere commence à s'épaissir, & le pouls à devenir plus régulier qu'il ne l'étoit le jour précédent. Les mains se désenflent le treizieme jour; & si les piés, comme il arrive quelquefois, lorsque les pustules sont en grand nombre sur le cou du pié, viennent à s'enfler à mesure que les mains diminuent, les pustules de ces dernieres parties sont dans l'état le plus parfait de maturité; & comme les pustules du visage, après avoir atteint leur maturité, se dessechent & se couvrent d'une croûte jaune, de même celles du corps s'ouvrent & se dessechent; les pustules souffrent ce jour là un pareil changement sur tout le corps, à l'exception de quelques-unes des piés & des mains: la maladie finit ici; de sorte que la fievre secondaire qui avoit commencé vers le sixieme ou septieme jour, & augmenté peu à peu jusqu'au dixieme, après être arrivée à son plus haut période, & avoir continué dans cet état pendant environ vingt heures, diminue ensuite par degrés, & s'évanouit entierement le treizieme ou le quatorzieme jour. Comme la formation de la matiere dans les pustules est entierement achevée, toutes les éruptions viennent à suppuration, à l'exception de celles de la plante des piés, dont la peau étant épaisse, dure & calleuse, s'oppose à l'éruption des pustules, ce qui est cause qu'elles se changent en autant de verrues jaunâtres ou noires, qui ressemblent à des cors. Il y a cette différence entre les enfans & les adultes; que dans ceux-là l'urine est plus trouble, plutôt blanche que jaune, & la constipation moins opiniâtre; au lieu que dans ceux-ci, lorsque la fievre est dans toute sa violence, l'urine est claire, de couleur de feu ou de paille; mais elle s'épaissit & se trouble dans les uns & les autres dans le déclin de la maladie.

La confluante bénigne ne differe en rien de la discrete, si l'on en excepte la salivation, qui continue durant tout le cours de la fievre secondaire. Comme celle-ci augmente tous les jours dans la *petite-vérole* confluante, & parvient à son plus haut état vers le dixieme ou onzieme jour; de même la salivation, qui a commencé avec la fievre secondaire, diminue à mesure que celle-ci augmente, & s'épaissit tous les jours de plus en plus; & comme la fievre est le onzieme jour à son plus haut période, il s'ensuit que la salive doit être pour lors extremement visqueuse, & par conséquent fort difficile à expectorer. Que si la salivation vient à cesser dans ce tems-là, le malade meurt infailliblement. Le pouls, l'urine & les éruptions sont les seuls signes qui puissent nous servir pour le prognostic dans la *petite-vérole* discrete: mais il y en a d'autres dans la confluante dont on peut faire usage pour cet effet, car la salivation, qui est le plus considérable de tous les symptomes, accompagne toujours la maturation des pustules, laquelle est achevée le treizieme, quatorzieme ou quinzieme jour.

Nous venons de décrire en second lieu une *petite-vérole* confluante réguliere bénigne; & je vais maintenant donner l'histoire des différens symptomes dont est accompagnée une *petite vérole* confluante maligne.

Les éruptions & les autres circonstances de cette maladie varient suivant les forces de la fievre, l'inflammation ou le feu du tempérament; de maniere qu'on ne sauroit avoir la *petite-vérole* à moins que quelque cause n'enflamme le sang. Il est même impossible qu'il survienne d'autres éruptions, d'autres symptomes, d'autres circonstances ni d'autres variations durant le cours de la fievre secondaire, que celles qui sont naturelles à la maladie, & qui sont également essentielles à toutes les tumeurs phlegmoneuses en général. D'où il suit que tous ces phénomenes surviennent, changent, ou disparoissent selon le degré de l'inflammation, dans le sujet & le tems que j'ai dit, soit que le malade prenne peu ou assez de nourriture, soit qu'il ait pris naissance en Egypte ou dans les Indes; & quels que soient les remedes, le régime, la diete, l'air, la constitution, le sexe, l'âge ou le climat; la *petite-vérole* est toujours la même, & ne peut varier que par rapport au degré de l'inflammation: de maniere qu'un Medecin instruit de ce que je viens de dire, pourroit donner une histoire de la *petite-vérole*, qui auroit lieu dans toutes sortes de climats, indépendamment de l'âge, du sexe & de la constitution des sujets.

Remontons à l'origine de la fievre secondaire qui accompagne la *petite-vérole* confluante maligne, & qui est beaucoup plus forte que celle qu'on a décrite jusqu'ici. Cette fievre ne vient point par degrés, mais tout à coup, ainsi qu'on l'a dit ci-dessus, & quoique tout le corps soit dans ce tems-là dans un état d'inflammation, celle-ci ne laisse pas de brûler, de détruire comme un feu réel, & d'agir avec plus de force sur quelques parties que sur d'autres. Environ le sixieme jour de la maladie, l'inflammation paroît fixer principalement son siége dans le cerveau; car le malade tombe tout-à-coup dans le délire, ses yeux s'enflamment, se remplissent d'eau, & deviennent étincelans; il a le regard farouche, la

salivation, qui est inséparable de la maturation dans la *petite-vérole* confluante, est plus abondante & plus fluide au commencement que dans la suite : mais elle devient extremement gluante dans ce tems-là même, lorsque l'inflammation est violente ; il survient aussi une esquinancie, une strangurie & quelquefois un pissement de sang, qui est le plus funeste de tous les symptomes dont cette maladie soit accompagnée, & par conséquent un signe de l'inflammation la plus violente ; ces symptomes sont accompagnés d'une toux seche & fréquente, & d'un point au côté, & la matiere expectorée est quelquefois mêlée avec du sang. Car lorsque l'inflammation des poumons est violente, la matiere expectorée est de même que dans le rhûme, la pleurésie ou la péripneumonie ordinaire, ou la salive est plus ou moins cuite & plus ou moins sanguinolente, selon les différens états de la maladie, & selon qu'elle vient des glandes salivaires ou des parties destinées à la salivation que le mercure ou la *petite-vérole* excite. La salive est encore plus ou moins fluide, ou extremement visqueuse, selon l'état de l'inflammation. Les sueurs copieuses qui surviennent dans ce tems-là indiquent encore une inflammation violente. Lorsque la fievre n'est point trop forte, le malade est constipé, sinon, il survient une diarrhée dont la matiere est noire & fétide ; à mesure que la fievre ou l'inflammation augmente, elle devient sanguinolente, si bien que le malade est quelquefois attaqué d'un flux de sang. Le pouls dans le cas où l'inflammation est modérée, est fréquent, dur & plein ; à mesure qu'elle augmente, il le devient davantage, il conserve sa dureté, mais non la même plénitude. Si l'inflammation affecte principalement les poumons, le pouls est ondoyant ; si c'est le cerveau qu'elle affecte, il est ferré, petit, & distendu ; plus l'inflammation est violente, plus les parties externes & extremes sont froides & pâles, & quelquefois même au point de se couvrir d'une sueur gluante. Le malade ne parle qu'avec peine, ses levres sont saisies d'un tremblement ou de convulsions, & il survient ce que les Medecins appellent tressaillement des tendons, *subsultus tendinum*. L'urine couleur de feu marque une inflammation violente : mais celle qui est crue & de couleur de paille, en indique une plus forte qui affecte surtout le cerveau. Après le pissement de sang il n'y a point de symprome plus funeste que les taches qui s'élevent entre les éruptions de la *petite-vérole* ; les rouges sont moins dangereuses que les pourprées, & celle-ci moins que les noires : car, si le malade échappe, ces taches repassent du noir au pourpre, du pourpre au rouge & du rouge à la couleur naturelle de la peau. Quoique ces taches de pourpre, comme on les appelle, marquent une inflammation excessive, il y a cependant un autre symptome infiniment plus dangereux, c'est lorsque la peau des différentes parties du corps, surtout des jambes & des cuisses, devient noire & dure dans plusieurs endroits, comme si on avoit appliqué un fer rouge dessus, ou qu'elle eût été frappée de la foudre. Si l'inflammation dont la *petite-vérole* confluante est accompagnée, augmente le sixieme ou le septieme jour au-delà de ce qu'elle devroit, le visage commence tout d'un coup à s'enfler, le pouls est plus fréquent ce jour-là qu'il ne faut, & la salive acquiert une viscosité extraordinaire. Si elle vient à augmenter davantage, les pustules qui sortoient & mûrissoient lentement, se trouvent pour lors au-delà de leur maturité, & la plupart sont brûlées ou écorchées à leurs sommets, comme si on y avoit appliqué un fer rouge. La peau du front, des bras & des autres parties se durcit, se resserre, & devient d'une couleur rouge foncée ; il s'éleve même quelquefois entre les pustules des petites éruptions, ou bien la peau devient pâle, livide & d'un aspect cadavéreux. Le malade peut vivre malgré ces symptomes de jour en jour, c'est-à-dire, depuis le sixieme jusqu'au septieme, du septieme au huitieme, & ainsi de suite, toujours dans le danger de perdre la vie : mais il ne meurt que lorsque le visage commence à se désenfler ; & pour lors, si cela arrive tout-à-coup, la salivation cesse, sa voix s'altere & devient rauque, & il meurt suffoqué ; ou supposé que le visage ne s'enfle point, ainsi qu'il arrive quelquefois, il lute avec ces symptomes tant que le pouls conserve quelque plénitude, & que la salive, quoique visqueuse, continue à couler : mais dès que la vitesse du pouls devient excessive, qu'il s'affoiblit, & que la salivation cesse, le malade meurt, ce qui arrive pour l'ordinaire environ le onzieme jour. S'il passe ce terme, la croûte dont le visage se couvre en se desséchant, n'est point jaunâtre comme dans la *petite-vérole* bénigne, mais d'un noir extremement foncé. S'il vient à mourir le dixieme, le douzieme, le quinzieme ou le vingtieme jour, cet accident funeste est annoncé par une diarrhée, des sueurs copieuses, ou une odeur cadavéreuse insupportable.

Passons maintenant à la disposition d'esprit dans laquelle le malade se trouve durant le cours de sa maladie. S'il paroît avoir de l'ardeur, loin d'être abattu, & qu'il parle avec vivacité & quelque degré de hardiesse, c'est un signe que la fievre est violente & peu éloignée du délire. Au contraire on doit être assuré que l'inflammation est parvenue au plus haut degré de violence, lorsqu'il est triste, chagrin & larmoyant.

Il paroît par ce que nous venons de décrire des différens états de la *petite-vérole*, qu'il ne peut y avoir d'autres changemens ni d'autres variations que celles qui émanent de la cause dont j'ai déja parlé, je veux dire, du feu, de l'inflammation ou de la chaleur, quelle que soit la maniere dont elle est produite. On voit aussi que la *petite-vérole* ne sauroit être compliquée qu'avec des maladies inflammatoires, d'où il suit qu'elle doit être la même dans tous les pays, & avoir la même nature & les mêmes symptomes, dans toutes sortes d'âge, de constitutions & de sexes. On peut comparer les éruptions de la *petite-vérole* à certains fruits particuliers dont la maturation dépend d'un certain degré de chaleur, & qui mûrissent ou plutôt ou plus tard, se gâtent ou se brûlent, selon la nature du climat & du sol ; & le savoir du jardinier, soit qu'on les plante, qu'on les ente ou qu'ils croissent d'eux-mêmes.

Passons maintenant à la cure de cette maladie.

J'ai tâché de montrer ci-dessus les différentes causes qui peuvent produire la *petite-vérole*, ou lui faire acquérir une violence capable de causer la mort à un grand nombre de personnes ; & s'il est vrai que ces sortes de causes aient le pouvoir de disposer le corps humain à l'inflammation, à la chaleur ou à la putréfaction qui en est la suite, & que la *petite-vérole* soit une maladie dont l'inflammation est le principe, & l'une des plus dangereuses de toutes celles de l'espece inflammatoire, comme ni moi ni d'autres n'en saurions douter après l'histoire que je viens d'en donner, il s'ensuit évidemment qu'en évitant les causes qui produisent l'inflammation, on se garantit de la *petite-vérole* ; ou, supposé qu'on ne puisse absolument se mettre à couvert de ces causes, on peut du moins trouver le moyen de s'y opposer, & empêcher qu'elles ne produisent leurs effets ordinaires ; car ce point une fois obtenu, on se garantit de l'inflammation & par conséquent de la *petite-vérole* qui en est la suite. Quoiqu'il ne soit pas toujours au pouvoir du Medecin de détourner ces causes, ou de s'y opposer au point de détruire leurs effets, il peut cependant les affoiblir de façon que le corps humain soit disposé à un moindre degré d'inflammation, & rendre par conséquent les hommes moins sujets à la *petite-vérole*, ou, si cela ne se peut faire qu'elle leur soit moins funeste. Nous avons été obligés pour cet effet, aussi-bien que pour pouvoir établir des regles sûres, pour prévenir cette maladie, ou pour diminuer sa violence & la rendre plus supportable & plus bénigne, de

recueillir les observations qui nous ont paru propres à prouver que ces sortes de causes ne manquent jamais de produire, & d'irriter cette maladie; & qu'elle n'est autre chose qu'une inflammation d'une espece particuliere.

Je vais maintenant indiquer les moyens dont on peut se se servir pour la détonrner ou appaiser sa violence, car c'est de l'usage qu'on en fait que dépend la guérison de la *petite-vérole*.

Peu importe que le Medecin vienne à bout de son entreprise par l'usage des remedes, le choix de l'air, la diete, l'exercice, le repos, le sommeil, la veille, l'opération manuelle, &c. car tous les moyens dont il se sert pour obtenir la guérison de son malade, sont également justes & nécessaires, & également soumis à sa jurisdiction. Il n'est rien dans la nature de tout ce qui peut affecter le corps humain dont il ne doive s'instruire; parce qu'on trouve à chaque instant quelque chose qui l'offense, & qui demande par conséquent qu'on s'y oppose. Comment donc un Medecin peut-il se borner à un seul remede ou à une méthode particuliere de guérir? La cure ne consiste pas toujours dans la prescription de tel ou tel remede, bien qu'il y ait des cas où cela soit absolument nécessaire. L'on vient souvent à bout de guérir un malade en lui interdisant l'usage de ces sortes de remedes, & en lui défendant certaines choses qu'on lui avoit conseillées mal-à-propos. Supposons un malade ignorant couché dans une petite chambre où l'on entretient un feu continuel, & qui non-content des hardes dont il est accablé, prend à tous momens des bouillons & du vin pour se procurer plus de chaleur; son pouls acquiert bien-tôt une vitesse excessive, & son corps est tout en feu: le Medecin tout arrivant fait éteindre le feu, emporter les hardes, & rend la santé au malade, au moyen du rafraîchissement qu'il lui procure peu-à-peu. Je ne rapporte cet exemple que pour montrer au Lecteur l'éloignement où je suis de toute méthode empirique, & le convaincre que mon unique but est de dresser un plan de conduite qui puisse être suivi par tous les Medecins dans tous les cas qui peuvent se rencontrer. J'insiste plutôt sur ce qu'il faut éviter que sur ce qu'il faut faire.

Avant que de donner les préceptes particuliers qui concernent la partie curative, je trouve à propos d'établir quelques regles touchant l'effet & le choix des remedes: car un Medecin qui n'est point guidé par la raison, ne sauroit jamais juger avec précision de la force ni de la vertu réelle des médicamens. L'état où se trouve aujourd'hui la Medecine, joint au penchant qu'on a pour les hypotheses & pour les remedes empiriques, demande qu'on s'instruise avec tout le soin possible de ce qui concerne l'efficacité des remedes.

Je me suis borné jusqu'à présent à une description purement historique de la *petite-vérole*, que j'ai suivie dans ses différens états. J'ai même dit ce que je pensois de cette maladie, sans oublier celles avec lesquelles elle est souvent compliquée; & quoique je m'imagine avoir suffisamment prouvé qu'elle n'est autre chose qu'une inflammation *sui generis*; je n'ai pas laissé de confirmer & d'éclaircir ce point essentiel, je veux dire, la nature de la maladie, dans les endroits où j'examine le régime, les remedes & la diete, &c. que je propose; ce qui servira, je crois, à donner plus de poids à la doctrine que j'ai établie ci-dessus, touchant cette maladie en particulier, & les autres inflammations en général. Ce sera donc prouver à *posteriori* ce que j'ai déja avancé: mais j'ose assurer qu'il n'est point de méthode plus sure pour découvrir la nature d'une maladie, que d'observer avec toute l'attention possible le pouvoir, l'efficacité & les différens effets des remedes sur le corps humain, ce qu'on ne sauroit déterminer, qu'en considérant mûrement l'état & les autres circonstances dans lesquelles le malade se trouve lors de l'exhibition de ces remedes.

J'ai décrit en second lieu, l'origine de la fievre secondaire, aussi-bien que la maturation des pustules, & suivi ces dernieres depuis leur maturité jusqu'au moment qu'elles se dessechent & qu'elles tombent, ce qui est le dernier état de la maladie.

Je vais suivre le même ordre pour ce qui concerne la partie curative, & donner sur les remedes, le régime & la diete, les préceptes que je juge les plus capables de détourner, d'appaiser ou de surmonter une maladie contre laquelle on a souvent vainement employé jusqu'aujourd'hui tous les secours de la Medecine.

Peu importe de quels moyens ou de quelles méthodes on se serve pour parvenir à ce but: diete, régime, remedes, exercice, repos, changement d'air ou de climat, veille, sommeil, tout est bon, pourvu qu'on puisse prévenir, modérer ou appaiser l'inflammation. Car s'il est vrai que la *petite vérole* ne soit qu'une espece d'inflammation, il s'ensuivra que toutes ces méthodes & ces moyens doivent nécessairement être mis en exécution.

On ne sauroit cependant rien établir de certain sur ce point, à moins qu'on ne s'assure auparavant de ce qui cause l'inflammation & de ce qui l'appaise. Rien n'est certain dans la Medecine, sur la connoissance de l'effet réel de ce nombre presqu'infini de remedes qu'on a introduits parmi nous depuis quelques années, & touchant lesquels on a avancé plusieurs choses très-futiles.

Boerhaave lui-même, est si persuadé de l'état déplorable où cette branche de notre art est réduite, qu'il a hésité à donner des recettes particulieres pour les maladies dont il traite: car les remedes tirent plutôt leurs effets de l'application convenable que le Medecin en fait, que d'aucune vertu qui leur soit propre. Un exemple suffira pour prouver ce que j'avance, & pour confondre tous les empiriques qui sont au monde. Vous trouverez dans un Dispensaire, que l'opium provoque le sommeil; que la teinture d'*hiera picra* est purgative; que le mercure doux appaise l'inflammation dont les plaies sont accompagnées; que les cendres de genet excitent l'urine; que le quinquina possede une qualité astringente. Il est vrai que ces remedes produisent les effets dont on vient de parler: mais c'est lorsqu'on sait les employer relativement aux cas, aux constitutions & aux maladies particulieres, & qui plus est, les restraindre aux états particuliers des maladies. Mais que ces cas, ces constitutions & ces états de la maladie viennent à souffrir quelque changement, ces effets s'évanouissent aussi-tôt, & il en résulte d'autres tout-à-fait contraires.

L'opium donné à la dose d'un demi-grain, ou d'un grain, à un homme qui sort d'un bain tiede, qui a été ventousé & saigné, & qui n'est point constipé, ne manque pas de le faire dormir: mais lorsque le ventre est resserré, le tempérament aduste, inflammatoire, & échauffé par l'exercice qu'on a fait durant les chaleurs de l'été, la même quantité d'opium produit des effets tout contraires; & loin de procurer l'assoupissement auquel on s'attendoit, il occasionne une insomnie qui ne manque pas d'être suivie du délire.

L'aloès infusé dans du vin purge sans peine les personnes d'une constitution froide & flatueuse dans les cas où il n'y a point d'inflammation: mais lorsque le sujet a le sang extremement enflammé, qu'il est constipé, & que son urine est haute en couleur, l'aloès infusé dans du vin ou de l'eau-de-vie ne purge point du tout, & plus on en réitere la dose, plus il agit en qualité d'astringent, & plus il augmente la constipation; de sorte que le malade meurt infailliblement d'une inflammation de bas-ventre, avant que le remede ait manifesté sa vertu purgative.

Le quinquina donné après l'accès d'une fievre intermittente est astringent: mais il purge lorsqu'on le prend tandis que l'accès dure: dans le premier cas il emporte la maladie, au lieu qu'il ne produit aucun effet dans le second. Une plaie dont la corruption s'empare & qui a de la peine à se cicatriser, demande certains remedes propres à appaiser l'inflammation & à faciliter la sup-

puration : si l'on purge le malade, & qu'après lui avoir donné quinze ou vingt grains de mercure doux, on lui diminue la nourriture & qu'on laisse agir le mercure, ainsi qu'il ne manque pas de le faire, lorsqu'il n'y a ni inflammation dans le sang, ni constipation, il appaise infailliblement l'inflammation de la plaie : mais si on le donne tandis que le sang est extremement enflammé, & le ventre resserré, & qu'on expose le malade à l'air, ou qu'on l'enferme dans un appartement bien chaud, il produira un effet tout contraire ; & non-seulement il augmentera l'inflammation, mais il enflammera encore les intestins, le ventricule, la gorge ou la bouche, comme le feroit un fer rouge. Qui ne sait que le mercure pris sans précaution ulcere la bouche en très-peu de tems ? La cendre de genet, lorsqu'on la donne à une femme hydropique d'un tempérament froid & phlegmatique, qui n'a ni fievre ni inflammation, procure un écoulement copieux d'urine, & agit en qualité de diurétique : mais étant donnée dans une hydropisie compliquée avec une ulcération, une constipation ou une inflammation du foie ou de quelqu'autre viscere, & lorsqu'il y a fievre & inflammation dans le sang, elle produit un effet tout opposé, l'urine devient moins abondante de jour en jour, sa couleur augmente à mesure que la fievre s'allume, & le malade meurt d'une mortification.

Il suit évidemment de ce qui précede, que les effets & les propriétés des remedes varient relativement aux sujets sur lesquels ils agissent, & que ces variations sont aussi infinies que celles qu'on remarque dans chaque individu. Comment donc limiter les effets & les propriétés des médicamens ? Comment déterminer leur pouvoir & leur efficacité dans certains cas, dans certains tems & dans certaines constitutions particulieres ?

Plus on considere la Medecine dans ce point de vue, plus on s'éloigne de l'empirisme ; car il n'y a pas moins d'opposition entre l'un & l'autre, qu'entre la raison & le fanatisme.

Je vais maintenant donner une méthode assurée de traiter la *petite vérole* : mais il est bon de démontrer auparavant que les moyens ou les instrumens nécessaires ponr y réussir, ont les qualités qu'il faut pour détourner, calmer ou surmonter l'inflammation ; car on a vu que les accidens & les changemens qui surviennent dans la *petite vérole* dépendent de celle-ci, & en sont une suite nécessaire. En même tems que je prouverai que ces remedes, ce régime & cette diete possedent les vertus dont je parle, lorsqu'on sait les appliquer aux tems & aux circonstances de la maladie, j'indiquerai les remedes, le régime & la diete qui agissent sur le corps humain, de maniere à occasionner & à irriter l'inflammation. Cette connoissance est absolument nécessaire au Medecin, car il n'est pas moins obligé de savoir ce que son malade doit éviter que ce qu'il doit faire ; & il réussit souvent beaucoup mieux en ne lui prescrivant rien, & en lui interdisant seulement l'usage de certaines choses, qu'il ne le feroit par le moyen des remedes les plus estimés.

Je dis donc en premier lieu, qu'il suffit pour prévenir la *petite vérole*, de détruire l'infection qui occasionne cette espece d'inflammation ; ou qu'il ne faut que trouver quelque moyen qui agisse sur le corps humain de maniere à prévenir les effets ordinaires d'une pareille cause, pour y résister de la maniere la plus efficace, car la cause une fois détruite, il est impossible qu'elle produise ses effets, au moyen de quoi on obtient également la fin qu'on se propose.

On observe qu'il ne faut qu'un ouragan pour bouleverser tout d'un coup la mer la plus calme & la plus tranquile. Si l'on pouvoit donc empêcher, ou augmenter la pesanteur des eaux, de maniere qu'elles fussent capables de surmonter la violence des vents, la mer conserveroit toujours sa tranquilité, & ceux-ci n'auroient pas plus de pouvoir sur elle, que sur une plaine aride & stérile.

Les causes de la *petite vérole* sont infinies ; & celles qui nous sont inconnues en bien plus grand nombre que celles dont nous avons connoissance : mais toujours est-il vrai de dire qu'elles doivent allumer une inflammation dans le sang avant que de pouvoir causer la maladie dont nous parlons, puisque tous ceux qui en sont attaqués, ont le sang enflammé avant le quatrieme jour.

Puis donc que la plûpart des causes qui produisent la *petite vérole* sont cachées, ce seroit envain qu'on entreprendroit de les détruire. Si cependant on pouvoit trouver des moyens capables de prévenir l'inflammation, il seroit aisé de résister aux causes productives de la *petite vérole*, en les empêchant de produire leurs effets ordinaires. Nous avons donc les indications nécessaires pour prévenir cette maladie ; elles consistent à user d'alimens rafraîchissans, délayans, & aigrelets.

On doit, en un mot, essayer toutes les méthodes qu'on juge capables d'appauvrir le sang, & tâcher même, si cela se peut, d'occasionner une maladie, par exemple, une véritable fievre intermittente, ou telle autre maladie contraire à la *petite vérole* : car deux maladies, dont la nature est essentiellement contraire, ne sauroient subsister en même-tems. Un homme qui veut se garantir de la *petite vérole*, doit choisir un climat où les maladies inflammatoires n'aient pas coutume de régner ; car il est peu de personne qui en soient absolument exemptes, surtout dans les pays où les maladies inflammatoires sont épidémiques & stationaires. On seroit immanquablement exposé dans ces sortes de tems & de lieux à la *petite vérole*, & la constitution de l'air qui occasionne la peste, le pourpre, ou telles autres fievres inflammatoires épidémiques, soit dans les Camps ou les Villes assiégées durant les Mois de Juin, de Juillet & d'Aout, ajouteroit à la *petite vérole* une fievre ou une inflammation qui la rendroit funeste. Il ne suffit pas de renoncer aux exercices violens, à la bonne chere, aux liqueurs fortes & spiritueuses, de conserver son esprit exempt de passions, ou de ne point le fatiguer par une vie trop retirée ; par des pensées trop abstraites, par une application forte aux affaires, ou par une étude trop assidue : il faudroit même réduire la constitution dans un état inférieur à celui où elle se trouve lorsqu'on est en santé ; car une santé vigoureuse approche beaucoup de ce qu'on peut appeller le premier degré d'inflammation.

Celui qui veut se mettre à couvert de la *petite vérole*, doit s'assujettir à un régime rafraîchissant, & prendre moins de nourriture qu'à l'ordinaire ; user de liqueurs légeres, délayantes & acides ; prévenir toute réplétion par la saignée & la purgation ; faire peu d'exercice, & tenir son esprit dans un parfait repos ; au moyen de quoi l'on réduira la constitution dans un état de convalescence, plutôt que dans celui d'une parfaite santé. On regarde depuis quelque tems le bain froid comme un remede efficace pour prévenir le retour des maladies inflammatoires ; & je ne doute donc pas qu'il ne puisse résister en quelque sorte à celle nous parlons, puisqu'elle est de la même espece. On regarde même une santé très-parfaite comme trop voisine de l'inflammation pour pouvoir recevoir la *petite vérole* par inoculation ou par infection. On doit donc examiner avec attention, si le malade, qui veut éviter la *petite vérole* ou l'avoir favorable, n'est point déja affecté de quelque maladie inflammatoire ; & supposé qu'il le soit, il faut y remédier sans délai, de peur que la *petite vérole* ne survienne & n'affecte le malade d'une complication de maladies extremement dangereuses.

Il est des milliers de remedes capables d'allumer une inflammation dans le sang ; & la fievre ardente, quelle que soit la matiere morbifique, produit le même effet qu'eux. Pourquoi donc ne trouveroit-on pas des remedes & des moyens assez efficaces pour prévenir l'inflammation

tion ? On ne sauroit douter qu'il n'y en ait; & quoiqu'ils ne soient pas toujours assez énergiques pour la détourner, ils ont néanmoins assez d'efficacité pour la diminuer ou la calmer. Il est donc en notre pouvoir de garantir plusieurs sujets de cette maladie; & quand même ils en seroient affectés, de les mettre à couvert du danger dont la plûpart sont menacés, en diminuant la malignité de la *petite vérole*, à l'aide de certaines méthodes convenables.

Il ne suffit pas dans la peste, la *petite vérole* & le pourpre; de s'opposer à la maladie lorsqu'elle commence; il faut, s'il est possible, préparer le corps, & prévenir le mal; car ces sortes de maladies réunissent quelquefois leurs forces à un tel point, selon les climats, les saisons & les sujets, que l'inflammation s'allume comme un éclair, consume, brûle & détruit le corps avant qu'on ait le tems d'y apporter du remede.

Quiconque donc attend que la maladie commence pour faire ce qu'il doit, échoue, pour l'ordinaire, dans son entreprise. Il nous arrive souvent la même chose qu'à ceux qui voyagent sur mer: un habile Pilote qui prévoit, à l'aide des observations qu'il a faites, la tempête qui le menace, amarre le gouvernail, ferle les voiles & se prépare à recevoir le coup de vent, qui, sans ces précautions, ne manqueroit pas de mettre son vaisseau en pieces. Les moyens que j'ai proposés pour prévenir la *petite vérole*, ou du moins pour préparer le corps de maniere que la maladie perde une partie de sa violence, paroissent n'avoir que peu d'efficacité, surtout pour ceux qui se fondent sur la vertu des remedes. Le véritable moyen de faire perdre tout crédit aux Empiriques, seroit de persuader aux hommes une bonne fois pour toutes, que la vertu des médicamens dépend entierement de l'application que le Medecin en fait. Comment se persuader que des moyens aussi simples que ceux que je propose, comme de changer d'air, de prendre moins de nourriture, de se faire saigner, de prendre quelque purgatif léger, puissent avoir des effets aussi efficaces, à moins qu'on ne soit parfaitement versé dans la Medecine ? Il est cependant certain que ces vertus dépendent des circonstances & du tems, & il n'est rien de plus facile que de le prouver. Supposons qu'un Medecin ait assez de sagacité pour connoître qu'un homme va tomber, au bout de dix minutes, dans une apoplexie causée par une plénitude de sang: n'est-il pas vrai qu'il lui est aisé de l'en garantir, en lui tirant seulement huit ou dix onces de sang? Au lieu que lorsque les vaisseaux du cerveau sont une fois déchirés & le sang épanché, il ne peut le sauver, quand même la saignée iroit à cinquante onces. Supposons, de nouveau, un homme attaqué d'une difficulté de respirer, d'une suffocation & d'une ardeur extraordinaire de poitrine, avec les joues plus vermeilles qu'à l'ordinaire, marques qui signifient une distension des poumons occasionnée par une trop grande plénitude du sang; & que ce malheureux, ignorant l'état où il se trouve, & se sentant abattu, avale un verre de vin, d'eau-de-vie, ou d'eau, dans lequel il aura mis quarante ou cinquante gouttes d'esprit de corne de cerf, ou telle autre drogue semblable: il vomit le sang sur le champ, il est attaqué d'une fievre hectique, il crache le pus, & il meurt à la fin d'une consomption. N'est-il pas vrai, que si le Medecin se fût contenté, pour lors, de lui donner un verre d'eau, & de lui interdire tout ce qui est capable d'échauffer ou d'enflammer le sang, la nature se fût peut-être tirée seule d'affaire ? C'est donc du tems & de l'application qu'on en fait faire, que les remedes & les moyens que j'ai proposés, tirent leur force & leur efficacité. L'extraction de quelques onces de sang, un cordial, quelques gouttes d'esprit de corne de cerf, du feu allumé dans l'appartement du malade ne paroissent mériter aucune attention: il est vrai qu'il y a des tems & des circonstances où ces choses ne produisent aucun effet: mais il y en a d'autres, où elles suffisent pour guérir ou pour tuer le malade. On doit observer, à tous momens, la nature & la maladie, & les opposer l'une à l'autre comme on fait les poids dans une balance; afin de pouvoir ajouter à la premiere ce dont elle a besoin pour l'emporter sur la seconde; car il y a des tems où le moindre poids suffit pour faire pancher la balance. Un seul chiffre ajouté à quelque nombre que ce soit, suffit pour en augmenter ou en diminuer la valeur, selon le rang qu'il occupe, & il en est de même des remedes, de la diete, de l'exercice & du régime.

J'ai indiqué au mot *inflammatio* le traitement que demande cette espece de maladie, & il est inutile de répéter ce que j'ai dit à ce sujet. C'est au Medecin à connoître quand il est à propos de prévenir & d'arrêter l'inflammation dont on est menacé, & à discerner le tems & la nature des remedes dont il convient de faire usage.

De l'inoculation.

L'inoculation de la *petite vérole* ayant généralement attiré l'attention de tout le monde, je trouve à propos de décrire une opération, qui, selon plusieurs Auteurs, peut être aussi utile au genre humain.

Le but qu'on se propose dans l'inoculation est de communiquer la *petite vérole* aux enfans & aux adultes, en introduisant le pus d'une pustule de *petite verole* bénigne, par une légere incision faite avec la lancette au bras, à la jambe ou à toute autre partie du corps, que l'on panse ensuite avec de la charpie & une emplâtre. Le Docteur Harris, *in Dissert. Chirurg.* se contente de déchirer l'épiderme, & d'étendre la matiere sur la peau vive. L'éruption achevée, le malade doit se tenir chaudement dans son lit, & observer un régime convenable; au moyen de quoi la *petite vérole* se manifeste au bout de sept jours sans aucuns mauvais symptomes, & si on la seconde du régime & d'une chaleur modérée, elle passe par tous ses différens états sans qu'il en résulte aucun accident fâcheux. On est convaincu par expérience que cette maladie ne revient plus quand on l'a une fois eue par inoculation; ce qui favorise l'opinion de ceux qui recommandent cette opération comme extremement propre à sauver la vie de plusieurs malades, à conserver la beauté du visage, & à garantir la vue des accidens auxquels elle n'est que trop exposée dans la *petite vérole* ordinaire.

L'Histoire nous apprend que l'inoculation a été long-tems en usage chez les Grecs & les Turcs, avant que de passer en Europe; & les Anglois la pratiquerent les premiers avec tant de succès, que le Roi George I. la fit faire à ses enfans. Les Allemands, surtout les habitans d'Hanower, d'Onolsbac & de Pyrmont, ont suivi depuis son exemple.

Il s'est trouvé quelques Auteurs Anglois & François qui ont condamné cette méthode comme préjudiciable au genre humain, & tout-à-fait contraire au Christianisme: mais leurs objections ont été depuis longtems réfutées par des personnes aussi recommandables par leur savoir que par leur piété. Ceux qui voudront s'instruire plus à fond de cette opération peuvent consulter Pylarini & Maitland, celui-ci Anglois & l'autre Italien; le fameux Vaterus de Wirtemberg, les *Actes de Léipsic*, *Ann.* 1723. & 1725. les *Mélanges des curieux de la nature*, *Vol. I. Obs.* 75. & les *Actes de Breslaw*; où cette matiere est traitée à fond. La méthode dont nous parlons a pour elle l'expérience, qui est le meilleur guide que l'on puisse suivre dans les sciences. Quant à moi, je suis si fort éloigné de regarder l'inoculation comme préjudiciable, que je la crois, au contraire, extremement salutaire au genre humain. Car la *petite vérole* provient, selon moi, d'une matiere pestilentielle qui se mêle avec le sang dès le moment

que l'homme est conçu & qui se manifeste plutôt ou plus tard selon les sujets; le plutôt même est le meilleur; car cette maladie est souvent funeste aux personnes d'un âge avancé; ensorte qu'on diroit que son poison croisse avec l'âge. Il semble que c'est là la raison qui fait que la *petite vérole* est plus favorable aux enfans qu'aux adultes. Si donc l'on procure la *petite vérole* bénigne à un enfant, tandis qu'il est encore jeune, & qu'on purge le sang du venin qui l'infecte tandis qu'il est encore en petite quantité, il n'est pas douteux qu'on ne puisse garantir un grand nombre d'enfans, nonseulement des symptomes malins dont elle est, pour l'ordinaire, accompagnée, mais encore de la mort qui en est souvent la suite. Cette maladie est souvent mortelle lorsqu'elle provient d'une infection naturelle; au lieu que lorsqu'on la procure par art, & qu'on a soin de préparer le malade, elle est moins violente. Ces raisons sont plus que suffisantes pour convaincre de l'utilité de cette méthode, & toutes celles que je pourrois alléguer pour la justifier, ne serviroient de rien auprès de gens passionnés. HEISTER, *Chirurg.*

* La *petite vérole* procurée même par inoculation, étant toujours une maladie très-dangereuse, il paroît difficile de justifier entierement une méthode qui la procure souvent à des personnes qui en auroient été exemptes toute la vie sans elle.

VARIUS, ou *Phoxinus levis*, J. Jonst; est un petit poisson de riviere que les Italiens appellent *morella*, & les François, *petite truite*. Il n'est guere plus long que le doigt; sa peau est unie, lisse, polie, de couleurs différentes, jaune sur le dos, argentine sous le ventre, purpurine aux côtés, & marquetée par tout de points noirs. Sa chair est tendre, molle & bonne à manger. Il est pectoral, restaurant & apéritif. LEMERY, *des Drogues.*

VARIX, *plur. Varices, Varice.*

Les Medecins donnent le nom de *varices* à ces tubercules inégaux, noüeux & noirâtres des veines, qui ont coutume de se former en différentes parties de l'habitude du corps, mais le plus souvent autour des chevilles, & quelquefois plus haut, comme aux jambes, aux cuisses, aux scrotum, & même à la tête & au bas-ventre, ainsi que Celse l'observe, *Lib. VII. cap.* 31. Cette maladie affecte ordinairement les femmes grosses, aussi-bien que les personnes qui ont le sang épais, ou qui sont affligées de douleurs dans les hypocondres, d'une obstruction au foie, ou d'un skirrhe. Plus les *varices* augmentent, plus elles deviennent douloureuses & incommodes, par la tension que les membranes souffrent; elles s'ouvrent même quelquefois, & rendent beaucoup de sang, ou bien elle dégénerent, comme je l'ai quelquefois observé, en des ulcères extremement malins. Les petites *varices* sont rarement incommodes, aussi n'emploie-t-on jamais les secours de la Chirurgie pour y remédier.

Pour empêcher cependant qu'un mal aussi peu considérable en apparence n'augmente, & ne nuise à la fin au malade, il convient de lui ouvrir la veine sans délai, de lui tirer une bonne quantité de sang, & de lui prescrire ensuite un régime convenable. Cela fait, on assurera le pié malade, le mieux qu'il sera possible, avec un bandage expulsif, (*Planche IV. Vol. I. Fig.* 1. *F.*) en le resserrant à mesure qu'il se lâchera, & se donnant bien de garde de l'ôter tant qu'on aura lieu de craindre que la maladie augmente. Celse nous apprend que les Anciens délivroient leurs malades des *varices* dont ils étoient affligés, par le cautere ou l'incision: mais les Modernes se servent d'une méthode beaucoup moins cruelle. Lorsque les *varices* sont devenues d'une grosseur considérable, on se sert du bandage, dont on a parlé ci-dessus, pour comprimer & fortifier les veines qui sont dilatées au-delà de leur juste mesure, après l'avoir trempé dans du vin rouge chaud, dans une décoction astringente, ou dans du vinaigre & de l'alun, & l'on applique par-dessus une plaque de plomb fort mince, en l'assurant de façon qu'elle ne puisse point tomber.

Dionis assure qu'il ne connoît point de meilleur moyen pour comprimer les *varices*, qu'une botine de peau de chien, ou d'autre peau semblable, que l'on taille & proportionne à la grosseur de la jambe, en y pratiquant des œillets pour la lacer en-dehors à l'aide d'un cordon, & la serrer autant que le malade peut le souffrir; au moyen de quoi la jambe éprouve une compression égale, sans qu'on soit obligé de l'ôter la nuit. On peut voir la forme que lui donne Dionis, *Planche III. Figure* 11. On peut aussi faire ces sortes de botines avec du gros linge, ainsi que je l'ai souvent vu pratiquer. Le remede le plus efficace contre les *varices*, si l'on en croit Harris, *Dissert. Chirurg.* 8. est de frotter la partie affectée le plus souvent qu'on peut, avec de la teinture de myrrhe, & de la couvrir ensuite avec l'emplâtre de soufre de Ruland. Ce remede produit beaucoup plus d'effet lorsqu'on a soin de comprimer la partie avec un bandage, ou avec les botines dont on vient de parler.

Lorsque les *varices* ont grossi au point de faire appréhender une rupture & une hémorrhagie dangereuse, ou qu'elles sont devenues insupportables au malade, il faut avoir recours au bistouri & mettre l'incision en usage. Pour pratiquer cette opération, on fait une incision longitudinale aux tubercules des veines qui sont les plus enflés, ou qui causent le plus de douleur; & après avoir vuidé le sang épaissi au poids de huit, dix ou douze onces, selon les différentes habitudes du malade, on applique sur la plaie de la charpie trempée dans du bol d'Armenie & du vinaigre, & par-dessus une plaque de plomb mince qu'on assure avec un bandage. Lorsque l'opération est bien faite, les veines se referment de même qu'après la saignée, & les vésicules se resserrent tellement à l'aide des cicatrices qui s'y forment, que la partie n'est presque plus sujette aux *varices*. Les Chirurgiens de l'antiquité guérissoient, comme nous avons dit, les *varices* par le cautere ou l'excision. CELSE, *Lib. VII. cap.* 31.

Cette derniere opération consistoit à couper la peau qui couvre la *varice*; à saisir la partie viciée de la veine avec un crochet, à la retrancher entierement avec le bistouri, & à panser ensuite la plaie avec une emplâtre. Gouey, dans sa *Chirurgie véritable*, prétend que la maniere la plus prompte & en même tems la plus sûre de guérir les *varices*, est de passer une aiguille courbe enfilée de deux fils cirés au-dessous du vaisseau variqueux, de les couper près de l'aiguille, & d'en couler un au-dessus de la *varice*, de lier ces deux fils à un bon pouce l'un de l'autre, de couper la veine entre deux, & de laisser sortir une quantité suffisante de sang; après quoi l'on panse la plaie avec quelque digestif, & l'on fait garder le lit au malade jusqu'à ce qu'elle soit tout-à-fait consolidée. L'opération par le cautere consistoit à couper la peau, à découvrir la veine, & à la cautériser avec un fer rouge, en écartant les levres de la plaie avec des crochets pour ne point les brûler: (Celse, dans l'endroit déja cité.) Cela fait, on pansoit la plaie avec des remedes propres pour les brûlures. Harris regarde ces méthodes comme insensées & cruelles: mais il faut avouer que les *varices* causent quelquefois des douleurs si violentes, qu'il est à craindre qu'il n'en résulte une rupture durant la nuit, ainsi que j'en ai vu moi-même un exemple, avec danger de mort; & pour lors on est obligé d'avoir recours au bistouri & à l'aiguille.

De quelque façon que l'on remédie aux *varices*, il faut pour empêcher qu'elles ne reviennent, s'abstenir de tout aliment grossier, manger peu, & n'user que de liqueurs légeres, telles que l'eau, le gruau à l'Angloise, le thé, le caffé, ou autres infusions faites avec des plantes convenables. On doit aussi faire beaucoup d'exer-

cice, se frotter tous les jours les piés, & se faire saigner au moins deux fois par an, je veux dire, dans le printems & dans l'automne.

Ces précautions sont également nécessaires à ceux dont les *varices* ne font que commencer, & qui veulent se mettre à couvert des accidens qui demandent le fer & le feu. Muys parle d'une *varice* compliquée avec un ulcere dont il tiroit tous les ans une livre de sang à dessein de prévenir l'éruption des ulceres. Voyez sa *Chirurg. Rational. Dec.* I. *Observat.* 6. HEISTER, *Chirurg.*

VANUS, *bouton*; pustule qui vient au visage. Voyez *Furunculus*.

VAS

VAS, *vaisseau* pour les usages de la Méchanique, de la Chymie, de la Cuisine, &c.

Les Anatomistes donnent le nom de *vaisseaux* à toutes les parties qui contiennent un fluide, aux veines, aux arteres & aux conduits lymphatiques.

VASTUS EXTERNUS, *vaste externe*.

C'est un muscle fort grand & charnu, presque aussi long que le fémur, large entre ses extrémités, & épais dans son milieu, placé au côté externe de la cuisse.

Son attache en-haut est un peu tendineuse, & à la face raboteuse, postérieure ou convexe du grand trochanter. Ensuite il s'attache tout charnu le long de la face externe du fémur jusques au-dessous des deux tiers de cet os, à la partie voisine de la ligne âpre ou raboteuse, & à la portion voisine de l'aponévrose ou bande large.

De toute cette étendue les fibres charnues descendent un peu obliquement en-devant vers le droit ou grêle antérieur, se terminent insensiblement par une espece d'aponévrose très-courte, qui s'attache à tout le bord voisin du tendon du droit, au côté de la rotule, au bord du ligament de la tête du tibia, & enfin à la partie latérale voisine de la tête du tibia.

Le corps ou ventre du muscle grossit peu à peu depuis son extrémité supérieure jusqu'à son milieu, & ensuite diminue au-dessous par degrés. Ses fibres inférieures se glissent un peu derriere le droit & s'y attachent.

VASTUS INTERNUS, *vaste interne*.

C'est un muscle à peu près pareil au *vaste externe*, avec lequel il fait une espece de symmétrie au côté opposé ou interne du fémur.

Il est attaché en-haut par un tendon court & plat à la facette raboteuse ou antérieure du grand trochanter, ensuite par des fibres charnues à la ligne oblique qui termine antérieurement la base du cou de l'os fémur, au-devant de l'attache de l'iliaque & de l'attache du psoas, à toute la face interne de l'os fémur, & le long de la ligne âpre, à côté des attaches des trois muscles du triceps, jusques vers le condyle interne de l'os fémur.

De toute cette étendue les fibres descendent un peu obliquement en-devant, & le corps du muscle grossit peu à peu, comme celui du *vaste* externe. Il se termine de même en-bas par des fibres aponévrotiques, qui s'attachent latéralement au bord du tendon du droit antérieur, aux parties voisines latérales de la rotule, à celles du ligament tendineux de la rotule, & enfin à celles de la tête, ou extrémité supérieure du tibia.

Les deux *vastes* & le crural doivent être regardés comme un vrai triceps, dont les usages par rapport aux mouvemens des os sont bornés à étendre le tibia sur le fémur, & celui-ci sur l'autre. L'extension du tibia sur le fémur est principalement employée quand on est assis ou couché, & celle du fémur sur le tibia l'est principalement quand on est debout ou qu'on marche. Ils meuvent tous les trois uniformément, selon la direction de la longueur du fémur, la rotule sur l'extrémité inférieure de la poulie de ce même fémur. La portion externe ou large de la poulie & de la rotule répond à cette direction, & paroît plus exposée aux efforts des trois muscles que la portion interne ou la moins large, dont dépend l'obliquité nécessaire de la poulie.

L'attache immédiate de l'un & de l'autre *vaste* à la tête du tibia, empêche la rotule de sortir latéralement de sa place dans certaines attitudes, par lesquelles ces muscles pourroient agir avec plus d'effort d'un côté que de l'autre, ou être tous dans une inaction qui rend la rotule comme branlante.

Pour se convaincre d'une telle inaction, & de la mobilité de la rotule en même tems, il faut qu'étant assis ou debout, & ayant la jambe entierement étendue, on la place de sorte qu'elle pose uniquement sur le derriere du talon, & que toute l'extrémité inférieure ne soit soutenue que sur la tête du fémur & sur le talon, pendant que le genou avec tout le reste du fémur & du tibia porte à faux, & que cette attitude d'extension ne dépende que de la seule pesanteur de cet os indépendamment des muscles. Alors en mettant le pouce sur la base de la rotule & l'index sur la pointe, si on presse alternativement ces deux parties, on les fera alternativement hausser & baisser comme par une bascule réciproque.

J'ai omis dans l'exposition anatomique de ces muscles une observation que j'ai faite sur l'attache immédiate de plusieurs fibres charnues au ligament capsulaire de l'articulation du genou. J'ai vu ces fibres descendre de haut en-bas comme étant principalement détachées du crural. Leur attache au ligament étoit fort oblique & par degrés.

Par l'attache de ces muscles à la rotule, leur ligne de direction est éloignée du centre du mouvement de l'articulation; ce qui facilite leur action, & met leur tendon commun à couvert de compression & de froissement. WINSLOW, *Anatomie*.

VASUM, dans Scribonius Largus, est un vaisseau.

VAT

VATICANÆ PILULÆ. On appelle ainsi certaines pilules purgatives dont on trouve la description suivante dans l'ancien Dispensaire de Londres.

Prenez *de calamus aromaticus*, *d'anis*, *de mastic*, *de gingembre*, *de canelle*, *de petit cardamome*, *de macis*, *de muscade*, *de cloux de girofle*, *de safran*, *de bois d'aloès*, *de turbith*, *de manne*, *d'agaric*, *de feuilles de séné*, *de casse*, & *de toutes les especes de myrobolans*, } *de chaque, un scrupule*.
de feuilles de scordium, *de chardon-béni*, } *de chaq. demi-dragme*.
de rhubarbe choisie, une once deux scrupules.

Pulvérisez ces drogues, & ajoutez-y,

du meilleur aloès, deux onces quatre scrupules;
de sirop de roses solutif, *de sirop violat*, } *de chaque, une quantité suffisante*.

Faites une masse de pilules selon l'art.

VAY

VAYNILLAS, le même que *Vanilia*.

UCA

UCAUNA, est une espece d'écrevisse grosse environ comme un œuf, de couleur d'olive & jaunâtre, que Lemery, dans son *Traité des Drogues*, dit être pectorale & apéritive.

VEE

VEEL-GUTTA, selon Blancard, est le nom qu'on donne à l'*Oreoselinum*.

VEG

VEGETATIO, *Végétation*. Voyez *Botanica*.

VEH

VEHICULUM, *véhicule*. On appelle ainsi en termes de Pharmacie toute liqueur dans laquelle on donne un médicament à un malade, pour qu'il le prenne plus aisément & avec moins de répugnance.

VEL

VELONÆ. Oribase, *Collect. Medic. Lib. II. cap.* 58. appelle ainsi certains poissons dont le museau tient de la nature de la corne, & qui donnent un très-mauvais suc.

VEN

VENÆ, *les Veines*.

Le sang qui a été distribué à toutes les parties du corps par deux sortes d'arteres, savoir, l'aorte & l'artere pulmonaire, en revient par trois sortes de *veines*, que les Anatomistes ont nommé *veine-cave*, *veine-porte* & *veine pulmonaire*.

La *veine-cave* rapporte à l'oreillette droite du cœur, le sang qui revient de toutes les parties du corps par les détroits de l'aorte, excepté celui qui revient des arteres coronaires du cœur. Elle rapporte ce sang de toutes les ramifications artérielles, en partie directement, & en partie indirectement.

La *veine-porte* reçoit le sang qui revient des visceres flotans du bas-ventre par les détroits de l'artere cœliaque & des deux arteres mésentériques, & qui ensuite passe par les détroits de cette *veine* aux *veines* hépatiques, & d'elles à la *veine-cave*.

La *veine* pulmonaire conduit au sinus pulmonaire, appellé oreillette gauche du cœur, le sang qui revient des poumons par les détroits de l'artere pulmonaire.

A ces trois *veines*, on en pourroit encore ajouter deux autres; savoir, celles qui sont particulieres au cœur & à ses oreillettes, & les sinus de la dure-mere.

Il y a deux manieres de faire l'histoire générale des *veines*. On peut commencer par leurs extrémités dans les différentes parties du corps humain, & finir par leurs troncs jusqu'au cœur, en suivant le cours du sang. On peut aussi commencer par les gros troncs, & finir par les ramifications & les extrémités, suivant les divisions & les subdivisions de ces ramifications.

La derniere de ces deux manieres est la plus commode, & donne assez de facilité pour se servir de la premiere, quand on le trouvera à propos. C'est pourquoi je l'ai aussi choisie.

La Veine-cave, & sa division en général.

On parle assez ordinairement de la *veine-cave* en général, comme si elle étoit une dans son origine, ou comme si elle n'avoit qu'un seul tronc commun: cependant ce sont deux grosses veines qui sortent de l'oreillette droite du cœur, comme deux troncs séparés & posés à contre-sens presque dans une même ligne perpendiculaire; l'un en haut, appellé *veine-cave* supérieure; & l'autre en-bas, qu'on nomme *veine-cave* inférieure.

On pourroit dire que ces deux *veines* ont une espece de continuité, ou une petite portion de tronc commun, attachée aux bords de l'oreillette droite, à peu près comme si l'on avoit emporté par une grande échancrure les trois quarts de la circonférence d'un gros tuyau droit, & appliqué aux bords de cette échancrure les bords d'une petite vessie ouverte.

On pourroit aussi regarder l'oreillette droite comme un tronc musculeux de ces deux grosses *veines*, & l'appeller sinus de la *veine-cave*; ce qui conviendroit encore plus à l'oreillette gauche, avec le nom de sinus pulmonaire.

La *veine-cave* supérieure se distribue principalement au thorax, à la tête & aux extrémités supérieures, & très-peu au-dessous du diaphragme.

La *veine-cave* inférieure se disperse principalement dans le bas-ventre & aux extrémités inférieures, & très-peu au-dessus du diaphragme.

Les Anciens donnoient le nom de *veine-cave* ascendante à la supérieure, & celui de descendante à l'inférieure, eu égard aux seuls tuyaux, & à leur division en troncs & en branches. Plusieurs Modernes ont retenus les mêmes noms, mais les appliquent à contre-sens, ayant voulu les accommoder au cours du sang, qui descend par la *veine-cave* supérieure, & monte par l'inférieure.

Pour éviter ici l'équivoque dans l'exposé que l'on fait des blessures ou autres maladies, dans celui de l'ouverture des cadavres, & autres cas semblables, il faut s'en tenir à la distinction en *veine-cave* supérieure & en *veine-cave* inférieure.

Les troncs de chacune de ces deux *veines-caves*, jettent en général, à peu près comme les arteres, un certain nombre de branches principales ou capitales, qui se ramifient ensuite en différentes manieres. Chaque tronc se termine après par une bifurcation, c'est-à-dire, une division en deux troncs subalternes, dont chacun donne aussi des branches principales ou capitales, qui se divisent encore en quantité de petits troncs, de rameaux & de ramifications.

Ces *veines* ont encore cela de commun avec les arteres, que la plûpart des branches capitales sont paires, & que les troncs subalternes sont aussi pairs. Les ramifications de chacun de ces troncs subalternes en particulier, sont impaires: mais les branches d'un tronc subalterne sont paires avec celles du pareil tronc subalterne. Il faut en excepter le tronc subalterne nommé *veine* azygos, & quelques autres petites *veines* dont il sera parlé dans la suite.

Avant que d'entrer dans le détail de toutes ces *veines*, dont plusieurs ont des noms particuliers, je donnerai, comme j'ai fait dans le Traité *des Arteres*, & pour la même raison, une idée générale de leur distribution, avec le dénombrement de leurs principales ramifications. Je commence par la *veine-cave* supérieure.

La Veine-cave supérieure.

La *veine-cave* supérieure monte depuis l'oreillette droite du cœur, presque directement environ deux travers de doigt, étant renfermée jusques-là dans le péricarde, où elle est placée au côté droit du tronc de l'aorte, mais un peu plus antérieurement.

A sa sortie du péricarde, elle s'incline tant soit peu à gauche, & fait encore environ un pouce de chemin en-haut, jusqu'à ce qu'elle soit parvenue environ vis-à-vis & derriere le cartilage de la premiere vraie côte, & un peu plus haut que la courbure ou arcade de

l'aorte. Elle se termine ici par une bifurcation ou division en deux grosses branches, comme en deux troncs subalternes, dont l'un se porte à droite, & l'autre à gauche.

Ces deux branches sont appellées *veines* soûclavieres, parce qu'elles sont derriere & comme sous les clavicules, couchées toutes deux à peu près dans le même sens. Elles ne sont pas également longues, parce que le tronc même de la *veine-cave* supérieure n'est pas situé dans le milieu de la poitrine, mais dans le côté droit ; ce qui fait que la *veine* soûclaviere gauche prend naissance dans le même côté que la soûclaviere droite, & par conséquent est plus longue que cette soûclaviere.

Le tronc de la *veine-cave* supérieure, depuis sa sortie du péricarde jusqu'à sa bifurcation, jette antérieurement plusieurs petites branches, qui, dans quelques sujets naissent séparément, dans d'autres par de petits troncs communs. Ces petites branches sont la médiastine, la péricardine, la diaphragmatique supérieure, la thymique, la mammaire interne, & la trachéale, dont les dernieres viennent souvent derriere la bifurcation.

Toutes ces petites branches du tronc de la *veine-cave* supérieure, sont surnommées droites. Leurs pareilles, qui sont appellées gauches, ne viennent pas du tronc, à cause de la situation latérale, mais de la soûclaviere gauche.

Postérieurement, un peu au-dessus du péricarde, le tronc de la *veine-cave* supérieure jette une grosse branche capitale appellée *veine* azygos, c'est-à-dire, impaire, qui descend le long du côté droit des corps des vertebres du dos, jusqu'à un peu au-dessous du diaphragme. La *veine* azygos donne de côté & d'autre la plûpart des *veines* intercostales & les *veines* lombaires supérieures.

Les deux *veines* soûclavieres se jettent latéralement de côté & d'autre, & se terminent en sortant de la poitrine, entre la premiere côte & la clavicule, immédiatement devant l'attache antérieure du muscle scalene.

La *veine* soûclaviere droite, qui est la plus courte des deux, donne pour l'ordinaire quatre branches capitales ; savoir, la jugulaire externe, la jugulaire interne, la vertébrale & l'axillaire, laquelle est plutôt la continuation qu'une branche de la soûclaviere droite.

La *veine* soûclaviere gauche étant plus longue que la droite, pour la raison marquée ci-devant, donne premierement les petites *veines* gauches pareilles à celles du tronc de la *veine-cave* supérieure ; savoir, la médiastine, la péricardine, la diaphragmatique supérieure, la thymique, la mammaire interne & la trachéale.

Après toutes ces petites *veines* surnommées gauches, elle donne une autre petite branche appellée *veine* intercostale supérieure gauche, & quatre grosses pareilles à celles de la soûclaviere droite ; savoir, la jugulaire externe, la jugulaire interne, la vertébrale & l'axillaire, toutes surnommées gauches.

Les *veines* jugulaires externes se distribuent principalement aux parties externes de la gorge, du cou & de la tête, & même envoyent vers le bras une petite *veine*, nommée *veine* céphalique, qui aide à en former une plus grosse du même nom.

Les *veines* jugulaires internes vont aux parties internes du cou, & à celles de la tête, en s'abouchant avec les sinus de la dure-mere. Elles communiquent en plusieurs endroits avec les externes.

Les *veines* vertébrales traversent les trous des apophyses transverses des vertebres du cou, en jettant des branches au cou & à l'occiput. Elles forment les sinus véneux de ces vertebres, & communiquent avec les sinus de la dure-mere.

Les *veines* axillaires ne sont que la continuation des *veines* soûclavieres, depuis la sortie de la poitrine jusques sous l'aisselle. Elles produisent les *veines* mammaires externes, les thorachiques, les scapulaires ou humérales, & à chaque bras une branche, qui, avec celle de la *veine* jugulaire externe, forme la *veine* céphalique du bras.

Enfin, la *veine* axillaire de chaque côté se termine par la *veine* principale du bras, appellée *veine* basilique, qui avec la *veine* céphalique, se distribue par plusieurs ramifications à toutes les parties du bras, de l'avant-bras & de la main.

La Veine-cave inférieure.

La *veine-cave* inférieure n'a qu'une petite portion renfermée dans le péricarde : elle n'y a guere qu'une ligne de hauteur en-devant, & deux ou trois en-arriere. Elle perce d'abord le diaphragme, auquel elle donne les *veines* diaphragmatiques inférieures, ou *veines* phréniques.

Elle passe aussi-tôt derriere le foie par sa grande échancrure, & fournit à ce viscere plusieurs branches nommées *veines* hépatiques.

Dans ce trajet elle biaise un peu, en se contournant vers l'épine du dos & vers l'aorte inférieure, dont elle accompagne ensuite le tronc & les ramifications dans le bas-ventre jusqu'à l'os sacrum, excepté l'artere cœliaque & les deux arteres mésentériques.

Ainsi la *veine-cave* inférieure produit de côté & d'autre, conformément à la distribution des arteres, les *veines* adipeuses, les *veines* rénales, les *veines* spermatiques, les *veines* lombaires, les *veines* sacrées. Enfin, le tronc étant parvenu vers l'os sacrum, perd le nom de *veine-cave* inférieure, & se termine par une bifurcation comme l'aorte inférieure, en formant les deux *veines* iliaques.

Les *veines* iliaques, après avoir donné les *veines* hypogastriques avec toutes leurs ramifications aux visceres du bassin & à quelques parties voisines, tant externes qu'internes, sortent du bas-ventre sous le ligament tendineux de Fallope. En sortant, elles changent de nom, & prennent celui de *veines* crurales.

Les *veines* crurales se distribuent chacune par un grand nombre de ramifications à toute l'extrémité inférieure du corps, après avoir donné dès leur naissance une branche considérable appellée *veine* saphene, qui regne tout le long de cette extrémité avec plusieurs ramifications jusqu'au pié, comme on verra plus amplement dans la suite.

La veine azygos, & les veines intercostales.

La *veine* azygos, c'est-à-dire, *veine* sans paire, est une *veine* fort considérable, qui naît postérieurement du tronc de la *veine-cave* supérieure, au-dessus & proche du péricarde.

Elle se courbe d'abord en arriere par-dessus la naissance du poumon droit, & forme une arcade qui embrasse les gros vaisseaux pulmonaires du même côté, comme l'arcade de l'aorte embrasse ceux du côté gauche, avec cette exception que l'*azygos* se courbe presque directement en arriere, au lieu que la courbure de l'aorte est oblique.

De-là elle descend le long du côté droit des vertebres du dos, à côté de l'aorte & derriere les arteres intercostales. Ensuite elle se glisse derriere le diaphragme, & se termine par une anastomose très-sensible, tantôt avec la *veine* rénale, ou émulgente, tantôt avec une *veine* lombaire voisine, tantôt immédiatement avec le tronc de la *veine-cave* inférieure, & tantôt autrement.

Je l'ai vue extraordinairement grosse, & semblable à un gros tronc de *veine-cave* inférieure, depuis le diaphragme jusqu'à la naissance des *veines* rénales ou émulgentes. La vraie *veine-cave* inférieure étoit dans tout ce trajet fort étroite, & ne paroissoit que comme une azygos ordinaire.

La *veine* azygos jette d'abord de la sommité de son arc deux ou trois petites *veines*, dont l'une va à la trachée-

artere, les autres vont en partie à la trachée-artere, & en partie aux bronches, sous le nom de *veines* bronchiales qui accompagnent les ramifications de l'artere bronchiale.

Ensuite l'azygos jette de l'extrémité de son arc, pour l'ordinaire, un petit tronc commun de deux ou trois petites *veines*, appellées *veines* intercostales supérieures droites, qui rapportent le sang des trois premiers rangs des muscles intercostaux & de la partie voisine de la pleurè.

Ces *veines* intercostales envoyent des rameaux à travers les muscles intercostaux, aux muscles dentelé postérieur supérieur, au grand dentelé, &c. après quoi elles rampent le long des intervalles des côtes, & communiquent avec les *veines* mammaires.

Elles poussent encore de petites branches en arriere aux muscles vertébraux & au canal de l'épine, où elles communiquent avec les cercles ou sinus veineux, qui rapportent le sang de la moelle de l'épine.

En descendant l'azygos donne tout de suite les *veines* intercostales inférieures gauches, savoir une pour chaque rang des muscles intercostaux. Ces *veines* vont le long du bord inférieur des côtes, & à peu près comme les supérieures, envoyent à travers les muscles intercostaux des branches en arriere & au côté externe de la poitrine.

Ces *veines* intercostales inférieures communiquent avec les *veines* thorachiques. Elles communiquent aussi pour la plûpart avec la *veine* mammaire interne. Et enfin toutes ces intercostales communiquent plus ou moins ensemble par des traverses perpendiculaires vers l'extrémité postérieure des côtes.

L'azygos donne encore les *veines* intercostales gauches, rarement toutes; car les supérieures viennent souvent de la *veine* soûclaviere gauche, &c. comme on verra dans l'histoire de cette *veine*. Les *veines* intercostales inférieures du côté gauche, au nombre de six ou sept, plus ou moins, viennent assez fréquemment du tronc même de l'azygos, passent entre l'aorte & les vertebres, en donnant de petites *veines* capillaires à la substance de ces vertebres, & font à peu près les mêmes ramifications & communications que les *veines* du côté droit, & en donnent aussi à l'œsophage.

Quelquefois ces *veines* intercostales viennent d'un petit tronc commun qui part du tronc de l'azygos, & passant entre l'aorte & les vertebres, se courbe en-bas, & en descendant du côté gauche des vertebres, jette latéralement les intercostales. Ce petit tronc commun dans quelques sujets se bifurque en-haut & en-bas, en jettant les intercostales. Dans d'autres il se trouve deux petits troncs communs.

Enfin il y a quelquefois du côté gauche une seconde azygos entiere, qui vient d'abord de l'arcade de l'azygos ordinaire, & se distribue à gauche comme l'autre à droite. Cela varie en plusieurs manieres.

L'azygos étant parvenue au-dessous de la derniere ou douzieme côte, jette un gros rameau qui se courbe en-dehors, perce les muscles du bas-ventre, se ramifie entre leurs plans, & communique avec de pareilles ramifications de la derniere ou des deux dernieres des *veines* intercostales.

Quelquefois elle donne la *veine* diaphragmatique inférieure, & jette en-bas sur la premiere ou sur les deux premieres des apophyses transverses des vertebres lombaires, une branche qui forme les premieres *veines* lombaires droites.

Ces communications réciproques des dernieres *veines* intercostales & des premieres lombaires se font très-irrégulierement, en zig-zag, en aréoles, en réseaux, &c. Quelquefois l'azygos communique par son extrémité, soit immédiatement, soit médiatement, avec la *veine* adipeuse, & même avec la *veine* spermatique.

Les petites veines pectorales internes.

Ce sont de petites *veines* qui se trouvent par paires à droite & à gauche derriere le sternum & aux environs, savoir, les *veines* diaphragmatiques supérieures, ou péricardio-diaphragmatiques, les *veines* médiastines, les *veines* mammaires internes, les *veines* thymiques, les *veines* péricardines, & enfin les *veines* gutturales ou trachéales.

On divise toutes ces petites *veines* en droites & en gauches. Les unes & les autres se distribuent respectivement à peu près d'une même maniere : mais la naissance ou origine des unes est différente de celle des autres ; ce qui dépend de l'inégalité de la bifurcation de la *veine-cave* supérieure.

La *veine* médiastine droite sort du tronc de la *veine-cave* supérieure antérieurement, & un peu au-dessus de la naissance de la *veine* azygos ; la médiastine gauche vient de la soûclaviere.

La *veine* diaphragmatique supérieure ou péricardio-diaphragmatique droite, vient antérieurement de la racine de la bifurcation, proche de la *veine* médiastine. Elle se distribue par plusieurs rameaux au péricarde en-dessus, en-devant & en-arriere, & communique avec ceux que la diaphragmatique gauche y envoye. Elle accompagne le nerf diaphragmatique : la gauche vient de la soûclaviere gauche au-dessous de la naissance de la mammaire.

La mammaire interne droite naît ordinairement du tronc de la *veine-cave* supérieure, au-dessous & auprès de l'angle de sa bifurcation. Elle va le long du bord voisin interne ou postérieur du sternum, & descend sur les extrémités cartilagineuses des côtes droites avec l'artere du même nom. Etant parvenue proche le diaphragme, elle lui donne une branche qui rampe jusques vers son plan tendineux, & communique avec les diaphragmatiques ordinaires.

Après cela cette mamaire donne de petites branches au médiastin, & jette plusieurs rameaux entre les côtes aux tégumens. De ces rameaux ceux qui passent entre & sous les cartilages des dernieres vraies côtes, descendent sur la face interne ou postérieure des muscles droits du bas-ventre, se ramifient entre leurs fibres charnues, & communiquent réellement avec les *veines* épigastriques par plusieurs petites ramifications.

La *veine* mammaire interne gauche naît antérieurement de la *veine* soûclaviere gauche, environ vis-à-vis le cartilage ou l'extrémité antérieure de la premiere des vraies côtes.

La *veine* thymique droite sort de la bifurcation même, quand elle naît séparément. Quand elle y manque, le thymus d'où elle tire son nom est pourvu par la veine gutturale ou autre *veine* voisine. Elle ne va souvent qu'à la partie inférieure du thymus. La thymique gauche vient de la soûclaviere gauche, environ vis-à-vis le sternum.

La *veine* péricardine droite paroît plutôt sortir de la naissance de la *veine* soûclaviere droite que du tronc de la *veine-cave* supérieure. Cela varie beaucoup. Elle va à la partie supérieure du péricarde & aux parties voisines. La gauche vient quelquefois de la soûclaviere voisine avant la mammaire, & quelquefois de la mammaire, ou de la diaphragmatique supérieure du même côté.

La gutturale ou trachéale droite sort de la partie supérieure de la bifurcation au-dessus de la mammaire voisine, quelquefois plus en arriere, & quelquefois de la soûclaviere même. Elle se distribue aux glandes thyroïdes, à la trachée-artere, aux muscles sterno-hyoïdiens, au thymus & aux glandes bronchiales. Elle communique par des branches latérales plus ou moins tortueuses avec la *veine* jugulaire interne, & quelquefois par un rameau avec une petite *veine* que la jugulaire interne donne à la glande thyroïde. La gutturale gauche vient de la partie supérieure ou postérieure de la soûclaviere gauche près de sa naissance.

Les plus petites de toutes ces *veines* pectorales internes ne viennent pas toujours séparément. Elles ont quelquefois un petit tronc commun, principalement celles du

côté droit. La mammaire interne est de toutes ces petites *veines* la plus considérable.

Les Veines soûclavieres.

La *veine* soûclaviere droite est fort courte, comme il est dit au commencement de ce Traité, & sa traverse est fort oblique, de sorte qu'elle paroît monter plus haut que la gauche. Elle donne d'abord quatre grosses branches, comme il est dit ci-devant, savoir, la *veine* vertébrale, qui en est la premiere & la plus postérieure, la *veine* jugulaire interne, la *veine* jugulaire externe, & la *veine* axillaire.

La *veine* soûclaviere gauche au contraire, ne paroît presque pas monter depuis la bifurcation, parce qu'elle va plus transversalement & plus loin que la droite. Elle cache par ce trajet la naissance des trois grosses arteres qui montent da la courbure de l'aorte. Elle donne aussi quatre grosses branches comme la droite, après avoir jetté les petites *veines* pectorales, & elle reçoit outre cela le canal thorachique.

Elle donne encore avant sa grande division un petit tronc pour les *veines* intercostales supérieures du côté gauche, qui vont quelquefois jusqu'à six, lesquelles communiquent avec les intercostales inférieures, & avec un rameau de l'azygos. Ce petit tronc intercostal commun fournit aussi la *veine* bronchiale gauche.

L'une & l'autre *veine* soûclaviere donne proche la partie moyenne de la clavicule une branche appellée *veine céphalique*, qui descend superficiellement entre le muscle deltoïde & le grand pectoral, & gagne le bras, comme on verra dans la suite.

Les Veines jugulaires externes.

Elles naissent chacune de la *veine* soûclaviere voisine, quelquefois de l'axillaire, & quelquefois de l'union de ces deux *veines*. On les voit aussi provenir différemment à droite & à gauche; par exemple, la droite part de la *veine* soûclaviere voisine; pendant que la gauche vient de la *veine* jugulaire interne de son côté. Elles montent chacune entre le muscle peaucier qui les couvre, & le sterno mastoïdien qu'elles croisent.

Elles sont quelquefois doubles dès leur naissance. Quand elles sont simples, elles se partagent ensuite chacune en deux, dont l'une est antérieure, & l'autre postérieure ou plutôt supérieure. L'antérieure va à la gorge & au visage, en montant vers l'angle de la mâchoire inférieure. La postérieure va à la tempe & à l'occiput.

La Veine jugulaire externe antérieure.

Souvent cette *veine* est une branche de la *veine* jugulaire interne. Quelquefois elle naît des communications réciproques de l'une & de l'autre jugulaire, de sorte qu'on ne peut pas l'attribuer plutôt à l'une qu'à l'autre. Elle vient rarement de la *veine* axillaire.

Elle monte vers la partie latérale de la mâchoire inférieure, entre l'angle de cette mâchoire & le menton, comme une *veine* maxillaire. Sur sa route elle fournit plusieurs branches en-devant, en-arriere & en-dehors, ou antérieurement, postérieurement, & intérieurement.

Postérieurement elle donne, 1°. à côté de la partie supérieure du larynx une grosse branche de communication avec la jugulaire interne. Cette branche communique avec une grosse branche fort courte de la *veine* jugulaire externe postérieure, dont il sera traité ci-dessous. 2°. Une petite branche qui y communique aussi, mais qui ne se trouve pas toujours. 3°. Une autre petite branche un peu au-dessous de la mâchoire inférieure qui commnnique avec la *veine* jugulaire externe postérieure.

Antérieurement elle donne plusieurs branches qui vont aux muscles du larynx, aux muscles sterno-hyoïdiens ou thyro-hyoïdiens, & aux tégumens. Elle donne encore des branches de communication avec la *veine* jugulaire externe antérieure de l'autre côté au-dessous du larynx.

Un peu plus haut, vis-à-vis le cartilage thyroïde, elle donne une branche transversale qui passe devant la partie inférieure des muscles sterno-mastoïdiens, & va communiquer avec la jugulaire de l'autre côté, quoique ce ne soit pas toujours avec une pareille branche de cette *veine*.

Les branches transversales supérieures & inférieures communiquent ensemble de chaque côté par des branches plus ou moins perpendiculaires, & donnent un petit rameau au muscle quarré du menton, au muscle peaucier & aux tégumens.

Enfin antérieurement proche la mâchoire elle envoie une grosse branche vers la symphyse de la mâchoire, laquelle branche après avoir donné aux glandes maxillaires se distribue au muscle digastrique, au menton & à la levre inférieure.

Intérieurement au même endroit elle donne une grosse branche qui fournit aux glandes sublinguales, descend vers les cornes de l'os hyoïde, pour communiquer avec des branches de la jugulaire interne, & envoie à la langue des rameaux que l'on nomme *veines* ranines. Elle donne aussi une petite branche qui monte sur le muscle triangulaire de la levre, gagne la commissure des deux levres, & se distribue au voisinage.

La même branche qui fournit les *veines* ranines, donne aussi un rameau qui va gagner les parties latérales de la cloison du palais, pour se distribuer aux amygdales & à la luette, & jette des ramifications en-devant pour la membrane qui tapisse la voûte du palais. Il en part encore un rameau qui va au muscle ptérygoïdien interne, aux muscles péristaphylins, & aussi aux céphalo-pharyngiens.

Ensuite le tronc de la jugulaire externe antérieure monte sur le muscle triangulaire, où on lui donne le nom de *veine* angulaire, qui est tortueuse, va en serpentant depuis l'angle de la mâchoire inférieure jusqu'au grand angle, ou angle interne de l'œil, & jette en chemin des branches de côté & d'autre aux muscles & aux tégumens.

Ces branches communiquent entr'elles, principalement une qui passe par-dessous le zygoma derriere l'os de la pomette, & va gagner la fente orbitaire inférieure ou fente spheno-maxillaire, & un petit rameau qui va le long de la portion inférieure du muscle orbitaire gagner le petit angle ou angle externe de l'œil, où il communique avec les branches temporales & les frontales.

Il faut observer ici que sous l'angle de la mâchoire inférieure il y a une grande variété de communications entre la *veine* jugulaire externe & l'interne, & une grande variété dans le partage de ces *veines*.

Presque toutes les ramifications, qui, en cet endroit partent de la jugulaire externe pour se distribuer sur la partie supérieure de la gorge & sur le visage de quelques sujets, prennent dans d'autres leur naissance de la jugulaire interne: quelquefois ce n'est qu'une partie de ces ramifications qui vient de la jugulaire externe, & l'autre partie naît de l'interne.

Le tronc de la *veine* angulaire étant parvenu aux os du nez, jette une branche qui traverse les cartilages latéraux du nez, & se distribue dans les narines. Il en jette encore une autre qui descend en serpentant sur la levre supérieure.

Au grand angle ou angle interne de l'œil, le même tronc fournit plusieurs branches, principalement les suivantes. La premiere se jette sur la racine du nez, & communique avec la pareille de l'autre côté, d'où il passe de petites vénules par les trous des os propres du nez.

La seconde branche monte sur le front, elle est nommée *veine* frontale, & anciennement la préparate: elle se distribue de côté & d'autre, & communique avec sa pareille du côté opposé, lorsqu'elle y est.

La troisieme branche va en serpentant, se jette dans l'orbite à côté de la poulie cartilagineuse, & communique avec les sinus de la dure-mere par le sinus orbitaire de l'œil.

La quatrieme branche va le long du muscle sourcilier, & le long de la partie supérieure du muscle orbiculaire, gagner le petit angle ou angle interne de l'œil, pour communiquer avec la *veine* temporale, & avec celle qui va le long de la portion inférieure du muscle orbiculaire de l'œil, avec laquelle *veine* elle fait, par ce moyen, comme un cercle.

La veine jugulaire externe postérieure, ou supérieure.

Elle monte vers la glande parotide & la partie inférieure antérieure de l'oreille. Dans ce trajet elle jette de côté & d'autre plusieurs branches, dont voici les plus considérables.

Dès sa naissance elle jette postérieurement un branche principale, avec des ramifications aux muscles, qui couvrent l'omoplate & l'article du bras; on la nomme vulgairement *veine* musculaire: elle pourroit être nommée *veine* surhumérale.

Un peu plus haut elle donne la *veine* cervicale qui va aux muscles vertébraux du cou. Ces deux *veines*, savoir, l'humérale & la cervicale, se communiquent par plusieurs aréoles ou mailles veineuses, & se ramifient en différentes manieres.

Ces ramifications & communications sont en partie couvertes par le muscle trapese: elles communiquent par quelques branches avec la *veine* occipitale, & même avec un rameau de la *veine* intercostale supérieure, qui perce le premier des muscles intercostaux.

Tout proche, mais plus en-dehors, elle donne quelquefois la petite *veine* céphalique, qui descend entre le muscle grand pectoral & le deltoïde, & s'unit à la *veine* céphalique du bras, dont il sera parlé dans la suite.

Elle jette en arriere la *veine* occipitale, qui se distribue sur l'occiput, & vient quelquefois de la vertébrale, ou de l'axillaire, &c. elle jette encore un petit rameau qui entre dans le crane par le trou mastoïdien postérieur, & aboutit dans un des sinus latéraux de la dure-mere. Ce rameau vient quelquefois d'ailleurs.

Etant parvenue jusques vis-à-vis la glande parotide, elle forme des communications avec la jugulaire externe antérieure sous l'angle de la mâchoire inférieure. Après quoi elle traverse la glande parotide entre l'angle de la mâchoire inférieure & le condyle, & donne aussi-tôt une grosse & courte branche, qui communique avec un branche commune de la jugulaire interne, & de la jugulaire externe antérieure.

Quelquefois ce sont plusieurs branches, qui, après une ligne ou deux de chemin, se réunissent & représentent la grosse courte-branche, en faisant des aréoles ou mailles très-étroites, par où passent des nerfs.

Ensuite elle va devant l'oreille & prend le nom de *veine* temporale, qui se distribue à la tempe & aux parties latérales de la tête, vers l'occiput & vers le front. La *veine* temporale paroît quelquefois avoir deux origines, dont la seconde vient de la jugulaire interne.

La *veine* temporale, d'un côté communique en haut avec la *veine* temporale de l'autre côté; en-devant avec la *veine* frontale, & en arriere avec la *veine* occipitale. Vis-à-vis l'oreille elle jette une grosse branche dont un rameau va par-dessous le bord inférieur du zygoma, & revient communiquer avec un rameau parti de la même jugulaire, un peu au-dessous du condyle de la mâchoire, en faisant comme une isle irrégulierement ronde.

Derriere le condyle de la mâchoire elle jette des branches qui se distribuent au muscle temporal, aux parties voisines de la mâchoire supérieure, & à l'intérieur de la mâchoire inférieure, à peu près de la même maniere que font les arteres.

Il y a une de ces branches qui passe de dehors en dedans, entre l'apophyse condyloïde & la coronoïde, pour se distribuer aussi au muscle temporal & aux muscles ptérygoïdiens: elle donne en passant un rameau au masseter.

La veine jugulaire interne.

La *veine* jugulaire interne est la plus grosse de toutes les *veines* qui vont à la tête. Il faut pourtant observer qu'elle n'est pas si grosse que les injections anatomiques la font paroître.

Elle monte derriere le muscle mastoïdien & derriere le muscle omo-hyoïdien avec lequel elle croise. Elle va le long de la partie latérale des vertebres du cou, en cotoyant le muscle long du cou, & gagne la fossette du trou déchiré de la base du crane.

Elle jette d'abord de petites branches qui vont aux glandes thyroïdes. Environ deux travers de doigt au-dessus, elle donne un branche médiocre, qui va latéralement vers le larynx, laquelle branche j'appelle *veine* gutturale.

Cette *veine* gutturale se divise principalement en trois rameaux, dont l'inférieur va à la glande thyroïde & aux muscles voisins; le moyen au larynx, aux muscles thyroïdiens, &c. & le troisieme monte en haut & communique avec la grosse communication des deux *veines* jugulaires, dont il est déja parlé. Cela varie plus ou moins. J'ai vû la *veine* gutturale gauche venir de la *veine* axillaire.

Environ à pareille distance au-dessus, presque vis-à-vis l'os hyoïde, la jugulaire interne donne encore une branche qui envoie des rameaux aux muscles hyoïdiens, & d'autres qui communiquent avec la branche précédente. Cette branche monte vers la glande parotide & vers l'angle de la mâchoire inférieure, en donnant à cet endroit des rameaux de communication en avant & en arriere aux deux jugulaires externes.

C'est ici que la *veine* jugulaire interne dans quelques sujets produit la *veine* maxillaire interne, & toutes ses ramifications, dont il est parlé dans la description de la *veine* jugulaire externe antérieure.

La jugulaire interne jette encore en arriere un rameau qui se distribue à l'occiput, communique sur l'occiput avec un rameau de la *veine* vertébrale, & communique encore par le trou mastoïdien postérieur avec le sinus latéral de la dure-mere. Cette communication se fait quelquefois par une anastomose avec une branche de la jugulaire externe, ou de la veine cervicale qui y va.

Enfin la *veine* jugulaire interne va gagner le trou déchiré de la base du crane, en se courbant un peu, & jettant en chemin de petits rameaux au pharynx & aux muscles voisins.

La veine vertébrale.

La *veine* vertébrale naît postérieurement de la *veine* souclaviere, ou même de la *veine* axillaire; quelquefois par deux tiges, & quelquefois par un seule, qui, un peu après, se divise en deux.

La premiere tige & la principale donne d'abord une branche appellée *veine* cervicale, qui se distribue aux muscles voisins, & ensuite monte par les trous des apophyses transverses des vertebres du cou. Cette branche cervicale naît quelquefois de l'axillaire.

L'autre tige de la *veine* vertébrale monte à côté des vertebres, & étant parvenue à la quatrieme vertebre, quelquefois plus haut, elle s'insinue entre l'apophyse transverse de cette vertebre & celle de la cinquieme, pour s'unir à la premiere tige, comme au vrai tronc de la *veine* vertébrale.

Ainsi la *veine* vertébrale va quelquefois par un tronc, & quelquefois par plusieurs tiges accompagner l'artere vertébrale,

vertébrale, à travers tous les trous des apophyses transverses du cou jusqu'au grand trou occipital, en communiquant avec les *veines* occipitales, & avec les petits sinus occipitaux de la dure-mere.

Elle donne, chemin faisant, un rameau qui passe par le trou condyloïdien postérieur de l'occiput, & communique avec le sinus latéral de la dure-mere. On ne le trouve pas toujours.

Dans le trajet que ces veines font en montant par les trous des apophyses transverses, elles donnent des branches en-devant aux muscles antérieurs du cou & aux petits muscles antérieurs de la tête.

Les mêmes branches jettent extérieurement & postérieurement aux muscles transversaires & aux vertebres du cou. Elle donnent aussi intérieurement des branches qui vont dans le grand canal de la moelle de l'épine, où elles forment des sinus qui communiquent avec les sinus de l'autre côté.

Ces sinus vertébraux sont plusieurs les uns sur les autres jusqu'à l'occiput; & les inférieurs communiquent avec les supérieurs jusqu'au grand trou occipital, où il se fait à la fin une communication entre eux & les sinus occipitaux de la dure-mere.

La veine axillaire.

La *veine* soûclaviere, après avoir donné les branches marquées ci-dessus, sort de la cavité de la poitrine & passe devant la portion antérieure du muscle scalene; elle se glisse entre la premiere côte & la clavicule, & va gagner l'aisselle; depuis sa sortie de la poitrine jusqu'à l'aisselle elle prend le nom de *veine* axillaire, & donne, dans ce trajet, plusieurs branches, principalement celles qu'on appelle *veines* musculaires, *veines* thorachiques, & la *veine* céphalique qui est quelquefois double.

La *veine* axillaire jette d'abord les *veines* musculaires, qui se distribuent à la partie mitoyenne du muscle trapeze, au muscle angulaire de l'omoplate, au sous-épineux & sous-scapulaire; & comme les rameaux de cette distribution vont à l'épaule, les uns extérieurement, les autres intérieurement, on les distingue en *veines* scapulaires internes & en *veines* scapulaires externes.

L'axillaire après cela & un peu avant que d'arriver à l'aisselle, donne les *veines* thorachiques, une supérieure & l'autre inférieure, dont la supérieure est aussi appellée *veine* mammaire externe. Elle jette aussi des rameaux au muscle sous-scapulaire, au grand rond, au petit rond, au sous-épineux, au grand dorsal, au grand dentelé, au petit pectoral, au grand pectoral, & aux glandes de l'aisselle; elle jette quelquefois une branche de communication à la *veine* basilique.

L'axillaire étant parvenue à côté de la tête de l'humérus, jette une branche très-considérable, qu'on appelle *veine* céphalique, & ensuite elle se continue sur le bras sous le nom de *veine* basilique. Quelquefois la basilique paroît seulement comme si elle étoit plutôt une branche que la continuation de l'axillaire; de sorte qu'on pourroit prendre la *veine* céphalique & la *veine* basilique pour deux branches principales de la *veine* axillaire.

La veine céphalique.

La *veine* céphalique, branche de l'axillaire, s'unit un peu après sa naissance avec la petite céphalique, qui descend de la *veine* soûclaviere ou de la jugulaire externe, & se glisse superficiellement entre le muscle deltoïde & le grand pectoral jusqu'à cet endroit. Quelquefois avant cette union les deux céphaliques communiquent encore.

La grande céphalique passe entre les tendons des deux muscles que je viens de nommer, & descend tout le long du bord externe de la portion externe du muscle biceps. Dans ce trajet elle a plusieurs communications avec la *veine* basilique, & donne de petits rameaux aux muscles voisins, & de côté & d'autre à la graisse & à la peau. Elle jette aussi de sa partie supérieure des rameaux qui en bas se réunissent avec son tronc.

Un peu au-dessus du condyle externe de l'os du bras, elle jette un rameau en arriere qui remonte entre le muscle brachial antérieur & la portion supérieure du muscle long supinateur, se contourne en arriere entre l'os du bras & le muscle anconé externe, où elle va communiquer avec quelques branches de la basilique.

Etant presque parvenue au pli du bras, elle se divise principalement en deux branches, une longue & une courte. La longue est nommée *veine* radiale externe. La courte peut être nommée *veine* médiane céphalique, pour la distinguer d'avec une pareille branche courte de la *veine* basilique, & que j'appelle pour cela *veine* médiane basilique.

La *veine* radiale externe coule le long du rayon entre les muscles & les tégumens, en donnant des branches de côté & d'autre, qui communiquent avec d'autres branches d'elle-même & avec des branches de la *veine* basilique, en faisant des aréoles à peu près comme la *veine* saphene en fait sur l'extrémité inférieure.

La médiane céphalique descend obliquement vers le milieu du pli du bras sous les tégumens & par-dessus le tendon du biceps, où elle se rencontre & s'unit à une pareille branche courte de la *veine* basilique, laquelle branche je viens d'appeller *veine* médiane basilique. Ces deux branches courtes ou médianes latérales se rencontrent & s'unissent sur le pli du bras en maniere d'angle dont la pointe regarde en embas.

De cette union ou anastomose angulaire il part une branche considérable, qui descend sur l'avant-bras, en se réunissant à la *veine* céphalique d'un côté, & communique de l'autre côté avec la *veine* basilique par plusieurs aréoles ou mailles irrégulieres. On donne le nom de *veine* médiane à cette grosse branche, de même qu'aux deux courtes qui la produisent par leur union. Pour ne les pas confondre, on peut appeller la grande médiane ou la médiane moyenne, celle qui part de l'union de deux médianes latérales auxquelles je viens de donner des noms particuliers.

De la même union, & quelquefois de la naissance de la médiane moyenne, qui est la vraie médiane de Riolan, part une branche qui descend sur la partie interne de l'avant-bras, vis-à-vis le ligament interosseux. On appelle cette branche la *veine* profonde de l'avant-bras. Elle va aux muscles voisins, & communique avec les autres *veines* de l'avant-bras. La médiane céphalique jette souvent en embas une branche longue appellée *veine* radiale interne. Cette branche ou *veine* est presque parallele à la *veine* radiale externe dont il est parlé ci-dessus.

Ensuite la *veine* céphalique gagne l'extrémité du rayon, & se distribue par beaucoup d'aréoles, en suivant à peu près la route de l'artere radiale.

Il en part un rameau particulier qui va plus ou moins superficiellement entre le pouce & le métacarpe sous le nom de céphalique du pouce. Ces aréoles fournissent aux muscles interosseux & aux tégumens, & communiquent avec un petit rameau ou rejetton de la *veine* basilique, auquel les Anciens ont donné le nom de salvatelle.

La veine basilique.

Les Anciens nommoient la basilique du bras droit *veine* du foie ou *veine* hépatique du bras; & celle du bras gauche *veine* de la rate ou *veine* splénique du bras. Elle a quelquefois une double naissance par une branche de communication avec le tronc de la *veine* axillaire.

La *veine* basilique donne d'abord sous la tête de l'os du bras une branche assez grosse, qui passe presque transversalement autour du cou de cet os de dedans en arriere & de derriere en-dehors, en remontant sur l'omoplate où elle se ramifie dans le muscle deltoïde, & communique avec les *veines* scapulaires externes. On peut

donner à cette branche le nom de *veine* sous-humérale ou *veine* articulaire, comme à l'artere du même endroit, dont elle suit à peu près la ronte.

La *veine* sous-humérale ou articulaire jette principalement deux rameaux en embas, dont l'un va le long de la partie interne de l'os, & donne de petites vénules au périoste & à l'os même. L'autre rameau se contourne antérieurement vers le milieu du bras entre l'os & le biceps, & s'anastomose avec la *veine* céphalique.

Au-dessous du cou de l'hnmérus près du creux de l'aisselle, derriere le tendon du grand pectoral, la basilique donne d'abord une *veine* considérable, qui descend à côté de l'artere brachiale, & fournit de côté & d'autre aux muscles voisins. On l'appelle la profonde du bras ou profonde supérieure.

La basilique donne aussi-tôt après deux ou trois petites vénules qui descendent très-étroitement liées avec l'artere brachiale, & l'embrassent d'espace en espace par de petites branches de communication entre elles-mêmes. On pourroit les appeller veines satellites de l'artere brachiale.

Ces petites veines qui souvent naissent de la profonde supérieure, communiquent aussi avec la basilique même & avec la céphalique & lorsqu'elles sont parvenues au pli du bras, elles se divisent comme l'artere, & suivent les divisions de cette artere partout l'avant-bras, en accompagnant & en embrassant ses branches partout.

Ensuite la basilique continue son chemin tout le long de la partie interne de l'os du bras, entre les tégumens & les muscles, faisant plusieurs communications avec la veine profonde, avec les veines satellites & avec la veine céphalique, & donnant dans tout ce chemin aux muscles & aux tégumens.

La basilique étant parvenue au condyle interne, & après avoir jetté obliquement sur le pli du bras la médiane basilique, comme il est dit ci-dessus, elle descend le long de l'os du coude, entre les tégumens & les muscles, un peu extérieurement sous le nom de *veine* cubitale externe, en communiquant toujours de côté & d'autre avec la céphalique, avec la profonde, & avec les satellites.

Elle jette encore après avoir donné la médiane basilique, nne branche qui descend le long de la partie interne de l'avant-bras du côté du coude, & communique aussi avec la grande médiane, &c. On peut appeller cette branche *veine* cubitale interne.

Etant enfin parvenue à l'extrémité de l'os du coude, elle jette sur la convexité du carpe plusieurs rameaux; dont un, sous le nom de salvatelle, va gagner le petit doigt du côté du doigt annulaire, après avoir communiqué avec la *veine* céphalique par le moyen des aréoles véneuses qu'on voit sur le dos de la main. Elle suit à peu près la route de l'artere à l'égard des doigts.

En général les *veines* externes ou superficielles de l'avant-bras sont plus grosses que les *veines* internes ou profondes : mais elles ne sont accompagnées que de petites arteres, au lieu que les *veines* internes accompagnent des arteres plus grosses.

La veine-cave inférieure.

La *veine-cave* inférieure ayant fait deux ou trois lignes de chemin depuis la partie inférieure de l'oreillette droite dans le péricarde, comme il est déja dit, perce aussi-tôt le péricarde & la portion tendineuse du diaphragme, qui sont étroitement collées ensemble.

Dans ce trajet elle donne les *veines* diaphragmatiques ou phréniques, lesquelles se distribuent dans le diaphragme, & se présentent principalement dans sa face inférieure; une à droite & une à gauche. La droite est plus en arriere & plus bas que la gauche, qui est plus haut & plus en-devant. La gauche se distribue en partie au péricarde, & en partie au diaphragme. Elles donnent aussi quelquefois des rameaux aux capsules ou glandes sur-rénales, à peu près comme les arteres du même nom.

La *veine-cave* inférienre ayant percé le diaphragme, passe par la partie postérieure de la grande scissure du foie, & en passant elle s'enfonce un peu dans la substance du foie, entre le grand lobe & le lobule de Spigel; de maniere cependant qu'elle est ordinairement très-peu couverte de cette substance en arriere jusqu'au dessous du lobule.

Dans ce trajet elle donne le plus souvent trois grosses branches appellées *veines* hépatiques, qui se ramifient dans le foie. Quelquefois il n'y en a que deux, & quelquefois il y en a quatre.

Outre ces grosses branches hépatiques, elle en jette encore de petites avant sa sortie, ou incontinent après. Il y en a qui croyent que ces petites branches répondent particulierement aux branches de l'artere hépatique, à peu près comme les grosses branches répondent à la *veine-porte*.

Dans le fœtus la *veine-cave* en passant par le foie donne le canal véneux, qui communique avec le sinus de la *veine-porte*, & prend la forme d'un ligament presque plat dans l'adulte.

Après ce trajet par le foie, la *veine-cave* se détourne de devant en arriere & de droite à gauche, & va gagner l'épine du dos & s'associer avec l'aorte, se plaçant au côté droit de cette artere qu'elle accompagne ensuite en embas.

Lorsqu'elle est parvenue vis-à-vis les arteres rénales, elle donne les *veines* du même nom anciennement appellées *veines* émulgentes, qui sont les plus grosses de toutes les *veines* qui partent du tronc de la *veine-cave* inférieure, depuis le foie jusqu'à sa bifurcation.

La *veine* rénale droite est la plus courte des deux, & descend un peu obliquement à cause de la situation du rein. La rénale gauche est plus longue, & passe transversalement par-devant le tronc de l'aorte, immédiatement au-dessous de l'artere mésentérique supérieure. Elles vont s'associer chacune avec l'artere rénale voisine.

Elles jettent en haut les *veines* capsulaires qui vont aux glandes sur-rénales, & en-bas les *veines* nommées adipeuses qui vont à l'enveloppe graisseuse des reins. La *veine* rénale gauche fournit aussi ordinairement la *veine* spermatique gauche. Ensuite les *veines* rénales vont gagner l'échancrure ou cavité des reins par plusieurs ramifications qui se distribuent dans leur substance.

Un peu au-dessus des *veines* rénales la grosse *veine-cave* donne antérieurement vers le côté droit la *veine* spermatique droite. Elle donne rarement la spermatique gauche, qui pour l'ordinaire vient de la *veine* rénale gauche, comme il est déja dit. L'une & l'autre *veine* spermatique accompagnent les arteres dn même nom jusqu'aux parties dont il sera parlé dans la suite.

Dans ce trajet elles donnent plusieurs petites branches de côté & d'autre au péritoine & au mésentere, où elles paroissent s'anastomoser avec les *veines* mésaraïques, & par conséquent avec la *veine-porte*.

Elles jettent quelquefois sur le muscle iliaque un rameau considérable qui se divise en deux, dont un monte en haut sur la membrane adipeuse des reins; l'autre descend sur le muscle iliaque.

La *veine-cave* de sa partie postérieure, environ à la même hauteur de la spermatique droite, produit dans quelques sujets une branche qui remonte, & communique avec la *veine* azygos. Quelquefois ce rameau part des émulgentes ou rénales, tantôt de la droite, tantôt de la gauche. Il paroît comme la vraie continuation de l'extrémité de l'azygos.

La *veine-cave* inférieure donne encore postérieurement les *veines* lombaires, qui en sortent ordinairement deux à deux, à peu près comme les arteres dn même nom sortent de l'aorte. On les peut diviser en *veines* lombaires supérieures, & en *veines* lombaires inférieures.

Leur naissance varie en différentes manieres. Quelquefois la *veine-cave* donne sous la premiere vertebre des lombes un rameau à chaque côté, qui comme un espe-

ce de tronc, fournit les *veines* lombaires. Ce même rameau communique avec l'azygos.

Quelquefois de l'extrémité inférieure de la *veine-cave*, proche sa bifurcation, il part un rameau considérable, principalement du côté droit, qui, en remontant entre les corps des vertebres & les apophyses transverses, fournit des *veines* lombaires, & communique avec l'azygos.

Il arrive aussi qu'un pareil rameau vient du commencement de la *veine* iliaque gauche, & monte de la même maniere de ce côté en donnant des lombaires; lequel rameau communique aussi avec l'azygos & avec le rameau lombaire supérieur ou descendant.

Les *veines* lombaires d'un côté communiquent par des branches transversales avec celles de l'autre côté, & elles communiquent entre elles-mêmes par des branches plus ou moins longitudinales. La premiere part souvent de l'azygos, comme aussi la seconde, & par-là elles communiquent avec les *veines* intercostales.

Les *veines* lombaires jettent en passant de petites *veines* capillaires à la substance du corps des vertebres. Elles se distribuent aux muscles du bas-ventre, au muscle quarré des lombes, au psoas, au muscle iliaque, &c. Elles jettent des branches en-arriere aux muscles vertébraux voisins, au canal de l'épine, & communiquent avec ses sinus véneux, à peu près comme les *veines* intercostales.

Le tronc de la *veine-cave* inférieure étant parvenu vis-à-vis la derniere vertebre des lombes, & vers la bifurcation de l'aorte inférieure, se glisse derriere l'artere iliaque droite, & se divise-là par une bifurcation en deux troncs subalternes & particuliers, nommés *veines* iliaques, une à droite & l'autre à gauche.

L'extrémité du tronc de la *veine-cave* passe dans quelques sujets derriere la naissance de l'artere iliaque droite; dans d'autres, c'est la *veine* iliaque gauche qui y passe, desorte qu'elle croise avec l'artere iliaque droite. Ensuite la veine iliaque gauche accompagne le côté interne de l'artere iliaque gauche jusqu'à la sortie du bas-ventre. La *veine* iliaque droite descend d'abord derriere l'artere iliaque droite, croise un peu après très-obliquement avec elle, & enfin accompagne le côté interne de la portion inférieure de la même artere. Ainsi les *veines* iliaques sont-là placées aux côtes internes des arteres iliaques.

De cette bifurcation de la *veine-cave*, & le plus souvent de la naissance de la *veine* iliaque gauche, sort la *veine* sacrée, qui suit la distribution de l'artere du même nom à l'os sacrum, aux nerfs qui y passent, & aux membranes qui le tapissent tant en-dehors qu'en-dedans.

Les Veines iliaques.

Chacune des deux *veines* iliaques primitives ou communes, se divise à côté de l'os sacrum, à peu près comme les arteres du même nom, en deux gros troncs qui sont des *veines* iliaques secondaires. Cette division ou bifurcation subalterne se trouve environ à un travers de droit au-dessous de celle des arteres iliaques.

On donne à l'un de ces troncs subalternes le nom de *veine* iliaque externe ou antérieure, & à l'autre celui de *veine* iliaque interne ou postérieure. On nomme aussi l'externe simplement iliaque, & l'interne hypogastrique. La *veine* iliaque externe paroît être la vraie continuation du tronc iliaque, & l'hypogastrique n'en paroît être qu'une branche. Ceci se doit entendre de l'adulte; car dans le fœtus, cela est un peu différent.

Ces *veines* suivent à peu près les routes & la distribution des arteres du même nom, excepté que la *veine* hypogastrique ne donne point de *veine* ombilicale comme l'artere hypogastrique. Les *veines* iliaques externes sont plus ou moins au côté interne des arteres du même nom, de la maniere que j'ai marqué ci-dessus: mais les *veines* hypogastriques étant placées dans le fond du bassin, vont presque derriere les arteres hypogastriques du même côté.

Du tronc commun des *veines* iliaques, & quelquefois de la naissance de la *veine* iliaque externe, il sort une *veine* particuliere qui se distribue au muscle psoas, au muscle iliaque, au muscle quarré des lombes, & après cela donne un rameau qui passe devant la derniere apophyse transverse des lombes, & communique avec la derniere des *veines* lombaires.

L'iliaque externe, un peu avant que de sortir, & près du ligament tendineux de Fallope ou bord inférieur des muscles larges du bas-ventre, étant couchée sur les muscles psoas iliaques, donne à peu près les mêmes branches en général que l'artere iliaque externe, dont elle suit aussi en général la route.

En voici les principales.

Du côté externe, elle donne, un peu avant sa sortie une petite branche qui remonte tout le long de la crête de l'os des iles, & fournit des rameaux de côté & d'autre aux portions inférieures latérales & postérieures des muscles larges du bas-ventre, & au muscle iliaque, &c.

Du côté interne, elle donne immédiatement avant sa sortie du bas-ventre, la veine épigastrique, laquelle ayant fourni quelques petits rameaux aux glandes conglobées voisines, monte tout le long de la petite face interne des muscles droits, & s'y ramifie de côté & d'autre, même sur les muscles larges, par d'autres petits rameaux qui percent de dedans en-dehors.

La veine épigastrique monte ensuite & rencontre les ramifications de la veine mammaire, avec lesquelles elle communique par autant de petites ramifications, en accompagnant l'artere épigastrique. Il part quelquefois du côté interne de la *veine* épigastrique, un rameau qui va gagner le muscle obturateur interne; & là elle s'abouche avec un autre rameau appellé la *veine* obturatrice.

La *veine* iliaque, avant que de sortir de dessous le ligament tendineux de Fallope, donne plusieurs petits rameaux aux glandes lymphatiques voisines; & aussi-tôt après sa sortie elle perd le nom d'iliaque, & prend celui de *veine* crurale.

La Veine hypogastrique.

La *veine* hypogastrique ou iliaque interne passe derriere l'artere du même nom, comme il est dit ci-dessus, & elle fait, à peu près de même qu'elle, une espece d'arcade légere, d'où elle envoye plusieurs branches de la maniere suivante.

De la partie postérieure ou convexité de l'arcade, elle donne encore une branche à la partie latérale supérieure de l'os sacrum, qui se distribue au muscle sacré & aux muscles voisins, & à la cavité de l'os sacrum, où elle entre par le premier grand trou de cet os.

Un peu plus du même côté, elle en jette encore une autre, qui se distribue à peu près comme la précédente, & va gagner le second trou de l'os sacrum.

De la partie externe latérale de cette même arcade, & un peu antérieurement, elle donne une grosse branche qui se jette en-arriere de la grande échancrure ischiatique, & se distribue aux muscles fessiers, aux pyriformes & aux jumeaux voisins.

Plus bas de la même partie latérale, la *veine* hypogastrique jette encore une branche considerable, laquelle après très-peu de chemin, jette plusieurs rameaux, & va ensuite gagner le trou ovalaire de l'os innominé, perce les muscles obturateurs, communique avec la *veine* crurale, & se distribue au muscle pectinée, au triceps & aux parties voisines. On l'appelle, par rapport à son passage, *veine* obturatrice.

Entre les rameaux que la *veine* obturatrice distribue avant que de percer les muscles obturateurs, il y en a un situé extérieurement, qui va en-dehors vers l'échancrure ischiatique au muscle iliaque, à la partie supérieure

du muſcle obturateur interne, & à l'os des iles du côté de ſa ſymphyſe avec l'os iſchion.

Intérieurement la même *veine* obturatrice jette un autre rameau, qui va ſe diſtribuer aux uréteres, à la veſſie & aux parties naturelles internes de l'un & de l'autre ſexe. Cette *veine* communique auſſi avec les *veines* ſpermatiques, & elle eſt plus conſidérable dans les femmes que dans les hommes.

Enfin, la *veine* hypogaſtrique va ſe jetter en-arrière, & ſort du baſſin au-deſſus du ligament qui eſt entre la partie inférieure & latérale de l'os ſacrum & l'épine iſchiatique. En ſortant elle ſe ramifie principalement en-haut & en-bas.

En-haut elle jette une groſſe branche à la partie inférieure de l'os ſacrum. En-bas elle en jette deux ou davantage, qui vont derriere le même ligament ſe diſtribuer aux feſſes, à l'anus, à la portion voiſine du muſcle pectinée, & aux parties naturelles externes, à peu près comme les arteres qui les accompagnent.

On appelle *veines* hémorrhoïdales externes, celles qui vont à l'anus; & *veines* honteuſes internes, celles qui vont aux parties naturelles. Ces hémorrhoïdales externes communiquent avec les hémorrhoïdales internes, qui viennent de la petite *veine* méſaraïque, & une des branches de la *veine-porte*, dont il ſera parlé dans la ſuite.

La Veine crurale.

La *veine* crurale ſort par-deſſous le ligament tendineux de Fallope, & au côté interne de l'artere crurale. En ſortant elle donne de petites branches aux glandes inguinales, au muſcle pectinée, & aux parties naturelles. Ces dernieres ſont appellées *veines* honteuſes externes, & communiquent évidemment avec les *veines* honteuſes internes.

La *veine* crurale, après avoir fait environ un pouce de chemin depuis ſa ſortie, jette en-dedans & un peu ſur le devant, une groſſe branche, qui deſcend antérieurement entre les tégumens & le muſcle couturier. Elle ſuit à peu près la direction de ce muſcle environ juſqu'à la partie interne du cou.

Enſuite cette branche paſſe le condyle interne du fémur, gliſſe le long des tégumens, entre eux & l'angle interne du tibia, va enfin gagner la partie antérieure de la malléole interne, & ſe diſtribue ſur le pié. Toute cette branche eſt appellée en général *veine* ſaphene, ou la grande ſaphene.

Après la naiſſance de la *veine* ſaphene, le tronc de la *veine* crurale deſcend, ſe plonge entre les muſcles, & ſe diſtribue aux parties internes ou profondes de toute l'extrémité inférieure du corps, en accompagnant l'artere crurale juſqu'au bout du pié, toujours plus conſidérable que cette artere en capacité & en ramifications, à la maniere ordinaire des *veines*.

Pour faciliter l'attention du Lecteur, je vais donner ici la deſcription de la *veine* ſaphene, à cauſe de ſon étendue, & enſuite je réprendrai celle de la *veine* crurale.

La Veine ſaphene.

La grande *veine* ſaphene dans le trajet depuis l'aine juſqu'au pié, n'eſt couverte que de la peau & de la graiſſe ou membrane adipeuſe. Dès ſa naiſſance, elle donne d'abord de petits rameaux aux glandes inférieures de l'aine, & enſuite d'autres qui deſcendent plus en-avant ſous les tégumens, & communiquent enſemble par pluſieurs aréoles ou mailles. Quelquefois ces communications multipliées viennent des rameaux d'une ſeule branche.

La *veine* ſaphene en deſcendant ſur la cuiſſe, étant parvenue vers le milieu du muſcle couturier, jette du même côté encore pluſieurs branches qui communiquent entre elles-mêmes & avec les branches ſupérieures dont je viens de parler. Ces branches inférieures en deſcendant communiquent de nouveau avec le tronc de la ſaphene.

La rencontre de ces deux ſortes de communications en fournit encore d'autres collatérales, & il en part même des branches particulieres qui communiquent auſſi entre elles d'eſpace en eſpace juſqu'au genou.

Dans le trajet, entre les branches ſupérieures & inférieures dont il vient d'être parlé, la *veine* ſaphene jette poſtérieurement une branche particuliere, laquelle après ſa diſtribution aux tégumens qui couvrent le muſcle grêle interne & le triceps, ſe tourne en-arriere, & ſe jette un peu au-deſſus du jarret entre les muſcles voiſins, où elle communique avec une autre branche, que l'on peut nommer petite ſaphene.

Le tronc de la grande *veine* ſaphene deſcend enſuite le long de la partie interne du tibia, toujours voiſine de la peau. Ayant gagné le haut du tibia, elle jette des branches antérieurement, extérieurement & poſtérieurement.

Les branches antérieures vont aux tégumens qui couvrent le haut du tibia. Les poſtérieures vont à ceux qui couvrent les muſcles gaſtrocnémiens ou grands jumeaux, & communiquent avec la petite ſaphene. La branche externe deſcend en ſe diſtribuant auſſi à la graiſſe & aux tégumens; & vers le milieu du tibia, elle communique par un rameau avec le tronc de la grande ſaphene.

De cette communication, il ſort une branche antérieurement, qui coule le long des tégumens du tibia juſqu'à la malléole externe, après avoir auſſi communiqué derechef dans cette route avec la grande ſaphene.

La *veine* ſaphene, en deſcendant ainſi ſur la partie interne du tibia, jette environ au milieu du chemin une branche qui remonte derriere les tendons des muſcles couturier, grêle interne & demi-nerveux, ſe gliſſe entre le tibia & l'extrémité ſupérieure du muſcle ſoléaire, & s'anaſtomoſe avec la *veine* crurale.

Elle jette auſſi ſur le devant du tibia quelques branches irrégulierement tranſverſales, qui, après avoir donné au périoſte & à l'os même, communiquent avec les autres branches dont il eſt parlé ci-deſſus.

Au bas du tibia, la *veine* ſaphene produit une branche conſidérable qui ſe jette obliquement en-devant, au-deſſous du pli appellé communément le cou du pié, & ſe tournant vers la malléole externe, elle donne ſur ce pli pluſieurs branches qui communiquent entre elles & avec le tronc même de la ſaphene.

L'extrémité du tronc de la *veine* ſaphene deſcend enfin & paſſe devant la malléole interne, & s'étend irrégulierement ſous la peau, le long de l'interſtice des deux premiers os du métatarſe vers le pouce, où la ſaphene ſe termine.

Auſſi-tôt après avoir paſſé devant la malléole interne, elle donne extérieurement ſur le devant une branche, qui ſe gliſſe ſous l'artere tibiale antérieure, & l'accompagne en quelque maniere : elle donne auſſi intérieurement à peu près au même endroit une autre branche, qui paſſe ſous le pié en communiquant avec la *veine* tibiale externe par des arcades irrégulieres, leſquelles enſuite fourniſſent aux orteils.

Enfin la *veine* ſaphene, avant que de ſe terminer ſur le pié vers le gros orteil, jette ſur le métatarſe une eſpece d'arcade tranſverſale, qui communique par pluſieurs branches avec celles du pli ou cou de pié, & en diſtribue d'autres aux orteils. Cette arcade donne encore une branche qui remonte derriere la malléole externe, & communique avec la *veine* tibiale externe.

Suite de la Veine crurale.

La *veine* crurale ayant donné la ſaphene & les petits rameaux pour le muſcle pectiné, comme il eſt dit, deſcend le long de la cuiſſe derriere l'artere crurale. Vis-à-vis le petit trochanter, elle produit deux groſſes branches courtes, ou une ſeule diviſée en deux autres, dont l'une eſt antérieure & l'autre poſtérieure.

La branche antérienre va plus ou moins transversalement en-devant se distribuer au muscle vaste interne, à la partie inférieure du muscle pectinée, à la partie inférieure de la seconde portion du triceps, & aux autres portions de ce même muscle, se glissant entre ces portions pour aller de l'une à l'autre.

La branche postérieure va plus ou moins transversalement en-arriere, & fournit aux muscles fessiers, au vaste externe & au commencement du biceps.

Un peu au-dessous de ces 2 branches, savoir, un peu plus bas que le trochanter, & environ vis-à-vis la partie supérieure du vaste interne, la veine crurale donne un rameau qui descend à côté d'elle en couvrant ou embrassant l'artere crurale jusques un peu au-dessus du jarret, où il s'anastomose avec le tronc même de la *veine* crurale, & quelquefois se continue un peu sur la jambe. On appelle ce rameau *veine* sciatique, par rapport au nerf sciatique qu'il accompagne.

Au côté externe de cette anastomose, la *veine* crurale jette une branche qui se glisse en-arriere entre le muscle biceps & les muscles voisins, & descend le long de la partie postérienre de la jambe un peu extérieurement, & tout proche la peau, jusques sous la malléole externe. On la nomme petite saphene, ou saphene externe.

La petite Veine saphene.

La petite *veine* saphene ayant avancé vers les tégumens en descendant, donne d'abord une branche qui se jette en-arriere, & communique avec la grande saphene à la partie postérieure moyenne de la cuisse, comme il est marqué dans la description de la grande *veine* saphene.

Immédiatement au-dessus & au-dessous du jarret, la petite *veine* saphene jette encore des branches qui communiquent avec la grande. Etant parvenue vers le tiers du tibia en-arriere, elle jette une branche qui descend & rentre de nouveau dans son tronc.

Enfin la petite *veine* saphene au commencement du tendon d'Achille, se jette extérieurement dans les tégumens pour gagner la partie postérieure de la malléole externe, où elle se termine en rameaux cutanés de tous côtés.

La Veine poplitée.

La *veine* crurale, après avoir donné la petite saphene, descend en-arriere entre le biceps & les autres fléchisseurs congéneres, étroitement accompagnée de l'artere crurale, entre cette artere & le condyle interne du fémur.

Elle prend le nom de *veine* poplitée ou *veine* jarretiere, un peu au-dessus du jarret, comme l'artere sa compagne; & en descendant entre les deux condyles du fémur, elle jette des rameaux aux muscles fléchisseurs susdits, aux parties inférieures & postérieures de l'un & l'autre vaste, & à la graisse qui est au-dessus de l'interstice des condyles du fémur.

La *veine* poplitée, en passant par l'interstice de ces condyles, jette plusieurs branches, dont l'une remonte latéralement entre le condyle externe & le biceps, & se tourne sur le devant, où elle se ramifie à peu près comme l'artere. Au même endroit, elle jette en-arriere une branche qui donne des ramifications au commencement des muscles gastrocnémiens ou grands jumeaux, & descend après cela le long de la face postérieure de ces muscles, le long du tendon d'Achille.

La *veine* poplitée jette aussi vers le condyle interne quelques branches latérales aux extrémités des muscles voisins, surtout à celles du demi-nerveux & du demi-membraneux, &c. Enfin elle jette une branche vers le condyle externe, qui s'étant un peu avancée sur le muscle long péronier, rentre de nouveau dans le tronc que nous allons poursuivre.

Le tronc de la *veine* poplitée descend immédiatement derriere le muscle ploplitée, au bas duquel elle jette d'abord de côté & d'autre plusieurs ramifications, qui se subdivisent & se réunissent tantôt plus, tantôt moins; & aussi-tôt après, elle perd le nom de poplitée en formant trois *veines* considérables; savoir, la *veine* tibiale antérienre, la *veine* tibiale postérieure, & la *veine* péroniere. De ces trois, la tibiale postérieure est le plus souvent la continuation du tronc poplitée, & les deux autres en sont comme les branches.

La Veine tibiale antérieure.

La *veine* tibiale antérieure, après avoir donné dès sa naissance quelques petits rameaux aux muscles derriere la tête du tibia & derriere la tête du péroné, perce le ligament intérosseux de derriere en-devant, & va gagner l'interstice des portions supérieures du muscle jambier antérieur, & du long extenseur commun des orteils.

D'abord qu'elle a percé le ligament intérosseux, elle jette de petits rameaux superficiels en-avant & en-arriere sur la tête du tibia & sur la tête du péroné, qui vont gagner l'articulation du genou, & communiquer avec les branches latérales de la *veine* poplitée dont je viens de parler.

Elle se divise aussi-tôt après en deux ou trois branches, qui descendent ensemble le long de la face antérieure du ligament intérossenx, en accompagnant l'artere tibiale antérieure, & en l'embrassant d'espace en espace par de petits cercles de communication.

Ces branches associées étant parvenues vers l'extrémité inférieure de la jambe, se réunissent en une seule branche, laquelle ensuite se divise derechef en plusieurs, dont les ramifications vont se distribuer sur le pié.

Il sort de cette réunion un rameau particulier, qui, au bas de la jambe, perce le ligament intérosseux de devant en arriere, & communique avec la *veine* tibiale postérieure dont je vais parler.

La Veine tibiale postérieure.

La *veine* tibiale postérieure dès sa naissance, jette du côté interne une branche qui se distribue aux muscles gastrocnémiens ou grands jumeaux, & au muscle soléaire. On donne à cette branche le nom de *veine* surale.

Ensuite la tibiale postérieure descend entre le muscle soléaire & le muscle jambier postérieur, en leur donnant des rameaux en passant. Elle se divise aussi comme la *veine* tibiale antérieure, en deux ou trois branches, lesquelles en descendant embrassent l'artere du même nom, & par intervalles forment de petits cercles de communication entre elles & tout-au-tour de l'artere.

Cette *veine* descend ainsi le long de l'artere, jusques derriere la malléole interne, & fournit en chemin au muscle jambier postérieur & aux longs fléchisseurs des orteils. Au bas de la jambe, elle communique avec un rameau transversal de la saphene, & à travers du ligament intérosseux avec la *veine* tibiale antérieure, comme il est déja dit.

Elle passe enfin au côté interne du calcaneum sous la plante du pié, où elle forme les *veines* plantaires, en se divisant en plusieurs arcades & traverses qui communiquent entre elles, de même qu'avec la saphene, en jettant des ramifications aux orteils, à peu près comme l'artere plantaire.

La Veine péroniere.

La *veine* péroniere est pareillement double, & quelquefois triple. Elle descend tout le long du côté interne du péroné, gardant à peu près la même route que l'artere péroniere, qu'elle embrasse aussi par des rameaux de communication d'espace en espace, en-devant & en-arriere, comme la *veine* tibiale postérieure.

Elle descend jusqu'à l'articulation de l'extrémité inférieure du péroné avec le tibia, c'est-à-dire, jusques

derriere la malléole externe, en faisant dans ce trajet plusieurs communications avec la *veine* tibiale postérieure, & en donnant des ramifications aux portions voisines des muscles péroniers, & à celles des longs fléchisseurs des orteils.

La derniere de ces communications fait dans quelques sujets paroître les *veines* plantaires, venir plutôt de la *veine* péroniere, que de la *veine* tibiale postérieure, dont elles naissent pour l'ordinaire, comme il a été marqué ci-dessus dans la description de cette *veine*.

La Veine-porte.

La *veine-porte* est une grosse *veine* particuliere, dont le tronc est principalement situé entre les éminences de la face inférieure ou concave du foie, appellées *portes* par les anciens Anatomistes. C'est ce qui leur a donné lieu de marquer cette *veine* en général par le nom de *veine-porte*, ou *veine* des portes.

On peut considérer cette *veine* comme composée, ou faite de deux grosses *veines* qui s'abouchent à contre-sens dans leurs troncs, & jettent de même ensuite des branches & des rameaux l'une à contre-sens de l'autre, & chacune selon sa direction particuliere. L'un de ces deux troncs est attaché au foie, & se ramifie dans ce viscere, en y accompagnant toute la distribution de l'artere hépatique.

L'autre tronc est hors du foie, & envoie ses ramifications aux visceres qui sont arrosés par le reste de l'artere cœliaque & par les deux arteres mésentériques, c'est-à-dire, à l'estomac, aux intestins, au pancréas, à la rate, au mésentere & à l'épiploon.

On peut donner à la premiere de ces deux portions le nom de *veine-porte* hépatique, ou *veine-porte* supérieure, ou petite *veine-porte*, dont le tronc particulier est ordinairement appellé sinus de la *veine-porte*. L'autre portion peut être nommée *veine-porte* ventrale, *veine-porte* inférieure, ou grande *veine-porte*; & c'est de celle-ci que je décris à présent la route & la distribution, laissant le détail de l'autre pour l'histoire particuliere du foie.

Le gros tronc de la *veine-porte* inférieure ou ventrale, est situé sous la face inférieure ou concave du foie, & s'abouche avec le sinus de la *veine-porte* hépatique, entre la partie moyenne & l'extrémité droite de ce sinus, & par conséquent loin de son extrémité gauche. De-là il descend un peu obliquement de droite à gauche, se glissant derriere ou sous le tronc de l'artere hépatique, & se courbant derriere le duodénum jusques sous la tête du pancréas. Son étendue ou longueur jusques-là est environ de cinq travers de doigt.

Etant parvenu sous la tête du pancréas, ce tronc perd le nom de *veine-porte* en général, & se termine en trois grosses branches principales, qui se distribuent par quantité de ramifications aux visceres ci-dessus nommés. La premiere de ces trois *veines* est appellée *veine* mésaraïque, ou grande mésaraïque; la seconde, splénique; & la troisieme, hémorrhoïdale interne, ou petite mésaraïque.

La grande mésaraïque paroît une continuation du tronc même de la *veine-porte* inférieure. La splénique en est une branche capitale ou primitive; & la petite mésaraïque, ou hémorrhoïdale interne, a quelquefois une branche commune avec la splénique, & quelquefois elle est une branche particuliere de la splénique. La grande mésaraïque & la splénique paroissent dans quelques sujets faire une bifurcation égale du tronc de la *veine-porte* inférieure. Dans quelques-uns, l'hémorrhoïdale part de l'angle même de cette bifurcation.

La *veine-porte* inférieure, avant la formation de ces trois grosses branches, jette encore du tronc même plusieurs rameaux ou petites *veines*, qui sont pour l'ordinaire les *veines* cystiques, la petite *veine* hépatique particuliere, la *veine* pylorique, la *veine* duodénale, & quelquefois la *veine* gastrique droite, & la *veine* coronaire stomachique.

Ces petites *veines* naissent quelquefois toutes séparément, & quelquefois il y en a qui naissent par un petit tronc commun. Il arrive même que quelques-unes ne viennent pas immédiatement du tronc de la *veine-porte* inférieure, mais d'une de ses grosses branches.

Les *veines* cystiques vont le long de la vésicule du fiel, depuis son cou jusqu'à son fond. Elles ne sont très-souvent que deux; & c'est pourquoi on les appelle communément *veines* cystiques gemelles, de même que les arteres qui les accompagnent. Elles sortent du côté droit du gros tronc près de sa naissance, dans les uns séparément, & dans les autres par un petit tronc commun fort court, qui ne fait que quelques lignes de chemin.

La petite *veine-porte* hépatique est pour l'ordinaire un rameau d'une des *veines* cystiques, ou de leur petit tronc commun.

La *veine* pylorique naît du gros tronc, environ vis-à-vis la naissance des *veines* cystiques. Quelquefois au lieu d'en venir immédiatement, elle est un rameau de la *veine* gastrique droite. Elle passe sur le pylore, & s'avance sur la petite courbure ou arcade de l'estomac, où elle s'anastomose avec la *veine* coronaire stomachique.

La *veine* duodénale, communément appellée *veine* intestinale, part du gros tronc proche des *veines* cystiques, & quelquefois du petit tronc commun de ces mêmes *veines*. Elle se distribue principalement sur l'intestin duodénum, & donne aussi au pancréas. Il y a encore une autre *veine* duodénale, qui est un rameau de la *veine* gastrique du même côté.

La gastrique ou gastro-épiploïque droite, & la coronaire stomachique viennent moins fréquemment du tronc même de la *veine-porte* inférieure que de ses grosses branches; c'est ponrquoi je les remets à leur description particuliere.

La grande veine mésaraïque.

La *veine-porte* inférieure ayant donné la splénique, perd ce nom & prend celui de *veine* mésaraïque ou grande *veine* mésaraïque; quoique cette *veine* paroisse assez souvent plutôt la vraie continuation du tronc, qu'une de ses grosses branches, comme j'ai fait remarquer ci-dessus.

Elle se contourne vers l'artere mésentérique supérieure, en jettant deux *veines* particulieres. Elle monte ensuite sur cette artere, & l'accompagne dans les portions du mésentere & du mésocolon, qui répondent aux intestins grêles, au cœcum, & à la partie droite du colon. Elle fait en descendant à peu près comme l'artere, une espece d'arcade oblique, qui se ramifie de même par sa convexité & par sa concavité, mais non pas tout-à-fait si régulierement.

La premiere branche particuliere du tronc, est appellée par Riolan simplement *veine* colique. Elle sort de la partie antérieure du tronc avant l'union avec l'artere, & va gagner directement la partie moyenne du colon, où elle se divise en droite & en gauche par arcades. Elle communique à gauche avec la branche supérieure ou ascendante de la *veine* hémorrhoïdale, & à droite avec un rameau de la seconde *veine* ou branche particuliere du tronc, comme on va voir.

La seconde *veine* ou branche particuliere du tronc de la grande mésaraïque est un peu au-dessous de la premiere ou colique antérieure, & plus vers le côté droit. Cette *veine* qu'on peut appeller *veine* gastro-colique, ayant fait quelques lignes de chemin se divise en deux rameaux, l'un supérieur & l'autre inférieur.

Le rameau supérieur de la *veine* gastro-colique fournit de petites *veines* à la tête du pancréas, forme la *veine* gastrique ou gastro-épiploïque droite, qui va depuis le pylore gagner la grande courbure de l'estomac, & s'abouche avec la *veine* gastrique ou gastro-épiploïque gauche. Dans ce trajet elle fournit à l'estomac & à l'épiploon, & communique avec la *veine* pylorique, la

coronaire stomachique, &c. comme il est dit ci-devant. Quelquefois elle forme la pylorique.

Le rameau inférieur de la *veine* gastro-colique, qu'on peut nommer *veine* colique droite, gagne la portion droite du colon, & de-là monte à la partie supérieure de cet intestin, où il se divise par arcade en communiquant avec la branche droite de la *veine* colique antérieure, & avec un rameau de la *veine* cœcale dont il sera parlé ci-après.

Le tronc de la grande *veine* mésaraïque jette encore quelquefois vis-à-vis la *veine* gastrique droite un rameau particulier à l'épiploon, sous le nom de *veine* épiploïque droite. Mais presque immédiatement avant que de monter sur l'artere mésentérique, il produit deux grosses branches l'une près de l'autre, qui passent derriere & sous l'artere, & se distribuent à l'intestin jejunum & à une partie de l'iléum par quantité de ramifications qui forment des arcades & des aréoles comme celles de l'artere.

Ensuite le tronc passe dessus l'artere mésentérique supérieure, & s'étant collé contre cette artere, il fournit de la convexité de son arc plusieurs branches, à peu près comme l'artere; avec cette différence, que souvent les branches primitives de la *veine* mésaraïque ne viennent pas en si grand nombre immédiatement du grand tronc, & qu'elles jettent alors chacune beaucoup plus de ramifications.

La concavité de l'arc mésaraïque, un peu au-dessous de la naissance de la deuxieme grosse branche de sa convexité, donne une branche appellée *veine* cœcale par Riolan. Cette *veine* va gagner la tête du colon, en se croisant avec une des branches de l'artere mésentérique supérieure.

La *veine* cœcale se divise par deux arcades dont la supérieure communique avec le rameau inférieur de la *veine* gastro-colique. L'autre arcade de la *veine* cœcale après avoir jetté des ramifications sur l'intestin cœcum & sur l'appendice vermiculaire, communique par en-bas avec l'extrémité de la grande *veine* mésaraïque.

La veine splénique.

Cette *veine* est une des trois grosses branches capitales de la grande *veine-porte*, & elle en est comme le tronc subalterne. Elle va transversalement de droite à gauche, se glissant d'abord sous l'intestin duodénum, & coulant ensuite le long de la face inférieure & vers le bord postérieur du pancréas.

Dans ce trajet elle donne plusieurs *veines*, savoir, la *veine* coronaire stomachique, les *veines* pancréatiques, la *veine* gastrique ou gastro-épiploïque gauche, & la *veine* épiploïque gauche. Outre ces petites *veines* elle donne encore très-souvent naissance à la *veine* hémorrhoïdale interne, qui est une des trois grosses branches capitales de la grande *veine-porte*.

Elle se termine enfin par un certain contour serpentant, après lequel elle se divise en plusieurs rameaux qui vont à la rate, & dont un produit les petites *veines* que les Anciens ont appellées vaisseaux courts.

La *veine* coronaire stomachique, ainsi appellée, parce qu'elle va plus ou moins autour de l'orifice supérieur de l'estomac, coule le long de la petite courbure ou arcade du ventricule vers le pylore, où elle rencontre la *veine* pylorique, & fait avec elle une même continuité. Dans ce trajet elle jette sur les côtés de l'estomac plusieurs rameaux, qui y forment quantité d'aréoles ou losanges, & communiquent avec les *veines* de la grande courbure de ce viscere.

Elle naît assez souvent du commencement de la *veine* splénique: mais quelquefois elle sort du côté gauche de l'extrémité du gros tronc de la *veine-porte* ventrale, derriere l'artere hépatique. Dans le dernier cas elle est la plus considérable des petites *veines* du gros tronc.

Les *veines* pancréatiques sont plusieurs petites branches que la *veine* splénique jette à ce viscere, en coulant le long de sa face inférieure. Il y a encore d'autres petites *veines* pancréatiques qui ne viennent pas de la splénique, & dont il est parlé à l'occasion de la *veine* gastro-colique, qui est une branche du gros tronc mésaraïque.

La *veine* gastrique ou gastro-épiploïque gauche sort de la splénique à l'extrémité gauche du pancréas. Elle va d'abord sur la grosse extrémité de l'estomac, & de-là coule le long de sa grande courbure ou arcade, jusqu'à la rencontre avec la *veine* gastrique droite, qui ne fait qu'une même continuité avec la gastrique gauche.

Dans ce trajet elle donne à l'un & à l'autre côté de l'estomac des branches, qui s'y distribuent par plusieurs ramifications, après y avoir formé un grand nombre de losanges ou aréoles, & communiquent avec les branches de la *veine* coronaire stomachique.

Un peu après sa naissance cette *veine* gastrique donne un rameau qui se distribue sur l'épiploon; c'est ce qui lui a fait donner le nom de *veine* gastro-épiploïque. Ce rameau paroît communiquer avec l'hémorrhoïdale interne.

La *veine* épiploïque gauche naît aussi de la petite extrémité du pancréas, & se ramifie sur l'épiploon jusqu'au colon, où elle communique avec l'hémorrhoïdale interne. Lorsqu'elle manque, le rameau de la gastrique gauche dont je viens de parler, y supplée. Elle vient quelquefois d'un des rameaux que la *veine* splénique distribue à la rate, savoir du plus antérieur de ces rameaux.

La *veine* splénique enfin va gagner la scissure de la ratte, & y entre par plusieurs rameaux tout le long de cette scissure en-devant & en arriere, à peu près comme l'artere splénique. C'est du plus postérieur de ces rameaux qu'elle donne à la grosse extrémité de l'estomac les deux ou trois petites *veines* autrefois si connues sous le nom de vaisseaux courts, & qui communiquent avec la *veine* coronaire stomachique, & la *veine* gastrique gauche.

La veine hémorrhoïdale interne ou petite mésaraïque.

Cette *veine* est une des trois grosses branches capitales de la grande *veine-porte*. Elle vient pour l'ordinaire du commencement de la *veine* splénique, & quelquefois de l'extrémité ou de l'angle de la bifurcation du gros tronc de la *veine-porte*.

Un peu après sa naissance elle donne à l'extrémité du duodénum une seconde *veine* duodénale, qui est quelquefois plus considérable que la premiere ou celle qui vient du gros tronc de la *veine-porte*.

Ensuite elle se divise en deux branches, une supérieure ou ascendante, une inférieure ou descendante. La premiere monte vers la partie supérieure de l'arcade du colon, où après plusieurs ramifications elle communique avec une branche de la grande *veine* mésaraïque, avec les ramifications de la *veine* gastro-épiploïque gauche, & avec celle de la *veine* épiploïque voisine.

L'autre branche, ou l'inférieure, descend le long de la portion gauche du colon, le long des courbures inférieures de cet intestin, & enfin le long du rectum jusqu'à l'anus. Dans tout ce trajet elle donne au mésocolon, & forme des arcades & des losanges dont il part quantité de petites ramifications qui environnent le canal de ces intestins. Elle paroît aussi communiquer par quelques ramifications capillaires avec la *veine* spermatique gauche.

Cette *veine* a été appellée hémorrhoïdale, à cause des tumeurs nommées hémorrhoïdes, qui attaquent son extrémité du côté de l'anus. On ajoute à ce nom le mot *interne*, pour la distinguer de la *veine* hémorrhoïdale externe, qui est une production de la *veine* hypogastrique, & avec laquelle elle communique par des ramifications capillaires. Le nom de petite mésaraïque lui convient par rapport à son association avec l'artere mésentérique inférieure, qui est plus petite que la supérieure. WINSLOW, *Anatomie*.

Voyez les *Planches IV. & V. de ce Volume.*

VENA MEDINENSIS. Voyez *Dracunculi.*

VENÆSECTIO. Voyez *Phlebotomia.*

VENATIO, *la chasse*; considérée comme exercice, c'est peut-être le meilleur qu'on puisse imaginer pour fortifier toute l'habitude du corps, & procurer de la santé & de la vigueur. La saison de l'année, l'heure du jour destinée à cet amusement, & le mouvement nécessaire dans cette occasion, sont tous propres à contribuer au rétablissement & à la confirmation de la santé. D'ailleurs ce n'est pas une circonstance inutile, que d'avoir l'esprit récréé, en même-tems qu'on s'exerce le corps; car cela aide admirablement la circulation des fluides dans les plus petits canaux destinés à les recevoir. Et je crois qu'il y a peu de gens parmi ceux qui ne sont pas entierement abandonnés à l'oisiveté ou à la débauche, soit d'une sorte ou d'une autre, qui ne s'apperçoivent sensiblement que leurs esprits coulent avec plus de liberté, quand ils vont à cheval, au lever du soleil ou peu de tems après, qu'ils respirent un air pur, que la variété des objets qui se présentent à leurs regards, leur fait une scene perpétuellement changeante, & que leur esprit est, de plus, agréablement occupé, par les différens événemens de *la chasse.*

——— *Vocat ingenti clamore Cithæron,*
Taygetique canes, domitrixque Epidaurus equorum,
Et vox assensu nemorum ingeminata remugit. Virgil.

Je pense bien que l'éloge que je fais de *la chasse* paroîtra ridicule à ceux qui se font un mérite de railler d'un ton caustique les pratiques les plus conformes à la nature & à la constitution de l'homme. Mais ils me permettront cependant de leur représenter qu'il est plus sage & plus raisonnable d'employer cet amusement innocent pour conserver dans leur intégrité les facultés vitales & animales, & en conséquence même les intellectuelles, que de ruiner sa santé par l'indolence, la crapule, la débauche, & les médicamens.

VENEN *Sinensium*, Martin. Alt. Sinens. Lusitanis: *Jambos.*

C'est un arbre épineux, plus gros que le limon, & qui porte des fleurs blanches d'une odeur tout-à-fait agréable. Le fruit est gros comme la tête, il a une écorce semblable à celle d'un coing, & une pulpe rougeâtre, dont le goût est semblable à celui du raisin avant qu'il soit tout-à-fait mûr. On garde ce fruit, pendu dans une chambre ou dans tout autre lieu couvert, pendant toute l'année.

Cet arbre croît dans une Province de la Chine appellée Fokien. On extrait de ses fleurs une eau fort odorante; & du suc exprimé de son fruit, on prépare une liqueur qui sert de boisson aux habitans du pays. RAY, *Hist. Plant.*

VENENA, *Venins*, ou *poisons.*

Des *venins* prompts intérieurement ou extérieurement appliqués, devenus causes de maladies, par eux-mêmes, ou par la corruption qu'ils causent dans les parties qu'ils infectent, indiquent; 1°. d'emporter la cause vénéneuse, 2°. de corriger le *venin* qui nous a été communiqué, ou nous doit l'être inévitablement, 3°. ou de le chasser du corps, 4°. de calmer les symptomes, 5°. de munir le corps contre l'action du *venin* qui doit nous être topiquement ou intérieurement appliqué.

On ôte aisément la cause qui répand le *venin*, & le communique au corps, ou infecte l'athmosphere, de miasmes contagieux:

En emportant la partie envenimée, & surtout en la brûlant avec des flammes ardentes; en corrigeant l'air qui sert de véhicule aux parties contagieuses; ce qui se fait avec succès par la vapeur épaisse de matieres enflammées ou échauffées, qui aient une vertu opposée au *venin* connu. C'est ainsi que dans la peste, ou dans certaines exhalaisons caustiques, alcalines, putrides, on emploie, avec raison, la fumée de vinaigre, d'esprit de sel, de poudre à canon: & dans les vapeurs acides empoisonnées, on répand des odeurs d'esprits alcalins, huileux. En changeant, en dissipant, en renouvellant l'air par un vent fait exprès, surtout si en même-tems il peut être chassé par de grands feux allumés, suivant la méthode d'Hippocrate, en le fuyant ou en passant à l'autre côté de hautes montagnes, en ôtant ou en corrigeant la matiere contagieuse qui a déja pénétré dans le corps, ou qui lui a été appliquée.

Quant au *venin* même présent, dès qu'on en connoît la nature, on le corrige par l'application de remedes qui puissent détruire les qualités par lesquelles il nuit au corps.

1°. Elles se manifestent à peine jusqu'à présent dans plusieurs *venins*, si ce n'est par un pouvoir destructif qu'on ne découvre gueres que par la mort de l'animal infecté; 2°. on les apperçoit en d'autres par des effets surprenans, & dont on peut à peine rendre raison; 3°. on remarque dans quelques-uns les effets qui se présentent en d'autres maladies connues; 4°. enfin on découvre tout quelquefois par la connoissance de la nature du *venin*, & alors on peut aisément se garantir de ses mauvaises qualités.

Les premiers qui sont dits nuire à toute la substance, indiquent les remedes exactement opposés, dont on conçoit aussi peu l'effet que celui du mal qui les exige. On les nomme proprement antidotes, alexipharmaques, alexiteres, thériaques, & c'est dans l'Histoire des *venins* qu'il faut puiser la connoissance de ces sortes de remedes, dont la seule expérience autorise l'application.

Les seconds, qui sont dits nuire par une qualité occulte, exigent pareillement de ces remedes merveilleux appellés spécifiques, dont la découverte ne peut se faire que par hasard, qu'il faut rapporter à l'Histoire des remedes, & qu'il en faut tirer.

Les troisiemes, qui, avant que de causer la mort, produisent des maladies qui alterent la fabrique du corps, requierent les mêmes remedes qu'on a employés avec succès dans les maladies caractérisées par de pareils effets.

Si l'on s'apperçoit que les *venins* ont été, ou doivent être appliqués au corps, alors il faudra se servir de remedes qui puissent arrêter promptement la malignité connue. Or ces remedes sont pour l'ordinaire doués eux-mêmes d'une grande malignité opposée, par conséquent ils ne pourroient être que fort nuisibles à un corps qui ne seroit point empoisonné.

D'où l'on voit que l'on connoît la nature des *venins* par leur Histoire Physique & Médicale, par les Méchaniques, par la Chymie, & enfin par l'Anatomie, qui nous représente leurs effets; & c'est de la connoissance qui résulte de tout cela, qu'on doit tirer l'indication.

Cette même indication fait connoître qu'elle doit être le matiere, la préparation, la dose, l'application du correctif.

Voici les antidotes principaux & assez communs de presque tous les *venins*; c'est pour cette raison qu'ils sont d'un usage merveilleux lorsqu'on sait qu'on est empoisonné, sans cependant connoître la nature particuliere du poison: l'eau pure un peu plus chaude que notre sang dans l'état sain, prise par le champ, & long-tems en grande quantité par la bouche, en lavemens;

vemens, ou extérieurement appliquée, une légere lessive d'eau commune, & de savon de Venise, prise en pareille quantité de la même maniere; ou une eau simple savoneuse faite avec l'oxymel pour le même usage; des huiles douces, récentes, tirées par expression de semences douces, grasses, farineuses, avalées sur le champ, copieusement, long-tems injectées, appliquées; ou de semblables décoctions d'huiles d'animaux frais avec beaucoup d'eau; communément du vinaigre dans plusieurs *venins* prompts, & enfin de l'opium. Mais on ne connoît, jusqu'à présent, aucun antidote prophylactique général, & il répugne même qu'il y en ait.

Il faut une prudence extreme dans l'administration des antidotes; car comme ils n'ont que la vertu de corriger tel ou tel *venin*, ils ont, pour l'ordinaire, autant ou même plus de violence que le *venin* qu'ils vont combattre. C'est pourquoi se trouvant ensemble dans le corps, ils se détruisent mutuellement, perdent en combattant toute leur action, & nuisent peu : mais s'ils se trouvent seuls, ils nuisent souvent plus que les *venins* mêmes qu'on leur avoit donnés à dompter.

Or tous ces antidotes soit universels, soit particuliers, peuvent & doivent être tellement préparés, appliqués, dirigés, qu'ils soient toujours propres à parvenir promptement, sans diminuer de leur vertu, aux lieux où réside le venin, & à l'y dompter. Un Medecin doit donc savoir toutes les sortes d'applications qu'on peut faire; les principales sont, la fumigation de l'air, des vapeurs seches ou humides qu'on détermine au poumon; la potion, le clystere, l'épitheme, le bain, la fomentation, l'injection dans l'utérus, la vessie, le gosier, &c.

On expulse du corps un *venin* qui y est entré, 1°. en diminuant la résistance dans l'endroit par lequel on peut en sureté le faire sortir, où il nuit le moins, où la sortie est plus proche, où il endommage moins les visceres vitaux; car alors il y sera poussé par les forces de la nature ou de l'art, & ensuite expulsé. C'est ce qui se faisoit autrefois par la suction qui passoit pour si admirable, & que l'on conçoit aisément à présent; grace à l'industrieux Rhedi. C'est ce qu'on fait aujourd'hui par de grandes & fortes ventouses qu'on applique avec beaucoup de feu ardent, & qu'on renouvelle souvent, par des fomentations tiedes, & fort émollientes, par des sangsues, des scarifications, des frictions, des chaleurs excitées par art, les emplâtres; 2°. par l'attraction magnétique avec laquelle un corps tire un *venin*, comme on le raconte de la chair de la bête vénimeuse, de la pierre d'une espece de serpent appellé *cerastes*, du calcul des serpens, & d'autres semblables; 3°. par tout médicament qui délaye & meuve extremement, tels que sont les vomitifs, les purgatifs qui agissent promptement, les plus forts sudorifiques, & peut-être les délayans diurétiques. C'est pour cette raison que le diascordium, le mithridate, la thériaque, l'orviétan, les confections dans lesquelles entre l'opium, sont d'un bon usage; quoique cependant on ne doive pas les regarder comme des contrepoisons universels, thérapeutiques ou prophylactiques; 4°. en emportant très-promptement la partie envenimée, de peur qu'elle n'entraîne les parties saines dans sa ruine; ce qui se fait fort bien par un caustique de fer ardent.

Quant aux cruels symptomes des *venins*, comme ce sont des effets sensibles, on n'a pas de peine à les ranger dans leur classe pathologique; alors on peut les guérir, comme s'ils étoient des especes particulieres de maladies; nous en parlerons dans la suite.

On munit le corps contre les *venins*, surtout contre ceux dont on doit être attaqué : 1°. en prenant largement des antidotes généraux & particuliers, qui ne soient aucunement dangereux, pourvû qu'on connoisse la nature du *venin*, dont on prévoit l'attaque ; 2°. en oignant de matieres douces, huileuses, la partie du corps pour laquelle on a lieu de craindre; 3°. en tenant toutes les parties du corps dans une égale transpiration. Mais il n'est point ici de contrepoison général, comme on l'a dit, quoiqu'on en vante plusieurs.

Tout ce qui a été dit jusques ici des *venins*, doit être appliqué à la peste, à la contagion: & pour en mieux faciliter l'intelligence,

Voici un abrégé exact des principaux *venins* & antidotes.

Quelques *venins* sont acres, mais d'une acrimonie particuliere, & cependant phlogistique, caustique, qui cause la gangrene, la putréfaction: tels sont, principalement, le cobalt, l'arsenic citrin, l'arsénic rouge, l'arsénic blanc sublimé, le réalgar, la pierre d'Arménie, la pierre d'azur: intérieurement, ou extérieurement appliqués ils enflamment, rongent, excitent des douleurs, des ardeurs, des dessechemens, d'abord dans les premiers endroits affectés, ensuite par-tout le corps; par conséquent ils causent des maladies inflammatoires très-aigues, à la bouche, au gosier, à l'œsophage, au ventricule, aux intestins; donnent des vomissemens, des dyssenteries, le *cholera*, le *miserere*; produisent une pâleur verte; de là causent des vertiges, des convulsions, & la mort: ou si on l'évite, la pâleur, la paralysie, des crampes. Il faut alors promptement & long-tems boire de l'eau tiede, aigrelette, miellée, en grande quantité, en injection, s'y baigner; si on peut la rejetter par le vomissement, c'est d'autant mieux, & plus il faut recommencer d'en boire. Les bouillons gras, le lait, les huiles, les matieres huileuses, le beure conviennent aussi, ainsi que l'usage, tant interne qu'externe, de choses relâchantes, molles grasses & aigrelettes, qu'on doit continuer long-tems.

On doit ranger dans la même classe différens végétaux, comme l'aconit, l'anacarde, l'anemone, l'*apium risûs*, l'apocin, le pié de veau, l'azedarach, l'épurge, la chamelée, la clématite, la colchique, la couronne impériale, le pain de pourceau, la serpentaire, le concombre sauvage, la petite ésule, l'euphorbe, l'œillet-d'inde, l'ellébore blanc, noir, verd; les hermodâctes, la tubereuse, la lauréole, le napel, la nielle, le laurier-rose, la renoncule, le ricin, la scammonée, les graines huileuses, devenues, à force de corruption, fort âcres & rances, les tithymales, la tapsie, ou turbith bâtard. Les effets de ces différentes plantes, sont à peu près semblables à ceux dont nous venons de parler; & de plus l'indication est parfaitement la même.

Il y en a d'autres qui sont, à la vérité, violens & acres, mais qui, cependant, sont en même-tems assez visqueux, s'arrêtent dans l'estomac, & en conséquence affectent singulierement le cerveau & les nerfs. Tels sont la grande ciguë, la petite ciguë qui ressemble au persil, la ciguë aquatique de Gesner. On peut mettre ici le safran pour un autre raison. Tels sont encore le *datura*, la jusquiame, la noix vomique, l'œnanthe, l'opium, la morelle; ces plantes donnent lieu aux vertiges, à divers obscurcissemens de la vue, au délire, aux fureurs, aux nausées, aux vomissemens, à la dyssenterie, à des convulsions énormes, à l'apoplexie, à la mort : il faut user alors sur le champ beaucoup de matieres aqueuses, miellées, aigrelettes, & les réitérer sans cesse sous la forme de lavement, de bain, de boisson. Le mal étant calmé, on a recours à la thériaque, pour faire suer fortement & long-tems. On use enfin d'une diete exacte & émolliente.

Il y a des *venins* actes d'une acidité manifeste, comme l'esprit de nitre, l'eau régale, l'eau-forte, l'esprit de soufre, l'esprit d'alun & de vitriol. Les mêmes acides unis à des corps métalliques, & par-là très-violens, comme sont la solution d'or & ses crystaux, la solution d'argent & son vitriol, & la pierre infernale, la solution de cuivre & le sel qui en résulte, la solution du vif-argent dans l'esprit de nitre, de sel, dans l'eau-forte, dans l'eau régale, ou le mercure calciné, avec l'huile de vitriol, le mercure précipité rouge, blanc & verd qui en est formé, le sublimé corrosif & doux, la chaux, le turbith, l'antimoine empreint d'eau régale, & la chaux escarotique qui en résulte. Toutes ces choses causent des gouts horribles, des puanteurs aigres, des inflammations, des rongemens, des escarres gangreneuses, des nausées, des vomissemens, des dyssenteries, des *cholera*, des tranchées violentes, la cardialgie, la passion iliaque, la colique, des tumeurs aux glandes; une puanteur cadavéreuse, la salivation, la syncope & la mort. Ces sortes de poisons demandent à être délayés par des matieres aqueuses, émoussés par des huiles, changés par des lessives savoneuses ou un peu alcalines: ce qui peut absorber le plus les aigres, doit aussi être employé; ensuite la fureur du mal s'étant rallentie, on a recours à un fréquent usage d'huile, de bouillon gras, & de semblables émulsions.

Il y a encore d'autres *venins* acres, sensiblement alcalins; comme les cendres des végétaux brûlés; l'alcali qui en est formé, l'alcali igné, rendu tel avec la chaux de pierres brûlées, les œufs, les humeurs, la chair totalement putréfiée, les sels qui s'en séparent, ces mêmes sels devenus ignés, en les sublimant avec des alcalis fixes; la chaux, la pierre calaminaire, la craie, le fer, &c. Or ceux-ci causent en très-peu de tems une inflammation ignée la plus violente, des rongemens, la gangrene, des douleurs partout très-brûlantes, une soif énorme, des convulsions, des fievres très-aiguës, une puanteur cadavéreuse, une dissolution intime des humeurs, leur putréfaction, & celle des visceres, & la mort même. La cure consiste ici à délayer par des matieres aqueuses, relâchantes; émousser par des matieres huileuses, grasses, ou à la fois terrestres & grasses; à changer leur nature par des acides délayés, volatils, facilement mobiles; ensuite à faire une longue diete, n'usant que de choses aigrelettes, huileuses & émollientes.

Certains *venins* ont une acrimonie singuliere, souvent mortelle, mais qui ne se manifeste gueres que par un effet mortel dans l'homme. Tels sont l'airain, la chaux d'airain brûlée, la chaux d'airain faite avec des corrosifs, la fleur d'airain, ses hatitures, le safran d'antimoine, sa chaux préparée par l'ustion, comme le verre qui en est fait. La fleur d'antimoine simple, faite par le feu seul, ou par le moyen du sel ammoniac, ensuite lavée. Ces choses prises intérieurement excitent des nausées, des dyssenteries, le *cholera*, des superpurgations, des douleurs énormes aux visceres, des spasmes, des crampes, des syncopes, des anxiétés horribles & la mort. Elles exigent pour leur guérison des délayans, des émolliens, des remedes qui émoussent, des choses acides miellées, qu'il faut prendre sur le champ, & pendant long-tems, en topique, en lavement, par la bouche, ensuite des opiats & des matieres huileuses.

Il y a encore des *venins* acres purement mécaniques, comme le diamant, le crystal de roche, la limaille de fer, la limaille d'airain, l'alun de plume, le verre broyé & autres semblables, qui piquent les nerfs, blessent les vaisseaux, causent des convulsions, des hémorrhagies, des ulceres, &c. ils indiquent un usage prompt & copieux d'huile & de beure.

Il y a des *venins*, qui en resserrant, en incrassant, en obstruant, en desséchant, causent une mort prompte ou lente; tels sont, la chaux vive, & peut-être la chaux éteinte, le plâtre, les mines de plomb, la limaille, l'écaille, la chaux, la céruse, le minium, le verre, la litharge de plomb, la cendre d'étain brûlé, quelques champignons, l'agaric, le gui de chêne. Ces *venins* conglutinent, resserrent, suffoquent, causent des maux déplorables, qui ne finissent que par la mort. Ils indiquent la nécessité de vomitifs, de purgatifs, de délayans, d'acides spiritueux, d'alcalis huileux, spiritueux, de tontes les matieres savoneuses, dont il faut user sur le champ, réitérer ou continuer long-tems l'usage.

Enfin il y a des *venins* hétéroclites, dont on ne connoît point encore bien jusqu'à présent les effets ou la vertu, qui par leur introduction, leur application ou leur coup, causent la mort. Tels sont les cantharides, l'araignée, la tarentule, l'aspic, la vipere, le *cerastes*, le *prester*, le serpent de haie, le scorpion, le chien enragé, le crapaud, l'espece de mouche cantharide, appellée *buprestis*, le petit lésard, la salamandre, le lievre marin, la parténaque & autres semblables, qui produisent divers effets si prodigieux, qu'on peut à peine en rendre raison. Lorsqu'ils ont été pris intérieurement, l'indication est de les évacuer aussi-tôt par le vomissement, de les délayer beaucoup par des matieres aqueuses, de les amollir extrement par des matieres relâchantes, émollientes, huileuses; de résister à la putréfaction par des matieres acides, spiritueuses & salines. Si c'est par un coup externe, pour avoir mordu, ou avoir été seulement appliqués, qu'ils agissent, on fait sortir le *venin* par le lieu infecté, en suçant, en scarifiant, en brûlant, en amollissant, en fomentant; & après cela, en excitant fortement les sueurs par des antidotes pénétrans, délayés, anti-septiques; & enfin en énervant le virus par des acides, par des matieres salines, ou par des spécifiques.

En dernier lieu, il est encore certains poisons, dont la vapeur suffoque en un moment, comme la vapeur de charbon enfermé, l'air soûterrain, qui depuis longtems n'a pas été renouvellé, l'exhalaison d'un vin qui fermente, la poudre volatile d'un mauvais champignon, la fumée du soufre, & plusieurs autres que nous passons sous silence. On conçoit aisément par ce qui a été dit ci-devant, qu'ils affectent le poumon & les nerfs, & qu'on peut à peine y remédier.

Les causes éloignées des maladies, connues par les sens, se changent ou s'emportent facilement; car elles indiquent un changement dans les six choses non-naturelles.

Mais si ces mêmes causes sont plus cachées, & que cependant elles soient connues par leur effets sensibles; ces phénomenes qui leur sont propres, font connoître les remedes convenables.

L'exacte observation du cours de ces phénomenes nous enseigne par quel secours, en quel tems, avec quel ordre, par quel moyen, & par quelle voie on peut corriger & chasser la cause prochaine de la maladie dont le corps est attaqué.

Elle nous apprend aussi, ce qui manque & quels supplémens il faut faire.

De même que les mouvemens, qu'il faut exciter, soutenir, calmer, diminuer, pour le même but.

Une connoissance exacte & méthodique des effets du mal, nous apprend donc fort bien, comment il faut corriger ou emporter la cause.

D'où l'on connoît aussi, qu'il y a deux voies par lesquelles on parvient à la connoissance de la cause, savoir, la méthodique & la spécifique.

La méthodique, pour connoître la cause prochaine & la dissiper, se sert des secours & des moyens suivans.

1°. Elle examine très-exactement les phénomenes, & observe soigneusement le cours de la nature.

2°. Si elle s'apperçoit que la vie est en danger, faute de l'administration des choses, qui sont requises à l'expulsion de la cause morbifique, elle la secourt par des cordiaux,

on bien elle enleve les empêchemens; c'est à cette classe que se rapportent les évacuans.

3°. Mais quand elle voit que les actions de la vie sont trop violentes, & que de cette façon elles servent plutôt à embarrasser la cause de la maladie qu'à la débrouiller, alors elle réprime cette impétuosité & la ramene au point qui est réquis; ce qu'elle opere par des médicamens aqueux, des évacuans, de doux laxatifs, des glutineux, des opiats, des anodyns.

4°. En ne faisant on en ne changeant rien du tout, qu'elle n'aît connu très-évidemment, par une indication très-claire, ce qu'il faut faire.

Celle que l'on appelle spécifique, enleve la cause de la maladie, simplement en appliquant ce qu'elle a appris y être convenable, par le seul usage, sans faire attention aux quatre choses que nous venons de rapporter. Elle cherche donc seulement le nom du mal & le remede; comme dans la curation de la fievre intermittente, par le quinquina; de la douleur, par l'opium; de chaque *venin* en particulier, par des médicamens connus, particuliers, propres, corrigeans, attractifs ou expulsifs. BOERHAAVE, *Institut. Med.*

VENER, *mercure*. RULAND.

VENEREA LUES. Voyez *Lues venerea.*

VENERIS OESTRUM. Voyez *Clitoris.*

VENETICUS ou VENETUS, ἐνετὸς, épithete qui signifie couleur d'azur ou de bleu céleste foible: en conséquence, *oculi veneti* signifie des yeux affectés de cataracte. CASTELLI.

VENOSA ARTERIA, le même que *vena pulmonalis*. Voyez *Pulmo.*

VENTER, κοιλία, se prend en différens sens. Chez les modernes Anatomistes, il veut dire dans sa signification la plus étendue, une cavité remarquable, où sont contenus quelques-uns des principaux visceres. Aprendre ce terme en ce sens, tout le corps est divisé en trois ventres, dont le plus bas s'appelle communément l'abdomen; celui du milieu le thorax; & celui d'en-haut, la cavité de la tête.

Hippocrate emploie quelquefois κοιλία dans un sens plus borné, pour l'abdomen & la cavité du thorax; quelquefois aussi pour désigner plus particulierement le thorax, il l'appelle ἡ ἄνω κοιλίη, « le ventre supérieur; » & désigne l'abdomen par ἡ κάτω κοιλίη, « le ventre inférieur. » Voyez *VII. Aphor:* 38. Galien; 1. *Comm: & Lib. I. de Morbis.* Mais on prend ordinairement le terme de ventre, κοιλίη, dans un sens plus déterminé, pour l'abdomen & la région d'entre le diaphragme & les parties naturelles. On n'a pas besoin de donner des exemples de cette acception, parce que c'est la plus familiere, & qu'elle se rencontre à chaque pas. Dans ce dernier sens, on le restraint encore quelquefois plus particulierement au ventricule ou estomac, & d'autres fois aux intestins. C'est en ce sens que le prend Hippocrate, lorsqu'il parle de la laxité ou de la constriction du ventre, κοιλίη, affections qui appartiennent aux intestins, & singulierement aux gros. C'est pourquoi quelques-uns, comme nous l'apprend Galien; *Comm. IV. in Lib. de R. V. I. A. & Comm. in VII. Aphor:* 38. donnent le nom de ventre, κοιλίη, à l'intestin *colon*. Le terme Grec κοιλίη, est employé dans un passage du *IV. Epid.* pour signifier les excrémens mêmes du ventre; & le Latin *venter* signifie la même chose.

Les Chymistes par *venter* entendent la même chose que *terra*, & par *venter equi*, *fimus equinus*, de la fiente de cheval. *Theat. Chymic. Vol. I. pag.* 201. 378. RULAND, CASTELLI.

VENTININA, terme inventé par Paracelse pour signifier l'art de deviner ou de connoître par les vents, le cours & les dispositions du Ciel & des étoiles, à l'effet d'en tirer des conjectures par rapport à leurs bonnes ou leurs mauvaises influences, sur le genre humain.

VENTOSA, de *ventus*, vent, est l'épithete d'une maladie qu'Avicenne appelle *spina ventosa*, ou *spina ventositas*, & qui est une carie aux os accompagnée de putridité. M. A. Severinus a un Livre entier à ce sujet dans son Traité *de Padarthrocace*. Voyez *Os.*

VENTOSÆ, qui a la même étymologie que le terme précédent; ventouses sans scarification.

VENTOSITAS, ventosité, terme synonyme à *flatuositas*, flatuosité. CASTELLI.

VENTRALIS *dispositio*, κοιλιακὴ διάθεσις, passion cœliaque.

VENTRES, dans quelques Auteurs, est synonyme à *cavitates*, cavités. BLANCARD.

VENTRICULATIO, dans Cœlius Aurelianus, *Lib. III. cap.* 17. est employé comme synonyme à *ventriculosa passio*, du *Lib. IV. Chron. cap.* 3. c'est-à-dire, la κοιλιακὴ des Grecs, ou la *passio cœliaca*, la passion cœliaque.

VENTRICOSUS ou VENTRICULOSUS, signifie ou quelqu'un qui a un gros ventre, & est synonyme en ce sens avec μεγαλοκοιλος, (*megalocœlus*) ou quelqu'un qui est attaqué de la passion cœliaque.

VENTRICULUS; l'estomac. Voyez *Cœlia* & *Intestina.*

VENTRILOQUUS, ἐγγαστρίμυθος, *ventriloque*. Voy. *Æsculapius.*

VENTUS, le *vent*. Hippocrate insiste souvent pour établir que la connoissance de la nature, des propriétés & des vertus des vents, est nécessaire à un Medecin.

VENTUS est un terme qu'on rencontre aussi fort souvent dans les Auteurs Chymistes. Ainsi *ventus albus* est le mercure, *ventus rubens*, l'orpiment rouge, *ventus citrinus*, le soufre; & *ventus Hermetis*, dans Libavius, est la pierre philosophale. CASTELLI.

VENULA, φλεβίον, diminutif de veine; *petite veine*. Le mot φλεβίον, *VI. Epid. Sect. VI. Aph.* 2. signifie une artere. Voyez le Commentaire de Galien sur cet endroit.

VENUS. C'étoit autrefois le nom d'une Déesse du Paganisme, qu'on faisoit Reine de la beauté & de l'amour; mais on l'a employé depuis simplement pour signifier la conjonction des deux sexes; action qui contribue indifféremment à affermir la santé ou à la détruire, selon qu'on s'y livre avec modération ou avec excès. Car il est certain par l'expérience, que la rétention d'une trop grande quantité de semence, cause dans tout le corps un état de langueur & d'engourdissement, & est quelquefois l'origine de désordres terribles dans le sisteme nerveux. Et d'un autre côté, la semence étant, pour ainsi dire, la fleur & la quinte-essence du sang, on doit n'user que modérément des plaisirs de l'amour, de peur qu'une excessive évacuation de cette substance précieuse ne devienne préjudiciable à la santé. L'éjection de la semence demande un tempérament sain & vigoureux, parce qu'elle épuise les forces & affoiblit la personne. De-là cette sage réponse d'Hippocrate à quelqu'un qui lui demandoit en quel tems il étoit à propos de pratiquer le coït: « c'est, dit-il, quand vous serez « d'humeur à vous affoiblir. » Par cette raison, les personnes foibles, celles qui sont ou trop vieilles ou trop jeunes & les convalescentes, doivent s'en abstenir. On ne doit pas non plus user de ces plaisirs, après une forte application d'esprit ou de longues veilles, parce que ce sont des causes qui affoiblissent déja le corps par elles-mêmes. Outre que le coït est bon aux personnes saines & robustes, il l'est singulierement lorsque l'estomac est vuide, que la transpiration se fait comme elle doit, qu'on a bien dormi, usé du bain, & pris des alimens nourrissans & faciles à digérer. On doit aussi observer que le coït est plus salutaire dans le printems, que dans toute autre saison. Toutes les circonstances que je viens de dire, augmentent les forces, la vigueur du corps, & par conséquent lui rendent le coït avantageux, ou du moins empêchent qu'il ne lui soit

préjudiciable. Pour être en état de réitérer souvent le coït, il faut éviter les excès dans le boire & le manger, la faim, les travaux, l'étude excessif, les saignées, les veilles, les purgations, & tout ce qui peut affoiblir ou détruire les forces. On connoît, selon Celse, que le coït est avantageux, quand il n'est point suivi de langueur, ni de douleur; mais qu'au lieu de diminuer les forces il les augmente. On doit s'en abstenir après le repas, le travail ou les veilles. Comme la modération en toutes choses contribue à la santé, ainsi en est-il du coït; chacun doit à ce sujet consulter la nature de son tempérament. Car celui qui l'a bon peut, sans risque, pousser la réitération du coït à un point qui seroit un excès pour un tempérament moins bon. On doit s'en abstenir en Eté, selon Celse, parce que dans cette saison il peut causer aux humeurs une trop grande commotion : & l'expérience toute seule apprend que l'excès affoiblit la force & le ton des solides, & cause des coliques & des cardialgies. L'expérience apprend encore que le coït soulage & emporte des maladies auxquels la continence expose les femmes. Car la semence de l'homme qui consiste en une lymphe fine & élastique, non-seulement raréfie les œufs, met en action le sang & les sucs dans les vaisseaux de l'utérus, mais fortifie aussi leurs fibres. De-là s'ensuit la raison pourquoi le coït guérit les femmes devenues cachectiques par la suppression de leurs regles, & rétablit d'ordinaire cette évacuation salutaire; car, dit Hippocrate, dans son Livre *de Genitura*, « le coït échauffe le sang, & facilite le flux menstruel, » attendu que cette suppression arrive ordinairement en conséquence de l'étroitesse & de la contraction des vaisseaux de l'utérus. HOFFMAN.

VER

VER, *lap*, *le Printems*. Les maladies les plus ordinaires à cette saison de l'année sont les lippitudes, des pustules, des hémorrhagies, des abscès, la mélancolie, la démence, l'épilepsie, l'esquinancie, les rhûmes de cerveau & les flux d'humeurs; ou bien encore les maladies qui affectent les jointures & les nerfs, & ont des paroxysmes & des intervalles. CELSE, *Lib. II. c. 1.*

La saison la plus saine de l'année est le *Printems*, & après celle-là l'hiver. L'Eté est la plus dangereuse, si l'on en excepte l'Automne qui l'est encore davantage. *Ibid. in Init.*

Dans le *Printems* il faut diminuer de beaucoup la quantité d'alimens qu'on prenoit en hiver, & augmenter celle de la boisson, qui cependant doit être beaucoup plus délayée & plus ténue. On peut user plus librement de viande & de légumes, & l'on doit par degrés quitter le bouilli pour le rôti. On peut aussi se permettre davantage le coït dans cette saison. *Idem. Lib. I. cap. 3.*

VERATRUM, *Hellébore blanc*.

Voici quels sont ses caracteres.

Les feuilles sont pliées en quelque façon sur elles-mêmes. Les fleurs sont rosacées, exapétales, nues, garnies de six étamines & ramassées en épis. L'ovaire vient dans un placenta & consiste en trois cosses, garnies chacune de son tube, & devient un fruit consistant en trois gaines, rassemblées en une tête & pleine de graines oblongues, à peu près semblables à des grains de blé, bordées, & environnées d'une aile feuillue.

Boerhaave compte deux sortes de *veratrum*, qui sont:

1. *Veratrum flore subviridi*, Tourn. Inst. 272. Boerh. Ind. alt. 296. *Helleborus albus*, *Elleborus*, Offic. *Helleborus albus*, Ger. 356. Emac. 440. Raii Hist. 168. *Helleborus albus*, *flore subviridi*, C. B. P. 186. *Helleborus albus flore ex viridi albescente*, J. B. 3. 634. *Helleborus albus vulgaris*, Park. Theat. 217. Parad. 346. *Hellébore blanc*.

Les racines de l'*hellébore blanc* sont grosses par la tête, d'une couleur blanche en-dedans, & toutes pleines de fibres rondes d'un gout chaud & qui provoque les nausées; d'où s'élevent beaucoup de feuilles nerveuses, d'une forme longue, ovale, & d'un verd vif, rangées autour de la tige, qui monte à deux ou trois piés, portant à sa sommité d'autres feuilles plus petites & plus étroites, & se partageant en plusieurs épis de fleurs imparfaites, découpées chacune en six segmens, composées de feuilles verdâtres, & dans quelques plantes d'un pourpre foncé, & suivies de semences triangulaires. Il croît dans les parties montagneuses de la Suisse, de l'Autriche & de la Styrie, & fleurit en Juin & en Juillet.

Les racines de cette espece d'*hellébore*, qui sont les seules parties dont on fasse usage, sont un fort cathartique, qui agit par haut & par bas avec beaucoup de violence : c'est pourquoi on n'en fait plus guere usage à présent, quoique les Anciens l'administrassent très-fréquemment, surtout aux personnes d'un tempérament fort & robuste, & dans les maladies qui demandent de copieuses évacuations. On l'emploie plus volontiers en sternutatoire : il cause de violens éternuemens; raison pourquoi il faut l'administrer avec précaution, & le mêler avec des ingrédiens plus doux. On s'en sert aussi extérieurement dans toutes les maladies cutanées, comme les dartres, la galle, la gratelle, & toutes les difformités de la peau.

La seule préparation officinale qu'on en fasse est l'*Electuarium ex helleboro*. MILLER, *Bot. Off.*

La racine de l'*hellébore blanc*, qui est la seule partie dont on fasse usage en Medecine, purge si violemment, tant par haut que par bas, qu'on ne l'emploie guere intérieurement : mais on lui substitue l'*hellébore* noir. Cependant, à ce que dit Tragus, si on la macere pendant vingt-quatre heures dans du vin ou de l'oxymel, & qu'on la fasse sécher après cela, on en peut donner une demi-dragme dans du vin, dans la démence & la mélancolie.

Les deux sortes d'*hellébore*, dit Gesner, tempérées avec le miel & le vinaigre, & bouillies jusqu'à consistance de sirop, sont un remede innocent; & il ajoute qu'il leur a vu produire de très-bons effets ainsi préparés, dans les désordres les plus phlegmatiques, surtout de la tête & du thorax, comme l'asthme, la dyspnée & l'épilepsie; car ils purgent admirablement & sans nuire, tant par les selles & par les urines, que par la diaphorese.

Par rapport à l'usage de l'*hellébore blanc*, il faut prendre garde à deux choses; la premiere, que la maladie soit fort opiniâtre; l'autre, que le malade soit très-fort; ce qui fait qu'on n'administre point cette racine aux personnes âgées & aux enfans, ni aux femmes d'un tempérament délicat. Une derniere attention à faire, c'est de ne point employer l'*hellébore*, avant de l'avoir préparé comme il convient, & d'y avoir disposé le corps.

La maniere la plus ancienne de l'administrer étoit de le donner avec du raifort; ce qui se pratiquoit de trois manieres différentes. La premiere, en jettant un raifort parmi de la racine d'*hellébore*, & l'y laissant pendant vingt-quatre heures, après quoi on jettoit la racine & on administroit le raifort. La seconde maniere étoit de mettre infuser le raifort, après qu'on l'avoit retiré d'avec la racine d'*hellébore*, dans de l'oxymel, & de ne donner au malade que l'oxymel. La troisieme étoit de laisser le raifort avec la racine seulement pendant une nuit. La meilleure maniere de le préparer, selon Parkinson, c'est de le mettre infuser dans du suc de coings, ou de l'enfermer dans un coing, qu'on mettra au four ou sous la cendre; car si le malade se trouve en danger d'être suffoqué par l'*hellébore*, il s'en préservera en mangeant du coing, ou en prenant du suc de ce même fruit.

La racine bouillie dans du vinaigre, & gardée pendant quelque tems dans la bouche, soulage le mal de dents. Bouillie dans une lessive dont on lavera la tête, elle fera mourir & emportera les lentes & la teigne : elle produira le même effet, si on la mêle avec quelque onguent. Elle guérit la gratelle, les dartres & les ulceres rampans. Prise en aliment, elle est mortelle à bien des sortes d'animaux, comme les taupes, les souris, les lésards, les oiseaux & autres animaux. La poudre respirée par les narines, cause l'éternuement; ce qui lui a fait donner le nom de *sternutatoire*, Anglois, *English sneezewort*.

Les Espagnols du Nouveau-Monde font un poison du suc des racines fermenté dans un pot de terre, avec quoi ils empoisonnent leurs javelots pour rendre incurables les blessures qu'ils font. Ce qu'il y a de remarquable dans ce poison, c'est qu'étant pris en boisson il ne fait pas de mal, ou du moins n'est pas mortel; au lieu qu'il est mortel quand il est versé dans la plaie & mêlé avec le sang. Il en est de même du poison de la vipere, qui, pris intérieurement, n'est suivi d'aucuns symptomes dangereux; au lieu qu'introduit dans le sang par l'orifice d'une plaie ou par une piqure, il excite aussi-tôt de formidables symptomes, qui emporteront le blessé en peu de tems, si l'on n'y remédie à propos.

Les deux sortes d'*hellébore* ont été très-renommées chez les Anciens pour la cure des maniaques : mais à présent on ne les emploie que dans des cas graves & dangereux, comme dans l'épilepsie, le vertige, la manie, l'hydropisie, la sciatique, les convulsions & autres semblables. RAY, *Hist. Plant.*

2. *Veratrum, flore atro-rubente*, T. 272. *Helleborus albus, flore atro-rubente*, C. B. P. 186. BOERH. *Ind. alt. Plant. Vol. I*

Les feuilles, les racines, les tiges ou les fleurs de l'*hellébore blanc*, appliquées sur la peau d'une personne vivante, excorient la partie, & y produisent une exulcération. Elles brûlent aussi la langue. Le véritable *veratrum* d'Hippocrate est célebre à plusieurs égards. Cette plante a un suc caustique & brûlant, qui, respiré par les narines, excite un éternuement forcé, d'où il s'ensuit qu'il est ptarmique au plus haut degré. Reçu dans l'estomac, il purge par haut & par bas avec quelques tranchées. Hippocrate dit qu'il purge les parties du corps les plus éloignées; c'est pourquoi il conseille au malade de prendre le bain avant d'en user, & de boire de l'huile & du miel pendant quelques jours; au moyen de quoi toutes les parties étant relâchées, il administroit alors le *veratrum*, & prescrivoit la promenade à cheval ou sur l'eau : mais quand le remede commençoit à agir, il vouloit qu'on restât en repos. Notre *veratrum*, sagement administré, pourroit produire les mêmes effets : mais la description que fait Saumaise du *veratrum*, qu'il dit découpé très-fin, donne lieu de douter que ce soit le même que le nôtre.

L'*hellébore blanc* est bien plus fort que le noir, & par conséquent excite quelquefois des convulsions, à moins qu'il ne soit administré avec bien de la prudence; c'est pourquoi on ne le donne jamais en substance qu'aux personnes du tempérament le plus robuste, & dans la mélancolie & la manie; encore faut-il que ce soit avec bien des ménagemens. On le donne aussi dans les fievres quartes, dans lesquelles une once de la décoction prise intérieurement, a souvent produit des effets surprenans. C'est une plante cependant plus propre aux chevaux qu'aux hommes; quoiqu'on l'employe quelquefois, en qualité de sternutatoire, dans les maladies phlegmatiques, telles que l'apoplexie & la léthargie. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

Hippocrate purgeoit avec l'*hellébore blanc* dans le flux immodéré des regles, avant d'en venir à l'usage des astringens & des adoucissans. Il l'employoit aussi en vomitif, & le donnoit aux personnes affectées de la mélancolie ou de démence.

Il le donnoit aussi dans les fluxions qui tombent sur le nez, sur les oreilles & sur la bouche, ou qui causent une douleur de tête opiniâtre, dans la lassitude & la pesanteur ordinaires, dans la foiblesse des genoux, ou l'enflure de tout le corps; il le donnoit encore aux phthisiques avec une décoction de lentilles.

Il le donnoit aussi dans la leucophlegmatie, & dans le *cholera-morbus*.

Il le faisoit prendre à jeun à quelques-uns, mais plus ordinairement après le souper; & cela, à ce que pense le Clerc, parce que l'*hellébore*, mêlé avec les alimens dans l'estomac, y perdoit une partie de sa force stimulante. Quelquefois il donnoit ensemble la sésamoïde & l'*hellébore*.

Dans quelques cas, il donnoit le μαλθακὸς ἐλλέβορος; ce qui, selon le Clerc, étoit une sorte de préparation de l'*hellébore*, qui affoiblissoit la violence de son opération.

Celse, *Lib. III. cap. 26.* recommande l'*hellébore blanc* dans l'apoplexie.

Quelques-uns prétendent que l'usage de l'*hellébore* fut découvert pour la premiere fois par un Habitant d'Anticyre, qui en fit l'expérience sur Hercule lorsqu'il étoit furieux, & le guérit.

Hérophile faisoit un grand cas de l'*hellébore blanc*.

Aretée purgeoit quelquefois avec l'*hellébore*, & étoit fort prévenu en faveur de ce remede. C'est, selon lui, non-seulement un bon vomitif, mais aussi de tous les purgatifs le plus efficace & le plus puissant. Son utilité, dit-il, ne consiste pas dans l'abondante évacuation qu'il cause; car le *cholera-morbus* en produit une semblable, ni dans les violens efforts qu'il occasionne; car la mer en occasionne de plus violens aux nouveaux embarqués, mais dans une certaine vertu particuliere qu'on ne sauroit trop admirer; car lors même qu'il ne purge que peu, il ne guérit pas moins. Dans les désordres invétérés où les autres remedes ont été employés inutilement, l'*hellébore* réussit. Il rend la respiration facile à ceux qui l'avoient embarrassée. Il donne des couleurs à ceux qui sont pâles; & de l'embompoint à ceux qui sont maigres.

Alexandre préfere pour purgatif dans la mélancolie, la pierre d'Armenie à l'*hellébore*, parce qu'elle opere sûrement & efficacement, & sans occasionner les dangers & les inconvéniens auxquels est sujet l'usage de l'*hellébore*.

Ce remede, si fameux chez les Anciens, avoit bien perdu de sa réputation lorsqu'Asclepiodote le remit en vogue vers l'an 500, & fit avec, des cures étonnantes dans les maladies les plus opiniâtres.

Cophon enseigne une recette bien singuliere, qui est de nourrir un poulet avec de l'*hellébore blanc*, pendant huit jours, de le tuer au bout de la huitaine, & d'en faire du bouillon; ce bouillon fera, selon lui, un purgatif doux, excellent.

Gilbertus Anglicus ordonne pour purgatif dans le vertige, l'*hellébore*, le séné & l'épurge, distilés avec du vin.

VERATRUM NIGRUM. Voyez *Astrantia nigra.* C'est aussi le nom de plusieurs sortes d'*hellébore*. Voyez *Helleborus.*

VERBASCULUM CYANOIDES; c'est le nom que donne Boerhaave au *Cyanus, montanus, latifolius.*

VERBASCULUM SALVIFOLIUM, nom du *Phlomis fruticosa, folio subrotundo, breviori, flore luteo.*

VERBASCULUM, est encore le nom de plusieurs sortes de *Primula veris.* Voyez *Primula.*

VERBASCUM, la plante appelée *Bouillon*.

Voici ses caracteres :

Ses feuilles sont alternes & couvertes d'un duvet blanc, d'un verd sale, & larges. La fleur est tournée en rond, pentapétaloïde, disposée en un long épi, & attachée ferme sur une queue plus courte que le pédicule. Le fruit est en forme d'œuf, terminé en pointe, & partagé par une cloison en deux loges ou capsules.

Boerhave compte onze sortes de *Verbascum*, qui sont,

1. *Verbascum mas, latifolium luteum*, C.B.P. 239. Raii Hist. 2. 1094. Synop. 3. 287. Tourn. 146. Boerh. Ind. alt. 227. *Verbascum, tapsus barbatus*, Offic. *Verbascum vulgare, flore luteo magno, folio magno*, J.B. 3. 871. *Verbascum album vulgare, sive Tapsus barbatus communis*, Park. Theat. 60. *Tapsus barbatus*, Ger. 629. Emac. 773. *Bouillon.*

La tige du *bouillon* est ronde & charnue, & s'éleve d'ordinaire à la hauteur d'un homme. Les feuilles du bas sont larges, de la longueur d'un pié, & larges de trois ou quatre pouces, terminées en pointe aiguë par le bout, légerement dentelées par les bords, couvertes comme la tige d'un duvet blanc, ou d'une espece de laine; celles qui croissent au haut de la tige, y ont leurs côtes attachées par le milieu jusqu'à moitié de leur longueur; ce qui rend la tige comme ailée. Les fleurs croissent sur un long thyrse, rangées en bouquet & serrées les unes contre les autres, consistant chacune en une feuille coupée en cinq segmens, de couleur jaune, avec des étamines lanugineuses, qui ont des *apex* de couleur purpurine. Les vaisseaux séminaux sont oblongs & pointus, ouverts en deux lorsqu'ils sont mûrs, & laissant voir une petite graine brunâtre. La racine est ordinairement unique, & a plusieurs fibres, mais qui sont menues à proportion de la grosseur & de la hauteur de la plante. Il croît sur les bords des grands chemins & des haies, & fleurit en Juillet. C'est des feuilles & des fleurs qu'on fait usage.

On les estime pectorales & bonnes pour les toux, le crachement de sang, & autres affections de la poitrine : elles sont bonnes aussi pour les tranchées & les douleurs de colique qui viennent d'humeurs acrimonieuses. Employées extérieurement en fomentations ou en fumigations, elles passent pour un spécifique contre les douleurs & le gonflement des hémorrhoïdes. MILLER, *Bot. Off.*

Les feuilles du *bouillon* ont un gout herbeux, tant soit peu salin & styptique; elle ont l'odeur du sureau, & donnent une forte teinture de rouge au papier bleu. Les fleurs en donnent une encore plus forte; elles sont aussi légerement styptiques. Il y a toute apparence que le sel de cette plante ressemble beaucoup à celui du corail. Celui du *bouillon* blanc contient une grande quantité d'acide, & un peu de sel ammoniac, mais uni avec une grande quantité de soufre & de terre; ce qui le rend très-lénitif & vulnéraire. La décoction de cette plante se donne en boisson dans la colique, la dyssenterie & le dévoyement. Tragus employoit la racine bouillie dans du vin rouge. Matthiole faisoit un gargarisme avec une décoction des feuilles & des fleurs, qu'il prescrivoit dans les toux violentes. On donne le *bouillon* en décoction dans du lait de vache pour le ténesme & les hémorrhoïdes. Le malade en prendra pour cet effet deux verres par jour. On prendra aussi de la même décoction en lavement, & on en bassinera les hémorrhoïdes; quelques-uns y ajoutent des feuilles de chêne & de la tanésie sauvage. Pour arrêter le flux des hémorrhoïdes & guérir la dyssenterie, on fera une décoction de *bouillon* dans l'eau où les Forgerons éteignent leur fer.

Pour la toux & les inflammations des hémorrhoïdes, le *bouillon* blanc se prépare de la maniere qui suit.

Ecrasez les feuilles & les fleurs de cette plante, mettez-les pourrir dans des barillets de bois bien fermés & enduits de plâtre : après les y avoir laissés en digestion pendant trois mois, ramassez le suc; tirez encore par expression celui que les feces pourront vous rendre, & les gardez dans des bouteilles bien bouchées.

Quelques-uns laissent les fleurs seulement pourrir dans des bouteilles. Tragus voudroit qu'on les exposât à un soleil bien chaud. Quelques-uns les enterrent dans du fumier. On assure que l'aloès, dissous dans le suc de *bouillon*, & épaissi jusqu'à consistance d'extrait, n'irrite point les hémorrhoïdes, & ne cause point d'hémorrhagie, mais on le corrige plus sûrement en le dissolvant dans l'eau, & en séparant la partie résineuse qui reste sur le papier gris après la philtration, & qui cause les irritations & les hémorrhagies. On fait évaporer ensuite la solution philtrée jusqu'à consistance d'extrait. Tragus & Matthiole disent, que l'eau distilée de fleurs de *bouillon* blanc, est bonne pour les brûlures, pour la goute, pour le feu saint Antoine, & pour toutes les maladies cutanées. Ce dernier Auteur prescrivoit pour les hémorrhoïdes un cataplasme fait de feuilles de *bouillon*, de sangsues, avec quelques jaunes d'œufs & de la mie de pain. TOURNEFORT.

2. *Verbascum fœmina, flore luteo magno*, C.B.P. 239.
3. *Verbascum fœmina, flore albo*, C.B.P. 239.
4. *Verbascum mas, angustioribus foliis, floribus pallidis*, C.B.P. 239.
5. *Verbascum, Lychnitis, flore albo, parvo*, C.B.P. 240. Tourn. Inst. 147. Boerh. Ind. Alt. 228. *Verbascum album*, Offic. *Verbascum mas, foliis longioribus*, Park. Theat. 60. *Verbascum, flore albo, parvo*, J.B. 3. 873. Raii Hist. 2. 1045. Synop. 3. 287. *Verbascum Lychnitis Matthioli*, Ger. Emac. 77. *Bouillon à fleurs blanches.*

Il croît en différens endroits sur les bords des sentiers, & se propage lui-même de sa graine, qu'il laisse tomber lorsqu'il est en maturité. La premiere année il ne porte point de tige : mais ses feuilles rampent à terre. Dès qu'il est monté en tige, il périt. Ses vertus sont les mêmes que celles du *bouillon* commun & noir. RAY. DALE.

6. *Verbascum nigrum, folio papaveris corniculato*, C.B.P. 240.
7. *Verbascum nigrum, flore ex luteo purpurascente*, C.B.P. 240. Tourn. Inst. 147. Boerh. Ind. Alt. 228. *Verbascum nigrum*, Offic. Ger. 631. Emac. 775. *Verbascum nigrum vulgare*, Park. Theat. 61. *Verbascum nigrum, flore parvo, apicibus purpureis*, J.B. 3. 873. Raii Hist. 2. 1095. Synop. 3. 288. *Bouillon noir.*

Celui-ci a la racine & la tige comme le *bouillon* commun, si ce n'est que la tige est moins velue. Les feuilles sont aussi plus petites, plus rares, & placées alternativement : elles ressemblent à celles de la sauge, si ce n'est qu'elles sont plus larges & fétides.

Il croît en plusieurs endroits dans le territoire de Cambrige; & Jean Bauhin dit, qu'il est aussi fort commun aux environs de Bâle & de Pompelgar sur les bords du haut Rhin. Il fleurit en Juillet & en Août; & l'on fait usage de sa racine, des feuilles & des fleurs. La racine est astringente, & bonne dans le dévoyement. Les feuilles & les fleurs ont les mêmes vertus que celles du *bouillon* commun. RAY. DALE.

8. *Verbascum, blattariæ foliis, nigrum, amplissimis foliis, à luteis apicibus purpurascentibus*, Flor. 2. 98.

9. *Verbascum foliis nigris, amplis, flosculis albis, apicibus purpureis, perenne.*
10. *Verbascum humile, Alpinum villosum, Borraginis folio & flore*, H. L. 619. T. 147. *Sanicula Alpina, foliis Borraginis villosa*, C. B. P. 243. *Auricula ursi miconi pilosa, cærulea*, J. B. 3. App. 869.
11. *Verbascum Orientale, sophiæ folio*, T. Cor. 8. Boerh. *Ind. alt. Plant. Vol. I.*

La premiere, la seconde, la troisieme & la quatrieme especes sont mises au nombre des plantes émollientes. Les feuilles broyées, & appliquées sur quelque partie douloureuse, emportent la douleur : elles ont une qualité adoncissante; raison pourquoi on les fait entrer dans les décoctions, les clysteres & les cataplasmes; dans tous les désordres dont l'acrimonie est la cause, dans lesquels elles sont fort utiles par rapport à leur suc visqueux, émollient & savoneux. Avec les fleurs & une solution d'huile d'olive, on prépare l'huile de *verbascum*, qui est très-bonne pour consolider les plaies & pour appaiser les douleurs: prise intérieurement, elle est laxative. Des fleurs, on fait une conserve, qui est très-bonne dans l'hémorrhagie, le crachement de sang venant de contusions; l'urine sanguinolente, le flux immodéré des regles ou des vuidanges, le ténesme, la dyssenterie, la chûte de la matrice & de l'anus. La décoction des feuilles est efficace dans la colique, dans la diarrhée & la dyssenterie; & la décoction des fleurs fait un excellent gargarisme dans l'esquinancie & la toux violente. Les feuilles bouillies dans du lait, sont bonnes contre le ténesme & les hémorrhoïdes. Le suc de la plante est d'une grande efficacité dans la goutte. On fait des clysteres émolliens de la décoction des feuilles, pour les hémorrhoïdes. On peut aussi injecter de cette décoction dans l'utérus, à l'effet de l'amollir.

Cette plante, en un mot, est émolliente, apéritive & laxative; c'est pourquoi on en met dans tous les clysteres & les cataplasmes émolliens. On se sert aussi extérieurement des fleurs & des feuilles en qualité de topique, à l'effet de soulager toutes sortes de douleurs, & singulierement celles qui sont causées par des tumeurs à l'anus & aux hémorrhoïdes. *Hist. des Plantes attribuée à Boerhaave.*

Verbascum sylvestre; nom du *Phlomis fruticosa salviæ, folio latiore & rotundiore*; & du *Phlomis fruticosa, salviæ folio longiore & angustiore.*

Verbascum Turcicum; nom de la *Primula veris, Constantinopolitana, flore albo.*

VERBENA, *Verveine.*

Voici ses caracteres :

Son calyce est long, tubuleux & fendu en cinq. La fleur est aussi découpée en cinq. Les graines remplissent tout le péricarpe, & les fleurs naissent sur des têtes ou des épis.

Boerhaave compte huit sortes de *Verveine*, qui sont,

1. *Verbena Americana, altissima, urticæ foliis angustioribus, spicis brevioribus, floribus cæruleis*, Flor. 2. 8. M. H. 3. 408.
2. *Verbena Americana, altissima, urticæ foliis, angustioribus, spicis brevioribus, floribus purpureis*, Flor. 2. 81.
3. *Verbena Americana, altissima, urticæ foliis angustioribus, floribus albis*, Flor. 2. 81.
4. *Verbena Canadensis, foliis urticæ*, Zanon. 203. H. R. Par. Flor. 2. 81. M. H. 3. 408.
5. *Verbena Lusitanica, latifolia procerior*, T. 200.
6. *Verbena communis, flore cæruleo*, C. B. P. 269. Boerh. Ind. alt. 187. Tourn. Inst. 200. *Verbena*, Offic. *Verbena communis*, Ger. 580. Emac. 918. *Verbena vulgaris*, J. B. 3. 443. Raii Hist. 1. 535. Synop. 3. 236. *Verbena mas, sive recta & vulgaris*, Park. Theat. 678. *Verveine.*

La racine de la *verveine* est blanche, menue & pleine de fibres, & s'étend fort au loin. La tige est ferme & quarrée, quelquefois velue, & souvent d'un pourpre tirant sur le brun. Les feuilles sont longues, étroites, & terminées en pointe aiguë, taillées en festons, quelquefois rudes & roulées sur elles-mêmes, & sortent des jointures. La fleur vient tout-en-haut sur des épis petits & minces; elle est d'un pourpre blanchâtre, monopétale & découpée en cinq segmens, dont les deux supérieurs tiennent lieu de casque, & les trois inférieurs, de levre. On la met au nombre des plantes verticillées; elle a quatre petites graines menues & longuettes, rangées l'une près de l'autre, dans une espece de petit calyce. Elle croît sur les bords des grands chemins, & près des Villes & des Villages, & fleurit en Juillet.

Toute la plante est d'usage : elle est céphalique, & bonne dans toutes les maladies qui proviennent de causes froides & de phlegmatiques; elle leve les obstructions du foie & de la rate, soulage dans la jaunisse & la goute; appliquée extérieurement, elle est regardée comme vulnéraire, & propre pour les yeux malades, larmoyans & enflammés. Miller, *Bot. Off.*

Cette plante donne, par l'analyse chymique, plusieurs liqueurs acres, une grande quantité d'huile & beaucoup de sel volatil concret & de terre : ainsi elle peut contenir quelque sel ammoniac, uni avec une grande quantité de soufre. La *verveine* est vulnéraire, détersive, apéritive & fébrifuge. On la boit pour les pâles couleurs, infusée pendant une nuit dans du vin. Césalpin en recommande la poudre pour l'hydropisie. L'extrait de suc de *verveine* guérit les fievres intermittentes. Préparée en forme de thé, elle est bonne pour les vapeurs. L'eau distilée où le suc dépuré de cette plante, nettoye les yeux & éclaircit la vue. On en fait un gargarisme bon pour les maux de gorge. Un cataplasme de ses feuilles broyées, avec de la farine de riz & des blancs d'œufs, est résolutif. Le suc & l'infusion de ses sommités dans l'huile, guérit les plaies. Tournefort.

Les Anciens attribuoient à la *verveine* un grand nombre de vertus, dont voici un abrégé par Schroder.

La *verveine* est céphalique & vulnéraire : ses principaux usages sont dans les douleurs & les affections de la tête, qui ont pour causes des humeurs froides; dans les affections des yeux & des mamelles; dans les toux invétérées, & autres indispositions semblables; dans les obstructions de la rate & du foie; dans la jaunisse, les tranchées dans le ventre & la dyssenterie. C'est un excellent lithontriptique; elle modere les desirs amoureux, guérit la fievre tierce, appaise les douleurs de la goute, guérit les plaies & facilite l'accouchement. Employée extérieurement, elle est bonne pour les douleurs de tête, les maux de dents, l'alopécie, la mélancolie, la lippitude, la foiblesse ou la rougeur des yeux : dans l'esquinancie & l'enrouement, on en fait un cataplasme, qu'on applique à l'entour du cou : dans la tumeur des glandes du gosier, on en fait un gargarisme; & dans les douleurs de la rate, on l'applique en-dehors sur la partie, en y joignant de la graisse de cochon. On l'emploie aussi pour appaiser la goute, pour faire fermer les plaies, pour déterger les ulceres putrides, pour faire rentrer l'anus lorsqu'il est tombé, pour en guérir les excroissances appellées *mariscæ*, & autres maux semblables.

La *verveine* ayant un si grand nombre de bonnes qualités, il n'est pas étonnant, que les Anciens lui aient donné le nom d'ἱερὰ βοτάνη, *herbe sainte.*

Pour une tumeur à la rate,

Ecrasez de la *verveine* avec des blancs d'œufs & de la farine d'orge ou de froment, faites-en un cataplasme, que vous enfermerez dans un linge fin, & l'appliquerez sur l'endroit tuméfié ; il y attirera la partie la plus ténue du sang. Quelques-uns y ajoutent de la bétoine.

C'est un remede populaire. CHESNEAU.

La *verveine* appliquée sur la tête, ou mise sous un oreiller, ou appliquée en forme d'emplâtre, avec de fort vinaigre & de l'huile de roses, soulage la douleur de tête, causée par le vin. D. Soame, RAY, *Hist. Plant.*

Quelques-uns estiment la racine de *verveine* bonne à porter en amulete, pour les tumeurs scropuleuses ; & la prétendent fort efficace contre ce mal, étant attachées au cou, de la main d'une vieille. DALE.

7. *Verbena tenuifolia*, C. B. P. 269. M. H. 3. 419. *Verbenaca supina*, J. B. 3. 444. Dod. P. 250.
8. *Verbena nodiflora*, C. P. Prodr. 125. Ic. & Descrip. BOERH. *Ind. alt. Plant.* Vol. I.

On l'appelle *verveine* de *verrere*, balayer, parce qu'autrefois on s'en servoit à balayer l'autel ; & *peristereum*, de περιστερά, pigeon, parce que les pigeons aiment beaucoup cette plante. Il n'y a pas de plante que les Anciens aient tant recommandée que celle-ci en qualité de vulnéraire, parce qu'elle chasse les particules hétérogenes, ce qui lui a fait donner le nom d'*herba vulneraria*, & obtenir une place parmi les especes de *siderites*. Il n'y a pas non plus de plante sur quoi les Poetes aient plus exercé leur talent pour la fiction ; il n'y en a pas non-plus dont on ait fait un plus grand usage dans les sacrifices, ce qui l'a fait appeller l'*herbe sainte*, & *mensa jovis*, la table de Jupiter, parce qu'on en répandoit sur les autels, & qu'on s'en servoit à les essuyer : voilà pourquoi on voit un valet dire dans Terence : *Tolle verbenam ab ara* ; ôtez la *verveine* de dessus l'autel. Il n'y a pas de plante non plus sur quoi les Magiciens aient fait plus de comptes ridicules. Si par exemple, ont dit quelques-uns de ces visionnaires, on décrit un cercle autour de cette plante & qu'on la cueille de la main gauche, avant d'avoir vu le soleil ou la lune, on sera heureux dans tout ce qu'on entreprendra : mais si on la cueille de la droite, tout arrivera de travers & au rebours de ce qu'on souhaite. Ces idées pueriles & superstitieuses, n'ont pas encore tout-à-fait perdu leur vogue ; il y a encore des Auteurs où on lit, que si l'on fait mâcher de cette herbe aux enfans, leurs dents viendront sans douleur. On la dit bonne aussi contre les convulsions & les charmes.

La *verveine* est apéritive, détersive, dépurative, corroborative & fébrifuge. Les feuilles infusées dans du vin sont bonnes dans la *chlorosis* & la jaunisse. La poudre des feuilles est bonne pour l'hydropisie ; & le suc guérit les fievres intermittentes. Une infusion des feuilles faite en maniere de thé, est bonne dans la passion hystérique. Les feuilles broyées & appliquées en forme de cataplasme sont un très-bon résolutif dans les douleurs de côté & dans la pleurésie. L'eau distilée de cette plante aussi-bien que son suc, guérit les inflammations des yeux, est bonne dans les plaies, augmente le lait aux nourrices, brise & chasse la pierre des reins & de la vessie, & donne du soulagement dans la colique flatueuse. *Hist. des Plantes attribuée à Boerhaave.*

VERBENACA RECTA, nom de la *verbena communis, flore cæruleo.*

VERBENACA SUPINA, nom de la *verbena tenuifolia.*

VERBERA, *plaga, percussiones* ; coups, flagellations, ou autres traitemens semblables. On les considere en Medecine tantôt comme des maux auxquels il faut remédier, & tantôt comme des remedes même. Ainsi Rolfinkins nous assure, qu'un certain Empirique guérissoit des fous & des mélancoliques avec des fouets & des bâtons.

VERBESINA. Voyez *Bidens*.

VERDETUM, *verdet* ; est la couleur verte que produit de fort vinaigre versé sur une plaque de cuivre.

VEREDARII, *vermes, vers* ; terme synonyme à *Cutambuli*. Voyez ce dernier.

VERETRUM. Voyez *Penis*.

VERGILIÆ. Voyez *Pleias*.

VERMES, *vers*.

Les *vers* sont différentes sortes d'animaux, de diverses formes, figures & grosseur, qui se sont formés dans les intestins des semences de quelques insectes pris avec les alimens. Ces animaux se nourrissent & grossissent d'un certain suc putride ; ils causent au corps une grande foiblesse & nuisent considérablement à ses fonctions. Quoiqu'on puisse avoir des *vers* à tout âge, cependant celui qui y est le plus sujet est l'enfance, & singulierement depuis le sevrage, jusqu'à quatorze ou quinze ans.

L'expérience nous apprend qu'il y a dans le corps humain différentes sortes de *vers*, que les Medecins tant anciens que modernes ont distribuées en trois classes principales. Les premiers sont ronds, unis & n'ont tout au plus qu'un empan de long ; caracteres par où on les distingue de tous autres *vers*. Ils ont leur siége principal dans les parties supérieures du jejunum & de l'iléum ; de-là s'avançant quelquefois vers l'estomac ils passent jusqu'à son orifice & sont chassés en haut par le vomissement. Ce sont-là, selon Hildan, les *vers* qui pour l'ordinaire se forment dans les enfans, & dont il y a quelquefois un gros tas logé dans l'iléum, dont ils corrodent les membranes jusqu'à pénetrer dans la cavité de l'abdomen.

La seconde espece est de ceux qui à cause de leur largeur qui les rend semblables à un bandage, sont appellés *vers* longs ou *tenia*. Les moindres ont plus de deux piés de long, & quelques-uns en ont jusqu'à dix. Platerus en a vu dans des adultes qui avoient quarante piés. Voyez *M. N. C. A.* 3. *Observ.* 29. Et Bartholin, *Hist. Anatom. Cent. III. Obs.* 14. Ils occupent ordinairement toute la longueur des intestins, & ne paroissent avoir le plus souvent ni tête ni queue ; car on ne les rend point entiers, mais par morceaux qui ressemblent à des graines de gourdes ou de concombre, ces morceaux n'étant, selon Spigel, *cap.* 15. que les gros nœuds du milieu de ces *vers*, lesquels sont restés après que leurs parties latérales & membraneuses ont été consumées par la putréfaction.

La troisieme espece de *vers* sont les ascarides, ou petits animaux fluets, qui logés dans les gros intestins, & surtout le rectum, le déchirent jusqu'à produire un ténesme. On en rend souvent un nombre incroyable avec les excrémens.

On connoît qu'il y a des *vers* dans les intestins, si les enfans ronflent en dormant, & ont des frayeurs qui les éveillent, si le nez leur démange, s'ils ont une haleine fétide, s'ils sont altérés, s'ils rendent beaucoup de salive, s'ils ont le visage pâle, & que de tems à autres il leur monte des feux au visage ; s'ils ont les extrémités froides, l'urine trouble, le ventre enflé, qu'ils aient l'appétit tantôt vif tantôt languissant ; qu'ils aient des évacuations irrégulieres, & autres symptomes de même nature. Mais comme ces signes sont communs à d'autres maladies, on n'en sauroit avoir un meilleur ni plus infaillible, que les *vers* mêmes rendus avec les selles.

Les symptomes qu'éprouvent ceux qui ont des *vers* sont souvent fort différens, selon les parties où les *vers* sont logés : mais ils sont souvent si violens, & accompagnés de si fortes convulsions dans les membres, que le peuple croit que le malade est ensorcelé : mais singulierement

gulierement si les *vers* sont logés dans l'estomac, ils produisent des nausées, des cardialgies, des syncopes, des agitations dans tout le corps, des grincemens de dents, des délires, & même à la fin la mort. Quand ils sont logés dans les petits intestins, ils excitent des tranchées, des douleurs mordicantes autour du nombril, un appétit vorace, l'enflure du ventre, & le dévoyement. Et quand ils sont logés dans l'intestin *rectum*, ils produisent des chatouillemens incommodes, la corrosion, & un ténesme presque perpétuel.

Les *vers* sont souvent accompagnés de fievres putrides anomales & lentes, semblables aux quotidiennes: mais ils sont plus ordinairement, des accompagnemens ou des suites d'autres désordres, tels que la rougeole & la petite-vérole; & alors non-seulement ils augmentent les symptomes, & diminuent les forces; mais ils rendent aussi beaucoup plus difficile, le diagnostic, le prognostic & la cure.

Il s'engendre ordinairement une plus grande abondance de *vers*, dans certaines saisons de l'année & singulierement en automne, lorsque l'humidité & l'inconstance du tems causent des fievres catarrheuses, des rougeoles, & des petites véroles épidémiques; parce qu'alors la force des solides étant diminuée, il réside dans le corps un plus grand amas d'humidité peccante & visqueuse, disposée à la corruption, ce qui fait que la semence vermineuse trouve davantage de quoi se nourrir & pulluler. C'est aussi la raison pourquoi les enfans & les femmes, surtout s'ils menent une vie sédentaire & pratiquent un mauvais régime, sont bien plus affreusement tourmentés par les *vers*, que les jeunes gens, les adultes & les hommes faits, dont les solides étant plus forts & la circulation plus vive, n'engendrent pas si aisément des sucs peccans & visqueux.

Quant aux causes des *vers*, il est des alimens qui en favorisent la génération; tels que ceux, d'une part, qui produisent des sucs peccans & pituiteux; & d'une autre, ceux qui contiennent des œufs & des semences d'insectes, lesquelles sont introduites dans le corps avec ces alimens. De cette sorte sont les mets laiteux, le fromage, les fruits mûrs, les confitures préparées avec du sucre & du miel, la bouillie, les substances farineuses & autres de même sorte; qui contiennent plus que toutes autres substances, des œufs malfaisans d'animaux, sans quoi il n'est pas possible qu'il s'engendre aucuns animalcules. Ce point est suffisamment prouvé par les expériences de Rhedi & de Malpighi, qui au milieu de l'Eté mirent différentes substances sujettes à corruption, telles que du poisson & de la viande, dans différens vaisseaux, dont l'un étoit bien fermé & l'autre ouvert. Au bout de très-peu de tems, ils trouverent les substances mises dans le vaisseau où les mouches & les insectes avoient un libre accès, pleines de *vers*; au lieu que dans le vaisseau qui avoit été fermé il ne se trouva pas un *vers*. Malpighi nous apprend aussi que quoiqu'il eût souvent enterré des morceaux de viandes, & les eût laissées long-tems en cet état, il n'y trouva jamais aucuns animalcules. Cela étant, on voit bien la raison pourquoi des enfans qui ne vivent que de lait, ne sont pas affligés de *vers* jusqu'à ce qu'ils mangent d'autres alimens, imprégnés de semences & d'œufs d'animaux ou d'insectes.

Les symptomes, comme nous l'avons déja observé plus haut, different, selon la vigueur ou la délicatesse du malade, & selon la nature de la matiere corrompue & des *vers*. J'ai cependant souvent observé que si les fievres exanthémateuses, le pourpre, la rougeole, ou la petite-vérole, sont accompagnées de *vers*, ces animaux non-seulement troublent le progrès tranquile & régulier de ces désordres, mais même causent du froid aux extrémités, rendent le pouls foible & inégal, produisent des défaillances & souvent la mort. Mais ceci arrive plus souvent aux enfans qu'aux adolescens ou aux adultes.

Les *vers* ronds chamarrés de différentes couleurs, sont presque toujours un mauvais signe; car ils montent souvent à l'estomac, & par les douleurs lancinantes qu'ils causent à ses orifices & quelquefois même par les perforations qu'ils y font, causent des accès épileptiques, font craindre la suffocation, & peuvent même emporter le malade tout d'un coup. Les *tenia* ou *vers* longs produisent des désordres chroniques & quelquefois mortels, avant qu'on en ait découvert la cause.

Les ascarides sont moins dangereux, parce qu'étant logés dans les gros intestins, qui n'ont pas un sentiment si vif que les autres, ils les offensent moins par leur corrosion. On observe que les symptomes des personnes incommodées de *vers*, augmentent sur le midi & vers le soir; parce qu'à ces heures-là les *vers* corrodent & rongent plus fort le canal nerveux des intestins, qu'ils trouvent vuides d'alimens. Si l'on rend des *vers* morts par les selles, c'est un signe dangereux, parce qu'ils dénotent de la putréfaction: mais il n'en est pas de même s'ils ont été tués & chassés par des médicamens.

Dans les fievres aiguës, les *vers* qui viennent par la bouche, indiquent que le malade mourra, surtout si son haleine est fréquente & froide. Ce n'est pourtant pas un présage infaillible, attendu qu'on a vu plusieurs exemples de pareilles fievres terminées par l'expulsion des *vers*. Ainsi nous voyons dans les *M. N. C. Vol. III. in Append. Obs. 4.* qu'une fievre tierce & une continue furent guéries, au moyen d'une évacuation de plusieurs *vers* par la bouche.

CURE.

Quoique les enfans incommodés de *vers* soient en danger, il n'y a cependant rien à désespérer, pourvu qu'on leur administre à tems & dans un ordre convenable, des remedes appropriés à la diversité des symptomes, des tempéramens & des circonstances. Mais il y a peu de maladies où l'on vante, & où les Medecins employent, tant de différens remedes, que dans les cas où il s'agit d'expulser ou de faire mourir les *vers*; raison pourquoi je vais exposer en peu de mots, les mesures & les précautions qu'il faut observer en les administrant.

En premier lieu, on compte ordinairement au nombre des anthelminthiques, les acides, tels que les sucs de citron, d'orange, de limon, de groseille, d'épine-vinette & de grenades; le phlegme & l'esprit de vitriol; la crême de tartre; le vin & surtout le vin tartareux du Rhin, & le vinaigre; tous remedes qui sont de saison, lorsqu'il y a complication, de chaleur, d'ardeur contre nature & de commotion fébrile; car non-seulement ils corrigent la chaleur, mais ils résistent puissamment à la putréfaction, & détournent la malignité dangereuse des symptomes.

On met aussi dans la classe des anthelminthiques, les amers, tels que l'absinthe, la petite centaurée, le *scordium*, le trefle de Mars, la rue; & plus encore, les amers qui ont une qualité purgative, tels que l'aloès, la rhubarbe, la coloquinte & les trochisques d'Alhandal qu'on fait avec. Quoique ces remedes ne détruisent pas absolument les *vers*, attendu qu'il s'en engendre non-seulement dans la rhubarbe & l'absinthe, mais encore, comme l'a remarqué Hildan, *Cent. I. Obs. 160.* dans la vésicule même du fiel, cependant on ne sauroit nier que les amers ne soient très-efficaces contre ces sortes d'animaux; attendu que d'une part ils corrigent par leur qualité balsamique, la matiere crue & visqueuse dont les *vers* se nourrissent; & que de l'autre en stimulant les fibres des intestins, ils évacuent quelquefois les humeurs corrompues en même-tems que les *vers*: joignez à cela qu'ils corrigent l'inertie de la bile, qui dans les enfans & les autres personnes d'une constitution humide, est pour l'ordinaire la cause immédiate des *vers*.

On regarde encore comme des anthelminthiques très-efficaces, les substances huileuses; efficacité qui paroît être constatée par une expérience de Rhedi, qui nous

apprend que les mouches & autres insectes restent vivans, après qu'on les a plongés dans différentes autres liqueurs; mais qu'ils meurent dès qu'ils baignent dans l'huile, & ne reprennent point vie, quoiqu'exposés aux rayons du soleil. Je passerai volontiers que cette observation soit conforme à la vérité; & qu'on peut donner avec succès des substances huileuses, telles que l'huile d'olives, l'huile de navette & l'huile d'amandes douces: mais j'observerai qu'on ne les administre point dans l'intention de tuer les *vers*; attendu qu'il faudroit une grande quantité d'huile pour atteindre à tous ceux qui sont répandus par tous les intestins. On doit donc plutôt administrer les substances huileuses dans les violens symptomes que causent les *vers*, parce qu'elles relâchent les tuniques des intestins spasmodiquement contractées, & les défendent & les oignent d'un mucilage, moyennant quoi on peut après cela administrer avec plus de sureté les remedes acres & purgatifs. Ainsi pour tuer les *vers*, & calmer les symptomes qui s'en ensuivent, j'ai fait prendre avec succès à des enfans, deux ou trois cuillerées, ou même une once ou deux d'huile d'amandes douces, dans le lit, ou de bonne heure le matin, donnant quelques heures après des pilules préparées avec l'extrait panchymagogue de Crollius, ou de la résine de jalap; & du mercure doux.

Les substances salines sont encore vantées comme de bons anthelminthiques, tant parce qu'elles détruisent le tissu tendre & délicat de ces animaux, que parce qu'en stimulant les intestins, elles en procurent l'évacuation, surtout s'ils sont dissous dans une suffisante quantité d'eau. Ceci est singulierement vrai des sels neutres, amers, tels que ceux de Glauber, d'Epsom, de Sedlitz, d'Egra, & de Carlsbath, qui pris dans un véhicule convenable & pendant un espace de tems considérable, produisent d'excellens effets furtout dans les enfans, & les jeunes personnes, incommodés de l'espece de *vers* appellés *teniæ*, & des *vers* larges; parce qu'on ne les détruit pas si bien par les purgatifs qui produisent des spasmes, que par les sels & les eaux salines. C'est pourquoi les eaux de Sedlitz qui abondent en sel amer, ont à bon droit la réputation d'être bonnes pour tuer les *vers*. On attribue aussi la même vertu anthelminthique aux sources salines de Hall: & le peuple en fait boire de tems en tems de grands coups aux enfans, pour faire périr leurs *vers*. Par la même raison, je ne condamne point la pratique du peuple des bords de la mer, qui emploie l'eau de la mer au même usage, ni celle des personnes plus riches qui font prendre à leurs enfans des bouillons d'huîtres récentes, avec une addition de suc de limon & de poivre, remede avec lequel ils chassent les *vers* de leurs enfans & les garantissent de plusieurs autres accidens auxquels l'enfance est sujette. Il est certain que les sels surtont de l'espece vitriolique, ont eu long-tems la réputation d'être de bons anthelminthiques: & les eaux de Pyrmont qui contiennent un vitriol subtil de Mars, sont si efficaces pour la cure des *teniæ*, & des *vers* tortillés ou spiraux, qu'elles délivrent en peu de tems ceux qui en sont incommodés de tous les symptomes qui s'en ensuivent.

S'il y a des spécifiques pour quelques cas, c'est assurément furtout pour celui où il est question de faire mourir & chasser les *vers*. Les meilleurs pour cet effet sont parmi les gommes, l'asa-fœtida, le sagapenum, l'opopanax & la myrrhe; parmi les plantes, la tanésie, le scordium & l'absinthe; parmi les racines bulbeuses, les différentes sortes d'oignons & d'ail; parmi les fruits, les amandes ameres & l'huile qu'on en exprime; la barbotine, la graine de Cataputia, & autres de même nature: car ces différentes substances par leur odeur sulphureuse & fétide, sont toutes propres à faire mourir les *vers*. Et ces spécifiques sont tellement nécessaires, qu'à moins qu'on ne les mêle en dose convenable avec les autres remedes détaillés ci-dessus, il n'arrive gueres que ceux-ci agissent efficacement.

Il reste encore un autre spécifique, non-moins efficace; tiré du regne minéral qui est le vif-argent, lequel est singulierement mortel aux *vers*, & détruit leur mouvement vital, sans qu'on puisse expliquer son effet par ses principes mécaniques ou ceux des *vers*. Il y a plusieurs manieres d'administrer cet anthelminthique, que je vais rapporter en peu de mots.

Van-Helmont qui, le premier a fait l'épreuve de ce remede, le faisoit bouillir dans de simple eau commune; ou dans quelque eau distilée qu'il donnoit aux personnes incommodées de *vers*, ainsi imprégnée des particules les plus subtiles du mercure.

Henri Meibomius s'y prenoit autrement: il versoit du vin du Rhin sur du vif-argent, le laissoit en digestion, sans le faire bouillir, pendant vingt-quatre heures; & préféroit ce remede au précédent.

Les Chymistes aiment mieux employer le mercure doux bien préparé: ils en donnent quelques grains, plus ou moins, selon l'état du malade, & y joignent quelque purgatif, tel que la scammonée sulphurée, la résine de jalap, & l'extrait panchymagogue de Crollius, administrés en forme de pilules; & réussissent assez bien par cette voie. Ou ils l'administrent avec la coraline, sans purgatif ou avec un purgatif.

D'autres, comme Harris, adoptant une méthode plus sûre, donnent avec succès l'æthiops minéral fait d'un mélange exact de soufre & de vif-argent. Mais pour moi, je mêle intimement dans un mortier, le vif-argent bien dépuré avec du sucre candi; & faisant précéder ce remede des préparations nécessaires; j'ai trouvé qu'en y joignant un bon régime, cette composition est de beaucoup plus efficace que les autres, surtout si le malade, pour prévenir une rechûte, s'abstient de l'usage de la viande, du poisson, du laitage, des confitures, du fromage, & autres alimens mauvais pour son état, & prend pour boisson une décoction d'eau pure & de corne de cerf calcinée.

Quant aux autres remedes, j'ai aussi employé avec succès les pilules suivantes, contre les *vers*.

Prenez *d'asa fœtida*, *d'extrait de rhubarbe*, *de tanésie*, *d'aloès dépuré*, *de la meilleure myrrhe*, & *de mercure doux*,	*de chaq. un scrupule*;
d'extraits de safran, & *de castor*,	*de chaque, quatre grains*:

Réduisez en une masse, dont chaque scrupule vous fournira quinze pilules, desquelles le malade prendra cinq, six ou huit, selon l'âge & les autres circonstances.

J'ai guéri, par ce remede, quantité d'enfans, qui, auparavant, avoient été cruellement tourmentés.

Ceux qui ont de la répugnance pour les pilules, pourront le prendre dans un sirop: ou on leur fera prendre en place, deux fois par jour, une dose convenable du remede suivant:

Prenez *de la liqueur de terre foliée de tartre*, *une once*;

d'extrait de rhubarbe, *de tanésie*, & *d'absinthe*,	*de chaq. une dragme*;

Mêlez le tout ensemble.

J'ai vu produire encore d'aussi bons effets à la poudre suivante:

Prenez *de méchoacan blanc récent*,
de barbotine,
de coraline,
de rhubarbe,
de mercure doux,
de scordium,
de corne de cerf, calcinée, &
de nitre purifié, } *de chaque, une demi-dragme*;
de camphre, six grains.

Faites une poudre que vous distribuerez en doses, selon l'âge du malade : ou faites en un électuaire.

Mais il faut observer que les purgatifs acres ou les remedes chands, sont bors de saison lorsqu'il y a chaleur fébrile, à moins qu'on ne la veuille augmenter. Il faut aussi s'abstenir de tous les remedes mercuriels & des drastiques, quand le duodenum est plein d'une bile acre & caustique; car j'ai vu s'ensuivre de-là non-seulement l'irritation des symptomes, mais aussi des inflammations d'intestins.

Avant de chasser les *vers* des intestins grêles par des purgatifs & des spécifiques, il est à propos d'injecter un clystere de lait & d'huile, afin que les *vers* allêchés par la douceur de ces substances, quittent l'endroit qu'ils occupent, & descendent plus aisément dans les gros intestins.

S'il y a des ascarides logés dans le rectum ; on employera, avec succès, des clysteres laiteux déterfifs, où on aura fait bouillir de la tanésie, de l'ail, ou des feuilles de scordium, ou bien des clysteres de saumure dans quoi on aura fait bouillir du marrube, de petite centaurée & du scordium; y ajoutant une quantité suffisante d'électuaire composé d'*hiera*.

Il est aussi à propos d'employer les émétiques, si après la purgation les *vers* ne sont pas suffisamment évacués, parce que s'ils sont logés dans l'intestin cœcum, les purgatifs n'y pourront pas atteindre.

On administre aussi commodément les anthelminthiques en électuaires ou sirops, tels que celui de chicorée avec de la rhubarbe. Cette pratique est connue des nourrices, qui donnent aux enfans incommodés de *vers*, environ un scrupule de barbotine mêlée avec du miel, dans du lait, avant la fin du premier quartier ou du déclin de la lune; méthode qui réussit assez souvent pourvu que la barbotine ne soit pas pourrie.

Quelquefois on peut joindre des topiques aux remedes internes : les meilleurs sont des épithemes préparés avec de l'absinthe, du fiel de bœuf, de l'aloès, de la coloquinte, du suc de petite centaurée, & de l'huile de fleur d'aspic; appliqués sur la région épigastrique & sur l'ombilicale. On peut aussi remplir la même intention avec de l'onguent de pain de pourceau.

Mais le Medecin doit sur toutes choses, s'assurer de l'existence réelle des *vers* par des signes infaillibles, avant d'ordonner des remedes propres à les faire mourir & à les évacuer; de crainte qu'il ne fasse plus de mal que de bien à celui qu'il traite, s'il se trouvoit avoir quelque maladie tout autre que des *vers*. Frederic Hoffman.

VERMICATA, termes que quelques Auteurs employent comme synonyme à *lentigines*, « taches de « rousseur. »

VERMICELLI, *Tagliarini*, *millesanti*; *Vermichel*.

C'est une pâte faite de fine fleur de farine & d'eau, & réduite en petits filets de figure de vers, par le moyen d'especes de seringues percées de petits trous. On fait sécher ces filets & on les garde. Ils sont ordinairement blancs, quoiqu'il y en ait aussi de jaunes, qu'on rend tels en y ajoutant du safran ou des jaunes d'œufs; quelquefois on y ajoute aussi du sucre pour les rendre plus agréables. Cette sorte de mets est beaucoup plus d'usage en Italie qu'en France : on en mange sur le potage.

On donne encore plusieurs autres formes à la pâte du *vermichel*, car on l'applatit & on l'étend en ruban large de deux doigts : c'est ce que les Italiens appellent *lagne*. On en fait aussi des petits bâtons gros comme des tuyaux de plume, qu'on appelle *macarons*. On la réduit quelquefois en petits grains de la grosseur des semences de moutarde, que les Italiens appellent *semoule*, qui veut dire fleur de farine. Ils en forment aussi des especes de grains de chapelet qu'ils appellent *paires*.

On doit choisir le *vermichel*, nouveau, bien séché & d'une belle couleur : le blanc est le plus en usage. Il est pectoral, restaurant & fortifiant.

Tous les noms du *vermichel* sont Italiens, parce que cette sorte de pâte a été inventée en Italie. Le nom de *vermicelli*, qui veut dire *petits vers*, lui vient de sa ressemblance avec ces animaux, lorsqu'il est réduit en filamens. Lemery, *des Drogues*.

VERMICULANS, σκωληκίζων, *vermiculant*, épithete d'une sorte de pouls rampant. Voyez *Pulsus*.

VERMICULARIS, nom du *sedum minus*, *teretifolium*; *album*.

Vermicularis *crusta*, la tunique interne, orbiculaire & ridée des intestins. Blancard.

VERMICULATUM, ce qui, dans un plante, paroît d'un beau rouge comme la rose.

VERMICULUM, *elixir*, *teinture*. Ruland.

VERMICULUS, *petit ver*.

VERMIFORMIS, σκωληκοειδὴς, *vermiforme*; ou semblable à un ver, est l'épithete d'un *processus* du cervelet, appellé *processus vermiformis*. Voyez *Cerebrum*.

Vermiformis appendicula, *appendice vermiforme*. V. *appendicula* & *cœlia*.

VERMIFUGA, terme synonyme à *anthelminthiques*. V. *Anthelminthica*.

VERMILION, *cinabre* ou *minium*. Ruland.

VERMINA, VERMINATIO, στρόφος, tranchées. *Vermina* dans Festus signifie des douleurs de tranchées dans les intestins. *Verminatio* est la même chose.

VERMINOSUS, *vermineux*, épithete d'une matiere ou substance dans laquelle se sont engendrés des vers.

VERMIS *cerebri*, *vers du cerveau* : c'est le nom de la fievre épidémique de Hongrie.

VERNACULUS, le même qu'*endemius*. Voyez ce dernier.

VERNICE, *verni sec* & en gouttes. Ruland.

VERNIMBOCK, sorte de bois semblable à celui du Brésil, qu'on emploie à teindre, & qu'on soupçonne être le même que celui qu'on appelle bois rouge. Il prend son nom de Fernambuca, ou Fernambouc, Ville Portugaise dans le Brésil, d'où on nous l'apporte. Ray, *Hist. Plant.*

VERNISIUM, le même que

VERNIX, synonyme à *Sandaraca*, *sandarache* & *gummi Juperinum*. *Vernix*, *vernis*, est aussi le nom qu'on donne à une certaine composition liquide, dont on enduit le bois pour le préserver de la putréfaction. On en prépare un, par exemple, avec de la lacque, du mastic, du copal, de l'ambre, ou simple ou mêlé, & bouilli ou dissous dans de l'alcohol de vin, de l'huile de térébenthine ou de graine de lin. Blancard.

VERONICA, *Véronique*.

Voici quels sont ses caracteres.

Les feuilles, pour l'ordinaire, viennent denx à deux ou par paires opposées l'une à l'autre. Le calyce est d'une seule feuille, fendu en cinq, & étalé en forme d'étoile. La flenr est monopétale, ordinairement fendue en quatre, & disposée en forme de cercle. Quand la fleur tombe, l'ovaire devient un fruit membraneux, partagé en deux cellules, qui sont figurées comme un cœur, & pleines de graines, quelquefois petites, & quelquefois raisonnablement larges & épaisses.

Boerhaave compte vingt-six especes de *véronique*, qui sont,

1. *Veronica major latifolia erecta*, M. H. 2. 317. Ic. 2.
2. *Veronica maxima, latifolia, erecta, carulea, spicâ longissimâ.*
3. *Veronica spicata, longifolia*, T. 143. *Lysimachia spicata, cœrulea*, C. B. P. 246. *Pseudo-lysimachium caruleum*, Docl.
4. *Veronica spicata angustifolia*, C. B. P. 246.
5. *Veronica spicata angustifolia flore incarnato*, Flor. 2. 104.
6. *Veronica mas supina & vulgatissima*, C. B. P. Raii Hist. 1. 857. Synop. 3. 281. Boerh. Ind. alt. 224. *Veronica mas, betonica Pauli*, Offic. *Veronica mas vulgaris supina*, Park. Theat. 550. *Veronica vulgatior folio rotundiore*, J. B. 3. 282. *Veronica vera & major*, Ger. 502. Emac. 626. *Véronique mâle.*

C'est une plante rampante dont les tiges ordinairement traînent à terre, qui pousse des fibres à ses jointures inférieures. Les feuilles croissent par paires sur des pédicules courts : elles sont ovales, longues d'un doigt, velues, dentelées à leurs bords, & d'un verd pâle. Les fleurs croissent sur la partie supérieure des tiges, parmi les feuilles, en petits épics courts, chacune d'une petite feuille pourpre tirant sur le bleu, découpée en quatre parties : elles sont suivies d'un petit vaisseau séminal de la forme de celui de la *bursa pastoris*, plein de petites graines. La racine est un faisceau de fibres : elle croît dans les bois & les lieux ombragés & fleurit en Juin. Toute la plante est d'usage.

On la compte parmi les plantes vulnéraires, & on en fait usage, tant intérieurement qu'extérieurement : elle est aussi pectorale & bonne pour les toux & les consomptions ; elle est utile dans la pierre, la strangurie, & les fievres pestilentielles. MILLER, *Bot. Off.*

Les feuilles de la *véronique* sont ameres, & teignent d'un rouge foncé, le papier bleu, ce qui donne lieu de croire que leur sel ressemble beaucoup à celui du corail, si ce n'est que celui de la *véronique* est chargé d'une bien plus grande quantité d'acide que le sel ordinaire de corail, & qu'il s'y joint de plus une grande quantité de soufre ; car,

Par l'analyse Chymique on obtient de cette plante une grande quantité de terre, d'acide & d'huile.

Ces principes rendent la *véronique* sudorifique, vulnéraire, détersive, diurétique, & propre à débarrasser les poumons de matieres glutineuses & purulentes. Tragus assure que dans les fievres malignes, deux onces d'esprit de *véronique* mêlé avec un peu de thériaque, provoquent une sueur copieuse. Cet esprit se fait en distilant la *véronique* infusée dans du vin pendant quelques jours.

Prenez *d'eau distilée, deux onces & demie.*

Mettez infuser dedans une dragme des feuilles, & autant de l'écorce du milieu du *solanum scandens, sive dulcamara*, Pin. & vous aurez un remede excellent pour les ulceres des poumons, pour la pierre & pour les vapeurs.

Le sirop & l'extrait de *véronique* purifient le sang, & sont bons pour les maladies cutanées : mais il faut en même-tems bassiner la partie affectée avec de l'eau de *véronique*, dans quoi on a mis dissoudre du vitriol. On estime excellent pour la colique le fréquent usage de clysteres faits d'une livre de décoction de cette plante, d'une once de beure & d'autant de sucre. Quelques-uns font bouillir de la *véronique* & de la camomile dans du lait, & y ajoutent un peu de sucre. On prépare à présent la *véronique* en maniere de thé. On la mêle aussi avec des plantes vulnéraires dans des bouillons, des potions & des tisanes. TOURNEFORT.

La *véronique* est un vulnéraire & un sudorifique excellent. On en fait usage singulierement dans les érosions & les obstructions des poumons & de la rate, raison pourquoi elle est singulierement utile dans la colique, dans la phthisie, la gale, le prurit, les maladies pestilentielles & les plaies. Employée extérieurement, elle a la réputation d'être bonne pour déterger les plaies, dans la dureté de la rate, & dans les coliques. SCHRODER.

Prise intérieurement, elle est bonne contre la toux & les autres désordres pulmoniques ; & contre les maladies pestilentielles & contagieuses. Extérieurement, elle est efficace dans les plaies, les ulceres, la gratelle & les maladies cutanées.

Une décoction de *véronique*, prise à grande dose, délivra une femme d'une pierre dans les reins, dont elle souffroit depuis seize ans : la pierre fut d'abord poussée dans les uréteres, par où elle parvint à la vessie, & par l'usage continué de la même décoction, elle fut à la fin expulsée par le passage des urines. *Ephem. Germ.*

La *véronique* est d'une utilité singuliere dans la stérilité. Une Dame de la premiere qualité, après avoir été stérile pendant sept ans, prit, en conséquence de mon ordonnance, de la poudre de *véronique*, dans une infusion de la même plante ; pendant plusieurs jours de suite, & bien-tôt après elle devint enceinte. Elle conseilla à plusieurs autres Dames, qui passoient pour stériles, d'en faire autant, elles le firent, & le remede opéra sur dix ou douze. Le sirop de *véronique* est un remede admirable pour les ulceres des poumons. C. HOFFMAN.

M. Gonthier avoit, depuis plusieurs années, un ulcere incurable aux jambes, accompagné de douleurs périodiques, auxquelles il ne trouva pas de meilleur remede ni de plus prompt, que des linges trempés dans de l'eau de *véronique*, qu'il appliquoit sur la partie malade, au moyen de quoi l'inflammation & tous les symptomes qui s'en ensuivent d'ordinaire, cesserent en peu de tems.

Cette plante est aussi remarquable pour sa qualité vulnéraire. Une fistule au thorax, qu'on avoit inutilement tenté de guérir par les bains, les fomentations & autres sortes de remedes, le fut à la fin parfaitement par l'usage de l'eau de *véronique* seule. *Ephem. Germ.*

L'extrait de *véronique* mêlé avec celui de genievre, est un remede fort renommé pour les obstructions des visceres, & les maladies de la poitrine : j'en ai souvent fait l'épreuve avec un succès étonnant. Il chasse la matiere morbifique par les urines : mais il faut en avoir fait précéder l'usage, par des laxatifs & des apéritifs. TANCRED ROBINSON, d'après *Fabrice Hildan.*

Je dois avouer ingénument, dit S. Pauli, qu'après avoir tenté inutilement différens remedes, pour guérir des enfans, de gales en croûte, j'ai, à l'imitation de Gonthier, dont on vient de lire l'exemple, conseillé aux parens d'appliquer des linges chauds trempés dans de l'eau de *véronique*, & pressés, de peur qu'ils ne dégoutassent, sur les bras & les gras des jambes des enfans, & les ai guéris parfaitement par cette méthode : mais je conseillois en même-tems à la nourrice, s'ils n'étoient pas févrés, de boire de la décoction de fumeterre bouillie dans du petit-lait.

Craton faisoit un cas tout particulier de cette plante pour la colique, la pierre & la peste même ; & préferoit de beaucoup, pour la pierre, une simple décoction de *véronique* à tous les autres remedes. SIMON PAULI.

Un clystere fait avec de la décoction de *véronique* & du sucre, est beaucoup plus efficace que tout ce qu'on pourroit prendre par la bouche contre la colique.

Mêlez dans cette décoction un peu de graisse de rein de mouton, ou de la graisse de lapin ou de chapon, à l'effet de la rendre plus lubréfiante; si vous ne trouvez point de ces graisses, vous y sobstituerez du beure frais.

Je puis assurer avec certitude, que bien des personnes tourmentées par des douleurs de colique ou par la pierre dans les reins, ont souvent été considérablement soulagées par un simple clystere de lait & de sucre, où, à l'exemple de Craton, j'avois seulement fait bouillir de la *véronique*, ou des fleurs de camomille commune; & par des especes plus tempérées que celles qu'on prépare avec beaucoup d'appareil; comme, par exemple, le pouliot, l'origan, la rue, le calament, & autres iogrédiens, qui souvent agitent les humeurs. *Ibid.*

7. *Veronica major frutescens, altera*, M. H. 2. 319. *Chamædrys spuria major altera sive frutescens*, C. B. P. 248. *Teucrium, IV.* Clus. H. 349.
8. *Veronica major, frutescens altera, foliis constanter & eleganter variegatis.*
9. *Veronica minor virgulosa seu multicaulis, Pannonica*, M. H. 2. 320. *Chamædrys spuria minor latifolia*, C. B. P. 249. *Teucrium V.* Clus. H. 350.
10. *Veronica minor, foliis imis rotundioribus*, Tourn. Inst. 144. Boerh. Ind. alt. 225. *Chamædrys spuria latifolia*, Offic. J. B. 3. 286. *Chamædrys spuria minor rotundifolia*, C. B. P. 246. *Germandrée bâtarde.*

Cesalpin, Pena & Lobel assurent qu'elle est excellente pour dégager les intestins, & pour guérir les pâles couleurs. On la peut employer en tisane & en bouillons apéritifs, ou en forme de thé. TOURNEFORT.

11. *Veronica maxima latifolia, seu foliis quercûs*, M. H. 2. 322. *Chamædrys spuria latifolia major*, C. B. P. 248.
12. *Veronica tenuissimè laciniata, minor*, M. H. *Chamædrys spuria tenuissimè laciniata*, C. B. P. 248.
13. *Veronica aquatica, major, folio subrotundo.* Voyez *Anagallis aquatica.*
14. *Veronica aquatica minor, folio subrotundo*, T. 145. *Anagallis aquatica, minor, folio subrotundo*, C. B. P. 252.
15. *Veronica aquatica major, folio oblongo*, M. H. 2. 323. *Anagallis aquatica major, folio oblongo*, C. B. P. 252. *Berula major*, Tab. Ic. 719.
16. *Veronica aquatica minor, folio oblongo*, T. 145. *Anagallis aquatica, minor, folio oblongo*, C. B. P. 252.
17. *Veronica terrestris, annua folio polygoni, flore albo*, M. H. 2. 322.
18. *Veronica pratensis serpyllifolia*, C. B. P. 247. M. H. 2. 319.
19. *Veronica flosculis caulibus adhærescentibus*, M. H. 2. 322. *Alsine veronicæ folio, flosculis caulibus adhærescentibus*, C. B. P. 250. *Alysson*, Col. Phytob.
20. *Veronica hederulæ folio*, M. H. 2. 322. *Alsine hederulæ folio*, C. B. P. 250.
21. *Veronica flosculis oblongis pediculis insidentibus, chamædryos folio*, M. H. 2. 322. *Alsine chamædrifolia, flosculis pediculis oblongis insidentibus*, C. B. P. 250.
22. *Veronica flosculis oblongis pediculis insidentibus, chamædryos foliis alternis*, H. L. 622.
23. *Veronica cærulea, trifido aut quinquefido folio*, Flor. 2. 105. *Alsine triphyllos cærulea*, C. B. P. 250.
24. *Veronica Virginiana altissima, spicâ multiplici, floribus candidis*, Flor. 2. 104.
25. *Veronica Chia, folio cymbalariæ, verna, flore albo, umbilico virescente*, T. Cor. 7.
26. *Veronica Orientalis minima, foliis laciniatis*, T. Cor. 7. H. R. D. BOERH. *Ind. alt. Plant.*

La *véronique* bouillie avec de la réglisse, est bonne pour résoudre le phlegme, poor déterger les premieres voies, pour les maladies du poumon, pour le scorbut; la phthisie & la pierre. Infusée dans de l'eau, elle y donne l'odeur, le gout & toutes les vertus du thé de la Chine, & a les mêmes effets. Elle relâche avec une astriction modérée: c'est pourquoi on la recommande dans le scorbut qui provient de relâchement. Elle est bonne aussi dans le pissement & le crachement de sang; par la raison qu'elle est d'une qualité astringente & tant soit peu aromatique. Elle échauffe, desseche, fortifie & résiste à la putréfaction.

La treizieme, la quatorzieme, la quinzieme & la seizieme espece ne le cedent guere à aucune autre en vertus: elles sont succulentes & tant soit peu ameres; leur suc exprimé nettoye & déterge comme le savon, non point par sa qualité aromatique, mais par sa savoneuse. Ainsi il évacue les eaux, & emporte l'acrimonie du sang aqueux; & par ce moyen, ouvre, délaye & adoucit. En conséquence de quoi il devient utile dans toutes les obstructions, dans toutes les sortes de scorbut, & toutes les fois qu'il est question de dilater sans produire une trop grande chaleur. Par cette même raison il fournit un très-bon remede contre les pierres & la gravelle dans les reins; & est bon dans la jaunisse, les obstructions du foie & autres engorgemens invétérés.

Cette plante est fort pénétrante; car si on en met sur la langue, elle brûle presque comme feroit du feu. Elle ne donne pas beaucoup de sel, mais une liqueur fort abondante, & a aussi la vertu de diviser les humeurs. La décoction de l'herbe dans du lait bue tous les jours, guérit le scorbut, comme nous l'assurent Eugalenus & Sennert, & résout les tumeurs scorbutiques; elle est bonne aussi contre la galle. Le suc bu pendant un long tems de suite, est efficace contre la goute; car le malade n'a qu'à en boire un mois de suite deux ou trois onces, & toute la matiere morbifique se séparera du sang par les urines. En hiver on peut conserver le suc longtems, en ajoutant sur chaque once quatre gouttes d'esprit de soufre par la cloche. Il incise le phlegme visqueux qui embarrasse les poumons, & est bon dans la toux, la colique, la néphrétique, la phthisie & la gratelle. Il est excellent dans les clysteres pour la colique. L'infusion de la plante dans du vin est bonne pour la chlorose; & la poudre, selon Césalpin, guérit l'hydropisie. Le suc guérit les fievres intermittentes; l'eau distilée éclaircit la vue; & un gargarisme fait de la décoction des feuilles, guérit l'esquinancie.

Francus a écrit un Livre entier des vertus de cette plante. Infusée en maniere de thé, elle est bonne pour les obstructions de la rate, du pancréas & du mésentere: elle est d'un excellent usage dans les douleurs de tête & le vertige: elle est utile dans les fleurs blanches, & dans toutes les maladies cutanées, aussi-bien que dans le cancer. J'ai guéri cent fois ces maladies avec cette plante; car elle a la vertu de dissoudre les humeurs pituiteuses, visqueuses, huileuses & autres semblables. *Histoire des Plant. attribuée à Boerhaave.*

Heister recommande l'infusion de *véronique* prise chaude, comme un excellent résolutif dans l'épiphore ou le larmoyement des yeux: & il observe de plus dans une note au bas de la page, que cette infusion de *véronique* est aussi recommandée par Scrobinger, Eleve de M. S. Yves, pour la fistule lacrymale naissante, dans son Traité *de Fist. lacrymali.*

Outre les précédentes sortes de *véronique*, Dale compte encore la suivante.

Chamædrys spuria angustifolia, Offic. J. B. 3. 285. Raii Hist. 847. *Chamædrys spuria major angustifolia*, C. B. P. 249. *Veronica supina*, Ger. 503. Emac. 628. *Veronica Teucrii facie*, Park. Theat. 551. *Veronica supina facie Teucrii pratensis*, Tourn. Inst. 144.

Elle croît dans les jardins des Botanistes & fleurit en Juin

La plante est d'usage : elle a les mêmes vertus que la *veronica mas supina & vulgatissima*, on *véronique* mâle. On appelle *Europée*, l'infusion de ses feuilles. Dale.

Veronica *aquatica folio subrotundo*. Voyez *Samolus valerandi*.

Veronica *fœmina*, nom de la *Linaria*, *hirsuto folio subrotundo, flore ex herbido flavescente*.

VERRES, *porc mâle*, ou *verrat*.

Verres sylvaticus. Voyez *Aper*.

VERRICULARIS, ἀμφιβληςροειδὴς, est le nom d'une des tuniques de l'œil. Voyez *Amphiblestroides* & *Oculus*.

VERRISTA, nom que donne Paracelse à ce qu'il appelle son grand *arcanum*, en conjonction avec ses *granagrana*, pour la cure de l'épilepsie, mais dont il ne dit nulle part la composition. *Tract. de Caduc. matr.*

VERRUCA, *Poireau*.

Le *poireau* prend naissance sur la surface de la peau, & paroît être une efflorescence du *serum* du sang, qui se durcissant à la surface de la peau fait une tumeur seche ; ou une petite production des fines arteres de la peau, qui sortant en-dehors, font un petit sarcome, qu'on appelle un *poireau* mou. Il est tantôt égal dans toute sa surface, & tout d'une piece, tantôt inégal & fendu. Les uns proviennent d'une exsudation de la peau, ont une large base, & s'appellent *verrucæ sessiles*, d'autres poussant de petits filets en forme de cordon ou de queue, s'élargissent ensuite considérablement, & forment une tumeur pendante qu'on appelle *acrochordon*.

Il n'est pas besoin d'indiquer les signes auxquels on reconnoît les *poireaux*, attendu qu'ils sont assez apparens.

Ils tombent quelquefois d'eux-mêmes.

Les remedes qu'on recommande pour la cure des *poireaux* sont en grand nombre. Ceux qu'on trouve le plus commodément sont l'écorce verte de saule battue, le suc de souci, d'éclaire, de toutes les sortes d'épurge, un limaçon de jardin saupoudré de sel : frottez-en le *poireau*, il tombera. L'huile de vitriol ou de soufre les détruit aussi immanquablement. J'ai vu les brûler, en passant dans la racine une aiguille rougie au feu. Il y a encore d'autres méthodes, comme de les frotter avec du bœuf cru, qu'on enterre ensuite. Mais quand j'en ai à traiter un qui soit gros, j'en viens à bout plus promptement par la ligature, si elle est praticable ; & si elle ne l'est pas, par le caustique.

Une jeune Dame incommodée d'un *poireau* excessivement gros au doigt du milieu, s'adressa à moi. J'en brûlai la tête, qui étoit fendue, avec la pierre à cautere, jusqu'à ce qu'il fût mou & noir ; ensuite je le séparai, & je frottai la racine qui restoit avec la partie que j'avois emportée, jusqu'à ce que je le jugeai déraciné ; après cela je le lavai avec des sels, je le pansai avec l'*unguentum basilicon*, à quoi j'ajoutai quelques gouttes d'huile de térébenthine ; au moyen de quoi l'escarre se sépara & il fut guéri.

Dans une autre jeune personne qui en avoit dont la base étoit étroite, j'en liai quelques-uns par les racines avec une soie, & coupai les autres avec une paire de ciseaux, sans m'embarrasser de ce qu'il en découloit du sang sur les parties voisines, quoiqu'on s'imagine que ce sang peut les infecter & en engendrer d'autres. Alors je frottai les racines avec la pierre caustique, je digérai les escarres comme j'ai déja dit plus haut, & ils se cicatriserent d'eux-mêmes.

Il faut cependant prendre garde comment on traite ceux qui sont situés sur les jointures ; car comme alors ils sont voisins des tendons, on ne peut guere les extirper sans offenser ceux-ci ; d'où peuvent s'ensuivre des flux d'humeurs & la corruption des cartilages ou des os.

C'étoit là le cas d'une Dame de qualité âgée d'environ cinquante ans, d'un tempérament pléthorique, qui avoit un *poireau* sur la derniere phalange du doigt du milieu. Un Chirurgien mal-habile l'entreprit & la traita mal ; raison pourquoi elle le remercia au bout de quelques mois, & s'adressa à un Chirurgien plus expert, qui trouva la cure très-difficile, & cependant mit tout en œuvre pour cicatriser la plaie : mais elle s'enfla de nouveau & déchargea une partie de la matiere par le côté de l'ongle. Je fus appellé alors, & je vis un ichor qui suintoit de l'ancienne cicatrice par une ouverture qui n'étoit pas plus large qu'un trou d'épingle. La Dame me pressant d'entreprendre la cure, je saupoudrai sur l'orifice du précipité, par le moyen duquel je formai une croûte & amincis la peau, que j'ouvris le jour suivant ; & avec la sonde je sentis les cartilages pourris. Je prévins la Dame sur la nécessité où j'étois, de faire une incision assez large, pour procurer l'exfoliation, dont en même tems je lui fis connoître la difficulté, & lui proposai un autre moyen de guérison plus certain & plus court, qui étoit de couper cette jointure ; elle y consentit assez facilement. Je disposai aussi-tôt tout ce qui étoit nécessaire pour l'amputation & la fis ; je pansai ensuite avec la poudre de Galien, je digérai la plaie, & consommai la cure de la maniere qu'il se pratique pour de pareilles extirpations. Wiseman, *Chirurgie*.

On sait que les *poireaux* sont de petites excroissances brunâtres à la peau, qui viennent sur plusieurs parties du corps, mais plus ordinairement sur le visage & sur les mains. Ils varient à l'infini pour la forme & pour la grosseur. Quelques-uns sont gros & plats, d'autres menus ; quelques-uns ressemblent à une poire pendante par sa queue. Et si on les extirpe, ce n'est pas qu'ils soient douloureux ou que les suites en soient dangereuses ; ce n'est qu'à cause d'une espece de difformité qu'ils causent, singulierement lorsqu'ils sont placés sur des endroits visibles, comme le visage, le cou, ou les mains de femmes belles d'ailleurs. Et quoiqu'on cite une infinité de remedes, les uns sympathiques, & d'autres purement superstitieux & frivoles, dont des femmes simples & des ignorans qui s'ingerent à faire la medecine, vantent l'efficacité pour la destruction des *poireaux*, il n'y a rien de plus sûr ni de plus prompt que la main du Chirurgien.

C'est pourquoi nous allons décrire en peu de mots les principales méthodes usitées en Chirurgie pour extirper cette sorte de difformité cutanée.

Celle qui mérite le premier rang est la ligature : on la pratique pour les *poireaux* qui sont menus du côté de la racine, & en quelque maniere pendans ; & cela en passant autour un crin de cheval, ou un fil de soie ou de chanvre qu'on serre bien fort. Le *poireau* privé par le rétrécissement de ses vaisseaux, des sucs qui le nourrissoient, se desseche & tombe.

Une autre méthode est d'employer un instrument de Chirurgie, embrassant le poireau avec un crochet ou une pince, & de le séparer ensuite bien adroitement avec des ciseaux ; on applique après cela pendant quelque tems la pierre infernale, ou quelques autres remedes corrosifs, afin que s'il restoit une portion de la racine qui pût pousser un nouveau tubercule, elle puisse être consumée & détruite.

Si les *poireaux* sont d'une grosseur extraordinaire ; il faut avoir recours aux corrosifs ; & afin que ces remedes puissent bien-tôt produire leur effet & consumer la partie saillante, il faudra commencer par couper la sommité dure du tubercule avec un canif, ou un rasoir, ou une paire de ciseaux bien coupans ; cela fait, on applique de tems en tems sur la plaie, de l'huile de tartre par défaillance, ou quelque esprit acide dont le plus doux est l'esprit de sel. Si l'on n'a pas réussi par-là, il faudra substituer des remedes plus forts, par exemple, de l'esprit ou de l'huile de vitriol, de l'eau-forte ou du beure d'antimoine.

Pour les *poireaux* tendres & mollets, on vient quelquefois à bout de les emporter simplement en les frottant souvent avec le suc jaune de la grande chelidoine, ou le lait d'ésule. Mais il faut apporter bien de la précaution dans l'usage des corrosifs autour des paupieres ou des yeux, de crainte qu'il n'en entre dans l'œil, & que la vue n'en soit éteinte. Il faut aussi avoir attention que les parties adjacentes au tubercule, ne soient point endommagées par le corrosif. Pour cet effet, il suffira d'environner le *poireau* d'un anneau ciré ou d'une emplâtre perforée, dont le *poireau* sorte ; au moyen de quoi on le pourra cautériser sans risque pour les parties circonvoisines. On peut appliquer le corrosif plusieurs fois par jour. On détruira par la même méthode les autres tubercules, & toutes les difformités cutanées de même espece.

La quatrieme maniere d'extirper les *poireaux*, est d'y appliquer un fer rouge, de la largeur du tubercule, de maniere qu'il pénetre jusqu'au fond de la racine. Il est vrai qu'il n'y a guere de méthode aussi violente : mais il faut avoüer aussi, que, si la douleur est aiguë, c'est l'affaire d'un moment. On appliquera sur l'endroit cautérisé, du basilicon ou de l'onguent digestif, & par-dessus, une emplâtre refrigérative ; comme, par exemple, l'emplâtre de frai de grenouilles. On ne sauroit exprimer combien cette méthode est efficace dans la plûpart des parties du corps ; si l'on en excepte les yeux ; car ces excroissances ainsi détruites, ne reviennent jamais.

Il y a une cinquieme méthode, qui est particuliere aux Empiriques, qui est de frotter d'abord & d'échauffer le tubercule avec quelque onguent émollient, puis de l'arracher & l'emporter de vive force avec le pouce & l'index. Mais outre que cette méthode est fort douloureuse, elle est aussi fort souvent inutile ; car souvent le *poireau* repousse de sa racine qui n'a pas été arrachée exactement.

Enfin nous ne devons pas manquer d'observer ici qu'il se voit quelquefois, surtout au visage, aux levres, & près des yeux, une espece de *poireaux* livides & bleuâtres, qui semblent tendre à un carcinome ou à un cancer ; raison pourquoi il est plus sûr de les laisser tels qu'ils sont, que d'en tenter l'extirpation ; car ils n'ont pas plutôt été irrités par la main du Chirurgien, qu'ils dégénerent en carcinome, & après avoir rongé tout le visage & les yeux, font enfin périr le malade d'une maniere déplorable. Heister, *Chirurgie.*

Des Poireaux & des autres especes de tubercules semblables qui viennent quelquefois au pénis.

Les tubercules, de quelque espece qu'ils soient, qui viennent au pénis, sont presque toujours des suites de quelque maladie vénérienne. Ils ne sont pas toujours situés à la même place, mais les uns sur le prépuce, d'autres sur la couronne du gland, d'autres sur le gland même. Quelques-uns paroissent semblables à une chair fongueuse ou spongieuse, deviennent fort larges, & causent de tems en tems de la douleur. Les meilleurs remedes pour en procurer l'extirpation sont les corrosifs doux, tels que la poudre de sabine, ou seule ou avec du précipité rouge, ou de l'alun brûlé, qu'on saupoudre deux ou trois fois sur la partie, ou qu'on applique mêlée avec de l'onguent basilicon, ou du mondificatif. Si les tubercules sont d'une dureté extraordinaire, il ne paroît pas y avoir rien de mieux à faire, que de les toucher ou les frotter avec la pierre infernale, jusqu'à ce qu'ils soient tout-à-fait détruits. Si la racine de la partie saillante est menue, on pourra employer les ciseaux ou la ligature, de la maniere qu'on l'a conseillé pour l'extirpation des autres *poireaux*, & les autres sortes de tubercules : mais si la ligature n'est point de mise à cause de la grosseur de leur racine ou de leur base, & que leur extrémité soit considérablement dure, il faudra couper le petit bout avec des ciseaux, & après avoir laissé couler le sang pendant quelque tems, nettoyer & fomenter la plaie avec du vin chaud, & frotter la racine tous les jours avec la pierre infernale, jusqu'à ce qu'elle paroisse tout-à-fait extirpée. Scultet, *Observ.* 65. dit avoir employé un fer chaud pour l'extirpation de ces sortes de tubercules au pénis. Et Fabrice ab Aquapendente, & quelques autres, conseillent aussi cette méthode : mais pour moi elle me paroît trop cruelle.

Nous finirons en observant qu'aux remedes externes il faut joindre les internes, qui même sont les plus essentiels, à l'effet de chasser le virus vénérien, sans quoi on aura beau par des remedes externes emporter les tubercules, ils ne tarderont pas à revenir. Heister, *Chirurgie.*

VERRUCARIA, terme synonyme à *heliotropium*, qu'on a ainsi nommé parce qu'il fait mourir les poireaux ; & à une espece de tithymale dont le suc laiteux sert au même usage. Blancard.

VERSIO CHYMICA, est un changement que fait la Chymie, de formes manifestes ou occultes : il se fait par la corruption de la forme spécifique, & la génération d'une plus générale, c'est-à-dire, par la conversion des élémens décomposés en composés, & des impurs en purs. *Theat. Chym. Vol. I.*

VERTEBRÆ, σπόνδυλοι, les *vertebres*. V. *Spina.*

VERTEBRALES MUSCULI, *muscles vertébraux*, c'est-à-dire, ceux qui concourent au mouvement des vertebres, dont voici les noms qu'on trouvera chacun à leurs articles respectifs :

Longus colli, transversalis colli major, transversalis gracilis sive collateralis colli, semi-spinales sive transverso-spinales colli, spinales colli parvi, sive interspinales, transversales colli minores sive inter-transversales, obliquus major, rectus minor, sacro-lumbaris, longissimus dorsi, spinalis dorsi major, spinales dorsi minores, transversalis dorsi major, transversales dorsi minores, semi-spinalis, sive transverso-spinalis dorsi ; semi-spinalis, sive transverso-spinalis lumborum, sacer veterum, spinales & transversales lumborum, quadratus lumborum sive lumbaris externus, coccygæi.

VERTEX. Voyez *Coryphe.*

VERTICULUM, de *verto*, tourner, est la tête ronde ou globuleuse d'un os, qui s'articule ou s'insere dans le sinus ou la cavité d'un autre os, fait pour recevoir celui-là.

VERTICELLI MARINI, σπόνδυλοι θαλάττιοι, sont des *zoophytes* qu'on appelle autrement *vertibula* & *tethyia.*

VERTICILLUM, en Botanique, est le bord ou le cercle des fleurs ou des feuilles, qui environnent les tiges ou les branches des plantes, ainsi appellé à cause de sa ressemblance avec le *verticillum* ou le bord d'un fuseau ou d'une bobine. Castelli.

Verticillum ou Verticulum, est aussi le nom des vertebres.

Verticulum ani, dans M. Aurel. Severinus, est un tubercule survenant à la marge de l'anus, & qui ressemble au rebord d'une bobine.

VERTIGO, δῖνος, le *vertige*, est une maladie dans laquelle il semble au malade que sa tête tourne; & lorsqu'il croit voir flotter des bronillards devant ses yenx, on appelle cette sorte de vertige *scotidinos*, σκοτιδῖνος, on *scotedinos*, σκοτηδῖνος. Galien, *Comment. IV. in Lib. de Rat. Vict. in Acut.* Erotien définit δῖνος par σκότωσις, ὡς φέρεσθαι δοκεῖν τὰ ὁρώμενα, « obscurcissement pendant lequel il semble à la personne que « les objets tournent. » La cause de cette affection, selon Galien, dans l'endroit que nous venons de citer, est le mouvement désordonné des esprits, qui s'engendrent & résident dans le cerveau, ou de ceux qui montent des parties inférieures. CASTELLI.

Willis le définit un désordre, dans lequel les objets que le malade a devant les yeux lui semblent perpétuellement tourner, en conséquence du trouble & de la confusion des esprits animaux dans son cerveau, qui empêchent leur circulation dans les nerfs. C'est pourquoi le malade est quelquefois si peu en état de voir ou de se conduire d'un lieu à un autre, qu'il est à chaque instant prêt à tomber, & croit être aveugle.

Etmuller distingue des *vertiges* de trois sortes: le premier est un simple *vertige*, où il semble pendant un court espace de tems voir tourner les objets. Le second est un *vertige* sombre, qu'on appelle *scotomia*, dans lequel les yeux sont troubles, & affectés comme s'il y avoit devant, plusieurs couleurs différentes. Le troisieme est le *vertige* caduc, qui fait tomber le malade à terre.

Le *vertige* peut être produit par toute cause capable de distendre, de comprimer & de contracter les arteres; telles que la peur subite, la surprise, l'ivresse & l'extreme faim, qui empêchent le flux & reflux régulier des esprits animaux dans les nerfs optiques & dans la rétine. Il peut aussi être produit par un acide ou autre humeur peccante logée dans l'estomac, dont elle tiraille les nerfs qui communiquent à la rétine; raison pourquoi les passions hypocondriaque & hystérique produisent le *vertige*.

Par rapport au prognostic, si le *vertige* est récent; s'il arrive rarement, & que le malade soit jeune, la cure en est aisée. Mais s'il est essentiel & confirmé; s'il arrive fréquemment, ou qu'il soit apoplectique ou épileptique; si la personne qu'il attaque est âgée; s'il lui obscurcit totalement la vue, & qu'elle ne puisse pas se tenir debout, la cure en est difficile. Selon Etmuller, un *vertige* violent & de longue durée, dans les vieillards, est un avant-coureur d'apoplexie; & dans des personnes moins âgées, d'épilepsie. Tantôt le *vertige* affecte le devant de la tête, tantôt il en affecte le derriere. La premiere espece se guérit plus aisément que l'autre, qui est fort dangereuse.

Quant à la cure, le régime doit être en général le même que dans l'apoplexie ou l'épilepsie. Si le malade est pléthorique, il lui faut tirer une quantité raisonnable de sang; & s'il lui reste des nausées, un manque d'appétit & autres désordres dans l'estomac, il lui faut prescrire un émétique, & ensuite des cathartiques & des spécifiques.

Le *Calamus aromaticus*, selon Mayerne, sous quelque forme qu'on l'administre, est bon pour le *vertige*, & passe pour le remede le plus approprié à ce désordre. Le même Auteur nous apprend, qu'un Medecin Allemand guérissoit un grand nombre de *vertiges* par des pilules faites de sucre de plomb & de térébenthine de Chypre, dont il donnoit quatre ou cinq grains par jour, pendant plusieurs jours de suite.

Glisson nous apprend, & Bates le confirme, qu'après avoir essayé inutilement tous les autres remedes, il s'est guéri d'un *vertige* terrible qui duroit depuis trois semaines, en se rasant la tête, & s'y appliquant une emplâtre faite de fleurs de soufre & de blancs d'œufs.

Quelques-uns ordonnent d'appliquer un caustique ou un séton sur la nuque du cou; un cautere sur le *bregma*, voyez ce mot; & d'user intérieurement de l'électuaire épileptique de Bates, & de la poudre péruvienne épileptique de Fuller.

Willis nous apprend, qu'après avoir sans succès ordonné tous les autres remedes, il prescrit avec succès la poudre suivante.

Prenez *de la poudre de racines de pivoine mâle, deux onces;*
de fleurs de pivoine mâle, une once;
de fiente de paon, de l'espece la plus blanche, une demi-livre;
du sucre blanc, deux onces.

Mettez en poudre, dont vous donnerez la valeur d'une cuillerée, deux fois par jour; & ferez boire au malade par-dessus, un verre de décoction de romarin imprégnée de caffé.

VERTO, dans Dornæus, Ruland & Johnson, est la quatrieme partie d'une livre.

VERVA, daus Scribonius Largus, *N°. 16.* est le nom d'un amulete d'ivoire, qu'on doit porter au bras pour l'épilepsie.

VERUCLA; terme synonyme au précédent. RHODIUS, *in Scrib. Larg. N°. 16.*

VERVEX, *châtré.*

VERUTA *sectio*, ὀβελαία διαίρεσις, de ὀβελός. *veru*, une *broche*; est une opération ou section Chirurgique, ainsi appellée & prescrite par Paul Eginete, *Lib. VI. cap.* 8. dans la cure de la *distichiasis*, avec un σμιλίον ἀναῤῥαφικὸν, ou bistouri fait pour les futures.

VES

VESANIA, selon Blancard, est une espece de démence qui a pour cause l'amour.

VESANUS, selon Paracelse, *Tract.* 1. *de Morb. ament. cap.* 5. se dit de quelqu'un qui est tombé en démence en conséquence d'un mauvais régime, ou de remedes impropres; au lieu qu'*insanus* est, selon lui, la dénomination de celui qui est imbécile d'enfance, ou dont la démence est béréditaire. CASTELLI.

VESICA, la *Vessie*. Voyez *Calculus* & *Renes*.

* Le détail dans lequel on est entré à l'article *Lithotomia*, des différentes méthodes qui ont été mises en usage jusqu'à présent pour tirer la pierre de la *vessie*, sembloit exiger qu'on ne passât pas sous silence celle de M. Foubert, Chirurgien de Paris: mais comme on ne m'avoit pas encore communiqué lors de l'impression de cet Article les Mémoires que j'ai reçus depuis, je n'en pus pas parler à sa véritable place.

Je crois cependant que l'exposition de cette méthode ne sera pas déplacée ici: comme dans l'opération de M. Foubert l'incision se fait au corps de la *vessie*, elle se peut rapporter assez naturellement aux plaies de ce viscere.

J'espere que le Public me saura quelque gré de l'exposition détaillée d'une méthode que l'importance du sujet, la réputation méritée de son Inventeur, & des succès multipliés doivent lui rendre recommandable.

M. Foubert publia en 1743. un Mémoire dont les vingt-quatre premieres pages contiennent un précis fort net des différentes méthodes employées avant la sienne pour l'extraction de la pierre; comme on en a traité fort au long à l'article *Lithotomia*, j'ai jugé inutile de les répéter ici: je passe donc à celle qui lui est personnelle, dont on va voir la description d'après ce même Mémoire.

Les réflexions que j'avois faites sur la Méthode de M. Raw, telle qu'elle est décrite par Albinus, me firent entrevoir

entrevoir que la perfection de l'opération de la taille consistoit à ne point intéresser le cou de la *vessie* ni l'urethre, & à procurer à la pierre une sortie par l'endroit le plus large de l'angle que forment les os pubis; il me parut que le lieu le plus favorable pour entrer dans la *vessie*, étoit à côté de son cou, & au-dessus de l'urethre : en ouvrant la *vessie* dans cet endroit, on n'a d'autres parties à couper que la peau, le tissu des graisses, le muscle triangulaire, un peu du muscle releveur de l'anus, un peu du ligament de l'angle du pubis, & la *vessie*. Dans cette idée je préparai un cadavre, à qui j'injectai les vaisseaux du bassin, & je remplis la *vessie* d'une cire molle, pour l'étendre & la contenir dans sa situation naturelle; je disséquai ensuite l'urethre, le rectum, les muscles, les vaisseaux; je détruisis le muscle triangulaire qui occupe l'espace angulaire que les muscles érecteurs & accélérateurs laissent entre eux proche le rectum : lorsque j'eus découvert le releveur de l'anus & le ligament du pubis, je fis, en conduisant mon bistouri le long du muscle érecteur sans le toucher, une incision qui pénétroit jusques dans la *vessie*.

Pour examiner le trajet de mon incision au-delà du muscle releveur, & pour voir l'endroit de la *vessie* que j'avois ouvert, j'achevai la dissection jusqu'à la *vessie*, & j'observai que l'incision que j'avois faite étoit assez grande pour permettre le passage d'une pierre : elle étoit placée entre le cou de la *vessie* & l'urethre, sans intéresser ni l'un ni l'autre; & comme j'avois disséqué avec soin les vaisseaux dans leur position naturelle, & que d'ailleurs j'avois affecté de couper tous ceux que je trouvai dans le trajet de mon incision, je remarquai que je n'avois coupé que quelques branches qui partent de l'artere honteuse cachée sous l'os ischium, & qu'entre toutes ces branches qui vont vers l'urethre, il n'y a que celle qui va au bulbe, & que l'on coupe dans toutes les manieres de tailler, qui sont un peu considérables.

Je rempli d'eau la *vessie* d'un autre cadavre; je disséquai comme dans le sujet précédent, les muscles érecteurs & accélérateurs, pour découvrir l'espace angulaire que nous avons dit qui se trouve entre ces deux muscles; j'emportai le muscle triangulaire, & découvris le muscle releveur de l'anus; ensuite je comprimai l'hypogastre, pour voir combien la *vessie*, qui étoit remplie d'eau, se portoit par cette compression vers l'espace que j'avois dégarni; & j'observai qu'elle se présentoit si sensiblement, qu'en tenant mon doigt entre les muscles érecteurs & accélérateurs, & qu'en appuyant par reprise avec l'autre main sur l'hypogastre, l'ondulation & l'effort du liquide se faisoient sentir à mon doigt fort distinctement à travers le muscle releveur de l'anus, qui en cet endroit, je veux dire audessous & à côté de la prostate, est appuyée presque immédiatement contre la *vessie*. Alors je pensai qu'un trocart, comme le remarque M. Junker, sur l'opération de la ponction du périnée, (*a*) étoit l'instrument le plus commode pour entrer sûrement dans la *vessie*; qu'ensuite on pouvoit, avec un lithotome conduit sur cet instrument, faire une incision suffisante pour tirer la pierre : j'en fis l'essai avec un trocart & un bistouri droit ordinaire : ma ponction faite, je glissai la pointe du bistouri sur le trocart, qui me servit à la conduire jusques dans la *vessie*; & lorsque j'apperçus que j'étois arrivé dans le fluide, je baissai la pointe de mon trocart, & dans le même-tems je levai celle de mon bistouri; de sorte que les extrémités de ces deux instrumens s'écartant l'une de l'autre, comme font les branches d'un compas qu'on ouvre, je fis facilement à la *vessie* une incision aussi grande que je le souhaitois.

Ces expériences qui répondoient si favorablement à mes idées, m'assurerent de la possibilité de l'opération que j'avois projettée; je pensai à la forme que devoient avoir le trocart & le lithotome qui pouvoient convenir pour cette opération; je reconnus facilement par ma derniere expérience que le trocart devoit être plus long que les trocarts ordinaires, je conçus de plus, qu'il devoit avoir deux autres propriétés fort essentielles, l'une de m'avertir par l'écoulement de quelque peu d'urine, quand il seroit entré dans la *vessie*, l'autre de pouvoir conduire sûrement mon lithotome jusqu'à cette partie. Je ne pouvois pas dans ce moment oublier l'usage de la rainure de la sonde qui sert dans les opérations du grand appareil : cette rainure destinée à diriger le lithotome pour faire l'incision, & à introduire ensuite le gorgeret ou le conducteur dans la *vessie*, me fit naître l'idée d'en pratiquer une pour les mêmes usages sur mon trocart, (*Pl. VI. Fig.* 1.) je fis ouvrir à la canoule (*FE Pl. VI. Fig.* 1. & 2.) de cet instrument une rainure *GH* qui pénétroit jusqu'au poinçon. Je n'eus pas de peine à découvrir ensuite l'autre avantage dont j'avois besoin, car je m'apperçus aussi-tôt que cette même rainure, qui ouvroit la cannule dans presque toute sa longueur, pouvoit fournir à l'urine une voie pour sortir, du moins lorsque le trocart avoit pénétré dans la *vessie*. Le couteau ou le lithotome (*MN*, *Pl. VI. Fig.* 7.) devoit avoir aussi ses propriétés particulieres; car il falloit, 1°. qu'il eût une longueur proportionnée à l'épaisseur des chairs qu'il devoit couper; 2°. qu'il s'ajustât à la cannelure (*GH. Fig.* 1. & 2.) que j'avois inventée; 3°. qu'étant entré dans la *vessie*, sa pointe ne blessât point cet organe; 4°. qu'il eût une figure propre à faciliter les mouvemens nécessaires pour faire l'incision précédente. Je compris que pour satisfaire à toutes ces conditions, cet instrument devoit être étroit & beaucoup plus long que les autres lithotomes; (*b*) que son dos fût assez mince pour être placé & pour glisser facilement dans la cannelure, (*GH*, *Fig.* 1. & 2.) que sa pointe devoit être un peu mousse, (*N*, *Fig.* 7.) & qu'il eût à l'endroit de la jonction de la lame avec le manche un petit coude ou cambrure (*O Fig.* 7.) qui lorsque la lame du couteau seroit placée dans la cannelure, éloigneroit le manche de ce couteau de celui du trocart, afin qu'en rapprochant ensuite ces deux manches (*Pl. VII. IM*) la pointe *N* du couteau & celle *A* du trocart, s'éloignassent assez pour étendre l'incision de la *vessie* autant qu'il seroit nécessaire.

* M. Foubert ayant senti qu'il seroit d'une grande utilité pour la sureté de l'opération, que la pointe du lithotome ne sortît point de la rainure du trocart, a imaginé

(*a*) *Optima methodus est ut incisio in illo loco fiat quo* F. Jacobus *lithotomiam instituere commendavit; hac enim ratione neque uretra, neque cervix vesicæ læditur, sed præstat instrumentum* trocart *dictum per regionem commendatam vesicæ immittere & extractâ acu urinam per hanc fistulam tamdiu, eliminare donec ordinaria via iterùm aperta sit.* Conspectus Chirurg. Tabula *XCVII. p.* 674. Le même moyen a été proposé dans le même-tems dans la *Bibliotheque de Chirurgie* de M. Manget, T. IV. p. 304. M. de Garengeot rapporte aussi dans sa Splanchnologie, seconde Edition imprimée en 1742. Tom. I. chap. 14. p. 343. que M. de la Peyronnie démontrant les instrumens de Chirurgie au Jardin du Roi il y a environ dix-huit ans, (c'étoit en 1717. ou 1718.) fit voir un trocart de six à sept pouces de longueur, dont il s'étoit servi fort heureusement à Montpellier, pour faire la ponction au périnée à un homme qui étoit depuis plusieurs jours dans une rétention d'urine, pendant laquelle il ne fut pas possible de le sonder : M. de la Peyronnie plongea le trocart à côté de la tubérosité de l'ischium jusques dans la vessie, & donna par ce moyen issue à l'urine.

(*b*) Ce couteau (*MM*) & le trocart (*BA*) avec sa cannule (*EF*) sont représentés dans leur grandeur naturelle dans la *Planche sixieme*, *figure* 1. & 6.

depuis celui que l'on voit *Pl. VI. fig. derniere*, à l'aide duquel la pointe toujours assujettie dans la rainure du trocart, laisse la liberté de donner à l'incision l'étendue que l'on veut, sans courir risque de blesser des parties que l'on doit ménager.

Rempli de toutes ces idées, je dessinai la figure de ces instrumens, & je les fis aussi-tôt construire devant moi par le sieur Noël, habile Coutelier ; & lorsque j'en fus muni, je ne pensai plus qu'à multiplier mes épreuves.

Dans les deux expériences que j'ai rapportées, j'avois disséqué les muscles érecteurs & accélérateurs pour mettre à découvert l'intervalle qui se trouve entr'eux, & qui devoit être le lieu où je devois tenter mon opération. J'avois de plus dégarni cet espace de toutes les graisses qui le remplissoient ; ainsi je n'avois à traverser, pour entrer dans la *vessie*, que le muscle releveur, & la parois de la *vessie* même ; il me restoit de tenter cette opération indépendamment de ces préparations ; je me proposai donc de pénétrer avec mon trocart à travers la peau & les graisses jusques dans la *vessie*, & de faire ensuite avec mon lithotome une incision semblable à celle que j'avois pratiquée dans mes dernieres expériences.

Pour faire ces nouvelles tentatives, & pour les multiplier autant que je les croyois nécessaires, j'engageai M. Berlhe mon Confrere, alors Chirurgien gagnant Maîtrise à la Salpétriere, à me procurer des sujets dans son Hôpital. Nous nous renfermâmes ensemble dans sa chambre pour faire nos épreuves plus tranquillement ; je remplis d'eau la *vessie* d'un cadavre d'un homme adulte ; je liai la verge pour empêcher l'eau de s'écouler ; je le mis dans la même situation que pour le grand appareil : M. Berlhe releva les bourses de la main droite, & de la main gauche il comprima avec une pelotte l'hypogastre ; j'introduisis le doigt index de la main gauche dans l'anus ; je poussai le rectum du côté de la fesse droite pour bander la peau du côté gauche à l'endroit où je devois opérer, & pour éloigner l'intestin du trajet de l'incision qu'il falloit faire ; ensuite je cherchai à travers la peau & les chairs, avec le doigt index de la main droite la tubérosité de l'ischium, & le bord de cet os depuis l'extrémité de cette tubérosité jusqu'à la naissance du scrotum ; je marquai avec un crayon de pierre noire, un peu mouillé par le bout, un point, environ à deux lignes du bord de la tubérosité environ à un pouce au-dessus de l'anus, abaissé & tiré du côté opposé par le doigt placé dans le fondement ; je marquai un autre point à quatorze ou quinze lignes plus haut que le premier, environ à deux lignes du raphé, & environ aussi à deux lignes du bord de l'os pubis ; je tirai une ligne de l'un de ces points à l'autre, pour marquer extérieurement le trajet de l'incision que je devois faire, & qui devoit régner le long du muscle érecteur sans le toucher, & aller se terminer au bord de l'accélérateur. Ces mesures prises, la ligne qui devoit régler toute mon opération tracée avec exactitude, & mon doigt toujours placé dans le fondement pour abaisser le rectum & le porter du côté droit, je pris mon trocart de la main droite ; je plaçai sa pointe à l'extrémité inférieure de la ligne ; la cannelure du trocart regardoit le scrotum ; j'enfonçai cet instrument jusques dans le corps de la *vessie* en le conduisant horisontalement, sans l'incliner ni d'un côté ni d'autre ; *(a)* je perçai la *vessie*, comme je l'observai par la dissection, à quatre ou cinq lignes au-dessus de l'urétere & environ à la même distance à côté du cou de la *vessie*. *(b)*

Aussi-tôt que j'eus pénétré dans la capacité de ce viscere, j'en fus averti par la sortie de l'eau qui s'échappa par la cannelure du trocart ; alors je retirai mon doigt du fondement ; je quittai le manche du trocart que je tenois avec la main droite, pour le prendre de la main gauche, sans le déranger, je tirai le poinçon de sa cannule de quatre ou cinq lignes seulement, afin que la pointe de cet instrument ne débordât pas le bout (*A*, *Pl. VII.*) de la cannule ; je pris mon lithotome de la main droite, je glissai le dos de sa lame (*NO*, *Pl. VI. Fig. 7.*) dans la cannelure (*Fig. 1. & 2. G. H.*) du trocart, jusqu'à ce que la pointe de cet instrument fût arrêtée par le petit rebord (*G*) qui est à l'extrémité de cette cannelure ; la résistance que je sentis à la pointe de mon lithotome, & une plus grande quantité d'eau qui s'écoula, me firent connoître avec certitude que cet instrument étoit suffisamment entré dans la *vessie* *(c)*. Je pensai alors à faire mon incision (*ON*) aux membranes de la *vessie* de la même maniere que je l'avois déja faite dans les expériences précédentes ; c'est-à-dire, que ma main droite, avec laquelle je tenois le lithotome, étant appuyée fermement sur ma main gauche, avec laquelle je tenois le manche du trocart, je levai la pointe (*N*) du lithotome, & dans le même moment j'abaissai un peu le bout (*A*) du trocart pour faciliter l'incision des membranes de la *vessie* ; j'inclinai un peu le tranchant de la lame du couteau du côté du raphé, afin de donner à cette incision une direction pareille à celle de la ligne que j'avois tracée extérieurement. *(d)* Lorsque l'extrémité du lithotome me parut assez écartée de celle du trocart pour avoir fait à la *vessie* une ouverture d'environ treize ou quatorze lignes, je rabattis la pointe du couteau dans la cannelure du trocart, en le retirant d'environ un pouce, & je fis ensuite une manœuvre contraire à celle que je viens de décrire ; car au lieu d'écarter du trocart la pointe du lithotome, ce fut le manche du lithotome que j'éloignai de celui du trocart, afin d'achever antérieurement l'incision que j'avois faite à la peau, aux chairs, & aux graisses qui se trouvent depuis la surface de cette peau jusqu'à la *vessie*, & je n'oubliai pas de diriger le tranchant du lithotome selon la ligne que j'avois marquée extérieurement avant que de commencer mon opération : j'eus attention de n'étendre l'incision que de la longueur à peu près de quatorze ou quinze lignes, afin

(a) Quoique cette direction soit la plus convenable, parce qu'elle conduit, lorsque la vessie contient seulement un verre & demi ou à peu près deux verres d'urine, à un point qui se trouve à peu près également au-dessus de l'uretere & à côté du cou de la vessie ; cependant elle peut, sans danger, n'être pas suivie exactement ; car il y a de tous côtés autour de ce point une distance considérable où le trocart peut arriver sans inconvénient : ainsi la direction du trocart n'est pas assujettie à une précision rigoureuse ; mais on remarquera seulement que celle qu'on prescrit, qui est préférable à toute autre, est aussi la plus facile à proposer & la plus facile à suivre.

(b) Si on soupçonnoit une pierre très-grosse, on pourroit percer au dehors un peu plus bas que nous n'avons dit, & diriger la pointe du trocart un peu en montant, afin de percer la vessie au même endroit ; l'ouverture, qui se trouvera plus étendue, facilitera beaucoup le passage de la pierre. Si on a manqué à prendre cette précaution, on y remédie facilement, comme nous le dirons dans la suite.

(c) On doit faire beaucoup d'attention à ces deux circonstances, & prendre garde surtout que le malade ne fasse pas de mouvement capable de déplacer le trocart & de le faire sortir de la vessie ; car alors le couteau ne seroit pas conduit jusques dans la capacité de cet organe, & on manqueroit en faisant l'incision, d'ouvrir la vessie, comme cet accident est arrivé une fois ; & je ne dois pas oublier d'en avertir pour rendre plus attentif.

(d) Comme toute l'épaisseur de la peau & des graisses que l'on a à couper oppose un peu de résistance, je crois être obligé d'avertir ceux qui essayeront ou qui feront cette opération pour la premiere fois, de s'y attendre, afin de n'être pas dans la nécessité, après avoir fait cette incision, de faire un nouvel effort qui ne les rendit pas maîtres de leur main ; c'est encore une attention qu'il faut avoir lorsqu'on fait la ponction avec le trocart, en piquant la peau qui est plus dure à percer que les autres parties ; c'est pourquoi on doit toujours avoir soin de choisir de bons instrumens.

qu'elle n'en eût qu'environ douze ou treize vis-à-vis les muscles érecteurs & accélérateurs ; parce qu'en faisant l'incision un peu plus étroite en cet endroit qu'ailleurs, on évite de couper l'accélérateur, on approche moins de l'uretre, (*Planc. VII. C.*) & on n'est point exposé à rencontrer le bord de l'os pubis. (*a*)

Je ne fus pas si retenu sur l'incision de la peau & des graisses qui couvrent les muscles ; car en retirant mon lithotome, j'étendis cette incision extérieure jusques proche le scrotum.

Lorsque cette incision fut entierement achevée, je quittai mon lithotome, & je pris mon gorgeret, (*Pl. VI. fig. 3. & 9.*) je glissai son bec (*Z*) dans la cannelure (*GH*) du trocart pour le conduire dans la *vessie*, de la même maniere que j'avois conduit le lithotome, c'est-à-dire, jusqu'à ce que je fus arrêté par le rebord (*G*) de la cannelure ; alors je retirai mon trocart, je retournai en-dessus la goutiere qui étoit en-dessous lorsque j'avois introduit le gorgeret : (*CK*) ce gorgeret est formé de deux pieces ou branches (*RS*) qui peuvent s'écarter, & servir, s'il est besoin, de dilatatoire. Je portai mon doigt dans cette goutiere pour examiner l'étendue de l'incision, que je trouvai suffisamment grande pour y introduire une tenette ; j'y en introduisis une en effet très-facilement ; je retirai mon gorgeret, & j'écartai les branches de la tenette à peu près autant qu'elles le sont lorsqu'elle est chargée d'une pierre un peu grosse, & je la retirai dans cet état sans aucune violence. (*b*)

Pour examiner ensuite l'état des parties où j'avois fait mon opération, je les disséquai, & je trouvai que mon incision se terminoit au bord du muscle accélérateur à deux lignes de l'os pubis ; je ne pus pas m'assurer exactement de l'étendue de l'ouverture de la *vessie*, parce que les membranes de ce viscere s'étoient resserrées depuis l'évacuation du liquide ; je les étendis foiblement, & dans ce dernier état l'incision (*Pl. VII. O N*) avoit environ quatorze lignes de longueur ; elle commençoit à égale distance au-dessus de l'urétere & à côté du cou de la *vessie*, & montoit obliquement vers le milieu du pubis, c'est-à-dire, qu'elle gardoit à peu près la même direction que l'incision extérieure. Il me parut après cette recherche que je n'avois plus rien à désirer pour la perfection de mon opération, & que les mesures que j'avois prises m'avoient conduit fidelement par les endroits où je désirois que mon incision fût placée.

Ainsi je ne trouvai rien à changer au manuel que je viens de décrire ; je me contentai seulement de le répéter plusieurs fois pour me mettre en état de pratiquer la même opération avec sureté sur les vivans.

Je n'osai pas cependant l'entreprendre avant que d'y être autorisé par mes Confreres les plus versés dans l'opération de la taille : je fis devant eux depuis 1729. jusqu'en 1731. plusieurs épreuves, dont ils furent satisfaits.

En Mai 1731. je me déterminai par leur conseil à tailler selon cette nouvelle méthode un malade âgé de quatorze à quinze ans, qui nous parut d'une bonne complexion ; je le préparai par une saignée & une purgation : au moment de l'opération, je lui injectai de l'eau dans la *vessie* ; je lui mis un petit bandage, *Pl. VI. fig. 4* à l'urethre pour empêcher l'écoulement du liquide ; je le taillai en présence de la plûpart des personnes qui avoient assisté à mes épreuves, & je lui tirai une pierre grosse comme un petit œuf de poule ; il ne survint aucun accident, & la plaie de l'opération fut parfaitement guérie dans l'espace d'un mois.

Mais je remarquai dans cette premiere opération qu'il étoit difficile d'injecter la *vessie* : car non-seulement l'injection fut fort douloureuse au malade, mais elle ne se put faire même que fort imparfaitement, parce que la douleur l'engageoit à faire des mouvemens ou des efforts qui chassoient une grande partie de l'eau que j'injectois dans la *vessie* ; c'est pourquoi je résolus de n'en pas faire à un malade que je taillai par la même méthode dans l'Hôtel-Dieu de Soissons au mois d'Avril de l'année suivante ; il étoit âgé de dix-sept ans ; en le sondant je m'apperçus que la *vessie* étoit spacieuse, & j'en jugeai encore plus sûrement par la quantité d'urine qu'il rendoit à chaque fois ; je lui recommandai la veille de l'opération, de retenir le lendemain matin ses urines jusqu'à ce que je fusse arrivé, ce qu'il fit facilement ; car je le trouvai encore endormi. Tout étant disposé pour l'opération, je lui mis le petit bandage (*Planche VI. fig. 4.*) à l'urethre, & je le taillai dans l'instant en présence de Messieurs Petit & Boulanger, l'un Medecin & l'autre Chirurgien de cet Hôpital, & de plusieurs Maîtres Chirurgiens de la Ville ; la pierre avoit à peu près le même poids que celle du sujet précédent, mais elle étoit d'un volume plus considérable. Messieurs Petit & Boulanger se chargerent de la cure du malade, & eurent la bonté dix-huit jours après l'opération de m'apprendre sa guérison.

Au mois d'Octobre de la même année, je sondai un malade âgé de soixante ans ou environ ; je lui trouvai une pierre : je m'apperçus que sa *vessie* étoit fort étroite ; en effet, il rendoit très-peu d'urine à la fois, & avec beaucoup de douleur ; il me parut que dans ce cas mon opération ne pouvoit pas convenir : mais le malade qui avoit entendu parler fort avantageusement de ma méthode, me sollicitoit extremement pour que je lui fisse l'opération. Il me vint en idée, que si j'accoutumois le malade à boire beaucoup, la quantité d'urine que formeroit cette boisson pourroit dilater peu-à-peu la *vessie* ; je fus surpris du succès de cette tentative ; car non-seulement la *vessie* parvint à contenir une quantité d'urine assez considérable pour permettre l'opération ; mais de plus le malade sentoit beaucoup moins de douleur en urinant.

Je le taillai en présence de plusieurs de mes Confreres le premier Décembre, quoique la saison fût peu favorable, parce qu'il faisoit très-froid ; j'y fus contraint par le malade qui ne voulut pas attendre davantage ; je lui tirai une pierre large de deux pouces quelques lignes, épaisse de plus d'un pouce ; la plaie alla bien, malgré l'indiscrétion du malade, qui se donna une indigestion le dix-septieme jour de son opération ; il survint dès le même jour un cours de ventre avec une fievre considérable, qui devint intermittente : la purgation & l'usage du quinquina dissiperent les accidens, & le malade fut guéri de sa plaie au bout de quarante jours.

(*a*) Toutes ces mesures ont été prises sur le cadavre d'un adulte d'une moyenne grandeur : ainsi il faut les diminuer à proportion pour les enfans selon les âges.

(*b*) Un Auteur qui a parlé de mon opération trois ans après les épreuves que je viens de rapporter, propose de faire avant que de se servir du trocart, une incision extérieure à la peau & aux graisses obliquement de haut-en-bas, comme elle se pratique d'abord à l'appareil latéral, & ensuite de porter dans cette incision à peu près à l'endroit que nous avons dit, le trocart pour aller percer la vessie. L'Auteur croit qu'à la faveur de cette incision on pourroit sentir les ondulations de l'urine ; ce que je n'ai pas observé. Il seroit, je crois, du moins nécessaire pour cela, que l'incision s'étendît au-delà du muscle triangulaire. Je ne blâme pas cette incision, elle peut du moins servir à ceux qui commencent à pratiquer cette opération, pour mieux sentir le bord de l'os, qui doit, comme nous l'avons dit, guider extérieurement pour le coup de trocart, & pour l'incision entre les muscles érecteurs & accélérateurs. Néanmoins elle ne m'a pas semblé nécessaire, & ma méthode m'a paru plus simple.

En 1735. un jeune homme de vingt-huit ans qui avoit la pierre, vint me trouver; il avoit usé de beaucoup de remedes qu'un charlatan lui avoit fait prendre dans le dessein de le guérir: ses douleurs augmenterent tellement par l'usage de ces remedes qu'elles le déterminerent à se faire tailler, il urinoit à tout instant & très-peu à la fois; j'eus recours au même expédient que pour le malade précédent, je commençai à lui faire boire par verrées de demi-heure en demi-heure le matin une chopine de tisane faite avec du chien-dent, de la réglisse & de la graine de lin; je lui augmentai cette boisson de jour en jour de demi-septier, jusqu'à ce qu'il fût parvenu à deux pintes. Je m'apperçus chaque jour de la dilatation de la *vessie* par la quantité d'urine qu'il rendoit à chaque fois, parce que je lui recommandois d'uriner dans des verres; au bout de huit jours il en urinoit au moins un verre & demi à la fois, & avec beaucoup moins de douleur qu'auparavant. Cette quantité d'urine me fit connoître que la *vessie* étoit suffisamment dilatée, pour faire mon opération; dans le moment même que je me préparai à la faire, je lui appliquai le petit bandage (*Planche VI. fig.* 4.) à la verge pour retenir l'urine, je le taillai aussi-tôt en présence de Messieurs Chicoineau, Premier Medecin du Roi, & Marcot, Medecin ordinaire, & de Messieurs de la Peyronie, Petit, Boudou, Malaval, & plusieurs autres grands Maîtres; je lui tirai une pierre murale noire, qui surprit tout le monde par sa grosseur & par les inégalités ou les pointes dont sa surface étoit garnie. Tous les assistans convinrent qu'il eût été impossible de tirer cette pierre par le cou de la *vessie*, quelqu'incision qu'on y eût faite, sans faire périr le malade. Cette pierre maltraita considérablement les chairs, ce qui attira une suppuration considérable & de la fievre pendant huit ou neuf jours; cette fievre m'obligea de faire plusieurs saignées qui la dissiperent. Outre les matieres de la suppuration qui furent fort abondantes, la *vessie* qui avoit été fort maltraitée par la présence d'une pierre, dont la surface étoit si hérissée de pointes, fournit beaucoup de glaires qui sortirent par la plaie & par l'urethre; les urines reprirent peu-à-peu leur cours ordinaire, & la plaie fut entierement fermée au bout de trente-six jours, sans qu'il soit resté aucune incommodité au malade.

Le douzieme Avril 1736. je taillai un jeune garçon de dix-sept ans par cette méthode; l'opération ne m'offrit rien de singulier, elle se fit dans les mêmes circonstances que les précédentes, & eut le même succès.

Ces cinq opérations manifesterent assez les avantages de cette nouvelle méthode: mais elles m'instruisirent peu; la réussite même m'en imposa, je crus être arrivé à la perfection du manuel de l'opération; une expérience plus étendue me fit connoître dans la suite quelques inconvéniens que j'avois à prévoir.

Un de ces inconvéniens qui frappa le plus les spectateurs, & qui cependant n'est pas le plus dangereux, est d'avoir manqué d'entrer dans la *vessie* avec le trocart, dans des cas où il ne s'y trouva point d'urine. La premiere fois que cet accident arriva, quelques circonstances avoient retardé le moment de l'opération, les douleurs obligerent le malade à se retirer dans un coin où il se cacha derriere une porte, & ôta le bandage pour lâcher ses urines; & afin que je ne m'en apperçusse pas, craignant que cela ne retardât l'opération, il remit le bandage comme il étoit auparavant; je fus trompé en effet; car lorsque je voulus entrer dans la *vessie* avec le trocart, il glissa sur les membranes de ce viscere sans les percer. Trop affermi par les succès des opérations précédentes, je ne soupçonnois pas un pareil évenement, quelque peu de sang qui sortit par la cannelure du trocart m'en imposa, je crus que c'étoit de l'urine teinte de sang, & je ne m'apperçus que je n'étois pas entré dans la *vessie*, que lorsque j'eus fait l'incision; mais je sus mettre à profit l'ouverture que j'avois faite; car à la faveur d'une sonde que je mis dans la *vessie*, & que je sentis facilement avec mon doigt que j'avois introduit dans la plaie, j'ouvris le corps de ce viscere, & je tirai la pierre, cette opération réussit parfaitement.

Cet accident me fit veiller davantage sur mes malades pour n'y pas retomber par la même cause: mais j'y fus depuis exposé dans un cas imprévu à l'Hôpital de la Charité des hommes; il y avoit plusieurs malades à tailler, & nous étions quatre à faire les opérations, on changea de lit par inadvertance un des malades que j'avois préparé, & il m'en échut un autre à la place, à qui je portai un coup de trocart sans qu'il sortît d'urine; dans la crainte de n'être pas entré dans la *vessie*, je ne jugeai pas à propos de faire mon incision, & je pris le parti de retirer mon trocart & de tailler par le grand appareil ce malade qui ne s'étoit pas trouvé préparé pour mon opération. En effet, il ne sortit point d'urine lorsque je le taillai, & il guérit aussi promptement qu'à l'ordinaire.

Pour me garantir de cet inconvénient, j'ai trouvé depuis un moyen bien simple, par lequel je puis facilement m'assurer du degré de plénitude de la *vessie*; avec le doigt que j'introduis dans l'anus, & avec la main que j'appuie sur l'hypogastre, je fais plusieurs mouvemens alternatifs par lesquels je m'assure exactement, à travers les membranes du rectum, du volume, ou de la plénitude de la *vessie*.

Entre les malades que j'ai taillés depuis, il s'en est trouvé un en effet à la Charité dont la *vessie* n'étoit pas assez remplie d'urine, & je m'en apperçus facilement par cet examen, je différai l'opération de quelques heures, sa *vessie* se trouva alors suffisamment pleine d'urine, & je le taillai avec succès.

Pour s'assurer de la plénitude de la *vessie*, il y a un autre moyen très-facile & bien sûr, c'est qu'après avoir accoutumé les malades à boire plusieurs jours jusqu'à ce que leur *vessie* soit parvenue à contenir un verre ou deux d'urine, ce qui suffit pour l'opération, il faut le jour qu'on doit la faire, que le malade boive le matin une ou deux pintes de sa tisane ordinaire, & attendre pour opérer, que le besoin d'uriner le presse; c'est dans ce moment qu'on appliquera le bandage de l'urethre, pour retenir les urines, & on fera sur le champ l'opération.

On est bien sûr de la quantité d'urine qu'on trouvera dans la *vessie*, par celle qu'on aura observé que les malades rendoient chaque fois les jours précédens.

On ne doit pas cependant négliger l'autre moyen dont nous avons parlé, parce qu'en s'assurant avec le doigt du volume & de la situation de la *vessie*, on juge plus facilement du trajet que le trocart doit faire pour entrer surement dans la *vessie*.

On doit encore être attentif, surtout dans les personnes âgées, à examiner la capacité du rectum, parce qu'il y a des sujets où cet intestin est extremement dilaté au-dessus du sphincter. Dans ce cas on risqueroit, non-seulement dans ma méthode, mais dans toutes les autres, d'ouvrir le rectum, s'il se trouvoit rempli de matieres, alors il vaudroit mieux remettre l'opération & vuider l'intestin.

Cette précaution est d'ailleurs nécessaire, afin que la *vessie* puisse, lorsqu'on la comprime, affaisser le rectum, & approcher davantage de l'os sacrum & qu'elle puisse, étant ainsi abaissée être percée plus surement par le trocart à l'endroit qui convient. C'est dans cette vue que je ne manque pas la veille de l'opération de faire donner le soir un lavement au malade.

Les mauvaises réussites de quelques opérations, m'ont fait découvrir que ma méthode étoit, comme les autres, sujette, en de certaines circonstances, à un autre inconvénient beaucoup plus fâcheux que celui dont je viens de parler; car lorsque les urines s'arrêtent, ou bien lorsque les suppurations deviennent abondantes, & qu'elles n'ont pas un cours assez libre, le tissu cellulaire s'enflamme & s'engorge, ce qui occasionne des infiltrations & même des abscès gangréneux qui cau-

sent quelquefois la mort. Cet accident, sur lequel j'avois déja beaucoup réfléchi quand je pratiquois le grand appareil, réveilla davantage mon attention, lorsque je reconnus qu'il avoit été la cause de la mort de quelquesmalades taillés selon ma méthode, & je pensai que je pourrois le prévenir, en plaçant dans la plaie une cannule, *Planche VI. Figure* 8. (*a*) pour entretenir autant de tems qu'il seroit nécessaire, le cours des urines & des matieres de la suppuration ; & j'ai observé en effet que depuis que j'en fais usage, ces accidens ne sont pas arrivés ; car de neuf malades que je taillai à la Charité aux deux dernieres saisons (*b*), il ne m'en est mort qu'un, mais par une cause bien différente : il se trouva dans sa *vessie* une pierre qui en remplissoit presque toute la capacité, & qui s'écrasa en un grand nombre de fragmens que je tirai à plusieurs reprises pendant six semaines ; la foiblesse du malade m'obligea à faire cette extraction en différens tems, ce qui occasionna un dévoiement qui jetta le malade dans un épuisement extreme, & qui le fit périr environ deux mois après l'opération.

La cannule a encore un autre usage que je ne dois pas obmettre, qui est, que lorsqu'une pierre trop grosse ou irréguliere a ouvert quelques vaisseaux considérables, on peut facilement par son moyen se rendre maître du sang, parce qu'elle sert à contenir la charpie qu'on emploie pour comprimer les vaisseaux.

Les mauvais succès que j'ai éprouvés, m'ont encore fait découvrir dans cette nouvelle maniere de tailler, un autre avantage très-important

Aucunes méthodes n'ont pu ouvrir aux grosses pierres une issue suffisante pour pouvoir les tirer, sans exposer les parties par où elles passent à une violence, qui a ordinairement des suites funestes ; & quoique j'eusse eu dans mes premieres opérations la satisfaction de tirer heureusement des pierres d'un volume considérable, il m'est cependant arrivé en tirant des pierres extremement grosses, d'avoir eu à forcer une si grande résistance, que ces pierres ont causé dans leur passage des contusions & des déchiremens qui ont fait périr les malades, les uns fort promptement, & les autres à la suite d'une suppuration très-considérable & très-longue.

Ces malheurs me firent examiner les parties qui paroissoient former le plus d'obstacle à la sortie de ces pierres. Je reconnus que c'étoit le cordon des fibres du bord inférieur du muscle triangulaire, & la partie du muscle releveur qui descend à la marge du sphincter de l'anus, qui causoient la principale résistance. Lorsque le volume de la pierre excede l'incision que je fais à ces muscles, elle entraîne avec elle vers le fondement les portions de ces muscles qui s'opposent à son passage, & forment, en ramassant leurs fibres, une bride très-difficile à rompre. Quand j'eus reconnu que la résistance dépendoit principalement de ces portions de muscles, je compris qu'il étoit aisé de lever l'obstacle ; non-seulement parce que je ne trouvai aucun inconvénient à couper la bride qui le forme, mais encore parce que la pierre qui la porte vers le dehors, rend cette petite opération très-facile ; dans cette idée, je fis faire un bistouri courbe à bouton, (voyez *Planche VI. Figure* 6.) qui pût être porté facilement entre les branches de la ténette sur la pierre à l'endroit de la bride, pour la couper. On a quelquefois recours au même expédient dans les autres méthodes, mais avec bien moins d'avantage ; parce que l'on coupe la prostate & le cou de la *vessie*, au lieu que je ne coupe qu'un petit paquet de fibres qui est sans conséquence ; & depuis que j'ai observé cette pratique, j'ai tiré des pierres fort grosses avec un heureux succès.

VESICARIA, est le nom de l'*alcea Veneta*, & de l'*alkekengi*, soit parce que leur fruit & leur graine sont contenus dans des vésicules, ou parce qu'ils sont bons pour la pierre dans la vessie. Blancard.

VESICATIO, *vésication*, ou naissance des cloches ou vésicules qui se forment après une brûlure de feu ou d'eau chaude. On appelle aussi l'effet des remedes vésicatoires, *vesicatio*. Castelli.

VESICATORIUM, *vésicatoire*. Voyez *Cantharides*.

VESICULA, *vésicule* ou petite vessie, diminutif de *vesica* ; il se dit souvent en particulier de la poche qui contient le fiel, qu'on appelle *vésicule* du fiel.

VESICULÆ SEMINALES, *vésicules séminales*.

Ce sont des corps mous, blanchâtres, noüeux, longs de trois ou quatre travers de doigt, & larges d'un, & moins épais que large d'environ les deux tiers, situés obliquement entre le rectum & la partie inférieure de la vessie, de telle maniere que leurs extrémités supérieures sont à quelque distance l'une de l'autre, & leurs extrémités inférieures unies entre celles des vaisseaux déférens, dont ils imitent l'obliquité & la courbure.

Ils sont d'une rondeur irréguliere à la partie supérieure, & se rétrécissent par degrés en descendant vers le bas. Par l'union de leurs extrémités inférieures ils forment une espece de fourche, dont les branches sont larges & courbées comme des cornes de bélier. Ces extrémités sont fort étroites, & forment un petit cou qui passe derriere la vessie vers son cou, & continue son cours dans la rainure des prostates par la substance de la portion contiguë à l'urethre, jusqu'à ce que ses extrémités percent la caroncule.

La substance interne des *vésicules* est plissée, & distinguée en quelque façon en différentes capsules par la tournure des plis. Leur surface externe est couverte d'une membrane fine, qui sert de bord & de bride aux plis, & est une vraie continuation de la substance cellulaire du péritoine. On peut aisément déplisser les *vésicules* & redresser leurs tortuosités ; & par ce moyen, on les rend plus larges que dans leur état naturel.

Leur substance interne est veloutée & glanduleuse, & fournit perpétuellement un fluide particulier, qui exalte, subtilise & perfectionne la semence qu'elles reçoivent des vaisseaux déférens, & dont elles sont les réservoirs pour un certain tems. Winslow, *Anatomie*.

VESPA, Offic. Mer. Pin. 196. Raii Insect. 250. Jonst. de Insect. 17. Aldrov. de Insect. 198. Mouff. Insect. 41. Charl. exer. 37. *La guêpe*.

On emploie l'insecte entier, & on le dit bon pour lever les obstructions des reins & de la vessie, & pour briser la pierre. On croit qu'il a à peu près les mêmes vertus que l'*asellus* ou le cloporte. Dale.

Vespa Ichneumon.

C'est une mouche qui a le corps menu, quatre aîles & un aiguillon.

On a observé par rapport aux *grana radicum Breynii*, ou *coccus Polonicus*, (Voyez l'article *Knawel*) ; & par rapport aux *grana kermès*, ou *coccus Baphicus*, Offic. (Voyez *Chermes*), que ce sont des nids d'insectes, qui ne sont point engendrés par la plante qui les porte. Mais comme nous avons omis à ces articles de spécifier à quelle classe d'insectes on les doit rapporter, il est bon d'observer ici que les uns & les autres viennent d'œufs, qui y ont été déposés par un insecte femelle de leur espece qui a fait une plaie à la plante, dont s'est

(*a*) Quoique les cannules d'argent ou de plomb puissent servir en pareil cas, je préfere cependant celles d'argent qui sont plus flexibles, que je couvre de linge fort doux & usé.

(*b*) En 1740. & 1741

ensuivi une tumeur. De cette tumeur mûrie par la chaleur du soleil naissent des insectes à six jambes, qui, par degrés se métamorphosent en *guêpes*, appellées *Ichneumones*. Je suis porté à le croire par deux raisons : la premiere, que Breyn observe lui-même, que les animaux de cette classe se trouvent dans des endroits, où naît ce *coccus* : la seconde, que les *guêpes* de cette espece déposent leurs œufs, non-seulement dans l'écorce des arbres & les racines des tiges, mais dans les corps mêmes des animaux, comme il paroît par une multitude d'observations faites par les Auteurs qui ont écrits sur les insectes. Nous en avons un exemple dans la *Métamorphose des Insectes* de Goedart, par rapport à l'*Eruca Brassicaria*, ou chenille qui infecte les choux, dans l'endroit où l'Auteur s'exprime en ces termes : « après qu'elles sont restées quatre jours sans « mouvement, on voit sortir quarante vers ou plus de « leur peau, des deux côtés de chaque insecte, lesquels « deviennent par la suite autant de petites mouches. »

Ray, dans son *Hist. des Insectes*, fait une observation semblable, & je l'ai faite aussi sur la chenille & autres insectes, qui font des nids, non-seulement de *guêpes ichneumones*, mais aussi d'autres mouches.

Quelques-uns croyent les vers hermaphrodites : c'étoit l'opinion de Cheston, parce qu'il n'y avoit pu découvrir aucune différence de sexe, ni les voir jamais dans la copulation. La petitesse de ces animalcules pourroit bien être la cause pourquoi on ne sauroit observer en eux, ni les parties, ni l'acte de la génération ; au lieu que dans les vers de terre, les limaces & les limaçons, qui sont en effet hermaphrodites, on voit très-distinctement la maniere dont ils s'engendrent, attendu qu'ils sont plus gros.

Garidel, dans son *Histoire des Plantes qui naissent en Provence*, a écrit au long du *Coccus Baphicus*, mais non pas avec tant d'exactitude qu'on avoit lieu de l'attendre d'un homme qui étoit si fort à portée de faire des observations. Je rapporterai mot pour mot ce qu'a écrit le savant Breyn sur cette matiere, dans son *Hist. nat. cocci radic. tinct.* observant premierement, que le *coccus Polonicus* doit être rangé dans la classe du *coccus radicum*, comme nous en assure Breyn lui-même, qui termine ainsi son ouvrage.

« Le *coccus radicum* est un insecte sans ailes, à six piés, « qui n'a point de sexe distinct à ce qu'il paroît : qui, « attaché aux sommités des racines du *polygonum*, & « sans mouvement local & sans sentiment, ressemblant « à un grain sphérique, paroît de la nature des végé-« taux, & augmente en volume, ensuite de quoi, après « un tems déterminé, il devient un autre ver ou insecte, « différent du premier, quoiqu'il lui ressemble encore « par quantité de ses propriétés. Ce ver ne reçoit point « de nourriture ni d'accroissement, ne paroît pas d'un « sexe distinct, & porte des œufs qui reçoivent en « lui-même leur derniere perfection : après un certain « tems il se couvre d'un duvet, & privé encore pour « lors de mouvement local, il se rétrécit, & dépose ses « graines ou œufs, desquels après un autre tems déter-« miné, au bout duquel la chaleur du soleil les fait « éclore, sont produits des vers semblables à ceux que « je viens de décrire plus haut. »

Quoique je ne doute point de la véracité de Breyn & de la fidélité de ses observations ; comme il ne laisse pas d'avoüer qu'il se trouve quantité d'*ichneumons guêpes* autour des nids de ces animaux, je ne puis m'empêcher de penser que ceux-ci tirent leur origine de ces bêtes. Aussi Garidel avoue-t'il, qu'après la mort des insectes exapedes, ou à six jambes, il se forme de ces petites mouches dans les grains du *chermes*. Dale.

VESPERNA, le quatrieme repas, ou la quatrieme fois qu'on mange dans un jour, & la premiere après le goûter, ou la collation de l'après-midi. Castelli.

VESPERTILIO, Offic. Aldrov. Ornith. 1.571. Bellon. des Oif. 147. Gesn. de Avib. 694. Jonf. de Avib. 34. Charlt. Exer. 80. Raii Synop. A. 243. Sloan. Hist. Jam. 2.330. *Andira*, Pis. (Ed. 1658.) 290. *Andira acu*, Marcg. 213. *Andhura*, de Laet. Ind. Occid. 615. *La chauve-souris*.

Elle paroît en Eté les soirs : mais l'Hiver elle se cache dans des rochers & des cavernes. La chair & le sang de cet animal sont en usage : la chair bien préparée est bonne pour le skirrhe & la goute, & le sang guérit l'alopécie. Dale, d'après *Galien*.

Ray observe judicieusement que quelques-uns ont rangé mal-à-propos cet animal au nombre des oiseaux, à cause de ses ailes & de son vol ; attendu qu'il n'a ni plume, ni bec, & n'est point ovipare. Dale.

VESTIBULUM, *le vestibule* : c'est le nom d'une des parties de l'oreille interne. Voyez *Auris*.

VET

VETERINARIA, κτηνιατρική ; c'est la partie de la Medecine qui traite des maladies des chevaux, & du bétail.

VETERNUM, l'*anasarque*. Junius *in Ninomenclat.* Voy. *Anasarca*.

VETERNUS, synonyme à *lethargus*.

VETONICA, synonyme à *betonica*, *bétoine*. C'est aussi le nom du *caryophillus altilis major*.

VETTADAGOU, H. M. est un arbrisseau Indien, bas & baccifere, qui porte une fleur blanchâtre pentapétale & sans odeur, & une baie ronde d'un pourpre pâle, qui contient cinq graines solides triangulaires, lesquelles sont d'abord blanches, ensuite rougeâtres & à la fin blanchâtres. Il est toujours verd & porte du fruit deux fois l'an, en Mars & en Septembre.

De ses feuilles broyées & bouillies dans de l'huile de sésame, on prépare une liqueur, qui, appliquée sur l'abdomen, soulage, dit-on, dans les accouchemens laborieux, & chasse l'arriere-faix quand il est resté.

Le *Kal vettadagou*, H. M. ressemble beaucoup au précédent, si ce n'est que ses feuilles sont plus petites & plus rondes. Les fleurs sont rouges & les baies de couleur d'orange, & ont un goût acre. Ray, *Hist. Plant.*

VETTI TALI. Voyez *Amvetti*.

VEX

VEXATA, dans Celse, sont des contusions ou des collisions. Il traite de la cure des *vexata*, *Lib. VII. cap. 1.* Voyez *Contusio*.

UHE

UHEBEHASON *Theveti*, J. B. *Arbor brassicæ folio, excelsissima Americana*, C. B.

C'est un arbre d'une grosseur surprenante, dont les branches s'entrelacent les unes dans les autres, & les feuilles sont semblables à des feuilles de choux. Les branches portent un fruit d'un pié de long. L'arbre donne aussi une gomme rouge.

Thevet étant en Amérique, y remarqua cet arbre, à ce qu'il nous rapporte, à six mille de distance, & crut d'abord que c'étoit, quant à la forme, une production de l'art, & non pas de la nature.

Une infinité d'abeilles trouvent leur aliment dans le fruit, & leur logement dans les creux ou les cavités de l'arbre, où elles font leurs rayons & préparent leur miel. Il décrit deux sortes de ces abeilles. Les premieres, sont de la grosseur de nos abeilles ordinaires, & donnent un fort bon miel & une cire jaune, les autres sont de moitié plus petites, & font un miel excellent, mais une

cire aussi noire que du charbon. Quoique les abeilles aiment beaucoup le fruit de cet arbre, les hommes n'en sauroient manger, parce qu'il est rare qu'il vienne en maturité. RAY, *Hist. Plant.*

VIA

VIA, qui signifie, à la lettre, une route ou un chemin, n'a point de signification particuliere en Medecine, si ce n'est dans l'expression de *primæ viæ*, « premieres « voies, » qu'on applique à l'estomac, aux intestins & à leurs dépendances.

VIB

VIBEX, marque livide ou noire sur la peau, provenant d'une contusion: c'est la même chose qu'une ecchymose. Voyez *Ecchymosis*.

VIBRISSÆ, ou VIBRISCI, les poils qui croissent dans les narrines.

VIBURNUM, *Viorne*.

Voici quels sont ses caracteres:

La fleur est monopétale, tournée en rond, fendue en cinq, garnie de cinq étamines, qui croissent sur le côté de la partie inférieure de la plante, disposées en ombelles, & portées sur l'ovaire. L'ovaire a son bord supérieur environné d'un calyce fendu en deux, il a un tuyau droit & en quelque façon triglobulaire, & devient une baie molle succulente, qui est comprimée, striée, & remplie d'une graine dure unique.

Boerhaave compte neuf sortes de *viorme*, qui sont:

1. *Viburnum*, Offic. Parkinson, Thear. 1448. Raii Hist. 2. 1590. Synop. 3. 460. Tourn. Inst. 407. Beorh. Ind. Alt. 2. 224. *Viburnum vulgò*, C. B. P. 429. *Lantana, sive viburnum*, Ger. 1305. Emac. 1490. *Lantana vulgò, aliis viburnum*, J. B. 1. 557.

Matthiole, qui a donné la meilleure figure de cet arbre, assure que ses feuilles sont astringentes, & bonnes pour fortifier les gencives; que son fruit, réduit en poudre, arrête le dévoiement, & que l'on prépare de la glu de ses racines macérées dans la terre & broyées. TOURNEFORT.

C'est un buisson qui vient aussi grand qu'un arbre, quelquefois fort gros, mais toujours plus large que haut, & dont le bois est fongueux & moelleux. De la racine enfermée en terre poussent, çà & là, des rejettons d'un pouce de grosseur, & d'une coudée ou plus de long, rougeâtres dans le bas, couverts d'une poudre farineuse, peu en bois, & toujours verds, & remplis en-dedans d'une quantité considérable de moelle blanche. Les feuilles ressemblent beaucoup à celles de l'aune, ou plutôt du *sorbus Alpina*. Elles sont opposées, larges, quelquefois longues & épaisses, dentelées, velues & couvertes d'une poudre blanche, surtout à la partie inférieure, qui, par cette raison, est plus blanche que le reste, & d'un gout astringent. Les fleurs croissent en ombelles, ont la même odeur que les fleurs de sureau, & sont blanches, caduques & composées de cinq pétales, médiocrement réfléchis en-dehors; au milieu desquels s'élevent cinq étamines, longues, blanchâtres. Les fleurs sont suivies de baies, qui, d'abord sont vertes, ensuite rouges, & lorsqu'elles sont mûres, plates, douces & visqueuses, & ne sont pas fort agréables au gout, du moins au mien, dit Bauhin, quoique bien des gens de la campagne en mangent, & pour hâter leur maturité, les étendent par lits sur des nattes ou sur de la paille. Les baies contiennent une graine large, comprimée & striée, couverte d'une écorce ou écaille dure.

Il croît fréquemment dans les baies, surtout dans les sols de terre grasse & en friche; & fleurit en Eté plutôt ou plus tard, selon le tems qu'il fait, & la température ou la qualité du sol. Les baies sont ordinairement rouges en Juillet, & mûres à la fin d'Août ou au commencement de Septembre, comme nous l'apprend Jean Bauhin.

Les feuilles & les baies sont dessiccatives & astringentes; ce qui fait qu'on les recommande pour les inflammations des amygdales & de la gorge, pour la chûte de la luette, l'ébranlement des dents & le flux de ventre. Les feuilles bouillies dans une lessive noircissent les cheveux, & guérissent l'alopécie. De l'écorce des racines macérées sous terres, bouillies à différentes fois, & broyées long-tems ensemble, on fait une glu qui n'est pas la pire pour la chasse des oiseaux. MATTHIOLE. DODONÉE.

Nous soupçonnons avec Jean Bauhin, que Matthiole a attribué beaucoup de qualités au *viorne* qui appartiennent au *Rhos*, parce qu'aussi-bien que Ruel, il a cru que ce n'étoit qu'un même arbre.

Des petites branches on fait une fort bonne eau pour les yeux. CAMERARIUS.

Les gens de la campagne, dit Ruel, l'appellent *viorne*, & s'en servent à lier des fagots, parce qu'il est d'une souplesse qui le rend incapable de rompre. On en fait le même usage par-tout où il y en a, ce qui a fait que d'habiles Botanistes lui ont donné le nom de *spiræa* de Theophraste.

On l'appelle *viburnum* de *vieo*, lier: car *viburnum* n'est pas un nom que les anciens aient donné à aucun arbrisseau en particulier, mais il est de l'invention des modernes qui l'ont donné à celui que nous décrivons, à cause de la flexibilité & de la souplesse de ses branches; c'est aussi la raison pourquoi on l'a appellé *lantana*. *Hist. des Plantes attribuée à Boerhaave.*

2. *Viburnum Americanum, odoratum, urticæ foliis latioribus, spinosum, floribus miniatis*, B. P. Prod.
3. *Viburnum Americanum, odoratum, foliis urticæ, floribus miniatis*, H. L. App. 698. *Camara*, Piso, 177. & *Camara-Tinga*, Id. Ibid.
4. *Viburnum Americanum, odoratum, folio parvo orbiculato, floribus & baccis foliolis interceptis*, C. B. P. Prodr.
5. *Viburnum Cisti fœminæ; sive salviæ foliis mucronatis, Americanum odoratum, minus, floribus incarnatis*, P. B. Prodr.
6. *Virburnum Americanum, salviæ foliis obtusis, floribus albis*, P. B. Prodr.
7. *Viburnum Americanum, Cisti fœminæ, seu salviæ, foliis mucronatis, floribus luteis*, Par. Bar. Prodr.
8. *Viburnum Americanum, folio urticæ latissimo, floribus aureis in globum congestis*, H. R. D.
9. *Viburnum Americanum, folio urticæ, floribus ex aureo & roseo mistis*, H. R. D. BOERH. *Ind. alt. Plant.*

VIC

VICIA, *la Vesce*.

Voici ses caracteres:

La cosse est pleine de graines à peu près rondes & angulaires. Les feuilles sont en grand nombre, découpées en creneaux, & ordinairement conjuguées par paires, sur une côte ou tige qui se termine par un tendron.

Boerhaave compte vingt-deux especes de *Vesce*, qui sont:

1. *Vicia supina, latissima, folio non serrato*, T. 397. *Faba sylvestris, fructu rotundo atro*, C. B. P. *Bona sylves-*

tris, Dod. P. 516. *Aracus fabaceus*, & *Faba kairina*, *cui semina minora*, J. B. 2. 286.

2. *Vicia sativa vulgaris, semine nigro*, C. B. P. 344. Tourn. Inst. 396. Boerh. Ind. alt. 2. 43. *Vicia*, Offic. Ger. 1052. Emac. 1227. Raii Hist. 1. 900. Synop. 3. 320. *Vicia vulgaris, sativa*, Park. Theat. 1072. J. B. 2. 310. *Aphaca*, *Vicia*, Chab. 146.

Les tiges de la *vesce* sont angulaires, foibles & menues, rangées alternativement aux jointures avec de longues feuilles, ayant un tendron à leur extrémité, fait de dix ou douze petits creneaux rondelets & un peu creux, avec une petite épine au bout. Elles sont quelquefois un peu velues. Les feuilles croissent ordinairement deux à deux; elles sont droites, plus petites que celles du pois, & de couleur tirant sur le pourpre; elles sont suivies de petites cosses plates, qui contiennent trois ou quatre graines noires & rondes, plus petites que des pois.

La *vesce* se seme dans les champs, fleurit en Mai; sa graine est mûre en Août & en Septembre.

On l'emploie rarement en Medecine, si ce n'est le peuple qui en fait bouillir dans du lait, & en donne la décoction pour faire pousser la petite vérole & la rougeole. MILLER, *Bot. Off.*

Les *vesces* ordinaires sont chaudes, dessiccatives, détersives, mondificatives & astringentes; elles ont les mêmes vertus que l'*Aphaca*, Voyez ce mot.

3. *Vicia, sativa, alba*, C. B. P. 344. Tourn. Inst. 397. Boerh. Ind. A. 2. 43. *Vicia alba*, Offic. *Vicia, albo semine*, J. B. 2. 311. Raii Hist. 1. 900. Park. Theat. 1092.

On distingue cette espece par la variété remarquable de ses feuilles, dont quelques-unes sont presque rondes, les autres longues & étroites. Sa fleur est simple ou double, couverte de plusieurs taches rouges & portée sur un pédicule fort court. Ses gousses different aussi de celles de la *vesce* ordinaire; elles sont remplies de semences, qui montrent quelquefois jusqu'au nombre de neuf, blanches, ou purpurines, ou bigarrées, ou d'un verd pâle, approchantes par leur figure & leur couleur du pois verd, dont elles ont la grosseur, avec cette différence qu'elles ne sont point noirâtres du côté par où elles tiennent à la gousse.

La *Vicia Indica, fructu albo*, de Gerard, ne differe de la *vesce* ordinaire, qu'en ce qu'elle est plus haute, & que sa semence est plus grosse & plus ronde. Celle ci ressemble au pois blanc ordinaire par sa couleur, sa figure & sa grosseur. RAY, *Hist. Plant.*

Elle a les mêmes vertus que la *vesce* ordinaire: mais elle n'est d'aucun usage dans les Boutiques.

4. *Vicia, vulgaris, acutiori folio, semine parvo nigro.* Voyez *Aracus.*
5. *Vicia, flore albo, siliqua longa, glabra*, Ind. 160.
6. *Vicia, folio, & siliqua latis, siliqua hirsuta*, Ind. 160.
7. *Vicia, flore purpureo, siliquis brevibus, crassis, pendentibus*, M. H. Desc. 2. 62.
8. *Vicia, folio magno, atroviridi, apice aculeato, siliqua singulari, quasi articulata, semine nigrescente cinereo.*
9. *Vicia arvensis, folio supremo marginato aculeato, flore & semine albo.*
10. *Vicia Orientalis, flore suaverubente, siliquis brevissimis*, Nissole.

Les douze especes suivantes de *Vicia* ont leurs fleurs disposées en épi.

1. *Vicia Orientalis, flore maximo, pallescente, maculâ luteâ notato*, T. C. 270.
2. *Vicia, perennis, maxima dumetorum, flore obscurè rubente*, M. H. 2. 61.
3. *Vicia, lutuo flore, sylvestris*, J. B. 2. 313.
4. *Vicia, multiflora*, C. B. P. 345.
5. *Vicia, Bengalensis hirsuta, incana, siliqua Pisi*, H. L.
6. *Vicia, angustifolia, purpuro-violacea, siliquâ latâ, glabrâ*, Magnol. Bot.
7. *Vicia, multiflora, cassubica, frutescens, siliquâ lentis*, Breyn. Prodr.
8. *Vicia, major, folio cordato, flore rubro, fructu albo, Pisi minoris instar*, M. H. 2. 63.
9. *Vicia, segetum, singularibus siliquis glabris*, C. B. P. 345.
10. *Vicia minima, cum siliquis glabris*, T. 397.
11. *Vicia maxima, tetraphylla, vel pentaphylla*, H. C. 229.
12. *Vicia maritima, flore albo oblongo*, Bobart. BOERH. *Ind. alt. Plant.*

Vicia, suivant Varron, *de R. R.* est dérivé de *vincio*, lier; parce que la *vesce* s'accroche & se lie par le moyen de ses mains aux plantes voisines, de même que la vigne. Mais je croirois plutôt avec Vossius, *in Etymolog.* que *vicia* vient du Grec; car ceux d'Asie appellent cette plante βίκιον, (*bicion*,) comme Galien nous l'apprend, *Lib. I. de Alim. fac. cap. penult.* RAY, *Hist. Plant.*

Cette plante sert de pâture aux animaux. Sa semence leur tient lieu de gland, & ses feuilles d'herbe. Plusieurs personnes ont mangé des *vesces* dans des tems de disette, & ne s'en sont pas plus mal trouvés. La farine de la *vesce* est la même en vertu que celle de la semence de fœnugrec. *Hist. des Plant. attribuée à Boerh.*

VICIA LUTEA. Voyez *Aphaca.*

VICIÆ SIMILIS; noms du *Lathyrus*, ἀμφίκαρπος, *supra & infra terram, siliquas gerens.*

VICINITRAHA, ou VICINITRACTUS. Castelli nous apprend, que Felicianus se sert du premier, & Ingrassias du second de ces mots, pour exprimer une érésipele. Mais cela ne peut venir que d'une lourde méprise au sujet de la dérivation du mot *Erysipelas.*

VICTICELLÆ, ou VITICELLÆ LIQUOR; dans Paracelse, est une espece de vin.

VICTORIALIS. Voyez *Allium.*

VICTORIATUS DENARIUS, dans Marcellus Empiricus, est la moitié de la dragme, en fait de monnoie, c'est la moitié du denier.

VICTORIOLA; nom du *Laurus Alexandrina.* BLANCARD.

Voyez *Ruscus, latifolius, fructu folio incidente.*

VICTUS, signifie la même chose que *Diæta.*

VIG

VIGILIÆ. Voyez *Pervigilium* au mot *Pyretos.*

VIGO, (*Jean de*) fameux Chirurgien Génois, qui vivoit vers l'an 1517. Il y a plusieurs compositions qui portent son nom.

Par exemple,

L'*Emplastrum de Ranis cum Mercurio*, est appellé *Emplastrum de Vigo cum Mercurio*; & lorsqu'il n'y a point de Mercure, *Emplastrum de Vigo simplex.*

Quelques trochisques sont encore appellés *Trochisci de Minio Vigonis.* Voyez *Corrodentia*

On prépare l'emplâtre de *Minium de Vigo*, de la maniere suivante.

Prenez *de la térébenthine, dix onces;*
de l'axonge de porc, sept onces;

de suif

du suif de mouton & de vache, & } *de chaq. demi-livre*;
de l'huile rosat,
de l'huile de myrthe,
de l'onguent populeum, } *de chaque*, 4 *onces*;
de la céruse,
de la litharge d'or & d'argent, *de chaque*, *trois onces & demie*;
du minium, trois onces;
de l'axonge de poule, deux onces;
de la cire blanche, huit onces.

Faites-en une emplâtre selon l'art.

On pulvérisera subtilement ensemble les litharges, le minium & la céruse; on les mêlera dans un bassin avec les huiles, les graisses & l'onguent populeum; on y ajoutera deux livres d'eau commune, & on fera bouillir le mélange, le remuant toujours avec une spatule de bois, jusqu'à ce qu'il ait acquis une consistance d'emplâtre, & que l'eau soit entierement consommée; ce qu'on connoîtra quand il ne bouillira plus. On fait fondre alors dedans, huit onces de cire blanche rompue par petits morceaux, & de térébenthine, pour faire du tout une emplâtre qu'on gardera pour le besoin.

Elle desseche, cicatrise & résout. LEMERY, *Pharmacopée Universelle*.

VIGOR, eu égard aux maladies, est le même qu'*Acme*.

VIL

VILLI, sont les petits poils qui paroissent sur la superficie des étoffes de laine. On a donné ce nom aux petites fibres qui tapissent la surface interne des intestins & de plusieurs autres parties du corps, parce qu'elles en ont la figure.

VILTRUM, le même que *Filtrum*. *Viltrum Philosophorum*, est un alembic.

VIN

VINCA PERVINCA. Voyez *Pervinca*.
VINCETOXICUM. Voyez *Asclepias*.
VINCULUM, *Bandage*.
Vinculum Sostrati, est une espece de *bandage* dont Galien donne la description dans son Traité *des Bandages*, *nomb*. 81. Voyez *Fascia*.

VINDICIANUS. Marcellus Empiricus, *cap*. 16. donne un remede pour la toux, qu'il attribue à *Vindicianus*.

Broyez, dit-il, du soufre vif, mêlez-le avec de la vieille axonge de porc, & faites-en des pilules de grosseur à pouvoir les avaler aisément. Donnez-en trois le premier jour, deux le second, & une le troisieme.

Ce remede est bon pour les chevaux, aussi-bien que pour les hommes.

VINUM, *Vin*.

Les principes ou élémens dont le *vin* est composé, sont:

1°. Un esprit inflammable.
2°. Un phlegme.
3°. Un sel tartareux acide.
4°. Une espece de substance sulphureuse & oléagineuse.

Il s'ensuit donc que les *vins* doivent différer les uns des autres, par rapport au goût, à l'odeur & aux vertus, selon la proportion & le mélange de ces élémens. Ceux qui contiennent une quantité d'esprit inflammable, enivrent & échauffent : mais ceux dans qui les parties phlegmatiques, ou tartareuses aigrelettes dominent, sont laxatifs & diurétiques, & n'affectent pas aisément la tête. Les *vins* qui contiennent une grande quantité de substance oléagineuse & sulphureuse, comme sont tous les *vins* vieux, sont d'un jaune extremement foncé, d'un goût & d'une odeur forte; & comme ils ne transpirent pas aisément, ils restent long-tems dans le corps & le dessechent.

On trouve encore dans les *vins* qui n'ont pas suffisamment fermenté, sur dans ceux des Canaries, de Frontignan & de Hongrie, un autre élément ou principe essentiel; savoir, une substance douce, oléagineuse, tempérée & visqueuse, qui les rend non-seulement agréables au goût, mais encore nutritifs & adoucissans.

Quoique tous les *vins* puissent être résous en leurs principes constituans, je veux dire, en esprit, en huile, en phlegme, en substance douce & en partie tartareuse acide; ils different néantmoins en ceci, que les uns contiennent un soufre doux & subtil, au lieu que les autres n'ont qu'un soufre grossier moins agréable au gout.

Par exemple, les *vins* de Hongrie & du Rhin contiennent un esprit beaucoup plus agréable, & un soufre plus doux & plus subtil que ceux de France, de Turinge & de Misnie, dont l'esprit & le soufre sont quelque peu âpres & nuisibles au corps. De-là vient que l'odeur seule du vin du Rhin, lorsqu'il est vieux & de bonne qualité, ranime les forces à un point extraordinaire, ce que les autres *vins* ne font point. Le principe tartareux varie aussi selon les *vins*; car les uns, comme ceux de Provence, contiennent une grande quantité de tartre grossier; & les autres, comme celui du Rhin, un tartre infiniment plus subtil. Quelques *vins*, comme ceux de la Moselle, contiennent un tartre nitreux légerement amer; ce qui les rend laxatifs & diurétiques.

On ne sauroit apporter trop de soin dans la distilation des *vins* quand il s'agit d'en faire l'analyse.

Trois chopines de *vin* du Rhin distilées dans une cucurbite de verre, ont donné treize onces d'esprit, & environ six onces & demie de phlegme.

Trois chopines de *vin* de Franconie ont donné huit onces d'esprit de même nature que le premier.

Une chopine & trois quarts de *vin* de Hongrie, soumises à la distilation dans une cucurbite, ont donné huit onces & demie d'un esprit beaucoup plus fort que le premier, dans lequel il y avoit à peine un tiers de phlegme.

J'ai tiré par la distilation d'une chopine & six onces de *vin* de Bourgogne, huit onces d'esprit & quatre de phlegme. D'où il suit que le *vin* de Hongrie est beaucoup plus spiritueux que celui de Bourgogne, celui-ci plus que celui du Rhin, & ce dernier plus que celui de Franconie.

Après qu'on a tiré l'esprit du *vin* par la distilation, ce qui reste dans la cucurbite devient d'une couleur plus foncée & d'un gout extremement acide; avec cette différence cependant, que le résidu du *vin* de Hongrie a une acidité mêlée de quelque douceur, celui du *vin* de Bourgogne un gout acide astringent, celui du *vin* du Rhin un gout plus acide, & celui du *vin* de Franconie une acidité supérieure à celle de tous les autres.

Lorsqu'on verse l'esprit qu'on a tiré du *vin* du Rhin sur le résidu, ou sur le phlegme tartareux acide qui est resté après la distilation, ce dernier perd une partie de son acidité pénétrante, sans recouvrer pour cela l'odeur ni le gout qu'il avoit auparavant à cause que la saveur spécifique des mixtes dépend du mélange & de la contexture particuliere des parties, & que celle-ci est détruite par la distilation. Et comme il est impossible, dans ce second mélange, que les particules s'unissent comme elles l'étoient auparavant, on ne doit point être

surpris que les liqueurs perdent leur gout.

Puis donc que l'esprit de *vin* corrige & détruit l'acidité des substances avec lesquelles on le mêle, & que les *vins* de Hongrie & de Bourgogne contiennent plus d'esprit qu'aucun autre *vin* que ce soit, il s'ensuit qu'ils conviennent à ceux dont l'estomac engendre une grande quantité d'acides, aux vieillards, par exemple, aussi-bien qu'aux personnes sujettes aux affections hypocondriaques & aux fievres quartes; & qu'ils sont surtout salutaires dans les cas où la chylification est défectueuse, & où il reste beaucoup de crudités acides dans l'estomac.

Comme le résidu du *vin* de Bourgogne est un phlegme acide, austere & astringent, il s'ensuit que ce *vin* est propre pour fortifier le ton de l'estomac & des intestins; & qu'il vaut mieux en faire usage lorsque le ventre est extraordinairement lâche que lorsqu'il est resserré.

La couleur des *vins* dépend du principe oléagineux & sulphureux, qui se résout & se mêle intimement avec leurs parties à l'aide du mouvement fermentatif intestin; d'où il suit qu'elle doit être d'autant plus foncée, que le *vin* contient une plus grande quantité d'huile. Lors donc que l'on tire l'esprit du *vin*, on enleve les parties spiritueuses, aqueuses & acides, & il reste dans le vaisseau une masse épaisse de couleur noirâtre, extremement foncée, qui donne à l'eau que l'on verse dessus, la couleur que le *vin* avoit dans son état naturel; ce qui est une preuve certaine que ce dernier tire sa couleur de la masse épaisse, sulphureuse & oléagineuse qui reste dans le vaisseau après la distilation.

Les *vins* rouges reçoivent leur couleur des pellicules du raisin avec lesquelles on les laisse infuser; & comme l'acide du moût extrait & exalte aussi la couleur contenue dans ces pellicules, il s'ensuit que cette couleur est purement accidentelle. Tous les *vins* rouges en général ont un gout & une vertu astringente, non-seulement à cause qu'on les laisse long-tems infuser avec les pellicules rouges du raisin, mais encore avec leurs pepins, dont le gout est manifestement astringent. Aussi extraient-ils le principe astringent de ces deux substances pour se l'approprier.

Les *vins* rouges, surtout ceux de Bourgogne, lorsqu'on les distile & qu'on les fait épaissir par l'évaporation dans un vaisseau convenable, sont d'un rouge extremement foncé, & d'un gout infiniment astringent; & lorsqu'on met une portion de ce *vin* ainsi épaissi dans une grande quantité d'eau, elle la teint en rouge, & lui communique un gout astringent.

Lorsqu'on verse sur du *vin* rouge, ou sur l'extrait qu'il donne par l'évaporation, une suffisante quantité d'huile de tartre par défaillance, le *vin* perd la rougeur qui lui est naturelle, & devient d'une couleur foncée; le mélange se trouble & dépose un sédiment; preuve évidente que sa rougeur provient de l'acide qui l'exalte.

La couleur jaune des *vins* du Rhin provient aussi d'un principe sulphureux & oléagineux; & comme les soufres, qui sont comme les matrices des couleurs, s'exaltent par leur mélange avec les sels alcalis, il arrive la même chose dans les *vins* de France & du Rhin, dont la couleur jaune est altérée par l'affusion d'une suffisante quantité d'huile de tartre par défaillance, ou d'esprit urineux de sel ammoniac.

Lorsqu'on mêle une liqueur alcaline avec des *vins* extremement acides, non-seulement ils changent de couleur, mais il survient encore une légere effervescence; & l'acide du *vin* se mêlant avec le sel alcali, se convertir en un sel tartareux neutre pareil au tartre tartarisé, ou à la terre foliée de tartre, qui est ordinairement préparée avec du vinaigre & du sel de tartre.

Puisque les sels neutres, qui contiennent un acide & un sel alcali comme la terre foliée de tartre, ou l'*arcanum tartari*, qui n'est autre chose que de la terre foliée de tartre dissoute, possedent une qualité déréssive, apéritive & résolutive, & facilitent les excrétions par les selles & les urines, il s'ensuit qu'ils doivent être propres à guérir les maladies chroniques. Et puisque l'on peut préparer sur le champ le même sel avec du *vin* du Rhin & de l'huile de tartre par défaillance, il s'ensuit qu'il est aisé de procurer par ce moyen une vertu extremement médicinale au *vin* du Rhin.

L'acide qui reste après la distilation & l'évaporation du *vin* du Rhin étant mêlé avec de l'huile de tartre par défaillance, fermente à un tel point, que l'écume s'éleve au-dessus des bords du vaisseau le plus profond; le mélange devient d'une couleur extremement foncée; l'écume s'affaisse & se dissipe au bout de quelques heures, & il reste au fond du vaisseau une liqueur tout-à-fait semblable à l'*arcanum tartari* par son gout salin, sa couleur & ses vertus. La raison pour laquelle il s'éleve une si grande quantité d'écume durant l'effervescence est, que l'extrait du *vin* contient avec l'acide une grande quantité de soufre & un principe visqueux: de-là vient que l'alcali excite une grande effervescence qui fait élever une infinité de particules vaporeuses & éthérées, qui se trouvant embarrassées dans le principe visqueux, ne peuvent s'échapper, & font élever les particules visqueuses en forme de bulles.

Les pays situés entre le quarantieme & le cinquantieme degrés de latitude, comme la Hongrie, l'Espagne, le Portugal, l'Italie, la France, une grande partie de l'Allemagne, l'Autriche, la Transilvanie, & une grande partie de la Grece, produisent les meilleurs *vins*; ce qui vient de ce que ces régions sont beaucoup plus exposées au soleil que les autres.

L'expérience prouve encore que les *vins* qui croissent sur des montagnes situées sur les bords des rivieres, sont infiniment meilleurs que les autres; car la bonté des *vins* ne dépend pas seulement de l'influence du soleil mais aussi de la nourriture que les raisins reçoivent. Or comme les montagnes sont exposées à la rosée, qui est beaucoup plus abondante aux environs des rivieres que partout ailleurs, & que celle-ci renferme une eau subtile & un principe éthéré, il n'est pas étonnant qu'elle fournisse une nourriture convenable pour les vignes. Ces dernieres ont encore besoin de pluie, car la rosée ne suffiroit pas pour les nourrir.

La nature du sol contribue aussi beaucoup à la bonté du *vin*; & l'on observe que les meilleurs ne croissent point dans les terres grasses, argilleuses, grossieres & noirâtres, mais bien dans celles qui abondent en pierres, en sable, en craie; car ces dernieres, quoique stériles en apparences, ne laissent pas d'être extremement propres pour les vignes, parce qu'elles conservent long-tems la chaleur du soleil, qui échauffe leurs racines, & donne moyen à la nourriture de se distribuer dans toutes les parties de la plante.

Ajoutez à cela que les eaux qui circulent dans ces sortes de terrains, s'atténuent, se filtrent, & se débarrassent de leurs parties les plus grossieres; au moyen de quoi le suc nourricier de la plante devient plus pur & plus subtil.

On ne doit pas douter que le nature du sol ne contribue infiniment à varier les gouts du *vin*, & à lui donner une qualité bonne ou malfaisante, puisque des cantons situés sur la même montagne, également exposés au soleil, & qui portent des vignes de même espece, produisent des *vins* tout-à fait différens, par rapport à la salubrité, au gout & à la qualité. Le *vin* de Tokay, si l'on en croit les habitans, n'est redevable de ses vertus salutaires qu'à l'or qui croît dans cette contrée: mais je l'attribuerois plutôt à la grande quantité de soufre corroborarif que le terrein contient, puisque l'or ni aucun autre métal que ce soit ne peut contribuer à la fertilité de la terre, ni encore moins exalter les sucs des végétaux ou les rendre plus salutaires. La salubrité des *vins* de Hongrie dépend entierement de la subtilité de la nourriture que les vignes reçoivent, aussi-bien que le principe aérien & éthéré qui se mêle avec leur suc, & rend les alimens & les remedes beaucoup plus salutaires qu'ils ne l'eussent été sans cela.

Plus les eaux sont subtiles, légeres & imprégnées d'une matiere éthérée, plus elles sont salutaires. Les eaux médicinales ne guérissent les maladies avec tant d'efficacité, qu'à cause des sels & du principe spiritueux éthéré qu'elles contiennent; & elles n'en ont pas plutôt été dépouillées par la chaleur & par l'approche de l'air, qu'elles perdent entierement leur vertu. C'est ainsi que l'esprit éthéré élastique contenu dans le *vin* accélere le mouvement des fluides, & excite des légeres contractions dans les fibres motrices, qui facilitent la circulation du sang & des humeurs, aussi-bien que les sécrétions & les excrétions dont la vie dépend. Delà vient que les *vins* de Hongrie, qui contiennent des parties extremement subtiles & spiritueuses, sont si propres à rétablir les forces, & à chasser les humeurs crues & superflues du corps par la diaphorese qu'ils excitent.

Je vais, pour la satisfaction du Lecteur, donner la liste des principaux *vins* qui croissent en Europe, sans oublier leurs propriétés & leurs qualités médicinales.

L'Italie fournit des *vins* aussi généreux que délicieux, entr'autres celui qui croît au pié du Mont-Vésuve, que quelques-uns appellent *Lachrymæ Christi*, & d'autres *vin* vierge, parce qu'il coule en forme de larmes avant qu'on ait foulé le raisin. Il est pénétrant, d'un rouge vermeil, d'une odeur agréable, d'un gout douceâtre, & d'une qualité salutaire; car il passe avec beaucoup de facilité à cause de sa ténuité.

Le *vin* d'Albe, ainsi appellé du lieu où il croît, n'est pas moins salutaire aux malades qu'à ceux qui se portent bien, à cause de la vertu qu'il a d'exciter la transpiration & l'urine. Il y en a de rouge & de blanc.

On peut mettre au rang des *vins* les plus estimés le muscat de Toscane, ou le *vin* de Monte-Fiascone, qui est extremement agréable à boire.

Le *vin* rouge de Monte-Dubzano, & le *vin* muscat de Pérouse, sont fort estimés, aussi en fait-on un trafic considérable.

Le *vin* Punique étoit fort renommé dans l'antiquité: il croît sur une montagne appellée *Pforce*, située sur le Cap d'Istrie dans le Golphe Adriatique. Il est doux, odoriférant, & peu sujet à enivrer. Pline assure que *Livia Augusta* vécut quatre-vingts deux ans par l'usage de ce vin.

Il croît près de Vicence un *vin* excellent appellé *vin* Marciminien, qu'on prétend être moins nuisible aux gouteux qu'aucun autre *vin* que ce soit.

Il croît dans le district d'Aquila un *vin* appellé Rosazer, d'une Ville de ce nom, située dans le Frioul.

Le *vin* Vernacéen, ainsi appellé d'une montagne rouge, connue aujourd'hui sous le nom de Vernacia, est un *vin* riche & généreux, qui n'est pas moins connu en Italie qu'en France & en Angleterre.

Les *vins* de Rhetie, qui croissent dans la vallée Telinienne, sont aussi extremement riches & délicieux, & l'on assure qu'Auguste les aimoit beaucoup. Ils sont rouges comme du sang, doux, & laissent un gout quelque peu austere sur la langue.

Quoique les *vins* qui croissent en Italie soient généralement doux, il ne laisse pas de s'en trouver d'austeres dans les parties septentrionales de cette contrée, dont on use avec succès dans les tems chauds, aussi-bien que dans les maladies chaudes, pour éteindre la chaleur dont on est tourmenté.

Les *vins* de Crete & de Chypre, autrefois connus sous le nom de *Puniques*, sont deux *vins* de Grece généralement estimés.

Le *vin* de Champagne tient le premier rang entre ceux qui croissent en France. Il est agréable à l'estomac, ami des nerfs & de la tête, il passe aisément par les urines, & l'acide subtil & spiritueux qu'il contient le rend d'un gout délicieux.

Les *vins* de Bourgogne tiennent le second rang. Ils sont forts, couleur d'œil de perdrix, agréables au gout, moins volatils & plus propres à supporter l'eau que celui de Champagne.

Le *vin* qui croît autour de Paris, surtout lorsqu'on a eu soin de laisser mûrir le raisin, est léger, agréable au gout, & incapable de supporter l'eau.

Le *vin* clairet qui croît aux environs de Bourdeaux, est quelque peu austere, il ne trouble ni la tête ni les opérations de l'esprit, & il fortifie admirablement le ton de l'estomac & des intestins. Le meilleur est celui de Pontac.

Les *vins* d'Orléans tant rouges que blancs, sont généreux & amis de l'estomac; mais ils portent ordinairement à la tête.

Les *vin* blancs du Poitou approchent beaucoup de ceux du Rhin, avec cette différence qu'ils sont plus crus.

On peut encore mettre au nombre des meilleurs *vins* de France, le *vin* de Frontignan & le *vin* muscat, qui est rouge, extremement fort, d'un gout douceâtre & quelque peu austere, & capable de supporter l'eau.

Tel est encore le *vin* de l'Hermitage, entre Valence & S. Valier, qui est rougeâtre, médiocrement austere & d'un gout approchant de celui des baies de myrte.

L'Espagne produit des vignes qui donnent des *vins* excellens à cause de la maturité du raisin.

Le *vin* de Canarie, qu'on apporte aujourd'hui des grandes Canaries, croît aux environs de Palma.

Le *vin* de Malvoisie est fait avec des gros raisins ronds, & se conserve si long-tems, qu'on peut les transporter dans toutes les parties du monde.

Le *vin* de Malaga ou le *vin* sec est beaucoup plus gras que celui de Canarie. Le *vin* de Petrismont croît autour de la Ville de Gwaldaclazar, sur des vignes que Pierre-Simon transplanta autrefois d'Allemagne en Espagne; car le changement de climat influe sur les fruits, selon les différentes influences du soleil, la nature du terrein, & autres circonstances semblables.

Le terroir d'Henes dans l'Andalousie, produit une grande quantité de *vins* médiocrement austeres, qui ne tardent pas à s'aigrir dans les lieux chauds. Ceux qui croissent autour de Madrid ont la même qualité.

Le *vin* d'Alicant dans le Royaume de Valence, est rouge, épais, agréable au gout, & fortifie l'estomac. Celui auquel on donne communément le nom de *tent* ou de *vin couvert*, ne differe en rien du précédent.

Le *vin*, en général, possede un grand nombre de vertus, qui ne servent pas moins à prévenir les maladies qu'à les guérir. L'usage modéré de cette liqueur prolonge la vie, & entretient le corps en santé & en vigueur: il influe non-seulement sur le corps, mais encore sur l'esprit, dont il augmente les facultés plus qu'aucune liqueur ou qu'aucun remede que l'on connoisse. Gryllus, *de Sap. Dulc. Lib. I.* prétend que les Grecs n'ont été redevables de leur savoir qu'à la bonté de leurs vins, & qu'ils n'ont perdu leur genie & la réputation qu'ils avoient acquise dans les Arts & les Sciences, que depuis que les Turcs ont arraché leurs vignobles. En effet, l'expérience prouve que les Italiens, les François & les Allemands dont les pays abondent en excellens *vins*, sont beaucoup plus ingénieux que les peuples du Nord, qui ne boivent que de la biere. Les Payens étoient si persuadés des bons effets du *vin*, qu'ils plaçoient Minerve & Bacchus dans le même Temple, pour donner à entendre que cette liqueur augmente la prudence. Les anciens Poëtes n'ont représenté leurs Dieux plus prudens que les hommes, qu'à cause qu'ils n'avoient d'autre boisson & d'autre nourriture que le nectar & l'ambroisie. C'est au *vin* qu'Homere, Ennius, Horace & Ovide, doivent les saillies heureuses que nous admirons aujourd'hui dans leurs Ouvrages. Cette liqueur bannit la couardise, & inspire du courage, de l'intrépidité & de la joie. Elle conserve la santé & prolonge la vie; car l'on ne se porte bien qu'autant que la circulation est en bon état. Or il est certain que lorsque les humeurs sont grossieres, & que la circulation languit en conséquence de la foiblesse du cœur ou pour telle autre cause que ce soit, les fonctions animales

& par conséquent la santé souffrent une altération considérable. On prévient ces malheurs par le *vin*, qui, pris avec modération, augmente la chaleur du corps, rend le pouls plus fort & plus vif, pousse le sang du centre à la circonférence, augmente la transpiration, provoque l'urine, rend le visage vermeil, fait enfler les veines, en un mot, fortifie le corps & l'esprit.

Les Anciens étoient si persuadés de cette vérité, qu'ils estimoient l'yvresse nécessaire de tems à autre, pourvu qu'elle ne fût pas excessive; car le trop grand abus du *vin* n'est pas moins nuisible que celui des autres remedes. Si l'on en boit dans quelques occasions plus qu'à l'ordinaire, ce ne doit être que dans la vue de réveiller les esprits, de ranimer l'ame, de purifier le sang & de lever les obstructions. Cela n'empêche pas cependant que le *vin* ne soit un excellent préservatif contre les affections hypocondriaques, les foiblesses d'estomac, les cachexies, les suppressions des hémorrhoïdes, les tumeurs & les obstructions du foie & de la rate, le calcul des reins & de la vessie, la goute qui provient d'une cause froide, les catarrhes & les autres especes de fluxions, les rhûmatismes, la surdité, l'affoiblissement de la vue, la lassitude & la pesanteur de corps, le défaut de mémoire, la foiblesse du sentiment & du mouvement qui provient du mauvais état des esprits & des nerfs, l'impuissance dans les hommes & la stérilité dans les femmes: de sorte qu'on peut assurer avec raison, que si les hommes connoissoient les vertus salutaires du *vin*, ils se garantiroient d'un grand nombre de maladies, & se passeroient de la plupart des drogues de la Pharmacie.

Après avoir considéré les effets prophylactiques du *vin*, il me reste à parler des maladies pour lesquelles il est propre.

Rien n'est plus excellent que le *vin* dans quelques fievres malignes. La malignité de ces maladies se manifeste par une langueur & un engourdissement, aussi-bien que par l'appauvrissement du sang, lequel provient de la lenteur avec laquelle il circule; ce qui marque une certaine disposition des fluides à se corrompre. Il est donc à propos dans toutes ces maladies de rétablir les forces, de réveiller les esprits, d'augmenter la circulation du sang, & de faciliter la transpiration. C'est à quoi servent les alexipharmaques. Or le *vin* satisfait à toutes ces indications, ainsi qu'il paroît par les Ouvrages de ceux, qui ont écrit sur la pratique, & qui se trouvent en cela d'accord avec l'expérience: j'ai vu moi-même plusieurs personnes délivrées des fievres malignes par l'usage modéré du *vin*.

Le *vin* convient aussi dans les maladies où la matiere peccante a besoin de se jetter sur la surface du corps, telles que la rougeole, la petite vérole & les fievres pétéchiales, lorsque la nature est foible & le mouvement du cœur insuffisant pour en procurer l'expulsion; ou lorsque les éruptions rentrent par foiblesse: mais on doit s'en abstenir lorsque ces maladies sont accompagnées d'une chaleur excessive, de l'effervescence des humeurs & de la fréquence du pouls.

Hippocrate, *Lib. II. de Morb. Acut. Sect.* 61. recommande le *vin* blanc pur ou trempé dans les fievres continues; & plusieurs Praticiens sont en cela du même sentiment que lui. Forestus, *Lib. Observat.* 1. prescrit le *vin* blanc du Rhin en pareil cas; & Van-Helmont, *de Feb. cap.* 12. assure « que ceux qui font un usage modéré du *vin* dans les fievres continues, guérissent aisément, conservent leurs forces, & recouvrent en peu de tems la santé. »

Le *vin* convient beaucoup plus dans les fievres intermittentes, qui proviennent pour l'ordinaire de crudités, de l'obstruction des évacuations, & surtout du défaut de transpiration. On doit en boire beaucoup dans l'intermission, & s'en abstenir, ou du moins n'en user que sobrement durant le paroxysme, si ce n'est dans le déclin de la maladie, & dans le cas où le corps est disposé à suer.

Voici la raison pour laquelle on ne doit point interdire le *vin* aux malades dans quelques fievres:

La fievre est une agitation violente du sang qui sert à chasser ce qui pourroit détruire le corps. Or il est évident que le *vin* ne sauroit qu'être préjudiciable lorsque ce mouvement est excessif; au lieu que s'il est foible & languissant, & que la nature paroisse prête à défaillir, il convient de la fortifier par une dose convenable de cette liqueur.

Rien n'est comparable au *vin* dans les syncopes & l'épuisement des forces. Galien, *in Lib. III. de Medic. Facult.* ordonne à ceux qui sont sujets aux premieres de boire du *vin* léger, jaune & vieux, préférablement à celui qui est nouveau ou d'un âge moyen: à cause que le premier rétablit les forces, ranime les esprits, & produit par son odeur des effets supérieurs à tous ceux des cordiaux & des analeptiques, quand on s'en frotte la région du cœur & les poignets.

Rien n'est plus salutaire que le *vin* pour les nausées, les foiblesses, les indigestions & les enflures d'estomac. De-là vient que S. Paul dans sa premiere Epître, *v.* 23, conseille à Timothée de boire du *vin* pour une certaine maladie d'estomac qu'il avoit. Galien, *in Lib. IV. de Sanitate tuenda, cap.* 6. assure que les *vins* jaunes ou blancs, odoriférans & ténus sont excellens pour l'estomac, surtout lorsqu'ils ont quelque astringence: tels sont ceux du Rhin, qui à cause de leur principe subtil, acide, spiritueux & astringent, sont propres pour exciter l'appétit, pour fortifier l'estomac & pour faciliter la digestion des alimens.

Hippocrate, *in Sect. 6. Aph.* 21. recommande le *vin* pour la faim canine, & ce conseil est fondé sur la raison: mais il veut qu'on préfere celui qui est généreux, pur & vieux à tout autre. Car cette maladie est causée par une humeur acide corrosive logée dans l'estomac, que ce *vin* a la vertu de corriger, de même que l'esprit de vin corrige la nature corrosive de l'esprit de nitre ou du vitriol; ou le *vin* celle du tartre au point de le rendre agréable au gout.

Rien n'est plus propre que le *vin* trempé pour appaiser la soif, l'eau même ne l'éteindroit pas si-tôt; car elle est causée par l'obstruction & le resserrement des glandes qui versent la salive dans la gorge & l'œsophage pour les humecter; or le *vin* trempé remédie beaucoup mieux à cette indisposition que l'eau seule; de-là vient qu'Hippocrate ne craint point de le prescrire dans les fievres aiguës.

Le *vin* est préférable à toute autre liqueur dans les vomissemens idiopathiques, ou qui accompagnent les fievres en qualité de symptomes.

Rien n'est plus salutaire que le vieux *vin* du Rhin pour les coliques, surtout lorsqu'elles sont occasionnées par des vents ou des crudités visqueuses. Aussi Hippocrate, *Lib. II. Epidem.* 6. recommande-t-il cette liqueur comme propre à disposer la matiere crue pour la coction, à atténuer ce qui est épais, & à dissiper les vents.

Craton, *in Consf.* 169. prescrit le *vin* du Rhin pour les colique, à la réserve de ceux de Moravie, d'Autriche & de Malvoisie, qui sont doux, épais & trouble.

Le petit *vin* du Rhin, pur ou mêlé avec de la tisane, produit des effets admirables dans les diarrhées & les dyssenteries qui accompagnent les maladies aiguës; car il possede une qualité médiocrement astringente, propre à fortifier le ton des intestins, & celui de leurs tuniques qui se trouvent relâchées. Et comme il convient dans ces sortes de maladies de pousser les humeurs du centre à la circonférence, d'augmenter la perspiration, & d'exciter l'urine; aussi ne peut-on rien employer de mieux qu'un *vin* qui produit ces effets. Les *vins* rouges sont généralement estimés à cause de leur

astringence ; & l'on peut, lorsqu'ils sont bons, les employer à cet usage.

Le *vin* produit des effets excellens dans les obstructions du foie & de la rate, dans la jaunisse & la cachexie.

Solenander recommande un mélange d'eau calybée avec du *vin* blanc, pur, mûr, médiocrement fort & transparent, tels que ceux du Rhin & de la Moselle, comme extremement ami du foie, & propre à fortifier les viscères par son astringence. Les *vins* doux augmentent extremement le sang ; aussi Hippocrate, *Lib. II. de Morb.* & Guarinoni, *in Conf.* 117. en condamnent-ils l'usage.

Hippocrate, *in Lib. de Intern. Affect. & Lib. III. Epidem. sect.* 37. recommande les *vins* austeres & aqueux dans l'hydropisie.

Epiphan. Ferdinand, *Hist. Med.* nous apprend, que plusieurs personnes ont été guéries de l'ascite par l'usage seul du *vin* de Malvoisie.

On doute, avec raison, que le *vin* convienne dans les maladies hypocondriaques ; & j'ai plusieurs fois observé dans la Pratique, que les *vins* acides, surtout lorsqu'ils sont austeres, ne font qu'irriter les symptomes.

Voici, je crois, la raison pour laquelle les hypocondriaques ne peuvent supporter les *vins* qui tirent sur l'acide :

Comme le mouvement péristaltique des intestins se trouve affoibli, les matieres ont peine à descendre (car les hypocondriaques sont ordinairement constipés (s'arrêtent dans les intestins, & contractent à la fin de l'acrimonie. De-là vient que le *vin* se convertit dans ces fortes de malades en un vinaigre extremement fort, qui excite des spasmes dans les parties nerveuses. Mais comme les hypocondriaques manquent de force & de chaleur dans l'estomac, il ne faut point absolument leur interdire l'usage du *vin*. Aussi Brunner, *in Conf.* 9. prescrit-il le vieux *vin* du Rhin, ou celui de Hongrie, pris modérément dans les repas, aux malades dont nous parlons. Mais ceux qui sont affligés de ces sortes de maladies, doivent s'abstenir des *vins* rouges, doux & austeres, & de tout autre pris avec excès.

Le *vin* du Rhin est excellent dans le scorbut, qui engendre une grande quantité de sels tartareux fixes, à cause de sa qualité diurétique ; & Sachsius, *in Tract. de Vite Vinifera*, nous apprend, que les *vins* du Rhin sont extremement salutaires dans le scorbut, à cause qu'ils évacuent les impuretés tartareuses par les urines ; & qu'il a vu des scorbutiques qui en usoient, rendre une urine remplie de tartre.

Reisner, *in Lib. de Scorb.* recommande les *vins* forts & généreux aux scorbutiques, mais en petite quantité ; & il veut, si la chaleur du malade augmente, qu'on le mêle avec de l'eau dans laquelle on aura mis des raisins.

Craton, *in Conf.* 53. rejette les *vins* doux, généreux & oléagineux dans le calcul des reins, à cause qu'il est ordinairement produit par un sang surabondant qui obstrue les visceres du bas-ventre aussi-bien que les reins, & qui occasionne une inflammation, une ulcération des reins, & ensuite le calcul. Nous avons observé ci-dessus que les *vins* doux augmentent la pléthore. Le calcul s'engendre aussi dans les reins par l'usage des *vins* troubles & austeres, tels qué ceux de Numburgen en Allemagne. Ceux du Rhin possedent une qualité diurétique qui les rend bons pour le calcul.

Schulzius, *in Conf.* 111. recommande les *vins* du Neckre pour cette maladie.

Unzerus, *de Nephrit. cap.* 23. prescrit les *vins* riches pris modérément, après une évacuation convenable.

Montanus, *in Conf.* 229. fait grand cas des *vins* blancs, purs, riches & mûrs dans les maladies néphrétiques.

La strangurie, suivant Hippocrate, *in Sect.* 7. *Aph.* 28. cede à l'usage du *vin* : mais cela doit s'entendre de celui qui est généreux, à cause que cette maladie est ordinairement causée par le défaut de transpiration, que cette espece de *vin* a la vertu de rétablir.

Ce n'est pas une question peu importante que de savoir si le *vin* est avantageux ou non dans les maladies arthritiques. On est généralement persuadé que ces maladies sont occasionnées par le *vin*, & qu'on n'en guérit qu'en y renonçant tout-à-fait. Il est certain en effet que ces maladies sont causées par un tartre pénétrant qui picote les membranes ; ce qui donne lieu de croire que les *vins* qui contiennent une grande quantité de tartre leur sont extremement préjudiciables. Mais ces maladies tartareuses proviennent de l'obstruction des émonctoires, aussi-bien que de la viscosité & de la densité des humeurs ; & le *vin* est excellent pour évacuer la matiere morbifique par les reins, qui sont les vrais émonctoires du tartre. On ne voit donc pas pourquoi on renonceroit à cette liqueur, vû que la goute provient ordinairement de la foiblesse de l'estomac, de l'appauvrissement du sang, & de la circulation languissante des humeurs. De-là vient que le *vin*, pris hors du paroxysme, peut servir de préservatif contre la goute, quand on en use par l'avis du Medecin, & qu'on a soin d'observer un régime convenable. Mais comme il y a beaucoup de différence non-seulement entre les *vins*, mais encore les tempéramens, le Medecin ne sauroit prescrire ce remede avec trop de précaution. Les *vins* généreux, tels que ceux de Hongrie, conviennent à certains malades.

Craton, *in Consil.* 253. ordonne aux gouteux de boire quelque peu de vin de Hongrie ou de Malvoisie à leurs repas ; & Solenander, *in Consil.* recommande à ces sortes de malades de faire un usage modéré du *vin*, à cause de la foiblesse de leur estomac.

Le même Auteur, *in Sect.* 4. *Consil.* 24. s'explique en ces termes :

« On doit avoir égard aux forces de l'estomac & des au« tres parties du corps ; & ne point enjoindre l'absti« nence indifféremment à toutes sortes de malades, à « cause de la variété infinie des tempéramens. Le *vin*, « surtout celui qui a quelque astringence, étant pris « modérément & à propos, devient extremement sa« lutaire ; aussi voit-on que quelques verres de *vin* don« nés aux gouteux dans le déclin du paroxysme, pro« curent un soulagement considérable, à cause qu'ils « réveillent la chaleur & les esprits, & atténuent la « matiere peccante ; on doit seulement s'en abstenir au « commencement du paroxysme. »

Je ne dois point oublier ici la façon singuliere dont Hippocrate traite les douleurs sciatiques, & la goute fixe & vague qui ne font que commencer. Elle se trouve dans le Traité *de Intern. Affect.* & ses paroles sont si remarquables, qu'elles méritent d'être transcrites.

« Toute maladie des reins en occasionne une autre des « grosses veines qui lui est proportionnée : mais les « veines, quand elles sont remplies de sang, se ressen« tent de tout ce qui leur est étranger. Si le mal fixe « son siége dans le rein droit, la douleur commence à « se faire sentir dans l'*acetabulum* du coccyx : plus la « maladie a été longue & opiniâtre, plus la douleur « s'avance vers les parties inférieures ; & après être « parvenu à la malléole externe du pié, & à la jointure « du gros orteil, elle remonte de nouveau vers la tête, « où elle forme un ulcere ; & dans ce cas, la tête pa« roît être prête à s'ouvrir, les yeux & tout le corps se « remplissent de phlegme. »

« Supposé, ajoute-t'il un peu plus bas, que le Medecin « soit appellé au commencement d'une pareille mala« die, il fera boire tous les jours au malade une gran« de quantité de *vin* blanc de Mendesie trempé, jus« qu'à ce qu'il soit ivre, & que le sang lui sorte par le « nez ; car dès que celui-ci a pris son cours, il conti-

« nue à couler au moins durant treize jours. Ce tems-« là passé, il ne faut plus enivrer le malade, non plus « qu'après que le sang a commencé à sortir; on lui « donnera seulement un peu plus de *vin* à ses repas « qu'à l'ordinaire, pour que l'écoulement continue. »

Hippocrate attribue ces sortes de maladies à la pléthore, & son sentiment est conforme à l'expérience; aussi s'efforce-t-il de la guérir par un saignement de nez, qu'il excite par l'usage copieux du *vin*. Je laisse à juger s'il ne vaudroit pas mieux diminuer la pléthore par la saignée, ou à l'aide d'une évacuation par les veines hémorrhoïdales, que par le moyen qu'il propose.

Après avoir considéré les bons effets du *vin* dans les affections internes, nous allons parler du dommage qu'il cause dans quelques autres maladies.

C'est une chose démontrée par la raison & l'expérience, que le *vin*, de quelque espece qu'il soit, est extremement préjudiciable dans toutes les maladies causées par une congestion de sang, telles que les inflammations & la plûpart des maladies de la tête, surtout la migraine qui provient de chaleur, l'apoplexie, la manie, le vertige, l'épilepsie, la léthargie & les affections soporeuses; car comme dans ces sortes de maladies le sang se porte avec impétuosité dans la partie affectée, & s'y arrête, il ne peut que circuler très-lentement. Il s'ensuit donc que le *vin*, dont l'esprit porte au cerveau & raréfie le sang, doit nécessairement irriter ces sortes de maladies, en poussant une plus grande quantité de sang vers la partie obstruée.

Hippocrate, *Lib. II. de Morb.* défend l'usage du *vin* dans les réplétions douloureuses du cerveau: il veut que les apoplectiques s'en abstiennent entierement; & il assure, *Lib. IV. de Morb.* que cette liqueur est extremement préjudiciable dans le sphacele du cerveau, aussi-bien que dans la léthargie. « On doit, dit-il, échauffer « les phrénétiques avec des liqueurs & des potions pro-« pres à produire cet effet, mais nullement avec du « *vin*; » & dans son Livre *de Insomniis*, il en défend l'usage aux maniaques.

Le *vin* est contraire à la toux & à la phthisie, à cause qu'il irrite la trachée artere par son acreté: mais on peut user de celui qui a de la douceur, à cause qu'il facilite l'expectoration. Il convient même, lorsque la toux est sur son déclin, de permettre l'usage de celui du Rhin au malade.

Tirellus, *in Hist. Vini*, prétend que le *vin* entretient la santé, guérit les maladies, ranime les personnes languissantes & opere des merveilles en ce cas. Les extraits, les quinte-essences, les pierres, les bols & les pilules, ne sont rien, selon lui, en comparaison de cette liqueur, qu'il regarde comme le vrai soutien de la chaleur innée. On doit donc lui donner des loüanges proportionnées aux avantages qu'il procure au genre humain. Frederic Hoffman.

J'ai découvert dans cette espece de *vin* d'Espagne auquel on donne le nom de *fireese sek* en Hollande, des figures salines tout-à-fait semblables à celles que j'avois autrefois observées dans le *vin* de France, & dont on peut voir la figure dans la *Pl. II. vol. I. fig. S.* V. *Acetum*, outre plusieurs autres qui avoient une figure oblongue, *fig. T.* Le nombre de celles-ci n'étoit pourtant rien en comparaison de celles que j'avois remarquées dans le *vin* de France, aussi-bien que dans le vinaigre; mais je ne doute pas que leur nombre n'eût été infiniment plus grand, si ce *vin* eût été aussi ténu que celui de France; car j'apperçus une infinité de particules qui se précipitoient au fond du vaisseau, & dont il me fut impossible de découvrir la figure, à cause de la matiere épaisse dont elles étoient environnées. Cependant, après que j'eus laissé reposer ce *vin* pendant quelques jours sans le couvrir, j'apperçus un grand nombre de particules extremement déliées, dont quelques-unes formoient en s'unissant comme des petites branches d'arbre, tandis que d'autres flottoient çà & là dans le *vin* dès que je venois à l'agiter. Ces dernieres me parurent d'abord n'avoir aucune figure: mais je m'apperçus en les examinant avec plus d'attention, qu'elles ressembloient exactement à ces particules salines que j'avois déja découvertes dans le vinaigre. La plûpart formoient des petits plans repliés en partie tout-autour, mais d'une telle petitesse, qu'autant que j'en pus juger par mes yeux, dix millions de ces plans eussent à peine égalé la grosseur d'un grain de sable.

Parmi ces atomes salins qui s'offrirent à ma vue, les uns étoient larges & plats, d'autres gros & pointus, & ces derniers n'avoient point encore atteint leur perfection. La vûe de ces figures me confirma dans l'opinion où j'étois touchant la formation des atomes pointus des sels, & me convainquit que toutes les particules aiguës & salines du *vin* & du vinaigre forment d'abord comme autant de petits plans extremement minces, qui, par l'inflexion de quelques-uns de leurs angles, prennent la forme de ces figures salines, que j'ai autrefois observées dans le *vin* & le vinaigre. Par exemple, le *vin* de France, & celui que nous appellons *sek*, m'offrirent les petites figures planes représentées dans la *Pl. II. vol. I. fig. ABCD, EFGH*; les surfaces de quelques-unes ont une convexité réguliere, & les autres sont planes. J'ai représenté celles-ci plus grosses que le naturel, pour qu'on puisse mieux les remarquer & concevoir comment les angles *A* & *D* se recourbent de la maniere représentée par la *fig. IKL*; & comment ceux qui sont marqués par *A* & *B* s'unissent & forment un angle aigu *I*, dans la même *fig.* & comment, au moyen du même recourbement des deux autres angles *C* & *D*, il résulte une figure saline parfaite. Lorsque ces plans ont peu d'étendue, ils n'ont que deux angles recourbés, & ils prennent les formes représentées par les *fig. Q* ou *R*, ou celles de *V.* & *W. Pl. II. vol. I.* qui ont rapport au *vin* d'Orleans, dont il est parlé au mot *Acetum*. Je découvris aussi sensiblement les figures marquées *IKL, MNOP*, que j'eusse fait un demi-feuillet de papier roulé par les deux bouts, ou par les quatre coins, & réduit à un angle aigu *I*, ou aux deux *M, O*, avec un plan entre-deux; quoiqu'il soit impossible de donner à un morceau de papier ou à telle autre chose que ce soit, une figure aussi parfaite que celles des particules salines dont je parle. Je découvris encore parfaitement, non-seulement les angles, mais encore la cavité d'entre-deux, qui imite celle que forme un papier roulé de la maniere que je viens de dire.

Ces expériences m'ont donné occasion de rechercher si ces atomes salins qui ont la figure d'un plan, changent ou non de figure quand on les presse dans la bouche, & quittent la figure plane qu'ils avoient auparavant pour prendre celle d'un corps muni de deux angles aigus; & si, en conséquence de leur cavité & de la courbure de leurs angles, ils ne picotent point les parties de la bouche, & ne les déchirent avec leurs tranchans de maniere à produire ces sensations incommodes que nous appellons du nom d'*acidité*.

Je mis du *vin* de la Moselle dans un vaisseau découvert, & après l'avoir laissé reposer pendant quelques jours dans mon appartement d'Eté, je découvris dedans une infinité de particules salines de même espece que celles que j'avois auparavant remarquées dans le *vin*, le vinaigre & le *sek*, avec cette différence que la plûpart étoient non-seulement creuses & épaisses, mais composées encore de sept ou dix écailles posées les unes sur les autres, que je dessinai moi-même grossierement pour les faire ensuite dessiner à un Peintre avec le secours du microscope, telles qu'on les voit dans la *Pl. II. vol. I. Fig. S.* J'apperçus aussi différentes figures salines, qui produisirent en s'unissant les figures à demi-formées que l'on voit dans la *Pl. II. vol. I.* à l'endroit marqué *T.* J'apperçus quelques-unes de ces figures dans le *vin* d'Orleans, mais elles étoient moins nombreu-

ſes que dans celui de la Moſelle. J'obſervai de plus quelques particules ſalines qui étoient traverſées par d'autres, comme dans la figure *U*; outre quelques autres dont les côtés étoient recourbés ou repliés, comme dans la figure *W*. Quelques-unes avoient leurs côtés les plus courts dentelés, comme dans la figure *X*. J'en vis un petit nombre qui n'étoient que la moitié de celles de la *Fig. S.* & qu'on voit marquées de la lettre *Y* dans la *Pl. II. vol. I.* Quelques autres étoient applaties à leurs extrémités comme à l'endroit marqué *Z*. Je fus extremement ſurpris de ne pouvoir découvrir au bout de vingt-quatre heures dans le vaiſſeau que j'avois placé à découvert dans mon appartement d'Eté, les plus petites de ces figures: mais vingt-quatre heures après j'apperçus des figures ſalines infiniment plus petites qu'aucunes de celles que j'avois juſqu'alors obſervées, de maniere qu'il me fut impoſſible de découvrir leur poſition; car outre que leur petiteſſe étoit infinie, elles étoient encore enveloppées dans une matiere groſſiere qui s'étoit formée dans la liqueur.

Je pris du *vin* du Rhin d'une feuille, communément appellé *hochmar*, dans le tems qu'il fermentoit encore, & après que je l'eus laiſſé repoſer durant trois heures dans un vaiſſeau débouché, j'y découvris des figures ſalines dont les extrémités formoient un angle aigu; la plûpart avoient une éminence faite en forme de quille, & étoient tranſparentes dans leurs autres parties. Ce ſont elles qu'on voit repréſentées dans la *Pl. II. vol. I. Fig. 1.* J'en avois auparavant obſervé de ſemblables dans le *vin* de France. Mais après que le même *vin* eut reposé pendant deux jours, j'apperçus quelques figures beaucoup plus groſſes, dont les unes avoient deux, trois, quatre ou même un plus grand nombre de circonférences tellement unies, qu'il étoit extremement difficile d'en déterminer le nombre. La plûpart étoient d'une beauté ſupérieure à celle du corail ou des coquillages les plus eſtimés, & l'on peut, ſans riſquer, les comparer à tout ce qu'on peut imaginer de plus beau dans ce genre. V. le Nombre 2. Pluſieurs de ces figures étoient infiniment tranſparentes, & ſans circonférence, à la réſerve d'un petit nombre, qui étoient composées de pluſieurs petites figures diſposées de la même maniere que les autres. J'en découvris auſſi un grand nombre dont les deux extrémités étoient émouſſées: les unes avoient plus d'un plan, ou étoient plus obtuſes que les autres; j'en vis auſſi qui n'avoient qu'une pointe émouſſée, comme en 3. J'apperçus encore dans un autre endroit du *vin* des figures ſalines, qui, non-ſeulement avoient des circonférences, mais auſſi des cannelures, ce ſont elles qu'on voit repréſentées par le Nombre 4. Il y en avoit un grand nombre d'autres plus petites de différentes grandeurs, qui avoient non-ſeulement des péripheries ou circonférences de même que celles dont je viens de parler, mais encore diverſes formes, les unes reſſemblant exactement à un muid, d'autres à une pipe de *vin* du Rhin, que les Hollandois appellent *Rhijns-wijnvoeder*, d'autres à un long vaiſſeau appellé *lange-toelaſt*, comme dans la figure 5. Il y en avoit de ſi petites que j'eus beſoin de toute mon attention pour pouvoir les découvrir; & après avoir marqué les endroits d'où la partie la plus ſubtile du *vin* s'étoit preſque entierement évaporée, j'apperçus un grand nombre de figures rameuſes ou branchues, dont quelques-unes paroiſſoient ſortir de quelque figure ſaline; & je trouvai en les comparant avec attention, qu'elles étoient composées des figures ſalines plus petites jointes enſemble, & diſposées pour la plûpart d'une façon ſi irréguliere, qu'elles étoient ſouvent attachées par les extrémités de leurs branches aux figures ſalines les plus groſſes, de la maniere repréſentée par les nombres 6, 7, 8, 9.

Je réitérai mes expériences au commencement de Décembre 1684. ſur l'eſpece de *vin* du Rhin appellé *hochmar*, du cru de 1678. ſi j'en puis croire nos Marchands qui l'apportent d'Allemagne; quoique je l'euſſe examiné quelque tems auparavant, ainſi qu'on a vu ci-deſſus, je n'apperçus d'abord dans cette liqueur qu'un fort petit nombre de particules ſalines: mais après qu'il eut reſté enfermé trois ou quatre jours dans ma dépenſe, j'en découvris une plus grande quantité, mais moins cependant que lorſqu'il n'avoit qu'un an. Je remarquai néanmoins avec un plaiſir ſenſible, que la plûpart des particules les plus groſſieres étoient composées d'une infinité d'autres plus petites, qui alloient, autant que je pus les compter, juſqu'à cent. Je les ai repréſentées auſſi-bien que j'ai pu dans la *Fig.* 10. Mais je conclus après les avoir examinées avec plus d'attention, que les plus groſſes particules ſalines s'étoient d'abord formées par concrétion, & que les plus petites, qui étoient venues à ma connoiſſance, s'étoient jointes à elles par appulſion, d'autant plus qu'il ne paroiſſoit dans le *vin* aucune petite particule autour de ces parties ſalines; ni rien qui approchât du ſel, au lieu que dans mes autres obſervations (car je fis une douzaine d'expériences ſur ces ſortes de *vins*) j'avois découvert des particules ſalines à peu près de la même groſſeur, extremement brillantes, autour deſquelles il y en avoit une infinité d'autres. Je découvris auſſi quelquefois une petite figure ſaline, qui ne paroiſſoit être que la moitié de celle dont je viens de parler, & que j'ai marquée par le Nombre 11. J'apperçus tout auprès un grand nombre de petites figures luiſantes & tranſparentes; dont les extrémités étoient moins aiguës que celles des groſſes figures; elles ſont repréſentées par le chiffre 12. Je vis auſſi quelques figures ſalines beaucoup plus groſſes que celles dont je viens de parler, dans le milieu deſquelles il y en avoit une autre marquée 13. J'en apperçus encore quelques autres dans le même endroit qui étoient petites, tranſparentes, & applaties à leurs extrémités. *N°.* 14. J'en vis pluſieurs qui formoient des petites branches d'arbre pareilles à celles que j'avois déja obſervées dans le même *vin* dans le tems qu'il n'avoit qu'un an, & qui étoient composées de même que les autres, d'un grand nombre de petites figures ſalines jointes enſemble.

J'appris, à l'aide de ces expériences, la raiſon pour laquelle le *vin* du Rhin, quand on l'enferme dans un grand vaiſſeau, de maniere qu'il ne reſte aucun vuide, & que l'air ne puiſſe y entrer, non-ſeulement ſe conſerve pluſieurs années ſans s'affoiblir, mais perd encore ſon acidité & s'adoucit; car cela vient de ce que les particules ſalines dont ce *vin* eſt rempli, ſe joignent enſemble, ſe coagulent, s'attachent en partie au fond, & en partie aux parois du vaiſſeau, & forment ce que nous appellons du tartre. Il ſuit de-là que plus le *vin* du Rhin eſt vieux, moins il contient de particules ſalines. Il arrive tout le contraire aux *vins* de France, à cauſe que les particules ſalines, autant qu'il m'a été poſſible de l'obſerver dans un vaiſſeau bien bouché & bien plein, ſont moins concentrées, ſurtout dans ceux de Bourdeaux; ce qui eſt cauſe qu'ils ne s'adouciſſent jamais. Les *vins* qui nous viennent par la voie de Nantes ont leurs ſels plus unis, ce qui n'empêche pas qu'il ne perdent leur douceur en peu de tems.

Ayant examiné du *vin* du Rhin, extremement agréable au gout, qu'on m'avoit vendu pour du Rhingow, quoiqu'il eût été récueilli dans le Palatinat en 1683. je n'y découvris d'abord qu'un petit nombre de particules ſalines: mais l'ayant laiſſé repoſer pendant vingt-quatre heures dans un vaiſſeau découvert, j'apperçus dedans, une infinité de figures ſalines pointues par les deux bouts, comme dans le *N°.* 15. dont les unes avoient une éminence oblique & tranſverſale, & d'autres étoient extremement tranſparentes. Cette liqueur contenoit encore un ſi grand nombre de figures ſalines, que je ne pus venir à bout de les obſerver avec le microſcope, mais elles me parurent de la grandeur qu'on les voit repréſentées. J'en vis auſſi un grand nombre qui me parurent du premier coup d'œil comme autant de muids de *vin* parfaitement bien faits: mais j'apperçus, en les examinant plus attentivement, qu'elles avoient deux de leurs côtés recourbés comme

dans le *N*°. 16. J'ai appris de ces observations, que les figures salines que j'avois découvertes dans les *vins* précédens, & qui, comme j'ai dit, ressembloient à un muid, avoient la même position que celles-ci, que je ne les avois ni vues du côté roulé, ni examinées avec la même attention que ces dernieres. Toutes les autres figures, à l'exception de celles qui étoient applaties à leurs extrémités, ressembloient exactement à celles des *N*°. 16. & 17. J'apperçus de plus les plus petites figures salines représentées par le *N*°. 15. dont les pointes étoient roulées, comme dans le *N*°. 17. j'en vis d'autres qui n'étoient recourbées que d'un seul côté, comme dans le *N*°. 18. j'en apperçus quelques-unes qui avoient la forme d'une pyramide quarrée, ou d'un diamant taillé, comme dans le *N*°. 19. mais elles étoient en si petit nombre, que je n'en vis quelquefois qu'une ou deux dans une goutte de *vin*. J'ai quelquefois découvert parmi ces dernieres une figure saline oblongue, qui en avoit une autre dans le milieu de même forme, & qu'on voit représentée par le *N*°. 19. j'ai apperçu les mêmes figures dans les autres *vins*, mais elles ne m'ont paru mériter aucune attention. J'ai souvent observé des figures salines, dont les angles au sommets, quoiqu'entortillés, laissoient une ouverture longitudinale *N*°. 20. d'autres, au contraire, qui étoient plus fermées, n'avoient qu'une marque qu'on ne distinguoit qu'à l'aide de l'éminence ou élévation qu'elle formoit, j'ai quelquefois découvert des petites figures longues & étroites, pareilles à celles que représente le *N*°. 21. celles-ci m'ont fourni l'occasion d'examiner si elles ne seroient point les rudimens ou les matériaux de quelque figure plus grande, dont l'imperfection ne venoit que de ce que la matiere n'étoit pas suffisante pour achever ces particules salines; car j'en vis quelques-unes qui nageoient dans le *vin*, tandis que la plûpart des autres restoient au fond du vaisseau après que le *vin* s'étoit évaporé. J'ai découvert dans toutes les différentes especes de *vin*, outre les particules salines dont je viens de parler, une infinité de particules déliées, auxquelles je n'ai pu donner d'autre figure que la sphérique; & qui étoient assez nombreuses pour donner lieu de croire que toute la substance du *vin*, à l'exception des atomes salins, n'est composée que de globules; je suis même persuadé que c'est d'elles principalement que le *vin* tire sa douceur.

Je tirai une petite quantité de *vin* du Rhin que les Hollandois appellent *Rijn-Hauwer Cavelwijn*, d'un muid où il avoit fermenté durant presque tout l'Eté, que j'avois survuidé depuis quelques semaines, & qui étoit extremement agréable à boire. Je le mis dans un plat dans quatre différens endroits de mon appartement d'Eté, & daus un peu moins de demi-heure j'y découvris une infinité de particules salines; & seize heures après un grand nombre de figures extremement épaisses qui étoient creusées comme un coquet, de même que celles que j'avois découvertes dans du vinaigre, (Voy. *Acetum*) & qui sont ici représentées par le *N*°. 22. j'apperçus aussi différentes especes de figures salines, dans le centre desquelles il y en avoit d'autres petites, oblongues, de couleur noirâtre, dont quelques-unes avoient jusqu'à quatre circonférences, *N*°. 23. d'autres étoient traversées par une ligne, *N*°. 24. qui passoit par leur centre. Je vis de plus plusieurs figures salines qui n'avoient qu'une seule pointe, l'autre étant émoussée; ce qui vient, selon moi, de ce que leurs parties constituantes n'étoient pas encore achevées, ainsi que j'ai dit ci-dessus, ni par conséquent les figures dont je parle, qui étoient transparentes, & qui sont ici représentées par le *N*°. 25. j'apperçus encore un petit nombre de figures salines pareilles à celles dn *N*°. 26. ayant examiné la partie la plus ténue de *vin*, qui étoit presque entierement évaporée, je découvris dedans une infinité de particules salines, dont la plûpart avoient des angles aigus, mais qui étoient si petites, que je ne crois pas que dix millions de ces particules égalassent la grosseur d'un grain de sable. J'apperçus aussi d'autres figures faites comme un muid : mais quoique je les aye examinées avec toute l'attention dont je suis capable, il me fut impossible de les distinguer par parties; elles étoient plus minces que les autres, & transparentes : je découvris ensuite plusieurs particules salines oblongues à quatre faces, qui étoient aussi très-minces, transparentes & d'une petitesse infinie; elles sont ici représentées par le *N*°. 29. mais un peu plus grosses que dans l'état naturel; dont la raison est que le même microscope qui m'avoit fait appercevoir distinctement les figures marquées 22. 23. 24. 25. 26. & 28. ne put me servir à découvrir celles qui sont marquées par les nombres 27. & 29. & c'est ce qui fait qu'il m'a été impossible de leur conserver leur proportion; j'apperçus aussi dans la partie la plus ténue du *vin*, différentes figures salines branchues, composées d'autres salines si petites, que je ne pus distinguer la figure de la plûpart d'entre elles; quelques autres de la même espece avoient des figures si irrégulieres, que je ne sûs comment les déterminer.

Je réitérai les mêmes expériences sur une autre espece de *vin* appellé par le peuple *Ceronce-wijn*; & je m'apperçus que la plûpart de ses figures salines étoient les mêmes que celles qu'on voit représentées par le *N*°. 30. les unes étant roulées, d'autres minces & transparentes, & d'autres, après qu'on avoit laissé reposer le *vin* durant quelques tems, si épaisses, qu'elles paroissoient bordées d'un cercle noirâtre ou foncé, comme dans la *figure N*°. 31. d'autres n'étoient que la moitié de celles des *N*°. 30. 31. & elles sont ici représentées par le *N*°. 32. j'examinai ensuite cette espece de *vin* de France, qu'on appelle *vin* de *Coteau*, & j'apperçus dedans une infinité de figures salines pareilles à celles des *N*°. 30. 31. 32. outre plusieurs autres dont les côtés étoient roulés, comme dans le *N*°. 33. quelques-unes formoient des plans dont les côtés les plus longs étoient des lignes droites, & qui étoient arrondis à leurs extrémités, *N*°. 34. d'autres avoient un angle aigu, comme dans le *N*°. 35. j'apperçus aussi plusieurs figures salines qui ressembloient exactement à un bateau plat renversé, *N*°. 36. je remarquai dans quelques autres comme une espece de caverne; je vis tout auprès différentes figures longuettes, pareilles à celles du *N*°. 37. qui, si la matiere eût été plus abondante, eussent sans doute pris la figure du *N*°. 34. j'en vis encore d'autres pareilles à celles du *N*°. 38.

J'examinai avec le plus d'attention qu'il me fut possible une espece de *vin*, appellé par les Hollandois *Tousaan-wijn*, qui étoit riche, & en même-tems fort doux, quoique plusieurs personnes prétendent, que cette douceur, qu'il acquiert au bout de quatre ans, n'est point naturelle, mais qu'on la lui procure par le moyen du soufre, ou du *vin* appellé *hogeland*, ou avec du miel, ou du sirop de sucre candi. J'apperçus dans ce *vin* les mêmes figures salines que dans celui de *Coteau*, avec cette différence qu'elles étoient moins nombreuses, & que la plûpart étoient taillées en forme de marches, ainsi qu'il paroît par le *N*°. 39.

Ayant examiné du *vin Tousaan* qui passoit pour extremement pur, j'apperçus dedans les mêmes figures salines que dans ceux de *Coteau* & de *Tousaan*; mais le nombre des figures contenues dans ce dernier, qu'on distingue par l'épithete d'aigrelet, me parût vingt-cinq fois plus grand que dans le *Tousaan* doux, elles étoient seulement plus petites; je remarquai de plus dans le *Tousaan* aigrelet des figures salines qui flottoient encore au bout de quelques heures; celles du *Tousaan* doux me parurent être en repos.

Je remarquai dans le *vin* appellé *Citerne* les mêmes figures que dans le *Tousaan* & le *Coteau*, elles étoient extremement nombreuses. J'examinai aussi du *vin hogeland* de la plus riche espece qu'il me fut possible de trouver, & n'y découvris qu'nn petit nombre de figures,

figures, quoique je l'eusse laissé reposer trois jours & trois nuits. Ces figures étoient beaucoup plus grosses que dans le *Coteau* & le *Tousaan* doux, & ressembloient à celles que l'on voit représentées par les nombres 30. 31. 33. 36.

Je fis infuser du tartre de *vin* du Rhin pulvérisé dans de l'eau, & après que celle-ci fut reposée, j'apperçus dedans un grand nombre de figures salines pareilles à celles que j'ai dit que j'avois découvertes dans le vinaigre; parmi lesquelles il y eo avoit de transparentes munies de deux angles aigus, comme dans le *N*°. 40. mais la plupart étoient irrégulieres, faute d'uoe matiere huileuse avec laquelle elles pussent se mêler, & à cause que les particules salines, surtout dans les endroits où l'eau manquoit, se séparoient & se précipitoient de tous côtés.

J'examinai ensuite du tartre; qu'on m'assura avoir été tiré du *vin* de France, de la maniere que j'ai dit ci-dessus; & y découvris quelques figures salines pareilles à celles du *vin*; les autres étoient beaucoup plus irrégulieres que celles que j'avois observées dans le *vin* du Rhin.

Je pris du *vin* d'Orléans extremement pur, & mêlai avec chaque goutte, autant qu'il me fut possible de le faire, un morceau de pierre d'écrevisse gros comme le dos d'un canif, à cause que la poudre de ces mêmes pierres trouble le *vin*. Je l'examinai au bout de trois heures, sans pouvoir y rien découvrir qui approchât des figures salines que j'avois observées dans le *vin* où je n'avois point mis de pierres d'écrevisses; j'apperçus aussi une infinité de particules salines dont la base avoit la figure d'un quarré oblong, & dont les côtés s'élevoient en forme de pyramide & finissoient par une espece d'anneau ou de rebord; les autres me parurent planes. Elles sont toutes deux représentées par le *N*°. 41. Quelques-unes avoient six faces, *N*°. 42. je remarquai plusieurs figures salines avec deux surfaces obliques, *N*°. 43. & quelques figures quadrilateres qui en renfermoient une autre plus petite, comme dans le *N*°. 44. quelques autres avoient leurs côtés extrêmement courts, & en quelques sortes irréguliers: j'apperçus aussi quelques figures salines représentées par le *N*°. 45. qui n'avoient aucune bosse ou éminence, à cause, je crois, de leur peu d'étendue; & lorsque je vins à examiner un morceau de pierre d'écrevisse, je découvris dans cinquante endroits au moins, une infinité de petits tuyaux minces, qui partoient d'une espece d'angle ou pointe, luisans comme du crystal, de longueur inégale, mais à peu près de la même grosseur, *N*°. 46.

Je fis infuser de la craie blanche dans la même quantité de *vin*, & en mis en quatre différens endroits de l'appartement où je logeois pendant l'été. Ayant examiné ce *vin* au bout d'un quart d'heure, j'y découvris une infinité de particules salines pareilles à celles dont j'ai parlé ci-dessus, mais beaucoup plus petites que celles du *vin* dans lequel j'avois mis infuser des yeux d'écrevisses. Mais douze ou quatorze heures après je trouvai les figures salines précédentes non-seulement beaucoup plus grosses, j'apperçus encore dans différens endroits un grand nombre de petits noyaux, qui sortoient comme d'un point de la craie, & pareils à ceux qu'on voit représentés par le *N*°. 46. mais plus longs & de grosseur inégale. Et comme le *vin* dans lequel j'avois mis infuser des pierres d'écrevisses s'étoit couvert d'une espece de peau, que je crus être produite par la coagulation des parties douces du *vin*, il arriva le contraire dans le *vin* où j'avois fais infuser de la craie, & qui conserva toujours sa transparence.

Je fis infuser quelque-tems après dans le *vin* ci-dessus mentionné, & qu'on appelle communément *Rijnkawer*, *Kavel-wijn*, quelques morceaux de pierres d'écrevisses; & y découvris au bont de douze ou quinze minutes quelques figures salines. Mais après que le *vin* eut reposé pendant quelques heures, j'apperçus dedans non-seulement un grand nombre de toutes les figures salines représeotées par les nombres 41; 42, 43, 44, 45, 46, je remarquai de plus que les figures qni s'étoient offertes à ma vue lors du premier examen, avoient grossi considérablement, sans pouvoir discerner néantmoins aucune de celles qui se forment dans le *vin* où l'on n'a point mis infuser des pierres d'écrevisses.

Il paroît manifestement par les expériences que je viens de rapporter qu'aucun des *vins* ci-dessus mentionnés, soit du Rhin ou de France, ne produit des figures salines qui aient quelque affinité ou ressemblance avec la matiere des nodus de la goute; de sorte que l'on peut assurer hardiment que le sel du *vin* ne contribue en rien à la génération de la goute: & c'est ce que l'expérience confirme tous les jours. En effet, on trouve partout des personnes qui font un grand usage de ces sortes de *vins* sans s'être jamais ressentis de cette maladie; au lieu qu'on en voit d'autres qui n'en ayant jamais goûté de leur vie, sont continuellement affligé de douleurs & de maladies arthritiques. La coagulation & la transmutation que souffrent les figures salines du *vin* servent beaucoup à appuyer les raisons dont je me sers pour prouver que dans un corps bien constitué, il ne passe aucune de ces particules salines dans la masse du sang; car on est parfaitement convaincu que le ventricule & les intestins n'ont d'autre usage que, 1°. de broyer les alimens, 2°. de diviser les parties les plus grossieres, & 3°. de distribner la partie la plus subtile de ces mêmes alimens après qu'elle a essuyé les deux changemens dont on vient de parler, dans toutes les parties, pour servir de nourriture au corps.

Quoique je sois parfaitement convaincu que les personnes qui ont du jugement & du savoir aiment mieux se rendre à une seule expérience utile & bien faite, qu'à une foule de spéculations & de raisonnemens dont on remplit tous les jours les Livres, & qui ne sont que l'ouvrage d'une imagination souvent échauffée; je n'eussent pas laissé dans plusieurs occasions d'accompagner mes expériences de raisonnemens capables d'en faire voir la certitude, si j'eusse pu me flater de rendre par là mes observations plus évidentes à ceux qui n'ont jamais étudié ces sortes de matieres. Leeuwenhoeck, *Operat*.

Vinum amarum pro Oenopolis.

Vin amer à l'usage des Cabaretiers.

Prenez *de sommités de centaurée, douze poignées;*
de racine de gentiane coupée par morceaux, une livre;
de baies de genievre, une livre & demie;
l'écorce extérieure & le suc de douze oranges de Seville;
l'écorce & le suc de six limons.

Mettez ces drogues infuser dans un sachet pendant quatorze ou vingt jours dans quarante pintes de *vin* blanc de Porto, & huit de *vin* de Canaries.

Il s'en faut beaucoup que nos Cabaretiers fassent un amer aussi bon que celui-ci; rien n'est cependant plus agréable, plus sain ni plus facile à faire. On peut dire cependant en général contre cette liqueur, dont quelques personnes font usage tous les matins dans la vue de réveiller l'appétit, qu'encore qu'un verre de ce *vin* puisse être d'une grande utilité, dans les cas où l'estomac se trouve affoibli par la débauche ou par quelque maladie accidentelle, pour échauffer les fibres & leur procurer la tension dont l'appétit & la digestion dépendent principalement; il ne laisse pas, lorsque l'estomac est déja trop échauffé par la bonne chere & le *vin*, de détruire le sentiment & le ressort de ce viscere, & de le mettre insensiblement hors d'état de s'acquiter de ses fonctions. Le Proverbe connu, prendre du poil de la bête, peut avoir lieu après une grande débau-

che, à cause que les crudités qui restent dans le corps, & les viscosités qui s'y amassent durant la nuit, demandent pour être évacuées, qu'on réveille l'estomac le lendemain à l'aide d'un verre ou deux de *vin*: mais il faut bien se garder d'aller plus loin.

VINUM ARTHRITICUM.

Vin contre la goute.

Prenez *de sarsepareille*, *de gayac*, } *de chaque, une once*;
de gui de chêne, six gros;
de germandrée, *d'encens de terre*, *de sauge seche*, } *de chaque, trois onces*;
de fleurs de primevere, *de romarin*, & *de lis de vallées*, } *de chaq. demi-once*;
de millepertuis, six gros;
de vin blanc, cinq pintes.

Faites macérer ces drogues pendant deux ou trois jours, coulez le *vin* pour l'usage, & prenez-en deux onces journellement durant quatre jours de suite.

Le titre marque assez que ce *vin* est principalement destiné pour la goute: mais cela n'empêche pas qu'il ne puisse être bon pour les foiblesses des nerfs, qui sont occasionnées par des humeurs froides & pituiteuses, pour les rhûmes des vieillards, aussi-bien que pour échauffer tout le systême nerveux.

VINUM ARTHRITICUM ALTERUM.

Autre Vin pour la goute.

Prenez *de gayac, deux onces*;
de sandal citrin, une once;
de canelle, *de racine d'angelique d'Espagne*, *de calamus aromaticus*, } *de chaq. deux onces*;
d'écorce extérieure d'orange seche, une once;
de fleurs de romarin, *de lavande*, *de sommités de marjolaine*, } *de chaque, demi-once*;
de germandrée, *de sauge*, *d'encens de terre, mondé & séché*, } *de chaque, deux onces*;
de petit cardamomo, deux gros;

Pulvérisez ces drogues grossierement, & faites-les infuser pendant deux ou trois semaines dans trois chopines de *vin* de montagne; coulez ensuite & gardez pour l'usage.

Ce *vin* est un restauratif admirable dans toutes les foiblesses des nerfs, & ne manque jamais de produire son effet lorsqu'on en use pendant quelque-tems; car étant pris à la dose d'environ deux onces, ou d'un verre ordinaire deux ou trois fois par jour, il ranime la constitution la plus languissante, & la met à couvert des maladies du cerveau & des jointures qui proviennent de l'affoiblissement des nerfs. Ces sortes de remedes sont aussi fort salutaires à la plupart des hydropiques; car non-seulement ils aident à absorber & à évacuer toutes les humeurs superflues, ils fortifient encore les solides, ils facilitent la circulation & la digestion, & empêchent par ce moyen qu'elles n'augmentent.

VINUM ARTHRITICUM PURGANS.

Vin purgatif contre la goute.

Prenez *de squine*, *de sarsepareille*, } *de chaque, deux onces*;
de polypode, trois onces;
de rhubarbe, *de séné*, } *de chaque, une once*;
de cloportes, six gros;
de clous de girofle, un gros;
de vin blanc, trois pintes.

Infusez & coulez S. A.

Cette composition n'est pas fort judicieuse: car la squine & la sarsepareille ne servent à rien, quelles que puissent être leurs vertus ailleurs, quand on les emploie seules; à cause que les ingrédiens cathartiques les entraînent par bas avant qu'elles aient produit leur effet; les intestins n'étant point soumis à l'influence des altérans ni des autres drogues de cette espece.

VINUM ARTHRITICUM PURGANS ALTERUM.

Autre vin purgatif contre la goute.

Prenez *de turbith*, *d'hermodactes*, } *de chaque, deux onces*;
de jalap, *d'hellébore noir*, } *de chaque, une once*;
de canelle, deux gros;
de gingembre, demi-once;
de fleurs de lavande, une once.

Faites infuser dans deux pintes de bon *vin* blanc dans un vaisseau bien fermé durant quarante jours, & coulez pour l'usage.

Ce purgatif est excellent pour toutes les maladies qui ont leur siége dans les parties éloignées, aussi-bien que dans les cellules nerveuses. On doit le prendre à l'entrée de la nuit en si petites doses qu'il ne puisse opérer avant le jour, afin qu'il ait le tems de passer dans la masse du sang, & de pénétrer au-de-là des premieres voies, autrement il produit très-peu d'effet. Le sommeil auquel on se livre après l'avoir pris, lui donne le tems de circuler dans les vaisseaux lactés, & de s'insinuer dans les recoins les plus cachés du corps. Le malade peut en prendre d'abord trois ou quatre cuillerées, & en augmenter la dose à volonté: mais surtout la réitérer souvent; car la matiere sur laquelle il doit agir est trop éloignée & trop concentrée pour céder à une moindre force; au lieu qu'il ne peut, la dose étant souvent répétée, que dissiper les humeurs qui se logent dans les jointures, & qui causent tant de désordres.

On peut espérer avec un peu de soin & à l'aide de ce remede, de prévenir une maladie aussi affligeante que la goute. Dans les cas dont il s'agit, ces sortes de remedes operent bien plus sûrement & plus efficacement sur les humeurs, qu'ils ne feroient si on les donnoit sous une forme seche, à cause que la subtilité du menstrue qui s'impregne de leurs vertus, les conduit dans l'endroit où ils doivent opérer, & où ils n'arriveroient jamais si bien d'une autre maniere.

VINUM BENEDICTUM.

Vin béni.

Prenez *de safran des métaux, une once*;
de macis, un gros;
de vin de Canarie, une chopine & demie;

Faites-les infuser durant plusieurs jours, & coulez pour l'usage.

Cet émétique a eu autrefois beaucoup de réputation, mais on l'a presque abandonné à cause de son mauvais gout.

La dose est depuis deux gros jusqu'à une once.

Si l'on peut en justifier l'usage, c'est dans les apoplexies où il est besoin de quelque violence pour ébranler les nerfs; & l'on s'en sert encore quelquefois dans ces sortes d'occasions.

VINUM CHALYBEATUM.

Vin calybé.

Prenez *de limaille d'acier, une once;*
de safran en poudre, deux gros;
de vin de montagne, une chopine;

Faites infuser ces drogues pendant trois jours, en les remuant souvent.

Filtrez ensuite & gardez pour l'usage.

Ce remede est admirable pour les pâles-couleurs qui demandent des calybés; il concourt encore efficacement avec les amers à guérir toutes les maladies qui proviennent de l'obstruction des visceres, & rien ne lui est comparable dans la jaunisse. On peut en prendre depuis deux onces jusqu'à quatre, une ou deux fois par jour, lorsque l'estomac se trouve vuide: mais il ne fait du bien qu'à proportion que l'on fait de l'exercice.

Autre Vin calybé.

Prenez *de limaille de fer, huit onces;*
de racines de panicault, & d'enula campana, } *de chaque, une once & demie;*
de sandal citrin, une once;
de rapure d'ivoire, de corail rouge en poudre, } *de chaque, six gros;*
de girofle, de macis, de canelle, de gingembre, } *de chaque, trois gros;*
de ceterach, de fleurs de romarin, de genêt, d'epithyme, } *de chaque, deux pincées;*
de vin blanc, trois pintes.

Mêlez le tout en digestion pendant six ou huit jours, & filtrez pour l'usage.

Ce remede est efficace pour toutes les obstructions de l'utérus, pour les cachexies & les impuretés du foie & de la rate. Mais comme cette composition pourroit être mieux, je lui en substituerai une autre qui est beaucoup plus aisée à faire.

Prenez *de limaille d'acier, quatre onces;*
de rue, de pouliot, } *de chaque, deux poignées;*
de racines de pivoine, & d'aulnée, } *de chaque, une once;*
de safran, deux gros.

Faites infuser dans deux pintes de *vin* d'Espagne pendant quatorze jours, & filtrez pour l'usage.

Ce remede n'a d'autre mauvais gout que celui que lui donne l'acier: il est excellent pour exciter les regles, & pour évacuer les impuretés qui obstruent l'utérus & le rendent sujet aux maladies: aussi appaise-t'il plusieurs sortes de spasmes & de convulsions; il débarrasse, au moyen de l'usage qu'on en fait, les organes de la génération, & fortifie le ton du sang à un tel point, qu'on en devient plus propre à concevoir: mais il faut alors y renoncer de peur qu'il ne détruise son propre ouvrage. Il suffit d'en prendre deux ou trois onces deux fois par jour, lorsqu'on en continue l'usage durant quelques semaines.

VINUM CHALYBEATUM RESTAURATIVUM.

Vin calybé restauratif.

Prenez *de limaille d'aiguilles bien nette, deux onces;*
le suc de huit oranges aigres.

Mettez ces drogues infuser durant vingt-quatre heures; ajoutez-y ensuite,

de vin blanc, deux pintes;
de canelle, demi-once,
de clous de girofle, deux gros;
de macis, quatre scrupules.

Après quelques jours de digestion à froid, coulez & filtrez pour l'usage.

Cette composition sert à plusieurs usages; elle est surtout infaillible pour guérir les pâles-couleurs & tout ce qui en approche; ce que l'on connoît par la pâleur du visage, la foiblesse, l'engourdissement & la difficulté de respirer. Elle est bonne pour la mélancolie hypocondriaque, aussi-bien que pour les affections de la rate, & pour rendre aux fluides la chaleur & la vigueur dont ils ont été dépouillés par les fievres, ou telle autre maladie semblable. Elle est incomparablement meilleure que les eaux minérales calybées, quelque estimées qu'elles soient dans ces sortes de cas; car les épiceries qu'elle contient échauffent & fortifient les fibres de l'estomac, & les mettent en état de supporter les picotemens & les tiraillemens que cause l'acier, sans qu'il en résulte aucun vomissement. On peut la donner matin & soir depuis deux onces jusqu'à trois, après que la digestion est achevée.

VINUM CHALYBEATUM RESTAURATIVUM ALTERUM.

Autre Vin calybé restauratif.

Prenez *de limaille d'acier, deux onces;*

Exprimez dessus le suc de trois ou quatre oranges de Seville & d'un limon.

Après les avoir laissé infuser durant vingt-quatre heures, en les remuant de tems en tems, versez sur ce mélange, que vous devez avoir mis dans un matras,

de vin de Porto, deux pintes;
de vin de Canarie, une chopine.

Faites infuser dedans les ingrédiens du *vin* de vipere, en doses convenables, ou la même quantité de ce dernier; & au bout de quatorze jours, coulez pour l'usage.

Ce remede est excellent pour rétablir les forces qui ont été épuisées par la violence de la fievre ou de quelque maladie aiguë, surtout pour les femmes qui ont beaucoup souffert dans l'accouchement, & qui sont presque tombées en consomption: car outre qu'il rétablit les évacuations nécessaires, il procure au sang la chaleur & la nourriture dont il a besoin. Ce remede coûte

cher à faire, mais son efficacité répare ce défaut; puisqu'étant pris deux fois par jour à la dose de deux onces, il produit en peu de tems les effets qu'on souhaite, dans des cas mêmes les plus désespérés.

VINUM ENULANUM.

Vin d'Aunée.

Prenez *de racine verte d'enula campana,* *de sucre blanc, &* *de raisins de Corinthe, coupés menu,* } *de chaq. quatre onces.*

Faites infuser à froid durant quatorze jours dans deux pintes de *vin* blanc de Porto.

Cette liqueur est aussi facile à prendre qu'à composer, & elle convient à ceux que la foiblesse de leurs poumons rend sujets à être suffoqués par le phlegme, qu'elle a la vertu de diviser, outre qu'elle prévient les ulceres & les accidens qui occasionnent la consomption.

Les personnes asthmatiques ne peuvent donc mieux faire que d'en user, surtout en hiver, parce que le froid diminuant alors la transpiration, oblige les fluides à se jetter en plus grande quantité sur les visceres, sans en excepter les poumons, qui ont pour lors besoin d'un corroboratif & d'un déterfif tel que celui-ci.

L'Aunée possede une qualité déterfive qui la rend propre à prévenir les obstructions des visceres, au moyen de quoi ils s'acquitent mieux de leurs fonctions, & mettent les poumons plus à leur aise. On peut donc en user dans toutes les différentes especes de cachexies, aussi-bien que dans les cas où le corps paroît disposé à l'hydropisie. Quelques-uns attribuent à cette liqueur la vertu de faire mourir les vers. On en boit un verre deux fois par jour.

VINUM HIPPOCRATICUM. Voyez *Claretum*.

VINUM HYDROPICUM.

Vin pour l'hydropisie.

Prenez *de racine de glaïeul, une once;*
d'enula campana, & *de squilles préparées,* } *de chaque, demi-once;*
de marrube, une poignée;
d'écorce de racine de sureau, & *d'hieble,* } *de chaque, une once;*
de séné, une once & demie;
d'agaric, deux gros;
de gingembre, un gros;
de vin blanc, deux pintes.

Faites infuser durant quatorze jours, & coulez pour l'usage.

Ou bien,

Prenez *des cendres de genêt, &* *de genevrier,* } *de chaque, une once;*
de vin du Rhin, trois chopines.

Mêlez & faites une lessive à laquelle vous ajouterez,

de racine de glaïeul, une once & demie;
d'écorce interne de racine de sureau, & *d'hieble,* } *de chaque, une once;*
d'écorce de douce-amere, demi-once;
de rhubarbe, deux gros;
de mechoacan, demi-once;
de séné, une once;
de semences de carvi, six gros;
d'écorce de sassafras, & *de canelle de Winter,* } *de chaque, quatre scrupules;*

Faites infuser à chaud durant douze heures, coulez & ajoutez à la colature,

de sucre blanc, quatre onces;
de feuilles de rose incarnate, deux pincées.

Faites infuser de nouveau, & coulez pour l'usage.

Cette composition est beaucoup plus diurétique lorsqu'on en retranche le séné; car moins elle opere par les selles, plus elle s'insinue dans le sang, & évacue sa sérosité par les urines. Elle est donc propre pour les hydropiques, aussi-bien que pour ceux qui ont de la disposition à cette maladie, lorsqu'on s'en sert à tems & qu'on en use pendant un tems convenable. La dose est de trois onces tous les matins à jeun.

VINUM ICTERICUM.

Vin pour la Jaunisse.

Prênez *de terra mèrita grossierement pulvérisée, deux onces;*
de safran, deux scrupules;
de cochenille, quatre scrupules;
de cloportes, N°. 30.
de vin de Canarie, une pinte.

Faites infuser durant six à sept jours, & coulez pour l'usage.

Ce *vin* est excellent pour les maladies que son titre porte, & l'on peut en boire deux onces trois ou quatre fois par jour. Celui qui suit est cependant plus efficace.

VINUM MILLEPEDUM.

Vin de Cloportes.

Prenez *de cloportes, demi-livre.*

Jettez-les toutes vivantes dans une pinte de *vin* blanc de Porto; & après quelques jours d'infusion, coulez en pressant fortement.

Ajoutez à la colature,

de safran, deux gros;
de sel de Mars, un gros;
de sel d'ambre, deux scrupules.

Coulez au bout de trois ou quatre jours, & filtrez pour l'usage.

Ce *vin* est un remede admirable pour la jaunisse, l'hydropisie & la cachexie: il est bon pour désobstruer les visceres, & pour évacuer les humeurs superflues par les urines. On peut en user deux fois par jour à la dose de deux onces.

Autre vin de Cloportes.

Prenez *de cloportes vivans, quatre onces;*

Mettez-les infuser dans une pinte de *vin* blanc avec une dragme de safran d'Angleterre; remuez-les souvent, & après les avoir laissé reposer deux ou trois semaines, filtrez le *vin* pour l'usage.

Ce remede est admirable pour déterger les visceres, & rien ne sauroit le remplacer dans la jaunisse, ni dans

les obstructions des reins ou des conduits urinaires : c'est dommage qu'on n'en fasse pas plus souvent usage, car il n'est presque point de maladie chronique où il ne puisse avoir son utilité; je n'en excepte même pas les écrouelles, qu'il dissipe en partie, si tant est qu'il ne les emporte pas tout-à-fait. Il opere des merveilles dans les fluxions qui se jettent sur les yeux, en évacuant les sels acres qui s'étoient jettés sur les glandes de ces organes, par leurs conloirs ordinaires, je veux dire les reins. On peut le donner depuis demi-once jusqu'à deux onces.

VINUM MIRABILE.

Vin Admirable

Prenez *de clous de girofle*,
de macis,
de noix muscade,
de cubebes,
de cardamome,
de galanga,
de cochenille, &
de safran, } *de chaque, un gros.*

Faites infuser ces drogues dans une pinte de *vin* de Canarie, & quatre onces d'esprit de canelle, pendant quatorze jours, & coulez pour l'usage.

Ce *vin* est un cordial supérieur à l'eau admirable (*aqua mirabilis*) du Collége de Londres, sans qu'il soit besoin de recourir à la distilation: mais il vaut infiniment mieux lorsqu'on y ajoute de l'ambre gris ou du musc. Etant pris de tems en tems à la dose d'un gros, il est extremement salutaire aux personnes d'un tempérament froid; car il échauffe & empêche le sang de se convertir en ces sortes d'humeurs pituiteuses qui résistent aux meilleurs remedes, interrompent leurs opérations, & occasionnent des léthargies, des apoplexies, des paralysies, des rhumatismes, & toutes les autres maladies qui sont inséparables de cet âge où les forces de la jeunesse commencent à défaillir. Ces sortes de cordiaux ne valent rien pour les sujets d'un tempérament bilieux & sanguin, à cause qu'ils enflamment le sang & causent beaucoup de mal. Il vaut mieux leur substituer des acides & des délayans.

VINUM PECTORALE.

Vin Pectoral.

Prenez *de racine de réglisse, une once*;
de safran, un scrupule;
de semences de coriandre,
de carvi, &
d'anis, } *de chaque, deux gros*;
de sel de tartre, demi-once;
d'eau de pouliot, &
d'hysope, } *de chaque, quatre onces*;
de vin de Canarie, une pinte.

Mettez-les digérer à froid pendant quelques jours, & coulez pour l'usage.

Ce remede facilite l'expectoration, & nettoye les glandes des bronches & des parties voisines. On peut en user deux ou trois fois par jour, ou même à discrétion: il vaut mieux lorsqu'il est chaud.

VINUM SCELOTYRBICUM.

Vin contre le Scorbut.

Prenez *d'oseille*,
de petite oseille,
de cresson d'eau,
de cuillerée de jardins, } *de chaque, trois poignées*;
de racines d'enula campana,
de glaïeul,
de raifort, } *de chaque, une once & demie*;
de semence de cuillerée, une once;
de vin blanc, deux pintes.

Mettez ces drogues en digestion pendant deux jours, & exprimez pour l'usage.

On peut en boire un verre deux fois par jour pendant quelques semaines dans les cas où l'on se sent disposé au scorbut. Ces sortes de remedes lorsqu'on en use au printems, sont un préservatif contre les fievres qui ont coutume de régner durant l'Été, à cause qu'ils nettoyent les principaux émonctoires, & levent les obstructions qui occasionnent ces sortes de fievres.

VINUM SCILLITICUM. Voyez *Scilla*.

VINUM SCORBUTICUM.

Vin pour le scorbut.

Prenez *de cuillerée de jardin, cueillie seche, & non pilée, une poignée*;
de racine de raifort ratissée, demi-once;
d'écorce de Winter pulvérisée grossierement, deux gros;
d'eau d'arum, &
de vin blanc, } *de chaque, une chopine.*

Mettez ces drogues infuser à froid pendant trois jours.

Toutes ces drogues prises ensemble composent un remede chaud & piquant qui est excellent pour le scorbut: ce *vin* sert à dissoudre les humeurs gluantes & visqueuses qui enveloppent les sels, & qui s'attachant avec eux aux organes sécrétoires, surtout à ceux de la peau, ne manquent jamais de les ulcérer. Il accélere le mouvement des fluides, & facilite la transpiration; ce qui le rend extremement propre dans l'hydropisie, aussi-bien que dans les cachexies qui sont occasionnées par des humeurs aqueuses. On peut en user à discrétion.

VINUM STOMACHICUM.

Vin Stomacal.

Prenez *de racines de serpentaire de Virginie*, &
de gentiane, } *de chaque, trois gros*;
de galanga,
de clous de girofle,
de cubebes,
de macis,
de muscade, &
de safran, } *de chaque, un gros*;
de cochenille, demi-gros;
de vin de Canaries, trois chopines.

Faites infuser ces drogues durant quelques jours, & coulez pour l'usage.

Ce remede est chaud, & propre par conséquent pour ceux dont l'estomac est refroidi, & qui sont sujets aux vents: il l'est cependant trop pour plusieurs personnes, ce qui le rend sujet à engendrer de la bile & des humeurs adustes; il vaut donc mieux se servir de celui que voici.

Prenez *de racine de gentiane, demi-once*;
de galanga,
de calamus aromaticus,
de racine d'angélique d'Espagne, } *de chaque, deux gros*;

de sommités de centaurée, une once;
l'écorce extérieure de trois oranges de Seville avec leur suc;
de safran, un gros.

Faites infuser ces drogues pendant quatorze jours dans deux pintes de *vin* d'Andalousie, en agitant de tems en tems le vaisseau; coulez & filtrez pour l'usage.

Ce *vin* est stomachique & bon pour réveiller l'appétit: il convient extremement aux personnes d'un tempérament froid, aussi-bien qu'à celles que leur trop d'embompoint dispose à l'hydropisie & à la cachexie. Le suc acide des oranges dissipe la chaleur & le gout des amers, & ce mélange merite d'être entre les mains de tout le monde, pour en user dans les maladies de l'estomac qui proviennent de débauche ou de telle autre cause que ce soit. On peut en boire deux ou trois fois par jour: mais il produit beaucoup plus d'effet lorsque l'estomac est vuide.

VINUM VIPERINUM.

Vin de Vipere.

Prenez *de viperes seches, coupées par morceaux, N°. 6.*

Mettez-les en digestion pendant trois jours sur la cendre chaude dans une pinte de *vin* de Canarie, & passez le *vin* pour en faire usage au besoin.

Autre Vin de Vipere.

Prenez *de viperes femelles au printems, N°. 6.*

Jettez-les vivantes dans trois pintes de *vin* de Canarie, & faites-les infuser à froid durant six mois de suite.

Ce *vin* est admirable pour fortifier le tempérament, pour exciter la semence & pour disposer aux actions qui demandent de la vigueur: mais il satisfait beaucoup mieux à cette derniere indication lorsqu'on y joint quelques aromates, surtout du musc & de l'ambre gris. Il est un remede presque infaillible pour les éruptions cutanées, sans en excepter même la lepre confirmée.

Autre Vin de Vipere.

Prenez *de viperes, N°. 12.*
de fleurs de lavande bien mondées, & de romarin verd, } *de chaque, quatre onces;*
de noix muscades, N°. 6.
de racine de satyrion coupée menu, demi-livre;
de benjoin, & de storax, } *de chaque, deux onces;*
de musc, & d'ambre gris, } *de chaque, demi-gros.*

Mettez toutes ces drogues, les viperes en vie, & les autres drogues aussi récentes qu'il est possible de les avoir, dans six pintes de *vin* de Canarie; & après les avoir fait macérer durant trois ou quatre mois, quelquefois à la chaleur du soleil, mais couvertes, coulez le *vin*, laissez-le reposer, & décantez-le pour vous en servir au besoin.

Ce *vin* est peut-être un des meilleurs restaurans que l'on connoisse, & il n'est pas jusqu'à la vieillesse qui ne se ressente de ses bons effets. Il est excellent pour ceux qui se sont épuisés avec les femmes, surtout s'il leur en a couté quelques salivations mercurielles; & il faut qu'un tempérament soit bien ruiné s'il ne le rétablit point. Il convient surtout à ceux que des maladies aiguës, telles que les fievres, la petite vérole, &c. ont mis dans un état à ne pouvoir plus recouvrer la santé: car il rétablit les fluides dans leur premier état, & remplit les vaisseaux d'un sang chaud, généreux & nutritif. Il fait du bien à ceux que les écrouelles ont amaigris au point de les faire tomber en consomption; & les jeunes gens qui se sentent hors d'état, soit à cause de la froideur de leur tempérament ou pour telle autre cause que ce soit, de satisfaire au devoir conjugal aussi promptement qu'ils le souhaiteroient, ne peuvent mieux faire que d'en user: ils doivent cependant s'en servir avec prudence, de peur qu'il n'allume en eux une chaleur, qu'ils se trouveroient dans l'impossibilité d'éteindre. Ceux qui se livrent à ces sortes de plaisirs avec plus d'ardeur qu'il ne faudroit, doivent bien se garder de ces sortes de secours, s'ils ne veulent accélérer la fin de leurs jours; car les tempéramens les plus robustes succombent à la fin sous ces profusions réitérées; de même que la tension trop fréquente d'un corps élastique affoiblit à la fin son ressort, malgré tous les soins qu'on se donne pour le lui conserver.

V I O

VIOLA, *Violette.*

Voici ses caracteres:

Ses feuilles sont alternes; son calyce est étendu & partagé en cinq segmens recourbés en-arriere. Sa fleur est à cinq pétales & irréguliere, étant composée d'un éperon, de deux ailes & d'une queue qui représente une quille; elle est munie de cinq étamines. L'ovaire qui est au fond du calyce se change en un fruit conique, triangulaire, qui s'ouvre en trois quartiers disposés circulairement, & laisse voir une multitude de semences rondes.

Boerhaave compte dix-huit especes de *Violette*, *qui* sont,

1. *Viola Martia, purpurea, flore simplici, odoro*, C.B.P. 199. Tourn. Inst. 419. Boerh. Ind. A. 243. *Viola*, Offic. *Viola Martia, purpurea*, J.B. 2. 542. Raii Hist. 2. 1049. Synop. 3. 364. *Viola nigra, sive purpurea*, Ger. 699. Emac. 850. *Viola simplex Martia*, Park. Parad. 282.

La *violette* ordinaire a une racine épaisse & fibreuse, d'où sortent plusieurs filets longs & rampans, qui prennent racine & poussent de nouveau. Ses feuilles sont portées sur de longues queues; elles sont quelque peu velues, & ont la forme d'un cœur renversé; elles sont creuses vers la queue, & dentelées à leurs bords. Ses fleurs sont soutenues par des pédicules fort minces, irrégulieres, & composées de cinq feuilles purpurines, odorantes, avec un éperon de même couleur.

Le fruit est long, de figure exagone: il s'ouvre, quand il est mûr, en trois quartiers, & laisse voir plusieurs rangs de semences rondes & de couleur brune.

On trouve souvent dans les haies des *violettes* sauvages, qui fleurissent au mois de Mars: mais on se sert dans les boutiques de celles qui sont cultivées. Leurs fleurs, qui sont principalement d'usage, sont une des quatre fleurs cordiales.

Elles sont rafraîchissantes, humectantes & laxatives, bonnes pour les maladies de la poitrine & des poumons, pour la toux & la pleurésie. On en fait un sirop que l'on donne aux enfans pour les rafraîchir, & leur tenir le ventre libre.

Les feuilles sont rafraîchissantes & apéritives; on les emploie souvent dans les clysteres & dans les onguens contre les inflammations.

La femence eft eftimée bonne pour le calcul & la gravelle.

Le firop de *violettes* eft la feule préparation de cette plante, que l'on trouve dans les boutiques. Miller, *Bot. Off.*

La racine de cette plante eft un peu falée, gluante & déterfive : elle ne rougit pas le papier bleu, non plus que les feuilles, qui font fades & peu gluantes : les femences fraîches le rougiffent un peu, & font plus falées que les racines. Il y a dans les *violettes* une feve glaireufe qui enveloppe les autres principes, & qui en arrête l'activité ; car,

Par l'analyfe chymique, on tire de cette plante plufieurs liqueurs acides, beaucoup d'huile, affez de fel volatil concret, & de fel fixe lixiviel.

Il n'eft donc pas étonnant qu'elle adoùciffe par fon phlegme & par fon huile, & qu'elle foit diurétique & laxative par le mélange des autres principes. Le fel de la *violette* participe du fel ammoniac, puifqu'il eft compofé d'une partie urineufe. L'infufion de deux onces de racine de cette plante, purge par haut & par bas. Quelques-uns en ordonnent jufqu'à trois onces, & y ajoutent vingt grains de fel d'abfinthe pour en tirer une forte teinture. Les feuilles font émollientes & laxatives, & on les emploie tous les jours dans les lavemens, dans les fomentations & dans les cataplafmes. Les fleurs lâchent le ventre. Poterius affure, qu'un gros de leur poudre purge affez bien. On prépare avec ces fleurs trois fortes de firop : le fimple, dont la couleur eft très-belle, pourvu qu'on ne le faffe pas bouillir ; le compofé, qui eft de l'invention de Mefué ; & le purgatif, dont M. Lemery a donné la defcription. Le fimple & le compofé font très-propres pour les maladies de la poitrine, caufées par des humeurs acres & falées.

Le firop violat purgatif convient aux mêmes maladies, lorfqu'il eft néceffaire de purger ; car les femences & les calyces des fleurs dont on fe fert pour faire ce firop, purgent confidérablement. On pourroit y ajouter les racines.

Timæus préparoit, à ce que nous rapporte Etmuller, une excellente conferve laxative avec les *violettes*, en donnant à la manne la confiftance de conferve avec le fuc de fes fleurs. Cette conferve tient le ventre libre, prife depuis deux gros jufqu'à demi-once.

On fait de la maniere fuivante une efpece de ratafia, fort propre pour les perfonnes qui font ordinairement conftipées.

Prenez *de fuc de fleurs de violettes non-mondées, fix livres* ;

Délayez fur un feu clair & doux,

une livre & demie de manne.

Paffez le tout par un linge, & ajoutez-y,

de très-bon efprit de vin, une livre.

On en fait prendre une cuillerée ou deux le matin & le foir, s'il eft néceffaire.

On prépare les émulfions fuivantes pour la colique néphrétique, & pour la rétention d'urine.

Broyez dans un mortier de marbre,

de femences de violettes, une once ou une once & demie ;

Y ajoutant peu-à-peu,

d'eau de chien-dent, fix onces.

Paffez l'émulfion par un linge, & y délayez,

de firop violat, une once. Tournefort, *Hiftoire des Plantes*.

Les *violettes*, de même que la plupart des autres plantes, contiennent plufieurs parties qui ont chacune leur vertu ; car la racine, le calyce & la femence font cathartiques ; & trois onces de la racine coupée par tranches & mifes dans de l'eau bouillante que l'on vient de retirer du feu, ou infufées pendant une nuit dans du vin, communiquent à ces deux liqueurs une vertu purgative. Une dragme & demie de la femence pulvérifée, mêlée avec quelque liqueur convenable, produit le même effet. Le calyce eft plus foible, & communique la même qualité à l'eau dans laquelle on le fait infufer. On prépare avec ce qu'on appelle firop violat par infufion. Il purge les humeurs bilieufes & féreufes qui n'ont point encore pris racine.

Les feuilles contiennent une grande quantité de fubftance un peu froide & aqueufe ; ce qui les rend propres pour modérer le phlegmon, & pour adoucir l'ardeur exceffive qui affecte les yeux ou l'eftomac. Elles lâchent le ventre, quand on les mange en falade.

Les fleurs récentes rafraîchiffent, humectent, ramolliffent & rendent le ventre libre. On les met au nombre des quatre fleurs cordiales : elles font auffi pectorales. On s'en fert principalement pour appaifer l'ardeur des fievres, auffi-bien que les maux de tête qui en proviennent. Elles font bonnes pour la toux, pour l'âpreté de la gorge & pour la pleuréfie. On ordonne fouvent le firop des fleurs pour appaifer la foif que caufe la fievre, & pour lâcher le ventre.

La femence de *violettes* eft un excellent lithrontriptique ; & le Docteur Butler, Medecin de Cambridge, s'en fervoit avec fuccès.

Diofcoride & Pline affurent, que la partie purpurine de la fleur, prife dans l'eau, guérit l'efquinancie & l'épilepfie, furtout celle des enfans. Quant à l'épilepfie, dit P. Reneaume, l'expérience nous apprend que c'eft une impofture : mais n'eût-il pas mieux été de dire, que les ouvrages des Anciens ont été corrompus avant de parvenir jufqu'à nous ? Ray, *Hift. Plant.*

2. *Viola Martia, multiplici flore*, C. B. P. 199.
3. *Viola Martia, alba*, C. B. P. 199.
4. *Viola Martia, flore multiplici, candido*, C. B. P. 199.
5. *Viola Martia, major, hirfuta, inodora*, M. H. 2. 475.
6. *Viola Martia, folio eleganter variegato, flore purpureo.*
7. *Viola Maritia, inodora, fylveftris*, C. B. P. 199. M. H. 2. 474.
8. *Viola Alpina, folio in plures lacinias diffecto*, C. B. P. 199.
9. *Viola Martia, arborefcens, purpurea*, C. B. P. 199. *Jacea tricolor, furrectis caulibus, quibufdam arborea dicta*, J. B. 3. 547.
10. *Viola montana, lutea, glandiflora*, C. B. P. 200. M. H. 2. 476. *Jacea tricoloris genus, flore luteo, magno, repens, non annuum*, J. B. 3. 548.
11. *Viola tricolor, hortenfis repens*, C. B. P. 199. Tourn. Inft. 420. Boerh. Ind. A. 244. *Viola tricolor*, Offic. Ger. 703. Emac. 854. Raii Hift. 2. 1052. Synop. 365. *Viola tricolor, major & vulgaris*, Park. Theat. 756. *Jacea*, Schrod. Pharm. 4. 84. *Jacea tricolor, five Trinitatis flos*, J. B. 3. 546.

Cette efpece n'eft pas fi rampante que la *violette* ordinaire ; elle eft plus droite. Ses feuilles font arondies, dentelées & difpofées alternativement fur les tiges, d'où il en fort deux autres plus petites & plus profondément découpées, qui n'ont point de queue. Les fleurs naiffent des aiffelles des feuilles ; elles font portées fur des pédicules fort longs, & reffemblent à la

violette ordinaire, avec cette différence que leurs feuilles sont plus droites & plus ouvertes, & leurs couleurs différentes. Quelques-unes ont les deux feuilles supérieures d'un jaune foncé, avec nne tache rouge; les deux du milieu d'un jaune pâle, avec nne tache foncée; & les deux feuilles inférieures, d'un rouge velouté; le jaune dominant dans les unes, & le rouge dans les autres; ce qui forme une variété fort agréable. Le fruit est plus long que celui de la *violette* ordinaire, mais rempli de la même semence. Cette espece croît sans culture le long des champs. On la plante aussi dans les Jardins, où elle fleurit une bonne partie de l'Eté.

Ses feuilles sont seules d'usage; mais on s'en sert rarement. On les estime cependant mucilagineuses & vulnéraires, bonnes pour appaiser les coliques des enfans, & pour prévenir les accidens qui en résultent. MILLER, *Bot. Off.*

Elle croît dans les parties Septentrionales de l'Angleterre parmi les blés, le long des murs & des haies: mais on l'a transplantée dans les Jardins à cause de la beauté & de la variété de ses fleurs. Elle passe pour avoir les mêmes vertus que la *violette* ordinaire. RAY. DALE.

M. Baynard dit que plusieurs personnes ont été guéries de la rage par l'usage de la *violar tricolor*.

12. *Eadem* (11), *flore, albo, & luteo.*
13. *Eadem* (11.), *flore pallidè cæruleo, purpureo, & luteo. Flos Trinitatis, major, violaceus*, H. Eyst. Æst. *o.* 12. F. 6. F. 2.
14. *Eadem* (11.), *flore violaceo, holoserico, purpureo, & aureo.*
15. *Eadem* (11.), *flore magno, duplo majore, coloris unius, purpureo holoserico.*
16. *Eadem* (11.), *flore pallido. Flos Trinitatis, pallidus, major*, H. Eyst. Æst. *o.* 12. F. 6. F. 3.
17. *Eadem* (11.), *flore ex aureo & pallido.*
18. *Viola, bicolor, arvensis*, C. B. P. 200. M. H. 2. 476. *Jacea, bicolor frugum & hortorum vitium*, J. B. 3. BOERH. *Ind. alt. Plant.*

Viola vient par diminution du Grec ἴον (*ion*) l'esprit doux étant remplacé par la lettre *V*, comme on le voit par plusieurs exemples. RAY.

Les six premieres especes sont officinales, pectorales & cordiales, bonnes pour la toux, pour la sécheresse de la langue & les apretés du gosier, pour les catarrhes, la phthisie & la pleurésie. Les fleurs ont une vertu, anodyne, adoucissante & antiphlogistique: on les fait infuser dans de l'eau de pluie à plusieurs fois, & y ajoutant quatre fois autant de sucre, on en compose un sirop violat par infusion, *sirupus violarum sine coctione.*

Ce sirop est fort agréable au goût, apéritif, bon pour corriger l'acrimonie des humeurs, & pour lâcher le ventre. Ses feuilles ont les mêmes vertus que celles de l'acanthe. On met ses fleurs au nombre des quatre fleurs cordiales, tant à cause de leur odeur agréable; que de la viscosité de leurs particules qui dissout & adoucit ce qui est terrestre & acrimonieux. On doit les cueillir le matin tandis que la rosée est encore dessus. Ses feuilles sont émollientes & purgatives, on les emploie dans les fomentations, dans les cataplasmes & dans les lavemens. On fait rarement usage de la semence, excepté dans les obstructions des reins & dans la colique néphrétique; sa racine purge par haut & par bas; les calyces ont une qualité dégoutante qui doit les faire rejetter, à moins qu'on ne veuille avoir un remede extremement purgatif; car pour lors on les prend avec les fleurs; les semences sont un hydragogue efficace. *Hist. des Plant. attribuée à Boerhaave.*

VIOLA AQUATICA, AQUALITIS, OU PALUSTRIS. Voyez *Hottonia.*

VIOLA HYEMALIS, nom de l'*hesperis, hortensis flore, purpureo*, & de l'*hesperis, hortensis, flore candido.*

VIOLA INDICA, SCANDENS; nom de l'*acriviola*, & de l'*acriviola, maxima, odorata.*

VIOLA LUNARIA, OU LUNARIS; nom qne l'on donne à plusieurs sortes de lunaire. Voyez *Lunaria.*

VIOLA MARIANA, Offic. Ger. 362. Emac. 447. *Viola Mariana flore purpureo*, Park. Parad. 354. *Viola Mariana Dodonæi, quibusdam medium*, J. B. 2. 804. *Campanula hortensis folio & flore oblongo*, C. B. P. 94. Raii Hist. 1. 732. Boerh. Ind. A. 249. Tourn. Inst. 109.

Cette plante croît, dans les pays étrangers, dans les haies & aux lieux montagneux: mais on ne la trouve chez nous que dans les Jardins. Sa racine est rarement d'usage en Medecine. Elle passe pour être rafraîchissante, dessiccative & astringente étant mangée. DALE.

VIOLA MATRONALIS; nom de plusieurs especes d'*hesperis*. Voyez ce mot.

VIP

VIPERA, *Vipere.*

Antonius Musa, Medecin d'Octavius César, est, je crois, un des premiers Medecins de l'antiquité qui ait fait usage de la chair de cet animal pour la guérison des maladies; & Pline nous apprend qu'il avoit trouvé le secret de guérir, par ce moyen, des ulceres qui passoient pour incurables.

Il y a toute apparence qu'il avoit appris cette méthode du fameux Craterus, Medecin Grec, dont il est si souvent parlé dans les lettres de Ciceron à Atticus, lequel, au rapport de Porphyre, vint à bout de guérir un malheureux esclave dont la chair se détachoit des os, en lui ordonnant de manger des *viperes* apprêtées comme du poisson.

Quoiqu'il en soit, on ne peut douter qne les vertus de la *vipere* ne fussent généralement connues du tems de Galien, puisqu'il rapporte lui-même des cures surprenantes de l'*elephantiasis* ou lepre opérées par l'usage du vin de *vipere.*

Arétée, qui vivoit vraissemblablement vers le même tems que Galien, & qui est celui de tous les Anciens qui a le mieux décrit l'*elephantiasis*, recommande, avec Craterus, l'usage de la chair de *vipere* en guise de poisson, dans les mêmes maladies. Je me souviens à ce propos que Lopez dans ses Relations du Royaume de Congo en Afrique, rapporte que les Negres sont fort avides des *viperes* rôties, & qu'ils estiment un mets délicieux. Dampiere nous apprend aussi que les habitans du Tonquin dans les Indes Orientales, régalent leurs amis avec de l'areca dans lequel on a mis infuser des serpens & des scorpions, estimant cette boisson un excellent cordial, & un préservatif admirable contre la lepre aussi-bien que contre toutes sortes de poisons.

Les Medecins François & les Italiens prescrivent communément le bouillon & la gelée de chair de *vipere* pour les mêmes usages, je veux dire, pour fortifier & purifier la masse du sang que les maladies ont appauvrie, ou qui a été infectée par quelque mauvais levain.

Il paroît par ce que je viens de dire que la principale vertu de la chair de *vipere* est d'accélérer la circulation du sang, d'en faciliter le mélange, & de débarrasser, par ce moyen, les glandes de ces humeurs obstruantes, qui, venant à s'aigrir, occasionnent un infinité de maladies cutanées auxqnelles on donne le nom de scrophuleuses & de lépreuses.

On

On est redevable de ces bons effets, au sel fort & pénétrant dont les *viperes* abondent, & qui vient des lézards & des taupes dont elles se nourrissent; car chacun sait que ces animaux étant dissous dans l'estomac fournissent une grande quantité de particules actives & volatiles. Et c'est en cela que consiste la différence de la chair de *vipere* & celle des autres serpens, qui, ne vivant que de gason & d'herbe, sont fort éloignés de posséder les propriétés que nous admirons dans la *vipere*.

Il ne faut que réfléchir sur ce qui précede, pour s'appercevoir que quelques Médecins ignorent l'usage d'un remede, qui peut être d'une aussi grande utilité dans plusieurs cas, lorsqu'ils se contentent de prescrire quelques grains de poudre de *vipere*, ou de réduire une petite quantité de leur chair en forme de trochisques; au lieu d'ordonner à leurs malades de faire un usage fréquent de leur gelée ou de leur bouillon, ou comme c'étoit la méthode des Anciens, d'en manger en guise de poisson, on, au cas qu'on ait de la répugnance pour une pareille nourriture, malgré sa délicatesse, de boire du vin dans lequel on a fait long-tems infuser des *viperes*, & à qui j'ai vû guérir une lepre extremement opiniâtre; ou, enfin, dans le cas où ce vin n'est point propre, d'avaler une bonne dose de leur sel volatil, qui possede lui seul les vertus des remedes que je viens de parler.

La *vipere* a deux sortes de dents, de grosses, & c'est dans celles-ci que le venin réside, & de petites.

Les premieres sont attachées à l'os de la mâchoire supérieure, elles sont crochues & courbées, comme les dents canines de la plûpart des animaux carnassiers. Elles sont visiblement creuses jusques près de leur pointe, qui est très-dure & très-perçante, pour qu'elles pénetrent mieux dans la peau, ainsi qu'il est aisé de s'en appercevoir en cassant les dents par le milieu. Cette cavité se termine à la partie convexe de la dent par une petite fente visible exactement semblable à celle d'une plume à écrire, & qui donne passage au venin.

Galien décrit assez bien cette structure, lorsqu'il dit que les Charlatans se laissent mordre par les *viperes*, après avoir eu soin de boucher auparavant avec de la pâte les ouvertures de leurs dents qui donnent passage au venin, afin de faire croire, par-là aux spectateurs, qu'ils se garantissent de ses mauvais effets par le moyen de leur antidote.

La nature n'a donné une figure crochue à ces dents qu'afin que leur pointe, lorsque la *vipere* veut mordre, se trouve perpendiculaire à la partie; car cet animal étant obligé de lever la tête pour cet effet, si la dent qui est attachée à la mâchoire étoit droite, elle ne pourroit, à cause de sa disposition oblique, pénétrer avec assez de force ni assez avant dans la chair.

J'ai découvert outre ces dents venimeuses, qui sont pour l'ordinaire attachées perpendiculairement au nombre d'une, deux ou trois de chaque côté, au premier os de la mâchoire supérieure, quelques autres dents plus petites qui tiennent aussi au même os; leurs pointes sont extremement dures & fendues de même que celles des autres; mais leurs racines sont molles & mucilagineuses comme les racines des dents des enfans, & elles sont toujours couchées le long de la mâchoire.

Elles se détachent de l'os pour peu qu'on les touche, ce qui a fait croire à quelques Anatomistes qu'elles tiennent aux muscles ou tendons, puisque sans cela elles eussent été tout-à-fait inutiles; elles sont faites pour remplacer celles des grosses qui viennent à tomber par quelque accident, aussi se durcissent & croissent-elles insensiblement au point de devenir à la fin perpendiculaires à l'os.

Une preuve qu'elles ne croissent pas toutes en même-tems, c'est qu'il y en a qui n'ont aucune dureté, d'autres commencent à se durcir à leur pointe & ainsi de suite, jusqu'à ce qu'elles aient acquis toute leur grosseur.

Leur nombre n'est point fixe; car il s'en trouve quelquefois jusqu'à six ou sept à chaque côté de la mâchoire, & quelquefois moins; & c'est sans doute ce qui a partagé les opinions des Anciens touchant le nombre des dents de la *vipere*.

Les dents venimeuses ont dans la partie interne de leurs racines des petites ouvertures qui donnent passage aux vaisseaux qui leur apportent la nourriture dont elles ont besoin.

Il est bon de remarquer que la nature a donné aux vipereaux des dents dont la force est indépendante de l'âge, pour qu'elles puissent tuer leur proie dès le moment qu'elles viennent au monde.

Les petites dents, qui sont celles de la seconde espece, sont crochues & recourbées comme les premieres, à la réserve qu'elles n'ont ni fente ni ouverture: elles forment quatre rangs, deux à chaque côté de la bouche: elles tiennent au troisieme os de la mâchoire supérieure, & au second de l'inférieure.

Elles servent à la *vipere* à s'assurer de sa proie, dans le tems qu'elle mord, de peur qu'en se débatant pour s'échapper elle n'arrache les grosses dents.

Après avoir décrit les instrumens qui dardent le venin, je vais examiner ceux qui servent à le préparer & le contenir.

Cette liqueur est séparée du sang par une glande située de chaque côté de la tête dans la partie antérieure & latérale du sinciput, directement derriere l'orbite de l'œil. Elle est immédiatement placée sous le muscle qui sert à abbaisser la mâchoire supérieure, de façon que celui-ci ne peut agir qu'il ne la presse, ce qui facilite la sécrétion de la liqueur qu'elle contient.

Cette glande est conglomérée, ou composée de plusieurs autres glandes plus petites enfermées dans une membrane commune; dont chacune envoie un vaisseau excrétoire qui se dégorge dans un vaisseau plus grand qui va se vuider dans la vésicule des gencives.

Cette vésicule tient à la base du premier os de la mâchoire supérieure, aussi-bien qu'à l'extrémité du second, & couvre la racine des grosses dents. Cette vésicule en a une autre à son sommet dont la partie antérieure donne passage aux dents qui versent le venin.

Elle est composée de plusieurs fibres longitudinales & circulaires à l'aide desquelles elle se resserre dans le tems que les dents se levent; & c'est par le moyen de cette contraction que le venin s'insinue dans l'ouverture qui est pratiquée à la racine de la dent, & vient sortir par celle qui est vers sa pointe.

On ne doutera point de la vérité de ce que j'avance, lorsqu'on saura que pour m'en convaincre, j'ai coupé la tête à plusieurs *viperes* vivantes, & que leur ayant fait ouvrir la bouche en leur pressant le cou, j'en ai vu jaillir le venin comme d'une seringue.

Lorsque la *vipere* reste tranquile avec la bouche fermée, les dents demeurent couchées & couvertes de la vésicule extérieure: mais lorsqu'elle veut mordre, elle ouvre considérablement la bouche, & en même-tems l'extrémité inférieure du second des os communs s'avance à l'aide des muscles qui lui sont propres, & tournant comme sur un centre, pousse en avant les deux mâchoires, qui se tiennent par leurs extrémités, au moyen de quoi la partie inférieure du premier os de la mâchoire supérieure s'avance, l'autre extrémité tournant dans la cavité de son articulation, où elle est attachée par des ligamens. Les dents se trouvant redressées à l'aide de ce mécanisme, les vésicules dont elles étoient couvertes sont poussées en arriere par la contraction de leurs fibres longitudinales, en même-tems que les circulaires compriment la poche interne, & obligent le venin de s'insinuer dans la dent.

Au reste, la *vipere* ne mord jamais qu'elle n'enfonce ses dents jusqu'à la racine, & par là les vésicules souffrent une compression qni facilite encore mieux la sortie du venin.

On remarquera que la *vipere* peut monvoir l'nn des côtés de la mâchoire sans que l'autre remue, à cause qu'elles ne sont point articulées par leurs extrémités comme dans les autres animaux, ce qui lui est extremement avantageux dans la déglutition; car tandis que les dents d'un côté restent immobiles & enfoncées dans la proie pour empêcher qu'elle n'échappe, celles de l'autre s'avancent en dehors pour mieux l'attirer en dedans, & l'assujettissent jusqu'à ce que les premieres s'avancent à leur tour: elles agissent ainsi successivement, & poussent l'animal entier (car la *vipere* n'a ni dents incisives ni molaires pour le broyer) dans l'œsophage, dont les fibres muscnlaires sont trop foibles pour pouvoir agir.

Les symptomes qui accompagnent la morsure de la *vipere*, lorsqu'elle vient à enfoncer une ou deux de ses grosses dents dans quelque partie du corps, sont une douleur aiguë dans la partie blessée avec nne enflure, rouge d'abord & ensuite livide, qui gagne peu à peu les parties voisines. Ces accidens sont suivis de syncopes considérables, d'nn pouls fréquent, profond & quelquefois intercadent, de soulevemens d'estomac, de vomissemens bilieux & convulsifs, de sueurs froides, & quelquefois de douleurs dans la région du nombril; & lorsqu'on differe d'y apporter remede, de la mort même, à moins que la nature n'ait assez de force pour surmonter ces accidens; & dans ce cas-là même, l'enflure continue quelque-tems avec inflammation, il y a même des cas où elle est plus forte dans le déclin des symptomes qu'au commencement; la plaie rend souvent une liqueur sanieuse, & il s'éleve quelques petites pustules tout autour; toute la peau devient jaune, de même que si le malade avoit la jaunisse.

Ces symptomes sont plus ou moins violens selon la différence des climats, la chaleur plus ou moins grande de la saison, la colere plus ou moins forte de la *vipere*, son plus ou moins de grosseur, la quantité plus ou moins grande de venin qu'elle est en état de communiquer, & autres circonstances semblables: mais ils se manifestent ordinairement tous de la même maniere dans tous les sujets, à moins que la morsure n'ait point été suivie de l'épanchement du venin, qui est la cause des symptomes dont on vient de parler.

Il ne sera pas inutile avant que d'examiner la nature de ce venin aussi-bien que la maniere dont il agit, de faire observer au Lecteur que la nature n'a point eu dessein en le produisant, de nuire au genre humain, & que son unique but (quoique des Auteurs ne l'aient point connu) a éte de veiller à la conservation de l'individu, qui ne sauroit absolument s'en passer.

Car les *viperes* se nourrissent principalement de lésards, de grenouilles, de crapauds, de souris, de taupes, & d'autres semblables animaux, qu'elles avalent tout entiers sans les mâcher, & logent dans leur estomac; ou, supposé que ce dernier ne soit pas assez grand pour les contenir, partie dans l'estomac & partie dans l'œsophage, qui est membraneux & capable d'une grande distension, jusqu'à ce qu'ils aient été dissous par les sucs salivaires de ces parties secondés de l'action des fibres du ventricule, & de la contraction des muscles du bas-ventre, en une substance fluide propre à leur servir de nourriture, ce qui demande beaucoup de tems. C'est ce qui fait que ces animaux peuvent vivre trois ou quatre mois sans aucune nourriture; à quoi l'on peut ajouter que leur sang étant plus grossier & plus visqueux que celui de la plupart des autres animaux, il s'en dissipe fort peu par la transpiration; de sorte qu'il n'a pas besoin d'être renouvellé si souvent. La raison est ici d'accord avec les découvertes qui ont été faites par le secours du microscope; car les muscles de l'estomac n'ayant point assez de force pour broyer les alimens & les convertir en chyle; il faut nécessairement que le sang ait une consistance épaisse & visqueuse. D'ailleurs, le cœur de la *vipere* n'a proprement qu'un ventricule, & le sang y circule de la même maniere que dans la grenouille & la tortue, dans lesquelles il ne passe pas plus d'un tiers de ce fluide par les poumons, ce qui fait qu'il est beaucoup moins atténué par l'air que dans les autres animaux. Au reste, une pareille façon de se nourrir exige nécessairement que la proie périsse aussi-tôt qu'elle est prise pour qu'elle puisse descendre dans l'estomac; car on ne doit point croire que la force de ce viscere fût seule suffisante pour la faire mourir, la subtilité de l'animal vivant jointe à la foiblesse des fibres, étant plus que suffisante pour éluder ce sort; comme en effet on trouve tous les jours des animaux vivans dans l'estomac de ceux qui les ont dévorés. C'est à quoi sont destinés les dents & le venin qu'elles renferment, & l'on ne doit pas être surpris que la *vipere* se serve quelquefois pour nuire aux hommes des moyens que la nature lui a fournis pour tuer sa proie, surtout lorsqu'elle devient enragée ou qu'on l'excite à mordre de quelque maniere que ce soit.

Ce suc vénimeux est en si petite quantité que ce n'est tout au plus qu'une goutte qui cause la mort; & de là vient que les Auteurs se sont contentés d'éprouver les effets de cette morsure sur divers animaux, sans examiner la contexture de la liqueur même. J'ai donc jugé à propos pour pouvoir connoître sa nature, de saisir plusieurs fois des *viperes*, de maniere à ne pouvoir être mordu, & de les agacer au point de leur faire mordre quelque chose de dur, & leur faire jetter leur venin, & l'ayant mis sur une plaque de verre, j'ai examiné aussi exactement que j'ai pu les parties qui le composent avec le microscope.

Je n'ai d'abord découvert que quelques petites parcelles salines qui flotoient avec beaucoup de rapidité dans la liqueur, mais qui au bout de qnelque-tems se sont converties en des crystaux extremement pointus & ténus, avec des especes de nœuds par-ci par-là, d'où ils paroissoient sortir, de sorte que le tout représentoit comme une toile d'araignée, mais infiniment plus déliée; & cependant ces piquans transparens ont une telle dureté, qu'ils ont resté plusieurs mois sur le verre sans recevoir aucune altération.

J'ai fait plusieurs essais avec cette liqueur à dessein de connoître à quelle classe de sels ces crystaux appartiennent; & ce n'a pas été sans difficulté, vu la petite quantité de liqueur & les risques dont ces sortes d'expériences sont accompagnées, que je suis venu à bout de découvrir qu'ils rougissent la teinture de tournesol de même que les acides.

Je n'ai pas si bien réussi dans le mélange que j'ai fait de cette liqueur avec le sirop violat; il m'a semblé cependant qu'elle lui a donné une couleur rougeâtre: mais je suis pleinement convaincu qu'elle ne l'a point teint en verd, comme elle l'auroit dû faire, pour peu qu'elle eût été alcaline. Ceci doit suffire pour convaincre ceux, qui sans le secours d'aucune expérience, & seulement pour appuyer une hypothese qu'ils ont follement embrassée, ont avancé que le venin de la *vipere* est un alcali, & qu'on doit y remédier par des acides, de la fausseté de ce sentiment. Mais il est beaucoup plus aisé de soutenir une fausse idée par des raisonnemens captieux, que de faire des expériences fideles, & d'en déduire des conséquences justes & nécessaires. Revenons à notre sujet.

Cette découverte s'accorde parfaitement avec une relation qui a été communiquée au Docteur Tyson par un homme d'esprit; & qui est si propre à éclaircir cette matiere, que je vais la transcrire ici dans les mêmes termes qu'elle a été insérée dans les *Transactions Philosophiques*: il dit donc « qu'étant aux Indes, un In- « dien vint se présenter à lui avec différentes sortes de

« serpens, s'offrant de lui montrer quelques expérien-
« ces touchant la force de leur venin : l'Indien en tira
« d'abord un fort gros, qu'il assura ne fait aucun mal ;
« & en effet ayant fait une ligature à son bras, pareille
« à celle dont on se sert pour la saignée, il le présenta
« à un au serpent, après l'avoir irrité pour se faire mor-
« dre ; il ramassa le sang qui couloit de la plaie avec
« son doigt, & le mit sur sa cuisse jusqu'à ce qu'il y en
« eût une cuillerée : il en prit ensuite un autre appellé
« *Cobra de Capelo*, qui étoit plus petit, & qu'il assura
« être infiniment plus venimeux. Pour prouver ce qu'il
« avançoit, il le saisir par le cou, & ayant fait sortir en-
« viron un demi-grain de la liqueur contenue dans la
« véficule des gencives, il la mit sur le sang qui s'é-
« toit figé sur sa cuisse, ce dernier entra aussi-tôt dans
« une fermentation violente de même que si l'on avoit
« versé dessus du levain de biere, & devint d'une cou-
« leur jaunâtre. »

Cette expérience, comme j'ai dit, s'accorde assez bien avec ce que j'ai avancé touchant la nature de cette liqueur : car Boyle a prouvé il y a long-tems, que le sang humain n'a aucune acidité ; & Pitcarn a démontré que les substances acides des végétaux étant reçues dans l'estomac, acquierent par l'action de cette partie, aussi-bien que par celle du cœur & des poumons, après avoir passé dans les vaisseaux sanguins, une qualité alcaline ; de maniere que le fluide artériel doit être nécessairement regardé comme tenant de l'alcali ; & qui étant mêlé avec une liqueur de même nature que la sanie de *vipere*, doit, suivant les principes de la Chymie, produire un phénomene semblable à celui qu'on vient de rapporter.

Sans nous engager plus avant dans ces sortes de controverses, voyons si nous ne pourrions point tirer des observations précédentes quelque éclaircissement sur la nature & la cause des symptomes qui accompagnent la morsure de la *vipere*.

Je remarque d'abord que les sels piquans de ce venin étant poussés avec force dans la plaie, peuvent, comme autant d'aiguillons, non-seulement irriter & déchirer les membranes sensibles, & y attirer par conséquent une plus grande quantité de sucs animaux qu'à l'ordinaire, comme il paroît par la doctrine de Bellini, *de Stimulis*, au moyen de quoi il faut nécessairement que la partie lésée s'enfle, s'enflamme & devienne livide ; mais encore désunir tellement les parties du sang avec lequel ils se mêlent, que sa crase soit tout-à-fait altérée, & qu'il résulte des différentes cohésions de ses globules des dégrés de fluidité & d'impulsion vers les parties si différens de ceux que la liqueur avoit auparavant, qu'il change entierement de nature.

Il est maintenant tems d'examiner le traitement qui convient à la morsure de la *vipere*, & qui consiste vraissemblablement à détruire le venin qui s'est insinué dans la plaie.

Boyle a éprouvé qu'un fer rouge approché aussi près de la plaie que le malade peut le souffrir, est un remede efficace pour cet accident : mais cette méthode n'a point réussi dans le cas fameux rapporté par Charas.

On assure que rien n'est meilleur contre la morsure de la *vipere*, & des autres animaux venimeux, que d'appliquer sur la plaie une de ces pierres de serpens qu'on apporte des Indes Orientales, & de l'y laisser jusqu'à ce qu'elle tombe d'elle-même : on prétend que ces pierres se forment dans la tête du serpent appellé par les Portugais *cobra de Capelo*, & qu'elles ont la vertu d'attirer le venin qui s'est glissé dans la plaie. Redi en a éprouvé plusieurs inutilement, quoique Baglivi prétende avoir vu guérir avec elles une piqure de scorpion tout-à-fait terrible. Tous les pigeons de M. Charas moururent, quoiqu'on eût immédiatement appliqué ces pierres sur la plaie : mais Havers vint à bout de guérir par leur moyen un chien qui avoit été cruellement mordu par une *vipere*, sans qu'il restât d'autre marque du venin qu'un cercle livide autour de la plaie.

L'amour que j'ai pour la vérité m'oblige à avertir le Lecteur que ces fameuses pierres ne me paroissent point être telles qu'on le prétend. Je les croirois plutôt factices & composées avec des os calcinés & quelques matieres testacées dont on forme un mélange, que son tissu poreux & spongieux rend extremement propre à s'attacher à la chair & à attirer l'humidité qu'il rencontre. C'est ce dont il est facile de se convaincre en en appliquant une au palais : de-là vient qu'étant jettées dans l'eau elles font élever des bulles que quelques-uns ont prises mal-à-propos pour l'effet du venin dont elles se déchargeoient, bien qu'elles ne soient produites que par l'air qui se trouve enfermé dans leurs interstices.

Il n'est pas impossible, vu la maniere dont ces pierres sont composées, qu'elles attirent une partie du venin qui s'est glissé dans la plaie, lorsqu'on les applique dessus ; il peut cependant arriver qu'il en reste assez dans la chair pour rendre la morsure mortelle. C'est ce qui est arrivé à un pigeon que j'avois fait mordre à la cuisse par une *vipere* ; car la pierre que j'appliquai sur la plaie lui sauva la vie pendant environ quatre heures, au lieu que les autres meurent ordinairement au bout de demi-heure : mais bien-tôt après la mortification de la partie augmenta à un tel point, qu'il me fût impossible de le sauver.

Nos Preneurs de *viperes* ont un remede infiniment supérieur à tous ceux que je viens de nommer, & sur lequel ils comptent si fort, qu'ils ne s'effrayent pas plus de la morsure d'une *vipere* que de la piqure d'une épingle.

Je suis venu à bout de découvrir, malgré le soin qu'ils ont de le tenir secret, que ce spécifique n'est autre chose que l'axonge de *vipere* dont ils ont soin de frotter la plaie aussi-tôt après avoir été mordus. C'est ce dont je me suis convaincu, en faisant mordre un jeune chien dans le nez par une *vipere* que j'avois mise en fureur ; les dents pénétrerent bien avant dans les chairs, l'animal témoigna par des hurlemens la douleur que cette morsure lui avoit causée, & la partie ne tarda pas à s'enfler. J'appliquai sur le champ dessus de l'axonge que j'avois à la main, & le chien se trouva parfaitement guéri le lendemain.

Comme quelques personnes qui avoient été témoins de cette expérience paroissoient attribuer la guérison de cet animal à la salive dont il avoit humecté la plaie en la léchant, plutôt qu'à la vertu de l'axonge, je le fis mordre une seconde fois à la langue sans lui appliquer le remede en question, & il mourut au bout de quatre ou cinq heures.

Je réitérai la même expérience dans un autre tems avec le même succès.

Comme cette axonge est composée de parties gluantes & ténaces, plus pénétrantes & plus actives que celles de la plûpart des autres substances huileuses, il ne faut pas douter qu'elles n'enveloppent les sels volatils du venin, & qu'elles n'empêchent la formation de ces pointes crystallines, que nous avons vu être la principale cause des accidens funestes dont cette morsure est accompagnée.

C'est ce qui fait que cette cure, lorsqu'on la menage comme il faut, devient d'une facilité & d'une certitude qui dispense d'avoir recours aux remedes internes ; quoiqu'il soit à propos de les employer dans les cas où faute de l'autre, le venin a fait des progrès & infecté toute la masse du sang.

Il est cependant inutile dans ce cas là même, de fatiguer le malade avec un fatras de thériaques & d'antidotes, puisque le sel volatil de *vipere* suffit seul pour le guérir, lorsqu'on le donne en dose convenable & réitérée à propos, & qu'on a soin de le faire suer : cette mé-

thode réussit à M. Charas & à quelques autres que je pourrois nommer, parmi lesquels il s'en trouva un à qui le venin avoit causé un ictere universel.

Il est bon de remarquer que depuis que le Docteur Mead a composé son Traité *des Poisons*, dont j'ai emprunté ces particularités touchant la *vipere*, il vint de Bath à Oxford, & de-là à Londres, un homme avec sa femme, qui faisoient métier de prendre des *viperes*; & lorsqu'ils eurent montré un grand nombre d'expériences sur la morsure de cet animal, ils y enseignerent un remede sûr, qui consistoit simplement à étuver la partie mordue avec de l'huile d'olive, devant le feu: & si la morsure avoit été très-profonde, ils enveloppoient tout le membre dans un cérat de plomb blanc & de la même huile.

J'observerai de plus que comme l'action du poison de la *vipere* est de coaguler le sang qui circule de la partie blessée au cœur, comme j'en ai vu des milliers d'exemples; & que l'huile empêche cette coagulation & résout le sang déja coagulé: voilà sans doute pourquoi les anciens Medecins, surtout ceux de la Secte Méthodique, faisoient des cures si merveilleuses par les onctions.

Ne pourrions nous même pas présumer que l'huile des animaux amassée si précieusement dans la membrane cellulaire, pourroit en quelques occasions en se mêlant au sang, en empêcher la coagulation, & guérir par conséquent les accidens provenans de la cause dont il s'agit?

* On peut voir dans les *Mém. de l'Acad. des Scienc. ann.* 1737, un Mémoire de Messieurs Geoffroy & Hunauld, où ils réfutent l'efficacité du spécifique Anglois contre la morsure des *viperes*.

VIPERARIA. Voyez *Scorzonera*.

VIPERINA. Voyez aussi *Scorzonera*.

VIR

VIRGA AUREA, *Verge d'or*.

Voici ses caracteres.

Sa racine est fibreuse; ses feuilles disposées alternativement & entieres; son calyce est écaillé; ses fleurs naissent au sommet des tiges & des branches, les unes au-dessous des autres, forment une *verge*, sont plus petites que celles de l'*aster*, ont les pédicules plus courts & sont ordinairement de la couleur de l'or.

Boerhaave en compte les quatorze especes suivantes.

1. *Virga aurea, folio amplissimo, dentato. An virga aurea Canadensis, latissimo folio glabro?* T. 485.
2. *Virga aurea montana, latiore folio glabro*, H. R. Par. 186.
3. *Virga aurea annua*, Zanon. 205. T. 484. *Conyza Canadensis, annua, acris, alba, folio linariæ*, Bocc. 86. *Aster Canadensis, annuus flore papposo*, H. R. Par.
4. *Virga aurea Canadensis hirsuta, panicula minus speciosa*, H. R. Par.
5. *Virga aurea Novæ Angliæ, altissima paniculis nonnunquam reflexis*, Flor. 2. 34.
6. *Virga aurea angustifolia panicula speciosa Canadensis*, H. R. Par. M. H. 3. 125.
7. *Virga aurea Novæ Angliæ foliis longissimis glabris*, Flor. 2. 35.
8. *Virga aurea, foliis angustis lævibus, non serratis, paniculâ speciosâ floribus magnis.*
9. *Virga aurea, Noveboracensis, glabra, caulibus rubentibus, foliis angustis glabris*, Flor. 1. 26.
10. *Virga aurea angustifolia, minus serrata*, C. B. P. 268. Boerh. Ind. Alt. 97. *Virga aurea*, Offic. Ger. 348. Emac. 430. Raii Hist. 1. 278. Synop. 81. *Virga aurea vulgaris*, Park. 542. *Virga aurea vulgaris latifolia*, J. B. 2. 1062. Tourn. Inst. 484. *Verge d'or*.

La *verge d'or* commune s'éleve à deux ou trois piés de haut. Ses tiges sont rondes & velues; elle est pleine d'une moelle fongueuse; ses feuilles les plus basses, sont sur des pédicules assez longs; elles ont trois ou quatre pouces de longueur, elles sont larges par le milieu, étroites par les bouts, dentelées par les bords, & velues d'un & d'autre côté; celles qui sont placées sur les tiges sont plus petites, ont des pédicules plus courts, & quelquefois n'en ont point. Ses fleurs sont serrées, forment des petits épis à la partie supérieure des branches, sont composées de petits pétales jaunes, rangés autour d'un bonnet un peu tubuleux, qui dégénere ensuite en duvet; sa racine est longue, s'enfonçant en terre obliquement, & poussant un grand nombre de fibres; elle croît dans les bois & dans les haies, & fleurit en Juillet.

On fait usage de ses feuilles & de ses sommités; elle passe pour un des meilleurs vulnéraires qu'on ait. On s'en sert dans les potions traumatiques, & dans celles que l'on fait prendre pour les blessures; on en use extérieurement en cataplasme & en fomentation.

Elle est tant soit peu astringente; elle produit de bons effets dans le crachement de sang & dans les hémorrhagies. Elle est très-bienfaisante dans la pierre. MILLER, *Bot. Off.*

La *verge d'or* est styptique, amere, & ne rougit point le papier bleu. Son sel, selon toutes les apparences, ressemble au sel naturel de la terre, mais est mêlé avec une grande quantité d'huile & de parties terrestres. Ainsi cette plante est vulnéraire & diurétique. On la prescrit en tisane & en bouillons pour la dyssenterie & pour toutes sortes d'hémorrhagies. Les remedes préparés avec cette plante sont lénitifs & provoquent l'urine. L'eau distilée des sommités, & l'extrait de toute la plante, a les mêmes vertus. Les feuilles & les fleurs de la *verge d'or* se préparent en maniere de thé. Elle entre dans la composition de l'eau d'arquebusade, & dans les potions vulnéraires. TOURNEFORT.

C'est un excellent vulnéraire, tant pour l'intérieur que pour l'extérieur; on le préfere même au *solidago Sarracenica*. Dans les plaies internes, dit Caspar Hoffman, il soulage en emportant la sanie avec les urines; ce qui s'accorde avec l'observation des plus célebres Medecins, que presque toutes les potions vulnéraires sont diurétiques; aussi étoit-ce la coutume chez les anciens, de tous les Luteurs, de mettre dans leur boisson ordinaire de la valériane, qui est un des premiers diurétiques. Dans les plaies extérieures, elle desseche & déterge, & c'est la vertu qu'elle a de produire ces deux effets à un souverain dégré, qui la fait recommander.

Tout le monde convient que ce n'est pas un des moins bons lithontriptiques & diurétiques. Arnaud de Villeneuve en fit le premier l'essai dans la pierre; il la fit prendre en poudre. Elle est vantée pour cette maladie, dans l'*Argenis* & dans l'*Euphormion* de Barclay. Sa dose est de deux dragmes en poudre tous les matins dans du vin blanc chaud.

Caspard Hoffman dit qu'elle déterge admirablement, & que c'est par cette raison qu'on l'ordonne dans les obstructions aux visceres, lorsqu'il y a disposition à l'hydropisie. On fit long-tems un secret de sa décoction dans le cas dont il s'agit: elle est aussi bienfaisante dans tous les flux de ventre & de matrice, & dans les hémorrhagies internes; ce qui démontre qu'elle est plutôt astringente que détersive, à moins peut-être qu'elle ne produise ces effets en desséchant; car elle est aussi dessiccative. RAY, *Hist. Plant.*

11. *Virga aurea, Mexicana*, C. B. P. App. 517.
12. *Virga aurea, folio hirsuto, salicis rano & levissimè serrato, caulibus atro purpureis.*
13. *Virga aurea, major, foliis glutinosis & graveolentibus*, T. 484.

Boerhaave a déja fait mention de cette derniere sous le nom de *Conyza mas Theophrasti, major Dioscoridis*. Je

renvoyerai donc le Lecteur à cet article, quoique Boerhaave se soit trompé en l'y plaçant.

14. *Virga aurea, omnium minima*, H.R. Par. Boerh. *Ind. alt. Plant.*

La *verge d'or* est si acrimonieuse, que le poivre ne lui est pas comparable en cela; son acreté ne s'en tient pas à la bouche, elle se répand dans tout le corps; elle ressemble au *Ranunculus aureus*, Offic. Elle est tant soit peu astringente au goût: on ne sent pas d'abord combien elle est désagréable, & ce n'est qu'après qu'on l'a goûtée pendant quelque tems, même avec plaisir, qu'elle laisse dans la bouche une sensation fort désagréable. On ramasse ses feuilles en Mai, & on les fait sécher pour l'usage.

Barclay dit, dans son *Satyricon*, avoir guéri une personne de la premiere distinction, chez qui il avoit été envoyé en députation, de la pierre, & de la suppuration des reins, avec la poudre de ses feuilles séchées. Trois ou quatre onces de cette plante macérées dans de l'eau, pour une dose, font un excellent vulnéraire, & produiront de bons effets dans les hémorrhagies intérieures, la dyssenterie & la diarrhée. On peut s'en servir extérieurement pour dépurer les plaies, nettoyer les gencives corrompues, raffermir les dents, & déterger les ulceres malins & les fistules. Je l'ai moi-même donnée avec beaucoup de succès dans toutes sortes de maladies putrides, visqueuses & froides. Ses feuilles bien séchées, & prises en infusion comme le thé, avec du miel, fortifient, détergent, & produisent des effets singuliers dans les ulceres aux poumons, dans les plaies à la poitrine, & dans d'autres maladies.

Nous lisons dans Tournefort, que la *verge d'or* est une plante du Canada: mais elle est maintenant fort commune en Europe; les semences qu'on nous en a apportées se sont répandues dans toutes nos contrées, où elles ont donné cette plante sans difficulté. Les vents les dispersent de tous côtés; elles prennent racines, & donnent une plante, en quelque endroit qu'elles tombent. *Hist. des Pl. attr. à Boerhaave.*

Virga aurea, nom commun à plusieurs especes de *Doria*.

Virga aurea linariæ foliis, nom du *Coma aurea Germanica*.

Virga Pastoris, nom du *Dipsacus sylvestris, capitulo minore, vel virga Pastoris minor*.

Virga sanguinea, nom du *Cornus fœmina*, selon Boerhaave.

VIRGATA *sutura*; le même que *Sutura sagittalis*, *suture sagittale* du crane.

VIRGINALE CLAUSTRUM, l'*Hymen*.

VIRGO, *Vierge* ou *Fille*.

Outre les différentes sortes de maladies auxquelles les deux sexes sont sujets, il y en a de particulieres aux filles, aux femmes enceintes, & aux enfans.

Quand le corps d'une femme est formé, il s'y forme ordinairement plus de sang que ses vaisseaux n'en peuvent contenir; raison pourquoi la partie superflue est chassée dehors par les vaisseaux de l'utérus, sous le nom de menstrues ou regles. Voyez *Menses*.

Si donc ce sang superflu est retenu, il s'en ensuit une pléthore, une inertie, un sentiment de pesanteur, une pâleur, une douleur dans les reins & dans les aines, & une dépravation de presque toutes les fonctions, soit naturelles, vitales ou animales, qui sont des suites de l'excessive pression que fait sur les vaisseaux le sang engorgé qui surabonde & reste en stagnation.

Le sang ainsi accumulé, trouve souvent des issues étonnantes, tout autres que celle par où les regles ont coutume de sortir, des Medecins l'ayant quelquefois vû s'ouvrir un passage par les yeux, par les oreilles, par les gencives, par les conduits salivaires & par l'œsophage, par les selles & par l'urine, par les mamelles, par la peau, & par des plaies & des ulceres.

Ce désordre affoiblit souvent tous les visceres, & produit une infinité d'accidens divers, tant par la putréfaction du sang, que par le tort que cette plénitude fait aux vaisseaux.

On connoît cette rétention,

1°. Par l'âge de la malade.
2°. Par la formation complete de son corps.
3°. Par la pléthore.
4°. Par les signes ou symptomes qui suivent cette pléthore.

On la guérit par différens remedes adaptés aux différentes causes d'où elle procede.

Par exemple, elle peut provenir de la concrétion naturelle ou accidentelle des parties génitales, auquel cas le Chirurgien y doit faire une incision suffisante avec un instrument convenable. Voyez *Vagina*.

Mais si elle procede d'une stagnation d'humeurs, il les faut rendre fluides;

1°. Par des fomentations & des frictions aux piés.
2°. Par la saignée du pié.
3°. Par des purgatifs utérins, tels que l'aloès, la myrrhe, la bétoine, la coloquinte, la gomme ammoniaque, le bdellium, le sagapenum, l'opopanax, le galbanum, l'*asa fœtida*, & l'élixir de propriété.
4°. Par des emmenagogues, tels que sont, outre ceux qu'on vient de nommer, l'aristoloche, l'armoise, la matricaire, la camomile, le genievre, la marjolaine, le marum, le pouliot, la rue, la sabine, la sauge, le sureau, le serpolet, la tanésie, l'arbre de vie, & le thym.
5°. Par des emplâtres, des fomentations, des linimens, des vapeurs, & par la chaleur. Les emplâtres convenables pour cet effet, sont celles de cumin, de mélilot, de galbanum, de baies de laurier, de labdanum & d'oxycroceum, appliquées à la plante des piés, au nombril & aux aines. Les fomentations peuvent être faites avec du savon de Venise, & une décoction des plantes ci-dessus mentionnées. Les linimens doivent être faits ou avec l'onguent de Soldat, ou l'onguent nervin; celui d'énula campana avec le mercure, celui d'Agrippa & celui de pain de pourceau, des huiles aromatiques distilées, & spécialement les huiles distilées de baies de genievre, d'hysope, de macis, de marjolaine, d'origan de Crete, de romarin, de sabine, d'aspic, de tanésie & d'ambre; les huiles par infusion, d'absinthe, d'aneth, de camomile, de calament, de rue, de castor, de safran, d'iris & de vers de terre.

Par exemple,

Prenez *d'onguent de soldat,*
d'onguent nervin, } *de chaque, une once;*
d'huile distilée de bois de genievre, une dragme;
d'huile distilée de sabine,
d'huile de rue, par infusion, &
de castor, tirée de même, } *de chaque, une once.*

Faites un liniment, que vous appliquerez sur le pubis, le nombril ou l'aine.

Les vapeurs qui s'élevent de la décoction des plantes qu'on a nommées plus haut, reçues dans l'utérus, peuvent être fort utiles.

6°. Enfin on peut remédier au désordre dont nous par-

lons, en fortifiant les vaisseaux affoiblis par la pléthore, par les calybés & les astringens.

Par exemple,

Prenez *de limaille de fer neuf & non rouillé, deux onces;*
d'écorce du Pérou, &
de cinnamome de Winter, } *de chaque, 2 onces.*
de rhubarbe sechée, une demi-once;
de vin généreux du Rhin, deux pintes.

Faites un vin médicamenté, dont vous donnerez à la malade deux onces, trois fois par jour, dans les intervalles des repas.

Quand on aura fait cesser la cause du désordre par quelques-uns de ces remedes, les symptomes que nous avons dits plus haut en être des suites, cesseront aussi d'eux-mêmes; ou bien on les traitera de la même maniere que leur cause, à laquelle ils ressemblent beaucoup; ce qui ne sera pas difficile après ce qui vient d'être dit, BOERHAAVE, *Aphor. & mat. Med.*

VIRIÆ ou VIRIOLÆ, brasselets que l'on porte en amulete.
VIRIDE ÆRIS, *verd-de-gris.*
VIRIDELLUS, *vitriol*, ou *épilepsie.*

VIS

VISCAGO, nom du *Lychnis*, *facie auriculæ ursi.*

VISCAGO, *mucilage.*

VISCALEUS; le même que *Viscum.* JOHNSON
VISCARIA. Voyez *Muscipula.*
VISCERA, *entrailles.*

VISCERALIA, (Supp. *remedia*) *remedes visceraux.*

Ce sont des remedes propres à fortifier les visceres, c'est-à-dire, à donner de la vigueur & de la fermeté aux visceres sanguins, comme le foie, la rate, l'utérus, les reins, les poumons, afin qu'ils s'acquitent plus exactement de leurs fonctions. Cette classe renferme donc les remedes vulgairement appellés hépatiques, splénitiques, pneumoniques, utérins, cachectiques, anti-hydropiques, anti-ictériques, anti-hystériques & anti phthisiques. Dans cette intention, on ne peut que recommander l'usage des racines, de gentiane rouge, d'aristoloche ronde & longue, de chicorée sauvage, de zédoaire, de fougere, de vraie rubarbe & de rapontic, de safran bâtard, d'arrête-bœuf; les écorces de quinquina, de cascarille, de Winter, de tamarisc, de fresne, de caprier, de *cassia lignea*; les feuilles d'absinthe, de petite centaurée, de fumeterre, de chardon-béni, de trefle d'eau, d'hépatique, de mélisse, de pulmonaire tachetée, de scolopendre, d'aigremoine, de marrube, de cuscute, de véronique, de scabieuse, d'épitbyme, de capillaire, de pilosella. On ne peut aussi que loüer au même titre, entre les gommeux & les résineux, le succin, la myrrhe, l'aloès, le bdellium, la gomme de lierre, la gomme ammoniaque, l'oliban, le sagapenum, l'opopanax, l'*asa fœtida*; entre les minéraux, le soufre stalactite, la limaille de fer, & toutes les préparations de ce métal; & différentes préparations de Chymie, comme les sels tirés par la calcination, l'arcanum & la terre-foliée de tartre, sa crême, le sel polychreste, le nitre antimonié, l'esprit de sel ammoniac, la teinture de mars tirée avec l'esprit de vin des fleurs martiales produites par la sublimation de la pierre hématite au moyen du sel ammoniac, la teinture de tartre, celle d'antimoine alcaline, l'élixir de propriété avec une lessive alcaline, l'essence de suie, notre élixir viscéral fait avec un menstrue aqueux, salin; l'antimoine martial céphalique, les pilules de Bécher, & autres semblables. Il faut encore rapporter ici les fontaines médicinales appellées ordinairement minérales, surtout celles qui contiennent un principe ferrugineux délié, comme les eaux de Pyrmont, de Spa, de Schwalbac, & plus encore celles qui sont plus abondamment empreintes d'un ochre martial, telles que celles de Lauchstad, de Radeberg, d'Egra & de Freyenwald.

Ces balsamiques *viscéraux* agissent sur les visceres dont les vaisseaux sont engorgés, & obstrués d'humeurs épaisses & ténaces, au moyen d'un principe sulphureux, balsamique, terreux, d'une nature assez fixe, ou d'un sel alcali sulphureux ou savoneux, & d'un goût amer, en incisant & dissolvant les liqueurs épaisses, & rendant du ressort aux vaisseaux & aux fibres qui ont perdu leur vigueur & leur tension. Ce sont donc des remedes d'un effet certain & universel dans les maladies longues, que produit le vice de ces visceres, soit pour les guérir, soit pour s'en garantir.

Quoique tous les remedes *viscéraux* en général se rapportent en ce qu'ils fortifient le ton des visceres, & qu'ils débarrassent les engorgemens & les obstructions, il est cependant nécessaire d'en faire une distinction & un choix exact, suivant la nature des visceres & des maladies. Par exemple, lorsque le foie est attaqué d'obstruction, & que cette disposition produit la jaunisse, la cachexie, le scorbut, les remedes de vertu savoneuse & déterfive sont les plus efficaces; tels sont en particulier les racines apéritives, la rhubarbe, le safran bâtard, l'opopanax, le bdellium, le savon de Venise, l'élixir de propriété sans acide, l'essence de rhubarbe préparée avec le sel de tartre, la teinture de trefle d'eau, & tous les remedes martiaux bien préparés. Quand le poumon est trop relâché & engorgé, & que l'on est par cette raison menacé ou attaqué de phthisie, l'on emploie avec succès la myrrhe, la gomme ammoniaque, le soufre en stalactite, la véronique, la scabieuse, le cerfeuil, la pulmonaire, la pilosella, le marrube, le capillaire. Lorsque le gonflement & l'engorgement de la rate engendrent l'impureté du sang, & surtout la cachexie, il faut donner la préférence sur les autres remedes, aux écorces de tamarisc & de caprier, à la fumeterre, à la scolopendre, à la cuscute, l'épithyme, l'arrête-bœuf. Quand la foiblesse & le trop grand relâchement du ton des reins produit la néphrétique & le calcul, l'écorce des racines d'acacia & son infusion, le rob de fruits d'églantier, & de baies de genievre, ont une espece de vertu spécifique. L'affoiblissement de la tension de l'utérus & de ses vaisseaux, & le rallentissement du mouvement progressif du sang & des liqueurs dans ces parties, produit, surtout après l'avortement, beaucoup d'indispositions différentes & longues, auxquelles remédient par une sorte de qualité spécifique, l'aristoloche, tant longue que ronde, l'armoise, la myrrhe, la matricaire, le galbanum, le bdellium, l'opopanax, le succin, les pilules de Becher, & les autres faites sur le même modele. Si les intestins, & les parties qui ont du rapport avec eux, comme les glandes, les canaux sécrétoires & excrétoires, biliaires, pancréatiques, lactés, ont perdu leur tension naturelle; de sorte que le trop grand abord des humeurs cause des flux excessifs, ou que leur stagnation dans les vaisseaux devienne le foyer, & l'occasion de mouvemens, & accès de fievres, la rhubarbe, l'écorce de quinquina, de Winter, de cascarille, les safrans très-divisés & les teintures de Mars, feront un effet, qu'on attendroit vainement de tous les autres remedes.

Il faut observer sur l'usage des fortifians en général, qu'ils font un bien meilleur effet, & qu'ils sont bien plus avantageux, quand, avant que d'y avoir recours, on diminue la surabondance du sang, & qu'on balaie par des purgatifs appropriés les récrémens des premieres voies, & surtout si dans le dessein de donner plus de fluidité & de mobilité aux liqueurs, on les donne en

decoction ou en infusion, & mieux encore lorsqu'on les joint à la boisson des eaux acidules ou thermales, ou à celle du petit lait, qui certainement aide beaucoup l'opération de ces fortifians qui sont de nature astringente, & leur donne une bien plus grande force pour dompter les grandes maladies chroniques & invétérées, surtout lorsqu'on en continue long-tems l'usage, & qu'on fait faire au corps un exercice suffisant soit à cheval, soit en voiture, soit à pié. Frederic Hoffman.

VISCIDITAS. Voyez *Lentor*.

VISCUM, VISCUS, ἰξὸς, le *Gui*.

Voici ses caracteres:

Ses feuilles sont conjuguées, étroites & oblongues. La fleur est monopétale, faite en bassin, fendue en quatre, marquetée de poireaux, & mâle: l'ovaire croît sur un endroit différent de la fleur, & est une substance tendre, environnée de quatre petites feuilles, & devient une baie à peu près ronde, pleine d'une sorte de glu, & contenant une graine plate en forme de cœur.

Boerhaave ne compte qu'une espece de *Gui*, qui est,

Viscum baccis albis, C. B. P. 423. Boerh. Ind. alt. 228. *Viscum*, Offic. Ger. 1168. Emac. 135. Raii Hist. 2. 1583. Synop. 3. 464. *Viscum vulgare*, Park. Theat. 1392. *Viscus, vel viscum arborum*, Merc. Bot. 1. 77. *Viscus quercûs & aliarum arborum*, J. B. 1. 89.

Cette plante ne vient jamais à terre; elle vient sur le chêne, sur le pommier, le prunier, le poirier, l'acacia d'Amérique, & plusieurs autres arbres. Celui qu'on trouve près de Paris, dans le bois de Vincennes, occupe les plus belles branches de l'aube-épine; sur lesquelles on ne trouve ni terre, ni autre matiere qui semble propre à faire végéter les graines de cette plante.

On commence d'abord à appercevoir une tumeur aux parties où le *gui* s'est attaché. Ses fleurs croissent trois-à-trois à la division & aux extrémités des branches. Chaque fleur est un bassin jaunâtre, d'environ trois lignes de diametre, épais comme un maroquin, recoupé en quatre pieces, arondies en tiers-point, & opposées l'une à l'autre en forme de croix, de telles manieres, que celles qui sont opposées l'une à l'autre, sont égales entre elles, mais ne sont pas semblables aux autres. Chaque segment est soutenu par une petite bosse, plus pâle que le reste, & divisée en loges pleines de petits trous ovales, remplis d'une poussiere qui ressemble à la fleur de soufre, ou à celle qui découle de la sommité des autres plantes.

Les fleurs du *gui* ne produisent rien. Les fruits viennent sur d'autres branches que celles qui portent les fleurs; & ces branches tantôt se trouvent sur la petite plante qui porte les fleurs, tantôt sur celles qui ne portent que les fruits.

Les fruits naissent aussi trois-à-trois, disposés en trefle dans l'extrémité des rameaux. Chaque fruit commence par un petit embryon ovale, entouré de quatre feuilles jaunâtres & épaisses, d'une demi-ligne de long, pointues & qui tombent aisément. Cet embryon grossit insensiblement, & forme une baie ovale de trois lignes de long, semblable à une petite perle, remplie d'une semence plate de la figure d'un cœur, couverte d'une membrane argentée très-fine, & pleine de glu; c'est-à-dire, d'une colle fort gluante, blanchâtre & douceâtre, dans laquelle la semence germe naturellement, & pousse des œilletons à chaque côté de son échancrure.

Cette semence, selon toutes les apparences, est ce qui donne naissance aux jeunes plantes du *gui* sur les branches des arbres que nous avons dit; car il y en a qui ne sont, pour ainsi dire, que poindre ou percer en-dehors, & qui n'ont que des œilletons qui commencent à paroître sur les baies. Cependant on ne sauroit dire que la graine passe par les racines du chêne & des autres arbres, & monte dans les branches par les vaisseaux à seve; car chaque semence est de deux lignes de diametre, au lieu que les vaisseaux à seve sont si menus, qu'on ne sauroit les appercevoir avec les yeux seuls. Concluons de-là qu'il faut que la semence ait été appliquée par quelque cause externe aux branches des arbres: or, les causes capables de produire cet effet, peuvent se réduire à deux.

Peut-être que les oiseaux en écrasant ces baies avec les piés & le bec, les font tenir aux branches par la glu qu'elles contiennent, comme nous voyons que font les pies & les choucas, qui contribuent à la multiplication de plusieurs plantes, en transportant leur semence & l'enterrant. Il se peut aussi que les oiseaux qui ont avalé des baies de *gui*, les vuident ensuite sur les arbres où ils se perchent; ce qui a fait dire à Plaute, « qu'ils chient leur mort, » *ipsa sibi avis mortem cacat*: quoiqu'il soit difficile de comprendre comment les graines, après avoir séjourné dans le gosier de ces animaux, en peuvent sortir saines & entieres, & sans y avoir été broyées & macérées.

Il se peut aussi que ces baies en tombant, ou d'elles-mêmes, ou par la violence du vent, s'attachent quelquefois aux branches des arbres voisins, surtout s'il arrive qu'elles y soient appliquées par la partie par où elles tenoient au *gui*; car ce côté de la semence qui est nu & déchiré, s'attache facilement à tous les corps sur lesquels il tombe. Mais de quelque maniere que ces baies s'appliquent aux corps, il y a lieu de croire que la glu dont elles sont remplies, amollit insensiblement l'écorce à laquelle elles se sont prises; qu'alors la semence, qui a déja germé dans sa baie, comme nous l'avons dit plus haut, perce aisément cette écorce par sa radicule. Peut-être que cette glu, quoiqu'elle nous paroisse douce & insipide, fermente avec la seve des arbres, & déchire les fibres de leur écorce; ce qui favorise considérablement le passage de celles de la radicule. C'est ainsi que les œufs des femelles tombant dans l'utérus, s'y attachent par le moyen du placenta, dont le suc fermentant avec celui des glandes de la matrice, y produit une petite inflammation qui fait que ces parties s'attachent l'une à l'autre.

De même la radicule de la semence du *gui*, trouvant de la facilité à percer l'écorce des branches, pousse des fibres verdâtres, qui s'étendent d'abord dans le parenchyme, & perçant ensuite la partie ligneuse, s'entrelacent avec les fibres des branches, & s'insinuent dans leurs vésicules, d'où elles tirent un suc propre à leur nutrition. On peut aisément distinguer ces fibres, si l'on prend la peine de les suivre après avoir découvert la premiere écorce. Il n'est pas étonnant que l'endroit où elles s'insinuent soit gros, puisqu'elles en augmentent le volume; & que de plus ces racines pressant les vaisseaux des branches dans quelques endroits, les étranglent & les font crever plus loin, ce qui cause l'interception & l'extravasion de la seve.

Le *gui* ne peut vivre que sur des arbres, apparemment parce que sa radicule n'étant pas construite comme il faudroit pour tirer de la terre & préparer la nourriture nécessaire à la végétation de cette plante, il faut que cette préparation se fasse dans la racine d'une autre plante, qui lui sert comme de nourrice; de même que les estomacs des enfans étant trop foibles pour préparer leur nourriture, il faut, ou qu'ils aient une nourrice, ou que les alimens qu'on leur donne soient assortis par quelque autre voie, à la délicatesse de leur estomac. Pour me satisfaire moi-même par rapport à la production du *gui*, j'en ai semé des graines pendant trois ans de suite: mais elles n'ont jamais levé. J'avois attaché aussi plusieurs baies en Mars & Avril, à de jeunes branches de pommier & d'aube-épine: mais la violence du vent & les pluies fréquentes qui arrivent ordinairement en cette saison, ne m'ont pas permis de

me satisfaire sur cette matiere; ensorte que je n'ai pu à ce sujet que proposer des conjectures, assez probables, à la vérité, pour tenir leur rang dans la Physique.

Les poiriers sauvages sont couverts de *gui*: & j'ai vu sur leur tronc, quoique l'écorce fût dure, la premiere pousse de la graine, ce que j'avois long-tems cherché à voir, sans l'avoir jamais pu en France, où cependant cette plante est fort commune. Ces graines qui ont la figure d'un cœur, étoient hors de leurs loges, & attachées par leur vicosité au tronc & aux branches de ces arbres, contre lesquels le vent ou quelque autre cause les avoit poussées: chaque graine y étoit rangée de maniere que la pointe de la racine commençoit à percer dans l'écorce, tandis que l'oeilleton de la graine poussoit en-dehors & se développoit. Toutes ces circonstances m'ont confirmé dans l'opinion qne j'ai exposée touchant la multiplication du *gui*, dans mon Histoire des plantes qui croissent aux environs de Paris. TOURNEFORT, *Voyage au Levant*.

Les fruits du *gui* commencent par des embrions couronnés de quatre feuilles, ou qui portent une couronne radiée, composée de quatre petites feuilles jaunâtres, articulées autour de la tête de chaque embrion. Ces embrions partent d'une masse ronde, jaunâtre, articulée avec l'extrémité de la branche, & de deux feuilles opposées qui la terminent des deux côtés. Cette observation fait voir que M. Tournefort s'est trompé, dans la description qu'il a faite de ces embrions. Les baies du *gui* donnent chacune quelquefois deux semences. Les fleurs de la plante mâle sont monopétales, divisées en quatre parties égales, portant chacune à sa surface intérieure, une sommité qui lui est fortement attachée; elles fleurissent en même-tems que celles de la femelle. VAILLANT.

Le *gui* passe pour un remede céphalique & nervin; on s'en sert particulierement dans toutes les especes de convulsions, dans l'apoplexie, la paralysie, le vertige. On donne alors la préférence à celui du noisetier sur celui du chêne. Ceux qui seront curieux de connoître toutes les propriétés de cette plante, n'auront qu'à consulter le *Discours de J. Colbatch, sur le gui*.

On composoit jadis avec les baies de ces plantes, le *viscus aucupum* ou la glu; on les faisoit bouillir dans de l'eau jusqu'à ce qu'elles crevassent; on les battoit dans un mortier, & on les lavoit ensuite dans de l'eau, jusqu'à ce qu'on en eût séparé l'enveloppe. Quant à nous nous faisons la glu avec le houx; nous en battons sur le milieu de l'Été, une bonne quantité, que nous faisons bouillir ensuite dans de l'eau pendant environ trois heures, jusqu'à ce que la partie blanchâtre de l'écorce se sépare de la verte; nous laissons ensuite reposer le tout dans un cellier; nous couvrons le vaisseau, avec de la fougere, ou autre matiere semblable; au bout de quarante jours, l'écorce se tourne en gelée; on bat cette écorce dans un mortier de pierre, & l'on fait une pâte épaisse, on lave bien ensuite cette pâte dans de l'eau coulante; on en sépare les ordures, & on la met dans des vaisseaux de terre.

La glu est un puissant attractif; elle fait mûrir les enflures & les tumeurs dures, elle entre dans l'*emplastrum diachylum magnum*. MILLER, *Bot. Off.*

Les Anciens faisoient grand usage en Medecine de la glu dont on se sert pour prendre les oiseaux. Mêlée avec de la résine, & une égale quantité de cire, elle amollit & discute les tumeurs, les parotides & les abscès, elles guérit les épinyctides; elle seche les ulceres scrophuleux, & fait cesser l'épilepsie, à ce que dit Pline; on lui attribue un grand nombre de propriétés, qu'on peut voir dans Dioscoride, Pline & Galien.

Le bois du *gui* est un spécifique contre l'épilepsie; on le prescrit dans l'apoplexie & dans le vertige; on le fait prendre intérieurement ou on le pend au cou, dans ces maladies; & tous les Medecins, tant Anciens que Modernes, conviennent unanimement, qu'il y produit de bons effets. J'ai connu des personnes, dit J. Banhin, qui ont fait usage, avec succès dans le vertige, de bois de *gui* macéré dans du vin. La poudre de *gui*, surtout de celui qui croît sur les chênes, guérit l'épilepsie & provoque les regles; c'est aussi un secret contre la pleurésie, dans laquelle on l'ordonne une fois, ou deux, ou trois, dans de l'eau de chardon béni & de pavot rouge. D. BOWLES.

Jean Bauhin dit, qu'il a conseillé plusieurs fois l'usage du *gui*, broyé & macéré dans des eaux convenables pour les vers qui tourmentent les enfans.

La poudre du *gui* qui croît sur l'*oxyacanthus*, infusée dans du vin blanc, ou dans du vin d'Espagne, prise deux heures avant le paroxysme, a quelquefois suspendu, & même guéri parfaitement la fievre quarte; on en réitérera la dose, s'il est besoin.

Ses feuilles mâchées ont, selon les habitans de nos campagnes, la vertu de chasser l'arriere-faix dans les vaches, & autres animaux.

Le *gui* est une plante parasite, qui vit aux dépens d'autres plantes, ou arbrisseaux.

On n'est point d'accord sur la maniere dont cette plante se multiplie, & l'on demande encore, si c'est par le moyen de sa semence parfaite & mûre. Aristote, Pline & tous les Anciens, sont de cet avis; ils disent que le *gui* naît de la semence de ses baies, au sortir du corps des grives, des ramiers, & autres oiseaux de cette espece, dans l'estomac & les intestins desquels, la substance pulpeuse qui les enveloppoit, a été digérée & détruite. Telle est la nature de cette semence, dit Pline, qu'elle est infructueuse, à moins qu'elle n'ait été mûrie dans les intestins des oiseaux; Jules Scaliger, J. Bauhin, & la plûpart des Modernes assurent le contraire, & en apportent un grand nombre de preuves, entre lesquelles il y en a quelques-unes auxquelles il n'est pas difficile de répondre. Il est plus malaisé de se tirer de celle que l'on déduit de la situation du *gui* sur les branches: comment est-il possible, dit-on, que la semence du *gui* s'arrête sur des rejettons foibles & droits, où les oiseaux n'ont pu se reposer, qui sont perpétuellement agités des vents, & que les pluies lavent fréquemment? Mais il y a plus, comment cette semence, ajoute-t-on, a-t'elle pu se loger à la partie inférieure des branches, au côté tourné vers la terre? On peut répondre à cette objection avec une espece de vraissemblance, que les excrémens des oiseaux nourris de *gui*, tiennent de sa nature, & que par conséquent les semences enduites de cette matiere visqueuse, s'attachent si fortement aux branches, que les vents & la pluie ont de la peine à les en séparer. Quant à nous, nous sommes assez éloignés du sentiment de ceux qui admettent des productions spontanées ou équivoques, & nous convenons avec Theophraste, que toute semence ayant été préparée pour la génération, il est absurde, & il n'y a aucune vraissemblance qu'il y ait des cas où la nature abandonnant cette voie, ait créé des graines parfaites, les ait fait mûrir, & ne s'en serve point. RAY, *Hist. Plant.*

Nous lisons dans Pline, *Lib. XVI. cap.* 30. qu'entre autres productions du bouis, il porte du *gui* attaché au côté qui regarde le nord, & de l'hyphear, au côté qui regarde le midi. Il ajoute, *Lib. XVII. cap.* 44. qu'il y a trois especes de *gui*; celui qui croît sur les sapins, & le *larix*, qu'on appelle en Eubée *stelis*, & en Arcadie *hyphear*. Celui qui croît sur le chêne, le *robur*, l'*ilex*, surtout sur l'*ilex* sauvage, le térébinthe & autres arbres; mais en plus grande quantité sur le chêne, d'où on l'a nommé *dryos*, « *hyphear* de chêne. » Il ajoute un peu plus bas, que l'*hyphear* est le meilleur, pour la nourriture des animaux.

Theophraste, que Pline a copié a quelques variations, ou

on peut-être à quelques erreurs près, dit au commencement du *chap.* 23. du *Liv. II.* qu'il est surprenant, & qu'il est tout-à-fait inexprimable, comment quelques semences & plantes, ne croissent point sur la terre. Il compte entre ces plantes, le *gui*, le *stelis*, & l'*hyphear*. On se servoit en Eubée, du mot *stelis*, en Arcadie, de celui d'*hyphear*, & le terme *ixia* ou *viscum*, étoit d'un usage commun. Il y en a qui prétendent, que ces trois *guis* sont la même plante: mais il paroît qu'ils different au moins entre eux, en ce qu'ils ne croissent point sur les mêmes plantes. L'*hyphear* & le *stelis*, se trouvent sur les pins & les sapins, & l'*ixia*, sur le chênes, le térébinthe & autres arbres. Il y en a qui apportent une fort bonne preuve de leur différence, elle est fondée sur une observation; c'est que non seulement ces *guis* sont produits sur des arbres qui leur sont homogenes, mais qu'ils sont encore attachés à différentes parties du même arbre, sans que l'un se trouve jamais où l'on a coutume de trouver l'autre; le *stelis* & l'*ixia*, par exemple, ne sont jamais dans les endroits où croît l'*hyphear*, & alternativement; il ne reste donc plus qu'à savoir si cette observation est vraie.

Theophraste & Pline son plagiaire, semblent faire de l'*hyphear* & du *stelis* deux especes différentes de *gui*; mais ils se trompent en cela, dit Ray; car si cela étoit, comment seroit-il arrivé, que depuis un si grand nombre de siecles, il ne se fût trouvé, entre tant d'Observateurs, & de Naturalistes qui ont existé depuis Theophraste, personne qui se fût apperçu de cette distinction, & qu'elle eût échappé aux recherches & à la curiosité des plus habiles Botanistes; la distinction que l'on en fait, selon la différence des arbres sur lesquels il croît, me paroît mal fondée; comme si une plante cessoit d'être la même qu'une autre, parce qu'elles croissent dans des terreins différens. Quant à ce que Theophraste ajoute, que celui qui naît sur des arbres toujours verds, ne perd point ses feuilles, & que celui qui croît sur des arbres, qui se dépouillent de leurs feuilles, perd les siennes, n'est pas conforme à l'expérience; car celui qu'on trouve sur les poiriers, les pommiers, les amandiers, & autres arbres dont les feuilles tombent, est toujours verd; & ne se dépouille point des siennes. Matthiole à beau dire que le *gui* du chêne, du *robur*, & du chataignier perd ses feuilles à l'approche de l'hiver; c'est une observation que je n'ai faite sur aucun arbre, ni dans aucun tems de l'année. Ray, *Hist. Plant.*

VISIO, *Vision.*

La lumiere qui est l'assemblage de toutes les couleurs, envoie de tous côtés des rayons, qui, quoique très-fins, sont cependant composés de toutes les différentes especes de couleurs. C'est pourquoi on peut les diviser en rayons simples, qui, tous en particulier, contiennent en soi diverses couleurs propres à chacun, mais tous réunis ensemble produisent une lumiere très-vive, ou un blanc très-éclatant. Ces rayons partent d'un point lumineux comme d'un centre, vers tous les points placés en-dehors, passent souvent par des lignes droites dans un milieu homogene & au travers du corps transparens, sans aucun intervalle de tems, & vont frapper les corps opaques qu'ils rencontrent; par conséquent ceux, qui sont contenus an-dedans du cone, dont la pointe est un point lumineux & dont la cornée est la base, doivent nécessairement tomber sur tous les points de la cornée, s'il ne se trouve aucun obstacle entre cette tunique & le point radieux.

Lorsque les mêmes rayons viennent frapper des corps denses, ils se plient, les uns plus, les autres moins. De-là ils se séparent: séparés & réfléchis ils produisent diverses couleurs, qu'on attribue faussement au corps qui réfléchit ou qui cause la réfraction, si ce n'est en tant que ce corps fait qu'ils se séparent. Cette réflexion est donc différente, selon la différente couleur cachée dans le rayon; cependant l'angle de réflexion & l'angle d'incidence paroissent être le même en tirant une perpendiculaire du point d'incidence: au reste on n'apperçoit point ici d'autre changement.

Mais si ces rayons passent d'un milieu dans un autre, ils se plient en tombant sur le dernier, & continuent toujours de se propager ainsi pliés par ce milieu. Plus ce milieu est dense, plus ils se plient en s'approchant de la perpendiculaire, & réciproquement au contraire; cette loi dépend encore des causes singulieres cachées dans quelques fluides, & qu'on ne peut déterminer que par des expériences. Cette inclinaison des rayons se nomme *réfraction.*

Voici la loi certaine qu'elle suit sensiblement.

Si le même rayon tombe par différens angles dans le même milieu transparent, le sinus des angles de réfraction sera comme les sinus d'incidence sont entre eux.

D'où il suit que les rayons, qui du point radieux ou réfléchissant, sont poussés à la cornée transparente, s'en *refrangissent* vers la perpendiculaire, en se détournant à peu près de leur route, comme ils font dans l'eau. Ils continuent ainsi au travers de l'humeur aqueuse, & sont déterminés par le trou de la pupille à aller frapper la surface du cristallin: mais ceux qui entrent si obliquement, qu'ils tombent sur l'iris, se réfléchissent de-là & sortent hors de l'œil: ils empêcheroient en effet la *vision* de se faire distinctement, s'ils entroient dans l'œil après leur réflexion. Les autres rayons qui tombent obliquement entre la partie inférieure de l'uvée & le corps vitré, ou sur la surface de ce corps, sont aussi sur le champ suffoqués ou éteints dans la liqueur noire qui s'y trouve, comme s'il n'en étoit venu aucun en cet endroit. C'est pourquoi il ne peut passer par l'humeur vitrée d'autres rayons, que ceux qui s'étant faits jour au travers de la pupille, tombent sur le crystallin. Il faut remarquer que la pupille en se contractant ou en se dilatant, admet plus ou moins de rayons, selon que l'objet est plus ou moins lumineux ou éloigné car plus l'objet est radieux, plus la pupille se rétrécit; plus l'objet est proche, plus aussi elle est étroite, & réciproquement au contraire: telle est la loi qui dépend de la structure de la machine que nous avons décrite; loi naturelle qui est nécessaire pour que la pupille puisse veiller à la conservation de la rétine, & empêcher cette tunique extremement délicate d'être offensée, desséchée ou brûlée par une trop vive lumiere.

Plus donc la figure de la cornée est plane, moins elle réunit les rayons, qui, d'un point radieux, sont venus la frapper, & plus elle les disperse. C'est pourquoi il va au crystallin moins de rayons, & des rayons fort divergens, à moins qu'ils ne partent d'un objet fort éloigné: au contraire, plus la figure de la cornée est ronde, plus elle fait rassembler les rayons, plus il en tombe sur le crystallin, & plus ils sont convergens. Voilà une des causes de la vue des myopes & des vieillards.

Les rayons parvenus au crystallin, souffrent une nouvelle réfraction qui les rassemble & les rend encore plus convergens; ensorte que ceux qui sont partis d'un seul point hors de l'œil, se rassemblent ici derechef dans un seul point qui n'est pas éloigné, & passent au travers de l'humeur vitrée à la rétine; & ce n'est que sur cette seule tunique qu'ils peignent précisément le seul point duquel ils sont partis. Si le crystallin est fort dense ou rond, les rayons s'unissent alors trop près de cette lentille, on ne voit l'objet que confusément; la même confusion arrive quand le crystallin a une figure plane, ou est d'une fabrique trop lâche, parce que le foyer, où se rassemblent les rayons, en est trop éloigné. Autre raison de la vue des myopes & des vieillards.

Pourquoi donc les myopes voyent-ils mieux les objets proches, ou avec des verres concaves? Et pourquoi

les vieillards se servent-ils de verres convexes, ou voyent-ils mieux les objets éloignés?

La nature fait aussi porter remede à ces vices, en approchant ou en éloignant le crystallin de la cornée; ce qui se fait par deux causes mécaniques différentes, savoir, lorsque les quatre premiers muscles de l'œil se contractans fortement ensemble, compriment le bulbe, & conséquemment donnent à l'œil plus de longueur, ou par la contraction des fibres qui en comprimant l'humeur vitrée, élevent le crystallin; car il ne paroît pas qu'il y ait d'autres causes de ce phénomene.

La réfraction du rayon qui passe de l'air dans la cornée, est à peu près égale à celle qui se fait de l'air dans l'eau; celle qui se fait de l'humeur aqueuse au crystallin, est semblable à celle que les rayons observent en passant de l'eau dans un verre; ainsi elle change peu. Enfin celle qui se fait du crystallin dans le corps vitré, ne change encore que très-peu, & change à peine, quand ce corps devient plus dense à force d'être comprimé. D'où il semble que l'humeur vitrée est principalement nécessaire, en ce qu'elle peut librement mouvoir le crystallin, & rendre par ce moyen les objets visibles à différentes distances; mais la figure du crystallin est plus constante, ou moins sujette à changer que celle de l'humeur vitrée.

Nous sommes donc en droit de conclurre que les rayons qui partent d'un point de l'objet, entrent dans l'œil & passent au travers du crystallin, se rassemblent dans le fond de l'œil sous la pupille, y peignent autant de points qu'il y en a de sensibles dans l'objet qu'on voit; d'où il suit qu'il se trace sur la rétine une petite image semblable à cet objet.

En effet, comme l'expansion médullaire du nerf optique est située précisément en ce lieu, directement sous la pupille & le crystallin; il est plus clair que le jour que c'est sur cette membrane muqueuse que se fait la peinture de l'objet qu'on voit, & que cette impression se propageant au *sensorium commune* donne l'idée de la chose qu'on voit, ou plutôt la fait voir.

D'où il paroît que les expériences de Picard & de Mariotte, loin de détruire cette opinion, comme certains Auteurs se l'imaginent, ne font que la confirmer & la démontrer clairement. De plus, que ne doit-on pas à cette sagesse infinie, qui a placé l'entrée du nerf optique non dans l'axe de la *vision*, ni vers l'angle extérieur de l'œil, mais au milieu de la hauteur de ce globe vers le nez.

La perfection de la vue dépend donc, non-seulement de la figure, de la transparence, de la fabrique, & de la vertu des solides qui composent cet admirable organe, mais de la densité & de la transparence de ses humeurs; ensorte que les rayons qui partent de chaque point visible de l'objet, sans se mêler à aucun autre, se réunissent en un seul point ou foyer distinct, qui n'est ni trop près ni trop loin de la rétine. Ce n'est pas tout: il faut que ces humeurs & ces solides aient cette mobilité nécessaire pour rendre les objets clairement & distinctement visibles à diverses distances; car par-là, grandeur, figure, distance, situation, mouvement, repos, lumieres, couleurs, tout se représente à merveilles. Il faut encore que la rétine ait cette situation, cette expansion, cette délicatesse, cette sensibilité, en un mot, cette proportion de substance médullaire, artérielle, veineuse, lymphatique sur laquelle les objets se peignent comme dans un tableau; il faut enfin que le nerf optique soit libre & bien conditionné pour seconder la rétine, & propager le long de ses fibres jusqu'au *sensorium commune*, l'image entiere & parfaite des objets qui y sont dessinés.

Les rayons ne partent donc point de nos corps pour être ensuite réfléchis sur nous par les objets, comme les Stoïciens croyoient. Ce n'est point une image visible que les objets nous envoyent d'eux, qui nous fait voir, comme le disoient les Pythagoriciens. La *vision* ne se fait point non plus par des corpuscules, qui étant partis de l'objet & de l'œil, & venant à se rencontrer mutuellement, se réfléchissent dans l'œil, suivant le raisonnement des Platoniciens, ni enfin par une émanation matérielle d'images corporelles, comme le pensoit Epicure: mais c'est par la mécanique que nous venons d'exposer, & qui est fort bien expliquée dans une Epître que le célebre Raw m'a adressée, & qui contient une exacte description de l'organe intérieur de l'œil.

Pourquoi voit-on clairement quand les objets sont à une plus petite distance que celle où la portée de l'œil peut s'étendre, sans cesser de voir distinctement?

Pourquoi la vue est-elle distinctement, mais plus foiblement affectée, quand les objets sont à la plus grande distance où l'on peut les appercevoir? Pourquoi ceux qui sont trop près paroissent-ils si confus? Quelles sont les choses nécessaires pour voir distinctement? D'où dépend la force de la vue? &c. Toutes ces questions sont faciles à résoudre, après ce qui vient d'être dit. Boerh. *Instit. Medic.*

VISNAGA.

Voici ses caracteres.

Sa racine est fibreuse & annuelle; ses feuilles sont plus larges, plus courtes & plus émoussées que celles du fenouil. Son ombelle est ordinairement retrécie & serrée, & ses semences sont ordinairement plus petites que celles du fenouil.

Boerhaave ne fait mention que de l'espece suivante.

Visnaga, Offic. J. B. 3. 31. Raii Hist. 1. 456. Boerh. Ind. Alt. 49. *Gingidium umbella longa*, C. B. P. 151. *Gingidium Hispanicum*, Ger. 885. Emac. 1042. *Visnaga, gingidium appellatum*, Park. Theat. 890. *Fœniculum annuum, umbellâ contractâ oblongâ*, Tourn. Inst. 311. *Cure-dent d'Espagne.*

Cette plante s'éleve à une coudée & demie ou environ. Sa tige est cannellée, unie & genouillée, comme celle de l'aneth, & sa feuille unie comme celle de la *pastinaca erratica*, mais divisée en plus grands segmens; les ombelles de ses fleurs sont blanches, leurs pédicules, surtout les extérieurs, ont environ un palme de longueur, & sont durs & roides; chaque pédicule, tant intérieur qu'extérieur, porte à son extrémité une autre ombelle, composée d'un grand nombre de petites pellicules. Chaque ombelle, ainsi que chaque sommité de branches, a de petites feuilles à sa base; sa semence est petite, acrimonieuse, & semblable à celle de l'*apium* offic.

Elle croît d'elle-même en Italie, en Sicile, & dans les contrées méridionales de la France: mais nous la cultivons dans nos jardins; elle fleurit en Eté.

J. Bauhin fait mention d'un *Gingidium Ægyptium*, à pédicules & ombelles plus larges & plus fermes, que ceux du *visnaga* qui croît dans nos jardins; & je me souviens d'avoir vu cette plante.

La description du *daucus campestris* de Césalpin s'accorde à tous égards avec celle que le même Auteur fait dans le même Livre du *visnaga*; d'où il paroît que c'est la même plante.

Il y a beaucoup de personnes, surtout en Espagne, qui font des pédicules roides & odoriférans, des ombelles du *visnaga*, des cure-dents; ce qui a fait appeller cette plante *cure-dent Espagnol*. Ray, *Hist. Plant.*

Bauhin lui attribue les mêmes propriétés qu'au fenouil.

VISQUEIRO, nom d'un arbre qui croît au Bresil, & dont on tire une résine molle & visqueuse qui sert de glu. Ray, *Hist. Plant.*

VISUMARUS, nom du *Trifolium*, dans Marcellus Empiricus.

VIT

VITÆ BALSAMUM, *baume de vie*. Voy. *Elixir bal-*

samicum Hoffmanni. J'ai renvoyé plusieurs fois à cet article, de *Bussii spiritus bezoarticus*, & autres, d'où je devois renvoyer à *Liquor mineralis anodynus.* Le Lecteur est prié d'y faire attention.

VITALBA, le même que *Clematitis sylvestris latifolia.*

VITALIA, *Cordiaux.* Blancard.

VITALIS ACTIO. Voyez *Actio.*

VITALIS FUNCTIO. Voyez *Actio.*

VITEALIS CONVOLVULUS, nom du *Convolvulus minor arvensis flore roseo.*

VITELLUS, *jaune d'œuf.* Voyez *Ovum.*

VITEX.

Voici ses caracteres.

Ses feuilles sont, pour ainsi dire, divisées en cinq parties, & elles tombent, du moins en Europe; sa fleur est monopétale, tubuleuse à sa partie inférieure, bilabiée à sa partie supérieure, & forme des épis; son ovaire qui est situé au centre d'un calyce dentelé dégénere en un fruit sphérique, partagé en quatre capsules pleines de semences oblongues.

Boerhaave en compte les six especes suivantes.

1. *Vitex foliis angustioribus, cannabis modo dispositis.* V. *Agnus castus.*
2. *Vitex foliis angustioribus, cannabis modo dispositis, floribus cæruleis*, H. L.
3. *Vitex sive agnus, flore albido*, H. R. Par.
4. *Vitex, sive agnus minor, foliis angustissimis*, H. R. Par.
5. *Vitex trifolia, minor, Indica, rotundifolia*, Breyn. Prodr. 2. *Cara nosi*, H. Mal. 2. *Negundo fœmina, Acostæ*, H. A. 1. 181.

C'est un arbrisseau qui s'éleve environ à la hauteur de l'homme, de la grosseur du pêcher, selon Garcias, ou de l'amandier, selon Acosta, & qui croît dans des lieux sabloneux. Sa racine est fibreuse, brunâtre au-dehors, & blanchâtre en-dedans. Son écorce est mince, tant soit peu amere; on lui trouve aussi quelqu'acrimonie, en la mâchant pendant long-tems. Ses feuilles sont ordinairement attachées trois à trois sur un même pédicule. Deux sont opposées; la troisieme qui est à l'extrémité de la côte est plus large que les autres; elles sont rondes, oblongues, pointues par leur extrémité supérieure, leur bord est égal, elles sont modérément épaisses, molles, unies, d'un verd obscur à leur partie supérieure, pâle en-dessous, amer & acrimonieux au gout, d'une odeur agréable, & fort semblable à celle de la lavande. Ses feuilles, selon Acosta, ont le gout & l'odeur de la sauge; ses fleurs croissent plusieurs ensemble, sur un même pédicule, au-delà des nœuds, deux à deux en opposition; ses fleurs ont de petits pédicules, sont d'un bleu tirant sur le pourpre, & ont la même odeur que les feuilles; elle est seulement un peu plus forte. Elles sont composées de cinq pétales informes, à cou fait en cloche; il y a un de ces pétales droit & large, mais concave & velu au-dedans. Le cou de la fleur est aussi velu au-dedans, vers ce même côté de la feuille; les quatre autres pétales sont étendus presque de toute leur longueur, se ressemblent assez, à cela près que ceux qui sont vers le pétale droit sont tant soit peu plus larges & plus ronds que ceux qui sont vers les parties antérieures. Sa fleur a quatre étamines droites d'un bleu purpurin, avec des sommets noirâtres & arcués, & dans le milieu un pistil foible, d'un bleu purpurin, à deux pointes, courbé vers la feuille bleue, & partant des parties élémentaires du fruit, & du dedans du calyce qui embrasse étroitement le cou inférieur de la fleur, qui est composé de cinq feuilles courtes, pointues, d'un verd foible, & qui est traversé longitudinalement de fruits ou côtes foibles. Ses fruits sont ronds, & ressemblent assez à des baies oblongues; ils ont la même odeur que la fleur; la plus grande partie de la baie est enfermée dans le calyce, & est d'un verd foible. Quant à sa partie supérieure qui sort du calyce, elle est d'abord luisante, mais elle devient noire comme de l'encre. Il y a dans le milieu de ce fruit un noyau rond, oblong, couvert d'une pulpe verte & dure, qui ne mûrit jamais parfaitement. Ce noyau contient une amande insipide & blanchâtre.

On tire de la racine distilée une huile limpide, tant soit peu verdâtre, douce, acre, pénétrante & sans odeur.

On en fait un si grand usage, dit Acosta, dans le Malabar & les contrées adjacentes, que si Dieu n'eut pas permis que les branches coupées repoussassent un grand nombre de rejettons, il y auroit long-tems que le *vitex* y seroit consumé, ou du moins qu'il y seroit devenu extrememant rare & cher: mais plus on l'élague, plus il devient touffu, & il est toujours verd.

On l'applique avec succès dans toutes les douleurs, quelle qu'en soit la cause, surtout dans celles qui affectent les jointures, & qui proviennent de froid. Ses branches tendres, ses feuilles, ses fleurs & son fruit, broyés & cuits dans de l'eau, ou frits & cuits dans de l'huile, produisent aussi des effets surprenans dans les tumeurs & les contusions. Il y en a qui s'en servent pour les plaies, & qui assurent qu'ils font cesser la douleur, & digerent la matiere en une nuit.

Ses feuilles broyées & appliquées sur des ulceres invétérés produisent de bons effets; elles digerent la matiere qui y est contenue, nettoyent l'ulcere & le font cicatriser. En un mot, elles sont si bienfaisantes dans les plaies, les abscès & les contusions, qu'il est la plupart du tems inutile d'appeller un Medecin. Les femmes se lavent le corps dans toutes les saisons, avec leur décoction; elles sont tellement persuadées que les fleurs, les feuilles & les fruits du *negundo* facilitent la conception, qu'elles lapideroient ceux qui tenteroient de leur prouver le contraire. Ses feuilles mâchées, corrigent l'haleine. Tout ce que j'ai dit jusqu'ici est tiré de Garcias & d'Acosta. Ray, *Hist. Plant.*

6. *Vitex trifolia, minor, Indica, serrata*, Breyn. Prodr. 2. *Bemnosi*, H. Mal. 2. Raii Hist. 2. 1575. *Negundo mas Acostæ*, H. A. 1. 179. Boerh. *Ind. alt. Plant.*

Les feuilles de cette derniere espece croissent trois à trois, ou cinq à cinq sur un pédicule, sont oblongues, assez étroites, terminées en une pointe aiguë, & sont plus rondes & plus larges vers le pédicule qu'ailleurs; elles sont plus ou moins délicatement cannelées à leur partie antérieure, d'un verd noirâtre en-dessous, d'un verd plus clair en-dessus; la feuille la plus large est à l'extrémité de la côte: ses deux voisines moins larges qu'elle, mais plus larges que les autres, sont attachées au milieu de la côte par des pédicules qui n'ont pas un pouce de long. Les deux autres feuilles sont très-petites, & ont un pédicule commun. Quant à ses autres caracteres, ils sont les mêmes que ceux de l'espece précédente. Ses feuilles sont en scie, ressemblent à celles du *sambucus*, & font voir que c'est le *negundo mas* de Garcias & d'Acosta. Ray, *Hist. Plant.*

Les semences du *vitex* sont énergiques dans la passion hystérique, & provoquent les urines & les regles. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

VITICELLA, le même que *Bryonia alba.*

VITILIGO, espece de lepre blanche. Voyez *Lepra.*

VITIS, la *Vigne.*

Voici ses caracteres.

Il part des jointures de ses branches des mains qui embrassent & s'attachent à tout ce qu'elles rencontrent; sa fleur est en rose, pentapétale, & garnie de cinq étamines. Son ovaire qui est placé au fond de la fleur, est garni d'un tube courbe velu, & dégénere en une baie

molle succulente, & qui contient ordinairement quatre semences. Les fleurs & le fruit sont en grappes.

Boerhaave en compte les douze especes suivantes.

1. *Vitis sylvestris labrusca*, C. B. P. 299. *Labrusca*. Lemery, *des Drogues*.

C'est une espece de *vigne* qui croît sans être cultivée au bord des grands chemins & des haies; elle porte une très-petite grappe, qui devient noire en mûrissant, & qui quelquefois ne mûrit point du tout.

Cette plante est détersive & apéritive, & son fruit astringent. Lemery, *des Drogues*.

2. *Vitis vinifera ex cujus uvis acerbis immaturis omphacium exprimitur*, Boerh. Ind. A. 2. 232. *Vitis offic.* Ind. Med. 124. *Vitis vinifera*, Mont. Ind. 55. *La vigne*.

La *vigne* est une plante si connue, qu'il est assez inutile de s'amuser à la décrire; elle croît ici attachée aux murs; dans les vignobles, elle est plantée, elle couvre des côteaux. Les grappes des raisins qui en sont le fruit, varient par la couleur, le gout & la grosseur, selon les contrées où la *vigne* est plantée; & il n'y a pas moins de différence entre les liqueurs qu'on en exprime. Entre les vins de liqueur, ceux de Canarie, de Malaga & d'Alicant, passent pour les meilleurs; celui d'Espagne & des côteaux est le plus sec & le plus stomachique. Le vin rouge & blanc de Porto, & celui de France, est le plus estimé pour les repas. On a encore les vins muscats, ceux de Smyrne & de Chypre, qui sont extremement agréables à boire.

On a tant écrit sur la nature & les usages du vin, que nous nous garderons bien de rapporter ici tout ce qu'on en a dit: nous nous contenterons d'assurer que pris modérement il est cordial & bienfaisant, qu'il fortifie l'estomac, aide la digestion, ranime les intestins, & est le meilleur préservatif que l'on ait contre la peste. Miller, *Bot. Off.*

Théophraste & Varron mettent la *vigne* au rang des arbres: cependant comme elle a besoin d'appui & qu'elle rampe toutes les fois qu'elle ne trouve rien à quoi elle puisse s'attacher, & qui l'aide à s'élever, je ne crois pas qu'elle mérite le nom d'arbre; cependant sa souche a quelquefois la grosseur de la jambe, ou même de la cuisse. C'est la grosseur de sa souche, qui est quelquefois plus grande que celle de certains arbres, qui a déterminé les anciens à la regarder comme telle, à ce que dit Pline, *Lib. XIV. cap.* 21. On voit, ajoute-t'il, à Populonie une statue de Jupiter, faite d'un sep de *vigne* qui avoit duré plusieurs siecles sans mourir. Il y a à Marseille une coquille où le Peuple va puiser de l'eau, faite du même bois. A Metapontum, le Temple de Junon est soutenu par des pilliers faits de sarmens. L'escalier qui conduit au Temple de Diane à Ephese, est du bois d'une seule souche qu'on fit venir de l'Isle de Chypre, où la *vigne* parvient à une grosseur extraordinaire. Il n'y a point de plante qui dure plus long-tems; l'étendue qu'elle occupe est prodigieuse, on a vu des maisons couvertes des branches d'une seule souche. On voit à Rome sous le Portique de Livie, une *vigne* qui tapisse tout l'espace vuide; on en a recueilli jusqu'à douze amphores de vins. On dit que Cineas, Ambassadeur du Roi Pyrrhus, admirant l'étendue des *vignes*, à Aricia, dit en plaisantant du vin austere qu'elles portent, que le fils étoit si mauvais, que sa mere méritoit bien d'être pendue si haut. C'est de Pline que nous avons tiré tout ce que nous venons de rapporter.

Caspard Bauhin divise la *vigne*, en *sativa* & *sylvestris*, ou cultivée & sauvage. La *vitis sativa*, ou *vigne* cultivée, se subdivise en grande & petite, dont il y a un grand nombre d'especes. Les grappes de la grande different entre elles, par la grosseur & par la couleur; il y en a de vertes, de blanchâtres, de jaunes, de noires, de bleues, & d'un rouge léger. Quant à leurs formes & grosseurs, elles sont oblongues, leurs grains ont la forme de la prune; & l'on peut appeller cette espece *sitis pergulana*, *vigne* attachée à des échallas. Il y en a de rondes, dont les grains sont plus ou moins gros; d'autres qui n'ont point de pepins, d'autres qui n'en ont qu'un ou deux; il y en a de barbues, mais elles sont plus rares. La petite espece de *vigne* a la grappe noire, rarement blanche ou jaune; son grain est petit & mou; il n'a pas toujours le même gout. Il est doux acre, ou musqué, comme le raisin de la *vigne* Appienne de Pline.

Il y a des différences entre les feuilles de *vigne*: elles sont quelquefois larges, profondément découpées, divisées jusqu'aux pédicules, en lobes aigus, comme on voit dans le *vitis Italica*; d'autres fois, elles sont petites, minces, vertes, rouges, épaisses, marquetées, tantôt molles, tantôt dures, unies ou tant soit peu velues, à ce que dit C. Bauhin.

Voici ce que nous lisons dans Pline, sur les différentes especes de grappes:

Elles different entre elles, dit-il, par leur couleur, leur gout & leurs grains; il résulte de ces différences, une multitude innombrable d'especes, qui va se multipliant tous les jours; ici elles sont purpurines; là de couleur de roses, vertes ailleurs; les noires & les blanchâtres sont les plus communes. Le *bumasti* ressemble à des mamelles gonflées; les autres s'allongent, ont le grain long, comme la datte: ainsi l'on peut dire qu'il en est de la *vigne*, ainsi que des poiriers & des pommiers, qu'il y en a une infinité d'especes différentes, & que les Anciens les ont fort bien distinguées. Les terrains, dit Pline, ne different pas plus entre eux que les grappes de raisin. Il s'en produit & s'en peut produire tous les jours de nouvelles. Il ne seroit pas facile, peut-être même seroit-il impossible, de marquer à chaque espece de *vigne*, le nom ancien qui lui convient, ainsi nous ne nous jetterons point dans cette discussion, que nous n'avons ni le tems, ni les moyens de finir d'une maniere satisfaisante pour le Lecteur.

3. *Vitis Corinthiaca, sive Apyrina*, J. B. 2. 72. Boerh. Ind. alt. 2. 232. *Uvæ passæ minores, passulæ*, Offic. *Uvæ passæ minores, vel passulæ Corinthiacæ*, C. B. P. 299. *Corinthiacæ*. Park. Theat. *Raisin de Corinthe*.

C'est une petite espece de grappe, qui tient son nom de l'endroit où elle croît; on la trouve aux environs de Corinthe: mais elle n'est nulle part plus commune qu'à Zante & dans la Cephalonie, on expose ses grappes au soleil, & l'on en fait ensuite des amas, & l'on en remplit des tonneaux.

Ces raisins, & ceux qu'on appelle *uvæ passæ majores*, sont apéritifs, pectoraux & bienfaisans dans les toux & dans les consomptions.

On fait plus d'usage des raisins de Corinthe, dans les cuisines que dans les Pharmacies. Miller, *Bot. Off.*

Ils sont d'une qualité tempérée: ils calment la chaleur dans les fievres, étanchent la soif, & lâchent le ventre. Dale.

4. *Vitis Appiana, Plinio*, C. B. P. 298. *Uva Muscatella*, Car. Step. Præd. Rust. 342.
5. *Vitis Pergulana, acinis prunorum magnitudine, & forma*, C. B. P. 298.
6. *Vitis folio Apii*, J. B. 2. 73.
7. *Vitis alba dulcis*, J. B. 2. 73.
8. *Vitis frontiniaca*, C. B. P. 299.
9. *Vitis nigra dulcis*, Vimint. dicta.
10. *Vitis multiplex alia, pro diversitate quæ obtinet in acinis ratione coloris, saporis, magnitudinis, admodum vari cultuque industrii Vindemiatoris semper novâ.*
11. *Vitis quinquefolia Canadensis, scandens*, T. 613. *Edera quinquefolia Canadensis*, Corn. 100.

12. *Vitis Vulpina dicta, Virginiana alba*, Plukn. Alm. 392. Boerhaave, *Ind. alt. Plant.*

Les feuilles & les mains de la *vigne*, broyées & appliquées, calment les maux de tête, & mêlées avec le polenta, elles appaisent les ardeurs & l'inflammation de l'estomac. Les feuilles appliquées seules, sont astringentes, rafraîchissantes, & produisent les mêmes effets. Le suc de la grappe est bon dans la dyssenterie, le crachement de sang, la passion stomachique & la jaunisse. La larme de vin qui est une espece de gomme, que l'on trouve aux environs de la souche, prise dans du vin, chasse la pierre; employé en friction, avec du nitre, elle guérit le *lichen*, la galle ou le psora, & la lepre. Si on la délaye avec de l'huile, & qu'on s'en frotte sonvent les cheveux, elle les raffermira: mais il vaut mieux se servir en pareil cas, de la liqueur que rendent les rejettons verds sur le feu; elle a aussi la vertu de déraciner les petites verrues noires. La cendre des rejettons & la grappe pressurée de la *vigne*, guérissent le condylome & le thyme formés aux environs de l'anus; pour cet effet, il ne faut que s'en frotter. Le même remede est bienfaisant dans les luxations & les morsures de viperes: il produira aussi de bons effets dans l'inflammation de la rate, en y ajoutant de l'huile de rose, de la rue & du vinaigre. Les Botanistes attribuent encore plus d'énergie, aux cendres & à la lessive qu'on en prépare: il me semble que la seule différence qu'il y ait entre les cendres & leurs lessives, ne consiste que dans le plus ou moins de sel qu'on en tire.

Le raisin est, selon Galien, le premier de tous les fruits de l'automne, le plns nourrissant de tous ceux qui ne se gardent point, & celui dont le suc est moins malfaisant, lorsqu'il est parfaitement mûr.

Tous les raisins non secs agitent le ventre & enflent l'estomac, c'est pourquoi on les proscrit dans les fievres: mais lorsqu'il y a quelque tems qu'ils ont été cueillis, & pendus, ils sont innocens; ils font du bien à l'estomac, ils réparent l'appétit; ils soulagent dans les langueurs & relâchent le ventre: mais il y a beaucoup de différence à faire entre eux. Les doux sont nourrissans, engraissent, gonflent l'estomac, & provoquent les selles. Les austeres au contraire nourrissent peu & resserrent. J. Bauhin.

J'ai lu quelque part qu'une Allemande qui ne se nourrissoit pendant tout le tems de la vendange, qui duroit un mois ou deux, que de raisins, ne buvoit point; ce qui prouve que le raisin est très-propre à étancher la soif.

Tout le monde sait, dit Pallade, que l'on sert sur les tables les grappes les plus grosses, qui sont aussi les plus belles en apparence, & dont le grain est dur & sec; mais que l'on fait du vin, & que l'on porte sous le pressoir, celles dont la peau est tendre, le gout excellent, & surtout celles qui se passent promptement; elles sont aussi les plus abondantes en sucs.

Donat dit dans son Commentaire sur l'*Eunuch.* que *vitis* vient de *vieo*, ce que Festus rend par *alligare*, lier, & Nonius par *vincire*, attacher par le corps, & par *inflectere*, fléchir ou courber. Ray, *Hist. Plant.*

L'eau distilée des sommités de la *vigne*, coupées au printems, est apéritive, déterfive, bienfaisante dans la pierre & dans la néphrétique, & employée à l'extérieur, est bonne pour nettoyer les yeux. Les feuilles & les mains de cette plante, sont astringentes & rafraîchissantes, bonnes dans la diarrhée & l'hémorrhagie, & l'on en fait des fomentations aux piés. Ses jeunes branches ou rejettons sont apéritifs. Les fruits non mûrs de la *vigne*, sont appellés *agresta*, & son fruit mûr, augmente l'appétit & provoque les selles. Les raisins séchés au soleil, ou les *uvæ passæ* ou *passulæ*, dont les plus grands sont ceux de Damas, & les plus petits ceux de Corinthe, sont bienfaisans dans la toux; ils facilitent l'expectoration du phlegme, & relâchent le ventre; les feuilles de *vigne* bouillies sont astrigentes; l'eau qui distile de cette plante, emporte les taches de la peau. Le tartre que forme le vin de France est rouge, & celui qui est formé par les vins d'Allemagne est blanc. *Hist. des Plantes attribuée à Boerhaave.*

Entre les différentes especes de raisins dont on fait usage, Dale ne fait mention que des deux suivantes.

1. *Passulæ Damascenæ*, Offic. *Passulæ maximæ, sive Damascenæ Zibebæ dictæ*, Schrod. IV. p. 172. *Vitis Damascena*, Hort. Reg. Par. 186. Tourn. Inst. 613. *Raisins de Damas.*

Les *zibebæ*, ou raisins secs de Damas, broyés & infusés dans une quantité suffisante d'eau de fontaine, ou dans quelqu'eau distilée, appropriée, fournissent une sorte de boisson agréable, qu'on fait prendre aux malades, & qui étanche leur soif. Leurs pepins sont astringens & bienfaisans dans les vomissemens & les flux de ventre, soit qu'on s'en serve intérieurement ou extérieurement; pour cet effet on les fait griller & on les broye. Schroder.

2. *Uva passa major*, Offic. *Uva passa major* βέμας; *Græcis forte*, C. B. P. 299. *Raisins séchés au soleil.*

Voici la maniere dont on fait sécher les raisins au soleil:

On coupe le pedicule de la grappe des raisins qu'on veut faire sécher, presque jusques dans le milieu; par ce moyen la seve s'y porte en moindre quantité: on les laisse dans cet état pendre aux branches, jusqu'à ce que par défaut de nourriture, & par la chaleur du soleil, ils soient suffisamment séchés. On les met ensuite en caisse. On prépare d'une autre maniere les raisins de Malaga. On trempe les grappes de raisins mûrs dans de la lie chaude & bouillante, faite des cendres du sarment; on les en retire sur le champ, on les étend sur des claies, on les laisse sécher au soleil, & on en remplit ensuite des cabas. Miller, *Bot. Offic.*

Les raisins secs de Corinthe, les *zibebæ*, les raisins séchés au soleil, sont tous chauds ou tempérés, & adoucissans, relâchent le ventre, corrigent l'acrimonie, sont amis de l'estomac, des poumons & du foie, & calment la toux. Schroder.

Les raisins picotent les gencives & les dents par leur chaleur acrimonieuse & pénétrante, les offensent considérablement, & les disposent à la putréfaction, si l'on en use pendant long-tems. Ray, *Hist. Plant.*

Vitis alba. Voyez *Bryonia alba.*

Vitis Idæa, *mûres de ronces.*

Voici ses caracteres.

Sa fleur est monopétale, en cloche; son ovaire est sphérique, & dégénere en une baie molle, qui a un nombril, qui est pleine de sucs & qui contient des petites semences.

Boerhaave en compte les cinq especes suivantes.

1. *Vitis Idæa, foliis oblongis, crenatis, fructu nigricante*, C. B. P. 470. Tourn. Inst. 608. Boerh. Ind. alt. 2. 71. *Myrtillus*, Offic. *Vitis Idæa angulosa*, J. B. 1. 520. Raii Hist. 2. 1488. Synop. 3. 457. *Vaccinia nigra*, Ger. 1229. Emac. 1415. *Mûres de ronces.*

La ronce qui porte la mûre est un petit arbrisseau bas, qui s'éleve à environ un pié de hauteur & davantage, dont les branches, sont fort flexibles, angulaires, vertes, & portent des petites feuilles oblongues, émoussées par la pointe, crenelées par les bords, entre lesquelles croissent des fleurs séparées les unes des antres, sur des pédicules courts, d'un rouge sale, & en forme

de bonteille; elles sont suivies d'un fruit rond, qui a un nombril de la grosseur de la baie de genievre, à peu près de la même couleur, & plein d'un suc purpurin, doux & agréable au gout. Elle croît dans les bruyeres, parmi la fougere, dans les lieux marécageux, & dans les haies: elle fleurit en Mai, & son fruit est mûr en Juillet. C'est la seule partie dont on fasse usage; encore s'en sert-on rarement.

Les mûres de ronces sont rafraîchissantes, resserrantes, bienfaisantes à l'estomac, & d'usage dans les flux & dans les hémorrhagies. Simon Pauli dit qu'on les emploie contre le scorbut en Norwege, & dans d'autres contrées septentrionales. On en prépare un fort bon sirop, dont on se sert dans les occasions dont nous venons de parler. MILLER, *Bot. Off.*

Ces baies sont, selon Dodonée, froides, dessiccatives, & sensiblement astringentes. Elles sont bienfaisantes aux estomacs chauds, étanchent la soif, calment la chaleur dans les fievres ardentes; resserrent le ventre, arrêtent le vomissement, guérissent la dyssenterie, qui provient de la bile jaune, & produisent de bons effets dans le cholera morbus. Mais il faut préférer dans tous ces cas à la baie, le rob ou le suc épaissi avec du sucre ou du miel; parce que cette baie étant froide de sa nature; elle ne pourroit que nuire aux estomacs foibles & froids, & remuer le ventre au lieu de le resserrer, si on les prenoit crues. C. Hoffman pense que celles qui croissent au soleil, & qui sont parfaitement mûres, ne sont pas assez rafraîchissantes, pour offenser les estomacs froids par leur crudité.

Le même Auteur croit, qu'on peut fort bien substituer, les mûres de ronces aux baies de mirte, mais à condition, 1°. qu'on prendra celles qui croissent dans les pays septentrionaux, & non en Italie ou en Espagne; 2°. qu'elles seront bien mûres, 3°. qu'on ne les aura point cueillies vertes, mais seches; 4°. enfin, qu'on ne se servira point du suc cru que les particules aqueuses dont elles abondent, rendent très-rafraîchissant, & qui a quelqu'astringence; mais qu'on l'épaissira & qu'on en fera un rob.

Il est démontré que le suc de ces mûres, est composé de parties fort déliées, & qu'il est fort astringent, par les taches qu'il fait aux mains & aux levres de ceux qui en mangent, & par la difficulté qu'on a à les emporter; aussi s'en sert-on pour teindre le linge & le papier en bleu.

Les Bergers & les Paysans qui habitent des pays montagneux, mangent de ces mûres avec plaisir; leur douceur est accompagnée d'une acidité qui les rend fort agréables au palais. RAY, *Hist. Plant.*

2. *Vitis Idæa, Zeylanica, odoratissima*, T. 608. *Myrtus Zeylanica, odoratissima, baccis niveis, monococcis*, H. L. 435.
3. *Vitis Idæa, Æthiopica, buxi minoris folio, floribus albicantibus*, H. A. 1. 125. *Buxus Africana, folio oblongiori, non serrato*, Indic. 238. H. R. D.
4. *An vitis Idæa, foliis myrti angustissimis, longis alternis?*
5. *An vitis Idæa? Quæ buxus Africana, rotundifolia serrata*, P. B. Prodr.? Plukn. Phyt. T. 18. H. R. D. BOERH. *Ind. alt. Plant.*

On l'a mise au rang des *vitis*, parce que ses branches sont fortes & flexibles; & on lui a donné l'épithete d'*idæa*, parce qu'elle étoit jadis fort commune sur le Mont-Ida.

Ses baies sont astringentes, & bonnes dans la diarrhée & dans la dyssenterie. On fait de leur suc exprimé un rob qui est excellent dans les mêmes maladies. *Hist. des Plantes attribuée à Boerhaave.*

Outre les especes précédentes de *vitis idæa*, Dale fait mention de la suivante.

Vaccinia, Officin. *Vaccinia nigra fructu majore*, Park. Theat. 1455. *Vitis Idæa magna quibusdam, sive myrtillus grandis*, J. B. 1. 518. Raii Hist. 2. 1487. Synop. 3. 457. Tourn. Inst. 608. *Vitis Idæa, foliis subrotundis exalbidis*, C. B. P. 470. *Vitis Idæa foliis subrotundis*, Ger. 129. Emac. 1416. *Grandes mûres de ronces.*

La plante qui porte cette mûre est une espece de buisson, elle pousse circulairement un grand nombre de branches rondes, à rameaux, longues d'une coudée & demie, couvertes d'une écorce d'un rouge léger, & sa substance est assez ferme & solide. Clusius dit que ses branches, sont quelquefois rampantes, qu'elles sont fortes, & que l'écorce qui les couvre est tantôt cendrée & tantôt rougeâtre. Ses feuilles reviennent assez à celle du *vitis idæa angulosa*, oblongues, rondes, unies, sans aucune découpure, quelquefois bleues, dans la partie inférieure, ou blanchâtres, traversées de veines, d'un gout astringent & tant soit peu acide, & annuelles, selon Clusius. Sa fleur est la même que celle de la *vitis idæa* commune; elle est d'un blanc tirant sur le pourpre, concave divisée par les bords en cinq lobes, convexes en-dehors, & garnie d'étamines. Ses baies qui sont semblables à celles du genievre ou du myrte de Tarente, ont un ombilic assez large, d'où part un apex, ce qui les rend un peu moins rondes que celle de la *vitis idæa* commune. Elles ont de longs pédicules, sont agréables au gout, subacides, vineuses, & contiennent quelques petits pepins jaunâtres. Sa racine est dure, ligneuse & couverte de fibres capillaires.

Elle aime les lieux froids & montagneux. Clusius l'a trouvée dans les montagnes de l'Autriche & de la Stirie; & J. Bauhin, dans celles de Bourgogne & ailleurs. Elle est fort commune dans les lieux montagneux du Cumberland, ainsi qu'aux environs de Gamblesby, à six milles de Perth, dans les pâturages marécageux, aux deux côtés du chemin.

Les Chasseurs & les Paysans croyent que ses baies enivrent, si on en prend avec excès; du Choul, Camerarius & d'autres sont de cet avis. Les Teinturiers de Silesie font de ses feuilles & de ses branches, le même usage que ceux qui vivent dans les Alpes, font du *sedum Alpinum*. RAY, *Hist. Plant.*

VITIS MARINA. Voy. *Fucus marina.*
VITIS NIGRA. Voy. *Bryonia nigra.*
VITIS SYLVESTRIS, TRIFOLIA, nom du *Toxicodendron, triphyllum, glabrum.*
VITIS VINIFERA. Voy. *Vitis.*

VITISALTUS, nom du *Chorea sancti viti.*
VITREA TABULA, *Table intérieure du crane.* Voy. *Caput.*
VITREUS HUMOR, *humeur vitrée.* Voyez *Oculus.*
VITRIFICATIO, *vitréfaction* ou *transformation d'un corps en verre.*

VITRIOLUM, *Vitriol.*

Dale fait mention de trois especes de *vitriol.*

1. *Vitriolum cæruleum seu Romanum*, Offic. *Vitriolum cæruleum*, Charlt. Foss. 11. *Vitriolum Cyprinum cæruleum*, Worm. 25. *Chalcanthum Cyprinum*, Aldrov. Mus. Metall. 339. Matth. 1363. *Atramentum cæruleum Romanum coctum*, Kentm. 14. *Vitriol bleu.*

C'est une substance crystalline, bleue ou de la couleur du saphir, compacte comme le sucre candi, acide, acre, austere & astringente au gout. Elle se fait d'une solution & crystallisation de cuivre; ou elle vient de Chypre ou des Indes Orientales.

Le *vitriol* Romain échauffe, desseche, est très-astringent; il provoque le vomissement & chasse les vers. SCHROD.

Cette espece de *vitriol* est estimée la meilleure pour l'u-

fage qu'on en fait en Medecine. Il eſt fort recommandé pour la gale & les ulceres cauſés par le virus vénérien. Il fait la baſe de la poudre ſympathique de Digby. Il guérit la gale & la lepre.

2. *Vitriolum viride*, Offic. Charlt. Foſſ. 11. *Vitriolum viride ſeu Romanum*, Tourn. Matth. Med. 185. *Chalcanthum viride factitium. Atramentum ſutorium officinarum*, Schw. 373. *Atramentum viride durum ſolide coctum*, 13. *Vitriol verd.*

C'eſt auſſi une ſubſtance cryſtalline, mais de couleur d'herbe ; plus grenue & grumeuſe que le *vitriol* précédent, aſſez ſemblable en cela au ſel ordinaire. Quant à la ſaveur, c'eſt la même dans l'un & l'autre.

Il y a deux eſpeces de *vitriol* verd.

3. *Vitriolum album*, Offic. Worm. 25. Geoff. Prælect. 106. Charlt. Foſſ. 11. *Chalcanthum Candidum*, Aldr. Muſ. Metall. 339. *Atramentum album durum foſſile*, Kentm. 13. *Vitriol blanc.*

Le *vitriol* blanc eſt une ſubſtance grenue, de la conſiſtance du ſucre blanc, de la même ſaveur que le *vitriol* verd. On nous l'apporte d'Allemagne : on le trouve dans les mines de Goſlar, ſous la forme de ces morceaux de glace que nous voyons en hiver pendre des gouttieres : il eſt auſſi tranſparent.

Il a les mêmes propriétés que le *vitriol* verd ; mais on le préfere aux autres dans la compoſition des collyres : on fait nn émétique excellent avec ce *vitriol* ; pour cela on le diſſout dans de l'ean & on le coagule par l'ébullition, juſqu'à ce qu'il ait la conſiſtance du ſucre blanc, comme nous liſons dans les *Prælect.* de Geoff. 106. Cet Anteur accuſe Tournefort de s'être trompé, lorſqu'il a cru que l'émétique en queſtion étoit compoſé de *vitriol* d'Angleterre diſſous dans de l'eau & bouilli, juſqu'à ce que l'eau ſe ſoit évaporée ; ce qui reſte après cette opération de Tonrnefort forme des maſſes grumeuſes aſſez conſidérables, ſemblables au ſucre blanc ; ces maſſes expoſées à l'air prennent à l'extérieur une couleur jaunâtre.

Le *vitriol* entre pour beaucoup dans les eaux ſtyptiques, dans les teintures & dans la compoſition de l'encre. Dale.

Le vitriol, *vitriolum*, Off. dont on veut que le nom ſoit tiré du mot Latin *vitrum*, verre, parce qn'il en a la couleur & la tranſparence, a été appellé χάλκανθον par les Grecs, comme ſi l'on diſoit *efflore ſcence de l'airain*. Les Latins l'ont appellé *encre de Cordonnier*, parce qu'il noircit le cuir. Les Italiens le nomment *couperoſe*, comme ſi l'on diſoit *éroſion de cuivre.*

On en diſtingue de différentes eſpeces. Par rapport à ſon origine, on le diviſe en naturel & en factice. Le naturel eſt celui qui eſt attaché au haut des grottes métalliques, ſous la forme de cannelures on de cryſtaux ; les Grecs l'appellent σταλακτικὸν. Celui qui eſt factice, eſt de deux ſortes ; car ou on fait bouillir des eaux vitrioliques de certaines mines, leſqnelles eaux forment enſuite des cryſtaux par le froid, & c'eſt ce *vitriol* que les Grecs ont appellé πηκτὸν ou ἑφθὸν ; on on le retire par le moyen de l'eau, des Pyrites, qui ont été en quelque façon corrompues & fermentées. Il paroît que les Grecs ont ignoré cette maniere de faire le *vitriol* : ils lui ont donné les noms de γολκωτὸν & πινάριον, ou peut-être πινάκιον, ſelon la forme de ſes cryſtaux.

Par rapport à la couleur, le *vitriol* ſe diſtingue en blanc, en bleu & en verd. Le *vitriol* blanc, que l'on appelle communément *couperoſe blanche*, nous eſt apporté d'Allemagne en groſſes maſſes blanches, & qui reſſemblent à du ſucre, d'un goût un peu doux & aſtringent.

Ceux qui croyent que le *vitriol* blanc de Goſlar n'eſt autre choſe que le *vitriol* verd calciné juſqu'à blanchenr, ſe trompent ; car il fleurit de lui-même dans les mines vitrioliques ſous la forme de duvet ou de coton, que l'on diſſout dans l'eau, & que l'on fait cuire juſqu'à une épaiſſeur convenable, pour former une maſſe blanche comme du ſucre. Quelquefois même on trouve dans ces mines de petits morceaux de *vitriol* tranſparant comme le cryſtal. Le *vitriol* blanc de Goſlar contient la mine de fer qui n'eſt pas encore mûre, ou peut-être de la pierre calaminaire, ou du plomb mêlé avec la mine de fer.

Le *vitriol* bleu eſt ſec au toucher ; il forme des cryſtaux bleus comme le ſaphir, de figure rhomboïde, décaédre & applatis. On le prépare en différens endroits, mais principalement dans l'Iſle de Chypre & en Hongrie ; c'eſt pourquoi on l'appelle *vitriol* de Chypre ou de Hongrie. Sa couleur bleue, qni eſt fort belle, lui vient du cuivre dont il eſt rempli. Son goût eſt auſtere & fort acre.

Le *vitriol* verd, ou qui a la couleur d'herbe, a différens noms, ſuivant les endroits d'où on le tire ; car il s'appelle *vitriol* de Rome, de Piſe, de Suede, d'Angleterre, ou de France. Il contient beaucoup de fer, d'où lui vient la couleur verte. On le trouve dans les Boutiques, ou ſous la forme de grands cryſtaux rhomboïdaux, ou en maſſes formées de différens grains cryſtallins, qui ſont quelquefois un peu onctueuſes, & qui s'attachent aux mains. Son goût eſt acre & ſtyptique.

Le *vitriol* eſt véritablement l'acide vitriolique, qui, en rongeant le cuivre ou le fer, ſe coagule avec eux, & forme ainſi un corps tranſparent, bleu ou verd, ſelon le métal qu'il a diſſous. Quelques-uns font encore mention d'un *vitriol* rouge, mais je ne le connois pas.

On emploie différens moyens pour retirer le *vitriol* des eaux, des terres, des pierres vitrioliques, & ſur-tout des pyrites.

Autrefois dans l'Iſle de Chypre, du tems de Galien, on avoit coutume de préparer le *vitriol* bleu avec une eau vitriolique évaporée à l'ardeur du ſoleil. Préſentement on fait bouillir & évaporer les eaux de fontaines vitrioliques qui ſe trouvent en quelques mines de cuivre, près de Smolnik & de Neuſol en Hongrie. On prépare de la même maniere le *vitriol* verd dans les autres endroits de l'Allemagne.

Dans le Siennois, contrée de Toſcane, on tire le *vitriol*, en lavant pluſieurs fois une terre cendrée remplie de pluſieurs taches, dont les unes ſont ſemblables par leur couleur à de la rouille de fer, les autres à du cuivre, & qui a une odeur de ſoufre déſagréable & fétide, & d'un goût âpre. Ce *vitriol* eſt d'un verd bleu, à cauſe du fer & du cuivre mêlés enſemble.

En Angleterre, dans le Village de Debtford, éloigné d'environ ſix mille pas de Londres, on fait du *vitriol* verd avec des pyrites, qui ſont des pierres peſantes, brunes à l'extérieur, & qui dans l'intérieur repréſentent des rayons qui vont du centre à la circonférence, brillans comme le clinquant, & qui ſont tout-à-fait inſipides. Si on les expoſe long-tems à l'air, elles fermentent intérieurement, & ſe fendent d'elles-mêmes ; & dans les fentes, on voit nn duvet blanc & ſalé qui a un goût acide & ſtyptique ; enfin toute la ſubſtance de la pierre ſe diſſout, & elle ſe réduit en terre ou en pouſſiere très-fine, qui a un goût ſalé de *vitriol* & l'odeur de ſoufre. Mais ſi on brûle & calcine ces pyrites au feu, elles répandent beaucoup de fumée avec l'odeur de ſoufre, & il reſte une chaux rouge, qui contient nn peu de fer & de cuivre.

Voici la maniere de tirer le *vitriol* des pyrites.

On répand des pyrites entieres dans une grande place juſqu'à la hauteur d'environ trois piés. On les laiſſe expoſées à l'air pendant trois ans ; & tous les ſix mois on les retourne, afin qu'elles ſoient calcinées plus facilement par les rayons dn ſoleil, & macérées par

l'eau de la pluie. On les laisse ainsi jusqu'à ce qu'elles soient entierement calcinées & réduites en une terre vitrinlique. Ensuite on conduit par des tuyaux & des canaux l'eau de la pluie qui arrose cette terre, dans une citerne, où on la conserve. Après cela on la fait bouillir dans de grandes chandieres de plomb jusqu'à ce qu'elle soit assez épaisse, après y avoir jetté de la vieille féraille, qui est consumée très-promptement par cette lessive. Enfin on verse cette liqueur dans un autre vaisseau de plomb pour la faire refroidir, y ayant mis auparavant des lattes, afin que le *vitriol* s'y attache & y forme des crystaux.

Mais lorsque les pyrites contiennent beaucoup de soufre, comme celles dont on fait le *vitriol* en Suede & dans le pays de Liége, on retire le soufre *per descensum* de la maniere que nous le dirons en parlant du soufre : on brûle ce qui reste, & on en fait une lessive, que l'on coule & que l'on fait bouillir dans des vaisseaux de plomb, & que l'on met ensuite dans un lieu frais pour crystalliser.

La solution de *vitriol* rend un peu rouge la teinture de tourne-sol; elle coagule le lait; donne la couleur un peu verte au sirop violat; elle ne change point la solution du sublimé corrosif. Mêlée avec la solution du sel de tartre ou l'eau de chaux, elle devient roussâtre, ou de la couleur de verd-de-mer : elle donne la couleur noire ou noir pourpré à l'infusion de noix-de galles; ce qui est le propre du *vitriol*.

On retire du *vitriol* par l'analyse chymique, une liqueur acide; mais ce n'est que par le moyen d'un grand feu : on lui donne le nom d'*esprit* ou d'*huile de vitriol*. Cet esprit donne la couleur de feu à la teinture de tourne-sol & au sirop de violettes; il coagule le lait & le sang : avec un sel alcali, il fait une grande effervescence avec chaleur. L'huile de *vitriol*, qui est un acide très-puissant, mêlée avec l'eau commune, s'échauffe beaucoup. Elle fermente considérablement avec le sel ammoniac, & fait sentir un froid remarquable, quoique la fumée qui s'exhale paroisse chaude. Après la distilation du *vitriol*, il demeure dans la cornue une terre un peu noire, ou rouge; que l'on appelle *colcothar*; c'est une chaux, ou, comme l'on dit, un safran de fer ou de cuivre, selon qu'elle vient du *vitriol* verd ou bleu.

On voit par-là que le *vitriol* est composé d'un sel acide, subjugué par des parties métalliques; ce qu'il est aisé de démontrer non-seulement par l'analyse chymique du *vitriol*, mais encore par les différentes manieres de le préparer. Car si l'on verse de l'esprit de *vitriol* sur de la limaille de fer, on fait un beau *vitriol* verd; & si l'on met des lames de cuivre entremêlées de soufre dans un creuset, qu'on les calcine ensuite, & que l'on fasse évaporer l'eau dans laquelle la masse qui reste aura bouilli pendant quelque-tems, il reste du *vitriol* bleu très-naturel.

Il est incroyable combien de vertus les Chymistes ont attribué au *vitriol*, quoique l'évenement n'ait pas toujours répondu à leurs promesses. Dioscoride lui reconnoît une vertu émétique : il dit qu'étant pris avec de l'eau, c'est un bon remede contre les champignons que l'on a mangés, & pour détruire les vers larges qui sont dans les intestins : il assure, que si on le dissout dans l'eau, & que l'on mette dans les narines de la laine que l'on y aura trempée, il purge la tête. Il place encore le *vitriol* parmi les astringens, les échauffans & les caustiques. Pline le dit propre aux maladies des yeux, pour arrêter le sang & pour guérir les ulceres; & Galien s'en servoit pour faire des collyres. On s'en sert aujourd'hui en Medecine pour exciter le vomissement, faire mourir les vers, arrêter le flux de sang, déterger les ulceres, & pour appaiser les inflammations. Mais on l'emploie rarement pour l'intérieur sans l'avoir préparé. Extérieurement, on l'emploie, surtout le blanc, dans les collyres, que l'on peut préparer de la maniere suivante, pour appaiser & dissiper les inflammations des yeux, & pour prévenir les fluxions.

Prenez *de vitriol blanc, un scrupule;*
d'eau-rose ou *de plantain, quatre onces.*

On fera dissoudre le *vitriol* dans l'eau chaude, que l'on passera au travers d'un linge.

On se servira de cette eau en la faisant couler goutte-à-goutte dans l'œil.

Si elle irrite trop par son acrimonie, on l'adoucira en y ajoutant de la même eau.

Ou,

Prenez *de racines d'Iris de Florence, un scrupule;*
d'eau-rose, & *de plantin,* } *de chaque, trois onces.*

Faites-les bouillir à un feu lent, jusqu'à la diminution de la troisieme partie.

Ajoutez à la colature,

du vitriol blanc, huit grains.

Faites un collyre.

On applique le *vitriol* bleu en poudre dans les plaies, & à l'extrémité des vaisseaux d'où le sang découle. Il arrête les hémorrhagies en cautérisant les vaisseaux, & en grumelant le sang.

Parmi les préparations que l'on fait du *vitriol*, sa purification que l'on appelle *gilla vitrioli*, tient le premier rang. Pour la faire, on choisit principalement le *vitriol* blanc; que l'on purifie en le faisant dissoudre, en le passant & en le séchant deux ou trois fois. Quand il est ainsi préparé, il excite le vomissement, depuis un scrupule jusqu'à une dragme, dans une liqueur convenable.

Paracelse & les autres Chymistes ont recommandé le *gilla vitrioli* comme un émétique excellent. Non-seulement il décharge l'estomac par un doux vomissement, mais encore après le vomissement, il affermit & l'estomac & les intestins par son astriction : c'est pourquoi on le donnoit heureusement dans les diarrhées & les dyssenteries. Ce remede étoit d'un grand usage avant que l'on connût les émétiques & l'ipécacuanha; mais présentement il n'est plus en usage. Geoffroy.

Analyse du vitriol ou maniere d'en obtenir l'esprit, l'huile, & le colcothar.

1. *Prenez* huit livres de *vitriol* verd commun de Goslar; mettez-les dans deux vaisseaux de terre à long cou, capables de contenir chacun quatre pintes; couvrez-les d'une tuile; mettez-les dans l'âtre; environnez-les du feu, & échauffez-les peu à peu. Le *vitriol* commencera bien-tôt à fumer; en approchant & augmentant le feu, il se fondra; en le poussant à un plus haut degré, il s'épaissira, & deviendra gris; environnez alors les vaisseaux de feu de tous côtés, ensorte qu'ils en soient presque converts; la matiere deviendra jaune, & commencera à paroître rouge, aux côtés des vaisseaux; laissez-la refroidir; cassez les vaisseaux; retirez-en la matiere; pulvérisez-la, & vous lui trouverez une couleur jaune. Voilà ce qu'on appelle la calcination du *vitriol*, telle qu'elle se fait pour en obtenir, par la distilation, l'huile & l'esprit. On fait précéder cette opération, parce que la distilation seroit trop longue sans elle : car outre le tems qu'il faudroit employer à séparer le phlegme aqueux, on exposeroit encore les récipiens

cipiens à être brisés, par la chaleur du phlegme qui y monteroit; la matiere en fusion pourroit bien aussi produire les mêmes effets sur les vaisseaux qui servent à la distilation : mais si cette calcination est nécessaire, d'un autre côté il ne faut la pousser que jusqu'à ce que le *vitriol* cesse de se fondre. Cette premiere partie de l'opération réduira les huit livres dont on s'est servi à cinq.

2. Mettez ces cinq livres de *vitriol* calciné & broyé, dans un vaisseau à long cou, qui soit fort, & assez large pour contenir une quantité de matiere double de celle qu'on y met; placez ce vaisseau dans un fourneau; cela fait, appliquez-lui un récipient; lutez soigneusement ce récipient avec un mêlange de terre & de chaux; enveloppez d'un morceau de linge mouillé l'endroit où le récipient sera joint au vaisseau; faites ensorte que le récipient soit placé horisontalement sur un appui; ensorte que l'axe des deux vaisseaux soit dans le même plan horisontal; par ce moyen vous empêcherez que le cou de l'un ou de l'autre de ces vaisseaux ne soit en souffrance; après que vous les aurez bien lutés, laissez-les pendant vingt-quatre heures, sans vous en servir, afin que la matiere que vous aurez employée à les luter puisse se sécher.

3. Poussez votre feu avec circonspection; il s'élevera d'abord une fumée blanche, le récipient s'échauffera, entretenez le feu dans cet état pendant six heures, vous verrez des ruisseaux d'huile se former aux côtés du récipient; tenez les choses dans le même état pendant six autres heures; poussez le feu à son dernier degré, pendant les six heures suivantes, ensorte que le vaisseau à long cou soit rouge; il vous viendra alors une huile épaisse. Si la vapeur s'échappe par la jointure des vaisseaux, appliquez dessus un linge mouillé, & fermez exactement la crevasse; continuez le feu tant qu'il vous plaira; il ne cessera point de s'élever des vapeurs; mais le produit ne vaudroit pas la dépense; ainsi je ne fais durer cette troisieme partie de l'opération que dix-huit heures; écartez le feu, & laissez tout refroidir, le vaisseau & le récipient.

4. Tenez toute prête une bouteille à long cou, avec un entonnoir dont l'orifice soit assez large; humectez peu à peu les morceaux de linge que vous avez appliqués sur la jointure à l'orifice du récipient; enlevez doucement, de peur qu'il ne tombe quelque ordure dans le récipient, que la fumée qui s'en élevera n'incommode, & que le vaisseau mis obliquement, ne vienne à se briser; séparez donc le récipient du vaisseau, en les tirant l'un & l'autre dans la direction de leur emboîture, & écartez de vous les fumées; nettoyez l'orifice du récipient, afin qu'il n'y tombe rien de la matiere dont vous vous êtes servi pour luter; versez la liqueur qu'il contient, par l'entonnoir dans la bouteille que vous aurez préparée, fermez-la bien, & conservez le récipient pour d'autres semblables.

Il me vient ordinairement de cette maniere, vingt-une onces d'huile, épaisse, noire, forte & fumante de *vitriol*; avec une chaux rouge, noirâtre, légere, poudreuse, austere qui reste au fond du vaisseau, dans la quantité de cinquante-deux onces; ensorte qu'il ne s'est perdu que cinq onces dans l'opération.

REMARQUES.

C'est ainsi qu'on prépare l'huile ou l'esprit de *vitriol*, dont on fait un si grand usage dans la Chymie & dans la Medecine; c'est un acide lourd & puissant; c'est un grand préservatif, quoique caustique. Le *vitriol* est donc composé de cet esprit, du colcothar & du phlegme. On ne parviendra guere à faire bouillir l'huile de *vitriol*, sans un feu de six cens degrés. Si on en met dans un vaisseau de verre, & que l'on emplisse un feu de sable de cinq cens degrés; elle donnera d'abord son esprit suffoquant, & son eau; elle deviendra ensuite limpide, & excessivement inflammable & pésante; si on en verse dans un verre dont la surface intérieure soit mouillée; la chaleur produite sera si grande, que le vaisseau s'en brisera sur le champ. Elle attire l'humidité de l'air. Si on distile quatre onces de cette huile, au bain de sable, dans une petite retorte à cou long recourbé, ensorte que la chûte d'une goutte laisse six secondes d'intervalles entre la chûte d'une autre; si l'on reçoit ces gouttes dans de l'eau pure, mise au fond de la retorte, on aura un esprit acide aussi parfait que l'huile de *vitriol* à la cloche : mais cette opération exige de l'habileté. Chaque goutte fait, en tombant dans l'eau, un bruit semblable à celui que fait un charbon ardent; s'il en tombe par hasard une seule sur le verre; il se fendra sur le champ, comme s'il avoit été coupé avec un diamant. Si le feu devient plus fort, le cul de la retorte sautera, l'opération sera vaine, & il s'élevera des fumées suffoquantes, très-dangereuses, & dont il faudra se garantir avec soin. Du reste ce procédé est beau, & ceux qui sont versés dans la Chymie & dans la Medecine, en connoissent bien tous les avantages. Paracelse prétend que la meilleure maniere de préparer cet esprit, c'est de distiler le *vitriol* jusqu'à dessiccation, dans un vaisseau de terre de Hesse, & de cohober la liqueur sur le reste à plusieurs reprises; plus on réitérera les cohobations, mieux on fera; on poussera enfin le feu à son dernier degré; & l'on obtiendra, dit Paracelse, une liqueur utile dans plusieurs cas. Ce procédé est ingénieux, & sent son artiste; reste à savoir, si les vaisseaux ne sont point exposés à se briser, à cause de la trop grande quantité de *vitriol* sec; au reste, on pourroit prévenir cet accident, en n'opérant que sur une petite quantité de *vitriol*, rélativement à la capacité du vaisseau. BOERHAAVE, *Chymie*.

La masse qui reste après la distilation du *vitriol*, appellée colcothar, est une terre martiale rouge, encore imprégnée de quelque quantité de sel acide, qui devient, lorsqu'on l'a lavé & séché, un astringent, dont on use extérieurement pour arrêter les hémorrhagies qui surviennent à l'occasion des plaies : & de l'eau dans laquelle on l'a lavé, on obtient un sel, appellé sel fixe de *vitriol* ou sel colcothar. Quand le colcothar n'a été que médiocrement calciné, il reste blanc & transparent, non émétique, mais diurétique & apéritif. Quoique ce sel soit fixé au point de ne pouvoir être élevé par un fort degré de chaleur, continué pendant plusieurs jours; cependant on le peut rendre aisément volatil par le moyen du borax, & le sublimer en forme de fleurs salines de couleur d'argent. C'est le sel sédatif, de M. Homberg.

Voici comme on le prépare :

Prenez *de sel fixe de vitriol, bien calciné,* & *de borax,* } *de chaq. deux onces.*

Faites dissoudre séparément dans deux pintes d'eau chaude; & après avoir mêlé les solutions, passez la liqueur trouble dans du papier gris, & distilez ensuite dans un alembic de verre jusqu'à siccité : cela fait il s'élevera des fleurs salines d'un blanc argentin, que vous ramasserez & garderez pour l'usage. Le sel fixe qui reste au fond de l'alembic, en y versant de nouvelle eau, pourra suffire pour une nouvelle distilation, dont, en la continuant jusqu'à siccité, il s'élevera de nouvelles

fleurs : & cette opération pourra être réitérée jusqu'à ce que tout le sel soit sublimé. On peut faire la même préparation, en prenant de l'huile de *vitriol* au lieu de sel fixe, & y ajoutant le double de son poids de borax. En ce cas, il n'y a point de précipitation : mais on ne laisse pas d'avoir des fleurs de la même qualité que les précédentes.

Ces fleurs sont presque insipides au goût, & ne se dissolvent pas aisément dans l'eau. Elles calment l'ardeur fébrile du sang, spécialement dans les fievres brûlantes ; elles préviennent ou dissipent les symptomes de délire, & soulagent, au moins pour quelque tems, dans les affections spasmodiques, soit hypocondriaques, ou hystériques. En un mot, ce sel est un anodyn excellent, & réunit en lui toutes les vertus que les Chymistes attribuent au *vitriol*, au soufre, ou à ce qu'ils appellent l'*archée sédateur*, (*archeus sedator.*) La dose est depuis un grain jusqu'à dix dans une liqueur convenable. Il y a cependant du risque à ordonner ce sel dans les inflammations du thorax ; car quoiqu'il soit insipide au goût, il contient des pointes cachées, qui se dégageant petit à petit dans le corps, peuvent irriter & lacérer les membranes des poumons, & par-là exciter la toux.

Le *vitriol* est aussi la base de la fameuse poudre sympathique, qu'on fait en calcinant le *vitriol* Romain, aux rayons du soleil, pendant les jours caniculaires, en une poudre blanche & jaunâtre, qu'on garde pour l'usage dans des vaisseaux bien fermés. Digby & autres Auteurs ont raconté des prodiges de cette préparation, qui malheureusement ne sont point constatés par l'expérience. Ce à quoi elle est certainement bonne, c'est à arrêter le sang, quand on l'applique immédiatement sur les extrémités ouvertes des vaisseaux ; & c'est pour cela que quelques praticiens ont voulu la faire servir à la cure des plaies, en y ajoutant un peu de gomme adraganth, lorsqu'il sort du pus de la plaie. Geoffroy.

Huile de vitriol dulcifiée.

Aussi-tôt qu'on commença à cultiver & à perfectionner la Chymie ; on découvrit la maniere d'obtenir l'huile dulcifiée de *vitriol*. Basile Valentin & Paracelse en ont fait mention. Dans la persuasion où étoient les Anciens Chymistes, qu'il n'étoit pas impossible de trouver une substance capable, de convertir en or, les métaux les plus vils, ils s'adresserent à tout ce qui tomba sous leurs mains : mais ce fut avec une extreme confiance qu'ils s'acharnerent sur le *vitriol* ; ils firent subir à ce sel différentes analyses par le feu, & en tirerent un grand nombre de préparations, ainsi qu'on peut voir par les écrits des plus habiles d'entre eux. C'est là-dessus qu'ils se déterminerent à le regarder comme la matiere réelle de la pierre philosophale ; l'axiome suivant qu'ils firent, ne permet pas d'en douter ; *visita*, dirent-ils, *interiora terræ, reperies ibi occultum lapidem verum metallorum*, entrez dans les entrailles de la terre, & vous y trouverez la vraie pierre secrete des métaux. Les lettres initiales du canon Latin expriment le nom de *vitriol*, dont on a obtenu plusieurs préparations différentes : mais il n'y en a point de plus remarquable que celle par laquelle on adoucit l'huile de *vitriol* ; on la trouve dans Valerius Cordus, d'où l'a tirée Conrad Gesner.

Voici comment on lit qu'il le faut préparer dans le *Thesaurus de remediis secretis* d'Euonymus.

Prenez *du vin brûlant le plus âcre, trois fois sublimé*, & *d'huile austere de vitriol* ; } *de chaq. cinq onces.*

Mêlez sur une glace de Venise.

Mettez ce mêlange dans une petite cornue à embouchure étroite, dont vous luterez bien l'orifice, & l'y laisserez un mois ou deux. Transvasez ensuite dans une cucurbite garnie de son alembic placée sur un petit fourneau, & le couvrez de cendre jusqu'à moitié. Ajoutez ensuite un récipient, dont vous luterez bien la jointure ; & extrayez les cinq onces de vin brûlant que vous y aurez versé. Mais afin de le faire sans risque, mettez la cucurbite au bain-marie ; car de cette maniere, le vin montera sans l'huile. Quant vous aurez extrait le vin, mettez ce qui sera resté sur un fourneau, environnant la cucurbite de sable jusqu'à moitié de sa hauteur ; alors ajoutant un autre récipient, vous luterez bien la jointure, vous ferez ensuite un feu modéré, & vous extrairez petit à petit ce qui reste d'humide jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien au fond qui le soit, ayant toujours soin de régler votre feu de maniere que les bouillons de la liqueur ne s'élevent point jusqu'au tuyau de l'alembic, car si cela arrivoit vous n'y pourriez pas apporter de remede, ni empêcher que votre liqueur ne s'enfuit dans le récipient, & qu'en conséquence toute votre huile ne fût perdue : or cela peut arriver fort aisément. Alors vous trouverez une humeur aqueuse & une grasse. Vous séparerez si bien l'une de l'autre qu'il ne reste plus rien d'aqueux dans l'huile, car l'eau gâteroit l'huile ; après cette séparation, vous garderez l'huile pour l'usage. Il la faut conserver soigneusement, parce qu'on n'en tire que très-peu d'une livre d'huile austere, & qu'elle s'évapore aisément à cause de sa qualité aérienne.

Cette huile est bonne pour toutes les putréfactions qui peuvent arriver au corps & même pour la peste : elle est bonne aussi pour emporter des poumons, le pus, & les humeurs épaisses & visqueuses, dans la pleurésie, la péripneumonie & la toux pénible, car on la peut prendre sans risque intérieurement, & elle s'oppose à la formation de la pierre tant dans les reins que dans la vessie. Elle guérit aussi la vessie lorsqu'elle est ulcérée. La dose est d'une, deux ou trois petites gouttes dans un vin d'une qualité douce & modérée.

Crollius, dans sa *Basilica Chymica*, ordonne la préparation de l'huile de *vitriol* de la maniere qui suit.

Prenez *d'huile de vitriol rectifiée, une partie* ; *d'alcohol, quatre parties.*

Faites digérer dans un bain de vapeurs pendant quelques mois & distilez ensuite : alors vous trouverez flottante sur l'eau, une huile de *vitriol* d'un goût & d'une odeur agréable, & d'une grande efficacité en Médecine.

J'ai trouvé deux procédés différens dans les écrits des anciens Chymistes. Or c'est une question de savoir lequel des deux doit être préféré ; car je ne me souviens pas d'avoir jamais trouvé aucuns détails à ce sujet dans les Auteurs. Ainsi il est probable, ou que les Chymistes plus modernes n'en faisoient point, ou qu'ils ne regardoient pas les procédés des anciens comme bons, quoique dans la vérité ils soient très-bien raisonnés.

Celui qui est décrit dans Crollius donne le véritable esprit de *vitriol* dulcifié. Mais comme dans cette préparation il a omis les principales circonstances ajoutées par Gesner, il y a lieu de douter s'il a jamais préparé une véritable huile dulcifiée de *vitriol*, attendu surtout qu'il nous dit que l'huile flotte sur l'eau, au lieu qu'à cause de son poids elle doit descendre au fond. Hart-

man dans ses notes sur Crollius doute de ce procédé, & y substitue une autre huile dulcifiée de *vitriol*, qu'il prépare de la maniere qui suit.

Faites bouillir du *vitriol* dans un vaisseau de fer neuf avec de l'eau commune, jusqu'à ce que le sel corrosif soit aussi amassé au fond du vaisseau : alors ce qui reste d'huile de *vitriol* devient doux. On parviendra au même but en éteignant plusieurs fois du fer rougi au feu dans l'huile de *vitriol* : mais de cette derniere maniere on altere considérablement la vertu de l'huile & on détruit ses effets médicinaux.

On conçoit bien que l'huile de *vitriol* mêlée avec le fer perd sa qualité corrosive : mais elle dégenere en une liqueur vitriolique douce qui s'affaise au fond. Mais ce n'est pas là l'huile douce de *vitriol*, qui doit, comme l'huile d'olive, être inflammable, d'une odeur agréable, d'un goût aromatique, & ne point laisser d'acidité sur la langue. Il faut aussi qu'elle puisse se dissoudre dans l'esprit de vin parfaitement rectifié, & qu'elle soit anodyne & sédative. Le célebre Auteur de la dissertation *de vitrioli elogiis*, parle en ces termes de l'huile douce de *vitriol*. « Paracelse se vante qu'il fait tirer du *vitriol* « un esprit, ou plutôt une huile douceâtre de couleur « verte, par le moyen de laquelle il promet de guérir « l'épilepsie. Mais les plus habiles cherchent encore « inutilement le moyen d'y parvenir, & je n'en sai « point même qui ait osé assurer qu'il en possédât le « secret. » Cependant j'ai observé qu'il y a déja deux siecles que Gesner & Valete Cordus connoissoient cette huile, comme on peut s'en convaincre par ce qui suit.

Lorsque, sans rien savoir du procédé de Gesner, j'eus préparé il y a vingt ans un esprit dulcifié de *vitriol*, je trouvai cette huile extremement odorante.

Voici de quelle maniere je pratiquai ce procédé.

Prenez *d'huile de vitriol dépurée par la rectification de tout son phlegme, une livre ;*
d'esprit de vin parfaitement rectifié & dépuré d'eau, six livres.

Versez dessus l'huile de *vitriol* : elle y produira une grande chaleur & un grand bruit, semblable à celui que fait un fer rouge qu'on plonge dans de l'eau froide. Ce mélange devient chaud, & acquiert une couleur rouge & une odeur agréable.

Quelques jours après distilez dans une cucurbite que vous enterrerez dans le sable : vous obtiendrez par-là un esprit de vin très-odorant ; & après cela un autre encore plus odorant.

Si le mélange commence à se changer en une substance noire au fond de la cucurbite, on ôtera l'esprit, & on adaptera à la cucurbite un autre petit récipient, donnant un feu extremement doux & modéré ; car sans cette précaution tout ce qui reste de masse noire, s'enfuiroit & toute la peine qu'on auroit prise seroit perdue. Mais en ne donnant qu'un feu doux, vous obtiendrez un phlegme d'un goût sulphureux, avec au moins cinq dragmes d'huile qui descendront au fond.

Décantez cette eau sulphureuse : & vous aurez une huile douce éthérée d'une odeur & d'un goût pénétrans & gracieux, que vous garderez avec soin dans une phiole.

1. La preuve qu'il y a un acide dans cette huile douce de *vitriol*, c'est que si vous en mettez dans une cuillere d'argent & que vous le présentiez à la chaleur, il prend une couleur rougeâtre, devient acide, & noircit la cuillere.
2. Si l'on garde pendant quelques mois cette huile aromatique dans un verre couvert d'une vessie de porc, il le corrode petit à petit ; & ce qui reste dans la phiole contracte une couleur rouge & un goût acide.
3. Si on la met bouillir dans une phiole avec du vif-argent, elle mord sur le vif-argent.
4. Cette huile aromatique, quand elle est récente, se dissout entierement par l'esprit de vin bien rectifié, à qui elle communique son goût & son odeur, avec une qualité anodyne & sédative, qui est extremement utile dans les douleurs & les spasmes.
5. Cet esprit de vin imprégné d'huile douce de *vitriol*, mêlé avec une petite quantité de solution d'or, donne une teinture jaune, qui, versée sur du feu, lui donne une couleur d'or.
6. Lorsqu'on a laissé reposer cette solution d'or pendant douze heures, il se dépose au fond une poudre noire, par où l'on voit que le soufre s'est uni avec la poudre d'or, & s'est précipité avec elle au fond.

Ce procédé curieux & remarquable montre clairement la production des huiles aromatiques éthérées & distilées. Glauber nous apprend que l'esprit de vin bien rectifié peut être converti en huile, si on le mêle avec l'huile de sel concentrée avec la pierre calaminaire. J'ai tenté cette expérience, sans pouvoir, à la vérité, obtenir de l'huile, outre l'esprit dulcifié de sel : mais cette même expérience m'a conduit à obtenir une huile, qui fait voir que l'esprit bien rectifié n'est autre chose qu'une huile éthérée résoute par le mouvement fermentatif en parties très-menues, & intimement mêlées avec le phlegme : mais quand l'huile de *vitriol* s'unit intimement avec les particules huileuses dispersées dans l'esprit de vin, il s'en refait une huile.

On voit par-là qu'il peut entrer un acide dans le mélange des huiles distilées, qui peut être caché & concentré dans l'huile ou le soufre, sans que l'acide soit sensible au goût : par le mélange du soufre acide de *vitriol* toute l'huile étant sulphureuse, les parties grasses & huileuses de l'esprit de vin acquierent un goût nouveau & pénétrant ; raison pourquoi le soufre de *vitriol*, sous une forme liquide peut être regardé, avec raison, comme un excellent anodyn, d'une grande efficacité dans la cure des maladies, comme l'expérience le confirme. HOFFMAN, *Obs. Phys. Chym.*

Soufre fixe anodyn de Vitriol.

Nous allons à présent considérer cette masse noire du procédé précédent, qui dans la distilation reste au fond.

Si l'on verse dessus une quantité suffisante d'eau commune, l'acide sera délayé, & la liqueur prenant une couleur brunâtre se concentre par l'évaporation au point de donner une véritable huile de *vitriol*, avec quoi, en y ajoutant de l'esprit de vin bien rectifié, on peut tenter encore la préparation de l'esprit & de l'huile dulcifiée de *vitriol*. Toute l'acidité étant emportée par l'eau commune, il reste dans le philtre une poudre subtile d'une couleur noirâtre, qui étant séchée & jettée sur des charbons ardens, se dissipe en l'air, rendant une odeur sulphureuse, mais non fétide. Si la poudre est mise dans un creuset, & qu'on fasse dessous un feu vif, elle rougit, & il s'en dissipe la plus grande partie dans l'air.

En rangeant cette poudre par couches, avec des plaques de cuivre entre chaque, elles ne se font pas dissoutes, comme il arrive ordinairement par l'effet d'un soufre minéral. J'ai mis ensuite deux dragmes de sel de tartre dans un creuset, pour fondre l'argent ; & après l'addi-

tion d'une dragme & demie de cette poudre, j'ai obtenu un masse alcaline d'une couleur rougeâtre, semblable au foie de soufre qu'on obtient, en manipulant de même le sel de tartre, l'*arcanum duplicatum*, & la poudre de charbon.

De-là on peut conclurre que c'est une terre fixe, & examiner avec soin, si l'on doit en tirer l'origine de l'huile de *vitriol*, ou de la partie huileuse & sulphureuse de l'esprit de vin; si elle contient une qualité spécialement médicinale, sédative & anodyne; & si même elle ne contient pas un soufre anodyn de *vitriol*.

C'est une opinion commune que dans la distilation du *vitriol* par le moyen du mouvement rapide du feu, il s'éleve & monte quelques parties subtiles, calybées & cuivreuses; c'est pourquoi les anciens, & entre autres Basile Valentin, préféroient l'huile rouge de *vitriol* à la blanche, parce qu'ils croyoient que celle-là contenoit un soufre de Mars & de cuivre, d'où elle tiroit sa couleur. Mais il est démontré que cela est faux, tant par la rectification de l'huile de *vitriol*, dans laquelle elle devient limpide comme l'eau, sans qu'il lui reste rien de coloré, que par la conversion momentanée de l'huile blanche de *vitriol* en rouge, par une addition d'une petite quantité d'huile, de quelque substance inflammable, ou simplement d'un morceau de papier.

Plusieurs estiment que la terre qui reste après la distilation de l'esprit de vin bien rectifié, & de l'huile de *vitriol*, est une terre métallique calybée: mais j'en fis une expérience avec un grand verre ardent, qui la fit aussi-tôt évaporer dans l'air; & il ne se fit pas une vive ébullition, comme celle qui arrive toujours lors de la fusion du fer par les rayons du soleil; & l'esprit de sel ammoniac versé dessus n'en extrait point de cuivre, comme il paroît par le défaut de couleur bleue, qui par le mélange d'esprit urineux se découvre toujours dans le cuivre.

C'est ce qui me fit penser que cette terre extremement noire & légere qui reste dans la cucurbite après la distilation de l'huile douce de *vitriol*, & qui est édulcorée par l'eau, est la partie phlogistique de l'esprit de vin parfaitement rectifié & du *vitriol*; ce qu'on peut, je crois, démontrer de la maniere suivante.

Toutes les huiles, même de l'espece la plus subtile & la plus éthérée, étant enflammées, exhalent une fumée noire, qui lorsqu'elle est ramassée donne une poudre noire combustible: or il est également certain que tous les esprits inflammables sont seulement des huiles subtiles unies avec le phlegme par un mouvement de fermentation. Mais comme les huiles distilées, mêlées avec l'esprit de *vitriol*, deviennent d'abord rouges, & ensuite après la distilation & l'évaporation déposent une grande quantité de terre phlogistique, il n'y a pas à s'étonner si un esprit inflammable mêlé de même avec l'huile de *vitriol*, non-seulement contracte au moyen de son union intime, une couleur rouge, mais laisse aussi une grande quantité de terre combustible, & répand une odeur semblable à celle du soufre; car cette odeur fétide que répand sa fumée, lorsqu'il est enflammé naît des particules acides mêlées avec une terre sulphureuse.

Il est à remarquer dans cette expérience, que la matiere épaisse & noire qui se gonfle comme du soufre enflammé, & le phlegme d'un gout acide, ne paroissent point que la distilation ne soit presque faite, l'esprit inflammable surabondant consumé, les particules terreuses de l'esprit de vin & de l'huile de *vitriol* restantes. Les particules volatiles & huileuses étant mêlées avec des particules acides fixes doivent aussi être séparées par un feu doux; car si le feu étoit vif, elles s'éleveroient avec violence, & emporteroient avec elles cette masse pésante hors de l'alembic. Il suit de-là qu'un peu de matiere volatile peut, à l'approche de la chaleur, faire élever une grande quantité de la substance fixe avec laquelle elle est mêlée. FREDERIC HOFFMAN, *Obs. Phys. Chym.*

VITRUM, *verre.*

Vitrum antimonii, est le verre d'antimoine.

Vitrum Saturni, est le verre de plomb.

VITTA, la *coeffe*: c'est la partie de l'arriere-faix, dont un enfant a quelquefois la tête couverte en venant au monde. On l'appelle *vitta* dans les filles, & *galea* dans les garçons.

VITULUS, *veau*. Par rapport à la chair de *veau* considérée comme aliment, voyez *Alimenta*.

La chair de *veau* est fort usitée en alimens; & pour être bonne, doit être blanche, succulente, tendre, grasse & de bon gout.

La tête & les poumons du *veau* sont pectoraux, bons pour corriger les humeurs acres de la poitrine & de la gorge, & salutaires dans la phthisie. Les piés de *veau* sont aussi pectoraux; leur substance est glutineuse, humectante & propre à améliorer les sucs. Les bouillons qu'on en fait sont propres à modérer la perte de sang dans les regles, les hémorrhoïdes & le crachement de sang.

Le *veau* ayant en général des sucs tempérés ne produit pas de mauvais effets: mais il n'est pas bon aux personnes qui ont un dévoiement causé par le relâchement des fibres, parce qu'il augmente ce désordre.

Le *veau* contient beaucoup d'huile, de phlegme & d'esprit volatil.

Il est bon en tout tems, en tout âge & à tout tempérament: mais il est plus singulierement propre aux personnes foibles & délicates, & à celles qui menent une vie sédentaire, qu'à ceux qui sont forts & robustes, & accoutumés à un exercice perpétuel, lesquels ont besoin d'alimens plus solides, & qui se consument plus difficilement que le *veau*.

REMARQUES.

Le *veau* doit être choisi jeune & lorsqu'il tete encore; parce qu'alors sa chair & ses autres parties sont plus tendres, plus ragoûtantes, & de plus facile digestion; au lieu que ces mêmes parties deviennent par la suite plus seches, plus dures, & conséquemment plus difficiles à digérer. Bruyerinus dit que les Romains & les Italiens laissoient téter leurs *veaux* six mois & quelquefois même une année entiere, & que durant ce tems ils avoient soin qu'ils ne mangeassent point d'herbe, persuadés que la chair en seroit plus gracieuse, plus saine & de meilleur gout. En un mot, comme ces animaux sont naturellement d'une constitution seche, plus ils seront jeunes, plus leur chair sera salubre, parce que c'est alors qu'elle est le mieux conditionnée.

Avicenne estime le *veau* fort sain, & assure qu'il produit de bons effets. Et Galien dit que le *veau* rôti est facile à digérer & fort nourrissant.

Le *veau* est nourrissant, rafraîchissant & humectant, parce qu'il contient un suc huileux, visqueux & balsamique, qui est propre à s'unir avec les parties solides, à embarrasser les humeurs acres & à modérer leur furie & leur impétuosité. Il relâche le corps, en rendant les humeurs contenues dans les vaisseaux, plus fluides, & les passages plus libres & plus ouverts. Pour son foie, comme il est d'une substance compacte & terreuse, aussi-bien que celui des autres animaux, il n'est pas étonnant qu'il rende les humeurs grossieres, & qu'il resserre. On emploie en pommade la graisse de *veau*, singulierement pour les reins. Cette graisse, aussi-bien que la moelle, est d'une nature dissolvante.

La presure, dont on se sert pour faire cailler le lait, s'appelle en Latin *coagulum*. Voyez ce mot. LEMERY, *des Alimens*.

Il est à remarquer que quoique le *veau* passe en général

pour être de facile digestion, il n'est pourtant pas bon à certains estomacs, & qu'il y a des personnes à qui il cause pour quelques heures de l'indisposition & du mésaise; preuve certaine qu'elles ne le digerent pas bien, quoique ces mêmes personnes digerent aisément d'autres viandes.

V I V

VIVERRA, Offic. Charlt. Exer. 20. *Viverra*, *Ictis*, *Furo*, Mer. Pin. 167. *Mustela sylvestris*, Gesn. de Quad. Digit. 762. Aldrov. de Quad. Digit. 327. Johns. de Quad. 107. *Mustela sylvestris, viverra dicta*, Raii Synop. A. 198. *Le Furet.*

La chair & le foie de cet animal sont recommandés dans l'épilepsie, la goute, & sont, dit-on, bons contre les poisons. DALE. LEMERY.

VIVIPARUS, *vivipare*; épithete des animaux qui mettent au monde leurs petits tous vivans, par laquelle on les distingue de ceux qui font des œufs, & qu'on appelle par cette raison ovipares.

U L C

ULCUS, *Ulcere*.

La signification de ce terme est si connue de tout le monde, qu'il paroîtroit superflu de l'expliquer; car les définitions qu'on en donne, aussi-bien que de plusieurs autres termes d'un usage aussi familier, sont ordinairement plus obscures & plus difficiles à entendre que les termes mêmes qu'on prétend définir. Cependant si l'on en veut une notion claire, je ne sai rien qui le soit davantage, que de le définir : une solution des parties molles du corps & de la peau, produite par quelque cause interne, comme une inflammation, un abscès ou des humeurs acrimonieuses. Mais les plaies invétérées & les contusions difficiles à guérir sont aussi dans l'usage comprises sous ce terme.

La situation spéciale & ordinaire d'un *ulcere* est dans quelques parties molles du corps, comme la peau, la graisse, les glandes, la chair & les visceres; car s'il y a ulcération ou corrosion des parties plus dures, telles que les os, cela s'appelle plutôt carie ou *spina ventosa*, qu'*ulcere*; quoique quelquefois on traite conjointement de ces affections, attendu la ressemblance & l'affinité qu'elles ont avec l'*ulcere* & l'érosion des parties molles.

On comprendra en quoi les abscès, les contusions & les plaies different des *ulceres*, en considérant attentivement la nature de chacune de ces maladies; car quoique les plaies & les contusions aussi-bien que les *ulceres* consistent en une dissolution des parties molles, elles en different cependant en un point très-distinctif, qui est qu'elles procedent d'une cause externe, & sont produites, pour ainsi dire, en un instant, au lieu que les *ulceres* tirent leur origine de quelque cause interne, & se forment par degrés. Pour les abscès, ce sont en quelque façon les germes des *ulceres*; ou, si l'on veut, ce sont des *ulceres* qui n'ont point encore atteint leur derniere maturité, comme quand l'inflammation dégénere en suppuration, sans qu'il y ait d'ouverture à la peau; car aussi-tôt que la peau est percée & qu'il y a effusion de pus mûr, l'abscès est réputé *ulcere*, soit que la rupture se soit faite d'elle-même, la peau étant corrodée par le pus, ou qu'elle ait été pratiquée avec le bistouri.

Les *ulceres* ne sont pas tous d'une même sorte : on les divise en plusieurs classes à raison des différens rapports sous lesquels on les considere : 1°. par rapport à la nature des différentes parties du corps où ils sont situés; car les uns sont à la peau, d'autres à la graisse, d'autres aux glandes ou à la chair; 2°. par rapport à leur grandeur, car quelques-uns sont grands & étendus, d'autres petits & resserrés dans des limites étroites; quelques-uns sont profonds, d'autres ne sont que superficiels; ceux qui sont d'une profondeur considérable, mais étroits singulierement à leur orifice ou à leur commencement, sont distingués d'ordinaire par la dénomination de sinus ou de fistules. Les *ulceres* different, 3°. par rapport à leur durée; car il y en a de récens, d'autres invétérés; 4°. par rapport aux symptomes qui les accompagnent; à cet égard on les distingue en doux ou benins, & en malins, par où l'on entend ceux qui sont accompagnés de douleurs aiguës, ou qui sont fétides ou putrides, gras ou phlegmatiques, ou qui déchargent beaucoup d'ichor, qui rampent ou serpentent au loin, qui sont cancéreux ou disposés à dégénérer en cancers, calleux, fistuleux ou vermineux; 5°. par rapport à leurs causes; or en les considérant sous ce rapport, on les appelle scorbutiques, vénériens, carieux, cancéreux ou pestilentiels; on range encore dans cette même classe ceux qu'on prétend avoir été procurés par des enchantemens. 6°. Enfin on les distingue par la situation des parties qu'ils infectent : il y en a, par exemple, au nez, d'autres à la gorge, au palais, aux mamelles & à l'anus; & il y en a une sorte particuliere qu'on appelle fistule lacrymale.

L'opinion des Auteurs qui attribuent la cause principale des *ulceres* à un acide étranger qui corrode les parties du corps comme de l'eau-forte, ne paroît pas assez solidement fondée pour que nous nous croyions obligés de l'adopter; car il n'y a guere d'humeur acre, soit saline, lixivielle, alcaline ou acide, qui ne soit capable de corroder le corps & d'y exciter un *ulcere*. Et en effet, comme le sang en stagnation est ordinairement converti en une acrimonie alcaline, qui ne paroît point du tout renfermer d'acide, & que de plus l'odeur fétide des *ulceres* montre que l'alcali prédomine de beaucoup, il me paroît très-clair, qu'on doit plus souvent attribuer la cause des *ulceres* à des humeurs alcalines qu'à des acides; étant très-constant que les Medecins entendent par le terme d'alcali toute substance acrimonieuse ou saline, qui résiste & fait un conflict avec toutes les sortes d'acides; comme, par exemple, le sel de tartre avec le vinaigre, l'huile de tartre par défaillance avec l'esprit de vitriol.

Mais comme il y a une grande variété dans les poisons, il y en a une grande aussi dans les substances acrimonieuses, & conséquemment dans les *ulceres*. Plus l'acrimonie est pestilentielle, corrosive, infecte & fétide, plus les *ulceres* sont phagédéniques & dangereux, étant même quelquefois d'un tel dégré de malignité, qu'ils sont tout-à-fait incurables, tels que le carcinome ou le cancer.

Il est à observer encore que les *ulceres* peuvent procéder non-seulement d'acrimonie, mais de toute cause qui soit capable de produire la stagnation & la corruption du sang. Ainsi les tumeurs, les inflammations, les plaies, les contusions, les fractures, les luxations, les skirrhes, les cancers & la carie, dégénerent souvent en *ulceres*, qui, quoique d'abord innocens & benins, deviennent souvent à la longue malins & dangereux, soit à cause de la mauvaise habitude du corps, d'un régime impropre, de cure mal conduite, de bandages mal faits, ou de toute autre cause.

Quoiqu'on puisse découvrir la plûpart des *ulceres* par la simple vue, cependant pour pouvoir examiner plus exactement la profondeur d'un sinus & voir par où & dequel côté il s'étend, & s'il est accompagné de carie, on s'aide de l'usage de la sonde. Soit que l'*ulcere* soit récent ou ancien, la meilleure maniere pour parvenir à connoître sa nature, sera d'interroger le malade, qui, vraissemblablement, pourra mieux que tout autre savoir comment & pourquoi le mal est devenu invétéré, & si c'est l'effet d'une carie qui étoit dessous, ou d'un régime impropre, ou d'un mauvais traitement.

On juge qu'un *ulcere* est benin & favorable principalement aux marques qui suivent : si, 1°. il n'est point invétéré ni accompagné d'aucuns mauvais symptomes; 2°. si le pus est modérement épais, blanchâtre, uni &

non fétide; 3°. enfin si le malade est jeune & vigoureux.

Au contraire les *ulceres* sont à bon droit estimés malins & difficiles à guérir, si le malade est d'une habitude infirme, scorbutique ou hydropique, si le pus est modérément ténu, acre, fétide, jaune, blanchâtre & rougeâtre, verdâtre ou noirâtre, ou trop épais & ressemblant à du lard. On ne doit pas appréhender moins de danger quand le malade souffrira des douleurs aiguës ou que l'*ulcere* est de nature à n'admettre aucune des manieres de cure usitées pour les plaies, & les abscès récens, par les digestifs & les baumes vulnéraires.

Les *ulceres* sont appellés impurs & putrides, quand la chair affectée paroît molle, blanchâtre ou livide, ou quand la matiere qui en sort est plus épaisse & plus glutineuse qu'à l'ordinaire, ou paroît verdâtre ou de couleurs différentes.

On appelle *ulceres* fluans ou rhûmatiques ceux qui rendent une grande quantité de sanie ténue. Les *ulceres* phagédéoiques ou rampans se découvrent par la corrosion des parties voisines, laquelle se fait plus ou moins vîte selon que la matiere a plus ou moins d'acrimonie. Nous appellons *ulcere* fistuleux celui qui pénetre sous la peau, ou entre les muscles, & spécialement quand le sinus est large, & que l'issue ou orifice est étroit. Enfin on appelle *ulceres* calleux quand leurs parties intérieures sont couvertes d'une substance dure & en quelque sorte cartilagineuse.

Les *ulceres* sont jugés vénériens, lorsqu'ils se déclarent après un commerce avec une femme infectée, ou à la suite de quelque désordre vénérien, comme une gonorrhée, un bubon vénérien ou la vérole. La situation des différentes sortes d'*ulceres* est différente, quoiqu'en général ils soient situés aux mêmes places où viennent pour l'ordinaire les bubons vénériens, au nez, à la gorge & au pénis; ces derniers s'appellent plus particulierement carcinomes ou chancres du pénis. Dans les femmes ces *ulceres* vénériens se placent ordinairement aux levres des parties naturelles & au cou de l'utérus. Les *ulceres* chancreux sont semblables ou aux carcinomes ulcérés, dont il est parlé à l'article *Carcinoma*, (V. cet Article) ou par rapport à leurs progrès & aux douleurs qui les accompagnent, aux carcinomes simplement dits.

On appelle *ulcere* carieux celui qui ayant détruit le périoste d'un os, le corrode lui-même & le carie. La preuve qu'on donne communément que ces *ulceres* peuvent être produits par enchantement, c'est qu'on trouve quelquefois dans les plaies ou les abscès, des épingles, des cheveux, des fils, des morceaux d'étoffe, des clous, des coquilles d'œuf, des charbons & autres substances extraordinaires & étrangeres. Mais s'il m'est permis de dire mon sentiment à ce sujet, je suis très-persuadé que non-seulement la plûpart des signes qui sont regardés par le peuple comme des marques indubitables d'enchantemens, mais que les enchantemens eux-mêmes sont au moins fort douteux, ou que ce sont des ruses & des supercheries pratiquées par des superstitieux ou des fourbes pour en imposer aux simples: & en effet la plûpart des *ulceres* qui passoient autrefois pour des effets d'enchantement, sont connus à présent pour des maux purement naturels.

Les *ulceres* récens d'une espece favorable comme les abscès récens, ne sont pas difficiles à guérir, surtout si le malade est jeune & vigoureux: mais plus l'*ulcere* est invétéré & accompagné de symptomes malins, plus il est difficile de parvenir à le refermer; raison pourquoi on ne guérit que très-difficilement les *ulceres* putrides, rhûmatiques ou confluans, fistuleux, carieux ou chancreux. Car pour ce qui est de ces vains & audacieux Empiriques, qui font sonner si haut les vertus de leurs emplâtres & de leurs onguens, dont ils vantent l'efficacité merveilleuse pour toutes sortes d'*ulceres*, je suis persuadé (& ne serai point démenti par l'expérience,) qu'ils se séduisent eux-mêmes & trompent grossierement les autres. Plus l'habitude du corps est dépravée ou foible, le malade âgé, le sang acrimonieux, l'odeur de l'*ulcere* fétide, la couleur du pus noirâtre, & son acrimonie forte, plus immanquablement l'*ulcere* est difficile à guérir. Quand les *ulceres* occupent un gros volume ou qu'ils sont en grand nombre, & vuident tous les jours une grande quantité de matiere ou de sanie, ils affoiblissent extremement le malade, l'épuisent & le font périr à la fin. Il ne faut pas songer à consolider les vieux *ulceres* aux piés, surtout dans les vieillards & les personnes infirmes, car il est constaté par l'expérience que la santé du malade se soutient tant que la matiere corrompue ramassée de toutes les parties du corps est déchargée par ces *ulceres*: mais que, si on vient à en arrêter le cours en conglutinant les *ulceres*, il s'en ensuit quelque maladie funeste, telle que des maux de tête, le vertige, l'apoplexie, l'épilepsie, une difficulté de respirer ou une suffocation, ou peut-être une diarrhée, une dyssenterie, des inflammations internes, & d'autres désordres semblables, qui se terminent par la mort du malade, comme il est avéré par les observations des Praticiens. Ainsi, lorsque des *ulceres* de cette sorte dans des personnes âgées viennent à se sécher, & que leurs levres deviennent livides & chaudes, il y a tout lieu de craindre un sphacele qui deviendra mortel. Mais dans les personnes jeunes & robustes, on ne risque rien à guérir des *ulceres* invétérés: seulement il faut avoir grand soin, & d'écarter la cause de l'*ulcere* par des remedes convenables, & de purifier le sang; ce qu'il n'est pas toujours fort aisé de faire. Si donc la maladie est trop invétérée, & que le malade ne veuille s'assujettir ni aux remedes ni à la diete, il n'est pas étonnant qu'il y ait des *ulceres* qu'on ne puisse pas guérir, même dans les tempéramens les plus forts.

On ne remédie guere, ou pour mieux dire jamais, aux *ulceres* vénériens sans avoir commencé par chasser le virus vénérien du corps, par des remedes convenables, sans quoi tous les remedes externes seroient inutiles. On ne guérit jamais, ou du moins presque jamais, les *ulceres* fistuleux, calleux & carieux par des opérations manuelles; car le plus souvent, après qu'on en a procuré la cicatrisation, ils renaissent & deviennent plus incommodes qu'auparavant. L'*ulcere* carieux singulierement, surtout si la carie est grande, principalement aux jointures, rend souvent une si affreuse quantité de pus qu'il affoiblit extremement le malade, & le fera périr si l'on n'ampute pas le membre assez à tems. Il en est de même des *ulceres* chancreux; car on ne peut pas compter y pouvoir remédier autrement qu'en séparant du corps la partie ulcérée, comme nous l'avons observé à l'article *Carcinoma*: quelquefois même le cancer ou le carcinome revient après l'opération, & ne finit que par la mort du malade. Quant aux *ulceres* qui affectent les visceres, comme ils ne sont pas en place où la main puisse atteindre, ni où l'on puisse appliquer des remedes, ils passent pour l'ordinaire, avec juste raison, pour incurables.

La cure des divers *ulceres* varie selon la variété infinie de ce mal: car quand l'*ulcere* n'est que récent, on le doit traiter de la même maniere qu'une plaie ou un abscès récent. Il faut donc commencer par mondifier ou nettoyer l'*ulcere*, après quoi on travaillera à l'incarner, ou à remplir la cavité de nouvelle chair; on enfin on procédera à l'agglutination, & on fera ensorte que la cicatrice soit reprise les plus proprement qu'il sera possible.

La mondification d'un *ulcere* se fait ordinairement de la maniere qui suit:

Premierement, on évacuera la matiere corrompue; ou si elle ne se vuide pas d'elle-même aussi librement qu'il le faut, on l'exprimera doucement avec les doigts. S'il y a un sinus profond qui appartienne à l'*ulcere*, on le détergera par des injections convenables,

& si l'ouverture est assez commode, en y introduisant à plusieurs reprises de la charpie fraîche. S'il y a dans l'*ulcere* quelques morceaux de membranes & de parties grasses corrompues, la meilleure maniere de les faire sortir, sera d'introduire à chaque pansement de la charpie imbibée de quelque onguent digestif, & de mettre par-dessus une emplâtre diachylon, de diapalme ou autre semblable, de mettre dessus une compresse, & d'assurer le tout par un bandage. Il faudra s'assujettir scrupuleusement à cette méthode, jusqu'à ce que l'*ulcere* soit parfaitement détergé, ou que le fond paroisse rouge & couvert d'une nouvelle chair.

Après avoir mondifié comme il faut, ce qu'il convient de faire ensuite, c'est d'emplir l'*ulcere* de nouvelle chair; ce qui se fait par le secours des remedes qu'on appelle communément sarcotiques, (de *σάρξ*, *chair*,) comme qui diroit régénérateurs de chairs, entre lesquels le meilleur & le plus efficace de beaucoup, est l'onguent digestif; car il ne faut rien de plus, s'il n'y a pas quelque obstacle considérable qui s'y oppose, pour former de nouvelles chairs. C'est la maniere de la plûpart des Chirurgiens de recommander bien expressément, chacun leurs balsamiques pour la régénération des chairs: mais ils auroient pu, à mon avis, s'épargner le soin de choisir par préférence entre les balsamiques tel ou tel en particulier, puisque l'onguent digestif est lui-même un bon balsamique, outre que cette régénération des chairs est moins l'effet du remede même, que l'opération de la nature; car tous les soins & toutes les mesures du Chirurgien ne servent à autre chose qu'à écarter choses qui sont nuisibles, & qui empêcheroient la cure. Si cependant quelqu'un ne se fie pas à notre onguent digestif, & le regarde comme insuffisant, il n'aura qu'à y substituer le baume d'Arcæus, celui du Pérou, le baume de la Mecque, le baume de soufre, l'essence de myrrhe & d'aloès, l'huile de myrrhe par défaillance, l'huile d'œufs & autres baumes vulnéraires semblables, & employer les meilleurs moyens qu'il pourra pour réussir à une parfaite agglutination.

Quand un *ulcere* a pénétré si avant, que non-seulement on n'en sauroit voir le fond, mais que les remedes n'y sauroient atteindre, il faudra à chaque pansement, après avoir exprimé la matiere corrompue qui s'est amassée, faire une injection de quelque liqueur détersive & vulnéraire, comme la décoction d'aigremoine ou d'aristoloche avec du miel de roses, ou de l'essence de myrrhe & d'aloès; ou, ce que Belloste recommande dans son *Chirurgien d'Hôpital*, une décoction de feuilles de noyer avec du sucre, pour commencer par faire reprendre le fond; & continuer de même jusqu'à ce que l'*ulcere* soit tout-à-fait rempli.

L'*ulcere* étant incarné par tel ou tel moyen qu'on aura jugé le plus convenable, il faudra en dernier lieu pourvoir à ce qu'il se forme une cicatrice propre; & pour cela, il n'y a rien de mieux à faire que d'appliquer simplement tous les jours dessus de la charpie seche, avec une emplâtre, jusqu'à ce que la cicatrice soit bien finie: mais si vous ne pouvez aucunement empêcher la rédondance des chairs superflues que l'humidité de l'*ulcere* engendre, il faudra répandre dessus quelques poudres dessiccatives, telles que celles de mastic, d'encens, de sarcocolle, de colophone, de pierre calaminaire & de tuthie; appliquant ensuite sur l'endroit, de la charpie seche, & par-dessus, une emplâtre pour contenir le tout; continuant la même chose jusqu'à ce que la plaie soit tout-à-fait saine & guérie. Mais si les chairs superflues & fongueuses sortent en-dehors de la peau, la meilleure maniere de les consumer sera de passer dessus du vitriol bleu; ou, si cela ne suffit pas, d'y répandre de la poudre de précipité rouge ou d'alun brûlé, jusqu'à ce que l'excroissance soit tout-à-fait supprimée, & qu'il n'y ait plus rien de saillant.

Enfin on ne sauroit imaginer combien un régime sage & circonspect, par rapport au boire, au manger & aux autres actions de la vie, contribue à incarner & agglutiner les *ulceres*; car il y a long-tems qu'on a observé, que des *ulceres* très-mauvais ont été guéris par le régime, sans un grand appareil de remedes; tandis qu'au contraire des maux très-légers & de très-petite conséquence, ont dégénéré en *ulceres* malins & incurables, par l'inobservation d'une bonne diete & autres fautes dans la maniere de se conduire. Toutes personnes affligées d'*ulceres* doivent donc avoir grande attention à éviter les alimens acres, salés & acides; ceux qui sont trop gras ou échauffans, la chair de porc, & tout ce qui est de difficile digestion. Si l'habitude du corps est un obstacle à la cure d'un *ulcere*, il faut prendre l'avis d'un Medecin habile, qui, par les remedes internes qu'il prescrira, non-seulement empêche un *ulcere* de sa nature bénin & favorable, de dégénérer en un malin & incurable, mais même hâte & facilite la cure le plus qu'il sera possible.

Pour les *ulceres* fistuleux, voyez l'article *Fistula*.

Des ulceres malins.

Il y a des *ulceres* d'une nature si mauvaise & si maligne, qu'on n'en vient point à bout par les méthodes qui guérissent les *ulceres* ordinaires; raison pourquoi on les appelle en Medecine, dysepulotiques, chironiens, cacoëthes. (Voyez *Dysepulotos*, *Chironium*, *Cacoethes*, opiniâtres & obstinés.) Il n'est pas douteux que cette malignité n'ait des causes: mais discerner qui sont celles qui la produisent dans chaque cas particulier, c'est ce que la plûpart des Chirurgiens, & surtout les ignorans ne savent pas. En général les *ulceres* obstinés & malins viennent d'une habitude mauvaise, scorbutique, cachectique & hydropique. Ils peuvent aussi procéder de la vérole, d'une carie, d'un calus, d'une acrimonie extraordinaire dans le sang, ou d'une disposition au carcinome. Or ce sont ces causes qu'il faut soigneusement examiner & extirper, avant que d'entamer la cure de ces sortes d'*ulceres*, si l'on veut y réussir: mais l'extirpation de ces causes est quelque chose pour l'ordinaire de si difficile, qu'elle demande les réflexions les plus profondes de la part d'un Medecin, ou Chirurgien même habile; bien loin que ce soit une chose à la portée d'un simple Empirique, avec quelque impudence qu'il vante ses secours incomparables, & ses onguens souverains pour les plus mauvaises especes d'*ulceres*.

Si l'*ulcere* n'est ni fistuleux, ni caleux, ni carieux, ni putride, ni vermineux, son opiniâtreté & sa malignité viennent sans doute de l'habitude mauvaise & foible du corps, à cause d'un sang excessivement glutineux, acide, acrimonieux ou bilieux, ou d'un mauvais régime, ou de quelque mal vénérien; ou dans les femmes d'une suppression de regles, & dans les hommes d'une suppression d'hémorrhoïdes. Alors le Medecin doit non-seulement prescrire les remedes internes, mais enjoindre aussi une diete sévere, laquelle est d'une si grande importance, qu'elle a quelquefois contribué pour la plus grande partie à la cure d'ulceres très-mauvais, qu'il ne faut pas laisser cependant de nettoyer tous les jours, & de panser avec quelque onguent vulnéraire commun, de l'huile ou du baume, ou quelque emplâtre ordinaire, comme l'emplâtre de plomb ou de diapompholyx, ou toute autre semblable, dont on couvre l'*ulcere* tout entier.

Par rapport au boire & au manger, on doit observer comme une regle inviolable de ne choisir que les alimens les plus légers, & d'en user même avec sobriété: mais on se fera grand tort par l'usage des substances salées, acres, acides, dures ou crues, de la graisse, du lard, de la chair de porc, des pâtes farineuses, & par l'excès de quelques alimens que ce soit. Les malades d'un tempérament chaud, doivent éviter les mets qui échauffent; & au contraire les personnes d'un tempérament froid, doivent éviter ceux qui rafraîchissent. Il

faut cependant observer que la diete ou l'abstinence sera beaucoup plus efficace, si l'on y joint un traitement externe convenable. Il faut donc avoir soin de nettoyer & déterger l'*ulcere* des matieres corrompues qu'il contient, de peur que par leur séjour elles n'augmentent son acrimonie, & ne le fassent par-là gagner plus avant. Après la mondification, on appliquera l'onguent digestif, à quoi l'on mêlera de la myrrhe, du mastic ou de la colophone, ou une décoction de feuilles de noyer, avec un peu de sucre, ou une décoction de verd-de-gris dans du vin. Il y a des malades à qui il suffit d'appliquer de l'esprit de vin ou de l'eau de chaux avec un linge qu'on aura imbibé, à l'effet de dessécher & d'incarner ces sortes d'*ulceres*. S'il y a fistule, il la faut inciser, la nettoyer, & la consolider avec du baume du Pérou ou de Copaü, ou du baume de soufre, à quoi l'on joindra de l'huile de térébenthine, ou quelque autre remede agglutinatif; & si en même-tems on ne néglige point les remedes internes, il n'y a point à désespérer par cette voie de la cure des plus mauvais *ulceres*.

Si de ces *ulceres* opiniâtres il se fait une décharge d'humeurs considérable, c'est nne marque que le sang est mêlé d'une quantité excessive de sérum acre & ténu; ce qui vient de ce que le malade boit trop: or on appelle ces sortes d'*ulceres* rhûmatiques. En ce cas, comme il ne sauroit y avoir de maniere plus commode d'évacuer les humeurs que de les attirer par bas, on doit administrer sans crainte des cathartiques & des diurétiques, si les forces du malade le permettent, & recommander au malade de boire moins. Les meilleurs remedes en ce genre sont les cloportes préparés, l'essence d'ambre, de myrrhe, de baume du Pérou, la teinture de tartre, la teinture tartarisée d'antimoine, ou toutes autres sortes de teintures ou essences balsamiques propres à provoquer l'urine. L'excès de boisson, qui souvent est la cause de ces désordres, n'est point du tout propre à les guérir: au contraire, l'usage modéré de la biere forte & du vin vieux à titre de boisson ordinaire, est très-salubre, & plus encore si on y ajoute de tems en tems à dîner, un peu de vin de Hongrie ou d'Espagne. Hors le dîner, je voudrois qu'on s'abstînt de toutes sortes de liqueurs. Les alimens qu'on doit préférer, sont les viandes ou autres substances rôties, ou celles qui donnent de la consistance au sang: ou celles qui sont les plus appropriées à cet effet, sont les préparations d'orge & de riz à l'Angloise, l'eau de gruau, les piés de veau & les gelées. Par rapport aux remedes externes, les dessiccatifs sont aussi les principaux & les plus nécessaires: de ce nombre sont l'eau de chaux, la pierre calaminaire, la tuthie préparée, la craie, le mastic, l'encens, la colophone & le cinabre naturel préparé. On saupoudrera l'*ulcere* avec l'une ou l'autre de ces substances, & on le couvrira ensuite avec l'emplâtre de diapompholyx, l'emplâtre de plomb ou celle de pierre calaminaire.

L'espece d'*ulcere* malin qui gagne & s'étend par degrés, en corrodant de toutes parts les parties adjacentes, est distinguée par le nom d'*ulcere* corrosif ou phagédénique, & indique que le sang a beaucoup d'acrimonie. Le premier soin du Medecin sera donc alors de corriger certe qualité du sang par des remedes internes, lénitifs & émolliens; à quoi seront spécialement propres les décoctions des racines de squine, de sarsepareille, de consoude, de polypode, de réglisse, de scorsonere, le *lapathum acutum*, les feuilles de mauve & de guimauve, l'herbe de saint Jean, la sanicle, l'aigremoine, le marrube blanc & autres semblables. Parmi les alimens les plus convenables, sont ceux qui ont été prescrits plus haut pour les *ulceres* rhûmatiques ou confluans; car tout ce qui est acre, salé ou trop rehaussé d'épices ou d'acides, & tous les mets dont le fond est quelque partie du porc, seroient aussi très-préjudiciables, & doivent par conséquent être proscrits en ce cas-ci. D'un autre côté les remedes purgatifs, administrés avec un mélange de mercure doux, seront non-seulement fort utiles pour diminuer la sanie du sang, mais aussi fort efficaces en qualité de lénitifs, pour corriger l'acrimonie du sang & faciliter la cure. Les topiques pourront être aussi les mêmes que ceux qui ont été recommandés ci-dessus; & après qu'on aura bien détergé on mondifié l'*ulcere*, on en continuera l'usage, jusqu'à ce qu'on ait arrêté son progrès, & qu'il soit même parfaitement consolidé.

Les *ulceres* cutanés, c'est-à-dire, qui viennent à la peau, & singulierement au visage aussi-bien des enfans que des adultes, ont quelque affinité avec les *ulceres* phagédéniques ou corrosifs; car non-seulement ils doivent de même leur origine à l'acrimonie du sang, mais ils s'étendent aussi comme eux à toutes les parties voisines. Ainsi dans les *ulceres* cutanés, aussi-bien que dans les phagédéniques, les remedes les plus efficaces sont ceux qui évacuent puissamment par les selles, & qui corrigent par degrés l'acrimonie du sang: on les a spécifiés plus haut. Je recommande pour cet effet, avant toutes choses aux adultes, les décoctions susdites des bois, ou la décoction de la racine du *lapathum acutum*, ou des feuilles de la fumeterre. On prendra de l'une ou de l'autre la quantité de huit ou dix onces, trois ou quatre fois par jour, chaude; & après le premier verre qu'on aura bu le matin, on restera bien tranquille dans le lit pour y suer. On ne fera pas mal de joindre à l'usage des décoctions, des essences de fumeterre, des bois & d'ambre, ou de teinture tartarisée d'antimoine, à la dose de trente on quarante gouttes, qu'on réitérera plusieurs fois par jour, avec les décoctions ci-dessus mentionnées: on joindra aussi les poudres absorbantes avec l'antimoine & les fleurs de soufre, dont on continuera l'usage pendant quelque tems. Mais l'observation scrupuleuse d'un régime exact, paroît aussi essentielle dans ce cas-ci que dans aucun autre que ce puisse être. Pour les enfans qui ne sont pas encore sevrés, il est avantagenx que la mere ou la nourrice qu'ils tetent, prennent des remedes propres à purifier & à corriger le sang; nonobstant quoi elles observeront d'ailleurs un régime convenable. Les topiques de mise dans ces circonstances, sont surtout l'huile de tartre par défaillance, appliquée deux ou trois fois par jour avec un pinceau ou une plume, ou seule, ou mêlée avec de l'huile d'œuf & de la cire; après quoi on couvrira la place avec une emplâtre, soit l'emplâtre de plomb, ou l'emplâtre de minium, ou celle de blanc de baleine avec le camphre, pour empêcher qu'elle ne souffre de l'air. Quand le mal est au visage, comme il arrive souvent aux enfans, ce n'est pas une emplâtre qu'il faut; il vaut mieux y appliquer un masque de linge, comme on fait pour les brûlures à certe partie: on pourra aussi avec succès laver & nettoyer tous les jours le visage avec l'huile des Philosophes, l'huile d'œufs, l'eau de chaux, & celle avec quoi on a édulcoré l'antimoine diaphorétique. Ou bien, au lieu de tout cela, il vaut quelquefois mieux oindre l'endroit affecté avec l'onguent de litharge, ou celui de diapompholyx, ou celui d'*enula campana*; y ajoutant, si la maladie est plus opiniâtre que de coutume, une petite quantité de vif-argent ou de précipité rouge. Si les *ulceres* cutanés rendent de la sanie, comme ceux de l'espece rhûmatique, il pourra être nécessaire d'y répandre tous les jours d'une poudre absorbante & dessiccative, faite de tuthie, de pierre calaminaire, de céruse, de craie on autres substances semblables, mêlées avec du cinabre ou du précipité rouge, ou de les oindre souvent avec de la crême fouettée.

Mais de tous les *ulceres* corrosifs & malins, il n'y en a pas de plus virulens ni de plus dangereux que ceux de l'espece chancreuse; aussi les traite-t'on avec les mêmes remedes internes & externes, que nous avons prescrits pour le carcinome ulceré, (voyez *Carcinoma*;) quoique M. A. Severinus, Medecin & Chirurgien fort célebre, avance très-positivement que la main du Chirurgien est d'une ressource plus sûre en ce cas qu'aucuns remedes; & qu'on en a guéri un grand nombre avec

avec le fer & le feu, qui avoient résisté à tous les remedes. Quoi qu'il en soit, quand on s'est déterminé à brûler ou à couper, il faut avoir grand soin d'extirper toute la partie, & de n'y rien laisser de gâté, autrement ce seroit n'avoir rien fait.

Quelques-uns, au lieu de ces opérations, employent l'eau phagédénique qui se prépare de la maniere suivante.

Prenez *d'eau de chaux vive, une pinte;*
de mercure sublimé, une demi-once.

Mêlez.

Ou au lieu de mercure sublimé,

Prenez *de précipité blanc, une once, ou une once & demie;*

Vous tremperez dans cette liqueur un linge que vous appliquerez chaud, & le renouvellerez fréquemment.

Au lieu de mercure sublimé, j'ai souvent employé avec beaucoup de succès du mercure doux dans de l'eau de chaux, comme un remede moins risquable que tout autre dans les *ulceres* opiniâtres. Quant aux onguens digestifs, ils ne sont point du tout propres dans les *ulceres* chancreux, & peuvent être même très préjudiciables.

Si l'*ulcere* est putride & fétide, il faut que cela vienne ou de l'habitude dépravée du corps, ou du défaut de soin ou d'habileté dans le Chirurgien qui a pansé l'*ulcere*. Ce sera donc l'affaire du Medecin de corriger & de fortifier par des remedes convenables, l'habitude du corps le plus promptement qu'il pourra, tandis que le Chirurgien aura soin de déterger & de nettoyer souvent l'*ulcere*, & ce avec encore plus d'assiduité, s'il est affecté d'une chaleur brûlante & aiguë; car quand les *ulceres* sont pansés & nettoyés trop rarement, comme il arrive après une bataille sanglante, lorsque le grand nombre des blessés empêche qu'on ne le puisse faire plus assidument, il ne manque guere d'arriver, que la chair en se corrompant, s'échauffe, devient puride, & qu'il s'y forme des vers. Pour prévenir ces accidens, il n'y a pas d'autre moyen que d'y appliquer notre onguent digestif, mêlé avec l'onguent Egyptiac, ou le précipité rouge, soit seul ou mêlé avec l'alun brûlé, ou préparé en forme d'onguent digestif; & de continuer jusqu'à ce que les chairs corrompues soient totalement consumées, & que le fond de l'ulcere commence à prendre une couleur rouge naturelle. Pendant le cours de ce traitement, il sera à propos de tenir la partie affectée, enveloppée dans un linge imbibé d'esprit de vin, qui est de tous les remedes celui qui résiste le plus puissamment à la putréfaction. L'*ulcere* ainsi nettoyé de tout ce qu'il avoit de putride & de corrompu, on en formera l'agglutination de la même maniere qu'il a été prescrit pour les autres sortes d'*ulceres*, le Chirurgien prenant tout le soin possible pour que le malade soit fréquemment rafraîchi, & que ses esprits soient souvent ranimés, non-seulement par des alimens & des boissons confortatives, mais aussi par les cardiaques & les anti-septiques que prescrira le Medecin, de peur que ses forces naturelles ne défaillent & ne soient épuisées par la longueur de la cure. On traitera de même les *ulceres* vermineux; car tout ce qui résiste à la putréfaction, est aussi ennemi des vers: & l'on comprend bien qu'il faudra avoir le soin à chaque pansement de déterger les vers & les chairs putrides; après quoi la cure s'achevera de la maniere qu'il a été marqué plus haut.

Enfin, il y a des *ulceres* si malins & si obstinés, que quoiqu'il ne paroisse pas qu'ils tirent leur origine d'aucun mal vénérien, ils résistent cependant à tous les remedes qu'on a tenté d'y appliquer. En ce cas, j'ai appris par une longue expérience, qu'il n'y a pas de méthode plus sûre ni plus efficace, que celle qui consiste dans l'usage des remedes mercuriels, ou de ceux qui provoquent une douce salivation. Car j'ai trouvé le sang dans quelques personnes affectées de ces *ulceres*, si corrompu, qu'il n'étoit pas possible de l'adoucir, ni de le purifier par d'autres moyens que le mercure. Mais s'il paroît, par des signes manifestes, que l'*ulcere* tire son origine de quelque mal vénérien, le mercure devient d'une nécessité indispensable, comme on le va voir plus bas.

De la cure des Ulceres vénériens.

Les *ulceres* vénériens, comme nous l'avons déja observé, sont ordinairement situés à l'aine ou en-dedans des cuisses, étant des effets d'ulcérations causées par des bubons vénériens. Il s'en engendre aussi au prépuce, au frein & au gland du pénis; auxquels cas ils prennent le nom de chancres; dans les femmes ils infectent l'intérieur du vagin ou ses levres; quelquefois, soit dans les hommes ou dans les femmes, il affectent le nez, le palais, les levres, la gorge, la langue, la luette, le front, le crane & autres os: & un seul *ulcere* de cette sorte, négligé ou mal traité, est capable de produire la vérole. L'essentiel de la cure consiste donc principalement à évacuer & à chasser par des remedes convenables, le plus promptement qu'il est possible, le virus vénérien d'où il tire son origne.

Or il n'y a pas de remedes plus propre à cet effet, que les cathartiques incorporés avec le mercure doux, ou en pilules ou en poudres, fréquemment administrés. A ces remedes on peut joindre l'usage des bois en décoction pour corriger le sang, avec les essences des bois, la pimprenelle blanche, & l'ambre, la teinture d'antimoine & autres semblables, qui sont d'un excellent usage, pris de bonne heure le matin, dans le lit pour provoquer une sueur modérée. Il n'est pas de cas où l'exactitude dans le régime soit plus nécessaire que celui-ci, car le vin & toutes les autres liqueurs échauffantes, aussi-bien que les mets & les boissons salés, acres & acides sont extrement pernicieux. Si ces remedes sont insuffisans, par la raison que la maladie est invétérée, ou est compliquée avec la vérole, il faudra ou employer des sudorifiques plus forts, tels que sont spécialement les décoctions des bois, avec un régime convenable, ou y joindre le mercure pour exciter une douce salivation, qui guérit l'*ulcere* en même-tems qu'il chasse le virus vénérien.

Quand ces sortes d'*ulceres* affectent la bouche, la luette, la gorge, les amygdales ou la langue, il faut non-seulement employer les remedes internes, mais laver souvent la bouche avec une décoction des bois, ou simple ou mêlée avec du miel de roses. Après cela on oindra & on détergera la partie affectée ou avec l'eau verte d'Hartman, ou le miel de roses mêlé avec quelques gouttes d'esprit de vitriol pour lui donner une légere acidité; & enfin on consolidera l'*ulcere* avec des essences d'ambre & de myrrhe, ou de l'huile de myrrhe par défaillance. Si l'*ulcere* est apparent & situé sur des parties externes, ce qu'il y a de mieux à faire est d'y appliquer l'onguent digestif, ou le basilicon, mêlé avec du vif-argent, ou du précipité blanc ou rouge sur de la charpie, ou l'emplâtre de frai de grenouilles de Vigo, ou le diachylon avec le mercure, à l'effet de déterger & de nettoyer les parties. Après la mondification on saupoudrera l'*ulcere* avec les essences que nous venons de nommer plus haut, ou les poudres absorbentes que nous avons aussi spécifiées plus haut, dont la vertu peut être augmentée en y mêlant une petite quantité de précipité rouge, pour dessécher & agglutiner. On employera avec autant de succès pour déterger & consolider, l'eau phagédénique ou l'eau de chaux, imprégnée de mercure doux, & appliquée plusieurs fois par jour, avec de la charpie, qu'on en a imbibée; & de

tems en tems on touchera légerement l'*ulcere* avec la pierre infernale. On a encore un excellent agglutinatif, après la mondification dans un simple onguent de vif-argent, mêlé avec une quantité suffisante de térébenthine, dans l'onguent mercuriel suivant.

Prenez *de l'onguent mondificatif, ou de diapompholyx, du mercure cru éteint dans un peu de térébenthine*, } *de chaque, une once.*

Ou,

Prenez *d'amalgame de mercure & de plomb, une once; de bol d'Armenie, deux onces; d'onguent de roses, une suffisante quantité.*

Faites un onguent.

Si l'os subjacent est carié il le faut traiter avec les remedes prescrits pour la cure de la carie (voyez l'art. Os,) & particulierement avec l'euphorbe, l'huile de clous de girofle, l'eau phagédénique, ou l'esprit de nitre dans quoi on a fait dissoudre du mercure; ou, si on le peut faire sans risque, avec un fer chaud. Quelquefois ces sortes d'*ulceres* aux parties molles du corps, & singulierement aux aines, rendent perpétuellement une grande abondance de lymphe; & ces *ulceres* sont reconnus pour invétérés lorsqu'on n'a point de remedes qui aient assez de vertu pour les déterger & les sécher. Cette circonstance est pour l'ordinaire accompagnée de rupture ou d'érosion de quelque vaisseau lymphatique; & alors nous devons commencer par tenter la suppression du flux par le moyen de compresses & d'un bandage étroit; ce qui quelquefois a réussi : mais si le bandage ne sert à rien, ce qu'il y a de mieux à faire pour ces *ulceres* sordides & douloureux, c'est d'y appliquer un fer chaud, & de répéter autant de fois qu'il sera nécessaire.

Les *ulceres* vénériens du penis ou du gland, mal traités, se terminent d'ordinaire par une vérole déclarée & par la perforation & la corrosion de l'urethre, par où passe l'urine; comme par un crible. Quelquefois tout le gland ou le penis sont affectés d'un skirrhe ou de chancres, si considérablement, qu'il y faut employer le bistouri. Si la maladie infecte le nez, elle produit ordinairement un *ulcere* très-fétide, qu'on appelle en Medecine *ozæne*, qui quelquefois ronge toute cette partie. Quelquefois le palais & ses os sont si horriblement corrodés & perforés, que tout ce qu'on veut avaler de boisson ou d'alimens liquides, est forcé de ressortir par le nez. Ces perforations se referment rarement, surtout lorsqu'elles sont plus larges que de coutume : on peut seulement lorsque leurs orifices sont consolidés, les ferrer avec une plaque mince d'or ou d'argent. Il est plus ordinaire que les amygdales ou la membrane extérieure de la luette, ou même la luette entiere soient corrodées & consumées. Dans toutes ces affections, le mercure & la dissolution des bois sont les principaux remedes. Quelquefois il arrive, comme j'ai eu moi-même bien des occasions de l'observer, que le crane même, surtout à l'endroit du front est corrodé & perforé de carie, à un point si surprenant, qu'on découvre le cerveau même, & la pulsation de ses arteres, très-distinctement; d'où s'ensuivent des symptomes affreux & de la derniere conséquence, qui se terminent ordinairement par la mort, à moins qu'on n'y obvie, en administrant encore à tems les remedes ci-dessus spécifiés.

Des ulceres calleux.

On ne remédie gueres, pour ne pas dire jamais, aux *ulceres* calleux, sans avoir auparavant extirpé le calus. Or il y a trois manieres d'extirper le calus. La premiere & la plus douce qui a lieu pour un calus encore récent & tendre, c'est d'y employer les corrosifs & surtout les plus doux, dont quelques-uns des principaux sont l'alun brûlé & le précipité rouge, ou employé seul ou mêlé en égales portions, ou avec un mélange d'onguent digestif ou de basilicon, ou d'onguent Egyptiac, ou d'onguent brun de Wurtzen. On oindra avec l'un ou l'autre de ces remedes la partie calleuse plusieurs fois par jour : ce traitement réussit pour l'ordinaire, surtout si on ajoute à ces remedes du précipité rouge. Mais si aucun de ces topiques modérés n'a assez de force pour ronger & consumer ce calus, il faudra en second lieu faire une scarification complete aux parties calleuses, & les toucher ensuite avec la pierre infernale ou avec le beure d'antimoine. Une troisieme méthode, non moins expéditive que la premiere, c'est d'appliquer tous les jours sur la partie, de l'esprit de nitre ou de l'eau forte, imprégnée d'autant de vif-argent qu'elle en peut dissoudre, sur des charbons allumés.

Il y a une voie plus douce encore pour extirper un calus, qui est décrite par le Dran, *Tom. II. Observat.* 115. cette méthode est d'appliquer pendant quatre ou cinq jours de suite une emplâtre composée par moitiés égales de l'emplâtre de diachylum avec les gommes & de celle de Vigo, mêlée avec quatre fois autant de mercure, qu'on renouvelle matin & soir, pour amollir jusqu'à un certain point les levres calleuses de l'*ulcere*; après quoi on scarifiera le calus en tous sens, jusques au fond, couvrant l'*ulcere* d'un morceau de charpie, jusqu'à ce que le sang, qui communément coule en petite quantité des incisions du calus, soit arrêté. Quatre jours après le Chirurgien réitérera les incisions ou la scarification, comme on s'exprime plus ordinairement; & cela jusques à trois ou quatre fois, s'il en est besoin, c'est-à-dire, si le calus n'est pas dissous. Par cette méthode M. le Dran assure qu'on surmontera l'opiniâtreté du calus, qu'on vient à bout de l'amollir, & de le dissiper à la fin tout-à-fait, laissant en sa place une cicatrice louable; & cela sans y employer aucun autre remede. Mais je suis obligé d'avouer que jamais je n'ai eu l'occasion de faire l'essai de cette méthode.

Si l'*ulcere* calleux est aussi fistuleux; on commence par faire une incision dans le sinus, de la maniere qu'on l'a enseigné, pour une fistule, avant de songer à consumer le calus; & l'incision faite, on le consume de la maniere qu'il a déja été dit. Si le malade ne se veut pas résoudre à l'application du bistouri, ou que d'ailleurs elle soit risquable, il faudra introduire dans le sinus, une tente d'onguent Egyptiac, ou d'onguent brun de Wurtzen; au moyen de quoi le calus, s'il n'est pas extrement opiniâtre, sera insensiblement consumé; & ce encore plus promptement, si la partie antérieure de la tente avant d'être introduite, a été frottée de précipité rouge, de pierre infernale ou de beure d'antimoine, & que l'on continue ainsi jusqu'à ce que le calus soit consumé. Si ces tentes corrosives ne pénetrent pas jusqu'au calus, la méthode la plus convenable sera d'employer une seringue, & de faire de fréquentes injections d'eau phagédénique, ou d'onguent Egyptiac, ou d'onguent brun de Wurtzen dissous dans de l'esprit de vin, dans le sinus tortueux & difficile à pénétrer, comprimant ensuite l'orifice de l'*ulcere*, pour y retenir quelque tems la liqueur. Le calus ainsi décrit, on se conduira par rapport à la cure de l'*ulcere*, comme dans celle de la fistule.

Il peut arriver, si les *ulceres* calleux & fistuleux sont invétérés & pleins de sinuosités & de recoins tortueux, que ces remedes corrosifs n'aient que peu ou point du tout d'effet; ou ce qui est pis encore, ils peuvent corroder eux-mêmes, & déchirer les nerfs, & y exciter des convulsions terribles, au lieu de consumer le calus. Dans une pareille circonstance, il n'y a rien de mieux à faire, que de pratiquer une incision dans l'*ulcere*, de la maniere qu'on l'a conseillé pour l'opération de la fistule, (voyez *Fistula*) mais avec tout le soin & la cir-

conspection nécessaires, pour ne pas blesser quelque artere, quelque nerf ou tendon.

Si l'on ne veut pas se persuader que l'incision soit assez efficace ou assez expéditive pour extirper le calus: si le malade se sent assez de force & d'intrépidité, & que dans l'endroit sur lequel il est question d'opérer on n'ait point à craindre des nerfs ou des arteres, la méthode la plus prompte qu'on puisse choisir, c'est de séparer ou retrancher avec le bistouri, toutes les callosités, ou de les cautériser avec un fer chaud. Par cette méthode ferme & hardie, on convertira un *ulcere* invétéré & opiniâtre en une espece de plaie récente, & qu'on pourra conséquemment guérir par les remedes ordinaires; à moins que la cure ne soit empêchée par une carie, une mauvaise habitude de corps, la vérole, le scorbut, l'hydropisie ou quelque autre indisposition.

De la cure des ulceres magiques ou prétendus tels.

Pour les *ulceres* auxquels on donne l'épithete de magiques, à raison de leurs étranges phénomenes, ou parce qu'ils contiennent des fils, des aiguilles, des clous, & autres choses semblables, Paracelse, Van-Helmont, Agricola & plusieurs autres, ont eu soin de prescrire des remedes, qui pour la plupart sont sans vertu, ou superstitieux ou mêmes nuisibles. Les meilleurs de tous cependant paroissent être les feuilles de chêne & de saule, le capillaire, l'herbe de S. Jean, que quelques-uns appellent par cette raison *fuga dæmonum*, le vif-argent, l'asa-fœtida, l'*antirrhinum* ou muffle de veau & quelques autres. L'une ou l'autre de ces substances pendue au cou, ou portée de quelque autre maniere, qui n'importe gueres, garantira le corps, si on les en croit, de l'effet dangereux des enchantemens. Quelques-uns prescrivent les cendres d'une femme brûlée pour sortilége, d'autres les cendres d'excrémens humains brûlés, dont ils veulent qu'on saupoudre l'*ulcere*. Heerius & Horstius recommandent spécialement, l'onguent de Gui de Coudrier: Mynsicht ordonne les emplâtres fétides; d'autres, autre chose.

Quel que soit notre sentiment à ce sujet, il est certain qu'un Medecin doit songer à sa réputation, aussi-bien qu'au rétablissement du malade, lorsqu'il a à traiter de ces sortes de maladies, que le vulgaire ignorant traite pour des raisons frivoles & ridicules d'effets magiques, & y employer des remedes naturels & communs, qu'il sache bien être appropriés à la nature de l'*ulcere*, & singulierement à l'habitude de la partie affectée, tels que sont les remedes recommandés plus haut. Car comme je suis fort éloigné de croire qu'il y ait aucunes maladies causées par des sortiléges, & des enchantemens & par le pouvoir du Diable & des Magiciens, ne voyant pas de raisons suffisantes pour me convaincre que les maladies qu'on prend pour effets magiques le soient en effet, & par conséquent ne puissent pas être gueries par des remedes naturels, je regarde comme purement superstitieux, ridicules & absurdes tous remedes qui ne sont pas de cette classe. Ajoutez à cela que des Chirurgiens ignorans & superstitieux, ou des Garçons barbiers ou étuvistes, pour couvrir leur impéritie, donnent souvent pour effets magiques tous les *ulceres* qu'ils ne sauroient guérir; au lieu que ces mêmes maux sont quelquefois guéris assez facilement, lorsqu'ils sont traités par quelqu'un d'expérimenté, qui a sû découvrir la véritable nature & la cause de leur malignité extraordinaire. Peut-être aussi y a-t-il eu des Chirurgiens qui ont traité de magiques certains *ulceres*, pour tirer plus d'argent de la cure.

Des ulceres invétérés surtout aux jambes.

Quoiqu'aucune partie du corps ne soit à l'abri d'ulceres vieux & invétérés, cependant les jambes & les piés y sont plus sujets que toutes autres; raison pour laquelle, quoique nous ayons déja traité plus haut en général des *ulceres* malins ou invétérés; nous croyons devoir entrer ici dans un plus grand détail, par rapport à ceux des jambes ou des piés. Les causes des ulcérations des jambes, sont ordinairement les mêmes que celles des *ulceres* malins en général; car les uns comme les autres procedent d'une mauvaise habitude du corps, d'un sang ténu & acrimonieux, de quelque fistule, carie, ou calus adjacens; dans les femmes de la suppression de leurs regles & autres causes semblables. Quiconque entreprend donc de traiter un *ulcere* à la jambe, doit d'abord en chercher la cause & y approprier la cure de la maniere qu'il a été dit plus haut.

Mais avant de détailler la méthode de la cure, il ne sera pas hors de propos d'examiner si l'on peut sans risque fermer les *ulceres* aux jambes ou aux piés: attendu que les Medecins les plus expérimentés rapportent bon nombres d'exemples, où pour l'avoir fait il s'en est ensuivi de dangereux désordres & quelquefois même la mort. J'ai, je crois, déja fourni une réponse satisfaisante à cette question, vers le commencement de cet article, à l'endroit où j'ai dit, que dans les personnes fort avancées en âge, & dans celles d'une habitude mauvaise, le mieux est de laisser ces *ulceres* ouverts; parce qu'ils contribuent à la santé, étant des especes de débouchés par où la nature s'accoutume à chasser les humeurs nuisibles ou superflues. Je ne voudrois pourtant pas sans de grandes raisons faire application de cette regle à des personnes jeunes & robustes; car comme les premieres causes de ces *ulceres* opiniâtres peuvent se guérir dans ces sortes de sujets, ou par la diete & par un régime circonspect, ou par des cauteres ou des remedes convenables, sans qu'il y ait à en craindre de mauvaises suites; il est clair qu'on peut pour l'ordinaire les fermer, sans que le malade en souffre des inconvéniens considérables ou sans même qu'il en souffre aucun.

Quoique nous prononcions affirmativement qu'il est dangereux de fermer les *ulceres* aux jambes, dans les personnes âgées, bien loin cependant de croire que tous les soins & les remedes soient inutiles dans ces cas; nous les jugeons au contraire extremement nécessaires. Le Chirurgien a deux objets à remplir: l'un consiste à soulager autant qu'il est possible, les douleurs, & les accidens dont elles sont les causes; l'autre, d'empêcher que le mal n'augmente ou ne gagne: & que de nouveaux symptomes, tels que des douleurs & des inflammations, n'augmentent la maladie, en aigrissant l'*ulcere*.

En premier lieu donc, on ordonnera la diete & un régime exact au malade, de ne point trop manger, & de s'abstenir des mets nuisibles & préjudiciables à son état; tels sont tous les alimens acrimonieux durs & crus, & singulierement la chair de porc. Les cathartiques doux & choisis avec discernement sont bons aussi pour attirer les humeurs redondantes & malignes des parties inférieures, & les chasser doucement par les selles. On ne négligera pas non plus en même-tems les autres remedes internes qui sont contraires à la cause de la maladie, tels que sont par exemple, l'élixir de propriété, & les essences de myrrhe, d'ambre & de baume du Pérou, qui aussi-bien que tous les balsamiques & les amers sont d'un usage très-salutaire pour corriger la ténuité & l'acrimonie excessive du sang dans les personnes avancées en âge.

Par rapport au traitement externe, il faut sur toutes choses, tenir l'*ulcere* propre, & pour cet effet le nettoyer de sanie une ou deux fois par jour. Après cela on le remplira de charpie ou seche ou trempée dans une décoction de feuilles de noix ou d'aristoloche, pour boire les humeurs acres de l'*ulcere*. Il sera aussi à propos d'appliquer l'emplâtre de Bauhin pour les vieux *ulceres*, ou l'emplâtre de *diasulphur* de Ruland, l'emplâ-

tre de plomb, l'emplâtre de diapompholyx, ou celui de pierre calaminaire on tout autre de même nature. En observant ces différentes prescriptions, & garantissant antant qu'il est possible, la partie affectée des injures de l'air, on dn froid & de l'humidité externes, il y a tout lieu d'espérer que l'*ulcere* acquerra une nature plus bénigne, & fournira à tont le corps une issue favorable ponr l'épanchement des liqueurs corrompues, qne conséquemment il sera bienfaisant & salutaire & contribuera beaucoup à prolonger la vie & la santé. Et en effet, il paroît probable, que c'est pour avoir observé ces effets admirables & salutaires des *ulceres* invétérés dans les personnes âgées, que les anciens Medecins qui suivoient la nature comme leur meilleur guide, ont pratiqué sur des corps malades & valétudinaires, des cauteres, qui puissent faire l'effet de ces *ulceres*, en attirant & évacuant bors du corps, les humeurs acres & superflues.

S'il arrivoit, comme il arrive quelquefois, en conséquence d'un coup, du froid que le malade aura pris, de ce qu'il aura plongé sa jambe dans l'eau froide, d'un accès de colere, d'une peur, d'un chagrin, ou de fautes commises dans le régime & la diete; que la partie malade soit saisie de douleur ou d'inflammation: il sera à propos d'envelopper la partie dans un linge plié en plusieurs doubles & imbibé d'eau de la Reine de Hongrie, ou d'eau thériacale, ou d'esprit de vin camphré, ou d'eau de chaux avec ce même esprit camphré, qu'on renouvellera souvent. On fera tenir au malade bien scrupuleusement la jambe dans le lit, & on la garantira du froid externe; faisant prendre au malade tous les matins quelques tasses de thé, ou quelque autre sudorifique, & le faisant tenir en repos quelque-tems après cela pour suer dans son lit. On viendra à bout pour l'ordinaire de calmer & en même-tems fort vîte, la douleur & l'inflammation. Mais le cas est dangereux quand l'inflammation est violente, surtout dans un corps corrompu & foible, & qu'elle commence à dégénérer en gangrene. Dans cette circonstance, on doit employer les remedes tant internes, qu'externes de la maniere qu'il a été marqué à l'article Gangrene (voyez *Gangrena.*) Mais une chose à laquelle il faut prendre soin sur toutes choses, c'est de rafraîchir de tems en tems l'*ulcere* dans les personnes foibles ou âgées, avec des cardiaques, d'y employer des remedes confortatifs, & d'exciter souvent une petite sueur. Si l'on méprise ou qu'on néglige ces sortes de remedes, le danger ne manque gueres d'augmenter, & il y a alors tout lieu de craindre, que la maladie ne dégénere en un sphacele qui sera suivi de la mort.

Quand ces sortes d'*ulceres* invétérés dans les sujets vieux ou infirmes, viennent à sécher d'eux-mêmes & deviennent livides, les malades pour l'ordinaire sont saisis d'*horror*, de nausée & de foiblesse, qui sont des signes d'une grande altération dans la nature, de la corruption des parties affectées, & d'un état très-dangereux, qui souvent se termine par une prompte mort. Lors de ces symptomes formidables, il est d'une nécessité indispensable d'avoir recours à une diete convenable & à des rèmedes corroboratifs, pour conserver les forces. Les topiques qu'il convient d'appliquer sur l'*ulcere*, sont les racines de gentiane, ou l'iris de Florence broyé, ou si ces topiques sont insuffisans, la racine d'hellébore noir réduit en poudre, ou en globule; ou enfin; si ceux-ci sont insuffisans; de la poudre de cantharides, ou un rouleau d'emplâtre véficatoire des boutiques. Par ce moyen on stimulera & on irritera les *ulceres* desséchés, au point de les rendre quelquefois fluans, & on soulagera le malade des humeurs malignes dont il étoit oppressé; après quoi on traitera l'*ulcere* de la maniere prescrite. Mais si tous ces remedes ne réussissent point, & que l'*ulcere* continue d'être sec, il ne reste plus d'espérance au malade dont la perte est inévitable. Heister, *Chirurgie.*

U L E

ULEX, nom du *genista spartium, majus, brevioribus aculeis.*

U L M

ULMARIA, *la Reine des prés.*

Voici quels sont ses caracteres.

Ses feuilles sont crénelées, ressemblent à celle de l'aigremoine, sont triangulaires, & divisées comme celles des plantes en ombelle. L'apex du petit pédicule, est dévelopé en un calyce monopetal fendu en cinq, qui est à peu près figuré comme une étoile. Les fleurs sont en rose, pentapétales, ramassées en panicules, rarement visibles & garnies d'un grand nombre d'étamines. L'ovaire qui croît au centre du calyce consiste en trois, quatre ou cinq cosses, garnies d'un tube, & devient un fruit composé d'une multitude de petites gaines, entortillées, ramassées en une tête & contenant une petite semence.

Boerhaave compte deux sortes de *reine des prés.*

1. *Ulmaria*, J. B. 3. 488. Raii Hist. 623. Synop. 3. 259. Boerh. Ind. alt. 295. Tourn. Inst. 265. *Ulmaria regina prati*, Offic. *Ulmaria vulgaris*, Park. Theat. 592. *Ulma regina prati*, Ger. 886. Emac. 1043. *Ulmaria barba capri, floribus compactis*, C. B. P. 164. *Reine des Prés.*

La *reine des prés* a une racine longue, rougeâtre & fibreuse, d'où poussent plusieurs feuilles crenelées, qui ont deux ou trois paires de créneaux opposés, profondément dentelés, avec un tout seul au bout, divisé en trois parties; elles ont un duvet blanc en-dessous, & sont vertes en-dessus, ridées & pleines de veines, & ayant plusieurs petites languettes entre leurs créneaux. La tige est rouge & angulaire, montant à deux ou trois piés de haut, garnie dans un ordre alterne de feuilles semblables. Les fleurs croissent sur la sommité des tiges en façon d'ombelle. Elles sont petites, à cinq feuilles & pleines d'apex de couleur blanche, & sont creusées par de petites têtes rondes, faites en formes d'écrou mâle, composées de plusieurs graines ramassées ensemble. Elle croît dans les prés humides & sur les bords des rivieres, & fleurit en Juin. Les feuilles & les sommités sont d'usage.

Elles sont alexipharmaques & sudorifiques, & bonnes dans toutes les maladies malignes. Elles sont aussi astringentes, resserrantes & salutaires dans toutes sortes de flux. Elles entrent dans l'eau de lait.

La seule préparation officinale qu'on en fasse, est l'eau d'*ulmaria*, Miller, *Bot. Off.*

Ses feuiles ont un goût herbeux, salin & glutineux: elles teignent d'un rouge foible le papier bleu. La racine pousse très-profondément, elle est styptique & un peu acre. Son sel paroît ressembler au sel ammoniac: mais il est uni avec beaucoup de soufre & une bonne quantité de terre.

Par l'analyse Chymique elle donne quelques liqueurs acides, un peu de sel volatil concret, & une bonne quantité de terre. Ainsi elle est sudorifique, cordiale & vulnéraire. La décoction de sa racine dans l'eau est fort bonne dans les fievres malignes, & est préférable à celle de la scorsonere.

L'extrait de sa racine passe pour sudorifique: mais il est très-modéré; car en en donnant une dragme le matin, une autre l'après-midi, & l'autre le soir, avec un grain de laudanum, on peut continuer cette pratique pendant deux ou trois jours, avant d'en appercevoir des effets sensibles. On observe la même chose par rapport aux autres sudorifiques. Une décoction de sa ra-

cine est déterfive & vulnéraire. Son fuc entre dans l'emplâtre de Félix Wurtzen. Tournefort.

Les fleurs infusées dans le vin ou la biere, leur communiquent une odeur & un goût gracieux à peu près comme la pimprenelle. Les fleurs ont une odeur agréable, raniment le cœur fans porter à la tête; ce qui fait qu'on en met volontiers dans les falles de compagnies & les falles à manger. Un certain René de Rochelle, à ce que nous dit J. Bauhin, affure que les fleurs communiquent une odeur gracieufe au méthéglin; & eftime cette forte d'hydromel ainfi préparé au point de le comparer au vin de Crete ou de Candie, qu'on appelle malvoifie.

J'ai vû moi-même, & puis affurer très-pofitivement, dit Simon Pauli, que la *Reine des prés* produifit des effets furprenans fur une fille qui avoit une plaie mortelle à la veffie, & une fracture prefque incurable au bras; ce qui lui a mérité d'avoir place dans l'emplâtre célebre de Félix Wurtzen, qui fait grand cas des racines de cette plante, & paroît les préférer à tous les autres vulnéraires, & à tous les remedes qu'on recommande dans les fractures. Ray, *Hift. Plant.*

2. *Ulmaria, floribus in longas fpicas congeftis. Barba capræ, floribus oblongis*, C. B. P. 163. T. 265. *Barba capri*, J. B. 3. 488. Boerh. *Ind. alt. Plant.*

L'*ulmaria* ou *Reine des prés* eft antifpafmodique, antiépileptique, corroborative & aftringente : c'eft ce qui fait que les payfans l'employent dans la dyffenterie, la diarrhée & le vomiffement. J'ai découvert auffi qu'elle eft utile pour régler les mouvemens défordonnés du cœur, du fang & des efprits : elle eft auffi d'un excellent ufage toutes les fois qu'il eft queftion de condenfer, de fortifier, ou de refferrer. Les feuilles font bonnes pour l'hémoptyfie. La racine broyée, appliquée fur les plaies, en arrête le fang & les confolide. La décoction de ces racines eft bonne dans les fievres malignes. *Hiftoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

ULMUS, l'*orme.*

Voici quels font fes caracteres :

La fleur eft monopétale, en cloche & ornée de plufieurs étamines. L'ovaire, qui eft au centre de la fleur, devient un fruit feuillu, en cœur, qui mûrit promptement, & enferme une capfule membraneufe en forme de poire, pleine d'une graine figurée de même.

Boerhave compte quatre fortes d'*orme*, qui font :

1. *Ulmus campeftris & Theophrafti*, C. B. P. 426. Tourn. Inft. 601. Boerh. Ind. Alt. 220. *Ulmus*, Offic. J. B. 1. 139. *Ulmus vulgaris*, Park. Theat. 1404. *Ulmus vulgatiffimus, folio lato, fcabro*, Ger. Emac. 1480. Raii Hift. 2. 1425. Synop. 3. 468. *Orme commun.*

L'*orme* eft un des arbres les plus communs que nous ayons. il a une racine épaiffe & coriace, & les branches chargées de feuilles tant-foit-peu coriaces auffi, crénelées & vertes. Les fleurs font petites & garnies d'étamines, elles pouffent de bonne heure au Printems avant les feuilles. La graine eft ronde & feuillue.

C'eft l'écorce qui eft le plus en ufage : elle eft déterfive & mondificative, on en gargarife la bouche & la gorge, pour les nettoyer du phlegme vifqueux & ténace. On l'eftime bonne auffi pour les ruptures & pour confolider les plaies. Miller, *Bot. Offic.*

La femence de l'*orme* s'appelle *famera*; elle eft mûre fur la fin d'Avril.

Quant à fes propriétés, fes feuilles, fes fommités & fon écorce font aftringentes, felon Diofcoride, fes feuilles broyées dans du vinaigre font bienfaifantes contre la lepre; pour cet effet il faut en frotter les parties. Galien attribue cette propriété à l'écorce, & Pline aux feuilles, & à la partie intérieure de l'écorce; elles font agglutiner les plaies; furtout fi l'on fe fert de l'écorce en guife de bande. Les racines de cet arbre ont auffi la même propriété; leur décoction, ou felon Diofcoride, celle de l'écorce, accélere la confolidation, & la formation du calus, fi l'on en lave les membres fracturés, ainfi que font quelques-uns. La même décoction paffe pour amollir les duretés aux jointures, & calmer les convulfions des nerfs. La fubftance graffe qui nage fur la décoction, fera renaître les cheveux dans les endroits de la tête qu'on en frottera. L'écorce de fa racine broyée, & mife en malagme, avec de la faumure, tempere les douleurs de la goute.

Une Dragme de fon écorce prife dans une hémine d'eau froide, Diofcoride dit une once dans du vin ou dans de l'eau, agit par les felles, & chaffe particulierement les humeurs phlegmatiques & aqueufes. Pline. Dioscoride.

Il eft fingulier, dit Ray, qu'un aftringent foit purgatif. Pline recommande fa larme, dans les amas de pus, les abfcès, les plaies, les brûlures: mais Ray obferve que l'*orme* ne rend point de larmes dans nos contrées, foit de lui-même, foit qu'on y faffe des incifions.

Si l'on fait bouillir fon écorce dans de l'eau commune, jufqu'à ce qu'elle ait la confiftance d'un firop, & qu'on ajoute une troifieme partie d'eau de vie, on aura un remede excellent, contre la douleur fciatique; on en frottera quelque téms la partie affectée devant le feu. L'humeur que l'on trouve dans les follicules qui croiffent fur les feuilles, éclaircit le teint & embellit la peau du vifage qu'il faut en humecter. Matthiole dit qu'elle guérit l'entérocele dans les enfans, fi on en impregne des compreffes; qu'on les applique fur les aînes, & qu'on les attache fous la cuiffe. On en tire une huile que Sylvius nous affure être d'une efficacité extraordinaire dans plaies: mais nous n'avons jamais obfervé, dit J. Bauhin, que les huiles produifent de bons effets dans les plaies fimples, on fait, au contraire, qu'elles les rendent fordides, & qu'elles en empêchent la coagulation. Ray, *Hift. Plant.*

2. *Ulmus folio latiffimo fcabro*, Ger. Emac. 1481. Raii Hift. 2. 1426. Synop. 3. 469. Tourn. Inft. 601. Boerh. Ind. A. 220. *Ulmus montana*, Offic. C. B. P. 426. *Ulmus latiore folio*, Park. Theat. 1404.

On le trouve ordinairement dans les haies; fon écorce eft d'ufage en Médecine; elle a les mêmes propriétés que celle de l'efpece précédente.

3. *Ulmus minor, folio angufto fcabro*, Ger. Emac. 1480.
4. *Ulmus folio glabro*, Ger. Emac. 1481. Park. Theat. 1404. Boerh. *Ind. alt. Plant.*

ULN

ULNA, nom d'un os de l'avant-bras, *le cubitus*. Voy. *Brachium.*

ULNARIS MUSCULUS.

M. Winflow donne ce nom à trois mufcles; l'un eft le *cubital interne*, l'autre le *le cubital externe*, & le troifieme le *cubital grêle*. Pour ce dernier Voyez *Palmaris longus*, le long palmaire.

Le *cubital interne* eft un long mufcle, charnu à fon extrémité fupérieure, & tendineux à l'autre, fitué fur la partie externe du cubitus.

Il eft attaché par fa partie fupérieure à la face poftérieure de condyle long ou interne de l'humerus, à la partie de l'olécrane qui eft proche du condyle, le long de prefque la moitié fupérieure de l'os du coude; & au tendon mitoyen commun du mufcle voifin, appellé communément le profond.

Il fuit la direction de l'angle externe de l'os du coude, &

se termine par un long tendon à l'os pisiforme on orbiculaire du carpe, atteignant aussi à l'os crochu,& étant uni au ligament, commnn à ces deux os.

Quand le *cubital interne* agit seul on comme principal moteur, il tire la main obliquement vers le condyle interne; & vers l'olécrane, mais avec difficulté. Quand il agit concurremment avec le radial interne, il tourne la main également, vers les deux extrémités des os de l'avant-bras, & meut par-là non-seulement le carpe en général sur l'avant-bras, mais aussi le second rang du carpe sur le premier, & les os du métacarpe sur le second.

Quand il agit avec le *cubital externe*, il tourne le bord interne de la main, du côté de l'olécrane.

Le *cubital externe* est un long muscle couché sur tont le côté externe de l'avant-bras, charnu vers l'os du bras & tendineux vers le carpe.

Il est attaché en haut au condyle externe de l'os du coude, où il s'unit au petit anconé; au ligament annulaire de la tête du rayon, & à la moitié supérieure de l'angle externe de l'os du coude; de-là il avance & forme un tendon, qui passe par l'échancrure externe de l'extrémité inférieure de cet os, à côté de son apophyse styloïde.

Le tendon ayant passé après cela sous un ligament particulier situé près de l'os cunéiforme du carpe, s'insere dans la face externe de la base du quatrieme os du métacarpe, envoyant quelques filamens tendineux à la base du petit doigt. Il s'attache aussi fort souvent à la base du troisieme os du métacarpe.

Quand le *cubital externe* agit avec le *cubital interne*, il tourne le bord extérieur de la main vers l'olécrane.

Avec le radial externe il tourne le dos de la main vers le condyle externe: ce mouvement s'appelle extension, mais fort improprement, lorsqu'on parle de la main; car le métacarpe, qui est naturellement plié en ce sens, le sera encore davantage par l'action de ces muscles: c'est pourquoi j'aimerois mieux appeller ce mouvement, l'inversion, que l'extension, de la main. Il est vrai qu'on peut dire en quelque sens que le carpe est étendu, parce que les os de la seconde rangée sont dirigés en ligne droite par rapport à ceux de la premiere.

Quand ce muscle agit seul, il tire le bord extérieur de la main obliquement, vers l'olécrane, & le condyle externe en même-tems, mais avec quelque difficulté. Winslow, *Anatomie*.

ULO

ULOMELIA, ὀλομελία, *Ionicè*, οὐλομελίη, de ὄλος pour ὅλος, entier, & μέλος, membre, signifie dans Hippocrate, la nature, entiere, absolue, essentielle ou universelle d'une chose. Il paroît que c'est là le sens de ce mot par les passages suivans, *Lib. de artic.* περὶ ἀδένων οὐλομελίης γεγράψεται; « il y sera traité de la nature pleine & entiere des glandes; » ce que Galien rend dans son Commentaire par τὴν ὁλόκληρον φύσιν τῆς τῶν ἀδένων φύσεως, « la nature parfaite & entiere de ce qui appartient essentiellement aux glandes. » Le même terme est employé dans le même sens en deux endroits du Traité des Glandes, dont Erotien a traduit le terme d'οὐλομελίης par ὅλης φύσεως, « la nature entiere. » Et *Lib. de aliment.* où on lit κατὰ μὲν οὐλομελίην πάντα, ce passage signifie que toutes les parties conspirent, ou sont appropriées au bien ou à l'avantage du tout; & κατ' οὐλομελίην est là opposé à κατὰ μέρος, qui ne signifie qne le rapport & le concert des parties entre elles. Dans l'endroit de ses *Epîtres* où nous lisons οὐλομελίην τοῦ σκήνεος, il est clair qu'il entend la nature universelle du corps, dont il recommande l'étude à un Medecin. Hesychius prend οὐλομελίη pour un adverbe, & le traduit par καθόλε, συλλήβδην, « universellement, « sans exception; » & il ajoute que quelques-uns l'entendent, ἐπὶ τῆς ἀθρόας τῶν ὅλων φύσεως, τὸ γὰρ ὅλον οὖλον λέγει, « de la nature complexe des choses, car il exprime ὅλον par οὖλον. »

Οὐλομελίη signifie encore la perfection ou l'intégrité de tous les membres; & οὐλομελὴς, ce qui est absolument parfait dans toutes ses parties, & est synonyme à ὑγιὴς, ὁλόκληρος, « sain, entier: » c'est en ce sens qu'il le faut entendre, *Lib. de Corde*, où on lit, τὴν μὲν γὰρ καρδίην ἴδοις ἂν ῥιπταζόμενον οὐλομελῆ, « vous devez observer que « le cœur est agité dans toutes les parties qui lui appar- « tiennent. »

ULON, οὖλον, au plurier *ula*, οὖλα, sont les gencives on les caroncules qui sont placées autour des dents. Οὖλα, dit Ruffus Ephesius, αἱ περὶ τὰς τῶν ὀδόντων ῥίζας σάρκες, « *ula* sont les parties charnues d'autour des racines des « dents. » Mais Pollux dit que *ula* sont les chairs qui garnissent les dents en-dehors, & que la chair qui les garnit en-dedans s'appelle ἔνυλα (*enula*); Voyez *Enulon*. On a donné ce nom aux gencives à cause de leur qualité molle & tendre; car οὖλος dans Hesychius est rendu par τρυφερὸς καὶ ἁπαλὸς, « délicat & mollet; » & Erotien traduit οὖλον ἔριον par μαλακὸν, « de la laine molle. » Le même Auteur dit que οὖλον ὀρύβιον signifie τὸ πυῤῥὸν, « rouge ou roux; » & quelques-uns croyent qu'il a entendu par τὴν ἰσομεγέθη ὀρύβῳ ἀκροχορδόνην, « un poireau, de la grosseur d'un poids de vesce. » Οὖλα, dans Hippocrate, *Lib. II. de morbis*, signifie une tumeur ou un mal aux gencives.

Ulæ οὖλαι, signifie les gencives, *VII. Epid.* où on lit οὔλων ὑπερσάρκωσις, « une excroissance charnue aux gen- « cives, &c. » Mais *Lib. V. Epid.* où la même phrase est répétée il y a οὔλων. Οὐλαὶ dans Erotien est aussi rendu par κριθαὶ, *crithæ*, *grains d'orge*.

ULOPHONOS, οὐλοφόνος; nom d'une plante vénéneuse. Voyez *Ixia*.

ULP

ULPHA, le même que *lapsatura*, selon Ruland, ou que *recrementum cotis*, selon Castelli.

ULR

ULRACH, *sang de dragon*.

ULT

ULTRAMARINUM, *outremer*.

C'est un magistere précieux de pierre d'azur, d'un beau bleu, dont on ne fait aucun usage en Medecine: mais dont les peintres se servent beaucoup. On trouve dans Junken, la maniere de le préparer.

ULV

ULVA, espece de mousse.

ULU

ULULA, Offic. Aldrov. Ornith. 1. 538. Bellon. des Ois. 142. Gesn. de Avib. 700. Mer. Pin. 171. Jons. de Avib. 32. Charlt. Exer. 78. Strix Cinerea, Wil. Ornith. 68. Raii Ornith. 105. Ejusd. Synop. A. 26. *la chouette*.

Son fiel, sa graisse & sa chair, sont d'usage en Medecine. On recommande son fiel dans l'albugo, la cataracte, & les membranes qui se forment sur les yeux; sa graisse, dans les cas où il s'agit d'éclaircir la vue, & sa chair bouillie dans de l'huile, & cette huile mêlée avec du miel & du suif de mouton pour les ulceres. Pline.

Quelques-uns croyent ce remede bienfaisant dans la gonte. Dale.

UMA

UMARI Voyez *Camarinhas*.

UMB

UMBELLA, *ombelle*. Voyez à l'art. *Botanica*, l'explication de *fleur en ombelle*.

UMBELLIFERA ALSATICA, nom de l'*oreoselinum pratense, cicutæ folio*.

Umbellifera Canariensis, dom du *bupleuroïdes, quæ simpla nobla Canariensium*.

Umbellifera folio panacis, nom de la *pastinaca, folio quasi libanotidis latifolia*, & de la *pastinaca, semine longissimo*.

UMBILICATA LINIFOLIA, nom de l'*omphalodes, lusitanica, linifolia*.

UMBILICUS MARINUS, Offic. *Operculum cochleæ, cælatæ*, Bellon. de Aquat. 430. Mont. Exot. 6. *Operculum cochlearum marinarum subrotundum, in se contortum*, Long. Math. Test. 56. *nombril marin*.

C'est le couvercle du *cochlea cælata*, ou une espece de substance pierreuse dont la surface est plate, remarquable par une ligne spirale, d'un jaune foncé, qu'elle porte, concave d'un côté, de la figure d'un nombril, d'une couleur de chair ou de feu, & d'un gout terreux. Quant à ses propriétés, Johnson dit qu'elle est aphrodisiaque.

Augustin Scilla, est persuadé que ces substances sont ou des œufs du *cochlea*, ou quelque autre production imparfaite de cet animal. Mais le curieux M. Ray se procura dans ses voyages en Italie & à Rome, ce poisson vivant, tout au sortir de la mer, il étoit dans une coquille, & cette coquille étoit couverte du *nombril marin*.

Umbilicus veneris, nom de la *saxifraga sedi folio, angustiore, serrato*.

Umbilicus Veneris, nom aussi du *cotyledon major*.

Umbilicus, *nombril*.

UMBLA, poisson de riviere assez semblable à la truite, dont la chair est apéritive, résolutive, & fort bonne à manger.

UMBRA, Offic. Salv. de Aquat. 115. Raii Icht. 299. Ejusd. Synop. Pisc. 95. Rondel. de Pisc. 1. 132. Gesn. de Aquat. 1029. *Umbra marina*, Aldrov. de Pisc. 81. Bellon. de Aquat. 129. l'*ombre*.

On pêche ce poisson dans la Méditerranée. On se sert en Medecine des os de la tête, que les Droguistes appellent *lapides umbrarum*. On les recommande pour la colique. En France on les monte en argent, & les Orfevres les vendent sous le nom de pierre pour la colique. Il suffit, à ce qu'on dit, de les porter sur soi, ou pendues au cou, non-seulement pour en calmer les douleurs, mais encore pour en prevenir le retour. Bellon. Dale.

UMBRAGINES, *pigmées*. Ruland.

UMBRATILIS *pugna, græcè σκιαμαχία*, étoit une espece de gymnastique, ou le combattant luttoit de la tête & des talons, ou avec des gantelets ou des cestes contre une ombre. Il doit, dit Oribase, se servir non-seulement de ses mains, mais aussi de ses jambes en luttant avec une ombre, se mettre quelquefois dans l'attitude d'un homme qui saute, & qui se jette sur son adversaire, & faire usage de ses talons comme un lutteur: tantôt il doit se pousser ou s'élancer en-devant, & tantôt se retirer comme forcé par un adversaire plus fort que lui. Le combattant dans cette sorte d'exercice, ne luttoit pas toujours contre une simple ombre, mais quelquefois contre un pilier, ou un poteau. Il est fait mention de cette *umbratilis pugna*, dans Platon, qui, dans son Apologie & ailleurs, dit de ceux qui combattoient sans adversaires qu'ils ne faisoient que *σκιαμαχεῖν*, « combattre contre une ombre; » & dans Saint Paul, qui, 1. *Cor. I X.* y fait allusion par ces mots: ἔτω πυκτεύω ἐχ ὡς ἀέρα δέρων; « je combats, « non pas comme quelqu'un qui frappe l'air. » Mercurialis, *de Art. gymnastica*, p. 191.

Cette *umbratilis pugna* ou *sciamachia* est propre à dissiper une sensation de lassitude, à fortifier les jambes, à remédier à la foiblesse des nerfs, & au tremblement: elle entraîne aussi les humeurs en embas surtout quand le lutteur se dresse sur ses orteils; & elle est bonne pour les maladies des reins, de l'intestin colon, & du thorax. Oribase, *Med. Col. Lib. VI. cap.* 29.

UMBU. Voy. *Iva-umbu*.

Umbu, Pison. *Prunifera Brasiliensis fructu magno, radicibus tuberosis*.

On le prendroit à quelque distance, soit par sa forme, sa grosseur ou son fruit, pour un petit citronnier, ou pour un petit limonier. Son tronc est court, foible, & divisé en un grand nombre de petites branches tortillées; ses feuilles ne sont pas larges: mais elles sont unies, d'un beau verd, acides & astringentes au goût; sa fleur est blanchâtre; son fruit d'un blanc jaunâtre, semblable à une assez grosse prune, mais dont la pulpe est plus dure, & en plus petite quantité; il contient un gros noyau, ainsi que le fruit de l'acacia; il mûrit dans les mois pluvieux; alors il est fort agréable au goût; il est aigre-doux; en tout autre tems son acreté est si grande qu'elle agace les dents; on en fait le meme usage que des feuilles; on emploie l'un & les autres en qualité de rafraîchissant & d'astringent. Sa racine a quelque chose de particulier; outre qu'elle se répand dans la terre, ainsi que celle des autres arbres; elle se met en différens tubercules compactes & pésans, que vous prendriez, à leur forme & à leur couleur extérieure cendrée, pour de grosses patates, ou pour les racines du *linhyama*: mais lorsqu'ils sont dépouillés de leur peau, ils paroissent tout autres; ils sont blanc en-dedans comme de la neige; leur pulpe est molle, succulente, semblable à celle de la gourde, & se résout dans la bouche en un suc aqueux, froid, fort doux, & très-agréable au palais.

Ce fruit soulage & rafraîchit dans la fievre accompagnée de chaleur violente; il n'est pas inutile aux voyageurs, ainsi que je l'ai moi-même expérimenté, dit Pison. La douleur & la bonté de son eau, ne sont point inférieures à celle du melon. Ray, *Hist. Plant.*

UNC

UNCAM, *vif-argent*. Ruland.

UNCIA, *Once*.

UNCINUS, petit crochet. Castelli.

UNCTIO, *Onction*.

UNCTUARIUM, lieu dans les bains des Anciens où l'on se faisoit frotter.

UNCTUOSUS, *onctueux*.

UNCUS, *Crochet*. Les Chirurgiens en ont de plusieurs especes.

UND

UNDATIO, *Ondulation*; espece de mouvement contre nature auquel le cœur est sujet. Ce viscere agité d'*on-*

dulations fait un bruit sensible à l'extérieur.

UNDIMIA, espece de tumeur œdémateuse dont la matiere est coagulée, glutineuse & semblable à du blanc d'œuf.

UNE

UNEDO. Voyez *Arbutus*.

UNG

UNGUEN, *Onguent*.
UNGUENTARIUS, *Parfumeur*.

UNGUENTUM, *Onguent*.

Les *onguens* se distribuent en simples & composés, quoiqu'il y en ait entre les simples qui soient très-composés, & qu'il y en ait entre les composés de fort simples ou dont la composition n'est pas grande.

On ordonne fréquemment de laver la térébenthine, la céruse, le plomb, & autres ingrédiens semblables, dans de l'eau-rose, ou dans le suc de quelques plantes : mais cette lotion importe si peu, que je ne crois pas jamais l'avoir faite. Cette exactitude minutieuse me paroît un reste de celle que les Anciens observoient dans leurs ordonnances. J'avertis ici en général, que presque toutes les fois qu'on ordonne de l'huile dans un *onguent* ou dans une emplâtre, des Apothicaires qui cherchent en tout leur profit, substituent du lard ; & que partout où il entre de la céruse, du minium & de la litharge, ils en rendent la dose la plus forte qu'ils peuvent afin d'augmenter le poids de la composition & d'en tirer plus d'argent.

Les *unguentum album camphoratum* & *rubrum desiccatum*, ont les mêmes propriétés, mais le premier est moins désagréable que le second, & plus en usage. Il n'y a rien d'important dans la façon de les faire, si ce n'est d'observer de n'ajouter le camphre, que quand les autres ingrédiens sont froids, sans quoi la chaleur le feroit évaporer ; ensorte qu'en peu de tems il n'en resteroit presque plus ; il se dissipe même à la longue, quelque précaution que l'on prenne ; ensorte qu'on pourra toujours reconnoître si l'*onguent* dans lequel il entre est bon, à la force de l'odeur de camphre.

Les *unguentum de minio camphoratum*, *è plumbo*, & *nutritum*, tendent au même but : mais on ne fait aucun usage des deux premiers ; on fait même assez de cas du dernier, parce qu'il se seche promptement & devient même laiteux. On leur préfere le diachylon commun délayé avec de l'huile, en ce qu'il est plus doux & d'une meilleure consistance. On a dans l'*unguentum tutiæ* un desiccatif & un rafraîchissant ; il n'y a rien de remarquable dans la maniere de le préparer. On s'en sert principalement dans les inflammations aux yeux.

L'*unguentum Ægyptiacum* est le seul entre un grand nombre d'autres qui ait la consistance du miel, & dont on fasse usage dans les ulceres à la bouche, ou tout ce qui est proprement *onguent* est désagréable à prendre. Le verd-de-gris qui y entre devient noir dans la préparation.

L'*unguentum ex apio*, parmi les moins composés, & le *mundificativum ex apio*, parmi les plus composés, ne sont, à proprement parler, qu'un même médicament : mais on en fait si peu d'usage, qu'il ne m'est jamais venu aucune ordonnance sous ce titre.

Nos Chirurgiens se servent pour déterger, principalement de l'*unguentum è gommi elemi*, appellé plus ordinairement *linimentum Arcæi*, du nom de son Auteur, & du *basilicum minus*, quoiqu'il y en ait une infinité d'autres qui aient la même propriété. Sans compter ceux dont l'expérience journaliere a constaté l'efficacité, & qui ne sont pas aussi connus de nos Apothicaires ; tels sont l'*unguentum basilicum flavum*, les *unguentum aureum*, *è resinâ* & *detergens*.

Il y a sous cette forme quelques compositions importantes, dont la vertu principale est d'amollir, tel est particuliérement l'*unguentum dialthææ* : mais le grand usage qu'on en fait a déterminé ceux qui le distribuent à l'altérer considérablement afin de le pouvoir donner à meilleur marché ; ils le préparent sans mucilage, & lui donnent de l'odeur avec un peu de poudre de fœnugrec ; ils n'ont garde de mettre de l'huile de pié de bœuf. Cet *onguent* pour être bon, doit avoir la couleur jaune, & ne point sentir mauvais. Les *ungentum liliorum*, *de mucilaginibus* & *emolliens*, produiroient les mêmes effets : mais ils sont hors d'usage.

Entre les *onguens* composés, il y en a quelques-uns entre lesquels il entre un grand nombre d'aromatiques chauds & qui semblent destinés pour les paralysies & les cas où l'on a besoin de topiques atténuans & forts. Ceux dont on fait le plus de cas sont l'*unguentum Martiatum* & le *Nervinum*. Ils sont l'un & l'autre d'autant meilleurs, qu'ils sont plus récens. Cependant il n'y a dans toute l'année qu'un tems pour les préparer ; c'est la saison des ingrédiens qui y entrent.

Il y a des *onguens* dont la propriété est de fortifier ; cette forme paroîtra d'abord sans doute peu convenable aux ingrédiens de cette nature ; rien n'est en effet plus absurde qu'un astringent dans un véhicule onctueux ; car il est évident que la glutinosité du véhicule est diamétralement contraire à la nature de l'astringent. Aussi ces compositions contradictoires sont-elles à présent fort négligées. On n'ordonne plus les *unguentum mastichinum* & *astringens*. C'est donc inutilement qu'on trouve deux fois la composition de ce dernier dans la Pharmacopée du Collége de Londres, une fois sous le titre d'*unguentum astringens*, & une autre fois sous le titre d'*unguentum sumach*.

Les cas de quelqu'importance dans lesquels on emploie des *onguens*, & où ils paroissent convenir, ce sont les affections cutanées & autres maladies semblables ; leur utilité dans ces maladies, en a fait faire un choix particulier. La plûpart de ceux qu'on vante le plus sont très-anciens ; on les trouve dans presque toutes les Pharmacopées ; tels sont particulierement les *unguentum enulatum Nicotianæ*, & *ex oxylapatho*. Cependant ils sont si désagréables à la vue, qu'on commence à les négliger, & qu'ils ne se soutiennent plus que dans quelques-uns de nos Hôpitaux. On leur préfere ailleurs ceux qui contiennent du mercure, comme moins désagréables & plus énergiques, tel est, par exemple, l'*unguentum cæruleum* ; encore y en a-t'il un grand nombre d'autres qui l'emportent sur celui-ci en élégance, & dont on fait usage dans les occasions extemporanées.

Il y a un grand nombre de compositions auxquelles on donne le nom d'*onguent*, parce qu'on y employe le lard au lieu de l'huile ; tels sont les *unguentum rosaceum*, *sambucinum*, & autres de nouvelle date, & dont la fortune n'est pas encore faite. Les *unguentum digitalis*, *linariæ*, & leurs semblables, ne méritent pas que nous nous y arrêtions. Il y en a d'autres dont il est assez difficile de deviner la propriété, comme le *valentiæ scabiosæ*, le *tapsi valentia*, le *tapsimel* & l'*unguentum splanchnicum* ; mais le peu d'usage qu'on en fait nous dispense de cette recherche. Les *unguentum populeum* & *diapompholygos*, dont on se servoit pour rafraîchir, ont fait place dans les occasions extemporanées à des compositions plus élégantes. Il ne me reste plus qu'à dire de la pommade, qu'elle est de si peu d'usage en Medecine, que nos Apothicaires en ont entierement abandonné la préparation à des femmes, & le débit aux Parfumeurs. QUINCY, *Pharm.*

UNGUENTUM ÆGYPTIACUM. V. *Ægyptiacum unguentum*.

UNGUENTUM ÆGYPTIACUM MAGIS COMPOSITUM.

Onguent Ægyptiac plus composé.

Prenez *du verd-de-gris*, *quatre onces* ;

de vinaigre

de vinaigre le plus fort, six onces;
de miel, une livre.

Laissez le tout sur un feu modéré jusqu'à ce qu'il soit d'une couleur obscure.

Ajoutez sur la fin,

de l'alun de roche, & } *de chaque, demi-*
du sel ammoniac, } *once.*

Faites un *onguent*.

Unguentum album. V. *Album unguentum.*

Unguentum amarum.

Onguent amer.

Prenez *des huiles de rue,*
de sabine, & } *de ch. 2 onces & demie.*
de mente,
de suc d'absinthe, une once;
de poudres de rue,
de gentiane, } *de chaque, une dragme;*
de petite centaurée, &
de myrrhe,
de pulpe de coloquinte, deux dragmes;
d'aloès succotrin, trois dragmes;
de fleurs de lupin, demi-once;
de fiel de bœuf, & } *de chaque, une once &*
de cire, } *demie.*

Faites sur le feu un *onguent*, avec une quantité suffisante de suc d'absinthe.

Dans la Pharmacopée d'Ausbourg il y a une composition analogue à celle-ci, sous le titre d'*unguentum ad vermes*; elles ont un grand nombre d'ingrédiens communs: mais il en entre dans celle-ci plusieurs que Zwelfer regarde comme superflues. Il y a toute apparence que l'une n'a point été faite sur l'autre; mais que la prescription qui se trouve dans la premiere édition du Collége de Londres, sous le titre d'*unguentum ad lumbricos majus*, a été tirée de Fœsius; celle qu'on trouve dans cet Auteur, ne différant de celle dont il s'agit que par l'exclusion de quelques ingrédiens inutiles, comme le suc de fleurs de pêcher, &c. & que par la substitution de l'aloès succotrin, à l'aloès hépatique. Cette derniere altération sera sans doute désaprouvée par ceux qui préferent l'hépatique au succotrin, dans les applications extérieures: or c'est ici le cas; car on ne se sert de l'*onguent* amer que pour frotter le ventre des enfans qui sont tourmentés par des vers; l'odeur forte & fétide de cet *onguent* passant par les pores, agit sur ces animaux & les fait mourir ou sortir.

Unguentum ad Ambusta.

Onguent pour la brûlure.

Prenez *de l'écorce intérieure & récente, & des feuilles récentes de sureau, de chaque, deux onces.*

Broyez-les, & les faites bouillir dans deux livres d'huile de graine de lin, jusqu'à ce que l'humidité aqueuse soit consumée.

Exprimez l'huile, & dissolvez-y six onces de cire blanche.

Mettez dans cette huile, tandis qu'elle est encore fluide, les poudres suivantes, mêlant & remuant continuellement.

poudre de céruse, trois onces;

de pierre calaminaire, une once.

Otez le mélange de dessus le feu; laissez-le refroidir un peu, & ajoutez deux dragmes de camphre réduites en poudre, & humectées de quelques gouttes d'huile d'amande.

Faites du tout un *onguent*.

Cet *onguent* paroît excellent pour les brûlures; il faut en avoir toujours de prêt pour les besoins qui se présentent tous les jours.

Unguentum Antipsoricum.

Onguent pour la Gale.

Prenez *de racines d'enula campana, &* } *de chaque, trois onces;*
de patience à feuilles pointues,

Coupez-les par morceaux, broyez-les, & versez dessus;

trois pintes d'eau de fontaine, &
une pinte de vinaigre.

Faites bouillir jusqu'à réduction de moitié, exprimez fortement la liqueur restante, & ajoutez,

de feuilles récentes de cresson aquatique, six onces;
de feuilles de sauge, deux onces.

Broyez-bien les herbes, & les battez avec quatre livres de lard.

Tenez le tout sur le feu, jusqu'à ce que l'humidité aqueuse soit consumée.

Exprimez l'*onguent*.

Ajoutez *d'huile de laurier, quatre onces.*

Mêlez le tout ensemble.

On y fait quelquefois entrer le soufre.

S'il est possible de détruire la gale, cette maladie opiniâtre de la peau, avec des végétaux, cet *onguent* en viendra à bout.

Ceux qui ont compilé des Pharmacopées, ordonnent le soufre à discrétion, ou l'*onguent* suivant dans lequel il entre du mercure, toutes les fois que le précédent est sans effet.

Unguentum antipsoricum cum mercurio.

Onguent pour la Gale avec le mercure.

Ajoutez à l'*onguent* précédent quatre onces de mercure éteint dans une quantité convenable de térébenthine de Venise.

Mêlez & faites un *onguent* selon l'art.

Les trois derniers *onguens* sont tirés de la Pharmacopée d'Edimbourg.

Unguentum astringens, sive Sumach.

Onguent Astringent.

Prenez *de l'huile rosat, lavée à plusieurs fois dans de l'eau d'alun, une pinte & demie;*
de la cire blanche, quatre onces;

des noix de galle non mûres,
des pommes de cyprès,
des baies de myrte,
des balaustes,
de l'écorce de grenade,
des coquilles de glands,
de l'acacia,
du sumach, &
du mastic, } *de chaque, une once;*

Battez le tout ensemble, & le laissez macérer pendant quatre jours dans du suc de nefles & de sorbes.

Faites sécher le tout sur un feu modéré, & préparez un *onguent* avec de l'huile de cire.

UNGUENTUM AUREUM.

Onguent doré.

Prenez *de la cire jaune, demi-livre;*
de l'huile commune, deux livres;
de la térébenthine, deux onces;
de la résine de pin, &
de la colophone, } *de chaque, une once & demie;*
de l'encens, &
du mastic, } *de chaque, une once;*
de safran, une dragme.

Faites fondre d'abord la cire dans l'huile, ajoutez la térébenthine, & faites-les bouillir un moment ensemble.

Laissez un peu refroidir ce mélange, ajoutez ensuite le reste des ingrédiens en poudre menue, excepté le safran que vous mettrez le dernier.

Remuez avec une spatule de bois, jusqu'à ce que le tout ait la consistance d'un *onguent.*

Mesué est l'Auteur de cette composition, à laquelle il a donné un titre pompeux, tant à cause de sa couleur, que des propriétés qu'il lui attribue; c'est aussi ce qui l'a fait appeller par quelques Auteurs *unguentum Regis.* Elle n'a souffert aucune altération dans la Pharmacopée d'Ausbourg, & toutes les éditions de la Pharmacopée du Collége de Londres, nous l'ont transmise telle exactement, cependant je ne crois pas que les Chirurgiens en fassent un grand usage. Zwelfer prétend qu'elle incarne merveilleusement, surtout lorsque les malades sont d'une constitution tendre. Il ajoute qu'elle produit encore de meilleurs effets dans les blessures à la tête & aux tendons, en y substituant de l'huile de térébenthine, à l'huile commune.

UNGUENTUM BASILICON FLAVUM. V. *Basilicon.*
UNGUENTUM BASILICON MINUS *seu* TETRAPHARMACUM. Voyez *Basilicon.*

UNGUENTUM CÆRULEUM.

Onguent bleu.

Prenez *du mercure vif, une livre;*
de la térébenthine de Venise, six onces.

Battez le tout dans un mortier jusqu'à ce que les globules du mercure disparoissent.

Ajoutez quatre livres de lard fondu, & faites un *onguent.*

UNGUENTUM DE CALCE. Voyez *Calx.*

UNGUENTUM CITRINUM.

Onguent Jaune.

Prenez *de vif-argent, une once.*

Dissolvez-le dans autant d'esprit de nitre qu'il en faudra.

Ajoutez peu à peu une livre de lard fondu, & faites un *onguent.*

Cet *onguent* paroît être un excellent déterfif. *Pharmacopée d'Edimbourg.*

UNGUENTUM DETERGENS.

Onguent Déterfif.

Prenez *de la résine jaune,*
de la graisse de porc, &
de mouton, } *de chaque, une livre;*
de la cire jaune, &
de l'oliban en poudre, } *de chaque, une livre & demie;*
de la gomme d'euphorbe, &
du verd-de-gris en poudre, } *de chaque, deux onces;*
de la térébenthine de Strasbourg, trois onces.

Faites fondre ensemble, & passez les graisses, la résine & la cire.

Ajoutez l'oliban, l'euphorbe & le verd-de-gris, puis la térébenthine.

Continuez de remuer après que vous aurez ôtez le vaisseau de dessus le feu, jusqu'à ce que le mélange soit froid.

UNGUENTUM DIALTHÆÆ. Voyez *Althæa.*
UNGUENTUM DIALTHÆÆ COMPOSITUM. Voyez *Althæa.*
UNGUENTUM DIAPOMPHOLYGOS. Voyez *Cadmia.*
UNGUENTUM DIGITALIS. Voyez *Digitalis.*
UNGUENTUM E' GUMMI ELEMI. Voyez *Elemi gummi.*

UNGUENTUM EMOLLIENS.

Onguent Emollient.

Prenez *de beurre frais lavé dans l'eau rose, six onces;*
d'huile d'amandes douces, quatre onces;
d'huiles de camomile, &
de violette, } *de chaque, trois onces;*
de graisses d'oie, &
de poule, } *de chaque, deux onces;*
de racines d'iris, deux dragmes;
de safran, une dragme.

Mettez l'iris & le safran en poudre, faites fondre le reste & faites un *onguent.*

UNGUENTUM ENULATUM. Voyez *Helenium.*
UNGUENTUM ENULATUM CUM MERCURIO. Voyez *Helenium.*

UNGUENTUM FUSCUM.

Onguent Roux.

Prenez *du colchotar, &*
du phlegme de vitriol, } *de chaque, une once;*
de vinaigre, une once & demie;
de fleurs de verd-de-gris, cinq dragmes;
de miel écumé, trois onces.

Faites un *onguent.*

UNGUENTUM LILIORUM.

Onguent de Lis.

Prenez *de l'huile de lis blanc, six onces;*
d'huiles d'aneth, & de camomile, } *de chaque, deux onces;*
d'huile d'amandes douces, une once;
de graisses d'oie, & de poule, } *de chaque, deux onces;*
de cire jaune, trois onces.

Faites fondre le tout ensemble, & vous aurez un *onguent.*

Cet *onguent* paroît avoir les mêmes propriétés que l'*Unguentum de Althæa*, c'est-à-dire, d'adoucir & de discuter les tumeurs.

UNGUENTUM LINARIÆ. Voyez *Linaria.*
UNGUENTUM MARSIATUM. V. *Marsiatum unguentum.*

UNGUENTUM MASTICHINUM.

Onguent de Mastic.

Prenez *des huiles de mastic, d'absinthe, & de spicnard,* } *de chaque, deux onces;*
des poudres de mastic, de mente, de roses rouges, de corail rouge, de clous de girofle, de canelle, de bois d'aloès, & de jonc odorant, } *de chaq. une dragme.*
de cire, une quantité suffisante pour faire un onguent.

UNGUENTUM MERCURIALE SEU NEAPOLITANUM.

Onguent mercuriel ou Napolitain.

Prenez *du mercure, une livre;*
de la térébenthine de Venise, & du styrax liquide, } *de chaque, 2 onces.*

Battez le tout dans un mortier, jusqu'à ce que les globubules du mercure disparoissent.

Ajoutez *de lard fondu, trois livres;*
d'huile de laurier, quatre onces.

Mêlez, & faites un *onguent* selon l'art.

C'est avec jugement qu'on a ajouté le styrax liquide, en ce qu'il facilite la dissolution des globules du mercure par sa viscosité, & qu'il donne à la composition une odeur agréable. *Pharmac. d'Edimb.*

UNGUENTUM DE MINIO CAMPHORATUM.

Onguent camphré de minium.

Prenez *d'huile rosat, une livre & demie;*
de minium, trois onces;
de litharge, deux onces;
de céruse, une once & demie;
de tuthie, trois dragmes;
de camphre, deux dragmes;
de cire, une once & demie.

Mêlez le tout dans un mortier de plomb, ainsi que son pilon.

Faites d'abord fondre les cires; ajoutez le reste en poudre menue, & faites un *onguent.*

UNGUENTUM DE MUCILAGINIBUS.

Onguent de mucilage.

Prenez *des huiles de lis blanc, d'Iris, de violette, & de camomile,* } *de chaque, six onces;*
de mucilage de graine de lin, de semence de coings, de semence de fænugrec, & de racine de guimauve, } *de chaque, 4 onces;*
de graisses d'oie, & de poule, } *de chaque, 5 onces;*
de cire blanche, une livre.

Mêlez, & faites un *onguent.*

UNGUENTUM NERVINUM.

Onguent nervin.

Prenez *des feuilles de primevere, avec ses fleurs, de la sauge, des pommes de pin, du romarin, de la lavande, du laurier avec ses baies, de la camomile, de la rue, de l'ache, du mélilot avec ses fleurs, & de l'absinthe,* } *de chaque, une poignée;*
de la mente, de la bétoine, du mélilot, de la petite centaurée, & de la toute-saine, } *de chaque, une petite poignée;*
de l'huile de piés de mouton & de bœuf, cinq livres;
du suif de bœuf ou de mouton, ou de la moelle de tous les deux, deux livres;
d'huile de spicnard, une demi-once.

Broyez, & faites bouillir avec les huiles & les suifs jusqu'à ce que vous ayez un *onguent.*

Cette composition ressemble beaucoup à l'*Unguentum marsiatum*, mais elle est plus chaude : on l'ordonne quelquefois, & elle mérite d'avoir place dans les Apothicaireries.

UNGUENTUM E NICOTIANA SEU PETO.

Onguent de Tabac.

Prenez *du suc dépuré de Tabac, & du lard récent bien lavé,* } *de chaque, une livre.*

Faites bouillir le tout ensemble, jusqu'à l'évaporation du suc.

Ajoûtez *de la térébenthine, quatre onces;*
de l'aristoloche ronde en poudre, deux onces.

Faites un *onguent.*

Cet *onguent* a été tiré originairement de la Pharmacopée de Laurent Joubert, qui lui attribue à un souverain de-

grè la vertu de dissiper les tumeurs scrophuleuses, & de guérir les vieilles plaies. Les Modernes s'en servent dans les affections cutanées, quoiqu'il soit si désagréable, qu'il y a assez peu de malades qui n'en soient dégoutés.

UNGUENTUM NUTRITUM.

Onguent nutritum.

Prenez *de la litharge d'or en poudre fine, une demi-livre;*
du vinaigre de vin blanc, cinq onces;
d'huile rosat, une livre.

Remuez la litharge dans un mortier, en versant dessus alternativement l'huile & le vinaigre, jusqu'à ce que le vinaigre disparoisse, & que le tout soit un *onguent* blanc.

Cet *onguent* est très-dessiccatif; il devient à la longue si cassant, qu'on est obligé de l'humecter avec de l'huile pour s'en servir: mais on en fait peu d'usage.

UNGUENTUM OPHTALMICUM.

Onguent pour les yeux.

Prenez *de tuthie, &*
de pierre calaminaire, } *de chaque, six dragmes;*
de plomb calciné, &
de camphre, } *de chaque, deux dragmes;*
de myrrhe;
de sarcocolle;
d'aloès, &
de vitriol blanc, } *de chaque, une dragme.*

Réduisez le tout en poudre; &

Prenez *de beurre frais, douze onces;*
de cire blanche, deux onces.

Faites-les fondre ensemble;

Ajoutez ensuite les poudres;

Remuez ce mélange jusqu'à ce qu'il soit froid, & que vous ayez un *onguent.*

UNGUENTUM EX OXYLAPATHO.

Onguent de patience à feuilles pointues.

Prenez *de la racine de patience à feuilles pointues, une once & demie;*

Faites-la bouillir dans l'eau; passez-la par un tamis.

Ajoutez-y *du soufre vif, une once & demie;*
du lard bouilli dans du suc de scabieuse, jusqu'à l'évaporation entiere du suc, une demi-livre;
*d'*unguentum populeum, *bouilli dans du suc d'*enula campana, *une demi-once;*
quelques gouttes de bois de roses.

Mettez le tout dans un mortier, & faites un *onguent.*

Cet *onguent* est bon pour la gale, & les autres affections cutanées: mais il est si incommode à préparer, & si désagréable à la vue, qu'on n'en fait presque point d'usage.

UNGUENTUM PECTORALE.

Onguent pectoral.

Prenez *de l'onguent de guimauve, deux onces;*
du blanc de baleine, une demi-once;
d'huile de macis par expression, deux dragmes;
d'huiles distilées de graines d'anis, &
de romarin, } *de chaque, une demi-dragme;*
d'huile d'amandes douces, une once.

Faites fondre l'*onguent* de guimauve, le blanc de baleine & l'huile d'amandes douces ensemble.

Otez ce mélange de dessus le feu, ajoutez les huiles distilées & l'huile de macis, & faites un *onguent.*

Il n'y a rien qui empêche qu'on fasse usage intérieurement de cette composition, ainsi que d'un balsamique ou pectoral bienfaisant, pourvu que l'huile des mucilages, dont on s'est servi dans l'onguent de guimauve, ait été bien préparée. Il paroît toutefois qu'on ne le propose ici que pour l'extérieur: en effet, si on l'applique chaud sur la poitrine, il ne peut produire que de fort bons effets. *Pharm. d'Edimb.*

UNGUENTUM E PLUMBO.

Onguent avec le Plomb.

Prenez *d'huile rosat, six onces;*
de plomb calciné, &
de litharge, } *de chaque, dix dragmes;*
de térébenthine, une once;
de céruse, &
d'antimoine, } *de chaque, une demi-once;*
de cire blanche, deux onces.

Faites un *onguent*, & mêlez le tout dans un mortier de plomb.

UNGUENTUM POMATUM. Voyez *Pomatum unguentum.*

UNGUENTUM POPULEUM. Voyez *Populus.*

UNGUENTUM E RESINA.

Onguent de résine.

Prenez *de résine de pin la plus fine,*
de térébenthine,
de cire jaune lavée, &
de la meilleure huile, } *en parties égales.*

Faites fondre la cire & la résine dans l'huile, & ajoutez la térébenthine.

Faites bouillir ensemble le tout, un moment sur le feu; passez selon l'art, & faites un *onguent.*

UNGUENTUM RUBEUM DESSICCATIVUM.

Onguent dessiccatif rouge.

Prenez *d'huile commune, deux livres;*
de cire jaune, douze onces;
de bol d'Armenie, &
de caput mortuum de vitriol, } *de chaque, six onces;*
de pierre calaminaire porphirisée, quatres onces;
de litharge, &
de céruse, } *de chaque, six onces & demie;*
de camphre, une demi-once.

Mêlez, & donnez au mélange sur un feu modéré, la consistance d'un *onguent.*

UNGUENTUM SAMBUCINUM. Voyez *Sambucus.*

UNGUENTUM SATURNINUM, VULGO BALSAMUM UNIVERSALE.

Onguent de Plomb, appellé communément Baume universel.

Prenez *de litharge d'or*, & *de minium*, } *de chaque, une livre*; *de vinaigre, quatre pintes.*

Faites bouillir le tout ensemble jusqu'à réduction de moitié.

Passez; ajoutez au reste la même quantité de vinaigre.

Faites bouillir & passez derechef, & réitérez la même opération jusqu'à six fois.

Ajoutez alors les différentes liqueurs que vous aurez passées dans un vaisseau de terre vernis, & réduisez à la consistance d'extrait par l'évaporation.

Prenez *de cet extrait*, & *de cire blanche*, } *de chaque, trois onces*; *d'huile d'olive, une livre.*

Mêlez le tout selon les regles de l'Art, & faites un *onguent.*

Le vinaigre dissout si parfaitement le plomb & la litharge, qu'il ne faut pas regretter les peines que l'on prendra à préparer l'extrait pour cet *onguent*, de la maniere que nous venons d'indiquer; il vaut mieux, sans contredit, s'y assujettir, que de se servir du plomb calciné & de la litharge crue, quand bien même on n'en retireroit d'autres avantages que de donner à cette composition la prééminence en qualité de dessiccatif & de consolidant sur l'*Unguentum de plumbo*, dont on attribue généralement l'invention à Fœsius, & que nous avons décrit ci-dessus.

UNGUENTUM SPLANCHNICUM.

Onguent pour les intestins.

Prenez *d'écorce de racine de caprier, six dragmes*;

de racines de bryone, *d'Iris de Florence*, *de graines de fenouil odoriférant réduites en poudre*, *d'antimoine dissous dans du vinaigre*, } *de chaque, une demi-once*;

de sommités d'absinthe, & *de fleurs de camomile*, } *de chaque, une demi-dragme*; *d'onguent de laurier, une once & demie.*

Mettez en poudre ceux d'entre ces ingrédiens qui comporteront cette forme, & les tamisez.

Mêlez le reste dans un mortier chaud, & faites un *onguent* selon l'Art.

UNGUENTUM TUTHIÆ. Voyez *Cadmia.*

UNGUENTUM VERMIFUGUM.

Onguent pour les vers.

Prenez *des feuilles d'aurone femelle*, *d'absinthe commune*, *de rue*, *de sabine*, & *de tanésie*, } *de chaque, deux onces.*

Broyez-les, & les faites bouillir dans une livre & demie d'huile, avec une livre de lard, jusqu'à ce que l'humidité aqueuse soit consumée.

Passez & tirez par expression tout ce que vous pourrez.

Ajoutez *de fiel de bœuf*, & *d'aloès succotrin*, } *de chaque, une once & demie*; *de coloquinte*, & *de la mort aux vers*; } *de chaque, une once.*

Faites bouillir le tout ensemble, & remuez continuellement jusqu'à ce que votre *onguent* soit fait.

Remarquez que l'aloès, la coloquinte & la mort aux vers, doivent être réduits en une poudre très-menue.

Voilà une composition qui peut servir de modele; les ingrédiens y sont en grand nombre : mais il n'y en a point de superflu, aucun qui nuise au mélange; tous tendent au même but, & s'aident mutuellement : ainsi ce médicament ne peut manquer de produire les effets qu'on en attend, en application extérieure contre les vers. *Pharm. d'Edimb.*

UNGUES, les *ongles.*

Quelques-uns regardent les *ongles* comme des productions des papilles cutanées, d'autres comme une continuation de l'épiderme. Et cette derniere opinion s'accorde avec les expériences faites par la macération; au moyen desquelles l'épiderme peut se séparer des mains & des piés comme un gand ou un bas.

Par cette expérience, nous voyons que les *ongles* partent des papilles & doublent l'épiderme, auquel ils restent unis comme une espece d'appendice, quoique leur substance & leur structure paroissent cependant fort différentes de celle de l'épiderme.

Leur substance ressemble à de la corne, & ils sont composés de plusieurs plans de fibres longitudinales soudées ensemble. Ces couches se terminent à l'extrémité de chaque doigt, & sont toutes à peu près d'égale épaisseur, mais de longueurs différentes.

Le plan ou la couche externe est la plus longue, & les autres vont en décroissant par degrés, la plus interne étant la plus courte; ensorte que l'*ongle* va en s'épaississant, depuis l'endroit où il est uni avec l'épiderme, qui est sa partie la plus mince, jusqu'au bout du doigt, qui est sa partie la plus épaisse.

Les extrémités ou racines de toutes les fibres dont ces plans sont composés, sont creuses, à l'effet de recevoir même nombre de petites papilles obliques, qui sont des continuations de la vraie peau, & qui, parvenues à la racine de l'*ongle*, forment un pli sémi-lunaire où est logée cette racine.

Après ce pli sémi-lunaire, la peau est continuée sur toute la surface interne de l'*ongle*. Le pli de la peau est accompagné de l'épiderme, jusques en-dehors de la racine de l'*ongle*, à qui il est étroitement collé.

On distingue ordinairement trois parties dans l'*ongle*, la racine, le corps & l'extrémité. La racine est blanche & en forme de croissant; & sa plus grande partie est cachée sous le pli sémi-lunaire.

Le croissant & le pli sont en directions contraires l'une à l'autre. Le corps de l'*ongle* est naturellement cintré, transparent, & paroît de la couleur des papilles cutanées qui regnent dessous. L'extrémité de l'*ongle* n'est adhérente à rien, & se reproduit bien-tôt après qu'on l'a coupée.

Le principal usage des *ongles*, est de fortifier le bout des doigts, tant des mains que des piés, & d'empêcher qu'il ne se renverse sur la face convexe de la main ou

du pié, lorsqu'on manie ou qu'on foule quelque chose de dur. Car par rapport à la main, les impressions les plus fortes & les plus fréquentes sont du côté de la paume,& par rapport au pié du côté de la plante. C'est pourquoi les *ongles* servent plutôt d'arc-boutant, que de bouclier. WINSLOW, *Anat.* Voyez *Pollex.*

UNGUICULI; le même qu'*Alabastra.*

UNGUIS, maladie de l'œil, qu'on appelle aussi *pterygion*, l'onglet. Voy. *Oculus.*

UNGUIS ODORATUS, Offic. *Onyx.* DIOSCORIDE.

Cette drogue est inconnue à nos Droguistes; ils lui substituent le *Blatta Bizantia*, ainsi que nous l'avons fait voir dans les Observations du célebre Martin Lyster, à l'article *Blatta Bizantia.* DALE. Voyez *Blatta Bizantia.*

UNGUIS ODORATUS; nom de la *Blatta Bizantia.*

UNGUIS, *onglet* en Botanique; c'est la partie inférieure & blanche des feuilles des roses & de quelques autres fleurs.

UNGULA CABALLINA; nom du *Tussilago. Pas d'Ane.*

UNGULA OCULI, ou *Pterygion*, *onglet*; maladie de l'œil. Voyez *Oculus.*

UNI

UNICORNU, *Monoceros*, Offic. Park. Theat. 1611. *Monoceros*, Raii Ichth. 42. Ejusd. Synop. Pisc. 11. *Monoceros*, *unicornu marinum*, Charlt. Pisc. 47. *Cetus marinus*, *Narwal dictus*, Mont. Exot. 6. *Balenæ, decimum sextum genus dicitur Nahwal*, Schonef. Ichth. 28. *La Licorne.*

On trouve cet animal dans le détroit de Davis. On fait usage en Medecine de la dent qui croît au côté gauche de sa mâchoire supérieure, d'où elle sort presque comme à l'éléphant. Elle est fort large, blanche, ronde, cannelée & contournée; celle du côté droit tombe promptement. On la distingue de l'ivoire par la finesse de son grain; elle est aussi d'une substance plus solide & plus pesante. Du reste elle ne differe en rien de la dent d'éléphant.

Quant à ses propriétés, elle est sudorifique, alexipharmaque & cordiale; c'est pourquoi on la recommande contre les poisons, dans les maladies contagieuses & autres cas semblables. On lui attribue aussi de l'efficacité dans l'épilepsie des enfans. SCHRODER.

André Baccius a composé un Ouvrage entier sur la *licorne*; il veut que l'on porte dans des anneaux, ou que l'on attache à son cou en amulete, des morceaux de dents de *licorne* montés en argent, & appliqués immédiatement sur la peau. La dent de *licorne* a les mêmes propriétés que la corne de cerf, l'ivoire & autres substances.

Les morceaux de cornes qu'on nous vend pour des cornes de cet animal, ne sont autre chose, si l'on en croit Paul Ammann, que des os baleine, de cheval marin, ou des dents d'éléphant, auxquels Cardan prétend qu'on a donné par art la figure qu'ils ont. DALE.

UNICORNU FOSSILE, Offic. Geoff. Prælect. 73. Schrod. 359. *Cornu fossile*, Worm. 54. Charlt. 23. *Cornu fossile*, *vulgò monocerotis cornu*, Boet. 425. *Ceratitis*, Aldrov. Mus. Metal. 630. Gesn. Lap. Fig. 154. *Ebur fossile*, Clus. Exot. 68. *Lapis Arabicus*, Cæsalp. 611. *Turquesia*, Ind. Med. 47. *Dens elephanti petrefactus*, *aliis lithoraarga alba. La Licorne fossile.*

La *licorne* fossile ou la cératite de Gesner, est une substance pierreuse, qui ressemble pour la couleur, le poli & la figure, aux cornes, aux dents & aux os des animaux. Sa substance extérieure est dure, de couleur jaunâtre, blanchâtre ou cendrée; & l'intérieure est médullaire, molle, friable & compacte, sans pores, d'une qualité astringente & dessiccative, pique fortement la langue, & est quelquefois agréable au gout.

On la tire souvent de terre en forme d'os pétrifiés, & quelquefois de dents molaires & d'incisives, dans lesquelles on distingue encore la racine d'avec la partie qui sortoit hors des gencives. Quelquefois même on trouve des morceaux de rayon & de tibia, qui ont conservé parfaitement leur configuration naturelle: on la tire même aussi quelquefois sous la forme de branches & de troncs d'arbres, où l'on peut aisément distinguer l'espece du bois. Il n'est donc pas douteux que ces substances pierreuses ne soient de véritables pétrifications, de cornes, de dents ou d'os d'animaux, ou de bois, dont la substance, après qu'ils se sont pourris par leur long séjour dans la terre, où ils se sont en quelque façon calcinés, devient rare & poreuse, comme nous voyons qu'il arrive tous les jours au bois pourri & vermoulu. Alors ces substances poreuses s'emplissent petit à petit d'une marne fine, dissoute dans l'eau, qui après que l'eau s'est évaporée insensiblement, s'incorpore avec les os & les morceaux de bois, dont elle fait par-là des substances de même forme & de même figure que celles qu'elles avoient auparavant. Mais si les parties terreuses qui se prennent avec, étoient de crystal ou de caillou, les corps déposés en terre deviendroient semblables à du crystal ou à du caillou, comme on le voit dans plusieurs sortes de coquilles fossiles.

La *licorne* fossile se trouve dans plusieurs endroits d'Allemagne, & à Montmartre près de Paris, où l'on a trouvé il n'y a pas long-tems plusieurs os déguisés sous une substance pierreuse. Les Allemands l'estiment fort en qualité d'astringent & d'alexipharmaque, aussi-bien que pour provoquer la sueur; & conséquemment ils en usent souvent dans les diarrhées, les dyssenteries, les hémorrhagies, les fleurs blanches, les fievres malignes & pestilentielles, & l'épilepsie. La dose est de dix grains jusqu'à une dragme. Mais ils n'usent pas de toutes les sortes indifféremment: ils choisissent par préférence celle qui a une odeur agréable, & dont ils ont fait l'épreuve auparavant sur des chiens ou autres animaux, parce qu'il y en a quelquefois d'empoisonnée, comme est singulierement celle qu'on tire de terre mêlée avec de l'arsenic; ce qui demande qu'on y fasse une grande attention. GEOFFROY.

La *licorne* fossile a les mêmes propriétés que la terre de Lemnos; on la recommande dans les maladies contagieuses; elle a de commun avec la corne de *licorne*, qu'elle résiste particulierement au poison, & arrête les mouvemens convulsifs des enfans. On s'en sert quelquefois dans la rougeole & dans la petite vérole. On en prépare en la faisant calciner, une Turquoise factice. DALE.

UNIFOLIUM, nom du *Smilax, unifolia, humillima.*

UNIO, *Perle.* Voyez *Margarita.*

UNNI CHILENSIUM, de Laet. *Hispanis murtilla*, arbre qui croît aux Indes, qui porte un fruit en grappes, à peu près de la grosseur d'un pois, douceâtre, & cependant un peu acre. Les Naturels en tirent une liqueur limpide, qui ressemble au vin, & dont ils font une espece de vinaigre.

UNQ

UNQUASI, *vif-argent.* RULAND.

VOA

VOARCHADUMIA, espece de cabale, ou art énigmatique, concernant les métaux, & la maniere d'ex-

alter l'or par des cémentations ou d'autres méthodes, dans lesquelles on employe des lettres Hébraïques, auxquelles on attribue des vertus occultes & mystérieuses. Les curieux n'ont qu'à consulter là-dessus le *Theat. Chym. Vol. II. p.* 500.

VOC

VOCIFERATIO. Voyez *Anaphonesis.*

VOL

VOLA, la *paume de la main.*

VOLANS, *Mercure.* DORNÆUS.

VOLATICA, le même que *lichen.* Voyez *Lepra.*

Espece de douleur errante, accompagnée de tumeur, attaquant tantôt une partie, tantôt une autre, appellée par Hannemannus, *in Act. Hafn. volatica scorbutica.*

VOLATILIS, *volatil*; en Chymie, on appelle *volatil*, tout ce qui s'éleve & s'évapore par la chaleur ou le feu; & au contraire, fixe, tout ce qui résiste à l'action du feu, & n'en est point dispersé.

VOLEMA, espece de poires fort grosses. VIRG. *Georg.*

VOLSELLA, λαβὶς, le même que *Forceps.* Voyez les Articles *Forceps* & *Acanthabolus.* C'est un instrument de Chirurgie inventé pour saisir quelque chose, & le fixer, selon la signification du mot Grec λαβὶς, dont se sert Hippocrate, *Lib. de Steril.* & Galien, *de C. M. S. L. Lib. III. cap.* 3. λαβὶς vient de λαμβάνω, prendre, saisir. *Volsella* signifie donc une espece de pinces dont on se servoit pour enlever les emplâtres, & les tentes des plaies & des ulceres, & pour tirer des chairs, les esquilles, les éclats de bois, & les autres corps étrangers; les Anatomistes s'en servoient aussi en disséquant; elles étoient faites d'acier, quelquefois d'argent, tant à cause de la richesse, que de l'éclat de ce métal. Voy. *Planche II. Vol. II. Fig. E.* une de ces pincettes à dents; ces dents servent à fixer mieux le corps qu'on saisit avec cet instrument.

VOLVA. C'est, dans Scribonius Largus, *N°.* 104. le milieu ou le cœur d'une pomme, la partie de la pulpe qui contient les pepins; il la prescrit entre autres choses, comme un remede contre la foiblesse d'estomac, dans laquelle ce viscere ne peut conserver les alimens.

VOLUBILIS, *à volvendo, tourner, tortiller*, c'est, selon Blancard, le *smilax.* Voyez *Smilax.*

VOLUNTARIUS, κατὰ προαίρεσιν, ἑκούσιος, *volontaire spontané* : il se dit de tout ce qu'il est en notre pouvoir de faire ou de ne pas faire. Ainsi se mouvoir, pleurer, &c. passent pour des actions spontanées. CASTELLI.

VOLUNTAS, θέλημα, la *volonté.* C'est, selon le Docteur Willis, *de Anima brutorum*, une des facultés de l'ame raisonnable, fondée sur l'entendement & sur l'appétit; ainsi que l'appétit est fondé sur la perception & l'imagination. La *volonté* est, pour ainsi dire à l'ame, ce que la main est au corps. CASTELLI.

VOLUPTAS, ἡδονή, *plaisir*; c'est la derniere perception de l'ame sensitive; c'est là que se rapportent toutes les autres affections. Il consiste, selon le Docteur Willis, qui a entrepris de le définir dans le Traité que nous venons de citer, dans une altération, expansion, agitation, & mouvemens doux & agréables des esprits, occasionnés par des objets sensibles. CASTELLI.

VOLVULUS. C'est, en Pathologie, la même chose qu'*Ileos.* Voyez *Ileos.*

En Botanique, c'est le *Convolvulus linariæ folio assurgens.*

VOM

VOMER, ὕνις, ὕννις; le *vomer*, en Anatomie, est, selon la description de Chefelden, placé entre les os du palais & l'os sphénoïde, attenant l'apophyse ou la lame descendante de l'ethmoïde; sa partie antérieure & spongieuse, s'avance jusqu'au cartilage mitoyen du nez, avec lequel il en fait la cloison. Voyez l'article *Caput*; vous y trouverez une description plus étendue de cet os.

VOMICA, *Vomique.*

La *vomique* n'est autre chose qu'un abscès accompagné de suppuration. CASTELLI.

VOMICA PULMONUM; la *vomique des poumons* est une maladie occulte, dans laquelle les malades paroissent joüir d'une assez bonne santé; ils ont un petit abscès dans quelque partie de ce viscere; cet abscès est exactement renfermé dans un kyste ou une membrane. Ceux qui sont attaqués d'atrophie, ou qui ont quelques vaisseaux rompus dans les poumons, sont fort sujets aux *vomiques.* Ils ont l'haleine puante long-tems avant qu'elle perce; le sang leur vient quelquefois à la bouche en toussant; ils ont le corps lourd & pesant; leurs toux sont longues & incommodes; ces toux sont suivies quelquefois de l'ouverture de la *vomique*, & de l'expectoration de la matiere qu'elle contient. Alors il leur survient une fievre assez considérable, le crachement de sang & des agitations de corps considérables; ces symptomes ne sont pas toujours suivis de la mort; on recouvre quelquefois la santé : mais s'il arrive que la *vomique* en s'ouvrant se décharge sur le cœur, le malade mourra subitement. On a des exemples de cet accident. LOMMIUS; *Obs. Med.*

Quelques Auteurs appellent *vomici* ceux qui sont attaqués de *vomique* au poumon. Johnson dit dans son Lexicon de Chymie, que le vif-argent est une *vomique* de liqueur éternelle, *vomica liquoris æterni.*

VOMILIUM, de *vomo*, vomir; c'est ainsi que Libavius appelle le mercure de vie, & l'or de vie, *S. A. Chym. Lib. VI. cap.* 19. Cette dénomination est tirée de leurs effets; elle s'étend encore à d'autres émétiques; ensorte que dans le langage des Chymistes, on peut regarder *vomilia*, comme synonyme à *vomitoria.*

VOMITIO, *Vomissement.*

VOMITORIA, VOMITIVA, ἐμετικά, *vomitifs, émétiques.*

Les remedes *vomitifs* ou émétiques sont indiqués,

1. Par la saleté de la bouche, le matin, par son amertume, par les rôts, les nausées, les douleurs mordicantes de l'estomac, le défaut d'appétit, soit qu'il y ait fievre ou qu'il n'y en ait pas.
2. Par le vomissement spontané, surtout lorsqu'il se fait sans effort.
3. Par la nature de la matiere, selon qu'on la sait mobile ou non-mobile.
4. Par la situation du lieu qu'on sait être affecté d'une réplétion ou obstruction au-dessous du diaphragme, & singulierement si l'affection est essentielle, & qu'il n'y ait pas de contre-indication.
5. Par la nature générale & épidémique de la maladie.
6. Par la constitution de l'année.

Les émétiques sont interdits au contraire par les indications opposées à celles qu'on vient de dire.

On prépare le corps facilement & sans risque aux *vomitifs*;

1. En rendant la matiere mobile par des délayans, des atténuans & des dissolvans.
2. En relâchant & lubréfiant les passages par des remedes amollissans, huileux, qui agissent doucement.
3. En faisant précéder la saignée, si le corps est pléthorique ou excessivement robuste, & en même tems fortement agité.

On excite le vomissement,

1. En irritant les esprits, par quelque idée qui provoque

des nausées, ou par quelque agitation à laquelle le malade n'est pas accontumé, comme celle de la mer, ou autres moyens semblables.

2. En irritant les fibres du gosier & dn pharynx avec une plume trempée dans l'huile on quelque chose semblable.

3. En faisant avaler au malade de grands verres d'eau tiede, à quoi on aura ajouté de l'huile, du sucre, du miel, ou autres choses semblables.

4. Par tout ce qui est extremement acrimonienx, & en même tems visqueux, par la fleur & la graine d'aneth; les feuilles d'asarabacca, & les racines & la graine d'arroche; ou par des simples plus violens encore, tels que la catapuce, l'esule, la racine de cyclamen, la fleur, le suc & l'écorce d'hieble; les fleurs, les grains & la racine de genêt, les deux sortes d'hellébore, les graines de cresson à la noix, de ricin, de thymelée & de cnicus, les racines de bryone, d'iris & de titbymale, les feuilles de gratiole & de tabac.

5. Par les antimoniaux, comme le safran, le verre, les fleurs ou le régule d'antimoine, en substance, en infusion, en rob, en sirop; le vin émétique, le mercure de vie, le tartre émétique & autres semblables qui produisent differens effets selon les differens dégrés de violence.

6. Par le mercure, auquel on donnera de l'acrimonie avec des acides; en quoi il faut aussi observer une grande variété, à proportion que l'acide joint au mercure sera plus abondant & plus développé, ou en plus petite quantité & plus enveloppé.

Le choix, la dose, la forme & le tems propre pour administrer les émétiques sont indiqués par l'âge, le sexe, le tempérament, la saison de l'année, la nature de la maladie & de la matiere qu'il est question d'évacuer.

On provoque le vomissement par de copieuses verrées de liqueur chaude, douce, aqueuse, miellée, prise après chaque paroxysme de vomissement; & réitérant après que le remede a déja opéré une premiere fois.

On arrête au contraire le vomissement en faisant avaler au malade quelque huile douce, avec des opiats, des acides gracieux & des corroboratifs, ou pris intérieurement ou appliqués extérieurement. Boerh. *Inst. Med.*

VOMITUS, *Vomissement*. Voyez *Pyretos*.

Le *vomissement* & la nausée semblent être des mouvemens spasmodiques rétrogrades des fibres musculaires de l'œsophage, de l'estomac & des intestins, accompagnés de fortes convulsions des muscles de l'abdomen & du diaphragme, qui, lorsqu'elles sont modérées, produisent la nausée; & le *vomissement* quand elles sont violentes. Ces désordres convulsifs procedent de la qnantité immodérée ou de l'acrimonie des alimens, de poisons; de quelque lésion du cerveau, comme plaie, contusion, compression, ou inflammation de cette partie, d'un inflammation au diaphragme, à l'estomac & aux intestins, à la rate, au foie, aux reins, au pancréas ou au mésentere, d'une irritation du gosier, d'un mouvement désordonné des esprits, causé par des agitations auxquelles on n'est pas accoutumé, comme le mouvement d'un carosse, d'un vaisseau ou autre cause semblable; ou de l'idée de quelque chose de dégoutant. Boerhaave, *Institut. Medic.*

Il n'y a gueres d'accidens auxquels les hommes soient plus sujets qu'au *vomissement*; car il n'y a point de personnes à qui il n'arrive de vomir quelquefois; & il y a peu de maladies qui ne soient accompagnées de ce symptome incommode.

Le *vomissement* n'est autre chose qu'une rétrogradation contre nature du mouvement péristaltique de l'œsophage, de l'estomac, & surtout du duodénum, poussé jusqu'à une contraction convulsive par laquelle les matieres contenues dans l'estomac sont expulsées par haut, & sont même quelquefois suivies de celles que contient le duodénum.

Le *vomissement* est une affection trop connue pour en faire une description par les signes diagnostics: mais il est à propos d'appuyer sur les symptomes qui l'accompagnent; ils varient, selon les causes du *vomissement*; & ils sont plus ou moins forts, selon que la même cause est plus ou moins énergique. En général, il y a des personnes qui vomissent fort aisément, & que la cause la plus légere dispose à cette action; d'autres en qui on ne la provoque qu'avec une extreme difficulté; & qui parviennent à peine, avec les plus grands efforts, à rendre ce qui est contenu dans leur estomac. On appelle les premiers, d'une dénomination technique, *euemeti*, de εὖ, qui marque de la facilité, & de ἐμέω, vomir; tels sont les enfans, en comparaison des adultes; les femmes relativement aux hommes, & entre les hommes, ceux qui sont d'une constitution lâche, eu égard aux autres. On donne au contraire le nom de *dysemeti*, à ceux qui vomissent difficilement; ce terme vient de δὺς, qui marque difficulté; & de ἐμέω, vomir; les *dyzemetes* ont ordinairement le cou court, la constitution du corps vigoureuse, & le systeme des nerfs robuste.

Le *vomissement* a pour symptomes antécédens & concomitans des nausées incommodes, de la tension & du poids dans la région épigastrique, de l'amertume dans la bouche, de la chaleur, des tiraillemens, la perte de l'appétit, une grande anxiété dans les parties précordiales, & de l'agitation. Il se porte à la bouche une grande quantité de salive, que l'on rend par le crachement; il survient du vertige, l'affoiblissement de la vue, de la pesanteur de tête, de la rougeur au visage, un tremblement de la levre inférieure, mais surtout une cardialgie, qui dure jusqu'à ce qu'après plusieurs rapports inutiles & pénibles, on ait rejetté les matieres contenues dans l'estomac. Tous ces symptomes indiquent évidemment un bouleversement spasmodique & convulsif de l'estomac, & des parties nerveuses adjacentes.

On distingue les *vomissemens* entre eux, par les qualités des matieres rendues; ainsi l'on dit, qu'un *vomissement* est pituiteux, lorsqu'on rend des matieres mucilagineuses, chyleuses, & des restes d'alimens imparfaitement dissous. On dit qu'un *vomissement* est bilieux, lorsque les matieres rendues, ne sont qu'un amas bilieux; enfin il y a des *vomissemens* noirâtres, corrompus, verds, érugineux & poracées, selon la couleur, & l'acidité des matieres & des humeurs rejettées. On rend quelquefois par le *vomissement* des vers & des insectes. La retrogradation du mouvement peristaltique de l'estomac, rappelle quelquefois du fond de ceviscere & des intestins des matieres stercoreuses; il y a des *vomissemens* dans lesquels on évacue du pus & une matiere sanieuse. J'ai vu moi-même un malade rendre par le *vomissement*, une masse charnue & membraneuse, comme le polype, qui s'étoit engendré dans son estomac; on rend fréquemment du sang pur, & alors on dit que le *vomissement* est sanguinolent; quelquefois c'est un sang noir & corrompu, c'est ce qui arrive dans la maladie noire d'Hippocrate.

L'endroit le plus prochain où réside la matiere rendue par le *vomissement*, est l'estomac, dont le mouvement contre nature, aidé de celui des parties adjacentes, la pousse au-dehors: mais les parties les plus éloignées, comme le foie, le pancréas, la rate, la masse du sang & des humeurs, & toute l'habitude du corps, fournissent les unes par leurs canaux, les autres par leurs glandes & leurs vaisseaux, une partie de la matiere évacuée; & il en est du *vomissement*, ainsi que des tumeurs. Il faut chercher non-seulement dans l'estomac, mais encore dans les parties nerveuses, adjacentes, éloignées, les causes qui irritent la substance nerveuse & sensible de ce viscere, & qui font retrograder son mouvement systaltique; car on a dû remarquer souvent dans une infinité d'affections spasmodiques, que la conspiration seule des parties, suffit pour produire le *vomissement*. Cette observation est d'une si grande

grande importance, que pour lui donner tout le poids qu'elle mérite, nous avons cru qu'il étoit à propos de la faire précéder d'une description exacte du mécanisme de l'estomac, & du duodénum, selon les découvertes des Anatomistes les plus modernes & les plus vantés.

Les premieres parties qui se présentent ici à notre vue, sont les tuniques de l'estomac; il en a quatre: celle qui est la plus extérieure est membraneuse; tire son origine du péritoine, & est prolongée jusqu'à la tunique qui tapisse la concavité du diaphragme; celle qui vient ensuite est musculeuse, & consiste en une double rangée de fibres dont l'une ne contient que des fibres longitudinales qui servent à resserter l'estomac, & à diminuer sa longueur, & l'autre ne contient que des fibres qui s'étendent en partie, depuis l'orifice supérieur de l'estomac jusqu'au pilore, & le contraignent de s'approcher de l'autre orifice de ce viscere; & des circulaires qui suivent dans leur direction la largeur de l'estomac, & qui servent aussi à sa contraction. La troisieme tunique, est nerveuse, & ses fibres qui traversent obliquement la surface de l'estomac, sont tendineuses; cette tunique est plus large que la précédente; parce qu'elle est ridée, & pourvue d'un grand nombre de glandes. La quatrieme est véloutée & composée de papilles nerveuses, & d'extrémités de vaisseaux dressés comme des poils, & enduits d'un mucilage qui vient des glandes dont j'ai fait mention ci-dessus. Il y a entre la tunique extérieure & la musculeuse, ainsi qu'entre la musculeuse & la nerveuse, & entre la nerveuse & la véloutée, une substance celluleuse, qui contient un grand nombre de vaisseaux sanguins.

Passons maintenant aux vaisseaux principaux de l'estomac. Ce sont les deux arteres gastriques, la droite & la gauche, & l'artere coronaire; car l'aorte descendante après avoir passé dans l'abdomen, par une ouverture voisine de l'épine, donne aussi-tôt naissance à l'artere cœliaque, qui se divise en trois branches, dont la premiere est l'artere hépatique, d'où naissent la pylorique, la gastrique droite, & la duodénale. La seconde branche, est la coronaire, qui envoye à l'estomac un nombre infini de ramifications. La troisieme est la splénique, qui allant à la rate, donne l'artere pancréatique, la gastrique gauche, l'épiploïque, & les vaisseaux brefs, dont un est veineux. Il paroît par cette distribution & continuité des arteres, qu'il doit y avoir beaucoup de sympathie entre les humeurs qui circulent dans toutes les parties que ces arteres parcourent. Les veines de l'estomac sont la coronaire stomachique, les gastriques droite & gauche, & un des vaisseaux brefs. Elles partent toutes de la veine-porte, dont le tronc jette en allant au pancréas, sous le duodénum, d'abord les veines cystiques, pyloriques & duodénales, ensuite deux & quelquefois trois branches; l'une de ces branches, est la splénique qui se subdivise en coronaire, gastrique gauche, pancréatique, épiploïque, & partie veineuse des vaisseaux brefs; la seconde branche est la grande mésaraïque, d'où naissent l'intestinale & la gastro-épiploïque. La troisieme est l'hémorrhoïdale interne, qui produit la gastrique droite, & la duodénale. D'où il s'ensuit que l'interruption de la circulation du sang dans un de ces visceres, est nécessairement suivie du regorgement du sang dans quelqu'autre. Les veines sont accompagnées de vaisseaux lymphatiques, ainsi que les arteres de nerfs. Les nerfs viennent en partie de la paire vague, & en partie de la branche intercostale. La paire vague, dont les deux branches descendent aux côtés de l'œsophage, se distribue en une infinité de ramifications, sur toute la surface de l'estomac, & va concourir avec le nerf intercostal à la formation des plexus. Ce dernier traverse le diaphragme, & forme aux environs de l'artere cœliaque, les ganglions semilunaires, d'où naissent à droite, le plexus hépatique, & le grand rénal, & à gauche le plexus splénique, le stomachique & le rénal gauche. Il naît du plexus hépatique, du rénal droit, & du ganglion semilunaire, le plexus mésentérique supérieur, dont l'intervention unit tellement les cinq plexus dont j'ai fait mention, que les parties auxquelles ils fournissent des nerfs, ont entre elles la sympathie la plus étroite.

Après avoir examiné de fort près l'estomac, nous allons passer à l'examen du duodénum.

Quant aux tuniques, cette partie ne differe en rien de l'estomac, il en est de même quant aux nerfs & quant aux vaisseaux; elle commence au pylore, & forme trois courbures; la premiere est dirigée de l'estomac obliquement en embas, se recourbant en arriere; le conduit biliaire commun, qui porte le suc pancréatique & la bile, s'y insere sur la fin. La seconde courbure se forme en approchant du rein droit, dans l'endroit où cet intestin est posé sur le pancréas. Enfin, la troisieme courbure se fait aux environs de l'épine, en allant vers le rein gauche; l'artere & le plexus mésentérique supérieur passent sur cette courbure; la constriction de ce plexus affecte immédiatement le duodénum. La capacité de cet intestin excede de beaucoup celle des autres intestins grêles, malgré l'opinion contraire qui la fait plus petite.

Ces deux parties, l'estomac & le duodénum, qu'on peut fort bien appeller petit estomac, non-seulement sont unies l'une avec l'autre d'une maniere remarquable, mais le sont aussi avec les autres parties nerveo-membraneuses; premierement avec l'œsophage, par la communication des mêmes tuniques communes; par-là ils communiquent aussi avec la tunique qui tapisse la gorge & la bouche. Secondement, ils tiennent aussi avec tout le canal ou tuyau intestinal, non-seulement par la communication de quelques membranes, mais encore plus spécialement par le moyen du grand plexus mésentérique, qui fournit de nerfs tous les intestins. Troisiemement, ils ont un rapport étroit avec l'*omentum* ou l'épiploon; qui est fortement attaché aux parties antérieures de l'estomac. Quatriemement, ils tiennent au diaphragme par des rameaux de la paire vague, & par le nerf intercostal, & aussi par une tunique qui est commune aux superficies extérieures de l'estomac & du diaphragme: & cinquiemement par ce même moyen, aux parties nerveuses & membraneuses de la poitrine, & aux muscles de l'abdomen. Sixiemement, ils ont aussi correspondance avec les conduits biliaires; non-seulement par le canal cholidoque, qui est inséré dans le duodénum, mais principalement par le plexus hépatique, qui fournit le duodénum & l'estomac de nerfs, & communique avec le plexus stomachique par l'intervention du mésentérique supérieur. Septiemement, ils communiquent avec le pancréas, qui adhere fortement au duodénum. Huitiemement aux reins par le plexus rénal droit & gauche, qui tient au plexus stomachique; & enfin à la tête & au cerveau; aussi-bien qu'au cœur par la branche de la paire vague qui est commune à tous deux.

Par la vertu de la tunique musculaire, & des fibres que nous avons dit plus haut, lesquelles sont communes à l'œsophage, à l'estomac & à tous les intestins, il s'excite une espece de mouvement vermiculaire, qui est particulier à ces parties & qu'on appelle péristaltique. Ce mouvement consiste en une constriction & un relâchement alternatif de ces parties, & tend des parties supérieures aux inférieures, qui en contractant & étrécissant l'estomac de différentes manieres, & le dilatant ensuite, par l'assistance continuelle du mouvement du diaphragme & des muscles, lors de la respiration, procure la digestion des alimens & leur expulsion par le pylore. Le même mouvement dans les intestins fait repomper les humeurs louables par les vaisseaux lactées ou chyliferes, & procure la descente des parties excrémentitielles dans la région inférieure & leur sortie par l'anus.

Tontes les fois donc que ce mouvement péristaltique, qui dirige sa force en embas, dégénere en un mouvement contre nature, spasmodique & convulsif, on éprouve des tranchées dans les intestins, des douleurs cardialgiques au pylore, des spasmes à l'estomac, des coliques & des flux de ventre. Mais si ce même mouvement, ontre la contraction spasmodique est dirigé à contre-sens & pousse en en-haut, d'abord il chasse ce que contiennent les intestins, dans l'estomac, ou si ce transport des matieres est déja fait, il les pousse pat haut, d'où provient le *vomissement*, lors duquel le pylore, conjointement avec le duodenum qui y tient, & la partie inférieure & antérieure de l'estomac, sont, par la contraction violente des fibres longitudinales & circulaires reportés à l'orifice supérieur, auquel sont appliqués en conséquence les matieres qu'ils contiennent, lesquelles sont par la continuation du spasme qui presse par derriere, poussées presques à l'œsophage, & par la propagation de ce même mouvement contre nature, portées à la bouche & évacuées par cette voie. Ce mouvement est secondé d'une violente constriction du diaphragme & des muscles abdominaux, causée pat le concours & la compression des parois de l'estomac, que ce mouvement même a causés. On observe à ce sujet, qu'après chaque *vomissement* la difficulté de respirer continue encore, & que la région de l'abdomen est plus ou moins doulouteuse; & que dans les animaux différés immédiatement après qu'on leut a donné un émétique, la compression de l'estomac par le diaphragme & les muscles droits de l'abdomen est sensible; ce qui a fait croire à quelques Medecins Anglois que les fibres de l'estomac ne contribuent en rien du tout au *vomissement*.

Plus sont foibles les fibres de l'estomac, ou plus est abondante & facile à détacher la matiere prête à sortir, plus le *vomissement* se fait avec facilité. Mais si les fibres sont très-fortes comme dans ceux qui ne vomissent que difficilement, ou que la cause du *vomissement* consiste dans une humeur ténace & visqueuse fortement adhérente aux plis de l'estomac, ou dans une matiete acrimonieuse & caustique qui infeste les nerfs; le *vomissement* est très-pénible & accompagné de symptomes formidables : il est alors précédé d'une doulouteuse catdialgie, de nausées dégoûtantes, d'anxiétés & de trouble aux parties précordiales, d'éructations laborieuses & qui n'amenent rien, de secousses incommodes de l'abdomen, des parties qu'il contient, & du diaphragme: de-là naissent des agitations avec boquets, preuve évidente que l'estomac éprouve une fotte convulsion, qui cependant n'est pas capable de chasser la matiere nuisible. Il arrive aussi très-souvent en ce cas, que la convulsion se communique aux conduits biliaires, d'où s'ensuit une effusion de bile dans l'estomac & le duodénum, laquelle étant déchargée avec des rots n'empêche pas que le *vomissement* ne subsiste. Le même mouvement se communique à l'œsophage, & exprime la lymphe de ses glandes & de celles du gosier, d'où s'ensuit une évacuation de salive. De plus, en conséquence de la compression des vaisseaux sanguins de l'estomac, & des parties adjacentes, causée par les secousses violentes, le sang est porté en grande quantité aux parties supérieures & à la tête, & y cause un engorgement dans les vaisseaux, une distension dans les membranes nerveuses & une disposition aux spasmes: de-là naissent la rougeur des yeux, les maux de tête, l'obscurcissement de la vue, le vertige, le tremblement de la levre inférieure, & quelquefois des commotions convulsives & épileptiques dans tout le systeme nerveux.

La cause prochaine qui dispose au *vomissement* est le tiraillement ou la stimulation des fibres nerveuses de l'estomac & du duodénum : or la matiere qui cause ce tiraillement réside ou dans ces parties-mêmes, ou dans d'autres plus éloignées, mais qui correspondent à celles-ci par des nerfs; de-là naît la distinction du *vomissement* en symptomatique & en idiopathique. La cause matérielle de celui-ci est dans l'estomac même ou dans le duodénum : celle de l'autre est plus éloignée, elle réside dans les intestins inférienrs, dans les conduits biliaites, les reins, la tête, ou quelques autres parties distantes, & dépend principalement du concours des parties qui se communiquent les mouvemens irréguliers. On voit pat-là combien est chimétique ce pouvoir monarchique que Van-Helmont attribue à son *Recteur du Pylore*, d'où il tire l'origine de sa constriction & de son mouvement à contre-sens: car quoique la constriction commence quelquefois au pylore, cependant son principe réside souvent dans les bas intestins, comme il paroît par les *vomissemens* d'excrémens.

Parmi les causes naturelles du *vomissement*, qui ont leur siége dans l'estomac même, la ptemiere qui mérite d'être comptée, est la quantité excessive d'alimens, qui en oppressant les fibres de l'estomac & les distendant au-delà de leur élasticité naturelle, & par ce moyen occasionnant une affluence de fluide nerveux & de sang plus considérable qu'à l'ordinaire, leut cause des mouvemens convulsifs à l'effet d'expulser la matiere nuisible. C'est pourquoi les personnes les plus sujettes au *vomissement* sont, 1°. les grands buveurs, à cause de la quantité excessive de boisson dont leur estomac est chargé; 1°. les petits enfans lorsqu'ils ont tiré trop de lait, ou qu'on leur donne ttop-tôt des alimens solides, &c. ce qui dans ce derniet cas vient, selon Kerkringius, de l'avis duquel je suis, de l'étroitesse du pylore, qui n'est pas encore capable de transmettre des alimens solides; 3°. les personnes affoiblies par les maladies, on actuellement malades, auxquels cas une quantité d'alimens même modérée, surtout de solides peut provoquer le *vomissement*; 4°. les enfans après au manger, lesquels sont sujets aux hoquets & au *vomissement*.

Une autre cause de *vomissement* est la matiere peccante amassée dans l'estomac, laquelle pour l'ordinaire est un résidu de mets crus & de difficile digestion, on de mêts salés, comme ceux qui sont durcis à la fumée, & d'autres alimens impropres dont la concoction ne se fait que difficilement. Cette cause ptoduit des *vomissemens* d'une natute pituitense, qui arrivent, 1°. aux personnes d'un estomac foible, mais d'un grand appétit; 2°. à ceux qui étant accoutumés à des alimens tendres, viennent tout-à-coup à faire usage de durs & de solides. Conséquemment, 3°. ceux qui mangent copieusement, qui dorment beaucoup & menent une vie oisive, sont aussi fort sujets au *vomissement*. Cette même matiere peccante ou sordide par la longueur de son séjour devient acre, & la bile survenant du duodénum en conséquence quelquefois d'un accès de colete ou peut-être de quelque autre cause, la tend plus acrimonieuse; d'où arrivent des *vomissemens* bilieux qui partent de l'estomac.

Tous les *vomissemens* bilieux, singulierement s'ils sont chroniques ou périodiques, tirent le principe qui les entretient, du duodénum. Cet intestin est en effet tout propre à entretenir les matieres sordides & peccantes, à cause de ses plis, & de l'affluence de la bile qui vient s'y mêler au suc chyleux. Si cette bile est inactive, dotmante ou en stagnation, à cause de la langueur du ton des intestins, & n'est pas suffisamment mêlée avec les alimens, ou qu'elle ait sa substance plus ou moins corrompue par l'accession d'humeurs acres qui s'y sont mêlées, elle en devient acrimonieuse & caustique; & en conséquence, par le tiraillement qu'elle cause, elle excite des *vomissemens* bilieux, verds, érugineux & même noirs. Car la bile par la survenance d'un fort acide devint verte, & noircit en séjournant un tems considérable : aussi la matiere qu'on rend pat le *vomissement* est-elle souvent si acide qu'elle ronge l'émail des dents, le carreau même sur lequel elle tombe, & l'argent; telle étoit la matiere du *vomissement* qu'observa Henri de Heet, *Observ.* 29. laqnelle avoit un goût de vitriol. Et j'ai moi-même, dans mes notes sur Poterius, *Cent. II. Cas.* 93. rapporté l'exemple d'un *vomissement*, dont la matiere étoit corrosive comme de

l'eau-forte, & qui mêlée avec des limailles d'acier devint un véritable vitriol.

Les personnes sujettes aux *vomissemens* qui ont leur origine dans le duodénum, sont, 1°. les hypocondriaques & les mélancoliques, qui à raison du ton languissant de leurs intestins, sont très-incommodés de crudités acides & visqueuses, provenantes du résidu des alimens qui séjournent dans l'estomac & le duodénum. Joignez à cela, que dans ces sortes de personnes, la bile est inactive à un tel degré, qu'au lieu d'un chyle bien conditionné, il ne se forme qu'un amas d'humeurs acres & acides mêlées avec une bile corrompue, qui devenue noire par sa longue stagnation communique la même couleur aux humeurs, & que les Anciens croyoient par cette raison venir de la rate. Ces humeurs lacerent continuellement le duodénum & le pylore, parties d'un sentiment très-vif, d'où il arrive que l'estomac se renverse aisément, ces parties étant elles-mêmes sujettes au renversement du mouvement péristaltique. 2°. Les scorbutiques ne sont pas moins sujets à cette affection, à cause de l'épaisseur & de l'impureté de toute la masse de leurs humeurs. 3°. Disons la même chose des cachectiques, dont la bile est vapide & insuffisante pour dissoudre parfaitement les alimens; ce qui fait que leur *vomissement* est d'un bilieux plus gluant. 4°. Les enfans sont les plus sujets à ces *vomissemens*, parce que le lait impur qu'ils tetent quelquefois, rendu acide par le tempérament colere ou fantasque de la nourrice, occasionne souvent de ces sortes de *vomissemens* porracées, érugineux & verds. 5°. Enfin, dans la fievre quarte on a de ces *vomissemens*, qui procedent du duodénum.

Le *vomissement* est aussi excité par les qualités malfaisantes & nuisibles des alimens : ceux, par exemple, qui sont trop gras, les fruits & les substances fermentantes, qui causent encore une nouvelle fermentation dans le corps, excitent le *vomissement*, singulierement si l'estomac est déja oppressé d'humeurs bilieuses. Il est aussi excité par les alimens désagréables, & pris à contre-cœur, surtout si ce sont des substances huileuses & grasses. Il faut ranger dans cette classe les substances acrimonieuses, telles que celles qui possedent un principe caustique subtil, comme sont tous les émétiques & les substances vénéneuses, particulierement les œufs de barbeau, surquoi voyez Timée de Guldenklée, *Lib. III. cap.* 7. & les champignons vénéneux dont parle Hildan, *Cent. IV. Observ.* 34. Quant aux poisons mêmes, tels que l'arsenic & le sublimé, on sait que par leur principe extremement caustique, ils excitent non-seulement le *vomissement*, mais aussi des symptomes convulsifs terribles, dans tout le systeme du corps; effets que produisent aussi les émétiques & les carthartiques les plus acrimonieux.

Une humeur subtile, acrimonieuse, infestant les parties nerveuses de l'estomac, est aussi la cause de *vomissemens* fâcheux. Quelquefois cette humeur est transportée par une métastase à l'estomac, & tire son origine de la matiere de la goute, d'une érésipele, de la gale, d'ulceres & de pourpre. Nous trouvons un exemple de *vomissement*, excité par la consolidation précipitée d'un ulcere, dans J. Rhodius, *Cent. II. Observat.* 65. Il arrive par la même raison que la petite vérole, la rougeole, & les fievres malignes & exanthémateuses, sont accompagnées des plus violens *vomissemens* : car le miasme acre & caustique de ces maladies, en infestant & irritant les fibres nerveuses de l'estomac, produit ce désordre. C'est à la même cause qu'il faut attribuer ces *vomissemens* terribles qui arrivent dans la peste; après la terminaison funeste de laquelle Van-Helmont, à ce qu'il nous assure, dans son *Tumul. pest.* avoit trouvé dans les cadavres des pestiférés qu'il disséquoit, l'estomac couvert d'une escarre. Et Diemerbroeck, *de Peste, Lib. IV. Hist.* 13. nous dit avoir vu la même partie affectée d'un charbon.

Une congestion trop copieuse de sang dans les vaisseaux de l'estomac qui les distend à l'excès, est une cause ordinaire de *vomissement*. C'est-là ce qui fait, 1. que les femmes grosses, dans les premiers mois de leur grossesse, y sont sujettes, en conséquence d'un regorgement de sang dans les parties supérieures causé par la rétention des menstrues, & qu'il cesse lorsque le fœtus est arrivé à une grosseur considérable, comme il arrive le plus ordinairement passé les quatre premiers mois. On trouve à ce sujet un exemple remarquable dans P. Lotichius, *Lib. V. Observ.* 7. 2. Les femmes qui n'ont point leurs regles, sont par la même raison incommodées de *vomissement*. Ainsi Panarole; *Sect.* 2. *Observ.* 22. rapporte l'exemple d'une fille, qui n'ayant point du tout de regles pendant sept ans entiers, dès qu'elle avoit pris quelque nourriture, la rendoit à l'instant; mais qui dès que ses regles furent venues, fut délivrée de ce désordre. 3. Les hommes y sont aussi sujets en conséquence de la suppression du flux hémorrhoïdal, qui fait refluer le sang en trop grande quantité à la veine-porte, en conséquence de quoi il s'en fait une congestion comme dans le cas précédent, qui excite souvent le *vomissement*.

Une constitution ou disposition contre-nature de l'estomac, est encore une cause suffisante pour produire le *vomissement*. Car si l'orifice supérieur est fermé par un spasme, ou par quelque autre cause contre-nature, de-là s'ensuit cette affection, que cependant on ne pourroit pas appeller proprement un *vomissement*, mais qui doit être plutôt regardée comme un spasme de la partie inférieure de l'œsophage, l'aliment étant rejetté avant d'arriver à l'estomac avec la mucosité contenue dans l'œsophage. C'est de quoi on peut trouver des exemples dans la *Pharmacop. rat.* de Willis, *Part. I. sect.* 2. *cap.* 1. dans Fernel; *Pathol. Lib. VI. cap.* 1. & dans Coitier, *Observ. Chirurg. p.* 121. où l'on voit un *cardia* ou orifice supérieur de l'estomac fermé par un skirrhe & par un tubercule dur.

Il en est autrement du pylore dont la constriction contre-nature & l'obstruction cause des *vomissemens* chroniques & perpétuels, ensorte qu'on peut regarder comme une regle générale, que quiconque est depuis longtems incommodé de *vomissemens*, surtout après le repas, & sent par tout le corps des picotemens vagues, a sans doute le pylore mal constitué. Nous lisons un cas où cette partie se trouva durcie & couverte d'une croûte, au point d'être incapable de transmettre des alimens, dans Sanchez, *Obs.* 1. *p.* 376. un autre d'un pylore skirrheux, dans Salmuth, *Obs.* 20. *Cent. I.* de pareils dans la *Pharmacop. rat.* de Willis, *p.* 1. *sect.* 2. *cap.* 1. & dans les *Act. Med. Berol. Dec.* 2. *Vol. III.* celui d'un pylore noirâtre & corrodé dans Meibomius *Dissert. de Vomit. sect.* 3. & d'un pylore obstrué par une piece d'argent que le malade avoit avalée, dans Kerkringius, *Spic. Anat. Obs.* 1. dans tous lesquels cas le *vomissement* dura toute la vie.

Le *vomissement* symptomatique procede de l'irritation de l'œsophage ou des intestins : c'est pourquoi par la simple introduction d'une plume ou du doigt dans le gosier, & en conséquence du chatouillement que l'un ou l'autre produit à l'entrée de l'œsophage, l'estomac est aussi-tôt renversé ou excité au *vomissement*, surtout s'il est oppressé par un poids d'humeurs. Et une chose qui prouve que le renversement du mouvement péristaltique commence ordinairement par les bas intestins, & est communiqué à l'estomac par la correspondance des parties; ce sont ces *vomissemens* qui tirent leur origine de coliques, de tranchées & autres désordres semblables, lors desquels on rend souvent une grande quantité d'humeurs de couleur & de consistance différentes. Voyez Hildan, *Cent. IV. Obs.* 32. 35.

Marcel Donat, *Lib. III. cap.* 1. assure avoir vu rendre en plusieurs jours de suite par les *vomissemens*, jusqu'à vingt livres de matieres sordides. J'ai moi-même remarqué dans des personnes affligées d'hernies, en qui la chûte des intestins étoit considérable, une évacuation prodigieuse de matieres féculentes par les *vomis*-

ſemens, de trois en trois jours, ou de quatre en quatre, pendant plusieurs années de ſuite.

Dans les cas ſuivans, les *vomiſſemens* ſont occaſionnés par quelques déſordres dans les inteſtins, tels que,

1. Leur diſtenſion par des vents ou des matieres féculentes, de quoi nous voyons un exemple dans Dodonée, *Obſerv. Med.* 37.
2. Une colique ſpaſmodique opiniâtre, comme on en voit journellement.
3. Une conſtipation obſtinée, telle que celle qui arrive dans cet étonnant déſordre ſpaſmodique dans lequel les clyſteres qu'on a injectés ſortent par la bouche avec les excrémens.
4. Les paſſions iliaques & les hernies.
5. La dyſſenterie ſelon Platerus, *Obſ. p.* 875.
6. Les vers qui corrodent l'eſtomac & les inteſtins : voyez à ce ſujet Amatus Luſitanus, *Cent. I. cur.* 5. *Cent. III. cur.* 20.

J'ai connu une petite fille de ſept ans, qui ayant eu une violente cardialgie, des convulſions & des *vomiſſemens* continuels, rendit à la fin par la bouche un gros ver, & mourut bien-tôt après. Dans ces cas, il y a ſouvent une inverſion totale du mouvement périſtaltique, qui commençant à l'inteſtin rectum, monte juſqu'au goſier, & portant aux parties ſupérieures tout ce que contiennent les inteſtins, le fait ſortir par la bouche.

Il peut ſurvenir auſſi un *vomiſſement* très-ſérieux en conſéquence de la correſpondance des parties, à la ſuite d'un déſordre dans les conduits biliaires du foie : car ces conduits ayant le même mouvement de contraction & de dilatation que les inteſtins, leur conſtriction ou leur laxité exceſſives provoquent auſſi le *vomiſſement*. Dans le premier cas, non-ſeulement il ſe fait une expreſſion violente, & rétrograde de la bile dans le duodénum, & en conſéquence dans l'eſtomac, laquelle tiraille les tuniques & provoque par-là le *vomiſſement* ; mais le ſpaſme des parties que nous avons dit ſe communique auſſi à l'eſtomac par la correſpondance du plexus hépatique & du ſtomachique. Dans la derniere circonſtance il ſe fait une effuſion abondante de bile dans le duodénum par les canaux relâchés.

Les cauſes des *vomiſſemens* bilieux, ſont:

1. Les émétiques & les forts cathartiques qui excitent des ſpaſmes dans l'eſtomac & les conduits biliaires, d'où il arrive une effuſion de bile dans le duodénum.
2. Un accès violent de colere, ſurtout ſi la perſonne mangeoit actuellement ; & dans cette circonſtance, l'emportement d'une mere ou d'une nourrice peut influer d'une maniere très-préjudiciable ſur l'enfant qu'elle allaite.
3. Une fievre tierce, en conſéquence des ſpaſmes des premieres voies, auquel cas les *vomiſſemens* bilieux ſont ſalutaires.
4. Le *cholera-morbus* & les fievres bilieuſes.
5. Les déſordres hypocondriaques qui affectent les premieres voies de ſpaſmes.
6. Les pierres dans la véſicule du fiel, ou des concrétions bilieuſes, d'où naiſſent des ſpaſmes qui excitent des *vomiſſemens* bilieux, dequoi on a des exemples remarquables dans les *M. N. C. An.* 6. *Dec.* 1. *Obſ.* 20. & dans l'*Armament.* de Scultet, *Obſ.* 61.

Rien n'eſt plus ordinaire que de voir les perſonnes affligées de la néphrétique ou de la pierre, être affectées de nauſées, de *vomiſſemens* & de tranchées, ſurtout ſi la pierre vient à s'attacher à des parties fort ſenſibles, telles que les ureteres ou même les reins. On trouve des Obſervations ſur ce ſujet dans le *Sepulchretum* de Bonet, *Obſ.* 60. Et je me ſouviens qu'un fameux Boraniſte de Hall, âgé de ſoixante ans, en conſéquence d'une pierre qui reſta long-tems arrêtée dans le milieu de ſon urétere gauche, eut des *vomiſſemens* continuels & un dégoût inſurmontable pour tous alimens pendant trois mois de ſuite, d'où s'enſuivirent la perte des forces, l'exténuation de tout ſon corps, & à la fin la mort même. Quelques ſemaines avant de mourir, il ſe plaignoit du goût & de l'odeur corrompue & fétide de la matiere qu'il rendoit, qu'il s'imaginoit être mêlée avec les ſécrétions urineuſes qui ſortoient, quoiqu'en petite quantité. Il arrive auſſi fort ſouvent qu'après une longue ceſſation des paroxyſmes néphrétiques, ils ſont réveillés & renouvellés par les ſpaſmes de l'eſtomac & des inteſtins. La raiſon en eſt toute ſenſible ; car comme le rein gauche, par ſon plexus nerveux, traverſant le méſenrérique ſupérieur qu'il rencontre, s'attache au plexus ſtomachique ; & que le droit par le moyen de plexus ſemblables, eſt immédiament attaché avec le plexus hépatique & le ſtomachique ; & que de plus le duodénum eſt attaché avec les enveloppes de ce rein : on voit par-là aiſément la raiſon pourquoi les ſpaſmes de l'un ou l'autre rein, mais du droit plus encore que du gauche, excitent le *vomiſſement*, & ſingulierement le bilieux, & cela à un tel degré de violence, que les émétiques n'en procureroient pas de plus forts. Nous avons à ce ſujet un exemple remarquable dans Meibomius, *Diſſert. de Vomit. ſect.* 27. où des pierres embarraſſées dans les reins exciterent d'abord de terribles *vomiſſemens*, &, les *vomiſſemens* ceſſés, un ſpaſme ſi évident dans l'œſophage, qu'il ſembloit qu'il faillit quelque choſe par ſecouſſes hors de la bouche.

Le *vomiſſement* peut auſſi, par la correſpondance des parties, être une ſuite des douleurs de tête, comme Hippocrate l'a obſervé, *VI. Aph.* 50. « Une bleſſure au « cerveau, eſt, dit-il, néceſſairement ſuivie d'une fie« vre & de *vomiſſemens* bilieux. » Nous liſons la même choſe dans les *Coac. Prenot.* & il n'y a pas de Chirurgien qui ne ſache que les inflammations, ou les plaies & les contuſions conſidérables de la tête, du cerveau & de ſes membranes, ſont ſuivies de *vomiſſement*. Le même effet eſt produit par les ſpaſmes violens des parties nerveuſes de la tête, comme dans cette cruelle douleur de tête, qu'on appelle *Clavus hyſtericus*, la céphalalgie & la migraine opiniâtre, le vertige, l'apoplexie ſpaſmodique & autres ſemblables déſordres ; auxquels cas le *vomiſſement* eſt toujours occaſionné par la correſpondance de l'eſtomac avec le cerveau, au moyen de la paire vague des nerfs ; la connection de la paire vague avec la cinquieme paire de nerfs, eſt auſſi la cauſe du *vomiſſement* dans des enfans à qui les dents pouſſent difficilement.

L'affaiſſement du cartilage xyphoïde, d'où s'enſuit la compreſſion & l'irritation de l'eſtomac, peut être auſſi compté pour une des cauſes du *vomiſſement*. Nous avons un exemple à ce ſujet dans Barbette, *Anat. Lib. I. cap.* 4. & dans Decker, *Prax. Barbett. p.* 126. C'eſt pour cela que les filles qui ſe ſerrent & ſe preſſent extrêmement les parties précordiales avec des corſets étroits, ſont ſujettes au *vomiſſement*. C'eſt auſſi aux cauſes externes qu'il faut rapporter les *vomiſſemens* d'imagination, excités par l'idée, la vue, ou même le ſimple récit de choſes dégoûtantes, auſſi-bien que celui qui arrive quelquefois en conſéquence d'une agitation circulaire du corps ſur lui-même, ou du mouvement d'un vaiſſeau aux perſonnes qui n'y ſont point faites.

Il y a auſſi une ſorte de *vomiſſement* critique, qui arrive lorſque la cauſe matérielle qui le produit, eſt chaſſée par le *vomiſſement* même, lequel conſéquemment eſt très-ſalutaire, & arrive quelquefois aux perſonnes coleres, & aux cachectiques d'un tempérament cholérique : tel eſt auſſi celui qui arrive dans les fievres, tant aiguës qu'intermittentes, & principalement aux jours critiques. Car au moyen de certe action, l'eſtomac, le duodénum, les vaiſſeaux biliaires du foie, le pancréas, les canaux & les glandes inteſtinales ſont purgées & détergées de ces amas de ſucs & d'humeurs vi-

cieuses, qui autrement pourroient entrer dans la masse du sang & y causer différens désordres, qu'on n'a point à craindre lorsqu'elles sont chassées par le *vomissement.*

Au sujet de ces *vomissemens* salutaires, Celse remarque fort judicieusement, *Lib. I. cap.* 3. « qu'il est avantageux à toutes les personnes bilieuses & repletes, qui « sont incommodées par leur réplétion même, ou par « de mauvaises digestions. Car si l'on a pris plus d'a- « limens qu'il n'en peut être digéré, il faut prendre « garde qu'ils ne se corrompent ; ou s'ils sont déja « corrompus, rien n'est plus à propos que de les chas- « ser en-dehors par le passage qui est le plus facile & le « plus praticable. Toutes les fois donc que nous som- « mes incommodés de rapports amers, accompagnés « de douleurs & d'oppressions aux parties précordia- « les, il faut avoir recours sur le champ au *vomisse-* « *ment.* »

Le diagnostic des différentes causes de *vomissement*, se forme par le concours des signes qui l'accompagnent. Les *vomissemens* pituiteux avec douleur oppressive dans la région de l'estomac, sont une indication de crudités adhérentes aux premieres voies. Les *vomissemens* bilieux, chroniques & périodiques marquent une trop grande laxité dans les conduits biliaires. Les *vomissemens* chroniques, particulierement ceux qui durent depuis plusieurs années, & où l'on rend les alimens à moitié digérés, marquent qu'il y a lésion ou skirrhe à quelques-uns des visceres. Nous jugeons que le *vomissement* a pour cause la pierre par une douleur à la région des reins, accompagnée de diminution de la quantité des urines & d'excrétions sableuses. La pâleur du visage, & des douleurs & des sensations mordicantes dans les intestins, avec crachemens fréquens & demangeaisons dans le nez, font soupçonner des vers : mais il faut beaucoup de jugement pour découvrir par les différens symptomes qui accompagnent le *vomissement*, la véritable cause d'où il procede, sans laquelle découverte cependant on n'opérera qu'une cure palliative.

A consulter le prognostic, tout *vomissement* critique est salutaire, les symptomatiques sont mauvais, & les pires de tous sont ceux qui sont excités par une acrimonie caustique subtile qui déchire les nerfs. Tout *vomissement* plus violent que l'ordinaire, est dangereux ; car il peut causer l'avortement ou une descente, repousser la matiere arthritique, celle de la goute, & l'éréspélateuse sur les parties nobles, au grand détriment du malade. Il occasionne aussi quelquefois la rupture de l'épiploon, ce dont on lit un exemple dans les *Act. Med. Berol. Dec.* 2. *Vol. III.* & le déchirement de l'estomac même; comme l'observe Sanchez, *Obs. pract. p.* 376. Les *vomissemens* bilieux, surtout les verds, les poracées & les érugineux sont effrayans pour le danger qu'ils peuvent causer, & menacent d'inflammation. Le *vomissement* causé par des vers qui corrodent l'estomac, est pour l'ordinaire d'un présage funeste; & si l'on rend des verds morts, & qu'il y ait en même-tems cessation des symptomes les plus formidables, avec de violentes convulsions dans les membres, c'est une indication mortelle d'un sphacele, qui en détruisant les vers, détruit aussi le malade. Les *vomissemens* fétides n'augurent jamais rien de hon, attendu qu'ils indiquent une corruption interne. Les *vomissemens* sébacées ou semblables à du suif, indiquent une surabondance d'humeurs acides & corrosives dans l'estomac, qui causent la coagulation des substances grasses, une chaleur brûlante, & une céphalalgie intolérables.

Lorsqu'il se fait une évacuation copieuse d'humeurs grossieres, toutes d'un brun semblable au fiel, jusques à la quantité d'une chopine ou d'une pinte, soit que cette évacuation soit spontanée ou qu'elle ait été procurée par art, comme il arrive souvent dans les fievres lentes, c'est une indication certaine que le ton des intestins voisins de l'estomac est considérablement altéré.

Les *vomissemens* qui durent constamment depuis six mois ou plus, & qui sont accompagnés d'une chaleur lente & d'une exténuation par tout le corps, donnent tout lieu de soupçonner que l'estomac est ulcéré. J'ai vu un exemple de cette nature lorsque j'exerçois la Medecine à Menden en Westphalie, il y a environ cinquante ans, & j'ai vu un pareil ulcere de mes yeux en disséquant un cadavre.

CURE.

Les *vomissemens* critiques qui emportent une grande quantité de différentes sortes d'humeurs, étant salutaires, n'exigent pour l'ordinaire aucune sorte de cure : il ne faut que les faciliter. Mais il faut veiller de plus près à la guérison des *vomissemens* symptomatiques, qui sont moins abondans & moins capables d'emporter avec eux la cause d'où ils procedent. Or les deux indications ou intentions principales qu'il s'agit de remplir, sont, premierement, de calmer & d'appaiser le mouvement convulsif & déréglé de l'estomac : secondement, de combattre & de subjuguer les causes matérielles du désordre.

On remplit la premiere indication par des anti-spasmodiques, des corroboratifs & des anodyns, commençant par les plus doux, & passant ensuite à de plus forts. Dans cette classe, sont le safran & le castor en poudre, en essence ou en extrait; la thériaque céleste incorporée avec de la poudre d'ambre & des absorbans, comme la corne de cerf, les yeux d'écrevisses & le corail rouge; les poudres composées de ces ingrédiens avec des eaux spiritueuses & vineuses, telles que les eaux de fleurs de tilleul, de lis des vallées, de camomille, de baume, de mente, de cerises noires, de canelle & autres semblables. Les principaux corroboratifs, sont la muscade, le macis, le cardamome, la canelle, le *costus verus*, les clous de girofle, l'écorce d'orange & celle de citron, les racines de gentiane rouge, le *calamus aromaticus*, le galanga, la marjolaine, le romarin & autres semblables, avec les huiles & les essences préparées de ces simples. Mais de tous les remedes le plus spécialement approprié à cette maladie, la mente frisée, (*menta crispa*,) est le plus excellent & le plus efficace : c'est pourquoi on peut mêler l'huile faite de ce simple avec la plûpart des remedes qu'on administre dans ces cas, comme étant un merveilleux parégorique & un bon corroboratif. Parmi les anodyns, je ne crains point d'avancer, que ma liqueur anodyne est un des plus efficaces & des moins risquables, surtout si on la mêle avec mon baume de vie : mais si l'on en veut de plus forts, il faudra avoir recours aux pilules de styrax de Wildegansius, ou au laudanum de Sydenham.

A l'administration de ces remedes internes, il sera bon de joindre des topiques sur la région épigastrique, pour réprimer autant qu'on pourra la violence des mouvemens désordonnés. Les remedes externes propres à cet effet, sont les huiles distilées corroboratives de mente, de girofle, de muscade, d'absinthe, de macis, de cedre & autres semblables, mises en onguent avec le baume du Pérou. Les épithemes pour le même sujet, peuvent être composés d'esprit de matricaire, d'esprit thériacal, d'eau de la Reine de Hongrie & d'essence de safran; & des cataplasmes d'esprit de vin camphré, du levain de pain, de fort vinaigre avec du baume du Pérou, & une adition de quelques gouttes des huiles de macis & de mente. On employera avec le même succès une emplâtre de mie de pain & de baume du Pérou, animé avec une goutte ou deux de quelque huile distilée ; par-dessus quoi on fera bien d'appliquer chauds des sachets résolutifs & corroboratifs. Notre baume de vie est aussi très-utile en ce cas, si l'on en oint les parties précordiales & la région épigastrique.

Mais ce sera ne rien faire que d'employer ces remedes

seuls sans songer en même-tems à ôter la cause matérielle du mal. Un *vomissement* de nature pituiteuse, qui vient de crudités dans les premieres voies, & d'une mucosité visqueuse qui s'y attache, demande un émétique, surtout si le *vomissement* n'est pas suffisant pour chasser les matieres sordides, & si le malade est fatigué d'efforts pour vomir, de nausées & de cardialgie : car en ce cas, après l'usage des remedes incisifs & digestifs, tels que les sels neutres, les racines d'arum, & particulierement celles de squille, on doit donner un émétique doux, tel que de l'eau tiede mêlée avec du beure frais, & bue à grande dose ; ou de la racine d'ipecacuanha en poudre. Pour le *vomissement* des enfans provenant du lait coagulé ou du méconium contenu dans leur estomac, on fera bien de leur donner de l'oxymel de squille, mêlé avec du sirop de rhubarbe.

Pour le *vomissement* bilieux qui naît de la foiblesse des digestions, & a son germe dans le duodénum, après l'usage des préparations absorbantes & modérément laxatives de manne & de rhubarbe, on achevera de le guérir parfaitement, en rétablissant la force de l'estomac & des intestins ; ce qu'on fera merveilleusement bien après avoir emporté petit-à-petit les matieres sordides, avec mon élixir viscéral, en en usant de suite pendant un tems considérable, & observant un régime & des exercices convenables. Outre que cette sorte de *vomissement* est de sa nature d'une espece chronique, il est bien plus incommode encore & plus douloureux, s'il tire son origine de spasmes violens de l'estomac & des intestins excités par la colere. En ce cas, il est à propos de corriger l'acrimonie de la bile, par des remedes délayans & acidulés ; par l'esprit de nitre dulcifié ; par l'esprit de vitriol ; par des absorbans, l'ivoire fossile & les yeux d'écrevisses. On appaisera en même-tems les mouvemens spasmodiques par des anti-spasmodiques & des anodyns modérés, employant pour procurer des évacuations, des potions imprégnées de rhubarbe. Mais lorsqu'il y a coagulation de la bile ou du fiel, rien n'est meilleur pour la résoudre que les eaux de Carles-Bath, prises tiedes. Quand un trop grand relâchement des vaisseaux biliaires est la cause des *vomissemens* chroniques, les remedes les plus convenables & les plus efficaces, sont les corroboratifs, parmi lesquels les meilleurs sont le quinquina, l'écorce de cascarille, l'essence de gentiane, & les teintures calybées données dans des eaux vineuses.

Un *vomissement* qui naît d'une matiere acre adhérente aux nerfs de l'estomac, ou d'une rétropulsion de la goute, de maladies arthritiques ou d'une éréspele, outre les sédatifs doux & les remedes qui excitent les mouvemens nécessaires à l'expulsion de la matiere, demande qu'on ramene la matiere exanthémateuse à la surface du corps. On parvient à cette fin par une poudre diaphorétique, qui détermine le mouvement du sang & la matiere peccante vers les parties externes du corps ; & cet effet est produit avec encore plus de succès, si l'on ajoute un peu de camphre à la poudre diaphorétique, & qu'on administre des clysteres, des frictions, & des bains des piés.

Quand le *vomissement* est excité par des poisons ou des alimens empoisonnés, rien ne procure un secours plus assuré que de donner sur le champ de grands verres de lait & de liqueurs grasses, par le moyen desquelles non-seulement les pointes du poison sont émoussées, mais le poison même est entraîné dehors avec ces liqueurs. C'est pourquoi quelques Medecins, lors des *vomissemens* qui arrivent dans la peste & les fievres malignes en conséquence d'un miasme qui picote les membranes de l'estomac, font prendre la racine d'ipécacuanha dans quelque liqueur chaude ; après quoi ils donnent des acides conjointement avec des diaphorétiques. Mais cette pratique ne sauroit avoir lieu dans les cas où il y a inflammation de l'estomac.

Souvent des matieres sordides, acres, acides & bilieuses qui tombent dans les intestins y excitent un *vomissement* accompagné de douleurs de colique ; auquel cas il faut commencer par donner intérieurement des délayans & des adoucissans, tels que des décoctions d'avoine, & de corne de cerf, du petit-lait, ou quelques cuillerées d'huile d'amandes douces ; ensuite passer aux anti-spasmodiques, dont le meilleur est la liqueur anodyne minérale, mêlée avec quelques gouttes d'huile essentielle de macis, & administrée dans de l'eau froide. On peut aussi dans ce cas employer utilement le laudanum de Sydenham, & dans les tempéramens cholériques, l'esprit de vitriol dulcifié, ou seul ou mêlé avec la liqueur minérale anodyne, & donné dans de l'eau froide ; & enfin user de laxatifs doux, dont les meilleurs sont des clysteres auxquels on joint l'usage interne de préparations de manne & de rhubarbe, ou de sels tirés des eaux médicinales. Lorsqu'il y a des vers dans les intestins, les meilleurs clysteres sont ceux de lait seul, administrant en même tems intérieurement des résolutifs amers ou des laxatifs mercuriels, avec une quantité suffisante de lait ou d'huile d'amandes douces.

Il faut surtout employer la méthode prophylactique, lorsqu'en conséquence d'un trop grand relâchement des premieres voies, il s'engendre perpétuellement des crudités, d'où s'ensuivent des *vomissemens* périodiques. En ce cas il faut garantir du froid la région de l'estomac & du dos à l'endroit des premieres vertebres des reins auxquelles est attaché l'estomac par un certain ligament. On doit s'abstenir bien scrupuleusement d'alimens salins, acides, crus & fumés, & de tous ceux qui sont durs à digérer. Le malade ne doit pas non plus user pour sa boisson ordinaire de liqueurs maltées, mais de quelque décoction convenable, avec de bon vin, & singulierement de Bourgogne. Trop dormir nuit aussi dans ces cas, & un exercice modéré est utile & salutaire. Il est bon encore d'user pendant quelque tems après ses repas, d'élixirs viscéraux ; les bains calybés & les remedes liquides préparés avec de l'acier, sont encore fort avantageux ; & il est bon de purger de tems en tems à des intervalles convenables, avec des laxatifs doux.

C'est une fort mauvaise pratique, que d'essayer d'arrêter le *vomissement* par des astringens & des anodyns avant que la matiere peccante soit évacuée ; car après que les mouvemens spasmodiques sont appaisés il survient des symptomes pires, tels que des anxiétés excessives aux parties précordiales, des cardialgies & des inquiétudes. Aussi le *vomissement* ne cesse-t'il pas toujours après qu'on a pris des corroboratifs, si la matiere peccante n'est point encore expulsée ; car on ne doit user de ces remedes, que quand les mouvemens sont déréglés & non pas quand la matiere est vicieuse, ou quand il n'y a pas de proportion entre le mouvement & la matiere, comme quand celle-ci est subtile & en petite quantité, & que les efforts pour vomir sont forts & violens.

C'est pourquoi s'il arrive aux enfans, surtout aux plus jeunes, un *vomissement* à la suite d'une quinte de toux, en conséquence de la correspondance entre l'estomac & le diaphragme, on doit calmer ce désordre par des remedes sédatifs & anodyns, comme les sirops de pavots rouge & blanc, l'extrait de safran, l'huile d'amandes douces, mêlée avec le blanc de baleine, la poudre du Marquis, l'ambre, le cinabre & un grain ou deux de thériaque céleste ; on peut aussi administrer des clysteres, & oindre la poitrine & la région épigastrique, d'un liniment fait de beure verd & rouge de Mai, de graisses de blereau, de renard & de lievre, & un peu d'huile de jusquiame.

On remédie au *vomissement* des femmes enceintes, qui vient du regorgement du sang vers l'estomac, à celui des femmes ou filles qui provient de la même cause en conséquence de la suppression de leurs regles, & à celui des hommes qui a pour cause la suppression des hémorrhoïdes, par des remedes tempérans, des laxatifs doux, des clysteres, des corroboratifs, & mieux que tout cela encore par la saignée, ou en rappellant les excrétions accoutumées du sang. Dans ces cas-là les

émétiques feroient très-préjudiciables, parce qu'ils exciteroient on un *vomiſſement* de ſang, où, ce qui eſt encore plus ordinaire, une inflammation de l'eſtomac.

Il faut s'y prendre avec bien de la circonſpection pour traiter un *vomiſſement* bilieux accompagné de ſpaſmes aux parties précordiales, & excité par la colere, ſurtout ſi le malade mangeoit pour lors. La principale indication en ce cas eſt de relâcher la roideur des ſpaſmes. Dans ces cas bien des Praticiens donnent des émétiques & des purgatifs; & font, à mon avis, très-mal, parce que j'ai vu ſouvent s'en enſuivre de violens ſymptomes, & quelquefois des inflammations d'eſtomac mortelles.

Quand les efforts pour vomir ou les *vomiſſemens* même prennent le matin, ce qui arrive ſouvent à ceux qui uſent de liqueurs trop ſpiritueuſes, ſurtout fort avant dans la nuit; les meilleurs remedes qu'on puiſſe employer ſont les poudres précipitantes, celles qui enveloppent les crudités acides, & les remedes qui facilitent la digeſtion, comme la poudre ſtomachique de Brickman, l'écorce d'orange & de citron confite.

Si, comme j'en ai vu beaucoup d'exemples, il vient à certains intervalles un *vomiſſement* chronique en conſéquence d'une indiſpoſition qui dure long-tems, les remedes que je ſache les plus efficaces pour lors ſont les analeptiques, & ſingulierement le baume de vie, mêlé avec une égale portion de la liqueur minérale anodyne, & employé tant intérieurement qu'extérieurement. On peut y employer auſſi avec bien du ſuccès le baume d'embryons, (*balſamum embryonum*) l'eau de canelle imprégnée de coings, & les vins généreux.

Quand le *vomiſſement* eſt comme un ſymptome acceſſoire à des paroxyſmes fébriles, ce qui arrive ſouvent dans les quotidiennes de l'eſpece ſimple & de la double, il eſt à propos, s'il n'y a point de contre-indication, de donner un émétique doux. Dans la petite vérole & la rougeole, le *vomiſſement* ceſſe de lui-même après l'éruption; & alors un mélange fait d'eaux diſtilées de ſuc de limon ou de citron, & du ſel d'abſinthe ſera très-ſalutaire. Cette préparation ne ſera pas non plus déplacée dans les fievres tierces.

On ſoulagera efficacement un *vomiſſement* qui a pour cauſe la douleur de la pierre par la liqueur minérale anodyne, ou par l'eſprit de nitre dulcifié bien préparé. On fera bien auſſi d'adminiſtrer des clyſteres huileux, des bains d'eau douce, de l'huile d'amandes douces priſe intérieurement, & des anti-ſpaſmodiques. Le *vomiſſement* des perſonnes affligées d'hernies ou tourmentées par la paſſion iliaque ne ceſſe guere que la tumeur ne ſoit amollie & réduite.

Hippocrate, dans ſes *Epid. Lib. VI.* nous apprend que le *vomiſſement* ſe guérit par le *vomiſſement*: & quoiqu'ordinairement les contraires ſe guériſſent par leurs contraires, quelques Medecins ont conclu de ce paſſage d'Hippocrate, qu'on peut auſſi guérir les ſemblables par leurs ſemblables: mais c'eſt une erreur. Car ſi le *vomiſſement* eſt guéri par le *vomiſſement*, la cure n'en eſt pas moins opérée alors par un contraire, attendu que le *vomiſſement* procede le plus ſouvent de matieres ſordides & peccantes, & de ſucs mal cuits, logés dans l'eſtomac, que la nature s'efforce elle-même d'évacuer: or quand elle n'y peut pas ſuffire, il faut que l'art vienne à ſon ſecours. C'eſt pourquoi il faut conſeiller aux jeunes Praticiens de ne point abuſer de cette maxime, de peur qu'en l'appliquant mal-à-propos, ils ne faſſent plus de mal que de bien à leurs malades. Car ſi une matiere acre & cauſtique adhérente aux tuniques de l'eſtomac, ou du ſang qui y reſte en ſtagnation, eſt la cauſe du *vomiſſement*, ce ſeroit une erreur bien dangereuſe, que de tâcher d'augmenter ce *vomiſſement* par l'art.

Le lit & le repos ſont très-bons pour arrêter un *vomiſſement* exceſſif; car tout ébranlement du corps ſubit excite & augmente le *vomiſſement*; & cette obſervation eſt d'une grande utilité dans la pratique.

Au commencement des fievres exanthémateuſes, telles que la peſte, les éréſipeles & les petites véroles, la nature tente ſouvent d'opérer un *vomiſſement*, qu'il faut bien ſe garder d'arrêter ou de traiter avec des aſtringens; car par cette pratique j'ai ſouvent vu occaſionner de violentes convulſions dans les membres, & des anxiétés aux parties précordiales; & quand ces ſymptomes ceſſoient, les *vomiſſemens* revenoient.

Lorſque des *vomiſſemens* fréquens fatiguent & affoibliſſent l'eſtomac, on doit avoir une attention particuliere au régime & à la maniere de vivre. Il eſt alors avantageux de manger ſouvent, mais peu à la fois, & des alimens qui ſoient convenables & de facile digeſtion. A quelques-uns le lait & le pain blanc ſont bons, mais non pas à tous: & je puis aſſurer, pour l'avoir éprouvé, que de boire de ſimple eau de fontaine contribue plus à fortifier l'eſtomac & à faire ceſſer les *vomiſſemens* habituels, qu'aucune autre liqueur que ce ſoit. Le vin riche & aſtringent de Pontac & les vins de Bourgogne ſont préférables aux autres, ſurtout au vin du Rhin, qui eſt préjudiciable aux malades hypocondriaques. Les viandes rôties fourniſſent des ſucs beaucoup meilleurs que les bouillies.

Dans les maladies où la nature par un certain mouvement ſalutaire, travaille à chaſſer une humeur peccante à la ſurface du corps, comme elle fait dans les maladies arthritiques & éréſipélateuſes, il faut uſer de beaucoup de circonſpection dans l'application des topiques, & ſurtout des préparations de campbre; car j'ai ſouvent obſervé que l'eſprit de vin campbré, quoiqu'utile en quelque cas, lorſqu'il eſt employé ſur des malades foibles & affligés de douleurs arthritiques, d'hépatite & de pleuréſie fauſſe, qui ſont auſſi des eſpeces de rhûmatiſme, a repouſſé la matiere peccante ſur les tuniques nerveuſes de l'eſtomac & des inteſtins, & a excité des vomiſſemens, des cardialgies & des hoquets. Dans ces ſortes de cas, ſi l'on fait une tentative imprudente pour arrêter les *vomiſſemens* par des aſtringens & des opiats, il peut arriver aiſément à des malades affoiblis une inflammation mortelle de l'eſtomac.

Les *vomiſſemens* longs & immodérés des femmes groſſes, qui arrivent principalement pendant les premiers mois de la groſſeſſe, ſurtout à celles qui reçoivent trop fréquemment leurs maris, & qui ſont pléthoriques, ne ſe doivent pas traiter par des remedes ſpiritueux, par ceux qui fortifient l'eſtomac, par des aſtringens & des opiats, mais par des ſaignées réitérées, par le repos du corps & la tranquilité de l'eſprit. Et quand le *vomiſſement* eſt violent au point de faire craindre l'avortement, l'expérience m'a appris qu'on l'arrête mieux en buvant de ſimple eau froide, que par aucun autre remede. Mais s'il eſt beſoin d'un analeptique il n'y aura qu'à prendre ſeulement une cuillerée d'eau de canelle après le repas. FREDERIC HOFFMAN.

VOMITUS CRUENTUS. Voyez *Morbus niger*.

VOP

VOPISCUS, l'un de deux jumeaux qui arrive à terme, tandis que l'autre eſt péri dans le ſein de ſa mere. CASTELLI.

VOR

VORACITAS, *voracité*. Voyez *Addephagia*.

VOS

VOSACAN, nom que donne Boerhaave à la *Corona ſolis, rapunculi radice*.

UPU

UPUPA, Offic. Schrod. 5. 324. Aldrov. Ornith. 2. 704. Geſn. de Avib. 70. Schw. A. 368. Johnſ. de Avib. 85. Charlt. Exer. 98. Raii Ornith. 145. Ejuſd. Synop. A. 48. Will. Ornith. 100. Bellon. des Oiſ. 293. *La hupe.*

C'est un oiseau triste & sale, qui vit de vers qu'il prend dans la terre, de chenilles, d'escargots & autres reptiles semblables. Ses parties en usage sont la chair & les plumes. Sa chair & sa décoction, selon Avicenne, ont une vertu spécifique contre la colique; & l'on dit que ses plumes calment les maux de tête en les appliquant dessus. DALE.

U R A

URACHUS, οὐραχὸς, *uraque*, de οὖρον, urine, & ἔχω, contenir; ligament dépendant de la vessie, & qui est d'un usage particulier dans le fœtus. Voyez *Allantois* & *Renes*.

URÆON, οὐραῖον, dans Galien, *Comm. in Rat. Vict. in Act.* est l'extrémité d'un os, & particulierement de l'os sacrum. CASTELLI.

URAGION, οὐράγιον, dans Hippocrate, *Lib. de Corde*, est l'*apex* ou la pointe du cœur.

URAGOS, οὐραγὸς, de οὖρον, & ἄγω, porter, dans Aëtius, *Tetrab. IV. Serm.* 4. *cap.* 3. est synonyme à *urachus*.

URANÆ, οὐράναι, de οὖρον, urine; nom que quelques Auteurs donnent aux uréteres. GORRÆUS.

URANION, οὐράνιον, nom d'un collyre de la classe de ceux qu'on appelle *adecta*, (voyez *Adectos*) que décrivent Paul, Aëtius, & Trallien, *Lib. II. cap.* 5.

URANIOS, οὐράνιος, de οὐρανὸς, ciel; épithete qu'Hippocrate donne communément à l'air, & singulierement, *I. Epid. Sect.* 3. près du commencement.

URANISCUS, οὐρανίσκος, diminutif de οὐρανὸς, le ciel; nom du palais ou de l'*hyperoa*, ainsi nommé parce qu'il est la partie supérieure de la bouche, & parce qu'il est cintré comme la calotte supérieure des cieux. CASTELLI.

URANOS, οὐρανὸς, le ciel; outre cette signification qu'on donne communément à ce terme, il signifie encore dans Hippocrate, l'air qui est au-dessus de nous jusqu'à la région des nuées. GALIEN, *Comment. II. in I. Epidem. T.* 4.

Aristote employe aussi ce terme pour signifier le palais, *de Part. Animal. Lib. II. cap.* 17.

URANOSCOPUS, Offic. Aldrov. de Pisc. 264. Rondel. de Pisc. 1. 305. Jonf. de Pisc. 61. Salv. de Aquat. 197. Raii Synop. Pisc. 97. *Uranoscopius seu cœli spectator*, Charlt. de Pisc. *Callionymus vel uranoscopus*, ἡμερόκοιτος, Oppian.

Espece de poisson que les Marseillois appellent *tapecon*. Voyez une description circonstanciée de ce poisson au mot *Callionymus*, qui signifie la même chose.

U R C

URCEOLARIS, & URCEOLA, nom de la pariétaire, ainsi appellée à cause de l'usage dont elle est pour nettoyer des vaisseaux de verre, (*urceoli vitrei.*)

URCEUS, mesure de choses liquides, de différente capacité selon les différens endroits: dans le territoire de Pergame, elle contenoit douze ou quinze onces de vin. CASTELLI.

U R E

UREDINES, dans le jargon des Alchymistes signifie les vertus que le soleil a communiquées aux métaux.

Uredo, dans Pline, *Lib. XX. cap.* 18. signifie des taches dégoutantes qui viennent au fruit. On l'employe aussi pour signifier une céphalalgie douloureuse & brûlante, telle que celle dont on lit un exemple dans les *Tr. Philos.* pour le mois de Juin 1668.

UREMA, οὔρημα, signifie dans Hippocrate, *Lib. de Naturâ hominis*, la même chose que οὖρον, urine.

URENTIA (*medicamenta*) synonyme à *caustica*, ou plutôt, selon Blancard, à *pyretica*.

URESIS, οὔρησις, dans les *Coac.* 263. est synonyme à οὖρον, urine: mais *Ibid.* 348. il est employé pour pissement, ou l'excrétion de l'urine.

URETERES, οὐρητῆρες, de οὖρον, l'urine; les *uréteres*. Voyez *Renes*.

URETHRA, l'*Urethre*. Voyez *Generatio*.

Maniere d'ouvrir l'urethre ou le gland lorsqu'ils sont fermés.

Il y a deux cas où il est nécessaire d'ouvrir le gland ou l'*urethre*; le premier est quand le gland se trouve fermé dans un enfant nouveau-né; le second, lorsque dans des adultes mêmes, l'extrémité du gland n'étant pas ouverte, l'urine coule par-dessous. On peut s'appercevoir que l'*urethre* d'un enfant n'est pas ouvert, lorsque pendant plusieurs jours après sa naissance il n'a point mouillé ses langes, & qu'il ne cesse de crier. Il ne faut point tarder à faire l'opération, de peur que l'enfant ne meure par la rétention d'une trop grande quantité d'urine: mais cette opération se fait d'une maniere ou d'une autre selon la diversité du désordre; car quelquefois on trouve quelque marque d'*urethre* au gland, ensorte que le passage de l'urine n'est fermé que par une membrane mince. C'est pourquoi la cure en ce cas peut se faire aisément, en perçant adroitement cette membrane avec une lancette très-fine, ou même avec l'aiguille décrite ailleurs pour repousser la cataracte, *Pl. I. Vol. III. Fig.* 5. ou 6. & introduisant dans l'*urethre* après que le malade a rendu de l'urine, ou une tente attachée à un fil, & trempée dans de l'huile d'amandes douces ou dans quelque autre huile vulnéraire, ou une petite chandelle flexible ou un gros fil ciré, pour empêcher l'ouverture qu'on a faite de se refermer. Si la membrane est tant soit peu épaisse & charnue, il vaut mieux employer au lieu de lancette l'aiguille que nous venons de dire, ou une aiguille triangulaire par la pointe & très fine, communément appellée trocart, telle que celle qui est représentée *Pl. VI. Vol. IV. Fig.* 6. & faire le reste de l'opération de la maniere qui a été dite. Mais si l'on n'apperçoit pas la moindre marque d'*urethre*, les Chirurgiens le plus souvent abandonnent l'enfant, jugeant son mal sans remede. Cependant j'estimerois qu'il vaut mieux faire une tentative, au risque de la faire inutilement, que de laisser le malade exposé à une mort inévitable, faute de recourir à quelque méthode, dont le succès ne feroit que douteux. Il faudra donc en ce cas que le Chirurgien, surtout si les parties adjacentes de l'abdomen sont distendues par l'urine, perce le pénis avec quelques-uns des instrumens que nous avons dits, & qu'après que le malade aura rendu de l'urine il se comporte pour le reste de la cure comme dans le cas précédent.

Mais si cette méthode ne réussit pas, il ne reste rien de mieux pour sauver la vie de l'enfant, que de percer la vessie au-dessus de l'os pubis, ou de perforer le périnée de la maniere qu'il a été dit à l'article *Perinæum*: mais je ne puis pas assurer que cette derniere méthode ait été essayée par aucun Chirurgien.

Dans les adultes il peut arriver bien des cas où il soit besoin que le Chirurgien ouvre le gland; car il arrive quelquefois que l'*urethre* sans être bouché, n'est cependant ouvert qu'imparfaitement, ensorte que l'urine ne sort pas par le gland en aussi grande quantité que de quelque autre partie du pénis placée au-dessous, & cela à plus ou moins de distance du gland ou même en quelques cas du périnée. Quelquefois on trouve une perforation à quelque autre partie du pénis & de l'*urethre* outre celle du gland, ensorte que l'urine passe par deux issues: mais pour l'ordinaire ces désordres viennent de naissance, & sont conséquemment comme naturels à ceux qui en sont affectés. Cependant il faut avouer qu'ils viennent aussi quelquefois d'une plaie ou ulcere au pénis, ou peuvent avoir été occasionnés par

l'extraction

l'extraction d'une pierre hors de l'*urethre*, ou par l'acrimonie de l'urine, qui étant arrêtée par une pierre logée dans l'*urethre* le corrode & se fait un nouveau passage. Ces ouvertures sont ordinairement difficiles à guérir: mais les plus difficiles de toutes sont celles qui sont les plus voisines de la vessie; & même on ne parvient point à les fermer, lorsqu'elles sont extremement larges. Les hommes dont le pénis est percé près de l'abdomen, sont tout-à-fait inhabiles au mariage & à la génération des enfans: mais il n'en est pas de même de ceux dont l'urine coule ou vers le milieu du pénis, ou proche du gland; car rien n'empêche alors les parties subtiles, &, pour ainsi dire, la vapeur de la semence de s'introduire dans la matrice lors du coït. C'est pourquoi les Medecins dont on prend le rapport en Justice, dans ces sortes de cas, pour prononcer qu'un homme est impuissant ou ne l'est pas, ont besoin de beaucoup de prudence & de discernement. Si l'urine sort du gland, quoique par une ouverture contre nature, attendu qu'un homme n'est point pour cela inhabile au devoir marital, ni dans l'impossibilité d'uriner, il paroît plus sûr de s'abstenir d'une cure hasardeuse, que de risquer d'occasionner par une incision une profusion de sang dangereuse & une inflammation au gland, lequel est tout parsemé de vaisseaux sanguins. Mais si l'*urethre* est perforé au-dessous du gland ou même au-dessous du frein, (*frenulum*) alors le Chirurgien a deux choses à faire; la premiere, de pratiquer une ouverture convenable dans le gland avec quelque instrument; l'autre, de fermer le plus exactement qu'il pourra l'ouverture contre nature.

On peut perforer le gland de deux manieres: la premiere est de couper longitudinalement en ligne droite après que le malade a uriné, le gland fermé, avec un bistouri, commençant à l'ouverture contre nature, ensorte qu'on laisse les corps caverneux nus, observant cependant avec grande attention de ne les blesser aucunement. Pour empêcher qu'il ne survienne d'inflammation, on laissera saigner abondamment les parties blessées, à proportion des forces & du tempérament du malade. Mais si le saignement ne s'arrête pas de lui-même, emplissez la plaie de charpie seche, que vous couvrirez d'une emplâtre & d'une compresse, & faites un bandage convenable tout autour. Au bout de vingt-quatre heures, ôtez l'appareil & la charpie, & introduisez une cannule de plomb bien unie dans la plaie, de maniere qu'elle passe de l'extrémité du gland au-delà du trou contre nature, dans l'*urethre*, pour procurer un canal libre à l'urine, jusqu'à ce que la cure soit complete. Faites des scarifications réitérées aux levres calleuses de l'orifice contre nature; ou, ce qui est plus sûr encore, rognez-en les bords bien proprement avec une paire de ciseaux fins; car moins vous en aurez coupé épais, mieux les parties reprendront. Pour faciliter la réunion des chairs, rien n'est meilleur que les emplâtres glutineuses, pourvû qu'elles soient étroites, mais cependant propres à tenir les levres de l'orifice contigues l'une à l'autre. Mais il ne faut pas absolument qu'elles fassent tout le tour du pénis, de peur qu'empêchant la circulation elles ne causent un très-grand gonflement, & ne fassent écarter l'une de l'autre les levres de l'orifice. Mettez une compresse sur l'emplâtre & un bandage lâche autour, & finissez par assurer la cannule. Cela fait, que le malade se mette au lit & s'y tienne tranquile, qu'il passe plusieurs jours sans boire, de peur qu'il ne lui prenne trop souvent des envies d'uriner, ou du moins que son urine ne s'écoule avant que la plaie soit agglutinée, ce qui exciteroit de la douleur, & en relâchant l'emplâtre empêcheroit la cohésion des parties. Il ne faut point non plus lever le premier appareil à moins d'une nécessité urgente avant le troisieme ou quatrieme jour; encore ne le faut-il faire qu'avec bien de la circonspection, de peur que les levres de la plaie qui ne sont pas encore bien fermement réunies, ne se séparent de nouveau; & lors même que les parties sont bien réunies, il faut encore laisser le premier appareil pendant quelques jours. Mais si elles ne sont pas réunies, il y faudra mettre une nouvelle emplâtre adhésive jusqu'à ce que les levres de l'orifice soient fermement reprises. Quant au surplus, il faudra procéder comme il convient de faire en général pour l'agglutination des plaies.

La seconde méthode se pratique de la maniere qui suit:

Placez l'aiguille ou le trocart à pointe fine & déliée (*Pl. X. Vol. II. Fig. 2. ou Pl. VI. Vol. IV. Fig. 6.*) directement & bien adroitement par le gland bouché, dans l'*urethre*. Ensuite lorsqu'il y aura une quantité suffisante de sang évacué, mettez une tente longue & menue de charpie bien nette, pour arrêter le saignement, dans l'orifice nouvellement fait, & appliquez un bandage convenable. Mais si le saignement s'arrête de lui-même, mettez un gros fil ciré, où une bougie de grosseur à y pouvoir entrer pour empêcher la réunion des levres de l'orifice. Le jour suivant, mettez une nouvelle tente trempée dans de l'onguent digestif, mais en faisant attention qu'elle n'atteigne pas jusqu'au trou contre nature par où l'urine sortoit auparavant, afin que quand il en sera besoin l'urine puisse encore y passer, jusqu'à ce que le dedans du nouveau canal se soit tapissé d'une membrane; car si elle passoit trop-tôt par la nouvelle ouverture, elle causeroit de la douleur à la plaie récente, & empêcheroit la production de la peau. Laissez-y donc par cette raison une tente pendant quelques jours, & après cela une bougie d'une grosseur proportionnée, trempée deux fois le jour dans quelque onguent dessiccatif; & faites ensorte que l'urine continue de sortir par le trou contre nature, jusqu'à ce que par le moyen de la bougie & de l'onguent dessiccatif, une pellicule ait garni les parois intérieures du nouveau canal. Car alors au lieu de tente, de fil ou de bougie, on introduira une petite cannule de plomb polie & menue dans la nouvelle ouverture du pénis, d'une longueur suffisante pour qu'elle passe au-delà de l'ancien orifice, & reçoive l'urine qui se présentera pour sortir; ce qui aidera encore l'agglutination du trou contre nature.

On pratique encore assez communément la méthode qui suit:

Ou on scarifie les bords de l'orifice contre nature avec le bistouri, ou on les rogne le plus adroitement qu'il est possible, avec une paire de ciseaux fins; & après les avoir rapprochés & contenus par le moyen d'une emplâtre adhésive étroite; quant au surplus on traite la plaie comme il a été indiqué plus haut en parlant de la premiere méthode.

Le trou contre nature étant fermé, on ôte la cannule de plomb, & la cure est alors finie. Quelquefois le trou contre nature de l'*urethre* est tel qu'on ne peut venir à bout de le faire reprendre & de le fermer: mais cependant la perforation du gland n'est pas même en ce cas une opération inutile; car quand elle a été exécutée comme il convient & le nouveau passage bien formé, le malade en devient du moins plus habile à la génération; car quoique toute la semence, ni peut être même la plus grande partie, ne puisse pas être introduite par ce nouveau canal dans la matrice, lors du coït, du moins y en passe-t-il une portion considérable. Ainsi cette méthode a toujours cet avantage, qu'elle rend ou du moins augmente & facilite la vertu génératrice à des hommes qui par ce vice de conformation du pénis, étoient ou entierement inhabiles, ou très-peu propres à la génération. Il est de plus très-necessaire après que la cure est finie, d'ouvrir la veine & de réitérer de tems à autres la saignée, surtout aux personnes d'une habitude robuste & pléthorique, car autrement il peut arriver, singulierement aux jeunes gens, que l'érection & l'expansion du pénis suivent immédiatement la gué-

rison, ce qui est capable de séparer les levres de l'orifice nouvellement fermé, & conséquemment de retarder l'agglutination, & même de la rendre impossible.

Je sai fort bien qu'il y a des Chirurgiens qui pour fermer cette sorte de trou contre nature, cousent les levres de la plaie, & que d'autres aiment mieux consumer par des corrosifs, les parties dures & calleuses du trou que de les couper. Mais je n'approuverois pour ce cas ni l'une ni l'autre de ces deux méthodes. Car les levres délicates de la plaie venant à rompre à l'endroit de leur suture, comme il arrive souvent lorsqu'on les a cousues, le trou, bien loin de se fermer, en devient plus large. De même les corrosifs peuvent aussi corroder la peau plus qu'il ne faut; & conséquemment aggrandir tellement l'orifice qu'il ne soit plus possible par la suite d'en réunir les levres; d'où peuvent s'ensuivre même une douleur & une inflammation de conséquence. Heister, *Chirurgie.*

URETICOS, οὐρητικός, de οὖρον, urine, se dit quelquefois des passages urinaires; & en ce sens, οὐρητικοὶ πόροι signifie les ureteres. Quelquefois il se dit des remedes; & alors il est synonyme à *diureticos;* d'autres fois des malades mêmes, & signifie alors qu'ils urinent facilement. Hippocrate l'emploie en ce sens, *de R. V. I. A.* au superlatif, & se sert du terme οὐρητικώτατος, pour signifier une personne qui rend librement & copieusement son urine; il se dit enfin d'une maladie, & particulierement d'une espece de fievre symptomatique; & ainsi *uretica febris* est une fievre compliquée avec un diabetes.

URI

URIAS, οὐρίας, le conduit urinaire, c'est-à-dire, l'*urethre.*

URINA, *Urine.* Voyez *Renes.*

Les principaux symptomes qui indiquent le dérangement de la sécrétion urinaire, sont,

1. Ἰσχουρία, l'*ischurie*, ou l'entiere suppression ou rétention d'*urine*, dont les principales causes sont la pléthore, l'inflammation des reins, des uréteres, de la vessie, de son cou & de l'urethre; le spasme & la compression de ces mêmes parties, aussi-bien que leur obstruction causée par le calcul, le phlegme, le pus, un thrumbus, une caroncule, un aposteme ou une tumeur.

2. Δυσουρία, la *dysurie*, qui est une difficulté d'uriner, accompagnée de douleur, de chaleur & de cuisson. La *strangurie*, στραγγουρία, est une de ses especes. Celle-ci consiste dans une envie fréquente & involontaire d'uriner, dans laquelle on ne peut rendre l'*urine* qu'en petite quantité, ou goutte à goutte, avec beaucoup de chaleur & de cuisson. Ces deux maladies peuvent avoir une infinité de causes: mais elles sont surtout occasionnées par l'acrimonie du vin ou de la biere qui n'achevent que de fermenter, aussi-bien que par celle de leur lie; par l'acrimonie acide, salée, alcaline, oléagineuse, aromatique & bilieuse des humeurs; par l'excoriation des parties de la vessie ou de l'urethre, par une inflammation, un ulcere, par le frottement du calcul, & surtout par l'usage interne des cantharides; enfin par l'obstruction des conduits par le calcul, ou une tumeur dans le cou de la vessie ou de l'urethre.

3. L'*incontinence d'urine*, dans laquelle celle-ci s'écoule sans effort, & sans que la volonté ou la respiration y ait part. Cette maladie est ordinairement causée par la résolution, la dilatation, ou le déchirement des fibres du sphyncter de la vessie, par une suppuration qui l'a tout-à-fait consumé, ou par une gangrene. Voyez *Incontinentia.*

4. Διαβήτης, le *diabetes* qui consiste dans une évacuation fréquente & copieuse d'une *urine* chyleuse ou laiteuse. Cette maladie est causée, à ce qu'on croit, par le trop grand relâchement des arteres urinaires, & par la ténuité excessive des humeurs, qui proviennent tous deux de trop d'aquosités. Boerhaave, *Inst. Med.*

De l'Ischurie.

On appelle *ischurie*, ἰσχουρία, une suppression totale d'*urine*; & *strangurie*, στραγγουρία, une envie fréquente d'uriner, dans laquelle on ne peut rendre l'*urine* que goutte à goutte: mais ce dernier mot a une signification beaucoup plus étendue, car il comprend tout écoulement d'*urine*, (*stillicidium*) qui, lorsqu'il n'est point accompagné de douleur, & que l'*urine* sort goutte à goutte, est une légere *ischurie*; au lieu que quand la douleur s'y joint, on doit le rapporter à la dysurie ou ardeur d'*urine.*

L'*ischurie* ou la suppression totale d'*urine* est de deux especes, & on la divise pour l'ordinaire en légitime ou vraie; celle-ci arrive lorsque la vessie est pleine, & en fausse ou bâtarde; dans cette derniere la vessie se trouve vuide, rien n'y descendant des reins.

Ces deux especes d'ischurie dépendent de trois causes.

La premiere est une abolition de sentiment dans la vessie, occasionnée par la résolution ou l'obstruction du nerf qui le lui donne, ou par la diversion des esprits, ce qui est cause que la vessie ne souffre aucune irritation qui la porte à se vuider, ainsi qu'il arrive dans le délire & les affections soporeuses.

La seconde est une intempérie froide de la vessie, contractée par des causes refrigérantes internes ou externes, qui émoussent son sentiment, & affoiblissent sa faculté expulsive.

La troisieme consiste dans un retrécissement du cou de la vessie qui empêche l'*urine* de sortir. Galien, *de Loc. Affect. Lib. I. cap.* 2. assigne trois causes de ce retrécissement.

Car, dit cet Auteur, ou le muscle qui environne le cou de la vessie s'enfle au point d'obstruer le passage, comme il arrive lorsqu'il vient à être affecté d'une inflammation, d'un skirrhe, d'un abscès ou de telle autre tumeur; ou bien, il y a excroissance de quelque caroncule en conséquence de quelque ulcere qui a précédé; ou enfin, l'obstruction est causée par un cal, ou par quelqu'autre substance, qui s'est insensiblement formée d'une humeur grossiere & visqueuse. Le conduit peut encore être obstrué par un calcul, par une humeur crue & grossiere, par un grumeau de sang ou par du pus.

L'ischurie peut aussi être causée par la compression que souffre le cou de la vessie par la tumeur des parties voisines, par exemple, de la matrice durant la grossesse; de l'intestin rectum, lorsqu'il est farci d'excrémens, ou de la tuméfaction excessive des hémorrhoïdes.

La suppression d'*urine* est encore quelquefois occasionnée par une quantité excessive d'*urine* trop long-tems retenue, & qui distend le corps de la vessie au point de la rendre incapable de se contracter pour en procurer l'évacuation; distension qui doit être nécessairement suivie du retrécissement & de l'obstruction totale de l'urethre. Au reste, la replétion de la vessie par une trop longue retention de l'*urine*, arrive dans deux cas: 1°. lorsqu'une personne en santé à l'occasion de quelque affaire pressante, ou qui se trouve dans une Eglise, dans une assemblée, dans une voiture, ou dans telle autre circonstance semblable, retient volontairement son *urine*, faute de trouver occasion de la vuider: 2°. la vessie se remplit & se distend au point de ne pouvoir plus se contracter, lorsqu'elle devient insensible à l'irritation de l'*urine*, à cause de l'affection des nerfs qui se distribuent dans sa substance, bien que ceux qui servent à la contraction de son sphyncter restent dans leur

état naturel. C'est ce que Galien, *de Loc. Affect. Lib. VI. cap.* 4. dit être arrivé à une personne par la luxation des vertebres de l'épine.

La fausse ischurie est celle dans laquelle l'*urine* est totalement supprimée, la vessie restant vuide, à cause que les reins ne lui en fournissent plus. Deux causes peuvent empêcher l'*urine* de se rendre dans la vessie; l'une, qu'il ne s'en forme point dans les reins; l'autre, que les uréteres sont hors d'état de la recevoir. Les reins peuvent être offensés dans leur fonction attractive ou expulsive; le premier cas arrive lorsque la faculté elle-même est lésée, ou que l'objet est insuffisant & détourné. La faculté est lésée par une intempérie violente, surtout par le froid, ou embarrassée par une obstruction formée dans les reins ou dans les vaisseaux émulgens, par le calcul, du phlegme grossier ou du pus qui s'y est rendu de quelque partie supérieure; quelquefois aussi les vaisseaux émulgens sont obstrués par un amas excessif de sang & de sérosité, comme dans le cas rapporté par Riviere, *Observat.* 1. *Cent. I.* L'attraction des reins est lésée par la faute de l'objet, lorsque la sérosité est ou consumée, comme dans les fievres chaudes, ou détournée ailleurs, comme dans l'hydropisie.

La faculté expulsive des reins peut également être offensée par les mêmes causes, je veux dire, par une intempérie, par une obstruction occasionnée par un calcul, des grumeaux de sang, du phlegme ou du pus grossier, ou par une inflammation.

Les uréteres ne reçoivent point la sérosité, ni ne l'envoyent point dans la vessie, en conséquence d'une inflammation ou d'une obstruction occasionnée par le calcul, par des grumeaux de sang, du pus ou du phlegme grossier, ou de la compression des parties voisines par des tumeurs.

On observera que les deux reins ou les deux uréteres doivent être affectés pour qu'il y ait suppression totale d'*urine*; car tant que l'un d'eux reste ouvert, l'*urine* a la liberté de descendre dans la vessie.

Toutes les causes ci-dessus mentionnées peuvent être assez considérables pour occasionner une rétention totale d'*urine*, à laquelle on donne le nom d'*ischurie*; mais lorsqu'elles sont trop foibles pour cet effet, elles n'en produisent qu'une moindre qu'on appelle *strangurie*. Ces deux maladies ont les mêmes causes, & ne different que par leur plus ou leur moins de violence.

L'*ischurie* vraie ou propre se manifeste par la pesanteur & la tension de l'hypogastre, aussi-bien que par la tumeur environnante, qui a la même figure que la vessie. On connoît ses causes à l'aide des circonstances antécédentes & subséquentes; car si la maladie provient d'un amas copieux d'*urine* qui empêche la vessie de se contracter, on peut s'en instruire par le rapport du malade, qui vous apprendra qu'il a été un tems considérable sans uriner, soit pour n'être point obligé de descendre de cheval, soit par le respect qu'il devoit au lieu ou aux personnes avec qui il étoit, & qu'il n'a jamais été affecté dans ces parties. Que s'il vient à être affligé d'un délire, d'une paralysie ou de telle autre maladie que nous avons mise ci-dessus au nombre des causes de l'ischurie, c'est à elle qu'on doit attribuer la suppression dont il s'agit.

On connoît les compressions occasionnées par les tumeurs de la partie ou de celles qui sont au voisinage, ou par les causes dont on a parlé ci-dessus, ou par les symptomes qui leur sont propres. Il est aisé de découvrir les obstructions de l'uréthre en introduisant dedans une bougie ou une sonde, car si elle vient à être arrêtée en chemin, on doit être assuré que l'urethre est obstrué par un calcul, une carnosité ou telle autre matiere semblable.

Ces substances nuisibles sont faciles à distinguer par les caracteres suivans:

Si l'uréthre est obstrué par un calcul qui y soit descendu des reins, cet accident sera précédé par des douleurs néphrétiques; si le calcul s'est engendré dans la vessie, ou y a séjourné long-tems, cette affection aura été immanquablement annoncée par les symptomes propres au calcul de la vessie. Si des carnosités obstruent le passage urinaire, ce n'est qu'en conséquence de quelque gonorrhée virulente, ou de quelque ulcere dans l'uréthre, qui a rendu du pus pendant long-tems. Si l'obstacle est formé par un grumeau de sang, par une concrétion purulente, ou par un phlegme épais, il est impossible qu'il n'en reste quelques parcelles à la sonde qu'on a introduite dans la verge, ce qui suffit pour l'instruction du Chirurgien.

La fausse *ischurie* differe de la vraie en ce qu'elle n'est accompagnée d'aucune tension, d'aucune tumeur, ni d'aucun sentiment de pesanteur dans la région du pubis, mais plutôt de la perception d'une espece de vacuité dans ces parties. On ne sent ni envie d'uriner, ni irritation dans la vessie; & quoique la sonde ne rencontre aucun obstacle sur son passage, l'*urine* ne laisse pas que d'être interceptée. Elle peut être occasionnée par un calcul dans les reins & les uréteres, par une inflammation ou une grande plénitude, ou par une boisson excessive, qui n'est suivie d'aucun écoulement copieux d'*urine*, & qui par ce moyen occasionne une trop grande réplétion des veines; ou, enfin, par une fievre ardente, ou une hydropisie, qui fait prendre à la sérosité un cours différent de celui qu'elle devoit naturellement suivre.

Passons au prognostic.

La suppression d'*urine* est extremement dangereuse, & pour l'ordinaire mortelle, quand elle dure plus de sept jours. Car l'*urine* qui s'arrête dans les vaisseaux infecte la masse du sang, se répand dans tout le corps, met le malade en danger d'être suffoqué, & montant à la tête, occasionne une affection soporeuse.

Toute suppression d'*urine* qui provient d'une plaie à l'épine, d'une chute, ou d'une luxation des vertebres, est incurable.

Si l'*urine* se fait sentir par la bouche ou le nez du malade, il n'y a plus à espérer pour lui.

Le ténesme & le hoquet qui succedent à la suppression d'*urine*, annoncent la mort du malade; le premier, pour le septieme jour; & le second à tout instant. Dans le traitement de l'*ischurie*, soit qu'elle soit totale ou partiale, l'indication se réduit à détruire la cause qui la produit. Comme la fausse provient des affections des reins & des uréteres, on doit s'attacher à appaiser l'inflammation & les douleurs néphrétiques que le calcul des reins occasionne. A l'égard de celle qui est occasionnée par la plénitude des vaisseaux émulgens, il faut la guérir par la saignée & les hydragogues. La vraie se guérit par les remedes qui détruisent sa cause; & supposé qu'elle provienne de l'inflammation de la vessie ou des parties voisines, on employera les remedes qu'on sait être propres à guérir ces sortes d'inflammations.

Si la suppression d'*urine* est causée par un calcul engagé dans le cou de la vessie, on y remédiera de la maniere suivante.

On fera coucher le malade sur le dos les jambes élevées, & on le secouera fortement pendant un bon espace de tems, pour obliger le calcul à redescendre dans la vessie, ou, supposé que cela ne se puisse, on l'y poussera avec la sonde. Si le calcul a pénétré bien avant dans l'urethre, on employera tous les moyens possibles pour l'en tirer, en le poussant doucement avec les doigts jusqu'à l'extrémité du gland, après quoi l'on trempera ce dernier dans de l'eau ou du lait tiede, ou bien on fera prendre un demi-bain au malade, afin de relâcher & de dilater les voies. Que si le calcul ne peut ni avancer ni reculer, il ne reste qu'à faire une ligature au-dessus & au-dessous de l'endroit où il est logé, &

de l'en tirer par le moyen d'une incision.

L'obstruction du cou de la vessie qui est causée par une inflammation, se guérit par les remedes qui servent à appaiser celle-ci. S'il arrivoit cependant que l'*urine* fût long-tems à sortir, on introduiroit doucement dans l'urétre une bougie frottée avec de l'huile d'amandes douces, en évitant de se servir de la sonde, de peur d'occasionner une douleur qui ne feroit qu'augmenter l'inflammation.

On guérit la suppression d'*urine* qui est causée par une caroncule, en extirpant celle-ci à l'aide des remedes qu'on introduit dans l'urethre avec une bougie, ce qui demande beaucoup d'adresse & de dextérité. Lors, au contraire, que les symptomes sont pressans, car la caroncule grossit quelquefois au point d'obstruer tout-à-fait le passage, on est obligé de procurer un écoulement à l'*urine* par l'introduction de la sonde, quoique l'on risque d'augmenter l'enflure en irritant la partie. Avant que d'en venir à cette méthode, il faut tenter une révulsion par la saignée & l'émétique, & tâcher de diminuer l'enflure de la caroncule en appliquant des répercussifs sur la région du pubis & du périnée, pour pouvoir ouvrir un passage à l'*urine* qui est retenue dans la vessie.

L'*ischurie* qui est causée par un phlegme grossier demande d'abord la purgation avec du *diaphœnicon* réduit avec de la rhubarbe en forme de bol, & ensuite avec la térébenthine souvent mêlée avec de la réglisse en poudre. On pourra donner après cela au malade une décoction de racines apéritives avec l'oxymel, ou le *syrupus Bizanthinus*, sans oublier durant tout le cours de la maladie, l'usage des clysteres émolliens & apéritifs, des fomentations & des demi-bains. Tous les remedes qui ont la vertu de dissoudre & de chasser le calcul conviennent dans le cas dont il s'agit : mais on doit surtout faire cas du suivant dont on a éprouvé les bons effets une infinité de fois.

Prenez *de benoîte laxative, demi-once ;*
de trochisque de myrrhe, deux scrupules ;
de décoction de sabine, trois onces.

Mêlez pour une potion.

Une femme fut guérie en peu de tems d'une suppression d'*urine* par ce remede.

Supposé qu'il y ait une redondance de phlegme dans tout le corps, & particulierement dans la tête, on commencera par saigner le malade, & on le purgera pendant les trois ou quatre premiers jours de la maladie avec des aposemes, capables d'opérer une purgation universelle.

Un remede excellent dans cette occasion, c'est un julep préparé avec le suc de pariétaire, de fenouil marin & de limon, avec de l'huile d'amandes douces, que l'on prescrit pour le calcul des reins.

Le *syrupus Fernelii de Raphano*, pris à la dose de deux onces, est très-efficace dans le cas présent.

Dodonée, *Lib. Conserv. cap.* 47. rapporte qu'un homme de quatre-vingts ans fut parfaitement guéri d'une strangurie, en buvant une fois une lessive de coques d'œufs calcinées & mêlées avec l'esprit de vin.

Arnauld de Villeneuve recommande le vin de Coquerets, dans le cas suivant rapporté dans son Livre *de Venis.*

« Il y avoit, dit-il, de mon tems un Cardinal, qu'une « suppression d'*urine* de plusieurs jours avoit tellement « enflé, qu'on déséspéroit absolument de sa guérison. « Il avoit inutilement employé tous les remedes ima- « ginables, lorsqu'un Charlatan lui conseilla de boire « un verre de vin de cerises d'hiver, il suivit ce con- « seil, & il fut parfaitement guéri. Cette cure valut à « son Auteur une réputation & des richesses infinies. »

On prépare ce vin, suivant l'Auteur dont j'ai emprunté cette histoire, avec cinq, sept, ou un plus grand nombre de cerises d'hiver, que l'on pile dans du vin blanc, & dont on fait boire la colature au malade.

Les cloportes pilés dans du vin blanc ont aussi la vertu de provoquer l'*urine*. L'huile de scorpion de Matthiole, pris à la dose de cinq ou six gouttes dans du bouillon ou dans telle autre liqueur, produit le même effet avec beaucoup plus d'efficacité.

L'usage fréquent du crystal minéral provoque l'*urine*, surtout lorsqu'on craint l'inflammation qu'occasionne l'*urine* trop long-tems retenue dans la tunique interne de la vessie.

L'esprit de sel produit le même effet à un plus haut degré.

Le suc de pariétaire dépuré & pris à la dose de quatre onces avec demi-once de sucre, est un des remedes ordinaires qui ont le plus d'efficacité ; on peut le mêler avec du sel de prunelle, ou de l'esprit de sel.

Supposé que la suppression d'*urine*, qui provient d'une matiere pituiteuse, soit sujette à revenir, on ne peut employer de meilleur remede que les eaux minérales chaudes nitreuses & sulphureuses, dont l'usage en forme de bain & de boisson, a la vertu de dissoudre, de déterger & de consumer la matiere mucilagineuse.

Une personne de condition de cette ville fut guérie d'une suppression d'*urine* dont elle étoit affligée depuis plusieurs jours, & pour laquelle elle avoit inutilement employé les remedes les plus connus, par le lavement suivant, qu'elle garda pendant deux heures.

Prenez *de racines d'ache,*
de persil,
de brusc,
d'asperge,
de guimauve, } *de chaq. deux onces ;*
de mauve,
de pariétaire, deux poignées ;
de semences d'anis,
de fenouil,
d'aneth,
de carvi,
de daucus,
de poivrette,
de safran bâtard,
de rue, &
de cumin, avec
des baies de laurier, } *de chaque, demi-once ;*
de fleurs de camomile,
de melilot,
d'aneth,
de stœchas, } *de chaq. deux pincées.*

Faites bouillir ces drognes dans du vin rouge jusqu'à consomption de la moitié.

Coulez & faites dissoudre dans une chopine de la colature,

de beurre frais, quatre onces ;
de miel rosat, deux onces ;
de sucre brut, une once ;
de benoîte laxative, demi-once ;
un jaune d'œuf ;
d'huile de noix,
d'aneth, &
de lin, } *de chaque, une once.*

Mêlez pour un lavement.

Les Chymistes ont des remedes qu'ils estiment infaillibles pour la maladie dont nous parlons : tels sont les esprits de sel, de vitriol, de soufre & de térébenthine, qu'ils donnent à la dose de demi-scrupule dans de l'eau convenable, ou dans du bouillon de poulet. Ils prescrivent aussi pour le même effet le sel de tartre & celui de tiges de feves à la dose de demi-once ou d'une once.

Pour détourner les humeurs des parties affectées, ils prescrivent un émétique, dont ils disent des merveilles.

On usera pendant tout le tems de la cure, des fomentations, des linimens, des cataplasmes, des demi-bains & des autres remedes externes que l'on prescrit pour appaiser les douleurs néphrétiques. Un bon remede, entre plusieurs autres de cette espece, c'est un cataplasme de pariétaire avec du beure ; ou, ce qui vaut mieux, avec l'huile de scorpion ; comme aussi une vessie à demi remplie d'huile dans laquelle on aura fait bouillir des scorpions.

On se sert communément dans cette maladie d'un cataplasme d'oignons frits avec du sain-doux, qu'on applique sur la région du pubis & des lombes, après y avoir ajouté quelques huiles convenables.

Supposé que l'on veuille un remede plus efficace dans son opération, on n'a qu'à prendre des oignons blancs tout crus, les piler dans un mortier, les réduire avec de l'huile en forme de cataplasme, & les appliquer sur la région des reins, des uréteres & du pubis.

Un cataplasme de raifort pilé produit le même effet.

Lorsque l'ischurie est causée par des grumeaux de sang, on doit tâcher de les résoudre par des remedes convenables. Tels sont les trochisques d'ambre, la présure d'un chevreau, la caillette d'un lievre, l'oxymel simple & scillitique, le sirop de vinaigre & autres semblables. La bouse de vache est un des remedes externes les plus efficaces, si l'on en croit Aétius, *Tetrab. III. serm. 2. cap. 25.*

Enfin, lorsque la suppression d'*urine* ou la strangurie est causée par une matiere purulente, il faut avoir recours aux détersifs & aux incisifs, aussi-bien qu'aux remedes que l'on prescrit ordinairement pour les ulceres des reins & de la vessie. Voyez *Ischuria.*

De la dysurie ou ardeur d'urine.

Par le mot de *dysurie* ou de difficulté d'uriner, on entend une excrétion douloureuse ou pénible de l'*urine*, que les Modernes appellent communément ardeur d'*urine*, *ardor urinæ*, parce qu'il semble que l'*urine* brûle en passant par le cou de la vessie & l'urethre. Plusieurs Auteurs confondent cette affection avec la strangurie, qu'ils prétendent être aussi accompagnée d'une sensation douloureuse, & ne différer de la dysurie qu'en ce que l'*urine* est moins abondante ; & de-là vient qu'ils l'appellent encore « une excrétion d'*urine* par gouttes, » *stillicidium urinæ*. Mais j'aime mieux, pour rendre la chose plus claire, appeller la diminution de la quantité de l'*urine* qui n'est point accompagnée de douleur, du nom de *strangurie* ; & la renfermer dans le même article que l'*ischurie*, à cause qu'elles demandent toutes deux la même méthode ; & traiter dans celui-ci des écoulemens d'*urine* qui sont accompagnés de douleurs, en les comprenant tous sous le nom de dysurie, *dysuria* ; à cause qu'ils proviennent tous de la même cause, & demandent les mêmes remedes.

La cause prochaine & immédiate de la dysurie, est une solution de continuité dans le sphincter ou l'urethre ; d'où il suit qu'elle peut être occasionnée par tout ce qui est capable de causer une solution de continuité dans ces parties.

La principale & la plus fréquente de ces causes, est l'acrimonie de l'*urine*, qui est quelquefois simple & sans mélange d'aucune autre humeur, ne provenant que de l'intempérie chaude des visceres, ou de l'usage des alimens chauds & acrimonieux ; mais plus souvent d'un mélange d'humeurs acres, telles que la bile ou le phlegme salé. L'*urine* doit quelquefois son acrimonie à un écoulement de pus occasionné par l'ulcération de la vessie ou des reins ; il arrive aussi quelquefois que cette ardeur d'*urine* est occasionnée par une espece de substance blanche & laiteuse qui sort en abondance avec l'*urine*, & que la plûpart des Medecins prétendent être une matiere purulente qui a sa source dans les reins : mais leur opinion est rejettée par *Sennert*, qui assure, que quand même tous les reins se résoudroient en pus, ils ne sauroient en fournir une aussi grande quantité que celle qui s'écoule tous les jours durant plusieurs semaines. Il aime donc mieux l'attribuer à la mauvaise coction qui se fait dans le ventricule, & ensuite dans le foie, la seconde ne pouvant jamais rectifier la premiere. De-là vient que le chyle & le sang restent dans un état de crudité, sans pouvoir se débarrasser des parties salines & tartareuses qui s'en séparent dans la premiere digestion ; & ces particules étant attirées par les reins, & passant ensuite dans la vessie, excitent cette sensation douloureuse qui accompagne la sortie de l'*urine*.

Il dit être redevable de cette opinion à l'observation suivante :

Un homme de lettres qui avoit été affligé durant quelques semaines d'une ardeur d'*urine* dont l'excrétion étoit abondante, mais jointe à une si grande quantité de matiere blanche, qu'il en avoit ramassé la moitié d'un pot de chambre, ne vint à bout de se délivrer de cette incommodité qu'en bûvant du vin de Malvoisie.

Le calcul de la vessie peut, en frottant contre son cou, causer des douleurs en urinant : il en est de même du gravier qui irrite l'orifice de l'urethre.

L'inflammation ou l'ulcération de ces parties est capable aussi de causer une ardeur d'*urine*, à cause qu'étant rendues extremement sensibles par ces affections, elles souffrent considérablement de l'impression de l'*urine*, lors même qu'elle est d'un bon tempérament, de même que dans les inflammations ou les ulceres externes, les parties affectées sont hors d'état de supporter l'attouchement des objets qui leur conviennent le plus. C'est ainsi que l'on sent une ardeur continuelle d'*urine* dans la gonorrhée tant que l'inflammation de l'urethre subsiste.

Le diagnostic de cette maladie est évident par lui-même ; car la douleur qui accompagne l'excrétion de l'*urine*, est si sensible & si aiguë, qu'elle oblige souvent le malade à jetter les hauts cris. Mais on doit distinguer les signes diagnostics des causes, de la maniere suivante :

Si la dysurie provient de l'acrimonie de l'*urine*, celle-ci paroîtra ténue, haute en couleur & quelquefois de couleur de feu ; ou bien elle sera mêlée avec une matiere bilieuse pituiteuse ou purulente ; ou il y aura intempérie des visceres, diete chaude & acrimonieuse, chaleur étouffante, ou autres semblables causes procatarctiques qui auront précédé.

A l'égard du calcul, de l'inflammation de ces parties & autres causes semblables, elles se manifesteront assez par les signes qui leur sont propres.

Cette affection est quelquefois moins dangereuse qu'incommode ; &, eu égard aux différentes dispositions des causes, souvent difficile à guérir, surtout dans les vieillards, qu'elle accompagne au tombeau : mais à quelque âge qu'elle arrive, elle cause, lorsqu'elle dure long-tems, une ulcération de la vessie & de son cou.

La cure consiste en premier lieu à détruire la cause : & ainsi, supposé que la dysurie provienne de l'inflamma-

tion, ou de l'ulcération de la vessie, ou de son cou, on ménagera la cure relativement aux indications tirées de ces maladies respectives : on indiquera plus bas les remedes qui sont propres à calmer les symptomes.

La dysurie qui provient de l'acrimonie de l'*urine*, & de la chaleur des humeurs qui se sont mêlées avec elle, demande les remedes suivans :

La saignée est nécessaire, en premier lieu, pour appaiser la chaleur intempérée du foie & des autres parties ; & on doit la réitérer plusieurs fois selon la grandeur de la pléthore, où le danger dont l'inflammation est accompagnée : 1°. Au bras droit, pour procurer une évacuation & une révulsion : 2°. Au pié, pour détourner les humeurs de la partie affectée ; & de-là vient qu'Hippocrate & son sectateur Galien, ordonnent la saignée du pié dans toutes les affections des parties qui sont au-dessous des reins.

La purgation convient aussi dans cette maladie ; mais on ne doit la procurer qu'avec des cathartiques adoucissans & rafraîchissans, de peur d'augmenter l'ardeur d'*urine* ; aussi quelques-uns ne prescrivent-ils dans ce cas qu'un simple bol de casse, qui est en effet préférable à tout autre purgatif. On pourra cependant la rendre plus rafraîchissante, si après l'avoir mêlée avec de la pulpe de tamarins, ou avec une solution de casse dans une décoction de laitue, de pourpier & de sommités de mauve, on la donne au malade durant plusieurs jours de suite, pour attirer dans les intestins les humeurs acrimonieuses qui se portent dans les conduits urinaires. Que si la rédondance des humeurs peccantes paroît demander des remedes plus énergiques, on aura recours à la potion suivante :

Prenez *de feuilles de laitue,*
de pourpier,
de plantain, &
de sommités de mille-feuille, } *de chaque, demi-poignée ;*
de tamarins, demi-once ;
de myrobolans citrins, un gros.

Faites bouillir ces drogues jusqu'à ce que le tout soit réduit à six onces.

Coulez la liqueur, & faites infuser dedans

d'extrait récent de casse, une once.

Coulez de nouveau, & faites dissoudre dans la colature

de rhubarbe infusée dans de l'eau de laitue, avec *du sandal citrin, un gros & demi ;*
de manne & de sirop de roses, une once.

Faites une potion.

On peut, lorsque la dysurie est opiniâtre, user avec succès d'un opiat purgatif.

Le vomissement excité par un léger émétique, peut avoir son utilité, parce qu'il procure une révulsion de la partie affectée, sans être sujet aux inconvéniens qui accompagnent pour l'ordinaire les évacuations par bas. On doit donc y avoir recours lorsque les sujets sont en état de le supporter, & le réitérer une ou deux fois par semaine.

L'usage fréquent des clysteres détourne non-seulement les humeurs acrimonieuses vers les intestins, & les évacue peu-à-peu, il corrige encore l'intempérie chaude, aussi-bien que l'inflammation de la vessie & des parties voisines.

Voici une formule dont on pourra se servir au besoin.

Prenez *de racines d'althæa, une once ;*
de feuilles de mauve,
de violettes, &
de laitue, } *de chaq. une poignée ;*
de fleurs de nénuphar, &
d'orge mondé, } *de chaque, une pincée.*

Réduisez par la coction à une chopine, & faites dissoudre dans la colature,

d'extrait de casse récent, une once ;
un œuf entier ;
d'huile de violettes, deux onces.

Pour un lavement.

On peut y joindre pour calmer les douleurs, les mucilages de semences de guimauve, de coings & de fœnugrec.

Les clysteres composés de lait pur, ou mêlé avec les mucilages dont on vient de parler, ne sont pas moins efficaces pour calmer les douleurs, que pour appaiser la chaleur dont le malade est affligé ; & j'ai connu quelques personnes qui n'ont dû leur guérison qu'à ce remede, qu'on avoit eu la précaution de seconder par un demi-bain.

Les remedes internes sont très-nombreux, & propres en qualité d'adoucissans, à corriger l'ardeur d'*urine*, aussi-bien que l'intempérie des parties.

Voici quelques-uns des principaux :

Prenez *d'eaux de pourpier,*
de laitue,
de roses, &
de nénuphar, } *de chaque, une once*
de sirop violat, &
de nénuphar, } *de chaque, six gros ;*
de sel de prunelle, un gros.

Mêlez pour un julep, qu'on réitérera souvent.

Ou,

Prenez *de racines d'althæa, une once ;*
de feuilles de laitue ;
d'endive,
de pourpier, &
de sommités de mauve, } *de chaque, une poignée ;*
de semences de Melon,
de courge,
de mauve,
de laitue, &
de pavot blanc, } *de chaque, trois gros ;*
de jujubes, &
de sebestes, } *de chaque, six ;*
de violettes,
de roses, &
de nénuphar, } *de chaque, une pincée ;*

Réduisez par la coction à une chopine & demie.

Coulez, & faites dissoudre dans la liqueur,

de sirop violat,
de jujubes, &
de pavot blanc, } *de chaque, une once & demie ;*
de sel de prunelle, demi-once.

Faites un julep pour quatre doses, dont on prendra deux fois par jour.

Les émulsions sont aussi fort salutaires malgré leur vertu diurétique, à cause qu'elles rafraîchissent & nettoyent sans violence les conduits urinaires.

Telle est la suivante :

Prenez *des quatre semences froides majeures, & de celles de pavot blanc,* } *de chaque, trois gros;*
d'amandes douces pilées & infusées dans de l'eau froide, demi-once.

Pilez-les dans un mortier de marbre, en versant dessus peu-à-peu,

de décoction d'orge mondé, de réglisse, de pourpier, & de sommités de mauve, } *une chopine & demie.*

Faites une émulsion pour trois doses, à chacune desquelles on ajoutera,

de sirop violat, une once;
de sel de prunelle, un gros.

Si la douleur est plus forte qu'à l'ordinaire, on pourra mêler avec

quelque peu de sirop de pavot.

On ne fera pas mal d'y joindre,

un gros de gomme Arabique en poudre, ou *de sirop d'althæa de Fernel.*

On prépare les bouillons de la maniere suivante.

Prenez *de racines d'althæa, demi-once;*
de mauve, une poignée;
de réglisse, demi-once;
de semences de coings, un gros.

Faites bouillir ces drogues dans du bouillon de poulet & de poule, & usez-en durant plusieurs jours.

Le petit-lait de chevre fait aussi beaucoup du bien par la quantité qu'on en prend.

Le lait pur, surtout celui d'ânesse, est beaucoup plus efficace, pourvu qu'il n'y ait point de fievre, par la vertu détersive & adoucissante qu'il possede & qui le rend propre à calmer les douleurs, & à corriger l'acrimonie des humeurs.

Si la maladie est invétérée, on fera bien d'user d'eaux minérales rafraîchissantes, surtout de celles qui sont imprégnées avec de l'alun ou du Mars, ou qui contiennent une petite teinture de vitriol : car on a éprouvé que les eaux de Mayenne, qui possedent cette vertu, ont quelquefois guéri des dysuries extremement opiniâtres.

On peut substituer aux juleps précédens une simple décoction de mauve avec le sirop violat, avec laquelle Forestus, *Obs. 4. Lib. XXV.* dit s'être guéri une dysurie très-opiniâtre. Il assure que rien ne l'a plus soulagé que la décoction dont je parle, & s'en est servi pour guérir d'autres personnes de la même incommodité.

Le même Auteur nous apprend dans l'*Obs.* 3. du même Livre, qu'un nommé Jacques Joannis, Apoticaire, se servoit avec succès, pour lui & pour les autres, d'eau rose battue avec un blanc d'œuf, qu'il partageoit en deux doses.

Il nous apprend encore qu'un vieillard de Delft fut guéri de cette maladie par une décoction de fleurs de camomile dans du lait, dont une bonne femme lui conseilla l'usage.

Amatus Lusitanus, *Curat. 56. Cent. 6.* rapporte qu'une femme fut guérie d'une dysurie dont elle étoit affligée, & qui avoit résisté à plusieurs remedes qu'il rapporte, au moyen d'une conserve de fleurs de mauve, dont elle prenoit soir & matin la quantité d'un gros, buvant par-dessus un demi-septier d'eau de mauve. Il dit aussi, *Curat. 59. ibid.* qu'un vieillard qui avoit été attaqué d'une dysurie après avoir rendu un calcul, en fut guéri en moins de trois jours avec la même conserve. Celle des fleurs d'althæa a beaucoup plus d'efficacité.

Quelques Medecins fameux font grand cas des Trochisques d'Alkekenge, ou de Coquerets, pris à la dose d'un gros chaque fois dans quelque liqueur convenable; à cause qu'ils sont diurétiques & propres à corriger & émousser l'acrimonie des humeurs.

Supposé que la douleur soit aiguë & pressante, il sera bon, tandis que le malade urine, de lui faire tremper la verge dans du lait chaud, ou dans une décoction de mauve, & de semences de pavot blanc, & même dans de l'eau chaude, qui, par elle-même, est très-propre à calmer la chaleur & la douleur.

La décoction de mauve mêlée avec du sirop violat, ou emprégnée avec de la conserve de roses, & prise en guise de potion, produit encore de très-bons effets.

On a éprouvé que rien n'est plus propre pour appaiser l'ardeur d'*urine*, que d'injecter dans l'urethre du lait, une émulsion des quatre semences froides, d'eau de plantain & du petit-lait, auquel on peut ajouter la liqueur d'un blanc d'œuf bien battu, ou un scrupule de trochisques de Coquerets.

Les remedes externes ne contribuent pas peu à appaiser ces sortes d'ardeurs : tels sont les bains, les demi-bains, les fomentations sur le pubis & le périnée avec des décoctions d'herbes rafraîchissantes; les linimens préparés avec de l'huile rosat, l'huile de nénuphar, l'onguent rosat, l'*unguentum refrigerans Galeni*, le *populeon* avec le camphre & le mucilage d'herbe aux puces extrait avec de l'eau de plantain. Les épithemes rafraîchissans, & les linimens ci-dessus mentionnés, servent aussi à appaiser la chaleur des reins & du foie.

Lorsqu'il survient un écoulement d'humeurs acres & bilieuses, il convient pour les détourner, d'appliquer un cautere sur la jambe droite, ou d'ouvrir les veines hémorrhoïdales, ce qui est extremement utile dans toutes les affections des reins & de la vessie, suivant le *VI. Aph.* 11. à cause que les veines qui se distribuent dans les reins, dans la vessie & dans les hémorrhoïdes, viennent toutes de la branche splénique. RIVIERE, *Prax. Med. Lib. XIV. cap.* 3.

Du pissement de sang.

L'hémorrhagie des conduits urinaires, à laquelle on donne communément le nom de pissement de sang ; provient de la rupture ou de l'érosion des vaisseaux des reins ou de la vessie, dont la liqueur s'épanche quelquefois avec l'*urine*, & quelquefois toute seule.

Les Medecins sont souvent embarrassés de déterminer si le sang est mêlé ou non avec l'*urine*. Lorsque la quantité de sang qui sort avec cette liqueur est considérable, par exemple, d'une chopine ou plus, comme il arrive quelquefois, ou que ce fluide s'écoule par l'urethre sans se mêler avec l'*urine*, la chose n'est plus douteuse : mais elle le devient un peu plus lorsque le sang est mêlé en petite quantité avec l'*urine*; car celle-ci est souvent sanguinolente, & forme un dépôt qui ressemble parfaitement au sang, comme au contraire elle peut être brune ou noirâtre, & mêlée avec du sang, sans qu'on s'en apperçoive. Je vais donc indiquer les

signes qui peuvent servir à faire connoître cette différence.

Lorsque la rougeur, qui fait prendre l'*urine* pour du sang, provient des particules sulphureuses qui ont été exaltées par leur mêlange avec des sels alcalis, elle devient claire & transparente aussi-tôt après être sortie, & forme un sédiment rouge comme du cinabre, qui se dissout de nouveau à l'aide d'une chaleur suffisante, après quoi l'*urine* reprend sa premiere transparence; au lieu que lorsque cette rougeur lui vient du sang avec lequel elle est mêlée, elle est opaque, médiocrement épaisse, & forme un dépôt grumeleux & noirâtre, qui ne peut se dissoudre ni se mêler de nouveau avec elle; à quoi l'on peut ajouter qu'elle teint en rouge les linges à travers desquels on la passe, ce qui n'arrive point lorsqu'elle ne reçoit cette couleur que des sels avec lesquels elle est mêlée.

Comme les conduits qui servent à la sécrétion & à l'excrétion de l'*urine* sont très-nombreux, il est important de connoître qui sont ceux qui laissent sortir le sang: lorsque ce dernier vient à fluer tout à coup & en abondance sans douleur, on a tout lieu de croire, avec Hippocrate, *Sect.* 4. *Aph. LVIII.* qu'il vient de la substance sanguine & vasculeuse des reins: lors, au contraire, que le sang est en petite quantité, de couleur noirâtre, pur, ou mêlé avec du pus, & qu'il y a douleur durant ou après l'écoulement, on ne doit plus douter qu'il ne vienne d'une plaie ou d'un ulcere à la vessie. Si l'écoulement de sang qui a son origine dans les reins est exempt de douleur, & si celui de la vessie est compliqué avec des douleurs extremement aiguës, ce n'est qu'à la structure des parties qu'il faut s'en prendre; car les reins ont fort peu de sentiment, au lieu que les tuniques nerveuses de la vessie étant extremement sensibles, il est impossible que le sang suinte à travers sans occasionner des douleurs excessives. On ne doit même pas être surpris que le malade soit sujet dans cette occasion à plusieurs symptomes violens, tels que la syncope, la difficulté de respirer, l'obscurité, la petitesse & quelquefois la fréquence du pouls; les nausées, l'anxiété d'esprit & les sueurs froides.

C'est ainsi qu'Hippocrate, *Lib. IV. Aph.* 80. nous apprend « que lorsqu'une personne rend souvent avec l'*urine* du sang & une matiere grumeleuse, & qu'elle « est en même-tems affligée d'une strangurie accompagnée de douleurs dans la partie inférieure du bas-ventre & dans la région du périnée, il faut nécessairement que les parties contiguës à la vessie soient affectées. »

Lorsque le sang se mêle avec l'*urine* en conséquence d'une plaie faite aux uréteres par un calcul gros & inégal, il y a douleur aiguë aux environs des reins aussi-bien que dans la région iliaque, écoulement difficultueux d'une *urine* sabloneuse, & la maladie se manifeste par les signes d'un calcul logé dans les uréteres. Lorsque le pissement de sang est occasionné par la lésion des vaisseaux sanguins de la vessie, non-seulement l'*urine* s'écoule avec douleur, & quelquefois après avoir été auparavant obstruée: mais il sort quelquefois avec elle des concrétions grumeleuses remplies de molécules sabloneuses: & ceci arrive encore dans certaines occasions, lorsqu'un calcul blesse les reins dans lesquels il s'est engagé.

Il est un autre pissement de sang dont les Auteurs font rarement mention, & qui est occasionné par la trop grande distension & la trop grande ouverture des vaisseaux de la vessie, ou plutôt de son sphincter.

Cœlius Aurélianus, *in Tract. de Morb. Chron.* en parle en ces termes: « il se forme quelquefois dans la vessie « de même que dans le fondement & le vagin, ou le « cou de la matrice, des hémorrhoïdes qui rendent du « sang par intervalles. C'est à quoi le Medecin doit « faire attention, car cette effusion n'est pas d'abord « dans son plus haut état, mais augmente peu-à-peu, « tandis que le malade tombe de tems en tems en syncope, & sent une douleur aiguë dans la région du « pubis, occasionnée par la rétention du sang. Il arrive quelquefois que les hémorrhoïdes s'enflent & se « gonflent au point d'occasionner une suppression d'*urine* à laquelle les Grecs donnent le nom de dysurie « ou d'ischurie. »

Archigene assure, « que comme les regles & les hémorrhoïdes ont des périodes réglés, de même la plétho« re se fait jour dans certaines saisons par les reins & « la vessie. »

Henrnius, *in Comment. in Aph.* 78. *Sect.* 4. traitant des différentes parties par où le sang s'écoule, s'explique en ces termes: « le sang qui sort avec l'*urine* n'est point intimement mêlé avec elle; mais devient grumeleux en « se reposant; & cette matiere grumeleuse, qui sort « quelquefois toute seule, cause une douleur insupportable dans la vessie: mais le sang qui vient des « reins est abondant, & si exactement mêlé avec l'*urine*, que cette derniere ne paroît être autre chose « qu'un sang délayé & ténu: mais le sang se précipite « aussi-tôt, sans perdre toutefois sa fluidité. »

Il ne faut pas cependant confondre le pissement de sang avec l'écoulement de semence sanguinolente; car il arrive souvent aux personnes qui ont une gonorrhée virulente, lorsque les prostates viennent à être relâchées par la trop grande affluence de lymphe & de sérosité, de rendre par l'urethre & sans aucune *urine*, non-seulement de la semence, mais encore une sérosité gluante remplie de petites particules sabloneuses, & quelquefois même du sang qui s'est épanché par les orifices des vaisseaux qui ont été corrodés par l'acrimonie de la matiere.

Il faut encore distinguer avec soin le pissement de sang de l'évacuation qui s'en fait par les tégumens de la verge. J'ai connu plusieurs personnes qui ont rendu pendant plusieurs semaines dans des tems réglés une grande quantité de sang pur par la verge, après avoir auparavant senti des douleurs dans les aines & dans les cuisses. Ces sortes d'exemples ne sont pas rares dans Stalpart Vander Wiel, *in Cent. I. Observ.* 80. Dans ce cas le sang n'est point mêlé avec l'*urine*, mais il sort tout pur goutte à goutte du rameau des veines hémorrhoïdales externes qui va se rendre à la verge.

On doit aussi distinguer avec soin le pissement de sang critique & salutaire, de celui qui est morbifique & préjudiciable. Le premier est souvent abondant, & a sa source dans les reins, & quelquefois, mais le cas est rare, dans le sphyncter de la vessie, & pour lors il revient dans des tems marqués, sans causer ni douleurs, ni anxiétés. Cet écoulement est causé principalement par le transport du sang qui devoit s'écouler par le vagin ou les veines du fondement, lorsque ces dernieres évacuations viennent à diminuer ou à être totalement supprimées. J'ai connu des vieillards & des jeunes gens d'une habitude pléthorique affligés d'un pareil écoulement critique de sang par la verge, ensuite de la cessation du flux hémorrhoïdal, ou pour avoir négligé de se faire saigner, sans qu'il leur en soit arrivé aucun mal. J'ai aussi vu des femmes de quatre-vingts ans, qui faisoient bonne chere & qui jouissoient d'une bonne santé, affligées d'un pareil pissement de sang, pour avoir négligé la saignée après la cessation de leurs regles.

J'ai encore vu des vieillards dont les hémorrhoïdes avoient cessé de fluer, & des personnes de moyen âge sujettes aux hémorrhoïdes aveugles, qui après une agitation violente de corps ou d'esprit, ont rendu une grande quantité de sang aussi brun que du caffé, sans aucune difficulté d'uriner, lequel venoit sans doute des vaisseaux situés autour du sphyncter de la vessie: car les

les veines hémorrhoïdales externes communiquent avec la vessie & y envoyent des ramifications ; au lieu qu'il n'en est pas de même des veines hémorrhoïdales internes, dont on n'a pas encore vu que les ramifications aillent se distribuer dans ce viscere.

Le pissement de sang qui est occasionné par la suppression des autres excrétions sanguines, surtout du flux hémorrhoïdal, a principalement sa source dans les reins, lorsque le sang qui se rend par l'artere mésaraïque dans les tuniques de l'intestin rectum ne trouvant aucune issue dans cet endroit, regorge, pour ainsi dire, dans le tronc de la grande artere, ou s'y amasse en grande quantité ; d'où venant à passer dans les vaisseaux artériels des reins, qui excedent les veines émulgentes par leur nombre & leur grosseur, il distend & dilate leurs orifices, passe dans les conduits urinaires qui sont contigus aux extrémités des petites arteres, & se rend dans les orifices des papilles, de-là dans le bassinet, & d'ici dans les uréteres & la vessie. D'où il suit que l'anastomose, la dierese, ni la diapedese, dont les Auteurs ont tant parlé, ne sauroient avoir lieu dans le cas dont il s'agit.

La vessie est encore extremement sujette aux excrétions de sang à cause de sa situation basse & perpendiculaire, qui rend le retour du sang par les veines tout-à-fait difficile. De-là vient que lorsque le flux hémorrhoïdal est obstrué, surtout dans des sujets pléthoriques, le sang qui ne peut s'écouler par le fondement s'insinue en abondance dans les orifices des vaisseaux capillaires de la vessie, ou, pour mieux dire, de son sphincter.

La suppression ou la cessation du flux hémorrhoïdal, quelle qu'en soit la source, est la principale cause du pissement de sang dont la matiere vient des reins. Hercules Saxonia, *in Lib. III. cap.* 4. parle d'une personne de distinction qui pendant cinq ans que ses hémorrhoïdes furent supprimées, rendit de tems en tems par l'urethre une grande quantité de sang, avant de vuider son *urine*. Rolfinckius, *in Dissert. Anatom. Lib. V. c.* 16. rapporte « qu'une personne de distinction dont les « hémorrhoïdes avoient discontinué de couler, fut at- « taquée d'un pissement de sang, qui lui dura plusieurs « semaines, & qui s'arrêta dès que les hémorrhoïdes « eurent repris leur cours. » Reiselius, *in Epistol.* 64. rapporte qu'un berger rendoit de tems à autre pendant trois ans que ses hémorrhoïdes furent supprimées, une assez grande quantité de sang pur pour en remplir un pot de chambre ; il ajoute que le malade n'avoit jamais été saigné de sa vie : mais qu'après trois paroxysmes de cette espece, qui revenoient dans des tems marqués, l'*urine* reprenoit son cours ordinaire. Le Medecin lui ayant ordonné de boire beaucoup de vin, de prendre des pilules préparées avec de l'aloès imprégné avec du suc de chicorée & l'extrait de trochisques Alhandal, le flux hémorrhoïdal reprit son cours, & le pissement de sang s'arrêta.

Quoique tous les exercices violens en général, surtout lorsque les sujets sont pléthoriques, disposent aux hémorrhagies, on peut dire cependant qu'il n'y en a aucun qui soit plus propre à causer un pissement de sang, que celui du cheval. C'est ce dont on trouve plusieurs exemples dans les Auteurs. Riviere, *Cent. II. Obs.* 13. parle d'un homme de cinquante ans qui pissoit du sang toutes les fois qu'il montoit à cheval.

Voici comment Houllier, *in Aphor.* 78. *Sect.* 4. *Hippoc.* s'explique sur ce sujet.

« Les personnes qui courent long-tems à cheval, ou qui « font un exercice immodéré, s'échauffent les reins & « pissent du sang. » Je suis persuadé, ajoute-t'il un peu « plus bas, que l'écoulement d'*urine* sanguinolente & « trouble, dont l'Evêque a été affligé, n'est venu que « de la dilatation qui s'est faite dans les cavités des « reins & dans les conduits urinaires, par la chaleur « excessive, que le mouvement rapide de la voiture par « un chemin raboteux, qui agitoit tout le corps, & sur- « tout la région des reins, a occasionnée dans ces par- « ties, & qui a été augmentée par la fourrure dont il « étoit couvert, aussi-bien que par l'ardeur du soleil à « laquelle il fut exposé en montant à pié la montagne. « Toutes ces choses ont excité une si grande chaleur « dans les parties qui sont aux environs des reins, & les « ont tellement dilatées, qu'il en est resulté un pisse- « ment de sang. De-là vient qu'il ne sauroit se fati- « guer, que son *urine* ne devienne trouble & sanguino- « lente. »

La raison pour laquelle l'exercice du cheval, qui est si salutaire pour la guérison des autres maladies chroniques, dispose aux hémorrhagies des reins & de la vessie est, que la compression que souffrent les veines des cuisses, du périnée & du fondement, retarde considérablement le retour du sang ; au moyen de quoi sa quantité augmente dans les arteres, & son mouvement devient plus rapide dans les parties supérieures, surtout aux environs des reins, à cause des secousses du cheval ; ce qui dispose les arteres émulgentes à s'ouvrir. Car Malpighi, dans son Traité *de Renibus*, remarque fort bien, « qu'il n'y a point de partie dans le corps hu- « main, si l'on en excepte les poumons, plus sujette « aux injures qu'occasionne la redondance du sang, « que les reins. »

Le calcul des reins occasionne encore souvent un pissement de sang beaucoup plus dangereux & plus incommode que le premier. C'est ce dont je pourrois rapporter une infinité d'exemples, mais je me contenterai de celui qu'en donne Horstius, *Lib. IV. Observ.* 37. par lequel on voit que les personnes sujettes aux douleurs néphrétiques ne sauroient faire un exercice violent, surtout si elles sont pléthoriques, sans pisser du sang, sans pour cela qu'elles ressentent aucunes douleurs dans les reins. Cela vient sans doute de ce que le calcul, quelque gros & inégal qu'il soit, peut demeurer long-tems sans douleur dans les reins, jusqu'à ce que venant à comprimer & à déchirer, en conséquence de l'exercice qu'on fait, la substance vasculeuse de ces visceres, il dérange leurs fonctions naturelles, & occasionne par ce moyen un pissement de sang. Car lorsque le calcul comprime par son volume & sa pésanteur les ramifications de la veine émulgente, il empêche le sang d'y circuler, & l'oblige à se porter avec impétuosité dans les petites arteres émulgentes & dans celles de leurs ramifications capillaires qui aboutissent aux conduits urinaires, de maniere qu'il distend les premieres, & s'insinue à la fin dans les dernieres, qui, dans leur état naturel, étoient seulement destinées à conduire l'*urine*.

Cela arrive principalement lorsque les personnes disposées au calcul usent, comme c'est assez la coutume, de remedes capables de provoquer l'*urine* & la sortie du calcul, surtout de ceux qui sont chauds, par exemple, des préparations de térébenthine, d'ambre & de genievre ; car dans ce cas, le calcul enfermé dans les reins, venant à écorcher & à déchirer leurs petits vaisseaux, produit une ulcération qui est suivie d'un épanchement de pus & de sang dans les uréteres & la vessie, & par conséquent d'un écoulement douloureux d'une petite quantité d'*urine*. Cet accident est encore plus fréquent lorsque les uréteres viennent à être déchirés par le calcul.

Il survient encore un pissement de sang abondant & dangereux, lorsqu'en conséquence d'un ulcere de la vessie occasionné par un sang abondant, acre & croupissant, il descend dans sa cavité une matiere muqueuse, purulente & sanguinolente ; car dans ce cas l'*urine* s'écoule avec chaleur, douleur & difficulté, tandis que la maladie est accompagnée de tremblemens & de mouvemens convulsifs des membres, de frissons & de tremblemens. C'est ce que j'ai vu souvent arriver à des personnes affligées d'une gonorrhée virulente & invété-

rée, dont la matiere sortant par la verge, rongeoit par son acrimonie caustique les parties voisines. Lorsque ce cas arrive, & que la substance des reins ou de la vessie vient à se putréfier & à causer un écoulement de matiere purulente & putride, l'*urine* que l'on rend ressemble à du son, & contient de petites caroncules ou substances velues qui ressemblent à des vers, & qui ne sauroient venir de la vessie, puisqu'il est impossible que ce soit ses filamens. Il faut donc qu'elles viennent de la matiere muqueuse qui se trouve dans les reins ou la vessie, & qui a pris la forme & la consistance dont nous parlons.

Le pissement de sang peut être aussi occasionné par des causes externes, par une contusion, par exemple, une chute, un coup, ou par les efforts qu'on fait pour lever un fardeau : ces sortes de cas ne sont pas rares dans la pratique, quoiqu'il ne soit pas aisé d'en rendre raison; car si cet accident provient de la rupture des vaisseaux des reins, ou d'une solution de continuité qui s'y est faite, on ne sauroit y remédier assez promptement par la saignée, ni par les remedes qui resolvent le sang. Je croirois plutôt que la contusion ou la contorsion que souffrent les vaisseaux sanguins, jointe au sang qui y croupit, empêche sa circulation dans les parties lésées, au moyen de quoi son mouvement & sa quantité augmentent dans les vaisseaux internes; & lorsque ces derniers sont une fois distendus, surtout dans les sujets pléthoriques, il ne faut pas un grand effort pour les rompre. Cela arrive fort aisément dans les reins, lorsqu'on reçoit un coup dans cette région; aussi a-t'on des exemples de pissemens de sang qui ont suivi les luxations des vertebres. Hildan, *in Cent. II. Obs.* 10. a été témoin d'une dysurie causée par l'amputation d'une jambe, & j'en ai vu moi-même une occasionnée par la fracture du tibia; par où il est aisé de concevoir comment la contusion des veines, & la stagnation du sang dans quelque partie du corps, peuvent être suivies de l'écoulement d'une partie de ce fluide par l'urethre.

C'est une chose démontrée par l'expérience que le pissement de sang peut être causé par des tranchées violentes, par des purgatifs acres & des diurétiques extremement forts, tels que les cantharides : mais on doit attribuer ce symptome à la contraction spasmodique des veines, qui interrompt la circulation du sang. Il est donc aisé d'expliquer pourquoi la rougeole & la petite vérole, surtout de l'espece maligne, sont quelquefois accompagnées de ce symptome terrible. Quelques Auteurs assurent que l'application des vésicatoires dans lesquels il entre des cantharides est quelquefois suivie d'un pissement de sang : mais je ne me suis jamais apperçu de cet effet, & il y a tout lieu de croire que cet accident provenoit de quelqu'autre cause.

Tout pissement de sang en général est dangereux : car bien qu'il puisse paroître critique & salutaire au commencement, à cause de la redondance de sang occasionnée par la suppression du flux menstruel ou hémorrhoïdal, il ne laisse pas d'être extremement dangereux, non-seulement par la facilité avec laquelle il revient, & l'épuisement des forces qu'il occasionne; mais encore parce qu'étant traité avec des styptiques, il est suivi en peu de tems de l'inflammation & de la corruption des reins ou de la vessie. Il arrive encore souvent que les grumeaux de sang qui descendent des reins s'engagent si fort dans la portion de l'urétere qui s'insere obliquement dans la vessie, qu'il en résulte une *ischurie* violente qu'on a toutes les peines du monde à guérir. Quelquefois aussi le sang se grumele dans la cavité de la vessie, & s'attachant au sphincter, produit des douleurs excessives & une suppression totale d'*urine*. Il arrive la même chose lorsque les vaisseaux sanguins du sphincter, semblables aux hémorrhoïdes aveugles, viennent à être distendus par un sang épais.

Le pissement de sang le plus dangereux est celui qui est produit par une plaie ou un ulcere profond aux reins ou à la vessie, & qui est accompagné d'une douleur aiguë & d'un écoulement de pus : on doit cependant bien se garder de confondre le sédiment muqueux & gluant qu'on observe quelquefois dans l'*urine* sanguinolente, avec le pus qui flote pour l'ordinaire sur sa surface; car ce sédiment est souvent si abondant que s'il venoit de l'ulcération des reins, ces derniers ne tarderoient pas à être entierement consumés. On doit plutôt le regarder comme une mucosité, qui suintant à travers la tunique glanduleuse de la vessie & de l'urethre, qui est extraordinairement relâchée, ou venant des prostates, se mêle ensuite avec l'*urine*.

Après avoir considéré les différentes causes & les différens siéges du pissement de sang, nous allons indiquer les mesures qu'il convient de prendre tant pour le prévenir que pour le guérir.

Lors donc que cette maladie est causée par une redondance de sang, ou qu'on a lieu de craindre que cette cause ne l'occasionne, on ne peut rien employer de plus sûr ni de plus efficace que la saignée, observant de la faire durant le paroxysme aux parties supérieures, c'est-à-dire, au bras, & de la proportionner aux forces & à l'habitude du malade. Lors au contraire que le pissement de sang est causé par la suppression du flux hémorrhoïdal, il vaut mieux, pour empêcher qu'il ne revienne, ouvrir la veine du pié. La même méthode a lieu lorsqu'en conséquence du sang qui s'est amassé dans les tuniques des intestins, & de la difficulté qu'il trouve à sortir par les veines hémorrhoïdales; la colique convulsive & les tranchées du bas-ventre viennent à être suivies d'un pissement de sang. Au reste, comme cette maladie revient pour l'ordinaire dans des tems marqués, il est bon de la prévenir par des saignées faites à propos.

Lorsque le pissement de sang est occasionné par la fermentation ou la raréfaction excessive du sang, soit avec pléthore ou sans pléthore, ce qui arrive pour l'ordinaire ensuite de quelque agitation violente de corps ou d'esprit, ou par l'abus qu'on a fait des remedes qui agitent extraordinairement le sang, rien n'est plus efficace après la saignée que l'usage des remedes nitreux & capables de modérer le mouvement élastique intestin de ce fluide, ou des rafraîchissans, dont le meilleur est le nitre dépuré, ou le nitre artificiel préparé avec l'esprit de nitre & le sel tartre, qu'on mêlera avec des substances terrestres & absorbantes, pour les donner en forme de poudre ou de potion. Les meilleurs véhicules pour cette espece de remede sont, le petit-lait doux & acidulé, la décoction d'orge, l'eau de fontaine pure ou mêlée avec une égale quantité d'eau de Seltz ou de Tonstein; la décoction de corne de cerf & de scorsonere, ou la petite biere, dans laquelle on mettra une suffisante quantité de teinture de rose ou de fleurs de tanésie extraite avec l'esprit de vitriol, & non avec celui de sel, dont l'acrimonie volatile est extremement nuisible aux poumons & aux reins.

Comme la constipation a beaucoup de force, non-seulement pour engendrer cette maladie, mais encore pour l'entretenir, tant parce que les flatuosités & les vents qu'elle occasionne empêchent la circulation & la distribution uniforme du sang, & l'obligent à se jetter en plus grande quantité sur les parties affoiblies que sur les autres, qu'à cause qu'un grand nombre d'impuretés âcres & bilieuses passent des premieres voies dans la masse du sang & des humeurs, on ne peut mieux faire pour prévenir cette maladie, ou pour l'empêcher de revenir, que de tenir le ventre aussi libre qu'il doit l'être : on doit cependant bien se garder d'employer pour cet effet les purgatifs, les irritans, ou les sels donnés en forte dose, ni beaucoup moins encore les préparations aloetiques, ou les pilules qui contiennent la moindre quantité de cet ingrédient : on satisfait beaucoup mieux à cette indication par des laxatifs anodyns & corroborans, qui ne sont pas moins sûrs ni moins efficaces dans le pissement de sang que dans toutes les

autres excrétions surnaturelles de ce fluide. Les meilleurs de cette espece sont les préparations de rhubarbe mêlées avec les raisins de Corinthe, auxquelles on donne une vertu laxative en les épaississant médiocrement avec une solution de rhubarbe, ou avec de la rhubarbe en poudre & de la crême de tartre.

Les remedes les plus propres à fortifier & resserrer les vaisseaux dilatés & ouverts des reins, ou à consolider les plaies qu'ils peuvent avoir reçues, sont les décoctions ou les infusions de drogues médiocrement vulnéraires & astringentes, telles que l'aigremoine, le liere terrestre, la prêle, la millefeuille & ses sommités, la verge d'or & la racine de la grande consoude, édulcorées avec le miel de Prusse, qui est extremement ami des reins. On peut aussi mêler ces décoctions avec du lait, selon la situation du malade. Le lait d'amandes, surtout quand on le fait servir de véhicule au bol d'Arménie, est encore d'une efficacité singuliere pour guérir & consolider ces parties.

Supposé, comme il arrive souvent, lorsque la maladie est invétérée & accompagnée de douleurs, que les reins, les uréteres ou la vessie soient actuellement corrodés ou ulcérés, le principal soin du Medecin doit être de corriger l'acrimonie des humeurs; car tant que celle-ci subsiste, on ne peut espérer de calmer les douleurs ni de consolider la partie lésée. Rien ne satisfait mieux à cette intention que le sirop d'Althæa de Fernel, la décoction de Forestus, & celle de Mynsicht pour le pissement de sang. On peut aussi se servir pour le même effet d'une infusion, qui, outre les plantes vulnéraires dont on a parlé ci-dessus, contient encore la racine d'acacia, & la gomme de cerisier; ou, si on l'aime mieux, d'une poudre préparée avec les racines de guimauve & de réglisse, le blanc de baleine, les quatre semences froides, les semences de pavot blanc & de mousse terrestre, & le safran édulcoré avec une suffisante quantité de sucre candi.

Je ne connois point de remede plus efficace pour la dysurie ou l'ischurie qui accompagnent souvent les hémorrhagies des reins ou de la vessie, lorsque des grumeaux de sang obstruent les uréteres dans cette partie où ils s'inserent dans la vessie, ou le sphincter de la vessie même, que l'usage fréquent de l'eau tiede & des bains externes. Il convient aussi dans pareil cas d'injecter dans l'urethre & dans la vessie, de l'eau tiede, pour délayer les humeurs acres, & dissoudre les grumeaux de sang.

Hippocrate, comme nous l'avons déja observé, recommande ces sortes de remedes: mais si les concrétions grumeleuses qui se sont formées dans la vessie ou dans son sphincter, excitent des spasmes assez violens pour produire une ischurie totale, on se servira d'une émulsion des quatre semences froides, préparée avec les pierres d'écrevisses & l'antimoine diaphorétique, aussi-bien que d'une poudre composée avec le blanc de baleine, les yeux d'écrevisses & le nitre. On appliquera aussi sur le bas ventre une vessie remplie d'une décoction de fleurs émollientes, & l'on purgera le malade avec de la manne, ou à l'aide d'un lavement émollient préparé avec de l'huile.

Après les remedes que nous venons de proposer pour guérir les maladies des reins & de la vessie, soit récentes ou invétérées, rien n'est plus efficace que les eaux médicinales tempérées, telles que celles de Seltz, de Tonen-Steiner, & de Wildungen, surtout lorsqu'on les mêle avec du lait de vache, ou plutôt avec celui d'ânesse. C'est ce qui paroît évidemment par les élémens salutaires dont elles sont composées, aussi-bien que par le consentement unanime de ceux qui ont écrit sur leurs vertus.

Le lait & le petit-lait ont aussi beaucoup d'efficacité contre cette maladie: écoutons ce qu'en dit Hippocrate, *Lib. de Intern. Affect. Sect.* 17. « Si l'*urine* que le malade rend ressemble au jus du bœuf roti, on lui fera boire du lait & du petit-lait; celui-ci jusqu'à ce qu'il ait été suffisamment purgé, & l'autre pendant quarante ou cinquante jours, ce qui le soulagera considérablement. »

Riviere, *Observ.* 13. *Cent.* 17. Gatinarias & Forestus recommandent aussi le lait de chevre & de brebis, & assurent avoir guéri par ce seul remede un pissement de sang, en ajoutant à chaque dose un gros de bol d'Arménie. Riviere prétend que cette méthode convient dans les pissemens de sang violens, mais qu'elle est beaucoup moins sure dans ceux qui sont modérés.

Quant à la saignée, qui est d'une si grande importance pour guérir la maladie dont nous parlons, & pour empêcher qu'elle ne revienne, lorsqu'elle est causée par la suppression des hémorrhagies critiques; on observera de la faire copieuse au commencement, afin de procurer en même-tems une évacuation & une dérivation. Lors au contraire que le pissement de sang est périodique, il convient d'ouvrir la veine deux ou trois heures avant le paroxysme, & de tirer autant de sang au malade que ses forces peuvent le permettre.

Hippocrate, dans le passage que nous venons de citer, ordonne à ceux dont le pissement de sang est occasionné par l'ulcération des reins ou de la vessie, de boire du vin blanc tempéré de couleur jaunâtre; car les vins trop spiritueux, ou qui abondent en acides, tels que celui du Rhin, ne valent rien pour ceux qui pissent le sang. Ils doivent au contraire choisir des vins doux; tels que ceux d'Espagne, de Canarie & de Hongrie, qui sont amis de la vessie, & propres à faciliter la digestion.

L'importance dont il est pour ceux qui sont affectés de quelque maladie des reins & de la vessie, de savoir choisir les liqueurs qui leur conviennent, m'oblige à faire observer au Lecteur, que rien n'est plus préjudiciable à ces sortes de malades, que d'user d'aîle épaisse & acide, & qu'ils doivent préférer les petites bieres pures, qui, semblables à un remede aqueux, résolvent & entraînent les matieres âcres & sablonneuses. Tel est le sentiment de Sydenham, dans son Traité *de Mictu cruento à calculo renibus impacto*. Ce Medecin ne montoit jamais en voiture sans avaler un grand verre de petite biere, ce qu'il réitéroit avant de rentrer chez lui, s'il lui arrivoit par hasard de rester long-tems dehors; & il assure s'être garanti par-là d'un pissement de sang auquel il étoit sujet. La biere dont on use dans ces sortes d'occasions doit être bien cuite, & avoir parfaitement fermenté.

L'exercice, qui est d'une si grande utilité pour prévenir les maladies chroniques, ne vaut rien pour celle dont nous parlons, surtout lorsque l'excrétion se fait par les conduits urinaires; car rien n'est plus capable d'occasionner un pissement de sang qu'un violent exercice, surtout à cheval. J'ai encore observé, que rien n'est plus préjudiciable dans les pissemens de sang occasionnés par les maladies de la vessie, que de parler long-tems, & Hippocrate nous dit dans le passage ci-dessous:

« Que le pissement de sang se guérit en peu de tems par le repos, & qu'il augmente par l'exercice. »

Sydenham, dans le Traité que nous avons cité ci-dessus, décide la question par son exemple; car lorsqu'il marchoit beaucoup ou qu'il alloit en carosse dans les rues, il étoit attaqué d'un pissement de sang; ce qui ne lui arrivoit point dans les grands chemins qui ne sont point pavés, si long que fût son voyage. Il nous apprend aussi qu'il se mettoit au lit de bonne heure pour hâter les coctions que les veilles diminuent.

Rien n'est plus nuisible, ni en même-tems plus ordinaire dans les pissemens de sang, soit critiques ou symptomatiques, qui ont leur source dans les reins ou la vessie, que l'usage des astringens, qui arrête trop subitement l'écoulement de ce fluide; il arrive de-là que les grumeaux qui restent dans les vaisseaux, occasionnent des inflammations, des ulcérations & des putré-

factions : car comme le crachement de sang que l'on traite avec ces sortes de remedes, dégénere aisément en une inflammation, en une phthisie, ou en une ulcération des poumons ; de même le pissement de sang aboutit à une inflammation, à une ulcération & à une putréfaction.

Lors cependant que l'hémorrhagie est violente, & accompagnée d'un épuisement considérable, on ne peut rien employer de plus efficace que le mélange suivant, dont Sylvius se servoit avez succès dans ces sortes d'occasions.

Prenez *d'eau de plantain, deux onces ;*
d'eaux de pourpier, & *de canelle* & *de vinaigre distilé*, *de chaque, une once & demie ;*
de corail rouge préparé, *d'yeux d'écrevisses*, & *de terre sigillée*, *de chaq. un scrupule ;*
de laudanum liquide, trente gouttes ;
de sirop de corail de Quercetan, ou
de sirop de consoude de Fernel, autant qu'il en faut pour rendre la composition agréable.

Les topiques appliqués sur la région des reins, sont aussi fort salutaires. On peut se servir pour cet effet de l'emplâtre de frai de grenouille avec l'alun ou le sucre de Saturne, & quelque peu de camphre. Un blanc d'œuf battu avec de l'alun, & appliqué à froid sur le pubis, procure aussi beaucoup de soulagement au malade : car ces drogues possedent une qualité anodyne, rafraîchissante & astringente, très-propre à modérer l'agitation du sang.

Ceux qui ont de la disposition à cette maladie, ou qui en sont affligés de tems en tems, doivent être extremement exacts en fait de régime & de diete, s'abstenir du vin, de toutes sortes d'aromats, surtout de l'ail, des oignons & des racines apéritives, telles que celles de persil, de panais, de céleri & d'asperge. Ils ne doivent ni dormir sur le dos, ni se couvrir de trop de hardes ; & loin de faire un trop grand usage du thé & des autres infusions de même espece, n'user que de liqueurs froides. J'ai souvent prescrit à mes malades pour boisson ordinaire, une décoction de cerises seches dans une décoction d'orge & ils s'en sont très-bien trouvés. FREDERIC HOFFMAN.

Des prognostics qu'on tire de l'urine ; de la nature & des causes de ce fluide, & de son importance par rapport au prognostic.

Nous avons démontré ailleurs qu'on pouvoit prédire la guérison ou la mort du malade dans les affections aiguës par le moyen de ses déjections, (voyez *Dejectio*,) & nous allons examiner ici les signes & les prognostics que l'*urine* peut fournir sur le même sujet ; car la connoissance de ce fluide n'est pas moins importante que celles des autres excrétions pour prognostiquer avec certitude le bon ou le mauvais succès des maladies.

Galien, *de Loc. Affect. Lib. VI. cap.* 4. nous apprend que les parties concaves du foie, de même que toutes les autres situées au-dessus, sont sujettes à une purgation par les *urines* ; & *Com.* 2. *in Lib. Pronost. VII. c.* 26. il dit que l'*urine* est une indication des affections de la vessie & des reins, &, *Com.* 2. *in I. Prorrhet. Tom. II.* qu'elle indique aussi la force ou la foiblesse des vaisseaux sanguins, & de la faculté qui engendre les fluides. Il s'ensuit donc que l'on peut jûger d'un grand nombre de maladies qui affectent diverses parties du corps, mais non point de toutes, comme on le croit communément, par l'*urine*, aussi-bien que de toutes les différentes especes de fievres, les hectiques exceptées, & d'inflammations, quoique ces dernieres, quand elles affectent le thorax, puissent être connues par les crachats, de même que celles du bas-ventre par les selles : mais dans ces cas-là même, le jugement qu'on peut en porter par le moyen de l'*urine*, n'est point du tout à mépriser.

Puis donc que l'observation des *urines* est d'une si grande importance dans le prognostic, il est juste que nous examinions jusques où s'étendent les prognostics qu'on peut en tirer relativement à la guérison & à la mort du malade. Mais il est bon d'être instruit auparavant de certaines choses touchant les différences & les causes des *urines*, dont on ne peut absolument se passer quand il s'agit d'en tirer des prognostics sur l'issue des maladies.

Tous les Medecins savent que l'*urine* est une sérosité excrémentitielle qui se sépare dans les reins, & qui, après être descendue dans la vessie par le moyen des uréteres, s'écoule hors du corps dans des tems convenables. Pour moi je donne le nom d'*urine*, non seulement aux humidités séreuses, mais encore à toutes les autres substances qui s'écoulent avec elles, à cause de leur importance dans le prognostic. Car l'*urine* paroît être composée de trois sortes de matieres. Quelquefois l'excrétion n'est composée que des humidités des viandes & des liqueurs, qui, dans ceux qui boivent beaucoup, sortent ordinairement dans un état cru & aqueux. Secondement, l'*urine* n'est quelquefois autre chose que l'humidité séreuse du sang, imprégnée des qualités de l'humeur prédominante ; & enfin, elle peut être composée des humeurs qui proviennent d'une colliquation, comme lorsqu'elle est d'une substance onctueuse.

Hippocrate décrit admirablement bien ces trois especes de matieres de l'*urine* dans le sixieme Livre *des Epidémiques*, *sect.* 5. *Aph.* 14. en ces termes :

Οὖρον ὁμόχροον βρώματι καὶ πόματι, καὶ ὡς ἔσωθεν ἐὸν, ὑπό τευ ὑγρῦ ξύντηξις ; « l'*urine* est de la même couleur que « l'aliment & la boisson qu'on a prise, & comme une « espece de colliquation de l'humidité interne. »

Examinons maintenant les différences des *urines* par rapport à leur substance, leurs qualités, leur quantité & leur contenu.

A l'égard de la substance, il y en a de ténues, d'épaisses & d'autres qui tiennent le milieu entre ces deux : parmi les ténues, les unes demeurent long-tems dans cet état, les autres s'épaississent en très-peu de tems ; de même il y a des *urines* qui restent long-tems épaisses, & d'autres qui ne tardent pas à devenir ténues.

On en remarque trois différentes par rapport à leurs qualités, l'une regarde la couleur, la seconde la clarté ou l'obscurité, & la troisieme l'odeur.

Les *urines*, quant à la couleur, sont blanches, pâles, jaunes, de couleur d'or, rouges, vertes, livides & noires. Plusieurs Auteurs ont observé un grand nombre d'autres couleurs dans l'*urine* : mais celles-ci suffisent pour le prognostic. Parmi ces couleurs, il y en a qui sont propres à l'*urine* ténue, & d'autres à celle qui est épaisse. A l'*urine* ténue appartiennent la rouge claire, la jaune, la verte, la livide & la noire. Quelques-uns croyent qu'il n'y a que le pâle, le rouge léger & le livide qui appartiennent proprement à l'*urine* ténue : mais il est certain que cette derniere est quelquefois verte, livide & noire, comme dans les cas d'Hérophon, de la femme d'Epicrates & de Meton, qu'Hippocrate rapporte, *I. Epid. Ægr.* 3. 5. 7. Il dit du dernier, « que son *urine* étoit ténue & noirâtre. » On ne peut cependant nier que l'*urine* noire ne soit pour l'ordinaire épaisse : mais celle qui est pâle, de couleur rouge légere, & jaune, est toujours ténue, ces couleurs venant du défaut de matiere.

A l'égard de la clarté ou de l'obscurité, il y a des *urines*

claires & transparentes, d'autres troubles & obscures; & parmi celles qui sortent claires, les unes restent telles, d'autres se troublent & s'obscurcissent en peu de tems; de même, il y a des *urines* troubles qui continnent dans cet état, au lieu que d'autres s'éclaircissent au moyen du dépôt qu'elles forment.

A l'égard de l'odeur, qui est la derniere qualité dont on a parlé, il y a des *urines* fétides, & d'autres qui n'ont aucune mauvaise odeur.

Les *urines*, ainsi que nous avons dit, different, en troisieme lieu, par rapport à leur quantité; car les excrétions sont tantôt abondantes, tantôt petites, quelquefois modérées, & quelquefois totalement interceptées.

La troisieme distinction que nous avons mise entre les *urines*, regarde le contenu; & à cet égard, on peut observer une infinité de différences dans les *urines*. On appelle contenu de l'*urine* cette substance qui paroît en quelque sorte séparée du corps de l'*urine*, & qu'on observe quelquefois sur sa superficie, quelquefois dans le milieu du vaisseau & quelquefois au fond. Les Grecs appellent cette derniere, *hypostasis*, & nous, (les Latins) *subsidentia*, *residentia*, *sedimenta* & *subjecta*, (voyez *Hypostasis*,) la partie la plus épaisse & la plus grossiere de l'*urine* qui se précipite au fond du vaisseau. Lorsque le contenu ou les corpuscules séparés occupent le milieu du vaisseau, les Grecs les appellent *enaeoremata*, énéoremes; & les Latins, *sublimationes*, *suspensa*, *sublimia* & *sublimamenta*; (l'énéoreme est la substance qui demeure suspendue dans le milieu de l'*urine*; voyez *Enaeorema*.) Si les contenus nagent sur la superficie de l'*urine*, on leur donne le nom de nuages, *nubes* & *nubeculæ*. On peut ranger sous le titre d'hypostase ou de sédiment, une variété infinie de distinctions subordonnées; car quelques hypostases sont épaisses, d'autres ténues, les unes continues, les autres discretes, désunies & inégalement dispersées dans la substance de l'*urine*.

On les distingue encore par leur couleur & leur odeur, car il y en a de blanches pâles, de jaunes pâles, de rouges foncées, de vertes, de livides, de noires, de fétides & de non-fétides. De même entre les sédimens épais, les uns sont composés d'humeurs pituiteuses, crues & grossieres, d'autres d'humeurs mélancoliques ou noires & adustes, d'autres enfin d'une consistance rouge & sanguine. Ces sédimens épais ou ces hypostases ont aussi différentes figures; les unes sont faites en forme de grains, ce qui leur a fait donner le nom d'*oroboïdes* par les Grecs; quelquefois elles ont la forme d'écailles, & on les apppelle *petaloïdes*; quelquefois elles ressemblent à du son, & elles sont plus étroites & plus épaisses que les précédentes, & on les appelle *pityroïdes*; enfin ces hypostases ressemblent quelquefois à de la farine, ce qui leur fait donner le nom de *crimnodes* par les Grecs; les *urines* purulentes ont la même apparence que ces dernieres. On apperçoit aussi quelquefois dans l'*urine* une substance épaisse & pituiteuse, & une humeur muqueuse.

On remarque dans les enéoremes ou corpuscules qui demenrent suspendus dans l'*urine*, aussi-bien que dans les nuages qui flotent sur sa superficie, les mêmes variétés par rapport à la continuité & la division, l'égalité, & l'inégalité, l'épaisseur & la ténuité, la quantité & la diversité de couleur, que dans les hypostases. Mais c'est le propre des contenus superficiels d'être quelquefois composés de particules grasses & oléagineuses.

Des causes des différentes especes d'urine.

Je vais d'abord parler des *urines* épaisses & ténues: cette derniere indique toujours dans les fievres une foiblesse de coction, & elle est occasionnée ou par l'obstruction des vaisseaux sanguins, des ureteres, des reins, ou de la vessie, au moyen de quoi il ne sort qu'une humidité ichoreuse ou ténue, ou par le transport des humeurs au cerveau, comme dans la phrénésie, qui est ordinairement accompagnée de la ténuité de l'*urine*. Il suit de-là, que l'*urine* ténue est celle qui n'est mêlée avec aucune humeur, & qu'elle ne s'épaissit que par son mélange avec quelque chose qui résulte de la coction que la nature s'efforce de procurer, ou de la guérison de quelque obstruction.

Galien nous apprend dans plusieurs endroits de ses Ouvrages, que la ténuité de l'*urine* dans les fievres est toujours un signe de crudité; & Hippocrate, 3. *Epid. Sect. III. Stat. Pest.* parlant des fievres ardentes épidémiques, dit « qu'elles furent accompagnées d'une excré« tion abondante d'*urine* ténue, qui n'eut rien de cri« tique, & qui ne procura aucun soulagement au ma« lade. »

L'*urine* conserve quelquefois sa ténuité, quelquefois aussi elle s'épaissit: ce dernier état indique que la coction commence à se faire, & l'autre, qu'elle n'est point encore commencée, ce qui est un signe d'une crudité extraordinaire, ainsi que Galien nous l'apprend, *Lib. de Urinis*, *cap.* 3.

L'épaisseur de l'*urine* est occasionnée par son mélange avec les humeurs, & lorsqu'elle est telle au commencement, elle indique une superfluité d'humeurs grossieres, comme Galien nous l'apprend, *Lib. Quæsita in Hippocratum dicta*; mais dans l'état de la maladie, elle marque que la nature s'efforce de procurer l'excrétion des humeurs.

L'abondance de l'*urine* provient de la quantité de boisson qu'on a prise, ou d'une redondance d'humidités, comme dans l'hydropisie, & de la suppression des évacuations inférieures, nonobstant l'humidité du ventre; surquoi Hippocrate nous dit, *IV. Aph.* 8. « que « les excrétions copieuses d'*urine* qui surviennent pen« dant la nuit, indiquent la médiocrité de celles qui se « font par les selles. »

La quantité immodérée d'*urine* dont nous parlons, peut aussi être occasionnée par une inflammation des reins qui attirent à eux une grande quantité d'humidité, comme dans le diabetes, ou venir d'une surabondance d'humeurs, dont l'excrétion se fait par les reins d'une maniere critique, comme on en voit plusieurs exemples dans Hippocrate, *III. Epid. Sect.* 3.

Le défaut d'*urine* provient d'une cause tout-à-fait contraire; savoir, du peu de boisson qu'on a prise, d'un écoulement trop abondant des humidités par les selles ou les sueurs, de leur consomption par une chaleur excessive, ainsi qu'il arrive souvent dans les fievres ardentes; & pour lors elle est totalement supprimée. Quelquefois aussi l'*urine* n'est en si petite quantité qu'à cause de l'obstruction des conduits des reins ou de la vessie.

A l'égard des causes des différentes couleurs de l'*urine*, nous commencerons par la blanche, qui est ou ténue ou épaisse. L'*urine* blanche épaisse, ainsi que Galien nous l'apprend, indique une superfluité d'humeurs crues & grossieres, surtout quand elle sort épaisse, & qu'elle reste long-tems dans cet état. Cette espece d'*urine*, lorsqu'elle ne forme aucun dépôt, indique une crudité extraordinaire, & une foiblesse excessive de la faculté concoctrice. De-là vient qu'elle est extremement pernicieuse dans les maladies aiguës, comme il paroît par les cas de la femme de Philinus, & de celle de Dromeades, *I. Epid. Ægr.* 4. 11. Mais cette espece d'*urine*, lorsqu'elle commence à s'épaissir, prouve que la coction a commencé à se faire.

L'*urine* blanche & ténue, que Galien, *in* 4. *Lib. Aph.* appelle *urine* aqueuse, provient ou de la foiblesse de la faculté concoctrice, comme dans les veillards; ou de l'obstruction des reins, comme dans les maladies néphrétiques avant la sortie du calcul, ou de celle du foie; ou, comme il arrive souvent, du transport de la

bile au cerveau; ce qui fait qu'une pareille *urine* présage une phrénésie, ainsi que Galien nous l'assure, *Lib. de Urin. cap. 6.* comme cette espece d'*urine* indique l'état de crudité de la maladie, aussi-bien que la foiblesse de la faculté concoctrice, elle est la plus pernicieuse de toutes, surtout dans les maladies aiguës, ainsi que Galien nous l'apprend, *I. Lib. de Crisibus*, *cap. 12. & Com. 2. in Prognost. T. 32.*

La pâleur de l'*urine* ne vient que de la petite quantité de bile jaune avec laquelle elle est mêlée: mais cette espece d'*urine* ne paroît pas fort éloignée de l'état de coction, surtout lorsqu'elle n'est point trop ténue.

L'*urine* jaune, rouge pâle, ou de couleur de safran, si elle est en même-tems ténue, indique que la maladie est dans un état absolu de crudité, & que les visceres sont affectés d'une chaleur extremement violentes: mais quand elle est épaisse c'est un signe de coction, & quelquefois d'une excrétion critique.

L'*urine* rouge & rougeâtre tire sa couleur du sang, comme Galien nous l'apprend, *Lib. de Crif.* & *Com. in Prognost.* & plus au long, *Com. in III. Epid.* Elle est occasionnée par l'excrétion d'un sang à demi cuit par l'urethre, & elle indique, ainsi qu'il le dit dans les Traités que nous venons de citer, une redondance de sang séreux & mal digéré dans les vaisseaux & les parties internes du corps. Une pareille *urine* marque aussi foiblesse de la faculté sécrétive; ce qui a fait dire à Hippocrate, *Lib. Prognost.* que l'*urine* rougeâtre marque la durée de la maladie; ou que le sang a besoin de beaucoup de tems pour se cuire comme il faut. L'*urine* rougeâtre ténue, quoique l'Auteur du Livre *de Urinis* nie qu'il y en ait de telle, est occasionnée par une légere teinture de sang ichoreux: mais celle qui est rougeâtre & épaisse, marque une surabondance de sang cru, comme on peut l'observer dans la fievre synoque.

Une autre *urine* semblable à la précédente, c'est celle qui est teinte de sang, & qu'on appelle sanglante ou sanguinolente. Elle est occasionnée par la foiblesse des reins & le relâchement des vaisseaux qui s'anastomosent avec ces parties, ou par celui des vaisseaux sanguins qui y communiquent. C'est de ces causes que provenoit l'*urine* sanguinolente qu'Apémantus & le Charpentier dont il est parlé dans Hippocrate, 4. *Epid. T. I.* rendirent. Il survient quelquefois un pissement de sang en conséquence de la rupture ou de l'ouverture des veines, ou de l'ulcération des reins ou de la vessie, ainsi qu'Hippocrate nous l'apprend, *IV. Aph.* 86. « lors, dit cet Auteur, que l'on rend du pus ou des « écailles avec l'*urine*, & que celle-ci a, outre cela, « une odeur fétide c'est une preuve que la vessie est « ulcérée; » & *ibid.* 77. « Tout écoulement subit (ἀπὸ « ταὐτομάτου) & spontanée. (Voy. *Automatos*) de sang « par les *urines*, indique la rupture de quelques petites « veines des reins. »

L'*urine* verte est occasionnée par une bile porracée, engendrée, comme dit Galien, dans l'estomac, par la crudité des humeurs, ou même d'une humeur érugineuse qui séjourne dans les vaisseaux, & qui, selon le même Auteur, *Com. 2. in Prognost.* doit son origine à une chaleur brûlante, & à l'adustion véhémente de la bile jaune. Dans les personnes qui se portent bien, ou qui sont exemptes de fievre, une pareille *urine* est ordinairement un signe de bile porracée: mais dans les fievres aiguës & les inflammations des visceres, elle indique, selon Galien, *Lib. II. de Crif.* une humeur érugineuse & bilieuse.

Le même Auteur attribue cette couleur à la violence de la chaleur qui altere la bile jaune, & la rend de couleur verte.

L'*urine* oléagineuse, qui vient après celle-ci n'est point grasse ou onctueuse; mais comme dit Galien, *Com. in III. Epid. T. 72.* & *de Crisibus*, seulement pareille à l'huile par sa couleur & sa consistance. Elle vient quelquefois, selon lui, de la coction de la maladie, sans avoir aucune suite fâcheuse pour le malade.

Mais les *urines* grasses ou onctueuses, qui ressemblent à l'huile par leur graisse, & auxquelles on donne le nom d'oléagineuses, à cause que, semblables à cette liqueur, elles montent vers la surface, ont une cause toute différente, & proviennent toujours de la colliquation de la graisse de tout le corps, ou seulement des reins.

On lit, *VII. Aph.* 35. « que toute hypostase onctueuse « & compacte indique une maladie aiguë des reins. »

Il est aisé de connoître, dit Galien dans son Commentaire sur cet aphorisme, lorsqu'il y a colliquation de tout le corps par la chaleur fébrile, ne fût-ce que par l'excrétion qui se fait de la graisse avec l'*urine*, non tout-à-coup, comme dans la colliquation des reins, mais successivement, & peu à peu. D'où il suit qu'il y a deux especes d'*urines* oléagineuses, l'une ressemble parfaitement à l'huile par sa couleur & sa consistance; & l'autre est d'une substance onctueuse, & contient, suivant Hippocrate, dans les Aphorismes ci-dessus, beaucoup de graisse.

Voici ce qu'il dit de cette derniere dans ses Prognostics.

« L'*urine* dont la superficie est couverte d'une matiere « onctueuse en forme de toile d'araignée, ne vaut « rien, & marque une colliquation. »

Galien, *de Sanit tuend.* nous apprend que cette graisse, qui flotte sur l'*urine*, ressemble à celle qui se fige sur la surface du bouillon à mesure qu'il se refroidit. Et dans le Traité *des Urines*, que plusieurs lui attribuent, il distingue trois sortes d'*urines* grasses ou oléagineuses; la premiere, que les Grecs appellent *elæochroos*, est de couleur d'huile, & marque une colliquation qui ne fait que commencer; la seconde, appellée *elæophanes*, contient un plus grand nombre de particules oléagineuses, & indique l'augmentation de la colliquation; la troisieme, ou l'*elæodes*, ressemble parfaitement à l'huile à tous égards, & indique le dernier degré, ou l'état de la colliquation. Mais le même Auteur, *Com. in III. Epid. 72.* ne distingue que deux sortes d'*urines* oléagineuses; l'une ressemble à l'huile par sa couleur & sa consistance, mais n'a point de graisse; l'autre en contient beaucoup, & il divise celle-ci en deux especes; dans l'une la graisse flotte sur la superficie de la liqueur, de même que les yeux de bœuf, & les Grecs l'appellent *elæophanes*; l'autre a sa surface couverte d'une substance grasse qui ressemble à une toile d'araignée, & est appellée *elæodes*. Toutes ces différentes especes d'*urines* oléagineuses, ou, pour mieux dire, onctueuses, proviennent de la colliquation de la graisse, occasionnée, comme on a dit ci-dessus, par la violence de la chaleur.

L'*urine* de couleur livide provient, suivant Galien, *de Crif. Lib. I. cap. 12.* d'un refroidissement excessif, & est par conséquent pernicieuse dans les maladies aiguës, à cause qu'elle indique l'extinction de la chaleur naturelle. Elle est néantmoins quelquefois occasionnée par une matiere épaisse & livide; & comme telle, Hippocrate la regarde comme bonne & critique dans quelques occasions.

L'*urine* noire est l'effet d'un refroidissement immodéré, (quoique dans ce cas elle mérite plutôt d'être appellée obscure que noire) ou d'une chaleur brûlante. Galien, *Comm. in I. Prorrhet.* nous apprend qu'elle est occasionnée par une bile noire qui venant à se mêler avec la sérosité, donne la même couleur à l'*urine*; & il dit dans son *Comm. in III. Epid.* qu'elle procede d'un sang mélancolique, qui semblable à la suie, communique sa couleur à la sérosité. De-là vient qu'il assure,

Lib. I. de Crif. cap. 12. que l'*urine* noire marque une redondance de bile ou de sang aduste dans le corps. Cette *urine* est de deux sortes, épaisse ou ténue.

L'*urine* noire épaisse reçoit toujours sa couleur d'une excrétion plus qu'ordinaire d'une humeur atrabilaire grossiere, de bile noire, ou de sang aduste; & de-là vient que dans les fievres quartes, aussi-bien que dans les maladies qui proviennent de la rate & de la mélancolie, il se fait toujours une excrétion d'*urine* noire & épaisse.

L'*urine* noire ténue provient, selon Galien, *Comm. II. in Prognost.* & *Lib. I. de Crif.* d'un refroidissement excessif qui noircit le sang, ou d'une chaleur violente qui le brûle. Ces sortes d'*urines* sont aisées à prognostiquer, à cause qu'elles sont précédées d'une autre qui est jaune, rouge-pâle, ou de couleur de safran; l'*urine* livide devient aussi noire.

L'ordre demande qu'après avoir traité de l'*urine* noire, nous parlions de l'*urine* claire, aussi-bien que de celle qui est sale ou trouble. Comme ce que nous avons dit ci-devant de la couleur de l'*urine* ténue peut s'appliquer à celle qui est claire & qui persiste dans cet état, nous nous contenterons de parler ici de l'*urine* qui après être sortie claire de la vessie, se trouble quelque tems après.

Tout le monde sait que cette espece d'*urine* est crue, & que ce ne sont que les flatuosités grossieres qu'elle contient qui lui font perdre sa clarté; aussi tous les Medecins qui ont la moindre expérience la regardent-ils comme un signe des efforts que fait la nature pour procurer la coction des humeurs.

Voici ce qu'en dit Galien, *de Sanit. Tuend. Lib. IV. cap.* 4.

« Lorsque l'*urine* sort pure & claire, & qu'elle se trouble « immédiatement après, c'est une preuve que la natu- « re travaille à la coction des fluides qui sont encore « dans un état de crudité; que si elle ne se trouble pas « sur le champ, mais au bout de quelque tems seule- « ment, c'est un signe que la nature n'a point encore « commencé son ouvrage, & qu'elle s'y dispose par « la suite. »

Le même Auteur, *Comm. in III. Epid. in IV. Aph.* & *Lib. IV. de Sanit. Tuend.* & *Lib. I. de Crif.* distingue trois sortes d'*urine* trouble; l'une sort toute claire de la vessie & se trouble ensuite, c'est celle dont il s'agit ici; la seconde sort trouble & s'éclaircit peu de tems après; la troisieme reste toujours aussi trouble qu'elle est sortie de la vessie. Cette derniere est communément appellée *subjugalis* par les Medecins, par allusion aux chevaux qui sont sous le joug, *subjugo*, à cause qu'elle ressemble par sa couleur, son épaisseur & sa saleté, à celle des chevaux qui travaillent. Cette espece d'*urine* provient des humeurs crues & grossieres que la chaleur a agitées, & de l'élevation d'une infinité de flatuosités qui en résulte, lesquelles se mêlent avec la sérosité & la troublent. C'est ce qui a fait dire à Hippocrate, *IV. Aph. cap.* 9. « que l'*urine* trouble « comme celle des chevaux, dans les fievres, indique « une céphalalgie présente ou future, » parce qu'elle marque qu'il s'éleve un grand nombre de vapeurs au cerveau. Galien, *Comm. V. in 6. Epid. T.* 15. dit « que « l'*urine* trouble comme celle des chevaux est propre à « ceux dont le corps est rempli d'humeurs grossieres « qui ont été fondues par la chaleur; » au moyen de quoi étant converties en une espece de substance spiritueuse, elles envoyent un grand nombre de vapeurs au cerveau. Il s'ensuit donc que l'*urine* trouble est causée par des humeurs crues & grossieres que la chaleur a agitées.

L'*urine* trouble, qui s'éclaircit par la suite, marque que la chaleur naturelle travaille à la coction des humeurs: mais celle qui reste toujours dans le même état est ordinairement l'effet de la chaleur fébrile qui agite & confond la masse du sang, comme il arrive au commencement des fievres malignes, lorsque tout est encore dans un état de crudité. Avicenne & les autres Medecins Arabes, nous disent que l'*urine* trouble qui ne s'éclaircit jamais, présage une effervescence des humeurs, causée par la violence de la chaleur étrangere, & la foiblesse & l'indisposition de la chaleur naturelle pour la coction. Mais Galien, *de Crif. Lib. I, cap.* 12. prétend que l'*urine* qui reste toujours trouble, marque que la nature a commencé à mettre le sang en mouvement, & qu'elle a toutes les forces suffisantes pour procurer la coction de ce qui est cru; mais que l'*urine* qui sort claire de la vessie, & qui se trouble aussi-tôt après, signifie que l'agitation des humeurs pour la coction n'est pas encore commencée, mais qu'elle ne peut pas tarder.

De-là vient qu'il préfere cette espece d'*urine* trouble qui demeure telle, parce qu'elle indique un commencement de coction, ainsi qu'il le dit plus clairement, *de Sanit. tuend. Lib. IV. cap.* 4. en ces termes:

« L'*urine* sale ou trouble comme celle des chevaux, in- « dique que les veines sont remplies d'humeurs crues, « mais que la nature travaille sans discontinuer à les « cuire. »

Voici ce qu'il dit dans le même endroit de l'*urine* qui devient trouble après être sortie.

« Si l'*urine* sort pure de la vessie, & qu'elle se trouble « immédiatement après, c'est un signe que la nature « travaille à la coction des humeurs: mais si elle ne « perd sa transparence qu'au bout de quelque tems, « c'est une preuve que la nature n'est point employée « pour le présent à cet ouvrage, mais qu'elle ne tarde- « ra pas à s'y mettre. »

Il paroît se contredire un peu plus bas, lorsqu'il ajoute:

« S'il ne se fait aucune séparation, ou que le dépôt soit « de mauvaise qualité, c'est un signe que la nature est « foible, & a besoin de secours pour cuire les hu- « meurs. »

Quoi qu'il en soit, on peut dire que l'*urine* qui reste trouble est quelquefois l'effet d'une chaleur étrangere qui agite toute la masse du sang, & quelquefois celui de la chaleur naturelle, ou de la nature qui travaille à la coction de ce qui est cru; & que dans ce dernier cas elle differe de l'autre en ce qu'elle ne paroît point au commencement, mais dans l'état de la maladie, lorsque la nature tente manifestement cette coction; après quoi l'*urine* dépose un sédiment, ou se clarifie, les forces reviennent, & la maladie n'est plus accompagnée d'aucun signe mortel.

Peut-être Galien n'a-t'il voulu dire autre chose, dans le Chapitre que nous avons déja cité, par ce qui suit:

« Le caractere général de toutes les *urines* troubles con- « siste dans une séparation de la partie épaisse de celle « qui est plus liquide, laquelle est prompte ou lente, « ou tout-à-fait nulle. Si cette séparation se fait immé- « diatement, & que le sédiment soit blanc, uni & « égal, c'est un signe que la nature est supérieure aux « humeurs, dont elle tente la coction: mais s'il est « de mauvaise qualité, c'est une preuve de la foi- « blesse de la nature. »

Lors donc, comme on a dit, que l'*urine* est trouble au commencement de la maladie, qui est le tems où la nature travaille à la coction des humeurs, à cause de

l'effervescence & de l'agitation que cause la chaleur étrangere & fébrile, c'est un signe qu'elle n'est rendue telle que par une redondance d'humeurs crues & grossieres que la force de la chaleur a fondues, laquelle jointe à la violence de la maladie & à la foiblesse excessive du malade, peut, à bon droit, être regardée comme un signe funeste.

Galien a donc bien pu dire, *Comm. in IV. Aphor. T.* 70.

« Que l'*urine* trouble qui ne forme aucun sédiment, « lorsque le malade a de la force, présage une maladie de longue durée; & la mort du sujet, si les forces sont affoiblies. »

Il s'ensuit donc que l'*urine* qui reste trouble comme elle est sortie au commencement de la maladie, ne provient point de chaleur naturelle, mais d'une chaleur étrangere, ce qui paroît par la foiblesse du malade, par certains mauvais signes dont elle est accompagnée, & par la mauvaise qualité du sédiment.

Sommairement nous avons parlé fort au long des causes qui rendent l'*urine* trouble, & nous allons maintenant traiter de l'origine & de la cause de celle qui est piquante: celle-ci, pour tout dire en un mot, provient de la chaleur & de l'acrimonie des humeurs qui sortent avec elle, & qui, suivant Hippocrate, *I. Epid. Sect.* 2. occasionnent la strangurie. Galien, *Comm. in I. Epid.* dit à ce sujet, « que lorsque les parties excrémentitielles de tout le corps, prennent leur cours par « les uréteres, le malade est attaqué d'une strangurie, « à cause principalement de l'acrimonie de l'*urine*, » qui est l'effet d'un degré immodéré de chaleur.

Personne n'ignore que la puanteur de l'*urine* est l'effet de la putréfaction des liqueurs contenues dans les vaisseaux des reins ou de la vessie.

Voici les remarques que fait Galien, *Com. in VII. Aphor. T.* 33. sur l'égalité & l'inégalité de la consistance de l'*urine*.

« Si l'on prend le mot διεστηκὼς (distant ou séparé) dans « son véritable sens, la chose est impossible; à cause « que l'*urine* est toujours continue & sans interstices: « mais si l'on entend par ce terme une inégalité de substance ou de consistance, Hippocrate aura raison de « dire qu'une pareille inégalité marque un violent dérangement dans le corps: car lorsque la nature prédomine, toutes choses sont également unies: mais « quand elle est repoussée & surmontée par la variété « & l'opiniâtreté des matieres rebelles, celle de ses « portions qui est cuite & surmontée, prend une forme, & celle qui ne l'est point, une autre; & lorsque ces particules opiniâtres & rebelles sont nombreuses, c'est un signe que l'inégalité de l'*urine*, de « même que l'agitation qui la cause, sont très-considérables. »

On vient de voir quelles sont les causes des différentes especes d'*urine*, & je vais indiquer celles des diverses substances qu'elle contient, au nombre desquelles je mets les matieres qui se précipitent au fond de l'*urine*, & que nous nommons hypostases & sédimens; celles qui nagent au milieu, & que nous appellons *enaeoremata* & *sublimamenta*, énéoremes; & enfin les nuages & les membranes qui flotent sur la superficie de cette liqueur.

La variété des substances qu'on remarque dans l'*urine* dépend en général de la maniere dont les flatuosités s'engendrent & se mêlent; car lorsque ces dernieres abondent dans l'*urine*, les parties excrémentitielles sont poussées vers la superficie; lorsque leur quantité est modérée ou petite, elles nagent dans le milieu; & lorsqu'il n'y en a point du tout, elles se précipitent au fond du vaisseau. De-là vient que l'hypostase indique une coction parfaite, qui, en chassant les flatuosités, les met hors d'état de nuire. Ce que je viens de dire souffre cependant quelque exception; car toute hypostase ou tout sédiment n'indique pas nécessairement une coction, mais seulement celui qui est blanc, uni & uniforme en tout tems, ainsi qu'Hippocrate nous l'apprend dans ses *Prognostics*. Les nuages & les pellicules ne sont pas non plus toujours un signe de crudité; car, si l'on en croit le même Auteur dans le Livre que nous venons de citer, « les nuages qui flotent sur la « surface de l'*urine* ne présagent rien de bon lorsqu'ils « sont blancs. » Galien, *Lib. I. de Crif. cap.* 12. nous assure encore que dans les sujets accoutumés au jeûne & au travail, la maladie se termine souvent avant qu'il se soit formé aucun dépôt dans l'*urine*; & il suffit pour l'ordinaire qu'il y ait un nuage blanc, avec un énéoreme blanc, égal & uni.

Toute hypostase blanche, unie, & constamment uniforme dans le fond du vaisseau, indique toujours une coction; l'énéoreme de même espece signifie que cette derniere est beaucoup moindre; mais les nuages de même nature, entant que situés dans la partie la plus haute de l'*urine*, marquent que la maladie commence à peine à sortir de son état de crudité.

Les substances, ou particules excrémentitielles qui s'élevent en forme de cercle vers la superficie de l'*urine*, sont, comme l'observe l'Auteur du premier Livre des *Prorrhétiques*, une marque certaine du délire, & j'ai eu plusieurs fois occasion de me convaincre moi-même de la vérité de ce qu'il avance.

Un sédiment copieux, quand même il occuperoit la partie la plus basse du vaisseau, indique une redondance d'humeurs crues, ainsi que Galien, *Lib. I. de Crif. cap.* 12. le prouve par l'exemple des enfans qui sont nés de parens oisifs & qu'on nourrit dans la bonne chere, car leur *urine* est remplie de crudités, en conséquence des humeurs crues dont le corps abonde. Il dit, *Comm. II. in Prognost.* qu'il se forme un sédiment copieux dans l'*urine*, lorsque la maladie est entretenue par des crudités; & qu'il n'y a que peu ou point de sédiment dans l'*urine* de ceux qui sont affligés de maladies bilieuses, ou qui sont accoutumés au jeûne & au travail.

La ténuité de l'*urine*, du sédiment ou de l'hypostase, marque celle des humeurs: mais une hypostase pure qui a peine à s'élever lorsqu'on agite le vaisseau, indique la foiblesse de la nature dans la seconde digestion.

Tout sédiment épais & grossier indique de même la grossiereté des humeurs, conformément à ce que Galien nous apprend, *Comm. in IV. & V. Lib. Aphor. & Lib. de Plenitud.* « que l'*urine* des personnes voraces dépo- « se un sédiment épais. » Je dis donc que la grossiereté & l'épaisseur de l'hypostase annoncent la grossiereté des humeurs, & par une suite nécessaire, des maladies opiniâtres.

L'hypostase unie ou continue, & uniforme, de figure pyramidale, est estimée un signe de digestion parfaite, mais un sédiment discret & inégal présage tout le contraire. Galien, *Lib. I. de Crif. cap.* 12. Car l'hypostase qui est hétérogene & discrete, ou composée de parties séparées & désunies, marque une redondance de flatuosités grossieres dans les veines, que la nature est hors d'état d'atténuer & de résoudre, comme l'Auteur du Livre *des Urines* nous l'apprend.

A l'égard des couleurs des hypostases de l'*urine*, la blanche, ainsi que nous l'avons dit, passe pour la meilleure, lorsque la matiere est en même tems continue, unie & homogene; & tel est le résultat d'une digestion parfaite.

Hippocrate distingue les matieres inégales & discretes, comme composant une substance désunie & dispersée en forme de grains de sable très-délié dans la substance de l'*urine*. Celles-ci sont l'effet d'un phlegme abondant, du pus, ou de la colliquation des parties solides; &

& telle est la nature des matieres qui ressemblent à du son & de l'hypostase, appellée *crimnodes* par les Grecs.

Les hypostases rouges & rougeâtres sont un signe de crudité & d'indigestion; ce qui a fait dire à Hippocrate, *Lib. Prognost.* avec beaucoup de raison, « que l'*urine* « rougeâtre avec un sédiment uni de même couleur, « montre que la maladie sera de plus longue durée que « dans le premier cas, (où le sédiment est blanc, uni « & homogene) mais qu'elle est cependant très-salu- « taire. » L'Auteur du Livre *des Urines* dit que la rougeur des matieres provient d'un sang ichoreux, & indique un défaut de coction.

Les hypostases jaunes ou vertes sont mauvaises, parce qu'elles indiquent que la maladie est entretenue par une bile jaune, érugineuse & porracée.

Les plus mauvaises de toutes les couleurs que puissent avoir les hypostases, sont la livide & la noire. Une couleur livide qui noircit en peu de tems provient d'un refroidissement de chaleur; & la couleur jaune, rouge léger, ou verte, qui devient noire sur le champ, est l'effet d'une chaleur ignée qui brûle les humeurs. Hippocrate, *Prognost.* a donc raison de regarder les nuages noirs qui se forment dans l'*urine* comme tout-à-fait funestes.

Entre les substances de l'*urine* qui proviennent d'une colliquation, & qui en conséquence paroissent sous différentes formes, les hypostases appellées par les Grecs *oroboides*, à cause qu'elles ressemblent à l'orobe, de même que la *sandarachoides*, sont l'effet de la consomption qui affecte la chair après avoir entierement fondu la graisse, & marquent une colliquation, ou de tout le corps, ou des reins seulement.

Les hypostases appellées par les Grecs *petaloides*, c'est-à-dire, écailleuses ou squammeuses, se forment, selon Galien, lorsque la chaleur, après avoir fondu la chair & la graisse, commence à ronger les parties superficielles.

Les hypostases *pytiroides* ou furfuracées, qui sont plus longues ou plus étroites, mais cependant plus épaisses que les écailleuses, sont l'effet du déchirement & de la consomption des vaisseaux des parties solides, que la chaleur a occasionnée.

Enfin, les hypostases appellées *crimnoides*, qui ressemblent à de la farine grossiere, sont l'effet d'une consomption des parties solides beaucoup plus violente que la premiere.

Voici ce qu'en dit Hippocrate, *Lib. Prognost.*

« L'hypostase de l'*urine* qui est *crimnoides* (semblable à « du son) est mauvaise, mais moins cependant que la « *petaloides* (ou écailleuse); celle qui est blanche & « ténue ne vaut rien; mais la *pytiroides* (qui ressemble « à du son) est encore pire. »

Sur quoi Galien dit dans son Commentaire sur ce passage que ces especes d'*urine* sont l'effet d'une chaleur ignée qui brûle le sang, ou consume les chairs à un point extraordinaire.

Des urines qui présagent la guérison du malade.

L'*urine*, de même que toutes les autres excrétions, fournit des indications dans les maladies, dont on peut tirer des prognostics touchant la mort ou la guérison du malade, en deux manieres:

Premierement, entant que signe de coction ou de malignité.

Secondement, entant que cause, selon qu'elle est bonne ou mauvaise.

Voici la description que Galien, *de Cris. cap.* 12. & *Com. in III. Epid.* donne de l'*urine* qui présage une bonne issue à ces deux égards.

« La meilleure espece d'*urine* est celle qui est d'une con- « sistance modérée, & proportionnée à la quantité de « boisson qu'on a prise, d'un rouge clair, ou de couleur « jaunâtre, avec un sédiment blanc, uni & homoge- « ne. » « L'*urine* est bonne, dit Hippocrate, *Lib.* « *Prognost.* lorsque son sédiment est blanc, égal & uni « durant tout le tems qui précede la crise; car cela « marque que le malade n'a plus rien à craindre, & « qu'il ne tardera pas à recouvrer la santé. Que s'il y « a intermission, & que l'*urine* soit quelquefois pure, « & quelquefois avec un sédiment blanc & uni, la « maladie sera plus opiniâtre, & le malade moins en « sûreté. » Galien ajoute « que l'*urine* doit être de cou- « leur de safran, modérée, d'une consistance moyen- « ne entre la ténue & l'aqueuse, & épaisse comme cel- « le des chevaux. »

Ce même Auteur, *Lib. I. de Cris. cap.* 12. dit:

« Que l'*urine* d'un rouge clair est beaucoup meilleure « que celle qui est jaunâtre. » Et *Com. in I. Epid.* & *Lib. X. simpl.* il la veut d'un jaune modéré; & *Lib. II. de Sanit. tuend. cap.* 2. il dit, « que l'*urine* bilieu- « se & d'un rouge léger, indique une coction parfaite « dans les maladies. »

Il y a plusieurs cas où l'*urine*, quoique parfaitement cuite, n'a que très-peu de couleur, au lieu qu'elle est plus teinte dans d'autres; d'où il suit que la meilleure *urine* n'a pas toujours la même couleur. Hippocrate est d'avis qu'on doit moins s'attacher à la couleur & à la consistance de l'*urine*, quand il s'agit de prognostic, qu'à ses hypostases; car décrivant dans l'endroit que nous venons de citer les qualités que l'*urine* doit avoir pour être bonne, il ne dit pas un mot de sa couleur ni de sa consistance, & ne s'attache qu'aux matieres qu'elle contient. « L'*urine* est bonne, dit-il, lorsqu'elle dé- « pose un sédiment blanc, uni & homogene, » laissant à part la couleur & la consistance qui ne sont pas toujours les mêmes dans l'hypostase. Et en effet, quoique la bonté de celle-ci influe nécessairement sur la couleur & la consistance de l'*urine*, & que cette liqueur ait toujours les couleurs que nous avons décrites, & qui sont réputées loüables, dans les corps tempérés, néanmoins comme l'*urine* varie infiniment, selon les différentes constitutions & les différentes dispositions des sujets, on doit avoir une méthode générale qui puisse servir à faire connoître la bonté de ce fluide dans les cas particuliers qui peuvent s'offrir.

Aristote, *Lib. I. Probl. T.* 52. nous en fournit une qui mérite d'être suivie. « L'*urine* est bonne, dit-il, lors- « qu'elle est modérée à tous égards, & tout-à-fait sem- « blable à celle des personnes qui se portent bien; & « un jeune Medecin ne doit jamais s'écarter de cette « regle quand il s'agit de juger de l'*urine*; car s'il s'ap- « perçoit qu'elle differe le moins du monde de ce qu'el- « le étoit dans l'état de santé, il peut hardiment assurer « que le sujet à qui elle appartient est déchu de l'état « où il étoit auparavant. »

Cette regle d'Aristote est excellente pour juger de la bonne ou mauvaise qualité de l'*urine*, car la théorie des corps similaires & dissimilaires est un des premiers principes de la prognostique. Il resulte donc de ce qu'on vient de dire, que la meilleure *urine* est celle qui approche le plus près de l'*urine* des personnes qui se portent bien, & c'est aussi le caractere que Galien en donne, *Lib. I. de Cris. cap.* 12.

Il est cependant à propos pour mieux juger de la bonté de l'*urine* d'avoir égard au tempérament du corps & des visceres, à l'âge, au sexe, à la diete, & à la façon de vivre du malade; car l'*urine* des sujets qui sont d'un tempérament chaud est plus haute en couleur que celle des personnes dont la constitution est froide. Quant à l'âge, l'*urine* des jeunes gens est plus ténue & plus

haute en couleur que celle des enfans, qui eſt extremement épaiſſe, & celle des vieillards moins ténue & moins colorée que celle des uns & des autres. L'*urine* des femmes eſt plus épaiſſe & moins haute en couleur que celle des hommes, elle dépoſe auſſi beaucoup plus de ſédiment. Celle des perſonnes voraces abonde en crudités, au lieu que celle des ſujets qui prennent peu de nourriture n'a preſque point de ſédiment, & eſt plus haute en couleur que la précédente. Il en eſt de même de l'*urine* des perſonnes qui veillent & qui travaillent beaucoup; mais celle des ſujets qui vivent dans l'oiſiveté contient beaucoup de ſédiment, & n'eſt preſque point colorée.

Il ſuit de-là que l'*urine* des enfans eſt bonne lorſqu'elle eſt d'une conſiſtance épaiſſe, médiocrement teinte, & qu'elle contient beaucoup de ſédiment blanc, uni & homogene. Celle des jeunes gens & des adultes doit être profondément teinte, jaunâtre ou d'un rouge léger, d'une conſiſtance ténue, & n'avoir preſque point de ſédiment, & cela à proportion que le ſujet eſt d'un tempérament plus chaud; comme au contraire elle doit être d'autant moins haute en couleur que la conſtitution du ſujet eſt plus froide. L'*urine* des femmes doit être dans quelques occaſions plus épaiſſe & moins colorée qu'à l'ordinaire; celle des perſonnes qui jeûnent, fatiguent & veillent, plus haute en couleur, plus ténue & moins chargée de ſédiment: mais celle des ſujets qui vivent dans la bonne chere & dans la molleſſe, moins colorée, plus épaiſſe & dépoſer une plus grande quantité de ſédiment.

La bonne *urine* dans les ſujets d'un tempérament modéré, eſt, ſuivant Galien, d'une légere couleur de ſafran, de conſiſtance moyenne, proportionnée à la boiſſon, avec un ſédiment blanc, uni, & toujours égal, en un mot, ſemblable à celle des perſonnes qui ſe portent bien. L'*urine* en général pour être bonne, doit avoir une hypoſtaſe ou un ſédiment blanc & homogene; celle dans laquelle on apperçoit un énéoreme vaut beaucoup moins: mais la pire de toutes eſt celle dont la ſuperficie eſt couverte de nuage. Galien nous apprend cependant, *Com. in III. Epid.* qu'un énéoreme eſt quelquefois bon, qu'il peut même ſe faire qu'un nuage fourniſſe un prognoſtic ſalutaire, conformément à ce que dit Hippocrate, *IV. Aph.* 70. « Que les perſonnes dont la fievre ſe termine par une criſe le ſeptieme jour, ont un nuage rouge dans leur *urine* le quatrieme, & tout le reſte à proportion. » Et non-ſeulement, dit Galien, un nuage rouge, qui n'avoit point paru auparavant, prognoſtique une criſe; celle-ci eſt annoncée d'une maniere beaucoup plus certaine par un nuage blanc, & bien plus ſurement encore par la blancheur, l'égalité & la ſtabilité de l'énéoreme. Que ſi la maladie fait des progrès rapides, & qu'il ſurvienne un changement dans la couleur & la conſiſtance de l'*urine*, la criſe n'eſt plus douteuſe, & l'on peut l'annoncer ſans crainte de ſe tromper. Hippocrate, *Lib. Prognoſ.* dit « que la blancheur du nuage qui flote dans l'*urine*, ne préſage rien que de ſalutaire. » Et un peu plus bas: « on doit examiner ſi ces nuages montent ou deſcendent, auſſi-bien que la nature de leur couleur; car s'ils tendent en embas, & qu'ils ſoient de la couleur dont on a parlé ci-deſſus (*blancs*,) ils n'ont rien que de bon & de louable. »

A l'égard de la ſubſtance, l'*urine* en qui la ténuité & la bonté de la couleur ſe trouvent jointes, n'a rien que de louable; ce qui a fait dire à Galien, *Com. in I. Epid.* « Que les *urines* ténues & d'une bonne couleur ſont un préſage de guériſon, à cauſe de la bonté de leur couleur: mais qu'entant que ténues, elles ont beſoin de beaucoup de tems pour ſe cuire. » Il s'enſuit donc que cette eſpece d'*urine* préſage la guériſon du malade, mais ſeulement au bout d'un tems conſidérable, comme il arriva dans les cas de Cléonactides & du Clazomenion, *I. Epid. Ægr.* 6. 10. de même que dans celui de Chærion, *III. Epid. Sect.* 1. *Ægr.* 5.

La pâleur & la ténuité de l'*urine*, dans les cas où l'on apperçoit des ſignes de guériſon, indiquent un abſcès, ainſi qu'Hippocrate, *Lib. Prognoſt.* & après lui Galien, *Com. in III. Epid. T.* 4. nous l'apprennent. « Les *urines* égales & ténues, dit le premier, lorſqu'elles reſtent telles pendant un tems conſidérable, & qu'elles ſont accompagnées d'autres ſignes ſalutaires, indiquent un abſcès dans les parties ſituées au-deſſous du diaphragme. » C'eſt ce qui arriva à Pythion, *III. Epid. Ægr.* 1. qui vivoit près du Temple de Tellus, duquel il dit, « Que durant les huit premiers jours ſon *urine* fut pâle & ténue, avec un énéoreme; qu'il lui prit une ſueur le dixieme jour, que ſes crachats étoient paſſablement cuits, & qu'il eut une criſe, qui fut annoncée par un écoulement d'*urine* médiocrement ténue (au lieu d'ὑπόλευκα qui ſe trouve dans toutes les éditions imprimées, je lis ὑπόλεπτα.) » Le quatorzieme jour après la criſe, il ſurvint une ſuppuration dans la région de l'anus, qui occaſionna une ſtrangurie.

L'*urine* eſt louable, quant à la couleur, lorſqu'elle eſt jaunâtre, rouge, claire, ſafranée, médiocrement pâle & jaune. L'*urine* rougeâtre avec un ſédiment de même couleur, eſt eſtimée ſalutaire par Hippocrate, quoiqu'elle indique une maladie de longue durée. La noirceur de l'*urine* n'eſt pas toujours un mauvais ſigne; par exemple, dans les maladies de la rate, comme il paroît par le cas d'Hérophon, *I. Epid. Ægr.* 3. auſſi-bien que dans ceux qui abondent en ſang mélancolique; & ceci eſt confirmé par ce que Galien, *Com. in Epidem.* rapporte d'une malade. « La noirceur de ſon *urine*, dit-il, n'avoit rien de dangereux, parce qu'elle ne venoit que de la ſuppreſſion de ſes regles, qui étoient d'une nature extremement mélancolique. » L'excrétion abondante & critique d'une *urine* noire qui ne devient point aqueuſe, eſt auſſi fort ſalutaire; & Galien, *Com.* 3. *in III. Epid. T.* 73. dit avoir connu une femme qui fut conſidérablement ſoulagée par un écoulement copieux d'une pareille *urine*; à quoi l'on peut ajouter que la noirceur de l'*urine* qui eſt accompagnée d'un ſaignement de nez copieux, comme dans le cas de Meton, *I. Epid. Ægr.* 7. ou d'un flux menſtruel abondant, pareil à celui dont fut affligée la malade du *III. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 11. n'a rien de dangereux.

Entre les *urines* troubles ou ſales, celle qui ſe raſſied auſſitôt n'a rien que de ſalutaire, ſurtout ſi le ſédiment eſt blanc, égal & uni, conformément à ce que dit Galien, *de Sanit. tuend. Lib. IV. cap.* 4. « Que s'il ſe fait une ſéparation de la ſubſtance épaiſſe de l'*urine* de celle qui eſt la plus liquide, & que le ſédiment ſoit blanc, égal & uni, c'eſt un ſigne que la nature a les forces néceſſaires pour ſurmonter & digérer les humeurs. »

L'*urine* claire, qui ſe trouble en peu de tems peut auſſi être regardée comme ſalutaire, entant qu'elle indique que la nature travaille à la coction des humeurs.

Quant aux altérations qui ſurviennent dans l'*urine*, celles-là ſont eſtimées louables qui ſe font pour le mieux, ſoit à l'égard de la couleur, de la conſiſtance ou de l'hypoſtaſe. D'où il ſuit que l'*urine* épaiſſe qui s'écoule après que la maladie a commencé, eſt ſalutaire, puiſque les excrétions qui étoient auparavant ténues, s'épaiſſiſſent après que la coction a commencé à ſe faire; comme au contraire, c'eſt encore un bon ſigne lorſqu'elles deviennent ténues d'épaiſſes qu'elles étoient auparavant, conformément à ce que dit Hippocrate, *IV. Aph.* 68. « Que ceux dont l'*urine* eſt épaiſſe, grumeleuſe & en petite quantité, & qui ne ſont point exempts de fievre, ſont ſoulagés par une excrétion abondante d'*urine* ténue, qui eſt annoncée par l'hypoſtaſe qui ſe forme dans l'*urine* dès le commencement de la maladie, ou peu de tems après. » Surquoi Galien dit dans ſon Commentaire, « Que tout écoulement copieux d'*urine* ténue eſt ſalutaire, entant qu'il indique l'atténuation de la matiere morbifique. »

C'est un bon signe lorsque l'*urine* devient claire & foncée, de trouble & de pâle qu'elle étoit auparavant; lorsque sa couleur devient moins forte qu'elle ne l'étoit; & qu'après avoir été long-tems sans sédiment, il s'y forme un nuage, un énéoreme ou une hypostase blanche & homogene.

Telles sont les propriétés & les qualités de l'*urine* qui présagent la guérison du malade dans les affections aiguës, en tant que signe de coction; elles prognostiquent de même une heureuse issue en qualité de cause, en conséquence de la salubrité de l'excrétion.

C'est ce qui fait que toute évacuation abondante d'*urine* dans un jour critique indique la salubrité de la crise, surtout si elle est d'une nature loüable, comme dans le cas de Nicodeme, *III. Epid. sect.* 3. *Ægr.* 10. au sujet duquel Hippocrate dit, *III. Epid. sect.* 3. « qu'il rendit le vingt-quatrieme jour de sa maladie une quantité copieuse d'*urine* qui contenoit beaucoup de sédiment; qu'il tomba dans des sueurs chaudes copieuses, & qu'il survint une crise qui emporta la fievre. » Il dit de Pericles, *Ibid. Ægr.* 6. « que la fievre diminua le troisieme jour, & qu'il survint une excrétion copieuse d'*urine* qui contenoit beaucoup de sédiment. »

Chærion, *ibid. sect.* 2. *Ægr.* 5. ne fut redevable, selon lui, de sa guérison, qu'à un écoulement abondant d'*urine* bilieuse.

On lit à ce sujet, 4. *Aph.* 73.

« Que rien ne prévient plus efficacement les abscès des articulations, qu'une évacuation copieuse d'*urine* blanche & épaisse; » &, *VI. Epid. sect.* 4. *Aph.* 2. « qu'il survient quelquefois dans les fievres quartes, accompagnées de lassitude, un écoulement d'*urine* épaisse & blanche qui prévient les abscès, ainsi qu'il arriva au domestique d'Archigene. »

Mais l'*urine* acre qui ressemble à de la grosse farine, présage la mort du malade ou la durée de la maladie, selon que Galien nous l'apprend, *Com. in VII. Aph.* 31.

L'*urine* acre qui sort avec douleur & en grande quantité, est souvent critique dans les maladies aiguës, conformément à l'observation d'Hippocrate, *I. Epid. sect.* 1. qui après avoir décrit une maladie épidémique extrêmement funeste aux enfans, ajoute:

« Que le plus important de tous les jugemens, & le seul auquel la plûpart des malades durent leur salut, fut une altération de la maladie en une espece de strangurie, & en un abscès dans les parties affectées. »

Et un peu plus bas, par rapport à la strangurie:

« Elle fut, dit-il, fort incommode & fort ennuyeuse au malade, dont l'*urine* étoit abondante, épaisse, variée, rouge, purulente & évacuée avec douleur. »

« Tous ceux, ajoute-t'il, qui se trouverent dans cette circonstance, échapperent, & pas un d'eux ne mourût. »

Le cas de Python, *III. Epid. Ægr.* 1. qui étoit de même nature, eut vraissemblablement une issue aussi heureuse; car il dit à ce sujet, « que le quatorzieme jour après la crise, il survint une suppuration autour du fondement, qui dégénéra en une strangurie; » ensuite de quoi il y a toute apparence qu'il guérit à l'aide d'une excrétion copieuse d'*urine*.

Il se trouve encore quelques *urines* oléagineuses, dénuées de graisse, & semblables à l'huile par leur couleur & leur consistance, qui sont aussi fort salutaires. Ces dernieres ne paroissent jamais que la matiere morbifique ne soit tout-à-fait cuite; & Galien, *Com. in III. Epid. T.* 72. dit les avoir observées plusieurs fois sans aucune suite fâcheuse pour le malade.

En voilà assez sur les *urines* qui fournissent un prognostic avantageux par leurs bonnes qualités.

De l'urine qui présage la mort du malade.

L'excrétion continue d'une *urine* blanche, ténue & aqueuse dans une maladie de mauvaise espece, présage la mort du malade, ainsi que Galien nous en assûre, parce qu'elle indique une crudité excessive: elle n'est pas moins pernicieuse dans les fievres aiguës, à cause, suivant le même Auteur, qu'elle prouve que la bile jaune prend son cours vers le cerveau; ce qui ne manque pas d'être suivi d'un délire & d'une phrénésie.

Hippocrate, 4. *Aph.* 72. assûre « que l'*urine* blanche & transparente ne présage rien de bon, surtout dans la phrénésie; » & Galien, dans son Commentaire sur ce passage, dit qu'il n'a jamais vu échapper aucun phrénétique dont l'*urine* a été telle qu'on vient de la décrire.

En effet, il vaut beaucoup mieux, puisque la maladie est d'une nature tout-à-fait bilieuse, que l'*urine* le soit aussi, que si elle étoit ténue & transparente, comme dans le cas de Philistes, *III. Epid. sect.* 2. *Ægr.* 4. qui mourut d'une phrénésie. Il suit de-là que l'*urine* ténue & aqueuse ne vaut rien dans les fievres aiguës, parce qu'elle présage au moins une maladie de longue durée, accompagnée de plusieurs rechûtes; car la nature a besoin de beaucoup de tems pour cuire les humeurs, de façon que lorsque la fievre n'est ni extremement violente, ni les forces trop épuisées, le malade échappe quelquefois, quoiqu'avec beaucoup de peine; au lieu que si la maladie est excessive, & les forces considérablement affoiblies, une pareille *urine* est absolument funeste.

C'est-là sans doute ce que Galien, *Com. in* 4. *Aph.* 71. a voulu dire dans le passage suivant:

« Lorsque les forces se trouvent déja épuisées par la maladie, la blancheur & la transparence de l'*urine* ne présagent rien que de mauvais, surtout dans la phrénésie, & il est inoüi qu'on en échape. »

Cette espece d'*urine* est beaucoup plus funeste lorsqu'elle coule long-tems, & qu'elle paroît après que la maladie a commencé, comme dans le cas de la malade de Thasos, *III. Epid. sect.* 3. *Ægr.* 2. qui rendit le onzieme jour une *urine* ténue & aqueuse, dont l'excrétion continua jusqu'au quarantieme. Nous avons déja remarqué, après Hippocrate, *Lib. Prognost.* que l'écoulement continu d'une pareille *urine*, lorsqu'il est accompagné de signes salutaires, présage la solution de la maladie par le moyen d'un abscès, ainsi qu'il arriva dans le cas de Pythion qui logeoit près du Temple de Tellus, *III. Epid. Ægr.* 1. & que Galien le confirme dans son Commentaire sur ce cas. Mais lorsqu'il ne paroît aucun signe salutaire, un pareil écoulement d'*urine* est toujours funeste; ce qui a fait dire à Hippocrate, *Prognost.* que l'*urine* aqueuse est une des plus mauvaises qu'on puisse voir, surtout dans les enfans.

Les *urines* épaisses, suivant Hippocrate, dans le même Livre, sont très-mauvaises, surtout si l'excrétion s'en fait au commencement de la maladie; car Galien, *Comm. in* 4. *Aph.* 6. assûre que l'urine est ordinairement ténue dans ce tems-là. Mais celles qui n'ont point de sédiment, ou qui n'en ont qu'un mauvais, sont fort mauvaises; & c'est de celles-ci que Galien a dit, *Comm. in* 4. *Lib. Aph.* « que l'*urine* épaisse & sans sédiment, lorsque les forces sont dans leur entier, présage la durée de la maladie; & la mort du malade, si les forces sont considérablement affoiblies. »

Hippocrate, *I. Epid. sect.* 1. décrivant une fievre demi-

tierce épidémique, dit, « que l'*urine* de quelques sujets étoit épaisse, presque dénuée de sédiment, de mauvaise consistance, crue & évacuée à contre-tems. »

Galien, 1. *Com. in III. Epid. T.* 5. parlant de ces sortes d'*urines*, dit, qu'Hippocrate, dans le cas d'Hermocrates, en disant, « que son *urine* étoit épaisse & sans hypostase, » donne clairement à entendre, « qu'elle étoit sale & trouble, puisqu'il compare cette *urine*, qui parut toujours dans un état de crudité & d'agitation, & qui étoit imprégnée de flatuosités, au moût. »

Puis donc que l'*urine* qui ne forme aucun dépôt, est du nombre des *urines* troubles, il s'ensuit qu'on doit mettre au même rang celle qui étant épaisse, est aussi dénuée de sédiment; & qui, comme dit Galien, outre qu'elle indique l'agitation crue & flatueuse de toute la masse du sang, prouve encore que la maladie est entretenue par des humeurs grossieres.

Nous avons observé ci-devant que l'*urine* trouble peut être ténue ou épaisse, & nous allons passer aux prognostics qu'on en peut tirer dans les maladies aiguës.

Galien, comme on a déja vu, distingue trois sortes d'*urines* troubles; l'une qui sort ténue & claire de la vessie, & qui devient trouble & sale par la suite; la seconde qui sort trouble, & persiste dans cet état; & la troisieme, qui, après être sortie sale & trouble, s'éclaircit & se purifie peu de tems après. Galien, *de Crif. Lib. I. cap.* 12. assure que cette derniere est la moins mauvaise de toutes, à cause qu'elle indique un reste d'agitation incapable de retarder la coction de la maladie. La plus mauvaise après celle-ci, est celle qui après être sortie claire de la vessie, devient sale & trouble par la suite, à cause que cette derniere altération signifie que la nature doit travailler à la coction de la maladie, mais n'a pas encore commencé son ouvrage; de sorte qu'elle a besoin de beaucoup de tems, & d'un degré suffisant de forces dans le malade pour achever la coction.

L'*urine* qui tient le milieu entre ces deux-ci, selon Galien, est celle qui demeure trouble comme elle est sortie, sans s'éclaircir le moins du monde, ni former aucun dépôt. Celle-ci, dit-il, indique que le sang est toujours dans l'agitation nécessaire pour procurer la coction de la maladie. Ce même Auteur, *de Sanit. tuend. Lib. IV. cap.* 4. nous dit, « qu'une *urine* trouble comme celle des chevaux, marque que les veines sont remplies d'humeurs crues; mais que la nature ne demeure point oisive, & travaille à les cuire. »

On voit par-là que l'*urine* trouble qui ne s'éclarcit ni ne se repose, est beaucoup meilleure que celle qui après être sortie claire de la vessie, se trouble par la suite. Hippocrate paroît cependant avoir ignoré cette distinction, puisqu'il ne dit nulle part que cette derniere est beaucoup plus mauvaise que l'autre; & qu'il regarde généralement toutes les *urines* troubles qui ne se purifient jamais comme plus mauvaises que les autres, & les déclare absolument pernicieuses. C'est ce qui paroît, par exemple, dans le cas de la femme de Philinus, *I. Epid. Ægr.* 4. qui mourut, & dont il dit, « qu'elle rendit durant ses convulsions, & la plûpart du tems sans le savoir, une quantité copieuse d'*urine* blanche, & aussi épaisse que celle qu'on agite après l'avoir laissée long-tems reposer dans le pot de chambre; qu'elle ne se reposa point, mais qu'elle ressembloit à celle des chevaux par sa couleur & sa consistance; telle étoit, ajoute Hippocrate, autant que j'ai été capable d'en juger, la nature de l'*urine* de ma malade. »

Il dit encore de la femme de Dromeades, *ibid. Ægr.* 11. dont le sort fut aussi funeste, « qu'un jour après avoir été saisie de frisson, elle fut commodément à la selle, & que son *urine* étoit épaisse, blanche, trouble comme l'*urine* qu'on agite après l'avoir laissé long-tems reposer, & ne formoit aucun dépôt. »

Telle fut encore l'*urine* de cet homme, « qui, bien qu'affligé de la fievre, but & mangea copieusement à son repas, *I. Epid. Ægr.* 12. aussi-bien que celle d'Hermocrates, *I. Epid. sect.* 1. *Ægr.* 2. qui moururent tous deux d'une fievre aiguë. »

Galien paroît aussi tirer le même prognostic de l'*urine* trouble, dans son *Commentaire sur le LXX. Aph. de la quatrieme Section*, lorsqu'il dit, « quelques *urines* restent troubles pendant long-tems, d'autres déposent bien-tôt un sédiment épais, ce qui annonce la solution prochaine de la maladie: mais celles qui ne forment aucun dépôt, présagent la longue durée de la maladie, si le malade est fort, & sa mort, s'il est foible. » Et *de Sanit. Tuend. Lib. IV. cap.* 2. il décrit ces sortes d'*urines* troubles d'une maniere si claire, qu'on peut en conclurre qu'elles sont les plus pernicieuses de toutes. « La marque ou le caractere général, dit-il, par lequel on peut juger des *urines* troubles, est une séparation de la substance la plus épaisse & la plus grossiere, de celle qui est ténue & liquide; & cette séparation est prompte ou lente, ou ne se fait point du tout. Si elle se fait promptement, & que le sédiment soit blanc, uni & égal, c'est un signe que la nature a pris le dessus sur les humeurs, & travaille à les cuire. Si l'hypostase est loüable, mais qu'elle ait été long-tems à se former, c'est une preuve que la nature ne prendra le dessus sur les liqueurs qu'au bout d'un tems considérable. Que s'il ne se fait absolument aucune séparation, ou que le dépôt soit de mauvaise qualité; on doit être assuré que la nature est foible, & qu'elle a besoin de secours pour opérer cette coction. »

Il suit donc de ce qui précede que l'*urine* trouble qui ne dépose aucun sédiment, est infiniment plus pernicieuse qu'aucune autre que ce soit. On peut démontrer la même vérité par la regle des contraires: car puisque Galien avoue lui-même que l'*urine* trouble qui forme une hypostase est bonne, & un présage assuré de l'empire de la nature sur la maladie; il s'ensuit que l'*urine* contraire, qui ne dépose aucun sédiment, & qui reste toujours trouble, doit signifier tout le contraire, & présage le triomphe de la maladie sur la nature: lorsque les *urines* qui sont sorties troubles de la vessie, ne s'éclaircissent point, c'est un signe qu'elles n'ont point été rendues telles par la chaleur naturelle qui est employée à la coction des humeurs, mais par une chaleur étrangere & contre nature, qui travaille à la ruine du malade. Car l'*urine* trouble, qui n'acquiert cette propriété qu'à l'aide de la chaleur naturelle, ne tarde pas à s'éclaircir; au lieu que lorsqu'elle est rendue telle par la chaleur fébrile, elle reste toujours trouble, & ne dépose aucun sédiment, ou bien il est tout-à-fait mauvais.

Au reste, l'*urine* trouble est bien plus mauvaise au commencement de la maladie que dans son accroissement, qui est le tems où la chaleur naturelle étant employée à la coction, trouble souvent l'*urine* par les flatuosités dont elle la remplit: mais pour lors l'*urine* ne tarde pas à déposer un sédiment loüable & à s'éclaircir.

J'ai peine à croire, malgré ce que Galien en dit, *de Crif. Lib. I. cap.* 12. que l'*urine* qui sort toute claire de la vessie, & qui devient trouble par la suite, soit plus mauvaise qu'aucune autre de ce genre: car s'il est vrai, comme il l'assure dans cet endroit, *Lib. IV. de Sanit. Tuend. cap.* 4. que l'*urine* qui se trouble après avoir été évacuée, signifie que la nature n'a pas encore travaillé à cuire les humeurs, mais qu'elle se dispose à le faire; & que celle qui s'éclaircit après être sortie de la vessie, prouve que la nature a déja commencé cet ouvrage, il s'ensuivra que l'*urine* trouble qui ne

forme aucun dépôt, est la plus pernicieuse de toutes, du moins dans les maladies aiguës, comme elle l'est effectivement, puisqu'elle indique la présence d'un grand nombre d'humeurs crues & grossieres, que la nature ne peut cuire & surmonter que par la longueur du tems, & qu'avec le secours d'une force considérable; aussi cette espece d'*urine* est-elle toujours nn signe de mort dans les sujets foibles qui sont attaqués de maladies violentes.

A l'égard des couleurs de l'*urine*, la blanche, la ténue, & l'aqueuse sont les pires de tontes dans les maladies aiguës, à cause, comme Galien nous l'apprend, qu'il est plus avantageux dans les maladies bilieuses que l'*urine* & les excrémens soient hauts en couleur. Hippocrate, *Lib. Prognost.* condamne l'*urine* ténue & de couleur de feu, à cause « qu'elle indique la crudité absolue de la maladie; & qu'il est à craindre, en cas « qu'elle dure long-tems, que le malade meure avant « que l'*urine* ait eu le tems de se cuire. »

Ce prognostic est fondé sur ce que la ténuité & la couleur enflammée de l'*urine* indiquent la violence de la maladie, une chaleur interne brûlante, ou une inflammation excessive dans le foie, le ventricule ou le diaphragme.

L'*urine* de couleur d'or est extremement suspecte dans les inflammations des parties internes, aussi-bien que dans les fievres aiguës, parce qu'elle indique un phlegmon considérable, ou une inflammation dansquelqu'un des visceres.

L'*urine* noire est toujours dangereuse dans les maladies aiguës, à moins que l'excrétion ne s'en fasse d'une maniere critique, ou qu'elle ne soit abondante durant une suppression de regles atrabilaires, ou accompagnée d'un saignement de nez copieux. Une pareille *urine* n'a rien de dangereux pour lors, ainsi que nous l'avons fait voir ci-dessus: mais elle ne présage rien que de funeste dans les maladies aiguës lorsqu'elle n'est point évacuée dans les circonstances susdites, parce qu'elle indique une grande quantité de sang aduste, que la nature est incapable de cuire. De-là vient qu'Hippocrate, *Prognost.* estime l'*urine* noire infiniment plus funeste que celle qui est ténue & d'un rouge de feu, surtout dans les adultes; & qu'il condamne les nuages noirs qui flotent dans l'*urine* comme un signe pernicieux.

L'*urine* noire tenue, évacuée en petite quantité, 1. *Epid. Sect.* 2. *Stat.* fut un des symptomes qui parurent au commencement d'un *causus* épidémique, & qui présagea la mort dn malade.

L'*urine* noire qui devient aqueuse, comme dans la femme qui logeoit près de l'Eau froide, 3. *Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 2. est funeste. Hippocrate observe, à ce sujet, qu'elle rendit le onzieme jour une grande quantité d'*urine* noire ténue, & le vingtieme beaucoup d'*urine* aqueuse, sur quoi Galien observe dans son Commentaire, que l'*urine* noire qui devient aqueuse présage la mort du malade.

L'Auteur du premier des *Prorrhétiques*, *T. IV.* dit « que « la pâleur de l'*urine* & la noirceur de l'énéoreme pré« sagent une phrénésie dans les personnes affligées du « délire & d'insomnies; » & l'on peut ajouter une phrénésie maligne & funeste, à cause qu'elle provient d'une bile noire & aduste.

L'*urine* noire & fétide est mortelle, suivant Galien, *Comment. in Aph.* & *Com.* 2. *in Prognost. T.* 32. Celle qui est continuellement noire, ténue & aqueuse, & accompagnée de mauvais symptomes présage la mort, témoin la femme, *III. Epid.* dont on a parlé ci-dessus, & dont Hippocrate dit à la fin de son discours « que son *urine* fut perpétuellement noire, ténue, « aqueuse & accompagnée d'un *coma*, de dégout, de « découragement, d'insomnies, de facilité à se mettre « en colere, d'anxiété & de mélancolie. »

Les *urines* huileuses, celles principalement dont la surface est couverte d'nne graisse qui ressemble à une toile d'araignée, sont estimées mauvaises par Hippocrate dans ses *Prognostics*; & Galien, *Lib. IV. de Sanit. Tuend.* dit qu'elles sont pernicieuses en tant qu'elles marquent une colliquation. Il est dit de Pythion, *III. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 3. qui logeoit près du Temple d'Hercule, « qu'il rendit une espece d'*urine* oléagi« neuse. » Celle-ci est la plus mauvaise après la noire, à cause qu'elle indique une colliquation extraordinaire, & que la chaleur fébrile ignée prévaut sur la chaleur naturelle, comme il arriva, par exemple, dans le cas de Pythion & de la femme de Cyzique, *ibid. Ægr.* 14. qui rendirent tous deux une *urine* d'abord noire, & ensuite oléagineuse ou grasse.

Après l'*urine* épaisse & trouble, je n'en connois point de plus pernicieuse, que la grasse qui ne dépose aucun sédiment, car elle signifie que la chaleur ignée ou fébrile, qui l'avoit d'abord troublée, a augmenté considérablement. Telle étoit l'*urine* de la femme de Dromeades & du fébricitant qui but & mangea copieusement à son souper, *I. Epid. Ægr.* 11. 12. dans le dernier cas le malade rendit le premier jour une *urine* rouge, épaisse, trouble & sans sédiment; le cinquieme & le septieme une grande quantité d'*urine* grasse & oléagineuse, & il mourut le onzieme. Dans l'autre, « l'*uri*« *ne* fut épaisse & trouble, le second & le troisieme « jour, & sans hypostase; huileuse le quatrieme & le « cinquieme; & le malade mourut le sixieme. »

Toute excrétion copieuse d'*urine* ténue & aqueuse sans sédiment, qui ne procure aucun soulagement au malade, ou qui est vicieuse à quelque égard, est extremement à craindre dans les maladies aiguës.

Hippocrate, 3. *Epid. Sect. III. Stat. Pest.* décrivant les symptomes d'un *causus* épidémique généralement accompagné d'une phrénésie, & funeste, dit « que les « malades rendirent une grande quantité d'*urine* ténue « qui ne leur procura aucun soulagement, & n'eut « rien de critique. » Il ajoute un peu plus bas: « la quan« tité d'*urine* évacuée excédoit de beaucoup la boisson « que le malade avoit prise; elle n'étoit, outre cela, ni « épaisse, ni cuite. »

Ce même Auteur, *III. Epid. Sect.* 2. *Ægr.* 12. rapportant le cas funeste d'une femme qui logeoit *in Foro Mendacium*, dit, qu'elle rendit le dixieme jour une grande quantité d'*urine* sans sédiment; & de la femme qui logeoit près de l'Eau froide, que son *urine* fut toujours abondante, noire, ténue & aqueuse.

L'*urine* extremement épaisse ou trouble, qui ne dépose aucun sédiment, & ne procure aucun soulagement au malade, est aussi fort mauvaise, comme le sont généralement toutes les excrétions abondantes d'*urine* au commencement des maladies aiguës, qu'on regarde, avec raison, comme inutiles, à cause qu'il ne peut rien sortir dans ce tems-là de bien cuit, ni de bien purifié.

Les *urines* ténues, évacuées en petite quantité dans les fievres ardentes & les inflammations aiguës, sont extremement mauvaises, parce qu'elles indiquent que la sérosité du sang est consumée par la chaleur ignée, surtout si l'*urine* a la moindre mauvaise qualité, comme il paroît par le cas de la femme de Dromeades, dont on a déja parlé, du jeune homme de Melibée, *III. Epid. Ægr.ult.* & de la fille d'Euryanactes, *III. Epid. Sect.* 2. *Ægr.* 6. dont les deux derniers rendirent une petite quantité d'*urine* ténue & de mauvaise couleur, & la premiere, une *urine* ténue, oléagineuse & peu abondante. Dans les cas de la femme qui vivoit avec Tisamene, & de l'autre qui étoit de la famille de Pan-

timides, *III. Epid. Sect.* 2. *Ægr.* 9. 10. l'*urine* étoit peu abondante & ténue. Tous les malades, dont on vient de parler, moururent peu de tems après que le symptome en question eut paru.

Toute suppression totale d'*urine* occasionnée par la consomption entiere de la sérosité du sang par la chaleur ignée & fébrile, ou par l'extinction de toutes les fonctions, pour me servir de l'expression de Galien, *Com.* 2. *in III. Epid. T.* 4. ne présage rien que de funeste dans les fievres. Hippocrate, *I. Epid. Ægr.* 2. rapporte de Silenus qui étoit malade d'une fievre dont il mourut, « qu'il fut attaqué d'une suppression d'*urine* le sixieme jour, laquelle devint totale le septieme: mais « qu'il rendit le huitieme quelque peu d'*urine* avec « douleur & picotement. » Un pareil symptome indique la violence de la chaleur qui consume la sérosité du sang, & la rend extremement brûlante & acrimonieuse. La femme de Cyzique, *III. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 14. la servante d'Aristion qui avoit une esquinancie, *Ibid. Sect.* 2. *Ægr.* 7. & le jeune homme de Melibée dont on a déja parlé, eurent une suppression d'*urine* un peu avant de mourir, en conséquence de l'extinction de la faculté.

Tonte excrétion légere d'*urine* acre qui ne procure aucun soulagement au malade, est mortelle, parce qu'elle prouve que toute la sérosité a été consumée par la chaleur brûlante qui affecte les parties internes, & que les humeurs sont enflammées; & Hippocrate rapporte de Silenus qu'il rendit un peu avant que de mourir, une petite quantité d'*urine* acre & piquante. J'ai observé moi-même, dit Prosper Alpin, ces légeres excrétions d'*urine* extremement acre & piquante dans ma femme Guadagnina, & dans plusieurs autres personnes attaquées d'une fievre ardente, quelque tems avant leur mort.

L'*urine* dans laquelle on n'apperçoit ni hypostase, ni énoreme, ni nuage, est mauvaise, à moins que cela ne soit occasionné par l'abstinence, les veilles & le travail, ou par la bile dont le corps abonde, autrement c'est un mauvais signe pour l'*urine* de ne contenir aucune des substances précédentes, ainsi que Galien nous l'apprend, *de Crif. Lib. I. cap.* 4.

Une *urine* épaisse & sans aucun sédiment est mortelle dans les maladies aiguës, ainsi que Galien nous en assure.

L'*urine* dont le sédiment est en petite quantité ou cru, ne vaut rien non plus: telle étoit celle des malades affligés d'une demi-tierce épidémique, « dont l'*urine*, à « ce que dit Hippocrate, *I. Epid. Sect.* 1. étoit ténue, « indigeste, pâle ou abondante, ou bien, épaisse, pres« que dénuée de sédiment, non loüable, & avec un sé« diment cru & de mauvaise qualité. »

Galien, *Com. in IV. Aph.* 69. condamne l'*urine* épaisse à cause de la pesanteur de son sédiment; & l'Auteur du Livre *de Urinis*, *cap.* 42. dit qu'il sort quelquefois une humeur blanche & crue avec l'*urine*, qui se précipite au fond du vaisseau en forme d'hypostase. Et Galien, *Com. II. in Prognost.* dit qu'un sédiment cru & copieux indique que la maladie est entretenue par une grande quantité d'humeurs crues, & par conséquent opiniâtre & dangereuse; de-là vient qu'il condamne absolument les hypostases épaisses & grossieres. *Com. in IV. Aph.* 69. C'est de ces sortes d'hypostases dont Hippocrate a voulu parler, *VII. Aph.* 31. lorsqu'il dit: « que toute « hypostase avec un sédiment qui ressemble à du son « (*crimnodes*) dans les fievres, indique une maladie de « longue durée. » Nous avons observé ci-dessus, après Galien, *Lib. I. de Crif. cap.* 12. que les sédimens épais, que les Grecs appellent *crimnodes*, indiquent une colliquation excessive, & sont par conséquent mortels dans les maladies aiguës. Ce même Auteur, *Comm. in VII. Aphor.* 31. dit en parlant de ces sortes de sédimens: « il paroît par ces exemples (Silenus & la mala« de du jardin de Dealces) que les malades dont l'*uri*« *ne* est chargée d'un pareil sédiment ne recouvrent la « santé qu'avec beaucoup de peine, si tant est qu'ils « échappent; ou, si la maladie est mortelle, qu'ils « menrent en très-peu de tems. »

Galien regarde donc cette espece d'*urine* comme pernicieuse, puisqu'il dit que la plûpart de ceux qui en rendent de semblable meurent au commencement de la maladie; & ceux qui sont assez heureux que d'échaper ne recouvrent la santé qu'avec beaucoup de peine, à cause que la disposition qui occasionne ces sortes d'excrétions par les *urines*, a besoin d'une coction considérable. Hippocrate, *Lib. Prognost.* condamne l'hypostase *crimnodes*; & telle fût celle de l'*urine* de Silenus, *I. Epid. Ægr.* 2. qui mourut le onzieme jour; celle du malade du jardin de Dealces, *III. Epid. Sect.* 1. *Ægr.* 3. dont la crise ne se fit que le quatorzieme jour.

Nous avons observé ci-dessus que les sédimens *oroboide* & *écailleux*, aussi-bien que celui qui imite le son, & que les Grecs appellent des noms respectifs d'*oroboides*, de *petaloides* & *pityroides*, sont mortels dans les fievres aiguës, comme venant d'une pareille colliquation, à moins qu'ils ne soient l'effet de quelque maladie des reins ou de la vessie.

Hippocrate, dans ses *Prognostics*, en porte le jugement que voici:

« L'hypostase *crimnodes* (qui ressemble à du son) est mau« vaise, mais moins cependant que la *petaloides* (l'é« cailleuse); les *urines* blanche & ténue sont extreme« ment pernicieuses: mais la *pityroides* (qui ressemble « à de la grosse farine) est beaucoup pire. »

On connoît que ces sédimens ne sont point l'effet d'une maladie des reins par la présence actuelle d'une fievre aiguë & colliquative, aussi-bien que par l'absence des symptomes qui accompagnent la lésion des reins.

Tout sédiment lâche & discret ne vaut rien non plus, entant qu'il est un signe de crudité, & l'on ne sauroit prédire avec certitude la guérison du malade, toutes les fois qu'il est tel.

On peut en dire autant de celui qui est inégal, conformément à ce passage des *Prognostics*.

« S'il y a intermission, & que l'*urine* soit quelquefois pu« re & quelquefois chargée d'une hypostase blanche & « unie, la maladie devient plus difficile à guérir, & « le malade court risque de la vie. »

Hippocrate, *Ibid.* désaprouve le sédiment rougeâtre, quoique salutaire en quelque sorte, à cause qu'il annonce une maladie de longue durée. Et l'Auteur du Livre *des Urines* dit, qu'un pareil sédiment indique un défaut de coction, mais qu'il n'est point mortel. On a cependant lieu de se méfier d'une maladie qui dure plus long-tems qu'il ne faut, & par conséquent le sédiment dont nous parlons n'est point exempt de danger, surtout dans les sujets foibles & les maladies violentes qui épuisent les forces tout d'un coup, & souvent même avant que la coction soit achevée.

Le sédiment noir est extremement mauvais dans les maladies aiguës, surtout, comme dit Galien, lorsque l'*urine* a la même couleur; l'énoreme noir est moins à craindre, mais le nuage noir est le moins dangereux des trois.

Parmi les énoremes, le sublime ou élevé (μετέωρον) est estimé pernicieux, à cause qu'il présage un délire; c'est ce dont nous avons un exemple dans la fille de Larisse, *III. Epid. Sect.* 3. *Ægr.* 12. au sujet de laquelle Galien dit dans son Commentaire, que cet énoreme présageoit un délire, non par lui-même, mais par accident, entant qu'il indiquoit un sang flatueux, puisque s'il n'y eût point eu de flatuosités dans ce fluide, l'énoreme se fût précipité au fond du vaisseau. L'Auteur du premier Livre des *Prorrhétiques* 4. 32. 35. veut que la

substance suspendue au milieu de l'*urine* indique un délire, surtout, dit Galien, *Comm.* 2. *in L. Prorhet.* *T.* 1. si elle est jointe avec un tintement d'oreille, ou que la douleur vienne à cesser dans la hanche ou dans quelqu'autre partie inférieure éloignée des viscéres.

L'énéoreme noir, rare, discret & inégal est mauvais, mais moins cependant qu'une hypostase de même nature, suivant l'Auteur du *Lib. de Urinis*, qu'on croit être Galien, *cap.* 17.

Hippocrate, *Lib. Prognost.* condamne le nuage noir, de même que la graisse qui nage sur l'*urine*, comme un signe de consomption. J'ai observé plusieurs fois un nuage ciculaire presque superficiel dans l'*urine* des personnes qui sont mortes d'une phrénésie, & conclu de-là qu'un pareil phénomene ne présage rien que de funeste dans les fievres aiguës. Lors donc que les hypostases de l'*urine*, quoique conformes à la nature, sont poussées vers la surface de ce fluide par une quantité immodérée de flatuosités, ce phénomene présage une maladie de la tête extremement dangereuse.

J'ajouterai aux caracteres que je viens de donner de la mauvaise *urine*, que les excrétions d'*urine* qui se font à l'insu des maladies, n'annoncent rien que de funeste. On lit à ce sujet dans le premier des *Prorrhétiques* 25. « que tout écoulement d'*urine* qui se fait à l'insu du « malade est pernicieux, » parce qu'il indique, comme dit Galien dans son Commentaire sur ce passage, une privation de tout sentiment des fonctions naturelles.

Je finirai par une remarque qui mérite toute l'attention du Lecteur, c'est que dans plusieurs fievres aiguës l'*urine* du malade ne differe en rien de celle des personnes saines par sa couleur, sa consistance & son hypostase, ce qui la fait regarder comme loüable par les Medecins inexpérimentés, bien qu'elle présage une mort inévitable, puisqu'elle indique que la bile qui donne la couleur à l'*urine* se porte entierement au cerveau ou dans quelqu'un des visceres, & qu'il ne s'écoule aucune portion des humeurs nuisibles par les *urines*; ce qui, suivant les Medecins, est absolument mortel dans les phrénésies, aussi-bien que dans la pleurésie & la péripneumonie. PROSPER ALPIN, *de Praes. Vit. & Mort. Aegrot.*

URINACULUM. Voyez *Urachus*.

URINALIS HERBA, nom de la *Linaria*. BLANCARD.

URINARIUS, le même qu'*Ureticos*.

URN

URNA, mesure de capacité chez les Romains, dont le nom est dérivé, suivant Varron, *ab urinando*, parce que, dit-il, *in aqua haurienda urinat, hoc est, mergitur ut urinator*; « lorsqu'on tire de l'eau elle « plonge ou s'enfonce comme un plongeon. » Elle est la quarantieme partie du *Culeus*, & la moitié de l'*Amphora*. COLUMELLA, *Lib. III. cap.* 3. VOLUSIUS MAETIANUS.

Columella, *Ibid.* parle de vignobles qui donnoient six cens *urnae* le *jugerum*; ce qui revient à plus de cinquante-quatre boisseaux & demi par Acre. ARBUTHNOT, *des Poids & Mesures.*

URO

UROCRISIA ou UROCRISIS, οὐροκρισία; jugement qu'on porte des maladies par l'inspection de l'urine, de οὖρον, urine, & κρίνω, je juge.

UROCRITERIUM, le même qu'*Urocrisia*.

UROCRITICA, signe qu'on tire de l'urine.

UROGALLUS, J. Jonst. Tetrao. *Aristotel.* est une espece de *phaisan*, dont il y a deux especes, un grand & un petit.

Le premier est grand comme un coq d'Inde; il a la tête noire, le bec court, le cou long d'environ un pié; ses plumes sont de couleur noirâtre & rougeâtre.

Le second est appellé *phaisan de montagne*. Ces oiseaux habitent aux pays septentrionaux, & on dit qu'ils demeurent cachés en hiver deux ou trois mois sous la neige. Ils sont bons à manger.

Leur graisse est émolliente, résolutive, fortifiante & nervine. LEMERY, *des Drogues*.

UROMANTES, de οὖρον, urine, & μάντις, devin. On appelle ainsi ceux qui font profession de prédire & de connoître les maladies par l'inspection des urines.

UROMANTIA. Voyez *Urocrisia*.

URON, οὖρον, urine. Voyez *Renes* & *Urina*.

UROPYGION. Voyez *Orrhopygion*.

UROSCOPIUM, *inspection de l'urine*.

URS

URSUS, Offic. Schrod. 5. 312. Raii Synop. A. 171. Schw. Quad. 131. Aldrov. de Quad. Digit. 117. Jonst. de Quad. 86. Charlt. Exer. 14. Gesn. de Quad. Digit. 941. *Ours*.

La graisse & le fiel de cet animal sont d'usage en Medecine. La premiere est émolliente & discussive, & bonne surtout pour l'alopécie; elle guérit aussi la goute; les parotides & les autres tumeurs, & consolide les ulceres qui viennent aux jambes. Son fiel est propre pour l'épilepsie, pour l'asthme & pour la jaunisse, étant pris intérieurement.

On s'en sert aussi extérieurement pour les ulceres chancreux & phagédéniques, pour le mal de dent, la foiblesse de la vue & autres maladies semblables. SCHRODER.

La peau fait du bien à ceux qui ont été mordus d'un chien enragé quand ils couchent dessus; elle sert aussi de fourrure aux Voyageurs. SCHWENHFELD.

URT

URTICA, *Ortie*.

Voici ses caracteres.

Ses tiges ne font point branchues. Les feuilles naissent opposées par paires; elles sont dentelées, triangulaires, & dans les especes qui croissent en Europe, armées de piquans. La fleur n'a point de pétales, elle est à plusieurs étamines, mâle & soutenue ordinairement par un calyce à quatre feuilles disposées en forme de croix, avec un œil dans le milieu: Les étamines sont quelquefois au nombre de quatre, & quelquefois en plus grand nombre, & les testicules sont divisés par des plans foliacés. Le fruit croît ordinairement sur une plante différente de celle qui porte la fleur. Il consiste en une capsule à deux paneaux remplie de semences, & composée quelquefois d'un amas de globules, ou en une substance faite en forme de tenaille dont les dents embrassent la semence, laquelle est munie d'un tuyau filamenteux & d'un œil. On trouve aussi des ovaires dans l'*ortie* mâle; de sorte qu'il y a des *orties* mâles, femelles & hermaphrodites.

Boerhaave compte huit sortes d'*orties*, savoir,

1. *Urtica maxima, racemosa, Canadensis*, H. R. Par.
2. *Urtica, urens, maxima*, C. B. P. 232. Tourn. Inst. 534. Boerh. Ind. A. 2. 105. *Urtica*, Offic. *Urtica racemifera, major, perennis*, Raii Synop. 54. *Urtica major, vulgaris*, J. B. 3. 445. Raii Hist. 1. 160. *Urtica major vulgaris, & media sylvestris*, Park. 440. *Urtica, urens*, Ger. 570. Emac. 706. *Grande Ortie.*

La racine de l'*ortie* ordinaire est menue, fibreuse & serpente au loin. Elle pousse des tiges quarrées, hautes d'un pié & demi ou deux, revêtues de deux feuilles oblongues & pointues, attachées à de longues queues, profondément dentelées à leurs bords, & couvertes, de même que les tiges, de poils piquans qui brûlent la peau & y excitent des demangeaisons. Les fleurs sont petites & à étamines, & disposées en grappes longues & minces; y ayant des plantes qui portent de grandes fleurs sans aucune semence, & d'autres au contraire qui donnent une petite semence ronde, & qui n'ont point de fleurs. Elle croît partout en abondance. Ses racines, ses feuilles & ses semences sont d'usage en Medecine.

L'*ortie* est rafraîchissante & astringente; son suc est bon pour toutes sortes d'hémorrhagies & de flux, tant internes qu'externes; & il ne faut pour arrêter le saignement de nez ou les hémorrhagies des plaies, qu'y tremper une tente & l'appliquer sur la partie. La racine est diurétique, & on l'estime un spécique pour la jaunisse. Sa semence est bonne pour la toux, pour l'asthme & les obstructions des poumons. Miller, *Bot. Off.*

Les feuilles de cette espece d'*ortie* ont un goût fade, gluant, & ne rougissent pas le papier bleu: les racines le rougissent tant soit peu; elles sont fades aussi, mais un peu styptiques; d'où l'on peut conjecturer que les *orties* contiennent un sel fort approchant du sel naturel de la terre, c'est-à-dire, composé de sel ammoniac, de nitre & de sel marin: mais dans ces plantes, il est embarrassé dans beaucoup de phlegme gluant, & uni avec beaucoup de soufre & de parties terrestres: car

Par l'Analyse chymique, on tire des *orties* du sel volatil concret, beaucoup de soufre & de terre, avec plusieurs liqueurs qui donnent de plus grands indices de sel acre que de sel acide; ainsi il y a beaucoup d'apparence que le phlegme de ces plantes est plus épaissi par les parties terrestres que par l'acide: mais ce phlegme épaissi qui est considérable, est tout-à-fait détruit par le feu. Cependant il n'est pas surprenant que les *orties* soient détersives, diurétiques & propres pour rétablir le mouvement des liqueurs; car ce phlegme glaireux ne fait que modérer la grande activité du sel acre, & du soufre.

Le suc d'*ortie* dépuré ou par lui-même, ou par une simple ébullition, arrête le crachement de sang & le flux hémorrhoïdal; il est fort bon aussi pour la dyssenterie & pour les fleurs blanches. Le cataplasme d'*ortie* est émollient & résolutif, propre par conséquent pour fondre les tumeurs accompagnées d'inflammation; il soulage les gouteux, & dissipe quelquefois les loupes & les tumeurs froides. Pour le calcul & la gravelle, on se sert des feuilles d'*ortie* en forme de thé; on fait boire le vin dans lequel elles ont infusé. Les *racines* d'*ortie* confites au sucre, procurent l'expectoration dans la toux invétérée, dans l'asthme & dans la pleurésie, surtout lorsqu'on applique les feuilles en cataplasmes sur le côté où les malades sentent de grandes douleurs. Quelques-uns font boire le suc de cette plante dans les mêmes maladies. Les tendrons d'*ortie* cuits dans les bouillons, purifient le sang. La conserve des grappes d'*ortie* & l'extrait de toute la plante, ont les mêmes vertus. Sa tisane est fort bonne dans la fievre maligne, dans la petite vérole & dans la rongeole. On peut faire des émulsions avec l'eau & les semences de cette plante. Tournefort, *Histoire des Plant.*

Toutes les *orties* sont diurétiques & lithontriptiques, & passent pour avoir une antipathie particuliere pour la cigüe & la jusquiame. Etant mangées en salade, elles lâchent le ventre, elles nettoyent les reins, elles chassent le calcul, elles facilitent l'expectoration & l'éruption de la rougeole. Les bonnes femmes de chez nous font cuire leurs boutons & leurs feuilles dès qu'elles commencent à paroître au Printems dans les bouillons, à dessein de purifier le sang.

Le suc ou le sirop d'*ortie* est excellent pour le crachement de sang.

Prenez *quatre onces de suc d'ortie tous les matins à jeun pendant cinq ou six jours, & faites cuire la plante dans vos bouillons.*

Ce remede a rendu la santé à des malades, de la guérison desquels on désespéroit.

Une femme qui avoit une hémorrhagie à l'occasion d'une veine qui s'étoit ouverte dans son estomac, laquelle revenoit toutes les fois qu'elle étoit indisposée ou qu'elle prenoit le froid, éprouva l'efficacité de ce remede après avoir inutilement employé tous les autres. L'eau distilée d'*ortie* mêlée avec l'esprit de vin à un grand degré d'acidité, est admirable pour arrêter l'hémoptysie.

Hier. Rehlingerus & Udalricus Jungius, deux hommes de qualité, qui étoient sujets au saignement de nez, n'employoient d'autre remede pour l'arrêter, qu'un morceau de racine blanche, ligneuse & ronde d'*ortie* rouge qu'ils mettoient dans leurs narines, en tirant quelque peu d'eau.

Etant appliquée extérieurement, elle est bonne pour les ulceres putrides, gangréneux & malins, pour discuter les tumeurs & les duretés, & pour appaiser l'inflammation de la luette. La petite *ortie* pilée, arrête le saignement de nez; son suc produit le même effet.

La semence d'*ortie*, particulierement celle de la Romaine, est d'un fréquent usage dans les affections des poumons, comme l'asthme, la toux opiniâtre, la pleurésie & la péripneumonie. La conserve des grappes & des semences d'*ortie*, est un remede excellent pour le calcul des reins, pour les maladies de la poitrine & le crachement de sang.

Les Medecins savent que la semence d'*ortie* excite l'urine & les regles, & augmente la semence; aussi les femmes débauchées en donnent-elles communément à ceux qui ont affaire à elles. La racine de la grande *ortie* est fort estimée pour la jaunisse; étant cuite dans du vin & du miel, elle est un remede excellent pour la toux invétérée & pour l'orthopnée.

On remédie à la chaleur brûlante, aux pustules & aux demangeaisons que causent les *orties* avec l'huile d'olive, l'huile rosat, le suc de tabac, ou une feuille d'*ortie* qu'on applique sur la partie; ou, à ce que dit Parkinson, avec le suc exprimé d'*ortie*.

On a guéri avec le suc d'*ortie* dépuré par une légere ébullition, & donné au poids de deux onces avec un peu de sucre, un flux hémorrhoïdal excessif, qui avoit résisté à toutes sortes de remedes & affoibli considérablement le malade. Le Docteur Tancred Robinson a recueilli plusieurs exemples de cette espece dans Riviere & quelques autres Auteurs.

Le peuple de chez moi, dit S. Paulli, a trouvé le secret d'empêcher la fermentation de la biere nouvelle, & de la mettre à couvert des effets du tonnerre, en mettant dans les vaisseaux une grosse *ortie* avec quelques morceaux d'acier. Ray, *Hist. Plant.*

3. *Urtica, urens, minor*, C. B. P. 232. M. H. 3. 435.
4. *Urtica, urens, pilulas ferens, prima Dioscoridis, semine lini*, C. B. P. 232. Tourn. Inst. 434. Boerh. Ind. A. 2. 105. *Urtica Romana*, Offic. *Urtica pilulifera, folio profundius utica majoris in modum serrato, semine magno lini*, Raii Synop. 54. *Urtica Romana*, Ger. 570. Emac. 706. Park. 440. Raii Hist. 1. 161. *Urtica Romana, sive mas cum globulis*, J. B. 3. 445. *Ortie Romaine.*

Elle pousse des tiges plus rondes, des feuilles d'un verd plus foncé & plus profondément dentelées que celles de

de l'*ortie* ordinaire ; elles sont moins larges, moins rudes & moins velues, mais remplies de piquans beaucoup plus brillans que ceux de la premiere. Il sort vers les sommets des tiges, de l'aisselle de chaque feuille, un petit fruit rond soutenu par un long pédicule, gros comme un pois, & hérissé tout-au-tour de petites pointes, qui contient un grand nombre de semences lisses faites comme celles du lin. Elle croît en plusieurs endroits d'Angleterre, comme aux environs de Yarmouth & dans Romney-Marsh; mais elle n'est pas fort commune.

Elle est de même nature que l'*ortie* ordinaire, mais sa semence est estimée plus pectorale & d'une plus grande efficacité contre la toux & les affections des poumons: on en use rarement. MILLER, *Bot. Off.*

Elle croît aux lieux incultes & sabloneux, & l'on emploie en Medecine ses semences sphériques, enfoncées, lisses & luisantes, qui sont d'un rouge noirâtre & d'un goût quelque peu acrimonieux & douces au toucher. Elles sont d'un usage fréquent dans les affections des poumons, l'asthme, la toux opiniâtre, la pleurésie & la péripneumonie. DALE.

5. *Urtica, altera, pilulifera, parietariæ foliis*, H.R. Par. 131.
6. *Urtica Romana, facie Urticæ vulgaris.*
7. *Urtica, pilulifera, folio angustiori, caule viridi, Balearica.* Salvadore.
8. *Urtica Americana, caule rubro, folio latè viridi, splendente.* BOERH. *Ind. alt. Plant.*

L'*ortie* est appellée *urtica, ab urendo*, parce qu'elle est brûlante au toucher. Les quatre premieres especes sont armées de petites pointes extremement déliées, & si flexibles à leurs extrémités, qu'elles plient aisément en pénétrant dans la peau: mais quand elles viennent à entrer dans la chair, elles se rompent par morceaux, & y excitent une inflammation & des pustules qui ne cessent qu'après qu'on les a retirées.

La décoction des feuilles est apéritive, & bonne pour la goute. On se sert des tiges les plus vertes & les plus récentes pour fouetter les parties les plus affligées de la goute, pour exciter une inflammation sur les parties externes. Cette plante est bonne pour les maladies des poumons & de la vessie, la toux, la phthisie, les hémorrhagies internes, l'hémoptisie, le vomissement de sang, le flux immodéré des hémorrhoïdes & le pissement de sang. Les feuilles étant pilées & appliquées, résistent à la gangrene; leur décoction prise en forme de thé, est un excellent laxatif. *Hist. des Plant. attribuée à Boerhaave.*

URTICA ACULEATA, nom de la *Cannabina, flore purpurascente*, & de la *Cannabina, flore albo.*

URTICA HERCULEA, nom de la *Galeopsis, procerior, fœtida, spicata.*

URTICA INERS, nom de plusieurs especes de *Lamium*, & de la *Galeopsis, sive Urtica iners, flore luteo.*

URTICA MORTUA, nom de la *Galeopsis, lutea, amplioribus foliis, maculatis.*

URTICA MARINA, Offic. Charlt. Exer. 68. Schonef. Icht. 77. *Urtica*, Jonf. Exang. 54. *Urtica marina*, 5. & 6. Rondeletii, C. B. P. 369. *Urtica rubra*, Rondel. 1. 530. Bellon. Aquat. 342. Gesn. 1039. Aldrov. Exang. 568. *Urticæ vel pulmonis marini species*, Mer. Pin. 194. *Ortie marine.*

C'est une substance ronde, transparente, semblable à de la gelée & parsemée de veines rouges, qui flote sur l'eau, & que la mer jette souvent sur le rivage. Elle a les mêmes vertus que le *Lepus marinus.*

URTICATIO, est une espece d'opération de Chirurgie, qui consiste à fouetter une partie avec de l'ortie pour y rappeller la chaleur naturelle.

URU

URUCU. Voyez *Achiotl.*

URUCATU, *Brasiliensibus*, Marcgr.

Est une plante qui croît sur l'arbre *Urucuri-iba* sans racine. Elle pousse quatre ou cinq feuilles qui sont larges en bas & forment une bulbe ovale, longue d'environ quatre doigts qui renferme une substance médullaire grasse de même couleur & de même consistance qu'un ongnent, froide au toucher, d'un blanc verdâtre & entremêlée d'un grand nombre de filets blanchâtres. Les feuilles se séparent au-dessus de la bulbe & sont plus étroites: mais elles ont un pié ou plus de long, elles sont larges en-haut, faites comme une langue & vertes comme celles de la squille; chacune d'elles à trois fibres qui l'accompagnent dans toute sa longueur. Elle ne porte ni fleur ni fruit, & n'a point d'odeur non plus que sa moelle.

Cette derniere est froide & on l'estime propre pour calmer les douleurs; on a aussi éprouvé qu'elle cause l'assoupissement. RAY, *Hist. Plant.*

URUCURI-IBA. Voyez *Palma.*

URUMENA, οὔρμενα, *urine*, ou substances qu'on rend avec ce fluide.

URU-PARIBA. Voyez *Guira-Pariba.*

URUS, *Taureau sauvage.*

USF

USFIDÆ; *scories d'or.* RULAND.

USN

USNEA CRANII HUMANI, Offic. *Muscus ex cranio humano*; Ger. 1374. Emac. 1563. Park. 1313. *Muscus cranio humano innatus. Usnea officinarum nostratium*, Raii Synop. 36. *Usnée humaine.*

Elle est fort fréquente en Irlande, & c'est de-là qu'on nous l'apporte. Toute la plante est d'usage, & plusieurs Auteurs l'estiment propre pour arrêter les hémorrhagies; on l'emploie dans la fameuse composition appellée *Unguentum armarium.* Il y a deux sortes d'*usnée humaine*; la premiere, dont on fait usage dans nos boutiques, nous vient d'Irlande, & n'est autre chose qu'une petite espece de *muscus vulgaris terrestris Adianthi aurei capitulis*, qui ne differe en rien de la mousse qui croît sur les pierres & les arbres, aussi a-t-on beaucoup de peine à la distinguer. M. Doody, Apothicaire à Londres & fameux Botaniste, a remarqué qu'elle croît sur les os des chevaux & des bœufs qu'on a jettés à la voirie.

La seconde croît en forme de croûte sur les cranes humains, de même que le *lichen petræus*; & les Auteurs préferent cette derniere à la précédente, dans la croyance qu'elle a plus de vertu. *Ephem. Germ.* RAY, *Hist.*

Différens Auteurs recommandent la mousse qui croît sur le crane des cadavres qui ont demeuré long-tems exposés à l'air, comme extremement salutaire dans plusieurs maladies. Par exemple, ils l'estiment propre pour l'épilepsie aussi-bien que pour les maladies du cerveau, pour les hémorrhagies & les dyssenteries. On la prescrit intérieurement & extérieurement seule ou mêlée avec d'autres substances; on la porte aussi en forme d'amulete. Elle entre dans la composition de l'*Unguentum armarium, magneticum, ou sympatheticum.* Elle produit son effet dans les hémorrhagies, pourvu qu'on la tienne seulement dans la main; & Boyle nous apprend dans ses *Spécifiques*, qu'il vint à bout de seguérir par ce moyen d'une hémorrhagie de nez. Junc-

ker, *in Therap.* assure qu'elle rend le corps d'une dureté à l'épreuve du mousquet. Quelques-uns veulent que l'*usnée* ait beaucoup plus de vertu quand elle a été cueillie sous un certain aspect des astres; lors, par exemple, que la Lune entre dans son plein dans la maison de Vénus, ou qu'elle est dans celle des poissons, du taureau & des gemeaux. D'autres assurent que la meilleure *usnée* est celle qui se trouve sur le crane des pendus : mais Paracelse prétend que celle des personnes qui ont été exposées sur la roue n'est pas moins bonne. Voy. Schrod.Fred.Hoffman, *Cl. Schrod.* Boecler, Etmuller, Van-Helmont, Barbet, *Med.* Pauli, *Quadrip.* Konig. *Valent. Mus.* Hildan. Grube, *in Arcan. Med.* nous apprend qu'on ne fait tant de cas de l'*usnée* dans la Medecine, que dans la supposition que les esprits vitaux & animaux du cadavre qui y sont enfermés, passent par une certaine vertu dans la partie affectée de la personne vivante. Mais chacun sait qu'un cadavre est entierement dénué d'esprits vitaux & animaux, & ceux-là n'ont point tort qui disputent à cette plante les vertus spécifiques qu'on lui attribue pour la guérison de plusieurs maladies. Juncker assure dans l'Ouvrage qu'on a cité ci-dessus, que cette plante n'a d'autres vertus que celles que les gens crédules ont bien voulu lui attribuer. Au reste, il peut fort bien se faire que la force de l'imagination coopere avec ce remede pour la guérison des maladies; c'est le sentiment de Boyle, *de Specific.* qui assure avoir connu une personne à qui il suffisoit de prendre de l'*usnée* dans sa main pendant qu'on la saignoit, pour faire arrêter le sang. Marx, fameux Droguiste de Nuremberg, ne craint point d'avancer que l'*usnée de crane humain* n'a d'autre mérite que sa rareté; & Boecler assure qu'on fait servir l'*usnée* de même que les os des cadavres, à plusieurs usages aussi superstitieux qu'impies. Je suis cependant persuadé que cette mousse peut avoir son utilité dans les hémorrhagies où l'on est obigé de se servir de tentes & de pessaires styptiques, pourvu qu'on la mêle avec des drogues convenables. Elle ne sauroit manquer non plus, étant employée extérieurement ou intérieurement dans les cas qui demandent des dessiccatifs & des astringens, de produire quelque bon effet à cause de sa nature dessiccative & astringente.

Je suis en cela du même sentiment que Simon Paulli, qui en parle en ces termes, *de Med. Corp. Hum. Sect.* 8.

« Quoique l'*usnée* puisse produire de très-bons effets « dans le crachement de sang, les hémorrhagies, & « les autres flux de même espece, je ne suis pas cepen- « dant d'avis que le Medecin ravale sa profession en la « prescrivant, puisqu'on ne manque pas d'autres subs- « tances également astringentes, & qui n'inspirent ni « la même horreur ni le même dégoût au malade. »

Etmuller nous apprend que quelques-uns substituent à l'*usnée* la mousse d'une tuile, qu'ils appliquent sur la couronne de la tête dans les hémorrhagies du nez après l'avoir trempée dans du vinaigre. D'autres se servent à la place de la véritable *usnée*, qui est extremement rare, d'une *usnée* artificielle qu'ils préparent de la maniere suivante :

Ils prennent la mousse d'une grosse pierre au mois d'Avril & après l'avoir fait sécher, ils la pulvérisent dans un mortier de verre, en l'arrosant avec du vin de Malvoisie, ou avec celui de Pierre Simon, jusqu'à ce qu'elle ait acquis la consistance d'une bouillie; après quoi ils l'étendent avec un couteau sur le crane d'un cadavre qui a expiré sur la roue. A mesure que celle-ci se seche ils en mettent de nouvelle par dessus, ayant soin de retirer le crane, qui est exposé à l'ardeur du soleil, dans les tems de pluie; & continuant de même jusqu'à ce que la plante commence à fleurir; au moyen de quoi ils recueillent une *usnée* qui n'est en rien inférieure à celle qui croît naturellement sur les cranes humains.

Ludovic, *in Pharm.* à l'article des Vulnéraires & des Astringens, parle de l'*usnée* en ces termes:

« On trouve de la mousse partout, & celle de chêne, & « d'acacia n'est en rien inférieure pour les usages de la « Medecine, pour les pessaires, par exemple, les ten- « tes & les onguens, à l'*usnée* que l'on ramasse avec « tant de superstition sur les cranes humains. » RIEGER.

USR

USRUB ou URSUB, *plomb.* RULAND.

UST

USTILAGO, *blé broüi* ou gâté par la nielle.
USTIO, *ustion*, se dit de la calcination des simples qui composent la matiere médicale, ou de l'application du cautere actuel.
USTULATIO, l'action de faire griller ou rotir une substance humide à dessein de la dessécher. Ce mot se dit aussi du vin qu'on a fait chauffer ou brûler.

USU

USUALIA MEDICAMENTA, *remedes usuels*, ou dont on fait ordinairement usage.
USURAT, *étain.* RULAND.

UTE

UTERARIA, *médicamens utérins* ou *hystériques*.

UTERINUS FUROR, *fureur utérine.*

La *fureur utérine* est une espece de délire mélancolique, qui provient du desir déréglé du coït, & qui prive la malade de l'usage de sa raison à un tel point, qu'elle ne garde plus de mesure dans ses paroles ni dans ses actions, & invite les hommes par toutes sortes de gestes & d'expressions indécentes à jouir des faveurs que sa passion la met hors d'état de leur refuser.

Cette maladie est causée par l'abondance, la chaleur & l'acrimonie des fluides utérins, qui excédant les bornes ordinaires, enflent les vaisseaux spermatiques à un point excessif, irritent & enflamment en quelque sorte les parties genitales, & excitent un desir violent & déréglé du coït. Ces mêmes fluides envoyent des vapeurs au cerveau qui troublent l'usage de la raison, quoique le desir dont on vient de parler, suffise seul, sans le secours des vapeurs, pour produire le même effet, puisque toutes les passions en général, surtout cette espece d'amour déréglé & excessif, auquel on donne le nom d'affection érotique, *eroticus affectus*, sont capables de troubler l'esprit. Voyez *Amor.*

Les fluides acquierent ces qualités par leur trop long séjour dans des corps d'un tempérament chaud & lascif; c'est ce qui fait que les filles, les veuves & même les femmes mariées dont les maris sont ou impuissans, ou hors d'état de vaquer avec ardeur au devoir conjugal, sont souvent atteintes de la maladie dont nous parlons.

Quelques Auteurs prétendent que les fluides se corrompent, & contractent une malignité qui occasionne ces fâcheux symptomes. Mais ils seroient embarrassés de montrer en quoi la *fureur utérine* differe de l'affection hystérique, qui doit son origine à la putréfaction & à la malignité des humeurs. Car les différens degrés de putréfaction produisent différens degrés de malignité; d'où résultent une infinité de symptomes; néanmoins les qualités manifestes des humeurs, comme leur redondance, leur chaleur, leur acrimonie, jointes au gonflement & à la chaleur excessive des parties genitales suffisent pour causer l'affection dont nous parlons.

Les causes productrices de cette maladie, sont la chaleur, la rédondance & l'acrimonie des humeurs de l'utérus, la jeunesse, un tempéramment sanguin & bilieux qui tient de l'aduste, les alimens atrabilaires de mauvais suc, la bonne chere, & surtout les mets de haut goût joints à l'usage fréquent des épiceries, comme de la muscade, des cubebes, &c. le long sommeil dans un lit mollet, les entretiens & les caresses d'un amant, la lecture des Livres obscenes, la danse & les divertissemens en usage parmi les jeunes gens.

Le diagnostic de cette affection n'est pas malaisé à former après ce qu'on vient de dire : mais comme elle ne vient que successivement & par degrés, il ne sera pas inutile de décrire ses progrès. Au commencement, que la raison est encore dans son entier, la malade devient plus chagrine & plus taciturne qu'à l'ordinaire, ses regards sont impudiques, son visage s'enflamme par intervalles, surtout lorsqu'elle entend parler d'avantures amoureuses; pour lors il survient une altération dans le pouls & la respiration, à cause de la sympathie qui est entre elle & le cœur.

Galien se vante d'avoir découvert l'amour excessif & indomtable des femmes à leur pouls, qui s'altere tout d'un coup & bat de différentes manieres, à la vue, ou au souvenir de l'objet aimé. A mesure que la passion augmente, la malade commence à devenir querelleuse, à répandre des larmes, elle éclate de rire de tems en tems, & tient des discours impertinens ou indécens, dont on ne peut cependant rien inférer de certain : cet accès passé, elle conçoit du repentir & du chagrin pour ce qu'elle a fait, & elle persiste dans cet état jusqu'au retour du nouveau paroxysme, qui revient plutôt ou plus tard, selon le mouvement irrégulier de la matiere. Lorsque le mal est arrivé à son état, la malade invite les hommes publiquement à joüir de son commerce & elle parle de ce qui concerne l'amour d'une façon indécente, nommant les choses par leurs noms. Passons au prognostic.

Cette maladie est aisée à guérir lorsqu'on y remédie à tems : mais elle dégénere à la fin en une véritable manie quand on la néglige & qu'on lui laisse jetter de profondes racines.

On a tout lieu d'espérer une guérison, lorsque les intervalles commencent à devenir longs, que le corps commence à recouvrer son embompoint, & que la malade entend parler d'amour sans se troubler.

L'indication curative consiste à corriger l'intempérie chaude des visceres, surtout de l'utérus, du sang & des fluides utérins; & à évacuer les humeurs acres aussi-bien que la matiere séminale; à quoi l'on satisfait par la méthode suivante.

On commencera d'abord par la saignée, & on la réitérera aussi souvent que les forces le permettront, pour rafraîchir la masse des humeurs aussi-bien que l'utérus, & procurer une révulsion du sang échauffé des veines de la matrice.

Si les regles sont supprimées, on saignera la malade du pié, pour faire prendre aux humeurs le cours que la nature leur a marqué.

Si le sang paroît se porter vers les veines hémorrhoïdales, ce qu'il est aisé de connoître par l'enflure & la rougeur de ces vaisseaux, on y appliquera des sangsues.

On aura recours ensuite aux cathartiques qu'on jugera propres à évacuer sans violence la bile ou la mélancolie superflue.

On prescrira pendant trois jours à la malade des juleps capables de tempérer les humeurs, ou d'une nature rafraîchissante & médiocrement apéritive.

Il convient de lui donner aussi-tôt après un purgatif assez fort pour évacuer les humeurs obstinées, & qui ont jetté des profondes racines. Les cathartiques qu'on prescrit pour la manie conviennent dans le cas présent, & il ne faut que les réitérer par intervalles.

Cela fait, on tâchera de rafraîchir la matrice & tout le corps en général, & d'appaiser la chaleur des humeurs par le moyen du bain suivant, qu'il sera bon de continuer durant tout le cours de la maladie.

Prenez *de feuilles de laitue*,
de saule,
de nénuphar,
de vigne,
de pourpier, &
de nombril de Vénus, } *de chaque*, une poignée;
de fleurs de violettes,
de nénuphar, &
de roses, } *de chaque*, deux poignées.

Faites bouillir le tout pour un bain, que la malade prendra tout chaud deux fois par jour avant & après ses repas, sans se faire suer.

Comme il n'est pas aisé de continuer l'usage d'un pareil bain plusieurs jours de suite, on lui substituera un demi-bain de la même décoction, ou même d'eau simple, tout-à-fait tiede ou chaud, car la cure consiste principalement à rafraîchir l'utérus le plus qu'il est possible. Ceci est confirmé par le cas qu'Harvey rapporte dans son Traité *de Pharm.* d'une femme de condition, qui fut affligée, pendant plus de dix ans, d'une *fureur* & d'une mélancolie *utérine*. Elle avoit déja essayé inutilement toutes sortes de remedes, lorsqu'il lui survint une descente de matrice, dont on jugea à propos de différer la réduction jusqu'à ce que le froid eut calmé l'ardeur de cette partie. Le succès fut tel qu'on se l'étoit promis, & la malade ayant recouvré l'usage de la raison en peu de tems, on réduisit l'utérus selon la méthode ordinaire.

Il convient pour mieux rafraîchir la malade de lui faire boire le petit-lait durant quelques semaines.

En un mot, on employera pour cette maladie les mêmes remedes que pour l'affection hypocondriaque & la manie, en examinant cependant si c'est de la bile ou de la mélancolie qu'elle tire son origine.

On peut joindre aux remedes, dont on vient de parler, ceux qui ont la vertu de calmer & de rafraîchir les fluides utérins; & entre autres les préparations suivantes.

Prenez *de feuilles de nénuphar*,
de saule, &
d'agnus castus, } *de chaque*, *quatre poignées*;
de laitue,
de pourpier, &
de nombril de Vénus, } *de chaq. une poignée*;
des quatre semences froides majeures,
de celles de laitue, &
de pavot blanc, } *de chaque*, *demi-once*;
de semences d'aneth, *deux gros*;
de fleurs de nénuphar, &
de violettes, } *de chaq. une poignée*.

Pilez ces drogues tandis qu'elles sont encore récentes, en les arrosant avec du suc de limon; distilez-les au bain-marie, & ajoutez à chaque chopine d'eau un gros de camphre.

La dose est d'une once, à prendre fréquemment.

Ou

Préparez avec les drogues susdites, ou avec quelques-unes seulement une décoction, dont vous donnerez plusieurs doses à la malade après l'avoir édulcorée avec du sucre, & y avoir ajouté quelque peu de camphre.

Ou

Faites une émulsion des quatre semences froides majeures, de celles de laitue & de pavot blanc avec les eaux de nénuphar, de laitue & de saule, & le sirop violat.

On peut aussi prescrire les électuaires sous la forme suivante.

Prenez *de conserve de fleurs de nénuphar*, *de violettes*, & *de vitex* ou *d'agnus castus*, } *de chaq. demi-once*;
de conserve de roses, une once & demie;
de tiges de laitue confites, une once;
de corail, & *d'émeraude préparée*, } *de chaq. un gros.*

Faites un opiat avec le sirop de violette & de nénuphar.

Lorsque le délire est à son plus haut période, il convient d'employer les remedes internes & externes qui provoquent le sommeil, aussi-bien que ceux que l'on prescrit pour la phrénésie & la manie.

On employera durant tont le cours de la cure les lavemens rafraîchissans & les cathartiques les plus doux, évitant ceux qui peuvent irriter, par leur acrimonie, la matiere contenue dans la matrice, ou dans ses vaisseaux, & augmenter par-là les symptomes. Il convient aussi d'injecter dans l'utérus une décoction des plantes que nous avons indiquées pour les bains, & d'autres remedes convenables, & d'y joindre du sel de Saturne.

Les lavemens d'oxycrat souvent réitérés produisent de très-bons effets.

Les remedes externes sont les linimens rafraîchissans appliqués sur la région des reins, du pubis & du périnée, que l'on prépare avec l'huile de nénuphar, l'onguent rosat, ou l'onguent rafraîchissant, dissous avec le suc de morelle, de jusquiame & de nénuphar, auquel on ajoute quelques grains de camphre.

La malade portera continuellement sur les parties naturelles une plaque de plomb trouée dans le milieu.

A l'égard de la cause prochaine de cette maladie, puisqu'elle peut être détruite par l'évacuation des humeurs acres & corrompues, le mieux que l'on puisse faire lorsque la maladie commence, & avant que le délire se manifeste, c'est de marier la malade à quelque jeune homme vigoureux & robuste, qui, en rassasiant l'utérus & procurant l'écoulement de la matiere contenue dans ses vaisseaux, opere la guérison d'un mal que les remedes auroient peut-être de la peine à surmonter.

On peut préparer les pessaires avec des feuilles de mercuriale de France pilée, avec de la myrrhe, ou de la poudre d'aristoloche. On les introduira tandis que la malade est au bain, pour empêcher que l'utérus ne s'échauffe trop, & on les retirera au bout d'une heure. On injectera aussi-tôt du petit-lait, ou une décoction d'orge avec quelque peu de suc de morelle, de joubarbe, on de ciguë, dont on fait grand cas dans cette espece d'affection.

Le bol suivant est admirable pour évacuer les humeurs.

Prenez *de térébenthine de Venise, trois gros*;
de trochisques d'agaric, demi gros;
de semences de carote, *de chanvre*, & *de bois d'aloès en poudre*, } *de chaque, huit grains.*

Si la maladie continue, on ouvrira des cauteres aux jambes; car il n'est point de méthode plus efficace que d'attirer la matiere sur les extrémités inférieures à l'aide de ces couloirs.

Supposé, comme il arrive souvent, que la rate soit enflée ou obstruée, on mettra en usage les remedes qui conviennent à ces sortes d'affections.

Enfin, comme le cerveau & le cœur se ressentent principalement dans cette maladie des vapeurs que l'utérus envoie, il faut les soulager chacun en particulier par des remedes convenables; savoir, le cerveau, par des frictions & des ligatures aux parties inférieures, aussi-bien que par des ventouses appliquées sur les hanches & les aines; & le cœur, par des épithemes solides & liquides pareils à ceux dont on se sert pour rétablir les forces. RIVIERE, *Prax. Med.*

UTERUS, *la Matrice.*

Nous commencerons l'examen que nous avons dessein de faire de la structure curieuse de l'utérus, par celui de la force surprenante, ou de la faculté élastique de ses fibres musculaires & de ses vaisseaux, qui, après avoir été distendus à un point extraordinaire, ont la faculté de rentrer dans leur premier état. C'est ce qu'on remarque principalement dans les femmes grosses, dont la *matrice* est quelquefois distendue à un point incroyable par un fétus fort gros, & quelquefois même par deux, par l'arriere-faix & les eaux : mais ces choses ne sont pas plutôt dehors que l'utérus se contracte de nouveau, de maniere qu'il est à peine la centieme partie aussi gros que durant la grossesse : & quoique les autres parties du corps, comme la peau & le scrotum, lorsqu'elles sont distendues par une hydropisie, ou le ventricule & les intestins qui sont enflés par des vents, soient susceptibles d'une distension surprenante, lorsqu'une force intérieure agit sur eux, & rentrent dans leur état naturel lorsque cette force cesse d'agir; on peut dire néantmoins que cette faculté de se dilater & de se contracter, n'est nulle part aussi sensible que dans l'utérus. Au reste, ce qui surprend encore plus est, que quoique la *matrice*, qui, hors du tems de la grossesse égale à peine la grosseur d'une poire, promine au point qu'on vient de dire, elle ne laisse pas de conserver la même épaisseur, nonobstant la dilatation surprenante qu'elle souffre.

Il est bon de remarquer encore qu'il n'y a aucune partie du corps humain qui contienne un aussi grand nombre de vaisseaux que l'utérus. Les principaux de ces vaisseaux sont les veines & les arteres spermatiques qui sont contiguës aux ovaires, & qui vont aboutir au fond de l'utérus par une infinité de ramifications, ainsi qu'il est aisé de s'en convaincre en soufflant dedans, car l'on voit le fond de la matrice se distendre aussi tôt. Les vaisseaux les plus considérables après les veines & les arteres spermatiques sont les ramifications de l'artere & de la veine hypogastrique, qui aboutissent au milieu & à la partie inférieure de l'utérus, aussi-bien qu'au vagin, qui reçoit encore, surtout dans l'endroit où il est contigu au rectum des ramifications des veines hémorrhoïdales externes, qui s'anastomosent avec celles des veines hémorrhoïdales internes; & ce qui merite particulierement d'être observé, ces vaisseaux sanguins qui se distribuent en grand nombre dans la substance de l'utérus, s'étendent non-seulement de tous côtés par plusieurs circonvolutions, mais sont encore extremement petits dans les filles & les femmes stériles, aussi-bien que dans celles qui ne sont point enceintes; au lieu que dans les femmes grosses ils augmentent à un tel point, tant en grosseur qu'en longueur, que leurs plus petites ramifications deviennent capables de recevoir une sonde.

Outre l'amas considérable & les différentes circonvolutions des vaisseaux de l'utérus, il se fait un concours si remarquable & si singulier de ces conduits, qu'on au-

roit peine à trouver ailleurs une anastomose ou une union aussi fréquente des vaisseaux artériels & veineux qui viennent des différentes parties du corps; car lorsqu'on souffle dans les vaisseaux spermatiques, le vent se communique aux hypogastriques & les fait enfler, & ceux-ci ne peuvent se dilater que les autres ne se dilatent aussi.

Il arrive la même chose aux veines hémorrhoïdales externes & internes qui se dilatent réciproquement, à l'aide du vent qu'on injecte dans les unes ou dans les autres. On remarque de plus une connexion manifeste entre les vaisseaux spermatiques droits & gauches. Mais il y a cela de particulier dans la connexion des vaisseaux de l'utérus, que leurs extrémités se terminent de façon qu'elles forment des cellules ovales de différente grandeur, qui se communiquent réciproquement, qui rendent la substance de la *matrice* spongieuse & fongueuse, & se dilatent extraordinairement dans les femmes enceintes. De-là vient que la *matrice*, surtout des dernieres, lorsqu'on la coupe par le travers, laisse voir un nombre de cavités presque incroyable. Cette union sinueuse & caverneuse des vaisseaux fait non-seulement que l'utérus se distend à un point extraordinaire dans les femmes grosses par le moyen du sang qu'il contient, & que son tissu, qui étoit auparavant tendu & serré, devient plus mou & plus lâche, mais encore que les orifices des extrémités des vaisseaux qui se rendent obliquement par-dessous la membrane de l'utérus dans sa cavité, & par le moyen desquels l'air passe aisément dans cette même cavité lorsqu'on souffle dedans, se dilatent beaucoup plus qu'ils ne feroient sans cela; au moyen de quoi les filamens ouverts de la membrane vasculeuse du chorion reçoivent la nourriture dont le fœtus a besoin pour subsister.

Je ne dois point oublier dans l'examen que je fais ici de la structure de la *matrice*, & particulierement de ses vaisseaux, que non-seulement les veines hypogastriques qui ramenent le sang, ont leurs diametres une fois aussi grands que les arteres hypogastriques, mais encore, que les veines spermatiques ne vont point en ligne droite, mais en serpentant, de maniere que si on les étendoit, leur longueur monteroit au moins à quelques aunes, & seroit le triple de celle des arteres spermatiques. Toutes ces circonstances sont une preuve manifeste que le sang circule fort lentement dans ces vaisseaux, d'autant plus qu'ils sont dénués des valvules, qui dans les autres parties du corps accélerent son retour au cœur.

Il est bon de remarquer encore que l'utérus est dénué de graisse, quoique les autres visceres en contiennent beaucoup, de peur que les vaisseaux adipeux qui se distribueroient dans sa membrane, n'empêchent la dilatation & la contraction de ses parois.

Ce qu'on vient de dire peut servir à expliquer un grand nombre de phénomenes difficiles qui concernent l'état naturel & non-naturel des femmes avec beaucoup plus de clarté qu'on n'a fait jusqu'ici, à découvrir plusieurs erreurs qui se sont glissées dans la Pathologie & la Thérapeutique, & à établir une méthode plus sûre & plus abrégée de traiter les maladies qui naissent des indispositions de l'utérus.

Commençons par la plus ordinaire de ces maladies.

Tout le monde sait que les femmes sont sujettes tous les mois depuis l'âge de puberté jusqu'à un âge très-avancé, à une excrétion salutaire de sang pur par les orifices des vaisseaux qui se distribuent dans la substance de la *matrice* ou du vagin : mais lorsque cette excrétion cesse totalement, qu'elle n'est ni assez abondante, ni assez réglée, il en résulte des maladies violentes & terribles; ce qui doit obliger le Medecin, dans toutes les différentes maladies auxquelles les femmes sont sujettes, à avoir égard à l'état de cet écoulement périodique. Les Medecins ne sont point d'accord sur les causes de cette évacuation; les uns l'attribuent à un certain ferment spécifique; d'autres à l'effort déterminé d'un principe intelligent, qui tend à débarrasser la nature de ce qui lui est contraire; d'autres à l'influence des astres, & surtout de la lune; & d'autres enfin à une rédondance de sang, dont quelques autres nient l'existence, se fondant sur ce que la saignée, qui prévient la pléthore, est inutile pour arrêter ou modérer cette excrétion.

Ceux qui prendront la peine d'examiner la structure méchanique de l'utérus, par rapport à ses vaisseaux & à ses fibres, s'appercevront aisément, que les véritables causes, & même les effets de cet écoulement périodique, sont une preuve très-sensible de la sagesse infinie de l'auteur de la Nature : car comme l'utérus, en conséquence du nombre infini de vaisseaux dont il est muni; & de leurs différentes circonvolutions, aussi-bien qu'à cause de la dilatation surprenante dont il est susceptible, devient un réservoir extremement commode pour le sang superflu; il arrive, lorsque ce fluide vital vient à s'accumuler dans les vaisseaux de l'utérus des femmes, qui sont toujours extremement disposées à la pléthore, & n'est point repompé par les veines dans une proportion convenable, qu'il engorge les sinus vasculeux & distend leurs extrémités, qui aboutissent obliquement dans la *matrice*, au point de les rompre & les obliger à le verser dans la cavité de l'utérus ou du vagin. Mais après qu'il s'est écoulé une suffisante quantité de ce sang superflu, les orifices des vaisseaux se referment de nouveau; & la pléthore étant diminuée, le sang circule avec plus de liberté qu'auparavant, non-seulement dans la *matrice*, mais encore dans toutes les autres parties du corps. C'est donc à la correspondance que toutes les parties de l'œconomie animale ont avec la circulation du sang, que l'on doit attribuer cette évacuation salutaire.

Puis donc que la rédondance du sang est la principale cause du flux menstruel, il est évident que ces Medecins se trompent, qui, dans les cas où les regles viennent à être supprimées par une maladie, ou une hémorrhagie excessive par quelqu'autre endroit du corps, s'efforcent de les rappeller par des emménagogues énergiques, au lieu de surmonter d'abord la maladie, de rétablir ensuite l'appétit & la digestion, & de réveiller & d'augmenter la sanguification qui a diminué, par des alimens salutaires, faciles à digérer, & propres à engendrer un chyle loüable; car ce point une fois obtenu, les regles reprennent leur cours d'elles-mêmes.

Mais comme la structure de l'utérus, par rapport à sa contexture, la faculté qu'il a de se contracter & de se dilater, sa grosseur & sa petitesse n'est pas la même dans tous les sujets, mais varie selon l'âge, la constitution héréditaire & naturelle des parties solides, & la maniere de vivre, il est absolument nécessaire pour un Medecin, qui veut se mettre en état de connoître ou de guérir les maladies qui naissent de l'utérus, d'examiner avec soin la nature & la disposition de cette partie, & de traiter ensuite la maladie avec les remedes qui lui sont propres. Rien n'est plus fréquent dans la pratique qne de voir prescrire la saignée aux filles & aux femmes dont les regles ne reviennent point dans le tems accoutumé, d'y joindre ensuite des emménagogues, & même de ceux qui raréfient & agitent le sang d'une maniere violente; d'où il arrive que les malades tombent dans un état pire que celui où ils étoient auparavant, puisqu'il survient une chlorose, qui est quelquefois accompagnée de convulsions, de distensions des membres, de fievres lentes, de maux de tête violens, ou d'autres maladies semblables; ce qui n'arrive, selon moi, qu'à cause que la suppression ou la diminution du flux menstruel tire son origine de la contraction des fibres de l'utérus, & de la petitesse excessive de ses vaisseaux, qui est cause que le sang a beaucoup de peine à les distendre; car on est convaincu par expérience que plusieurs jeunes filles, pour avoir

fait un usage excessif d'acides, ou pour s'être refroidies en s'asseyant à nu par terre, ont contracté une irrégularité de regles accompagnée de symptomes terribles, qu'on a eu toutes les peines du monde de guérir.

Lorsque l'irrégularité des regles provient de la cause dont on vient de parler, les emménagogues sont non-seulement inutiles, mais encore préjudiciables; car les vaisseaux étant alors fermés, & le mouvement & l'effervescence du sang venant à augmenter par leur moyen, il survient un engorgement, une obstruction, & un regorgement de sang dans les parties nerveuses les plus nobles, qui ne manque pas d'être suivi de convulsions & de spasmes. La saignée du pié même, qui est si salutaire dans d'autres cas pour appaiser les symptomes, n'est d'aucune utilité dans celui-ci, puisqu'elle occasionne souvent une plus grande dérivation vers l'utérus, qui ne fait que confirmer l'obstruction, & empêcher l'excrétion du sang par les orifices des vaisseaux de la *matrice*.

On ne connoît presque point d'autre remede dans ce cas que les fomentations émollientes, tiedes, & les bains, qui ont la vertu de relâcher les fibres. On satisfait parfaitement à cette indication par les bains d'eau de pluie toute pure, ou par ceux des eaux sulphureuses de Toeplitz, pris à propos, aussi-bien que par l'usage interne des eaux minérales, ou à leur défaut, par celui des sels neutres qui possedent une qualité incisive, apéritive, légérement diurétique & laxative, pris dans quelque liqueur convenable. On aura soin surtout de s'abstenir de toute substance chaude, acre & balsamique. Les sels les plus considérables de cette espece sont le borax, les sels de Sedlitz, la terre foliée de tartre, la solution de pierres d'écrevisses, l'*arcanum duplicatum*; & pour les sujets d'une habitude bilieuse, le nitre préférablement à tout autre. Que si les premieres voies sont remplies d'impuretés acides, on ne peut mieux faire que d'employer la liqueur du sel de tartre dans laquelle on fera dissoudre une petite quantité d'une masse de pilules balsamiques.

Comme la suppression ou la diminution des regles naît principalement de la petitesse, de la compression & du resserrement des arteres de l'utérus, de même leur écoulement immodéré tire son origine de la grandeur excessive, du relâchement & de l'atonie des vaisseaux de la *matrice*, & des sinus qu'ils forment dans sa substance, aussi-bien que de la difficulté que le sang trouve à remonter vers le cœur par les veines; car, à l'exception du foie, il n'y a point de partie dans le corps humain où le mouvement & le retour du sang au cœur se fassent avec plus de peine que dans l'utérus; ce qui vient non-seulement de la situation perpendiculaire de cette partie, eu égard au cœur, mais encore de ce que les vaisseaux, & surtout les veines, ainsi qu'on l'a déja observé, forment plusieurs circonvolutions & plusieurs détours dans la substance de l'utérus. D'ailleurs, si l'on considere que la distension que cette partie souffre de la part du fœtus, & la direction sinueuse des veines spermatiques retardent considérablement le retour du sang, on ne sera plus surpris que les diametres des veines de l'utérus soient une fois plus grands que ceux de leurs arteres correspondantes: d'où l'on peut conclurre, avec raison, que les premieres contiennent quatre fois plus de sang que les secondes. Si donc les sinus veineux dont la substance de l'utérus abonde, viennent à être distendus plus qu'il ne faut par un sang croupissant & épais, il arrivera que le sang étant poussé avec force dans les arteres, & ne pouvant passer dans les veines, ouvrira à la fin par sa pesanteur & la force avec laquelle il circule, les orifices distendus des vaisseaux, & s'écoulera en abondance.

Il est aisé de comprendre par ce qu'on vient de dire, d'où vient que les filles sont moins sujettes aux écoulemens immodérés des regles, que les femmes grosses qui ont eu des enfans, ou même que les femmes grosses, en qui une hémorrhagie excessive par l'utérus devient souvent une cause d'avortement: car on sait que ce dernier arrive rarement sans l'autre. En effet, lorsque les veines de l'utérus viennent à être considérablement distendues dans les femmes grosses par l'abondance avec laquelle le sang s'y porte, & que ce fluide vient à se grumeler & à se figer dans les petites cellules de la matrice, non-seulement les orifices des arteres, mais encore les sinus obstrués s'ouvrent, & il survient des mouvemens convulsifs dans l'utérus & les parties voisines, sans lesquels l'avortement n'est pas aisé, au moyen de quoi les arteres & les sinus rendent une grande quantité de sang avec beaucoup d'impétuosité, l'utérus devient flasque, le placenta se détache des filamens de l'utérus & des orifices des vaisseaux, & le fœtus sort deux ou trois jours après l'hémorrhagie.

C'est ce qui fait que les femmes grosses courent souvent risque de perdre la vie, lorsque la nature tente un avortement dans les derniers mois de leur grossesse par une hémorrhagie excessive par le vagin. Le danger n'est pas moindre lorsque l'accouchement naturel est précédé d'un écoulement de sang copieux. L'expérience fait voir que la mere & l'enfant sont exposés dans ce cas au plus grand de tous les dangers; & qu'à moins que le dernier ne vienne au monde, l'un & l'autre périssent par une hémorrhagie qu'il est impossible d'arrêter; car tant que l'enfant ou l'embryon restent dans l'utérus, non-seulement celui-ci & ses vaisseaux sont distendus à un point extraordinaire, mais les orifices des vaisseaux, à cause de l'impétuosité avec laquelle le sang y afflue, s'ouvrent de plus en plus, laissent continuellement sortir une grande quantité de sang; au lieu qu'après que le fœtus est sorti, quoique les orifices des vaisseaux qui restent ouverts par l'expulsion de l'arriere-faix, qui les couvroit auparavant, rendent beaucoup de sang, néantmoins la distension de la *matrice* n'a pas plutôt cessé, que les orifices des vaisseaux s'affaissent, se resserrent & font cesser l'hémorrhagie. Supposé donc qu'on veuille sauver la mere, & prévenir une hémorrhagie funeste, il ne reste autre chose à faire que d'extraire le fœtus mort avec toute la diligence possible, & de lui procurer par ce moyen un avortement favorable. Cette doctrine est suffisamment confirmée par Bhonius, *Dissert. de Abortu salubri*.

Quoique toutes les passions violentes en général, surtout la frayeur, aussi-bien que la raréfaction excessive du sang causée par la violence de l'exercice, la chaleur des bains, ou l'usage des purgatifs drastiques, des émétiques, des sudorifiques ou des emménagogues, soient souvent capables de causer l'avortement; ce dernier n'est cependant pas beaucoup à craindre, à moins que les vaisseaux de l'utérus ne soient extraordinairement distendus, relâchés & engorgés par un sang superflu, & la *matrice* attaquée de mouvemens spasmodiques & convulsifs. C'est donc à tort que le vulgaire, en cela d'accord avec plusieurs Medecins, s'imagine qu'il y a des remedes infaillibles pour causer l'avortement; car l'expérience fait voir que les femmes débauchées qui se trouvent enceintes, ne peuvent se le procurer par des saignées copieuses, non plus que par l'usage des purgatifs drastiques, des émétiques & des emmenagogues, quoique la moindre cause suffise pour le causer, lorsque la *matrice* y est disposée. C'est donc une preuve singuliere de la bonté & de la sagesse de l'Auteur de la nature, qu'il n'y ait point dans la nature de remedes universellement & infailliblement capables de causer l'avortement; puisque s'il s'en trouvoit, on ne manqueroit pas de s'en servir tous les jours pour commettre une infinité de meurtres.

Rien n'est plus ordinaire aux femmes qui ont fait une fausse-couche, que de tomber dans le même accident dans le même période de leur grossesse. L'expérience fait voir aussi, que l'avortement est ordinairement suivi de l'excrétion de quelques masses sanguines aussi grosses qu'un œuf de poule, & d'une grande quantité de sang grumeleux; ce qui prouve manifestement que la force & l'élasticité de l'utérus ont été tellement

affoiblies par l'avortement qui a précédé, qu'elles ont peine à rentrer dans leur état naturel ; car on ne doit attribuer la disposition de l'utérus à l'avortement, qu'au relâchement & à la dilatation excessive des vaisseaux. Le Medecin doit donc remédier à cette dilatation, & rétablir le ton des vaisseaux dès les premiers jours qui suivent l'avortement ou l'accouchement naturel, par des laxatifs légers & des corroborans balsamiques tempérés & réitérés à propos, ou par un régime convenable ; ou si la malade est pléthorique, & qu'elle ait conçu, par la saignée dans les premiers mois de la grossesse ; car il est bon de remarquer, que la pléthore excessive par rapport aux vaisseaux & aux forces, à laquelle les femmes d'une habitude spongieuse, resserrées, & qui mènent une vie sédentaire, sont principalement sujettes, devient la cause matérielle de l'avortement. De-là vient que lorsque dans les premiers mois de la grossesse le sang ne prend point son cours par le vagin dans les tems marqués, comme cela arrive assez souvent, ou que la malade ne prend point une assez grande quantité de nourriture, soit par dégout, ou à cause des nausées, des maux de cœur & des anxiétés d'hypocondres auxquelles on est assez sujet durant les premiers mois de la grossesse ; ou qu'on n'a pas soin de tirer à la malade une quantité de sang proportionnée à la pléthore, ni de lui tenir le ventre libre par des remedes convenables, le fœtus vient rarement à terme, & abandonne la *matrice* avant le tems prescrit par la nature.

Rien n'est plus funeste encore que la coutume qu'ont quelques Medecins d'arrêter l'écoulement des menstrues ou des vuidanges, soit dans les femmes en couches, ou dans celles qui ont souffert un avortement, par des fréquentes saignées au bras, par l'usage des remedes rafraîchissans ou astringens, tels que les opiats & les narcotiques; car une pareille méthode, jointe aux remedes impropres dont on use, affoiblit considérablement la force, le ton & l'élasticité naturelle, non-seulement de l'utérus, mais encore de tous les autres solides, & rend la maladie incurable, ou pire qu'elle n'eût été sans cela ; car j'ose assurer, que la même méthode & les mêmes remedes qui font cesser la suppression des regles, sont infiniment plus propres pour en modérer l'écoulement & les réduire à leur état naturel, que ceux dont on fait usage pour l'ordinaire. En effet, on est convaincu par expérience que les menstrues ont été réduites aux bornes que la nature leur a prescrites par l'usage convenable des eaux médicinales froides & chaudes, par des bains de plantes nervines & émollientes, par des clysteres utérins, par des préparations calybées, par des pilules balsamiques; celles de Becher, par exemple, & autres semblables; par des pédiluves, aussi-bien que par l'usage des sels nitreux déterfifs ; car dans les deux états dont on vient de parler, le ton de l'utérus est détruit, les vaisseaux distendus, la circulation du sang dans les vaisseaux de l'utérus interceptée, à cause des engorgemens, des obstructions & des stagnations qui s'y sont formées; & rien n'est plus propre pour lever ces inconvéniens que l'usage des remedes qu'on a indiqués ci dessus.

La *matrice* est encore sujette à une autre maladie, dont on ne doit rechercher la cause que dans la structure de ce viscere. En effet, comme les vaisseaux qui se distribuent dans sa substance forment une infinité de circonvolutions & de détours, & que la circulation du sang s'y fait d'une maniere extremement languissante, il n'est pas étonnant qu'en conséquence de la dépravation de la nutrition, la surface & la cavité interne, le cou ou le passage de l'utérus soient sujets à des excroissances charnues & fongueuses de différente figure, grosseur & structure, qui augmentent souvent au point d'imiter la grossesse. Il se forme aussi dans les vaisseaux de l'utérus, plus souvent que par tout ailleurs, des masses fibreuses sanguinolentes, & des concrétions polypeuses, membraneuses, qui causent la stérilité ou des hémorrhagies excessives dont l'avortement est la suite. On donne à ces sortes de concrétions le nom de *molles* ; & ces dernieres sont de plusieurs especes. Lamswerd les divise en moles de nutrition & en moles de génération : mais il est à propos, de peur qu'on ne les confonde, ainsi qu'il arrive pour l'ordinaire, d'examiner leur différence avec un peu plus d'attention.

On remarque d'abord qu'il est assez ordinaire aux personnes ignorantes de prendre l'arriere-faix, aussi-bien qu'un fœtus d'un ou deux mois qui sort avant terme, pour une molle, à cause de la ressemblance que l'un & l'autre ont avec les concrétions charnues.

Il se forme encore souvent, quoique plus rarement, dans la *matrice* des masses sphériques qui font soupçonner une grossesse, & que l'on trouve souvent dans les sujets après leur mort, ou qui sont chassées par l'augmentation naturelle du mouvement & de la contraction de l'utérus. Il arrive aussi quelquefois, que des femmes que l'on croyoit enceintes, rendent quelques mois après un avortement ou un accouchement naturel, des masses charnues solides, de différente grosseur & figure, qui ressemblent à une mole, à un gros rat ou à quelque autre animal; ce qui est cause que le peuple ignorant les prend pour des moles, & les attribue à un sortilége; il se trouve même des Medecins qui les donnent pour des conceptions contre-nature, occasionnées par la foiblesse de la liqueur séminale. Ces sortes de concrétions restent souvent dans la *matrice* une année ou plus, & occasionnent différens symptomes qui donnent lieu de soupçonner un véritable embryon: mais on les rend pour l'ordinaire le dixieme ou le onzieme mois.

Ruysch, *in Observat. Anatomico-Chirurg.* 28. & 58. paroît avoir avancé une doctrine plus solide & plus sensée, lorsqu'il assure que toutes ces différentes concrétions sont occasionnées par des morceaux de l'arriere-faix qui restent attachés aux vaisseaux de la *matrice* après la sortie du fœtus, & que ces morceaux étant nourris par le sang, qu'ils reçoivent, augmentent de volume ; & venant à se durcir par la suite, prennent différentes figures, suivant les diverses compressions qu'ils souffrent de la part de l'utérus ; car il arrive souvent que l'arriere-faix sorte déchiré ; c'est pourquoi il convient après l'accouchement d'examiner s'il est entier ou non, parce que ce qui en reste dans la *matrice* cause souvent des symptomes très-fâcheux à la malade. Il faut donc extraire sans délai le morceau de l'arriere-faix qui est resté dedans; & c'est ce dont on vient à bout, ainsi que je l'ai plusieurs fois éprouvé, au moyen d'un clystere ou des pilules balsamiques. Les masses sanguines & les fibres membraneuses, auxquelles on donne le nom de polypes, sont beaucoup plus fréquentes, & ces dernieres se formant dans les vaisseaux déchirés de l'utérus, & étant à la fin poussées dehors par les efforts de la *matrice* & des parties adjacentes, causent souvent un avortement, qu'elles précedent, accompagnent ou suivent.

L'origine & la différence des moles une fois connues, il nous sera plus aisé de décider si les filles peuvent devenir enceintes de moles ou non ; car il est évident que celles qui sont occasionnées par des morceaux d'arriere-faix qui ont grossi dans la *matrice*, ne sauroient se trouver dans l'utérus des filles. Il suit encore de ce qu'on a dit, que ces masses de sang fibreux & coagulé, qu'on prend pour des molles ou des polypes, ne peuvent se former dans la *matrice* des filles, à cause de la petitesse & du peu de capacité de ses vaisseaux ; mais seulement dans celles des femmes grosses & en couche. Il n'est cependant pas impossible qu'il se forme des masses fongueuses à la surface externe aussi-bien que dans la cavité interne de la *matrice* des filles qui ont essuyé quelque violence externe, comme peut être une chute de haut sur l'abdomen, comme nous l'apprenons de Bartholin, *Centur. I. Hist.* 97. & d'Horstius, *in Lib. IV. de Morb. Mulier. Observ.* 39. On a

même vu des femmes mariées, des veuves, des femmes âgées & qui passoient cinquante ans, aussi-bien que plusieurs autres qui étoient d'une habitude sanguine & corpulente, rendre long-tems après que leurs regles ont eu cessé, des molles charnues & sanguinolentes quelquefois aussi grosses que le poing, & de différens degrés de mollesse & de dureté, accompagnées d'un flux de sang immodéré. C'est ce dont on trouve plusieurs exemples dans Marcellus Donatus, *Lib. IV. cap.* 25. Job. Rhodius, *Cent. III. cap.* 53. & Rodericus à Castro, qui cite une femme de soixante-dix ans, à qui ce cas est arrivé.

La difficulté que le sang trouve à remonter au cœur par les vaisseaux de l'utérus, surtout par les veines spermatiques, qui semblables aux mains de vignes, forment une infinité de détours, ce qui fait que le sang a beaucoup plus de chemin à faire pour arriver au cœur, est cause qu'il se fait souvent des épanchemens de sérosité dans l'utérus & dans les parties qui lui sont contigues, surtout dans les trompes & les ovaires, & qu'il s'y forme des tumeurs aqueuses; car la partie aqueuse & fluide du sang ne se sépare jamais mieux de ses autres parties, que lorsqu'il circule lentement dans les visceres, comme cela paroît manifestement dans le foie; c'est ce qui fait qu'il n'y a aucune partie dans le corps humain qui contienne un aussi grand nombre de vaisseaux lymphatiques que le foie, l'utérus & les parties adjacentes; & ces vaisseaux lymphatiques étant distendus par la lymphe qui y afflue, s'élevent en forme de vessies ou d'hydatides, qui occasionnent quelquefois en s'ouvrant une hydropisie, & un épanchement considérable de sérosité dans la cavité du bas-ventre. Salmuth, *in Cent. I. Observ.* 38. dit avoir trouvé après un accouchement laborieux, un grand nombre d'hydatides dans les confins de l'utérus. Pechlin, *in Observ.* 19. rapporte en avoir aussi trouvé dans la *matrice* d'une femme hystérique qui mourut enceinte; & Tulpius, *in Lib. IV. Obs.* 45. parle d'une femme dont les trompes de l'utérus contenoient environ neuf chopines ou plus d'eau & de pus, enfermé dans une infinité de vésicules. On trouve plusieurs autres exemples de cette espece dans Schenckius, *Lib. III. Obs.* 6. 7. Rolfinckius, *de Organ. Genital. cap.* 20. & Sydenham, *de Hydrope.* Harder nous apprend aussi qu'il trouva l'ovaire gauche d'une paysane rempli d'environ trois chopines d'eau salée & fétide, avec une hydatide considérable dans la trompe de Fallope, qui lui est contiguë. J'ai connu moi même il y a environ vingt ans, une femme de quarante ans, à qui une chute sur la région hypogastrique causa une enflure dans cette partie accompagnée de douleur & de tension, laquelle fut suivie d'un écoulement copieux d'eau limpide, qui sortit d'abord avec les regles, & qui après que ces dernieres eurent cessé, continua encore plus de six mois, à la quantité d'une chopine par jour, & occasionna une consomption & une fievre lente dont la malade mourut, après avoir inutilement employé toutes sortes de remedes.

J'ai encore vu des femmes qu'une hydropisie a fait passer pour grosses, ce qui a donné lieu à plusieurs jugemens téméraires de la part des Medecins; j'en ai connu d'autres dont la grossesse étoit compliquée avec une véritable hydropisie, échaper à l'aide d'un écoulement abondant de sérosité: mais lorsque l'humeur vient à s'épancher dans la cavité du bas-ventre, la mort de la malade est infaillible. Platerus, *Lib. III. Observ.* rapporte l'exemple mémorable d'une femme qui étoit affligée d'une ascite toutes les fois qu'elle étoit grosse. J'ai moi-même guéri plusieurs femmes, qu'une cachexie occasionnée par un mauvais régime & une suppression des regles, avoit jettées dans une enflure de tout le corps accompagnée d'une difficulté de respirer, d'un assoupissement & d'une foiblesse excessive, par l'usage de mes pilules balsamiques, & du sel apéritif, qui leur ont fait rendre par le fondement & le vagin une grande quantité d'eau durant & après leurs regles, au moyen de quoi les symptomes ont cessé peu à peu. Je suis donc persuadé que les hydropisies auxquelles les femmes sont sujettes viennent plutôt de l'utérus que du foie, & que dans le premier cas elles sont plus aisées à guérir que dans le second, à cause de la facilité que la sérosité trouve à s'écouler par le vagin.

Il est aisé de voir par-là d'où vient que les filles & les femmes mariées, sont si souvent affligées d'un écoulement ennuyeux & incommode de sérosité de différentes couleurs & consistances par l'utérus: car comme le ton & le mouvement de la *matrice*, qui consiste dans la contraction & la dilatation uniforme de ses fibres, s'affoiblissent & se dérangent aisément, que le mouvement des humeurs est extremement lent dans les vaisseaux de l'utérus, à cause de leurs différentes circonvolutions, & que le sang a de la peine à remonter au cœur par les veines qui sont dénuées de valvules, non-seulement il se forme des engorgemens & des stagnations de sang & de sérosité dans la *matrice;* mais le suc séreux & lymphatique s'épaississant encore par la lenteur avec laquelle il circule, se fait jour par les orifices qu'il rencontre dans l'utérus & le vagin. La plupart des Auteurs prétendent que cette humeur vient des lacunes de de Graaf ou des petites fosses qu'on apperçoit autour de l'urethre, aussi-bien que des glandes situées dans cet endroit: mais ces lacunes ne sauroient admettre la plus petite soie, au lieu qu'on apperçoit dans toute la substance du vagin une infinité de lacunes, dans lesquelles on peut aisément introduire une soie de cochon longue comme la moitié du doigt, & qui lorsqu'on les presse, rendent une liqueur approchante de la semence. Voyez l'*Abrégé Anatomique* d'HEISTER.

Mais bien que ces glandes, quand elles sont considérablement relâchées, puissent rendre une grande quantité d'humeur, elles ne sont pas cependant le seul siége des fleurs blanches; & il y a une infinité d'autres passages qui laissent sortir la matiere qui les forme, aussi-bien que la sérosité impure qui s'écoule durant & après les vuidanges. Et quoique Ruysch nie qu'il y ait aucune glande dans la *matrice*, on ne doit pas douter néanmoins que la sérosité ne puisse s'écouler par les petits orifices des vaisseaux qui donnent passage au sang menstruel: car le célebre Tantoni, *in Anat.* fait une observation remarquable, savoir, que le vent peut se rendre par les veines de l'utérus dans la cavité de la *matrice* & du vagin, & de celle-ci dans les premieres. D'ailleurs, si l'on en croit de Graaf & Horstius, le cou de l'utérus est rempli d'une infinité de pores & de petits trous; & Verheyen, *in Anatom. C. H. cap.* 33. *e, f, Pl. XVII. fig.* 2, 3, nous apprend qu'il a découvert dans une *matrice* qu'il avoit fait macérer dans de l'eau modérément chaude pendant quelque tems, une infinité de corpuscules sphériques, non-seulement à la surface intérieure du vagin, mais encore dans le fond de l'utérus; qu'il regarde comme autant de petites glandes destinées à la sécrétion d'une humeur pituiteuse & séreuse.

Cette maladie, qui paroît d'abord si légere, qu'on ne la regarde que comme une fluxion séreuse, est néanmoins très-obstinée & très-difficile à guérir; ce qui vient, selon moi, de ce que la plupart des Medecins ne l'attribuant qu'à la dépravation de la sanguification, à l'appauvrissement du sang & une rédondance de sérosité, au lieu de s'attacher à rétablir le ton de l'utérus, & à faciliter la circulation du sang dans ses vaisseaux, attaquent la maladie avec des anticachectiques, des purgatifs & des remedes propres à évacuer la lymphe, sans songer aux corroboratifs, qui sont les plus nécessaires. Rien n'est meilleur, selon moi, pour guérir cette maladie obstinée, que l'usage des pilules balsamiques préparées, selon la méthode de Becher, avec des extraits amers, des gommes balsamiques tempérées, & une petite quantité d'extrait d'aloès & d'hellébore noir, surtout si l'on y joint quelque remede calybé. La malade ne doit avoir d'autre boisson qu'une décoction

décoction faite avec le bois de lentisque, les racines de sarsepareille, la rapure de sandaux rouge & citrin, les raisins de Corinthe, la corne de cerf & les semences de fenouil. Il est bon qu'elle use matin & soir de fumigations balsamiques de mastic, d'ambre, d'oliban, de tacamahaca & de cinabre artificiel; ou qu'elle injecte dans sa *matrice*, à l'aide d'une seringue, de l'eau d'arquebusade, ou une liqueur préparée avec la racine d'aristoloche, les feuilles d'armoise, de matricaire, d'aigremoine, d'argentine, la myrrhe, le mastic, les feuilles de myrte & les roses de Provins cuites dans du vin rouge; cette décoction n'est pas moins salutaire lorsqu'on l'applique avec des compresses sur la région du pubis. Je préfere cependant à tous ces remedes les bains naturels, qui à cause de leur principe calybé, possedent une qualité corroborante. Tels sont ceux de Lauchstad, surtout lorsqu'on fait cuire dedans des plantes nervines, propres à fortifier l'utérus, telles que la melisse, la mente, l'origan, l'épithyme, l'orvale, la camomile Romaine & la marjolaine; dont l'usage réitéré, lorsqu'il est précédé de celui des balsamiques & d'une purgation convenable, est d'une efficacité singuliere, non-seulement dans la maladie en question, mais aussi dans toutes celles qui naissent de l'indisposition de l'utérus, surtout lorsqu'on les seconde par l'usage interne des eaux minérales.

Les maladies de l'utérus dont on a parlé jusqu'ici naissent principalement de son relâchement & de son atonie: mais il y en a d'autres qui doivent leur origine à la contraction spasmodique excessive de ce viscere. Car la *matrice*, de même que toutes les autres parties composées de fibres musculeuses & nerveuses, est sujette dans certaines occasions à des spasmes, & quelquefois même à des mouvemens convulsifs, dont la rémission & l'augmentation se font principalement sentir dans son orifice interne, qui est presque entierement composé de fibres nerveuses liées entre elles & disposées en forme de spirale. En effet, il arrive quelquefois que la contraction extraordinaire de cet orifice rend l'accouchement non-seulement laborieux, mais empêche même la sortie du fœtus, à moins qu'on n'y remédie par des bains, des linimens & des fomentations émollientes. C'est encore une chose démontrée par l'expérience, que le froid qu'on prend par les parties inférieures, surtout par le vagin, dans le tems des regles & des vuidanges, supprime tout-à-coup ces évacuations. La frayeur produit aussi le même effet; car elle n'est pas moins efficace pour contracter les fibres & les pores des parties externes, que la substance musculeuse & nerveuse de la *matrice*, aussi-bien que les parties dont elle est composée; aussi cause-t-elle souvent l'avortement, ou une suppression totale des menstrues ou des vuidanges. Les émétiques, les purgatifs acres, & toutes les différentes especes de poisons causent une altération considérable dans l'utérus, & y excitent des spasmes, qui ne tardent pas d'être suivis de l'avortement, surtout dans les femmes d'une habitude délicate.

Il n'est pas moins certain qu'afin que le fœtus, l'arriere-faix, les moles & les masses de sang coagulé puissent sortir de l'*utérus*, il est absolument nécessaire que sa contraction augmente considérablement, afin que son fond venant à se resserrer & à se froncer, son orifice, aussi-bien que le vagin, puissent se dilater. Lors donc que ce mouvement de contraction languit dans les femmes qui sont en travail, à cause de la foiblesse où elles se trouvent, on doit employer des analeptiques, tels que la canelle, y compris son huile & son esprit, aussi-bien que les autres corroboratifs, comme les essences d'ambre & de myrrhe, le baume de vie, l'esprit oléagineux de Sylvius, & l'esprit bésoardique de Bussius. Les emmenagogues, au nombre desquels je mets le borax, ne sont pas moins efficaces.

Quelques Medecins recommandent les vomitifs comme propres à augmenter le mouvement de l'utérus.

Lors au contraire que l'utérus est affecté avant ou durant l'accouchement, de mouvemens spasmodiques ou convulsifs, qui renversent souvent la situation naturelle du fœtus, & que la mere est de plus affligée de chaleur excessive, il est extremement dangereux d'employer ces sortes de substances spiritueuses, à cause qu'elles retardent l'accouchement, & excitent une fievre ou un délire : il vaut mieux se servir dans ce cas de remedes anti-spasmodiques & sédatifs, qui ont la vertu d'appaiser ces sortes d'agitations. Les plus considérables de cette espece, sont, le safran, le castoreum, le fiel d'anguille, la poudre de vipere, de secondines humaines & de vers de terre; les pilules de Wildegans; les sommités de lis blancs, & les eaux de fleurs de tilleul, de sureau, d'acacia, de lis blancs & de primevere. Il convient encore, lorsque la malade est pléthorique, de lui ouvrir la veine du bras, immédiatement avant que les douleurs commencent, de peur que les nerfs du bas-ventre étant comprimés par le sang superflu, n'empêchent le mouvement, non-seulement de la *matrice*, mais encore des muscles qui servent à l'expulsion du fœtus. On doit user à peu près de la même méthode lorsque les vuidanges viennent à être supprimées, dans les douleurs qui naissent d'une stricture excessive, ce que l'on connoît dans les femmes en travail par celles du bas-ventre. Dans un pareil cas, il ne faut point se servir d'emmenagogues, mais de sédatifs, dont les meilleurs, selon Etmuller, *in Dissert. de Vi Opii diaphoretica*, sont les préparations d'opium: que si, en conséquence de la diminution de la force systaltique des fibres de l'utérus, les vuidanges ne prennent point leur cours comme il faut, on ne peut rien employer de plus efficace, après les remedes internes qui facilitent l'écoulement des humeurs superflues, qu'un lavement préparé avec des plantes utérines, telles que l'aurone, le pouliot, le romarin, l'armoise, la melisse & les fleurs de violette jaune, auxquelles on ajoutera une petite quantité de la masse pour les pilules balsamiques.

L'utérus a donc un mouvement de contraction & de dilatation, qu'on peut, selon moi, appeller du nom de péristaltique, puisque tandis qu'une partie se contracte, l'autre se dilate; & c'est à l'aide de ce mouvement réciproque que l'utérus se débarrasse de tout ce qui peut l'incommoder. Lorsque les femmes en couche rendent des vents par le vagin, c'est un signe qu'il reste dans la *matrice* une humeur ténace que la chaleur convertit en vapeurs, & que le mouvement péristaltique de ce viscere continue toujours. Au reste, ce mouvement est quelquefois renversé, de même que dans le *miserere*; & pour lors le sang menstruel ou lochial, qui s'écoule ordinairement par le vagin, remonte par les trompes de Fallope dans la cavité du bas-ventre; accident qui ne manque jamais d'être suivi de la mort de la malade. C'est ce dont on trouve un exemple dans Ruysch, *Observat. Anatomico Chirurg. Obs.* 84. & 85.

Il est bon d'observer encore, que si le fond de l'utérus est extremement contracté, & son col de même que le vagin trop relâchés, la *matrice* peut se renverser de façon à faire croire aux Sages-Femmes que le fœtus est encore dans la *matrice*; voyez dans l'ouvrage déja cité, *Obs.* 93.

Au reste, c'est à ce renversement de l'utérus qu'on doit attribuer ces symptomes cruels & violens qui affligent souvent les femmes en couches, tels que les fievres, les douleurs aigues, les convulsions, les délires, les apoplexies mortelles, & le pourpre rouge & blanc, à cause que toutes ces maladies tirent leur origine du sang corrompu, qui, au lieu de s'écouler par le vagin, s'arrête dans la *matrice*.

Hippocrate attribue les maladies dont on vient de parler, à la suppression des vuidanges:

« Le sang, dit-il, qui retourne de l'utérus venant à comprimer le diaphragme, occasionne une suffocation, à cause de la rétraction de la *matrice*; lorsqu'il se

« porte à la tête, il cause la manie, l'épilepsie, une létargie & une apoplexie ; s'il se jette sur le cœur, il produit des palpitations, des tremblemens, & quelquefois des syncopes ; & s'il s'insinue dans les nerfs, des stupeurs, des engourdissemens & des paralysies. »

En effet, tous les symptomes auxquels on donne communément le nom d'hystériques qui affligent sonvent les femmes, & ont beaucoup de rapport avec ceux de l'affection hypocondriaque, spasmodique & flatueuse, naissent principalement du manvais état de l'ntérus; car il y a une grande correspondance entre ce dernier & les principales parties du corps, laquelle vient moins de la communication des nerfs, & du concours mutuel des mouvemens irréguliers qui surviennent dans les parties nerveuses, que du systeme des vaisseaux & de l'irrégularité de la circulation : car comme dans les hypocondriaques, lorsque le sang qui circule avec peine dans le foie vient à s'accumuler dans les parties, surtout dans les nerveuses, telles que le ventricule & les intestins, qui reçoivent des ramifications de la veine-porte, il excite, par la suppression & la distension qu'il occasionne, des spasmes accompagnés de symptomes violens; de même dans les femmes, lorsque le sang n'a pas la liberté de s'écouler par le vagin, il regorge dans les principales parties du corps, par exemple, dans le ventricule, & surtout dans les intestins, la tête & le thorax, dont il dérange les fonctions selon leur diversité, & occasionne différens symptomes violens. C'est ce qui fait que les plus habiles Medecins, dans toutes les maladies qui affligent les femmes, ont particulierement égard à l'état de la *matrice*, des regles & de la circulation du sang dans les vaisseaux de cette partie; au lieu que les ignorans employent différens remedes pour calmer les symptomes, sans faire attention à ce qui les occasionne.

Examinons maintenant la correspondance qui se trouve entre l'utérus & l'intestin rectum.

Commençant donc par la sympathie qu'il y a entre la *matrice* & les veines hémorrhoïdales, je remarquerai d'abord une erreur anatomique dans laquelle tombent plusieurs de ceux qui estiment les hémorrhagies & les écoulemens hémorrhoïdaux tout-à-fait salutaires, s'imaginant que les veines hémorrhoïdales internes, aussi-bien que les ramifications de la veine-porte, envoyent des branches à l'utérus, surtout au vagin; au lieu que Saltzman, *in Dissert. de Venâ-portâ*, a clairement démontré, que les veines hémorrhoïdales externes sont les seules qui envoyent à la *matrice* & au vagin un nombre incroyable de petits rameaux qui s'anastomosent réciproquement avec les hémorrhoïdales internes. Cette connexion une fois connue, il est aisé d'expliquer pourquoi dans les femmes pléthoriques le sang se fraie un passage, non-seulement par le vagin, mais quelquefois encore par les veines du fondement; & d'où vient que lorsque cette issue lui est fermée, il produit non-seulement des tumeurs auxquelles on donne le nom d'hémorrhoïdes aveugles, mais il occasionne encore plusieurs maladies, comme des douleurs aiguës fixes dans l'os sacrum, & un grand nombre d'autres symptomes ordinaires à celles dont le flux hémorrhoïdal vient à être supprimé. Il est encore certain que les vieilles femmes dont les ordinaires ont cessé, sont souvent sujettes à un flux hémorrhoïdal, que cet effort de la nature, lorsque cet écoulement le suit pas, est accompagné de plusieurs maladies pour l'ordinaire inséparables de la suppression des hémorrhoïdes.

C'est encore cette connexion des vaisseaux qui fait que dans les premiers jours qui suivent l'accouchement, il survient un gonflement des veines hémorrhoïdales accompagné d'une chaleur excessive; & ces tumeurs tirent incontestablement leur origine des efforts qu'a faits la malade, & qui ont obligé le sang à se porter en plus grande quantité dans les vaisseaux de l'utérus.

La correspondance entre le vagin & l'intestin rectum paroît assez par la connexion réciproque de leurs membranes, qui est telle, qu'on ne sauroit les séparer sans les déchirer. C'est ce qui fait que le ténesme, qui est si familier aux personnes qui ont la dyssenterie, occasionne aisément une chûte de vagin, & cause souvent l'avortement. C'est ce qui fait encore que les suppositoires, cenx principalement qui sont composés avec des purgatifs drastiques, contribuent beaucoup à l'avortement, & que les lavemens préparés avec des remedes utérins, nervins & légerement irritans, ont tant d'efficacité pour chasser les moles ou les grumeaux de sang de l'utérus, aussi-bien que pour rétablir le cours des regles ou des vuidanges.

Je vais ajouter à ce que je viens de dire, quelques regles dont on peut se servir avec succès dans la pratique.

1. Rien ne garantit mieux les femmes enceintes & pléthoriques des maladies auxquelles elles sont exposées, & ne fortifie plus le fœtus, que de les saigner vers le troisieme, le septieme & le neuvieme mois de leur grossesse.
2. C'est une erreur de s'imaginer que la saignée du pié est toujours préjudiciable aux femmes grosses, & qu'elle cause l'avortement.
3. La saignée est souvent salutaire pour appaiser les symptomes hystériques, aussi-bien que les douleurs que la malade ressent dans le dos & dans l'articulation du fémur avec l'ischium.
4. Ce même remede, dans le cas où les vuidanges sont supprimées, ou que le pourpre reste dans le corps, prévient souvent une mort subite.
5. La suppression & la diminution des regles naissent souvent de la pléthore, que la saignée a la vertu de lever; de façon qu'elle n'est pas plutôt faite, que le pouls devient plus fort, & la circulation du sang dans l'utérus plus rapide.
6. Lorsqu'une femme grosse ou en couches vient à être saisie d'une fievre continue ou intermittente, la saignée, loin de lui nuire, devient souvent absolument salutaire.
7. Il est à pros dans les premiers jours qui suivent l'accouchement, de donner à la malade les pilules balsamiques, qui ont non-seulement la vertu de faciliter l'écoulement des vuidanges, mais encore d'évacuer par les selles les impuretés qui se sont amassées dans la *matrice* durant la grossesse.
8. Les remedes composés avec des raisins de Corinthe, la manne, la rhubarbe & le tartre, conviennent mieux aux femmes grosses, que les autres laxatifs.
9. Il ne faut pour faire cesser la stérilité que rétablir le ton de l'utérus, & réduire les regles & la circulation du sang dans la *matrice* à leur état naturel.
10. Presque toutes les maladies qui naissent de l'indisposition de l'utérus, si tant est qu'on puisse les appaiser ou les guérir, demandent la saignée, les laxatifs légers, les pilules balsamiques, les bains naturels & artificiels, les calybés préparés selon l'art, les antispasmodiques légers, les carminatifs, & l'usage des eaux minérales tempérées.
11. Le quinquina mêlé avec d'autres remedes convenables, surtout avec les fleurs de camomile en poudre, quand on le donne à propos & avec précaution dans les fievres intermittentes, loin de nuire aux femmes grosses, leur est extremement salutaire.
12. Les maladies chroniques qui naissent du mauvais état de la *matrice*, demandent souvent des applications externes, comme des fumigations, des injections, des lavemens utérins, des fomentations, des épithemes & des bains, pour que la vertu des médicamens passe plutôt à la partie affectée.
13. Les femmes grosses, aussi-bien que celles qui sont en

couches, doivent être extremement exactes en fait de diete & de régime.

14. Elles doivent se garantir surtout du froid extérieur, & de rour refroidissement interne, par le moyen des purgatifs & des acides astringens; & ne point user d'une trop grande quantité d'alimens. Le repos, qui est si salutaire aux femmes en couches, est extremement nuisible à celles qui sont enceintes, c'est pourquoi je leur conseille de faire un exercice modéré.

De l'inflammation de la matrice.

La composition & la structure particuliere de la *matrice*, l'élasticité extraordinaire des fibres qui composent sa substance, le nombre de ses vaisseaux sanguins, leur courbure & leur direction tortueuse, son tissu glanduleux & nerveux, aussi-bien que le sentiment délicat de son cou, & surtout de son orifice interne, font que ce viscere est sujet à un grand nombre de différentes maladies, & principalement à des inflammations aiguës & dangereuses, aussi-bien qu'à des abscès & à des ulcérations de mauvais caractere, qui naissent de ces dernieres. Bien plns, comme c'est moins la communication & la sensibilité des nerfs que l'interruption du cours du sang dans l'assemblage fibreux & vasculeux de la *matrice*, qui dérange & détruit son mouvement dans toutes les autres parties du corps, il arrive que la *matrice* a une grande correspondance avec les parties les plus nobles du corps, la tête, la poitrine, le ventricule, les intestins & tout le systême des nerfs, & qu'elle cause, lorsqu'elle vient à être attaquée de quelque inflammarion, ou de quelque autre maladie, de cruels accidens dans les parties voisines, & même dans les plus éloignées.

L'inflammation est, de toutes les maladies qui attaquent la *matrice*, celle qui est la plus fréquenre, & elle se manifeste par une ardeur & une douleur fixe dans l'hypogastre; elle est accompagnée d'une fievre aiguë, d'une douleur dans les lombes & dans le bas-ventre, de l'enflure de l'abdomen, d'une envie d'uriner & d'aller à la selle, de la difficulté d'uriner, & de plusieurs autres fâcheux symptomes dans les parties voisines du cœur, la tête & la poitrine.

Les Medecins modernes font rarement mention de cette maladie: mais ceux de l'antiquité en parlent fréquemment dans leurs ouvrages.

Voici la description qu'en donne Aétius.

« Plusieurs causes peuvent contribuer à l'inflammation « de la *matrice*, une blessure, la suppression des re« gles, le froid & l'enflure, de même que l'avortement « & l'accouchement, lorsque ce dernier n'est pas heu« reux. L'inflammation de la *matrice* est accompagnée « d'une fievre aiguë, du mal de tête, d'une douleur « dans ses tendons, dans la base des yeux, dans les join« tures des mains & des doigts, de riraillemens & de « l'inclinaison du cou, d'une affection sympathique « de l'estomac. L'orifice de la *matrice* se resserre, le « pouls est petit & serré. Lorsque l'utérus est entiere« ment enflammé, il y a de violentes douleurs pulsa« tives dans tout le viscere; s'il n'y a que sa partie pos« térieure qui le soit, il survient une douleur dans la ré« gion des lombes, & une suppression des excrémens « à cause de la compression que souffre le rectum; si « c'est sa partie antérieure, la douleur se fait sentir dans « l'aine, il y a suppression d'urine à cause de la com« pression de la vessie; si ce sont ses côtés qui soient « enflammés, on sent une tension dans les aines, & « une pésanteur dans les jambes & les cuisses; si c'est « son fond, la douleur se fixe dans la région du nom« bril & y cause une enflure. Si l'inflammation affecte « son orifice, on sent une douleur dans la partie infé« rieure du bas-ventre, & lorsqu'on fourre le doigt « dans le vagin, l'orifice paroît dur, & fait une résistan« ce considérable. »

On peut à bon droit diviser cette inflammation de la *matrice* en légere & superficielle, & en violente ou profonde. La premiere attaque souvent les femmes en couche, elle naît aisément, & accompagne le plus souvent la fievre de lait. Elle admet les remedes, pourvu qu'on les emploie à tems, & elle se guérit aisément au bout de quelques jours. La seconde, au contraire; qui est accompagnée de la fievre, & de fâcheux symptomes qui conservent toujours la même violence, cause souvent la mort le septieme, le neuvieme, ou le onzieme jour, surtout lorsqu'elle est suivie de pourpre blanc, qui est toujours d'un présage funeste. Elle est causée par un sang & une sérosité corrompue & dégénerée qui séjourne dans la *matrice*, & qui produit même la corruption & le sphacele de ce viscere.

L'inégalité du cours du sang dans les vaisseaux de la *matrice* est la cause matérielle prochaine de l'inflammation de cette partie: car comme ses plus petits vaisseaux sont resserrés & bouchés par le spasme, le sang se porte avec beaucoup plus d'impétuosité & de vitesse dans les vaisseaux voisins, & dans leurs ramifications latérales, qui ne sont point propres à le recevoir, ce qui cause une enflure, une rougeur, une ardeur, une pression & une irritation dans la tunique nerveuse. Les causes qui concourent en général à produire cette maladie, sont les blessures, les contusions, la pléthore, la cacochymie, la suppression des regles & des vuidanges, la trop grand effervescence & le trop long séjour du sang dans la *matrice*; un accouchement laborieux, les passions, surtout la colere & la crainte, un vomissement trop violent, ou de trop grands efforts pour vomir, un trop grand exercice lorsque le corps est pléthorique, suivi du refroidissement du bas-ventre & de la *matrice*, les boissons froides, surtout dans le tems que les regles, les vuidanges, ou les hémorrhoïdes fluent, la colique convulsive, aussi-bien qu'une affection spasmodique & hystérique trop violente.

Les femmes ne sont jamais plus sujettes à cette dangereuse maladie que dans le tems de l'accouchement; car la *matrice* qui a une vertu élastique, se trouvant délivrée du fardeau qu'elle contenoit, occupe un plus petit espace, & se resserre insensiblement. Il arrive delà que ses vaisseaux, qui étoient tendus, se resserrent, le sang qu'ils contiennent se fait un passage par les ouvertures qu'il trouve, & qui étoient auparavant contiguës au placenta; il s'écoule sous le nom de vuidanges, ce qui devient très-salutaire à la malade. Ce resserrement fait aussi que le mouvement & le cours du sang, change de direction, & se porte de la *matrice* & des parties inférieures vers les supérieures, & dans les mammelles, ce qui arrive, pour l'ordinaire, environ vers le troisieme jour, & cause une agitation fébrile à laquelle les Medecins donnent le nom de *fievre de lait*. Si donc il arrive que la sortie du sang des vuidanges soit empêchée à cause des contractions spasmodiques de la *matrice*, il cause non-seulement une inflammation dangereuse dans cette partie à cause de son séjour, mais son mouvement ordinaire des parties inférieures vers les supérieures augmente quant à sa violence & à sa quantité, il survient alors des contractions spasmodiques douloureuses dans l'abdomen, le flux du sang ou d'une humeur glaireuse par le vagin cesse, le ventre se resserre, les piés se refroidissent, on sent une envie d'uriner, l'urine ne sort qu'avec douleur, le visage devient rouge & enflé, les yeux sont étincelans, il sort quelquefois des gouttes de sang par les narines, l'esprit est inquiet, il y a insomnie continuelle, ou le sommeil est troublé par des songes affreux; & enfin les autres symptomes fâcheux, tels que la difficulté de respirer, les défaillances, les convulsions & le délire phrénétique, causent enfin tout d'un coup la mort à la malade.

Ces circonstances sont exactement décrites par Hippocrate, *in Lib. I. de Morb. Mulier.*

« Lors, dit cet Auteur, que les femmes en couche sont « attaquées d'une inflammation de *matrice*, le bas-« ventre s'enfle & devient brûlant, il survient une suf-« focation dans les parties voisines du cœnr, & lors-« que les purgations qui suivent l'accouchement res-« tent dans la *matrice* à cause du froid, elle y causent « nne tension considérable. »

S'il survient, ajoute-t-il, *Lib. II. de Morb. Mulier.* « un « éréspele dans la *matrice*, l'estomac en est affecté, « le ventre s'enfle & devient froid, il survient une fie-« vre violente avec frisson; la respiration est embar-« rassée, la malade tombe dans des foiblesses & des « syncopes, elle sent des douleurs partout le corps, la « tristesse & l'irrésolution s'emparent de son esprit. La « maladie monte du ventre inférieur vers les lombes, « le dos, le diaphragme, la poitrine, le cou, la tête & « l'estomac, & la malade paroit morte. »

On sait, par expérience, que les femmes d'une complexion délicate & d'un sentiment exquis, qui sont sujettes aux passions, aux vents & aux mouvemens spasmodiques, qui ne sont point exactement reglées, dont le ventre est extrêmement resserré, sont aisément attaquées après être accouchées, d'une suppression des vuidanges, & d'une fievre utérine aiguë, qui met leur vie en très-grand danger. L'inflammation de la *matrice* est aussi quelquefois causée par la rétention totale de l'arriere-faix, ou seulement d'une de ses parties, qui non-seulement empêche le sang de sortir, mais qui venant encore à se corrompre, occasionne la fievre ou la rend beaucoup plus fâcheuse.

Comme l'humeur phlegmoneuse se putréfie & se corrompt dans quelque inflammation qne ce soit, lorsqu'on ne la résout point, & cause la gangrene ou un ulcere, de même celle qui affecte la *matrice*, dégénere en sphacele, & cause la mort en peu de tems. Cette espece d'inflammation est fort ordinaire aux femmes en couches, & lorsqu'on vient à les ouvrir, on leur trouve communément la *matrice* & le vagin d'un brun foncé & dur. Celle qui cause une suppuration ou un ulcere dure plus long-tems, & survient surtout après l'accouchement. Les femmes sujettes à cette inflammation sont celles qui sont d'un tempérament sanguin & d'une complexion molle & spongieuse, surtout si elles ont été affligées d'une perte blanche sanguinolante, qu'on a arrêtée mal-à-propos avec des astringens. Celles-là y sont aussi très-souvent exposées qui ont un sang corrompu & épais, qui usent d'un mauvais régime, qui font un grand usage de fruits, de confitures & de laitage, qui s'exposent au froid, surtout après s'être échauffées, qui s'abandonnent à la tristesse, qui ne peuvent point satisfaire leur passion amoureuse, qui négligent la saignée à laquelle elles sont accoutumées, ou qui dans leur vieillesse menent une vie sédentaire & accablée de soucis. Elles sont plus souvent attaquées d'une inflammation au cou & à l'orifice interne de la *matrice*, qui est composé d'une grande quantité de fibres nerveuses spirales, que dans son fond : c'est ce qni fait qu'elles ressentent une douleur ardente & cruelle au pubis, & qu'elles ont beaucoup de peine à uriner.

Voici quels sont en abrégé, suivant Hippocrate, *in Lib. I. de Morb. Mulier.* les signes qui indiquent un abscès dans la *matrice*.

« Lors, dit-il, que la *matrice* est ulcérée, elle rend du « sang & du pus, elle répand une très-mauvaise odeur, « il survient une douleur aiguë dans les lombes, dans « l'aine, & dans le bas-ventre, qui s'étend jusqu'aux « flancs, aux côtes, aux épaules, & quelquefois même « jusqu'aux clavicules. La malade sent un mal de tête « violent, elle tombe dans le délire, elle s'enfle dans la « suite, elle devient sujette aux syncopes, à des fievres « légeres & aux frissons : mais les jambes sont les par-« ties qui s'enflent le plus. Cette maladie succede à « l'avortement, s'il se trouve quelque humeur corrom-« pue qui n'ait pas été évacuée, & cause une chaleur « violente dans tout le corps. Elle est aussi causée par « les excrétions qui se font par la *matrice*, lorsqu'elles « contiennent de l'acreté & de la bile. »

L'ulcere de la *matrice* dégénere ordinairement en une gangrene & un sphacele qui est bien-tôt suivi de la mort de la malade. Il arrive cependant quelquefois que l'apostume qui s'est formé dans la matrice creve en-dedans & rend une grande quantité de sanie blanche & fétide, au moyen de quoi la malade guérit. On peut voir ce que Forestus a écrit sur cette matiere, *Lib. XXVIII. Obs.* 44.

Si la partie extérieure de la *matrice* vient à être attaquée d'une inflammation, celle-ci dégénere bien-tôt, à cause du froid, en un skirrhe, auquel on donne, lorsqu'il vient à s'ulcérer, le nom de *cancer de matrice*, & qui est incurable. Il arrive encore fort souvent que les glandes situées autour du cou de la *matrice*, surtout dans son orifice interne, se changent en un skirrhe, qui dégénere à la fin en une inflammation ulcéreuse, qui devient incurable de même que le cancer ulcéré.

Les Medecins modernes ont fait peu d'attention à cette maladie, mais je l'ai souvent remarquée avec les symptomes qu'Aétius, *Tetrab. IV. Serm.* 4. *cap.* 94. décrit exactement en ces termes :

« Les cancers qui viennent à la *matrice* sont quelquefois « ulcérés, & quelquefois sans ulcération. On trouve « vers l'orifice de ce viscere une tumeur dure, inéga-« le & élevée d'une couleur noirâtre, rouge, & quel-« quefois livide. On sent une douleur violente dans « les aines, qui s'étend vers le haut du ventre. le pu-« bis & les lombes, qui s'irrite lorsqu'on les touche, « & qu'on emploie différens remedes. Lorsque le can-« cer est ulcéré il cause outre la douleur, la dureté & la « tumeur dont on vient de parler, des ulceres rongeans, « inégaux, sales, enflés, blanchâtres & couverts d'u-« ne vilaine croûte. Ceux qui paroissent les plus nets, « sont livides, rouges & sanglans. Il en sort continuel-« lement un pus délié, noir ou jaune, qni sent très-« mauvais, & quelquefois du sang, & ils causent tous « les autres symptomes ordinaires à l'inflammation de « la *matrice*. Cette maladie, comme Hippocrate l'ob-« serve dans ses Ouvrages, est incurable : mais on doit « tâcher de l'adoucir par des demi-bains de fœnugrec « & de mauve, & avec des cataplasmes de même na-« ture. »

CURATION.

Comme l'inflammation de la *matrice* n'est jamais plus fréquente que durant les couches & après l'accouchement, soit qu'elle vienne du peu de soin qu'on a en de la malade, ou de la violence que lui ont faite les Sages-femmes, ou des efforts violens pendant le travail, qui poussent un sang impur dans la *matrice*, ou de la rétention des vuidanges, à cause des douleurs & des spasmes hystériques, de la frayeur ou du refroidissement que l'accouchée a souffert; il est absolument nécessaire pour la prévenir ou la guérir, que le Medecin connoisse parfaitement toutes ces causes, & qu'il sache les distinguer. Mais comme il est beaucoup plus facile de prévenir cette dangereuse maladie, que de la guérir lorsqu'elle est une fois formée, il doit faire tout son possible pour y obvier de bonne-heure & la prévenir.

Sans parler des accidens qui sont occasionnés par des causes violentes & étrangeres, il est très-ordinaire de voir cette fievre inflammatoire causée après l'accouchement

par la suppression totale des vuidanges, ou parce que leur écoulement n'est pas assez abondant. C'est pourquoi le principal soin du Medecin doit être de procurer aussi-tôt après l'accouchement, & dès les premiers jours, l'écoulement naturel des vuidanges. Pour en venir à bout, & éloigner les causes qui retardent cette excrétion, il doit apporter beaucoup de soin dans l'emploi des remedes. On sait que les douleurs de l'enfantement, lorsqu'elles sont trop violentes & qu'elles durent trop long-tems, causent une si grande agitation dans les parties solides & fluides, qu'il est aisé de juger par l'agitation du pouls, par l'ardeur qui s'allume dans tout le corps, par la soif & l'agitation de la malade, qu'elle est attaquée de la fievre : or pendant qu'elle dure il ne sort presque rien des excrémens putrides & sanguinolens qui sont enfermés dans la *matrice*. On doit donc faire ensorte d'appaiser après l'accouchement la trop grande impétuosité de ce mouvement. On obtient cela facilement, en tenant les femmes en couche en repos & dans un régime tempéré diaphorétique, & en leur donnant des remedes délayans & propres à calmer la chaleur. Cependant comme l'accouchement ne se fait qu'au moyen des contractions spasmodiques & convulsives qui viennent de la moelle épiniere, & que ces spasmes & ces contractions douloureuses affectent les intestins, & durent encore quelque tems après l'accouchement ; & que venant encore à resserrer les fibres musculeuses & nerveuses de la *matrice*, à cause de l'union qui est entre elles, elles empêchent la circulation du sang, on doit faire ensorte de les appaiser sans violence.

Pour cet effet,

Prenez *de poudre du Marquis, & de pierres d'écrevisses,* } *de chaque, un gros ;*
d'antimoine diaphorétique, demi-gros ;
de nitre purifié, seize grains.

Réduisez ces drogues en poudre, & donnez-en au malade la quatrieme partie pour dose, y ajoutant, si les spasmes hystériques sont violens, quatre ou six grains de castoreum en poudre, à prendre dans de l'eau de fleurs de camomile ordinaire distilée avec de la biere de blé.

On satisfait encore admirablement à cette indication avec l'huile d'amandes douces nouvelles, préparée sans feu, qu'on prendra seule, ou mêlée avec une quatrieme partie de blanc de baleine, à la dose d'une once ou de demi-once, dans du bouillon de poulet, ou dans une décoction d'avoine.

On oindra extérieurement toute la région du bas-ventre avec le liniment suivant.

Prenez *d'huile d'aneth, de camomile, & de lis blanc,* } *de chaque, une once ;*
d'huile de carvi, un gros ; ou
d'huile de camphre, une dragme.

Faites un liniment dont vous oindrez le bas-ventre de la malade, en appliquant par-dessus une serviette chaude en double.

Après avoir ainsi appaisé le mouvement fébrile dont on vient de parler, on n'a presque point trouvé jusqu'ici de remede plus efficace pour exciter les vuidanges, qu'une masse de pilules composées selon la maniere de Becher, d'extraits amers, de gommes résineuses tempérées, & d'aloès bien corrigé. On donnera donc dès le matin ou le soir du second jour, quinze grains de ces pilules à la malade, & on continuera de même durant cinq ou huit jours, selon les circonstances. Ce purgatif est fort doux & très-propre pour cette maladie, parce qu'en fortifiant le ton des intestins & de la *matrice*, qu'une trop grande distension a affoiblie, il dégage le bas-ventre & les intestins des impuretés qu'ils contiennent, la *matrice* du sang corrompu qui y séjourne, & il éloigne efficacement par ce moyen l'inflammation, la fievre & les autres accidens fâcheux qui sont causés par les excrémens qui séjournent dans le corps. Ce remede est encore d'usage lorsque l'arriere-faix ou quelqu'une de ses parties, ou telle autre concrétion qui a besoin d'être évacuée, vient à rester dans la *matrice*.

Supposé que le Medecin ne puisse point obtenir ce qu'il se propose au moyen de ces remedes, que la fievre continue, que le ventre soit rempli de vents, que les vuidanges ne puissent point sortir, & que les spasmes gagnent les parties supérieures, on usera d'une autre méthode dans la cure de cette maladie. On diminuera par la saignée, non des parties supérieures, mais des inférieures, la trop grande quantité de sang superflu qui s'est accumulée durant la grossesse ; car il arrive souvent que la trop grande distension des vaisseaux occasionne des spasmes, & que le sang superflu venant à distendre le corps de la *matrice*, diminue & empêche sa puissance systaltique & expulsive. C'est pourquoi la saignée est d'un grand usage pour exciter les vuidanges & pour prévenir l'inflammation. Quoiqu'on emploie ce remede en France très-souvent, on fait très-mal en Allemagne de le rejetter, car il arrive de-là que plusieurs femmes en couche qui sont attaquées d'une fievre utérine meurent, lorsqu'on auroit pu les sauver en les saignant de bonne heure.

Lorsque la fievre inflammatoire est une fois survenue, on doit, outre la saignée, mettre en mouvement le sang qui croupit, rendre aux humeurs la fluidité qu'elles ont perdue, & détruire la stase.

La potion suivante est admirable pour cet effet.

Prenez *d'eaux de cerfeuil, chardon-béni, de scordium, de fleurs de sureau, d'acacia, & de vinaigre distilé,* } *de chaque, une once & demie ;*
de pierres d'écrevisses, un gros & demi ;
d'antimoine diaphorétique, ou *de bésoard minéral, demi-gros ;*
d'esprit de nitre dulcifié, ou *de liqueur anodyne minérale, vingt gouttes ;*
de sirop de chardon-béni, deux gros.

Faites un mélange, dont vous donnerez deux ou trois cuillerées à la malade toutes les deux heures.

On lui fera aussi boire un léger bouillon de poulet, dans lequel on mettra de la racine de scorsonere, de chicorée, & de la rapure de corne de cerf ; & on y ajoutera, pour lui donner un goût agréable, du jus d'orange. On aura soin de lui donner de tems-en-tems une infusion en maniere de thé, de feuilles de véronique, de scabieuse, de laiteron ; de fleurs d'orvale, de camomile ordinaire & de la graine de fenouil. On se servira aussi de poudres tempérantes & résolutives, composées de pierre d'écrevisses, d'une solution d'yeux d'écrevisses, de nitre & de sel polychreste. On en entremêlera l'usage de celui des pilules de Becher, ou d'autres préparées à l'imitation de celles-là, pour exciter les vuidanges & détourner le sang qui se porte avec impétuosité au cerveau. On usera enfin de lavemens de petit lait doux, ou d'une décoction de fleurs de camomile ordinaire, de feuilles de matricaire, d'orvale, de sauge & de mercuriale, en y ajoutant du miel, du nitre & de la graisse de poule.

Lorsqu'il survient hors le tems des couches une inflam-

mation de *matrice* dans des corps impurs, à laquelle plusieurs causes contribuent, & qu'elle ne se forme point dans son fond, mais dans son cou & le vagin; on doit, outre les remedes internes dont on a parlé, employer les externes, savoir, les épithemes, qu'on appliquera sur la région du pubis; les injections utérines que l'on préparera avec des drogues convenables, aussi-bien que des pessaires, & à cause de la proximité des parties, des suppositoires qu'on introduira dans le fondement.

Voici un excellent épitheme :

Prenez *d'eau d'arquebusade, quatre onces;*
d'essence de safran, & } *de chaque, deux*
d'esprit de vin camphré, } *onces;*
de nitre dissous dans de l'eau de fleurs de sureau, un gros.

Mêlez ces drogues selon les circonstances avec du vinaigre de rue ou de scordium, & trempez dedans des compresses que vous appliquerez sur la partie.

On n'employera pour les injections que du lait de femme ou d'ânesse, dans lequel on fera bouillir des fleurs de sureau, de la myrrhe, du safran & du nitre. Les remedes qui adoucissent les épreintes, qui sont un des symptomes les plus incommodes de cette maladie, sont, outre les bains émolliens, l'huile d'amandes douces, ou le mucilage de graines d'herbe aux puces, ou de fœnugrec, dont on prendra deux onces qu'on mêlera avec douze grains d'extrait de safran, & qu'on injectera dans le fondement.

On peut se servir des mêmes remedes lorsque l'inflammation dégénere en suppuration.

Il se forme souvent, lorsque les pertes blanches durent trop long-tems, surtout lorsqu'elles sont sanglantes, qu'on les traite mal, ou qu'on les arrête imprudemment, une tumeur dans la *matrice* accompagnée de douleurs & d'une fievre inflammatoire, qui dégénere quelquefois en suppuration. La cure est alors très-embarrassante & très-difficile, principalement lorsque le flux ne vient point des glandes externes, mais de la substance intérieure de la *matrice*. Je n'ai rien trouvé de plus efficace, lorsque cette maladie est chronique, que l'usage des eaux minérales tempérées & d'Empsen & de Carles-Bade, qui ont la vertu de résoudre les humeurs qui ne peuvent point circuler, & de fortifier la partie affectée. Mais on ne doit point user de bains astringens, ni des eaux de Carles-Bade trop fortes, qui, à cause de la terre calcaire & martiale qu'elles contiennent, ont une qualité astringente & répulsive. Les demi-bains d'herbes utérines & aromatiques, bouillies dans de l'eau douce, sont très-salutaires. Après que les conduits sont élargis, & qu'on a dissout les humeurs, on peut user avec succès des pilules de Becher, qui tiennent le premier rang parmi les spécifiques utérins. Il paroît qu'on ne doit pas rejetter non plus la méthode dont Hippocrate se sert pour traiter les ulceres qui se forment dans la *matrice*.

« Si cette maladie arrive, dit-il, *Lib. I. de Morb. mulier.* on lavera avec de l'eau chaude, & l'on appliquera des étoffes chaudes sur la partie affligée. Si la femme est robuste, & que les douleurs gagnent les parties supérieures, on la fomentera entierement, & on lui donnera un médicament qui la purge par bas; si la saison est convenable, on lui fera boire par-dessus du petit lait cuit pendant cinq jours. Si l'on ne peut point avoir de petit lait, on fera bouillir du lait d'ânesse, & on lui en donnera durant trois ou quatre jours. Après qu'elle aura bu du lait, on la refera avec des eaux & des alimens convenables, de la viande tendre & fraîche de mouton & de volaille, des betes & de la citrouille. Elle aura soin de s'abstenir de tout ce qui est salé, acre, de toute sorte de poisson, & de la viande de chevre. »

En effet, le petit lait & le lait d'ânesse sont très-salutaires, non-seulement pour émousser l'acreté des humeurs, mais encore pour tempérer la chaleur hectique qui tourmente cruellement, & qui consume pour l'ordinaire les malades.

L'inflammation qui vient d'une cause étrangere, & qui est accompagnée de la fievre, de douleurs dans les aines, de la difficulté d'uriner, de spasmes dans les parties éloignées, & de la constipation, exige la saignée prompte & réitérée, premierement au bras, & ensuite au pié. Il convient aussi dans cette espece d'inflammation de lâcher le ventre au moyen des lavemens, qui sont d'une utilité particuliere dans les maladies utérines. On appliquera extérieurement une emplâtre de deux onces de mélilot, d'une demi-once de blanc de baleine, de deux gros de gomme ammoniaque, d'un gros de safran, & d'un demi-gros de camphre, sans oublier les diaphorétiques balsamiques & les résolutifs internes.

Comme un grand nombre de femmes meurent pendant leurs couches d'une fievre & d'une inflammation utérine, surtout lorsqu'elles ont une grande quantité de sang épais & impur, elles ne peuvent rien faire de mieux pour prévenir ces fâcheux accidens, que d'user d'une diete & d'un régime salutaires, & de remedes convenables pour conserver les parties solides & fluides dans une température, une quantité & un mouvement convenable & proportionné; car telle est la nature de ces maladies, les femmes en couche ne sont point dans le cas d'une exception; telle est aussi la force qui opere la guérison, le combat contre la maladie, & même le traitement dans lequel la nature fait beaucoup plus que l'art qui est son ministre. Il est donc absolument nécessaire, pour prévenir cette maladie, de veiller à la conservation de la santé dans le tems de la grossesse, par des saignées faites à propos & par des purgatifs convenables, surtout par ceux qui sont composés avec de la rhubarbe. Il faut aussi que les femmes qui sont enceintes, suivent un régime de vie sobre & convenable; qu'elles ne se laissent point emporter aux passions, & qu'elles usent de boissons délayantes & capables d'entretenir la transpiration. Comme il arrive souvent que les inflammations de *matrice* dont sont attaquées les femmes en couche, surtout celles d'un tempérament sanguin, & qui n'ont pas eu soin de se faire saigner dans les derniers mois, sont causées par les liqueurs chaudes & spiritueuses, les vins aromatiques & safranés qu'on leur fait prendre pour faciliter l'accouchement; j'avertis les Sages-Femmes & les personnes qui sont enceintes de s'abstenir de ces sortes de remedes qui mettent le sang en mouvement, & de faciliter par la saignée du pié, par les bains, qu'elles auront soin de prendre deux ou trois semaines avant l'accouchement, la circulation du sang dans la *matrice*, aussi-bien que sa sortie après qu'elles auront accouché.

Il n'est point de maladie dans laquelle la frayeur & la colere soient plus nuisibles que dans l'inflammation de *matrice*. Le refroidissement du bas-ventre & des aines n'est jamais aussi pernicieux qu'après une fausse-couche, & qu'après l'accouchement. On ne doit point regarder autrement les femmes en couches, à cause de la solution de continuité qui leur arrive, du déchirement des fibres & des vaisseaux, & de l'extravasation des humeurs, que comme des personnes dangereusement blessées. Tout le monde sait le pouvoir qu'ont les causes que nous venons de rapporter pour causer une inflammation aux parties blessées, & par conséquent à la *matrice*. C'est pourquoi j'avertis de nouveau les femmes en couche, aussi-bien que celles qui ont quelque incommodité dans la *matrice*, de s'en garantir avec soin.

On ne doit jamais donner, pour exciter l'écoulement des

vuidanges qui s'eſt arrêté, des répulſifs trop violens; par exemple, des remedes dans leſquels il entre du ſafran, de la myrrhe, du ſuccin, de l'aloès, des aromatiques chauds, ni des ſalins, furtout, ſi, auſſi-tôt après l'accouchement, les ſymptomes ſont encore trop violens; car ces remedes allument davantage la fievre, augmentent les ſpaſmes, & épaiſſiſſent davantage le ſang qui ſéjourne dans la *matrice*, & en conſumant ſon humidité, lui font perdre ſa fluidité, ſechent & ferment encore plus les iſſues émonctoires. Lorſque les ſpaſmes commencent à diminuer, que les douleurs s'appaiſent, que les vaiſſeaux deviennent plus libres, & que le ſang ſort de la *matrice*, il eſt à propos de donner avec modération à la malade, des expulſifs doux & des toniques. Les meilleurs de tous ces remedes, ſurtout lorſqu'on les donne en petite quantité, & à différentes repriſes, ſont une ſolution de ſuccin, de myrrhe, de rhubarbe & de ſafran, qu'on ne préparera point avec de l'eſprit de vin, mais avec un menſtrue lixiviel aqueux, tel que l'eau de méliſſe ou de matricaire légerement ſpiritueuſe, telle que celle qu'on prépare en diſtilant la plante avec de la biere de blé.

Un des principaux remedes pour exciter l'écoulement des vuidanges, c'eſt la ſaignée. Le Medecin ne doit pas s'épouvanter de la violence des ſymptomes, ni du pourpre qui peut attaquer la malade, mais l'employer ſans rien craindre, lorſque les indications l'exigent. (Voyez *Purpura*.) Mais lorſque la nature compenſe par des ſueurs abondantes, ou par un flux de ventre, l'évacuation des vuidanges qui s'arrête, ou qui n'eſt pas ſuffiſante, on doit s'abſtenir des remedes qu'on emploie dans d'autres occaſions pour l'exciter.

Lorſqu'il ſort de la *matrice* une humeur viſqueuſe, jaune & ſanguinolente, c'eſt une marque ſûre que la ſubſtance de la *matrice* eſt endommagée, & menacée d'une inflammation & d'un ulcere. Il eſt abſolument néceſſaire pour la prévenir, ou pour la guérir, de purger ſouvent la malade avec de la rhubarbe, des tamarins & de la manne, afin de détourner de la *matrice* les humeurs peccantes qui s'y portent. Ce remede importe ſi fort pour la guériſon de cette maladie, que Foreſtus, *Lib. XXIX. Obſ.* 48. nous aſſure qu'il guérit à Amſterdam une femme de condition d'un ulcere à la *matrice*, en lui donnant tous les quatre jours cinq onces d'une décoction de ſéné, d'épithyme, de roſes rouges, de myrobolans des Indes édulcorés avec du ſucre, & en lui faiſant injecter dans la *matrice* des décoctions déterſives.

Si un ulcere à l'utérus eſt de nature à pouvoir être guéri, lorſqu'on aura uſé de purgatifs doux pendant quelques jours on pourra ſe trouver bien d'une décoction de bois de ſandal & de maſtic, de ſarſepareille, de mente, d'épithyme, de racine de régliſſe & de bois de roſe, dont on continuera l'uſage pendant vingt-cinq jours, avec un régime ſudorifique. Voyez *Sylvaticus, Cent. IV. Obſerv.* 48.

Quand un ulcere à l'utérus approche de la nature d'un cancer ulcéré, on rend une ſanie putride & des lambeaux de la ſubſtance de l'utérus avec une odeur fétide, une douleur aiguë & un grand nombre de violens ſymptomes, & alors le déſordre eſt pour l'ordinaire incurable : tout ce qu'il y a à faire de mieux eſt d'employer des remedes adouciſſans & lénitifs. S'il reſte encore quelque eſpérance de guériſon, je recommande le lait, ſurtout celui d'âneſſe; & l'uſage d'eaux minérales tempérées, comme celle de Seltz & celles de Wildungen; préparant en même-tems, matin & ſoir un bain d'eau douce avec du ſon, où l'on fera reſter la malade une heure ou plus. Il ne faudra point donner intérieurement des remedes acres, chauds & ſtimulans. Dans les abſcès & les ulceres à l'utérus, il faut auſſi uſer prudemment des aſtringens & des répulſifs, parce que fort ſouvent ils occaſionnent un ſkirrhe. Les injections de lait de chevre, de ſafran & d'eau de fleurs de ſureau produiſent d'excellens effets. Hippocrate recommande l'uſage du choux : mais le ſuc de beterave injecté chaud fréquemment eſt meilleur.

Souvent un cancer ulcéré à l'utérus eſt accompagné d'une douleur aiguë, qui ôte les forces & le ſommeil. Rien n'appaiſe mieux cette douleur que des anodyns, tels que les extraits de ſafran & de pavots, les pilules de ſtyrax, celles de cynogloſſe, celles de Wildeganſius, celles de Mathieu & celles de Starkey.

Riviere dans ſa *Prax. Med. cap.* 10. en parle en ces termes:

« Souvent rien de tout cela n'eſt capable de ſoulager la « douleur aiguë, qui quelquefois ôte tout-à-fait à la « malade le repos & le ſommeil : c'eſt pourquoi il faut « alors avoir recours aux narcotiques, qui dans ce dé- « ſordre ne ſont point préjudiciables à cauſe de la cha- « leur vive des humeurs; & j'ai moi-même connu une « femme qui ayant un cancer au ſein, prit tous les jours « pendant quatre mois deux ou trois grains de lauda- « num, & s'en trouva conſidérablement ſoulagée. » FREDERIC HOFFMAN.

UTR

UTRICARIA, nom d'une plante qui croît au Cap de Bonne Eſpérance, à laquelle on ne donne aucune vertu médicinale. RAY, *Hiſt. Pl.*

UTRICULUS, diminutif dont on ſe ſert quelquefois pour l'*utérus*.

UTRIFORMIS *abſceſſus*, ſynonyme à *Œdemo-Sarcoma*.

UTRUS, nom de l'*iſatis* ou paſtel. MARCELLUS EMPIRICUS, *cap.* 23.

UTY

UTY *Braſilienſibus*, nom d'un arbre qui croît dans le Bréſil, & n'eſt d'aucun uſage en Medecine. RAY, *Hiſt. Plant.*

UVA

UVA *Criſpa*. Voyez *Groſſularia*.

UVA GRUINA, Offic. *Vitis Idæa paluſtris Virginiana, fructu majore*, Raii Hiſt. 1. 685. *Vitis Idæa paluſtris Americana, oblongis ſplendentibus foliis, fructu grandiore, rubro, pluribus intus acinis referto*, Pluk. Almag. 392. Phytog. Tab. 320. f. 6. *Baie de Grue.*

On apporte ce fruit de la Nouvelle Angleterre, & on le dit excellent contre le ſcorbut. Les Anglois l'employent auſſi dans leurs ſauſſes.

UVA MARINA, nom de l'*ephedra maritima major*, & de l'*ephedra maritima minor*.

UVA PASSA MAJOR. Voyez *Vitis*.

UVA PASSA MINOR. Voyez auſſi *Vitis*.

UVA URSI.

Voici ſes caracteres.

Le calyce eſt fort petit & tant ſoit peu dentelé; la fleur eſt monopétale & faite en cruche; & l'ovaire placé au centre du calyce devient une baie ſphérique, qui contient une multitude de ſemences oblongues.

Boerhaave ne compte qu'une ſorte unique d'*uva urſi*, qui eſt :

Uva urſi, Tourn. Inſt. 599. Boerh. Ind. Alt. 2. 219. *Vitis Idæa*, Offic. *Vitis Idæa foliis carnoſis & velut punctatis, ſive Idæa radix Dioſcoridis*, C B.P. 470. Raii Hiſt. 2. 1489. *Radix Idæa putata & uva urſi*, J. B. 1. 523. *Vaccinia urſi, ſive uva urſi apud Cluſium*. Ger. 1230. Emac. 1416.

L'*uva ursi* croît en Espagne, en Italie & autres contrées Méridionales, & est, selon Dioscoride, bonne pour arrêter le flux immodéré du dévoiement & des regles, & de toutes sortes d'hémorrhagies. Dale.

Uvæ fabriles, dans Cœlius Aurelianus, signifie du raisin séché à la fumée d'une forge.

UVATIO, mal d'yeux qui est la même chose que ce qu'on appelle *staphylome*. Voyez *Oculus*.

UVE

UVEA TUNICA, la tunique uvée de l'œil. Voyez *Oculus*.

UVI

UVIFERA ARBOR TABACENSIS, de Laet. nom d'un arbre dont le bois est rouge, les feuilles rondes, & le fruit semblable à du raisin. Son goût est fort gracieux. Il croît principalement sur les côtes de la mer. Ray, *Hist. Plant.*

VUL

VULCANUS, *feu*.
VULNERARIA. Voyez *Astringentia*.

Vulneraria, *la vulnéraire*.

Voici quels sont ses caracteres.

Son calyce est tubulé & gonflé; sa cosse est courte, pleine d'une graine à peu près ronde & cachée dans le calyce membraneux de la fleur.

Boerhaave compte quatre sortes de *vulnéraire*, qui sont,

1. *Vulneraria rustica*. Voyez *Anthyllis leguminosa*.
2. *Vulneraria rustica*, *flore albo*, T. 391.
3. *Vulneraria flore purpurascente*, T.391. *Anthyllis leguminosa, loto affinis major*, *Hispanica vesicaria*, M.H. 2. 191. *Lotus Pentaphyllos vesicaria*, C.B. P.332. *Trifolium halicacabum sive vesicarium*, J. B. 2. 17. 361. Boerh. *Index alt. Plant.*

On l'appelle *vulnéraire* à cause de sa grande vertu pour les plaies; car la décoction de la fleur ou de la plante, broyée & appliquée déterge les plaies, les empêche de suppurer & les consolide. *Histoire des Plantes attrib. à Boerhaave.*

VULNUS, *Plaie*.

La *plaie* est une solution de continuité récente & sanglante dans une parrie molle faite par l'action d'un corps dur & aigu qui vient la heurter, qui la presse, ou qui lui resiste.

La *plaie* est exactement définie ici par solution de continuité de partie: mais on ajoute que pour être appellée *plaie*, elle doit être récente, car c'est ainsi qu'on la distingue de l'ulcere, où il y a pareillement solution de continuité de parties précédemment cohérentes; cependant Hippocrate prend quelquefois l'ulcere & la *plaie* (ἕλκος ϰ̓ τρῶμα) indifféremment l'un pour l'autre, & cela dans un même Chapitre. On ajoute dans la définition, que c'est une solution de continuité sanglante; car si la *plaie* est si peu considérable qu'il n'en sorte pas de sang rouge, elle ne mérite pas qu'on y fasse attention, puisque l'aiguille la plus fine ne peut effectivement percer la peau qu'il n'en sorte du sang. On dit ensuite que c'est une solution de continuité d'une partie molle pour la distinguer de la solution de continuité qu'occasionnent dans les os la fracture, la félure, &c. de plus, on ajoute pour la distinguer de la contusion, que la solution de continuité dans la *plaie* est faite par l'action d'un corps dur & aigu, qui par l'endroit de sa superficie le plus étroit, imprime son mouvement à la partie du corps; mais un corps dur & aigu ne peut détruire la cohésion d'une partie qu'il ne la heurte, qu'il ne la presse, ou n'en soit heurté lui-même, & lui résiste. Car il est aisé de voir qu'il résultera le même effet soit que la lancette soit poussée vers le bras, on que le bras soit poussé vers la lancette.

La cause sensible est donc la dureté, le tranchant, le mouvement & la résistance de l'instrument qui blesse.

Toutes ces choses s'entendent d'elles-mêmes; car si l'instrument qui blesse n'étoit point dur, il ne pourroit point détruire la forte cohésion des parties unies entre elles, & feroit, s'il n'étoit point aigu, une contusion au lieu d'une *plaie*.

Son sujet, une partie molle, & conséquemment un tissu de vaisseaux sanguins, séreux, lymphatiques, adipeux, nerveux, membraneux & tendineux, & les vésicules qui en sont formées.

On voit par cette définition que le sujet de la *plaie* est une partie molle: or l'Anatomie nous enseigne que les parties molles du corps humain sont un tissu de vaisseaux. Il ne peut donc y avoir de *plaie*, qu'il ne se trouve plusieurs vaisseaux coupés, & même de différentes classes; car on ne peut couper aucune des arteres qui contiennent du sang, sans offenser des vaisseaux de presque toutes les sortes. Car les tuniques de ce vaisseau sont formées d'autres vaisseaux plus petits, & les tuniques de ceux-ci sont encore formées de plus petits vaisseaux & ainsi jusques aux derniers; ainsi la blessure d'une seule artere qui porte du sang, offense les vaisseaux séreux, les lymphatiques, &c. ainsi que les follicules qui fournissent ce savon lubrefiant dont les parois internes des grosses arteres paroissent enduites: elle offense les membranes, les fibres musculeuses, qui constituent la tunique musculeuse de l'artere, &c.

On voit donc que toutes les parties détaillées dans ce paragraphe, peuvent être offensées dans la *plaie* même la plus légere.

La cause produit dans ce sujet la séparation des parties unies, l'effusion des liqueurs qui y étoient contenues.

Comme donc il ne peut y avoir de solution de continuité dans une partie molle, qu'il n'y ait plusieurs vaisseaux d'offensés; il est évident que toute *plaie* produit un double effet: elle separe les unes des autres les parties solides auparavant unies, & fait sortir ensuite des vaisseaux lésés le liquide qui y étoit au moment qu'ils ont été blessés, ainsi que celui, qui selon les lois de la circulation, est apporté dans l'endroit blessé, par les vaisseaux qui se trouvent coupés. Ainsi, comme on a vu dans le paragraphe précédent, que toutes les différentes sortes de vaisseaux peuvent être offensés dans une *plaie*, il est sensible qu'il peut s'écouler des vaisseaux blessés, des liquides de toutes les especes.

C'est pourquoi elle dérange les fonctions qui dépendent de l'intégrité des parties, & de la détermination du cours des humeurs par les vaisseaux.

Tout le corps humain est formé de fluides, & de solides, & l'on ne peut pas concevoir de *plaie* qui ne détruise la cohésion des parties solides, & n'interrompe la circulation des humeurs par les vaisseaux ci-devant entiers, & maintenant divisés: or toutes les fonctions de notre corps dépendent de l'intégrité des parties solides, & du mouvement déterminé des fluides dans les vaisseaux. Il ne peut donc y avoir de *plaie* qu'il n'y ait au

au moins quelques fonctions de lésées. Pour pouvoir, par exemple, fléchir les doigts de la main à notre volonté, il est besoin de l'intégrité des muscles profond & sublime, qui font cette flexion : si les tendons des muscles sont coupés par une blessure, cette action qui dépend de l'intégrité de ses parties se trouve détruite.

Les Naturalistes démontrent qu'il faut entre autres choses nécessaires à l'action de tels muscles que ce puisse être que les esprits fluent librement par les nerfs ; or si le nerf qui tend au muscle est coupé, le cours déterminé du liquide nerveux est arrêté & son action est détruite.

Ainsi des *plaies* faites à des parties dont l'intégrité est nécessaire à la vie, sont mortelles.

On appelle blessures mortelles toutes celles dont l'effet entraîne avec lui immanquablement la mort du blessé. Mais la mort survient lorsque le cours du sang dans le cœur, & son expulsion hors du cœur, sont empêchés. Or il est besoin pour qu'ils ne le soient pas, de l'intégrité de plusieurs autres parties. Toutes *plaies* donc qui détruisent ce qui est nécessaire à la libre influence du sang dans le cœur, & à l'expulsion du sang hors du cœur, sera mortelle de sa nature. On dira par la suite lesquelles sont mortelles & quelles parties elles doivent attaquer pour l'être.

Desquelles les unes causent une mort inévitable.

Les *plaies* qui causent la mort par leur propre effet se ressemblent toutes en ce qu'elles détruisent la reception du sang dans le cœur, & son expulsion hors du cœur : mais il se trouve cependant une grande différence entre elles. Car il y en a quelques-unes qui causent la mort inévitablement, de façon que malgré qu'on en ait découvert exactement toute la nature, & qu'on ait parfaitement connu les parties offensées par la *plaie*, aucun des secours que l'art nous a fournis jusqu'à présent n'a encore pu empêcher que la mort ne fût un effet inséparable de la *plaie* comme de sa cause. Si, par exemple, on passe une épée tranchante des deux côtés au travers du thorax d'une personne, & que l'aorte en reçoive une large ouverture dans l'endroit où elle sort du péricarde, tout le sang chassé du ventricule gauche sortira par cette *plaie*, & s'accumulera dans la cavité du thorax, ou sortira de la *plaie*, & ne retournera point au ventricule droit du cœur par les veines ; d'où il s'ensuivra une mort inévitable, que l'art ne pourra nullement prévenir. Car on ne peut pas y introduire les mains pour la lier, la coudre, &c. & quand cela seroit possible (ce qui ne l'est absolument pas) l'aorte étant liée, le ventricule gauche ne pourroit s'évacuer, ce qui suffoqueroit le cours du sang d'où dépend la vie. Mais si l'aorte partagée en deux dont chacune descend dans une cuisse, & dans une jambe, est blessée dans ces parties ; cette *plaie* sera effectivement mortelle par soi-même, parce que tout le sang se vuidera par cette artere coupée : mais elle ne sera cependant point inévitablement mortelle ; en ce que l'on pourra par le moyen d'un tourniquet, ou d'un lac comprimer l'artere, de façon qu'il n'en sorte point de sang, après quoi l'on pourra la lier, &c.

Or les Chirurgiens doivent avoir soin de distinguer ces sortes de *plaies* dans les rapports qu'ils en font aux Juges.

Les autres ne sont mortelles qu'étant abandonnées à elles-mêmes ; mais on peut faire en les traitant bien, que le blessé ne soit point en risque de perdre la vie.

Toutes les grandes arteres dispersées dans les membres, étant coupées vuideront le sang jusqu'à ce que la mort s'ensuive. Mais quoique cette *plaie* de l'artere soit effectivement mortelle, l'art peut cependant empêcher que la mort ne s'en ensuive. Les Observateurs nous fournissent quantité de semblables exemples :

* Un Etudiant blessa d'un coup d'épée un Garde-nuit, de façon que l'artere qui passe profondément sous les muscles du gras de la jambe en fut coupée : le blessé ayant éprouvé une grande perte de sang tomba, & fut trouvé presque mort. On le fit revenir avec des cordiaux, & le sang se remit à couler tout de nouveau, jusqu'à ce qu'enfin le blessé tomba en défaillance. Le Chirurgien, qui n'étoit pas fort expérimenté, remplit de poudres styptiques l'orifice de la *plaie*, tâchant vainement d'arrêter par ce moyen l'hémorrhagie. On continua cependant à ranimer les esprits du blessé avec du vin, & autres semblables cordiaux ; ce qui mettant par conséquent le sang en plus grand mouvement, augmentoit l'hémorrhagie dont le malade mourut. On regarda cette *plaie* comme mortelle. Il est effectivement vrai que ce fut la cause de sa mort : cependant l'art offroit des moyens connus pour sauver le blessé. Car le Chirurgien auroit pu arrêter l'hémorrhagie, en faisant au-dessous du genou une ligature, qui eût comprimé l'artere, ou lier l'artere blessée en ouvrant la *plaie*, ou sauver du moins la vie au malade en extirpant le membre.

Un pareil accident arriva à un homme qui reçut dans un duel un coup d'épée dans le bras dont l'artere sur le ligament situé entre le cubitus & le rayon, fut profondément coupée. On pouvoit comprimer l'artere qui passe dans la partie supérieure du bras, sur l'os presque nu, & arrêter ainsi l'hémorrhagie, & assurer la vie au blessé, en amputant ensuite le membre : mais le blessé ne voulut point consentir qu'on se servît de ce cruel moyen, & les Chirurgiens n'en représenterent pas assez la nécessité, croyant qu'une forte compression suffiroit pour arrêter le sang. Cette compression ayant occasionné la putréfaction de la partie, le malade que l'on pouvoit sauver par les secours de l'art, périt misérablement.

On voit par-là combien il est nécessaire aux Medecins & aux Chirurgiens qui traitent les *plaies*, & qui doivent instruire les Juges si elles étoient de nature à causer la mort, de connoître le cours des grands vaisseaux, & les endroits dans lesquels on pouvoit les comprimer le plus commodément, afin de prévenir la mort que causeroit l'hémorrhagie. Tous ces endroits se trouvent parfaitement bien désignés dans les planches d'Eustachi.

Enfin celles qui ne sont point mortelles peuvent le devenir ou par négligence ou par erreur.

Cela arrive le plus ordinairement à ceux qui le méritent le moins, c'est-à-dire à ceux qui sont blessés dans les batailles. Combien sont morts d'hémorrhagies, qu'un Chirurgien expérimenté auroit pu arrêter ! Combien une effusion de sang sous le crane n'a-t-elle pas fait périr de gens qu'on auroit pu sauver en faisant à propos l'opération du trepan ! Les tégumens externes du crane offensés en conséquence d'une forte contusion avec une petite ouverture de la *plaie* que cette contusion a faite en même-tems, ont souvent occasionné par la seule négligence des symptomes très-funestes ; & la mort même que souvent on auroit pu prévenir en traitant la *plaie* comme il faut. Les Observateurs nous en fournissent une infinité d'exemples.

Mais on a vu des *plaies* devenir mortelles de non-mortelles qu'elles étoient, non-seulement pour avoir négligé les moyens que l'art fournissoit, mais aussi par quelque erreur commise dans le traitement. Rarement meurt-il quelqu'un d'hémorrhagie à moins qu'il n'ait de grosses arteres coupées. Mais après avoir perdu beaucoup de sang, il tombe en défaillance, & l'hémorrhagie cesse alors. Or si on le laisse dans cet état presqu'à demi mort, seulement dans une chaleur modérée, & qu'on ne lui donne que du bouillon en petite quantité, mais souvent ; il peut se conserver dans cet état de langueur, le vaisseau coupé se contracte, & souvent même se consolide. C'est ainsi qu'on a réchapé

un grand nombre de personnes dont on n'espéroit plus rien.

Mais lorsque l'on s'efforce de faire par le moyen de quelques liqueurs spiritueuses, reprendre les esprits aux personnes tombées en défaillance à l'occasion d'une grande hémorrhagie : l'on ne rétablit point la quantité d'humeurs perdues ; mais on augmente la force des vaisseaux sur les liquides ; ce qui occasionne une nouvelle perte de sang, & augmente la cause de la mort. Nombre de soldats étant, après le combat, demeurés confondus avec les morts plusieurs jours, n'ont pas laissé que d'en revenir, quoiqu'ils eussent perdu presque tout leur sang.

Quelques Chymistes ont écrit que l'arsenic fixé par le nitre, étoit un remede souverain pour arrêter l'hémorrhagie. Mais c'est beaucoup risquer que d'appliquer un remede aussi virulent sur une *plaie* vive, puisque la moindre petite goutte reçue dans les veines est capable de causer de violentes convulsions qui ne cessent que par la mort.

Ainsi l'on doit, lorsque par autorité publique, on visite les cadavres des gens que l'on trouve assassinés, rechercher si la *plaie* étoit telle qu'il dût s'ensuivre nécessairement la mort; ou si l'on auroit pu empêcher avec le secours de l'art que le blessé n'en perdît la vie, & ensuite si on ne doit pas plutôt attribuer à d'autres causes, la mort qui s'en est ensuivie, qu'à cette *plaie*. Il ne suffit donc point d'examiner la *plaie* dans un cadavre pour pouvoir rapporter si elle étoit mortelle de sa nature; mais on doit connoître tout ce qui est arrivé au blessé ensuite de sa blessure.

Les blessures ont différens effets, selon les diverses fonctions de la partie lorsqu'elle étoit entiere. C'est de-là qu'elles prennent différens noms qu'on n'ignore guere quand on sait quelles sont les fonctions de ces parties en état de santé.

Il pourra se trouver autant d'actions distinctes lésées dont l'intégrité dépendoit de la cohésion des parties divisées par la *plaie*, qu'il y a de différentes parties du corps humain qui peuvent être offensées à l'occasion d'une *plaie*. Mais le Naturaliste & l'Anatomiste qui connoît l'usage des parties du corps, autant que cet art, que l'on cultive avec tant de soin aujourd'hui, peut le permettre, pourra en connoissant la partie lésée, juger des maux qui s'en ensuivront. Ainsi il est évident que le tendon d'un muscle étant coupé, l'action du muscle qui dépendoit de l'intégrité de ce tendon, est détruite, &c.

* Une Servante se laissa tomber portant une bouteille de verre à sa main; un morceau de sa bouteille cassée lui fit une *plaie* profonde entre le carpe & l'article du cubitus vers la partie interne. Il survint une abondante hémorrhagie, en conséquence de ce que l'artere qui passoit sous le fléchisseur du carpe étoit blessée. On comprima avec une ligature convenable le tronc de l'artere vers l'humérus, parce que l'os de l'humérus est en cet endroit presque à nu. L'hémorrhagie s'arrêta fort heureusement, mais la malade se plaignoit qu'elle sentoit un engourdissement dans le petit doigt & au milieu du doigt voisin. Le Chirurgien croyoit que cet engourdissement provenoit de la forte compression; je me hasardai de prédire, me fiant sur l'exactitude des Tables d'Eustachi, que le nerf qui descend à ce petit doigt, & au milieu du doigt adjacent, étoit coupé, & qu'il n'y auroit par conséquent aucun remede à cet accident. L'événement en fit voir la vérité, car cette fille étant guérie de sa blessure, mit souvent, à ma sollicitation, le bout du petit doigt sur la chandelle sans en ressentir la moindre douleur.

Il est donc évident que les blessures sont différentes selon les divers effets qui dépendent des différentes parties lésées du corps.

Elles ne varient pas moins dans leurs noms, leurs formes & leurs effets, eu égard à la diversité de la cause vulnérante, à sa figure, à sa façon d'agir, soit en piquant, coupant, tranchant, contondant, agitant, à la force avec laquelle on l'applique, & selon qu'on l'ôte de la plaie, ou qu'on l'y laisse, qu'elle est ou n'est point empoisonnée.

On considere dans ce paragraphe la diversité des *plaies* entant qu'elle dépend de l'instrument vulnérant.

A sa figure. Si l'instrument vulnérant dont nous venons de parler est de figure conique aiguë, la piquure se refermera d'abord, & il sera difficile alors de connoître la profondeur de la *plaie* : mais s'il est en forme de coin aigu il y aura fente, &c.

A sa façon d'agir, &c. En effet cette circonstance met dans les *plaies* une grande différence. Car il fait *en piquant* une *plaie* étroite, & qui cependant est souvent fort profonde; celles qu'il fait en *coupant*, lorsqu'il est en forme de coin aigu enfoncé dans des parties molles sont pour lors longues, mais moins profondes.

En tranchant. L'instrument vulnérant pénetre avec beaucoup plus de force, & est poussé plus avant, mais il pourra faire en même tems contusion, s'il n'est pas parfaitement aigu.

En l'agitant. C'est à quoi il faut faire une extreme attention; car lorsque la *plaie* est faite avec une épée poussée à bras directement tendu, souvent l'épée passe sans faire beaucoup de dommage entre des parties dont la lésion seroit extremement dangereuse. Mais si l'on agite & tourne l'épée dans la *plaie*, il se trouve beaucoup plus de parties de lésée. C'est ce que peut nous indiquer la figure de la *plaie*. Car si la grandeur de la *plaie* répond à celle de l'instrument vulnérant, la *plaie* n'a été faite que par une force directe : mais si, par exemple, la *plaie* qui a été faite avec une large épée, est ronde, c'est une preuve que l'on a tourné l'épée dans la plaie.

A la force avec laquelle on l'applique. Car la *plaie* sera plus ou moins profonde selon la différente force avec laquelle l'instrument vulnérant aura été appliqué sur le corps du blessé.

Et selon qu'on l'ôte de la plaie, & qu'on l'y laisse; car il est quelquefois nécessaire dans les *plaies* extremement dangereuses de laisser l'instrument vulnérant, parce que les parties lésées se tiennent serrées contre, ce qui par conséquent empêche l'hémorrhagie qui souvent donne la mort, à l'instant même que l'on retire l'instrument vulnérant; ainsi du moins prolonge-t-on la vie quelque tems : Turnus percé par Pallas d'un trait meurtrier :

Ille rapit calidum frustra de vulnere telum:
Una eademque via sanguisque animusque sequuntur.

Il tire, mais en vain, la fleche qui le tue :
Car son ame & son sang sortent par cette issue.

Lorsqu'Achille eut enfoncé sa lance dans la gorge d'Hector, il la laissa dans la *plaie* afin d'insulter au mourant, & ne la retira que lorsqu'il fut mort.

Le danger de la *plaie* dépend particulierement de cette cause, lorsque le trait est fait en hameçon; car alors on ne peut le retirer sans déchirer considérablement.

Qu'elle est ou n'est point empoisonnée. Les expériences qu'on en a faites nous convainquent qu'il y a dans la nature, des poisons qui malgré qu'on puisse les prendre sans qu'il en résulte d'incommodité, ne laissent pourtant pas, étant appliqués sur des *plaies*, de causer indubitablement une prompte mort. Le suc vénéneux des viperes introduit dans la *plaie* faite par leur morsure, tue assurément l'homme, & d'autres ani-

maux, les poules, les pigeons, &c. Des Savans cherchant par ordre du Grand Duc de Toscane à découvrir la nature de ce poison, & quelques-uns ayant assuré que cette vertu vénéneuse étoit renfermée dans le fiel de la vipere, un prenenr de vipere qui se trouva là, avala du fiel de vipere fondu dans un demi-verre d'eau froide, & n'en ressentit aucun accident. Le fiel de vipere n'a fait non plus aucun tort à plusieurs animaux de différentes especes, à qui on en a donné, & l'on en a versé dans une *plaie* vivante sans qu'il en ait résulté le moindre mal. FRANÇOIS REDI, *Observat. de Viper.*

Il a paru beaucoup plus probable à d'autres que ce venin fût renfermé dans de petites vessies qui sont adjacentes aux dents. Car il se trouve dans ces cavités une humeur dont la couleur & le gout sont tout-à-fait semblables à l'huile d'amande. Et lorsque la vipere porte un coup de dent, ses mâchoires étant comprimées, ce liquide s'épanche nécessairement dans la *plaie*. Mais malgré que ce poison introduit dans la *plaie* faite par cette morsure, produise des effets absolument mortels, ce même homme qui avoit avalé du fiel de vipere, ayant délayé dans du vin cette liqueur qu'il exprima de ces petites vessies à une grosse vipere qu'il mit en fureur, ainsi que toute l'écume, & toute la salive qu'elle avoit dans sa gueule, l'avala avec la même intrépidité sans qu'il lui en survint le moindre accident. REDI.

Les fleches empoisonnées des habitans de Bantam, dont la plus légere blessure cause indubitablement la mort, après avoir trempé plusieurs jours dans du vin ou quelqu'autre liqueur, n'ont communiqué aucune malignité au liquide dans lequel elles étoient restées si longtems. REDI.

Caton conduisant son Armée à travers les déserts arides de la Libye, ses Soldats altérés n'osoient boire de l'eau d'une fontaine qui étoit remplie de serpens : mais ce prudent Général pour les engager à boire hardiment, leur parle en ces termes :

———— Vana specie conterrite Lethi
Ne dubita miles tutos haurire liquores ;
Noxia serpentum est admisto sanguine pestis.
Morsu virus habent, & fatum dente minantur,
Pocula morte carent, dixit, dubiumque venenum
Hausit, & in tota Lybiæ fons unus arenâ
Ille fuit de quo primus sibi posceret undam.

LUCAIN, *Pharf.*

Buvez, Soldats, buvez, cette claire fontaine
Ne verse en son canal qu'une onde pure & saine ;
Vous pouvez des serpens partager la boisson,
Ce n'est point dans les eaux qu'ils versent leur poison.
S'ils le mêlent au sang, c'est quand par leurs morsures
Ils impriment aux chairs de mortelles blessures.
Il dit, & devant tous éprouvant la liqueur,
Il leur donna l'exemple, & dissipa leur peur.

Si par le moyen d'une aiguille on passe dans le corps d'un animal vivant un fil imbibé d'huile de tabac, l'animal meurt aussi-tôt. Redi tua ainsi une vipere en moins d'un demi-quart d'heure : mais il n'a pas trouvé dans toutes les especes de tabac que cette sorte d'huile ait la même malignité.

Il y a peut-être encore d'autres poisons bien plus cachés. Lors donc qu'il se présente des symptomes anomaux que nous ne pouvons point soupçonner provenir de la *plaie* comme de leur cause, il faut faire attention pour lors à la qualité venimeuse de l'instrument vulnérant.

Les effets varient encore selon la différence de la partie blessée eu égard à sa dureté, à sa mollesse, à sa connexion, à sa situation, à ses fonctions, aux liqueurs qu'elle contient, & à son changement de forme.

On a fait mention dans les deux paragraphes précédens, de la diversité des *plaies*, eu égard aux actions lésées à l'occasion d'une *plaie*, & de celle qui dépend de la différence de la propre cause vulnérante : mais l'on considere dans celui-ci la diversité des *plaies* qui naît de la différente nature de la partie blessée.

Sa dureté, sa mollesse. L'instrument vulnérant pénétrera facilement les tégumens de l'abdomen pour peu qu'il fasse violence, mais il fera besoin d'une force plus considérable pour diviser l'os du crane qui est extremement dur.

Sa connexion. Lorsque le tendon d'un muscle est coupé, le mouvement de la partie avec laquelle il a connexion périt ; ce que l'on regarde par conséquent comme un effet de la blessure. Lorsque le sang flue, souvent jusqu'à causer presque la mort, de l'artériole renfermée dans l'alvéole qui se trouve lésée à l'occasion d'une dent arrachée, cela ne provient cependant pas de la lésion d'un si petit rameau d'artere, mais de ce qu'étant attaché à la superficie osseuse de l'alvéole il ne peut se contracter, & par conséquent se refermer. Lorsque l'aponévrose qui sort de la partie tendineuse du muscle biceps est à l'occasion d'une saignée offensée par quelque accident vers le pli du bras, les cruels symptomes qui s'en ensuivront ne proviennent pas d'une blessure si légere, mais de la connexion de cette expansion tendineuse avec d'autres parties.

Sa situation. Si le rameau des arteres intercostales, quoique petit, est lésé de façon que la pleure étant en même tems percée, le sang s'extravase dans la cavité de la poitrine : le sang épanché venant à se corrompre, il pourra arriver que le poumon s'enflamme & suppure, & qu'il s'ensuive de-là une consomption mortelle, par la seule raison que l'artere qui a été blessée étoit située de façon à pouvoir porter le sang dans la cavité de la poitrine, car on coupe dans les autres parties du corps de bien plus gros rameaux d'arteres sans qu'il en résulte d'accident. Une même blessure est beaucoup plus dangereuse dans les parties internes de la cuisse à cause des grands vaisseaux qui y passent, que dans la partie externe.

Ses effets. Plusieurs parties du corps ont cela de propre, qu'étant offensées par une blessure ou par quelqu'autre cause, les fonctions des autres parties en sont quelquefois dérangées ; quoique ce que nous avons acquis de connoissance dans l'Anatomie ne nous donne peut-être pas encore la raison pourquoi certaines parties étant lésées les fonctions d'autres parties sont dérangées.

Contentons-nous de constater le fait par un exemple.

Il survient dans la colique appellée de Poitou, après ces douleurs que l'on ressent à plusieurs reprises au colon, à l'iléon, une paralysie sur les bras, & souvent, si le mal continue, un vrai marasme qui entreprend toutes les parties supérieures. Qui pourra par la connoissance de la construction des parties, donner la raison de cet effet surprenant ? On a vu des blessés qui avoient eu quelques nerfs du mésentere coupés à l'occasion des *plaies* à l'abdomen, mourir après de cruelles douleurs sans qu'on ait trouvé dans le cadavre aucun grand vaisseau coupé, ni aucuns visceres d'offensés. *Mémoires de l'Académie des Sciences, ann.* 1727. On a remarqué dans un chien, le nerf intercostal & celui de la huitieme paire qu'une même tunique enveloppe dans ces sortes d'animaux étant coupés, que l'œil du même côté s'obscurcissoit, s'étrécissoit, s'enflammoit, & cette même expérience réitérée a toujours causé une altération sensible dans les yeux. Or ce n'est point la connoissance du mécanisme des parties, mais l'observation seule du fait qui constate cette particularité. De-là il s'ensuit qu'il naît une grande variété dans les *plaies* des diffé-

rens effets que la partie blessée produit visiblement dans le corps ; effets cependant que la seule observation du fait manifeste sans que la connoissance du méchanisme des parties nous ait jusqu'ici démontré pourquoi ces sortes de maux étoient à craindre.

Les liqueurs qu'elle contient. Si la vésicule du fiel étant blessée épanche la bile dans la cavité de l'abdomen, cette bile se putréfiant d'abord produira des maux d'une terrible conséquence. Si les uréteres étant coupés, l'urine distillant par la *plaie* s'accumule dans l'abdomen, elle pourra lorsqu'elle sera corrompue, en putréfier tous les visceres.

Son changement de forme. Car les parties du corps lésées à l'occasion d'une *plaie* peuvent plus ou moins dégénérer de leur conformation naturelle, & changer par conséquent d'une façon surprenante quant à leur forme extérieure.

Lorsque les muscles d'un côté du visage deviennent paralytiques, quelle surprenante distorsion ne se fait-il pas de l'autre côté en conséquence de ce que les muscles n'étant plus tenus en équilibre par l'action de leurs antagonistes, retirent les parties du visage. Il est assez sensible que les blessures peuvent produire les mêmes effets, si quelques-uns des muscles du visage ou de quelqu'autre partie en sont offensés, ou si les nerfs qui tendent à ces muscles sont coupés par ces blessures.

Il est plus nécessaire de connoître l'origine de ces variétés, qu'il n'est utile d'en savoir exactement tous les noms.

Personne ne doute que les Medecins & les Chirurgiens qui traitent les *plaies*, ne doivent faire attention à tout ce qui a été dit dans les trois paragraphes précédens. Car c'est de-là que dépend le diagnostic & le prognostic des *plaies*, qui sont fondés sur la connoissance du méchanisme des parties & de leur usage. Si l'instrument vulnérant est connu, & que l'on sache de quelle façon il a été appliqué au corps, ayant ensuite examiné la nature de la partie blessée, & ses fonctions naturelles lésées par la blessure, une fois connues, nous prévoyons ce qu'on en doit craindre, nous savons ce que l'art peut faire pour remédier aux maux déja arrivés, & pour prévenir ceux qui pourroient survenir. Il paroît difficile de pouvoir désigner par des noms différens toutes les variétés qui arrivent dans les différentes *plaies*, de façon que le nom qu'on leur auroit donné offrît à l'esprit une idée distincte. Il seroit beaucoup plus difficile de les graver dans sa mémoire pour pouvoir en faire usage. Paré mit à la tête de son Traité sur les *Plaies*, une table entiere de leurs variétés ; l'on verra facilement, si l'on y fait attention, que ces noms ne sont point d'une grande utilité, mais qu'il suffit de connoître en général les sources dont dépend cette grande diversité des *plaies*.

Lorsqu'un homme sain & robuste est blessé dans des parties visibles, où il n'y a point de grandes arteres, & qui ne sont point trop tendineuses, voici les phénomenes qui s'en ensuivent, pourvu que l'on garantisse la *plaie* de l'air, du froid, & de tout ce qui pourroit la dessécher.

Pour pouvoir établir quelque chose de certain sur la guérison des *plaies*, on doit nécessairement faire mention d'abord des phénomenes qu'une exacte observation faite par les sens, nous a appris avoir lieu dans une *plaie* depuis son commencement jusqu'à son entiere consolidation. Et lorsqu'on les examine tous dans l'ordre, qu'ils se succedent mutuellement, ils nous donnent une parfaite connoissance de la méthode dont la nature fait usage pour rétablir dans leur premiere cohésion les parties désunies dans une *plaie*.

Mais pour éviter toute erreur & toute confusion, on ne considere rien autre chose ici que la *plaie*, & l'on suppose que le corps du blessé joüit d'une santé parfaite ; car autrement il ne faudroit pas attribuer à la *plaie* seulement les phénomenes que l'on remarqueroit, mais aussi à la maladie qui l'accompagneroit, d'où ils dépendroient en partie. Car on découvre des changemens tous différens dans une *plaie*, si le corps est attaqué, par exemple, de cacochymie scorbutique, vénérienne & rachitique. On suppose de plus un corps robuste ; car la circulation étant languissante dans les plus débiles, poussé avec moins d'impétuosité les humeurs vers la *plaie* : de-là vient que la douleur, la chaleur, la tension sont moins considérables vers les levres de la *plaie*, que dans un homme vigoureux. Il faut de plus que toutes ces choses se présentent à nos sens. De-là vient que l'on doit observer particulierement les phénomenes des *plaies* dans les parties externes du corps ; car nous apprenons, en les voyant, ce qui se passe dans les parties internes du corps qui sont blessées ; & c'est ce qui fait que l'on suppose qu'il n'y a en même-tems aucun gros vaisseau artériel ouvert : car le sang fluant alors par ondes, empêcheroit qu'on ne puisse exactement les parcourir tous.

On ajoute de plus qu'il ne faut pas que la *plaie* se trouve dans un endroit trop tendineux. Car si, par exemple, le tendon de quelque muscle est lésé à l'occasion d'une *plaie*, & n'est pas cependant entierement coupé, le muscle attaché à ce tendon, pourra, en tiraillant ce tendon lésé, produire d'affreux symptomes qui ne dépendent pas tant de la *plaie* que du muscle qui tiraille le tendon blessé : on fera ensuite mention des maux que produisent les grandes arteres coupées, ou les tendons offensés en conséquence d'une *plaie*.

De plus, l'air particulierement, s'il est froid, change étonnamment les parties blessées, lorsqu'il y est introduit, offense les petits vaisseaux tendres, & les desseche. Si, par exemple, les os du crane sont dépouillés par une blessure, & que l'air ait frappé librement l'os nu pendant un tems considérable, on ne guérira pas cette *plaie* qu'on n'ait auparavant séparé par exfoliation une petite lame osseuse. Or cela ne provenoit point de la *plaie* ; car si l'on eût d'abord garanti de l'air l'os nu, cette exfoliation n'eût pas été nécessaire.

La nature du sujet ainsi déterminée, on rapportera dans les articles suivans les phénomenes propres à toutes les *plaies* en général.

1°. Les parties blessées se retirent insensiblement, & de plus en plus les unes des autres, quoiqu'on ait ôté la cause de la plaie, à moins que ce ne soit qu'une très-légere piquure.

A l'instant que la cause vulnérante vient de séparer la cohésion des parties, la distance entre les parties désunies est égale à l'épaisseur de l'instrument qui a fait la blessure. C'est pourquoi lorsque le bourreau taillade avec un rasoir aigu le visage des malfaiteurs, il paroît d'abord seulement une ligne rouge ; mais les levres de la *plaie* se retirent insensiblement les unes des autres, & souvent quelques heures après ces lignes géométriques s'entre-ouvrent considérablement : car cette force qui réunit les parties solides de notre corps continuant d'agir, retire de côté & d'autre les extrémités coupées, parce que la cohésion des parties est détruite à l'endroit de la blessure.

A moins que ce ne soit qu'une très-petite piquure. Car lorsque l'instrument vulnérant fait une petite *plaie* en piquant au moment même qu'il pénetre la peau, & qu'il offense la tunique celluleuse qui est dessous, (à moins que le blessé ne soit entierement consommé de maigreur,) il n'y a presque aucune apparence de *plaie*, parce que la tunique celluleuse étant dégagée de la pression de la peau dans l'endroit de la blessure, monte aussi-tôt dans la *plaie*, & la ferme. Lors qu'on ou-

vre la veine à un homme gras, souvent le sang s'arrête sur le champ, la graisse bouchant l'ouverture faite à la peau.

2°. Le sang sort d'abord avec abondance, & s'arrête ensuite peu-à-peu de lui-même.

Si ce n'est point une grande artere qui soit blessée, ni une artere qui étant attachée à un os, ne puisse se retirer en-arriere & se reboucher, le sang au premier moment de la blessure sort en effet avec impétuosité des vaisseaux coupés : mais ensuite les orifices de ces vaisseaux coupés se contractant peu-à-peu par leur propre élasticité, & se retirant sous les levres de la plaie, le sang commence bien-tôt à ne plus fluer avec la même abondance, & s'arrête enfin de lui-même. On en voit la preuve dans l'opération de la pierre : car on fait dans cette opération une *plaie* assez large à la peau, & aux parties qui sont dessous, il en flue une once ou deux de sang : mais à moins qu'on n'ait offensé par accident une grosse artere, peu de tems après l'hémorrhagie cesse presque tout-à-fait ; ce qui autrement troubleroit beaucoup l'opération. Tout le sang qui flue de cette *plaie* ne sort presque que des arteres ; car les veines qui se trouvent coupées, quoique d'une grosseur assez considérable, ne rendent que peu de sang, à moins qu'il n'y ait quelque obstacle entre le cœur & la *plaie* faite à la veine. Les arteres par leur propre élasticité se contractent facilement, & le sang s'arrête en conséquence fort promptement.

3°. Pour lors il se forme au fond de la *plaie* une croûte de sang.

Or, comme il ne sort presque de la *plaie* qu'un sang artériel, ainsi que nous venons de le dire, & que ce sang de sa nature, quoique venant d'un homme sain & robuste, se coagule dès qu'il est hors des vaisseaux aussi-tôt que la force de son éruption a cessé ; il se forme de ce qui continue de fluer, une espece de coagulum ou grumeau, (en Latin, *thrombus*,) ou une escarre de sang qui se colle aux levres de la *plaie*, & en couvre parfaitement l'ouverture ; & la *plaie* par cette merveilleuse industrie de la nature, se trouve ainsi couverte & garantie ; & les parties désunies, à l'occasion de cette *plaie*, se consolident sous cette couverture ; & comme la chaleur du corps & l'air contigu dessechent de plus en plus ce *thrombus*, il se forme par conséquent sur la *plaie* une croûte fort dure, qui, lorsque la *plaie* est guérie, tombe ensuite d'elle-même.

4°. Il en sort une humeur délayée, ténue & rougeâtre.

Si l'on enleve ce *thrombus*, lorsqu'il commence à se former ou lorsqu'il l'est, il n'en sort presque point de sang, mais une liqueur ténue, un peu rougeâtre, semblable à l'eau dont on a lavé des viandes nouvellement tuées. Or il paroît que cela provient de ce que les vaisseaux sanguins, ronges, étant coupés, leurs orifices venant à se contracter insensiblement, ne transmettent qu'un peu de sang rouge, & une grande quantité d'une liqueur ténue & non rouge.

5°. Alors les levres de la *plaie* commencent à rougir, à s'échauffer & se renverser, tandis qu'en même-tems le fond s'enfle & s'éleve ; que la graisse surtout monte dans l'ouverture de la *plaie*, & y dégénere en peu de tems.

Comme les vaisseaux coupés resserrent par leur élasticité naturelle leur orifice, & les bouchent même presque entierement, les humeurs accoutumées de fluer par ces vaisseaux, s'arrêtent ; ce qui forme alors obstruction vers les levres de la *plaie* ; & la force de la vie poussant par-derriere les fluides dans ces vaisseaux obstrués, les dilate en-deçà de l'endroit obstrué d'où naît l'inflammation ; c'est ce qui fait que les levres de la *plaie* rougissent le second & le troisieme jour ; qu'il survient en même-tems une grande chaleur & une tumeur qui accompagne l'inflammation. Or, tous ces symptomes ne présagent rien de mauvais ; s'ils ne sont point excessifs, parce qu'ils surviennent naturellement dans toutes sortes de *plaies* ; & c'est la seule raison pourquoi une *plaie* nouvellement faite ne cause aucune douleur, mais trois jours après, & quelquefois même plus tard. L'inflammation étant survenue, & les parties blessées s'étant tuméfiées, on ressent souvent une douleur assez vive dans la plaie.

C'est pourquoi Hippocrate dit, *Epid. II.* « que c'est un fort « mauvais prognostic, s'il ne s'éleve point de tumeurs « dans les grandes plaies. »

On trouve la même chose dans ses Aphorismes, *Sect.* 5. *Aph. 66. & 67.* à quoi il ajoute : « que les tumeurs « molles sont de bon augure ; mais qu'elles ne présagent rien que de mauvais si elles sont dures. » Car s'il ne s'éleve aucune tumeur vers les bords de la *plaie*, c'est une preuve que les forces vitales manquent ; s'il s'en forme une excessive, la grande inflammation donne lieu de craindre quelque chose de pis.

Il remarque, *Lib. de Fracturis*, & y établit comme un précepte très-utile en Medecine, que les trois & quatrieme jours, on ne doit point absolument tourmenter la *plaie*, & qu'on doit s'abstenir alors de toute recherche avec la sonde, & de tout ce qui peut généralement irriter la *plaie* ; car la plûpart des *plaies* empirent considérablement d'ordinaire les trois & quatrieme jour, &c.

C'est pour cette raison qu'il avertit, que lorsqu'il s'agit de réduire un os fracturé qui perce la peau, on doit le faire le même jour, ou le lendemain.

Simeon & Lévi voulant vanger l'honneur de Dina leur sœur, engagerent les Sichimites, qui ne prévoyoient pas ce qui devoit leur arriver, à se faire circoncire. Trois jours après la circoncision, la *plaie* causant des douleurs cuisantes, Simeon & Lévi les passerent tous impunément au fil de l'épée.

A se renverser, tandis que dans le même tems le fond s'enfle & s'éleve, &c. Le pannicule adipeux qui est sous la peau peut se distendre & se tuméfier facilement ; ce que l'on voit évidemment dans les gens gras, les hydropiques & les personnes attaquées d'emphyseme, en qui l'air, introduit dans le pannicule adipeux, cause d'étonnantes expansions. Mais la peau qui couvre ce pannicule adipeux, le contraint fortement ; c'est pourquoi, dès que la peau est coupée par une blessure, les bords de la peau coupée se retirent insensiblement, & le pannicule adipeux dégagé de cette égale pression de la peau dans l'endroit de la *plaie*, s'éleve & s'enfle promptement : de-là vient que la peau se retirant en-artiere de chaque côté, le pannicule adipeux renverse en boursouflant les bords de la *plaie*, & il s'éleve une tumeur dans le fond : mais les vaisseaux s'élargiront ; si tandis que le liquide, qui distend les vaisseaux, est toujours porté avec la même impétuosité, les causes qui résistoient à cette distension, sont diminuées. Lors donc que la résistance de la peau est détruite dans la *plaie*, le pannicule adipeux s'élevant dedans, la dilatera davantage, & il formera une excroissance charnue, que les Chirurgiens nomment fungus, & dégénerera par conséquent en très-peu de tems.

6°. Et il survient dans ce tems-là une petite fievre, avec chaleur & soif.

C'est-à-dire, si la *plaie* est de quelque importance ; car on ne remarque point ces sortes de symptomes dans une petite plaie. Aussi-tôt que les symptomes, décrits dans les articles précédens, commencent à paroître, il naît une grande chaleur dans la *plaie* & dans tout le corps ; le pouls devient plus fréquent ; il survient des inquiétu-

des & des insomnies qui causent de cruelles agitations, une grande soif, & l'urine devient plus rouge. Or tous ces symptomes durent autant que cette tumeur, cette chaleur, cette douleur, & le renversement des levres subsistent dans la *plaie*. Les uns & les autres cessent en même-tems. Cette petite fievre qui arrive alors, ne peut faire aucun tort aux blessés. Elle est même avantageuse, en ce qu'elle donne lieu au pus de se former: mais le pus étant formé, elle cesse pour l'ordinaire. Cette petite fievre arrive aussi après l'opération de la taille, l'extirpation d'une mamelle, & semblables *plaies*, & elle est toujours pour lors d'un bon augure.

C'est ce qui a fait dire à Hippocrate, « que les douleurs « & les fievres surviennent plutôt vers le tems de la for- « mation du pus, que lorsqu'il est formé.

Or, il s'agit ici de cette petite fievre qui provient, en ce tems, de la blessure, & en est l'effet; car la fievre peut venir à un blessé de toute autre cause que de sa blessure, dans les grandes plaies, par exemple, le pus étant déja formé, mais retenu en grande quantité, & pour la plus grande partie par les veines absorbantes, il survient souvent une fievre hectique qui mine & consume le corps.

7°. Trois ou quatre jours après, plutôt ou plus tard, la *plaie* rend une liqueur ténace, blanche, épaisse, uniforme, qu'on nomme pus.

La *plaie* étant faite, le sang flue aussi-tôt; les vaisseaux coupés étant ensuite resserrés, il sort une humeur icoreuse, rougeâtre; vient ensuite l'inflammation de la *plaie*, avec les symptomes décrits plus haut; après quoi il commence à paroître dans la *plaie*, une liqueur onctueuse un peu jaunâtre & tout-à-fait uniforme, sans odeur, qui a presque cette douce saveur du chyle, que l'on nomme *pus*, & qui a toutes les qualités que nous venons de rapporter, s'il est bon. Mais le pus ne se forme jamais tel si la *plaie* n'est point couverte, mais il se fait sous le *thrombus* qui se forme sur la *plaie*, ou sous l'emplâtre dont on la couvre: de-là vient que le pus ne se fait pas dans les vaisseaux, mais il s'engendre hors des vaisseaux, dans la *plaie*, des humeurs épanchées, échauffées, & transmuées par la chaleur du corps: car si on enleve avec de la charpie tout le pus qui se trouve dans la *plaie*, une heure après toute la superficie de la *plaie* paroîtra imbibée d'une liqueur ténue qui n'est point pus: mais si la plaie reste couverte d'une emplâtre pendant vingt-quatre heures, le pus paroîtra lorsqu'on levera l'emplâtre; d'où l'on voit que le pus se fait hors des vaisseaux: mais la matiere dont il est formé, est apportée par les vaisseaux.

Or, le pus ainsi formé dans la *plaie*, produit de merveilleux effets; car la nature se sert de ce moyen pour résoudre les parties à demi-déchirés, les extrémités enflammées qui se trouvent dans les levres & dans le fond de la *plaie*, avec les liqueurs introduites, & les séparer des parties vivantes & saines: toute la substance perdue renaît ensuite sous ce pus.

C'est ce qui a fait dire à Hippocrate, (Traité *de Ulceribus*,) qui suivit la nature pas-à-pas, que les *plaies* récentes, (car il paroît que ἕλκεα νεότρωτα doit s'entendre des *plaies* plutôt que des ulceres,) ainsi que les parties des environs, ne s'enflamment point du tout, si elles viennent promptement à suppuration. Il ajoute dans le même endroit, qu'une *plaie* faite avec un instrument aigu, peut se guérir sans suppuration, mais que les chairs contuses & déchiquetées se putréfient & se tournent en pus, & qu'il est nécessaire qu'il recroisse ensuite de nouvelles chairs.

Il dit dans le même endroit, que les *plaies* s'enflamment lorsqu'elles tendent à suppuration: or elles suppurent lorsque le sang est altéré & échauffé au point, que par la putréfaction il se forme du pus: mais il ne faut pas entendre ici par putréfaction cette dégénération d'humeurs, qu'on peut vraiement appeller maligne & putride, mais seulement ce changement qui se fait lorsqu'elles tournent en pus, comme il sera facile de le voir en faisant la lecture de cet endroit.

C'est pourquoi le bon pus est pour les Chirurgiens le plus grand motif de sécurité; & Galien même avance hardiment, *Comm. in Aphor.* 22. *sect.* 5. « qu'il ne peut arri- « ver rien de mal à un ulcere qui donne du pus. »

Car le pus se forme lorsque les bonnes humeurs sont portées dans la *plaie* avec un mouvement convenable: ainsi il suppose que les actions de la santé continuent d'agir; car il se fait rarement de bon pus sur un corps cacochymique, mais une liqueur ichoreuse qui dégénere beaucoup des conditions du pus loüable; & de-là vient que les *plaies*, si légeres qu'elles soient, se guérissent très-difficilement sur ces sortes de corps. C'est pourquoi les anciens Medecins les ont appellés δυσέλκεα.

Voilà ce qui a fait dire à Hippocrate, *Aphor.* 8. *sect.* 6. « que les ulceres formés dans le corps des hydropiques « ne se guérissent pas facilement. »

Si, en conséquence d'une violente fievre, les humeurs sont mues avec beaucoup d'impétuosité, la *plaie* paroît seche & sans pus. Si au contraire les forces vitales languissent, il ne se forme point non plus de pus. C'est pour cette raison qu'Hippocrate, dans ses *Prognostics*, met au nombre des signes d'une mort future la sécheresse de la *plaie*.

8°. Et aussi-tôt la rougeur, la chaleur, la douleur, la tumeur, le renversement des levres, la petite fievre cessent, ou diminuent considérablement.

Car tous ces symptomes ne provenoient que de ce que les vaisseaux coupés dans les levres de la *plaie* s'étant contractés par leur propre élasticité, s'opposoient au libre passage des liquides qui affluoient; d'où naissoit une inflammation véritable qui occasionnoit en cet endroit la douleur, la rougeur, la chaleur, le pannicule adipeux étant en même-tems dégagé de l'égale pression de la peau, recevoit dans ses vaisseaux dilatés des humeurs étrangeres; ce qui occasionnoit qu'il s'élevoit dans le fond de la *plaie*, & qu'il en renversoit les levres. Mais la suppuration a séparé les extrémités obstruées des vaisseaux, & le liquide imméable qui s'y étoit fixé, en conséquence de quoi le pus s'est formé, les vaisseaux obstrués se sont r'ouverts de nouveau, le passage libre par ces vaisseaux a été rétabli. Ainsi tous les symptomes qui proviennent de l'inflammation des levres, & du fond de la *plaie* diminuent nécessairement beaucoup lorsque le pus est formé, ou cessent même entierement.

Les Chirurgiens ont coutume d'appeller cet état de la *plaie*, digestion; & lorsqu'ils voyent affaissées toutes les parties qui étoient précédemment enflées, pour lors ils disent que le pus a tout fondu & dissous.

9°. La *plaie* de son fond vers ses bords, & de ses bords vers son centre, se remplit peu-à-peu d'une nouvelle matiere rouge, vive, qu'on appelle chair; ses bords deviennent d'un blanc tirant sur le bleu, mous, uniformes, & se réunissent.

Lorsque la digestion étant bien faite, tout ce qui ne pouvoit point être rétabli dans l'état d'intégrité requise est séparé des parties vivantes, on dit alors que la *plaie* est pure, & toute sa superficie est également humide & transparente, il ne paroît aucune aspérité ni aucune sécheresse dans le fond ni sur les levres, alors commence le période de la *plaie* ou la consolidation se fait. Car on voit sous le pus ce baume naturel & doux s'élever insensiblement tous les jours du fond de la *plaie*, & avancer également de ses bords vers son centre une nouvelle matiere qui, examinée avec le microscope, représente les extrémités tendres & pulpeuses des vaisseaux recroissans, c'est ce que les Chirurgiens appellent *incarnation*, non que la chair appellée proprement musculeuse se régénere de cette façon, mais il est passé en usage d'appeller chair

cette nouvelle matiere rouge & vive qui s'augmente tous les jours; ce qui paroît le plus sensiblement dans les *plaies* où il y a eu perte de substance. Lors, par exemple que la peau a été enlevée d'un coup de sabre, avec la partie du pannicule adipeux, car alors il s'offre d'abord naturellement à la vue un amas de vaisseaux recroissans, il sort de pareils vaisseaux des bords de la *plaie*, qui concourent avec les prêmiers qui s'élevent du fond, s'unissent & rétablissent ainsi par un merveilleux artifice de la nature la substance perdue du corps. Car l'art n'opere rien ici, il écarte seulement les obstacles, & empêche l'air d'entrer, en couvrant la *plaie*, le mécanisme naturel du corps acheve le reste. Nous savons tous que cela se fait, mais nous ignorons par quelle loi.

Galien, *Method. Medendi. Lib. III. cap.* 3. en a démontré fort élégamment la vérité en ces termes:

« On doit savoir que la matiere dont se régénerent les « chairs, est un sang loüable : pour l'auteur & l'ou« vrier de cette régénération, c'est la nature. » Δημιουργὸς τε ϗ τεχνίτης : or il s'agit en cet endroit de la méthode qu'il faut suivre pour guérir un ulcere creux. Cependant les Anciens ignoroient l'admirable structure de ces vaisseaux si déliés dont sont formées les parties de notre corps. Instruits aujourd'hui par les démonstrations anatomiques, nous sommes surpris comment les embouchures des vaisseaux qui sont ouverts dans la *plaie* s'allongent, concourent avec leurs voisins, s'y unissent, & font concrétion ensemble. Et ce n'est pas tout, car il faut que les arteres s'unissent avec les arteres, les veines avec les veines, les nerfs avec les nerfs, &c. de façon qu'il renaisse une pareille substance à celle qui est détruite dans la *plaie*. Nous ne pouvons qu'adorer la sagesse infinie du Créateur, qui a donné cette vertu créatrice au corps humain.

Or pendant que tout cela se passe dans la cavité de la *plaie*, ses bords précédemment rouges & enflés, commencent à s'abaisser également. Ils acquierent une couleur tirant sur le bleu, semblable à celle des perles. C'est ainsi que commence à naître la cicatrice vers les bords, & qu'elle augmente peu-à-peu vers le centre jusqu'à ce que la *plaie* soit refermée entierement.

Voilà la guérison de la *plaie* la plus naturelle & la plus parfaite.

10. Enfin la *plaie* se seche & se cicatrise.

Lorsque tout ce qui étoit perdu dans la *plaie* est reformé & que tout ce qui avoit été séparé par la blessure est réuni, l'endroit de la *plaie* dans chaque point duquel on voyoit ci-devant de l'humidité, paroît alors sec.

Où s'il n'y a pas eu beaucoup de substance de perdue, & qu'il n'y ait pas eu non plus beaucoup de pannicule adipeux & de la peau de consommé par une trop forte suppuration, tout se consolide de façon qu'à peine paroît-il quelque différence entre l'endroit de la *plaie* & la peau voisine, & à peine cela peut-il s'appeller cicatrice. Mais lorsqu'il y a une grande partie de la peau d'enlevée, ou qu'il y a beaucoup de la membrane grasse qui est dessous de consommé par la suppuration, l'endroit de la *plaie* paroîtra pour lors plus tirant sur le bleu, plus solide, & souvent plus enfoncé que la peau voisine; & c'est là ce qu'on appelle cicatrice, laquelle est toujours moins capable de transpiration que le reste de la superficie extérieure du corps & qui paroît plus polie & plus lisse que le reste de la peau; cela se voit encore plus sensiblement lorsqu'il s'est formé une large cicatrice après l'abscession d'un grand morceau de peau, comme dans l'extirpation de la mamelle ou d'un grand stéatome. La superficie de la *plaie* consolidée paroît alors polie, luisante, immobile, identifiée avec les parties qui sont dessous.

Voilà donc l'histoire de la *plaie* dans un corps sain dans laquelle on a rapporté tout ce qu'une fidele observation nous a appris se passer dans une *plaie* depuis son commencement jusqu'à son entiere consolidation; & l'on en pourra ensuite déduire la méthode la plus assurée que l'on doit employer pour guérir les *plaies*, qui est de suivre la route que tient la nature dans la guérison des *plaies*, écartant ce qui peut être nuisible, & suppléant à ce que nous voyons manquer : mais on avertit qu'il ne s'agissoit ici que de l'espece de *plaie* qui n'a offensé ni grosse artere, ni partie absolument tendineuse. Il faut maintenant voir quels changemens de phénomenes arrivent dans une *plaie* simple, si ces sortes de parties sont offensées par une blessure.

Lorsqu'une artere qui n'est ni trop grande, ni trop proche du cœur, est tout-à-fait coupée transversalement, elle se retire, se cache entre les parties solides du voisinage, & se bouche d'elle-même, &c. comme ci-devant.

Lorsque le sang est par la force du cœur poussé dans les arteres qui deviennent à mesure qu'elles s'éloignent du cœur, de plus étroites en plus étroites, heurtant contre leurs parois, il les écarte de l'axe du canal, & augmente par conséquent la capacité de l'artere : or, toutes choses égales, il dilate d'autant plus les arteres que la résistance est plus grande vers leurs extrémités : de-là vient qu'une artere liée se gonfle considérablement entre la ligature & le cœur, mais les fibres musculeuses orbiculaires des arteres opposent à cette dilatation cette force considérable qu'elles employent à se rétablir après leur expansion dans leur premiere dimension aussi-tôt que cesse la force expulsive du cœur. Lors donc que, l'artere étant coupée par une blessure, le sang flue librement par son orifice ouvert, la résistance qu'éprouve celui qui est poussé par le cœur, diminue; & la cause de la dilatation de l'artere diminue aussi par conséquent; conséquemment rien ne contrebalançant plus cette force des fibres orbiculaires, elle est cause que l'artere se contracte de plus en plus à chaque instant, & son orifice se ferme tout-à-fait, si cette artere n'est pas d'une grosseur trop considérable. Il arrive de plus que les fibres longitudinales contractées davantage par ces mêmes causes, diminuent la longueur de l'artere; ce qui fait qu'une artere entierement coupée se retire, se cache entre les parties solides du voisinage, qui par leur masse & leur pesanteur se rétrécissent & se compriment encore davantage : mais s'il est en même tems sorti une grande quantité de sang par la *plaie*, les forces en étant affoiblies, & l'impétuosité de la circulation étant diminuée, la contraction de l'artere coupée augmente encore par cette circonstance. Un gros doigt du pié ayant été emporté d'un coup de ciseau, j'ai vu les deux arteres déborder par le côté de ce doigt coupé, la superficie de la *plaie* environ d'une ligne géométrique. Le sang ayant eu la liberté de fluer l'espace de quelques minutes par ces vaisseaux ouverts, ils commencerent à se retirer en-arriere, l'hémorrhagie diminua, & lorsqu'on leva l'appareil au bout de deux jours, il n'en sortit plus de sang du tout, les extrémités des arteres coupées s'étant refermées. Mais si l'artere coupée est fort grande ou trop proche du cœur, la contraction de l'artere ne peut résister au sang qui y afflue avec tant de violence, & l'hémorrhagie continue jusqu'à la mort du blessé. Car plus l'artere est petite, plus elle est éloignée du cœur, plus l'impétuosité du sang qui y afflue du cœur éprouve de retardement en ce qu'il y trouve plus de résistance.

Si cette même artere est blessée transversalement sans être totalement coupée, les fibres se retirent en-arriere, accroissent la *plaie*; ce qui donne lieu à une hémorrhagie qui dure long-tems; & lorsqu'elle a enfin cessé la foiblesse de la cicatrice qui

cede à l'action du liquide qui y afflue, produit quelquefois un anevrisme.

En ce cas une artere étant blessée, en conséquence des raisons détaillées ci-dessus, les parties coupées se retirant insensiblement & de plus en plus les unes des autres, la *plaie* s'accroîtra : mais comme quelques parties sont encore en cohésion, l'extrémité de l'artere blessée ne pourra se retirer, & se cacher sous les parties voisines & les fibres orbiculaires ne pourront se contracter, de façon que la *plaie* de l'artere se rebouche; & comme il n'y a aucune résistance en cet endroit & qu'il y en a beaucoup dans les autres vaisseaux entiers, le sang continuera de fluer par cette *plaie* jusqu'à causer la mort ou la défaillance. Mais il arrive fort souvent que le sang ne flue pas jusqu'à donner la mort, mais jusqu'à causer seulement une grande débilité. Il commence pour lors à se former dans l'endroit de la *plaie* comme un commencement de cicatrice qui peut effectivement empêcher que le sang poussé fort foiblement par le cœur, ne sorte; mais les forces du blessé augmentant par la suite, cet endroit qui est toujours demeuré plus foible que l'autre partie de l'artere, se dilate davantage & prete au sang qui le distend : c'est ce que l'on appelle anevrisme ou dilatation d'artere, en ce que l'artere n'est plus dans cet endroit un canal régulierement conique, mais qu'elle s'élargit en forme de sac. Car la grandeur des arteres dépendant de deux causes, savoir, de la force que le sang poussé par le cœur employe à dilater l'artere, & de la résistance des parois des arteres, & cette grandeur étant par conséquent estimée par la raison composée de la raison directe de la force du sang qui y afflue, & par l'inverse de la résistance des côtés, il est évident que l'artere étant affoiblie en quelque partie, doit nécessairement s'élargir davantage dans cet endroit. Or comme cet élargissement de l'artere l'affoiblit encore davantage en cet endroit, on voit aisément la raison pourquoi il se forme souvent de ces tumeurs anevrismales si considérables dont on rencontre à chaque pas des exemples dans les observateurs.

Quand une grande artere est totalement coupée, il en arrive une hémorrhagie qui cause la défaillance ou la mort. Les parties qui sont situées au-dessous de la blessure tombent en langueur, & sont insensiblement rongées par une gangrene putride & lente, où après s'être desséchées elles se racourcissent & se retirent entierement.

Le sang flue pour lors à grands flots, non pas cependant d'un jet uniforme, mais par secousses, tantôt avec beaucoup de force, tantôt avec moins, parce que dans le tems où les arteres sont dans la diastole, la force du cœur qui y chasse le sang le contraint de sortir par l'artere ouverte, mais une grande partie de la force communiquée au sang par le cœur est employée à dilater les arteres; c'est pourquoi ce n'est que dans le tems de la diastole des arteres que le sang est poussé avec cet excès de force imprimé par le cœur qui surmonte la résistance des côtés des arteres. Mais lorsque l'action du cœur étant cessée, les arteres sont comprimées, le sang est mu par ces arteres avec beaucoup plus de vitesse, & celui qui sort est d'un rouge d'écarlate, & ce sont ces deux signes réunis qui font connoître que le sang flue d'une artere & non d'une veine. Car une veine blessée, quoique d'une grosseur raisonnable, ne fait que distiler le sang goutte à goutte, & ce sang tire toujours plus sur le noir que sur le rouge, (à moins que ce ne soit dans les gens absolument pléthoriques) mais si l'artere est grande & trop proche du cœur, il s'en ensuit promptement la mort, tout le sang étant en fort peu de tems chassé par la *plaie*. Cependant il peut arriver qu'il ne s'en ensuive que la défaillance; & en ce cas pourvu qu'on ne s'empressât pas de faire revenir les blessés avec du vin & des cordiaux, & qu'on les laissât presque morts, il y auroit encore à espérer que la vie restant dans cet état de foiblesse, l'artere coupée pourroit se contracter & se consolider. Le célebre Auteur de ces Aphorismes en avoit vu un exemple fort surprenant, & il le rapportoit ordinairement à ses Auditeurs à propos de cet Aphorisme-ci.

Un Paysan étant à boire dans un Bourg voisin, fut blessé d'un coup de couteau sous l'aisselle, & l'artere axillaire étant coupée, le sang en sortoit avec une impétuosité incroyable. On crut en le voyant sans mouvement quelque tems après, qu'il venoit d'expirer, & on l'abandonna comme mort. Le lendemain ceux qui étoient préposés par autorité publique pour examiner les cadavres des personnes assassinées, pour faire leur rapport aux Juges ordinaires, de la nature mortelle des *plaies*, étant arrivés, ils trouverent encore quelque chaleur vers le thorax, & nulle autre signe de vie. Ils différerent pendant quelques heures d'examiner la *plaie*. Le blessé commença à reprendre insensiblement un peu de force, mais on comptoit bien que sa mort n'étoit pas retardée pour long-tems. Cependant, contre l'opinion générale, le blessé après être long-tems resté dans cet état d'extreme foiblesse, ne laissa pas de revenir, mais le bras du côté blessé resta toute sa vie aride & entierement desséché, semblable à celui d'une momie.

Or s'il a pu se faire quelque consolidation dans une artere si grosse & si proche du cœur, il est évident qu'on ne doit pas si légerement désespérer dans les blessures mêmes les plus dangereuses des arteres. On réchaperoit peut-être un grand nombre de blessés, si on ne les retiroit point dans ces sortes de blessures de leur état de foiblesse par le moyen d'irritans vineux & de cardiaques.

Si une pareille grosse artere se trouvant seule coupée à correspondance avec des parties situées au-dessous, & qu'il ne se rende en cet endroit aucun rameau d'autre artere, toute l'influence du liquide vital est nécessairement détruite dans ces parties. Il s'en ensuit la mort de ces parties, qui survient alors de deux façons: car ou les liquides existans dans les parties qui sont au-dessous n'étant plus poussés en avant par le mouvement du sang artériel, croupissent & se corrompent; en conséquence de quoi il se forme alors une gangrene putride, mais lente tout-à-la-fois, parce que toute la force vitale qui pousse les parties vives vers ces croûtes gangrenées, & qui fait par conséquent que le mal gagne promptement, manque ici; ou bien les humeurs qui sont restées dans les parties inférieures lors d'une blessure qui a coupé une grosse artere, sont transmises dans les veines par la contraction des vaisseaux, & par l'action des muscles voisins, & retournent au cœur, mais il ne pourra cependant rien retourner du cœur vers ces parties; de-là vient que les vaisseaux de ces parties étant privés de tout liquide, ils s'affaissent peu à peu & se consolident. Mais comme la plus grande partie de la masse de notre corps dépend des humeurs, le volume de ces parties diminue conséquemment d'une façon presque incroyable & décroît en se desséchant, comme on l'a vu dans l'exemple que nous venons de rapporter.

Les nerfs grands & tendus totalement coupés se retirent vers leurs principes, se cachent, tirent à eux les petits rameaux qui sont au dessus de la *plaie*, les distendent, causent de la douleur & une obstruction aux rameaux voisins, occasionnent l'engourdissement, l'impuissance de se mouvoir, & l'exténuation à la partie qui est située au-dessous de la *plaie*, ou même la gangrene.

Nous allons examiner les phénomenes qui paroissent lorsque

que les grands nerfs sont blessés, car il ne peut y avoir de *plaie* sur la peau qu'il ne se trouve une infinité de petites fibres tendineuses coupées. Mais il ne s'en agit point ici. Nous considérons seulement ici les grands nerfs, qui, selon que les Anatomistes nous le démontrent, sont des faisceaux de nerfs couverts d'une enveloppe commune.

Ils se retirent. Ce prolongement de pulpe tendre & délicate du cerveau, qui est ce que dans les gros nerfs on devroit proprement appeller nerfs, ne paroît point avoir assez de consistance pour pouvoir par son élasticité se retirer en-arriere, s'il venoit à être coupé. Mais les nerfs formés de la moelle allongée & spinale, extremement tendres à leur origine, sont couverts d'enveloppes ténaces par le moyen desquelles ils sont portés sûrement dans les endroits du corps où ils doivent faire leurs fonctions; la fermeté & l'élasticité dépendent de ces enveloppes. De-là vient que de fort petites fibres nerveuses résistent au scalpel anatomique, & si cela étoit autrement, la démonstration des nerfs seroit entierement impossible, surtout lorsqu'ils sont divisés en petits rameaux. Lors donc qu'un grand nerf est coupé, les extrémités coupées par la force contractive des enveloppes qui renferment les nerfs & des vaisseaux qui y sont dispersés, se retirent en-arriere des deux côtés, & se cachent sous les parties voisines: or plus le nerf est gros, plus, toutes choses égales, ses enveloppes sont épaisses; & les petits faisceaux nerveux qui par leur union forment celui-ci, ayant aussi chacun leur enveloppe, cela fait que les gros nerfs coupés sont retirés en-arriere avec une force considérable.

Tirent à eux les petits rameaux qui sont au-dessus de la plaie, &c. Les nerfs effectivement se distribuent en petits rameaux, ainsi que les arteres & les veines. Mais les rameaux sortis des arteres & des veines, communiquent avec la cavité du tronc d'où ils sortent. Ce qui fait que le liquide est porté du tronc dans les rameaux par une continuité de mouvement: mais il en est tout autrement des gros nerfs, dont les petits nerfs s'écartent en forme de rameaux; car le gros nerf contient une infinité de petits faisceaux de nerfs enfermés dans une enveloppe, qui sont eux-mêmes formés d'autres plus petits, & la dextérité & l'industrie des plus subtils Anatomistes n'a point encore trouvé de fin à cette progression décroissante. Mais les petits faisceaux des nerfs qu'on appelle rameaux d'un plus gros nerf, & qui existoient dès l'origine de celui-ci, s'en séparent dans son cours, & n'en font pas une production comme le sont les rameaux des veines & des arteres par rapport aux troncs d'où ils dérivent. Seulement ils faisoient partie du gros nerf avant leur séparation, & depuis ils tendent chacun séparement vers les endroits où ils doivent faire leurs fonctions. Ainsi tous les nerfs qui dérivent d'un plus grand nerf en forme de rameaux sont déja tout ce qu'ils seront plus bas, dans l'endroit où le grand nerf sort de la moelle allongée ou spinale. Mais les rameaux dans les arteres & dans les veines prennent naissance à l'endroit même où ils dérivent d'un plus grand canal.

Lors donc qu'un grand tronc est coupé il entraîne en se retirant en arriere les rameaux sortis de ce tronc, un peu au-dessus de la *plaie*; de-là vient que cette violente distraction des fibres nerveuses occasionne des grandes douleurs dans les parties voisines jusqu'où s'étendent ces rameaux, & ce qui fait que souvent la douleur est plus grande dans les parties voisines que dans l'endroit même de la *plaie*. Or nous apprenons par quantité d'observations, que ce seul tiraillement des fibres nerveuses peut causer de vives douleurs. Lorsqu'un phlegmon, qui occupe & distend le pannicule adipeux vient à suppuration, il éleve la peau, en tire les petites fibres nerveuses, & cause par-là une excessive douleur; le pus étant ensuite formé, dès que le Chirurgien a percé d'un coup de lancette, toute la douleur cesse aussi-tôt. Le pus qui distendoit la peau se vuidant par cette ouverture. Quelle cruelle douleur ne ressent-on point lorsqu'une tumeur inflammatoire éleve la membrane tendue & extremement nerveuse du canal auditif! Lorsque la substance de l'os se tuméfiant dans la vérole, tiraille le périoste, souvent les malades déchargent sur eux-mêmes la rage que leur cause l'excès de la douleur: de plus, ces membranes qui enveloppent le gros nerf & les rameaux qui s'en separent, sont formées d'un nombre infini de petits vaisseaux, ainsi que les injections Anatomiques nous en démontrent aujourd'hui la certitude. Les vaisseaux nerveux ne pourront donc être tiraillés par le tronc coupé qui se retire en arriere, que ces enveloppes ne soient en même-tems, & que les petits vaisseaux qui les constituent ne soient par conséquent allongés. Mais il a été démontré que toute cause qui tiraille & allonge trop les vaisseaux en diminue la capacité, donc il pourra s'en ensuivre l'obstruction & tous ses effets.

Occasionnent à la partie qui est située au-dessous de la plaie, l'engourdissement, &c. On a appris par les observations que les différens nerfs ont des fonctions tout-à-fait distinctes dans le corps humain; car quelques-uns donnent le sentiment aux parties dans lesquelles ils se rendent; les autres donnent le mouvement musculaire; enfin la nutrition des parties & la vie paroissent dépendre des autres. Les maladies nous démontrent évidemment que ces différentes actions sont produites par différens nerfs. Car il arrive souvent dans des paralysies particulieres & dans l'émiplégie même, que tandis que la moitié du corps est immobile & privée de toute action musculaire volontaire, le sentiment, la chaleur & la nutrition existent toujours dans la partie affectée, & il y a pour lors grande espérance de guérison. Le sentiment & le mouvement sont quelquefois détruits tous deux en même-tems, & il survient dans la partie affectée un engourdissement si considérable, qu'il semble aux malades que cette partie n'est plus du corps. Mais ils sentent les obstacles que rencontre cette partie, comme ils les sentiroient avec un bâton qu'ils tiendroient à la main. Ce mal est beaucoup plus dangereux alors. Mais lorsqu'il survient du froid dans la partie paralytique, & que la substance musculeuse de la partie décroît, ce mal est presque toujours sans remede, comme on en voit de fâcheux exemples dans la paralysie qui suit la colique appellée de *Poiton*: mais les nerfs qui servent à des fonctions si différentes quoique très-distincts dans le cerveau, où ils prennent leur origine, se rendent cependant dans chaque partie réunis en gros faisceaux nerveux. Ces filets nerveux étant donc coupés totalement, toutes les différentes fonctions qui dépendent de l'intégrité des nerfs sont abolies; ce qui occasionne l'engourdissement & l'insensibilité de la partie qui est située au-dessous de la *plaie*, ainsi que l'impuissance de se mouvoir & l'exténuation; à moins que les rameaux sortis du tronc au-dessus de la *plaie* ne communiquent aux parties inférieures, ou que d'autres troncs nerveux n'aient envoyé des rameaux dans ces parties.

On ne concevra peut-être pas si bien pourquoi l'obstruction totale d'un gros nerf est souvent suivie de la gangrene, des parties situées au dessous de la plaie. Or on appelle gangrene, l'affection d'une partie molle qui tend à la faire mourir, en abolissant le flux de l'humeur vitale dans les arteres, & son reflux dans les veines. Si donc un grand nerf étant coupé, la gangrene survient, ce flux & reflux de l'humeur vitale sera nécessairement aboli. Cependant les arteres & les veines, sont entieres, les humeurs qui fluent dedans sont bonnes; il n'y a que les nerfs de coupés. Mais si l'on fait attention que le mouvement du liquide dans les arteres, depend de ces deux causes, savoir de la force du cœur & de l'action des arteres, & que l'on remarque en même-tems que la force du cœur est employée pour la plus grande partie à la dilatation

des arteres, que conséquemment la principale cause du mouvement des humeurs dans les arteres est leur constriction, qui dépend effectivement en partie de l'élasticité des arteres, & principalement de la force musculeuse de leur fibres orbiculaires, qui leur servent à se resserrer & à chasser la liqueur qu'elles contiennent; & comme les Naturalistes nous démontrent que l'action du muscle demande que le nerf qui y répond soit entier, & que les troncs nerveux fournissent des rameaux aux arteres voisines : il s'ensuit que le nerf étant détruit, la force musculaire avec laquelle l'artere poussoit le liquide en avant est abolie ; il ne restera donc que l'élasticité de l'artere, & la force communiquée par le cœur. Or le sang est mu dans les veines avec la même force que lorsqu'il passe des arteres dans les veines ; il est ensuite aidé par le mouvement des muscles adjacens qui se gonflant lorsqu'ils agissent, pressent les veines adjacentes, & augmentent par conséquent le mouvement du sang veineux : mais les nerfs étant coupés, les muscles qui se trouvent au-dessous, demeurent paralytiques & par conséquent toutes leurs actions sont détruites ; l'impétuosité du sang poussé dans les veines des arteres, étant donc diminuée, & l'action des muscles adjacens aux veines, manquant, le sang commence à être mû plus lentement dans les veines, à s'y accumuler & à y croupir. Il trouve aussi une grande résistance de la part des arteres dont l'action étoit déja affoiblie ; d'où s'ensuit enfin l'entiere suffocation du mouvement vital des fluides dans les arteres & dans les veines aux parties situées au-dessous de cette *plaie*, c'est-à-dire la gangrene.

Ainsi se manifeste la cause des accidens que l'on voit s'ensuivre de l'abscission totale des grands nerfs; pour leur réalité elle est attestée par quantité d'observations de Medecine.

* Un homme très-sain & d'une vigoureuse vieillesse étant à sa soixante-quatrieme année, se laissa tomber de fort haut sur la corne aiguë d'une pierre, & se heurta fortement l'épine du dos qu'au même instant la partie inférieure du tronc au défaut des dernieres côtes, & les membres inférieurs resterent sans sentiment & sans mouvement, la moelle spinale étant offensée dans un endroit aussi haut. On employa vainement tous les remedes nécessaires. Le sixieme jour ses deux plantes des piés furent attaquées de la gangrene, & il mourut le septieme jour fort doucement.

J'ai vu arriver pareil accident à un jeune homme de vingt ans, très-sain, qui s'étoit blessé à peu près de même vers les dernieres vertebres des lombes: il traîna une vie languissante pendant dix semaines, durant lesquelles une affreuse gangrene lui rongea toutes les fesses, les plantes du pié & les deux talons.

Les nerfs tendus & tendineux piqués & à demi coupés font des douleurs, qui quelquefois sont d'abord sourdes, & d'autres fois très-vives. Elles se font premierement sentir à l'endroit de la *plaie*, & se communiquent ensuite aux nerfs des parties voisines, & à tous ceux avec lesquels ils correspondent, ce qui fait naître des chaleurs, des tumeurs, de larges rougeurs, des douleurs, des fievres, des délires, des spasmes, l'inflammation, l'ouverture de la *plaie* enflammée, avec l'évacuation, souvent très-abondante, d'une sérosité acre & ténue; la partie perd ensuite le sentiment, se roidit, reste immobile, se flétrit, se gangrene enfin, & le blessé meurt ; accidens qui sont tous d'autant plus violens que le nerf est plus fortement tendu, ou attaché à des parties plus fermes, ou couvert d'enveloppes plus dures & plus tenaces.

Ces sortes de cas sont très-fâcheux, & souvent une légere blessure occasionne ces cruels symptomes. Il arrive quelquefois qu'en perçant la veine du bras, l'on offense le tendon du muscle biceps, ou ce qui arrive le plus fréquemment la large aponévrose qui sort de ce tendon & couvre les muscles du cubitus, ce qui souvent cause dans le même moment une douleur insupportable que le malade exprime par un grand cri.

L'on ne ressent quelquefois au commencement de ce mal qu'une douleur sourde, qui souvent quelques heures ensuite augmente considérablement & occupe tout le bras jusqu'à l'humérus; & quelquefois les glandes subaxillaires se gonflent, & s'enflamment promptement, les malades se plaignent qu'ils ressentent dans la *plaie* un feu ardent qui brûle la partie. Il paroît sur la peau des taches rouges, oblongues qui sont presque toujours d'un mauvais présage. Lorsqu'un panari d'une espece dangereuse attaque les tendons des fléchisseurs des doigts, les Chirurgiens expérimentés regardent comme un fort mauvais présage ce cercle rouge qui parcourt longitudinalement la peau du cubitus suivant la direction des muscles fléchisseurs des doigts; souvent il survient une fievre très-ardente dans l'homme même le plus sain; & le cerveau étant troublé, partie à l'occasion de cette fievre, & partie en conséquence de la violence de la douleur, il s'en ensuit le délire, les convulsions & la mort même.

Paré, *Lib. XII. Chap.* 41. rapporte un pareil exemple d'une mort occasionnée par la piquure d'un nerf.

* Hippocrate rapporte, *Epid. Lib. V.*

« Qu'un homme s'étoit enfoncé lui-même de la longueur « d'un doigt, une alene dans la cuisse au-dessus du « genou, il n'en sortit du tout point de sang; la *plaie* « fut refermée aussi-tôt, toute la cuisse enfla, & la douleur montoit presque dans l'aine & jusqu'au défaut « des côtes, & il mourut le troisieme jour. »

« Un autre fut blessé d'un dard aigu derriere la tête, un « peu au-dessous du chignon du cou. La blessure qu'il « reçut ne sembloit pas mériter la peine qu'on en parlât; car elle ne pénétroit pas avant. Quelque-tems « après qu'ont eut arraché le dard, il éprouva la même « contraction que ceux qui sont attaqués de l'opisthothonos, ses mâchoires se serrerent l'une contre l'autre, & s'il prenoit quelque chose de liquide par « la bouche, lorsqu'il essayoit de l'avaler il ressortoit « par les narines. Tout alla toujours en empirant, & « il mourut le lendemain. »

Il se rencontre quantité de ces accidens fâcheux dans les Observateurs : mais quoique la mort ne soit pas toujours une suite de ces sortes de lésions des nerfs, elles sont cependant accompagnées de maux pour l'ordinaire très-dangereux. Car toute la partie enfle considérablement, & il sort nuit & jour soit par les pustules qui s'élevent sur l'épiderme, soit par la *plaie* qui se dilate d'elle-même, une quantité incroyable de liqueur ténue; & comme les malades ressentent une douleur brûlante, ils s'en prennent à l'acrimonie de cette liqueur ichoreuse, & cependant l'on ne s'est jamais apperçu que cette liqueur eût une si grande acrimonie. La gangrene quelquefois ronge totalement le pannicule adipeux, il ne se fait jamais en ce cas de suppuration bénigne, mais des amas sinueux d'une matiere ichoreuse consument toute la graisse qui se trouve entre les muscles. Les enveloppes graisseuses des tendons sont détruites; de-là vient qu'ensuite la peau s'attache aux muscles. Les tendons & les muscles, faute de tunique celluleuse intermédiaire, s'identifient avec toutes les parties voisines. Toutes les parties affectées se roidissent, & restent immobiles, & l'usage de tout le membre périt, les tuniques des nerfs étant détruites par la gangrene, ou la suppuration (car il se trouve une tunique cellulaire dans les enveloppes des nerfs) l'usage de ces nerfs périt, & survient l'insensibilité, l'amaigrissement, &c. Ne paroît-il pas surprenant qu'une légere piquure des nerfs puisse occasionner dans un

corps très-sain de si étonnantes dégénérations d'humeurs, causer de si vives douleurs, & que l'usage de tant de parties puisse être entierement détruit par la *plaie* même la plus simple? On donnera par la suite la raison de ces phénomenes.

Il faut surtout faire attention que tous ces maux sont d'autant plus violens que le nerf lésé est plus fortement tendu: c'est pour cette raison que les piquures sont extremement dangereuses vers les dernieres phalanges des doigts, où sont insérés de forts tendons, & dans la paume de la main, où cette expansion tendineuse du muscle palmaire forme cette bosse tendue & tendineuse. De plus la malignité augmente si ces parties nerveuses lésées sont couvertes d'enveloppes tenaces, comme on le voit particulierement dans un panari d'espece maligne, où le tendon inséré dans la derniere phalange du doigt étant lésé par une piquure, ou enflammé par quelque autre cause, fait naître de cruelles douleurs, la phrénésie, des convulsions, la syncope, & cause même souvent une prompte mort; ou si le malade résiste à la violence des tourmens, la derniere phalange se détache & tombe, la main se fermant & demeurant immobile toute la vie, fait voir les tristes suites de ce mal funeste, auxquelles on ne peut apporter aucun remede. La raison de cette malignité dépend presque totalement de ce merveilleux ligament qui a presque la dureté d'un cartilage, & qui entoure les tendons qui servent à fléchir les phalanges des doigts. Car si un habile Chirurgien dès les premiers momens de la naissance de ce mal, coupe hardiment toutes les parties voisines jusques à l'os, & qu'il perce par conséquent cette enveloppe qui couvre les tendons, il diminue sur le champ la douleur & prévient tous ces funestes symptomes.

Les accidens sont à peu près les mêmes dans les différentes *plaies* des tendons, s'ils ne sont pas mêmes plus violens.

Le tendon du muscle examiné de près peut se diviser en autant de petites fibres que le muscle même, & outre ces petites fibres, se trouve encore un nombre infini de vaisseaux, ainsi que nous l'ont démontré les injections Anatomiques: mais il paroît que ces petites fibres des tendons ne sont que des continuations des fibres musculeuses, qui semblent devoir leur naissance aux nerfs qui entrent dans les muscles. Il n'est donc pas étonnant que les tendons étant lésés éprouvent les mêmes maux que les nerfs, puisqu'ils en sont des propagations. L'on trouve dans les tendons, ainsi que dans les grands nerfs des vaisseaux de tout genre, & des tuniques cellulaires qui séparent les petites fibres les unes des autres. Mais comme les tendons ne servent qu'à faire mouvoir les parties, & que les nerfs donnent le sentiment & servent à la nutrition dans plusieurs parties du corps; les tendons lésés ne causent pas précisément tous les mêmes maux qu'occasionnent les nerfs blessés. Cependant il se rencontre dans ces deux cas beaucoup de symptomes communs que l'on remarque même être encore plus violens dans les tendons lésés.

Les nerfs totalement coupés ne font pas beaucoup de douleur, à moins que les rameaux situés un peu au-dessus de la *plaie* ne soient entraînés par le tronc coupé qui se retire en-arriere: mais toutes les fonctions que les parties inférieures faisoient librement, le nerf étant entier, sont absolument détruites; de même quand le tendon est coupé tout-à-fait, la partie perd la faculté de se mouvoir, qui dépendoit de l'intégrité de ce tendon. Au reste, il ne s'ensuit souvent d'autre douleur que celle qui accompagne toute *plaie* simple, & il ne survient pas de plus fâcheux symptomes. C'est ce que j'ai vu dans un homme qui eut les tendons extenseurs des doigts coupés d'un coup de couteau; & ce que nous confirme un trait mémorable rapporté dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, Ann.* 1722.

Un habile Sauteur faisant ses efforts pour s'élever, se rompit le gros tendon des deux piés, qu'on nomme *tendon d'Achille*, sans que la peau se fût ouverte. Or, il y avoit entre chaque extrémité du tendon rompu une distance de trois travers de doigt. On le rétablit dans son premier état par le moyen d'une ligature convenable, & il ne ressentit aucune douleur ni dans le moment de la rupture, ni dans tout le cours de la guérison.

Une autre personne eut ce même tendon rompu à l'endroit où il sort des muscles gastrocnémiens; la peau étant pareillement restée entiere, ainsi que cette partie du tendon qui prend naissance dans le muscle soléaire situé sous les jumeaux. La partie étoit extremement douloureuse, violemment enflammée & tuméfiée; ce qui fait voir qu'un tendon produit des maux beaucoup plus considérables lorsqu'il n'est qu'à demi-coupé, que lorsqu'il l'est totalement.

Une légere blessure aux tendons occasionne de cruels maux; le simple attouchement même d'un tendon dépouillé de ses enveloppes, trouble en un instant tout le systeme nerveux dans toutes les parties du corps; & ce qui est le plus surprenant, est que les tendons couverts de leurs enveloppes, & surtout de cette gaine graisseuse, qui par le moyen d'une huile molle & lubréfiante, entretient leur surprenante mobilité, peuvent, sans en souffrir beaucoup, être fortement tiraillés, & même recousus. Car on sait que les Chirurgiens attirent à eux les tendons coupés, en en prenant les extrémités avec des pincettes; qu'ils les maintiennent réunies en passant un fil à travers, & qu'ils les guérissent ainsi fort heureusement; la partie affectée étant disposée de façon que les muscles dont les tendons sont coupés, demeurent flasques. Mais que de maux ne s'ensuit-il pas dès que l'on touche, même le plus légerement qu'il est possible, un tendon dépouillé de ses enveloppes?

* Un homme de qualité eut toute la jambe, depuis le genou jusqu'aux malléoles, attaquée d'une violente inflammation, qui fut accompagnée d'une grosse fievre, & l'on n'avoit pas lieu de s'attendre du tout à la résolution d'une si grande inflammation, attendu que le malade étoit d'une complexion cacochymique. Il se forma de côtés & d'autres des amas de matiere purulente & ichoreuse, & la plus grande partie de la tunique cellulaire s'étoit détachée. Toute la graisse étoit entierement consommée, surtout vers la malléole interne; & les enveloppes même des tendons étant séparées, l'on voyoit les tendons à découvert. Le célebre Boerhaave avoit averti le Chirurgien de n'y point toucher, mais il négligea cet avis; & croyant que c'étoit une partie de la tunique cellulaire, il prit le tendon avec des pincettes, à dessein de l'enlever: le malade au même instant éprouva de violentes convulsions depuis la tête jusqu'aux piés, accompagnées d'un horrible grincement de dents; & il demeura roide & dans cet état violent pendant quelque tems.

Hippocrate, *Epid. Lib. IV.* rapporte aussi un terrible exemple d'un pareil accident.

« Thermion, fils de Damon, avoit un ulcere vers la « malléole du tibia; le médicament qu'on y avoit ap-« pliqué corrodant immédiatement le nerf pur, il arri-« va qu'il mourut attaqué d'un opisthotonos. »

Il paroît assez probable qu'il a entendu par nerf pur, le tendon dépouillé de ses enveloppes, qui paroît pour lors blanc. On trouve ailleurs la même observation.

Il n'y a pas de meilleur remede dans les piquures des nerfs ou des tendons, pour prévenir ces cruels symp-

tomes, ou les adoucir, s'ils ont déja paru, que le baume noir du Pérou, versé un peu chaud goutte-à-goutte sur la *plaie*, après quoi on l'étend avec une spatule chaude, afin de le faire pénétrer davantage & qu'il se répande par tous les endroits de la *plaie*. On enveloppe ensuite tout le membre de cataplasmes doux ou de fomentations; ou on l'oint d'huiles très-douces. Mais si le baume du Pérou n'entre pas facilement dans la *plaie*, à cause de sa petitesse, il est à propos de l'élargir un peu.

* Galien s'étant offensé l'acromium en faisant ses exercices dans une Académie, apprit à ses propres dépens combien est souveraine une effusion d'huile chaude, lorsqu'il s'agit de prévenir l'irritation de tout le genre nerveux, & les convulsions qui s'en ensuivroient. Le Maître de l'Académie croyant que l'humérus étoit luxé, fit de violentes & fréquentes extensions, afin de réduire l'os. Les muscles ayant été tiraillés avec tant de force, Galien se sentit menacé de convulsions, & il se fit verser nuit & jour sur la *plaie* de l'huile chaude; & comme c'étoit le tems de la canicule, il se faisoit faire cette effusion étendu nu, sur une peau disposée de façon, que l'huile que l'on versoit doucement retomboit dans un plat qui étoit dessous, au moyen de quoi on la repuisoit de dedans ce vaisseau; & après qu'on l'avoit fait réchauffer, on la versoit sur la *plaie* continuellement. Il rapporte, que pour peu qu'on cessât cette infusion, il sentoit sur le champ les muscles de son cou se distendre, & s'appercevoit qu'il étoit menacé d'une prompte convulsion.

Et comme les membranes sont assez souvent des productions des tendons & des nerfs, leurs *plaies* entraînent après elles les mêmes accidens.

Toutes les membranes lésées ne produisent pas effectivement de si grands maux, mais celles surtout qui sont extremement tendues. Si cette membrane tendineuse, qui est une production de la *fascia lata*, en forme d'aponevrose, tirant son origine du muscle fessier, & qui entoure & contient les grands muscles de la cuisse, est offensée de la plus légere piquure, il en résulte des accidens terribles. La même chose arrive dans l'aponévrose du *biceps*, offensée quelquefois à l'occasion d'une saignée du bras; s'il arrive que la membrane qui entoure le canal auditif, laquelle est extremement tendue, soit tiraillée par une humeur inflammatoire née en cet endroit, il en survient une douleur insupportable; d'où s'ensuit le délire, & souvent la mort même, ainsi que nous en a averti Hippocrate dans ses *Prognostics* & ses *Coac. prænotiones*. La lésion la plus à craindre, est celle des membranes qui sont des productions de tendons, ou un sentiment très-exquis dénote la quantité des nerfs dispersés dans leur substance & leur facilité à s'irriter; telles, par exemple, que le périoste, qui cause quelquefois de si vives douleurs lorsqu'il est offensé.

Pour les blessures des vaisseaux lymphatiques, adipeux, veineux, & des vésicules qui en sont formées, il est aisé d'en comprendre la nature & les effets par les lois de la circulation, & par la considération des parties voisines.

Lymphatiques: les vaisseaux que les Anatomistes nous donnent sous le nom de lymphatiques, sont pour la plûpart veineux; c'est ce que nous font voir les liqueurs portées par ces vaisseaux des rameaux dans les troncs, ainsi que les valvules que Ruysch démontra si clairement à Bilsius, qui prétendoit qu'il n'étoit pas possible d'en montrer dans ces sortes de vaisseaux. Ces vaisseaux lympbatiques veineux étant lésés, ne produiront pas un grand mal; car les veines sanguines, quoiqu'assez considérables, ne versent pas beaucoup de sang étant blessées: mais à ces veines lymphatiques répondent de semblables arteres lymphatiques, qui, étant blessées sans être totalement coupées, occasionnent dans les *plaies* une distilation de lymphe & continuelle, & très-incommode. Or on peut conclure par les injections anatomiques faites dans les arteres, qu'il se trouve dans le corps humain une infinité de ces sortes de vaisseaux. Car il n'y a qu'à remplir, pour s'en convaincre, d'une matiere colorée ces vaisseaux, ou on ne trouvoit point naturellement de sang rouge.

Ruysch a rempli les tendons & les ligamens de façon qu'ils paroissoient tout rouges. Il s'est donc rencontré dans ces parties quantité de pareils vaisseaux qui étoient remplis, en état de santé, d'une liqueur ténue, & non colorée. Ne seroit-ce pas-là la raison pour laquelle on voit fluer si fréquemment une pareille lymphe dans les *plaies* faites vers les articles? C'est sans doute pour cela que des Chirurgiens ont appellé ces arteres, le réservoir de la lymphe, parce qu'on la voit distiler abondamment des ulceres & des *plaies* faites vers les articles.

Adipeux. Il est très-constant que la graisse du corps humain peut se mêler au sang, & circuler avec ce fluide dans les vaisseaux: car nous voyons dans les gens gras, la graisse diminuer considérablement en fort peu de jours à l'occasion d'une fievre aiguë; & l'on a même apperçu de petites gouttes d'huile dans le sang que l'on tiroit en pareilles maladies.

Malpighi, *Tract. de Omento, pinguedine & adiposis ductibus*, observant dans les grenouilles des stries huileuses attachées au tronc de la veine-porte, il vit distinctement en les pressant des gouttes d'huile dans le tronc de la veine-porte que le sang entraînoit avec lui dans le foie. Il paroît donc qu'il ne reste plus aucun doute là-dessus: on demande seulement si cette huile grasse est portée, ainsi que les autres humeurs, par un mouvement continuel dans des vaisseaux qui lui soient particuliers, ou si elle séjourne dans des vésicules qui soient abouchés par des orifices attachés aux arteres, d'où cette huile se sépare & communique par des orifices excrétoires à d'autres semblables vésicules adjacentes, ou aux veines mêmes qui recevroient de nouveau, & entraîneroient avec les autres humeurs cette huile grasse séparée des arteres & amassée dans ces follicules.

Il semble presque que Malpighi ait pensé, dans le Traité dont nous venons de faire mention, qu'il y avoit de ces vaisseaux adipeux, qui, sans l'interposition d'aucunes vésicules, portoient cette huile par un mouvement continue. Il dit dans ses *Œuvres posthumes*, que la graisse est contenue & ramassée dans de petites vessies qui lui sont propres, comme dans des réservoirs particuliers. Mais il ne se hasarda point d'assurer encore l'existence de vaisseaux ou de conduits adipeux, quoiqu'il eût apporté tous ses soins pour s'instruire de ce qui en étoit. Soit que la graisse soit contenue dans des vésicules unies ensemble, & ouvertes mutuellement l'une dans l'autre, soit que l'on convienne qu'il y ait des vaisseaux adipeux, lorsqu'il y aura lésion ou à ces vésicules, ou à ces vaisseaux, la graisse qu'ils contiennent pourra se corrompre, & produire en conséquence quantité d'accidens.

Ruysch, *Epist. Anat. ad Boerh.* trouva toute la cavité de l'abdomen d'un cheval mort au bout d'une course forcée, pleine d'une huile ténue qui s'y étoit épanchée. Il est certain que la graisse est d'un tissu très-lâche; qu'elle boursouffle facilement dans une *plaie*, & donne naissance à ce qu'on appelle des chairs fongueuses, surtout si l'on applique sur les blessures faites dans des endroits gras, des remedes trop émolliens.

Les vaisseaux veineux: Ils ne produisent pas des maux fort à craindre, pourvu qu'ils ne soient pas trop grands car il en naît rarement une violente hémorrhagie, à moins que ce ne soit dans les gens extremement pléthoriques; & elle est souvent utile pour lors en ce qu'elle

diminue la trop grande quantité de sang, les veines voisines abouchées par de fréquentes anastomoses, suppléant facilement à la perte que fait la veine blessée. Il est cependant à propos de remarquer, que si l'on s'apperçoit qu'une veine considérable ait été offensée par une blessure, on ne peut pas pour lors y appliquer avec sûreté de ces styptiques acres que l'on emploie quelquefois pour arrêter l'hémorrhagie dans les *plaies*, comme l'alun, le vitriol, l'alcohol, &c. Car il est à craindre que ces remedes reçus dans la *plaie* ouverte de la veine, n'entrent dans le sang, ne le coagulent en grumeaux, qui étant portés au ventricule droit du cœur par la veine qui devient continuellement plus large, & poussés ensuite dans les extrémités rétrécies des arteres pulmonaires, pourroient y produire des accidens très-funestes.

Les vésicules, tels que sont tous les follicules glanduleux, dans lesquels une cavité membraneuse qui renferme une humeur séparée du sang par les arteres, & distribuée de-là par des émonctoires propres pour des usages particuliers : il est évident que les vésicules étant lésées par une blessure, leur usage est détruit. L'on voit, lorsqu'on a connoissance de l'usage de ces parties, de quelle conséquence est cette perte. Les vésicules séminales, par exemple, étant coupées, il est facile de concevoir que l'ouvrage de la génération est totalement dérangé.

Si une *plaie* est visible, on s'assure de sa réalité & de sa nature, 1°. Par ses propres yeux, après qu'on a ôté tout ce qui pouvoit empêcher de la voir, & qu'on a arrêté l'hémorrhagie. 2°. Par la structure anatomique des parties voisines.

Il est absolument nécessaire ici que le Medecin & le Chirurgien, appellés pour la visite d'un blessé, prennent bien garde de ne point porter leur jugement sur la *plaie* qu'ils n'aient auparavant employé tous leurs soins à en faire l'examen. Car tout ce qu'ils prononcent alors avec trop de précipitation & sans assez de précaution, sera peut-être porté devant les Juges ; si pour lors un fâcheux évenement fait voir que la *plaie* qu'ils ont au premier examen regardée comme de peu de conséquence, étoit dangereuse, les Avocats, défenseurs du coupable, rejetteront sur l'impéritie du Medecin & du Chirurgien, les suites funestes qu'a eues la blessure. Les Chirurgiens doivent demander au Medecin présent ce qu'il pense de la blessure, & des effets qu'on en doit craindre, ils mettent par cette précaution leur réputation à l'abri. Il est donc d'une grande utilité pour ceux qui se disposent à exercer un jour la Medecine, de saisir avidement toutes les occasions qui se présenteront de voir des *plaies*, & de se trouver aux grandes opérations, afin de s'accoutumer peu-à-peu à voir les maux qui accablent les hommes ; & ce n'est pas sans raison qu'Hippocrate dit, *Tract. de Flatibus*; « qu'un Medecin se familiarise avec les accidens ; qu'il touche souvent des choses désagréables, « & que les maux d'autrui le font souffrir lui-même : « mais que par le secours de son art, il sauve au malade les plus terribles accidens, les tire de leurs maladies, appaise leur douleur, fait cesser leur tristesse « & les arrache des bras de la mort. »

Ainsi les désagrémens de sa profession sont compensés par l'utilité dont elle est au genre humain. Mais il arrive souvent que des Medecins qui connoissent le plus parfaitement la fabrique du corps humain, se laissent émouvoir par les cris des assistans, par les plaintes du malade, & la vue de la *plaie*, au point que l'étourdissement leur fait porter de la *plaie* un jugement tout autre que celui qu'ils en auroient porté s'ils l'eussent considérée tranquillement.

Une *plaie* ne veut donc point être examinée à la hâte, mais avec toute l'attention possible. Car ce que l'on pouvoit faire lors du premier pansement, il ne sera plus tems de le faire au second, parce que les jours suivans la *plaie* sera tellement enflammée, douloureuse & enflée, qu'on ne pourra y introduire la sonde sans l'irriter, & la faire empirer.

Si la plaie est dans un endroit du corps qui soit visible, il faut en ôter tout ce qui pourroit empêcher de l'examiner ou de la voir plus distinctement. Pour cet effet, on la lave avec de l'eau tiede, du miel, du vin & un peu de sel marin : on en ôte les grumeaux de sang épaissi, de façon que toute la superficie de la *plaie* soit découverte. Mais tant que le sang flue avec impétuosité de la *plaie*, tout est inondé, de façon qu'il n'est pas possible de rien voir distinctement ; c'est pour cela qu'il faut arrêter l'hémorrhagie, ce qui est facile dans les membres, en comprimant les troncs des vaisseaux avec une ligature. On pourra dans les autres endroits du corps, pourvu que les vaisseaux lésés ne soient pas trop gros, arrêter l'hémorrhagie avec de l'alcohol de vin chaud.

Il ne sera pas possible sans cette connoissance de déterminer rien de certain : car l'examen de la *plaie* pourra en faire connoître la grandeur, la profondeur & les sinuosités. Mais il n'y a que l'Anatomie qui puisse nous donner la connoissance des parties situées dans l'endroit de la *plaie*. Les excellentes planches d'Eustachi, dans lesquelles sont marquées avec tant d'exactitude la situation des veines, des arteres & des nerfs considérables, ainsi que le cours & l'origine des muscles, pourront être d'un grand usage en ce cas ; pour faire connoître, à l'inspection de la blessure, quelles parties du corps elle a pu offenser, & quels accidens elle donne lieu de craindre.

Mais si elle est cachée, pour en découvrir la nature, il faut être au fait, 1°. de la fabrique & de la situation de la partie qu'on présume avoir été blessée, de la maniere & de la force avec laquelle le coup a été porté. 2°. Il faut savoir quelle fonction se trouve lésée par la blessure. 3°. Quelles matieres sont sorties du corps, ou se sont épanchées en-dedans. 4°. Les accidens qui sont survenus, tels que la douleur, le hoquet, le spasme, la tumeur, &c.

Il est fort difficile de connoître une *plaie*, lorsque l'œil ne peut pas la parcourir totalement : nous voyons l'entrée de l'instrument dans les tégumens externes, mais souvent nous ignorons jusqu'où il a pénétré : cependant faisons attention à ce qui suit, nous en tirerons de grandes lumieres.

1°. Nous savons par la connoissance anatomique des parties, quelles sont celles qui sont situées à l'endroit de la blessure. Or, la situation du blessé au moment qu'il a reçu le coup, & celle de celui qui a blessé dans le moment qu'il a porté le coup, nous feront voir par où l'instrument vulnérant aura pénétré dans les parties intérieures du corps : si de plus on a sous les yeux l'instrument vulnérant, on pourra quelquefois connoître par l'étendue de la *plaie*, jusqu'où il a pénétré. Toutes ces particularités méritent qu'on s'en informe soigneusement du blessé même, ou de ceux qui étoient présens lorsqu'il a été blessé. Si, par exemple, la *plaie* faite par une épée passe entre la sixieme & la septieme côte en direction perpendiculaire, elle pénetre dans la cavité de l'abdomen. Si le blessé a reçu le coup le corps renversé, l'épée ayant été poussée des parties inférieures, vers les supérieures, elle a pu pénétrer dans la cavité du thorax : mais si le coup a été porté le corps penché en-devant, l'épée a pu traverser dans l'abdomen, & parvenir jusqu'au bassinet : mais si la *plaie* est faite par le côté, l'épée peut glisser fort loin entre les tégumens & les côtes, surtout dans les gens gras, sans cependant pénétrer dans la cavité du thorax. Lorsqu'on aura connu, par le moyen de la sonde, de quelle pro-

fondeur est la *plaie*, il est très-à-propos de connoître en quelle situation étoit le blessé au moment qu'il a reçu le coup, & de le remettre alors dans la même situation; car si on ne le fait point, il arrivera souvent que le pannicule adipeux bouchera le passage : aussi est-il assez ordinaire dans les gens gras, que dans le premier moment de l'ouverture de la veine, le sang sort librement; & que pour peu qu'ils changent leur bras de situation, il cesse aussi-tôt de venir, la graisse qui est dessous la peau passant entre l'ouverture de la veine & la peau.

2°. Lorsque nous connoissons par la Phisiologie ce qui est nécessaire à l'intégrité de chaque action du corps, nous voyons clairement que l'action étant détruite totalement, ou seulement empêchée, ce qui est nécessaire pour que l'action se fasse, est aboli par la blessure en partie ou tout-à-fait. Si, par exemple, il succede tout-à-coup à la *plaie* qui pénetre dans la cavité de l'abdomen, une extreme langueur des actions vitales, que le cœur palpite très-vîte, que le pouls soit petit, fréquent, inégal, que le visage & les levres pâlissent, & que les extrémités se refroidissent, nous concluons qu'il y a eu section de grands vaisseaux, d'où s'est ensuivi l'épanchement d'une grande quantité de sang dans la cavité de l'abdomen. Si une *plaie* faite au cou est accompagnée de pareils symptomes sans hémorrhagie considérable, nous craignons que les nerfs de cette partie qui correspondent aux visceres vitaux, ne soient lésés. S'il arrive les mêmes accidens à la suite d'une blessure à la tête, il y a lieu de croire que le cervelet est lésé ou comprimé par les humeurs extravasées. Si les blessures à la tête sont suivies de la destruction de toutes les actions animales, nous appréhendons les mêmes accidens pour le cerveau. Si nous remarquons qu'en conséquence d'une blessure au dos toutes les parties situées au-dessous soient privées de sentiment & de mouvement, nous en concluons que la moelle spinale est offensée. Il en est de même des autres actions.

3°. Si à l'occasion d'une blessure au thorax, il sort par la *plaie*, ou que le blessé rende par la bouche, un sang écumeux tirant sur le pourpre, c'est une preuve que les vaisseaux du poumon sont coupés. Si le chyle sort par une *plaie* à l'abdomen, c'est signe qu'un intestin grêle est lésé. Si les matieres fécales sortent, c'est signe que la *plaie* est à un gros intestin. Si l'on urine le sang, c'est une preuve que les reins, les uréteres ou la vessie sont blessés, &c.

4°. La grande douleur qui naît aussi-tôt après la blessure faite, dénote que des nerfs, des tendons ou des membranes tendineuses ou nerveuses sont blessées. Les hoquets & les spasmes pourront être causés par la lésion de parties fort différentes. Le hoquet & la convulsion surviennent souvent après de violentes hémorrhagies; & Hippocrate dans ses *Prénotions de Cos*, & ses *Aphorismes*, les regarde comme des accidens fort dangereux, & estime mortel le hoquet occasionné par la passion iliaque. Il est par conséquent très-probable qu'il peut survenir en conséquence d'une blessure aux intestins. Le hoquet est encore une suite des blessures aux diaphragme, à l'œsophage, au ventricule, à la tête; ainsi ce signe considéré seul manifeste toujours un effet malin de la blessure, & n'indique pas toujours sûrement quelle est la partie blessée.

Les tumeurs subites qui viennent à la suite d'une blessure désignent, ou que les humeurs sont épanchées & rassemblées dans un endroit qui ne leur est pas naturel, ou que l'air est entré par la *plaie* dans la cavité du corps, où il est dilaté par la chaleur interne. On parlera plus bas de ces surprenantes tumeurs qu'occasionnent les blessures à la poitrine, lorsque l'air s'étant introduit dans le pannicule adipeux, distend toute la superficie externe du corps, & cause une enflure considérable. Voyez l'article *Thorax*.

On prédit sûrement par les événemens des *plaies*,

1°. Si le blessé mourra ou non.
2°. Si la guérison est possible ou impossible, si elle sera parfaite ou imparfaite.
3°. Si elle sera facile ou difficile, courte ou longue.
4°. Quels seront les effets de la blessure après la guérison, tels que l'amaigrissement, la paralysie, l'immobilité, le changement de figure de la partie blessée, &c.

Lorsque les lumieres de l'art, & un suffisant examen de tout ce qui a été dit dans les deux paragraphes précédens, nous ont donné le diagnostic de la blessure par lequel nous apprenons qu'une partie du corps sain est lésée, & que ses fonctions sont détruites ou empêchées, on pourra prédire alors les évenemens de la *plaie*, & l'on découvrira les maux qui peuvent s'ensuivre de la blessure comme de la cause. C'est ce qu'on appelle prognostic des *plaies*, & il est toujours naturel d'apporter toute la précaution possible lorsqu'il s'agit de le déterminer. Car il est d'un homme prudent, selon Celse, *Lib. V. cap. 26.* de ne point entreprendre d'abord un blessé qu'on ne peut tirer d'affaire, & de ne se pas faire passer pour le meurtrier d'un homme qu'on prévoit devoir mourir de sa blessure. Ensuite lorsqu'il y a tout lieu de craindre, sans pourtant qu'on doive entierement désespérer, il faudra faire entendre aux parens du blessé que le cas est des plus épineux, de crainte que si le mal ne cede point aux remedes, l'on ne paroisse ou l'avoir ignoré, ou l'avoir déguisé exprès; voilà la conduite d'un Medecin prudent: mais celle des Charlatans est de faire le mal beaucoup plus grand qu'il n'est, afin de faire croire qu'ils ont fait une cure merveilleuse.

Il est cependant absolument nécessaire de faire attention qu'il se rencontre quelquefois des cas dans lesquels les Anatomistes mêmes les plus expérimentés se trompent, lorsqu'il s'agit de déterminer les parties offensées par une blessure; car on a vu dans bien des corps les visceres internes tout autrement situés qu'ils ne sont ordinairement. * Le célebre M. Mery, si renommé par son exactitude, a trouvé dans le cadavre d'un Soldat une étonnante transposition des visceres. La base du cœur étoit tournée du côté gauche, & sa pointe étoit dans la partie droite du thorax. Les gros vaisseaux qui sortent du cœur étoient pareillement déplacés. Le ventricule étoit situé dans l'abdomen, de façon que le pylore placé dans le côté gauche alloit de suite avec l'intestin duodénum. Le foie occupoit l'hypocondre gauche, & la rate le droit. L'intestin cæcum & le commencement du colon étoit dans l'iléon gauche. *Journal des Savans, Janvier 1689. Actes de Leipsic 1690.* Le pere du célebre Charles Drélincourt avoit vu aussi un sujet où tout étoit changé de place. La rate étoit à droite, & le foie à gauche.

Or ces différences se sont rencontrées dans des personnes bien saines, & en qui ce déplacement des visceres venoit de naissance. Mais on est assuré par de fideles observations qu'on en a faites, que les maladies changent souvent la situation des visceres. L'on trouva dans le cadavre d'une femme morte après de fréquens vomissemens, la situation du ventricule & de tous les autres visceres abdominaux, entierement changée. *Mémoires de l'Academ. Royale des Sciences, ann. 1716.* Il paroît fort vraissemblable que ces sortes de changemens de situation des visceres sont très-fréquens. J'en ai remarqué quantité d'autres dans les cadavres que j'ai disséqués moi-même, ou à la dissection desquels j'ai été présent; j'ai vu la rate tomber dans le bassin, le fond du ventricule descendre au-dessous de l'ombilic, & la partie de l'intestin colon qui est située au-dessous du ventricule en étoit si recourbée, qu'elle formoit un

arc au-dessous de l'ombilic dont la partie convexe regardoit le bassin, & la concave le ventricule, &c. Or les erreurs qui proviennent de cette cause dans le prognostic des *plaies* paroissent presque inévitables ; car qui oseroit prédire ces sortes de choses, & à quels signes pourroit-on les connoître. De plus le tempérament propre & spécifique du blessé peut changer considérablement les effets de la *plaie*. Il y a, par exemple, des gens qui ont si peu de courage qu'ils tombent en défaillance dès qu'ils voyent le sang fluer de la *plaie* même d'une autre personne.

De-là vient qu'Hippocrate nous a prudemment averti, *Prorrhet. Lib. II.*

« Que quantité de *plaies* se trouvent dans des endroits « qui ne sont point dangereux, & ne paroissent nullement à craindre, qui cependant causent assez de « douleur pour empêcher la respiration ; que d'autres « blessés dont les *plaies* n'ont rien de dangereux en elles-mêmes, sans perdre la respiration en conséquence de la douleur, tombent dans le délire & sont attaqués d'une fievre qui les emporte ; car tous ceux « qui ont le tempérament fievreux ou l'esprit facile à « troubler, éprouvent ces sortes de maux : mais il ne « faut pas être surpris, ni déconcerté par ces accidens « qui sont des suites de la variété qui se trouve entre « les esprits & les corps des hommes, & de ce qu'ils « ont une plus grande force les uns que les autres, « &c. »

On détermine moyennant ces attentions, le prognostic de la *plaie*, s'assurant,

1°. Si la *plaie* est telle qu'elle cause la mort comme son effet physique, sans qu'on puisse sauver le blessé par les secours de l'art, ou s'il peut survivre à la *plaie*.

2°. On appelle guérison de la *plaie* lorsque les parties séparées de leur cohésion naturelle par la cause vulnérante, reprennent & se consolident. Si, par exemple, le doigt a été coupé transversalement de façon qu'il n'y ait seulement qu'une petite partie de la peau qui tienne encore, on ne pourra pas assurer la guérison de cette *plaie*, on conservera cependant le malade, mais en extirpant cette partie de son corps. De plus il arrive souvent que la *plaie* étant guérie, toutes les fonctions auxquelles la partie blessée étoit employée en état de santé ne sont pas rétablies, la guérison pour lors n'est pas parfaite, mais imparfaite. Si, par exemple, un grand nerf est coupé totalement par la cause vulnérante, la guérison de cette *plaie* ne sera jamais complete, car toutes les fonctions de la partie lésée qui dépendoient de l'intégrité du nerf coupé resteront détruites.

3°. Si le Chirurgien ou le Medecin ne prédisent d'avance ces inconvéniens, on leur imputera la difficulté & la longueur de la cure. Or on appelle cure facile, celle qu'on procure sans causer beaucoup d'incommodité au malade, & sans employer tous les efforts de l'art. Lorsque le tendon du muscle extenseur du pouce étant coupé, il se retire sous les tégumens, le traitement ne se peut faire sans difficulté & sans causer de la douleur, la prudence veut que l'on n'avertisse point toujours le malade de ces sortes de choses : mais on doit cependant en prévenir ses amis, de peur que l'on n'impute ensuite au Medecin ou au Chirurgien les désagrémens & les incommodités de la cure.

Lors, par exemple, qu'il s'ensuit de la *plaie* une perte considérable de substance, une grande partie de la peau du pannicule adipeux étant coupée avec un sabre, ce qui est perdu ne peut se réparer qu'au bout d'un long espace de tems. Mais si l'instrument vulnérant n'a fait qu'une simple division à la peau & au pannicule adipeux, les levres étant bien réunies selon l'art, cette *plaie* pourra se consolider fort promptement si le corps du blessé est sain. Mais s'il est attaqué d'une cacochymie complete, la cure sera beaucoup plus longue & beaucoup plus difficile. Or on doit spécifier toutes ces choses dans le prognostic d'une *plaie*, parce que bien des gens ont dans l'esprit que les Chirurgiens par l'appas du gain tirent en longueur à dessein la guérison des *plaies* ; ce que l'on doit croire être fort éloigné de la pensée d'un honnête-homme.

4°. Il faut encore apporter une extreme attention à ceci: Car les Juges imposent ordinairement dans les blessures qui ne sont point mortelles une peine proportionnée au tort qu'elle a fait par elle-même au blessé ; delà vient que les Avocats qui prennent la défense du coupable employent ordinairement toute la subtilité de leur art, qui souvent ne prévaut que trop, pour imputer au Medecin ou au Chirurgien qui traitent la *plaie*, tous les maux qui s'en ensuivront. L'on doit par conséquent dès l'application du premier appareil, indiquer par la connoissance anatomique de la partie blessée, & par les fonctions lésées à l'occasion de la blessure, les maux qui s'en ensuivront, quoique traitée suivant toutes les regles de l'art. On ne traite jamais les Chirurgiens avec plus d'injustice que dans ces occasions. Car si la partie, par exemple, ne recouvre pas son ancienne mobilité la *plaie* étant guérie, on accuse ordinairement le Chirurgien qui a traité cette *plaie*, & non celui qui l'a faite, & on impute avec la plus grande injustice du monde, les suites fâcheuses de cette *plaie*, non à celui qui a blessé, mais au Chirurgien. Lors donc qu'une artere qui a seul rapport à quelque partie est coupée, nous prédisons qu'il en résultera atrophie de la partie après la guérison ; si le grand nerf qui tend à la partie est détruit par la blessure, nous prognostiquons l'insensibilité, l'immobilité, &c. Si la *plaie* ne peut se guérir qu'après une longue & copieuse suppuration, (lors, par exemple, que les parties & l'os lésés doivent se séparer insensiblement) comme le pannicule adipeux en sera détruit, nous avertissons que la cicatrice sera profonde & difforme, &c.

Les *plaies* qui peuvent être rangées dans une des cinq especes suivantes rendent la mort inévitable ; c'est pourquoi on les juge nécessairement mortelles. Voici quelles sont ces cinq especes de *plaies*.

On détaille dans ce paragraphe les *plaies* qui par une suite inévitable contre laquelle l'art n'a point encore trouvé de ressources, détruisent cette condition du corps qui est absolument nécessaire pour entretenir en quelque façon un commerce réciproque entre l'ame & le corps, ou pour qu'il soit possible de le rétablir en partie ou d'en empêcher la rupture totale : or la Physiologie nous démontre qu'à cet effet sont absolument nécessaires l'action musculaire du cœur, l'admission du sang dans le cœur, son expulsion subséquente hors de ce viscere : c'est pourquoi le premier article contient les *plaies* qui détruisent le flux du liquide nerveux nécessaire à l'action musculaire du cœur ; le second celles qui en conséquence de l'abscission des cavités du cœur empêchent que le sang ne soit contenu dans le cœur. Le troisieme, celles qui par la lésion des vaisseaux considérables empêchent le sang de retourner au cœur : mais comme le ventricule droit ne peut dans un homme né évacuer le sang contenu dans sa cavité que par le poumon, & qu'il est nécessaire pour cela qu'il se dilate par la respiration ; on a par conséquent mis dans le quatrieme article celles qui ôtent entierement la respiration ; & comme par un effet inévitable de la vie & de la santé, il se perd tous les jours quantité d'humeurs & de parties solides, il est nécessaire pour la conservation de la vie qu'il se répare continuellement autant d'humeurs & de parties solides que l'action de la vie

en dissipe. Or cette perte se répare par les alimens que les actions naturelles changent en une substance pareille à nos parties solides & fluides, on exposera par conséquent dans le cinquieme article, les *plaies* qui détruisent l'intégrité des parties absolument nécessaires à cette opération.

1°. Celles qui interrompent le cours des esprits du cervelet au cœur, les blessures du cervelet, celles du cerveau, quand elles sont si profondes qu'elles donnent atteinte à la moelle allongée, la rupture des vaisseaux sanguins au-dedans du crane, suivie de l'extravasion du sang qui en pressant le cerveau ou en le putréfiant, cause la mort, & qu'on ne peut ôter par le trépan, s'il séjourne dans un lieu où cet instrument ne puisse pénétrer. Telles sont les parties inférieures de l'orbite de l'œil, de l'os temporal, de l'os ethmoïde de la base du crane, &c. les blessures profondes faites à la partie supérieure de la moelle de l'épine, celles qui offensent les nerfs cardiaques.

L'action du cœur, puisqu'il est véritablement un muscle, requiert toutes les qualités que nous savons par les expériences devoir être nécessairement dans les autres muscles du corps. Or on est assuré par les expériences qu'on en a faites, que la communication des esprits, des nerfs au muscle est nécessaire à son action; il en sera donc par conséquent la même chose du cœur; de plus les observations de Medecine nous apprennent que toutes les sensations & tous les mouvemens qui dépendent de notre volonté sont entierement abolis, lorsque toute la masse du cerveau est comprimée par le sang épanché entre le crane à l'occasion de quelque violences extérieures. Cependant l'action du cœur augmente au commencement de ce mal, ainsi que nous le voyons par la force, & la vitesse du pouls dans les apoplectiques. Mais l'Anatomie nous apprend que le cervelet étant défendu par le cerveau sous lequel il se trouve, & couvert de la dure-mere qui s'étend dessus comme un voile, ne peut être comprimé par les humeurs épanchées, si facilement que le cerveau même. Mais lorsque ces mêmes causes continuent d'agir, ou même agissant plus puissamment, commencent à comprimer le cervelet (qui étant d'une construction plus solide résiste par conséquent davantage aux causes comprimantes) alors cesse l'action du cœur, & la mort s'ensuit; ce qui nous fait voir que le cervelet envoye par les nerfs les esprits nécessaires au mouvement musculaire du cœur; c'est donc avec raison qu'on regarde comme mortelles les *plaies* qui offensent considérablement le cervelet, ou le détruisent entierement: les expériences faites sur des animaux vivans nous en démontrent la vérité. L'on déchiqueta presque une heure entiere le cerveau d'un gros chien en plusieurs petits morceaux, & il mourut au même instant que l'on offensa le cervelet. Pérrault, *Méchanique des Anim. Part. II. chap.* 7. « Lorsqu'après « avoir ouvert la tête d'un chien par dessus, on coupe « le cervelet en plusieurs petites parties, & que l'on le « retire du crane, le chien meurt presque aussi-tôt, mal- « gré que le cerveau & le tronc de la moelle allongée « ne soient point offensés. » Vieussens, *Neurographie Universelle, L. I. c.* 20. Bobne a fait la même expérience sur de jeunes chiens, dont l'os du crane étoit encore mou, & les sutures entr'ouvertes, en fourrant un bistouri par la suture sagitale dans le cervelet, & il les vit mourir après quelques agitations des parties extérieures: mais ayant enlevé le crane d'un de ces chiens, il vit que l'instrument avoir traversé presque toute la substance médullaire, & qu'il avoit pénétré dans l'autre jusqu'à la moelle allongée.

Et il ne résulte rien qui contrarie la mortalité des *plaies* du cervelet de ce que Wepfer, *Tract. de cicutæ aquaticæ historiâ & noxâ*, a remarqué que le cœur dans les petits chiens nouveaux nés conservoit entierement son mouvement alternatif de systole & de diastole pendant plusieurs heures après qu'on leur avoit coupé la tête. Car il s'agit ici de la durée de l'action de la vie, & non de cette merveilleuse propriété que le cœur a de continuer son mouvement après la mort, étant même hors du corps; car ce grand homme n'a point du tout prétendu rien inférer de ces expériences qui soit contraire aux observations avérées, ainsi qu'il l'assure dans le même endroit.

Mais comme l'Anatomie nous démontre qu'il n'y a aucun nerf qui dérive du cervelet, mais que toute sa substance étant rassemblée, forme, par sa prolongation, la moelle allongée dont procédent ensuite les nerfs; il est évident que les lésions considérables de cette moelle allongée causeront certainement la mort. Si l'on considere en même-tems que le cervelet, & la moelle allongée sont renfermés, si surement qu'ils ne peuvent être blessés sans une grande lésion du cerveau même, des grands vaisseaux, & des muscles, la mortalité de ces *plaies* se manifestera encore davantage.

Plusieurs observations nous font voir que les *plaies* du cerveau, quoique très-considérables, ne sont pas toujours mortelles, il en a été fait mention à l'art. *Caput.*

Lorsque les grands vaisseaux sanguins artériels, & les grands vaisseaux veineux sont rompus par quelque cause, ils versent le sang qu'ils contiennent, ainsi que celui qui, par la force continuelle du cœur, auroit flué par ces vaisseaux entiers, mais l'os du crane qui est extremement dur, ne peut obéir, & le cerveau, dans son état naturel, remplit exactement toute la cavité du crane, ce qui fait que le sang épanché doit nécessairement comprimer tout ce que contient la cavité du crane; conséquemment les humeurs épanchées entre le crane commencent d'abord à détruire les fonctions du cerveau, & ensuite la même cause continuant, le cervelet & la moelle allongée se trouvent aussi comprimés, & la vie qui en dépend est détruite: mais si le sang épanché hors des vaisseaux lésés, n'est pas en assez grande quantité pour pouvoir, par sa corruption, détruire l'action du cerveau, du cervelet & de la moelle allongée, il pourra néanmoins nuire d'une autre façon; car les humeurs du corps humain, hors de leurs propres vaisseaux, se corrompent par une dégénération spontanée, fort lentement en effet, si l'air n'y a aucun accès: mais elles se putréfient pourtant enfin, deviennent acres, détruisent & consomment en corrodant, en enflammant, en suppurant, la tendre construction du cerveau; voilà pourquoi nous trouvons dans les Observateurs une infinité d'exemples de *plaies*, & de contusions à la tête, que l'on regardoit comme fort peu de chose, & qui, au bout d'un fort long-tems, ont causé tout-à-coup la mort. L'on trouvoit dans le cadavre une quantité d'humeur ichoreuse, ou purulente, & souvent la consomption entiere du cerveau, occasionnée par cette matiere, on en peut voir des exemples dans Bonet, *Sepulchretum Anatomicum*.

La meilleure ressource pour la guérison qu'on ait en pareil cas, est d'avoir recours au trépan afin de donner aux humeurs épanchées la liberté de sortir: mais si l'endroit blessé est de nature à ne point admettre cette opération, il s'ensuivra une mort inévitable; ces sortes d'endroits sont principalement ceux qui suivent.

Les parties inférieures de l'orbite de l'œil, c'est-à-dire, cette partie de l'orbite de l'œil, qui constitue une grande partie du fond du crane, & qui occupe la partie inférieure par rapport au crane, mais forme la cavité supérieure de l'orbite de l'œil; car cette partie de l'orbite est formée d'une petite lame de l'os du front, qui est si mince en plusieurs endroits, qu'elle est transparente dans les cranes nettoyés, & qu'elle n'a pas même l'épaisseur de l'ongle; or cette petite lame sur laquelle portent les lobes antérieurs du cerveau, & de fort gros vaisseaux sanguins, s'ouvre facilement à l'occasion d'une légere *plaie*, par rapport à sa grande minceur, le sang épanché sous le crane se fixe dans sa base, & l'on ne peut par conséquent l'en tirer avec le trépan;

pan : ce qui fait voir que les *plaies* faites à cette partie sont fort dangereuses. Un homme fut frappé à l'orbite de l'œil gauche d'un coup de bâton qui n'étoit pas absolument pointu ; la *plaie* parut de fort peu de conséquence à ceux qui la traitoient : cependant le malade mourut peu de tems après. En recherchant, par autorité publique, la cause de sa mort, l'on vit, après avoir enlevé le crane avec la scie, que la *plaie* étoit fort profonde, & avoit pénétré dans le cerveau même. RUYSCH, *Observat. Anatom. Chirurg. Cent. Observ.* 54.

De l'os temporal. Les cavités apparentes dans les cranes nettoyés, creusées par le battement des arteres de la dure-mere, démontrent qu'il passe contre les tempes de fort grosses arteres. Or ces arteres étant lésées, le sang épanché descend par une route inclinée dans la base de crane, & l'on ne peut point avoir recours au trépan, à cause des gros muscles temporaux qui s'y trouvent placés, ainsi c'est le cas d'appréhender tous les accidens que peuvent causer des humeurs épanchées qui deviennent nuisibles en comprimant, ou en se corrompant.

De l'os ethmoïde. Il paroîtroit peut-être d'abord que cet os si surement renfermé ne pourroit pas être facilement lezé : mais si l'on foure, en poussant vers le haut, une épée tranchante dans les narines la tête penchée en arriere, l'épée pourra pénétrer aisément jusqu'à cet os. De plus, si la *plaie* est faite à la partie latérale de l'orbite de l'œil proche du nez, elle pourra sans grande violence percer la petite lame de l'os ethmoïde, qui constitue la partie de l'orbite de l'œil, & que l'on appelle os *planum*, & pénétrer par conséquent dans la cavité du crane. Bonet nous en rapporte un exemple, *Sepulchret. Anatom.* Un étudiant en droit fut blessé de la pointe d'une épée au-dessous de l'orbite de l'œil gauche, & mourut apoplectique au bout de vingt-quatre heures. L'on vit, lorsqu'on l'eut ouvert, que la *plaie* avoit pénétré par l'orbite de l'œil & l'os ethmoïde proche la crête de coq, dans le ventricule droit du cerveau : la base du cerveau, & la région du cervelet étoient remplies d'une grande quantité de sang extravasé. Il est aisé de voir qu'il n'y a aucun remede pratiquable en cette occasion.

Or les autres *plaies* qui pénétrent la base du crane causent pour les mêmes raisons une mort inévitable.

Celles de la moelle spinale. Lorsque les neuf paires de nerfs sorties de la moelle allongée se sont dispersées hors le crane, tout le reste de la moelle du cerveau & du cervelet réunie en un seul tronc, & enfermée surement dans la cavité des vertebres, descend jusqu'à l'os sacrum. Tous les membres situés au-dessous de la tête, & presque tous les visceres reçoivent en grande partie leurs nerfs de cette moelle spinale : si donc cette moelle spinale reçoit une blessure profonde dans l'endroit supérieur, sa substance médullaire est détruite, & toute l'action du cerveau & du cervelet est abolie dans les parties situées au-dessous, en ce qu'elle dépend de l'intégrité de ces fibres médullaires. Or la huitieme paire appellée vague & le nerf intercostal s'élevent dans la cavité du crane, de cette moelle spinale vers son principe, & répondent à plusieurs visceres vitaux, d'où il arrive que de cette *plaie* il ne s'ensuit pas effectivement une mort subite ; mais ces blessés meurent en plus ou moins de tems, selon que la *plaie*, faite à la moelle, sera plus profonde ou faite plus haut ; la raison en est évidente, car toute la masse du cerveau & du cervelet, par son mécanisme, sépare du sang artériel ce liquide subtil, qui, séparé, est porté ensuite par les fibres médullaires, & les nerfs formés de ces fibres rassemblées dans chaque endroit du corps. Lors donc que ce grand nombre de canaux qui doivent contenir le liquide séparé, & le porter dans les endroits convenables, est détruit, & que ce liquide est cependant toujours apporté dans l'organe sécrétoire entier, en même quantité, il s'ensuit que la fonction de ce même organe sécrétoire doit être troublée, & à la fin tout-à-fait détruite. Joignez qu'il y a en ces cas pour l'ordinaire de fort gros vaisseaux sanguins de lésés en même-tems ; d'où il arrive que les humeurs épanchées remontent facilement dans la cavité du crane, lorsque la cavité des vertebres est une fois remplie : on sait, par les observations Médicinales, que ces sortes de blessures sont mortelles.

Un paysan s'étant laissé tomber du haut d'un arbre se luxa la seconde vertebre du cou, proche la nuque, comme on le vit ensuite dans son cadavre ; il vécut plusieurs jours après cela, & mourut ensuite. Quantité d'autres cependant n'ont vécu que fort peu de tems en pareil cas.

Sennert, *Tom.* 3. *Lib. V. Part.* 4. *cap.* 3. dit avoir connu un Boucher qui ne frappoit pas d'un coup de hache les bœufs qu'il devoit tuer, comme on fait ordinairement, mais il fouroit un petit couteau dans la moelle de l'épine à l'endroit où la tête se joint aux vertebres du cou ; or le bœuf tomboit aussi-tôt comme s'il eût été assommé. Galien remarque aussi que les taureaux, à qui l'on coupe l'origine de la moelle spinale proche de la premiere vertebre, tombent d'abord, perdant la voix & la respiration au même instant qu'elle est coupée.

La même expérience faite sur des jeunes chiens, a produit le même effet.

Hippocrate, *Lib. I. de Morbis* a décidé mortelles les *plaies* faites à la moelle spinale, & il dit ailleurs, *Prorrhet. Lib. II. cap.* 11. « si la moelle spinale est offensée, soit « à l'occasion d'une chûte ou de quelques autres causes, « soit qu'elle se gâte d'elle-même, l'homme devient « impotent des cuisses, de façon qu'il ne sent point si « on le touche, & qu'il ne rend vers les premiers tems « ni matieres par les selles, ni urine par la vessie, à « moins qu'il n'y soit excité, mais lorque la maladie « a vieilli le malade urine, & va à la selle sans y être « excité ; mais il meurt ensuite en fort peu de tems. »

Il est visible qu'il s'agit ici de la lésion de la moelle spinale dans sa partie inférieure, & Hippocrate ne laisse pas d'annoncer que la mort s'ensuivra. Les deux exemples rapportés plus haut, prouvent aussi qu'il y a pour lors un extreme danger. Hildan cite deux exemples qui nous font voir que quelques - uns cependant n'en sont pas morts, ou du moins qu'ils ont traîné longtems une misérable vie.

* En pareil accident une luxation faite vers les vertebres des lombes ayant comprimé la moelle, dans l'un des deux cas après la formation d'un abscès, & ensuite d'un ulcere fistuleux, la plûpart des symptomes se relâcherent au point que le malade put retenir la matiere fécale & l'urine : mais toutes les parties inférieures depuis l'ombilic étoient privées de tous sentimens & de tout mouvement, & il vécut ainsi pendant quelques années. Mais Hildan, à ce qu'il nous assure lui-même, n'a pas su comment l'état de ce malade se termina. Dans l'autre cas la seconde vertebre des lombes étoit repoussée en-dedans, avec paralysie des parties inférieures, & résolution des sphincters de l'anus & de la vessie : mais comme le malade étoit jeune, & qu'il étoit d'une bonne constitution, le sentiment lui revint au bout de l'année, & il reprit quelque mouvement ; mais l'Auteur ne marque point en quel état il se trouva par la suite.

Mais aucune observation, autant que je puis le savoir, ne nous assure que personne ait survécu à une lésion considérable de la moelle spinale supérieure.

Des nerfs cardiaques. Car ce fluide, très-ténu, séparé du sang artériel par le mécanisme du cervelet, est nécessaire au mouvement musculaire du cœur, & transmis par les nerfs cardiaques.

Le cœur est libre dans le péricarde, & n'est attaché dans

aucun endroit qu'aux vaisseaux qui entrent dans le cœur ou qui en sortent. Or tous ces vaisseaux auxquels le cœur est attaché sont libres dans le péricarde, mobiles & ne tiennent à aucune partie voisine. Les nerfs donc qui entreront dans la substance du cœur doivent être portés au cœur conjointement avec les vaisseaux auxquels le cœur est attaché; car le cœur n'a dans le péricarde de cohésion avec aucune autre partie. Ainsi les nerfs qui tendent au cœur ne sont point libres, comme on pourroit le croire, à l'inspection des planches Anatomiques; mais ils restent attachés aux veines qui envoyent le sang dans les cavités du cœur, & aux arteres qui reçoivent le sang poussé hors des mêmes cavités du cœur. La Physiologie explique la systole & la diastole du cœur, par cette merveilleuse position des nerfs qui tendent au cœur: la même cause qui fait le mouvement du cœur, le détruisant le moment d'ensuite, par son mécanisme naturel; de là vient que dans un moment de la vie le cœur semble éprouver un violent spasme, & qu'un moment après il reste entierement paralytique. On voit par-là que les nerfs cardiaques ne peuvent être offensés, à l'occasion d'une *plaie* dans le voisinage du cœur, que l'intégrité des gros vaisseaux ne soit en même-tems détruite vers le cœur, d'où s'ensuivra une mort inévitable: mais on ne considere ici que la seule lésion des nerfs du cœur. Les observations Anatomiques nous ont démontré que tous les nerfs qui parviennent au cœur, prennent naissance de la huitieme paire, des nerfs intercostaux, ou des nerfs recurrans. Or les troncs de ces nerfs peuvent être lésés dans leur cours, & l'effet que ces nerfs operent sur le cœur, par conséquent être détruit.

Willis, *Anatomie du cerveau*, ayant coupé à un chien vivant la peau du gosier, lia bien serrés les deux troncs de la paire vague; l'animal s'engourdit aussi-tôt, & devint muet, & éprouva vers les hypocondres, des mouvemens convulsifs, avec un grand tremblement. Cette affection cessant peu après, il resta comme mourant, refusant de prendre des alimens; il ne laissa pas cependant de vivre encore plusieurs jours, après que ces mêmes nerfs furent entierement coupés, jusqu'à ce qu'il mourût presque de faim. L'on vit cependant, lorsqu'on l'eut ouvert, que le sang coagulé contre les ventricules du cœur & dans les gros vaisseaux, s'étoit tout-à-fait mis en grumeaux. Or on ne trouve pas que le sang se coagule de cette façon dans les animaux morts de faim.

Le même Auteur regarde, comme la cause de cette longue prolongation de la vie, les rameaux du nerf recurrant & de l'intercostal qui vont au cœur.

Lower, *Tract. de corde*, fit la même expérience, & vit aussi-tôt le cœur palpiter & trembler, & l'animal traîna une vie languissante pendant un jour ou deux, ayant un très-fréquent battement de cœur, & la respiration très-embarrassée; après quoi il mourut enfin. Or l'animal dans cet état éprouve une grande douleur qu'on ne peut soulager qu'en le bandant bien serré. Cependant Bohne, *Circulus Anatomic. Physiologicus*, assure qu'un animal qu'il avoit exposé à ce martyre phylosophique, étoit mort comme frappé de foudre au moment qu'on le serra avec des ligatures. Les nerfs de la huitieme paire, & ceux qui constituent la paire intercostale, étant coupés transversalement à l'endroit du cou, l'animal est aussi-tôt accablé d'une langueur qui présage une mort future: il éprouve des tremblemens, il perd insensiblement ses forces, & meurt enfin dans l'espace d'environ vingt heures. WIEUSSENS, *Neurographie*.

J'ai fait la même expérience sur un chien en liant la huitieme paire & l'intercostale, à chaque côté du cou; il ne jettoit aucun cri, mais rendoit avec effort quelque son assez sourd; il entroit par intervalles dans une extreme fureur, & tomboit dans une grande anxiété, mordant, d'un air effarouché, tout ce qu'il rencontroit; mais avant que d'éprouver ces tremblemens, le bout de son nez commença à se retirer étonnamment; il vécut de cette façon depuis six heures du soir jusqu'à onze de la nuit, & je le trouvai mort le lendemain matin.

Tout cela nous fait voir que les nerfs cardiaques ayant été coupés dans un animal vivant, il s'en est toujours ensuivi la mort, soit plutôt, soit plus tard, & que l'animal est d'abord tombé comme en agonie, ce qui vient de ce que le cœur ne peut plus chasser le sang contenu dans ses cavités: mais nous remarquons dans les maladies, que les hommes restent quelquefois dans une pareille agonie pendant deux jours, & quelquefois davantage, le sang ne pouvant être transmis par les arteres obstruées. Il en a été de même de ces animaux, qui, après qu'on leur eut lié ou coupé ces nerfs, ont vécu plus long-tems; peut-être aussi que d'autres petits nerfs distribués dans la substance du cœur, ont entretenu pendant long-tems le mouvement vital; ainsi a-t-on trouvé un rameau d'un grand nerf prenant son origine dans le plexus gangliforme semi-lunaire de Vieussens, proche le grand plexus mésentérique, montant de l'abdomen dans la poitrine, & ayant son insertion à l'oreillette droite, & à la base du cœur, (*Mémoires de l'Académie des Sciences, Ann.* 1734). Cette admirable propriété naturelle au cœur, par laquelle il peut, étant même détaché de tous vaisseaux, continuer son mouvement, seroit-elle ce qui a prolongé la vie après que les nerfs cardiaques ont été coupés? Il a été parlé ailleurs de cette propriété merveilleuse du cœur.

Les expériences nous ont découvert ce qui occasionne la destruction des nerfs cardiaques dans les animaux; mais il arrive rarement dans les hommes que les troncs de la huitieme paire & des nerfs intercostaux soient lésés, sans que l'intégrité des vaisseaux adjacens soit en même-tems détruite. Or la seule lésion de ces vaisseaux peut causer la mort; les troncs des carotides, & les grandes veines jugulaires portent le long du cou sur ces nerfs, & ils sont défendus des injures externes par les apophyses latérales, je ne me souviens pas d'avoir vu aucun exemples dans les Observateurs en Medecine, & en Chirurgie, de nerfs cardiaques blessés seuls.

2°. Les *plaies* qui pénetrent dans les ventricules du cœur, & en font sortir le sang, sont mortelles.

Comme le cœur est un muscle toujours mu, dont toutes les parties concourent, & s'unissent de façon que l'une ne peut pas se passer de l'autre, & le principe d'où toutes les fonctions vitales tirent leur origine; les Anciens Grecs & un grand nombre d'Arabes, ont dit que les *plaies* faites au cœur causent une mort assurée & prompte: mais il paroît qu'ils l'ont dit plutôt par hypothèse que par expérience.

Nous trouvons dans les Auteurs quelques exemples, qui, s'ils étoient vrais, prouvent que les animaux peuvent vivre sans cœur. Il ne se trouva point de cœur dans les deux animaux que César immola le jour qu'il porta pour la premiere fois la robe de pourpre & qu'il prit séance dans la chaise d'or. Plutarque rapporte qu'il ne vit point de cœur dans la victime qu'il sacrifioit, ce qui fut pris pour un mauvais présage, car un animal ne peut pas naturellement vivre sans cœur. Suetone rapporte la même chose dans la vie de César: mais les Haruspices en imposoient souvent aux gens crédules, pour se rendre les arbitres souverains des entreprises d'état; c'est pourquoi ces témoignages sont très-suspects étant absolument contraires à l'œconomie connue des animaux.

Car il ne paroît pas croyable qu'il se soit jamais trouvé des hommes ou des animaux sans cœur. Mais cette grande variété que les maladies occasionnent quelque-

fois à la situation, à la figure, à la grandeur, &c. du cœur, dont on trouve des exemples dans les Observateurs, peut jetter dans l'erreur ceux qui ne font point assez d'attention.

Un célebre Anatomiste d'Edimbourg communiqua en 1720. à l'Auteur de ces Aphorismes une singuliere observation, qui fait voir qu'il peut y avoir dans la nature des animaux monstrueux, dont la structure singuliere déconcerte toutes nos connoissances. Cet homme cherchant les vaisseaux séminaux dans une grosse souris vivante & très-agile, trouva que le rein droit étoit double: mais ayant ouvert la capsule qui le couvroit, il apperçut le vrai rein droit, l'autre corps qui ressembloit au rein, & qui étoit renfermé dans une enveloppe particuliere, avoit la même grandeur & la même figure que le cœur a coutume d'avoir dans cet animal, sa base regardoit les parties supérieures du corps, & son sommet les inférieures.

Ce cœur examiné avec tout le soin possible avoit deux ventricules séparés l'un de l'autre par une cloison mitoyenne, & une oreillette gauche, ses valvules & ses colonnes charnues: mais il ne paroissoit aucun vestige d'oreillette droite, de veine-cave, de veines, ni d'arteres pulmonaires, ni d'aorte. Ayant fait l'ouverture du thorax, il n'y trouva ni péricarde ni cœur, mais des vertebres du thorax, naissoit entre les deux poumons une oreillette droite, de laquelle sortoient les arteres pulmonaires; les vaisseaux qui rapportent le sang du poumon étoient réunis en un même tronc qui formoit l'aorte, laquelle étoit ensuite distribuée comme de coutume. Cet animal étoit à sa grosseur naturelle, & avoit les autres visceres bien formés; il avoit un cœur, mais déplacé & inutile, malgré qu'il eût toutes les parties ordinaires. Cet animal a donc sans l'action du cœur subsisté vigoureux & agile.

De fideles Observateurs prouvent assez que certains animaux ont encore vêcu pendant quelque-tems après qu'on leur eut ôté le cœur. Les animaux, dit Galien, *de Hippoc. & Plat. Plac.* quoiqu'on leur ait arraché le cœur dans les sacrifices, & qu'il soit déja posé sur l'autel pour les sacrifices, respirent encore, poussent de grands cris, s'enfuient même jusqu'à ce qu'ils meurent par l'effusion de leur sang qui sort en abondance. Après avoir ouvert le thorax à un animal vivant, on lia tous les vaisseaux du cœur avec une ligature que l'on fit à la base du cœur; on coupa ensuite promptement tout le cœur au-dessous de la ligature. Vesale a vu des chiens & surtout des chats courir encore quelque-tems en cet état après les avoir mis en liberté. Les petits tirés du ventre de leur mere vivante, vivent après qu'on leur a enlevé le cœur encore pendant un quart d'heure avec mouvement sensible des membres, & avec une espece de sifflement semblable au cri des enfans. La Zoologie nous démontre que les vers & les animaux qui approchent le plus de cette espece, vivent fort long-tems après qu'on leur a arraché le cœur. Ces animaux mêmes étant coupés en morceaux, chaque partie continue de vivre pendant un tems considérable. Or les Observations de Malpighi & de Leeuwenhoeck, constatent que les animaux dans leur premiere origine vivoient comme les vers; de-là vient qu'il reste peut-être encore quelque chose de cette ancienne ténacité de la vie tant qu'ils sont dans le ventre de leur mere. Une grenouille sauta après qu'on lui eut arraché le cœur, on la jetta dans l'eau, où elle nagea; étant même sautée avec beaucoup de d'agilité hors du vase d'eau, elle continua de sauter dans la chambre pendant plus d'une heure.

Le Bourreau arracha le cœur d'un homme vivant, & tandis qu'il le tenoit dans sa main, on entendit le patient proférer quelques mots de priere, Verulam, *Histor. vitæ & mortis*: mais ce grand homme dit tout de suite que les amis du coupable avoient payé le bourreau pour qu'il fît promptement cette opération, & mît fin aux tourmens de ce misérable. On voit par-là qu'il n'est pas fort étonnant qu'un froid extraordinaire aux parties internes ayant resserré un peu les vaisseaux coupés, & la disposition de tous les organes animaux étant dans une intensité extreme dans ces derniers momens de la vie, la pression du sang ait encore agi un peu de tems sur le cerveau, & ait continué pendant quelques instans la facilité de la parole, par un dernier effort, aux organes ainsi disposés. Si l'on considere que les poumons affaissés hors de l'ouverture du thorax, & contractés de toutes parts par un air froid auquel ils n'avoient jamais été exposés, poussent avec beaucoup de force l'air qu'ils contiennent, il ne paroît pas que cette expérience soit si contraire à la nécessité du cœur; & dans celle de Vesale tous les vaisseaux étant liés, les arteres faciles à se contracter, pouvoient par leur élasticité que le froid introduit avoit augmentée, chasser le sang au cerveau, au cervelet, & par conséquent prolonger la vie.

Mais les expériences faites sur les grenouilles ainsi que sur plusieurs autres animaux semblables, comme les viperes, la tortue, qui nous font voir que ces animaux ont pu vivre assez long-tems sans cœur, démontrent qu'il n'est pas possible de renfermer dans des regles générales la façon de vivre des animaux; mais qu'elle est différente dans chaque différente espece; de façon qu'il n'est pas aisé de faire l'histoire générale de la vie; & qu'on ne peut que remarquer les expériences singulieres en ce genre.

Mais l'on n'a jamais remarqué qu'il y ait eu quelque homme en qui l'on n'ait point trouvé de cœur, ou qui ait survécu long-tems à la destruction totale de la fabrique du cœur: cela supposé, il est aisé de concevoir pourquoi les *plaies* du cœur, qui sont considérables, doivent être regardées comme mortelles; il est cependant également certain que toutes les *plaies* du cœur ne sont point mortelles, & qu'elles different beaucoup entre elles selon les différentes parties du cœur auxquelles elles sont faites.

Car si le tronc de l'artere ou de la veine coronaire a été coupé à la base du cœur, il paroît qu'il doit s'en ensuivre une mort inévitable, & même fort prompte, parce que l'aorte contractée violemment pousse avec une extreme impétuosité le sang par l'artere coronaire dans la substance musculaire du cœur, lequel sang y est bien-tôt rapporté par les veines; car tout le cœur pâlit à chacune de ses contractions, tout le sang en étant exprimé; & un moment après, lorsque le cœur est dans sa diastole, toute la substance du cœur est remplie dans tous ses vaisseaux.

Mais si la *plaie* a pénétré le ventricule droit du cœur jusque dans sa cavité, le sang s'écoulera en partie des vaisseaux lésés de la substance même du cœur, & en partie de la cavité même du cœur, dans le péricarde, & du péricarde dans la cavité du thorax, ou sortira par la *plaie* extérieure, cette *plaie* se dilatera lorsque le cœur s'emplira; & au même instant que le cœur se contracte, les parties lésées s'approchent les unes des autres, & le sang ne flue point alors avec abondance; cependant le sang étant écoulé, les forces diminueront, le cœur conservant néanmoins son action, & la vie n'étant pas encore détruite; lorsque la débilité est devenue extreme, le cœur est presque en repos; s'il n'y a pour lors aucun mouvement musculaire; le sang veineux circulera très-lentement & en très-petite quantité. Si pour lors on s'abstient des choses, qui par le moyen de la nutrition, augmentent l'abondance du sang, & que l'on évite soigneusement tout ce qu'on appelle cardiaques, lesquels par leur qualité violente augmentent le mouvement du sang, il y a lieu de croire qu'on pourra rechapper le blessé. Car personne ne croiroit, si les expériences ne nous en eussent fourni des exemples dans les blessés & les femmes qui ont fait de fausses couches, avec combien peu de sang, & quelle foiblesse de circulation l'homme peut vivre. Car lorsque la quantité du sang est en conséquence d'une

grande hémorrhagie, diminuée considérablement, & les forces abbatues; la *plaie* ne se dilate plus, la cure commence à se faire, & s'acheve peu à peu, pourvu que l'on prenne garde que ce qui avoit déja commencé à reprendre ne vienne à rompre par l'augmentation de la quantité & du mouvement du sang.

De plus, il faut dans les *plaies* faites au ventricule droit, remarquer que le poumon continue d'agir, & prépare par la dilatation une voie aisée au sang poussé du ventricule droit. De-là vient que le sang au moment de la systole du cœur, en conséquence du libre passage qu'il a par les poumons, ne sortira pas en si grande quantité par la *plaie*, ce qui facilite encore la consolidation de la *plaie*.

Mais les *plaies* faites au ventricule gauche paroissent beaucoup plus dangereuses; car si le ventricule gauche du cœur est lésé, & qu'il ne soit pas cependant totalement percé, cette *plaie* doit nécessairement se déchirer lorsque le ventricule gauche avec cette grande force musculaire qui l'emporte de beaucoup sur celle du droit, pousse le sang qu'il contient dans l'aorte qui oppose une grande résistance, & qu'il la dilate, ainsi que tous ses rameaux, par toute l'habitude du corps; car les fibres du ventricule gauche sont pour lors tiraillées avec plus de force, que le sang qu'il contient ne peut faire de résistance, ce qui augmentera la *plaie* jusqu'à ce que pénétrant dans la cavité du cœur il s'ouvre un passage au sang, qui en sort plus facilement que par l'aorte qui résiste, ou il est fort à craindre si quelque consolidation commence à s'y former qu'il ne se fasse un anevrysme en cet endroit plus débile, ce qui dérangera l'action du cœur. On pourra vivre à la vérité dans cet état, mais toujours en proie à des souffrances dont la mort sera le seul remede. Mais si le ventricule gauche est percé par une *plaie* ouverte qui pénetre dans sa cavité, il s'en ensuivra une mort certaine & prompte. Il sembleroit qu'une pareille *plaie* coupant l'origine de l'aorte même immédiatement au-dessus des valvules, causeroit la mort plus promptement que toute autre *plaie*. Mais le ventricule gauche étant percé, les valvules de l'aorte soutiennent le sang contenu dans les arteres: ainsi tout le systeme artériel demeure plein. Les arteres se contractant ensuite poussent le sang en avant, & par conséquent la vie peut durer encore quelque tems.

Les Observations de Medecine nous ont appris que quelques personnes ont souvent vécu un tems assez considérable avec une *plaie* faite au cœur surtout, lorsqu'il n'y a que le ventricule droit de percé. Quelques observations nous ont même fait voir que la consolidation des *plaies* du cœur étoit possible.

* Un jeune homme donna un coup de couteau à un de ses amis, entre la troisieme & la quatrieme côte gauche. Le blessé marcha depuis le Faubourg jusques chez lui; & il vécut encore cinq jours: on vit lorsqu'on l'eut ouvert que la *plaie* fort petite au-dessous du sternum avoit pénétré obliquement le ventricule droit.

Un Etudiant d'Ingolstadt reçut un coup de pointe par un Imprimeur, dans la partie gauche du thorax. Il traversa en courant la Place qui est fort grande, & il conserva pendant presque une heure son esprit & ses sens, de façon qu'il put parler & se recommander à Dieu. Lorsqu'on eut ouvert son corps, tous les Professeurs en Medecine, & les autres spectateurs virent que la *plaie* avoit pénétré transversalement la substance même du cœur, & de ses deux ventricules, ensorte qu'ils purent connoître par la forme de la *plaie* la nature de l'instrument vulnérant, & en faire leur rapport en Justice.

Un homme de qualité reçut dans un combat singulier un coup d'épée sous la mamelle gauche. Il continua de se battre après ce coup reçu; il courut deux cens pas après son ennemi qui fuyoit, & tomba mort. L'on trouva dans son corps une *plaie* dans laquelle on fourroit le doigt, qui pénétroit la substance du cœur, & une grande quantité de sang épanché répandu sur le diaphragme.

Le Roi de Danemarc lâcha un coup de fusil au travers du corps d'un cerf: l'animal après cette blessure fit encore cinquante pas avant que de tomber. Le premier Medecin du Roi, qui étoit pour lors présent, ayant examiné le cœur, trouva que le lingot avoit traversé les deux ventricules, de façon que l'on fourroit les trois doigts dans l'ouverture de la *plaie*.

Un Chirurgien ayant ouvert un homme qui avoit été blessé au thorax, trouva que la *plaie* faite au corps du cœur s'étoit cicatrisée.

Des observations faites à la chasse, & en particulier sur des sangliers, des chiens, des cerfs, nous ont fait voir des *plaies* faites au cœur, cicatrisées & guéries. Il y a une infinité de pareilles observations. Voyez le recueil qu'on en a fait, *Miscell. Cur. Dec.* 2. *ann.* 6.

On peut conclurre de tout ceci que les *plaies* du cœur sont toujours fort dangereuses; mais que cependant elles ne causent pas toujours une mort prompte & certaine. On voit aussi qu'il ne faut pas toujours perdre espérance même dans les *plaies* les plus dangereuses; car souvent lorsqu'on ne fait qu'entretenir la vie dans une extreme débilité, les *plaies* dont on n'attendoit aucune consolidation, peuvent cependant se consolider

Celles qui répandent hors du corps, ou au-dedans du corps, le sang qui vient du cœur, du cerveau & du cervelet, & auxquelles la situation de la partie empêche de remédier. Telles sont les grandes blessures du poumon, du foie, de la rate, des reins, du pancréas, du mésentere, de l'estomac, des intestins, de la matrice dans les femmes grosses, de la vessie vers ses principales arteres, de l'aorte, des carotides, des arteres & des veines vertébrales & autres semblables.

On a démontré dans les premiers articles de ce paragraphe, qu'il n'y a point de remede aux *plaies* qui détruisent la fabrique du cervelet, ou qui par la lésion de la moelle allongée & par celle de la moelle spinale faite dans l'endroit le plus haut ou par celle des nerfs cardiaques, empêchent que l'influence vitale des esprits séparés du sang, par le mécanisme du cervelet, n'opere sur le cœur & sur les autres parties du corps les effets nécessaires à la vie; or il est nécessaire pour que ces esprits vitaux soient séparés par le mécanisme du cervelet, que le sang soit chassé dans les arteres, par la force musculaire du cœur, & c'est pour cela qu'on regarde comme mortelles les *plaies* profondes & qui pénetrent les cavités du cœur. Toute l'action du cœur consiste à recevoir le sang que lui apportent les veines, & à le renvoyer dans les arteres; c'est pourquoi toutes les *plaies* qui offensent les vaisseaux qui portent le sang au cœur, ou ceux qui le reçoivent à sa sortie du cœur, de façon que le sang coule hors du corps par l'ouverture de la *plaie*, ou s'extravasant s'accumule dans les cavités du corps & ne retourne plus au cœur, empêchent que le sang soit poussé le long des arteres du cerveau en quantité suffisante & avec autant de force qu'il convient, ce qui dérange nécessairement toutes les fonctions du cerveau & du cervelet, & les détruit enfin totalement. Et il n'importe pas que les vaisseaux soient lésés dans la route qu'ils tiennent avant que de se disperser par les visceres dont ils constituent la fabrique, ou qu'ils le soient dans les visceres mêmes avec un semblable effet, c'est-à-dire, avec une effusion de sang assez considérable pour offenser l'action du cerveau & du cervelet: ainsi toutes les *plaies* des vaisseaux & des visceres, dont il est fait mention dans ce paragraphe, ne sont absolument mortelles qu'autant qu'elles

sont accompagnées de cette circonstance. Il faut de plus que la qualité de la *plaie* soit telle, que ni la ligature, ni les autres secours de l'art ne puissent empêcher l'écoulement du sang. Les *plaies* qui suivent tiennent le premier rang parmi celles-ci.

Les grandes blessures du poumon. Le ventricule droit reçoit le sang de tout le corps qui lui est apporté par les veines, & le chasse par le poumon dans le gauche. Lors donc que le poumon a reçu une large blessure, le sang poussé par la force du cœur qui se trouve fort proche sort par les vaisseaux coupés, ce qui fait qu'il ne retournera pas au ventricule gauche, mais qu'il se perdra par la *plaie*, ou passant dans les cavités du poumon qui contiennent l'air, sortira à grands flots; ou enfin, épanché dans la cavité de la poitrine, il empêchera le poumon de se dilater librement; ainsi il est aisé de voir que l'effet de ces sortes de *plaies*, est mortel.

Les observations de Medecine nous démontrent que les *plaies* du poumon sont funestes. Quelqu'un ayant eu la poitrine percé d'une bourre de fusil avec dilaceration considérable du poumon gauche, & de ses vaisseaux, en mourut dans les vingt-quatre heures à la suite d'une copieuse hémorrhagie, & d'une grande difficulté de respiter, &c. Bohnius, *de Renunciatione vulnerum.*

On trouve dans le même endroit deux autres exemples qui confirment la même vérité. On trouve, il est vrai, chez les Auteurs des observations qui constatent que l'on a guéri des *plaies* au poumon: mais ou elles étoient légeres, ou elles étoient telles que le Chirurgien y pouvoit porter la main: aussi voit-on dans Hildan, qu'une partie du poumon qui sortoit par une *plaie* faite à la poitrine, fut coupée avec un fer chaud, & que le malade en fut parfaitement guéri ensuite. On en voit un autre exemple fort surprenant dans Forestus, *Observ. Chirurg. Lib. VI. Observ.* 4. où l'extreme difficulté de respirer, qui s'ensuivit d'une *plaie* faite au thorax, le vomissement de sang occasionné par la toux, &c. manifestoient que le poumon étoit offensé. Cependant le malade fut guéri, & trois mois après que la *plaie* eut été guérie, il rendit en toussant, avec du pus, un tente, qui par l'imprudence d'un Chirurgien étoit tombée dans la poitrine, & fut enfin hors d'affaire. Or si le blessé meurt en conséquence d'une *plaie* à la poitrine, & qu'en l'ouvrant on trouve le poumon offensé, on a raison de rapporter aux Juges que c'est cette *plaie* qui a été la cause de sa mort; quoique l'on soit quelquefois venu à bout de guérir des *plaies* faites au poumon. Même, il est à craindre dans les *plaies* les plus légeres du poumon, qu'elles ne dégénerent en ulceres du poumon qui feront tomber le blessé dans une lente & mortelle consomption: on en trouve un exemple dans Forestus, *Observ. Chir. Lib. VII. Observ.* 4.

Du Foie. Car le sang veineux des visceres abdominaux étant rassemblé, est porté dans le foie par la veine-porte; le tronc de la veine-cave ascendante prend naissance dans le foie; tout ce viscere mou paroît comme une éponge pleine de sang; les arteres hépatiques sont par proportion au volume considérable de ce viscere fort petites. Mais il se distribue dans le foie de grands rameaux de la veine-porte. On voit par-là que les *plaies* du foie sont toujours fort dangereuses, & que si les grands rameaux des vaisseaux dispersés dans le foie sont lésés, elles causent infailliblement & pour l'ordinaire fort promptement la mort, en conséquence de l'effusion d'une grande quantité de sang épanché dans la cavité de l'abdomen, ou perdu par l'ouverture de la *plaie*, d'où s'ensuivent la défaillance, & une prompte mort.

Un homme ayant reçu un coup de fleche dans le foie, tout son corps acquit en un instant une couleur cadavéreuse, ses yeux se creuserent, il éprouva une grande anxiété, une grande agitation, il mourut avant que l'assemblée se retirât, & le même jour qu'il reçut le coup.

Or il est évident que ces sortes de *plaies* faites au foie, dans les endroits où se distribue la veine-porte, sont les plus dangereuses, Hippocrate, *Epid. VII.* Et c'est pour cela que Celse, *Lib. V. cap.* 26. les regarde comme inguérisables. Mais il prétend que celles qui divisent le foie dans la substance convexe ne sont point absolument mortelles, quoiqu'elles soient effectivement difficiles à guérir. Hildan rapporte dans une lettre qu'il écrit à Sennert, un exemple fort surprenant d'une *plaie* guérie au foie.

* Un homme ayant reçu une large blessure dans l'hypocondre droit, qui fut suivie d'une hémorrhagie si considérable qu'il en tomba en défaillance, & un morceau de son foie qui passoit par l'ouverture de la *plaie*, lui ayant été coupé avec des ciseaux, il ne laissa pas de recouvrer une parfaite santé, quoiqu'il fût survenu les plus cruels symptomes. Il mourut au bout de trois ans d'une fievre continue, & l'on trouva dans son cadavre qu'une petite partie du plus bas lobe du foie avoit été coupée, & qu'il s'étoit formé sur la *plaie* une bonne cicatrice. Mais l'on voit par cette même histoire que la *plaie* n'avoit point pénétré jusqu'aux grands rameaux des vaisseaux hépatiques; & véritablement on a observé que ces *plaies* mêmes les plus légeres du foie ont été pour l'ordinaire funestes quoiqu'elles ne causent pas la mort sur le champ.

Un Archer d'une intrépidité sans égale, voulant conduire en prison un certain fripon d'humeur à se bien défendre, reçut un coup de hache dans la plus basse portion du foie; le sang qui en distiloit ayant fait place au pus lui occasionna une petite fievre lente dont il s'ensuivit une si grande consomption de tout le corps, qu'il mourut dans les quarante jours. Voyez Tulpius, *Observat. Med. Lib. II. cap.* 26.

De la rate. Quoique Démocrite ait dit, *Epist. ad Hippoc. de Natur. Humana*, que la rate qui est située vis-à-vis le foie est nuisible au corps humain, & y est inutile, & que l'on soit assuré par des expériences faites sur des animaux vivans, que l'on peut leur ôter la rate sans qu'il en résulte de danger pour la vie, & sans altérer beaucoup la santé; quoiqu'on l'ait même ôtée à des hommes, comme on en fait des exemples: cependant ce viscere a de si grands vaisseaux sanguins, & si proches du cœur qu'on a tout lieu de craindre qu'il ne s'ensuive de ses *plaies* une hémorrhagie mortelle. Des observations de Medecine nous assurent qu'il s'en est ensuivi la mort.

« Un jeune homme de quatorze ans reçut en badinant un « coup de bâton dans la région de la rate, dont il « éprouva des douleurs si violentes, & de si fréquentes « défaillances qu'il en mourut dès le lendemain. » Tulpius, *Observ. Med. Lib. II. cap.* 29.

Le même Auteur rapporte un autre exemple assez semblable au premier: & l'on trouva dans deux cadavres, qu'il s'étoit fait dans la rate une fente à pouvoir aisément mettre deux doigts dedans.

Bohne, *de Renonciatione Vulnerum*, a vu de semblables exemples de la rate fendue à l'occasion d'un coup donné extérieurement, avec une grande quantité de sang extravasé ramassé dans l'abdomen, & dont les deux blessés sont morts.

Il est cependant très-probable que les *plaies* très-légeres à la rate ainsi qu'au foie, ne sont pas toujours absolument mortelles, quoiqu'elles soient toujours dangereuses.

Aux reins. Celse dit, qu'il n'est pas possible de conserver la vie à ceux qui ont reçu quelques blessures dans les reins. L'on croira seulement, si l'on considere la grandeur des arteres émulgentes, qu'il peut survenir une hémorrhagie mortelle, si les grands rameaux de

ces arteres sont coupés dans la substance des reins, ou vers leur entrée dans les reins. Si le péritoine se trouve en même-tems offensé, le sang fluera dans la cavité de l'abdomen : mais si les reins sont offensés par une blessure faite par-derriere, sans que le péritoine soit endommagé, il se fera alors une étonnante effusion de sang sur la tunique graisseuse qui est située entre les muscles, & le sang ne pourra pas si librement fluer des reins par la *plaie*. Cette doctrine peut se concilier avec l'endroit où Hippocrate ordonne l'incision dans le calcul des reins. Car il y dit, « qu'il faut, lorsque « la douleur est vive, laver beaucoup avec de l'eau « chaude, & appliquer sur l'endroit qui est le princi- « pal siége de la douleur, des fomentations tiedes: « mais que lorsqu'il y a gonflement & tumeur, il faut « alors faire une ouverture proche du rein, *κατὰ τὸν* « *νεφρὸν*; & après en avoir fait sortir le pus, précipi- « ter le gravier en mettant en œuvre des remedes diu- « rétiques, *de Intern. Affection. c.* 15. » Car il est évident qu'il n'a pas prétendu que l'on incisât le rein même, & que l'on retirât le gravier par cette incision.

L'on a dit à l'article *Calculus* ce que l'on doit penser de la néphrotomie.

Une observation de Forestus, *Lib. XXV. Obs.* 20. nous fait cependant voir que toutes les *plaies* des reins ne sont pas mortelles ; puisqu'un homme âgé de vingt ans ayant reçu un coup de couteau aux lombes dans le rein droit, éprouva pendant six jours une entiere suppression d'urine, à l'occasion du sang, qui, du rein blessé, distiloit dans la vessie ; cependant il guérit heureusement de cette suppression, & de sa blessure.

Du pancréas. Si les troncs ou les grands rameaux dispersés dans ce viscere, sont coupés, l'épanchement du sang dans la cavité de l'abdomen & sa corruption ensuite, pourra causer la mort, comme l'effet de cette *plaie*. Il paroît cependant que le pancréas étant audessous du ventricule, ne peut gueres être offensé sans que la blessure passe par d'autres visceres.

Du mésentere. Eustachi, dans sa *Planche XXVII. Fig.* 2. & 3. nous fait voir les grands vaisseaux sanguins qui passent dans le mésentere, & quelle place ils y occupent: car outre les grands rameaux de la veine-porte, & les branches de la veine-cave, il passe encore de grands troncs artériels par le mésentere ; savoir, les arteres mésentériques supérieure & inférieure. Ces vaisseaux étant donc coupés à l'occasion d'une *plaie*, il pourra s'en ensuivre une hémorrhagie mortelle, & la cavité de l'abdomen se touver remplie de sang épanché. Bohne en rapporte un exemple, où le malade mourut au bout de trois jours, à l'occasion d'une blessure dans la région épigastrique. Or, on remarqua dans son cadavre, que le coup avoit pénétré par l'épiploon jusques dans le centre du mésentere, & avoit coupé, outre les petits vaisseaux épiploïques, une grosse branche de l'artere mésentérique supérieure ; en conséquence de quoi le sang extravasé & tendant à la corruption, fit enfler l'abdomen qui étoit par lui-même fort gros & fort gras. La mort fut une suite de la rupture des vaisseaux de l'épiploon, en conséquence de laquelle l'abdomen avoit été entierement rempli. RUYSCH, *Advers. Anat. Decad.* 2. *N°.* 4.

Mais il y a encore un autre danger à craindre dans la lésion du mésentere occasionnée par une *plaie*, dont il paroît qu'on doit la connoissance au célebre Ruysch. Il fut pendant plus de cinquante ans chargé par ordre des Magistrats, de visiter les cadavres des gens que l'on trouvoit assassinés dans les rues d'Amsterdam, à l'effet de faire son rapport aux Juges de la nature des *plaies*. Car il dit qu'il avoit souvent remarqué, que les *plaies* au mésentere, causoient la mort, en deux ou trois jours, & que les blessés éprouvoient avant, de cruelles & de fréquentes douleurs d'abdomen, & qu'il étoit cependant assuré, en les examinant attentivement, qu'il n'y avoit aucune autre partie importante d'offensée. De plus, si les gens qui élevent des volailles s'apperçoivent, lorsqu'ils châtrent les coqs, que le mésentere est offensé, si légerement que ce soit, ils les égorgent aussi-tôt, instruits par expérience que ces animaux mourroient promptement de cette blessure. Or, il paroît que la mort qui suit ces sortes de *plaies*, est causée par la lésion des nerfs du mésentere ; car les observations de Medecine faites sur les hernies & les étranglemens des intestins, nous font voir quelle prodigieuse influence ont les nerfs distribués dans les visceres abdominaux, même sur les fonctions vitales dn corps humain. C'est sans doute ce que vouloit dire Hippocrate dans l'endroit de ses *Prénotions de Cos*, où il s'exprime en ces termes :

« Ceux dont les nerfs intérieurs sont lésés, meurent, si « la *plaie* est large & transversale, soit que le nerf « offensé soit gros ou petit : mais il en réchappe quel- « ques-uns, si la *plaie* est petite & droite. » Cornarius, au lieu de *οἱ ἐς τὰ ἐντὸς*, lit *οἱ ἐς τὰ ἔντερα*, laquelle façon de lire approche davantage de ce sentiment.

De l'estomac, des intestins. On considere dans cet article les *plaies* de ces parties comme pouvant causer la mort par l'épanchement du sang qni suit de la rupture des vaisseaux sanguins. On parle à l'article *Abdomen* des maux qui s'ensuivent de la sortie des matieres contenues dans le ventricule & les intestins, par la *plaie*; car le ventricule est entouré de fort gros vaisseaux, qui descendent autour de ses deux orifices vers son fond, & sont joints dans cette route par de fréquentes anastomoses à de semblables vaisseaux qui montent du fond du ventricule. L'un de ses grands rameaux étant par conséquent coupé, le sang qui passe par les autres vaisseaux du ventricule, s'écoule aisément par le vaisseau lésé. Les Observateurs nous fournissent quantité d'exemples par lesquels nous voyons qu'il s'est ensuivi la mort, des blessures du ventricule. Il suffira d'en rapporter un qui prouve qu'il s'en est ensuivi une grande hémorrhagie.

* Un Paysan reçut un coup d'une large épée dans l'hypocondre droit au-dessous des fausses-côtes : il rendit beaucoup de sang par la bouche & par les selles, survinrent les sueurs, la syncope, le froid aux extrémités & les convulsions, & il mourut le troisieme jour. J'ai trouvé, lorsqu'on lui eut ouvert l'abdomen, une large *plaie* dans le fond du ventricule, les arteres & les veines qui s'y trouvent en très-grand nombre, étant entierement coupées ; il s'étoit fait en même-tems un grand épanchement de sang dans l'abdomen. BONET, *Sepulchretum Anatomicum, Tom. III.*

Or, les intestins attachés au mésentere, en reçoivent leurs vaisseaux, qui, appliqués de part & d'autre au canal intestinal, sont joints ensemble par des anastomoses dans la partie de l'intestin opposée au mésentere. Ainsi les *plaies* faites aux intestins, surtout vers le mésentere, peuvent couper de fort gros vaisseaux; d'où s'ensuit une grande effusion de sang dans la cavité de l'abdomen, & la mort.

* Un homme fut blessé d'une épée aiguë dans l'hypocondre droit, un peu au-dessus de la région de l'ombilic; il se plaignit d'une violente douleur d'abdomen, rendit beaucoup de sang par les selles ; il éprouva ensuite des soulevemens d'estomac, des hoquets, de fréquentes défaillances, & mourut au bout de quatre heures. Lorsqu'on lui eut ouvert l'abdomen, qu'on eut nettoyé le sang & les excrémens dont il étoit plein, on trouva que l'intestin colon étoit tout-à-fait coupé transversalement & sphacélé de toutes parts. BONET. *Ibid.*

Mais la lésion des grands vaisseaux du ventricule & des intestins paroît augmenter de beaucoup le danger, en ce que ces visceres éprouvent continuellement un mouvement péristaltique. De-là vient que ces *plaies* ne sont presque jamais en repos. De la lésion des nerfs distribués dans le ventricule & les intestins, naissent peut-être aussi des maux semblables à ceux qui s'ensuivent des *plaies* de ceux du mésentere, comme nous le venons de dire tout-à-l'heure.

Cependant on rencontre dans les Observateurs quantité d'exemples de *plaies* guéries au ventricule & aux intestins. De-là vient que l'on ne doit pas regarder comme mortelles toutes ces sortes de *plaies*.

De la matrice dans les femmes grosses. Après que la femme a conçu, & que l'œuf développé commence à remplir de son volume augmenté, la cavité de la matrice, la matrice se distend de toutes parts, & tous ses vaisseaux s'aggrandissent à proportion en tout sens, & reçoivent une plus grande quantité d'humeurs; c'est pourquoi la matrice d'une femme grosse a presque la même épaisseur que lorsqu'elle est contractée, la femme n'étant point grosse; & cependant elle acquiert un volume considérable par la dilatation des vaisseaux qui se remplissent en même-tems; ce qui fait dire à Hippocrate, *de Mulier. morb. Lib. I. cap.* 23. « que lorsqu'une femme a conçu, le sang est peu-à-peu porté « de tout le corps dans la matrice, & en enveloppant « tout au-tour ce qui est contenu dans la matrice, l'ac« croît; » & il en tire la raison pourquoi les femmes grosses sont pâles, qui est que le sang pur distile tous les jours du corps, & est porté au fœtus, &c. comme on le voit dans le même Livre sur les maladies des femmes, à l'endroit que j'ai cité plus haut. On voit par-là combien sont dangereuses les *plaies* faites à la matrice d'une femme grosse, les vaisseaux étant distendus par une si grande quantité de sang. Le danger est d'autant plus considérable, que le fœtus distendant la matrice, empêche que la matrice ne se contracte, & que les vaisseaux ne se rétrécissent. Mais si immédiatement après la *plaie* faite à la matrice on en retiroit le fœtus, il y auroit espérance par la contraction de la matrice que l'hémorrhagie s'arrêteroit, & que la *plaie* se consolideroit. Car nous avons des exemples que des femmes ont vécu, après leur avoir ouvert la matrice même, & en avoir retiré le fœtus par cette ouverture.

* Une femme à son premier enfant eut le vagin offensé par un accouchement très-laborieux: il s'y fit une concrétion si considérable, que son ouverture auroit à peine contenu un pois. Etant devenue grosse une seconde fois, comme elle étoit en travail, & qu'il n'y avoit point d'espérance de pouvoir l'accoucher, & que le fœtus étoit déja mort dans la matrice, on l'en tira fort heureusement, en ouvrant l'abdomen & la matrice, sans qu'il survînt aucun symptome fâcheux, ni défaillance, *Act. Lipsi. An.* 1693. & la mere n'en mourut point.

Nous avons un autre exemple d'un cruel accouchement, qui est celui qu'on appelle Césarien, appuyé du témoignage public.

Une femme âgée de quarante-huit ans, étant grosse de son premier enfant, ne pouvoit point accoucher, parce que le passage étoit trop étroit, malgré qu'on eût mis en œuvre toutes sortes de moyens. Au bout de sept jours, le Chirurgien aussi hardi & expérimenté, fit incision à la matrice, & en tira le fœtus sans qu'il en survînt aucun accident, & la mere jouit ensuite d'une santé très-parfaite. *Histoire de l'Académie Royale des Sciences, Ann.* 1731. Voyez-en un autre exemple à l'article *Cæsarea sectio.*

De la vessie vers ses principales arteres. Malgré qu'Hippocrate ait regardé les *plaies* de la vessie comme mortelles, & qu'il ait dit qu'elles ne pouvoient point se refermer, *Tract. de Morb. Lib. I. cap.* 3. nous sommes cependant convaincus par les fideles observations qu'on en fait aujourd'hui, que la vessie que l'on incise dans l'opération de la pierre, se guérit. Il est pourtant à craindre que les gros vaisseaux qui passent par la vessie étant coupés, n'occasionnent une violente hémorrhagie: car ces vaisseaux sortant des grands troncs des arteres iliaques qui sont fort proche, poussent le sang avec beaucoup de violence. On trouve dans Eustachi *Planche XII. figure* 1. l'origine & le cours de ces vaisseaux. On court surtout un plus grand danger en ce que la vessie dans le calcul est devenue souvent beaucoup plus épaisse, & les vaisseaux plus dilatés: or ces vaisseaux étant coupés, la vessie, tant que la pierre restera dans sa cavité, ne pourra se contracter entierement; de-là vient qu'ils continuent de rendre du sang par l'ouverture de la *plaie*. La pierre étant ôtée, la vessie contractée, & l'urine sortant librement par la *plaie* faite, les vaisseaux coupés peuvent se refermer de nouveau.

De l'aorte. Tout le sang de retour du poumon dans le ventricule gauche, est poussé dans le plus grand de tous les vaisseaux artériels du corps, qui est l'aorte, laquelle formée en arc tend vers le bas, appuyée sur l'épine, en s'écartant un peu vers la gauche jusqu'à l'os sacrum, & se divise-là en deux rameaux égaux, que l'on nomme les arteres iliaques. Mais elle conserve le nom d'aorte dans toute la route qu'elle fait depuis le cœur jusques à l'endroit où elle se sépare en deux. Or, il est évident qu'il n'y a aucune espérance de guérison en cas que l'aorte vienne à être blessée, puisqu'elle reçoit du ventricule gauche tout le sang en ligne directe, & que le Chirurgien n'y peut nullement porter les mains. Car elle est renfoncée dans les parties intérieures du corps, qui la mettent en sûreté, appuyée le long des vertebres; & cette blessure causera la mort d'aucant plus promptement qu'elle sera plus proche du cœur.

Des carotides. Les arteres carotides prennent naissance de la courbure de l'aorte qui sort du ventricule gauche; la droite sort pour l'ordinaire de l'artere souclaviera du même côté. Ces deux arteres parcourent les deux côtés de la trachée artere jusqu'à la hauteur du larynx, où chacune se divise en deux rameaux, dont l'un qui va particulierement aux parties externes de la tête, s'appelle carotide externe; l'autre qui entre dans le crane, se distribue dans le cerveau, & se nomme carotide interne. On les appelle simplement carotides dans toute cette course, depuis leur naissance de l'aorte ou de la souclaviere, jusqu'à cet endroit où leur tronc se partage en deux rameaux. Ces arteres ont dans l'homme presque la grosseur du petit doigt. On voit de-là quelle hémorrhagie considérable il doit s'ensuivre de tous les côtés, puisqu'elles reçoivent le sang que le cœur, qui en est si proche, pousse avec tant de violence. Il est effectivement vrai que les carotides, dans presque toute cette course, sont fort près des tégumens du corps, de façon que l'on peut aisément avec le doigt sentir le battement dans le cou. Il paroît de plus que l'on peut aisément lier une artere carotide, puisque l'autre carotide & les arteres vertébrales peuvent porter à la tête une quantité convenable de sang. J'ai lié les deux carotides à un chien, à qui j'avois huit jours auparavant coupé les nerfs récurrans, & je n'ai pas remarqué qu'il en ait ressenti aucun mal: car huit jours encore après cette derniere opération, je trouvai cet animal gai & vigoureux. Je lui liai pour lors les veines jugulaires sans qu'il parût en résulter aucun mal, & je le trouvai au bout de quatre jours entierement sain. Examinant alors les ligatures que j'avois faites aux carotides, je les trouvai très-serrées, & il s'étoit formé un *thrombus* fort dense & fort compacte entre la ligature & le cœur. Ayant ouvert le crane, je ne trouvai aucun changement dans le cer-

veau; le volume même du cerveau paroissoit plutôt augmenté que diminué.

Mais si l'on fait attention aux difficultés qui surviennent lorsqu'un homme a l'artere carotide coupée, l'on verra qu'on a raison de regarder cette *plaie* comme mortelle : car l'hémorrhagie étant considérable, pourra en quelque sorte causer la mort du blessé. Ou pour pouvoir apporter remede à cette blessure, il faudroit qu'il se trouvât au moment même que la blessure viendroit d'être faite, un habile Chirurgien qui comprimât avec les doigts vers la trachée-artere qui résiste, les deux extrémités de la carotide coupée, & qui fît des ligatures aux membres, afin que les veines étant comprimées, il retonrnât au cœur une moins grande quantité de sang, & que le sang ne pût pas par conséquent sortir avec la même impétuosité. Ce qui étant fait, on devroit chercher les deux extrémités de la carotide coupée, & les lier ensuite. Car il ne suffit pas d'avoir lié la partie de l'artere qui est la plus proche du cœur, car le sang continueroit de couler par l'autre, parce que les carotides se joignent au-dessous de la base du cerveau l'une à l'autre, & avec les arteres vertébrales, par d'assez gros rameaux auxquels elles donnent naissance. On voit par tout ceci, qu'un Chirurgien, si adroit pût-il être, ne suffit pas, mais qu'il est nécessaire qu'ils soient au moins deux. Il ne paroît pas de plus que l'on puisse trouver les extrémités de l'artere coupée, à moins que d'aggrandir la *plaie* en coupant les tégumens, en conséquence de quoi on ne manqueroit guere d'imputer la mort qui s'ensuivroit de cette blessure, aux Chirurgiens même, quoiqu'ils eussent apporté tous leurs soins pour procurer au blessé la guérison.

Mais si le blessé avoit perdu une assez grande quantité de sang, pour que tombant en défaillance, l'hémorrhagie s'arrêtât presque d'elle-même, on feroit peut-être bien de tenter cette derniere ressource.

Des vertébrales. Les arteres vertébrales sorties des arteres soûclavieres, s'avancent de part & d'autre vers les troncs des apophyses transverses des vertebres du cou. En passant elles transmettent par les jointures des vertebres, des rameaux à la moelle spinale & à ses enveloppes, ainsi qu'aux muscles voisins. C'est pourquoi ces arteres étant coupées, elles ne peuvent pas aisément se retirer en-arriere, ni refermer par conséquent leur orifice ; & comme elles communiquent par les rameaux auxquels elles donnent naissance sous la base du crane avec les arteres carotides internes, le sang apporté par les carotides pourra sortir par les *plaies* de ces arteres; ce qui sera d'une conséquence très-dangereuse ; & il n'y a pas moyen de lier ces arteres lorsqu'elles sont blessées, les extrémités de l'artere coupée se retirant dans ces troncs osseux. Il n'y a point d'autre espérance, sinon que l'extrémité de l'artere coupée puisse se consolider, dans le cas où le malade est extremement affoibli par l'hémorrhagie, observant de ne lui sustenter ce filet de vie qui lui reste qu'avec une légere nourriture donnée en petite quantité, & sans faire usage d'aucuns cardiaques. Or, on peut s'assurer qu'une pareille guérison n'est pas absolument impossible, par des exemples de *plaies* même au cœur qui ont été guéries, & par l'exemple étonnant rapporté plus haut, d'un homme qui réchappa d'une blessure qui lui avoit coupé l'artere axillaire.

Il est aisé de voir qu'on a le même danger à craindre de la lésion des autres grandes arteres, comme par exemples des émulgentes, des iliaques, &c.

Il est évident que les *plaies* des plus grosses veines sont pareillement mortelles pour les mêmes raisons: mais comme il se trouve quantité de veines placées fort près de la superficie du corps, lesquelles peuvent être comprimées plus facilement, & que la vélocité du sang n'est pas si considérable dans les veines que dans les arteres, il s'ensuit de là, toutes choses égales d'ailleurs, que les *plaies* des veines sont moins dangereuses que celles des arteres.

4. Celles qui ôtent entierement la respiration comme celles du larynx avec retirement du canal coupé; les grandes blessures des bronches, celles qui percent les deux cavités de la poitrine, ensorte que l'air y entre, celles qui pénetrent les deux côtés du médiastin, dans le diaphragme, ou qui percent son centre nerveux.

Il est nécessaire dans un homme, pour que le sang puisse passer du ventricule droit dans le ventricule gauche, que le poumon dilaté par l'air respiré, ouvre un passage au sang poussé du ventricule droit par l'artere pulmonaire aux veines pulmonaires, & de là dans le ventricule gauche. La respiration est donc nécessaire à la vie, puisque l'on cesse de vivre lorsqu'elle supprimée seulement pendant quelques momens; or il est nécessaire, pour la respiration, que l'air puisse entrer librement dans le poumon & le distendre : donc toutes les *plaies* qui empêchent l'air d'entrer dans le poumon, ou que l'air entré dans le poumon ne puisse le dilater, sont mortelles. Les *plaies* suivantes sont de cette nature.

Comme celles du larynx avec retirement des parties du canal coupé. La trachée-artere formée de différens petits segmens cartilagineux, qui est toujours ouverte, & n'est pas susceptible d'un affaissement, ni d'une compression faciles, entretient à l'air une entrée libre dans le poumon; lors donc que ce canal de l'air est coupé par une blessure de façon que l'extrémité coupée se retirant plus bas, se cache sous les parties voisines, & ne puisse plus admettre l'air, c'en est fait de la vie : mais, quelque grande que soit cette *plaie*, elle ne sera point du tout mortelle si le passage de l'air dans le poumon reste libre, comme nous l'apprenons de fideles Observateurs; car les Medecins & les Chirurgiens rencontrent fréquemment de ces sortes de cas, où des hommes ennuyés de la vie, ont porté fur eux-même des mains homicides, ou qui, égorgés par des voleurs, ont eu la trachée-artere coupée, & qui cependant ne laissent pas d'en revenir. On ne rapportera ici que quelques-unes des observations qui contiennent des exemples de pareilles cures.

* Un jeune homme étant mélancolique à l'occasion d'une opposition inopinée faite à son mariage qu'il espéroit devoir se conclurre promptement; se coupa lui-même les cartilages de la trachée-artere : mais les veines jugulaires, & les carotides adjacentes des deux côtés n'en furent point endommagées, il fut tout à coup privé de voix. Le Chirurgien ayant rapproché les levres de la *plaie* les cousut. Le blessé fâché qu'on lui prolongeât la vie, avoit arraché la suture. On réunit une seconde fois les levres de la *plaie*, & l'on appliqua dessus une emplâtre enduite de colle forte que l'on attacha avec des fils passés dans l'emplâtre & la *plaie* fut guérie dans l'espace d'un mois. Il ne resta d'autre vice, sinon, qu'étant membre d'une Académie de Musique, il fut contraint de chanter un peu plus bas qu'il n'avoit coutume de faire avant cette blessure. TULPIUS, *Observat. Medic. Liv. I. chap.* 50.

On trouve dans Bartholin, *Histor. Med. Cent.* 5. *Hist.* 89. un cas semblable d'une jeune fille qui s'étant pareillement conpé la gorge, & déchiré la suture de la *plaie*, fut guérie malgré cela.

* Paré rapporte trois exemples semblables, *Lib. X. cap.* 31. un homme ayant la trachée-artere & la veine jugulaire coupées, perdit la voix au même instant; les levres de la *plaie* étant recousues il recouvra la parole, & malgré que Paré pensât qu'il dût s'ensuivre une prompte mort, il se rétablit contre toute apparence. Dans les deux autres la trachée-artere & l'œsophage furent coupés, & les blessés mourrent; mais après avoir vécu

vécu quatre jours après la blessure faite, les levres de la *plaie* ayant été recousues la parole leur revint de façon que l'un désigna qui l'avoit blessé, & l'autre avoüa qu'il étoit lui-même son propre meurtrier, & mit ainsi à couvert son valet, que l'on soupçonnoit de ce crime.

Je me souviens d'avoir vû, il y a nombre d'années, un soldat qui, demandant l'aumône de porte en porte, montroit un grand trou qu'il avoit à la trachée-artere, & qu'il couvroit d'une éponge, au moyen de quoi il pouvoit alors parler commodément, mais lorsque le trou étoit découvert la voix se perdoit. Cet homme avoit eu dans un combat une grande partie de la trachée-artere emportée par une balle, ce qui fit que l'on ne put pas rapprocher les levres l'une de l'autre, & que l'on laissa cette ouverture telle qu'elle étoit; il vécut cependant plusieurs années en cet état.

Les grandes blessures des bronches. La trachée-artere étant descendue par les parties antérieures du cou dans le thorax, vers cet endroit où l'aorte se courbe à sa sortie du cœur, s'y partage en deux rameaux, qui, chacun de leur côté, vont à un lobe du poumon; ces rameaux pour lors quittant le nom de trachée-artere prennent celui de bronches, & les subdivisions de ces rameaux qui se font dans les poumons conservent ce même nom. L'emploi de la trachée-artere, & des bronches, étant donc de distribuer de l'air dans les cavités du poumon faites pour le recevoir; l'air sortant par les grandes blessures de ces conduits s'accumulera dans la cavité du thorax, & dilaté par la chaleur du lieu, comprimera le poumon, & empêchera par conséquent toute son action, d'où s'ensuivront la suffocation, & la mort, surtout si les bronches des deux poumons sont, ainsi lésées; car la respiration est alors entierement détruite. « Le blessé, dit Hippocrate, *Coac. Prænot.* 509. « meurt si l'artere (mot par lequel il faut toujours en-« tendre la trachée-artere) & le poumon ont reçus des « blessures si considérables que le poumon étant percé, « il entre moins d'air par la bouche qu'il n'en sort par « l'ouverture de la *plaie*. » Ce qui rend ces *plaies* beaucoup plus dangereuses, est qu'il semble que les bronches n'en peuvent pas recevoir de considérables, que les vaisseaux sanguins qui accompagnent de leurs petits rameaux les divisions des bronches, ne soient en même-tems coupés.

Celles qui pénetrent les deux cavités de la poitrine ensorte que l'air y entre. Tant que les poumons sont renfermés dans le thorax fermé exactement de toutes parts, ils sont toujours plus distendus que s'ils étoient exposés de tous côtés à un air libre. Car pour lors ils s'affaissent & se contractent en un plus petit espace, principalement par l'action contractive des fibres musculaires qui attachent ensemble les petits segmens des bronches; car dans l'homme il ne se trouve point naturellement d'air entre le poumon & la pleure; mais l'air a toujours la liberté d'entrer dans le poumon par la glotte. De-là vient que l'air introduit par la fente de la glotte, distend plus le poumon que l'air extérieur qui presse les côtes, & le diaphragme ne le comprime, parce que la figure ceintrée des côtes, & la connexion du diaphragme avec les côtes & les vertebres empêchent que l'air extérieur ne presse le diaphragme sur la cavité de la poitrine, au point qu'il y ait équilibre entre la violence de l'air extérieur & de celui qui est contenu dans le poumon. Voilà la raison pourquoi le poumon demeure toujours contigu à la pleure, même après la mort, tant que le thorax subsiste exactement clos & entier, comme on le voit évidemment si l'on sépare les muscles intercostaux avec précaution sans endommager la pleure, car le poumon paroît alors entierement contigu à la pleure, qui est d'une telle minceur qu'elle en est presque transparente. Mais lorsque la pleure est percée, le poumon affaissé par l'air introduit dans la cavité de la poitrine se contracte en un plus petit espace, & s'écarte de la pleure de laquelle il étoit proche; le diaphragme auparavant concave du côté de l'abdomen, très-tendu, & pressé fortement contre la cavité de la poitrine, devient flasque, & tombe en embas. Ce qui nous manifeste clairement que dans l'homme les poumons sont naturellement contigus à la pleure, & qu'il ne se trouve point d'air entre la superficie convexe du poumon, & la cavité de la pleure. C'est pourquoi les côtes étant élevées & écartées les unes des autres par des muscles destinés à cet emploi, lorsque la cavité du thorax s'aggrandit en même-tems que le diaphragme se contracte & s'affaisse, il y auroit entre la pleure & la superficie du poumon un espace sans air: mais l'air entrant librement par la glotte distend les poumons tandis que la poitrine se dilate, de façon qu'ils demeurent toujours contigus à la pleure; & c'est ainsi que se fait l'inspiration. Mais lorsque l'air, en conséquence d'une perforation à la cavité du thorax, entre librement dans cette cavité, la pression de l'air entré par la glotte est contrebalancée; de-là vient que le poumon ne sera point distendu, mais qu'il se réduira par sa propre contractilité à un plus petit espace. Si cela arrive dans les deux cavités du poumon tout à la fois, les deux poumons affaissés ne pourront être dilatés par l'air inspiré, & le ventricule droit par conséquent ne pourra chasser son sang dans le poumon qui sera affaissé, le mouvement du cœur sera promptement suffoqué, & il s'ensuivra la perte de la vie qui dépend de l'intégrité des fonctions de ce viscere.

* Galien avoit déja fait ces expériences sur des animaux vivans, & il conclut qu'un animal perd en conséquence de grandes *plaies* qui pénetrent l'une des deux parties du thorax, moitié de la voix & de la respiration, mais que la voix & la respiration sont entierement détruites, si les deux cavités sont en même-tems percées; & il déduit de là l'usage du médiastin qui divise le thorax en deux cavités, qui est que lorsqu'une *plaie* pénetre la cavité d'un côté, la respiration reste entiere de l'autre. Vesale depuis disséquant des animaux vivans, dont il découvroit la pleure, a démontré que le poumon y demeure toujours contigu; mais que la pleure étant percée, le poumon de son côté s'affaisse, le thorax continuant d'être mu comme auparavant: faisant ensuite, à l'autre côté de la poitrine, une grande ouverture au moyen de ce qu'il levoit plusieurs côtes, on pouvoit voir à travers les membranes qui enveloppent le thorax le mouvement de la poitrine: mais ces membranes étant percées, ce second lobe du poumon s'affaissoit sur le champ.

Il semble que l'on pourroit conclurre de ces expériences, que les *plaies*, qui pénetrent les deux cavités du thorax, causent une mort prompte & certaine, les expériences suivantes nous feront voir ce qu'il en est.

Il y a, autant que je puis m'en souvenir, douze ans que vivoit le célébre Guillaume Houstoun, homme d'une grande érudition, possédant surtout l'Anatomie, & la Botanique, pour l'amour desquelles sciences il entreprit de pénibles voyages, fit plusieurs fois naufrage, endura la captivité, & souffrit une infinité d'autres maux, à la suite desquels ce grand homme digne d'une plus longue vie, mourut au grand désavantage des sciences, d'une maladie de langueur à la fleur de son âge. J'ai retiré de grands avantages de l'étroite liaison que j'entretenois avec ce grand homme, & je lui ai obligation d'une infinité de connoissances qu'il m'a communiquées. Il me demanda un jour si je croyois que les *plaies* qui pénetrent les deux cavités de la poitrine fussent mortelles: je lui dis qu'oui, & je tâchai de prouver par les argumens que je viens de citer la vérité de ce que j'avançois. Il écouta tranquilement mes foibles raisons, & ensuite tira, en riant, de dessous son habit une petite chienne, dont il avoit percé

depuis trois jours les deux côtés de la poitrine: cet animal couroit aussi gaiement que s'il n'eût enduré aucun mal. Examinant avec soin ces *plaies*, je remarquai qu'elles pénétroient dans la cavité de la poitrine, & que le poumon n'étoit point attaché aux endroits que je croyois d'abord, & ayant approché nne petite bougie de l'une & l'autre *plaie*, l'air attiré & repoussé par ces *plaies* l'éteignit; ce spectacle extraordinaire me surprit, & je fis ensuite plusieurs expériences semblables sur des chiens, & je vais rapporter quels en ont été les succès.

J'ai percé à un chien la partie antérieure de la poitrine dans la cavité gauche; l'air y entra aussi-tôt avec sifflement, & y ayant introduit un tube, j'écartai de toute part le poumon de la pleure; je fis ensuite une *plaie* au côté droit du thorax, & y ayant fouré le doigt j'écartai pareillement de toutes parts le poumon de la pleure. Si-tôt que j'eus retiré le doigt, une grande partie du poumon sortit avec violence par la *plaie*; le chien ne cessa pas de respirer & de crier; je fis rentrer par force le poumon dans la poitrine, & il en sortit de nouveau; il survint une hémorrhagie considérable, & l'animal mourut au bout d'un quart d'heure.

Ayant recommencé cette expérience sur un autre chien, je soufflai avec un syphon de l'air dans la *plaie*, & l'animal vécut beaucoup plus long-tems: mais l'hémorrhagie n'étoit pas si grande. Lorsque l'animal étoit tranquile le poumon restoit dans la cavité du thorax; mais lorsqu'en conséquence, il faisoit quelques violens mouvemens, une partie du poumon sortoit par la *plaie*.

Je perçai pareillement les deux cavités du thorax à un autre chien, je soufflai avec un tube de l'air dans les cavités de la poitrine, je coupai ensuite la trachée-artere, & j'incisai longitudinalement l'abdomen, ayant pour lors percé le diaphragme dans le côté gauche, & la *plaie* pénétrant dans la cavité gauche de la poitrine, je déliai l'animal qui vécut pendant deux heures, & courut par la chambre, ses intestins pendant par l'ouverture de l'abdomen.

J'ai été beaucoup plus surpris qu'un autre chien ait vécu pendant cinq heures, ayant eu la poitrine percée des deux côtés, l'abdomen ensuite ouvert, & le diaphragme aussi percé des deux côtés.

J'ai souvent fait ces expériences, & elles ont presque toujours eu le même succès. Mais lorsque je faisois à la poitrine de grandes *plaies* dans une direction parallele aux côtes, de la longueur de la moitié du doigt ou plus; les animaux sont morts fort promptement, & il y avoit toujours pour lors une grande hémorrhagie.

Faisant ces mêmes expériences avec quelques savans de mes amis, & tâchant de découvrir pourquoi la poitrine étant percée des deux côtés, la vie & la respiration subsistoient dans l'animal, il me vint en pensée, que si les *plaies* faites avoient une ouverture moins grande que n'est la fente de la glotte, l'air entrant pour lors plus facilement par l'ouverture de la glotte que par la *plaie* distendroit le poumon. Il paroissoit de plus, que l'animal employoit de grands efforts pour distendre son poumon, de façon qu'il sortoit souvent par la *plaie*, & qu'il empêchoit par conséquent que l'air n'entrât librement par la *plaie*. J'ai pareillement vu que l'animal en rapprochant ses côtes les unes des autres diminuoit considérablement l'ouverture de la *plaie*. Or, afin de nous en assurer, nous fîmes l'expérience suivante.

Nous fîmes une *plaie* fort grande à un chien aux deux côtés de la poitrine entre les deux mêmes côtes de chaque côté. Nous mîmes dans les *plaies* de petits tubes de fer mince, dont les ouvertures étoient beaucoup plus grandes que cet animal n'avoit celle de la glotte. Les *plaies*, par ce moyen, demeuroient toujours ouvertes; la respiration cessoit d'abord, l'animal perdoit la voix & sembloit mort; bonchant ensuite les orifices de ces tubes en mettant le doigt dessus, & frottant l'abdomen fortement; la respiration lui revenoit fort promptement; laissant sortir en ôtant les doigts la partie de l'air contenu dans la cavité du thorax, nous rebonchions les tubes de nouveau, & la respiration angmentoit, & la voix revenoit; en découvrant encore les tubes, l'animal perdoit totalement la voix & mouroit. Nous recommençâmes cette expérience plusieurs fois & toujours avec le même succès, & nous vîmes que l'animal auroit pu, si nons n'eussions pas tenn ferme les tubes dans les *plaies*, les en faire sortir par la violence avec laquelle il agitoit son thorax, & rapprocher ses côtes de façon à pouvoir respirer encore quelque tems.

On peut conclurre de là que les *plaies* qui pénetrent les deux cavités du thorax, & permettent alors à l'air d'entrer, ne causent une mort prompte & certaine, qu'autant que les orifices des *plaies* sont plus grands que l'ouverture de la glotte.

Hippocrate n'insinneroit-il pas cette doctrine dans l'endroit de ses *Pranotions de Cos*, que nous venons de rapporter dans ce même article, où il est dit que l'homme meurt s'il sort de la *plaie* plus d'air qu'il n'en entre par la bouche.

Je ne me souviens pas d'avoir trouvé dans les Observateurs aucun exemple de blessés, dont on ait pu attribuer la mort seulement à l'air entré par les deux cavités du thorax; car les visceres contenus dans les cavités du thorax s'y trouvent presque toujours lésés en même-tems: mais l'on trouve dans Schenckius, qu'un homme tomba du haut d'un grand arbre sur un pieu pointu, qui lui perçant les muscles des lombes pénétra en montant jusques dans la cavité de la poitrine. Etant guéri de cette blessure, il lui resta derriere le dos un trou fistuleux qui pénétroit dans la cavité du thorax, & l'air que le poumon faisoit sortir en se contractant agitoit une lumiere que l'on approchoit de ce trou, & ne l'éteignoit point, il ne laissa pas de vivre fort long-tems dans cet état, sans presque en ressentir aucune incommodité.

Des plaies qui pénétrent les deux côtés du médiastin & dans le diaphragme. La membrane appellée pleure enveloppe les deux cavités du thorax, de façon cependant qu'elle sert de membrane particuliere à chacune des deux. On peut donc se la représenter comme double, & formant deux vessies caves proches l'une de l'autre qui se touchent & sont collées l'une à l'autre dans leur point de contact, & ce point de contact où la membrane est double s'appelle médiastin, lequel divise la cavité du thorax en deux parties, de façon cependant que le médiastin s'écarte vers la gauche dans la partie antérieure; ce qui fait que la cavité droite de la poitrine est plus grande que la gauche. *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, *ann.* 1715. Le médiastin n'étant point une membrane simple, mais composé des deux vessies de la pleure, qui s'unissent; Galien, *Tract. de Anat. admin. Lib. VII. cap.* 2. a donc raison lorsque décrivant la membrane qui enveloppe le thorax, il dit que c'est du médiastin que naissent les membranes qui entourent le thorax ὑμένες διαφράττοντες τὸν θώρακα; or si une *plaie* est faite aux deux côtés du médiastin ou offense le diaphragme, l'air pourra s'introduire par ces ouvertures dans le thorax, & empêcher le poumon de se distendre, de la même maniere qu'on vient de le dire en parlant des *plaies* qui pénetrent le thorax de part & d'autre.

Mais si l'on considere que le foie porte sur le diaphragme, ainsi que la rate, &c. il est évident que le diaphragme ne peut pas facilement être lésé dans deux endroits différens, que ces visceres ne le soient

aussi, & que par conséquent la mort qui s'ensuit d'une pareille blessure, ne pourroit pas seulement s'attribuer à l'entrée de l'air dans les cavités de la poitrine; car de plus, les visceres comprimés par l'action du diaphragme & des muscles abdominaux, boucheront à l'air l'entrée que ces *plaies* lui auront faites: mais il faudroit, comme on l'a vu par les expériences que nous venons de rapporter que ces *plaies* fussent fort grandes, ce qui fait voir que cela ne peut arriver que fort rarement, si même il arrive jamais.

Ou qui percent son centre nerveux. Les Anciens ont appellé le milieu du diaphragme son centre tendineux; c'est un large reseau tendineux, ou une aponévrose vers laquelle se rendent toutes les fibres charnues du diaphragme. On l'appelloit aussi partie nerveuse du diaphragme parce que les Anciens donnoient aussi aux tendons le nom de nerf, on croyoit que l'action des fibres charnues du diaphragme tiroit en embas de toutes parts ce centre tendineux. Cela supposé, si cette partie étoit blessée les fibres à demi déchirées seroient tiraillées à chaque fois que le diaphragme s'agite, la *plaie* augmenteroit, il surviendroit une douleur insupportable, & il s'en ensuivroit la convulsion & la mort. Mais M. Senac a démontré, *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, Ann.* 1724. que cette partie tendineuse du milieu du diaphragme, sur laquelle porte le cœur renfermé dans son péricarde, ne descend point dans l'inspiration & que si elle descendoit, sa situation & le mouvement du cœur en seroient extremement dérangés, parce que le péricarde a une partie considérable de sa surface collée à cette partie tendineuse du diaphragme, ce qui est prouvé au même endroit par la structure & le tissu du diaphragme.

Mais il résulte encore des autres blessures du diaphragme un mal qui n'est pas moins dangereux, d'où s'ensuit après de cruelles souffrances une mort lente à la vérité, mais pour l'ordinaire certaine. Ce mal est que les parties du corps contenues dans les cavités de l'abdomen, étant pressées par l'action du diaphragme & des muscles abdominaux entrent dans la *plaie* du diaphragme, la dilatent, passent dans les cavités de la poitrine, compriment par conséquent le poumon, & troublent l'action du cœur même, causent tôt ou tard la mort, après avoir occasionné de cruelles douleurs.

* Paré, *Liv. X. c.* 32. assure avoir vu dans un homme qui avoit reçu une blessure au milieu de la partie tendineuse du diaphragme, que le ventricule étoit entré par cette *plaie* qui d'abord n'avoit pas plus d'un pouce de largeur, dans la cavité du thorax. L'on trouva dans un autre homme qui mourut huit mois après sa blessure, après avoir souffert de cruelles douleurs de colique, que l'intestin colon étoit entré pour la plus grande partie dans le thorax, malgré qu'il ne pût entrer par l'ouverture de la *plaie* que le petit bout du doigt. On trouve aussi dans Sennert, *Lib. II. Part. II. cap.* 13. un pareil exemple d'un Etudiant qui s'étoit percé lui-même de sa propre épée, & en avoit cependant été guéri au bout de deux mois; mais qui à sept mois de-là mourut après de fréquens vomissemens. L'on vit dans son cadavre que la *plaie* avoit pénétré dans le poumon, & dans le diaphragme. Tout le ventricule étoit monté dans la cavité gauche du thorax, & le cœur avec le péricarde, dans la droite; & en effet il avoit fait sentir depuis la guérison avec la main à quelqu'un, le battement du cœur.

On voit par-là combien les *plaies* du diaphragme sont dangereuses. Houlier, *Comm. in Aphorism.* 18. *Sect.* 6. *Hippoc.* assure cependant avoir remarqué dans le cadavre d'un pendu, à la dissection duquel il fut présent dans l'Ecole de Medecine de Paris, qu'il s'étoit formé une cicatrice sur une *plaie* faite dans la partie charnue du diaphragme.

5°. Celles qui empêchent le chyle de se rendre au cœur; celles qui coupent l'œsophage, les grandes blessures faites à l'estomac, à un intestin grêle dans sa partie supérieure, au canal thorachique ou au réservoir du chyle.

On spécifie dans cet article les blessures des parties dont l'intégrité est nécessaire à l'introduction & à la digestion des alimens, & pour que le chyle qui en est préparé, soit porté dans le sang; afin de réparer la quantité de substance que l'action de la vie & de la santé dissipe tous les jours.

Celles qui coupent l'œsophage. L'œsophage étant entierement coupé, les alimens introduits ne peuvent point absolument entrer dans le ventricule: mais s'il ne l'est qu'en partie, les Auteurs qui ont écrit sur cette matiere assurent qu'on en peut rechapper. * Schenckius rapporte par exemple, *Observat. Med. Lib. III. Observ.* 6. qu'un homme détenu dans les prisons se donna d'un instrument de fer dans la gorge du côté de la trachée-artere, & aggrandit la *plaie* avec le doigt si considérablement que les alimens passoient par la *plaie* jusqu'à la bouche, & que cet homme ne laissa pas de guérir en fort peu de jours. Nous trouvons dans Bohne, *de Renuntiatione vulnerum*, un autre exemple d'un jeune homme à qui des voleurs avoient fait une large blessure à la gorge, tellement disposée que lorsqu'il levoit la tête, le lait qu'il buvoit s'en alloit par la *plaie*. Mais lorsqu'il la baissoit sur la poitrine le lait descendoit pour lors dans l'estomac; ce qui faisoit voir que l'œsophage n'étoit pas totalement coupé. Or il guérit de cette blessure: mais l'œsophage ayant été totalement coupé ainsi que la trachée-artere, Paré ne put alors, tout habile qu'il étoit, réunir à l'extrémité supérienre de l'œsophage coupé, celle qui s'étoit retirée vers le bas. Mais il réunit par le moyen d'une suture la *plaie* de la trachée artere, & rendit ainsi la parole au blessé qui put désigner celui qui l'avoit mit dans cet état, & mourut le quatrieme jour d'après sa blessure. On trouve encore un pareil exemple dans le même endroit, *Lib. X. cap.* 31. Mais comme l'œsophage est couvert de la trachée-artere, qu'il porte sur les corps des vertebres, & qu'il est bordé sur les côtés de fort gros vaisseaux, il est rare qu'il soit offensé seul. Ainsi il pourroit bien se faire que les *plaies* des parties adjacentes fussent également cause de la mort. Nous avons à ce sujet une observation merveilleuse, l'unique peut-être en ce genre, qui a été publiée par M. Boerhaave.

Le Baron de Wasnaer, Amiral de la Republique de Hollande, homme illustre par sa naissance & par sa bravoure, se rompit le canal de l'œsophage proche le diaphragme, par de violens efforts qu'il fit pour vomir; en conséquence de quoi les alimens qu'il prit étoient descendus aussi-bien que l'air introduit par l'inspiration, dans les cavités de la poitrine. Il mourut au bout de vingt-quatre heures après des souffrances inexprimables.

Boerhaave, *Atrocis nec descripti prius Historia morbi*, conclut de ce fait, que si pareil cas arrivoit encore, on pourroit à la vérité étant instruit de celui-ci, connoître d'où procederoit le mal, mais qu'il n'en seroit pas moins impossible d'y remédier.

Les grandes plaies du ventricule. Le ventricule reçoit dans sa cavité les alimens tant solides que liquides, lesquels en conséquence de sa contraction, des humeurs dont il y sont abbreuvés, & du séjour qu'il y font, s'y convertissent de façon, que portés ensuite par le canal intestinal ils fournissent une matiere, qui après qu'elle est pompée par les petits vaisseaux lactés, qu'elle s'est mêlée au sang, & a encore été élabourée de nouveau, peut rétablir la quantité de substance que les actions de la vie ont dissipée. Or s'il a été fait une grande blessure au ventricule, les matieres qu'il contient sortiront

du corps par la *plaie* ou tomberont dans la cavité de l'abdomen, & la nutrition en sera par conséquent totalement détruite. Joignez que les *plaies* du ventricule sont très-dangereuses en elles-mêmes par la seule raison que sa substance est toute parsemée d'arteres, de veines & de nerfs. Or quand les blessés meurent de blessures au ventricule peu de tems après qu'elles sont faites, ce n'est pas le cas de supposer qu'ils soient morts par le défaut de nutrition. Il est évident pour lors qu'il n'y a que la seule lésion de la substance du ventricule qui soit cause de leur mort. Bohne, *de Renunc. vuln.* rapporte deux exemples de *plaies* faites au ventricule dont il s'est ensuivi la mort au bout de deux jours. Mais lorsque ces sortes de *plaies* causent la mort en conséquence de ce que le ventricule étant percé il ne peut plus contenir les alimens, il s'ensuit pour lors une mort très-lente; le corps se desséchant peu à peu par le défaut de nutrition. Or quelques observations de Medecine nous démontrent que ces sortes de *plaies* dégénérant en ulceres fistuleux sont demeurées quelquefois ouvertes pendant plusieurs années sans que le malade en mourût; de sorte qu'il pouvoit à son gré rendre les alimens par cette *plaie*, ou les retenir en appliquant dessus un appareil. Schenkius, *Observat. Medicin. rarior.* nous en fournit deux exemples : nous trouvons même dans les Auteurs plusieurs exemples de *plaies* au ventricule, guéries.

On lit dans les *Transactions Philosophiques* une histoire fort surprenante. N°. 420.

*Un jeune Maure déroba des fruits mûrs de l'arbre appellé *musa*, & les mangea avidement, son beau-pere outré de colere, lui donna pour le punir de ce larcin, un coup de couteau dans l'abdomen, & lui fit au ventricule une *plaie* si large que les fruits que ce jeune homme venoit de manger sortirent avec impétuosité par la *plaie*. Informé de cette cruauté, les amis du blessé poursuivirent le vieillard, qui s'ouvrit le ventricule presque de la même façon. Un Chirurgien étant venu quatre heures après recousut aux deux blessés le ventricule, & les tégumens coupés de l'abdomen, laissant un petit trou pour donner passage au pus. Ils furent tous deux attaqués de la fievre, qui leur dura pendant l'espace de quatorze jours. Le jeune homme fut guéri dans l'espace d'environ un mois; le vieillard étant à sa soixantieme année, couroit plus de risque, & sa cure fut plus lente; cependant l'un & l'autre jouissoient encore d'une santé parfaite quinze ans après avoir été guéris de cette blessure.

On voit par ces observations que les *plaies* au ventricule quoique grandes ne sont pas toujours absolument mortelles, surtout si le Chirurgien peut y porter les mains à l'effet de les réunir par une suture : mais il y a une grande espérance de guérison pour les petites *plaies* au ventricule, pourvu que les alimens ne les distendent point; car la consolidation pourra s'en faire si l'on tient l'estomac contracté.

Un intestin grêle dans sa partie supérieure entierement coupé. Il y a grande apparence que ces sortes de *plaies* sont absolument mortelles; car l'extrémité de l'intestin coupé épanchera le chyle dans l'abdomen, lequel s'y corrompant gâtera tous les viscеres contenus dans cette cavité, ce qui occasionnera certainement la mort. Mais si l'extrémité de l'intestin coupé s'unit par hasard ou par art au bord extérieur des tégumens, il restera une ouverture par laquelle le mouvement péristaltique du ventricule & des intestins fera sortir du corps tout ce qui est contenu dans la cavité de l'intestin; car le chyle étant passé du ventricule dans les intestins, l'extreme longueur du canal intestinal, ses contours & ses sinuosités empêchent qu'il ne sorte du corps avant que tout ce qui peut servir à la nourriture du corps ait été repompé par les vaisseaux lactés & les orifices des veines mésaraïques. Si donc un intestin grêle est entierement coupé dans sa partie supérieure, c'est-à-dire, à l'endroit où il se trouve le plus proche du pylore, le corps sera nécessairement privé de nourriture, & sera consumé par un marasme lent, ce qui est contenu dans sa cavité sort par la *plaie*; ainsi étant tombé dans la cavité de l'abdomen il s'y accumule & occasionnera en s'y corrompant une mort beaucoup plus prompte. Mais les *plaies* des gros intestins, & celles des intestins grêles dans un endroit fort éloigné du ventricule ainsi que celles qui ne coupent pas totalement le canal intestinal, sont toujours dangereuses : mais elles ne sont pas cependant absolument mortelles.

*Un Maniaque se donna dans sa fureur dix-huit coups de couteau dans l'abdomen même, dont huit perçoient jusques dans sa cavité; la fievre qui survint d'abord, la tension de l'abdomen, la respiration difficile & douloureuse, les nausées, le vomissement, la diarrhée, &c. pronostiquoient un funeste évenement. On le tira cependant d'affaire par de fréquentes saignées, par une diete réguliere & en levant rarement l'appareil. Dix-sept mois après, sa folie l'ayant repris il se jetta de fort haut & se tua sur le champ. L'ayant ouvert l'on trouva que ces *plaies* dans le lobe du milieu du foie dans l'intestin jejunum & colon, s'étoient fort bien guéries & cicatrisées. *Mémoires de l'Académie des Sciences, Ann.* 1705.

L'on coupa à un gros chien l'intestin grêle sur sa longueur, & ayant replacé cet intestin sans le recoudre, on recousut seulement la *plaie* de l'abdomen, & l'animal fut guéri sans qu'il parût aucun symptome fâcheux. *Abrégé des Transact. Philosoph. Tome V.*

On rencontre quantité d'exemples semblables dans les Observateurs. Il est encore confirmé par nombre d'exemples que l'on a rapporté en traitant des *plaies* de l'abdomen, que des hommes ont vécu après avoir eu les gros intestins & les grêles entierement coupés, pourvu que l'on ait cousu l'extrémité de l'intestin coupé à la levre de la *plaie* extérieure, afin de donner passage aux matieres fécales. Il est nécessaire alors que l'intestin ait depuis le ventricule jusqu'à l'endroit coupé assez de longueur pour que le chyle formé des alimens introduits répompé par les veines lactées & mésaraïques puisse fournir à la nutrition du corps.

Les plaies du canal thorachique ou du reservoir du chyle. Tout le chyle absorbé par les vaisseaux lactés va dans ce réservoir commun, où se rend en même-tems par les veines lymphatiques une grande abondance de lymphe. Ce réservoir étant donc lésé, & épanchant l'humeur qu'il contient, il s'ensuit la suppression de tous les effets qui dépendent du chyle mêlé au sang, & qui doit être perfectionné encore par les actions des vaisseaux & des visceres, & conséquemment la nutrition manque. Il est vrai que les orifices des veines mésaraïques sont ouverts de toutes parts, & qu'elles répompent la partie la plus ténue du chyle, & le conduisent directement au foie. Mais il n'y a que les seules veines lactées qui reçoivent des intestins le suc blanc chyleux, & vraissemblablement il ne suffit pas pour l'entretien de la vie que les seules veines mésaraïques répompent uniquement la partie la plus ténue, tandis que le chyle ne peut pas se mêler au sang.

*Lower, *de Corde*, a démontré par une infinité de belles expériences, que les veines mésaraïques ne pompent point du tout de chyle. Ayant ouvert le thorax à un chien entre deux côtes du côté droit, il y fourra le doigt & ouvrit avec son ongle qu'il avoit dentelé comme une scie le réservoir du chyle qui étoit gonflé considérablement par la mangeaille que le chien avoit prise trois heures auparavant. Ayant ensuite recousu la *plaie*, l'animal mourut au bout de fort peu de jours, malgré qu'il prît tous les jours suffisamment de nourri-

ture. Lorsqu'il l'eut ouvert, le ventricule & les intestins paroissoient pleins & gonflés de chyle, il ne se rencontra point du tout de chyle dans le canal thorachique : mais il s'en trouva deux livres dans cette partie de la poitrine où l'ouverture avoit été faite. Ayant ouvert à un autre chien le côté gauche de la poitrine entre la troisieme & la quatrieme côte supérieure, & ayant fourré son doigt par la *plaie*, il déchira le tronc formé par les deux canaux chyleux, réunis dans cet animal, le succès fut le même : mais pour s'assurer si le canal thorachique avoit été coupé, l'animal étant mort, il lui ouvrit l'abdomen, & par le moyen d'une seringue il injecta de l'eau dans le canal chyleux qu'il vit tomber toute par la *plaie* dans la cavité de la poitrine. Ayant le lendemain ou le surlendemain de cette blessure saigné cet animal quelques heures après qu'il eut mangé beaucoup, il ne se trouva point de chyle dans le sang, comme on le voit toujours en pareille occasion. Il conclut de ces expériences que le chyle n'entre point dans les veines mésaraïques, & que ne pouvant se mêler au sang, la vie ne peut long-tems subsister.

Il arrive rarement qu'un homme n'ait que le seul canal thorachique offensé à l'occasion d'une *plaie* ; car ce canal porte presque sur le milieu des corps des vertebres, positivement entre la veine sans paire à droite, & l'aorte descendante à gauche, de façon que l'aorte est couchée dessus en grande partie ; montant ensuite il continue sa route sur les corps des vertebres par dessous l'œsophage & passe dessous l'arc que forme la veine asygos, de-là il s'incline à gauche sous les corps des vertebres, avance sous la carotide gauche jusqu'au milieu de la derniere vertebre du cou : de-là formant un arc il descend vers la gauche, il se termine à la veine souclaviere gauche ; il est donc renfermé surement dans toute cette route, & se trouve adjacent à de fort gros vaisseaux ; de-là vient qu'il ne peut être lésé, que d'autres parties dont la lésion pourra occasionner la mort, ne le soient en même-tems.

Cependant Bonet, *Sepulchret. Anatom. Lib. IV.* rapporte l'exemple d'un blessé dont le canal thorachique, par les symptomes qui suivirent la blessure, parut être offensé.

* Un Baron ayant reçu un coup de fusil vers les vertebres du milieu du dos, la balle sortoit au-dessous de l'épaule gauche. Il se portoit assez bien au commencement, n'éprouvant que les symptomes ordinaires des *plaies*. Au bout de quatorze jours l'on trouva dans ses linges une grande quantité d'humeur blanchâtre, qui revenoit par intervalle ; il en demeura foible & atténué de maigreur malgré qu'il n'eût rien perdu de son appétit. Il vécut ainsi pendant plusieurs mois, & cette humeur cessa de fluer pendant deux semaines. Comme il se gouvernoit à sa fantaisie, ne faisant usage que d'alimens fort chauds, entrant tout-à-coup en fureur, il éprouva des convulsions épileptiques, l'hémiplégie s'étant ensuite jettée sur son côté gauche, il mourut & l'on vit dans son cadavre que le poumon étoit entierement corrompu du côté que la *plaie* avoit été faite.

Il y a toute apparence que le canal thorachique avoit été offensé, mais qu'il n'avoit peut-être pas été totalement détruit puisqu'il avoit vécu si long-tems. De plus comme le canal thorachique fait souvent la fourche dans sa course & forme comme de petites îles, peut-être n'y eut-il qu'une de ces petites branches de lésées. Je conviens que tout ceci n'est que pures conjectures, puisque le genre du mal & la putridité du poumon, prouvent que ce ne fut pas seulement la lésion du canal chyleux qui causa la mort au blessé.

Les blessures mortelles, mais que l'on peut guérir, sont celles du dedans du crane auxquelles on remédie par l'opération du trépan.

Voici maintenant une autre classe de *plaies* qui est de celles qui causent assurément la mort si on les abandonne à elles-mêmes. Mais pour celles-ci l'art a des remedes, qui étant administrés à propos, peuvent prévenir la mort qu'elles causeroient sans cela infailliblement.

On compte d'abord au nombre de ces *plaies* celles du cerveau, & on entend en général, par ce nom, tout ce que contient la cavité du crane. L'Anatomie & la Physiologie nous apprennent que dans l'état naturel, la cavité du crane est exactement pleine. Conséquemment dès que le crane éprouve un changement de figure qui rétrécit son étendue, ou que les humeurs épanchées à l'occasion de la rupture des vaisseaux s'amassent sous le crane sans qu'il soit endommagé, le tendre tissu du cerveau en est nécessairement comprimé, toutes ses fonctions qui en dépendent se trouvent lésées, & enfin totalement détruites. Si donc le crane enfoncé en-dedans ou les humeurs épanchées compriment le cerveau en conséquence de l'accroissement de leur quantité, ou que se corrompant enfin en séjournant, elle corrodent par leur acrimonie cette tendre pulpe d'où toute la vie & les fonctions humaines dépendent, il s'ensuivra la mort, de cette *plaie*. Mais si les humeurs épanchées se fixent dans un endroit du crane d'où on puisse les tirer, en faisant ouverture par le moyen du trépan, il est aisé de voir que l'on pourra tirer d'affaire le blessé ; & l'on a eu, ainsi que l'on l'a montré Article *Caput* parlant des *plaies* de a tête, quantité de preuves que des gens dont le cerveau étoit comprimé par des humeurs épanchées, & & déja tombés en apoplexie, n'ont pas laissé de guérir par l'opération du trépan, au moyen de laquelle on a pu tirer de la cavité du crane les liqueurs qui s'y étoient extravasées. Ainsi deux choses rendent une *plaie* de cette sorte mortelle, l'une l'amas de l'humeur qui comprime le cerveau, & l'autre la stagnation de cette même humeur dans un endroit d'où on auroit pu la tirer.

2°. Celles d'un grand vaisseau veineux, ou artériel situées dans un lieu où le Chirurgien peut porter la main.

Il est absolument nécessaire que le Chirurgien connoisse le cours des arteres & des grandes veines surtout dans les membres ; car si de grands troncs de vaisseaux logés dans les cavités du corps sont blessés, il n'est pas possible d'y porter la main, & il faut particulierement connoître les endroits des membres par où les veines & les grandes arteres passent, assez à découvert pour pouvoir être comprimés ; tels sont, dans les membres supérieurs, les parties subaxillaires, la partie antérieure & supérieure de l'humérus, où le grand tronc de l'artere appliqué presque immédiatement sur l'os peut être comprimé ; l'on peut aisément arrêter aussi une hémorrhagie occasionnée par une *plaie* faite aux parties inférieures, dans la partie intérieure, & antérieure d'environ le milieu de la cuisse, ainsi qu'au-dessous des jarrêts, appliquant d'abord une compresse sur ces endroits, & serrant ensuite fortement la vis de cette machine, si connue aujourd'hui, sous le nom de tourniquet. L'on comprime les troncs des vaisseaux de façon que l'on bouche entierement le passage du sang : par ce moyen on parvient à arrêter une hémorrhagie mortelle, & le Chirurgien a la facilité, moyennant la cessation du sang, & la dilatation de la *plaie* s'il en est besoin, de pouvoir trouver l'artere blessée, & l'ayant trouvée, d'y appliquer les remedes convenables, une ligature, &c. Ainsi l'on pourroit dire qu'il n'y a aujourd'hui aucune blessure aux membres qui soit absolument mortelle par rapport à l'hémorrhagie, puisque l'art nous fournit des moyens de l'arrêter, en comprimant les troncs, surtout dans les endroits subaxillaires, & dans les aines, & si l'artere blessée est placée sravant

qu'on ne puisse la lier, il reste encore en ce cas l'extirpation du membre par où l'on peut sauver la vie au blessé. Mais lorsque les Chirurgiens ignorent le cours des gros vaisseaux, ils font tous leurs efforts pour empêcher par le moyen de la compression, de poudres styptiques absorbantes, comme le plâtre, &c. que le sang du vaisseau lésé ne sorte par la *plaie*, ce qui est cause qu'il remplit tout le pannicule adipeux, ou se corrompant ensuite, infecte les parties par une affreuse putréfaction; ainsi que nous l'avons appris par des exemples.

3°. Celles des visceres dans lesquelles on peut employer avec succès la Chirurgie, ou la Pharmacie.

Qui croiroit si plusieurs expériences ne nous en eussent démontré la vérité que l'on pût couper avec sureté des parties de visceres, mêmes vitaux, qui ont été mises à découvert par une blessure, dans la crainte que venant à se corrompre elles ne donnassent la mort? Celse, *Lib. V. cap. 26.* dit hardiment: « si quelque chose pend « du foie ou du poumon, pourvu que ce soit à son ex- « trémité, que l'on le coupe. » Il suffira d'en rapporter un exemple mémorable pour prouver que l'on peut remédier à de pareilles *plaies*, que l'on regarderoit presque comme désespérées, si l'on peut y porter la main.

* Un homme fut blessé au-dessous du teton gauche, & comme il étoit ivre, il négligea cette blessure, le lendemain il sortit par la *plaie* une partie du poumon de la largeur de trois travers de doigts; ce téméraire négligea totalement cette blessure, & se rendit à Amsterdam, quoiqu'il en fût éloigné de deux journées, sans rien appliquer sur la *plaie*, & il y fut reçu dans l'Hôpital. Cette partie du poumon étant déja morte, on la lia d'abord avec un fil, & on la coupa avec des ciseaux; l'ayant mise ensuite dans un balance, on trouva qu'elle pésoit environ trois onces, la *plaie* étoit déja refermée au quatrieme jour, & il ne lui étoit resté d'autre mal qu'une légere toux, qui ne l'incommodoit pas continuellement, mais seulement de tems en tems, & il vécut ainsi pendant six ans voyageant par mer en tous pays, & se livrant à tous les excès d'un homme débauché. On ne trouva dans son cadavre aucun désordre, sinon que le poumon s'étoit attaché à l'endroit de la *plaie*, ce qui cependant ne lui avoit causé d'autre incommodité que cette légere toux. Tulpius, *Obs. Med. Lib. II. Obs. 17.*

On a rapporté plus haut deux cas dans lesquels des *plaies*, fort dangereuses au ventricule, furent guéries par un habile Chirurgien, par le moyen d'une suture; l'on verra dans l'Histoire des *plaies* abdominales, que les visceres abdominaux lésés de façon à causer la mort par l'effusion du sang ou des autres matieres qu'ils contiennent, dans la cavité de l'abdomen, peuvent être liés & cousus aux levres de la *plaie*, &c.

4°. Celles qui répandent leur fluide dans des cavités desquelles on peut le tirer sans mettre le malade en danger de perdre la vie: telles sont quelques blessures du thorax, de l'abdomen, des uréteres, de la vessie, certaines blessures des intestins.

Quantité de *plaies* sont mortelles, non par rapport à la quantité de sang épanché, mais parce que le sang extravasé, corrompu par son séjour & la chaleur du lieu, gâte & putréfie les visceres où il séjourne. Le thorax, par exemple, étant blessé, le blessé tombe en défaillance après une grande hémorrhagie. Les vaisseaux coupés se contractent, & le sang cesse de venir. Cependant le sang se loge dans la cavité du thorax, où il se corrompra en y séjournant, & donnera la mort au blessé, en consumant lentement par sa corruption le poumon qui est voisin. Il en est de même de la cavité de l'abdomen: mais on peut faire la ponction au thorax & à l'abdomen, & en retirer par conséquent le sang épanché, au moyen de quoi on prévient tous ces accidens. Mais s'il se fait à l'urétere ou au fond de la vessie, une *plaie* qui verse l'urine dans la cavité de l'abdomen, il est aisé de voir que l'urine, qui de sa nature tend déja à la putridité, se corrompt beaucoup plus promptement; & par conséquent endommage considérablement tout ce qui est contenu dans l'abdomen. Mais on pourra, en faisant la ponction à l'abdomen, en tirer tout ce qui s'y sera amassé de liquide, & empêcher, en introduisant une sonde flexible dans sa cavité, que l'urine ne s'y amasse, & ne la distende; au moyen de quoi la vessie demeurant toujours contractée, la *plaie* se consolidera plus facilement: mais si l'urétere est coupé, lorsqu'on aura d'abord retiré l'urine épanchée dans la cavité de l'abdomen, & prescrit au blessé une diete très-seche, y a-t'il apparence que l'urétere coupé puisse se consolider? L'usage d'un rein en sera effectivement détruit: mais nous voyons par plusieurs observations, que l'autre rein peut suppléer aux fonctions de celui qui est offensé, sans même altérer la santé. Car on a vu des hommes, qui avoient une pierre logée dans la cavité d'un des uréteres qu'elle obstruoit entierement, vivre encore long-tems au moyen de ce que l'autre rein restoit libre: mais dans ces occasions, le rein qui n'est pas affecté, augmente pour l'ordinaire considérablement de volume.

Or, nous savons que l'urine tombe par l'endroit de la *plaie* dans la cavité de l'abdomen, si le blessé ne rend que fort peu d'urine ou point du tout, & que la tumeur augmentant tous les jours, distende l'abdomen.

Il en est de même de certaines *plaies* des intestins dont on a parlé à l'art. *Abdomen*, traitant des *plaies* des intestins.

On peut prédire qu'une blessure, qui n'est pas mortelle, le deviendra par ces causes: 1°. Si on n'a pas évacué le pus d'où naît la consomption purulente, ou le sang extravasé qui par-là se putréfie.

On comprend dans cette classe les *plaies* qui attaquent des parties dont l'intégrité peut être détruite sans mettre la vie en danger; auxquelles maladies survient cependant la mort, non de la blessure comme de sa cause, mais parce que la négligence du blessé ou l'ignorance du Chirurgien, ou quelque autre maladie provenant d'autre cause que de la blessure, ou enfin le tempérament propre & spécifique du blessé, occasionnent un si grand changement dans le corps, que les fonctions nécessaires à la vie en sont détruites.

On peut aisément les réduire aux quatre classes suivantes:

Si on n'a pas évacué le pus d'où naît la consomption purulente. On est assuré, par ce qui a été dit ailleurs, qu'il se forme du pus dans toutes les *plaies* de quelque importance, & que cela est nécessaire à la séparation des choses qui empêcheroient la consolidation de la *plaie*: mais si la condition de la *plaie* est telle, que le pus formé dans la *plaie* tombe dans les cavités du corps, ou que pour avoir été laissé trop long-tems à la superficie de la *plaie*, étant devenu plus ténu, il rentre dans les orifices ouverts des veines, tout le sang pourra être infecté d'une cacochymie purulente, d'où s'ensuivra une fievre hectique & un marasme lent. Si donc il y a apparence qu'on ait pu sans danger retirer le pus tombé dans les cavités du corps, ou empêcher par la dépuration de la *plaie* qu'il ne soit rebu, il est certain que l'on ne doit point attribuer la mort qui survient, à la blessure comme à sa cause, mais à ce qu'on n'a pas évacué le pus. Lorsqu'une large blessure, qui est l'effet d'une extirpation considérable, se remplit tous les jours d'une grande quantité de pus, cette circonstance rend souvent la cure extremement difficile: car si on nettoye fréquemment la *plaie* en en ôtant le pus,

on empêche la consolidation, & la *plaie* dégénere alors en une espece de petite fontaine d'où il ruisselle une quantité incroyable de liqueur, & les malades tombent par conséquent dans un vrai marasme, sans qu'il y ait aucun vice existant dans les humeurs & les parties solides, mais seulement parce que le malade perd par cette excessive formation de pus une si grande quantité de substance, que tout le reste se desseche.

Mais si la *plaie* reste long-tems couverte, le pus retenu sur la superficie de la *plaie*, atténué par le séjour qu'il y fait & par la chaleur du corps, & rendu plus acre, est rebu par les orifices ouverts des veines, se mêle au sang, occasionne une cacochymie purulente & la consomption, ou porté par métastase aux visceres nobles, il cause la mort.

La pratique nous offre fréquemment des exemples de ces deux différens effets.

Ou le sang extravasé qui se putréfie. Hippocrate dit, *Aph.* 20. *sect.* 6. « Si le sang s'épanche dans le ventre, « contre-nature, il faut nécessairement qu'il vienne à « suppuration. »

Galien avertit dans ses Commentaires sur ce passage, que quelques-uns ne lisoient pas dans cet aphorisme, ἐς τὴν κοιλίην, mais sans article ἐς κοιλίην, & que cela signifioit alors un épanchement de sang dans quelque cavité que ce soit; & il ajoute que cet avis est confirmé par ce qu'il est dit dans cet aphorisme. *contre-nature*, & que pour lors le sens de cet aphorisme seroit, que le sang sorti de son lieu naturel, étant tombé dans telle cavité du corps que ce soit, doit nécessairement venir à suppuration.

Galien avertit aussi au même endroit, qu'Hippocrate entend-là par suppuration, toute corruption de sang, & non pas seulement son changement en ce qu'on appelle proprement pus. Si l'air pénetre librement, le sang épanché dans les cavités du corps se putréfie fort promptement; & corrompant les visceres voisins, ou détruisant, s'il est rebu, par son acrimonie putride les tendres vaisseaux des visceres vitaux, il cause la mort: mais si l'air ne peut s'introduire, il restera long-tems sans se corrompre; & atténué peu-à-peu, il est absorbé de nouveau sans qu'il en résulte d'accidens, comme on le voit souvent après de violentes contusions, lorsque le sang, en conséquence de la rupture, s'extravase sous la peau demeurée entiere, y demeure un mois, & souvent même davantage; car il disparoît sans qu'il en résulte aucun accident. Lors donc qu'un épanchement du sang dans les cavités du corps où l'air s'est introduit librement, est suivi de la mort, & que l'on s'est assuré par l'ouverture du cadavre, que la *plaie* n'étoit pas mortelle de sa nature, il faut attribuer la mort à cette cause, si, avec le secours de l'art, l'on eût pu sûrement retirer le sang extravasé.

2°. Si l'on a péché dans des choses non-naturelles.

La Pathologie nous apprend, que les choses non-naturelles sont divisées en six classes; qui sont, l'air, le boire & le manger, le mouvement & le repos, les affections de l'esprit, les excrétions & les choses retenues, le sommeil & l'insomnie. On leur donne ce nom, parce que selon le bon ou le mauvais usage qu'on en fait, elles peuvent devenir bonnes & conformes à la nature, ou mauvaises & contre-nature. Un prudent Medecin dirige toutes ces choses, ordonne au blessé de s'abstenir de celles qui lui sont nuisibles, & lui recommande celles qui lui sont avantageuses. Or, si le Medecin par négligence, ou le malade faute de vouloir obéir, pechent dans l'usage des six choses non-naturelles, la *plaie* qui n'étoit point du tout mortelle de sa nature, pourra éprouver un changement tel qu'elle causera la mort. Les Auteurs nous fournissent une infinité d'exemples qui nous le démontrent évidemment; il suffira d'en rapporter quelques-unes.

* Paré, pensant dans le camp les Soldats blessés, avoit la douleur de voir que l'hémorrhagie augmentoit à chaque coup de canon, surtout dans ceux qui avoient reçu des blessures à la tête; ce qui aigrissoit tous les symptomes, & avançoit la mort d'un grand nombre; *Lib. X. cap.* 14.

Un enfant de quatorze ans eut l'os pariétal fracturé: après qu'on lui eut retiré quantité d'esquilles, la douleur & les autres symptomes cesserent, & il y avoit lieu d'espérer une entiere & parfaite guérison. Le pere de l'enfant permit, malgré que le Chirurgien l'eût expressément défendu, à des Paysans qui étoient en débauche près de la chambre du malade, de battre la caisse, de joüer du fifre, de danser, &c. Le lendemain l'enfant eut une fievre aiguë, tomba dans le délire, eut des convulsions, des nausées, & mourut quatre jours après. L'affaire étant rapportée au Magistrat, le pere en fut repris aigrement. Hildan, *Observ. Chirur. Cent. I. Obs.* 20.

Un autre enfant éprouva le même sort. Il fut blessé à la tête, & le quatorzieme jour de sa blessure, tout étant en très-bon état, il entra tout-à-coup en fureur, fut attaqué d'une violente fievre, & mourut de phrénésie quatre jours après. *Ibid. Obs.* 17.

Un homme de qualité ayant eu la main gauche amputée par un habile Chirurgien; comme la *plaie* étoit presque guérie, il se mit en devoir de caresser sa femme, négligeant là-dessus les avis du Chirurgien. Le blessé perdit de sa semence sans s'être uni à sa femme. Il fut sur le champ attaqué de fievre, il tomba dans le délire, il lui prit des convulsions & d'autres symptomes dangereux, & il mourut le quatrieme jour, *Ibid. Obs.* 25.

Ces observations nous font assez voir avec quelle précaution on doit traiter ceux qui ont de ces blessures considérables, & combien séverement on doit leur enjoindre d'obéir, s'ils ne veulent point payer leur témérité par la mort dont ils encourent le danger.

3°. Par la négligence ou la faute du Chirurgien.

Nombre d'observations de Medecine nous ont appris, & les exemples que nous en avons tous les jours nous confirment, que les contusions à la tête, & les blessures fort légeres, ont produit de cruels symptomes, & occasionné la mort même. Combien de blessés sont morts d'hémorrhagie, à qui on auroit pu conserver la vie, si l'on eût appliqué une ligature convenable aux troncs des arteres, dans les endroits où ils se trouvent presque à découvert! Combien de blessés périssent après une bataille, lorsque les Chirurgiens, accablés du grand nombre, traitent chacun avec trop de négligence! Il n'en périt pas moins par les fautes grossieres que font des Chirurgiens.

* Un Soldat reçut une large blessure au côté droit de la poitrine, au-dessous de la mamelle. Il rejettoit en toussant le sang par la bouche. Le Chirurgien peu expérimenté réunit les levres de la *plaie* par le moyen d'une suture. Le lendemain on appelle Paré à une consultation: il trouve une violente fievre, une respiration & une parole embarrassée; de sorte qu'il avoit raison de craindre la mort, qui étoit assurément prochaine: il coupa sur le champ la suture; & ayant fourré son doigt dans la *plaie*, il écarta le *thrumbus* qui bouchoit l'orifice de la *plaie*. Ayant fait lever les piés du blessé, baisser sa tête, & boucher sa bouche & ses narines, il retira de la cavité de la *plaie* huit onces de sang déja corrompu & fétide; il détergea par injec

tion la cavité du thorax, & en retira les grumeaux qui étoient restés ; & le malade recouvra la santé contre toute espérance, lui à qui l'erreur du premier Chirurgien auroit assurément causé la mort, *Lib. X. cap.* 14.

Que d'accidens fâcheux n'est-il pas résulté quelquefois de ce que les Chirurgiens ont appliqué des caustiques acres sur les parties tendineuses & membraneuses !

* Hildan ayant coupé à un Barbier un tubercule qui lui étoit survenu à l'extrémité du pouce, ce Barbier ignorant se persuadant que la racine du mal n'étoit pas encore extirpée, mit dessus la *plaie* vive un peu d'arsenic; & cet imprudent éprouva aussi-tôt une grande douleur, la fievre, l'insomnie, l'anxiété, & tomba en défaillance, de façon qu'il étoit en danger de mort. Il en réchappa cependant, & apprit à ses propres dépens à ne rien faire trop inconsidérément par la suite. *Cent. VI. Obs.* 80.

On trouve au même endroit un autre exemple d'un Bourgeois de Schelstadt, homme vigoureux & à la fleur de son âge, qui mourut pour avoir imprudemment versé de l'arsenic sur une tumeur chancreuse qui lui étoit survenue au carpe. Non-seulement les gens qui n'ont aucune connoissance de cet art sont tombés dans des fautes grossieres, mais les plus expérimentés même ont eu le chagrin d'en commettre aussi. Il suffira, pour en donner des preuves, de rapporter l'exemple d'Hippocrate, *Epidem. Lib. V. N°.* 22. qui avoue ingénuement s'être trompé ; pensant dans une blessure à la tête que la lésion de l'os n'étoit autre chose qu'une suture ; & qu'en conséquence il avoit cru que le malade n'avoit pas besoin qu'on lui fît l'opération ; & comme elle fut faite trop tard, il mourut le seizieme jour. Or, s'il est possible que cela soit arrivé au premier des Medecins, que personne ne pense être absolument exempt des fautes qu'un autre a pu commettre, mais qu'il apporte tous ses soins & toute sa prudence pour éviter de tomber dans de pareilles erreurs. Si donc le Chirurgien ou le Medecin s'apperçoivent être tombés dans une semblable erreur, il est de l'équité d'en faire son rapport aux Juges, afin que celui qui auroit porté le coup ne fût point puni de la faute d'autrui.

4°. Par le mauvais tempérament du malade, soit naturel soit occasionné par la maladie, dont on s'assure, en s'informant des situations par où a passé le malade, ou qui se manifeste pour la premiere fois par cet accident; c'est à quoi le Medecin doit faire attention quand il fait à des Juges le rapport d'une blessure.

Il est d'une grande importance dans le rapport qu'on doit faire des *plaies*, d'examiner attentivement le tempérament du blessé ; & c'est à quoi on ne fait souvent aucune attention. Les Magistrats ont établis dans plusieurs endroits des Chirurgiens & des Medecins pour visiter les cadavres des gens assassinés, & faire leur rapport de ce qu'ils y auront découvert. Mais souvent ils ne consultent pas le Chirurgien ou le Medecin qui ont traité le blessé, à l'effet d'apprendre d'eux ce qu'ils auroient découvert du tempérament du malade, de ses maladies précédentes, des symptomes qui s'en sont ensuivis, de la *plaie*, &c. Cependant toutes ces circonstances paroissent absolument nécessaires pour faire un fidele rapport de la blessure. Car quantité d'hommes ont tout le systeme nerveux si susceptible d'irritation, que la plus légere cause excite le spasme, le *tetanos*, & occasionne d'autres maux. D'autres tombent en syncope à la vue du sang qui sort de la *plaie* d'une autre personne. Ne paroît-il pas vraissemblable que la blessure même la plus légere dans ces sortes de gens peut occasionner de dangereux symptomes, & la mort même ? La mort qui s'ensuit doit-elle être censée dans ces personnes l'effet de la blessure ?

* Un Roi de Perse badinant avec une de ses concubines qu'il aimoit éperdument, porta la pointe de son poignard sur sa poitrine ; & cette femme ayant découvert sa poitrine pour recevoir ses coups simulés, fut blessée à l'estomac, mais d'une piqure si petite, qu'à peine la pouvoit-on voir. Cependant elle tomba, & expira tout-à-coup en moins de tems que nous n'en mettons à le raconter.

Il y a de plus certaines maladies, où, vers les approches de la mort, il ne se trouve presque plus de sang dans tout le corps. Par exemple, il ne s'en trouve dans les phthisiques tout-au-plus que quelques onces après leur mort. Si donc un homme en cet état perd le peu de sang qui lui reste, à l'occasion d'une blessure, il s'ensuivra de cette perte une mort certaine, mais qui n'a pas pour cause unique sa blessure. On sait que la vérole & le scorbut de la plus mauvaise espece, corrodent la substance des os les plus durs qui soient dans le corps, au point qu'étant totalement cariés, la moindre violence en occasionne la rupture. Si donc en pareil cas la fracture du crane, en conséquence d'un léger coup à la tête, donne la mort, ces accidens ne dépendront point uniquement de la cause vulnérante. Or, ce qu'on a remarqué dans le corps du malade avant sa blessure, peut nous faire découvrir ces causes, & quantité d'autres semblables. Il peut s'en rencontrer encore de plus cachées, dont il n'a paru aucun symptome, & qui ne se manifesteroient pas sans cette blessure. Car lorsque nous examinons ce que les Observateurs ont trouvé dans le corps des personnes frappées de mort subite, nous voyons souvent que la mort est arrivée tout-à-coup en conséquence de causes cachées jusqu'alors, & sans qu'il eût paru, même avant la mort, aucune altération considérable dans la santé. Or, si un homme ainsi affecté eût été blessé quelques instans avant sa mort, on attribueroit sa mort mal-à-propos à cette blessure, quoiqu'elle l'eût suivie de près, puisqu'on voit qu'elle dépendoit de toute autre cause. Le terme de notre vie dépend de différentes causes cachées, & on l'impute souvent à des accidens qui n'y entrent pour rien, & concourent avec le mal sans avoir contribué à la donner.

Or, on doit en pareil cas rapporter du moins que l'on a trouvé la *plaie* en tel état ; que la mort qui s'en est ensuivie ne doit pas lui être attribuée comme à sa cause. Les Medecins & les Chirurgiens s'acquittent ainsi de leur devoir. Le reste est du ressort des Juges.

C'est sur ces principes qu'on doit fonder les rapports touchant les *plaies*, & marquer précisément le tems qu'il faut pour décider qu'elles sont mortelles.

Les Juges ont coutume, avant de délibérer sur la peine d'un meurtrier, de charger des Medecins & des Chirurgiens, d'examiner dans le cadavre du mort, si la mort qui a suivi la *plaie* en est l'effet. Ceux-ci remarquent soigneusement quelles parties du corps ils ont trouvé lésées à l'occasion de cette *plaie*. Ils déterminent ensuite d'un commun accord, si la *plaie* a été mortelle absolument, ou si, mortelle effectivement de sa nature, on auroit pu prévenir la mort par le secours de l'art; ou si enfin la blessure a attaqué des parties dont l'intégrité n'étoit pas absolument nécessaire à la vie, & qu'il s'en soit cependant ensuivi la mort, en conséquence du tempérament propre & spécial du blessé, ou de son peu de soin, ou de sa négligence, ou de la faute de ceux qui ont soigné le blessé : on instruit les Juges de toutes ces circonstances, & c'est ce qu'on appelle rapport touchant les *plaies*. On voit par-là combien il faut de précaution en ce cas; puisque souvent des ignorans en visitant des cadavres, au lieu d'étudier les blessures en forgent d'imaginaires. Il faut, autant que faire se peut, tâcher de connoître la figure & la grandeur de l'instrument vulnérant, la situation du

du blessé & du meurtrier au moment de la blessure, tous les symptomes qui ont suivis la blessure jusques à la mort.

Il faut de plus examiner tout ce qui est arrivé au blessé depuis sa blessure, ou ce qu'on a appliqué dessus : incisant ensuite avec précaution, on doit chercher jusqu'où & par quelle partie l'instrument vulnérant a pénétré ; & l'on conclut enfin sur la connoissance de l'usage des parties, si l'on doit ou non attribuer la mort qui a suivi, à la blessure comme à sa cause. Il ne paroît pas que l'on puisse marquer précisément le tems où l'on peut décider si les *plaies* sont mortelles. Nombre de personnes pensent que si le blessé passe le neuvieme jour, on ne doit point alors attribuer la mort qui survient à la blessure ; mais qu'au contraire, si le blessé meurt avant ce tems, la *plaie* étoit nécessairement & absolument mortelle. Mais une artere étant coupée au bras ou à la cuisse, pourra causer la mort au bout de quelques heures, & même plus promptement, quoique cette *plaie* ne fût pas absolument mortelle, & qu'on eût pu y apporter du remede. Si le sang épanché dans le crane se loge dans un endroit d'où l'on ne puisse l'en tirer avec le secours de l'art, & qu'il n'y en ait pas cependant une assez grande quantité pour pouvoir troubler sur le champ toutes les fonctions du cerveau en le comprimant, il y peut demeurer plusieurs semaines, se corrompre insensiblement, & causer la mort en corrodant ensuite le cerveau, le cervelet & la moelle allongée ; & l'on aura raison d'en faire rapport comme d'une *plaie* mortelle, malgré que le malade ait survécu long-tems. Si un intestin grêle se trouve coupé près du pylore, le blessé pourra vivre quelques jours, jusqu'à ce qu'il tombe en consomption par défaut de nutrition, & cependant cette *plaie* sera absolument mortelle ; ce qui nous fait connoître que l'on ne peut pas marquer absolument le tems qu'il faut entre la blessure & la mort, pour décider que la *plaie* étoit absolument mortelle.

Par l'histoire des *plaies*, il est également facile de prédire les autres évenemens que l'on doit prévoir.

Les paragraphes précédens traitent du prognostic des *plaies* ; car on y détermine les choses, qui, lorsque la *plaie* est une fois connue, peuvent, comme des suites, faire prévoir les évenemens qui doivent arriver. Ils traitent aussi de la vie & de la mort du blessé. Lors donc que l'on connoît parfaitement la nature de la *plaie* ; ce qui concerne la possibilité ou l'impossibilité, la facilité ou la difficulté de la guérison, se manifeste clairement, ainsi que les effets de la blessure, même après sa guérison. Car lorsqu'on connoît ou par l'Anatomie, ou par la pratique, l'usage des parties, quelles parties ont été lésées, quelles fonctions détruites ou dépravées ; on pourra déterminer si la cure est possible ou non, facile ou difficile ; ou s'il restera quelque chose de lésé dans les fonctions après la guérison de la *plaie*. Un exemple va éclaircir ceci.

Si un homme a été blessé sur le dos de la main ; le Medecin sait par l'anatomie que les tendons des muscles qui servent à étendre les doigts, sont placés en cet endroit, il ordonne au blessé de lever les doigts : or, s'il s'apperçoit qu'il ne puisse pas absolument lever l'index, il conclut que le tendon formé des tendons réunis du muscle extenseur commun & du muscle indicateur, est coupé, &c. S'il y a moyen de pouvoir rapprocher les extrémités du tendon, & les réunir ensemble, il pourra promettre une cure difficile, mais complete : si cela est impossible, il peut prédire en toute sûreté que l'érection de l'index restera toujours impraticable après la guérison, sans qu'il soit possible d'y remédier aucunement. Il faut surtout que le Medecin & le Chirurgien soient extremement circonspects dans ces sortes de prédictions, parce qu'on leur attribuera tous les maux qui subsisteront après la guérison, à moins qu'ils n'aient prédit auparavant qu'ils devoient certainement subsister, ou du moins qu'on devoit les craindre.

Pour les phénomenes, il est aisé de les expliquer, quand on connoît les fonctions vitales & animales.

* On a donné séparément l'explication de chacun de ces phénomenes dans les paragraphes précédens, il suffira de les revoir en général. Car, 1°. on a vu que cette force qui constituoit la cohésion des parties unies, continuant d'agir, retire les deux extrémités, & que par conséquent l'ouverture de la *plaie* augmentoit d'autant plus, que la cohésion des parties avoit été plus forte auparavant ; c'est pourquoi les levres des *plaies* s'écartent beaucoup plus dans les gens robustes, & qui prennent quelque exercice.

2°. La cause de la distension des vaisseaux étant diminuée par la libre effusion du sang dans ces mêmes blessés, la propre contractilité des vaisseaux l'emporte insensiblement, & de plus en plus, jusqu'à ce qu'ils soient entierement fermés.

3°. La nature de notre sang est telle, qu'il s'épaissit aussitôt qu'il est hors des vaisseaux : de-là vient que le sang extravasé, lorsque la partie la plus liquide est évaporée, forme au fond de la *plaie* une espece de croûte de sang.

4°. Mais les ouvertures des vaisseaux coupés étant resserrées, la partie la plus épaisse est retenue, la plus ténue continue de fluer encore, & il sort une liqueur délayée, rougeâtre, après que le sang a continué de couler.

5°. Or, comme les vaisseaux sanguins étant coupés se contractent de façon qu'ils ne rendent plus de sang rouge, il en sera de même des vaisseaux séreux, lymphatiques, & des autres vaisseaux décroissans, ce qui y formera obstruction ; & la force vitale poussant parderriere, vers les extrémités des vaisseaux obstrués, les dilatera & occasionnera tous les maux qui s'en ensuivent ; tels que l'inflammation, la douleur, &c. Cependant la lâche membrane de la graisse dégagée dans l'endroit de la *plaie*, de la peau qui la contraignoit, s'enflera d'elle-même dans le fond de la *plaie*, se dilatera, s'élevera & renversera les levres de la *plaie*, &c.

6°. Mais si la *plaie* est un peu considérable, la douleur & l'inflammation occasionneront une petite fievre, que les Chirurgiens appellent suppuratoire, laquelle sera toujours de bon augure, si elle n'est pas trop violente.

7°. Les levres & le fond de la *plaie* s'étant desséchés à l'occasion de cette petite fievre, commencent à s'humecter, & rendre une liqueur ténue, qui changée par le tems qu'elle séjourne & par la chaleur, se convertit, la partie la plus liquide étant dissipée, en une liqueur blanche, épaisse, & presque semblable à la crême, qu'on nomme pus.

8°. Les derniers orifices des petits vaisseaux enflammés se séparent conjointement avec le liquide imméable obstruant, se mêlent avec les humeurs épanchées, & forment ce pus. Les vaisseaux étant par conséquent redevenus libres, tout ce qui s'opposoit à l'influence vitale des humeurs étant séparé, leur passage devient perméable, la chaleur, la douleur, &c. cessent ou diminuent beaucoup.

9°. Le fond & les levres de la *plaie* étant purifiés par la suppuration, la nature se suffisant à elle-même, étend les extrémités des vaisseaux du fond de la *plaie* vers ses bords, & de ses bords vers son centre ; & les unit à d'autres qui viennent à leur rencontre, & rétablit ainsi ce qui s'étoit perdu de la substance du corps dans la *plaie*.

10°. Enfin, les bords de la *plaie* commencent à devenir d'un blanc tirant sur le violet, à se sécher, à former

une cicatrice, qui des bords augmente tous les jours vers le centre, bouche ensuite la *plaie*, & la guérison est pour lors parfaite.

Lorsque les tuniques extérieures d'une artere ont été piquées, coupées, contuses, tiraillées, rongées, sans que la tunique interne soit endommagée, le sang qui y vient avec impétuosité, y forme un sac qui est souvent de la grosseur d'un œuf, dont les parois deviennent calleux, dont on sent la pulsation, dont la couleur est rougeâtre, qui disparoît par la compression, & reparoît quand on cesse de le comprimer, augmente la capacité de l'artere, diminue celle des vaisseaux voisins qu'il comprime, & forme ainsi un anevrysme vrai, dont les causes, les signes, les effets sont évidens. C'est à une pareille cause qu'il faut attribuer l'anevrysme du cœur, sa naissance, ses signes & ses effets.

Il a été parlé des maux qui surviennent lorsque l'artere est entierement coupée, ou lorsque la *plaie* pénetre jusques dans sa cavité, quoiqu'elle ne soit pas entierement coupée. Il est mention dans ce paragraphe des maux que l'on doit craindre lorsque les arteres sont blessées, de façon que la *plaie* ne pénetre point dans la cavité, mais divise simplement les tuniques extérieures. Car il est constant en Anatomie, que les arteres, particulierement les grosses, ont des tuniques fort épaisses, dont ordinairement l'extérieure procede de la membrane commune qui tapisse la cavité par où passe l'artere; que sous cette membrane il s'en trouve une autre qui est celluleuse, ténue, par où passent quantité de vaisseaux servant à la nutrition des arteres; que dessous celle-ci il en est encore une autre appellée glanduleuse, faisant peut-être partie de la précédente; vient ensuite une tunique musculaire, épaisse & forte, qui peut se diviser en plusieurs petites lames, & est formée de fibres orbiculaires: la derniere qui constitue la cavité interne de l'artere, est ténue & formée de fibres longitudinales.

Lorsque le sang est poussé par la force du cœur, dans les arteres toujours pleines nous voyons manifestement qu'elles sont dilatées tout-au-tour également. Les tuniques qui constituent l'artere, résistent par leur fermeté à la trop grande dilatation: l'action du cœur venant à cesser, la force, surtout des fibres orbiculaires, leur rend leur premiere dimension. Si la cohésion, particulierement des fibres orbiculaires, étant détruite, la force des parois est diminuée en quelque endroit de l'artere; (car la lésion de la tunique extérieure & de la tunique celluleuse, paroissent les moins dangereuses,) la cause distendante subsistant la même, dilatera l'artere en cet endroit, changera la figure égale du canal conique, étendra cet endroit affoibli en forme de sac, ce qui s'appelle anevrysme vrai, la propre signification de ce mot désignant seulement la dilatation d'une artere.

La cause de l'anevrysme est donc tout ce qui affoiblit la cohésion des tuniques en quelque endroit d'une artere, & l'on a remarqué que cela arrivoit particulierement lorsque les arteres sont coupées ou piquées: car il arrive quelquefois en ouvrant la veine, que la pointe de la lancette offense en même-tems le rameau adjacent d'une artere. Quelques jours après, il commence à se former une tumeur qui éleve la peau, dont on sent la pulsation, & qui augmente tous les jours, si on ne la comprime d'abord en appliquant dessus des compresses & des bandes.

Contuses. L'on a pareillement remarqué qu'une violente contusion faite à une artere, avoit occasionné un anevrysme.

* Un homme âgé de quarante-cinq ans, sain & vigoureux, reçut par hasard comme il passoit sur un grand chemin, un violent coup d'une balle de mail à la partie gauche du dos. Etant de retour chez lui, il fit examiner l'endroit lésé, & l'on n'y trouva d'autre mal que des marques d'une contusion: mais il lui resta pendant quatre jours un léger sentiment de douleur seulement dans l'endroit frappé. Au bout d'un si long intervalle de tems, il commença à ressentir dans cet endroit une pulsation profonde qui s'augmentoit peu-à-peu, & répondoit aux battemens du cœur. Quelques tems après les côtes étant corrodées & élevées, le malade ressentoit une douleur très-aiguë. Un Empirique persuada hardiment au malade que c'étoit un abscès qui s'étoit formé là-dessous: il fit une incision; & le sang fluant en abondance, le malade mourut sur le champ. LANCISI, *de Motu cordis & anevrysmat.*

J'ai été témoin d'un pareil accident, en conséquence d'un anevrysme provenu seulement d'une contusion.

Un homme de petite taille marchant de nuit sans lumiere, se heurta la partie droite de la poitrine à un pieu. Il se plaignit en conséquence, d'une douleur aiguë à la région supérieure de la poitrine, laquelle cessa cependant quelque tems après. Au bout de quelques mois, il commença à sentir une pulsation extraordinaire au-dessous de la clavicule droite, laquelle augmenta insensiblement. Il étoit étouffé pour le peu qu'il s'agitât, & il en étoit même presque suffoqué vers les derniers momens de sa vie; il mourut subitement, après avoir ainsi langui pendant un an. J'ai vu dans son cadavre que l'artere soûclaviere s'étoit dilatée considérablement en forme de sac; que la membrane de cet anevrysme étoit plus mince que du papier, & que l'on pouvoit en conséquence appercevoir le sang qui y étoit contenu; & y ayant fait une petite ouverture, il en sortit une grande quantité de sang caillé.

Tiraillées. Les Observateurs nous fournissent une infinité d'exemples d'arteres, qui, tiraillées en conséquence de grands efforts, de fardeaux excédans les forces de la personne, d'un éternuement forcé, d'une toux violente, &c. avoient dégénéré en anevrysme. Il suffira d'en rapporter un exemple.

* Un homme étant à la chasse, tourna précipitamment la tête du côté droit, & ne put la retourner qu'avec beaucoup de difficulté. Il tomba dès ce moment dans une langueur qui augmenta continuellement, la déglutition & la respiration étant absolument gênées, & il mourut au bout de quinze mois. L'on trouva dans son cadavre l'aorte considérablement dilatée, & un grand anevrysme dans la soûclaviere droite, *Hist. de l'Acad. Royale des Sciences, An.* 1700.

Ces chevaux qui traînent dans de grandes voitures, pour les provisions publiques, de si pesans fardeaux, & ceux qui sont contraints d'employer toutes leurs forces pour monter sur des ponts, malgré que la tête des clous de leurs fers soit longue & terminée en pointe, ont souvent des anevrysmes dans les cuisses de derriere, & des tumeurs variqueuses aux veines. L'on a remarqué que les Porte-faix étoient fort sujets à de pareils accidens.

Rongées. Nous savons que les humeurs peuvent dans les maladies dégénérer si considérablement, que devenues très-acres, elles rongent les parties les plus dures même du corps. Le scorbut ronge les dents qui sont extrêmement dures; la vérole peut carier les plus gros & les plus forts os du corps; un virus chancreux corrodera toutes les parties voisines. Or, nous voyons fréquemment dans le scorbut, en conséquence de la corrosion des vaisseaux, que le sang épanché sous les tégumens du corps y forme des taches livides. Les Auteurs remarquent même qu'il en est fort souvent proveou des hémorrhagies mortelles. On comprend par-là facilement que les tuniques des grandes arteres

peuvent être rongées de façon qu'en se distendant elles forment un anevryſme. On trouve deux exemples dans Lancisi, au lieu cité, de tumeurs vénériennes qui occupoient la clavicule, & avoient causé un anevryſme par l'érosion de l'artere soûclaviere qui en est voisine.

Une artere plus affoiblie en quelque endroit par une des causes que nous venons de rapporter, cédera davantage au sang qui la distend, & s'étendra; & la cause distendante agissant de nouveau à chaque battement du cœur sur cet endroit affoibli, augmentera la capacité de l'anevryſme, ce qui fait que les anevryſmes acquierent souvent une étendue fort considérable, particulierement s'ils prennent naissance dans les grands troncs des arteres.

Ruysch, *Observ. Anat. Chirurg. Cent. Obs.* 38. par exemple, a vu un homme qui avoit à la poitrine un anevryſme; dont le volume égaloit en retranchant les quatre angles, car il étoit de figure ronde, celui de ces coussins de moyenne grosseur dont on se sert ordinairement sur les chaises. Il vit dans son cadavre que c'étoit l'aorte, qui, trois travers de doigt au-dessus du cœur, avoit formé cet anevryſme si considérable. On a souvent vu dans les grands anevryſmes, que les membranes de ce sac distendu sont très-épaisses, au lieu qu'il semble qu'une membrane tiraillée doit devenir plus ténue. Or, il paroît que cela provient de ce que le sang ramassé dans ce sac s'épaissit en masses polypeuses, qui, appliquées à la tunique de l'artere, peuvent en augmenter considérablement l'épaisseur. Ruysch vit par conséquent dans cet anevryſme un nombre infini de tuniques épaisses, charnues, fort ténaces & posées l'une sur l'autre, qui augmentoient l'épaisseur des membranes; de sorte qu'il s'étoit introduit une grande quantité de sang coagulé entre ces tuniques: cependant la tunique extérieure, qui étoit la membrane dilatée de l'aorte, étoit aussi mince qu'une paille. Le reste de l'épaisseur provenoit de ces concrétions polypeuses.

On demande surtout à quels signes on peut connoître l'anevryſme & le distinguer des autres tumeurs; plusieurs observations nous ayant appris que des gens même fort expérimentés s'étoient trompés lourdement, & avoient occasionné la mort au malade pour avoir voulu apporter remede à un anevryſme en l'ouvrant imprudemment. On connoît la présence de l'anevryſme, si les causes ci-dessus rapportées ont précédé; qu'il s'éleve ensuite une tumeur dans un lieu où nous connoissons par l'Anatomie qu'il y a une grande artere; si cette tumeur a une pulsation sensible, si elle s'évanouit, ou diminue beaucoup en la pressant doucement, & qu'elle revienne aussi-tôt qu'on cesse de la comprimer. Or il faut remarquer que l'anevryſme change rarement la couleur de la peau, à moins qu'il n'ait subsisté long-tems, & qu'il ne soit considérable; car la peau étant pour lors rongée & amincie par la corrosion, elle paroît rouge. De plus, il y a toujours pulsation dans un anevryſme naissant & petit; au lieu que quand il est devenu plus considérable, la pulsation souvent n'est point sensible, tant par rapport à l'épaississement des tuniques de l'anevryſme, que parce que l'action du sang poussé par le cœur ne peut pas agir avec assez de force sur un grand anevryſme pour qu'il s'éleve à chaque pulsation du cœur: mais lorsqu'on comprime l'anevryſme, particulierement s'il est voisin du cœur; il est à craindre que le malade n'en soit suffoqué sur le champ, à moins qu'on ne le fasse très-doucement & peu-à-peu; le sang épaissi exprimé de la cavité de l'anevryſme resistant au sang poussé du cœur par l'artere, ce qui peut supprimer tout-à-coup le mouvement du cœur. Mais lorsqu'on comprime un anevryſme avec la main, on ne doit point cesser cette compression trop subitement, mais insensiblement; autrement les malades tombent en défaillance, le sang se précipitant sur le champ dans ce sac vuide. De-là vient que les malades lorsque l'anevryſme est considérable, ressentent, au moment même de la compression, une oppression insupportable de poitrine: mais l'anevryſme est très-difficile à connoître, lorsqu'il est situé dans les parties intérieures. Si cependant les causes que nous connoissons ont précédé, que le malade ressente une pulsation qui n'est point ordinaire, que le mouvement du cœur soit troublé, & que le malade se sente près d'être suffoqué en conséquence de l'augmentation de la vélocité du sang, par le mouvement musculaire, ou par quelqu'autre cause; on a tout lieu de croire qu'il y a un anevryſme dans les parties intérieures du corps.

Or les maux que produit l'anevryſme dépendent de ce que la tumeur trouble & empêche l'action des parties voisines en les comprimant, change la cavité de l'artere, & empêche le sang de circuler également dans cette artere; ce qui met enfin un grand obstacle à l'action du cœur. On voit par-là que l'anevryſme peut produire des maladies bien différentes: cependant toutes celles qu'il occasionne sont d'autant plus dangereuses qu'il est plus considérable & plus près du cœur.

Les autres maux que produit l'anevryſme, doivent leur origine à la dépravation du liquide contenu dans le sac anevryſmal; car le sang est presque en stagnation dans un grand anevryſme, ou est mu du moins fort lentement: de-là vient qu'il est moins broyé & moins échauffé, ce qui dispose le sang à cette dépravation qui suit de la diminution du mouvement & de la chaleur: car il commence à se faire des concrétions polypeuses, qui une fois nées ont la vertu de s'unir de semblables parties du sang qui est poussé dans le sac, ce qui augmente la premiere masse, ainsi qu'on l'a dit plus haut. De-là il arrive qu'on ne trouve souvent pas beaucoup de sang dans les grands anevryſmes, mais un étonnant tissu polypeux né du sang qui est resté en stagnation, qui par l'application de sa substance fortifie cet endroit affoibli de l'artere si considérablement qu'il ne rompt pas si promptement, & que souvent la vie peut se soutenir encore longtems. Enfin cette concrétion formée de sang, & le sang qui est en stagnation entre cette substance polypeuse feuilletée, commence à se corrompre & à acquérir une acrimonie si surprenante qu'elle dissout entierement les vaisseaux voisins, les membranes, les cartilages, & les os les plus durs. Les différentes histoires médicales sont remplies de ces sortes d'observations. Ruysch, comme nous l'avons vu dans l'observation que nous venons de rapporter, a trouvé presque toutes les côtes & l'os sternum réduits, pour ainsi dire, à rien, en conséquence d'un grand anevryſme: mais lorsque le sang corrompu qui est logé dans le sac d'un large anevryſme, est repompé continuellement, il naît d'abord une cacochymie putride, d'où provient une fievre hectique qui consume le corps insensiblement: car nous sommes assurés par les observations qu'on en a faites en Medecine, que les grands anevryſmes ont toujours eu un pareil succès, à moins que par la suppression de la circulation, ou par la rupture de l'anevryſme, les malades ne périssent avant que ce qui est contenu dans ce sac ait acquis cette malignité.

Cependant la possibilité de la rupture d'un pareil anevryſme donne bien lieu de craindre à chaque instant une mort subite; car les malades périssent de cette maniere d'un moment à l'autre, & lorsqu'on s'y attend le moins.

En voici un exemple qui mérite d'être rapporté (*Mém. de l'Acad. des Scienc.* 1733.)

*Il survint à un soldat, à l'occasion d'une violente toux, une tumeur dans la partie inférieure & antérieure du cou, immédiatement au dessus de l'échancrure du sternum. Elle étoit molle, ronde, sans changement de couleur à la peau, elle avoit le mouvement de diastole & de systole, cédoit à la compression des doigts, & re-

venoit aussi-tôt qu'on cessoit de la comprimer, il ne garda cet anevrysme que six semaines, le sang venant tout-à-coup à fluer abondamment par la bouche, il périt en moins d'une minute. La tumeur du cou se dissipa entierement après qu'il fut mort, & l'on trouva que l'anevrysme adhérant à la trachée-artere avoit épanché le sang dans la cavité de cette même artere par un trou fait entre le sixieme & le septieme cartilage de la trachée-artere.

Lorsque l'anevrysme se trouve dans les parties intérieures du corps, où l'on ne peut porter la main, il n'y a presque point d'espérance de guérison; tout ce que l'on peut faire est de diminuer la violence & la vélocité de la circulation, en affoiblissant la vie par les saignées & la diete; car on empêchera par conséquent, autant qu'il est possible de le faire, que l'anevrysme ne fasse des progrès, ordonnant en même-tems le repos du corps, & la tranquilité de l'esprit: mais lorsqu'on y peut porter la main, il y a quelques secours à espérer par une compression faite avec ménagement, si l'anevrysme n'est point encore parvenu à une grosseur considérable. Il faut aussi remarquer qu'il est très-à-propos de comprimer l'artere au-dessous de l'anevrysme; on empêche par-là que le sang ne flue avec la même impétuosité par l'artere; & l'anevrysme étant comprimé, le sang ne remonte pas si facilement vers le cœur: mais lorsqu'il n'y a rien à espérer de la compression, ou qu'on l'a tentée en vain, le seul remede auquel on puisse avoir recours, est d'extirper l'anevrysme, ce que l'on peut faire heureusement, ainsi qu'on l'a remarqué plusieurs fois. Ruysch, *Observat. Anat. Chirurg. Cent. Observ.* 2. fait mention d'une pareille opération qui fut suivie d'un heureux succès, quoique le bras fut déja gangrené.

C'est à une pareille cause qu'il faut attribuer l'anevrysme du cœur, sa naissance, ses signes & ses effets. Voyez la fin de l'art. *Anevrysma.*

Lorsqu'une artere qui a été blessée de la même maniere par les mêmes causes n'est pas bien raffermie après sa guérison, les mêmes accidens surviennent.

Lorsque les Chirurgiens dans des maladies violentes & dans les douleurs opiniâtres & chroniques, particulierement de la tête, ouvrent l'artere temporale, ils ont toujours grand soin lorsqu'ils en ont tiré une quantité de sang suffisante, d'affermir la blessure de l'artere en appliquant dessus une petite lame de métal ou quelque autre chose de semblable, afin que l'impétuosité du sang qui distend l'artere à chaque pulsation du cœur, ne puisse étendre les principes de la cicatrice naissante au-delà de la dimension de l'artere, & former un anevrysme; car cet accident s'ensuivra presque toujours, si l'on néglige de comprimer l'artere blessée; on l'a souvent remarqué lorsque l'on a malheureusement piqué tout ensemble l'artere & la veine voisine dans le pli du bras, & que l'on n'a point affermi cette blessure en la comprimant à propos, ce qui est beaucoup plus difficile en cet endroit qu'à la tempe, où l'artere lésée peut être pressée contre le crane; de façon qu'il n'y a aucun lieu de craindre qu'il s'y forme par la suite un anevrysme: de-là vient qu'on peut surtout en cet endroit pratiquer en toute sureté l'artériotomie, que des Medecins ont souvent en horreur, attendu qu'un habile Chirurgien la peut exécuter sans danger, & qu'elle a souvent opéré la guérison de maladies pour lesquelles on avoit inutilement employé tous les autres remedes, ainsi que Severin, *de Efficac. Medic. Lib. I. Part. II.* l'a démontré par quantité d'observations.

Si les mêmes causes ayant rompu toutes les tuniques à la fois, le sang s'épanche dans toutes les parties voisines, qu'il distend sans trouver d'issue au-dehors; il se fait un amas de sang extravasé qui s'augmentant continuellement & sans mesure, forme une tumeur molle, livide, dont on ne sent presque pas la pulsation, qui disparoît à peine lorsqu'on la presse, qui se putrifie bien-tôt, & cause la gangrene dans les parties voisines: voilà ce qu'on nomme anevrysme faux. Cette seule description en fait connoître la cause, les signes, & les effets.

Si l'artere est offensée de façon que le sang contenu dans la cavité de l'artere puisse sortir, la cohésion des parois étant détruite, mais celle de la peau ne l'étant pas, ou la blessure étant rebouchée par la graisse, ou par le sang coagulé, le sang sorti de l'artere ne trouvant pas par où s'échapper, il s'ouvrira un passage dans le pannicule adipeux qu'il remplira, & pourra former une tumeur considérable: car le sang étant continuellement poussé hors de l'artere rompue, le volume distendant augmentera jusqu'à ce que la peau ne puisse plus obéir, & que les parties voisines empêchent que le sang ne s'amasse en plus grande quantité dans le pannicule adipeux, ou qu'un grumeau de sang coagulé, bouche l'ouverture de la *plaie*. Il survient souvent après de grandes contusions, de fort grosses tumeurs livides, souvent même noires, en conséquence du sang extravasé que l'on voit à travers la peau. Il arrive la même chose dans les scorbutiques en conséquence de l'érosion des vaisseaux: mais comme cela n'arrive ordinairement que dans les petites arteres, la partie ne s'éleve point en tumeur; mais il paroît des taches plates tirant sur le noir.

Un seul exemple suffira pour démontrer quelles énormes tumeurs ces sortes de lésions d'arteres peuvent causer.

*Un jeune homme âgé de dix-sept ans, reçut un coup de fusil qui lui traversa la cuisse à huit doigts de distance de l'aine; il survint aussi-tôt une abondante hémorrhagie, que l'on arrêta en appliquant dessus un appareil ordinaire. Il parut le lendemain une grosse tumeur, avec une pulsation si forte qu'elle levoit les deux mains lorsqu'on les appuyoit dessus; cependant il sortoit souvent par l'ouverture de la *plaie* trois ou quatre onces de sang, ensuite l'hémorrhagie s'arrêtoit d'elle-même. Les choses furent en cet état pendant quarante jours; on conclut pour lors d'un avis commun malgré que l'affoiblissement du malade, & la fievre donnassent lieu d'appréhender beaucoup, qu'il falloit ouvrir l'endroit affecté, & lier l'artere blessée, afin d'arrêter l'hémorrhagie. L'incision étant faite, il parut une grosse masse de sang grumelé du poids de six livres, que Severinus prit avec ses mains: l'artere blessée étant débarrassée de cette masse de sang qui la comprimoit, le sang en sortoit par secousses. Cet habile Chirurgien lia de part & d'autre l'artere, qui étoit à moitié déchirée, & au bout de six semaines le blessé fut parfaitement guéri, de façon que sa cuisse blessée n'étoit ni plus petite, ni moins forte, *de Effic. Med. Lib. I. p.* 2.

Cette histoire nous apprend qu'il peut s'amasser une étonnante quantité de sang dans le pannicule adipeux, & que le sang extravasé séjourne fort long-tems sans se corrompre, pourvu que l'air ne puisse s'y introduire. Or comme cette tumeur a quelques signes communs avec ce que l'on appelle proprement *anevrysme*; c'est pour cette raison qu'on lui en a donné le nom, mais pour la distinguer on l'appelle *anevrysme faux*; car dans l'anevrysme vrai, quoique les tuniques de l'artere soient affoiblies, leur cohésion n'est cependant pas détruite, & elle empêche que le sang ne sorte: mais dans le faux les tuniques étant rompues, donnent un libre passage au sang. Les Anciens se servoient d'un mot plus déterminé, ils l'appelloient *ecchymose*, qui, selon Galien, survient ordinairement en conséquence d'une

contusion, & d'une rupture; *Method. Medend. Lib. IV. cap. 7.* quoiqu'il dise qu'elle a quelquefois pour cause l'*anastomose*, la *diapedese*, & la *corrosion*. Les Chirurgiens d'aujourd'hui appellent encore de ce nom ces petites tumeurs formées par le sang épanché sous la peau entiere. Mais ils appellent anevrysme faux ces grosses tumeurs qui s'élevent en conséquence du déchirement d'une grande artere, particulierement s'il n'y pas de pulsation sensible.

Hippocrate, autant que je le puis savoir, ne parle point de l'anevrysme.

Mais la définition que nous en donne Galien, *de Tumoribus præter naturam, cap. 11.* conviendroit plutôt à ce que nous appellons anevrysme faux aujourd'hui.

« On appelle, dit-il, anevrysme l'affection d'une artere « ouverte, ce qui arrive lorsque la peau qui environne « la *plaie* vient à se cicatriser, & que la *plaie* de l'artere subsiste, les levres n'en étant ni rapprochées ni « réunies ni rebouchées par les chairs. » Et cependant les signes par où il distingue cette affection des autres tumeurs contre nature, conviennent plutôt à l'anevrysme vrai. Car il ajoute : « L'on connoît ces sortes d'affections par les pulsations de l'artere, & la « tumeur se dissipe en la comprimant; la substance qui « les forme retournant dans les arteres. Nous avons dit « ailleurs, que cette substance étoit un mélange de sang « ténu & jaune & d'une grande quantité d'esprit ténu. Or ce sang est beaucoup plus chaud que celui qui « est contenu dans les veines, & il sort avec tant d'impétuosité lorsqu'on ouvre l'anevrysme, qu'on a bien de « la peine à l'arrêter. »

On pourra donc regarder comme la cause de l'anevrysme faux tout ce qui interrompt la continuité des parois du canal artériel, sans cependant offenser la peau, ou du moins si la peau est lésée, que la blessure soit bouchée de façon que le sang ne puisse sortir librement, en conséquence de quoi s'amassant dans la tunique celluleuse il forme dans la partie une tumeur qui la distend.

Or il est d'une grande conséquence de distinguer le faux anevrysme du vrai : c'est pourquoi l'on doit avoir une exacte connoissance de ses signes. Nous connoissons le faux anevrysme par les causes qui l'ont précédé, telles que sont surtout les fortes contusions, en ce que, dans l'anevrysme faux, la tumeur augmente bien plus rapidement que dans le vrai, & qu'elle n'est pas bornée aussi également vers ses bords étant dispersée en tout sens, au lieu que dans l'anevrysme vrai les tuniques de l'artere étant dilatées, la tumeur se trouve bornée de toutes parts à peu près également : de plus, l'anevrysme vrai a du moins, avant que d'être parvenu à une grosseur considérable, une pulsation sensible qui répond à celle de l'artere : l'anevrysme faux n'a point de pulsation sensible, quoique cependant l'on puisse s'y tromper quelquefois, comme on l'a vu dans l'exemple que nous venons de rapporter de Severinus.

Si l'on presse l'anevrysme vrai, à moins qu'il ne soit déja grand, toute la tumeur se dissipe, le sang étant poussé dans la cavité de l'artere : il n'en est pas de même de l'anevrysme faux; car il cede en effet à la compression : mais la tumeur augmente alors dans les parties voisines. La couleur de la peau dans le vrai anevrysme, éprouve rarement quelque changement ou même n'en éprouve jamais, du moins dans son commencement; le sang dans l'anevrysme faux étant épanché sous la peau en change la couleur.

Les principaux effets de l'anevrysme faux, sont que le sang épanché occupant des lieux étrangers empêche l'action des parties voisines, & que s'y corrompant enfin par le séjour qu'il y fait, il peut acquérir une acrimonie capable de causer l'inflammation, la gangrene, & des érosions très-dangereuses : mais si l'air n'y a point d'accès, le sang épanché peut rester long-tems sans se corrompre, surtout si l'on applique des fomentations qui résistent à la putridité.

On a parlé de ces sortes de maux, & de la cure de plusieurs autres aux articles *Anevrysma* & *Contusio*.

La Physiologie donne la raison des autres effets que produit la section d'une grande artere, & d'un nerf, ainsi que les phénomenes qui naissent de la section d'un nerf.

Toutes ces choses ont été expliquées plus haut.

Mais pour concevoir clairement les causes des effets qui paroissent lorsqu'un nerf est piqué ou coupé en partie, selon ce qui a été dit; il faut faire attention aux circonstances suivantes, que la théorie & l'Anatomie nous apprennent.

Une chose des plus étonnantes qui se rencontre dans toutes les Observations de Medecine, est qu'une légere piquure de nerf dérange dans un homme sain toutes les fonctions du corps, de façon qu'il ne reste plus rien de ce premier état de santé; car il peut s'ensuivre d'une légere blessure de cette sorte, une cruelle douleur, une fievre aiguë, des délires, des convulsions, des inflammations, des suppurations très-dangereuses, la gangrene, & quelquefois la mort même. Et nous voyons à chaque pas que nous faisons dans la Medecine, que toutes les fonctions du corps peuvent être dérangées quelquefois d'une façon surprenante, en conséquence du plus léger changement qu'éprouvent les nerfs.

Quels changemens, par exemple, n'occasionne-t-on pas en chatouillant la plante des piés ? Presque tous les muscles & les nerfs du corps tressaillent aussi-tôt; l'on est forcé de rire, l'on perd aussi-tôt toutes ses forces; & il est même constant que cette cause si légere en apparence a donné des convulsions & même la mort. Il suffit même pour qu'il en résulte les mêmes effets, de faire semblant de chatouiller celui qui a éprouvé une fois cette sensation incommode. La simple agitation d'une plume dans les narines ou dans la gorge, le rampement des vers & la fluctuation de la pituite dans le ventricule, le moindre changement seulement méchanique qu'éprouvent les nerfs qui y sont dispersés, troublent étonnamment toute l'habitude du corps par le léger changement qui en résulte dans le méchanisme des nerfs qui y sont dispersés.

Quoiqu'on ne puisse pas expliquer par la fabrique du corps telle qu'on la connoît aujourd'hui, ces effets surprenans que l'on voit arriver dans le corps à l'occasion d'un léger changement produit dans les nerfs; cependant cette connoissance nous éclaire infiniment sur les maux qui s'ensuivent de la lésion des nerfs; c'est pourquoi nous devons faire attention aux notions suivantes, que l'Anatomie & la théorie nous fournissent.

Tout nerf visible est un faisceau de petits filamens nerveux, liés par de petites membranes, entrelacés d'artere, de veines, de vaisseaux lymphatiques & enveloppés d'une membrane commune.

Tous ces petits vaisseaux qui entrent dans la composition du nerf sont remplis d'une liqueur subtile, qui leur est propre, qui circule continuellement dans leurs cavités, & qui leur est fournie par le cœur, par le cerveau, par le cervelet, & par la moelle spinale. Ils sont tous doués d'une assez grande vertu de contraction.

Tout nerf visible, &c. Car il ne s'agit ici que des nerfs qui s'offrent à la vue. Or les Anatomistes, ainsi qu'on l'a dit ci-dessus, ont trouvé que les nerfs pouvoient se diviser en d'autres plus petits nerfs, qui sont autant de nouveaux faisceaux d'autres nerfs, mais beaucoup plus petits encore.

Leeuwenhoek a trouvé qu'un petit nerf de la grosseur d'un poil de porc, étoit formé pour le moins de trente autres plus petits, qui étoient encore enveloppés chacun d'une membrane particuliere, & il a fait ensuite la même remarque sur d'autres beaucoup plus petits, *Leeuwenhoek, Tom. III. Epis. 36.* il a vu de plus qu'il passoit de petits vaisseaux sanguins au milieu de ces fibrilles ; les injections Anatomiques faites surtout dans de jeunes corps, nous ont appris, qu'il passoit par toute la substance du nerf un nombre infini de petits vaisseaux. Tous les nerfs visibles ne doivent donc que la plus petite partie de leur volume à la substance appellée proprement nerveuse, qui doit son origine à la moelle du cerveau & du cervelet rassemblée dans la moelle allongée & la moelle spinale. Ces petites gaines qui enveloppent les moindres fibrilles, les petites membranes qui les lient, les vaisseaux de toute espece dont elles sont entrelacées, composent la principale partie du nerf visible ; ces petits vaisseaux tendres & impalpables, sont ainsi mis à couvert & portés surement dans les endroits du corps, où les nerfs s'étant dépouillés de leurs épaisses enveloppes doivent s'acquiter de leurs fonctions. Le nerf optique qui reçoit des deux méninges du cerveau des membranes qui le revêtent, paroît ténace & ferme dans son cours : mais lorsque s'étant dépouillé de ces enveloppes dans le fond de l'œil, il forme en s'épanouissant, la retine, il est si mou qu'à moins qu'il ne soit soutenu par l'égale pression du liquide qui l'environne, il cesse de se soutenir & se résout en une espece de mucosité uniforme. Cependant les injections Anatomiques nous ont démontré que le milieu de la rétine est parsemé d'une infinité de vaisseaux artériels.

Tous ces petits vaisseaux qui composent les nerfs visibles reçoivent des liqueurs proportionnées, poussées par la force du cœur & des arteres. Il ne paroît pas qu'on doive avoir aucun doute sur ces petits vaisseaux dont sont formées les tuniques qui enveloppent les fibrilles nerveuses, puisque les injections Anatomiques nous enseignent que des vaisseaux artériels portent jusques là du liquide. Cependant si l'on fait attention, que la moelle du cerveau & du cervelet, continue toute entiere jusques à la substance corticale, vasculaire, fournit les origines des fibrilles nerveuses, par extension de continuité, qu'il est porté dans le cerveau une grande quantité de sang artériel pur ; que la moelle du cerveau & du cervelet étant détruite ou comprimée, les fonctions des nerfs qui en sortent sont totalement détruites, que si on lie les nerfs dans leur route, leur action cesse au-dessous de la ligature, & qu'elle reste la même au-dessus ; il sera facile de voir que les fibriles nerveuses reçoivent un liquide très-subtil, & séparé par l'action du cerveau & du cervelet, & le portent à chaque instant de la vie par des canaux distincts dans toutes les parties du corps pour que le mouvement & le sentiment puissent chacun faire leurs différentes opérations.

Donc tout nerf visible étant lésé souffre, non pas seulement entant que nerf, mais parce qu'il a des vaisseaux de toute espece dont l'intégrité & l'action qui en dépend est offensée à l'occasion de la *plaie*.

Mais comme ces fibrilles nerveuses formées dans leur origine de la moelle du cerveau sont revêtues dans leurs cours de petites membranes qui leur sont propres, & que conséquemment elles demeurent toujours détachées de leurs voisines, & que tout le petit faisceau qui compose le nerf visible est enveloppé d'une tunique commune fort épaisse ; la raison pourquoi tout le nerf visible paroît dur & ténace, est fort sensible, quoique ce que nous appellons proprement nerf, soit un prolongement de cette pulpe du cerveau ; ainsi la contractilité du nerf visible qui fait que ses extrémités se retirent lorsqu'il est coupé, dépend totalement des tuniques qui revêtent ces fibrilles nerveuses, & des vaisseaux dont elles sont parsemées.

Ce qui fait que les parties d'un nerf entierement coupé se retirent du lieu de la blessure vers les parties fermes auxquelles il est attaché, se cachent sous les solides qui les environnent, sont comprimées par leur action, & ferment leurs orifices & ceux de leurs petits vaisseaux sans causer d'autres préjudices que ceux qui ont été détaillés dans un des Aphorismes précédens.

Si l'un de ces nerfs dont on a fait la description dans le Paragraphe précédent, est entierement coupé, les tuniques qui entourrent chaque petite fibre, ainsi que les enveloppes qui les couvrent toutes réunies ensemble, se retirent de part & d'autre en vertu de leur connexion avec les parties voisines, & de leur élasticité naturelle : mais comme des arteres mêmes assez considérables entierement coupées, se retirant en arriere, se bouchent en conséquence de la pression des parties voisines sous lesquelles elles se cachent & de leur propre contractilité, de façon qu'elles ne transmettent point de sang ; il est évident que les petits vaisseaux nerveux, ainsi que ceux des tuniques qui les revêtent, se bouchent sur le champ, & ne peuvent plus transmettre les humeurs qui leur sont fournies. Toutes les fonctions qui dépendent de l'intégrité de ces vaisseaux seront donc détruites, & il en résultera tous les maux dont il a été fait mention.

Mais s'il n'y a que quelques-uns des petits filamens dont le nerf est composé qui soient coupés ou piqués, en se retirant en arriere ils tiraillent les fibrilles, qui les lioient ensemble eux & leurs petits vaisseaux ; ce qui cause une dilacération lente & perpétuelle, & conséquemment une douleur aiguë & continue dans ces parties. Les fibres nerveuses qui tiennent encore, soutiendront seules tout l'effort qui étoit auparavant partagé entre toutes, elles seront donc plus distendues, & plus dilacérées, & produiront par conséquent une douleur très-vive, & se comprimeront tellement par leur distraction qu'elles ne seront plus perméables. Quand une partie est coupée, & que l'autre ne l'est pas, elles souffrent beaucoup toutes les deux, & les petits vaisseaux intermédiaires se trouvent comprimés ; par conséquent le sang, la lymphe, & les esprits sont arrêtés, pressés, accumulés, d'où naît dans ces parties une inflammation de sang, de lymphe & d'esprits. En conséquence les nerfs voisins, les tendons, les gaines des uns & des autres, les muscles, & les vaisseaux sont tendus, étranglés, tiraillés ; & conséquemment aussi les membranes du cerveau & du cervelet, de la moelle épiniere, sont tiraillées, irritées, & ainsi toutes les fonctions du cerveau sont dérangées ; ce qui produit naturellement les phénomenes décrits ci-dessus.

Si donc un nerf visible composé de plusieurs petits vaisseaux unis ensemble, revêtus d'une enveloppe propre à chacun, & renfermés tous dans une membrane commune, est blessé, de façon qu'il n'y ait d'offensé que quelques muscles de ces fibrilles qui composent le nerf, & qu'il en reste quelques unes d'entieres, toutes les fonctions qui dépendoient de l'intégrité de ces fibrilles, pour lors désunies, seront détruites. De plus, selon ce qui a été dit plus haut, les extrémités séparées des fibrilles, s'éloigneront mutuellement. Or, cela ne pourra pas se faire que les petites membranes qui lient les fibres nerveuses couchées les unes contre les autres, ne soient tiraillées & lacérées, d'où naît par conséquent une douleur aiguë & continuelle. Les fibrilles qui sont encore entieres, soutiendront seules tout l'effort qui étoit auparavant partagé entre toutes. Lorsqu'à l'occasion des différens mouvemens des muscles, des flexions & des extensions des articles, du battement des arteres, &c. les parties changent de situation, elles seront donc nécessairement plus tiraillées,

ce qui pourra de nouveau occasionner une grande douleur : car si l'on suppose que le nerf est composé de cent fibrilles nerveuses, unies ensemble dans un même faisceau, & qu'il y en ait eu cinquante de coupées à l'occasion d'une *plaie*, les cinquante autres qui restent entieres, seront doublement tiraillées par les mêmes causes, en ce que la cohésion avec laquelle elles résistoient aux causes tiraillantes, est détruite de moitié.

Mais on a démontré à l'article *Obstruction*, que toute cause qui tiraille & allonge les vaisseaux, diminue leur capacité, & peut conséquemment former une obstruction, d'où il peut s'en ensuivre encore une infinité de maux. On doit commencer à concevoir par ces notions quels maux occasionnent les nerfs blessés, quoiqu'ils ne soient pas entierement coupés ; car les parties coupées se retirent de part & d'autre, contractent les orifices des vaisseaux coupés, & empêchent que les humeurs n'y passent librement. Les fibrilles qui tiennent encore ensemble, pourront moins résister aux causes tiraillantes, seront par conséquent allongées, & diminueront les diametres de leurs vaisseaux : cette même cause empêchera la libre circulation des humeurs par ces vaisseaux, & l'impétuosité du liquide vital qui afflue par-derriere dans les endroits obstrués, causera une inflammation, non-seulement dans les grands vaisseaux sanguins, mais peut-être aussi dans les autres petits vaisseaux des classes inférieures, jusqu'aux derniers filamens nerveux les plus déliés. Or nous voyons quelles douleurs cuisantes il peut en naître, par la podagre, les rhumatismes, la goute, maladies dans lesquelles de tendres petits vaisseaux étant enflammés, causent des tourmens affreux: mais il pourra de l'inflammation née s'en ensuivre ses divers effets, qui sont encore fort différens, selon que l'inflammation attaque de grands ou de petits vaisseaux.

Il s'ensuit du phlegmon une douce suppuration. L'érésipele ulcérée, qui a son siége dans de petits vaisseaux, rend une liqueur, ténue, ichoreuse ; le vrai rhumatisme ne vient jamais à suppuration ; la goutte qui affecte de petits vaisseaux nerveux très-déliés, change les parties mêmes les plus solides en chaux, &c. d'où peuvent naître encore une infinité de maux.

En conséquence les nerfs voisins, &c. Nous trouvons que le corps humain est fait de façon que la lésion d'un seul petit nerf affecte les parties voisines, & des parties quelquefois même fort éloignées. Lorsque le dur émail qui couvre la dent, étant rompu, découvre ces fibrilles nerveuses déliées, dispersées dans la substance intérieure de la dent ; la seule fraîcheur de l'air qui vient les frapper, rend non-seulement la dent affectée, mais même tout le côté qui répond à cette dent très-douloureux, & les parties voisines s'élevent souvent en une tumeur considérable ; le nerf douloureux étant détruit par l'application de l'alcohol, ou la dent affectée étant arrachée, tout le mal cesse. Une aiguille fichée malheureusement dans la derniere phalange de l'index, ayant offensé le tendon, occasionna aussi-tôt une violente douleur dans toute la paume de la main, dans le carpe, ensuite dans le coude, & monta jusqu'à l'épaule: une dangereuse inflammation tendante tout-à-coup à la gangrene, occupa tous ces endroits. Il s'ensuivit d'une blessure aussi légere une fievre aiguë, la phrénésie, les convulsions, & la mort même au bout de quatre jours.

On trouve quantité de semblables exemples dans Hildan & les autres Observateurs, qui nous font voir que la légere piqure d'un nerf ou d'un tendon affecte d'abord toutes les parties voisines, & que le corps peut enfin en être troublé dans toutes ses fonctions, au point que la mort s'en ensuive. Ce mal, né dans un seul petit nerf attaque-t'il les parties voisines, & monte-t'il jusqu'au cerveau, en conséquence de la continuation des membranes qui revêtent les nerfs que l'on regarde comme des productions des meninges du cerveau ? Ou cela provient-il de l'irritation de cette substance, que l'on doit appeller proprement nerveuse, & qui est une continuité de la moelle de l'encéphale ? Ce sont des questions que je n'agiterai point ici. Il suffit qu'il s'ensuive de semblables maux, & peut-être ces deux causes y concourent-elles l'une & l'autre. Par exemple, la membrane qui tapisse le bassinet des reins, se continue par les uréteres, la vessie, l'urethre, & lorsqu'une pierre aiguë, logée dans le passage du bassinet, irrite cette membrane qui le tapisse, on ressent souvent de la douleur dans l'extrémité de l'urethre, & une straogurie très-cuisante. Lorsque cette membrane tendineuse qui couvre les muscles de l'humérus & du cubitus, a été piquée lors d'une saignée ; la douleur, l'inflammation, & les autres symptomes occupent promptement toute l'étendue de cette membrane.

Ce qui produit, &c. Si l'on compare les phénomenes rapportés ci-dessus avec ceux dont il est mention dans ce paragraphe & les deux suivans, l'on verra facilement la raison pourquoi il s'ensuit de la lésion des nerfs tant de maux si dangereux.

On connoît aussi par-là quelle piquure, quel déchirement & quelles sortes de blessures des nerfs sont si funestes, & par quelle raison elles le sont ; pourquoi les blessures des membranes, des tendons, & de plusieurs vaisseaux produisent les mêmes effets.

Plus le nerf est tendu, & moins il reste de fibres entieres du nerf coupé ; plus leur distraction sera grande, plus les symptomes seront dangereux, & plus la douleur sera aiguë. Il ne s'ensuit pas des maux si funestes d'un nerf qui n'est pas tendu, ou qui est entierement coupé. Or, personne ne trouvera surprenant que les membranes ayant quantité de nerfs dispersés dans leur substance, elles éprouvent les mêmes accidens, ainsi que les tendons qui semblent être des continuations des fibres musculaires, & être par conséquent des prolongemens de nerfs, ainsi qu'il a été dit ci-dessus. La même chose aura lieu dans les vaisseaux, qui sont formés de membranes roulées, parsemées de nerfs qui servent au sentiment, au mouvement, & à la nutrition.

Nous avons traité jusqu'à présent de la définition de la *plaie*, de ses causes & de ses effets ; nous avons fait ensuite un détail exact de tout ce qui arrive dans une simple *plaie*, depuis le moment qu'elle a été faite jusqu'à son entiere guérison ; nous avons examiné après, quels maux la *plaie* occasionne quand les nerfs, les tendons, les membranes, les arteres sont lésés ; nous avons passé de-là aux signes par lesquels on connoît la présence de la *plaie*, & l'on détermine en même-tems quelles parties du corps ont été lésées à l'occasion de la *plaie* ; nous avons déduit de-là les prognostics par lesquels on pouvoit prédire, la *plaie* étant une fois connue, si le blessé en mourroit ou non, si la cure étoit possible ou impossible, facile ou difficile, & quelles fonctions resteroient lésées après la guérison de la *plaie* ; nous avons de plus déterminé sur d'exactes observations, & sur la connoissance de la fabrique du corps humain, quelles sortes de *plaies* devoient être déclarées mortelles, & comment cette déclaration doit être circonstanciée, expliquant si elles sont absolument mortelles, les parties essentiellement nécessaires à la vie étant détruites par la blessure, au point qu'on ne puisse espérer aucun secours de l'art ; ou si étant effectivement mortelles de leur nature, on pourroit cependant en procurer la guérison par le secours de l'art ; & enfin si la mort qui s'ensuit de la *plaie* dépendoit, non de la *plaie* seule, mais d'autres causes distinctes de la *plaie*, qui ont concouru avec. Par ces notions, on a appris comment doit être dressé le rapport

qu'on fait aux Juges touchant la nature & les effets d'une blessure. Enfin, l'anatomie & la théorie nous ont donné la raison de ces surprenans effets, que produisent les nerfs piqués, ou coupés en partie. Il s'agit maintenant de parler de la cure de la *plaie* en général.

Pour guérir une *plaie*, il faut :

1°. En ôter tout ce qui pourroit en empêcher la réunion, soit parties des solides, & des fluides corrompus, soit partie de l'instrument vulnérant, ou de quelque autre matiere laissée dans la *plaie*.

2°. Reparer la déperdition par la régénération de ce qui a été emporté.

3°. Rejoindre les parties séparées, les contenir dans leur union.

4°. Y faire naître une cicatrice tout-à-fait semblable à la peau naturelle.

La guérison est le changement qui se fait dans un corps vivant qui passe de l'état de maladie à celui de santé, & la réparation de ce dont la perte constituoit la maladie : mais la *plaie* est une solution de continuité récente & sanglante des parties molles faites par l'action d'un corps dur & aigu. La guérison de la *plaie* sera donc le rétablissement de la cohésion naturelle des parties séparées par la cause vulnérante. Soit qu'il n'y ait qu'une simple division des parties ci-devant unies, soit qu'il y ait eu une perte considérable de substance enlevée par la cause vulnérante, ce qui reste de vie au blessé sert à réunir les parties séparées ; & par un moyen qu'il n'est pas possible d'imiter, répare la déperdition.

Les Chirurgiens & les Medecins enlevent tout ce qui pouvoit faire obstacle à ce salutaire effort de la nature, employant des médicamens qui puissent l'aider ; c'est-là tout ce que l'art peut faire. Que ceux qui prétendent être plus savans, tentent sur un cadavre la consolidation de la plus légere *plaie*, qu'ils y appliquent les baumes vulnéraires les plus vantés, qu'ils lui procurent la chaleur modérée d'un corps sain, l'événement leur apprendra que la nature d'un corps créé se suffit à elle-même, & que l'art ne peut absolument rien sans elle.

On fait mention dans les *N°.* suivans des choses qui sont toujours nécessaires pour la guérison de toutes sortes de *plaies*.

1°. Tout ce qui se trouve dans la *plaie* de nature contraire aux parties de notre corps, ne pourra jamais s'y unir, & empêchera continuellement la réunion des parties séparées tant qu'il y restera. Lorsqu'en soulevant la peau l'on y fait incision avec la lancette, & que l'on met dans la *plaie* une petite bale d'or le plus pur, les levres de la *plaie* ne se reprennent jamais : mais il reste pendant plusieurs années un ulcere qui rend tous les jours du pus. Si l'on ôte ce corps étranger, elle se consolidera promptement, à moins que les levres, à force de frotter continuellement contre ce corps dur, ne soient devenues entierement calleuses. Il n'importe pas que ce corps étranger soit une partie de l'instrument vulnérant, ou quelque autre chose qui a pénétré en même-tems la *plaie* ; ou que ce soit des humeurs ou des parties solides changées par la cause vulnérante, de façon qu'elles aient perdu les qualités qui leur sont absolument nécessaires pour pouvoir se réunir aux parties vivantes. Lorsque dans un combat les balles pénetrent les vêtemens, souvent elles entraînent avec elles dans la *plaie* une partie des morceaux d'étoffe, ce qui par conséquent recule la consolidation de ces *plaies* pendant plusieurs mois, & même pendant plusieurs années.

* Un Homme de qualité reçut un coup de fusil dans la cuisse droite ; la balle en passant brisa l'os : il fut rétabli de cette blessure de façon à pouvoir marcher ; il subsista pendant l'espace de vingt ans un ulcere fistuleux d'où sortoient de tems-en-tems des fragmens d'os. Après avoir souffert pendant si long-tems ces incommodités, la douleur étant augmentée, & devenue continuelle ; sur l'avis des plus célebres Chirurgiens & Medecins, on dilata avec le bistouri l'orifice de la *plaie*. On en tira d'abord trois esquilles d'os de la longueur de trois pouces, & ensuite trois autres. On trouva enfin dans le fond de l'ulcere un morceau de drap de la culotte qui s'étoit introduit dans la *plaie* avec la balle. Quelques jours après, on en tira trois morceaux de fer rouillés, qui paroissoient être des morceaux d'une clé que le malade avoit dans sa poche le jour qu'il fut blessé. Ces corps étrangers étoient restés tout ce tems dans la *plaie*, & en avoient par conséquent empêché la consolidation. Il faut donc ôter ces matieres étrangeres, si cela est possible. *Mémoires de l'Acad. Royale des Sciences, Ann.* 1731.

2°. S'il s'est ensuivi de la blessure une perte considérable de substance, les levres de la *plaie* ne pourront se réunir & reprendre, à moins que l'on n'ait auparavant réparé la déperdition par une nouvelle régénération : car elles sont trop distantes l'une de l'autre ; & quand on rapprocheroit les levres de la *plaie* par le moyen des sutures & des emplâtres tenaces au point qu'elles devinssent contiguës, il resteroit cependant sous ces levres réunies, une cavité dans laquelle s'assembleroient des humeurs épanchées qui formeroient un ulcere sinueux.

3°. On a remarqué, en rappellant les phénomenes communs à toutes les *plaies*, que les parties du corps entre lesquelles a passé la cause vulnérante, s'écartent insensiblement & de plus en plus les unes des autres. Mais il faut pour la guérison de cette *plaie* que les parties séparées se réunissent de nouveau, l'art en ce cas aide à la nature, en rejoignant les parties séparées, & en les contenant dans leur réunion.

4°. C'est cependant ce qu'il n'est pas possible de faire, lorsqu'une grande suppuration a consumé beaucoup de la tunique graisseuse, ou qu'une grande partie de la peau a été enlevée par la *plaie* ; la cicatrice sera toujours plus solide, plus polie, & plus luisante que la peau voisine.

Ce sont-là les indications générales pour la guérison de toutes sortes de *plaies*. L'on dira dans les paragraphes suivans de quelle façon on peut les remplir.

S'il s'y trouve quelques fragmens de métaux, de pierres, de bois, de balles à fusil, des grumeaux de sang, de la chair morte & des esquilles d'os ; il faut d'abord les ôter, s'il n'y a point d'inconvenient à le faire.

Ces sortes d'accidens arrivent fréquemment aujourd'hui dans les combats, lorsque l'on tire sur les ennemis des canons chargés de pierres & de fragmens de métaux, ce qu'on appelle communément canons chargés à mitrailles, lesquels font des *plaies* très-difficiles à guérir. Toutes ces choses laissées dans les *plaies*, contondent, lorsque la *plaie* commence à se tuméfier & à s'enflâmer, les parties qu'elles touchent, les rendent calleuses, augmentent l'inflammation, & les font enfin dégénérer en ulceres fistuleux, qu'il n'est pas possible de guérir si l'on ne retire ces corps étrangers par art, ou en excitant la suppuration dans les parties contiguës.

Il en est de même s'il est resté dans la *plaie* des grumeaux de

de sang épaissi, ou des parties solides du corps brisées & entierement séparées des parties vivantes; car si, par exemple, un fragment d'os n'est pas tout-à-fait détaché des parties vivantes, il y a espérance qu'on pourra le réunir, mais il faut toujours faire attention si l'on ne peut retirer ces corps hétérogenes restés dans la *plaie*, sans craindre qu'il ne s'en ensuive de funestes accidens. On doit plutôt les y laisser, & remettre à la nature le soin de les en retirer. Le paragraphe suivant nous fournira les moyens de juger si on doit les en ôter ou les y laisser.

Mais ce n'est qu'après avoir considéré la nature de la *plaie*, du lieu blessé, la matiere qui s'y est introduite, la force du malade, les symptomes du mal, qu'on juge si l'on doit les en ôter, ou les y laisser.

Il est besoin d'une extreme précaution, surtout dans les *plaies* dangereuses, pour déterminer si l'on doit ôter ces hétérogénéites qui sont restées dans la *plaie*, ou si l'on doit les y laisser. Si, tout bien considéré, il paroît que le blessé vivra plus commodément après les avoir ôtées, il n'y a pour lors aucun doute qu'on ne doive le faire: mais si l'on voit par la connoissance de l'anatomie & par les fonctions lésées, que la *plaie* est d'une nature à donner lieu de craindre une mort certaine & fort prompte, il faut les y laisser, de peur que l'on n'impute au Medecin & au Chirurgien la mort qui s'ensuivroit de la *plaie*; car il est à propos de ne point y toucher dans ces cas désespérés. Si l'on ne peut toucher la partie blessée avec les instrumens nécessaires pour retirer ces corps étrangers restés dans la *plaie*, il faut les y laisser pareillement. Si, par exemple, ils sont logés proche d'endroits tendineux, de grands nerfs, & même du cerveau, on ne peut les en ôter sans beaucoup de danger. Or, il y a des corps que l'on peut laisser dans la *plaie* avec plus de sûreté que d'autres, selon leur différente matiere.

Une infinité d'observations nous ont appris, que des balles de plomb, introduites par la *plaie*, étoient restées plusieurs années dans le corps sans aucun danger, & que souvent elles s'ouvrent ensuite d'étonnans passages par lesquels elles sortent: mais que si elles sont de cuivre ou de fer, venant à se rouiller, elles irritent davantage les parties qu'elles touchent. On doit en même-tems connoître les forces du malade; car si la foiblesse du pouls, la fraîcheur des extrémités, la pâleur cadavéreuse nous indiquent que la force vitale est considérablement diminuée, il est de la prudence de ne point chercher dans la *plaie* avec des instrumens de Chirurgie, qui ne feroient que causer au blessé des souffrances inutiles. Car nous apprenons par de merveilleuses observations, que des corps étrangers restés dans la *plaie*, que l'on n'avoit pu d'abord retirer sans beaucoup de danger, étoient par la suite sortis d'eux-mêmes.

* Un jeune homme de vingt-six ans eut l'os pariétal droit percé au milieu d'une fleche armée de fer; le blessé tâchant d'arracher la fleche, rompit le bois près du fer qui demeura dans la *plaie*. Il se porta assez bien pendant sept jours. Ayant pour lors fait incision, on trouva le pariétal percé d'un tron circulaire, & l'on voyoit la pointe restée de la fleche. L'on enleva avec le trépan, dont on fit deux fois l'application, une grande portion du crane. L'on coupa la dure-mere dans tout le contour du trou fait, & l'on ne put cependant retirer le fer resté de la fleche. Le côté opposé à la *plaie* devint paralytique; il survint une abondante suppuration; il s'élevoit fréquemment des fungus du cerveau. Trois mois s'étant écoulés, l'on sentoit avec la sonde le fer dans la substance du cerveau. Le Chirurgien essaya de l'en tirer: mais les convulsions nées en conséquence l'empêcherent de continuer. Vers la fin du quatrieme mois, le fer de la fleche se présenta de lui-même à l'ouverture de la *plaie*, & l'ayant pris avec des tenettes, on le retira sans aucun danger; & cette *plaie* si dangereuse fut cicatrisée au bout de vingt jours. *Journal des Savans*, 1735. *Avril.*

On trouve dans les Auteurs quantité d'autres observations, qui nous font voir qu'il vaut beaucoup mieux laisser quelquefois dans la *plaie* ces corps étrangers, qui sortent ensuite d'eux-mêmes par les voies que la nature leur ménage.

On juge aussi de quelle maniere, & avec quel instrument on peut les ôter.

On examine d'abord si l'on peut par la *plaie* retirer sans dilacération des parties le fragment resté de l'instrument vulnérant, ou si l'on doit auparavant la dilater, ou si l'on peut l'en retirer plus commodément en faisant une nouvelle *plaie* dans la partie opposée. Par exemple, quand les fers des fleches restés dans la *plaie* ont une épine comme celle d'un hameçon, on ne peut les retirer par la *plaie* qu'ils ont faites; sans une grande dilacération des parties voisines. Il seroit par conséquent plus à propos de dilater la *plaie*, ou l'on devroit, s'il étoit possible, les repousser & les retirer par la partie opposée, en y faisant une ouverture.

Les Auteurs de Chirurgie nous donnent la description de plusieurs pincettes de différente figure & de différente grandeur, avec lesquelles on peut retirer les corps étrangers restés dans les *plaies*. Cependant il est de la prudence de ne les point retirer avec force, & en une seule & même fois. Mais il faut, lorsqu'on tient une fois le fer avec la pincette, l'agiter doucement, afin que l'on puisse savoir s'il n'est point arrêté quelque part, de façon qu'il ne soit pas possible de l'en tirer sans une grande dilacération; car pour lors il vaudroit mieux le laisser. Mais lorsqu'on eut commencé à se servir de poudre dans les combats, on ne pouvoit avec les pincettes jusques alors usitées en Chirurgie, retirer commodément les balles de mousquet. On imagina donc de nouvelles machines, entre autres un vilebrequin en forme de vis, renfermé dans une cannule, afin de le pouvoir porter sûrement dans le fond de la *plaie*, jusqu'à ce qu'il rencontre la balle qui y est restée; pour lors en tournant le vilebrequin, on le fait enfoncer dans le plomb, qui est mou de sa nature, jusqu'à ce qu'il l'accroche suffisamment pour que la bale vienne avec le vilebrequin lorsqu'on le retire. On peut voir les Chirurgiens modernes qui parlent de ces instrumens, & de la façon de s'en servir.

La *plaie* étant ainsi débarrassée, si le corps a souffert quelque déperdition de sa substance, il faut la réparer par la régénération d'une matiere qui lui soit semblable. Ce qui se fait, 1°. en disposant les vaisseaux arteriels, lymphatiques, nerveux, de façon qu'ils reçoivent & transmettent leurs liquides bien conditionnés; 2°. en faisant ensorte que des bonnes humeurs & telles qu'elles doivent être naturellement, soient introduites dans ces vaisseaux dans la quantité requise & avec un mouvement convenable.

Tous les corps étrangers étant ôtés de la *plaie*, il faut considérer si la *plaie* est telle que l'instrument vulnérant n'ait fait que séparer les parties précédemment cohérentes, ou si quelque partie de la substance a été enlevée par la cause vulnérante. Il suffit dans le premier cas de réunir les parties séparées: mais il faut dans le second réparer la substance perdue par la régénération. On est dans l'idée que les parties du corps ne peuvent plus reprendre, quoiqu'on les applique sur celles avec lesquelles elles étoient unies auparavant: cependant quelques Observateurs nous ont fait voir qu'il n'en falloit pas toujours désespérer.

* Un soldat eut presque toute la partie cartilagineuse du

bout du nez emportée avec les dents, son ennemi qui la lui avoit arrachée en le mordant, l'ayant jettée par terre, la foula aux piés; le blessé ayant ramassé la partie de son nez la jetta dans la boutique d'un Chirurgien, & poursuivit tout en colere son ennemi qui fuyoit; de retour ensuite, on lui replaça le bout de son nez après l'avoir lavé dans du vin tiede, on l'assura avec une emplâtre ténace, de façon qu'il resta en place; dès le lendemain il paroissoit des principes de réunion, & le quatrieme jour la réunion fut entierement faite. Garengeot, *Operat. de Chirug. Tom.* 3.

Nous en avons un autre exemple où le doigt index de la main droite ayant été pris dans une porte comme on la fermoit, fut blessé de façon que la peau & le pannicule adipeux étant coupés tout autour se renversoient avec l'ongle sur la premiere phalange, de sorte que l'os étoit presque entierement dépouillé. Le Chirurgien voulant rapprocher ces parties séparées s'apperçut qu'elles n'avoient plus du tout de cohésion avec celles de dessous; cependant il adapta de nouveau cette espece de gand au doigt, & le troisieme jour la réunion fut parfaite. Plusieurs observations semblables nous prouvent la possibilité de la méthode de Caspard Taliacot, Professeur en Medecine, & en Chirurgie, à Boulogne, qui réparoît, par un singulier artifice, les parties coupées, le nez, les oreilles, les levres, en coupant de la chair du bras, & l'adaptant aux endroits mutilés. Il décrit fort au long cette méthode dans un Livre qu'il intitule, *de Chirurgia curtorum per insitionem.*

Paré, *Lib. XXIII. cap.* 2. rapporte l'exemple d'un homme qui avoit porté long-tems un bout de nez d'argent, & qui, ennuyé enfin de cette difformité, fut guéri, en Italie, de cette façon, au grand étonnement de tous ceux qui l'avoient connu auparavant. Et l'on trouve dans Hildan, *Cent.* 3. *Obs.* 31. que Griffon, Chirurgien très-ingénieux, répara le nez coupé d'une petite fille par cette méthode, dont il étoit cependant redevable à Taliacot, de sorte que l'on ne s'appercevoit pas que ce nez fût factice, ainsi qu'Hildan assure l'avoir souvent vu avec beaucoup d'admiration. Mais cela n'est pas assurément bien fréquent, & lorsqu'il s'est fait quelque perte de substance dans une *plaie*, les vaisseaux voisins prolongés réparent par un merveilleux effet de la nature humaine toute la déperdition; mais deux choses sont nécessaires à cette régénération.

1°. Par un inévitable effet de la vie & de la santé il se perd tous les jours quelque substance du corps, à quoi les alimens convertis en notre nature par la force des vaisseaux & des visceres suppléent: un corps sain a donc le pouvoir de rétablir la même quantité & qualité de substance qui s'est perdue: mais tout cet ouvrage se fait par le mouvement vital des bonnes humeurs, dans les vaisseaux sains, & proportionnés au liquides. Il faut donc que les vaisseaux soient d'une qualité a pouvoir encore recevoir, porter & transmettre les liquides, tels qu'ils fluoient dans ces vaisseaux en état de santé. Si donc les vaisseaux ont été rétrécis par une trop forte compression, ou par l'effet de puissans dessiccatifs, la superficie de la *plaie* se dessechera & s'enflammera, & les vaisseaux ne pourront plus transmettre les liquides qu'ils transmettoient en état de santé. Si l'on applique sur la *plaie* des remedes trop émolliens, les vaisseaux relâchés céderont à l'impétuosité & à l'impulsion des liquides, se dilateront & admettront des humeurs étrangeres, & les vaisseaux étendus au-delà de leur capacité naturelle, formeront avec les liquides qu'ils contiennent une chair spongieuse qui retardera toujours la guérison de la *plaie*. Il est donc question pour que la régénération de la substance perdue par la *plaie* se fasse comme il faut, pour ce qui concerne les vaisseaux, de leur donner la fermeté requise pour qu'ils n'opposent point trop de résistance, & ne cedent point non plus trop facilement à l'impulsion des liquides. Or, comme il faut que les vaisseaux qui constituent la superficie de la *plaie*, s'allongent pour la régénération de la substance perdue, il seroit à propos de les tenir un peu plus mous, & un peu plus lâches qu'ils ne sont naturellement. C'est ce qui a fait dire à Hippocrate: « S'il est besoin qu'un « ulcere se referme & s'emplisse, il faut le tumé« fier; & ailleurs: Lorsque vous voulez procurer la « régénération de la chair, les alimens gras & chauds « sont les plus convenables. » Et Galien avertit de « s'abstenir absolument de remedes astringens, si l'on « a dessein de reproduire la chair. » Or le Chirurgien examinant tous les jours la superficie de la *plaie*, pourra juger s'il est besoin pour la régénération de ce qui est perdu, de ramollir plus ou moins. Car si la superficie de la *plaie* paroît seche, & que la *plaie* soit rouge dans le fond, & qu'elle rende peu de pus, il voit par là que les vaisseaux situés à la superficie de la *plaie*, résistent trop au liquide auquel ils devroient servir de passage, & qu'ils ne le transmettent point: mais si la blessure est également humide par-tout, & que sa rougeur soit modérée, si le fond de la *plaie* s'éleve tous les jours également, & que les côtés s'étendent dans tout le tour de la *plaie*, il voit parfaitement que les vaisseaux sont assez relâchés pour pouvoir céder au liquide qu'ils reçoivent: mais si la *plaie* rend une trop grande quantité d'humeurs, que son fond & ses côtés s'élevent & s'étendent promptement, & inégalement, il en conclut que les vaisseaux sont trop relâchés, & qu'il est besoin de remedes opposés; c'est ce que Galien a merveilleusement expliqué, en parlant de la maniere de guérir les ulceres; « vous améliorerez, dit-il, la mauvaise « qualité de la chair, si elle vous paroît salée & seche, « en l'humectant souvent avec de l'eau tiede, &c. il « faut cependant cesser de le faire aussi-tôt que tou« te la partie commence à rougir & à s'élever. » Cependant il dit un peu après que « les remedes doi« vent avoir une plus grande faculté d'humecter qu'il « n'est ordonné pour une chair saine: mais il faut fai« re tout le contraire si la chair est plus humide qu'il « ne faut naturellement. »

C'est à toutes ces choses qu'on doit faire attention dans une *plaie* pour procurer la régénération de ce qui est perdu en ce qui concerne les vaisseaux. On dira dans l'article suivant ce qui est nécessaire pour la régénération des fluides.

2°. On doit réparer ici par la régénération d'une nouvelle substance celle qui a été perdue à l'occasion de la *plaie*: or elle consiste en solides & en fluides, en vaisseaux contenans & en liqueurs contenues. Il est donc question d'amener à l'endroit de la *plaie* une matiere qui contienne les parties nécessaires à la régénération: mais le bon liquide mis dans les vaisseaux par les lois de la santé les renferme toutes en lui; il répare tous les jours dans les fluides & dans les solides toute la déperdition que l'action de la santé a occasionnée dans le corps; car les alimens ne nourrissent point qu'ils n'aient été convertis d'abord en la nature des liquides humains par le mécanisme du corps, & qu'ayant quitté leur propre nature, ils ne se soient revêtus de la nôtre. Il est donc nécessaire qu'il reste assez de santé pour qu'il puisse se former des alimens, des humeurs bonnes & naturelles. On voit par là pourquoi la régénération de la substance perdue est si difficile, & souvent comme impossible dans les corps cacochymes, au lieu qu'elle se fait aisément dans les corps bien constitués: il faut, de plus, qu'il y ait de ce bon liquide naturel une quantité requise pour remplir tous les vaisseaux, ce qui nous fait voir aussi d'où pro-

vient dans les blessés, qui, en conséquence d'une hémorrhagie considérable, ont perdu une quantité de bon liquide naturel, cette difficulté qu'ils ont à guérir, laquelle augmente encore en ce que les alimens crus introduits dans le corps, sont convertis en notre nature, surtout par la quantité de bonnes humeurs avec lesquelles ils se mêlent, ainsi qu'on l'a démontré à l'Article *Fibra*, Voyez ce mot. Tout cela ne suffit pas, il faut que les liquides naturels soient portés dans les vaisseaux avec un mouvement convenable; car ce mouvement venant à languir, toute la nutrition manque, ou est du moins dépravée, ainsi qu'on le voit dans les corps débiles. Lorsque les humeurs sont portées dans les vaisseaux avec trop de violence, elles détruisent le corps plutôt que de le refaire, ainsi qu'on le voit dans les animaux employés à des travaux trop rudes, & dans les maladies où la circulation péche par l'excès de sa violence.

Tout ce que l'art peut faire en ce cas, c'est de rendre les vaisseaux tels qu'ils étoient en état de santé, & que de bons liquides soient portés dans ces vaisseaux avec un mouvement convenable; la nature se suffisant à elle-même fera le reste.

Par ce moyen, les petits tuyaux blessés, retirés, bouchés, comprimés & presque vuides de sucs, se remplissent, s'humectent, s'allongent, se prennent avec leurs voisins, & s'appliquant à ceux des plexus réticulaires, dont ils sont proches, s'y agglutinent par le secours d'un bon liquide.

On a démontré plus haut que des arteres, même assez considérables, étant coupées, se contractoient insensiblement, & se rebouchoient, & que l'hémorrhagie s'arrêtoit par conséquent d'elle-même, à moins qu'elles ne fussent trop grosses. Il est donc évident que de petits vaisseaux coupés se referment par les mêmes causes, & bouchent par conséquent le passage aux humeurs; en conséquence de quoi la force de la vie poussant par derriere vers ces embouchures obstruées des petits vaisseaux coupés, fera naître l'inflammation, & une petite fievre, par l'action de laquelle les humeurs étant poussées avec plus de violence vers les extrémités des vaisseaux, les poussent en avant, les allongent, & les ouvrent, ou par une douce suppuration, séparent des parties vivantes les extrémités des vaisseaux entierement desséchées, & mortes. Mais ces vaisseaux n'étant plus assujettis par la peau qui les contenoit, la force du liquide qui afflue les allonge & les éleve insensiblement, & leurs embouchures étant pour lors ouvertes, ils versent leur liquide dans la cavité de la *plaie*, de là vient que toute la superficie de la *plaie* paroît humectée de pus, & hérissée de petites papilles qui s'élevent insensiblement de plus en plus, & qui ne sont autre chose que les extrémités pulpeuses des petits vaisseaux qui croissent, & lorsque cela se fait également dans tout le contour de la *plaie*, les embouchures des petits vaisseaux croissans se rencontrent mutuellement, s'appliquent & se réunissent, ainsi renaît la substance perdue dans la *plaie*. Si le Chirurgien, après que la *plaie* est une fois dépurée, s'avise de déterger tous les jours cet amas de mucosité fourni par les vaisseaux renaissans, il détruit ce qui devoit réparer la déperdition; ce qui retarde la guérison, & est cause que la superficie de la *plaie* dégénere en ulcere sordide. Ainsi tout ce que peut l'art pour la régénération de la substance perdue dans la *plaie*, est de procurer aux vaisseanx & aux liquides qui y fluent les qualités que requiert une bonne santé, & que le mouvement du liquide qui circule dans les vaisseaux ne soit ou trop lent, ou trop violent; la nature du corps humain fait tout le reste, comme on l'a dit plus haut.

Mais cette réunion paroît se faire par l'apposition de substance, & non par l'interposition de quelque suc agglutinatif, qui uniroit ainsi qu'une colle les extrémités séparées des petits vaisseaux. Car nous voyons les vaisseaux dépouillés de la peau, & de l'épiderme, s'unir sur le champ l'un à l'autre s'ils sont contigus. Par exemple, on a vu les bords des paupieres étant excoriés se coller l'un à l'autre en une nuit, au point qu'il a fallu se servir de la lancette pour les diviser; & des doigts, restés contigus après que l'épiderme en eut été emporté par une brûlure de poudre à canon, se coller fortement ensemble tant est grand l'effort des extrémités ouvertes, des vaisseaux, pour s'agglutiner avec leurs semblables, lorsqu'ils sont devenus voisins.

A mesure que toutes ces choses se font ensemble, & également de tous les points du fond, & des côtés de la *plaie*, sa cavité se remplit, en s'étendant de toutes parts vers le centre, de matieres solides & liquides, semblables à celle dont il s'étoit fait déperdition.

Si toutes les extrémités des petits vaisseaux sont également ouvertes dans le fond, & dans les côtés de la *plaie*, le mouvement des humeurs dans les vaisseaux agit avec une égale force sur eux tous. Or si la résistance n'est pas plus grande dans un endroit que dans un autre, l'allongement des vaisseaux se fera également en tout point: mais si la laxité est plus grande en quelque endroit que partout ailleurs, les vaisseaux s'y allongeront & s'y distendront davantage, ce qui donnera lieu à une excroissance fongueuse, qui en comprimant les vaisseaux voisins empêchera la consolidation de la *plaie* de se faire également. Mais lorsque les vaisseaux étant ainsi allongés dans tout le contour de la *plaie*, se rencontrent & s'unissent, ils recouvrent leur premiere structure au moyen de quoi s'opere la réparation de la substance que le corps avoit perdue. Mais est-il certain que les parties renouvellées soient entierement les mêmes qu'avant la blessure? Tous les phénomenes du moins semblent l'assurer, & l'expérience nous apprend que les vaisseaux sanguins les plus épais, ainsi que les vaisseaux transparens les plus ténus sont les mêmes qu'auparavant. Car si l'on enleve rudement avec un linge cette mucosité des vaisseaux renaissans, amassée dans la cavité de la *plaie*; il en sort du sang rouge. Si on l'enleve légerement, il en sort un liquide ténu; mais si l'on applique dessus une feuille de métal très-polie, ou un miroir, l'humidité forme sur la superficie polie de ce corps une tache qui se dissipe promptement sans qu'il reste aucune saleté; ce qui prouve manifestement qu'il y a même dans cette nouvelle substance des vaisseaux ouverts qui contiennent & laissent échapper un liquide très-subtil, d'où l'on conclut qu'outre les vaisseaux sanguins, & les petits vaisseaux exhalans, il s'y trouve encore des classes intermédiaires de vaisseaux décroissans.

Cependant cette régénération de la substance perdue dans le corps humain est bornée; car on n'a jamais vu renaître même le dernier article du doigt. Les vaisseaux par leur concrétion forment une cicatrice à la superficie de la *plaie*: mais la partie reste mutilée toute la vie. On voit par-là que la substance perdue du corps peut se réparer, lorsque les vaisseaux s'allongeant des bords de la *plaie* vers son centre peuvent se rencontrer & s'unir. Mais lorsqu'il est question de régénérer par un simple allongement des vaisseaux de la partie mutilée, tant de parties organiques qui ont été coupées, la nature n'y peut suffire, & revêt simplement la partie qui reste d'une bonne cicatrice. Cependant les Philosophes ont lieu d'être surpris que la nature refuse aux hommes ce qu'elle accorde aux autres animaux. Les habitans des rivages de la mer assuroient que les pattes rompues ou entierement séparées du reste du corps, renaissoient aux écrevisses & aux cancres de mer. Les Savans regardoient cela comme des contes & des fables de bonnes gens.

Cependant, M. Reaumur, *Mémoires de l'Académie des*

Sciences, 1712. à qui nous sommes redevables de tant de belles découvertes dans l'histoire des animaux, en a reconnu la vérité.

Il coupa à un écreviffe de mer l'une de ces grandes pinces qui lui servent à se saisir de sa proie & à la tenir avec tant de force; & le lendemain ou le surlendemain, il vit que la *plaie* qu'il avoit faite étoit couverte d'une petite membrane rougeâtre; quelques jours ensuite la superficie plane de cette membrane devint convexe. Le milieu de cette membrane s'éleva à-peu-près dans le centre en forme de cone, lequel au bout de dix jours avoit bien trois lignes géométriques de longueur. Cette petite membrane élevée, de rouge qu'elle étoit, devint blanche, & ce qu'il y avoit de rouge à son extrémité s'en alla. Cette petite membrane renfermoit dèslors, de façon à pouvoir les distinguer les principes de la partie renaissante. Quatre ou cinq semaines après cette petite membrane qui la contenoit se rompt, & la partie renouvellée paroît à découvert; mais elle est encore molle. Cependant au bout de quelques jours le tégument s'ossifie, & est aussi dur que celui de la partie coupée, & ce membre renouvellé ne differe de celui qui est coupé, qu'en ce qu'il est d'abord plus petit: mais il croît peu-à-peu, & devient enfin aussi parfait que celui qui a été coupé, ainsi qu'on l'a vu par des expériences réitérées faites sur ces animaux, leur coupant les pinces, les pates, les cornes, à différentes distances du tronc. Cette partie ainsi renée, étant coupée, il en renaît encore une autre semblable aux deux premieres, & il n'y a point encore d'expérience qui prouve que cette vertu de reproduire de nouveaux membres puisse s'épuiser dans cet animal. Ainsi voyons-nous dans la Physique, que des observations singulieres nous fournissent quantité de connoissances, mais que des conclusions générales tirées d'un petit nombre d'expériences avérées nous trompent fort souvent.

Il faut donc pour que cela se fasse, que le blessé, 1°. vive d'alimens qui rendent le chyle, le *serum* du sang louables & la matiere de la nutrition douce & glutineuse, d'alimens peu disposés à la putréfaction, aisés à digérer, & à se convertir en notre propre substance, qu'il use surtout des décoctions, de matieres farineuses, crues, fermentées d'émulsions, de lait, de bouillons, de fruits mûrs cuits, de légumes doux pris souvent & en petite quantité chaque fois, & qu'il évite la réplétion, la faim & la soif.

Tout ce qui sera régénéré de la substance perdue du corps doit avoir été réparé par les liquides apportés dans la *plaie*. Mais nos liquides qui fluent dans nos vaisseaux, sont ou crus, provenans d'alimens introduits qui ne sont point encore entierement convertis en notre substance; ou tels que s'étant dépouillés de leur nature étrangere à la notre, ils aient par la force des vaisseaux & des visceres pris toutes les qualités des humeurs. Le chyle fait des alimens introduits, par les visceres chylificatoires, circule avec le sang pendant plusieurs heures dans les vaisseaux, ainsi que Lower nous l'a démontré par ses expériences: ainsi cette matiere chyleuse crue sera aussi portée avec les autres humeurs dans l'endroit de la *plaie*, & en plus grande quantité même que dans les autres parties, parce qu'il se trouve moins de résistance dans l'endroit de la *plaie*; d'où l'on a remarqué dans les larges *plaies*, que presque toute la matiere propre à la nutrition sortoit; & que le corps étant par conséquent privé de nourriture périssoit d'un marasme lent. Si donc on n'a point attention de faire observer au malade un régime convenable, au moyen duquel le chyle formé des alimens soit d'une qualité douce & louable; l'acreté du chyle irritera tous les jours la *plaie*, & rendra sa guérison plus difficile. Car il ne s'agit ici que des *plaies* de quelque conséquence; les *plaies* légeres ne demandent point tant de précaution: de plus les orifices ouverts épanchent dans la cavité de la *plaie* une grande quantité de liquide qui se convertit en bon pus, sa partie la plus ténue se dissipant ou étant repompée. Si donc le chyle & le sang apportés dans la *plaie* proviennent d'alimens, qui de leur nature tendent trop à la putridité; les humeurs épanchées croupissent, & séjournant dans un lieu chaud dégénerent en un ichor putride, & ne se convertiront point en bon pus. Il faut donc interdire au blessé de tels alimens: mais comme le repos est nécessaire aux blessés, & que le mouvement musculaire & l'exercice du corps contribuent le plus à convertir les alimens crus en notre substance. (Voy. l'art. *Fibra.*) il est évident qu'ils ne doivent point se nourrir d'alimens difficiles à digérer; mais qu'ils doivent faire usage de ceux qui peuvent se digérer & se convertir le plus aisément en notre substance; autrement il se porte dans la *plaie* une grande quantité d'humeurs crues, & peu de cuites: or les alimens cuits & convertis en notre nature, peuvent seuls régénérer la substance qui manque dans la *plaie*.

Voici le détail de ceux qui par la douceur de leur nature & par leur facilité à s'assimiler, sont les plus convenables en pareille occasion.

L'avoine, l'orge, le blé sarrasin, le riz, &c. cuits dans l'eau, ou dans du bouillon, fournissent cette nourriture douce & facile à s'assimiler, & en même-tems peu disposée à la putréfaction. Leur farine donne une excellente nourriture, en la laissant fermenter un peu; car on détruit ainsi la viscosité farineuse de ces alimens. Le pain, par conséquent bien fermenté, surtout le biscuit; les bouillons de viande & dont on a tiré toute la graisse, sont d'excellent usage. Les émulsions faites avec des semences farineuses très-molles, broyées avec de l'eau, ont presque déja la nature du chyle. Le lait coupé avec une égale quantité d'eau en hiver, & une plus grande en été, pourra servir de boisson ordinaire. Les fruits mûrs d'été sont d'une grande utilité tant parce qu'ils sont gracieux au gout, que parce qu'ils procurent un rafraîchissement salutaire. On les fait cuire un peu afin de leur ôter toutes leurs flatuosités. Tous les légumes tendres tels que sont les laitues, l'endive, les épinars, le chervi, la scorsonere, le daucus, le cercifie, les panais cuits dans du bouillon, sont tous alimens fort bons.

Mais quoique toutes ces choses soient salutaires, la quantité deviendroit nuisible, si l'on en prenoit trop à la fois; car le corps du blessé qui est sans mouvement, en seroit accablé, il se mêleroit au sang une grande quantité de chyle cru, & l'état de la *plaie* changeroit. Mais si l'on dispose la quantité de ce qu'on doit prendre d'alimens, de façon que l'on en prenne peu toutes les deux heures; cette petite quantité s'assimilera facilement, & les humeurs qui sont apportées dans la *plaie* auront presque toujours les mêmes propriétés: mais lorsqu'on n'en prend que deux fois par jour, une grande quantité à chaque fois, le sang se portera à la *plaie* dans un tems chargé de beaucoup de chyle cru, & dans un autre mêlé d'un chyle perfectionné, qui lui donnera une qualité différente, & ce changement alternatif de sang troublera l'état de la *plaie*: il faut autant éviter la faim, que la trop grande réplétion; car elle avertit lorsqu'elle se fait sentir, que le corps a besoin d'une nouvelle nourriture, & toutes les humeurs deviennent plus acres, & tendent à la putridité, à moins qu'elles ne soient adoucies par un nouveau chyle bien conditionné; l'urine acre & un peu putride de ceux qui ont jeûné long-tems, ainsi que leur haleine cadavéreuse, dénotent cette dégénération des humeurs: mais on doit particulierement prendre garde que le blessé n'endure point de soif; car la soif dénote la sécheresse du corps, une acreté mêlée aux liqueurs, ou leur immeabilité: or tous ces vices sont tout-à-fait contraires à une *plaie*,

puisqu'il est absolument nécessaire pour la régénération de ce qui est perdu, que la *plaie* soit également humide partout, que les liquides puissent passer facilement, & qu'ils soient d'une nature douce. Il faut par conséquent faire usage d'alimens humides, & de liqueurs douces, prises en quantité; qui humecteront le corps dans toutes ses parties, rendront les liquides plus fluides & plus coulans: & alors cette acreté nuisible étant délayée par une grande quantité de liqueurs, perdra sa force & sortira du corps par les sueurs & les urines.

On juge sur la connoissance qu'on a du tempérament du malade, de son habitude, de la saison, & de la complication de la *plaie*, lequel de ces alimens lui convient & comment on doit le préparer.

Tout ce qu'on vient de dire sur le régime de vie varie selon la différente constitution du malade, ce qui fait qu'on n'en peut point établir de regle certaine. Et lorsqu'il arrive en tems de guerre, un grand nombre de blessés dans les Hôpitaux, & qu'on leur donne à presque tous les mêmes alimens, il en périt un grand nombre que l'on auroit pu rétablir; car tout ce qui est nécessaire en ce cas est de conserver au blessé ce qui lui reste de santé, ou de la rétablir si elle manque: mais chaque homme a sa santé particuliere; de-là vient que des corps, quoique différant beaucoup les uns des autres par leurs fluides & leurs solides, peuvent cependant être sains chacuns; c'est ce qu'on appelle santé de tempérament, & à quoi il faut par conséquent faire une extreme attention; car les Medecins distinguent par des signes particuliers les tempéramens chauds & froids, humides & secs, bilieux, sanguins, phlegmatiques, atrabilaires; & ils remarquent qu'il faut pour conserver à chacun sa santé dans toute sa perfection, un régime tout différent & souvent même opposé. Lors, par exemple, que l'on connoît le tempérament du malade pour être froid, aqueux, l'on doit éviter les boissons lentes & délayantes, & ne faire usage que d'alimens corroboratifs & irritans: mais si les humeurs sont denses & compactes, les parties solides resserrées & fermes, l'on dit que le tempérament est chaud & sec, & les alimens qui auroient nui dans le premier cas, sont ceux qu'il faut administrer dans celui-ci; il en est de même de tous les autres tempéramens.

« Les gens replets d'une complexion molle, & qui ont « un teint rouge, doivent vivre la plus grande partie « de l'année d'alimens secs, parce qu'ils sont d'un tem« pérament humide: les gens vigoureux, d'un teint « maigre & jaune, doivent plus fréquemment faire usa« ge d'alimens humides; car ces sortes de corps sont « secs. » HIPPOCRATE, *de Salubri victus. ratione.*

Mais la différence des saisons exige un différent genre de vie dans le même homme; car les humeurs dégénerent très-promptement en été, & fort lentement en hiver. Et en effet, la chair des animaux qui se conserve en hiver pendant plusieurs semaines sans se corrompre tend en fort peu de jours à la putridité pendant les chaleurs de l'été. C'est pourquoi les sages Medecins de l'antiquité, ont eu soin d'imposer un genre de vie tout différent, selon les différentes saisons; ils ordonnoient en hiver de manger beaucoup, de boire du vin pur, mais en petite quantité, d'user de peu de légumes, & seulement de ceux qui rechauffent & dessechent, & de ne manger des viandes que roties: & ils recommandoient en été de boire beaucoup, mais de ne point boire de vin pur; de manger des viandes bouillies, & beaucoup de légumes tendres. Au printems, ils augmentoient insensiblement la boisson; mais ils la trempoient davantage; ils substituoient le bouilli au roti, ils diminuoient la quantité du manger, n'en retranchant que peu-à-peu afin qu'il ne se fît point subitement un grand changement dans le corps, & ils continuoient de cette façon jusqu'au régime convenable en été. En automne, ils augmentoient la quantité des alimens; mais ils diminuoient la boisson, y faisant moins mettre d'eau; l'augmentant ainsi par degré jusqu'au point où il faut qu'elle soit en hiver. Or comme les combats se donnent plus fréquemment en été, & que l'on ne donne alors aux blessés, que des bouillons de viandes, souvent ils tombent dans une extreme langueur, & desirent ardemment des breuvages un peu acides, & des fruits mûrs, qu'on leur défend cependant quelquefois.

Il faut encore varier le régime, selon les différens âges, comme il est aisé de le concevoir.

L'*habitude*, que l'on a raison de regarder comme une seconde nature, ne doit pas non plus être négligée en pareil cas: si un vigoureux paysan accoutumé à vivre de pain noir & dur, & de viandes fumées & salées, afin de mettre son corps en état de soutenir les pénibles travaux journaliers, venoit à tomber malade, & se trouvoit contraint de ne vivre que de bouillons, il tomberoit promptement en langueur. L'on pourroit par conséquent donner à cet homme des alimens solides, & il seroit même nécessaire de le faire. « Quand les alimens, dit Hippocrate, *Aph.* 50. *Sect.* 2. « auxquels on est accoutumé depuis long-tems, seroient « plus mauvais que ceux auxquels on n'est point accou« tumé, ils causent pour l'ordinaire moins d'incommo« dité. » Mais il s'explique plus au long dans son Livre, *de Victu acutorum*, lorsqu'il dit que les hommes supportent plus facilement les alimens auxquels ils sont accoutumés, quand même ils ne seroient pas bons de leur nature, & qu'ils sont au contraire incommodés des alimens auxquels ils ne sont point accoutumés, quoiqu'ils soient bons. Il assure qu'il en est de même des boissons; ce qui fait voir qu'il est de la prudence du Medecin de donner quelque chose à l'habitude, malgré que cela soit quelquefois contraire aux regles de l'art.

A la complication du mal. Il n'a été parlé jusqu'ici de ces différens régimes qu'entant qu'ils sont applicables à un blessé sain d'ailleurs. Mais si le blessé étoit attaqué avant sa blessure, d'une cacochymie considérable, ou que la blessure fût accompagnée d'un autre maladie; on doit pour lors établir un régime de vivre contraire à cette dégénération d'humeurs que la maladie ou la cacochymie qui accompagnent la *plaie*, donnent lieu de craindre. S'il y a, par exemple, cacochymie putride, scorbutique, ou que les alimens tournent en putridité en conséquence d'une grande fievre, nous ne faisons presque usage que de substances laiteuses, d'avoine, de riz, &c. des fruits d'été tirans sur l'acide; nous nous abstenons de viandes, de bouillons de viandes, d'œufs, &c. Si le corps est totalement rempli d'une mucosité inactive, nous ranimons les forces avec des viandes roties, du vin, des aromates, &c.

Toutes ces choses étant parfaitement connues, & comparées entre elles, on juge quelle sorte d'alimens & de boissons il convient d'administrer, & comment on doit les préparer; car les différentes préparations du même aliment lui donnent des qualités bien différentes. La viande de veau nouvellement cuite fait un bouillon que l'on peut donner, quand même il y auroit à craindre une dégénération d'humeurs, surtout après y avoir ajouté un peu de suc de citron: mais si l'on fait cuire la même chair après être restée pendant quelques jours exposée à l'air, elle donnera un boisson qui se putréfiera promptement; cette même chair tend à la putridité encore davantage lorsqu'elle est rotie. La force du feu ayant augmenté l'acreté de ses sels & de son huile: les substances farineuses crues sont nuisibles aux personnes attaquées d'une pituite froide; cependant elles peuvent en faire usage lorsqu'elles sont fermentées. Il en est de même de quantité d'autres préparations des alimens.

On doit éviter toute acreté, parce qu'elle augmente trop la circulation; le vin, les sels, les aromates, les acides, les légumes acres sont par conséqnent nuisibles à la cure des *plaies*.

Nos humeurs étant d'une nature si dnuce en état de santé, qn'une goute de sang, & de toutes les autres liqueurs qui en sont séparées (si vous en excepté la bile & l'urine qui doivent leur acreté & lenr acrimonie à leur séjour & à leur croupissement) tombant sur l'œil n'y cause aucune douleur; & devant servir au moyen de leur accès à la *plaie*, à en réparer la déperdition; on voit qu'il est extremement avantageux de ne donner que des alimens qui ne contiennent en soi rien d'acre, rien d'irritant, & qui ne puissent pas facilement se convertir en une nature acre; car les alimens acres sont nuisibles en ce qu'étant apportés crus dans la *plaie*, ils irritent ces endroits, & parce qu'ils donnent un plus grand mnuvement aux humeurs en conséquence de leur vertu irritante, ce qui augmente par conséquent l'impétunsité du liquide vital, dans les tendres vaisseaux qui renaissent dans la *plaie*; de-là vient qu'ils dégénerent snuvent en une chair fongueuse; ou les petits vaisseaux étant obstrués, en cnnséquence de l'inflammatinn, née de l'augmentation du mnuvement, il ne se fait plus de perspiratinn par la superficie de la *plaie*, ce qui en retardera aussi la guérison; car il faudra que cette substance snit séparée toute entiere par une nouvelle suppuration.

Ainsi tnus les irritans, quelques bonnes qualités qu'on leur prête, nuiront par leur nature à la *plaie*, en supposant que le corps du blessé soit sain : mais si, par exemple, il y avoit en même-tems une cacochymie putride, les alimens acides bien lnin d'être nuisibles, sernient au cnntraire d'un grand secours; cependant on ne doit pas penser que quelques grains de sel ou quelques gouttes de suc de citron que l'on met dans le bouillnn puissent être nuisibles; car l'une de ces deux choses mise en petite quantité ponrra empêcher qu'il ne dégénere trop facilement en putridité, & ne fera jamais cependant l'effet d'un irritant; & si l'on ne met pas quelque chose de semblable dans le bouillon des blessés, ils s'en dégouteront bien-tôt.

Il ne faut pas pour la même raison faire usage du vin, à moins que les forces trop abattues, ou l'habitude, n'en ordonnent autrement: car un grand nombre de personnes font journellement usage du vin, ou de quelques autres liqueurs spiritueuses; or si on le retranche à ces gens-là, ils tombent promptement en langueur, & toutes les fonctions de leur corps sont dérangées; raisnn pnurquoi on doit, en pareil cas, leur donner un peu de vin ou pur, ou trempé, selon que la langueur des forces ou l'habitude le requiert.

Les boüillons trop épais ou trop gras, les plantes alkalescentes, le cresson, le chou, le raifort & autres semblables qni se putréfient aisément, sont aussi nuisibles.

Il ne suffit pas de prendre garde à la nature que les alimens ont en les prenant, mais il faut encore avoir égard au changement qu'ils peuvent recevoir de la chaleur du corps & du séjour qu'ils y font. Car, comme il a été dit ci-devant, les humeurs nourricieres qui proviennent des alimens qu'on a pris, sont apportées vers la *plaie*, & tombent en partie par les vaisseaux ouverts dans la cavité de la *plaie*. Or, si les alimens introduits sont trop enclins de leur nature à la putridité, il est à craindre que les humeurs qui abordent à la *plaie* ne se convertissent pas en bon pus, mais qu'elles dégénerent en nn ichor putride. Or, comme les poissons, particulierement ceux de mer, se putréfient aisément, & que l'on ne peut pas en user qu'ils ne soient très-salés, on doit par conséquent s'en abstenir. Les boüillons fort épais, les gelées faites de râclure de corne de cerf ou d'ivoire, acquierent souvent en Eté, dans l'espace de 24 heures, une fluidité putride. Joignez que ces boüillons trnp épais chargent le ventre & ne se digerent pas parfaitement.

Il se trnuve qnelques plantes qui sont de telle nature, que, venant d'elles-mêmes à se corrompre, elles ne tournent point, comme quantité d'autres, en acide, mais se résolvent en un alcali huileux, fétide, volatil. On trnuve même dans quelques-unes, sans qu'il ait précédé de putridité, un sel acre, alcali, vnlatil, comme dans les raifnrts, la mnutarde, le cressnn, &c. Tnutes ces chnses snnt nuisibles à la *plaie*, parce qu'elles tendent trnp à la putridité, & qu'elles irritent par leur acreté stimulante. Il y a beaucoup plus à craindre des plantes qui sont portées à la putridité, parce que nos humeurs tendent de leur nature à une dégénératinn putride: mais les végétaux qui de leur nature dégénerent en acide, résistent à la dégénération spontanée de nos humeurs, au lieu que les premiers y contribuent. On trouve à l'article *Alcali* le catalngue des plantes alcalescentes qui nuiroient en pareil cas.

Il faut s'interdire tout ce qui ne se change pas facilement en chyle ou en sang, telles sont les matieres endurcies par le sel, la fumée, & par l'air : les matieres fnrt grasses, telles que le lard, les poissons gras, les canars, les oies, & semblables oiseaux qui se nnurrissent de poissnns : les matieres visqueuses, telles que les légumes gras, les matieres farineuses crues, les œufs.

Ceux qui s'occupent tous les jours à des travaux grossiers, se nourrissent d'alimens durs, qu'ils mangent avec beaucoup d'appétit, & digerent facilement. Les nnurritures moins grnssieres ne leur cnnviendroient pas, & ils ne pourroient, en en faisant usage, entretenir cette force nécessaire à leurs travaux de cnrps. Mais ceux qui menent une vie oisive, ne s'accommnderoient pnint d'alimens trop durs. De-là vient que l'nn doit regarder comme un axiome général en fait de régime pour les persnnnes en santé, que les alimens doivent être prnportionnés au travail; car les alimens durs ne se convertissent pas volontiers en bnn chyle, donnent de la pesanteur & de l'inaction à nn corps tranquile. Mais comme le repos est absolument nécessaire aux blessés, il ne pourra se faire de ces alimens une bonne digestion, & une assimilation convenable; ce qui est extremement nécessaire à la régénération de ce qui manque dans la *plaie*. Il faut pourtant toujnurs accorder en ce cas quelque chose à l'habitude, ainsi qu'il a été dit plus haut: car ceux qui ont coutume de faire usage toute leur vie de ces alimens durs, ne peuvent, sans se ressentir d'incommodité, vivre d'alimens mous.

Les chairs des animaux & des poissons endurcies par le sel, ou à la fumée, ou séchées à l'air, ont beaucnup plus de peine à se changer en bon chyle & en sang, que s'ils étoient frais. Mais les matieres grasses qui sont toujours difficiles à digérer, & qui retenues long-tems dans le corps acquierent une acrimonie très-dangereuse, sont particulierement nuisibles en ce cas. Si un homme débile mange à son dîner une trop grande quantité de lard, il lui revient souvent vers le snir une hnile grasse qui lui brûle le gosier, & qui jettée dans le feu, occasionne une flamme vive: cette huile est retenue fort long-tems dans le ventricule sans être digérée, & ne sort pas du pylore malgré qu'elle snit fluide. Il en est de même des poissons gras, comme l'anguille, le saumon, &c. & surtout si l'on mange le foie des poissons dans lequel se trouve une si grande quantité d'huile, que l'on peut l'en exprimer tonte pure; & quoique cette huile douce soit d'un gnût fnrt agréable, cependant elle se convertit fort prnmptement en une rancidité très-dangereuse. C'est pnurquoi les Chirurgiens expérimentés remarqnent, si l'on a mangé de ces poissons, que la *plaie* est empirée; car ces matieres buileuses qui abordent à la *plaie*, obs-

truent les petits vaisseaux ; & la chaleur & le séjour les ayant rendues plus acres, elles causent une inflammation difficile à résoudre. Or, il se trouve dans quantité de poissons une grande abondance de cette huile, qui en transpirant garantit la superficie externe de leur peau, de crainte que ces animaux n'éprouvent une trop grande macération de la part de l'eau dans laquelle ils vivent; de-là vient que les oiseaux qui se nourrissent de poissons, se digerent difficilement : car quoique les alimens pris se changent par les fonctions naturelles en la nature de celui qui les prend, cependant il reste souvent quelque chose de leur premiere nature. C'est pourquoi la chair de ces animaux a un goût fort différent, selon la différente nourriture qu'ils prennent. Si les canards, les oies & de semblables oiseaux ne vivent que de poissons, la chair de ces oiseaux a l'odeur désagréable du poisson. Les lapins domestiques qui ne vivent que de feuilles de choux, rendent, lorsqu'on les met sur table, une odeur fétide insupportable : on doit par conséquent interdire aussi au blessé l'usage de pareilles viandes. De plus, les légumes très-gras & les matieres farineuses crues, produisent un chyle très-visqueux;&l'on ne peut vaincre cette viscosité que par de violens exercices du corps: mais ils occasionnent aux gens qui en font usage, & qui vivent dans une grande tranquilité, une infinité de maux dont il est mention à l'article des maladies qui naissent de la viscosité glutineuse spontanée. V. *Lentor*.

Enfin, malgré qu'on ait raison de regarder les œufs comme une nourriture propre à substanter les corps débiles, on doit cependant en faire peu d'usage, comme très-enclins à la putridité ; c'est-à-dire, étant frais on les brouille dans du boüillon, & particulierement leurs blancs: mais si on les fait durcir, on remarque pour lors qu'ils sont très-difficiles à digérer.

Les médicamens qui conduisent au même but, sont ceux qui dissipent tout ce qui pourroit empêcher la consolidation, & qu'on administre ordinairement en décoction. Il faudra donc les varier selon la variété de l'obstacle que l'on aura à lever ; car il n'en est aucun qui soit généralement utile.

Il n'a été fait mention jusqu'ici que du régime que doivent observer les blessés, pour que des liquides sains apportés dans la *plaie* par de bons vaisseaux réparent la déperdition de substance. On supposoit que les blessés se portoient bien d'ailleurs. Mais s'il se rencontre dans le corps du blessé, ou dans la *plaie* même, une qualité corporelle qui empêche la régénération de ce qui est perdu, il faut la détruire ; il faut par conséquent connoître de quelle espece est cet empêchement, s'il existe dans les liquides ou dans les solides, ou dans les uns & les autres tout à la fois;s'il est dans la *plaie* même, on dans ce qui y est apporté par le moyen de la circulation, ou si c'est le trop ou le trop peu de violence des humeurs apportées à la *plaie*, qui trouble & empêche la régénération de ce qui est détruit. Or, comme la nature de cet obstacle peut être fort différente, & que la consolidation des *plaies* peut être empêchée par des choses tout-à-fait opposées, il est évident qu'il ne peut y avoir en ce cas de remede universel.

Van-Helmont, (*Blas humanum*, *N°*. 53.) croyant mal-à-propos que c'étoit l'acide qui occasionnoit du pus dans la *plaie*, a prétendu que toute boisson vulnéraire devoit contenir en soi un alcali caché, & même volatil. Les uns vantent une chose, les autres une autre; d'où viennent ces différentes façons de composer des vulnéraires dont divers Auteurs assurent la bonté: mais lorsque les bons liquides sont portés dans la *plaie* par les vaisseaux dans un mouvement convenable, il en résultera l'effet nécessaire ; ce qui fait que l'art de la Medecine ne pourra avec des remedes convenables que détruire ou diminuer l'obstacle connu, & rien de plus ; la nature fera le reste. Mais on a coutume de préparer ces remedes vulnéraires en forme de décoction, parce que la vertu des médicamens étant par ce moyen dissoute dans l'eau, peut se mêler commodément au sang, & se distribuer également par tout le corps.

Nous verrons dans le paragraphe suivant combien ces décoctions exigent de différentes matieres.

On aura donc recours, selon la circonstance, aux atténuans, aux épaississans, aux adoucissans, aux irritans, aux apéritifs, aux relâchans, aux astringens, aux spécifiques, & souvent conséquemment des remedes opposés, pourront conduire au même but.

Aux atténuans. Si l'on est assuré, par les signes que l'on découvre, que l'obstacle à la guérison de la *plaie*, dépende du trop grand épaississement des humeurs, qui les empêche de passer librement par les vaisseaux, on voit que les remedes vulnéraires qui doivent être tentés en pareil cas,sont tous ceux qui divisent & atténuent les humeurs de façon qu'elles puissent pénétrer sans causer d'incommodités dans les vaisseaux par lesquels elles doivent passer selon les lois de la santé. Mais on a démontré à l'article *Obstructio*, que cette imméabilité des fluides pouvoit provenir de différentes causes, & l'on y a pareillement donné les différens remedes propres à enlever ou à diminuer ces causes ; ce qui donne encore lieu à un grand nombres de remedes vulnéraires, qui tous operent en atténuant. Car lorsqu'il s'agit d'atténuer un épaississement inflammatoire des humeurs, il faut des remedes tous différens de ceux que l'on devroit employer, en cas qu'une ténacité atrabilaire, ou une viscosité froide & glutineuse en procurât l'imméabilité.

Les décoctions & boissons vulnéraires qui suivent ont une vertu atténuante.

Prenez *de lauréole*,
de véronique mâle, } *de chaq. une poignée & demie* ;
de rue,
de racine d'avoine, une once ;
de fleurs de petite centaurée, deux pincées.

Faites boüillir dans trois pintes d'eau, & y mêlez,

de sel de chardon-béni, une dragme ;
de sirop des cinq racines apéritives, trois onces.

La dose est de quatre onces, quatre fois par jour. On la prendra chaude.

Aux épaississans ; c'est-à-dire, si les liquides sont trop ténus, ou qu'il y ait langueur aqueuse. Or, cette ténuité des humeurs ou est accompagnée d'acrimonie, comme il arrive dans le scorbut, lorsqu'un sang acre, ténu, s'épanche de toutes parts hors des vaisseaux, & produit ces ecchymoses scorbutiques, & pour lors on a recours aux agglutinans mous & visqueux: ou les humeurs n'étant point assez resserrées à cause du peu d'action des vaisseaux débiles sur les fluides, pechent par leur trop grande ténuité ; & en ce cas, tout ce qui peut augmenter la force des vaisseaux sur les liquides qui y circulent, convient, tels sont les remedes vulnéraires épaississans dont il a été parlé à propos de la fibre débile & lâche. (V. *Fibra.*) On voit par-là que l'on attribue le même effet à des remedes tout opposés; car ceux qui feroient de quelque secours dans le premier cas, seroient absolument nuisibles dans le second.

La boisson suivante est un épaississant vulnéraire.

Prenez *d'orpin*,
de consoude grande & petite, } *de chaque, une poignée* ;
de mauve,

de pariétaire, une poignée.

Faites boüillir dans trois chopines d'eau, & mêlez avec

de sirop de guimauve, deux onces.

La dose est de quatre onces, quatre fois par jour. On la prendra chaude.

Adoucissans, lesquels sont ceux qui enveloppent de leurs parties molles & oléagineuses, celles qui sont acres, &c. les émoussent de façon qu'ils les rendent inactives. Ainsi ce ne sont pas ceux qui s'opposent spécifiquement à une sorte d'acrimonie, mais ceux qui enveloppent & adoucissent de leurs parties visqueuses, molles, telles parties acres que ce puisse être. Telles sont principalement tous ceux qu'on appelle émolliens dans les boutiques, qui émoussent toute acreté dans les fluides, & qui adoucissent & lubréfient les parties solides des corps.

La boisson vulnéraire qui suit est adoucissante.

Prenez *de graine de pavots blancs broyée, trois onces;*
de fleurs de bouillon, deux onces;
de feuilles de bugle, deux poignées;
de racines de scorsonere, deux onces;
de racines de réglisse, une once.

Faites boüillir dans trois chopines d'eau.

La dose est de quatre onces, quatre fois par jour. On la prendra chaude.

Aux irritans; lorsque les forces de la vie languissent, que le froid & l'inactivité, la chaleur & la nature muqueuse des humeurs, prédominent sans être accompagnés de quelque acrimonie apparente, on employera avec succès tous les irritans aromatiques qui augmentent les forces languissantes, tels que les épices, le vin & autres semblables.

Voici une boisson vulnéraire irritante.

Prenez *de racines d'impératoire, & de dompte-venin,* } *de chaque, une once;*
de feuilles de rue, & de scordium, } *de chaque, une poignée;*
de semence de bardane broyée, dix dragmes;
de semence de cardamome broyée, quatre dragmes;
de fleurs de lavande, & de petite centaurée, } *de chaque, deux onces.*

Faites boüillir dans trois livres d'eau, & donnez-la chaude, à la dose de quatre onces, quatre fois par jour.

Aux specifiques. Il faut donc découvrir le vice avant de connoître, & de pouvoir appliquer le remede opposé, qui, par sa vertu spécifique, doit détruire ce vice. Or, il subsistera ou dans les solides, ou dans les fluides, ou dans les deux tout à la fois: dans les solides, la cohésion peut être trop foible ou trop forte. On a parlé des remedes propres à ces vices dans l'article des maladies de la fibre trop foible ou trop roide. Voy. *Fibra.*

Les boissons vulnéraires qui suivent ont une vertu singuliere pour corriger les qualités qui leur sont opposées.

1. Pour la correction de la qualité glutineuse, voyez la boisson atténuante prescrite ci-dessus.

2. Pour corriger l'acide vicieux,

Prenez *de graine de moutarde, demi-once;*
de racines de radis sauvage, de feuilles de velar. de cresson, } *de chaque, 2 onces.*

Mettez dans trois livres d'eau, couvrez le coquemar, & faites jetter quelques boüillons.

La dose est de deux onces, quatre fois par jour.

3. Pour un alcali prédominent,

Prenez *de patience à feuilles pointues, deux onces;*
de feuilles d'oseille, deux poignées;
de racines d'oseille de bois, une once;
de fleurs de bourache, douze dragmes.

Faites jetter quelques boüillons dans deux livres d'eau, & administrez comme la boisson précédente.

4. Pour une qualité peccante huileuse,

Prenez *de tamarins, deux onces;*
de crystal de tartre, six dragmes;
de racines de chien-dent, cinq onces.

Faites boüillir dans deux livres d'eau; & après avoir passé la liqueur, mêlez-y

de rob de sureau, deux onces;

Et l'administrez comme la préparation précédente.

Aux apéritifs. On appelle ainsi ceux qui rendent la circulation libre dans tous les vaisseaux. Et pour qu'elle soit telle, il est nécessaire que les liquides soient coulans, & que les vaisseaux aient une ouverture convenable: ainsi ces remedes varient selon qu'ils agissent sur les vices des liquides & des solides, qui empêchent les liqueurs de circuler librement dans les vaisseaux.

Aux relâchans; aux astringens, qu'on applique selon que la débilité ou la force se trouvent trop grandes dans les parties solides. Il en a été parlé ci-devant.

On voit par conséquent par tout ce que nous venons de dire, qu'il ne peut y avoir de remede général qui puisse suffire à enlever tous ces obstacles; mais qu'il y en a de particuliers pour tous ces différens cas. On trouve dans la matiere médicale les remedes spécifiques pour chacun de ces vices.

On décidéra de leur choix sur la connoissance de la nature du vice qui se trouve dans le malade, & des vertus des remedes.

Connoissant une fois l'âge du blessé, son sexe, son tempérament, son genre de vie, les maladies qui ont précédé la blessure, ou celles qui l'accompagnent pour lors, on détermine sur ces indications ce qu'il convient de faire, & quels remedes on doit mettre en œuvre; c'est ce que l'on verra clairement par un exemple.

Si le blessé est d'un tempérament sec par rapport aux solides, & que son sang soit d'une ténacité atrabilaire, la *plaie* sera seche & il ne se formera pas de bon pus. Si c'est en Eté, qu'il ait extremement soif, qu'il souffre de la chaleur, que le peu d'urine qu'il rend soit rouge, & d'une odeur forte; qu'on fasse une décoction d'avoine, de bourrache, de buglose, & d'autres semblables adoucissans très-mous, préparés avec du petit-lait, ou de l'eau simple, en y ajoutant du sirop de violettes, du suc de citron, du rob de sureau, &c. qu'il

en boive copieusement, & qu'on applique sur la partie blessée des morceaux d'étoffe imbibés des mêmes décoctions; l'état de la *plaie* sera bien-tôt amélioré, sa trop grande sécheresse sera corrigée, les humeurs délayées circuleront librement dans les vaisseaux relâchés, & la blessure se guérira à la fin parfaitement. Si c'est en hiver, & que le blessé soit pâle, froid & enflé par tout le corps, en conséquence de la laxité de ses solides, & de la lenteur, & de la mucosité froide de ses humeurs, & s'il a mené une vie oisive, sa *plaie* paroîtra froide, & tant soit peu tuméfiée, & restera à peu près dans le même état. Si l'on gouvernoit ce blessé comme le précédent, on empireroit beaucoup sa blessure, & toute l'habitude de son corps : mais qu'on lui donne une infusion ou une légere décoction de benoîte, d'impératoire, d'aunée, d'angelique, de contrayerva, de serpentaire de Virginie, &c. à quoi on ajoutera aussi un peu de vin, il commencera quelques heures après à avoir plus chaud, & à suer par tout le corps ; la pâleur de la *plaie* fera place à une couleur plus vermeille. Il reviendra, pour ainsi dire, à ces parties flasques, une nouvelle vie, la substance perdue se réparera, & la *plaie* se consolidera. Si le blessé a beaucoup de fievre & une grande chaleur, il sera bon de lui tirer du sang, & de lui faire prendre des décoctions de tamarin, de *trifolium acetosum*, *&c.* mais lorsqu'on ne connoît pas bien l'obstacle qu'il faut lever, & que cependant les forces vitales sont suffisantes pour pouvoir aider l'action de ces décoctions, il faudra donner des décoctions de racine de squine, de sarsepareille, de scorsonere, de chervi d'Allemagne, &c. car ces remedes délayent, atténuent, résolvent sans effort, relâchent & ouvrent les vaisseaux, & rendent conséquemment la circulation égale, chassent du corps par les veines & par les sueurs beaucoup de matieres dont la rétention pourroit nuire. Voilà en cet état tout ce qu'on pourra faire de mieux.

Le meilleur air pour le blessé sera un air pur & sec, non infesté d'exhalaisons putrides, souvent renouvellé & modérément chaud.

Dans les Hôpitaux où beaucoup de blessés sont rassemblés dans un même lieu, l'air est rempli d'exhalaisons putrides; ce qui fait que tous vont mal; & que plusieurs meurent qui auroient pu guérir. C'est pourquoi il faudroit de tems en tems y faire entrer l'air par les fenêtres pour le renouveller, & pour en chasser la putridité qui y est répandue. On recommande aussi pour le même effet les fumigations, mais le renouvellement de l'air fait plus de bien aux malades: les *plaies* auxquelles nuit davantage le défaut de renouvellement d'air, sont celles de la tête, comme les observations en font foi. Or il faut un air tellement conditionné qu'on le puisse respirer avec plaisir, comme l'air tiéde qu'on respire au printems; car l'air froid est préjudiciable aux blessures, attendu que les parties dépouillées par la blessure des tégumens qui les couvroient, sentent alors un froid qui leur est nouveau, & qui par cette raison ne manque pas de leur faire du mal. C'est ce qui a fait dire à Hippocrate, *Aphor.* 20. *Sect.* 5. « que Quand un froid mordant se fait sentir à des « ulceres, il durcit la peau, cause une douleur qui ne « contribue en rien à la suppuration, fait lever des taches « noires, occasionne des frissons fébriles, des convul« sions, & des tetanos. » Mais il faut que l'air soit sec en même-tems que chaud ; l'air chaud & humide est le plus disposé à la putridité; car dans le tems où l'air est ainsi conditionné, les chairs des animaux tués ne tardent gueres à se corrompre, & à tomber en pourriture. Or on peut par art tempérer au degré qu'on veut l'air dans lequel sont des blessés ; car en faisant un grand feu, surtout de bois aromatiques, on corrige & le froid & l'humidité excessive de l'air. Si le tems est trop chaud & trop sec, on peut rendre à l'air une fraîcheur agréable, en répandant sur le carreau de l'eau froide, on en y mettant des branches en fleurs, de tilleul ou de sureau trempées dans l'eau; or on jugera au juste du degré de température de l'air par le thermometre & l'hygrometre.

On tiendra le ventre lâche par l'usage des émolliens, des relâchans & des eccoprotiques.

Il n'est pas question ici de ceux qui procurent de copieuses évacuations par les selles : il ne s'agit que de faire évacuer le blessé sans peine & sans effort ; car on voit des personnes qui ayant des excrémens durs, les rendent avec beaucoup de peine, retenant l'air dans leur poumon avec un effort si violent, qu'ils en ont le visage tendu & rouge, & souvent même livide, ce qui pourroit causer une nouvelle hémorrhagie, & séparer de nouveau ce qui avoit commencé à réprendre, surtout si la *plaie* est située dans un endroit voisin de l'anus. C'est pourquoi lorsque pour l'extirpation du calcul, ou à cause d'une fistule à l'anus, on a été obligé de faire à quelqu'un une *plaie* dans le voisinage de l'anus, on a la précaution quelques jours avant l'opération de lui évacuer les gros intestins par des purgatifs doux & des clysteres, afin qu'il n'y reste point de matieres; ensuite on ne lui donne pendant quelque-tems que du bouillon qui suffit pour le soutenir, & ne laisse presque point d'excrémens dans les intestins, au moyen de quoi il peut être pendant quelques-tems après l'opération, sans avoir besoin d'aller à la selle. C'est pour cela qu'Hippocrate, *Lib. I. de Morb.* avertit qu'il est dangereux à un blessé d'avoir les matieres dures.

Or le ventre se décharge sans beaucoup d'effort, lorsque les excrémens sont mous, & que le canal intestinal lubréfié, laisse couler en embas les matieres avec facilité. Ce qui fait que les corps resserrés & maigres, ont pour l'ordinaire les excrémens fort durs : c'est que leurs intestins fermes & élastiques expriment des matieres avec force tout ce qu'elles ont de soluble : en conséquence de quoi elles sortent dures & compactes, & rencontrent de la difficulté au passage dans les intestins qui ne sont pas suffisamment enduits de l'espece de savon mollet qui seroit nécessaire pour les graisser. On obvie à cet inconvénient en administrant au blessé des bouillons gras, des légumes tendres, des décoctions émollientes, des huiles douces tirées par expression, qui amollissent les matieres, & lubréfient les passages : on remplit la même indication en donnant des clysteres de ces mêmes décoctions, singulierement si les intestins contiennent déja des matieres endurcies ; car ils soulagent sur le champ, au lieu que ce qu'on prendroit par la bouche mettroit plus de tems à parvenir dans cette région inférieure ; & il y auroit à craindre qu'il ne prît tout-à-coup un ténesme au blessé qui l'obligeât de rendre ses excrémens avec des efforts violens.

Les remedes émolliens pour cet effet, sont :

1°. Les bouillons gras de bœuf frais ou non-salé.

2°. Les légumes amollissans pris dans du bouillon, dont on trouvera l'énumération à l'article *Fibra*.

3°. Les boissons & les clysteres émolliens & humectans détaillés sous le même article.

4°. Les huiles & principalement celles qui sont tirées par expression & récentes, telles que sont en particulier l'huile d'amandes douces & l'huile d'olives.

Les laxatifs sont à-peu-près les mêmes que les émolliens.

Après qu'on a administré ces lubréfians & ces émolliens, ou fort souvent dans le même tems, on donne des remedes propres à provoquer les selles, sans cependant troubler le corps & qui rendent les excrémens liquides. Car on a remarqué qu'un malade est toujours plus ref-

ferré après avoir pris des purgatifs. Or on appelle éccoprotics les remedes qui produisent cet effet ; parce qu'ils n'expulsent des intestins que les seules matieres fécales.

Les éccoprotics sont :

1°. Les fruits mûrs d'Eté, acides-doux pulpeux & succulens, singulierement les fruits d'alkekenge, les baies de sureau, & d'hieble, les figues, toutes sortes de cerises de jardins, les mûres, les baies de ronce, les fraises, les jujubes, les abricots & les pêches de l'espece commune, les prunes de jardin blanches & bleues, les prunes de Damas, les prunes communes, les prunelles, & les prunes rouges, les raisins de Corinthe blancs, noirs & rouges, les mûres de ronce, les framboises, les sebestes, les tamarins, toutes les sortes de raisin, les baies de grue, les groseilles.

2°. Les sucs récens & le moût de ces fruits.

3°. La casse à la dose de deux onces; la manne, les tamarins, & la pulpe de tamarins en même quantité; le suc de roses pâles, à la dose d'une once; l'aloès rosat, à la dose de six grains; le raisin sec, à la dose de quatre onces; le galbanum, demi-scrupule; la rhubarbe, scrupule & demi; la rhubarbe en infusion, une dragme; le sirop de guimauve, trois onces; celui de chicorée, avec de la rhubarbe, une once & demie; le sirop de fumeterre, deux onces; le sirop solutif de roses, une once & demie; le sirop simple de violettes, deux onces; le miel simple délayé dans de l'eau, deux onces; les pilules de Ruffus, six dragmes.

Mais il paroît douteux si les remedes qu'on vient de nommer méritent cette dénomination à la lettre, & ne sont sortir précisément que les excrémens. Car ceux qu'on appelle ainsi, donnés à grande dose font sortir par les selles des matieres liquides ; & les sucs récemment tirés des fruits d'Eté, & le moût fait de ces fruits, la manne, la casse, le miel, les tamarins, &c. pris en grande dose ou souvent, amenent par les selles non-seulement les matieres qui étoient logées dans la cavité des intestins ; mais fondent aussi les humeurs très-efficacement, & les entraînent ensuite avec les selles. Or des remedes qui produisent ce dernier effet sont à proprement parler des purgatifs. Car Asclepiade étoit dans l'opinion que les purgatifs mettent le corps en fonte, & entraînent des matieres liquéfiées qui n'y étoient pas avant leur action, selon Galien, *de Natur. Facult. Lib. I. cap.* 13. Et Thessalus, comme le portent ses propres paroles citées par Galien, *Lib. Adv. Julian. cap.* 8. dit positivement qu'un médicament purgatif met la matiere en corruption, & évacue par haut en excitant le vomissement, & par bas en provoquant les selles : ce qu'il prouve par l'exemple, d'un athlete d'une bonne constitution, & qui se porte naturellement bien, auquel un purgatif fit évacuer des matieres entierement corrompues, qui n'existoient pas sans doute dans ce corps sain & robuste.

Galien qui croyoit que les purgatifs entraînoient les matieres telles qu'elles existoient auparavant dans le corps, se déchaîna fortement contre cette opinion, cependant ses argumens ne paroissent pas suffisans pour la réfuter.

La scammonée donnée à un homme même fort sain, dissout le sang en une eau putride, qui sort par la voie des excrémens, & il peut s'en ensuivre, si l'on en fait fréquemment usage, l'entiere consomption de tout le corps, de façon que la pâleur, l'affaissement des vaisseaux, l'abbatement des forces, nous manifestent assez que ce ne sont point des matieres précédemment corrompues, qui ont été évacuées ; mais de bonnes humeurs qui ont été corrompues par la vertu virulente du médicament.

Comme donc tous ces remedes connus sous le nom d'éccoprotics pris en grande quantité ont la vertu de purger, & que nombre de purgatifs, lorsqu'on les donne en petite dose, ne stimulant que foiblement, ne font sortir que les matieres contenues dans les intestins ; il paroît qu'il peut en résulter cet effet, si l'on en donne une dose assez petite pour que le corps n'en soit pas dérangé beaucoup, & que cependant ils entretiennent toujours le ventre libre, ce qui est suffisant en pareil cas.

Hippocrate dans ses *Prognostics*, a soin de distinguer la purgation de l'évacuation des seuls excrémens ; car après avoir parlé des crachats, il ajoute: « Quelques douleurs que ce soit qui subsistent dans ces endroits, malgré l'expectoration & les selles, πρὸς τὴν τῆς κοιλίης ἐκκόπρωσιν, la saignée, la diete, & les purgations, φαρμακείας, on doit savoir que les douleurs exciteront la suppuration. »

Procurer le sommeil par des anodyns, par un régime humectant, par des narcotiques.

La nature n'emploie à réparer la déperdition du liquide subtil, savoir, des esprits, qu'un seul moyen, quiest le mouvement vital, tout mouvement animal cessant, c'est-à-dire, un sommeil tranquile.

Un homme fatigué de travail ou épuisé par les méditations, sentira malgré qu'il fasse usage des meilleurs alimens, son esprit & son corps appesantis & accablés, à moins que pour se refaire il ne se livre à un doux sommeil. Mais si-tôt que le corps est libre & dispos au sortir d'un bon sommeil, quelle douce tranquilité ne rend-il pas à l'esprit ! Quelle facilité ! Quelle pénétration n'éprouvent pas ceux, qui rafraîchis par un bon sommeil, se livrent le matin tout entiers à leurs méditations ! Or, quoiqu'on prenne soit alimens, soit breuvages, qui puissent réparer ce qui par une loi inévitable de la santé & de la vie, se dissipe tous les jours du corps ; c'est principalement pendant le sommeil que ces alimens sont préparés de la maniere qu'il faut qu'ils le soient, pour remplacer ce qui est perdu. Car la respiration plus forte, l'action du cœur & des arteres, plus grande & plus égale, préparent pendant le sommeil toutes les humeurs, de façon qu'elles réparent parfaitement la déperdition ; les causes changeantes, applicantes, consolidantes, agissant avec une extreme liberté.

N'est-ce pas ce qu'Hippocrate, *de Insomniis*, a entendu, lorsqu'il dit :

« L'ame veille, & lors même qu'elle sert le corps, elle ne fait rien pour elle, mais elle fournit une portion d'elle-même à chaque partie du corps, aux sens, à la vue, à l'ouie, au toucher, au marcher, à l'action, & à toutes les sensations en général : mais elle ne fait pas alors proprement ses fonctions, au lieu que quand le corps est en repos, l'ame se meut, & se glissant dans les parties du corps, elle gouverne sa maison & agit par elle-même pour le corps. »

On voit bien par-là que les longues veilles sont nuisibles aux blessés, & combien le sommeil est nécessaire à la régénération de ce qui est perdu, & à la consolidation de la *plaie*. Si donc le blessé est privé de sommeil, il faut le lui procurer, ce qui se fait par des anodyns qui emportent la douleur ; car les veilles surtout dans les blessés sont occasionnées par la vivacité de la douleur, quoique les soins rongeurs, & les trop fortes affections de l'esprit puissent les causer aussi. Or les remedes qui calment la douleur, peuvent le faire de trois façons ; ou ils agissent en détruisant la cause corporelle dont le corps éprouve un si grand changement qu'il en naît dans l'esprit, cette perception importune que l'on nomme douleur ; ou ils disposent la partie du corps à laquelle est appliquée la cause qui produit la douleur, de façon que le blessé n'est plus affecté de la même cause, ou qu'il l'est moins violemment ; ou enfin sans détruire la cause, & sans changer la partie affectée, ils

ôtent le sentiment de doulenr. Lors, par exemple, qu'une partie enflammée est douloureuse, la cause de la douleur est un sang immeable, en conséquence de sa densité inflammatoire, arrêté dans les vaisseaux, & l'impétuosité du liquide vital qui pousse avec force par derriere dans les vaisseaux obstrués. Or tout ce qui pourra rendre méable ce sang embarrassé, de façon qu'il fine librement par les vaisseaux qui étoient obstrués, détruira la douleur, en détruisant sa cause. Mais si par l'application des cataplasmes mous & de fomentations on relâche les solides, de sorte qu'ils puissent céder aux causes distendantes sans crainte de rupture, la douleur se dissipera, ou sera du moins considérablement diminuée, malgré que la densité inflammatoire du sang subsiste la même, & que l'impétuosité du liquide qui pousse par derriere soit également violente. Enfin, s'il ne s'est rien fait de ce que nous venons de dire; mais que la cause de la douleur subsistant, & que l'état de la partie étant le même, l'on donne un ou deux grains d'opium à un homme qui n'a point coutume d'en prendre, il ne restera aucun sentiment de douleur, quoique la cause de la douleur continue d'agir. C'est pourquoi l'on a appellé généralement anodyns tous les remedes qui emportent la douleur de l'une de ces trois façons. Cependant il est d'usage de n'appeller ainsi que ceux ou qui calment la cause de la douleur, ou qui changent la partie douloureuse, de façon que le malade n'est plus affecté par la même cause, ou qu'il ne l'est pas du moins si violemment. Mais on a appellé narcotiques, c'est-à-dire, stupefactifs ceux qui n'ôtent que le sentiment de la douleur, sans changer la cause & l'état de la partie affectée. Cependant autrefois on appelloit aussi anodyns ces stupefactifs; car Cœlius Aurélianus, parlant de la douleur des dents, dit, que, «La plupart des anciens Medecins prétendoient que l'on devoit administrer dans le tems de l'accès ces sortes de remedes, que les Grecs ont appellés anodyns. Pour nous nous pourrions appeller calmans, ceux qu'ils disent devoir être administré vers le tems de la nuit, & qui n'ôtent que le sentiment & non la douleur.» Celse dit aussi, *Lib. V. cap.* 25. «On appelle *anodyns* ceux qui calment la douleur par le sommeil, & l'on doit prendre garde de n'en faire usage que dans une extreme nécessité.»

Les principales causes de la douleur dans la *plaie*, sont la distraction des parties encore unies, lorsque les levres de la *plaie* s'écartent l'une de l'autre; la tension des fibres nerveuses occasionnée par les gros nerfs coupés qui sont tiraillés en arriere, & entraînent les petits nerfs latéraux, ou la distraction des fibriles encore entieres, provenant de la tension des nerfs à demi lacérés ou piqués; la tumeur inflammatoire du fonds, & des levres de la *plaie*; les humeurs épanchées dans la cavité de la *plaie*, qui devenues acres, irritent par conséquent ces parties vives.

Les anodyns seront donc par conséquent tous les remedes, qui en délayant, relâchant, humectant, adoucissant ou émoussant l'acrimonie, & en résolvant les humeurs distendantes, détruisent la cause de la douleur, ou changent la partie affectée, de façon que la cause de la douleur n'agit plus sur elle au point de faire naître dans l'ame cette perception désagréable que l'on nomme douleur.

Les anodyns sont:

1. Les délayans.
2. Les laxatifs.
3. Les substances humectantes, dont vous trouverez l'énumération à l'article *Fibra*.
4. Celles qui corrigent l'acrimonie.
5. Celles qui résolvent les tumeurs distendantes. Voyez aussi l'article *Fibra*.

Par un régime humectant. Toutes les semences farineuses, peuvent, lorsqu'on les presse fortement, rendre une grande quantité d'huile. Broyées dans l'eau, elles forment ce que nous appellons émulsions, en qui subsiste la douce nature de l'huile, sans crainte d'une corruption rance. Or ces émulsions ou ces semences farineuses, cuites dans l'eau, dans le lait, dans le bouillon, fournissent un aliment humectant, où l'eau domine, & adhere tellement à leur viscosité, qu'elle ne sort pas facilement du corps, mais y demeure longtems. Ce régime, suivi avec continuité, calme les douleurs mêmes les plus opiniâtres, en relâchant les solides, & en adoucissant la nature de toutes les humeurs.

Par les narcotiques. Si la douleur ne cede point au remede précédent, ou n'en est point calmée, ou qu'elle soit si violente qu'on ne puisse la supporter sans en ressentir un grand préjudice, jusqu'à ce qu'on puisse en détruire la cause, l'art pour lors nous fournit des remedes, qui, sans détruire la cause de la douleur, en ôtent le sentiment. Car il peut y avoir dans le corps une grande cause de douleur sans aucun ressentiment de douleur, comme on le voit dans les apoplectiques qui ne ressentent nullement la violence du feu qu'on leur applique sur quelque partie. Il y a quantité de plantes qui ont cette vertu; comme la jusquiame, la morelle, la *datura*, &c. de toutes lesquelles on ne doit faire usage qu'avec beaucoup de précaution, surtout si on les prend intérieurement, parce qu'elles troublent étonnamment toutes les fonctions. Il est beaucoup plus sûr d'avoir recours au pavot, dont on a fait une infinité d'expériences. Le pavot d'Europe ayant moins d'efficacité, demande une plus forte dose. Le suc du pavot d'Asie, connu dans les Boutiques sous le nom d'*opium*, étant administré prudemment & en quantité requise, engourdit merveilleusement la douleur, qui renaîtra cependant au bout de quelques heures, si la cause de la douleur subsiste lorsque la force du remede cesse.

Galien, *Method. Medendi, Lib. XII. cap.* 8. prétend que le suc du pavot est nuisible aux tempéramens froids; & quantité d'autres après lui, ont soutenu cette opinion. C'est pourquoi ils ne l'administroient qu'en tremblant, essayant toujours de corriger cette fraîcheur qu'ils appréhendoient, en y mêlant quelques substances chaudes; ou ils le regardoient comme un remede pernicieux.

Celui qui a une fois éprouvé la chaude amertume de l'opium, croira facilement que c'est mal-à-propos qu'on lui a attribué une qualité froide; cependant cet excellent remede en a été taxé pendant fort longtems, de sorte que plusieurs savans Medecins ont appréhendé d'en faire usage. Aussi Paracelse, qui, avec son laudanum, opéroit tant de merveilles dans la guérison des maladies, dut en grande partie sa réputation à l'opium. Les Asiatiques font tous les jours usage de l'opium, & en prennent même impunément une assez grande quantité, surtout ceux à qui la religion défend le vin. Ceux même qui condamnoient l'opium, se servoient de ces fameuses compositions qu'on fait dans les Boutiques. La thériaque de Mithridat, le *Philonium*, &c. dans lesquels il entre une grande quantité d'opium. D'autres, par avidité pour le gain, donnoient sécretement de l'opium qu'ils condamnoient hautement, enveloppé dans d'autres remedes, afin de paroître opérer par un secret qui leur étoit réservé, ce qui n'étoit opéré que par l'opium. Mais il est vrai que la plus grande partie des Medecins croyoient que la vertu médicinale du Mithridat, de la thériaque & de semblables narcotiques, ne dépendoit pas des forces réunies de tous les ingrédiens; mais qu'il naissoit de leur assemblage comme une espece de remede nouveau, & tout-à-fait singulier, dont la vertu médicinale ne devoit point être attribuée à leurs vertus agissantes collectivement, mais à une qualité efficace toute nouvelle, qui n'avoit rien de commun avec celles de chaque ingrédient en particu-

lier : de-là vient qu'ils faisoient beaucoup de cas de la thériaque lorsqu'elle étoit vieille, & la préféroient à la nouvelle.

Quoique ce raisonnement paroisse d'abord spécieux, cependant il sera facile, si on y fait attention, de découvrir qu'il y a dans ces grandes préparations une qualité chaude, aromatique, & que leur principale vertu cependant dépend de l'opium : car le Mitbridate de Democrate, qui est le plus ancien de tous, est composé de tant de choses différentes, que cette multiplité d'ingrédiens a fait dire à Pline, *Lib. XXIX. cap.* 17. « Quel Dieu a révélé cette perfidie ! car la « subtilité de l'homme n'a pu pénétrer si avant ; c'est « une obstentation de l'art, & un orgueilleux effort du « savoir. »

Or, Andromaque qui vivoit du tems de Néron, & qui tenoit le premier rang entre les Medecins, conserva tous les ingrédiens qui entroient dans la composition du Mithridat de Democrate, hors quelques-uns qu'il en retrancha, & à la place desquels il en substitua d'autres, surtout de la chair de vipere, & composa de cette façon un nouvel antidote, qu'il appella thériaque, à cause de cette addition de chair de vipere. Il écrivit un petit Livre en vers Grecs, qu'il dédia à Néron, dans lequel il fait la description de sa thériaque, qu'il appelle γαλήνη, c'est-à-dire *tranquile* ; ce qui n'est assûrément pas étonnant, car le rusé Andromaque ajouta à la thériaque le triple d'opium ; en conséquence de quoi le Mithridate de Democrate perdit dès-lors beaucoup de sa vogue : on ne vantoit que la seule thériaque ; & elle a conservé cette grande réputation pendant tant de siecles, ce qui prouve que l'opium est salutaire, & qu'on en faisoit usage dans un tems même où presque tous les Medecins le regardoient comme pernicieux.

Tous ces remedes préparés avec les fleurs, les feuilles & le suc de pavot que l'on vend dans les Boutiques, peuvent être administrés au point de ne calmer qu'un peu la vivacité de la douleur, & de procurer un sommeil profond, en augmentant la dose ; ils pourroient même, en en donnant une dose trop forte, occasionner une apoplexie mortelle. C'est ainsi que ces remedes, donnés en petite dose, appaisent en effet la douleur sans procurer le sommeil, & que l'esprit & le corps éprouvent un repos si doux & si tranquile, que ceux qui ont ressenti ce gracieux soulagement, n'ont point d'expressions assez énergiques pour le définir. Ce remede ne produit pas cependant le même effet dans tous les hommes, quoiqu'on en donne une égale dose. Lors donc que le Medecin ignore le tempérament propre & spécifique du malade par rapport à l'usage qu'il doit faire du remede, il est à propos de délayer quelques grains d'opium dans un véhicule convenable, & de le donner cuillerée à cuillerée, par exemple, tous les quarts-d'heure, jusqu'à ce qu'on s'apperçoive de quelque adoucissement. Il est cependant vrai que la même quantité d'opium, lorsqu'on la donne en une même & seule fois, produit un plus grand effet que si on la donne en plusieurs doses. Ceux qui en ont pris fréquemment n'en reçoivent plus de soulagement, à moins qu'on n'en augmente par degrés la dose. Il est constant qu'il y a eu des gens, qui, en augmentant peu-à-peu la dose d'opium, sont parvenus à en prendre tous les jours une grande quantité sans en recevoir aucun tort ; & c'est ce que nous confirme un grand nombre de fideles observations qu'on en a faites.

Les narcotiques ont seulement cela d'incommode, qu'ils resserrent toujours le ventre : mais un clystere laxatif remédiera à cet inconvénient. Les mêmes remedes appliqués extérieurement sur l'endroit douloureux, procurent aussi un grand soulagement. C'est pourquoi les cataplasmes & les fomentations faites d'herbes émollientes, auxquelles on ajoute des feuilles de jusquiame, de pavots de jardins, &c. sont d'un excellent usage.

Les narcotiques sont des remedes qui émoussent la vivacité du sentiment, qu'on distingue en

1. Parégoriques doux, tels que

les semences de pavot blanc, à la dose de deux onces ;
le sirop de têtes de pavots blancs, une once & demie ;
le sirop de diacode, une once & demie,
&
le sirop de fleurs de pavot sauvage, trois onces.

On peut avec ces différentes substances préparer de bons remedes, tels que ceux qui suivent :

Par exemple, pour une boisson douce,

Prenez *d'eau distilée de fleurs de pavot sauvage, trois onces ;*
d'eau distilée de fleurs de feves, une once ;
d'eau distilée de fleurs de pivoine, & } *de chaque, une once & demie ;*
de sureau, }
d'eau distilée de fleurs de tilleul, une once ;
de sirop de fleurs de pavot sauvage, une once & demie.

Mêlez pour une boisson.

La même préparation rendue un peu plus hypnotique.

Au premier mélange, au lieu de sirop de fleurs de pavot sauvage, ajoutez la même quantité de sirop de diacode, ou de sirop de têtes de pavots blancs.

On peut faire une émulsion douce de la maniere qui suit :

Prenez *d'amandes douces,* }
de pignons, & } *de chaque, une once ;*
de graines de pavot blanc, }
d'eau distilée de fleurs de pavot sauvage, une quantité suffisante.

Faites une émulsion, sur dix onces de laquelle vous ajouterez,

une once de sirop de fleurs de pavot sauvage.

La même composition rendue un peu plus parégorique.

Dans l'émulsion précédente, au lieu de sirop de fleurs de pavot sauvage, substituez la même quantité de sirop de diacode, ou le sirop de têtes de pavots blancs ;

2. Narcotiques plus forts :

Pour une composition en pilules,

Prenez *de l'opium le plus pur, deux grains.*

Faites-en trois pilules, dont vous n'en donnerez qu'une à la fois au malade, lui faisant prendre la seconde une heure après, si la premiere n'a rien fait, & la troisieme l'heure d'ensuite, si les deux premieres n'ont rien opéré.

Pour une poudre,

Prenez *de l'opium le plus pur, un peu séché, deux grains ;*
de corail rouge, & } *de chaque, demi-dragme.*
de sucre perlé, }

Mêlez pour une poudre que vous partagerez en trois doses, qu'il faudra administrer comme les pilules de la formule précédente.

Pour une conserve;

Prenez *de la poudre d'opium de la formule ci-dessus, une dose;*
de la marmelade de coings, une dragme.

Faites un bol, que vous ferez prendre de la même maniere que la préparation précédente.

Pour des gouttes,

Prenez *du meilleur opium séché, une dragme;*
d'esprit de vin rectifié, une once.

Faites une teinture, dont la dose sera de trente gouttes, dans

deux onces d'eau de melisse distilée, &
de sirop de fleurs de pavot sauvage; une demi-once;

Ou,

Prenez *d'opium un peu séché, une dragme;*
d'esprit de vinaigre, une once.

Faites une teinture, dont la dose sera de trente gouttes, dans

d'eau distilée de fleurs de pavot sauvage, deux onces, &
de sirop des mêmes fleurs, demi-once.

Mélange chaud.

Prenez *de teinture d'opium préparée avec de l'esprit de vin rectifié, soixante-dix gouttes;*
de sirop de pavot blanc, six dragmes;
d'eau distilée d'écorce de citron & d'orange, & de canelle, } *de chaque, 2 onces.*

Faites un mélange, dont le malade prendra une cuillerée chaque demi-heure, jusqu'à ce que la douleur soit appaisée.

Mélange froid.

Prenez *de teinture d'opium préparée avec de l'esprit de vinaigre, quatre-vingt gouttes;*
de sirop de mûres, six dragmes;
d'eau distilée de bourache, & de pavots sauvages, } *de chaque, 3 onces.*

Faites un mélange, que vous administrerez comme le précédent.

On peut préparer une émulsion de la maniere qui suit:

Prenez *de graines broyées de pavot blanc, deux onces;*
de l'eau d'orge: réduisez en émulsion;

Sur dix onces de laquelle vous mêlerez,

de sirop de diacode, une once & demie;
de teinture d'opium préparée avec de l'esprit de vin rectifié, vingt gouttes;
d'eau de canelle distilée, deux dragmes, &
d'eau d'écorce de citron, dix dragmes.

Le malade prendra une once & demie de cette préparation chaque demi-heure, jusqu'à ce que la douleur commence à être appaisée.

On peut préparer un épitheme de la maniere qui suit:

Prenez *de la teinture d'opium préparée avec de l'esprit de vinaigre, trois dragmes;*
d'eau distilée de fleurs de sureau, & de roses, } *de chaque, 3 onces;*
de vinaigre de sureau, & de roses, } *de chaque, demi-once.*

Mêlez le tout ensemble, & appliquez avec un linge sur les deux tempes.

Il est aussi fort avantageux dans ces cas d'appliquer sur la partie affectée des fomentations, qui fassent cesser la cause qui ôte le sommeil, je veux dire la douleur que l'on ressent dans la partie. On y parviendra par les préparations suivantes appliquées tiedes, & conservées telles, jusqu'à ce que la douleur soit allégée.

On peut préparer un cataplasme de cette maniere:

Prenez *de feuilles récentes de pavot de jardin, une poignée;*
de feuilles récentes de jusquiame noire, une demi-poignée;
de feuilles récentes de guimauve, quatre poignées.

Faites bouillir dans du lait frais; & sur la fin, ajoutez

de farine de graine de lin, une once;
d'huile de graine de lin récemment exprimée, deux onces.

Faites un cataplasme.

On peut préparer une fomentation de la maniere qui suit:

Prenez *de la décoction du cataplasme précédent, trois livres.*

Mêlez-y *une demi-dragme d'opium pur*, pour une fomentation.

Il faut avoir l'esprit gai, s'abstenir du plaisir vénérien, & prendre du repos.

Toutes les violentes affections de l'esprit pouvant changer le corps de tant de façons surprenantes, & le troubler dans toutes ses fonctions, nuiront toujours aux blessés. Mais cette douce tranquilité d'une ame qui ne se sentant coupable d'aucun crime, ne craint aucun fâcheux revers, & ne s'attend qu'à des prospérités convient particulierement dans ces cas: une joie excessive nuiroit autant que toutes les autres affections de l'ame.

Sanctorius & les autres Auteurs qui ont traité de la Medecine statique, ont remarqué que la gaieté rendoit le corps très-transpirant & susceptible de sentiment. Or, cela prouve la liberté de la circulation par les vaisseaux, & une grande facilité de l'exercice de toutes les fonctions, c'est-à-dire une bonne santé.

S'abstenir du plaisir vénérien. Car rien n'excite davantage tout le systeme nerveux que l'acte vénérien; aussi passe-t'il, selon l'avis de tous les Medecins, pour être entierement nuisible aux *plaies*, & plusieurs accidens nous en ont appris les funestes effets.

On trouve un exemple d'une perte involontaire de semence, même sans coït, qui produisit de fâcheux symptomes, & occasionna même la mort. Il faut par conséquent éviter de donner aux blessés des alimens qui

puissent les exciter au plaisir vénérien, tels que les huitres ou écrevisses, soit de mer ou d'eau douce, &c.

Il évident que le repos est nécessaire aux blessures : car le mouvement détruira ces tendres vaisseaux qui renaissent dans la *plaie* comme une espece de mucosité informe.

Il y a deux choses nécessaires à la régénération de la substance perdue dans la *plaie*; savoir, qu'un liquide sain soit porté vers la *plaie* en quantité requise, & avec un mouvement convenable ; ensuite que les humeurs apportées aient les qualités propres à recevoir & à transmettre ces sortes de liquides, qui doivent dans un état sain couler dans ces petits vaisseaux.

Jusqu'ici, il n'a été fait mention simplement que de ce qu'on doit observer dans le régime, & de l'usage des remedes propres à procurer une bonne qualité aux humeurs qui sont apportées vers la *plaie*; il s'agit maintenant de parler de la disposition que doivent avoir les vaisseaux qui transmettent ces humeurs à la *plaie*, pour que se fasse la réparation de la substance perdue, & la réunion des parties divisées,

Pour que les vaisseaux conservent l'état requis, & que les fluides ne se corrompent point dans la *plaie*, & par-là ne nuisent point à l'action décrite, il faut la mettre à l'abri de l'air, la fomenter & la remplir toute de remedes doux, balsamiques, vulnéraires, amis des nerfs, & entretenir partout une pression égale.

Après que la blessure est faite, les extrémités des canaux coupés se retirent en-arriere, se rétrécissent, & résistent aux liquides qui leur viennent. Les bords & les levres de la *plaie* commencent à s'enflammer pour lors, & il s'ensuit la formation du pus, pendant lequel tems poussent insensiblement du fond de la *plaie* vers le haut, & des bords vers le centre, les extrémités des petits vaisseaux ouverts qui apportent une tendre mucosité; & de cette matiere ainsi renouvellée, se fait la régénération de ce qui est détruit dans la *plaie*. Il est donc véritablement nécessaire en ce cas que ces canaux pulpeux conservent une mollesse convenable, & que les humeurs qui découlent des embouchures ouvertes de ces vaisseaux dans la cavité de la *plaie*, conservent une douce nature ; car si par une dégénération spontanée elles acquierent de l'acrimonie, il s'ensuivra la destruction de cette tendre pulpe renaissante. On parvient à ces deux objets en mettant la *plaie* à l'abri de l'air : car il est constant par les observations qu'on en a faites, que la chair des animaux peut se conserver long-tems sans se corrompre, si elle est renfermée dans quelque vaisseau où l'air n'ait aucun accès, & que souvent au contraire elle se putréfie en fort peu de jours, si elle est exposée au grand air.

Boyle, dans son Traité *de l'Utilité de la Physique expérimentale*, dit, que l'on garda sur un vaisseau qui revenoit des Indes, pendant plus de six mois malgré l'excessive chaleur de l'air, de la viande de chevre & de poule, en l'enfermant dans un tonneau exactement bouché, après l'avoir fait rôtir, coupée en morceaux, & plongée dans du beure liquide; de sorte que malgré l'excessive chaleur de l'air, elle conserva entierement toute sa premiere saveur. De plus, l'air abordant librement dans la *plaie*, détruit les tendres extrémités des vaisseaux renaissans & les desseche. Or, de leur destruction naît dans la *plaie*, ci-devant pure, des saletés, qu'il faut encore séparer avant que de procéder à la consolidation de la *plaie*. C'est ponrquoi quantité de gens voyant arriver de si grands changemens dans la *plaie*, en conséquence du libre accès de l'air, ont cru qu'il y avoit dans l'air quelque chose d'empoisonné. Les habiles Chirurgiens ont par la même raison pour maxime de lever rarement l'appareil.

On doit donc couvrir toute la superficie de la *plaie*, de façon qu'elle soit à l'abri de l'air ; ce que l'on fait parfaitement avec les baumes vulnéraires, & surtout avec les baumes naturels, qui étant tous fort denses, se collent en conséquence de leur onctuosité, & contiennent tout à la fois un aromat doux, & un acide qui résiste à toute putridité, enveloppé cependant d'une huile grasse, de façon qu'ils ne nuisent point par leur acrimonie. Car l'analyse Chymique tire de tous les baumes naturels une liqueur acide, & une huile ténue aromatique, la partie ténace résineuse restant au fond : lorsqu'on applique sur la superficie de la *plaie* une petite quantité de ces baumes que l'on échauffe un peu pour les étendre également, ils couvrent ces petits vaisseaux, de façon que l'air ne peut pas s'y insinuer : ils empêchent tout dessechement, & préservent en même-tems les humeurs épanchées, de putridité. On voit par-là qu'une petite quantité de ces baumes suffit, & que ceux qui en mettent beaucoup dans la *plaie* font mal ; car ce sont autant de corps hétérogenes dans la *plaie* qui empêchent par leur interposition la concrétion des parties.

Les baumes vulnéraires doux pour les *plaies* pures sont,

1°. Les baumes naturels de Copaü & de Gilead, l'ambre liquide, celui de la Mecque, l'opobalsamum, le baume de palmier, celui du Pérou & de Tolu ; & la térébenthine.

2°. Les baumes simples artificiels, tels que l'huile de cire rectifiée, les huiles épaisses de térébenthine, de graine de lin, de mille pertuis, de roses, de belles-de-nuit, de trefle légérement odoriférant, & le beure frais.

3°. Les baumes artificiels composés. Par exemple

Prenez *de fleurs de soufre, quatre dragmes;*
d'huile de graine de lin ou *d'olives, quatre onces.*

Faites bouillir sur un feu doux, jusqu'à ce que le soufre soit totalement dissous.

Prenez *de la gomme Elemi coupée en petits morceaux, une partie.*

Dissolvez sur un feu modéré & ajoutez une égale quantité de térébenthine pure & naturelle de Venise.

Passez la solution dans un linge, & ajoutez deux parties de moelle de bœuf bouillie & séparée de ses membranes.

Ce baume, ainsi que le liniment d'Arcæus est un baume universel.

Prenez *de bois de sandal rouge, une livre;*
d'eau commune, deux pintes;

Faites bouillir pendant deux heures : passez & épaississez, jusqu'à consistance d'un extrait bien lié ; à quoi vous ajouterez deux dragmes de sang de dragon, réduit en poudre très-fine. Mêlez-en un peu avec le baume précédent, jusqu'à ce qu'il acquiere une couleur rouge agréable ; & c'est-là le baume rouge.

Prenez *d'huile d'olives, une livre & demie;*
de bois de sandal rouge, demi-once.

Faites bouillir doucement jusqu'à ce que l'huile soit d'un rouge foncé. Alors passez la décoction bouillante dans un linge, & dissolvez dedans,

de cire jaune, une livre;
& de la meilleure térébenthine, une livre & demie;

Ce baume ressemble à celui de Lucatelli, & devient encore meilleur, si on y ajoute

de baume du Pérou, une once.

Il faut dégoutter tous ces baumes chaud dans la *plaie*, & la couvrir d'un plumasseau trempé dans le baume : & l'on renouvellera l'appareil toutes les vingt-quatre heures.

Cela étant fait on doit penser que les tégumens de la peau ne pressent pas comme ailleurs sur la *plaie*, & que par conséquent ces petits vaisseaux pulpeux récroissans étant couverts d'un baume mou, & éprouvant une chaleur humide, ils céderont facilement aux liquides qui viendront les distendre, & s'aggrandiront en tout sens, & qu'étant dilatés ils admettront des humeurs étrangeres, d'où il s'ensuivra que la *plaie* dégénérera en une substance flosculeuse, que les Chirurgiens appellent chair fongueuse. On y remédiera en comprimant la *plaie* aussi doucement que la peau le faisoit ci-devant; ce que l'on fera en remplissant la cavité de la *plaie* d'une charpie molle & seche, un peu imbibée d'un baume doux du côté qu'elle touche à la superficie de la *plaie*; l'assujettissant ensuite avec une emplâtre, & par des bandages, de façon qu'on ne fasse qu'empêcher par cette douce pression la trop grande dilatation des vaisseaux sans aller jusqu'à détruire ces tendres vaisseaux en les comprimant trop fort, & sans interrompre le mouvement du liquide vital dans ces parties : on empêchera en même-tems par cette douce compression que la membrane graisseuse comprimée de toutes parts sous les tégumens voisins de la peau ne s'éleve dans la *plaie*, & n'y dégénere fort promptement.

On tient ces remedes appliqués sur la blessure par des emplâtres qui ne servent gueres en ce cas que par leur ténacité.

C'est ce que ne croyent pas facilement les Chirurgiens qui attribuent souvent à leurs emplâtres l'heureuse guérison d'une *plaie*, & qui les vantent en ce cas comme des secrets qui leur sont particuliers. Cependant si la *plaie* a toutes les qualités détaillées dans les Paragraphes précédens, on vient à bout de la guérir de quelque espece que soit l'emplâtre qu'on applique dessus, pourvu qu'elle ne contienne rien en soi qui puisse nuire en troublant l'ouvrage que la nature a commencé, ou en détruisant les conditions requises à la régénération de la substance perdue dans la *plaie*, par un trop grand irritant ou par quelque autre cause que ce puisse être. Une preuve de la vérité de cette proposition, c'est que malgré que chacun ne fasse usage que d'une emplâtre qui n'est connue presque que de lui seul, & qu'il préfere à toutes les autres, tous viendront également à bout de guérir. Si, quant au surplus, la *plaie* a été soignée de la même maniere, il est cependant vrai que les emplâtres appliquées extérieurement sur la peau, peuvent outre leur ténacité qui est nécessaire, contenir des ingrédiens qui mis en mouvement & en action par la chaleur du corps sur lesquels ils sont apliqués, s'insinuent par les vaisseaux absorbans, & agissent non-seulement sur la partie où on les applique ; mais peuvent aussi occasionner du changement dans tout le corps. Tels sont, par exemple, les emplâtres vésicatoires, mercurielles & autres semblables. Mais il n'en est pas question ici; il suffit pour le cas présent qu'étant appliquées sur la *plaie* elles s'y tiennent ; or il n'est besoin pour cela que de leur seule ténacité ; c'est pourquoi l'on fait un grand usage de ces emplâtres plombées auxquelles le plomb, & les différentes chaux mises en décoction dans l'huile, communiquent une ténacité convenable, qui fait qu'elles sont propres à ceux-mêmes dont la peau est enflammée en conséquence de l'application de quelque matiere grasse. Tels sont l'emplâtre de *minium*, de diapalme, de diapompholyx, de ceruse, le défensif rouge de Vigo, & plusieurs autres semblables qui produisent le même effet en ce cas.

L'emplâtre défensif rouge se prépare de la maniere qui suit.

Prenez *d'huile de roses*,
& de cire blanche, } *de chaque, six onces*;
de bol d'Arménie, &
de sang de dragon, } *de chaque, une once & demie*;
de poudre de roses rouges, une demi-once.

Mêlez le tout sur du feu, & agitez jusqu'à ce qu'il soit froid.

L'emplâtre défensif bleu, & l'emplâtre rouge de plomb, produiront le même effet.

Les liquides qui abordent à la *plaie*, ceux qui s'épanchent dedans, les fibres à demi-mortes, les canaux obstrués & enflés y forment des matieres purulentes, ichoreuses, des excroissances, des chairs spongieuses.

Il faut à chaque fois qu'on leve l'appareil avoir soin d'examiner la *plaie*, afin de voir s'il n'est point arrivé dans toute sa superficie quelque changement qui puisse empêcher la régénération de la substance perdue, & la consolidation de la *plaie*; car si tout paroît rouge, propre, également humide, nous connoissons par-là que les vaisseaux & les humeurs ont les qualités requises pour procurer la guérison. Mais si la *plaie* paroît seche & mal-propre, nous sommes assurés qu'elle ne pourra se consolider à moins que de commencer par nettoyer ces ordures, & que les vaisseaux ne transmettent également les humeurs dans tous les points de la *plaie*.

Or tous ces obstacles naissent ou des humeurs épanchées qui sont autres qu'elles ne devroient être, ou des vaisseaux obstrués & enflés, ou de ces deux causes réunies. Car il peut se trouver dans la *plaie* quantité de parties à demi coupées, qui quoique unies encore aux parties saines, sont cependant privées de toute influence vitale, ce qui fait qu'elles meurent & qu'elles doivent se séparer, & tant qu'elles restent dans la *plaie*, elles en empêchent la consolidation, ainsi qu'un corps hétérogene : mais lorsque les orifices des vaisseaux commencent à couvrir la superficie de la *plaie* d'humeurs, ces humeurs ramassées, sont changées par leur séjour, la chaleur du lieu & la dissipation de leur partie la plus ténue, en une liqueur onctueuse, douce, appellée pus, ce qui est toujours un bien, ainsi qu'il a été dit : cependant il pourroit être nuisible s'il restoit trop longtems dans la *plaie*; car il se corrompt alors & devient acre. Mais si la superficie de la *plaie* est couverte d'une liqueur ichoreuse ténue, & non pas d'un bon pus, la consolidation ne se fera jamais parfaitement tant que les choses resteront en cet état. Or c'est ce qu'on connoît s'il paroît dans la *plaie* une pareille sanie ténue au bout de douze heures ou davantage qu'on aura appliqué dessus un appareil convenable; car tout le pus étant nettoyé, si une heure ou deux après on découvre la *plaie*, on ne trouve point de pus, mais un liquide beaucoup plus ténu, qui laissé dans la *plaie*, se convertira cependant en pus. Or, on entend ici par *ichor*, une liqueur ténue, & ordinairement acre, qui malgré son séjour dans la *plaie* ne se change cependant jamais en bon pus; mais devient toujours acre de plus en plus. Or cette matiere ichoreuse provient ou de liquides épanchés, qui ne sont pas de nature à se convertir en bon pus, ou d'un bon pus resté trop long-tems dans la *plaie*; car pour lors il s'atténue de nouveau, & devient acre. Or lorsqu'une partie du corps étant venue à suppuration, & étant totalement mollifiée, on l'ouvre avec la lancette au tems qu'il convient; il sort un pus louable & épais : mais si cet endroit reste trop longtems fermé, le pus contenu s'atténue de nouveau, & pour lors il sortira par l'ouverture qu'on y fera, une

sanie ténue au lieu d'un bon pus. Or les ordures qui naissent dans la *plaie* proviennent ou des parties à demi coupées, ou des parties mortes encore unies aux parties vivantes, ou des vaisseaux dilatés, & distendus par un liquide imméable, & pour lors la superficie de la *plaie* ne paroît pas nette & rouge; mais d'une blancheur presque semblable à celle du lard, & si ces ordures ne se séparent point des parties vivantes, elles deviennent jaunes, & même noirâtres, & elles dénotent une dégénération d'autant plus dangereuse, que de blanches qu'elles étoient, elles deviennent plus noires.

Ce qui donne particulierement naissance aux chairs spongieuses, est lorsque la superficie de la *plaie* n'est pas comprimée aussi également que la peau presse les parties voisines; car alors le pannicule adipeux s'éleve & s'enfle promptement, & dégénere en une chair appellée fongueuse, comme il a été dit; & principalement si le mouvement & la vélocité de la circulation sont augmentés par la fievre; car les vaisseaux dilatés s'élevent pour lors, à moins qu'ils n'en soient empêchés par une compression faite à propos; en effet, nous voyons dans presque toutes les parties du corps, que lorsque l'égale pression qui les assujettit est détruite, ces parties s'élevent dans l'endroit où il y a moins de résistance; ainsi dans les *plaies* de la tête même, après l'application du trépan, lorsque le morceau du crane est levé, si la dure-mere est aussi coupée la substance du cerveau s'éleve en fungus d'une grosseur considérable; les tégumens de l'abdomen étant déchirés à l'occasion d'une *plaie* sans que le péritoine en soit cependant offensé, quelque-tems après les matieres contenues dans l'abdomen poussées vers l'endroit qui oppose moins de résistance dilateront le péritoine, & formeront une hernie, à moins qu'on ne l'affermisse par l'application d'un bandage convenable. Ces chairs fongueuses qui s'élevent dans la *plaie*, ne doivent leur origine qu'au défaut d'égalité de pression dont elles sont une suite naturelle.

Or tant que toutes ces chairs resteront dans la *plaie*, elles en empêcheront la consolidation; car ce sont autant de corps hétérogenes, c'est pourquoi l'on doit les en séparer. Le Paragraphe suivant nous enseignera comment on doit le faire.

On les emporte ordinairement par des digestifs, des détersifs, des corrosifs, des dessiccatifs, & souvent aussi par la compression.

Lorsque les Chirurgiens expérimentés s'apperçoivent que la superficie de la *plaie* dégénere de façon qu'elle n'est ni rouge, ni humide dans aucun endroit; mais qu'il paroît des ordures blanches, jaunes, ou noirâtres, ils connoissent par-là que les meilleurs baumes, sont insuffisans. La nature s'efforce effectivement de séparer par une bonne suppuration, ces matieres corrompues: mais les vaisseaux vifs qui sont au-dessous étant empêchés par ces saletés dont ils sont couverts, & qui leur sont encore adhérentes, ne peuvent pas les écarter si facilement: de-là vient que ces substances déja à demi mortes, se corrompent en séjournant, & acquierent une qualité beaucoup pire. On applique pour lors des remedes qui amollissent effectivement ces ordures, mais qui les dissolvent en même-tems par leurs qualités savoneuses, & excitant par un doux irritant les parties vives qui sont dessous, font que ces ordures se séparent plus facilement des vaisseaux vitaux auxquels elles tiennent. On appelle en Chirurgie ces sortes de remedes digestifs, par analogie à la digestion de l'estomac. On prend, par exemple, un baume naturel, comme la térébenthine & on la broye avec un jaune d'œuf, afin d'adoucir la ténacité oléagineuse du baume, pour pouvoir le délayer dans de l'eau, on ajoute ensuite une petite quantité de miel, qui resout & divise par sa vertu savoneuse une infinité de concrétions: on trempe des plumasseaux dans ce remede, & on les applique sur les ordures de la superficie de la *plaie*; ces ordures étant ainsi mollifiées & dissoutes par la vertu savoneuse de ce médicament, se separent lorsque le pus est devenu louable, des parties saines, & la *plaie* devient nette.

Hippocrate a parfaitement déterminé, *Tract. de Affectionib.* l'usage que l'on devoit faire de ces sortes de remedes, lorsque les *plaies* sont remplies de ces ordures.

« Les médicamens gras, dit-il, ne conviennent pas en « cas d'inflammation, de mal-propreté, ni de putridité. « Les médicamens froids sont propres aux *plaies* en- « flammés, les acres & ceux qui purgent en excitant « un sentiment à peu près semblable à celui que cause- « roit une morsure, conviennent en cas de mal-pro- « preté & de putréfaction. »

Et il dit dans son Traité, *de Locis in Homine.*

« Que les bonnes humeurs qui abordent à la *plaie* détour- « nent ces ordures amollies, par la vertu de ces reme- « des, & dont la séparation doit se faire en ce cas plus « facilement: s'il est besoin de reboucher ou d'emplir « un ulcere, il est à propos de le tuméfier, &c. car la « chair renouvellée par les alimens pousse en avant cel- « le que les médicamens ont corrompue, & agit de « concert avec la nature. »

On peut preparer un digestif de cette maniere:

Prenez *de térébenthine naturelle, une once;*
& un jaune d'œuf,

Mêlez intimément & incorporez avec une once de miel rosat.

Des détersifs. Ces remedes sont un peu plus acres que les digestifs; si donc on ajoute aux précédens de l'aloès, de la myrrhe, un peu de savon de Venise, l'on en fait un détersif qui ne differe du digestif, que parce qu'il est un peu plus irritant.

Des corrosifs. Ceux-ci sont beaucoup plus acres que les précédens, & font mourir les parties qu'ils touchent; ils forment sur la superficie de la *plaie* où on les applique une croute sous laquelle les vaisseaux vitaux par leur mouvement & par les liquides qu'ils apportent, séparent & expulsent insensiblement ce qui est mort. L'effet de ces remedes est effectivement de priver ces ordures adhérentes aux parties vivantes, de l'influence vitale; mais ils ne procurent jamais seuls la séparation des parties mortes, c'est la nature seule qui le fait par une bonne suppuration: mais leur usage est de faire que les vaisseaux obstrués & dilatés qui occasionnent dans la *plaie* des ordures qui résistent opiniâtrement aux détersifs doux, soient en un instant, & pour ainsi dire, par leur seul attouchement privés de toute influence vitale; ils couvrent la superficie de la *plaie* d'une espece de croute gangreneuse sur laquelle on applique ensuite des détersifs mous; afin que les escarres formées par les corrosifs, ramollies par cette application, soient par l'action des vaisseaux vifs qui sont audessous, séparées des parties vivantes auxquelles elles tiennent, & que la superficie de la *plaie* en devienne par conséquent plus nette. On voit par-là qu'il est nécessaire d'en user avec précaution, & de n'en point réitérer souvent l'usage, à moins que lorsque les escarres seront tombées la *plaie* ne paroisse encore impure. Ceux qui croyent que la seule application de ces corrosifs peut dépurer une *plaie*, sont dans un systeme faux, ils ne font qu'empêcher qu'il ne se forme de nouvelles ordures, lorsque celles-ci sont converties en une escarre morte, que l'on doit ensuite amollir & séparer par la suppuration; mais si on y en applique trop fréquemment, on affecte aussi les parties vivantes pures, ce qui

qui augmente alors les ordures au lieu de les diminuer.

Galien l'a parfaitement remarqué, *Method. Medend. Lib. III. cap. 6.*

Il rapporte « qu'nn Chirnrgien qui appliquoit nn remede « corrosif sur un ulcere sordide, étoit fort surpris que « les ordures augmentoient au lieu de diminuer: de- « là vient qu'il augmenta imprudemment l'efficacité « du remede; mais l'événement en fut fort mauvais, « puisque plus il donnoit d'acrimonie à son remede, « plus il se résolvoit de la chair qui étoit dessous, ce « qui augmentoit les ordures. »

Or, on tronve dans la matiere médicale ces corrosifs rangés en différentes classes, selon leur différens degrés d'acrimonie. Les plus efficaces sont surtout ceux qui sont composés d'un acide fort, uni à un corps métallique, parmi lesquels la pierre infernale est le plus en usage: car elle est faite d'esprit de nitre très-concentré, & d'argent purifié unis ensemble; & comme ce corrosif a une forme solide, & qu'on peut lui donner telle figure que l'on juge à propos, on peut en ce cas s'en servir beaucoup plus librement que de presque tous les autres caustiques: car tous les autres étant appliqués sur une *plaie*, agissent également sur toute la superficie: mais la pierre infernale peut s'appliquer sur chacun des points, & fait escarre dès le moment qu'elle touche; de-là vient que son effet est plus ou moins fort, selon que l'on la retire plus promptement, ou qu'elle reste plus long-tems appliquée; & comme souvent toutes les parties de la superficie ne sont point remplies d'ordures également épaisses, il n'est pas par conséquent nécessaire que l'action du corrosif soit également forte. Or, il sera beaucoup plus possible d'observer cette proportion avec la pierre infernale, qu'avec tout autre corrosif.

Premierement, les corrosifs les plus doux sont l'alun brûlé, les cendres de bois verd brûlé, le mercure doux, le mercure précipité blanc, & le vitriol blanc.

Secondement, les forts corrosifs sont le mercure précipité rouge, le colchotar de vitriol, & les trochisques de plomb rouge de Vigo.

Troisiemement, les plus forts corrosifs sont, le beure d'antimoine, la pierre infernale, le mercure sublimé corrosif, l'huile de tartre par défaillance, & l'huile de vitriol. Les forts corrosifs demandent dans l'usage plus de circonspection que les autres.

On peut, si l'on veut, se fixer à la formule qui suit:

Prenez *d'aloès*, & *de myrrhe*, } *de chaque, une dragme*;
de sel de tartre, deux dragmes;
d'eau commune, deux onces.

Mêlez, & faites bouillir pour un élixir.

Mais les escarres étant faites par le moyen des corrosifs, on doit les amollir ensuite par l'application des remedes doux, afin qu'elles puissent se séparer promptement des parties vivantes qui sont dessous; & qu'étant tombées, l'on puisse voir alors s'il est nécessaire de réitérer l'application du corrosif, ou si l'on peut nettoyer la *plaie* avec des digestifs doux & des déterfifs.

Des dessiccatifs. Lorsque la *plaie* est remplie d'humeurs, & que ces humeurs sont trop ténues, les remedes qui absorbent les liquides & fortifient les petits vaisseaux, sont alors les plus convenables; telles sont les poudres terrestres absorbantes, broyées jusqu'au point de les rendre impalpables, de crainte que par l'âpreté de leurs parties elles n'irritent la plaie vive, comme sont, par exemple, les cendres des os brûlés, le mastic, l'oliban, la sarcocolle, &c. qui fortifient en même-tems.

On peut préparer un dessiccatif de cette maniere:

Prenez *de verd-de-gris, cinq onces*;
d'alun cru, une once;
de vinaigre fort, sept onces;
de miel par, quatorze onces;

Faites bouillir pour un onguent.

On met aussi au nombre des dessiccatifs, l'alun modérément calciné, l'eau de chaux-vive, la pierre sanguine, le mastic, le sang de dragon, & la gomme sarcocolle.

Et souvent par la compression. La compression est particulierement ntile, si les ordures naissent des vaisseaux dilatés qui dégénerent en une excroissance fongueuse. Car quoiqu'on ait emporté cette chair spongieuse par des déterfifs, cette excroissance renaîtra promptement, à moins qu'on n'affermisse ces parties par une compression convenable, ainsi qu'on l'a remarqué, dans des fongus du cerveau renouvellés tant de fois. C'est pourquoi les Chirurgiens expérimentés ne remplissent souvent alors la *plaie* que de charpie seche, & la compriment modérément par un bandage, ou quelquefois ils prennent un plumasseau fort épais qu'ils oignent d'un baume vulnéraire d'un côté, & qu'ils appliquent de l'autre, de façon que la partie seche du plumasseau touche la superficie de la *plaie*, & que la partie supérieure ointe de baume, empêche l'air de s'introduire.

Il faut mettre ces moyens en usage, jusqu'à ce qu'il paroisse un pus louable, doux, blanc, sans odeur, visqueux, uni, égal; au moyen de quoi la *plaie* se nettoie, les contusions & les tumeurs se dissipent, ce que l'air avoit corrompu se sépare, les cavités se remplissent, les parties divisées se réunissent.

Tous les remedes dont il est mention dans le paragraphe précédent, peuvent empêcher que les vaisseaux ne se distendent trop facilement, & convertir en une escarre gangréneuse les parties à demi-mortes, & une partie même des vaisseaux vivans: mais ils ne peuvent pas séparer cette croûte des parties vivantes qui sont dessous; c'est la nature seule qui le fait par la suppuration, & il n'y a pas d'autre moyen que celui qu'elle emploie. Or la preuve de la suppuration, est la formation du pus.

Lors donc qu'il paroît un pus louable dans la *plaie*, nous savons que les vaisseaux sont disposés de façon qu'ils transmettent des liquides convenables, & que les liquides ont en même-tems les qualités requises pour la santé.

Il a été parlé ci-devant des qualités nécessaires pour que les humeurs qui abordent à la *plaie* soient bonnes; il ne s'agit ici que des obstacles qui se rencontrent dans la *plaie* même, & qui empêchent la régénération de la substance perdue, & une bonne consolidation. Car tant que ces ordures subsisteront dans la *plaie*, elles s'opposeront à la guérison, ainsi qu'un corps hétérogene: mais lorsque par l'administration des remedes convenables il naît un pus louable dans la *plaie*, nous savons qu'il peut pour lors séparer des parties vivantes tout ce qui empêcheroit la guérison de la *plaie*. Mais il ne suffit pas que le pus ait toutes les qualités détaillées ici, il doit encore naître le même & également dans toute la superficie de la *plaie*: car il arrive souvent que toute la superficie de la *plaie* n'est pas couverte d'ordures généralement dans toutes ses parties, mais seu-

lement dans quelques-unes ; pour lors les endroits purs donneront un bon pus. Le pus ne sera donc point égal en tout point, mais différent dans tous les différens endroits de la *plaie* ; & il n'y a pour lors que les endroits sales pour qui il soit nécessaire de mettre en œuvre les médicamens dont il est mention dans le paragraphe précédent, lesquels ne conviennent point aux parties vivantes & pures de la *plaie*.

Toutes les parties déchirées, unies aux parties vivantes, & toutes les extrémités des vaisseaux obstrués, se dissolvent & se séparent sous le pus en même-tems que la matiere obstruante ; & les vaisseaux dégagés transmettent pour lors les humeurs librement, au moyen de quoi la tumeur formée sur les levres de la *plaie* par le cours interrompu des humeurs, se dissipe totalement ; ce que l'admission de l'air & les contusions avoient corrompu, se sépare ; les tendres vaisseaux couverts d'un pus louable semblable à un baume doux & naturel, s'allongent, rencontrent les vaisseaux voisins, s'unissent & forment un nouveau tissu de vaisseaux qui occasionne la régénération de la substance perdue dans la *plaie*, & la réunion des parties divisées.

Ainsi tout ce que l'art peut dans ce cas, est de détruire les obstacles qui empêchent la régénération du bon pus dans la *plaie*, la nature se suffisant à elle-même pour le reste.

Il faut avoir recours aux remedes sarcotiques, tels que les digestifs doux.

Les Chirurgiens appellent ces sortes de remedes sarcotiques : mais il n'est, à proprement parler, qu'un sarcotique ; savoir, la nature, qui régénére sous un bon pus la substance perdue. C'est ce que Galien a parfaitement exprimé, lorsqu'il dit que la matiere propre à la régénération est un sang louable, mais qu'il est l'ouvrage & la production de la nature. Tous les autres remedes auxquels on attribue cette vertu de régénération, ne font que détourner les obstacles & procurer quelque facilité, & ne font rien autre chose que de comprimer à propos les vaisseaux, & les disposer tels qu'ils ont coutume d'être en état de santé ; ce qu'ils font en détournant l'air, en fomentant les parties & retenant les humeurs épanchées, de façon qu'elles puissent en séjournant un tems convenable, se convertir en bon pus : car une *plaie* bien purifiée éprouve quelque lésion de l'application de tout remede acre ; laquelle détruit les tendres petits vaisseaux qui commencent à naître, & qui mourant à leur tour, occasionnent par conséquent de nouvelles ordures dont on doit procurer la séparation ; au moyen de quoi les remedes dont on a fait mention sont les seuls qui conviennent. Or nous voyons que la cure d'une *plaie* va bien, s'il y paroît une couleur rougeâtre, (car une trop grande rougeur dénote une inflammation,) si le pus est louable & en quantité requise ; si le fond & les levres de la *plaie* croissent également, & que rien ne s'éleve au-dessus de l'égale superficie ; & que les levres de la *plaie* ne s'élevent pas plus haut que la partie voisine ; qu'elles soient égales & ne paroissent pas rongées, & que le bord de la *plaie* commence à prendre une couleur pâle tirant sur le violet, qui est la marque d'une cicatrice naissante.

Les remedes sarcotiques ou incarnatifs sont les baumes vulnéraires.

Prenez *de cire jaune*, *de poix noire*, *&* *de résine commune*, } *de chaq. demi-livre* ;
d'huile de graine de lin, *deux livres*.

Mêlez comme il faut ensemble ; vous aurez l'onguent basilicon ou le tétrapharmacum.

Ou,

Prenez *de cire jaune*, *six onces* ;
d'huile des fleurs de millepertuis par infusion, *deux livres & demie* ;

Après quoi, quand elle aura été fondue sur un feu doux, vous ajouterez,

de résine seche de pin triturée, *&* *de la meilleure colophone*, } *de chaque*, *une once & demie*.

Quand vous les aurez fait fondre, retirez du feu ; & après avoir passé la composition dans un linge, ajoutez *de la meilleure térébenthine de Venise*, *deux onces* ;

Remuez avec une spatule.

Quand la composition commence à s'épaissir,

Versez-y *du meilleur mastic*, *&* *de bon oliban*, } *de chaque*, *une once* ;
de safran trituré bien fin, *une dragme*.

Vous aurez l'*onguentum aureum*.

Si après avoir satisfait à la premiere indication, ou trouve qu'il n'a été rien emporté de la substance de la *plaie*, il faut si bien rapprocher les levres, qu'elles se réappliquent mutuellement l'une à l'autre, & restent dans cet état aussi unies que s'il n'y avoit jamais eu de solution.

On a rapporté plus haut les indications générales nécessaires à la guérison de toutes sortes de *plaies*, & on a dit même qu'il falloit emporter tous les corps hétérogenes provenant soit de l'instrument vulnérant, soit des parties fluides ou solides, qui, corrompues & laissées dans la *plaie*, pourroient empêcher la réunion des parties divisées. On a expliqué comment, par quels moyens & avec quelle précaution l'on doit ôter ces hétérogénéités. Si, après avoir satisfait à toutes ces indications, on trouve qu'il a été emporté quelque chose de la substance des parties, il faut commencer par le réparer avant que la réunion des parties puisse se faire. On a marqué jusqu'ici comment on peut réparer cette déperdition. Mais si la cause vulnérante n'a procuré qu'une simple division des parties précédemment unies, sans perte de substance, sans aucun corps hétérogene laissé entre les parties divisées, il n'y a qu'une simple indication à remplir, qui est de réappliquer l'une à l'autre les levres de la *plaie*, qui d'elles-mêmes s'écartent toujours les unes des autres ; & de les maintenir en cet état de façon que toutes les parties soient dans la même situation qu'elles étoient avant la division. La nature achevera de réunir les parties ainsi disposées, & cela fort promptement dans les *plaies* mêmes les plus considérables, pourvu qu'elles soient conditionnées comme nous venons de dire. Les meilleurs baumes deviendront nuisibles, s'ils se trouvent entre les levres de cette *plaie* : car c'est un corps hétérogene qui ne peut jamais faire concrétion avec les parties du corps : mais il suffit de réappliquer les parties séparées les unes sur les autres sans l'interposition d'aucun autre remede.

Un grand nombre d'observations nous apprend avec quelle facilité les parties du corps s'unissent, non-seulement à celles auxquelles elles ont coutume de l'être naturellement, mais même avec les parties voisines avec lesquelles il n'y avoit jamais eu de cohésion auparavant.

* Un jeune homme de qualité reçut un coup d'épée dans

l'œil gauche ; le coup pénétra non-seulement la conjonctive, mais offensa encore légérement la cornée. Le défaut d'attention à la cure fut cause de la concrétion de la paupiere avec la conjonctive & la cornée, au moyen de quoi il ne pouvoit ouvrir la paupiere, & ressentoit une douleur & une irritation continuelle, ne pouvant, lorsque l'œil sain agissoit, empêcher que l'œil malade n'agît en même-tems. Hildan, *Cent. 6. Observat. 7.* se servit d'un moyen fort ingénieux pour remédier à ce fâcheux accident.

Schenckins, *Observ. Medicin. Lib. VI. Observ.* 23. rapporte d'après Benivenius, « qu'une femme ayant eu « les levres du vagin rongées par un ulcere vénérien, « les deux levres se prirent l'une à l'autre par la négligence du Chirurgien. »

C'est ce que nous confirme la Chirurgie dite des membres tronqués, *Chirurgia curtorum*, par le secours de laquelle on répare les parties emportées du corps, & dont il a été parlé plus haut ; & Celse avoit déja dit, *Lib. V. cap.* 8. « que les doigts ulcérés se collent sou« vent en se guérissant, à moins qu'on n'y apporte « beaucoup de soin. »

Or, si cette concrétion se fait si aisément entre les parties qui n'en avoient jamais eu naturellement auparavant, il y aura par conséquent beaucoup plus d'espérance lorsque les parties qui y étoient ci-devant seront rapprochées l'une de l'autre.

Cette réunion se fait, 1°. en donnant à la partie la même situation qu'elle avoit avant que d'être lésée ; 2°. en la comprimant doucement & également, afin que tous les points de sa surface demeurent contigus & bien assujettis.

Il est d'une grande utilité de connoître la situation des parties dans un homme en repos, & surtout dans un homme sain lorsqu'il dort ; car tout mouvement volontaire cesse alors, & toutes les parties du corps abandonnées a elles-mêmes, sont dans la situation la plus naturelle. On verra qu'alors il n'y a aucun article du corps de tendu, mais qu'ils sont tous un peu fléchis ; car les doigts dans un homme sain ne sont jamais tendus lorsqu'il dort, jamais le tibia & le fémur ne forment une ligne droite : mais tous ces articles sont toujours un peu fléchis, il en est de même de tous les autres ; car les muscles fléchisseurs des articles se trouvent ordinairement plus forts que les extenseurs, c'est pourquoi dès que ni les uns ni les autres n'agissent par la force musculaire, les muscles fléchisseurs des parties l'emportent par leur propre contractilité sur les extenseurs, & par conséquent ils paroissent toujours un peu fléchis dans un article en repos : c'est ce que l'on voit parfaitement dans la paralysie parfaite de tous les membres du corps ; car alors toute action musculaire volontaire cesse. Si, par exemple, tout un bras est devenu paralytique, les doigts sont toujours fléchis & ils demeurent en cet état ; c'est pourquoi souvent on ne peut étendre les doigts après la guérison de la paralysie, les ligamens des articles s'étant roidis, & les fléchisseurs s'étant raccourcis par leur propre contractilité en conséquence de ce qu'ils sont restés tant de tems sans être allongés, ce qui fait que les extenseurs ne peuvent surmonter cet obstacle.

Hippocrate qui a examiné avec tant de soin la situation naturelle des parties, afin de connoître combien les maladies les en faisoient différer, & distinguer par conséquent leur differens degrés de force, l'a fort bien remarqué dans les prognostics, lorsqu'il parle de la façon la plus convenable dont le malade doit-être couché. « Il faut, dit-il, que le Medecin trouve le ma« lade couché sur le côté droit, ou sur le gauche, ayant « la main, le cou & la jambe un peu fléchis, & tout le « corps un peu moite ; car c'est en cette attitude que « se trouvent la plûpart des gens en santé lorsqu'ils « sont couchés. » Quand on néglige cette précaution dans la guérison des *plaies*, les parties se réunissent dans une situation toute différente que celle qu'elles avoient naturellement, & de la distraction des parties naît souvent une grande difformité, ou le mouvement naturel des parties est souvent altéré considérablement.

* Un enfant ayant eu la main brûlée à l'âge de six mois, & ceux qui le traiterent ayant négligé cette précaution, tous les doigts, excepté le pouce, se prirent avec la peau du métacarpe, d'où il s'ensuivit une grande difformité, & la destruction de toutes les fonction de ce membre. Hildan, *Cent.* 1. *Observ. Chirurg. Observat.* 83. *p.* 60. corrigea cette difformité, & rétablit l'usage des parties, par une guérison fort industrieuse, mais pénible.

On doit faire cette attention en appliquant le premier appareil sur la *plaie* ; car les parties crues étant réunies s'agglutinent promptement, ce qui fait qu'on ne pourra remédier à cette erreur une fois commise, à moins d'avoir recours à un cruel moyen pour séparer les parties déja réunies, qui seroit de les diviser une seconde fois.

2°. Les parties du corps séparées à l'occasion d'une *plaie*, se retirent insensiblement, par leur propre contractilité, de plus en plus, l'une de l'autre : mais il faut, pour qu'elles reprennent, qu'elles demeurent contiguës ; on doit donc, par le moyen d'une pression faite avec art, vaincre celle qu'elles employent à s'écarter l'une de l'autre : mais il faut prendre garde que cette réunion des parties doit se faire dans toute la superficie de la *plaie* ; car si les levres d'une *plaie* profonde deviennent contiguës, & que les parties inférieures s'écartent, il restera dans la *plaie* une cavité dans laquelle les humeurs épanchées s'amasseront, & feront dégénérer la *plaie* en un ulcere sinueux ; on fera cette réunion en comprimant les parties voisines avec des compresses & des bandages, de façon que les levres de la *plaie* deviennent également contigues vers le fond de la *plaie* & vers la peau. Il est cependant nécessaire d'user de quelque ménagement en faisant cette compression, de crainte que les parties étant comprimées, les vaisseaux ne viennent à se rétrécir, ce qui pourroit occasionner l'inflammation, & tous les maux qui s'ensuivent. Il faut en même-tems que la partie blessée soit parfaitement en repos, au moyen de quoi l'on doit assujettir le membre blessé de façon qu'il reste immobile ; car souvent la partie blessée étant mue pendant le sommeil ou par l'imprudence du blessé, la situation des parties en éprouve du changement, les levres de la *plaie* se séparent, & ce qui s'étoit déja repris se déchire, ce qui empêche que la cure n'ait un heureux succès.

On rétient les levres unies, 1°. par le moyen d'emplâtres ténaces coupées à plusieurs angles en forme de doigts, dont les extrémités, qui s'approchent de la *plaie* forment des anses à quoi on attache des fils, par le secours desquels on fait tenir l'emplâtre où on l'applique ; ces emplâtres font d'usage dans les longues scissures transversales de la peau & des parties lâches.

Il faut, pour que les parties rapprochées demeurent dans une réunion convenable, employer différens moyens, selon la diversité des *plaies*, ce qui se fait :

1°. Par une suture que les Chirurgiens appellent seche, pour la distinguer de celles que l'on fait avec une aiguile. Ils prennent une emplâtre ténace qui puisse s'attacher fortement sur la peau saine, ou de la colle dont les Ouvriers se servent ordinairement, celle de

poisson, ou quelque autre chose semblable, n'importe pas quoi, pourvu que ce soit quelque chose qui ait assez de ténacité; ils l'étendent ensuite sur un morceau de linge épais & fort, afin qu'il ne prête pas si aisément; ils l'appliquent des deux côtés à quelque distance des levres de la *plaie*, l'ayant un peu chauffée afin qu'elle s'attache plus fortement. Pour lors ils rapprochent ces deux parties d'emplâtre garnies de petites anses, afin de pouvoir, par le moyen de fils passés dedans, les rapprocher l'une à l'autre, autant qu'on le juge à propos. La peau adhérente à ces emplâtres est attirée de part & d'autre, de façon que les levres de la *plaie* deviennent contiguës, & comme ces emplâtres ne couvrent point la *plaie*, on peut voir commodément si les levres réunies de la *plaie* sont dans leur situation naturelle, & si elles s'écartent de cette situation, on pourroit y remédier facilement. Les emplâtres doivent être de différente figure, on les doit multiplier selon la différente grandeur de la *plaie*. Il suffit que ces sortes d'emplâtres soient à languettes, sans anses dans les petites *plaies*, surtout si elles ne sont pas trop grandes: mais pour dans les grandes, ou pour celles dont les levres s'écartent beaucoup les unes des autres, il est plus sûr de se servir de ces emplâtres qu'on peut rapprocher au moyen des cordons passés dans ces anses. Voyez l'article *Sutura*, & la *Pl. II.* de ce Vol.

Mais, comme il est aisé de le concevoir, ces sortes d'emplâtres ne tirent simplement que la peau, la graisse qui est dessous, étant extremement mobile & lâche, ne vient point avec, si la *plaie* est profonde: c'est pourquoi elles ne sont gueres d'usage que lorsque la blessure n'offense que la peau, & que les parties sont assez lâches pour pouvoir suivre aisément, elles sont par conséquent plus particulierement en usage dans les *plaies* du visage qui ne sont pas trop profondes, & dans celles de toutes les autres parties du corps lorsqu'elles ne pénetrent pas trop avant.

Les levres de la *plaie* étant enfin réunies par le moyen d'une emplâtre ténace, on met dessus un plumasseau oint de quelque baume vulnéraire, pour empêcher l'air d'y entrer; & sans enlever les emplâtres, on examine tous les jours le dehors de la *plaie*, afin de voir si tout est en bon état.

On peut préparer, de la maniere qui suit, des emplâtres adhésives.

Prenez *d'emplâtre de diapalme, une quantité suffisante, & un peu d'huile d'olive.*

Dissolvez dans l'huile pour faire une emplâtre.

Ou

Prenez *de poix commune, une quantité suffisante.*

Etendez-la sur un linge & l'appliquez.

2°. En se servant de compresses & de bandages par-dessus, afin que les parties entr'ouvertes demeurent également appliquées les unes aux autres & se réunissent, ce qui se fait par une pression convenable; cette seconde méthode est celle qu'il faut suivre pour le pansement des *plaies* longitudinales.

Les *plaies* superficielles n'en ont pas besoin, il n'y a uniquement que les profondes dans lesquelles il est nécessaire, pour que la guérison se fasse parfaitement, que les parties du fond de la *plaie* deviennent contiguës ainsi que celles de la superficie extérieure. Le Chirurgien fait connoître sa science & sa dextérité, surtout en les appliquant comme il convient qu'ils soient: les bandages pressent également tout le circuit qu'elles enveloppent: mais quoique la compression des bandages soit la même, elle peut, par l'application des compresses, agir plus dans un endroit que dans un autre. C'est pourquoi il faut déterminer à propos la force de la compression, afin que tous les points de la superficie de la *plaie* deviennent contigus. Or il est aisé de voir que cette méthode n'est d'aucun usage, si les parties voisines de la *plaie* ne sont pas molles, & ne peuvent en conséquence prêter facilement. S'il a été fait, par exemple, une *plaie* profonde à la cuisse sur la longueur de la partie, on peut, en appliquant des compresses des deux côtés, & des bandages par-dessus, comprimer également les parties molles de façon que toutes les parties divisées dans toute la superficie de la *plaie* redeviennent contiguës; cela ne se pratique pas si facilement dans les autres endroits moins charnus; mais aussi se rencontre-t-il rarement dans ces sortes d'endroits des *plaies* assez profondes pour qu'il en soit besoin.

Hippocrate parlant des différentes façons d'appliquer les bandages, paroît avoir indiqué cette méthode, *de Medici Officinâ*: « Mais lorsqu'il est nécessaire, dit-il, « de rapprocher ce qui est écarté on le fait facilement « de la même maniere dans tous les cas; cependant si « l'écartement est considérable, la contraction doit se « faire par intervalles, & l'on doit comprimer en augmentant insensiblement par degrés; le faisant d'abord doucement, ensuite plus fort, & cesser cette « forte compression lorsque les parties se toucheront « l'une l'autre. »

Quoiqu'on réussisse beaucoup, par cette méthode, dans les *plaies* longitudinales, on voit cependant qu'elle peut souvent avoir lieu dans les *plaies* transversales; c'est ce que nous apprend un événement fort singulier rapporté dans les *Mémoires de l'Adémie des Sciences, ann. 1722.* * Le grand tendon, appellé le tendon d'Achille, avoit été, à l'occasion d'un saut forcé, rompu dans les deux piés, de façon que les extrémités du tendon rompu étoient distantes l'une de l'autre de trois travers de doigts; cependant on vint à bout en mettant la partie affectée dans une position convenable, & en la comprimant selon l'art avec des bandages & des compresses, de raprocher les unes des autres les parties séparées, & d'en occasionner une parfaite concrétion: il est donc évident que si l'on a pu, avec le secours de l'art, réussir dans un corps aussi difficile, on peut, en suivant cette méthode, espérer beaucoup pour la guérison des *plaies* transversales.

3°. Par des sutures que l'on fait avec des aiguilles d'acier, droites quand les *plaies* sont superficielles, & courbes quand elles sont plus profondes, aiguës par la pointe, & garnies d'un fil ciré. On les enfonce à une suffisante distance de la *plaie* jusqu'à son fond, d'une levre à l'autre, & tandis qu'on serre ce fil d'une main, on tient de l'autre les deux levres de la *plaie* unies, on noue ensuite le fil par-dessus, & on le couvre d'une petite compresse, on passe & repasse ainsi le fil autant de fois qu'il en est besoin, depuis le milieu, ou depuis l'angle de la *plaie* jusqu'à son extrémité; ensuite on enduit les levres de banme, on met de petites compresses sur les nœuds, & on couvre le tout d'une emplâtre.

On appelle cette façon de réunir des parties divisées par une blessure, suture sanglante, ou vraie; la réunion des parties faite par le moyen d'emplâtres ténaces ne pouvant s'appeller suture que fort improprement. Il faut observer, surtout dans ces cas, de ne causer que le moins de douleur qu'il sera possible, en faisant cette réunion, & de ne point irriter les parties; car lorsqu'on la fait trop rudement, il s'ensuit souvent une violente inflammation, qui empêche la réunion des parties rapprochées. Il faut pour cette

opération des aiguilles d'acier assez fortes, sans être cependant trop roides, de crainte qu'elles ne cassent: ces aiguilles deviendroient nuisibles si elles étoient de figure conique, parce que leur volume augmentant insensiblement, fait qu'on a plus de peine à les faire entrer; c'est pourquoi l'on se sert d'aiguilles dont la pointe est triangulaire, & qui, en conséquence de ce que leurs angles sont tranchans, entrent plus facilement, & font que le corps de l'aiguille qui est conique ou cylindrique passe plus commodément. Il suffit, pour faire des sutures aux *plaies* superficielles, de se servir d'aiguilles droites: mais il faut qu'elles soient courbes pour les *plaies* profondes, afin qu'étant enfoncées jusqu'au fond de la *plaie*, elles puissent plus aisément ressortir par les parties supérieures. Il est donc nécessaire qu'elles aient plus ou moins de courbure selon la profondeur de la *plaie*. Si ces aiguilles n'avoient point à leur tête une rainure de chaque côté de l'oeil dans laquelle puisse entrer le fil lorsqu'on tire l'aiguille, la tête & le fil faillant des deux côtés, ne pourroit pas sortir sans dilacération des parties. Or, on cire le fil, car étant par là lubréfié, il passe facilement & ne boit point les humeurs, sans quoi les fils se tuméfiant comprimeroient les parties par lesquelles ils passent; de plus les humeurs dont le fil seroit imbibé, pourroient, en devenant plus acres en conséquence de la chaleur qu'elles éprouveroient & de leur croupissement, irriter les parties. Pour lors on enfonce l'aiguille garnie de fil à une distance suffisante de la *plaie*, de crainte que les parties ne viennent ensuite à se déchirer, si on l'enfonçoit trop près. Or, on doit les enfoncer jusqu'au fond de la *plaie*, les pousser ensuite vers le haut, afin qu'elles sortent par l'autre côté de la *plaie* à une distance suffisante; car si elles ne pénétroient pas jusqu'au fond de la *plaie*, les parties supérieures seroient effectivement rapprochées; mais les inférieures resteroient écartées, & laisseroient une cavité dans laquelle les humeurs épanchées se corrompant, feroient d'une *plaie* pure un ulcere fistuleux, ce qui obligeroit de rouvrir les parties déja consolidées.

Celse dit, *Lib. V. cap. 26.* que les fils étant passés & rapprochés, en comprimant doucement avec les mains, la peau suit presque d'elle-même les levres de la *plaie*, on les maintient ensuite cette réunion en serrant les fils. Mais pour obvier à la douleur & prévenir autant qu'il est possible la dilacération des parties, on commence par appliquer des compresses faites de linge ciré (de crainte qu'il ne cause quelque dommage en s'imbibant d'humeurs) & l'on serre ensuite les noeuds. Il est besoin de plus ou moins de sutures, selon la longueur de la *plaie*, ou selon que sa figure sera plus ou moins angulaire; la suture n'étant pas assez multipliée ne contient pas, & lorsqu'elle l'est trop, elle cause une violente douleur & il en survient une inflammation d'autant plus grande surtout en Eté, que l'on passe plus souvent l'aiguille dans le corps, & que le fil passé embrasse plus d'endroits. On applique sur la *plaie* un plumasseau imbibé d'un baume vulnéraire doux: on maintient ensuite tout l'appareil par le moyen d'un bandage convenable, ou d'une emplâtre appliquée par dessus.

S'il ne survient pas de violente inflammation, ou de grande douleur, on laisse la *plaie* dans cet état pendant deux ou trois jours, levant ensuite le bandage ou l'emplâtre, on prend garde si on ne découvre pas à l'odeur quelque corruption provenant d'humeurs épanchées; car on doit pour lors lever le plumasseau avec précaution, & l'on en remet un nouveau imbibé d'un pareil baume; autrement on le laisse, & on verse seulement dessus quelques gouttes de baume. Lorsqu'on voit que la réunion des levres de la *plaie* est assez faite, on tire prudemment & doucement les fils afin de sentir s'il est possible de les ôter sans qu'il en résulte d'inconvénient; car cela se fait pour l'ordinaire fort aisément, & ces petites blessures qui restent se rebouchent assez promptement.

Mais s'il s'ensuit de la suture une grande inflammation à une violente douleur, ou que les parties soient considérablement tendues, il faut couper la suture & guérir la *plaie* sans ce moyen; car si on ne le fait point il en naîtra une foule d'évenemens dangereux, qui obligera d'en venir tôt ou tard à ce qu'il auroit été avantageux de faire à tems.

On trouve dans les Auteurs qui ont écrit des Opérations Chirurgicales, les divers genres de sutures, & les différentes façons de les faire, voyez l'art. *Sutura.*

Les sutures sont d'usage dans les *plaies* récentes, par lesquelles il est sorti peu de sang, dans les *plaies* simples, pleines, pures, transversales, obliques, angulaires.

Elles nuisent aux *plaies* qui ont causé une grande hémorrhagie; aux *plaies* vieilles, sanieuses, purulentes, sordides, avec contusion, ou perte de substance, couvertes de croute; à celles qui ont offensé de grands vaisseaux, & qui sont trop profondes, ou à celles qui sont excessivement enflammées ou empoisonnées; & à celles qui sont faites à une partie nécessairement mobile.

On détermine dans ce Paragraphe les *plaies* pour lesquelles il est avantageux de faire usage des sutures, & celles auxquelles elles sont nuisibles.

Dans les plaies récentes, sanglantes. Car si la *plaie* est faite depuis quelque-tems, & que l'air surtout y soit entré librement, les extrémités des vaisseaux sont déja morts dans toute la superficie de la *plaie*; il sera par conséquent nécessaire qu'elles soient séparées des parties vivantes par la suppuration, & elles ne pourront se réunir. Il seroit donc inutile d'en entreprendre la réunion par la suture.

Par lesquelles il est sorti peu de sang. Parce que le sang épanché distendroit les levres de la *plaie* rapprochées par le moyen de la suture, ce qui occasionneroit la dilacération, la douleur, l'inflammation & tous les autres maux qui s'en ensuivent.

Simples, c'est-à-dire, celles qui sont sans contusions, du moins de quelque conséquence; c'est ce qui a fait dire à Hippocrate, *de Ulceribus*, que l'on doit traiter sans suppuration toutes les *plaies* faites avec un instrument aigu: mais que s'il y avoit contusion, on doit pour lors les traiter de façon qu'elles viennent promptement à suppuration; car il faut que les chairs contuses se putréfient & se convertissent en pus.

Pleines, savoir celles où il n'y a simplement que solution de continuité, sans perte de substance; car s'il y a quelque chose d'emporté de la *plaie*, on ne pourra pas rendre contigues les parties séparées sans les tirailler hors de leur situation naturelle, & il s'ensuivra toujours de cette réunion forcée une cicatrice difforme, & la lésion des fonctions.

Pures. Dans lesquelles la cause vulnérante n'a point laissé de corps hétérogenes, & dans lesquelles il ne se trouve aucunes ordures, aucuns grumeaux de sang, ni de chair fongueuse; car on doit séparer & enlever toutes ces matieres avant de pouvoir opérer la consolidation.

Transversales, obliques, angulaires. Parce que dans ces sortes d'occasions, ni les emplâtres ténaces ni les compresses & les bandages appliqués avec art, ne peuvent suffire pour rapprocher les parties séparées, & les maintenir dans leur union.

Elles nuisent aux plaies qui ont causé une grande hémorrhagie, &c. Que les Chirurgiens ignorans ont souvent

fait de tort aux blessés en faisant usage indifféremment des sutures dans toutes sortes de *plaies* ! Que servira-t-il de rejoindre les parties séparées si une fois réunies elles ne peuvent se consolider, on s'il est nécessaire ensuite de couper les sutures pour retirer les humeurs épanchées retenues par les levres unies de la *plaies*.

Paré, *Lib. X. cap.* 32. rapporte l'exemple d'un Chirurgien qui réunit, par le moyen d'une suture, une *plaie* faite à la poitrine qui pénétroit dans sa cavité, ce qui mit le blessé en grand danger de mort; toute la cavité de la poitrine étant remplie de sang, qui ne pouvoit sortir par la *plaie*, à cause qu'elle étoit fermée, & il seroit péri indubitablement, si Paré n'eût en coupant les sutures, fait sortir le sang contenu dans la cavité du thorax.

Toutes les sutures seront donc absolument nuisibles, à moins que la superficie de la *plaie* ne soit pure & saine, & qu'il n'ait été rien emporté de la substance des parties. Mais si la *plaie* se trouve faite dans une partie du corps, où il passe de grands vaisseaux sanguins, ou de gros nerfs, qui osera enfoncer l'aiguille avant dans cette partie, si ce n'est un homme qui n'ayant aucune connoissance anatomique des parties, ne prévoit point de danger? On risque également si la *plaie* est trop profonde, l'aiguille pouvant en ce cas offenser les tendons ou les membranes tendineuses; d'où s'ensuivent ordinairement des symptomes fort dangereux. Joignez à cela que la *plaie* étant fort profonde, on ne peut rapprocher les parties divisées l'une de l'autre, de façon qu'elles soient dans un contact mutuel dans tous les points de leur superficie, sans tirer les fils avec violence, ce qui donne tout lieu de craindre la dilacération, une grande inflammation, &c. Mais si la partie blessée est déja enflammée, la partie éprouvant un traitement rude par les sutures, l'inflammation augmentera souvent jusqu'à la gangrene, & il faudra par une douce suppuration, résoudre & séparer les extrémités obstruées des vaisseaux, & la matiere même obstruante avant que la superficie de la *plaie* soit purifiée, & dans un état convenable à la réunion.

Mais si l'instrument vulnérant étoit empoisonné & qu'il ait produit des symptomes anomaux, malins, virulens, il n'y a d'autre moyen de guérison (à moins qu'on ne connoisse l'antidote propre à détruire la force du poison) que d'entraîner & de chasser ce poison, en procurant l'épanchement des humeurs par les vaisseaux coupés, ou par la section, ou en augmentant l'affluence des humeurs dans l'endroit de la *plaie* par l'application des ventouses, ou de détruire en un instant la partie offensée, par le moyen d'un feu vif, de crainte qu'elle ne communique au reste du corps le poison dont elle est infectée. Il est donc manifeste qu'en faisant une suture à la *plaie* on retient ce poison que l'art veut que l'on expulse le plus promptement qu'il sera possible.

On voit aussi que le repos est absolument nécessaire aux parties réunies par la suture; car si l'on agite ces parties il en sera de même que si l'on tirailloit continuellement les fils qu'on y auroit passés; ce qui occasionneroit une continuelle irritation, la douleur, l'inflammation & tous les maux qui peuvent s'en ensuivre. Or nous pouvons empêcher tous les mouvemens qui dépendent de la volonté; mais pour ceux qui sont absolument nécéssaires à la vie, ils ne cessent jamais; c'est pour cette raison que les sutures ne conviennent point aux *plaies* du thorax, surtout si elles sont faites à l'endroit le plus convexe de la superficie des côtés; car la poitrine se dilatant à chaque inspiration tiraille avec une extreme douleur les parties réunies, c'est aussi pourquoi lorsqu'on emploie les sutures aux *plaies* de l'abdomen pour empêcher les visceres qu'il contient de sortir par la *plaie*, on affermit l'abdomen avec des bandages, de façon que le blessé respire sans presque l'agiter. L'ignorance & la témérité de quelques Chirurgiens qui cousent indifféremment toutes sortes de *plaies*, ainsi qu'ils feroient un morceau de drap déchiré, sont donc bien condamnables.

4°. On retient les levres unies en y laissant l'aiguille entourrée de fil; ensorte que les levres ne puissent se retirer. Cette méthode convient aux grandes & larges *plaies* des parties pendantes.

La premiere suture se fait en passant les fils par le trou fait avec l'aiguille, & rapprochant ensuite les levres de la *plaie* en resserrant les fils. Mais dans cette méthode on ne retire pas l'aiguille des parties dans lesquelles on la passe; mais on l'y laisse, & on l'entoure ensuite de fil, de façon que les levres de la *plaie* étant traversées par l'aiguille, & rapprochées l'une de l'autre, demeurent contigues: on fait surtout usage de cette suture dans la cure du bec de levre; c'est-à-dire, lorsque cette partie de la levre supérieure qui forme ce bec au-dessous du nez est fendue. On l'a employée aussi avec beaucoup de succès dans les grandes & larges *plaies* des parties pendantes: mais lorsque dans le bec de lievre, les parties sont divisées avant la naissance, on rafraîchit les bords calleux avec des ciseaux, & l'on fait pareillement une petite blessure dans l'angle supérieur, afin que les parties qu'on doit réunir acquierent la nature d'une *plaie* récente; car s'il reste quelque callosité les parties ne se réuniront jamais parfaitement. Ayant pour lors rapproché les levres de la *plaie* l'une de l'autre comme il convient qu'elles soient, on enfonce l'aiguille à quatre lignes de distance de la *plaie*, & on la passe par le milieu de la substance des levres, la faisant ensuite sortir par le côté opposé à une égale distance du bord; on la laisse pour lors dans la *plaie*, & pour maintenir les parties dans un contact mutuel, on entortille le fil autour de l'aiguille en le croisant, & on fiche plus ou moins d'aiguilles, selon la grandeur de la *plaie*, de sorte que les parties divisées deviennent parfaitement contigues dans tous leurs points: on coupe avec des ciseaux les pointes de ces aiguilles, de crainte qu'elles ne blessent, & l'on pose sous les extrémités des aiguilles de petites éponges, qui s'accommodent beaucoup mieux à la figure des parties que des compresses. Mais pour pouvoir les enfoncer plus vîte & plus surement, on les monte sur un porte-aiguille, parce que les Chirurgiens ne les prenant qu'avec les doigts, ne pourroient pas les enfoncer avec autant de fermeté. De plus, pour éviter les accidens qui peuvent arriver en laissant la pointe aux aiguilles (car on ne peut couper une aiguille d'acier avec des ciseaux sans beaucoup de force; or cette secousse qu'éprouveroient les parties réunies pourroit occasionner du changement dans leur situation) les Chirurgiens se servent effectivement d'aiguilles d'acier, mais dont la partie postérieure est toute d'argent; l'aiguille ayant traversé, ils laissent dans la *plaie* la partie d'argent & peuvent couper sans employer beaucoup d'effort la pointe d'acier, anticipant sur l'argent auquel elle est soudée. On fait aussi cette opération parfaitement bien avec des aiguilles d'acier un peu grosses, que l'on tient par conséquent plus surement avec les doigts, & dont la partie postérieure étant fendue, contient une petite aiguille à deux têtes qu'on laisse pour lors dans la *plaie*, & que l'on assujettit en entortillant le fil autour. V. là dessus Garengeot, *Traité des Opérations de Chirurgie, Tom. III. pag.* 18, &c. Lorsque les parties réunies sont bien consolidées, & que les aiguilles sont retirées, les petites *plaies* qu'elles ont faites se reprennent fort facilement.

On parvient au dernier but en faisant ensorte que les parties soient de niveau comme dans l'état sain, & qu'elles ne soient, ni trop ni trop peu pressées, en évitant les caustiques, les styptiques, les astringens, & surtout prenant soin que tous les points de la *plaie* soient également pressés. On réussit

dans toutes ces choses, en pratiquant ce que j'ai dit ci-devant, en mettant sur la *plaie* un dessiccatif doux; & enfin en lavant la cicatrice avec des liqueurs spiritueuses.

On a rapporté les indications générales des choses qu'il faut faire pour procurer la guérison des *plaies*. Elles y sont distinguées en quatre articles, & on a traité jusqu'ici des trois premiers, ce qui reste à faire, c'est, après avoir réparé ce qui avoit été emporté de la substance du corps & rejoint les parties séparées par la cause vulnérante, d'y faire naître une cicatrice tout-à-fait semblable à la peau naturelle; car s'il n'a été fait qu'une simple division par un instrument fort aigu, & qu'on ait réuni sur le champ les parties divisées dans leur situation naturelle, elles se reprendront de façon qu'il ne restera aucun vestige de la *plaie*, & la *plaie* se guérit pour lors sans cicatrice : car on appelle cicatrice, la marque de la *plaie* qui reste après sa guérison, & qui fait différer cette partie des tégumens où étoit l'ouverture de la *plaie*, de la peau voisine. La guérison la plus parfaite est donc lorsqu'il ne reste aucune marque de la *plaie* faite; mais lorsque cela n'est pas possible, la beauté de la cure consiste en ce que cette marque qui reste dans l'endroit de la *plaie* soit le plus qu'il se pourra semblable à la peau voisine. Car lorsque la cause vulnérante, ou la suppuration qui s'est ensuivie de la *plaie* a emporté une partie de la substance du corps, il doit se régénérer une nouvelle substance, qui n'étoit pas ci-devant, laquelle n'aura jamais généralement toutes les qualités de celle qui a été emportée, ce qui la différenciera des parties voisines.

La beauté de la cicatrice dépend particulierement des trois conditions suivantes.

1°. Si l'on a soin que les parties se trouvent, étant réunies, dans la même situation qu'elles étoient avant la blessure. 2°. Si la cicatrice ne surmonte pas l'égale superficie de la peau voisine. 3°. Si elle ne cave pas. On satisfera à cette premiere condition, si l'on fait ensorte, soit par le moyen d'emplâtres ténaces, de sutures, ou d'un bandage convenable, que les levres de la *plaie* soient l'une par rapport à l'autre dans la même situation, qu'elles étoient en état de santé. On satisfera à la seconde, si par une pression modérée on supplée à celle de la peau qui est détruite de crainte que les vaisseaux privés de ce tégument étant distendus par leurs liquides ne surmontent la superficie de la peau. Car lorsqu'on néglige de le faire, ou qu'on applique sur la *plaie* des remedes trop émolliens, ce bourrelet saillant, fait une cicatrice difforme. 4°. On empêchera que la cicatrice ne cave en procurant une bonne régénération. Or la cicatrice devient ordinairement cave, parce que la pression de la peau voisine pousse le pannicule adipeux dans l'endroit de la *plaie*, & le fait élever, après quoi dégénérant en ordure & en chair fongueuse, il est consumé par la suppuration, & ne renaît plus ensuite: de-là vient que la cicatrice est déprimée, la graisse molle qui soutenoit étant détruite, & demeure cave. On voit par-là que souvent on ne peut pas empêcher qu'il ne reste une cicatrice creuse & profonde, si la cause vulnérante, ou si une suppuration considérable qui s'en est ensuivie a détruit la graisse.

« Si un abscès, dit Hippocrate, *Aph.* 45. *Sect.* 6. de quel« que espece que ce puisse être, dure un an & davanta« ge, l'os apostumera & il se formera des cicatrices « fort creuses, » & *de Ulceribus*, *cap.* 4. « Si donc quel« que os apostume, soit qu'il soit brûlé, soit qu'il soit « coupé, ou soit par quelque autre cause, les cicatrices « de ces ulceres sont fort creuses. » On fait combien sont difformes & profondes les cicatrices que laissent après eux les ulceres vénériens, lorsqu'ils ont consumé le pannicule adipeux qui étoit au-dessous. On comprend aisément par-là la raison pour laquelle le Chirurgien doit éviter les caustiques, les styptiques, les astringens, s'il veut procurer une bonne cicatrice; car tous ces remedes ou détruisent les vaisseaux vivans, ou les resserrent de façon qu'ils ne transmettent plus de liqueur. Or les extrémités des vaisseaux mortes ou obstruées se sépareront nécessairement par la suppuration, ce qui causera une perte de substance, & la consomption de la graisse, & formera une cicatrice plus ou moins cave. On voit aussi en même-tems combien peut contribuer à la beauté de la cicatrice une égale pression qui empêche que les vaisseaux trop distendus ne s'élevent.

Voici les preuves d'une cicatrice naissante.

Les bords de la *plaie* ou de l'ulcere qui doit se consolider commencent à blanchir & à devenir plus fermes, & cette blancheur s'avance insensiblement de tout le contour de la *plaie* vers son centre; cependant il commence à naître çà & là dans la superficie ouverte de la *plaie* une pareille blancheur, qui si elle s'étend également dans toute la superficie & sur le bord des levres, forme une bonne cicatrice; la *plaie* pure, précédemment humide dans tous les points de la superficie, se seche dans les endroits où l'on découvre cette blancheur, principe de la cicatrice. C'est pourquoi les remedes appellés cicatrisans ou épulotiques les plus recommandables, sont ceux qui dessechent modérément & fortifient; de-là vient qu'on applique ordinairement avec tant de succès les emplâtres faites de plomb, ou des différentes chaux de ce métal, des poudres impalpables de colophone, d'oliban, de sarcocolle, &c. sur une *plaie*, ou sur un ulcere qui tend à se cicatriser.

On voit par-là combien est vaine la promesse de ceux qui se vantent de pouvoir guérir toutes sortes de *plaies* sans cicatrice. Les Chirurgiens prudens & expérimentés n'osent jamais, après une grande perte de substance ou une longue suppuration, assurer que la cicatrice ne sera pas difforme, & ils doivent toujours en avertir le blessé, dans la crainte que l'on n'attribue à la négligence du Chirurgien la difformité de la cicatrice.

Il est à propos ensuite de fomenter souvent la cicatrice avec l'esprit de romarin, ou de matricaire, ou autres semblables : car tous ces esprits ont la propriété d'affermir les parties animales. Cet endroit reste plus débile, couvert seulement d'une pellicule mince, & plus aisé par conséquent à offenser que les parties voisines. De-là vient qu'il est souvent nécessaire d'appliquer long-tems encore sur cet endroit, quoique déja consolidé, une emplâtre douce préparée avec le plomb ou une peau mollette, de peur que le frottement des habits, ou l'air, ne renouvellent la *plaie*.

De l'hémorrhagie considérée comme symptome d'une plaie.

Lorsque les causes d'une *plaie* donnent lieu à une grande hémorrhagie, on l'arrête,

1°. Par des cauteres actuels.
2°. Par des cauteres potentiels.
3°. Par des astringens.
4°. Par la ligature du vaisseau.
5°. En le coupant entierement.
6°. En le comprimant par des compresses & des bandages.

Après avoir parlé de ce qui concerne la cure des *plaies* en général, il faut, avant que de passer aux différentes observations qu'on doit faire dans la cure des *plaies* de la tête du thorax & de l'abdomen, examiner d'abord quelques symptomes qui paroissent dans la *plaie*, &

qui sont souvent si considérables, qu'ils mettent le blessé en grand danger de perdre la vie. Il est par conséquent nécessaire de chercher à les détruire, ou du moins à les diminuer le plus qu'on pourra avant que d'entreprendre la cure de la *plaie*. Ces symptomes sont surtout l'hémorrhagie, la douleur & la convulsion.

Lorsqu'à l'occasion d'une *plaie* le sang flue en abondance & avec impétuosité, on est assuré qu'il y a lésion à quelques-uns des gros vaisseaux qui portent le sang rouge, mais particulierement à des vaisseaux artériels, parce qu'à moins que les veines ne soient bien grosses, ou qu'elles ne soient enflées en conséquence d'une ligature, il en flue rarement beaucoup de sang; & il n'en sort jamais avec tant d'impétuosité que des arteres lésées.

Si donc la perte du sang est si considérable qu'il y ait tout lieu d'en appréhender une suite dangereuse & funeste, & qu'il n'y ait point d'espérance qu'en affoiblissant la vie du blessé, ou en contractant l'artere, le sang s'arrête de lui-même, nous avons pour lors recours aux remedes que l'Art nous fournit pour en empêcher l'éruption. Cependant la plûpart de ces remedes qui répriment l'éruption du sang, retardent la guérison de la *plaie*: car il faut nécessairement que les extrémités des vaisseaux détruites par des cauteres actuels ou potentiels, par des ligatures, par des compressions, &c. se séparent avant que la consolidation de la *plaie* se fasse.

Mais on emploie différens moyens pour arrêter l'hémorrhagie. Tous ces remedes cependant ou agissent en contractant l'orifice du vaisseau coupé, ou en coagulant le sang, empêchent qu'il ne flue davantage; ou enfin coagulent le sang, & contractent le vaisseau tout à la fois.

1°. Le remede le plus sûr & le plus efficace pour arrêter l'hémorrhagie, c'est de toucher avec un fer chaud le vaisseau d'où découle le sang; car le sang est sur le champ réduit par le feu à une masse épaisse, & qui ne peut plus se résoudre, & bouche par conséquent l'orifice du vaisseau ouvert; le vaisseau même se contracte & se retire en même-tems par la force du feu. Ainsi ces deux effets contribuent à arrêter le sang. Les Chirurgiens se sont servis long-tems de ce moyen. C'est pourquoi ils tenoient toujours prêts dans les extirpations de membres, & dans de pareilles opérations où il y avoit à craindre une grande hémorrhagie, des cauteres de différentes grandeurs & figures, afin d'arrêter le sang par le feu.

Ainsi les Grecs & les Arabes modernes, Paul Eginete, Avicene, &c. arrêtoient avec un fer chaud, après l'extirpation d'un membre, l'hémorrhagie qui s'ensuivoit.

Guy de Chauliac, & quantité d'autres après lui, employoient au même usage de l'huile brûlante.

Vesale, *Chirurg. magn. Lib. V. cap.* 12. ordonne dans l'extirpation des membres, de couper les chairs avec un fer chaud, afin d'arrêter en même-tems par ce moyen le cours du sang. Mais cette méthode a quantité d'inconvéniens; ce qui fait que l'on ne s'en sert plus: car il est difficile de donner à ce fer le degré de chaleur convenable; s'il est trop chaud, souvent il emporte avec lui ce qui est brûlé; s'il ne l'est pas assez, il n'arrête pas l'hémorrhagie. De plus, les cauteres causent une vive douleur, une grande inflammation, & occasionnent tous les maux qui peuvent s'en ensuivre. Il faudra de plus, que tout ce qui aura été détruit par le feu, se détache ensuite, & se sépare des parties vivantes par la suppuration; ce qui donne lieu de craindre, que l'escarre venant à tomber, elle ne cause au bout de quelques jours une nouvelle hémorrhagie, qu'il sera plus difficile d'arrêter que la premiere; car le vaisseau brûlé sera plus court après la chûte de l'escarre; & il sera par conséquent impossible, ou du moins fort difficile de le prendre & de le lier. Il faudra donc recommencer cette cruelle application du cautere; & il y auroit également à craindre, la nouvelle escarre venant à tomber, que l'hémorrhagie ne recommençât. C'est pourquoi les cauteres sont beaucoup moins en usage depuis que les Chirurgiens ont éprouvé qu'une compression faite avec art, ou la ligature des vaisseaux, arrêtoit parfaitement l'éruption du sang.

Galien même, *Method. Medend. Lib. V. cap.* 4. avoit déja regardé les escarrothiques, comme n'étant point d'un usage trop sûr pour arrêter le sang: « Car plus la « croûte, formée par le cautere, est grande, & plus « par conséquent il s'est perdu de la chair naturelle. « Or tout ce qui est brûlé se sépare de la partie lorsque la croûte tombe, & c'est pour cela qu'elle paroît « nue & décharnée; & plusieurs, lorsque cette croûte « est tombée, éprouvent une nouvelle hémorrhagie, « que l'on ne peut arrêter d'abord sans peine. »

C'est pourquoi il vouloit qu'on n'en fît usage que dans une extreme nécessité, & surtout lorsque l'hémorrhagie provenoit de l'érosion de quelque partie qui se putréfioit: car l'on arrêtoit le sang par ce moyen, & l'on détruisoit en même-tems par le feu cette putridité progressive.

2°. Lorsqu'on appliquoit sur les parties du corps le feu vif par le moyen de quelque instrument de fer rouge, ou d'huile bouillante, on appelloit ces remedes simplement cauteres ou cauteres actuels. Mais on fait usage de certains remedes qui détruisent & réduisent en escarres les parties sur lesquelles on les applique, ainsi que feroit le feu. On les appelle aussi cauteres, en conséquence de la conformité de leurs effets: mais on les distingue par l'épithete de potentiels, en ce qu'ils ne contiennent pas actuellement de feu. On les nomme aussi corrosifs, en ce qu'ils contiennent & détruisent en rongeant les parties du corps sur lesquelles on les applique: mais il faut aussi que les escarres formées par l'application de ces cauteres, tombent & se séparent. Ainsi, il est également à craindre qu'il en survienne une nouvelle hémorrhagie, comme de l'application des cauteres actuels. De plus, tous ces remedes étant très-acres, irritent souvent très-dangereusement les parties voisines nerveuses ou tendineuses; ce qui produit, comme on sait, quantité de maux très-dangereux. Le vitriol de Chypre étoit le plus en usage; on l'employoit en petite boule polie, ou réduit en une poudre fine: on en imbiboit des morceaux de charpie, & on l'appliquoit de l'une ou de l'autre façon sur l'orifice du vaisseau coupé. Le sang, presque au seul toucher du vitriol, se convertit en un *thrumbus*, qui bouche, ainsi qu'un couvercle, le vaisseau coupé, & le vitriol resserre en même-tems le vaisseau même, & forme une escarre. Mais ce globule de vitriol ne peut rester appliqué sur l'orifice du vaisseau coupé, à moins qu'on ne l'assujetisse par le moyen d'un bandage convenable, qui, comme on le va voir, pourroit suffire seul.

3°. Il a été parlé des astringens à l'article *Fibra*, en tant qu'ils fortifioient la cohésion trop débile des fibres solides du corps: mais ils ne sont d'usage ici que pour arrêter l'écoulement du sang, ce qu'ils font ou en contractant l'orifice des vaisseaux coupés, ou en coagulant le sang qui flue, lequel, au moyen de cette coagulation, bouche l'orifice du vaisseau coupé; ou ils font enfin l'un & l'autre tout à la fois. Il y a de plus d'autres remedes, qui, malgré qu'ils ne contractent point les vaisseaux & n'épaississent point le sang, ne laissent pas d'en arrêter l'écoulement; & c'est en cette seule qualité qu'on leur donne le nom d'astringens. Tels sont, par exemple, la folle farine des moulins, le plâtre pulvérisé, & de semblables corps spongieux qui absorbent tous les liquides qu'ils touchent, & s'épaississent

paississent avec le liquide absorbé en une masse fort dure qoi pourra boucher le vaisseau coupé, & empêcher par conséquent le sang de floer: mais si c'est uoe grosse artere qui est coupée, le saog qni sort avec impétuosité entraîne ces poudres; c'est pourquoi elles ne sont pas uo expédient assez sûr. Aussi lorsque les Chirurgiens, après de grandes extirpations, appliquent ces corps absorbans sur la superficie de la *plaie*: ils ordonnent à leurs garçons de presser nuit & jour avec la main tout l'appareil, de façon qu'il reste fortemeot appliqué. La même raison fait voir qn'il n'y a guere non plus à y compter dans les grandes hémorrhagies, à moins qu'oo ne fasse en même-tems une compression convenable.

L'alcohol est de tous ces remedes qui agissent en coagulaot le sang, ou en contractant les vaisseaux, le plus spécifique, surtout si on l'applique chaud; car il convertit sur le champ le serum même du sang, qui est très-fluide, en une masse que l'on peut couper, & contracte en même-tems les parties solides du corps. Aussi les parties molles des animaux, conservées dans l'alcohol, s'endurcissent-elles, & perdent de leur grosseur. Il pourra en produisant ce double effet, arrêter efficacement l'hémorrhagie: mais l'extrémité du vaisseau coupé, endurcie & contractée par l'application de l'alcohol, se séparera ensuite, le *thrumbus* du sang endurci par l'alcohol, ou tombera de lui-même, ou sera chassé par le sang qui pousse avec impétuosité par derriere; ce qui renouvellera l'hémorrhagie, à moins que le *thrumbus* que l'alcohol a formé, ne soit retenu dans l'orifice du vaisseau coupé, par la pression on par le moyen d'une ligature convenable. De plus, l'alcobol étaot d'uoe nature très subtile, la chaleur du corps le fait évaporer sur le champ; de-là vient que son action est presque momentanée, à moins qu'on ne le rapplique presque continuellement, & qu'on ne l'empêche de s'évaporer promptement, en couvrant la partie d'une vessie imbibée d'huile. Il est donc évident qu'on ne peut pas en faire usage sûrement sans avoir en même-tems recours à la compression.

J'ai vu par l'application de l'alcohol n'avoir pas pu arrêter le sang qui fluoit, en conséquence de la lésion d'une artere même fort petite.

* Un Chirurgien arracha une dent molaire à un homme: le sang distiloit continuellement de l'alvéole de la dent arrachée. Le Chirurgien, pour arrêter cette hémorrhagie, mit en vaio dans le trou de la dent de la poudre de vitriol, & y versa même de l'huile acre de vitriol. Ayant été appellé, je fis mettre dans l'alvéole de pur alcohol chaud, en y introduisant des plumasseaux imbibés de certe liqueor, autaot qu'il en falloit pour que les deux mâchoires se joignant, ils fussent fortement comprimés: mais cette tentative, quoique réitérée plusieurs fois, ne réussit pas. Ayant enfin rempli l'alvéole de plumasseaux secs, je fis rester pendant trois jours & trois nuits nn domestique pour comprimer l'alvéole avec le doigt, & l'hémorrhagie cessa. Mais quelques semaines après, la partie de l'alvéole osseuse ayant été, en conséquence de l'application de tant de choses acres, entierement privée de l'influence vitale des humeurs, tomba, sans qu'il s'ensuivît d'autre accident. L'alcohol n'ayant donc pas pu arrêter une hémorrhagie provenue de la lésion d'one petite artere, il est évident qu'il peut encore plôtot n'en pas arrêter une qui proviendroit de la lésion d'une grosse artere.

L'huile de térébenthine n'arrête guere le sang, à moins qu'elle ne soit chande. Les parties molles des animaux s'endurcissent dans l'huile de térébenthine, mais fort lentement: or, il faut aux huiles pour bouillir, un beaucoop plus grand degré de chaleur qu'à l'eau. L'huile de térébeothine chaude pourra par conséquent arrêter l'hémorrhagie, en brûlant les solides & en coagulant le sang, & elle agira pour lors comme le cautere actuel dont on a parlé. Pour ces fossiles acides, acres, tels que l'esprit de nitre, de soufre, &c. de l'usage desquels nous avons aussi parlé plus haut; ce sont de vrais corrosifs; & quant aux autres astringens plus doux, comme le sang de dragon; les écorces & les fleurs de grenades, &c. ils ne paroissent pas avoir assez de force pour qu'on y puisse compter beaucoup, lorsqu'il sera question d'arrêter les hémorrhagies.

On peut voir encore par-là quel fond il y a à faire sur ces prétendus styptiques, qu'on vante comme des secrets merveilleux. Des petites arteres, & souveot même des arteres fort considérables entierement coupées, se rebouchent d'elles-mêmes, surtout lorsque la vie est affoiblie en conséquence d'une grande perte de sang. La plûpart de ces remedes spécifiques tant vantés, étoient des corrosifs acres; d'autres qui étoient plus doux, étoient appuyés avec une forte ligature sur les vaisseaux lésés; ce qui faisoit que le sang s'arrêtoit souvent plutôt par la seule compression du vaisseau lésé, que par la vertu du remede appliqué.

M. Petit, juge très-compétent sur ces sortes de matieres, ayant fait des observations sur quantité d'expériences faites avec ces prétendus secrets, vit que l'on pouvoit par leur moyen arrêter de légeres hémorrhagies: mais que dans l'amputation d'un membre, le succès ne répondoit point à l'attente. *Mémoires de l'Acad. des Sciences. An.* 1735.

Ce qui nous fait voir que l'on ne doit pas trop légerement ajouter foi à ceux qui nous vantent ces sortes de remedes.

Les astringens soot,

1. Les substances qui contractent les vaisseaux, tels que l'alcohol, l'esprit de térébenthine, le suc récent de coings cueillis avant leur maturité, le sang de dragon, la vesse de loup, & le saffran de Mars.

2. Celles qui coagulent le sang, comme l'alcohol, l'esprit de nitre, l'esprit de soufre, le vitriol calciné, le sucre de plomb, l'écorce & les fleurs de grenade, & la sangoine.

4°. Si l'on peut porter la main à l'artere coupée, de façon qu'on puisse la lier, on arrêtera certainement l'hémorrhagie par la ligature. Galien, *Method. Medend. Lib. V. cap.* 3. avoit déja conseillé d'arrêter le sang de cette façon; car après avoir fouroi différens moyens d'arrêter l'hémorrhagie occasionnée par la *plaie*, la ligature, dit-il, « qu'on fait au vaisseau d'où découle « le sang, est en quelque sorte de la nature des obs- « truans. On peut même en dire autant des doigts « de l'Opérateur employés à rapprocher & à lier les ex- « trémités des vaisseaux coupés.» Mais il paroît n'avoir employé cette méthode que dans les *plaies*; car il n'en a pas, autant qu'il m'en souvient, fait mention pour l'amputation des membres sphacelés.

Celse, *Lib. VI. cap. ult.* ne fait aucune mention de la ligature des vaisseaux dans les grandes extirpations, où l'hémorrhagie qui provient à l'occasion des gros vaisseaux coupés, est extremement dangereuse. Il dit cependant ailleurs, *Lib. V. cap.* 26. en traitant de la façon d'arrêter le sang qui flue de quelques *plaies*, « que « si l'on a inutilement employé tous les autres reme- « des, on doit prendre les veines d'où découle le sang, « les lier en deux endroits vers le lieu affecté, & les « appliquer l'une sur l'autre, afin qu'elles se repren- « nent, sans que pour cela leurs embouchures cessent « d'être fermées. »

Tous les autres Médecins & Chirurgiens, depuis Galien, arrêtoient avec des caustiques l'hémorrhagie qui

s'ensuivoit de l'extirpation des membres; & Vesale parlant de cette opération dans sa *Chirurg. Magn. Lib. V. cap.* 12. ordonne de couper le chair jusqu'à l'os avec un rasoir rouge, & de brûler ensuite les gros vaisseaux avec des ferremens rouges.

Paré ayant quelque répugnance à mettre en œuvre un moyen si cruel, & ayant remarqué que cette opération avoit causé la perte d'un grand nombre de blessés, & qu'il n'en réchappoit que fort peu, encore étoit-ce après avoir éprouvé de grandes souffrances, fut le premier, ainsi qu'ils nous en assure, *Lib. XII. cap.* 35. qui, après l'extirpation, lia les vaisseaux coupés, les tirant avec des pinces, & les entourant avec un fil double avec une partie de la chair voisine : mais si la ligature étant tombée, l'hémorrhagie recommençoit, il fichoit une aiguille au travers des parties charnues voisines du vaisseau coupé, & avec le fil qu'il faisoit revenir par-dessus la compresse appliquée sur ces parties; il bouchoit l'orifice du vaisseau coupé. Depuis ce tems-là on ne fit plus guere usage des cauteres actuels & potentiels, on s'en tint presque généralement à la ligature; mais on la pratiqua de deux manieres : la premiere, étoit d'attirer avec des pinces les extrémités de l'artere coupée, & de les lier ensuite d'un fil qu'on passoit autour; mais le fil étant serré trop fort coupoit souvent l'artere peu à peu, l'extrémité tomboit trop-tôt, & il s'ensuivoit une nouvelle hémorrhagie beaucoup plus dangereuse, parce qu'il étoit plus difficile de lier de nouveau le vaisseau déja raccourci par la premiere ligature; c'est pourquoi Dionis ordonne, *Cours d'Opérations de Chirurg. Démonstrat.* 9. lorsqu'on aura fait le nœud, de passer, par le moyen d'une aiguille, l'un des deux bouts du fil à travers la substance même du vaisseau, au moyen de quoi on empêche la ligature de tomber trop-tôt; cependant on rejetta ensuite cette méthode, comme étant d'une trop grande difficulté : mais si on lie trop lâche l'artere à nu, le sang pressant pour lors continuellement sur l'endroit lié, chasse insensiblement la ligature & la fait tomber : c'est pourquoi l'on adopta par préférence la méthode, décrite par Paré, de lier l'artere avec une partie de la chair qui l'environne; car de cette façon on bouche parfaitement l'extrémité de l'artere, & il n'est point à craindre que la ligature tombe facilement.

Il est évident que l'on doit préférer la ligature à la pratique de brûler les vaisseaux si l'on en considere les suites : lorsque l'on brûle l'extrémité d'un vaisseau par le moyen d'un feu vif, ou des caustiques potentiels, & que le sang qui s'en feroit échappé se coagule; les parties brûlées font une escarre qui forme comme une espece de couvercle sur l'orifice du vaisseau coupé : le *thrumbus* du sang coagulé qui remplit la cavité de l'artere coupée, s'unit à ce couvercle, l'escarre étant tombée, le thrumbus qui reste seul dans la cavité du vaisseau soutiendra l'effort du sang qui le viendra heurter par derriere : or, l'extrémité du vaisseau étant ouverte par la chûte de l'escarre, laissera échapper facilement le *thrumbus* qui sera par conséquent chassé, & laissera une issue libre au sang; mais lorsque le vaisseau est bouché par le moyen d'une ligature, il se fronce; ainsi le *thrumbus* qui est en-deçà de la ligature la touchera par son sommet rétreci, & par sa base plus large bouchera la cavité du vaisseau, la partie liée & le fil qui la lioit venant à tomber, par le moyen de la suppuration, le *thrumbus* qui est plus large du côté de sa base ne pourra pas, malgré que l'artere ne soit pas entierement consolidée, passer par l'extrémité du vaisseau froncé; la partie du bout du thrumbus qui est plus menue pourra sortir, mais l'autre partie qui est plus grosse bouchera le vaisseau & arrêtera l'hémorrhagie.

M. Petit a donné sur ce sujet une fort belle explication dans les *Mém. de l'Acad. des Sciences, ann.* 1731. qu'il nous a rendue sensible en y ajoutant la figure du *thrumbus*. Cette méthode est par conséquent beaucoup plus sûre que les précédentes, quoiqu'elle ne soit pas entierement exempte d'inconvénient; car lorsqu'on lie les arteres avec la chair voisine, il s'ensuit souvent une vive douleur & une grande inflammation, surtout s'il se trouve en même-tems compris dans la ligature des nerfs coupés, ce qui occasionne souvent dans la partie coupée des mouvemens involontaires & convulsifs, qui pourroient rompre la ligature, & renouveller l'hémorrhagie.

5°. Cette opération a particulierement lieu lorsqu'il y a eu lésion, mais non pas rupture totale à une artere, qui ne soit pas trop grosse, ni trop voisine du cœur, car pour lors l'hémorrhagie continuera, parce que les fibres se retirant en arriere, par leur propre élasticité, agrandissent la *plaie* de l'artere : mais si la même artere est totalement coupée, il a été démontré qu'alors les extrémités de l'artere se retirent & se cachent sous les parties solides voisines, & se ferment entierement tant en vertu de leur propre contractilité, que par la pression des parties voisines, & que par conséquent le sang s'arrête. Lors donc que le sang distile continuellement de la *plaie*, pour lors on scarifie, avec le scalpel, l'endroit de la *plaie* d'où l'on voit découler le sang, pour achever de couper l'artere lésée. Galien rapporte, *Tract. de Curandi ratione per venæsectionem, cap. ultim.* qu'il s'est servi de cette méthode avec beaucoup de succès.

Un homme ayant eu l'artere déchirée par une blessure faite à la malléole, le sang ne cessa de fluer que lorsque Galien, qui y fut mandé, eut achevé de couper l'artere. Il ajoute que la *plaie* se guérit sans qu'il s'en ensuivît d'anevrysme, ce qui, autrement, seroit à craindre dans une pareille *plaie* à l'artere, où il est facile que le sang distendant la cicatrice plus débile, que le reste du vaisseau, il se forme un sac anevrysmal.

Mais on conçoit bien qu'on ne peut pas achever ainsi sans rien craindre, de couper l'artere à moins qu'elle ne soit d'une grandeur médiocre, & qu'elle ne soit pas située trop proche du cœur; car alors l'hémorrhagie ne cesseroit pas, quoique l'artere fût entierement coupée : mais il faudroit fermer le vaisseau en y faisant une ligature, ou par quelque autre voie.

Il est cependant certain qu'une artere blessée, & qui n'est pas totalement coupée, peut, par le moyen d'une pression, être affermie de façon que le sang s'arrête; car il n'est pas toujours besoin, en pareil cas, que la pression soit forte au point de détruire entierement la cavité de l'artere, il suffit qu'elle puisse empêcher le sang de sortir librement par la *plaie* de l'artere, & qu'elle retienne entre les levres de la *plaie* le *thrumbus*, qui est le principal obstacle à l'écoulement du sang, & qui, s'unissant fortement aux bords de la *plaie*, rétablit l'intégrité de la partie blessée, ainsi qu'on la vû dans le cadavre d'un homme mort subitement, dont l'artere du bras qui avoit été blessée deux mois auparavant étoit déja reprise; car il parût clairement que ce n'étoit point les bords de la *plaie* qui s'étoient réunis ensemble, mais que c'étoit le *thrumbus* du sang, qui, retenu entre les deux levres de la *plaie*, s'étoit collé de toutes parts à la circonférence de la *plaie*. *Mémoires de l'Académie des Sciences, ann.* 1735.

6°. La compression du vaisseau coupé est la meilleure méthode, & la plus naturelle qu'on puisse employer pour arrêter l'hémorrhagie, & celle dont tous les hommes font usage naturellement lorsqu'ils voyent le sang sortir de la *plaie* : mais cette compression peut agir, ou perpendiculairement sur la superficie ouverte du vaisseau coupé, ou par le côté du vaisseau, rendant ainsi ses parois contigus. On empêche effective-

ment, dans le premier cas, l'écoulement du sang, mais le *thrumbus*, formé du sang figé, étant de même grandeur que l'orifice du vaisseau coupé, le sang qui presse par derriere le chasse aisément dès que la compression cesse, ainsi il faut en pareil cas continuer la compression sur le vaisseau coupé jusqu'à ce que le *thrumbus* du sang coagulé se soit collé avec les parois du vaisseau coupé, ce qui ne se fait pas promptement. Mais une pareille compression forte & longue, peut occasionner beaucoup de maux, tels que l'inflammation & toutes ses suites.

Que si la cause comprimante agit sur la partie latérale du vaisseau, les parois du vaisseau s'approchent & deviennent contigues par un espace considérable de leur superficie & se collent l'une à l'autre. Le *thrumbus* du sang coagulé qui s'est arrêté près de l'endroit comprimé, étant de figure à peu près cylindrique, ne pourra être poussé hors des parois du vaisseau, quoique la réunion ne soit pas parfaitement faite. Il est donc évident que cette méthode est préférable à toutes les autres; car il ne faut que boucher l'ouverture du vaisseau pour que l'hémorrhagie cesse : or, le meilleur moyen, pour y réussir, est d'y employer une pareille compression, moyennant quoi les parois du vaisseau devenus contigues, se collent promptement l'une contre l'autre, sans qu'il soit besoin de séparer de parties mortes, comme il le faut faire après l'application des caustiques actuels ou potentiels, & même après la ligature du vaisseau. Ajoutez que quand le vaisseau n'est que lié, la réunion des parois ne se fait que dans une petite superficie à l'endroit où est le fil: mais les parois du vaisseau applati, en conséquence d'une pression latérale, se réunissent en une plus grande superficie, ce qui fait qu'elles tiennent mieux collées, & résistent davantage au sang qui fait effort pour sortir: mais la concrétion des parties ne se fait jamais mieux ni plus promptement que lorsqu'elles sont divisées par une *plaie* récente; il ne faut que les approcher l'une de l'autre, la nature fait le reste. Or, le cas où cette méthode réussit le mieux, c'est lorsqu'on ne fait cette compression que dans les endroits où il y a de grands vaisseaux ouverts, & sans appliquer sur la *plaie* vive aucuns corrosifs, ni la fatiguer par des ligatures.

Mais pour bien arrêter le sang & procurer à la *plaie* une heureuse guérison, il est surtout à propos que la pression n'agisse que sur les parois du vaisseau coupé, & non sur le reste de la superficie de la *plaie*. C'est pourquoi les Chirurgiens préparent une petite boule de papier mâché ou de charpie, qu'ils appliquent sur l'endroit de la *plaie* qui doit être comprimé; ils mettent sur celui-ci une compresse un peu plus large, pardessus, une autre encore plus large, & ainsi de suite, jusqu'à ce que l'appareil saille suffisamment pour pouvoir, par le moyen d'un bandage, l'appuyer commodément sur le vaisseau coupé; car cela forme par conséquent une pyramide renversée, dont la pointe appliquée sur le côté du vaisseau ne communique point la pression du bandage qui entourre sa base qu'à l'endroit de la *plaie* où la pression est nécessaire.

M. Petit a donné la description & la figure d'un instrument dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences, ann.* 1731. par l'application duquel on peut, sans rien craindre, comprimer le vaisseau coupé, & retrecir en même-tems qu'on le juge à propos le tronc de l'artere au-dessus de l'endroit de la *plaie*, tandis qu'on la panse; & de plus, on peut, par le moyen de ce même instrument, augmenter ou diminuer, selon le cas, la compression du vaisseau coupé. Voyez *Torcular*.

Il est donc évident qu'une compression, faite avec art, peut arrêter l'hémorrhagie même la plus dangereuse, malgré qu'on ait mis vainement en œuvre quantité d'autres remedes, & qu'elle suffit dans toutes sortes de cas, au lieu que les autres remedes ne peuvent s'employer que dans quelques-uns : mais la meilleure maniere, pour que cette compression ait un bon effet, c'est de la faire par le côté du vaisseau coupé, de maniere qu'elle forme l'orifice ouvert, quoique cependant la pression faite dans des occasions très-épineuses perpendiculairement sur la superficie du vaisseau coupé, ait quelquefois très-heureusement arrêté les hémorrhagies. On en trouve un fort bel exemple dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, ann.* 1732.

* Un homme ayant eu dix-huit mois auparavant une fracture composée, du tibia & du péroné, les Chirurgiens, d'un commun avis, lui couperent la jambe au-dessous de l'article du genou : mais on ne put arrêter l'hémorrhagie par le moyen du tourniquet appliqué sur le trou de l'artere, on ne put pas non plus lier les vaisseaux coupés, parce que les arteres étant entierement osseuses ne pouvoient être comprimées, le sang continua donc de couler abondamment & avec impétuosité : mais ayant appliqué une compresse graduée faite de charpie, cette hémorrhagie si dangereuse s'arrêta heureusement, de façon que quatre jours après l'extirpation l'on ne vit pas couler une seule goute de sang, lorsqu'on eut levé l'appareil. Il arrive quelquefois même dans l'extirpation de la jambe, que l'artere qui perce le tibia dans la partie supérieure & postérieure, & passe souvent de la longueur d'un pouce dans la substance même de l'os, étant coupée le sang en sort continuellement, si elle se trouve coupée dans ce canal osseux à l'endroit où la scie a divisé l'os.

Il est aisé de voir que la ligature n'est d'aucun usage en pareil cas. On n'est venu à bout de remédier à un mal si peu remédiable par toute autre voie, qu'en appuyant sur l'orifice du vaisseau coupé des compresses de charpie.

Cependant il faut dans ces cas-là une compression beaucoup plus forte que lorsque les côtés du vaisseau, applatis par le moyen d'une pression latérale, sont devenus contigus, parce que le vaisseau coupé conserve sa même grandeur, & que le *thrumbus* du sang épaissi qui bouche le vaisseau coupé, pourroit facilement être chassé, s'il n'étoit retenu par une forte pression.

La révulsion n'est ici d'aucune utilité, à moins que les vaisseaux lésés ne soient petits, & que le malade ne soit pléthorique. On peut dire avec raison la même chose des alimens, de la boisson & des médicamens internes. Ce qui vient d'être dit de l'hémorrhagie, peut aussi s'appliquer au flux de matiere ichoreuse, quoique les baumes épais soient ici d'un grand secours.

La révulsion n'est ici d'aucune utilité, &c. Galien donnant la méthode d'arrêter le sang qui sort d'une *plaie*, dit, « que cela se fait en bouchant effectivement le vaisseau « rompu ; mais en détournant en même-tems & dé« terminant ailleurs le sang apporté par ce vaisseau. » *Method. medendi, Lib. V.*

Ne connoissant point la circulation du sang comme nous la connoissons aujourd'hui, il n'est pas étonnant qu'il ait pensé, que les révulsifs fussent d'une grande utilité pour arrêter l'hémorrhagie des *plaies*. Mais si c'est une grande artere qui se trouve coupée, que servira d'ouvrir la veine dans une autre partie du corps ? Le sang coulera certainement plutôt par la *plaie* ouverte de l'artere, où il ne se trouve aucune résistance, jusqu'à ce qu'il s'ensuive la mort, ou du moins la défaillance. J'ai vu n'avoir pas pu arrêter par des saignées réitérées l'hémorrhagie qui s'ensuivit d'une dent arrachée. De quel secours sera t'elle donc, si elle n'a pu arrêter le sang qui sortoit d'une si petite artériole, lorsqu'une grande artere sera coupée ? On ne pourra non plus attendre aucun secours des autres révulsifs qui agissent par la friction, ou par une espece d'irritation des parties éloignées de l'endroit blessé, puisqu'ils

nuisent plutôt en ce qu'ils augmentent le mouvement dans la partie, & ensuite dans tout le corps.

Mais lorsque le sang coule abondamment, & que l'hémorrhagie n'a pu en diminuer la quantité, la saignée pourroit être de quelque utilité, si les vaisseaux étoient petits; de façon que la quantité du sang & son impétuosité étant diminuées, les petits vaisseaux lésés se trouvant moins distendus, pussent se contracter.

On peut dire avec raison la même chose des alimens, de la boisson, &c. Mais lorsque l'hémorrhagie est cessée par le moyen des remedes décrits dans le paragraphe précédent, il faut toujours éviter soigneusement les alimens & la boisson qui pourroient augmenter très-subitement la quantité & la violence du sang, jusqu'à ce que le vaisseau lésé soit parfaitement consolidé; & à cet égard un régime convenable peut faire beaucoup de bien. Mais il est aisé de voir qu'on ne doit point en attendre la suppression du sang qui coule par l'ouverture du vaisseau lésé : car une grande perte de sang exige un prompt remede; & quand on conviendroit que les alimens & que la boisson pussent être ici de quelque utilité, il se passe nécessairement un trop long tems avant que le chyle, formé des alimens, puisse parvenir dans la *plaie*. Il en est de même des médicamens pris intérieurement, auxquels on attribue cette vertu; c'est-à-dire, de pouvoir arrêter le sang qui sort avec impétuosité par la *plaie*. Car on a vu par ce qui vient d'être dit, que les astringens même d'une assez grande force, ne peuvent arrêter l'hémorrhagie d'une maniere assez sûre pour qu'on puisse compter sur leur effet, quelque grande quantité qu'on en applique sur le vaisseau coupé. Que pourroit-on donc attendre de ces mêmes remedes, lorsque pris intérieurement, étant mêlés au sang, & changés par les forces du corps, ils sont par l'action de la circulation apportés en petite quantité à l'endroit blessé; car ils tomberont avec le sang par la *plaie* ouverte du vaisseau coupé. De plus, tous les remedes qui peuvent arrêter l'hémorrhagie, agissent ou en contractant, ou en coagulant le sang prêt à sortir, ou produisent en même-tems ces deux effets. Or si ces remedes avoient cette propriété, lorsque mêlés avec le sang, ils circulent dans les vaisseaux; en contractant les petits vaisseaux du poumon, ou en coagulant le sang, ne causeroient-ils pas plutôt la mort, fermant le passage au sang par le poumon avant qu'ils pussent parvenir à l'endroit blessé? De petites arteres coupées se rebouchent d'elles-mêmes par leur propre contractilité, & par la diminution de l'impétuosité du sang, en conséquence de la grande quantité qui s'en est perdue, ainsi qu'il a été dit plus haut. On a attribué à ces sortes de remedes la cessation de l'hémorrhagie qui provenoit de toute autre cause. On fait cas d'une grande quantité, dont plusieurs peuvent effectivement être administrés impunément, n'étant pas plus nuisibles qu'utiles. Cependant un homme prudent ne s'y fie point; & on expose par conséquent le blessé à un éminent danger, en négligeant d'avoir recours à des remedes plus efficaces.

Ce qui vient d'être dit, peut aussi s'appliquer au flux de matiere ichoreuse, &c. Il arrive quelquefois qu'il s'ensuit des *plaies* mêmes les plus légeres, un flux abondant d'une lymphe ténue, si de gros vaisseaux lymphatiques artériels se trouvent lésés. Je dis artériels, car il ne paroît pas qu'il puisse fluer une si grande quantité de lymphe des vaisseaux veineux lymphatiques lorsqu'ils sont coupés, puisque les veines sanguines étant coupées, n'épanchent, à moins qu'elles ne soient fort grosses, que fort peu de sang, si l'on ne met une ligature ou quelque autre obstacle entre le cœur & la *plaie* de la veine. On doit cependant faire une grande distinction du flux de la matiere ichoreuse qui naît des vaisseaux lymphatiques, lésés en conséquence d'une *plaie*, & de celui qui naît de la piqure d'un nerf ou d'un tendon, & de la grande inflammation qui s'en est ensuivie. Il faut avoir recours en pareil cas à tous autres remedes, comme on l'a dit plus haut. Mais il ne s'agit ici que du flux d'une matiere ichoreuse occasionnée par une *plaie*, & pour lors les remedes propres à arrêter l'hémorrhagie pourront être employés utilement.

On a dit dans le paragraphe précédent, que la compression des vaisseaux est un moyen sûr & en même-tems efficace pour arrêter les hémorrhagies, même les plus considérables; & il est certain qu'on peut par la même voie réprimer le flux de la matiere ichoreuse.

* On lit dans Ruysch, *Observat. Anat. Chir. Cent. Observat.* 41. le cas suivant.

« Un Chirurgien ayant ouvert d'un coup de lancette un « bubon vénérien qui n'étoit point tout-à-fait mûr, « & coupé par malheur un vaisseau lymphatique, il « fluoit tous les jours par la *plaie* une grande quantité « de lymphe. Ce Chirurgien incertain de ce qu'il de« voit faire, proposa le cas au célebre Ruysch, qui, « ayant appliqué des plumasseaux faits de linges tortil« lés en plusieurs doubles, & les ayant fortement com« primés par le moyen d'un anneau, remédia au mal si « heureusement, que la lymphe cessa entierement de « couler. »

Mais lorsque ce flux de la matiere ichoreuse vient de la piquure d'un nerf, une pareille compression gangreneroit promptement les parties enflammées. Tous les baumes naturels, surtout les plus épais, qui, par leur viscosité oléagineuse, peuvent boucher la *plaie* de ce petit vaisseau, peuvent aussi produire de merveilleux effets. On remarque qu'ils sont salutaires & amis des parties blessées, ils sont d'usage dans les piquures des nerfs & des tendons; & lorsqu'on les applique fort chauds dessus la *plaie*, comme on le fait ordinairement, ces petits vaisseaux éprouvant une grande chaleur, peuvent alors se contracter & se boucher.

De la douleur considérée comme symptome d'une plaie.

Toutes les fois qu'une fibre nerveuse, qui prend son origine du cerveau, est tellement tendue ou disposée qu'elle soit prête à se rompre, on sent de la douleur.

La douleur est une perception dans l'ame d'une chose fâcheuse, que la nature humaine a si fort en horreur, que l'homme fait tous ses efforts, quelquefois même malgré lui, pour détruire ce qu'il croit être la cause de cette perception : car un homme sain a en soi la faculté de concevoir quelques idées par rapport au changement qu'éprouvent certains nerfs, & il ne sauroit faire qu'elles ne naissent point.

Si l'on applique à un Philosophe entierement plongé dans une profonde méditation, un fer chaud sur quelque partie du corps, il éprouvera sur le champ cette fâcheuse perception que nous appellons douleur. Mais il n'est point de terme pour pouvoir expliquer ce que c'est que cette perception qui séjourne dans l'ame; elle n'est connue seulement que de celui qui ressent la douleur. Elle n'offre point l'image d'une chose différente de la pensée; on est seulement affecté d'une perception; car personne ne pense lorsqu'il souffre, qu'il se passe hors de lui quelque chose de semblable à cela; mais on dit qu'on sent de la douleur.

L'idée de la douleur ne laisse aucune trace dans la mémoire : car celui qui a ressenti de la douleur, & qui un moment après s'en trouve exempt, se ressouvient effectivement que cette fâcheuse perception a subsisté : mais il ne lui reste plus aucune idée de la douleur, & il ne peut nullement faire qu'elle renaisse dans son ame, à moins qu'il ne survienne une nouvelle cause de douleur, qui changeant d'abord le corps, change l'ame dans sa pensée.

Les expériences peuvent nous faire connoître quel est le changement dans le corps qui fait naître dans l'ame l'idée de la douleur, & dans quelles partie du corps il se fait. Car il est démontré qu'il n'y a que les seuls nerfs qui prennent leur origine du cerveau, qui aient la faculté de faire par leurs différentes affections, naître dans l'ame l'idée de la douleur. En effet, si un nerf, qui tend seul à quelque partie du corps, est détruit, on pourra couper, brûler, &c. cette partie, sans exciter dans l'ame aucune idée de douleur, malgré que toutes les autres parties subsistent entieres. Mais tous les nerfs du corps généralement prennent leur origine de la moelle allongée, qui contient en soi la moelle du cerveau & du cervelet, ou de la moelle épiniere, qui est une continuité de la moelle allongée. Il contient de plus la substance médullaire sortie de la corticale même. Cependant une chose qui prouve que les nerfs qui proviennent de la substance médullaire du cerveau, sont les seuls qui fassent naître dans l'ame l'idée de la douleur, c'est qu'on n'en ressent aucune dans toutes les maladies où l'action du cerveau sur les nerfs se trouve détruite. Les gens ivres & les apoplectiques, en conséquence des humeurs épanchées dans leur cerveau, n'ont aucun sentiment de douleur, lors même qu'on applique du feu vif sur les parties de leur corps: nombre de fâcheux exemples nous démontrent que cela arrive fort souvent dans l'épilepsie: Il est par conséquent évident qu'il n'y a que les seuls nerfs dérivés du cerveau qui aient, en conséquence de leur changement, le pouvoir d'exciter dans l'ame l'idée de la douleur. Or il paroît que ce changement du nerf dérivé du cerveau, qui occasionne dans l'ame un sentiment de douleur, est une certaine disposition, qui, si elle étoit de longue durée, ou si elle faisoit des progrès, occasionneroit la solution de continuité du nerf. Car si l'on fiche une fine aiguille sous l'ongle d'un des doigts de la main ou du pié à un homme sain, qui ne ressent de douleur en aucune partie du corps, & en qui l'on ne trouve aucun vice, tant dans les fluides que dans les parties solides de son corps, il ressent aussi-tôt une vive douleur qui lui met tout le corps en convulsion, & cela en conséquence seulement de ce changement mécanique arrivé dans une papile nerveuse; & il n'importe pas quelle soit la cause & de quelle façon elle agisse, pourvu qu'elle dispose cette fibre nerveuse dérivée du cerveau, de façon qu'elle soit prête à se rompre, sans cependant que cela arrive: (car le nerf étant détruit, la douleur cesse:) alors elle excitera dans l'ame cette fâcheuse perception que tout le monde appelle douleur.

Mais il est nécessaire, pour que ce changement de disposition fasse naître dans l'ame l'idée de la douleur, que l'action du nerf sur le cerveau & celle du cerveau sur le nerf demeure libre, & ne soit interrompue par aucun obstacle; car si on lie le nerf dans son cours, on aura beau en tirailler l'extrémité, la déchirer, &c. il ne naîtra dans l'ame aucun sentiment de douleur. Il en résultera la même chose, si le cerveau se trouve lésé dans ses fonctions, malgré que le nerf demeure libre dans toute sa longueur. Il est donc visible que ce changement dans le nerf en occasionne dans le cerveau même, & que cette disposition du cerveau, fait naître alors dans l'ame l'idée de la douleur; d'où il paroît vraissemblable que l'idée de la douleur peut quelquefois naître dans l'ame, quoiqu'il ne soit arrivé aucun changement dans les nerfs; c'est-à-dire, si le cerveau même éprouve par quelque chose que ce puisse être un changement pareil à celui qu'il auroit éprouvé, si quelque fibre nerveuse se fût trouvée disposée dans quelque partie du corps de façon qu'elle fût prête à rompre. C'est ce qui nous est confirmé par les observations de Medecine: car il arrive souvent que ceux à qui on a coupé la jambe, conséquemment à quelque coup reçu dans le combat, & par quelque autre accident, se plaignent d'une douleur qu'ils ressentent aux doigts du pié coupé. On a même remarqué dans quelques-uns que le sentiment d'une pareille douleur étoit le présage d'une convulsion, en conséquence du changement survenu au cerveau, d'où tous les nerfs sensitifs prennent leur origine, *Miscellan. Curios. Decur. an. 2. pag.* 32. Hildan, *Observat. Chirurg. Cent. III. Observ.* 15. Et non-seulement cela arrive immédiatement après l'extirpation, mais même fort long-tems après. Ce premier principe du sentiment & du mouvement d'où tous les nerfs tirent leur origine, étant dans quelques personnes affecté plus facilement que dans d'autres, celles-là seront sujettes à quantité de maladies, & sentiront des douleurs que l'on attribue à des causes étrangeres, qui cependant ne proviennent que de ce que le siége du sentiment, (*sensorium commune*,) est mu avec trop de facilité.

C'est pourquoi, Sydenham, *Dissert. Epistolar. pag.* 496. voyant que la saignée, les purgations, &c. n'étoient d'aucun secours dans ces sortes de maladies embarrassantes qui naissent du désordre du mouvement des esprits, conclut:

« Que de même que l'on voit l'homme extérieur composé de parties qui se présentent aux sens, de même la raison nous doit faire voir l'homme intérieur formé d'un enchaînement & d'un mécanisme convenable d'esprits. Mais cet homme intérieur étant nécessairement & absolument assujetti à la température du corps, il dégénere d'autant plus aisément ou plus difficilement de son état ordinaire, que la force naturelle des principes dont il est naturellement constitué est plus ou moins grande. »

Aussi dans ces sortes de maladies il n'attribuoit les douleurs qui attaquent différentes parties du corps à la fois, & font sentir à chacune différens maux très-distincts, qu'à la seule ataxie, c'est-à-dire, au mouvement désordonné des esprits animaux, & bornoit ses soins à réprimer ces désordres; l'expérience lui ayant appris que c'étoit le vrai moyen d'appaiser ces sortes de douleurs & de calmer tous ces symptomes, qui, par leur extreme variété, font éprouver, à l'occasion de cette simple affection, les mêmes sensations douloureuses que produisent plusieurs maladies distinctes. Ce qu'il prouvoit en ce que le seul dérangement d'esprit pouvoit, dans ces corps aisés à émouvoir, produire une foule de maux, quoiqu'un moment auparavant on n'apperçût aucun changement ni dans les parties solides du corps, ni dans les fluides.

Si l'on suppose donc que tous les points sensitifs restent dans un corps, & que tous les insensibles soient détruits, on aura l'idée de l'homme intérieur, selon Sydenham. Mais que de parties alors seroient retranchées du corps! Quoique le cœur soit dans les maladies ardentes extremement agité, enflammé, &c. il ne cause point de douleur, on éprouve seulement un sentiment d'anxiété très-incommode; souvent le poumon est attaqué d'une putridité qui le consume totalement sans occasionner de douleur. Il en est de même des reins, tandis qu'au contraire le bassinet & la membrane intérieure des uréteres lorsqu'elle est mal affectée, causent des douleurs inexprimables; la substance du foie se consume totalement par un abscès sans qu'on en ressente aucune douleur: mais si sa membrane extérieure est affectée, on éprouve une douleur très-aiguë, &c.

L'idée de la douleur naît donc dans l'ame de cette disposition où la fibre nerveuse se trouve dans le corps lorsqu'elle est prête de rompre, de façon cependant qu'il paroît fort probable qu'on peut avoir aussi l'idée de la douleur sans qu'il soit arrivé aucun changement dans les nerfs; mais qu'il suffit que cette partie d'où les nerfs prennent naissance, c'est-à-dire, le cerveau, en ait éprouvé. Ce qui se manifeste non-seulement dans ces nerfs, qui, comme de fideles surveillans, empêchent que le corps ne soit détruit, & qui, disposés de tous

côtés, avertissent l'homme par un sentiment de douleur d'écarter ou d'éviter ce qui, en continuant d'agir comme il agit pour lors, détruiroit la partie. Mais nous voïons encore que la même chose arrive dans les autres nerfs, dont le changement occasionne dans l'ame des idées très-distinctes, & que ces idées peuvent y être représentées aussi vivement, malgré que les organes des sens n'aient reçu d'impression d'aucun objet extérieur, & qu'il n'y ait que le siége du sentiment qui ait éprouvé du changement en conséquence de quelque maladie. Les phrénétiques ne voient-ils pas d'horribles phantômes? N'entendent-ils pas des bruits affreux, &c. quoique ces idées n'aient été excitées par aucune cause externe qui ait pu causer aux nerfs du changement? Il arrive la même chose dans les fureurs maniaques, & dans les délires mélancoliques.

Elle est d'autant plus vive, que la fibre est plus prête à se rompre, & d'autant moins vive, que la fibre s'éloigne moins de sa tension naturelle.

La définition précédente ayant établi qu'on éprouve un sentiment de douleur lorsqu'une fibre nerveuse est disposée de façon qu'elle est prête de rompre, il s'ensuit naturellement qu'elle est d'autant plus vive, que la cause de la douleur tiraille davantage les nerfs, pourvu qu'il y ait cohésion; car lorsque la cohésion est détruite, la douleur cesse, & le sentiment de douleur sera au contraire d'autant plus léger, que le tiraillement du nerf sera moins considérable. On le voit par les tortures que les Juges mettent en usage pour arracher de la bouche des malfaiteurs l'aveu de leurs crimes; car le criminel étant attaché par les mains, ils font attacher à ses piés des poids dont ils augmentent insensiblement la quantité; & le tiraillement des parties augmentant de plus en plus, la douleur parvient par degrés à un point excessif. La douleur diminue de même à mesure qu'on ôte de ces poids.

Il se trouve en nous quantité de nerfs fort lâches, qui par conséquent peuvent être distendus sans douleur: mais aux endroits, par exemple, où ceux qui sont dispersés dans le périoste sont tendus sur les os, pour peu que la tension augmente, elle cause la plus vive souffrance, & c'est là ce qui rend si aiguës les douleurs que l'on souffre dans la vérole; les tumeurs osseuses distendant insensiblement & dilacérant le périoste qui les couvre. C'est aussi ce qui rend si cruelle cette sorte de torture que les bourreaux font endurer aux criminels, lorsque leur appliquant une presse sur la crête du tibia, & serrant peu-à-peu la vis, ils écrasent jusqu'à l'os le périoste, qui est en cet endroit d'un sentiment si exquis, augmentant le serrement par degrés. C'est pourquoi les plus petits nerfs sont exposés aux plus vives douleurs; car les grands nerfs n'ont que la moindre partie de leur volume vraiment nerveuse: c'est pourquoi il peut aisément arriver qu'un nerf de cette espece soit distendu, sans qu'il se fasse pour cela de tiraillement dans les petites fibriles nerveuses, mais seulement dans les gaines calleuses qui renferment ces fibriles. Mais lorsque le nerf est petit & tendu, & surtout lorsqu'il est dépouillé de ses enveloppes, la cause même la plus légere occasionne de cruelles douleurs; c'est ce que nous voïons par la douleur des dents: car lorsque l'émail qui couvre une dent est corrodé, les petits nerfs dispersés dans la substance de la dent se trouvant dépouillés de leurs enveloppes, occasionnent, tant que l'air vient à les frapper, des douleurs insupportables qui ne se calment point, à moins qu'on ne détruise le petit nerf en augmentant le tiraillement, ou par l'application de quelques remedes, ou en arrachant la dent.

C'est pourquoi une grande douleur dans une même partie dure peu de tems, une douleur moins violente peut durer long-tems, diminuer ou augmenter.

La douleur supposant cette condition du nerf, par laquelle il est menacé de rupture; c'est-à-dire, de solution de continuité & étant d'autant plus aiguë que la fibre nerveuse est plus prête de rompre: il est clair que la douleur sera extreme lorsque la fibre nerveuse sera sur le point de rompre. Mais la fibre nerveuse étant rompue la douleur qu'occasionnoit ci-devant la fibre trop tiraillée cesse totalement; l'extreme douleur qui désigne la rupture prochaine de la fibre nerveuse sera donc courte, parce qu'elle cessera par la rupture de la fibre. Ainsi lorsqu'on se fait une *plaie* avec un rasoir bien tranchant, on ressent une douleur momentanée, mais qui se dissipe à l'instant; & l'on remarque dans la goute que la violence du paroxysme se ralentit d'autant plus promptement que la douleur a été plus aigue. Lorsqu'à l'occasion d'une dent cariée, les petits nerfs répandus dans sa substance se trouvent dépouillés, quelquefois en suçant l'on retire une petite fibrile nerveuse, d'où il naît une si vive douleur qu'elle pourroit devenir insupportable à l'homme le plus robuste, quand elle ne dureroit même que fort peu de tems: mais cette fibrile étant rompue, la douleur cesse d'abord. Lorsqu'on arrache une dent, la douleur que cause l'extraction est violente, mais elle cesse aussi-tôt. L'extreme douleur détruira donc d'abord le nerf souffrant ou affectera le cerveau, de façon que toute perception de douleur cessera, ce qui amene pour l'ordinaire une syncope ou l'entiere abolition du mouvement vital. Les tourmens même les plus cruels ne peuvent rien produire de plus, car les gens ainsi affectés ne sentent rien non plus qu'un cadavre, ainsi que nous en sommes assurés par plusieurs exemples de malfaiteurs condamnés à la torture, qui tombent quelquefois d'abord dans un état où il semble qu'ils soient presque morts, & ne ressentent plus ensuite les douleurs mêmes les plus cuisantes.

Il paroît contraire à cette opinion que l'on éprouve souvent pendant plusieurs jours, & même pendant plusieurs semaines une excessive douleur de dents: mais la raison est que le petit nerf qui entre dans la substance de la dent est divisé en de très-petites fibriles, se distribue dans tous ses points; de-là vient que malgré qu'une de ces petites fibres soit détruite en conséquence d'une violente douleur, le même mal se communiquant aux autres fibriles, pourra entretenir long-tems ces cruelles douleurs.

Mais comme la plus légere douleur suppose que le nerf douloureux est moins tendu, & qu'il est par conséquent moins en danger de rompre: il est évident que cette douleur peut être de plus longue durée; & comme on peut concevoir une infinité de degrés entre la tension naturelle du nerf & l'extreme distraction qui menace de rupture; il est visible que de pareilles douleurs peuvent subsister long-tems sans qu'il s'en ensuive la destruction du nerf affecté, & qu'elles peuvent augmenter ou diminuer, selon que le degré de la distraction sera plus ou moins grand. Or, quand ces douleurs surviennent dans des parties du corps voisines du cœur, avec une violente fievre, elles cessent aussitôt après la destruction de la partie douloureuse: mais on peut endurer sans qu'il s'en ensuive une subite destruction des parties souffrantes, de longues souffrances, & qui se renouvellent souvent lorsque les douleurs surviennent dans des parties éloignées du cœur, & qu'elles ne sont pas accompagnées d'une grande agitation d'humeurs. La passion iliaque qui cause une douleur inflammatoire si violente & si dangereuse donne la mort à l'homme le plus robuste & souvent même en très-peu d'heures: mais la goute fait éprouver des accès réitérés souvent pendant des vingt ans, avant de calciner les parties souffrantes, & la douleur diminue pour lors dans les extrémités, ou cesse même quelquefois: mais cette matiere qui auparavant s'alloit loger dans les membres, se porte alors vers les parties internes & y produit des maux terribles.

La cause de la douleur est donc tout ce qui produit une

telle extension ou disposition, comme on l'a dit plus haut.

On entend donc en général par cause de la douleur, quelque chose que ce soit qui tiraille un nerf qui n'étoit point auparavant douloureux, ou le dispose de quelqu'autre maniere que ce soit, tellement qu'il soit près de rompre, il n'importe que cela se fasse en comprimant, en tiraillant, en corrodant, &c. l'effet sera toujours le même; car il en naîtra également dans l'ame l'idée de la douleur. La douleur excitée par différentes causes pourra être différente, soit par rapport au degré ou à la durée, mais l'effet sera le même.

On voit par-là par combien de causes différentes la douleur peut être excitée dans un corps fort sain. Mais pour que le Medecin puisse rechercher par ordre la cause cachée de la douleur & la détruire lorsqu'il l'aura découverte, il est nécessaire de réduire à quatre classes celles que l'on a observées jusqu'à présent, & c'est ce que nous allons voir.

Par exemple; 1°. la force de la contraction naturelle soutenue d'un petit nombre de fibres, les autres étant rompues. 2°. Ce qui produit par trop de réplétion une trop grande distension dans un vaisseau tissu de fibres nerveuses, l'obstruction, la pléthore, l'abondance d'humeurs cacochymiques, & l'augmentation du cours des liqueurs. 3°. Tout ce qui tiraille violemment, comme une luxation, une tumeur, une force externe. 4°. Tout ce qui blesse & corrode.

Premierement, il a été fait mention plus haut de cette premiere cause; c'est ce que l'on voit dans la plus dangereuse espece de panari, dans laquelle le tendon des fléchisseurs du doigt étant affecté occasionne une douleur si violente: car souvent après qu'on a endnré des tourmens affreux, le petit os de la phalange du doigt tombe & se sépare. Mais pour que cela arrive, il doit s'en ensuivre d'abord la séparation du tendon attaché à ce petit os, ce qui ne se fait pas en une seule & même fois, mais par une lente distraction. Il ne se trouve dans presque aucune partie du corps d'un volume aussi petit, de muscles aussi forts que dans les doigts: or les muscles étant contractés dans cette maladie, les doigts paroissent toujours fléchis. Lors donc que le tendon commence à se séparer de ce petit os; les autres fibres soutiennent toute la violence du muscle contracté, & sont par une lente, mais continuelle lacération, tiraillées de dessus l'os avec lequel elles sont en cohésion: de-là vient que le cerveau est souvent troublé par une douleur inexprimable, d'où s'ensuivent une violente phrénésie, la convulsion, & souvent même la mort. Il n'est point de patience à l'épreuve des tourmens que cause ce déchirement lent des parties adhérentes aux os vifs.

« Dans le tems qu'on employoit sur Philotas les fouets « & le feu, non point pour tirer l'aveu du crime qu'on « lui imputoit, mais pour l'en punir; il sût s'abstenir « non-seulement de parler, mais même de se plain- « dre: mais lorsque son corps fut enflé d'ulceres, ne « pouvant soutenir les coups de fonets qui portoient « sur ses os dépouillés, il promit de dire tout ce que « l'on desiroit savoir de lui, si l'on vouloit mettre fin « à ses tourmens, » *Quint-Curtii, Lib. VI. cap.* 11.

2°. Il a été démontré à l'article *Fibra*, que les grands vaisseaux sont formés de membranes roulées, qui contiennent enfin toutes les especes de vaisseaux qui sont dans le corps jusqu'aux plus petits mêmes, à savoir les nerfs. Tout ce qui distend donc les côtés d'un grand vaisseau tiraille pareillement les nerfs dispersés dans cette membrane, où cette distraction fait, comme on l'a dit, naître dans l'ame l'idée de la douleur. On pourroit douter si tous les vaisseaux du corps ont dans leurs membranes des nerfs sensitifs, après ce qui a été dit ci-dessus, qu'il y a quantité de visceres (que l'Anatomie nous démontre cependant aujourd'hui être un amas de vaisseaux) qui se consument souvent insensiblement & se détruisent presque sans causer de douleurs. Cela ne sera vrai que parce que les membranes qui constituent les vaisseaux ont des nerfs distribués dans leur substance qui sont dérivés du cerveau & destinés au sentiment. Or on voit que ceci a lieu dans un grand nombre de vaisseaux, parce que la pointe d'une aiguille très-fine ne peut offenser aucun point de la superficie du corps, que les vaisseaux lésés n'épanchent l'humeur qu'ils contiennent, & que l'on n'éprouve en même-tems un sentiment de douleur. Mais les causes principales qui distendent les vaisseaux formés de fibres nerveuses sensitives, sont les suivantes:

L'obstruction suppose toujours que le canal le long duquel doit fluer le liquide par le mouvement vital est bouché, d'où il suit nécessairement que le liquide poussé vers l'endroit obstrué du canal au-delà duquel il ne sauroit pénétrer, dilatera les parois des vaisseaux; les atténuera, & les rompra enfin, ainsi qu'on l'a déja observé. Il est donc évident que l'extreme tension des fibres nerveuses qui constituent les parois du vaisseau obstrué, & leur rupture, peut exciter la douleur, laquelle sera d'autant plus aiguë que le tiraillement sera plus fort. Lorsque dans la pleurésie les arteres obstruées en conséquence de l'imméabilité survenue au sang dans les endroits intercostaux sont distendues par le liquide vital qui pousse par derriere, la douleur qui s'en ensuit est extreme & toujours d'autant plus vive que le sang est poussé avec plus de violence vers les endroits obstrués; de-là vient qu'en affoiblissant la vie par le moyen de la saignée, la douleur cesse ou diminue. Ainsi ce n'est pas à proprement parler, l'obstruction qui est la cause de la douleur; mais le liquide qui pressant par derriere dilate le vaisseau & excite la douleur.

La pléthore. On sait que la trop grande quantité de bon sang distend les vaisseaux & peut même les rompre; ainsi cette seule cause peut exciter tous les degrés de douleurs qui peuvent s'ensuivre de la tension contre nature des vaisseaux jusqu'à la rupture; c'est ce que nous font voir souvent ces grands maux de tête qui ne proviennent que de la trop grande plénitude, & auxquels on remédie avec tant de succès par le moyen de la saignée. Les femmes mêmes, avant que la partie surabondante de leur sang, s'évacue par le flux menstruel, ressentent souvent en conséquence, des douleurs dans toutes les parties du corps, qui se dissipent lorsque le sang venant à s'écouler par les vaisseaux dilatés de l'utérus détruit cette grande quantité d'humeurs.

Celle d'humeurs cacochymiques. On appelle ainsi les humeurs qui dégénerent des conditions requises en état de santé. La trop grande distension des vaisseaux peut donc être également occasionnée par un amas d'humeurs étrangeres, comme par la trop grande quantité de bon sang, & ainsi les fibres nerveuses qui constituent les membranes des vaisseaux étant tiraillées exciteront la douleur. (Il ne s'agit point ici de la grande acrimonie que les liquides dégénérans peuvent acquérir, & en vertu de laquelle ils peuvent en corrodant & en irritant, exciter la douleur.) Lorsqu'un amas aquenx inactif dans le pannicule adipeux distend dans l'anasarque des jambes la peau qui les couvre, cette seule cause produit la douleur.

Et l'augmentation du cours des liqueurs. On sait qne la seule augmentation du mouvement du sang dans les vaisseaux, causée par l'augmentation de la chaleur, raréfie davantage les liquides; d'où s'ensuit une grande distension des vaisseaux; & des liquides trop grossiers s'introduisant dans les vaisseaux dilatés y occasionnent l'obstruction, la rupture, l'inflammation, &c. Or tous ces accidens ne peuvent survenir sans distraction & dilacération des fibres nerveuses dispersées dans les mem-

branes des vaisseaux; mais on voit bien que de pareilles causes doivent exciter de la douleur. La seule augmentation de mouvement dans les fievres pourra occasionner la douleur de tête & des membres : la fievre étant diminuée ou cessée, la douleur diminue ou cesse.

3°. Tout ce qui tiraille violemmment les parties de notre corps, en diminue la cohésion, & pourra par conséquent occasionner la solution de continuité si cette distraction continue ou augmente. Or, selon la définition que nous avons donnée ci-dessus de la douleur, cette condition du nerf qui menace de solution de continuité, fait naître dans l'ame l'idée de la douleur. De quelque cause donc que provienne la distraction des parties composées de fibres nerveuses, elle causera de la douleur. Lorsque les os luxés étant sortis des cavités dans lesquelles ils sont contenus naturellement, allongent les ligamens qui contiennent les articles, il en naît une vive douleur, laquelle cesse aussi-tôt que l'os est réduit, à moins que les ligamens qui ont été tiraillés par la luxation, ou les parties voisines qui ont été pressées ne soient déja enflammées, ce qui est une preuve évidente que la douleur qui survient après la luxation ne provient que de la distraction des ligamens. C'est pourquoi Hippocrate avertit qu'il est très à craindre que l'humérus après avoir été réduit ne se luxe de nouveau lorsque les malades ne ressentent aucune douleur après la réduction, que les parties voisines ne sont nullement enflammées, & qu'ils croyent en conséquence qu'il n'est pas nécessaire qu'on y apporte aucun soin; & c'est pour cela qu'il ordonne au Medecin de s'en défier, parce que dans ces sortes d'occasions l'os se luxe beaucoup plus aisément que si les nerfs étoient enflammés. Hippocrate, *de Articulis textu* 29.

Il est aisé de voir qu'il résulte le même effet, si une tumeur née de quelque cause que ce puisse être, tiraille les parties : car les nerfs dispersés dans les ligamens des articles étant tiraillés dans la goute inflammatoire, ou en conséquence de quelques autres maladies, comme la *spina ventosa*, l'exostose, &c. causent des tourmens affreux. Les tourmens autorisés par les lois, qu'éprouvent les malfaiteurs, dans lesquels les parties de leur corps sont distendues, ou par les poids qu'on y suspend, ou par les presses qui les serrent, nous font voir quelle douleur excessive peut occasionner le seul tiraillement extérieur lorsqu'il est violent.

4°. Toute *plaie*, ainsi qu'on l'a vu plus haut, par la définition de ce terme, est une solution de continuité d'une partie molle. Or quand un instrument vulnérant divise les parties précédemment unies, il en résulte cette condition du nerf qui menace solution, il en naît donc de la douleur : mais elle se dissipe sur le champ, si l'instrument vulnérant sépare promptement les parties. On a seulement ressenti de la douleur au moment que la blessure se faisoit. Mais celle qui survient quelque-tems après la blessure faite dépend de la distraction des parties qui est causée par l'écartement des levres de la *plaie*; mais cette douleur survient après la *plaie* faite : mais elle ne naît point de la *plaie*, comme de sa cause immédiate, mais du changement arrivé dans la *plaie* en vertu de la contractilité des parties ; car le nerf étant près de rompre, fait naître dans l'ame l'idée de la douleur : mais le nerf étant rompu la douleur cesse; c'est pourquoi la douleur naît dans le moment que la *plaie* se fait : mais la *plaie* étant faite elle cesse.

Or, tous les corrosifs appliqués au corps & mis en action par la chaleur du corps (car ils n'agissent gueres sur un cadavre, si ce n'est le feu seul) déchirent par une infinité de petites *plaies* les parties, & les détruisent; d'où s'ensuit une douleur excessive, & en même-tems de longue durée, comme il est aisé de se l'imaginer.

Par-là on peut concevoir la multitude des causes de la douleur qui naît d'une *plaie*.

Si l'on applique maintenant à la *plaie* tout ce qui a été dit jusqu'ici, il est évident que la douleur peut naître dans la *plaie* d'un nombre infini de différentes causes; car l'instrument vulnérant même est une cause de douleur dans le moment qu'il fait la *plaie*. Les parties de l'instrument vulnérant laissées dans la *plaie*, peuvent occasionner de la douleur. Les levres de la *plaie* s'écartant, les nerfs à demi-coupés, les grands nerfs coupés, retirés, en tiraillant, & retirant les petits rameaux qui sont au-dessus de la *plaie*, peuvent exciter de grandes douleurs. Lorsque par la suite les levres de la *plaie* s'enflamment, se gonflent & se renversent, & qu'il survient en même-tems une petite fievre qui augmente la vitesse des fluides, ce sont encore de nouvelles causes de douleur. Lorsque les humeurs épanchées dans la cavité de la *plaie* contractent de l'acrimonie, elles causent encore de la douleur en irritant & en corrodant. Il résultera le même effet de l'application de remedes acres de quelque sorte qu'ils soient. Lorsque la suppuration sépare insensiblement des parties vivantes les extrémités obstruées des petits vaisseaux, il s'en ensuit pareillement une sorte de douleur qui cesse quand le pus est formé. Il est absolument nécessaire de distinguer toutes ces particularités afin de pouvoir lorsqu'on connoît les causes de la douleur, apporter les remedes nécessaires à la *plaie*.

On connoît aussi par-là la raison de l'inquiétude & de l'agitation, des veilles, de la fievre, de la soif, de la sécheresse, des convulsions, & de la gangrene.

Lorsque la douleur affecte quelque partie du corps, elle produit les effets suivans, qui sont les principaux que l'on ait remarqués.

L'inquiétude & l'agitation. Lorsque nous concevons une idée, il se fait dans notre ame un certain changement agréable ou désagréable, ou quelquefois même tout-à-fait indifférent. Ainsi lorsque je me figure un cercle partagé en deux par le milieu, cela ne me fait ni peine ni plaisir. Mais si l'on approche la main lorsqu'on y a froid, d'un feu doux, tout le monde dira que cela plaît; si on l'approche d'un feu ardent, tout le monde conviendra que cela déplaît. Il n'est peut-être pas possible d'expliquer de quelle façon cela se fait, cependant chacun le conçoit. Or, ce sentiment gracieux ou disgracieux qui accompagne l'idée conçue, produit en nous certains effets que toute la raison ne peut surmonter, quoiqu'en aient dit d'orgueilleux Philosophes; car la volonté fait tous ses efforts pour conserver à l'ame le sentiment gracieux ou écarter d'elle le sentiment désagréable; & de ces efforts s'ensuivent pour lors des mouvemens corporels que l'ame n'a ni prévus ni déterminés, mais que l'on peut vraiment appeller machinaux & spontanés par lesquels nous tâchons de détruire ou d'éviter ce qui avoit excité dans l'ame ce sentiment disgracieux; c'est-là l'humanité dont nous ne pouvons nous dépouiller. Si un Philosophe enseveli dans de profondes méditations, se pique le doigt avec une aiguille, il retirera la main sur le champ sans que son ame ait même connoissance de ce mouvement. Ainsi le sentiment de douleur, comme un fidele surveillant, nous avertit d'écarter ce qui causeroit la destruction du corps. C'est pourquoi nous voyons que les gens qui souffrent, changent souvent de posture & sont dans une continuelle agitation à dessein de trouver une situation qui détruise ou diminue du moins le sentiment de douleur, d'où s'ensuivent cette inquiétude & cette agitation de corps dans les grandes douleurs. Mais lorsque la douleur augmente au moindre mouvement du corps, les malades alors demeurent tranquiles, comme il arrive dans la goute & dans les rhûmatismes.

Des veilles. Lorsqu'un homme très-sain jouit d'un sommeil

meil naturel, tous les sens étant assoupis, on le réveille par le moyen de tout ce qui affecte violemment les organes des sens: la douleur qui affecte si puissamment le cerveau sera par conséquent un bien plus grand obstacle au sommeil lorsqu'on n'est pas encore endormi. C'est pourquoi les anciens Medecins, dans les maladies d'assoupissement, arrachoient le poil des narines, frappoient les membres avec des orties, appliquoient des drogues acres sur les parties du corps, afin de remédier, en éveillant le malade par un sentiment de douleur, à cet excessif assoupissement.

La fievre. Les grandes douleurs ne manquent guere de la causer même dans les maladies, qui, de leur nature, ne tendent point à la fievre, comme on le voit dans la goute, dans la vérole, &c. Car au moment qu'on éprouve les vives douleurs que causent ces maladies, il y a presque toujours un sentiment de fievre.

C'est pourquoi Hippocrate, en plusieurs endroits, regarde aussi la douleur comme une des causes de la fievre.

Voici en quels termes il s'explique dans ses *Prænot. Coac. N°. 75.*

« De violentes douleurs ont occasionné des fievres de « longue durée. » Et au même endroit, *N°. 31. & Lib. I. Prorrhet.* « les douleurs des hypocondres ont don« né naissance à des fievres malignes, &c. Lorsque « l'article de l'humérus est luxé vers les parties supé« rieures; c'est, dit-il, la luxation la plus douloureuse, « & elle excite des fievres très-dangereuses, &c. *de Frac« turis.* Et si l'on ne réduit promptement un article lu« xé, quel qu'il soit, la douleur occasionne la fievre « dans un corps, même très-sain. »

La fievre étant donc presque toujours la suite d'une grande douleur, il est aisé de comprendre que la chaleur en est aussi une suite comme effet de l'augmentation du mouvement causée par la fievre, & que la douleur produit la sécheresse, l'augmentation du mouvement procurant l'évaporation des liquides: mais lorsqu'il y a sécheresse & augmentation de chaleur dans le corps, la soif contraint toujours à boire abondamment, afin de remédier à ces accidens.

La convulsion. Surtout dans les gens qui ont tout le genre nerveux extremement mobile; c'est pourquoi les enfans éprouvent si souvent des convulsions en conséquence des coliques d'intestins causées par l'acide.

J'ai vû une fille hystérique, qui étant sujette à l'odontalgie, en conséquence d'une dent cariée, avoit de fréquentes convulsions par tout le corps, lorsque la douleur devenoit plus aiguë.

Galien se sentit prêt de tomber en convulsion, par rapport à l'excessive douleur qu'il ressentoit, en conséquence de la trop grande distraction de l'humérus qu'il croyoit s'être luxé, ainsi qu'on l'a dit plus haut.

La gangrene. On la définit, une affection d'une partie molle qui tend à la mortification, en vertu de la destruction du flux & reflux des humeurs vitales. Ainsi par rapport à un nerf souffrant, c'est l'état dans lequel il tend à la mortification lorsqu'il est prêt de rompre entierement, étant déja tiraillé considérablement. Quand une forte pleurésie devient insupportable par la violence de la douleur qu'elle cause, si l'on n'y remédie sur le champ, ou que le malade venant même à perdre la respiration par la force de la douleur il en soit suffoqué, il paroîtra une tache livide dans l'endroit affecté, qui dénote une gangrene mortelle. Dans l'*ileus* inflammatoire, la gangrene survient en fort peu de tems après de violentes douleurs qui cessent alors, ce qui n'empêche pas que le malade ne meure bien-tôt après. Dans le panaris de la plus dangereuse espece, souvent, en fort peu d'heures, la partie se trouve affectée d'une douleur insupportable, de façon que les parties molles étant corrompues dégénerent en suppuration gangréneuse, & que le petit os même du doigt affecté tombe sphacelé. La gangrene naît surtout de la douleur, si l'inflammation se trouve jointe à une violente fievre; car la circulation acquiérant promptement alors plus de véhémence, détruit les parties.

Comment il faut varier les anodyns selon ces différentes causes.

On ne reconnoît qu'une seule cause prochaine de la douleur; savoir, lorsqu'une fibre nerveuse qui prend naissance dans le cerveau, est disposée de façon qu'elle soit prête de rompre: tout ce qui changera cette disposition du nerf remédiera donc à la douleur. Mais parce que cette condition du nerf peut provenir de causes toutes différentes, il est donc nécessaire de varier les anodyns, puisque l'on doit administrer des remedes distincts & convenables à chacune des causes que l'on doit détruire. Il est donc nécessaire d'abord de connoître la cause particuliere de la douleur, avant de pouvoir déterminer quel remede peut adoucir ou détruire cette cause. On a rapporté ci-dessus les causes de la douleur, & elles y sont rangées chacunes dans leurs classes; le paragraphe suivant présente des remedes propres à chacune de ces causes.

On détruit donc la cause de la douleur, 1°. en relâchant la fibre tendue; 2°. en dissolvant les concrétions; 3°. en diminuant le mouvement & le volume de la matiere qui cause la tension; 4°. en remédiant au tiraillement inégal & violent; 5°. en adoucissant l'acreté; 6°. en la dissipant; 7°. en ôtant ce qui désunit les fibres.

La distraction capable d'occasionner la rupture cause seule la douleur: si pour lors l'art peut faire que la fibre soit tiraillée sans danger de rompre, la douleur cesse ou diminue du moins beaucoup, quoique la cause du tiraillement de la fibre nerveuse continue d'agir. Si vous voulez plier un morceau de bois roide & sec, il rompt; si on l'a laissé tremper long-tems dans l'eau, on pourra le plier sans le rompre; on ploye aussi une branche de saule, sans la rompre, lorsqu'elle est verte, mais elle rompt si on la ploye quand elle est seche. De-là vient que de tous tems on a toujours employé dans les maladies douloureuses, des remedes qui relâchent les parties solides de notre corps.

Hippocrate conseille, pour la passion iliaque, de fomenter le corps & de l'oindre d'huile. Il ordonne dans la pleurésie d'appliquer, sur le côté affecté, des remedes mous & chauds; il vouloit aussi qu'on administrât intérieurement de semblables remedes.

Galien, (voyez ci-dessus.) a calmé cette cuisante douleur qu'il ressentoit, & les convulsions dont, en conséquence, il étoit menacé, en se faisant continuellement verser de l'huile chaude. Lorsqu'un phlegmon, en conséquence de la tumeur inflammatoire du pannicule adipeux qui est situé dessous, distend la peau & occasionne de la douleur à cause de la distraction des nerfs cutanés, il tourne en suppuration, quoiqu'entierement indissoluble, & la cause distendante, loin de diminuer, augmente plutôt. Si l'on applique continuellement des cataplasmes faits d'herbes émollientes, la douleur s'appaisera, les fibres nerveuses étant, par ce moyen relâchées de façon qu'elles pourront être tiraillées sans crainte de rupture, ou se résoudre plus facilement. Quelque sorte d'huile douce que ce soit, prise en grande quantité, appaise parfaitement les douleurs iliaques, néphrétiques & les coliques. La

vapeur de l'eau chaude, qui amollit & relâche généralement toutes choses, est employée avec beaucoup de succès sur les endroits douloureux.

Lorsque la piquure d'un nerf a occasionné des douleurs aiguës, les Chirurgiens appliquent nuit & jour, sur les parties affectées, des fomentations émollientes; ainsi tous les émolliens & les relâchans fournissent un remede universel contre les douleurs; parce qu'ils détruisent dans la fibre nerveuse précisément la cause prochaine de la douleur, c'est-à-dire, qu'ils la disposent de façon qu'il n'y a plus lieu d'en craindre la rupture, au lieu que tous les autres remedes n'agissent que sur les causes éloignées. Et l'on peut, malgré qu'on ignore la cause qui dispose les fibres nerveuses de façon qu'il en naisse un sentiment de douleur, les employer toujours en sureté & avec succès. Ces remedes ont encore cela de bon, qu'ils sont propres à détruire plusieurs causes éloignées, & qu'ils ne nuisent pas cependant à celles qu'ils ne peuvent emporter; car les vaisseaux étant relâchés, le liquide immuable qui les distendoit coule plus facilement, & ces remedes adoucissent en même-tems toute acrimonie. Au lieu que tout ce qui donne plus de force & de contractilité aux parties solides de notre corps, augmentera toujours en même-tems la douleur, si la cause qui distend les fibres subsiste la même. Ainsi l'on remarque que la pleurésie est beaucoup plus violente dans les corps robustes & endurcis par le travail, que dans les gens débiles & relâchés: la réduction d'un article luxé se fait avec plus de facilité & bien moins de douleur dans ces sortes de gens, que sur des personnes d'un tempérament sec: l'allongement des ligamens se fait même en quelques-uns si facilement que les articles se luxent sans aucune douleur. Les bourreaux savent que quand ils ont violemment titaillé, par le moyen de la torture, presque toutes les parties du corps, la douleur augmente considérablement lorsqu'ils viennent à verser dessus de l'eau froide. Lors donc que la vertu des émolliens & des relâchans peut parvenir jusqu'à l'endroit affecté, l'effet en sera immanquable. Car si, par exemple, une fibre nerveuse située au milieu de la substance d'une dent, cause de la douleur par sa tension, les relâchans n'y feront rien; il en sera de même si la moelle d'un os étant affectée cause des douleurs insupportables, ainsi que lorsque dans la plus dangereuse paronychie, le mal se loge sous cet abri qui couvre les tendons des muscles fléchisseurs des doigts. Il peut arriver aussi quelquefois que quoiqu'on ressente une douleur aiguë, les autres symptomes du mal empêchent qu'on administre les relâchans & les émolliens. Si, par exemple, une vive douleur est occasionnée par un cancer ou couvert, ou déja ulcéré, les émolliens seroient nuisibles, parce qu'ils augmenteroient la putridité & cette excroissance fongueuse du cancer. Mais dans tous les autres cas les relâchans sont d'une utilité presque universelle pour calmer les douleurs.

2°. Lorsque le calcul demeurant embarrassé dans les ureteres cause de la douleur, ce qui pourroit résoudre cette concrétion calculeuse, détruiroit la douleur. Tous les remedes qui peuvent résoudre le sang épaissi, en conséquence d'une densité inflammatoire, calmeront les douleurs de la pleurésie. Il en est de même dans tous les autres cas lorsqu'un obstruant imméable qui engorge les vaisseaux, ou des tumeurs occasionnées par des concrétions épaissies, pressent & distendent les parties voisines. Mais il a été mention à l'article *Obstructio* des différentes façons, dont les molécules de nos liquides, précédemment séparées, peuvent se prendre ensemble, & l'on y a indiqué les remedes qui pouvoient avoir la vertu de dissoudre ces concrétions; il faut donc tâcher de découvrir d'abord la nature de la concrétion, & l'on pourra ensuite, en conséquence de ce qui a été dit précédemment, trouver un remede qui, en résolvant cette concrétion, emporte la douleur qu'elle occasionne.

3°. Toute douleur suppose un reste de vie, & si elle a pour cause une humeur imméable qui distende les vaisseaux obstrués, elle sera toujours d'autant plus vive que la vie sera plus active; c'est pourquoi dans la pleurésie la douleur est moins supportable lorsqu'il y a en même-tems une violente fievre, parce que les humeurs sont poussées avec une grande impétuosité vers l'endroit obstrué, & qu'en dilatant les vaisseaux elles tiraillent violemment les fibres nerveuses qui en forment le tissu. Tout ce qui diminue donc l'impétuosité & la vélocité de la circulation des humeurs, appaisera la douleur; comme nous avons tous les jours occasion de nous en appercevoir par des observations réitérées. Car la saignée faite jusqu'à la défaillance, enleve souvent tout d'un coup, ou du moins diminue beaucoup les douleurs de la pleurésie même la plus aiguë. De-là vient que les anciens Medecins ordonnoient dans les douleurs excessives la saignée jusqu'à la lipotymie, ainsi qu'on le voit par les passages cités à l'article *Inflammatio*. Et Galien, *Comment. I. in Aphor. & Libro de curandi ratione per venæsectionem*, dont il est mention au même article, a emporté sur lui-même une douleur qui s'étoit fixée depuis long-tems dans cette grande partie où le foie porte sur le diaphragme, en s'ouvrant la veine entre l'index & le pouce de la main droite, & laissant sortir le sang jusqu'à ce qu'il s'arrêtât de lui-même.

Les anciens Medecins, pour la même raison, ordonnoient un grand repos dans les maladies aiguës, qui sont presque toujours accompagées d'un grand mal de tête. La saignée n'est pas seulement utile alors en ce qu'en affoiblissant la vie, elle diminue le mouvement, mais parce qu'en ôtant du sang elle diminue la quantité des humeurs distendantes. Les pléthoriques éprouvent souvent de fâcheux maux de tête, malgré que le sang soit dans un mouvement tout-à-fait tranquille, & qu'il soit même presque suffoqué, simplement à cause de la trop grande abondance d'humeurs: la douleur cesse au même instant que la grande quantité de sang se trouve diminuée, soit en conséquence d'une hémorrhagie spontanée par le nez, soit en vertu d'une copieuse saignée; la matiere qui distend les vaisseaux trop pleins étant emportée.

Mais la diminution du mouvement vital n'est pas uniquement utile dans les cas où la trop grande vélocité, ou l'extrême distension des vaisseaux causent de la douleur, ou l'augmentent lorsqu'elle provient d'autre cause: elle est même d'un excellent usage pour calmer les douleurs qui naissent de la nature trop acre des humeurs. Car toutes les substances acres peuvent nuire étant mises en action par la force de la vie, & par la chaleur du corps; elles n'agissent presque point sur un cadavre en qui tout mouvement cesse, & qui se trouve n'avoir que la chaleur commune de l'atmosphere. Aussi M. Petit nous a fait voir, après Van-Helmont, que les cantharides appliquées sur un cadavre ne produisent aucun effet, & même un cautere potentiel n'a presque rien fait sur la peau d'un cadavre, pendant quinze heures qu'il y est resté appliqué. Mais si l'on fomente, par l'application de linges chauds, l'endroit sur lequel est appliqué le cautere, il dissout la peau & la partie de la graisse qui est dessous. *Mém. de l'Académie Royale des Sciences, ann.* 1732.

On remarque toujours dans les maladies dans lesquelles l'acrimonie des humeurs dépravées cause des douleurs, que le mouvement étant augmenté, & la chaleur plus grande, (ce qui est une suite de l'augmentation du mouvement) elles en deviennent plus aiguës. Ces douleurs nocturnes, dont sont tourmentées si cruellement les personnes attaquées de la vérole, sont souvent augmentées par la chaleur du lit, au point que les malades se trouvent contraints de se lever tou-

tes les nuits, afin de les diminuer en donnant quelque rafraîchissement à leur corps. Lorsqu'une fievre aiguë s'empare d'un homme infecté de scorbut, les douleurs en deviennent plus cuisantes, souvent même les vaisseaux venant à rompre subitement, en conséquence de l'augmentation d'impétuosité des humeurs acres, le sang sort avec violence de toutes parts. On a remarqué que la chaleur de l'air augmentoit considérablement le scorbut. *Mémoires de l'Académie des Sciences, ann.* 1689. *page* 245. On pourroit établir la même doctrine par une infinité d'autres observations : mais celles-ci peuvent suffire.

4°. Lorsqu'une luxation a fait sortir un os de la cavité de son article, il tiraille les ligamens & presse les parties voisines, d'où s'ensuit une douleur, qui, aussi-tôt après la réduction de l'os, cesse ou diminue du moins beaucoup; (car souvent après la réduction, il reste quelque douleur par rapport à la grande distraction que les ligamens ont éprouvés, & qui en occasionne assez ordinairement l'inflammation.) Il arrive la même chose lorsque les parties tendineuses à demi déchirées, étant continuellement allongées par un tiraillement inégal, occasionnent une douleur violente ; car si l'on remédie à cet inégal tiraillement en mettant la partie affectée dans une situation convenable, par le moyen de compresses & d'une ligature convenables, la douleur cesse; comme on l'a vu dans l'histoire rapportée ci-dessus d'un homme qui s'étoit rompu cette partie du tendon d'Achille prolongée jusqu'aux muscles gastrocnémiens; cette partie du même tendon qui prend naissance au muscle soléaire n'ayant point été altérée : car l'inflammation ayant été appaisée par des saignées réitérées, & l'inégalité du tiraillement détruite par un bandage convenable, la douleur se trouva dissipée. *Mémoires de l'Académie des Sciences, ann.* 1728. *page* 334. Mais si l'on ne peut remédier à ce violent tiraillement, comme, par exemple, lorsque l'os luxé ne peut être réduit en conséquence d'une tumeur ou d'une grande inflammation, les émolliens & les relâchans sont les seuls remedes dont on puisse attendre du secours pour lors ; car ils mettent toutes les fibres nerveuses en état de pouvoir être allongées sans crainte de rupture.

5°. Mais lorsque la douleur n'est occasionnée ni par l'augmentation de mouvement des humeurs, ou de tension dans les parties en conséquence de l'épaississement, ou de l'amas des liquides, ni par aucune violence externe qui cause du tiraillement, nous l'attribuons particulierement pour lors à l'acrimonie, que l'on accuse souvent de causer une douleur qui provient d'autres causes; car il se rencontre rarement une grande acrimonie dans le sang. En effet les tendres vaisseaux du cerveau seroient bien-tôt détruits s'il y couloit des humeurs acres : aussi ne se rencontre - t - il guere d'acreté que dans les premieres voies, ou lorsque les humeurs en stagnation ou extravasées, qui se sont logées dans quelque endroit du corps que ce soit, deviennent acres, soit par leur propre nature, soit en conséquence d'une cacochymie particuliere, comme dans la vérole, le scorbut, &c. c'est pourquoi cette espece de mal est presque toujours topique. Si donc on est assuré que l'acrimonie est la cause de la douleur, il est aisé de voir que l'on peut emporter ou calmer la douleur en adoucissant cette acrimonie nuisible, ou on y parviendra en mettant en œuvre un remede spécifique opposé à l'acrimonie, comme, par exemple, lorsqu'on adoucit & qu'on affoiblit, avec des absorbans terrestres, ou des sels alcalis, un acide acre dans les premieres voies; ou l'on y réussira en employant les remedes généraux & propres à toutes sortes d'acrimonie; savoir, les délayans, les obtondans, les incrassans, &c. Car on rend par ces remedes toute acreté inactive, comme on l'a prouvé lorsqu'il s'est agi de la dégénération spontanée des humeurs, où ils ont été indiqués.

6°. Lorsque dans la vérole le mal se jette sur les os, on ressent des douleurs très - incommodes, occasionnées par une érosion lente, &c. par la tumeur des os affectés, qui distend le périoste dont le sentiment est si délié & si exquis. Or, en pareil cas, après avoir rempli le corps d'une grande quantité de décoction de gayac, on met ensuite cette décoction en mouvement par tous les vaisseaux, en provoquant la sueur par le moyen de l'esprit de vin enflammé. On déterge ce virus caché, & il s'exhale du corps avec un grand soulagement ou l'entiere dissipation de la douleur. Il en sera de même si une notable cacochymie, une acreté, par exemple, scorbutique, infecte le corps d'un blessé. Car les humeurs apportées pour lors à la *plaie*, contractant promptement une grande acrimonie pourront causer de la douleur. On leve & émousse cette acreté irritante avec des remedes doux & un peu diaphorétiques tout ensemble, que l'on fait prendre en grande quantité.

7°. Autant de tems, par exemple, que les fragmens de l'instrument vulnérant, ceux de l'os lésé, ou quelque chose de semblable, qui, par rapport à leur figure aiguë & leur rigidité, peuvent offenser les parties, demeureront dans la *plaie*: autant subsistera la douleur; surtout parce que les parties étant continuellement irritées, s'enflamment & se tuméfient, en conséquence de quoi, pressées contre ce corps étranger resté dans la *plaie*, elles se déchirent de plus en plus jusqu'à ce qu'on l'ait retiré avec des instrumens de Chirurgie, ou qu'il en soit chassé par le moyen de la suppuration des parties qui l'environnent. On a dit ci-dessus comment & avec quelles précautions on devoit retirer ces hétérogénéités.

La douleur cesse quoique la cause subsiste, 1°. en rendant le nerf insensible, en le coupant, en le comprimant, en le brûlant; 2°. en émoussant le sentiment du *sensorium commune* par des narcotiques ; on dissipe par là bien des effets de la douleur.

Le moyen le plus sûr pour faire cesser la douleur, est d'en détruire la cause. Il arrive cependant quelquefois que les causes sont cachées, même dans les grandes douleurs ; souvent aussi ne peut-on pas les emporter quoiqu'elles soient connues. Cependant ce sentiment disgracieux demande du soulagement, & les effets qui s'ensuivent de la douleur, comme l'agitation, les veilles, les fievres, &c. changeront le corps de façon qu'il peut en provenir des maux très - fâcheux. Tout ce que l'art peut en pareil cas, est d'ôter le sentiment de douleur malgré que la cause de la douleur subsiste. Or le sentiment de douleur vient du libre commerce qui est entre le cerveau & le nerf affecté, & de l'intégrité des fonctions du cerveau. Tous les remedes doux qui détruisent le sentiment de douleur sans ôter la cause, agissent ou sur le nerf souffrant, ou sur le cerveau même.

1°. Il est prouvé par une infinité d'expériences, qu'un nerf qui tend sans concurrent à quelques parties du corps étant détruit, cette partie est privée de tout sentiment. Voyez ce qui a été dit ci-dessus ; car ce changement qui se faisant à l'extrémité du nerf, affecte le siége du sentiment, de façon qu'il en naisse dans l'ame l'idée de la douleur, est communiqué au cerveau le long du nerf affecté. Tout ce qui détruit donc la continuité du nerf entre le cerveau & cet endroit du corps où se trouve la cause de la douleur, emporte tout sentiment de douleur, quoique la cause subsiste & continue d'agir même avec beaucoup de violence. Ceux qui ont la moelle épiniere comprimée en conséquence de la luxation de l'épine du dos, ne ressentiroient pas la moindre douleur d'un feu vif qu'on leur appliqueroit sur les jambes. Et il n'importe que l'on interrompe le com-

merce qu'il y a entre le cerveau & la partie comprimée du nerf par une forte compression, ou que l'on détruise la continuité du nerf en le coupant ou en le brûlant. Lorsque les Chirurgiens dans l'extirpation des membres compriment fortement les vaisseaux par le moyen d'une ligature pour empêcher l'hémorrhagie, il naît en même-tems de cette compression des vaisseaux une stupeur & une insensibilité dans la partie qui diminue beaucoup la douleur.

Un Empirique d'Amsterdam emportoit autrefois la douleur des dents en entortillant ses doigts de cheveux; & appuyant fortement ensuite le pouce sous le bout de l'oreille, il comprimoit le nerf qui se trouve en cet endroit qui distribue ses rameaux à la mâchoire supérieure. Il en résultoit le même effet lorsqu'il comprimoit sous la premiere dent molaire le nerf qui entre de côté & d'autre dans la mâchoire inférieure. Tout ce qui détruit le nerf douloureux dans la dent arrête la plus cruelle odontalgie. C'est pourquoi les Chirurgiens brûlent la dent avec un stylet de fer chaud, si elle est corrodée au point de lui fournir passage, & calment par-là très-promptement la douleur pourvu que la chaleur du fer chaud puisse parvenir jusqu'au nerf douloureux.

Hippocrate, *de Affectionibus*, *cap.* 2. ordonne de suivre cette méthode dans les maux de dents. « Dans les douleurs de dents, dit-il, si la dent est corrodée & branle, qu'on l'arrache; si elle n'est point cariée & ne branle point, il faut y appliquer le feu. » D'autres produisent le même effet en mettant dans la cavité de la dent des huiles distilées de girofle, d'origan, &c. qui par leur qualité brûlante détruisent aussi-tôt le nerf qu'elles touchent. Hippocrate a mis en usage le feu vif ou les scarifications dans quantité d'autres maladies qui résistoient opiniâtrément à la vertu des autres remedes, & détruisant de l'une & de l'autre façon les nerfs douloureux, il ôtoit le sentiment de douleur.

Ainsi après avoir donné plusieurs remedes pour les douleurs de tête; il ajoute au même endroit:

« Si la maladie de la tête devient considérable & dure long-tems, & qu'on ne puisse y remédier en purgeant la tête; il faut ou faire des scarifications à la tête, ou brûler les vaisseaux aux environs; car c'est de tous les remedes le seul dont on puisse espérer guérison. »

Et il dit, *de Locis in homine.*

« Ouvrez la veine dans la douleur de tête: si la douleur ne cesse point, mais qu'elle continue long-tems avec la même violence, brûlez les veines & elle se dissipe. »

On trouve la même doctrine en plusieurs autres endroits au sujet de la façon de guérir le mal de tête par le moyen du feu. Il ordonne dans la goute sciatique. (V. *de Affectionibus*, *cap.* 8.)

« Que quelque partie que la douleur occupe on l'amollisse par des bains, des fomentations, des linimens, & qu'on lâche le ventre; que la douleur étant calmée, on administre un purgatif, & qu'on donne ensuite du lait d'ânesse, &c. Si la douleur se jette sur quelque endroit, qu'elle soit opiniâtre, & qu'il n'y ait point de remedes qui puissent l'emporter, appliquez-y le feu en quelqu'endroit que ce puisse être. »

Et, *de Internis Affectionibus*, *cap.* 53. au sujet de la même maladie.

« Si après avoir mis en œuvre différens remedes, la douleur ne se passe point, » il ordonne « de faire avec le feu plusieurs croutes fortes sur les parties osseuses avec des méches, sur les charnues avec des ferremens. »

Il recommande la même chose en plusieurs endroits des *Aphorismes* 59. & 60. *Sect.* 6.

C'est pourquoi le moxa est d'un grand usage en Asie pour calmer les douleurs arthritiques & celles mêmes de la goute. L'on prend aussi des feuilles d'armoise anciennement cueillies, broyées & dépurées de toutes leurs parties fibreuses les plus dures & réduites ainsi en un coton mou; on en fait des tentes en forme de pyramides dont on pose la base sur la partie souffrante, on l'allume ensuite par sa pointe, & le feu descendant insensiblement brûle les parties sans causer beaucoup de douleur;

Kempfer, *Amænit. Exotic. pag.* 592. &c. dit avoir vu cent fois que des enfans sur qui on avoit fait cette opération ne témoignoient pas sentir de douleur, ni par des cris, ni par aucun autre signe. De-là vient que le moxa y est d'un si grand usage, que bien des gens à dessein de conserver leur santé, souffrent qu'on leur en applique tous les six mois des tentes sur quelques endroits du corps. On permet même à ceux qui sont condamnés à une prison perpétuelle, de sortir pour jouir de cet avantage.

Cependant comme cette opération détruisant le nerf, détruit conséquemment aussi toutes les fonctions qui dépendoient de son intégrité; on n'emploie cette méthode de calmer la douleur, que lorsqu'elle est de la derniere violence, & que les remedes détaillés ci-dessus ont été administrés sans aucun fruit, ou que l'état de la partie souffrante est tel que ces remedes ne peuvent être appliqués de façon à pouvoir détruire ou corriger la cause de la douleur.

2°. Lorsque la cause de la douleur ne peut être détruite, & qu'il n'est pas à propos de le faire, ou qu'il est absolument impossible de détruire le nerf souffrant sans offenser les parties dont l'intégrité ne peut être détruite sans danger ou sans une grande incommodité; le seul moyen auquel on puisse avoir recours pour lors, est de mettre le siége du sentiment en état de ne point sentir; car il peut y avoir dans le corps une cause d'une grande douleur sans qu'il y en ait aucun sentiment, quoique l'intégrité des nerfs subsiste, comme nous le voyons par les apoplectiques, & les gens ivres, qui sont privés de tout sentiment. L'art nous fournit des remedes qui ôtent pour quelque-tems à l'ame la perception de douleur sans empêcher ou calmer aucunement les causes de la douleur: ces remedes, en vertu de la stupeur qu'ils procurent, sont appellés narcotiques (voyez ce qui en a été dit ci-dessus.) Le premier d'entre ces remedes est l'opium, qui par une vertu surprenante, & dont il est difficile de donner quelque raison, détruit le sentiment de douleur tant qu'il reste dans l'estomac. Car un grain ou deux d'opium avalé reste long-tems dans le ventricule en conséquence de sa ténacité résineuse, qui ne se dissout pas aisément & a coutume de calmer le sentiment de douleur pendant huit heures au moins; & ce qui est surprenant, c'est que souvent on vomit le lendemain matin la pilule d'opium sans qu'elle soit dissoute; ainsi il ne paroît pas qu'il agisse, en ce que dissous & mêlé aux humeurs, il soit par les lois de la circulation porté au cerveau, mais parce qu'il demeure appliqué à la superficie intérieure du ventricule, & que les nerfs qui y sont dispersés en éprouvent un changement qui peut émousser la force sensitive du cerveau. Car nous verrons dans la suite par une infinité de maladies dans lesquelles toutes les fonctions du cerveau sont dangereusement troublées, quoique la cause matérielle de tous ces maux ne subsiste que dans le ventricule, quelle est la force des nerfs distribués dans le tissu du ventricule sur le siége du sentiment. La bile corrompue séjournant dans la cavité du ventricule, cause de grandes douleurs de tête, des vertiges, des délires, &c. Tous ces maux cessent aussi-tôt qu'on a fait sortir ce liquide par le moyen d'un vomitif. C'est ce qui nous est confirmé par plusieurs venins, qui

tont le tems qu'ils séjournent dans le ventricule, changent tout le corps d'une façon si surprenante, & dont tous les effets cessent aussi-tôt qu'ils en sont chassés.

On en trouve dans Wepfer, *Cicut. Aquat. Histor. & Noxa. pag.* 5. &c. un exemple qui le prouve clairement.

* Deux jeunes garçons & six jeunes filles mangerent de la racine de ciguë aquatique qu'ils trouverent dans les prés: de retour à la maison les deux jeunes garçons périrent misérablement de fortes convulsions,& sans avoir rien rendu ni par haut ni par bas. Toutes les filles en rechaperent ayant vomi presque aussi-tôt le venin qu'elles avoient pris. Une d'entre elles fut plus promptement guérie que les autres, son pere lui ayant fait prendre de l'eau de fontaine dans laquelle il avoit mis infuser du tabac, en lui ouvrant les dents par force, parce qu'elle étoit déja en convulsion, ce qui lui fit vomir aussi-tôt avec de grands efforts les racines qu'elle avoit mangées; l'ayant mise ensuite dans son lit, elle reposa,& demanda à manger quelque-tems après, & dit qu'elle se portoit bien; son pere soupçonnant qu'il y avoit encore du venin dans le ventricule, lui donna une seconde fois de cette infusion de tabac, ce qui lui fit jetter de la mucosité & de la bile; elle reposa toute la nuit, se leva fort gaie le lendemain matin, se promena, & vécut ensuite jouissant d'une santé parfaite.

Les expériences qu'on a faites ensuite sur des chiens, nous prouvent que tous ces cruels symptomes cessent aussitôt qu'on a rejetté le poison par le vomissement. On voit par-là que ce dangereux poison ne produit de si grands maux qu'en touchant simplement la superficie intérieure du ventricule, & non par le mélange de son suc virulent avec les humeurs vitales; car autrement ces symptomes ne cesseroient pas si promptement après avoir rejetté ces racines; car ce qui seroit déja mêlé avec les humeurs continueroit de troubler le corps.

Il paroît donc fort vraissemblable que l'opium logé dans le ventricule, produit par son seul toucher un changement dans les nerfs de ce viscere, qui influe sur le siége du sentiment, de maniere que malgré que la cause de la douleur & l'intégrité des nerfs subsistent, il n'en naît pas pour cela dans l'ame l'idée de la douleur. Et il semble que la miséricorde divine a accordé un secours aux hommes, afin qu'on puisse du moins assoupir pour un tems les douleurs aiguës dont on ne peut détruire la cause, ou dont on ne peut modérer la vivacité qu'au bout d'un très-long-tems. De-là vient que Sydenham, *Dysenter. Part. anni.* 1699. *&c. pag.* 230. *&c.* convaincu par plusieurs expériences, conclut que la Medecine privée de ces secours est imparfaite & défectueuse, & il ajoute que les préparations tant vantées de l'opium, n'augmentoient point les forces ou ne corrigeoient point cette malignité que plusieurs lui ont attribuée mal-à-propos; & en effet, l'opium administré prudemment & en dose convenable, ne peut assurément faire aucun tort, quoiqu'on en continue même l'usage pendant plusieurs mois. C'est ce qui fit dire avec raison au savant Jean Terence Lyncæus, dans ses notes sur le *Thesaurus Rerum Mexicanarum novæ Hispaniæ*, de François Hernandès, p. 154. que tandis que tous les peuples orientaux & méridionaux font impunément usage tous les jours d'opium, de stramonium, de bangue & autres plantes semblables, il est fâcheux que faute de connoître ce remede on laisse périr par des tourmens affreux une infinité d'hommes qu'on arracheroit des bras de la mort, si les Medecins convaincus par le sentiment unanime de toute la terre, en usoient plus souvent. Quoique Prosper Alpin, *Medic. Ægypt. Lib. IV. cap.* 1. *pag.* 255. &c. ait condamné l'opium comme un poison, il est cependant contraint d'avouer que les Egyptiens qui en prennent tous les jours, n'en reçoivent aucun dommage, malgré que quelques-uns en aient poussé la dose en l'augmentant par degré jusqu'au poids de trois dragmes. Mais s'ils interrompent subitement l'usage de ce remede auquel ils sont accoutumés, ils tombent en syncope & éprouvent d'autres symptomes très-dangereux, jusqu'à ce qu'ils aient repris de l'opium, ou qu'ils aient repris de ce vin généreux de l'Isle de Candie, auquel ils ajoutent des aromates.

On ne peut effectivement pas nier que l'usage imprudent d'une grande quantité d'opium n'ait produit des délires, des convulsions mortelles: mais une infinité de remedes qu'on administre surement tous les jours en dose convenable, nuisent aussi lorsqu'on les donne en trop grande quantité.

L'*Académie des Sciences l'an.* 1735. *Hist. pag.* 6. nous fournit un exemple mémorable qui constate la force virulente de l'opium donné en grande quantité à une personne qui n'y étoit pas accoutumée.

* Des jeunes Cophtes pour donner du dessous à l'un de leurs camarades qui se vantoit de mieux boire qu'eux, lui firent prendre sans qu'il s'en apperçût, tandis qu'ils buvoient tous ensemble, une dragme d'opium délayée dans un verre de vin: quelques heures après ce misérable tomba dans un affreux délire, & fut ensuite enseveli dans un profond sommeil. Ses camarades l'étant venu voir le lendemain matin à dessein de l'insulter, comme vaincu, le trouverent étendu sans pouls, livide & moribond, & nonobstant plusieurs remedes violens, par quoi on essaya de le tirer de cet état, il expira quinze heures après avoir pris l'opium. Des tumeurs livides grosses comme la tête d'un enfant de quatre mois, s'éleverent sur les bras & les cuisses de son cadavre, avec une odeur fétide insupportable; les chats du voisinage accoururent en troupe & léchoient le cadavre avec tant d'avidité qu'ils l'auroient assurément dévoré si on n'y eût pris garde.

Cet exemple étonnant prouve en effet que l'opium donné en trop grande quantité à un homme qui n'y est point accoutumé produit des maux affreux & la mort même; & même que sa vertu empoisonnée corrompt les fluides du corps humain. Un nombre infini d'expériences nous convainquent qu'il est cependant un remede sûr si on l'administre prudemment, & l'on ne doit pas le décrier par la raison qu'il emporte le sentiment de douleur sans en détruire la cause; car c'est un grand point dans les maladies que de pouvoir appaiser la douleur; & rien n'empêche d'ailleurs que l'on ne détruise la cause connue de la douleur par le moyen d'autres remedes pendant que les narcotiques émoussent le sentiment de douleur. Cependant on ne peut trop inculquer que la cause de la douleur ne laisse pas de détruire le corps malgré qu'il n'en subsiste alors aucun sentiment; car lorsque dans les maladies inflammatoires très-douloureuses, comme la pleurésie, on appaise la douleur par le moyen des narcotiques, une dangereuse inflammation continuant de détruire les vaisseaux affectés produit la gangrene, & le malade sortant de son assoupissement meurt souvent tout d'un coup pour lors; on attribue à ces remedes ce funeste succès, tandis qu'il n'est arrivé que parce que le Medecin trompé parce qu'il n'entend pas le malade se plaindre, croit mal-à-propos que la maladie est calmée, au lieu qu'après l'administration de ces remedes elle reste au contraire dans le même état, ou est portée quelquefois à un plus haut degré de violence; car en provoquant un profond sommeil par la suppression de tout mouvement animal, ou augmente les mouvemens vitaux. Or dans les maladies inflammatoires le mouvement vital péchoit déja par trop de vélocité, ce qui fait que les narcotiques ne sont jamais d'un usage sûr dans ces sortes de maladies, à moins qu'on n'en ait calmé d'abord la trop grande impétuosité par de grandes évacuations que l'on procure par le moyen de la saignée, &c. Sydenham, *Febris contin. ann.* 1661. *&c. pag.* 81. 82.

a grand soin de nous avertir de cette circonstance, lui qui cependant connoissoit parfaitement la vertu salutaire des narcotiques par le fréquent usage qu'il en avoit fait dans plusieurs maladies, & qui les administroit avec tant de confiance. Il a été dit plus haut comment & avec quelle précaution on devoit mettre en œuvre les narcotiques.

On détruit par le moyen de ces remedes tous les effets que produit le sentiment de douleur, savoir l'inquiétude, l'agitation & particulierement les veilles. Pour les autres effets qui dépendent de la cause de la douleur, en ce qu'elle tend à détruire les nerfs souffrans, ils continuent, quoiqu'on ait par l'usage des narcotiques émoussé le sentiment de la douleur.

Convulsions considérées comme symptomes des plaies.

La convulsion est une contraction violente, involontaire & alternative d'un muscle.

Il s'agit ici de la convulsion, qui naît de la *plaie* comme de sa cause : car il a été mention à l'art. *Pyretos* de la convulsion fébrile qui provient de causes bien différentes, & a besoin par conséquent de remedes tous autres.

Toute convulsion est une affection du muscle; & parce que les muscles en agissant tiraillent leurs tendons, & que cela se fait alternativement, les tendons étant tantôt tiraillés, & tantôt relâchés, c'est pourquoi les Medecins appellent quelquefois cet effet, tressaillement des tendons, par la raison qu'en consultant le pouls, ils sentent tressaillir les tendons; ce qui provient de ce que les muscles du bras sont en convulsion. Et comme les Anciens ont compris les tendons sous le nom général de nerf; (car ils ont appellé νεῦρα les ligamens & les tendons, ainsi que les propagations du cerveau & de la moelle spinale. GALIEN, *de Usu part. Lib. XV. cap.* 1.) De-là vient que Celse a appellé distension des nerfs, cette affection que les Medecins appellent communément aujourd'hui convulsion.

Or, dans toute convulsion il y a contraction de muscle, qui, si elle étoit volontaire, ne seroit pas une maladie : c'est pourquoi l'on ajoute dans la définition, que c'est une contraction involontaire du muscle. Il faut ensuite que cette contraction soit violente, sur autrement il n'y auroit aucune différence entre la convulsion & le tremblement, dans lequel en effet les muscles éprouvent alternativement une contraction & une rélaxation involontaire, mais foible, au lieu qu'elles sont violentes dans les convulsions. On ajoute ensuite dans la définition, que cette contraction du muscle est alternative, cessant promptement, & se renouvellant aussitôt.

Il faut cependant remarquer que si cette cause, quelle qu'elle puisse être, qui produit involontairement la contraction du muscle, continue d'agir sans intermission alternative, le muscle alors demeure continuellement contracté tant que la cause de cette contraction existe. Il est évident qu'il faut rapporter ce mal à la convulsion, parce que les mêmes causes occasionnelles produisent tantôt ces contractions alternatives & involontaires des muscles, & tantôt leur roidissement permanent, quoique involontaire. On le voit par les épileptiques en qui les convulsions, au moment du paroxysme, sont alternatives, & qui un peu après deviennent souvent roides comme des statues, presque tous les muscles du corps étant contractés; après quoi les convulsions recommencent aussi-tôt.

Les anciens Grecs appelloient σπασμοὶ, *spasme*, ce mal que les Medecins appellent aujourd'hui convulsion. Mais ils l'appelloient τετάνος lorsque les muscles deviennent roides en conséquence d'une violente contraction involontaire; ce que Celse a appellé roideur : mais pour le spasme, il l'a nommé distension des nerfs, *A. Corn. Celsi. Medic. Lib. II. cap.* 1.

On ne trouve le mot de convulsion dans cette signification que dans les Medecins modernes; & quoiqu'on rencontre dans Aretée celui de ξυλκνὴ, *convulsion, de Causis & signis Morb. acut. Lib. I. cap.* 6. où il est question du tetanos & du spasme pour désigner la même affection, comme on le voit fort clairement dans le même chapitre; & Galien, *Comment. in sect. IV. Aphorism. N°.* 57. a dit que « le tétanos est une convulsion : mais que ce qui « fait que dans le tétanos les parties ne paroissent point « en convulsion, c'est qu'elles sont également tendues « en-devant & en-arriere. »

Il paroît qu'on peut conclurre de-là, que quoiqu'à présent le mot de convulsion soit en usage pour signifier une contraction involontaire, violente & alternative, on peut cependant entendre par ce mot, dans une signification plus générale, une contraction involontaire & violente du muscle, qui dure long-tems sans rémission, puisqu'on l'a employé quelquefois indifféremment, & que tous ces maux proviennent souvent des mêmes causes, & qu'ils occupent les mêmes parties, c'est-à-dire, les muscles. Or, on a divisé en trois classes cette espece de convulsion qui provient de ce que les muscles demeurent distendus; on a appellé *tétanos*, celle dans laquelle l'homme n'est renversé ni en-devant, ni en-arriere; *emprosthotonos*, celle où le corps est fléchi en-devant; & *opisthotonos*, celle où le corps est courbé de la même façon en-arriere. De plus, le tétanos peut être ou universel lorsque tous les muscles ainsi affectés se roidissent au même instant, ou il peut être particulier, comme, par exemple, lorsque les muscles de la mâchoire étant ainsi contractés à l'occasion d'un spasme, la bouche est fermée extremement fort, &c.

Sa cause est ce qui pousse alternativement le suc nerveux dans les muscles qui en sont attaqués.

On remarque que l'homme a cette admirable propriété de pouvoir à son gré, par le moyen des muscles subordonnés à sa volonté, produire dans son corps du mouvement, l'entretenir & le diriger, l'augmenter & le diminuer, le supprimer après l'avoir excité, & l'exciter de nouveau après l'avoir supprimé. Et ces mouvemens si sensibles excités dans le corps, qui changent les autres avec une si grande force mécanique, paroissent à peine corporels dans leur principe, & se font tous sans qu'on ait connoissance de la cause & des moyens propres à cet effet. Car l'Anatomiste le plus expérimenté ne fera pas mieux ces mouvemens que l'enfant le plus innocent. Ce qu'il y a de plus surprenant, est, que lorsqu'il s'agit d'exciter ces mouvemens, il ne paroît aucun autre changement physique dans le corps que la chose changée; & ce mouvement étant ensuite volontairement supprimé, il ne reste aucun vestige d'une si grande mutation. Or, tout cela peut se faire dans un intervalle de tems presque insensible; car lorsque quelqu'un veut lever le bras, il se trouve aussitôt levé. Il n'est besoin pour cet effet, comme on le voit par la physiologie, que du libre commerce entre le cerveau & les muscles, par le moyen des nerfs portés de la moelle du cerveau aux muscles volontaires. La convulsion étant donc, selon la définition qu'on en a donnée, l'excitation alternative de ce mouvement, & la suppression de ce mouvement excité; & pouvant l'imiter à notre gré, (comme les mendians y réussissent fort bien lorsqu'ils contrefont les épileptiques,) il est évident que cette convulsion peut provenir de toute cause qui procure aux muscles sans que la volonté y intervienne, par le moyen des nerfs, le même changement que pourroit y produire un homme en santé par l'ordre de sa volonté; & comme le moyen par lequel nous excitons ce mouvement par l'ordre de notre volonté nous est caché, & que nous n'en observons uniquement que l'effet, cette derniere mutation du siége du sentiment qui donne naissance à la convulsion pour-

ra nous être cachée pareillement. Tout ce que l'art peut en pareil cas, est d'observer les mutations du cœur, qui s'ensuivent de cette contraction involontaire des muscles, &c, ces mutations une fois connues, les détruire ou les diminuer, sans comprendre pour cela aucunement de quelle façon ces changemens du corps affectent le siége du sentiment. Il faut savoir en quel endroit du cerveau existe cette mutabilité de la pensée à l'occasion du changement du corps, & réciproquement la mutabilité du corps en conséquence du changement de la pensée.

Or, comme les observations de Medecine nous démontrent qu'il peut survenir au corps une infinité de causes qui excitent les convulsions, & qu'il ne s'agit ici que de celles qui ont pour cause principale une *plaie*; il faut examiner de quelle nature est ce que l'on remarque dans la *plaie* avoir occasionné les convulsions, c'est ce que nous allons voir tout-à-l'heure.

Ainsi elle peut se trouver dans une *plaie*, soit que ce soit une matiere étrangere qui cause l'irritation, soit la condition même du nerf lésé, soit une trop grande hémorrhagie qui aura précédé.

Une matiere étrangere qui cause l'irritation. S'il arrive que ce prolongement tendre & pulpeux de la moelle du cerveau qui constitue la substance proprement dite du nerf, & qui est muni d'un si grand nombre d'enveloppe, dans les grands nerfs, afin de pouvoir être porté sûrement dans les endroits requis, venant à être irrité par quelque matiere acre ou quelque autre corps, qui puisse par sa figure mecanique & la dureté de ses parties, léser & détruire cette pulpe molle, il pourra s'en ensuivre la convulsion, car il pourra se trouver dans la *plaie* des nerfs & des tendons coupés ou dépouillés de leurs enveloppes, de façon que ces matieres acres puissent parvenir jusqu'à cette substance pulpeuse qui y est renfermée, & qui est si susceptible d'irritation. Si les nerfs dépouillés sont simplement touchés par quelques liquides étrangers, il est constant qu'il s'en ensuit de cuisantes douleurs & des convulsions. Lorsqu'en conséquence de la carie des dents cette croûte dure qui couvre les nerfs déliés & menus, distribués dans la substance de la dent, se trouve corrodée, un air froid qui frappe ces petits nerfs dépouillés, une particule de sucre, du beure mou, &c. qui leur sont appliqués, occasionnent, par la douleur aiguë qui s'en ensuit, une convulsion par tout le corps; au même instant que l'on touche simplement au tendon dépouillé de ses enveloppes, tout le corps est attaqué d'un tétanos universel, ainsi qu'on l'a dit plus haut. Lorsque les tendons sont couverts de leurs gaines muqueuses ou graisseuses, on peut les tirailler, les allonger, les coudre, &c. sans beaucoup de mal. Or, ces parties si susceptibles de sentiment se trouvant fort souvent dépouillées dans une *plaie*, une partie laissée de l'instrument vulnérant, des fragmens d'os, ou quelque chose de semblable demeuré dans la *plaie*, peuvent, en irritant ces parties, produire des maux fort dangereux. Il s'ensuivra le même effet des humeurs épanchées dans la cavité de la *plaie*, & qui y contractent de l'acrimonie, ainsi que des choses acres appliquées sur la *plaie* à titre de remedes; ce qui nous a été confirmé par un exemple d'Hippocrate que nous avons cité plus haut.

La condition même du nerf lésé. Il a été démontré dans un nombre infini de citations, que les nerfs & les tendons piqués, & à demi-lacérés, produisoient des convulsions & d'autres symptomes très-dangereux: la vérité de ce que nous avançons se trouve confirmé par quantité d'observations médicales.

Une trop grande hémorrhagie qui aura précédé. Lorsqu'il s'est dissipé du corps une quantité d'humeurs trop grande, pour que le reste, poussé dans les vaisseaux par la force du cœur, puisse les remplir également; dès-lors la pression ne se fait plus sur les arteres du cerveau, & de-là s'ensuit la cessation du mouvement des esprits dans les nerfs du cerveau; de-là aussi la paralysie de tous les muscles, & la défaillance en conséquence d'une affection semblable dans le cervelet; de-là encore l'inaction dans laquelle tombent les liquides tant nerveux qu'artériels. Cependant les parties contractées par le refroidissement du corps, suite naturelle de la diminution du mouvement, dérivent le sang veineux vers le cœur, qui, étant plein, se contracte & meut avec une grande vélocité le sang dans les arteres vuides, où cette liqueur ne trouve aucune résistance. Le sang est donc mû pour lors avec une grande impétuosité dans les vaisseaux du cerveau; de-là vient que le mouvement des esprits dans les nerfs a plus de vélocité, mais se rallentit aussi-tôt pour s'accélérer de nouveau, dès que le cœur, rempli peu-à-peu, viendra encore à se contracter. Les muscles éprouvent donc en un moment une violente cause de mouvement, qui cesse le moment suivant; ce qui constitue cette contraction alternative, violente & involontaire des muscles, que l'on appelle convulsion.

Les observations que l'on fait tous les jours sur les animaux qu'on égorge, nous le démontrent évidemment: lorsqu'après avoir égorgé des veaux, des moutons, des porcs, &c. le sang flue abondamment en conséquence de l'ouverture des arteres carotides, & cesse de ruisseler avec continuité vers le tems de la mort, & ne sort plus que par intervalle, par les raisons que nous avons dit; les animaux éprouvent toujours alors de violentes convulsions jusqu'à ce qu'ils meurent. Lorsqu'en conséquence d'un avortement, ou après un accouchement, presque tout le sang se perd par les vaisseaux de l'utérus alors ouverts, les femmes tombent en convulsion, & périssent souvent tout d'un coup. On remarque la même chose lorsqu'il se fait une trop grande évacuation de liquide par les selles, en conséquence d'une hypercatharse ou purgation excessive.

C'est pourquoi Hippocrate, *Aphorism.* 3. *sect.* 5. nous avertit, « que lorsqu'il se fait une abondante éruption « de sang, la convulsion & les hoquets en sont une sui- « te accessoire. »

Et ailleurs, *Aphorism.* 39. *sect.* 6. il dit, « que la convul- « sion est également occasionnée par la réplétion & « l'inanition. »

Ainsi il assure, *Aphorism.* 4. *sect.* 5. « qu'une excessive « purgation est suivie de convulsions & de hoquets. »

Il dit la même chose en plusieurs autres endroits. Car ce mal arrivant à la suite d'évacuations excessives, désigne qu'il s'est fait une si grande dissipation de liquide, que les vaisseaux vuides sont affaissés, & que le sang poussé du cœur ne peut communiquer l'impression du mouvement qu'il a reçue dans les vaisseaux pleins, mais qu'il flue librement & avec impétuosité dans les vaisseaux vuides; ce qui détruit l'égalité de pression requise dans les vaisseaux du cerveau, desquels dépendent la vie & l'humanité. On voit par-là que l'on est menacé d'un grand danger, si la convulsion provient d'une inanition extreme.

On sait de plus qu'elle trouble toutes les actions.

Les effets que produisent les convulsions sont surprenans & en grand nombre: car il ne reste dans le corps aucune partie qui ne soit troublée, soit que vous considériez les fluides ou les solides, ou les actions même qui en dépendent. Car lorsqu'en conséquence de cette contraction alternative & violente, les muscles tantôt se roidissant & tantôt s'affaissant, le passage du sang par les muscles est empêché dans un moment, & le moment suivant il flue librement & avec une grande impétuosité; les veines voisines des muscles en convulsion se vuident fort promptement: de-là vient que

l'impétuosité du sang veineux augmente vers le cœur; ce qui dérange étonnamment l'égale réception du sang dans le cœur & son expulsion hors du cœur. La respiration est souvent troublée d'étranges façons; elle devient difficile, & ne se peut faire sans beaucoup d'effort; il survient quelquefois un violent étranglement, ainsi que l'a fort bien remarqué Aretée, lorsqu'il décrit les effets du *tétanos*. ARETÉE Cappad. *de Causis & Signis morbis acut. Lib. I. cap. 6. pag. 4.*

On ne remarque pas un trouble moins grand dans les actions animales: car ces violens mouvemens des muscles ne sont point déterminés par la volonté, mais ils surviennent souvent au malade involontairement, & même à son insu: souvent tout sentiment intérieur & extérieur est entierement aboli ou troublé d'une façon surprenante; & cela n'est pas étonnant, puisque les convulsions dénotent que cet organe corporel, c'est-à-dire, le cerveau d'où dépend toute l'humanité, est affecté. On remarque pareillement d'étonnans changemens dans les actions naturelles; les mâchoires fort souvent se resserrent de façon qu'il n'est même pas possible de les ouvrir avec un coin; la déglutition ne peut se faire; le ventricule & les intestins s'enflent si considérablement, qu'ils distendent souvent l'abdomen jusqu'à le faire crever; le réservoir des gros excrémens, & la vessie interceptée quelquefois tout-à-fait, ne rendent plus rien; quelquefois l'urine & les feces s'évacuent sans que le malade s'en apperçoive, &c. En un mot, pour en donner une idée générale, le corps éprouve en conséquence des convulsions, de si énormes changemens, tant dans toute son habitude que dans chacune de ses parties séparément, qu'il ne reste rien de l'ancienne santé, & que les malades ne sont même pas reconnoissables à ceux qui ont coutume de vivre avec eux.

Aretée a soigneusement remarqué toutes ces particularités dans l'endroit que nous venons de citer, où il finit par dire, « que les vœux des assistans qui auroient été « barbares auparavant, sont maintenant fort raisonna- « bles, lorsqu'ils souhaitent la mort du malade, qui est « le seul moyen qui puisse le délivrer des douleurs ai- « guës, & des maux affreux qu'il endure. »

Car souvent si les malades en réchappent, il leur reste des maux très-affligeans occasionnés par la distorsion des membres, par la distraction des muscles, par l'abolition des fonctions du cerveau, &c. car un grand nombre d'observations nous apprennent qu'il est souvent resté toute la vie des paralysies, des atrophies, des démences & autres accidens incurables, à la suite de violentes convulsions.

Enfin il s'ensuit quelquefois des convulsions l'abolition de toutes les actions vitales, animales, naturelles, c'est-à-dire, la mort qui met fin à de si grands maux. Hippocrate, *Aphorisme II. Sect. 5.* dit « que la convul- « sion qui vient d'une *plaie* est mortelle. » Et Arétée parlant des convulsions dans le même endroit que nous venons de citer, dit « qu'elles ont coutume d'ar- « river par des *plaies*, en conséquence de ce qu'une « membrane, des muscles, ou des nerfs ont été piqués, « ce qui cause ordinairement la mort: car une convul- « sion occasionnée par une *plaie* est mortelle, &c. »

On la guérit, 1°. en ôtant le corps irritant par le secours de la Chirurgie; 2°. en adoucissant ou dissipant l'acreté, 3°. en changeant l'état du nerf, (par les remedes décrits plus haut) 4°. en introduisant dans le corps des alimens liquides, doux, amis des nerfs, pris sans cesse en petite quantité, 5°. en arrêtant en même-tems l'hémorrhagie.

On trouve dans les Auteurs un fatras de remedes antispasmodiques: mais comme les convulsions naissent souvent de causes fort différentes, & souvent tout-à-fait opposées, il est aisé de voir qu'il n'y a aucun remede qui soit d'un usage général pour toutes sortes de convulsions, mais qu'il faut commencer par en chercher la cause, pour parvenir à déterminer le remede capable de dissiper ou d'adoucir cette cause connue. Or, comme il survient des convulsions à l'occasion des *plaies*, en conséquence de quelque matiere irritante logée dans la *plaie*, ou parce que les nerfs, les tendons ou les membranes sont piqués, ou à demi lacérés, ou enfin par rapport à une grande perte de sang: tout l'objet de la cure se réduit donc à ces trois indications. C'est pourquoi on traitera ci-dessous des moyens par lesquels on peut appaiser ou adoucir tout irritant. Il sera mention aussi par la suite de ceux qui détruisent la condition naturelle du nerf, ou du tendon affecté, on indiquera enfin les remedes propres à arrêter l'hémorrhagie & à réparer la déperdition du sang.

1°. Si une épine reste fichée dans un endroit nerveux, sous l'ongle, par exemple, & qu'elle offense les papilles nerveuses, dépouillées, souvent après des douleurs aiguës, survient la convulsion à laquelle il ne sera pas facile de remédier tant que l'épine restera dans cet endroit. C'est pourquoi il faut, autant qu'il est possible avant de poser le premier appareil, examiner s'il ne se rencontre rien de semblable dans la *plaie*. Mais on a dit ci-dessus de quelle façon cela se pratique, & avec quelle précaution on doit retirer ces corps étrangers.

2°. L'acrimonie naît rarement dans une *plaie* des humeurs qui y affluent, à moins qu'une grande cacochymie ne prédomine dans le corps, ou qu'on n'ait pris en alimens une grande quantité de substances acres; elle provient beaucoup plus fréquemment de l'application des remedes acres, lorsqu'on applique imprudemment de l'arsénic ou d'autres corrodans à des *plaies* faites aux endroits nerveux ou tendineux. Dès que l'on connoît la nature de ces substances, il est question de détruire leur action, ou de l'énerver par d'autres dont la qualité opposée puisse corriger l'acrimonie connue. De-là vient qu'on ne peut encore, en pareil cas, employer rien de général: mais qu'il faut appliquer un remede convenable à l'espece particuliere d'acrimonie dont la *plaie* est affectée. Cependant les baumes mous produisent toujours un bon effet, parce qu'ils empêchent que les parties ne soient corrodées par les matieres acres, & qu'en les enveloppant en même-tems de cette graisse douce dont ils abondent, ils les émoussent.

3°. La cause de la convulsion, en conséquence d'une *plaie*, est souvent la lésion d'un nerf, qui étant en partie coupé est tiraillé dans les fibres qui sont restées entieres, d'où naissent une cuisante douleur, la convulsion, & les autres maux détaillés ci-dessus. Or, tous ces accidens proviennent d'une lente & continuelle distraction des fibres nerveuses, que la douleur accompagne toujours, comme on le voit par la définition qu'on en a donnée plus haut. Tous remedes donc qui détruisent la douleur, détruisent pareillement la convulsion née de cette cause. Or, ces remedes ou agissent sur la cause même de la douleur, ou rendent les nerfs incapables de sentiment, & détruisent le commerce entre le nerf affecté & le cerveau; ou enfin en assoupissant le *sensorium commune*, de façon qu'il ne soit point affecté par cette mutation du nerf qui provient de la cause de la douleur. Nous allons voir maintenant que ces sortes de remedes ont été employés avec beaucoup de succès lorsqu'il s'est agi de calmer les convulsions.

Car les remedes que l'on a cités plus haut, comme propres à détruire la cause de la douleur, les premiers & les plus universellement en usage, sont tous les relâchans & les émolliens, qui, étant appliqués sur les fibres

fibres nerveuses, se disposent de façon qu'elles puissent être distendues sans crainte de rupture. Or, on a employé de tous tems les mêmes remedes à appaiser les convulsions.

Hippocrate, *de Morbis Lib. III. cap.* 12. recommande pour la guérison du tétanos le bouillon de poule gras & chaud, les fomentations de substances tiedes, humides & grasses, renfermées dans des vessies ou des sachets, & appliquées de tous côtés, mais surtout sur les parties souffrantes. Il ordonne pareillement des onctions copieuses & fréquentes d'huile chaude; & ailleurs, *de Internis affectionibus, cap.* 54. il recommande pour le tétanos, occasionné par une *plaie*, des onctions de matieres grasses faites devant le feu, des fomentations, des attiédissans, des sueurs excitées par une infusion d'eau tiede sur le corps; il ordonne pour boisson de l'eau miélée tiede si le malade peut boire: sinon il veut qu'on la lui fasse prendre par le nez, &c. De plus, dans l'*Aphor.* 22. *Sect.* 5. où il fait mention de l'utilité du chaud, il dit qu'il fait cesser les douleurs, calme les frissons, les convulsions, le tétanos; & il assure, au contraire, dans le même endroit que le froid occasionne les convulsions & le tétanos; car la chaleur relâche tout au point de pouvoir être tiraillé, & fléchi sans crainte de rupture. Le froid rend tout fragile, & le contracte ainsi qu'on le voit par les expériences qu'on rencontre à chaque pas. C'est ce que recommande aussi Celse, *Lib. IV. cap.* 3. qui veut que l'on plonge entierement dans l'huile chaude ceux qui sont ainsi affectés, ou bien dans de l'eau chaude dans laquelle on a mis en décoction du fénugrec & à laquelle on a ajouté une troisieme partie d'huile.

Galien, ainsi qu'on l'a vû dans l'endroit cité, détourna les convulsions dont il étoit menacé en conséquence d'une violente distraction des ligamens, en versant continuellement sur la partie de l'huile chaude, & il la sentoit revenir aussi-tôt qu'il cessoit. Arétée, *de Curat. Morb. Acutor, Lib. I. cap. 6. page* 85. propose les mêmes remedes pour la guérison du tétanos, ce qui nous fait voir que les anciens Medecins ont d'un consentement unanime ordonné pour la guérison des convulsions des remedes très-mous, lesquels adoucissent parfaitement presque toutes les douleurs.

Il est aussi fort aisé de voir que si le nerf, dont la lésion trouble tout le *sensorium commune*, peut être détruit sans crainte d'un plus grand danger par la section, la compression, les caustiques, il n'y a plus à appréhender la convulsion, parce qu'alors tout commerce est détruit entre le cerveau & le nerf lésé; c'est ce que nous apprenons particulierement par les observations de Medecine sur la guérison d'une certaine espece d'épilepsie, dans laquelle on sent dans quelque partie, par exemple, le gros doigt du pié, (comme Van-Suieten en a été témoin) une espece de chatouillement, tel que si des fourmis se promenoient dans cette partie: ce mouvement monte le long de la jambe, de la cuisse, de l'abdomen jusqu'aux entrailles, & pour lors tout le corps entre d'abord en convulsion. Si lorsqu'on sent naître ce mal dans le doigt du pié l'on serroit bien fort aussi-tôt toutes les parties, par le moyen d'une ligature au-dessous du genou, on seroit exempt du paroxysme. On a toutefois tiré un grand avantage en pareil cas, d'une brûlure faite profondément par l'application d'un caustique, à l'endroit où naît d'abord cet étonnant mouvement, à dessein de détruire ce petit nerf, dont l'affection pouvoit troubler tout le corps de tant de façons surprenantes. Cette maxime est confirmée par ce que dit Celse, *Lib. V. cap.* 26. *N°.* 22. *page* 291. « que lorsqu'un « nerf paroît blessé il faut le couper. Car lorsqu'il est « endommagé il peut s'ensuivre la mort, au lieu qu'en « le coupant on sauve le malade. »

Or, les remedes qui, par leur vertu narcotique, émoussent le *sensorium commune* au point d'y éteindre le sentiment de douleur, appaisent souvent, par leur surprenante propriété, ces violens mouvemens convulsifs, comme on le voit souvent, surtout dans les convulsions hystériques. Cependant on ne trouve pas que les anciens Medecins aient fait bien fréquemment usage de ces remedes en pareilles occasions. Hippocrate seulement, *de Internis affection. cap.* 54. recommande entre autres remedes, pour la guérison du tétanos, de la graine de jusquiame infusée dans du vin, à quoi on ajoute ensuite une égale partie d'huile pour en oindre, après les avoir fait chauffer, la tête & le corps.

4°. Hippocrate avoit établi pour reglé générale dans la guérison des maladies « de remédier, par l'évacuation, « aux maladies provenantes de réplétion, & de remé- « dier au contraire par réplétion à celles qui pro- « viendroient d'inanition. » Lors donc qu'en conséquence de ce que les vaisseaux sanguins ont été coupés, il s'est fait une grande perte de sang, de façon que l'égale pression en est troublée dans les vaisseaux du cerveau, les convulsions qui en proviennent ont pour cause la trop grande inanition; on y remédiera donc par la réplétion. Ces antispasmodiques si vantés, l'esprit de corne de cerf, la teinture & l'huile de foie crue, & de succin, le castoreum, ces belles huiles aromatiques qui tombent goutte à goutte, & qui dans d'autres occasions calment si merveilleusement ces mouvemens déréglés du systeme nerveux nuisent ici par leur vertu stimulante, en ce qu'augmentant le mouvement du sang, ils chassent, par l'ouverture des vaisseaux coupés, le peu qui en est resté dans les vaisseaux jusqu'à ce que la mort s'ensuive. Toute la cure consiste en ce que les vaisseaux affaissés par la trop grande inanition soient distendus derechef par un nouveau & bon liquide. Mais il se rencontre à ceci une grande difficulté; car les alimens ne s'assimilent à notre nature, & n'acquierent les qualités nécessaires aux fluides humains, que par le concours des visceres & des vaisseaux, & par leur mélange avec les bonnes humeurs qui y étoient déja en grande quantité. Or, après une grande perte de sang, il ne se trouve plus cette grande quantité de bonnes humeurs, qui, en état de santé, absorbent & font disparoître le peu de crudité qu'il peut y avoir, & qui entrent par le canal thorachique dans la veine sous-claviere. Cette même cause affoiblit tout à la fois l'action de tous les vaisseaux, & de tous les visceres; ce qui fait cesser, ou du moins languir ces deux causes si efficaces qui cuisent la matiere crue. Tout ce que l'on peut donc faire avec quelque succès, est d'introduire des liquides, qui, étant très-semblables aux humeurs saines, ne contiennent en soi aucune acrimonie stimulante, & qui puissent être supportés sans incommodité par un corps débile, & transformés par ce qui reste d'action aux vaisseaux & aux visceres, quoique languissante. C'est pourquoi l'on retire de grands avantages de tous les remedes dont on a spécifié les effets à l'article *Fibra*, du nombre desquels sont principalement les bouillons de viande, dans lesquels les humeurs élaborées dans le corps de l'animal sain se dissolvent en bouillant dans l'eau, surtout si on ajoute un peu de jus de citron qui corrige la pente prochaine qu'ils ont à la putridité. C'est pour la même raison que l'on met dans ces bouillons un peu d'oseille, on y ajoute aussi du riz, de l'orge de l'avoine & de semblables grains très-amollissans. On les donne en petite quantité, & souvent, de crainte de surcharger le corps d'alimens, & pour procurer insensiblement la réplétion des vaisseaux qui puisse soutenir la vie, mais si foiblement, que les vaisseaux blessés puissent se consolider, & qu'il n'y ait point à craindre qu'une trop subite réplétion des vaisseaux, ou l'augmentation du mouvement occasionnent de nouveau la dilacération des vaisseaux dont la concrétion commençoit à se faire. Car on au-

roit peine à croire, si l'on n'en étoit convaincu par de sures observations, avec combien peu de sang la vie peut se soutenir; nous en trouverons la preuve dans un exemple mémorable que nous avons rapporté ci-dessus, & l'excellence de cette méthode est prouvée par l'heureux succès qui s'en est ensuivi dans les femmes, qui, en conséquence d'un avortement, perdent souvent presque tout leur sang, & tombent en convulsion; car on en a arraché heureusement des bras de la mort où on les croyoit déja, en remplissant insensiblement les vaisseaux de cette façon.

On trouve dans Lower, *de Corde*, *pag.* 70, 71. une fort belle observation, qui nous fait voir quel secours nous devons attendre des bouillons de viande lorsqu'il s'est fait une grande perte de sang, il dit tenir cette histoire d'un Medecin très-digne de foi.

* « Un jeune homme de seize ans ayant perdu une grande quantité de sang, en conséquence d'un flux qui dura continuellement pendant deux jours, sans qu'on pût l'arrêter, ni par le moyen de médicamens, ni par aucun autre secours de l'art; ses amis & les assistans eurent soin de lui faire prendre des bouillons, & comme il les aimoit il les prenoit avidement; le sang coula bien-tôt avec plus de vélocité, & la chose enfin vint au point, que presque toute la masse du sang étant écoulée, tout ce qui fluoit alors étoit ténu & pâle, & n'avoit ni la nature, ni l'apparence du sang à quoi il ressembloit moins qu'au bouillon qu'il avoit pris en si grande quantité; ce flux aqueux fut le meme pendant un jour ou deux, sans que le mouvement du cœur ait été interrompu jusqu'à ce que ce flux s'étant enfin arrêté, la santé de ce jeune homme se rétablit peu à peu, & il forma ensuite un homme vigoureux & puissant. »

5°. On a expliqué ci-dessus de quelle façon on peut arrêter l'hémorrhagie, on y a vu que l'on pouvoit arrêter par les secours de l'art quantité d'hémorrhagies. Mais lorsque la main ne peut atteindre au vaisseau lésé, comme lorsqu'il se trouve dans les parties internes du corps, il est plus à propos pour lors d'appliquer une ligature aux jambes & aux cuisses & de la serrer assez fort pour empêcher en comprimant les vaisseaux que le sang ne retourne de ces parties si facilement au cœur. On arrêtera du moins par ce moyen l'hémorrhagie pendant quelque-tems, & peut-être cette intermission donnera-t-elle occasion aux vaisseaux lésés de se contracter & se consolider: mais l'hémorrhagie étant cessée, il ne faut relâcher que peu-à-peu ces ligatures, & non tout-à-fait d'une seule fois de crainte que l'hémorrhagie ne recommence. Si le corps & l'esprit jouissent d'un parfait repos, si l'on ne fait qu'entretenir la vie dans cet état de débilité, & que l'on ne donne au malade aucun cardiaque pour le fortifier, il y a tout lieu d'espérer beaucoup, même dans les cas les plus dangereux.

Une petite tumeur & une légere inflammation sont de bon augure dans une *plaie*; mais ces symptomes sont dangereux s'ils viennent à augmenter. Les bains, les fomentations, les anodyns, les antispasmodiques appliqués à la partie lésée & à tout le reste du corps sont d'un usage salutaire. Il en a été parlé dans l'histoire & la cure de l'inflammation. Voy. *Inflammatio*.

On a fait observer ci-dessus qu'après une *plaie* un peu considérable il naît le second ou le troisieme jour sur le bord de la *plaie* & dans son fond une grande chaleur, de la douleur, une rougeur & une tumeur, & que tous ces symptomes surviennent toujours aux blessés dans un corps même très-sain; cette légere inflammation étant presque toujours accompagnée d'une petite fievre, n'est donc jamais de mauvais augure. Car les extrémités coupées des vaisseaux étant contractées résistent aux liquides qui y affluent, d'où naît l'obstruction. Les forces de la vie lorsque cette petite fievre subsiste, pressant avec impétuosité les extrémités obstruées des vaisseaux, occasionnent une légere inflammation, laquelle est suivie d'une douce suppuration, qui sépare les extrémités des vaisseaux & le liquide imméable, & qui rétablit le libre abord des humeurs par toute la superficie de la *plaie*, qui procure la régénération de la substance perdue & la réunion des parties séparées. Ce qui nous est confirmé au même endroit par les observations d'Hippocrate, qui prenant toujours la nature pour guide, avoit regardé comme un grand mal s'il ne paroissoit point de tumeur dans les grandes *plaies*. Mais dans un autre endroit il regardoit les tumeurs lâches comme d'un bon présage dans les *plaies*, & regardoit les tumeurs crues, comme le signe d'une trop grande inflammation.

C'est ce que Celse, *Medic. Lib. V. cap.* 26. *pag.* 295. & 296. a parfaitement bien exprimé.

« Il est dangereux, dit-il, que la *plaie* se tumésie trop, & il est plus dangerenx qu'elle ne se tumésie point du tout: l'un est la marque d'une grande inflammation, l'autre indique un corps presque mort, &c. Mais on ne doit point du tout s'effrayer de la fievre dans une grande *plaie*, tant qu'il y a inflammation: mais celle qui survient à une légere *plaie* ou qui subsiste après l'inflammation, ou excite le délire, &c. est dangereuse. »

Mais lorsqu'à l'occasion d'une grande obstruction autour de la *plaie* ou de l'augmentation considérable du mouvement, causée par la fievre qui est survenue, la douleur, la tumeur, la rougeur & la chaleur augmentent considérablement; il est visible que l'inflammation y est alors plus grande qu'il n'étoit besoin, selon les observations des phénomenes communs à toutes sortes de *plaies*. Si elle continuoit donc, elle détruiroit la partie par une corruption gangreneuse, ou du moins il s'en ensuivroit une excessive suppuration qui sépareroit la partie enflammée indissoluble des autres parties vivantes: ce qui ne se peut faire sans une grande perte de substance corporelle, & surtout de la tunique cellulease dans laquelle il paroît que réside le principal siége de la suppuration, d'où s'ensuivent une plus lente consolidation de la *plaie*, une cicatrice plus difforme, & tous les autres maux qui peuvent naître de la consomption des parties par une trop grande suppuration. Il est donc nécessaire de détruire la trop grande inflammation par des remedes convenables, ce que l'on fera en relâchant les vaisseaux & en dissolvant les fluides, qui en vertu de leur ténacité inflammatoire s'étoient agglutinés. C'est pourquoi les bains, les fomentations, &c. faites d'herbes très-amollissantes, sont alors d'un grand usage, il faut en même-tems examiner si la cause inflammatoire existe dans la *plaie* même, ou si on peut l'attribuer à la fievre causée par la trop grande impétuosité, ou à la diathese inflammatoire du sang. Les remedes topiques suffiroient souvent dans ce premier cas. Mais il seroit nécessaire dans le second d'avoir recours aux remedes généraux propres à calmer l'accélération du mouvement, ou à dissoudre l'épaississement inflammatoire. Or il en a été fait mention en partie à l'article *Obstructio*, & l'on en a parlé aussi dans l'histoire & la cure de l'inflammation. Voy. *Inflammatio*.

Les antispasmodiques sont:

1. Les laxatifs; 2. les délayans; 3. les résolvans; 4. les absorbans, tels que les yeux d'écrevisses, les perles, l'ivoire, la corne de cerf, le sang de bouc, la dent de sanglier & le pié d'élan, (voyez l'art. *Acida*;) & 5. les opiats dont on a déja parlé.

Le sang qui s'est épanché d'une *plaie* dans une cavité du corps doit en être tiré promptement, en mettant le malade dans une situation convenable ; ou en suçant le sang par le moyen d'une sonde creuse, s'il n'est point grumelé, ou après l'avoir délayé d'abord en dilatant l'ouverture de la *plaie*, ou en faisant une contr'ouverture.

Hors les endroits du corps dans lesquels les humeurs séparées du sang s'accumulent pour les usages requis, ou pour être chassées du corps, à peine trouve-t-on des cavités vuides ; il est certain que tout le crane est plein, que le thorax, que l'abdomen le sont aussi. Car si des blessures ont percé ces cavités, les parties qui y étoient enfermées sortent par la *plaie* si-tôt qu'elles trouvent une issue ; cependant le sang qui s'extravase des vaisseaux coupés peut comprimer les parties contenues dans ces cavités du corps, de façon qu'il occupe alors l'endroit que devoient occuper naturellement les visceres logés dans ces cavités. Le sang épanché dans ces cavités sera donc nuisible en ce qu'il comprimera l'action des visceres qu'elles contiennent, & venant à se corrompre il pourra par l'acrimonie qu'il aura acquise, corroder & corrompre toutes les parties qu'il touche : & comme en se putréfiant il s'atténue en même-tems, il pourra étant rebu par les veines absorbantes ouvertes dans toute la superficie tant interne, qu'externe du corps, infester de putridité toute la masse du sang & produire des maux très-dangereux.

Hippocrate, *Aphor.* 20. *Sect.* 6. avoit dit, comme on l'a vu ci-dessus, que le sang épanché dans le ventre contre nature suppuroit nécessairement. Et Galien, dans son Commentaire sur ce passage, a entendu par κοίλην, toute cavité contre nature, & avertit en même-tems que l'on doit entendre ici par le mot de suppuration, toute dégénération du sang quelle qu'elle soit. Il ne paroît cependant pas vraissemblable d'entendre par ἐκπυηθῆναι, la suppuration proprement dite ; mais que le sang extravasé & contenu dans une cavité contre nature, se fait passage par les issues que la suppuration a faites, sans que ce sang extravasé se convertisse en véritable pus.

On sait qu'entre ces grandes cavités du corps, l'on trouve de tous côtés sous la peau & entre les muscles, une tunique appellée celluleuse ou graisseuse, qui étant très-susceptible de dilatation, cede au sang épanché & peut-être distendue en une masse souvent considérable, comme nous le voyons par les anevrysmes faux & les meurtrissures qui s'ensuivent d'une grande contusion. Le sang se fixant dans ces cavités contre nature, pourra également par la pression & la corruption qui surviendront, produire quantité de maux : ainsi l'indication précise est de le retirer au plutôt si cela se peut commodément. Il semble cependant qu'on doive remarquer que le sang épanché peut demeurer long-tems sans se corrompre, si l'air n'y a aucun accès & qu'il est possible quelquefois de le résoudre par l'application de remedes délayans & dissolvans, de façon qu'étant repris par les vaisseaux absorbans, il se dissipe insensiblement. Mais on a parlé de cette particularité à l'article *Contusio*.

Lors donc que le sang extravasé loge dans une cavité du corps où il nuit par la compression des parties, ou qu'il est à craindre qu'il ne se corrompe, & qu'il n'y a aucune espérance que le sang épanché puisse se dissiper, il faudra avoir recours à l'art pour l'en retirer, or on y parviendra.

Par la situation du corps, qui doit être telle alors que le sang extravasé puisse en vertu de son propre poids s'écouler par l'orifice de la *plaie*. Il est d'une grande conséquence en pareil cas de connoître la position du corps dans laquelle le blessé étoit au moment qu'il reçut la blessure ; car il faut autant que faire se peut mettre alors le corps dans cette même situation : car autrement la membrane graisseuse bouche l'ouverture de la *plaie*, de façon que rien ne peut sortir. De plus il faut mettre l'orifice de la *plaie* dans la situation la plus inclinée qu'il sera possible, afin que le sang puisse sortir. S'il y a, par exemple, du sang épanché dans la cavité de l'abdomen, il faudra que le malade soit couché sur le ventre. Paré a retiré du sang logé dans la cavité de la poitrine, en plaçant le blessé de façon qu'il avoit les piés plus élevés que la tête, & le tira par ce moyen des bras de la mort, ainsi qu'on l'a dit plus haut.

En suçant par le moyen d'une sonde creuse. On a recours à cette opération lorsque le sang épanché est logé dans la cavité de l'abdomen & surtout dans celle de la poitrine ; on prend alors une sonde creuse de plomb flexible, ou de cuir ou de baleine, dont le bout est obtus, de crainte qu'il n'offense les parties, & l'introduisant dans la cavité du corps, on peut par son moyen retirer le sang extravasé, ou en suçant, ou en y ajoutant une seringue. Mais lorsque le sang est ramassé sous la peau dans les cellules de la membrane graisseuse, il est aisé de voir que cette méthode n'est d'aucun usage.

Mais on ne pourra retirer le sang extravasé ni en mettant le corps dans une situation convenable, ni en suçant avec la sonde creuse, s'il n'est fluide : si donc il est déja en grumeaux, il faudra premierement le délayer, afin qu'il puisse passer par l'orifice de la *plaie* ou par l'ouverture de la sonde : on prend alors de l'eau & du miel avec une petite quantité de savon de Venise, on y ajoute quelques grains de sel marin & un peu de vin, on injecte cette liqueur tiede, une douce agitation ou le propre mouvement de la respiration la mettent en action avec le sang épaissi qu'elle délaye & dissout, ensuite on retire la liqueur injectée en mettant le corps dans une disposition convenable, ou en suçant ; ce que l'on réitere jusqu'à ce que la liqueur revienne pure, & qu'elle ne soit plus teinte de sang. Paré, dans l'exemple que nous venons de rapporter, a retiré des grumeaux de sang restés dans la cavité du thorax avec une simple décoction d'orge & de miel, & injectant le jour suivant une infusion de centaurée, d'absinthe & d'aloès, afin de mieux nettoyer ces endroits. Il fut surpris que le blessé avoit un sentiment disgracieux d'amertume & des nausées. Il est aisé de voir que l'on ne peut avoir recours à cette méthode tant qu'il y a à craindre l'hémorrhagie.

Lorsque le sang extravasé est coagulé, on le peut délayer par les préparations suivantes ou autres semblables.

Prenez *de miel commun, deux onces ;*
de savon de Venise, deux dragmes ;
de sel marin, quatre dragmes ;
d'eau de pluie, douze onces.

Melez.

Ou,

Prenez *de sel ammoniac,* & *de nitre,* } *de chaque, 3 dragmes ;*
d'urine récente d'une personne saine, douze onces ;
de miel commun, deux onces.

Melez.

Ou,

Prenez *d'aloès dissous dans de l'eau, bien dépuré de ses récrémens résineux, & épaissi ensuite lentement, quatre dragmes ;*
de sel ammoniac, *de borax,* } *de chaq. deux dragmes ;*
de miel pur, deux onces ;
d'eau de pluie, neuf onces ;
de vin blanc de France, deux onces.

Melez.

Injectez tiede l'une ou l'autre de ces préparations, & agitez-la doucement avec le sang qui est en stagnation : elle le délayera, le résoudra, l'empêchera de se putréfier & en facilitera l'évacuation. C'est pourquoi elles sont fort en usage lorsque du sang extravasé dans quelques cavités du corps, s'y est coagulé, ou y reste en stagnation.

En dilatant l'ouverture de la plaie ou en faisant une contre-ouverture. Car si la *plaie* est trop étroite ou que le pannicule adipeux pressé dans l'ouverture de la *plaie* en ait obstrué l'orifice, il faut en ce cas avoir recours à la dilatation. Il arrive quelquefois aussi que l'ouverture de la *plaie* se trouve plus élevée, & que le sang épanché logé plus bas ne peut s'évacuer par l'orifice de la *plaie*, à moins que de renverser le corps, situation que le blessé ne pourroit soutenir long-tems, sans en être incommodé. Par exemple, lorsqu'une blessure faite à la partie supérieure du thorax, ayant coupé des vaisseaux, il s'accumule une grande quantité de sang dans la cavité de la poitrine, le sang se logera vers les parties postérieures du thorax, où le diaphragme descendant fort bas augmente beaucoup la capacité du thorax, & il ne pourra sortir aisément par l'ouverture de la *plaie*, si le blessé n'a la tête en embas. Mais en ce cas on retire plutôt le sang en faisant une contre-ouverture à la partie postérieure & inférieure du thorax dans l'endroit affecté. Il en sera de même, par exemple, si, à l'occasion d'une *plaie* faite aux lombes, le sang se loge dans la cavité de l'abdomen, dont en vertu de son poids il occupera la partie antérieure & inférieure qui faille un peu & d'où on pourra par le moyen de la paracentese faite dans cet endroit, le tirer plus aisément, au lieu de le faire sortir par l'ouverture de la *plaie*, en pressant l'abdomen & en changeant la situation du corps. La contre-ouverture de la *plaie* est pareillement nécessaire lorsque le sang épanché dans le pannicule adipeux, s'est fait, en descendant, un passage vers un endroit incliné.

Si la *plaie* pénetre en quelque partie ferme, il faut procurer aux matieres sordides une issue par où elles puissent s'évacuer, ce qui se fait en comprimant, en levant en haut la partie, ou dilatant la *plaie*, ou en faisant une contre-ouverture.

Il arrive quelquefois que l'instrument vulnérant enfoncé fort avant, descend entre les parties du corps surtout le long du pannicule adipeux, alors les liquides épanchés des vaisseaux coupés dans la cavité de la *plaie*, & le pus qui se fera amassé s'y logeront, & descendant en conséquence de leur pesanteur dans la membrane graisseuse, facile à se dilater, ils augmenteront la profondeur de la *plaie*, & ne pourront sortir facilement par l'orifice de la *plaie* qui se trouve dans un lieu plus élevé. Souvent même la matiere amassée s'ouvrira des passages surprenans & prodigieusement sinueux par le pannicule adipeux entre les muscles, ce qui rendra la cure de la *plaie* très-difficile. Le meilleur moyen pour s'assurer de cette circonstance, sera d'introduire doucement de l'eau tiede dans l'orifice de la *plaie* par le moyen d'un siphon ; car le plus ou moins d'eau introduite déterminera la profondeur de la *plaie* & l'étendue de la cavité cachée. Car si on recherche avec la sonde la profondeur de la *plaie* ; souvent en s'y prenant trop rudement, la sonde passant par le pannicule adipeux fait une nouvelle déchirure, ce qui rend ensuite la cure plus difficile.

On en trouve un exemple dans Hildan, *Observat. Chir. Centur. IV. Observ.* 84. *pag.* 358.

Un paysan dans un combat singulier, reçut un coup d'un couteau pointu dans la hanche, presque vis-à-vis la région de l'article. Le Chirurgien qui fut mandé, ayant introduit la sonde, trouva que la *plaie* montoit vers l'os sacrum. Mais comme le malade le troisieme jour ressentoit une grande douleur, qu'il avoit de la fievre, & qu'il y avoit inflammation & d'autres symptomes très-dangereux; on appella Hildan, qui ayant introduit la sonde par l'ouverture de la *plaie*, trouva que la *plaie* continuoit par le milieu de la fesse vers le milieu de l'anus.

On comprend aisément qu'une *plaie* faite avec un couteau n'a pu pénétrer du même coup dans une direction si opposée, mais que ces deux voies contraires avoient été faites par la sonde; ce qui fait voir que quand il s'agit de connoître la profondeur d'une *plaie*, on doit introduire la sonde avec beaucoup de légereté & de prudence : mais il est encore plus sûr d'introduire de l'eau par le moyen d'un siphon, pourvu qu'on ne le fasse pas avec violence; car l'eau même injectée avec trop d'impétuosité, pourroit dilacérer le pannicule adipeux, & former des sinus surprenans.

En comprimant, ou liant. Lorsque par le moyen d'une injection d'eau tiede, ou d'une prudente recherche avec la sonde, on fait jusqu'où pénetre la profondeur de la *plaie*, pour lors on applique sur l'endroit de son fond une compresse, que l'on assujettit ensuite en l'entourant d'un bandage ; & l'on empêche par-là que les humeurs amassées dans la cavité descendent plus bas. Ensuite on change par degrés la situation de la compresse aux pansemens suivans, de sorte qu'elle approche de plus en plus de l'ouverture de la *plaie*, en montant ainsi doucement des parties inférieures vers les supérieures : on laisse cependant l'ouverture de la *plaie* libre, afin que les matieres contenues dans la cavité de la *plaie* puissent sortir aisément ; & pour cet effet on dirige la ligature de façon qu'elle ne presse que la plus basse partie du fond de la *plaie* sans en comprimer l'orifice, où, pour la même raison, on ne doit pas mettre de tentes.

En lavant. Lorsque les humeurs épanchées sont en stagnation dans la cavité de la *plaie*, & qu'elles y séjournent long-tems, ne pouvant sortir aisément à cause de la situation élevée de l'orifice de la *plaie*, le séjour & la chaleur du lieu les corrompent, & elles peuvent dégénérer en une acrimonie fort maligne. Le pus même très-doux retenu fort long-tems dans la *plaie*, devient ichoreux, ténu & acre; toute la superficie de la *plaie* en sera par conséquent mal affectée, & deviendra sordide. Or, tant que la superficie de la *plaie* n'est pas pure, les parties ne pourront ni croître, ni s'unir, quoiqu'on les ait rendues contiguës par le moyen d'une compression convenable & d'un bandage. Il est donc nécessaire de dépurer d'abord la *plaie* avec les remedes que les Chirurgiens nomment digestifs : mais on ne peut pas les appliquer sur la superficie de la *plaie* ; à moins qu'ils n'aient été d'abord délayés, de façon qu'introduits par l'ouverture de la *plaie*, ils en puissent pénétrer tous les endroits. Tous ceux donc que l'on a donnés plus haut comme propres à dépurer les *plaies* sordides, conviennent ici, mais étant délayés dans l'eau ou dans un semblable véhicule, afin qu'ils puissent pénétrer partout. L'aloès & la myrrhe battus avec un jaune d'œuf, en y ajoutant un peu de sel ammoniac, & délayés ensuite dans l'eau, sont ce qu'il y a de mieux pour le cas présent.

En dilatant la plaie, ou en faisant une contre-ouverture. Après avoir mis en œuvre pendant plusieurs jours la pression & la ligature, à dessein de comprimer le fond d'une *plaie* profonde, & injecté ces digestifs dépurans, si la *plaie* n'est pas dans un meilleur état, il faut avoir recours à d'autres remedes. Si l'orifice de la *plaie* est si petit que les liqueurs amassées ne puissent sortir de sa cavité, il faut pour lors la dilater : mais si l'ouverture de la *plaie* est située de façon que les liquides contenus dans sa cavité, ne puissent ni par leur propre pesan-

teur, ni en changeant la situation du corps, sortir facilement ; il faut pour lors faire une contre-ouverture, par laquelle tout ce qui, retenu dans la *plaie*, y deviendroit nuisible puisse sortir de soi-même & plus commodément.

Or, voici de quelle façon on doit s'y prendre :

On bouche d'une tente l'orifice de la *plaie*, afin que rien ne puisse sortir ; pour lors les humeurs amassées se rassembleront d'elles-mêmes dans la partie la plus basse du fond de la *plaie*, & y formeront une tumeur qui indiquera l'endroit où doit se faire la contre-ouverture. Il résultera la même chose, si l'eau, introduite par le siphon, presse en-dehors le fond de la *plaie*, ou si la sonde, introduite par l'ouverture de la *plaie*, peut parvenir jusqu'au fond, de façon que le Chirurgien puisse en sentir le bout avec le doigt. Car alors pour faire la contre-ouverture, on coupe en sûreté les tégumens sur le bout de la sonde. Mais si la *plaie* est descendue fort avant entre les parties épaisses & musculeuses, de façon cependant que le fond de la *plaie* ne s'approche pas de la peau, mais s'enfonce dans les parties intérieures, il est difficile de faire une contre-ouverture avec succès. Il est plus à propos pour lors, après avoir bouché l'orifice de la *plaie*, d'appliquer des cataplasmes sur l'endroit où l'on juge être son fond, dans l'espérance que les parties étant mollifiées pourront céder plus facilement aux liquides amassés dans la cavité, & que l'on trouvera par ce moyen l'endroit que l'on doit ouvrir.

La dilatation se fait avec un bistouri, en introduisant dans la *plaie* des tentes de linge, des éponges, de la racine de gentiane & autres choses semblables seches attachées à un fil, lesquelles venant à se gonfler par l'humeur qu'elles absorbent, en dilatent l'ouverture.

La dilatation d'une *plaie* se fait avec le bistouri mieux que tout autrement : on ressent en effet une douleur aiguë tandis qu'il coupe les parties vivantes, mais elle cesse dans l'instant ; au lieu que les autres moyens qu'on emploie à la dilatation d'une *plaie*, excitent par une lente distraction une douleur fort aiguë & de longue durée, & contondent en même-tems les levres de la *plaie*, dont il faudra, en conséquence de cette contusion, que la séparation se fasse par la suppuration. Ceux donc qui par une vaine crainte ont horreur de la section qui doit se faire avec le bistouri, éprouveront des douleurs bien plus cruelles que celles qu'il auroit causées.

Or pour faire la dilatation d'une *plaie* sans section, on introduit dans son orifice des tentes de linge, ou de semblables corps spongieux très-secs qui se distendent en absorbant les humeurs affluantes, & tiraillent par conséquent l'orifice trop étroit de la *plaie* ; & ce n'est point avec une médiocre force que ces corps secs spongieux écartent du point de contact, en s'imbibant, les parties qui les compriment : car l'eau a cette admirable propriété que nous connoissons par une infinité d'expériences, quoiqu'il soit très-difficile d'en donner l'explication, de distendre en un fort gros volume les corps dans lesquels elle s'insinue avec un effet si considérable, que l'on leve avec cette seule force des poids énormes, & que l'on fend les pierres les plus dures en enfonçant des coins de bois très-secs, & les humectans ensuite ; ce que font ordinairement les ouvriers pour détacher des rochers, ces énormes masses de pierre dont ils font des meules de moulin. *Mém. de l'Acad. Royale des Sciences*, *an.* 1730. *pag.* 391. BOYLE, *de Utilit. Philosoph. experiment. pag.* 555.

Nous ne sommes pas même encore parvenus à connoître toute l'étendue de son pouvoir, il suffit de savoir qu'elle ne trouve aucuns obstacles, si puissans qu'ils soient. On introduit dans l'orifice de la *plaie* des morceaux de linge très-secs roulés en forme de tentes, un morceau de racine de gentiane qui est très-fongueuse, ou une éponge comprimée : on les y assujettit ou avec une emplâtre ténace, ou avec une ligature convenable, de façon qu'ils ne puissent sortir, lorsqu'en absorbant les humeurs qui y pénetrent, ils commencent à se gonfler : ainsi toute cette force par laquelle les corps spongieux sont distendus, est employée à la dilatation de la *plaie* : mais entre toutes les choses dont on se sert pour dilater la *plaie*, suivant cette méthode, il n'y en a point que l'on puisse réduire en si petit volume, & qui cependant soit ensuite gonflée si considérablement par les humeurs absorbées, que l'éponge ; raison pourquoi on la préfere d'ordinaire, surtout si par une préparation artificielle on augmente encore la vertu de l'éponge pour ces usages. Quelques-uns avoient coutume d'entourer un morceau d'éponge d'un fil avec lequel ils le serroient fortement, de le mettre ensuite dans l'orifice de la *plaie*, de façon que le nœud du fil se trouvoit en-dehors de la *plaie*, & pouvoit se couper avec des ciseaux : mais cela ne peut se faire sans beaucoup de difficulté ; & l'on opere beaucoup mieux par la méthode suivante.

On liquéfie de la résine avec de la cire, & un peu d'huile, pour en former une emplâtre d'une consistance très-ténace ; on plonge ensuite dans cette emplâtre liquéfiée au feu, une éponge propre, très-seche & assez grosse, afin qu'elle s'impregne de toutes parts de cette solution d'emplâtre. On met ensuite cette éponge entre-deux lames de fer ; & par le moyen d'une presse, on en exprime tout le gras autant que faire se peut, & on la laisse sous la presse jusqu'à ce que tout soit entierement refroidi ; l'éponge est pour-lors réduite en un très-petit volume, presque aussi dense que du bois, & que l'on peut découper en telle forme qu'on le juge à propos. Tout ce qui reste d'emplastique dans l'éponge après cette forte expression, maintient les parties de l'éponge seches réunies ensemble, & n'empêche pourtant pas que l'eau & toutes les liqueurs ne s'absorbent dans l'éponge, & ne lui rendent sa premiere dimension. L'éponge réduite par le moyen d'une forte pression en un petit volume, & introduite dans l'orifice de la *plaie*, étant donc distendue par les humeurs qui y abordent jusqu'à la plus grande dimension qu'elle puisse acquérir, il est évident que l'on peut par cette méthode produire une dilatation prodigieuse. De plus l'éponge ainsi préparée a cela de commode, que l'on peut la découper en parcelles aussi menues qu'on veut, & l'introduire ainsi même dans les plus étroits orifices des *plaies* & des fistules ; ce que l'on ne peut pas faire avec de la charpie, de la racine de gentiane & autres choses semblables.

Or, on attache un fil à toutes ces tentes, soit qu'on les fasse d'éponge ou d'autres pareilles matieres, de peur qu'elles ne s'enfoncent dans la cavité plus large de la *plaie*, & qu'elles n'y causent une infinité de maux, qui seroient à craindre lorsqu'on viendroit à les retirer, si on n'avoit pas pris cette précaution. VAN-SWIETEN.

Des plaies d'armes à feu.

Les *plaies* d'armes à feu ont de bien plus mauvaises suites que celles qui sont faites avec des instrumens tranchans, parce qu'elles offensent & écrasent bien davantage les parties, surtout quand ce sont des os, des jointures ou quelques-uns des principaux membres qui ont reçu le coup.

Comme il se forme ordinairement une escarre sur ces sortes de *plaies*, il n'en sort d'abord que peu de sang, & quelquefois point du tout, à moins que quelque grosse veine ou artere n'ait été blessée : mais lorsqu'au bout de quelques jours l'escarre vient à tomber, il s'en ensuit une violente hémorrhagie, qui peut causer la

mort au blessé, si le Chirurgien n'y met la main. Il ne sort non plus que peu de matiere ou point du tout le premier jour; raison pourquoi on ne doit pas s'étonner que les *plaies* d'armes à feu soient les plus sujettes de toutes aux inflammations, aux douleurs, au gangrenes & à la putréfaction.

Comme ces escarres ressemblent à celles qui sont produites par l'application d'un fer rouge, on s'étoit imaginé autrefois qu'elles étoient produites par la chaleur de la balle: mais il y a apparence qu'elle le sont plutôt par la collision subite des parties; & c'est à cette collision qu'il faut attribuer tous les accidens qui accompagnent ces *plaies*. Autrefois on croyoit que ces *plaies* étoient empoisonnées: mais cette opinion paroît sans fondement, attendu que ni la poudre, ni la balle ne contiennent aucune substance vénéneuse.

Les *plaies* d'armes à feu sont plus ou moins profondes: les unes offensent les parties musculaires, d'autres de gros vaisseaux sanguins, ou des os ou des visceres. Quelquefois la balle traverse toute la partie, d'autres fois elle y reste logée, quelquefois aussi elle introduit avec elle dans la plaie des morceaux de l'étoffe de l'habit.

Ces sortes de *plaies* au crane sont ordinairement dangereuses: car lors même qu'elles ne paroissent que légeres, & semblent n'avoir fait qu'effleurer, elles ont cependant des suites très-funestes, ou parce qu'elles auront causé des fissures au crane en différens endroits, ou qu'elles auront rompu des vaisseaux sanguins; ce qui occasionne une effusion de sang dans les cavités du cerveau. C'est une chose surprenante de voir, comme quelquefois des blessures légeres de cette sorte occasionnent une prompte mort, à moins que le sang répandu dans le crane ne soit évacué assez à tems par le secours du trépan. Or ces *plaies* au crane sont dangereuses à proportion de leur violence.

Ces sortes de *plaies*, quant elles sont internes, sont difficiles à guérir: si pourtant il n'y a aucunes des grosses veines ou arteres déchirées, elles sont guérissables. Quand les os ou les articles sont offensés par la balle, il est rare qu'il ne s'en ensuive de violentes inflammations, la gangrene, le sphacele, la carie & des fistules incurables, qui obligent de faire l'amputation de la partie blessée, ou la privent de sentiment & du mouvement.

S'il est entré dans la *plaie* un morceau de drap, de toile, de peau ou de ouate, il ne la faut point fermer qu'on n'en ait tiré cette substance étrangere: il faut observer la même précaution par rapport aux os cariés & aux esquilles d'os.

Pour la cure de ces sortes de *plaies*, vous observerez les regles suivantes:

1°. S'il s'est logé dans la *plaie* quelque substance étrangere, de l'en tirer.
2°. D'arrêter l'hémorrhagie.
3°. De procurer la suppuration.
4°. De remplir la *plaie* de nouvelle chair.
5°. De la fermer par une cicatrice.

Aussi-tôt que le Chirurgien a été appellé, il faut qu'il examine soigneusement s'il y a quelque substance étrangere cachée dans la *plaie*. S'il y en a, il la tirera avec la main même, s'il est possible; sinon avec une pince dentelée ou creuse, ou avec le crochet à deux fourches, (représentés *Planche IV. du premier Volume, fig.* 3. 4. 5. 6. & 8.) Si la substance logée dans la *plaie* est située bien avant, il faudra fouiller dedans avec la sonde, & tirer cette substance le plutôt qu'il se pourra; car cette opération se fait beaucoup mieux quand la *plaie* est récente, que lorsqu'elle est tuméfiée & enflammée. Un autre inconvénient qu'il y a à différer, c'est que les balles s'enfonçant avec le tems sous les muscles, ne peuvent plus se tirer, & occasionnent en conséquence des fistules malignes, la roideur du membre, & d'autres mauvais symptomes. En retirant ces balles, le Chirurgien prendra bien garde de rompre des veines, des arteres, des nerfs ou des tendons, ce qui pourroit occasionner de très-dangereuses conséquences; & pour cet effet, il introduira sa pince fermée, & ne l'ouvrira que quand elle touchera la balle.

Si la balle ou un autre corps étranger logé dans la *plaie* a creusé, ou que l'ouverture de la *plaie* soit trop étroite pour qu'on puisse le retirer, on élargira l'ouverture par le moyen d'une incision du côté qu'on jugera plus sûr & plus convenable: mais on aura grande attention à ne blesser ni veine, ni artere, ni nerf, ni ligament, ni tendon. Quand une substance étrangere est logée dans une *plaie* de cette sorte, grande, mais étroite par son ouverture, & accompagnée d'enflure & d'inflammation, cette sorte d'incision est souvent fort avantageuse; car non-seulement elle ouvre un passage convenable au sang coagulé, mais elle prévient de violentes inflammations, & autres semblables accidens. Mais comme il arrive souvent qu'il se loge deux balles dans la même *plaie*, quand le Chirurgien en aura tiré une, il faudra qu'il cherche s'il n'y en a pas une seconde; car la cure ne s'achevera pas tant qu'il restera quelque substance étrangere cachée dans la *plaie*.

Pour tirer ces substances étrangeres, il faudra poster le blessé dans la même attitude où il étoit lorsqu'il a reçu le coup; car s'il est dans une autre, la balle pourra se perdre dans les muscles, les membranes ou la graisse, de maniere qu'il n'y aura pas moyen de l'atteindre avec la sonde, ou tout autre instrument semblable. Mais quand la balle a pénétré si avant qu'on la sent avec le doigt à la partie opposée du membre blessé, le Chirurgien examinera, ayant égard à la disposition des parties, lequel vaut mieux de tirer la balle par l'ouverture même de la *plaie*, ou en faire une autre par le moyen d'une incision à la partie opposée du membre blessé. Mais si l'on ne peut élargir la *plaie* ni retirer la balle, sans mettre en danger les nerfs & les arteres, il faut la laisser dans la *plaie* jusqu'à ce que la douleur soit appaisée, ou jusqu'à ce que la suppuration ait rendu le passage si aisé qu'elle sorte d'elle-même. Mais d'une autre part il faut retirer les corps, sans délai, quand par leur séjour dans la *plaie* ils menacent de convulsions, de douleurs & autres symptomes funestes. Si la balle a pénétré dans quelques-unes des cavités du corps d'où on ne puisse la retirer commodément & sans danger, la meilleur méthode sera de l'y laisser, & de guérir la *plaie*: on a vu des blessés en garder ainsi toute leur vie, sans qu'il en soit arrivé aucun mal; & quelquefois les balles ont passé d'elles-mêmes dans d'autres parties du corps, d'où on les a ensuite retirées sans peine & sans danger.

Quand la balle est logée dans des os, il la faut retirer de même avec une pince ou un crochet entaillé. Si cette méthode ne réussit pas, il la faudra retirer avec un écrou mâle. Mais lorsque la balle est recouverte de beaucoup de chair, comme lorsqu'elle est logée dans le gras de la jambe, & dans les cuisses, il faut une sorte d'écrou particulier, comme celui qui est représenté *Planche IV. Vol. I. fig.* 7. si elle est trop arrêtée dans la place qu'elle occupe pour qu'on la puisse tirer par aucune de ces méthodes, il la faudra laisser dans la *plaie* jusqu'à ce que les chairs soient relâchées par la suppuration. Pour les balles logées dans les articulations, il les faudra retirer au plutôt; car en ce cas les délais sont extremement dangereux, & l'on auroit bien de la peine à obvier aux douleurs violentes, à l'inflammation & à la carie des os, qui d'ordinaire demandent l'amputation du membre.

Lorsqu'une blessure d'arme à feu a considérablement écrasé une jointure ou un os, il vaudra mieux retrancher le membre en l'amputant, que de se mettre inutilement en frais de le guérir: car outre que la forme de la jointure ne pourra jamais être rétablie, les nerfs, les tendons & les ligamens adhérens à l'os offensé étant rom-

pus; il s'en ensuit des inflammations violentes, la gangrene & le sphacele. Mais quand la collision de l'os n'a pas été absolument violente, le Chirurgien après avoir ôté les esquilles d'os ou les substances étrangeres qui pourroient être restées dans la *plaie*, pourra la guérir par la méthode ordinaire.

Si une grosse artere à la jambe ou au bras a été blessée par la balle, ce qu'on peut connoître par l'effusion du sang, il y faudra appliquer aussi-tôt le tourniquet pour arrêter l'hémorrhagie, jusqu'à ce qu'on ait pu nouer l'artere avec une aiguille courbée & un fil. J'ai moi-même éprouvé cette méthode avec succès. Mais si elle se trouvoit impraticable, il faudra nécessairement amputer le membre, prenant soin d'abord d'appliquer le tourniquet un peu au-dessus de la *plaie* pour arrêter l'hémorrhagie.

La *plaie* étant bien nettoyée, & l'effusion du sang arrêtée, si c'en étoit le cas, ce qu'il y aura à faire ensuite sera de prévenir, ou du moins de modérer l'enflure & l'inflammation. Pour cet effet, on emplira la *plaie* de charpie trempée dans de l'esprit de vin chaud, & on y appliquera des compresses trempées dans la même liqueur ou dans de l'esprit de vin camphré, ou dans de l'esprit de vin délayé avec de l'eau de chaux.

Ensuite il s'agira de hâter la suppuration des parties écrasées & corrompues: & pour cet effet, outre l'onguent digestif commun, fait de térébenthine & de jaunes d'œufs, on employe le suivant.

Prenez *d'onguent basilicum*, *de baume d'Arcæus*, } *de chaque, une once*;
d'esprit de vin, & *d'huile d'œufs*. } *de chaq. une dragme.*

Mêlez & faites un onguent.

Ajoutez, si la corruption est considérable, un peu de myrrhe & d'aloès, de la thériaque, de l'onguent brun: & si les parties blessées ne sont pas nerveuses, un peu de précipité rouge.

Dans les *plaies* où la balle a tout-à-fait traversé le membre, passez tout à travers une aiguille mousse enfilée d'un petit cordon de fil de lin, trempé dans l'onguent prescrit ci-dessus, en forme de seton. Faites aller & venir ce cordon, & le laissez dans la *plaie* jusqu'à ce que par la rougeur vous connoissiez que ce qu'il y avoit de corrompu est sorti, & que la *plaie* est prête à guérir; alors vous pourrez retirer le cordon.

Après cela il sera question de procéder à incarner la *plaie* & y procurer une bonne cicatrice, ce que vous ferez avec des remedes balsamiques comme pour les autres *plaies*. Quelques-uns se servent d'une eau vulnéraire que les François appellent eau d'arquebusade. Voyez *Aqua sclopetaria*.

On peut traiter comme dans les autres *plaies* les mauvais symptomes qui accompagnent celles d'armes à feu, comme l'hémorrhagie, la fievre, la tumeur, l'inflammation, la douleur & les convulsions; à moins que la violence de la collision & de la contusion ne fassent appréhender davantage la corruption & la putréfaction. Si, comme il arrive le plus souvent, les levres de la *plaie* deviennent noires, livides, flasques & fétides, il faut avoir le soin de séparer la chair corrompue d'avec la saine. Pour cet effet appliquez l'onguent Egyptiac délayé avec du vin, ou mêlé avec une égale quantité d'onguent digestif; ou un peu de précipité rouge ajouté à l'onguent digestif; mettez ensuite dessus, des compresses, que vous aurez trempées dans de l'esprit de vin camphré, mêlé avec de la thériaque, ou dans de l'eau de chaux, à quoi vous aurez ajouté de l'esprit de vin pour lui donner plus de force. Si la corruption pénetre avant dans la chair, il faudra faire des scarifications & des incisions, jusqu'à ce que les humeurs corrompues qui y étoient logées en soient sorties, & que les remedes que vous y introduirez, atteignent aux parties saines. Si ces remedes n'operent rien, il en faudra employer de plus efficaces pour consommer la chair, telle que l'eau phagédénique faite d'eau de chaux & de mercure sublimé, ou une livre d'eau de chaux, avec une once de vif-argent cru, dissous dans deux onces d'eau forte. Ces remedes sont utiles aussi dans la carie. Mais comme on ne sauroit employer sans inconvénient ces remedes acres dans les *plaies* des jointures ou des ligamens, il faut avoir recours aux balsamiques, tels que l'eau d'arquebusade, le baume du Pérou, la teinture de myrrhe & d'aloès préparée avec du sel ammoniac & de l'esprit de vin, de l'essence d'ambre, de l'esprit de mastic, de l'eau de la Reine de Hongrie, de l'huile de térébenthine délayée avec cette même eau, & autres semblables, qu'on introduira par gouttes dans la *plaie*, un peu chauds.

Il ne faudra pas non-plus négliger les remedes internes qui résistent à la putréfaction, tels que sont l'élixir de propriété, l'essence de myrrhe & d'aloès, l'essence d'ambre, le baume du Pérou & autres semblables, dont on donnera trente ou quarante gouttes au malade pendant quelques jours. Si le malade est foible, on lui fera prendre quelques pilules cardiaques avec la confection alkermès, ou quelque sirop cordial. Quant au reste, on se conduira comme par rapport à d'autres *plaies*.

L'explosion d'une arme à feu envoye quelquefois dans la peau du visage quelques grains de poudre qui y font des taches difformes, si l'on n'a pas soin de les ôter aussi-tôt. Quand les grains ne pénetrent pas tout-à-fait sous la peau, on les peut retirer avec une petite pince ou avec une plume taillée en cure-dent, ou un instrument de fer fait en cure-oreille. Mais s'ils sont entrés dessous, il faut ouvrir la peau avec un bistouri étroit & mince, ou avec une lancette, & ensuite les tirer, comme on vient de dire. On fera la même chose à chaque grain jusqu'à ce qu'on les ait tous tirés; & l'on prendra garde de les casser en les tirant, autrement ce seroit n'avoir rien fait & les taches n'en resteroient pas moins. Heister, *Chirurg*.

Monsieur Ranby nous dit dans sa *Méthode de traiter les plaies d'arme à feu*; que la premiere intention qu'on doit avoir en pansant un coup d'arme à feu, est de tirer, si cela est possible, la balle ou tout autre corps étranger qui pourroit se trouver dans la *plaie*. S'il arrive que la *plaie* soit accompagnée de quelque hémorrhagie considérable par la rupture de quelque grosse artere, il faut nécessairement remédier le plutôt qu'il est possible à la perte du sang, en faisant un point de suture au vaisseau ouvert, & avoir surtout attention que la ligature ne puisse s'échapper. Dans ces occasions on ne sauroit compter sur la vertu des topiques, quelque grande que soit leur stypticité.

Je serois d'avis que pour atteindre à la balle ou à tout autre corps étranger introduit dans la *plaie*, on n'eût recours que le moins qu'on pourroit à la sonde; ayant constamment observé pendant tout le tems que j'ai été employé auprès des blessés, qu'une pareille conduite peut avoir des suites très-dangereuses pour les malades. Pour moi, je préfere toujours de sonder avec le doigt, que je regarde comme la sonde la meilleure & la plus naturelle.

Si la balle ou les autres corps étrangers se trouvent logés près des levres de la *plaie*, il faut sur le champ les en faire sortir. Si on les sent avec le doigt sous la peau, quoique logés à quelque distance de l'orifice de la *plaie*, il faut faire une incision aux tégumens pour les tirer en-dehors. Mais lorsque la balle s'est trouvée située profondément & hors de la portée du doigt; je n'ai jamais pu me résoudre à introduire dans la *plaie* ces longs tire-balles, que l'on pousse au hasard & sans aucun espoir de succès. Car j'ai vu plusieurs fois que des balles ont resté sans inconvénient dans le corps, & que plusieurs années après elles se sont fait d'elles-mêmes

nn passage vers la surface, d'où on les a tirées fort aisément.

Dans le cas d'une blessure faite par un coup de fusil ou de pistolet, & où par conséquent la *plaie* se trouve fort petite, il faut nécessairement la dilater au plutôt. Je crois cependant qu'il faut user avec ménagement du bistouri & des pincettes, dans les *plaies* qui sont proche des articulations, ou dans des parties membraneuses ou tendineuses; & qu'il ne faut dilater ces *plaies* qu'autant qu'il étoit nécessaire pour procurer une libre issue à la matiere qui s'y trouve renfermée. Les *plaies* situées sur les articulations sont toujours dangereuses, soit qu'elles soient faites par des balles, ou par quelque instrument tranchant; & il n'est pas douteux que les parties membraneuses ou tendineuses ne souffrent lorsqu'elles se trouvent exposées aux injures de l'air.

Lorsque la balle a percé de part-en-part, il faut dilater les deux orifices, si cela se peut sans inconvénient, & avoir soin d'empêcher que les ouvertures ne se ferment, surtout celle qui est la plus inférieure. Il ne faut point avoir recours aux tentes, pour peu qu'il y ait jour à pouvoir s'en passer; & en général, je voudrois qu'on pansât mollement, & qu'on n'appliquât qu'un bandage simple contentif. Je préfere la fine flanelle lorsqu'il est possible d'en avoir.

Quand le blessé n'a pas perdu une grande quantité de sang, il est à propos d'ouvrir la veine avant toute chose, & de faire des saignées copieuses, qu'il faut réitérer selon les circonstances le troisieme jour. Ces saignées faites à tems, préviendront l'inflammation & la douleur, avanceront la suppuration, & contribueront à écarter cette longue suite de symptomes compliqués, qui ont coutume de retarder la guérison, qui fatiguent extremement le malade, & mettent sa vie en danger.

Il est bon de prescrire pendant les douze premiers jours un régime de vivre rafraîchissant, indication qu'il ne faut point perdre de vue, ni dans l'administration des remedes qui pourroient être nécessaires, ni dans celle des alimens requis pour les besoins de la nature. Et comme dans des cas de cette espece, il est à propos de tenir le ventre libre, & d'employer pour cet effet les moyens les plus convenables: il faut procurer tous les jours une selle au malade, soit par le secours des lavemens émolliens, ou par quelque doux minoratif.

J'ai observé que les topiques chauds ou spiritueux, de quelque espece qu'ils soient, attirent de fâcheux accidens dans ces occasions, & qu'il n'y a point de partie blessée qui puisse en supporter l'action. Le premier pansement doit être fait avec de la charpie seche, ou de la charpie imbibée d'un peu d'huile d'olive, & soutenu d'un bandage léger. Il faut au second employer le digestif chaud, & appliquer par-dessus le cataplasme fait avec le lait & la mie de pain, auquel on ajoutera une suffisante quantité d'huile d'olive pour empêcher qu'il ne se desseche; & dans le cas où la *plaie* est étendue & accompagnée de beaucoup de tension, il faut se servir de fomentations, ce qu'il est à propos de continuer jusqu'à ce que l'ulcere soit détergé; après quoi, on en procure la cicatrice, selon les regles de l'art. Par le moyen de cette méthode, on occasionnera en général une transpiration douce & constante; on calmera la douleur, on facilitera beaucoup la suppuration, & on mettra le malade à couvert du danger de l'inflammation.

Ce qui me détermine à humecter la charpie avec de l'huile, c'est l'adoucissement qu'on peut procurer par-là aux *plaies* qui sont accompagnées de contusion, & que ne procure pas de même la charpie seche, qui au lieu de laisser un passage libre au sang, & de prévenir par-là l'inflammation en déchargeant la partie, ne sert souvent qu'à obstruer les ouvertnres des vaisseaux capillaires, & à empêcher la nature de se débarrasser de ce fardeau, dont elle affecte si fort de se délivrer.

S'il survient une inflammation à quelque partie blessée, dans laquelle il y ait encore une balle ou quelqu'autre corps étranger, qu'on auroit pu tirer sans inconvénient, si l'on s'y étoit pris plutôt; il faut abandonner le projet d'en faire l'extraction jusqu'à ce que le gonflement soit en quelque façon dissipé, & qu'il ne reste presque plus de disposition inflammatoire aux parties solides. Le seul cas où il est permis de faire une pareille tentative, est lorsque la balle ou les autres corps étrangers sont situés fort proche de l'ouverture extérieure de la *plaie*, & qu'on est sûr d'en pouvoir faire l'extraction sans causer aucun accident au malade.

Si la *plaie* est de nature à ne laisser aucun espoir de guérison, & qu'il soit nécessaire d'en venir à l'amputation du membre, ce qui arrive souvent lorsque la blessure se trouve dans quelque grande articulation, il seroit fort avantageux de la faire promptement, même sur le champ de bataille, de crainte qu'en la différant, l'inflammation qu'on a tout lieu de craindre, ne s'oppose à cette opération, qu'on ne doit gueres tenter pendant la durée de ce fâcheux symptome. Si on laisse passer le tems favorable pour amputer un membre, on court risque de voir les forces du malade s'épuiser, & son sang ainsi que les autres liqueurs, s'altérer à un tel point, que le succès de l'opération qu'on fera dans la suite, sera pour le moins incertain, supposé qu'il ne soit pas entierement infructueux. Dans les *plaies* même où il n'y a pas d'amputation à faire, il convient de ne pas en différer le pansement, de crainte qu'en laissant les parties exposées à l'impression de l'air, il n'y survienne plusieurs accidens fâcheux.

Les blessures faites dans le voisinage de quelque artere considérable, sont fort sujettes aux hémorrhagies à l'occasion du mouvement; ou lorsque la circulation qui avoit été d'abord interrompue, par la violence du coup, se rétablit dans la partie blessée. La même chose arrive presque toujours, lorsque l'escarre commence à tomber; c'est pourquoi il ne faut jamais tenter de l'arracher, mais attendre patiemment qu'elle se separe d'elle-même, & n'être point effrayé s'il arrive que quelque artere vienne à s'ouvrir, ce qui est presque inévitable, ainsi que l'expérience le fait voir. Le malade avertit souvent de ce qui doit lui survenir en se plaignant d'une grande pesanteur & d'une tension dans la partie blessée; symptomes toujours accompagnés d'une douleur pulsative plus ou moins forte, & qui sont un prognostic certain de l'hémorrhagie. S'il arrive qu'une *plaie*, en quelque partie qu'elle se trouve, soit accompagnée de ces symptomes, je prescris aussi-tôt la saignée & le quinquina.

J'ai vu plusieurs exemples de personnes qui sont mortes d'hémorrhagie à la suite d'une artere ouverte, avant que le Chirurgien eût pû s'en rendre maître, surtout dans un cas où il y avoit eu amputation; & j'ose assurer que dans ce cas, la quantité de sang perdue ne se montoit pas à douze onces; ce qu'on ne sauroit expliquer, qu'en supposant qu'il s'étoit perdu une grande quantité de sang, avant & pendant l'opération. C'est pourquoi une nouvelle perte subite de sang, quoique petite, peut, lorsqu'elle survient après de grandes héhragies, interrompre la circulation, & causer une mort subite. Cette observation doit servir d'avertissement aux Chirurgiens, & les rendre extremement attentifs à ne rien négliger touchant la ligature des vaisseaux.

Les saignées réitérées dès le commencement ont plusieurs avantages. Elles préviennent communément, & diminuent toujours la fievre, & manquent rarement d'obvier aux abscès. Il faut avoir soin de tenir le ventre libre; & lorsque les douleurs sont trop violentes, il faut aussi-tôt avoir recours à l'opium, remede souverain & presque divin.

On ne doit employer les sondes, les pincettes, les maillets, les ciseaux & autres semblables instrumens que dans une nécessité absolue; car outre qu'ils causent beaucoup de douleur au malade, & mettent sa vie en danger, ils ne font jamais honneur à ceux qui s'en servent. Pour mettre cette vérité dans le plus grand jour qu'il est possible, nous supposerons une balle nichée dans

dans quelque partie, hors de la portée du doigt, & placée de façon qu'on ne puisse indiquer extérieurement par le tact l'endroit où elle se trouve. La moindre reflexion suffit pour faire voir, qu'en commençant par introduire la sonde dans une *plaie* de cette nature, pour chercher la balle, & ensuite le long tire-balle, garni ou non de dents, quelque certitude qu'on ait de pouvoir en faire l'extraction, il n'est pas possible qu'on ne meurtrisse, qu'on n'irrite & qu'on n'enflamme considérablement les parties, & qu'on ne cause par conséquent autant & même plus de désordre que n'en avoit d'abord fait la balle en se frayant une si grande route. Mais que feroit-ce, si en saisissant la balle, on pinçoit en même-tems un nerf, une artere, ou simplement quelque portion de la membrane commune d'un muscle, ce qui, je pense, arrive assez souvent ? Et quelles fâcheuses conséquences ne s'ensuivroit-il pas ? De pareilles tentatives ne feroient pas moins à craindre dans les cas où la balle se trouveroit nichée dans la cavité du bas-ventre, ou dans celle de la poitrine ; au lieu que le plomb peut, comme on fait, rester long-tems dans différentes parties du corps, sans causer aucun accident fâcheux, ni le moindre inconvénient.

Quant au ciseau, je pense, qu'il n'est point d'occasion où l'on doive s'en servir ; d'autant plus qu'il n'est que trop ordinaire que l'os se fende jusqu'à l'articulation voisine, ou s'éclate de telle sorte, qu'au lieu de travailler à la guérison en supprimant la partie affectée, on donne ordinairement lieu à des accidens beaucoup plus fâcheux que la maladie à laquelle on se propose de remédier. Un bon bistouri est sans contredit le seul instrument qui soit nécessaire pour couper un doigt ; & supposé qu'on ait à faire l'amputation d'un os du métacarpe, on en viendra facilement & surement à bout avec une scie faite d'un ressort de montre. Quant à l'usage du quinquina dans les *plaies* d'arme à feu, Voyez *Quinquina*.

* L'ordre & la précision qui regnent dans le Traité suivant de M. le Dran, Chirurgien de Paris, sur les *plaies* d'armes à feu, m'ont déterminé à l'insérer ici presque tout entier. L'utilité dont il m'a paru qu'il pourroit être m'a déterminé à cette addition.

Des plaies d'armes à feu en général.

On nomme assez communément *plaie* d'arquebusade celle qui est faite par quelque instrument poussé par une arme à feu.

Ces sortes de *plaies* méritent beaucoup d'attention de la part du Chirurgien, parce qu'elles sont toutes compliquées, & parce que la balle, ou tel autre corps que ce soit, poussé par la poudre à canon, l'est avec tant de vitesse & de force, que toute la machine animale se ressent plus ou moins de la secousse & de l'ébranlement qu'il communique à la partie au moment qu'il la frappe. Les accidens qui en naissent, quoiqu'ils semblent pour la plûpart n'être que momentanées, en causent cependant quelquefois d'autres qui ne se manifestent que dans le cours du traitement. Ainsi on peut distinguer dans la cure de ces *plaies* trois classes d'accidens. Les uns paroissent dans l'instant même du coup, ou dans les vingt-quatre heures. D'autres ne surviennent que quelques jours après, & toujours dans la premiere quinzaine. D'autres enfin n'arrivent qu'au bout d'un certain tems. Les uns & les autres se manifestent à toute l'habitude du corps, à l'endroit frappé & à tout le membre.

Quand je parle de ces accidens, je ne dis pas que nécessairement ils arrivent toujours ; car nous voyons souvent des *plaies* se guérir très-facilement, ce qui peut dépendre des tempéramens plus ou moins forts, de la qualité des liqueurs plus ou moins disposées à s'enflammer, de la nature des parties blessées, & de bien d'autres circonstances. AMBROISE PARÉ, *Plaies d'Arq. ch. 1. & 2.* Je dis seulement que ces accidens peuvent arriver, & qu'on les a souvent vus, tantôt l'un & tantôt l'autre, quelquefois même plusieurs ensemble.

Des accidens qui attaquent toute l'œconomie animale dès l'instant de la blessure.

La santé est un si grand bien, qu'on ne la perd qu'avec regret. Ce sentiment que la nature a mis dans tous les hommes, fait qu'aussi-tôt qu'on se sent blessé d'un coup d'arme à feu, on est presque toujours frappé d'un saisissement dont on n'est pas le maître. Dans ce premier moment, la raison n'envisage que le péril ; & de-là naît dans quelques-uns une suspension ou une dépravation subite de la plûpart des opérations de la nature. De plus, il est difficile qu'un corps dur poussé par la poudre à canon, & qui frappe une partie, n'y communique pas en même-tems un ébranlement proportionné à sa masse, à sa vitesse & à la résistance que fait cette partie.

Cet ébranlement se nomme en terme de l'Art, commotion ; elle existe toujours plus ou moins dans le membre qui a été frappé, & l'expérience journaliere nous apprend qu'elle se communique souvent aussi à toute la machine. Par-là le genre nerveux se trouve plus ou moins agacé & irrité ; ce qui le met dans un éréthisme ou convulsion tonique qui produit un grand nombre d'accidens.

Ainsi quelques blessés sentent un engourdissement général avec pesanteur ; d'autres ont des syncopes réitérées ; ceux-ci ont des mouvemens convulsifs, comme le hoquet, des vomissemens, des frissons irréguliers, ou une roideur tonique par tout le corps ; ceux-là deviennent jaunes, de couleur verte ou plombée, &c.

Il y a, comme on fait, un tissu réticulaire qui lie ensemble toutes nos parties. C'est une espece de réseau qui sert pour ainsi dire de canevas, dans lequel tous nos vaisseaux sont entrelacés ; & malgré cet entrelacement, les vaisseaux sont assez à l'aise dans l'état naturel pour que le cours des liqueurs soit entierement libre. Mais quand l'éréthisme se fait, c'est-à-dire, quand les mailles du réseau se resserrent par la convulsion tonique, les vaisseaux y sont plus ou moins étranglés par les mailles mêmes qui y font une espece de ligature. Les nerfs n'en sont pas plus exempts que les vaisseaux sanguins, & ainsi le cours des esprits animaux se trouve gêné ou suspendu.

De l'engourdissement & de la pesanteur de tout le corps. L'engourdissement & la pesanteur de tout le corps en sont une suite presque nécessaire, s'il est vrai que ce soit le cours de ces esprits qui fasse la sensibilité & le mouvement ; & ces accidens sont proportionnés au degré de la commotion. Comme l'irritation du genre nerveux est plus forte dans la blessure des parties aponévrotiques que dans celle des parties charnues, l'engourdissement & la pesanteur seront aussi plus considérables.

Du froid universel. Le froid universel que les blessés sentent quelquefois, même dans un tems chaud, sans que ce froid soit occasionné par quelque cause extérieure, vient encore de l'interception du cours des liqueurs & des esprits qui ne coulent pas avec liberté ; car la chaleur naturelle dépend en partie du mouvement progressif des liqueurs. Ce froid peut encore être occasionné par la perte du sang, s'il y a eu quelque hémorrhagie considérable.

Des syncopes. A l'égard des syncopes, trois choses les peuvent occasionner :

1°. La suspension du cours des esprits, effet assez ordinaire de la frayeur.

2°. L'irrégularité de leur cours ; ce qui peut occasionner dans les fibres du cœur une convulsion tonique, moyen-

nant laquelle son action est dérangée ou suspendue pour quelques momens.

3°. Leur dissipation, s'il y a eu hémorrhagie.

Des convulsions. Le hoquet qui n'est pas occasionné par la blessure de quelque viscere, les frissons convulsifs, le vomissement, les mouvemens convulsifs dans les membres ou la roideur de tout le corps, sont encore des accidens qu'on doit attribuer à l'irritation du genre nerveux. On sait que la régularité de tous nos mouvemens volontaires ou méchaniques, dépend du cours régulier des esprits animaux ; il n'est donc pas étonnant que l'irritation du genre nerveux détermine leur cours plutôt sur une partie que sur une autre, ou même les fasse couler avec une espece de confusion.

Du changement de couleur. Si l'on voit un blessé devenir jaune, de couleur verte ou plombée peu de tems après le coup reçu, c'est sans doute que le saisissement ou la commotion a suspendu la filtration de la bile, & peut-être même celle de quelque autre liqueur. Ce récrément n'étant plus séparé de la masse avec la même liberté qu'il l'étoit auparavant, il surabonde; & transsudant à travers le tissu des petits vaisseaux, il communique sa couleur à toutes les parties où il s'arrête.

De ce que l'on remarque d'abord à l'endroit frappé.

Tout le désordre que peut produire un coup d'arme à feu dans une partie, se réduit à deux choses : la contusion simple ou compliquée, & la *plaie* qui est toujours accompagnée d'escarres. Cette *plaie* peut être encore compliquée de la contusion de l'os, de sa fracture, de la présence de quelques corps étrangers, , d'hémorrhagie.

De la contusion sans plaie. Un corps dur, quoique poussé par une arme à feu, peut frapper une partie sans y faire de *plaie*, mais seulement une contusion ; ce qui arrive lorsque ce corps poussé de loin, meurt pour ainsi dire, étant à la fin de sa course. Soit qu'il frappe à plomb, soit qu'il frappe obliquement, il fait toujours une contusion plus ou moins profonde.

Qui dit une contusion, dit un affaissement de plusieurs vaisseaux, les uns ayant perdu une partie de leur ressort, les autres l'ayant totalement perdu, d'autres enfin étant rompus sous la peau sans qu'elle soit détruite. Ainsi la contusion n'existe jamais sans qu'il y ait du sang sorti de ses vaisseaux ; & ce sang est ou épanché, faisant le caillot dans un ou plusieurs vuides qu'il s'est formé, lui-même à l'endroit du coup, ou infiltré à la circonférence dans le tissu des parties. On nomme ecchymose cette infiltration de sang que la contusion occasionne ; c'est ce dont nous parlerons dans la suite. Les vaisseaux étant rompus sous la peau, il y a solution de continuité ; c'est pour cela qu'en parlant des *plaies* d'armes à feu, je parle aussi des différentes contusions que ces armes peuvent faire. Ambroise Paré, *Liv. I. chap.* 1.

De quelque nature que soient les parties qui sont contuses, l'impression du coup y est à peu près la même ; c'est-à-dire ; que les vaisseaux y sont affaissés ou rompus, & les liqueurs extravasées. Cependant toutes les contusions ne doivent pas être regardées de même œil ; celles des parties aponévrotiques, des cartilages ou des os, étant, relativement à leur structure, bien plus susceptibles d'accidens que celle des parties qu'on nomme charnues. Ces dernieres sont d'un tissu assez lâche, & la liqueur qui n'y est qu'infiltrée, transpire assez facilement, après quoi les vaisseaux qui avoient perdu leur ressort reprennent peu à peu. Le tissu serré des parties aponévrotiques, telles que sont les ligamens, capsules, aponévroses, &c. ne permet pas une résolution si facile aux liqueurs qui y sont infiltrées, ce qui fait que le plus souvent ces liqueurs s'y alterent : alors leur altération occasionne nécessairement l'inflammation de l'aponévrose, & souvent sa pourriture. Les cartilages & les os sont d'un tissu encore plus serré. Supposant donc, comme il est possible, rupture & ecchymose aux membranes qui tapissent le canal ou les cellules osseuses, il est très-difficile qu'il s'y fasse de résolution, auquel cas le cartilage ou l'os peut s'altérer. De plus, il est difficile que le ressort du tissu cartilagineux ou osseux se rétablisse, s'il a été perdu par l'affaissement de toutes ses filieres. De même que dans la contusion sans *plaie*, les parties molles qui sont au-dessous de la peau souffrent déchirement, il peut aussi se rencontrer en même-tems contusion & fracture aux os.

De l'escarre. Si le corps dur poussé par une arme à feu, a toute sa force, il fait une *plaie*, soit qu'il ne touche que la superficie d'un membre en passant, soit qu'il frappe à plomb. Alors la violence avec laquelle il frappe, fait une escarre plus ou moins épaisse, & qui regne dans toute l'étendue de la *plaie*. Cette escarre est noire; & quoique faite par une arme à feu, ce n'est pas une brûlure, comme plusieurs l'ont cru. Il y a lieu de penser que du tems d'Ambroise Paré on attribuoit à la chaleur du boulet, de la balle, ou des autres corps poussés par la poudre à canon, la noirceur & l'escarre ; car cet Auteur combat cette opinion dans plus d'un endroit, & même plus qu'elle ne le mérite.

Qui dit escarre, dit une portion de chairs écrasées & brisées par un coup contondant, lesquelles garnissent toutes les parois d'une *plaie*, & ont perdu tout commerce de vie avec les chairs voisines. Cette escarre plus ou moins épaisse, tient à ces chairs ; elle ne s'en détache qu'au bout de quelques jours, & elle ne peut s'en détacher que par le secours du suc nourricier, qui, suintant d'une infinité de filieres, parvient peu-à-peu à séparer le mort du vif. Tant que cette escarre subsiste & ne se détache point, elle ferme les embouchures de tous les vaisseaux qu'elle touche, & y suspend le cours des liqueurs ; ce qui cause à la circonférence de la *plaie* une espece d'inflammation. Ambroise Paré, *chap.* 2.

De la contusion de l'os. Un os peut être contus ou même fracturé, quoiqu'il n'y ait pas de *plaie* aux chairs, ainsi que nous l'avons dit ; il peut l'être à plus forte raison lorsqu'il y a *plaie*.

Quoique la contusion de l'os paroisse être de peu de conséquence, elle ne l'est cependant pas toujours ; & le tems a quelquefois fait voir que l'ébranlement des parties intégrantes de l'os s'étoit communiqué à la moelle, à la membrane qui l'enveloppe, & à celles qui tapissent les cellules osseuses ; car au bout de quelque tems ces membranes ont suppuré ; ce qui a fait un épanchement de matiere dans le corps de l'os, ainsi qu'on le verra dans la suite.

De la plaie avec fracture à l'os. La fracture de l'os seroit par elle-même moins à craindre que sa contusion, si elle pouvoit être bornée, & si elle n'étoit pas accompagnée du déchirement des membranes qui tapissent ses cavités intérieures, ainsi que de celui du périoste, & de toutes les portions de muscles qui sont attachées à cet endroit de l'os brisé, ou qui y prennent naissance. Il est bien rare de trouver dans ce cas la fracture unie ; & supposant l'os entierement cassé ou seulement en partie, les éclats qui tiennent encore au corps de l'os par quelques portions membraneuses ou musculeuses, ont perdu le niveau ; ce qui ne peut exister sans qu'il y ait à ces parties molles un déchirement, qui, quelquefois, s'étend beaucoup plus loin que l'escarre.

Malgré ce déchirement, la douleur qui se fait sentir dans l'instant même qu'un homme est blessé par une arme à feu, supposant la *plaie* la plus grande comme seroit celle d'une cuisse emportée, cette douleur, dis-je, n'est point aiguë, & presque toujours le malade ne ressent qu'une douleur gravative dans tout le membre, comme si quelque fardeau considérable fût tombé des-

fins, ou que quelque corps ayant beaucoup de masse, l'eût frappé sans faire de *plaie*. Mais au bout de quelques momens ou de quelques heures, la douleur devient aiguë, & augmente plus ou moins, suivant la nature des parties qui ont été blessées. Les *plaies* des parties aponévrotiques deviennent très-douloureuses, pendant que celles des parties charnues sont moins sensibles. Les premieres sont par cette raison bien plus souvent suivies d'accidens; car la douleur fait naître dans tout le membre blessé un frémissement ou mouvement convulsif plus ou moins vif, qui, s'il dure un peu long-tems, gêne le cours des liqueurs au point d'y causer leur engorgement. L'expérience nous apprend que les douleurs vives dans une partie sont souvent suivies d'inflammation & de gangrene. De plus, la douleur anime le sang, elle met les esprits animaux en désordre; & par la grande dissipation de ces esprits qu'elle occasionne, elle épuise les forces du malade.

De la différence des corps étrangers. Si la balle qui fait la *plaie* ne perce pas le membre de part-en-part, il faut nécessairement qu'elle reste, soit dans les chairs, soit entre les pieces d'os, si elle en brise quelqu'un. Sa présence peut causer plus ou moins de mal suivant sa matiere qui peut être de quelque métal disposé à faire du vert-de-gris, comme le cuivre, & suivant sa figure plus ou moins irréguliere; car une balle de plomb qui touche un os, change toujours de figure; elle peut être coupée en deux par l'os même qu'elle frappe, s'applatir ou devenir fort angulaire; alors ses inégalités piquent les parties où elle est restée, & dans lesquelles elle est comme enchassée, de maniere qu'on a quelquefois bien de la peine à l'en détacher.

La balle n'est pas le seul corps étranger qu'on peut trouver dans une *plaie*; car si elle a percé l'habit & emporté la piece d'étoffe, elle l'a poussée devant elle: aussi trouvons-nous tous les jours dans ces *plaies*, du drap, du linge, &c. Lors même que la balle est sortie, ayant percé le membre de part en part, on est presque sûr de trouver dans la *plaie* la portion d'étoffe qui est entrée avec elle, surtout s'il y a quelque os brisé. Il seroit à souhaiter qu'on pût donner des regles certaines pour déterminer le lieu où ces morceaux d'étoffe sont restés; tout ce qu'on peut dire, c'est qu'ils sont confondus avec l'escarre, & que s'il y a quelque os brisé, ils sont probablement restés attachés par les inégalités de l'os. On peut trouver encore bien d'autres corps étrangers dans le trajet de la balle; des boutons de l'habit, des pieces de monnoie ou autres choses qui étoient dans les poches du blessé, des portions d'os détachées de leur tout, lesquelles peuvent avoir été emportées assez loin; & partout où ces corps auront passé, ils auront, soit par leurs inégalités, soit par leur dureté, fait un déchirement & une escarre à tout ce qu'ils auront touché.

Des premieres hémorrhagies. Tout le désordre dont nous venons de parler, ne peut se faire dans une partie sans la destruction de tous les vaisseaux qui ont été frappés, lesquels peuvent être petits, moyens ou gros. S'il ne s'en est trouvé que de très-petits, il est aisé de juger par tout ce que nous avons dit de la contusion & de l'escarre, que cette *plaie* ne saigne pas: mais si le corps étranger a ouvert quelque vaisseau un peu considérable, l'escarre, dans ce point, peut n'être pas suffisante pour s'opposer à l'impulsion du sang artériel. Ce seroit donc une erreur de croire qu'une *plaie* d'arme à feu ne saigne pas; car on a vû beaucoup de blessés perdre bien du sang & même mourir par l'hémorrhagie faute de secours. Il peut arriver encore qu'un vaisseau médiocre étant ouvert & ses parois affaissées par l'escarre, il ne donne du sang qu'au bout de quelques heures, la fievre qui survient accélérant le mouvement de toutes les liqueurs. Ces hémorrhagies, lorsqu'elles sont médiocres, peuvent être utiles à prévenir bien des accidens, AMBR. PARÉ, *ch.* 11. mais si elle sont considérables, elles tuent le malade ou l'épuisent au point d'être presque sans ressource.

Pendant la suite du traitement il pourra survenir encore des hémorrhagies dont nous parlerons dans leur tems.

Des premiers accidens qui se font voir au membre blessé.

Ces accidens sont l'ecchymose, la tension, le gonflement & la gangrene.

De l'Ecchymose. Nous avons vu des parties dures, brisées, des parties molles, déchirées & contuses, des corps étrangers introduits, &, pour ainsi dire, incrustés dans le tissu des parties, la circulation gênée par l'érétisme du tissu réticulaire, & par la convulsion tonique des parties nerveuses. Que de causes à la fois concourent à produire cette ecchymose, qui souvent inonde tout le membre; & ce gonflement affreux qui peut opérer sa destruction, si on ne le prévient! Dans l'instant du coup le corps étranger chasse dans les interstices des vaisseaux qu'il épargne, le sang de ceux qu'il meurtrit; l'escarre suspend & arrête le cours des liqueurs dans tous les vaisseaux qui y aboutissent; & l'érétisme du tissu réticulaire se faisant avec force & promptitude, il étrangle tous les petits vaisseaux; ainsi plusieurs se rompent par leur gonflement, le sang s'épanche de plus en plus dans les interstices des fibres, & il y forme en différens endroits nombre de caillots, comme nous avons dit qu'il en forme dans la contusion sans *plaie*. Cet épanchement qu'on nomme ecchymose, s'étend quelquefois fort loin sous la peau, entre les muscles, & même jusques dans leur corps. Tant qu'il subsiste, c'est un second obstacle à la liberté du cours des liqueurs dans les vaisseaux qui sont demeurés entiers, & qui s'en trouvent comprimés.

Du gonflement de la partie. Voilà ce qui occasionne dans le membre blessé le gonflement que l'on voit presque toujours survenir au bout de quelques heures; gonflement plus ou moins considérable, & toujours plus dangereux s'il se fait au-dessus de la *plaie*, que s'il se fait au-dessous. Il est naturel que le membre se gonfle au-dessous, parce que le retour des liqueurs est gêné: mais cette raison est insuffisante pour le gonflement qui se fait au-dessus, & lorsqu'il arrive, c'est certainement que quelque partie tendineuse ou aponévrotique souffre, auquel cas l'inflammation peut survenir dans toute son étendue, c'est-à-dire, au-dessus comme au-dessous de la *plaie*.

Supposé que l'érétisme du genre nerveux occasionne dans la partie l'engourdissement & la pesanteur, comme nous avons dit qu'il le cause quelquefois par tout le corps, cet accident, lorsqu'il ne passe pas en peu de tems, présage toujours d'autres accidens encore plus funestes; & si l'on ne met promptement en usage les secours que l'art prescrit, l'engorgement augmente souvent jusqu'au point, que le tissu serré de la peau ne lui permet pas de se prêter assez au volume que les parties qu'elle enveloppe ont acquis. Alors ces parties peuvent se mortifier faute de circulation, avant même qu'il se fasse des phlyctaines à la peau.

Tous ces accidens peuvent décider en peu de tems de la perte du membre, & même de la vie du malade. Le Chirurgien doit donc travailler de bonne heure à y remédier ou à les prévenir. Il seroit à souhaiter qu'il fût mandé dans l'instant même qu'un homme vient d'être blessé; car supposant la guérison possible par les secours convenables, ils peuvent devenir infructueux, s'ils ne sont administrés assez-tôt.

Des opérations qu'il convient de faire dans les différens cas, soit contusion, soit plaie.

La suspension du cours des liqueurs & l'amas du sang extravasé dans le tissu de la partie, la menacent de gonflement, d'inflammation & de gangrene, ainsi qu'on

l'a vu; les esquilles, s'il y a quelque os brisé, piquent & irritent le genre nerveux; les corps étrangers, s'il y en a quelques-uns, fatiguent la nature par leur poids & par leurs inégalités; le sang coule de quelques vaisseaux, & coule assez pour mériter l'attention du Chirurgien, ou bien l'hémorrhagie est à craindre, vu la situation de la *plaie*. C'est de tous ces points qu'il faut tirer les indications curatives, afin de déterminer au juste la maniere dont le Chirurgien doit se comporter. S'il tarde à faire ce qu'il convient, & que le gonflement survienne, difficilement il pourra le faire.

Il y a quatre indications curatives à remplir pour parvenir à la guérison. La premiere est de changer la figure, &, autant qu'il est possible, la nature de la *plaie* par des incisions convenables, *Ambr. Paré, ch.* 3. faisant une *plaie* saignante, de cette *plaie* qui est contuse. La seconde est d'ôter les corps étrangers. La troisieme est d'arrêter l'hémorrhagie. La quatrieme est de prévenir les accidens qui peuvent survenir, & de remédier à ceux qui ont déja paru. C'est ce que nous allons expliquer en détail; & pour le faire avec ordre, nous suivrons à-peu-près le même que nous avons déja suivi.

La contusion est légere. Si la contusion est légere, qu'elle ne s'étende pas plus loin que le pannicule graisseux, & qu'il n'y ait aucun caillot considérable épanché dans un vuide, elle ne differe pas de celle qui peut être faite par toute autre cause que par une arme à feu. L'usage des topiques résolutifs, tel qu'est l'esprit-de-vin avec le sel ammoniac & le baume du Pérou ou de Fioraventi, &c. peut par les parties actives & pénétrantes de ces remedes, faciliter la résolution des liqueurs extravasées; & l'on connoît qu'elle se fait, par la couleur de la partie, dont la peau devient jaune.

La contusion est grande. Mais la contusion & l'eccyhmose, car on ne peut les séparer, peuvent être profondes. Ce n'est pas toujours par la vue qu'on peut en juger, c'est par le degré de la douleur, par l'engourdissement du membre, par sa pesanteur, par l'interception de son mouvement, & par la réflexion que l'on peut faire sur la nature du coup, calculant la mollesse & la mobilité de la partie frappée, qui a obéi au coup, ou qui n'a cédé qu'avec peine; & en examinant la figure, le volume & le poids de l'instrument qui a frappé, ce qui suppose qu'on ait pris soin de le ramasser. L'expérience nous apprend que dans cette espece de contusion, il n'y a pas seulement infiltration; mais qu'il y a aussi épanchement en différens endroits de la partie contuse: ainsi ce seroit à tort qu'on voudroit en tenter la résolution. Il y a trop de parties qui ont perdu leur ressort, pour espérer qu'elles le reprennent si-tôt; & de plus, les infiltrations aussi-bien que les épanchemens se sont faits trop profondément. Ces liqueurs s'échauffant & fermentant dans le lieu où elles sont arrêtées, y causeroient une suppuration: ainsi il faut la prévenir par des incisions & par des scarifications plus ou moins profondes, suivant la profondeur de la contusion & de l'ecchymose.

Contusion avec fracture. Si par hasard le coup a été assez violent pour casser un os sans faire *plaie*, (on a vu quelquefois des os très-durs, comme le *tibia* ou le *femur*, cassés par un boulet de canon ou autre corps dur qui n'avoit entamé ni la peau ni même les habits) les incisions ne doivent pas découvrir l'os fracturé: mais elles doivent seulement profonder dans le corps des muscles & dans leurs interstices. Ces *plaies* seront ensuite pansées selon l'art; & s'il y a un ou plusieurs os fracturés, on en fera la réduction, & on fera ensorte de les maintenir réduits à l'aide d'un bandage approprié & d'une situation convenable.

L'avantage que dans ces deux cas, on pourra retirer des incisions que je propose, lesquelles incisions ne peuvent être faites sans faire saigner beaucoup la *plaie*, c'est que par elles, non-seulement on désemplira beaucoup de petits vaisseaux engorgés qui se videront de proche en proche; mais encore on donnera une issue libre à une partie des liqueurs extravasées; c'est le véritable & le plus sûr moyen de prévenir le gonflement dont la partie est menacée.

Contusion sur l'articulation, sans que l'os ait souffert. Si la contusion que je suppose toujours forte, est à l'endroit d'une jointure, elle peut s'étendre jusqu'aux parties qui l'enveloppent de près, telles que sont plusieurs aponévroses & la capsule qui enveloppe l'articulation. Ces parties sont respectables, surtout la capsule qu'on ne pourroit ouvrir sans découvrir l'articulation; & les incisions ne doivent nullement les entamer, mais seulement le pannicule graisseux qui les recouvre. Je sai que ces parties s'enflammeront, si le suc nourricier qui est extravasé dans leur substance s'y altere; je sai aussi qu'elles pourront suppurer en conséquence & se détruire; cependant il n'est permis de les entamer, qu'autant qu'on sent au-dessous d'elles la fluctuation d'un fluide épanché; si l'on n'en sent aucune, il faudra tâcher de prévenir ces accidens, ou de les corriger, par l'exactitude du régime, par les saignées copieuses & réitérées, & par l'application des topiques émolliens & résolutifs, soit en fomentations, soit en cataplasmes souvent renouvellés.

Le coup a porté sur l'os. Si avec la contusion des parties aponévrotiques, les os qui forment l'articulation se trouvent contus, brisés ou luxés, on ne pourra gueres espérer de conserver le membre. Il est bien vrai qu'on en a conservé quelques-uns qui étoient dans le cas: mais il est vrai aussi qu'il a péri beaucoup plus de ces blessés, qu'il n'y en a eu de guéris. On ne peut attribuer leur mort qu'à l'inflammation des ligamens, des aponévroses, des graisses & des glandes sinoviales, enfin à leur suppuration dont tout l'article a été inondé; accidens qui sont le plus souvent suivis d'un reflux de matiere purulente. Voilà ce qu'il est bien plus sage de prévenir par l'amputation du membre, que de l'attendre.

Il y a une plaie superficielle. Un corps dur poussé par une arme à feu, peut frapper une partie en passant, & ne faire *plaie* qu'à la superficie. Alors il peut emporter la piece & faire une *plaie* unie; il peut aussi laisser un lambeau pendant, ce qui dépendra de la figure ronde ou irréguliere de ce corps qui peut être un boulet, un éclat de bombe ou de grenade, une pierre, &c. Il y a à l'une & à l'autre *plaie* une escarre plus ou moins profonde; & quoique ce corps étranger n'ait frappé que la superficie, il a pu occasionner une ecchymose, une commotion, & même une fracture à quelque os voisin sans le découvrir. *Lisez mes Observations Tome II. Observ. communiquée par M. Léauté.*

L'ecchymose & la commotion peuvent exiger du Chirurgien de faire les incisions ou scarifications dont nous avons parlé: mais à l'égard de l'escarre, il faut, si on ne l'emporte entierement, la scarifier dans toute son étendue, pour travailler ensuite à la faire détacher par l'application des médicamens convenables.

S'il y a un lambeau un peu considérable, il faut, après avoir scarifié ou emporté l'escarre, réappliquer le lambeau & l'assujettir, soit par un bandage convenable, soit par une suture seche, soit même par une suture entre-coupée, pour épargner à la nature la moitié de son ouvrage, & avancer la guérison qui seroit bien plus longue à se faire si on le coupoit. Ces précautions peuvent réussir, c'est-à-dire, que s'il ne survient pas d'inflammation, le lambeau pourra se recoler partout où il n'y a point d'escarre: mais elles seront inutiles s'il arrive gonflement; car alors la *plaie* suppurera, & si on a fait une suture seche ou entre-coupée, elle ne sera que contentive. C'est pour cela qu'en la faisant, il faut arrêter les nœuds du fil de maniere qu'on puisse les lâcher au besoin.

Le membre est emporté. Le corps qui blesse peut frapper à plomb. S'il a assez de masse & de vitesse pour emporter une portion de quelque membre, la *plaie* n'est jamais ooie, l'os n'est jamais cassé net, & outre les éclats qoi peuvent s'étendre beaucoup plus haut que l'endroit frappé, cet os peut être feodu jusqu'à uo certain point. Il y a plus, la secousse a pu se communiquer à l'articulation qui est au-dessus, & elle s'y est surement communiquée, si la *plaie* est près de cette articulation; ainsi sa capsule & ses ligamens en ont souffert. Pour le prouver, il suffit de dire qu'on a vu quelquefois cette articulation luxée par le même coup qui avoit emporté la partie ioférieure du membre. Lorsqu'elle ne l'est pas, c'est que la capsule & les ligamens ont résisté, & ils n'ont pu le faire sans souffrir une tension violente. Il n'est pas douteux qu'il oe faille faire l'amputation au-dessus de la *plaie* : mais peut-on attendre une bonne suppuration, ici où tout le genre nerveux est dans une espece de convulsion & où l'ecchymose s'étend jusqu'à l'article? Non certainement, parce que le moignon doit se gonfler dans peu par les raisons énoncées. Il faut donc couper le membre au-dessus de l'articulation qui est supérieure à la *plaie*. Si on a souvent vu périr des malades quelques jours après l'amputation, c'est qu'on l'avoit faite immédiatement au-dessus de la *plaie* & au-dessous de l'articulation supérieure; que cette articulation s'est ensuite gonflée; que l'inflammation y est survenue; que la fievre s'est allumée; & qu'en conséquence la suppuration a été suspendue, source de bien d'autres accidens.

L'uoique parti qu'il y avoit à prendre, étoit de faire une seconde amputation au-dessus de l'articulation supérieure, aussi-tôt qu'elle a commencé à se gonfler; & ceux qui ont été assez hardis pour le faire, ont vu le plus souvent guérir les malades, qui, sans cela, auroient péri selon toute apparence.

Le coup perce dans l'épaisseur du membre. Si le corps dur qui fait *plaie* n'a pas assez de volume & de poids pour emporter le membre, il le perce de part-en-part, ou bien il y reste enfermé.

S'il le perce de part-en-part, trois choses ensemble ou séparément peuveot faire distinguer l'entrée de la sortie. 1°. La peau est légérement enfoncée à l'endroit par où la balle est entrée, & relevée du côté de la sortie. 2°. L'escarre, la contusion & l'ecchymose sont bien plus considérables du côté de l'entrée. 3°. La sortie est pour l'ordinaire plus large que l'entrée. Ce dernier point n'est pas sans exception, car deux balles peuvent entrer ensemble, le coup étant tiré de fort près, se séparer dans le tissu de la partie, & ne pas sortir ensemble; il peut même arriver qu'il n'en sorte qu'une, l'autre restant dans l'épaisseur du membre.

La plaie n'est que dans les chairs. Dans le cas où la balle a percé de part en part, & où elle n'a touché que des parties molles; il faut, par des incisions convenables aggrandir la *plaie* & en faire une *plaie* longue qu'il soit facile de panser. Il seroit même à souhaiter de pouvoir scarifier l'escarre dans tout le trajet de la balle, pour en faire une *plaie* saignante. Lorsqu'il y a peu de trajet de l'entrée à la sortie, il faut des deux ouvertures n'en faire qu'une, si cela se peut, sans couper aucun tendon ou vaisseau considérable; c'est le moyen de faire à toute l'escarre les scarifications indiquées. Supposant la chose impossible, il faut en incisant du côté de l'entrée & de la sortie, faire ensorte, autant que les parties qui sont à ménager le permettent, que le trajet de la balle soit assez large pour que la communication d'une *plaie* à l'autre soit toujours libre. Si on a manqué de le faire tel, les parois de la division se rapprocheront par le gonflement qui pourra survenir à la partie, & la suppuration aura bien de la peine à s'établir. Si le trajet est très-long, comme il arrive lorsqu'une balle perce un membre obliquement, & en suivant sa longueur, on ne peut joindre les deux *plaies* en uoe, ni faire la communication aussi libre que je le demande : mais on peut quelquefois y suppléer en faisant d'espace en espace des contr'ouvertures. Il est bien vrai que cela ne remplit pas toute l'indication; on procure bien par-là l'écoulement de quelques liqueurs; mais on ne rend pas la *plaie* saignante dans toute sa longueur, comme il seroit utile de le faire pour procurer un dégorgement parfait. Il est bon de dire en passant, que cette espece de *plaie* faite à des membres très-charnus, comme seroit la cuisse, guérit rarement, par l'impossibilité de faire le long du trajet ce que l'art prescrit; d'où s'ensuivent d'ordinaire des accidens qui emportent le malade. Un séton passé dans la *plaie*, de l'entrée à la sortie, ne pourroit-il pas les prévenir? Non, certainement; ce seroit un corps étranger qui fatigueroit les parties, soit par sa présence, soit par le frottement, lorsqu'on le feroit couler pour le changer. Si le goollement se passe, le séton pourra être utile pendant quelques jours pour porter les remedes convenables dans tout le trajet de la *plaie*; mais il faudra le retirer lorsqu'elle sera mondifiée.

Le corps étranger est perdu dans la plaie. Si le corps étranger est resté enfermé dans l'épaissenr du membre, il faut faire ensorte de savoir où il est, afin de l'ôter, s'il est possible; parce que son extraction est nécessaire, & donne au malade une consolation qui pent aider à sa guérison.

La direction du coup peut indiquer à peu près où ce corps est placé; & c'est ce que le Chirurgien peut d'abord connoître par l'introduction, non d'un stilet, mais d'une grosse sonde incapable, vu son volume, de faire de nouvelles routes, ou de s'arrêter par de légers obstacles. AMBR. PARE', *chap.* 5.

Ce ne sera, je le répete, que pour mieux juger de la direction du coup, & conséquemment du lieu où la balle peut être. J'ajouterai que cette direction n'est pas toujours une voie sûre pour trouver la balle; car la dureté d'un os qu'elle a touché en passant, peut l'avoir détournée de la ligne droite que naturellement elle devoit suivre. La densité de la peau qu'elle a de la peine à percer pour sortir, peut faire la même chose; & on a vu la balle, poussant devant elle un morceau de buste ou d'étoffe, entrer dans l'épaisseur du membre, ne pouvoir percer la peau pour sortir, & faisant son chemin dans le pannicule graisseux, faire la moitié du tour du membre.

La direction du coup étant connue autant qu'il est possible, il faut dilater la *plaie* extérieure, puis y porter le doigt. Le doigt qui, par la finesse du tact, sait distinguer les chairs brisées de celles qui ne le sont pas, est la meilleur sonde qu'on puisse employer. (AMBR. PARE', *chap.* 3.) Il sert à conduire le bistouri, &, si rien ne s'y oppose, à dilater encore au fond de la *plaie* jusques sur la balle même, qui, sans cela, ne seroit pas facile à prendre, étant, comme on l'a dit, enchassée dans les chairs. A l'égard des *plaies* qui sont aux petites extrémités, comme les doigts, à celles de la main & des autres endroits qui n'ont pas assez de volume pour permettre l'intromission du doigt, la sonde doit conduire le bistouri. Si la *plaie* est dilatée suffisamment, on ôtera facilement les corps étrangers, soit avec les doigts, soit avec une pincette, soit avec une curette.

La balle ayant traversé l'épaisseur du membre, est quelquefois restée sous la peau à l'endroit diamétralement opposé à la *plaie* extérieure; ainsi lorsqu'on ne la trouve pas dans la *plaie*, il faut tâter le membre dans toute sa circonférence. (AMBR. PARE', *ch.* 3.) Si on la trouve ainsi, il est plus à propos de faire uoe contre-ouverture pour l'ôter, que de la tirer par le trajet qu'elle a fait en entrant. Il est encore à propos de faire une contre-ouverture pour ôter la balle, lorsqu'elle a passé par-de-là le tronc des vaisseaux qui nourrissent la partie. Si on ne peut facilement trouver le corps étranger, il vaut mieux le laisser, que de fatiguer les parties par une recherche trop exacte : la suppura-

tion l'a plus d'une fois présenté dans la *plaie*. Dans le cas où l'on sent la balle avec la sonde, on proposera peut-être d'en faire l'extraction avec les tire-balles qui sont décrits dans les divers traités d'instrumens. Supposant la chose possible, l'extraction de ce corps ne doit pas exempter de faire les incisions indiquées; par conséquent c'est par elles qu'il faut commencer. Je n'approuve donc l'usage de ces tire-balles, que dans les cas où la structure de la partie ne permet pas d'aggrandir suffisamment la *plaie* jusqu'au fond.

Les morceaux d'étoffe ou de linge ne sont pas, vu leur mollesse, si faciles à trouver que la balle avec laquelle ils sont entrés : souvent ils sont nichés dans les interstices des muscles voisins ; & si le doigt ne peut les distinguer après les incisions convenables, il ne faut pas fatiguer la partie à force de les chercher ; ils pourront sortir dans la suite avec la suppuration, & c'est à quoi les incisions & contre-ouvertures seront d'un grand secours.

L'os a été frappé. Supposons à présent que la balle a dans son trajet rencontré un os. Cet os peut être découvert & simplement contus. On peut juger que la contusion est légere, si la balle n'a guere été réfléchie ; & dans ce cas elle n'aura pas de mauvaises suites, pourvu qu'on ait soin de bien débrider le périoste, comme on débride le péricrane lorsqu'il est contus. Sans cela, il pourra s'enflammer tout le long de l'os, suppurer & causer bien des accidens. La *plaie* pourra être longue à guérir à cause de l'exfoliation de l'os, qui, malgré tous les secours de l'art, est quelquefois très-lente à se faire. Si la contusion est très-forte, (on peut la juger telle si la balle a été beaucoup réfléchie,) il faut de même débrider le périoste : mais malgré cela, la contusion de l'os pourra, comme on l'a dit, occasionner au bout de quelques jours un épanchement dans le corps de l'os, & opérer sa destruction. Si l'os est fracturé ou brisé dans un endroit fort dur, comme l'est, par exemple, le *tibia* dans sa partie moyenne, le Chirurgien le connoîtra sans beaucoup de recherche. Dans ce cas, la commotion, l'éréthisme, & même le gonflement qui pourra survenir, seront proportionnés à la nature de la fracture. Le corps étranger peut avoir entierement brisé l'os dans toute sa circonférence, & il peut n'avoir entamé qu'une portion de son épaisseur, soit de la partie antérieure, comme la crête du *tibia*, laissant entier le côté qui regarde le muscle soléaire, soit de la partie postérieure, laissant la crête du *tibia* entiere. Il est possible encore qu'une portion de l'os qui paroît n'avoir pas cédé au coup, soit séparée des deux extrémités de l'os sans avoir perdu le niveau, & qu'elle ne tienne en sa place que par la membrane qui tapisse son intérieur, par le périoste & par les muscles qui y sont adhérans : ceci est plus difficile à connoître. Il peut arriver encore que l'os soit brisé dans l'endroit où il a été frappé, & qu'il y ait encore une fracture au même os, à quelques travers de doigt de l'endroit frappé, ainsi que Maggius dit l'avoir vu, *p. 46*. Enfin l'os peut être fendu jusqu'à l'une de ses épiphyses ; c'est ce que le Chirurgien ne peut absolument connoître dès le premier jour, malgré la plus scrupuleuse recherche : mais quelques jours après deux choses peuvent l'indiquer. La premiere est une rougeur à la peau avec un léger gonflement tout le long de la fente, de même qu'on le voit à la tête le long d'une fente au crane; (dans les membres très-charnus cette rougeur peut être long-tems à paroître.) La seconde est un commencement de calus qu'on voit quelques jours après à l'extrémité de la fente dans l'endroit où l'os est brisé ; calus formé par le suc nourricier qui s'échape de la fente, & commence à se condenser.

Dans la plûpart de ces cas, les pieces d'os éclatées ayant fait un déchirement au fond de la *plaie*, les esquilles piquent ou tiraillent le périoste, ou bien les autres parties aponévrotiques ; les morceaux d'étoffe, s'il en est entré avec la balle, sont restés acrochés dans les pieces fracturées, la balle y est peut-être aussi ; & sûrement elle n'est pas unie, parce que l'os qu'elle a brisé l'a rendue de figure irréguliere. Toutes ces choses réunies sont autant de motifs qui doivent déterminer à faire des incisions grandes & suffisantes pour prévenir les accidens dont la partie est menacée, pour ôter les corps étrangers, & pour pouvoir panser facilement cette *plaie* qui est profonde & qui doit rester long-tems ouverte, attendu les exfoliations qui doivent se faire. Les incisions étant faites comme il faut, on porte le doigt dans le fond de la *plaie*, & on distingue facilement tout ce qu'il y a d'étranger. Si l'on sent des esquilles entierement séparées du corps de l'os, il faut couper ce à quoi elles tiennent, & alors on les ôtera fort facilement : les arracher seroit contre la saine pratique; car on ne pourroit le faire sans causer de vives douleurs au malade, & par-là irriter encore le genre nerveux. A l'égard des grosses esquilles ou pieces d'os branlantes qui ne sont pas hors de leur place ; & y tiennent encore par beaucoup de chairs, il faut les laisser, parce qu'elles pourront se réunir par un calus; & supposé que par quelques pointes elles pussent piquer les chairs voisines, il faut couper ces pointes avec une tenaille incisive.

Si la balle a frappé quelqu'un des grands os, comme, par exemple, le *tibia* dans l'une de ses épiphyses, elle a pu sans se détourner & sans le briser entierement, y faire seulement son trou, & s'y enchasser.

Si elle n'est pas entrée profondément, & qu'on puisse l'ôter, soit avec les doigts, soit avec le tire-fond, soit avec la gouge, on peut espérer de guérir le malade sans couper le membre, supposé qu'il ne survienne pas de ces grands accidens dont nous avons parlé, & qui sont une suite ou de la secousse que toute l'articulation a reçue, ou de l'inflammation de toutes les parties aponévrotiques qui l'enveloppent. Mais si la balle est entrée assez profondément dans le corps de l'os pour qu'on ne puisse l'ôter, ou si les grands accidens commencent à paroître, il n'y a d'autre parti à prendre que de faire l'amputation du membre. Si la balle a écorné ou percé cet os dans son extrémité qui est spongieuse, le fracas peut être beaucoup moindre qu'il ne le seroit, le coup ayant porté dans son milieu, & il n'y a que peu d'éclat. Mais l'avantage qu'une pareille *plaie* peut avoir sur celle qui seroit faite au corps de l'os, est bien compensé par le désordre des aponévroses qui entourent cette extrémité, & des tendons qui s'y attachent, lesquels doivent être très-maltraités dans ces sortes de *plaies*. C'est au génie du Chirurgien à se comporter suivant les circonstances, c'est-à-dire, à juger s'il peut espérer de conserver le membre par des incisions convenables, sinon à faire l'amputation. S'il essaie de conserver le membre, & qu'il survienne des douleurs aiguës sans qu'elles soient causées par quelques pointes d'os qui piquent les parties voisines, c'est une preuve que le genre nerveux souffre infiniment ; & dans ce cas, il ne faut pas tarder à faire l'amputation, faute de quoi les mouvemens convulsifs paroîtront bien-tôt au membre blessé & gagneront tout le corps. Alors l'amputation deviendra inutile.

De ce qu'il faut observer en faisant les incisions.

Dans les incisions plus ou moins profondes que je propose comme nécessaires, il ne faut pas ménager le corps des muscles ; & lorsqu'ils sont recouverts d'une membrane commune & aponévrotique, comme le sont ceux de la jambe & de l'avant-bras, il faut bien débrider cette membrane, si on veut prévenir des abscès qui ne manqueroient pas de se faire dans les interstices des muscles. Il en est de même de toutes les aponévroses en quelques endroits qu'elles soient ; elles demandent beaucoup de connoissance & de circonspection pour les bien débrider. Si l'on ne fait que les fendre, suivant la rectitude de leurs fibres longitudinales, cette incision ne débride rien ; ainsi il faut les couper transver-

salement ou obliquement, quelquefois même dans tous les sens en forme de soleil.

Dans ces incisions, il faut, autant qu'il est possible, ménager les tendons pour conserver le mouvement du membre après la guérison. Cependant il peut se trouver quelques circonstances où l'on ne peut se dispenser de les couper, comme, par exemple, dans les incisions qu'il faut faire au pié, dans le cas d'une *plaie* avec fracas considérable aux os du tarse ou du métatarse. La pratique peut nous en fournir d'autres qu'il est difficile de prévoir.

La principale attention que le Chirurgien doit avoir dans ces incisions, c'est de ménager les troncs des vaisseaux, pour ne pas priver les parties qui sont au-dessous, de la nourriture dont elles ont besoin. A l'égard des vaisseaux médiocres qui ne sont que des branches émanées des troncs, on peut les couper sans scrupule: mais après les avoir coupés, il faut arrêter le sang.

De la maniere d'arrêter les hémorrhagies.

Les styptiques, la compression & la ligature sont en usage dans la Chirurgie pour arrêter les hémorrhagies. Dans le cas d'une *plaie* faite par une arme à feu, je rejette la compression qu'on pourroit faire en tamponnant la *plaie* avec la charpie seche, parce que cela s'opposeroit au dégorgement qu'on cherche à procurer par les incisions qu'on a faites, & seroit capable de faire naître à la circonférence un gonflement dangereux. Les styptiques n'agissent qu'autant qu'ils font escarre, encore ont-ils besoin de la compression, & la *plaie* n'est déja que trop garnie d'escarres: ainsi j'en rejette l'usage dans tous les cas où l'on pourra faire la ligature du vaisseau qui est ouvert. Je préfere donc la ligature du vaisseau, parce qu'elle ne fait de compression qu'au vaisseau même.

La grande difficulté est de la faire comme il faut, dans une *plaie* profonde; & cette difficulté vient, ou de ce que le vaisseau est caché dans les chairs, de maniere qu'on n'en peut voir l'ouverture, ou bien de l'endroit profond où il est placé, ou de la quantité du sang qui le cache en remplissant la *plaie*.

Si le vaisseau est caché dans les chairs, de maniere qu'on ne puisse distinguer son orifice, il faut le découvrir par une incision, (AMBR. PARÉ, *ch.* 10.) car on ne peut arrêter une hémorrhagie, si on ne voit précisément le point d'où le sang sort, à moins qu'on ne le fasse en tamponnant la *plaie* avec force charpie; ce qui ne convient jamais en aucun cas. On ne peut faire de ligature au vaisseau, si on ne le voit; & dût-on se servir des styptiques, c'est toujours sur l'embouchure du vaisseau ouvert qu'il faut les appliquer.

La profondeur de la *plaie* ne doit être comptée pour rien si l'on a fait des incisions suffisantes, & le sang ne remplira plus la *plaie* si le Chirurgien a soin de faire une ligature a tourniquet à la partie supérieure du membre. L'ayant faite, on ôtera tout le sang, qui, remplissant la *plaie*, cache le point où est le vaisseau ouvert; alors il pourra l'embrasser sûrement avec l'aiguille, & faire la ligature.

Dans les *plaies* faites au tronc ou dans les incisions que nous sommes obligés d'y faire, il est possible qu'il y ait un vaisseau qui donne du sang assez pour obliger d'en faire la ligature; & là, on ne peut arrêter l'hémorrhagie avec un tourniquet comme aux extrémités. Dans ce cas, la ligature du vaisseau est plus difficile à faire, & cependant elle est préférable à l'usage des styptiques, ainsi qu'on l'a dit. Pour faire commodément cette ligature, c'est-à-dire, pour empêcher que le sang qui coule ne cache l'ouverture, il faut avec le doigt chercher cette ouverture; & quand on l'a trouvée, le doigt appuyé sur le vaisseau, arrête le sang. Alors il faut ôter le sang qui remplit le vuide de la *plaie*, puis avec une aiguille courbe, passer un fil dans les chairs à la circonférence dudit vaisseau, & en faire faire le nœud par un Aide, sans retirer le doigt jusqu'à ce qu'il soit fait. Si cependant la ligature est impraticable, il faut se servir d'un styptique appuyé précisément sur le vaisseau, & l'y soutenir avec le doigt jusqu'à ce qu'il ait fait escarre. De cette maniere les parois de la *plaie* ne sont pas comprimées par un tamponnage capable d'exciter l'inflammation. L'escarre étant faite, on peut panser la *plaie* mollement selon l'art.

Il en est de même des hémorrhagies qui surviennent à l'instant du coup. Un Chirurgien Anatomiste qui connoît le trajet de la balle, soit au tronc, soit aux extrémités, sait quel est le vaisseau qui est ouvert, & où il est placé; ainsi il peut facilement arrêter le sang par les moyens que nous venons d'indiquer, surtout s'il a pu mettre le tourniquet; car ce tourniquet le rendant maître du sang, il pourra commodément faire les incisions convenables, & trouver le vaisseau qui est ouvert.

A l'égard du saignement de la *plaie*, lequel est inséparable des incisions que nous avons indiquées, nous le regardons comme utile pour prévenir le gonflement de la partie; & ce seroit aller contre les vues qu'on s'est proposées, que de l'arrêter par le tamponage; il s'arrêtera peu de tems après, c'est pourquoi il ne mérite par lui-même aucune attention.

Si la balle faisant *plaie* à l'une des extrémités, a passé près des gros vaisseaux; il est possible que cette *plaie* ne saigne point, quoiqu'une branche un peu considérable ait été ouverte. Mais comme l'hémorrhagie est à craindre à la chûte de l'escarre & quelquefois plutôt, il est bon de laisser à la partie supérieure du membre un tourniquet prêt à serrer si l'hémorrhagie paroît, faute de quoi le malade pourroit périr dans son sang. Si c'est au tronc, le Chirurgien qui sait que cela peut arriver, doit laisser auprès du malade un Garçon habile qui puisse se rendre maître du sang.

Du premier Appareil.

La maniere de faire les pansemens doit répondre aux vues qu'on s'est proposées. Gardons-nous donc de suivre aveuglément cette pratique, qui est presque généralement reçue, de panser toutes *plaies* d'armes à feu en premier appareil, avec la charpie imbibée d'eau-de-vie. Je sai que l'application de cette liqueur simple ou même animée, convient dans le cas de ces *plaies* énormes par leur étendue, parce qu'elles sont compliquées d'une contusion & d'une ecchymose proportionnées; qu'elle convient encore dans le cas de ces grandes contusions, où j'ai proposé de faire des incisions assez profondes pour prévenir la mortification qui peut suivre de près, vu l'engorgement considérable qui est à tout le membre. Mais je sai aussi qu'elle ne peut convenir que sur des chairs dont le sentiment est émoussé ou perdu; ainsi j'en proscris absolument l'usage partout où l'on aura été obligé de couper profondément dans le vif, parce que la cuisson qu'elle excite dans ces parties, s'oppose au relâchement qu'on souhaite de procurer; & qu'étant dessiccative, elle est plus capable de retarder la suppuration, que de l'aider.

Je dis donc que dans ce dernier cas, il faut se contenter de mettre dans la *plaie* une quantité de charpie proportionnée au vuide qu'il faut remplir; charpie très-mollette, & par cette raison incapable de presser & de fatiguer ses parois par son volume; enfin suffisante pour absorber le sang & les humidités qui doivent s'écouler.

Le reste de l'appareil doit s'accommoder aux mêmes vues, c'est-à-dire, que le bandage ne doit nullement comprimer la partie. S'il y a des os fracassés, il faut situer le membre un peu haut, s'il est possible, pour faciliter le retour des liqueurs vers le centre, & l'assujettir de maniere que les pieces fracturées ne puissent jouer les unes contre les autres, & surtout lorsqu'il faut transporter le malade.

Il est bon de faire observer que la charpie qu'on a mise dans la *plaie* s'imbibe de sang, & qu'elle se colle aux parois, où elle se durcit peu-à-peu avec le sang même lorsqu'il n'en coule plus; qu'alors ce massif de charpie & de sang ferme les embouchures des vaisseaux, & que même il les irrite par sa dureté; ce qui pourroit faire naître l'inflammation. Pour obvier à cela, quand la *plaie* ne saigne plus, il faut, sans ôter la charpie, humecter avec l'huile d'*hypericum* chaude, ce qui vaut un digestif pour ce premier pansement.

Je vois encore quelques Chirurgiens d'Armée, qui, dès qu'un homme est blessé d'un coup d'arme à feu, le pansent en premier appareil avec la charpie & l'eau-de-vie, & se contentent de cet appareil, jusqu'à ce qu'il soit transporté dans un lieu de repos. Je ne blâme pas l'usage de l'eau-de-vie, puisque la *plaie* est garnie d'escarres, & par conséquent presque insensible à l'application de telle liqueur qu'on pourroit mettre dessus: mais je ne puis les approuver de s'en tenir-là.

D'autres, prévenus du gonflement qui suit de près les *plaies* d'armes à feu, font dès le premier pansement les incisions convenables, & même l'amputation du membre si elle est nécessaire. Je préfere la pratique de ces derniers par les raisons qui sont énoncées précédemment: le malade dût-il être transporté, il sera bien plus facile de le faire après avoir ôté les corps étrangers ou les esquilles, après avoir remis & assujetti les os dans leur place, ou même après l'amputation, si le fracas des os l'exige, que de le faire avec le fracas que je suppose, lequel dans les mouvemens qui sont inséparables du transport, causeroit des tiraillemens très-douloureux, & conséquemment des convulsions. Souvent après le transport, l'opération s'est trouvée impraticable, à cause du gonflement énorme qui avoit gagné la partie supérieure du membre.

De la maniere de prévenir ou de calmer les accidens.

Il ne suffit pas d'avoir fait à la partie blessée tout ce que l'Art prescrit; il faut aussi-tôt travailler à calmer les accidens qui ont déja paru, ou à prévenir ceux qui pourroient survenir.

Ce n'est qu'en conséquence du coup reçu que l'œconomie de la machine a été dérangée; ce dérangement augmenteroit de plus en plus, si l'on n'ôtoit la source de toute irritation. Nous avons donc proposé les incisions nécessaires, qui, quoiqu'elles semblent n'être utiles qu'à la partie blessée, le sont aussi pour calmer les accidens primitifs: mais ces incisions seroient souvent d'un foible secours, si elles n'étoient secondées par un régime convenable, & par les évacuations capables de désemplir les vaisseaux & les premieres voies, de rétablir les filtrations qui ont été interrompues, & de suppléer aux évacuations qui ont été suspendues, enfin de remettre la nature dans ses droits.

Tout le monde sait que la pléthore peut par elle-même causer bien des maladies, puisque la santé dépend en partie du juste équilibre des solides & des fluides. On sait encore par expérience, que la circulation se faisant plus lentement dans le cas de pléthore, cette lenteur est une disposition continuelle à engorgement; que les filtrations se font moins, & que même quelques-unes sont suspendues. Il n'est pas douteux que dans cet état, les causes d'engorgement qu'un coup d'arme à feu aura mises en jeu, n'aient un effet plus sûr & plus prompt.

Mais quand même un blessé ne seroit pas pléthorique, il suffit que le saisissement & la commotion qui accompagnent souvent les *plaies* d'armes à feu, suspendent pour quelques momens l'ordre œconomique, ce qui est prouvé par les syncopes & autres accidens primitifs que nous avons dit arriver assez souvent, pour avoir tout lieu de craindre que ce dérangement ne produise d'autres accidens dans la suite du traitement.

Si de plus le malade a l'estomac plein d'alimens au moment de sa blessure, & qu'il ne vomisse pas naturellement, comme quelques-uns le font, la digestion se fera mal; & le chyle mal digéré passant dans le sang, y deviendra une matiere hétérogene capable de produire de nouveaux accidens.

Disons plus, les mauvaises nourritures dont le Soldat use souvent, sans qu'on puisse l'en empêcher, jointes aux fatigues de la campagne; l'intempérance dans une partie des Officiers, jointe à la fatigue & aux veilles, tout cela altérant les levains de l'estomac & les digestions, fait un mauvais chyle, d'où naît une disposition plus ou moins prochaine à la maladie. Si donc dans une pareille disposition un homme vient à être blessé, est-il impossible que le désordre que la blessure cause dans toute la machine, accélere une maladie qui se préparoit peu-à-peu, & qui n'auroit fait que tarder à éclater? C'est pour remédier ou pour obvier à tous ces désordres, qu'il faut employer le régime, les saignées, les vomitifs, & quelquefois même les laxatifs.

L'exactitude du régime est d'autant plus essentielle, que pendant la durée de ces accidens primitifs, & dans l'état de douleur où est le blessé, les digestions se feroient mal. Ainsi il faut le mettre à l'usage des bouillons légers, plus capables de calmer l'effervescence du sang, que de l'exciter. Il y a cependant certains tempéramens naturellement foibles ou épuisés par la fatigue ou par l'hémorrhagie, qu'il seroit dangereux de tenir à une diete trop sévere, & qu'il faut soutenir ou même ranimer.

Il est bon encore de s'informer de la maniere dont le blessé vivoit avant sa blessure; car la diete de doit pas être égale à tous les blessés. AMBR. PARE, *ch.* 10.

Les saignées sont encore d'un grand secours, & elles sont absolument nécessaires, s'il n'y a pas eu d'hémorrhagie considérable, (MANGET, *Cent. III. chap.* 8.) Par elles on remédie à la pléthore, s'il y en a; par elles, empêchant le sang de se porter avec trop d'abondance à la partie blessée, on pare le gonflement & l'inflammation, ou du moins on en sauve la moitié; par elles, on prévient la plénitude qui survient souvent de l'effervescence du sang, quoiqu'au fond les vaisseaux ne soient pas trop pleins; par elles enfin, les différens filtres moins surchargés, pourront reprendre leurs fonctions si elles ont été suspendues. Il ne faut donc pas manquer de saigner de bonne heure ces sortes du blessés; & les saignées seront proportionnées à leur état de force ou de foiblesse, à la nature des parties blessées, à l'étendue de la blessure, & à la nature des accidens primitifs qui l'auront accompagnée.

L'expérience nous apprend que les blessés qui ont vomi dans les premiers momens de leur blessure, ce qui arrive à plusieurs, sont bien moins sujets que d'autres aux accidens consécutifs, & par conséquent qu'ils guérissent plus facilement: ainsi la nature nous apprend à donner à propos un vomitif. Le vomissement procuré peut être très-utile pour vuider les premieres voies, & par-là, ôter la source de ces maladies qui sont quelquefois prêtes à éclater, ainsi qu'on l'a dit ci-devant.

Il est bien vrai que la diete qu'on fait observer à un blessé, peut quelquefois les prévenir: mais on les préviendra bien plus sûrement en vuidant les premieres voies, comme l'expérience l'a souvent confirmé. On objectera peut-être que c'est fatiguer un malade par des remedes prématurés, & qu'il ne faut travailler à guérir une maladie que lorsqu'on la voit paroître. Je répons que non-seulement il vaut mieux la prévenir, mais même qu'elle sera très-difficile à guérir, lorsqu'elle sera compliquée des accidens qui dépendent d'une *plaie* d'arme à feu. Du moins ne pourra-t'on pas se dispenser de faire vomir le malade dans le cas où il aura l'estomac plein d'alimens, & cela doit être fait presque aussi-tôt après le pansement, pour ne pas donner au chyle mal digéré le tems de passer dans le sang. Si on attend long-tems à le faire, le vomissement pourra être inutile, & peut-être dangereux.

Malgré

Malgré les avantages qu'on peut retirer du vomissement, les efforts qui en sont inséparables seroient contraires dans certains cas, comme, par exemple, dans les *plaies* pénétrantes à la poitrine, ou à l'abdomen avec lésion de quelque viscere ; dans les *plaies* à la tête avec fracas au crane ; dans les *plaies* considérables à la gorge, & dans quelques autres aux extrémités, accompagnées de fractures, auxquelles le repos de la partie est essentiel. C'est à la prudence du Chirurgien à combiner la nécessité du vomissement avec la possibilité de le procurer sans danger.

Les évacuations par les selles pourroient être souvent utiles ; cependant les purgatifs ne peuvent être employés dans les premiers jours, si ce n'est l'usage de l'huile d'amandes douces, qui doit être regardée plutôt comme un adoucissant que comme un purgatif, quoiqu'elle procure l'évacuation de ce qui est contenu dans le canal intestinal.

Supposons qu'aussi-tôt la blessure on a suivi tout ce que nous venons de prescrire ; il est cependant possible qu'il survienne un peu de gonflement à la partie blessée : mais certainement il sera beaucoup moindre que si on n'avoit rien fait pour le prévenir. D'ailleurs toute incision est presque toujours suivie d'un léger gonflement à toute la circonférence ; ainsi il n'est pas étonnant qu'il en survienne après un coup d'arme à feu, & après les incisions qu'on a faites. Mais il se dissipera par la suppuration qui doit commencer à se faire vers le troisieme ou le quatrieme jour, & qui augmentera non-seulement jusqu'à ce que les escarres soient tombées, mais encore jusqu'à ce que le dégorgement de la partie soit fait.

De la suite des pansemens.

La *plaie* d'arme à feu est bien différente de celle qui est faite par quelque instrument tranchant ou piquant. Celle-ci ne demande que la réunion, & nous sommes souvent les maîtres de la procurer en très-peu de tems : mais la *plaie* d'arme à feu ne peut guérir que par la suppuration, à cause de l'escarre qui l'accompagne.

Il n'y a que la pourriture, si elle survient à la *plaie*, ou bien une inflammation considérable, qui puissent nous engager à lever promptement le premier appareil : & si ces accidens ne se rencontrent pas, nous devons le laisser deux ou trois jours au moins, afin qu'il se détache seul par la suppuration bonne ou mauvaise qui se fera ; par-là on évitera de fatiguer la *plaie*, & de la faire saigner de nouveau.

Dans ce dernier cas où les choses se passent sans accidens considérables, il faudra panser la *plaie* mollement, de maniere à aider en tout la nature qui ne demande qu'à bien faire, & qui de son côté travaille sans cesse à la guérison. Ce ne sont pas les médicamens introduits dans une *plaie*, qui la guérissent, & on peut dire, à la rigueur, que tout ce qu'on y met, soit charpie, soit médicament, y est un corps étranger. C'est la nature qui, par le secours du suc nourricier lequel suintera des levres de la *plaie*, doit former les mamelons charnus qui la rempliront, & même qui fera la cicatrice. Ne voit-on pas souvent les animaux guérir seuls en léchant leurs *plaies* ? Qu'avons-nous donc à faire pour ce qui regarde les pansemens ! (Je suppose qu'on a fait les incisions indiquées, qu'il n'y a plus de corps étranger à sortir, qu'il n'y a point d'hémorrhagie, & que le premier appareil est levé,) c'est d'aider la nature par des moyens différens, suivant les différens tems de la maladie, en amollissant les escarres pour qu'elles se détachent plus vîte ; ce que l'on fera dans bien des cas, par l'usage des digestifs simples & balsamiques, ou du baume verd ; en absorbant grande quantité de pus avec la charpie seche mise dans la *plaie* en petite quantité ; en resserrant légerement les mammelons charnus à mesure qu'ils se formeront, par l'usage des lotions vulnéraires & astringentes dont on mouillera les parois de la *plaie*, supposé qu'elles devinssent variqueuses, comme on l'a déja dit : enfin en évitant de laisser la *plaie* long-tems exposée à l'air dans les pansemens, & en empêchant, par l'usage des emplâtres & de tout ce qui couvrira la *plaie* d'un pansement à l'autre, que l'air extérieur n'y corrompe le suc nourricier qui doit former les mamelons charnus.

Mais si l'ecchymose a été très-considérable, la suppuration pourra être très-abondante pendant quelques jours, à cause de la quantité des liqueurs infiltrées à toute la circonférence & qui s'évacueront par la *plaie* ; peut-être même qu'elle sera sanguinolente. On peut encore s'attendre à y voir plusieurs sortes de suppurations qui dépendront, tantôt de la qualité des liqueurs dont la partie a été engorgée, tantôt du dégré d'altération qu'elles auront acquis pendant leur séjour, & tantôt de la qualité des sucs nourriciers qui aborderont journellement à la *plaie*. Si donc des suppurations vicieuses menacent d'altérer le calibre des vaisseaux par où elles se font, ce que l'on connoîtra à la figure de la *plaie* & la qualité du pus, des pansemens aussi simples que ceux dont je viens de parler ne peuvent convenir ; & alors nous ne pouvons nous dispenser de nous servir de digestifs animés, capables de corriger les sucs & de défendre les parois de la *plaie*, de l'altération qu'ils pourroient causer. Je n'entre point dans le détail de ces digestifs, parce que les Auteurs en sont remplis ; je ferai seulement observer que les huiles & les graisses mises dans la *plaie*, ne conviennent jamais dès que les escarres en sont tombées. Je mets au rang de ces digestifs, l'esprit de térébenthine qui est le topique le plus convenable sur toutes les parties tendineuses, membraneuses, ou aponévrotiques ; car ceux qui sont gras & pourrissans y excitent souvent des fusées de suppuration, qui non-seulement dissequent les muscles plus exactement qu'on ne pourroit le faire avec le scalpel, mais encore sont souvent suivies d'un reflux de matieres purulentes. Ici où l'on a fait les incisions indiquées, ces digestifs amolliront les embouchures de tous les petits vaisseaux qui se sont resserrés ; & échauffant les liqueurs infiltrées à la circonférence, ils faciliteront leur dégorgement dans le vuide de la *plaie*. Là où il y a des escarres, ils les amolliront de maniere que les sucs qui ne cherchent qu'à s'écouler par la *plaie*, les détacheront plus promptement. Il faudra même distinguer les différens endroits de la *plaie*, pour les panser différemment suivant leur état ; l'endroit que la balle a touché étant quelquefois encore en escarres, quand le reste n'y est plus & ne demande qu'à guérir. Je parlerai dans la suite du tems de faire les pansemens, lesquels doivent être plus ou moins fréquens selon les différentes circonstances.

Si l'on a arrêté quelque hémorrhagie, soit par la ligature du vaisseau, soit par les styptiques, il ne faudra mettre dessus que de la charpie seche ou saupoudrée de térébenthine seche, pour retarder, autant qu'il est possible, la chûte de l'escarre ou de la ligature. Il faut même à chaque pansement avoir attention à soutenir cette charpie, afin de n'y faire aucun tiraillement en ôtant le reste de l'appareil. Ce que je dis ici de ce qui a arrêté l'hémorrhagie, soit ligature, soit styptique, doit être également observé pour tout ce qu'on a mis dans la *plaie* ; car on ne doit l'ôter qu'autant qu'il ne tient pas, & qu'il se détache seul.

Dans les cas que j'ai proposés, où pour arrêter le progrès d'une gangrene, on aura fait des incisions ou bien des scarifications profondes, des pansemens simples ne conviendroient point encore. Il faut arroser les *plaies* & toute la partie avec l'esprit de vin chargé de camphre & de sel ammoniac pour les ranimer. Supposé que la nature secondât les secours de l'art, on pansera alors la *plaie* avec les digestifs simples ou animés, suivant ses différens états, jusqu'à ce que le gonflement soit cessé, & que les escarres soient tombées.

Dans ce dernier cas comme dans tous les autres que nous avons proposés précédemment, on ne pourra donc espérer de voir une suppuration capable de produire de bonnes chairs, qu'après que le dégorgement de la partie sera fait. On le connoîtra à la mollesse du membre qui aura repris peu à peu son état naturel, à la nature du pus qui sera blanc & épais, & à l'inspection des chairs qui seront fermes, grenues & d'un rouge plus foncé qu'elles n'étoient auparavant. Alors il faudra abandonner l'usage des digestifs & autres remedes pourrissans qui deviendront très-contraires, pour y substituer les lotions vulnéraires spiritueuses & dessiccatives, comme je l'ai dit plus haut, capables de resserrer les embouchures de tous les petits vaisseaux, sans quoi les sucs les meilleurs, au lieu de mamelons de chairs grenues, ne formeroient le plus souvent que des chairs mollasses & variqueuses qui rempliroient bien-tôt toute la *plaie*. Si on s'est laissé gagner par ces chairs, (on les connoît & on les distingue des bonnes en ce qu'elles sont mollasses, lices, brillantes & souvent saignanres,) il faut, supposé qu'elles soient en petite quantité, les détruire en y mettant l'alun calciné, le précipité rouge, &c. & si elles ont rempli la *plaie*, comme on l'a vû quelquefois arriver en vingt-quatre heures, car ces chairs croissent fort vîte, il faut les ôter avec le doigt, lequel les détache facilement. Quand la *plaie* ne saigne plus, il faut mettre sur les parois dont on a enlevé les chairs fongueuses, l'alun calciné, le précipité, &c. pour détruire les mamelons variqueux qui leur ont servi de base, & qu'on n'a pu ôter avec le doigt.

Lorsque la *plaie* commence à se garnir de bonnes chairs, il faut la regarder comme une *plaie* simple qui guérira dans son tems à l'aide des pansemens les plus simples.

Des seconds accidens qui peuvent servir en conséquence des plaies d'armes à feu.

L'Anatomie nous apprend qu'il y a une liaison & un concert intimes entre toutes nos parties, qu'elles ont toutes besoin l'une de l'autre, soit pour conserver leur état sain, soit pour exécuter ce à quoi elles sont destinées. C'est en conséquence de cette union, qu'on voit quelquefois toute l'œconomie de la machine dérangée par un coup d'arme à feu, quoiqu'il n'ait frappé qu'une partie.

Le saisissement dont le malade se sent quelquefois frappé à l'instant du coup & la commotion, peuvent avoir des suites funestes, ainsi qu'on l'a dit: mais ce dérangement peut être augmenté par les douleurs qui surviennent, par les insomnies, par les liqueurs extravasées dans le voisinage de la *plaie*, & par mille autres causes, qui seules sont capables d'altérer l'ordre œconomique, quand même il n'y auroit eu ni saisissement, ni commotion. Ainsi toutes sortes de *plaies* d'armes à feu, pour peu qu'elles soient grandes, peuvent être suivies d'accidens qui ne paroissent que plusieurs jours après le coup, comme nous l'allons voir. AMBROISE PARÉ, *chap.* 3.

Seconds accidens des plaies des parties charnues. Trois choses peuvent rendre les *plaies* des parties charnues susceptibles de ces accidens. 1°. L'ecchymose & la contusion si elles sont considérables. 2°. L'érétisme s'il subsiste encore. 3°. La présence de quelque corps étranger qui est resté dans la *plaie*.

Si l'ecchymose & la contusion sont considérables, on voit dans la *plaie* de mauvaises suppurations par les raisons que nous avons déja détaillées, & souvent des chairs mollasses, variqueuses & fongueuses, qu'il faut corriger ou détruire, comme nous l'avons dit. Si en même-tems la fievre subsiste, comme il arrive presque toujours, c'est une raison de plus pour l'augmentation des désordres qui arrivent à la *plaie*, parce que de la partie blessée avec tout le corps il y a un commerce continuel & réciproque, moyennant lequel une partie des différentes liqueurs echymosées rentrant dans le torrent de la circulation, y dérange ce mouvement intestin que l'Auteur de la nature a imprimé dans nos liqueurs, & qui fait leur bonne qualité. Nous parlerons bien-tôt des suites funestes qui peuvent en arriver.

Si la tension du genre nerveux subsiste encore, outre les différens dérangemens qu'elle peut faire dans l'œconomie de la machine, la *plaie* reste à demi seche. Il est bien vrai que la suppuration est plus difficile à s'établir aux *plaies* d'armes à feu qu'aux autres *plaies*, à cause de l'escarre: mais il faut bien distinguer une *plaie* qui est quelques jours à s'humecter, d'une *plaie* qui est encore seche au bout de huit à dix jours, & c'est le cas dont il s'agit. Je dis donc qu'elle doit rester seche tant que le cours des liqueurs n'est pas libre dans tous les petits vaisseaux. Dans ce cas où le mauvais état de la *plaie* est relatif à celui de tout le membre, & même de tout le corps, elle ne mérite pas seule l'attention du Chirurgien; & il doit travailler par toutes sortes de moyens à calmer la convulsion tonique du genre nerveux, à corriger la cause antécédente, à rétablir les filtrations & les évacuations qui ont été interrompues; en un mot, à remettre la nature dans ses droits, faute de quoi la *plaie* tournera mal, & le malade mourra d'une *plaie* légere en apparence.

Si on a laissé dans la *plaie* quelque corps étranger, comme la balle ou quelque morceau d'étoffe, la suppuration a de la peine à s'établir; la *plaie* ne jette que des sérosités, & au bout de quelques jours, ce corps étranger excite pour l'ordinaire l'inflammation & même la fonte des graisses & des membranes qui l'entourent. J'ai vû cet accident ne paroître que plus de quinze jours après le coup reçu. Alors la douleur que le malade ressent & la rougeur de la peau indiquent le lieu où est le corps étranger, & conséquemment celui où nous devons faire ouverture ponr en faire l'extraction. S'il arrive que le pus, qui se forme à l'endroit où il est caché, s'échappe par quelque sinus aboutissant à la *plaie*, la sonde introduite par ce sinus, peut servir à conduire l'incision. Le corps étranger étant dehors, la *plaie* doit prendre un bon chemin. Ambroise Paré ne propose pas de faire aucune incision dans ces cas. Il propose des médicamens, qui, selon ses termes, « ont grande puissance d'attirer les balles ou autres choses étrangeres. » Il pense encore que la suppuration peut faire sortir ces corps étrangers, disant, « qu'il y a d'autres remedes, lesquels ont acquis cette faculté par putréfaction, comme est la fiente d'animaux & le levain. »

Second accidens des plaies des parties aponévrotiques. Les seconds accidens qui surviennent en conséquence de la *plaie* contuse des parties aponévrotiques, sont bien plus grands; & s'ils ne paroissent pas toujours dès le premier jour, c'est que ces parties n'étant arrosées & nourries que par des vaisseaux lymphatiques, où, comme on sait, la lymphe circule bien plus lentement que le sang dans les vaisseaux sanguins, les engorgemens doivent être plus lents à s'y former, quoiqu'ils se forment plus facilement. Cherche-t-on la cause de ces engorgemens? On la trouvera encore dans la tension tonique du genre nerveux. La lymphe arrêtée change de nature, & de-là naît un érésipele qui attaque ces parties; car l'érésipele est la maladie des parties qui sont plus arrosées de lymphe que de sang, telles que sont les membranes, &c. Dans quelque point qu'il commence, il gagne peu-à-peu les autres parties qui sont de la même nature, & il s'étend même jusqu'à la peau qui devient d'un rouge vif & tirant sur l'oranger. Alors on voit souvent l'érésipele se communiquer tout le long du membre jusqu'à ses deux articulations; ce qui arrive d'autant plus facilement que les ligamens, les capsules & les aponévroses qui les entourent, ont souffert une secousse & un ébranlement dans l'instant du coup. Le progrès du mal s'y

fait connoître par le gonflement de cette articulation, par la douleur & par la rougeur.

L'éréfipele des parties aponévrotiques ne se termine, comme on le sait, que par la résolution, ou par la pourriture: mais la résolution étant la terminaison la plus désirable, il faut tâcher de la procurer promptement, en réitérant, suivant les forces du malade, l'usage des saignées appropriées, & en appliquant les topiques émolliens & résolutifs sur toute l'étendue de la maladie, évitant surtout les médicamens gras, & sur le membre & dans la *plaie*. Si l'éréfipele prend la voie de la résolution, on voit insensiblement diminuer le gonflement de la partie, & la peau revenir à sa couleur naturelle. Après cela la *plaie* se déterge de jour en jour. Mais si l'éréfipele ne prend pas cette voie en peu de tems, il dégénere en inflammation, le gonflement augmente de plus en plus, les aponévroses se pourrissent, & leur pourriture fait sous la peau des fusées de suppuration qui obligent à faire de nouvelles incisions. Cette pourriture ou suppuration ne se fait jamais, sans que la fievre, le mal de tête, les insomnies, & souvent même le cours de ventre fatiguent beaucoup le malade. Si les parties charnues s'enflamment en même-tems, le gonflement peut devenir en vingt-quatre heures si considérable, que tout le corps s'en ressent, & que le membre est quelquefois menacé de gangrene.

Cela arrive, surtout lorsque quelqu'un des grands os a été brisé en même-tems que beaucoup de parties aponévrotiques ont été déchirées; parce que dans ce cas il y a eu, outre le déchirement, une commotion proportionnée à la résistance de ces os. AMBROISE PARÉ, *Plaies d'arq. chap.* 1.

Que de désordres accompagnent souvent cet état, ou bien en sont la suite! Fievre aiguë, tension au bas-ventre avec suppression des excrémens, souvent suivie d'inflammation, abscès intérieurs, convulsions particulieres, mauvaises suppurations. L'expérience même nous apprend que tous ces désordres naissent souvent l'un l'autre, chacun d'eux étant réciproquement tantôt la cause & tantôt l'effet.

La commotion avoit déja allumé la fievre par plus d'une raison; les liqueurs altérées que le torrent de la circulation remporte, en redoublent les accès & la rendent plus vive; souvent alors le ventre du malade devient bouffi & tendu; même douloureux, ce qui marque une disposition inflammatoire aux intestins & à l'estomac: & en conséquence, certains malades sont tellement constipés, qu'il ne se fait aucune évacuation, ni par les selles, ni par les urines, pendant que d'autres ont un cours de ventre qui ne leur laisse aucun relâche. C'est l'espece & le dégré d'irritation qui décident pour l'un ou pour l'autre de ces accidens. Si l'inflammation devient plus considérable, le hoquet suit de près, parce qu'elle s'étend jusqu'à la portion du péritoine qui tapisse le diaphragme, & bien-tôt on verra survenir des rêveries, ou même le délire: heureux le malade si ce dernier accident ne vient pas de quelque dépôt avec suppuration aux membranes du cerveau; car dans ce cas, la maladie est pour l'ordinaire sans ressource.

On voit quelquefois un prompt reflux de matiere purulente, faire des abscès dans des parties fort éloignées de la *plaie*; & bien des choses peuvent occasionner ce reflux, comme l'inflammation des parties aponévrotiques, la fievre, &c. sans qu'il soit toujours possible de le prévenir. Si ce reflux se fait par les veines lymphatiques qui se portent à l'émonctoire, & que toute la matiere repompée s'y arrête, c'est-là que l'abscès se fait, & le malade pourra guérir. Mais s'il se fait par les lymphatiques qui s'ouvrent dans les vaisseaux sanguins ou par les vaisseaux sanguins-mêmes, la matiere purulente portée dans le torrent de la circulation, s'arrête pour l'ordinaire au poumon & au foie. Ce reflux est annoncé par des frissons irréguliers, suivis de violens accès de fievres accompagnés de sueurs grasses; & ces frissons se succedent souvent de fort près jusqu'à ce que le malade périsse. Si c'est sur le poumon que le dépôt se fait, il se forme un abscès, & le pus s'épanche presque toujours sur le diaphragme, quand l'abscès se perce. Si c'est sur le foie, il se fait un ou plusieurs abscès sous sa tunique externe; & quand ces abscès se percent, le pus s'épanche dans l'abdomen. Enfin, si ces dépôts se font en quelque endroit où il ne soit pas possible de porter les secours de la Chirurgie, le malade mourra infailliblement.

Ce dérangement presque universel, & dans l'œconomie de la machine & dans le membre malade, est plus que suffisant pour porter le désordre dans la *plaie*. Comme les incisions que l'on a faites d'abord ne donnent pas toujours une issue libre à toutes les liqueurs qui inondent le membre, celles qui y séjournent long-tems s'alterent de plus en plus, & alors elles remplissent la *plaie* de sérosités grises, jaunes ou verdâtres qui sentent l'aigre assez communément, & quelquefois même une odeur cadavéreuse. Il ne faut donc pas s'attendre à voir dans ces sortes de *plaies* une belle suppuration jusqu'à ce que ces accidens soient calmés. La gangrene même peut suivre de près si on ne la prévient, soit par de nouvelles incisions, ou scarifications, comme nous l'avons dit, soit même par l'amputation du membre si elle est possible.

A l'égard des autres secours que l'art prescrit, & qui sont du ressort de la diete, on ne peut proposer autre chose que de réitérer les saignées & les doux laxatifs, dans certaines circonstances les cordiaux, & dans d'autres les calmans & les somniferes. Ce sera à la prudence du Chirurgien à régler & à proportionner le tout aux différens besoins & aux forces du malade.

Nous avons vu précédemment que les convulsions peuvent attaquer indifféremment un membre ou un autre par la seule irritation du genre nerveux: mais il est plus ordinaire de les voir attaquer le membre blessé, par la compression, la piqure ou le déchirement de quelque gros nerf, tendon ou aponévrose. Il suffit même quelquefois pour les causer, de la seule irritation que ces parties découvertes dans la *plaie* peuvent recevoir, soit des esquilles qui sont restées, soit des liqueurs aigres qui y coulent, soit des médicamens contraires, soit même des attouchemens fréquens avec la sonde ou le doigt. Si on n'y remédie promptement, soit en ôtant les esquilles, supposé qu'il y en ait quelqu'une dans la *plaie*, soit en coupant le tendon au-dessus de l'endroit où il est piqué, en débridant de nouveau les aponévroses qui souffrent, ou bien en changeant de médicament; la convulsion qui n'étoit que particuliere deviendra générale, & le malade mourra.

De la contusion de l'os. Les accidens qui suivent la contusion de l'os sans fracture, sont encore de la seconde classe. Supposant qu'on ait fait d'abord les incisions convenables, on ne peut être trop attentif à voir ce qui se passe; car ce n'est qu'au bout de quelques jours, que la *plaie* s'en ressent.

On connoîtra que les membranes qui tapissent l'intérieur de l'os ont souffert & se disposent à suppurer, par la douleur fixe au fond de la *plaie*, par sa sensibilité extraordinaire, par la couleur blafarde des chairs, par la couleur de l'os frappé qui n'a plus sa blancheur naturelle; enfin par les fusées de suppuration qui se feront le long de l'os & en détacheront le périoste. Il n'y a dans ce cas que deux partis à prendre; savoir, de faire l'amputation du membre, ou d'appliquer sur l'os à l'endroit contus, une ou plusieurs couronnes de trépan, comme on le fait au crane lorsque sa contusion peut produire un épanchement sur la dure-mere.

Des hémorrhagies. Je mets encore au rang des seconds accidens certaines hémorrhagies qui surviennent vers le septieme ou le huitieme jour de la blessure, ce qui

est le tems où les escarres se détachent. Ce sang vient surement d'un vaisseau qui avoit été mâché par la contusion, & dont les escarres fermoient l'embouchure. *Ambr. Paré, ch.* 10. Il faut faire ensorte de le trouver, comme nous l'avons dit précédemment, & d'arrêter l'hémorrhagie par les moyens que nous avons indiqués. Dans ce cas, comme dans tous ceux où l'hémorrhagie est à craindre, soit qu'on ait arrêté l'écoulement du sang par les moyens ci-devant énoncés, soit qu'il se soit arrêté de lui-même, il faut faire observer au malade un grand repos, & qu'il évite jusqu'au moindre effort; parce que le gonflement des muscles lequel est inséparable de tout effort, accélérant le mouvement du liquide dans chaque vaisseau, cela suffit pour en faire sortir le petit caillot qui a servi de bouchon à l'endroit où il étoit ouvert. On a vu des hémorrhagies arrêtées depuis long-tems, recommencer par cette seule cause plus de quinze jours après, la *plaie* commençant à se cicatriser. *Lisez mes Observ. Chirurgic. Tom. I. Obs.* 48.

Avant de finir le chapitre des seconds accidens, il est bon de dire deux mots de certaines évacuations qui se font quelquefois par les selles peu de jours après le coup reçu, & qu'on pourroit prendre pour des cours de ventre dangereux.

Bien loin que ces évacuations soient des accidens, elles sont au contraire très-utiles lorsqu'elles surviennent après ces constipations dont j'ai parlé précédemment; & on les reconnoît pour critiques, parce que tous les accidens diminuent en même-tems, ce qui paroît être un cours de ventre, n'étant qu'une évacuation ou une dérivation par laquelle la nature se décharge de ce qui l'opprimoit. Le bon état de la *plaie* en est une preuve; jusques là elle s'étoit sentie de l'embarras général; mais on la voit prendre une meilleure figure: aussi, bien loin de s'opposer à cette évacuation, il faut l'exciter encore par des délayans, & même par des laxatifs doux & non irritans, comme l'huile d'amandes douces, lavemens simples ou autres remedes, supposé qu'elle se ralentît trop-tôt.

Il faut encore regarder ces évacuations comme critiques, lorsqu'elles surviennent à des gens gras & replets, si la fievre diminue en même-tems, & si la *plaie* ne prend pas une couleur blafarde. Cependant ces évacuations épuiseroient un malade si elles duroient trop long-tems; & alors il seroit bon d'en arrêter peu à peu le progrès par l'usage des alimens incrassans, & par celui des poudres absorbantes ou des stomachiques, comme le thériaque, le *diascordium*, &c.

Des derniers accidens qui peuvent survenir pendant le traitement, & en conséquence des plaies d'armes à feu.

Nous voyons quelquefois arriver très-long-tems après la blessure & lorsqu'on s'y attend le moins, des accidens qu'on n'a pas prévus, & qu'on n'a pu prévoir à cause du bon état de la *plaie*. De ces accidens, les uns viennent de la mauvaise qualité des liqueurs, & les autres viennent de la nature de la *plaie*.

Les accidens qui sont une suite de la mauvaise qualité des liqueurs, sont, des abscès, des insomnies, des délires, des convulsions, des cours de ventre, le ténesme, la jaunisse, le développement de quelque virus, le marasme. Ceux qui dépendent de la nature de la *plaie*, sont, les fistules & l'atrophie du membre blessé.

De quelques abscès consécutifs. Pendant le cours du traitement il se fait quelquefois des abscès intérieurs en conséquence desquels toute l'œconomie de la machine & le bon état de la *plaie* se trouvent tout à coup dérangés. Quelques-uns de ces accidens sont une suite, ou du saisissement dont le malade a été frappé à l'instant du coup, ou de la premiere commotion, la tension toni-que ayant, comme on l'a dit, suspendu le cours de plusieurs liqueurs. Or il peut se faire que quelqu'une de ces liqueurs arrêtées dans une partie ou dans une autre, s'y altere par son séjour, au lieu de rentrer dans le torrent de la circulation, & y fasse des abscès plutôt ou plus tard, suivant la qualité ou la quantité de la liqueur qui aura séjourné. Si l'estomac étoit plein d'alimens au moment de la blessure, la digestion a dû être dérangée, & le chyle mal digéré introduit dans le sang, a pu l'altérer peu à peu jusqu'au point de former dans la suite des embarras & des abscès. Les mauvais levains qui étoient dans le sang lors de la blessure, peuvent encore en être une cause primitive. Il peut en survenir encore par le défaut de quelqu'évacuation habituelle qui aura été suspendue depuis la blessure, comme flux hémorrhoïdal ou autre. Dans tous ces cas, l'engorgement en un vice local est pour l'ordinaire annoncé par une douleur fixe en quelque partie; & la suppuration qui s'y fait est accompagnée des accidens que nous connoissons pour être inséparables de la formation du pus. On en voit même quelquefois d'extraordinaires, tels que sont le délire & les convulsions, eu égard aux parties où le pus se forme. Alors la *plaie* se trouve dérangée, & elle ne reprend sa bonne couleur qu'après l'évacuation du pus de l'abscès. S'il s'est fait dans un lieu d'où le pus ne puisse être évacué, le malade mourra probablement.

Des insomnies. Quoique l'insomnie qui n'est pas causée par des douleurs, paroisse être de peu de conséquence, c'est un accident qui donne toujours lieu de craindre une véritable maladie; car le sommeil étant une opération naturelle, il n'est pas douteux qu'il n'y ait quelque dérangement dans l'œconomie, si le malade ne peut dormir. Les insomnies précedent souvent ces abscès dont je viens de parler, étant presqu'impossible qu'il se fasse quelque part une suppuration, sans qu'une portion des liqueurs qui fermentent soit entraînée dans le sang. Il peut cependant survenir des insomnies sans qu'il soit question d'aucun abscès: mais elles sont toujours une preuve qu'il y a dans le sang quelque mouvement irrégulier & contre nature, ou dans les premieres voies quelque levain ou liqueur hétérogene qui passe peu à peu dans le sang. Une ou plusieurs saignées proportionnées à l'état de force ou de foiblesse du malade, le régime exact adoucissant & rafraîchissant, les évacuans, & quelquefois même un vomitif, calment d'ordinaire cet accident. Après cela les narcotiques doux pourront avoir lieu: donnés plutôt, ils ne feroient que retarder les évacuations par lesquelles on peut ôter la cause de l'insomnie, & ils feroient du mal au lieu de faire le bien qu'on se seroit proposé.

Du cours de ventre consécutif. Nous voyons souvent survenir après les longues & grandes suppurations, des cours de ventre qu'il est d'autant plus difficile d'arrêter, qu'ils sont une suite de l'appauvrissement des liqueurs. Ces cours de ventre sont toujours accompagnés de la maigreur du malade, d'un défaut d'appétit, d'une petite fievre lente, & d'une pâleur aux chairs de la *plaie*. Si quelque chose peut y remédier, ce sera l'usage des légers vulnéraires & des stomachiques joints à de légers narcotiques; le tout secondé par des nourritures incrassantes & succulentes de facile digestion.

Il peut encore survenir un cours de ventre symptomatique par la fonte ou suppuration sourde de quelque partie qui avoit été enflammée au voisinage de la *plaie*, & dont le pus ne se manifeste pas sous le doigt, parce qu'il est repompé à mesure qu'il se forme. On ne peut connoître cette suppuration qu'en examinant scrupuleusement tout le membre, pour voir s'il n'y a ni bouffissure, ni rougeur, ni mollesse, ni œdématie plus dans un lieu que dans un autre, ou même quelque point douloureux. On a souvent trouvé de ces suppurations après la mort des malades à qui on avoit fait

l'amputation d'un membre un mois ou six semaines auparavant. On ne peut arrêter ce cours de ventre qu'en en ôtant la cause; c'est-à-dire, en faisant à l'endroit malade, une ou plusieurs incisions assez profondes pour découvrir le mal & occasionner le dégorgement des parties qui souffrent, d'autant que c'est presque toujours entre le périoste & les muscles, que ces suppurations se font.

Du ténesme. Le ténesme est un accident qui suit assez souvent le cours de ventre, surtout celui qui est occasionné par la perversion du sang chargé de quelque matiere hétérogene. Il commence par une simple chaleur au boyau *rectum*, très-incommode, surtout quand on va à la selle: il continue par l'inflammation de la tunique interne de cet intestin; & cette inflammation se termine assez souvent par des ulceres à cette tunique interne.

Outre les saignées qui sont très-nécessaires, il faut, si l'inflammation est un peu considérable, employer des injections capables de la calmer par leur qualité émolliente & résolutive, & de nettoyer par leur quantité, les aigres des déjections qui passant sans cesse dans le rectum, entretiennent la maladie. S'il s'y fait des ulceres, il faut, pendant les deux ou trois premiers jours, les panser avec les détersifs convenables portés dans le boyau, soit en injections, soit en pommades, dont on chargera des tentes légeres qu'on y introduira en forme de suppositoires, & par la suite y faire des injections dessiccatives.

De la jaunisse consécutive. Quoique les grands accidens primitifs que la commotion ou le saisissement avoient fait naître, soient cessés, le coup qu'ils ont porté à la machine peut avoir des suites dangereuses. La jaunisse en est quelquefois une; & il n'en est pas de cette jaunisse qui ne survient que dans la suite du traitement, comme de celle qui est primitive: celle qui ne vient qu'au bout d'un certain tems, est plus longue & plus difficile à guérir, parce qu'alors le foie est certainement malade, & que la bile ne s'y filtre plus comme elle le faisoit auparavant. De quelque cause que vienne cette maladie, toute l'œconomie de la machine s'en trouve dérangée; car la fievre s'allume, les digestions sont troublées & les déjections suspendues; souvent même la bile dont le sang est surchargé, teint en jaune le pus de la *plaie* où il cause des picotemens très-incommodes. Alors on consultera les différentes indications pour corriger ce nouvel accident qui n'est pas différent des jaunisses, pour la guérison desquelles on donne des regles dans la Pathologie médicale. Tout ce qu'on peut dire ici, c'est que l'usage des saignées appropriées, des amers joints aux diurétiques, des martiaux & des légers purgatifs, convient pour dégager le foie, rétablir la filtration de la bile, & prévenir l'hydropisie qui succede souvent à cette jaunisse.

Du développement de quelque virus. Dans le cours du traitement des *plaies* d'armes à feu, on voit quelquefois les malades attaqués de symptomes vérôliques ou scorbùtiques. Cela n'est pas étonnant, puisque les maladies endémiques ne se manifestent pas toujours au-dehors, aussi-tôt que nos liqueurs sont viciées.

A l'égard du virus vérolique, on sait qu'il n'a pas de prescription, & qu'on peut avoir la vérole pendant un tems considérable, sans qu'elle se manifeste au-dehors par aucun signe. Ce virus peut donc ne se développer que dans le cours du traitement d'une blessure; & il n'est pas impossible que les différens changemens que la commotion, la douleur & la fievre ont occasionnés dans les liqueurs, occasionnent aussi le développement de ce virus qui ne se feroit pas manifesté si-tôt. Ce virus est corrosif pour les parties solides, puisqu'il y cause des ulceres; mais il est coagulant pour les liqueurs, puisqu'il cause dans les parties des duretés, avant que de les ulcérer. Ainsi en vertu de sa qualité coagulante, il peut s'opposer aux efforts de la nature, par lesquels, à l'aide des secours de l'art, le sang pourroit être épuré de tout ce que la suspension de quelques filtrations y avoit laissé. Lorsque l'inflammation est passée, que la suppuration de la *plaie* est établie, & que la fougue des accidens est arrêtée, il faut, supposé qu'il paroisse à la *plaie* ou ailleurs quelques symptomes véroliques, mettre le malade dans l'usage des anti-vénériens, pour suspendre les accidens de cette maladie, & pallier le mal, jusqu'à ce que l'on puisse travailler à le guérir radicalement.

Le virus scorbutique ne tarde pas tant à se manifester que le virus vérolique; & il est assez ordinaire que les fatigues d'une campagne jointes aux mauvaises nourritures, y disposent le sang; aussi attaque-t-il plutôt ceux qui sont blessés à la fin des campagnes, que ceux qui le sont au commencement. Tous les accidens qui accompagnent une blessure, peuvent occasionner le développement de ce virus, de même que celui du virus vérolique. Il se manifeste par des taches noires, particulierement aux jambes; par des douleurs dans les muscles de ces parties, par le gonflement & le saignement des gencives, par le gonflement des bords de la *plaie*, & par leur couleur bleuâtre; enfin par la couleur des chairs qui sont d'un rouge brun. Ce levain, si on le laisse empiéter, altere de plus en plus & très-promptement toute la masse; ainsi il faut se presser d'y remédier par l'usage des anti-scorbutiques, dont je ne crois pas devoir donner ici le détail, mais qu'on pourra choisir & approprier aux différens états du malade.

Du marasme. Quelques blessés tombent insensiblement dans le marasme. Dans les uns, c'est une suite de la perversion des principes du sang, occasionnée par tous les symptomes qui ont accompagné la blessure; & alors la réparation est l'ouvrage de la nature plus que de l'art. Dans d'autres, c'est une suite de la grande dissipation qui est inséparable des longues & grandes suppurations. Il est plus facile de prévenir cet accident que de le corriger; c'est pour cela qu'après le vingtieme jour de la blessure, si l'inflammation générale ou particuliere est calmée, si la *plaie* est en bon train, & si par le bon état du malade, on juge que le régime & les évacuations ont remis la nature dans l'état où elle doit être, il faut, avec prudence & précaution, donner des alimens convenables, afin que la réparation égale autant qu'il est possible la dissipation journaliere que la suppuration augmente. Si le marasme est déja à un certain degré, on ne peut espérer de le faire cesser, que par d'excellentes nourritures, surtout de celles qui sont incrassantes comme le lait, les crêmes de riz, d'orge, &c.

Des fistules. Les plaies d'arquebusade peuvent rester fistuleuses par plusieurs raisons.

1°. Lorsque la *plaie* pénetre dans quelque grande capacité, comme est, par exemple, la poitrine, & ce avec beaucoup de déperdition de substance.

2°. Lorsqu'il y a eu quelque fracas aux os, & qu'il est resté quelque esquille, soit que le Chirurgien ait négligé de faire les incisions convenables pour les ôter, soit que la nature de la partie ou la profondeur de la *plaie* n'ait pas permis de les pratiquer.

3°. Lorsque la *plaie* se resserre avant que les exfoliations nécessaires soient faites.

4°. Lorsque le corps étranger qui avoit fait la *plaie*, y est resté.

Dans le premier cas, il est, j'ose le dire, impossible de réparer le mal; car le Chirurgien n'est pas créateur; il ne fait ni des chairs ni des os; il ne peut rapprocher exactement les levres de la *plaie*, ni par la suture, ni par aucun bandage; & si la nature ne répare pas elle-même entierement la perte des parties qui ont été emportées, ou ne resserre pas les levres de la division, cet-

te *plaie* doit rester fistuleuse; & l'Art n'a de ressource que pour couvrir la déperdition de substance, soit par un bandage, soit par une plaque appropriée & moulée sur la partie. Ces fistules rendent du pus, de la sérosité ou de la sanie, qui viennent quelquefois de fort loin: alors le Chirurgien qui peut connoître quelles sont les parties qui suppurent dans le fond de la *plaie*, par la nature des humidités qui en sortent, doit y porter les remedes convenables, en y faisant des injections détersives, vulnéraires ou dessiccatives, suivant que le cas peut l'exiger.

Les fistules qui sont restées en conséquence du fracas des os, ne sont pas toujours si difficiles à guérir. La *plaie* n'est restée fistuleuse que parce qu'il y a encore des esquilles à sortir, & elles sortiront lorsqu'elles seront entierement détachées des parties molles où elles tiennent, ce qui est quelquefois long-tems à se faire. Pour que la nature les chasse ainsi d'elle-même, il faut qu'elles cessent d'avoir aucun commerce de vie avec les parties voisines; & alors si la fistule est trop étroite pour les laisser sortir, il se fait un abscès, & en l'ouvrant, on trouve l'esquille détachée. Dans certains cas, le Chirurgien peut r'ouvrir la *plaie*, pour se donner la facilité de les détacher.

A l'égard des exfoliations, la piece qui doit se détacher de l'os sain, peut être long-tems, & même plusieurs années à se faire attendre, pendant lequel tems on voit quelquefois les *plaies* se fermer & s'ouvrir à plusieurs reprises, pour laisser sortir quelque pointe d'os imperceptible. L'Art peut aider la nature par l'usage des bains & des douches d'eaux chaudes: on sait que l'eau chaude faisant gonfler tous les petits vaisseaux, les rend en quelque maniere variqueux, ce qui fait qu'il y passe plus de liqueur. Cette liberté dans la circulation, fait détacher plus promptement le mort du vif; c'est ce qu'on nomme exfoliation. D'ailleurs le gonflement des chairs, procuré par la chaleur de l'eau, fait qu'elles se trouvent piquées & irritées par les petites pointes d'os qui doivent sortir; d'où s'ensuit que la *plaie* se r'ouvre pour laisser sortir l'esquille.

Enfin le corps étranger qui est resté dans une partie, peut empêcher cette *plaie* de guérir; & elle peut rester fistuleuse jusqu'à ce qu'il soit sorti, si sa présence empêche le fond de la *plaie* de se rapprocher, & les levres de se réunir. C'est ce que font presque toujours les morceaux d'étoffe ou de linge, la balle qui est devenue angulaire, ou quelqu'autre corps de figure irréguliere. Le moyen de guérir ces fistules, est de r'ouvrir la *plaie*, & d'ôter le corps étranger. Si l'on a vu guérir des *plaies* où la balle étoit restée, c'est que cette balle qui n'avoit pas perdu sa rondeur & le poli de sa surface, s'étoit peu-à-peu fait jour par son poids entre les muscles, & n'étoit plus dans la *plaie*. On en a vu quelques-unes parcourir en plusieurs années un très-long espace: mais c'est l'ouvrage de la nature, dont il n'est pas question de rendre ici raison; & ce n'est que dans ce cas, que les *plaies* se sont réunies. Lorsqu'une balle ainsi perdue, se trouve à portée d'être apperçue par le toucher, il faut, si rien ne s'y oppose, faire une ouverture & fendre tout ce qui la couvre, puis l'ôter.

De l'Atrophie. L'atrophie des parties blessées est un accident qui succede assez souvent à la guérison des grandes *plaies*. La diete qu'on fait observer aux blessés, & les évacuations qu'on leur procure pendant le traitement, les maigrit; & en conséquence, la partie blessée maigrit comme le reste du corps. Mais cette maigreur n'est pas ce que je regarde comme un accident consécutif; ce que je regarde comme tel, est une espece de dessechement de la partie blessée qui se trouve véritablement plus maigre que les autres. Cela arrive principalement à la suite des *plaies* profondes dans les membres, ou après la guérison des *plaies* des articles; & deux choses peuvent le procurer. La premiere est la grande supuration, moyennant laquelle il se fait une grande déperdition du suc alimentaire de la partie. Il est bien vrai que nos liqueurs circulent, & que la nature fournit sans cesse à la suppuration: mais pendant que tous les vaisseaux des autres parties conservent leur diametre, parce que la liqueur qui les emplit, soutient leurs parois, ceux de la partie blessée ne le conservent pas de même; & ils se rétrécissent parce que les liqueurs s'en écoulent facilement: ainsi peu-à-peu la partie reçoit moins de nourriture & le suc alimentaire ne s'y arrête pas à proportion de ce qu'il s'en dissipe. La seconde chose qui peut occasionner l'atrophie, c'est la cicatrice. Ce n'est pas ici le lieu d'expliquer comment les cicatrices se font; il suffit de dire qu'il ne s'y trouve pas la même organisation que dans les autres parties, & que la circulation y est très-lente, vu l'étroitesse & la compacité des chairs qui la forment. (Tout le monde sait que les cicatrices sont très-dures, & qu'elles brident, à proportion de leur grandeur, les parties où elles sont.) Si donc la *plaie* a été grande & & profonde, la circulation est très-gênée, & c'est une seconde raison pour causer l'atrophie dans toute la partie.

S'il y a un moyen de corriger cet accident, c'est de ramollir les cicatrices, d'étendre & rendre, pour ainsi dire, variqueux tous ces petits vaisseaux que la nature a fait très-étroits, ce qui rendra le passage des liqueurs plus facile. C'est à quoi réussissent bien souvent après la guérison, les bains & les douches d'eaux chaudes qu'il ne faut pas épargner, & que la prudence du Chirurgien doit approprier aux différentes circonstances.

Des Plaies d'armes à feu à chaque partie en particulier.

Après avoir examiné scrupuleusement toutes les especes de *plaies* que les armes à feu peuvent faire en général, & discuté les moyens que l'art prescrit pour parvenir à leur guérison, il paroit inutile d'entrer dans le particulier de ces *plaies*. Cependant en faisant attention à la structure différente de chacune des parties qui nous composent, il est aisé de concevoir que les *plaies* qui leur arrivent, doivent varier relativement à cette structure; & qu'ainsi chacune d'elles demande des attentions particulieres dans le traitement. Les *plaies* du crane, par exemple, ne sont pas susceptibles des mêmes accidens que celles de la langue, & ne se pansent pas de même, & ainsi des autres. C'est par cette raison que nous allons examiner en particulier les *plaies* de chaque partie.

Nous tirerons de leur structure, des indications curatives, sans nous éloigner des regles générales que nous venons d'établir. Je ne parlerai plus des remedes généraux, les ayant détaillés suffisamment dans le traité général.

Des Plaies à la tête.

Une balle ou quelqu'autre corps dur poussé par une arme à feu, peut frapper la tête & n'y faire qu'une contusion sans *plaie*; elle peut aussi faire une *plaie* plus ou moins grande.

La contusion faite par une balle qui frappe en passant & non à plomb, peut n'intéresser que les parties molles, qui couvrent le crane, surtout si elle est en quelque endroit où il soit recouvert de muscles un peu forts, comme du crotaphite ou de ceux qui couvrent la partie très-inférieure de l'occipital: & dans ce cas il faut considérer le lieu où elle est faite.

La contusion faite sur le muscle crotaphite peut être susceptible de grands accidens, & conséquemment très-dangereuse, non à cause de ce muscle, mais à cause du péricrane qui le recouvre, lequel mérite beaucoup d'attention, non-seulement par rapport à lui, puisque c'est une partie aponévrotique tendue à cet endroit même dans son état naturel, mais encore à cause de sa tissure serrée qui ne permet pas facilement la résolution du sang qui peut être épanché au-dessous. Cette

contusion est souvent suivie d'un érésipele œdémateux qui gagne toute la tête & le visage; & on a souvent vu dans ce cas, périr bien des malades par des accidens pareils à ceux qui accompagnent la commotion du cerveau. C'est donc sur le progrès des accidens, que le Chirurgien doit se conduire. S'il n'en paroît aucun, l'application des topiques astriogens, c'est-à-dire, des défeosifs, convient dans le premier moment, de même que dans toutes les contusions simples, pour soutenir le ressort des vaisseaux de la partie & écarter à la circonférence le sang ecchymosé. En second appareil; il faut se servir de résolutifs, pour procurer la résolution de ce qui en reste. Mais si malgré cela on voit la partie se gonfler, on peut s'atteodre à voir dans peu l'érésipele, l'inflammation & la tension du péricrane, causer les accidens dont je vieos de parler: ainsi saos tarder davantage, il faut débrider cette membrane par des scarifications suffisantes. Après cela on traitera la *plaie* comme une *plaie* simple, qui doit guérir par des pansemeos méthodiques.

La cootusion simple faite à la tête partout ailleurs que sur des muscles épais, n'a rien de plus particulier que ce que nous avons dit ci-dessus: mais il est rare que ces cootusioos soient simples; & l'on a souvent vu dans la quinzaine, survenir les accidens d'un épanchement sur la dure-mere, après un coup où la balle n'avoit touché qu'en passant; coup si léger en apparence, que la peau n'étoit pas même entamée. Aiosi le Chirurgien doit suspendre son jugement, & être attentif aux moindres accidens qui peuvent survenir & dénoter l'épanchemeot.

Si la balle a frappé à plomb, sûrement l'os a souffert, si légere que soit la contusion; & la chose est encore plus certaine, si cette contusion est forte. Ainsi sans s'amuser à l'usage des répercussifs ou des résolutifs, il faut faire les incisions convenables, pour examioer l'état de l'os. Si dans l'incision on trouve le péricrane séparé de l'os, & conséquemmeot l'os découvert, il est sûrement contus; alors le trépan est aussi nécessaire que dans le cas de la fracture, faute de quoi il se fera une suppuration à la dure-mere; accident qu'il faut prévenir. Qui sait même s'il n'y a pas une fracture à la table interne du crane? Il n'est pas impossible encore que quoiqu'il n'y ait pas de *plaie* aux tégumeos, l'os se trouve fracturé, ainsi qu'on l'a vu nombre de fois; & c'est une raison de plus, qui doit engager à faire l'incision que je propose pour les cas où l'instrument a frappé à plomb.

Les *plaies* à la tête de même que les différentes especes de contusioos en cette partie, peuvent ne pas pénétrer jusqu'au crane, & elles peuvent l'intéresser.

La *plaie* légere du crotaphite, faite par une arme à feu, est aussi dangereuse que sa contusion à cause du péricrane: je la mets au rang de celles des parties aponévrotiques qui demandent à être suffisamment débridées & dilatées, tant pour prévenir l'inflammation dont elles sont susceptibles, que pour faciliter le dégorgement des liqueurs qui sont épanchées au-dessous. Partout ailleurs que sur le crotaphite, la *plaie*, même sans lésion du crane, peut être suivie d'accidens si l'aponévrose des muscles frontaux & occipitaux a été contuse.

Les *plaies* qui intéressent le crane sont toutes de très-grande conséquence, quoique souvent elles paroissent petites. On a parlé à l'article *Caput* des différentes especes de fracture au crane, de la maniere dont il faut appliquer le trépan, & des pansemens; ainsi j'y renvoie le Lecteur, & je me contenterai de faire quelques réflexions utiles pour la pratique.

Premiere. Le trépan fait comme il faut, n'est pas lui-même une opération dangereuse; & quand on le fait de bonne heure, le malade doit guérir s'il n'y a point eu de commotion, si la dure-mere est saine, & s'il ne survient point de la part de toute l'habitude du corps ou de quelqu'une de ses parties, des accidens qui par eux-mêmes emportent le malade. On en a vu guérir quelques-uns quoiqu'il y eut en commotion au cerveau; & d'autres où la maladie paroissoit dangereuse, la dure-mere ayant été déchirée. *Voyez mes Observat. Chirurg. Tom. I. pag.* 12.

Deuxieme. Toute contusion au crane demande le trépan; parce qu'elle sera suivie de la maladie de la dure-mere. J'ai vu nombre de fois cette membrane tomber en suppuration après un coup simplement contondant où j'avois trouvé le péricrane détaché, & où l'os paroissoit sensiblement taché. Je l'ai vu de même après un coup d'épée tranchante qui n'avoit fait qu'un *écopé* pénétrant seulement jusqu'au *diploé*, la deuxieme table du crane étant restée dans son entier sans aucune fracture. *Voyez mes Observat. Chirurg. Tom. I. pag.* 179. Sur ce principe je dis avec tous les grands Praticiens, que toutes les fois qu'une balle a frappé la tête en passant, assez pour que le crane se trouve à nu, il n'y a point à balancer à faire le trépan, parce que l'on a presque toujours vu, après ces sortes de coups, la dure-mere tomber en suppuration à l'endroit frappé; & les malades attaqués d'accidens en conséquence, depuis le neuvieme jour de la blessure jusqu'au quinzieme, quoique pendant les huit premiers, ils aient paru jouir d'une parfaite santé. Comme ce n'est pas du sang épanché, qui, daos ce cas cause des accidens, mais la pourriture de la dure-mere dans le point frappé, pourriture qui ne se fait que par degré, il ne seroit pas à propos de faire le trépan dès le premier jour, parce qu'alors on trouveroit la dure-mere encore adhérente à la piece d'os que la couronne du trépan embrasse; & le véritable tems de le faire, est le quatrieme ou le cinquieme jour. Ainsi il faut avoir fait les incisions convenables & avoir découvert suffisamment le crane dès les premiers pansemens, pour trépaner avant même que les accidens commeocent à paroître.

Troisieme. On dit communément qu'une graode fracture au crane est moins dangereuse qu'une très-légere, parce que dans le cas de la graode fracture, le crane qui a cédé au coup, l'a amorti en même-tems; ce qui fait qu'il y a peu ou point de commotion, au lieu que dans celui d'une fracture très-légere, tout le coup s'est transmis au cerveau, le crane ayant résisté. Ce raisonnement n'est juste suivant les regles du mouvement, qu'en supposant tous les coups donnés avec le même degré de force. Ainsi il ne doit pas porter sur toutes les fractures légeres; car uoe balle qui frappe en passant peut faire une fracture légere & ne point faire de commotion; & celle même qui frappe à plomb, si elle est à la fin de sa course, ce qu'on nomme une balle morte, peut faire une fracture très-légere sans causer de commotion bien sensible: il ne doit pas non plus porter sur toutes les grandes fractures, parce que l'instrument qui a frappé peut l'avoir fait assez rudement pour causer tout à la fois, & une fracture & une commotion très-considérable. C'est au Chirurgien à examiner toutes les circonstances, & à les combiner avec l'état où il trouve le blessé. *Lisez les Réflexions sur les plaies, fractures & contusions au crane, insérées dans mes Observ. Chirurg. Tom. I. pag.* 109.

Quatrieme. Toute fracture au crane demande qu'on découvre suffisamment la dure-mere, soit par l'opération du trépan, soit en enlevant une ou plusieurs des pieces fracturées; faute de quoi il se fera un épanchement sous le crane, en conséquence de la rupture de quelques-uns des petits vaisseaux qui y attachent la dure-mere, ou bien en conséquence de la maladie de la dure-mere déchirée & contuse, ou enfin à cause de la contusion de l'os; car avec une fracture très-légere, il peut être contus. Ce n'est pas seulement pour relever des pieces fracturées & enfoncées, ou pour vuider le sang épanché, qu'on applique le trépan: la maladie de la dure-mere le demande souvent aussi.

Cinquieme. Dans le cas des grands fracas au crane, comme la dure-mere souffre par-tout où l'os est brisé, & même jusqu'à l'extrémité de chaque fente, il faut multiplier les trépans sur tous les angles où l'état des pieces fracturées n'emporte pas la nécessité & la possibilité de les enlever. J'ai vu plusieurs fois dans le cas où l'on avoit enlevé des pieces fracturées, & où, par cette raison, on croyoit pouvoir facilement vuider tout le sang épanché, & porter sur la dure-mere les remedes convenables; j'ai vu, dis-je, les malades périr par la pourriture de la dure-mere en quelques endroits, parce qu'on avoit négligé d'appliquer des trépans sur de simples fentes qui étoient continues à l'endroit d'où l'on avoit enlevé quelque piece d'os, & qui s'étendoient assez loin pour mériter une attention particuliere.

Sixieme. Si la balle qui a fracturé l'os, n'est pas entrée dans le crane, le malade peut guérir: la nature de la fracture qui est simple ou compliquée d'une commotion au cerveau. doit régler le prognostic & la conduite que le Chirurgien doit tenir, tant pour les remedes généraux, que pour l'opération qu'il convient d'y faire. Mais si le corps étranger est perdu dans le crane, la *plaie* est presque toujours mortelle, vu l'impossibilité où l'on est d'en faire l'extraction. Je dirois qu'elle l'est toujours, si l'on n'avoit vû de nos jours guérir un malade qui avoit reçu un coup, dont la balle perdue dans le crane étoit restée aux environs de la selle turcique. Ce malade est mort subitement au bout d'un an ou environ. Il peut s'en trouver encore quelques-uns dans ce genre: mais cela ne fait pas une loi, & ne peut nous apprendre qu'à être très-réservés pour le prognostic.

Septieme. Après différentes blessures faites au tronc ou aux extrémités, ou a vu quelquefois survenir des accidens qui ne quadroient en aucune maniere avec la nature de ces *plaies*, & qu'on a reconnus, mais trop tard, pour être la suite d'un coup que le blessé s'étoit donné à la tête en tombant au moment de sa blessure. Le Chirurgien doit donc être en garde contre ces méprises, qui décident de la vie d'un malade, dont la *plaie* faite ailleurs qu'à la tête, n'étoit pas mortelle. Le moyen de n'y pas tomber, c'est d'examiner la tête avec beaucoup d'attention.

Des plaies avec fracture aux muscles surciliers.

Une balle peut briser le crane à l'endroit du sinus surcilier, & cette *plaie* peut ou n'intéresser que la table externe de l'os, ou endommager les deux tables.

Si la balle n'a brisé que la table externe, cette *plaie* ne sort pas de la regle générale. Je dirai seulement qu'après y avoir fait les dilatations convenables & ôté les esquilles, il faut en quelque maniere l'abandonner à la nature, & qu'il est essentiel de ne pas se servir de médicamens gras, parce qu'ils feroient naître dans le sinus beaucoup de chairs fongueuses, à cause de la quantité d'humidités qui y coulent sans cesse de toutes les glandes qui tapissent la membrane qui le revêt. On n'employera donc en leur place que des remedes spiritueux & desficcatifs, légerement sarcotiques, soit en poudre, soit en liqueur. Par l'usage des ces remedes, on pourra même empêcher que la membrane qui tapisse l'intérieur du sinus ne tombe en suppuration, & que l'os ne se découvre, ce qui rendroit la *plaie* fistuleuse. J'ajouterai que malgré l'intégrité de la seconde table, il peut se faire un épanchement sur la dure mere, & qu'ainsi le Chirurgien doit être attentif aux accidens consécutifs pour faire le trépan, au cas qu'il commencent à paroître. Si l'on en vient au trépan, le pansement de l'intérieur du crane & celui de la *plaie* du sinus, doivent être différens.

Si les deux tables de l'os sont fracturées, cette *plaie* ne differe pas des autres *plaies* avec fracture au crane.

Le trépan est plus difficile à appliquer sur les sinus surciliers qu'il ne l'est ailleurs, à cause de l'épaisseur de l'os dont les tables sont séparées par le sinus, & à cause des inégalités de la deuxieme table, qui est très-épaisse en quelques endroits, & très-mince dans d'autres.

Des plaies avec fracture à l'orbite.

L'orbite peut être fracturée sans que l'œil soit blessé; l'orbite & l'œil peuvent tous les deux avoir été frappés.

Lorsque la fracture de l'orbite est considérable, l'inflammation du péricrane qui tapisse sa cavité, peut s'étendre jusqu'aux graisses qui la remplissent en partie; & bien-tôt elle s'étend jusqu'au globe de l'œil.

Si les incisions, les saignées, le régime & l'usage des collyres convenables ne calment pas l'inflammation du globe de l'œil, il pourra se faire abscès dans son intérieur; & supposé qu'il s'en fasse, il faut fendre le globe d'un côté à l'autre pour le vuider, dès qu'on connoît par des signes suffisans que le pus commence à s'y faire. On le connoît principalement par le gonflement du globe, & par les élancemens que le malade y ressent. Si comme aux abscès qui se font ailleurs, on attend que le pus soit fait, le malade pourra perdre la vue par l'inflammation qui se communiquera à l'autre œil, le long du nerf optique. Si en conséquence de la fracture de l'orbite, l'œil souffre long-tems, sans même qu'il s'y fasse abscès, le malade perdra la vue de cet œil, ou n'en verra que fort m l.

On ne panse pas les *plaies* de cette partie comme les autres *plaies*; & il ne faut y employer que des remedes spiritueux légérement desficcatifs en lotions, comme l'infusion de myrrhe & d'aloès, &c. S'il y a des escarres à faire tomber, il faut les toucher avec l'esprit de térébenthine, qui est presque l'unique digestif qui y convienne. Si le corps de l'œil est détruit par la balle, les mêmes pansemens conviennent encore. Lorsque la plus grande partie d'une orbite est détruite, l'œil alors est grievement blessé, & le malade perdra probablement la vue de l'autre œil, si les remedes généraux n'empêchent pas l'inflammation de s'y communiquer.

Des plaies des mâchoires.

Lorsqu'une balle poussée par une arme à feu, pénetre dans l'épaisseur de la mâchoire supérieure, elle peut y rester enfermée entre les pieces d'os brisées, & elle peut passer de part en part.

Si la balle est restée dans l'épaisseur des os de la mâchoire, de façon qu'on ne puisse la trouver, & que le malade soit assez heureux pour guérir, cette *plaie* pourra rester fistuleuse pour toujours.

Si la balle a passé à travers les os de la mâchoire supérieure jusques dans le côté opposé à celui par lequel elle est entrée, sans être entierement sortie, on peut quelquefois l'appercevoir au toucher par les inégalités que les pieces d'os éclatées font sous la peau à l'endroit par où la balle auroit dû sortir; c'est-là le cas de faire une contre-ouverture pour l'ôter.

Si la *plaie* a sa sortie comme son entrée, la rapidité avec laquelle la balle a passé, jointe à la mollesse des os, n'a souvent fait que peu de fracas dans ces parties; & l'on a vu quelques-uns de ces blessés guérir en fort peu de tems. S'ils ne guérissent pas promptement, c'est que l'inflammation se met à toutes les membranes qui tapissent les cellules osseuses & les sinus. Si les saignées & autres remedes appropriés ne la calment pas, ces malades périssent.

Dans quelques-unes de ces *plaies*, l'inflammation du muscle crotaphite & de son tendon, peuvent causer des convulsions; il faut faire enforte de les prévenir ou de les calmer par les remedes généraux, & par les cataplasmes émolliens & résolutifs.

Si la *plaie* s'ouvre dans la bouche, la quantité de salive qui coule de tous les canaux salivaires, passe jusques dans

dans la *plaie*, & réciproquement le pus de la *plaie* coule dans la bouche ; ainsi le malade seroit incommodé d'un goût de pus & d'une puanteur insupportable, si on ne les prévenoit par de fréquens gargarismes détersifs & spiritueux, ou par des injections fréquemment faites dans la bouche, supposé que le malade ne pût se gargariser.

Si l'une des joues, ou si les deux sont percées, & que la déperdition de substance soit grande, la *plaie* peut rester fistuleuse malgré toutes les attentions que le Chirurgien peut avoir à rapprocher les levres de la *plaie* pour aider la nature qui tend d'elle-même à la réunion. Il y a des cas où l'on peut guérir cette fistule par un point de suture, après avoir rafraîchi les levres de la *plaie*.

Si elle n'est restée fistuleuse qu'en conséquence de l'ouverture du canal salivaire duquel la salive coule sans cesse, surtout lorsque le malade mange, le Chirurgien doit se comporter suivant les différentes circonstances, pour que la *plaie* ne reste fistuleuse que du côté de l'intérieur de la bouche, & travailler à la réunion de l'extérieur par les moyens convenables.

Si la mâchoire inférieure est fracturée, il faut indépendamment des attentions que nous avons indiquées comme nécessaires dans le traité général, maintenir les pieces fracturées dans leur place à l'aide d'une mentoniere, ou d'un bandage convenable. Dans la fracture de l'une ou de l'autre mâchoire, on a quelquefois réussi à fixer les pieces fracturées, en liant ensemble les dents qui tenoient encore dans leurs alvéoles. *Lisez mes Observ. de Chirurg. Tom. I. pag. 9.*

Des plaies à la langue.

On peut dire en général que les *plaies* d'armes à feu à la langue se guérissent assez facilement, parce que la langue étant une partie musculeuse, elle est moins susceptible de gonflement & d'inflammation, que les parties graisseuses. Ses *plaies* ne sont cependant pas toujours exemptes d'accidens, à cause des membranes qui lient ensemble les fibres musculeuses, & surtout à cause de la peau très-serrée qui enveloppe le tout, laquelle est l'organe du goût.

Si donc la langue commence à se gonfler & à se durcir, la peau qui la recouvre ne pouvant se prêter au gonflement, la feroit tomber en gangrene ; ainsi il faut au plutôt y faire, suivant sa longueur, une ou deux scarifications suffisamment grandes & profondes jusques dans le corps musculeux, faute de quoi le malade périroit bien-tôt.

Il faut dans ces *plaies* beaucoup d'attention pour chercher les corps étrangers, qui sont souvent très-cachés à cause de la structure de la bouche. Ces corps sont la balle même, une portion détachée de la mâchoire, ou bien une dent.

C'est la nature qui panse avec la salive ces sortes de *plaies* ; & les injections déterfives que le Chirurgien y fait, ne sont nécessaires que pour tenir la *plaie* & la bouche propres ; car elles n'y restent pas assez longtems pour y procurer d'autre effet. Le Chirurgien doit avoir en même-tems pour la *plaie* extérieure, par laquelle la balle est entrée, ou par laquelle elle est sortie, les attentions que nous avons indiquées ci-devant.

Des plaies au cou.

Les *plaies* superficielles au cou sont dans le cas de toutes les *plaies* extérieures ; ainsi je ne m'y arrête pas.

Celles qui sont profondes, que la balle soit restée ou qu'elle soit sortie, sont plus ou moins dangereuses selon la nature des parties qui ont été blessées, & selon qu'elles sont placées profondément.

Les incisions que nous avons indiquées au Traité général, ne peuvent gueres avoir lieu que pour la *plaie* extérieure. Les parties qui sont blessées dans le profond, comme, par exemple, le larynx, la trachée-artere, le pharynx, l'œsophage, l'os yoïde & toutes les graisses qui entourent les muscles & les vaisseaux de cette partie, seront donc, vu la difficulté qu'il y a de pratiquer les incisions indiquées, menacées d'un gonflement inflammatoire qui dégénérera en esquinancie ; &, si cela arrive, même après avoir mis en usage tous les remedes généraux, il n'y aura cependant que la répétition de ces remedes, jointe aux cataplasmes émolliens & résolutifs, qui pourra la calmer.

Ici, comme ailleurs, il seroit à souhaiter de pouvoir ôter la balle : mais si elle est perdue dans l'épaisseur de la partie, il est difficile de l'ôter sans courir le risque d'exciter une inflammation, qui n'est déja que trop à craindre, ou d'ouvrir quelque vaisseau dont on n'arrêteroit l'hémorrhagie que très-difficilement. Tout ce qu'on peut faire après les incisions extérieures, c'est d'aider la nature par des cataplasmes émolliens souvent réitérés, & par l'application des remedes capables de faire tomber promptement les escarres, sans exciter une grande suppuration ; car elle pourroit occasionner des fontes considérables, capables de disséquer le larynx, les vaisseaux & les muscles.

La quantité des vaisseaux sanguins qui passent au cou, rend ces *plaies* très-dangereuses, & pour le moment & pour les pansemens ; pour le moment, parce que s'il y a quelque vaisseau un peu considérable ouvert, le malade périt promptement ; pour la suite des pansemens, à cause des hémorrhagies qui peuvent survenir tout d'un coup. Dans ces sortes de *plaies*, où la chute de l'escarre peut causer l'hémorrhagie, le Chirurgien ne doit presque pas perdre le malade de vue, parce que là on ne peut, comme aux extrémités, mettre un tourniquet prêt à serrer, si le sang paroît. S'il survient donc hémorrhagie, il faut faire ensorte de connoître le point d'où le sang sort, & faire la ligature du vaisseau s'il est possible. Là, moins qu'ailleurs, les styptiques pourront être employés, vu l'impossibilité qu'il y a de faire une compression exacte sur l'embouchure du vaisseau pour les y soutenir.

Si cependant la ligature est absolument impraticable, il faut, comme nous l'avons déja dit, porter sur le vaisseau un petit bourdonnet imbibé d'essence de Rabel & exprimé, & l'y soutenir avec le doigt pendant un demi-quart-d'heure ou environ, après quoi l'on pourra panser la *plaie*, sans être obligé d'y faire d'autre compression.

Des plaies à la clavicule.

Si la clavicule est fracturée par un coup d'arme à feu du côté de l'*acromium*, cette *plaie* ne sort pas de la regle générale. Si la fracture est du côté du *sternum*, la poitrine peut être ouverte ; & si en même-tems l'artere ou la veine souclaviere est déchirée, ce qui arrive le plus souvent, le sang s'épanche dans la poitrine, à moins que le poumon ne soit, en sa partie supérieure, adhérent à la pleure & au médiastin. Là, comme ailleurs, il faudra arrêter l'hémorrhagie par les moyens que nous avons indiqués au traité général. Au surplus, cette *plaie* est dans le cas des autres *plaies*, soit qu'il se fasse épanchement dans la poitrine, soit qu'il ne s'y en fasse pas ; & on ne peut prescrire d'autre regle pour son traitement.

Dans l'un & dans l'autre cas, lorsque le tems des grands accidens est passé, il faut songer à soutenir l'épaule en arriere par un bandage, pour que le bras ne tombe pas sur la poitrine par le défaut de la clavicule qui ne le soutient plus.

Des plaies de l'omoplate.

L'omoplate peut être fracturée, percée dans son corps ou dans son épine, & la balle peut être perdue dans les muscles qui l'environnent, ou avoir passé plus loin.

Si la balle, portée obliquement, n'a cassé que l'épine de

l'omoplate, cette plaie ne doit pas être suivie d'accidens fâcheux, pourvu que le Chirurgien ait soin de faire tout ce que l'art prescrit. Au surplus, elle ne sort pas de la regle générale.

Si la balle a percé l'omoplate en son corps, il y a probablement entre elle & les côtes, des pointes d'os ou des morceaux d'étoffe que la balle a entraînés avec elle. Lorsqu'il y a lieu de le penser, il ne faut pas ménager les incisions pour découvrir l'endroit où l'omoplate est percée. (Cette partie est dans le cas de celles qui sont recouvertes de gros muscles, c'est-à-dire, qu'il est aisé d'y faire sans danger les dilatations nécessaires.) S'il y a de grands éclats qui soient détachés, ce qui est rare, il est bon de les ôter, pour rendre plus large le passage de la balle; s'il n'y en a que de petits, le trou alors est petit, & il est quelquefois à propos de l'agrandir, soit avec le trépan, soit avec les tenailles incisives, dans la supposition que certainement la balle ou autres corps étrangers sont entrés, & restés autour du muscle soûscapulaire.

Si, faute d'avoir ôté les corps étrangers, il se fait abscès sous l'omoplate, & qu'il ne se vuide pas par la *plaie*, le pus s'étend jusques sous le grand dorsal, & on y sent la fluctuation. Dans ce cas il faut faire une contre-ouverture sans aucun ménagement, parce que le pus disséqueroit ce muscle & le détacheroit entierement des côtes.

Si la balle, qui a percé l'omoplate, est entrée dans la poitrine, les incisions & la dilatation de l'ouverture de l'omoplate sont encore plus nécessaires, surtout s'il y avoit une côte fracturée. L'emphiseme dans ce cas est très-à-craindre; & par les ouvertures que je propose, on peut le prévenir.

A l'égard des *plaies* où l'omoplate est fracturée dans sa partie où elle s'articule avec l'humérus, elles méritent les mêmes attentions que nous proposerons pour les *plaies* des articulations. Je dirai seulement ici, qu'il faut faire ensorte de bien soutenir le bras par un bandage qui appuie suffisamment le coude, faute de quoi le poids du bras fatigueroit beaucoup la *plaie* par le tiraillement qu'il occasionneroit à la capsule & aux muscles qui le soutiennent.

Des plaies à la poitrine.

Un coup porté à la poitrine peut ne point faire de *plaie*, mais seulement une contusion simple, ou bien une contusion très-considérable, accompagnée de la fracture d'une ou de plusieurs côtes. Ce n'est que sur le degré de la contusion, qu'on peut décider ce qu'il convient d'y faire. Qu'il n'y ait qu'une ecchymose simple, ou que l'ecchymose soit compliquée de la fracture de la côte, le cas ne sort pas de la regle générale.

Les *plaies* superficielles à la poitrine, n'ont rien de plus particulier pour le traitement, que ce que nous avons dit au traité général. Je ferai seulement une remarque qui est essentielle; c'est qu'y ayant un tissu cellulaire considérable entre les côtes & les grands corps musculeux, tels que sont le grand pectoral & le grand dorsal, il peut s'y faire une grande fonte qu'il faut craindre d'augmenter par les digestifs trop pourrissans. Si elle se fait, il faut quelquefois, par des contre-ouvertures, éviter que le pus ne dissèque entierement ces muscles.

Une ou plusieurs côtes peuvent être fracturées par une balle, qui, portée obliquement, n'a pas pénétré dans la poitrine, & semble n'avoir passé que sous les tégumens communs. Ce n'est point à la difficulté de respirer, ni à la douleur que le malade ressent, qu'on pourra connoître la fracture de la côte; c'est par la direction du coup, par un craquement quelquefois sensible à l'ouie & au toucher, & par la douleur piquante que le malade ressentira. Alors la pleure est seulement déchirée peu ou beaucoup, & bien-tôt il pourra survenir un emphiseme. Il ne suffit pas d'agrandir par des incisions l'entrée & la sortie de la balle; il faut, sans hésiter, découvrir l'endroit où la côte est brisée, si on veut prévenir bien des accidens que cette fracture entraîne après elle. Par-là on évitera l'emphiseme; par-là on préviendra des abscès, dont le pus se perdroit dans la poitrine & séparerоit la pleure des côtes; par-là on pourra tirer des esquilles, dont la présence suffit pour causer ces abscès; ou bien on se mettra à portée d'ôter des morceaux d'étoffe qui peuvent être restés accrochés aux inégalités de la côte. De plus, si le poumon étoit adhérent à la pleure dans cet endroit, on préviendra son inflammation & sa pourriture.

Le coup pénetre dans la poitrine, & le corps étranger y est perdu, ou bien il a passé de part en part: la côte peut être fracturée du côté de l'entrée, ou du côté de la sortie, & cela peut être aussi des deux côtés. Enfin il peut y avoir un épanchement, & il peut n'y en pas avoir. La fracture de la côte, la blessure des parties internes & l'épanchement, s'il s'en fait un, méritent chacun des attentions particulieres.

Les *plaies* extérieures demandent des incisions convenables, principalement l'entrée de la balle, si la côte est fracturée; car alors les pointes d'os sont jettées en-dedans. Cette *plaie* pourra faciliter l'écoulement de ce qui pourroit s'épancher sur le diaphragme, la supposant assez basse.

A l'égard de la *plaie* intérieure, si le corps étranger est sorti ayant percé de part en part, on ne peut prescrire autre chose que de prévenir l'inflammation par les remedes généraux, laissant à la nature le soin de la réunion. MANGET, *de Vuln. Aph.* 5. 6.

Si l'épanchement de sang ou de pus, supposé qu'il s'en fasse, ne peut se vuider par la *plaie* même qu'on a dilatée, il faudra faire une contre-ouverture selon l'art: c'est ce qu'on nomme faire l'empieme. Je ne parle pas de la maniere de le faire, parce que c'est une opération connue, & dont plusieurs Auteurs ont écrit: mais je crois devoir faire quelques réflexions sur le tems de faire cette opération, & sur les pansemens.

Si l'épanchement est de sang, & qu'il soit causé par l'ouverture de l'artere intercostale, il faut commencer par faire la ligature de l'artere, afin de tarir la source du sang qui coule. Après cela il faudra faire l'empieme. Si le sang, qui est épanché, ne vient pas de l'artere intercostale ouverte, il vient probablement de quelque vaisseau ouvert au-dedans par le corps étranger; & supposant même qu'on fût le lieu où il est ouvert, il n'y a aucun moyen d'y porter les secours ordinaires que la Chirurgie prescrit pour arrêter les hémorrhagies: cependant, comme avant de songer à ôter ce qui est épanché, il faut en tarir la source, voyons si le sang même qui est épanché, ne peut pas le faire.

On sait que le sang qui coule d'un vaisseau ouvert, fait un petit caillot près de l'embouchure de ce vaisseau; que si ce caillot se continue jusques dans cette embouchure, le sang coule moins, & qu'il s'arrête enfin dès que le caillot s'est collé aux parois internes de cette embouchure dans toute sa circonférence: on sait aussi que si ce caillot se décole promptement, l'hémorrhagie recommence. M. Petit est le premier qui ait parlé de la formation de ce caillot, & il a traité cette matiere avec beaucoup d'érudition. *Mémoires de l'Académie des Sciences, ann.* 1732. 1733. *& suiv.*

Sur ce principe, je dis qu'à moins que la difficulté de respirer que l'épanchement occasionne, ne soit insupportable, il ne faut pas se presser de vuider le sang épanché; & que lorsqu'on ne peut plus s'en dispenser, il n'en faut ôter qu'une portion suffisante pour donner du soulagement au malade, & ce, afin que ce caillot ne se détache pas de l'embouchure du vaisseau, ni par son poids, ni par les mouvemens qui sont inséparables de la respiration. La même raison qui engage à retarder l'opération de l'empieme jusqu'à un certain point, & à ne vuider dans le moment de l'opération, qu'une portion de ce qui est épanché, doit servir de regle, & pour le tems de faire les pansemens, & pour

ne pas vuider entierement la poitrine à chaque pansement.

Lorsqu'enfin il y a plusieurs jours que la difficulté de respirer n'augmente pas d'un pansement à l'autre, c'est une preuve que le vaisseau qui fournissoit le sang n'en donne plus. Alors ce qui étoit épanché se tourne en pus, & on le voit sortant de la poitrine, perdre peu-à-peu sa couleur ronge. Bien-tôt après les escarres, aussi-bien que la portion du caillot qui n'est pas enfermée dans l'embouchure du vaisseau, se détachent insensiblement.

Les pansemens fréquens seroient alors contraires, & il suffit presque toujours de panser de deux jours l'un, pour laisser faire la coction du pus, sans craindre que sa présence altere la pleure ou la surface externe du poumon.

Pendant les pansemens, il faut éviter de laisser entrer l'air dans la poitrine, & pareillement dans l'intervalle d'un pansement à l'autre.

Quelques Praticiens se servent, dans les pansemens, d'un lambeau de linge étroit en forme de séton dont ils introduisent un bout dans la poitrine par la *plaie*. Je ne vois pas qu'on puisse retirer de ce lambeau aucun avantage: au contraire; car outre qu'on court risque, en le mettant, de détacher la pleure de l'intérieur des côtes, ou du moins de la fatiguer, ce séton est dans la poitrine un corps étranger. Ainsi on ne doit employer qu'un tampon de charpie, enveloppé d'un linge fin, & soutenu par une emplâtre glutinative qui l'assujettisse sur l'ouverture de la poitrine, & empêche en même-tems l'air d'y entrer lors de l'inspiration. Ce tampon qui est mollet, se moule sur la figure de la *plaie* & sur l'intervalle des côtes. Le reste de l'appareil n'a rien de particulier.

Je ne parle point de faire des injections dans la poitrine, & en voici la raison. La dilatation du poumon n'est pour lui qu'un mouvement passif; & si ce viscere est dilaté lors de l'inspiration, pour recevoir l'air dans sa cavité, c'est qu'il doit nécessairement suivre le mouvement de la poitrine, dont la cavité augmente alors dans tous les sens. Si donc il y a à la poitrine une *plaie* pénétrante d'un ou d'autre côté, l'air, lorsque la poitrine se dilate, se glisse par la *plaie* entre la pleure & le lobe du poumon qui remplit ce côté, & ce lobe n'est pas dilaté.

Cela posé, les injections dans la cavité de la poitrine, supposant une *plaie* d'arme à feu qui y pénetre, sont non-seulement inutiles, mais même contraires, parce que pendant qu'on introduit la liqueur, & qu'on la fait ressortir, envain la poitrine se dilate, l'air n'entre point dans le lobe du poumon de ce côté, mais seulement entre la pleure & le poumon. Ce côté du poumon étant donc dans l'inaction pendant tout le tems que l'on emploie à faire le pansement, la circulation du sang y est ralentie, ce qui peut y causer de nouveaux engorgemens, & produire de nouveaux désordres. Voilà pourquoi je défends les injections, lesquelles prennent beaucoup de tems.

Dans le traitement de toutes les *plaies* qui attaquent la poitrine, qu'elles soient pénétrantes, ou non, que le poumon soit blessé, ou qu'il ne le soit pas, qu'il y ait hémorrhagie, ou qu'il n'y en ait pas, il faut, par un bandage du corps médiocrement serré, gêner en quelque maniere la respiration, c'est-à-dire, empêcher que la poitrine ne se dilate autant qu'elle peut naturellement le faire, parce qu'à chaque inspiration, la *plaie* seroit nécessairement dilatée à proportion de la dilatation de la poitrine.

Des plaies du poumon.

Lorqu'une balle a percé le poumon, & qu'elle est sortie, le malade peut guérir, comme on l'a souvent vû arriver; c'est à la nature à guérir ces sortes blessures, de même que celles des autres visceres; & pour la mettre à portée d'agir, le Chirurgien doit prévenir ou calmer l'inflammation, comme on l'a déja dit. MANGET, *Cent. 2. Aph. 77.*

Mais si la balle est restée dans le poumon, & qu'elle y soit bien avant, probablement le malade mourra, parce qu'on ne peut espérer de l'ôter. Il n'y a qu'un seul cas où l'on peut, & ou même on doit en faire la tentative; c'est lorsque le poumon est adhérent à la pleure dans l'endroit blessé, & que la balle peut se faire sentir au bout d'une sonde grosse & mousse. L'escarre qu'elle a faite dans son trajet, permet de porter la sonde jusqu'à elle, sans craindre d'irriter le poumon; & peut-être permettra-t-elle aussi de la prendre, soit avec une curette, soit avec une pincette; car cette escarre est une muraille insensible: & supposé que ce que je propose causât quelque irritation, elle fera toujours moins de tort, que la présence de la balle. Dans ce cas, il faut que la *plaie* extérieure soit dilatée, pour que le Chirurgien travaille à l'aise & sans aucun obstacle.

A l'égard des pansemens, le Chirurgien ne peut y porter, comme dans une *plaie* faite à des parties extérieures, les topiques capables de faire tomber l'escarre, & de détruire ou de corriger les mauvaises chairs qui peuvent pousser. Il est bien vrai que lorsque le poumon se trouve adhérent à la pleure, on peut, tant que l'escarre subsiste, y porter quelques injections convenables, sans craindre qu'elles tombent sur le diaphragme: mais si l'escarre est tombée, ces injections feroient tousser le malade, & par-là causeroient une irritation dangereuse. Il faut donc se contenter d'y faire couler quelques gouttes d'un baume convenable.

Des plaies du médiastin.

Les *plaies* d'armes à feu qui intéressent le médiastin, sont très-dangereuses, parce qu'il est d'un tissu membraneux très-susceptible d'inflammation.

Comme cette membrane est tendue au milieu de la poitrine, attachée pardevant au sternum, & par derriere aux vertebres du dos, son inflammation produit des douleurs très-vives, & une grande difficulté de respirer. L'art ne peut travailler à la guérison de ces *plaies*, que par les remedes généraux, tels que nous les avons indiqués en général.

Si, en conséquence de son inflammation, il se fait abscès dans sa duplicature, (on connoît qu'il se faitpar les signes ordinaires de suppuration, & qu'il est fait, en ce que l'oppression augmente lors même que la fievre diminue,) si, dis-je, il s'en fait un, il sera bien difficile d'évacuer le pus. Si par le lieu de la douleur, ou par un gonflement œdémateux sur le sternum, on avoit lieu de penser que le pus fût immédiatement au-dessous, on pourroit, pour y arriver, trépaner le sternum: mais si on n'est pas dans le cas de le faire, l'abscès s'ouvrira dans la poitrine, il se fera empieme; & le malade mourra, quoi qu'on fasse.

Des plaies du cœur.

Les *plaies* au cœur sont toutes mortelles; & si le malade ne meurt pas promptement par l'ouverture de l'un de ses ventricules, il mourra peu après, par l'inflammation de ce viscere. On a vû un petit nombre de blessés survivre de quelques jours à des coups d'épée, qui ne pénétroient que dans l'épaisseur des fibres charnues qui entrent dans sa composition: si la *plaie* est faite par un coup d'arme à feu, la mort du malade doit-être encore plus prompte, vû la commotion & le désordre qui sont inséparables d'une pareille *plaie*.

De la plaie au diaphragme.

Une *plaie* au diaphragme peut intéresser son centre nerveux, ou sa partie charnue. L'une & l'autre *plaie* sont très-difficiles à guérir, non-seulement parce qu'il ne peut être percé d'une balle sans que d'autres visceres

le soient aussi, mais encore à cause du mouvement continuel où est cette partie; car on sait qu'il faut du repos à une partie, pour que la cicatrice s'en fasse. Si quelqu'une de ses *plaies* peut guérir, c'est celle qui sera faite en sa partie charnue; car celle qui intéresse son centre nerveux, est toujours mortelle: elle cause des convulsions, souvent très-promptes, & même le délire.

Ces *plaies* occasionnent souvent une hernie de quelques-unes des parties du bas-ventre, soit de l'épiploon, soit de l'intestin, dont une portion se glisse dans la poitrine. La main du Chirurgien y est inutile quant à l'opération; & il n'y a que la nature, aidée des remedes généraux, qui puisse guérir ces sortes de *plaies*. Ainsi je ne puis prescrire autre chose que ce qui a été dit ci-dessus.

Des plaies au sternum.

Le sternum peut être fracturé par un coup d'arme à feu, sans qu'il y ait *plaie* aux tégumens, mais une forte contusion; il peut être fracturé & découvert, y ayant *plaie* aux tégumens.

La contusion considérable sur le sternum, lors même qu'elle est compliquée de sa fracture, ne sort pas de la regle générale. Les scarifications indiquées peuvent y être plus nécessaires qu'ailleurs, afin de dégorger les parties molles, & de prévenir la fonte des graisses & des membranes qui le recouvrent. Par cette fonte, l'os fracturé pourroit se découvrir & se carier ensuite.

Ambroise Paré, *Lib. II. cap. 6.* reconnoît cet accident, & il ne propose point d'incisions pour le prévenir. Il est cependant très-évident que c'est le meilleur moyen qu'on puisse employer pour cela. Après les incisions indiquées, la nature aidée du repos de la partie, fera la réunion. A l'égard de la contusion intérieure qui est presque inséparable de la contusion à l'extérieur, la supposant très-forte, il n'y a que des remedes généraux qui soient capables de prévenir les abscès qui pourroient se faire dans le tissu cellulaire qui attache la pleure au sternum, ou dans la duplicature du médiastin.

S'il y a *plaie* avec fracture, & que le sternum soit découvert, il faut s'y comporter à peu près comme aux fractures du crane; c'est-à-dire, que s'il y a des pieces dérangées & séparées de leur tout, ou des esquilles, il faut les ôter; que si ces pieces ne sont qu'enfoncées, il faut faire ensorte de les relever, appliquant même le trépan, pour s'en donner la facilité, si on ne le peut autrement.

Dans le cas de la contusion simple & dans celui de la fracture, il peut se faire entre le sternum & la pleure un abscès; c'est ce que le Chirurgien connoîtra par les signes caractéristiques, dont j'ai parlé précédemment à propos des *plaies* du médiastin, & qu'il doit examiner attentivement, pour donner du jour au pus par l'application du trépan.

Si dans la suite du traitement, il se fait carie au sternum, rarement il s'y fait une exfoliation sensible; il faut, avec la rugine, le trépan exfoliatif, ou la gouge, emporter ce qui est altéré; & comme le sternum est fort mou, ce qu'on a découvert se recouvre, pourvû qu'on ne mette dessus que des topiques spiritueux, ou desficcatifs, évitant ce qui est gras & pourrissant.

Des plaies à l'épine.

Les *plaies* qui intéressent le corps de l'épine, en quelque endroit que ce soit, depuis la premiere vertebre du cou jusqu'à l'os sacrum, sont toutes mortelles, si la moelle de l'épine a été entamée en même-tems; car elle ne peut souffrir sans que toutes les parties qui en reçoivent des nerfs, s'en ressentent: alors les malades deviennent paralytiques de toutes les parties qui sont au-dessous de la blessure. La seule commotion à l'épine, faite par un coup simplement contondant, peut produire le même accident.

Les apophyses transverses & les épineuses peuvent être fracturées sans que le corps de l'épine ait souffert; & quand même l'artere vertébrale seroit ouverte, ces *plaies* se trouvent dans le cas de la regle générale: ainsi je n'en dirai autre chose, sinon qu'en faisant les incisions indiquées, il ne faut pas ménager les tendons qui sont en grand nombre; & qu'il faut les couper entierement. Ces *plaies* sont pour l'ordinaire très-longues à guérir. Les pansemens ne sortent pas de la regle générale.

Des plaies au bas-ventre.

Il est rare qu'il y ait à l'abdomen une contusion considérable sans *plaie*, parce que ce ventre étant mou dans presque toute sa circonférence, un corps dur, orbe, ou angulaire, qui le frapperoit avec autant de force que la poudre à canon en communique, doit naturellement le percer. Il faut donc pour qu'il y ait une forte contusion sans *plaie*, qu'il soit frappé d'un corps dont la surface soit platte & très-étendue, ce qui peut quelquefois arriver. Alors la contusion extérieure demande moins d'attention de la part du Chirurgien, que celle des parties internes, lesquelles ne peuvent en être exemptes. Ces attentions consistent dans un régime d'autant plus exact, que les visceres qui servent à la digestion, ou à la distribution du chyle, sont contus; dans les saignées plus ou moins grandes, & plus ou moins réitérées; dans l'usage des potions vulnéraires; & dans celui des fomentations résolutives appliquées & souvent réitérées sur tout le ventre; en un mot, dans tout ce qui peut prévenir les engorgemens & faciliter la résolution des liqueurs extravasées.

Je ne dirai rien des *plaies* d'armes à feu qui ne pénétrent que les tégumens de l'abdomen, sans entrer dans la capacité. Celles qui y pénetrent sans blesser aucun viscere, ne sortent pas non plus de la regle générale pour leur traitement, quand même la balle seroit perdue; & à plus forte raison, si le coup a percé de part en part. Je dirai seulement qu'il peut se faire une hernie par la *plaie*; que lorsqu'elle est grande, on voit presque toujours sortir un gros paquet des intestins ou de l'épiploon; & que dans le cas d'une petite *plaie*, on a vu plusieurs fois l'intestin s'engager, d'un pansement à l'autre, entre le péritoine & l'appareil; ce qui est capable de causer de violentes coliques au malade, jusqu'à ce qu'on en ait fait la réduction. (Il suffit pour causer ces coliques, de la gêne où se trouve l'intestin, & de la compression qu'il y souffre.) Il n'y a point ici de suture à faire; & après avoir débridé les tégumens communs, même le péritoine, si l'on n'a pu sans cela réduire l'intestin, il faut, pour l'assujettir, faire glisser au-dessous du péritoine un sindon de linge assez large & assez épais, retenu par un fil double, comme on en met un sous le crane après le trépan, & le fixer avec la charpie & le reste de l'appareil. M. Dargeat, mon confrere, & ancien Chirurgien d'Armée, m'a dit l'avoir ainsi pratiqué avec beaucoup de succès.

Les *plaies* qui sont pénétrantes avec lésion de quelque viscere, guérissent rarement pour plusieurs raisons. La premiere est, que de même qu'il se fait assez souvent un gonflement aux parties externes lorsqu'elles sont blessées par une arme à feu, il peut également s'en faire aux parties internes. La seconde est l'impossibilité qu'il y a de le prévenir ou d'y remédier par des incisions utiles & par l'application immédiate des topiques convenables, ce qui fait que l'inflammation & la gangrene emportent souvent le malade vers le septieme jour. Le troisieme est l'impossibilité qu'il y a, dans certains cas, d'empêcher que des matieres ne s'épanchent dans la cavité: ces matieres peuvent être, la suppuration de la *plaie*, des alimens, si l'estomac est percé, des excrémens, si les intestins le sont, de l'urine, si la vessie l'est du côté de l'abdomen. Ainsi donc on peut regarder comme des *plaies* mortelles, celles de l'estomac, celles des intestins grêles, celles des gros intestins ou de la vessie, si ces parties sont ou-

vertes du côté de la cavité; celles du pancréas & celles du foie blessé du côté de sa partie cave, quoiqu'on en ait vu guérir quelques-unes. A l'égard de celles des gros vaisseaux, elles le sont toujours.

Dans tous ces cas, il ne faut pas s'amuser à chercher la balle si elle est perdue dans la capacité : la principale chose à laquelle le Chirurgien doit s'attacher, c'est à prévenir l'inflammation des parties blessées, parce qu'elle s'oppose aux opérations de la nature, qui seule, comme on l'a déja dit, peut faire la guérison des *plaies* intérieures. Ainsi on employera, avec les remedes généraux indiqués, l'application des fomentations émollientes & résolutives souvent renouvellées.

Quoique la *plaie* la plus dangereuse ne soit pas celle des tégumens, il est bon cependant de l'agrandir : mais il ne faut pas dilater celle du péritoine, parce que ce seroit ouvrir une porte aux intestins qui pourroient sortir & faire hernie. Cependant voici quelques exceptions.

Si la *plaie* est à la partie convexe du foie, ailleurs qu'à l'endroit où il touche le diaphragme, il faut agrandir la *plaie* du péritoine comme celle des tégumens communs, parce qu'ici il ne peut se faire de hernie comme il pourroit s'en faire ailleurs; mais il ne faut pas aller plus avant, l'escarre que la balle a faite, étant utile à prévenir l'hémorrhagie. Si l'incision permet de sentir la balle, quoiqu'elle soit entrée dans la substance du foie, il faut en faire l'extraction.

Ce que je dis des *plaies* faites à la partie convexe du foie, je le dis aussi des *plaies* faites aux parties qui ne sont pas flottantes dans la capacité, & que le péritoine ou le mezo-colon fixent en leur place; & qui peuvent être blessées sans que le coup pénetre jusques dans le vuide de l'abdomen. La rate est dans ce cas de même que le cœcum & une partie du colon dont les gros excrémens peuvent s'évacuer par la *plaie*. On peut dire la même chose de la *plaie* qui intéresse le rein, la supposant à l'endroit des lombes. Comme toutes ces parties sont recouvertes de muscles épais, il faut beaucoup dilater la *plaie* extérieure jusqu'au péritoine inclusivement.

Les *plaies* qui pénetrent dans le rein, demandent une attention qui leur est particuliere pour les pansemens. Comme l'urine y passe sans cesse, il faut y laisser des médicamens gras, capables de défendre les parois, des sels qu'elle entraîne avec elle, lesquels y causeroient des picotemens très-incommodes, & durciroient les chairs.

Des Plaies pénétrantes dans le bassin.

Une balle peut se perdre dans le bassin, & elle peut le percer de part en part, de haut en-bas, transversalement ou obliquement. La quantité des vaisseaux qui se trouvent en cette partie, rend ces *plaies* dangereuses; & si quelqu'un d'eux un peu considérable se trouve ouvert, le malade doit mourir par l'impossibilité qu'il y a d'y porter les secours de l'art. L'escarre ou bien un caillot de sang, peut bien empêcher l'hémorrhagie pour quelque tems : mais à la chute de l'escarre ou du caillot, il y a tout à craindre pour le malade. Outre cela, la vessie, ainsi que je l'ai fait voir, (*a*) est entourée d'un tissu cellulaire très-considérable, lequel s'enflamme aisément; & s'il s'y fait des fusées de suppuration, il sera impossible d'y porter les secours que l'art indique en pareil cas.

La vessie peut être percée; si dans ce moment elle étoit pleine d'urine, il y a peu de délabrement, & la *plaie* est petite; aussi en a-t-on vu guérir plusieurs. On en a même vu où la balle & autres corps étrangers étoient restés dans la vessie, ce qui est presque une preuve qu'elle étoit pleine d'urine. Dans ce cas, après avoir fait à la *plaie* extérieure ce qui y convient, il n'est pas hors de propos de mettre un algali par l'urethre, afin que l'urine s'écoule sans cesse; car si la vessie se remplit, cela écartera ses parois & les levres de la *plaie*; alors l'urine pourra s'infiltrer dans le tissu cellulaire qui l'entoure, ce qui pourra y causer des abscès & autres accidens; au lieu que l'état sain de ce tissu cellulaire, est ce qui contribue le plus à faire la réunion de la vessie.

De tous les malades à qui il étoit resté des corps étrangers dans la vessie, les uns les ont rendus par l'urethre avec l'urine, avant qu'ils se fussent incrustés de graviers; & les autres ont eu la pierre, qu'il a fallu dans la suite extraire par l'opération ordinaire. Alors on a trouvé que ces corps étrangers, comme balle, morceaux d'étoffe, &c. faisoient le noyau de la pierre.

Le rectum peut être percé; & le traitement de sa *plaie*, si elle est plus haut que le Chirurgien ne peut porter ses doigts, est dans le cas des *plaies* de la vessie, quant aux incisions qui ne peuvent pénétrer jusques-là. Si la *plaie* est à son extrémité, il faut quelquefois y faire l'opération comme à la fistule; du moins, peut-on faire aux graisses qui l'entourent, les incisions convenables.

Dans le cours des pansemens, il faut avoir attention à deux choses qui sont très-essentielles. La premiere est de conserver le diametre de l'anus autant qu'il est possible, par l'intromission des suppositoires percés en forme de canulle, supposé qu'il menaçât de se rétrécir. La seconde est de prévenir le cours de ventre qui peut beaucoup déranger l'état de la *plaie*, de quelque cause qu'il vienne.

Des Plaies aux os des îles.

L'os des îles fracturé par un coup d'arme à feu, est dans le cas de l'omoplate : il ne faut pas y épargner les incisions, parce qu'il est recouvert de gros muscles; & elles doivent profonder jusqu'à la fracture, pour ôter facilement les esquilles ou pieces d'os qui sont séparées & hors de leur place.

Si la balle ayant percé l'os, n'avoit pas pénétré bien avant dans le bassin, & qu'elle fut arrêtée dans le tissu cellulaire du péritoine, ou bien dans la face interne de l'os, entre lui & les muscles qui le tapissent intérieurement; enfin si elle n'étoit pas loin, ce qu'il est quelquefois possible de connoître avec la sonde ou le doigt : il faut, pour l'ôter, agrandir l'ouverture de l'os, soit avec le trépan exfoliatif, soit avec la gouge, soit avec les tenailles incisives.

Sur cet os, comme sur tous les autres os spongieux, lorsqu'ils sont fracturés par un coup d'arme à feu, il s'éleve facilement des chairs fongueuses dans la suite des pansemens; ainsi le Chirurgien doit les prévenir par l'usage des dessiccatifs; & s'il s'en éleve quelques-unes, il faut les ôter & en tarir la source, ainsi que nous l'avons dit dans la premiere Partie. Les fractures de cet os guérissent presque toujours sans qu'il s'y fasse d'exfoliation sensible, pourvu qu'on ait enlevé les pieces qui étoient détachées : mais s'il en reste quelqu'une hors de sa place, elle rend la *plaie* fistuleuse.

Si la balle est perdue dans l'abdomen, ou dans le bassin, cela ne dérange rien des attentions indiquées pour la fracture de l'os des îles.

Des Plaies aux parties génitales.

Si la verge est contuse par un coup d'arme à feu, cette contusion est suivie d'une ecchymose, & d'un gonflement très-considérable, qui s'étend jusqu'au scrotum. La contusion & l'ecchymose du scrotum se communiquent de même à la verge, & s'étendent quelquefois jusqu'au

(*a*) Parallele des différentes manieres de tirer la pierre hors de la vessie, imprimé en 1730.

ventre, le long du cordon spermatique; alors l'inflammation ne tarde guere. Dans ce cas, la gangrene peut suivre de près; & pour peu qu'elle menace, il faut multiplier les scarifications pour la prévenir.

S'il y a *plaie* à l'une ou à l'autre de ces parties, l'ecchymose s'étend de même, & la gangrene est encore plus à craindre, parce que cette *plaie* ne suffit pas pour y occasionner un dégorgement assez considérable. Il faut, après avoir fait les incisions nécessaires, n'y pas ménager les fomentations spiritueuses & résolutives, souvent réitérées. Si la verge est assez gonflée pour que l'urine ait de la peine à sortir, il faut y introduire un algali jusques dans la vessie.

Si un bout de la verge avoit été emporté, il faut mettre dans l'entrée du canal, une canulle assez longue & assez grosse, pour l'empêcher, non-seulement de se resserrer, mais même de se retirer & se perdre entre les chairs comme je l'ai vu arriver.

Des Plaies aux articulations.

Les *plaies* faites sur les articulations ou tout auprès, si la capsule n'est pas entamée, ne sortent pas de la regle générale; & on les guérit assez communément par les secours que nous avons indiqués dans la premiere Partie.

Celles qui sont très-étendues, lors même que l'articulatiou est en partie détruite, y en ayant une petite portion d'emportée, ces *plaies*, dis-je, sont pour l'ordinaire, bien moins susceptibles d'accidens, que celles qui ne font que les percer; & même que la contusion un peu violente qui peut y être faite; en voici la raison. Dans la violente contusion, comme dans la *plaie* qui perce de part en part, la commotion s'étend à toute l'articulation; les épiphyses peuvent être détachées; la capsule, les ligamens, les tendons, les graisses & les glandes sinoviales, souffrent: mais les grandes *plaies* ont cet avantage, que la suppuration, si l'on peut la procurer, est un bien d'où résulte le dégorgement de toutes les parties qui ont souffert; au lieu que dans les petites *plaies* qui sont profondes, & dans la contusion violente, la suppuration ne se fait presque jamais qu'aux dépens de toute l'articulation, & même de tout le membre: car les glandes sinoviales s'engorgent, les graisses s'enflamment & suppurent, les épiphyses s'abrévent & se gonflent, les os s'alterent, les capsules & les aponévroses se pourrissent, & il se fait des fusées inflammatoires tout le long des muscles dont les tendons passent à l'article, ce qui occasionne des abscès tout le long du membre.

J'ai fait dans la premiere Partie, une grande différence entre les *plaies* des parties charnues, & celles des parties aponévrotiques; & j'ai expliqué pourquoi ces dernieres sont bien plus susceptibles d'accidens, que les autres; ainsi pour ne point tomber dans la répétition, je dirai seulement à propos des *plaies* des articles, que ce n'est pas seulement la nature des parties aponévrotiques qui les enveloppent, laquelle rend ces *plaies* dangereuses, mais que c'est encore leur structure, c'est-à-dire, l'épaisseur de l'articulation, laquelle ne permet pas d'y faire des incisions utiles.

Sur ce principe, j'ajouterai qu'une *plaie* dans laquelle toute la moitié d'une jointure seroit emportée, doit être regardée comme beaucoup moins dangereuse, qu'une *plaie* qui la perceroit de part en part.

Quoique je regarde les *plaies* très-étendues sur les articulations, comme moins dangereuses que les petites qui les pénetrent, c'est-à-dire, qui passent de part en part, je dirai cependant qu'elles sont toutes rarement exemptes de grands accidens lorsque la capsule est ouverte; qu'il en guérit fort peu, sans qu'on soit obligé de faire l'amputation du membre; & que s'il y a un moyen sûr pour prévenir les accidens, c'est de la faire promptement au-dessus de l'articulation qui est blessée. Si quelque circonstance peut faire tenter la guérison de la *plaie*, sans faire l'amputation, le Chirurgien ne doit pas épargner les incisions & les remedes généraux ou particuliers que nous avons indiqués: il doit, ainsi que nous l'avons dit plus haut, éviter dans ses pansemens, tous les médicamens gras & pourrissans, pour n'employer que des remedes spiritueux, vulnéraires ou dessiccatifs. (*a*) S'il est assez heureux pour prévenir tous les accidens dont ces sortes de *plaies* sont susceptibles, ou pour en arrêter le progrès, il doit craindre que la plupart de ces malades ne périssent dans la suite du traitement, par le marasme ou par le cours de ventre, suites assez ordinaires des longues suppurations: & il doit les prévenir par un régime convenable, par l'usage des cordiaux alcalins & autres remedes appropriés aux différentes circonstances.

Ces sortes de *plaies* peuvent rester fistuleuses, supposé qu'elles n'emportent pas le malade; & presque toujours, l'articulation reste ankylosée. A l'égard des fistules, comme elles sont la suite, ou de la carie, ou de la présence des esquilles qui doivent sortir, cedoit être l'ouvrage de la nature; & rarement le Chirurgien peut-il l'aider. Pour ce qui est de l'ankylose, comme elle n'est pas causée par la pétrification de la sinovie, mais par une espece de dessechement des parties, en conséquence de la cicatrice & de la destruction des glandes sinoviales, on ne peut espérer de rendre à l'articulation son mouvement, que par les embrocations émollientes, par les bains & par les douches d'eaux chaudes, pendant l'usage desquelles, il faut légérement & peu-à-peu donner du mouvement à l'articulation, & forcer les parties à s'y prêter.

Des Plaies au bras.

Les *plaies* au bras, tant celles qui sont avec fracture de l'humérus, que celles qui sont sans fracture, ne sortent point de la regle générale: ainsi je me contenterai de faire quelques réflexions où m'engage la structure de la partie.

Dans les pansemens, & dans l'intervalle d'un pansement à l'autre, il faut avoir soin que les os, s'ils sont brisés, soient fixés & maintenus en leur place, comme s'il n'y avoit point de fracture. Pour cela, il faut, après avoir pansé la *plaie* suivant les regles établies, embrasser toute la circonférence de la partie, avec deux plaques de fer blanc, cartons ou écorces d'arbre, moulés sur sa figure, & assujetties avec des cordons assez larges. Ces plaques s'appliquant le long du membre, le tiennent ferme sans le comprimer; elles ne chargent pas, & elles soulagent un malade qui souffriroit à chaque mouvement du corps qu'il seroit obligé de faire. Pour interdire tout mouvement à la partie malade, on peut même fenestrer ces plaques, de maniere qu'on puisse panser la *plaie* sans les ôter. Ces plaques sont bien plus utiles & plus commodes que les bandes fenestrées que Maggius propose.

Si l'entrée ou la sortie de la balle sont auprès de l'artere brachiale, il peut se faire que la balle ait contus ou entamé cette artere, ou bien quelque branche musculaire un peu considérable, sans qu'elle donne du sang, la contusion étant assez forte pour arrêter l'hémorrhagie. Le Chirurgien doit alors être en garde contre cette hémorrhagie, qui peut & qui doit arriver à la chute de l'escarre. Ainsi il doit, pour la prévenir, ne panser cet endroit de la *plaie* qu'avec des digestifs secs, ce qui donnera au vaisseau le tems de se refermer.

Cependant comme l'hémorrhagie peut arriver d'un moment à l'autre, quelque précaution qu'il prenne, il doit laisser à la partie supérieure du membre, une li-

(*a*) Ambr. Paré, *Plaies d'arqueb. chap.* 5. & ailleurs, *Plaies des jointures.*

gature à tourniquet, non serrée, mais prête à l'être en cas que le sang donne; ce que toutes sortes de personnes peuvent faire pour lui. Comme cette ligature n'est bonne que pour se rendre maître du sang pendant quelques momens, le Chirurgien étant arrivé, il doit découvrir le vaisseau soit par une incision convenable, soit sans faire d'incision, & y faire la ligature comme nous l'avons dit. Si c'est le tronc de l'artere, il ne faut pas moins en faire la ligature, quitte à faire après, l'amputation du membre, si l'on s'apperçoit que, faute de noorriture, il soit menacé de gangrene.

Dans le traitement des *plaies* au bras, il faut avoir soin de tenir l'avant-bras à demi-fléchi, pour deux raisons. La premiere est que, par cette attitude, les muscles extenseurs & les fléchisseurs se trouvent relâchés. La deuxieme est, qu'après la guérison, les mouvemens de flexion & d'extension de l'avant-bras, feront longtems difficiles à faire, vu les cicatrices qui nécessairement brideront & gêneront l'action des muscles fléchisseurs ou extenseurs, selon le lieu de la *plaie*. Si l'avant-bras est demeuré fléchi, le malade pourra se servir de sa main, ce qu'il ne feroit pas, si l'avant-bras étoit resté étendu.

Des Plaies à l'avant-bras.

Les *plaies* d'arme à feu à l'avant-bras, sont plus susceptibles d'accidens considérables, que celles qui sont au bras. Ce qui fait cette différence, c'est que tous les muscles qui entrent dans la composition de l'avant-bras, sont conjointement enveloppés d'une membrane aponévrotique qui est une expansion de ses muscles fléchisseurs & extenseurs, laquelle membrane s'étendant jusques dans les interstices des muscles qui le composent, embrasse encore chacun d'eux séparément. L'inflammation de cette membrane est donc fort à craindre, puisqu'alors, elle étrangle à la fois presque tous ces muscles; & qu'elle peut encore s'étendre en remontant jusqu'au bras. Si elle survient, on voit tout l'avant-bras se gonfler plus ou moins & devenir quelquefois si dur, que la gangrene ne tarderoit pas à venir si on ne la prévenoit. C'est pour cela que les incisions qu'on y fait, doivent pénétrer jusqu'au fond, débridant exactement, surtout la membrane commune, dans tous les sens, principalement lorsqu'il y a fracture au cubitus ou au radius. Ces incisions doivent être secondées de tous les topiques émolliens, capables de relâcher la peau & la membrane commune qui est extremement tendue. Si malgré cela, le gonflement subsiste, accompagné de dureté, & augmente au point de menacer toute la partie d'une gangrene prompte, il faut, sans tarder, y faire les scarifications dont nous avons déja parlé.

Lorsque le gonflement qui est survenu, n'a pas été assez considérable pour obliger à faire ces scarifications, il suffit qu'il ait existé, pour que l'avant-bras ne soit pas absolument exempt de tout accident: & l'on voit quelquefois des abscès s'y faire en différens endroits; abscès séparés & qui n'ont point de communication avec le vuide de la *plaie*, à cause des différentes cloisons que la membrane commune fait dans les interstices des muscles. Pendant que le pus se fait, la *plaie* prend une mauvaise couleur qui ne change que lorsque le pus est évacué. Il faut ouvrir ces abscès, dès que le pus se fait sentir sous le doigt.

On voit assez souvent le gonflement, ne se terminer que par la fonte & pourriture de la membrane commune, ce qui fait des fusées de suppuration, & sous la peau, & dans les interstices des muscles. Alors l'avant-bras est dans une espece d'œdématie pâteuse; & peu après les fusées de suppuration se font une issue par la *plaie*: mais il ne faut pas moins ouvrir ces sinus, en tout ou en partie, de maniere qu'on puisse porter sur toutes les membranes qui doivent s'exfolier, les topiques convenables, pour aider la nature à les détacher; enfin pout mondifier la *plaie*.

Comme les deux os de l'avant-bras sont recouverts de muscles qui y sont d'autant plus adhérens, qu'ils y ont leur point fixe, il est possible que dans les grands fracas, le Chirurgien n'ait pas été mandé assez promptement pour ôter toutes les esquilles. Lorsque le gonflement sera passé, soit sans suppuration, soit par cette fonte des membranes, comme je viens de le dire, il faut tâcher de les ôter; car alors la *plaie* devient vive & sensible; & leurs pointes causeroient des douleurs aiguës qui pourroient occasionner des mouvemens convulsifs. Si les premieres incisions ont été suffisamment grandes, & si l'ouverture des abscès ou des sinus, dont je viens de parler, a été bien faite, on pourra ôter ces corps étrangers avec plus de facilité.

Je ne dirai rien de la maniere de panser ces *plaies*, en ayant suffisamment parlé dans la premiere Partie.

Des Plaies au carpe.

Les *plaies* d'armes à feu au poignet, sont pour l'ordinaire accompagnées de fracture; c'est-à-dire, que l'un des os qui le forment, ou même plusieurs sont, écornés, moulus, ou bien emportés: & cela n'a pu se faire, sans que les ligamens ou les aponévroses qui les attachent ensemble, soient bien endommagés, & que les tendons qui y passent, soient rompus ou déchirés.

A l'égard des tendons qui ont souffert, leur blessure pourra causer les mêmes accidens, que ceux dont nous parlerons à propos des *plaies* du métacarpe.

Par les incisions & par les contr'ouvertures, par le régime, les saignées & les topiques que nous avons indiqués dans la premiere Partie de ce Traité, on pourra empêcher que les ligamens & la capsule de l'articulation du poignet avec l'avant-bras, ne participent à l'inflammation, à la fonte, & à la pourriture des parties aponévrotiques qui ont souffert.

Avec ces attentions, on voit communément ces *plaies* guérir assez facilement.

Des Plaies au métacarpe.

Les *plaies* au métacarpe, peuvent être susceptibles de beaucoup d'accidens, tant à cause de la quantité des os qui peuvent être fracturés, qu'à cause de tous les tendons qui y passent pour remuer les doigts. Ces tendons arrachés & contus, s'enflamment; & leur inflammation s'étendant pour l'ordinaire jusqu'au corps des muscles dans l'avant-bras, il s'y fait un gonflement plus ou moins considérable, & souvent même des abscès dans leurs interstices. Cela n'arrive gueres sans que le ligament annulaire qui rassemble ces tendons à l'endroit du poignet, se gonfle aussi plus ou moins.

Il faut travailler à prévenir ces accidens, par tous les secours que nous avons indiqués dans les deux premieres Parties; & j'y renvoie également le Lecteur pour le pansement de ces *plaies*. J'ajouterai à propos de ces abscès qui se forment dans l'avant-bras, que si on ne les ouvre de bonne heure, le pus s'écoule jusques dans la *plaie* de la main, le long des tendons qui y passent; qu'alors l'écoulement du pus, rend l'abscès plus difficile à ouvrir, que quand la tumeur fait bosse, le pus y étant encore enfermé. Quoiqu'il y ait une communication de l'abscès qu'on a ouvert, avec la *plaie*, on peut souvent se dispenser de joindre les deux *plaies* en une; & il faut, autant qu'il est possible, conserver le ligament annulaire sans le couper. On a cependant vu quelques cas où il a fallu absolument le couper, parce qu'il étrangloit trop la partie, par son gonflement.

Des Plaies aux doigts.

Il est bien rare qu'il y ait à l'un des doigts une *plaie* d'arme à feu, sans que ce doigt soit emporté en partie. Ces blessures sont souvent accompagnées d'inflammation & d'abscès qui s'étendent jusques dans la main,

& même dans l'avant-bras. Il faut prévenir ces accidens autant qu'il est possible, par les secours que nous avons indiqués ailleurs. Les doigts sont si nécessaires à l'homme, qu'il faut les conserver autant qu'on le peut ; & supposant un doigt fracturé avec *plaie*, il faut agir alors comme si c'étoit le bras ou la cuisse, dont l'os n'est jamais cassé net. Il est quelquefois nécessaire d'en faire l'amputation, soit à l'articulation avec la phalange supérieure, soit au milieu de la phalange même, au-dessus de la *plaie*. Je me dispense de parler de la maniere de la faire, & je renvoye aux différens Traités d'opérations.

Quoique les *plaies* qui peuvent être faites à la premiere phalange du pouce soient différentes de celles des autres doigts, à cause des gros muscles qui la recouvrent, je les passerai sous silence : elles sont dans le cas de toutes les *plaies* faites dans les parties où les os sont recouverts de beaucoup de muscles, & demandent les mêmes secours de la part du Chirurgien.

Des Plaies à la cuisse.

Plus un membre est charnu, & plus le gonflement y'est à craindre après un coup d'arme à feu qui a porté profondément. La cuisse est dans ce cas, étant garnie de très-gros muscles & de beaucoup de graisses, surtout en sa partie supérieure. Ainsi il faut moins qu'ailleurs y épargner les incisions, principalement si l'os a été brisé ou découvert. Je sai que les grandes *plaies* sont suivies de grandes suppurations, & que les grandes suppurations épuisent les malades : mais je sai aussi que quand les incisions feront assez grandes, on fatiguera bien moins les parties, en ôtant les corps étrangers, ce qui épargnera bien des douleurs, & accélérera la guérison. Les frottemens douloureux & les divulsions que l'on fait au genre nerveux, en cherchant des corps étrangers par des ouvertures obliques ou trop petites, l'irritent autant & plus que les incisions que je propose, & que la balle n'a pu le faire en entrant, peut-être même en brisant les os. Par ces incisions on prévient des dépôts & des suppurations qui obligeroient par la suite à faire d'autres incisions bien plus considérables.

L'expansion aponévrotique du *fascia-lata*, laquelle recouvre une bonne partie des muscles qui composent la cuisse, mérite encore de grandes attentions pour la débrider comme il faut dans tous les sens, si la *plaie* l'intéresse ; faute de quoi, elle peut s'enflammer & tomber toute en pourriture.

L'artere crurale jette, comme on sait, beaucoup de branches assez fortes dans tous les muscles de la cuisse ; & il n'est pas impossible qu'on en ouvre quelqu'une en faisant les incisions convenables. Dans ce cas, la ligature arrêtera l'hémorrhagie. Il peut encore se faire que quelqu'une de ces branches donne du sang à la chute des escarres ; ainsi supposé que cela soit à craindre, vu la situation de la *plaie*, il faut laisser une ligature à tourniquet au-dessus de la *plaie*, comme je l'ai dit en parlant de la *plaie* au bras.

Supposant le tronc de la crurale ouvert, le malade mourra très-promptement, à moins que le Chirurgien ne se trouvât présent, ou assez-tôt, pour arrêter l'hémorrhagie avec une ligature à tourniquet ; après quoi il faudra faire la ligature de l'artere, immédiatement au-dessus de son ouverture, fût-ce à l'endroit où elle passe sur l'os pubis. Il est bien vrai qu'après cette ligature, la cuisse doit tomber en mortification, s'il n'y a point de branche assez considérable, musculaire ou autre, qui puisse suppléer au tronc, ce qui se connoîtra en peu de jours : mais il ne s'agit dans le premier moment, que d'empêcher le malade de périr dans son sang ; & l'on peut après cela faire l'amputation.

Sans parler des pansemens qui sont énoncés dans la premiere Partie, je dirai seulement, que supposant le fémur fracturé en éclats, & qu'il y eût lieu d'espérer de conserver la cuisse, on doit après avoir fait ce que l'art prescrit, faire ensorte de fixer le reste des pieces fracturées, de maniere qu'elles ne jouent pas l'une contre l'autre, comme je l'ai dit en parlant des *plaies* au bras.

Des Plaies à la jambe

La jambe dont les muscles sont exactement recouverts d'une membrane commune aponévrotique, & attachés dans toute leur longueur aux deux os, se trouve, par ces raisons, dans le même cas que l'avant-bras, lorsqu'elle est blessée par un coup d'arme à feu ; ainsi je n'en parlerai point, parce que je ne ferois que répéter ce que j'ai dit qu'il falloit observer dans ces sortes de *plaies*. Si le tendon d'Achille se trouve totalement coupé, il faut, indépendamment des incisions que l'art prescrit, & des autres attentions, tenir le pié dans l'extension par un bandage convenable. Par-là on rapproche les levres de la division que la flexion du pié éloigneroit sans cesse ; & supposé que le malade guérisse, la nature aura moins à travailler pour remplir le vuide & faire la cicatrice. Il n'est pas même impossible que la cicatrice qui se fera participe de la nature des tendons, étant en partie formée des sucs qui suinteront des extrémités du tendon d'Achille ; & qu'elle se trouve assez ferme pour y suppléer. Si ce tendon n'a été qu'en partie coupé, la situation du pié assujetti dans l'état d'extension, soulagera la portion du tendon qui n'a pas été emportée, il arrivera moins d'accidens, la cicatrice se fera plus vîte, & le malade étant guéri, il pourra avoir la liberté des mouvemens du pié.

Des plaies au tarse.

Les *plaies* d'armes à feu au tarse, lorsque la balle est restée dans son épaisseur, ou qu'elle l'a percé de part en part, sont bien plus dangereuses que celles du carpe ; & l'on peut en donner plusieurs raisons. Premierement, les os du tarse sont plus gros que ceux du carpe, & conséquemment, le fracas y est bien plus grand. Secondement, il y a beaucoup plus de parties aponévrotiques qui couvrent ces os, & qui les attachent ensemble. Ainsi le genre nerveux souffre davantage. Troisiemement, l'assemblage des os du tarse a beaucoup plus d'épaisseur ; & on ne peut par conséquent porter ses incisions jusques dans le fond de la *plaie*, comme dans les parties molles. Ces *plaies* doivent donc être regardées comme étant de très-grande conséquence, &, j'ose le dire, aussi grandes que celles qui percent les articulations de part en part. Les douleurs affreuses, le gonflement & l'inflammation qui les accompagnent, la pourriture qui en est une suite, & les mouvemens convulsifs dans le membre, en sont les symptomes ordinaires, quoi qu'on pratique pour les prévenir, à moins qu'on ne fasse l'amputation de la jambe. Il est vrai qu'on a vu guérir quelques-unes de ces *plaies* sans l'amputation : mais tant de malades sont morts parce qu'on n'a pas pris ce parti, que c'est une nécessité de faire promptement cette opération. Ceux qui ont cru pouvoir s'en dispenser, ont peut-être été trompés par le gonflement qui ne paroissoit que médiocre pendant les premiers jours : mais en réfléchissant sur la structure de cette partie, on peut voir qu'elle n'est pas assez charnue pour que son volume augmente beaucoup par l'inflammation : il faut donc combiner le peu de gonflement qui y paroît, avec la structure aponévrotique & osseuse de la partie, & avec les accidens qui doivent survenir ou qui sont déja survenus, pour juger par-là de ce qui doit en arriver. Si le tarse ne se gonfle pas beaucoup, la jambe se gonfle, & cela doit faire prendre au Chirurgien un parti salutaire.

On peut dire en général que ces sortes de *plaies* demandent qu'on fasse l'amputation du membre très-promptement, si on veut la faire avec fruit. Au surplus, comme quelques blessés ont pu être guéris sans l'amputation,

tion, c'est au Chirurgien à se conduire suivant l'état du malade & de la partie.

Si le corps étranger qui a fait la *plaie* au tarse, n'a pas percé de part en part l'assemblage des os qui le composent; mais que ce corps étranger, sans pénétrer dans son épaisseur, en ait emporté seulement une partie, faisant une *plaie* évasée, non recouverte de la peau, cette *plaie* peut guérir sans l'amputation par les attentions convenables, pourvu que l'articulation du pié avec la jambe, n'ait pas été entamée, ni la capsule ouverte.

Des Plaies au métatarse.

On ne peut comparer les *plaies* du métatarse avec celles du métacarpe, parce que la plante du pié est beaucoup plus épaisse que la paume de la main. Ce qui fait cette épaisseur, c'est que les os du métatarse sont couverts de ce côté, de muscles très-épais; que ces muscles le sont d'une expansion aponévrotique en forme de patte d'oie; que cette expansion l'est de beaucoup de graisse, & cette graisse, de la peau, qui y est très-épaisse & garnie d'un épiderme très-dur. Les accidens sont donc d'autant plus à craindre, que la patte d'oie peut se gonfler & s'enflammer, & que dans ce cas, elle bride & étrangle les muscles & les graisses dont le volume augmente, si elles s'enflamment aussi. Ajoutez à cela, que la peau & l'épiderme qui sont très-durs, ne se prêtent pas facilement au gonflement de toutes ces parties, d'où peut s'ensuivre bien-tôt la mortification, comme nous l'avons dit dans la premiere Partie, à moins qu'on ne la prévienne.

Ainsi les *plaies* du métatarse ont cela de particulier, que les incisions que nous avons indiquées dans la premiere Partie, doivent ici être faites avec déperdition de substance; c'est-à-dire, qu'il faut enlever une partie de la peau & même de l'aponévrose qui fait la patte d'oie: sans cela les incisions seroient presqu'inutiles; car on verroit les graisses enflammées, & même le corps des muscles se boursouffler au point de faire bernie par la *plaie* en forme de champignon.

Des Plaies aux orteils.

Il en est des *plaies* d'armes à feu aux orteils, comme de celles qui sont faites aux doigts: ainsi je n'en parlerai pas, afin d'éviter une répétition inutile. Le Dran.

VULPANSER, Offic. Bellon. des Oif. 159. *Vulpanser, sive Chenalopex*, Jonf. de Avib. 94. *Chenalopex, vulpanser*, Mer. Pin. 179. *Tudorna*, Bellon. des Oif. 172. *Tadorna, quibusdam vulpanser*, Raii Ornith. 362. *Tadorna Bellonii, vulpanser quibusdam*, Ejusd. Synop. A. 140. *Le Cravan.*

Il se trouve dans des lieux maritimes. Quelques-uns recommandent sa graisse, qui est la partie dont on fait usage en Medecine pour les herpes & les tumeurs au visage. Dale.

VULPECULA MARINA, *Renard marin*, autrement appellé *Simia marina*, ou *Alopecias Oppiani*. C'est un fort gros poisson de l'espece cétacée, dont la graisse passe pour émolliente & résolutive.

VULPES, Offic. Schrod. 3312. Aldrov. de Quad. Digit. 195. Raii Synop. A. 177. Schw. Quad. 133. Ind. Med 125. Jonf. de Quad. 92. Charlt. Exer. 15. Gesn. de Quad. Digit. 966. Mer. Pin. 167. *Le Renard.*

Les parties dont on fait usage en Medecine sont la graisse, les poumons, le foie, le fiel, la rate, la peau, le sang, l'animal entier & sa fiente. La graisse est d'usage dans les convulsions, les contractions, les tremblemens & autres semblables désordres, aussi-bien que dans les maux d'oreilles, les plaies de la tête & l'alopécie. Sa fressure est consolidante & détersive, & par conséquent bonne dans les maladies des poumons, & le resserrement de poitrine. Le foie est d'usage dans les maladies du foie & de la rate. Le fiel guérit le *ptérygium* des yeux. La rate écarte la dureté & la tumeur de cette partie. La peau avec le poil qui la couvre est bonne, employée à frotter les membres froids ou affligés de la goute. Son sang sec & trituré guérit la pierre dans les reins & dans la vessie, principalement s'il est récent. On recommande le *renard* entier ou sa chair brûlée, pour les maladies de la poitrine. Bouilli dans de l'eau ou dans de l'huile, il est bon pour les affections des nerfs, & par conséquent pour les contractions & les douleurs des jointures. Enfin ses excrémens emportent les aspérités de la peau. Dale d'après *Schroder.*

VULSELLA. Voyez *Volsella*, qui est la même chose.

VULSIO, terme qu'on employe quelquefois pour signifier convulsion ou spasme.

VULTUR, Offic. Schrod. 5. 324. Schw. A. 373. *Vultur niger*, Aldrov. Ornith. 35. Gesn. de Avib. 707. Raii Ornith. 66. Ejusd. Synop. A. 9. Jonf. de Avib. 7. *Vultur nigricans*, Charlt. Exer. 71. *Vautour brun*, Bellon. des Oif. *Vautour.*

Les parties de cet oiseau dont on fait usage sont, la chair, la graisse, le cerveau & les excrémens. La chair est estimée bonne dans les affections céphaliques, comme l'épilepsie, la migraine & autres semblables: la décoction en est bonne, dit-on, pour les maladies cutanées; & sa graisse est bonne pour les nerfs. Sa cervelle fortifie les têtes foibles. Son fiel pris dans du vin, guérit, dit-on, l'épilepsie, & ses excrémens par leur odeur nidoreuse, hâtent, à ce qu'on dit, l'accouchement. Dale, d'après *Schroder.*

VULVA, la *vulve*, ou parties naturelles de la femme.

VULVARIA, nom du *Chenopodium fœtidum.*

U V U

UVULA, *Luette.* Voyez *Palatum.*

Extension excessive de la luette.

Il arrive quelquefois par différentes causes, que la *luette* s'enfle & s'étend à un tel point, qu'elle descend presque sur le larynx ou sur la trachée-artere, & rend difficiles par ce moyen non-seulement la respiration, mais encore la parole & la déglutition. Si le désordre est récent & excité par une inflammation, ce qu'on peut connoître par une douleur accompagnée de chaleur & & de rougeur; il faudra ordonner des gargarismes & des injections, qui aient une vertu lénitive & résolutive, comme l'eau simple mêlée avec un peu d'esprit de vin, ou une décoction de champignons, de sureau, de l'eau d'orge, ou une décoction de fleurs de troêne ou de mauve, mêlée avec une petite quantité de nitre, d'alun ou de sel ammoniac. On peut ajouter à tout cela l'usage des remedes internes températifs; & si l'inflammation est d'une violence extraordinaire, il faudra saigner du bras ou du pié, évacuer le ventre & administrer des clysteres afin de prévenir l'esquinancie ou l'inflammation de la gorge, qui pourroit avoir des suites funestes. Les scarifications conviennent aussi dans ce cas; car je les ai depuis long-tems trouvées très-utiles pour les avoir éprouvées sur moi-même aussi-bien que sur les autres, non-seulement en ce qu'elles soulagent, mais en ce qu'elles préviennent même l'inflammation de la *luette.* Si l'enflure de la *luette* est occasionnée par une humeur pituiteuse, elle est d'ordinaire blanche & sans douleur ni inflammation. En ce cas il n'y a rien de meilleur que l'usage d'un gargarisme d'esprit de vin chaud tempéré avec un peu d'eau,

ou une décoction faite avec quelque astringent, comme les roses, les fleurs de troêne, les écorces de grenades & autres semblables, mêlées avec un peu d'esprit de vin ou d'esprit de sel ammoniac. Mais si le mal tient contre tous ces remedes, il faut s'y prendre d'une autre maniere pour la cure ou la digestion de la matiere pituiteuse, qui sera de prendre du gingembre ou du poivre broyé mêlé avec une égale quantité d'écorce de grenade en poudre ou préparé avec du miel, & l'appliquer avec une petite cuilliere, telle que celle de la *Planch. II. Vol. II. Fig. N.* sur la partie malade, sans négliger pour cela l'usage des remedes internes, tant purgatifs que digestifs. Quelquefois tous ces remedes ne font que peu d'effet, & la *luette* affectée par la rédondance de matiere pituiteuse, s'enfle & s'étend à un tel point, qu'elle pend jusques sur la trachée-artere, & gêne considérablement par ce moyen la respiration, aussi-bien que la parole & la déglutition: en ce cas il est inutile de persister dans l'usage des remedes: il ne reste plus d'autre ressource que de retrancher de la *luette* tout ce qui excede sa dimension naturelle. Or il y a plusieurs moyens de faire ce retranchement: le premier par le moyen d'une ligature: mais comme cette opération ne se peut pas faire avec la main seule, il faut se servir d'un instrument fait exprès pour ce cas, & représenté *Planch. XII. Vol. I. Fig. 6.* d'après Hildan & Scultet. On y voit un gros fil, *A*, tiré par le moyen d'une aiguille fort longue, *Fig. 7.* d'un bout à l'autre de cet instrument qui est creux; ensorte qu'il forme un nez avec l'anneau *B*; dans ce nez on prend toute la portion de la *luette* qu'on juge superflue, laquelle, en tirant le fil *C*, se trouve fortement serrée ou liée. Cela fait, on retire l'instrument & on laisse la ligature à la *luette*, & on la serre de tems en tems chaque jour jusqu'à ce que la partie d'embas de la *luette* soit tombée. Mais cette méthode, quoiqu'assez ingénieuse, est lente & sujette à des inconvéniens, tant pour le malade que pour le Chirurgien. Une méthode plus prompte que celle-là est d'abaisser la langue avec une sonde plate ou une spatule, *Planch. II. Vol. II. Fig. P* ou *R*, & alors de couper avec des ciseaux longs la partie superflue de la *luette*: mais il faut bien prendre garde de n'en couper ni plus ni moins que ce qu'il y en a de trop; car si on en coupe trop peu on fait souffrir le malade, sans le soulager beaucoup; si au contraire on en coupe trop, on l'expose à ne plus pouvoir articuler. Si le Chirurgien n'a pas assez de dextérité pour tenir la spatule droite, & pour conduire ses ciseaux avec toute la circonspection qu'il faut, la meilleure méthode, selon quelques-uns, est de se servir d'un instrument inventé par un Paysan de Norvege, où il paroît que cette maladie est très-ordinaire. Bartholin & Scultet nous ont donné une description exacte de cet instrument. On attache un bistouri fait exprès à une large plaque de fer, percée à sa partie antérieure, de maniere que le bistouri est poussé par un ressort, & emporte la partie superflue de la *luette*. Le fameux Rau a, je crois, fait quelques changemens à cet instrument, (voyez *Planch. XII. Vol. I. Fig. 8.*) car il n'y a point laissé de ressort. Mais la *luette* étant étendue & déprimée dans le trou *A* autant qu'il est nécessaire, est séparée d'un seul coup avec le bistouri *C*, en déprimant fortement le piston *B*. L'instrument dans cette opération est tellement tenu en respect dans la bouche par le moyen des manches *D,D,D*, qu'il abaisse la langue de la maniere qui convient, & rend le *speculum oris* inutile.

La partie superflue de la *luette* étant ainsi coupée, il sera à propos de laisser couler le sang librement pendant quelque tems; & ensuite pour l'arrêter & fortifier la partie malade, on fera gargariser le malade avec du vin rouge chaud, ou avec du vinaigre & de l'oxycras aussi chaud. Si cela ne suffit pas pour arrêter le sang, on appliquera de l'alun brûlé avec une cuilliere, *Pl. II. Vol. II. Fig. N.* ou, comme faisoient les Anciens, un fer chaud, mais non pas jusqu'à être rouge, & on l'y tiendra jusqu'à ce que le sang s'arrête. Mais quand la *luette*, comme il arrive quelquefois, outre sa tumeur est aussi infectée d'un levain de vérole, le Chirurgien ne doit pas s'en tenir à son opération manuelle, il faut aussi qu'il fasse usage de remedes convenables s'il veut procurer à son malade une cure parfaite & radicale. Heister, *Chirurg.*

U Z E

UZEG, *Lycium Indicum creditum Alpino*, Park. *Indicum Alpino putatum*, J. B. *Lycium Indicum alterum*, C. B.

C'est un arbrisseau qui pousse un grand nombre de petites branches menues de trois coudées ou plus de long, & grand nombre de racines, fortes, dures & ligneuses, qui serpentent obliquement. Les branches sont garnies de beaucoup d'épines fort longues & fort pointues, dont quelques-unes ont des feuilles. De la base des épines sortent quatre feuilles ou plus, de grandeurs inégales, plus petites & plus tendres que celles de l'olivier, moins pointues, mais arrondies par le bout comme les feuilles du bouis. Les fleurs sont petites & en grand nombre; elles ne sont point ventrues, mais elles vont en s'élargissant par degrés d'un tuyau d'abord fort étroit; elles sont comme labiées, & d'une forme très-agréable à la vue; elles sont jaunes endedans avec quelques taches pourpres à l'endroit où partent les pétales; & partout ailleurs elles sont d'un mélange de couleur d'hyacinthe & de violette, & sont bien supérieures à ces deux sortes de fleurs pour l'excellence de leur odeur. Veslingius.

Les fleurs sont suivies d'un petit fruit noir qui ressemble à celui de l'yeble, lisse par-dessus, & d'un gout amer & astringent. Prosp. Alpin, *de Pl. Ægypt.*

C'est plutôt, comme Veslingius l'observe par les caracteres de la plante, que par le langage des Egyptiens qu'on peut juger si le suc de cet arbrisseau est le *Lycium Indicum* des anciens.

Prosper Alpin fonde cette conjecture sur le nom d'une branche du Nil appellée *Caiig*, à dix milles au-dessus d'Alexandrie.

Le suc apporté en Egypte des parties voisines de l'Arabie & de l'Ethiopie, condensé dans des bouteilles a manifestement les caracteres du *Lycium Indicum*, dit Veslingius, surtout quand il est bien préparé: mais Alpin croit que le *Lycium* en usage parmi les Egyptiens à qui il est apporté d'Arabie, est faux: car il est dur, dit-il, & noir en-dehors comme le suc d'acacia, & quand on le rompt, on le trouve couleur d'aloès en-dedans; il a une odeur foible, mais qui n'est pas désagréable, un gout douceâtre & astringent, mais point du tout amer; il est visqueux, & quand on le manie il s'attache aux doigts; raison pourquoi il ne croit pas que ce soit le vrai *Lycium*, outre qu'il n'a point d'amertume, & ne rend point quand on l'allume au feu une écume rougeâtre, comme plusieurs Auteurs disent que faisoit le vrai *Lycium*.

Les Egyptiens usent de ce suc pour toutes sortes d'ulceres; particulierement ceux de la bouche, des oreilles, des narines, de l'anus & des intestins; pour l'hémoptysie, la dyssenterie & la diarrhée, & pour tous les flux de ventre & de matrice. Employé en onction sur quelque partie, il la garantit du flux d'humeurs.

Il y a dans les *Ephémer. des Curieux de la Nature, Ann. 13. Observ. 1. pag. 9. 10. 11.* une méthode de préparer un *Lycium Indicum* avec une espece d'acacia. Ray, *Hist. Plant.*

U Z I

UZIFIR, *cinabre*. Ruland. *Usifur* est la même chose.

W A A

WAAGENBOOM, nom de l'*Epidocarpodendron, folio saligno lato, caule purpurascente.*

WAG

WAGA, H. M. arbre Indien à silique, dont la fleur est tétrapétale, en étoiles, & les siliques plates, & longues de trois pouces. Il ressemble à l'intsia, mais il est sans épines, & il s'attache aux grands arbres, le long desquels il grimpe. Ses siliques ont deux pouces de large, sont minces & fort plates, rougeâtres lorsqu'elles sont seches, & leur écorce intérieure est blanche comme la neige. Ses amandes sont astringentes, ameres, rondes, unies, un peu plates, couchées transversalement, relativement à la silique, & d'un verd tirant sur celui de la châtaigne.

Il est toujours verd, & croît dans les bois touffus de Woerapouri, & dans d'autres contrées du Malabar.

Le suc de cet arbre mêlé avec celui de limon, & le turmeric verd, & bouilli pendant un tems considérable dans de l'huile de cacao, est un liniment excellent pour la lepre; on en fait aussi grand usage dans les ulceres invétérés. RAY, *Hist. Plant.* 1766.

WAM

WAMCABEC *Insulæ Maragnana*, de Laet. arbre assez semblable au pommier, dont le fruit est jaune, les amandes acrimonieuses, & qu'on ne mange point. RAY, *Hist. Plant.*

WAR

WARICORAMARI FRUCTUS, *Fruit du Waricomar*. Ce fruit est commun, dit-on, aux environs du fleuve Arriwar; il n'est d'aucun usage en Medecine. RAY, *Hist. Plant.*

WARNAS, *Vinaigre des Philosophes*. RULAND.

WAT

WATTATALI; arbre qui croît au Malabar. Ses feuilles broyées infusées avec du tabac verd & du riz, passent pour être bienfaisantes dans les ulceres invétérés & vermineux. On les fait bouillir dans de l'eau, & l'on en prépare un bain, qu'on dit être bon contre la fievre avec frisson. On broye sa fleur & son fruit, on en fait un sachet, on met bouillir ce sachet dans du lait de femme, & l'on a une errhine recommandée dans les mêmes fievres. RAY, *Hist. Plant.*

WEL

WELLIA TAGERA, H. M. Plante à siliques qui croît au Malabar, dont la fleur est tétrapétale, & dont les siliques longues & platres sont divisées en cellules transversales qui contiennent les semences. Elle s'éleve à la hauteur d'un homme ordinaire; sa tige est de la grosseur du bras; on la transplante des bois dans les jardins, parce qu'elle est fort belle. Elle est toujours verte. On se sert de toutes ses parties, excepté de sa racine. On les ordonne avec du cumin, du sucre blanc & du lait dans la gonorrhée virulente. Ses feuilles bouillies dans du lait de vache, ou prises en bain, chassent la goute. Son écorce broyée avec du sucre & de l'eau, est bienfaisante dans le diabetes. L'écorce de sa racine, & le safran verd mêlés avec du lait soulagent dans la goute accompagnée de tophus ou de nœuds, que les habitans du Malabar appellent *Sonida badda*. RAY, *Hist. Plant.*

WIN

WINTERANUS CORTEX. Voyez *Cortex Winteranus*.

WIS

WISANCK, nom de l'*Apocynum Syriacum*.

WISMAT. Ruland explique ce mot par *Leprosum non tractabile, vel malleabile, rude stannium*.

WIT

WITTEBOOM; nom que les Hollandois donnent au *Conocarpodendron, foliis argenteis, sericeis latissimis*.

WUR

WURTZII UNGUENTUM FUSCUM; Onguent de l'invention de Felix Wurtzen, assez semblable à l'onguent Egyptiac, & qui en a à peu près les propriétés.

X

XAG

X. Voyez *Alphabetum Chymicum*.

XAG

XAGUA MARTYRIS, Nieremberg. Espece d'arbre Indien, qui donne du papier. On dit que son fruit engraisse les pourceaux.

XAL

XALXOCHILT, nom du *Guajava*.

XAN

XANTHIUM, nom de la *Bardana minor*.

XANTHOBALANUS, le même que *Chrysobalanus*. N. MYREPSE, *Sect.* I. *cap.* 349.

XANXUS; grand coquillage de mer qu'on trouve aux environs de Ceylan, semblable à ceux que les Peintres mettent à la main des Tritons. Il est ainsi que les autres substances testacées, alcalin & absorbant.

XEL

XELSES, terme de Paracelse; c'est, dit-il, une étoile qui brille par sa partie supérieure, & qui est obscure par sa partie inférieure.

XEN

XENEXTON; amulete qu'on porte au cou, comme un préservatif contre la peste. PARACELSE.

On écrit aussi *Xenechton*.

XENINEPHIDEI; certains esprits imaginaires dont les Adeptes font mention, & qui se plaisent, disent-ils, à découvrir aux hommes les propriétés cachées des êtres de la nature.

XENOPHILI ANTIDOTUS; nom d'un antidote dont on trouve la description dans Aëtius, *Tetrabib. Lib. II. Serm.* 3. *cap.* 13.

XENOPREPES, ξενοπρεπής. Hippocrate se sert de ce mot dans son Traité *des Fractures*, pour signifier *extraordinaire*, peu commun ou étranger.

XER

XERANTHEMUM.

Voici ses caracteres.

Sa racine est fibreuse & annuelle ; ses feuilles sont tant soit peu velues, semblables à celles de l'olivier, & rangées alternativement. Son calyce est écaillé, uni, de couleur d'argent, & composé de quatre ou cinq couches d'écailles placées les unes sur les autres. Ses fleurs sont seches, faites de petites pailletes plattes & seches, sans ovaires ou étamines, roides, pointues, à fleurons ; les fleurons sont semblables aux fleurs. Ses semences ont une tête feuilloe.

Boerhaave en compte les sept especes suivantes.

1. *Xeranthemum flore simplici purpureo, majore*, H. L. *Jacea oleae folio, capitulis simplicibus*, C. B. P. 272. *Ptarmica Austriaca*, Dod. p. 710.
2. *Xeranthemum, folio pleno, purpureo majore*, H. L.
3. *Xeranthemum flore simplici albo*, H. L.
4. *Xeranthemum flore pleno, albo*, H. L.
5. *Xeranthemum flore simplici, purpureo, minore*, T. 499. *Jacea oleae folio, minore flore*, C. B. P. 272.
6. *Xeranthemum capitulo variegato. Jacea folio oleae, capite variegato*, Sher.
7. *Xeranthemum flore purpureo, simplici, minimo, semine maximo*, H. L. Flor. 2. 37. BOERHAAVE, *Ind. alter Plantar.*

Xeranthemum vient de ξηρὸς, sec, & de ἄνθος, fleur ; c'est-à-dire, fleur seche. Clusius l'appelle *Ptarmica*, non parce qu'il provoque l'éternuement, mais parce qu'il ressemble beaucoup au *Ptarmica* de Dodonée. On lui donne communément le nom d'*immortalis herba*, parce qu'on conserve sa fleur pendant des années entieres. Elle est faite de petites branches roides, qui résonnent comme autant de plaques minces de métal. Les propriétés de cette plante nous sont inconnues. *Hist. des Pl. attr. à Boerh.*

XERAPHIUM, nom d'un topique dessiccatif, dont Aëtius fait mention, *Tetrabib. L. IV. Serm.* 2. *c.* 13.

XERASIA, ξηρασία, de ξηρὸς, sec ; espece d'alopécie dans laquelle les cheveux tombent séchés par défaut de nourriture.

XERION, ξηρίον, médicament sec réduit en poudre ; le même que *Catapasma*.

XEROCOLLYRIUM, *Collyre sec*.

XEROMYRON ; composition d'aromats secs réduits en poudre, qu'on appelle improprement à la vérité, onguent sec.

XEROPHTHALMIA, le même que *Sclerophthalmia*.

XEROTRIBIA, ξηροτριβία, de ξηρὸς, sec, & de τρίβω, frotter ; friction seche.

XES

XESTES, ξέστης, le même que *Sextarius*.

XIP

XIPHIUM.

Voici ses caracteres.

Il a le fruit & la fleur de l'iris, & la racine bulbeuse.

Boerhaave en compte les onze sortes suivantes.

1. *Xiphium Persicum, praecox, flore variegato*, T. 363. *Iris bulbosa Persica*, Park. Parad. 172.
2. *Xiphium angustifolium, flore albo, labio inferiori rictus aureo. Iris bulbosa III. sive versicolor*, Clus. H. 211.
3. *Xiphium angustifolium, flore variegato, petalis repandis flavis cum macula aurea ; petalis incumbentibus pallidè caerulescentibus cum lituris violaceis.*
4. *Xiphium angustifolium, flore ex violaceo purpureo & caeruleo pallescente variegato notato.*
5. *Xiphium angustifolium flore luteo inodoro*, T. 364. *Iris bulbosa lutea*, J. B. 2. 705.
6. *Xiphium angustifolium, caeruleo-violaceum, non odorum. Iris bulbosa flore caeruleo & purpureo*, H. Eyst. Æst. 4. F. 10. fig. 1.
7. *Xiphium angustifolium petalis repandis aureis, petalis incumbentibus pallidè flavis, bifidis, erectis verò ex caeruleo & pallido striatis.*
8. *Xiphium angustifolium, petalis repandis ex viridi ferrugineis, petalis incumbentibus vietè caeruleis, bifidis, erectis verò violaceis.*
9. *Xiphium angustifolium, caeruleo violaceum, non odorum, majus.*
10. *Xiphium angustifolium, petalis repandis albis, erectis dilutè caeruleis, incumbentibus pallidè caerulescentibus.*
11. *Xiphium angustifolium, petalis repandis aureis, incumbentibus pallidè flavis, erectis dilutè caeruleis.* BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant.*

Xiphium vient de ξίφος, ou de ξιφίδιον, épée pointue & à deux tranchans. En effet le *xiphium* lui ressemble ; & ce mot grec est synonyme au mot latin *gladiolus*.

Cette plante est acrimonieuse comme le glayeul. *Histoire des Plantes attribuée à Boerhaave.*

XIPHION, nom du *gladiolus floribus uno versu dispositis, major, floris colore purpureo rubente.*

XIPHOEIDES, ξιφοειδὴς, *cartilage xiphoïde* ou *ensiforme du sternum.*

XIPHYDRIA, *moules*. Oribase regarde les moules, *Collect. Medic. Lib. II. cap.* 58. comme une des productions de l'Egypte.

XIR

XIR, *mercure. Theatrum Chymicum, Vol. V.*

XIS

XISINUM, *vinaigre*. RULAND.

XOC

XOCHINACAZTLIS, *seu flos auriculae*, Hern. 30. Raii Hist. 2. 1671. *Fructus oblongus, cineraceus, acidulus*, C. B. P. 406. *Orejuelas, seu orichelas.* Hugh.

Cette plante croît dans la nouvelle Espagne. Sa fleur entre dans la composition du chocolat ; elle contribue à le rendre agréable à l'odeur & au gout.

Elle est chaude & seche, discute les flatulences, atténue le phlegme, échauffe & fortifie les estomacs foibles & froids.

XOCHIOCOTZO, QUANHUITL, le même que *Liquidambra*. Voy. *Ambra*.

XOCOXOCHITL, *seu piper Tavasci*, Hern. ou *Cassia Caryophyllata*. Voy. *Caryophyllus*.

XYL

XYLAGIUM, nom du *Lignum sanctum*. Voy. *Guaiacum*.

XYLOALOE, *bois d'aloès*. Voy. *Agallochum*.

XYLOBALSAMUM. Voy. *Balsamum*.

XYLOCASIA, le même que *casia lignea*. Voy. *Cinnamomum*.

XYLOCINNAMOMUM, *bois du cinnamome.*
XYLOCOCCA, ξυλόκοκκα, grains contenus dans le fruit du carronbier. N. MYREPSE, *Sect.* I. *cap.* 6.
XYLOCOLLA, le même que *Taurocolla.*
XYLOGUAIACUM, *bois de gayac.* Voy. *Guaiacum.*
XYLOEBENUM, *bois d'ébene.*

XYLON.

Voici ses caracteres.

Il a les feuilles de la mauve. Sa fleur est monopétale, en cloche, ouverte, à plusieurs segmens, & garnie d'un tube pyramidal & à étamines. Son fruit est divisé en quatre cellules & même davantage, ouvertes au sommet, & pleines de semences cotoneuses.

Boerhaave en compte les trois especes suivantes.

1. *Xylon, arboreum*, J. B. I. 346. *Gossypium arboreum, Gotnemsegiar*, Alp. Ægypt. 2. 38.

C'est une plante en arbrisseau qu'on cultive dans quelques jardins en Egypte, & qui ne differe du gossypium herbacé, que par la grandeur de son tronc, ses branches & ses feuilles. Elle s'éleve à la hauteur de dix coudées. Ses branches & son tronc sont durs & ligneux. Les Chirurgiens Egyptiens se servent de son coton pour faire leurs tentes au lieu de linge, dans le pansement des plaies & des ulceres; ils en font aussi le même usage, que celui que nous faisons du linge dans les hémorrhagies. Ils employent très-fréquemment le mucilage du *xylon* dans toutes les fievres brûlantes, & dans les poisons qui menacent d'érosion l'estomac & les intestins, ainsi que dans les toux qui proviennent de la chute d'humeurs acres & salées. PROSPER ALPIN, *de Med. Ægypt. Vol. II. p.* 38.

2. *Xylon, sive Gossypium herbaceum.* Voy. *Bombax.*
3. *Xylon, sive Gossypium ex cypro*, Wolk. BOERHAAVE, *Ind. alt. Plant.*

Il a les propriétés de la mauve & de la guimauve. Ses semences sont très-bienfaisantes dans les maladies de poitrine & dans les toux violentes; elles facilitent l'expectoration. *Hist. des Plantes attrib. à Boerh.*

XYLOSTEUM.

Voici ses caracteres:

L'extrémité de son pédicule forme un calice composé de deux feuilles larges, & de quatre courtes; deux de ces dernieres sont placées entre chacune des deux précédentes. Ce calyce contient deux ovaires ronds, dont les sommets sont ornés d'un petit calyce divisé en cinq parties, & du centre desquelles part un long tube, avec un apex sphérique. Sa fleur est placée sur l'apex de l'ovaire dans le calyce; elle est monopétale, oblongue, tubuleuse, en cloche, divisée en cinq endroits, étendue & garnie de cinq étamines qui croissent au dedans de la partie tubuleuse de la fleur.

Boerhaave n'en compte que l'espece suivante.

Xylosteum Pyrenaicum, T. 609. *Chamaecerasus, Pyrenaica, folio oleæ, fructu gemino rubro, grossulariæ simili*, Schol. Bot. Par. H. R. D. BOERH. *Ind. alt. Plant.*

Xylosteum vient de ξύλον, bois, & de ὀστέον, os; parce que son bois a la blancheur & la dureté d'un os. *Hist. des Plantes attribuée à Boerhaave.*

On ne lui attribue aucune propriété.

XYLOSTEUM, est aussi le nom du *Chamaecerasus Alpina, fructu gemino rubro, duobus punctis notato*, ou du *Chamaecerasus dumetorum, fructu gemino rubro.*

XYM

XYMPATHESIS, *sympathie.*
XYMPHYSIS, le même que *Symphysis.*

XYN

XYNAGOGEES, ξυναγωγέες, *muscles sphincters.*
XYNCLERIÆ, ξυγκληρίαι, de ξὺν, *atticè*, pour σὺν, ensemble, avec, & κλῆρος, sort, condition; concert, ou conformité dans les circonstances. Ainsi ξυγκληρία παθημάτων, *VI. Epid. Sect.* 7. *Aph.* 2. signifie des concours ou complications d'affections morbifiques; or il est question en cet endroit d'une toux jointe à une esquinancie & une péripneumonie. D'autres n'entendent autre chose par ξυγκληρίαι en cet endroit, qu'un concours fortuit d'affections, qui arrivent de la même maniere, que si le sort (τοῦ κλήρου) les avoit fait se rencontrer exprès.
XYNERISIS, ξυνέρεισις, de ξὺν, pour σὺν, avec, & ἐρείδομαι, établir, attacher fermement, demeurer en repos; est une forte cohésion ou connexion. Ainsi συνέρεισις ὀδόντων, *VII. Epid.* signifie la forte connexion, ou ce qu'on appelle le serrement ou grincement des dents, qui est exprimé, *V. Epid.* par ὀδόντων σύντριψις (*syntripsis*) serrement des dents par la pression des deux mâchoires l'une par l'autre. Le verbe ξυνερείδομαι, est employé dans le même sens, *Lib. II.* περὶ γυναικ. *Lib. de Morb. Sacro*; & ξυνερείδω, *Coac.* 235. où au lieu de συνερίζειν, je lis ξυνερείδειν. FOESIUS.

XYR

XYRIS, *Iris fœtida, spatula fœtida*, Offic. *Spatula fœtida plerisque Xyris*, J. B. 2. 731. *Xyris*, Ger. 53. Emac. 60. Raii Hist. 2. 1190. *Xyris sive spatula fœtida*, Park. Theat. 256. *Gladiolus fœtidus*, C. B. P. 30. *Iris sylvestris quam Xyrim vocant*, Raii Synop. 3. 375. *Iris fœtidissima seu Xyris*, Tourn. Inst. 360. *Glayeul puant.*

La racine de ce glayeul qui est une espece d'iris sauvage ou de fleurs de lis, est forte, s'enfonce profondément en terre, pousse un très-grand nombre de fibres, & il en part des feuilles longues, étroites, plus aiguës que celles de la fleur commune de lis, & d'une odeur très forte. Sa tige s'éleve du milieu des feuilles; elle est unie, ronde, & ornée au sommet de deux ou trois fleurs, renfermées dans des enveloppes ou cosses, minces, avant que d'être épanouies. Ses fleurs ont neuf feuilles, dont les trois tombantes sont d'une couleur obscure, & parsemées de veines purpurines. Les arcades sont de la même couleur, & les droites sont d'une couleur purpurine vers le sommet. Elles sont plus petites pour l'ordinaire que les autres fleurs de lis; elles sont place à des siliques larges, tant soit peu triangulaires qui s'ouvrent, quand elles sont mûres, en trois endroits, comme celles de la pivoine; & montrent des semences rondelettes. Cette plante croît dans les haies, les buissons & les brossailles, surtout aux environs du Château de Jackstraw, au-dessus d'Islington, ou dans le sentier qui prend à Newington, & qui va à Southgate. Elle fleurit en Juin. On fait usage de sa racine, rarement à la vérité.
Quelques Auteurs en parlent comme d'un spécifique contre les écrouelles & les tumeurs scrophuleuses, soit qu'on la prenne intérieurement, soit qu'on l'applique à l'extérieur. On dit encore qu'elle provoque les urines, & qu'elle est bienfaisante dans les maladies hystériques. MILLER, *Bot. Off.*
Sa racine a l'odeur du *cotula*: mais Dioscoride nous assure que telle est sa vertu, qu'elle agit dans les blessures à la tête, & dans les fractures, en attirant les esquilles, & tous les instrumens dont on se sert comme d'armes, & qui demeurent enfoncés dans les chairs; & cela sans causer de douleur. On en fait une composition, avec une troisieme partie de fleur

d'airain, une cinquième de racine de centaurée, & du miel; on se sert de cette composition, avec du vinaigre pour les tumeurs & les inflammations. On ordonne sa racine broyée dans du passum, dans les convulsions, les hernies, la sciatique, la strangurie & les flux. Trois oboles de sa semence prises dans du vin, suffiront pour provoquer très-puissamment les urines. L'effet de cette semence prise dans du vinaigre, est de consumer la rate.

On se sert du *xyris*, ainsi que du *rhabarbarum*, & de l'*asarum*, dans le dévoiement; il guérit, en expulsant la matiere morbifique, & en la chassant par les urines.

Les pauvres & les paysans de la contrée de Sommerset, se servent de la décoction & de l'infusion de sa racine, ainsi que de celle de l'iris, pour se purger.

Je craindrois, dit J. Bauhin, d'employer une racine si chaude dans toutes les especes de flux de ventre; tout ce que je pourrois faire, c'est de m'y fier dans le flux pituiteux. Sa racine prise intérieurement produit des effets singuliers dans les écrouelles, dit le D. Nedham.

Ses racines séchées & mises en pondre, sont un excellent remede dans la passion hystérique, l'ortbopnée, & les affections hypocondriaques. D. Bowle. Ray, *Hist. Plant.*

X Y S

XYSMA, ξύσμα, *rapure* ou *raclure*; partie détachée d'un corps ratissé, de ξύω, ratisser.

XYSTER, ξυστὴρ, *lenticulaire* ou *rasoir*.

XYSTOS, ξυστὸς, *charpie* ou *linges ratissés*.

Y

Y A R

Y. Voyez *Alphabetum Chymicum.*

Y A R

YARIN, *Flos æris*; *fleur d'airain.* Ruland. Voy. *Æs.*

Y A W

YAWS, les *yaws* sont une maladie épidémique ou plutôt endémique dans la Guinée & les autres climats chauds d'Afrique, qui ne manque guere d'attaquer chaque individu des deux sexes, dans un âge ou dans un autre, mais plus communément dans l'enfance & dans l'âge qui suit immédiatement celui-là. Elle se déclare d'abord par de petites taches sur l'épiderme, lisses & de niveau avec la peau, qui d'abord ne sont pas plus larges que des pointes d'épingle; mais qui augmentent journellement, & s'élevent comme des boutons; bien-tôt après la sur-peau s'écorche, & au lieu de trouver sous cette petite tumeur du pus ou de l'*ichor*, on n'y trouve qu'une sanie ou matiere sordide, sous laquelle est un petit fungus rouge, qui naît de la peau, & augmente par degrés plus ou moins, quelques-uns ne parvenant pas à être aussi gros que des fraises de bois, d'autres devenant aussi gros que des framboises, & d'autres du volume des plus grosses mûres, & ressemblant tous à ces sortes de fruits par leur surface grenue. Pendant le tems qu'ils mettent à croître jusqu'à cette grosseur, les poils noirs qui couvrent les parties où sont venus les *yaws* blanchissent par degrés: &, je ne veux point dire seulement qu'ils paroissent blancs par l'*ichor* ou les *yaws* qui se sechent dessus, comme fait toute la peau sur la fin de la maladie; c'est la substance même du poil, qui se change de noire qu'elle étoit en un blanc transparent, semblable aux cheveux blancs des vieillards.

Il me paroît impossible de calculer au juste le tems que cette maladie met à passer par ses différens périodes. Il y a des tempéramens disposés à produire cette maladie dégoutante, ou à la recevoir des autres par infection; & un même tempérament peut être plus disposé à la recevoir ou à la produire dans un tems que dans un autre; & si elle est produite par infection, le degré ou la quantité d'infection peut hâter ou retarder les symptomes. Je sai pour l'avoir vu, que les Negres débauchés, ceux qui ont beaucoup d'embompoint, & sont habituellement bien nourris, un mois après avoir découvert sur eux des taches blanches, ont au bout d'un mois plusieurs *yaws* aussi gros que des mûres, au lieu que les Negres qui ont moins de corpulence & qui sont plus mal nourris, au bout de trois mois ne les ont pas plus gros que des fraises ordinaires.

Il vient des *yaws* indistinctement à toutes les parties du corps: mais les plus gros & les plus considérables viennent aux aines, aux parties naturelles & à l'anus, aux aisselles & au visage. Quand les *yaws* sont fort gros ils sont en petit nombre, & alternativement lorsqu'ils sont en grand nombre, ils sont petits. Pendant tout le tems que durent les *yaws*, le malade se porte bien d'ailleurs, continue d'avoir de l'appétit, & ne paroît avoir d'autre incommodité que celle qui résulte de la mal-propreté de son mal; car ils ne sont point douloureux, à moins qu'on ne les touche trop rudement.

Voilà quels sont les signes naturels de cette maladie, lorsqu'on la laisse à elle-même; & en ce cas elle reste longtems dans le même état sans aucune altération sensible; & je ne prétends point décider quelle est alors sa terminaison, si elle ne se consume pas d'elle-même, & ne se guérit pas dès que la matiere peccante est entierement évacuée & épuisée: ou si ces fungus ne deviennent pas des ulceres corrosifs & n'affectent pas les os de *nodus*, d'exostoses, & de carie, comme elle fait quand on en a tenté la cure sans succès; ou enfin si elle ne peut pas changer le diametre de tous, ou de quelques-uns des vaisseaux excrétoires des glandes miliaires, & les rendre propres à séparer un fluide plus visqueux que la sueur naturelle ou la transpiration insensible, lequel se séchant sur la peau rendroit le malade scorbutique ou lépreux. Je crois que le plus probable est qu'aussi-tôt que les fungus sont secs, l'infection est épuisée. Cette maladie étant contagieuse c'est l'affaire du maître du Negre de pourvoir à sa guérison, non-seulement par rapport au malade, mais pour sa propre sureté, celle de sa famille & des autres Negres qui ne l'ont point encore eue & qui courent risque de l'avoir.

Les *yaws* ne sont point dangereux, si on a soin de prendre de bonne heure de bonnes mesures pour leur guérison, que le malade n'en ait pas déja été traité: car si le malade a déja une fois salivé, qu'il ait pris une certaine quantité de mercure, que sa peau ait été bien nettoyée, & qu'après cela il revienne des *yaws*, ils sont difficiles à guérir & souvent même incurables. En effet, je crois que la rechute dans cette maladie doit son origine au mercure même, administré à contre-tems & sans prudence, autant qu'à aucune autre cause. Et voici les raisons qui me portent à le croire.

Tous les Negres qui ont eu des *yaws* en Afrique, & en

ont été guéris sur le lieu, n'en ont plus eu ici, ni aucuns symptomes dont ils fussent l'origine : & dans le cours de neuf années que j'ai exercé la Medecine, je n'ai jamais eu un malade qui soit retombé, lorsque j'ai été appellé d'abord, & il ne m'en est mort aucun, quoique j'en aie traité un grand nombre de tout sexe & de tout âge. Et l'on ne doit pas s'étonner que les Africains entendent mieux la cure de cette maladie née dans leur pays, que nous autres Européens, attendu qu'ils ont probablement à ce sujet une expérience de trois mille ans, au lieu qu'il n'y a pas cent ans que nous connoissons ce mal.

Aussi-tôt qu'on s'apperçoit qu'un Negre a les *yaws*, il faut le sequestrer, ou s'il est encore douteux qu'il les ait, il le faut enfermer pendant sept jours & le garder, comme faisoient les Juifs à leurs lépreux, *Levit. XIII.* & au bout de ce tems on saura surement s'il les a ou ne les a pas. Aussi-tôt qu'on est convaincu que les éruptions qu'on lui a vues sont de véritables *yaws*;

Prenez *de fleurs de soufre, un scrupule*;
de camphre dissous dans de l'esprit de vin, cinq grains;
de thériaque de Venise, une dragme;
de sirop de safran, une quantité suffisante.

Faites un bol que le malade prendra le soir en s'allant coucher.

Il en prendra autant tous les soirs pendant deux ou trois semaines, ou jusqu'à ce que les *yaws* aient pris toute leur grosseur, ce que vous reconnoîtrez en les voyant rester dans un état fixe, sans augmenter en grosseur ou en nombre. Alors vous procurerez au malade une douce salivation au moyen du mercure doux, sans autres préparations. Vous donnerez le mercure doux en petites doses à chaque fois afin qu'il ne purge ni par haut ni par bas. Je n'en donnois jamais plus de cinq grains à la fois, soit en pilules ou en bols; & je réitérois la dose une, deux ou trois fois par jour, selon que je trouvois le malade en état de la supporter; & je ne poussois jamais la salivation au-delà d'une pinte en vingt-quatre heures. Souvent, lorsqu'on a poussé la salivation aussi loin qu'elle puisse aller, tous les *yaws* se couvrent d'une croûte ou gale seche & écailleuse, laquelle dans les malades qui en ont beaucoup fait une figure tout-à-fait hidense. Ces croûtes ou gales tombent de jours en jours en petites écailles blanches, & au bout de dix ou douze jours laissent la peau unie & nette. Alors je ne donne plus de mercure doux, & je laisse cesser par degrés la salivation. Après la salivation, faites suer deux ou trois fois dans un fauteuil ou sur une chaise avec de l'esprit de vin; & prescrivez l'électuaire suivant.

Prenez *d'æthiops minéral, une once & demie*;
de gomme de gayac, une demi-once;
de thériaque de Venise, *de conserve de roses rouges*, } *de chaque, une once*;
d'huile de sassafras, vingt gouttes;
de sirop de safran, une quantité suffisante.

Faites un électuaire, dont vous donnerez deux dragmes, soir & matin.

Je fais prendre aussi au malade la décoction de gayac & de sassafras fermenté avec du sirop ou de la melasse pour sa boisson ordinaire, pendant tout le tems qu'il prend l'électuaire, & même encore huit ou quinze jours après.

Quelque tems après que les autres *yaws* sont tombés, le reste de la peau s'éclaircit, la salivation cesse, il reste un large *yaw* seul; très-saillant, rouge & humide; on l'appelle le *maître yauw*, & il a coûté la vie à bien des negres par la faute des Praticiens, qui croyoient devoir toujours continuer la salivation; quoiqu'au fond il ne faille que le détruire par un caustique doux ou un escarotique modéré, qu'on enfoncera de la huitieme ou dixieme partie d'un pouce au-dessous de la peau; & il guérira avec autant de facilité que tout autre ulcere de la même grandeur & figure. Je me servois communément pour escarotique, de précipité rouge & d'alun brûlé, de chaque parties égales; je digérois avec une once de basilicon jaune, & une dragme de précipité rouge; & je cicatrisois avec un linge trempé dans l'esprit de vin & pressé ensuite, & avec la pierre de vitriol.

Quelquefois après la guérison des *yaws*, les malades sont affligés de charbons aux piés qui les empêchent de marcher; ou font du moins qu'ils ne marchent pas sans souffrir beaucoup.

Cet accident paroît être l'effet de la matiere des *yaws*, qui, à cause de la dureté de la surpeau en cette partie, attendu qu'ils marchent continuellement nus piés, n'a pas pu percer en-dehors. Quelquefois toute la plante du pié en est affectée, & ils ne peuvent souffrir qu'on y touche aucunement; d'autres fois il n'y a qu'une tache de la largeur d'un sou-marqué. Avec le tems la douleur produit une inflammation & une suppuration, & le malade est soulagé : il paroît alors guéri, & l'est quelquefois en effet, le fungus qu'a formé la matiere peccante étant consumé par la suppurarion. D'autres fois en cinq ou six semaines, selon que la peau est plus ou moins dure, la douleur, l'inflammation & les autres symptomes recommencent; & ces retours alternatifs durent pendant des années, jusqu'à ce que le fungus soit entierement consumé par de fréquentes suppurations, ou détruit par l'art. De tous les remedes que pratiquent en ce cas les naturels du pays, ou les étrangers qui y possedent des habitations, les plus efficaces sont le bain & le bistouri, ou autres moyens qu'on emploie pour amincir la cuticule; après quoi on procede comme pour le *maître yaw*. On préfere, surtout en ce cas, les escarotiques doux, prenant tous les soins imaginables pour éviter les tendons & le périoste.

Par rapport aux enfans de six ou sept ans, qui ordinairement ne sont pas assez raisonnables pour faire aux tems convenables ce qu'il faut pour exciter en eux la salivation; je leur donnois un grain ou 2 de mercure doux dans du sucre blanc, une fois par jour, ou une fois en deux jours ou en trois, pour leur causer du moins quelques élevures dans la bouche, jusqu'à ce que les *yaws* séchés & tombans en écailles, laissassent la peau nette. Je les guérissois par-là, mais plus lentement que les adultes.

Il m'est arrivé trois fois d'avoir à traiter la mere avec son enfant au téton, remplis l'un & l'autre d'*yaws*. Les deux premieres fois je guéris les enfans en traitant leurs meres, sans que les enfans prissent d'autres remedes, que ceux qu'ils recevoient de leur mere en tétant. Pour le troisieme enfant qui étoit plus gros & plus âgé que les deux autres, lorsque sa mere se trouva guérie, ses *yaws* étoient secs & en croûte, ou gale blanche, mais ils ne s'écailloient pas; & pour achever de le guérir aussi, je fus obligé de lui faire prendre trois ou quatre petites doses de mercure doux, & de lui administrer l'æthiops pendant quelque tems. Je suis instruit pertinemment, que même aux adultes l'æthiops minéral donné à grandes doses pendant trois ou quatre mois, guérit parfaitement. Je n'en ai jamais fait l'épreuve, parce que cette méthode est longue; & que d'ailleurs on ne peut pas s'en rapporter à un Negre pour sa fidélité à prendre seul les remedes qu'on lui a prescrits : or leur maître ne veulent pas se donner la peine d'y veiller pendant un si long tems : mais je suis assuré qu'on les guériroit de cette maniere sans aucun risque.

Quelques-uns seront peut-être surpris qu'avant d'administrer le mercure dans cette maladie, je ne prépare point le corps en faisant précéder la salivation par la saignée & la purgation, & que je ne purge pas même après. Quant au premier chef, je répons que la mala-

die dont il s'agit est cutanée, ou plutôt que la peau est l'émonctoire naturel par où l'humeur peccante est chassée par une crise extraordinaire & contre-nature. Ce que j'entens par une crise contre-nature, c'est que la cause de cette maladie, semblable à celle de la petite vérole, ne peut jamais être cuite au point d'être emportée par la voie des sécrétions naturelles; & que les fungus en conséquence sont alors aussi naturels que les pustules dans la petite vérole; car si vous faites saliver votre malade avant que les *yaws* soient parfaitement serrés, tout ce que vous pourrez attendre de mieux, c'est qu'ils reparoîtront bien-tôt après la salivation: or, en purgeant & en saignant tout ce que vous opéreriez ce seroit de retarder la formation parfaite des *yaws*; outre que vraissemblablement vous emporteriez une partie des fluides dont la nature a besoin pour son opération; peut-être même mêleriez-vous par-là la cause de la maladie avec les fluides, & rendriez-vous ainsi à l'avenir la séparation tout-à-fait impossible.

Quant à la purgation après la salivation, si la matiere morbifique est entierement épuisée, qu'est-il besoin de purger? Se proposeroit-on d'emporter la matiere par les intestins?

Mais à quoi bon, puisqu'elle s'en va d'elle-même par les *yaws*? N'est-il pas plus probable que quelques petites parcelles qui restent à la peau, pourront être entraînées par la perspiration & la chaleur naturelle, mieux que par la purgation, qui pourroit les faire rentrer dans le sang & renouveller la maladie? Ajoutez à cela que le *maître yaw*, quand il est bien poussé, est un topique lui-même, & se guérit aisément par des topiques, quoi-qu'il contienne assez d'infection pour communiquer la maladie à des centaines d'hommes par l'inoculation.

La vérole & les *yaws*, comme on le voit par la description que je viens de donner de ceux-ci, sont deux maladies très-distinctes: mais les symptomes qui résultent des *yaws*, lorsqu'ils ont été maltraités, sont précisément les mêmes que ceux d'une vérole invétérée; & la maniere libre & dissolue dont les Negres des deux sexes vivent ensemble, les rend si sujets à l'infection vénérienne, que souvent il est fort difficile, pour ne pas dire impossible, de distinguer ces deux maladies, surtout s'il arrive, comme il y en a mille exemples, qu'elles soient compliquées ensemble.

Les symptomes sont des douleurs violentes dans les membres, même pendant la nuit, lesquelles sont accompagnées tantôt de nodus & d'exostoses, tantôt d'ulceres qui carient les os. Je ne prétends pas déterminer à laquelle des deux maladies ces symptomes appartiennent: mais je pense que si un malade, qui n'a jamais eu aucun symptome de vérole, mais qui a eu les *yaws*, éprouve ces symptomes, il n'y a pas à douter qu'ils ne procedent des *yaws*; & surtout si la méthode qui pallie ou guérit la vérole, loin de détruire ces symptomes, ne fait que les irriter & les augmenter.

Je vais rapporter deux exemples, où il m'a semblé qu'ils provenoient des *yaws*, laissant cependant mon Lecteur libre d'en porter le jugement qu'il voudra.

En 1727. je fus appellé auprès d'un jeune Negre, affligé depuis long-tems d'ulceres à la jambe & au pié droit, occasionnés, à ce qu'il paroissoit, par des *yaws* dont il avoit été mal guéri dans l'enfance: il me parut être sain à tous autres égards, & il avoit essuyé sans succès pour son mal plusieurs salivations & autres traitemens réglés. Je lui trouvai deux des os du métatarse consumés, & trois autres cariés, celui du talon & l'épiphyse inférieure du tibia l'étoient aussi. Je dis à la Dame à qui il appartenoit, qu'il ne m'étoit pas possible de le tirer d'affaire; que ces os se pourriroient, sans pouvoir s'exfolier; & que si je procédois à l'amputation, comme ils le désiroient tous deux, ou je ne parviendrois pas à guérir le moignon; ou que si je le faisois, le Negre n'y survivroit pas long-tems. Cependant sur les instances de la Maîtresse & de l'Esclave, je consentis à faire l'amputation de la jambe.

Je le purgeai deux ou trois fois, & lui fis un cautere à l'autre jambe & aux deux bras. Au bout de quelques jours, après une digestion suffisante, je coupai la jambe à l'endroit ordinaire, je guéris le moignon avec toute la facilité imaginable, & il prenoit grand plaisir à marcher avec une jambe de bois. Au bout d'un mois que son moignon avoit été parfaitement cicatrisé, il eut la fievre, & quelques jours après une douleur & une inflammation violente à la cuisse & au genou, dont la jambe avoit été séparée. Quinze jours après la premiere attaque de fievre, je trouvai une fluctuation de matiere dans son jarret; je l'ouvris avec le bistouri, & il en sortit d'une seule fois une pinte de matiere. Lorsque l'apostume fut digéré, la fievre cessa, & la santé lui revint: il est encore à présent vivant, & se porte bien; mais il garde l'incision du jarret ouverte comme un cautere.

Une jeune femme bien élevée vint ici d'Angleterre, en qualité de Maîtresse d'Ecole d'une jeune Demoiselle. Quelques tems après elle épousa un Inspecteur qui lui donna les *yaws*. Dès qu'elle se fût apperçue de ce mal, en étant fort effrayée, elle vint trouver un des Habitans de la Colonie, qui tous les jours traitoit les Negres du même mal. Elle n'avoit encore qu'autant d'*yaws* qu'il en falloit pour déterminer le caractere de sa maladie. Il commença par l'enfermer dans une étuve, & dès le soir il lui fit des onctions mercurielles, ou la dose de vif-argent étoit telle que l'a prescrit Wiseman. Ces premieres onctions lui exciterent une forte salivation qui lui dura six à sept semaines. Pendant les quatre premieres semaines, elle ne pouvoit pas proférer une parole, & sa salive étoit teinte de sang. Après qu'il crut qu'elle avoit assez salivé, il lui fit reprendre des forces, & l'engagea à retourner en Angleterre avec l'épouse d'un homme de qualité, chez laquelle il la fit entrer femme-de-chambre, & en conséquence elle s'embarqua en Mai ou Juin 1728.

Quelques semaines après qu'elle fut arrivée à Londres, elle sentit des douleurs violentes aux bras & aux jambes, & s'adressa à un Chirurgien ou Apothicaire de sa connoissance, qui lui donna plusieurs remedes qui ne firent aucun effet; au contraire, tandis qu'elle étoit encore entre ses mains, il lui perça un ulcere à la jambe & un autre au bras. Comme l'argent commençoit à lui manquer, & qu'elle comptoit d'ailleurs qu'elle seroit mieux traitée dans un pays où la maladie étoit connue que dans un où elle étoit toute neuve, du moins à ceux à qui elle s'étoit adressée, elle se détermina à s'y en retourner.

Au mois d'Aout 1729. elle vint me trouver; l'état pitoyable où elle étoit réduite, intercédoit pour elle: aussi lui promis-je de la servir de mon mieux sans aucune vue d'intéret. Elle continuoit d'avoir des douleurs très-aiguës dans les membres, & elle eut cinq ou six ulceres à différens endroits du bras & des jambes, qui tous étoient recouverts d'une hypersarcose.

Je lui dis qu'il falloit qu'elle me répondît avec vérité à toutes les questions que je lui allois faire; que son mari lui ayant donné les *yaws*, pouvoit aussi-bien lui avoir donné la vérole; & que j'aurois plus d'espérance de la guérir, si les symptomes qu'elle éprouvoit pour lors venoient de cette derniere maladie, que s'ils venoient de l'autre. Elle me dit qu'elle n'avoit jamais eu aucun symptome de vérole dans sa vie, soit devant qu'elle fût attaquée des *yaws* ou depuis; que peu de jours avant qu'elle s'apperçût qu'elle avoit les *yaws*, son mari l'avoit quittée pour aller en mer, étant marin de profession, qu'elle ne l'avoit jamais revu, & n'avoit eu d'ailleurs commerce avec aucun autre homme. Sa maniere naïve & ingénue de répondre à toutes mes questions, le bon caractere qu'on lui connoissoit, &

l'intérêt qu'elle avoit à me dire la vérité, ce qu'elle pouvoit faire avec moi sans honte, me persuaderent qu'elle étoit sincere & n'avoit aucun dessein de me tromper, & de s'exposer elle-même à périr.

Je commençai par panser ses ulceres avec des escarotiques doux, pour détruire l'hypersarcose, & la mis à l'æthiops avec la décoction des bois dans l'eau de chaux: je lui donnois aussi des cathartiques modérés deux fois la semaine avec le mercure doux. Après avoir suivi constamment cette méthode pendant un mois ou six semaines, je m'apperçus que je n'avois encore rien avancé; car après que j'avois consumé les fungus, les ulceres sembloient digérés pendant quelques jours: mais après cela ils redevenoient sordides, & n'étoient du moins en rien diminués. Je lui procurai alors une douce salivation avec le mercure doux, me proposant de la faire durer long-tems, mais toujours modérément. Après que je l'eus fait saliver une pinte par jour pendant quatre semaines, comme je trouvai que loin qu'elle en fût mieux, ses ulceres ne faisoient que s'agrandir & ses douleurs devenir plus violentes, j'étois déterminé à discontinuer la salivation: mais le soir il tomba une grosse pluie; & comme la maison étoit mal couverte, la chambre en fut mouillée. Le lendemain la salivation s'arrêta, & la malade eut une fievre qui lui dura quinze jours, au bout desquels elle fut si foible & si amaigrie, que je craignois fort qu'elle ne mourût à la fin, de consomption.

Je la mis à la diete lactée, & lui donnai une décoction de sarsepareille & de racine de squine, pour sa boisson ordinaire, avec un tiers de lait. Au bout de huit ou dix semaines elle reprit ses forces & son embompoint; & quelques-uns de ses voisins lui conseillerent de prendre d'une tisane que faisoit un certain Negre, qui, disoient-ils, avoit guéri quantité de personnes de la maladie qu'elle avoit, après que tous les autres remedes avoient été tentés vainement. Elle en usa pendant six ou sept mois, & pansoit ses ulceres avec de la teinture de myrrhe, les bassinant à chaque pansement avec de l'eau de chaux tiede: mais ses ulceres & ses douleurs s'aigrirent; les os qui étoient sans ulceres furent cariés, & elle traîna languissamment son mal jusqu'à la fin de l'année 1734. qu'elle mourut.

Quand je vins dans cette Isle, la pratique commune dès que les *yaws* paroissoient, étoit de donner au malade vingt-cinq gouttes d'une solution de deux dragmes de mercure sublimé corrosif dans huit onces de fort rum, le matin, lui faisant prendre de l'eau chaude après chaque vomissement, au moyen de quoi il continuoit de vomir & de saliver toute la matinée. On réitéroit le même procédé tous les matins, augmentant de cinq gouttes chaque nouvelle prise, & en peu de jours le malade paroissoit être guéri. Mais j'ai observé que la plûpart de ceux qui ont été traités de cette maniere, retomboient, & que par la suite des tems ils se plaignoient de douleurs corrosives dans les os, ou étoient sujets à des douleurs à différentes parties du corps. Lors de la rechûte, la maladie étoit plus long-tems à venir à son plus haut point, & il falloit un plus long usage du mercure pour éclaircir la peau; encore quelquefois les malades retomboient-ils une troisieme & même une quatrieme fois.

De tous les malades affectés d'ulceres que j'ai traités, j'en ai guéri quelques-uns par la salivation, & en leur donnant long-tems l'æthiops, avec la décoction des bois dans de l'eau de chaux: mais j'en ai manqué un grand nombre, que non-seulement je n'ai pas guéris, mais que j'ai même laissés, je crois, dans un état pire encore que celui où je les avois entrepris, & qui ont langui misérablement le reste de leurs jours. Je n'ai pas non plus mieux réussi dans la cure de ceux qui se plaignoient de douleurs dans les os, lesquelles se terminoient ordinairement par des *nodus*, des exostoses & des caries, d'où il arrivoit que les os du bras & des jambes se rompoient sans aucune violence externe.

Un Negre appellé América, qui appartenoit au Sieur Guillaume Stapleton, ayant eu les *yaws*, se plaignit de douleurs dans les membres, & resta hors d'état de rendre aucun service pendant près de vingt ans, la plûpart de ses os étant affectés de *nodus*, d'exostoses & de carie. En 1733. son humérus se rompit par le milieu, sans aucun accident externe. Je le remis, & me comportai comme pour une fracture ordinaire. Au bout de six semaines, que le calus auroit dû être bien affermi, je trouvai que les deux extrémités rompues de l'os joüoient aisément l'une sur l'autre; & en lui tirant le bras, je les amenai à être à un pouce de distance l'une de l'autre. Dans l'espace d'un peu plus d'un an, tout l'os humérus fut consumé en-dedans jusques à un pouce de l'omoplate, & à même distance du coude. Bientôt après le Negre mourut de consomption.

Qu'on prenne la peine de comparer la description qu'on trouve de la lepre à laquelle les Juifs étoient sujets, dans le *Chap. XIII. du Lévitique*, avec celle que je viens de donner des *yaws*; & l'on trouvera que ces deux maladies ont beaucoup d'affinité l'une avec l'autre. *Essais de Medecine d'Edimbourg.*

Sur la côte d'Antigoa on pêche un gros coquillage tourné en coquille de limaçon, qu'on appelle sur le lieu *conch*. On le calcine, & on le donne aux Negres ou autres personnes affligées des *yaws*, avec un si grand succès, dit-on, qu'on le regarde comme un remede infaillible pour ce mal: mais il faut le prendre pendant quelque tems.

Y A Y

YAYAMA; nom de l'*Ananas aculeatus, fructu pyramidato, carne aureâ.*

Y C

YC, *Or.* RULAND.

Y E A

YEAR, *medecine.* RULAND.

Y D R

YDRARGYROS, *Vif-argent.* RULAND.

Y E C

YECOTL; le même que *Palma pinus.*

Y E L

YELION, terme Barbare, pour *Yalos*, verre, *vitrum.*

Y E R

YERVA, le même que *Contrayerva.*

YERVA MORA; nom Espagnol de l'*Arbor baccifera Canariensis, Syringæ cærulea foliis, purpurantibus venis, fructu monopyreno.*

Cette plante est assez rare en Angleterre; mais elle n'est d'aucun usage en Medecine.

Y E T

YETTUS; pierre dure, opaque & rouge; dont on se sert au lieu de la pierre de touche.

Y G R

YGROPISSOS, *Poix liquide.*

YLE

YLECH. Voyez *Ilech.*
YLEIDOS ou YLIADOS. Voy. *Iliadus.*

YOM

YOMO, YOS ou YN, *verd-de-gris.* RULAND.

YPS

YPSILOGLOSSI, ou BASIOGLOSSI MUSCULI, *muscles basioglosses.*
YPSILOIDES OS, *os hyoïde.*

YQU

YQUETAYA, plante du Bresil qui n'est pas fort connue, mais dont les vertus ont été fort vantées par un Chirurgien François établi en Portugal, qui la trouva au Bresil.

Monsieur Marchand, aidé des lumieres de M. Homberg, a découvert que nous foulons tous les jours sous nos piés cette prétendue plante rare & étrangere, & qu'elle n'est rien autre chose que la *Scrophularia aquatica major.*

On attribue à l'*yquetaya*, d'ôter au séné son mauvais goût & son odeur, sans rien diminuer de ses vertus; ce qui faciliteroit beaucoup l'usage de ce cathartique, si excellent d'ailleurs.

L'espece de scrophulaire que nous venons de dire, a cette même propriété : mais on ne la lui connoissoit pas avant qu'on sût qu'elle étoit la même plante que l'*yquetaya.* Si cette plante du Bresil est aussi bonne qu'on la dit pour la pleurésie & l'apoplexie, la scrophulaire peut lui ressembler encore à cet égard & avoir les mêmes vertus. M. Marchand est persuadé que nous n'étudions pas assez les plantes de notre pays, qui souvent valent tout autant que les exotiques; & que le malheur qu'elles ont de naître sous notre main, leur fait grand tort dans notre esprit, & nous les rend bien moins estimables. *Histoire de l'Académie Royale des Sciences, Ann.* 1701.

YRC

YRCUS, lapin mâle dont les Spagiriques disent que le sang amollit le verre & les cailloux. DORNÆUS, RULAND l'appelle *Yrius.*

YRI

YRIDES, ou *yride, Orpiment.* RULAND.
YRIS, *Fer.* RULAND.

YSA

YSAMBRA, espece de poison qu'on prépare en Espagne avec l'hellébore, ou l'hellébore même.

YSI

YSIR, la poudre ou la pierre philosophale, sous une forme seche.

YSO

YSOPUS, *Séparation Chymique*, ou *Départ.* RULAND.

YSP

YSPAR, le même que *Ysir.* RULAND.

YTZ

YTZAMOTL, grand arbre Indien, dont on tire une espece de manne, assez semblable à la nôtre; elle est seulement un peu plus dure & moins glutineuse. RAY, *Hist. Plant.*

YUC

YUCCA.

Voici ses caracteres :

Sa racine est forte, & pour ainsi dire tubéreuse; & la plante entiere ressemble à un arbre; elle a la feuille de l'aloès, pointue par le bout, étroite & longue; ses fleurs sont monopétales, en cloche, divisées en six segmens, nues, rangées en longs épics, avec un seul calyce qui embrasse un ovaire qui dégenere en un fruit à trois capsules, comme on voit dans l'aloès.

Boerhaave ne fait mention que de l'espece suivante.

Yucca foliis aloes, C. B. P. 91. Boerh. Ind. alt. 2. 132. *Yucca*, Offic. *Yucca, sive yucca Peruviana*, Ger. Emac. 1543. Raii Hist. 2. 1201. *Yucca, sive Jucca*, Park. Parad. 434. *Pain des Indes.*

Cette plante croît d'elle-même en Amérique; nous la cultivons dans nos Jardins.

Elle n'est d'aucun usage en Medecine, elle passe même pour vénéneuse; mais c'est à tort, puisque sa racine réduite en fleurs fournit une espece de pain dont on se nourrit fort bien; on peut même manger la racine, sans aucune préparation, & sans aucun inconvénient.

Cette plante n'est pas la même que celle qu'ils appellent *cassave*, dont la racine fournit le pain dont on se nourrit communément en Amérique, ainsi que quelques-uns l'ont faussement imaginé. RAY, *Hist. Plant.*

La substance de sa racine qui est forte & charnue, fournit une pulpe molle, que les uns regardent comme un poison, & d'autres prétendent qu'on peut s'en nourrir. Voyez les Historiens.

Cette racine cueillie récemment, & prise en alimens, est en effet vénéneuse : mais broyée & séchée au soleil, on en fait un pain dont les Indiens se nourrissent communément. Son suc est un poison si présent, qu'ils ont soin de l'enfoüir profondément en terre, afin que les animaux n'en goutent point; car ils en périroient. *Hist. des Plant. attribuée à Boerhaave.*

YXI

YXIR, *un bon remede.*

YZT

YZTACTEX, *Caltcacotl, seu virga nigra saxorum.* Hern.

La racine de cette plante est fibreuse, ainsi que celle de l'*asarum*; ses fibres, dont la plûpart sortent de terre, ne sont inférieures, ni pour le goût, ni pour l'odeur au nard, & l'emportent de beaucoup sur la valeriane commune. Ses feuilles sont dentelées, comme celles de l'ortie; ses tiges sont purpurines, rondes, unies, & longues de quatre coudées. Ses fleurs croissent en touffes au sommet des tiges, & sont d'un blanc tirant sur le pourpre.

Elle croît dans les lieux montagneux du Brésil. Son goût est exactement le même que celui de l'anis. Une pincée de sa racine broyée, & prise dans de l'eau ou du vin, fait transpirer ceux qui sont accablés de quelque douleur, & les soulage d'une maniere surprenante. RAY, *Hist. Plant.*

Z

Z A A

Z. Cette lettre étoit jadis la marque de différentes sortes de poids. Tantôt elle signifioit une once & demie; plus ordinairement la huitieme partie d'une once, ou une dragme, ou une demi-silique. Il paroît par d'anciens monumens en cuivre, qu'elle marquoit aussi le duella, ou la troisieme partie d'une once, ou huit scrupules. Rhonius, *ad Scribonium largum.*

ZZ. Ces deux lettres signifient dans les anciens Medecins, *myrrha*, σμύρνη, parce que σμύρνη s'écrivoit aussi ζμύρνη. Maintenant ZZ signifie généralement *zingiber*, ou *zinziber*. Gorræus.

Z A A

ZAAR, en Arabe & en Persan, poison; ainsi belzaar, ou bezoard, signifie maître des poisons. Castelli.
ZAARA, ou *Vigilia morbosa, insomnies.* Avicenne.

Z A C

ZACCARUM, pour *Saccharum*, ou *Zuccarum.* Saumaise, *de Manna & saccharo.*

ZACCON, Cast. *Zaccon Hiericuntea, foliis oleæ*, J. B. *Prunus Hiericonthica, folio angusto spinoso*, J. Bauh.

C'est une espece de prunier exotique qui croît dans la plaine de Jéricho. Il est grand comme un oranger; & a des feuilles semblables à celles de l'olivier, mais plus petites, plus étroites, plus pointues & fort vertes. Ses fleurs sont blanches; & son fruit est de la grosseur d'une prune, rond, verd au commencement, mais en mûrissant il devient jaune, & renferme un noyau comme la prune. On tire de ce fruit, par expression, une huile qui est propre pour discuter & résoudre les humeurs froides & visqueuses. On a nommé cet arbre *zaccon*, parce qu'il croît près des Eglises de Zacchée, dans la plaine de Jéricho. Lemery, *des Drogues.*

ZACINTHA.

Voici ses caracteres:

Son calyce est écaillé; son ovaire dégenere en une petite tête canelée, au milieu de laquelle il y a un axe droit, sur lequel croissent des semences, qui, quand elles sont mûres, quittent leurs enveloppes qui leur sont comme autant de capsules dans lesquelles elles sont contenues, elles sont d'ailleurs petites & cotoneuses.

Boerhaave ne fait mention que de l'espece suivante.

Zacintha, sive cichoreum vernicarium, Tourn. Inst. 476. Boerh. Ind. alt. 90. Park. Theat. 779. *Zacintha, cichoreum verrucarium*, Offic. *Cichoreum verrucarium, sive zacintha*, Ger. Emac. 289. Raii Hist. 1. 255. *Cichoreum verrucarium, sive zacintha, hieraciis adnumerandum*, J. B. 2. 1013. *Chundrilla verrucaria, foliis cichorei viridibus*, C. B. P. 130. *Intybus, sive endivia lutea verrucaria*, Hist. Oxon. 3. 53. La *Verrucaire*, ou la *Zacintha.*

Elle croît d'elle-même & en grande abondance dans quelques contrées de l'Italie; nous la cultivons dans nos Jardins, elle fleurit en Juin; elle est diurétique & adoucissante, & tempere l'ardeur immodérée du sang. On lui attribue la propriété de guérir les verrues, pour cet effet on la mange en salade, ou on se frotte de son suc. Ray, *Hist. Plant.*

ZACYNTHIUS; Epithete que Galien donne à un bitume liquide, pour le distinguer de tout autre. Galien, *de C. M. G. Lib. IV. cap.* 13.

Z A D

ZADURA, ζαδουρα, terme Barbare adopté par les derniers Ecrivains Grecs.

Le *zadura* est une racine exotique, ronde, unie, de la couleur du gingembre, qui vient des Indes, & qui préserve de la peste. Gorræus.

Z A F

ZAFFABEN, *Potée.* Ruland.
ZAFFRAMEN, *Safran.* Castelli.
ZAFRAN, ZAFFRAN, *Safran*, ou *ocre.* Rulann Johnson.

Z A G

ZAGU, Ferd. Lopez. *Sagu Pigofettæ*, Clus. *Arbor farinifera*, Clus. Exot. *Arbor vasta in regno Fanfar.* Paul Ven *Sagou.*

C'est un grand arbre qui ressemble au palmier, & qui croît dans l'Isle de Ternatte proche l'Equateur. Il porte à son sommet, une tête ronde comme un chou, au milieu de laquelle il y a une substance farineuse, dont les habitans de cette contrée font du pain.

Z A H

ZAHIR, terme Arabe; espece de dyssenterie, dont le siége est dans le rectum, qui est accompagnée de tension & de douleur d'érosion. Castelli.

Z A I

ZAIBAC, ZAIBACH, ZAIBAR, *Mercure*, ou *vif-argent.* Rulann. Schroder.
ZAIDIR, *cuivre*, ou *verd de gris.* Dorn. Rulann.

Z A L

ZALE, ζάλη, *agitation.* Moschion, *de Morb. Mul.*

Z A M

ZAMIÆ, pomme de pin qui sont corrompues sur l'arbre, & qu'il en faut détacher, si l'on ne veut qu'elles gâtent celles qui ne sont pas encore mûres. Plin, *Lib. XVI. cap.* 26.

Z A N

ZANDIK, *Aqua foliata*, Rulann.
ZANNA, terre médicinale qu'on trouve dans cette partie de l'Arménie, qui borne la Cappadoce; elle est dessiccative, d'une couleur pâle, & se dissout aussi facilement que la chaux. Les naturels du pays l'appellent *zarina*, & les habitans de la Syrie *zarnacha.*

La montagne d'où on la tire, est voisine de la Ville de Baganona, & le territoire qui environne Agarra.

On dit que cette terre est dessiccative, sans stimuler, lorsqu'elle n'est mêlée d'aucune substance hétérogene: mais comme il n'y a point de corps qu'on puisse regarder comme parfaitement pur, il faut estimer la nature de cette composition, comme de beaucoup d'autres, par sa pésanteur & par le goût; si on lui trouve de l'astringence, sa froideur sera proportionnée à cette astringence; si elle est acrimonieuse, sa chaleur sera comme son acrimonie: quant à sa pésanteur on sa légereté, si elle est légere, c'est une marque qu'elle est chargée de beaucoup d'air; sa pésanteur indiquera, au contraire, qu'il y a une grande quantité de terre. Il ne faut pas oublier qu'il est de la propriété de cette terre, de ne point entrer en fusion sur le feu, & de se dissoudre facilement, & se mettre en limon avec l'eau. ORIBASE, *Med. Collect. Lib. XV.*

ZANTHOXYLUM. Voyez *Lignum flavum.*

Z A O

ZAOCEL, le même que *Taxus.* RULAND.

Z A P

ZAPHARA, ZAFFARA; matiere minérale du Bismuth, qui vient du Smalt, ou de l'Amansa, qui donne au verd une couleur bleuâtre, & dont les Potiers de terre font usage. Césalpin dit que c'est une pierre, d'autres prétendent que c'est de la terre, & il y en a qui l'appellent *lazurius ex bismutho.* CASTELLI.

ZAPHIRUS, par corruption pour *saphirus.*

ZAPOTUM, *Zapot.*

C'est un fruit qui croît dans la nouvelle Espagne, en Amérique, que les Espagnols appellent *zapote blanco*, qui est de la grosseur & de la forme du coin, agréable au goût, mais mal-sain, & qui contient une amande qui passe pour un poison dangereux. Il croît sur un grand arbre, que les Indiens appellent *cochitsapotl*, qui a ses feuilles semblables à celles de l'oranger, rangées trois à trois par intervalle, & les fleurs jaunes & fort petites.

Z A R

ZARAS, *Or.* RULAND.

ZARDA, *maladie des chevaux.* CASTELLI.

ZARIFU, *étain.* RULAND.

ZARNACHA. Voyez *Zanna.*

ZARNEG, ZARNEK, ZARNICH, *Orpiment.* RULAND.

ZARSAPARILLA. Voyez *Sarsaparilla.*

ZARUTHAN; tumeur dure & inégale à la poitrine, accompagnée d'une douleur qui n'est pas tout-à-fait continuelle, & d'une chaleur qui ressemble beaucoup à celle que produit le cancer, ce qui l'a fait appeller cancer bâtard. Le principe de cette maladie est dans un sang ichoreux, acide & brûlé. CASTELLI.

Z A T

ZATANEA, la fleur de l'*agnus castus*; elle s'appelle aussi *zuccajar.* RULAND.

ZATA-HENDI, Raii; nom de la *majorana rotundi folia, scutellata, exotica.*

Z A U

ZAUHIRON, *safran d'Orient.* RULAND.

Z E A

ZEA SPELTA, Offic. *Zea sive spelta*, J. B. 2.412. Raii Hist. 2. 1242. Ger. 62. Emac. 69. *Zea dicoccos, sive spelta vulgò*, Park. Theat. 1122. *Zea dicoccos vel zea major*, C. B. P. Theat. 413. l'*Epeautre.*

L'*épeautre* est une espece de froment, qui a une enveloppe dont il est fort difficile de le séparer, même en le battant. Il y en a qui l'appellent ζεῖα, ou ζεῖα ἀπὸ τοῦ ζῆν, parce qu'avant que les hommes eussent semé du froment, ils vivoient de ce grain. Nous lisons dans Denis d'Halicarnasse, que les premiers Romains appelloient l'*epeautre*, *far*, terme dont la signification est toutefois ambiguë.

Le *zea*, ou l'*épeautre* est assez semblable au froment; sa racine se divise en plusieurs parties, il en sort un grand nombre de tiges, foibles, genouillées, droites, plus hautes que celles de l'orge, mais plus basses que celles du froment.

Son épi qui est en fleur au milieu de l'Eté, est long d'un palme, ou d'un palme & demi, rude, serré, ordinairement sans barbe, mais quelquefois garni d'une barbe plus ou moins longue; portant une double rangée de grains, placés de maniere, que le milieu d'un grain correspond alternativement au commencement d'un autre. Ce grain a plusieurs enveloppes; il est plus long que le froment; le dos plus effilé, & la couleur plus rousse. Il est fortement attaché à son enveloppe; & on ne peut l'en séparer même en le battant, dit J. Bauhin, c'est cette particularité qui le distingue du froment ordinaire; lorsqu'on est parvenu à lui enlever sa peau, il est presque impossible de le distinguer du froment.

Il y a de l'*épeautre* dans plusieurs contrées de l'Italie, de la France & de l'Allemagne; il vient assez bien dans quelque terrein que soit. Il aime un sol riche & gras; mais il ne laisse pas de profiter dans des endroits qui seroient même plus humides qu'à l'ordinaire.

On seme l'*épeautre*; il fleurit & mûrit en même-tems que le froment. Si on lui ôte la peau, & qu'on le seme, il devient en froment la troisieme année, à ce que dit Théophraste. On nous assure, dit Pline, que le *zea* & le *tiph*, qui sont des especes de grains abbatardis, retournent en froment, si on les pele avant que de les semer; non pas immédiatement, mais à la troisieme année. Nous ne nions pas qu'il ne puisse arriver que l'*épeautre* retourne en froment: mais nous ne devinons point par quelle raison, il faut pour cet effet qu'il soit pelé avant qu'on le seme. C'est aux naturalistes à expliquer ce phénomene.

Les Allemands font du pain d'*épeautre* aussi blanc que celui de froment, plus léger & moins nourrissant, il est doux & facile à digérer, lorsqu'il est récent: mais il perd de sa saveur, & devient lourd à mesure qu'on le garde. On en fait des gâteaux avec du miel, du lait d'amandes, du vin ou de la biere, & du sucre. Ces gâteaux sont bons pour les personnes en santé, & pour celles qui sont malades. Le bouillon, ou le gruau préparé avec sa fleur est astringent; c'est pourquoi l'on s'en sert ainsi que de celui du riz, dans le crachement de sang, la dyssenterie, la diarrhée, & autres maladies semblables; on y fait entrer des piés de veau ou de mouton. L'*épeautre* appliqué à l'extérieur produit les mêmes effets.

Les Anciens condamnent unanimement le pain fait d'*épeautre*; d'où il s'ensuit évidemment, dit Caspar Bauhin, que le *zea* est fort différent de l'*alica*, dont les Romains faisoient, à ce que Pline dit, un excellent aliment. RAY, *Hist. Plant.* 1242.

Z E B

ZEBD, *beure.* RULAND.

ZEBET, *fiente.* *Idem.*

Z E C

ZEC, *Tracaganthum*, ou *thraganthum.* RULAND.

ZED

ZEDOARIA, *zédoaire*.

Nons avons deux sortes de *zédoaire*, l'une appellée *zedoaria longa*, C. B. P. l'autre *zedoaria rotunda*, C. B. P. mais ce sont toutes deux les racines de la même plante, dont le corps est rond, & les protubérances ou ramifications longues. On estime que cette plante est une espece de *Colchicum*, décrite par Herman dans son *Paradisus Batavus*. On les fait venir des Indes Orientales, & elles ont un goût aromatique camphré. Elles sont connues pour arrénuantes, déterfives, emménagogues, carminatives, anthelmintiques, cordiales, alexipharmaques, stomachiques, diurétiques, &c. La dose est depuis cinq grains jusqu'à demi-dragme en substance, donr ont peut faire une infusion en maniere de rhé. Quelques-uns corrigent l'opium avec cette racine. Simon Pauli prétend que c'est le meilleur carminatif que nons connoissions; & la regarde comme un grand spécifique pour faire sortir des vents. Geoffroy.

Voici la premiere espece de *zédoaire*.

Zedoaria longa, Offic. C. B. P. 31. Park. Theat. 1612. Raii Hist. 2. 1340. *Zedoaria*, Ger. Emac. 1623. *Gedwar aut Geid. var*, Ejusd. *Zedoaria Zeylanica, camphoram redolens*, Boerh. Ind. alt. 2. 128. *Haronkaha*, Herm. Muf. Zeyl. 50. *Zédoaire longue*. Dale, *p*. 251.

Sa racine a deux, trois ou quatre pouces de long; elle est de la grosseur du petit doigt, & finit par l'une & l'autre extrémité en une pointe mousse; elle est blanche au-dehors, d'un cendré tirant sur le brun au-dedans, du reste compacte, solide, grasse, pésante, agréable au goût & à l'odorat, un peu amere, modérément acrimonieuse. Son acrimonie est accompagnée d'une sensation de pésanteur; elle rend, quand on la pile, ou qu'on la mâche une odeur aromatique. Il n'en faut qu'une petite quantité pour adoucir l'haleine & porter à la tête.

Choisissez celle qui est large, épaisse, unie, sans ride, grasse, visqueuse, assez solide pour résister sous la dent, fort odoriférante, & sans trous; mettez-la dans un lieu sec, pour la conserver plus long-tems.

La *zédoaire* croît d'elle-même dans les bois de Calicut & de Cananor, dans le Malabar. On croit que c'est le *zérumbet* des Arabes, & le *cistus-Arabicus* d'Anguillara.

La partie dont on fait usage en Medecine est sa racine, qui est tubéreuse, noüeuse, un peu applatie, d'une couleur cendrée au-dehors, d'un gout acre, amer, aromatique & d'une odeur agréable.

Cettte racine est échauffante, dessiccative, incisive, alexipharmaque; discute les flatulences, & s'employe particulierement dans la colique & les maux d'estomac. Elle guérit la morsure des animaux vénéneux, arrête la lienterie, modere le vomissement, provoque les regles, & tue toutes les especes de vers contenus dans les intestins. Dale, d'après *Schroder*.

Voici les caracteres de la seconde espece de *zédoaire*.

Zedoaria rotunda, Offic. C. B. P. 31. Park. Theat. 1612. Raii Hist. 2. 1340. *Malankua*, Hort. Mal. 11. 17. Tab. 9. *Colchicum Zeylanicum, flore violæ odore, & colore Ephemero*, Herm. Par. Bat. Prodr. 324. *Zédoaire ronde*. Dale, *p*. 251.

Cette espece ressemble parfaitement à la précédente, en pesanteur, solidité, couleur, odeur & gout; elle n'en differe que par sa forme, qui est sphérique, d'un pouce de diametre, & d'une surface tant soit peu inégale, tubéreuse, & marquée en différens endroits, où l'on apperçoit les vestiges des fibres qu'on en a enlevées; elles ressemble au bulbe de l'arum, & se termine quelquefois en une pointe courte, par laquelle elle pousse ordinairement un bouton, quand on la laisse en terre. Elle est commune à Java & à Sunda.

La *zédoaire* ronde ne differe de la longue, qu'en ce que ce sont deux parties distinctes de la même racine. Caspar Bauhin pense qu'Avicenne appella la partie ronde *zédoaire*, & la partie longue qui lui sert d'appendice *zerumbeth*, sans savoir du reste à quelle plante appartenoit cette racine, ni d'où elle venoit : mais lorsqu'il sut qu'il en venoit du Golphe Persique, en morceaux tantôt ronds, tantôt oblongs, la différence des figures le porta à imaginer celle des especes.

La racine de *zédoaire* coupée en morceaux, séchée & gardée dans du sucre, vaut mieux & est plus commode pour l'usage que le gingembre. C. B.

La *zédoaire* ronde a les mêmes propriétés que la longue; mais on en trouve rarement chez nos Apothicaires. Dale.

Outre les deux especes de *zédoaire* dont nous venons de parler, Ray en compte deux autres, d'après Caspard Bauhin.

1. *Zedoaria tuberosa, foris nigricans*, C. B.

Cette *zédoaire* est ronde, ainsi que l'aristoloche ronde, noirâtre au-dehors, tantôt cendrée & tantôt blanchâtre au-dedans. elle a le même gout que la *zédoaire* ordinairé. On la trouve, dit Clusius, à Anvers chez quelques Parfumeurs qui l'appellent *zédoaire* noire. Lobel la confond avec la *zédoaire* ronde commune.

2. *Zedoaria Geidwar. Avicenna Garsiæ*, C. B.

C'est une racine de la grosseur du gland, qui en a presque la figure, & qui est un peu luisante; à parler plus exactement, on pourroit dire qu'elle ressemble au petit bulbe de l'antbora ou de l'asphodele. Elle est cendrée au-dehors, jaunâtre au-dedans, dure, solide & d'un gout acre & échauffant.

Garsias a remarqué qu'elle se vendoit fort cher dans les Provinces circonvoisines de la Chine; il ajoute qu'on n'en a gueres que par le moyen de certains Charlatans qui rodent d'un & d'autre côté, & que les Italiens appellent *jogues*. Le même Auteur prétend que cette racine doit être appellée *geidwar*, & que c'est par corruprion qe'on l'a nommée *zédoaire*.

Caspard Bauhin croit que les Arabes ont donné le nom de *zerumbeth* à trois sorres de plantes; à la *zédoaire* longue des Droguistes, qui est le *zerumbeth* d'Avicenne, ainsi qu'il paroît par la description qu'il en fait; à la *zédoaire* ronde, qui est le *zerumbeth primum Serapiani*, & la *zedoaria Avicennæ*; enfin à un arbre remarquable qui croît sur le Mont Liban, qui a la feuille du saule, l'odeur du limonier, & qu'on appelle *zaruabo*. Cette plaute nous est à présent inconnue, à moins que ce ne soit le *Saffas Syrorum Rauwolfii*.

Les anciens Grecs ne connoissoient point la *zédoaire*. Les derniers, comme Actuarius & Aëtius, l'appellent ζαδὰρ, ζαδὼρα, & ζαδήρα, noms empruntés de l'Arabe.

La *zédoaire* a la feuille du gingembre; elle est seulement plus large, & plus longue; il en est de même de la racine; elle a beaucoup aussi de son gout; c'est pourquoi on l'appelle à Calicut gingembre sauvage, à ce que nous dit Garsias.

On en distingue trois especes, que les plus habiles Botanistes regardent comme différentes parties de la même racine.

La racine de *zédoaire* passe pour chaude & dessiccative, engraisse, fortifie & discute les flatulences, à ce que prétendent les Arabes. Elle ôte à l'oignon, à l'ail &

au vin leur odeur; elle est bienfaisante pour la morsure des animaux venimeux; elle arrête la diarrhée, résout les abscès à la matrice, modere le vomissement & soulage dans la colique venteuse. Les Medecins modernes l'ordonnent en préservatif contre les effets de l'air empesté, & la font entrer dans un grand nombre de compositions. Elle aide la digestion, en échauffant l'estomac & les autres visceres. Les Allemands en font un vin, dont ils se servent dans les cas dont nous venons de parler; pour cet effet ils broyent la *zédoaire*, & en font un sachet, qu'ils suspendent dans un vaisseau plein de vin nouveau bouilli. RAY, *Hist. Plant.*

ZEFR, *poix*. RULAND.

ZEG

ZEGI, ZETUS, ZEZI, *vitriol*. RULAND.

ZEH

ZEHERECH, *fleurs de cuivre*, qu'on appelle aussi *alkas*. *Idem.*

ZEI

ZEIA, ζεία. Voyez *Zea*.

ZEITRABRA, ou *Fluxile*, *capable de fusion*, en termes d'Alchymie. RULAND.

ZEL

ZELOTUM, *Mercurius lapideus*. *Idem.*

ZELOTYPIA, ζήλωσις, *jalousie*; passion violente, dans laquelle un des époux soupçonne l'autre d'infidélité; nous en faisons mention ici, parce qu'il arrive quelquefois qu'elle est cause de maladie. CASTELLI.

ZELPHO. Voyez *Zendo*.

ZEM

ZEMA, ζῆμα, de ζέω, bouillir; *bouillon*, *décoction*; ce terme se prend aussi pour *decoctum*, comme dans Apicius, *de re Culinaria*. On lit aussi dans Dioscoride ζῆμα, *Lib. VI. cap. 7*.

ZEMASARUM, *Cinabrium* ou *Cynobrium*. RULAND. C'est apparemment le *cinabre*.

ZEMECH, le même que *Lapis lazuli*. *Idem.*

ZEN

ZENDA, terme général, fait par Paracelse, pour désigner toutes les générations étrangeres & équivoques, qui paroissent n'avoir eu aucun principe séminal. Il entend par *zerenda*, *zerunda* ou *zerundis*, la production monstrueuse qui naît de l'accouplement de l'homme avec d'autres animaux.

Zelphi signifie la même chose.

ZENECHDON, terme Arabe, synonyme à *Zenech*, arsenic. Il se prend aussi pour *diarsenicum*, ou composition arsenicale. BLANCARD.

ZENEXTON. Voyez *Xenexton*.

ZENEXTOR, *mercure*. PARACELSE.

ZENGIFUR, le même que *Zemasarum*, *cinabre*. RULAND.

ZENI, *vitriol*. RULAND.

ZENICON, ζενικόν, nom d'un poison connu jadis dans la Gaule Celtique; il s'appelloit aussi *venenum cervarium*; il étoit si prompt, qu'aussi-tôt qu'un chasseur avoit abattu un cerf ou un autre animal, avec une fleche teinte de ce poison, il étoit obligé de courir sur le champ, & d'emporter un morceau de chair de la largeur d'un empan, tout autour de la blessure, pour empêcher le poison de se répandre & de corrompre l'animal. La feuille de chêne, celle du laurier Alexandrin, ou du hêtre, passoient pour des antidotes contre ce poison. CASTELLI.

ZENITH. On entend par ce mot, outre un point du Ciel, le premier écoulement de sang menstruel, acception fort impropre, & très-énigmatique. CASTELLI.

ZEO

ZEOCHRITON, Boerh. Nom de l'*Hordeum distichum*, *spica breviore & latiore*, *granis confertis*.

ZEOPYRON, ζεόπυρον; espece de grain moyen entre l'épeautre & le froment, ainsi qu'il paroît par l'étymologie de ce mot; il croît en Bythinie, & Galien en a fait mention, *de Alim. Fac.* C'est encore le *Triticum spica hordei Londinensibus*.

ZEP

ZEPHENUM, ZEPHENA; terme fait par Paracelse, par lequel il entend l'extrémité ou la circonférence extérieure de quelque ouverture, comme de la bouche ou des oreilles. La contraction de cette ouverture en une figure ronde contre nature, est le premier signe de la lepre. CASTELLI.

ZEPHYRUS, le même que *Favonius*. V. *Favonius*.

ZEPHYRIUS FŒTUS, *môle*. HARTMAN.

ZER

ZERICUM, *Arsenic*. RULAND.

ZERNA, teigne avec exulcération. DORNÆUS. RULAND.

Ce terme est aussi synonyme à *Lepra* ou *Impetigo*, dans les Auteurs d'Alchymie. CASTELLI.

ZEROS, pierre précieuse transparente, dont Pline fait mention *Lib. XXXVII. cap. 9.* qui a beaucoup de rapport avec une autre qu'on appelle *Iris*, & qui est marquetée de taches noires & blanches.

ZERTA, nom d'un poisson qui vit dans la mer & dans l'eau douce; c'est pourquoi Gesner l'a appellé *capito anadromus*; il passe de la mer dans l'Elbe, & sa chair passe pour une bonne nourriture. CASTELLI.

ZERUMBETH, Offic. Garz. *Zinziber latifolium sylvestre*, Herm. Cat. Hort. Lugd. Bat. 636. Prodr. Par. Bat. 386. Comm. Hort. Amst. 371. 1. *Kua*, Hort. Mal. 11. 13. Tab. 7. *Valinghuru*, Herm. Mus. Zeylan. 51. *Zerumbeth*.

On trouve cette substance dans les Pharmacopées, au nombre des simples; on ne sait point exactement ce que c'est; les Droguistes qui n'en ont jamais vu, la prennent pour la racine de la zédoaire ronde. Herman donne dans son *Catalog. Hort. Lugd. Batav.* la figure d'un *zingiber latifolium sylvestre*, qu'il dit être le *zerumbeth* des Arabes: mais les descriptions qu'en font les Arabes, ainsi que de beaucoup d'autres ingrédiens, à l'usage de la Medecine, sont si imparfaites, qu'on n'en peut gueres tirer que des conjectures. MILLER, *Bot. Off.*

Le *zerumbeth* croît de lui-même dans le Malabar, & a les propriétés de la zédoaire longue. DALE.

ZERZERA, le même que *Querquera* ou *Epialos*. Voy. ces mots.

ZES

ZESTOLUSIA, ζεστολουσία, de ζέω, être chaud, & de λοῦσις, bain; *bain chaud*. C'est l'opposé de ψυχρολουσία, bain froid. On trouve ce mot dans Galien, *Lib. III. de Sanitate Tuenda*, *cap.* 8.

ZET

ZETÆ ou VAPORARIA; c'étoit chez les anciens des appartemens situés au-dessus d'une étuve, dans lesquels on répandoit de l'eau froide ou de l'eau chaude, selon la saison; la vapeur de cette eau, en tombant par des tuyaux placés dans le mur, échauffoit ou rafraîchissoit les *Zetæ*, à discrétion. CASTELLI.

On entendoit encore par *Zetæ* ou *zetecula*, des endroits particuliers dans les bains, ou dans d'autres lieux, où l'on trouvoit des lits destinés au repos ou à la galanterie.

ZEU

ZEUS, nom d'un poisson qu'on appelle aussi *Faber*. Pline, *Lib. IX. cap.* 18. Voyez *Faber*.

ZIA

ZIAZAA, pierre précieuse, ainsi appellée de l'endroit où on la trouve, marquetée d'un si grand nombre de couleurs, qu'on ne sait proprement qu'elle est la dominante. On lui attribue la vertu de rendre querelleurs ceux qui la portent; & de procurer des rêves fâcheux. Castelli.

ZIB

ZIBACH. Voyez *Zeibar*.

ZIBELLINA, *vulgò zebela* ou *zobela*, espece de belette que nous appellons *sablée*, & dont la peau se vend fort cher. *Marte zibeline*.

ZIBETHUM, *Civette*. L'animal qui produit la *civette* est distingué par les Auteurs de la maniere qui suit.

Animal zibethicum, Offic. Raii Synop. A. 178. *Animal zibethi*. Caius de Animal. 43. Aldrov. de Quad. Digit. 340. *Catus zibethinus*, Schrod. 5. 280. *Zibethicum animal Americanum*, Rech. in Hern. *Hiæna veterum*, Bellon. Obs. Ed. Clus. 94. *Civette.*

La *civette* ou l'animal qui produit la *civette* est une espece de chat sauvage, que les anciens appelloient *hiæna*. Il y en a de deux sortes, l'une qui vient de Hollande, & l'autre de Guinée: elle est plus brune que la premiere. La *civette* mêlée avec le musc ou l'ambre gris, ou affoiblie par le mélange de quelques autres poudres, a une odeur fort exquise: mais seule elle est désagréable. On n'en fait gueres d'usage en Medecine. Quelques-uns en frottent le nombril des enfans pour les guérir de leurs coliques: & on l'appliquoit autrefois sur les parties naturelles des femmes dans les accès hystériques: mais on a reconnu depuis que cette derniere pratique étoit bien plus préjudiciable qu'utile. Geoffroy.

La *civette* est une substance grasse, onctueuse, de la consistance du miel ou du beure, & d'une odeur agréable & assez forte.

Elle est chaude, humide, anodyne; on s'en sert dans les douleurs de la colique; on en frotte le nombril des enfans lorsqu'ils ont mal au ventre. On en applique sur les parties naturelles ou dans le creux de l'estomac dans les accès hystériques. Dale, d'après *Schroder*.

La *civette* n'est pas, ainsi que quelques-uns se l'imaginent, la semence, la sueur, les testicules ou le scrotum de l'animal qui porte ce nom. C'est un excrément particulier, dont la sécrétion se fait naturellement, & qui s'amasse dans des especes de petits sacs d'une substance glanduleuse, placés dans le mâle, entre le pénis & les testicules, & dans la femelle entre l'utérus & l'anus. La meilleure est celle qui vient d'Amérique, & qu'on n'a point adultérée avec du beure. La noire qu'on nous apporte des Indes Orientales n'est pas bonne. Dale.

ZIBIBLÆ ou ZIBEBÆ. C'est une espece de gros raisins qui ressemblent à des noyaux de dattes; d'où on les a encore appellés *dactyli*; ils ont beaucoup de pulpe & peu de suc.

ZIC

ZICCARA, *Guatimalensium*, Capote. de Laet. C'est un fruit qui ressemble à la pomme de pin, & qui contient vingt, & quelquefois trente amandes. Ray, *Hist. Plant.*

ZIG

ZIGIR, ζίγιρ, épithete que Dioscoride donne, *Lib. I. cap.* 7. à une espece de cassia aromatique, d'une couleur purpurine tirant sur le noir, plus précieuse & plus odoriférante que la cassia ordinaire. Il y en a qui lisent γιζίρ.

ZIM

ZIMEX, *verd-de-gris*. Ruland.

ZIN

ZINARIA, terme Arabe. C'est une épithete que l'on donne à une bile corrompue, & qui n'est pas dans son état naturel; elle revient à ce que les Anciens Medecins entendoient par *æruginosa*.

ZINCHUM, *Zinc*.

Le *zinc*, *zinchum*, Offic. *Zincthum*, *seu Marcassita pallida*, *Schroderi*, est une substance métallique, sulphureuse, pesante, de couleur de plomb, fusible & un peu ductile, étant difficile à rompre, inflammable & volatile.

Il paroît que les Anciens ne connoissoient point du tout: son origine & sa nature qui étoient peu connues des nouveaux, ont été découvertes & expliquées avec soin dans une Dissertation de M. Stahl, sur la Métallurgie.

On le retire d'une mine de plomb de Goslard, qui se fond très-difficilement, quoiqu'elle ne paroisse à la vue ni pierreuse ni stérile, mais brillante & nette. Elle représente cependant la figure de petites feuilles coupées. On retire trois substances de cette mine; du plomb, du *zinc*, & une espece de cadmie de fournaise, qui étant fondue avec le cuivre, fait du léton.

Le fourneau dans lequel on fond la mine du *zinc*, est fait ainsi: les deux murs latéraux, & celui qui est postérieur, sont bâtis de brique cuite; la partie antérieure du fourneau est fermée avec des lames ou des tables de pierre de couleur grise, de l'épaisseur du doigt, & qui résistent au feu. Par ce moyen dans le tems de la fusion, ce côté du fourneau étant un peu épais, demeure toujours un peu froid, à cause de l'air qui l'environne; & même on le refroidit encore, en jettant fréquemment de l'eau dessus.

On fond la mine dans ce fourneau ainsi disposé: on emploie douze heures pour chaque fusion. La mine étant fondue par le vent des soufflets qui poussent le feu, le zinc qui est fondu avec le plomb, se résout en fleurs ou en vapeurs, dont une partie considérable s'attache aux deux murs du fourneau, de la grosseur d'une plume à écrire, qui a la figure d'un limon très-fin, fort dur, & qui a une consistance semblable à celle que produit une demi-vitrification, l'accroissement qui se fait à chaque fonte, & qui s'attache sur le premier, diminueroit enfin la capacité requise du fourneau, si l'on n'avoit soin d'ouvrir le fourneau dans le tems convenable, & de l'enlever.

A la partie antérieure du fourneau, qui est faite, comme nous l'avons dit, de lames de pierre, il s'attache, outre la matiere dont nous venons de parler, une autre substance qui est comme du métal ou du plomb fondu, entremêlée cependant de parties à demi brûlées & presque réduites en cendres. Sur la fin de l'opération, on écarte les charbons ardens qui sont au bas de ces lames de pierres, on y met du charbon pilé non allumé, & alors on les frappe à petits coups de marteaux; & par ce moyen le *zinc* qui avoit été attaché jusque-là à ces lames, découle du reste de la substance à demi-brûlée, à laquelle il étoit attaché comme dans des rayons de miel. Il a alors la forme de l'étain fondu,

ardent cependant & brillant, & répandant une flamme blanche & luisante; & même il s'embraseroit entierement en peu de tems, & se changeroit promptement en une cendre légere & blanchâtre, s'il n'étoit reçu & éteint dans la poussiere de charbon : mais aussi-tôt qu'il s'est plongé dans cette poudre, il s'éteint, & prend la forme métallique. On l'ôte de là après qu'il est refroidi, & on le sépare des charbons. On le fond de nouveau à une douce chaleur comme l'étain, & on en fait de petites masses ou de petits gâteaux.

Le produit de cette matiere varie beaucoup, de sorte que quelquefois on ne trouve rien du tout, soit parce que le feu a été trop violent, soit parce que le vent des soufflets a été trop fort.

Au reste cette partie qui s'attache au mur de brique du fourneau, & que l'on enleve de tems en tems, forme la cadmie, qui étant fondue avec le cuivre, fait le léton ordinaire; mais avant que de s'en servir pour cette opération, on la laisse exposée long-tems à l'air avec les scories & les balayures. L'air la pénetre, il la raréfie un peu; sa consistance devient moindre. Alors elle est propre pour donner la couleur jaune au cuivre.

Cette substance est appellée par M. Stahl *cadmie des fournaises*, & avec raison: car, quoiqu'elle differe par son origine de la tuthie, qui est la cadmie des fournaises d'Agricola, elle n'en paroît pas cependant fort différente par sa nature & par ses effets; car l'une & l'autre donne la couleur jaune au cuivre.

On trouve le plomb fondu au fond de la fournaise. Les ouvriers croyent qu'il ne retient rien du tout de cette matiere, étant persuadés que tout le *zinc* est brûlé & élevé dans l'air par le feu qui accompagne encore le plomb qui est au fond du fourneau.

Le *zinc* est une substance métallique & cependant sulphureuse & entierement volatile. M. Homberg a observé que ce corps fondu dans un creuset répand beaucoup de fumée. Mais si on l'agite avec une baguette de fer, il s'embrase & répand une fumée blanche, brillante, telle que celle qui vient du mélange du nitre & du soufre : au même instant toute la capacité du creuset est remplie de filamens blancs très-minces & très-légers, & semblables à du coton ou à de la toile d'araignée : on les ramasse, & en réitérant les agitations, & ramassant ces fils chaque fois, presque toute la substance du *zinc* se change en ces fleurs filamenteuses. C'est de ces fleurs que M. Homberg a tiré une huile inflammable très subtile.

Les fleurs blanches de *zinc* prises intérieurement sont sudorifiques; elles purgent quelquefois par haut & par bas, depuis quatre grains, jusqu'à douze. Mais quand on les emploie extérieurement, elles ne different pas du pompholyx, ou du *nihil album* des boutiques. Elles dessechent puissamment, elles resserrent sans douleur, & consolident. Paul Barbette les vante comme un remede éprouvé dans l'ophthalmie, qui vient d'une lymphe salée & acre : il les dissout dans de l'eau-rose. François Deckers les recommande dans les crevasses qui viennent au bout des mamelles. Emmanuel Konig les vante pour les exulcérations qui surviennent aux malades qui sont restés long-tems au lit. On en saupoudre les plaies, & on en met dans un linge que l'on y applique. Elles sont bonnes pour sécher les ulceres humides.

On fait un très-beau léton ou clinquant, en fondant le cuivre & le *zinc* ensemble. Cette composition a la couleur de l'or, & on l'appelle *métal de Prince*, à cause d'un Prince Anglois nommé Robert, que l'on en croit l'Inventeur.

Voici comment il se fait.

Prenez *cuivre, quatre onces*.

Faites fondre dans un creuset; & lorsqu'il est fondu,

Ajoutez *du zinc, une demi-once*.

Faites-les fondre ensemble.

Cette masse métallique étant refroidie, a une très-belle couleur d'or & elle est ductile.

Les Potiers d'étain s'en servent pour blanchir & purifier l'étain, de même que les Ouvriers en or se servent du plomb pour purifier l'or & l'argent. C'est pourquoi ils mêlent une livre de *zinc*, par exemple, sur six cens livres d'étain, lorsqu'ils le fondent. GEOFFROY.

ZINDULUS, poisson de riviere fort estimé pour sa fermeté & sa délicatesse.

ZINETUS, espece de marcassite assez semblable au cuivre. PARACELSE, *Archid. Lib. III.*

ZINGAR, *verd-de-gris* ou *fleurs de cuivre*. RULAND.

ZINGI, *fructus stellatus sive Anisum Indicum*, J. B. 1. 586. Raii Hist. 2. 1835. *Anisum Indicum*, Offic. *Anisum stellatum, sive Sinense & Philippense*, Cod. Med. 10. *Anisum Indicum stellatum*, Ger. Emac. 1035. *Anisum peregrinum*, C. B. P. 159. *Anisum exoticum Philippinarum insularum*, Park. Theat. 1569. *Fœniculum sinense*, Redi Exp. Nat. 172. *Cardamomum Siberiense Patavinorum*, Hort. Besian. *Euonyma ad Philippinarum insularum*, *Anisum spirans*, *nuculas in capsulis stelliformiter congestis, proferens*, Pluk. Almag. 14. *Anis des Indes*.

On nous apporte des Indes orientales l'amande de ce fruit; elle est bonne pour la colique.

ZINGIBER, Offic. *Zingiber*, *zinziber*, C. Comm. Pl. Usu. 92. *Zinziber*, Ger. 54. Emac. 61. *Zingiber*, C. B. P. 35. Theat. 651. Raii Hist. 2. 1314. J. B. 2. 743. *Zingiber orientale*, Park. Theat. 1613. *Zingiber indigenis*, *Gingibil fœmina*, Pison. Mant. Arom. 187. *Iris latifolia, tuberosa*, *Zingiber dicta, flore albo*, Hist. Oxon. 2. 350. *Mangaratia*, Pison. 227. *Chilli Indiæ orientalis seu Zingiber fœmina*, Hern. 169. *Inschi*, Com. Flor. Mal. 148. *Inschi, vel Inschi-kua*, H. M. p. 11. 23. *Le Gingembre*.

C'est une racine jaunâtre, blanche, ronde, un peu plate, noueuse, branchue, aromatique, & d'un gout fort chaud; il y en a de deux sortes, du blanc & du noir. Le blanc est le meilleur, c'est la racine seulement dessèchée & nettoyée. Le noir est la même racine, pelée; sa couleur est plus obscure, sa surface plus inégale, & l'on en fait moins usage en Medecine. Morison & Herman, regardent le *gingembre* comme une espece d'iris. D'autres comme Pison & Hernandés, pensent que c'est un roseau, & une canne, & à en juger par la figure de la feuille que j'ai vue, les derniers me semblent avoir raison. Le *gingembre* nous vient actuellement de la Jamaïque & des Isles Cannibales, il y en a pourtant aux Indes orientales & occidentales.

Le *gingembre* entre dans les remedes & les alimens, il échauffe, fortifie l'estomac, chasse les vents, aide la digestion, prévient la colique, & ranime les intestins. Il nous en vient en sirop, qui est beaucoup plus énergique, que celui que nous avons en substance. MILLER, *Bot. Off.*

Le *gingembre* appellé par les Grecs ζιγγίβερ, de *Zengebil*, terme Indien, a conservé ce nom parmi les Botanistes. Caspard Bauhin, dit dans la description qu'il en fait, que sa racine s'enfonce en terre de trois ou quatre palmes, ainsi que celle du jonc, qu'elle est irréguliere, un peu plate, divisée par des nœuds en un grand nombre de branches latérales, qui partent en tout sens, qui ont un pouce & demi de long, & même davantage, un pouce ou moins de grosseur, qui sont blanchâtres, d'un brun léger à l'extérieur; blanches au-dedans, d'une substance tendre, friable, traversées de

de veines longitudinales, d'un gout semblable à celui du poivre, chaud, acrimonieux, & d'une odeur aromatique. Lorsque le *gingembre* est verd, Acosta nous assure qu'il est brûlant; mais qu'il perd de sa force en séchant, & que plus les lieux où il croît sont humides, moins il a d'acrimonie. Nous lisons dans Garsias que sa feuille ressemble à celle de l'*iris aquatica*, ou du *gladiolus*, & non à celle du jonc: mais Acosta lui donne celle de la larme de Job. Lindschoten & Ruellius, soutiennent avec d'autres, que sa feuille ressemble à celle du jonc; ce qui paroît d'autant plus vraisemblable, que c'est l'ani de Lobel, & de Bodæus à Stapel, qui ont vu la plante verte. Marcgrave & Hernandés n'ont donc pas été fort exacts dans leur description, puisqu'il la font ressembler à celle de l'*iris* ou du Gladiolus. Sa tige n'est pas bien forte; elle s'éleve à la hauteur d'un pié ou d'un pié & demi, & porte une petite tête, qui revient assez à celle du stœchas. Hernand.

Il y a deux sortes de *gingembre*, le mâle & la femelle. Nous avons décrit le dernier. Quant au mâle que les Mexicains appellent *anchoas*, il a des feuilles qui s'élevent jusqu'à trois piés de haut, plus rudes, & plus épaisses que celles du *gingembre* femelle, dont on les distingue, par une nervure droite & longitudinale; elles croissent aux deux côtés de la tige, sans pédicules; elles sont séparées par le bas, mais pressées en plus grand nombre vers le haut. Sa racine est plus large & plus compacte, son gout qui est mêlé d'une espece d'amertume est aussi plus acre. Hernand.

Ses racines sont de différens poids, & de différentes grosseurs, mais toutes unies, tubéreuses, & répandues sur la surface de la terre, comme celles du jeune roseau.

Il croît dans toutes les parties des Indes orientales; on le multiplie par le moyen de sa racine ou de sa semence; il faut le cultiver, car celui qui vient de lui-même ne vaut rien. Il ne paroît point être originaire de l'Amérique. Il paroît avoir passé des Indes orientales, ou des Isles Philippines, dans le Brésil, ou dans la Nouvelle-Espagne. Celui du Malabar est le plus estimé; les habitans de ce pays, choisissent une racine qui ait une ou deux jointures; ils font une fosse dans un terrein gras, bien fumé & bien labouré; ils enfoncent la racine dans cette fosse; la couvrent & l'arrosent sur le champ plus ou moins, selon que le terrein est plus ou moins sec: l'année suivante ils la retirent, & ils la regardent comme du *gingembre*. La récolte s'en fait ordinairement au commencement de Janvier, lorsque ses feuilles sont fannées. Aussi-tôt que ses racines commencent à sécher, ils les enduisent de limon, de peur qu'ayant perdu leur humidité naturelle, les tignes ne s'y mettent, & ne les endommagent. Lindschoten dit qu'ils font de grands amas de racines, qu'ils couvrent ces amas de terre de Potiers, & qu'ils les garantissent soigneusement de toutes les injures de l'air & des vents, qu'ils n'ont d'autre méthode de conserver les racines récentes, & de les garantir de la piqure des vers. Les Epiciers vendent des racines blanches & rouges: mais il n'y a aucune différence entre elles, si ce n'est qu'on a peint les unes d'ocre, & blanchi les autres avec de la chaux, pour en écarter les tignes.

Pour conserver les racines du gingembre, on commence par enlever l'écorce; on les met ensuite dans de la saumure ou du vinaigre, ou on les laisse macérer pendant une heure ou deux. Au sortir de-là on les expose au soleil pendant une heure ou deux; on les couvre, on met dessus des draps, & on les laisse sous ces draps, jusqu'à ce que leur humidité soit évaporée. Si elles doivent être transporrées dans des lieux fort éloignés, on les enferme dans des boîtes, on les arrose, on les couvre de terre pendant la nuit, & on les laisse à découvert pendant le jour. Cela fait, on les assaisonne, non-seulement avec du sucre, mais avec de la saumure & du vinaigre; alors le gout qu'elles ont n'est pas fort chaud, elles ne laissent dans la bouche aucun filament désagréable. Si on les a trop travaillées, trop lavées ou trop nettoyées, elles perdent toute leur chaleur, & même une partie de leur acrimonie aromatique.

Le *gingembre* verd assaisonné avec du sucre, & qu'on nous apporte des Indes orientales, est bon pour les personnes âgées, pour celles qui sont d'un tempérament froid & phlegmatique; ou qui ont les poumons embarrassés de phlegmes visqueux: mais il faut pour cet effet qu'il soit récent.

Les Indiens font entrer les feuilles du *gingembre*, dans leurs bouillons, leurs salades, & dans d'autres mets; ils en coupent les racines vertes par petits morceaux, ajoutent d'autres herbes, assaisonnent le tout avec de l'huile & du vinaigre, & le mangent en salade. Le *gingembre* récemment cueilli, est un excellent remede dans la colique, la passion cœliaque, la lenterie, la diarrhée longue causée par le froid, les flatulences, les tranchées, & autres maladies cruelles; Bontius nous assure en avoir fait l'expérience, tandis qu'il étoit aux Indes. Il en faut cependant user avec discrétion; il peut être pernicieux à ceux qui abondent en un sang chaud, soit qu'ils se portent bien, ou qu'ils soient malades. Car tous les *gingembres* allument le sang, & dilatent les orifices des vaisseaux. Pison.

Le *gingembre* & le poivre sont deux ingrédiens, dont on fait plus d'usage en ragoût qu'en médicament. C'est de toutes les épices celles qui ont le plus d'acrimonie, & qui sont les moins aromatiques. C. Bauhin.

Galien prétend que les particules du *gingembre* sont moins déliées que celles du poivre, parce que sa chaleur, quoiqu'aussi forte, dit-il, se fait sentir moins promptement, mais dure plus long-tems; d'où il conclut que sa substance est plus grossiere, plus humide ou plus aqueuse. Il en est des médicamens, ainsi que des roseaux, ceux qui sont secs s'enflamment promptement, & durent peu; ceux au contraire qui sont humides, ou verds, ont de la peine à s'enflammer, mais durent plus long-tems.

Dioscoride dit que le *gingembre* relâche considérablement le ventre: mais il faut entendre ceci de ses racines tendres & récentes, qui contenant une grande quantité d'humidités, peuvent lubréfier & ouvrir les passages intérieurs, comme fait l'iris: mais lorsqu'elles sont vieilles, elles sont au contraire dessiccatives, resserrent le ventre, & aident la digestion.

On ajoute quelquefois le *gingembre* aux cathartiques pour en augmenter la force, quoiqu'un de ces effets soit de corriger la malignité des drastiques les plus violens. Le *gingembre* nettoie l'estomac & les poumons, consume l'humidité superflue qui y est engorgée, & fortifie le cerveau & la mémoire; il est aussi bienfaisant dans l'affoiblissement de la vue qui provient d'humidité. Il est aphrodisiaque, & discute les flatulences, de quelque maniere qu'on le prenne, sec ou récent: il est bienfaisant à l'estomac, & il aide la digestion. On le fait entrer dans les antidotes.

Zingiber fuscum, C. B. *Zingiberis species, mechinum dicta*, J. B.

Cette espece differe de la précédente, en ce qu'elle est moins mûre, moins bonne, plus compacte, plus dure, moins fibreuse, d'une couleur cendrée, tirant sur le noir, plus acre au gout, & moins sujette à être piquée des tignes; elle est connue de nos Droguistes.

ZINGIBERIS AFFINIS CORTICE SQUAMATO, C. B. *Zingiberis mechini rara varietas*, J. B.

Cette racine ressemble au gingembre commun, ou au *mechinum* : mais elle est plus belle, parsemée d'un grand nombre de nœuds, & presque genouillée comme le *Doronicum*. Son écorce ressemble à celle du gingembre. Elle a la couleur du limon ; elle est de la grosseur du pouce, sans fibres, pesante & solide. Si on la rompt, on la trouvera parsemée de veines blanches. Son goût est acrimonieux & aromatique : si elle n'est point corrompue, elle sera plus acre & plus dessiccative que le gingembre même. RAY, *Histoire des Plantes*.

Le *gingembre* est bon pour l'estomac, la poitrine & les autres visceres : il rend l'appétit, & résiste à la putréfaction & à la malignité des humeurs. DALE.

ZINGITES ou ZINGRITES ; nom d'une pierre fabuleuse, de la couleur du verre, dont Albert le Grand fait mention, & à laquelle il attribue un grand nombre de propriétés imaginaires, comme de guérir le nyctalops, d'arrêter les hémorrhagies & de prévenir les aliénations d'esprit, si on la porte au cou en amulete.

ZENIAR, *verd-de-gris*. RULAND.

ZINIAT, *ferment*. RULAND.

ZINK. Voyez *Zinchum*.

ZINZALA, *petite mouche*, ou *tigne*.

ZINZIBER. Voy. *Zingiber*.

ZINZIFUR ou ZINGIFUR, *cinabre*. LIBAVIUS.

ZINZILLA, *feu volage*.

ZIR

ZIRBALIS HERNIA, *hernie causée par la chûte de l'épiploon*.

ZIRBUS, en Arabe, *épiploon*.

ZIZ

ZIZANION, ζιζάνιον; le même que *Lolium*.

ZIZERIUM, *les intestins des volailles*. APICIUS.

ZIZIBI ou ZIBEBE. Ruland se sert de ce mot, à ce que Castelli imagine, pour signifier des raisins séchés au soleil, ou peut-être des jnjubes.

ZIZIPHA, *jujubes*

ZIZIPHUS, la plante qui porte la *jujube*.

Voici ses caracteres :

Ses feuilles sont traversées d'une maniere remarquable par trois filamens en nervures. Son calyce est d'une piece divisée en cinq segmens. Sa fleur est en rose, pentapétale, herbacée, petite, divisée, & presque sans pédicule. Son fruit provient de l'ovaire situé au fond du calyce ; il est ovale ; il ressemble à un olive ; sa pulpe couvre un noyau divisé en deux cellules, dans chacune desquelles il y a une amande oblongue ; le pédicule de la jujube est court.

Boerhaave en compte les deux especes suivantes :

1. *Ziziphus*, Tourn. Inst. 627. Boerh. Ind. A. 2. 245. *Jujube*, Offic. *Jujube Arabum*, *sive Zeiziphus Dodonai*, Ger. 1318. Emac. 1501. *Jujuba majores oblongæ*, C. B. Pin. 446. *Ziziphus*, *sive Jujube major*, Park. Theat. 350. Raii Hist. 2. 1533. *Ziziphus rutila*, Jons. Dendr. 36. *Le Jujubier*.

Cette plante a plusieurs branches recourbées avec de petits rameaux blanchâtres, sur lesquels croissent des feuilles en ailes, terminées par une feuille ajoutée ; elles ne sont pas directement opposées les unes aux autres ; elles sont petites, ovales, & très-délicatement découpées par les bords. Ses fleurs sont placées au sommet des petits rameaux, à l'origine des feuilles ; elles sont petites jaunâtres, à cinq feuilles ; elles font place à un fruit rouge, rondelet, de la figure d'une olive, doux, tant soit peu visqueux, & contenant un noyau dur, oblong, pointu par les deux bouts. Elle croît en Italie & en Espagne.

Les *jujubes* sont émollientes, pectorales & bienfaisantes dans les toux, les pleurésies, & les chûtes d'humeurs acres & chaudes sur les poumons ; elles éteignent l'ardeur & l'acreté des humeurs, & soulagent dans la gravelle. On n'en fait aujourd'hui presque aucun usage, & nos Herboristes n'en ont point. MILLER, *Bot. Offic.*

La plante qui porte la jujube fleurit en Mai & en Juin ; on recueille le fruit en Automne ; on coupe les petites branches auxquelles il est attaché ; on en fait des bouquets qu'on laisse exposés au soleil pendant plusieurs jours, & qu'on pend ensuite aux planchers des maisons ; d'autres les répandent sur des claies & les laissent sécher, jusqu'à ce que les jujubes soient ridées. Les Fruitiers en font un grand débit à Venise.

On ne sait si les anciens Grecs ont connu cet arbre. Jean Bauhin dit qu'il est fort porté à croire que le *Lotos* de Théophraste, & de l'*Osteolatos* de Pline, sont la même chose que le *Lotos* d'Athenée, & que le *Lotos* d'Athenée n'est autre chose que la jujube.

Les *serica* de Galien, que la plûpart des Commentateurs prennent pour la jujube, passent selon cet Auteur, pour contribuer fort peu, soit à la conservation de la santé, soit à la cure des maladies ; il n'y a, continue-t-il, que les femmes & les enfans, qui ne mettent aucunes bornes à leur appétit, qui en mangent ; ils nourrissent peu, & sont difficiles à digérer. Les derniers Auteurs Grecs & les Arabes, ont fait rentrer les jujubes dans la matiere médicinale, & s'en sont servis en plusieurs occasions ; elles sont modérément chaudes & humides ; c'est pourquoi les juleps & les décoctions qu'on en fait, calment la chaleur des fievres ardentes, & corrigent l'acrimonie du sang. Elles sont aussi bienfaisantes dans les maladies de poitrine & de poumon, les toux opiniâtres, l'apreté de la trachée-artere, & la difficulté de respirer. Elles produisent d'assez bons effets dans les maux de reins & de vessie, les ardeurs d'urine, & autres cas semblables. J. Bauhin & d'autres pensent que le sirop de jujubes peut être ordonné dans les pulmonies, soit que leurs causes soient froides ou chaudes : mais ce n'est pas l'avis de Matthiole, & de plusieurs autres, qui ne le jugent convenable que dans les affections froides des poumons ; car il est doux, & modérément échauffant. La raison & l'expérience nous assurent, dit Gaspar Hoffman, que les jujubes rafraîchissent & corrigent les humeurs acrimonieuses & chaudes.

2. *An ziziphus, quæ jujube Americana spinosa, loti arbore foliis & facie, fructu rotundo, parvo dulci*, Cat. Hort. Beaumont ? *Leguanaria vulgò*, H. A. 1. 141. BOERH. *Ind. alt. Plant.*

Les jujubes sont pectorales, apéritives & entrent dans

la composition des décoctions pectorales & néphrétiques : elles sont à comparer aux dattes & aux figues. *Hist. des Plantes attribuée à Boerhaave.*

Outre les especes précédentes de jujubes; Dale fait mention de la suivante.

Zizypha, Offic. *Zizyphus Cappadocica*, Ger. 1306. Emac. 1491. *Zizyphus Cappadocica olea Bochemica*, J. B. 1. 27. *Olea sylvestris folio molli incano*, C. B. P. 472. Raii Hist. 1576. *Oleaster Cappadocicus*, Park. Theat. 1441. *Elæagnus Orientalis, angustifolius fructu parvo olivæformi subdulci*, Tourn. Cor. 54. *Jujube sauvage.*

C'est un arbre assez gros, de la hauteur du saule, selon Dalechamp, dont l'écorce est blanchâtre, fort ridée, & fort épaisse sur le tronc; mais unie & mince sur les branches, & couverte d'une espece de cotton mou; ses feuilles sont molles, assez dissemblables de celles de l'arbre précédent, mais revenant beaucoup à celles du saule, ou plutôt de l'olivier des Jardins, tantôt rangées alternativement, d'un pouce & demi de long, d'un pouce de large ou un peu moins, blanchâtres partout, surtout vers leur parties inférieures, couvertes d'un duvet court & mou, assez obtuses, & fixées sur un pédicule court. Les fleurs naissent entre les feuilles; elles sont de couleur d'argent divisées en six segmens pointus, odoriférantes, ou plutôt, comme dit Clusius, d'une odeur forte, qui, sans être désagréable, ne laisse pas de porter à la tête. Ses baies sont oblongues, ressemblent à de petites olives, ou aux jujubes, sont blanches, fongueuses, couvertes d'une pulpe douce, & ont un apex semblable à une épingle; la pulpe couvre un tuyau, qui contient une amande dure & cannelée.

On trouve cet arbre dans la Syrie, dans l'Ethiopie, & sur le Mont Liban, selon Rauwolfius. Matthiole dit qu'il croît de lui-même dans les bois de Boheme, & qu'on le plante dans les haies, avec le rhamnus & le vitex, aux environs de Cadix, dans le Royaume de Grenade, en Espagne.

Il fleurit au commencement de l'Eté, & son fruit est mûr en Automne.

Je ne doute point, dit J. Bauhin d'après Dalechamp, qu'on ne distillât de ses fleurs une eau, & qu'on n'en tirât une huile, d'une odeur délicieuse; du reste on n'attribue à cette plante aucune propriété médicinale. Ray, *Hist. Plant. p.* 1576.

Z M I

ZMILACES, espece de pierre précieuse qu'on trouve dans l'Euphrate à ce que dit Pline. *Lib. XXXVII. cap.* 10.

Z O A

ZOARCHIA, ou XOARCHIA, nom d'un antidote, dont on trouve la description dans N. Myrepse. *Sect.* 1. *cap.* 241.

Z O E

ZOEPHILOS, nom pompeux d'une préparation d'antimoine, inventée par Quercetan, & décrite par Schroder, *Lib. III. cap.* 17.

Z O N

ZONA, *feu volage.*
ZONITIS, espece de cadmie qu'on trouve dans les fourneaux, en forme de zone ou de ceinture.

Z O O

ZOOMINERALIA, substances qui ont la forme d'un animal, & de la nature d'un minéral, comme les perles & tous les Testacées.
ZOOPHTHALMOS, nom de l'*aeizoon.*
ZOOHHYTON, substance qui tient de la nature du minéral & de l'animal, *zoophyte.*
ZOOTOME, *anatomie des animaux.*

Z O P

ZOPISSA, c'est ainsi que quelques-uns appellent de la poix & de la résine détachée des vaisseaux : d'autres se servent du mot *apochima.* On attribue à cette poix & à cette résine une qualité discussive; car elles ont macéré pendant long-tems dans l'eau de mer; d'autres entendent par *zopissa* la résine du pin. Dioscoride, *Lib. I. cap.* 98.
ZOPYRI ANTIDOTUS, nom d'un antidote décrit par Scribonius Largus, *N°.* 169. Celse, *Lib. V. cap.* 23. fait mention d'un autre antidote, qu'il décrit, & qu'il dit avoir été communiqué par Zopyre au Roi Ptolomée.

Z O R

ZORABA, *vitriol.* Ruland.
ZORONISIOS, nom d'une pierre précieuse, qui se trouve, à ce qu'on dit, dans l'Indus.

Z O S

ZOSINIS ILLICIO, onguent que Paul Æginete recommande contre les tremblemens, *Lib. VIII. cap.* 19.
ZOSTER synonime à *zona.*

Z O T

ZOTICUS, nom qu'Harteman donne à une espece de mercure doux.

Z U B

ZUB ou ZUBD, *beure cru.* Ruland.

Z U C

ZUCCAIA. Voyez *Zatanea.*
ZUCCARUM, *sucre.*
ZUCCHA, *gourde.* Ray, *Hist. Plant.*

Z U I

ZUITTER, ou ZITTER, *Marcassite.* Ruland.

Z U L

ZULAPIUM, *julep.*

Z Y G

ZYGANA, nom d'un poisson dont la tête est monstrueuse, & que décrit Aldrovandus.

ZYGIS, espece de serpolet. Ray, *Hist. Plant.*

ZYGOMA, ou *Os jugale*, nom d'un os de la mâchoire supérieure. Voyez *Caput.*

ZYGOMATICUS MUSCULUS, *le zygomatique* muscle de la levre, qui part charnu de l'os planum, aux environs de son union avec la lougue apophyse de l'os des tempes, & s'insere aux environs de l'angle de la levre. Son usage & celui de son antagoniste, est de pousser la levre en haut.

Z Y M

ZYMAR, ZYNAR, ou ZINSER, *verd de gris.*

ZYME, ζύμη, *ferment*, *levain.*

ZYMOMA, ζύμωμα, *ferment*, ou *liqueur fermentante.*

ZYMOSIS; ζύμωσις, *fermentation*; ce mot signifie encore dans Hippocrate, *Epid. Lib. IV.* une tumeur œdémateuſe, ou flatulente au foie.

Z Y T

ZYTHOGALA, boiſſon faite avec la petite biere.

ZYTHOS, ζῦθος, *biere.* Dioscoride, *Lib. II. cap.* 119.

Fin du ſixieme Volume.

EXPLICATION

Des Planches contenues dans ce sixieme Volume.

PLANCHE PREMIERE.

Figure premiere.

Le dessous de la feuille de l'*asa-fœtida*; cette figure est tirée de Kempfer.

Fig. 2. le dessus de la même feuille.

Fig. 3. les semences de la même plante.

Fig. 4. 5. & 6. les racines de l'*asa-fœtida*.

Fig. 7. Medaille d'Alexandre, fils d'Ammon. Le revers est le *Sylphium* de Cyrene, en témoignage de l'oracle de cette contrée qui le déclara fils d'Ammon.

Fig. 8. autre Medaille ou d'Ammon ou de Battus. On voit au revers comme dans la précédente le *Sylphium*, avec les lettres *X, Y*, c'est-à-dire, *Cyrene*.

Fig. 9. l'*asa-fœtida*, dans tout son entier & tel qu'on le trouve dans un ancien manuscrit de Dioscoride, qui est actuellement à Vienne dans la Bibliotheque impériale.

PLANCHE II.

*Tirée d'*Heister.

Fig. 1. aiguille triangulaire de l'invention de M. Petit, pour faire une contre-ouverture dans les plaies ou les ulceres.

Fig. 2. autre aiguille courbe de l'invention d'Heister, dont on peut user dans quelques plaies ou ulceres auxquelles la précédente n'est point si propre.

Fig. 3. représente une plaie dont les levres sont réunies par une emplâtre agglutinative.

Fig. 4. représente une plaie à laquelle on a appliqué deux emplâtres agglutinatives avec des dentelures.

Fig. 5. plaie de même nature, à laquelle on a appliqué deux emplâtres agglutinatives sans dentelures.

Fig. 6. deux plaies qui se croisent, *A. A. A. A.* unies par deux emplâtres, *B. B. B. B.* posées en croix.

Fig. 7. *A. A.* plaie à laquelle on a appliqué une emplâtre agglutinative avec deux ouvertures *B. B.* dans le milieu.

Fig. 8. plaie fermée au moyen de deux emplâtres à chacune desquelles sont attachés des fils que l'on assure par des nœuds coulans *a. a. a.*

Fig. 9. la même plaie avec des emplâtres de même espece, munies de crochets *a. a. a. a. a. a.* au lieu de fils, par le moyen desquels, avec le secours des fils qui y sont attachés, on réunit les levres de la plaie.

Fig. 10. représente de quelle maniere, par le moyen de petits trous *b. b. b. b. b. b.* qui tiennent lieu des crochets de la figure précédente, on peut former & assurer ces sortes d'emplâtres, suivant la méthode de quelques Anciens.

Fig. 11. plaie transversale *A. A.* formée par une suture à double nœud *B. B.*

Fig. 12. représente de quelle maniere une plaie cruciale doit être cousue, & les levres réunies en tirant les fils *A. B. C. D.*

Fig. 13. représente la maniere de faire les sutures dans la plaie triangulaire *A. B. C.*

Fig. 14. représente la maniere dont on doit fermer une plaie à deux angles avec une suture nouée, d'abord aux angles *A. A*, & ensuite, s'il est nécessaire de chaque côté aux points *B. B.*

Fig. 15. grosse aiguille courbe avec un double fil pour faire la suture emplumée.
A, l'aiguille.
B, le fil en double.
C, le bout du fil.

Fig. 16. grande plaie transversale *A. A.* formée par une suture *B. B. B.* à triple nœud.

Fig. 17. *D. D.* la même plaie, qui outre les fils de la figure 16, est encore munie de petits bourlets de soie cylindriques enduits de cire ou d'une emplâtre *A. A.* & *B. B.* les fils sont arrêtés vers la partie supérieure de la plaie par des nœuds coulans *C. C. C*, tandis que le bourlet qui est posé sur la levre inférieure est placé entre les extrémités des fils *E, E, E*, cette figure représente la méthode dont se sert Palfin pour faire la suture emplumée.
A. A. la plaie.
B. B. le bourlet supérieur.
C. C. le bourlet inférieur.
D. D. D. le nœud qui retient le bourlet supérieur.
E. E. E. les nœuds coulans qui assurent le bourlet inférieur.

Fig. 19. représente la suture de Celse, dans laquelle il se sert de deux aiguilles pour coudre les plaies du bas-ventre. Il enseigne la méthode de la faire dans le seizieme Chapitre de son septieme Livre. On l'appelle communément la *Gastroraphie* de Celse; mais on ne s'en sert plus depuis que l'on a inventé des sutures plus commodes.
A. A. représente le commencement de la suture.
B. son extrémité, où elle est assurée par un nœud.

Fig. 20. la suture de Glover pour former les plaies des intestins.
A. A. l'intestin.
B. B. la plaie.
C. le commencement de la suture avec une partie du fil.
D. l'extrémité de la suture assurée par un nœud.
N. B. le nœud n'est point représenté dans la figure.

Fig. 21. & 22. la suture pour le bec-de-lievre, qui se fait avec deux ou trois aiguilles.
A. A. la plaie.

B. B. B. aiguilles passées à travers les levres de la plaie.
C. C. C. le fil roulé autour de l'aiguille.

PLANCHE III.

Figure I.

Maniere dont Meekren dissipe les ganglions. Elle consiste à frapper avec le poing sur la tumeur *A*.

Fig. 2. *A. A.* aiguille foible, droite & petite, dont la pointe est plate. On s'en sert pour la suture des tendons de la main.
B B, un fil double, fort, ciré, à l'extrémité *C* duquel il y a un nœud, qui arrête un morceau de cuir quarré.

Fig. 3. *A* & *B*, deux morceaux de cuir percés au milieu, dont on se sert dans la suture du tendon d'Achile, comme on voit en *E*, *E*, *fig.* 7.

Fig. 4. On voit dans cette figure trois manieres différentes de faire les sutures des tendons. *aa*, *aa*, *aa*, les endroits ou les tendons extérieurs des doigts sont coupés sur le dos de la main.
A, la maniere d'arrêter le nœud du double fil, à l'aide d'un morceau quarré de cuir appliqué sur la partie supérieure du tendon.
B, la maniere d'arrêter le fil par un nœud coulant sur une petite compresse ronde appliquée à l'autre partie du tendon.
C, le nœud du fil arrêté à l'extrémité du tendon coupé, sur une compresse ronde, au lieu d'un morceau quarré de cuir.
D, les autres extrémités du fil fixées à l'autre extrémité du tendon par le moyen d'un nœud coulant, fait sur une petite compresse, comme dans le cas précédent.
E, la maniere de faire la suture de ces tendons, selon Nuck. Elle consiste à percer en deux endroits différens *bb*, la partie supérieure du tendon, avec deux petites aiguilles, enfilées d'un fil. Le fil est arrêté par un petit morceau de cuir ou par une compresse ronde appliquée comme on voit en *E*; après quoi l'on perce avec les mêmes aiguilles la partie inférieure du tendon, en deux différens endroits; on fait passer le fil par ces ouvertures; & on le fixe par un nœud sur un morceau de peau ou sur une compresse.

Fig. 5. éclisse de bois foible ou du plus fort carton, dont on se sert dans la suture des tendons du dos de la main: cette éclisse appliquée dans la paume de la main, tient les doigts dans l'extension nécessaire pour la réunion des tendons.

Fig. 6. petite aiguille de Garengeot pour la suture des tendons. Les Modernes la préferent à l'aiguille droite, parce qu'on la manie plus commodément & qu'on la fait passer plus facilement à travers le tendon. Les bords de sa pointe ne sont pas tranchans, comme ils le sont communément dans les autres aiguilles courbes, qu'on peut voir *Planche XXII.* Car si ses bords étoient tranchans, ils pourroient blesser les fibres transversales du tendon. Garengeot pense qu'on pourroit pratiquer sur la partie concave de cette aiguille une éminence tranchante: mais Heister prétend que cette éminence seroit mieux placée sur la convexité. Cette aiguille n'est pas percée de côté, comme le sont communément les aiguilles: mais son ouverture répond à sa concavité ou à sa convexité, pour l'extramission plus facile du fil. Cette petite aiguille est pour les petits tendons, tels que ceux de la main. On la prendra de la même configuration, mais d'une force proportionnée à celle des tendons, lorsque ces tendons seront plus considérables, comme dans la suture du tendon d'Achille. Voyez la *figure* 9.

Fig. 7. Maniere de faire la réunion du tendon d'Achille par la suture. Cette figure est tirée de la dissection de Kisner, *de Tendinum Læsionibus*.
A. le bas du gras de la jambe.
B. le talon dont le tendon est divisé.
C. le lien de la blessure ou de la division du tendon.
D. le nœud fait avec un fil double, avec un morceau de cuir par-dessous.
F. le même fil fixé en *G G* sur un autre morceau quarré de cuir, par le moyen d'un nœud coulant. La plûpart des Chirurgiens aiment mieux percer d'abord la partie supérieure du tendon, & faire le nœud coulant sur la partie inférieure.

Fig. 8. Aiguille droite, large & forte, avec une pointe plate, recommandée par quelques Auteurs dans la suture du tendon d'Achille, & du tendon des extenseurs du tibia.
B B: le fil doublé, ciré & noué en *c*, à son extrémité.

Fig. 9. grande aiguille courbe, semblable à celle de la *figure* 6. pour la suture du tendon d'Achille.

Fig. 10. la maniere de faire la suture du tendon d'Achille, avec deux aiguilles, selon Cowper.
A B. les deux extrémités du tendon divisé.
C D. les deux aiguilles droites avec leurs fils.
a b. l'incision des tégumens, faite pour opérer plus librement sur les extrémités du tendon.

Fig. 11. espece de bottine de cuir ou de toile forte, qu'on serre sur la jambe nue par le moyen du lacet *B* & des œillets *A*.

On fait porter ces bottines à ceux qui ont des varices ou des enflures œdémateuses aux jambes, surtout lorsqu'elles sont récentes.

Fig. 12. Paire de ciseaux très-forts, pour l'extirpation d'une partie de l'ongle du gros orteil, lorsqu'ils rentrent dans la chair: on leur fait la pointe *A* obtuse, afin qu'on puisse l'appliquer sur la chair sans blesser.
B. B. les branches: on fait trancher ces ciseaux en serrant les branches avec la main. Ils s'ouvrent derechef d'eux-mêmes, si la compression des branches cesse, & cela par le moyen d'un ressort placé en *c* entre ces branches.

Fig. 13. Paire de ciseaux décrite & recommandée par Garengeot pour le même usage.
A. A. les lames concaves, pointues & tranchantes.
B. B. les branches: elles font agir les lames, si elles sont comprimées; & elles les écartent, par le moyen du ressort qui leur est appliqué en *c*, si la compression cesse.

Fig. 14. Les bottes de Paré, ouvertes, pour les enfans qui ont les piés trop tournés, soit en-dedans, soit en-dehors.

Fig. 15. Les mêmes bottines fermées avec trois petits crochets.

Fig. 16. Machine pour réduire dans leur état naturel les jambes tortues. Hildanus en propose l'usage, *Cent. VI. Obs.* 89. & 90.
A. A. les côtés faits de cuivre fort, ou de plaques de fer ou de cuivre; ces plaques doivent être proportionnées à la grandeur de la jambe, & s'appliquer avec beaucoup d'exactitude.
B. B. morceau de cuir doux & flexible, qui sert à réunir les deux côtés de cette espece de bottine.
C. C. deux ligatures par lesquelles on tiendra la bottine serrée sur la jambe de l'enfant.

Fig. 17. la botine précédente appliquée sur une jambe. On a employé les mêmes lettres dans cette *figure*,

pour désigner les mêmes parties que dans la précédente. Il n'y a de différence, sinon que dans celle-ci on voyoit l'intérieur de la bottine ; au lieu que dans celle-là on voit l'extérieur.

PLANCHE IV.

Voyez l'Article *Vena*, &

PLANCHE V.

Voyez *Arteria*.

Des Transactions Philosophiques.

Fig. 1. Les troncs de la veine-cave, avec leurs branches, disséquées dans un corps adulte.
A A. l'orifice de la veine-cave, comme elle paroît lorsqu'elle est séparée de l'oreille droite du cœur.
a. l'orifice de la veine coronaire du cœur.
B. A. le tronc supérieur ou descendant de la veine-cave.
C. C. A. le tronc inférieur ou ascendant, ainsi nommés du mouvement du sang dans ces troncs, qui est contraire à leur position.
D. D. les veines souclavieres.
†, la partie de la veine souclaviere gauche, qui reçoit le canal thorachique.
b. la veine azygos, dont les branches aboutissent aux côtes, &c.
c. les veines supérieures intercostales.
d. d. les veines mammaires internes.
E. E. les branches iliaques droites & gauches.
F. F. les veines jugulaires internes.
G. G. les jugulaires externes.
H. H. les veines qui ramenent le sang de la mâchoire inférieure & de ses muscles.
I. I. les troncs des jugulaires internes, coupés à la base du cerveau.
f. les veines du thym & du médiastin.
g. g. les veines des glandes thyroïdales.
h. la veine sacrée.
i. la branche iliaque interne.
k. l'externe.
K. K. les veines occipitales.
L. la veine droite axillaire.
M. la céphalique.
N. la basilique.
O. la veine médiane.
P. le tronc des veines du foie.
Q. la veine phrénique du côté gauche.
R. la veine phrénique droite.
r. grande veine de la glande rénale gauche & des parties adjacentes.
S. la veine émulgente gauche.
T. la veine émulgente droite, qui est dans ce sujet beaucoup plus basse que la gauche contre l'ordinaire.
u. u. les deux veines spermatiques.
X. X. deux branches qui communiquent du tronc ascendant de la veine-cave à la veine azygos, par le moyen desquelles le vent passe dans le tronc descendant de la cave, lorsqu'on souffle dans l'ascendante aux points *A. P. C.* quoique le tronc aux points *A. P.* & *G.* soit fortement attaché au chalumeau.
* branche non-commune entre le tronc le plus bas de la veine-cave, & la veine émulgente gauche.
Y. veine qui ramene le sang des muscles du bas-ventre à la branche iliaque externe.
Z. la veine épigastrique du côté droit.
l. l. la veine saphene.
m. la veine crurale.

Fig. 2. Les troncs de la veine-porte disséqués & développés.

A. A. A. les branches de la veine-porte séparées du foie.
a. la veine ombilicale.
B. la branche splénique.
C. C. les branches mésentériques continuées depuis les intestins.
b. le tronc de la veine pancréatique, qui reçoit les branches qui viennent du duodénum.
c. c. la veine gastrique coronaire droite supérieure.
D. la veine coronaire supérieure de l'estomac du côté gauche.
E. la veine coronaire inferieure de l'estomac du côté droit, &
F. la même veine coronaire du côté gauche, hors de leur situation naturelle. Les deux dernieres sont une continuation de celles-là.

1. la veine épiploïque supérieure droite, &
2. la gauche, avec
3. la médiane.

G. la veine appellée *Vas-breve*.
d. la veine du duodénum.
H. la veine hémorrhoïdale qui vient du rectum & de l'anus; elle se décharge dans ce sujet dans la branche mésentérique gauche. Mais dans d'autres sujets, (surtout en préparant ces veines,) j'ai trouvé que le tronc des veines hémorrhoïdales aboutissoit au rameau splénique.

PLANCHE VI.

Instrumens dont se sert M. Foubert, Chirurgien de Paris, dans sa méthode de faire l'opération de la taille.

Fig. 1. le trocart avec sa cannule.

Fig. 2. la cannule séparée du trocart.

Fig. 3. le gorgeret formé de deux branches qui peuvent s'écarter pour servir de dilatatoire.

Fig. 4. le bandage pour comprimer l'urethre.

Fig. 5. le couteau mousse.

Fig. 6. le lithotome.

Fig. 7. la cannule flexible.

Fig. 8. le gorgeret ouvert.

Fig. 9. *& derniere ;* autre lithotome imaginé depuis l'invention du premier, par M. Foubert, & dont on explique l'utilité particuliere en parlant de cette opération à l'article *Vesica*.

PLANCHE VII.

Coupe latérale de l'hypogastre qui représente l'incision de la vessie dans l'opération de la taille, selon la méthode de M. Foubert.

PLANCHE VIII.

Voyez-en l'explication à l'art. *Vinum*.

PLANCHE IX.

Représentant différens muscles, pour la description desquels on peut consulter leurs articles particuliers.

1. les deux muscles quarrés d'Eustachi, sur l'occiput.
2. le trapeze du côté gauche, celui du côté droit étant retranché.
3. le splénius.
4. le sterno-mastoïdien.
5. le muscle de patience ou releveur propre de l'épaule.
6. rhomboïde.

7. articulation de la clavicule avec l'omoplate.
8. le deltoïde.
9. le petit rond.
10. le grand rond.
11. 11. le très-large du dos de chaque côté.
12. le grand fessier.
13. le moyen fessier.
14. le petit fessier.
15. le quarré de la cuisse.
16. le biceps de la cuisse.
17. le demi-membraneux.
18. le membraneux suivant Lancisi.
19. 19. le vaste externe.
20. les jumeaux.
21. le soléaire.
22. le plantaire.

PLANCHE X.

Représente les différens os du crane, tant unis par le moyen des sutures, que séparés & vus à part. On en peut voir la description à l'article *Caput*.

Fin de l'explication des Planches contenues dans ce Volume.

AVERTISSEMENT SUR LA TABLE DES MATIERES.

LES Engagemens que j'ai contractés avec le Public, se trouvent remplis par la Table suivante, composée de maniere à rapprocher les objets dispersés dans toute l'étenduë du Dictionnaire. Elle remplit en même tems l'idée qu'on pourroit s'être formé du Vocabulaire que j'avois promis dans l'Avertissement du premier Volume, puisque l'on trouvera le mot Latin à côté du François, seul avantage que l'on eût pu en retirer.

Il a paru depuis quelque tems des Planches Anatomiques de M. DUVERNEY, *Chirurgien de Paris, Démonstrateur d'Anatomie & de Chirurgie au Jardin du Roi, dont il n'a pas été possible de parler dans le courant du Dictionnaire, n'en ayant point encore eu connoissance; elles sont de grandeur humaine, gravées par M.* GAUTIER, *d'une façon nouvelle. Cet Ouvrage sera d'une grande utilité au Public; il ne prouve pas moins le profond sçavoir de l'Auteur, que l'habileté du Graveur.* La Myologie est déja complette.

On donnera chaque Partie par Souscription.

TABLE

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans les six Volumes.

A.

sur

AXE

B

On

Mauvais

crises,

E.

ELECTRICITE', *Electricitas.*

Fait de Physique, qui, depuis quelques années a beaucoup exercé les Physiciens tant par la singularité de ses effets que par la difficulté qu'il y a à les expliquer.

On n'avoit encore fait aucune découverte sur cette matiere qui eut quelque trait à la Medecine dans le tems où le Dictionnaire a été imprimé, ainsi on ne sera pas surpris de ce qu'on n'en a pas fait mention à son article : mais on a jugé à propos de ne pas priver le public de ce que les expériences faites depuis nous ont appris, c'est pourquoi on en a joint ici un détail dont nous sommes redevable à M. Lasone, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, Professeur de Chirurgie Françoise.

Dissertation sur les effets de l'électricité avec un détail des expériences faites à ce sujet sur des paralitiques.

Dès le tems qu'on n'employoit encore que le tube de verre pour les expériences de l'*électricité*, quelques Physiciens avoient recherché les effets qu'étoit capable de produire sur le corps humain la matiere électrique actuellement en action; les découvertes furent très-bornées; parce que le frottement du tube ne donnoit pas des résultats d'expériences assez sensibles. Mais à peine eut-on substitué le globe de verre au tube, que les merveilles de l'*électricité* se développerent plus sensiblement dans une longue suite d'expériences, & parurent dans un plus grand jour. Les aigrettes lumineuses, les torrens de lumiere qui sortirent des barres de fer électrisées répandirent une odeur de phosphore, qu'on ne peut plus méconnoître : la salive lumineuse qui sort de la bouche d'une personne actuellement électrisée, le sang lumineux jaillissant d'une veine ouverte, la terrible commotion ou la secousse que fait sentir l'étincelle foudroyante dans l'expérience de Leyde; ces faits principaux, sans parler des autres, firent conclurre, que le corps humain étoit un des plus amples magasins de matiere électrique, que cette matiere y étoit comme dans tous les autres corps d'une mobilité étonnante, qu'elle y étoit capable d'une inflammation générale & subite ou d'une sorte d'explosion, qu'étant ainsi mise en action elle parcouroit en un instant les plus petits canaux, qu'elle pourroit y produire des changemens & essentiellement sur le fluide le plus subtil d'où paroît dépendre l'action des nerfs : on est allé même jusqu'à soupçonner que la portion de matiere électrique du corps des animaux n'étoit autre chose que ce fluide nerval, ces esprits animaux dont l'action est aussi prompte que l'éclair, qui semblent agir comme par irradiation : on soupçonne encore que Willis en supposant une matiere explosive pour expliquer l'action des nerfs auroit été plus fondé s'il avoit connu les phénomenes que présente la matiere électrique sur le corps humain. D'ailleurs on reconnut que les effets de l'*électricité* sur le corps humain étoient encore d'agiter, de raréfier la masse générale des liqueurs, & de communiquer surtout aux parties dont on avoit tiré les étincelles une espece de fourmillement qui continuoit à se faire sentir quelque-tems après les expériences. Toutes ces considérations déterminerent à appliquer le globe electrique à la Medecine comme un nouveau remede qui méritoit d'être examiné. On se crut bien fondé à tenter si les paralytiques soumis à ces expériences n'en tireroient pas un avantage réel. M. l'Abbé Nollet, dont on connoît le zele &

& la fagacité, fut le premier qui fit cette épreuve à Paris conjointement avec M. Lafone, Medecin, & M. Morand, Chirurgien, qui affifterent aux expériences. En même-tems quelques autres Phyficiens piqués d'une pareille curiofité, prirent la même route.

On fit fubir la commotion de Leyde un grand nombre de fois & plufieurs jours de fuite à différentes perfonnes paralytiques des deux fexes. Dans quelques-uns la commotion parut ne fe faire fentir que peu à peu & par gradation dans les parties paralyfées : d'autres la fentirent dès les premieres expériences : prefque tous eurent des douleurs fourdes & une efpece de fourmillement dans les organes paralyfés, plufieurs jours après que les expériences furent faites ; mais aucun ne fut guéri à Paris.

Dans ce tems-là M. le Cat, habile Chirurgien de Rouen, fit part à l'Académie Royale des Sciences dont il eft correfpondant, de la guérifon d'un Paralytique qu'il avoit foumis aux expériences de l'*électricité*. Le fait parut furprenant ; & dès-lors la plupart des Phyficiens foupçonnerent qu'il pourroit bien y avoir quelque efpece de paralyfie, ou du moins quelque circonftance dans ces maladies d'où dépendroit l'efficacité des expériences pour la cure. En même-tems M. Louis, Chirurgien de Paris, publia un écrit où il voulut établir *à priori*, & par une fuite d'expériences tentées fans fuccès fur des paralytiques, qu'on efpéroit en vain de guérir la paralyfie par le moyen du globe électrique.

En dernier lieu, M. Jallabert, habile Profeffeur de Phyfique à Geneve, communiqua à l'Académie Royale des Sciences, dont il eft correfpondant, un fait des plus étonnans ; c'eft la guérifon prefque totale d'un bras paralytique & atrophié depuis plus de dix ans. M. Jallabert inftruit des tentatives peu heureufes qu'on avoit fait à Paris & en divers autres lieux, en communiquant fimplement aux malades la commotion de Leyde, comme on le fait ordinairement, voulut s'y prendre d'une autre maniere. Il électrifa fortement fon paralytique, & de toutes les parties de la peau qui répondent aux différens mufcles moteurs de l'avant-bras, du bras & de la main, il tira fucceffivement un grand nombre d'étincelles. Dès les premiers jours le malade commença à remuer les doigts & à faire quelque autre mouvement. Les expériences ayant été continuées tous les jours de la même maniere, la liberté & l'étendue des mouvemens de tout le bras paralytique augmenterent par gradation & affez rapidement. Mais ce qui furprit le plus, ce fut de voir ce bras qui depuis long-tems étoit atrophié & en partie defféché reprendre nourriture, groffir & redevenir prefque femblable au bras fain. Alors on obferva qu'en tirant les étincelles fur les différens mufcles de ce bras paralytique, il y paroiffoit en même-tems une agitation involontaire dans les fibres, une efpece de mouvement vermiculaire ou comme un petit mouvement convulfif. Enfin le malade fut électrifé, jufqu'à ce qu'il put porter la main à fon chapeau, l'ôter de deffus la tête & l'y remettre, & foulever encore certains corps pefans.

Le fait publié par M. Jallabert étoit trop autentique & trop intéreffant pour ne pas mériter toute l'attention. Mais comme depuis long-tems on a pris le fage parti de ne pas tirer des inductions trop précipitées, & de ne point annoncer de découverte qu'elle ne foit conftatée par un grand nombre de faits. L'Académie Royale des Sciences chargea M. l'Abbé Nollet de répéter la nouvelle expérience, en fuivant la méthode de M. Jallabert. Monfieur le Comte d'Argenfon, Miniftre de la Guerre, donna les ordres néceffaires pour que ces expériences puffent être faites à l'Hôtel Royal des Invalides. Elles y ont été fuivies long-tems & avec beaucoup d'attention fur un grand nombre de Soldats paralytiques, en préfence de plufieurs Medecins & Chirurgiens : mais le réfultat n'en a point été favorable ; nulle guérifon, pas même aucun effet qui la fit efpérer. On a feulement obfervé ces mouvemens fpontanés ou convulfifs dans les différens mufcles d'où on tiroit les étincelles ; ce qui eft toujours un fait très-fingulier. M. l'Abbé Nollet doit publier le détail de ces expériences.

De l'hiftoire de tous ces faits connus, il paroît réfulter que la Medecine ne doit pas fe flatter de tirer un grand avantage des nouvelles expériences de l'*Electricité*. On n'eft pourtant pas en droit d'en conclurre l'inutilité abfolue. Peut-être n'y a-t'il qu'une efpece affez rare de paralyfie qui puiffe en attendre quelque fecours : ou peut-être y a t'il dans ces maladies quelque circonftance favorable, qu'on n'a point encore apperçue, & fans laquelle point de fuccès. N'en eft-ce point affez pour être encouragés à faire de nouvelles tentatives, non-feulement dans les cas de paralyfie, mais pour plufieurs autres maladies, où la raréfaction des liqueurs du corps humain, fon accélération dans les vaiffeaux, l'augmentation de la tranfpiration infenfible, la fonte des humeurs, les vives fecouffes ; & l'ébranlement des parties folides, pourroient être utiles ; car un grand nombre d'expériences femblent prouver que tous les effets font dûs à l'*Electricité* appliquée au corps humain ; & d'ailleurs la matiere électrique joue peut-être un plus grand rôle qu'on ne penfe dans l'œconomie animale.

Les

G

H.

MASTIC,

Vie

MIEL

Fait

N.

O.

Maniere

Aétius

S.

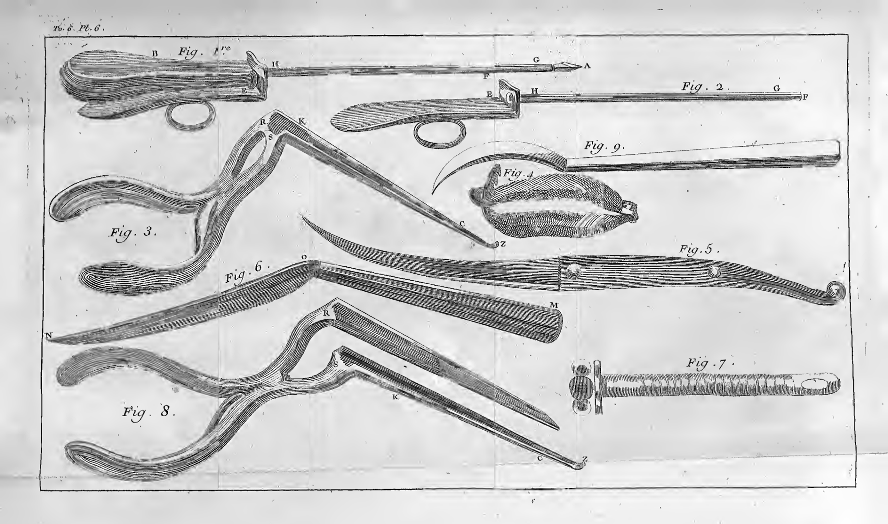
——— de

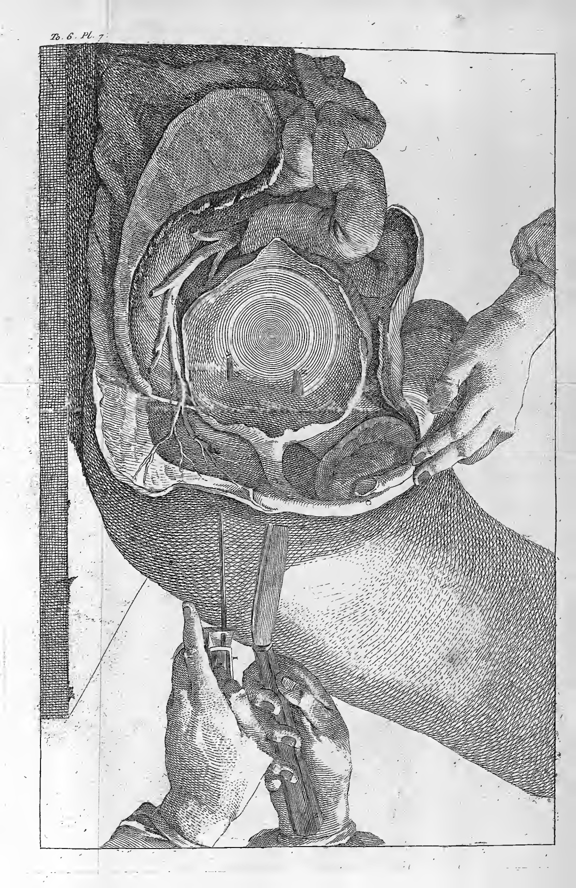
Vertu

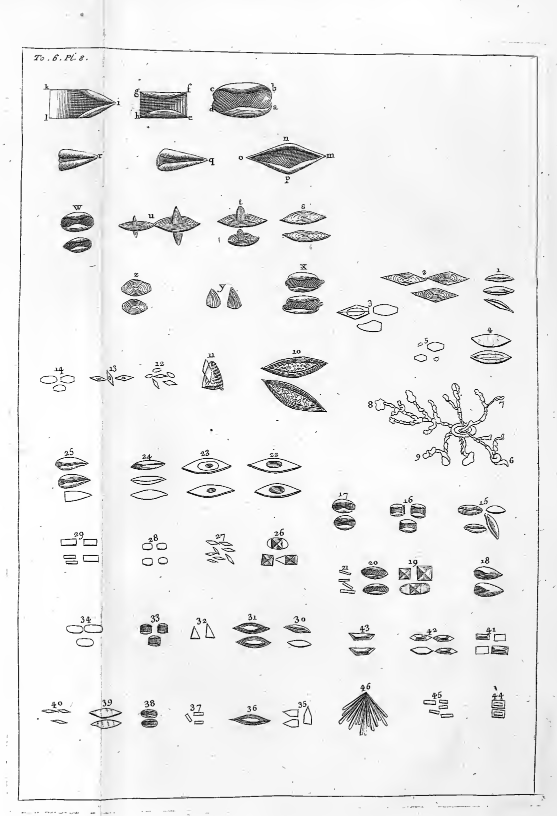
Cure

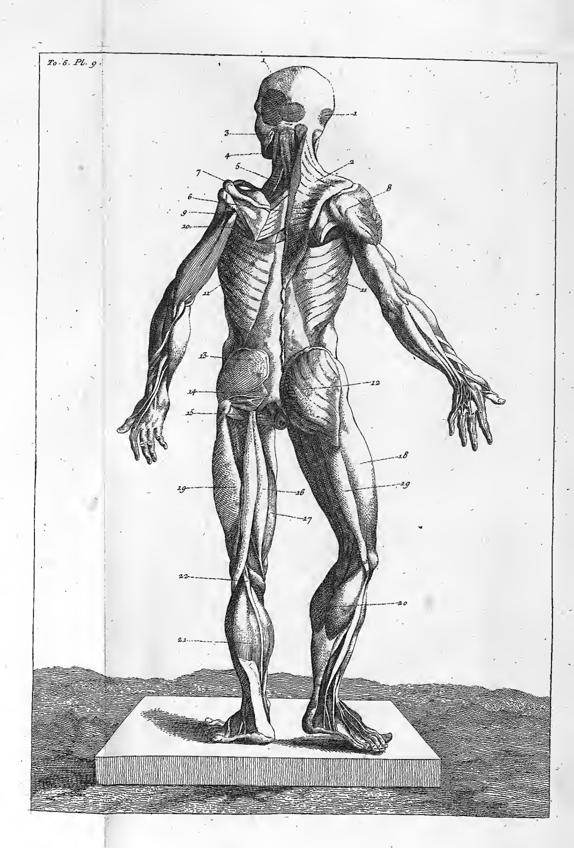
Fin de la Table des Matieres.

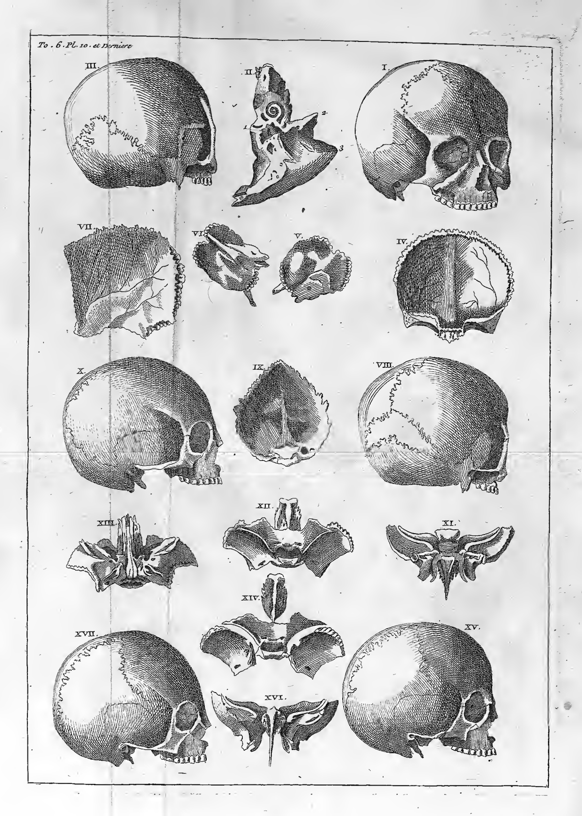
De l'Imprimerie de J. Chardon.

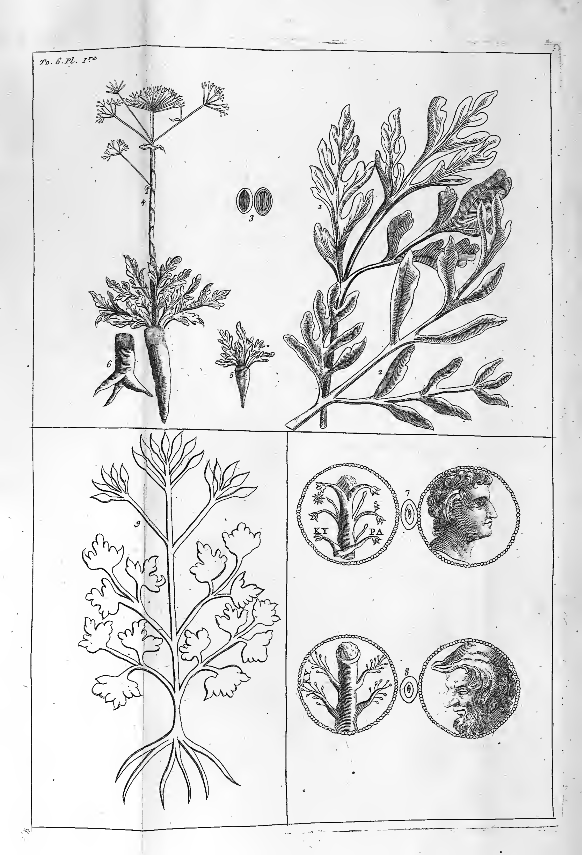

To. 6. Pl. 6.
Fig. 1re
B
E
H
G
F
A
Fig. 2.
E
H
G
F
Fig. 3.
R
S
K
C
Z
Fig. 9.
Fig. 4
Fig. 5.
Fig. 6.
O
N
M
Fig. 7.
Fig. 8.
R
S
K
C
Z

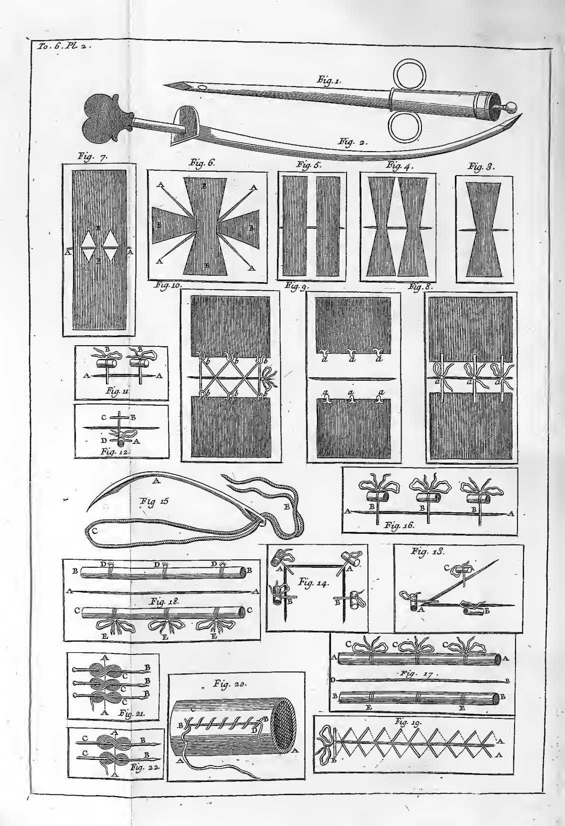


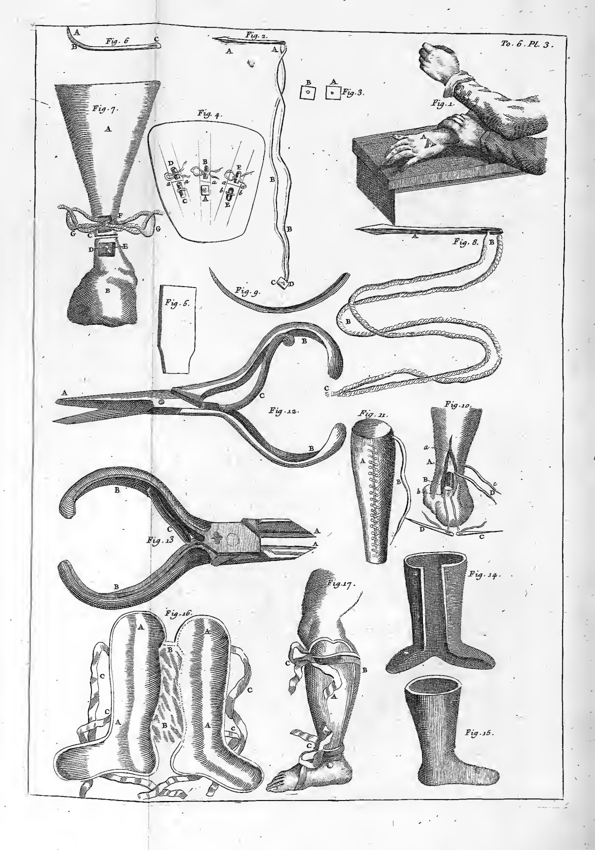

To. 6. Pl. 8.
k
l
i
g
f
h
e
c
b
d
a
r
q
n
o
m
p
w
u
t
s
z
y
x
2
1
3
4
5
14
13
12
11
10
8
7
9
6
25
24
23
22
17
16
15
29
28
27
26
21
20
19
18
34
33
32
31
30
43
42
41
40
39
38
37
36
35
46
45
44

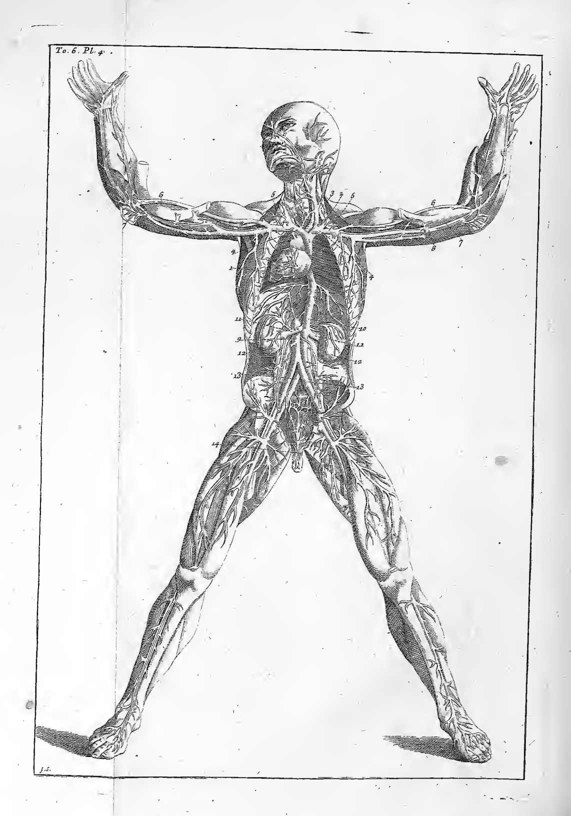

To. 6. Pl. 9.
1
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
11
12
13
14
15
16
17
18
19
19
20
21
22


To . 6 . Pl. 10 . et Derniere
III.
II.
1
2
3
I.
VII.
VI.
V.
IV.
X.
IX.
VIII.
XII.
XIII.
XI.
XIV.
XVII.
XV.
XVI.

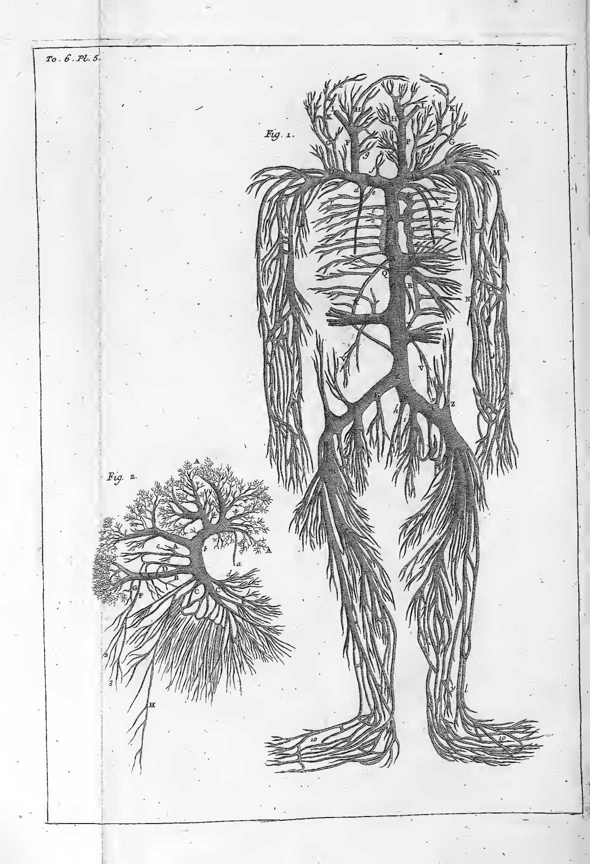

To. 6. Pl. I.re
1
2
2
3
4
5
6
7
8
9
KY
PA


Fig. 1.
Fig. 2.
Fig. 7.
Fig. 6.
Fig. 5.
Fig. 4.
Fig. 3.
Fig. 10.
Fig. 9.
Fig. 8.
Fig. 11.
Fig. 12.
Fig 15
Fig. 16.
Fig. 18.
Fig. 14.
Fig. 13.
Fig. 17.
Fig. 21.
Fig. 20.
Fig. 19.
Fig. 22.


Fig. 6
Fig. 2.
Fig. 3.
Fig. 1.
Fig. 7.
Fig. 4.
Fig. 8.
Fig. 9.
Fig. 5.
Fig. 12.
Fig. 10.
Fig. 11.
Fig. 13
Fig. 14.
Fig. 16.
Fig. 17.
Fig. 15.



To. 6. Pl. 4.
1
2
3
4
4
5
5
6
6
7
7
8
9
10
11
12
12
12
13
13
14
J.S.


To. 6. Pl. 5.
Fig. 1.
Fig. 2.